REVUE

DES

DEUX MONDES

XXIIIe ANNÉE

SECONDE SÉRIE DE LA NOUVELLE PÉRIODE

C^e 4 - 12 8bre 1853

TOME II. — 1er AVRIL 1853.

PARIS. — IMPRIMERIE J. CLAYE ET Cie,
RUE SAINT-BENOÎT, 7.

REVUE

DES

DEUX MONDES

UNIVERSITY OF TORONTO

XXIIIe ANNÉE

SECONDE SÉRIE DE LA NOUVELLE PÉRIODE

TOME QUATRIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE SAINT-BENOIT, 20

1853

AP
20
R5
n.pér.
sér. 2
t. 4
17147
c.

LE

THÉATRE EN FRANCE

EN 1853.

L'école dramatique de la restauration est demeurée bien loin de ses promesses. C'est un fait acquis désormais à la discussion, et que nous n'essaierons pas de démontrer, car l'évidence a dessillé les yeux des plus incrédules. Tout le monde sait maintenant à quoi s'en tenir sur la résurrection de Shakspeare, annoncée par les hérauts de l'école nouvelle; et quand je dis résurrection, j'attribue aux néophytes et aux hiérophantes une modestie qui n'était ni dans leur caractère ni dans leur langage. Les esprits familiarisés avec leurs prétentions n'ont pas oublié qu'ils nous annonçaient un poète qui serait à Shakspeare ce que Napoléon est à Charlemagne. Cette formule ingénieuse, bien que présentée à la foule sous la forme interrogative, était acceptée comme une affirmation par tous les initiés, et c'est au nom de cette formule que nous devons estimer les œuvres poétiques accomplies en France depuis vingt ans. A Dieu ne plaise que j'entreprenne de rabaisser le mérite des tentatives qui ont signalé la première partie de cette période : il n'est permis qu'à l'ignorance de nier tout ce qu'il y avait à la fois de légitime et de hardi dans les projets de la génération nouvelle. Malheureusement les faits sont restés bien au-dessous des paroles. Nous attendons encore, et sans doute nous attendrons longtemps le poète prédestiné qui devait rattacher la France au siècle d'Élisabeth.

L'Angleterre n'était pas le seul pays dont les enseignemens fussent invoqués comme un moyen de régénération; l'illustre Florentin qui a fondé tout à la fois la langue et la poésie de l'Italie figurait près de Shakspeare dans l'arbre généalogique de la *nouvelle école;* chacun

sait que l'école de la restauration aimait à se désigner sous ce dernier nom. L'Espagne et l'Allemagne n'étaient pas non plus oubliées, mais n'occupaient que des rameaux secondaires. Calderon et Lope de Vega, Goethe et Schiller étaient cités et appelés en témoignage, mais n'avaient que le rang de petits prophètes.

Nous pouvons aujourd'hui parler sans amertume et sans injustice, sans aveuglement et sans partialité, de cette époque déjà si loin de nous. A l'égard de ces tentatives, le dédain serait une preuve d'ineptie. Si nous comparons en effet les espérances qui animaient les poètes de cette période à l'anarchie intellectuelle du temps présent, la déférence est pour nous un devoir. C'était une période laborieuse, où l'amour de la gloire tenait plus de place que l'industrie : aujourd'hui l'industrie règne à peu près en souveraine; à peine quelques rares esprits essaient-ils encore de lutter au nom des idées préconisées sous la restauration comme les vrais principes de toute poésie. Ce qu'il m'importe de constater, c'est que la cause du drame, qui devait anéantir à jamais la tragédie et la comédie, est abandonnée par le public aussi bien que par les écrivains. Entendons-nous : je ne veux pas dire que l'alliance du rire et des larmes soit déclarée chimérique; je tiens seulement à rappeler que cette alliance n'est plus considérée comme nécessaire. Qu'il se rencontre aujourd'hui un homme capable de créer des types aussi profonds qu'Hamlet, aussi jeunes que Roméo, aussi émouvans que le roi Lear, et la foule ne manquera pas d'applaudir; mais dans l'opinion des lettrés, dans l'opinion de la multitude, Shakspeare n'exclut ni Corneille, ni Molière, ni Sophocle, ni Aristophane. Sur les débris du drame, improvisé pour le plaisir des yeux, infidèle aux promesses de la nouvelle école, puisqu'il ne s'adressait ni au cœur comme Roméo, ni à la pensée comme Hamlet, la tragédie et la comédie sont demeurées debout. Cependant ces deux formes de la pensée poétique n'ont pas échappé à l'action du temps. Si la tragédie et la comédie veulent garder la faveur publique, il faut qu'elles se résignent à tenter des voies nouvelles. Que le ridicule soit offert à nos yeux dans tout son éclat, que les vices et les infirmités de notre nature égaient la foule, rien de mieux; que la peinture des passions tire des larmes de ses yeux, rien de plus légitime. Toutefois il faut que la tragédie consente à nous montrer les plus illustres personnages de l'histoire sous un aspect plus familier que les poètes français du XVIIe siècle; il faut que, sans essayer un compromis impossible entre Sophocle et Shakspeare, elle se souvienne à la fois d'Antigone et de Cordelia, de Gertrude et de Clytemnestre. C'est à cette condition seulement qu'elle peut espérer de captiver l'attention et la sympathie de la foule. Si elle s'obstinait dans les traditions du siècle de Louis XIV, si elle continuait à refaire une Grèce, une Italie

antiques à l'image de la France, elle tomberait bientôt dans l'oubli. La tragédie, pour vivre, pour durer, pour attendrir, pour émouvoir la foule, doit absolument aborder la vie familière; sinon elle servira tout au plus d'aliment aux discussions des lettrés.

Quant à la comédie, bien que proscrite par les novateurs comme une création incomplète et boiteuse, elle n'a jamais été menacée aussi sérieusement que la tragédie. Il y a dans l'esprit français une prédilection marquée pour la raillerie; Rabelais, La Fontaine et Molière sont assurés de garder leur popularité parmi nous, quelles que soient les doctrines vaincues ou triomphantes. Que les régénérateurs littéraires parlent au nom de l'Italie, de l'Espagne ou de l'Angleterre, peu importe à la gloire de ces grands gausseurs : la raillerie est un élément de l'esprit national, et fût-il cent fois prouvé que la comédie est une création incomplète, la comédie ne périrait pas parmi nous. Ajoutons, pour être vrai, que la comédie, comme la tragédie, doit tenir compte du temps où elle se produit, des auditeurs à qui elle s'adresse. Pour ma part, je n'hésite pas à mettre *le Misanthrope* au-dessus d'*Athalie*. S'il y a en effet, dans la tragédie écrite pour Saint-Cyr, des passages empreints d'une incomparable beauté, il est certain pourtant que cette œuvre savante n'offre qu'une image assez infidèle des faits racontés dans le Livre des Rois. *Le Misanthrope* garde encore aujourd'hui toute la fraîcheur, toute la jeunesse des premiers jours. C'est une peinture de la faiblesse humaine tracée d'une main habile et sûre, qui sans doute ne vieillira jamais. Toutefois je pense que, si Molière renaissait de nos jours, il sentirait le besoin de plier son génie aux exigences de notre temps; tout en poursuivant l'analyse des caractères, il comprendrait la nécessité de donner aux incidens un peu plus de vraisemblance, à l'action un peu plus de mouvement. Voué par sa nature même à l'étude des passions et des vices, il n'oublierait jamais la mission capitale du poète comique; mais il comprendrait que le dialogue le plus ingénieux, les tirades les plus éloquentes, les plus fines reparties ne suffisent pas à soutenir l'intérêt d'une comédie.

Les pensées que j'exprime aujourd'hui sont communes à tous les esprits qui suivent avec attention le développement littéraire de notre pays; je ne parle pas en mon nom, je parle au nom de tous les hommes désintéressés qui voient dans le passé un sujet d'étude et non un sujet d'imitation, qui jugent le présent sans amertume et se confient dans l'avenir sans aveuglement. Je me propose aujourd'hui d'examiner l'état du théâtre en France.

Pourquoi le drame est-il aujourd'hui tombé dans le discrédit? Pourquoi les promesses faites au nom de Shakspeare et de Schiller sont-elles accueillies avec indifférence, parfois même avec ironie? La

raison n'est pas difficile à trouver. L'école dramatique de la restauration nous avait annoncé l'attendrissement et la terreur : que nous a-t-elle donné? Chacun le sait, et je n'ai pas besoin de le rappeler. Les yeux des enfans ont été pleinement satisfaits; quant au cœur des hommes, il est demeuré calme comme on devait s'y attendre. Les processions de moines défilant sur la scène le cierge à la main, le *De Profundis* chanté dans la coulisse, les caveaux d'Aix-la-Chapelle illuminés d'une clarté soudaine, une reine d'Angleterre offrant au bourreau la tête de son amant, la fille d'un pape projetant à son insu la mort de son fils pour venger un ridicule jeu de mots, — il y avait là sans doute de quoi effrayer les enfans et les nourrices. Les esprits familiarisés avec l'histoire ne pouvaient que sourire à cette tentative d'une imagination puérile. Shakspeare et Schiller, évoqués par la baguette magique d'un nouveau Merlin, écoutant les paroles placées dans la bouche de ces singuliers personnages, se seraient trouvés étrangement dépaysés; j'imagine même qu'ils n'auraient pas compris grand'chose aux applaudissemens prodigués par les amis du poète. Non pas que je songe à contester l'habileté empreinte dans tous ces enfantillages : il y a certainement un art consommé dans la combinaison des incidens, dans les occasions sans nombre offertes au talent du machiniste et du costumier; mais offrir un tel spectacle à des hommes déjà mûris par l'étude, à des femmes déjà éprouvées par les passions, c'est vraiment se moquer, et je ne m'étonne pas que la foule, un moment éblouie, ait bientôt désappris le chemin du théâtre. Il y avait entre les promesses et les faits accomplis une disparité trop frappante pour que l'auditoire ne témoignât pas son dépit. Le parterre et les loges n'étaient pas peuplés d'érudits : la multitude, étrangère à toutes les doctrines poétiques, ne demandait qu'à être émue; mais au lieu de l'émotion, le poète ne lui offrait que la surprise. Il ne faut donc pas gourmander la multitude et lui reprocher son apathie et son inintelligence, car elle a fait preuve en cette occasion d'un rare bon sens. Sans connaître ni l'Angleterre ni l'Allemagne, sans comparer les œuvres de l'école nouvelle au programme pompeux que ces œuvres devaient réaliser, elle s'est contentée de bâiller, et les esprits éclairés ne sauraient lui en vouloir. Son ennui n'était qu'un acte de justice, un arrêt sans appel.

Je comprends très bien la colère de l'école nouvelle, aujourd'hui délaissée; je comprends très bien qu'elle accuse de vieillesse et même de caducité les esprits rebelles qui enregistrent ses échecs comme des faits prévus depuis longtemps, et acceptent comme très légitime l'oubli où elle est tombée : la colère n'est pas un argument; il ne suffit pas d'injurier ses adversaires pour les convaincre d'ineptie. Le sarcasme, excellent dans une péroraison, quand la victoire est

déjà gagnée, n'est dans l'exorde qu'une pure imprudence, car il ne réussira jamais à captiver la bienveillance de l'auditoire. Les bons esprits ne s'émeuvent pas des attaques furibondes prodiguées à leur indifférence; ils ne pourraient s'en inquiéter sans renoncer au parti de la raison. Ils sont arrivés aux mêmes conclusions que la foule par une voie différente, mais non moins sûre. Ils n'ont pas invoqué comme elle la seule autorité du bon sens; préparés par des études laborieuses, ils ont pu appeler en témoignage l'histoire littéraire de l'Europe. L'histoire s'est trouvée d'accord avec le bon sens, c'est-à-dire que les lettrés ont ratifié l'arrêt prononcé par la foule.

L'école dramatique de la restauration peut s'indigner tout à son aise contre cet accord qu'elle n'avait pas prévu : elle ne réussira pas à le détruire. Ses plus fines railleries, ses plus ingénieux quolibets, viendront s'émousser contre l'évidence. Que signifie son indignation, sinon qu'elle s'avoue vaincue et que la défaite n'est pas de son goût? Si elle persévérait dans ses croyances, si elle n'était pas arrivée à douter d'elle-même, au lieu d'argumenter contre les esprits désintéressés qu'il lui plaît d'appeler ses ennemis, elle songerait à renouveler le combat, c'est-à-dire à réaliser son programme dans des œuvres nouvelles. Or elle s'abstient, donc elle se défie de ses propres espérances. Ce n'est pas moi qui blâmerai sa réserve et son inaction; je voudrais seulement qu'elle recueillît sans colère les fruits de sa prudence. Qu'elle ne tente pas une bataille nouvelle, je le conçois : le passé n'est qu'un présage trop certain de l'avenir qui l'attend; mais qu'elle demeure au moins silencieuse en même temps qu'inactive; qu'elle ne prenne pas en main la défense d'un passé condamné sans retour; qu'elle se résigne à l'oubli, au lieu de s'en affliger. Elle a cru que les jeux du bas-empire convenaient à notre génération et suffiraient pour l'occuper tout entière; elle s'est trompée : pourquoi ne pas l'avouer de bonne grâce? Espère-t-elle par sa colère désarmer la sévérité de ses juges? Il faut accepter sans réserve les faits accomplis dans l'ordre littéraire toutes les fois que ces faits ne blessent ni le bon sens, ni le goût, qui n'est que le bon sens agrandi, élevé par la réflexion, — ni l'érudition, qui prépare laborieusement les arrêts prononcés par le goût. Or ici le bon sens, le goût et l'érudition se réunissent pour déclarer puériles la plupart des œuvres dramatiques écrites depuis vingt ans. Ce qu'il y a d'ingénieux et d'élégant dans ces tentatives applaudies pendant quelques jours ne suffit pas à dissimuler l'intervalle qui sépare la promesse de la conception. Je ne dis pas que ces tentatives soient demeurées toutes sans profit. Si l'école dramatique de la restauration s'est adressée aux yeux plus souvent qu'au cœur, si elle a excité la curiosité plus souvent que l'attendrissement, il n'est pas permis de contester les services qu'elle a

rendus au maniement de la langue. Elle a prouvé aux plus incrédules que le style le plus familier peut très bien se concilier avec le style le plus élevé, et comme si elle eût tenu à rendre l'enseignement complet, elle a placé la trivialité près de la familiarité, nous signalant ainsi le danger des plus saines doctrines poussées à l'excès. Un tel service, auquel la nouvelle école n'avait sans doute pas songé, mérite la reconnaissance de tous les bons esprits; ce n'est pas d'ailleurs le seul qu'elle ait rendu à notre littérature. En exagérant l'importance de la vérité historique et locale, elle a remis en honneur, à son insu, la vérité humaine et permanente, qui domine tous les lieux et tous les temps. C'est un second service aussi digne de reconnaissance que le premier.

Que l'école dramatique de la restauration ne s'afflige donc pas sans mesure et n'accuse pas d'ingratitude et d'ignorance la génération qu'elle a voulu charmer, et qui la déclare aujourd'hui, non pas impuissante ou inhabile, mais tout simplement infidèle à son programme. Elle tiendra sa place dans l'histoire, sinon par l'éclat et la pureté de ses œuvres, du moins par le mouvement qu'elle a suscité. C'est à elle en effet que nous devons l'étude des nations voisines, et j'oserai dire l'étude de la France elle-même. Pour contrôler ses affirmations, nous avons promené nos regards autour de nous et reporté notre attention sur les différens âges de notre langue. Pour savoir si la prose nouvelle rappelait avec plus d'ampleur et d'éclat la manière du XVIe siècle, si le XVIIe siècle n'avait possédé la clarté qu'en sacrifiant la grâce, si le XVIIIe siècle n'avait jamais connu qu'une phrase écourtée, nous avons relu Montaigne, Pascal et Rousseau, et ce triple examen, loin de justifier les louanges que l'école nouvelle se décernait elle-même, a converti en certitude les doutes que nous avions conçus. La période souple et ondoyante de Montaigne ne se retrouve pas tout entière dans la prose de la nouvelle école. Le style sobre et contenu de Pascal ne fait pas trop mauvaise figure près des livres écrits depuis vingt ans. Quant au style de Rousseau, s'il n'est pas toujours exempt d'emphase, il a toujours du moins un accent de sincérité, et, pour ma part, je ne trouve pas la phrase de Rousseau trop écourtée. Nous pouvons donc nous montrer justes envers l'école dramatique de la restauration sans faire violence à nos instincts. Nous lui devons une leçon qu'elle ne prétendait pas nous donner : la pleine connaissance de nos richesses. Songerait-elle à nous reprocher une largesse qui ne lui a rien coûté?

La forme tragique est aujourd'hui discréditée, c'est un fait que je ne songe pas à contester. Cependant, quel que soit l'état de l'opinion, le bon sens ne perd pas ses droits, et je crois que le bon sens n'a pas condamné et ne peut pas condamner la forme tragique. Il est très

vrai que les tragédies écrites depuis vingt ans ne sont guère que des calques plus ou moins ingénieux des tragédies écrites au XVIIe siècle, et l'opinion n'est pas précisément coupable en déclarant morte cette forme de la pensée dramatique. A quoi se réduit, en effet, le rajeunissement de la forme tragique, tel qu'il a été conçu de nos jours? Parlons sans amertume et sans indulgence. Nous avons vu tout à l'heure le drame, qui prétendait régénérer le théâtre, préférer à l'histoire l'anecdote et le pamphlet, préférer la splendeur du costume et de la décoration à l'étude des sentimens humains : la tragédie, il faut bien le dire, a suivi une méthode pareille. Les archéologues avaient signalé depuis longtemps l'intervalle qui sépare l'antiquité interprétée par le XVIIe siècle de l'antiquité vraie. La découverte était facile. Il suffisait de relire Sophocle et Euripide pour voir que Racine s'était trompé en nous présentant Oreste et Pyrrhus, Hermione et Andromaque. Ces quatre personnages, très vrais, si l'on veut se contenter de les étudier au point de vue purement humain, n'ont pas une couleur antique. Les poètes tragiques de nos jours ont emprunté les lumières de l'érudition pour donner à leurs œuvres un accent de vérité. L'intention était bonne, je me plais à le reconnaître, mais comment s'est réalisée cette intention? C'est là ce qu'il s'agit d'examiner. Le XVIIe siècle avait façonné la Grèce et l'Italie antiques à l'image de la cour de Louis XIV; Racine, qui avait le malheur de préférer Euripide à Sophocle, et il ne l'a que trop prouvé, Racine, qui avait appris par cœur le roman d'Héliodore, dessinait ses héroïnes d'après Mme de Montespan et Mlle de La Vallière; mais il gardait du moins, dans ses aberrations les plus singulières, un respect profond pour la nature humaine. Les poètes de nos jours, qui ne savent guère distinguer Sophocle d'Euripide, qui ne vivent pas dans un commerce familier avec les lettres grecques, ont imaginé un moyen très puéril de renouveler la forme tragique : ils ont interrogé l'érudition sans se donner la peine de vérifier les conclusions auxquelles l'érudition était arrivée. Témoins des succès éphémères obtenus par le drame qui se disait historique, ils ont cru que l'archéologie suffisait à renouveler une forme que l'opinion avait condamnée : ils ont nommé par leur nom tous les vêtemens, toutes les agrafes, tous les détails de la chaussure; ils se sont réjouis de cette innovation, comme s'ils eussent découvert un continent nouveau. Si les esprits frivoles, qui sont malheureusement, qui seront toujours en trop grand nombre, ont accepté avec joie cette prétendue rénovation, la critique ne peut s'associer à cet aveuglement. La connaissance la plus complète de tous les détails du costume grec ou romain ne peut suffire à renouveler la forme tragique. Pour prétendre au titre de créateur, il faut quelque chose de plus. Je reconnais volontiers que le XVIIe siècle a travesti

l'antiquité, c'est une vérité qui n'a pas besoin d'être démontrée; je reconnais, sans me faire prier, que Pierre Corneille, malgré la fierté des sentimens qui l'animaient, n'a pas toujours respecté le texte des historiens dont il a emprunté le secours. Si l'on compare les pages de Tite-Live à la tragédie d'*Horace*, l'infidélité est flagrante; le poète normand, qui occupe dans l'histoire de notre littérature un rang si élevé, a négligé tout le côté religieux du sujet qu'il avait choisi. C'est une erreur très grave, et qui ne peut être passée sous silence; mais si Pierre Corneille a omis les suffètes, qui auraient donné à sa tragédie un caractère plus majestueux et plus grave, il s'est du moins associé à l'austérité des mœurs romaines par l'analyse des sentimens, et, placé sur ce terrain, il ne craint pas de rival.

Les poètes tragiques de nos jours ont suivi une méthode bien différente. Résolus en toute sincérité à dépasser Corneille et Racine, ils ont étudié l'histoire pendant quelques matinées; une fois nantis de cette cargaison rapidement acquise, ils se sont mis à l'œuvre; enivrés par leur érudition de fraîche date, ils ont tenu à montrer tout ce qu'ils savaient, et je dois reconnaître qu'ils ont fait preuve d'une excellente mémoire. Par malheur ils sont tombés dans un piége facile à prévoir; pour me servir d'une expression toute scolastique, ils ont sacrifié l'éternel au contingent, c'est-à-dire, et je redescends à la langue vulgaire, qu'ils ont mis la vérité historique et locale au-dessus de la vérité humaine. La puérilité que je reprochais tout à l'heure à l'école dramatique de la restauration s'est retrouvée tout entière dans les œuvres tragiques de nos jours. Au lieu des anecdotes du moyen âge, nous avons eu les anecdotes de l'antiquité; au lieu des ogives et des bahuts, nous avons eu la toge et la prétexte; la date seule des personnages était changée, la puérilité demeurait la même. Je ne voudrais pas laisser croire que je ne comprends pas ce qu'il y avait de sincère et de sérieux dans cette tentative : c'était une réaction contre le travestissement de l'antiquité. L'intention était à coup sûr excellente, et je m'y associe de tout cœur; seulement cette intention n'a pas été menée à bonne fin, par une raison très simple : c'est que les novateurs se sont mis en route sachant où ils voulaient aller, n'oubliant qu'une chose, le chemin par lequel ils devaient passer. Ils ont voulu, et je les en remercie, rendre à l'antiquité la physionomie qui lui appartient; mais ils ont négligé une condition élémentaire, une condition qui domine toutes les œuvres de la pensée, — la nature humaine. Ils ont cru que le costume grec et romain suffisait pour constituer la vérité sous la forme tragique : la méprise est grossière, mais facile à concevoir, car ce n'est à tout prendre que la répétition de la méprise que nous avons constatée tout à l'heure en parlant du drame. Pour la juger, il suffit de rappeler les vers at-

tribués à Solon : c'est le sacrifice de *l'être* au *paraître*. La tragédie en effet, jalouse peut-être des applaudissemens que la foule prodiguait au drame moderne, qui se disait fils de Shakspeare et de Schiller, s'est mise à son tour à cultiver la vérité historique et locale; elle a cru que ces deux élémens résumaient la vérité tout entière : erreur trop facile à concevoir, mais que la raison ne saurait amnistier. La tragédie est devenue, à son insu, aussi puérile que le drame moderne. Elle a mis, comme les disciples infidèles de Shakspeare et de Schiller, le machiniste et le costumier bien au-dessus de cette banalité qui s'appelle la nature humaine. Nous avions vu se promener sur la scène des cuirasses et des hauberts qui réjouissaient les yeux des antiquaires; nous avons vu la poussière des planches balayée par des toges : qu'y a-t-il de changé? C'est toujours le distique de Solon.

Je ne crois pas que la tragédie soit une forme condamnée sans retour; mais la rénovation tentée de nos jours ne saurait être acceptée comme un rajeunissement. L'antiquité, comme le moyen âge, peut être interprétée de deux manières : les esprits frivoles s'attachent dans la vie antique au costume et à la décoration. Aussi arrive-t-il à la tragédie renouvelée ce qui est arrivé au drame moderne : la foule, qui applaudit les chapiteaux doriques, comme elle avait applaudi les ogives, s'étonne, en quittant le théâtre, de n'emporter aucun souvenir. Elle se demande ce qu'elle a entendu, et, ne trouvant dans sa mémoire aucun sentiment élevé, aucune idée généreuse, elle recueille avec déférence l'avis des esprits éclairés. Elle s'aperçoit qu'elle a été trompée, elle comprend que les héros affublés de la toge romaine ne sont ni plus vrais ni plus vivans que tous les héros bardés de fer qui lui avaient été présentés comme l'image fidèle du moyen âge; elle s'éloigne avec dépit et oublie le chemin du théâtre. Il y a certainement beaucoup d'esprit et d'érudition dans la rénovation dont je parle; seulement je crois que cet esprit est mal dépensé et que cette érudition est gaspillée. Qu'il s'agisse de l'antiquité ou du moyen âge, de l'ogive ou du chapiteau corinthien, la décoration ne sera jamais qu'une partie accessoire de l'art dramatique; que les passions s'agitent sous la pierre d'une cathédrale ou sous le marbre d'un temple païen, les passions seront toujours l'éternel, l'inévitable aliment de la poésie. Or les poètes tragiques de notre temps me paraissent avoir méconnu cette condition élémentaire. Qu'ils ne se plaignent pas, car leurs plaintes ne seraient pas écoutées; ils recueillent le fruit de la semence qu'ils ont livrée à la terre. La foule ne connaît pas le passé et n'aura jamais des loisirs suffisans pour l'étudier, mais elle possède dans sa conscience une pierre de touche dont le témoignage ne peut être contesté par personne. Lettrée ou illettrée, elle a souffert, elle a pleuré, elle connaît la haine et l'amour, et toutes les fois qu'on

lui offre des personnages taillés sur un modèle imaginaire, elle s'étonne à bon droit. Étrangère à toutes les poétiques, sans tenir compte du costume ou de la décoration, dès qu'elle ne retrouve pas dans les acteurs les sentimens qui lui sont familiers, elle condamne la pièce récitée devant elle.

La comédie jouit aujourd'hui d'une plus grande faveur que le drame et la tragédie; c'est maintenant la forme la plus populaire de la poésie dramatique. *L'Honneur et l'Argent, Philiberte,* sont des ouvrages dont le succès éclatant doit être pris en considération, car il serait difficile d'admettre que le public tout entier se fût trompé en applaudissant MM. Ponsard et Augier. Il y a dans chacune de ces comédies plus d'une page très digne d'éloges. Malheureusement l'œuvre de M. Ponsard n'est pas vivante, et l'œuvre de M. Augier appartient plutôt à la fantaisie qu'à la réalité. A proprement parler, je ne vois dans *l'Honneur et l'Argent* qu'une argumentation dialoguée. Plus d'une fois, je le reconnais volontiers, l'auteur s'est élevé jusqu'à des mouvemens d'une véritable éloquence; il a trouvé, pour flétrir la corruption, la bassesse, la lâcheté, des accens d'une poignante vérité, et l'auditoire a eu raison de battre des mains; mais il n'en est pas moins vrai que George et Rodolphe sont deux argumens et non deux personnages. Aussitôt que la crédulité, qui s'appelle George, et la raison, qui s'appelle Rodolphe, ont expliqué le caractère qui leur appartient, le spectateur devine sans peine toute la fable qui va se dérouler sous ses yeux, ou plutôt il devine toutes les idées, tous les sentimens qui vont se produire dans une langue tantôt enrichie d'images très vraies, tantôt terne et décolorée. Le premier acte est plutôt un programme qu'une exposition, tant est pauvre la part laissée à l'incertitude, à la curiosité. Laure et Lucile ne sont guère plus animées que George et Rodolphe. Lucile, qui parle souvent à sa sœur comme Dorine à Marianne, ne réussit pourtant pas à prendre les proportions d'un personnage. M. Mercier, le père des deux jeunes filles, est d'une banalité qui ne soutient pas la discussion. Depuis trente ans, ce type de bourgeois naïvement égoïste a défrayé tous les théâtres de boulevards. Quant aux créanciers numérotés que l'auteur n'a pas même pris la peine de baptiser, ils paraissent et disparaissent à point nommé pour les besoins de la thèse, et si quelque chose m'étonne, c'est que le poète n'ait pas terminé sa comédie comme Planude termine ses fables. Je m'attendais à voir Rodolphe venir au dénoûment nous dire: « Cette comédie prouve qu'il faut toujours préférer l'honneur à l'argent. » Je n'ai pas à relever les hyperboles entassées par une amitié trop complaisante. Chacun sait aujourd'hui que M. Ponsard, tout en imitant parfois avec bonheur la période poétique de Molière, n'a pas fait une comédie, mais un plaidoyer. Or *Tartufe* et *le Misanthrope,*

l'Ecole des femmes et *les Femmes savantes,* sont conçus et composés d'après une tout autre méthode. Si Orgon et Clitandre, Alceste et Philinte, Arnolphe et Horace, Armande et Chrysalde, aiment à discourir, ils parlent comme des créatures mêlées à la vie commune, et ne procèdent jamais par syllogismes. C'est ce que M. Ponsard paraît avoir oublié. Il a cru ressusciter Molière en lui empruntant les formes de son langage, et n'a omis qu'un seul point, assez important, selon moi, l'invention poétique. Aussi son œuvre, dont plusieurs passages ont été très justement applaudis, n'est qu'une œuvre inanimée, et ne prendra pas rang dans l'histoire de la comédie. En présence de l'engouement public, nous avons gardé le silence; nous n'avons pas voulu troubler la joie du poète. Aujourd'hui le jour de la justice est venu; nos paroles, qui auraient semblé trop sévères il y a quelques mois, ne sont maintenant que l'écho de l'opinion générale. Si l'auteur de *l'Honneur et l'Argent* était assez imprudent, assez malavisé pour écrire une seconde comédie sans changer le moule de sa pensée, il saurait bientôt à quoi s'en tenir sur la portée réelle de ce premier succès.

Si la fable imaginée par M. Augier n'est pas précisément nouvelle, si elle rappelle tour à tour Florian et Marivaux, il faut avouer que l'auteur a su donner une sorte de jeunesse à des personnages connus depuis longtemps. Il a dépensé beaucoup d'esprit pour dire en vers souvent très bien tournés ce que nous avons déjà entendu mainte et mainte fois. Je rends pleine justice au talent vif et pimpant qu'il nous a montré dans *Philiberte,* mais la sympathie même que son talent m'inspire m'oblige à lui dire qu'il a complétement négligé le côté sérieux du sujet qu'il avait choisi. L'analyse du cœur tient trop peu de place dans sa comédie; n'était l'éclat, le charme du langage, on croirait assister à la représentation d'un proverbe de Carmontelle. Je veux bien saluer comme de vieilles connaissances le duc et le chevalier, je consens de grand cœur à leur serrer la main; pourquoi Philiberte a-t-elle déçu mes espérances? Le spirituel babil de sa sœur ne m'empêche pas de remarquer combien l'auteur est demeuré loin de ce qu'il nous avait promis. J'attendais une étude tout à la fois délicate et profonde; comment pourrais-je me contenter d'une esquisse tracée à la hâte? La comédie de M. Augier, qui se passe à peu près tout entière dans le royaume de la fantaisie, qui ne peint ni les mœurs d'aujourd'hui, ni les mœurs d'aucune époque déterminée, soulève d'ailleurs une autre objection : le style manque absolument d'unité. Jamais l'auteur n'avait révélé aussi pleinement les qualités et les défauts de son esprit. Après avoir parlé le langage de la plus tendre élégie, il revient tout à coup à la vie familière par l'expression la plus crue. Ce mépris constant pour les nuances et les transi-

tions étonne quelques esprits sans les charmer, mais blesse tous les hommes de goût; cette perpétuelle opposition des images les plus poétiques et des termes les plus vulgaires n'est pas plus acceptable que les tons criards dans un tableau. Vouloir associer la langue de *la Jeune Captive* et la langue de Macette sera toujours un dessein chimérique, un dessein condamné par le bon sens. J'aime à croire que M. Augier comprendra le danger de cette folle tentative, s'efforcera d'atteindre à l'unité de style, qu'il a trop négligée jusqu'ici, et abandonnera le champ de la fantaisie pure pour l'étude et la peinture de son temps. La comédie vit tout à la fois d'observation et de fantaisie; sacrifier l'une à l'autre, c'est méconnaître la moitié de sa mission. C'est pourquoi *Philiberte* n'est, à tout prendre, qu'une très ingénieuse espiéglerie.

L'auteur de *Claudie*, enhardi par les applaudissemens, poursuit la tâche qu'il s'est proposée, la réhabilitation de la simplicité au théâtre. *Le Pressoir*, son dernier ouvrage, n'a pas été moins heureux que *le Mariage de Victorine* et *François le Champi*. Confié à des interprètes très habiles et parfaitement disciplinés, il a réuni de nombreux suffrages. J'espère pourtant que l'auteur ne se laissera pas abuser par le succès, et comprendra que cette veine est maintenant épuisée. Signé d'un nom inconnu, *le Pressoir* n'aurait certainement pas rencontré une si vive sympathie. Le talent incontestable qui recommande plusieurs scènes de cette comédie n'aurait pas suffi pour déguiser l'absence complète de mouvement. Les personnages sont vrais, je le veux bien, mais ils n'agissent pas, et le théâtre ne peut se passer d'action. Pierre Bienvenu, Valentin, Noël Plantier, sont des figures dessinées avec finesse; mais, pour les rendre intéressantes, il fallait imaginer une fable rapide et vivante, et c'est ce que l'auteur a cru pouvoir négliger. Se fiant à ses forces, se fiant surtout à la popularité qui environne son nom et qui accueille ses moindres ébauches, il s'est contenté d'écrire un dialogue tantôt naïf, tantôt spirituel, et n'a pas pris la peine de construire une œuvre dont les diverses parties ne pussent être déplacées. Le public s'est montré plus qu'indulgent. Cependant je ne conseille pas à l'auteur de renouveler l'épreuve, car il pourrait se trouver fort désappointé. Une rapide analyse démontrera, je l'espère, la justesse de mon sentiment.

Maître Bienvenu et maître Valentin sont rivaux de gloire et de talent dans un petit village du Berry. Maître Bienvenu, menuisier, est chargé par la commune de la construction d'un pressoir. Maître Valentin, charpentier, voit avec jalousie, avec colère, lui échapper une tâche qui lui revenait de droit. Cependant le jour de l'inauguration approche, et maître Bienvenu n'achèverait pas son pressoir, si maître

Valentin ne venait à son aide avec son fils. Reine, filleule de maître Bienvenu, aimée du fils de son parrain, se sent entraînée par une passion irrésistible vers le fils de maître Valentin. Voilà toute la donnée. Rien au monde ne serait plus facile que de dénouer la difficulté, si Reine consentait à parler; mais elle craint d'affliger Pierre, le fils de son parrain, et se prête avec une étrange docilité à tous les mensonges imaginés pour abuser ce pauvre garçon. Suzanne Bienvenu, dont je n'ai pas encore parlé, doit épouser Noël Plantier. Comme Pierre et Valentin se sont juré une éternelle amitié, comme ils se sont engagés par serment à ne jamais laisser une femme prévaloir sur leur mutuelle affection, comme Pierre ne pourrait accepter sans désespoir la préférence accordée à son ami, la famille de l'amant dédaigné invente une ruse digne de Berquin et laisse croire à Pierre que Reine est éprise de Noël Plantier. Ce stratagème, plus ingénu qu'ingénieux, ne peut tarder à se découvrir, et c'est en effet ce qui arrive. Pierre, en apprenant qu'il est supplanté dans le cœur de Reine par Valentin, devient furieux et veut le tuer. Trop généreux pour persévérer dans ses projets de vengeance et pourtant exaspéré par le désespoir, il s'enivre afin de réduire à néant les bons sentimens qui arrêtent son bras. Il va frapper Valentin et l'étendre à ses pieds d'un coup de hache, lorsque son ami le désarme par une allocution dont je ne veux pas contester l'éloquence, mais qui étonne à bon droit dans la bouche d'un paysan. Et quand je parle d'étonnement, je n'entends pas discuter la nature même des sentimens exprimés par Valentin, mais la forme qu'il leur donne. Le langage qu'il a tenu pendant toute la pièce ne nous a pas préparés à cette explosion de rhétorique. Après une lutte de générosité qui rappelle Damon et Pythias, Valentin épouse Reine, et Pierre comprend, sans que nous sachions comment, qu'il n'est pas digne d'elle; Noël Plantier épouse Suzanne, et maître Valentin consent à vivre en bonne intelligence avec son rival maître Bienvenu.

A quoi se réduit l'action? Je serais vraiment fort embarrassé de le dire. Elle est d'une simplicité tellement enfantine, qu'elle échappe à toute définition. Le dénoûment est prévu dès la première scène, et la curiosité n'a pas le temps de s'éveiller. Que Reine parle, et la comédie à peine commencée finit brusquement. Pourquoi Reine ne parle-t-elle pas? C'est ce que l'auteur a négligé de nous expliquer, ou du moins ce qu'il indique trop vaguement. Elle craint d'affliger son parrain, à la bonne heure; mais elle connaît l'amitié mutuelle de Pierre et de Valentin, et ne peut espérer que son secret demeure éternellement caché. Cependant elle laisse croire qu'elle aime Noël Plantier. A parler franchement, cette pauvre Reine joue un rôle par trop passif. Elle ne vit pas, elle se prête, comme une poupée, à tous les caprices des personnages qui l'entourent. Douce et bonne,

elle pousse la douceur et la bonté jusqu'à la nullité. La vertu ainsi comprise n'est pas moins dangereuse que le vice. Suzanne Bienvenu, qui n'est plus une jeune fille, qui devrait deviner le péril, partage l'aveuglement de Valentin et s'associe, comme un enfant, au complot formé pour abuser Pierre. Quant à Noël Plantier, c'est le seul dont la conduite soit facile à justifier. Crédule et vain, comme tous les coqs de village, je comprends très bien qu'il accepte sans hésitation le rôle qui lui est donné par Suzanne et par Valentin, qu'il se croie aimé de Reine, tout en respectant le serment qu'il a fait à Suzanne. Il y a dans l'expression de sa vanité plusieurs traits que le public a justement applaudis. La réception du pressoir par maître Valentin, expert nommé par le bailli, n'est qu'un enfantillage digne tout au plus de l'Opéra-Comique. De pareilles plaisanteries ne sauraient se passer d'orchestre. C'est le cas de se rappeler le mot de Beaumarchais : « Ce qui ne vaut pas la peine d'être récité vaut encore la peine d'être chanté. » Je m'étonne qu'un esprit aussi fin, aussi délicat que l'auteur de *Claudie*, ait pu commettre une pareille méprise. Maître Valentin, avide, intéressé, naïf jusqu'à la crudité dans l'expression de son avarice, me paraît dessiné d'après nature. Malheureusement il ne prend pas une part assez vive à l'action, si toutefois il y a une action. Tous les personnages de cette comédie font la navette; cette locution vulgaire est la seule qui puisse rendre ma pensée : aussi je ne crains pas de l'employer. Quand la toile tombe pour ne plus se relever, la comédie est finie depuis si longtemps, qu'on se demande pourquoi elle ne continue pas, car il n'y a pas de raison pour qu'elle s'arrête. Après avoir marché au hasard pendant deux heures, sans prévoyance, sans dessein déterminé, elle pourrait poursuivre longtemps encore cette route aventureuse. L'indécision et le silence de Reine, la complaisance de Suzanne, la crédulité de Noël Plantier, l'abnégation de Valentin, l'aveuglement de Pierre, fourniraient sans peine la matière de trois actes nouveaux.

Comment donc expliquer le succès du *Pressoir*, contre lequel je ne veux pas protester? Par une raison très simple, par le charme et la vérité des détails. Le public, justement fatigué des sentimens exagérés qui ont envahi la scène depuis vingt ans, s'est montré plein de bon vouloir pour les sentimens vrais que l'auteur a placés dans la bouche de ses personnages. Cependant je peux affirmer que, malgré sa bienveillance, qui ne s'est pas démentie un seul instant, il s'est plus d'une fois étonné de l'immobilité des personnages, ou, pour parler plus nettement, de leurs mouvemens sans but, ce qui est la même chose dans l'ordre poétique : s'agiter n'est pas marcher. L'abnégation héroïque de Valentin a contenté les amis du beau langage sans être approuvée par le bon sens : la majorité de l'auditoire eût

souhaité un peu plus de simplicité dans la grandeur. Pour ma part, je m'associe au sentiment de la majorité.

Le Pressoir rappelle tout à la fois *Claudie* et *le Champi;* mais, à mon avis, il vaut moins que ces deux ouvrages. Inférieur au *Champi* dans sa partie naïve, il n'a pas l'austérité de *Claudie.* Ce n'est pas un progrès, quoi que puissent dire les flatteurs, qui ne manquent jamais à la célébrité. Si, au lieu de m'en tenir à *Claudie* et au *Champi,* j'évoquais le souvenir de *la Mare-au-Diable,* je serais forcé d'être encore plus sévère. L'auteur de cet admirable récit nous a donné le droit de le juger sans indulgence, et c'est lui témoigner une sympathie sincère que d'user de ce droit sans réserve et sans restriction. Eh bien! vingt pages de *la Mare-au-Diable* valent mieux que *le Pressoir* tout entier : à moins de fermer les yeux à l'évidence, il faut le reconnaître. Je ne pense pas que les facultés de l'auteur soient affaiblies par un excès de production, je ne lui dirai pas ce que disait Gil Blas à l'archevêque de Grenade, car ce serait parler contre ma pensée; mais je crois tout simplement qu'il se laisse égarer par la louange, et qu'il ne prend pas la peine de réfléchir. Spirituel, ingénieux, éloquent, il abuse des dons qu'il a reçus et se confie à l'improvisation. Or l'improvisation, qui ne suffit pas toujours au récit, ne suffit jamais à la poésie dramatique. Le défaut d'enchaînement, qui se pardonne quelquefois dans une narration, ne peut se pardonner dans une comédie. Il faut que toutes les scènes aient une place nécessaire. Si elles peuvent être dérangées impunément, fussent-elles cent fois vraies, elles ne produiront qu'un effet incomplet. Vous aurez beau me montrer des personnages dessinés d'après nature : s'ils agissent au hasard, si leur conduite n'est pas réglée par une pensée prévoyante, ou s'ils ne sont pas entraînés par une passion énergique, ils ne réussiront pas à m'intéresser. J'applaudirai votre talent tout en proclamant l'insuffisance de votre œuvre.

J'avais conseillé à l'auteur de *Claudie* d'étudier Sedaine, et tout en affirmant que Sedaine échappe à l'étude, il a écrit *le Mariage de Victorine.* Aujourd'hui je crains qu'il n'associe à l'étude très salutaire de Sedaine l'étude très dangereuse de Diderot. Si *le Philosophe sans le savoir* renferme des leçons excellentes, des leçons dont peuvent profiter les écrivains les plus habiles, *le Père de Famille* est loin de mériter le même éloge. Diderot, malgré l'élévation de sa pensée, sera toujours un modèle périlleux; il a trop d'emphase, trop de goût pour la déclamation. Or, j'ai regret à le dire, il y a dans *le Pressoir* plus d'une scène qui rappelle le ton du *Père de Famille.* Quand Pierre et Valentin vont se battre au bâton ou au compas, et que Pierre parle de leur titre de compagnon comme d'un titre de noblesse, il est impossible de ne pas songer aux phrases ampoulées du *Père de Famille.*

J'espère que l'auteur du *Pressoir* comprendra la supériorité de Sedaine sur Diderot dans le domaine dramatique, et ne confondra plus l'emphase avec la vraie grandeur : un talent aussi élevé que le sien ne doit pas trébucher deux fois. Quant aux sujets qu'il pourra choisir, la critique n'a pas de conseils à lui donner; le champ de l'imagination est infini. Toutefois il serait temps pour lui de renoncer à la peinture de la vie champêtre, et d'aborder franchement la vie à laquelle nous sommes mêlés. Les paysans madrés, les coquettes de village, n'excitent plus aujourd'hui qu'un intérêt assez tiède. Il serait digne d'un esprit aussi hardi d'attaquer les vices et les ridicules au cœur même de la ville. Quel que soit d'ailleurs le parti auquel il s'arrête, ce que le bon sens commande, ce que le goût exige, c'est la prévoyance. Concevoir et composer avant de se mettre à l'œuvre, c'est à ces termes élémentaires que se réduit toute poétique. L'auteur du *Pressoir* sait où il veut aller, mais ne prend pas la peine de prévoir le chemin par lequel il passera. Aussi plus d'une fois sa marche capricieuse a lassé la patience de l'auditoire. Avec moins de talent, il pourrait mieux faire, et qu'on ne prenne pas cette parole pour un paradoxe, car je n'exprime qu'une vérité vulgaire. Il y a dans le *Pressoir* autant de talent gaspillé que de talent utilement employé. C'est ce que les géomètres appellent une force perdue.

Revenons maintenant sur les trois formes de la poésie dramatique, et voyons à quelles conditions chacune de ces trois formes pourrait contenter tout à la fois le goût de la foule et le goût plus délicat des hommes voués à l'étude. Et d'abord, étant donné la cause du discrédit dans lequel est tombé le drame, il n'est pas difficile de deviner comment il pourrait retrouver la popularité dont il a joui pendant quelques années. En effet, depuis vingt ans, le drame ne s'est guère proposé que le côté anecdotique de l'histoire; quant à l'histoire proprement dite, il ne l'a presque jamais abordée. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'il rappelle si peu Shakspeare et Schiller. Je ne dis pas que l'étude approfondie de l'histoire suffise pour régénérer le drame, car il y aura toujours entre la science et l'invention un intervalle immense, que le génie seul peut combler; mais si la science ne suscite pas le génie, elle offre du moins à l'imagination une nourriture salutaire, et renouvelle ses forces. Je ne crois pas que le drame doive se proposer la reproduction littérale et complète de la réalité; cette prétention, annoncée hautement sous la restauration et soutenue par quelques œuvres ingénieuses, est une des hérésies les plus déplorables qui puissent se produire dans le domaine de l'art. Les disciples de l'école historique auront beau faire et beau dire : inventer et copier ne seront jamais synonymes. La connaissance complète d'une époque déterminée n'équivaudra jamais au pouvoir de la ressusciter : c'est une vérité évidente par elle-même; mais pour inter-

préter la réalité, pour la transformer sans la dénaturer, pour l'élever, pour l'agrandir, il faut la connaître. Or l'école dramatique de la restauration a presque toujours négligé cette condition. La plupart du temps elle n'emprunte à l'histoire que des noms, et sous ces noms elle produit des personnages que l'histoire n'a pas connus, dont le type ne se retrouve pas dans le passé. Que les poètes ignorent ou dédaignent les faits accomplis, peu importe; ce qu'il y a de certain, c'est que les drames représentés depuis vingt ans, sauf de très rares exceptions, n'offrent pas même une image infidèle du passé.

Or je pense que les poètes rendraient leur tâche plus facile en suivant la méthode conseillée par le bon sens, et qui ne saurait déplaire qu'à la paresse. Vouloir tout deviner, c'est se condamner à l'impuissance, car les génies les plus pénétrans, lors même qu'ils paraissent deviner, ne font qu'établir un rapport inattendu, mais légitime, entre des faits qu'ils connaissent depuis longtemps; leur sagacité ne va pas au-delà, et c'est déjà une part assez belle. La méthode suivie par l'école dramatique de la restauration contredit manifestement la raison. Au lieu de considérer la réalité comme le seul point de départ que l'intelligence humaine puisse avouer, elle proclame la souveraineté absolue de l'imagination. J'ai dit assez clairement ce que je pense du génie et de ses droits; je n'ai pas à y revenir. Dussent les poètes m'accuser de sacrilége, je pense que l'imagination peut ressusciter l'histoire, mais non la créer. L'oubli où sont ensevelies aujourd'hui tant d'œuvres applaudies d'abord avec fracas n'a pas à mes yeux d'autre origine que cette méprise. Que signifie en effet la méthode pratiquée par l'école dramatique de la restauration, sinon l'espérance de substituer la création à la résurrection? Quel jour a-t-elle prouvé son respect pour l'histoire, qu'elle invoquait pourtant à tout propos? Parfois, il est vrai, il lui arrivait de feuilleter les récits du moyen âge ou de la renaissance; mais son courage se lassait bien vite. Aussi qu'arrivait-il? N'ayant amassé en quelques semaines qu'une érudition confuse, elle n'en pouvait tirer parti. Si elle connaissait les noms des hommes et des choses, elle ignorait les choses et les hommes. Gênée par cette demi-science, elle s'en débarrassait pour marcher plus librement à la conquête de l'idéal. Or ce qu'elle nommait l'idéal, c'était tout simplement le caprice. Je n'ai pas à expliquer en quoi l'idéal diffère du caprice; si je l'essayais, le lecteur m'accuserait à bon droit de le traiter comme un enfant. La réalité historique une fois connue dans ses moindres détails et comprise dans son ensemble, car le second point est aussi important que le premier, l'imagination pouvait tenter de la ranimer, de lui donner une seconde vie. Le fait, soumis à l'épreuve de la réflexion, conduisait à l'idée, et l'idée, en passant du domaine de la conscience dans le domaine de l'art, change de nom et devient l'idéal poétique. C'est

pour avoir méconnu cette loi suprême, cette nécessité impérieuse, que l'école dramatique de la restauration est aujourd'hui condamnée à subir l'indifférence. Elle n'a pas voulu tenir compte des procédés constans de l'intelligence, et s'est attribué le droit d'inventer sans avoir réuni les élémens de l'invention. Une tentative aussi insensée, aussi arrogante n'allait pas à moins qu'à changer la nature humaine, et l'echec n'était pas difficile à prévoir. Si la mémoire en effet diffère profondément de l'imagination, l'imagination n'est jamais féconde quand la mémoire est déserte. Si cette affirmation n'était pas acceptée avec empressement par tous les bons esprits en raison même de l'évidence attachée à chacun de ses termes, j'invoquerais l'histoire entière de la pensée humaine; je montrerais tous les poètes dramatiques préparés à l'invention par l'étude de l'histoire, par les voyages, par la pratique de la vie, c'est-à-dire prenant possession de la réalité avant d'essayer de la transformer, de l'idéaliser. A cet égard, les témoignages sont si nombreux, que j'aurais l'embarras du choix.

Les poètes, une fois résignés à l'étude de l'histoire, auront fait un grand pas vers la vérité. Cependant leur tâche préliminaire ne finit pas là. Avant d'aborder la poésie proprement dite, il leur faut accepter une épreuve nouvelle : je veux parler de la réflexion. Le souvenir des faits ne suffit pas; l'histoire sans le secours de la philosophie n'offre à l'imagination qu'un thème obscur. C'est à la philosophie qu'il appartient de dégager l'idée représentée par le fait. Je sais que les poètes dédaignent généralement la philosophie aussi bien que l'histoire, qu'ils voient dans la réflexion comme dans la mémoire des béquilles utiles tout au plus aux petits esprits, et cependant je ne crois pas abuser de l'évidence en insistant sur l'importance de la réflexion; car il est hors de doute que la vérité humaine a manqué à l'école dramatique de la restauration aussi bien que la réalité historique. Les passions ne se devinent pas plus que les faits : pour les peindre, il faut les avoir senties ou contemplées; il faut avoir soumis à l'analyse, c'est-à-dire à la réflexion, ses souffrances personnelles ou les souffrances d'autrui. Les poètes de notre temps, lors même qu'ils nous annoncent la peinture de la vie moderne, repoussent avec un égal dédain la philosophie et l'histoire. Ils croiraient déroger en étudiant le passé; le deviner, à la bonne heure! c'est une besogne à leur taille, une entreprise digne de leur génie. Méditer sur les faits accomplis, sur l'origine et le développement des passions, fi donc! pour qui les prenez-vous? Sans doute pour des hommes ordinaires, obligés d'ouvrir les yeux pour saisir la forme et la couleur des choses : de telles conditions ne sont pas faites pour les intelligences privilégiées! Écoutez-les parler entre eux, lorsqu'ils ne redoutent pas les oreilles indiscrètes; recueillez ce qu'ils pensent d'eux-mêmes : ils savent dès qu'ils veulent savoir, ils voient sans regarder,

ils devinent le passé, ils devinent la nature humaine, ils dominent l'histoire et la philosophie, et ne descendent jamais jusqu'à les interroger. Tant que les poètes n'auront pas consenti à reconnaître les droits de l'histoire et de la philosophie, le drame n'offrira qu'un spectacle puéril; tant que l'histoire et la philosophie ne viendront pas en aide à l'imagination, elle ne produira que des œuvres éphémères. La foule aussi bien que les esprits studieux demande aux poètes dramatiques la peinture de la nature humaine; elle fait volontiers bon marché des temps et des lieux, mais elle veut à tout prix voir et entendre des hommes. Pour la contenter, les poètes ne peuvent donc se dispenser d'étudier au moins la conscience, s'ils ne veulent pas étudier le passé. Cependant je crois qu'ils agiraient plus sagement encore en consultant tour à tour l'histoire et la philosophie, car ils réussiraient ainsi à produire des œuvres tout à la fois vraies et variées. S'ils ne veulent pas survivre à leur renommée, ils n'ont pas d'autre méthode à suivre. C'est la plus laborieuse, mais la plus sûre.

La tragédie ne peut plus garder aujourd'hui la forme consacrée par le XVIIe siècle. Il faut absolument qu'elle aborde la vie familière de l'antiquité. Si elle persistait dans le ton solennel, les efforts les plus généreux, l'habileté la plus profonde, ne la sauveraient pas de l'indifférence. En abordant la vie familière, elle ne fera d'ailleurs que se montrer fidèle à son origine, car les œuvres tragiques représentées devant le peuple d'Athènes ne ressemblent guère aux œuvres tragiques applaudies par la cour de Louis XIV. Ce n'est pas que je conseille aux poètes de nos jours d'imiter servilement la Grèce. En suivant une telle voie, ils seraient assurés de ne jamais rencontrer la popularité; ils pourraient tout au plus intéresser quelques esprits studieux : or toutes les formes de la poésie dramatique doivent s'adresser à la foule. Qu'ils demandent donc à l'antiquité des inspirations, mais qu'ils n'essaient jamais de copier les modèles qu'elle nous a laissés. M. Leconte de Lisle (que j'ai chicané injustement sur les knémides de Pâris, puisque l'expression employée par Homère comme adjectif possède aussi une valeur substantive), M. Leconte de Lisle, qui comprend si bien l'antiquité, pourrait, je crois, s'essayer dans la tragédie. S'il consentait à ne pas mêler ses sentimens individuels aux sentimens qui doivent animer les personnages, il obtiendrait l'attention et la sympathie de toutes les âmes délicates, et la foule n'assisterait pas sans émotion au développement d'une action, tout à la fois simple et pathétique, dont la Grèce aurait fourni tous les élémens. Pour tenter la tragédie, pour dédaigner les railleries qu'on lui prodigue chaque jour, il faut une certaine trempe d'intelligence que je crois reconnaître dans *Hélène* et dans *Niobé*.

La Grèce n'est pas d'ailleurs la source unique où doive puiser la tragédie. La Bible n'est pas une source moins riche et moins féconde

que les poèmes homériques. Si les chœurs d'*Esther*, d'*Athalie*, réunissent tous les suffrages par l'élégance du langage et l'élévation des sentimens, on peut sans impiété discuter la fidélité des tableaux présentés par le poète. Il serait imprudent sans doute de reprendre les sujets traités par Racine; mais il n'y a ni témérité ni présomption à s'engager dans la voie ouverte par lui sans suivre ses traces. Quoique Racine, en effet, pour écrire *Esther* et *Athalie*, se soit nourri de l'Ancien Testament, quoiqu'il ait dérobé tantôt au Livre des Rois, tantôt aux prophètes plus d'une expression hardie, plus d'un tour inattendu, ces deux admirables tragédies sont un peu trop françaises. Un poète qui choisirait dans la Bible un sujet tragique pourrait se montrer plus vrai, je ne dis pas dans le domaine des sentimens humains, mais dans le domaine historique. Ce dernier genre de vérité, dont Racine se souciait peu, n'est pas d'ailleurs la seule nouveauté que devrait se proposer un poète de nos jours. Si la vie familière trouve une grande place dans la poésie grecque, elle ne tient pas une place moins importante dans l'Ancien Testament. C'est pourquoi je pense que la tragédie biblique offrirait un puissant intérêt, si le poète acceptait franchement les conditions que je viens d'énoncer.

La vieille Italie se prêterait aussi docilement que la Grèce et la Judée au renouvellement de la forme tragique. J'admire aussi vivement que personne *Horace* et *Cinna*, *Sertorius* et *Nicomède;* je pense pourtant que les poètes de nos jours pourraient interroger Tite-Live et Tacite sans manquer de respect pour le génie de Corneille. L'histoire du peuple romain est aujourd'hui mieux étudiée, mieux comprise qu'au XVIIe siècle. Nous attachons plus d'importance aux traits qui lui appartiennent en propre, et nous ne cherchons pas dans la vieille Italie l'image de la France. Nous tenons compte de tous les élémens dont se compose la vie d'une nation, depuis l'industrie jusqu'à la religion. Si les poètes s'adressaient aujourd'hui à la patrie de Brutus et de Néron, ils seraient forcés d'être nouveaux sous peine de n'être pas écoutés, et quand je dis nouveaux, je n'ai pas besoin d'expliquer la portée de ma pensée : le respect de l'histoire serait une véritable nouveauté au théâtre.

Il y a pour la tragédie ainsi conçue, ainsi renouvelée, un écueil facile à prévoir. Il est à craindre que la Grèce, la Judée, l'Italie, mieux étudiées, mieux comprises, ne détournent les poètes tragiques de l'analyse et de la peinture des sentimens humains. C'est un danger sans doute, mais il ne faut pas l'exagérer. L'histoire sans la philosophie n'est qu'un passe-temps puéril, et j'aime à croire que les poètes qui auraient pris la peine de sonder l'antiquité n'oublieraient pas d'interroger leur conscience avant de se mettre à l'œuvre. L'écueil dont j'ai parlé ne serait vraiment périlleux que pour les esprits

frivoles. Quant aux intelligences élevées, elles n'ont pas à s'en inquiéter, car elles ne cherchent dans l'histoire que l'expression des idées et des passions humaines. La couleur des faits n'est pas ce qui les séduit. Nous n'avons pas à redouter qu'elles oublient l'homme pour le costume ou l'ameublement. Le temps de ces badinages est aujourd'hui passé; l'archéologie cède le pas à la philosophie. La foule ne se contente pas du plaisir des yeux, elle demande des émotions et des enseignemens.

Quant à la comédie, il semble que nous n'ayons pas le droit de nous plaindre. Il n'y a pas une nation en Europe qui produise, bon an, mal an, une telle quantité d'ouvrages consacrés à la peinture des vices et des ridicules. Quittez la France, et vous trouverez en Allemagne, en Italie, en Angleterre, en Espagne, les plaisanteries applaudies sur nos théâtres de boulevard. L'Europe accueille avec empressement les moindres parcelles de l'esprit français. Serons-nous plus sévères que l'Europe? Nous reconnaissons volontiers tout ce qu'il y a d'ingénieux et d'égrillard dans ces improvisations de chaque jour; mais nous ne saurions les accepter comme des œuvres dignes d'une étude attentive. Nous avons la comédie de mœurs et la comédie de fantaisie; à côté des ridicules éphémères esquissés par un crayon habile, nous avons des boutades hardies qui relèvent du seul caprice, qui égaient les plus moroses pendant une soirée. Avons-nous la comédie de caractère, la seule qui mérite vraiment le nom de comédie, qui réunisse le plaisir à l'enseignement? Qui oserait le dire? L'esprit le plus bienveillant ne saurait accepter pour héritiers de Molière les écrivains qui ont pris aujourd'hui possession de la scène comique. On dit et on répète à satiété que la comédie de caractère est une forme vieillie, qu'il faut y renoncer sous peine de se condamner à d'éternelles imitations. Pour ma part, je suis loin de partager cet avis : je crois fermement qu'il est permis de revenir à la comédie de caractère sans copier le XVIIe siècle, sans copier Plaute et Térence, que Molière n'avait pas négligés. Sans doute les types ne sont pas innombrables; mais ils se renouvellent et se rajeunissent. Les vices et les ridicules que Molière semble avoir épuisés ne sont pas aujourd'hui ce qu'ils étaient sous Louis XIV. Si le fond est demeuré le même, l'apparence a changé. La comédie telle que la comprenait Aristophane est aujourd'hui impossible parmi nous pour des raisons que je n'ai pas besoin de déduire. La comédie de mœurs, attrayante et gaie, j'en conviens, représentée de nos jours par des œuvres ingénieuses dont je n'entends pas contester le mérite, n'offre pourtant qu'un intérêt secondaire. Il faut donc revenir à la comédie de caractère. Est-ce à dire que je conseille aux poètes de notre temps de calquer *le Misanthrope* et *les Femmes savantes*, et de réduire leur tâche à la reproduction servile des pensées enfantées par un génie

puissant? Un tel conseil ne sortira jamais de ma bouche. Je recommande le procédé de Molière comme excellent, mais il me semble que le procédé une fois accepté, il y a diverses manières de l'appliquer. Tout en conservant à l'analyse des sentimens une place importante, il n'est pas défendu d'introduire dans le développement de la fable un peu plus de mouvement. Ce qu'il faut étudier, ce qu'il faut méditer sans relâche, c'est l'art profond qui a présidé à la création de ces œuvres savantes que le vulgaire croit écrites sans effort; là les moindres incidens relèvent de la nature même des personnages, tandis que, dans les comédies qui se multiplient sous nos yeux, nous voyons presque toujours le caractère des personnages sacrifié au désir de prodiguer, de varier les incidens. La méthode inaugurée au XVIIe siècle est d'une pratique plus difficile que la méthode inaugurée de nos jours; mais le but qu'elle se propose est bien autrement élevé que le but rêvé par les écrivains de notre temps. La comédie de caractère part de la réalité pour s'élever jusqu'à la vérité, jusqu'à l'expression idéale des vices et des ridicules; la comédie de mœurs ne cherche et ne voit rien au-delà de la réalité. Or, dans la comédie comme dans la tragédie, comme dans le drame, l'imitation n'est qu'un moyen, et rien de plus; c'est ce que Molière, Corneille et Shakspeare ont compris, ce qu'ils ont affirmé, ce qu'ils ont démontré dans toutes leurs œuvres. Dans *l'École des Femmes* comme dans *Cinna*, comme dans *Hamlet*, l'idéal domine la réalité.

Vérité vulgaire, me dira-t-on, vérité inutile à rappeler! Pourquoi donc cette vérité si vulgaire est-elle méconnue aujourd'hui par la plupart des écrivains? Ils croient avoir touché le but quand ils ont copié ce qu'ils voient. Il n'est donc pas hors de propos de reprendre en main la cause de l'idéal. La comédie, qui, pour les esprits inattentifs, semble circonscrite dans les limites de la vie réelle, n'offre pas à l'imagination un champ moins vaste que la tragédie et le drame, et je ne crois pas gaspiller mes paroles en développant de nouveau une idée déjà développée tant de fois. De toutes les formes de la pensée, la forme dramatique est aujourd'hui celle qui semble étudiée avec le plus d'ardeur; à ne consulter que le chiffre des pièces représentées chaque année, il ne serait pas permis d'en douter. Pour moi, je pense que la vérité se trouve dans l'affirmation contraire. L'industrie dramatique est une des plus florissantes de notre pays : l'art dramatique n'est pas cultivé avec autant de ferveur et de désintéressement que la poésie lyrique. Tant que l'idéal n'aura pas repris au théâtre le rang qui lui appartient, nous verrons l'art étouffé par l'industrie. C'est pourquoi je ne me lasse pas de proclamer l'insuffisance de l'imitation. Le paradoxe le plus ingénieux, le plus attrayant, ne vaut pas la plus vieille des vérités.

GUSTAVE PLANCHE.

LA CONVENTION

Histoire de la Convention nationale, par M. de Barante; tomes III, IV, V et VI.

Il y a deux ans, lorsque M. de Barante commençait cette publication maintenant achevée, l'histoire de la convention avait, il faut le dire, plus d'à-propos qu'aujourd'hui. C'était un sujet de circonstance. Nous sortions de 1848, nous touchions à 1852 : on avait fait un 10 août, on nous promettait une terreur. Chacun avec anxiété cherchait dans nos fastes révolutionnaires le souvenir ou l'exemple, soit des excès qu'il avait vus la veille, soit des calamités qu'il attendait le lendemain. Tout cela, nous le reconnaissons, est déjà loin de nous; mais parce que l'ouragan, dont tant de gens avaient peur, s'est évanoui avant de naître, parce que le vent s'est élevé d'un autre point de l'horizon et nous a transportés tout d'un trait en brumaire sans passer par prairial, s'ensuit-il qu'une exacte peinture des misères et des crimes que peut engendrer chez nous la fièvre démocratique soit désormais hors de saison?

M. de Barante ne l'a pas cru. Il a continué son œuvre, comme si rien n'était changé, sans se détourner ni se ralentir. Et maintenant sa tâche est remplie. Nous avons un récit véridique et complet de ces trois années formidables, la plus dure, la plus horrible épreuve qu'ait subie notre patrie. Un tel livre a beau ne pas répondre aux préoccupations du jour, il n'en est pas moins opportun et salutaire. C'est dans les temps de calme et de silence qu'il faut s'aguerrir à la tempête. L'esprit démagogique n'est pas toujours menaçant, il a ses heures de lassitude, ses momens de défaillance; mais se tient-il jamais pour battu? est-il jamais plus à craindre que lorsqu'il paraît endormi? Ce n'est donc pas un anachronisme que de méditer, même

aujourd'hui, sur ces temps de sinistre mémoire, et de signaler à un pays où tout s'oublie si vite l'abîme constamment ouvert sous ses pas. Il y a des gens, nous le savons, qui fuient ces souvenirs, de peur de troubler leur repos. Il leur faut de moins sombres lectures. A quoi bon étudier des temps qui ne reviendront plus? — Ils ne reviendront plus si vous êtes sur vos gardes, si les générations qui vous suivent ne s'engourdissent pas dans un oubli trompeur, si le danger leur apparaît et les tient en éveil. Il faut donc leur parler des maux que nos pères ont soufferts, leur en dire les vraies causes, les préparer d'avance à n'être dans l'occasion ni effrayées ni surprises. Voilà ce qui donne à l'œuvre de M. de Barante un éternel à-propos.

Pas plus aujourd'hui qu'il y a deux ans nous ne voulons analyser cette histoire (1), en suivre pas à pas les dates et les faits, en réciter la table des matières; mais pour achever d'apprécier le plan, le but, la méthode de l'auteur, pour faire sentir l'esprit, le caractère général de son œuvre, est-il un moyen plus sûr que de le suivre dans son récit? Parcourons donc ces quatre nouveaux volumes, essayons d'en signaler au moins les sommités et de nous orienter ainsi au travers des événemens et des péripéties qu'ils renferment.

Le second volume s'arrêtait aux approches du 31 mai. Le troisième est consacré d'abord à reprendre et à raconter en détail les faits précurseurs de la crise. Triste récit où apparaît pour la dernière fois l'imprévoyante faiblesse des girondins! Dans ces deux mois qui précèdent leur chute, ils préparent eux-mêmes tout ce qui doit la précipiter. C'est par eux que le tribunal révolutionnaire était né; c'est encore d'eux que vient le comité de salut public. Ils font décréter la dictature, sans s'être au moins assurés qu'ils l'exerceront par eux-mêmes. La destinée de ces hommes de parole, qui avaient besoin de la liberté, qui l'invoquaient sans cesse, était d'être les premiers auteurs de toutes les lois qui l'étouffaient. Et pourtant que de leçons, que d'avertissemens n'avaient-ils pas reçus? Au moment où Isnard, pour échapper à une difficulté passagère, pour écarter les soupçons de complicité avec Dumouriez, demandait, au nom de ses amis, cette création nouvelle, ce comité d'exécution entre les mains duquel l'assemblée devait abdiquer, leurs ennemis n'avaient pas pris la peine de déguiser la portée du projet. Marat, de sa voix cynique, avait dit à l'assemblée : « Il faut qu'on sache bien ce que nous allons voter. C'est la violence, c'est le despotisme de la liberté qu'il s'agit d'organiser pour écraser le despotisme des rois. » La franchise du commentaire souleva bien quelque objection : les girondins hésitèrent, mais n'en votèrent pas moins. Après avoir lancé l'assemblée, reculer n'était plus possible : le vote fut rendu. Ils venaient de doter leur pa-

(1) Voyez la livraison de la *Revue* du 1er octobre 1851.

trie de l'instrument de tyrannie le plus puissant qui ait jamais existé.

Puis, quelques jours après, à quoi dépensent-ils leurs efforts? Qu'obtiennent-ils de l'assemblée à force d'éloquence? L'accusation de cet abject Marat. Satisfaction puérile! Ils lui ménagent un triomphe. Ce tribunal où ils l'envoient, ce tribunal dont l'invention leur appartient, ils l'ont laissé peupler de leurs plus fougueux ennemis. Marat absous, applaudi, couronné de fleurs, transporté sur les bras d'un cortége déguenillé, revient insolemment s'asseoir sur ces bancs qu'ils avaient cru purger de sa présence, et s'apprête à commander contre eux un plus sérieux ostracisme.

Malgré cette série d'impardonnables fautes, ils avaient alors pour eux, ne l'oublions pas, les vœux, les sympathies, les secrets encouragemens des opprimés de tous les partis, c'est-à-dire de la France muette et tremblante, de la France, les jacobins exceptés. Plus les sans-culottes grandissaient en audace, en démence, en fureur, plus les girondins gagnaient en estime et en bonne renommée. La société dissoute et dispersée, sans courage et sans espoir, se tournait vers eux avec reconnaissance comme vers ses derniers défenseurs. « On oubliait, dit M. de Barante, le mal qu'ils avaient fait l'année précédente, l'encouragement qu'ils avaient donné à la faction qui les menaçait aujourd'hui, le 10 août qu'ils avaient suscité et dont ils réclamaient la complicité, leur coopération empressée ou docile à toutes les mesures révolutionnaires, la mort du roi lâchement votée, tout leur passé si récent : on voyait en eux des sauveurs. » Dans les départemens, dans les villes surtout, à Bordeaux, à Lyon, à Marseille, on leur tressait des couronnes, on chantait leurs louanges, on leur envoyait des adresses et des députations. Ce mouvement des esprits, où ne se mêlait encore aucune pensée de royalisme ni de contre-révolution, avait gagné l'assemblée elle-même : la majorité, jusque-là flottante, se décidait de plus en plus pour la gironde. Qu'on juge de la rage des jacobins! Ils étaient avertis par leur vaste correspondance que partout ils perdaient du terrain. A Paris même l'influence allait leur échapper. Si une fois les modérés devenaient les plus forts, s'ils faisaient la constitution, s'ils composaient un gouvernement, c'en était fait de la puissance jacobine. Il n'y avait donc pas à balancer, il fallait un coup de force, un coup d'état, un nouveau 10 août; il fallait traiter la convention comme on avait traité la monarchie. De là le 31 mai.

Cette journée était depuis six mois dans la pensée de Robespierre; dès que l'urgence en fut comprise par le parti tout entier, vers la fin d'avril environ, le travail insurrectionel commença. Il faut suivre dans le récit de M. de Barante les longs apprêts, les savans préliminaires de cette émeute. Ce sont des détails instructifs. Les traditions du 20 juin et du 10 août étaient encore toutes fraîches, on s'y con-

forma ponctuellement, selon l'usage des partis, qui copient à satiété les moyens qui leur ont une fois réussi. Il y avait lieu pourtant, en cette circonstance, à procéder plus simplement. Tant de précautions et de conciliabules n'étaient pas nécessaires : on complotait à coup sûr. Que pouvaient les girondins? Ils avaient contre eux la commune, le tribunal révolutionnaire, tous les agens de l'autorité publique; ils ne pouvaient donner un ordre sans être désobéis. Dans le lieu même de leurs séances, les tribunes publiques vociféraient contre eux sans qu'ils eussent le pouvoir de chasser les perturbateurs. Il est vrai qu'au scrutin ils avaient la majorité, c'est-à-dire quelques voix de plus que leurs adversaires, voix timides, incertaines, toujours prêtes à les abandonner. Mieux eût valu quelques soldats : ils n'en avaient pas un. Les seules troupes qu'il y eût alors dans Paris étaient quelques milliers de volontaires recrutés dans les cabarets pour la guerre de Vendée, et soldés par la commune, qui les avait mis sous les ordres du septembriseur Henriot. Ainsi ceux contre qui tant de gens conspiraient n'étaient pas difficiles à vaincre. Ils n'avaient que des phrases pour lutter contre des bras, des piques, des canons, et leurs plus grands ennemis, c'étaient encore eux-mêmes, c'étaient leurs indécisions, leurs faiblesses, leur incurable imprévoyance. S'ils avaient été d'autres hommes, ils auraient eu des défenseurs : une partie des sections se prononçaient pour eux sans oser se mettre en mouvement. En payant de leur personne, ils les auraient entraînées, et alors quel désarroi dans les rangs de l'insurrection! La moindre démonstration de résistance eût dérangé tous les calculs. N'avait-on pas vu, dans la soirée du 26 mai, la société des jacobins éperdue, consternée à la seule nouvelle que la section de la Butte des Moulins venait de prendre les armes pour l'assemblée? L'idée qu'un modéré pût se battre faisait sur ces buveurs de sang l'effet d'un coup de foudre; la séance fut suspendue; il fallut que Robespierre les gourmandât et leur prouvât que la nouvelle était fausse, sans cela ils ne l'auraient point écouté. Avis éternel à ceux qui ont affaire à la démagogie : elle n'avance que quand on recule; dès qu'on marche en avant, elle fuit.

Danton, avec ce langage pittoresque et grossier dont il usait dans les couloirs et qui valait cent fois mieux que ses déclamations de tribune, dépeignait à merveille la situation des deux partis : « Je sais bien, disait-il, que nous sommes en minorité dans l'assemblée; nous n'avons pour nous qu'un tas de gueux qui ne sont patriotes que quand ils sont soûls. Nous sommes un tas d'ignorans : Marat n'est qu'un aboyeur, Legendre n'est bon qu'à dépecer sa viande, les autres ne savent que voter par assis et lever. Nous sommes bien inférieurs en talens aux girondins; mais si nous avions le dessous, ils nous feraient un crime des journées de septembre, de la mort de Capet et du 10 août, dont ils ont été d'accord. Il faut donc marcher sur eux : ce

sont de beaux parleurs qui délibèrent et qui tâtonnent; nous avons plus d'audace qu'eux, et la canaille est à nos ordres. »

C'était bien juger son monde. Tout se passa comme il avait prévu. Les beaux parleurs tâtonnèrent, et au dernier moment tentèrent un expédient qui hâta la catastrophe. Une commission extraordinaire de douze membres, placée momentanément au-dessus du comité de salut public lui-même, fut chargée de veiller à la défense de l'assemblée. Le scrutin y fit entrer douze girondins, avec mission de faire de la force, bien que la majorité, en les nommant, fût résolue d'avance à les abandonner si par hasard ils en faisaient. La commission renouvela la faute commise le mois précédent; au lieu de casser la commune et d'éteindre hardiment ce foyer d'insurrection, elle fit arrêter un homme. Ce ne fut plus Marat, ce fut Hébert, le substitut de la commune, l'ignoble auteur du *Père Duchêne*. De ce moment, la populace eut un mot d'ordre plus commode et moins contestable que l'expulsion des députés de la droite; elle demanda la liberté d'Hébert et la suppression de la commission des douze. A peine sa voix eut-elle grondé, que la pauvre commission, dans un abattement indicible, lâcha son prisonnier et offrit sa démission. C'était abdiquer devant l'émeute, arrêt de mort de tout pouvoir, quel qu'il soit. Le dénoûment devenait inévitable; il fut aussi prompt qu'au 10 août. Les deux coups de main, comme les deux complots, étaient calqués l'un sur l'autre; ce furent les mêmes rôles, presque les mêmes acteurs. Il y manqua pourtant le dévouement des Suisses, car personne ne se fit tuer cette fois. Pache, le nouveau maire, suivit dévotement la trace de son prédécesseur : il rassura la convention jusqu'au dernier moment, comme Pétion avait rassuré le roi. « Ce n'est rien, disait-il quand le tocsin sonnait, quand le canon grondait, quand le Carrousel était envahi par Henriot et sa bande, ce n'est rien qu'une insurrection morale. » Pétion n'avait pas mieux dit; mais cette fois Pétion était à la place du monarque : il allait, lui aussi, assister à sa déchéance. Et tout cela en moins d'une année! Quelle leçon! quel éclair dans cette nuit profonde! quelle intervention manifeste de la divine justice!

Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son pouvoir?

Mais les yeux ne devaient pas s'ouvrir, et la nuit n'en devint que plus profonde.

Si la lutte était encore possible avant le 31 mai, si les girondins, à leur poste, pouvaient risquer utilement leur vie, ils ne le pouvaient plus le lendemain. Les uns, et les plus notables, se soumirent au décret d'arrestation; d'autres, plus prudens, se cachèrent dans Paris; ceux qui s'échappèrent pour en appeler à la force firent vainement un essai de guerre civile. Non-seulement ils avaient porté à Évreux et à Caen ces faiblesses de caractère qui les avaient perdus à Paris,

mais leur cause n'intéressait plus personne. Les mécontens de tous les partis qui les soutenaient la veille, lorsque le pouvoir était nominalement à eux, n'avaient aucune envie de se faire tuer pour le leur rendre. Autre chose est aider de ses vœux et même de ses efforts un gouvernement qu'on n'aime pas, afin d'en éviter un pire; autre chose en renverser un, si mauvais qu'il soit, sans savoir à qui profitera sa chute. On se contente d'un pis-aller quand on le tient, on ne se bat pas pour le conquérir. M. de Barante demande avec raison à qui pouvaient s'adresser les girondins proscrits? Aux amis de la monarchie? Ils se vantaient de l'avoir renversée. Aux parens des émigrés? Il n'était pas une loi de spoliation ou de sang qu'ils n'eussent proposée ou votée. Aux familles religieuses? Ils tenaient à honneur d'avoir persécuté les prêtres. Ils n'avaient de soutiens naturels que les républicains modérés, parti peu nombreux même alors, habile à faire les affaires de la démagogie, incapable de jamais sauver ni sa cause ni ses amis. La révolte des girondins était donc chimérique. C'était encore de la déclamation. Au bout de quelques semaines, il ne resta plus vestige de leur échauffourée. Lyon lui-même, qui seul avait vaillamment résisté, succomba dans sa lutte héroïque, et la montagne n'eut plus en face d'elle à l'intérieur d'autres ennemis que les paysans vendéens. Ceux-là étaient redoutables, parce qu'ils étaient des cœurs simples, obéissant à leurs croyances, et non des rhéteurs fourvoyés luttant pour leur ambition; mais ces derniers champions de la foi croyaient à l'impossible, à la résurrection pure et simple de l'ancien régime, sans mélange ni transaction. De là leur enthousiasme et leurs victoires; de là aussi leurs inévitables revers. Les Vendéens succombèrent comme avaient succombé les Lyonnais; en moins de six mois, ils cessaient d'être redoutables aux vainqueurs du 31 mai.

Ces luttes locales, partielles, isolées, sans unité d'opinion ni de drapeau, et par conséquent impuissantes, avaient pourtant un résultat. Pour la première fois depuis quatre ans, la France venait de se débattre contre l'insurrection. Jusque-là l'insurrection avait été acceptée comme un juge souverain et sans appel, donnant à qui bon lui semblait le pouvoir. Roi, assemblée, magistrats, fonctionnaires, corps publics, simples citoyens, tout le monde s'était incliné devant la toute-puissance de l'insurrection. Pour la première fois, on venait de contester ses arrêts, audacieuse nouveauté que les vainqueurs ne pouvaient souffrir. Ils allaient essayer d'étouffer dans son germe cet esprit d'affranchissement; ils allaient se fortifier dans la France vaincue et soumise comme dans une citadelle imprenable, au moyen d'un régime d'oppression et d'extermination systématique qu'aucun peuple civilisé n'avait encore subi. L'histoire conservait le souvenir des gouvernemens violens et sanguinaires qui avaient pratiqué la terreur;

ce qu'elle n'avait jamais vu, c'était un gouvernement professant la théorie de la terreur, en faisant une institution et une arme légale pour assassiner de propos délibéré toute une partie du peuple soumis à sa domination. L'histoire parlait aussi de gouvernemens révolutionnaires, c'est-à-dire nés du triomphe de la force, mais travaillant aussitôt à corriger ce vice originel et à s'assimiler aux anciens gouvernemens; ce qui ne s'était jamais vu, c'était un gouvernement se proclamant lui-même révolutionnaire, se déclarant incompatible avec tous les pouvoirs existans, leur jetant à tous un défi, et se donnant la mission de perpétuer indéfiniment la tempête d'où lui-même était sorti.

Tel fut pourtant le programme des hommes que la défaite des girondins laissait maîtres de la France, programme qu'ils rédigèrent en décret solennel, et que la convention, décimée et muette, vota le 10 octobre. Entre le 31 mai et le 10 octobre, tant qu'il y avait eu sur un point quelconque du territoire une lutte plus ou moins énergique, une ombre de protestation, les vainqueurs avaient ajourné cette proclamation publique de leur système. La terreur et le gouvernement révolutionnaire existaient déjà de fait, ils n'avaient pas encore pris place au Bulletin des lois; le tribunal était en exercice, il n'osait pas encore s'affranchir d'un semblant de procédure; la guillotine se dressait quelquefois, elle ne fonctionnait pas tous les jours. Ce ne fut qu'après la prise de Lyon, après les premiers désastres des Vendéens que Robespierre et Saint-Just se crurent assez forts, assez sûrs du lendemain pour mettre pompeusement la terreur à l'ordre du jour.

De ce moment, l'histoire n'est plus qu'un nécrologe, et M. de Barante semble accomplir un devoir funèbre en continuant son récit. Il ne parle pourtant que des plus illustres condamnés, de ceux qui tombent les premiers dans ce massacre juridique; mais la liste en est longue. En entrant dans de touchans détails sur les dernières heures de leurs vies, c'est presque une consolation qu'il nous donne : ainsi qu'il le dit lui-même : « Le courage et la noble contenance des victimes relèvent l'honneur national souillé par les bourreaux. »

Ce qui étonne, ce qui confond dans cet affreux régime, ce n'est pas son atrocité seulement, c'est sa durée. Le sac d'une ville, quelque désespérée qu'ait été la défense, quelque féroces que soient les vainqueurs, ne se prolonge pas au-delà de quelques jours; les bras se lassent de frapper; la satiété, le dégoût, mettent fin au carnage : ici le carnage a duré dix mois, sans interruption, sans relâche, les bourreaux s'échauffant toujours à mesure que les têtes tombaient. Et vingt-cinq millions d'hommes ont assisté à ce spectacle, le cœur paralysé, les bras glacés par la peur. Paris, pendant ces dix mois, a vu chaque jour, aux mêmes heures, le fatal tombereau suivre les mêmes rues,

toujours chargé de victimes humaines, et jamais un cri généreux n'est parti de la foule, jamais un noble effort n'a seulement été tenté; que dis-je? toujours il s'est trouvé des hommes, des femmes, des enfans pour jeter à ces malheureux des outrages et de la boue. Que faisaient donc les gens de bien? Chacun ne songeait qu'à soi, ne connaissant plus en ce monde d'autre soin, d'autre devoir que d'éviter la mort. Pour se sauver, les uns déguisent leur demeure, chargent leurs cheminées de bustes de Marat, tapissent leurs murs de ses images, s'abonnent aux journaux sans-culottes; d'autres se déguisent eux-mêmes, endossent la carmagnole, s'en vont à la section, jurant comme des crocheteurs, opinant comme des jacobins et finissant leur journée par entonner le soir *la Marseillaise* à l'Opéra, car les théâtres étaient ouverts, et dans les journaux du temps vous lisez sur la même page les noms des condamnés mis à mort le matin et ceux des comédies qui se joueront le soir!

Quand on n'a pas vécu dans ces temps désastreux, on ne peut s'en faire une idée; tant de crime et tant de lâcheté, notre esprit se refuse à y croire! Et pourtant, si jamais Dieu nous condamnait à revoir de tels jours, serions-nous plus vaillans que nos pères? Que de raisons d'en douter, — à commencer par cet égoïsme que les divisions des partis, leurs sottes rivalités, leur amour-propre invincible nous ont inoculé plus profondément que jamais, puis aussi cette doctrine si bien enracinée chez nous, que, quel que soit le gouvernement qui s'empare de la France, les gens de bien lui doivent leurs services et ne peuvent abandonner leurs fonctions! Admirable instrument de toutes les tyrannies! Croit-on que la terreur, par exemple, se fût ainsi établie et perpétuée, si tous ceux qui dans la convention la maudissaient tout bas avaient eu dès le premier jour, dès le lendemain du 31 mai, le courage alors facile de résigner leur mandat, de laisser à la montagne seule la responsabilité de ses crimes? Sans la sanction de leur présence, sans l'autorité d'une assemblée revêtue d'un caractère légal, c'est-à-dire en nombre suffisant pour voter, jamais les plus hardis montagnards, jamais surtout Robespierre, n'auraient seulement conçu ce qu'ils ont osé. Tenter alors des élections était chose impossible : il leur fallait une assemblée, et ils n'avaient que celle-là. Les membres de la plaine et du marais, les débris de l'ancien côté droit étaient donc pour Robespierre des instrumens indispensables; c'est à ce titre qu'il les a non-seulement sauvés de la guillotine, mais ménagés et caressés. Sans cet échange de bons offices, le salut de ces muets, de ces types du modérantisme, serait une énigme inexplicable. De telles complicités nous semblent plus honteuses que le crime lui-même. Les vrais coupables du sang versé ne sont pas seulement ceux qui l'ont répandu pour leur compte,

francs scélérats qui dans leurs discours affectaient, professaient, outraient, s'il est possible, leur propre scélératesse; ce sont ces hommes qui n'ont pas même osé fuir les bancs d'où leurs collègues venaient d'être arrachés, qui tous les matins sont venus s'y rasseoir, comme des automates, assidus, silencieux, se levant, s'asseyant dix fois, vingt fois par jour pour convertir en lois le vol ou l'assassinat : misérable métier qu'ils acceptaient pour vivre, uniquement pour vivre, comme l'un d'entre eux l'a depuis confessé!

A ce spectacle monotone et lugubre s'entre-mêlaient parfois des coups de théâtre imprévus. Le public étonné voyait passer sur la charrette les proscripteurs en guise de proscrits, et bien qu'après chacune de ces crises la persécution redoublât et le sang coulât à plus grands flots, il accueillait avec une joie secrète ces commencemens de réparation et de justice; sa patience s'en ranimait; il en concluait que ses maux pouvaient enfin avoir un terme. Deux châtimens de ce genre occupent une place principale dans l'histoire de la terreur et sont comme le prélude d'un châtiment plus solennel, du 9 thermidor. A quinze jours d'intervalle, les *hébertistes* d'un côté, les *dantonistes* de l'autre, sont frappés par le comité, c'est-à-dire par les trois hommes qui le dominent, Robespierre, Saint-Just et Couthon. Ces deux coups d'état sont des 31 mai en miniature, de même que le 31 mai lui-même n'est qu'un diminutif du 10 août. Les procédés se simplifient avec l'expérience : on ne convoque plus la canaille, on n'arme plus les sections; point de canon, point de tocsin; on fait tout simplement arrêter dans leur lit les hommes dont on veut se défaire, et Paris à son réveil apprend que le père Duchêne et ses ignobles compagnons, ces extravagans démoniaques, vont passer par la guillotine, que la commune est renversée, cette commune par qui fut fait le 31 mai, par qui sont au pouvoir ceux qui la déciment aujourd'hui. Le comité la détruit pour n'être pas détruit par elle, et Paris d'applaudir : il n'en est pas plus libre, mais c'est toujours des oppresseurs, des aboyeurs de moins!

Puis quinze jours après, le 2 avril, c'est le tour de Danton. Il est accusé, qui l'eût cru? de modération, de clémence. Il a pris en dégoût les massacres depuis qu'il ne les commande plus. Il s'est aperçu, un peu tard, qu'on ne fondait rien dans le sang; il voudrait modérer, régulariser le torrent que sa violence a déchaîné; en un mot, il se fait girondin. Il rêve, il poursuit des chimères, comme ces beaux parleurs dont naguère il se moquait. Comme eux, au lieu d'agir, il délibère, il tâtonne : plus d'audace, plus de Danton. Une fois dans le cachot d'Hébert, il ne pèse pas plus que lui; sa mort étonne un peu plus, réjouit un peu moins, mais n'émeut pas davantage.

Après ce double coup, la table est rase à gauche aussi bien qu'à

droite. Les triumvirs ou plutôt les décemvirs, car le comité n'est pas encore divisé, n'ont plus rien qui leur porte ombrage. « Maintenant, s'écrie Robespierre, nous sommes dégagés des conspirateurs, nous n'avons plus d'obstacle à rendre le peuple heureux. » Et pour travailler au bonheur du peuple, il fait ajouter quatre sections au tribunal révolutionnaire, afin d'imprimer à la justice une salutaire activité, afin que le peuple ait la consolation de voir tomber moins lentement la tête de ses ennemis. Puis, comme en dépit de ce renfort le sang ne coulait pas assez vite, comme les prisons, encombrées par la *loi des suspects*, ne se vidaient pas assez tôt, le génie révolutionnaire enfante son chef-d'œuvre, la loi du 22 prairial, la *loi des condamnés*, la loi de l'extermination en masse. Plus d'instruction, plus d'interrogatoires préalables, plus de témoins, plus de défenseurs; rien que des *preuves morales* et la *conscience* du juge! « La convention frémissait d'épouvante, nous dit M. de Barante, en écoutant Couthon développer ce projet. » Il fallut pourtant le voter séance tenante, sans sursis, sans amendement. « Point de délai, répondait Robespierre à quelques voix timides murmurant l'ajournement, vous devez décréter sur-le-champ, parce que vous n'êtes plus sous l'empire des factions, parce que tout délai serait pour les conspirateurs un moyen de corrompre l'opinion; quiconque est embrasé de l'amour de la patrie doit accueillir avec transport le moyen de frapper ses ennemis. »

Voilà comment le dictateur usait de sa victoire. Devenu tout-puissant, maître absolu, il semblait de plus en plus avide de vengeance et de sang. Moins on lui résistait, plus il était impitoyable. Les quatre derniers mois de son règne, depuis la mort de Danton jusqu'au 9 thermidor, virent tomber plus de victimes que tous les autres ensemble. C'est la terreur dans la terreur. A Paris, sous les yeux de la convention et des triumvirs, le nombre des exécutions alla toujours croissant jusqu'à l'heure de la délivrance; mais là du moins les têtes ne tombèrent qu'une à une. En province, on perdait moins de temps : les mitraillades de Lyon avaient enseigné un moyen plus sommaire de rendre la justice; on en usa pendant ces quatre mois avec d'affreux raffinemens. Les noyades de Nantes, les massacres d'Arras, les boucheries de Bédouin et d'Orange, firent presque oublier les tueries des Brotteaux.

Faut-il croire, comme le veulent quelques historiens, que Robespierre fût las et dégoûté de son système; que s'il eût encore vécu seulement quelques jours, il allait devenir clément et modéré? Est-il vrai que la terreur, qui cessa par sa chute, eût également cessé par son triomphe? De quelle preuve appuie-t-on cette indulgente conjecture? On cite ce mot de Saint-Just : « Encore quelques châti-

mens, et nous mettrons la clémence à l'ordre du jour. » Mais à bon entendeur ce mot ne promet pas, il menace; aussi ne rassura-t-il personne. Quant à Robespierre lui-même, pas un acte, pas une parole qui ait laissé percer, même au dernier moment, un symptôme quelconque de projets pacificateurs. Que se passait-il dans sa froide cervelle? Personne ne le peut dire. Ce que nous savons, c'est que les jacobins étaient sa force, que c'est par eux qu'il dominait la convention et par la convention la France. S'il leur parlait en maître, s'il les tançait quelquefois, au fond il leur obéissait toujours; il ne pouvait s'en séparer. Les jacobins savaient très bien, tous par instinct, quelques uns par réflexion, qu'ils ne survivraient pas à la terreur. Ce n'étaient pas seulement leurs haines politiques qui les condamnaient à verser du sang, c'était la conscience de leurs propres méfaits. Ils se sentaient incompatibles avec toute société gouvernée par des lois. Le retour de la justice était pour eux l'heure du châtiment; ils n'avaient de salut que dans le désespoir. Et l'on voudrait que Robespierre eût rêvé la douceur et la modération, au risque de rompre avec eux, de perdre son armée, de se livrer sans défense à l'ennemi, de provoquer une réaction impossible à contenir! Non, comme les jacobins, il fallait qu'il marchât toujours dans sa route sanglante; il ne pouvait s'arrêter qu'à l'abîme. Ni l'idée ni le pouvoir de mettre fin à la terreur ne devaient appartenir à ceux qui l'avaient créée. La guillotine était une machine indomptable que ne pouvaient plus arrêter ceux qui l'avaient mise en mouvement.

A défaut de ces nécessités de situation, Robespierre, par son seul caractère, eût été inaccessible aux idées qu'on lui prête. Jamais il ne se fût résigné à la clémence, parce que jamais l'extermination des aristocraties de naissance, de richesse, et surtout de talent et de réputation, n'eût été complète et suffisante à son gré. La haine était le fond de son âme et de sa politique. M. de Barante, qui le connaît et qui le peint jusque dans ses moindres replis avec une sagacité pénétrante, le montre médiocre en tout, supérieur seulement dans la haine. Personne n'a poussé plus loin l'art de perdre ses ennemis. L'envie le rendait habile, presque éloquent; parfois aussi elle tournait en fureur et le faisait sortir de son impassibilité. Deux choses lui étaient également impossibles, supporter un rival et la contradiction.

Cette horreur de la contradiction hâta l'heure de sa chute. Ses collègues des comités étaient à genoux devant lui; il les trouvait irrespectueux et indociles. Discuter avec eux était une souffrance. Peu à peu il s'éloigna, s'isola, devint comme étranger au comité et ne parut plus qu'aux Jacobins, où il trônait tout à son aise. C'était en jouant le même jeu, en quittant ainsi la partie, que Danton s'était perdu, et avant lui la gironde. Robespierre l'oubliait, ou plutôt il se

croyait invulnérable : sûr de ses jacobins, sûr de la nouvelle commune, son œuvre, son enfant, tout lui semblait possible. Il ne quittait le comité que pour y rentrer bientôt en maître plus absolu, après une épuration dont il dressait déjà la liste. Ce qu'il ne voyait pas, c'est que l'émeute, son moyen habituel d'imposer sa volonté, commençait à avoir fait son temps. A force d'élargir le cercle des proscriptions, à force d'ensanglanter aussi bien les échoppes que les châteaux, on avait guéri tout le monde de la fièvre révolutionnaire; la populace avait perdu son feu; ses chefs étaient sans entrain; les ressorts de l'insurrection étaient usés et détendus. Robespierre obéissait donc à une routine à la fois impuissante et dangereuse en organisant un nouveau 31 mai contre ses derniers amis et ses derniers complices. Quant à ceux-ci, forcés de se défendre, forcés de risquer leurs têtes pour essayer de les sauver, ils ne s'apercevaient pas davantage de l'état nouveau des esprits. Aucun d'eux ne s'imaginait que l'heure de la justice eût sonné, aucun d'eux ne songeait à gouverner sans la guillotine; seulement ils n'en voulaient que pour autrui, pas pour eux. Ils se dévouaient non pour délivrer la France d'un tyran, mais pour échapper eux-mêmes à la tyrannie, sauf ensuite à en hériter.

Quel que fût leur motif, ils osèrent résister. Pour réussir, il n'en fallait pas davantage. Ici commence une ère toute nouvelle. Nous entrons dans la troisième phase de la vie de la convention et dans les deux derniers volumes de l'histoire de M. de Barante. C'est là que s'achève et se complète le tableau de la terreur, car rien ne fait comprendre ce qu'elle a été comme de voir ce qu'il a fallu de temps, d'efforts et de sang pour en sortir, c'est-à-dire pour renoncer aux habitudes violentes et despotiques qu'elle avait fait contracter, pour accoutumer les esprits à un autre procédé de gouvernement que l'oppression et l'extermination. On se figure assez généralement le 9 thermidor comme un changement à vue, comme une grande et subite délivrance; on croit que du soir au matin la France a recouvré la vie et la liberté, que toutes les poitrines ont aussitôt respiré largement, que le règne de la justice a été sinon rétabli de fait, du moins hautement reconnu et proclamé. Consultez M. de Barante, et vous saurez à quoi vous en tenir. Cette partie de son livre est vraiment neuve et instructive; elle est à la fois plus franchement originale et d'une vérité plus saisissante que tout le reste de l'ouvrage. Nul n'avait compris comme lui et si bien mis au jour les caractères complexes de cette époque, ses instincts pervertis, ses penchans tyranniques, sa perpétuelle confusion des idées de justice et de vengeance; jamais on n'avait analysé du haut d'une politique aussi saine et aussi libérale l'esprit thermidorien, c'est-à-dire l'état de la France durant

cette réaction non moins révolutionnaire que la révolution elle-même.

La victoire de thermidor, comme toutes les victoires précédentes, fut scellée du sang des vaincus. Robespierre et ses deux acolytes n'étaient pas tombés seuls; outre son frère et Lebas, qui voulurent mourir avec lui, outre Henriot, Coffinhal et quelques représentans, soixante-dix membres de la commune et vingt et un autres individus, en tout cent trois personnes, furent dans les vingt-quatre heures envoyés au supplice sans jugement, sans discussion, sans constatation régulière de l'identité de chacun, en masse, par catégorie, la plupart sur de simples ouï-dire ou sur la proposition à peine écoutée de tel ou tel représentant. « Cette clôture de la terreur, dit M. de Barante, lui appartenait donc encore. »

Le lendemain commença la guerre entre les vainqueurs. Ils étaient de deux sortes. Nous ne parlons pas des membres de la plaine : ceux-là n'avaient pris parti que vers la fin de la journée, lorsque le sort s'était prononcé, lorsque leur maître était presque à terre; nous parlons des meneurs. C'étaient d'abord les terroristes du comité, les Billaud-Varennes, les Collot d'Herbois, séïdes de Robespierre, s'il n'eût pris fantaisie de se débarrasser d'eux, admirant sa politique, choqués seulement de son orgueil, de sa dévotion à l'Être suprême et de ses airs de marquis; du reste les mains encore fumantes du sang versé dans leurs missions, se glorifiant de l'avoir répandu, se promettant de faire longtemps encore *transpirer le corps social par raison de santé*, et professant, comme leur ami Barrère, que *les morts seuls ne reviennent pas*. A ces gens-là s'étaient unis, pour le jour du combat, les Tallien, les Barras, les Bourdon, les Legendre, tous amis et disciples de Danton, montagnards et septembriseurs comme lui. Ils l'avaient renié prudemment après sa chute; ils s'étaient fait oublier sur quelques bancs obscurs de la montagne, mais l'occasion d'une revanche et surtout la perspective d'un danger personnel leur avaient subitement rendu le courage et la voix.

A qui allait passer l'héritage de Robespierre? Des deux côtés les hommes se valaient. Entre Collot d'Herbois et Tallien, par exemple, quelle était la différence? L'un venait de faire de la terreur à Lyon, l'autre en avait fait six mois auparavant à Bordeaux. Seulement un instinct secret, une certaine habitude d'obéir aux circonstances, avaient averti Tallien et ses amis que la chance pouvait tourner, que mieux valait servir la république avec un peu moins d'ardeur. Ils n'en restaient pas moins jacobins au fond de l'âme, sans remords et même sans regrets. Pourquoi rougir de leurs anciens exploits? Que pouvaient-ils se reprocher? Ils avaient eu la fièvre comme tout le monde; ils avaient agi selon le temps. — Tel est, dit M. de Barante,

le cynique langage que, de révolution en révolution, ont constamment tenu les survivans de l'école de Danton. — École vraiment féconde, qui paraît décidée à ne périr jamais.

Pour disputer la place aux débris du parti terroriste, que pouvaient faire les débris du parti de Danton? Les classes inférieures, les faubourgs, les sociétés populaires, tout le vieux flot révolutionnaire en un mot appartenaient de droit aux premiers. Force était donc de chercher ailleurs un appui.

C'est alors qu'apparaît sur la scène un personnage tout nouveau, l'opinion. Jusque-là ce qu'on avait appelé l'opinion, c'étaient les hurlemens de la démagogie; les voix libres et raisonnables n'étaient comptées absolument pour rien. Il est vrai qu'elles étaient rares au début de la révolution. Dans ces premiers momens d'enthousiasme universel, les gens sensés, comme les autres, avaient perdu la tête; puis, lorsque la raison était revenue, la peur leur avait clos la bouche. Mais le coup de thermidor venait de les affranchir. Les terroristes des comités réduits à cette alternative, ou de sacrifier Robespierre, ou de se sacrifier eux-mêmes, avaient, en le renversant, renversé la terreur, c'est-à-dire supprimé la principale cause de l'effroi général et rendu à chacun la force de penser, d'espérer, de parler. De là une explosion irrésistible de vœux, de plaintes et de désirs; de là une force inconnue, une puissance toute nouvelle, justement appelée cette fois l'opinion.

Eh bien! c'est à cette nouveauté mystérieuse que les adversaires des comités, sous peine de succomber, étaient forcés de demander secours. Ils ne pouvaient opposer aux rancunes, aux fureurs de la démagogie que l'indignation des honnêtes gens; mais cette arme avait ses dangers. Les journées de septembre, oubliées seulement de ceux qui les avaient faites, étaient encore présentes à tous les souvenirs. Les amis, les parens des victimes savaient à qui attribuer leurs douleurs. S'ils étaient encouragés à la vengeance, où s'arrêteraient-ils? La réaction était donc à la fois un moyen de salut et une chance de ruine. Il fallait la provoquer pour achever de vaincre Robespierre dans son parti posthume, il fallait la comprimer pour n'être pas vaincus par elle. C'étaient deux nécessités égales de surexciter son énergie et de combattre ses exigences.

Ces difficultés et ces complications n'apparurent pas d'abord. La majorité de la convention, c'est-à-dire la plaine comme auparavant, mais la plaine affranchie et liguée avec cette petite fraction de montagnards dantonistes désignés depuis ce jour sous le nom de thermidoriens, la majorité, aux premières heures de la victoire, s'imagina que rien ne serait changé, que le régime révolutionnaire, en passant dans d'autres mains, dans des mains moins odieuses, n'en continue-

rait pas moins sa marche accoutumée. Les esprits même clairvoyans étaient si loin d'avoir compris ce qu'ils avaient fait la veille, que Barrère, ce glorificateur de tous les coups d'état, montant à la tribune pour célébrer le 9 thermidor, l'assimilait au 31 mai, et ne voyait dans la chute de Robespierre que la suite et la confirmation de la chute des girondins.

Mais bientôt les questions se présentèrent : au lieu de phrases, il fallut des votes. Et d'abord l'échafaud allait-il rester debout? La veille, à la barrière du Trône, pendant le tumulte de la journée, quelques heures avant la victoire, soixante têtes étaient encore tombées. Allait-on continuer? Le tombereau, déjà chargé, allait-il se mettre en marche? Un cri d'horreur fut la réponse, et l'échafaud fut abattu.

Était-ce tout? Le pourvoyeur de supplices, le tribunal révolutionnaire allait-il rester en fonctions? Qui eût osé le proposer? On mit aux voix la suppression du tribunal, et la suppression fut votée. Alors pourquoi laisser à Lyon, à Nîmes, à Orange, ces commissions encore plus promptes à l'assassinat que les jurés de Fouquier-Tinville? Pourquoi laisser subsister la base légale de toutes ces horreurs, la loi organisatrice des massacres, la loi du 22 prairial? Loi, juges, échafaud, en quelques heures tout fut emporté.

Il fallut voir aussitôt l'étonnement et la consternation de ceux-là même qui avaient rendu ces votes. « Quoi! plus de tribunal révolutionnaire, autant vaut dire plus de révolution. Comment tiendrons-nous en respect l'aristocratie et le modérantisme? Supprimons, si l'on veut, la loi du 22 prairial; mais avant cette loi le tribunal marchait avec vigueur *dans le sentier de la justice*. Retournons à ces temps heureux. » — Et par un revirement soudain, le comité de salut public est invité à maintenir intacte la législation du tribunal révolutionnaire antérieure au 22 prairial, et à réorganiser immédiatement le tribunal lui-même, « afin de ne pas laisser un dangereux répit aux ennemis de la chose publique. »

Le comité prend ce vote à la lettre, il maintient tout, même Fouquier-Tinville. Alors nouveau revirement. « Quel nom! s'écrie-t-on, l'opinion le repousse. » Et les applaudissemens d'éclater. « Qu'il aille cuver aux enfers le sang qu'il a versé! » Les applaudissemens redoublent, et sur-le-champ, d'enthousiasme, malgré le comité stupéfait, voilà Fouquier décrété d'accusation. Son arrestation et sa mise en jugement sont l'affaire d'un quart d'heure.

Telle est en abrégé l'histoire de la convention à partir du 9 thermidor. Chaque jour, elle est comme entraînée malgré elle à renier, à maudire, à renverser les institutions de la terreur; puis, par réflexion, elle s'y rattache comme à la clé de voûte de son propre édifice, elle les conserve, elle les rajuste, jusqu'à ce qu'une impulsion nouvelle en

fasse tomber quelques pierres. Mais que ce travail est lent! Pendant ces indécisions et ces alternatives, que de souffrances qui se prolongent, que de maux qui s'aggravent! Un rayon d'espérance était d'abord entré dans les prisons, on vit même quelques détenus rendus au jour et à leurs familles. Ausitôt les jacobins, les montagnards, les thermidoriens eux-mêmes, s'indignèrent. « Rassurez-vous, s'écria Barrère au nom du comité, il ne s'agit ni d'amnistie ni de clémence. Les patriotes incarcérés par le tyran auront seuls droit à la justice. Il n'y aura, comme par le passé, pour les aristocrates, que les fers ou la mort. » — « A la bonne heure, répondit la montagne, justice pour les patriotes, terreur pour les aristocrates. — Justice pour tout le monde, » osèrent murmurer quelques voix.

Justice pour tout le monde! quel mot! quel paradoxe! C'était la première fois, depuis plus de cinq années, qu'on se permettait un tel vœu, et personne, d'aucun côté, n'était en état de le comprendre. Les modérés, comme les jacobins, ne connaissaient, ne concevaient, ne voulaient pratiquer d'autre justice que la justice révolutionnaire, c'est-à-dire l'extermination de leurs ennemis. La violence était entrée dans toutes les âmes, la vue du sang en avait fait naître le goût. Personne n'aurait eu l'idée de jeter un voile sur le passé, d'étouffer les vengeances, de prévenir d'odieuses représailles; on ne pleurait pas ses parens, ses amis juridiquement égorgés, on songeait à châtier leurs bourreaux. Les hommes les plus humains, les plus doux, ne s'exprimaient qu'en style terroriste. « Frappez, disaient-ils dans leurs adresses à la convention, frappez au nom de l'humanité; la nature outragée demande vengeance; la terre est impatiente de s'abreuver du sang des tigres qui l'ont si souvent rougie du sang innocent. »

Il est vrai que les tigres de leur côté continuaient à rugir. Collot-d'Herbois, Billaut-Varennes, avaient compris la chute de Robespierre tout autrement que le public. Pour eux, son crime était l'indulgence, ils le disaient hautement. L'œuvre de thermidor était donc inachevée; les gens de bien ne pouvaient dormir tranquilles tant que ces hommes et leurs suppôts, les Amar, les Vadier, les Vouland, restaient debout et maîtres du pouvoir. Un mois se passa pourtant sans que personne osât les attaquer, et lorsqu'un enfant perdu de la réaction, naguère jacobin lui-même, Lecointre de Versailles, crut le moment venu de demander leur mise en jugement, un cri de *haro* s'éleva contre lui. L'assemblée n'avait aucun goût pour ceux qu'il accusait, mais elle sentit aussitôt que c'était son propre procès, le procès de la révolution tout entière, qu'on lui proposait d'instruire. Lecointre fut donc honni, bafoué, conspué, traité de fou par les uns, de traître par les autres, abandonné de tous, menacé de la guillotine. Sa proposition, repoussée, non par un simple ordre du jour, mais avec un témoignage

d'indignation, fut déclarée calomnieuse à l'unanimité, au milieu des plus vifs applaudissemens, et quelque temps après la convention, pour donner une preuve encore plus éclatante de la pureté de son sans-culottisme, décréta que les cendres de Marat seraient portées au Panthéon, car, il est bon de s'en souvenir, ce n'est pas la convention asservie et courbée sous le joug qui a commandé cette inepte apothéose, elle l'a votée en toute liberté, plus d'un mois après thermidor.

Mais Lecointre ne s'était trompé que de date. Dès la fin de septembre, la discussion qu'il avait prématurément provoquée se réveilla brusquement et prit un tout autre caractère. Les membres des anciens comités, réduits à la défensive, n'obtinrent cette fois qu'à grand'peine un ordre du jour pur et simple. Que s'était-il donc passé? La lumière s'était faite; la presse était devenue libre, ou plutôt, comme le dit M. de Barante, les journalistes qu'on ne guillotinait plus s'étaient peu à peu enhardis, avaient repris leur plume, et racontaient les actes de la terreur. Les jacobins s'imaginèrent d'abord qu'ils allaient disposer de la presse comme par le passé; mais cette arme dont ils avaient tant usé, qui leur avait donné tant de victoires, était maintenant aux mains de leurs ennemis. Dans la guerre de journaux, la chance n'était plus pour eux : le public ne prenait plaisir qu'au récit de leurs crimes. Paris, qui depuis près de deux ans, depuis que les journaux étaient muets, n'avait presque rien su des souffrances de la province, en accueillait avec avidité les tardives révélations. Chaque jour, dans les lieux publics, la lecture des journaux provoquait de bruyantes clameurs. Les provinces de leur côté prenaient courage et commençaient leurs confidences. De toutes parts pleuvaient des plaintes, des dénonciations, des suppliques, des adresses. La convention en recevait chaque matin des liasses dont la lecture faisait horreur.

Bientôt ces récriminations prirent un caractère encore plus solennel : les récits des journaux, les plaintes des victimes se transformèrent en documens authentiques et judiciaires. Le droit de défense venait d'être rendu aux accusés; les avocats étaient rentrés en exercice; un procès mémorable, le procès des Nantais, qui dura près d'un mois, mit au jour et démontra par pièces irrécusables toutes les turpitudes, toutes les atrocités du régime révolutionnaire. Une indignation générale éclata contre les représentans qui avaient commis ou autorisé ces forfaits, contre Carrier, l'inventeur des noyades de Nantes; contre Lebon, le massacreur d'Arras; contre d'autres encore non moins compromis, quoique plus obscurs. Il devenait presque impossible que ces hommes continuassent de siéger sur leurs bancs. La convention ne pouvait se le dissimuler, mais comme à aucun prix

elle ne voulait se laisser décimer de nouveau, elle se mit sur ses gardes. Des décrets furent préparés pour assurer aux représentans sinon l'inviolabilité, du moins de fortes garanties, en soumettant les mises en accusation à de lentes et difficiles formalités. Cette protection accordée aux Carrier, aux Lebon, fut accueillie par la montagne avec des transports de joie, mais presque aussitôt la réaction en prit occasion d'une revanche éclatante et décisive. « Oui, vous avez raison, s'écria-t-on des bancs de la droite, le titre de représentant est sacré, digne de respect; commencez donc par le respecter vous-mêmes : n'oubliez pas que près de cent de vos collègues croupissent depuis plus d'un an dans les prisons. Jugez-les, s'ils sont coupables; s'ils ne le sont pas, ouvrez-leur cette enceinte : qu'ils siégent ici avec nous. »

Le grand mot était lâché : c'était un nouveau 9 thermidor qu'on demandait à la convention. Il s'agissait de désavouer non plus seulement la terreur, mais le 31 mai, cette journée proclamée sainte et glorieuse entre toutes, cette journée qui depuis dix-huit mois était inscrite dans les éphémérides révolutionnaires à côté et presque au-dessus du 10 août et du 21 janvier. Les représentans dont on demandait le rappel avaient eu l'audace de croire que ce jour-là l'assemblée n'était pas parfaitement libre, qu'elle avait voté sous la pression d'Henriot et de ses canonniers; ils avaient protesté contre l'arrestation de leurs collègues. Les rappeler, n'était-ce pas amnistier les girondins eux-mêmes, faire amende honorable à leur mémoire, et réduire à néant le fantôme du fédéralisme?

Ici, comme pour la proposition de Lecointre, triompher du premier coup était chose impossible. Le rappel des soixante-treize (c'est ainsi qu'on désignait les représentans détenus, bien qu'ils fussent environ quatre-vingts) était à double titre une énormité politique, d'abord comme désaveu du 31 mai, puis comme déplacement des forces de l'assemblée. Ces quatre-vingts voix nouvelles auraient créé une majorité appartenant en propre au côté droit. Dès lors que serait devenue l'importance des thermidoriens, eux dont la situation était de servir d'appoint à la majorité, et qui se rendaient puissans et nécessaires en la déplaçant à leur gré? Aussi Tallien et ses amis éludèrent la question, prirent des faux-fuyans, invoquèrent des formes dilatoires, crièrent et firent crier par l'assemblée *vive le* 31 *mai*, si si bien que la proposition fut étouffée sous un ordre du jour équivalent à un atermoiement indéfini.

Mais cinq ou six semaines après, le 7 décembre, tout avait changé d'aspect. Le retour des détenus ne faisait plus question, personne n'eût osé le contredire, pas une objection ne s'éleva; l'assemblée impatiente ne donna que trois jours au comité pour lui soumettre

un décret de rappel : le comité le proposa dès le lendemain, et le rappel fut voté sur-le-champ par acclamation, aux cris de *vive la république!*

Il est vrai que les jacobins avaient pris soin de hâter cette métamorphose. Le spectacle de la réaction les jetait dans une sorte de démence; ils ne pouvaient s'accoutumer aux manifestations d'une opinion publique qu'ils ne maîtrisaient plus, à l'existence d'un peuple qui n'était plus le leur et qui se levait contre eux. Plus la terreur était maudite, plus ils s'obstinaient à la justifier, à la glorifier, plus ils prophétisaient sa prochaine résurrection. Exagérant, outrant dans de folles hyperboles leurs sanguinaires projets, ils demandaient un million de têtes au lieu des deux cent mille dont se contentait Marat. Devant la convention, leurs orateurs étaient plus calmes et plus prudens : ils restaient sur la défensive; mais le soir, à la tribune de la société, c'était une insolence incendiaire et factieuse qui ne respectait rien et s'attaquait directement à la convention elle-même. Quand on sut aux Jacobins que Carrier était menacé d'arrestation, Carrier leur fils chéri, le patriote selon leur cœur, quand le gouvernement conventionnel, cédant enfin aux assauts réitérés de l'indignation publique, eut prononcé la mise en accusation, ils tombèrent dans une exaltation fiévreuse et tentèrent de soulever leur vieille armée des faubourgs. Les journalistes, de leur côté, firent appel aux jeunes gens, à cette *jeunesse dorée* qu'ils excitaient, qu'ils enrôlaient chaque matin contre les terroristes, jeunesse armée de gros bâtons et s'arrogeant, faute de lois et de police, le droit de se faire justice à elle-même. Ces muscadins, comme on les appelait, suivis d'une partie du peuple des sections, vinrent mettre le siége devant la citadelle jacobine, devant cette vieille église où depuis cinq ans s'étaient couvés tant de crimes et où se préparaient encore à l'heure même de si détestables desseins. L'invasion fut brutale; les sans-culottes furent injuriés sans pitié, et quelques-uns roués de coups. Sans oser ni blâmer ni punir les assaillans, la convention, sous prétexte de rétablir le calme, prit un parti qui lui aurait paru la veille une folle témérité : elle déclara les séances de la société des jacobins suspendues, ordonna de fermer la salle, et s'en fit remettre les clés.

Fermer les Jacobins, mettre en jugement Carrier, c'était la guerre, la guerre à mort avec la horde démagogique. L'assemblée et les thermidoriens ne s'étaient décidés à ce parti extrême qu'à leur corps défendant; puis, une fois le gant jeté, il avait bien fallu soutenir la gageure, se créer des renforts, satisfaire l'opinion par un grand acte réparateur: de là cet empressement subit à rappeler les signataires de la protestation du 2 juin; mais cette concession en préparait une autre bien autrement compromettante. Outre les soixante-treize re-

présentans détenus, vingt-trois membres de la convention étaient encore hors la loi, les uns, comme Isnard et Louvet, appartenant à la gironde elle-même, les autres en dehors du parti, mais entraînés dans sa chute, comme Lanjuinais, Defermon, Pontécoulant. La justice qu'on venait de rendre aux soixante-treize, pouvait-on la refuser aux vingt-trois? Leur cause était la même; seulement, pour aller jusqu'à eux, il fallait franchir un fossé plus large et plus profond, il fallait que la convention réhabilitât les girondins eux-mêmes dans leurs personnes et confessât que Vergniaud, Brissot, Barbaroux, avaient été assassinés par elle. La première fois qu'on lui parla de ces vingt-trois proscrits, l'orage fut violent, le tumulte épouvantable : leurs amis ne purent obtenir qu'une amnistie qui mettait à l'abri leurs têtes sans leur restituer leurs droits; mais peu à peu, la presse et l'opinion revenant chaque jour à la charge, l'assemblée se résigna, et, vers les premiers jours de mars, le décret de rappel fut voté. Presque aussitôt, comme conséquence nécessaire, il fallut qu'un autre décret supprimât la célébration anniversaire du 31 mai. Les mots reprenaient leur signification. On qualifia officiellement de jour néfaste cet attentat contre la liberté de la convention et de la France.

Ne semblerait-il pas qu'arrivé à ce point, le mouvement rétrograde dût continuer sa marche et aller en s'accélérant? L'assemblée venait de franchir deux années en arrière, elle avait reculé jusqu'au-delà du 31 mai, pourquoi ne pas remonter plus haut? C'est là qu'est la péripétie de ce grand drame. Pour continuer à remonter le cours des temps, il eût fallu n'avoir pas derrière soi un obstacle, une digue insurmontable. La convention pouvait redevenir girondine, elle ne pouvait pas se faire royaliste; il dépendait d'elle de fermer les plaies qu'elle s'était faites à elle-même, de relever les partis qu'elle avait abattus : elle ne pouvait pas ressusciter le roi. Les auteurs du 21 janvier avaient bien su ce qu'ils faisaient. Ils s'étaient coupé la retraite à eux et à la France; ils s'étaient interdit la possibilité de revenir à la monarchie par une pente douce, et avaient placé entre elle et eux un précipice où le pays ne voulait à aucun prix tomber, la contre-révolution. Aussi ne croyez pas que ces soixante-treize et ces vingt-trois, rentrés dans l'assemblée après tant de luttes et d'efforts, lui apportent un esprit nouveau; ne croyez pas qu'ils tempèrent son ardeur républicaine, ses tendances révolutionnaires. Pas le moins du monde. Ces modérés sont pour la plupart régicides, et ceux qui ne le sont pas, ceux même qui tout bas se félicitent de ne pas l'être, sont voués corps et âme à la révolution. De ce que les thermidoriens redeviennent bientôt montagnards et presque terroristes, il n'en faut pas conclure que la droite soit presque royaliste : elle n'est que gi-

rondine. La réaction ne peut aller loin dans l'intérieur de l'assemblée : elle a pour limite extrême les opinions, les sentimens girondins.

Il n'en est pas de même au dehors. Là les têtes s'échauffent, la terreur a semé des haines implacables. Dans certaines provinces, le mouvement réparateur devient sanguinaire et ne fait souvent que reproduire, avec d'odieux raffinemens, les crimes qu'il prétend punir. Ces actes de vengeance et de férocité sont l'œuvre d'une populace contre-révolutionnaire, digne sœur de la populace jacobine. Loin de servir la cause de la réaction, loin de la propager en France, ils contribuent plutôt à en arrêter les progrès. Paris, contre toute attente, échappe à ces excès : il en est quitte pour quelque turbulence. Sans l'incorrigible fureur des jacobins, qui deux fois, en germinal et en prairial, se ruent sur la convention et tentent de reconquérir le pouvoir à force ouverte, le sang n'eût peut-être pas coulé. La réaction parisienne était vive, mais pacifique; elle expulsait Marat du Panthéon, brisait çà et là ses bustes, les jetait quelquefois aux égouts, puis tous les soirs chantait à pleins poumons *le Réveil du Peuple*, et s'amusait à poursuivre de huées, comme de méchans masques, les bonnets rouges obstinés. Ces désordres regrettables n'affligeaient que les montagnards : ils plaisaient à la masse du public, devenu peu sympathique aux révolutionnaires; mais comme ce même public était en même temps cordialement attaché à la révolution, toutes les fois qu'à ces démonstrations anti-terroristes il voyait se mêler une apparence, un soupçon de royalisme, aussitôt les rangs s'éclaircissaient, les esprits se divisaient, et dans la rue aussi bien que dans l'assemblée les révolutionnaires de toutes les dates et de toutes les nuances faisaient cause commune pour tenir tête à l'ennemi commun.

Si la résurrection de la royauté eût été à cette époque une combinaison moyenne, un parti de transaction, assurant à la fois les avantages de la révolution et les sécurités de la monarchie, la France n'eût pas mieux demandé que de s'y rattacher, et bientôt, en dépit de la convention, elle eût fait bon marché de la république; mais grâce au régicide d'un côté, grâce à l'émigration de l'autre, le rétablissement de la monarchie était devenu un parti extrême, un de ces partis qu'un peuple pris en masse n'embrasse jamais spontanément. Le royalisme tempéré n'existait plus qu'en rêve dans quelques cerveaux de penseurs et de théoriciens; le seul royalisme possible était celui de l'émigration, c'est-à-dire la contre-révolution avec ses vengeances, ses représailles et tout un cortége de calamités. D'un autre côté, malgré ses récens échecs, le jacobinisme était encore dans certaines provinces puissant et redoutable, même à Paris il était menaçant et hargneux; la France, avant toute chose, voulait en être délivrée : elle bornait là ses prétentions, et comme depuis le 9 thermidor

la convention, pour sa propre sûreté, avait fait assez bonne guerre aux ultra-démagogues, la France lui en savait gré, et, faute de mieux, se rattachait à elle, la soutenant de ses vœux froidement, sans amour ni estime. Les conventionnels de leur côté, tout en profitant de cet appui, sentaient qu'il était précaire et se défiaient de la France. Abandonner entre ses mains le sort de la révolution, c'eût été à leurs yeux une imprudence impardonnable; eux seuls en pouvaient être bons gardiens. La droite, sur ce point, était d'accord avec la gauche. Pas d'élections, pas d'appel au pays, tel était leur commun symbole. Mandataires non de la France, mais de la faction qui depuis le 10 août s'était emparée de la France, ils n'avaient qu'une pensée et ne connaissaient qu'un devoir, conserver le pouvoir à leurs commettans, c'est-à-dire s'y maintenir eux-mêmes comme dans une place de sûreté.

Cette prétention de perpétuer leur mandat n'apparut clairement qu'après le rappel des représentans proscrits; aussitôt que le public s'en aperçut, ses défiances s'éveillèrent, et la mésintelligence entre l'assemblée et le pays, à peine visible jusque-là, devint bientôt vive et flagrante.

Ici commence le dernier acte, l'épilogue de cette histoire. La convention comptait alors près de trois ans de règne et n'avait encore créé que des ruines; l'édifice républicain n'était pas même hors du sol : la constitution de 93 était son seul fondement, cette constitution morte en naissant, reconnue impraticable par ses auteurs eux-mêmes, et bâtie sur un système dont l'expérience avait si cruellement fait justice. Victorieuse des jacobins en germinal et en prairial, épurée une dernière fois et rendue au calme et au silence par la fuite ou l'incarcération d'une partie de la montagne, la convention pouvait en toute liberté accomplir sa mission législative; mais elle semblait peu empressée à y mettre la main, comme un avare au lit de mort répugne à faire son testament. Il fallut s'y décider pourtant, et la constitution de l'an III vit le jour.

Ce code politique, bien qu'impatiemment attendu, n'inspirait à personne une aveugle confiance. Le temps n'était plus où nos pères assistaient dans des transports d'enthousiasme et avec une curiosité crédule à l'enfantement de cette constitution de 91, que vingt-quatre heures après sa naissance ils devaient mettre en lambeaux. Ils avaient traversé six années de révolution, et savaient, moins bien que nous, mais déjà passablement, ce que valent les constitutions et leurs promesses. Néanmoins, comme la masse du pays était résignée bon gré mal gré à expérimenter la république, et comme la nouvelle œuvre législative semblait avoir mis à profit les leçons du passé, évitant les dangers d'une assemblée unique, écartant par de minutieuses pré-

cautions les chances de tyrannie et d'asservissement, on avait généralement un vif désir de la mettre à l'épreuve. Les conventionnels, au contraire, s'en souciaient médiocrement. L'exécution franche et loyale de cette loi qu'ils avaient faite leur semblait un affreux danger; ils ne voyaient qu'un moyen de salut : tricher sur la mise en œuvre. « Tant vaut l'homme, tant vaut la chose, disaient-ils; notre constitution est bonne, mais à la condition que nous la pratiquerons nous-mêmes. » C'était finir comme ils avaient vécu, en vrais révolutionnaires. Pendant toute une semaine, les membres de la convention délibérèrent sur la question de savoir s'ils se rééliraient eux-mêmes, ou s'ils se feraient réélire par ordre dans les colléges électoraux. Ce dernier mode l'emporta. Il fut enjoint aux électeurs de choisir dans la convention les deux tiers de leurs futurs élus.

Une constitution ainsi comprise et inaugurée n'était pas née viable. N'eût-elle pas porté en elle-même les germes d'une mort prochaine, son temps était marqué. Modérée d'intention, mais au fond partiale et violente, assez libérale pour tolérer les plaintes et les remontrances, assez oppressive pour donner à toute une partie de la nation, à tous les vaincus de la république, de légitimes sujets de plainte et de révolte, elle condamnait d'avance le pouvoir chargé de la maintenir à la violer pour se défendre, et à se perdre en la violant.

On sait l'opposition que soulevèrent surtout à Paris ces décrets de fructidor imposant au droit électoral de si étranges restrictions. Soumis en même temps que la constitution à l'approbation des assemblées primaires, eux seuls étaient menacés dans cette épreuve. Une constitution soumise au suffrage universel n'est jamais refusée, comme le fait observer judicieusement M. de Barante : « Lorsqu'un gouvernement met en question son existence devant une population paisible et soumise, comme il ne propose pas à son choix un autre maître que lui, une autre constitution que celle qu'il vient de rédiger, le vote est forcé. Demander aux citoyens, aux pères de famille de répondre par oui ou par non si le lendemain le gouvernement disparaîtra et si on se passera de lois, c'est poser une question où la négative ne peut être prononcée que par les bandits d'une émeute. »

La constitution de l'an III n'était donc pas en péril devant les assemblées primaires; les décrets électoraux couraient seuls quelque danger. Ils révoltaient les consciences, et les révolutionnaires eux-mêmes ne savaient comment défendre cet attentat à la souveraineté du peuple. Dans les départemens, la convention était encore assez puissante pour faire peur : presque partout les décrets furent adoptés; mais Paris les rejeta à une majorité immense, et ce premier refus fut suivi d'un second : les électeurs ne voulurent point se soumettre aux prescriptions qui limitaient leurs choix. L'assemblée irritée,

effrayée, tendit les bras aux démagogues, aux sans-culottes, aux ignobles débris de l'ancienne commune, en les décorant seulement du nom de patriotes de 89. Le choix de tels défenseurs décupla la fureur et l'audace de la bourgeoisie parisienne. Alors la convention fit appel aux baïonnettes. Déjà depuis quelque temps sa force et son espoir n'étaient plus que dans l'armée. Elle s'était hâtée de faire adopter dans les camps sa constitution et ses décrets. Les soldats avaient voté, sous les armes, par acclamations. « C'était, dit le maréchal Saint-Cyr dans ses mémoires, une de ces fourberies politiques avec lesquelles on leurre les Français. » Cette fois la comédie avait été d'autant plus facile, que l'armée au fond de l'âme était républicaine, beaucoup plus républicaine que le pays, non qu'elle eût pour telle forme de gouvernement plutôt que pour telle autre une prédilection raisonnée, mais parce qu'elle aimait son drapeau et détestait l'ancien régime.

Le défi jeté par la convention à cette classe moyenne, à cette garde nationale qui six mois auparavant, en germinal et en prairial, s'était battue pour elle et l'avait arrachée des mains des jacobins, fut malheureusement et follement accepté. La partie n'était pas égale. Il ne s'agissait plus de dissiper une bande d'énergumènes sans ordre et sans discipline; il fallait soutenir le choc de troupes aguerries, dirigées par un capitaine qui, dans ce combat de carrefour, préludait, sans qu'on s'en doutât, à la conquête de l'Europe. Les assaillans avaient sans doute un avantage, ils attaquaient un pouvoir justement méprisé, pris en flagrant délit d'usurpation et de mensonge; mais, s'ils eussent triomphé, le lendemain était-il clair? Que voulaient-ils? que pouvaient-ils? Offraient-ils au pays en échange de ce gouvernement misérable, mais établi, un autre gouvernement plus digne, plus habile, capable de garantir aux intérêts nouveaux de la grande majorité des Français une égale sécurité? Si difficile que fût la victoire, il était plus difficile encore d'en bien user. C'est là surtout ce qui faisait la force de la convention, ce qui rendait presque certaine la déroute de ses adversaires.

Cette journée du 13 vendémiaire n'était au fond que la revanche du 9 thermidor. La terreur allait-elle renaître? Peu s'en fallut. M. de Barante établit clairement que, si la montagne et les thermidoriens l'avaient voulu, rien n'était plus facile que d'éviter le combat. Ils le rendirent inévitable. Ils avaient besoin d'une journée et s'arrangèrent pour que le sang coulât, ce qui n'est que trop facile, nous le savons, dans ces malheureuses rues de Paris. Le but était d'exploiter la victoire, de rendre au gouvernement révolutionnaire sa jeunesse, sa verdeur, de se débarrasser de rivaux incommodes, de casser les deux cent cinquante élections laissées au libre choix des électeurs,

élections toutes anti-jacobines, d'ajourner à six mois au moins le renouvellement partiel de l'assemblée, de suspendre la constitution et d'instituer une dictature provisoire. Si ce coup eût réussi, c'en était fait de tout le terrain conquis depuis quinze mois; l'assemblée retombait sous le joug. Déjà Tallien et Barras, revenus à leurs premiers instincts, s'étaient faits chefs de la cabale; ils semblaient sûrs du succès, lorsqu'ils furent pris corps à corps avec énergie et sang-froid par quelques membres de la droite. C'en fut assez pour rendre un peu de cœur à la majorité et mettre l'intrigue en déroute. Cette séance du 1er brumaire est une heureuse exception dans l'histoire de la convention. Lanjuinais, Boissy-d'Anglas et surtout Thibaudeau y firent de la vraie, de la bonne résistance. Sans eux, la victoire de vendémiaire dégénérait en tyrannie; ils lui donnèrent, malgré les vainqueurs, un caractère de modération. Les élections furent maintenues, la constitution confirmée; puis le 5 brumaire, à deux heures après midi, la convention, prenant enfin son parti, cessa de vivre. Son président prononça la formule d'adieu, et le même jour, à neuf heures du soir, le corps législatif, c'est-à-dire les cinq cents conventionnels réélus et ceux des députés du nouveau tiers qui étaient arrivés à Paris, se réunit pour former les deux conseils institués par la nouvelle constitution et procéder à l'élection du directoire.

Cinquante ans environ après cette abdication, une autre assemblée souveraine, parvenue, elle aussi, au terme de son mandat, se retirait, sans mot dire, au jour fixé par la loi, déposant sa souveraineté aux mains d'une héritière élue pour la contredire et détruire presque tout ce qu'elle avait fait. D'où vient que cette assemblée n'avait pas tenté, comme la convention, de se maintenir au pouvoir, de s'imposer aux électeurs, de les forcer à réélire tout ou partie de ses membres? D'où vient que sa mauvaise humeur s'était bornée à décréter quelques mauvaises lois, à semer quelques ronces sous les pas de ses successeurs? Sans doute il faut lui faire honneur à elle-même de sa modération, il faut en savoir gré surtout à une minorité ferme, éclairée, nombreuse, soutenue par le sentiment public; mais ce qui condamnait plus sûrement encore la constituante de 1848, en dépit de ses passions et de ses penchans révolutionnaires, à tolérer la liberté des votes, à subir respectueusement les arrêts du scrutin, c'étaient les trente-cinq ans de liberté légale dont la France venait de jouir. Les bons gouvernemens ont un beau privilége : ils font, même quand ils ne sont plus, le bien des peuples qui les ont laissés tomber. Lorsqu'un pays, pendant un tiers de siècle, a vécu dans une atmosphère de légalité et de vraie liberté, il a, même à son insu, contracté de tels besoins de modération et de justice, que, pendant un certain temps, il en est comme protégé contre l'excès du despotisme. La convention

avait trouvé la France façonnée à l'anarchie; en se jouant du droit, elle n'avait pas bravé nos habitudes, tandis qu'en 1849 il eût fallu, pour oser mettre au jour de nouveaux décrets de fructidor, affronter l'incommode exemple de 1830, c'est-à-dire d'une révolution modérée, équitable, respectueuse des droits de tous, repoussant comme de dangereux poisons ces remèdes empiriques, ces expédiens de tyrannie qui ne prolongent la vie d'un gouvernement qu'aux dépens de celui qui doit suivre, c'est-à-dire aux dépens du pays lui-même. Sans doute, il n'est pas sans péril de gouverner un peuple en respectant le droit toujours, quoi qu'il arrive; il se peut qu'on y succombe, mais alors même on a servi les grands, les vrais intérêts de ce peuple. Il n'y a de chutes mortelles pour les nations que celles qui les exposent à des réactions méritées. Quoi qu'on en ait pu dire, la légalité ne tue pas; elle ne nous a pas tués, car c'est par elle, c'est sur le fonds amassé par elle, que nous vivons encore.

M. de Barante interrompt son récit au dernier jour de la convention, au premier jour du directoire. On lui a dit, non sans raison, qu'il n'avait pas achevé sa tâche, que l'histoire du directoire était l'appendice obligé de l'histoire de la convention, que les membres de cette assemblée n'avaient pas seulement prorogé leurs pouvoirs, mais imposé un devoir de plus à leur historien, qu'il était tenu par conséquent de les suivre sur leur nouveau théâtre. Il y a là q atre années qui lui appartiennent, car elles ne diffèrent, à vrai dire, de la dernière année de la convention que par quelques changemens de mots. Ce sont les mêmes hommes, le même esprit, la même anarchie, le même culte de la force, la même inintelligence du droit. Il serait à souhaiter que toute cette période, dans son ensemble et jusqu'à son dénouement, c'est-à-dire jusqu'au 18 brumaire, fût appréciée du même point de vue. M. de Barante compléterait ainsi tout à la fois son œuvre littéraire et le service qu'il nous a rendu.

Telle qu'elle est, cette histoire de la convention se distingue de toutes celles qui l'ont précédée et comble une vraie lacune. Le talent, l'éloquence, n'avaient pas fait défaut jusqu'ici pour peindre cette époque; mais chacun avait tracé son tableau au profit d'une idée, d'un système. Ce qui caractérise M. de Barante, c'est une intelligence supérieure du sujet et une impartialité naturelle qui le rend comme étranger aux entraînemens et aux complaisances des partis. Nous ne voulons pas dire qu'il ne penche d'aucun côté, ce qui, selon nous, serait un triste compliment; mais, tout en étant au fond très décidé pour la cause qu'il croit juste, sa méthode lui défend d'en avoir l'air. Cette méthode, moins systématique qu'on ne suppose et inspirée à l'auteur plutôt par la nature de son talent que par un calcul de son esprit, ne laisse pas, on le sait, de soulever quelques objec-

tions. Le rôle purement narratif et impassible qu'elle prête à l'histoire exige, même en présence des plus horribles catastrophes, des plus déchirantes douleurs, l'emploi d'un coloris toujours égal qui fuit les grands effets de l'ombre et de la lumière, d'un dessin toujours sobre qui se borne à tracer des contours sans en accuser aucun de peur de rien outrer. Un peu plus de modelé et de perspective, un peu moins de laisser-aller, exciteraient peut-être, sans dommage pour la vérité, plus d'émotion et de sympathie; mais d'un autre côté, nous l'avons déjà dit, cette méthode a des vertus singulières : lisez ce livre jusqu'au bout, et voyez quelle impression vous en aurez reçue; sans que l'auteur ait eu l'air de s'en mêler, il a redressé vos jugemens, dirigé votre opinion. Plus il s'abstient d'exciter la passion, plus votre raison l'écoute avec confiance. Ces longues citations, ces récits peu condensés, cette indifférence apparente, cette modération imperturbable, sont les plus excellens moyens d'entrer dans les esprits et de forcer les convictions. Nous n'oserions donc pas, quand nous en aurions le pouvoir, changer quoi que ce soit au fond même du livre; mais il est des changemens purement matériels que nous demanderions avec moins de scrupule. Une indication plus fréquente des dates soit en marge, soit dans le texte même, des divisions de chapitres plus multipliées et coupant mieux chaque phase principale du récit, telles seraient les innovations en quelque sorte typographiques que nous nous permettrions de souhaiter. Ces sortes de jalons sont plus nécessaires qu'on ne pense; ils donnent à la narration un genre de précision et de clarté qui parle aux yeux. C'est surtout dans le compte-rendu d'un si grand nombre de séances presque toutes également orageuses que ces précautions seraient bonnes : on préviendrait toute confusion en rappelant de loin en loin au lecteur quel est le mois, quel est le jour dont on lui parle. Si l'auteur accueille notre avis, il n'aura besoin pour y faire droit que de quelques traits de plume en corrigeant une édition nouvelle.

Peut-être aussi l'engagerions-nous, tant nous aurions à cœur que cette lecture devînt courante et populaire, à ne pas toujours reproduire les séances qu'il raconte dans leur ordre chronologique, sans égard à la diversité des matières qui s'y traitent. Il est conduit par-là à revenir jusqu'à deux ou trois fois sur le même sujet, ce qui non-seulement l'oblige à des répétitions et le force à briser la chaîne du récit, mais rend le classement des matières moins facile au lecteur. Sans renoncer dans l'occasion au charme de ces suspensions, de ces interruptions qui ravivent l'intérêt et sont une des ressources du narrateur, il pourrait, ce nous semble, en user un peu moins et ne pas fractionner certains sujets dont il suffit de parler une fois. C'est, à la vérité, lui demander un peu plus de composition que n'en comporte

sa méthode; mais lui-même, sans renoncer à son allure, sans forcer son naturel, a plus d'une fois usé de ce moyen, surtout dans ses deux derniers volumes. Les questions s'y présentent plus ramassées, plus groupées, plus ordonnées, et l'intérêt n'en est que plus pressant.

Qu'on nous permette, avant de terminer, de revenir en quelques mots sur ces deux derniers volumes. Nous tiendrions à dire, mieux que nous ne l'avons fait, pourquoi nous les préférons aux quatre autres. Ce n'est pas seulement parce que l'ordonnance en est peut-être plus heureuse, parce que l'auteur, plus maître de sa matière, la domine de plus haut et se laisse aller plus souvent à ces considérations générales, à ces aperçus d'ensemble, indispensables, selon nous, pour élever l'histoire au-dessus de l'anecdote et lui donner toute sa grandeur morale; le vrai motif de notre préférence, ce qui nous fait trouver cette troisième partie de l'ouvrage plus neuve et plus originale que les deux autres, c'est que le sujet, merveilleusement approprié à l'esprit sagace, à la fine raison de l'auteur, n'a jamais été si bien vu, si bien compris, si franchement exposé. Ce sujet, c'est le gouvernement révolutionnaire. La convention, dans les deux premières phases de son histoire, est une faction victorieuse qui prend possession de sa conquête, qui use de sa force, en abuse, extermine ses adversaires, mais ne prétend en aucune façon constituer un gouvernement régulier. Dans la troisième, au contraire, elle voudrait fonder quelque chose, elle voudrait s'établir dans le pays qu'elle a conquis, elle voudrait gouverner en un mot; elle comprend que gouverner, c'est reconnaître certaines règles de modération et de justice; elle aspire à devenir juste et modérée : d'où vient qu'il lui est interdit de l'être? C'est là ce que M. de Barante nous apprend et nous explique à chaque page, pour ainsi dire, de ses deux derniers volumes.

Les historiens de la convention, ceux-là même qui, sans épouser ouvertement sa cause, sont pleins de prédilection et d'excuse pour l'esprit révolutionnaire, ne peuvent, en présence de la terreur et du sang qu'elle fait ruisseler, rester froids et impassibles, il y en a même qui, à propos de ces temps désastreux, exhalent une indignation tout aussi chaleureuse que celle de M. de Barante; mais, une fois venu le 9 thermidor, ils se tiennent pour contens, et paraissent étonnés que tout le monde ne le soit pas comme eux : ils ne comprennent pas que la France fasse tant de difficulté à se laisser conduire par cette convention qui veut bien lui accorder la vie sauve; ils s'en prennent de la mauvaise grâce du pays à la fureur, à l'entêtement des partis; ils s'en prennent à l'étranger, à tout le monde, excepté à la convention elle-même. Il n'y a qu'une chose qu'ils ne voient pas,

qu'ils ne savent pas voir, c'est que ce gouvernement est, par son essence même, intolérable et impossible.

Son essence est de n'être pas, de ne pouvoir pas être le gouvernement de tout le monde, de placer nécessairement hors du droit commun, hors de la protection commune, hors de la plus vulgaire justice des classes entières de citoyens, coupables seulement d'avoir été les plus forts et de ne l'être plus. A de telles conditions point de paix, point de repos, point de soumission dans la société. Des classes de proscrits dans l'état ne valent pas mieux, disait Mme de Staël, et ne sont pas moins contraires à l'égalité devant la loi que des classes de privilégiés. Voilà ce que M. de Barante sent et exprime d'autant plus vivement qu'il est plus franchement libéral, qu'il a l'esprit plus éveillé sur les vraies conditions de l'ordre légal et de la saine liberté. A propos de chaque question de législation, d'administration, de finances, il nous fait toucher au doigt le vice et l'infirmité du gouvernement révolutionnaire; il nous montre cette assemblée puissante et formidable, devant laquelle tout tremble et tout fléchit, incapable de faire une loi sans la subordonner à un intérêt de circonstance et de parti, à un de ces intérêts qu'en temps de révolution on appelle le salut public. Ces pauvres législateurs passent leur vie à proclamer de beaux principes abstraits et métaphysiques; mais il leur faut bien vite attacher à chaque principe une exception qui le détruit ou le paralyse. S'agit-il de religion? la liberté des cultes est proclamée; mais c'est une liberté pour le huis-clos seulement. Hors du foyer domestique, toute croyance est un délit passible d'emprisonnement; tout recours à un prêtre est un crime : le prêtre est l'ennemi de la république et du genre humain : il faut savoir s'en passer. La convention assure donc la liberté des cultes, mais sans prêtres ni culte; elle n'a garde de laisser dire la messe, tant de gens seraient encore capables d'y courir! S'agit-il de la famille? ses saintes lois sont proclamées; mais comme la logique républicaine exige que la nature ait aussi ses droits, les enfans naturels sont admis par la loi à part égale dans les successions. S'agit-il de la propriété? elle est déclarée inviolable; mais les ennemis de la république ne peuvent pas être propriétaires. Abolir la confiscation, laisser aux vaincus et à leurs descendans de quoi vivre, ce serait la mort de la république. Aussi que de précautions, que d'embarras chez les hommes éclairés de l'assemblée, chez les magistrats les plus convaincus des effets désastreux de la confiscation, pour demander, non pas qu'elle soit abolie, mais que tout en la confirmant et même en l'aggravant à l'égard des émigrés, à l'égard de leurs complices et de la famille des Bourbons, on ménage aux familles des condamnés mis à mort sous la terreur une chance de recouvrer une partie de leurs biens! Cette discussion sur les biens des condamnés

donne à elle seule la mesure exacte de l'état moral de la convention pendant cette période de soi-disant modération gouvernementale : il est si clair qu'un pouvoir qui maintenait et pratiquait la confiscation n'était pas un gouvernement.

Ainsi, après comme avant thermidor, le droit révolutionnaire, le droit du plus fort, préside seul aux destinées de la France. Elle est un pays conquis, gouverné par des conquérans, un pays de proscripteurs et de proscrits. Le sang coule un peu moins, voilà tout; l'ordre, la raison, la justice, ne règnent pas davantage. Il n'est pas donné aux hommes de passer en un jour de la mort à la santé; plus la maladie fut terrible, plus longue est la convalescence. Ce serait en vérité trop commode si, après s'être joué de tout ce qu'il y a de sacré dans ce monde, après avoir tout renversé, tout saccagé, un peuple pouvait à volonté, quand il est las du chaos révolutionnaire, s'en dégager sain et sauf, et rentrer en paisible possession de sa raison et de son bon sens. Non, tout cela ne se rachète qu'avec du temps, beaucoup de temps, de longs efforts, de désespérantes épreuves.

Si M. de Barante, dans ses deux derniers volumes, excelle à mettre en lumière cette grande leçon, il a dans tout son livre un autre mérite au moins égal à nos yeux : il sait être à la fois sans faiblesse pour l'esprit révolutionnaire et sans rancune contre la révolution. Tout en détestant les moyens, il comprend et adopte le but; il met à nu le vice du système et s'incline sans hésiter devant des résultats dont l'incontestable grandeur, le caractère supérieur et définitif, ne peuvent être impunément méconnus. Deux écueils sont également à fuir aujourd'hui, quand on veut apprécier avec vérité et enseigner avec fruit l'histoire de la révolution française : d'abord et avant tout, le système de fatalisme et d'indulgence, théorie qui, contre le gré de ses premiers auteurs, n'est au fond, nous le répétons, qu'une provocation permanente à bouleverser la société, non plus pour déraciner des abus, mais pour assouvir des ambitions. Rien ne séduit comme cette absolution donnée d'avance à tout succès, quel qu'il soit, — comme cette subordination constante de la morale à la nécessité. C'est de ce côté que l'attrait est le plus fort, c'est là que longtemps encore portera le courant. Avec M. de Barante, aucun danger, cela va sans dire, de se heurter à cet écueil; mais en évitant celui-là, on peut en rencontrer un autre. Il est assez de mode aujourd'hui d'aller jusqu'à l'antithèse du système de fatalité. Non-seulement on conteste, comme le veut la vérité, cette soi-disant nécessité des moyens révolutionnaires, mais on rapetisse à plaisir le but de la révolution. La France, avant 89, songeait-elle donc à se plaindre? L'ancien régime, à ses yeux, n'avait-il pas des douceurs infinies? S'il existait des abus, la réforme n'en était-elle pas facile, puisque le pouvoir lui-même la de-

mandait? Nos pères ont donc fait beaucoup de bruit pour rien. Ils n'avaient qu'à mettre à la raison quelques brouillons d'avocats, quelques bourgeois affamés de places; c'était l'affaire de quelques gendarmes bien dirigés. Que n'étions-nous là, semble-t-on dire, nous qui savons mener les hommes!

Voilà pourtant comme on écrit l'histoire! Ce n'est pas M. de Barante qui la travestit ainsi. Lui, comme un autre, assurément il eût préféré des réformes : ces réformes, le roi les voulait, et ce sera l'éternel honneur de l'infortuné monarque; mais la noblesse, le haut clergé, les parlemens, les voulaient-ils aussi? N'ont-ils pas opposé à tout changement raisonnable, à toute transaction modérée une intraitable résistance? N'est-ce pas leur aveuglement, si tôt et si cruellement puni, qui a mis la France dans la dure nécessité de conquérir son émancipation au prix de maux incalculables? Conquête inévitable et follement contestée! Ce n'est pas là du fatalisme, la responsabilité des erreurs et des crimes n'en pèse pas moins sur ceux qui les ont commis; mais autant il est coupable et insensé de perpétuer, d'encourager sans relâche l'esprit révolutionnaire, autant il est puéril de nier la souveraine puissance, le caractère providentiel et expiatoire de ces grandes catastrophes, de ces crises terribles qui renouvellent et transforment un pays. Confondre avec une émeute mal réprimée le mouvement national de 89, c'est une thèse qu'il faut laisser à ceux qui, depuis soixante ans, n'ont pas pris leur parti d'un ordre nouveau désormais irrévocable, ou à ceux qui, encore aujourd'hui, nous marchandent notre émancipation, c'est-à-dire aux anciens absolutistes, s'il en existe encore, ou aux absolutistes modernes, puisqu'il est vrai qu'il s'en forme de nouveaux.

M. de Barante, encore un coup, a l'incontestable mérite de rester à distance égale de tous ces excès opposés. En le lisant, on prend l'horreur des violences révolutionnaires sans épouser un seul des préjugés de l'émigration. Il inspire un salutaire dégoût de toutes les tyrannies, de tous les despotismes, et par le seul effet du contraste, sans qu'il se mette en frais, il réchauffe, il fortifie un sentiment tout contraire, le respect et l'amour des institutions modérées, de la liberté légale, du vrai gouvernement libre, en un mot ce but suprême, ce noble idéal de l'homme en société : gouvernement qu'il nous est permis d'admirer, de défendre et même de souhaiter, puisque la constitution qui nous régit nous le montre en perspective et nous le promet comme une récompense.

L. Vitet.

BOLINGBROKE

SA VIE ET SON TEMPS.

DERNIÈRE PARTIE.[1]

XXII.

La cause de l'opposition en janvier 1735 paraissait désespérée, au moins pour sept ans. Après de si grands efforts, c'était une défaite décisive, et Bolingbroke donna le signal de la retraite. Une passion de loisir champêtre et littéraire le reprit soudain, et il partit pour la France, où il alla s'établir en Touraine.

« Mon rôle est fini, écrivait-il à sir William Wyndham, et celui qui reste sur le théâtre après que son rôle est fini mérite d'être sifflé... *Desperandum est de republica.* Je porterai le poids de cette affliction jusqu'au tombeau, et rien ne l'allégera qu'une parfaite indifférence à ce qui peut advenir... Puisque je ne saurais plus être utile à mes amis et à mon pays, je dois vivre pour moi-même, et je remercie l'auteur de la nature humaine et de la nature entière de ce que je suis encore capable de le faire avec un entier contentement. » Toutes ses lettres de France sont remplies de ces sentimens de tristesse et de détachement. Ils auraient dû être sincères. Les affaires du monde ne lui avaient donné nul bonheur. Condamné à l'obscurité d'un rôle secondaire, il tournait vainement dans un cercle de haine et de cabales impuissantes. Il avait toujours aimé la campagne et l'étude. Il

(1) Voyez les livraisons du 1er et 15 août, du 1er et 15 septembre.

avait cinquante-sept ans; sa femme, plus âgée que lui, était malade. Sa fortune, toujours dérangée, lui commandait une vie d'économie, et le séjour de la France n'était pas pour lui sans attrait. Cependant cette philosophie subite ne s'expliquerait pas sans les revers de sa politique. On a vu que la majorité était manquée. Le roi était irrité contre lui. Il s'éloigna cette année même de lady Suffolk, parce qu'il apprit de sa fille, la princesse Amélie, qu'elle avait des entrevues avec Bolingbroke. A ces causes de découragement le public en ajouta d'autres, et les historiens ont admis ses suppositions. Une retraite si prompte et surtout si prolongée ne paraît pas naturelle. Bolingbroke, en effet, ne revint demeurer dans sa patrie qu'après la chute de Walpole, c'est-à-dire après sept années d'intervalle. A l'époque même de son départ (1735), des bruits divers couraient sur son compte, et ses amis concevaient de pénibles doutes. Swift, dans ses lettres, questionnait Pope, qui assurait que l'unique affaire de Bolingbroke était *vacare litteris,* reprochant au docteur de lui avoir supposé d'autres pensées. « Si une autre raison de sa conduite existait, dit Pope, il faudrait la taire; mais elle n'existe pas. » On a conclu de ces mots qu'elle existait. Par exemple, il pouvait se trouver gêné par des embarras d'argent qu'il n'osait avouer. Lui-même convient, en écrivant à Wyndham, qu'il a grand besoin de vendre Dawley, et Pulteney, dans une lettre à Swift, dit que si Bolingbroke avait voulu écouter leurs conseils d'économie, il serait encore en Angleterre (22 novembre 1735). Cependant il vendit bientôt Dawley 26,000 livres sterling à son entière satisfaction, et il ne revint pas sur-le-champ en Angleterre. Il a écrit lui-même, en 1746, à lord Marchmont : « Je n'ai quitté l'Angleterre, en 1735, que quand de certains plans qui étaient sur le métier, — quoiqu'ils n'aient jamais été mis à exécution, — eurent fait de moi *quelqu'un de trop* pour mes plus intimes amis. » On a voulu rattacher ces plans aux intérêts du prétendant. L'hypothèse est des moins plausibles. Aucun indice n'est donné d'un rapprochement qui, pour le sérieusement compromettre, aurait eu besoin d'arriver jusqu'au complot. D'où lui serait venue la démence de renouer avec un parti qu'il avait appris à bien connaître, auquel sa raison refusait toute confiance, à qui son cœur gardait une rancune profonde? On ajoute qu'il eut à se plaindre de ses amis et de ses alliés. Dans plus d'une lettre, il insinue que ses plans dépassaient l'énergie et la persévérance du parti qu'il avait formé. L'attaque de Walpole avait, dit-on, réveillé de vieux ressentimens et troublé les whigs qui s'étaient ligués avec les tories. Pulteney lui-même s'était trouvé trop engagé; il avait reproché à Wyndham de se laisser trop facilement conduire par Bolingbroke, et conseillé à cet allié compromettant de quitter pour un temps l'Angleterre. L'amertume avec laquelle Bolingbroke parle dans ses lettres de ceux

qui n'ont pas eu la fermeté d'aller jusqu'au bout justifierait ces conjectures; mais, pour expliquer un des épisodes les plus obscurs de cette vie souvent énigmatique, on a recours à des suppositions plus graves que lord Mahon lui-même ne repousse pas. Dans le portrait terrible que Walpole traça de l'*anti-ministre*, dans cette invective où il le grandit au rôle de chef et d'inspirateur secret de la coalition tout entière, au nombre des méfaits dont il l'accuse est l'imputation formelle d'avoir en tout temps comploté avec l'étranger, livré les secrets de son pays aux gouvernemens ennemis, dirigé leur bras par ses conseils, et jeté ensuite l'alarme dans la nation en divulguant leurs desseins, qu'il avait lui-même suggérés. Le ton du passage est si positif et si menaçant, qu'on n'y saurait voir une pure déclamation, et l'on s'est demandé si, après le triomphe de Walpole, la crainte d'une dénonciation sous forme juridique n'aurait pas déterminé Bolingbroke à fuir devant un ennemi qu'il savait muni contre lui de pareilles armes. Tel sera aussi le danger qui aura inquiété et refroidi ses amis de l'opposition. Lui-même, troublé de la conscience de ses actes, il se serait prudemment condamné à un volontaire exil. Voilà pourquoi il aurait attendu la chute de Walpole pour oser affronter sa présence.

Ce n'est là toutefois qu'une conjecture. On voit bien, dans la correspondance d'Horace Walpole (l'ancien), que pendant son ambassade à Paris, en 1727, lady Bolingbroke correspondait, par la voie des contrebandiers, avec une partie du ministère français, et annonçait un changement de ministère et l'abandon de Gibraltar. Des historiens accusent également son mari d'avoir, vers 1730, cherché à jeter la division parmi les signataires du traité de Hanovre, et encouragé l'Espagne à ne pas exécuter sur quelques points le traité de Séville. Néanmoins ce sont là de pures allégations, appuyées seulement par la mauvaise renommée de celui qu'elles accusent. Nous n'oserions les qualifier d'imposture; mais nous admettons volontiers qu'entre la froideur de ses amis qu'il avait fourvoyés, la colère de ses ennemis qu'il avait offensés, il jugea prudent de disparaître, et songea pour la première fois à se faire oublier.

Quoi qu'il en soit, il se retira en Touraine, à Chanteloup, lieu célèbre par plus d'un exil. Locataire de cette résidence, il en avait une autre plus modeste, Argeville près de Fontainebleau; mais laissons Pope nous décrire sa nouvelle existence.

« Sa vie est maintenant une vie très agréable, partagée entre l'étude et l'exercice, dans la plus belle contrée de la France, car il écrit ou lit cinq ou six heures par jour, et chasse généralement deux fois la semaine. Il a toute la forêt de Fontainebleau à sa disposition, avec les chevaux et l'équipage du roi, le gendre de sa femme étant gouverneur de ce lieu. Celle-ci demeure la majeure partie de l'année

avec milord dans une maison qu'ils ont louée, et le reste avec sa fille qui est abbesse d'un couvent royal du voisinage. Quant à lui, je ne l'ai jamais vu en meilleure santé, en meilleure humeur, ni plus indifférent, plus exempt de passion à l'égard de ses ennemis. Il s'est mis sérieusement à écrire l'histoire de son temps qu'il a commencée par une belle introduction; c'est un tableau de l'état de l'Europe entière depuis la paix des Pyrénées » (Lettre à Swift, du 17 mai 1739.)

Lady Bolingbroke avait en effet conservé deux filles de son premier mariage : l'une abbesse de Notre-Dame de Sens, l'autre mariée au baron de Volore, gouverneur et capitaine des chasses de Fontainebleau. On pourrait presque dire que Bolingbroke ne revit pas d'autres personnes en France. Sa présence n'y produisit aucun effet. Il y resta sept années sans que les mémoires du temps, assez rares d'ailleurs, parlent de lui. Il n'avait nulle relation avec la cour de France, où dominait Fleury, l'ami de Walpole; nulle relation avec les Stuarts, qui n'étaient plus en France. On ne sait s'il revit le monde de Paris. Son ancienne société était dispersée. Voltaire à cette époque ne s'occupe plus de lui : il ne séjournait plus à Paris, il habitait Cirey, Lunéville, Bruxelles, La Haye, Berlin, et semblait oublier le Caton et le Mécène qu'il avait admiré. C'est donc bien réellement cette fois dans la retraite que vécut Bolingbroke; le travail seul anima la solitude de l'homme d'état désabusé. Jamais il n'avait perdu son goût pour l'histoire et pour la philosophie. Il était presque de l'avis de Platon et disait que l'homme d'état pouvait être philosophe. Il croyait l'être en effet, parce qu'il raisonnait de métaphysique et trouvait, comme tous les amateurs qui s'en mêlent, qu'on avait extravagué jusqu'à lui. Il promettait de démontrer en quelques pages à toutes les écoles qu'elles n'y entendaient rien. Dans le cercle où il vivait, il s'était donné ainsi l'autorité d'un maître, l'emploi de juge et de réviseur des systèmes, tant sacrés que profanes. Autour de lui, on attendait son livre. Pope écrivait : « Le projet de lord Bolingbroke de réduire la métaphysique à un sens intelligible sera une entreprise glorieuse. » Mais l'entreprise n'avait pas encore été menée à bonne fin, et la politique avait fait tort à la philosophie. Le public cependant avait été mis dans la confidence de l'admiration que Bolingbroke inspirait à quelques amis. L'*Essai sur l'Homme,* de Pope, avait paru en 1733; ce poème, adressé à Saint-John, est donné comme inspiré par lui, et une controverse célèbre dans l'histoire de la littérature avait attiré sur ses doctrines, comme sur celles de Pope, l'attention curieuse et la défiance inquiète de ceux qui ne séparent pas la poésie de la vérité.

Bolingbroke était pour Pope un oracle. « C'est quelque chose de supérieur à tout ce que j'ai vu de la nature humaine, » disait de lui le poète à Spence, qui a écrit ses conversations. Il pouvait donc sans honte lui emprunter ses idées et pour ainsi dire écrire sous sa dictée.

Aussi a-t-on prétendu que Bolingbroke avait pensé et Pope versifié l'*Essai sur l'Homme*. Sans aller jusque-là, comme Disraëli, qui veut que le premier l'eût écrit en prose tout entier, on peut croire avec Johnson que pour le fond, le plan, les principaux argumens, l'entretien du philosophe fut au poète d'un grand secours, et ce dernier n'a jamais caché de qui il prenait les conseils et suivait l'inspiration. Un jour qu'il avait la fièvre, Bolingbroke le vint voir, trouva près de son lit un Horace, l'ouvrit au hasard, tomba sur le passage *sunt quibus in satyra videor*, etc., et remarqua combien une traduction en vers des satires et des épîtres, en les appliquant à son temps, irait au talent et à l'humeur de Pope. Son vœu fut accompli, et Bolingbroke y gagna d'être mis à la place de Mécène dans l'imitation de la première épître.

Pope paraît avoir conçu l'idée de l'*Essai sur l'Homme* vers 1729. Il est tout simple qu'elle lui soit venue en causant avec son ami. Personne autour de lui ne passait pour avoir autant médité sur la philosophie morale. Son esprit ou son langage avait quelque chose de mâle qui lui donnait de l'autorité. Une convention fut passée entre les deux amis : c'est que, tandis que l'un écrirait en vers sur tout ce que le sujet aurait d'accessible à la poésie, l'autre remonterait pour lui aux principes mêmes de leur commune philosophie, et recueillerait dans un ouvrage spécial toutes ses idées sur les questions premières. Le poème contient plus d'une allusion à cette sorte de collaboration. D'abord Pope le dédie à Bolingbroke, et la première des quatre épîtres morales dont il se compose débute par ces mots célèbres : « Éveille-toi, mon saint Jean ! Laisse toutes les choses infimes à la basse ambition et à l'orgueil des rois, et puisque la vie ne peut guère nous donner qu'un moment pour regarder autour de nous et puis mourir, parcourons librement tout ce théâtre de l'homme, grand labyrinthe, etc., etc. » Dans certains passages, Pope semble un disciple qui ne s'adresse à son maître que pour le faire parler.

Que le système de l'*Essai* vînt de Pope ou de Bolingbroke, il n'était pas original. Lord Shaftesbury avait déjà soutenu l'excellence de l'ordre universel et l'accord du bien particulier avec le bien général. C'est là un système qui peut rendre moins nécessaire le recours à une autre vie pour expliquer ce monde et justifier la Providence. L'*Essai sur l'Homme*, conçu dans ces idées, l'est donc en dehors de toute religion révélée, et l'optimisme, si tempéré qu'il soit, paraît difficile à réconcilier avec la sévérité du dogme chrétien. Lorsque le poème avait paru en parties successives entre 1733 et 1734, son succès ne l'avait pas préservé des censures de l'orthodoxie. Crouzas, déjà l'adversaire de Leibnitz, publia une critique en forme, et l'on raconte que Pope en fut surpris et troublé. Suivant un récit fort douteux, il avait innocemment accepté les principes de Bolingbroke, qui s'était

vanté de faire de lui un hérétique sans le savoir, et la découverte de cette sorte de perfidie jeta Pope dans la plus grande indignation. Ce qui est plus certain, c'est qu'une controverse publique s'éleva et qu'elle effraya le poète, qui avait cru garder les ménagemens nécessaires. Warburton, qui étudiait pour être évêque, lut Crouzas, et prit la défense de l'*Essai*, et Pope reconnaissant lui écrivit en 1739 : « Votre système est le même que le mien, mais illuminé par un rayon qui vient de vous. Ainsi l'on dit que notre corps naturel reste le même encore, lorsqu'il est glorifié. » Warburton a raconté qu'il fit sentir à Pope quelle différence le séparait de Bolingbroke, et que leur commun principe : *tout est pour le mieux*, servait à défendre, chez l'un, la Providence contre les athées, chez l'autre, la nature contre les théologiens. Bolingbroke en voulut à Pope d'avoir accepté un tel défenseur, et vit dans ce recours au patronage de celui qu'il appelait *un pédant dogmatique* une défection ou du moins une faiblesse. S'il en résulta quelque refroidissement entre eux, la liaison ne fut pas rompue, et si Pope eut quelque regret d'avoir été compromis, il ne put s'en prendre à la philosophie de son ami. Il ne devait pas s'être mépris sur la portée des principes soutenus dans son ouvrage, et pour qu'il s'en repentît, il lui aurait fallu moins de pénétration et plus de scrupule que n'en suppose sa vie entière. Bolingbroke ne faisait nul mystère de ses opinions. Dans sa correspondance avec Swift, il dit que c'est à son instigation que Pope a commencé *le noble ouvrage*. Il en analyse la doctrine et le plan, sans en dissimuler les conséquences; il oppose le point de vue où le poète et lui se sont placés aux idées des théologiens sur les dispensations de la Providence en ce monde. Comment donc aurait-il caché à Pope ce qu'il discutait avec Swift? Le poète ne l'appelle-t-il pas *son guide, son philosophe et son ami!* Ne l'exhorte-t-il pas à s'expliquer à son tour? Et cette exhortation était sérieuse. On voit dans ses lettres qu'ils travaillaient tous deux de concert sur les mêmes questions. Il place par avance Bolingbroke à côté de Locke et de Malebranche; il annonce l'espérance de le voir rendre par un seul volume tous les volumes inutiles; il craint seulement de ne pas vivre assez pour lire ce grand ouvrage. Enfin le principal monument de philosophie que Bolingbroke ait laissé est une série d'essais non terminés qui sont adressés à Pope, et dans lesquels la liberté de penser se montre sans voile. L'introduction suffit à elle seule pour prouver que l'un n'avait pas pour l'autre de secret métaphysique. « Puisque vous avez commencé à ma demande l'ouvrage que j'ai désiré longtemps vous voir entreprendre, il n'est que trop raisonnable que je me soumette à la tâche que vous m'avez imposée... Vous serez plus en sûreté que moi dans les généralités de la poésie, et je connais assez votre prudence pour m'assurer que vous vous y abriterez contre toute accusation directe d'hétérodoxie. » Ces mots nous donnent la

vraie différence entre les deux complices, et le caractère cauteleux de Pope est assez connu pour qu'on puisse le soupçonner de s'être livré avec Bolingbroke et ménagé avec Warburton. « Le jour est venu, écrivait-il une fois à Swift, jour désiré que je n'espérais pas voir, où tout ce que j'estime entre les mortels est du même sentiment en politique et en religion. » — « Quand lui (Pope) et vous (Swift) et un ou deux amis aurez vu ma métaphysique, écrit Bolingbroke, *satis magnum theatrum mihi estis.* » Sur ce théâtre-là, Pope, on le voit, pensait librement comme ses amis; mais quand il se trouva compromis devant le public et que Warburton s'offrit pour le refaire orthodoxe, il accepta ce secours inespéré, et consentit à un système de défense auquel il n'avait jamais pensé.

Mais ce n'est qu'en 1739 qu'il se couvrit ainsi du bouclier de la foi. Dans les premiers temps de sa retraite, Bolingbroke jugea le moment favorable pour travailler à l'ouvrage qu'il avait promis. Jusqu'à la fin de sa vie, il le poursuivit sans l'achever. Lord Chesterfield, qui, traversant la France en 1741, le vit dans sa retraite, le trouva, à son grand regret, tout occupé de métaphysique, et comme c'était chose dont il ne faisait aucun cas, il essaya de le ramener à l'idée d'écrire l'histoire de l'Europe depuis la paix de Vervins. Bolingbroke n'était pourtant pas aussi étroitement confiné qu'il voulait bien le paraître dans les spéculations de la philosophie. Il était depuis peu de temps à Chanteloup, lorsqu'il écrivit à lord Bathurst une lettre très étendue sur ses projets d'études dans sa nouvelle situation. Il y expose avec développement l'état de son esprit, et prend la défense de la raison contre les préjugés et les passions. Chercher la vérité sera désormais le seul plaisir qui lui reste, et cependant du sein de sa retraite il contribuera, s'il le faut, à défendre la constitution britannique, puisque, l'ayant reçue de ses pères, il en est comptable à la postérité.

Cette dernière pensée le porta à entremêler ses recherches philosophiques de travaux sur l'histoire. Après avoir maintes fois exprimé une répugnance absolue à défendre sa conduite politique même par le simple récit des faits, il trouva que la relation écrite par le docteur Swift des quatre dernières années de la reine Anne était peu satisfaisante et ressemblait trop à un ouvrage de polémique. Il adressa donc à lord Cornbury ses *Lettres sur l'étude et l'usage de l'histoire.* La première partie se compose de réflexions qui rappellent ce que Voltaire nommait philosophie de l'histoire. On y trouve une instruction variée, plus d'indépendance que d'originalité, et une grande liberté dans l'examen des monumens de la tradition biblique (1). La

(1) La dernière section de la lettre III est dirigée contre la certitude du témoignage de la Bible en ce qui touche l'histoire, la chronologie, la géographie, etc. C'est cette par-

seconde partie est un tableau politique de l'Europe depuis l'époque où, selon l'auteur, l'histoire commence à devenir réellement utile, savoir le XVIe siècle. Les deux dernières lettres formeraient à elles seules un ouvrage spécial. C'est l'esquisse des événemens qui se sont passés entre la paix des Pyrénées et la paix d'Utrecht. Nous avons parlé de cet écrit, nous n'y reviendrons pas.

Cet ouvrage montre qu'il n'avait pas tout à fait oublié la politique. Dans son inaction forcée, il écrivait du moins à Wyndham (1735-1740), et tout en se disant revenu de toutes choses, il répétait, comme si le public pouvait l'entendre, que la corruption minait le gouvernement anglais au point d'anéantir la constitution. « Il y a tyrannie, dit-il, le mot n'est pas trop fort, car partout où une volonté prévaut sans contrôle, volonté de roi ou volonté de ministre, la tyrannie est établie ; » et le mal est tel qu'il exclut le remède, les forces mêmes qui le devraient guérir en étant devenues le siége. Aussi, quant à lui, renonce-t-il à tenter l'impossible. Dans son mépris pour le pouvoir et les partis, une seule pensée le console, un seul exemple le soutient : c'est la conduite de Frédéric, prince de Galles. L'héritier de la couronne en effet n'avait pas manqué de se déclarer contre la couronne; le fils était en lutte ouverte avec son père. Bolingbroke lui envoyait de loin des éloges qui devenaient des conseils, et il concevait une vague espérance d'être dans sa vieillesse le confident du futur roi. Il avait interrompu ses lettres sur l'histoire pour en composer une sur *l'Esprit de patriotisme*. C'est une amplification dans le goût des anciens, mais au fond c'est la vieille thèse de l'absorption des partis dans une coalition de patriotes. Lord Cornbury fut probablement chargé de faire arriver ce morceau sous les yeux du prince. C'était la destination plus évidente encore de deux lettres adressées à Lyttelton, alors engagé comme Pitt, son allié, dans l'opposition de cour de Leicester-House (1738). L'une était une peinture de l'état des partis à l'avénement de George Ier, fragment apologétique destiné à réconcilier Bolingbroke avec la maison de Hanovre; l'autre, sous ce titre : *Idée d'un roi patriote*, est une déclamation brillamment écrite, ou le portrait d'un monarque qui, tout-puissant par le respect même de la constitution, s'élève au-dessus des partis parce qu'il s'élève au-dessus des passions, et qui obtient

tie des lettres que Voltaire prétend traduire dans son ouvrage intitulé : *Examen important de milord Bolingbroke*. Ni pour le ton, ni pour la suite des idées, ni même pour le choix des critiques, son ouvrage ne ressemble au texte sur lequel il prétend l'avoir *collationné* Une lettre à lord Cornbury et la réponse, ainsi qu'une note, signée Mallet, du 18 mai 1767, suivent ordinairement ce traité dans les œuvres de Voltaire, et sont tout à fait apocryphes. La *Défense de lord Bolingbroke par le chapelain du comte de Chesterfield* est une fiction non moins reconnaissable.

de la confiance ce que d'autres cherchent en vain à conquérir par la force. Bolingbroke espérait tout à la fois séduire, flatter et relever un prince assurément très peu fait pour réaliser cet idéal. Le vice de l'ouvrage, c'est que, tout en prêchant la constitution, il promet, ou peu s'en faut, le pouvoir illimité au prince qui la comprendra comme lui, car il dominera tous les partis. Or c'est là une pure chimère ou l'anéantissement de la liberté politique. Celle-ci ne peut subsister sans les partis, et le prince assez fort pour les dédaigner est maître absolu. On a beau dire que c'est à la condition de sacrifier son égoïsme au bien public et de maintenir tous les droits de la nation; c'est un artifice de langage fait pour tromper le monarque ou les sujets. Dériver la liberté de l'extension de la prérogative et réciproquement, c'est un sophisme tentateur qui n'enhardit les rois qu'à faire leur volonté. Quand l'opposition ne sait plus où se prendre, elle essaie souvent de ce moyen, et c'est l'aveu de son impuissance ou de sa mauvaise foi.

En 1739, l'opposition songea à se retirer du parlement. L'abstention systématique est la ressource souvent factieuse et presque toujours inefficace de la colère des partis : c'est une protestation contre les institutions mêmes; c'est un appel au peuple. Bolingbroke, qui conseillait la retraite, voulait qu'on déclarât la constitution réellement anéantie. Wyndham prononça dans ce sens un discours très vif, mais il fut peu suivi. Lord Cornbury lui-même, l'ami et l'élève de Bolingbroke, ne se retira pas. On voit, dans les lettres de ce dernier à lord Marchmont, qu'il s'efforçait encore de tracer à distance un plan de conduite à l'opposition, et que l'indécision dont il trouva qu'elle faisait preuve le dégoûta profondément. « N'en sommes-nous pas, mylord, écrivait-il, à l'âge de radotage de notre république? Ne sommes-nous pas dans la seconde enfance? Dans la première seule, il y a espérance d'amendement. » L'esprit de parti a de ces découragemens et de ces injustices. Depuis un siècle et demi, à presque toutes les époques, des hommes même éminens ont déploré le déclin de la constitution britannique et lui ont prédit l'avenir le plus sombre. On sait comment les événemens ont traité ces prophéties.

Bolingbroke avait pu échanger les siennes contre les gémissemens des patriotes dans un voyage de quelques mois qu'il fit en Angleterre pour terminer de régler ses affaires par la vente de Dawley. Cependant il y garda une sorte d'incognito et ne quitta guère Pope et Twickenham. On sait seulement qu'il vit quelquefois le prince de Galles, et peut-être est-ce dans ces entretiens qu'il conçut son *Idée d'un roi patriote*. Je n'ai pu constater s'il écrivit cet ouvrage en France ou en Angleterre. Quoi qu'il en soit, son action demeura secrète et renfermée dans un petit cercle; toute démarche publique et bruyante

n'aurait servi qu'à le compromettre davantage. La prudence lui conseillait d'attendre des jours plus favorables et de se préparer une meilleure situation, sans devancer le temps. L'heure du retour définitif dans sa patrie ne devait venir pour lui qu'après la chute de Walpole. Aux élections de 1741, Walpole, qui avait pourtant fait à l'opposition l'imprudente concession de déclarer à l'Espagne une guerre inutile, perdit la majorité, ou du moins il la retrouva si faible et si vacillante, que le gouvernement lui parut impossible. Il fallut bien quitter ce pouvoir qu'il ne semblait devoir abandonner qu'avec la vie (février 1742). J'ai raconté ailleurs cette grande révolution ministérielle qui ne changea pourtant pas l'esprit du gouvernement (1). Elle rouvrit du moins à Bolingbroke les portes de sa patrie. Il eut besoin de voir son ennemi désarmé pour se retrouver sur le même sol que lui.

XXIII.

La mort de son père, qui arriva vers ce temps, le remit en possession viagère de ses biens de famille. Lord Saint-John, mort à près de quatre-vingt-dix ans, fut enseveli à Battersea le 16 avril 1742. Il laissait d'une Française, sa seconde femme, des enfans qui devaient, après son fils aîné, hériter des titres et du patrimoine. En attendant, Bolingbroke retrouvait une fortune. Il alla visiter le château de Lidyard, dont il portait le titre, dans le comté de Wilts; mais il fixa sa résidence habituelle à Battersea, son lieu natal. On y montre encore debout une partie de sa maison et une belle salle boisée en cèdre, qui a vue sur la Tamise, et dont Pope aimait à faire son lieu d'étude, au milieu d'une précieuse bibliothèque. Bolingbroke ne quitta plus guère ce lieu, si ce n'est en 1743, pour aller encore à Aix-la-Chapelle, où il croyait se guérir de la goutte, et en 1744, pour se défaire du dernier établissement qu'il eût conservé en France. Les travaux de l'esprit, qui en sont aussi les délassemens, convenaient seuls à son âge. Le temps avait renouvelé le monde autour de lui : il devait comprendre combien il lui siérait peu d'y vouloir ressaisir une active influence; mais la politique est la passion qui vieillit le moins. Un dernier mécompte aurait dû l'en guérir pour jamais. La perte de Walpole ne lui avait servi de rien. L'opposition victorieuse l'avait oublié. Pulteney, qui, il est vrai, s'oublia lui-même, ne parut pas songer à lui. Les tories étaient sans puissance, le prince de Galles à demi réconcilié. Comme Walpole, en sortant du cabinet, eut l'adresse d'en fermer la porte à presque tous les chefs de l'opposition, on pouvait dire que l'ancienne coalition avait échoué. L'infatigable Boling-

(1) Voyez le premier article sur Horace Walpole dans la *Revue* du 1er juillet 1852.

broke songea encore à la reformer : il reprit avec moins de bruit et d'ardeur ses habitudes d'intrigues, il eut des entrevues avec Pitt et avec Chesterfield, alors au premier rang des compétiteurs du pouvoir; mais il trouva le premier *hautain et intraitable,* et ce ne fut pas la dernière fois que ces épithètes devaient s'unir à son nom (1744). Pitt dit que c'était un vieillard pédant, inquiet et qui se querellait avec sa femme. Chesterfield le goûta davantage. C'était un homme de conversation et que Bolingbroke charma; cependant il causa avec lui et ne se compromit pas à suivre ses conseils : il était plus près de s'entendre avec les Pelham, devenus tout-puissans, que de conspirer contre eux. Jusque dans les menées qui amenèrent lord Granville (Carteret) au ministère pour deux jours, on retrouve la main de lord Bolingbroke. La même année (1746), il s'occupait encore de son plan favori de coalition, une de ses lettres en fait foi. Deux ans après, la paix d'Aix-la-Chapelle lui remettait la plume à la main, et il commençait des *Réflexions sur l'état de la nation.* Cet écrit, qui devait être d'une certaine étendue, ne fut pas fini. Le point que l'auteur y traitait principalement était l'exagération des taxes et de la dette publique, sujet accoutumé des gémissemens des tories depuis la guerre de la succession. En aucun temps depuis son retour, il ne cessa de cultiver la bienveillance du prince de Galles, protection impuissante à qui devait manquer l'avenir. L'opposition de Leicester-House se guida par ses conseils. Il avait une telle réputation d'esprit qu'elle résistait à ses revers et à ses fautes. On venait encore à lui, ne fût-ce que pour l'entendre, et rien ne pouvait le faire renoncer à l'espoir de regagner un jour sa pairie. Mourir pair avec le titre de comte fut jusqu'au bout son ambition; mais elle dut s'évanouir sans retour, quand une mort prématurée enleva, en 1751, le prince Frédéric.

Il fallut qu'il se contentât de la célébrité de son nom et de la distinction de son esprit. S'il s'était plus tôt décidé à jouir en repos de ces avantages, sa vieillesse calme et brillante aurait relevé sa vie. Telle qu'elle fut, et malgré les écarts de son humeur inquiète, elle ne manqua pas de dignité. On l'appelait le premier citoyen de la république des lettres. L'admiration du moins qu'il inspirait comme écrivain à des juges habiles eût permis de lui donner ce titre. Lord Chesterfield ne cesse dans ses lettres d'exalter les ouvrages de Bolingbroke, et il va jusqu'à dire qu'avant d'avoir lu son *Essai sur le patriotisme,* il ignorait la puissance de la langue anglaise. Il ajoute que la facilité, l'élégance et l'éclat de sa conversation la rendaient égale au style de ses écrits. Il le cite sans cesse à Philippe Stanhope comme un modèle accompli. Dans le portrait qu'il a tracé de lui, il ne dissimule cependant ni ses désordres, ni ses passions violentes, ni les petitesses d'un caractère irritable; mais il le dépeint comme

un homme incomparable et dont la supériorité faisait tout oublier en sa présence.

La mort avait enlevé la plupart de ses anciens ennemis; le temps avait affaibli tous les ressentimens, effacé le souvenir de ses fautes. Les hommes distingués qui maintenant remplissaient la scène le considéraient comme un homme d'état d'un autre temps dont les avis ressemblaient aux leçons de l'histoire. Il savait porter avec art cette haute situation, et n'avait rien perdu de ces formes gracieuses et imposantes qui ont tant servi à sa renommée. « Je crois réellement, disait Pope, qu'il y a dans ce grand homme quelque chose qui lui donne l'air d'avoir été mis ici bas par méprise. Lorsque la dernière comète a paru, j'ai imaginé quelquefois qu'elle pourrait bien être venue dans notre monde pour le transporter dans le sien. »

Pope survécut quelque temps auprès de lui à presque tous ses amis. Quand Bolingbroke revit l'Angleterre, Gay, Arbuthnot, Lansdowne, Wyndham, étaient morts. Swift ne sortait plus de l'Irlande et était tombé au-dessous de lui-même. Leur correspondance s'était arrêtée depuis 1734. Pope de loin en loin donnait au doyen des nouvelles de Bolingbroke, chaque jour plus froidement accueillies. Il cessa d'écrire en 1735 : Swift, qui devait vivre encore dix ans, ne pouvait plus répondre.

A travers les inégalités d'une santé chancelante, Pope poursuivit sa carrière jusqu'en 1744. Son intimité avec Bolingbroke ne fut jamais interrompue. Quoique ce dernier blâmât ses complaisances pour Warburton, il les pardonnait à un homme dont il se sentait admiré et dont les hommages publics pouvaient immortaliser son nom. Un peu par goût, un peu par calcul, ces deux hommes difficiles et irritables furent toujours aimables l'un pour l'autre. Le poète était déjà fort souffrant, lorsqu'un jour qu'il était à Twickenham avec Warburton, Hooke le vint voir et lui raconta qu'il avait soupé la veille à Battersea, et que sa seigneurie avait, dans la conversation, avancé de si étranges notions sur les attributs moraux de la Divinité, savoir la bonté et la justice (il ne lui attribuait en effet que la puissance et la sagesse), qu'autant aurait valu la nier tout à fait. Pope, toujours inquiet de se voir compromis par les témérités de Bolingbroke, dit à Hooke avec un peu d'aigreur qu'il s'était mépris, et Hooke répondit de même qu'il comprenait ce qu'on lui disait. Pope, la première fois qu'il revit le philosophe, lui demanda une explication, et la réponse fut que Hooke s'était trompé. Quelque temps après, il voulut absolument se faire porter à Lincoln's-Inn-Fields, chez William Murray, célèbre plus tard sous le nom de lord Mansfield, et qui réunissait à dîner Bolingbroke et Warburton. La conversation revint naturellement sur cette question des attributs divins. Bolingbroke laissa négligemment échapper quelques mots

qui amenèrent Warburton à développer sa profession de foi. Il impatienta Bolingbroke, qui répondit avec vivacité, et il s'ensuivit une assez chaude dispute qui laissa Pope fort agité, car il était obligé d'être de l'avis de tous les deux, l'un étant son maître, l'autre son apologiste; l'un pensant pour lui, l'autre répondant pour lui.

Au printemps qui suivit, Pope, chaque jour plus faible, sentit sa fin prochaine. Bolingbroke vint à Twickenham et n'en sortit presque plus. Ses tendres soins pour son ami touchèrent les assistans. Il était, le 21 mai, près du fauteuil du malade sans connaissance. Sa douleur lui arrachait des larmes. Il s'écriait : « O grand Dieu! qu'est-ce que l'homme? » Puis il le regardait, il répétait ces paroles, et des sanglots l'interrompaient. Quelqu'un remarqua que Pope, lorsqu'il reprenait ses sens, avait toujours à dire quelque chose d'affectueux. « De ma vie, répondit-il, je n'ai vu un homme qui eût le cœur aussi tendre pour ses amis et une affection plus générale pour l'humanité; voilà trente ans que je le connais, et je m'estime plus pour l'amitié de cet homme que... que... » Sa voix faiblit, et il laissa en pleurant tomber sa tête dans ses mains. Pendant son absence, Pope, qui était catholique, consentit à voir un prêtre, parce que, dit-il, cela serait convenable (*it would look right*). Après avoir reçu les sacremens, il dit : « Rien n'est méritoire que la vertu et l'amitié, et encore l'amitié elle-même n'est-elle qu'une partie de la vertu. » Lorsque Bolingbroke revint à Battersea, on assure qu'il fut très irrité qu'un prêtre eût été appelé; mais Hooke lui répéta à dîner la parole de Pope. « Oui sûrement, s'écria-t-il, c'est là tout le devoir de l'homme. » Pope mourut le 30 mai, en laissant par son testament à Bolingbroke quelques livres comme marque de souvenir, et tous ses manuscrits.

Il est difficile de ne pas voir dans tous ces détails, transmis par des témoins, les preuves d'une véritable amitié. Bolingbroke, il faut bien lui rendre cette justice, ne savait pas dissimuler sa malveillance, et cependant il avait à peine fermé les yeux de Pope, qu'il devait montrer envers sa mémoire des sentimens fort différens de ceux qu'il lui témoignait pendant sa vie. Quelques années auparavant, il l'avait chargé de faire imprimer pour quelques amis un petit nombre d'exemplaires du *Roi patriote*. Peu après la mort de Pope, un imprimeur vint lui dire qu'il avait, par son ordre, tiré de l'ouvrage quinze cents exemplaires, lui offrant de les lui remettre comme au légitime propriétaire. Bolingbroke fit aussitôt allumer un grand feu sur la terrasse de Battersea et brûler jusqu'à la dernière feuille; mais sa colère ne s'arrêta pas là. Il avait eu déjà à reprocher à Pope ce qu'il regardait comme des abus de confiance. Lorsqu'il lui avait antérieurement donné ses *Lettres sur l'histoire*, Pope les avait montrées à Warburton, qui lui dit que les argumens contre la Bible n'avaient rien d'original, et écrivit quelques pages de réfutation qui furent en-

voyées en France à Bolingbroke. Outré qu'on lui proposât une suppression dans son œuvre, ce dernier prépara une réponse très-vive dont on eut grand' peine à obtenir de lui le sacrifice. En apprenant une nouvelle indiscrétion, tous ses ressentimens se réveillèrent. Il était choqué d'ailleurs que Pope eût désigné Warburton pour l'éditeur de ses œuvres. Depuis longtemps il voulait se venger du théologien. Tous deux étaient, au dire de Disraëli, *les deux plus arrogans génies qui aient jamais paru.* En outre Pope avait fait quelques retranchemens et quelques corrections dans le texte des écrits de Bolingbroke, et les malveillans prétendaient que, lui ayant fait payer le prix de l'impression des quinze cents exemplaires, il avait calculé, espérant lui survivre, qu'il les vendrait avec grand profit. Nous savons combien Bolingbroke était vindicatif. Il voulut que le public fût mis dans les confidences de son grief et partageât son ressentiment. Il avait maintenant pour commensal un Écossais, David Mallet, secrétaire en sous-ordre du prince de Galles, et à qui l'on doit une vie du chancelier Bacon. Quoique ce Mallet eût été un des admirateurs publics de Pope, il lui donna ses lettres *sur le patriotisme, sur un roi patriote,* etc., et le chargea d'en faire une nouvelle édition avec une préface où tout serait raconté (1749). Le manuscrit de cette préface est au *British Museum* avec des corrections de Bolingbroke. Cette publication fit grand bruit. Ces procédés au moins singuliers entre deux amis célèbres, ces dénonciations tardives, amusèrent la malignité de leurs ennemis, la malice des indifférens. Il parut des brochures en grand nombre, et Warburton, indigné, prit la plume pour défendre la mémoire de Pope. Il s'attira une réponse anonyme, écrite par Bolingbroke, et qui portait ce titre étrange : *Épître familière au plus impudent de tous les hommes vivans;* mais ce qu'il y eut de plus fâcheux pour notre irritable auteur, c'est que les écrits qu'il faisait enfin paraître avaient perdu de leur à-propos et ne furent admirés que pour le style. Walpole était mort depuis quatre ans. Toutes les colères étaient oubliées. Lyttelton, à qui deux de ces écrits étaient adressés, demanda qu'on n'y laissât rien de trop vif contre Walpole, maintenant qu'il était lié avec tous ses amis, et Pitt, qui avait fait une évolution du même genre, dit à Horace d'un air fort dégagé qu'il avait lu tout cela autrefois, dans un temps où il admirait Bolingbroke plus qu'il ne le faisait aujourd'hui. En tout, cette affaire, à laquelle le caractère et la volonté de l'homme donnèrent seuls de l'importance, ne lui valut que des ennuis et dut lui faire sentir qu'il vieillissait au milieu d'un monde nouveau. « Je suis singulier dans tout ce qui m'arrive, écrivait-il à lord Marchmont, une espèce à part dans la société politique, et ceux qui n'osent attaquer personne autre peuvent m'attaquer,

moi. Chesterfield dit que j'ai formé contre moi une coalition de whigs, de tories, de *trimmers* et de jacobites. A la bonne heure! j'ai la vérité de mon côté, qui est plus forte qu'eux tous. »

Le 18 mars 1750, lady Bolingbroke mourut à soixante-quatorze ans. Bolingbroke paraît l'avoir toujours aimée. En 1723, il avait écrit à Swift : « L'amour que j'étais habitué à répandre avec quelque profusion sur tout un sexe a été depuis quelques années dévoué à un seul objet. » Et depuis lors, jusqu'au jour où il la perd, il ne nomme sa femme dans ses lettres qu'avec tendresse, et il se plaît à retracer en elle les qualités qu'il admire. Pendant les longues souffrances qui précédèrent la fin, il lui rendit des soins dévoués, et ses lettres à lord Marchmont, un de ses derniers amis, expriment avec vérité les vives inquiétudes qu'elle lui inspire. Il fit déposer ses restes dans le caveau des Saint-John de l'église de Battersea, et on y lit encore une épitaphe qu'il composa lui-même à la louange de cette femme, *l'honneur de son sexe, le charme et l'admiration du nôtre.*

Elle lui légua d'assez pénibles procès, commencés en France, qui ne furent même gagnés qu'après lui et par les soins de son ami le marquis de Matignon. Il s'agissait de droits fondés sur son mariage, dont on contestait l'existence et la régularité, mais qui fut enfin reconnu par arrêt du parlement.

Son âme attristée ne demandait plus que du repos; mais une maladie cruelle tortura la dernière année de sa vie. Il la supporta avec calme et avec courage. Lord Chesterfield, depuis quelque temps lié intimement avec lui, le vit pour la dernière fois quinze jours avant sa mort. Ils se quittèrent avec émotion : « Dieu, qui m'a placé ici-bas, fera de moi ce qu'il voudra après ceci, et il sait ce qu'il y a de mieux à faire. Puisse-t-il vous bénir ! » Tels furent les derniers adieux de Bolingbroke. On y voit le fond de son cœur, plus de foi en Dieu que dans l'autre vie. Il mourut, le 17 décembre 1751, dans sa soixante-quatorzième année. « N'êtes-vous pas bien touchée, écrit en français lord Chesterfield à Mme de Mauconseil, mais je suis sûr que vous l'êtes, de la misérable mort de notre ami Bolingbroke ? Le remède a avancé sa mort contre laquelle il n'y avait point de remède... Je perds un ami chaud, aimable et instructif. Je l'avais vu quinze jours avant sa mort... Le lendemain, les grandes douleurs commencèrent et ne le quittèrent plus que deux jours avant sa mort, pendant lesquels il resta insensible. Quel homme! quelle étendue de connaissances! quelle mémoire! quelle éloquence! Ses passions, qui étaient fortes, faisaient tort à la délicatesse de ses sentimens; on les confondait, et souvent exprès. On lui rendra plus de justice à présent qu'on ne lui en a rendu de son vivant. »

Avant de mourir, Bolingbroke avait défendu qu'aucun ecclésias-

tique fût admis à ses derniers momens. On l'ensevelit auprès de ses ancêtres dans l'église de Battersea. Ce monument est en marbre gris et noir, et deux médaillons sculptés par Roubillac offrent son profil et celui de sa femme. L'on y lit cette inscription dont l'original, écrit de sa main, existe au Muséum britannique :

« Ici repose Henry Saint-John, sous le règne de la reine Anne secrétaire de la guerre, secrétaire d'état et vicomte Bolingbroke; au temps du roi George Ier et du roi George II, quelque chose de plus et de mieux. Son attachement à la reine Anne l'exposa à une longue et rude persécution. Il la supporta avec fermeté d'âme. Il passa la dernière partie de sa vie dans sa patrie. Il ne fut l'ennemi d'aucun parti national, l'ami d'aucune faction. Sous ce nuage de proscription qui ne fut jamais entièrement écarté, il se distingua par son zèle à maintenir la liberté et à restaurer l'antique prospérité de la Grande-Bretagne. »

Le testament de Bolingbroke commence par ces mots : « Au nom de Dieu, que j'adore humblement, à qui j'offre mes perpétuelles actions de grâces, résigné de grand cœur (*cheerfully*) aux ordres de sa providence... » L'acte d'ailleurs ne contient que des dispositions insignifiantes. Des amis que nous lui connaissons, un seul est nommé, c'est le marquis de Matignon auquel il donne un diamant qu'il portait au doigt. Une seule de ses dernières volontés intéressait le public et devait livrer de nouveau sa mémoire au jugement du monde. Il léguait à David Mallet la propriété de tous ses ouvrages, lettres et manuscrits, avec l'intention manifeste de faire de lui son éditeur. Cette intention fut accomplie.

Mallet, dans les dernières années, le voyait sans cesse, l'écoutait, l'admirait, le flattait, se pénétrait de ses idées et de ses volontés. Il regarda le legs qui lui était fait comme une mission, et rien ne le put détourner de la remplir tout entière. On redoutait la publication de certains ouvrages de Bolingbroke, soit pour sa mémoire, soit pour ses contemporains. Dans les *Lettres sur l'histoire*, imprimées dans le temps pour huit personnes seulement, les fondemens de l'histoire sainte étaient librement examinés. Lord Cornbury, aujourd'hui lord Hyde, à qui ces lettres avaient été adressées, tâcha d'obtenir de Mallet que cette partie suspecte ne fût pas réimprimée. Il lui écrivit de Paris une longue lettre où, parmi les plus grands éloges donnés à Bolingbroke, il dit qu'il ne lui a connu de préjugé et de passion que sur les questions religieuses, et qu'il ne serait ni prudent, ni respectueux de divulguer cette faiblesse d'un homme supérieur. Il ajoutait même qu'il serait obligé de désavouer la publication (mars 1752). Mallet, qui pensait au fond comme Bolingbroke, répondit qu'il avait un mandat et qu'il le remplirait sans restriction. Les intentions de son noble ami lui étaient bien connues. Les manu-

scrits lui avaient été remis, revus, corrigés, préparés pour l'imprimerie. Il regardait comme un devoir de les publier tels qu'il les avait reçus. Il aurait pu ajouter que le recueil contiendrait de bien autres hardiesses, bien autrement méditées, dans de longs ouvrages encore inconnus de lord Hyde et de ses amis. Mallet d'ailleurs, éditeur enthousiaste, comptait pour sa publication sur un succès qui ferait sa fortune. Telle était sa confiance, qu'il refusa 3,000 livres sterling que lui en offrait un libraire, et il lui fallut attendre plus de vingt ans pour rentrer dans ses frais par la vente des cinq volumes d'œuvres complètes qu'il fit paraître en 1754. Dans ce recueil, on ne trouve encore aucune correspondance diplomatique ou familière, mais tous les ouvrages que nous avons cités et les essais inédits destinés à Pope. Cette dernière partie est considérable et contient le fond de la philosophie de Bolingbroke. Cette publication, attendue avec un mélange de curiosité et d'inquiétude, n'augmenta point la réputation de l'auteur, car cette réputation, en tout temps égale au moins à son mérite, devait quelque chose à une sorte de mystère. Il y eut seulement un peu de scandale, ce qui tempéra l'admiration convenue que le public portait à des talens dont il n'avait pas la mesure. « C'était un coquin et un poltron, dit brutalement Johnson : un coquin pour avoir chargé une espingole contre la religion et la morale; un poltron, car il n'a pas eu le courage de faire feu lui-même, et il a laissé une demi-couronne à un mendiant d'Écossais pour lâcher la détente après sa mort. » La société anglaise offre dans ses jugemens des disparates que nul n'a su peindre comme Horace Walpole. Voici ce qu'il écrit à ses amis : « 6 mars 1754. — Lord Bolingbroke a paru en cinq pompeux in-quarto, deux et demi sont nouveaux et les moins orthodoxes. Warburton est résolu à répondre, et les évêques à ne lui pas répondre... 1er décembre. Il est comique de voir comme Bolingbroke est abandonné ici, depuis que les meilleurs de ses écrits, sa théologie métaphysique, ont été publiés. Du temps qu'il trahissait et outrageait tout homme qui s'était fié à lui, ou qui lui avait pardonné, ou qui l'avait obligé, il était un héros, un patriote, un philosophe et le plus grand génie du siècle. Du moment que ses *Craftsmen* contre Moïse et saint Paul ont été publiés, nous avons découvert que c'était le plus méchant homme et le plus méchant écrivain du monde. Le grand jury a présenté ses ouvrages (pour l'accusation), et aussi longtemps qu'il y aura des gens d'église, il sera rangé parmi les Tindal et les Toland. Et même je ne sais si mon père ne pourrait pas devenir un martyr en titre pour avoir été persécuté par lui. » La proposition du grand jury de Westminster fut sans résultat, bien que Herring, archevêque de Canterbury, eût annoncé des poursuites contre l'éditeur et l'imprimeur. Tout se

réduisit à une adresse présentée au roi par l'église de ce diocèse pour se plaindre de la corruption des temps manifestée et propagée par la publication de coupables et dangereux écrits.

XXIV.

Nous imiterons la justice de Londres, qui ne donna pas suite à l'examen des ouvrages philosophiques de Bolingbroke; nous n'en essaierons pas une critique approfondie : bornons-nous à en faire connaître l'origine et l'esprit. Ces écrits, peu lus aujourd'hui et qui n'ont eu jamais un fort grand succès, sont peut-être les derniers ouvrages composés sérieusement, exécutés avec talent, que jusqu'à nos jours la liberté de penser, ou, pour mieux parler, l'incrédulité en matière de révélation ait ouvertement produits en Angleterre. Gibbon est un historien; Hume enveloppe sa pensée et n'atteint le christianisme que par les conséquences de son scepticisme métaphysique. Bolingbroke est dans les opinions de Voltaire, aussi hardiment, plus gravement que lui, et Voltaire, qui s'est couvert sans cesse de son autorité, souvent aidé de ses idées, aime à le représenter comme le chef d'une grande école, et presque comme un type de l'esprit britannique. Il n'a pas tenu à lui et aux écrivains ses contemporains qu'on ne crût la société anglaise gouvernée par les opinions qu'il voulait transmettre à la France. Cette société proteste cependant, et ne veut pas nous avoir donné l'exemple; elle ne parle qu'avec aversion de ce qu'on appelle la philosophie du XVIIIe siècle. Elle est religieuse, elle se dit chrétienne; et quand il s'agit de foi, à moins de soupçonner tout un peuple d'imposture, il est ce qu'il croit être.

Voltaire cependant ne feignait pas son admiration pour la libre pensée du peuple breton. De son temps et à son exemple, on représentait, jusque dans les ouvrages d'imagination, un Anglais comme un homme indépendant, hardi dans son langage, supérieur aux préjugés, au nombre desquels on classait sans hésiter la foi chrétienne. Faut-il admettre que l'Angleterre ait tout à fait changé, ou rechercher si des époques et des parties diverses d'une même société ont pu légitimement donner lieu à des jugemens contradictoires sur ses sentimens et ses croyances?

Rappelons-nous que l'Angleterre, au temps de Bolingbroke, sortait d'une révolution, et d'une révolution où la religion avait joué un grand rôle. Or la religion dans l'homme ou plutôt le sentiment religieux, malgré la sublimité de son origine, est sujet à s'altérer, à se dénaturer, autant qu'aucune de nos dispositions primitives. Comme tout ne s'y réduit pas à une idée dogmatique, la religion quitte le domaine de la raison pure ou de la pure spiritualité pour

devenir comme sentiment une passion, comme culte une institution. La passion peut être louable, l'institution peut être vénérable; mais l'une et l'autre ne sont pas à l'abri de l'abus qui s'attache à toutes les passions et à toutes les institutions de l'humanité. Considérée sous ce dernier rapport, la religion est un fait social, une loi écrite, un établissement national, et elle tend à se confondre avec les autres moyens de pouvoir. Elle fait à un certain degré partie du gouvernement, elle le seconde ou le supplée, et elle est dans la main des hommes ce que sont tous les instrumens politiques, quelque chose dont se sert la prudence, dont se couvre l'intérêt, dont s'arme l'ambition. Par suite, le respect qu'elle inspire subit toutes les variations de l'opinion publique, et peut même être exposé à l'atteinte des révolutions.

Comme sentiment individuel, au contraire, la religion, quand elle se passionne, peut s'exalter sans mesure et troubler l'ordre général. La conscience, séduite par l'imagination, s'enhardit à des singularités qui peuvent être dangereuses encore qu'innocentes, mais qui ne sont pas toujours innocentes. Un enthousiasme aveugle, une mysticité qui s'égare, tout, jusqu'à l'ascétisme désintéressé, jusqu'aux excès d'une austérité sans contrôle, peut entraîner les hommes aux violences de l'esprit de secte, à des témérités subversives, à des crimes pieux. Sans même aller aussi loin, la religion, comme fait individuel, est un moyen d'indépendance, tandis que comme fait social elle est un moyen de pouvoir. Or les hommes abusent de tous les moyens, de l'un dans le sens révolutionnaire, de l'autre dans le sens absolutiste. Ainsi, sous l'influence de la corruption ou de la faiblesse humaine, on conçoit que la religion puisse dégénérer ici en hypocrisie oppressive, là en fanatisme perturbateur.

Je force à dessein les expressions; mais on saisira, j'espère, ma pensée dans sa juste mesure, on comprendra surtout qu'au jugement des hommes, toujours prompts à porter des condamnations sans restriction, la religion peut, suivant les circonstances, présenter des faces diverses, et trouver des ennemis, rencontrer au moins des indifférens ou des incrédules à des titres opposés. Les uns s'en détacheront parce qu'ils sont hommes de gouvernement, les autres parce qu'ils sont hommes d'opposition.

Tous ces résultats se sont produits dans la révolution anglaise. Tandis que la réformation, conçue à la manière des rois, avait fait de la religion une annexe de leur autorité et une partie de l'établissement monarchique, la réformation, comprise à la manière du peuple, avait déchaîné dans le champ de la croyance l'indépendance individuelle. On sait à quels excès de pensée et parfois d'action la libre prédication de la Bible avait poussé les sectes innombrables qui

donnent à ce moment de l'histoire des trois royaumes un aspect si varié et si original. Les conservateurs de toutes nuances, les hommes de pouvoir, les hommes de cour, même les esprits froids et sensés que blesse la déraison, les esprits frivoles et timides qu'alarme l'énergie, durent maudire ces effets extrêmes d'une grande révolution religieuse. Quand on déteste ceux qui prêchent, on est bien près de peu aimer ceux qui croient. Qui hait le fanatisme se laisse aisément aller à suspecter la foi. Dans les temps de dissensions civiles surtout, on ne connaît pas de mesure : on proscrit tout, l'usage avec l'abus, le bien avec le mal; c'est le règne des opinions absolues.

On conçoit donc que la restauration des Stuarts ait été signalée par une réaction irréligieuse. Il y eut sans doute à la cour même des catholiques et des épiscopaux sincères; mais le catholicisme était pour la majorité une religion de rebelles, le culte épiscopal une institution qui puisait sa sainteté dans sa nationalité. Aux yeux des courtisans, des prétendus sages, des beaux esprits, des roués élégans, si nombreux alors, le zèle chrétien semblait à la fois une absurdité et un danger. Excité par la répression chez les dissidens, il apparaissait comme un fanatisme stupide et menaçant, grossier et niveleur. C'était une preuve de bon goût et de bon sens que de laisser la ferveur au populaire. Les libertins, qui tiraient ce nom de leurs opinions d'abord, puis des mœurs dont ces opinions étaient ou la cause ou l'effet, régnaient dans le cercle où brillait le chevalier de Grammont. Le comte Hamilton revenait de bien loin, quand, sur ses vieux jours, il donna son âme aux jésuites de Saint-Germain. Saint-Évremond était un oracle pour ce beau monde si spirituel et si léger. Et comme il faut toujours que l'esprit d'une époque, même frivole, ait son philosophe, Hobbes était le philosophe de celle-là. Ses principes spéculatifs vont à la négation de la religion comme de la justice. Pour lui, tout en ce monde est de ce monde. Comme la justice, la religion n'est sainte que parce qu'elle est établie, et elle n'est établie que parce qu'elle est utile.

La conséquence était la destruction ou tout au moins l'oppression des dissidens. La conséquence était, en toutes choses comme en religion, la tyrannie. De là, nécessité pour les non-conformistes de toutes nuances de se jeter dans l'opposition, de se couvrir de l'égide des principes de liberté. Ces principes, qui n'étaient pas seulement une sauvegarde pour les presbytériens, les baptistes, les puritains, trouvaient de plus désintéressés défenseurs; ils étaient aimés pour eux-mêmes. La révolution avait été pour le moins aussi politique que religieuse. Les républicains, les whigs, même les tories éclairés, s'apitoyaient sur les non-conformistes à titre d'opprimés, et s'intéressaient à la liberté des cultes, parce qu'elle était une liberté. Voyant

enfin la cour flotter entre le catholicisme et l'anglicanisme, l'épiscopat et les universités exagérer à l'envi la prérogative royale, ils n'apercevaient plus dans la religion constituée que ce que Tacite appelle *instrumentum regni*. Elle leur devenait suspecte ou odieuse, comme la sainte complice de l'absolutisme. De là ils tiraient au moins cette conclusion, que le sentiment chrétien libre et désintéressé était seul respectable et sacré comme un droit de la conscience; mais, ne pouvant l'attribuer exclusivement à aucun symbole particulier, ils arrivaient à une large indifférence entre toutes les interprétations de l'Évangile. Ils professaient un christianisme fondé sur la raison, et de là déviaient aisément jusqu'à une croyance peu définie que leurs adversaires appelaient arianisme. Sur cette pente, il est fort difficile de fixer des points d'arrêt. Les esprits qui ont une fois proclamé leur émancipation conçoivent aisément, dans le secret de leurs pensées, cet idéal de la foi philosophique auquel aspire la raison qui veut, comme dit Platon, se conformer à Dieu. Respectons le mystère des consciences; mais hâtons-nous d'ajouter que la liberté chrétienne, que le christianisme de la raison eut aussi son philosophe, et celui-là, c'est le philosophe de la révolution de 1688 : il se nommait Jean Locke.

Lord Shaftesbury l'avait précédé. On a dit que lord Somers était de ceux qui, de ce christianisme rationnel et libéral, avaient passé au pur théisme. On l'a dit, mais qui le sait? Le même soupçon atteignit aussi lord Cowper. N'oublions pas que les whigs étaient en lutte politique avec la haute église, et que la tentation était bien forte pour leurs ennemis de les dénoncer aux préjugés de la dévotion populaire. Lord Wharton, par exemple, n'avait pas besoin d'être calomnié. Incrédule de la même manière que les courtisans de Charles II, tolérant à la façon des amis de Guillaume III, il avait les mœurs des uns et les principes des autres, et son rare esprit touchait au cynisme par abus de sa force et de sa liberté. D'ailleurs dans le parti de la cour on comptait plus d'un Wharton. Lord Shrewsbury s'en rapprochait, quoiqu'il conservât plus de mesure et de goût, et que ses faiblesses élégantes ne pussent se confondre avec des vices audacieux. Un des champions les plus chéris de l'église, le duc de Buckingham, passait pour ne la défendre qu'à titre de machine gouvernementale: Bolingbroke enfin, Bolingbroke, dégoûté dès sa jeunesse des rigueurs du puritanisme, débauché avec éclat, incrédule avec fierté, n'avait embrassé la religion de l'état qu'en homme d'état, et devait finir par haïr ou mépriser la foi sous toutes ses formes : presbytérienne, parce qu'elle était fervente et démocratique; épiscopale, parce qu'elle n'avait pas su lui prêter un pouvoir durable; chrétienne, parce qu'elle contrariait sa raison, son orgueil et ses passions.

La littérature et la conversation l'avaient toujours charmé. Ses disgrâces politiques mirent son esprit en pleine liberté. Dans le cercle choisi où il vécut alors, on connaissait peu la contrainte, et ses opinions se produisaient avec autorité. Il formait avec Swift et Pope un triumvirat intellectuel de grande renommée. Les Anglais n'aiment pas à convenir que ses idées philosophiques y dominassent sans partage; mais la mort de Pope laisse peu de doute sur ses sentimens intimes, et Bolingbroke, en lui écrivant, ne cesse de lui rappeler qu'il ne fait que rédiger leurs conversations. Quant à Swift, sa profession lui commandait plus de réserve. Il avait adopté la politique de la haute église, et son esprit du reste était peu fait pour les spéculations métaphysiques; mais il se moquait des controverses et des sectes, ce qui n'annonce jamais une grande ferveur. Son *Conte du Tonneau* n'en épargne aucune. Il ne put parvenir à se faire une réputation de piété suffisante pour être évêque. Dans ses *Pensées sur la religion*, jamais il n'appuie sur la vérité du dogme en lui-même; sa foi ne semble que l'accomplissement d'un devoir de position. « Quoique je pense que ma cause soit juste, dit-il quelque part, cependant mon grand motif est ma soumission aux volontés de la Providence et aux lois de mon pays. » Cette manière de croire n'a pas manqué d'imitateurs en Angleterre; mais, on en conviendra, elle n'exclut pas le doute intime et ne répond point aux objections. Swift devait tout entendre quand il causait, et ne blâmer dans les opinions de Bolingbroke que leur publicité. Ce n'est guère que par l'ironie, ou bien au nom de la morale sociale, qu'il attaque les libres penseurs; ce n'est pas en théologien, c'est en publiciste qu'il les condamne. Sa foi se réduit à la profession de la religion établie.

Cette doctrine, fort répandue et qui s'est perpétuée, conduisait le clergé politique à regarder les libres penseurs à peu près comme des dissidens. Eux-mêmes se présentaient comme une secte, et pour l'église ils n'étaient guère moins odieux que les déistes, qui ne l'étaient guère moins que les athées. Dans le vocabulaire du zèle anglican, vous trouverez souvent ces trois noms mis sur la même ligne; et comme dans les momens d'intolérance il pouvait y avoir devant la loi et l'opinion un risque égal à mériter indistinctement un de ces noms, des raisonneurs extrêmes, Tindal, Toland, Collins, franchirent les dernières limites : l'irréligion fut professée. L'esprit de controverse et l'esprit de secte, puissans tous deux dans une partie de la population, protégeaient leurs témérités. Leurs excès rendirent les esprits plus indulgens pour des libertés moins choquantes. L'arianisme, puis l'unitairianisme, puis le socinianisme, puis le déisme, devenaient les termes d'une progression continue, s'ils n'étaient pas des expressions diverses d'une même valeur. Malgré les anathèmes

de la chaire, malgré les menaces et les rigueurs du parlement, malgré les clameurs de la multitude scandalisée, une liberté de fait était à peu près acquise à ces transformations successives du libre examen, un des principes de la réforme. Si certaines convenances étaient gardées, si l'accent de la piété s'échappait de l'âme, l'étude des Écritures conduisait impunément des chrétiens à des interprétations que le catholicisme ou le calvinisme n'auraient pas tenues pour chrétiennes. En croyant revenir au texte, on s'écartait de la tradition. Sur la divinité du Messie, sur la justification, sur la prédestination, des doctrines latitudinaires étaient mises en avant par des hommes que la religion acceptait pour défenseurs. Leland lui-même les compte au nombre des meilleurs adversaires des déistes de son siècle. Burnet, Locke, Newton, Clarke, défendaient la foi en supprimant ou en atténuant ses mystères. Ainsi le dogme s'effaçait peu à peu des esprits, disparaissait peu à peu du langage. « Nous sommes par degrés tombés, dit Addison, dans cette mauvaise honte qui a en quelque sorte banni du milieu de nous l'apparence du christianisme dans l'usage de la vie et dans la conversation ordinaire (1712). » Et la hardiesse des opinions faisait de tels progrès, que Leibnitz écrivait à la princesse de Galles, en 1715, que même la religion naturelle s'affaiblissait en Angleterre.

Comment maintenant s'étonner qu'un catholique du continent jeté au milieu de cette société, ce catholique s'appelât-il Voltaire, imaginât à la première vue que la foi chrétienne y marchait à son terme, ou du moins se retirait des classes élevées par le rang ou par l'esprit? Vainement se savait-il chez des protestans; il entendait des prêtres, des évêques institués par l'état traiter d'erreurs superstitieuses quelques dogmes inséparables pour lui de la religion de l'Évangile. Il trouvait même chez les orthodoxes une liturgie simple, peu de cérémonies, plus de latin consacré, presque tous les sacremens supprimés, le culte de la Vierge, le culte des saints, et tous les miracles modernes proscrits comme des restes d'idolâtrie; puis, en dehors de cette religion officielle, des symboles divers, des dissidences de toutes sortes, des sectes de toute nature qui prêchaient, écrivaient, disputaient. Enfin il tombait dans le monde politique où des hommes considérables et habiles réduisaient le culte à une institution publique, que les uns trouvaient nécessaire, les autres abusive, et près d'eux, quelquefois au-dessus d'eux, de beaux esprits, même des génies supérieurs, qui modifiaient le dogme par le raisonnement, et mettaient leurs pensées à la place des croyances. Devant un tel spectacle, on pouvait naturellement supposer que l'Angleterre s'en allait devenir une nation de philosophes, et surtout quand on avait bonne envie que la supposition fût vraie. « Point de religion en An-

gleterre, » écrivait Montesquieu dans les notes de son voyage de 1730.

Ce jugement cependant était faux, s'il voulait dire que l'Angleterre allait devenir la proie d'une incrédulité systématique et déclarée. La vivacité avec laquelle se produisaient et s'attaquaient les opinions religieuses était un souvenir des discordes civiles, un vestige des temps de faction. Les sectes étaient encore des partis, et les partis, encore révolutionnaires. Si leurs querelles provoquaient chez les esprits modérés un dégoût, une aversion qui atteignit la foi même, cette indifférence en matière de dogme était une réaction passagère. A l'avénement de la maison de Brunswick, l'Angleterre, sans le bien savoir encore, mit définitivement le pied hors des révolutions. Avec les arrière-pensées d'absolutisme, l'esprit de bigoterie sortit du gouvernement, au moins jusqu'à George III. Il n'y resta sans doute encore que trop d'intolérance; mais cette intolérance était surtout politique, et le prosélytisme ne reparut plus dans le pouvoir. Walpole, qui, grâce à la durée de son administration, exerça une si grande influence sur l'esprit du gouvernement anglais et en forma, pour ainsi dire, la tradition, professait dans les questions qui touchaient l'église une neutralité éclairée. L'expérience du procès de Sacheverell avait beaucoup frappé son esprit. De ce jour, il s'était promis de ne jamais blesser ni caresser aucune passion religieuse; il n'appliquait à aucune chose avec plus grand soin sa maxime favorite : *Quieta non movere*. Le temps et cette sage conduite calmèrent de plus en plus les esprits, et servirent à décourager du même coup le fanatisme et l'incrédulité. L'un perdant de sa force, l'autre devint sans objet et sans prétexte. Il ne faut jamais oublier que les Anglais ne sont point un peuple de spéculatifs désœuvrés qui, ne répondant de rien, se passent toutes leurs fantaisies d'esprit, qui raisonnent pour occuper leurs loisirs, et discutent par goût pour la logique. Tout est une affaire pour eux; ils sont un peuple libre et un peuple pratique.

Chez un peuple libre, il est difficile que la religion cesse d'être publiquement respectée. On peut dans les salons aristocratiques, on peut dans les clubs littéraires, se laisser aller aux licences du scepticisme; mais le monde politique ne les comporte pas. Toute religion est à un certain degré une opinion populaire, et là où règne la liberté, toute opinion populaire est respectable ou du moins veut être ménagée. Les nations ne laissent pas diffamer ce qu'elles révèrent, et grande est la faute de certains clergés de n'avoir pas compris quel secours peut apporter à la religion la liberté politique. Ils se sont fait follement d'une protectrice une ennemie.

Pour un peuple pratique, la religion est autre chose encore qu'une idée ou un sentiment; elle est appréciée par ses effets plus que par

ses principes; elle est, quand même une analyse rigoureuse trouverait à reprendre dans ses dogmes considérés comme des systèmes, elle est la forme convenue et vénérée sous laquelle se représente aux masses la sanction de la morale. Elle vient en aide à la conscience par l'imagination; elle sanctifie le devoir. Où serait donc l'intérêt de détruire ou seulement d'ébranler cette règle sociale, cette garantie de tous, cette loi qui consacre toutes les lois, cette tradition de toutes les familles, ce premier des souvenirs nationaux? On peut objecter que ceci revient à dire que la religion est utile. Et quand cela serait, n'est-ce rien? Je suis de ceux qui pensent que l'utilité n'est pas tout, qu'elle n'est pas avant tout; mais est-elle pour cela méprisable? L'utilité sociale d'une religion n'est pas, pour une piété délicate ni pour une philosophie sévère, la meilleure raison d'y croire; mais pour n'être pas la meilleure, est-elle une raison mauvaise? Elle est en général une des plus puissantes. C'est cette raison qui d'ordinaire arrête les progrès de l'incrédulité et détermine ce qu'on appelle les réactions religieuses. C'est elle surtout que pèse la politique. Les hommes ne sont pas des idéalistes qui s'accommodent d'un platonique amour, même quand il s'agit d'aimer la vérité, et chez un peuple qui fait ses affaires, la religion même en est une, la première de toutes si l'on veut, une condition de salut en ce monde, avant d'être la voie du salut dans la cité invisible.

On ne peut nier que dans les discours et dans les livres où les Anglais défendent la religion, la considération de l'intérêt et de l'ordre public ne tienne une grande place. Cette liaison même de la foi et de la politique est exprimée par l'union constitutionnelle de l'église et de l'état. C'est à ce point de vue que se plaçait Swift pour soutenir son ministère évangélique, et Bolingbroke pour repousser le titre de libre penseur. Burke, qui tant d'années après résumait dans sa personne l'esprit conservateur de la Grande-Bretagne, ne trouve jamais, pour soutenir la religion, d'autre langage que celui de la politique. Elle était sainte pour lui comme la loi et la patrie.

La religion, quand elle ne s'appuie pas sur d'autres fondemens, peut perdre de sa sublimité comme idée, de sa profondeur comme sentiment. Elle peut dégénérer en formalisme légal, en fiction politique, et son empire sur le fond des âmes s'affaiblit. Elle ne conserve tout au plus que son royaume de ce monde. Ainsi parut-il arriver pendant un temps à l'église anglicane. Le foyer intérieur semblait s'y refroidir. Elle tendait à n'être plus qu'une institution mondaine. L'esprit de conservation la soutenait seul, la foi du cœur ne l'animait plus. Au milieu de cet attiédissement, il fallut que la flamme chrétienne se rallumât au sein des communions dissidentes. Ce fut l'œuvre de Wesley et de Whitefield; car, je n'en doute pas, c'est le

méthodisme qui, par la puissance de l'exemple et de l'émulation, rendit la vie aux anciennes formes du protestantisme. De là vint le réveil religieux de l'Angleterre, et, pour l'honneur de la nation, la liberté religieuse a du même moment pris son essor. Cependant une pensée prévaut toujours, c'est que la religion est un attribut nécessaire et une sauvegarde vitale de toute société civilisée, et cette pensée qui, dans sa généralité, n'est pas plus protestante que catholique, pas plus chrétienne que philosophique, domine tous les motifs purement spirituels qui, tout-puissans pour l'individu, sont nuls pour la société.

Lorsque les œuvres posthumes de Bolingbroke parurent, les anciennes luttes des sectes s'étaient apaisées. Les questions religieuses cessaient d'agiter le parlement; l'administration calmante de Walpole avait porté ses fruits. Dans le domaine de la spéculation, la liberté de penser, faute d'excitation, avait cessé de produire. Tous les écrivains déistes un peu célèbres étaient morts. Bolingbroke, qui avait survécu, s'était, dans le désœuvrement et l'isolement politique, acharné à des recherches et à des discussions qui n'intéressaient plus. Je crois bien que dans le grand monde ses opinions étaient encore répandues : c'est toujours là qu'elles règnent, malgré des apparences contraires; mais la mode était passée de les étaler, parce que le droit de les avoir était acquis. Plus de liberté à conquérir, d'obstacle à vaincre, de zèle excessif à contenir, d'excès à tempérer par un autre excès; ainsi prévalait naturellement cette sagesse pratique qui ménage ce qu'elle veut conserver, conserve tout ce qui sert, et qui en toutes choses, même en religion, peut aborder les réformes nécessaires, mais ne cherche pas les révolutions. Les œuvres de Bolingbroke venaient donc trop tard, et trouvèrent un public froid ou malveillant. L'homme avait eu beaucoup d'ennemis. Dès longtemps, l'église avait oublié d'anciens services peu dignes par leurs motifs de sa reconnaissance. Les whigs, accusés souvent d'indifférence et de relâchement, saisirent avec empressement l'occasion de flétrir l'impiété d'un ancien adversaire. Il était piquant de montrer dans le ci-devant protecteur de Sacheverell un antagoniste du christianisme. Enfin les reproches que la conduite de Bolingbroke avait justement suscités se tournaient contre ses opinions, et sa vie ne recommandait pas sa doctrine. Warburton, animé par des rancunes récentes, écrivit quatre lettres assez mordantes, mais assez médiocres, où il attaqua par la critique plus que par la réfutation la philosophie de Bolingbroke (1754). Ce qui nous intéresse le plus dans cet ouvrage, c'est qu'il en envoya un exemplaire à Montesquieu, et la réponse qu'il reçut contient ces passages remarquables : « J'ai lu quelques ouvrages de milord Bolingbroke, et s'il m'est permis de

dire comment j'en ai été affecté, certainement il a beaucoup de talent; mais il me semble qu'il l'emploie ordinairement contre les choses, et il ne faudrait l'employer qu'à peindre les choses... Celui qui attaque la religion révélée n'attaque que la religion révélée; mais celui qui attaque la religion naturelle attaque toutes les religions du monde... J'ajoute à ceci : quel peut être le motif d'attaquer la religion révélée en Angleterre? on l'y a tellement purgée de tout préjugé destructeur?... Tout homme qui l'attaque l'attaque sans intérêt, et cet homme, quand il réussirait, quand même il aurait raison dans le fond, ne ferait que détruire une infinité de biens pratiques pour établir une vérite purement spéculative. » N'admirez-vous pas une singulière intelligence entre l'esprit anglais et le génie de Montesquieu!

Bolingbroke rencontra un censeur d'une plus grande autorité que Warburton. Leland, après avoir combattu dans un écrit spécial celle des *Lettres sur l'Histoire* où les livres saints sont attaqués, comprit Bolingbroke dans sa *Revue des principaux écrivains déistes en Angleterre depuis un siècle*. L'examen méthodique de la doctrine de Bolingbroke est une partie considérable de ce solide ouvrage. Leland, sans être un écrivain d'un grand talent, est certainement digne du rang que toutes les écoles chrétiennes lui assignent parmi les apologistes de la religion.

Mais ce qu'il y eut de plus triste pour la mémoire de Bolingbroke, ce n'est pas la polémique, c'est l'indifférence qui accueillit la publication de ses œuvres. David Mallet vit ses espérances déçues. Il y eut un peu de scandale, nulle approbation, et je crois qu'alors et depuis ces gros volumes n'ont pas eu beaucoup de lecteurs. Ce n'est pas que ses écrits philosophiques, pour avoir produit peu d'impression sur les esprits, nous paraissent sans mérite.

En les lisant, nous les avons trouvés supérieurs à notre attente; mais qu'importe après un siècle la philosophie qui n'a point fait école? car il y a une philosophie dans Bolingbroke; ce serait lui faire injure que de supposer qu'il n'a su que débiter des objections contre l'authenticité des livres saints et contre la vérité de la doctrine dont ils sont les monumens. C'est bien là le sujet d'une lettre sur les sermons de Tillotson, qui sert d'introduction : l'auteur y soutient que le commencement du monde est un fait, vrai dans tout ce que la tradition en apprend, fabuleux dans tout ce que le récit de Moïse ajoute à la tradition; mais les quatre essais qui suivent et les nombreux fragmens détachés qui en forment comme un cinquième, composent un traité fort étendu adressé à Pope, et dont la moitié environ appartient à la pure philosophie. L'auteur établit avec assez de force et avec une sincérité visible l'existence d'un Dieu unique, auquel le monde doit la naissance. La Providence divine éclate exclusivement

dans les lois générales que ce monde a reçues et dans l'harmonie universelle des choses. Une des preuves de cette harmonie est dans un certain rapport fondamental entre l'idée de Dieu et la raison de l'homme, et c'est par là que le principe général de la morale peut être assis sur une base universelle. Aussi quelques-unes de nos idées correspondent-elles à certaines conditions des choses qui en sont comme les archétypes : c'est à peu près là tout ce qu'on peut savoir d'absolu, c'est là toute la philosophie première. Tout ce qu'on en prétend déduire sur les lois particulières du monde, sur l'action de Dieu dans la création, sur ses attributs autres que la puissance et la sagesse, sur la nature de l'esprit comme de la matière, sur ce qui existe en dehors de ce monde, sur ce qui doit subsister après cette vie, est hasardé, artificiel, chimérique. Bolingbroke veut bien pourtant tenir Locke pour son maître dans la science de la nature humaine. C'est le seul à qui il rende cet hommage, et son exemple a dû déterminer Voltaire. Comme il est de ces métaphysiciens qui nient la métaphysique, tous les philosophes qui ont porté leur regard jusqu'à la nature des choses lui sont suspects, et Platon, Descartes, Leibnitz, sont traités par lui comme des rêveurs. Il ne récuse les théologies et les religions que parce qu'elles ont aussi prétendu résoudre les insolubles questions. Elles doivent être proscrites au même titre que toute autre tentative de philosophie première. L'illusion ou l'imposture a exagéré la portée de la connaissance humaine et défiguré, en les amplifiant, les seules vérités que la raison révèle et qui se retrouvent dans la tradition. Toute cette doctrine, qui, nous n'avons pas besoin de le dire, ne nous satisfait pas, est développée assez habilement. Le ton est grave, le style distingué, la clarté suffisante, le raisonnement plausible. Il s'y rencontre des idées justes et des observations spirituelles; mais le coup d'œil n'est pas sûr, et le champ n'est pas large. Il y a plus de talent d'exposition que de démonstration. L'examen de la nature humaine n'est pas poussé assez avant. Quoiqu'il fût trop rigoureux de contester à l'auteur des connaissances philosophiques, il n'a pas toujours pénétré au fond des systèmes qu'il discute, et l'antiquité, avec laquelle il paraît plus familiarisé que Locke ou Descartes, aurait encore bien des choses à lui apprendre. Ce défaut rend plus importune la légèreté méprisante avec laquelle il condamne les écoles dont il n'est pas, et rejette des opinions qu'il n'a pas toujours comprises. Ce défaut d'ailleurs ne lui est point particulier, et c'est celui de presque toute la philosophie moderne jusqu'à la fin du dernier siècle. Les mêmes reproches s'adresseraient avec non moins de sévérité à la portion de l'ouvrage qui traite d'histoire et de doctrine religieuse. Une partie de ses objections et de ses remarques pourraient être ou détruites ou modifiées

truire un grand nombre de ces antiquités comme suspectes d'idolâtrie; de plus, le musée de Mexico est dans un état de confusion et de désordre qui ne permet guère de l'étudier avec fruit : non qu'il ne renferme des objets fort curieux, seulement il est impossible de s'y orienter; tout est pêle-mêle, et des morceaux dont la provenance mexicaine est plus que douteuse sont confondus avec des monumens authentiques. Parmi les objets véritablement mexicains, il en est qui appartiennent évidemment à des races diverses et à des époques de l'art tout à fait dissemblables. Cette circonstance concorde avec la variété des langues parlées dans l'ancien Mexique et la multiplicité des types que présente encore aujourd'hui la population indigène. Il y a donc là un chaos à débrouiller, et il sera difficile de le faire tant que le musée de Mexico sera lui-même un chaos, sans catalogue, sans méthode, sans indication assurée de l'origine des monumens. Le fait de la diversité de ces origines est la seule conclusion qu'on puisse aujourd'hui déduire de cette collection en désordre; mais, rapprochée de la variété des langues et des races du Mexique, une telle conclusion est importante, car elle atteste dans ce pays, conformément à ce que son ancienne histoire nous indique, des âges et des centres de civilisation distincts. Ainsi, tout ce que l'on m'a dit venir de la province méridionale d'Oajaca offre un caractère et un style particulier. A côté de figures difformes, il en est qui montrent une régularité de traits assez grande et semblent faire preuve d'un art plus avancé. J'ai remarqué quelques-uns de ces masques que d'après une coutume bizarre on mettait sur le visage des idoles quand le roi était malade; ils ne manquent point d'une certaine beauté calme. Quelques figures ont de la vie, et l'une d'elles est d'une étonnante réalité. Ces figures diffèrent notablement des images informes et grotesques dans lesquelles on est accoutumé à contempler les monstrueuses combinaisons de l'art mexicain. Je puis dire que le musée de Mèxico a changé mes idées sur le caractère de cet art, au moins sur une portion de son histoire. Les sculptures les plus considérables sont placées sous un hangar dans la cour du musée. Là est la *pierre des sacrifices*, destinée à l'immolation des victimes humaines. L'affreuse destination de ce monument est contestée. M. de Humboldt croit plutôt que cette pierre servit de théâtre à ce duel à mort qu'un condamné à la peine capitale obtenait parfois la permission de livrer; s'il parvenait à triompher de six guerriers mexicains, sa vie était épargnée. En effet, sur le pourtour de la pierre sont deux combattans aux prises.

C'est en somme un étrange aspect que celui de tous ces débris de l'art des anciens Mexicains. Non loin d'une tête de femme dont la coiffure et un peu le style rappellent la sculpture égyptienne, une tête

mutilée semble pousser un cri de douleur, et une statue accroupie tire la langue avec un rire idiot et béat qui fait horreur, car entre ses mains et ses pieds on découvre la place réservée pour déposer le cœur arraché tout fumant par le sacrificateur de la poitrine des misérables qu'il immolait à de pareils dieux. Ce qui frappe ici plus que tout le reste et laisse dans l'âme une impression d'effroi qu'on ne saurait oublier, c'est une statue colossale déterrée près de la cathédrale par un hasard singulier le 23 août 1790, deux cent soixante-neuf ans, jour pour jour, après la prise de Mexico. Cette statue semble moins la représentation d'une figure humaine qu'un rêve monstrueux pétrifié. On n'aperçoit d'abord qu'une masse difforme sur laquelle sont tracés des dessins bizarres qui ne ressemblent à rien de réel, et parmi lesquels on discerne des mains, des dents, des ongles, des serpens entrelacés, et au milieu de tout cela une tête de mort placée au-dessous de la poitrine. En regardant de plus près ces hideuses arabesques, on parvient à y démêler l'intention de représenter une figure humaine qui a une tête de caïman à dents énormes, quatre mains ouvertes et étalées comme pour recevoir les victimes. On reconnaît même aux mamelles indiquées au-dessus de la tête de mort que cette épouvantable figure est une figure de femme. Une divinité masculine, accompagnée des mêmes attributs, dents, ongles, serpens, tête de mort, est adossée à la première et semble ne former qu'une masse avec elle. La moitié féminine du groupe est Teoyaomiqui, la déesse de la mort pour la guerre sacrée, pour la défense de l'abominable religion mexicaine. L'autre moitié représente, selon Gama, le dieu Teoyaotlatohua, qui présidait à la mort violente, et dont l'emploi était de recevoir les âmes de ceux qui étaient tués dans les combats, ou qu'on sacrifiait après les avoir faits prisonniers. Ce groupe est donc une sorte d'*Hermès*, formé par les images de Teoyaotlatohua et de Teoyaomiqui, couple très bien assorti, et dont l'aspect est aussi rébarbatif que les noms.

Personne à Mexico ne s'occupe avec plus d'intelligence que M. Ramirez des antiquités du pays. Malheureusement pour moi, il est en ce moment ministre et a une loi de douane à défendre, ce qui ne lui permet pas de donner autant de temps que je le voudrais à des conversations sur les *hiéroglyphes* mexicains. Ceux des lecteurs de la *Revue* qui ont bien voulu me suivre en Égypte sentiront combien un tel mot doit m'affriander; mais, sans prévention, ce qu'on appelle les hiéroglyphes mexicains n'a pas l'intérêt des hiéroglyphes d'Égypte. Ceux-ci forment une écriture véritable et complète qui se compose en majeure partie de signes *phonétiques*, c'est-à-dire représentant des sons, et au fond assez analogues des lettres. Dans les hiéroglyphes mexicains tracés sur la pierre, sur le papier d'aloës, sur des peaux

de cerf préparées, sur de la toile, ce qui me paraît dominer de beaucoup, c'est la *représentation des objets et non des sons*. L'écriture mexicaine est surtout une peinture montrant aux yeux une action plutôt que transmettant les expressions d'un récit. C'est évidemment un degré moins avancé de l'art. Je crois même que le sens des livres historiques ne pouvait être pénétré qu'à l'aide d'une interprétation traditionnellement transmise (1). La portion la plus considérable des manuscrits aztèques offre aux regards une indication directe et abrégée d'un fait visible. Dans un livre sur l'éducation, on voit au chapitre des châtimens des parens frapper leurs enfans au visage avec les feuilles piquantes du nopal : cette scène peinte est un précepte d'éducation domestique. Quand Fernand Cortez aborda au Mexique, avec les envoyés de Montezuma vinrent des peintres qui dessinaient les hommes, les chevaux, les vaisseaux; c'était leur manière d'écrire leur rapport. Je ne sais comment Montezuma l'aurait compris sans explication. Cette explication était si nécessaire, que plus tard, Cortez ayant reçu d'un chef allié une représentation hiéroglyphique du pays qu'il avait à parcourir, ce chef lui envoya en même temps *dix nobles très savans* pour l'interpréter.

Deux choses seulement ne pouvaient se peindre aux yeux, les dates et les noms de lieu. Pour les premières, les Aztèques avaient recours à leur cycle, qui, au moyen de quatre signes, la *maison*, la *pierre*, le *lapin* et le *roseau*, dont chacun tour à tour commence une série de treize, divise en quatre treizaines les cinquante deux années du cycle; en joignant à un des quatre signes dénommés plus haut un certain nombre de points depuis un jusqu'à treize, on peut indiquer facilement à laquelle des cinquante-deux années un fait se rapporte. Quant aux noms de lieux, comme ils ont tous un sens qui peut se traduire en images, il n'y a encore là nulle nécessité de recourir à des lettres. Ainsi Tenotchitlan veut dire *la pierre près du nopal* : on traçait les images d'une pierre et d'un nopal, et l'ancien nom de Mexico était non pas écrit, mais figuré ; ce n'était pas une transcription de sons, mais un dessin représentant des armes parlantes. Cela est si vrai, que cet hiéroglyphe de Tenotchitlan sert aujourd'hui d'armoiries à la ville de Mexico. Chapoultépec voulait dire *la montagne de la sauterelle* : on plaçait une sauterelle sur une montagne, et je ne dirai pas on lisait, mais on voyait le nom de Chapoultépec.

De même, dans une peinture qui montre Alvarado massacrant les nobles mexicains dans le grand temple, l'armée espagnole et l'ar-

(1) C'était une sorte de mnémonique. Il en était, je crois, de ces peintures comme de celles par lesquelles les *Peaux-Rouges* transmettent des chants qui ont besoin d'être conservés par une autre voie; car, comme dit Tanner, « bien qu'on puisse, par l'inspection des figures, comprendre l'idée, on ne saurait, par ce moyen seul, répéter le chant. »

mée mexicaine sont figurées chacune par un homme. On voit les Indiens livrés aux chiens en présence de Cortez et de sa bien-aimée Marina, qui tient un rosaire rouge. Alvarado est désigné par l'image du nom que lui avaient donné les Mexicains, *Tonantiu* (le soleil). Cet Alvarado était un Guzman. Peut-être a-t-il donné à Voltaire l'idée de nommer Guzman l'époux d'Alzire. Alvarado, en mourant, ne prononça point les belles paroles que Voltaire a mises dans la bouche de son personnage :

> Des dieux que nous servons connais la différence :
> Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance;
> Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
> M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.

Ces paroles, on le sait, furent inspirées au poète, qui ne les eût peut-être pas imaginées, par celles que le duc de Guise adressa en mourant à son assassin. Le dernier mot du Guzman de l'histoire a aussi son énergie. Après avoir commis toute sorte de cruautés, il fut blessé à mort en combattant près de Guadalajara. — Où souffrez-vous? lui demandait-on. Il répondit : — A l'âme!

Ce qui précède peut donner une idée du procédé graphique usité dans ce qu'on appelle l'écriture mexicaine. C'est en général un dessin plus qu'une véritable écriture. M. Ramirez, en en convenant avec moi, m'apprend pourtant qu'il y a çà et là un peu de phonétisme au milieu des dessins aztèques, c'est-à-dire que parfois un signe est employé non comme figure d'un objet, mais comme représentation d'un son (1). Les anciens Mexicains ont donc seulement touché au phonétisme et à l'écriture, tandis que les Égyptiens y sont arrivés et ont écrit réellement dès la plus haute antiquité.

Je croirais volontiers que des signes véritablement hiéroglyphiques à la manière de ceux des Égyptiens se trouvent sur le monument de la péninsule du Yucatan, où existent les vestiges les plus considérables d'une civilisation antique venue très probablement du Mexique central. A en juger d'après ce qui a été publié, il y a là des indices d'une écriture proprement dite. J'ai cru même y retrouver un hiéroglyphe égyptien, celui de la *lumière*. Il est répété plusieurs fois au-dessous des fenêtres d'un palais, ce qui rappelle l'emploi significatif qu'on en a fait à Dendera, où je l'ai vu placé à l'intérieur des jours percés dans la muraille par lesquels le grand temple de Dendera recevait la lumière. Cependant cet hiéroglyphe figurant un soleil

(1) Cette observation m'a été confirmée et démontrée, depuis mon retour à Paris, par M. Aubin, qui a formé au Mexique la collection la plus curieuse des monumens de ce genre et en a commencé l'explication. La publication des peintures historiques et autres que possède M. Aubin, avec des traductions faites au Mexique après la conquête, serait de l'intérêt le plus neuf et le plus grand.

de cerf préparées, sur de la toile, ce qui me paraît dominer de beaucoup, c'est la *représentation des objets et non des sons*. L'écriture mexicaine est surtout une peinture montrant aux yeux une action plutôt que transmettant les expressions d'un récit. C'est évidemment un degré moins avancé de l'art. Je crois même que le sens des livres historiques ne pouvait être pénétré qu'à l'aide d'une interprétation traditionnellement transmise (1). La portion la plus considérable des manuscrits aztèques offre aux regards une indication directe et abrégée d'un fait visible. Dans un livre sur l'éducation, on voit au chapitre des châtimens des parens frapper leurs enfans au visage avec les feuilles piquantes du nopal : cette scène peinte est un précepte d'éducation domestique. Quand Fernand Cortez aborda au Mexique, avec les envoyés de Montezuma vinrent des peintres qui dessinaient les hommes, les chevaux, les vaisseaux; c'était leur manière d'écrire leur rapport. Je ne sais comment Montezuma l'aurait compris sans explication. Cette explication était si nécessaire, que plus tard, Cortez ayant reçu d'un chef allié une représentation hiéroglyphique du pays qu'il avait à parcourir, ce chef lui envoya en même temps *dix nobles très savans* pour l'interpréter.

Deux choses seulement ne pouvaient se peindre aux yeux, les dates et les noms de lieu. Pour les premières, les Aztèques avaient recours à leur cycle, qui, au moyen de quatre signes, la *maison*, la *pierre*, le *lapin* et le *roseau*, dont chacun tour à tour commence une série de treize, divise en quatre treizaines les cinquante deux années du cycle; en joignant à un des quatre signes dénommés plus haut un certain nombre de points depuis un jusqu'à treize, on peut indiquer facilement à laquelle des cinquante-deux années un fait se rapporte. Quant aux noms de lieux, comme ils ont tous un sens qui peut se traduire en images, il n'y a encore là nulle nécessité de recourir à des lettres. Ainsi Tenotchitlan veut dire *la pierre près du nopal* : on traçait les images d'une pierre et d'un nopal, et l'ancien nom de Mexico était non pas écrit, mais figuré ; ce n'était pas une transcription de sons, mais un dessin représentant des armes parlantes. Cela est si vrai, que cet hiéroglyphe de Tenotchitlan sert aujourd'hui d'armoiries à la ville de Mexico. Chapoultépec voulait dire *la montagne de la sauterelle* : on plaçait une sauterelle sur une montagne, et je ne dirai pas on lisait, mais on voyait le nom de Chapoultépec.

De même, dans une peinture qui montre Alvarado massacrant les nobles mexicains dans le grand temple, l'armée espagnole et l'ar-

(1) C'était une sorte de mnémonique. Il en était, je crois, de ces peintures comme de celles par lesquelles les *Peaux-Rouges* transmettent des chants qui ont besoin d'être conservés par une autre voie; car, comme dit Tanner, « bien qu'on puisse, par l'inspection des figures, comprendre l'idée, on ne saurait, par ce moyen seul, répéter le chant. »

mée mexicaine sont figurées chacune par un homme. On voit les Indiens livrés aux chiens en présence de Cortez et de sa bien-aimée Marina, qui tient un rosaire rouge. Alvarado est désigné par l'image du nom que lui avaient donné les Mexicains, *Tonantiu* (le soleil). Cet Alvarado était un Guzman. Peut-être a-t-il donné à Voltaire l'idée de nommer Guzman l'époux d'Alzire. Alvarado, en mourant, ne prononça point les belles paroles que Voltaire a mises dans la bouche de son personnage :

> Des dieux que nous servons connais la différence :
> Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance;
> Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
> M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.

Ces paroles, on le sait, furent inspirées au poète, qui ne les eût peut-être pas imaginées, par celles que le duc de Guise adressa en mourant à son assassin. Le dernier mot du Guzman de l'histoire a aussi son énergie. Après avoir commis toute sorte de cruautés, il fut blessé à mort en combattant près de Guadalajara. — Où souffrez-vous? lui demandait-on. Il répondit : — A l'âme!

Ce qui précède peut donner une idée du procédé graphique usité dans ce qu'on appelle l'écriture mexicaine. C'est en général un dessin plus qu'une véritable écriture. M. Ramirez, en en convenant avec moi, m'apprend pourtant qu'il y a çà et là un peu de phonétisme au milieu des dessins aztèques, c'est-à-dire que parfois un signe est employé non comme figure d'un objet, mais comme représentation d'un son (1). Les anciens Mexicains ont donc seulement touché au phonétisme et à l'écriture, tandis que les Égyptiens y sont arrivés et ont écrit réellement dès la plus haute antiquité.

Je croirais volontiers que des signes véritablement hiéroglyphiques à la manière de ceux des Égyptiens se trouvent sur le monument de la péninsule du Yucatan, où existent les vestiges les plus considérables d'une civilisation antique venue très probablement du Mexique central. A en juger d'après ce qui a été publié, il y a là des indices d'une écriture proprement dite. J'ai cru même y retrouver un hiéroglyphe égyptien, celui de la *lumière*. Il est répété plusieurs fois au-dessous des fenêtres d'un palais, ce qui rappelle l'emploi significatif qu'on en a fait à Dendera, où je l'ai vu placé à l'intérieur des jours percés dans la muraille par lesquels le grand temple de Dendera recevait la lumière. Cependant cet hiéroglyphe figurant un soleil

(1) Cette observation m'a été confirmée et démontrée, depuis mon retour à Paris, par M. Aubin, qui a formé au Mexique la collection la plus curieuse des monumens de ce genre et en a commencé l'explication. La publication des peintures historiques et autres que possède M. Aubin, avec des traductions faites au Mexique après la conquête, serait de l'intérêt le plus neuf et le plus grand.

d'où partent des rayons est tellement naturel, qu'il a pu se présenter à des peuples qui n'avaient entre eux aucune communication. M. Ramirez a cherché à interpréter, et ce me semble d'une manière fort ingénieuse, des figures hiéroglyphiques tracées sur la pierre et qui sont, selon lui, de véritables inscriptions historiques (1). Il pense en avoir déchiffré les dates, et rapporte une de ces inscriptions à l'année 1507, quand pour la dernière fois les Mexicains rallumèrent le feu sacré à l'occasion du nouveau cycle qui devait durer plus que leur empire. Dans une autre inscription, M. Ramirez trouve même l'indication du mois et du jour, et lit la date du 28 novembre 1456. Le but de cette inscription aurait été, selon M. Ramirez, de célébrer le retour de l'abondance après sept ans de famine. Il rapporte à la même époque le traité par lequel plusieurs états mexicains convinrent de se faire la guerre dans la pensée étrange d'avoir des prisonniers pour les offrir aux dieux. Une troisième inscription a donné à M. Ramirez le 19 février 1447 comme date de la fondation du grand temple sur l'emplacement duquel s'élève la cathédrale de Mexico. On n'est guère en état de discuter ces résultats; ils témoignent d'efforts sérieux tentés au Mexique pour l'interprétation des monumens indigènes. Puissent-ils exciter l'émulation des savans européens!

Il n'y a pas pour comprendre la langue des Aztèques les mêmes difficultés que pour déchiffrer leur écriture. On possède de cette langue des dictionnaires et des grammaires; seulement celles-ci, suivant l'usage, ont trop été modelées sur les grammaires latines. La langue aztèque est parlée dans les rues de Mexico, et il y a dans cette ville, au *Collége des Indiens*, un professeur chargé de l'enseigner : il s'appelle Chimalpopocan (bouclier fumant). Ce nom a été celui d'un empereur du Mexique. M. Chimalpopocan a la prétention d'être un peu neveu de Montezuma; il m'a même affirmé que lors de l'expédition des États-Unis, on lui avait fait à ce sujet quelques ouvertures, mais qu'il n'avait vu là que des intrigues auxquelles il avait eu soin de ne pas se prêter. M. Chimalpopocan a bien voulu me donner une leçon de prononciation aztèque. Cette prononciation n'est pas difficile pour des Français, car la langue aztèque offre plusieurs des sons que le français possède à l'exclusion de la plupart des autres langues, l'*u*, le *ch*. La lettre *x*, qui abonde dans les noms mexicains et leur donne une apparence si barbare, doit être prononcée comme notre *ch*. La prononciation véritable du mot Mexico est donc Mechico, et non, à l'espagnole, Mehico. J'ai visité à cette oc-

(1) Voyez les dissertations placées à la suite de la traduction espagnole de l'*Histoire du Mexique* de Prescott, imprimée à Mexico.

casion la bibliothèque du *Collége des Indiens*, où j'ai trouvé avec quelque plaisir et un peu de surprise une collection de la *Revue des Deux Mondes*. J'y ai trouvé aussi les grammaires de quatre langues du Mexique, qui m'ont paru différer plus ou moins de l'aztèque. La plus curieuse est l'othomi, parlée par des montagnards qui sont toujours représentés comme moins civilisés que les Aztèques. Cette langue, qui probablement fut celle d'une portion des habitans très anciennement établie dans le pays, est remarquable par un certain nombre de points de ressemblance assez frappans avec une langue qui ne ressemble à aucune autre, le chinois. En effet, comme le chinois, l'othomi est presque purement monosyllabique. Les mots sont en général dépourvus de toute flexion grammaticale; l'accentuation en change entièrement le sens, ce qui, comme on sait, est propre à la langue chinoise. « Leur langage, dit Herrera en parlant des Othomis, est fort grossier et bref. Une même chose étant proférée en hâte ou posément, haute ou basse, a diverses significations (1). » Dans l'othomi ainsi que dans le chinois, le même terme peut être employé comme substantif, comme adjectif, comme verbe, et signifier tour à tour par exemple *amour, aimant, aimer*. Enfin un certain nombre de mots sont identiques ou extrêmement semblables dans les deux idiomes. Je sais qu'il ne faut pas donner une importance exagérée à ces ressemblances que le hasard peut produire. Ainsi, sans sortir du Mexique, *teo* veut dire Dieu en aztèque comme *theos* en grec, *may* (aimer) en othomi comme en égyptien, *eria* (aimer) en langue cahita comme *eran* en grec, et ces rapports accidentels ne prouvent rien. Cependant un certain nombre de termes semblables est un fait qu'on ne saurait négliger; la singularité même des mots chinois, si différens par leur caractère et leur aspect des mots usités dans tous les autres idiomes, donne plus de valeur aux rapprochemens qu'on peut établir entre cette langue et l'othomi.

Voici quelques exemples de mots qui sont identiques ou extrêmement semblables dans les deux langues :

	Chinois.	Othomi.
Cesser	Pa	Pa.
Je	Ngo	Nuga, nga.
Toi	Ni	Nuy.
Lui	Na	Na (ce).
Médecin	I	I (remède).
Bonheur	Ki	Hi.
Femme	Niu	Ntsu.
Vieux	Kou	Ko.
Grand	Ta	Da.

(1) Herrera, 3e décade, liv. IV, chap. XIX.

	Chinois.	Othomi.
Prendre	Pa	Pa.
Petit	Siao	Tsi.
Peu	Sie	Tsi.
Fils	Tseu	Tsi.
Faire	Tso	Tsa.
Diable (mauvais génie)	Kouei	Koua.
Plein	Man	Ma.
Acheter	Mai	Ma.

Outre l'analogie singulière de ces mots othomis avec les mots chinois correspondans, ils ont une ressemblance de physionomie pour ainsi dire qu'on ne trouverait, je crois, dans aucun des idiomes connus, tous si radicalement différens du chinois. Ces deux langues présentent aussi plusieurs rapports grammaticaux assez importans que je ne puis indiquer ici (1). Cette curieuse analogie de l'othomi et du chinois, rapprochée du type tartare qui m'a frappé chez certains Indiens du Mexique et dans plusieurs statues mexicaines, est favorable à l'opinion avancée par divers savans, dont le plus illustre est M. de Humboldt (2), et qui fait venir au Mexique une émigration du nord de l'Asie. Le passage est si aisé de cette partie du rivage asiatique sur le continent américain, que les Tchouktchas franchissent chaque année ce détroit pour aller chercher en Amérique les pelleteries qu'ils viennent vendre dans les villages de Sibérie (3). Il resterait à expliquer comment des peuples d'origine tartare se seraient avancés si haut vers le nord, dans des régions affreuses et désertes. Ce n'est pas le mouvement naturel des émigrations. Cependant des circonstances particulières peuvent diriger la marche d'un peuple du sud au nord et d'un climat meilleur vers un climat plus rigoureux. Dans ces grands déplacemens des races humaines, il y a des oscillations en sens divers, des courans et des contre-courans. Les Scandinaves venaient certainement de régions plus méridionales et plus heureuses dont le souvenir s'était conservé pour eux dans la tradition de l'ancien Asgard, leur patrie, où ils travaillaient l'or et buvaient le vin. Sans nous éloigner des pays qu'on a considérés comme le point de départ des migrations aztèques, on voit, dans l'ouvrage de l'amiral Wrangel que je citais tout à l'heure, les Omoks fuir au nord, devant des populations venues des bords de l'Anadir et des steppes

(1) Ces rapports sont exposés dans une dissertation en latin et en espagnol de Fr. Manuel-Crisostomo Naxera (*Disertacion sobre la lengua othomi*,..... 1845), dont un extrait a été publié en français dans les *Recherches sur les Antiquités de l'Amérique du Nord et de l'Amérique du Sud*, de Warden.

(2) M. de Humboldt a particulièrement insisté sur l'analogie du cycle mexicain et des cycles chinois et tartare.

(3) Voyez Wrangel, *le Nord de a Sibérie*, etc., t. Ier, p. 249.

de l'Amour, et arriver précisément dans les pays misérables d'où les populations parties des frontières de la Chine ont pu passer en Amérique (1).

Il y a encore bien loin de l'extrémité septentrionale de l'Amérique au plateau du Mexique, mais on a trouvé dans cet intervalle des monumens qui peuvent être des vestiges du passage des Aztèques durant leur migration vers le sud. Dans une vallée située à l'ouest de la Californie supérieure, c'est-à-dire de la Californie septentrionale, don Vasquez de Coronado rencontra en 1540 des ruines de bâtimens en pierre. On a découvert les débris d'un édifice considérable sur les bords du Gila (2). On peut voir dans ces édifices et ces ruines comme des *témoins* de la marche des Aztèques. Il n'y a donc rien que de vraisemblable à faire venir ce peuple du nord de l'Asie en suivant le bord occidental du continent américain.

Il n'en est pas de même des navigations qui auraient amené les Chinois à travers l'Océan Pacifique, de la connaissance qu'ils auraient eue du Mexique dès le ve siècle de notre ère, et surtout des voyages entrepris par les Aztèques depuis la Mésopotamie jusqu'à Mexico, en rencontrant sur leur chemin la tour de Babel, ou de l'identité, soutenue gravement par quelques antiquaires mexicains, du dieu de l'air Qualzatcoal et de saint Thomas. Le chef-d'œuvre du genre est l'ouvrage de M. John Ranking (Londres, 1827), intitulé : *Historical Researches...* (*Recherches historiques sur la conquête du Pérou, du Mexique, de Bogota, etc., au* XIIIe *siècle par les Mongols, à l'aide des éléphans.*) Suivant cet auteur, le conquérant du Mexique était Koubilaï, petit-fils de Gengiskhan, qui amena des éléphans en Amérique. On n'en saurait douter, car on trouve dans les Cordillères des ossemens de mastodonte ! C'est ainsi que jusqu'à Cuvier on attribuait les débris d'éléphans antédiluviens des Apennins à l'expédition d'Annibal, et que Voltaire, il faut bien le dire comme consolation pour M. Ranking, soutenait que les coquilles fossiles des Pyrénées y avaient été apportées par des pèlerins. M. Abel Rémusat a fait remarquer que « jamais Alexandre le Grand, ni les Romains, ni Gengiskhan, souvent cités pour leurs immenses conquêtes, n'ont joui d'une domination aussi étendue que celle de Chit-sou (nom chinois de Koubilaï), monarque à peine connu, et que ne citent point nos savantes histoires modernes. » M. Ranking a voulu ajouter encore à cet immense empire en faisant conquérir par cet empereur tartare de la Chine, déjà suffisamment pourvu, ce semble, une partie de l'Amérique avec des éléphans.

(1) Wrangel, t. I, p. 122.

(2) Un journal californien annonce qu'on vient de découvrir une pyramide sur les rives du Colorado.

Quelle que fût son origine, le peuple mexicain n'en offrait pas moins à l'arrivée des Espagnols un bien étrange spectacle : des villes, des armées immenses, un grand luxe, le goût des fêtes, de la magnificence, et parmi les marques d'une civilisation raffinée, des coutumes d'une incroyable barbarie, des cérémonies religieuses dans lesquelles le cœur des victimes humaines encore vivantes était arraché de leur sein (1) par des prêtres qui se faisaient des culottes avec la peau des femmes, — enfin l'anthropophagie. Ce dernier fait est prouvé (2) malgré les dénégations de quelques antiquaires mexicains qui, par haine pour les Espagnols, épousent parfois avec exagération la cause de leurs anciennes victimes. Bustamente, l'un d'entre eux, par exemple, chez qui la haine du gouvernement espagnol qui venait d'être renversé avivait une sympathie exaltée pour ceux qui, dans un autre temps, avaient été aussi opprimés par les Espagnols, après avoir parlé d'un arbre qui datait de Montezuma, qu'on avait eu l'impiété de couper, mais sur le tronc duquel avaient providentiellement poussé de nouveaux rameaux, Bustamente s'écriait : « Bien souvent j'ai visité cet arbre, et sous son ombre je me suis rempli du souvenir de Montezuma... Il me semblait voir l'ombre de ce monarque planer sur ma tête en déplorant l'ingratitude dont les Espagnols payèrent son hospitalité. J'entrais dans ses sentimens, je conversais avec lui, je versais des larmes, et, levant les yeux au ciel, je lui demandais justice contre une abominable agression. Franchissant l'espace de trois siècles de servitude, les voyant maintenant écoulés et la puissance espagnole disparue, je rentrais en moi-même, je comparais cette époque funeste avec la liberté dont nous jouissons aujourd'hui. En m'arrachant à ces émouvantes méditations, je ne pus m'empêcher de m'écrier, un peu consolé : Mânes de Montezuma, vous êtes vengés ! »

M. Ramirez, dans de très intéressans appendices ajoutés à la traduction espagnole du livre de M. Prescott, se montre également en

(1) Voici la peinture que trace Herrera de ces affreux sacrifices; je laisse parler son traducteur, dont le français ne manque pas d'énergie : « Ils faisaient monter celui qui devait être sacrifié le long de l'escalier du temple, et, en le couchant sur la pierre, ils lui mettaient le collier en forme de couleuvre à la gorge. Quatre prêtres lui prenaient les pieds et les mains, puis le souverain prêtre lui ouvrait le sein et en arrachait le cœur avec la main, et, tout palpitant, il le montrait au soleil, auquel il offrait cette chaleur et cette vapeur qu'il exhalait; puis il se retournait vers l'idole et le lui jetait à la face, et aussitôt après, d'un coup de pied, il jetait le corps du haut en bas de l'escalier. » (3e décade, liv. II, chap. XVI.)

(2) On lit dans Herrera qu'après une victoire, l'armée des Tlascalans *fit un souper avec cinquante mille poto de chair humaine.* A Mexico, les marchands terminaient une fête annuelle de leur paisible corporation, fête qui était une sorte de carnaval, par un banquet du même genre.

sympathie avec une race pour laquelle il demande un historien qui sente dans ses veines le sang indien mêlé au sang espagnol. M. Ramirez, qui reproche avec une rancune toute mexicaine à M. Prescott d'être trop indulgent pour les cruautés des Espagnols et trop sévère pour leurs ennemis, n'a pas entièrement disculpé les Aztèques du crime d'anthropophagie. Tout ce qu'il a pu faire, ç'a été d'établir que dans l'ancien Mexique, on ne mangeait les hommes que par un motif pieux et dans les grandes circonstances. En effet, Montezuma, selon l'historien Herrera, *mangeait peu souvent de la chair humaine, et il fallait qu'elle fût bien apprêtée.*

C'est un fait très curieux que cette civilisation des Aztèques à la fois perfectionnée et barbare, brillante et féroce; on s'étonne de rencontrer la culture de la poésie et des arts chez un peuple anthropophage : les mêmes hommes se plaisaient à voir égorger des victimes humaines et à nuancer des plumes de mille couleurs, pour en former ces broderies gracieuses dont le secret s'est conservé parmi les religieuses du Mexique.

Faut-il supposer, comme on l'a fait, selon moi, sans beaucoup de vraisemblance, que le Mexique avait été visité antérieurement à la conquête espagnole par quelques missionnaires européens égarés sur l'Océan, ou par quelques bouddhistes de l'Inde? Faut-il expliquer le contraste que je signalais tout à l'heure par les enseignemens d'une religion plus douce tombés sur un fonds de coutumes barbares? Je ne puis croire que là où le christianisme et même le bouddhisme auraient passé, aient subsisté les sacrifices humains et l'anthropophagie. Non, c'est tout simplement que l'homme peut concilier un certain développement social avec des usages cruels. Sans parler des Nouveaux-Zélandais, remarquables par leur intelligence et célèbres par leur anthropophagie, la Grèce héroïque sacrifiait Iphigénie. Homère, qui a exprimé dans l'entrevue d'Achille et de Priam ce que l'âme humaine contient de plus pathétique, montre ce même Achille égorgeant douze captifs sur le tombeau de Patrocle. Les Romains, après avoir pleuré sur Didon, allaient applaudir aux horreurs de l'amphithéâtre. Les dames de la galante cour de François Ier assistaient au brûlement des hérétiques. La jeune Andalouse joue coquettement avec son éventail et prête l'oreille à des propos d'amour, tandis que ses regards boivent le sang versé dans l'arène. Enfin, au XVIIIe siècle, l'aimable président de Brosses, dans ses charmantes *Lettres sur l'Italie*, si pleines de finesse et d'enjouement, écrit gaiement à une dame de Dijon, qu'il plaisante sur ses cruautés : « J'ai fait mettre à la torture bien des gens qui n'étaient pas si coupables que vous. » Et il l'avait fait comme il le disait.

Les Aztèques avaient une littérature et même, dit-on, des acadé-

mies. Leurs livres peints se rapportent à la division de la propriété, au cadastre, à la perception des impôts, à la législation pénale, au calendrier; mais ils avaient aussi des annales en tableaux. On sait qu'ils possédaient des chants historiques, et on a des traductions d'hymnes religieux et moraux composés au xve siècle par le roi de Tezcuco, Nazahualcoyotl, qui tenta d'abolir les sacrifices humains. Tezcuco passait pour la ville savante et littéraire. C'était l'Athènes du Mexique.

Ces poésies du roi de Tezcuco sont remarquables par une sorte de mélancolie prophétique. Dans un hymne philosophique sur la fragilité des choses humaines, j'ai été frappé d'une singulière ressemblance entre les lamentations du prince mexicain et les effusions mélancoliques, tour à tour si amères et si gracieuses, de ce pauvre diable de Villon, menacé lui, non de perdre un empire par la conquête, mais de perdre tout ce qu'il possédait, la vie, sur un gibet.

Villon, devançant le monologue d'Hamlet, moralise sur les débris que l'homme laisse après la mort :

Quand je considère ces têtes
Entassées en ces charniers,
Tous furent maîtres des requêtes
Au moins de la chambre aux paniers,
Ou tous furent porte-paniers.
. . . . . .
Et icelles qui s'enclinoient
Unes contre autres en leur vie,
Desquelles les unes régnoient,
Des autres craintes et servies;
Là les voys toutes assouvies
Ensemble en un tas pesle-mesle,
Seigneuries leur sont ravies,
Clerc ni maître ne s'y appelle.

Nazahualcoyotl disait dans le même siècle que Villon :

« La poudre infecte dont les caveaux sont remplis jadis était ossemens et cadavres; ces cadavres furent des corps animés qui, assis sous le dais, présidaient des assemblées, commandaient des armées, conquéraient des royaumes, possédaient des trésors, etc. »

La ressemblance n'est pas moins frappante entre une pièce où Villon invoque le souvenir des hommes illustres qui ont passé, et termine chaque strophe par ce refrain :

Mais où est le preux Charlemagne?

et les vers que l'empereur mexicain a composés dans la même pensée :

« Si je vous demandais où sont les os du puissant Achalchicihtlanextzin,

premier chef des anciens Toltèques, et ceux de Necaxecmitl, le pieux adorateur des dieux; si je vous demandais où est la beauté incomparable de la glorieuse impératrice Xiuhtzal... »

On voit qu'à côté de ces souverains, dont les noms un peu longs parfois étaient populaires au Mexique, mais auront de la peine à le devenir en Europe, le poète de Tezcuco plaçait aussi ceux des femmes célèbres par leur beauté. C'est un rapport de plus entre lui et notre Villon, qui se demande où est Flora, la belle Romaine :

La reine, blanche comme un lis,
Qui chantoit à voix de sereine (sirène),

et qui finit cette énumération mélancolique par ce vers d'une grâce charmante, si souvent cité :

Mais où sont les neiges d'antan (de l'an passé)?

Le poète mexicain, qui ne voyait pas fondre la neige chaque année, qui ne connaissait que les neiges impérissables des sommets de la Cordillère, n'a pu se rencontrer avec l'enfant de Paris dans ce dernier trait. Lui, il compare les grandeurs passagères aux fumées du Popocatepetl, et il trouve aussi une comparaison gracieuse pour exprimer la vanité des gloires humaines : « Tout cela est semblable à des bouquets qui passent de mains en mains, qui se fanent, et qui finissent par disparaître du monde. »

Les Aztèques connaissaient plusieurs des produits végétaux aujourd'hui les plus employés en Europe. Ils ne possédaient pas le blé, qui fut introduit par un nègre esclave de Cortez, mais ils cultivaient l'indigo, la cochenille, le coton, mentionné aussi dans le vieux monde dès le temps d'Hérodote, le sucre, qu'ils tiraient de l'aloès et même de la canne. C'est à eux que nous devons le chocolat, dont le nom est mexicain (*calahuatl*), et qu'ils gâtaient en y ajoutant des épices et des aromates dont la vanille est la seule trace aujourd'hui. Ils en faisaient, avec de la farine, une sorte de bouillie à laquelle ils mêlaient le piment et le rocou. Un soldat espagnol disait que ce mélange était bon à donner aux cochons. C'est ce que nos paysans disaient, il n'y a pas longtemps, de la pomme de terre. La pomme de terre elle-même est indigène au Mexique, et ne croît à l'état sauvage dans aucun autre pays. Quand Raleigh l'apporta de la Virginie en Angleterre, elle avait peut-être été déjà portée en Europe, et d'Europe dans le Nouveau-Monde, car on ne voit pas trop comment elle serait arrivée directement du Mexique à la Virginie. Aussi a-t-elle partout en Amérique le nom de pomme de terre *irlandaise* pour la distinguer de la patate ou pomme de terre *douce*. Pour le tabac, j'ai déjà dit que les anciens Mexicains en connaissaient l'usage; ils pri-

saient, et ils fumaient des cigares qu'ils plaçaient dans de petits tubes d'écaille ou d'argent. Fumer était du bel usage à la cour de Montezuma.

Comme aujourd'hui, l'usage du *pulque*, liqueur spiritueuse extraite des feuilles de l'aloès, était très répandu chez les Aztèques. Il ne paraît pas qu'ils connussent le vin. Le personnage qu'on appelle le dieu du vin dans leur mythologie était, je pense, le dieu du *pulque* (1). On lui offrait des victimes humaines en les choisissant dans la province qui passait pour produire le plus d'ivrognes. Les Mexicains d'aujourd'hui sont demeurés très fidèles à cette partie de la religion de leurs pères, et les *pulquerias* remplacent nos cabarets. Du temps des Espagnols, à la suite d'une émeute, on essaya d'interdire l'usage du *pulque*. L'université publia un manifeste qui énumérait les inconvéniens de l'ivresse; mais cette tentative d'une *loi de tempérance*, la plus ancienne de toutes, ne put réussir : on y avait déjà pensé sous les Aztèques. Les *sociétés de tempérance* des États-Unis réussiront-elles mieux?

Quand les Espagnols vinrent dans le pays, il n'y avait pas trois cents ans que les Aztèques dominaient à Mexico. Ils y avaient été précédés par diverses races, dont celle qui a laissé la plus grande mémoire était les Toltèques (2) : les Toltèques semblent avoir été les Pélages du Mexique; et comme on attribue à ceux-ci les monumens les plus anciens et les plus solides qu'on trouve dans le pays habité plus tard par les Hellènes, on rapporte aux Toltèques la construction des pyramides mexicaines, et notamment de la grande pyramide de Cholula (3). Il me paraît très vraisemblable que les Toltèques, après avoir émigré, allèrent dans le Yucatan élever ces villes dont les débris offrent les plus grandes ruines du Nouveau-Monde (4).

Les Aztèques, dominateurs d'une portion du Mexique à l'arrivée de Cortez, n'y exerçaient pas un empire incontesté. A quinze lieues de leur capitale, l'état de Tlascala, qui formait une sorte de république aristocratique et jusqu'à un certain point représentative (5), avait conservé son indépendance. Un peu plus loin était l'état théo-

(1) Les Mexicains tiraient aussi une liqueur spiritueuse du maïs.

(2) On suppose que les Toltèques s'établirent sur le plateau du Mexique au VIIe siècle, les Chichimèques au XIIe, les Aztèques au XIIIe. On croit que Mexico avait été fondé par les Chichimèques en 1325, et qu'un grand feudataire, nommé Acamapitzin, prit en 1352 le titre de roi, et fut le fondateur de l'empire aztèque.

(3) Les Toltèques passent pour avoir inventé les premiers la culture du maïs, celle du coton et l'art de faire le pain.

(4) Clavigero dit positivement que quelques-uns des Toltèques émigrèrent dans le Yucatan.

(5) Chaque canton, dit Solis, nommait quelques personnages considérables qui allaient

cratique de Cholula. Ce fut par le secours de ces ennemis des Aztèques et des chefs, qui portaient avec impatience le joug de leur domination, que Cortez vainquit Montezuma. Outre ses six cents Espagnols, il avait au moins cent cinquante mille alliés; des historiens mexicains disent deux cent et même trois cent mille. Cortez n'en fut pas moins étonnant par l'audace avec laquelle, sans savoir les difficultés et les secours qui l'attendaient, il s'élança, suivi d'une poignée d'hommes aussi déterminés que lui, à la conquête d'un vaste empire, et plus encore peut-être par la persévérance intrépide et l'habileté infatigable qu'il montra jusqu'à la fin. Aussi la légende s'est emparée de cette expédition dont la réalité est si grande. On dit que, contemplant Mexico du haut d'un *teocalli*, il pleura sur cette magnifique ville qu'il allait détruire. Cortez n'a jamais, je crois, répandu ces philosophiques larmes. On a aussi rajeuni pour lui la vieille histoire, déjà racontée plusieurs fois dans l'antiquité, d'Agathocle, de Julien et de quelques autres, qui a laissé un proverbe dans notre langue : *brûler ses vaisseaux*. Malgré l'autorité du proverbe, Cortez n'a point brûlé ses vaisseaux par une inspiration héroïque, pour s'enlever tout moyen de retour. Rappelé par le gouverneur de Cuba, dont il était le lieutenant, ayant désobéi à son chef et conservé le commandement malgré lui, perdu s'il revenait, ses vaisseaux, qui ne lui servaient à rien, ne pouvaient que lui nuire en offrant aux mutins un moyen d'aller révéler au gouverneur de Cuba les desseins de son subordonné rebelle : il les sacrifia donc sans regret et sans mérite. Du reste, il ne les brûla point; il faut renoncer à le voir, une torche à la main, les embrasant théâtralement sur le rivage. Cortez montra dans tout ceci plus de ruse que d'héroïsme : il fit échouer ses vaisseaux secrètement et comme par accident, puis ordonna qu'ils fussent dépecés, gardant avec soin le fer, les cordages et tout ce qui pouvait servir. Ce qu'il accomplit de vraiment étonnant, ce fut d'entrer une première fois à Mexico sans coup férir, par la terreur qu'inspirait son audace, en se servant habilement des haines que les Aztèques avaient soulevées et de la prophétie qui annonçait la venue d'un homme blanc; ce fut d'enchaîner dans son propre palais un monarque adoré de son peuple comme une idole, d'aller sur la côte au-devant des Espagnols envoyés pour lui ravir le commandement, de les gagner et de revenir à leur tête, puis de rentrer dans Mexico encore indépendant — comme dans une ville conquise. Quand le peuple se souleva enfin, les revers montrèrent Cortez plus grand que ses succès, aidés par la supériorité des armes et le nombre de ses alliés.

résider à Tlascala, et ces députés formaient le corps du sénat, dont les Tlascalans observaient les décrets.

Il fut plus admirable de patience et de résolution dans la *nuit triste* (*noche triste*), quand il sortit de Mexico, sur une étroite chaussée, assailli par une immense multitude, ayant perdu bon nombre de ses Espagnols et toute son artillerie, que lorsqu'il revint prendre Mexico, à la suite d'un siége de soixante-cinq jours, à la tête des soldats qu'on avait envoyés contre lui et de toutes les tribus mécontentes, dont la haine pour les Mexicains était si grande, qu'alors même que les Espagnols étaient fatigués de carnage, ils ne pouvaient empêcher leurs alliés d'égorger et de dévorer leurs ennemis.

Du reste, la cruauté de Cortez fut égale à sa résolution indomptable. Ces hommes étaient ainsi : à force de mépriser pour leur propre compte la douleur et la mort, ils devenaient indifférens à les infliger. Tout le monde connaît le mot adressé par Guatimozin, mis à la torture pour déclarer où étaient ses trésors, au confident qui, livré aux mêmes tourmens, semblait, en regardant son maître, lui demander la permission de parler : « Homme de peu de cœur! et moi, suis-je sur un lit de roses? » On ne sait pas aussi généralement la fin de ce Guatimozin, qui ne succomba point aux tortures du feu, et avec lequel Cortez vécut depuis assez amicalement et comme si rien ne s'était passé, mais qu'il fit pendre un beau jour dans une expédition vers le sud. Avec Guatimozin se trouvait un prince mexicain, nommé Ixtlixochtli (1), qui avait toujours été très fidèle au conquérant, ce qui n'empêcha pas Cortez de donner l'ordre de pendre son frère comme Guatimozin. Ixtlixochtli dormait en ce moment. On vient lui apprendre ce singulier trait de reconnaissance. Aussitôt il accourt, et, au nom de nombreux services rendus, reproche à Cortez d'avoir ainsi disposé de son frère sans le prévenir. « Je comptais en effet vous avertir, répondit négligemment Cortez, mais on m'a dit que vous dormiez, et je n'ai pas voulu vous réveiller. » J'ai trouvé ce singulier détail, qui, plus qu'un autre peut-être, montre chez le vainqueur du Mexique l'insouciance de la vie des hommes, dans le curieux récit écrit par un descendant du prince Ixtlixochtli. La véracité de l'auteur n'est pas suspecte, car, moine et bon catholique, après avoir retracé toutes les horreurs commises par les Espagnols, au lieu de se livrer contre eux à l'indignation qu'elles semblent devoir inspirer, il ajoute pieusement : « Nous ne devons pas nous plaindre de la venue des Espagnols, quelles que soient les cruautés qu'ils ont exercées, car nous leur devons d'avoir échappé à l'idolâtrie et connu le vrai Dieu. »

La guerre de l'indépendance a commencé par un réveil de l'an-

(1) Cet allié si dévoué de Cortez lui avait sauvé la vie, et poussait si loin le zèle pour la religion du vainqueur, qu'il menaça un jour sa mère de la brûler vive, si elle ne voulait consentir à être baptisée.

cienne nationalité mexicaine. Ce fut d'abord une explosion terrible du sentiment indien, de la haine que la race subjuguée gardait à la race des conquérans. De même, au Pérou, un descendant des Incas, nommé Tupac-Aymara, leva l'étendard de la rébellion contre l'Espagne. Au Mexique, cent mille Indiens se soulevèrent à la voix d'un curé. Une religieuse, dona Maria Quitana, quitta son couvent pour aller combattre. Les insurgés furent écrasés; mais le feu de l'insurrection, comprimé sur un point, éclatait sur un autre, et après bien des vicissitudes, l'indépendance du Mexique fut proclamée. Les Indiens, qui avaient les premiers versé leur sang pour elle, en ont peu profité. Je ne sais, du reste, si elle a beaucoup profité à personne.

Pour compléter nos souvenirs aztèques, nous sommes allés faire une promenade à Chapoultépec. Là était le Versailles des anciens souverains du Mexique, la ménagerie et le jardin des plantes de Montézuma, qui avait réuni en ce lieu les animaux et les productions végétales de tout son empire. A cet égard, les Mexicains étaient alors plus avancés qu'ils ne le sont aujourd'hui, car le jardin des plantes, qu'a vu encore M. de Humboldt, n'existe plus. Ce n'était pas une simple curiosité qui portait les souverains du Mexique à rassembler ainsi tous les végétaux de leur pays. Les plantes médicinales étaient distribuées aux malades, des médecins étaient chargés de rendre compte au monarque de l'effet des remèdes, et on enregistrait ces dépositions comme on faisait en Grèce pour les observations desquelles est sortie, dit-on, la médecine hippocratique. Chapoultépec est un lieu charmant. On s'y promène sous de magnifiques *cyprès chauves*, les plus grands qui existent dans le monde. Leurs troncs énormes et tordus, leurs branches, d'où pend, comme une longue barbe grise, le *spanish moss*, offrent un aspect bizarre et presque fantastique. Selon M. de Candolle fils, ces arbres ont plus de cinq mille ans. C'est à peu près l'âge des pyramides d'Égypte. Un poète mexicain a dit des cyprès de Chapoultépec : « Sur leurs fronts mille siècles reposent. » On voit que la poésie est restée bien loin de la réalité.

Au sommet de la colline qu'environnent ces arbres antiques est l'école militaire. Dans la guerre avec les États-Unis, les élèves de cette école se sont fait tuer bravement. Les troupes régulières n'ont pas toujours aussi bien tenu. Après avoir eu l'avantage sur les ennemis à Molino del Rey, elles se sont retirées dans la nuit, à la grande surprise de leurs adversaires, que la cavalerie aurait pu détruire. C'est qu'il y avait de singuliers officiers de cavalerie. L'un d'eux, ayant reçu l'ordre de charger, fit répondre qu'il y avait un obstacle : cet obstacle était un petit fossé très facile à franchir. Il a reçu le nom de *général Obstacle*. Un autre officier, fait prisonnier, après avoir re-

mis son épée au général Scott, lui offrit une cigarette en lui disant : « Fumez-vous? » Du reste, l'habitude de fumer établit dans les pays espagnols, entre tous ceux qui s'y livrent, la familiarité quelquefois la plus singulière. J'ai vu un galérien, qui travaillait, la chaîne au pied, sur la grande place de Mexico, s'approcher d'un soldat en faction à la porte du président, et allumer son cigare à celui de la sentinelle. On se consolait des revers en les transformant en victoires. J'ai lu un rapport officiel de Santa-Anna où il parle du triomphe de Buena-Vista; ce triomphe est une victoire des Américains. Les soldats n'ont pas manqué de bravoure. Les Indiens se sont laissé tuer sans rien dire, avec beaucoup de sang-froid. La garde nationale de Mexico s'est très bien battue. Son commandant, qui était un tailleur nommé Banderas, a été héroïque. Blessé la veille, il répondit à son fils, qui voulait l'empêcher de remonter à cheval : « Il s'agit aujourd'hui de sauver son pays ou de mourir. » Et il mourut. Malheureusement les officiers des troupes régulières n'ont pas tous imité ce tailleur, et la défense a été très mal conduite.

Les Américains n'étaient pourtant pas des guerriers consommés. Ici les officiers valaient mieux que les soldats; mais soldats et officiers ont montré constamment la plus aventureuse intrépidité, s'élançant à travers des déserts et allant devant eux en dépit de tous les *obstacles*. Avant d'arriver à Mexico, ils imaginèrent de s'aventurer dans le *Pedrigal*. On appelle ainsi un immense champ de lave d'un aspect singulier et désolé qui s'étend jusqu'à l'Océan Pacifique; ils s'y égarèrent plusieurs jours et en sortirent mourans de soif, de faim, de fatigue, pour venir prendre Chapoultépec et Mexico.

Nous sommes allés faire notre pèlerinage à l'église de Notre-Dame-de-Guadalupe, qui est la patronne des Indiens, et qu'a adoptée la république mexicaine. Cette église s'élève sur une colline voisine de Mexico, où fut jadis le temple d'une déesse aztèque. La légende qui se rapporte à sa fondation est assez gracieuse. Un pauvre *peon* indien s'était endormi en ce lieu; pendant son sommeil, la Vierge lui apparut et lui ordonna d'aller dire à l'évêque de Mexico de bâtir là une église. L'évêque ne voulut pas recevoir l'Indien; celui-ci revint le lendemain. L'évêque demanda une preuve de la vérité du récit. La Vierge apparut de nouveau à l'Indien et lui ordonna cette fois d'aller sur la colline stérile y cueillir des roses; il en trouva en effet qui avaient crû miraculeusement parmi les rochers, et les rapporta à la Vierge, qui les jeta *avec son portrait* dans le *sarapé* du pauvre homme. L'évêque crut enfin et fit construire l'église.

Cette légende, toute populaire, convient à l'origine du culte de cette Vierge de Guadalupe, l'une des madones pour lesquelles je me sens le plus de dévotion, car elle est la protectrice d'une race oppri-

mée, *mater afflictorum;* mais la légende n'en est pas restée là. Ce portrait de la Vierge donné au pauvre Indien, quel en était l'auteur? Ce fut Dieu lui-même. « Jéhovah, dit un poète mexicain que je traduis fidèlement, Jéhovah voulut laisser aux Mexicains un portrait de sa mère *fait de sa main,* en raison de l'amour qu'il avait pour nous. »

L'église de Notre-Dame-de-Guadalupe est d'un goût plus simple que la plupart des églises de Mexico; l'intérieur n'a rien de l'ornementation espagnole : la voûte est blanche avec des bandes en or. Il y a dans cette église une balustrade d'argent qui a une grande valeur : on dit que les moines vont la vendre et la remplacer par une balustrade de cuivre argenté. En général, les ornemens précieux disparaissent aujourd'hui des couvens et des églises du Mexique; les moines se hâtent de réaliser, comme un vieillard qui sait bien qu'il n'a pas longtemps à vivre. Ce peuple meurt et se sent mourir.

Dans l'église même de Notre-Dame-de-Guadalupe, on vend des chapelets bénits et des images miraculeuses. Les bons pères qui font ce petit trafic n'ont jamais lu dans l'Évangile que Jésus-Christ chassa du temple ceux qui vendaient des colombes pour les sacrifices, ni la dissertation du savant chanoine Thiers sur les *porches des églises, dans laquelle il est fait voir qu'il n'est permis d'y vendre aucune marchandise, non pas même celles qui servent à la piété.* Après quelques dévotes emplettes, je montai sur la colline qui est derrière l'église, et d'où l'on a une belle vue de Mexico. La campagne est couverte çà et là d'efflorescences salines qui ont l'aspect de la neige.

Ce que j'ai vu en fait d'architecture de plus ravissant pendant tout mon voyage en Amérique, c'est la chapelle construite au-dessus de la source miraculeuse de Notre-Dame-de-Guadalupe. Cette architecture est très originale; elle ne ressemble à rien. C'est bien une sorte de renaissance, mais d'un goût particulier, arabe et mexicain. 'est très élégant et très étrange. Des zigzags blancs et noirs surmontent des fenêtres en étoiles autour desquelles des anges déroulent des légendes empruntées aux litanies, en langue espagnole. Les colonnes sont à demi grecques, mais d'un grec de fantaisie; — la porte est moresque, il y a des fenêtres moresques. Tout cela semble devoir être très incohérent et ne l'est point. La disposition de l'ensemble fait de ce caprice architectural un caprice harmonieux.

Un des plus grands intérêts que présente le Mexique, ce sont les mines d'argent qui ont, depuis trois siècles, versé en Europe une si grande quantité de ce métal précieux. L'or ne s'y est pas trouvé avec la même abondance. Cependant on sait que des gisemens aurifères d'une grande étendue existent dans l'état de Sonora. Malheureusement ils sont gardés par soixante mille Apaches, sauvages très-belliqueux qui jusqu'ici ont toujours repoussé les Européens. En ce

moment, l'attention est tournée vers Sonora, qui pourrait donner au Mexique sa Californie, comme l'Angleterre vient de trouver la sienne en Australie. Une expédition dirigée par un Français, M. Raousset de Boulbon (1), s'organise pour aller conquérir cette toison d'or. En attendant, c'est l'argent qui forme la principale richesse du pays. Pour avoir une idée des mines d'argent du Mexique, je vais visiter celles de Real-del-Monte, exploitées maintenant par une compagnie anglaise et dans lesquelles il est intéressant de comparer les divers procédés mis en usage pour l'extraction de l'argent.

Dans la diligence qui nous a conduits aux mines de Real-del-Monte, presque tout le monde parlait français. C'est à Pachuca, petite ville située au pied des montagnes, que l'on quitte la diligence et que l'on monte à cheval pour gagner les mines. Ces montagnes paraissent au premier coup d'œil arides et dénuées d'arbres. Cette pauvreté apparente recèle des trésors; jamais il n'y eut un plus grand contraste entre l'apparence et la réalité. Quand on pénètre dans ce qui semblait un désert de roches dépouillées, la végétation reparaît, et Real-del-Monte est d'un aspect beaucoup moins sévère; mais la température a changé. Nous sommes près de la Terre-Froide. Il n'y a plus de traces de la végétation tropicale. Le blé croît sur les plateaux, et de beaux arbres couvrent les sommets. Le soir, sur le balcon en bois de notre auberge, nous pouvons nous croire dans un village de la Suisse ou des Pyrénées.

Real-del-Monte.

Nous sommes montés à cheval de bonne heure et nous nous sommes mis en route pour la première exploitation que nous devions visiter. Plusieurs améliorations y ont été introduites par la compagnie anglaise, entre autres le *revolving furnace*, fourneau à sole tournante qui donne sur le bois employé une économie de près de moitié; on y a établi aussi les *barils tournans*, dont le travail remplace le piétinement des mulets, procédé usité généralement en Amérique pour unir au mercure l'argent contenu dans le minerai, et qui, par cette raison, a reçu le nom de procédé américain. Cette dernière méthode, fruit d'une routine ingénieuse, avait jusqu'alors triomphé complétement au Mexique; mais la méthode allemande des barils tournans, au moyen desquels s'opère le mélange du mercure et de l'argent, prévaut aujourd'hui dans les mines de Real-del-Monte, exploitées par la compagnie anglaise. C'est dans l'industrie minière du Mexique un changement considérable et une sorte de révolution qu'il est important de signaler, car selon les hommes les plus com-

(1) On sait maintenant que cette expédition n'a pas réussi; mais j'ai vu une fois M. Raousset de Boulbon à Mexico, et je crois qu'il est homme à recommencer.

pétens, M. de Humboldt et M. Boussingault (1), la méthode américaine, toute grossière qu'elle est, convenait cependant mieux qu'aucune autre à l'exploitation des mines mexicaines dans les circonstances particulières où elles sont placées.

On parle beaucoup d'un autre essai tenté pour extraire l'argent sans le secours du mercure et en dissolvant le sel argentifère au moyen du sel de cuisine. Ce procédé n'est pas nouveau, on l'a employé en Allemagne, au Pérou et en France dans la mine de Poullaouen (2). Il semble d'abord devoir offrir un grand avantage, la déperdition du mercure employé pour l'amalgamation de l'argent, et qui est surtout très considérable quand on suit la méthode dite *américaine,* augmentant de beaucoup les frais d'extraction. Cependant ce procédé par dissolution saline n'a pas eu le succès qu'on en attendait. Le sel est cher dans cette partie du Mexique, les chaudières employées à l'opération se détruisent promptement, et il paraît qu'une partie de l'argent échappe à la dissolution. En Europe, les choses vont mieux, parce que le sel est moins cher et que les ouvriers sont plus actifs et plus intelligens. Enfin l'avantage de se passer de mercure a considérablement diminué depuis que ce métal a été découvert en Californie et que par là son prix au Mexique a été réduit des deux tiers.

M. Buchan, à l'obligeance duquel je dois les renseignemens qui précèdent, me communique aussi de curieux détails sur l'organisation de la compagnie anglaise, dont il est un des directeurs. Tout le pays des mines appartient à cette compagnie. Elle fait travailler de six à huit mille hommes et a sous ses ordres vingt soldats de l'état. Elle a débuté par construire des routes et des ponts entre les diverses *haciendas* (3); ces routes et ces ponts sont magnifiques. Jusqu'ici le revenu des mines a été presque entièrement absorbé par les frais d'établissement. Maintenant toutes les dépenses nécessaires sont faites, et l'on commence à gagner. M. Buchan estime que sur le million de piastres produit chaque année, la compagnie fait un bénéfice de 200,000 piastres. Si on trouve de nouvelles veines, elle gagnera peut-être un million de piastres par an. Du reste, on a changé de méthode; autrefois on cherchait un bon filon, puis un meilleur. Le principe actuel est de faire rendre davantage au filon que l'on tient

(1) Voyez, *Annales de Chimie*, 1832, t. LI, p. 375, les curieuses recherches de M. Boussingault sur *les phénomènes chimiques qui se passent dans l'amalgamation américaine,* dont il a mieux que personne démêlé les réactions compliquées.

(2) Voyez *Recherches sur l'association de l'argent aux minéraux métalliques et sur les procédés à suivre pour son extraction*, par MM. Malaguti et J. Durocher; troisième partie, *Annales des Mines,* quatrième série, t. XVII, p. 653.

(3) Usines pour l'extraction de l'argent.

par l'amélioration des procédés, les machines et le bon ordre. Ces changemens sont conformes à la marche naturelle des choses. L'industrie, comme les autres facultés humaines, comme l'imagination elle-même, commence par se porter au hasard sur tout ce qui l'attire, puis elle choisit son objet et se perfectionne en se concentrant.

L'un des *partners* de la compagnie a la ferme de la monnaie, et un autre la ferme du tabac. Cela leur permet d'avoir des agens dans toutes les villes; dans le district des mines, les maires et les municipalités sont sous leur influence. Au sein d'un pays désorganisé, le spectacle d'un établissement considérable et bien entendu fait plaisir. Real-del-Monte est le seul lieu du Mexique où l'on n'entende pas parler des voleurs. Le gouvernement accorde à la compagnie cent cinquante condamnés qu'elle choisit parmi ceux qui sont jeunes et propres au travail. On les nourrit bien, et, si l'on a été content d'eux, ils reçoivent une gratification quand le temps de leur peine est expiré.

La dernière des *haciendas* que nous avons visitée est celle de Regla. Ici on n'emploie pas pour l'amalgamation le système des barils : les mulets piétinent le mélange. L'opération dure un mois au lieu d'un jour (1), mais elle demande moins de capitaux et n'exige pas la calcination du produit; elle convient mieux, dit-on, à certains minerais. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle est plus pittoresque. Au milieu d'une cour que dominent des rochers, on chasse les mulets à travers la pâte métallique que leurs pieds pétrissent; ces mulets sont jaunes, bleus, verts, de toutes les nuances de l'arc-en-ciel. Une chute d'eau fait mouvoir, au moyen d'une roue, des pilons de basalte; c'est un produit de la localité. Derrière le bâtiment d'exploitation se voient, au fond d'une petite vallée, des prismes de basalte d'une grande hauteur; les uns verticaux comme à Staffa, les autres déployés en éventail; une cascade tombe à travers cette colonnade naturelle. Les collines environnantes sont couvertes de cactus, d'aloès, d'yuccas. En descendant de Real-del-Monte, nous avons trouvé la Terre-Chaude à deux heures de la Terre-Froide. Ici les beautés de la nature accompagnent l'intérêt qui s'attache aux opérations de l'industrie. Les constructions qui encadrent la scène concourent au pittoresque. Regla, avec sa vieille église, a bien l'ancien caractère espagnol. En allant à la cascade, on voit des arches énormes construites par les comtes de Regla pour faire arriver l'eau, travail d'une grandeur et d'une solidité vraiment romaines. Tout ce qui a ce caractère au Mexique appartient au temps de la domination des Espagnols. Le plus remarquable des travaux exécutés par eux est le canal de déchargement entrepris au

(1) Et même beaucoup plus, quelquefois l'amalgamation n'est terminée qu'après deux et même trois mois. (Dumas, *Chimie appliquée aux arts*, t. IV, p. 350.)

commencement du XVIIIe siècle, et terminé en 1789, pour empêcher les deux lacs appelés Saint-Christobal et Zumpango de se déverser dans les lacs voisins de Mexico, que des débordemens avaient plusieurs fois inondé : ce canal a environ quatre lieues.

On m'a montré la pauvre civière sur laquelle on porte en terre les Indiens; j'ai recueilli sur leur inhumation des détails qui m'ont serré le cœur; ils sont enterrés, à la lettre, comme des chiens, sans vêtement; puis on piétine la terre, et tout est dit. — Un prêtre vient-il bénir les morts? ai-je demandé au guide qui me contait cela comme il m'eût conté toute autre chose. — Il vient, m'a-t-il répondu, pour les *señores*.

Nous sommes retournés à la première *hacienda*, ramenés par M. Buchan dans sa voiture, attelée, selon l'usage, de quatre mules, à cause des montées. Il nous apprend qu'on envoie tous les mois le produit à Mexico sous bonne escorte, dans une caisse métallique munie d'une serrure de Bramah. Comme il n'y a qu'un citoyen des États-Unis qui ait pu ouvrir ces serrures, on ne craint pas qu'elles le soient entre Real-del-Monte et Mexico; il faudrait deux heures aux voleurs pour les forcer. Nous quittons M. Buchan à Velasco, où est son habitation, et nous revenons coucher à Real-del-Monte. La soirée est fraîche. Nous avons encore une fois changé de climat : ce matin nous étions en Afrique, ce soir nous sommes en Europe.

En général, les mines sont une des nombreuses déceptions qui attendent le voyageur, quand il n'a pas assez d'expérience pour leur échapper. Descendre au moyen d'échelles dans un puits noir, suivre d'interminables galeries et voir quelques hommes donner des coups de marteau ou porter du minerai, c'est à peu près tout ce qu'ont à offrir de curieux aux voyageurs non métallurgistes les mines du nouveau comme de l'ancien monde (1). Ce qui est intéressant dans la région de Real-del-Monte, ce sont les *haciendas* que nous avons visitées hier et les divers procédés employés pour extraire l'argent; mais, instruits par nos souvenirs, mon compagnon de voyage et moi nous nous sommes gardés de nous donner le plaisir de descendre, en touristes novices, des échelles interminables pour aller dans un trou. Nous nous sommes contentés d'admirer la machine à vapeur qui va puiser l'eau dans le fond de la mine de *Dolorès*, à quinze cents pieds, pour l'amener dans la galerie d'écoulement, située elle-même à une profondeur de cinq cents pieds. Le poids qui porte sur

(1) Je dois faire une exception pour la mine de Danemora en Suède, où l'on descend à ciel ouvert au fond d'un abîme, dans un panier suspendu à une corde, parmi des rochers très pittoresques.

le piston est évalué à quinze quintaux. Le balancier vient toucher tout doucement une surface sur laquelle on peut mettre une noisette qu'il effleure sans la briser. Cette force si formidable, mesurée avec tant de précision, gouvernée avec tant d'exactitude, inspire un grand respect pour l'homme qui est parvenu à la maîtriser.

Nous avons erré dans le village de Real-del-Monte. Ici l'on marche sur l'argent. Les cailloux des chemins et les pierres des maisons contiennent un minerai argentifère, mais trop peu riche pour être exploité. J'ai vu pour la première fois de ma vie l'échange en nature remplacer l'emploi de la monnaie : une femme a donné à une autre des haricots pour une herbe appelé *chichi*. Dans beaucoup d'endroits, les Indiens en sont restés à ce procédé commercial très primitif. Les anciens Mexicains étaient plus avancés que leurs descendans : ils avaient une monnaie. Cortez parle, dans sa lettre à Charles-Quint, d'une monnaie d'étain usitée dans quelques provinces de l'empire. Selon Torquemada, on employait à Mexico une monnaie de cuivre qui avait la forme d'un T, mais l'usage n'en fut jamais général, et l'instrument d'échange le plus répandu étaient les graines de cacao, encore employées pour cet objet dans certaines parties du Mexique. Du reste, l'usage de la monnaie n'est pas toujours, comme on l'a dit, une preuve de civilisation. Les Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord se servaient de coquilles, qui chez eux tenaient lieu de monnaie, et on n'a rien trouvé qui jouât clairement le rôle d'une monnaie dans l'ancienne Égypte.

Comme il fallait cependant voir une galerie d'exploitation, nous nous sommes détournés de notre route en revenant à Pachuca pour visiter la mine d'*el Rosario*. Cette visite n'a pas eu plus d'intérêt que nous ne l'espérions et s'est bornée à faire quelques centaines de pas sous une voûte, précédés par un homme qui nous disait : Ceci est du bon minerai, cela est encore du bon minerai. Mais comme il arrive très souvent en voyage, le chemin valait mieux que le but. La gorge au sein de laquelle se trouve la mine d'*el Rosario*, avec un orage en perspective qui lui donnait un aspect encore plus sauvage et les roulemens du tonnerre dans la montagne, formait un ensemble sévère de l'effet le plus imposant. Arrivé à Pachuca, je me suis assis sous un portique, regardant les Indiens enveloppés dans leurs *sarapés* courir à travers la pluie ou s'enfoncer à cheval dans les montagnes, — me livrant au sentiment du lointain, de l'isolé; me disant : Comment suis-je à Pachuca?

Ce matin, nous sommes revenus sans encombre à Mexico, où nous avons terminé notre course métallurgique par une visite à l'école des mines (*mineria*), qui est bien tenue. C'est, de tous les établisse-

mens fondés par les Espagnols, le seul peut-être qui n'ait pas dégénéré depuis la révolution, bien qu'il ait perdu dans Del Rio un minéralogiste estimé en Europe.

Pour être juste avec le Mexique, il faut citer tout ce qui peut faire honneur au développement intellectuel du pays. C'est ce qui m'engage à parler de quelques écrivains qu'il a produits. On a publié, sous le titre de *Bibliotheca Mexicana*, en deux gros volumes, le catalogue des livres écrits au Mexique. Là se trouvent indiqués, parmi beaucoup de traités sur la théologie, un certain nombre de travaux importans sur les langues, les populations mexicaines et sur l'histoire du pays. Sahagun, Torquemada, l'infortuné Botturini, dans ces derniers temps Bustamente, Gama et M. Alaman ont fait beaucoup pour les éclaircir. Je ne parle pas ici de ces travaux scientifiques, je m'attache à ce qui est plus proprement littéraire. On cite pour l'époque antérieure au XIXe siècle une religieuse mexicaine, Inez de la Cruz, dont les poésies ont été publiées sous ce titre : *Par la dixième Muse*. Il faut mentionner aussi l'évêque de Puebla, Palafox, adversaire ardent des jésuites, l'Arnauld du Mexique, dont Arnauld lui-même raconte avec complaisance les combats contre l'ennemi commun. Auteur de plusieurs ouvrages mystiques, il composa, ce qui est assez étrange, une histoire de la conquête de la Chine par les Tartares. Les jésuites ont eu aussi au Mexique leur écrivain, ce fut Siguenza-y-Gongora, qui, au XVIIe siècle, célébra les merveilles de la nature tropicale en latin, dans cette langue qui offrait un lien aux beaux esprits des deux mondes; il étudia les antiquités, et mathématicien en même temps qu'il était poète et archéologue, écrivit, avant Bayle, contre la crainte superstitieuse des comètes.

J'ai déjà parlé de M. Carpio, dont je regrette de ne pouvoir citer davantage. Son poème sur *le Mexique* est écrit en très beaux vers et bien supérieur à celui qu'a publié sur le même sujet Balbuena. Dans ce siècle ont paru deux ouvrages consacrés à peindre, au point de vue satirique, les mœurs mexicaines; le premier en date est un roman intitulé *El Periquillo Sarniento*, par Fernand de Lizardi. C'est le *Gil Blas* du Mexique, mais bien inférieur à son modèle. L'auteur a imité les romans *picaresques* de l'Espagne. C'est plutôt un roman *leperesque*, un roman de gueux, comme *Lazarille de Tormes*, mais en général sans verve, sans invention, sans comique, et ne relevant point par l'enjouement et l'imagination la bassesse des tableaux. L'auteur moralise beaucoup et dégoûte un peu; il est trop froid pour être amusant, et souvent trop ignoble pour plaire. Le morceau suivant peut donner une idée de la manière de l'auteur quand il tombe sur un ridicule réel de ses compatriotes et qu'il en

tire bon parti : « C'est une chose très risible de faire parade de luxe et de laisser voir sa misère, d'avoir une voiture et d'y atteler des mules dont on peut compter les côtes, ou d'avoir un cocher qui ressemble à ces figures dont s'amusent les enfans, de posséder une grande maison pour en habiter les combles, de vivre entre le bal et la promenade, d'une part, et de l'autre les créanciers et les billets du mont-de-piété. Il y a de ces travers, et de pires encore, à Mexico et ailleurs. »

On trouve plus d'esprit, de malice, de feu dans une œuvrre satirique intitulée *le Coq pythagoricien*, dont l'idée première est empruntée au *Coq de Lucien*. Elle offre des peintures un peu chargées, mais qui ne manquent ni de vivacité ni de vérité. Pour arriver à frapper sur ses compatriotes, l'auteur s'est cru obligé de donner en passant quelques coups sur les doigts des Français et des Yankees. Je suis trop patriote pour traduire ce qui nous concerne, et je passe aux Anglo-Américains. « Je m'assurai, dit le malin coq, que tous les Anglo-Américains avaient un cœur et un cerveau d'argent, car à force de n'aimer autre chose et de ne chercher autre chose que ce métal, ils en sont venus à se métalliser le cœur et le cerveau, et c'est une providence de Dieu qu'ils ne sachent pas qu'il en est ainsi, car ils s'égorgeraient les uns les autres et se tueraient eux-mêmes pour tirer de leur poitrine ou de leur tête un dollar. » Arrivé aux Mexicains et à leurs *pronunciamentos* : « L'un se prononce, dit-il, parce qu'il a enfoncé la caisse de son régiment, un autre pour voir s'il entraînera quelque parti à soutenir ses projets, un troisième pour tâcher de vivre aux frais d'autrui, un quatrième pour acquérir une *position sociale* (*adquirir rango en la sociedad*) et donner le ton, tous pour améliorer leur condition. »

Je ne crois pas que ce jugement sur les causes ordinaires des soulèvemens politiques en ce pays soit trop sévère. Tout ce qu'on me dit sur les motifs des guerres civiles s'accorde avec les explications que le coq en fournit. L'ambition personnelle fait ordinairement tous les frais de ces *révolutions*, d'où il résulte qu'il n'y a pas beaucoup d'animosité entre les factions qui sont aux prises. D'après les récits de témoins oculaires et dignes de foi, les choses se passent ainsi : chacun des deux partis s'établit dans une tour ou dans un couvent à une distance raisonnable de l'autre, et on tire pendant un certain temps des coups de fusil qui ne portent pas; enfin on a recours à l'artillerie : un des deux partis charrie un canon dans une petite rue qui donne dans celle que le canon doit enfiler, on le charge dans la petite rue, puis on le pousse dans la grande; on y met le feu avec un long bâton, sans se montrer, et l'on abat une

maison voisine. Ces renseignemens s'accordent parfaitement avec ceux qu'a transmis à ses lecteurs *le Charivari*, dont les *hommes d'état* me semblent sur ce sujet très bien informés. « Trois généraux s'avancent sur une ville de trois côtés; l'un prend la ville, l'autre la lui reprend, et il en est chassé par le troisième. » Si ces révolutions misérables ne peuvent exercer aucune influence sérieuse sur l'avenir du Mexique, une question qui s'y agite à cette heure peut influer prodigieusement sur ses destinées et sur les destinées du monde : c'est le passage qui va s'ouvrir à travers le continent américain.

Le Mexique a accordé à une compagnie des États-Unis l'autorisation d'établir ce passage sur son territoire, à Tehuantepec; aujourd'hui le gouvernement mexicain paraît vouloir revenir sur cette concession. Je ne crois pas que les États-Unis y renoncent, car il y va pour eux d'un intérêt immense. La communication des deux mers, en y joignant l'occupation soudaine ou graduelle du Mexique, commencerait une nouvelle ère et entraînerait, je pense, un changement peut-être sans égal dans les relations des diverses portions du globe.

On a projeté cinq ou six passages à travers la partie la plus étroite du continent américain sur différens points. Si le Mexique était dans d'autres conditions, un chemin de fer de Vera-Cruz à Acapulco sur l'Océan Pacifique pourrait lui donner en partie au moins le bénéfice de ce passage; mais dans l'état actuel des choses, même en supposant que le Mexique pût mener à fin ce grand ouvrage, on ne saurait espérer que le chemin de fer en question fût en état de se soutenir avec avantage. L'isthme de Panama est en ce moment la véritable route de la Californie. On estime qu'il y passe cinq mille personnes par mois, ce qui égale le nombre des passagers de Douvres à Calais.

Le chemin de fer de l'isthme sera prochainement terminé, et alors la jonction des deux mers sera véritablement accomplie. Que l'on continue à suivre cette route, ou qu'on établisse la communication sur un point plus avantageux, il n'en est pas moins certain que l'on peut dès à présent considérer le continent américain comme percé et raisonner sur les conséquences de ce grand événement. Quand on a vécu aux États-Unis, parmi le peuple le plus confiant qui ait jamais été dans ses destinées futures, on est atteint soi-même par la contagion de cette confiance illimitée, on ouvre son âme aux pressentimens et peut-être aux illusions de l'avenir. Sur ce plateau élevé du Mexique, en présence des gigantesques montagnes qui le couronnent, je ne puis me défendre d'un rêve colossal comme elles, et qui n'a peut-être pas leur solidité; mais si le prophète s'abuse, il est du moins convaincu : je regarde comme très vraisemblable que la force

des choses amènera un déplacement dans le centre de la civilisation et le transportera, au bout d'un plus ou moins grand nombre de siècles, sous les tropiques, entre les deux Amériques et les deux océans, vrai milieu du monde à venir.

Jetons un coup d'œil sur le vieux continent. Nous voyons d'abord dans l'Orient de grands empires, isolés par leur situation non moins que par le génie des peuples qui les habitent. L'Égypte était emprisonnée dans la vallée du Nil, entre deux déserts comme entre deux murailles infranchissables; la mer eût pu être une porte, mais les Égyptiens avaient horreur de la mer. L'Inde est séparée de l'Occident, au sud par le désert, au nord par les montagnes de l'Afghanistan; à peine entrevue des anciens, elle fut pour ainsi dire découverte par Gama, et n'a jamais pu être pour l'ancien monde un centre, car elle était un pôle. Plus lointaine, plus perdue aux extrémités de l'Orient, bien que dans son ignorance géographique elle s'appelle l'empire du milieu, la Chine pouvait moins encore jouer ce rôle. Le seul empire central qui se soit formé en Orient est celui qui fut tour à tour assyrien, babylonien et persan; mais il ne sortit point de l'Asie : quand il en voulut sortir, il rencontra à Marathon une poignée de Grecs qui le repoussèrent, et, quelques siècles après, un jeune homme parti de la Macédoine vint le briser. La Grèce fut le centre d'un monde restreint dont les limites ne s'éloignaient guère des côtes de la Méditerranée, semées de ses colonies. Les Romains se firent à leur tour le centre de ce petit monde méditerranéen qui s'étendait autour d'eux, puis de proche en proche atteignirent par leurs armes et gouvernèrent par leurs lois presque tout ce qui était connu de la terre. Le Capitole, bien que placé à une extrémité du monde civilisé, en fut par la conquête le centre politique et souverain; puis l'invasion barbare défit ce qu'avait fait l'invasion romaine, et pendant longtemps il n'y eut plus rien qui ressemblât à un centre politique dans le monde. Il y eut un centre religieux qui, héritant de l'universalité romaine et transformant une domination guerrière en une domination morale, gouverna l'Europe des bords du Tibre. Une seconde fois on vit l'autorité s'étendre sur les peuples du midi au nord, des côtes de la Méditerranée aux bornes septentrionales de l'Europe. La religion, moins que toute autre puissance, a besoin, pour être un centre d'action, d'être un centre géographique; mais ici même l'importance d'une position centrale se fit sentir : le monde grec, le monde slave et l'Orient résistèrent à la Rome chrétienne, et, au XVIe siècle, le nord de l'Europe lui échappa presque tout entier.

L'empire que Charlemagne tenta de relever, et qui passa bientôt

de la France à l'Allemagne, aspira toujours à être le centre de l'Europe sans jamais y parvenir. L'Allemagne, malgré sa position géographique, ne pouvait être un centre, parce qu'elle-même n'avait pas de centre. Dans les temps modernes, plusieurs états de l'Europe arborèrent tour à tour la prétention de se faire centres par la conquête. Aucun n'y réussit d'une manière durable. Les trois principales tentatives de ce genre furent celle de Charles-Quint, celle de Louis XIV et celle de Napoléon, la plus hardie des trois et la plus chimérique en raison de l'état actuel de l'Europe. Aujourd'hui la Russie fait peut-être à son tour un rêve encore plus vaste. Mieux placée pour devenir le centre du monde, car elle touche à l'Occident et à l'Orient, au Nord et au Midi, à la Baltique et à la Mer Noire qui est un prolongement de la Méditerranée, à la Turquie et à l'Allemagne, la Russie ne parviendra pas à être le centre du monde européen et du monde asiatique, parce qu'elle est inférieure au reste de l'Europe en civilisation, et que rien ne peut prévaloir contre l'ascendant d'une civilisation supérieure.

Il n'y a donc nulle chance dans l'avenir pour un centre de puissance créé par les armes. L'égalité de culture est trop grande parmi les peuples chrétiens pour que l'un d'eux puisse dominer les autres comme les Romains ont dominé le monde, et les peuples non chrétiens sont frappés d'une infériorité morale et sociale qui ne permet pas de les redouter. Mais, dans les temps modernes, une nouvelle source de puissance s'est formée : c'est le commerce. L'on peut se demander où sera le centre commercial du monde, et par suite où sera le centre de la civilisation moderne.

Un autre grand changement s'est opéré. La terre, dont les anciens ne connaissaient qu'une partie, est maintenant connue presque tout entière, et l'Europe, qui jusqu'au xve siècle n'était sortie de chez elle que passagèrement, au temps des croisades, a commencé à se répandre au dehors. Ce débordement, cette inondation successive a été battre le pied des Cordillères et de l'Himalaya; les îles et les continens du Grand-Océan ont reçu des populations européennes, comme les îles de la mer Égée, les côtes de l'Asie et de la Libye, recevaient des colonies d'Hellènes. Le théâtre de l'action humaine s'est prodigieusement agrandi : la mer Méditerranée était la mer des anciens; la mer des modernes, c'est le double Océan, qui embrasse et unit les quatre parties du globe. La possession de cet Océan par le commerce est désormais la grande source de richesse et d'importance. A quel point sur la terre est réservé d'être un jour le centre commercial du monde?

Ici la position géographique est pour beaucoup plus que quand il

était question d'une influence acquise par la religion ou par la guerre, ou quand il ne s'agissait que du commerce de la Méditerranée. Toute position était bonne pour exercer l'empire commercial dans des limites si étroites et si faciles à atteindre, et cet empire appartenait, suivant les circonstances, à Tyr ou à Carthage. Déjà cependant l'avantage de la situation se montre dans Alexandrie, dans cette ville que le génie de son fondateur avait placée entre l'Afrique, l'Asie et l'Europe, et qui ouvrit au commerce de l'Occident la route de l'Inde, suivie jusqu'au XVIe siècle. Au moyen âge, le commerce fleurit sur plusieurs points des côtes de la Méditerranée, à Venise sur l'Adriatique, à Gênes et à Pise sur la mer de Toscane. Parmi ces puissances méditerranéennes et toutes littorales, pas une n'était dans une position centrale. Il en a été de même de celles qui avaient pied sur l'Océan, depuis les villes de la Hanse, qui s'emparèrent de la Baltique et de la Mer du Nord, jusqu'au Portugal et à l'Espagne, qui d'abord se partagèrent l'Océan nouvellement exploré et les deux Indes ouvertes, l'une par la navigation de Gama, l'autre par la découverte de Colomb.

La France, la Hollande, l'Angleterre, se trouvèrent dans une position analogue par rapport aux lointaines colonies qu'elles fondèrent; entre ces colonies et les métropoles, il ne s'établit point de centre commercial important, parce que la jalousie des nations et des compagnies européennes ne souffrit comme intermédiaires que des comptoirs. Cependant parmi ces comptoirs l'utilité d'une position centrale fut marquée par la grandeur éphémère d'Ormus, placé à l'embouchure de la Mer-Rouge et sur les routes de l'Océan indien. Peu à peu plusieurs puissances commerciales disparurent de la scène ou s'y effacèrent, et le commerce de l'Océan ne fut plus disputé que par la Hollande et l'Angleterre, jusqu'à ce que l'Angleterre en vînt à le posséder presque tout entier. Mais alors commencèrent à paraître les États-Unis.

Les États-Unis, dans leurs limites actuelles, n'occupent pas encore le centre des deux océans; toutefois ils s'acheminent vers cette situation. Naguère encore leurs ports regardaient tous l'Atlantique; aujourd'hui l'Orégon et la Californie leur ont ouvert le Pacifique. Un mouvement immense, dont les Mormons sont les précurseurs, se dirige vers l'ouest de l'Amérique septentrionale. Le chemin de fer que l'on projette en ce moment réunira les deux mers. Dès lors les Anglo-Américains auront déjà pris une position vraiment centrale entre ces deux mers et les deux parties du monde qu'elles baignent; mais cette position centrale des États-Unis ne sera vraiment conquise que lorsque la portion la plus étroite du continent par où doit passer le chemin

le plus court d'une mer à l'autre leur appartiendra, quand ils seront au Mexique et à Panama.

Alors ils seront vraiment établis dans le centre commercial du monde, entre l'Europe à l'est, la Chine et l'Inde à l'ouest. La ville inconnue qui s'élèvera un jour vers le point où se réunissent les deux Amériques sera l'Alexandrie de l'avenir; elle sera de même un entrepôt de l'Occident et de l'Orient, de l'Europe et de l'Asie, mais sur une échelle tout autrement vaste et dans la proportion du commerce moderne agrandi comme l'étendue des mers qui lui sont livrées. L'isthme de Panama sera l'isthme de Suez de cette Alexandrie gigantesque, mais un isthme de Suez coupé. Qu'on imagine ce que pourra être une situation commerciale semblable, quand la Chine sera ouverte, ce qui ne peut manquer d'arriver, quand l'Amérique méridionale sera occupée et régénérée, soit par les États-Unis, soit par l'Europe, si elle peut l'accomplir, ce qui arrivera aussi certainement un jour. Alors quel pays de la terre pourra le disputer à cette zone favorisée, s'étendant des deux côtés de l'équateur, depuis le golfe du Mexique jusqu'à la magnifique rade de Rio-Janeiro, pays admirable où croissent dans les plaines toutes les plantes tropicales, et où, sur les hauteurs, un climat tempéré permet de cultiver les végétaux de l'Europe, qui renferme les plus grandes richesses minérales de la terre, l'or de la Californie, l'argent du Mexique, les diamans du Brésil? Comment ne pas croire que quelque part dans cette région prédestinée, vers le point de jonction des deux Amériques, sur la route de l'Europe et de l'Asie, sera la capitale future du monde? Alors la vieille Europe se trouvera à l'une des extrémités de la carte géographique de l'univers civilisé. Elle sera le passé, un passé vénérable, car c'est d'elle que sera venu ce développement nouveau. Ce seront ses langues, ses arts, sa religion, qui règneront si loin d'elle; c'est à la liberté moderne, née dans la petite île brumeuse d'Angleterre, que ces vastes et sereines régions devront la liberté plus complète encore dont elles jouiront. Alors on viendra faire de pieux pèlerinages sur le vieux continent, comme nous allons contempler les lieux célèbres d'où notre civilisation est sortie : on visitera Londres et Paris comme nous visitons Athènes ou Jérusalem; mais le foyer de la civilisation, déplacé par la force des choses et par suite de la configuration même du globe, aura été transporté vers le point marqué par le doigt de Dieu sur notre planète pour être le vrai centre de l'humanité.

J.-J. Ampère.

BEAUMARCHAIS

SA VIE, SES ÉCRITS ET SON TEMPS.

XI.[1]

LES LARGESSES DE BEAUMARCHAIS ET LE MARIAGE DE FIGARO.

I. — SITUATION SOCIALE DE BEAUMARCHAIS AVANT LE MARIAGE DE FIGARO.

Nous sommes arrivés au point le plus élevé et le plus brillant de la carrière de Beaumarchais : il a atteint l'apogée de sa fortune, de sa célébrité, de son influence sur l'opinion. Après avoir constaté par l'expérience même de sa vie les inconvéniens d'un ordre de choses où l'intelligence réduite à ses seules forces ne peut guère se produire que par des chemins de traverse, il va se dédommager en quelque sorte des déboires sans nombre qu'il a subis pour conquérir une situation qui, en l'exposant à la jalousie de ses ennemis, ne le met pas à l'abri de leur dédain. Il va prendre à partie la société tout entière et l'amener à se prendre elle-même en ridicule. Il résumera pour un instant en lui les besoins de destruction ou de réformation qui agitent son siècle; il appliquera avec une audace jusqu'alors inconnue le dissolvant de l'ironie à une forme sociale qui tombe de vétusté, et avec sa marotte et ses grelots, il ouvrira le chemin à de plus redoutables démolisseurs.

Il faut éviter cependant de s'exagérer, comme on le fait très souvent, les *intentions* révolutionnaires de l'auteur du *Mariage de Fi-*

(1) Voyez les livraisons des 1er et 15 octobre, 1er et 15 novembre 1852, 1er janvier, 1er mars, 1er mai, 1er juin, 15 juillet et 15 août 1853.

garo et par suite l'aberration d'un pouvoir qui tolérait des attaques dont les résultats seuls nous ont appris la portée. Nous jugeons aujourd'hui l'ouvrage de Beaumarchais d'après les événemens qui l'ont suivi, et nous sommes trop enclins à forcer, soit pour l'éloge, soit pour le blâme, la signification de cette comédie. En entreprenant d'embrasser dans une seule pièce de théâtre la critique de divers abus et de diverses conditions sociales que bien d'autres auteurs avant lui, depuis Molière jusqu'à Lesage, avaient déjà attaqués séparément, en conduisant cette attaque avec la vivacité audacieuse et même licencieuse qui caractérise son talent, Beaumarchais était loin de s'imaginer qu'il concourait à préparer un bouleversement général, et que la société était arrivée à un tel degré de faiblesse qu'une comédie assez peu saine à la vérité, mais ayant comme toutes les comédies la prétention de guérir, deviendrait un mal de plus qui contribuerait à emporter le malade.

Ce qu'on sait déjà de Beaumarchais prouve surabondamment, avec ce qu'on en lira plus tard, qu'il n'était pas un révolutionnaire bien farouche, et que les quatre ou cinq premiers articles par lesquels débute invariablement aujourd'hui toute constitution, même la plus mince, auraient suffi à satisfaire son tempérament politique. Disposé à fronder des vanités, des priviléges et des abus dont il avait souffert plus d'une fois, il n'était rien moins que disposé à pousser les choses à outrance, et à voir avec enthousiasme une commotion sociale qui allait bientôt le dépasser, le renverser et le ruiner au moment même où il touchait à l'âge du repos, et n'aspirait plus qu'à jouir en paix d'une opulence si laborieusement acquise. L'auteur du *Mariage de Figaro* écrivit donc sa comédie avec des sentimens beaucoup moins subversifs que ne le supposent généralement ceux qui ignorent qu'il possédait à cette époque une fortune de plusieurs millions; il l'écrivit les yeux fermés sur l'avenir, ne songeant qu'au plaisir présent de savourer un nouveau succès dramatique, de se venger des humiliations ou des injustices dont son esprit ni ses richesses n'avaient pu le garantir, de continuer avec plus de hardiesse la mission de Molière, de faire rire les petits aux dépens des grands, et d'amuser les grands eux-mêmes en intéressant leur amour-propre à ne pas se reconnaître dans un tableau un peu chargé des abus de la grandeur.

La société de son côté, c'est-à-dire la tête de la société, que Beaumarchais attaquait, n'avait pas plus que lui conscience du danger de ses attaques. Un estimable écrivain de nos jours, après avoir rappelé ce mot si connu de Beaumarchais : « Il y a quelque chose de plus fou que ma pièce, c'est son succès, » s'exprime ainsi : « Nous pouvons ajouter qu'il y a encore quelque chose de plus fou que ce

succès, c'est le fait de la représentation autorisée d'un pareil ouvrage sous un régime qui n'était pas celui de la liberté. Un gouvernement qui tolère, qui protége même de pareils écarts, une société qui se laisse ainsi bafouer et qui est pour elle-même un agréable sujet de risée, déclarent de concert qu'ils n'ont pas l'intention de vivre. » C'est ainsi que nous jugeons commodément et après coup les actes de nos devanciers en leur prêtant notre expérience ou nos idées. Quand le malade est mort et livré à l'autopsie, il n'est pas difficile de reconnaître la gravité de sa maladie et de signaler son imprudence. Les gouvernemens comme les sociétés ont toujours l'intention de vivre, mais rien n'est moins extraordinaire que de les voir se tromper sur la nature ou l'intensité des maux qui les travaillent ou des dangers qui les menacent. La société officielle en 1783 ne se croyait nullement en péril de mort, malgré quelques prophéties plus ou moins sinistres, qui d'ailleurs n'ont manqué à aucune époque de notre histoire; elle vivait joyeuse et comptait sur un lendemain avec beaucoup plus de sécurité que la société officielle d'aujourd'hui. Persuadée qu'elle était parfaitement de force à supporter une comédie satirique même très audacieuse, elle ne s'inquiétait guère plus des redoutables malices de Figaro qu'un seigneur du moyen âge ne s'inquiétait des insolences du fou chargé de distraire ses loisirs. Il est si vrai qu'à cette époque chacun marchait avec un bandeau sur les yeux, ignorant l'avenir et s'ignorant soi-même, que le seul homme peut-être qui ait pris au tragique les insolences de Figaro, et qui, non content de protester comme Suard au nom du *bon goût* et des *bonnes mœurs*, ait accusé avec indignation Beaumarchais de *déchirer, d'insulter, d'outrager tous les ordres de l'état, toutes les lois, toutes les règles*, est un homme qui devait lui-même, trois ans plus tard, faire à coups de massue ce que l'auteur de *la Folle Journée* faisait à coups d'épingle. Mirabeau, posant en 1786 comme défenseur *des ordres de l'état et des lois* de l'ancienne France contre Beaumarchais, est une de ces méprises qui donnent bien l'idée d'une situation que le père du fougueux orateur définissait à sa manière quand il disait : « Le colin-maillard poussé trop loin finira par la culbute générale. »

Il y avait alors dans les esprits, même les plus *avancés*, de telles illusions sur l'avenir, qu'au début de cette révolution qui devait d'abord se montrer si impétueuse et si effrénée, à cinq ans de distance du 21 janvier, le 9 octobre 1787, on voit Lafayette écrire à Washington une lettre dans laquelle, après avoir énuméré tous les symptômes du mouvement qui se prépare, il conclut ainsi : « Tous ces ingrédiens mêlés ensemble nous amèneront *peu à peu, sans grande convulsion*, à une représentation indépendante et par consé-

quent à une diminution de l'autorité royale; mais c'est *une affaire de temps*, et *cela marchera d'autant plus lentement* que les intérêts des hommes puissans mettront des bâtons dans les roues. » On ne peut pas à coup sûr prophétiser plus complétement au rebours du vrai. Il n'y a donc point lieu de s'étonner qu'en 1783 et 1784 la société officielle n'ait pas cru commettre un suicide en se livrant avec complaisance aux traits meurtriers que lui lançait Figaro. Il faut rabattre aussi un peu de la surprise qu'inspire l'audace de Beaumarchais imposant de force la représentation de sa comédie *malgré toutes les autorités;* on verra plus loin quelle quantité d'associés et même d'autorités, à commencer par cinq censeurs sur six, vinrent d'eux-mêmes, une fois la curiosité éveillée dans un monde qui voulait s'amuser à tout prix, prêter main-forte à l'auteur de *la Folle Journée* et l'aider à se produire sur la scène. Cependant il faut dire aussi que Beaumarchais rencontra un obstacle qui, en d'autres temps ou pour un autre homme, eût été insurmontable. Dès le commencement de 1782, il y avait une autorité qui avait décidé que *le Mariage de Figaro* ne serait *jamais* joué, et cette autorité, c'était le roi. Les souverains, même quand ils ne sont pas doués d'un génie transcendant, doivent quelquefois à la hauteur de leur situation la faculté de voir plus loin que les autres hommes; ils ont d'ailleurs un intérêt trop immédiat à la conservation du pouvoir déposé dans leurs mains, pour ne pas s'inquiéter plus aisément de ce qui semble devoir y porter atteinte. Il était incontestable que les *hardiesses de Figaro* contre les *courtisans*, les *lettres de cachet*, la *diplomatie*, la *censure*, etc., traînaient déjà depuis vingt-cinq ans dans les livres les plus goûtés du public; mais c'était la première fois qu'elles prétendaient forcer en masse l'entrée d'un théâtre et se produire sous une forme vive, légère, acérée, qui devait les faire pénétrer chaque soir comme autant de flèches dans l'esprit d'un auditoire incessamment renouvelé. Il y avait là un danger au sujet duquel Louis XVI était déjà prévenu par le garde des sceaux, M. de Miromesnil, très prononcé contre la pièce; mais d'un autre côté, comme il était dès lors poursuivi de sollicitations en faveur de cette comédie, il voulut juger la question par lui-même et se fit apporter le manuscrit.

Mme Campan nous a conservé dans ses *Mémoires* le tableau de cette scène où Louis XVI, seul avec Marie-Antoinette, se fait lire *le Mariage de Figaro*. Après le fameux monologue du cinquième acte, le roi s'écrie : « C'est détestable; cela ne sera jamais joué. Il faudrait détruire la Bastille pour que la représentation de cette pièce ne fût pas une inconséquence dangereuse. Cet homme se joue de tout ce qu'il faut respecter dans un gouvernement. — On ne la jouera donc point? dit la reine, dont le ton semble indiquer un certain penchant

pour la pièce. — Non, certainement, répond le roi; vous pouvez en être sûre. »

Il y avait donc chez Louis XVI un parti pris contre la représentation du *Mariage de Figaro;* à ce parti pris s'associait le garde des sceaux, entretenu dans ses répugnances par M. Suard. C'était cette opposition, très redoutable par la qualité des personnes, sinon par le nombre, qu'il s'agissait de vaincre à l'aide du nombre. Beaumarchais manœuvra de telle sorte qu'il arriva un moment où l'on peut dire presque sans exagération que tout Paris, excepté le roi, le garde des sceaux et M. Suard, voulait voir jouer *le Mariage de Figaro,* et le voulait avec une ardeur de curiosité impatiente contre laquelle un gouvernement ne peut rien, quand cette fièvre, s'emparant d'une société oisive et frivole, devient pour elle une idée fixe qui domine et absorbe toute autre préoccupation.

Reste à se demander comment la curiosité publique a pu être surexcitée à ce point au sujet d'une comédie qui par elle-même n'est pas absolument un chef-d'œuvre; c'est ici qu'il faut tenir compte à la fois de l'habileté de Beaumarchais et de sa position toute particulière. Il n'eût été qu'un écrivain de génie luttant contre la volonté d'un roi, d'un ministre et d'un censeur : sa pièce n'aurait point vu le jour, ou elle aurait dû subir des modifications considérables; mais il avait alors une situation tout à fait à part dans l'histoire des écrivains célèbres, et qui lui permettait de faire jouer en même temps une foule de ressorts très divers. Cette situation, étrange par elle-même, fournissant un moyen d'expliquer son succès dans une lutte qui paraît si disproportionnée, il nous faut d'abord essayer de la caractériser en faisant un choix parmi les nombreux documens que nous avons sous les yeux.

Écrivain populaire, financier habile, Beaumarchais, durant cette période de quatre ou cinq ans qui précède *le Mariage de Figaro,* était de plus une sorte d'homme d'état au petit pied consulté en secret par les ministres. On l'a déjà vu, sous l'influence de la faveur très marquée que lui accordait M. de Maurepas, obtenir jusqu'à un certain degré la confiance de M. de Vergennes, et jouer incognito un rôle assez considérable dans la politique française au sujet des États-Unis; mais son intervention dans les affaires ne se borna pas à ce fait isolé : on trouve dans ses papiers la preuve que, soit qu'il se mît en avant, soit qu'on l'y invitât, il intervenait assez fréquemment dans des questions d'administration ou de finances. On le voit par exemple, en 1779, sur la demande de M. de Maurepas, délibérant avec M. de Vergennes sur un plan de réorganisation de la ferme générale, ayant de fréquentes entrevues avec ce ministre, qui lui écrit au sujet du plan en question plusieurs billets dont je ne citerai qu'un seul :

« Si vous voulez bien, monsieur, vous rendre ici demain jeudi à six heures du soir avec votre assistant (1), je pourrai vous donner une bonne séance pour continuer le travail entamé la semaine dernière. Je vous préviens que j'aurai un adjoint qui a toute la confiance du mentor (2); je l'ai désiré, parce que dans une matière d'une aussi grande importance on ne peut trop multiplier les observations.

« C'est toujours avec plaisir, monsieur, que je vous renouvelle tous mes sentimens.

« Mercredi, 17 mars 1779. »

Beaumarchais écrit de son côté en envoyant à M. de Vergennes un mémoire sur ce projet : « J'ai donné un ton élémentaire à ce compte-rendu afin que, lorsque M. de Maurepas le montrera au roi, son inexpérience en affaires aussi compliquées ne l'empêche pas d'en saisir toute la vérité. » Plus loin, c'est le ministre Necker qui de son côté entre en conférence avec Beaumarchais soit sur le transit des tabacs venus d'Amérique, soit sur les moyens les plus économiques d'approvisionner les troupes françaises envoyées aux États-Unis. Plus loin encore, c'est un autre ministre des finances, M. Joly de Fleury, qui consulte Beaumarchais sur un projet d'emprunt; ailleurs, c'est le ministre de la marine qui demande son avis ou le charge de surveiller quelque opération financière relative à son département. Souvent c'est Beaumarchais qui intervient de lui-même, par divers mémoires, sur des questions d'intérêt général, par exemple, *l'état civil des protestans,* pour lesquels il contribue du moins à obtenir, en attendant mieux, l'admission dans les chambres du commerce : certaines villes, comme Bordeaux, les excluaient encore en 1779, quand les finances de l'état étaient dirigées par un protestant.

Quelquefois même, par un contraste assez piquant, on voit Beaumarchais, qui a si souvent maille à partir avec la censure, investi à brûle-pourpoint des fonctions de censeur, non pas officiel, mais officieux. « Voici, monsieur, lui écrit le lieutenant de police Lenoir en date du 19 décembre 1779, un manuscrit pour lequel on demande la permission d'imprimer. Je ne l'ai pas lu; je vous prie de m'en donner votre avis. » C'est une singulière idée de transformer en censeur un homme si fréquemment censuré. La réponse de Beaumarchais indique un peu d'embarras dans l'exercice de ce genre de fonctions. L'ouvrage qu'on lui soumet roule sur la guerre d'Amérique, au sujet de laquelle il a écrit précisément lui-même une brochure qui vient d'être *supprimée.* Il répond au magistrat qu'il n'a rien trouvé

(1) C'était sans doute quelque autre financier associé à Beaumarchais dans ce plan de réorganisation de la ferme, qui n'eut pas de suite.

(2) Le mentor est M. de Maurepas. C'est une qualification que M. de Vergennes lui donne souvent dans ses lettres.

de blâmable dans l'ouvrage *politiquement badin* qu'on lui soumet, et que *la censure proprement dite* ne doit pas en arrêter l'impression. Cependant, comme il ne veut pas rester trop au-dessous de ce rôle austère de censeur, et comme il reconnaît que le ton de l'ouvrage en question n'est pas en harmonie avec la gravité du sujet, il ajoute ces lignes, assez curieuses sous la plume de l'auteur du *Mariage de Figaro* : « Cet ouvrage manque de cette *décence patriotique si peu connue dans ce pays-ci, où l'on plaisante sur tout ;* les événemens présens sont *les vases sacrés de la politique, il faut ou se taire ou prendre le ton élevé qui rend les objets respectables.* Sur ce, monsieur, vous prendrez le parti qui vous semblera le plus juste. » On reconnaît ici que Beaumarchais n'a pas de vocation pour l'état de censeur, et qu'il ne sait trop comment conclure.

Brouillé avec M. Necker à la suite de quelques dissentimens sur des mesures financières et probablement aussi par l'effet d'un désaccord naturel entre la raideur si connue du ministre genevois et la facile souplesse de ses propres allures, Beaumarchais est au mieux avec le rival et le successeur de M. Necker, M. de Calonne, qui paraît avoir pour lui un goût très marqué. On s'étonnera peut-être de voir, à l'époque même où l'on est habitué à considérer Beaumarchais comme une sorte de factieux en lutte avec toutes les autorités pour faire jouer une comédie séditieuse, on s'étonnera de voir M. de Calonne lui accorder, de la part du roi, une indemnité considérable et depuis longtemps vainement réclamée, en lui adressant une lettre des plus aimables, écrite tout entière de la main du ministre, et dont la date est précieuse, car elle précède de trois mois à peine celle de la première représentation du *Mariage de Figaro.*

« A Versailles, le 19 janvier 1784.

« Je vous annonce avec un vrai plaisir, monsieur, que le roi, sur le compte que je lui ai rendu de votre demande, de toutes les circonstances de votre affaire, et du besoin que vous aviez de recevoir un nouvel à-compte sur les indemnités que vous réclamez, a bien voulu vous faire toucher la somme de 570,627 livres qui, avec celle de 905,400 que vous avez déjà reçue, fera le montant de ce que les commissaires chargés de l'évaluation de vos indemnités ont estimé vous être dû. Sa majesté a approuvé en même temps que l'examen de vos répétitions ultérieures fût confié à cinq négocians instruits des objets maritimes, dont elle a agréé la nomination telle que je la lui ai proposée. Vous recevrez incessamment l'ampliation du bon du roi qui vous apprendra leurs noms.

« Vous me faites éprouver, monsieur, le plaisir qu'il est naturel de trouver à procurer justice et satisfaction à un citoyen aussi distingué par son zèle pour le service du roi et pour l'intérêt de l'état que par ses lumières, ses talens et les grâces de son esprit. Je suis charmé d'avoir cette occasion de vous exprimer les sentimens sincères que je vous ai voués depuis longtemps

et avec lesquels je suis inviolablement, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur, « DE CALONNE. »

Ce n'est pas seulement à son profit que Beaumarchais utilise son crédit auprès des ministres : il est le patron d'une foule de solliciteurs : gens de lettres, artistes, financiers, magistrats, acteurs, actrices, tout le monde s'adresse à lui. Soit qu'il plaide auprès de M. de Maurepas pour Marmontel demandant la place d'historiographe; soit qu'auprès du garde des sceaux il défende l'avocat-général Dupaty, son ami, contre les préventions des vieilles têtes parlementaires de Bordeaux; soit qu'il prie M. Necker de venir en aide à quelque banquier en déconfiture; soit que, pressé par les supplications de la famille La Reynière, qu'épouvantent les déportemens d'un fils, il aille jusqu'à demander au ministre de la maison du roi, M. de Breteuil, le maintien d'une lettre de cachet contre ce fils maniaque et haineux; soit enfin qu'il ait à protéger quelque artiste auprès des grands seigneurs qui dirigeaient alors les théâtres royaux, Beaumarchais travaille pour autrui avec autant d'ardeur et d'insistance que pour lui-même. Je n'en citerai qu'un exemple qui prouvera combien ses recommandations ressemblent peu aux recommandations vagues, indifférentes et banales que distribue journellement un homme influent, mais très occupé. Peut-être aussi trouvera-t-on un certain attrait inattendu de curiosité à voir Beaumarchais protéger, avec un désintéressement qui paraît vraiment très sincère, une jeune et jolie personne qui veut entrer au Théâtre-Italien, et la protéger non-seulement parce qu'elle a du talent, mais parce qu'elle est *sage*. La lettre est adressée à M. de La Ferté, intendant des *menus*, c'est-à-dire préposé à l'administration des théâtres sous la surveillance des quatre premiers gentilshommes de la chambre.

« Paris, le 16 mars 1782.

« Lorsqu'on fait une recommandation, monsieur, à un homme aussi éclairé que vous l'êtes en faveur de quelqu'un, il faut la motiver de façon qu'il puisse reconnaître qu'on ne cherche pas à l'intéresser pour un objet de pure fantaisie. C'est ce que je vais tâcher de faire en vous recommandant Mlle Méliancourt, dont j'ai déjà beaucoup parlé à M. le maréchal de Richelieu.

« Ce que tout le monde voit fort bien en elle est une figure agréable et la plus charmante voix; mais ce qui ne frappe pas autant la multitude est son grand talent musical, fruit d'une longue étude et de l'excellente éducation qu'elle a reçue. Ce seul avantage devrait lui mériter toutes sortes de préférences pour un théâtre où, forcé de jouer la comédie en chantant, l'acteur le plus musicien sera toujours celui dont le talent comique se développera le plus tôt, parce que l'idiome musical dont il se sert ne l'embarrassera jamais. Aussi, lorsque je vois un acteur ou une actrice gauche au Théâtre-Italien, je dis : Ou c'est une bête incurable, ou c'est un sujet qui n'a point de musique. On ne fait pas assez d'attention à cela.

« Quelques personnes ont dit que Mlle Méliancourt avait peu de voix, et moi, toutes les fois que je l'ai entendue, je lui ai fort recommandé de ne pas gâter son superbe organe en le forçant, comme on ne fait que trop au Théâtre-Italien de Paris. Il n'y a pas dans toute l'Italie une cantatrice qui donne la moitié de la voix de Mlle Méliancourt; mais comme elles sont musiciennes, elles se rendent maîtresses de l'orchestre et ne souffrent pas que l'accompagnement les couvre (1). C'est ce qu'elle doit obtenir de l'orchestre de Paris; alors on verra que c'est une des voix les plus étendues qu'il y ait au théâtre. Tout ce que la nature et l'éducation peuvent donner, Mlle Méliancourt l'a reçu avec profusion; il ne lui manque rien que les choses que l'expérience du théâtre peut seule lui apprendre, le maintien et le débit. Je suis bien étonné qu'avec tout ce qu'il faut pour devenir si utile aux intérêts de la Comédie, MM. les comédiens italiens hésitent à son égard. Comment ne sentent-ils pas que, leur existence morale tenant beaucoup à la conduite de chacun, toutes les fois qu'ils pourront recevoir un sujet bien né et d'une conduite irréprochable, ils acquerront de nouveaux droits à l'estime des honnêtes gens? Les comédiens bien famés et qui ont du talent à Paris sont nos amis, vivent avec nous, et n'éprouvent aucun désagrément d'un préjugé que leur conduite efface.

« Mlle Méliancourt est bien née. Son père avait une très bonne place. Devenu incapable de travailler, il trouve dans sa fille un doux soutien de sa vieillesse. Je n'emploierais pas cet argument, si je la recommandais à Des Entelles (2). Jeune et un peu coquin, je le crois plus disposé à corrompre des jeunes filles qu'à les protéger parce qu'elles sont sages; mais à vous, qui, revenu de tout cela, voyez net dans mon raisonnement et en sentez la force, je prends la liberté de vous recommander Mlle Méliancourt. Je la livre à vos bons offices comme une charmante cantatrice, bien musicienne et pleine d'émulation pour devenir actrice, de plus sage, bien née et propre à faire honneur à tout homme éclairé qui s'en rendra le protecteur.

« Que ferait-elle, monsieur, si on ne la recevait pas? Elle a tout sacrifié à sa tendresse filiale en débutant. Il n'est plus pour elle un autre état dans le monde, et l'existence de ses parens tient absolument au succès de son sacrifice. En voilà bien assez, trop pour vous. Permettez-moi d'ajouter que je partagerai sa gratitude, et que je joindrai ce nouveau sentiment au sincère attachement avec lequel vous savez que je suis, etc.,

« CARON DE BEAUMARCHAIS. »

La situation de Beaumarchais en tant qu'homme du monde, dans cette période qui précède *le Mariage de Figaro*, fournirait matière à d'assez nombreuses citations où l'on verrait le fils de l'horloger Caron dégager son style de ce qu'il a parfois d'un peu cru, pour faire assaut de grâce et de finesse avec une assez grande quantité de belles dames. Nous nous bornerons encore ici à présenter un seul échan-

(1) Cela était vrai au temps de Beaumarchais, où l'on disait en Italie que l'accompagnement devait faire avec le chant une *conversation respectueuse* (*fanno col canto conversazione rispetosa*); mais cette répugnance pour l'orchestration bruyante est bien modifiée aujourd'hui.

(2) Sous-intendant des menus plaisirs.

tillon de ce côté mondain de l'esprit de Beaumarchais, et nous le choisirons comme propre à caractériser jusqu'à un certain point les mœurs du temps. L'auteur du *Mariage de Figaro* était fort lié avec le marquis de Girardin, celui-là même chez qui Rousseau venait de mourir à Ermenonville. Le marquis avait un fils, jeune officier qui s'appelait alors le vicomte d'Ermenonville, et qui devint plus tard un des orateurs populaires de la restauration, sous le nom de Stanislas de Girardin. Ce jeune officier, en garnison à Vitry, ayant ouï parler d'une chanson *plus que grivoise* que Beaumarchais avait composée dans sa jeunesse, et qui se chantait avec succès entre sous-lieutenans (1), désira posséder une copie exacte de ce chef-d'œuvre, et, au lieu de s'adresser pour cela, soit à l'auteur lui-même, soit à M. de Girardin son père, ce qui nous paraîtrait encore à la rigueur admissible, il prit un parti qui semble aujourd'hui un peu bizarre; il écrivit à la marquise sa mère pour la prier d'obtenir pour lui de Beaumarchais ce cadeau peu moral, et la marquise, qui, à la vérité, ne savait pas au juste à quel point cette chanson était *légère*, s'empresse de transmettre à Beaumarchais la demande de son fils par le billet suivant :

« Ce mercredi.

« Mon fils m'a écrit, monsieur, pour avoir une chanson de vous *sur les femmes*. Comme on ne peut mieux faire que de s'adresser à l'auteur pour avoir la véritable, j'espère que vous ne refuserez pas cette satisfaction à un jeune homme qui la désire beaucoup. Comme elle est, à ce que l'on m'a dit, contre mon sexe, si vous craignez que ce ne soit pas de la politesse de me l'adresser, vous voudrez bien la lui envoyer à lui-même (2). M. de Girardin m'a mandé le plaisir qu'il avait eu de vous posséder pendant quelques jours, et le regret qu'il a eu de ce que votre voyage a été aussi court.

« J'ai l'honneur d'être votre très humble et très obéissante servante,

« Marquise DE GIRARDIN. »

Voici maintenant la réponse de Beaumarchais :

« Paris, ce 25 mars 1780.

« Non, madame la marquise, je n'enverrai pas à monsieur votre fils la chanson que vous me demandez pour lui. Il peut la désirer parce qu'il ne la connaît pas; mais moi, qui me repens de l'avoir composée dans un moment d'humeur où j'avais la folie de vouloir punir tout le beau sexe de la légèreté d'une coquette, dans un de ces momens si contraires à la conduite du Sauveur, où l'on voudrait faire souffrir tout le monde pour les péchés d'un seul, je n'irai point ouvrir le cœur d'un jeune homme à des impressions défavorables à celles qu'il doit aimer et servir, après le roi, toute sa vie. C'est l'ouvrage de

(1) C'est la chanson intitulée *Galerie des Femmes du siècle*, que l'ami Gudin n'a pas manqué de recueillir pieusement dans son édition de Beaumarchais.

(2) « A M. le vicomte d'Ermenonville, officier dans le régiment de Colonel-Général, en garnison à Vitry. »

M. Thomas, madame, où l'auteur a célébré les vertus des dames en deux beaux volumes, qu'il faut lui envoyer.

« Au reste, personne ne pouvant mieux juger de ce qui est profitable ou nuisible à son fils qu'une excellente mère comme vous, j'ai l'honneur de vous adresser cette chanson, l'un des plus grands torts de ma jeunesse. A vous, madame, de la soustraire ou de la laisser passer. Je lave mes mains, entre les innocens, du mal qui peut en résulter pour le fils, si la mère devient complice de ma faute passée après que je l'ai rendue confidente de mes scrupules présens. Je ne chercherai pas non plus à excuser devant vous les blasphèmes de ma chanson avec la coupable légèreté que j'y mis autrefois, lorsqu'une dame irritée me demanda pourquoi je ne chansonnais pas les hommes. Étaient-ils plus parfaits à mes yeux? « Les noirs défauts des hommes, lui dis-je, ne sont bons qu'à punir; il n'y a que ceux des femmes qui soient charmans à chanter, quelquefois même à partager. » C'était bien là le discours d'un jeune homme abandonné de Dieu et perdu de licence. Je suis fort loin aujourd'hui d'approuver une morale aussi relâchée, et, si je prends sur moi de vous envoyer ma chanson avec tout ce qu'elle a de blâmable, c'est autant pour m'humilier devant vous d'avoir eu le tort de la faire que pour vous donner une preuve non équivoque de l'obéissance et du dévouement respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être, madame la marquise, etc.,

« CARON DE BEAUMARCHAIS. »

Il est un autre côté de la vie de Beaumarchais à cette époque qui offre également de l'intérêt en lui-même et comme explication de l'influence qu'il peut exercer à un moment donné. Il n'est pas seulement un homme qui a prise sur les ministres, qui protége beaucoup de solliciteurs et qui a des relations de société très étendues; il est un financier opulent que l'on croit plus riche encore qu'il ne l'est, et qui donne ou prête beaucoup d'argent à toutes sortes de personnes. Son caissier Gudin constate qu'il lui arrivait en moyenne vingt demandes d'argent par jour, et cela s'explique. A force de dire du mal de lui, ses ennemis l'obligeaient à en dire du bien. Il était souvent contraint d'afficher un peu sa générosité. Il s'ensuit que le public le prenait au mot, et que de tous les coins de la France on le sommait de prouver qu'il ne se vantait pas. Parmi les sommations de ce genre, il en est d'assez originales :

« Le diable m'emporte, monsieur, lui écrit de Saint-Brieuc un jeune sous-lieutenant, vous êtes un homme charmant. Je viens de lire vos *Mémoires* (1) qui m'ont fait un plaisir infini. On ne peut habiller son monde plus complétement. On m'a dit que vous étiez fort riche; eh bien! la différence, c'est que je ne le suis guère et que vingt-cinq louis feraient que je le serais beaucoup. Donc, en conscience, pour faire les choses aussi joliment que vous les dites, vous devriez m'envoyer ces vingt-cinq louis : je vous les rendrai dans un an,

(1) Ce sont sans doute les *Mémoires* contre Goëzman, que cet officier lisait un peu tard, puisque sa lettre est de 1780.

foi d'honnête homme. Je vous vois rire et dire : « Quel est ce fou? » Et pourquoi donc? Vous avez beaucoup d'argent, à ce que je présume; moi, j'en ai fort peu; je vous crois un homme bienfaisant qui tirerez un pauvre diable de peine en lui prêtant vingt-cinq louis qu'il est en état de vous rendre : qu'est-ce qu'il y a donc là de surprenant? Que je ne vous ai jamais vu? Eh bien! vous m'en devez plus d'obligations de vous croire assez généreux pour prêter vingt-cinq louis à un homme qui en a besoin et que vous n'avez jamais vu. N'allez pas vous amuser à mes dépens et envoyer ma lettre aux chefs de mon régiment : vous me feriez désirer un trou pour me cacher, ce qui ne m'est jamais arrivé au moins. Mais non, je suis persuadé que vous ferez mieux, et que vous m'enverrez ces vingt-cinq louis. Allons, monsieur, touchez là, et que ce soit marché fait. Je vous donne ma parole d'honneur que vous jouissez dans mon esprit de toute la considération et le respect possibles joints à toute l'admiration dont je suis capable, parce que je vous connais par vos ouvrages, et que je ne sens rien pour les gens dont je ne connais que le nom. « Le chevalier DE SAINT-MARTIN,

« Sous-lieutenant au régiment d'Aquitaine (infanterie).

A Saint-Brieuc, en Bretagne, ce 24 août 1780. »

« Surtout de la discrétion. »

Sur cette lettre, Beaumarchais a écrit de sa main : *Répondu le 20 septembre* 1780. — Malheureusement je n'ai pas trouvé le brouillon de sa réponse. L'auteur du *Mariage de Figaro* était assez original lui-même pour apprécier l'originalité de cette demande, et je ne serais pas étonné qu'il eût envoyé les vingt-cinq louis. Quand on voit un sous-lieutenant parfaitement inconnu à Beaumarchais attaquer ainsi sa bourse du fond de la Bretagne, on comprend facilement à quel point il devait être assailli par toutes les variétés de quêteurs, d'emprunteurs ou de malheureux qui abondent toujours à Paris. Ses papiers fourmillent d'incidens de ce genre. En voici un entre mille que je cite, parce qu'il est relatif à un poète assez célèbre et parce que Beaumarchais, qui d'ailleurs n'en a jamais parlé, même après la mort de l'homme qu'il avait si délicatement obligé, s'y montre digne du rôle de Mécène qu'il aimait à jouer dans cette période brillante de sa vie.

Tout le monde connaît Dorat, mais tout le monde ne sait peut-être pas que ce poète, dont le nom éveille l'idée d'une existence frivole et insoucieuse, mourut à quarante-six ans, en proie à des chagrins profonds. C'était un homme faible, mais doué de sentimens délicats. Après avoir possédé quelque fortune, le défaut d'ordre, la vanité et aussi des accidens indépendans de sa volonté l'avaient conduit peu à peu à une ruine complète, et même à une situation plus difficile encore, car il était écrasé sous une avalanche de dettes, et, avec un cœur assez fier pour en souffrir mortellement, il n'avait pas assez de force d'âme pour entreprendre une lutte courageuse contre la des-

tinée. Sa santé était perdue, et il s'éteignait lentement, cachant de son mieux la souffrance morale qui le rongeait sous le fard, les mouches et les rubans de son rôle de *chantre des Grâces*. C'est alors que son amie, la comtesse Fanny de Beauharnais, celle qui, suivant Lebrun, *faisait son visage et ne faisait pas ses vers*, mais qui n'en était pas moins une excellente femme, après avoir elle-même rendu à Dorat tous les services que comportaient des ressources personnelles très bornées, prit le parti de s'adresser, à l'insu de son ami, à Beaumarchais, qu'elle ne connaissait pas du tout et qui n'avait avec Dorat que des rapports très superficiels. Elle écrit donc à l'auteur du *Barbier de Séville* une lettre touchante dans laquelle, après lui avoir exposé la déplorable situation de Dorat et lui avoir annoncé qu'un ami commun lui en dira davantage, elle demande pour lui un prêt de *vingt mille francs*. Prêter 20,000 fr. à un homme complétement ruiné, c'était les donner. Beaumarchais trouve d'abord la somme un peu forte; voici sa première réponse à Mme de Beauharnais :

« Paris, ce 20 mars 1779.

« Votre lettre, madame la comtesse, m'a vivement pénétré. Jamais la douce amitié n'a peint sa sollicitude avec des traits plus touchans. Je vous connais, vous honore et vous aime sur cette lettre; mais que vous m'affligez en me demandant pour votre ami des secours au-dessus de mes forces! J'estime sa personne et fais le plus grand cas de ses ouvrages; par-dessus tout cela, je crois qu'il faut faire autant de bien qu'on le peut, pour être aussi heureux que notre état le comporte; tel est mon sentiment naturel et le fruit des réflexions de toute ma vie. Je m'y tiens sans faste et sans égard pour ce que les hommes disent ou pensent de moi. Revenons à vous, madame.

« Votre confiance excite la mienne, et je dois vous parler sans détour. On se trompe sur la nature de mon aisance comme sur tout le reste de mon être. Je ne suis pas un fort capitaliste, mais un grand administrateur. La fortune de mes amis, confiée à ma prudence, me force d'être circonspect et scrupuleux sur l'emploi de leurs fonds, d'où il suit que je puis bien venir au secours d'un ami souffrant pour 25, 50 ou 100 louis, en les prenant sur l'argent qui m'appartient dans mes affaires, mais que je ne puis aller plus loin sans déposer à ma caisse, en papier, l'équivalent de l'argent que j'en tire, et je sais trop que les malheureux n'ont point à donner d'équivalens solides aux fonds qu'ils empruntent; ils ne sont gênés que parce qu'ils en manquent. C'est donc avec bien de la douleur que je me vois dans l'impossibilité physique de prêter à votre ami la forte somme dont il a besoin.

« Quant aux prêts personnels que ma sensibilité m'arrache sans cesse depuis quatre ans, ma maudite réputation d'homme riche a tellement accumulé ces demandes autour de moi, qu'il semble que tous les infortunés du royaume se soient donné le mot pour peser à la fois sur mon cœur et l'étouffer de déplaisirs. Je n'ouvre pas mes paquets sans oppression, toujours sûr d'y puiser le nouveau chagrin de connaître un infortuné de plus, sans pouvoir souvent le soulager.

Telle est ma vie : de grands travaux, peu de succès; un état dispendieux, peu de fortune, et le cercle éternel de la plus douloureuse correspondance avec une foule de malheureux dont les maux sont devenus les miens. Si vous avez un ami qui me connaisse à fond, il vous dira que ce tableau de ma personne et de mon état est le plus vrai que je puisse offrir.

« Quoi qu'il en soit, madame, engagez cet ami commun à me voir; puisqu'il a mérité votre confiance, il aura la mienne. Nous causerons de l'affaire de M. Dorat; il m'expliquera la nature de son malaise, ce qu'il craint, ce qu'il espère, et quand je serai mieux instruit, si je puis venir à son secours, soyez sûre, madame, qu'en enterrant, avec la religion de l'honnêteté, tout ce qu'il veut tenir secret, je ferai l'impossible pour que votre confiance en moi ne lui soit pas tout à fait infructueuse.

« J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect, etc.,

« CARON DE BEAUMARCHAIS. »

Au moment où Beaumarchais termine cette lettre, entre chez lui le nouvel avocat de Dorat que Mme de Beauharnais lui a annoncé sans le nommer; c'est un officier dont nous aurons occasion de reparler et qui était un de ses plus anciens amis. Beaumarchais ajoute alors à sa lettre un *post-scriptum* qui nous permet de suivre en quelque sorte au naturel le bon mouvement qui s'opère en lui.

« Mon ami Datilly vient me parler au moment où je ferme ma lettre; son récit me perce le cœur. Il est bien certain que je ne puis disposer des 20,000 livres que vous me demandez; mais, encore une fois, si M. Dorat, qui me connaît peu, ne s'offense pas que vous m'ayez confié son douloureux secret, faites en sorte qu'il vienne en causer franchement avec moi, ou daignez m'en faire passer les détails, et toutes mes ressources sont à son service. »

Mme de Beauharnais répond à Beaumarchais que Dorat est à la campagne, et qu'il se rendra chez lui à son retour. Quinze jours se passent. Beaumarchais a besoin de quitter Paris pour ses affaires; il craint que la fierté de Dorat ne l'empêche de venir à lui; et, aussi impatient de secourir un malheureux qu'un autre le serait de l'éviter, le voilà maintenant qui va au-devant de cette misère qu'on lui a confiée et qui écrit à Mme de Beauharnais cette seconde lettre qui me semble en vérité l'expression d'un cœur foncièrement excellent; qu'on en juge :

« Paris, 5 avril 1779.

« Je n'ai point vu votre ami, madame la comtesse; est-il encore à la campagne, ou désapprouve-t-il la douloureuse confidence que vous m'avez faite?

« Il serait bon pourtant que nous eussions une conférence avant mon départ pour Bordeaux, qui sera sous peu de jours. Il ignore peut-être quelle force et quel courage on puise auprès d'un homme sensible et éprouvé par la mauvaise fortune. Je suis cet homme-là, et, très différent des gens dont le sort a changé en bien, je me plais à consoler les infortunés qui ont du mérite, et à leur rendre ce ressort si nécessaire à l'âme que le malheur

détend toujours. Peut-être, à force d'y rêver, ai-je trouvé le moyen de l'aider à sortir de la détresse qui le tue. Enfin je ne sais, mais quelque chose me dit que je ne lui serai pas tout à fait inutile. Je frémis quand je pense qu'un moment de désespoir a coûté la vie à ce pauvre Mairobert, qui avait mille voies pour se relever avec éclat du mal que lui causait un jugement un peu léger peut-être (1). Il avait demandé à me voir; il avait, disait-il, besoin de mes conseils. Sans savoir quelle était sa peine, je lui avais écrit qu'il serait toujours le bien-venu, car je le connaissais depuis vingt ans pour mauvaise tête et galant homme. L'arrêt du parlement est sorti soudainement; il s'est tué. S'il ne méritait pas son jugement, il a mal fait de quitter la vie : on revient de tout avec du courage et de la patience; s'il était coupable, je lui pardonne : on ne survit pas à la honte méritée.

« Ici le cas est très différent; mais ce Mairobert m'a jeté du noir dans l'âme, je n'aime pas qu'un infortuné souffre sans communiquer ses peines : on ne sait jusqu'où la tête en cet état peut s'exalter. Encore un coup, madame, envoyez-moi votre ami, que je le voie, qu'il m'entende! Et, s'il est possible, nous parviendrons à le sauver par la réunion de ses efforts et des miens.

« J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.,

« CARON DE BEAUMARCHAIS. »

Dorat se présente enfin chez l'homme généreux qui lui tend la main si cordialement, et le ton de sa lettre à Beaumarchais, après les épanchemens de cette première entrevue, nous donnera une idée de la délicatesse avec laquelle l'auteur du *Barbier de Séville* savait encourager et secourir ceux qui lui inspiraient de l'intérêt :

« Ce 12 avril 1779.

« Monsieur et cher ami, lui écrit Dorat (après vos procédés avec moi, permettez que je vous donne ce titre), quel plaisir j'éprouve à vous assurer que je suis sorti de chez vous avec un poids énorme de moins, pénétré de la plus douce reconnaissance, et consolé pour la première fois depuis trois ans que je lutte avec un courage intérieur bien pénible contre toutes les crises de ma situation! Il n'y avait sans doute que vous au monde qui pouviez m'en tirer; quand on m'a prononcé votre nom, il m'a tranquillisé. La même force d'âme qui vous a fait terrasser tous vos ennemis s'est tournée en sensibilité pour les malheureux, et je m'applaudis, à travers vos talens si brillans et si aimables à la fois, d'avoir démêlé vos vertus. Je vous dis tout ce que mon âme, que vous avez soulagée et qui s'épanche librement avec vous, m'inspire de sentimens vrais sur votre compte; c'est une jouissance pour moi d'avoir des raisons d'aimer ce que j'ai toujours estimé. Vous m'avez demandé l'état actuel de mes affaires, le voici : je dois à peu près *soixante mille francs;* pour la moitié, j'obtiendrai du temps; mais mon honneur, mon repos, ma santé, disons tout, ma vie, demandent que je paie le reste dans le cours d'un an ou de quinze mois, à différentes époques : tous les engagemens que je prendrai

(1) Ce Mairobert était un écrivain assez bien posé, et de plus censeur royal, qui, se voyant impliqué, dit Grimm, d'une manière déshonorante dans la discussion des intérêts du marquis de Brunoy, venait de s'ouvrir les veines dans un bain chaud.

avec vous seront sacrés; je les signerais de mon sang. Mme de B..., dont la fortune sera considérable, s'engagera au besoin, et deux êtres intéressans vous offriront avec les larmes de la reconnaissance deux âmes qui n'en font qu'une. Pardonnez au désordre de ma lettre et de mes idées; j'éprouve en vous écrivant un attendrissement involontaire. Je crois qu'à force de bienfaisance vous m'avez rendu meilleur encore que je ne suis, et à coup sûr je n'étais pas méchant; revenons et déposons dans votre sein le poids qui m'oppresse et me tue... »

Suit l'état détaillé de ses dettes; mais le malheureux poète se fait illusion : il espère se tirer d'affaire par son travail, et il est mourant; il offre sa signature, elle n'a aucune valeur; celle de Mme de Beauharnais n'en a pas davantage. Beaumarchais voit clair dans tout cela. Il ne demande aucune signature; il s'agit tout simplement pour lui d'adoucir les derniers jours d'un homme intéressant qui se meurt; il autorise Dorat à faire prendre à sa caisse de mois en mois les sommes dont il aura besoin. Au bout de dix mois, le 29 avril 1780, Dorat était mort. Durant ces dix mois, Beaumarchais lui avait donné, par 25 et 50 louis, une somme de 8,400 livres, et le caissier Gudin, après avoir soigneusement additionné les sommes, écrivait sur le dossier du poète cette terrible phrase d'arithméticien : *Dorat, mort insolvable, numéro* 23. C'était le numéro 23 des débiteurs insolvables; ces numéros dépassent la centaine dans les papiers de Beaumarchais.

A côté des poètes qui ont besoin d'argent figurent aussi les grands seigneurs. Ici Beaumarchais fait quelquefois la sourde oreille, d'autant que les grands seigneurs demandent souvent des sommes proportionnées à leur qualité, c'est-à-dire énormes. Il n'est personne qui n'ait ouï parler du comte de Lauraguais, un des excentriques les plus caractérisés du XVIIIe siècle, réunissant en lui tous les goûts, toutes les fantaisies, tous les talens, toutes les folies possibles; dissertant à merveille sur les finances de l'état, mais conduisant très mal les siennes, et écrivant sur toutes choses avec une telle abondance d'idées, que chacune de ses phrases est régulièrement suivie d'une série d'*et cetera*. Le comte de Lauraguais avait été pendant plusieurs années très lié avec Beaumarchais, qu'il appelle *mon cher ami* gros comme le bras. A l'époque du *Mariage de Figaro*, on fit circuler contre l'auteur un pamphlet très violent, généralement attribué au comte de Lauraguais. Si cette opinion était fondée, l'explication de ce pamphlet se trouverait tout naturellement dans la dernière lettre de Beaumarchais au comte en réponse à une lettre de celui-ci. Après s'être ruiné à la ville, M. de Lauraguais s'était pris momentanément d'une belle passion pour les champs; il adresse de la vallée d'Auge à *son cher ami* de beaux raisonnemens sur l'administration, et conclut en le priant de lui prêter ou de lui faire prêter *cent mille*

francs. Beaumarchais, tout en parant adroitement cette botte insidieuse, profite de l'occasion pour donner à son spirituel et écervelé correspondant une leçon de bon sens qui me paraît assez joliment tournée, et qui, accompagnée d'un refus d'argent, dut plaire médiocrement à l'aimable comte de Lauraguais :

« Vous êtes comme *Robin*, monsieur le comte, *toujours le même* (1) : le même esprit de discussion, la même force de raisonnement, et la même grâce d'élocution; mais à quoi tout cela sert-il? Changerez-vous les événemens? détruirez-vous la puissance de l'intrigue? et tout ce que vous direz en matière d'administration ne sera-t-il pas toujours ce qu'on appelle *verba volant?* Plus malheureux que vous, je vis au moins aussi renfermé. Les mille et une contradictions m'enveloppent, et je marche pesamment au milieu d'une pression, d'un frottement universel. Du courage et des ennemis, voilà ma fortune. Et vous avez besoin d'un prêt de cent mille livres, et vous en apercevez la possibilité dans vos périlleuses délégations! Vous avez donc oublié Paris, et les hypothèques insuffisantes, et les priviléges toujours exigés, et les nantissemens, etc., etc.?

« Monseigneur votre père (2), à qui vous n'accordez pas autant d'esprit qu'il vous en a donné, — ce qui est bien ingrat, par parenthèse, — me disait l'autre jour un grand mot sur vous, qui répond à cet adage italien : *Di de auro, ma fa di m....* — Il a tout l'esprit possible, lui répliquai-je. — Je ne sais, reprenait-il, quel est cet esprit-là, qui met toujours un homme hors de sa convenance, hors de sa fortune, hors de sa sphère naturelle. Il y a huit mois que je n'ai eu de ses nouvelles; que fait-il? — Monsieur le duc, il cultive son jardin. — Eh! monsieur, son vrai parc était celui de Versailles. — Oh! diable, ai-je dit en moi-même, cet homme-ci ne raisonne pas trop mal. — Vos fermiers, monsieur le comte, vous volent en votre présence; croyez-vous qu'ils ne le fassent pas aussi bien en votre absence? La rue de La Harpe et la place Maubert sont à la vérité des rues bien crottées (3); mais il y a du bruit, des fiacres, des crieurs d'arrêts; on y renverse des ministres, qui n'en restent pas moins sur leurs pieds; on y débat des questions oiseuses à force d'être intéressantes; on y lit la gazette, on y fait des nouvelles, on y forge le fer, parce qu'il y est toujours brûlant, et pour un cerveau très allumé comme le vôtre, un grand mouvement vaudrait peut-être mieux que l'aspect et la jouissance de votre vallée. Plaisir de vieillard, monsieur le comte! Et s'il faut le classer parmi les autres, on doit avouer que la douce culture est le premier des plaisirs insipides.

(1) Allusion au refrain d'une chanson tant soit peu cynique de Beaumarchais, mais la plus spirituelle de toutes celles qu'il a composées, qui est intitulée *Robin*, que l'on chantait beaucoup au XVIIIe siècle, et que l'ami Gudin a transmise également à la postérité.

(2) Il s'agit ici du duc de Brancas, père du comte de Lauraguais et très peu enthousiasmé de son fils, lequel, de son côté, était très peu respectueux pour son père.

(3) Réponse à une phrase de la lettre du comte de Lauraguais, dans laquelle ce dernier, en proie à sa nouvelle manie d'agriculture, disait à Beaumarchais : « Il faudrait être un usurier ou une c.... pour préférer la rue de La Harpe et la place Maubert à la vallée d'Auge. »

« M. de Sartines et M. de Vergennes me demandent souvent de vos nouvelles avec intérêt, je réponds toujours par un : — Hélas ! il cultive son jardin; et pour le coup, comme disait Louis XV, il s'occupe à *penser* fortement..... ses chevaux (1). J'ai l'honneur d'être, monsieur le comte, etc.,

« CARON DE BEAUMARCHAIS. »

« Paris, ce 28 septembre 1778. »

Cependant, si Beaumarchais refuse d'aventurer 100,000 francs en les prêtant à un écervelé, il aime assez à prêter aux grands seigneurs en général. Cela lui fait comme une clientèle de débiteurs patriciens qui l'aident parfois à surmonter les difficultés de sa situation ; mais s'il aime à prêter, il aime assez d'ordinaire à être payé. Quand un seigneur, fût-il prince, lui semble positivement y mettre de la mauvaise volonté, il écrit des sommations assez vertes. C'est à une sommation de ce genre que s'applique le billet suivant du prince de Luxembourg à Beaumarchais.

« Je n'ai pas oublié, monsieur, la manière noble et honnête dont vous avez bien voulu m'obliger, et si de malheureuses circonstances ne m'avaient tourmenté, mon premier soin aurait été de m'acquitter envers vous; mais soyez persuadé que sous peu de jours j'irai moi-même vous porter votre argent, et en vous remerciant de votre honnêteté, vous témoigner le regret que j'ai d'avoir été si peu exact, et vous assurer des sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

« Le prince DE LUXEMBOURG (2). »

« Ce 9 octobre 1783. »

En revanche, quand un grand seigneur paie exactement, Beaumarchais l'encourage dans cette bonne habitude par les lettres les plus flatteuses. C'est ainsi qu'il écrit au comte de Polastron, qui lui rend de l'argent prêté : « Votre lettre, monsieur le comte, respire la candeur et la vertu chevaleresque de nos bons aïeux; je suis vraiment charmé de vous avoir obligé, » tandis qu'il écrira à la vicomtesse de Choiseul, qui prend des lettres de rescision contre ses créanciers et *veut le fourrer*, dit-il, *dans cette Saint-Barthélemy* : « Quand on a sauté ainsi à pieds joints par-dessus les honorables procédés, on ne doit point être étonné, madame la vicomtesse, qu'il ne reste plus de relations que les rigoureuses procédures. »

(1) Allusion à un mot très connu de Louis XV, adressé à ce même comte de Lauraguais, qui se vantait d'avoir appris en Angleterre à *penser*. Ce mot, par parenthèse, est nié par le prince de Ligne, qui déclare dans ses souvenirs qu'il n'est pas de Louis XV. Or, le témoignage de Beaumarchais détruit l'assertion du prince de Ligne, puisque son allusion s'adresse à M. de Lauraguais lui-même.

(2) Quand on compare ce billet si poli du prince de Luxembourg au billet si insolent écrit vingt ans auparavant dans une circonstance exactement semblable par un mince hobereau nommé M. de Sablières, billet que nous avons cité en son lieu, on peut se faire une idée du changement opéré durant ces vingt ans dans la situation de Beaumarchais.

De tous les débiteurs aristocratiques de Beaumarchais, le plus original, sans contredit, est le prince de Nassau-Siegen, représentant de la branche catholique de la maison de Nassau. On ferait une comédie des rapports de Beaumarchais avec ce prince et la princesse sa femme, qui n'est pas moins bizarre que son mari. Ces rapports d'amitié très intime ont duré plus de dix ans, et les nombreux témoignages qui en restent dans les papiers de l'auteur du *Mariage de Figaro* offrent les élémens d'un tableau de mœurs assez curieux que nous nous contenterons d'esquisser. Tous les survivans de l'ancienne France qui nous ont laissé leurs souvenirs sur la période qui précède la révolution, M. de Ségur, le duc de Lévis, le prince de Ligne, Mme Lebrun, etc., tous s'accordent à présenter le prince de Nassau-Siegen comme une des figures les plus étranges de son temps. « C'était, dit M. de Ségur, un vrai phénomène au milieu d'un temps et d'un pays où l'effet d'une longue civilisation est de donner à tous les esprits une ressemblance uniforme. » — « Le prince de Nassau, dit le duc de Levis, avait la plupart des qualités qui composent les héros, leur caractère entreprenant, une prodigieuse activité, l'amour de la gloire et un souverain mépris pour la vie. Il a recherché les occasions de se signaler, et ces occasions ne lui ont pas manqué; cependant il n'a laissé que la réputation d'un aventurier, et pendant sa vie il eut plus de célébrité que de considération. » On peut déjà reconnaître là quelque analogie qui contribuera à expliquer l'intimité de Beaumarchais et du prince dont nous allons d'abord résumer la vie. Le prince de Nassau avait par sa grand'mère, Charlotte de Mailly, tante de la duchesse de Châteauroux, du sang français dans les veines; son origine même passait pour être complétement française, attendu que la légitimité de son père, quoique reconnue par un arrêt du parlement de Paris, avait été contestée et repoussée en Allemagne par le conseil aulique. Dès sa jeunesse, Nassau se trouva ainsi prince allemand reconnu en France, repoussé en Allemagne et dépourvu de principauté. A quinze ans, il était engagé dans un régiment français comme volontaire; à dix-huit ans, il était capitaine de dragons, et il débutait par faire le tour du monde avec Bougainville. Là, il avait eu des duels fameux avec des tigres et des lions qui l'avaient fait surnommer *le dompteur de monstres*, et à son retour il avait été nommé colonel du régiment royal-allemand (cavalerie). Quoiqu'il aimât de préférence le séjour de Paris ou de Versailles, il menait la vie d'un paladin du moyen âge, toujours en quête d'aventures et d'entreprises de guerre. Partout où l'on se battait en Europe, on était sûr de le rencontrer : tantôt commandant une batterie flottante au siége fameux de Gibraltar, on le voyait quitter le dernier à la nage son bâtiment incendié et regagner le rivage, le sourire aux lèvres, sous une grêle de boulets;

tantôt au service de la Russie, avec des bateaux plats il détruisait une escadre turque à Oczakow, ou dispersait une flotte suédoise dans la Baltique. Cavalier ou fantassin, général ou amiral, il combattait avec la même ardeur sur tous les élémens, et ce guerrier d'une témérité fabuleuse, ce *dompteur de monstres*, d'ailleurs grand et bien fait de sa personne, « avait, dit Mme Lebrun dans ses *Souvenirs*, l'air doux et timide d'une demoiselle qui sort du couvent. » C'est là le côté héroïque du prince de Nassau; son côté comique consistait dans une impossibilité absolue d'apprécier la valeur de l'argent, qui s'échappait de ses doigts comme de l'eau, — si bien que ce héros, le plus essentiellement *panier percé* de tous les héros, partageait sa vie à disperser des flottes, à renverser des bataillons, et à fuir épouvanté devant des créanciers, des huissiers et des recors, qui ne lui laissaient pas un instant de repos.

C'est par ce côté faible que le prince de Nassau s'était attaché à Beaumarchais comme à un ange gardien destiné à le garantir du seul genre de danger qu'il redoutât. C'est Beaumarchais qui devait payer les créanciers les plus dangereux, faire patienter les autres, réviser les comptes fantastiques de ceux-ci, parer aux embûches tendues par ceux-là, en un mot débarrasser son héros de cette troupe infernale toujours attachée à ses pas.

L'intimité entre Beaumarchais et le prince avait commencé en 1779. Voici à quelle occasion. Comme il était question à cette époque d'une descente en Angleterre, Nassau, qui commandait déjà un régiment de cavalerie, avait formé de plus un corps d'hommes déterminés qui s'appelait la *légion de Nassau*, et tenté avec son intrépidité ordinaire un coup de main sur l'île de Jersey. Le gouvernement français ayant renoncé à son projet, le prince demanda que les volontaires formés par lui fussent incorporés dans les troupes du roi et qu'on lui en payât le prix, lequel, d'un autre côté, était destiné à rembourser les frais d'équipement qu'il avait avancés ou plutôt pour lesquels il s'était endetté, et à indemniser de leurs dépenses les officiers de ce corps. Le ministre de la marine, craignant que l'argent donné directement au prince de Nassau ne se trouvât fondu comme à l'ordinaire au détriment des créanciers de la légion, avait chargé Beaumarchais de surveiller cette liquidation et d'avancer par à-comptes les sommes nécessaires, en ayant soin de payer d'abord les créanciers avant d'indemniser le prince. La situation de Beaumarchais était délicate. Nassau, toujours harcelé de créanciers personnels, demandait sans cesse de l'argent. Beaumarchais, tout en lui en donnant un peu, s'attachait à lui faire comprendre qu'il fallait d'abord payer les créanciers de la légion, et profitait de l'occasion pour donner de temps en temps à ce héros quelques leçons d'économie domestique.

« Mon prince, lui écrit-il en date du 1er août 1779, j'ai l'honneur de vous remettre ci-joint une rescription de 6,000 livres. Il ne faut point me savoir mauvais gré si je fais comme les bons parens, qui économisent sur les menus plaisirs de leurs enfans pour remplir leurs dettes sérieuses. Bien des gens trouvent déjà mauvais que j'aie pris sur moi de distraire pour vos besoins 500 louis, qui, versés, disent-ils, chez le trésorier de la marine, auraient été, d'après leurs oppositions, réservés pour leur paiement, de préférence à vos mandats personnels. Il est certain qu'ils sont dans leurs droits à cet égard. Me permettrez-vous aussi de vous demander, mon prince, pourquoi un courrier de 18 à 20 louis pour un objet également bien rempli par un port de lettre de 30 sous? Ou vous portez une attention bien légère à vos dépenses, ou vos besoins ne sont pas si pressans que vous le dites, et je ne suis que le triste écho de cette réflexion, qui peut aussi bien vous frapper qu'elle m'a paru juste lorsqu'on l'a faite devant moi.

« Si vous me trouvez un peu plus austère, mon prince, que ma réputation d'homme gai ne semble le comporter, ne l'attribuez qu'au sérieux et véritable intérêt que je prends à vos peines; elles exigent tous les soins et l'attention la plus continue de la part de ceux qui travaillent à vous en tirer.

« Je me mets au nombre de ces travailleurs zélés en vous assurant du profond respect avec lequel je suis, mon prince, etc.

« CARON DE BEAUMARCHAIS. »

Ces premiers rapports entre Nassau et Beaumarchais avaient amené bientôt une intimité toujours croissante, et le prince s'était habitué peu à peu à considérer son ami comme une sorte de tuteur et surtout comme un caissier qui lui aurait été donné par la nature. « La caisse de M. de Beaumarchais, dit le gardien de cette caisse Gudin, était devenue celle du prince, qui y puisait pour presque tous ses besoins. » — « Mon cher ami, délivrez-moi de mes créanciers; ils m'accablent et me font tourner la tête... Mon cher Beaumarchais, je vous recommande mes affaires, que vous m'avez promis de soigner, et je vous prie d'être certain que l'amitié que je vous ai vouée ne finira qu'avec ma vie... » Tel est le refrain ordinaire des innombrables lettres du prince de Nassau à l'auteur du *Mariage de Figaro*. Celui-ci se prête avec une complaisance inépuisable, entremêlée cependant quelquefois de mauvaise humeur, à ce rôle de caissier et de tuteur, que la princesse de Nassau contribue pour sa part à rendre très difficile, car elle est aussi *panier percé* que son mari.

C'était une princesse polonaise, mariée en premières noces au prince Sangusko et divorcée. Quoique la Pologne soit un pays catholique, on sait que le divorce y est toléré. Le prince de Nassau tenait à faire reconnaître son mariage par l'archevêque de Paris, et il était si bien habitué à se servir de Beaumarchais en tout, que c'est encore lui qui plaide dans cette affaire et qui transmet au prélat, en l'appuyant, la demande du prince. Je regrette de n'avoir pas

retrouvé le plaidoyer de Beaumarchais sur la question; mais on ne sera peut-être pas fâché de rencontrer ici la réponse du sévère prélat, Christophe de Beaumont, à l'auteur du *Mariage de Figaro* plaidant pour une princesse divorcée.

« Paris, le 13 septembre 1780.

« Je vous envoie, monsieur, ma réponse à la lettre dont M. le prince de Nassau m'a honoré. Vous voudrez bien la lui faire passer. Je ne vous dissimulerai pas que cette réponse est négative. Malgré le désir que j'aurais d'entrer dans les vues du prince, je n'aurais pu concourir à son mariage sans aller contre les principes de l'église latine, qui ne connaît aucune cause de divorce, et notamment contre les principes de l'église gallicane, où il n'y a jamais eu d'exemples de pareils mariages. D'ailleurs il y a en France une parfaite conformité entre les lois civiles et ecclésiastiques sur la matière du divorce.

« On ne peut rien ajouter à la sincérité des sentimens avec lesquels je suis, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

« † CHRISTOPHE, archevêque de Paris. »

Malgré le refus de l'archevêque, le mariage du prince, considéré comme contracté en Pologne, n'en fut pas moins reconnu à la cour de Versailles, et sa femme admise comme princesse de Nassau. « Ce ménage, dit le duc de Lévis, était bien assorti. La princesse était une grande femme mince qui avait un reste de beauté. Sans être parfaitement droite, elle avait de l'élégance dans la taille, ses manières étaient nobles et polies; mais elle avait plus d'imagination que de jugement, de l'esprit sans suite, et, comme la plupart des Polonaises, le cœur chez elle valait mieux que la tête. » Cette princesse, en effet, jetait, nous l'avons dit, l'argent par les fenêtres avec la même facilité que son mari. Comme son mari, elle adorait Beaumarchais, et comme son mari, elle abusait de sa caisse. « Je ne conçois pas, écrit à ce couple auguste Beaumarchais, sans doute un peu impatienté ce jour-là, je ne conçois pas que deux personnes aussi spirituelles que vous et la princesse puissent toujours enchâsser dans le même cadre et le malaise le plus affligeant et la prodigalité la plus désordonnée. » Le malaise, en effet, va quelquefois très loin. Sur deux cents lettres de la princesse, il y en a bien une centaine griffonnées d'une écriture illisible, et qui ont toutes pour but de faire un appel à la bourse de l'ami *Bonmarchais;* la princesse, par parenthèse, n'a jamais pu venir à bout d'écrire correctement le nom de son ami. Voici quelques échantillons de ces billets de princesse :

« Il y a bien longtemps que je ne vous ai vu, mon cher *Bonmarchais,* et vous allez en lire la preuve : c'est que je suis encore sans le sou. Envoyez-moi quelques louis par le porteur, mon ami, si vous voulez que je dîne demain. »

Autre billet :

« Mon cher *Bonmarchais*, je suis désespérée, mais il faut absolument que j'aille demain pour affaires à Versailles, et je n'ai pas un petit écu. Envoyez-moi, si vous pouvez, quelques louis. »

Variante sur le même sujet :

« Mon cher *Bonmarchais*, voici le déjeuner que m'a envoyé mon maître d'hôtel aujourd'hui; voyez s'il est d'une digestion facile (1). M. de Nassau l'a trouvé, il lui a demandé son compte. Il faudra que nous causions là-dessus, pour que l'examen puisse traîner jusqu'au moment où nous pourrons le rembourser. En attendant, mon ami, envoyez-moi ce que vous pourrez. Adieu; pardonnez si je vous tourmente presque autant que je suis tourmentée. »

L'ami *Bonmarchais* gronde, prêche l'économie, et finit toujours par s'exécuter avec assez de bonne grâce. On voit qu'il a du goût pour ces deux personnages, non-seulement parce qu'ils sont princes, mais parce qu'ils sont bizarres et qu'ils paraissent d'ailleurs éprouver pour lui une affection sincère et prennent une part très vive à toutes ses tribulations. La princesse, qu'il ne faudrait pas juger sur ses billets *quémandeurs*, a souvent de l'esprit avec un certain vernis d'étrangeté qui lui donne du piquant. C'est ainsi qu'elle écrira à Beaumarchais, à propos d'un abbé Sabathier qu'elle n'aime pas et qui a rendu des services à son mari : « Combien j'aime ma reconnaissance avec vous! combien elle me tourmente avec lui! Vous allez vous fâcher. Je ne le hais pas, mais je ne puis l'estimer : je le regarde comme un grand enfant, et j'aime à peine les petits, hors l'Eugénie (2). De plus, cet homme me présente l'idée de l'imperfection, de la faiblesse, et quand je vois cette araignée quasi sous mes talons, cela me donne la chair de poule. Je suis trop franche peut-être, mais avec vous je n'ai jamais su penser que haut. »

Le prince, de son côté, offre des traits d'originalité assez amusans, par exemple, lorsqu'il s'en va en guerre, laissant sa femme aux prises avec ses nombreux et insupportables créanciers. Si la princesse s'avise de lui écrire sur ses affaires, au moment de monter à l'assaut de Gibraltar, il adressera à Beaumarchais les lignes suivantes :

« Mon cher Beaumarchais, il est assez agréable, lorsque l'on a en France un régiment de cavalerie et un corps d'infanterie, de venir en Espagne commander une des batteries flottantes qui ouvriront la porte de Gibraltar (3);

(1) C'était sans doute quelque lettre du maître d'hôtel de la princesse, refusant de la nourrir plus longtemps à ses frais.

(2) La fille de Beaumarchais.

(3) On sait que cette attaque échoua; mais elle fut conduite en partie par le prince de Nassau avec une rare intrépidité.

mais dites, je vous en prie, à Mme de Nassau, qu'il est ridicule de me consulter comme elle le fait sur toutes mes affaires. Je lui ai donné une procuration bien générale, parce que je m'en rapporte absolument à elle. Si elle a besoin de conseils, elle n'a qu'à vous en demander : ils vaudront mieux que les miens. Dites-lui bien que je ne répondrai plus aux articles de ses lettres qui me parleront affaires. Adieu, mon cher Beaumarchais. Croyez que personne ne vous est plus attaché que moi. « NASSAU. »

« Ce 25 juillet 1782. »

Il était en effet un peu dur pour un héros d'être poursuivi par du papier timbré jusque sous le feu de l'ennemi; mais, d'un autre côté, la pauvre princesse ne savait où donner de la tête. Le prince avait en Flandre des terres qu'il mettait en vente; malheureusement il y avait des procès qui arrêtaient la vente de ces terres. La princesse avait aussi des biens en Pologne qu'elle vendait et qui servaient à payer une partie des dettes de son mari; mais le gouffre était effrayant et difficile à combler. Elle jetait les hauts cris et renvoyait tous ces tracas à l'ami *Bonmarchais*, dans les papiers duquel on voit ainsi circuler les types les plus variés du créancier de prince sous l'ancien régime, depuis les plus honnêtes et les plus débonnaires, véritables personnifications de M. Dimanche, jusqu'aux plus impérieux qui parlent philosophie et veulent *exécuter* un héros comme un simple mortel.

Cependant le prince se couvre de gloire au siége de Gibraltar. Le roi d'Espagne lui accorde la *grandesse;* mais il paraît que cet honneur oblige à dépenser de l'argent : le prince, comme à l'ordinaire, n'en a plus, et comme à l'ordinaire aussi la princesse, qui n'en a pas davantage, en demande à Beaumarchais. Celui-ci, qui a déjà fourni l'argent nécessaire à l'équipement du guerrier, se fait un peu tirer l'oreille. Cependant il est bon prince lui-même :

« Quoique je sois horriblement gêné, écrit-il à la princesse, je vais lui faire passer à Madrid encore 1,000 écus du fond de ma bourse, et vous pouvez lui écrire par le courrier de demain qu'ils sont à ses ordres chez le même banquier de Madrid qui lui a fourni les premiers fonds; je ne puis souffrir que pendant qu'il se couvre de gloire et qu'il travaille à réparer ses affaires, les embarras de la vie habituelle y mettent le plus triste obstacle. »

La princesse, qui aime passionnément son mari, se confond en remerciemens :

« Que vous dirai-je, mon cher ami? écrit-elle à Beaumarchais. Comment vous exprimer toute ma reconnaissance, et dans quelle occasion pourrai-je en avoir davantage que lorsque vous venez au secours de tout ce que j'ai de plus cher au monde? Je lui envoie votre lettre; je n'ai pas besoin de lui faire sentir tout ce qu'il vous doit; il a un cœur comme le mien, et il vous connaît aussi bien que moi. »

L'auteur du *Mariage de Figaro*, qui a l'esprit inventif et qui serait d'autant plus charmé de voir le prince payer ses créanciers, que ce dernier lui doit beaucoup d'argent, indique à son illustre ami un moyen ingénieux de mettre à profit l'admiration que le roi d'Espagne éprouve pour son brillant courage. Le prince, qui a déjà fait le tour du monde, dira à sa majesté qu'il désire le recommencer, et il lui demandera pour toute faveur l'entrée franche de deux vaisseaux et de leurs cargaisons dans tous les ports des colonies espagnoles. Cette permission obtenue, le prince se retournera du côté du roi de France, et le priera de vouloir bien lui prêter deux vaisseaux pour refaire le tour du monde, et arriver par cette voie un peu détournée à payer ses dettes. En effet, sur ces deux faveurs obtenues, Beaumarchais se fait fort de trouver une compagnie de négocians qui se chargera de munir les deux vaisseaux de marchandises, et d'avancer au prince *cinq cent mille francs*. Nassau adopte avec enthousiasme cette combinaison savante. Le roi d'Espagne accorde la faveur demandée. Reste à obtenir les deux vaisseaux du roi de France. Dans cette pensée, le prince adresse à Louis XVI un long mémoire sur l'état de ses affaires; il sollicite un arrêt de surséance aux poursuites de ses créanciers, il expose le plan qui lui permettra de payer ses dettes, et en faveur de ses services militaires il demande le prêt de deux vaisseaux. Ce qu'il y a de plus curieux dans ce mémoire après la combinaison destinée à débarrasser un héros de ses créanciers sans qu'il en coûte rien à l'état, c'est qu'en terminant son mémoire au roi, le prince de Nassau invoque à l'appui de sa pétition le témoignage de Beaumarchais, « lequel veut bien, dit-il, par une suite de son attachement pour moi, donner tous ses soins à l'entier acquittement de mes dettes. » Et Beaumarchais appuie la demande du prince à Louis XVI par la note suivante :

« Si le témoignage d'un homme d'honneur invoqué peut donner quelque poids aux faits énoncés dans ce mémoire, j'atteste que depuis le mariage du prince de Nassau-Siegen, par les sacrifices les plus étendus de la princesse sa femme, tant sur ses terres que sur ses diamans et autres effets, le prince a payé près de *cent mille écus* de ses dettes.

« Je certifie que tout l'argent accordé par sa majesté pour acquitter les dettes du prince relatives à sa campagne de Jersey, lequel argent m'a passé par les mains à l'invitation de M. le comte de Maurepas et de M. de Sartines, a été entièrement appliqué aux créanciers fournisseurs de cette campagne sans qu'il en ait été détourné un écu pour l'usage personnel du prince (1).

« Je certifie qu'il est dû sur les reliquats de cette campagne à divers créan-

(1) On a vu plus haut que cette assertion n'est peut-être pas rigoureusement exacte; mais on a vu aussi que Beaumarchais avait fait tout son possible pour qu'elle le fût.

ciers 280,000 francs, pour le paiement desquels la tranquillité du prince et bien souvent la mienne ont été troublées.

« CARON DE BEAUMARCHAIS. »

« Ce 10 mai 1783. »

La demande du prince avait été d'abord accueillie par le nouveau ministre de la marine, M. de Castries, qui avait promis les deux vaisseaux; mais le prince ayant eu une querelle avec le ministre, l'affaire avorta. Nassau, toujours fuyant ses créanciers, part pour la Pologne, où il se distingue au service du roi Stanislas-Auguste, en discutant à grands coups de sabre dans les diétines contre le parti Czartorisky. « Avant que l'on se fût reconnu, écrit-il en parlant d'une délibération à la polonaise, il y en a eu trois cent quatre de tués et plusieurs de blessés; voilà à quoi nous passons notre temps et ce que c'est que la liberté : chacun a son avis et le soutient; cependant vous voyez que partout les rois ont raison lorsqu'ils le veulent bien. » Quand il ne bataille pas dans les diètes, le prince s'occupe à faire jouer *le Mariage de Figaro* par les dames et les seigneurs de la cour, et partage avec le roi de Pologne les fonctions de régisseur. « On s'est avisé de prétendre, écrit-il de Varsovie le 15 décembre 1785 à Beaumarchais, que moi ayant été témoin de plus de dix répétitions, et toujours à côté de l'auteur, je devais le suppléer et traiter la troupe d'ici comme je l'avais vu quelquefois traiter celle de la Comédie-Française (1). Vous voyez, mon cher Beaumarchais, que mon rôle n'est pas le plus facile à jouer. Aussi n'ai-je pas la prétention de le rendre aussi bien que celui de la comtesse Almaviva sera rendu par la comtesse Tyskiewicz, que vous avez vue chez moi à Paris. Ma femme a le rôle de Suzanne; Sophie, qui est fort grandie, celui du petit page, qu'elle joue très bien. M. de Maisonneuve, qui joue la comédie avec moins de froid que Dazincourt et tout autant d'intelligence, a le rôle de Figaro. Le comte Almaviva est joué par M. V... (nom illisible), qui a l'air noble et tout ce qu'il faut pour bien rendre ce rôle. Le roi, qui vient aux répétitions, et qui met le plus vif intérêt à ce que la pièce soit bien jouée, disait hier soir à souper : — Je paierais bien cher pour que M. de Beaumarchais arrivât ici cette nuit. — Vous jugez bien que ma femme et moi nous faisions chorus. »

Après avoir fait jouer *le Mariage de Figaro* à Varsovie, le prince passe au service de Catherine, bat les Turcs et les Suédois, et tandis que l'Europe retentit du bruit de son nom, il continue avec Beaumarchais une correspondance dans laquelle ce dernier rappelle de temps

(1) Ceci s'accorde bien avec une tradition de la Comédie-Française, que je tiens de M. Régnier, qui la tient lui-même de Baptiste et de Duparay. « L'art du comédien, dit M. Régnier, avait en Beaumarchais un appréciateur d'un goût très sûr, mais très difficile. » Duparay affirmait qu'il était méticuleux, nerveux, même emporté, aux répétitions.

en temps à son glorieux ami, placé, dit-il, à la *tête des guerriers de l'Europe*, les susceptibilités de la vie réelle, et qu'il ne serait pas mal *de faire voir à ses créanciers au moins quelques écus.*

« Mon prince, lui écrit-il, vos chevaux, saisis entre les mains du duc de Lauzun, ne se vendent pas et se mangent... Les fonds de la vente de Villers ne rentrent pas non plus... Je ne vous envoie pas toute votre escopeterie, que ce malheureux armurier Toupriand a déposée chez moi, lorsque j'ai donné l'argent pour la retirer du mont-de-piété, parce que cet armurier a mis une opposition entre mes mains qui ne peut être levée qu'à la solution de tous ses comptes avec vous. Vous m'avez demandé un bon chirurgien; comme le métier que vous faites vous rend cet homme indispensable, je vous envoie ce chirurgien utile en même temps que vos inutiles valets... Je vous renvoie vos diamans, dont je n'ai fait aucun usage, parce qu'il y a trop loin de la valeur que les joailliers, les revendeurs et les juifs leur donnent à celle que vous leur attribuez... Je n'ai pu payer la lettre de change que la princesse a tirée sur moi de Varsovie, parce que je n'ai plus d'argent libre après tout celui que j'ai avancé pour vous... Cependant vous avez vos succès militaires qui consolent mon amitié : le grand homme en jupons qui gouverne la Russie, cette tête de héros sur un beau corps de femme (1), n'a pas manqué de saisir l'occasion de vous faire servir au triomphe de ses armes; je vous félicite de nouveau de son auguste bienveillance. J'ai fait l'addition de tous les corps d'armée que vous allez joindre, ils montent à quatre cent soixante-dix mille hommes, selon votre lettre. Avec de pareilles forces, on prendrait l'univers. Preux chevalier, vous avez son portrait; vous lui crierez de loin : — Dame de mes pensées, je vais combattre pour vous. — Volez donc à Constantinople, *mais surtout ne vous faites pas tuer;* c'est ce que je vous demande, et l'avenir est à nous. Adieu, mon prince, je suis, avec un attachement inviolable, etc.

« CARON DE BEAUMARCHAIS. »

On comprendra la vivacité de cette exclamation, — *ne vous faites pas tuer,* — qui se reproduit dans plusieurs lettres de Beaumarchais au prince de Nassau, quand on saura que ce guerrier, connu par sa témérité, était en ce moment tout à la fois l'ami de l'auteur du *Mariage de Figaro* et son débiteur d'une somme de 125,000 francs. Beaumarchais du reste se montre ici un créancier fort complaisant, car soit qu'il juge que beaucoup d'insistance ne l'avancerait à rien, soit par une suite de son amitié, je le vois écrivant au prince de Nassau à Saint-Pétersbourg, en date du 25 avril 1791 :

« Le motif de la cherté du change que vous m'avez donné, mon prince, dans votre dernière lettre pour me faire adopter le reculement de votre acquit envers moi ne vous ayant point arrêté pour des gens qui vous ont obligé avec un zèle moins vif et moins pur, m'aurait semblé l'effet de quelque mé-

(1) Ces lignes, écrites en 1786, sont un peu hyperboliques, attendu qu'à cette époque Catherine avait cinquante-sept ans, et que sa taille peu élevée était envahie par un embonpoint assez disgracieux; mais Beaumarchais voyait l'impératrice à distance.

contentement que j'ignore, si je ne savais que je suis l'homme sur la facilité duquel vous avez toujours le plus compté. Vous avez trop d'honneur pour que je prenne de l'inquiétude; vous me paierez quand vous croirez le devoir et le pouvoir sans altérer votre bien-être. L'air de la liberté n'a point tué ma sensibilité; je suis toujours le même, comme *Robin*, et je veux vous aimer avec le désintéressement d'un sylphe. Recevez les salutations du cultivateur,

« BEAUMARCHAIS. »

Après la mort de Beaumarchais, le caissier Gudin constate que la créance de son patron sur le prince de Nassau, réduite sans doute par des à-comptes, se monte à la somme de 79,858 francs. Cette dette a-t-elle été payée par le prince, qui survécut assez longtemps à Beaumarchais, ou bien faut-il ranger ce *paladin du moyen âge* parmi les *débiteurs insolvables?* C'est ce que j'ignore; mais par tout ce qui précède, on saisira mieux la véritable physionomie de l'existence de Beaumarchais au moment du *Mariage de Figaro,* et l'on comprendra quelles variétés de ressources il pouvait au besoin employer pour faire jouer une pièce de théâtre malgré Louis XVI, le garde des sceaux et M. Suard.

II. — LE MARIAGE DE FIGARO.

Cette comédie fameuse, qui ne devait être jouée pour la première fois que le 27 avril 1784, fut terminée par l'auteur et reçue au Théâtre-Français dans les derniers mois de 1781 (1). Si j'en crois une lettre inédite de Beaumarchais exposant au ministre de la maison du roi, M. de Breteuil, les vicissitudes de sa pièce avant d'arriver à la représentation, ce serait d'abord à l'insu de l'auteur qu'auraient eu lieu les premières lectures.

« Aussitôt que les comédiens, écrit Beaumarchais, eurent reçu par acclamation ce pauvre *Mariage,* qui depuis a eu tant d'opposans, je priai M. Lenoir (le lieutenant de police) de me nommer un censeur, en lui demandant comme une grâce particulière que la pièce ne fût lue par aucune autre personne, ce qu'il voulut bien me promettre en m'assurant que ni secrétaires ni commis ne toucheraient le manuscrit, et que la pièce serait censurée dans

(1) C'est ce qui résulte d'une lettre inédite de Sedaine, qui avait assisté à une première lecture faite chez Beaumarchais en septembre 1781, et d'une lettre de Mlle Fanier, soubrette du Théâtre-Français, qui écrit à Beaumarchais en date du 11 octobre 1781 pour réclamer le rôle de Suzanne, que l'auteur veut donner à Mlle Contat, dont Mlle Fanier prétend que *ce n'est point le genre.* Mlle Contat tenait en effet l'emploi des *jeunes premières,* mais la perspicacité de l'auteur du *Mariage de Figaro* le porta à penser que le rôle de Suzanne tel qu'il l'avait conçu serait parfaitement joué par Mlle Contat, et comme un auteur est libre de distribuer à son gré les rôles de sa pièce sans tenir compte des *emplois,* il persista dans son choix, ce qui fut très heureux à la fois pour le succès de sa comédie et pour Mlle Contat, dont le talent était déjà très distingué, mais dont la brillante réputation date surtout du *Mariage de Figaro.*

son cabinet. Elle le fut par M. Coqueley, avocat, et je supplie M. Lenoir de mettre sous vos yeux ses retranchemens, sa censure et son *approbation*. Six semaines après, j'appris dans le monde que ma pièce avait été lue dans toutes les soirées de Versailles, et je fus au désespoir de la complaisance *peut-être forcée* du magistrat sur un ouvrage qui m'appartenait encore, parce que ce n'est point là la marche austère, discrète et fidèle de la grave censure. Bien ou mal lue, ou méchamment commentée, *on* trouva la pièce détestable, et sans que je susse par où je péchais, parce qu'on n'exprimait rien selon l'usage, je me vis à l'inquisition, obligé de deviner mes crimes, et me jugeant tacitement proscrit; mais comme cette proscription de la cour n'avait fait qu'irriter la curiosité de la ville, je fus condamné à des lectures sans nombre. Toutes les fois qu'on voit un parti, bientôt il s'en forme un second...»

Il me paraît évident que dans tout ce passage Beaumarchais fait surtout allusion à cette lecture de son manuscrit faite par le roi lui-même, dont parle Mme Campan et dont l'auteur aurait eu connaissance, ce qui reporte cette lecture à une époque un peu antérieure à celle que semble indiquer Mme Campan. Dès le commencement de 1782, la question se pose donc ainsi : le roi a lu le manuscrit, déclare la pièce *détestable* et *injouable;* beaucoup de personnes de la cour probablement commencent par faire chorus, et Beaumarchais entreprend de lutter contre ce qu'il appelle la *proscription de la cour* (ne voulant pas spécifier davantage, car il a déjà à la cour de très chauds partisans), en excitant la curiosité de la ville par des lectures habilement ménagées. Ce fut bientôt à qui obtiendrait la faveur de l'entendre, soit chez lui, soit dans les plus brillans salons, faisant la lecture de sa pièce, qu'il lisait, à ce qu'on assure, avec un rare talent. « Chaque jour, écrit Mme Campan, on entendait dire : J'ai assisté ou j'assisterai à la lecture de la pièce de Beaumarchais. »

J'ai sous les yeux le manuscrit qui servait à ces lectures de salon; il est beaucoup plus élégant que celui de la Comédie-Française; les feuillets sont soigneusement attachés avec des faveurs roses; le tout est recouvert d'une enveloppe en carton, sur laquelle Beaumarchais a écrit de sa main, en belles lettres moulées, ce titre : *Opuscule comique*. Singulier titre pour une volumineuse comédie en cinq actes, sorte de levier qui a contribué à faire sauter l'ancien régime! Sur la première feuille de ce manuscrit se trouve une espèce d'avant-propos qui n'a jamais été publié et qui est intitulé *préliminaire de la lecture*, c'est-à-dire qu'avant de lire sa pièce Beaumarchais commençait par lire une page que nous ne citerions point, parce qu'elle est un peu effrontée et d'un goût équivoque, si nous ne savions, — ainsi qu'on l'apprendra tout à l'heure, — que les plus grandes et même les plus vertueuses dames, la princesse de Lamballe, par exemple, ou la grande-duchesse de Russie, plus tard impératrice, et

aussi, Dieu me pardonne, des archevêques et des évêques permettaient à Beaumarchais de leur débiter gravement cette étrange préface :

« Avant d'entamer cette lecture, mesdames, je dois vous rapporter un fait qui s'est passé devant mes yeux.

« Un jeune auteur soupant dans une maison fut prié de lire un de ses ouvrages dont on parlait beaucoup dans le monde. On employa jusqu'à la cajolerie; il résistait. Quelqu'un prit de l'humeur et lui dit : « Vous ressemblez, monsieur, à la fine coquette, refusant à chacun ce qu'au fond vous brûlez d'accorder à tous.

« — Coquette à part, reprit l'auteur, votre comparaison est plus juste que vous ne pensez, les belles et nous ayant souvent le même sort d'être oubliés après le sacrifice. La curiosité vive et pressante qu'inspire un ouvrage annoncé ressemble en quelque sorte aux désirs fougueux de l'amour. Avez-vous obtenu l'objet souhaité, vous nous forcez à rougir d'avoir eu trop peu d'appas pour vous fixer.

« Soyez plus justes, ou ne demandez rien. Notre partage est le travail; vous n'avez, vous, que les jouissances, et rien ne peut vous désarmer. Et quand votre injustice éclate, quel douloureux rapport entre nous et les belles! Partout le coupable est timide : ici c'est l'offensé qui n'ose lever les yeux; mais (ajouta le jeune auteur), pour que rien ne manque au parallèle, après avoir prévu les suites de ma démarche, inconséquent, faible comme les belles, je cède à vos instances et vais vous lire mon ouvrage.

« Il le lut, on le critiqua; j'en vais faire autant, vous aussi. »

La curiosité une fois bien éveillée par les premières lectures, Beaumarchais sut habilement pratiquer le manége de coquetterie qui vient de lui fournir ce parallèle un peu léger. Il remit son manuscrit dans le tiroir, déclarant qu'il n'en sortirait plus, craignant, disait-il, d'offenser le roi en faisant connaître davantage une pièce que sa majesté désapprouvait. Il fallait le prier, le supplier; il fallait de plus que la qualité des personnes le mît à l'abri de tout mécontentement en haut lieu, d'où il suit que les personnages les plus considérables n'obtenaient cette faveur qu'à la condition de la demander au moins deux fois. La princesse de Lamballe, par exemple, l'amie de la reine, éprouve un violent désir de faire lire chez elle *le Mariage de Figaro*. Elle dépêche à Beaumarchais un ambassadeur. C'est un des plus grands seigneurs de la cour, c'est le fils aîné du maréchal de Richelieu, le duc de Fronsac, un de ces rejetons dégénérés de l'aristocratie française qui ont le plus contribué à rendre si redoutable la comédie de Beaumarchais; car à une fatuité insolente et à tous les vices d'un débauché de profession (1), le duc de Fronsac unissait

(1) Tout le monde sait que c'est contre un acte infâme et impuni attribué à ce jeune duc que le poète Gilbert a dirigé la plus courageuse de ses satires. Quant à l'esprit du duc de Fronsac, Mme Campan assure que la reine, le comparant à celui de son père, qui

une grande pauvreté d'esprit et une grande ignorance. C'était bien sur lui que tombait d'aplomb la fameuse phrase : *Vous vous êtes donné la peine de naître,* car il ne s'était jamais soucié d'ajouter quelque chose à cette peine-là; mais, comme Beaumarchais avait dit dans sa pièce : « Il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits, » le duc tenait essentiellement à ne point passer pour un petit homme, et il patronait de son mieux *le Mariage de Figaro.* Nous donnons ici *textuellement* un des billets du duc de Fronsac à Beaumarchais. Ceux qui ont lu dans la correspondance de Voltaire une lettre où l'auteur de *Zaïre* exprime au duc de Richelieu ses regrets de n'avoir pu se charger de l'éducation de son fils aîné reconnaîtront facilement que cette éducation laisse en effet quelque chose à désirer. Après cela, si on veut bien se souvenir que le duc de Fronsac était colonel à l'âge de *sept ans,* on comprendra mieux qu'il n'ait pas eu le temps d'apprendre l'orthographe. Voici son billet :

« Vous m'avez fait fermer votre *portte* hièr, monsieur, et cela n'est pas trop bien; mais je n'en garderai *pourttant* pas assez de rancune pour ne pas vous parler de la *négotiation* dont je suis chargé vis-à-vis de vous par Mme la princesse de *Lambal* qui aurait grande envie *d'enttendre le Mariage de Figaro* dont on lui a fait les plus grands éloges ainsi qu'à moi, et elle vous proposerait de venir mercredi prochain à Versailles. Je vous donnerais à dîner, et *ensuitte* nous irions chez elle. Je suis *enchantté* que la paix soit *réttablie* avec la Comédie (1) et vous prie de me mander si vous *accepttez* ma proposition. Adieu, vous *conoissez* les *senttimens* avec lesquels je serai *toujourr,* monsieur, votre très humble et très obéissant *servitteur.* « Le duc DE FRONSAC. »

Beaumarchais refuse sans doute une seconde fois de donner audience au duc de Fronsac, car voici un second billet de lui non signé qui n'est pas plus daté que le premier, mais qui en est évidemment une conséquence, et dans lequel il revient à la charge avec la même abondance de fautes d'orthographe. Il nous semble inutile de les reproduire encore une fois.

« A Versailles, ce vendredi.

« Je suis bien flatté de l'honneur que m'a fait votre ménagère de me refuser sa porte, et d'autant plus que malheureusement je m'en reconnais indigne, dont bien me fâche (2); mais au surplus, ce n'est pas de cela *dont* il

déjà n'offrait rien de bien extraordinaire, disait : « Il est affligeant de trouver un si petit homme dans le fils du maréchal de Richelieu. »

(1) Allusion au procès de Beaumarchais contre les comédiens, ce qui nous donne la date de ce billet : il doit être de la fin de 1781 ou du commencement de 1782.

(2) Il paraît qu'on ne se gênait point chez Beaumarchais pour refuser la porte au duc de Fronsac, puisque c'est la seconde fois que pareille chose arrive. La phrase sur la ménagère ressemble à de la fatuité sous un masque de modestie. Mme de Beaumarchais étant très jolie, ce duc, qui du reste n'avait rien des agrémens de son père, n'a-t-il pas l'air de supposer qu'on a craint l'aspect de sa personne!

s'agit. Je serais bien fâché de vous faire manquer de parole à celui que vous nommez votre protecteur (1), mais il me semble, d'après ce que vous me mandez, que vous n'avez point de jour pris. Ainsi je vous propose, si vous ne voulez pas refuser Mme la princesse de Lamballe et moi, son porte-parole, d'accepter pour mercredi ou pour samedi, et de me faire dire mardi ou lundi, si vous pouvez, le jour que vous aurez choisi. Jusqu'à votre réponse, je ne lui en ferai point. Vous dites que j'ai été votre adversaire en comédie; je ne le nie pas, mais il me semble que je n'ai pas eu tout à fait tort, et que vous vous êtes beaucoup rapproché de mon avis. En vérité, il serait injuste d'avoir plus de rancune contre moi que contre les comédiens, cela ne serait pas généreux. Ainsi j'attends votre réponse, et suis, je vous assure, sans rancune, comme vous devez y être. Adieu. »

Beaumarchais finit par céder aux instances du duc de Fronsac, parlant pour la princesse de Lamballe; mais il est évident qu'il se fait prier.

L'arrivée à Paris du comte et de la comtesse du Nord (le grand-duc de Russie, depuis Paul Ier, et la grande-duchesse) au printemps de 1782 parut à l'auteur du *Mariage de Figaro* une excellente occasion pour tenter un vigoureux coup de collier contre la réprobation du roi, et là encore Beaumarchais s'arrange pour qu'on vienne au devant de lui. C'est M. le baron de Grimm, demi-philosophe, demi-chambellan, qui se charge de le prévenir que les augustes voyageurs ont un extrême désir d'entendre une lecture de cette pièce, qui fait l'entretien de tout Paris. La lettre suivante n'est pas signée, mais elle est du baron de Grimm, dont nous avons l'honneur de connaître l'écriture. Le brouillon de la réponse de Beaumarchais au baron ne laisse d'ailleurs aucun doute sur l'authenticité de sa lettre.

« Il faut que vous sachiez, monsieur, écrit Grimm à Beaumarchais, qu'aujourd'hui à dîner il a été beaucoup question chez M. le comte du Nord du *Mariage de Figaro*, que M. le comte et Mme la comtesse ont témoigné un grand désir de connaître cette pièce, et qu'il a été convenu qu'on proposerait à l'auteur de venir dimanche vers les sept heures du soir, et d'avoir la complaisance d'apporter sa pièce et de la lire. Le prince Yousoupoff s'est chargé de cette proposition comme étant d'ancienne date de la connaissance de l'auteur. Je crois que cette lecture ne doit pas être refusée, et que, bien loin de nuire au projet de la représentation, elle pourra l'avancer considérablement, parce que si, comme je n'en doute pas, la pièce fait l'effet qu'elle est accoutumée de faire, les auditeurs n'en seront que plus encouragés à faire quelque démarche en faveur de la représentation. J'ai cru devoir vous informer de l'état des choses, mais je vous supplie très instamment, monsieur, de ne pas me compromettre, car je n'ai été que témoin en disant mon avis; on ne m'a chargé de rien, et l'intérêt que nous prenons tous les deux à la chose exige

(1) Beaumarchais alléguait sans doute une lecture promise à quelque autre grand seigneur que j'ignore.

que vous soyez au courant de ce qui se passe. Recevez, je vous supplie, mes hommages (1).

« Ce vendredi 24 mai 1782. »

Cette lecture, y compris sans doute le préliminaire que nous avons cité, eut un grand succès. Le souvenir de ce succès nous a été conservé par une dame amie de la grande-duchesse, Mme la baronne d'Oberkirch, qui y assistait et dont on vient de publier des souvenirs intéressans sur le XVIIIe siècle. Il y a là un petit portrait de Beaumarchais qui s'accorde à merveille avec celui de Gudin déjà connu, pourvu toutefois qu'on prenne le mot de *vaurien* dans le sens que lui donnait probablement la baronne et que lui donnerait très certainement le sémillant Gudin. Nous ne pouvons nous empêcher de reproduire ce portrait, en demandant pardon à l'ombre de La Harpe de la légèreté irrespectueuse avec laquelle Mme d'Oberkirch le fait servir de repoussoir à la figure de Beaumarchais. « Autant, dit cette dame, la mine de chafouin de M. de La Harpe m'avait déplu, autant la belle figure ouverte, spirituelle, un peu hardie peut-être de M. de Beaumarchais

(1) On voit que Grimm est un homme prudent, qui n'aime pas à se compromettre; mais puisque M. le baron prend de lui-même un si vif intérêt à *la chose*, c'est-à-dire à la représentation du *Mariage de Figaro*, on se demande pourquoi, lorsque cette représentation a lieu, le même Grimm, dans sa *Correspondance*, adressée en Allemagne, parle d'un ton si ironique des *intrigues* auxquelles l'*illustre* Beaumarchais a eu recours pour faire jouer sa pièce. On se demande pourquoi M. le baron de Grimm nous dit : « L'événement vient de justifier l'opinion que M. de Beaumarchais avait de ses forces, opinion que nous n'avons jamais cessé de partager, *avec tout le respect que peuvent inspirer la profondeur* et *la sublimité de ses ressources*. » Ce ton dénigrant ne s'accorde guère avec la lettre que nous venons de citer, ni avec une autre lettre précédente que nous n'citons pas, dans laquelle Grimm se félicite avec une grande effusion d'assister à une lecture du *Mariage de Figaro* chez l'auteur lui-même. Serait-ce que Beaumarchais aurait manqué au respect dû à ce baron du saint-empire? Tant s'en faut, car après la lecture chez le comte du Nord, Beaumarchais écrit à Grimm en date du 27 mai 1782 une belle lettre qui commence ainsi : « Monsieur le baron, c'est bien la moindre chose que vous receviez mes premiers remerciemens, puisque c'est à vous que je dois la réception pleine de bienveillance dont leurs altesses impériales ont daigné honorer ma grave personne et mon fol ouvrage. Hier encore, à la lecture, ne voyais-je pas du coin de l'œil que vous aviez la bonté de donner à des choses assez communes l'importance de votre approbation, qui eût suffi pour entraîner celle du couple auguste?... Samedi dernier, M. le comte de Vergennes me disait : « Il y a peu d'hommes dont je fasse autant de cas que de M. le baron de Grimm, et son opinion sur votre ouvrage achèvera de fixer la mienne. » A coup sûr, on ne peut pas ménager moins les coups d'encensoir. Pourquoi donc M. le baron parle-t-il avec tant de dédain d'une chose à laquelle on vient de le voir s'intéresser lui-même si bénévolement? C'est qu'apparemment M. le baron éprouvait le besoin de commencer son compte-rendu en *homme de qualité*, car une fois que sa bouffée vaniteuse est lâchée, quand il entre dans l'analyse de la pièce, il y met, comme à son ordinaire, de l'esprit, du bon sens, et, à tout prendre, plus de bienveillance que de sévérité; seulement le baron du saint-empire ne pouvait pas décemment avouer à des princes allemands qu'il avait lui-même pris sa petite part des *intrigues de l'illustre Beaumarchais*.

me séduisit. On m'en blâma. On disait que c'était un vaurien. Je ne le nie pas, c'est possible; mais il a un esprit prodigieux, un courage à toute épreuve, une volonté ferme que rien n'arrête, et ce sont là de grandes qualités. »

Fort des suffrages du grand-duc de Russie, Beaumarchais se décide à une première démarche auprès du garde des sceaux pour obtenir la représentation de sa pièce. Le garde des sceaux le reçoit comme Beaumarchais lui-même a reçu le duc de Fronsac, c'est-à-dire qu'il lui ferme sa porte. Beaumarchais se rejette alors sur le lieutenant de police, auquel il adresse la lettre suivante, où on le voit exploiter habilement la sympathie du comte et de la comtesse du Nord pour sa pièce, et nous offrir en même temps quelques détails curieux et jusqu'ici inconnus.

« Monsieur,

« Je me suis présenté hier chez M. le garde des sceaux, que vous m'aviez promis de prévenir; il a refusé de me recevoir. Je vous demande pardon de revenir encore une fois sur un objet frivole; mais M. le prince Yousoupoff, premier chambellan du grand-duc, sort de chez moi. Il m'a renouvelé la demande de mon manuscrit, pour que M. le comte du Nord le porte à l'impératrice (1). Il m'est impossible de l'envoyer sans que la pièce ait été jouée, car une comédie n'est vraiment achevée qu'après la première représentation. Depuis que la pièce est censurée, j'y ai fait de grands changemens. Elle a eu le bonheur de plaire au couple auguste de nos illustres voyageurs. Depuis, je l'ai fait passer par une coupelle plus austère encore, car j'en ai fait une lecture chez Mme la maréchale de Richelieu, devant des évêques et archevêques qui, après s'en être infiniment amusés, m'ont fait l'honneur d'assurer qu'ils publieraient qu'il n'y avait pas un mot dont les bonnes mœurs pussent être blessées (2).

« M. le garde des sceaux me fermant sa porte, monsieur, je ne puis m'adresser qu'à vous, qui êtes à la tête de la police des spectacles.

« M. le grand-duc et Mme la grande-duchesse montrent un désir si public de voir représenter l'ouvrage, ils l'ont dit à tant de monde, qu'il n'y a plus moyen de faire semblant de l'ignorer; ce refus peut finir par avoir quelque chose de très désobligeant, et quant à moi, cela ressemble si fort à une persécution personnelle, que je vous supplie de vouloir bien me dire enfin le mot de l'énigme, si vous le savez. J'ose croire qu'aucun citoyen ne mérite moins que moi d'éprouver ce traitement.

(1) L'impératrice Catherine II, qui, après avoir proposé d'éditer Voltaire, offrait encore, à ce qu'il paraît, de faire jouer chez elle une comédie interdite en France. A la vérité, les hardiesses de Figaro comme celles de Voltaire offraient peu de danger en Russie.

(2) Ceci est très fort; on serait curieux de savoir quels sont ces évêques et ces archevêques; malheureusement Beaumarchais ne le dit pas, mais il est évident qu'une assertion pareille, adressée au lieutenant de police avec indication de la maison où cette lecture a eu lieu, ne peut pas être un mensonge. Il reste donc acquis à l'histoire des mœurs du XVIIIe siècle que le manuscrit du *Mariage de Figaro*, beaucoup plus *léger* encore que la pièce imprimée, trouvait grâce même devant des évêques et des archevêques.

« Les comédiens à qui on a fait demander l'ouvrage, à qui le public, dont la *plus saine partie* le connaît, fait de vives instances pour qu'on le joue, m'ont écrit que le tour de la pièce est venu, et me la demandent avec empressement.

« Je vous prie en grâce, monsieur, en votre qualité de magistrat, de m'indiquer ce que je dois répondre à M. le grand-duc, qui sait fort bien que ma pièce n'est pas immorale, et à son auguste mère, qui la veut avoir très promptement. Je joins ici la lettre en original de son grand chambellan, que vous voudrez bien me rendre. Si la première censure ne suffit pas, monsieur, ayez la bonté de m'en nommer une deuxième, une troisième : *le Barbier de Séville* en eut quatre de suite, car tout est bizarre dans ce qui m'arrive. Mais observez que M. le garde des sceaux repart ce soir pour la campagne, et que si vous n'avez pas sa permission aujourd'hui, il y aura huit jours de perdus encore au moins, et que M. le grand-duc n'en a que quinze à rester ici. J'ai dit à son chambellan que j'allais vous en écrire de nouveau : je le fais.

« J'aurai l'honneur de vous aller renouveler demain l'assurance du respectueux attachement avec lequel je suis, monsieur, votre, etc.,

« CARON DE BEAUMARCHAIS. »

Cette lettre nous mène jusqu'à la fin de 1782. En juin 1783, Beaumarchais, qui, il ne faut pas l'oublier, conduit cent autres affaires en même temps que celle-ci, paraît un instant à la veille de remporter la victoire sur le roi et le garde des sceaux, et de voir sa pièce jouée sur le théâtre même de la cour. Par l'influence de je ne sais qui, les comédiens reçoivent tout à coup l'ordre d'apprendre la pièce pour le service de Versailles (1). Il fut décidé ensuite qu'on la jouerait à Paris même, dans la salle de spectacle de l'hôtel des Menus-Plaisirs. Des billets étaient distribués à toute la cour; les équipages se pressaient déjà aux abords de la salle, lorsqu'au moment même où la représentation allait commencer, arrive un ordre exprès du roi défendant de jouer cette pièce sur quelque théâtre et quelque part que ce puisse être. « Cette défense du roi, dit Mme Campan, parut une atteinte à la liberté publique. Toutes les espérances déçues excitèrent le mécontentement à tel point que les mots d'*oppression* et de *tyrannie* ne furent jamais prononcés dans les jours qui précédèrent la chute du trône avec plus de passion et de véhémence. » Ici Mme Campan attribue à Beaumarchais un propos insolent souvent répété depuis et qui me paraît fabriqué à plaisir. D'après cette dame, Beau-

(1) Je ne trouve dans les papiers de Beaumarchais pour toute explication de cet incident que les lignes suivantes du mémoire inédit à M. de Breteuil : « Des personnes que j'honore et dont je respecte les demandes, ayant désiré donner une fête à l'un des frères du roi, voulurent absolument qu'on y jouât *le Mariage de Figaro*. Pour toute condition à ma déférence, je priai qu'on ne confiât la pièce, très difficile à jouer, qu'aux seuls comédiens français. Du reste, je laissai tout à la volonté des demandeurs. » Je présume que cette représentation avait été organisée pour le comte d'Artois par M. de Vaudreuil et la société de Mme de Polignac, que nous allons voir tout à l'heure agir plus ouvertement.

marchais se serait écrié dans la salle même des Menus-Plaisirs : « Eh bien! messieurs, *il* ne veut pas qu'on la représente ici, et j'espère, moi, qu'elle sera jouée peut-être dans le chœur même de Notre-Dame. » L'auteur du *Mariage de Figaro* avait, je le crois, trop d'esprit et d'habileté pour proférer publiquement une bêtise grossière qui l'aurait empêché à tout jamais d'atteindre son but, quand il était sûr d'y arriver en continuant le système jusque-là adopté.

Comment le roi fut-il déterminé à interdire ainsi au dernier moment une représentation qu'il ne pouvait pas ignorer, puisqu'elle avait été préparée par les personnes même qui l'entouraient? Tout ce que nous trouvons à ce sujet dans les papiers de Beaumarchais se borne au passage suivant de la lettre inédite à M. de Breteuil : « Je ne sais vraiment quelle intrigue de cour sollicita et obtint la défense expresse du roi de jouer la pièce aux Menus-Plaisirs, ou plutôt, si je le sais, je crois inutile de le dire à qui le sait beaucoup mieux que moi (1). Je remis encore une fois patiemment la pièce en portefeuille, attendant qu'un autre événement l'en tirât. » En effet, il s'en présenta bientôt un autre, et cette comédie dont le roi venait de défendre la représentation fut jouée avec sa *permission* devant toute la cour et le comte d'Artois à la maison de campagne du comte de Vaudreuil.

Les contemporains sont quelquefois bien mal informés, ou le temps altère considérablement leurs souvenirs. Voici par exemple Mme Lebrun qui a assisté à cette représentation de Gennevilliers et qui nous dit dans ses *Mémoires :* « Il fallait que Beaumarchais eût cruellement harcelé M. de Vaudreuil pour parvenir à faire jouer sur ce théâtre une pièce aussi inconvenante sous tous les rapports. » On va juger lequel avait été harcelé, de M. de Vaudreuil ou de Beaumarchais. Ce dernier, après le désagrément du contre-ordre donné si tard aux Menus-Plaisirs, était allé en Angleterre pour des affaires de commerce, lorsque se présente chez lui, à Paris, ce même duc de Fronsac auquel il a déjà plusieurs fois fermé sa porte, et qui, ne le trouvant pas, lui laisse la lettre suivante :

« A Paris, ce 4 septembre 1783.

« J'espère, monsieur, que vous ne trouverez pas mauvais que je me sois chargé d'obtenir votre agrément pour que *le Mariage de Figaro* soit joué à Gennevilliers; mais il est vrai que quand j'ai pris cette commission, je vous croyais encore à Paris. Voici le fait. Vous saurez que j'ai cédé pour quelques années ma plaine et ma maison de Gennevilliers à M. de Vaudreuil. M. le comte

(1) Dans une lettre au marquis de Thibouville, au sujet de cet incident, Beaumarchais écrit : « Nous sommes occupés à chercher quel est le Galiléen qui nous a vaincus ce jour-là. En attendant cette rare découverte, qui ne regarde point du tout M. le maréchal de Duras (car il n'a point dédaigné d'en donner sa parole d'honneur), je garde le silence devant un ordre du roi, comme cela est juste. »

d'Artois y vient chasser vers le 18, et Mme la duchesse de Polignac avec sa société y viennent souper. Vaudreuil m'a consulté pour leur donner un spectacle, car il y a une salle assez jolie, et je lui ai dit qu'il n'y en avait pas de plus charmant que *le Mariage de Figaro*, mais qu'il fallait avoir l'agrément du roi. *Nous l'avons eu*, et je suis vite accouru chez vous, que j'ai été fort étonné et fort affligé de savoir bien loin. La pièce est bien sue, comme vous savez : nous donneriez-vous votre agrément pour qu'elle fût jouée? Je vous promets bien tous mes soins pour qu'elle soit bien mise. M. le comte d'Artois et toute la société se font la plus grande fête de la voir, et certainement ce serait un grand acheminement pour qu'elle fût jouée peut-être à Fontainebleau et à Paris. Voyez si vous voulez nous faire ce plaisir-là. Pour moi, en mon particulier, j'en ai le plus grand désir et vous prie de me faire vite, vite réponse. Qu'elle soit favorable, je vous en prie, et ne doutez point de ma reconnaissance ni des sentimens d'estime et d'amitié (1) avec lesquels je serai toujours, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

« Le duc DE FRONSAC. »

Le même jour sans doute ou la veille, le duc de Fronsac écrit à l'intendant des Menus-Plaisirs, M. de La Ferté, cet autre billet qui a aussi son prix :

« A Saint-Denis.

« Depuis ma lettre écrite, mon cher La Ferté, et depuis une que j'ai *écrit* à Des Entelles et qu'il recevra ce soir à Paris, *la reine m'a dit que le roi consentait* à ce que *le Mariage de Figaro* fût joué à Gennevilliers vers le 18 (2); ainsi je vous prie de dire à Des Entelles de faire tous les arrangemens en conséquence. Si Beaumarchais n'est pas à Paris, il faut lui envoyer un courrier quelque part qu'il soit, et en prévenir les comédiens, en faisant le moins de bruit possible. Je serai toujours jeudi à Paris, pour dîner. J'avais mandé à Des Entelles de demander à Carline à dîner pour moi pour ce jour-là, parce que je ne savais pas qu'on jouerait *les Noces de Figaro;* mais au lieu de cela qu'il le demande à Contat (3), pour que nous arrangions tout cela. Bonjour. »

(1) Il va sans dire que le duc de Fronsac écrit, comme toujours, les *senttimens d'esttime* et *d'amittié*, etc.

(2) Cette phrase du duc de Fronsac nous prouve que Mme Campan, de son côté, fait comme Mme Lebrun et arrange aussi les choses à sa manière, car elle nous dit dans ses *Mémoires :* « La reine témoigna son mécontentement à toutes les personnes qui *avaient aidé* l'auteur du *Mariage de Figaro à surprendre le consentement* du roi pour la représentation de sa comédie à Gennevilliers. » On voit combien Mme Campan est ici peu au courant de la vérité. L'auteur du *Mariage de Figaro* est en Angleterre, et par conséquent ne cherche à surprendre aucun consentement, et c'est la reine en personne qui transmet au duc de Fronsac le consentement du roi, d'où il suit que, pour faire ce que dit Mme Campan, la reine aurait eu d'abord à se témoigner son mécontentement à elle-même. La lettre du duc de Fronsac semble indiquer au contraire que, pour être agréable au comte d'Artois, à M. de Vaudreuil et à Mme de Polignac, la reine, de son côté, avait contribué à obtenir du roi cette permission.

(3) Je pense que si Mlle Contat avait lu ce billet, elle aurait été médiocrement flattée de se voir ainsi placée pour un dîner sur la même ligne que Mlle Carline, qui, si je ne me trompe, était une sorte de fille entretenue. On n'est pas fâché non plus de savoir que

Tandis que le duc de Fronsac fait courir après Beaumarchais, le comte de Vaudreuil, qui prépare sa fête pour le comte d'Artois et Mme de Polignac, attend avec anxiété le consentement de l'auteur du *Mariage de Figaro*. Nous avons sous les yeux un billet de lui au duc de Fronsac, qui se trouve dans les papiers de Beaumarchais apparemment parce que ce dernier, craignant quelque boutade de la part du roi, avait exigé du duc de Fronsac la remise de toute cette petite correspondance, afin de prouver qu'il n'avait fait que céder aux sollicitations des courtisans. Cette circonstance heureuse nous permet d'observer de près ce qui se passait dans toutes ces têtes frivoles que la révolution allait bientôt frapper, et de reconnaître avec quelle aveugle impatience ces patriciens étourdis aspiraient à être signalés par Figaro au mépris des masses. Écoutons maintenant le comte de Vaudreuil. Nous lui devons cette justice de déclarer d'abord qu'il écrit beaucoup plus correctement que le duc de Fronsac.

« Ce vendredi, à Versailles.

« On a trouvé, mon cher Fronsac, la parodie de *l'Ami de la Maison* beaucoup trop gaie pour être jouée devant de très jeunes femmes; l'autre pièce est peut-être encore plus forte pour le fond, mais du moins les mots n'y effraient pas l'oreille, et elle peut être jouée. Ainsi, dans le cas où la réponse de M. de Beaumarchais n'arriverait pas assez tôt, nous nous en tiendrons à la pièce de Cailhava et à deux proverbes bien arrangés, mais je ne doute pas que la permission (1) ne nous arrive, et en conséquence nous retarderons le petit spectacle de trois à quatre jours : ainsi ce sera pour le 21 ou le 22. Voulez-vous bien vous charger d'engager les comédiens à se tenir prêts pour ce temps-là? *Mais, hors le Mariage de Figaro, point de salut* (2). Je vous rends mille grâces, mon cher Fronsac, de la peine que vous voulez bien prendre, je sens bien que c'est pour ces dames et M. le comte d'Artois, qui partagent ma reconnaissance. Recevez de nouvelles assurances de la tendre amitié que je vous ai vouée pour la vie.

« Le Cte DE VAUDREUIL. »

« J'irai, à mon premier voyage à Paris, voir et remercier Mlle Contat et Mme Raimont de la peine qu'elles veulent bien prendre. S'il y a d'autres rôles de femmes dans la pièce, vous voudrez bien me les dire pour que je ne manque à rien. »

Beaumarchais apprend donc en Angleterre que, pour faire jouer devant la cour cette pièce prohibée par le roi quelques mois aupa-

M. de La Ferté, intendant des Menus-Plaisirs du roi, se trouvait par la même occasion intendant de ceux du duc de Fronsac, qui exerçait à la place de son père la charge de premier gentilhomme de la chambre.

(1) Il s'agit ici de la permission de Beaumarchais, celle du roi étant déjà obtenue.

(2) Cette phrase n'est-elle pas curieuse sous la plume de M. de Vaudreuil, quand on songe à l'influence incontestable que *le Mariage de Figaro* a exercée pour la destruction de l'ancienne hiérarchie sociale?

ravant, on n'attend plus que sa permission. Il revient sur-le-champ à Paris, et c'est lui maintenant qui, profitant de la circonstance, va faire ses conditions. Il ne s'agit pas précisément pour lui d'amuser la cour à huis-clos, mais d'arriver devant le public, et de le faire rire aux dépens de la cour, ce qui est un peu différent; pourvu qu'une chose conduise à l'autre, Beaumarchais sera charmé de plaire à MM. de Vaudreuil et de Fronsac. Seulement, avant de consentir à la représentation de Gennevilliers, il exige *innocemment* qu'on lui accorde la faveur d'une nouvelle censure. Singulière exigence au premier abord! « Mais, lui dit-on, votre pièce a déjà été censurée, approuvée, et nous avons la permission du roi. — N'importe, il me faut encore un nouveau censeur. » — « On me trouva, écrit-il à M. de Breteuil, on me trouva un peu bégueule à mon tour, et l'on dit que je faisais le difficile uniquement parce qu'on me désirait; mais, comme je voulais *absolument fixer l'opinion publique* par ce nouvel examen, j'insistai pour qu'on l'accordât, et le sévère historien M. Gaillard, de l'Académie française, me fut nommé pour censeur par le magistrat de la police. »

Ce n'était pas mal imaginé. A la veille d'une fête de cour, où chacun se faisait une joie de voir jouer *le Mariage de Figaro,* quel censeur atrabilaire aurait voulu entraver cette joie et se brouiller avec les puissans seigneurs qui ordonnaient la fête? Et si, comme on devait s'y attendre, le rapport du censeur était *complétement* favorable, c'était un titre de plus à la représentation publique, dont Beaumarchais comptait bien tirer parti. On connaît déjà par une citation assez plaisante celui que Beaumarchais appelle le *sévère historien* Gaillard; on ne sera peut-être pas fâché de retrouver ici ce sévère historien, et de savoir ce qu'il pensait du *Mariage de Figaro.* Voici son rapport, d'ailleurs assez court, adressé au lieutenant de police :

« Permettez-moi, monsieur, de vous faire part de mon sentiment sur la comédie intitulée *la Folle journée ou le Mariage de Figaro.*

« Je l'ai entendu lire, et je l'ai lue ensuite avec toute l'attention dont je suis capable, et j'avoue que je ne vois aucun danger à en permettre la représentation en corrigeant deux endroits et en supprimant quelques mots dont on pourrait abuser malignement, ou faire des applications dangereuses ou méchantes.

« La pièce est d'une très grande gaieté; mais quand les gaietés, quoique approchant de ce qu'on nomme *gaudrioles,* ne vont pas jusqu'à l'indécence, elles font plaisir sans faire de mal. Les gens gais ne sont pas dangereux, et les troubles des états, les conspirations, les assassinats et toutes les horreurs que l'histoire de tous les temps nous apprend ont été conçus, combinés et exécutés par des gens réservés, tristes et sournois. La pièce d'ailleurs est intitulée *la Folle journée,* et Figaro, le héros de cette pièce, est connu par la comédie du *Barbier de Séville,* dont celle-ci est la suite, pour un de ces intri-

gans du bas peuple dont l'exemple ne peut être dangereux pour aucun homme du monde. D'ailleurs, je crois qu'en s'élevant par la crainte du danger contre certaines choses peu importantes, on leur donne une valeur qu'elles n'avaient point, et l'on inspire aux sots ou aux méchans une crainte ou un avis d'un danger qui n'a point de réalité. »

Après avoir ensuite proposé deux suppressions, l'une du mot *ministre*, et l'autre d'un passage qui a été en effet retranché et qui faisait allusion au jugement de Salomon, le sévère historien Gaillard conclut ainsi :

« Cette pièce m'a paru très bien écrite. Les personnages y parlent comme ils doivent parler, suivant leur état, et je la crois très propre à attirer à la Comédie, qui en a grand besoin, beaucoup de spectateurs et par conséquent beaucoup de recettes (1). »

L'aimable censure de M. Gaillard ne suffit pas à Beaumarchais; il demande encore autre chose pour consentir à la représentation de Gennevilliers : « La pièce *approuvée* de nouveau, écrit-il dans son mémoire inédit à M. de Breteuil, je *portai* la *précaution* jusqu'à prévenir qu'elle ne devait pas être jouée pour la fête sans que j'eusse avant la parole expresse du magistrat que les comédiens français pouvaient la regarder comme appartenant à leur théâtre, et j'ose certifier que cette assurance me fut donnée par M. Lenoir, qui certainement croyait tout fini, comme je dus le croire moi-même. »

Pour apprécier la valeur diplomatique de ce passage et l'art avec lequel Beaumarchais, dans sa ténacité pleine de souplesse, savait enlacer les gens qui le gênaient et qu'il ne pouvait pas combattre de front, il faut se souvenir qu'il lutte dans ce moment contre une défense expresse de représentation publique émanée de la bouche même du roi, défense que le roi consent à lever, mais seulement pour un jour, dans une maison particulière, et pour complaire au comte d'Artois et à M. de Vaudreuil. Beaumarchais, de son côté, voudrait bien n'accepter Gennevilliers qu'à la condition qu'on lui

(1) Comme je tiens à être rigoureusement exact, je dois dire que ce rapport, très curieux à mon sens comme témoignage de l'esprit du temps, se trouve dans les papiers de Beaumarchais, sans signature, portant seulement cette indication écrite de sa main : *Copie de la censure du Mariage de Figaro, remise à M. Lenoir par le censeur;* mais ce qui me donne la conviction que ce rapport est bien celui de Gaillard, c'est que parmi ces mêmes papiers se trouvent en original les autres rapports des censeurs, tels que Coqueley, Desfontaines, Bret, qui ont été successivement chargés d'examiner l'ouvrage. Il n'y manque que le rapport de M. Suard, le seul absolument défavorable, concluant à l'interdiction de la pièce, et qu'on aura probablement refusé de communiquer à Beaumarchais. Par conséquent le rapport anonyme que nous venons de citer ne peut être que celui de Gaillard, dont Beaumarchais fait souvent valoir l'approbation, et qui semble se déceler d'ailleurs suffisamment par ses allusions aux crimes de l'*histoire* et aux *gens sournois*.

promettra formellement de le laisser arriver jusqu'au public; mais, comme il n'ose pas encore pousser jusque-là, et qu'il veut cependant faire un pas de plus, il invente la belle périphrase qu'on vient de lire, qui devient ainsi une sorte d'engagement vague contracté envers lui, et sur lequel il s'appuiera tout à l'heure pour aller plus avant. A ces conditions, il accorde enfin la permission demandée, et M. de Vaudreuil l'en remercie par le billet suivant, qui prouve que, quant à lui, il accepte l'engagement dans le sens entendu par Beaumarchais :

« Le comte de Vaudreuil a eu l'honneur de passer chez M. de Beaumarchais pour le remercier de la complaisance qu'il veut bien avoir de laisser jouer sa pièce à Gennevilliers. Le comte de Vaudreuil a saisi avec empressement cette occasion de rendre au public un chef-d'œuvre qu'il attend avec impatience. La présence de monseigneur le comte d'Artois et le mérite réel de cette charmante pièce détruiront enfin tous les obstacles qui avaient retardé la représentation, et conséquemment le succès. Le comte de Vaudreuil désire vivement pouvoir faire bientôt lui-même tous ses remerciemens à M. de Beaumarchais.

« Ce lundi, 15 septembre 1788. »

Quelques jours après, toute la cour se donna le plaisir d'assister à la représentation d'une pièce que le roi avait déclarée *détestable* et *injouable*. On dit même que la reine aurait paru à Gennevilliers sans une indisposition. Il est bien possible, comme le raconte Mme Lebrun, que, les dames se plaignant de la chaleur, Beaumarchais ait cassé les carreaux avec sa canne, et que cela ait fait naître ce joli mot, qu'*il avait doublement cassé les vitres;* mais quand Mme Lebrun nous le montre ivre de bonheur, courant de tous côtés comme un homme hors de lui-même, elle le considère à travers le prisme du temps écoulé et de son imagination, ne pouvant pas se douter qu'au lieu d'avoir *cruellement harcelé* M. de Vaudreuil, comme elle le croyait, Beaumarchais s'était contenté de le voir venir, de se faire prier, flatter par lui, et de l'exploiter tranquillement.

De même, quand Mme Lebrun, sans le dire expressément, semble indiquer que la représentation de Gennevilliers eut peu de succès, et quand elle nous dit que *chacun souffrait de ce manque de mesure*, nous sommes porté à croire que l'auteur substitue à ses impressions du moment celles qui la dominent à l'époque où elle rédige ses souvenirs. Le manque de mesure, en quelque genre que ce soit, faisait alors l'effet d'une hardiesse amusante. On vient d'entendre le *sévère historien* Gaillard, qui nous a donné le diapason du sentiment général. Cependant la pièce contenait encore, au moment de cette représentation de Gennevilliers, des détails qui durent choquer sans doute même les têtes folles disposées, comme Gaillard, à pardonner beaucoup à

la gaieté, quoique *approchant de ce qu'on nomme gaudrioles.* Il y avait d'énormes gaudrioles, qu'on lit encore bâtonnées sur le manuscrit de la Comédie-Française, et qui ne furent supprimées que par le quatrième censeur, M. Desfontaines, dans un rapport du 15 janvier 1784, et par conséquent nous devons supposer qu'elles ont été proférées en 1783 devant cet illustre auditoire de Gennevilliers (1). Il y avait aussi dans le monologue du cinquième acte des passages qui renforçaient encore le caractère frondeur de ce monologue. Il dut se rencontrer parmi les spectateurs de Gennevilliers quelques esprits plus scrupuleux que les autres qui se prononcèrent pour le maintien de l'interdiction lancée par le roi; mais l'ensemble de ce brillant auditoire se déclara enchanté de la pièce, sauf quelques légères suppressions. C'est là en effet, à partir de la représentation de Gennevilliers, le thème de M. de Vaudreuil, qui plaide ouvertement pour la représentation publique, et qui n'est plus occupé qu'à obtenir de Beaumarchais le sacrifice de quelques phrases. Quant à lui, le changement qui s'opère dans son attitude indique qu'il est sûr de vaincre. Plein de patience jusqu'ici devant la prohibition royale, travaillant lentement et habilement à gagner du terrain, il devient impatient, pressant, presque impérieux. Il est clair, en effet, pour quiconque réfléchit un peu, que du jour où Louis XVI avait accordé à la reine, au comte d'Artois, à M. de Vaudreuil, à Mme de Polignac, la représentation de Gennevilliers, il s'était mis dans le cas de ne pouvoir résister longtemps à la curiosité publique, portée au comble par cette représentation même, dont tout le monde parlait, et soigneusement entretenue par Beaumarchais. Ceux qui font un reproche à Louis XVI d'avoir laissé arriver *le Mariage de Figaro* jusqu'à la scène oublient que sous l'ancienne royauté le public n'était pas absolument un troupeau docile, et que si son influence disparaissait quelquefois dans les affaires importantes, elle se produisait souvent dans des questions secondaires ou frivoles avec une énergie à laquelle il eût été dangereux de résister. — Le mot qu'on attribue à Louis XVI : « Vous verrez que Beaumarchais aura plus de crédit que le garde

(1) Qu'on se représente les plus grandes dames de la cour écoutant par exemple Figaro au troisième acte, qui disait à son maître à propos des infidélités du comte et en parlant de la comtesse : « A sa place, moi, je ne dis pas ce que je ferais. — LE COMTE. Je te le permets. — FIGARO. Quelque sot. — LE COMTE. — Je te l'ordonne. — FIGARO. Instruite de vos faits et gestes et prenant conseil de l'exemple, je vous solderais vos petits bâtards en un bon gros enfant légitime,... et puis cherche. » Ailleurs, au premier acte, le vieux Bartholo répondait à Marceline, qui le conjure de l'épouser, par cette phrase qui est bien le *nec plus ultra* de la forme subtile et prétentieuse que Beaumarchais applique parfois à une idée grossière, comme s'il cherchait à marier ensemble Voiture et Rabelais : « J'irais, disait Bartholo, j'irais, grison apoplectique, agacer risiblement la mort avec les jeux printaniers qui donnent la vie! Vous me prenez pour un Français. »

des sceaux, » prouve, s'il est vrai, que ce prince jugeait sainement la situation. Cependant tout devait concourir à rendre le triomphe de Beaumarchais plus éclatant. Le roi, ne pouvant se décider à permettre la représentation d'une pièce qu'il jugeait dangereuse et immorale, essaya de traîner la chose en longueur et résista encore sept mois.

Dès le lendemain de la représentation de Gennevilliers, l'auteur du *Mariage de Figaro*, agissant comme si sa cause était gagnée, avait demandé formellement au lieutenant de police la permission de faire jouer sa pièce. Ce magistrat lui avait répondu que la défense du roi donnée le jour de la représentation des Menus-Plaisirs subsistait encore et qu'il devait en référer à sa majesté. « Deux mois après, écrit Beaumarchais dans la lettre inédite à M. de Breteuil, M. le lieutenant de police me dit que le roi avait daigné répondre qu'il y *avait, disait-on, encore des choses* qui ne devaient pas rester dans l'ouvrage; qu'il fallait nommer un ou deux nouveaux censeurs, et que l'auteur corrigerait sa pièce d'autant plus facilement que la pièce était longue. M. Lenoir eut la bonté d'ajouter qu'il regardait cette lettre du roi comme une levée de la défense de jouer la pièce aussitôt après l'examen des nouveaux censeurs. »

On voit avec quel soin Beaumarchais, à mesure qu'il avance, se fortifie derrière chaque portion de terrain conquis. Cependant on cherchait toujours à traîner en longueur. Le censeur annoncé ne fonctionnait pas; mais Beaumarchais n'était pas homme à se laisser oublier.

« Monsieur, écrit-il au lieutenant de police en date du 27 novembre 1783, si la multitude de vos occupations vous permettait de vous rappeler que j'en ai beaucoup moi-même, et que depuis trois mois j'ai fait cinquante fois le chemin du Marais à votre hôtel sans avoir pu vous parler plus de cinq fois, pour obtenir la chose la plus simple, — une décision sur un ouvrage frivole, — vous auriez peut-être compassion du rôle pitoyable qu'on me force à jouer dans cette comédie. Si ce sont des dégoûts qu'on vous prie de me donner, je les ai bus jusqu'à la lie; s'il s'agit d'une proscription absolue de tout ce qui sort de ma plume, pourquoi me faire attendre cet arrêt et me refuser tout moyen de savoir à quoi m'en tenir? Je vous supplie, monsieur, de vouloir bien me remettre mon manuscrit; cette bagatelle n'est devenue importante pour moi que par l'acharnement qu'on a eu de m'en faire un tort public, sans vouloir permettre que le public en jugeât lui-même.

« Je ne doute pas, monsieur, que vous, qui ne m'avez montré que de la bienveillance, n'ayez quelques regrets des désagrémens qu'on vous oblige sans doute à me donner; mais il est temps qu'ils finissent. Jamais affaire grave ne m'a causé tant de tracas que la plus folle rêverie de mon bonnet de nuit, qui est cette pièce. Le public de province et de Paris m'accable de lettres auxquelles je ne sais que répondre; je ne sais que dire aux comé-

diens qui me pressent et me reprochent une négligence que je n'ai point. Je vous supplie de me permettre de vous voir ce soir, à la sortie de la caisse d'escompte, et, en retirant de vos mains cet ouvrage proscrit pour le rendre à mon portefeuille, de vous assurer du très respectueux dévouement avec lequel je suis, etc.,

« CARON DE BEAUMARCHAIS. »

Ce ton est évidemment celui d'un homme qui se sent appuyé par l'opinion, et qui sait très bien qu'on n'ira pas jusqu'à une rupture en lui rendant son manuscrit. La pièce est enfin livrée à un troisième censeur, qui fait quelques modifications, mais qui approuve. Le roi en demande un quatrième, qui fait très peu de corrections et qui approuve. Il en demande un cinquième. Celui-là approuve sans corrections. Ayez donc des censeurs, pour qu'ils se laissent ainsi entraîner eux-mêmes par la curiosité publique (1)! Le rapport du quatrième censeur, de Desfontaines, qui lui-même écrivait pour le théâtre, offre des passages assez curieux. Il examine très attentivement l'ouvrage, « dont j'ai fait, dit-il, quatre lectures dans lesquelles j'ai suivi l'auteur phrase par phrase. » Il fait quelques légères suppressions; il rature par exemple les deux phrases licencieuses que nous avons citées, un passage contre les loteries qui se trouvait dans le monologue. Quant à la pièce en elle-même, il plaide pour elle et défend chaque personnage avec une ardeur que Beaumarchais ne dépasserait pas. Il va très loin dans ce sens, car, rencontrant dans le rôle de Suzanne une phrase tournée d'une manière indécente, et que l'auteur lui-même dut changer aux dernières répétitions, il commence par la supprimer; ensuite il se ravise, la rétablit, et, avec un amour de l'art assez rare chez un censeur, il écrit en marge : *Mot unique, impossible à remplacer, et que je laisse.* Ce mot est en effet tellement unique qu'il nous est impossible de le reproduire ici (2). Après avoir

(1) Parmi ces cinq censures, je ne sais où fixer la date de la sixième, celle de M. Suard, la seule qui concluait à l'interdiction; je dirai même que dans les papiers de Beaumarchais j'ai bien trouvé la preuve d'une opposition très prononcée de Suard, et qui se continue, comme tout le monde le sait, même après la représentation; mais je n'ai rien trouvé qui indique que Suard ait été officiellement chargé de censurer le manuscrit de Beaumarchais, lequel parle très souvent de tous ses censeurs. Cependant Garat, dans ses *Mémoires* sur Suard, et je crois aussi, Mme Suard, dans le petit volume qu'elle a publié sur son mari, affirment également le fait.

(2) Les phrases purement grotesques trouvent naturellement grâce devant le censeur. Il y en avait de très fortes en ce genre qui ne furent supprimées qu'à la dernière répétition. L'acteur Dazincourt raconte dans ses *Mémoires* la peine qu'il eut à décider Beaumarchais au sacrifice d'une phrase à laquelle il tenait beaucoup. Dans la querelle avec Basile, au quatrième acte, Figaro lui disait : « Si vous faites mine seulement d'approximer madame, *la première dent qui vous tombera sera la mâchoire, et, voyez-vous mon poing fermé? voilà le dentiste.* » Beaumarchais comptait sur le succès de cette phrase auprès du parterre, et peut-être il ne se trompait pas; mais ce n'était pas une raison pour

ainsi défendu la pièce de son mieux, le censeur concluait par ce passage, qui ne manque pas d'une certaine vérité :

« Je ne crains pas d'ajouter que la représentation de cette pièce peut contribuer à étendre la carrière dramatique, et autant la censure doit être délicate sur tout ce qui concerne la décence, la religion et le gouvernement, autant elle doit être indulgente pour les traits qui peuvent tourner au profit des mœurs. C'est à la liberté dont jouissait Molière que nous devons la morale dont ses pièces sont remplies; ses caractères seraient-ils aussi énergiques qu'ils le sont, si on lui eût imposé la loi de n'en offrir que l'esquisse?

« DESFONTAINES, Censeur royal. »

Que faire contre un homme qui transforme ainsi successivement cinq censeurs en autant d'avocats? qui a pour lui M. de Vaudreuil, M. de Fronsac, le prince de Nassau, alors à Paris, et qui cabale fortement pour son ami, toute la jeunesse masculine et féminine de la cour, des acteurs et des actrices qui, comptant sur un succès brillant et fructueux, se plaignent hautement du tort qu'on fait à leur théâtre, et enfin tout un public impatient qui demande à grands cris que sa curiosité soit satisfaite? Que pouvait contre cette explosion le roi lui-même, assisté du garde des sceaux et de M. Suard? Il fallut bien accorder à tout le monde ce qu'on avait accordé aux courtisans de Gennevilliers. On assure que pour lever complétement les scrupules du roi, des protecteurs adroits de Beaumarchais s'attachèrent à lui répéter que la pièce n'aurait aucun succès, et, comme il le désirait de tout son cœur, il se résigna à céder à la fiévreuse curiosité du public, dans l'espérance qu'elle serait déçue.

C'est en mars 1784 que Beaumarchais obtint enfin la permission tant de fois demandée, et il s'empresse d'en donner avis à l'acteur Préville, qui était alors à la campagne, par la lettre suivante qui respire la joie et la fierté du triomphe.

« Paris, le 31 mars 1784.

« Nous nous sommes trompés tous les deux, mon vieil ami. Je tremblais que vous ne quittassiez le théâtre à Pâques, et vous, vous étiez dans l'opinion que *le Mariage de Figaro* ne pourrait pas se jouer.

« Mais il ne faut jamais désespérer de garder un acteur que le public adore, ni de voir vaincre un auteur courageux qui croit avoir raison, et que l'on ne dégoûte pas par les dégoûts. J'ai, mon vieil ami, le *bon* du roi, le *bon* du ministre, le *bon* du lieutenant de police; il ne nous manque plus que le vôtre pour voir un beau tapage à la rentrée. Allons, mon ami! c'est bien peu de chose que ma pièce; mais la voir au théâtre est le fruit de quatre ans de com-

u'elle fût bonne à garder. — Au premier acte, dans l'entrevue avec le docteur Bartholo, Figaro lui disait : « Bonjour, cher docteur de mon cœur, *de mon âme et autres viscères*. » Cette impertinence matérialiste fut sans doute considérée par le censeur comme une critique à l'adresse des médecins.

bats; voilà ce qui m'y attache. Quel mal ils ont fait, ces méchans! Deux ans plus tôt, mon ami Préville aurait assuré le succès de mes cinq actes; aujourd'hui le charme qu'il répandra sur un moindre rôle fera bien regretter qu'il ne joue pas le premier (1).

« On me conseille l'étude et la répétition sans éclat, et nous sommes convenus d'agir, mais sans rien dire. Dazincourt et Laporte se sont chargés d'écrire à tout le monde en recommandant le silence, afin que notre bonne fortune ne finisse pas encore une fois par en devenir une de capucin.

« Je vous salue, vous honore et vous aime.

« BEAUMARCHAIS. »

Le tableau de cette première représentation du *Mariage de Figaro* est dans tous les recueils du temps; c'est un des souvenirs les plus connus du XVIIIe siècle. Tout Paris se pressant dès le matin aux portes du Théâtre-Français; les plus grandes dames dînant dans les loges des actrices, afin de s'assurer des places; « les cordons bleus, dit Bachaumont, confondus dans la foule et se coudoyant avec les Savoyards; la garde dispersée, les portes enfoncées, les grilles de fer brisées sous les efforts des assaillans; » — « trois personnes étouffées, dit La Harpe; une de plus, ajoute-t-il malignement, que pour Scudéry; » sur la scène, après le lever du rideau, la plus belle réunion de talens qu'ait peut-être jamais possédée le Théâtre-Français, tous employés à faire valoir une comédie pétillante d'esprit, entraînante de mouvement et d'audace, qui, si elle choque ou épouvante quelques-unes des loges, enchante, agite et enflamme un parterre électrisé : — voilà le tableau qui se trouve partout, et sur lequel par conséquent nous n'insisterons pas. Nous n'y ajouterons qu'un trait nouveau, qui peut-être le complétera assez bien : c'est que, si nous en croyons une lettre inédite de Beaumarchais, il assistait à tout ce tapage, au fond d'une loge grillée, entre deux abbés, avec lesquels il venait de faire un joyeux dîner, et dont la présence lui avait paru indispensable, afin de se faire administrer, disait-il, en cas de mort, des *secours très spirituels*. — Il nous semble que ce trait manquait au tableau de la première représentation du *Mariage de Figaro*.

LOUIS DE LOMÉNIE.

(1) Pour comprendre cela, il faut savoir que Préville, qui devait d'abord jouer le rôle de Figaro, se trouvant trop vieux et trop fatigué pour un rôle de cette importance, l'avait cédé à Dazincourt; mais comme il voulait contribuer au succès de l'ouvrage, il consentait à accepter le rôle de Brid'oison.

HISTOIRES D'ARMORIQUE

I.

LE RUBAN JAUNE.

XIIIe SIÈCLE.

I.

Je laisse pour un jour les pêcheurs et les pâtres,
La ferme où, tout enfant, par les landes verdâtres
J'accourais, visitant et l'aire et le lavoir,
Les grands bœufs étendus dans la crèche le soir,
Les ruches du courtil, l'âtre où le grillon crie,
Et doucement assise à son rouet, Marie.
Adieu pour aujourd'hui les robustes lutteurs,
Les combats des conscrits, les travaux des mineurs :
J'entre en nos vieux manoirs; il est sous leurs décombres
Bien des fleurs à cueillir ou brillantes ou sombres.

Cyprien chevalier, mais pauvre, avait vingt ans.
Sous les murs d'un manoir, un matin de printemps,
Il errait par le pré, cueillant des églantines,
Et de frais boutons d'or et de blanches épines,
Et, tout en les cueillant, il mêlait dans les fleurs
Aux gouttes du matin les gouttes de ses pleurs;
Parfois il les portait humides à ses lèvres
Où des nuits d'insomnie avaient marqué leurs fièvres,
Et ses regards voilés, des mots de désespoir,
Allaient de la prairie aux portes du manoir...
Enfin d'un ruban jaune (et dans tous nos villages
C'est la couleur encor du deuil et des veuvages)
Il noua son bouquet; puis, non loin du château,
Songeant qu'un plus heureux l'en chasserait bientôt,
Entra dans la chapelle, et sous une relique,
Sur un coffre il posa son bouquet symbolique.
Ah! les fleurs d'églantiers, les boutons d'or si frais,
Tristement entourés de feuilles de cyprès,
C'étaient tous ses espoirs de jeunesse première

Qu'il venait déposer comme sur une bière!
Un vieillard qui suivait vit le doux chevalier,
Et vint tout près de lui, pâle, s'agenouiller.
« Oui, mon vieux serviteur, fais que Dieu me bénisse!
Pour elle aussi prions... Jésus, quel sacrifice! »
Et tous deux les voilà priant sur les pavés,
Sous leurs cheveux pendans leurs yeux au ciel levés,
Et maître et serviteur, et vieillard et jeune homme :
Toi qui rapproches tout, c'est Douleur qu'on te nomme!

II.

La fille du manoir disait le même jour :
« Ma mère, cette preuve encor de votre amour!
Mon esprit s'est créé peut-être une chimère;
Mais voyez ma faiblesse, et plaignez-la, ma mère.
Ce jour, dans tous les temps, me fut un jour fatal.
Pour vous comme pour moi, je redoute un grand mal.
Toutes vos volontés sont les miennes, madame,
Donnez à qui vous plaît et ma main et mon âme,
Mais qu'il vienne plus tard, dans quelques jours... demain,
Je lui livre soumise et mon âme et ma main.
— C'est assez. La noblesse et toute la famille
Et tous les domaniers sont arrivés, ma fille;
Déjà même le prêtre est dans la salle, en bas;
Il n'est qu'un seul absent dont je ne parle pas.
Rosily, vous savez l'usage de Bretagne :
Devant le fiancé doit s'enfuir sa compagne;
Trouvez donc un endroit bien sombre où vous cacher,
Et que le jour entier se passe à vous chercher.
Ma fille, qu'à présent votre cœur me pardonne,
Croyez bien, Rosily, que votre mère est bonne...
Mais on heurte au portail et j'entends le sonneur :
Fille des anciens ducs, songez à votre honneur! »

L'époux et ses amis, comme une meute ardente,
Ont empli le manoir; mais la biche prudente,
Devançant les limiers aux sauvages abois,
Fuyait vers un abri plus sûr que ceux des bois.
Pêle-mêle ils couraient, nobles, vassaux, vassales,
Visitant les paliers, les tourelles, les salles,
Et les granges enfin, l'étable des fermiers :
La biche défiait le flair prompt des limiers;
La nuit était venue, on la cherchait encore;
Cent voix, cent voix criaient au lever de l'aurore;
Trois jours sur les viviers, sur les puits se penchant,
La mère désolée appela son enfant.

III.

« — Sous ses habits de deuil, morne et la tête basse,
Où va donc ce vieillard? — Oh! de grâce, de grâce,
Mes amis, suivez-moi! C'est la messe des morts
Pour l'enfant qui d'un ange avait l'âme et le corps :

Le cercueil vide est là, couronné d'immortelle.
Oh! celle que mon maître aimait, où donc est-elle?...
Chut! Près du coffre noir voici le chevalier.
Perdu d'esprit, sans cesse il y revient prier.
On dit la messe. »

Hélas! une messe funèbre,
Et comme rarement une église en célèbre.
Point de chants, des sanglots; mais, debout à l'autel,
Quand le prêtre élevait le froment immortel,
Un cri part de la nef, et le jeune homme embrasse
Un ruban qui sortait des fentes de la châsse;
Puis, levant le couvercle, il montre tout en pleurs
La vierge dont la main tient un bouquet de fleurs :
Elle semblait dormir sous cette froide planche;
Douce comme ses fleurs, comme elles pure et blanche.
Ainsi, dans son danger, sans chercher d'autre lieu,
Son asile certain fut la maison de Dieu;
Et le triste bouquet peut-être à la colombe
Indiqua l'autre abri qui dut être sa tombe!
Mais au coffre fatal qui devait l'engloutir
Sans peur elle est entrée et pour n'en plus sortir;
Ou, malgré ses efforts, le couvercle rebelle
Impérieusement se ferma-t-il sur elle?
Mystère où chaque esprit se perdait confondu!
De l'autel cependant le prêtre descendu,
Au cercueil qui l'attend fait déposer la vierge;
Aux quatre angles l'amant place lui-même un cierge;
Puis, sentant d'ici-bas son âme s'en aller,
Dans un hymen céleste il voulut l'exhaler :
Dans sa main déjà froide il prit la main glacée,
Et, calme, il trépassa près de la trépassée.

IV.

Aux cœurs bien aimans nos regrets.
Telle fut à vingt ans leur couche nuptiale;
La Mort seule en fit les apprêts.
Pour rappeler leurs noms, la pierre sépulcrale
Montrait entrelacés une rose, un cyprès.

II.

L'ÉOSTIK OU LE ROSSIGNOL.

Tiré du Barzaz-Breiz et de Marie de France.

XIIIe SIÈCLE.

A M. AUGUSTE LE PRÉVOST.

I.

Ses mains sur sa figure, une jeune épousée,
Un jour, dans Saint-Malo, pleurait à sa croisée :

— « Las! mon cher oiselet! las! ils l'ont mis à mort!
« Adieu, joie! » Et ses pleurs amers coulaient plus fort;

Car elle avait jadis connu les douces larmes
Et les nuits de bonheur avant ce jour d'alarmes.

II.

— « Dites, ma jeune épouse, au milieu de la nuit,
Pourquoi donc vous lever si souvent et sans bruit?

Quand je dors près de vous, mon épouse nouvelle,
Pourquoi me laisser seul? — Sire, répondit-elle,

C'est qu'à l'heure où la lune illumine les eaux,
J'aime à voir sur la mer passer les grands vaisseaux.

— Non! ce n'est pas pour voir la mer et les étoiles!
Ni sur les grandes eaux passer les grandes voiles!

Çà, madame, parlez sans leurre à votre époux :
Au milieu de la nuit pourquoi vous levez-vous?

— Quand mon petit enfant dans sa couche repose,
J'aime à voir ses yeux clos et sa bouchette rose.

— Non! ce n'est pas pour voir le sommeil d'un enfant
Que, pieds nus, de mon lit vous sortez si souvent!

— Mon vieil et cher époux, grâce pour votre dame!
Voici tout mon secret, pur caprice de femme :

La nuit un rossignol chante en notre jardin;
Dès que la mer s'endort, lui s'éveille soudain;

Sur le rosier en fleur jusqu'à l'aurore il chante,
Et si douce est sa voix, si claire, si touchante! »

La jeune dame ainsi parlait au vieux seigneur
Qui murmurait, songeant à venger son honneur :

— « Mensonge ou vérité, vertueuse ou parjure,
Demain le rossignol sera pris, je le jure. »

Le jour venant à luire, il dit au jardinier :
— « Mon ami, pour un jour laisse là ton métier.

Un souci me travaille : à peine je sommeille,
Qu'un maudit rossignol dans le clos me réveille;

Dresse donc tes gluaux, d'engins couvre le sol :
Je te baille un sou d'or si j'ai le rossignol. »

L'oiseleur fit trop bien son métier, et le traître
Prit un chanteur nocturne et l'offrit à son maître;

Et quand le vieux seigneur tint le pauvre captif,
Il rit d'un méchant rire, et, serrant le chétif,

Brusquement l'étouffa; puis, d'une main jalouse,
L'ayant jeté saignant au sein de son épouse :

— « Tenez, dame, voici votre cher oiselet!
Je l'ai pris. Mort ou vif, n'est-ce pas qu'il vous plaît?

III.

Un jeune homme, apprenant bientôt cette aventure,
Disait, et de longs pleurs sillonnaient sa figure :

— « Oh! combien la jeunesse a de sombres ennuis
Adieu, ma bien-aimée, adieu, nos belles nuits!

Mon regard n'ira plus, la nuit, chercher le vôtre :
Adieu nos doux baisers d'une fenêtre à l'autre! »

Mais le pauvre oiselet mort par leur amitié,
La dame et son fidèle en eurent grand'pitié :

En un gentil coffret tout d'or fin et d'ivoire,
Le petit corps fut mis bien entouré de moire;

Puis autour du coffret l'histoire on raconta,
Et l'amant sur son cœur jour et nuit le porta.

III.

L'ARTISANNE.

XVIIe SIÈCLE.

I.

Elle est née au Croisic et se nomme Suzanne.
Or un noble l'épouse, elle, simple artisanne,
Et seigneurs et bourgeois, tous les gens du pays,
Pour voir passer la noce ont quitté leurs logis.
Les propos se croisaient : « Il a raison, s'il l'aime.
— La raison dit d'aimer l'égale de soi-même.
— Dans ce monde, chacun doit chercher son bonheur.
— Il faut chercher surtout ce qui nous fait honneur. »
Et les langues ainsi, telles que des épées,
Entr'elles s'escrimaient, diversement trempées.
Mêlez-vous à la foule, elle aura, de nos jours,
Et les mêmes pensers et les mêmes discours.

Moi, je prise un cœur fier qu'un cœur faible apprivoise.
Si le noble marin aima l'humble bourgeoise,
C'est que dans sa boutique entrant vers un midi,
Devant elle il resta muet, pâle, étourdi.
Oh! l'amour, l'amour vrai, c'est la vive étincelle
Tout d'un coup jaillissant du fer qui la recèle.
A côté de sa mère occupée à filer,
Elle filait, tournant ses fuseaux sans parler.
Si la porte s'ouvrait de l'étroite boutique,
Soudain la belle enfant d'aller vers la pratique,
Parcourant les rayons, et sur ses jeunes bras

Portant la lourde toile et les pièces de draps.
Pour les pauvres de même attentive et dispose,
Elle leur détaillait jusqu'à la moindre chose.
Les épices aussi garnissaient la maison.
Dès l'entrée, on sentait toute une exhalaison
De poivre, de café; près des blocs de résine,
Le miel de l'Armorique et le thé de la Chine
Embaumaient. Au dehors, c'étaient sous les auvents
Des images de saints et des jouets d'enfans,
Puis de la poterie, une pile d'écuelles;
Du plafond retombaient des lustres de chandelles;
Avec leurs poids de cuivre enfin, sur le comptoir,
Les balances brillaient comme un double miroir.
Mille emplettes rendaient libre cette demeure.
L'officier y revint chaque jour, à toute heure,
Tant que la mère ouvrit les yeux et murmura,
Et que sous ses deux mains la jeune enfant pleura.

II.

Dans le petit jardin d'un manoir en ruines,
Le vieux baron taillait sa clôture d'épines,
Quand le brave officier vint le front découvert
(Ses yeux caves disaient ce qu'il avait souffert),
Puis conta son histoire au chef de la famille :
« — Mon fils, elle n'est pas de vieux sang, cette fille!
— J'aimais, elle m'aima; j'engageai mon honneur.
— Il suffit; je vous fais votre maître et seigneur.
D'autres nous blâmeront : avant tout sa promesse.
A mon banc je prendrai ma place à votre messe.

III.

Voici comment chacun voulut la voir passer,
Jusqu'au pied de l'autel ardent à se presser.
Le cœur plein de fierté, les yeux rayonnant d'aise,
Elle avait conservé sa coiffure nantaise,
Une ample catiole aux dentelles de prix :
Son amant, son époux, ainsi l'avait compris.
Avec le vieux seigneur venait la vieille mère.
La messe terminée, on vit, calme et sévère,
La noce s'avancer vers l'antique manoir :
Un splendide banquet devait la recevoir.
On s'assit. Les valets, sur le bras leur serviette,
Emplissaient chaque verre, emplissaient chaque assiette;
Noblesse et bourgeoisie avaient fait leur accord,
Lorsqu'une lettre arrive, et le seigneur d'abord
Lentement la parcourt, puis sur la table tombe :
« — Ruiné! Mon navire est pris, creusez ma tombe! »
Ce fut un long moment de silence et d'effroi :
Contre des maux si grands, quels biens trouver en soi?
Lorsque avec dignité se lève la marchande :

« — Devant vous je requiers une faveur bien grande :
Contente de mon bien, et pour vous faire honneur,
Je fermais ma maison, je la rouvre, seigneur;
Je retourne au travail avec joie et vaillance;
Grâce au ciel, j'ai toujours mes poids et ma balance.
Monsieur, consentez-vous? car c'est tout cordial,
Si je revêts ainsi l'orgueil commercial.
— Oui, j'accepte, madame. — Oui, j'accepte, ma mère,
Répliqua le marin. » Puis de sa voix si fière :
« Pour qui va sur les flots avec un Duguay-Trouin,
Dès qu'arrive l'Anglais, le Breton n'est pas loin. »

IV.

Vingt mois s'étaient passés; un jour de chaleurs grandes,
Le vieux baron, assis entre les deux marchandes,
Caressait sur la porte un enfant aux yeux bleus,
A la bouche riante et fraîche, aux blonds cheveux;
Par instans leurs regards se tournaient vers la côte :
Tout à coup apparut au loin, sur la mer haute,
Un navire! Il marchait lestement. L'heureux brick
Bientôt à pleine voile abordait au Croisic.
« C'est lui! cria Suzanne. — Oh! c'est lui! dit la mère. »
Et, le petit enfant dans les bras du grand-père,
Les voilà haletant de courir vers le port,
Où le brun capitaine, élancé de son bord,
Les presse dans ses bras, les presse sur sa bouche;
(Son père le premier, saint respect qui le touche),
Puis sa chère Suzanne, et quand ce fut le fils
Ignoré de ses yeux, quand de ses yeux ravis
Il revit son image et celle de sa femme,
Des pleurs, des pleurs de joie inondèrent son âme!...

Le soir, riches tissus, bois de l'Inde à foison,
Barils d'or encombraient le manoir, la maison;
Le ciel avait béni la vaillante entreprise,
Et l'Anglais au Breton avait rendu sa prise.

Sur mer il repartait ainsi chaque printemps,
Pour revenir au port plus riche tous les ans :
Alors on le voyait au bras de sa Suzanne,
Qui n'avait pas quitté les habits d'artisanne,
S'en aller sous les bois, dans les chemins ombreux,
Et leur fils grandissant courait, jouait entr'eux :
A ce tableau paisible, à ces riantes choses,
Reprenez-vous, ô cœurs troublés, esprits moroses;
L'homme (en nos jours surtout) a trop de ses douleurs
Pour demander à l'art d'autres sujets de pleurs.

A. Brizeux.

QUESTION

DES SUBSISTANCES

DU TARIF DES BESTIAUX.

Un décret du 14 septembre a réduit dans une proportion très considérable le tarif d'entrée des bestiaux étrangers et des viandes salées. D'après les termes mêmes du décret, cette mesure paraît n'avoir été prise qu'à titre temporaire, en vue de la crise des subsistances. Par la suppression de tous droits sur les céréales, le gouvernement avait déjà facilité, autant qu'il était en lui, l'arrivage des grains du dehors destinés à combler le déficit présumé de la récolte; par la réduction du tarif sur les bestiaux, il veut prévenir la hausse qui se serait inévitablement produite dans le prix de la viande, car la raison et l'expérience démontrent que le cours de toutes les denrées alimentaires se règle sur celui du blé.

Lors de la crise de 1847, le gouvernement s'était borné à suspendre l'action du tarif à l'égard des céréales étrangères, et encore ne s'y était-il résolu que tardivement. Quant au tarif des bestiaux, il lui eût été bien difficile de le modifier; les passions protectionistes étaient à cette époque trop violemment excitées. Le gouvernement actuel a pu procéder avec plus de promptitude et de vigueur. En présence d'une récolte que les renseignemens officiels et les vives préoccupations de l'opinion publique annonçaient devoir être insuffisante, il est allé droit au but : il a laissé toute latitude au commerce en abaissant les barrières de douanes.

Cette politique est très naturelle, et au premier abord beaucoup d'esprits ne s'expliqueront pas qu'elle puisse paraître hardie. Quoi de plus simple, en effet, que de pourvoir, par tous les moyens, à l'approvisionnement du pays et de faire appel aux denrées alimentaires de l'étranger, lorsque la production intérieure fait défaut à la consommation? Cependant le système protecteur, sur lequel repose notre législation économique, n'admet pas toujours cette simplicité, et il s'écarte parfois du naturel. Ainsi les partisans absolus

de ce système, et ils sont puissans, prétendent que le maintien d'une taxe élevée sur les bestiaux étrangers est nécessaire à la prospérité de l'agriculture nationale, et ils affirmeraient au besoin que la réduction du tarif, même dans les circonstances actuelles, constitue une atteinte fort grave portée aux intérêts comme aux droits de notre première industrie. On évoque alors l'épouvantail du libre-échange; on dit que le cultivateur est sacrifié, ruiné. Cette opinion, habilement propagée, peut semer la crainte et la défiance dans les campagnes, et cela suffit pour qu'un gouvernement éprouve quelque hésitation avant de se décider à une mesure qui, mal interprétée, mal comprise, doit heurter de violens préjugés et rencontrer une opposition très vive. Il est donc juste de reconnaître que le décret du 14 septembre est un acte hardi, et, si l'on se place au point de vue des intérêts généraux, on ne saurait accorder trop d'éloges à la pensée qui l'a inspiré.

Afin d'apprécier exactement la portée du décret, il convient de rappeler en peu de mots le tarif chronologique des bestiaux à leur entrée en France. — On sait que la république et l'empire ne furent point avares de prohibitions. C'est de cette époque que date le régime prohibitif, appliqué, il est vrai, plutôt comme un instrument de guerre que comme un instrument de protection en faveur du travail national; mais pendant que la législation de l'empire repoussait obstinément, en haine de l'industrie britannique, les produits des manufactures étrangères, les céréales et les bestiaux demeurèrent exempts de tous droits à l'importation. Peu de temps après la rentrée des Bourbons, la loi du 28 avril 1816 établit sur les bestiaux le tarif suivant :

Bœufs et taureaux.....	3 fr.	»» c.	par tête.
Bouvillons, vaches et génisses.....	1		—
Béliers, brebis, moutons et veaux.....	»	25	—
Agneaux.....	»	10	—

Ce tarif était modéré; il ne procédait d'ailleurs que d'une pensée fiscale. M. le comte de Saint-Cricq le déclara plus tard dans un rapport fait à la chambre des députés sur un projet de loi de douanes (1). Il s'agissait, disait-il, d'accorder une allocation au trésor, *sans aucune vue protectrice*. En effet, pour alléger les charges financières qui pesaient sur elle, la restauration s'était vue contrainte à multiplier les taxes indirectes, et elle avait dû, par la loi fondamentale du 28 avril 1816, puiser à peu près indistinctement à toutes les sources de la matière imposable. Elle avait donc taxé les bestiaux, qui représentaient un article de grande consommation. Cependant elle n'était entrée dans cette voie que très timidement, et les exigences du fisc ne lui avaient point fait perdre de vue les besoins de l'alimentation populaire.

Pendant les années 1818, 1819 et 1820, les importations furent, en moyenne, de 16,000 bœufs, de 20,000 vaches et de 160,000 moutons. En 1820, elles s'élevaient à 27,000 bœufs, 20,000 vaches et 246,000 moutons. Cet accroissement rapide épouvanta les producteurs, qui jetèrent des cris de détresse, et le gouvernement, qui avait accordé une protection très énergique aux manufactures françaises, ne crut pas devoir refuser la même faveur aux intérêts de l'agriculture. Il proposa donc à la chambre des députés un projet de tarif qui

(1) Rapport déposé à la séance du 3 avril 1833.

élevait les droits sur les bestiaux à 30, 15 et 2 fr. Pour la première fois, on songeait à appliquer franchement à cette importante denrée alimentaire le régime protecteur.

Il est toujours fort aisé de critiquer les gouvernemens après coup. Cependant, si l'on veut apprécier avec équité les actes d'une administration et en particulier ceux qui rentrent dans le domaine de la législation économique, il convient de se placer par la pensée au milieu des circonstances qui ont provoqué ces actes. Assurément, on peut poser en principe que toute taxe qui pèse sur les subsistances est mal calculée; mais quand un gouvernement se trouve assailli de réclamations incessantes, quand il est sollicité non-seulement par des intérêts individuels ou locaux, mais encore par les pouvoirs constitutionnels, par les chambres, il faut bien qu'il cède. En 1822, l'opinion publique, du moins l'opinion légale, c'est-à-dire celle qui votait dans les colléges électoraux ou au sein des assemblées, se prononçait énergiquement pour l'élévation du tarif des bestiaux. Les appréhensions des producteurs en présence des importations croissantes de l'étranger dominaient complétement l'intérêt des consommateurs : ceux-ci devaient être sacrifiés. Il serait donc injuste de mettre ici en cause les ministres de la restauration; les propositions qu'ils furent obligés de soumettre à la chambre des députés, pour remplacer par un droit de 30 fr. sur les bœufs la taxe de 3 fr. en vigueur depuis 1816, ne se trouvèrent même pas au niveau des exigences parlementaires. La chambre repoussa le droit de 30 francs comme insuffisant, et elle adopta pour maximum le chiffre de 50 fr. En 1826, malgré les efforts du gouvernement, cette dernière taxe fut appliquée uniformément aux bœufs de toute classe, et le tarif demeura fixé ainsi qu'il suit :

Bœufs	50 fr.	»» c.	par tête.
Vaches	25	»»	—
Taureaux, bouvillons et taurillons	15	»»	—
Génisses	12	50	—
Veaux	3	»»	—
Béliers, brebis et moutons	5	»»	—
Agneaux	»»	25	—

On avait donc poussé les choses à l'extrême. Ces taxes étaient exorbitantes et elles dépassaient toutes limites; aussi ne faut-il point les considérer exclusivement comme l'expression d'une doctrine économique : elles procédaient surtout d'une pensée politique, d'un plan hautement avoué de réorganisation sociale. On venait de restaurer la vieille monarchie; on voulait restaurer en même temps les institutions qui autrefois avaient fait sa force, c'est-à-dire l'aristocratie territoriale, la grande propriété. Après avoir été, sous la convention et sous l'empire, transformé en arme de guerre, le tarif des douanes était détourné encore une fois de ses voies naturelles et livré aux aveugles passions de l'intérêt politique. Il ne s'agissait plus de *protéger* l'agriculture, selon le sens que les esprits raisonnables attachent à ce mot; on était décidé à hausser outre mesure le prix des denrées, afin d'augmenter la rente du sol, de reconstituer la classe des riches propriétaires, d'accomplir en un mot la contre-révolution. La restitution du milliard aux émigrés, l'élévation exagérée du tarif des bestiaux et des laines, l'établissement des droits sur les cé-

réales, tous ces actes concouraient au même but, ardemment poursuivi par la majorité d'une chambre véhémente (1).

Cependant cette législation outrée existait encore il y a un mois. Elle a traversé intacte la révolution de juillet et la révolution de février. Promulguée dans un intérêt purement aristocratique, elle a survécu au gouvernement des classes moyennes et au gouvernement du peuple par le peuple! On avait oublié son origine, qui devait la rendre à bon droit suspecte; on ne voyait plus en elle que la sauve-garde et en quelque sorte le palladium de la protection agricole, et à la longue les cultivateurs étaient demeurés convaincus qu'ils ne pourraient plus s'en passer. Vainement, dès 1833, le gouvernement avait-il proposé de réduire de moitié le tarif des bœufs étrangers; vainement encore, en 1834, M. Thiers, ministre du commerce, avait-il demandé une réduction d'un tiers seulement : tous ces efforts devaient échouer devant l'opinion parlementaire, qui se montrait inflexible. Un traité conclu en 1843, qui accordait aux bestiaux sardes un dégrèvement du cinquième des droits, faillit être rejeté pour cette seule clause. Un illustre général déclarait qu'il aimerait mieux voir notre territoire envahi par les Cosaques que par les bœufs de l'Allemagne! Bref, il eût été réellement impossible de modifier dans une proportion sensible les taxes de 1822 et 1826. Après le triomphe de la révolution de 1848, le gouvernement provisoire, qui décrétait tant de choses, aurait pu décréter la franchise des denrées alimentaires, il paraît même difficile qu'il n'y ait pas songé; mais il venait d'imposer à la propriété foncière les 45 centimes, et après avoir exigé ce sacrifice, qui sauva, il faut bien le dire, les finances et le crédit de la nation, il jugea, non sans raison, que le moment serait mal choisi pour inquiéter l'agriculture; d'ailleurs, à cette époque, par un bienfait providentiel, toutes les subsistances étaient à très bas prix. Il n'a fallu rien moins que la menace d'une crise de céréales et la volonté, généralement peu entravée, d'un gouvernement qui sent sa force et qui en use, pour que le tarif reçût la première atteinte. D'un trait de plume, les taxes de 1826 sont suspendues et les droits modérés de 1816 remis en vigueur, « jusqu'à ce qu'il en soit autrement ordonné. »

Tel est l'historique du tarif des bestiaux.

Si l'on se bornait à considérer le décret du 14 septembre comme un expédient temporaire destiné à atténuer la crise des subsistances, il serait assurément très inutile d'en faire ressortir le mérite et l'opportunité. Le prix du pain est trop éloquent! Dans de pareilles conjonctures, toutes les règles de la législation économique fléchissent devant une nécessité suprême : il faut premièrement assurer l'alimentation du peuple et conjurer les prix de disette; les exceptions que l'on introduit alors dans le régime douanier ne tirent pas à conséquence pour l'avenir. Mais ce qui donne aujourd'hui tant d'importance au décret du 14 septembre, c'est que la réduction, même provisoire, du droit d'entrée sur les bestiaux fournit une occasion toute naturelle de signaler les effets du tarif normal et d'expérimenter, pour la première fois depuis plus de trente ans, les conséquences de la franchise ou du moins d'une taxe très modérée.

(1) L'épithète est de M. Thiers. Exposé des motifs du projet de loi de douanes de 1834.

Constatons d'abord que les espérances des députés de la restauration quant à la reconstitution de la grande propriété furent complétement trompées. On courait après une chimère. Depuis 1789, la France était entrée trop avant dans les voies démocratiques pour qu'il fût possible de rétablir dans son sein, par des moyens artificiels, cette aristocratie territoriale que la révolution avait détruite. Tous les stratagèmes législatifs devaient échouer contre un fait accompli et consacré, à tort ou à raison, par les idées nouvelles. Il était donc bien inutile de mettre le tarif dans la complicité d'une œuvre politique contre laquelle protestaient énergiquement les mœurs du pays, et de combattre, par des lois de douanes, la transformation qui, depuis la vente des biens nationaux, s'était opérée dans le régime de la propriété. Sous ce rapport, les taxes violentes imposées aux bestiaux manquèrent leur but: le morcellement du sol n'a cessé de faire d'incroyables progrès.

Dira-t-on que ces taxes, condamnées par l'expérience au point de vue politique, ont du moins protégé sérieusement l'agriculture, et qu'elles ont exercé une influence favorable sur l'élève du bétail et sur nos subsistances? Pour qu'il en fût ainsi, il faudrait que les *existences* eussent augmenté, que la consommation se fût accrue, et que le prix de vente présentât une certaine réduction. Malheureusement, si l'on s'en rapporte aux statistiques, il ne paraît pas que ces résultats aient été obtenus. Le recensement de 1829 évaluait à 9,130,400 le nombre des bestiaux de la race bovine, et dans ce chiffre on comptait 2,033,000 bœufs. En 1839, la statistique officielle a constaté l'existence de 9,936,400 têtes de race bovine, comprenant 1,968,000 bœufs. Pendant cette période de dix ans, l'accroissement de la race bovine (800,000 têtes) était loin de se trouver en rapport avec celui de la population, et, en ce qui concerne particulièrement les bœufs, on doit remarquer que leur nombre avait diminué de plus de 100,000 têtes. Il n'y a pas eu de recensement en 1850, et cette lacune est très regrettable; cependant, à défaut de chiffres authentiques et généraux, on peut, en consultant l'état des bestiaux achetés pour Paris sur les marchés d'approvisionnement, arriver pour l'ensemble à des conclusions à peu près exactes. Or il ressort de ce tableau que, de 1831 à 1840, la moyenne était pour les bœufs de 70,000 têtes, pour les vaches de 17,000 têtes, et pour les veaux de 72,000 têtes. De 1841 à 1849, cette même moyenne ne s'est élevée respectivement qu'à 76,000, 20,000 et 77,000 têtes. L'accroissement n'est point proportionnel à celui de la population parisienne, surtout si l'on observe que depuis 1845 les chemins de fer amènent dans la capitale des flots de voyageurs dont la consommation est très considérable. Il est donc permis de conclure, d'après la situation du marché de Paris, que, de 1840 à 1850, les existences des bestiaux de race bovine ne présentent pas une augmentation supérieure à celle qui a été constatée pour la période 1830-40 : d'où il suit, en résumé, que les droits de douane à l'aide desquels on entendait protéger l'agriculture n'ont point développé la production intérieure.

Envisageons maintenant la consommation. Sur ce point, les statistiques et les opinions sont très contradictoires. Il est en effet très difficile d'évaluer le chiffre des abattages pour toute la France, attendu que dans les campagnes il n'est point fait état des opérations de la boucherie, et c'est précisé-

ment dans les campagnes que les défenseurs du tarif signalent une consommation croissante. Nous en sommes donc réduit à ne constater que les résultats obtenus pour Paris, résultats parfaitement authentiques, puisqu'ils ont été recueillis à la préfecture de police par les agens chargés de la surveillance des marchés et de la perception des droits. Voici les chiffres de la consommation de Paris en *viande de boucherie* de 1818 à 1849 (1).

De 1818 à 1824	moyenne	41,306,000 kil.
De 1824 à 1831	—	47,059,000
De 1831 à 1840	—	48,422,000
De 1840 à 1849	—	52,910,000

Ainsi la consommation totale de Paris, de 1818 à 1849, a augmenté de 11 millions de kilogrammes, c'est-à-dire d'un quart environ, tandis que la population (700,000 en 1818 et 1,053,000 d'après le recensement de 1846) s'est accrue de près d'un tiers, et encore, nous le répétons, la population flottante, devenue si nombreuse depuis l'ouverture des lignes de chemins de fer, réduit très fortement la part proportionnelle des consommateurs à résidence fixe, en sorte que l'on peut considérer l'alimentation de la capitale en viande de boucherie comme étant moindre aujourd'hui qu'elle ne l'était avant l'établissement des tarifs de 1822 et 1826. Il faut signaler en outre un fait qui a son importance. L'accroissement *absolu* que présente l'approvisionnement de Paris s'applique surtout aux viandes de vache et de mouton : la consommation des viandes de bœuf et de veau est demeurée presque stationnaire. Quant à la viande de porc, la moins saine de toutes, on sait que son introduction dans Paris ne cesse de s'accroître.

Nous arrivons à la question de prix. Ici les statistiques dressées avec soin par l'administration permettent de connaître exactement le prix du kilogramme de viande à la consommation pour toute la France. D'après un document officiel émané du ministère de l'agriculture et du commerce, la moyenne générale des prix, pour la viande de bœuf et celle du mouton, s'établit ainsi qu'il suit :

	Bœuf.		Mouton.
1817.....	0 86	cent. le kil.	0 86 cent.
1824.....	0 77	—	0 79
1841.....	0 99	—	1 01
1846.....	0 98	—	1 01
1849.....	0 96	—	0 99

Entre les années extrêmes de la période 1817 et 1849, le renchérissement de la viande est considérable. Le tableau officiel divise la France en 9 zones; sur ces 9 zones, une seule, celle du nord-est, a vu diminuer le prix de la viande, tandis que les huit autres ont subi une hausse plus ou moins forte,

(1) Ces chiffres, extraits d'un document officiel distribué en 1850 au conseil général de l'agriculture et du commerce (*Notice sur le régime du commerce de la Boucherie*), diffèrent un peu de ceux qui ont été publiés à la suite du rapport de M. Lanjuinais, président de l'enquête législative sur la production et la consommation de la viande de boucherie, 1851; mais le désaccord est peu sensible, et d'ailleurs il n'altère pas les proportions.

et c'est la zone du sud-est, comprenant les départemens limitrophes du Piémont, qui a été le plus maltraitée.

M. Thiers était donc dans le vrai, lorsqu'il disait, dès 1834, que le droit du bétail « avait produit bien peu des effets qu'on en attendait, et qu'il avait frappé sur certaines provinces *avec une dureté cruelle.* » Il ajoutait : « Le prix du bétail n'a pas sensiblement augmenté, les importations étrangères ont continué à peu près dans la même proportion, par une raison toute simple; les départemens du nord qui tiraient leurs bestiaux de la Belgique, les départemens de l'est qui les tiraient de Bade et de la Suisse ont continué à les tirer de ces pays, parce qu'ils ne pouvaient les prendre en Normandie ou en Saintonge, et se sont soumis à payer le droit, quelque élevé qu'il fût. Le droit a donc été une souffrance pour certaines de nos provinces, sans être un avantage bien sensible pour les autres. » Les faits signalés par M. Thiers au sujet du prix du bétail étaient exacts en 1834; les cours de 1830 à 1833, comparés avec ceux de 1820 à 1826, n'avaient point sensiblement haussé, ainsi qu'on peut en juger par les mercuriales de Sceaux et de Poissy. Depuis 1834, la hausse est devenue beaucoup plus sensible et justifie complétement les inductions que nous avons exposées plus haut. Pour les importations du bétail de l'étranger, les tableaux de douane nous fournissent des indications qui se résument dans les chiffres ci-après :

IMPORTATIONS.

	Race bovine. Têtes.	Race ovine. Têtes.
1820.....	42,000	155,000
1826.	53,000	201,000
1830.....	53,000	175,000
1835.....	30,000	155,000
1840.....	39,000	135,000
1845.....	48,000	152,000
1850.....	33,000	79,000
1851.....	31,000	103,000

Il y a eu depuis 1826 une diminution assez notable dans les importations de bestiaux étrangers, diminution qui ne s'était point encore fait sentir en 1834, à l'époque où M. Thiers présentait à la chambre des députés son projet de loi de douanes, mais qui s'est révélée ultérieurement d'une manière incontestable. Si, dans le relevé des chiffres relatifs à la race bovine, on ne tenait compte que de ceux qui concernent les bœufs, la diminution serait encore bien plus appréciable. Les habitans de nos frontières de terre en sont donc réduits à manger et à payer plus cher les vaches qui leur sont expédiées de l'étranger, et l'approvisionnement intérieur ne leur fournit pas assez de bœufs pour leur consommation.

Mais ce qui demeure aujourd'hui encore et demeurera toujours vrai dans l'appréciation de M. Thiers, c'est que la taxe sur les bestiaux influe très cruellement sur le bien-être de certains départemens de la frontière, alors même que, sur d'autres points de la France, la production serait surabondante. Quel que soit le tarif, les habitans du nord-est, de l'est et du sud-est seront tenus

de s'adresser à l'étranger pour assurer leur approvisionnement, et il y aura, en toute hypothèse, une importation de bestiaux. En même temps, si nous jetons les yeux sur le tableau des exportations, nous remarquons que de 1822 à 1851 la sortie des bestiaux français tend à s'accroître, surtout depuis l'ouverture du marché anglais; ce sont les bœufs qui proportionnellement ont pris la plus grande part à cette augmentation. Ainsi l'est importait des vaches, la Normandie et la Bretagne exportaient des bœufs; voilà le trafic que nous faisions avec l'étranger sous l'empire des tarifs de 1822 et 1826.

Ces faits établis, n'est-on pas autorisé à soutenir qu'au point de vue économique comme au point de vue politique, ces tarifs ont échoué complétement? Si l'on veut encourager l'agriculture, propager l'élève du bétail, accroître la consommation et abaisser le prix de la viande sans dommage pour le producteur, ce n'est point à l'aide des restrictions douanières qu'il convient de procéder. Efficaces dans certains cas pour le développement du travail industriel, les tarifs semblent frappés de stérilité et d'impuissance lorsqu'ils s'appliquent aux bestiaux.

On objectera sans doute que si les droits de 50 francs par tête sur les bœufs, de 25 francs sur les vaches, etc., n'avaient pas été décrétés par la prévoyance des législateurs de la restauration, l'importation des bestiaux étrangers aurait suivi la progression rapide qui s'était manifestée en 1820; la France aurait été envahie ou inondée (car les deux expressions sont devenues classiques dans le langage de la protection) par les bœufs de la Belgique, de l'Allemagne, de la Suisse et du Piémont. En conséquence, l'agriculture nationale aurait été ruinée par la baisse exagérée des prix, elle n'aurait point obtenu ce qu'on appelle le prix rémunérateur, et la richesse publique eût été exposée à une crise presque irrémédiable.

Voilà l'objection dans toute sa force. Mais alors on se demande comment il se fait que l'agriculture française ait pu vivre et prospérer avant 1822, car ce n'est qu'à partir de cette époque, on l'a vu plus haut, que l'on a imaginé de taxer fortement les bestiaux dans une pensée de protection. Comment l'agriculture s'est-elle maintenue sous l'ancien régime, pendant les premières années de la révolution, sous l'empire? Elle n'était point cependant *protégée*. Si l'on répudie cette expérience du passé, qui pourtant a bien son mérite, mettons-nous en présence de la situation actuelle. Pour que les pays qui nous environnent puissent nous inonder de leurs bestiaux au point de déterminer une baisse ruineuse dans les prix, il faudrait qu'ils fussent eux-mêmes en possession d'un approvisionnement de beaucoup supérieur à leurs besoins, car, en matière de bestiaux comme en toute autre, le plus riche pays du monde ne peut donner que ce qu'il a.

En Belgique, le dernier recensement officiel, qui a eu lieu en 1846, évalue à 1,099,000 têtes le chiffre des existences de la race bovine. En 1816, on comptait 981,000 têtes; en 1826, 886,000; en 1836, 930,000 (1). Ainsi, à la suite d'une période de trente ans, l'accroissement n'est que de 100,000 têtes. En 1846, on comptait 277 bêtes bovines par mille habitans, alors qu'en France, d'après le

(1) Rapport adressé à M. le ministre de l'intérieur par M. Quételet. — *Moniteur belge* du 20 septembre 1848.

recensement de 1839, la proportion atteignait environ 300 têtes par mille habitans. Quant au nombre des bestiaux de la race ovine, l'infériorité de la Belgique est depuis longtemps constatée. De 996,000 têtes en 1816, les existences se sont réduites à 662,000 têtes en 1846. Il n'est donc pas permis de supposer que la Belgique serait en mesure d'importer en France de grandes quantités de bétail qui aviliraient la denrée. Même en l'état actuel, le prix du bétail sur pied vendu à Bruxelles est à peu près égal au cours des marchés de Sceaux et de Poissy.

En Prusse, il existait, suivant les calculs de 1846, 5,262,000 têtes de bêtes bovines et 16 millions de moutons; mais la production du bétail n'y est point surabondante, puisque les importations dépassent les exportations. En Bavière, les existences sont plus considérables; dans le grand-duché de Bade, elles se rapprochent proportionnellement de celles de la Prusse; enfin la Suisse et les états sardes ne paraissent point menacer davantage notre production. Voici, au surplus, un tableau qui présente aussi approximativement que possible les existences de bétail dans ces différens pays. La plupart des chiffres sont empruntés à un travail fort consciencieux, publié par M. Maurice Block et imprimé aux frais de la Société nationale d'agriculture (1).

		Bêtes bovines.	Bêtes ovines.
Belgique.	(1846.)	1,099,000 têtes.	662,000 têtes.
Prusse.	—	5,262,000	16,236,000
Bavière.	(1843.)	2,625,000	1,899,000
Bade.	—	492,000	189,000
Suisse.	—	950,000	550,000
États sardes.	—	950,000	1,750,000
Espagne.	—	2,000,000	18,000,000
Totaux. . .		13,378,000 têtes.	39,286,000 têtes.

Le recensement de 1839 attribuait à la France près de 10 millions de bêtes bovines et 32 millions de bêtes ovines, c'est-à-dire des chiffres presque égaux au total des existences constatées dans l'ensemble des pays voisins, dont la population réunie dépasse 46 millions d'habitans. Conçoit-on dès lors que ces divers pays puissent nous envoyer de fortes quantités de bestiaux? Il faut bien qu'ils gardent ce qui leur est nécessaire pour leur alimentation, et on sait qu'en général leurs habitans consomment plus de viande qu'on n'en consomme en France. Ils seront stimulés, il est vrai, à accroître leur production, s'ils trouvent sur notre sol un nouveau débouché; mais d'une part on ne fabrique pas du bétail aussi aisément ni aussi vite qu'on fabrique des tissus, et d'autre part, qu'importe au cultivateur français que les bestiaux étrangers nous arrivent plus nombreux, pourvu que les prix ne descendent pas au-dessous du taux rémunérateur? Or il semble impossible que cette baisse se produise dans les conditions que nous avons signalées; d'après les lois ordinaires du commerce, il y a plutôt lieu de prévoir une hausse dans les pays voisins appelés à nous approvisionner qu'une baisse en France : ce

(1) Ce travail, intitulé *des Charges de l'Agriculture dans les divers pays de l'Europe*, forme un volume rempli de faits et de renseignemens utiles sur la situation économique, financière et sociale de tous les pays européens.

sera le prix français, le prix le plus élevé, qui deviendra, par la force des choses, le cours régulateur, par la raison que c'est le plus fort marché qui fait la loi aux plus petits.

Cependant il est certain que les représentans des intérêts agricoles se sont toujours récriés très vivement chaque fois qu'il a été question de remanier, même partiellement, même dans une proportion très restreinte, le tarif des bestiaux. Le traité de commerce conclu en 1843 entre la France et les états sardes substituait la taxe au poids à la taxe par tête pour les bestiaux importés de ce pays, et fixait à 40 francs le maximum du droit. Que l'on relise les discussions qui s'engagèrent au sein de la chambre des députés lorsque le gouvernement s'adressa aux pouvoirs législatifs pour obtenir la sanction des clauses douanières inscrites dans ce traité. On jugera à quel point certains orateurs se montrèrent effrayés, indignés même de l'attentat dont l'agriculture allait être victime : ces ardens défenseurs des bestiaux français voyaient déjà tous les bœufs du Piémont et de la Savoie défiler en bon ordre vers notre frontière et passer à l'aise sous le droit réduit. Eh bien! qu'est-il arrivé? Le traité n'a été mis à exécution qu'à partir de 1846, et il se trouve que depuis cette époque il n'y a pas eu d'augmentation sensible dans l'importation de ces bœufs si redoutés. Si l'on avait prêté l'oreille aux craintes exagérées, aux réclamations vraiment ridicules qui s'étaient produites, on aurait renoncé à un traité qui, en échange d'une concession peu importante, favorisait dans les états sardes le placement de nos vins. Veut-on un autre exemple de la susceptibilité, souvent puérile, que provoque dans les régions agricoles la moindre modification de tarif? On sait qu'une loi votée au mois de janvier 1851 a remanié le régime commercial de l'Algérie et autorisé l'admission en franchise dans la métropole des produits naturels de la colonie. Cette mesure sage, équitable, paraissait à l'abri de toute critique : si elle avait un tort, c'était de s'être fait attendre trop longtemps. Cependant il y eut, dans un département du centre de la France, un conseil général qui prit ombrage et signala une prétendue concurrence des bestiaux de Tunis ou du Maroc, que l'on aurait pu introduire en France avec exemption de droits en les faisant passer par l'Algérie! Il ne faut donc pas, en vérité, se préoccuper trop sérieusement des exigences restrictives qui se manifestent ainsi en toute occasion; c'est presque un parti pris.

En résumé, il est probable que, sauf l'excitation du premier moment, l'abaissement du droit des bestiaux n'entraînera pas en France une importation trop considérable de l'étranger, ou du moins ne réduira pas sensiblement le prix de la viande. Le décret du 14 septembre serait-il donc inutile, et n'aurait-il pour résultat que d'inquiéter, de mécontenter, sans grand profit pour le consommateur, les classes nombreuses qui se livrent à l'industrie agricole? Non, certes. Ce décret présente au contraire, à d'autres points de vue, d'incalculables avantages : à titre d'expérience, il démontrera, nous l'espérons, que l'agriculture, favorisée aujourd'hui par la réduction de l'impôt du sel, par le dégrèvement de 27 millions accordé récemment à la propriété foncière, par l'ouverture du marché anglais (bénéfices dont elle ne jouissait pas en 1826), n'a point d'intérêt sérieux au maintien des droits d'entrée. Or il est toujours d'un bon exemple et d'un excellent effet de supprimer dans la législation une taxe qui n'a point de raison d'être, et surtout une taxe qui,

frappant une denrée de première nécessité, pourrait devenir à certains jours un prétexte de réclamations populaires. Ce qui s'est passé en Angleterre est là pour nous enseigner avec quelle énergie une nation habilement excitée se soulève contre les impôts qui atteignent les subsistances. De plus, le décret du 14 septembre enlève un argument très puissant au parti exclusif qui voudrait ajourner indéfiniment toute réforme douanière dans notre régime industriel : on ne pourra plus dire que la protection agricole élève le prix des denrées alimentaires et enchérit la main-d'œuvre. Quand on aura vu clair d'un côté, on sera bien près de plonger un regard plus sûr dans l'ensemble du système et de corriger le défaut des prohibitions, les excès et les abus de certains droits protecteurs. Enfin, lors des négociations commerciales qui seront engagées avec les nations étrangères, celles-ci n'auront plus à nous objecter, comme elles l'ont fait souvent depuis 1822, les taxes exorbitantes qui repoussaient leurs bestiaux. Ce sont là, nous le répétons, de grands avantages. Il y a tout à gagner au retour vers les saines idées économiques, qui conseillent de ne point taxer outre mesure, et à plus forte raison de ne point taxer inutilement les denrées alimentaires.

Mais nous ne devons pas perdre de vue que le principal but du gouvernement en promulguant le décret du 14 septembre a été d'abaisser le prix du bétail, afin de compenser la hausse inévitable du pain. On saura bientôt par les mercuriales si la modération du tarif des douanes atteindra ce but. A notre avis, et nous nous sommes attaché à le démontrer par les explications qui précèdent, ce n'est point au tarif qu'il faut attribuer la plus grande part de responsabilité dans la cherté de la viande : ce qui entrave surtout la consommation, ce sont les taxes d'octroi et les règlemens relatifs au régime de la boucherie. L'étude de cette question nous entraînerait trop loin; elle a d'ailleurs été faite par la commission d'enquête parlementaire de 1851, et on peut en lire les résultats dans les interrogatoires des témoins ainsi que dans le rapport de M. Lanjuinais. Après un examen approfondi, la commission d'enquête n'a pas hésité à proposer la liberté complète du commerce de la boucherie, ainsi que la suppression de la taxe dans les villes. Quant aux droits d'octroi, elle a demandé : 1° qu'ils ne pussent être désormais établis sur la viande dans les villes où cette denrée n'a pas été jusqu'ici imposée; 2° que dans les localités où ils existent, ils ne dépassent pas 5 centimes par kilogramme, sauf certaines exceptions; 3° qu'à partir de 1860 ils soient supprimés dans toute la France. A l'appui de ces demandes, rédigées sous forme de projet de loi, M. Lanjuinais a publié de nombreux documens qui attestent l'étendue des charges que l'octroi impose au commerce de la viande. Sur 1,300 communes sujettes à l'octroi, 1,200 taxent le bétail, et sur un revenu total de 86 millions, la viande seule procure plus de 25 millions. Les départemens où l'impôt qui frappe cette denrée est le plus productif sont, d'après les relevés de l'année 1850 :

La Seine	7,870,080
Le Rhône	1,251,000
Les Bouches-du-Rhône	1,247,000
La Gironde	946,000
La Seine-Inférieure	828,000
Le Nord	748,000

Il est certain que la suppression complète des taxes d'octroi présente des difficultés assez graves, attendu que ce revenu constitue, avec les boissons, la principale ressource des budgets communaux. Toutes les fois que les autorités municipales ont été consultées à ce sujet, elles se sont prononcées à peu près unanimement et en termes très formels pour le maintien du droit; mais, si l'on ne peut trancher aujourd'hui la question par une mesure radicale, il serait désirable que l'on procédât au moins à une réforme dans les grandes villes, où il serait plus aisé de transformer une partie de l'impôt municipal. Les cinq départemens cités plus haut perçoivent la moitié des droits d'octroi acquittés dans toute la France (12,898,000 fr. sur 25,273,000 en 1850). Paris, Lyon, Marseille, Bordeaux, Rouen et Lille ont établi sur la viande de boucherie des droits très considérables, qui pèsent à la fois sur la consommation et la production. A Paris, les documens officiels établissent que depuis le commencement du siècle la consommation moyenne des habitans a sensiblement baissé : c'est un fait très regrettable à tous égards. Nous ignorons s'il s'est produit à un égal degré dans les autres régions du pays; mais ce qui est notoire, c'est que l'alimentation de la France en denrées animales est plus faible que celle de la plupart des peuples européens. D'après les calculs de M. Block, un Français consomme en moyenne 6 kilogrammes 740 grammes de viande de bœuf ou de vache par an, tandis que l'Anglais, le Suédois, le Danois et l'habitant du Wurtemberg consomment environ 13 kilogr.; le Hollandais, près de 9 kilogr. Il est vrai que, pour la consommation de la viande de porc, la France figure dans le tableau au second rang, après le duché de Bade; mais c'est une triste compensation, car rien ne remplace la viande de boucherie, dont les propriétés saines et fortifiantes entretiennent la santé du peuple et les forces des ouvriers. La réduction des tarifs d'octroi dans les grandes villes manufacturières, se combinant avec la liberté du commerce de la viande, amènerait une baisse dans le prix de la denrée beaucoup plus sûrement que ne pourra le faire l'abaissement du tarif à la frontière, et cette baisse profiterait tout entière au producteur, qui verrait s'ouvrir devant lui un débouché plus large. C'est là, nous le croyons, que se trouve le nœud de la question, et il ne reste qu'à exprimer le vœu de voir donner suite aux études entreprises dans ce sens par la commission d'enquête parlementaire.

Ainsi le décret du 14 septembre atteste, de la part du gouvernement, la volonté bien arrêtée de faciliter par tous les moyens les arrivages de subsistances; considéré comme mesure temporaire, il produira, il a déjà produit un excellent effet moral sur les populations; il ouvre une période d'expérience, pendant laquelle on appréciera définitivement l'influence exercée sur notre agriculture par l'importation du bétail étranger, moyennant un droit très réduit. A la suite de cette épreuve, l'autorité législative décidera, en parfaite connaissance de cause, si le décret provisoire peut être sans inconvénient consacré par une loi permanente. La vérité se fera jour, et il est permis d'espérer que les taxes évidemment exagérées de 1822 et 1826 ne figureront plus au tarif.

C. LAVOLLÉE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 septembre 1853.

Les affaires d'Orient, que l'on avait pu croire à la veille de s'arranger, sont rentrées brusquement dans une phase qui serait menaçante pour la tranquillité de l'Europe, si l'union de la France et de l'Angleterre ne devait pas rassurer les esprits trop prompts à s'alarmer. Résumons brièvement la question qui se débat, depuis une année bientôt, entre la Russie et la Turquie : c'est le meilleur moyen d'en faire ressortir le véritable caractère.

Au début de cette crise, sur l'importance de laquelle, il faut le reconnaître aujourd'hui, le gouvernement français a eu le mérite de ne pas se tromper un instant, l'on ne voulait y voir, qu'on nous passe l'expression, qu'une querelle de sacristie. On s'étonnait généralement que l'on fît tant de bruit (et peut-être, en effet, était-ce un tort) de la grande clef de l'église de Bethléem, de l'étoile de la grotte de la Nativité, et du droit recouvré par les catholiques de célébrer leurs cérémonies dans le tombeau de la Vierge. La vérité est que la France, en se contentant d'un résultat si incomplet, montrait que, si elle n'avait pas oublié, comme on le lui reprochait, ses traditions religieuses en Orient, elle comprenait aussi que le siècle plus qu'écoulé depuis 1740 avait donné aux faits accomplis une sorte de consécration dont, en dépit des traités les plus formels, il eût été imprudent et même, à certains égards, injuste et impolitique de ne pas tenir compte. Les concessions qu'elle avait obtenues n'ôtaient aux Grecs, on ne saurait trop le répéter, aucun des avantages dont ils se trouvaient en possession; elles admettaient seulement les Latins à la participation très restreinte de plusieurs sanctuaires qui avaient été autrefois leur propriété exclusive. Rien n'était plus simple, et si dès lors la Russie n'avait pas eu un but politique en perspective, elle aurait eu le bon goût de se taire et de ne pas affecter, pour les priviléges de l'église orientale, les appréhensions calculées qui ont décidé la mission de M. le prince Menchikof à Constantinople. Cela est tellement vrai qu'entre la note remise à M. de La Valette et le firman délivré à la même époque au patriarche du rite grec, les différences de détail sont insaisissables; et, comme M. Drouyn de Lhuys l'a péremptoirement démontré, si quel-

qu'un avait le droit de se plaindre, c'était la France, dont on paraissait n'avoir admis les titres que pour les méconnaître, en confirmant de la façon la plus solennelle, sauf d'insignifiantes restitutions faites aux Latins, les religieux grecs dans tous les avantages que leurs adversaires leur contestaient, en principe du moins. Nous avons même de bonnes raisons de croire que les deux documens émanés de la Porte avaient été préalablement communiqués à la légation de Russie, ce qui ne rend que plus inexplicable encore la colère après coup du cabinet de Saint-Pétersbourg. On a prétendu, il est vrai, que les catholiques n'avaient reçu une clef que sous la réserve expresse de ne pas s'en servir, et qu'ils ne pouvaient entrer dans le tombeau de la Vierge qu'à la condition de ne pas y prier selon les exigences de leur culte. C'est là l'origine de toute l'affaire, et le texte turc, à ce qu'il semble, se prêtait à deux interprétations différentes : l'une sensée, naturelle, nous allions dire honnête, et qui nous donnait ce que nous pensions avoir obtenu; l'autre forcée, abusive, qui nous refusait tout et faisait du succès de M. de La Valette une véritable mystification. La Porte, appelée à se prononcer, ne put avouer qu'elle nous avait trompés; à Saint-Pétersbourg, aussitôt on l'accusa de mauvaise foi, et M. le prince Menchikof partit pour Constantinople. Le gouvernement français, qui avait déjà donné spontanément à la Russie toutes les explications désirables, comprit à l'instant même la portée de cette mission extraordinaire, et les brusques façons de l'ambassadeur russe à son arrivée lui causèrent moins de surprise qu'aux autres cabinets. Notre escadre d'évolutions, en sentinelle vigilante, se tenait bientôt après dans la baie de Salamine pour le compte de l'Europe endormie et presque railleuse. A Vienne, où l'on nous conteste sourdement notre protectorat religieux, on n'était pas très peiné de l'échec subi par le catholicisme en notre personne. Les puissances d'Italie, la cour de Rome exceptée, étaient plus que froides; l'Espagne seule nous avait loyalement appuyés de ses vœux. En Angleterre, on se moquait franchement de notre ferveur, empruntée au XIIe siècle. Partout enfin on se disait : Que nous fait cette querelle de moines?

Nous étions donc isolés à Constantinople, et il fallait certainement que notre cause fût bien juste, car le prince Menchikof n'exigea le retrait d'aucune des concessions qui nous avaient été faites; seulement il en demanda d'autres, et parmi elles la restauration de la coupole de l'église du Saint-Sépulcre, à l'exclusion des Latins, ce qui était un triomphe pour le rite grec. On pouvait croire tout fini : nous n'avions rien rendu, il est vrai, et c'était beaucoup; mais les Russes avaient obtenu de larges compensations, et à ce propos on ne nous épargnait guère, quand on apprit tout à coup que le prince Menchikof ne s'était pas dérangé pour si peu, et qu'il proposait au sultan, en le menaçant d'une rupture des relations diplomatiques en cas de refus, de céder dans les vingt-quatre heures à l'empereur de Russie la moitié de sa souveraineté sur ses sujets chrétiens. La rumeur fut grande en Europe; on ne nous blâmait plus d'avoir été à Salamine, et les escadres réunies de la France et de l'Angleterre se portèrent à Besika, à l'entrée des Dardanelles. Le même jour à peu près les troupes russes passaient le Pruth, et le cabinet de Saint-Pétersbourg annonçait par un manifeste que son armée n'évacuerait les principautés que lorsque la Porte aurait accepté l'*ultimatum* du prince Menchikof. En vain le sultan publiait-il firmans sur firmans, en vain recherchait-il les moyens les plus propres à

rassurer les rayas, en vain les patriarches des différens rites déposaient-ils aux pieds de sa hautesse l'hommage de leur reconnaissance; la Russie voulait à toute force que la religion grecque fût menacée, même persécutée, et elle cantonnait cinquante mille de ses soldats sur la rive gauche du Danube, chez les malheureux Moldo-Valaques, qui paient chèrement aujourd'hui cette lourde et inutile protection. Le passage des Dardanelles semblait être une mesure indiquée par les circonstances, justifiée par l'agression dont le territoire ottoman était l'objet en violation flagrante du traité d'Andrinople et de la convention de Balta-Liman, commandée enfin par tous les calculs de la politique; mais le cabinet de Saint-Pétersbourg proclamait qu'un acte de guerre n'était pas la guerre. On eut l'air d'admettre cette étrange doctrine, et l'Europe négocia. Les cabinets firent les plus loyaux efforts pour maintenir la paix, ménager les amours-propres et réconcilier les deux parties. A Vienne et à Berlin néanmoins, tout autant qu'à Paris et à Londres, on disait sa pensée avec une franchise qui l'emportait — ici sur des considérations de famille, là sur la reconnaissance des services rendus. Quant à la Turquie, elle gardait pendant ce temps une attitude correcte; elle armait, mais sans bruit, sans fracas, sans opposer fanatisme à fanatisme. Quoi qu'il advienne, sa sagesse et sa fermeté dans ces mauvais jours resteront pour elle un titre d'honneur. Les puissances étaient enfin tombées d'accord sur un projet de rédaction qui substituait à la note obligatoire exigée par M. le prince Menchikof une note polie et contenant tout ce que la Porte pouvait accorder, on le croyait du moins, sans entamer son indépendance. L'empereur de Russie accepta cette note avec un empressement qui devait faire craindre le refus de la Porte. C'est en effet ce qui arriva, et les rôles semblèrent intervertis. A Saint-Pétersbourg, on s'était montré habile; à Constantinople, on avait été maladroit. Ce n'était donc plus l'ambition du tsar, mais l'obstination du sultan qui menaçait la paix du monde. Cette phase, la plus singulière des affaires d'Orient, dura peu. Une dépêche de M. le comte de Nesselrode, adressée en date du 7 de ce mois à M. le baron de Meyendorff, ministre de Russie à la cour d'Autriche, et dont les journaux ont publié l'analyse, est venue rétablir la vérité des situations et justifier les appréhensions de la Porte. Le cabinet de Saint-Pétersbourg ne veut pas des amendemens proposés par Rechid-Pacha, parce que les phrases qu'ils remplaceraient dans la note émanée de la conférence de Vienne attribuent à l'empereur Nicolas, selon l'interprétation complaisante de son chancelier, un droit de surveillance et même d'ingérence dans les rapports du sultan avec ses sujets chrétiens. Ainsi, entre la note de M. le prince Menchikof et celle de la conférence, M. le comte de Nesselrode n'établit aucune différence; on entend faire le même usage de l'un ou l'autre de ces documens. Ce n'est pas à la Russie que l'Europe aurait dit : Arrête-toi; c'est à la Turquie qu'elle aurait dit : Soumets-toi! Voilà en quelques mots où les choses en sont aujourd'hui, et de même qu'au début de la crise il ne s'agissait pas des lieux-saints, de même aujourd'hui il ne s'agit pas des priviléges de l'église grecque : c'est l'empire ottoman qui est en cause; on lui offre nettement l'alternative du vasselage ou de la ruine; on le livre, en attendant, à toutes les chances d'une révolution intérieure; on le contraint à appeler à son aide les tribus à demi barbares de l'Asie; on le jette dans des dé-

penses écrasantes; on le met dans l'impossibilité de faire une paix honorable; on le pousse, sciemment ou non, aux abîmes. Oui, nous le disons de toute la force de notre conscience, voilà, sans le vouloir peut-être, tout ce que l'on risque à Saint-Pétersbourg, et tout ce qui s'accomplira, si l'Europe ferme les yeux aux dangers qui la menacent. Pour nous, nous espérons que les gouvernemens ne failliront pas à leur tâche : la loyauté leur fait une loi de dire ce qu'ils ont voulu faire, et de restituer à leur intervention en faveur de la Turquie son véritable caractère. D'autres devoirs plus urgens leur sont encore imposés : le pouvoir du sultan, la population paisible de Constantinople, les nombreux étrangers qui habitent cette capitale, les églises grecques enfin, dont la Russie se dit la protectrice, sont à la merci de l'explosion soudaine d'un fanatisme imprudemment provoqué et à bout de patience. La place des escadres n'est plus aujourd'hui à Besika; elles ont été exposées assez longtemps dans cette baie aux rafales du vent du nord et aux brisans de la côte: c'est dans le Bosphore qu'il leur faut mouiller; l'humanité et l'intérêt politique l'exigent, et le traité du 13 juillet 1841 ne s'y oppose plus. Grâce à cet acte de dignité et de vigueur, les négociations, nous en sommes convaincus, n'en seront que plus efficaces, et l'Europe devra son repos et le maintien de son équilibre à l'énergique initiative de la France et de l'Angleterre. V. DE MARS.

Nous reprenons notre récit de la quinzaine sur la crise actuelle. — Il est impossible, quelles que soient les résolutions des divers gouvernemens intéressés dans les affaires d'Orient, de ne point remarquer la gravité singulière que vient de prendre tout à coup cette crise dans ces derniers jours. Engagée par l'ambition russe, ramenée par l'Europe à un point où on la croyait presque apaisée, puis ravivée par une décision inattendue de la Turquie, elle s'est trouvée replacée sur un terrain où elle ne semble pouvoir se dénouer que par un conflit, et où la balance penche de nouveau vers la guerre. A l'origine du moins, la question était, pour ainsi dire, intacte au point de vue des tentatives possibles de conciliation; on avait devant soi la voie des négociations. Tant que la diplomatie n'avait pas fait son œuvre, on pouvait croire à l'efficacité de ses efforts, on devait se reposer sur la puissance des intérêts universels, sur la solidarité de la plupart des états du continent, sur le bon accord qui s'est promptement établi entre les cabinets. La position est changée aujourd'hui; elle est changée pour tout le monde, pour la Turquie comme pour la Russie, comme pour les puissances médiatrices, et malheureusement, il faut le dire, c'est le refus de la Turquie de souscrire à la note préparée à Vienne qui est le principe de cette situation nouvelle. — Il s'est produit ce qui ne pouvait manquer de se produire : le divan interprétant et modifiant pour sa part la note de Vienne, la Russie l'a interprétée à son tour, et comme l'Europe, chargée de la médiation, a conservé aussi apparemment le droit d'attribuer un sens à ce qu'elle a fait, il se trouve en fin de compte que ce sont là trois interprétations différentes, dont aucune peut-être ne ressemble à l'autre. En un mot, il est arrivé, comme nous le disions récemment, qu'on ne s'est plus compris, on ne s'est plus entendu, là où tout devait être tranché par un esprit mutuel de conciliation. Il en résulte pour tous, pour l'empire ottoman, pour la Russie et pour l'Europe, une situation

qu'il ne faut point exagérer sans doute, mais sur laquelle il ne faut point aussi se méprendre. C'est un ordre nouveau de faits qui s'ouvre, où chacun a sa part et où les divers intérêts politiques qui se rattachent à cette question ne tarderont point indubitablement à se dessiner d'une manière plus nette.

Quand nous disons que la première faute du gouvernement turc a été de ne point accepter purement et simplement la note de Vienne, ce n'est pas qu'il eût essentiellement tort dans les modifications qu'il demandait : c'est parce que son refus était un obstacle au rétablissement de la paix, en provoquant inévitablement des difficultés nouvelles de la part de la Russie, tandis que son acceptation ne compromettait en rien ses droits et ses prérogatives, qui restaient sous la garde des puissances médiatrices, et c'est en cela justement que le cabinet ottoman a semblé apprécier inexactement sa situation vis-à-vis de l'Europe. Si la Turquie eût agi par elle-même, par ses propres forces, sans avoir besoin d'autre secours, elle était libre sans doute dans ses résolutions. Abritée, protégée par l'Europe, elle ne pouvait évidemment espérer se servir des flottes de la France et de l'Angleterre sans que celles-ci eussent à déterminer la mesure de leur concours et à stipuler pour leur propre intérêt. Or le maintien de la paix était l'intérêt de l'Angleterre et de la France parce que c'était l'intérêt européen, et c'était aussi, nous continuons à le croire, la condition la plus favorable pour l'empire ottoman lui-même. Le divan, dira-t-on, s'est vu aux prises avec des circonstances terribles qui durent encore; il n'a point accepté la note de Vienne, parce qu'il ne pouvait pas l'accepter sans risquer une révolution intérieure. Nous le savons bien; mais c'est précisément là l'élément le plus redoutable de cette phase nouvelle de la question d'Orient, parce qu'il en résulte que la direction des événemens n'appartient plus à la sagesse des cabinets, mais aux passions nationales. Oui, en effet, Constantinople est depuis quelque temps le théâtre de mouvemens singuliers; les passions belliqueuses tendent de plus en plus à l'emporter. Le sultan inclinerait vers la paix par caractère; l'un de ses principaux ministres, Rechid-Pacha, homme éclairé et acquis à la civilisation, serait pour la paix par réflexion, par un sentiment élevé des besoins de l'empire ottoman. Malheureusement ils sont dominés par la recrudescence du fanatisme turc qui les presse et les menace. Chaque nuit, dit-on, des placards sont affichés sur les principales mosquées, mettant le sultan en demeure de répondre par la guerre à la Russie, et réclamant le renvoi des ministres infidèles qui conseillent la paix. L'Europe elle-même est l'objet des manifestations les plus ridicules, parce que sans doute elle ne va pas assez vite pour ces barbares. Les populations chrétiennes répandues dans l'empire se sentent menacées par les passions musulmanes. Après avoir convoqué ses contingens, le sultan n'est plus maître de lui-même; il est à la merci de ces hordes asiatiques qu'il a appelées à la défense de l'indépendance ottomane, et qui submergent en quelque sorte le peu de civilisation qu'il pouvait y avoir dans l'empire. En un mot, la Turquie d'Europe est en ce moment le théâtre d'une invasion nouvelle plus barbare peut-être que la première invasion turque. Qu'arrivera-t-il dans ces circonstances? Il serait difficile de rien conjecturer. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'à l'heure qu'il est le gouvernement turc se trouve placé entre la folie d'une guerre qui peut être désastreuse, qui peut

amener les Russes aux portes de Constantinople, et le danger d'une révolution intérieure qui peut aboutir à la déposition du sultan actuel. Le refus d'accéder à la note de Vienne est en définitive l'expression de cette violente situation intérieure, si bien faite pour aggraver les complications du dehors.

Mais, il faut le dire, si malgré cette situation le refus de la Porte a été une faute, si au premier moment le cabinet ottoman semblait n'avoir d'autre parti à prendre que de revenir sur sa décision, au hasard d'avoir à invoquer le secours de l'Europe contre un soulèvement intérieur, il est bien difficile aujourd'hui que la Turquie accepte purement et simplement la note de Vienne, après les interprétations que vient de lui donner le cabinet de Saint-Pétersbourg. La Russie n'a point changé de position : elle a repris celle qu'elle avait au début, ce qui en vérité est bien assez. Dans cette déplorable affaire, où le plus beau rôle appartient naturellement au plus sage, les impressions se modifient incessamment, à mesure que la question se déplace, ou prend un caractère nouveau. A l'origine, c'est la Russie qui a soulevé en Europe la répulsion des cabinets par une politique qui ressemblait trop à un excès de la force. Quand la note de la conférence de Vienne est venue et qu'elle a été repoussée par le divan, tandis que le tsar l'acceptait, on s'est retourné contre la Turquie avec d'autant plus de vivacité peut-être qu'on s'attendait moins à son refus. Les commentaires récens du cabinet de Saint-Pétersbourg viennent rétablir les choses, parce que, après tout, la modération de la Russie n'a été qu'apparente. L'empereur Nicolas avait cependant la plus merveilleuse situation à prendre en tout ceci, il nous semble. Lors même qu'il eût consenti aux modifications sollicitées par la Porte, donnant ainsi des gages plus complets de son désir de la paix, qui eût songé à mettre en doute la puissance et l'efficacité de sa politique? Il a cédé à une autre pensée, et cette pensée, c'est toujours celle qui a présidé à la mission du prince Menchikof à Constantinople, celle que l'Europe a jugée déjà incompatible avec l'équilibre de l'Occident. Rien ne prouve mieux la persistance de l'ambition russe que la note de M. de Nesselrode à M. de Meyendorf, et le document qui explique le refus de la Russie d'accéder aux modifications de la Porte. Nous n'avons point le dessein de revenir sur des questions épuisées, de chercher à démontrer une fois de plus ce qu'il y a de peu justifiable au point de vue du droit dans les prétentions russes. Il y a cependant dans la note de M. de Nesselrode un argument singulier. — Si les changemens réclamés par la Porte sont insignifians, dit le chancelier de Russie, pourquoi en fait-elle dépendre son acceptation? S'ils sont importans, pourquoi s'étonner que nous refusions d'y acquiescer? — Oui, cela peut être, mais c'est là justement ce qu'on disait à la Russie dans les commencemens de cette crise. Si les prétentions qu'elle voulait faire reconnaître étaient fondées sur des traités existans, et si elles étaient toutes simples, pourquoi y tant tenir et réclamer des stipulations nouvelles? Si elles étaient quelque chose de très nouveau et de très sérieux, pourquoi trouver surprenant que la Porte, usant de son droit, refusât d'y accéder? Est-ce donc que la seule supériorité de l'argument russe, c'est la force? Ainsi, du côté de la Russie et de la Turquie, les choses en sont revenues à un point où un conflit est dans l'ordre des faits possibles et probables. Tout peut dépendre, dans ces circonstances, de quelque enga-

gement qui aura lieu vers le Danube, d'autant plus qu'il ne tient qu'à la Turquie de considérer la guerre comme ouverte par l'occupation des principautés moldo-valaques.

Quant à l'Europe, sa situation ne laisse point assurément d'être difficile après l'insuccès de sa récente médiation. La vérité est que pour le moment la conférence de Vienne n'a plus de but, et que l'action commune des gouvernemens a cessé. Il est arrivé pour la médiation ce qui est arrivé pour les parties principales dans cette malheureuse affaire : c'est qu'en voulant trop s'expliquer, on devait finir par ne plus s'entendre. La différence des points de vue devait reparaître : chacun avait sa politique, ses engagemens, ses précédens, et après avoir délibéré une note en commun, le difficile était de se concerter également sur le degré d'action à employer pour la faire accepter. Il en résulte que les conseils portés à Constantinople ne devaient point être les mêmes. L'Autriche a pu conseiller à la Porte une acceptation pure et simple. L'Angleterre et la France, bien que regrettant la décision du divan, ont pu s'arrêter en présence des commentaires que la Russie faisait de la note de Vienne. C'est dans ces conditions que se produit aujourd'hui un événement qui n'est point évidemment sans importance, — le voyage de l'empereur Nicolas au camp d'Ollmütz, où il doit rencontrer le jeune empereur d'Autriche. Quel est jusqu'ici le sens de cette entrevue de souverains? Indépendamment des résultats que nous connaîtrons sans nul doute, il faudrait d'abord peut-être lui ôter un caractère trop général, surtout si, comme on l'assure, le roi de Prusse, en présence de l'opinion manifeste de Berlin, a refusé de se rendre à Ollmütz; mais enfin il reste toujours l'Autriche. Le tsar a voulu certainement essayer son ascendant personnel, qui est grand, sur l'empereur François-Joseph. Il a voulu sonder par lui-même le secret de la politique autrichienne, qui s'était jusqu'à un certain point montrée indépendante dans ces derniers temps, et la ramener probablement à ses desseins. Dans quelle mesure réussira-t-il? C'est là la question. Dans les affaires d'Orient elles-mêmes, l'Autriche a certainement des intérêts très distincts de ceux de la Russie; en outre il lui reste à peser ce qu'elle a à gagner au maintien de la paix générale, et ce qu'elle pourrait risquer dans une conflagration qui menacerait l'Europe. Ce qu'elle peut risquer, c'est le sort de ses provinces slaves d'un côté, et celui de ses provinces italiennes de l'autre. Il ne faut pas que l'Autriche oublie qu'elle a encore ces deux lourds fardeaux : la Hongrie et la Lombardie. Que des difficultés sérieuses s'élèvent en Europe, qui pourrait dire que l'Italie ne s'ébranlera pas? Faut-il donc un regard si pénétrant pour voir le travail des esprits dans ce pays, cette perpétuelle irritation de la fibre nationale frémissante sous la domination étrangère? Et en ce moment même, les relations de l'Autriche avec le Piémont sont-elles si sûres, si faciles, qu'elles ne puissent devenir une occasion des complications les plus sérieuses? Toutes ces considérations, l'Autriche les a présentes sans nul doute, et si elle ne les avait pas présentes, on les lui rappellerait probablement. Voilà pourquoi, la Prusse ne participant pas d'ailleurs directement aux conférences souveraines d'Ollmütz, nous ne croyons pas qu'il en puisse rien sortir de très décisif, malgré les puissantes séductions du tsar. Le jeune souverain de l'Autriche est à peine sur le seuil de son règne. Monté au trône après une révolution et ayant eu la fortune de rasseoir son empire, c'est à

lui de voir s'il doit compromettre cette œuvre pénible, accomplie par la main victorieuse de ses généraux et par la politique énergique du prince Schwarzenberg, qui eût maintenu intacte, à coup sûr, l'indépendance de l'Autriche dans la crise actuelle. Après tout, cette indépendance de la politique autrichienne vis-à-vis de la po itique russe est la seule chose à désirer pour que l'accord soit possible, naturel, nécessaire même, entre le cabinet de Vienne et les autres gouvernemens de l'Occident.

Mais, à quelque parti que s'arrête l'Autriche, que feront l'Angleterre et la France? L'envoi aux Dardanelles d'une partie des flottes combinées n'est-il pas déjà le sûr indice de la résolution qu'elles ont prise? Le refus du divan, on ne saurait le dissimuler, avait mis un instant les deux puissances dans une situation singulière, soit à l'égard de la Porte, soit à l'égard de la Russie. Comment continuer à couvrir l'empire ottoman après avoir préparé pour lui un arrangement qu'on croyait acceptable, et qui n'était pas accepté? Et d'un autre côté, comment le contraindre par la force ou l'abandonner à son destin? Le seul moyen était la voie des conseils diplomatiques, et ce moyen, la Russie est venue le paralyser en assignant à la note de Vienne un sens qu'elle ne pouvait avoir, de telle façon que l'Angleterre et la France se trouvent en réalité replacées dans une situation plus naturelle, ayant encore à défendre dans l'indépendance de l'empire ottoman un intérêt européen, comme à l'origine de la crise. Seulement les deux gouvernemens n'auront-ils pas cette fois à agir d'une manière plus décisive et plus efficace? Au premier mouvement, il se peut que la place des flottes anglaise et française ne soit plus à Besika, mais à Constantinople, et ceci pour deux raisons des plus sérieuses : la première, pour défendre la Turquie contre des actes ultérieurs d'hostilité de la part de la Russie; la seconde, pour protéger le sultan et les chrétiens de l'empire contre les hordes barbares qui les menacent. Il y a là un double intérêt à sauvegarder en présence de l'invasion russe et du fanatisme turc, excité, dit-on, par des agens étrangers. C'est de cette manière que l'Angleterre et la France peuvent le mieux marquer le sens élevé qu'elles attachent à la protection dont elles couvrent l'empire ottoman, protection qui ne cache aucune vue ambitieuse, qui s'appuie au contraire sur l'intérêt le plus actuel de l'Europe et de la civilisation. Là nous semble le but. Quant au reste, nous n'avons pas la prétention de savoir les moyens qu'emploieront les gouvernemens, et moins encore de pressentir les phases diverses par lesquelles peut passer encore la question d'Orient. Déjà l'opinion publique commence à s'émouvoir en Angleterre. Des *meetings* nombreux s'assemblent, et laissent apercevoir un mouvement prononcé contre la politique russe. Ce n'est point certainement à dire qu'il faille souscrire à tout ce qui se débite au-delà du détroit, ni même qu'on doive utiliser les services de M. Kossuth. Le mieux au contraire, c'est de se dispenser de tels services, et de ne pas permettre à M. Kossuth d'aller les offrir à qui que ce soit. Il y a lieu de croire d'ailleurs que le divan ne les accepterait pas; cependant il est bon que l'opinion publique en Angleterre comprenne le danger de pareilles alliances.

Ces mouvemens de l'opinion publique à l'occasion de quelque grande question politique sont fréquens en Angleterre. Ils s'étendent facilement à tout le pays, non pas toujours sans excès et sans excentricités, mais le plus sou-

vent sans danger. Dans leur ensemble, ils constituent une force qui peut être en certains instans l'appui des gouvernemens. En France, par malheur, voici longtemps qu'on cherche un milieu entre s'occuper trop et s'occuper trop peu de politique, et même quand la politique court les rues et les places publiques, les questions extérieures ne sont pas ce qui passionne le plus. Qu'est-ce donc dans ces périodes de stagnation qui suivent les agitations prolongées! Qu'on observe aujourd'hui l'état du pays : rien ne serait plus curieux à rechercher que l'influence et le retentissement de la question d'Orient dans la vie intérieure de la France. A Paris, on s'en émeut; elle a son effet à la Bourse; elle est matière à nouvelles et souvent à spéculations hasardées. A un autre point de vue, les esprits politiques s'en préoccupent. Bien des gens ne la connaissent pas toujours, mais ils en parlent et ils s'arrangent de leur mieux pour s'y intéresser. La question étant à la mode, ils ne peuvent faire autrement. Dans la masse du pays, la question d'Orient prend un tout autre caractère. Nous ne voulons pas dire qu'elle rencontre l'indifférence; seulement elle devient quelque chose de très lointain et presque étranger à l'ensemble normal des intérêts. C'est presque une affaire de luxe, si l'on nous passe ce terme. Cela n'a rien de bien surprenant. En France, comme nous le disions, on connaît peu en général les questions extérieures, on les suit peu, on n'aperçoit que la paix ou la guerre qui peut en sortir, et l'opinion se prononce par des considérations le plus souvent fort étrangères aux questions elles-mêmes, selon les dispositions générales du moment, comme le veut l'invisible courant qui traverse l'atmosphère. Il est des instans où on ferait la guerre pour rien en France, et il en est d'autres où ce serait beaucoup que de l'accepter pour les intérêts les plus sérieux. Or on ne saurait se dissimuler que la question d'Orient se présente dans une heure où l'instinct de la paix a une singulière puissance. Allez dans quelques provinces, et tâchez de vous reconnaître dans cette absence de tout symptôme de vie publique. Ce qui domine d'abord, c'est le sentiment du repos après les tempêtes passées. C'est à peine si on est revenu encore. Parlez des affaires d'Orient, il se peut qu'on vous réponde par l'expression de préoccupations bien différentes et d'ailleurs très sérieuses par elles-mêmes. La solution des crises extérieures, on en remet sans effort le soin au gouvernement. Ce qui préoccupe, parce qu'il y a un intérêt plus rapproché, c'est l'affaire des subsistances, l'état des marchés, le mouvement du prix des grains; c'est encore la maladie qui s'étend sur la vigne dans un assez grand nombre de contrées, — chose plus grave peut-être qu'un déficit de grains, parce que ce déficit peut se combler dans un an, tandis que la maladie de la vigne non-seulement atteint un objet d'alimentation, mais encore peut menacer pour longtemps un des élémens les plus considérables du commerce extérieur. Il semble même que cette influence néfaste atteigne cette année tous les fruits de la terre. Dans ce concours de circonstances diverses, il n'y a sans doute nul sujet d'alarme; il y a lieu du moins à de sages et opportunes mesures en tout ce qui est du ressort de la prévoyance et de l'habileté humaine.

Le gouvernement tout le premier y porte son attention. On a vu récemment quelques-unes des dispositions qu'il a prises pour faciliter l'entrée et la circulation des grains. Il vient encore de dégrever un autre objet de consommation en réduisant les droits à l'importation des bestiaux et des viandes

fraîches ou salées. Cette réduction n'est point peu de chose, puisque sur certains articles, sur les bœufs par exemple, le droit s'abaisse de 50 francs à 3 francs par tête. Quelle sera dans l'application la portée de ce décret? Il a évidemment pour but de faire diminuer le prix des viandes livrées à la consommation et de rendre accessible au plus grand nombre une alimentation substantielle. En lui-même, le principe est excellent; mais, en réalité, ses effets tiennent à une infinité de circonstances, à la différence des conditions locales. A Paris notamment, il n'est point sûr que l'abaissement des droits d'importation ait un résultat bien sensible, tant que la boucherie restera un monopole. C'est ce monopole plus que tout le reste qui favorise le maintien de prix élevés sur les viandes. Nous savons tout ce qu'on peut dire pour la défense du commerce constitué comme il l'est aujourd'hui. Il n'y a point cependant de priviléges à Londres, et l'Angleterre ne s'en trouve pas plus mal. L'existence du privilége fait que souvent des mesures prises dans l'intérêt des consommateurs commencent par profiter aux commerçans eux-mêmes; l'effet s'arrête en route. Quant aux campagnes, il est certain qu'il en est beaucoup où l'usage de la viande est peu répandu, où il est même plus rare que ne le pensent parfois les économistes, qui voient souvent de chez eux; mais cela tient-il à l'élévation des droits d'importation? Il n'en est rien. Cela tient sans doute en partie au peu de ressources des habitans des campagnes, et aussi à des habitudes d'alimentation différente, à de la sobriété chez beaucoup, à de l'économie. Nous étonnerions peut-être bien des gens en leur parlant de contrées en France où il y a des paysans même riches qui n'achètent point de la viande dix fois en une année, et où il n'y a point de boucher : à quoi nous pouvons ajouter au surplus que la population y est aussi saine et aussi vigoureuse qu'ailleurs. Il n'en faut pas conclure qu'il n'y ait rien à améliorer dans cet état de choses. Il faut au contraire s'efforcer de rendre possible et facile pour tous une nourriture substantielle; mais en même temps il ne faut pas croire avoir tout fait, avoir pourvu à tous les besoins en faisant une sorte d'idéal dithyrambique de l'usage de la viande. Quant à nous, notre économie politique serait bien simple : elle consisterait à ne laisser subsister nulle part aucun monopole dans le commerce de la boucherie pour que le privilége ne maintienne pas un objet essentiel de consommation au-dessus des ressources du plus grand nombre, — à développer du mieux qu'on peut l'aisance chez les habitans des campagnes en les laissant libres de faire ce qu'ils veulent, même de ne pas manger de la viande, si cela leur convient, — et à maintenir parmi eux de salutaires influences morales, pour qu'ils ne se créent point des goûts et des besoins factices, et pour qu'ils ne soient pas un peu moins riches dans le bien-être qu'on leur aura donné que dans leur pauvreté première.

Quant aux incidens politiques d'une autre nature propres à caractériser notre situation intérieure, le plus saillant sans doute est le discours de l'empereur à la levée du camp de Satory. Deux paroles sont à remarquer surtout dans ce discours : l'une qui remet aux armées le soutien des empires dans les temps difficiles, l'autre qui fait de l'abnégation, du désintéressement de la vie militaire une sorte de reproche aux énervemens de la paix, à l'amour des richesses qui se développe dans d'autres classes : paroles également graves, également significatives, de quelque manière qu'on les comprenne.

Et comme au milieu des choses les plus sérieuses la comédie a toujours quelque place dans une société comme la nôtre, voici que les tables tournantes sont encore en jeu. Il y avait longtemps qu'on n'avait ouï parler des tables tournantes; elles n'avaient point cependant disparu de la scène. Des brochures de toute couleur se sont succédé pour expliquer le merveilleux phénomène, pour l'exalter ou pour le maudire. Des évêques même, dit-on, ont eu l'extrême conscience de s'en occuper, ce qui dénotait de la part des dignes prélats une opinion peu rassurante sur le compte de leurs ouailles. Il est pourtant curieux de voir comment des choses de ce genre peuvent agir sur les esprits violens et excessifs de la plus diverse nature. L'autre jour, M. Agénor de Gasparin n'écrivait-il pas des lettres pour confesser le prodige avec une naïve et ardente conviction? Et bien mieux encore, il s'est trouvé un ancien représentant montagnard qui a surpassé tous les miracles : il a fait parler les tables tournantes, lesquelles lui ont dicté un livre : *Sauvons le genre humain!* que le confident du bois miraculeux a demandé l'autorisation de publier. L'ancien représentant montagnard n'a qu'un scrupule, c'est que les merveilleuses tables ont bouleversé toutes ses idées démocratiques, ou du moins les ont sensiblement modifiées. Quand nous disions, il y a quelque temps, que les tables tournantes simplifieraient singulièrement l'art de gouverner! Voilà déjà que d'un coup elles sauvent le genre humain! Et c'est ainsi qu'au sortir des bouleversemens on ne peut se remettre au simple et paisible exercice de l'intelligence. On a goût à l'excentrique; on se jette dans l'excès ou la puérilité, — choses qui ne s'excluent pas toujours, qui se complètent au contraire, et font un tableau au moins aussi curieux, sinon plus miraculeux que les tables tournantes.

Ce n'est pas en un jour que les traces de si profondes commotions s'effacent. On peut les suivre encore dans les choses de la pensée, même quand elles ne sont plus ailleurs. Elles se font reconnaître à l'inquiétude des uns, à la lassitude des autres, à l'incertitude de tous, aux influences qui se prolongent, à l'obstination avec laquelle on se reprend sans cesse à considérer et à reproduire certaines époques en qui se résument toutes nos luttes, tous nos combats. Quelle époque, plus que la révolution française, a conservé le don de s'imposer aux imaginations, de les troubler et de les égarer même, en restant toujours une chose vivante et présente? On a beau faire, c'est là qu'il faut revenir comme à la source génératrice de notre temps. Aussi, dans la multitude d'œuvres qui voient encore le jour, en est-il régulièrement un bon nombre sur la révolution. La politique et la philosophie la commentent, le drame et le roman la mettent en scène, l'histoire la raconte dans ses moindres détails; chaque parti, chaque faction a son point de vue et son témoignage. Par tous les points, l'intelligence contemporaine mord au sinistre sujet. Cela prouve qu'en dépit du temps, des expériences et des transformations, nos comptes ne sont pas réglés avec la grande époque, — grande surtout par les formidables problèmes qu'elle a posés. Cela signifie que la révolution reste malgré tout à l'état de mystère et de doute pour la conscience humaine. Malheureusement rien n'est moins fait que la nouvelle histoire achevée en ce moment par M. Michelet pour éclaircir ces doutes; elle ne peut qu'y ajouter au contraire les fumées d'une imagination devenue ma-

lade à force de se surexciter elle-même dans la contemplation solitaire de ces lugubres années.

Entre tous les écrivains de ce temps, M. Michelet avait autrefois un talent original et élevé. Il avait un fonds d'inspiration personnelle, sympathique et émue, qui s'alliait à une érudition savante, à un grand art d'interroger le passé et de le faire revivre. On n'a point oublié les pages attachantes et pittoresques de son *Histoire de France* où il donne une couleur si vive et si forte à la géographie de notre pays dans sa formation. Qui ne se souvient de l'épisode de Jeanne d'Arc? Ce talent, nous ne voulons pas dire que M. Michelet ne l'a plus; mais, — on peut le voir encore par ses derniers volumes de l'*Histoire de la Révolution française,* — il s'est livré au souffle de ces orages où les esprits médiocres se boursouflent et se guindent, où les esprits comme le sien contractent quelque chose de fébrile et de maladivement nerveux. Il erre comme une âme en peine dans ce dédale de luttes, de violences et d'immolations; il va d'un événement à l'autre, d'un homme, d'un parti à l'autre, de Marat à Chalier de Lyon, de Danton à Robespierre, des girondins aux montagnards, des cordeliers aux jacobins, demandant partout qui lui donnera un gouvernement, cherchant partout la réalisation d'un idéal qui ne vient guère, on le comprend. La seule chose bien claire, c'est une sorte d'enthousiasme mystique de l'auteur pour l'idée même de la révolution, dont il fait une religion; mais comme après tout il ne peut abdiquer un certain instinct élevé, il se trouve assez bizarrement partagé quelquefois entre son enthousiasme et une espèce d'ironie violente pour tous ces petits personnages qu'il décompose, qu'il dissèque et qu'il démasque sans trop de façons. En vérité, au milieu de toutes les formules d'admiration, on n'est pas plus sévère pour ce pauvre grand homme de Robespierre; on ne saurait le railler d'un ton plus dégagé sur ses prétentions au pontificat, à la divinité : — « Un prêtre, une idole, un pape! » dit ironiquement de lui M. Michelet. Il faut voir comme l'auteur peint ce pur, cet incorruptible jouant de son mieux à la bascule, ne demandant pas mieux que d'incliner vers la clémence et se réfugiant dans la terreur tout simplement pour se soutenir, attendant le moment de « serrer ces drôles » d'Hébert, Vincent et autres, et jusque-là se servant d'eux en tolérant leurs corruptions, ne sachant à quoi se résoudre, et en fin de compte emporté par un orage qu'il ne sait pas prévenir. Quant au tribunal révolutionnaire, s'il ne s'agissait d'une telle tragédie, les traits de l'historien ne seraient-ils pas amusans, lorsqu'il trace le profil de cet « excellent juré qui, étant idiot, à tout hasard tuait toujours, » et de cet autre, meilleur et plus solide encore, insensible à toute émotion, à tout incident, « véritable idéal du juré, — il était sourd? » Après cela, M. Michelet a bien quelque droit de se demander avec scrupule s'il a conservé tout le respect possible pour ses héros. Tout se mêle un peu dans le livre de M. Michelet, et il est tel passage de son histoire où, dans un accès d'illuminisme, il en vient à être parfaitement convaincu que la fureur révolutionnaire supplée à toute sorte de capacités, et dispense de savoir les finances, la diplomatie ou la guerre. Il est vrai que l'auteur a également sa théorie sur les femmes, lesquelles, selon lui, embrouillent la politique par leurs passions, mais seraient beaucoup plus propres que les hommes à l'administration. M. Michelet place

les femmes entre l'administration et le sacerdoce, pour lequel elles ont aussi une vocation toute spéciale, à ce qu'il paraît. Voilà pourtant où peut tomber une imagination malade! Tout cela se presse et se mêle dans un récit haché, fantasque, plein de boutades humoristiques. Cette histoire était commencée avant 1848; février est venu et n'en a point changé l'esprit. Seulement elle était autrefois une arme de parti, elle ne peut plus guère être cela aujourd'hui et n'est pas davantage une sérieuse histoire. Tout au plus est-elle un symptôme de certaines tendances morales et intellectuelles de notre temps et des ravages que peut causer dans une imagination cette espèce de fanatisme mystique de la révolution.

Si on étudiait les maladies morales, les symptômes intellectuels du moment présent, ce genre de mysticisme révolutionnaire serait certes au premier rang; il y aurait encore par malheur dans la vie morale des hommes d'aujourd'hui plus d'une nuance, plus d'une singularité, plus d'une corruption, ou bien d'autres erreurs périlleuses, quoique sous des apparences plus inoffensives, qu'il serait facile d'analyser et de décrire sans se rejeter dans l'histoire. C'est ce que fait l'auteur du *Mariage au point de vue chrétien*, par un procédé plus direct d'observation, dans un livre nouveau et un peu étrange sur *Quelques défauts des Chrétiens d'aujourd'hui*. On connaît l'auteur et son zèle de prosélytisme protestant et sa verve assez âpre de moraliste presque sectaire. Or cette verve et ce zèle, Mme de Gasparin les emploie avec une sincérité passionnée à signaler des défauts qu'elle connaît sans nul doute, tandis que de son côté M. Agénor de Gasparin s'occupe à méditer et à écrire sur les tables tournantes, s'exposant ainsi à d'assez dangereux rapprochemens avec les montagnards en disponibilité. N'est-il point étrange que ce soit l'auteur du *Mariage au point de vue chrétien*, du *Journal d'un Voyage au Levant*, qui entreprenne une croisade contre l'esprit de secte, contre l'étroit formalisme et les passions exclusives des petites églises, contre le rigorisme intolérant? Mme de Gasparin n'y va pas même de main légère, et il ne serait point impossible, à tout prendre, que sans y songer elle ne se blessât elle-même parfois, et qu'elle ne fût la première à tomber dans quelques-uns de ces défauts qu'elle signale : pure affaire d'habitude. L'auteur est d'humeur prêcheuse et ne peut si subitement y renoncer. Le formalisme, l'esprit de secte, le mysticisme même, sont des caractères généraux que Mme de Gasparin peut décrire avec verve, mais qui n'ont rien de particulièrement propre à notre siècle. Ce temps-ci cependant n'est point sans lui offrir plus d'un trait nouveau, par exemple ce radicalisme qui se pare d'une couleur chrétienne, cette espèce de communisme qui se déguise sous un habit religieux et qui va s'entretenir dans les agapes fraternelles. Ce qu'est ce radicalisme sous sa forme purement révolutionnaire, nous l'avons vu ces dernières années : Mme de Gasparin le montre sous une autre forme. Il y a donc, à ce qu'il paraît, quelque part, dans l'ombre des églises que connaît l'auteur, des agapes fraternelles? On s'y réunit pour causer, pour prier, pour prendre le thé, pour se dire qu'on est frères en Christ. La cuisinière s'asseoit à côté de sa maîtresse, le cordonnier à côté de son client. Le prétexte, c'est l'édification mutuelle et la fraternité chrétienne; le vrai mobile, c'est la passion du nivellement. Par malheur cela ne change rien, et après comme avant il faut en revenir à ce mot d'un domestique que rapporte l'auteur : « Hier soir nous étions tous *messieurs;* ce matin c'est encore : Pierre, apportez-moi

mes bottes! » Et c'est là l'histoire de ces comédies d'égalité, même quand ce sont des chrétiens qui les jouent, et surtout quand ce sont des démocrates. Le livre de Mme de Gasparin doit avoir à coup sûr une destination spéciale, et nous n'avons nulle envie d'y regarder : il vaut mieux s'arrêter aux aperçus plus généraux, aux vérités de tout le monde. Oui, Mme de Gasparin a raison quand elle dit que nous ne savons pas trouver un milieu entre l'excès de l'indépendance et l'excès de la servilité; que ce qui nous manque, c'est le caractère. Elle a raison aussi lorsqu'elle dit spirituellement que nous sommes dans « le siècle du gris, » que nous aimons les demi-jours, les vérités à demi effacées, les subtilités, les interprétations bizarres, ce que l'auteur appelle en un mot « des cheveux partagés en quatre. » Tel est l'effet de l'abus de l'intelligence fonctionnant à vide, si l'on nous passe cette expression.

Ce n'est point sûrement qu'il faille se hâter de proscrire les études abstraites, l'analyse morale, qui a joué un si grand rôle de nos jours. Cela veut dire plus simplement qu'il y a aussi pour l'intelligence une utilité féconde et comme un préservatif salutaire à se retremper dans la réalité, dans l'observation exacte des faits, dans la contemplation virile des mouvemens et des transformations du monde. On apprend là peut-être à se guérir des fantaisies et des utopies. Ce siècle au fond n'est pas si dénué de vie, qu'il n'offre les élémens les plus nombreux et les plus variés; le difficile est de classer ces élémens et d'en saisir l'ensemble. Et dans cet ordre de travaux, pourquoi ne parlerions-nous pas d'un livre, — l'*Annuaire des Deux Mondes*, — à qui il ne nous est point interdit sans doute de faire sa place par cela seul qu'il est né auprès de nous, au milieu de nous? L'*Annuaire* n'a pas la prétention d'être un ouvrage de spéculation philosophique, de partager des cheveux en quatre, comme le dit Mme de Gasparin, ou de tirer de la révolution une religion, comme le veut M. Michelet : il a la prétention de rassembler des faits et des documens qui ne sont point à la portée de tous, et de faire de ces documens le tissu d'un récit complet et exact; il a la prétention de résumer tous les ans l'histoire de tous les peuples, de leur diplomatie, de leur développement politique intérieur, de leurs progrès intellectuels, de leur commerce, de leur industrie, de leurs finances, de telle façon qu'on puisse avoir en un moment sous les yeux le spectacle de la civilisation contemporaine à mesure que les événemens s'accomplissent, et qu'on sente en quelque sorte dans ce tableau renouvelé d'année en année les palpitations du monde. Ce qu'il y a de curieux en effet dans une publication de ce genre, c'est de pouvoir suivre pour ainsi dire jour par jour la marche de la politique et des intérêts, de pouvoir prendre sur le fait l'agrandissement de certaines races, le dépérissement de certaines autres, le mouvement compliqué des influences qui s'agitent pour se disputer la prépondérance. Ce ne sont à coup sûr ni les épisodes curieux, ni les questions graves, ni les luttes décisives, qui manquent dans cette histoire contemporaine pour mettre en relief ce travail universel des peuples. Il y a trois ans déjà que l'*Annuaire* a commencé de paraître, et ce sont par conséquent trois volumes qui ont vu le jour avec le dernier, qui comprend la période de 1852-1853. Qu'on observe dans cet intervalle les événemens qui se sont produits : l'Europe a changé de face; là où la république existait comme en France, un empire est né; les monarchies ébranlées et menacées de dislocation, comme la monarchie autrichienne, se sont progres-

sivement rassises. Aux mouvemens de 1848 et 1849 une réaction immense a succédé. L'Italie, sauf le Piémont, est retombée sous le pouvoir absolu. Seule l'Angleterre a poursuivi durant ces années le cours victorieux de ses destinées, ajoutant chaque jour à sa fortune; et tandis que s'opérait ce mouvement intérieur dans chaque pays, il naissait à l'horizon une question qui tient encore la politique extérieure en suspens : les projets de la Russie sur l'Orient se dessinaient non pas sous un jour nouveau, mais dans un sens plus décisif et plus menaçant. Étendons nos regards hors de l'Europe. Au-delà des mers, ce sont les États-Unis qui grandissent d'année en année; c'est le Mexique qui se débat dans la plus effroyable anarchie, prêt à être envahi et dévoré; c'est l'Amérique centrale qui est le théâtre des rivalités des Anglais et des Américains; ce sont toutes les républiques de l'Amérique du Sud qui travaillent péniblement à s'organiser et à vivre : elles ne travaillent à s'organiser que depuis quarante ans! Sur un autre point enfin, vers l'extrême Orient, en Chine et dans l'Inde, des révolutions s'accomplissent, des conquêtes se préparent ou se poursuivent. C'est cet ensemble si complexe et si varié de faits contemporains que l'*Annuaire* a l'ambition de reproduire. Nous ne voulons point toucher aux questions générales qui sont encore à résoudre, non plus qu'aux événemens de France, où il y aurait pourtant plus d'un détail curieux à recueillir sur la reconnaissance de l'empire par les gouvernemens étrangers; mais il y a à côté plus d'un de ces incidens qui passent obscurément quand ils arrivent, parce qu'on n'en sait pas le secret, et qui trouvent ici leur explication.

Transportons-nous à Naples, et souvenons-nous de deux incidens dont l'un a fait quelque bruit à son heure, et dont l'autre est passé presque inaperçu : nous voulons parler des *Lettres* de M. Gladstone sur l'état napolitain et de la retraite du président du conseil, le marquis Fortunato, qui suivit quelque temps après. Quel rapport pouvait-il y avoir entre ces deux incidens? C'était là un point assez peu éclairci, peut-être peu important, mais qui dévoile un fait singulier, — le rôle de la crainte là où il n'y a qu'un maître faisant tout, réglant tout, quelque honnête que soit ce maître d'ailleurs. Or tel est l'état du royaume de Naples, où la puissance la plus absolue n'a de correctif que la conscience du monarque. Avant de publier ses *Lettres*, M. Gladstone avait fait savoir, par l'organe de lord Aberdeen, au gouvernement de Naples qu'il ne les mettrait pas au jour, s'il était tenu compte des faits qu'elles révélaient, et si la liberté était rendue au jeune Poerio, impliqué dans le procès de *l'Unité italienne*. Cet avis, le prince Castelcicala, ministre napolitain à Londres, le transmettait à son ministre des affaires étrangères, le marquis Fortunato; mais celui-ci craignit de blesser les susceptibilités du roi en lui communiquant les conditions de M. Gladstone : il ne fit rien, et les *Lettres* parurent. Peu après, au milieu des polémiques soulevées à ce sujet à Londres, le prince Castelcicala recevait une assez verte semonce de lord Palmerston, et était rappelé par son gouvernement. Admis à l'audience royale, le prince Castelcicala avait à essuyer de vifs reproches de ce qu'il n'avait pas su prévenir la publication du pamphlet de M. Gladstone, ou du moins la connaître d'avance. Pour toute réponse, le prince n'avait qu'à produire la dépêche qui transmettait l'avis de lord Aberdeen; mais alors la colère royale retombait sur le marquis Fortunato, qui ne pouvait alléguer que la crainte où il avait

été de déplaire au roi. La conclusion était une sorte de révocation du président du conseil. Quant à la moralité, elle peut être double : cela prouve d'une part que les maîtres absolus peuvent faire des serviteurs dévoués, mais non pourvus toujours d'un sentiment suffisant de la responsabilité, et de l'autre, que quand il s'agit uniquement de complaire à une volonté, on se trompe souvent, on risque de trop faire ou de ne pas faire assez. Un autre fait non moins curieux et qui n'est pas plus connu, c'est la négociation qui avait lieu en 1852 entre le saint-siége et le gouvernement anglais, — négociation où en définitive ce dernier n'a eu le dessus sous aucun rapport. Après la grande affaire de l'établissement de la hiérarchie épiscopale, le cabinet anglais voulait fonder une légation à Rome, et de plus il promettait une protection spéciale à l'église catholique d'Irlande, si la cour de Rome voulait diriger l'action politique de cette église dans un sens conforme aux vues du gouvernement britannique. Le saint-siége se refusait formellement à toute immixtion dans les luttes de partis en Angleterre, et quant à la fondation de la légation britannique à Rome, il ne la voulait admettre à aucun prix, à moins de l'abrogation du bill voté il y a quelques années, en vertu duquel le représentant du pape à Londres ne peut avoir qu'un caractère purement laïque.

Il serait facile de recueillir bien d'autres faits de ce genre; mais c'est déjà de l'histoire qui n'est presque plus contemporaine, tant les années s'écoulent vite : c'est du passé, et le présent est là avec ses incidens nouveaux et ses crises plus récentes. On n'a qu'à ouvrir ce livre au chapitre de l'Espagne, on y trouvera le germe et les commencemens des faits qui se produisent aujourd'hui au-delà des Pyrénées. La situation présente de ce pays est du reste assez difficile à définir. Depuis deux ans, la Péninsule se trouve placée entre une pensée de réforme constitutionnelle et l'impossibilité d'accomplir cette réforme. D'un côté, la pensée a semblé subsister jusqu'ici invariablement dans les conseils du gouvernement; de l'autre, un tel projet a rencontré une invincible opposition chez le plus grand nombre des hommes éminens du parti conservateur lui-même. La lutte se poursuit et se résout périodiquement en crises ministérielles qui jusqu'à ce moment n'ont eu aucun résultat très appréciable. Depuis la fin de 1852, trois cabinets se sont succédé, et en réalité il y a eu peu de différence dans leur politique. Lorsque M. Bravo Murillo tombait du pouvoir, on croyait que le cabinet présidé par le général Roncali allait porter aux affaires une autre pensée, un autre esprit; il n'en était rien cependant, et bientôt ce ministère était conduit aux mêmes extrémités que le précédent. Un nouveau cabinet se formait, à la tête duquel était le général Lersundi; celui-ci avait-il une pensée différente, surtout plus arrêtée? Le ministère Lersundi était animé sans doute d'intentions excellentes de conciliation; quant à sa politique, il n'a vécu qu'à la condition de ne point s'expliquer, de ne point toucher aux questions les plus graves et les plus urgentes, telles que la convocation des cortès par exemple. Toutes les fois qu'il a voulu prendre une décision sur un point important, il s'en est suivi une dislocation ministérielle. C'est ainsi que MM. Manuel Bermudez de Castro et Claudio Moyano sont sortis successivement du cabinet. Aujourd'hui, après avoir eu la plus extrême peine à se compléter, c'est le cabinet tout entier qui disparaît; il disparaît par les mêmes causes qui ont fait toutes les crises ministérielles depuis six mois, parce qu'il n'a pu se résoudre ni à revenir purement

et simplement à l'ordre constitutionnel, ni à tenter d'une manière quelconque un changement dans la régime politique de l'Espagne. Dans ces conditions, quel est le caractère du nouveau cabinet? Voyons d'abord les hommes. Le président du conseil, M. Sartorius, comte de San-Luis, est, comme on sait, un ancien publiciste ayant été ministre avec le général Narvaez. Il avait été opposé aux projets de réforme de M. Bravo Murillo. Dans ces derniers temps cependant, il s'était séparé de ce qu'on appelait la coalition pour se rapprocher des cabinets Roncali et Lersundi. M. Roca de Togoras, marquis de Molins, a fait aussi partie du ministère Narvaez. M. Esteban Collantes a été un moment dans le dernier cabinet. Le général Blaser est un officier d'opinions politiques peu marquées jusqu'ici. Le fait le plus singulier est la présence d'un progressiste, de M. Domenech, dans le conseil nouveau. Maintenant, nous le répétons, quel est le caractère de ce cabinet? Si on avait voulu former un ministère conservateur purement constitutionnel, c'étaient d'autres hommes plus importans qui étaient désignés au pouvoir, non pas peut-être à l'exclusion du comte de San-Luis, mais avec lui du moins. S'il s'agissait de donner une place aux progressistes dans le pouvoir, ce qui ne s'expliquerait en rien du reste, on aurait pu trouver quelque chef de ce parti plus marquant que M. Domenech : c'est donc encore un essai de transaction tenté seulement dans d'autres conditions que les précédens. Sur quelles bases s'opérera cette transaction? C'est là ce qu'il est impossible de savoir encore d'après la composition un peu hétérogène du ministère. Si les cortès ne sont pas convoquées, ce ne sera guère que la politique de ces derniers mois continuée; si elles sont réunies, nous ne savons comment le nouveau cabinet fera pour se soutenir, à moins de procéder à une dissolution nouvelle : là en est pour le moment la situation de l'Espagne.

Au fond de l'Amérique du Sud, la République Argentine vient encore d'avoir un changement de décoration politique, une révolution nouvelle, ou plutôt la fin d'une révolution, si tant est que ce soit la fin. On sait quels mouvemens successifs, contradictoires et toujours anarchiques ont eu lieu à Buenos-Ayres depuis la chute de Rosas. Menace d'un soulèvement, coup d'état, révolution contre le coup d'état, insurrection contre insurrection, tout cela a rempli l'année 1852, et tout cela avait fini par le siége en règle que le général Urquiza, chargé des pouvoirs du reste de la confédération, était venu mettre devant la ville de Buenos-Ayres. Il y a six mois déjà que ce siége durait avec des alternatives diverses, entremêlé chaque jour d'engagemens et d'essais infructueux de médiation et de conciliation. A qui est restée la victoire? Est-ce au plus fort, au plus habile ou au plus conciliant? Non; la lutte s'est tranchée par de tout autres moyens, qui dénotent ce qui vient se mêler de corruption à toute cette anarchie des républiques américaines. La réalité est que pendant tout ce siége c'était à qui corromprait les agens de l'autre. La vénalité a commencé la débâcle, la défection des troupes l'a achevée. On n'a point oublié que le général Urquiza, en même temps qu'il assiégeait par terre la ville de Buenos-Ayres, avait mis devant le port un blocus maritime. Quelques forces navales que le directeur provisoire avait pu réunir étaient chargées d'exécuter ce blocus, et à la tête de ces troupes se trouvait, non un Argentin, comme on pourrait le penser, mais un Américain du Nord du nom de Coe. Pourquoi un Américain n'aurait-il pas commandé la flotte d'Urquiza?

c'était un Polonais qui commandait celle des assiégés : nouveau trait caractéristique de ces luttes étranges. L'amiral polonais s'était fait battre; l'amiral américain a été plus habile : il s'est fait acheter par ceux qu'il était chargé de combattre, pour lever le blocus et leur livrer les quelques bâtimens placés sous ses ordres, et c'est ainsi que le général Urquiza s'est trouvé privé d'un de ses plus puissans moyens d'action. Une fois ceci accompli, les événemens se sont précipités. Un officier argentin réfugié à Montevideo, le général Florès, a débarqué dans la province de Buenos-Ayres pour soulever les campagnes contre Urquiza et pour chercher à lui enlever ses troupes. Il a réussi, un corps d'armée envoyé contre lui par le directeur provisoire a fait défection, et c'est au point que le général Urquiza, abandonné de la plus grande partie de son armée, sans même attendre l'issue de négociations nouvelles nouées avec la ville, a dû regagner précipitamment la province d'Entre-Rios. La ville de Buenos-Ayres s'est donc trouvée délivrée, et la délivrance a été, comme on pense, célébrée par de grands triomphes et de pompeuses fêtes. Un nouveau gouverneur, le docteur Pastor Obligado, a été nommé. Ce n'est pas tout cependant d'avoir vaincu. La difficulté maintenant est de vivre. On peut se demander si les autres provinces accepteront la loi de Buenos-Ayres, si le congrès de Santa-Fé verra sa constitution supprimée avant d'avoir existé bien réellement. Que d'élémens encore de guerre civile! Urquiza avait commis de grandes fautes. Le parti libéral de Buenos-Ayres est pourtant dans une grande erreur, s'il pense, en renversant Urquiza, s'être préservé du péril des antagonismes et des dominations militaires. Demain peut-être ce sera le tour des généraux qui ont aidé à évincer le vainqueur de Rosas, le libérateur de l'an dernier, tant l'anarchie est profonde et presque incurable dans ces malheureuses régions. Sur l'autre bord de la Plata, à Montevideo, il vient d'y avoir aussi un mouvement qui heureusement n'a point eu de suites. Malgré la défaite du général Oribe il y a deux ans, il ne faut pas croire que son parti fût sans force. Il était au contraire en majorité dans le pays, dans les chambres, au ministère. De là une assez grande irritation des anciens défenseurs de Montevideo. Depuis quelques mois déjà, il régnait une certaine agitation. Le 18 juillet, jour de l'anniversaire du serment prêté à la constitution, une collision s'engageait entre la milice nationale, composée des partisans d'Oribe, et les troupes de ligne, à la tête desquelles venaient se mettre bientôt les généraux Diaz et Pacheco y Obes dans une pensée de conciliation et d'apaisement. Le résultat a été la mise en fuite de la garde nationale, et à la suite le président, M. Giro, a changé son ministère. Il a appelé au pouvoir quelques-uns des hommes principaux du parti des anciens défenseurs de Montevideo, M. Berro, M. Herrera y Obez. Peu après, le calme était complétement rétabli dans la République Orientale, et le calme est certes un besoin pour elle, afin qu'elle puisse cicatriser les plaies d'un siége de dix ans, réparer ses finances complétement épuisées et obérées, stimuler le travail et l'industrie par un appel intelligent fait aux émigrans et aux capitaux étrangers, et devenir enfin un état régulier au milieu de cette Amérique si tristement et si stérilement agitée.

CH. DE MAZADE.

V. DE MARS.

PROMENADE

EN AMÉRIQUE.

DE MEXICO A PARIS.[1]

DÉPART, HISTOIRES DE VOLEURS. — PUEBLA, ANECDOTES SUR LA DERNIÈRE GUERRE. — SANG-FROID D'UN ANGLAIS. — TYPES DES DIVERSES RACES MEXICAINES. — ÉGLISES ET COUVENS DE PUEBLA. — PYRAMIDES DE CHOLULA. — LES PYRAMIDES MEXICAINES ET LES PYRAMIDES D'ÉGYPTE. — LE POÈTE HEREDIA. — FERTILITÉ DU MEXIQUE. — LAS CUMBRES. — ORIZABA. — MOULIN. — PAYSAGE ADMIRABLE. — LA TERRE-CHAUDE. — BAL DANS UN RANCHO. — ARRIVÉE A VERA-CRUZ. — DÉPART POUR L'EUROPE. — VIE A BORD. — RENSEIGNEMENS SUR LE MEXIQUE. — LA POURPRE DES ANCIENS. — COLONIE FRANÇAISE AU MEXIQUE. — LA JAMAÏQUE. — CONFIDENCE D'UNE CONSPIRATION CONTRE SOULOUQUE. — EFFETS DE L'ÉMANCIPATION DES NOIRS. — SAINT-THOMAS. — RÉVOLUTIONS DE L'AMÉRIQUE DU SUD. — DÉTAILS SUR LA CALIFORNIE. — LES AÇORES.

27 mars 1852.

Nous avons décidé que nous retournerions de Mexico à Vera-Cruz par une route différente de celle que nous avons suivie en venant de Vera-Cruz à Mexico, — par la route d'Orizaba, qu'on dit remarquablement pittoresque. Comme après Puebla on ne trouve plus de diligence sur cette ligne, nous voyagerons dans une voiture louée pour notre usage, ce qui nous permettra de nous arrêter à volonté. Heureusement nous avons pu faire entrer dans ce plan deux Français, qui ont été une excellente recrue : l'un est le docteur Goupilleau, membre de la Société de médecine de Paris, qui est venu il y a seize ans au Mexique pour étudier la fièvre jaune, qui y est resté depuis, et y a exercé son art avec une grande distinction; l'autre est M. Es-

(1) Voyez les livraisons du 15 septembre et du 1er octobre.

tienne, très honorable négociant de Bordeaux établi à Mexico depuis le même nombre d'années. Le docteur Goupilleau est parent de M. Villemain. Une telle parenté lui a porté bonheur; il rapporte du Mexique un esprit très piquant et du meilleur aloi. Mes deux nouveaux compagnons de voyage connaissent à fond un pays où ils ont vécu si longtemps, et leur conversation ne peut manquer de m'apprendre bien des choses : ainsi tout me promet que cette dernière partie du voyage sera aussi instructive et aussi agréable que les autres.

Nous sommes partis ce matin de Mexico en pensant avec une certaine satisfaction que nous allions droit à Paris; nous y serons au plus tard dans six semaines, car nous n'avons qu'environ deux mille lieues à faire; encore devons-nous nous arrêter sur la route à Puebla et à Orizaba, sans compter les relâches à la Jamaïque et à Saint-Thomas. Les garçons de l'hôtel ont eu soin de nous dire, en nous servant le café du matin, que nous ne pouvions manquer d'être dévalisés, qu'on avait arrêté la diligence presque tous les jours de la semaine dernière, ce qui n'était qu'en partie vrai; mais nous commençons à nous faire à ces bruits et à ces exagérations. A peine dans la diligence, on se met à raconter des histoires de voleurs, dont quelques-unes sont assez comiques : l'autre jour, ils ont été fort polis, et même assez humbles, demandant presque pardon aux voyageurs de la *liberté grande,* assurant que la misère les forçait à faire ce métier; on leur a donné 50 piastres, et ils se sont retirés très satisfaits. On parle aussi d'Yankees qui ont tué et volé les voleurs, c'est-à-dire leur ont repris ce qu'ils avaient dérobé à d'autres. Un Français est parvenu à soustraire sa valise à leurs recherches et à détourner leur attention en s'occupant d'une manière empressée et bruyante d'aller au secours des dames qui s'évanouissaient, puis en aidant un Anglais, qui avait pris le costume du pays, à ôter les boutons d'argent de son pantalon mexicain. Quand nous arrivons à l'endroit le plus redouté, au fameux bois de pins, la gaieté se calme un peu, surtout là où l'on découvre une échappée de vue sur la plaine. En Italie, c'est dans les gorges resserrées que l'on court le plus de risque d'être surpris par les brigands, parce que ce sont des brigands à pied; au Mexique, comme on a affaire à des brigands à cheval, on n'a guère à craindre quand on ne voit pas un lieu ouvert par où ils puissent fondre sur vous au galop et se retirer de même. C'est ainsi qu'en voyageant on apprend à connaître les mœurs et coutumes des différens pays.

A côté de moi, dans la voiture, est M. ... des États-Unis; seul il est armé, et laisse avec soin passer par la portière l'extrémité d'un fusil. J'avoue que ce voisinage, malgré l'intéressante conversation

de M. ..., m'inquiète un peu. Si le dialogue à coups de fusil s'établissait entre mon voisin et les brigands par la portière auprès de laquelle je suis placé, je me trouverais dans une situation intermédiaire assez fâcheuse. Je songe d'abord à me blottir, le cas échéant, au fond de la voiture, pour laisser passer l'orage sur ma tête; mais les jambes de mon vis-à-vis ont des proportions colossales, et cette retraite m'est fermée. Le mieux est donc de ne pas me troubler des futurs contingens, et de penser à autre chose. Heureusement j'ai en poche une dissertation espagnole sur la langue othomi. Je suis bientôt plongé dans l'étude des curieux rapprochemens que l'auteur établit entre cette langue et la langue chinoise; j'appelle à mon aide pour les compléter ce que j'ai su de chinois jadis, et j'arrive à Puebla sans encombre vers trois heures de l'après-midi, ayant échappé non-seulement aux voleurs, mais à la pensée des voleurs, grâce à l'othomi, recette que je recommande tout particulièrement à ceux qui se trouveraient dans la même situation.

En arrivant à Puebla, tous les voyageurs se précipitent à la fois dans le bureau du télégraphe électrique pour faire savoir à leurs parens et à leurs amis qu'ils n'ont point été arrêtés. Ainsi un moyen de communication dont l'idée se lie naturellement avec celui d'une civilisation perfectionnée a ici un emploi qui tient à un état de civilisation fort imparfaite. Les brigands en permanence sur la grande route et le télégraphe électrique servant à donner de leurs nouvelles, voilà un contraste qui peint bien ce qu'on pourrait appeler la *barbarie avancée* de la société mexicaine.

Puebla de los Angeles.

Nous avons dîné chez des amis du docteur, qui sont des Français établis dans cette ville. Le dîner a été très gai; je dois dire que des anecdotes sur les exploits de l'armée mexicaine ont fait une grande partie des frais de cette gaieté. On ne se serait point douté, à les entendre, que le dieu de la guerre (*Mexitli*) a donné son nom à la ville de Mexico et par suite au peuple mexicain. Je ne garantis point l'authenticité de ces anecdotes où il entre peut-être quelque exagération; en tout cas, elles n'ôtent rien à la valeur de ceux qui en ont montré. Mes convives connaissaient aussi l'héroïsme des jeunes défenseurs de Chapoultépec et la mort glorieuse du tailleur Banderas, à laquelle j'aime à rendre une seconde fois l'hommage qui lui est dû. Il ne faut jamais se hâter de juger légèrement un peuple et de lui refuser surtout la possibilité du courage, cette qualité si commune aux hommes; quand ils n'en montrent point, la faute en est souvent à ceux qui les gouvernent ou les conduisent. Il y a eu des soldats napolitains qui s'enfuyaient en disant aux officiers qui voulaient les retenir : *Mà c'è*

il canone! et les bataillons napolitains se sont fait remarquer par leur intrépidité dans la retraite de Russie.

Le héros d'une de ces anecdotes est le général Santa-Anna lui-même. On disait à dîner qu'ayant invité dans la dernière guerre un commandant anglo-américain à se rendre, et celui-ci ayant répondu qu'il le ferait volontiers, n'était que ce poste lui avait été confié et qu'il devait tâcher de le défendre, Santa-Anna s'en tint à cette réponse et dit seulement dans son rapport : « J'ai sommé le général ennemi de se rendre (*intimado reddita*); le général a refusé, et je me suis retiré. » Santa-Anna a payé de sa personne en face des Français à Vera-Cruz et y a honorablement perdu une jambe; seulement il eût été de meilleur goût de ne pas faire enterrer cette jambe avec les honneurs militaires. On racontait aussi qu'un parlementaire anglo-américain suivi de quelques hommes ayant rencontré un corps de Mexicains, ceux-ci se mirent à fuir; un des fuyards tombe, et le commandant de la petite troupe anglo-américaine lui dit avec un grand sang-froid : « Allez remettre cette lettre à votre commandant, il court trop bien pour que nous puissions espérer de l'atteindre. »

Une heure auparavant, j'avais eu un autre exemple du sang-froid de la race anglo-saxonne manifesté dans une circonstance plus terrible, dans l'incendie qui vient de détruire le bateau à vapeur *l'Amazone* et a causé la mort de plus de cent personnes. Un Anglais, en ce moment à Puebla, nous racontait ainsi comment il avait échappé à cette affreuse catastrophe : « J'étais sur le pont; j'ai vu qu'on mettait à la mer une embarcation; je me suis dit : je n'ai pas de confiance dans ce petit bateau; il va chavirer, — et en effet il a chaviré. On a mis une seconde embarcation à la mer; je l'ai considérée attentivement et j'ai dit : je n'ai pas de confiance dans ce petit bateau; il a chaviré comme le premier. — Un troisième m'a inspiré plus de confiance, et j'y suis descendu; mais il a chaviré comme les autres, et tous ceux qui s'y trouvaient se sont noyés, excepté moi. Je me suis cramponné à un banc, et j'ai fini par remonter sur le bateau qui s'était retourné; on l'a remis à flot, vingt autres passagers sont venus me rejoindre, et seuls nous avons été sauvés. » Pour apprécier autant qu'elle le mérite cette présence d'esprit, il faut se transporter par la pensée sur un bâtiment qui brûle la nuit en mer par une tempête, c'est-à-dire au milieu de la plus formidable réunion de périls qu'on puisse imaginer.

Le soir, nous nous promenons à travers le marché de Puebla, qui se tient en permanence devant la cathédrale, et nous regardons avec curiosité les figures des Indiens accroupis à côté des feux qui éclairent leurs visages jaunes et leurs chevelures de jais.

28 mars.

J'ai plaisir à revoir Puebla après Mexico. Plus que Mexico même, cette ville porte le cachet mexicain. La population semble avoir mieux conservé sa physionomie native : ce sont plus des sauvages et moins des *leperos* (1). Je crois être en présence des diverses nations qui successivement ont peuplé le Mexique. J'aime à parcourir les rues et les places de Puebla, à observer la race ou plutôt les races indigènes qui les remplissent. Je remarque des types très différens. Quelquefois je suis frappé d'une ressemblance assez grande entre ceux que j'ai devant les yeux et ce type extraordinaire que présentent les monumens de Palenqué. Je ne m'en étonne point depuis que j'ai trouvé dans l'historien Clavigero que les Toltèques, un de ces peuples qui précédèrent au Mexique l'arrivée des Aztèques, se réfugièrent dans le Yucatan; ce qui porterait à croire que les curieux monumens de ce pays sont des monumens toltèques. Quelques débris de cette nation ont dû rester au Mexique, et peut-être je contemple en ce moment ces débris. D'autres Indiens ont une figure assez tartare, et ceci confirmerait encore l'opinion qui donne aux Mexicains une origine asiatique. Je vois défiler un corps de troupes qui se rend à l'église. Ces soldats sont chétifs et ont l'air très peu guerrier; leur costume ne l'est pas davantage : les uns portent des chapeaux noirs, et les autres des chapeaux de paille. Comment de pareilles troupes n'auraient-elles pas été battues par les milices que je voyais parader dans les rues de New-York, qui n'offraient pas un modèle parfait de la tenue militaire, mais qui au moins avaient un uniforme et marchaient d'un pas ferme et résolu, — me rappelant un peu l'allure martiale de la garde mobile avant qu'elle fût exercée? Du reste, on me dit que pendant la guerre les Mexicains craignaient encore moins les *rifles* de leurs adversaires que leurs propres fusils vendus par des Anglais, quelquefois même, dit-on, par des Anglo-Américains, et qui éclataient sans cesse entre leurs mains. On ajoute que les Indiens, qui forment la très grande majorité de la population, étaient assez favorables aux envahisseurs. On ne voit pas en effet pourquoi ils eussent été très dévoués aux Espagnols, qui les traitaient fort mal. Cette désaffection et la manière dont l'armée était commandée expliquent les faciles succès des vainqueurs. Ceux-ci étaient parfois étonnés de leurs propres triomphes. Après avoir franchi la position de Buena-Vista, le général Scott disait : « Je ne conçois pas comment ils m'ont laissé passer. J'aurais défendu cette position avec trois cents Mexicains. »

Nous sommes allés visiter quelques cloîtres comme nous aurions

(1) Nom des *lazzaroni* du Mexique.

fait en Espagne ou en Italie, et comme je ne le pouvais faire aux États-Unis. La ville de Puebla est la seule qui ne s'élève pas sur l'emplacement d'une ancienne ville indigène; elle fut bâtie en 1530 par le commandement de don Antonio de Mendoza, vice-roi du Mexique. Il y a quelques années, les étrangers qui s'aventuraient à entrer dans Puebla, où nous nous promenons aujourd'hui si tranquillement, étaient reçus à coups de pierres comme dans une ville fanatique d'Orient. La vieille Espagne semble s'être réfugiée ici. Puebla est remplie de couvens et d'églises; c'est la cité la plus monacale et la plus cléricale du Mexique, et les couvens ont des moines. Ces moines, qui manquent à la physionomie traditionnelle de l'Espagne d'Europe, la complètent dans l'Espagne américaine. Le couvent des dominicains a un fort beau cloître. On y entre après avoir traversé un vestibule sur les murs duquel toutes les figures d'un crucifiement sont percées de balles, témoignage des guerres civiles qui forment l'état habituel du Mexique. Dans l'intérieur du cloître, les murs sont couverts de peintures représentant la vie du saint fondateur de l'ordre. Le premier de ces tableaux, qui est de beaucoup le meilleur et qui n'est certainement pas de la même main que les autres, montre le jeune saint Dominique vendant ses livres pour en donner le prix aux pauvres : c'est le triomphe de l'amour des hommes sur l'amour de la science. Dans l'escalier qui conduit aux corridors supérieurs, une fresque assez singulière représente saint Dominique mourant. La vierge Marie tient deux échelles par où descendent des anges dont l'un porte le costume des dominicains. En revanche, un peu plus loin, saint Dominique est représenté avec des ailes d'ange. Dans les anciennes peintures, le Père éternel est parfois affublé d'un costume sacerdotal; on pouvait identifier l'ange et le moine, puisqu'on identifiait le prêtre et Dieu. Dans un des tableaux dont se compose l'histoire de saint Dominique, on voit le saint rappelant à la vie des pèlerins anglais qui avaient été précipités dans la Garonne par les Albigeois. Je ne nie point le miracle, bien qu'il s'agisse de la Garonne.

L'église des dominicains est bien une église espagnole, avec des moulures et des dorures à profusion. Deux chapelles, dont l'une est celle de la Vierge, étalent toute la prodigalité du goût espagnol en ce genre et ce mélange de sculpture dorée, de bas-reliefs dorés, de tableaux encadrés dans l'or, qui éblouissent partout dans les églises d'Espagne. La statue de la Vierge est d'une magnificence que je n'ai vue égalée nulle part. Ce lieu rappelle au spectateur qu'il est dans le pays des mines d'argent. La Vierge est posée sur un vase de ce métal qui a plusieurs pieds de circonférence; elle est vêtue en reine, et un petit page habillé de blanc, à genoux près d'elle, porte

la queue de son manteau. On sait que les peintres chrétiens s'y sont pris de diverses manières et ont souvent employé des moyens bizarres pour exprimer le mystère de la Trinité. Je trouve ici une représentation de ce mystère qui n'est pas rare au Mexique : ce sont trois figures semblables; l'une tient une croix, c'est le Fils; l'autre un livre, c'est le Saint-Esprit; la troisième ne tient rien, c'est le Père.

J'ai remarqué aussi des dominicains indiens sculptés au plafond. Le catholicisme, plus volontiers qu'aucune autre communion chrétienne, ouvre les rangs de son clergé à toutes les races. Il a voulu montrer qu'il ouvrait aussi le paradis à toute la famille humaine, car il y a placé des saints chinois et des saints nègres.

La cathédrale de Puebla est construite sur le plan des cathédrales espagnoles. Le chœur, séparé du sanctuaire où se trouve le maître-autel et entouré d'une enceinte, obstrue la nef. Une disposition semblable nuit à l'effet général dans les cathédrales, si admirables d'ailleurs, de Tolède et de Séville. Du reste, tout est d'une grande magnificence. Le tabernacle est formé d'une seule pièce de *tecali*, espèce d'albâtre mexicain. Des marbres du pays, de couleurs variées, décorent l'autel; un beau crucifix en bois noir est, nous dit-on, un don de Charles-Quint. L'art de la sculpture en bois, qui a été porté si loin par les Espagnols, se révèle en ce lieu par des demi-figures pleines d'expression et de vie. A chaque objet que le guide nous fait remarquer, il a soin de dire : *Muy viejo!* (très ancien!) Cependant presque tout me semble appartenir au XVIIIe siècle. Un *Christ* peint est probablement de l'école de Bologne. De bonnes copies, réduites sur cuivre, de la *Transfiguration* et de la *Communion de saint Jérôme* ont été apportées de Rome par le dernier évêque de Puebla. Le chœur porte la date de 1722; les incrustations en bois qu'on appelle en Italie *tarsie* sont d'un art assez pur pour cette époque. Je crois retrouver un souvenir du goût moresque dans une chapelle dont les ornemens imitent les lettres arabes. On sait qu'au moyen âge on copia quelquefois les entrelacemens gracieux de ces caractères dans lesquels on ne voyait qu'une décoration, et qu'on a lu sur la dalmatique d'un évêque cette phrase du Koran, reproduite en toute innocence : « Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. » Pendant que nous visitions la cathédrale, un dominicain est monté en chaire et a prononcé un sermon dont le ton général était assez élevé. Il a montré dans Pythagore et dans Platon les précurseurs du christianisme. Il a dit que la charité était plus importante que la mortification. Cette prédication, inspirée par l'esprit du XIXe siècle, bien que conforme à l'esprit de l'église primitive, était d'une autre date que les dorures de l'église.

L'église des Carmes contient huit tableaux qu'on donne pour des

Murillos. Trois d'entre eux me semblent être des copies de l'école italienne. Sur les cinq autres, il en est quatre qui peuvent, je crois, appartenir à Murillo; mais un tableau vivant et bien espagnol était celui qu'offrait un coin de l'église dans lequel on faisait la toilette de la Vierge. Une señora la parait pour une solennité religieuse exactement comme une femme de chambre habille sa maîtresse.

Je suis allé voir une autre église, qui est plus spécialement celle des Indiens; elle appartient à un couvent de franciscains. Les franciscains sont partout l'ordre populaire le plus particulièrement en sympathie avec les misérables. La façade est revêtue de plaques de faïence où sont tracées des arabesques parmi lesquelles figurent des perroquets. L'église était pleine d'Indiens accroupis sur le pavé. Un prédicateur indien est monté en chaire. Son sermon était fort différent de celui que j'avais entendu le matin à la cathédrale et dans lequel il était question de Pythagore et de Platon, précurseurs du Christ : doctes considérations à l'usage du beau monde et des fortes têtes de Puebla. L'orateur jaune que je viens d'entendre n'était pas si savant. Le premier mot de son discours a été *demonio,...* le diable; c'était probablement celui qui était le plus propre à frapper ses auditeurs et à éveiller leur attention.

En sortant de cette église, on trouve l'ancien Alameda. Cette promenade est abandonnée aujourd'hui pour le nouvel Alameda, situé à l'autre extrémité de la ville. C'est dommage, il y a ici de beaux arbres qu'ailleurs on n'improvisera pas. A gauche, on découvre les majestueux sommets des montagnes, la Pierre-Fumante et la Femme-Blanche. J'aime mieux donner la traduction de leurs noms mexicains que les noms eux-mêmes, dont la prononciation est presque impossible. Sur une colline hors de la ville est une jolie église dédiée à Notre-Dame de Guadalupe, la Vierge des Indiens, qui, on s'en souvient, est devenue la patronne de la république mexicaine.

Cet édifice, qui porte la date de 1812, montre que les Mexicains de nos jours entendent très bien la décoration extérieure des églises. La façade est tapissée de plaques de faïence colorées en rouge et en vert, de l'effet le plus élégant et le plus gracieux. Des colonnes blanches et légères portent un chapiteau ionique qui semble surmonté d'un voile. Une jolie balustrade, de sveltes clochers, couronnent agréablement l'édifice; sur des médaillons sont représentées diverses apparitions de Notre-Dame de Guadalupe, avec les légendes qui accompagnent ordinairement son image : *mulier amicta sole,* une femme qui avait le soleil pour vêtement; *non fecit taliter omni nationi,* elle n'a pas fait cela pour toute nation : parole où la superbe espagnole se mêle à la dévotion! Le cloître est à demi démoli; partout on aperçoit des traces de balles, vestiges de la guerre civile qui

rappellent à chaque pas la condition agitée de ce beau et triste pays. De l'esplanade qui est placée devant cette charmante église, nous avons joui d'une vue ravissante : les grands volcans avec leur capuchon de neige s'élevaient à l'horizon; à nos pieds se déroulait la ville de Puebla comme hérissée d'églises; çà et là dans la campagne solitaire pointaient des clochers et s'arrondissaient des coupoles; le ciel, aux approches du soir, a pris ces teintes extraordinaires dont rien ne saurait égaler la mollesse et la suavité. Nous sommes redescendus lentement dans la ville, interrompant sans cesse notre marche suspendue à chaque pas par cet enchantement et cherchant en vain à découvrir d'ici la grande pyramide de Cholula, que nous visiterons demain.

30 mars.

Montés à cheval de bonne heure, nous sommes allés à Cholula voir les pyramides. On traverse une plaine qui, encore plus que les environs de Mexico, rappelle la campagne de Rome, parce qu'elle est semée de monticules, coupée de ravins et terminée de même par des montagnes qui offrent constamment, comme l'horizon romain pendant une partie de l'année, le spectacle de sommets neigeux sous un ciel méridional; mais, malgré mon admiration pour l'horizon de Rome, qu'est-ce que la montagne d'Albano auprès du Popocatepetl, dont le nom est moins harmonieux, je l'avoue, mais dont la hauteur est dix fois plus grande?

Notre guide était peu intelligent, et au lieu de nous conduire à la grande pyramide qui est à la porte de la ville de Cholula, il nous a lancés en pleine campagne, à travers les terres labourées et les champs d'aloès, jusqu'au pied d'une éminence qu'il nous a fait gravir, après quoi nous sommes arrivés à l'entrée d'une exploitation anciennement abandonnée. Du reste, c'était un peu notre faute; le mot espagnol *piramide,* le mot mexicain *teocalli,* étaient également inconnus au guide qui nous conduisait, et nous n'avions pas donné au monument aztèque le seul nom sous lequel il est connu dans le pays, *Cerro* (la montagne), désignation dont il est digne par sa masse. N'ayant pas su demander le *Cerro,* on s'est persuadé que nous cherchions une mine, car c'est là l'objet ordinaire de la préoccupation des étrangers qui viennent au Mexique. Du reste encore ici un hasard malencontreux nous a bien servis, car le lieu où l'on nous a menés, et qui s'appelle Zapotecas, méritait d'être vu, et peut-être y avons-nous fait une sorte de découverte : c'est une hauteur isolée et terminée par une plate-forme visiblement aplanie de main d'homme, et où nous avons reconnu les traces d'un pavé qui devait être celui d'un temple. Les temples chez les anciens Mexicains

se plaçaient en général au sommet d'une élévation naturelle ou artificielle. Nous avons cru même remarquer que la petite montagne où l'on nous avait conduits pouvait avoir été grossièrement façonnée en pyramide, et que des degrés semblaient avoir été taillés sur ses côtés. Quoi qu'il en soit, de ce point on embrassait admirablement l'ensemble du pays, et nous n'avons pas regretté de nous être égarés pour jouir d'un tel spectacle.

Cependant il fallait voir la vraie pyramide de Cholula, et pour cela retourner à la ville. En y revenant, nous avons traversé de magnifiques champs d'aloès : ce sont les vignobles du pays, car c'est avec la séve de cette plante qu'on fait ce *pulque*, liqueur fermentée, dont s'enivre avec délices le peuple mexicain. Ces énormes aloès, dont les feuilles, de six ou huit pieds, sont dures, épaisses, lustrées, armées de pointes, ont cet air de férocité que Linnée dans son latin expressif attribue aux plantes d'Afrique : *Africæ plantarum torva facies et atrox*. L'architecture est en harmonie avec la végétation. Une église bâtie en pierre blanche, et dont le dôme et le clocher se découpaient sur le bleu du ciel, ressemblait exactement à une mosquée d'Orient avec son minaret.

Nous avons traversé de nouveau Cholula, petite ville qui a été grande. On le reconnaît à l'étendue de la place, où de loin en loin se montrent quelques Indiens ou quelques Indiennes accroupis à l'ombre d'un cerceau garni de toile, qu'ils placent dans la direction du soleil. Cette fois nous avons été conduits aux véritables pyramides, car il y en a trois, comme à Gizèh. Une seule est considérable, et encore sa hauteur est loin d'approcher de la pyramide de Chéops; sa base est plus étendue : elle offre une longueur de 1,355 pieds; mais sa hauteur n'est que de 170 pieds, à peu près celle de la pyramide de Mycerinus, tandis que la grande pyramide de Gyzèh a plus de 450 pieds d'élévation. Les monumens dont on ignore l'histoire donnent lieu à des traditions merveilleuses qui parfois se ressemblent. L'imagination des Arabes a entouré de prodiges le berceau inconnu des pyramides égyptiennes; elle en a rattaché la construction au déluge. Il en a été de même au Mexique. Voici ce qu'au XVIe siècle on racontait sur les pyramides de Cholula (1).

Lors de la dernière grande inondation, le pays d'Anahuac était habité par des géans. Tous ceux qui ne périrent pas dans ce désastre furent changés en poissons, excepté sept géans, qui se réfugièrent dans des cavernes quand les eaux commencèrent à baisser. Un de ces géans, nommé Xelhua (2), qui était architecte, éleva près

(1) Cette tradition a été recueillie en 1566 par Pedro del Rio, et se trouve dans ses manuscrits conservés au Vatican.

(2) Prononcez *Chelhuha*.

de Cholula, en mémoire de la montagne de Tlaloc, qui avait servi d'asile à lui et à ses frères, une colonne artificielle de forme pyramidale. Les dieux, voyant avec jalousie cet édifice, dont la cime devait toucher les nuages, irrités de l'audace de Xelhua, lancèrent des feux célestes contre la pyramide, d'où il arriva que beaucoup des constructeurs périrent, et que l'œuvre ne put être achevée. Elle fut consacrée au dieu de l'air Qualzalcoatl. Il y a une analogie frappante entre ce récit et celui de l'édification interrompue de la tour de Babel. Ce qui suit n'est pas moins curieux et nous apprend ce qu'étaient les feux célestes de la tradition mexicaine. Au temps de Cortez, on montrait encore une pierre qui était venue frapper la pyramide. C'était évidemment un aérolithe tombé à la suite d'une apparition de ces météores qui accompagnent en général les pluies de pierres. Les Cholulans, à cette époque, dansaient autour de cet aérolithe en chantant un chant dont les deux premiers vers étaient dans une langue inconnue.

L'aspect de la pyramide de Cholula ne rappelle nullement l'aspect de la grande pyramide d'Égypte. La grande pyramide d'Égypte est une masse de pierre que l'on gravit au moyen des éboulemens de ses angles. La grande pyramide de Cholula est, comme son nom l'indique, une colline au sommet de laquelle on peut arriver à cheval et même en voiture. Sur ce sommet, une église s'élève à la place où s'élevait autrefois le temple mexicain. On ne saurait croire qu'on ait devant les yeux l'œuvre des hommes et non l'œuvre de la nature. Cependant il est aisé de voir que cette montagne est au moins en partie construite en briques; on en découvre facilement sur ses parois les assises. Ces briques ont été cuites au soleil, comme nous les avons vu fabriquer encore dans les environs. La question est de savoir si la maçonnerie forme le corps du monument ou bien ne fait qu'envelopper, ce qui est plus probable, la montagne taillée en pyramide.

On a trouvé au Mexique un assez grand nombre d'autres pyramides moins considérables. Presque toutes sont des pyramides à degrés. Les deux plus remarquables sont celles de Saint-Jean de Teotihuacan, dont l'une a conservé un revêtement pareil à celui qui recouvrait la grande pyramide et recouvre encore la seconde pyramide de Gizèh. En général, les pyramides mexicaines sont orientées, c'est-à-dire que leurs faces sont tournées vers les quatre points cardinaux. Il en est de même de la grande pyramide d'Égypte. Cela ne prouve point du tout qu'il faille expliquer la construction des unes ou des autres par un but astronomique, car une intention religieuse ou funéraire peut avoir motivé cette relation des monumens avec les différentes parties du ciel. Pour la pyramide de Cholula, son

sommet a eu l'honneur d'être l'observatoire de M. de Humboldt. Les cimes du Popocatepetl et de l'Orizaba, qu'on découvre de la plate-forme, ont servi à lier deux endroits éloignés l'un de l'autre de près de trois cent mille mètres. On n'a pas souvent de pareils points de repère dans les mesures trigonométriques.

Du reste, sauf la forme, il n'y a, je crois, nulle analogie à établir entre les pyramides d'Égypte et les pyramides mexicaines. Les premières avaient certainement un but funéraire, et les secondes un but religieux. Dans les premières, on a trouvé des sarcophages,— celui de la grande pyramide de Gizèh est encore en place, — et dans la troisième, la planche du cercueil du roi Mycerinus avec le nom de ce roi. Le témoignage d'Hérodote ne pouvait recevoir une confirmation plus éclatante, et il n'y avait pas lieu à chercher de nos jours une autre destination aux pyramides d'Égypte. C'étaient d'immenses tombeaux. Rien n'était plus dans le génie égyptien que d'élever de gigantesques monumens en l'honneur des morts. Les tombeaux des rois creusés dans la montagne, près de Thèbes, ces palais souterrains qui renferment plusieurs étages et une foule de chambres, sont des monumens funèbres aussi étonnans que les pyramides. Partout on a entassé en l'honneur des morts la pierre, la brique ou simplement la terre, selon le degré de civilisation des différens peuples. Les collines artificielles qui subsistent encore sur les rives de la Troade, dans les plaines de la Scandinavie ou la vallée du Mississipi, ont été élevées dans une intention funéraire. Plus tard, une reine de Carie construisit le premier mausolée, sépulture gigantesque renouvelée par les Romains. On voit encore aujourd'hui à Rome deux mausolées : celui d'Auguste sert d'arène, et celui d'Adrien est une forteresse. Enfin dans la même ville un particulier obscur, du nom de Cestius, donnait à son tombeau la forme d'une pyramide de cent pieds. Tertres, mausolées, pyramides, c'est la même pensée, l'exécution seule varie d'après la nature des matériaux dont on dispose. C'est toujours une vaste masse élevée au-dessus du sol en mémoire d'un mort, et je ne vois pas quelle autre origine on pourrait attribuer au singulier monument des environs de Tours, qui est connu sous le nom de Pile-Cinq-Mars. Les pyramides du Mexique n'ont donc nul rapport avec les pyramides funéraires de l'Égypte. Les premières portaient à leur sommet un temple auquel on montait par des degrés; elles n'en étaient, je pense, que l'immense soubassement, construit pour élever dans les airs le lieu où s'accomplissaient les sacrifices humains, et rendre visible à tout le peuple le terrible spectacle de cette immolation religieuse (1). Le même effort gigan-

(1) On a trouvé à la base de la grande pyramide de Cholula une salle contenant des

tesque bâtissait une montagne en Égypte pour envelopper un sépulcre, et au Mexique pour porter un autel (1). Il en est donc pour les pyramides comme pour les hiéroglyphes. On trouve des pyramides et des hiéroglyphes à la fois en Égypte et au Mexique : voilà qui frappe l'imagination et porte à établir un rapport entre les deux civilisations, peut-être même à leur chercher une origine commune; mais, en y regardant de plus près, il se trouve que ces traits de ressemblance ne sont qu'apparens, que là où l'on voulait rapprocher il faut distinguer, et qu'il y a diversité où l'on croyait qu'il y avait similitude. Très souvent, quand on compare deux époques, deux civilisations, on arrive au même résultat : la ressemblance est à la surface, la différence est au fond.

Des deux petites pyramides qu'on voit aussi à Cholula, l'une porte les ruines d'une chapelle chrétienne; l'autre, taillée à pic de tous côtés, a dû être un point fortifié. Ces deux pyramides ne sont que des taupinières : la plus haute n'a point la hardiesse des masses grandioses qui s'élèvent au bord du Nil; mais de sa cime on voit le plus magnifique panorama de montagnes qui soit dans l'univers : la Femme-Blanche, la Pierre-Fumante, l'Orizaba, voilà pour le Mexique les véritables, les incomparables pyramides.

La grandeur de ce spectacle a inspiré de beaux vers à un poète, à un vrai poète, Heredia. Je vais essayer de traduire quelques-uns de ces vers d'une harmonie magnifique et douce comme le ciel qui les a vus naître. Dépouiller cette poésie de l'éclat de la langue espagnole, c'est, je le sens trop, dépouiller un paysage tropical des splendeurs du soleil.

« C'était le soir; une brise légère repliait ses ailes en silence, et moi je rêvais, couché sur l'herbe, parmi la verdure des arbres, tandis que le soleil plongeait son disque derrière l'Orizaba. La neige éternelle, comme fondue en une mer d'or, semblait tracer autour de lui un arc immense qui montait jusqu'au zénith; on eût dit un étincelant portique du ciel... Puis cet éclat s'évanouit. La blanche lune et l'étoile solitaire de Vénus se montraient dans le ciel. Heure fortunée du crépuscule! plus belle que la chaste nuit ou le jour brillant, que ta paix est douce à mon âme!... La nuit descendit enfin; l'azur léger du ciel devint de plus en plus foncé; les mobiles ombres des nuées sereines qui volaient à travers l'espace, emportées par les ailes de la brise,

idoles et quelques ossemens, mais rien qui ressemblât à un sépulcre. M. de Humboldt pense que ces ossemens appartenaient à des prisonniers. Peut-être était-ce à des victimes. Le nom de *Chemin de la Mort*, resté à la route qui conduit aux pyramides de Teotihuacan, peut s'expliquer aussi par les sacrifices humains dont ces monumens étaient le théâtre.

(1) Les pyramides mexicaines, qui sont en général *à degrés*, ressemblent davantage au monument de Babylone dans lequel on croit reconnaître la tour de Babel, et qui, d'après la description la plus récente, celle de M. Fresnel, se composait de « huit parallélipipèdes rectangles en retrait l'un sur l'autre. » *Nouveau Journal asiatique*, cinquième série, t. Ier, p. 504.

passaient sur la plaine immense; la neige limpide de l'Orizaba réfléchissait les calmes splendeurs de la lune, et à l'orient, comme des points dorés, scintillaient mille et mille étoiles. Oh! je vous salue, fontaines de lumière dont s'illumine le voile de la nuit, vous êtes la poésie du firmament!

« A mesure que la lune s'abaissait radieuse vers l'occident, l'ombre du Popocatepetl s'étendait avec lenteur; on eût dit un gigantesque fantôme. L'arc ténébreux vint jusqu'à moi et me couvrit, et il alla toujours grandissant, jusqu'à ce qu'enfin toute la terre fut enveloppée de son ombre. Je tournai les yeux vers le majestueux volcan qui, voilé de transparentes vapeurs, dessinait ses immenses contours à l'occident, sur le ciel. Géant de l'Anahuac (1), comment le vol rapide des âges n'imprime-t-il aucune ride sur ton front de neige? Le temps court impétueux, amoncelant les années et les siècles, comme le vent du nord précipite devant lui la multitude des ondes; tu as vu bouillonner à tes pieds les peuples et les rois qui combattaient comme nous combattons, et appelaient leurs cités éternelles, et croyaient fatiguer la terre de leur gloire! Ils ont été! Il n'en reste pas même un souvenir. Et toi, seras-tu éternel? Peut-être un jour, arraché de ta base profonde, tu tomberas; ta grande ruine attristera l'Anahuac solitaire; de nouvelles générations s'élèveront, et, dans leur orgueil, nieront que tu aies été! »

L'auteur de ces vers était né à Caracas; une révolution l'amena enfant au Mexique. A la mort de son père, il alla vivre dans l'île de Cuba, où sa famille avait des biens; une autre révolution l'en chassa. Il voyagea dans les États-Unis et revint au Mexique, où il mourut, à trente-deux ans, dans la ville de Toluca. Heredia avait une âme ardente et rêveuse, pleine d'enthousiasme pour la liberté et d'horreur pour l'oppression : il traduisit tour à tour en vers espagnols Ossian, Byron et Béranger; mais ce qui l'inspirait surtout, c'était la patrie adoptive d'où il était exilé. A Toluca, qui appartient à la Terre-Froide du Mexique, il se sentait relégué dans une région glacée; il adressait des vers passionnés à sa chère Cuba, *mi suspirada Cuba*... dont il adorait le soleil... *yo ti amo sol*..., mais dans laquelle il n'avait pas voulu vivre asservi. « Sous le ciel sans nuage de ma patrie, je n'ai pu consentir à ce que toute la nature fût noble et heureuse, excepté l'homme. »

Tels étaient les sentimens et telle fut la vie d'Heredia. Il y a quelques jours à Mexico, M. Carpio, qui lui a été fort attaché, me racontait qu'étant allé visiter la tombe du poète, il ne l'avait pas retrouvée. On lui apprit que, cinq ans s'étant écoulés, le terrain avait été vendu; ainsi la place même de la sépulture d'Heredia est déjà ignorée au Mexique; puissent les lignes que je lui consacre ici commencer sa renommée en Europe!

31 mars.

Nous sommes sortis de Puebla à quatre heures du matin; nous

(1) Ancien nom du plateau mexicain.

avions une lettre du ministre de la guerre pour le commandant de cette ville, invitant celui-ci à nous donner une escorte. L'escorte a été promise avec la plus grande obligeance, mais n'a point paru, et nous sommes partis sans elle à quatre heures du matin. En toute chose, on retrouve la même subordination et la même exactitude.

A Aczatzinco, nous avons rencontré un propriétaire du pays qui allait du même côté que nous. Nous lui avons donné une place dans notre voiture et pris son escorte jusqu'à Saint-Augustin del Palmar, où nous coucherons. Il nous parle de la culture des terres que traverse la route. Le pays est sec, la rareté des cours d'eau est le seul inconvénient du Mexique; mais cette terre volcanique a tant de vigueur, que dans quelques endroits le blé vient sans fumier et sans jachères. Il vient encore mieux là où il y a des irrigations. Tout le pays est fort dépeuplé par suite de la guerre et du choléra, qui a été terrible. Arrivés à Saint-Augustin del Palmar, nous nous promenons le soir en vue de l'Orizaba. Cette magnifique montagne que nous avons eue en perspective presque durant tout notre voyage au Mexique, et que nous avions déjà aperçue sur mer vingt-quatre heures avant d'aborder, est comme un grand phare naturel que les yeux rencontrent toujours, qui semble élevé dans la région des astres, et dominer, ainsi qu'eux, les scènes changeantes de la terre. Aujourd'hui de ce village, contemplé au coucher du soleil, l'Orizaba était particulièrement frappant. La cime de la montagne a pâli d'abord; on eût dit un fantôme blanc qui allait se dissoudre dans les airs; puis, au moment où le soleil descendait sous l'horizon, la neige du volcan a pris une teinte rosée. Le soleil n'était plus que là. Peu à peu sa lumière s'est retirée de ce dernier asile, et la gigantesque tête de la montagne s'est enfoncée dans la brume et la nuit.

Une cérémonie d'un caractère grave et touchant nous attendait à notre auberge : on a apporté le saint-sacrement à un mourant, sous un parasol, au bruit lent et mesuré des tambours. La famille et les voisins étaient agenouillés près de la porte. Du silence recueilli de la foule on entendait sortir des prières murmurées et des soupirs. Nous n'avions nulle raison de ne pas nous agenouiller aussi avec ces parens désolés; d'ailleurs il n'eût pas été prudent de s'y refuser. Il y a un certain nombre d'années, on a tué au Mexique deux Anglais qui s'obstinaient à rester debout et deux mules qui ne se rangeaient point.

1er avril.

Nous nous sommes mis en route à quatre heures du matin. Le pays n'est devenu très remarquable qu'en approchant de ce qu'on appelle *las Cumbres*. C'est l'endroit où l'on trouve la plaine au débouché des montagnes. La beauté de ce passage est célèbre et mérite

de l'être. Une superbe route qui date du temps des Espagnols descend en zigzags hardis le long du flanc de la montagne. Une suite d'arêtes abruptes et noyées dans une vapeur bleuâtre se succèdent parallèlement; à chaque coude de la route, suspendue au-dessus de précipices que remplit une végétation touffue, on aperçoit un spectacle toujours différent et toujours pittoresque. Ce n'est pas le

Hills upon hills and alps on alps arise

du poète anglais. Les dos des montagnes ne s'élèvent pas l'un derrière l'autre, mais s'abaissent graduellement devant vous, tandis qu'au contraire ceux qu'on vient de quitter se dressent à pic en arrière. On arrive ainsi, comme par une suite de degrés immenses, à un espace plus ouvert, où un ruisseau court à travers la verdure, et après avoir beaucoup descendu, on se trouve comme dans une vallée des Alpes. C'est qu'on est encore à une assez grande hauteur, et bientôt commence une autre descente, aussi pittoresque au moins que la première. C'est une espèce de surprise que la nature a ménagée au voyageur, c'est comme une seconde édition encore perfectionnée d'un beau poème, ou, si l'on veut, comme la seconde partie d'un morceau de musique dans laquelle un thème qui avait charmé est repris avec des variations heureuses. Ainsi encore à Rome, le jour de la Saint-Pierre, une seconde illumination, supérieure à celle qu'on admirait, remplace la décoration étincelante du dôme par une décoration plus merveilleuse. Je cherche des termes de comparaison dans les plus grands plaisirs de l'imagination et des yeux pour donner quelque idée de l'impression que produit ici le spectacle des beautés naturelles. Désespérant d'exprimer avec une plume ce que le pinceau seul pourrait rendre, je tâche, puisque je ne puis faire voir les objets, de les faire sentir, ou au moins comprendre.

Une fois sortis des montagnes, la végétation devient de plus en plus tropicale; les bananiers reparaissent, et les aloès ne se montrent plus. Le bombax étale ses aigrettes de pourpre. On est au milieu des yuccas et des cactus. En même temps que la température est plus chaude, le paysage devient plus frais. Un cours d'eau limpide entretient la verdure à côté de la route poudreuse. Des *ranchos* plus propres s'élèvent parmi des jardins et des cultures bien soignées, et c'est à travers ce pays fertile et riant que nous arrivons à la ville d'Orizaba. Arrêtés à la porte par la douane, nous devons à ce retard le temps d'admirer un magnifique *seyba*. C'est un arbre à lait de la taille d'un noyer, dont le tronc monstrueux est couvert de saillies difformes. Bientôt nous nous reposons sous le toit hospitalier de M. Saunier, Français établi à Orizaba, et qui reçoit les amis du docteur Goupilleau, avec qui il est lié, comme s'ils étaient les siens.

Singulier climat que celui du Mexique! Ce point n'offre plus rien de tropical que sa végétation. Partout on voit de l'eau, de la verdure. Le brouillard, que nous ne connaissions plus depuis deux mois, flotte sur les collines. Le pays semble humide; il y a de la mousse sur les murs, et une pluie fine, une pluie de France ou d'Angleterre, commence à tomber.

M. Saunier a établi ici un moulin à eau qui moud le grain de toute cette partie du Mexique. Les grands établissemens de ce genre que l'on construit aujourd'hui sont de véritables usines et ne ressemblent en rien à cette frêle maisonnette sur le bord d'un ruisseau, parmi les saules, près de laquelle tournent les aubes noires d'une roue revêtue de mousse où pendent les longues herbes du ruisseau. La petite chute d'eau, les prés qui l'entourent, les canards qui se baignent au-dessous, ont une poésie que les peintres hollandais ou M. Decamps savent rendre admirablement, et qu'on ne trouve pas dans les moulins-usines mus par la vapeur, comme ceux de Saint-Maur par exemple, ou même par un cours d'eau comme celui de M. Saunier à Orizaba. Son moulin-usine est une grande maison très proprement tenue, dans laquelle huit meules réduisent en farine tous les jours, pendant les douze heures de travail, quarante-huit charges de blé pesant trois cent soixante livres chacune et représentant une valeur de 1,600 piastres. Tout cela n'est pas si pittoresque que le moulin à eau des paysagistes; mais la grande roue qui met la meule en mouvement est une roue à auget qui utilise la soixante-dixième partie de la force fournie par la chute, et la roue pittoresque n'en utilise que la cinquantième partie. J'ai dit à M. Saunier que ces meules venaient de La Ferté-sous-Jouarre, et il s'est trouvé que j'avais raison. C'est qu'habitué à aller tous les ans à la campagne près de cette ville (1), je savais que la pierre meulière de La Ferté-sous-Jouarre est employée dans toutes les parties du monde.

Nous rencontrons ici une triste preuve de la férocité accidentelle des brigands mexicains. Assez débonnaires en général, ils ne le sont cependant pas toujours. M. Nieto, jeune naturaliste établi à Orizaba où il a formé une très belle collection d'insectes, se trouvait dans une diligence qui fut arrêtée. Personne ne fit résistance, et il descendit de voiture comme les autres sur l'injonction des voleurs. Deux de ses compagnons de route avaient mis pied à terre sans encombre, quand un des bandits, par un caprice homicide que rien ne provoquait, lui tira un coup de pistolet à bout portant. La balle est encore

(1) Qu'on me pardonne de mentionner ce petit fait, mais je ne puis me défendre d'exprimer la joie que j'ai ressentie en trouvant au Mexique un souvenir qui m'est toujours bien cher, et que, depuis que ces lignes ont été écrites, la perte d'un ami, d'Adrien de Jussieu, m'a rendu bien douloureux.

dans la poitrine de M. Nieto, et, bien qu'il ait guéri de la blessure, il a toujours grand'peine à respirer et à parler. Ces voleurs ont donc leurs fantaisies de cruauté. L'un d'eux, condamné à mort, disait : « *Me gustaba sobre todo arrancar las tripas;* mon plus grand plaisir était d'arracher les entrailles. » C'était peut-être le descendant de quelque prêtre aztèque qui avait conservé les instincts du sacrificateur-bourreau. J'espère que celui-là au moins aura été exécuté; cependant je n'en voudrais pas jurer.

3 avril.

J'ai vu aujourd'hui le paysage qui m'a le plus frappé au Mexique et peut-être dans tous mes voyages : c'est un point de vue ravissant qui est près d'Orizaba et s'appelle *Rincon-Grande.* Nous y sommes arrivés en traversant de grandes prairies où paissaient des vaches, et qui ressemblaient assez à un pâturage de la Normandie. Notre surprise n'en a été que plus vive quand, au bout de cette plaine qui pourrait se trouver partout en Europe, nous avons découvert à nos pieds un ravin rempli de la plus luxuriante végétation, et au fond de ce ravin une cascade à laquelle on ne peut comparer aucune cascade européenne, parce que c'est une cascade des tropiques. La chute d'eau apparaît parmi des lianes, de grands roseaux, des touffes de bananiers dont on voit d'en haut les panaches étoilés. Tout autour sont de beaux arbres dont le feuillage offre toutes les nuances, depuis le brun et l'orange jusqu'au vert le plus tendre. Des fleurs rouges courent à travers les rameaux; c'est ravissant et éblouissant.

Quand on est descendu dans cette catacombe de verdure, on peut suivre à droite ou à gauche l'eau qui bouillonne à l'endroit de la chute, et qui, à vingt pas au-dessus et au-dessous, glisse calme et verte sous un fourré de grands arbres. Entre leurs troncs croissent à profusion des fougères gigantesques au feuillage délicat, et une foule de plantes dont quelques-unes me sont connues, mais qui offrent ici des proportions inaccoutumées. Les troncs eux-mêmes et les rameaux des arbres sont couverts d'orchidées parasites qui viennent là par touffes comme le gui sur les chênes, et dont les fleurs présentent ces formes d'une élégance bizarre qu'on dirait un caprice magnifique de la végétation.

Assis sur une petite hauteur, je contemple à mes pieds les cimes fleuries des arbres à travers lesquelles monte vers moi le bruissement de la cascade. Un brouillard léger flotte sur la montagne, et sa présence rend plus singulière encore cette flore méridionale. La température est chaude, et l'aspect du pays environnant donne un sentiment de fraîcheur. Cet ensemble extraordinaire est à la fois tropical et tempéré; c'est comme une Suisse mexicaine.

Après Orizaba, l'on continue à trouver une riche végétation jusqu'à ce qu'on arrive décidément à la Terre-Chaude. Ici, le sol est brûlé, et après la température fraîche et humide d'hier soir et de ce matin, nous nous trouvons dans une plaine brûlante.

Paso del Macho.

Nous nous arrêtons ici vers trois heures en pleine zone torride. Pas un souffle d'air, un soleil ardent, de vastes plaines à l'extrémité desquelles nous voyons encore l'Orizaba. Il y a bien un bois près du *rancho,* mais on n'ose s'y aventurer parce qu'il est rempli de *garapates,* petits animaux qui ont la mauvaise habitude de laisser leur tête dans la plaie qu'ils font, ce qui cause une vive douleur. Nous voyons avec plaisir l'approche du soir annoncée par le vol tremblottant des perroquets qui regagnent les bois. La lune se lève, et nous songeons au bonheur de dormir dans le vestibule du *rancho* qui laisse passer l'air à travers ses parois à jour formées de roseaux.

Un fâcheux accident survient. Il y aura bal cette nuit dans le *rancho* en l'honneur de *Notre-Dame de los Dolorès.* Ce bal est en même temps dédié à une belle qui s'appelle *Dolorès,* association bien espagnole de la dévotion et de la galanterie. Impossible de dormir de toute la nuit dans le lieu où nous sommes. On consent à nous loger dans une autre habitation ; mais l'aspect des danseurs, qui arrivent tous avec le *machete* (1) à la ceinture, n'a rien de très rassurant pour nous et pour nos malles, qui sont sur la voiture remisée en plein air. Je propose de les transporter dans la cabane où nous devons coucher. Le docteur Goupilleau, qui connaît les gens du pays, n'est pas de cet avis : « Nous sommes à leur discrétion, dit-il; il n'y a rien à faire que de montrer de la confiance. » Nous suivons le conseil du sage docteur, et nous allons nous coucher après avoir regardé quelque temps danser les Indiens. Leur danse est très monotone; c'est un petit trémoussement et un petit trépignement au son de la harpe, car la harpe est au Mexique ce qu'est la guitare en Espagne. Ce divertissement peu varié a duré toute la nuit. Grâce au ciel, nos malles sont intactes. Le docteur dit qu'il n'en eût pas été ainsi dans l'intérieur; mais nous approchons de la côte, et les Indiens de la côte sont plus honnêtes que ceux du haut pays. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on ne nous a rien pris.

Avant de nous éloigner, nous voyons les danseuses se retirer vers six heures du matin. Elles sont couronnées de fleurs. L'une d'elles a un beau peigne doré dans lequel elle a logé des cigares. C'est probablement un cadeau de son amoureux. Avant d'arriver au village où

(1) Grand couteau que portent les Indiens.

nous devons coucher, nous avons traversé un véritable désert semé de grandes masses volcaniques noires. C'est aujourd'hui dimanche; dans le *rancho* où nous nous sommes arrêtés, le curé se balançait mollement sur un hamac, tandis que ses paroissiens jouaient autour de lui au *monte*. Le soir, un enfant de quatre ans tout nu s'est amusé à mettre le feu au *rancho*. Le petit drôle semblait trouver très divertissant ce jeu sauvage. On dansait encore ici, mais à quelque distance. Après m'être promené longtemps au clair de lune sur une place que traversaient de temps en temps des Indiens enveloppés de leurs grands manteaux pour aller prendre leur part du bal, je me suis endormi aux sons des harpes mourans dans la nuit.

5 avril.

En approchant de Vera-Cruz, nous avons retrouvé la verdure. Après nous être perdus dans de grandes prairies, nous sommes arrivés à des bois touffus pleins de fleurs et d'oiseaux; mais par une de ces alternatives qui au Mexique attendent à chaque pas le voyageur et l'empêchent d'éprouver jamais l'ennui de l'uniformité, en approchant de la mer, nous nous sommes engagés dans des sables parfaitement semblables aux déserts de la Nubie. La voiture, même débarrassée de nos personnes, a eu beaucoup de peine à franchir les dunes d'un sable fin et blanc qui nous masquaient Vera-Cruz. Parvenus sur leur sommet, la ville s'est montrée tout à coup sous son véritable aspect de cité fiévreuse et maudite, étalant sa longue ligne de murs surmontés de quelques clochers à travers des tourbillons de poussière, et cette fois toute semblable à une ville pestiférée de l'Orient. Heureusement pour nous, cette poussière embrasée qui donnait à Vera-Cruz une physionomie si lugubre était soulevée par un *norte*, lequel est une garantie contre la fièvre jaune. Nous avons béni aujourd'hui ce *norte* bienfaisant que nous avions tant redouté en mer quand nous venions de La Havane. L'effet en a été si puissant, qu'il a fait presque froid le soir pendant les trois jours très ennuyeux et toujours un peu longs qu'il nous a fallu passer dans la capitale de la fièvre jaune. Heureusement encore ce *norte* est tombé le jour où nous nous sommes embarqués sur le bateau à vapeur anglais qui nous ramène en Europe.

De Vera-Cruz à la Jamaïque.

Nous voilà donc en route pour Southampton et la France. C'est désormais l'affaire du bateau à vapeur. Nous n'avons plus à nous mêler de rien. Bien que j'aie encore dix-huit cents lieues à faire, il me semble que je suis arrivé.

Je trouve que la vie de bord est fort semblable à celle qu'on

mène à terre, et particulièrement à la vie de château. Seulement on ne peut pas faire de promenade; mais le château se promène et nous promène sur cette plaine immense dont l'aspect ne me lasse point, car j'y trouve une variété infinie d'aspects, grâce aux perpétuels changemens de la lumière, du ciel et de l'océan. Ce qu'on a le moins, c'est le sentiment de l'immensité. L'horizon circulaire paraît très rapproché. Il semble qu'on est porté sur un plateau de verre bleu sur les bords duquel poserait un couvercle bleu. Le matin, je quitte de bonne heure ma cabine pour voir lever le soleil. Je jouis de la fraîcheur de ces premières heures du jour jusqu'au déjeuner. Après le déjeuner, je travaille jusque vers trois heures, puis je monte sur le pont et commence les visites du matin. Ces visites sont un tour d'Europe et même un tour du monde, car il y a à bord des voyageurs de toutes les nations : des Français, des Allemands, des Anglais, des Espagnols, des Mexicains et des Chiliens. Un grand nombre de ces voyageurs ont parcouru diverses contrées que leurs récits me font connaître. Puis vient le dîner. Le soir, représentation d'un spectacle toujours le même et nouveau : coucher de soleil et clair de lune. Les femmes sont assises à une extrémité du pont : c'est le salon de conversation. A côté est la salle de concert. Les Allemands chantent en chœur avec cet ensemble et ce sentiment de l'harmonie qui est le privilége de leur nation. Au concert succède le bal. Deux belles Chiliennes apparaissent vers neuf heures, viennent danser la polka, et puis disparaissent jusqu'au lendemain soir. Pendant ce temps, on se promène de long en large sur le pont, exactement comme sur le boulevard des Italiens. Peu à peu les promeneurs se retirent, chacun rentre chez soi. Quelques-uns descendent pour jouer; moi qui ne joue point, je demeure en possession du pont seul ou avec un compagnon de voyage. En général, je reste le dernier en tête-à-tête avec la lune. J'ai de la peine à finir ces belles journées que je ne trouve pas trop longues. J'aime l'uniformité, le repos de ce genre d'existence succédant à la diversité et la fatigue de la vie de voyageur, et chaque soir, après un jour ainsi passé, je me dis que je suis à soixante-dix lieues plus près de la France, car nous ne faisons communément guère plus de trois lieues à l'heure comme une médiocre diligence. Quand le vent est favorable, on déploie les voiles et on ménage le charbon. Si ce bâtiment anglais marchait comme le bâtiment américain qui m'a amené d'Europe à New-York, la durée de la traversée serait diminuée d'un tiers. Il a aussi un inconvénient : c'est d'appartenir à une compagnie qui, sur la ligne que nous suivons, a perdu six bateaux en huit années. Deux ont péri sur les mêmes écueils. Enfin il est très inférieur quant au comfortable et surtout à la nourriture. Nous n'avons point de conserves

comme sur le *Humboldt*, nos bœufs et nos moutons sont un peu durs; quant au lait, une seule vache est censée en fournir pour cent personnes qui prennent du thé deux fois par jour. Je dois dire qu'on ne l'épargne point. Je ne sais quel procédé on emploie pour le fabriquer : je n'ai vu que l'extérieur du mécanisme. Comme nous considérions attentivement une manivelle qu'on faisait tourner, le capitaine s'est approché : « Que regardez-vous, messieurs? » a-t-il dit d'un air aimable. Le docteur Goupilleau a répondu avec un grand sang-froid : « Capitaine, nous regardons faire le lait. » Le capitaine s'est éloigné en fredonnant. Il fredonne toujours et a l'air très satisfait. J'imagine qu'il fait avec nous d'assez bonnes affaires. Aussi, quand le docteur entend la petite chanson, il nous dit : « Le capitaine chante; nous aurons un mauvais déjeuner. »

Il y a deux cuisiniers, l'un Anglais, qui est chargé de la partie française de la cuisine, et un Français, qui fait la cuisine anglaise. Comme nous adressons quelques observations à celui-ci, il nous répond avec un aplomb tout français : « La cuisine est très mauvaise ici. Quand elle est bonne, c'est que nous nous trompons... » S'il en est ainsi, les erreurs sont rares.

Entouré de passagers dont plusieurs reviennent du Mexique après y avoir passé un plus ou moins grand nombre d'années, je continue pour ainsi dire à voyager dans ce pays. Chaque jour c'est une nouvelle anecdote qui achève de peindre la désorganisation universelle, l'absence de justice et de sécurité pour ceux qui l'habitent. Un négociant en joaillerie raconte qu'un jour on lui a vendu un bijou qui s'est trouvé être engagé. Il a déposé le prix; mais le juge a prétendu que le bijou valait davantage. Le joaillier a donné encore quinze piastres. Le juge a déclaré qu'elles ne pouvaient être rendues que quand le vendeur serait arrêté et châtié, et il les a gardées (1). Ou bien c'est l'histoire du général Yañès, qui était en même temps l'aide de camp du président et l'agent des bandes de voleurs, les avertissant des envois d'argent faits par le gouvernement. Ceci n'est pas une supposition, car Yañès s'est empoisonné après sa condamnation, et le docteur Goupilleau a été appelé près de lui dans cette circonstance. Tout cela est déjà du passé; mais ce qui est très actuel, c'est le dénûment du trésor. Un négociant respectable, établi à Vera-Cruz, m'atteste que la garnison ne reçoit plus de paie depuis un mois, et depuis huit jours plus de rations. On songe à donner les douanes à une compagnie. Triste aveu d'impuissance de la part du gouverne-

(1) En même temps mes interlocuteurs me disent qu'il y a de très honnêtes gens parmi les négocians mexicains. Avec ceux-ci, on peut agir de confiance. Après l'échéance d'une lettre de change, on ne se presse pas d'en exiger la valeur; on donne du temps, et presque toujours on est payé.

ment! Il paraît qu'elles rendraient par ce moyen 30 pour 100 de plus; mais il y a trop de personnes intéressées aux abus de l'administration pour en permettre le remède.

On parle aussi de la condition des Indiens du Mexique. Un ecclésiastique français, qui a été plusieurs années curé au Mexique, me donne à ce sujet de tristes renseignemens sur l'oppression des Indiens par les blancs. Les uns sont corvéables; les autres sont exempts de corvées, mais accablés d'impôts. Quand le curé nous eut quittés, M. ... me dit que les Indiens sont surtout pressurés par les prêtres, qui, outre le prix des noces et des baptêmes, leur font donner quelque chose à chaque fête, — et il y a beaucoup de fêtes dans un pays espagnol. Une jeune fille avait perdu sa mère et ne possédait qu'une jument qui lui était nécessaire pour gagner sa vie. Le curé a réclamé la jument, disant que la mère de cette fille la lui avait donnée *par confession*. Il avait déjà fait tout vendre pour payer l'enterrement. M. .... ajoute que, dans quelques endroits, les Indiens ont chassé ces indignes prêtres. Ces détails me sont confirmés par un Français qui connaît bien les Indiens, car il vit dans l'intérieur du pays, n'ayant d'autre société européenne qu'un Irlandais qui habite dans le même village mexicain. M. Gay est de Toulouse. Le genre de vie qu'il mène n'a rien ôté à la cordialité et à l'urbanité de ses manières. Il me raconte comment un pharmacien de Toulouse a pu devenir un agriculteur de Pinota. Il lui restait à écouler en partie une pacotille qu'il allait vendant par le Mexique. On lui parla d'une foire à quelque distance, il s'y rendit. La foire terminée, il lui restait des marchandises. Il continua à marcher en avant. Arrivé sur une hauteur, il vit à ses pieds le village de Pinota dans une situation qui lui plut, et il lui sembla qu'il aurait plaisir à s'arrêter là et à y passer ses jours. Il s'y est établi en effet, et en est à sa seconde femme du pays. Il retourne en Europe voir sa sœur, et reviendra finir ses jours dans la patrie qu'il s'est choisie, où il a des chevaux, de la chasse, de l'aisance, et mène une vie qu'avec les mêmes ressources il ne lui serait pas possible de mener en Europe. Il serait parfaitement heureux, s'il pouvait décider quelques compatriotes à le suivre.

M. Gay me donne d'intéressans détails sur le coquillage des côtes mexicaines qui fournit une teinture semblable à la pourpre. Pour appliquer cette teinture, on entre dans la mer avec les fils ou la pièce d'étoffe qu'on veut colorer, on arrache les coquilles du rocher et on teint immédiatement. La couleur qui se montre d'abord est le vert; par l'exposition au soleil, le vert devient violet. M. Gay m'a donné un échantillon d'étoffe teinte par ce procédé. C'est bien la vraie pourpre des anciens, qui n'était point l'écarlate, mais un violet foncé, ainsi qu'on peut l'établir par plusieurs passages des écri-

vains de l'antiquité (1). M. Gay a quelques connaissances en histoire naturelle et beaucoup d'intelligence. Il s'emploierait volontiers à des collections d'animaux et de plantes dans un pays où il n'y a guère d'autre Européen que lui.

Un établissement français plus considérable, que vient de visiter un des passagers et dont M. Levasseur m'avait beaucoup entretenu à Mexico, est la colonie de Ticaltepec, sur les bords de la Nutla, à une vingtaine de lieues de Vera-Cruz. Là, quatre cents de nos compatriotes sont établis dans un pays sain et fertile, où ils cultivent la vanille, le café, le cacao, le sucre sans esclaves et le tabac. Je fume à bord des cigares qui proviennent de Ticaltepec, et, patriotisme à part, je les fume avec assez de plaisir. M. Levasseur, dans sa sollicitude pour cet établissement français, a demandé au gouvernement mexicain qu'on reliât Ticaltepec à Mexico par une route qui viendrait tomber à Jalapa; il pense que le gouvernement n'aurait qu'à faire les frais des matériaux et à payer les ingénieurs, et que les trois états intéressés par le voisinage au succès de l'entreprise y contribueraient pour le reste de la dépense. Il faudrait établir un entrepôt de tabac à Vera-Cruz. La régie achèterait une partie de ce tabac; ce serait une charge de retour pour les navires français qui vont au Mexique; ils prendraient aussi du sucre et d'autres produits. Il est impossible de ne pas partager cet intérêt de notre ministre à Mexico pour cette petite nationalité française qui, sans appui, se maintient isolée et lointaine, et dont la prospérité pourrait augmenter encore.

13 avril.

Aujourd'hui était la journée aux aventures. On a découvert les montagnes de la Jamaïque, on a vu des cachalots lancer l'eau de la mer par leurs évents, un beau paille-en-queue blanc a voltigé longtemps au-dessus du bateau entre nous et le soleil; on a aperçu des vaisseaux : depuis plusieurs jours, nous n'en avions pas rencontré un seul. Cette solitude de la mer est triste et a fait admirer la résolution de Colomb s'avançant intrépidement dans ce désert, soutenu par une idée fausse qui devait produire une immense découverte. Le soir, nous sommes entrés dans la rade de Kingston, principale ville de la Jamaïque. C'est bien ainsi qu'on se figure une cité coloniale : de petites maisons de toutes couleurs parmi des bosquets de palmiers.

Nous descendons à terre vers la tombée de la nuit par une chaleur étouffante. La population noire est bruyante et peu respectueuse pour les Européens. Elle jouit assez brutalement de sa liberté. N'importe, j'ai un certain plaisir à voir marcher la tête haute ces nègres

(1) Pindare parle des ailes de pourpre de la nuit. Homère donne fréquemment à la mer l'épithète de *purpurine;* c'est le *dark blue sea* de Byron.

qui du moins ne craignent pas le fouet du planteur, et ces négresses qui vous regardent fièrement en passant près de vous. Ici la race noire est chez elle; les Européens sont rares. Un visage blanc semble faire tache.

La Jamaïque est une des îles où l'émancipation a le moins réussi. Les journaux anglais retentissent chaque jour des lamentations de ses habitans. Il n'en a pas été de même dans toutes les colonies anglaises. A Maurice, la production a doublé après l'affranchissement des noirs. A Antigua, la prospérité des planteurs n'a pas été sensiblement troublée. Il paraît que dans les grandes îles, comme la Jamaïque, où il y a beaucoup de terre à cultiver, et où par conséquent la terre est à bon marché, on a plus de peine à faire travailler les noirs à la production du sucre. Ils aiment mieux acheter un petit champ et vivre de son produit. Je ne saurais les blâmer beaucoup de cette préférence, quelque désagréable qu'elle puisse être aux colons, car, à la place de ces noirs, je ferais certainement comme eux. De plus, l'état déplorable de la Jamaïque tient à deux autres causes peut-être, à la législation fondée sur le libre-échange, qui a privé les colonies anglaises de leurs prérogatives commerciales, et surtout à la mesure si inconséquente, mais nécessaire, à ce qu'il semble, qu'a prise le gouvernement de la Grande-Bretagne, et qui admet, sans avantage pour le sucre produit par le travail libre, le sucre produit par le travail esclave. Les habitans de la Jamaïque sont en droit de dire à l'Angleterre : Vous émancipez chez nous les esclaves, et vous donnez une prime contre nous aux pays qui en ont encore, pour payer votre sucre moins cher. Est-ce justice? Soyez philanthropes jusqu'au bout, ou ne le soyez pas à nos dépens.

De la Jamaïque à Saint-Thomas.

Après nous être promenés aux environs de Kingston, nous nous sommes rembarqués vers trois heures. M. ..., cet abbé français qui a été curé au Mexique et qui l'a été aussi à Haïti, m'apprend que dans trois jours une tentative va avoir lieu pour détrôner Soulouque. Un *gentleman* mulâtre avec qui j'ai déjeuné à Kingston partira ce soir pour aller prendre part à l'entreprise. J'avoue que je ne me sens nul intérêt pour sa majesté impériale noire, pour son pouvoir grotesque et sanguinaire. On a choisi le jour du sacre, et l'on espère être aidé par le sentiment catholique, assez puissant chez les populations d'Haïti, Soulouque n'ayant pu trouver pour le sacrer qu'un évêque non reconnu par le pape.

Nous avons ensuite longé les côtes montagneuses d'Haïti. Nous étions en vue de l'île le jour même où devait éclater le complot contre Soulouque. Il était assez piquant d'être dans le secret d'un évé-

nement qui s'accomplissait peut-être dans cette île que je voyais fuir devant mes yeux (1). M. l'abbé ... me parlait de ce pays qu'il a longtemps habité, où il a prêché contre Soulouque. Il me parlait aussi des Antilles françaises qu'il connaît également. Des planteurs qui viennent de la Martinique et de la Guadeloupe se sont mêlés à la conversation. Ils étaient naturellement peu favorables à l'émancipation; mais ils convenaient que bien qu'accomplie de la manière la plus brusque et la plus téméraire, elle n'avait pas eu d'aussi mauvaises conséquences qu'on pouvait le craindre. Les nègres libres travaillent aux sucreries. Les îles ne sont pas ruinées. Il y a eu d'abord une grande baisse dans la production sucrière; mais cette baisse diminue chaque année. Chaque année, le chiffre de la production s'élève. Après être tombé de soixante-dix mille boucauts à quinze mille, il est déjà remonté cette année à cinquante mille, et sans la sécheresse serait arrivé à soixante mille. Ainsi cette expérience, faite très imprudemment et dans des conditions très défavorables, n'a pas trop mal réussi. C'est un argument de plus contre la nécessité de l'esclavage. Je le recueille ici de bouches qui ne sont pas suspectes.

En approchant de Saint-Thomas, nous avons suivi de près la côte de Porto-Rico, où le bâtiment a touché pour mettre plusieurs passagers à terre, entre autres une prima donna et quelques chanteurs italiens que nous avions pris à la Jamaïque. L'île nous a semblé admirable. La nuit, tandis que nous regardions monter les fusées qu'on tirait pour célébrer l'accouchement de la reine d'Espagne, j'ai reconnu dans le ciel la croix du sud. Cette constellation, qui annonce au navigateur les cieux inconnus pour nous de l'hémisphère austral et que j'apercevais en Nubie à la même latitude dans le vieux continent, aujourd'hui comme alors me rappelait en mémoire les vers de Dante au commencement du *Purgatoire :* « Je vis ces quatre étoiles, etc. » Il n'est pas nécessaire, comme l'ont fait les commentateurs de *la Divine Comédie,* de voir là les quatre vertus théologales; Dante a pu connaître la croix du sud par les planisphères arabes.

Saint-Thomas, où nous avons passé deux jours pour faire notre provision de charbon, est une jolie petite ville qui a une rue pavée, ce qui est un avantage que ne possède pas, ce me semble, Kingston. La population noire y montre aussi un certain air de fierté, mais sans insolence. La ville est bâtie sur trois monticules et a une apparence chinoise. Les environs sont charmans. L'île appartient au Danemark; mais excepté la monnaie, les noms des rues et un chien danois, je n'ai rien vu qui me rappelât la Scandinavie parmi les cocotiers, les palmiers, les mangliers de Saint-Thomas. J'ai rencontré

(1) On sait que l'entreprise a échoué.

ici le général Florès, qui allait conquérir la république de l'Équateur. Ces états de l'Amérique du Sud, sauf le Chili, qui a bien eu sa petite révolution cet hiver, mais qui en somme continue à prospérer, sont tous livrés à des agitations et à des bouleversemens continuels. Voilà Rosas qui se fait chasser de Buenos-Ayres. Un Français qui vient de Caracas m'apprend que les choses ne vont pas mieux dans l'état de la Nouvelle-Grenade. Il y a quelque temps, l'on a conspiré contre le président : il devait être frappé pendant un repas. En effet, au dessert les épées ont été tirées; il s'est défendu et est parvenu à s'échapper. Depuis, on n'en a plus entendu parler; on ne sait ce qu'il est devenu. On est tranquille pour le moment à Caracas, capitale de l'état de Venezuela. C'est une agréable ville dans un charmant pays; là il s'est passé une chose assez singulière. Un *zambo,* c'est-à-dire un métis provenant du mélange du sang indien et du sang noir, nommé Paez, s'est trouvé le chef du parti aristocratique, et un homme appartenant à une ancienne famille du pays, Monagas, a chassé Paez; il gouverne maintenant au nom de la démocratie.

De Saint-Thomas aux Açores.

Comme Saint-Thomas est le point central des diverses lignes de bateaux à vapeur, à notre départ le bâtiment se trouve très au complet. Nous sommes maintenant, y compris l'équipage, environ deux cents personnes à bord. Vingt-trois enfans jouent sur le pont, où sont organisées des balançoires pour ces jeunes passagers. Le temps, qui avait été jusqu'ici merveilleusement beau, commence à se gâter un peu. La réunion des voyageurs est moins complète; beaucoup de dames ne paraissent plus. Cela est triste sans doute; mais le jour où tout le monde se porte bien, on ne sait comment trouver de la place à table, comment se faire servir et comment dîner. Nous avons eu à Saint-Thomas une irruption de Californiens venus par le bateau de Panama. Je les interroge sur cette cité naissante, ce monde primitif qui sort du chaos, sur cette ville de San-Francisco qui n'existait pas il y a quatre ans, et qui est maintenant une cité de cinquante mille âmes dont l'aspect est semblable à toutes les cités de l'Union. On me donne de curieux détails sur le *comité de surveillance,* sur ce pouvoir qui s'est formé comme naturellement et fait régner la justice dans une ville où les magistrats n'étaient ni assez purs ni assez forts pour l'établir. Les premiers négocians de la ville se sont, de par la nécessité, constitués en tribunal; ils ont fait arrêter les criminels, leur ont donné un avocat pour les défendre, un jury pour les juger; puis on a attaché une corde à un balcon, les membres du tribunal de surveillance ont paru sur le balcon, chacun a touché la corde

pour prendre la responsabilité du fait, et on a pendu les condamnés. Ce procédé judiciaire peut sembler dangereux, et chez nous le serait, je crois, beaucoup. J'ai demandé, non à des Américains, qui auraient été suspects de partialité pour cette procédure américaine, mais à des Allemands, à des Français qui venaient de San-Francisco : — Y a-t-il eu quelque condamnation qui ne fût pas évidemment juste? — Aucune. — Les membres du comité de surveillance n'ont-ils pas cherché à profiter de l'autorité dont ils étaient investis pour satisfaire des haines particulières, au moins pour se donner une importance politique et servir des intérêts de parti? — Jamais, c'eût été impossible. Le jour où leur action n'a plus été rigoureusement nécessaire, ils se sont séparés en déclarant que, si les circonstances l'exigeaient, ils se réuniraient de nouveau. — Telles sont les réponses qui m'ont constamment été faites. Je craindrais que partout ailleurs que chez des Anglo-Saxons une semblable expérience ne réussît pas. Je ne conseillerais point, par exemple, à des Français de la tenter.

Tout le monde en Europe a les yeux tournés vers la Californie, vers cet Eldorado rêvé par les *conquistadores* du XVIe siècle, qui leur échappa toujours comme en punition de leur cruauté, et devait se révéler en 1848 à un officier de la garde suisse de Charles X; mais on ne sait pas en général l'histoire de ce pays dont on parle tant. J'en dirai quelques mots.

Cortez toucha la côte de Californie, où un de ses lieutenans avait abordé le premier. Le golfe de Californie s'est appelé d'abord Mer de Cortez; mais le navigateur espagnol ne fonda aucun établissement dans ce pays, qui, chose curieuse, devait être conquis par des jésuites. Après s'être fait autoriser à cette conquête par le gouvernement de Mexico, les pères se mirent à l'œuvre. Le père Salvatierra débarqua sur la côte avec cinq hommes et leur caporal, éleva un mur autour d'une chapelle où il avait placé l'image de Notre-Dame-de-Lorette, et défendit contre les Indiens ce petit fort, qui fut plus tard la capitale de la basse Californie. De leur côté, des franciscains plantèrent une croix dans la Californie supérieure, au fond d'une rade magnifique qu'ils appelèrent San-Francisco; les apôtres de la pauvreté marquaient sans le savoir la place de la ville d'or.

L'histoire du gouvernement de la Californie par les missions est une admirable histoire. Résistant aux Indiens par les armes et pansant leurs blessés après le combat, les nourrissant, les instruisant, les gouvernant comme des enfans, défrichant le pays, agriculteurs, architectes, artisans; bâtissant des églises, des maisons, des moulins, jetant des ponts, creusant des canaux, les jésuites montrèrent là comme ailleurs cette possibilité de tout faire qui est le propre de leur institut. L'indépendance du Mexique et les révolutions qui la

suivirent, en désorganisant les missions, avaient plongé la Californie dans la plus irrémédiable anarchie. Au milieu du désordre, les aventuriers des États-Unis, venus par les cimes de la Sierra-Nevada, regardées longtemps comme infranchissables, commencèrent à jouer un rôle en appuyant quelqu'une des factions indigènes qui divisaient le pays. Ils trouvèrent un point d'appui dans le capitaine Sutter, qui, après la révolution de juillet, était allé bâtir un fort et fonder une espèce de principauté indépendante dans la vallée du Sacramento. Bientôt ils se soulevèrent contre la faible autorité du gouvernement mexicain, et proclamèrent leur indépendance en arborant un pavillon où l'on voyait un ours et une étoile. Enfin arriva la guerre du Mexique, et un parti d'Américains, composé de douze dragons sur des chevaux éreintés, de cinquante hommes montés sur des mulets et de cinquante fantassins, attaqua les troupes mexicaines; puis les Américains, aidés d'un renfort arrivé par mer et d'Espagnols mécontens, parvinrent à mettre en ligne cinq cents hommes qui opérèrent la conquête de la Californie. Elle avait déjà été une fois conquise par une armée cent fois moins nombreuse, les cinq hommes du jésuite Salvatierra.

Ce même capitaine suisse Sutter, qui avait joué un rôle dans ces événemens, était appelé à prendre une initiative bien autrement importante : celle de l'exploitation de l'or de la Californie. Un jour, comme il faisait la sieste, un de ses amis, nommé Markham, entra chez lui tout éperdu. La première pensée de Sutter fut qu'une attaque se préparait contre lui, et il sauta sur sa carabine; mais Markham le détrompa en jetant sur la table une poignée de pépites d'or qu'il venait de découvrir. Ayant vu quelques cailloux briller au soleil, il ne s'était pas donné d'abord la peine de se baisser pour les prendre; puis il en avait ramassé un avec distraction et avait reconnu de *l'or;* il s'était rapidement assuré que le précieux métal abondait dans les environs. Le capitaine Sutter organisa les premiers lavages. Bientôt tout se précipita vers la Californie. Aujourd'hui on dit que Sutter, à la suite de spéculations malheureuses, est entièrement ruiné. Les chercheurs d'or lui ont fait une pension qu'ils lui doivent bien.

Un Français qui revient de la Californie nous montre des échantillons du précieux minerai. La récolte aurifère, loin d'être à la veille de s'épuiser, comme on l'a quelquefois annoncé, donne au contraire les espérances les plus fondées d'un accroissement indéfini. Les gisemens d'or s'étendent à une grande distance. Chaque jour, on en découvre de nouveaux. On a commencé par s'adresser surtout au sable des rivières, qui offrait le minerai dans l'état où il est le plus facile de le recueillir et de le dégager; mais ce sable ne contient de

l'or que parce qu'il provient des montagnes d'où les eaux l'ont entraîné. Ces montagnes sont les vraies mines à exploiter (1).

A mesure que nous nous avançons, le ciel est moins constamment pur, et l'Océan remplace sa constante sérénité par des accès passagers de mauvaise humeur, puis reprend son calme et son sourire accoutumés. Nous sommes sur la limite de la mer enchantée des Antilles et de la mer sauvage de l'Europe. Une autre circonstance assombrit un peu les fronts des passagers : les vivres diminuent chaque jour. En allant visiter le garde-manger vivant du navire, je vois avec une certaine inquiétude décroître le nombre des moutons, des porcs, des poulets. Les bœufs ont disparu, et nous sommes menacés d'être réduits à la viande salée pour les dix ou douze jours qui nous restent à passer en mer. Si le temps est beau, nous toucherons aux Açores pour nous ravitailler. Chacun désire vivement qu'il en soit ainsi.

23 avril, les Açores.

Enfin nous découvrons les Açores. Outre l'intérêt tout prosaïque qui me faisait désirer de les apercevoir, leur vue, après plusieurs jours de navigation sur une mer sans îles, réjouit l'âme et les yeux. Elles se présentent de la manière la plus gracieuse, annoncées par le Pic, beaucoup plus élevé que le Vésuve, mais qui lui ressemble. En approchant, l'illusion augmente, et c'est la baie de Naples que je crois contempler. Je n'ai jamais rien vu qui la rappelle davantage. L'île de Caprée seule est absente; mais le Pic à notre droite, à notre gauche une île assez semblable à Ischia, en face une ligne qui s'allonge comme Procida, une autre qui s'abaisse comme le Pausilippe, rendent la comparaison de plus en plus exacte. Seulement, en approchant de Fayal, on s'aperçoit que les collines très vertes et très fertiles sont presque entièrement dépouillées d'arbres.

Nous nous arrêtons en face de la ville de Fayal. Ses maisons blanches bordent la mer; les églises sont blanches aussi; les portes et les fenêtres, encadrées d'une pierre noire, ont un aspect particulier que je n'ai vu qu'ici. Le capitaine a déclaré qu'on ne descendrait point à terre; quelques passagers n'en risquent pas moins une promenade furtive. Pendant ce temps, le bâtiment est entouré de barques remplies d'oranges, de petits paniers à la mode du pays, de fleurs artificielles en plumes; mais ce que l'on voit venir à bord avec encore plus de plaisir, ce sont des quadrupèdes et des volatiles qui nous rassurent tous sur l'avenir de nos dîners. Bientôt on repart,

(1) En septembre 1853, il résulte des derniers rapports sur la Californie qu'elle a déjà fourni 40,000,000 de livres sterling, probablement un dixième environ de tout l'or qui jusque-là existait dans le monde. (*The Economist*, 17 septembre 1853.)

cette fois décidément pour l'Europe. Nous sommes déjà dans l'ancien monde, car les Açores appartiennent à l'Afrique.

Les Açores, découvertes avant l'Amérique, formaient comme l'avant-poste des régions ignorées vers lesquelles s'élançaient les imaginations du XVe siècle. On disait qu'on y avait vu échouer des arbres inconnus et même des cadavres, qu'on avait aperçu des canots passer à quelque distance, poussés par les courans. On racontait que, dans l'île de Cuervo, la plus occidentale des Açores, on avait trouvé la statue gigantesque d'un cavalier dont la main s'étendait vers l'ouest et semblait diriger de ce côté l'audace des navigateurs. C'était alors le seuil du monde inconnu. Les uns placèrent de ce côté les îles Fortunées des anciens, les autres l'île flottante de Saint-Brandan. Les Espagnols qui y abordèrent au XIVe siècle croyaient y trouver une mer enveloppée de ténèbres, aux confins de l'univers. Aujourd'hui les Açores sont comme le terme de notre traversée d'Amérique. Il nous semble en les touchant nous sentir déjà en Europe. Ces limites des anciens voyages sont presque pour nous les frontières de la patrie. En effet, à peine a-t-on passé les Açores, que la mer prend décidément l'aspect sévère de l'Océan européen. La température perd tout à fait ce qu'elle avait conservé de la douceur des tropiques. D'autre part, elle s'anime, on rencontre plus de navires. Quelques jours encore, et l'Atlantique sera franchi.

Un seul incident a rompu la monotonie de nos dernières journées de bord, et cet incident était triste. Un vieil agent de la compagnie que nous avions pris à Saint-Thomas est mort subitement dans sa cabine. Quelques passagers ont entendu le vieillard pousser un cri d'angoisse et comme de désespoir; on est entré, et on l'a trouvé expiré sur son lit. Cette mort solitaire pourrait bien être le lot de ceux qui courent le monde. Une telle perspective n'a rien de riant. Je n'aimerais pas à mourir ainsi, d'autant plus que les funérailles n'ont point eu la solennité que j'attendais. On n'a point apporté le corps sur le pont. Après quelques prières prononcées dans une des chambres du bâtiment, on a jeté sans aucun appareil le cadavre dans la mer par une ouverture pratiquée sur le flanc du navire, et qui sert à vider les cuvettes. Il était enveloppé dans un pavillon; mais pour ne rien perdre, on a retiré le pavillon avec une corde. Tel a été le dernier événement de la traversée.

Au bout de quelques jours, nous sommes arrivés à Southampton, et le surlendemain 10 mai, j'étais à Paris, prêt à ouvrir mon cours au Collége de France, comme je l'avais annoncé de Vera-Cruz avant de partir pour Mexico.

J.-J. AMPÈRE.

L'ÉCONOMIE RURALE

EN ANGLETERRE.

V.

LA VIE AGRICOLE DANS LES COMTÉS DU SUD.

I.

Après avoir jeté un coup d'œil d'ensemble sur l'économie rurale anglaise (1), je vais essayer de faire connaître à part chacune des régions dont se compose le royaume-uni : l'Angleterre d'abord, avec le pays de Galles, l'Écosse et l'Irlande ensuite.

L'Angleterre proprement dite se divise en 40 comtés. La moyenne de ces comtés est égale en étendue à la moitié d'un de nos départemens français, mais il y a parmi eux beaucoup d'inégalité. Le comté de Rutland est à peine grand comme un de nos cantons; celui d'York vaut à lui seul deux de nos plus grands départemens. On les partage assez généralement en cinq groupes : le sud, l'est, le centre, l'ouest et le nord. Je commence par le groupe du sud, le moins riche des cinq, parce qu'il se présente le premier à ceux qui arrivent de France; il contient sept comtés.

Abordons à Douvres, et entrons dans le comté de Kent. Tous les voyageurs français sont portés à juger l'Angleterre par le pays qu'ils traversent en allant de Douvres à Londres. Cette province présente en effet les traits les plus généraux du paysage anglais, et peut don-

(1) Dans la *Revue* du 15 janvier, du 1er et 15 mars, et du 15 avril 1853.

ner à un étranger une idée superficielle du reste de l'île; mais au fond elle a un caractère particulier, et les Anglais, naturellement plus frappés que nous des différences, peuvent dire avec raison qu'elle fait exception. Cette exception se manifeste partout, dans la nature des cultures, dans l'étendue des fermes, et jusque dans la législation. Le Kent formait autrefois un royaume à part; sur cette terre où la tradition est si vivace, il en est resté quelque chose.

Géologiquement, le Kent appartient à ce grand bassin d'argile tenace dont Londres occupe le centre. Ces sortes de terres étant, dans l'état actuel de l'agriculture britannique, les moins bien cultivées et les moins productives, le pays peut être considéré dans son ensemble comme en retard sur beaucoup d'autres; cependant il est moins arriéré que ses voisins les comtés de Surrey et de Sussex, soit que l'argile s'y montre moins rebelle, soit que le grand courant commercial qu'ont entretenu de tout temps l'embouchure de la Tamise et le voisinage de la capitale y ait favorisé l'esprit d'industrie. Le sous-sol est calcaire. Une ligne de collines crayeuses court le long de la mer et y forme ces blanches falaises qui ont fait donner à l'île le nom d'Albion.

La rente des terres y était en 1847 à peu près égale à la moyenne des rentes en Angleterre, c'est-à-dire de 20 à 25 shillings l'acre, ou de 60 à 75 fr. l'hectare, terres incultes et terres cultivées tout compris. C'est beaucoup sans doute quand on compare ce chiffre à la moyenne des rentes en France, mais peu de chose en comparaison du nord et du centre de l'île. Les agronomes anglais blâment les procédés de culture encore suivis par les cultivateurs du Kent. Ce pays passait autrefois pour un des mieux exploités; il a conservé la plupart de ses anciennes pratiques, qui sont aujourd'hui dépassées par les riches et habiles fermiers du nord. On peut dire que la révolution agricole dont Arthur Young a donné le signal ne s'y est pas faite, et qu'on y trouve plutôt l'ancienne agriculture anglaise que la moderne. Cette riche culture herbagère, qui fait l'orgueil et l'originalité du sol britannique, y est peu répandue. Les terres humides qui longent les fleuves sont à peu près seules en prés naturels; il faut cependant excepter le célèbre marais de Romney, situé le long de la mer, qui couvre une superficie d'environ 16,000 hectares, et qui passe avec raison pour un des plus riches herbages du royaume. Là s'est formée la belle race de moutons connus sous le nom de *new Kent*, qui joint à des qualités éminentes pour la boucherie l'avantage d'une laine supérieure à celle des autres races anglaises. A part cette race précieuse, les bestiaux du Kent n'ont rien qui les distingue; ce n'est pas là qu'il faut aller chercher les grands types nationaux. Les cultures mêmes laissent à désirer. Depuis quelques années, des pratiques perfectionnées se répandent : la crise agricole a sévi sur

le Kent et amené de nouveaux efforts, l'extension du drainage paraît destinée à transformer ces terres argileuses; mais en général les vieux erremens persistent. Tout le monde a pu remarquer, en passant, la lourde charrue du pays traînée par quatre chevaux, quand deux devraient suffire, et le reste est à l'avenant.

Quand l'île entière s'adonne à deux ou trois cultures principales en négligeant tout le reste, le Kent reste fidèle à des productions spéciales qui lui ont mérité le nom de jardin de l'Angleterre. On y récolte la moitié à peu près du houblon produit dans le royaume. Dans l'île de Thanet, on fait venir des graines de toute espèce pour les marchands grainiers de Londres. Dans les parties les plus rapprochées de la capitale, c'est la culture maraîchère en grand. On y trouve des vergers d'arbres à fruits, des champs de légumes; rien de pareil ne se voit ailleurs en Angleterre. Le nombre des maisons de plaisance pour les riches habitans de Londres y est aussi considérable. L'étendue des exploitations varie beaucoup, mais la petite et la moyenne culture dominent. Beaucoup de fermes n'ont pas plus de 10 à 15 acres ou de 4 à 6 hectares, très peu excèdent 200 acres ou 80 hectares; on en voit quelques-unes de 250 à 500, mais elles sont rares, ce qui s'explique par plusieurs causes, notamment par la législation spéciale qui régit la province.

Dans le comté de Kent, la succession immobilière du père de famille mourant *ab intestat* n'est pas de plein droit dévolue à l'aîné, comme dans le reste de l'Angleterre. Les terres, sauf celles qui sont exceptées par un acte spécial de la législature, sont possédées en *gavelkind*, c'est-à-dire partagées par égales portions entre tous les enfans mâles du père de famille mort sans testament, et, à défaut de mâles, entre ses filles. On suppose que c'était là le droit commun de l'Angleterre avant la conquête normande; il n'en est resté trace que dans le Kent et sur un petit nombre d'autres points. Cette ancienne coutume a eu pour résultat de diviser la propriété plus qu'ailleurs. Sous ce rapport capital, comme sous plusieurs autres, le Kent ressemble plus à une province française qu'à un comté anglais. Il est vrai que l'esprit national lutte contre cette disposition de la loi, ce qui n'arrive pas en France. La plupart des parens ont soin de faire un aîné par testament; d'autres ont demandé que leurs propriétés fussent placées, par des lois spéciales, sous l'empire du droit commun. Le nombre des *yeomen*, c'est-à-dire des propriétaires cultivant eux-mêmes, est encore assez considérable; mais cette classe d'hommes, qui ne se conserve que dans le Kent et dans quelques districts montagneux, tend là encore à s'effacer devant la nouvelle constitution de la propriété et de la culture.

Ce comté est un des plus peuplés; il contient environ 550,000 ha-

bitans sur une superficie totale de 400,000 hectares, ou plus d'une tête et quart par hectare, à peu près la même proportion que dans le Bas-Rhin. Heureusement l'agriculture n'est pas tout à fait seule à nourrir cette population. Si l'industrie proprement dite a peu d'activité, le commerce au moins est florissant, grâce aux nombreux ports de la côte, et la condition du peuple paraît meilleure dans le Kent que dans les comtés voisins. La moyenne des salaires d'homme est d'environ 15 francs par semaine, ou 2 francs 50 centimes par jour de travail. En résumé, le Kent ne présente aucun trait saillant, ni en bien ni en mal, à l'observateur. Il forme, par sa physionomie générale comme par sa situation, une sorte de transition entre le nord-ouest de la France et l'Angleterre. Bien supérieur, comme richesse agricole, à la moyenne de nos départemens, il est inférieur dans l'ensemble à nos meilleurs, le Nord et la Seine-Inférieure par exemple. Presque tous les voyageurs le traversent rapidement pour se rendre à Londres, nous ne nous y arrêterons pas davantage. Ailleurs qu'en Angleterre, un pays arrivé à ce point de production et de population serait digne de remarque; ici, il n'a rien que d'ordinaire. Le paysage même, que les Anglais vantent beaucoup, est gracieux sans être frappant. Tout s'y montre à l'état moyen, la beauté pittoresque comme la richesse agricole.

Au sud-ouest du comté de Kent s'étend l'ancien royaume des Saxons du sud, aujourd'hui comté de Sussex. La rente moyenne des terres y descend à 18 shillings l'acre ou 57 francs l'hectare. C'est encore beaucoup plus que la moyenne des rentes en France, mais fort au-dessous de la moyenne de l'Angleterre. Les salaires aussi descendent plus bas que dans le Kent; ils sont en moyenne de 12 fr. par semaine, ou 2 francs par jour de travail.

L'étendue du Sussex est à peu près égale à celle du Kent, c'est-à-dire d'environ 400,000 hectares, ou les deux tiers de l'étendue moyenne de nos départemens. La population n'y est plus que de 300,000 âmes, ou un peu moins d'une tête par hectare. La moitié environ de cette surface forme ce qu'on appelle le *Weald*. C'est peut-être la partie de toute l'Angleterre où l'agriculture est le plus arriérée. La faute en est surtout à la nature extrêmement argileuse du sol. Dans les siècles passés, ce pays était couvert de forêts épaisses, comme l'indique son nom, qui signifie *bois*. Là se trouvait la grande forêt d'Andraswald, mémorable par la mort du roi de Wessex, Sigebert, qui y fut assassiné par un porcher. Encore aujourd'hui, le Weald est remarquable par la quantité de beaux arbres qu'il produit. Il est partagé en fermes de 50 à 200 acres, ou de 20 à 80 hectares, louées de 5 à 15 shillings l'acre, ou de 15 à 45 francs l'hectare. Même à ce prix, la plupart des fermiers ne peuvent pas payer. Ce sont en

général des hommes sans capitaux, aussi ignorans que pauvres; ils avaient à peine de quoi vivre avant la baisse des prix, aujourd'hui leur détresse est extrême. Ce n'est pas le faible taux des rentes qui fait l'aisance du fermier; partout où les rentes sont élevées en Angleterre, les fermiers font mieux leurs affaires que là où elles sont basses; tout se lie dans la pauvreté comme dans la richesse. Les machines perfectionnées sont peu répandues dans le Weald : on y bat encore au fléau. C'est aussi la seule partie de la Grande-Bretagne où l'on cultive encore avec des bœufs. Ces bœufs, d'une grande taille et d'une conformation vigoureuse, contrastent par leur aspect avec les autres races nationales; les vaches sont mauvaises laitières, comme dans toutes les races de travail. On se croirait, en le traversant, dans une de nos moins bonnes provinces.

Un des plus grands propriétaires anglais et des plus occupés d'agriculture, le duc de Richmond, a sa principale résidence, Goodwood, dans le comté de Sussex. Aussi a-t-il été un des chefs de la croisade contre le *free trade*.

Tout le monde sent que le Weald ne peut pas rester dans l'état où il est. Nulle part une large infusion de capital, pour parler comme sir Robert Peel, n'est plus nécessaire; mais ce capital n'est pas facile à trouver : sur les lieux, il manque absolument. Les propriétaires, n'ayant que peu de revenus, ne sont guère plus que leurs fermiers en état de faire des avances. Il faut que l'argent vienne du dehors, soit par une transformation de la culture, soit par une transformation de la propriété. De pareilles crises sont toujours douloureuses. Si les procédés de la grande culture s'introduisent, et il est bien difficile, dans l'état actuel des idées et des capitaux en Angleterre, de vaincre autrement la résistance du sol, que va devenir cette population de petits tenanciers qui s'était développée de siècle en siècle à l'abri de l'ancienne organisation agricole? Ces malheureux, qui cultivent la terre natale depuis plusieurs générations, seront forcés d'émigrer. Ainsi le veut la fatalité moderne : quiconque ne sait pas assez produire est rejeté comme un être à charge à la communauté.

Plusieurs essais heureux montrent ce que peut devenir la terre de Sussex entre des mains riches et habiles. Parmi ces modèles qui devancent l'avenir se trouve la ferme de Hove, près Brighton. Cette ferme, tenue par M. Rigden, a une étendue de près de 300 hectares (740 acres); elle est louée 1,300 livres sterl. ou 32,000 francs, ce qui porte la rente à 110 francs par hectare. Les impôts sont de 150 livres sterl. ou 3,750 francs, soit un peu plus de 12 francs par hectare; les assurances, de 2,500 francs, en tout près de 39,000 fr. Les frais d'exploitation annuels s'élèvent à 75,000 fr. ou environ 250 francs par hectare, divisés ainsi qu'il suit : salaires, 42,000 fr.;

mémoires d'ouvriers, 8,700 francs; achat d'engrais et de semences, 23,400 francs : total de la dépense annuelle, 380 francs par hectare. De plus, M. Rigden a dépensé en entrant dans sa ferme 12,000 liv. sterling ou 300,000 francs, soit environ 1,000 francs par hectare, pour la mettre en valeur. Ce capital doit, d'après les règles généralement admises en Angleterre, rapporter 10 pour 100. M. Rigden doit donc pour s'y retrouver obtenir, de produit brut, environ 480 fr. par hectare, ou 145,000 francs en tout. Voilà la grande culture anglaise dans ce qu'elle a de plus magnifique.

L'assolement adopté est le suivant : 40 acres sont en pâturage permanent; sur les 700 autres, la moitié est en grains, et l'autre moitié en récoltes fourragères; les 350 acres en grains se divisent ainsi : 250 en froment, 40 en orge et 60 en avoine; les 350 de récoltes fourragères se divisent ainsi : 20 en betteraves, 12 en turneps, 42 en rutabagas, 6 en carottes, 50 en pommes de terre, 10 en choux, et le reste en trèfle, ray-grass, luzerne, sainfoin et vesces. Cet assolement diffère un peu de celui généralement suivi en Angleterre, en ce qu'il donne une plus large place au froment et une moindre aux turneps qu'on ne le fait ordinairement. C'est une conséquence de la nature du sol, plus propre au froment qu'à l'orge et aux fourrages verts qu'aux racines.

M. Rigden obtient en moyenne par acre 36 boisseaux de froment, 40 d'orge et 60 d'avoine, ou à un dixième près autant d'hectolitres à l'hectare. L'avoine est consommée presque tout entière par les chevaux de la ferme; mais il a vendu tous les ans, même après la baisse des prix, pour plus de 60,000 francs de froment et d'orge. Voici le bétail qu'il entretient : 350 brebis *south-down* de la plus belle espèce, 20 béliers, 150 agnelles d'un an, 21 vaches laitières, 12 génisses, 28 chevaux de travail et un petit nombre de cochons. Il n'engraisse pas de moutons; il vend annuellement environ 250 agneaux de six mois et une centaine de brebis de quatre ans qu'il remplace par ses élèves. Cette branche de produits lui rapporte plus de 12,000 francs, à cause de la haute réputation de sa race; ses jeunes agneaux se vendent 25 francs, les brebis mères et les béliers plus du double. Quant aux vaches laitières, il engraisse tous les ans les 6 plus vieilles qu'il remplace par des élèves; tous les autres veaux sont vendus en naissant. Ces vaches produisent en moyenne 2 gallons et demi, ou près de 12 litres de lait par jour; le lait se vend à Brighton 22 centimes le litre, ce qui porte le produit d'une vache à 900 francs environ par an. En y comprenant les veaux et les vaches grasses, la vacherie rapporte une vingtaine de mille francs. Il faut que M. Rigden vende encore pour environ 50,000 fr. de paille, de foin et de pommes de terre. Le voisinage de Brighton lui fournit un

débouché assuré pour ses foins et ses pailles, à cause du grand nombre de chevaux qui s'y trouvent dans la saison des bains. Sur les 28 chevaux de travail, 7 sont presque toujours occupés sur la route de Brighton à transporter des produits et à rapporter des engrais.

L'exemple de M. Rigden n'a encore que peu d'imitateurs. Tout le monde n'a pas 300,000 francs à mettre dans une exploitation rurale, surtout dans un pays comme le comté de Sussex, où l'agriculture est depuis longtemps en souffrance. Néanmoins l'élan est donné; on peut affirmer que, d'ici à peu d'années, la transformation sera en bonne voie. Deux chemins de fer, celui de Douvres à Brighton et celui de Turnbridge à Hastings, traversent le Weald; deux autres, ceux de Douvres à Londres et de Douvres à Chichester, l'embrassent; plusieurs embranchemens rallient ou rallieront ses diverses parties à ces grandes lignes; sa situation le met à la portée de deux grands marchés, Londres et Brighton. Il est impossible que dans de pareilles conditions, la révolution agricole ne finisse pas par s'accomplir.

A côté du Weald, le comté de Sussex présente déjà une des régions les plus originales et les plus prospères de la Grande-Bretagne : ce qu'on appelle les dunes du sud ou *south-downs*. On désigne ainsi une rangée de collines calcaires d'environ quatre lieues de large sur vingt-cinq de long, qui s'étend le long de la côte dans toute la largeur du Sussex, et qui pénètre à droite et à gauche dans les comtés de Kent et de Hants; le sol en est maigre et brûlant, et se montre rebelle à toute culture. Cette stérilité même a fait leur fortune; elles sont couvertes, depuis un temps immémorial, de troupeaux de moutons qui paissent l'herbe courte, mais savoureuse, qu'elles produisent, et qui les engraissent de leurs déjections. Ces moutons, habilement conduits par des éleveurs soigneux, sont devenus la souche de la race dite *south down*, la plus recherchée aujourd'hui en Angleterre. Les riches Anglais qui affluent à Brighton dans la saison placent au premier rang, parmi les amusemens de cette résidence, le plaisir de galoper à cheval sur ces dunes immenses où rien ne les arrête. Point d'arbres, peu de bruyères ou d'arbustes, partout un gazon fin et serré jeté sur leurs pas comme un vert tapis; mais cet abandon apparent de la terre livrée à elle-même, cette solitude que peuplent seulement de grands troupeaux parqués, cachent une exploitation habile et lucrative.

La rente doit être à peu près la même dans le comté de Surrey que dans celui de Sussex. La nature du sol n'est pas meilleure. Le midi du comté touche au Weald et en reproduit tous les inconvéniens. L'ouest a un autre genre d'infertilité : ce sont de mauvaises landes que la culture n'a pas encore abordées partout, parce qu'elles n'en paieraient pas les frais. Quant au nord et à l'ouest, Londres les rem-

plit de ses faubourgs et de ses immenses dépendances; tout le côté droit de la Tamise à Londres, c'est-à-dire Southwark tout entier, fait partie du comté de Surrey.

Ce comté n'a donc aucune importance agricole; la population qui s'y accumule est beaucoup plus urbaine que rurale. Il n'a d'ailleurs que peu d'étendue, 400,000 acres anglais ou 160,000 hectares, l'équivalent d'un de nos arrondissemens. C'est celui que les étrangers visitent le plus à cause de son voisinage de Londres et de la quantité de belles résidences royales ou autres qui s'y trouvent. Là sont Kew, Richmond, Hamptoncourt, Twickenham, Claremont, Weybridge; Windsor, le Versailles anglais, est tout proche. Cette belle campagne a été de tout temps célébrée comme une des plus riantes du monde, et elle mérite sa réputation. A quelques milles au-dessus de Londres, la Tamise n'est plus qu'une rivière de parc dont les eaux claires, couvertes de cygnes, serpentent au milieu des plus vertes prairies et sous les ombrages les plus magnifiques. Les parcs se touchent, les châteaux se succèdent, entremêlés de villas élégantes et de gracieux cottages. Des chemins entretenus avec soin circulent au milieu de ce paysage enchanteur et en montrent successivement toutes les beautés.

Chaque peuple a son goût en fait de jardins : les jardins italiens sont des œuvres d'art où la sculpture et l'architecture s'emparent des arbres eux-mêmes pour les soumettre à l'effet monumental; les jardins français se composent de longues allées percées dans de grands bois, et d'élégans parterres où des massifs de verdure et de fleurs marient leurs couleurs et leurs formes; le jardin anglais n'a rien de pareil, tout y est exclusivement champêtre. Ce peuple est pasteur, agriculteur et chasseur par excellence, avant même d'être marin. Pas de bois proprement dits, des arbres semés çà et là sur d'immenses prairies, des chemins au lieu d'allées; rien d'artificiel, d'arrangé ou ayant l'air de l'être; la vraie campagne portée à sa perfection par la fraîcheur des gazons, la beauté des arbres et des troupeaux, la profondeur des horizons, l'heureuse distribution des eaux, l'utile enfin essentiellement uni à l'agréable, l'art n'aspirant qu'à dégager la nature de ses aspérités et de ses défaillances pour la laisser parée de ses agrémens et de sa fécondité : tel est le spectacle que présente de toutes parts le comté de Surrey. La forme *ondu-leuse* du sol, comme disent les Anglais, qui aiment à retrouver sur la terre l'image de l'océan, y ajoute la grâce des perspectives. « Montons sur ta colline, délicieux Richmond, chantait Thompson il y a plus d'un siècle, et contemplons de là l'heureuse Angleterre. Partout de frais vallons, des plaines fertiles, des villes populeuses, des ruisseaux d'argent, des prés qui verdissent en plein été, des mois-

sons qui flottent en vagues dorées. » Tout Anglais, en parcourant cette campagne chérie, chante dans son cœur cet hymne de l'orgueil national. Ce n'est pourtant pas la bonté du sol qui a fait toutes ces merveilles; naturellement aride sur les hauteurs et marécageux dans les bas-fonds, il n'a pu être amélioré qu'à force de travail. Il n'y a pas jusqu'aux landes qu'on rencontre encore de temps en temps, toutes couvertes d'ajoncs, de genêts et de bruyères, qui ne contribuent par leur mine sauvage à la variété du coup d'œil; on les appelle des champs communs, *common fields*. Tout ce qui est en Angleterre est beau aux yeux des Anglais, et en effet la terre inculte a bien son charme à côté de la terre cultivée. Les *common fields* sont traversés par de nombreux sentiers et remplis de promeneurs; ils sont là comme un souvenir de l'ancien état du pays, comme un prélude de ces immenses bruyères d'Écosse si chères aux voyageurs et aux poètes. Les jeunes amazones des villas voisines y font galoper leurs chevaux avec un sentiment de fière liberté, comme si elles se lançaient dans les savanes de l'Amérique, et l'étranger ne peut qu'admirer ce goût ingénieux qui sait tirer parti même de la pauvreté du sol pour en faire un objet de plaisir et de luxe.

Les moindres coins de terre, dans cette banlieue de Londres, ont leurs souvenirs. Les plus grands hommes de l'Angleterre, ministres, poètes, guerriers illustres, y ont résidé. Pour nous-mêmes Français, ils commencent à se peupler de pieuses traces : les plus grands débris de nos discordes civiles y sont venus chercher un port. C'est dans un de ces villages calmes et agrestes, à Weybridge, que reposent dans une bien petite chapelle les restes mortels du roi Louis-Philippe, non loin de Twickenham, où il a passé une partie de sa jeunesse, et de Claremont, où il est mort, après avoir porté une couronne entre deux révolutions. Toute l'histoire moderne de l'Angleterre et de la France est dans ce rapprochement : ici toujours l'orage, là toujours la paix.

Le *Hampshire* ou comté de *Hants* s'étend le long de la mer à la suite du comté de Sussex. Ceux qui arrivent de France en Angleterre par Southampton font d'abord connaissance avec le Hampshire, comme ceux qui arrivent par Brighton avec le Sussex, et ceux qui arrivent par Douvres avec le Kent. Cette province passe pour une des plus agréables à habiter, à cause de son climat, qui est doux et salubre. La charmante île de Wight, séjour de prédilection des riches Anglais et où se trouve la résidence favorite de la reine, est une des dépendances du Hampshire.

Le sol en est généralement mauvais, surtout vers le nord, où il touche au comté de Surrey et à celui de Berks. Il y avait là autrefois une immense lande connue sous le nom de *bruyère de Bagshot;*

c'est la Sologne de l'Angleterre. On en a défriché plusieurs parties, on en a planté d'autres en arbres résineux, mais il en est beaucoup resté à l'état inculte, et ce qui a été cultivé a fort mal payé les frais de culture. Les landes reparaissent vers le sud-ouest, où se trouvait la grande forêt appelée *forêt nouvelle, new forest,* parce qu'elle avait été créée par Guillaume le Conquérant. Ce roi avait, dit-on, détruit des villes et villages et interdit à la population un immense espace qu'il se réservait pour la chasse; c'est cet espace vide et désert qu'on appelait alors et qu'on appelle encore une *forêt,* du vieux mot français *fors,* dehors, dérivé lui-même du latin. Ces terrains abandonnés se couvraient peu à peu de broussailles, puis de grands arbres, et telle est l'origine de la plupart des forêts existantes. La *new forest* est maintenant très réduite; elle ne couvre plus que 26,000 hectares qui appartiennent à la couronne. D'autres forêts qui n'ont laissé que peu de traces s'étendaient sur d'autres points du comté.

Le comté de Hants est donc une ancienne contrée de forêts et de bruyères; voilà son caractère principal. Les bruyères nourrissaient une espèce de moutons, petite, mais excellente, connue sous le nom de moutons de Bagshot. Les forêts de chênes, semblables à celle où s'ouvre le roman d'*Ivanhoe,* nourrissaient à leur tour des troupeaux de porcs qui fournissaient un lard estimé; le lard du Hampshire est encore considéré comme le meilleur. Le pays a été modifié par la culture, mais il a beaucoup conservé de son ancien aspect : les beaux arbres y abondent, et on y trouve encore des étendues de bruyères et de bois. La *new forest* est célèbre par ses sites sauvages. La rente de la terre y descend assez bas : on l'évalue à 45 fr. l'hectare en moyenne; mais cette moyenne est ainsi abaissée par la quantité de terres médiocres qui ne produisent que des bois ou de mauvais pâturages; dans les meilleures, l'agriculture est assez avancée. La population, bien plus nombreuse qu'un pareil sol ne le ferait supposer, s'élève environ à une tête par hectare. Il est vrai que, plus encore que dans le Kent, une partie de sa subsistance lui vient du dehors. Les ports de Southampton et de Portsmouth, l'un commercial, l'autre militaire, sont les théâtres d'une immense activité. On y apporte de France beaucoup de denrées alimentaires.

Dans les mauvais districts, les fermes sont très vastes : on en trouve qui ont jusqu'à 400, 800, 1,200 hectares; dans le midi du comté, elles ont moins d'étendue, de 50 à 200 hectares environ. Ce sont toujours des moutons qu'on produit à peu près exclusivement dans les fermes à grands parcours; seulement la race a été grandement améliorée, non pour la qualité, mais pour la quantité de la viande. Il en a été de même de la race de porcs, qui n'est plus la race grande, agile et forte d'autrefois, mais qui s'engraisse mieux et plus vite.

La *new forest* est, avec celle de Windsor, dans le comté de Berks et une partie de celle de Sherwood, dans le Nottingham, si célèbres toutes deux dans les légendes nationales, tout ce qui reste des anciennes forêts d'Angleterre. On a vivement attaqué dans ces derniers temps l'existence de ce vestige du passé. Elle est, dit-on, un refuge de braconniers et de voleurs, et le sol qu'elle occupe peut être avantageusement divisé et vendu, soit pour des fermes, soit pour des parcs. Le préjugé qui s'oppose en France au défrichement est beaucoup moins fort en Angleterre; le bois de chauffage n'y a que très peu de valeur, et les progrès de la population ont été si rapides, qu'il a bien fallu chercher avant tout les moyens de la nourrir. L'opinion publique est plutôt contraire que favorable à la conservation des forêts; tout le monde comprend parfaitement qu'il est de l'intérêt général de rendre la terre aussi productive que possible, et que la maintenir en bois quand elle peut produire quelque chose de mieux, c'est se résigner tous les ans à une perte considérable. On fait bien valoir encore, dans un sens opposé, des considérations tirées de la marine : on dit que les forêts royales peuvent seules fournir le bois de chêne nécessaire pour la construction des vaisseaux, ces remparts mobiles de l'Angleterre; mais cette raison elle-même a perdu beaucoup de son crédit : il a été démontré qu'il était bien moins cher de faire venir les bois pour la marine des pays étrangers que de les produire dans les forêts de l'état. La *new forest* n'est donc plus défendue que par quelques intéressés qui jouissent du voisinage, comme on jouit partout des bois du domaine public, et par les amateurs des grandes scènes de la nature. Ce ne sera probablement pas assez pour résister au mouvement d'opinion qui pousse au morcellement. Il est d'ailleurs à remarquer que la destruction des forêts n'entraîne pas la suppression des grands arbres, au contraire. Si l'Angleterre est un des pays du monde où il y a le moins de bois, c'est aussi un de ceux où il y a le plus de beaux arbres. La physionomie de la plupart de ses comtés est celle d'un pays très boisé, mais ces arbres sont disséminés dans les haies, dans les parcs, sur les routes; ils ne s'étouffent pas mutuellement, et ne sont pas soumis à ces coupes régulières qui font qu'avec nos 10 millions d'hectares de bois, un arbre séculaire est chez nous une curiosité fort rare. En même temps, on fait des plantations dans les terrains qui ne peuvent pas porter autre chose; l'art et le goût des plantations sont maintenant très répandus en Angleterre, et promettent pour l'avenir une grande richesse à cause de la variété et du choix des essences, de l'intelligence et du soin qu'on apporte à cette culture comme à toutes les autres. Ce qu'on supprime, c'est la forêt proprement dite, c'est-à-dire ces immenses étendues livrées au bois, qui y pousse au hasard et qui souvent n'y pousse pas du tout; ce qu'on ne veut pas, c'est que

les terres fertiles, propres aux céréales, soient confondues avec les mauvaises et condamnées à une stérilité relative, parce qu'il y est venu un bois dans les temps passés. Faire du blé dans les terres à blé et du bois dans les terres à bois, et partout ailleurs que dans ces dernières se servir des arbres comme abris, comme rideaux, comme ornemens, en avoir assez sans en avoir trop, mais les respecter et les défendre contre la hache, voilà le système; je le crois bon.

La terre de Stratfieldsaye, dont l'Angleterre a fait présent au duc de Wellington, se trouve dans le nord du Hampshire. Encore un de ces sols argileux et tenaces qui présentent au laboureur de si grandes difficultés. Le duc y dépensait libéralement tout le revenu en améliorations de toute sorte; il y a fait de grands frais de drainage, de marnage, de constructions rurales, et sans beaucoup de succès. On a remarqué avec raison que, sur un terrain moins rebelle, on aurait obtenu avec la même dépense dix fois plus de résultats; mais le vieux soldat s'obstinait dans cette lutte comme autrefois sur les champs de bataille : il appartenait à cette catégorie de grands propriétaires plus nombreux en Angleterre qu'ailleurs, qui croient de leur honneur et de leur devoir d'être plus forts que leur terre. Il était, du reste, fort aimé de ses fermiers et de ses voisins, qui trouvaient leur compte à ces largesses. Il avait fait bâtir pour ses ouvriers des chaumières fort propres et fort commodes, dont chacune est accompagnée d'un petit jardin d'environ 10 ares; il leur louait le tout, chaumière et jardin, à raison de 1 shilling par semaine, ou 64 francs par an, dont il se payait en journées.

Tout concourt à faire de Stratfieldsaye une possession plus onéreuse que lucrative. La rente nominale est de 20 shillings par acre, ou 62 francs par hectare; mais la dîme, la taxe des pauvres, les impôts de toute sorte, égalent la moitié de la rente ou plus de 30 fr. par hectare. Dans de telles conditions, aggravées encore par l'*income tax*, il n'était pas étonnant que le duc de Wellington ne retirât rien de sa propriété. Tout ce qu'il est possible d'arracher à ce sol avare passe entre les mains des fermiers, des ouvriers, du clergé, des pauvres; il ne restait au vieux duc que le titre de *landlord*.

En descendant toujours la côte vers le sud, on trouve, après le comté de Hants, celui de Dorset. Ici la physionomie devient toute différente : au lieu des vallées et des collines boisées du Hampshire, ce sont de larges plateaux calcaires, nus et ouverts, sans arbres, sans abris; une population beaucoup plus rare, puisqu'il ne s'y trouve qu'une tête humaine pour deux hectares; peu d'habitations, surtout peu de châteaux; de très grandes fermes; une richesse agricole plutôt inférieure, mais une rente moyenne plus élevée. Le pays étant triste et peu agréable, rien n'y distrait de la production, et cette

production elle-même étant obtenue sans beaucoup de travail, il en revient une plus large part au propriétaire.

La plus grande partie du comté étant en pâtures, les industries agricoles généralement pratiquées sont l'élève des moutons pour la boucherie et l'entretien des vaches laitières pour le beurre. Sur ce sol maigre et brûlant comme celui des *downs* de Sussex, qu'il reproduit à beaucoup d'égards, tout autre système de culture serait probablement onéreux et improductif. Celui-ci permet de payer en moyenne une rente d'environ 60 francs par hectare. Le produit annuel d'une vache en beurre était évalué, avant 1848, à 10 livres sterling ou 250 francs; après la baisse des prix, il a été réduit environ d'un dixième. Quant aux moutons, l'importance d'une ferme se mesure à la quantité qu'elle en nourrit. Le comté de Dorset ayant peu d'industrie, peu d'activité commerciale, et ne vivant guère que de son agriculture, c'est un des points de l'Angleterre où le salaire est le plus bas, quoique la population soit peu nombreuse; les salaires y sont en moyenne de 9 francs par semaine ou 1 franc 50 centimes par jour de travail, ce qui est regardé en Angleterre comme tout à fait insuffisant.

Là réside M. Huxtable, un des plus habiles et des plus hardis pionniers de l'agriculture anglaise. M. Huxtable a publié un des premiers une brochure où il essayait de prouver que, même avec le bas prix des denrées agricoles, les fermiers anglais pouvaient se retrouver, s'ils ne perdaient pas courage. On devine la tempête qu'une pareille assertion a soulevée; M. Huxtable a été traité comme un ennemi public. Il est cependant fermier lui-même, en même temps que recteur de la paroisse de Sulton Waldron. Les fermes où il met ses théories à l'épreuve redoutable de la pratique sont au nombre de deux. La première, située à un mille de Sulton Waldron, est la moins importante, mais c'est là qu'a pris naissance le mode de distribution de l'engrais liquide par des canaux souterrains. La seconde se compose de 112 hectares; c'est un coteau calcaire, nu, aride, battu des vents, s'élevant par une pente abrupte à plusieurs centaines de pieds; il était autrefois à peu près inculte, il est aujourd'hui admirablement cultivé. On peut y voir tous les nouveaux procédés pris en quelque sorte à leur source. Les constructions de M. Huxtable méritent surtout l'attention par l'extrême économie qui y a régné. En général, les Anglais mettent moins d'amour-propre que nous dans leurs constructions rurales; ils ne donnent rien au luxe et à l'apparence, l'utile seul est recherché. Chez M. Huxtable, les murs des étables sont en claies de genêts et de branchages, les couvertures sont en chaume; mais rien de ce qui peut contribuer au bien-être, à la propreté et à la bonne alimentation des animaux, n'a été négligé.

Les deux derniers comtés de la région du sud sont montagneux et granitiques. Le Devon, qui succède au Dorset, contient environ 1,650,000 acres ou 660,000 hectares. Fort renommé pour ses sites pittoresques, il ne mérite pas moins l'attention par l'état de son agriculture, qui a fait de grands progrès depuis vingt-cinq ans. Il en est des parties cultivables des montagnes comme des districts argileux et en général de tous ceux qui exigent beaucoup de travail sur un étroit espace : ils se divisent naturellement en petites exploitations. Les petites fermes sont nombreuses dans le comté de Devon, où on en trouve de 5, 10, 15, 20, 25 hectares; mais ces fermiers pauvres ne sont pas ceux qui ont fait rapidement avancer la culture. C'est dans les grandes fermes de 200 à 250 hectares qu'ont été entreprises et menées à bien les améliorations qui ont changé la face du pays. Les principales sont : l'irrigation des prairies, l'extension des récoltes fourragères, l'introduction des engrais artificiels et le perfectionnement des races indigènes de bétail. Les petits fermiers profitent ensuite des exemples qui leur sont donnés.

Nulle part en Angleterre l'art des irrigations n'a été poussé aussi loin que dans le Devonshire. Les eaux qui traversent des terrains granitiques sont particulièrement fécondantes; la disposition accidentée du sol se prête d'ailleurs admirablement à ces travaux. On peut dire qu'il n'y a pas aujourd'hui dans tout le comté de source, si petite qu'elle soit, qui ne soit recueillie et utilisée. Le perfectionnement des races se manifeste surtout dans le bétail à cornes; la race nouvelle du Devonshire est une des plus gracieuses et des plus productives de la Grande-Bretagne. Elle n'est pas de grande taille, la nature du sol ne s'y prête pas; mais pour la perfection des formes et l'excellence de la viande, elle ne connaît pas de supérieure. Le lait des vaches de Devon est peu abondant, mais renommé pour la qualité du beurre qu'il produit; c'est en effet du beurre et de la crème que fournissent les nombreuses laiteries du pays. Le produit annuel d'une vache laitière est estimé 200 francs.

La rente des terres dans les environs d'Exeter monte à 100 francs l'hectare, dans le reste du comté elle est de 60 francs en moyenne. C'est beaucoup assurément pour un pareil sol. Les terres analogues rapportent en France tout au plus le quart. Les cultivateurs de nos montagnes granitiques devraient prendre modèle sur ceux du Devonshire. Ce comté et le suivant, celui de Cornwall, font exception parmi les comtés du sud, non que la rente y soit plus élevée, mais parce qu'elle est à peu près tout ce qu'elle peut être, tandis que, dans les comtés de Sussex, de Dorset et de Hants, elle pourrait être fortement accrue.

Le Cornwall, le plus méridional des comtés anglais, occupe l'ex-

trémité sud de cette presqu'île longue et étroite qui s'étend entre le canal de Bristol et la Manche. C'est un amas de montagnes généralement stériles, et dont le tiers environ a résisté jusqu'ici à la culture. Cependant, comme il doit à sa position presque insulaire un climat particulièrement doux, notamment sur la côte occidentale, l'agriculture y est plus avancée et plus productive qu'on ne pourrait s'y attendre. La population y est aussi infiniment plus dense que dans les contrées analogues de la France : on y compte environ 340,000 habitans sur 340,000 hectares, ou une tête humaine par hectare, ce qui est énorme pour un sol aussi ingrat, mais il s'en faut de beaucoup que toute cette population vive de l'agriculture. Les mines d'étain et de cuivre du Cornwall occupent un nombre considérable d'ouvriers; une autre industrie, celle de la pêche, emploie à son tour beaucoup de bras; l'agriculture n'a guère que le troisième rang parmi les travaux et les richesses du comté. On sent à chaque pas, dans la culture de ce district, naturellement sauvage et reculé, les heureux effets du voisinage de l'industrie. La rente de ces mauvaises terres a monté jusqu'à 50 ou 60 francs l'hectare en moyenne. La pomme de terre est la culture dominante, les sols légers des pays montagneux étant éminemment favorables à la production de ce tubercule.

II.

Ici finit la région du sud. Passons maintenant la Tamise, et entrons dans la région de l'est. Le premier comté que nous rencontrons est celui de Middlesex, qui n'a, à proprement parler, aucune valeur agricole, car, outre qu'il est un des plus petits, n'ayant que 70,000 hectares environ, son territoire presque tout entier disparaît sous l'immense métropole de l'empire britannique.

Hors de la ville proprement dite, presque tout ce qui n'est pas en villas ou en jardins est en prairies naturelles ou artificielles, dont le foin se vend à Londres ou sert à alimenter les laiteries de la capitale. Le voisinage d'une aussi grande population fournit des quantités énormes de fumier qui renouvellent la fertilité du sol, épuisée par une incessante production. On s'accorde cependant assez généralement à reconnaître que la culture n'est pas aux environs de Londres tout ce qu'elle pourrait être. Quelque haute que soit la rente des terres cultivées, 125 francs en moyenne par hectare, elle ne dépasse, elle n'atteint même pas le taux où elle arrive sur d'autres points de l'Angleterre. L'état de l'agriculture dans les comtés environnans s'est fait sentir jusqu'aux portes du plus grand centre de consommation qui existe. L'étendue moyenne des fermes dans cette banlieue de

Londres est de 100 acres ou 40 hectares; on en trouve quelques-unes de 100 à 200 et un grand nombre au-dessous de 40. Parmi celles qui sont exploitées avec le plus d'intelligence figure celle de Willesden, à trois ou quatre milles seulement de Regent's-Park. Elle se compose de 40 hectares, uniquement en herbages, dont 24 en prairie naturelle et 16 en ray-grass d'Italie; elle est louée près de 200 francs l'hectare, et le fermier paie en sus la dîme et les taxes, qui sont d'environ 50 francs par hectare.

Immédiatement au nord de Londres se trouve le petit comté de Hertford, tout rempli, comme celui de Surrey au sud, de maisons de campagne et de jardins. Il contient un des établissemens les plus curieux et les plus remarquables de l'Angleterre, le laboratoire de chimie agricole de M. Lawes, à Rothamstead-Park, près Saint-Alban. Cet établissement est aujourd'hui unique au monde depuis que le laboratoire du même genre établi à grands frais à l'Institut agronomique de Versailles a été détruit. Un simple particulier a créé et soutenu à ses propres frais une entreprise dispendieuse qui fait ailleurs reculer des gouvernemens, et qui sera pour le pays entier d'une immense utilité. Toute l'Angleterre a les yeux fixés sur ses expériences, et en a déjà tiré de précieux renseignemens sur les variétés d'engrais qui conviennent le mieux aux diverses espèces de cultures et de terrains. Son laboratoire a les proportions d'une véritable usine; une machine à vapeur de la force de 10 chevaux, une étuve en fonte de 2 mètres et demi de long, des fourneaux énormes, tout concourt à étendre la portée de ses essais. On y réduit en cendres des bœufs entiers, pour en soumettre les débris à des analyses exactes. M. Payen, bon juge en pareilles matières, a vu ces ateliers et en a exprimé son admiration dans un rapport qui a été publié. Outre le laboratoire, un champ de culture, de 5 à 6 hectares, divisé en 28 compartimens, sert à expérimenter les divers engrais.

Quiconque a un peu suivi de près le mouvement agricole moderne sait parfaitement que le moment approche où les progrès de la culture ne pourront plus être demandés qu'aux sciences proprement dites. Tout ce que peut faire l'expérience est bien près d'être fait. Le monde marche cependant, la population s'accroît, le bien-être se généralise; ce qui suffisait hier ne suffit plus aujourd'hui; ce qui suffit aujourd'hui ne suffira plus demain. Il faut tirer sans cesse de la terre, cette mère commune, de nouveaux trésors. Nous n'aurions devant nous que famine, dépopulation et mort, si Dieu, qui nous donne tous les jours tant de nouveaux besoins à satisfaire, ne nous avait donné en même temps un moyen puissant d'y parer. Ce moyen inépuisable, c'est la science, la science qui couvre le monde de ses merveilles, qui permet de converser en un instant par le télégraphe électrique d'un

bout de la terre à l'autre, qui transporte par la vapeur d'eau, et bientôt peut-être par l'air chauffé, des masses énormes d'hommes et de marchandises sur la terre et sur l'océan, qui commande dans les ateliers de l'industrie à la matière inerte tant de transformations inouïes, et qui ne s'est encore qu'à peine exercée sur l'agriculture. Rien ne montre mieux les progrès que fait en Angleterre la chimie agricole qu'un quart d'heure de conversation avec le premier fermier venu. Les termes scientifiques sont déjà familiers à la plupart d'entre eux; ils parlent d'ammoniaque et de phosphate comme des chimistes de profession, et comprennent très bien quel avenir indéfini ce genre d'études peut ouvrir à la production. Les livres à bon marché se multiplient sur ces matières, des professeurs nomades, payés par souscription, les enseignent dans les campagnes. Une école spéciale et florissante de chimie et de géologie appliquées à l'agriculture existe à Londres sous la direction de M. Nesbit.

Tout près du comté de Middlesex, et sur la même rive de la Tamise, se trouve l'ancien royaume des Saxons orientaux, aujourd'hui comté d'Essex. C'est un des grands comtés de l'Angleterre, puisqu'il contient environ 1 million d'acres ou 400,000 hectares, comme ceux de Sussex et de Kent, dont il est historiquement l'égal. Nous ne le trouverons pas, malgré le voisinage de Londres, dans une situation meilleure. Le comté d'Essex, c'est là son principal malheur, est presque tout entier sur l'argile. De là, comme dans les cantons analogues de Sussex, un système d'exploitation qui a principalement les céréales pour but; de là aussi une plus grande division de la propriété et de la culture que dans les trois quarts de l'Angleterre. La moyenne des fermes y est de 50 à 100 hectares, et beaucoup d'entre elles sont cultivées par leurs propriétaires. Dans d'autres temps, l'agriculture du comté a dû à ces diverses circonstances une prospérité relative. Au commencement de ce siècle, la moyenne des rentes atteignait 60 francs par hectare, et elle s'est élevée graduellement jusqu'à 80 francs en 1845; mais cette augmentation a été suivie, depuis quelques années, d'un mouvement rétrograde qui la ramène à peu près à son point de départ. Les propriétés ont été généralement hypothéquées pour plus de la moitié de leur valeur. Les Anglais ne manquent pas de l'attribuer à la trop grande division. Quelle qu'en soit la cause, le mal est réel et a laissé les propriétaires sans défense contre la crise. Il en est résulté un assez grand nombre de ventes forcées qui ont fait baisser d'un quart ou même d'un tiers la valeur moyenne des terres. Heureusement le comté d'Essex ne manque pas plus que ses voisins d'un de ces travailleurs énergiques qui vont au-devant de l'avenir en cherchant tous les moyens de sortir des embarras du présent. Dans une de ses plus mauvaises parties, près de Kel-

vedon, est située la fameuse ferme de Triptree Hall, appartenant à un coutelier de la Cité passionné pour l'agriculture, M. Mechi.

Tous ceux de nos agronomes qui ont fait le voyage de Londres ont visité la ferme de M. Mechi; elle est maintenant généralement connue, même en France. Tout ce que l'esprit d'invention des Anglais peut imaginer pour faire rendre au sol le plus grand produit possible, et surtout pour vaincre la résistance des terres argileuses, est immédiatement mis en usage par cet infatigable novateur. Ce n'est point là, qu'on ne s'y trompe pas, l'agriculture anglaise telle qu'elle est, ce n'est même pas l'agriculture telle qu'elle paraît devoir être dans la plus grande partie du pays, car quelques-uns de ses caractères fondamentaux y manquent absolument; mais c'est un des plus complets résumés des vigoureux efforts faits depuis quelque temps pour améliorer la culture des terres fortes, et en même temps un exemple frappant du caractère social et politique de la révolution agricole qui s'accomplit. Le mouvement qui, du temps d'Arthur Young, a fait faire un si grand pas à l'agriculture anglaise était essentiellement aristocratique; le mouvement qui tend aujourd'hui à en faire un autre, et dont M. Mechi est un des agens les plus zélés, est, je ne dirai pas démocratique, mais bourgeois.

La ferme de M. Mechi, qui est en même temps sa propriété, a 170 acres ou 68 hectares. C'est, comme on voit, de la moyenne propriété et de la moyenne culture; mais ce qui n'est pas dans des conditions moyennes, c'est la dépense qu'il y a faite. Il l'a choisie exprès dans une lande marécageuse complétement rebelle jusque-là à toute espèce de culture, et il a eu soin de laisser tout autour un échantillon des anciennes landes pour montrer l'état primitif du pays. Il a tout créé, le sol d'abord, qu'il a débarrassé par un drainage énergique des eaux croupissantes, qu'il a ameubli par un défoncement général de 60 centimètres et transformé par les amendemens les plus puissans. Il y a bâti une maison d'habitation assez modeste et des granges et étables qui ne brillent pas par le luxe extérieur, mais qui sont au dedans parfaitement disposées d'après le nouveau système. Au centre du domaine, il a établi une machine à vapeur qui est comme l'âme de ce grand corps. Il y entretient, sans compter les chevaux de travail, 100 bêtes à cornes, 150 moutons et 200 cochons, ou l'équivalent de 2 têtes de gros bétail par hectare, et ces animaux, soumis à la stabulation la plus stricte, grandissent et engraissent à vue d'œil. Il n'a presque pas de prés naturels; la moitié du domaine est en blé et orge, et l'autre moitié en racines et fourrages artificiels. Grâce à l'immense quantité de fumier qu'il recueille et à la masse non moins énorme d'engrais supplémentaires qu'il achète tous les ans, il obtient des récoltes magnifiques et enrichit toujours sa terre, au lieu

de l'épuiser. M. Mechi est venu à Paris avec le lord-maire; il parle français, et on ne peut pas lui faire de plus grand plaisir que de visiter sa ferme. L'homme et le lieu sont également curieux. On dit qu'il mange beaucoup d'argent dans ses essais, je le crois sans peine, mais j'aime mieux ce luxe-là qu'un autre. A sa place, un bourgeois de Paris enrichi aurait une élégante villa, avec pavillon gothique, châlet suisse, toute sorte d'inutilités fastueuses et souvent ridicules. Lequel vaut le mieux?

Les comtés de Suffolk, de Norfolk, de Bedford et de Northampton, qui touchent à celui d'Essex, présentent un tout autre spectacle. Dans celui-ci, on peut voir chez M. Mechi la révolution qui se fait; dans les quatre autres, on voit les résultats de la révolution agricole et sociale qui s'est faite il y a environ soixante ans. A la fin du dernier siècle, les terres de cette région étaient plus pauvres et plus délaissées que ne le sont aujourd'hui les plus mauvaises du sud, et leur nature maigre et sablonneuse paraissait offrir bien moins de ressources au travail. On n'avait cru possible d'en utiliser la plus grande partie qu'en y formant d'immenses garennes où pullulaient des lapins; aujourd'hui elles comptent parmi les plus riches et les plus prospères. Ce que font de nos jours l'esprit mercantile, la moyenne culture, la stabulation permanente, le drainage et la vapeur pour les terres fortes, la grande propriété, la grande culture et l'assolement quadriennal l'ont fait alors pour les terres légères.

Arthur Young est né dans le comté de Suffolk. Comme tous les grands hommes, il a eu le mérite de venir à propos. Il a paru au moment où le génie industriel prenait son essor, et où il fallait songer à produire beaucoup de denrées alimentaires avec peu de main-d'œuvre pour nourrir les populations nouvelles qui allaient encombrer les ateliers. C'était de plus le moment où la réaction contre la France révolutionnaire favorisait l'esprit aristocratique; les capitaux, plus rares et plus concentrés que de nos jours, ne se rencontraient avec quelque puissance que dans un petit nombre de mains. Tout poussait à la fois à la grande propriété et à la grande culture; en même temps les terres les plus disponibles étaient précisément de celles qui conviennent le mieux aux grands procédés. De là l'immense succès de son système, qui a été jusque dans ces derniers temps comme une seconde charte pour les Anglais.

Le comté de Suffolk, d'où est parti le signal, n'est pas de ceux qui en ont le plus profité. Nul n'est prophète dans son pays, et le mauvais succès d'Arthur Young comme fermier a nui pendant quelque temps, dans les lieux les plus voisins de sa résidence, à son autorité comme réformateur. Le sol d'une grande partie du comté participe d'ailleurs de la nature argileuse de ses voisins du sud; ce n'est que

dans le nord que se trouvent, avec quelque étendue, des terres légères. Le Suffolk a dû surtout à Arthur Young d'être resté le siége de la plus grande fabrique d'instrumens aratoires qui existe en Angleterre. Là sont les célèbres ateliers de MM. Ransome à Ipswich, Garrett à Leiston, etc. Tout le monde peut constater, dans ces gigantesques usines, le prodigieux usage que les cultivateurs anglais font des machines les plus lourdes et les plus coûteuses. Il est curieux que la même trace soit restée en France de M. Mathieu de Dombasle dans le département qu'il a habité; le souvenir de ce grand agronome, qui n'est pas sans quelques rapports avec Arthur Young, s'y est surtout conservé par une fabrique d'instrumens.

Le comté de Norfolk a été le véritable théâtre des succès de l'école d'Arthur Young. Le nord et l'ouest de ce comté forment une immense plaine sablonneuse de 300,000 hectares, où rien ne fait obstacle à la grande propriété et à la grande culture, où tout favorise le travail des chevaux, la culture des racines, l'emploi des machines, en un mot l'assolement quadriennal. Grâce à cet assolement, suivi avec persévérance pendant plus de soixante ans, ces mauvaises terres, qui rapportaient à peine, en 1780, 15 francs par hectare, rapportent aujourd'hui 75 francs en moyenne, c'est-à-dire que leur produit net a quintuplé, et leur produit brut s'est accru au moins dans la même proportion. Une grande partie de l'honneur qui s'attache à cette merveilleuse transformation revient à un grand propriétaire du pays, ami et sectateur d'Arthur Young, M. Coke, qui est devenu, en récompense de ses travaux agricoles, pair d'Angleterre et comte de Leicester, et qui est mort presque centenaire il y a peu d'années. M. Coke possédait dans l'ouest du comté, à Holkham, une propriété d'environ 30,000 acres ou 12,000 hectares. Cet immense *estate*, qui vaut aujourd'hui pour le moins 30 millions de francs, en valait tout au plus 5 ou 6 quand M. Coke en hérita en 1776. Il était divisé en un grand nombre de petites fermes; les tenanciers payaient fort mal, quoique la rente fût des plus faibles, et un beau jour beaucoup d'entre eux abandonnèrent leurs exploitations, qui ne leur donnaient pas de quoi vivre. M. Coke se décida alors à faire valoir par lui-même une portion de ces sables stériles; le reste, il le partagea en très grandes fermes, où il appela, par des baux de 21 ans, des fermiers intelligens et riches. On estime à 400,000 livres sterling ou 10 millions de francs la somme que M. Coke a dépensée en cinquante ans en améliorations de toutes sortes, et qui en a fait dépenser à peu près autant aux fermiers, placement excellent de part et d'autre, puisque tous se sont enrichis. Quiconque veut se faire une idée de cette période de l'histoire agricole de l'Angleterre doit visiter la terre d'Holkham. La ferme que dirigeait personnellement lord Leicester est située dans

le parc même du château. Elle n'a pas moins de 1,800 acres ou 720 hectares, dont 200 en pâtures permanentes, et le reste en terres arables exactement soumises à l'assolement quadriennal. On y entretient 250 têtes de gros bétail, 2,500 moutons *south-down* et 150 cochons. On peut encore visiter avec fruit la ferme de Castleacre, qui a 1,500 acres ou 600 hectares, et plusieurs autres justement renommées; on trouvera partout les mêmes principes appliqués avec la même largeur et suivis des mêmes résultats. Toute cette terre qui ne portait autrefois que du seigle, n'en porte plus aujourd'hui un grain, et on y voit les plus belles récoltes de froment à côté du plus beau bétail du monde. Le comte actuel de Leicester est le digne successeur de son père.

L'amélioration agricole du comté de Bedford n'a été ni moins complète ni moins rapide que celle du Norfolk. Il y a moins d'un siècle, les trois quarts de ce comté n'offraient que des communaux incultes. Ces terrains improductifs ont été successivement divisés, enclos et cultivés. Aujourd'hui, grâce à l'assolement quadriennal, ils ont pris rang dans la bonne moyenne des terres anglaises. C'est que là aussi il s'est trouvé, comme dans le Norfolk, un promoteur puissant et infatigable de la révolution : le célèbre duc de Bedford, qui y a gagné, comme lord Leicester, une fortune énorme. Une visite au château de Woburn, résidence des ducs de Bedford, et dans les fermes qui en dépendent, est le complément obligé de la visite à Holkham. Auprès des galeries historiques qu'ornent en foule des portraits de Van Dyck et où revivent à chaque pas les souvenirs de membres illustres de la famille Russell, des princes et des grands hommes de leur temps, on voit d'autres galeries pleines de dessins et de modèles de charrues, de figures d'animaux de diverses races, d'échantillons choisis de plantes cultivées, enfin tout un musée rural. La maison de Bedford n'est pas moins fière de ces trophées que des autres. La conduite du duc actuel envers ses fermiers et journaliers est encore présentée comme un modèle; il a fait réviser, depuis la crise, toutes les rentes, et offert à ses fermiers des conditions nouvelles qui ont été acceptées avec empressement; quant à ses journaliers, il a fait bâtir pour eux d'excellens cottages avec de petits jardins attenans, des écoles pour leurs enfans, des églises, etc. Ces actes de bienveillance ne lui imposent au fond aucun sacrifice, ils n'exigent que des avances. En fait, la rente de ses domaines n'a pas sensiblement baissé, elle pourra même s'accroître par suite des travaux considérables qu'il a fait faire en drainage, constructions rurales et autres améliorations foncières. Le secours qu'il a donné à ses fermiers a été plus apparent que réel; en leur laissant le choix d'un bail à rente fixe ou d'une rente en blé, il a relevé leur confiance et excité leur

émulation; il n'y a pas d'effort qu'un fermier anglais ne soit capable de faire quand il se croit sûr d'avoir un bon *landlord* qui ne lui impose pas des conditions trop onéreuses et qui vienne à son aide au besoin. D'un autre côté, ce n'est pas pour rien qu'on donne aux ouvriers des chaumières propres et commodes; ils en paient le loyer à un bon prix, et il est accepté que le propriétaire qui fait bâtir un village rural doit retirer au moins 3 pour 100 de son argent. En même temps, le duc a fait couper lui-même ses grandes haies, et il a renoncé un des premiers à la plus grande partie de sa chasse. Tout est chez lui subordonné à l'utile. Au milieu même de son parc, à côté de sa ferme domestique, *home farm*, est une usine qui occupe cent ouvriers; on y confectionne tout ce qui est nécessaire aux nombreuses constructions toujours en train sur quelque point de ses vastes domaines. Des fenêtres de son château, il voit les cheminées à vapeur de sa ferme et de son usine s'élever et fumer en face l'une de l'autre, non loin des derniers troupeaux de daims qui bondissent encore sur les pelouses, mais qui disparaissent tous les jours devant des moutons.

Dans le comté de Northampton, qui touche au Bedford, la rente a triplé depuis soixante ans, toujours par les mêmes causes. La maison de Bedford y possède beaucoup de terres, et un autre grand propriétaire du pays, lord Spencer, a mérité, comme agronome, la même renommée que M. Coke et le duc Francis.

Des dix comtés dont se compose la région de l'est, les trois derniers, ceux de Cambridge, de Huntingdon et de Lincoln, forment une division à part, celle des marais. Quand on jette les yeux sur une carte d'Angleterre, on voit au nord du Norfolk un large golfe qui entre assez profondément dans les terres, et qu'on appelle *wash* ou lagune. Tout autour de ce golfe vaseux, les terres sont plates, basses et habituellement couvertes par les eaux. Ces marais, jadis inhabitables, figurent aujourd'hui parmi les plus riches prairies de l'Angleterre. Ils sont situés en face de la Hollande, et ont été comme elle assainis par des digues. L'étendue totale des trois comtés est d'environ 1 million d'hectares; les marais proprement dits en occupent environ le tiers. Ils sont formés par les rivières d'Ouse, de Nene, de Cam, de Witham et de Welland. Les travaux d'assainissement ont été commencés par les Romains; au moyen âge, ils ont été poursuivis par les moines qui s'étaient établis sur les îles sortant çà et là des terres inondées. Les Anglais parlent peu des services que leur ont rendus les anciens monastères; il est certain cependant que, dans leur île comme ailleurs, les seuls monumens de quelque valeur qui subsistent des temps les plus reculés proviennent du culte catholique; l'agriculture en particulier a dû ses premiers succès aux ordres reli-

gieux. Lors de la réformation, les grandes familles reçurent en don les biens des abbayes et se firent les continuateurs des moines. Les résidences de beaucoup de grands seigneurs portent encore le nom des abbayes qu'elles ont remplacées : on dit Woburn-Abbey, Welbeck-Abbey, etc. Dans la région marécageuse, les moines avaient poussé assez avant leurs desséchemens, quand ils furent chassés, laissant pour traces de leur passage, outre leurs canaux et leurs cultures, les belles églises de Peterborough et d'Ely, qui dominent encore la contrée. Au commencement du XVIIe siècle, un comte de Bedford se mit à la tête d'une compagnie pour reprendre les travaux; une concession de 40,000 hectares lui fut accordée. Depuis cette époque, l'entreprise n'a jamais été interrompue. Des moulins à vent, des machines à vapeur établies à grands frais, font jouer éternellement des pompes à épuisement; des tranchées immenses, des digues indestructibles, achèvent l'œuvre. Le pays conquis est maintenant traversé dans tous les sens par des routes et des chemins de fer; on y a construit des villes, des fermes sans nombre, et ces terres jadis submergées et absolument improductives se louent de 75 à 100 francs l'hectare. On y voit quelques cultures de céréales et de racines, mais la plus grande partie reste en prairies; on y engraisse des bœufs courtes-cornes et des moutons provenant du croisement de la race ancienne de Lincoln avec des Dishley.

Tout le nord du comté de Cambridge fait partie de la région des marais; la rente moyenne y a doublé depuis quarante ans; la population aussi s'est accrue rapidement, soit à cause de l'augmentation de salubrité, soit parce que les progrès du desséchement ont développé la demande de travail. Le sud du comté est dans une situation moins satisfaisante; il ressemble au comté de Hertford, dont il est en quelque sorte le prolongement; les sols argileux y dominent, et la crise agricole est assez intense; de plus, les habitans y vivent dans une crainte perpétuelle, celle des incendies. Tous les bâtimens ruraux étant en bois et couverts en paille, les ravages du feu y sont faciles et redoutables. Les moindres mécontentemens de la population ouvrière se traduisent par des incendies dont les auteurs échappent presque toujours aux recherches de la police. Ce fléau reparaît sur d'autres points en Angleterre, mais nulle part il n'est aussi fréquent que dans le comté de Cambridge; on a vu des compagnies d'assurances refuser d'assurer des fermes qui avaient été brûlées plusieurs fois. La lueur de ces incendies éclaire d'un reflet sinistre la condition des classes laborieuses dans ceux des comtés anglais qui ne sont qu'agricoles, et le Cambridge est de ce nombre; le nombre des pauvres y est égal au dixième de la population.

Entre le comté de Cambridge et celui de Bedford s'étend en long

le petit comté de Huntingdon, qui n'a pas tout à fait 100,000 hectares, et ne compte que 60,000 habitans. Tout petit qu'il est, il a joué un grand rôle dans l'histoire d'Angleterre, car c'est la patrie de Cromwell. Rien ne le recommande spécialement à l'attention sous le rapport agricole.

Si le comté de Norfolk a occupé longtemps le premier rang en Angleterre pour le développement rural, cette place lui est aujourd'hui disputée par le comté de Lincoln, qui était, il y a un siècle, encore plus stérile et plus désert. Ce comté est un des plus grands, il a environ 680,000 hectares; aussi doit-il être divisé en trois districts agricoles très différens les uns des autres : les marais au sud et à l'est, les *wolds* ou plateaux au nord, et les bruyères à l'ouest. Le district des marais a pris le nom de *la Hollande*, et lui ressemble beaucoup en effet. Ce sont les mêmes digues qui s'avancent tous les jours de plus en plus et gagnent sur la mer de nouveaux terrains; ce sont les mêmes prairies et presque les mêmes troupeaux, c'est le même aspect vert, bas et humide. Sur quelques points, le haut prix des grains avait encouragé la culture des céréales; mais cette culture recule aujourd'hui de toutes parts, et les herbages, mieux appropriés au sol, lui succèdent. La rente y atteint en moyenne 100 fr. Les *wolds* sont des plateaux arides et nus, à sous-sol calcaire, que l'assolement quadriennal a tout à fait transformés. C'est aujourd'hui un beau pays de culture qui ne se loue pas moins de 75 fr. l'hectare en moyenne; on y élève beaucoup de bétail, qu'on n'y nourrit guère qu'en hiver, une ferme dans les *wolds* ayant ordinairement pour annexe un pâturage dans le marais, où l'on envoie les bestiaux pendant l'été. L'assolement de Norfolk y est assez généralement modifié, en ce sens que le trèfle occupe deux ans la terre, et que le blé ne revient que tous les cinq ans. Cette modification est maintenant aussi généralement suivie que l'assolement primitif, parce qu'elle épargne la main-d'œuvre; mais il est douteux qu'elle vaille mieux. Ce qu'on appelait autrefois la bruyère de Lincoln, *Lincoln heath*, était peut-être plus maigre encore; la transformation n'en est pas moins complète.

Comme les comtés de Norfolk, de Bedford et de Northampton, le Lincoln a dû surtout le prodigieux changement que l'on y admire aujourd'hui à un riche propriétaire, lord Yarborough. Les terres de lord Yarborough ont environ 30,000 acres ou 12,000 hectares, qui rapportent aujourd'hui 30,000 livres sterling de revenu, et qui n'en rapportaient peut-être pas le dixième il y a un siècle. Pour donner une idée de ce qu'était autrefois ce pays, aujourd'hui si peuplé et si cultivé, on raconte que, près de Lincoln même, on avait élevé, il n'y a pas plus de cent ans, une tour avec un phare pour servir

de guide la nuit aux voyageurs égarés dans ces landes inhabitées.

De même que la grande propriété, la grande culture fleurit dans le Lincoln; on y trouve des fermes de 400, 500 et même 1,000 hectares. De pareilles fermes ont de 100 à 200 hectares de turneps, autant d'orge ou d'avoine, autant de trèfle, autant de froment; c'est un spectacle magnifique. Les bâtimens aratoires sont en excellent état, les fermiers, presque tous riches, vivent libéralement. La plupart ont de belles maisons, de nombreux domestiques, des équipages de chasse, de superbes chevaux de main. C'est, comme le Norfolk, le beau idéal de la grande propriété et de la grande culture. Je ne cite pas une seule ferme; il faudrait les citer toutes. Dans les parties du comté plus naturellement fertiles, on retrouve la moyenne et même la petite culture.

III.

Si la région du sud est la zone des céréales et celle de l'est le principal domaine de l'assolement quadriennal, celle de l'ouest a aussi son caractère particulier; là dominent les herbages, cette primitive richesse du sol anglais. La prospérité rurale de cette région n'est pas de création moderne; elle date de loin. Toute la richesse agricole de l'île était autrefois concentrée dans deux zones, les herbages de l'ouest et d'une partie du centre, et les terres à blé du sud-est; tout le reste n'offrait que des bruyères, des marais et des montagnes incultes. Depuis, les terres à blé ont été dépassées par les terres légères soumises à l'assolement quadriennal; mais les herbages ont conservé leur antique supériorité. Il pleut trois fois plus dans l'ouest de l'Angleterre que dans l'est. Les émanations salines que les vents y apportent de l'océan paraissent d'ailleurs exercer sur la végétation de l'herbe une influence qui se reproduit sur nos côtes occidentales. De temps immémorial, des comtés entiers n'y forment qu'une immense prairie couverte de troupeaux, et les générations de bétail qui s'y sont succédé y ont déposé une masse d'engrais qui ne cesse de s'accroître. Ces prairies sont, comme la houille, un don du ciel; toute l'économie rurale de l'Angleterre en découle, car ce sont elles qui ont appris par expérience aux cultivateurs britanniques l'importance du bétail en agriculture. Le comble de l'art a été d'imiter ailleurs ce que la nature donnait si libéralement dans l'ouest.

Aujourd'hui les pays d'herbages commencent à leur tour à rester en arrière. Comme il arrive toujours après une longue prospérité, ils se sont endormis dans leur facile succès, pendant que tout marchait autour d'eux. Les agronomes actuels sont en général assez peu favorables à ce qu'on appelle le vieux gazon, *old grass;* l'art de l'homme n'y est que pour peu de chose, et partout où il s'en trouve

en grande étendue, la science agricole proprement dite a peu marché. Les fermiers des pays d'herbages font aujourd'hui ce que faisaient leurs pères; l'aiguillon de la nécessité ne les a pas atteints, les procédés perfectionnés de la culture moderne ont beaucoup de peine à pénétrer parmi eux. Cette stabulation savante des Huxtable et des Mechi, cet art du drainage, cette recherche assidue de nouveaux engrais, cette invention ingénieuse d'instrumens, ce choix de semences, toute cette fiévreuse activité qui caractérise la nouvelle école leur est inconnue; l'école d'Arthur Young elle-même ne les a pas profondément modifiés; ces deux révolutions, qui à un demi-siècle d'intervalle ont agité le monde agricole, ont passé presque sans les toucher. Leur antique méthode est encore celle qui donne le plus grand produit net; ils se reposent sur cette supériorité traditionnelle, obtenue et conservée jusqu'ici sans effort.

En sera-t-il toujours ainsi? Il est permis d'en douter. Non-seulement l'agriculture perfectionnée obtient en général un plus grand produit brut, mais sur quelques points déjà elle obtient aussi un plus grand produit net. Pour le moment toutefois, la rente des pays à herbages est encore, dans l'ensemble, la plus élevée. Il y a dans le royaume plusieurs millions d'hectares, un quart peut-être de la superficie totale, en vieux gazon, et nulle part ailleurs on ne trouve une pareille étendue de terres donnant un pareil revenu. Sur quelques points privilégiés du nord et du midi de la France, dans quelques parties de la Belgique, de l'Italie ou de l'Espagne, on peut signaler des rentes plus élevées, mais sur d'étroits espaces seulement.

La rente, en Angleterre comme en France, est le tiers environ du produit brut. La moyenne du produit brut étant estimée, pour tout le royaume, à 250 francs par hectare, la moyenne du produit net ou de la rente est de 75 francs; le bénéfice du fermier, les impôts et les frais de production se partagent le reste. Cependant cette proportion varie beaucoup selon le mode de culture; sur les points où les frais de production sont très élevés, la rente tombe au quart et même au cinquième du produit brut; sur ceux au contraire où les frais de production sont peu de chose, la rente monte à la moitié et au-delà : c'est ce qui arrive pour les herbages. Là en effet la main-d'œuvre se réduit à presque rien, il n'y a en quelque sorte qu'à recueillir; le capital d'exploitation est faible, les mauvaises chances sont infiniment réduites, tout est profit à peu près assuré. Aussi en voit-on qui donnent jusqu'à 500 francs de rente par hectare et au-delà.

Il y a trois manières de tirer parti de ces herbages, l'élève du bétail, l'engraissement et le laitage. On a trouvé en Angleterre, comme en France, que l'élève était le moins profitable des trois; on n'y con-

sacre d'ordinaire que les pâturages les plus maigres, et il se fait le même commerce que chez nous de jeunes animaux nés dans les régions montagneuses, qui viennent s'engraisser dans les contrées plus fertiles. Les idées nouvelles sont contraires à ces migrations du bétail, et partout où ces idées prennent faveur, comme elles ont précisément pour base une forte alimentation pendant le jeune âge, elles tendent à réunir l'industrie de l'élève à celle de l'engraissement; mais ce ne sont là que des exceptions plus ou moins répandues, et les faits généraux sont encore pour la distinction. L'engraissement est considéré comme plus lucratif et plus sûr, quand les pâturages sont suffisamment bons, et en effet nous savons par l'exemple de nos herbagers normands combien cette industrie est commode et avantageuse; mais ce qui l'emporte sur tout, en Angleterre comme en France, c'est le lait. Les herbagers de l'ouest font surtout des fromages, et la plupart de ces fromages sont très renommés. Ces pays sont aussi de ceux qui font exception à ce qu'on regarde comme la règle commune en Angleterre; la propriété et la culture y sont généralement divisées. Pour quelques grands domaines, on en rencontre beaucoup de petits, dont quelques-uns sont exploités par leurs propriétaires. Nous avons déjà trouvé cette division dans le Kent, le Sussex, le Devon; nous la retrouverons encore. La cause change suivant les lieux : dans le Kent, c'est la diversité des cultures; dans le Sussex, la difficulté du travail; dans le Devon, l'état montagneux du pays: dans les pays à herbages, la nature de l'industrie dominante, qui exclut les grands appareils. Les économistes anglais trouvent que cette division y a été poussée trop loin, et ils pourraient bien avoir raison, car la condition générale de la population n'y est pas toujours bonne malgré la richesse des produits, et les salaires sont peu élevés.

La région de l'ouest comprend six comtés. Dans celui qui se présente le premier, le comté de Somerset, les parties qui touchent au Devonshire sont, comme lui, âpres et montagneuses, il s'y trouve même un des districts les plus déserts et les plus incultes de l'île, la lande granitique qui porte le nom de *forêt d'Exmoor*, et qui rivalise pour la rudesse avec celle de Dartmoor; elle se compose de 8,000 hectares environ, abandonnés à une espèce de moutons à demi sauvages et au gibier qui fuit le plus la présence de l'homme, comme le cerf. En revanche, la vallée de Taunton, qui touche à la forêt d'Exmoor, est une des plus renommées pour sa fraîcheur et sa fertilité, et toute la partie du comté qui se rapproche de Glocester, celle où se trouvent la ville de Bath, célèbre par ses eaux minérales, et le port populeux de Bristol, abonde en excellens pâturages. Nulle part en Angleterre, si ce n'est dans le comté de Leicester, celui de Middlesex étant excepté, la rente des terres ne s'élève aussi haut que dans le

Somerset; elle est de 100 francs en moyenne, et atteint le double et même le triple dans la vallée. Un pays qui réunit tant d'avantages, qui se trouve à une faible distance de Londres et qui a dans son propre sein des débouchés comme Bath et Bristol, qui a été d'ailleurs favorisé par la nature de cette belle végétation herbagère et qui en retire une rente si élevée, semblerait devoir jouir d'une grande prospérité. La population souffre cependant; l'excès de population est la cause manifeste de cette souffrance. C'est cet excès même qui, en provoquant une concurrence extrême pour les fermes, a amené à la fois l'élévation de la rente et la trop grande division de la culture. Depuis 1801, la population du Somerset est passée, de 280,000 âmes, à 456,000; la richesse n'a pas augmenté dans la même proportion : de là le défaut d'équilibre signalé, et qui ne peut se guérir que par une augmentation de production ou une réduction de population.

Le comté de Glocester, qui touche au Somerset, se divise en deux parties : ce qu'on appelle les *costwolds* ou les hauteurs, et ce qu'on appelle la vallée ou les plaines qui bordent les rivières de la Severn et de l'Avon. Ces deux contrées agricoles, étant très différentes, doivent être étudiées séparément.

Les *costwolds* forment une série de plateaux de 5 à 600 pieds d'élévation au-dessus de la mer, entrecoupés de vallées peu profondes. Le sol en est maigre, et le climat froid. C'étaient autrefois à peu près uniquement des pâturages à moutons; mais la culture s'est peu à peu répandue sur ce sol naturellement improductif, et grâce à l'assolement de Norfolk et aux achats d'engrais supplémentaires, on y a obtenu des résultats remarquables. La moyenne de la rente atteint aujourd'hui 50 francs l'hectare. Les fermes sont vastes, et les fermiers aisés en général. L'écobuage est très usité, mais cette pratique est mieux entendue qu'en France; au lieu de semer sur le terrain écobué une céréale qui l'épuise du premier coup, on y sème d'abord des turneps, qui sont mangés sur place par des moutons, puis de l'orge avec des graines fourragères; le trèfle occupe la troisième année, et le froment n'arrive qu'à la quatrième. Le principal bétail des *costwolds* est encore le mouton. L'ancienne race du pays, devenue, par les perfectionnemens modernes, une des plus belles de l'Angleterre, rivalise avec les Dishley et les *south-down*. Les moutons des *costwolds* sont gras à un an, et se vendent avec leur laine de 40 à 50 francs. En résumé, l'agriculture des *costwolds*, justement considérée comme une des plus avancées, peut être présentée comme un modèle pour les sols légers et pauvres.

C'est dans les *costwolds* que se trouve le collége agricole de Cirencester, fondé par une réunion de souscripteurs sur un domaine appartenant à lord Bathurst et loué spécialement à cet effet. Les

hommes les plus considérables de l'Angleterre se sont fait un devoir de souscrire pour ce grand établissement, qui a beaucoup d'analogie avec notre ex-institut national agronomique. Il n'a pas été plus que le nôtre à l'abri des hésitations et des difficultés qui embarrassent la marche de toute institution naissante; mais la persévérance anglaise ne se rebute pas pour si peu. C'est aussi dans cette région que résidait un des grands propriétaires anglais occupés avec le plus de succès de perfectionnemens agricoles, lord Ducie. Cet habile agronome vient de mourir, et la vente de ses étables, le 24 août dernier, a offert un de ces spectacles qui ne se voient qu'en Angleterre. Près de 3,000 amateurs étaient accourus à la ferme de Tortworth-Court: 62 bêtes de la race courtes-cornes ont produit 9,361 livres sterl. ou 234,000 francs, soit en moyenne 3,775 francs par tête. Une seule vache de 3 ans s'est vendue avec sa génisse, âgée de 6 mois, 1,010 guinées; il est vrai que c'était une descendante de la célèbre *duchesse* de Charles Collings.

La vallée de Glocester a été bien autrement douée par la nature que les *costwolds,* mais l'industrie humaine a moins fait pour elle. La moyenne de la rente y atteint environ 90 francs par hectare. Le sol presque tout entier est en herbages, et la réputation du fromage qu'il produit est ancienne et méritée. Malgré ces avantages, on s'accorde à dire que l'organisation agricole pourrait être meilleure et le produit aisément accru. Le drainage est encore peu usité, l'emploi des engrais supplémentaires peu commun. On attribue généralement cet état arriéré à la division de la propriété et de la culture. La crise, qui a en général épargné les pays d'herbages, a sévi dans la vallée de Glocester. La baisse générale des prix s'est fait sentir aussi sur les fromages; le produit moyen d'une vache, qui était évalué autrefois à 200 francs par an, est tombé à 175. Les fermiers d'herbages, pauvres déjà et réduits par la concurrence au strict nécessaire, n'ont pas pu supporter cette réduction. A leur tour, les propriétaires, ayant besoin de tout leur revenu, ont pu difficilement diminuer leurs rentes ou faire des sacrifices en améliorations pour augmenter le produit. C'est là le cercle vicieux ordinaire dont il faut cependant sortir. Au fond de cette pauvreté accidentelle, il y a une grande richesse réelle, car le produit brut est toujours là. Du reste, rien ne révèle à l'œil ces souffrances; il est difficile de voir un plus charmant paysage que les fraîches vallées de la Severn et de l'Avon, avec leur éternelle verdure, leurs haies luxuriantes et leurs milliers de vaches au pâturage. Il semble que l'aisance et le bonheur devraient toujours habiter un pareil pays.

Parmi les six comtés de l'ouest, trois forment la région des herbages, les trois autres appartiennent à la région montagneuse qui

sépare l'Angleterre du pays de Galles. Le petit comté de Monmouth, le plus méridional des trois, placé entre la mer et les montagnes, présente les aspects les plus variés : vers l'ouest et le nord, ce sont les aspérités sauvages des Alpes; vers l'est et le sud, sur les bords de la Wye, c'est un véritable jardin. On y cultive encore quelquefois avec des bœufs, ce qui devient de plus en plus rare en Angleterre. La rente monte très haut sur le bord de la mer; à mesure qu'on s'avance vers les montagnes, elle descend. La population, bien plus nombreuse que ne le feraient supposer les ressources naturelles du sol, révèle tout de suite un état industriel florissant : de nombreuses mines de charbon et de fer y entretiennent beaucoup d'ouvriers, et cette abondance de débouchés locaux est évidemment la cause première du progrès agricole.

Le comté de Hereford offre moins de contrastes que le Monmouth: il s'y trouve à la fois moins de montagnes et moins de plaines, et sa surface est généralement accidentée sans d'aussi brusques oppositions. Les neuf dixièmes du sol sont cultivés, et la rente s'élève en moyenne un peu plus haut que dans le Monmouth. Quant au comté de Salop, le dernier et le plus grand des trois comtés frontières, une partie de son territoire est la continuation du Hereford; l'autre sert de transition entre cette région accidentée et le comté plus plat de Chester; c'est de plus une contrée industrielle : les mines de fer y abondent, et les fabriques de poteries y rivalisent avec celles de son autre voisin, le comté de Stafford. La principale industrie agricole de cette région est l'élève de cette belle race de bœufs rouges à tête blanche connus sous le nom de *Hereford*. Ces bœufs, les plus estimés des herbagers du centre, qui les achètent pour les engraisser, prennent la graisse plus facilement qu'aucune autre race, quand ils sont transportés dans de bons pâturages, et leur viande est meilleure que celle des Durham, mais plus lente à se former. Si, comme tout l'annonce, l'élève des bœufs courtes-cornes se développe dans les pays qui n'élevaient pas jusqu'ici, l'industrie la plus florissante de la frontière galloise pourra être menacée; les éleveurs du Hereford seront forcés à leur tour de se faire engraisseurs.

Vient enfin le comté de Chester, le plus riche des six. Le fromage de Chester est encore plus connu hors d'Angleterre que celui de Glocester. L'étendue totale du comté est de 270,000 hectares, dont la moitié environ en herbages. On y entretient plus de 100,000 vaches laitières, dont chacune donne en moyenne de 2 à 400 livres de fromage et de 15 à 20 livres de beurre. La rente des herbages dépasse en général 100 francs; mais, comme celle des terres arables reste au-dessous, la moyenne générale du comté est de 80 à 90 francs, le fermier payant en outre la dîme et les taxes. La propriété est moins

divisée que dans le Glocester et le Somerset, mais la culture l'est au moins autant. On cite seulement une ou deux fermes de 150 hectares. La majorité n'en a pas plus de 30, et un grand nombre, dans les districts à fromage, en a moins de 5. Cette organisation agricole n'a pas eu dans le comté de Chester les mêmes inconvéniens que dans le Glocester et le Somerset, soit parce qu'elle ne coïncide pas avec une égale division de la propriété, soit plutôt à cause du voisinage des districts manufacturiers, qui ouvrent d'immenses débouchés. Le salaire moyen des ouvriers ruraux s'élève à 12 shillings par semaine, ou 2 francs 50 cent. par jour de travail. Le drainage est généralement pratiqué, l'emploi des engrais supplémentaires fréquent. Cette antique et prospère économie rurale n'a pas empêché l'esprit d'innovation de pénétrer dans le Cheshire. La ferme de M. Littledale, située près de la Mersey, en face de Liverpool, est déjà célèbre pour son admirable stabulation. Les vaches de cette ferme ne sortent jamais, ce qui doit paraître une monstruosité aux herbagers voisins; elles sont nourries en été avec du trèfle, du ray-grass d'Italie et des vesces en vert, en hiver avec du grain, du foin haché, des navets et des betteraves On assure que par ce moyen on nourrit, sur 32 hectares, 83 vaches laitières et 15 chevaux de travail.

Nous venons de parcourir la moitié environ de l'Angleterre : l'ouest y représente en quelque sorte le passé, l'est le présent, et le sud l'avenir. Dans la plus grande partie de cette région, l'état de l'agriculture laisse à désirer; dans d'autres au contraire, les brillans modèles abondent. La grande culture est en général ce qui l'emporte pour les résultats; mais elle n'occupe qu'un tiers environ du sol, et ce n'est pas toujours elle qui paie les rentes les plus élevées. La crise des prix y a sévi avec beaucoup de force, surtout dans le sud; la petite et la moyenne culture en ont souffert plus que la grande, parce qu'elles ont moins de ressources. L'ensemble de la région n'en est pas moins supérieur à la France, même à la meilleure partie de la France. Le *Weald* seul reste en arrière; tout le reste nous a atteints ou dépassés. Quand même les rentes et les profits y subiraient une réduction de 20 pour 100, leur taux excéderait encore la moyenne des nôtres, et partout où cette réduction paraissait inévitable, une heureuse transformation s'opère sous la pression de la nécessité. Nous trouverons dans le centre et le nord un état général encore meilleur.

LÉONCE DE LAVERGNE.

XENIA DAMIANOWNA

SCÈNES DE LA VIE RUSSE.[1]

Il y a peu d'années, je visitais la Palestine, et j'avais voulu, selon l'usage des pèlerins, passer une nuit dans la chapelle du Calvaire, près de Jérusalem. Je ne viens point ici retracer des impressions personnelles. Quiconque a souffert ne peut fouler sans émotion une terre où s'est accomplie dans sa forme la plus saisissante l'alliance de la divine miséricorde et de l'humaine douleur. Toutes les pensées qu'éveilla en moi la vue du saint temple, je les tairai donc : c'est hors de moi-même que je veux chercher un exemple de résignation, de persévérance, dans l'histoire d'une pauvre femme avec laquelle j'ai passé sur le Golgotha une nuit dont les trop courtes heures ne s'effaceront pas de ma mémoire.

Qu'on ne s'attende à trouver dans cette histoire ni le mouvement, ni la variété des aventures. Le récit que j'ai recueilli ne m'a frappée que comme le tableau de la vie russe telle qu'on peut l'observer dans les campagnes, parmi les populations qui cultivent la terre et qui vivent dans un commerce familier avec la sévère nature des forêts et de la steppe. L'histoire de l'humble paysanne dont je veux noter ici les souvenirs m'a été racontée dans cette belle langue russe, si

(1) L'auteur du récit qu'on va lire a pu étudier la vie des paysans russes sous bien des aspects qui échappent aux voyageurs, auxquels manque, avec le temps nécessaire pour compléter leurs observations, cette sorte d'intuition qui n'appartient qu'au génie national. Dans l'histoire qui se mêle ici à quelques souvenirs sur les lieux-saints, on trouvera un tableau fidèle des mœurs populaires de la Russie, peut-être aussi une explication sûre, quoique lointaine, des influences religieuses qui dominent et agitent aujourd'hui ce grand empire.

pleine d'images, si empreinte encore dans sa naïveté poétique de la saveur et de la simplicité des champs. Les circonstances au milieu desquelles j'ai recueilli la confession de ma pauvre compatriote ajouteront elles-mêmes peut-être à l'intérêt de son récit, et on me permettra de leur laisser quelque place à côté du tableau dont elles forment en quelque sorte le cadre nécessaire.

I.

Un incident obligé de tout pèlerinage à Jérusalem, c'est une nuit passée dans l'église du Saint-Sépulcre. Les pèlerins chrétiens se laissent enfermer dans cette église au moins une fois pendant leur séjour, pour y entendre les vêpres et les matines. Les portes de l'église se fermant le soir, au coucher du soleil, et ne s'ouvrant que le matin, après le soleil levé, les chrétiens qui veulent entendre vêpres et matines sont forcés de subir une espèce de claustration, qu'ils mettent à profit pour parcourir l'immense édifice plus à loisir et avec plus de recueillement.

Un beau soir du mois de mars 1847, me trouvant à Jérusalem dans les premiers jours de la semaine sainte, j'avais suivi l'exemple des autres pèlerins, et je m'étais laissé emprisonner dans l'enceinte sacrée. Je comptais y passer les longues heures de la nuit dans le silence et la méditation; mais cet espoir fut trompé : tous les pèlerins de la Russie semblaient s'être donné le mot pour veiller comme moi-même dans le saint cloître. Une foule agitée se pressait autour de moi, et mon attention se porta forcément sur les types variés qui représentaient, au pied du Golgotha, toutes les provinces de l'empire russe, toutes les variétés aussi de l'exaltation religieuse de mes compatriotes. Un de ces types me frappa bientôt plus que les autres : c'était une espèce de *fakir* chrétien, dont la singulière industrie mérite qu'on en dise quelques mots. Cet homme, dans lequel je reconnus un de mes serfs, nommé Judas (singulier nom à prononcer en pareil lieu!), avait trouvé moyen de se faire un revenu fort honnête, grâce aux pèlerinages qu'il recommençait sans relâche, moitié par folie, moitié par dévotion. Il avait visité tous les monastères et s'était prosterné devant toutes les images miraculeuses que renferme la Russie. Je me rappelle qu'il vint me demander un jour la permission de se rendre à un monastère très renommé par l'austérité de sa règle, et situé dans une île de la Mer-Blanche. Dans un espace de temps incroyablement court, il vint me rejoindre à Saint-Pétersbourg, m'apportant un certificat délivré par le supérieur du couvent avec toute une collection de bizarres amulettes. Au reste, il revenait toujours de ses excursions la besace pleine d'objets consacrés qu'il vendait ensuite

fort cher aux fidèles de son pays. Quant à ses voyages, ils ne lui coûtaient absolument rien, car de la Mer-Noire à la Mer-Blanche, des frontières de la Pologne au Kamtschatka, le pain et le sel ne manquent jamais au pèlerin. En échange de ses bénédictions et de ses prières, il peut toujours compter sur la meilleure part à table et sur le coin le plus chaud près du foyer. Il faut dire aussi que les pèlerinages à Jérusalem sont parmi les vieilles coutumes du peuple russe une de celles qui exercent sur lui le plus d'empire.

Le serf Judas, que je retrouvai sur le Calvaire, personnifiait merveilleusement cette classe de derviches chrétiens; on pouvait observer en lui un de ces restes curieux des mœurs orientales si nombreux encore en Russie. Ces *hommes de Dieu*, comme les appelle le peuple, mêlent pour la plupart à des calculs très positifs une certaine dose d'exaltation et presque de folie. Doués d'une prodigieuse mémoire, ils sont toujours prêts à réciter, sans s'aider ni de livres ni de notes (car rarement ils savent lire et écrire), toutes les prières de l'église russe en ancien slavon, idiome dans lequel sont traduits tous les offices du rite grec. Ils doivent en outre savoir improviser des formules dans ce même idiome pour des cas que l'église n'a pu prévoir. Ils portent ordinairement des cilices, et quelques-uns se chargent même de chaînes très pesantes, passées plusieurs fois autour des reins. Les jeûnes qu'ils s'imposent sont très rigoureux : j'en ai vu qui ne mangeaient à leur faim que trois fois par semaine, et leurs repas ne se composaient que de pain noir avec des oignons. Le reste du temps, ils se nourrissent seulement de quelques miettes de pain bénit (1). Il est vrai que la loi du jeûne ne s'étend pas aux liqueurs fortes, et les derviches russes ne refusent jamais le verre d'eau-de-vie ou de vin que leurs hôtes leur présentent, selon leurs moyens, avant le repas. S'ils parviennent même à beaucoup boire sans donner signe d'ivresse, leur réputation de sainteté n'en est que mieux affermie.

Le pieux Judas réunissait, je l'ai dit, toutes les qualités exigées par l'état qu'il avait embrassé. Son organisation débile et presque épileptique l'avait préparé de bonne heure à cette vie extatique et vagabonde qu'il poursuivait à travers tous les couvens de l'empire russe et jusqu'en Terre-Sainte. C'est grâce en effet à un excès d'exaltation nerveuse que ces corps ordinairement faibles et macérés peuvent supporter les austérités et les fatigues auxquelles ils se soumettent. Judas se donnait d'ailleurs pour un prophète; il guérissait les malades, détestait les médecins et avait fort peu d'estime pour les

(1) On appelle *pain bénit* en Russie de petits pains nommés par l'église grecque *prosfora*, et que le prêtre distribue aux fidèles après en avoir extrait quelques parcelles, qui, consacrées au commencement de la messe, servent d'hosties pour la communion.

religieux blancs (1). J'eus hâte, on le comprend, de me dérober aux discours de cet illuminé, et je me mis à parcourir tous les détours de l'immense édifice où j'étais prisonnière. La nuit était venue, et l'obscurité faisait encore mieux ressortir les vastes proportions du saint cloître. Des groupes de pèlerins étaient prosternés çà et là, les uns devant un pilier, les autres devant un autel consacré. Les lampes vacillantes jetaient leur triste lueur à travers les grandes ombres projetées par les colonnes; dans le lointain passaient des fidèles agitant leurs cierges, qui brillaient comme des faisceaux d'étoiles. Je m'unissais d'esprit aux prières de cette multitude, qui s'élevaient vers le ciel comme les parfums d'une nuit d'été, ou, selon l'expression de l'hymne chantée dans l'église grecque pendant le carême, « comme les vapeurs de l'encensoir consacré aux offrandes de la fin du jour. » Quelques chants confus dominaient de temps en temps ce grand murmure : ils sortaient du pauvre monastère copte adossé à l'édifice du Saint-Sépulcre; on eût dit la voix mélancolique du vent venant par intervalles mêler ses plaintes, comme une harmonie de plus, aux prières des fidèles.

Ainsi rôdant, admirant, écoutant, je parvins aux degrés du Golgotha. Je les gravis, et après avoir fait les génuflexions d'usage, je m'assis sur un vieux fauteuil dans un coin de la chapelle, espérant n'être plus troublée dans mes méditations; mais j'avais compté sans mon trop fidèle vassal, le pèlerin Judas, qui m'avait suivie et qui vint s'asseoir à mes pieds. Sa simarre noire et flottante, ses cheveux roux et sales, ses yeux hagards, son visage pâle et contracté, tout, jusqu'au bâton blanc et recourbé qu'il tenait sans cesse à la main, lui donnait plutôt l'air d'un méchant sorcier que d'un pèlerin chrétien. Autour de moi, la foule redoublait, et le bruit avec elle. On allait, on venait, et le tumulte augmentait sans cesse, quand tout à coup un fort désagréable incident vint le porter à son comble.

Une dame assez ridiculement vêtue venait d'entrer dans l'église, et cherchait à s'ouvrir un passage en écartant à la force du poignet tous les assistans qui se trouvaient sur son chemin. C'était une certaine baronne de R., Grecque de religion, mais Allemande de nation, que je reconnus de loin à ses grands gestes et à ses invocations en mauvais russe. Un des coups de poing qu'elle distribuait autour d'elle avec une vigueur toute virile atteignit malheureusement mon serf Judas. Il n'en fallut pas davantage pour réveiller en lui le double orgueil du Russe et du fanatique. Un torrent d'invectives s'échappa de ses lèvres : « *Muette* (2) maudite, *muette* excommuniée, *muette* ré-

(1) Nom donné en Russie au clergé séculier.

(2) En Russie, les Allemands s'appellent *muets*.

prouvée! » criait-il, et la *muette* rendait d'une voix stridente invective pour invective. Je dus intervenir dans ce conflit, et un ordre que je donnai à mon serf d'aller m'attendre à l'église grecque, où je devais me rendre le lendemain matin put seul mettre fin à un débat auquel tout l'auditoire commençait à se mêler par des murmures significatifs. Je calmai non sans peine la baronne, en lui faisant observer combien une descendante des chevaliers du Glaive compromettait sa dignité en se querellant avec un misérable serf. C'était peut-être la première fois qu'on avait tiré un bon parti de son orgueil de caste. Mme de R. finit par me donner raison, et s'éloigna pour aller chercher noise ailleurs.

Pendant notre entretien, la foule s'était éloignée aussi, et je ne remarquai pas sans satisfaction, quand je me trouvai enfin rendue à moi-même, que l'église était à peu près vide. Une seule femme était restée près de moi; elle se tenait à la place que Judas venait de quitter. Son costume était celui de la classe aisée du peuple russe. Sur sa figure, qui indiquait un âge avancé, régnait une expression de douceur et de sérénité qui me frappa. Je remarquai qu'elle m'observait attentivement. En rencontrant mon regard, elle sourit, me salua d'une inclinaison de tête et s'assit à mes pieds.

— Mère, me dit-elle alors dans le langage affectueux de sa caste, petite mère, tu as bien fait d'apaiser la querelle de ces pauvres fous (1). *Les pacifiques seront appelés les enfans de Dieu*, et Dieu te bénira d'avoir rétabli la paix dans l'endroit où le Sauveur du monde s'est laissé crucifier pour la paix du genre humain. Il ne faut pas leur en vouloir pourtant, il faut leur pardonner comme Notre-Seigneur pardonnait à ses persécuteurs; comme eux, *ils ne savent ce qu'ils font.*

Ces citations dans la bouche d'une femme du peuple m'étonnèrent. Sa voix douce et grave, contrastant avec les aigres clameurs qui venaient de frapper mes oreilles, me remit sous le charme que la scène précédente avait rompu. — Je n'ai fait que mon devoir, *ma colombe,* répondis-je, en empruntant au langage populaire de la Russie une de ces désignations caressantes et affectueuses qu'on y trouve si multipliées; je n'ai fait que mon devoir, et je suis charmée que tu m'approuves, car tes paroles annoncent une femme sensée et pieuse. Mais permets-moi de te demander d'où tu viens? D'après ton langage, je te croirais d'au-delà de Moscou.

— Tu as deviné, *maîtresse* (2), je suis du gouvernement de Twer. C'est loin, n'est-ce pas?

(1) Le peuple russe tutoie indifféremment tout le monde, jusqu'au souverain lui-même. Ce tutoiement donne aux conversations entre le seigneur et le paysan un accent de bonhomie patriarcale qui voile un peu ce qu'il y a souvent d'arbitraire et de despotique dans leurs rapports.

(2) *Barine* en russe : c'est le titre correspondant à *madame,* que l'homme du peuple

— Très loin, mon amie, surtout si tu as fait le voyage à pied.

— Sans doute, madame, je l'ai fait à pied, et beaucoup d'entre nous viennent de plus loin encore. Je t'assure que ce n'est pas aussi difficile que tu le supposes. Nous autres pauvres gens, nous sommes habitués aux fatigues, et puis nous ne nous pressons pas. Je me disais : « Si seulement je fais quelques pas dans une journée, ce sera toujours autant! » Tu t'étonnes de ce que j'aie accompli ce pèlerinage une fois : que diras-tu quand tu apprendras que c'est pour la seconde fois que je le fais?

— Mais qui t'a décidée à entreprendre deux fois un si long voyage?

— Je vais te le dire, maîtresse. Je suis veuve, et je possède une maison avec quelques champs dans un village situé à une petite journée de Twer. Après être revenue de mon premier pèlerinage, je crus avoir accompli très exactement tous les devoirs que Dieu m'avait imposés. Je le crus d'autant plus aisément, que, pendant vingt ans, j'avais dû attendre le moment où je pourrais sans remords me diriger vers Jérusalem. Une fois les difficultés du premier pèlerinage vaincues, je m'aperçus que l'orgueil avait pénétré dans mon âme. Me reposant sur ce que j'avais achevé, je ne songeais plus qu'à passer le reste de ma vie dans le repos et dans ce que j'appelais les bonnes œuvres. J'allais même, dans ma coupable présomption, jusqu'à me comparer à la sainte veuve Anne, qui attendait dans le temple du Seigneur la venue du Messie. Dans mes loisirs, j'aimais à lire la *Vie des Saints*. L'histoire d'un anachorète qui recueillit dans sa grotte une biche blessée par la flèche d'un chasseur, et qui vit ce pauvre animal, après sa guérison, s'attacher à lui pour ne plus le quitter, la reconnaissance de cette biche qui, après la mort de l'anachorète, revint chaque jour visiter sa tombe, cet exemple de ce que peut l'instinct d'affection chez un être privé de raison me confondit tout à coup et arracha de mes yeux un torrent de larmes. — Tu te crois pieuse, me dis-je, tu te crois en droit de te reposer comme les justes le feront au dernier jour! Est-ce que tu t'imagines que le Seigneur de l'univers se soucie du grain d'encens que tu lui as apporté, lui que les cieux proclament et que la création entière adore? Crois-tu par tes pauvres efforts avoir contribué à la félicité de celui qui lui-même est la félicité de ses saints? Ne t'a-t-il pas portée dans ses bras vers le but de tes désirs comme le bon pasteur porte son agneau malade? Et maintenant que ce but a été atteint, ce n'est plus lui, c'est toi-même que tu oses glorifier! Non, il n'en sera pas ainsi. Tu reprendras ton bâton de voyageuse, tu retourneras au Saint-Sépulcre, et une fois encore avant ta mort tu porteras, comme la biche du saint anacho-

accompagne souvent de plusieurs appellations bizarres, telles que *mon âme, mon cœur, ma vie, père* ou *mère, colombe, ramier, hirondelle*, etc.

rète, le tribut de ta reconnaissance à celui qui t'a secourue sur le chemin du péché. — Je fis ce que je dis. Huit jours après la lecture qui m'avait ouvert les yeux, je me mis de nouveau en route pour Jérusalem, où je suis arrivée hier.

— Tu as agi comme une femme pieuse et forte, lui répondis-je; mais comment t'est venue l'idée de ton premier pèlerinage? Quels sont les obstacles qui s'opposèrent à l'accomplissement de ton vœu pendant vingt longues années?

L'humble voyageuse me regarda un moment comme si ma question l'eût étonnée.

— Il me faudrait pour cela te raconter toute l'histoire de ma vie, maîtresse, me dit-elle. Auras-tu la patience d'écouter le simple récit d'une villageoise qui, jusqu'au moment où elle se mit en route pour la Palestine, n'avait pas quitté un seul jour la cabane où elle était née?

Je la pressai de nouveau. Le langage dans lequel s'exprimait la paysanne de Twer était empreint d'une austérité, d'une onction éloquentes qui me rendaient curieuse de pénétrer dans les secrets de cette âme d'élite que je venais de découvrir sous les humbles vêtemens d'une femme du peuple. La chapelle du Golgotha, rarement employée au service divin, était un lieu bien choisi pour la confession que je venais de provoquer; c'est un endroit de refuge pour ceux qui, après avoir entendu les vêpres dans l'église du Saint-Sépulcre, y viennent passer les longues heures de la nuit en attendant les *matines*. Des groupes de pèlerins sont accroupis dans tous les coins, les uns dormant, les autres se racontant leurs aventures; j'en ai vu tirant de leur besace le morceau de pain sec ou le biscuit destiné à réparer leurs forces. Ce fut donc sans remords que j'invitai la paysanne de Twer à raconter son histoire; ce fut sans remords aussi qu'elle se prêta à mon désir. C'est à elle que je veux maintenant laisser la parole le plus possible, en observant, avant tout, que le don de la parole est un don généralement répandu parmi le peuple russe, et qu'il élève souvent les individus les moins instruits à une véritable éloquence. Les femmes ajoutent encore au charme de l'idiome russe par un accent d'une suavité indéfinissable. Cette remarque fera comprendre bien des traits de cette histoire, dont le fond est exactement vrai, et que je me suis bornée à recueillir fidèlement, heureuse d'y retrouver le caractère du peuple simple et bon dont les mœurs m'étaient interprétées avec une si touchante sincérité par un de ses plus dignes enfans.

II.

Je suis née aux environs de Twer, me dit la paysanne russe; mon père était *diatchok* (sous-diacre) dans un village assez considérable

situé à une petite journée de cette ville et nommé Welikopolje. Mon frère et moi nous restions seuls d'un grand nombre d'enfans que la mort avait frappés presque en bas âge ou à l'entrée de l'adolescence. Le souvenir de ces pertes vivait poignant dans le cœur de mon père et de ma mère. Les dimanches de la belle saison surtout, leurs regrets se réveillaient plus vifs, quand ils voyaient passer les jeunes gens du village vêtus de belles chemises rouges, avec des cafetans de drap de lin et le chapeau de castor sur l'oreille (1), se tenant enlacés et chantant de leur mieux pour inviter les jeunes filles cachées dans les maisons à les suivre dans la rue. Des chœurs se formaient souvent alors en longues files ou en grandes rondes dans la rue principale de notre village (2). Mon père regardait en soupirant les vieillards assis sur leurs bancs devant leurs maisons, et qui, suivant des yeux leurs enfans, faisaient de beaux projets pour leur avenir. Il soupirait encore en voyant ces mêmes jeunes gens, quand arrivait l'automne, revenir de leurs excursions sur les barques du Volga, ou bien se rassembler au retour de l'hiver pour aller, comme *isvochik* (voituriers), gagner des roubles à Moscou ou à Saint-Pétersbourg. Ma mère aussi avait ses heures de tristesse : les jeux des nombreux enfans qui se pressaient autour de mères plus heureuses lui arrachaient parfois des larmes; mais elle se hâtait de les essuyer, et c'était elle toujours qui exhortait mon père à la patience. « C'est pécher, Damian Alexiewich, lui disait-elle; c'est pécher contre Dieu que de t'affliger ainsi; toi, serviteur de l'église, toi, homme savant et pieux, ton devoir est de te résigner. Vois ce qu'il t'a laissé pour ta consolation; regarde ta fille Xenia et ton beau et brave Siméon. C'est mal d'envier aux autres leur bonheur. — Tu as raison, répondait mon père; tâchons de moins

(1) Le costume du paysan de la Grande-Russie est remarquable par sa ressemblance avec l'antique costume grec. La chemise rouge ou bleue qu'il porte par-dessus ses caleçons, et qui laisse le cou découvert, rappelle la tunique. Un cordon de soie, brodé d'or chez les riches, est noué autour des reins. L'ouverture de la chemise est de côté et se ferme par des boutons de métal sur l'épaule gauche. D'autres parties de ce costume rappellent l'Orient; ainsi le caleçon large rentre dans une botte de maroquin rouge ou jaune. Quant au cafetan, au châle en soie ou en laine qui le retient, quant au chapeau de castor à calotte basse et à rebords larges, orné d'une plume de paon, ce sont des détails empruntés un peu à tous les pays.

(2) Ces chœurs sont encore un usage qui rappelle la Grèce. Les jeunes femmes et les filles les conduisent seules; elles ont des chants spécialement appropriés à ces sortes de jeux. Quelquefois elles forment des rondes et représentent en action une ballade ou un conte; d'autres fois elles se partagent en demi-groupes et chantent des strophes et des antistrophes. Un groupe s'approche, puis recule en cadence, l'autre fait de même; puis des danses s'organisent, auxquelles les jeunes gens prennent part. Tous ces chœurs, toutes ces danses mimiques s'exécutent d'après des chants particuliers. Les refrains rappellent l'ancienne mythologie slave, et les plus vifs, les plus gais même, portent l'empreinte de la sévère nature qui les a inspirés.

pleurer les trésors que Dieu nous a enlevés pour nous les mieux garder et nous les rendre dans un meilleur monde, purs des souillures de celui-ci. » Et là-dessus il faisait le signe de croix, ma mère l'imitait, et tous deux retournaient à leurs travaux. C'étaient des gens craignant Dieu que mes parens. Ma mère était fille de prêtre et avait apporté une belle dot à mon père, qui lui-même avait fait de bonnes études au séminaire de Twer, et aurait été ordonné prêtre sans un accident qui, peu de jours avant sa sortie, frappa de paralysie une de ses jambes. Tu sais, maîtresse, que ceux que Dieu a marqués de quelque infirmité extérieure ne peuvent, suivant nos lois religieuses, desservir ses autels... Mais pardonne; c'est l'histoire de mes parens que je te raconte, et c'est ma vie que tu voulais connaître.

— Continue, dis-je à Xenia; ne crains pas de lasser mon attention. L'histoire de ta famille comme la tienne ne me fera-t-elle pas vivre pour quelques instans sous le ciel de mon pays?

— On proposa à mon père de rester au séminaire de Twer comme maître de théologie. Il demanda du temps pour se décider; il ne voulait prendre aucune résolution avant d'être allé en personne rendre leur parole aux parens de ma mère, qu'il avait recherchée en mariage avant son malheur (1), quand il se croyait encore sûr d'occuper une cure à sa sortie du séminaire. Pour se rendre à l'habitation de mes grands parens, il devait passer par le village de Welikopolje. Il s'arrêta chez le prêtre de ce village. — Écoute-moi, Damian Alexiewich, lui dit ce respectable vieillard, je connais ta *prédestinée;* c'est une fille d'un noble cœur, et, comme tu ne t'es pas borné à la faire rechercher par une *swacha* (2), mais que tu as passé tes dernières vacances chez ses parens, je crois que ce n'est point par simple obéissance qu'elle a consenti à devenir ta femme. Il est donc possible que malgré ton malheur elle persiste à t'épouser. Dans

(1) Aucun jeune homme, d'après les lois du clergé russe, ne peut être ordonné prêtre avant d'être marié. Aussi, dès la dernière année de leurs études, les jeunes gens cherchent à se pourvoir d'une fiancée qu'ils épousent à leur sortie. Un prêtre ne peut se marier qu'une fois. S'il devient veuf, il renonce d'ordinaire à sa cure et entre dans un couvent. Sa carrière alors même n'est pas perdue; il peut la poursuivre dans les ordres et devenir archimandrite, évêque ou même archevêque.

(2) Le peuple russe nomme *prédestinés* ceux qui se recherchent, et qui, par convenance ou par hasard, semblent destinés l'un à l'autre. Le peuple suppose que c'est la volonté de Dieu qui règle les mariages. — On nomme *swacha* la personne qui est chargée par les parens du *prédestiné* ou par le prétendant lui-même de faire la demande en mariage. Cette personne est choisie ordinairement parmi les veuves les plus considérables du lieu. A défaut d'une veuve qui réunisse les qualités nécessaires, on choisit une femme mariée. Les qualités requises d'une *swacha* sont beaucoup de discrétion et de souplesse, des *lèvres de miel* et de la fermeté aussi, pour défendre les intérets de la partie qu'on représente. Les *swachas* sont très respectées, et prennent dans les ménages qu'elles contribuent à former le rang de proches parens.

ce cas, voici ce que je te propose. Le *diatchok* de mon église vient de mourir; sa veuve veut retourner dans son pays et vend sa maison que tu peux voir d'ici, une habitation à trois fenêtres avec des volets verts, un jardin considérable, des champs et des prairies. Si tu épouses ta *prédestinée*, je t'engage à acheter ce coin de terre qui t'occupera et te fera vivre, et je t'offre en outre la place de *diatchok* qui est à ma disposition. Certainement, comme maître de théologie, tu occuperais un rang plus élevé dans le monde; mais crois-moi, mon fils, le repos des champs te vaudra mieux que les honneurs mondains. Suis mon conseil, et si tu le trouves bon, tu peux disposer de moi. Je ferai tes affaires comme si c'étaient les miennes.

Mon père remercia l'excellent prêtre et promit de ne pas négliger ses avis. Il repartit, décidé à se faire moine, si ma mère lui rendait sa parole. Enfin la charrette s'arrêta devant la maison de la *prédestinée*. En voyant mon père en descendre à l'aide d'une béquille, ma mère fondit en larmes et s'enfuit au jardin. L'arrivée du jeune séminariste n'était cependant pas une surprise : il avait écrit aux parens de la jeune fille pour leur annoncer le malheur qui l'avait frappé et le projet qui en était la conséquence. Les parens le reçurent gravement et affectueusement. Après la prière et les salutations d'usage, le séminariste leur dit que, la main de Dieu s'étant appesantie sur lui, il ne lui convenait plus à lui, pauvre estropié, de prétendre à la main de leur fille. — Tu as bien fait, répondit le père, de nous avoir rendu la parole que nous t'avions donnée; tu as d'autant mieux fait, que nous sommes des gens de l'ancien temps qui croient que « la honte est le partage de celui qui manque à sa parole (1). » Nous aurions par conséquent tenu notre serment. Va, ménagère, appelle ta fille, et qu'elle déclare elle-même sa volonté, qui sera la nôtre.

Ma mère arriva bientôt, — rouge comme une rose baignée de pluie, disait plus tard mon père. En voyant les yeux du jeune séminariste attachés avec anxiété sur elle, elle rejeta son tablier sur sa tête et se cacha honteuse derrière ses parens. — Ma fille, dit le vieux prêtre de sa voix imposante, écoute-moi bien, car ce que j'ai à te dire est grave. Découvre ton visage et ton cœur devant nous pour que nous y puissions lire l'arrêt que tes lèvres vont prononcer. Voici un bon et honnête jeune homme qui vient nous rendre notre parole. L'infirmité dont il a plu au Seigneur de l'affliger ne lui permettant pas d'aspirer à la prêtrise, il ne se croit plus digne d'être ton mari et d'entrer dans notre famille. Nous ne voulons en rien influencer ta décision : prononce toi-même sur ton sort.

(1) *Que la honte soit son partage :* c'est une formule appliquée, comme punition, par les anciennes lois russes du XIIe siècle, à celui qui les enfreint.

Dès les premiers mots qu'avait proférés le prêtre, ma mère s'était découvert le visage; elle avait écouté son discours avec recueillement. — J'ai voulu, dit-elle, lui appartenir dans la prospérité; je ne reculerai pas devant la crainte de l'adversité. Dieu, qui a voulu permettre à ce grand malheur de l'atteindre, m'a aussi inspiré de ne jamais l'abandonner. Puisque tu le veux bien, mon père, puisque tu y consens, ma mère, je jure ici en votre présence de n'être jamais qu'à lui ou à Jésus-Christ.

— Que ta volonté soit donc faite, — répondirent les parens. Et les jeunes gens tombèrent prosternés à leurs pieds. Les images du Sauveur et de sa sainte Mère furent ensuite détachées du *kivott* (1), où elles étaient suspendues, et devant ces saintes images mon père et ma mère furent solennellement bénis et déclarés fiancés. On discuta ensuite les projets d'établissement pour l'avenir. La proposition du vieux prêtre fut adoptée. On acheta avec la dot de la jeune femme la maison qu'il avait désignée à Welikopolje. Quinze jours plus tard, cette maison recevait les époux, qui devaient y passer de longs jours tantôt de joie, tantôt d'affliction, mais toujours de paix et d'amour.

Ici Xenia s'arrêta encore. — Vraiment, maîtresse, je crains d'avoir pris mon récit de trop haut; ce que j'ai à te raconter, ce sont de bien longues années encore. Voudras-tu t'intéresser à mes souvenirs?

J'encourageai encore la paysanne à ne rien oublier, à ne négliger aucun de ces détails qui me rappelaient si vivement les mœurs simples et patriarcales d'une des régions les plus intéressantes de la Russie. Xenia Damianowna reprit donc avec plus de confiance son récit interrompu.

— Tout le monde respectait et aimait mon père. Il tenait une école pour les enfans du village. Notre maison étant trop petite, c'est dans une chaumière voisine qu'il l'avait établie. L'école fut bientôt si renommée, que les paysans des environs et même des propriétaires fort aisés demandaient à y envoyer leurs enfans. Bien des grands seigneurs haut placés à Saint-Pétersbourg et à Moscou doivent au pauvre *diatchok* de Welikopolje l'instruction qui a facilité leur avancement. Les riches payaient le *diatchok* en argent ou en provisions de tout genre; le surplus servait à défrayer les écoliers pauvres. C'étaient d'heureux jours que ces jours d'aisance et de bien-être. Le vieux prêtre était mort. Mon père put bientôt renoncer à sa place de *diatchok* et se vouer exclusivement à son école. Un garçon de ferme

(1) *Kivott*, petite armoire plus ou moins ornée où son tsuspendues les saintes images; une lampe brûle perpétuellement devant le kivor. Chaque personne, même de la classe élevée, tient à se former un *kivott* et à l'enrichir. C'est l'oratoire du culte grec.

et une servante secondaient ma mère dans les travaux du ménage. Comme j'étais la plus jeune de tant d'enfans qu'elle avait perdus, j'étais l'objet pour elle d'une sollicitude constamment éveillée. Quant à mon frère Siméon, sa brillante et robuste jeunesse faisait l'orgueil de mes parens.

Si je ne pouvais, à cause de ma frêle santé, partager les travaux de ma mère, je ne restais pas cependant oisive. On m'avait appris à broder en or, en argent et en soie de beaux ouvrages qu'une de mes tantes établie à Twer vendait fort cher. Je pus donc amasser un assez riche trousseau (1). Déjà ma mère songeait en soupirant que le temps approchait où sa *petite hirondelle*, comme elle m'appelait, la quitterait pour se soumettre aux peines et aux travaux d'une nouvelle vie. Ma santé chétive ne me permettait guère cependant d'affronter de si tôt l'épreuve d'un changement d'existence. Faible et délicate, je restais près de mon père, pendant que ma mère vaquait aux nombreuses occupations du ménage, et que mon frère, à peine les heures de l'école passées, s'échappait dans la rue pour jouer avec les *rebiatshki* (2). Mon père ne pouvait lui-même prendre que peu d'exercice. Sa seule distraction était le jardin, qu'il aimait à parcourir appuyé sur mon bras. Ce jardin était assez grand et borné par un ruisseau qui, à l'époque de la fonte des neiges, prenait les dimensions d'une rivière. Un beau tilleul était planté à l'endroit le plus escarpé de la rive. Mon père y avait fait placer un banc et une table. C'est là que, dans la belle saison, nous passions les dernières heures de la journée. Devant nous, et séparée seulement par le ruisseau, s'étendait la prairie avec sa nappe verte émaillée de fleurs au printemps, la prairie qu'animait en été le travail des faucheurs, qu'égayait le chant des faneuses parées de leurs beaux habits et toutes fières de leurs *sarafanes* rouges. C'était un plaisir que de voir alors

(1) Les jeunes paysannes, en Russie, travaillent elles-mêmes pour gagner de quoi faire leur trousseau. Elles sont rarement occupées aux travaux des champs. Les mères soignent leur toilette et leur beauté. L'époque de leur mariage met fin à cette vie paisible; aussi est-elle un véritable deuil. Les compagnes de la jeune mariée s'assemblent alors pour déplorer, dans de touchantes complaintes, le sort du *beau cygne blanc* qui va être métamorphosée en *oie grise;* elles plaignent la délicate jeune fille, aux mains blanches et paresseuses, à l'épaisse chevelure blonde, que sa mère lissait avec tant de soin tous les matins; elles la montrent obligée à son tour de servir avec humilité ses nouveaux parens.

(2) Diminutif de *rebiata*, mot qui lui-même est le pluriel vulgaire de *rebenik*, enfant. Le Russe nomme ainsi ses camarades de travail ou de plaisir; le seigneur applique cette expression et celle de *bratsi* (frères) à ses serfs; le salut de l'empereur à son armée est : *Sdorowa, rebiata* (bonne santé, enfans!). L'armée répond en masse : *Sdorowie gelaem* (nous te souhaitons la santé). Le mot *rebiatshki* désigne aussi les jeunes adolescens qu'on voit courir en troupe dans les rues des villages. Les *rebiatshki* russes, avec leur blonde chevelure retombant sur les oreilles, leur tunique rouge ou bleue, leur teint frais et ver-

les faux étincelantes se plonger dans l'herbe épaisse et les grandes meules à l'odeur pénétrante s'élever bruyamment sous la fourche des travailleurs. Ensuite venait l'automne, et les gazons jaunissans se transformaient en pâturages. Nous regardions nos beaux troupeaux brouter l'herbe, déjà rare, au milieu d'un silence que troublait seul le bruit de leurs clochettes harmonieuses. Mon père jouissait profondément de ces heures tranquilles du soir, et moi, penchée sur mon ouvrage, j'écoutais dans un recueillement religieux les sages paroles qui tombaient de ses lèvres. Toutes les harmonies, tous les spectacles de la nature, il savait les rapporter à la gloire, à la sagesse, à la providence de Dieu. Quand la nuit commençait enfin à étendre sur nous la sombre magnificence de sa tente étoilée, il résumait notre entretien par quelque verset des psaumes, et, appuyés l'un sur l'autre, nous regagnions doucement la maison.

Dans les longues soirées d'hiver, quand la prairie était couverte de neige jusqu'au sommet des meules, quand la lune argentait les glaçons suspendus à notre toit, et qu'un morne silence régnait dans la campagne, nous jouissions de la chaleur du foyer, auprès duquel ma mère filait sa quenouille en chantant quelque longue et mélancolique complainte. Mon père profitait de ces soirées pour m'apprendre à lire non-seulement l'idiome de l'église, mais aussi le russe vulgaire. Bientôt je pus venir en aide à sa vue affaiblie, et même ma mère écoutait avec plaisir les lectures que je lui faisais. Pourtant elle voyait avec peine mon père fortifier mon instruction au-delà de ce qui semblait convenir à une ménagère. Quand il en vint à me donner des leçons d'écriture et d'arithmétique, elle s'échappa en naïfs reproches : « C'est tenter Dieu, maître! s'écria-t-elle. Cette timide enfant, modeste comme une fleur des champs, diligente comme le ver à soie, cette blanche colombe, tranquille comme si elle couvait

meil, sont les plus charmans lutins du monde; il faut les voir, en hiver, se construire de petits traineaux, s'y atteler à tour de rôle au nombre de quatre de front, pour former le quadrige, orgueil du cocher russe. Ce sont alors de folles courses à travers la neige; c'est une joie, un enivrement qui sont portés à leur comble, si les mouvemens du terrain permettent d'établir des glissades et de précipiter ainsi la course du traineau. Ces glissades sont la véritable origine du jeu qu'on appelle *montagnes russes*. C'est pendant l'intervalle compris entre Noël et le carême que ces fêtes de l'hiver sont dans tout leur éclat. La dernière semaine du carême surtout, *maslenitza* (semaine de beurre), où toute sorte de friandises remplacent la viande, dont l'usage est interdit, est marquée par un redoublement d'entrain dans ces naïves réjouissances. Vieux et jeunes, grands et petits, hommes et femmes, tout chante, tout glisse, tout rit et s'amuse. Le contraste de ces villages remplis d'un joyeux tumulte et des plaines silencieuses et glacées qui les pressent de toutes parts agit lui-même sur les imaginations, et l'excitation qui en résulte transforme le plaisir en une lutte salutaire contre la rigueur du climat. Nulle part mieux que dans ces fêtes villageoises on ne remarque ce qu'il y a d'enfantin dans le caractère du paysan russe et combien sa nature est riche d'insouciance et de gaieté.

ses œufs dans son nid, la voilà qui va devenir vaine et présomptueuse comme un paon criard! T'ai-je moins aimé, Alexiewich, pour n'avoir pas compris tous tes beaux discours? Dis-moi, dis-moi, mon mari et mon maître! aurais-tu été mécontent de moi pendant les longues années que nous avons passées ensemble? Pourquoi donc élever ma fille si fort au-dessus de moi et détourner son cœur de sa mère? » A ces reproches nous répondions, mon père par de douces explications, et moi par des caresses. Quelquefois aussi mon frère était le sujet de l'entretien, qui devenait alors plus sérieux. On se plaignait de ses fréquentes absences, de sa dissipation. Mon père surtout épanchait avec chagrin ses inquiétudes sur l'emploi que faisait Siméon de sa journée. Il avait vu des *babki* (1) rouler de sa poche sur le plancher de l'école. C'était mauvais signe que tout cela. Ma mère trouvait cependant toujours des excuses plausibles pour la conduite de Siméon, et le lendemain de ces discussions le chef de la famille se montrait d'ordinaire plus indulgent pour mon frère, plus aimant pour sa femme.

Il fallut toutefois prendre le parti d'envoyer Siméon au séminaire de Twer. Là, ma mère trouva moyen, sous un prétexte ou sous un autre, de ne le visiter que trop souvent. Jamais elle n'allait le voir sans s'être munie de mille petits cadeaux pour les maîtres et d'un certain petit sac de cuir soigneusement caché à mon père, et d'où sortaient toujours, pour les plaisirs du jeune dissipateur, quelques beaux roubles blancs. Après le départ de ma mère, mon père m'embrassait, souriait, et me faisait lire la parabole de l'enfant prodigue; puis il essuyait une larme.

III.

J'arrive maintenant à l'événement qui a déterminé mon pèlerinage, et dont l'influence a dominé toute ma vie. En évoquant ici sur le Calvaire tous les souvenirs de cette douloureuse époque, il me semble qu'un voile tombe de mes yeux, et que je comprends enfin une énigme dont j'ai longtemps cherché le sens.

En parlant ainsi, ma compagne avait placé sa main sur la mienne; je pris cette main et la serrai vivement. Elle continua :

— Mes parens espéraient qu'avec l'âge ma santé se raffermirait. C'est le contraire qui arriva.

L'époque de l'adolescence trouva en moi une intelligence précoce mariée à un corps chétif. Bientôt une maladie singulière vint contri-

(1) Osselets, un des jeux favoris des paysans russes, qui sont très passionnés, en général, pour tous les jeux de hasard.

buer à m'isoler encore du monde extérieur (1). Pendant un voyage de ma mère à Twer, je l'avais remplacée dans les travaux du ménage. Ces soins me fatiguaient beaucoup, d'autant plus que j'y apportais une attention toujours distraite, et qui multipliait nécessairement mes occupations par les oublis que j'avais sans cesse à réparer. Heureuse enfin d'avoir achevé ma besogne, j'avais rejoint mon père sur son banc favori, sous le tilleul du jardin, et j'avais commencé à lui lire l'Évangile selon saint Jean. En arrivant au dix-septième chapitre, je sentis que ma voix faiblissait. Aux mots: « Mon père, l'heure est venue, » elle s'éteignit tout à fait; mes yeux se fermèrent, et une torpeur singulière s'emparant de tous mes membres, je perdis connaissance.

Comment te décrire, maîtresse, ce singulier état, cet engourdissement des sens et cette activité de l'âme? Un moment, mon père me crut évanouie; mais, en remarquant ma respiration régulière, mes joues doucement colorées, il présuma que je n'étais qu'endormie. Otant doucement le livre de mes mains, il continua à lire le chapitre interrompu. Bien qu'il ne lût que des yeux, je crus entendre tous les mots de cette magnifique prière, comme si une voix intérieure me les eût récités. Non-seulement je crus les entendre, mais j'en compris le sens merveilleux pour la première fois. Après avoir achevé sa lecture, mon père fit le signe de la croix et ferma le livre. Je soupirais profondément, et je repris connaissance. — Tu as dormi, ma *petite amie* (2), me dit-il; ton esprit est vigilant, mais ton corps est faible. Rentrons maintenant, car la rosée du soir commence à tomber, et pour nous autres vieillards l'humidité ne vaut rien. — Je le suivis en silence, me demandant avec inquiétude si j'avais dormi en effet, ou si, comme saint Paul, j'avais été transportée hors de mon corps. Peu à peu l'impression de ce que je prenais pour un rêve s'effaça, et je finis par n'y plus penser.

Un second accès plus long, survenu quelques semaines plus tard, renouvela toutes les impressions du premier; un autre le suivit après un assez long intervalle, et bientôt ces singulières attaques se rap-

(1) La maladie qui avait affligé la paysanne dont je recueille ici les souvenirs est très répandue parmi le peuple russe. La cause de cette maladie bizarre est un état de surexcitation nerveuse, produit probablement par l'usage immodéré des bains de vapeur et par les fréquentes variations de la température. L'abstinence excessive que s'impose le Russe à certaines périodes de l'année, pour obéir aux règles de son église, n'y est pas non plus étrangère. J'ai connu moi-même une villageoise qui avait souffert, comme le principal personnage de ce récit, de paroxysmes étranges, d'accès cataleptiques, qui la surprenaient principalement pendant les offices de l'église.

(2) Le mot *ami*, témoignage d'une tendresse toute particulière, est rarement employé en Russie. Il a un sens très exclusif. Les époux s'en servent quelquefois, surtout en se désignant l'un l'autre à des étrangers; les parens l'appliquent aussi à leurs enfans.

prochèrent assez pour que mon père les remarquât. Comme mes extases ressemblaient complétement au sommeil, mes parens s'en inquiétèrent peu d'abord; mais la fréquence croissante des accès finit par les alarmer sérieusement. Ma mère retrouvait dans sa mémoire mille exemples de maladies semblables qui toutes avaient été produites, disait-elle, par des maléfices ou par l'influence du mauvais œil. Je sentais un changement douloureux s'opérer en moi-même. Mes nuits, bien que les crises m'épargnassent à ce moment, n'en étaient que plus cruelles. D'effrayantes hallucinations les troublaient sans cesse. Ma mère venait parfois s'asseoir au chevet de mon lit; elle passait sa main sur mon front brûlant, sur mes cheveux humides. Je croyais revivre sous cette main caressante: — Allons, lui disais-je alors, chante-moi la chanson dont tu berçais mon enfance. — Et aux accens doux et monotones de cette voix amie, un sommeil bienfaisant descendait sur mes paupières brûlées par l'insomnie. C'étaient là mes seuls instans de trève. Pendant le jour, j'étais en proie à une sorte de morne indifférence. Les exhortations, les consolations de mon père avaient même perdu pour moi tout prestige, et m'étaient presque devenues importunes. — C'est plus fort que moi, — lui disais-je, et je m'en allais rêver à l'écart. C'est qu'aussi, pour résister à cette maladie sans nom, il fallait une énergie, une persistance que je n'avais pas encore. Le malheur pouvait seul me l'inspirer.

Maîtresse, c'était une effroyable lutte pour une simple fille. J'ai vu des oiseaux du ciel tomber morts frappés par le froid rigoureux de l'hiver, j'ai vu des arbres déracinés par la violence des vents. Ni le froid rigoureux de l'hiver, ni la violence des vents, rien n'était comparable au mal qui me dévorait. Sans un miracle, j'aurais succombé comme les oiseaux du ciel et l'arbre de la forêt. Ces alternatives d'extase et d'insomnie, de visions et de veillées fiévreuses, comment en décrire les angoisses et les terreurs? Et pourtant cet état singulier avait son charme; mes visions étaient toujours dominées par une influence céleste. C'était le Christ qui m'apparaissait tour à tour dans les phases de son existence terrestre et dans les attributs de sa majesté divine. La chose la plus singulière, c'est qu'en arrivant plus tard à Jérusalem, je reconnus les lieux où je passais comme s'ils m'étaient familiers. Déjà je les avais contemplés dans mes rêves. Toute cette nature, si différente de celle où j'étais née, n'avait pour moi plus de surprises. Mais à quoi bon insister sur des sensations indescriptibles! Autour de moi, je te l'ai dit, on me croyait ensorcelée. Mon père attribuait mes souffrances à une maladie du cerveau, ma mère à l'influence d'une bohémienne, et moi, je m'affaiblissais de plus en plus sous l'action d'une force invisible, lorsqu'une circonstance miracu-

leuse vint m'arrêter enfin sur cette route qui me menait à la mort.

Le jour de l'Annonciation, après la messe, quand déjà ma mère se préparait à servir le repas de midi, la porte de la chambre où nous étions s'ouvrit, et un moine entra. Il se prosterna devant les saintes images, puis, se relevant, il appela mon père par son nom. Celui-ci reconnut en lui un ancien camarade d'études et son meilleur ami, qui, au sortir du séminaire, était entré dans un couvent des environs et y menait une sainte vie. Après les salutations d'usage, les deux amis se mirent à table, et ma mère s'empressa de les servir. Moi, de mon coin, je regardais le père Grégoire (c'était le nom du religieux) avec une attention que de longtemps je n'avais prêtée à personne. De son côté, le moine fixait sur moi un regard clair et profond. Au bout de quelques instans, il demanda à mon père si j'étais malade. — Sa pâleur est singulière, dit-il, et son regard est plus étrange encore. Son âme doit souffrir plus que son corps.

Mon père soupira et lui demanda, comme pour changer la conversation, d'où il venait.

— Directement de Jérusalem, répondit le moine, et ses yeux me cherchèrent de nouveau.

J'avais tressailli de tout mon corps à ce nom de Jérusalem.

— Je me suis détourné du chemin qui mène à mon couvent, continua le moine, pour venir te voir, Damian Alexiewich, mon excellent ami. Outre le besoin que j'avais de t'embrasser encore une fois dans cette vie, un secret pressentiment, que je tiens pour la voix de mon ange gardien, me disait que je pouvais être utile ici.

Et de nouveau le regard du moine se fixa sur moi. Involontairement je me levai et vins m'asseoir près de mon père. Le moine alors se mit à nous raconter son voyage en Palestine et les merveilles de cette terre promise, qu'il avait parcourue pendant une année dans toute son étendue. Sa parole, grave et simple, était d'une douceur pénétrante. A mesure qu'il avançait dans son récit, je paraissais renaître à l'existence, mes angoisses s'apaisaient, et un attendrissement sans bornes me gagnait insensiblement. Quand il nous parla du Saint-Sépulcre, mes yeux, si longtemps secs, se remplirent de larmes. — Voilà ma maladie, m'écriai-je, voilà le désir qui m'obsède, qui me brûle, et que mon cœur ne savait pas reconnaître! Ce saint homme lui a donné un nom. Je me sens guérie. Je veux aller à Jérusalem, je veux me prosterner devant le Saint-Sépulcre, je veux adorer le Seigneur aux lieux de sa passion.

Et en parlant ainsi, j'étais tombée à genoux sur le plancher. Le père Grégoire avait posé sa main sur ma tête et priait. Ma mère m'embrassait, se félicitant de me voir enfin revenue à la vie. Ensuite, se prosternant devant le père Grégoire, elle le remercia d'avoir

rompu le charme qui tenait sa fille chérie depuis si longtemps enchaînée. — Mais saint homme, ajouta-t-elle, achève ton ouvrage; ôte-lui du cœur ce désir insensé; regarde-la, si frêle et si faible, et dis si elle pourrait affronter de telles fatigues.

— Lève-toi, femme, dit mon père impatienté; lève-toi, et retiens ta langue. Et toi, ma fille, calme-toi; essuie tes larmes, demande à Dieu de t'éclairer. La nuit va venir. Ne prenons aucune résolution avant le lever du soleil.

Je pleurais toujours, mais c'étaient de douces larmes qui coulaient silencieusement et rafraîchissaient mes paupières brûlantes. Pendant la soirée, j'accablai le moine de questions sur Jérusalem. Avant de nous quitter, le père Grégoire me donna sa bénédiction, et il me rappela sévèrement le commandement de Dieu qui ordonne l'obéissance aux volontés des parens. Je baissai la tête sans répondre et rentrai dans ma chambre. Au lieu de mes angoisses ordinaires, j'y trouvai enfin un sommeil paisible, et des songes radieux me retracèrent les plus heureuses scènes de mon enfance. Que la matinée du lendemain me parut belle, quand les premiers rayons du soleil me réveillèrent! J'allai m'asseoir à ma fenêtre, pour contempler dans une muette admiration le spectacle que mes yeux fascinés par la maladie avaient dédaigné si longtemps. Le soleil dans son lever majestueux, les hirondelles dans leur vol rapide, les nuages blancs dans leur fuite à travers l'immense azur, tout me parlait du pèlerinage que je brûlais d'accomplir : c'étaient autant de guides, de conducteurs, de messagers qui me répétaient un seul mot : Jérusalem.

Pour célébrer cette première journée de renaissance, j'avais donné plus de soin à ma toilette : mon plus beau ruban retenait mes tresses blondes; un *sarafane* (1) rouge, une chemise artistement brodée, me donnaient l'air d'une jeune fille parée pour les fiançailles. Je descendis pour rejoindre mon père, qui m'attendait assis sur le banc devant la maison. Ma mère avait les yeux rouges de larmes. Elle vint à ma rencontre, et me prenant par la main : — Vois, Alexiewich, dit-elle, regarde ta fille, et donne-lui ta bénédiction. Il y a longtemps que tu ne l'as vue ainsi, pareille à une belle rose blanche qui s'épanouit à l'aurore. Embrasse-la, maître, et bénis-la avant de la mener à l'église.

— Je l'embrasse et je la bénis, répondit mon père. Dieu a fait un grand miracle en sa faveur. Qu'il daigne l'achever en la rendant digne de ses miséricordes!

La voix de mon père était altérée : mon cœur se serra. Je compris

(1) Veste sans manches, de couleur bleue ou rouge, et qui laisse voir une chemise dont les manches descendent jusqu'au coude.

que ma résolution l'avait douloureusement affecté. Nous allâmes ensemble à l'église. Après avoir écouté les offices de la Vierge des affligés, pour laquelle mon père avait une dévotion particulière, nous revînmes à la maison. Il me mena droit au tilleul du jardin. Nous nous assîmes.

— Ma fille, me dit-il avec une gravité sévère que je ne lui connaissais pas, tout entière à la maladie de ton âme et de ton corps, tu n'as prêté aucune attention aux événemens qui se sont passés autour de toi. Je ne t'en fais pas de reproches. Ton mal a été extraordinaire, et c'est une guérison miraculeuse qui t'en a délivrée. Mais quelle a été ta première pensée en revenant à toi? As-tu songé à observer ceux qui t'entouraient, les changemens accomplis pendant de longs jours de fatigues et de souffrances? Non, ta première pensée n'a été que pour toi-même, pour la proclamation de ton désir. A Dieu ne plaise que je veuille blâmer ce désir; mais avant d'y songer, tu aurais pu jeter les yeux sur ta mère accablée, affaiblie par le travail, sur ton père vieux et infirme. Regarde-moi donc maintenant avec attention, et dis-moi si rien ne te frappe?

Surprise, je levai les yeux sur mon père. Je fus effrayée du changement que j'aperçus. Sa chevelure, autrefois abondante et foncée, était devenue rare et presque blanche; son front était sillonné de rides; sa bouche était contractée. La souffrance avait marqué de son cachet tous les traits de cette figure, jadis empreinte de tant de calme et de sérénité. — Mon père, dis-je en tremblant, serais-tu malade?

— Ma fille, je suis mourant.

Je tombai à ses pieds en sanglotant. Je m'accusai d'avoir abrégé cette vie précieuse; mais mon père me releva, et en quelques mots il rassura ma conscience. Il me révéla aussi la cause de ses douleurs; il me montra la misère menaçant notre maison, jadis si heureuse, l'école dirigée par un autre, la gêne et les privations succédant à notre ancienne aisance. De notre troupeau, il ne restait que deux vaches qu'on allait vendre avec la prairie qui leur servait de pâturage. Le pauvre se détournait de notre porte, les gâteaux de fine farine manquaient sur notre table. Et après avoir déroulé ce triste tableau, après m'avoir rappelé les exemples de résignation donnés par le Sauveur, mon père ne m'adressa que cette seule question : — Ma fille, veux-tu toujours partir pour Jérusalem?

Ai-je besoin, maîtresse, de te dire quelle fut ma réponse? Je me jetai à son cou, puis je courus à ma chambrette, d'où je revins un petit sac de cuir à la main. Ce sac contenait les épargnes que j'avais faites sur le produit de mes broderies. Je vidai mon trésor sur les genoux du vieillard en m'écriant : — Oui, père, j'aspire toujours à Jérusalem, mais je n'irai adorer les saints lieux qu'après avoir accom-

pli mon premier devoir, quand tu pourras me dire : Va en paix; ma bénédiction t'accompagne. Et maintenant parle-moi, mon père, aime-moi comme dans les belles années de notre passé, car ta fille t'est rendue et ne te quittera pas.

Cette journée s'acheva pour moi au milieu des embrassemens et des caresses. Ma mère aussi avait retrouvé sa fille, et sa joie éclata en démonstrations bruyantes. Fatiguée de tant d'émotions, je regagnai de bonne heure ma petite chambre. Le soleil, qui l'éclairait si joyeusement à mon réveil, avait disparu ; la lune nageait lumineuse et froide dans les espaces du firmament. Une épaisse rosée couvrait la prairie comme d'un linceul humide. Le vent frais du matin était tombé, les oiseaux se taisaient dans leurs nids. Tout était triste et morne. — En est-il ainsi, pensais-je, de toutes les espérances de la vie? — Et le nom de Jérusalem revenait sur mes lèvres; mais en offrant au Seigneur la promesse solennelle de faire ce pèlerinage, je lui demandais aussi de m'inspirer la résignation, la persévérance, pendant la longue attente que j'étais résolue à m'imposer. Je fis cette prière à haute voix devant les saintes images de mon *kivott*, et j'entendis la voix de mon père y répondre. Inquiet de mon état, il avait voulu voir si je dormais. Il venait d'écouter mes paroles et de s'associer à mon serment.

IV.

A partir de ce moment, ma vie n'a été qu'une suite d'épreuves, au milieu desquelles la pensée du lointain voyage qui devait les couronner m'apparaissait comme une suprême consolation. Tu pourras juger par mon récit quels devoirs se succèdent dans la plus humble existence, et combien l'appui de Dieu est nécessaire pour les remplir.

La cause de la gêne que je venais de découvrir autour de moi ne tarda pas à m'être révélée. La passion du jeu avait résisté chez mon frère Siméon aux salutaires influences que mon père avait cru lui opposer en l'envoyant au séminaire de Twer. Le joug de la règle, la surveillance la plus sévère, n'avaient rien pu contre ce triste penchant. Ma mère avait longtemps caché les désordres que par une regrettable indulgence elle avait favorisés; mais enfin la vérité s'était fait jour. Les supérieurs du séminaire avaient annoncé à mon père que des transactions d'argent honteuses et déshonorantes étant parvenues à leur connaissance, ils se voyaient forcés de chasser le jeune homme, si ses parens ne parvenaient pas à satisfaire les personnes atteintes par ces transactions, et que, même à cette condition, ils ne pourraient garder l'élève coupable que pour un temps limité.

Cette nouvelle avait été un coup terrible pour mes parens : ma maladie était alors à son degré d'intensité le plus menaçant, et pour couvrir le déshonneur de son fils, mon père n'avait pas assez des épargnes de plusieurs années d'économie. Il avait fallu que des amis lui vinssent en aide, et on avait obtenu que mon frère achèverait l'année au séminaire, et qu'il paraîtrait ainsi n'en sortir qu'à son propre gré. C'était peu après l'arrangement de cette difficulté que ma guérison était survenue et m'avait rendue à ma famille.

Je passerai rapidement sur quelques incidens qui précédèrent un changement complet dans ma situation. Peu de temps après ma guérison, mes parens reçurent une lettre de ma tante de Twer, qui s'intéressait à Siméon. Elle nous apprit qu'il allait faire un riche mariage, et qu'il dépendait de lui à l'avenir d'effacer toute trace des fautes de son passé. A cette nouvelle, ma mère oublia ses chagrins, et de nouveau mon frère redevint à ses yeux l'appui, le soutien de la famille. — Pauvre femme, dit mon père en soupirant, c'est sur un roseau brisé qu'elle appuie son espoir, et ce roseau la blessera au vif. Puis il me prit à part. — Une triste époque va se dérouler devant toi, me dit-il, une époque de brumes que le regard de ton esprit aura grande peine à percer. Que ta sainte aspiration vers Jérusalem te soutienne; mais accomplis strictement tes devoirs dans toute leur étendue, si tu veux ressembler à celui qui a bu le calice des douleurs jusqu'à la lie avant de s'écrier : « Tout est accompli! »

Quelques jours s'étaient passés depuis cette conversation, quand un ami de mon père vint le voir. — C'est sans doute ton *prédestiné*, me dit-il en riant, et il se tourna vers ma mère : « Tu sais, femme, quand tu me grondais de lui enseigner l'écriture et le calcul, je te répondais qu'elle séduirait un jour par sa science quelque riche marchand qui l'épouserait pour lui faire tenir ses livres et régler ses comptes. Voilà ce marchand, et je t'assure qu'il est suffisamment riche. J'ai le pressentiment qu'il deviendra ton gendre.

J'avais toujours la pensée de Jérusalem dans le cœur; pourtant je baisai en souriant la main de mon père. L'hôte qu'il venait d'introduire n'était pas un jeune homme : c'était un très riche marchand, qui était déjà arrivé au milieu d'une vie laborieuse, mais dont la figure exprimait la bonté. Je le laissai seul avec mon père. Quand il fut parti, le vieillard m'appela. — Écoute, ma fille, me dit-il; ce marchand m'a en effet parlé de toi, sans se prononcer pourtant. Il paraît songer à toi comme à une compagne qui pourrait l'aider dans ses travaux, qui pourrait apporter un précieux esprit d'ordre au sein de ses affaires. Et maintenant, ma fille bien-aimée, écoute-moi. Tu sais que le terme de ma vie approche, tu sais aussi qu'un mariage avantageux vient de se conclure pour ton frère. Une fois mes yeux fermés, il vien-

dra s'établir avec sa femme dans cette maison, qui deviendra la sienne. Ton frère a échangé en connaissance de cause sa liberté, sa jeunesse et son avenir contre la dot d'une personne difforme et âgée. Il me semble que ta mère et toi, vous ne vous trouverez pas bien sous le toit d'un pareil ménage. J'ai ordonné cependant que ta chambre restât entièrement à ta disposition jusqu'au jour de ton mariage. Je t'ai encore légué mes livres et mes manuscrits. C'est bien peu de chose, ma pauvre enfant, mais c'est tout ce que les dissipations de ton frère m'ont laissé. Je ne te prescris, je ne te conseille rien. Agis selon les conseils de ton cœur et de ta sagesse. Seulement rappelle-toi que je remets le sort de ta mère entre tes mains; c'est un legs aussi, un legs solennel que je te fais devant Dieu.

Je ne répondis à mon père qu'en promettant de lui dévouer mon existence. Cet entretien me laissa énergiquement résolue à vaincre mes habitudes de rêverie pour accepter la nécessité du travail. Il ne s'agissait plus de trousseau à faire, mais de pain à gagner. Il fallait remplacer ma mère fatiguée, tout en veillant à la santé de plus en plus affaiblie de mon père. Ma seule force au milieu de ce labeur incessant, c'était la pensée de mon pèlerinage à Jérusalem.

Le triste jour où je devais me trouver seule avec ma mère, où l'heure d'accomplir la dernière volonté paternelle allait sonner, ce jour arriva enfin. C'était le 1er novembre. Mon père s'éteignit doucement entre nos bras, sous le tilleul du jardin, comme un voyageur fatigué qui s'endort à la fin d'une chaude journée. Dès le lendemain de cette mort du juste, mon frère arriva. Sa douleur fut plus bruyante que la nôtre. Il criait, il hurlait, il se roulait dans la poussière; mais cet accès dura peu, et il ne tarda pas à se montrer entièrement consolé. Il partit à la hâte après les funérailles, emportant avec lui tout ce qu'il pouvait convertir en argent, et nous laissant, ma mère et moi, à notre désolation. Quand je fus seule, j'allai me prosterner devant les saints de mon *kivott,* et je renouvelai là le serment que j'avais fait quelques mois auparavant, ce serment auquel mon père s'était associé une première fois sur la terre, auquel il s'associa de nouveau dans le ciel.

Une vie de travail commença dès lors pour nous. Je me mis à mon métier, afin d'amasser quelques épargnes pour les *jours noirs* (1). Vous autres riches, vous ne savez pas de quelle consolation le travail nous est à nous autres pauvres. Nous traversâmes ainsi moins péniblement nos premiers mois de solitude. A l'époque des fêtes de Noël et de l'Épiphanie, mon frère arriva avec sa femme, et vint s'établir

(1) Ce sont les jours *néfastes* des anciens. Il y a des jours voués en Russie au dieu de la lumière, comme d'autres le sont à l'esprit des ténèbres; le jour malheureux du Russe est le lundi.

dans notre demeure. La nouvelle mariée, née et élevée dans une ville, ne pouvait se faire à la vie monotone de notre village. Plutôt que de s'accoutumer à l'isolement, elle préféra se créer des relations vulgaires, où elle porta cette habitude, ce goût du dénigrement propres à quelques personnes disgraciées de la nature. Toute la maison eut bientôt à souffrir des caprices de cette femme impérieuse. Mon frère n'avait plus d'autre volonté que la sienne. Ma vieille mère pétrissait le pain, faisait la cuisine, surveillait la laiterie, pendant que la nouvelle mariée passait ses jours dans l'indolence et l'oisiveté. Moi seule je savais résister à cette femme, qui prétendait s'ériger en maîtresse dans les lieux consacrés pour moi par tant de chers souvenirs; mais le soir, quand je me retrouvais seule avec ma mère brisée de fatigue, je perdais moi-même toute énergie, et nous pleurions ensemble. Nous nous rappelions avec regret les années déjà éloignées où la maison prospérait, grâce à notre commune sollicitude; nous regrettions plus vivement même les journées si tristes qui avaient suivi la mort de mon père, et où nous pouvions encore travailler en liberté. Nous étions comme ceux qui, en hiver, se rappellent avec plus de charme les journées de l'automne que celles du printemps ou de l'été. Quand l'ouragan siffle et que la neige tombe, avec quel étrange plaisir ne se reporte-t-on pas vers ces jours paisibles et brumeux, où l'on suivait des yeux sur le ciel gris le passage des oiseaux voyageurs, où les bêlemens des troupeaux dans les prés fauchés et le frôlement des dernières feuilles nous attristaient comme les derniers adieux d'un ami! Et ne préfère-t-on pas souvent ces journées calmes et mélancoliques à leurs compagnes pleines de soleil, de verdure et de fleurs?

Quand vint la semaine du carnaval, mon frère et sa femme allèrent la passer à Twer. Je me trouvai enfin seule vis-à-vis de ma mère, et j'exigeai qu'elle consacrât ce court délai à réparer ses forces. Vers les derniers jours même de cette semaine, un incident bien imprévu vint m'annoncer une vie nouvelle. Une commère se présenta chez nous de la part du riche marchand avec lequel mon père avait parlé de mariage. Iwan Matwéich, c'était le nom du marchand, la chargeait de me demander pour femme. La *swacha* ou déléguée d'Iwan avait une faconde intarissable. Mon prédestiné était riche, il était généreux, il n'était pas aussi vieux qu'il en avait l'air, et quand il mettrait son nouveau cafetan, sa belle ceinture et son bonnet neuf en zibeline, il serait tout à fait bien. A la vérité, il était veuf; mais sa femme était morte depuis longtemps, et ses fils étaient tous établis dans des villes lointaines. « Quels beaux cadeaux, ajoutait-elle en s'adressant à ma mère, ta fille recevra de son fiancé! Colliers de perles fines, boucles d'oreilles d'émeraude, beaux sarafanes en riches

étoffes, *douchagrielkas* garnis de zibeline (1), pelisses en fourrure de renard noir, rien n'y manquera, excepté le lait d'oiseau et l'eau vive (2). Toujours du pain de froment et des gâteaux de millet; pas de travail, rien que des jours de fête. » Ma mère me regardait avec des yeux supplians, craignant une résistance à ces offres séduisantes. Je compris ce regard, et, après quelques instans de réflexion, voici ce que je répondis à la *swacha :*

— Écoute, ma vénérable commère : le mariage est une chose grave et sainte, et ne doit pas être traité comme un trafic entre marchands; au moins c'est ainsi que je l'entends. Épargne-toi donc des éloges exagérés; ils vont mal à l'âge et au caractère de celui qui t'envoie, et encore moins à l'orpheline pauvre et délaissée à laquelle tu les adresses. Notre respectable ami Iwan Matwéich est de l'âge de mon père pour le moins; il n'a jamais été beau, et, si je le connais, il n'a pas la prétention de le devenir. Quant à de beaux habits neufs pour la noce, il peut se les épargner; ils ne m'éblouiront pas. Il est riche, je le sais, et c'est un avantage réel que je comprends et que j'apprécie. Je sais aussi qu'il est veuf, et je connais le nombre de ses enfans. Si je l'épouse, j'espère être pour lui une bonne femme, et je gagnerai, je n'en doute pas, l'estime de ses fils. Je ne crains donc pas leur influence dans mon ménage. Tu dis qu'il est généreux; je le crois, et c'est une belle qualité dont je n'abuserai pas. Mon père m'a dit qu'il était honnête et juste, et c'est ce qui m'importe le plus. Je ne veux ni beaux habits, ni ornemens précieux, ni riches fourrures. Je ne puis lui apporter aucune dot, je ne veux rien accepter de lui, je veux travailler, et je sais qu'il compte *me faire travailler*. Quant aux friandises que tu me promets, je ne m'en suis jamais souciée, lorsqu'elles abondaient dans la maison de mon père; maintenant que je suis habituée au pain noir de la pauvreté, je m'en soucie encore moins. Je veux être traitée par lui comme la compagne de sa vie et l'associée de ses travaux et de ses peines, quels qu'ils soient, et non comme une poupée qu'on pare pour les autres, et qu'on jette dans un coin, quand elle a été assez admirée. Je te prie de lui répéter

(1) Le costume des femmes russes, dans les gouvernemens voisins de Moscou, est à la fois pittoresque et splendide. Outre les *sarafanes* ou vestes en brocard toutes parsemées d'or ou d'argent, ce costume comprend aussi la *douchagrielka* (chaufferette de l'âme), manteau en beau damas doublé de fourrures précieuses, le *kokoschnik*, espèce de bonnet en forme de diadème et brodé d'or ou de perles, le *fata*, veste rouge et jaune, en forme de mantille espagnole. Ces splendides vêtemens rappellent ceux de la cour de Byzance, et l'usage en a été introduit probablement par les alliances si fréquentes qui rapprochèrent la noblesse russe de celle du Bas-Empire.

(2) Le *lait d'oiseau* et l'*eau vive*, l'*eau d'immortalité*, sont deux merveilles introuvables que les héros des contes russes sont tenus de chercher par toute la terre pour satisfaire le vœu et le caprice de la belle *czarevna*, qui met sa main à ce prix.

exactement les paroles que je viens de dire, comme celles que je vais prononcer, sans rien y ajouter, ni rien omettre. Avant que je me décide, il faut qu'Iwan Matwéich m'accorde un entretien *œil à œil* (1), comme on dit, car j'ai à l'entretenir de choses graves. J'ai des conditions irrévocables à poser. Mon frère et sa femme ne seront de retour que le samedi de la première semaine du carême; qu'il vienne d'ici là, et peut-être pourrons-nous nous entendre.

Pendant ce discours si positif, et auquel son expérience des jeunes filles muettes et rougissantes l'avait si peu habituée (2), car tu sais que dans nos villages les jeunes filles n'ont pas de voix devant les étrangers et ne murmurent les confidences de leur cœur qu'aux oreilles de leurs mères; pendant ce discours, dis-je, la *swacha* me regardait la bouche béante. Ma pauvre mère était pâle et tremblante de tous ses membres; elle joignait les mains, faisait le signe de la croix, et s'écria quand j'eus fini :

— Ma fille, mon enfant chérie, tu rejettes ton bonheur, tu le foules aux pieds, tu tentes Dieu en refusant ainsi ses dons les plus précieux! Quand donc une jeune fille sans dot a-t-elle fait jamais des conditions à son prétendu? Quand donc une jeune fille modeste et réservée a-t-elle voulu entretenir un homme sans témoins? Seigneur mon Dieu, tu perds la tête!

— Laisse-la, commère, reprit la *swacha;* elle a peut-être raison. Ivan Matwéich est un homme entre mille, comme ta fille aussi n'est pas une fille à la douzaine. Je lui promets de lui rendre sa réponse mot pour mot. Sainte Vierge! ce sont de ces discours qu'on entend rarement dans la vie et qu'on n'oublie pas, quand même on aurait une plus mauvaise mémoire qu'une honnête *swacha* ne doit l'avoir.

— C'est cela même, ma chère commère, repris-je. Iwan Matwéich

(1) Expression usitée en Russie pour dire *en tête-à-tête.*

(2) La retenue des jeunes filles est extrême en Russie; on dit d'elles que leurs oreilles doivent être bouchées avec de l'or, car elles sont censées ne rien entendre ni rien comprendre de ce qui pourrait ternir leur pureté virginale. En général, l'existence des femmes dans les parties de la Russie où les mœurs nationales se conservent encore est tout exceptionnelle. Ce n'est nullement celle des femmes de l'Orient; elles ne sont ni voilées, ni espionnées, ni gardées par des eunuques dans des harems : c'est plutôt celle des femmes de l'ancienne Grèce. Le *terem* qu'habitent les femmes des boyards et la *swetelka* des filles dans les maisons des villageois aisés me paraissent correspondre aux gynécées grecs. Les femmes, très respectées en Russie d'ailleurs, consultées dans toutes les affaires de famille, ont, d'après nos lois, les mêmes priviléges que les hommes; plusieurs d'entre elles ont même été élues *posadnitza*, titre qui correspond à celui de bourgmestre, et cependant elles se tiennent tout à fait à l'écart dans la vie ordinaire de la famille, ne mangeant même pas à leur propre table, quand des étrangers s'y trouvent. Elles ne se fréquentent qu'entre elles, et il fallut un décret de Pierre le Grand pour les obliger à se mêler aux hommes dans les réunions qu'il appelait *assemblées*, et qu'il forçait ses nobles à donner dans sa capitale naissante de Saint-Pétersbourg.

est un homme sensé à qui on peut, sans crainte de le blesser, dire la vérité pure. Fais ma réponse, et tout ira bien. Maintenant, mère, ne songeons qu'à traiter avec honneur notre respectable amie. Je vais remplir la *samovare* d'eau et y mettre de beaux charbons bien rouges; toi, ôte les tasses de l'armoire et prépare vite de bonnes galettes bien chaudes, comme tu sais les faire. Nous allons la régaler de ce *thé fleuri* (1) que son ami Iwan Matwéich lui-même envoya à mon père quand il le sut malade. Tu seras contente, commère, j'en suis sûre, surtout si tu daignes verser dans ta tasse une petite cuillerée de cette eau-de-vie de France que ma tante nous a fait parvenir de Twer pour réconforter mon pauvre père.

Quand je me couchai le soir, mes prières furent longues et ferventes. Après les avoir achevées, je m'approchai de cette fenêtre, qui me rappelait tant de bonheur et tant de tristesse. Le vent avait chassé la neige contre les vitres du dehors, et on ne voyait ni le ciel ni la terre. Tout était obscur, quoique d'un blanc mat. — C'est comme ma vie, me dis-je. L'ouragan du malheur l'a obscurcie : viendra-t-il jamais, le jour où le ciel de Jérusalem l'éclairera de ses rayons?

V.

Le lundi de la première semaine du carême, nous vîmes arriver Iwan Matwéich. Ma mère me laissa seule avec lui, après m'avoir jeté un regard suppliant et inquiet. L'entretien fut tel qu'il devait être entre un homme prudent et une jeune fille réfléchie. — Tu dois me promettre, lui dis-je, que l'existence de ma mère chez toi sera paisible et tranquille, que jamais une parole de reproche ne fera couler une larme de ses yeux. Moi, en revanche, je te promets la soumission la plus complète, le respect et la vénération que toute femme doit à son mari.

La réponse du marchand me rassura entièrement sur le sort de ma pauvre mère.

— Merci, lui dis-je, merci, Iwan Matwéich, et maintenant que je t'ai posé une condition, permets-moi de te faire une prière. Je désire ne pas recevoir de cadeaux.

— Je ne fais à mon consentement qu'une réserve, dit-il, tu devras

(1) Le thé est le seul luxe que le paysan russe se permet dans son existence. La première acquisition qu'il fait, dès qu'il est en état d'acheter quelque chose au-delà du strict nécessaire, est une *samovare* ou bouilloire en cuivre jaune, une théière, quelques tasses et quelques cuillers en métal. A mesure que sa fortune augmente, le luxe de son service de thé augmente avec elle. La samovare s'agrandit, les tasses et les cuillers s'embellissent; le thé, d'ordinaire qu'il était, monte en prix, gagne en parfum, et devient chez les riches une dépense exorbitante.

recevoir de moi un cadeau : ce sera le premier et le dernier, je te l'assure. Ce cadeau, tu le recevras le jour de notre mariage, et nul n'a besoin d'en rien savoir.

J'acceptai cette offre. Il reprit : — Et maintenant, frappons-nous réciproquement dans la main, et que le Seigneur soit témoin et juge de la droiture de nos intentions à tous les deux!

Après un moment de silence, pendant lequel il examinait l'expression de mon visage, qui reprenait sa sérénité à mesure que je l'écoutais : — Xenia, me dit-il avec un demi-sourire, et ton désir de visiter Jérusalem?

— Je le renferme au fond de mon cœur, lui répondis-je. Rassure-toi, il est aussi silencieux qu'il est profond; mais qui t'en a parlé?

— Le père Grégoire, me dit-il. C'est mon meilleur ami, comme il était celui de ton père.

Je fus charmée d'être ainsi délivrée de l'obligation de garder un secret vis-à-vis d'un homme pour lequel, une fois devenu mon mari, je n'en devais plus avoir.

Quand ma mère revint, elle fut au comble de la joie en apprenant qu'Iwan Matwéich avait ma parole. Il fut décidé que la noce aurait lieu la semaine après Pâques. Comme le marchand devait aller le lendemain à Twer pour arranger quelques affaires, il promit de voir mon frère et de lui annoncer notre mariage.

Tout fut promptement décidé. La vie qui s'ouvrait devant moi était laborieuse; ce n'était pas l'amour, c'était la raison qui présidait à mon mariage; mais que m'importaient ces travaux, ces obligations sévères devant lesquelles d'autres jeunes filles eussent hésité? J'avais mon devoir à remplir, et, une fois ce devoir rempli, la cité de Jérusalem ne devait-elle pas me recevoir dans son enceinte sacrée? J'envisageai donc mon avenir avec courage. Pourtant, la veille de mes noces, l'idée de ce pèlerinage indéfiniment ajourné me causa une profonde tristesse. Les jeunes filles du village s'étaient rassemblées chez nous pour pétrir les gâteaux d'usage (*karawai*) et chanter ces belles complaintes de mariage qui font pleurer même les indifférens; alors je ne pus retenir mes sanglots, et je pensai que toute ma vie allait se passer peut-être loin de cette Jérusalem, patrie de mon âme; mais une voix intérieure me répondit : « Dieu et ton devoir. » Il me sembla que mon père me parlait lui-même du haut des cieux. Cette pensée me rendit le calme et le courage.

Le cadeau que me fit Iwan Matwéich était digne de sa fortune et de sa générosité. Après la cérémonie, il me remit un papier en me disant de l'aller lire seule dans ma chambre et de n'en parler à personne. Ce papier était l'acte d'achat, en mon nom, de la maison paternelle avec des champs et des prairies; il me garantissait un revenu plus que suffisant pour assurer mon existence et celle de ma mère.

Je remerciai Iwan d'un seul mot, mais il comprit le sentiment qui me le dictait. Le lendemain de la noce, mon frère et sa femme partirent pour la ville, et alors commença pour moi une existence paisible qui devait, pendant vingt ans, n'être troublée que deux fois, par la mort de ma mère et celle de mon mari.

Que te dirai-je encore, maîtresse? J'ai hâte de terminer ce long récit des épreuves que j'ai eu à traverser avant de toucher la Terre-Sainte. Je n'ai point à te parler de mon frère, qui, après avoir perdu sa femme, continua de dissiper tristement les restes de sa fortune. La déplorable fin de ce malheureux fut ignorée de ma mère, qui mourut en le bénissant. Je restai seule avec mon mari, dernier compagnon qui devait lui-même me quitter à son tour. Ma vie s'écoulait tout entière sous les yeux du digne marchand; je ne le quittais que pour aller à l'église, ou visiter la tombe de mes parens. Tout mon temps se passait à écrire et à régler les comptes de son commerce, à broder de beaux ouvrages pour l'église qu'il avait fait rebâtir à neuf et décorer magnifiquement, à lire à haute voix quelques passages des livres de mon père. Mon seul délassement était de passer quelques instans, dans les soirées de la belle saison, sous le tilleul du jardin.

Une maladie lente, qui se déclara chez mon mari, le retint bientôt dans sa chambre. Il put alors quelquefois manquer de patience envers moi, mais qui se vanterait de n'avoir jamais cédé à la colère? Et n'étais-je pas sa femme légitime? Ne lui devais-je pas obéissance et soumission complète? Ne m'avait-il pas choisie, fille pauvre et frêle, pour me combler de biens? N'avait-il pas soulagé et protégé la vieillesse de ma mère? Le chagrin est le lot commun des hommes: savais-je si cet homme grave et silencieux n'avait pas cruellement souffert avant de placer sa main dans la mienne? Son caractère ressemblait à ces grands fleuves de notre Russie. Il était large et profond, mais tranquille. Qui eût pu en découvrir le fond? Et quand un sourire ironique entr'ouvrait ses lèvres, qui eût osé l'interpréter?

Pendant cette longue maladie, il m'arrivait quelquefois de lire à mon mari quelque passage relatif à Jérusalem, quelque description des lieux saints. Je me sentais doucement émue alors, mais je ne versais plus de larmes brûlantes, et mon cœur ne battait plus comme aux premiers temps. Au lieu de me dire : Je *veux* aller à Jérusalem, je me disais : Je *dois* y aller. Je me surprenais même à mesurer la longueur de la route, et je pensais aux fatigues, aux difficultés du chemin.

Un jour mon mari, se sentant plus faible, m'appela près de son lit : — Eh bien! femme, me dit-il, voilà que ton désir va se réaliser. Bientôt tu seras seule, et tu pourras faire ton pèlerinage.

Je lui répondis en toute sincérité : — Si Dieu voulait te conserver

pour me fermer les yeux, à moi ta cadette, je renoncerais avec joie à ce rêve de ma vie. Je me contenterais de le remercier ici, en ta présence, pour la miséricorde dont il m'a comblée en t'inspirant de m'associer, moi pauvre créature, à ta destinée. Tu as été pour moi un père et un bienfaiteur, et en te perdant, je perds tout ce qui m'est cher dans ce monde. Je redeviens véritablement orpheline.

— Et cependant tu feras et tu dois faire ton pèlerinage, me dit-il. Tu dois remplir tes devoirs jusqu'au bout. J'ai besoin de ta main pour fermer mes yeux, et j'ai besoin de tes prières pour le repos de mon âme, car j'ai été un homme de passions et de colère. Oui, femme, crois-moi, ajouta-t-il avec un soupir, il faut aller à Jérusalem. En priant pour toi et les tiens, tu prieras aussi pour moi, et tu supplieras le Sauveur du monde de me faire miséricorde, à moi misérable pécheur.

Ce dernier effort l'avait épuisé. A partir de ce court entretien, son état empira, et quelques jours plus tard j'étais veuve, ou plutôt, comme je le disais devant le lit du mourant, je redevenais orpheline.

Ici la paysanne garda un moment le silence. Une larme brillait dans ses yeux. — Et à quelle époque entrepris-tu ton pèlerinage? lui dis-je en lui serrant la main.

— Le surlendemain de l'Annonciation, vingt ans juste après le jour où j'avais fait la promesse de visiter les saints-lieux. Ce jour-là, le soleil m'éveilla comme il m'avait éveillée vingt ans auparavant. J'allai m'asseoir à la même fenêtre; mais combien mes sensations furent différentes! Autour de moi et en moi-même, tout était changé. Les années avaient tout recouvert de leur voile, la vieillesse avait tout refroidi de son haleine. Je n'enviais plus aux hirondelles leur vol rapide; je leur enviais plutôt le nid où elles trouvaient chaque soir un sûr abri. Le vent, qui me paraissait vingt ans auparavant si frais et si vivifiant, me glaçait les joues, au lieu de les caresser. Seuls, les grands nuages blancs, qui nageaient dans le ciel bleu, m'apparaissaient encore comme de célestes messagers. J'allai, comme il y avait vingt ans, écouter les offices de la Vierge des affligés. Hélas! personne ne m'attendait à la porte, personne n'était là pour me bénir.

Combien de fois, dans le courant de ces vingt années, je m'étais représenté comme un jour de fête celui qui précéderait mon départ! Maintenant ce jour était venu, et je ne demandais plus à Dieu que de me laisser la force nécessaire pour tenir ma promesse. En rentrant, j'allai m'asseoir sous le tilleul du jardin. Celui-là était resté jeune et vivace; jamais ses branches ne m'avaient paru plus touffues, jamais son ombre ne m'avait paru plus fraîche et plus profonde. — Que sont devenus, bel arbre, ceux qui aimaient ton ombrage? m'écriai-je. Ils dorment sous la terre humide, eux qui partageaient avec moi ton bienfaisant abri. Et les heures de ma jeunesse, où sont-elles? — Ces

heures fugitives, pleines d'enthousiasme et d'espérances, je ne les apercevais plus que comme un rêve presque évanoui à travers la vapeur des années, et cet arbre que j'arrosais de mes larmes était resté le seul témoin de mes premières souffrances, le seul confident de mes premières joies. Je n'aspirais plus qu'à revenir chercher le repos sous son feuillage, après l'accomplissement de la sainte tâche que j'allais commencer si tard.

Le lendemain, je pris tristement le bâton du pèlerin et une besace, avec quelques hardes et un peu d'argent; puis je me mis en route, confiant à des gardiens dévoués la maison paternelle. A Twer, je rencontrai quelques compagnons. Avec l'aide de Dieu, j'arrivai ici non-seulement saine et sauve, mais avec une santé raffermie. Prosternée devant la place où s'élevait jadis la sainte croix, je pus m'écrier du fond de ma conscience : « Père, ta volonté a été faite, tes commandemens ont été accomplis. »

Telle est mon histoire, maîtresse. Si elle t'a paru longue, rappelle-toi que tu m'as ordonné de ne t'épargner aucun détail. C'est comme une confession que j'ai faite devant l'emblème de notre salut, et je te remercie de l'avoir provoquée. Maintenant descendons à l'église, car j'entends *frapper* (1) les matines.

Nous nous embrassâmes en silence et nous descendîmes les degrés du Calvaire, appuyées l'une sur l'autre. Je m'arrêtai sur le dernier degré. — Où te retrouverai-je, Xenia Damianowna? demandai-je à la paysanne.

— Je vais demain à Bethléem, me dit-elle, et je ne sais quand je serai de retour. Crois-moi, maîtresse mon amie, ne nous cherchons pas sur cette terre, ajouta Xenia en fixant sur moi son regard serein et en me souriant de son doux sourire.

— C'est bon, lui répondis-je; mais promets-moi de penser quelquefois à la nuit que nous venons de passer ici.

— Je te le promets, maîtresse, reprit la paysanne avec sa voix lente et grave : ne l'oublie pas non plus, et puisse ce souvenir nous rapprocher dans la céleste Jérusalem, dont celle-ci n'est que le reflet!

Ce furent ses paroles d'adieu. En entrant à l'église, elle se mêla à la foule des pèlerins, tandis que je me faisais conduire par un guide à la place qui m'était réservée. Après la messe, je cherchai des yeux la paysanne de Twer; elle avait disparu, mais le secret de sa vie restait confié à ma mémoire, et cette courageuse femme, que je n'espérais plus revoir, m'apparaissait comme une touchante personnification des instincts religieux de mon pays.

É. DE BAGRÉEFF-SPERANSKI.

(1) Dans tous les états musulmans, ce sont des espèces de marteaux de bois qui remplacent les cloches.

DU COTON

EN ALGÉRIE.

Si on établissait le compte des sommes versées par la France en Afrique, on trouverait qu'après déduction faite des recouvremens qu'il a été possible d'effectuer, l'acquisition des trois départemens algériens nous coûte à cette heure de 13 à 1,400 millions. Le découvert augmente d'année en année, et quoique la colonisation proprement dite, la mise en valeur des terres, soit en progrès depuis quelque temps, on n'entrevoit pas encore le terme où les charges de la métropole pourront être notablement allégées. N'y a-t-il donc aucun espoir d'amélioration pour le contribuable français? En discutant, il y a six ans (1), les nombreux systèmes proposés alors, la *Revue* ramenait le problème à cette formule : « Trouver une combinaison agricole qui, en intéressant le commerce de la métropole au succès de la colonie, procure à la terre algérienne l'énorme capital dont elle a besoin. » Elle faisait en même temps des vœux pour qu'on appliquât les plus puissantes ressources de l'industrie rurale à la production des matières premières destinées aux fabriques de l'Europe, en commençant par le coton. On ne songeait alors qu'aux céréales. L'expérience a modifié les idées : c'est pour le coton qu'on se passionne aujourd'hui. En Algérie, l'administration recommence une nouvelle série de sacrifices pour provoquer les plantations; en France, une compagnie à grand capital, ayant pour but unique de développer les

(1) Voir les livraisons du 1er février et du 15 avril 1847.

cultures cotonnières sur une large échelle, se forme au sein même de l'industrie spécialement intéressée à ce genre de récolte. Ces tentatives auront à coup sûr une influence considérable sur l'avenir de l'Algérie; mais, avant d'examiner les chances de succès qu'elles présentent et l'importance qu'elles peuvent avoir pour la métropole, il faut marquer la place qu'occupe actuellement le coton dans l'ensemble du mouvement commercial.

I. — PRODUCTION ET COMMERCE DU COTON.

Quoique la culture du cotonnier fût bien éloignée autrefois de l'importance qu'elle a acquise en ces derniers temps, on s'y adonnait plus généralement qu'aujourd'hui; elle constituait dans la plupart des pays chauds une de ces petites spécialités qui entrent dans l'économie rurale, de manière à procurer aux cultivateurs des bénéfices accessoires. Les Américains du Nord ont transformé ce genre d'exploitation en l'élevant au rang des plus grandes industries. Le coton ayant perdu depuis le commencement du siècle les trois quarts de sa valeur commerciale, il faut travailler sur une grande échelle et produire beaucoup pour obtenir des résultats suffisamment rémunérateurs. La production s'est localisée presque exclusivement dans quatre pays qui ont des ressources exceptionnelles en terres, en capitaux et en population travailleuse : les États-Unis, les Indes orientales, l'Égypte, le Brésil.

Pour conquérir cette supériorité qui constitue en leur faveur une sorte de monopole, les Américains ont déployé une persévérance qui est un des traits remarquables de leur histoire, car c'est un des élémens de leur grandeur. Les exilés anglais fondateurs de l'Union firent au début la même faute que les colons de l'Algérie : ils transportèrent dans le Nouveau-Monde les cultures de la mère-patrie, s'obstinant à produire du blé et des légumes; cela dura plus d'un siècle. Les hommes clairvoyans répétaient néanmoins que l'Amérique anglaise ne prendrait rang parmi les nations qu'à la condition de développer les cultures répondant aux besoins industriels de l'ancien monde; ils recommandaient notamment celle du coton. Ils prêchèrent longtemps dans le désert. L'effervescence qui suivit la proclamation de l'indépendance amena enfin l'idée à maturité. On se mit à l'œuvre en tâtonnant, car on n'avait alors ni l'expérience, ni les moyens d'action dont une grande nation comme la France peut disposer en faveur de l'Algérie. L'Europe croyait si peu au succès, qu'en 1784, huit balles de coton ayant été apportées à Liverpool par des navires américains, les autorités anglaises en ordonnèrent la

confiscation, sous prétexte qu'une aussi grande quantité ne pouvait pas avoir été récoltée dans les colonies récemment affranchies.

En 1786, on entreprit d'acclimater dans la Caroline du Sud une belle espèce provenant des Petites-Antilles, et connue dans le commerce sous le nom de *sea-islands* ou de *georgie-longue-soie*. Malgré l'insuccès des premières années, on ne perdit pas courage; les essais se multiplièrent sans résultats décisifs. Les récoltes étaient insignifiantes : on manquait de bras, bien que l'esclavage existât. A défaut d'auxiliaires pour les manipulations qui suivent la cueillette, une partie des récoltes était perdue : les cultivateurs craignaient de trop produire.

Vers 1794, un homme ingénieux et malheureux comme notre Jacquart, Élie Whitney, du Massachusets, imagina la machine à égrener, c'est-à-dire une espèce de moulin destiné à séparer les précieux filamens des graines auxquelles ils adhèrent. Quoique bien imparfaite alors, cette machine fut un excitant pour la culture. Dès l'année suivante, la réunion de toutes les petites récoltes fournit un total de 3 millions de kilogrammes. Les bonnes graines manquaient; l'Angleterre ne voulait pas en laisser acheter dans ses possessions de l'Inde et des Antilles. On envoya, disent les documens américains, des agens sur les côtes baignées par la Méditerranée, où le coton était alors beaucoup plus cultivé qu'aujourd'hui, et peut-être que notre Algérie a fourni sa part dans ces semences de la grandeur américaine. En 1799, le général Wade Hampton, de la Caroline du Sud, fait sensation en annonçant qu'il a récolté 600 balles sur 600 acres (environ 300 kilogr. par hectare). Une émulation décisive éclate sur plusieurs points. En 1801, la récolte est déjà de 18 millions de kilos; pendant les vingt années qui suivent, elle s'élève progressivement à 80 millions.

A partir de 1820, le prix des terres du domaine public fut abaissé de 26 francs l'hectare (2 dollars l'acre) à 16 francs (1 dollar 1/4 l'acre). On vit aussitôt coïncider les grandes expéditions de coton avec les grands achats de terre. Le prodigieux essor que prend vers le même temps l'industrie américaine facilite de toute manière les opérations du planteur. Au moyen des canaux et des chemins de fer, la denrée franchit à peu de frais de larges distances. Grâce au crédit que les banques prodiguent, les instrumens d'exploitation ne manquent jamais. Des navires sont appropriés au transport des cotons. Sur tous les points d'embarcation, on construit des presses mécaniques pour réduire le volume des balles destinées à l'exportation. Ces établissemens où les marchandises s'accumulent deviennent des espèces de docks prêtant sur consignation, régularisant le courtage entre le planteur et le négociant. Tant de facilités amoindrissent naturellement les frais de production. L'abaissement des prix décourage

la concurrence étrangère (1). Vers 1830, on exportait déjà 136 millions de kilogrammes. Après 1836, les récoltes dépassent 200 millions. De 1842 à 1851 inclusivement, la moyenne décennale monte à 376 millions. Pendant la campagne 1851-52 (2), les planteurs, favorisés par la saison, livrent au commerce 542 millions de kilogrammes. Grâce à la fièvre industrielle qui se propage en Europe, ils tiennent leur marchandise à bon prix, et en tirent 594 millions de francs. Enfin pour la campagne de 1853, close en septembre, et dont les résultats viennent d'être officiellement constatés, on arrive à 587 millions de kilogrammes, et comme les prix, quoique un peu affaiblis, sont encore satisfaisans, la vente dépassera 600 millions de francs! Les Américains estiment actuellement le capital vivant ou mécanique engagé dans ce genre de spéculation à 3 ou 4 milliards de francs. Ils sont particulièrement fiers de leurs cultures cotonnières, dont la progression est pour beaucoup dans cette veine de prospérité merveilleuse où se trouvent les États-Unis.

La patrie du calicot et de la mousseline n'est plus actuellement que le second des pays producteurs. La matière première est récoltée dans les Indes en quantités incalculables; mais la plus grande partie est utilisée sur place par les indigènes ou consacrée aux échanges avec les contrées voisines, et particulièrement avec la Chine. A défaut de bases pour évaluer les masses que réserve pour son propre usage le monde oriental, on ne tient compte dans la statistique que des envois faits en Europe. Or le contingent des Indes orientales est excessivement variable : c'est le prix de la denrée sur les marchés occidentaux qui en détermine l'importance. Il résulte des expériences faites en Asie, par ordre du gouvernement britannique, qu'à l'exception du georgie-longue-soie, qui a décidément échoué, toutes les autres variétés avaient des chances de réussite. Cependant le coton indien ne se présente jusqu'à ce jour, en Europe, que sous un aspect défavorable. Les filamens sont courts, mal nettoyés, presque toujours détériorés par défaut de soins dans les manipulations et les transports. L'indolence incurable des indigènes, leur répugnance à modifier les anciennes habitudes, laissent aux conquérans de l'Inde peu d'espoir de progrès. On soupçonne même les brahmines d'exercer

(1) Tels sont, d'après les documens américains, les prix moyens des cotons depuis trente ans sur les marchés des États-Unis : première période (1821-30), 1 fr. 55 cent. 1/2 le kilogramme; deuxième période (1831-40), 1 fr. 44 cent. le kilogramme; troisième période (1841-50), 97 cent. le kilogramme. Ces prix comprennent toutes les qualités, depuis les plus sordides jusqu'à celles qui valent de 7 à 9 francs. Au commencement du siècle, avant le déluge de la production américaine, les cotons en laine se vendaient généralement sur le pied de 5 fr. le kilogramme.

(2) Les campagnes se règlent de septembre en septembre, conformément au cours des récoltes

à ce sujet une influence malveillante, tandis que les Anglais, qui se sont interdit le droit de posséder la terre, restent sans action sur les cultivateurs. Les cotons indiens ont d'ailleurs à supporter des frais de transport exceptionnels pour arriver sur des marchés où ils sont frappés de discrédit. Ils ont donc peu d'attrait pour les négocians. Ils constituent une réserve dans laquelle on puise quand la marchandise est rare et chère. L'importation s'arrête quand le prix des espèces préférées devient abordable. En 1849, époque de cherté, elle a atteint 58 millions de kilogrammes. Les prix ayant baissé depuis cette époque, elle ne dépasse plus de beaucoup 30 millions.

Rien de plus encourageant pour la France africaine que l'exemple de l'Égypte. En 1820, un Français, M. Jumel, remarque dans un jardin quelques pieds de coton cultivé comme ornement. Il conseille au pacha de créer des cotonnières. Les moyens d'exécution lui sont fournis immédiatement. Dès l'année 1821, on envoie à titre d'échantillons 48,000 kilogrammes de coton en laine. L'exportation de la seconde campagne est quarante fois plus forte, et en 1823, après deux ans d'essais, on est en mesure de fournir à l'Europe 13 millions de kilogrammes d'une qualité estimée. Un bénéfice net de 7 à 8 millions de francs entre dans les coffres du pacha.

Un despotisme inintelligent altéra peu à peu cette source de prospérité. Les cultivateurs, auxquels le gouvernement fournissait la terre et les outils, devaient livrer les récoltes suivant un tarif qu'il ne leur était pas permis de débattre. En apparence, le prix était suffisamment rémunérateur; mais on fit les paiemens avec un papier qu'il fallait escompter à perte, de sorte que la denrée, achetée à un cours nominal équivalant à 55 francs les 50 kilogrammes, ne rapportait effectivement qu'une trentaine de francs au travailleur. Les plaintes, si timides qu'elles fussent, parvinrent jusqu'au pouvoir. On daigna reconnaître qu'il y avait abus, et comme correctif, il fut décrété que le papier serait pris au pair en paiement des impôts; mais alors l'impôt fut élevé peu à peu, et comme d'ailleurs il y a en Égypte solidarité entre les contribuables, le *fellah* producteur de coton, un peu moins pauvre que les autres, fut obligé de payer pour ses voisins, et se trouva encore plus à plaindre que par le passé. On conçoit que les cultivateurs n'aient pas été fort ardens pour l'amélioration des cultures. Les résultats obtenus dès le début furent rarement dépassés pendant les vingt années qui suivirent; mais l'iniquité et la sottise d'un semblable régime paraissent avoir été sentis en ces derniers temps. Le producteur est moins scandaleusement exploité. Des travaux d'irrigation ont élargi la surface cultivable, et, la température aidant au progrès industriel, l'année 1852 a été remarquablement favorable. Dépassant d'un tiers les récoltes précé-

dentes, la production s'est élevée à 31 millions de kilogrammes, que se sont partagés l'Angleterre pour environ 18 millions, l'Autriche pour 7 millions, la France pour 5 millions. Le nom de M. Jumel est resté attaché au coton égyptien. Dans l'origine, cette espèce était classée au second rang par le commerce; mais, soit qu'il y ait actuellement négligence dans les manipulations, soit qu'on sacrifie volontairement la qualité à la quantité, le *jumel* a perdu beaucoup de sa réputation primitive.

On peut encore classer parmi les pays de grande production le Brésil, qui envoie à l'Europe environ 25 millions de kilogrammes d'une qualité très estimée. Le contingent des autres pays est insignifiant. Les Antilles et la Guyane anglaises, Haïti, Cuba, le Venezuela, le Pérou, la Turquie, la Russie, le Portugal, fourniraient à peine, en se réunissant, 6 millions de kilogrammes.

Estimons, en prenant pour type la dernière campagne, les quantités de cotons en laine mises actuellement à la disposition de l'industrie :

PAYS PRODUCTEURS.	QUANTITES en kilogrammes.	PROPORTIONS. par cent.
États-Unis d'Amérique	587,000,000	86 5
Indes orientales (pour les envois en Europe seulement)	30,000,000	4 3
Égypte	31,000,000	4 6
Brésil	25,000,000	3 7
Autres pays	6,000,000	9
Totaux	679,000,000	100 »

Les cotons arrivent à la vente sur les marchés du monde civilisé surchargés de frais de transport, d'assurances et de douanes. Dans ces conditions, la moyenne de leur prix commercial peut être évaluée à 1 fr. 80 c. le kilogramme, ce qui donne un total de 1 milliard 222 millions de francs; et comme le coût de cette matière première est au moins décuplé par la filature, le tissage et la coloration, on peut admettre que le genre humain consacre annuellement plus de 12 milliards à l'achat des cotonnades, sans même compter les dépenses qu'entraîne la consommation inconnue de l'Inde, de la Chine et de l'Afrique centrale. Assurément le commerce du coton est le plus considérable du monde après celui des céréales, et cependant on serait bien douloureusement étonné, si l'on apprenait combien il reste de besoins à satisfaire, même en France.

Ici se présente naturellement à l'esprit la question capitale. Les quantités de coton actuellement produites sont-elles suffisantes? Est-il à craindre que la matière première fasse défaut à l'industrie? Est-

il urgent d'opposer une concurrence nouvelle à la spéculation envahissante des Américains?

L'industrie cotonnière est généralement en voie d'expansion. Depuis trois ans surtout, le progrès est moins un développement naturel d'affaires qu'une fièvre de croissance. Les anciens pays producteurs agrandissent leurs ateliers et en ouvrent de nouveaux. Beaucoup de peuples qui achetaient les tissus à leur usage se font un point d'honneur de les fabriquer. Que cette effervescence tienne à un sentiment de confiance dans l'avenir, à l'abondance des capitaux versés en Europe par la Californie et l'Australie, aux débouchés ouverts par le libre échange, ou bien, comme les pessimistes le supposent, à l'insuffisance des laines, dont le prix s'élève, le résultat n'en est pas moins significatif. C'est un des traits caractéristiques du moment que cet accroissement subit et universel dans la consommation d'une marchandise appropriée aux besoins des multitudes pauvres.

L'Angleterre marque naturellement le pas dans cette voie progressive. On y élargit les ateliers, on perfectionne le matériel, on fonde des établissemens nouveaux. Un inspecteur des manufactures a déclaré officiellement, en exposant les résultats de 1851, que dans le seul district dont Manchester est le principal foyer, 82 manufactures ont été construites ou agrandies, que les machines nouvelles ajoutent aux anciens moteurs une force de 3,717 chevaux, et qu'il a fallu recruter 14,000 ouvriers de plus. Des informations plus récentes encore nous apprennent qu'en 1852, les constructions appropriées au travail du coton se sont multipliées sur divers points, et que certains établissemens se sont développés dans des proportions tellement ambitieuses, que les esprits réservés commencent à s'en effrayer. En supputant l'énormité des capitaux qu'on engage et l'agglomération des ouvriers attirés par la hausse rapide des salaires, ils craignent qu'un chômage un peu prolongé ne devienne un désastre. En attendant, l'Angleterre se vante de mettre en mouvement 21 millions de broches, filant par jour une longueur suffisante pour entourer deux mille fois le globe terrestre. 220,000 métiers à tisser peuvent livrer journellement 5,500,000 mètres de cotonnades, c'est-à-dire environ 1,650 millions de mètres par an, dont elle exporte les trois quarts. Les cotons convertis en filés pour tissus, fils à coudre, lacets, bonneterie, figurent accessoirement dans ses envois à l'étranger pour plus de 200 millions de francs. Un excédant de matière première est devenu nécessaire pour alimenter les nouveaux établissemens; on l'évalue à 6 ou 8,000 balles (1) par semaine.

(1) On compte par balles dans le commerce, bien que le poids des balles ne soit pas uniforme. Il varie selon les pays et les qualités. Comme il y a tendance en Amérique à

Dans le reste de l'Europe, l'émulation n'est pas moins vive. La France, qui consommait 300,000 balles il y a quatre ans, en a acheté 427,174 pour la campagne 1852-53. Presque tous nos filateurs augmentent leur matériel. On estime qu'avant peu 500,000 broches seront ajoutées aux 4 millions que nous possédons déjà. Il y a en Russie, sous la protection du monopole, des manufactures disposant de 700,000 broches qui déjà mettent en œuvre 20 millions de kilogrammes. Dans la sphère du Zollverein allemand et surtout en Saxe et en Bavière, des droits protecteurs ont surexcité également la fabrication : on y compte 815,000 broches. La Suisse est arrivée à 600,000 broches, et elle consomme actuellement 8 millions de kilogrammes. Nous ne savons pas si les manufactures de l'Italie et de l'Espagne ont produit en 1852 plus que de coutume; mais, ayant aussi perfectionné leur matériel, elles ont augmenté leurs approvisionnemens en matières premières.

Quant aux progrès des manufactures aux États-Unis, c'est un des faits les plus considérables de notre temps. On commence à s'en inquiéter beaucoup en Europe. Les premiers essais de fabrication eurent lieu à Lowell il y a moins de trente ans. Cette petite ville du Massachusetts n'était encore en 1822 qu'un bourg de trois à quatre mille âmes. Une compagnie de spéculateurs, entrevoyant le parti qu'on pouvait tirer des cours d'eau qui sillonnent le district, y acheta des terres, les améliora par divers travaux de colonisation ou de terrassement, et les revendit par lots aux entrepreneurs d'industrie qui se présentèrent successivement. Douze sociétés, dont neuf sont exclusivement consacrées à la filature et au tissage du coton, se constituèrent pendant le cours d'une vingtaine d'années. En 1849, leur capital d'établissement, réalisé par actions, était évalué à 65 millions de francs, et ces ressources seraient décuplées au besoin par le concours que leur prêtent les banques du Massachusetts, au nombre de cent trente pour cet état seulement (1). Dans cette seule petite ville de Lowell, qui ne compte pas plus de 33,000 habitans, 300,000 broches étaient mises en mouvement, il y a quatre ans, par des chutes d'eau magnifiques équivalant à une force motrice de 10,600 chevaux. Or, depuis cette époque, à la faveur des nouveaux tarifs qui

les faire de plus en plus fortes, nous prenons pour mesure moyenne 180 kilogrammes, en faisant remarquer que les balles de l'Égypte, du Brésil et du georgie-longue-soie sont beaucoup plus faibles.

(1) Le capital de ces cent trente banques est de 150 millions de francs, pour une population inférieure à un million d'âmes. La France n'a qu'une seule banque ayant pouvoir d'émettre des billets au porteur, et, pour 36 millions d'âmes, son capital et ses réserves ne sont que de 108 millions. La différence à notre préjudice est dans la proportion de 1 à 50.

assurent aux tissus américains une protection de 30 à 35 pour 100, les sociétés diverses se sont mises en devoir de doubler leur essor en ajoutant aux forces hydrauliques celles de la vapeur. L'idéal est d'élever le nombre des broches à 600,000. En même temps on a vu surgir dans le même district, à Lawrence (1), un autre groupe de sociétés cotonnières, assez bien installées, dit-on, pour contrebalancer avant peu la suprématie de Lowell. L'activité est pareille dans les autres centres manufacturiers, et si les résultats sont moins saisissans, c'est que les ressources sont moins grandes. On va voir au surplus avec quelle rapidité augmente la quantité de matière première réservée par les Américains pour alimenter les fabriques nationales.

CONSOMMATION DU COTON PAR LES MANUFACTURES DES ÉTATS-UNIS.

Années.	Kilogrammes.
1825 (après trois ans d'essais)	1,200,000
1830	32,400,000
1835	38,880,000
1840	50,776,000
Moyenne de 1841-45	58,735,000
— 1846-50	81,952,000
1851	99,000,000
1852	108,544,000
1853 (campagne terminée en septembre)	120,780,000

Le géant américain n'en est encore qu'à ses premiers tâtonnemens, et déjà la France lui est inférieure, quant aux quantités produites, dans la proportion de 64 à 100. Fabriquer d'une manière à peu près exclusive pour les habitans de l'Union, et, en second lieu, disputer aux Anglais les marchés de l'Amérique du Sud, de l'Asie et des mers pacifiques, payer avec des cotonnades les marchandises précieuses et les denrées succulentes du monde oriental, tel est l'ambitieux programme des Américains du Nord. Leurs exportations, qui consistent en tissus grossiers, blancs ou imprimés, valent dès aujourd'hui plus de 40 millions de francs. Leur principal débouché est la Chine; ils y introduisent déjà pour 12 millions de cotonnades.

Rapprochons les renseignemens qui précèdent pour mieux montrer les progrès de l'industrie cotonnière pendant les quatre dernières campagnes.

(1) Ce nom rappelle celui du riche capitaliste qui a le plus contribué à la formation de Lowell.

COTONS LIVRÉS AUX MANUFACTURES.

(Quantités exprimées en millions de kilogrammes.)

PAYS DE FABRIQUE.	CONSOMMATION DES COTONS.			
	1850	1851	1852	1853
Angleterre	272	300	360	375
France	54	58	76	77
États-Unis	84	99	109	121
Autres pays	84	96	108	112
TOTAUX	494	553	653	685

Accroissemens de la consommation en 1853

comparativement aux années	1850	1851	1852
Angleterre	38 pour 100	25 pour 100	4 1/6 pour 100
France	42 —	32 —	1 1/3 —
États-Unis	44 —	22 1/5 —	11 —
Autres pays	33 —	16 2/3 —	3 2/3 —
Consommation générale	40 2/3 p. 100	23 4/5 p. 100	5 pour 100

On remarquera sans doute que les besoins satisfaits en 1853, estimés à 685 millions de kilogrammes, dépassent de quelques millions la récolte obtenue; mais il reste d'ordinaire dans les magasins des États-Unis, de Liverpool et du Havre, des excédans (*stock*) qu'il faut ajouter aux produits de l'année courante. L'excédant disponible en 1852 dépassait 100 millions de kilogrammes. La campagne qui vient de finir laissera beaucoup moins de marchandise en magasin.

A en juger par ce qui précède, la production de la matière première correspondrait assez exactement aux besoins des fabriques; mais doit-on compter sur la continuation d'un pareil équilibre? Ce serait, de la part de l'Europe, une grande imprudence.

Les Américains affirment que les ressources de leur territoire sont inépuisables, et qu'ils sauront maintenir toujours sa fertilité au niveau des besoins. Ils sont payés pour parler ainsi. Indépendamment des bénéfices que réalisent leurs planteurs, le privilége à peu près exclusif de fournir aux deux mondes une matière de plus en plus recherchée, le pouvoir d'affamer plusieurs millions d'ouvriers en suspendant leur travail, sont des ressorts politiques d'une grande puissance. Raison de plus pour que l'Europe soit prévoyante. Quoique d'une abondance inespérée, les deux dernières récoltes ont été strictement suffisantes : les hauts prix où la denrée s'est maintenue en sont la preuve. En agriculture, et surtout avec des plantes sensibles et capricieuses comme le cotonnier, l'alternative des séries

bonnes et mauvaises est un fait normal. Il suffit de jeter un coup d'œil sur le tableau des récoltes depuis le commencement du siècle, pour constater que les résultats ont été très inégaux, malgré l'extension régulière des surfaces cultivées (1). Nous ne savons pas s'il existe d'autres genres de travaux agricoles présentant des variations plus brusques et plus tranchées. L'Amérique ne s'en plaint pas : c'est qu'elle n'en souffre guère. Maîtresse des marchés, elle y dicte les prix, et retire ordinairement plus d'argent d'une mauvaise récolte que d'une bonne. Les 465 millions de kilogrammes qu'elle expédie en 1849 ne lui rapportent que 352 millions de francs, tandis que 286 millions seulement expédiés l'année suivante sont vendus 30 millions de plus. La différence est une perte à la charge de l'Europe. Le manufacturier, qui ne peut chômer sous peine de ruine, subit la loi du planteur.

Ce ne sont pas seulement les intempéries et les insectes qui menacent dans son essor la plus grande des industries européennes. Divers incidens qu'il est permis de prévoir, une guerre maritime, une révolte d'esclaves, peuvent suspendre la production ou le commerce des cotons. Le principal motif d'inquiétude, nous l'avons déjà dit, c'est la quantité toujours croissante de matières premières que dévorent les fabriques américaines. Si l'on ne considérait que la valeur des marchandises produites, ce genre de concurrence ne serait pas fort dangereux pour l'Europe. A de rares exceptions près, les États-Unis ne confectionnent encore que des tissus grossiers : la preuve est qu'ils emploient presque le double des matières premières consommées en France, avec un nombre de broches beaucoup moindre. Malgré les sacrifices qu'ils font pour la main-d'œuvre, le prix de revient à Lowell varie entre 4 et 6 1/2 cents le *yard* (soit 21 centimes

(1) Qu'on en juge par l'analyse du tableau des récoltes américaines depuis quinze ans seulement. — De 1838 à 1839, le produit faiblit de 314 millions de kilogrammes à 232, soit 26 pour 100 : les prix moyens s'élèvent de 44 pour 100. — On monte en 1840 à 388 millions, pour redescendre l'année suivante à 251 : différence en moins dans les quantités disponibles de 35 pour 100, élévation dans les prix moyens d'environ 20 pour 100. — A partir de 1843, succession de bonnes récoltes : on atteint en 1845 le chiffre de 457 millions, les prix tombent au plus bas; mais l'année 1846 est très mauvaise, l'année suivante pire encore : on ne recueille plus que 321 millions de kilogr.; la différence est de 39 pour 100. Le prix moyen du kilogr., qui était de 67 centimes sur les marchés américains, passe à 1 fr. 21 cent. en 1847. — L'année 1849 est phénoménale : elle donne 549 millions de kilos, le prix redevient très doux; mais l'année qui suit présente une réduction d'un tiers, malgré le contingent des nouvelles plantations du Texas, de sorte qu'une hausse de 76 pour 100 se déclare. — Enfin les trois dernières années sont favorisées par une succession de bonnes récoltes : néanmoins les prix se soutiennent, comme nous l'avons déjà vu, en raison de la rapide extension de l'industrie cotonnière. Après une série d'années abondantes, une série de récoltes au-dessous de la moyenne est dans les probabilités.

1/5 à 34 centimes 1/2 le mètre). Ce sont évidemment des tissus rustiques destinés aux pauvres du pays ou aux peuples demi-barbares de l'Asie. Plus cette fabrication est grossière, plus l'usage du coton est avili, et plus on y emploie de matière première : c'est là qu'est le danger. On peut prévoir que dans cinq ans les États-Unis consommeront plus d'un million de balles, le tiers des meilleures récoltes obtenues jusqu'à ce jour. Et si la révolution qui s'accomplit en Chine devait avoir pour effet d'ouvrir largement aux Américains ce vaste empire où ils se sont déjà insinués, si leur génie mercantile s'enflammait à l'idée de conquérir une clientèle de 300 millions d'êtres humains, ce serait bien autre chose! Qui sait s'ils n'aviseraient pas aux moyens d'écarter leurs concurrens en entravant l'exportation de la matière première? Les états planteurs seraient peut-être moins opposés à ce projet qu'on ne le suppose, car on s'y passionne pour la fabrication : déjà plus de 100,000 balles y sont confectionnées, et il a été question d'appliquer les esclaves à la filature.

L'Angleterre suit ces mouvemens avec une extrême anxiété. Après les sacrifices peut-être excessifs qui viennent d'être faits pour accroître les forces productrices du pays; l'insuffisance de la matière première serait une calamité publique. Cette dépendance industrielle est une gêne pour la politique nationale à l'égard des États-Unis. Les hommes d'état en gémissent, et ils accueillent avec empressement les projets tendant à affranchir leur pays de ce qu'on a appelé la *tyrannie des cotons d'outre-mer*. Les Indes orientales ne sont pas le seul champ d'expérimentation; d'autres essais ont été faits à Malte, à Sainte-Hélène, dans la Guyane et les Antilles anglaises, en Australie, sur divers points des côtes africaines, et si les événemens qui se préparent en Turquie amenaient un état de choses tel que les chrétiens fussent autorisés à exploiter le sol ottoman, on verrait probablement les Anglais manœuvrer de manière à faire de l'Égypte une vaste cotonnière à leur usage.

Ces éventualités menacent doublement l'industrie française, de la part de l'Amérique et de la part de l'Angleterre. La France a pour ressource son Algérie; mais saura-t-elle l'utiliser?

II. — LE COTON EN ALGÉRIE.

Les Américains se rappellent avec un orgueilleux sourire qu'en 1609, on publia un livre destiné à faire connaître les ressources du Nouveau-Monde, et qu'on étonna fort les colons en affirmant dans ce programme qu'on pourrait récolter en Amérique autant de coton qu'on en produisait à cette époque sur le littoral de la Méditerra-

née (1). C'est qu'en effet, depuis le moyen âge jusqu'aux temps où les planteurs des États-Unis ont écrasé toute concurrence, l'Espagne, la Sicile, la Grèce et les côtes barbaresques ont été les pays de grande production, eu égard du moins aux besoins de l'Europe.

Au point de vue agronomique, le doute ne peut donc exister sur la possibilité de cultiver le coton en Algérie. Les expériences sont nombreuses; elles sont concluantes. Toutes les espèces jusqu'aux plus estimées ont été reproduites avec un plein succès. Nous ne rapporterons pas les opinions exprimées à ce sujet par les principaux manufacturiers de Mulhouse, de Lille, de Rouen, de Saint-Quentin, de Troyes, etc.; on pourrait croire qu'elles procèdent d'un sentiment national. Voici un autre témoignage qui ne saurait être suspect. A la grande exhibition de Londres, des spécimens de cotons algériens figuraient au milieu des beaux échantillons provenant du monde entier. Le jury anglais les a appréciés en ces termes : « L'Algérie a envoyé des échantillons très intéressans. Il faut mentionner particulièrement le beau *louisiane* de M. Chuffart de Birmandreis, le *jumel* de M. Dupré de Saint-Maur, de la province d'Oran, le jumel à soie longue, nette et de très bon usage de M. Morin, d'El-Biar; la forte et belle espèce provenant de M. Pellissier, de Kaddous. Le jury a décerné un prix-médaille (second prix) à chacun de ces quatre exposans. La collection de cotons envoyée par M. Hardy, directeur de la pépinière-modèle du Hamma, est remarquablement belle : le jury l'a aussi récompensé par un prix-médaille. D'autres beaux échantillons ont obtenu des mentions honorables. »

Signalons en outre une circonstance qui est du plus favorable augure pour l'Algérie. Comme il devient de jour en jour plus difficile à la France de lutter contre les Américains pour les tissus de pacotille, elle est obligée de se rejeter sur les articles de goût et de fantaisie, où sa supériorité, si elle n'était pas évidente, serait encore assurée par le prestige qu'exerce à l'étranger tout ce qui émane d'elle. Notre commerce d'exportation se modifie conformément à cette tendance. Pour produire des étoffes de plus en plus séduisantes, les fabricans de tissus ont besoin de fils de plus en plus fins, et c'est particulièrement aux numéros élevés que sont destinées les 500,000 broches actuellement en construction. Or, la torsion étant moindre pour les fils d'une extrême ténuité, on n'y peut employer que des filamens d'une longueur, d'une élasticité et d'une consistance exceptionnelles. Une seule espèce de lainage réunit complétement les qualités requises pour la filature des cotons titrés au-dessus de 120, c'est-à-dire four-

(1) Cette citation est reproduite dans les pièces annexées au dernier message du président.

nissant une longueur de plus de 120,000 mètres pour une livre de 500 grammes : c'est le georgie-longue-soie, autrement dit *sea-islands*, parce qu'il est principalement recueilli dans les îlots semés sur les côtes de la Caroline et de la Georgie. Mais la récolte de cette qualité supérieure est très limitée : elle ne dépasse pas 4,500,000 kilogrammes, chiffre qui n'a pas même été atteint l'année dernière. Rare et demandée en Europe, elle s'y maintient à des prix élevés : son cours actuel sur la place du Havre est de 7 à 8 fr. le kilogramme, et elle sera cotée plus haut encore à mesure que le besoin des filés très fins sera plus généralement senti.

Fiers de leur *sea-islands*, les Américains ont eu quelque velléité d'en étendre la culture; mais les terrains favorables à cette spécialité leur manquent. Les tentatives faites dans l'Inde anglaise pour acclimater cette belle espèce ont échoué complétement. Les longues soies auraient pu être remplacées jusqu'à un certain point par les cotons d'Égypte, car il y a sans doute identité d'origine entre les jumel et le *sea-islands*, mais les provenances égyptiennes se sont peu à peu abâtardies. Eh bien ! ces riches duvets que réclame l'industrie française, notre Algérie offre des ressources particulières pour les produire. Les filamens du cotonnier y acquièrent aisément les qualités précieuses des plus belles espèces d'Amérique, ce qu'on peut attribuer aux exhalaisons salines sur le littoral et aux eaux salées répandues dans l'intérieur des terres. La chambre de commerce de Mulhouse, appelée récemment à examiner des échantillons soumis par le préfet d'Alger, s'est exprimée ainsi par l'organe de M. Schlumberger : « Le coton en laine qui nous a été envoyé a un brin fin, égal, long et soyeux; il rivaliserait certainement avec le georgie-longue-soie d'Amérique, si le brin était plus nerveux; son infériorité sur ce point disparaîtra sans doute par de meilleurs procédés de culture. Les résultats obtenus à la filature n'ont rien laissé à désirer (1). » Ces mêmes échantillons ont été estimés par experts à 6 ou 7 francs le kilogramme, évaluation élevée, et d'autant plus surprenante que les Algériens n'appliquent pas encore au nettoyage du coton les soins minutieux et les dépenses excessives prodigués par les Américains quand ils veulent obtenir des qualités hors ligne.

Le doute ne peut donc exister sur la possibilité de féconder le cotonnier en Algérie; mais parviendra-t-on à produire du *coton marchand*, c'est-à-dire une marchandise obtenue à des prix tels que son placement en Europe soit certain et lucratif?

Ne nous abusons pas. Au point où les Américains ont conduit ce

(1) Les cotons algériens ont été filés, en effet, jusqu'à 300,000 mètres, degré de finesse qui dépasse de beaucoup le besoin de l'industrie.

genre d'exploitation, la concurrence est fort laborieuse. Des terres d'une grande richesse achetées à très bas prix, des crédits illimités offerts à l'envi par les banques, la main-d'œuvre assurée au moyen de l'esclavage, des ressources pour nourrir et vêtir les noirs presque sans frais, une pratique agricole éprouvée par le succès, d'incomparables facilités pour les transports, de nombreux commerçans appliqués à entretenir l'émulation parmi les producteurs, tels sont les élémens qui ont assuré jusqu'à ce jour la supériorité américaine.

Qu'est-ce donc que notre Algérie pour entrer en rivalité contre de telles forces? C'est une terre naturellement opulente, mais fatiguée par plusieurs siècles de barbarie. Ce qu'elle conserve de richesse est enfoui; elle est médiocrement boisée. Les eaux, suffisamment abondantes, n'y sont pas encore disciplinées. Les difficultés résultant de l'état des lieux ne sont rien, comparées à celle qu'oppose la rareté des bras. La population ouvrière est à créer. Sur les sept à huit mille familles vouées spécialement à l'agriculture, il n'y en a certainement pas cinq cents en mesure de sacrifier un capital pour expérimenter un nouveau genre d'exploitation. Les autres vivent péniblement sur le petit coin de terre qu'elles doivent à la libéralité de l'état, sans autre fonds que leur énergie personnelle. Les canaux et les chemins de fer, presque indispensables pour le transport économique d'une marchandise encombrante qu'il faut livrer à très bas prix, n'existent encore que sur le papier : à peine a-t-on la ressource des cours d'eau naturels, qui sont rarement navigables. Enfin l'apprentissage de la culture cotonnière est à peine commencé. Si, au point de vue *agronomique,* on a constaté la possibilité de faire vivre le cotonnier sur le sol africain, on n'a pas suffisamment élaboré le côté *économique,* c'est-à-dire le rapport du prix de revient au prix de vente, et il n'y a probablement pas dix personnes en Afrique possédant sur la production et le commerce des cotons l'ensemble de connaissances nécessaires pour asseoir les bases d'une opération rationnelle.

Est-ce à dire qu'il faut renoncer à cultiver le cotonnier en Afrique? A Dieu ne plaise qu'on tire cette conclusion du parallèle que nous venons de faire! Aujourd'hui, comme il y a six ans, nous sommes persuadé que l'Algérie doit vivre et prospérer en fournissant le précieux lainage si nécessaire à l'industrie française. Nous ne craignons pas d'ajouter qu'elle serait bien menacée dans son existence coloniale, s'il était démontré que les cultures industrielles, et notamment celle du cotonnier, n'y peuvent pas être pratiquées avec avantage; mais nous croyons en même temps que pour lutter contre les Américains, il faut des combinaisons puissantes et des efforts exceptionnels, et que dans l'état actuel des exploitations cotonnières au Nou-

veau-Monde, la tentative de produire du coton en petite culture serait aussi déraisonnable de la part des colons français que celle de filer au rouet pour faire concurrence à la filature mécanique.

Nous avons entendu dire : Toute chose est chétive à son origine, les colons de la Virginie et de la Louisiane ont commencé petitement; pourquoi n'en serait-il pas de même en Algérie? La raison en est bien simple. Sans parler des ressources en capital et en main-d'œuvre que les planteurs américains avaient dès leurs débuts, la denrée qu'ils essayaient de produire se vendait communément de 5 à 6 francs le kilogramme en qualité moyenne; les mêmes qualités se vendraient actuellement à la Nouvelle-Orléans ou à New-York de 1 franc 20 à 1 franc 50 centimes, et le colon algérien ne doit pas espérer d'en tirer sur la place du Havre plus de 1 franc 80 centimes à 2 francs. La différence entre ces deux prix est énorme. L'Américain luttait contre une industrie en enfance : l'Algérien entre en lutte contre une industrie d'une étonnante vigueur.

Mais, vont dire les personnes qui n'ont pas étudié d'une manière spéciale le genre de culture qui nous occupe, le gouvernement n'est-il pas là, en France, pour essayer, conseiller, diriger, subventionner, primer et décorer? En effet, l'administration a publié des devis d'exploitation dans lesquels elle promet jusqu'à 1,408 fr. de bénéfice net par hectare; elle a offert une prime de 20 fr. pour vingt ares ensemencés, et elle donne les graines pour rien; elle achète les récoltes à des prix très élevés, en se chargeant même de l'égrenage, qui est une opération vétilleuse et dispendieuse. La chambre de commerce d'Alger ajoute à cette munificence une prime de 500 francs, destinée à l'entrepreneur de l'exploitation le plus habilement dirigée et ayant une étendue de deux hectares au moins. Aussi, s'écrie-t-on, quels résultats n'a-t-on pas obtenus depuis trois ans! Il n'y avait en 1851 que 2 à 3 hectares ensemencés; on en a compté 20 en 1852, et il y en a 700 aujourd'hui. Les planteurs qui viennent faire des demandes de graines se comptent par centaines; les Arabes eux-mêmes se rendent dans les jardins d'essais pour y apprendre la culture du cotonnier, et ils ont déjà exécuté des semis assez importans dans la zone voisine du Sahara.

Qu'on nous pardonne de ne pas partager l'admiration commune. Les expériences et les encouragemens administratifs accordés aux cultures cotonnières ne datent pas d'aujourd'hui; ils sont presque aussi anciens que notre domination en Afrique. Des essais très curieux et très satisfaisans ont eu lieu dès 1836 à la Rhéghaïa. En ouvrant le tableau officiel de 1846, nous trouvons des procès-verbaux de filateurs constatant déjà les qualités remarquables que possèdent les cotons récoltés en Algérie, et invitant le gouvernement à favo-

riser ce genre d'exploitation; à quoi le gouvernement répondait : « L'administration avait devancé ce vœu; dès l'année 1843, elle avait envoyé en Algérie des graines de toutes les variétés cultivées en Amérique et dans tout l'Orient. Des expériences comparatives devaient être faites dans toutes les pépinières du gouvernement, et des graines distribuées aux cultivateurs qui voudraient également faire des expériences. » L'extension des cultures pendant les deux dernières campagnes s'explique par les excitations et les avantages extraordinaires prodigués aux colons. De pareils sacrifices auraient leur utilité, s'il fallait seulement constater l'aptitude naturelle du sol algérien à la production du coton; mais le fait est indubitable, et la difficulté n'est plus là. Le problème est non pas agronomique, mais commercial. Il s'agit de démontrer que des cotons produits en Algérie sur une assez vaste échelle pour venir en aide à l'industrie métropolitaine peuvent être vendus sur la place du Havre avec un bénéfice suffisant pour le planteur, et malgré la concurrence des cotons américains. Or il nous semble que l'intervention du gouvernement, les primes et les faveurs qu'il prodigue tendent à fausser l'expérience en atténuant les charges des producteurs, en dénaturant les élémens du prix de revient.

Ce n'est pas sans quelque embarras que nous développons cette opinion. Nous ne voudrions pas que nos observations fussent prises pour une critique de l'administration algérienne, qui, après tout, ne mérite en cette affaire que des éloges pour ses bonnes intentions. Ajoutons que les renseignemens sur la culture cotonnière sont très difficiles à recueillir. Nous devons déclarer, en ce qui nous concerne personnellement, que depuis plusieurs années nous avons recherché toutes les occasions de consulter les hommes et les livres, sans recueillir des notions vraiment instructives surtout au point de vue de la spéculation. Des agronomes justement renommés, des voyageurs, des négocians, nous ont avoué leur insuffisance sur ce point. Les traités spéciaux, en fort petit nombre, ne paraissent pas découler d'une expérience personnelle, à l'exception toutefois d'une excellente petite brochure de M. Pelouze père, publiée en 1838. Un livre ou un journal venant d'Amérique nous est rarement tombé dans les mains sans que nous l'ayons consulté sur le sujet qui nous préoccupe, et, chose surprenante, nous n'avons recueilli par cette voie aucune information précise. En général, les Américains sont sobres de détails sur leur économie agricole : il faudrait parler de l'esclavage, et c'est là une plaie qu'ils cachent comme un mal honteux. L'administration algérienne a donc été réduite à se mouvoir dans l'inconnu.

Le doute existe encore jusque sur la nature du cotonnier et le genre de traitement qui lui convient en Afrique. Les premières in-

structions distribuées par ordre du gouvernement admettaient comme point de départ la multiplicité des types, et leur classement en deux grandes catégories : cotonnier herbacé et annuel, cotonnier arbre et vivace (1). Les espèces cultivées dans le sud de l'Union américaine, c'est-à-dire les herbacées à soie plus ou moins longue, qu'on sème et qu'on arrache chaque année, sont celles, assurait-t-on, qui conviennent le mieux à notre Algérie, où les cotonniers arbres ne supporteraient pas plus l'hiver que sur les côtes de la Georgie ou sur les rives du Mississipi. On a donc commencé par recommander aux planteurs algériens la culture qui réussit dans l'Amérique du Nord : choix de terres profondes et substantielles, trois ou quatre labours croisés avec autant de hersages pour ameublir et préparer le sol, coups de rouleau, irrigations, etc., en un mot toutes les ressources de la culture la plus savante. Les labours seuls étaient estimés 135 francs. La nécessité de renouveler chaque année les semis, c'est-à-dire de creuser douze mille fosses par hectare, entraînait une dépense de 82 francs. Il en était de même pour toute la série des manipulations. Il est vrai qu'on promettait au colon, pour le dédommager de ses avances, des récoltes extraordinaires, et de nature à lui laisser encore de gros bénéfices.

Mais, depuis cette époque, un autre agent de la colonisation a élevé des doutes sur cette prétendue nécessité de renouveler le cotonnier. Cette plante, dit-on de ce côté, unique en son espèce, ne se diversifie qu'en raison des influences extérieures qu'elle subit. Naturellement vivace, elle existera à l'état d'arbre durable en Algérie, où les hivers sont moins rudes, à latitude égale, qu'en Amérique. Loin d'être exigeante, une culture trop soignée, une nutrition trop abondante la fatiguent : on a constaté qu'entre plusieurs plants, le moins soigné a le mieux réussi. En un mot, le cotonnier se fait de lui-même dans un sol sain, léger, un peu maigre. Suivant cette doctrine, les frais d'exploitation se trouvent extraordinairement simplifiés; les terrains médiocres sont utilisés, les frais de labour et de plantation ne reviennent qu'à plusieurs années d'intervalle. On ne se souvient de l'arbre, pour ainsi dire, que lorsqu'il est disposé à livrer son fruit.

On le voit, ces deux affirmations sont radicalement opposées. Si nous avions à nous prononcer, nous dirions que sur un sol aussi vaste et aussi accidenté que notre domaine algérien, plusieurs procédés de culture sont admissibles, et que chacune des deux théories n'a péché que par exagération. Il y a des terres fortes et grasses auxquelles convient une culture rationnelle, et où le renouvellement

(1) Pour comprendre cette distinction, il faut savoir qu'il y a des cotonniers qui sont des plantes basses et chétives destinées à mourir chaque hiver, et d'autres qui sont de véritables arbres hauts de plusieurs mètres et vivant plusieurs années.

annuel des plants est nécessaire comme en Amérique; il y a sans doute aussi des expositions où peuvent suffire les procédés un peu sauvages des pays tropicaux. L'habileté consiste à proportionner les dépenses aux résultats probables; mais à travers ces hypothèses contradictoires, que devient la prétention officielle de diriger les cultivateurs?

Pour les gens à qui manquent les moyens de comparaison, rien n'est plus encourageant que le tableau des résultats obtenus dans les jardins d'essais. En voici le résumé d'après l'avant-dernier compte-rendu publié l'année dernière :

RENDEMENT PAR HECTARE

DANS LA PÉPINIÈRE CENTRALE DU GOUVERNEMENT.

ESPÈCES.	FRAIS d'exploitation.	PRODUIT brut.	PRODUIT NET après égrenage.	ESTIMATION du coton égréné.	BÉNÉFICE NET.
Georgie-longue-soie.	995 fr. »» c.	1460 kil.	267 kil.	9 fr. »» c.	1,408 fr. »» c.
Jumel-égyptien.....	570 »»	1676	375	2 50	367 50
Nankin.....	563 »»	2230	557	1 60	306 20
Louisiane blanc....	546 »»	2005	501	1 50	205 50
Moyenne par hectare.	668 fr. 50 c.	1842 kil.	425 kil.	3 fr. 52 c.	571 fr. 80 c.

Certes les planteurs américains seraient bien effrayés, s'ils supposaient qu'on pût obtenir communément en Algérie 267 kilogrammes par hectare d'une qualité assez belle pour valoir 9 fr. et 557 kilogrammes d'une qualité courante; mais étant de vieux praticiens, ils comprendront qu'il s'agit ici de cultures faites avec les soins minutieux et les ressources exceptionnelles que les savans prodiguent dans leurs expériences. En Amérique, on considère comme une très bonne année celle où on récolte 350 ou 400 kilogrammes net par hectare en qualités communes. Quant aux espèces à longues soies, les bilans de seize plantations, relevés en 1848 et 1849, donnent seulement une moyenne de 152 kilogr. par hectare. Il est même probable que ces chiffres se rapportent aux qualités ordinaires des *sea-islands;* car il résulte d'un document soumis récemment à la société industrielle de Mulhouse, par M. Dollfus-Mieg, qu'on ne retire pas plus de 68 kilogrammes en qualités tout à fait supérieures, tant le nettoyage poussé à la dernière perfection entraîne de pertes. Nous craignons qu'il n'en soit du rendement obtenu dans les jardins d'essai comme de ces beaux fruits de serres chaudes qu'il est impossible de reproduire en pleine terre. On s'exposerait probablement à des mécomptes en adoptant pour bases d'une large spéculation les chiffres signalés officiellement.

En supposant que l'état ne dût pas prendre la responsabilité de diriger le travail, ne peut-il pas du moins le stimuler par des libéralités en argent? Examinons. Il y a trois manières de subventionner la production du coton : accorder une gratification en raison des ensemencemens qui ont été faits, acheter les récoltes à des prix de faveur, accorder des primes d'exportation pour les quantités envoyées en France. Les deux premiers systèmes sont actuellement pratiqués; le troisième a été conseillé par un membre de la chambre de commerce de Mulhouse.

En mettant des graines à la disposition du public, l'administration a déclaré qu'elle décernerait une allocation de 20 francs à tout cultivateur qui aurait exécuté des semis sur une superficie de 20 ares au moins, sans qu'une culture plus étendue donnât droit à une prime plus forte. La réalité des travaux est constatée, du 15 juin au 15 juillet, par les inspecteurs de la colonisation. Quelle peut être l'efficacité de cette mesure? Ou bien les concurrens sont de pauvres petits cultivateurs qui, alléchés par la subvention de 20 francs, s'empressent de gratter un coin de terre et d'y jeter à tout hasard des semences qui ne leur coûtent rien, ou bien ce sont des propriétaires assez éclairés pour comprendre qu'une expérience faite sur un quart d'hectare ne prouve rien, et assez riches pour essayer sur une large échelle de la véritable industrie agricole. Avec les premiers, le gouvernement perd son argent; avec les seconds, une prime de 20 fr. est insignifiante.

L'achat des récoltes est pratiqué depuis deux ans. Des planteurs qui exploitent moins d'un hectare ne pouvant pas faire les frais d'une machine à égrener, l'administration offre d'acheter, à des prix différens bien entendu, le produit brut ou le produit net, c'est-à-dire les capsules du cotonnier avec les graines auxquelles les filamens adhèrent, ou bien le lainage seul complétement épluché. Voici donc les préfets algériens mis en demeure d'établir officiellement la proportion entre le produit brut et le produit net, chose qu'il leur est bien permis d'ignorer, car, nous le répétons, il n'y a presque personne en France qui ait eu occasion d'expérimenter ces matières. Par décision du 10 mars 1853, les prix d'achat furent ainsi fixés : georgie-longue-soie non égrené, 3 fr. le kilogramme; égrené, 9 fr.; — louisiane blanc courte soie non égrené, 1 fr. Or, bien que le rendement à l'égrenage varie en raison de la perfection des machines qu'on emploie et de la résistance plus ou moins grande des espèces sur lesquelles on opère, il est généralement admis comme mesure moyenne que les longues-soies perdent à l'égrenage quatre cinquièmes de leur poids brut, et les courtes-soies les deux tiers de ce poids. Le tableau des résultats obtenus dans les pépinières du gouvernement confirme

cette proportion. L'égrenage des capsules, le nettoyage et le triage du duvet étant des opérations dispendieuses et constituant peut-être la partie la plus difficile de l'apprentissage que nos colons doivent faire, on concevrait qu'un prix de faveur fût décerné au coton conduit au degré de netteté qui lui donne sa valeur commerciale. On a fait précisément le contraire. Le coton brut est payé en réalité 80 pour 100 de plus que le coton nettoyé; nous allons le prouver. Si le planteur prenait la peine d'égrener lui-même 5 kilogrammes de longue-soie, il en tirerait 1 kilogramme net estimé 9 fr.; qu'il présente les 5 kilogrammes à l'état brut, et on lui comptera 15 fr. Cette plus-value de 6 fr. ne sera pas son seul bénéfice : il gagnera encore les frais de manipulation, qui sont très considérables pour ces qualités superfines. *Le Moniteur* a publié récemment une note dont les élémens sont empruntés à l'un des plus célèbres producteurs, M. Whitemarsh-Seabrook, actuellement gouverneur de la Caroline du Sud. Nous y apprenons que dans ce pays, où la spéculation porte particulièrement sur les longues-soies, les plantations importantes renferment de vastes magasins où se trouvent des pièces séparées pour les cotons avant l'égrenage, pour les cotons égrenés, pour le battage, l'assortissage, l'emballage. La main-d'œuvre y est minutieusement divisée, comme dans une grande manufacture : ainsi, pour la préparation d'un sac de *sea-islands* superfin pesant 680 kilogrammes avant l'égrenage et devant donner seulement 136 kilog. égrenés, on emploie comme sécheurs, batteurs, cylindreurs, assortisseurs, emballeurs, 54 personnes à 50 *cents*, soit pour le tout 27 dollars valant 145 fr. Qu'on évalue en outre les frais de combustible et de matériel, et on trouvera que la préparation de chaque kilogramme entraîne une dépense d'environ 1 franc 25 centimes. N'avions-nous pas raison de dire que le prix de 3 fr. pour le kilogramme de longue-soie non égrené équivaut à plus de 16 fr. pour la même quantité de coton nettoyé? Pareille observation est à faire relativement aux courtes-soies. Acheter le produit brut à 1 fr. le kilogramme, c'est le payer au moins 3 fr. à l'état vendable. Ces prix sont excessifs, et nous ne serions pas surpris que l'état perdît 100 pour 100 en revendant ces marchandises. A ce compte, la production du coton en Algérie, si elle prenait une importance réelle, serait ruineuse pour la métropole.

Le troisième système, conseillé par d'honorables négocians, celui qui consiste à encourager la culture par des primes à l'exportation de la denrée, n'est pas non plus d'une exécution facile. Dans le commerce du coton, l'échelle des qualités est fort étendue, et les prix en France, avec la surcharge des frais de transport et de l'impôt, ont varié depuis dix ans entre 1 fr. 30 cent. et 9 fr. le kilogramme. Sur quelle base asseoierait-on la prime? On reconnaîtrait probablement

deux types : les longues et les courtes soies; mais il y a des nuances nombreuses dans ces catégories : il y a, par exemple, des georgie-longues-soies depuis 3 francs jusqu'à 9 francs. Allouer la même somme aux uns et aux autres, ce serait récompenser le mauvais travail. Essaiera-t-on de proportionner la prime à la valeur réelle de la marchandise? Il faudra constituer un corps d'experts pour vérifier et estimer chaque ballot exporté, et Dieu sait à quels abus et à quelles plaintes pourrait donner lieu ce genre de taxation arbitraire.

Remarquons d'ailleurs que la prime, destinée à rendre possible la concurrence contre l'étranger, manquerait assez souvent son effet. Supposez une très mauvaise récolte en Amérique, les prix de vente s'élèvent tellement, que le colon algérien peut réaliser un bénéfice : la prime lui est donc inutile. Vienne au contraire une année de grande abondance, les prix tomberont trop bas pour que la prime soit une indemnité suffisante. Ne perdons pas de vue non plus le côté financier. On consomme actuellement en France 256,000 kilogrammes de coton par journée de travail. Eh bien! n'accordât-on aux cotons d'Algérie qu'une prime de 25 centimes par kilo, l'alimentation des filatures françaises pendant une seule journée coûterait au trésor un déboursé de 64,000 francs, sans compter 58,000 francs perdus sur l'impôt.

Le plus regrettable effet de la protection administrative sera de faire éclore de petites exploitations impuissantes à vivre sans les libéralités du gouvernement : on se prépare ainsi de grands embarras dans l'avenir. Nous regrettons de ne pouvoir reproduire les devis sur lesquels notre affirmation repose; on y verrait qu'il y a des frais généraux d'outillage, des soins dispendieux dans les manipulations auxquels ne pourrait suffire le petit cultivateur travaillant isolément. Pour lutter contre les Américains, qui ont des forces extraordinaires, il faut des moyens exceptionnels. En quelque pays du monde que ce soit, même dans ceux où l'esclavage existe encore, le coton ne peut plus être produit qu'en grand, et avec l'ensemble de ressources que procure un puissant capital. Les conditions de cette grande culture sont les suivantes : 1° la possession de vastes espaces obtenus gratuitement ou à bas prix, et n'ayant à supporter qu'une faible rente; 2° l'emploi des moyens mécaniques pour toutes les manipulations et transports dans lesquels la force animale peut être remplacée; 3° une population ouvrière qui, quoique bien traitée et généralement satisfaite de son sort, ne coûte pas beaucoup aux entrepreneurs.

Est-il possible de réaliser ces trois conditions en Algérie? Les deux premiers points ne peuvent soulever aucune objection. Il est évident que, si le gouvernement veut féconder son domaine d'Afrique, il ne

marchandera pas l'espace à des entreprises d'utilité nationale. Quant à la puissance de l'outillage, c'est une affaire de capital. Les ingénieurs européens ne resteront certainement pas au-dessous des ingénieurs d'Amérique.

Le doute ne peut exister qu'à l'égard de la population ouvrière : là est la vraie difficulté; mais au moins n'est-elle plus insurmontable depuis qu'il est devenu possible, grâce aux progrès de notre domination, d'associer largement les indigènes au travail européen. De courtes explications à ce sujet sont nécessaires.

Les personnes qui ne connaissent l'Algérie que par les bulletins militaires s'imaginent une population belliqueuse, farouche, indisciplinable. Cela peut être vrai pour certaines catégories d'habitans; mais, dans tous les pays du monde, les hommes sont divisés par le rang, les intérêts, les préjugés, et la population indigène de l'Algérie est une des plus hétérogènes qui existent. Il y a là des tribus nomades et des tribus sédentaires, des tribus qui s'administrent librement et des tribus administrées par l'état, des tribus religieuses et des tribus laïques, des tribus nobles et des tribus serves, et au sein de chaque tribu, quelle que soit son essence, un groupe dominateur et une multitude fort mal menée, fort misérable. Entre de tels élémens, la cohésion est assez faible. La classe supérieure peut voir avec dépit son influence primée par une domination étrangère; mais pour la foule obscure, la grosse affaire, c'est de ne pas mourir de faim. Les gens de cette dernière classe cherchent à vivre en qualité de *khammas*, c'est-à-dire de *travailleurs au cinquième*, toujours disposés à accepter pour leur rémunération la cinquième partie de la valeur qu'ils ont produite.

L'idée de se servir des élémens qui existent, de greffer l'industrie européenne sur les habitudes du pays, est en effet la plus rationnelle. Nous lisons dans l'avant-dernier *Tableau des établissemens algériens*, publié par le gouvernement : « Ce qu'il est important de noter ici, c'est le mouvement remarquable qui pousse actuellement vers les exploitations rurales européennes une partie de cette population qui se déplace avec nous et avec nos travaux. Les fermes de nos colons, dans les plaines du littoral, emploient déjà comme métayers, jardiniers, moissonneurs, faucheurs, pasteurs, etc., etc., une quantité de journaliers kabyles, qui s'accroît chaque jour, au grand profit de la colonisation et de tous les intérêts algériens. » Cette citation se rapporte à l'année 1849. Depuis cette époque, les travaux agricoles sont en progression, grâce surtout aux auxiliaires indigènes, qu'on s'accoutume à utiliser. L'égrenage du coton récolté à la pépinière d'essai d'Alger coûtait fort cher. On vient de faire construire un appareil à égrener, mû par une machine à vapeur. Cet appareil,

desservi par un chauffeur européen, occupe vingt enfans indigènes de douze à quatorze ans, à qui on donne 60 centimes par jour.

Supposez une compagnie à large capital, assez intelligente pour être généreuse avec les indigènes, et la main-d'œuvre ne lui fera pas défaut. Dans les habitudes du pays, le travailleur au cinquième reçoit par avance une certaine mesure de grains, afin qu'il puisse vivre en attendant sa part dans la récolte. C'est tout ce qu'on lui donne. La compagnie ne s'en tiendra pas là, car il est de son intérêt que le *khammas* trouve, en s'attachant à elle, une amélioration dans son sort. Un cinquième dans le nouveau travail auquel on espère l'appliquer lui rapportera beaucoup plus que son contingent dans la culture du blé, son travail ordinaire, dont il retire au plus la valeur de 20 hectolitres à 12 francs. Au lieu d'un pain grossier et peu nourrissant, on lui procurera une ration vraiment substantielle. Ceux qui l'emploient actuellement le laissent sinon tout nu, du moins couvert de guenilles, qu'on se transmet de père en fils : une compagnie pourra donner chaque année un haïk pour l'homme et quelques vêtemens pour la femme et les enfans. Le *khammas* n'a pour abri qu'un *gourbi,* c'est-à-dire une espèce de hutte qu'il fait, à la manière des sauvages, avec les matériaux qui lui tombent sous la main. Il en coûtera peu de faire bâtir pour lui une espèce de petite chaumière en pisé, avec un jardinet au moyen duquel il pourra améliorer son alimentation. Il périt sans secours, quand il est malade; on assurera les soins médicaux à lui et aux siens. Enfin dans ses relations ordinaires soit avec les Européens, soit avec ses compatriotes, il est méprisé, parfois volé, souvent battu, parce qu'on ne cherche pas à se l'attacher. Au contraire, la compagnie aura intérêt à le traiter autant que possible avec justice et douceur.

Mais ce régime ne conduira-t-il pas à des dépenses écrasantes pour l'entreprise? Nullement. Dans les sociétés avancées où les moindres coins de terre sont utilisés de manière à produire des rentes considérables, la nourriture et le logement, ces deux grandes nécessités de l'existence, sont à des prix tels que l'ouvrier est parfois nécessiteux avec un salaire assez fort nominalement. Il en est autrement dans un monde nouveau comme l'Amérique ou notre Algérie. Là les grands planteurs, ayant beaucoup plus de terre qu'ils n'en utilisent, peuvent sans s'obérer procurer à leurs ouvriers un bien-être réel. Par exemple, en entrant dans les détails d'une exploitation de ce genre, on entrevoit que le pain, le logement et le jardin, auxquels l'indigène errant et affamé attacherait un grand prix, ne surchargeraient pas beaucoup le budget d'une entreprise africaine.

On a déjà compris que nous ne sommes pas tout à fait dans le domaine des conjectures, et que nous puisons le programme qui pré-

cède dans les études préparatoires d'une compagnie en instance auprès du gouvernement. L'entreprise a sa clientèle naturelle dans les villes de fabrique où elle a été chaleureusement accueillie. Nous distinguons avec plaisir parmi ses promoteurs principaux les notables de l'industrie française, surtout dans la spécialité du coton, des hommes qui, satisfaits de leur célébrité comme manufacturiers, ne descendraient pas à des spéculations étrangères dans une autre pensée que de rendre un service au pays. La compagnie se croit en mesure de réaliser un grand capital, en commençant par 20 ou 25 millions. Elle demande, en garantie des risques qu'elle assume, une concession de 100,000 hectares, à charge de verser au trésor, au bout de cinq ans, un impôt qui s'élèvera graduellement jusqu'à 500,000 fr. Elle considère en outre comme une des conditions de son existence le privilége de la vente des cotons produits en Algérie.

Le mot de *privilége* est malsonnant, nous le savons bien. Hâtons-nous donc d'expliquer le sens qu'on lui donne en cette circonstance.

Il ne s'agit point du droit exclusif de cultiver le cotonnier. Bien au contraire. Loin d'entraver les planteurs, la compagnie fera tous ses efforts pour en augmenter le nombre. Elle les aidera de son expérience, de son matériel, de son argent. Son but, suivant une heureuse expression que nous remarquons dans une de ses notes, est d'instituer en Algérie le *crédit foncier du coton,* en répandant les secours de toute nature propres à développer cette spécialité agricole. La garantie qu'elle sollicite serait seulement le droit exclusif d'acheter les récoltes des planteurs à un prix fixé, par le gouvernement, d'après les mercuriales des principaux marchés de coton : c'est un privilége analogue à celui des grandes sociétés commerciales du temps passé. Il est bien entendu que ce privilége serait temporaire. La compagnie donne pour motif de cette exigence la nécessité d'assurer une protection aux capitaux qu'elle appelle. Pour développer largement la colonisation au moyen des cultures cotonnières, il y a de gros capitaux à enfouir en travaux de défrichement, de desséchement, de routes, d'irrigation; il y a des écoles dispendieuses à faire pour dégager les méthodes de culture convenables au pays, pour attirer des Européens et discipliner des indigènes, pour créer des moyens économiques de transport et établir des courans commerciaux. La production cotonnière ne sera constituée que dans quelques années; on s'y attend, et les frais de cet apprentissage sont prévus. Serait-il juste qu'après cette période, une seconde, une troisième compagnie, vinssent profiter de l'expérience acquise et des dépenses faites? Avec une telle perspective, les capitaux de la métropole se risqueraient-ils sur le sol algérien? La compagnie fait valoir enfin que cette obligation de lui vendre les récoltes, loin

d'être onéreuse aux colons, entraînerait à peine un changement dans leurs habitudes. Les planteurs d'outre-mer n'expédient pas eux-mêmes leurs cotons sur les marchés lointains. Entre eux et le consommateur, il y a nécessairement des intermédiaires qui viennent traiter à domicile de l'achat des récoltes. Chez nous, en attendant que la production algérienne soit assez considérable pour donner lieu à une pareille spéculation, c'est l'état qui fait l'office du courtier (1). Eh bien! dans la combinaison dont il s'agit, les planteurs, au lieu de vendre à l'état, vendraient à la compagnie privilégiée, sous la surveillance tutélaire du gouvernement, qui, à coup sûr, ne livrerait pas les colons algériens à une exploitation abusive.

Sans nous prononcer actuellement sur cette combinaison, nous avons cru devoir constater comme un symptôme favorable l'importance qu'attache l'industrie cotonnière de la métropole au succès de la colonisation africaine, et la féliciter de l'initiative prise à ce sujet par les hommes qui la représentent le mieux. Étrange et honorable destinée de cette industrie! Si on prenait la peine de compiler le répertoire des lois et règlemens antérieurs à la rénovation de 1789, on n'y trouverait pas moins de trente-six ordonnances pour prohiber en France le commerce et l'usage des étoffes de coton. Provenant d'une plante exotique, disait-on, les cotonnades devaient ruiner à la fois l'agriculture nationale et les fabriques de draperies. Ne nous moquons point : chaque siècle a des sages de cette force, et Dieu sait ce qu'on pensera dans cent ans de beaucoup d'axiomes ayant cours aujourd'hui. Quant aux idées de nos pères sur le coton, jamais erreur économique n'a reçu un démenti plus prompt et plus éclatant. Le développement qu'a pris l'industrie cotonnière depuis le peu de temps qu'elle est autorisée chez nous est la meilleure preuve de son utilité. Elle tient le premier rang dans le travail manufacturier par l'importance du capital qu'elle a engagé et par le nombre des ouvriers qu'elle occupe. Elle a contribué notablement à la diffusion du bien-être en abaissant le coût de la plupart des vêtemens; elle a transformé une classe nombreuse de femmes en lui permettant une sorte d'élégance à peu de frais. Les autres fabriques de tissus lui doivent la plupart de leurs progrès mécaniques et chimiques, et loin de nuire à l'agriculture, elle l'a enrichie en suscitant une population nouvelle de consommateurs. Qui sait si elle n'est pas appelée à présent à consacrer la conquête de l'Algérie, en rendant enfin profitable cette acquisition si longtemps onéreuse?

ANDRÉ COCHUT.

(1) Avec cette différence qu'il paie actuellement les marchandises presque le double de leur valeur commerciale; mais il est évident que cette libéralité ne peut pas se perpétuer.

UN

PRÊTRE PUBLICISTE

EN ESPAGNE.

DON JAIME BALMÈS, SA VIE ET SES ŒUVRES.

I. *El Protestantismo comparado con el Catolicismo en sus relaciones con la civilizacion europeá* (traduit par M. de Blanche-Raffin), 2e édition, 3 vol. in-12; Paris, Vaton. — II. *Escritos politicos*, 1 vol., Madrid. — III. *Filosofia fundamental* (traduit par M. Manec), 2 vol. in-12. — IV. *Cartas à un Esceptico*, 1 vol., Barcelona. — V. *El Criterio* (*l'Art d'arriver au vrai*, traduit par M. Manec), 1 vol. in-12. — VI. *Jacques Balmès, sa Vie et ses ouvrages*, 1 vol. in-8°, par M. de Blanche-Raffin. — VII. *Vida de Balmès, Estracto y analisis de sus obras*, par don Benito Garcia de los Santos, etc.

La révolution, depuis qu'elle a quitté la région des abstractions et des idées pour devenir une réalité sensible et palpable, la révolution est un drame qui se déroule, prend tous les aspects, enveloppe tout dans son cours, se précipite ou s'arrête pour recommencer encore : drame singulier où, sous l'empire d'une obsession unique, d'une invincible loi, les hommes, les choses, les événemens en viennent à se coordonner, à se classer avec une simplicité saisissante, avec un caractère de plus en plus tranché. Les nuances intermédiaires s'effacent devant la puissance des faits, qui semble tout ramener incessamment à un double point de vue. S'il s'agit d'un homme, — politique, écrivain, penseur, soldat même, — on est presque tenté de se demander tout d'abord dans quel camp il sert, s'il est avec la révolution ou contre elle. Il y a des natures révolutionnaires et des natures qu'on pourrait appeler conservatrices : dans les temps de grandes luttes, de grande confusion, il semble que les intelligences

ne se reconnaissent plus qu'à ce signe. Si c'est d'un événement qu'il s'agit, on ne recherche pas ce qu'il est en lui-même, s'il est conforme au droit, à la vérité, à la justice; on commence par se demander si c'est un pas de plus ou une défaite, un temps d'arrêt de la révolution. Quel est le caractère de cette défaite, de ce temps d'arrêt, — ce n'est que la seconde question. L'intérêt de l'histoire contemporaine tout entière est dans ce drame, qui s'étend à tous les pays, embrasse hommes et choses, et va par coups de théâtre sans pouvoir aboutir jusqu'ici à un autre résultat qu'à des dénoûmens momentanés. Qu'on prenne pour exemple l'histoire de l'Espagne.

Au commencement de ce siècle, la révolution pénètre au-delà des Pyrénées à la faveur d'un soulèvement de l'héroïsme national. Elle ne naît point spontanément, comme l'expression d'un mouvement profond dans le pays; elle est recherchée et invoquée plutôt comme une alliée puissante, comme un auxiliaire naturel contre une tentative de domination étrangère et oppressive. Tant que la lutte se prolonge, la révolution s'étend et se propage; elle se personnifie dans une assemblée, celle de Cadix; elle s'inscrit dans une constitution, elle s'appelle fièrement la régénération politique de l'Espagne, elle va de succès en succès. Au premier bruit des restaurations de 1814, rien ne reste debout de tout ce qui se rattache à elle, ni les cortès auxquelles elle a soufflé son esprit, ni la constitution qu'elle a mise au monde, ni même les hommes qu'elle a fascinés. La Péninsule assiste à la résurrection du pouvoir royal entier, absolu, sans limites et malheureusement aussi sans modération, sans intelligence. La révolution semble bien morte. Voici cependant qu'un matin de 1820, elle sort d'un corps de garde et parcourt de nouveau l'Espagne, essayant de rendre la vie ou du moins l'apparence de la vie à tout ce que le souffle de 1812 avait enfanté; mais déjà l'état de l'Europe a changé : au-delà des Pyrénées, le malheur aussi a mûri bien des esprits, l'expérience les a éclairés sur la valeur de ces créations dont l'excès fait l'impossibilité. La révolution doute d'elle-même, elle n'est que faible ou violente, — violente par faiblesse. Aussi suffit-il de l'apparition d'une armée française au sommet des Pyrénées pour faire tomber cette ébullition révolutionnaire, et ici encore tout rentre dans le repos. Dix années de silence succèdent à trois années d'agitations : que faut-il pour ranimer la lutte, et pour la ranimer cette fois dans des conditions plus décisives? Il faut que Ferdinand VII, en mourant, laisse l'Espagne en face d'une crise dynastique. La révolution se glisse par cette issue. Il y a ceci de remarquable en effet, c'est qu'à cet instant comme en 1812 il n'y a dans la révolution en Espagne rien de spontané. Elle vient encore comme un auxiliaire, comme une force à l'appui de l'une des deux royautés en présence; mais c'est un auxiliaire redou-

table. Tant que la question dynastique reste incertaine, la révolution est comme une troisième puissance malfaisante qui profite de tout; elle sème le sol de ruines et d'incendies, elle ébranle tout ce qu'elle touche, elle humilie la royauté dont elle est le périlleux appui. La question dynastique une fois vidée, la révolution retombe épuisée; son drapeau se replie sur lui-même; sa dernière victoire est la régence d'Espartero. Après cet effort et sous le coup même de cet effort, le sentiment monarchique se redresse, modifié par les circonstances sans doute, tempéré et imprégné d'influences nouvelles, mais toujours vivace et puissant. Depuis 1843, chaque crise tend à replacer de plus en plus la royauté sur ses bases, à lui rendre quelque prérogative, à rajeunir son prestige. L'élément conservateur reprend le dessus, la constitution est réformée dans un sens monarchique, l'esprit révolutionnaire est successivement chassé des lois comme de la rue. — Telle est la réaction qui dure encore après un règne ininterrompu de dix années.

Ceci est en quelque sorte la trame de l'histoire moderne de l'Espagne. Chacune de ses phases a eu ses personnifications, ses popularités, ses courans d'idées, ses écrivains. Un des hommes dont la vie et les œuvres reflètent le mieux peut-être, au point de vue intellectuel, l'ère d'apaisement qui a suivi la dernière époque révolutionnaire en Espagne, c'est un publiciste des plus éminens, mort aujourd'hui, — don Jaime Balmès. Nullement homme d'état de profession, pas même député, étranger par position à la politique active, Balmès a été néanmoins, à beaucoup d'égards, l'âme, la pensée de ce mouvement de réaction, semant bien des idées qu'on n'accueillait pas d'abord et qui ont fructifié, exerçant une influence plus réelle qu'avouée. Le premier il a mis en cause la révolution espagnole dans son esprit, dans ses tendances, dans ses résultats; le rapport de cette révolution avec l'ordre général des événemens contemporains, il l'a défini; les révolutions européennes elles-mêmes, il les a pressenties; il en a d'avance signalé le vide en pénétrant les plus secrets mystères du monde moral. Pour se poser ainsi presque seul au milieu des partis, auxiliaire de toutes les réparations, critique des faiblesses des hommes et des opinions, sévère parfois comme il arrive à ceux qui pensent sans agir, philosophe du monde moderne, Balmès ne puisait-il pas une sorte d'originalité particulière dans son caractère? Il était prêtre, il mettait même une sorte d'orgueil à faire suivre son nom de ce simple titre, *presbitero*, et c'était par lui, chose remarquable, que se retrouvait pour la première fois dans le mouvement des luttes intellectuelles au-delà des Pyrénées cette autorité de l'église, restée si puissante dans les mœurs, dans la vie familière du peuple, mais qui semblait n'avoir plus de force pour se relever à la hauteur de ce genre d'influence.

Un des traits les plus caractéristiques de l'église en Espagne est d'avoir vécu toujours profondément identifiée à la destinée nationale; elle a partagé toutes les fortunes du pays. Ce qu'on a appelé ses passions, ses fanatismes, était le plus souvent des fanatismes nationaux non moins que des fanatismes religieux. L'inquisition elle-même, cette terrible inquisition, a été à l'origine une arme forgée par l'instinct de nationalité autant qu'un instrument de règne pour le catholicisme. Nulle part on n'a vu peut-être au même degré cette intime et forte adhérence à la vie d'un peuple, cette mystérieuse solidarité dans tous les sentimens, dans tous les instincts. Aussi les mesures qui ont successivement atteint le clergé espagnol dans les diverses périodes de la révolution ont-elles été infiniment moins populaires qu'on ne pourrait le supposer dans le sens strict de ce mot. Les masses populaires ne voyaient point une ennemie dans l'église, qui se mêlait à toute leur existence, qui était principalement protectrice pour elles, qui avait du pain pour tous les pauvres, pour tous les vagabonds même, au seuil de ses couvens, et qui était la fondatrice de ces universités où les enfans du peuple trouvaient depuis longtemps une instruction gratuite. Si l'église d'Espagne a pu voir s'amoindrir sa situation, ce n'est point qu'elle manquât de racines dans le peuple; c'est parce qu'il est malheureusement vrai qu'elle avait cessé d'être la lumière, le conseil, le guide de cette société déclinante et pressée de se rajeunir. Comme l'influence morale se déplaçait dans la société, on a été conduit à tenter de déplacer aussi les prérogatives. L'ensemble des tentatives dirigées contre l'autorité de l'église n'était ainsi qu'une œuvre toute politique, nullement nationale ni populaire, compliquée par les fureurs factices et spoliatrices des passions révolutionnaires.

Rien ne serait plus curieux que l'histoire de l'église en Espagne. C'est d'elle surtout qu'on pourrait dire : Comme elle a été à la peine, elle a été à l'honneur, — pour être ensuite, il est vrai, à la décadence. Après avoir partagé cet immortel combat d'une nationalité occupée à se reconquérir elle-même, elle a joui pendant plusieurs siècles du plus souverain ascendant, — ascendant justifié par tout ce qui peut faire la prééminence sociale d'un grand corps. L'action de l'église est partout au-delà des Pyrénées; elle est dans la politique, elle est dans les arts et dans les lettres. Les plus rares écrivains sortent de l'église ou vont y aboutir sans effort. Lope de Vega fut prêtre comme Calderon, comme Moreto; Tirso de Molina était un frère de la Merci; le lyrique Rioja était du saint-office; dans l'histoire, le clergé espagnol compte un Mariana; parmi les moralistes, l'évêque de Mondoñedo et don Antonio de Guevara; dans la littérature mystique, un Jean de la Croix ou un Louis de Léon, un Davila ou un Louis de Gre-

nade. La décadence intellectuelle de l'église commence au-delà des Pyrénées avec la décadence politique du pays lui-même. L'église a gardé toujours son influence dans le peuple : elle s'est défendue par son organisation puissante, qui touchait aux ressorts mêmes de l'organisme national; mais elle a perdu la supériorité morale et intellectuelle, l'ignorance a envahi le clergé, surtout dans ses rangs inférieurs. C'est le malheur du clergé en Espagne de s'être si peu trouvé, par les lumières, à la hauteur des circonstances nouvelles. On ne peut guère trouver, dans le commencement de ce siècle, que les polémiques curieuses et rares du P. Velez, du *filosofo rancio,* contre le progrès des idées révolutionnaires, et dans un temps plus récent quelques essais de polémique religieuse où commence à se révéler un esprit nouveau.

Quelque part que l'église espagnole ait eue d'ailleurs dans les lettres en certains momens, il ne faut point l'oublier, il est resté toujours en elle quelque chose de ce passé militant, qui est celui de l'Espagne tout entière. Ainsi que Balmès lui-même le disait, les idées et les sentimens religieux ont eu longtemps dans son pays un caractère belliqueux. Le catholicisme espagnol a dû à des circonstances spéciales une attitude toute guerrière. De là ce penchant, quelquefois remarqué en Espagne dans le clergé lui-même, à se fier au sort des armes, à mettre l'action au-dessus de tout. Pendant l'invasion de 1808, des moines étaient souvent à la tête des soulèvemens populaires. Dans la dernière guerre civile, on a vu des ecclésiastiques devenir tout à coup des soldats et aller au feu. Il est même une contrée de la Péninsule où l'insurrection avait revêtu un caractère particulièrement religieux et monacal. C'étaient des chanoines et des prêtres qui, en Catalogne, étaient l'âme de la résistance carliste. Ils étaient en majorité dans cette fameuse junte de Berga contre laquelle vint se briser le comte d'Espagne, dont la disparition est restée un mystère. L'église militante, s'armant de l'instinct religieux des masses, livrait ainsi un suprême combat.

C'est une coïncidence étrange qui a fait apparaître justement dans cette partie de la Péninsule, et au moment où les armes tombaient des mains de l'insurrection, un esprit qui ouvrait au jeune clergé une voie nouvelle en lui faisant sentir le prix des moyens moraux et intellectuels, comme il disait lui-même. Balmès a montré en effet ce que pouvait être de notre temps un prêtre en Espagne, s'inspirant de la foi religieuse, ouvrant sa pensée à quelques-unes des influences modernes les plus légitimes et cherchant le succès de ses idées dans la discussion. Là est le caractère, la nouveauté du talent de Balmès. Sa vie intellectuelle a été courte cependant, elle n'a duré que huit années, de 1840 à 1848; mais cet intervalle a été rempli par les fruits

d'un travail obstiné et incessant, — par des œuvres de controverse religieuse et sociale telles que *le Protestantisme comparé au Catholicisme* et les *Lettres à un Sceptique*, — par des essais destinés, comme la *Philosophie fondamentale*, à doter l'Espagne d'une science propre, en la détournant des philosophies sceptiques ou révolutionnaires de l'Europe, — par toute une série de publications périodiques dont les fragmens, reflets de la situation de la Péninsule, forment aujourd'hui une substantielle collection d'*écrits politiques*, — par d'éloquentes esquisses comme *Pie IX*, — et enfin par le *Criterio*, cette œuvre charmante d'observation morale d'un La Bruyère espagnol. Enlevé prématurément par une de ces morts tristes et belles à la fois qui ne se confondent point avec le déclin d'une intelligence éminente, Balmès avait vécu assez pour toucher, comme prêtre, aux dignités ecclésiastiques les plus élevées, et pour pouvoir même en refuser l'honneur. Comme publiciste, ses ouvrages, popularisés par les dernières révolutions elles-mêmes, se sont répandus lentement et ont acquis la plus durable influence (1). Dans bien des considérations accréditées depuis quelques années, on serait assez surpris parfois de ne trouver que le développement de quelques pensées de l'écrivain espagnol. Si on veut chercher dans un fait la mesure de l'autorité de Balmès, peu avant sa mort, au milieu des effervescences croissantes de l'Italie, le pape lui avait demandé un mémoire « sur le droit des nationalités. »

Le mouvement des choses dans ce siècle a fait paraître avec éclat sur la scène plusieurs prêtres d'un talent supérieur assurément : M. de Lamennais en France, Gioberti en Italie. On sait où est allé aboutir l'auteur des *Paroles d'un croyant*. Après avoir introduit dans la philosophie la plus périlleuse des méthodes, il a glissé sur la pente et en est aujourd'hui à se débattre dans les profondeurs du radicalisme révolutionnaire. Sans tomber dans cette extrémité, Gioberti a usé un brillant esprit dans la recherche des plus chimériques systèmes, dont il a eu le malheur, pour lui et pour le Piémont, de faire quelque peu l'essai avant sa mort. Bien qu'à un degré inégal, tous deux ils ont porté au front le double signe des rebelles dans l'ordre religieux, des sectaires dans la politique. Balmès a eu le même éclat de talent en Espagne, il n'a point eu les mêmes éclipses et les mêmes

(1) *Le Protestantisme* de Balmès a été traduit dans presque toutes les langues. En France, la traduction en est à sa deuxième édition. Le *Criterio*, qui est passé dans notre langue sous le titre de *l'Art d'arriver au vrai*, en est à la quatrième édition. La *Philosophie fondamentale* vient d'être également traduite. Les *Lettres à un Sceptique* paraissent devoir être aussi publiées en français. Il serait fort à désirer qu'il fût fait en outre un choix intelligent dans les *Ecrits politiques* de Balmès. M. de Blanche-Raffin, auteur lui-même d'une intéressante biographie de Balmès et traducteur du *Protestantisme*, a mis un zèle rare à répandre les ouvrages du docteur espagnol.

aberrations. Quel était donc ce jeune prêtre qu'un pape consultait, dont l'oraison funèbre a retenti dans toutes les églises de la Péninsule, qui exprime à coup sûr une des plus remarquables phases de l'histoire de son pays, et dans les œuvres duquel se trouvent agités et débattus tous ces problèmes de la destinée morale des peuples, de la civilisation universelle, dont les révolutions récentes ont fait des problèmes de tous les jours?

I.

C'est au cœur des montagnes de la Catalogne, dans la petite et vieille ville de Vich, que don Jaime Balmès était né le 28 août 1810. Son origine était toute populaire; son père était un artisan livré au plus obscur négoce. Il avait pour mère une de ces femmes simples et croyantes chez qui l'instinct maternel s'élève à une sorte de génie de divination. Thérèse Urpia, la mère de Balmès, avait le pressentiment de quelque chose de grand pour son fils; elle l'avait voué à saint Thomas d'Aquin. Quelques instans avant sa mort, en 1839, elle lui disait encore avec un naïf orgueil : « Mon fils, le monde parlera de toi! » L'intérieur où Balmès avait grandi se trouvait être ainsi un intérieur sain, humble, religieux, mêlé de piété et de travail. Cette influence domestique, austère et simple, est faite pour former un esprit; l'influence de la contrée natale venait s'y joindre. La Catalogne a deux régions distinctes. Sur les côtes, la vie des affaires, le commerce, l'industrie, créent un mouvement à part; dans l'intérieur des montagnes, dont la base trempe dans la Méditerranée, et qui, en se déroulant, forment un vaste amphithéâtre, on retrouve la vie d'autrefois, les vieilles mœurs, les habitudes religieuses, les ascendans traditionnels. Il en était ainsi il y a trente ans. L'état ecclésiastique était encore à cette époque en Espagne une voie naturelle ouverte aux enfans du peuple pour s'élever, celle du moins où ils trouvaient le plus de ressources d'éducation gratuite. Balmès fut de bonne heure destiné à être prêtre. Son enfance tout entière se passa dans l'étude au séminaire conciliaire de Vich et à l'université de Cervera. C'était une organisation merveilleuse que cette organisation des vieilles universités espagnoles. On a bien souvent montré leur côté pittoresque, on n'en a pas toujours saisi la pensée puissante et protectrice, surtout à l'égard des enfans nés, comme Balmès, de familles indigentes.

L'enseignement n'était nullement le privilége des classes aisées en Espagne. Il semble au contraire que tout concourût à le rendre accessible au plus grand nombre, comme on dit aujourd'hui. Une multitude de fondations pieuses, d'immenses bénéfices, ouvraient aux enfans du peuple l'entrée gratuite des séminaires. A un degré plus

haut, les universités tendaient au même but. Dans celle d'Alcala, cinq cents étudians pauvres, nourris et entretenus, suivaient des cours de tout genre. Cinq établissemens disposaient de deux cent cinquante bourses. A l'université catalane de Cervera, il y avait plusieurs colléges, ceux de l'Assomption, de San-Carlos, de Santa-Cruz. Le premier seul exigeait une rétribution annuelle de quatre onces d'or; celui de San-Carlos se composait de boursiers désignés et envoyés par les évêques de la province. Le collége de Santa-Cruz, particulièrement consacré aux pauvres, comptait d'habitude plus de cent jeunes gens sans ressources. Il y avait des internes et des externes; ceux-ci recevaient un pain de trois livres et la soupe tous les deux jours. Dans les universités en général, du reste, les droits soit pour l'inscription, soit pour les divers grades étaient d'une extrême modicité. Le doctorat conférait la noblesse personnelle. Balmès a été l'un des derniers peut-être à se former dans ces conditions du vieil enseignement espagnol. Il avait une *beca,* — une bourse, — au collége de San-Carlos. Quand vint pour lui le moment de l'ordination, et lorsqu'il se présenta devant l'évêque de Vich, don Jesus de Corcuera, cet homme sage et prévoyant s'arrêta devant le jeune prêtre en lui disant : « Et toi, que veux-tu? — Monseigneur, une cure, répondit Balmès. — Reviens à l'université, et étudie, » ajouta l'évêque. Balmès étudia en effet, il étudia non-seulement la théologie, mais encore l'histoire, la philosophie, la jurisprudence, la littérature, les mathématiques elles-mêmes. C'était une intelligence ardente et active dans un corps débile, qui trahissait souvent chez lui la puissance de la volonté. Il avait de singulières façons d'étudier, qui scandalisaient fort les praticiens de l'université. Quelquefois il s'enfermait à l'obscurité, seul, la tête dans les deux mains, méditant et songeant, fécondant par sa propre pensée ce qu'il avait lu, la *Somme* de saint Thomas, la *Philosophie de l'éloquence* de Capmany, ou *Don Quichotte.* « Lire peu, bien choisir ses auteurs et penser beaucoup, disait-il, telle est la vraie méthode. Si l'on se bornait à savoir ce qui se trouve dans les livres, les sciences ne feraient jamais un pas. Il s'agit d'apprendre ce que les autres n'ont jamais su. » C'est ainsi qu'il amassait ce fonds immense qui fait la juste et saine fécondité de l'écrivain. Docteur de l'université de Cervera, Balmès se retrouvait bientôt simple professeur de mathématiques à Vich. Notez que c'était l'époque où la guerre civile rugissait dans toute l'Espagne et principalement dans la Catalogne. Le drame des événemens venait se mêler à ce travail intérieur d'un jeune esprit. « Plus d'une fois, dit Balmès dans une sorte d'autobiographie qu'il a écrite sous le titre de *Vindicacion personal,* — plus d'une fois il est arrivé que le tocsin ou la générale venait interrompre nos calculs; s'il était possible

de continuer, on continuait; sinon nous nous levions tranquillement et nous nous retirions... » Entre la leçon de la veille et la leçon du lendemain, il y avait ainsi un combat ou tout au moins une alarme. Ce mouvement de la guerre lui-même n'était pas sans intérêt pour le jeune professeur de Vich, qui en suivait toutes les péripéties avec une curieuse attention, une carte et les bulletins de campagne sous les yeux.

Au milieu de ces travaux et de ces diversions, il se formait donc obscurément, dans un coin de la Catalogne, une souple et mâle intelligence. Balmès avait vu de près ce spectacle d'une guerre civile qui éveille le sentiment des choses actuelles : il avait étudié l'histoire, qui donne de l'étendue à l'esprit; la philosophie, qui l'élève; les mathématiques, qui le rectifient; les législations, qui dévoilent l'organisme et le ressort des sociétés. Seulement, que ferait-il de ces connaissances? Là était la question pour lui. Un moment, pour s'arracher à l'obscurité d'une petite ville, à sa *cage* de Vich, comme il l'appelait, il songea à se faire précepteur de quelque enfant de grande naissance. — Non, lui répondirent ses amis, il faut que tu sois professeur de l'université ou publiciste. — Il y avait à cette époque, dans la Catalogne, un certain mouvement intellectuel assez distinct de celui de Madrid. Barcelone comptait des recueils tels que *la Religion*, devenue plus tard *la Civilizacion;* elle comptait aussi des hommes distingués, comme M. Roca y Cornet, M. Ferrer y Subirana. C'est de ce groupe surtout que partaient pour le jeune prêtre catalan les excitations et les encouragemens sous lesquels son âme se relevait sans effort. On était en 1840. En quelques mois, Balmès se révéla publiciste dans deux essais successifs, — les *Observations sociales, politiques et économiques sur les biens du clergé*, et les *Considérations politiques sur la situation de l'Espagne*. Jusque-là, il n'avait écrit qu'un mémoire sur *le Célibat ecclésiastique*, qui était allé exciter quelque étonnement à Madrid, dans le monde religieux.

L'Espagne, on peut s'en souvenir, a dans son histoire peu d'époques aussi agitées et aussi décisives que cet été de 1840. La guerre civile venait de finir; mais elle laissait en suspens tous ces problèmes d'organisation sociale soulevés par la révolution, notamment ceux qui touchaient aux propriétés du clergé et aux diverses réformes religieuses. Les cortès étaient alors embarrassées dans une discussion des plus passionnées et des plus périlleuses sur cette terrible question. D'un autre côté, la lutte, plus particulièrement politique, n'avait fait que changer de face. De dynastique qu'elle avait été pendant sept ans, elle devenait une lutte révolutionnaire entre la régente Marie-Christine et un général ambitieux. La Catalogne était justement le théâtre de ce drame nouveau. La reine Christine s'était

transportée à Barcelone, au camp d'Espartero, comptant subjuguer par son ascendant moral ou réduire par son autorité le chef militaire à demi rebelle, et elle ne trouvait autour d'elle que des piéges et des émeutes. Par une coïncidence singulière, dans une de ces émeutes périssait, victime de son ardeur monarchique, un jeune avocat catalan du nom de Balmès, qui n'avait cependant rien de commun avec le publiciste. C'est le lendemain que paraissaient, à Barcelone même, les *Considérations politiques sur la situation de l'Espagne,* œuvre de courage autant que de talent. La révolution, on le sait, restait matériellement victorieuse dans cette lutte; moralement, elle était vaincue. Elle était vaincue, non par ce seul fait de la publication d'une brochure émanée d'un jeune prêtre inconnu et jetée dans le tourbillon d'une tempête populaire, mais parce que cette brochure, à travers les obscurités du moment, allait rechercher la pensée nationale, aussi antipathique aux solutions révolutionnaires dans l'ordre religieux que dans l'ordre politique.

Il y a ceci de remarquable dans les premiers essais de Balmès, — les *Observations* et les *Considérations,* — c'est qu'ils sont comme le programme de sept années de polémique et de travaux intellectuels; ils contiennent le germe de toutes les idées qui alimenteront les discussions du *Pensamiento de la nacion*, ou qui se développeront dans *le Protestantisme* en théories religieuses, sociales et morales. Dans les *Observations sur les biens du clergé*, Balmès ne s'arrête pas aux côtés secondaires de la dépossession ecclésiastique; il montre les sociétés européennes à leur naissance et dans leur marche, l'église servant d'instrument à chaque progrès de la civilisation, contribuant à préserver l'Espagne en particulier de l'affreuse plaie du paupérisme, et il achève ce victorieux tableau en plaçant les gouvernemens spoliateurs en face du principe de la propriété violée sous une de ses formes, au moment où déjà on entend par intervalle ces cris faméliques qui s'échappent du sein des multitudes de l'Occident contre toute espèce de propriété. Dans les *Considérations politiques*, nées au milieu des scènes de Barcelone, l'auteur ne se borne pas à l'incident qui se déroule sous ses yeux; il décompose la situation de la Péninsule, trace la généalogie des partis et des opinions, surprend leurs mobiles et leurs faiblesses, oppose les réalités traditionnelles aux vaines et artificielles combinaisons des systèmes préconçus, met à nu les vices des régimes et des sociétés modernes, et de cette vaste anarchie espagnole il dégage les élémens d'une reconstitution large et vigoureuse. Que la pensée du publiciste catalan allât parfois fort loin, cela se peut; mais ses vues générales, entremêlées souvent de conjectures, de portraits, d'aperçus d'une spirituelle et profonde pénétration, se coordonnaient et s'enchaînaient avec une force singulière, et dans leur

ensemble elles forment encore aujourd'hui un des plus lumineux commentaires où l'on puisse aller chercher le secret du passé et de l'avenir politique de l'Espagne.

Rien n'est plus difficile à juger qu'une révolution, en raison même des passions factices qui se mêlent de toutes parts aux intérêts vrais et légitimes, et des rêves d'une réalisation impossible qui viennent embarrasser les innovations justes et nécessaires. La révolution espagnole n'a point échappé à cette loi. Il est cependant une question qui ressort de partout, que les écrits de Balmès aident singulièrement à éclairer, et qui a survécu au publiciste catalan pour venir se lier encore aux plus saisissantes et aux plus énigmatiques péripéties contemporaines. Quelle est la véritable nature des événemens qui ont pris le nom de révolution en Espagne? dans quelle mesure la tradition et l'innovation viennent-elles s'y combiner? Et subsidiairement on pourrait se poser cette autre question plus générale, qui est celle de tous les peuples placés en face de la nécessité évidente de se transformer : — quelles sont les conditions dans lesquelles une révolution peut s'accomplir sans jeter une société hors de toutes les voies conservatrices? Aussi bien n'est-ce point là le problème que l'Espagne, comme toutes les nations modernes, est occupée à résoudre?

L'origine de la situation actuelle de l'Espagne ne date point sans doute seulement de 1833; elle remonte au commencement de ce siècle, plus haut même encore, à vrai dire. 1833 cependant est pour l'Espagne une date caractéristique; c'est comme un point de départ où tout recommence dans des conditions nouvelles. Or quelle était à ce moment la situation de la Péninsule? Ferdinand VII, en descendant au tombeau, laissait l'Espagne en présence d'une guerre de succession, d'une minorité et d'une révolution imminente, — trois choses dont chacune suffirait pour mettre une nation à mal, et qui, réunies, font de son existence le miracle de l'instinct conservateur triomphant de la destruction. A l'heure où s'éteignait Ferdinand, tout était disposé pour un conflit redoutable. D'un côté, l'insurrection carliste grandissait, concentrant et groupant tous les élémens de résistance. Elle avait son appui et ses racines dans toutes les traditions, dans toutes les passions, dans tous les intérêts du passé, dans une portion considérable du clergé, — dans le clergé régulier surtout, — dans les masses populaires, accoutumées à s'ébranler au nom du roi et de la religion. L'instinct local venait se joindre à ces élémens dans les provinces basques, et mettait les armes dans les mains de cette mâle et fière population. C'est là le côté brillant et valeureux de la dernière guerre, celui qui a été mis en relief par l'héroïsme d'un homme, de Zumalacarregui. Quant au prince même en qui l'insurrection trouvait son chef, il avait tout ce qu'il fallait pour représenter sa propre cause

dans ce qu'elle avait de plus saillant et de plus impuissant politiquement. Don Carlos n'était point un cœur ambitieux ou méchant; c'était un esprit étroit, simplement et naïvement imbu de tous les fanatismes du passé. Il eût été sans effort, à une autre époque, l'instrument docile d'une théocratie dominatrice. La sincérité de ses ardeurs religieuses était son honneur. On a justement signalé plus d'une fois ce qu'il y avait de chimérique chez les révolutionnaires. Le chimérique, à coup sûr, peut revêtir plus d'une forme. Ce que don Carlos comprenait le moins, c'était son temps. Peu fait pour comprendre son siècle, il n'avait pas davantage l'intelligence de sa situation. Là où il eût fallu agir en soldat, il se retranchait dans l'étiquette du souverain, — souverain encore sans royaume. Il avait sa cour dans une petite ville des provinces basques, à Oñate, et cette cour cachait autant d'intrigues et de caprices qu'une cour plus prospère. Don Carlos a été souvent une cause d'insuccès et un embarras véritable pour ses généraux, tant qu'ils lui ont obéi. Dès que l'un d'eux s'est senti assez fort, la lutte s'est terminée.

De l'autre côté, en face de l'insurrection carliste, c'était un enfant de trois ans qui montait sur le trône. La jeune reine avait pour elle la possession du pouvoir, l'administration, l'armée, tous les élémens réguliers du pays en un mot. Chose singulière, on pourrait supposer que don Carlos eût dû rattacher à sa cause la noblesse de l'Espagne. C'était tout le contraire. L'immense majorité de la grandesse espagnole se rangeait autour de cette jeune monarchie où elle retrouvait des perspectives d'action politique que ne pouvait lui offrir le pouvoir de don Carlos. Il en était de même de cette portion de la population qu'on pourrait appeler la bourgeoisie espagnole, la plus accessible de toutes aux idées de réforme. Tous les instincts nouveaux allaient ainsi dans un camp, comme tous les souvenirs et les intérêts du passé allaient dans l'autre; mais au fond, entre ces deux royautés en présence, où était le droit, qui, quoi qu'on en dise, est bien aussi une force? On peut le dire aujourd'hui, sans tomber dans quelqu'une des partialités de la lutte, le droit était entièrement, absolument du côté d'Isabelle II. La jeune reine avait pour elle non-seulement le droit écrit, mais encore le droit traditionnel, national, populaire même. Une série d'actes politiques pendant sept siècles attestent le droit héréditaire des femmes au-delà des Pyrénées, et en fait le plus grand roi d'Espagne a été une femme, Isabelle la Catholique. C'est même en vertu de ce droit, et non seulement par une fantaisie ambitieuse de Louis XIV, qu'une dynastie française allait régner à Madrid au commencement du XVIIIe siècle. La loi salique peut être une fort bonne chose, mais en réalité c'est pour l'Espagne un droit étranger, introduit un moment d'une manière subreptice, et

qui n'a jamais eu d'application, qu'on le remarque bien. Le jour où, pour la première fois, il a dû être appliqué, il a volé en éclats. Il a été brisé non par la violence, mais par un acte régulier, sanctionné par des cortès et faisant revivre l'ancien droit, — acte créé non pour la circonstance, mais remontant à 1789. Tout se réunissait donc, au point de vue du droit monarchique, en faveur d'Isabelle II. Seulement le droit avait à triompher d'une guerre de sept ans, et à tirer des circonstances une signification nouvelle.

S'il n'y eût eu que cette question de légalité monarchique, le débat ne pouvait être douteux un moment. Ce qui le compliquait, comme l'a dit Balmès plus d'une fois, c'est l'antagonisme des principes politiques, c'est la lutte entre les idées monarchiques pures, absolues, personnifiées dans don Carlos, et les influences plus libérales qui planaient sur le trône ou sur le berceau de cette enfant qui était reine à Madrid; mais cela ne fait que mieux marquer le caractère d'une situation où l'Espagne trouvait, dans une royauté légitime selon le droit, une royauté également légitime selon les instincts et les besoins modernes. Une des erreurs les plus singulières de quelques cabinets de l'Europe et du parti légitimiste français a été de se méprendre comme ils l'ont fait sur cette situation. Ils ont cru être les gardiens incorruptibles du principe monarchique au-delà des Pyrénées, et ils ont contribué à lui faire essuyer une des plus rudes épreuves qu'il pût subir. Ils ont imaginé être les complices d'une croisade contre la révolution, et de fait ce sont eux qui ont été les plus efficaces auxiliaires de la révolution. Si tant d'excès ont été commis, si les couvens ont été incendiés, si l'anarchie s'est promenée si souvent dans les villes de la Péninsule, c'est en grande partie à l'insurrection carliste que cela est dû. Pour rendre plus palpable l'impopularité de ces excès, Balmès, dans ses *Considérations,* les montre tournant sans cesse durant la guerre au profit de don Carlos. « Voulez-vous savoir, dit-il, à quel point en est cette guerre, si la cause de don Carlos avance ou rétrograde? Vous avez dans la main un excellent baromètre, soumis à une règle bien simple : toujours la cause carliste progresse en raison directe de l'exagération et de la violence qui règnent à Madrid. » Oui, sans doute, mais le contraire n'est pas moins exact. Voulez-vous savoir, pourrait-on dire, où en est la révolution à Madrid, dans quelle mesure elle pèse sur le gouvernement et se propage dans le pays? Observez où en est la guerre dans la Navarre, dans la Catalogne, dans l'Aragon; comptez les avantages obtenus par Zamalacarregui ou Cabrera. C'est ainsi que l'Espagne va du programme de M. Zea Bermudez à l'*estatuto* de M. Martinez de la Rosa, de l'*estatuto* à l'exhumation de la constitution de 1812 et à l'embrasement de 1836. L'insurrection carliste avait deux résultats : elle enflammait les instincts libéraux de l'Espagne jusqu'à

la fièvre révolutionnaire, et elle laissait le gouvernement de Madrid faible, désarmé au milieu d'un pays déchiré et incertain, — de telle sorte qu'il y a une connexité fatale entre le progrès de la révolution et le progrès de la cause carliste. Cela est si vrai, que, comme nous le disions, dès que la guerre est terminée à Bergara, dès que la lutte change de face et devient une lutte directe entre la révolution et la royauté demeurée debout, c'est la royauté qui reste victorieuse.

Alors commence un mouvement de raffermissement progressif. La royauté retrouve son point d'appui dans l'instinct national désormais à l'abri des incertitudes, des fluctuations et des surprises, et le pays à son tour retrouve son point d'appui et sa sauvegarde dans la monarchie. C'est surtout à ce raffermissement que l'Espagne a dû de ne point suivre le branle des révolutions de 1848. Aussi, quelques rapports apparens qu'il puisse y avoir entre les crises actuelles de la Péninsule, entre les tentatives de remaniement politique qui s'y produisent, et les réactions qui emportent l'Europe, il ne faut point cependant exagérer cette solidarité. Au-delà des Pyrénées, c'est la suite d'un travail propre, continu, qui date de plus de dix ans sans interruption, et qui, par cela même qu'il n'est point né des événemens récens, peut fort bien atteindre son but sans détruire essentiellement le régime constitutionnel. Ce but, c'est de replacer de plus en plus la monarchie dans les institutions au rang où elle est dans les mœurs et de faire de la royauté même la garantie, la condition tutélaire d'une liberté régulière et modérée. Que don Carlos eût triomphé, la Péninsule était précipitée fatalement vers les extrêmes; elle n'avait d'autre choix qu'entre l'absolutisme et une révolution qui eût pris peut-être le sinistre cours de la première révolution française. Le caractère, le mérite de la monarchie d'Isabelle II, c'est justement d'avoir été un ordre nouveau offrant toute latitude aux réformes légitimes en restant dans la tradition. Si on compare les événemens contemporains de la Péninsule avec les événemens analogues dans l'histoire de quelques autres peuples, l'Espagne a certainement de moins qu'eux le vice d'une rupture violente avec le passé; cet avantage, elle l'a sur l'Angleterre elle-même, qui fut moins heureuse en 1688, et qui eut à faire subir une dérogation bien plus sérieuse à la tradition monarchique. Nous n'entreprendrons point à coup sûr de mettre en parallèle les résultats dans les deux pays; mais aussi il ne faut point oublier cent soixante-cinq années d'histoire, pendant lesquelles la pureté des institutions n'a pas toujours été intacte, la liberté n'a pas été sans éclipses, et le despotisme n'est pas sans avoir fait plus d'une trouée dans le régime constitutionnel, avant que l'Angleterre en vînt au point où elle est aujourd'hui.

Quelle était l'opinion de Balmès sur cette crise de la dynastie et de la société politique en Espagne? Elle ne pouvait être absolument

conforme à celle que nous émettons. Ce qu'il y a de certain, c'est que pas un mot dans la série de ses écrits, depuis les *Considérations* jusqu'au dernier de ses articles de polémique qui a pour titre : *Par où on s'en va, — Por donde se sale,* — pas un mot ne met en doute la légitimité d'Isabelle II. Seulement il était frappé en même temps de la singulière force de conservation qui résidait dans le parti carliste, même après sa défaite. Balmès a rédigé successivement plusieurs journaux de 1840 à 1848, — *la Civilizacion* et *la Sociedad* à Barcelone, le *Pensamiento de la nacion* à Madrid : c'est là qu'il faut aller chercher ses idées. Du reste, en étudiant chaque crise, chaque phase, chaque prétention, chaque symptôme, il ne se plaçait nullement à un point de vue abstrait. La valeur des formes politiques elles-mêmes, la diplomatie et les mots d'ordre des partis, les mécanismes organisés pour dégager l'opinion publique, ne lui imposaient que médiocrement comme expression de la situation réelle de l'Espagne. A ses yeux, il n'y avait qu'un critérium infaillible : l'histoire du pays, les faits; il n'y avait qu'une méthode sûre dans la politique comme dans les sciences naturelles : l'observation. C'était, si l'on nous passe le terme, une intelligence expérimentale.

Or, en appliquant ce procédé d'observation à l'Espagne au sortir des crises de la guerre civile et encore au milieu de l'incandescence des passions, qu'apercevait l'auteur des *Considérations?* Il voyait d'une part un état de société persistant et survivant, et de l'autre une série de bouleversemens factices. La révolution proprement dite, considérée en elle-même, ainsi que nous l'indiquions, n'est point le fruit d'un mouvement intime, spontané et profond de la société espagnole. Balmès l'appelle une *véritable surprise;* elle a été tout au moins quelque chose d'assez superficiel, ne répondant en rien aux plus invincibles instincts du peuple espagnol, aux élémens permanens de cette société pleine de mystères. De là son impuissance, sa stérilité en hommes et en idées, son impopularité même. La révolution n'est point assez forte pour rien fonder au-delà des Pyrénées; mais elle est assez forte pour troubler profondément le pays, pour ouvrir un champ de bataille aux passions, pour créer cette incohérence qui naît d'une contradiction perpétuelle entre les lois et les mœurs, et pour placer la Péninsule, comme bien d'autres peuples, dans cette voie fatale où tout les conduit à l'anarchie. Quel peut être le remède à cette situation? La nature du mal indique ce remède. Balmès se servait d'une expression qui est depuis passée en France. La nation espagnole lui apparaissait *semblable à une pyramide assise sur son sommet* et qu'il faut replacer sur sa base; en d'autres termes, il fallait rapprocher les institutions politiques de l'état réel d'une société restée à travers tout religieuse et monarchique. Mais sur quel terrain et par quels moyens pouvait s'opérer cette reconstruction? Indubitablement sur

un terrain assez large pour concilier toutes les forces conservatrices de l'Espagne. Sans lui donner expressément un nom, Balmès a été pendant quelques années le promoteur d'une sorte de torysme au-delà des Pyrénées, et cette idée n'était point aussi chimérique qu'on pourrait le croire; elle répond à un fait, elle touche à quelques-uns des incidens les plus récens de la politique espagnole.

Pour peu qu'on observe la Péninsule depuis longtemps, on peut y voir un travail sensible de décomposition et de transformation des partis politiques et des opinions dont l'attitude et les forces respectives ne sont plus déjà les mêmes. Les idées républicaines n'existent point en Espagne, ou, si elles existent, elles hantent quelques cerveaux creux occupés à dialoguer avec eux-mêmes, sans aucun écho dans la nation. Comme parti dynastique, le parti carliste est aujourd'hui dans la même décadence où a été le jacobitisme en Angleterre. La masse du parti s'est rattachée à la royauté d'Isabelle. Quelques-uns des généraux les plus engagés dans la cause du prétendant servent maintenant dans l'armée de la reine. Il y a peu d'années encore, l'un des conseillers les plus ardens de don Carlos, le père Cyrille, aujourd'hui archevêque de Burgos, prenait place au sénat. Restent les deux anciennes grandes fractions de l'opinion : le parti constitutionnel modéré et le parti progressiste, — ce parti qui, comme le disait Balmès avec une piquante ironie, a judicieusement cessé de s'appeler *exalté*, parce qu'il était assez bizarre de voir un législateur exalté, un homme d'état exalté, un magistrat exalté; — mais ces partis eux-mêmes tendent visiblement à se transformer pour faire place à des combinaisons, à des agrégations nouvelles, embryons de partis qui n'existent pas encore. D'un côté, c'est un certain nombre d'hommes venus de divers points, du camp modéré et du camp progressiste, et se groupant sous le drapeau libéral; de l'autre côté, un travail de la même nature tend à rapprocher et à fondre les nuances les plus intelligentes du parti monarchique pur, une portion considérable de l'aristocratie espagnole, certaines fractions de l'ancien parti constitutionnel modéré. Ce sont là les élémens de ce que nous appelons le torysme espagnol. M. le marquis de Viluma a passé souvent pour l'un des principaux hommes d'état de ce parti, qui a été une fois déjà, en 1844, sur le point d'arriver au gouvernement, et depuis cette époque, les diverses crises qu'a traversées l'Espagne ont montré bien des esprits errant dans ces régions encore mal définies.

Balmès a été de 1840 à 1848 le publiciste de ce mouvement d'opinion, — publiciste avoué, consulté, écouté. Il avait acquis rapidement une grande influence. Pendant huit années, il a soutenu pied à pied la lutte la plus singulière, mettant sans cesse à nu les incohérences de la situation de l'Espagne, indépendant des partis et disant à tous : « Tandis que vous parlez, tandis que vous vous agitez, il y a derrière

vous une nation de quinze millions d'hommes qui a ses croyances, ses sentimens, ses mœurs, ses nécessités nouvelles avec ses nécessités anciennes; une nation qui pense, qui veut, mais avec une certaine obscurité, avec une certaine confusion, comme l'individu qui sent s'agiter dans son esprit des idées mal formées et inexactes, des projets mal coordonnés et incomplets... Que quelqu'un vienne lui dire nettement : C'est là ce que tu veux, et voilà les moyens de le réaliser! — La nation répondra : C'était là en effet ce que je voulais sans pouvoir m'en rendre un compte exact. » La recherche de cette pensée est le sujet permanent du *Pensamiento de la Nacion*. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que la plupart des idées du publiciste catalan ont eu leur jour et leur heure. Le programme politique qu'il traçait dès le premier moment a fini presque constamment par être suivi, et il l'est encore.

La préoccupation monarchique dominait évidemment dans les idées politiques de Balmès. Était-il cependant absolutiste au fond, comme on l'a dit? Quelle part faisait-il à ces nécessités nouvelles dont il parlait lui-même, à un régime constitutionnel? Il se tirait spirituellement d'affaire en proposant une constitution assez courte pour pouvoir figurer sur les pièces de monnaie. Voici cette constitution modèle : « art. 1er, le roi est souverain; — art. 2, la nation vote l'impôt et intervient dans les affaires graves par ses organes légitimes. » — Seulement le jeune législateur ne remarquait point que si cette constitution n'était pas plus sincèrement observée que les autres, il importait assez peu qu'elle fût inscrite sur le bronze, sur l'airain ou sur le papier. Nous avons passablement de gouvernemens sur notre monnaie, et cela ne les a pas rendus plus durables. Peut-être le fond de la pensée de Balmès se dévoile-t-il mieux ailleurs. Il n'était point absolutiste, parce qu'il ne pouvait pas l'être, parce qu'il était dans la nature de son intelligence d'aimer la discussion, qui est la vie de l'esprit, la lutte ramenée à un objet sérieux et utile, — parce qu'il y avait en lui une certaine fierté qui portait aisément le joug des grandes vérités sociales et morales, mais qui se refusait aux despotismes vulgaires. Il le prouvait bien lorsque, se tournant vers les théoriciens de l'immobilité des sociétés et vers ceux qui plus tard, à l'occasion de l'apologie de Pie IX, lui reprochaient presque d'être un novateur, il leur disait : « Il ne faut point se laisser abuser par le cri de liberté; ne nous laissons point cependant abuser davantage par les mots d'*ordre social* et de conservation... L'anarchie est une chose horrible, mais le despotisme n'est pas beau non plus à coup sûr. La révolution par ses destructions offre un spectacle désastreux, mais les oppressions du pouvoir sont aussi un tableau répugnant... Respectons le passé, mais ne croyons pas que par un stérile désir nous le puissions restaurer, et en nous intéressant aux restes de ce qui fut, ne poussons

pas l'exagération jusqu'au point de maudire le présent et l'avenir. Quoi donc! ce qui existe aujourd'hui n'a-t-il point été nouveau un jour, et n'est-il pas venu prendre la place de choses passées à leur tour? La vie du genre humain n'est-elle pas une série de transformations continuelles? Et l'histoire, qu'est-ce autre chose qu'une succession magnifique de tableaux où éclatent à chaque pas les nouveautés les plus surprenantes?... » On peut conclure de là assurément que ce que voulait Balmès, ce n'était point la résurrection factice d'un ordre de choses évanoui, c'était une monarchie rajeunie, fortifiée au contact des élémens traditionnels du pays et compatible en même temps avec tous les développemens légitimes de l'existence moderne.

Il y a dans la vie de Balmès, si dénuée d'événemens et si remplie par l'action intellectuelle, un incident d'un caractère presque officiel : c'est la part qu'il prit à l'affaire du mariage de la reine. D'après la tournure d'esprit du publiciste catalan, il est clair que l'idée d'un mariage de la reine Isabelle avec le fils de don Carlos ne lui était point venue comme une fantaisie dynastique, mais comme le couronnement de cette reconstruction politique qu'il méditait et qu'il poursuivait. Il n'y cherchait pas le triomphe déguisé d'une prétention évincée dans le combat, il y voyait le sceau de l'alliance des forces conservatrices de l'Espagne. Aussi attachait-il un prix singulier à ce projet. Lorsqu'en 1845 eut lieu ce qu'on nommait l'abdication de don Carlos, Balmès était loin d'être étranger à cet acte; il l'avait conseillé. C'est lui qui était l'inspirateur ou plutôt le rédacteur du manifeste conciliant adressé par le fils de don Carlos à la nation espagnole. Le titre de prince des Asturies disparaissait soigneusement devant le simple titre de comte de Montemolin, afin de désarmer les susceptibilités à Madrid. Si quelqu'un a servi la candidature du comte de Montemolin et lui a fait faire du chemin, c'est sûrement Balmès par ses vigoureuses polémiques. Pendant quelques mois de 1846, dans le *Pensamiento de la Nacion,* il la montrait sous toutes ses faces avec la plus remarquable énergie de conviction et de talent. Plus il y avait mis d'ardeur, plus la déception devait être vive pour lui en présence du résultat, et cela a valu de sa part à la France et à son gouvernement plus d'un jugement acerbe.

Il y a sept ans déjà que les faits ont prononcé. Les considérations en faveur du mariage de la reine Isabelle avec le comte de Montemolin étaient puissantes sans doute. Peut-être les raisons contraires étaient-elles plus puissantes encore, même au point de vue exclusivement espagnol. N'était-ce point en effet remettre en doute une question vidée? Quelle eût été la situation respective des deux princes? Eussent-ils régné à droit égal? Ne risquait-on pas de placer au cœur même de la famille royale un germe permanent de guerre civile cette fois bien plus redoutable? Sur ce point délicat, Balmès pouvait se tromper;

il se trompait d'autant plus à notre sens, que la plupart des conséquences désastreuses qu'il voyait sortir de la combinaison adoptée définitivement ne se sont point réalisées. Là où il ne se trompait pas, c'est dans l'analyse pleine de sagacité et de profondeur à laquelle il a soumis tous les événemens de ce dernier demi-siècle, tous les élémens de la société espagnole. Tous ces fragmens, réunis aujourd'hui dans ses *écrits politiques*, — *la Stérilité de la révolution*, — *la Religiosité de la société espagnole*, — *la Force du pouvoir et la monarchie*, — *l'Aristocratie et la démocratie en Espagne*, — *l'Origine, le caractère et les forces des partis politiques*, — *l'Incertitude du gouvernement*, — *la Prépondérance militaire*, — *la Réforme de la constitution*, etc., — tous ces fragmens sont plus que des articles de journaux, ce sont des chapitres d'histoire sociale et politique qui remettent en scène tout un ensemble de faits et d'idées, et où se révèle en mille traits, en mille aperçus, un des plus ingénieux et des plus remarquables observateurs non-seulement de l'Espagne, mais de tous les peuples aux prises avec les difficultés et les complications de la vie moderne.

Parmi les morceaux de Balmès, il en est un d'un titre presque paradoxal, et qui ne fait que mettre plus vivement en saillie un des côtés les plus graves des crises morales où se débat notre siècle; c'est ce fragment qu'il intitule : *Il y a des temps pires que les révolutions*. Quels peuvent donc être ces temps? « Ce n'est pas le plus grand malheur pour une nation, dit l'auteur, que le sang de ses enfans coule sur les champs de bataille. Après des guerres formidables qui ont décimé la jeunesse, il arrive parfois que les peuples se retrouvent plus virils et plus forts, comme le guerrier qui manie plus fièrement l'épée d'une main cicatrisée par les blessures. Ce n'est pas non plus le plus grand malheur qu'un système politique tombe en ruine, et que l'ancienne machine de l'état, en se disloquant, laisse la place à quelque organisation nouvelle mieux adaptée aux circonstances. Dieu n'a pas fait la société si inféconde qu'elle ne puisse se gouverner que d'une manière et par un système unique. La raison, l'histoire, l'expérience, prouvent que, sauf les principes tutélaires dont en aucune situation les sociétés ne se départissent impunément, les combinaisons de gouvernement peuvent varier. Le malheur le plus grand encore, ce n'est point qu'au milieu des bouleversemens et des hasards d'une époque tourmentée, des intérêts matériels respectables aient été atteints, ni même que quelques-uns aient été détruits en totalité. Dans la vie des nations, les intérêts matériels entrent certainement pour beaucoup; mais rarement il arrive que la perte ou la disparition de quelques-uns d'entre eux précipite la ruine de la société... Tous ces malheurs sont graves;

sans doute; ils entraînent avec eux d'irritantes injustices, de tristes et répugnans scandales, de honteuses immoralités. Au-dessus d'eux cependant il y a des désastres plus grands encore; au-dessus de ces maux terribles, il y a un mal plus terrible : c'est quand la vie intellectuelle et morale des peuples est attaquée dans la racine même, lorsqu'au milieu des délices de la paix, de la prospérité des intérêts matériels, des illusions trompeuses produites par l'augmentation factice de toutes les forces de l'état, les croyances religieuses se détruisent, les idées morales s'égarent, les esprits s'énervent dans les voluptueuses jouissances, l'orgueil s'exalte, la vanité se propage, tous les liens sociaux et domestiques se relâchant à la fois, et le culte des intérêts matériels venant remplacer la vertu par l'égoïsme, les sentimens élevés par les passions astucieuses et basses..... »

C'est au reste un des traits caractéristiques des œuvres politiques de Balmès : l'Espagne est le principal sujet, mais dans son histoire c'est le grand drame des révolutions que l'auteur étudie surtout. Balmès avait un mérite peu commun au-delà des Pyrénées : il avait une connaissance très réelle de l'Europe, de son état, du mouvement de ses idées, du travail de ses sectes; il avait ce qu'on pourrait appeler la science des symptômes généraux. Les commotions dernières ont trouvé bien des prophètes après coup et ont fait bien des convertis dont le passé et le présent pourraient avoir ensemble de singuliers dialogues : ils n'avaient rien prévu avant, et ils ont tout oublié après. Balmès avait tout prévu, et il n'avait besoin de rien oublier; toutes ses pensées étaient depuis longtemps tournées vers cet ordre nouveau de catastrophes. Il était venu en France plusieurs fois; il y avait séjourné, et au retour d'un de ces voyages il écrivait en 1846 : « La révolution de 1830 n'est point le terme de la révolution française, c'est seulement une de ses phases... Il n'est point d'homme réfléchi qui ne tremble en méditant sur l'état des idées et des passions dissolvantes qui pullulent si abondamment en France et menacent son avenir d'une manière formidable. » En 1847, il ajoutait : « Je viens de voir des symptômes semblables à ceux qui précédèrent la chute de Charles X. » Peut-être bien ces prédictions cachaient-elles un petit côté, l'implacable rancune née de l'affaire du mariage de la reine; mais les mêmes griefs n'existaient pas pour lui dans un ordre plus général : or c'est là surtout que les pronostics se pressent dans l'esprit de Balmès. « Le monde civilisé, disait-il, est intelligent, riche, tout-puissant, mais il est malade; il lui manque la morale, les croyances... » Les chocs prochains se dessinaient à ses yeux dans leur dramatique grandeur; il voyait la lutte des gouvernemens, la lutte des idées, la Russie grandissant d'une manière menaçante pour l'Europe et ne trouvant un contrepoids que dans l'Angle-

terre, les États-Unis montant à l'autre extrémité de l'horizon, l'éruption révolutionnaire prête à jaillir de nouveau de la France, son éternel foyer, et le vieux monde entraîné au hasard vers quelque écueil inconnu. Il y avait, selon lui, dans la civilisation quelque chose de faussé qui ne serait rectifié que par les épreuves les plus terribles, dont la situation réelle des choses recevrait un jour nouveau. C'est entre 1842 et 1846 que ces pressentimens étaient exprimés, et il y avait bien certainement quelque chose de remarquable dans de telles paroles jetées au milieu des prospérités, des sécurités, des illusions de ces années dont le 24 février a été le réveil. A quoi tenait cette étrange sagacité de vue? C'est que dès le premier jour Balmès avait pris de haut le problème de la destinée morale des sociétés contemporaines.

II.

La politique chez Balmès émanait d'une source plus élevée que les intérêts ou les doctrines de parti; elle procédait d'une pensée investigatrice dans laquelle les événemens contemporains se coordonnaient à la marche générale de la civilisation. En un mot, au moment même où le prêtre de Vich étudiait et décrivait heure par heure toutes les fluctuations, toutes les crises de la politique, il portait dans son esprit un des livres les plus remarquables de ce temps par la force de quelques parties, par l'ingénieuse sagacité de certains jugemens, par l'ensemble de faits et d'idées qu'il remue : *le Protestantisme comparé au Catholicisme dans ses rapports avec la civilisation européenne.*

Lorsque Bossuet traçait l'*Histoire des Variations*, il plaçait le protestantisme à son origine en quelque sorte en face de la mobilité inhérente à son principe même. Le côté dogmatique dominait dans ce vigoureux acte d'accusation. Une œuvre qui traite aujourd'hui des grandes tendances religieuses du monde revêt par la nature des choses un autre caractère; elle doit trouver ses principaux élémens dans toutes les considérations historiques, sociales, morales, politiques. Qu'on remarque bien le moment où *le Protestantisme* paraissait au-delà des Pyrénées, à Barcelone : c'était en 1842. On sortait d'une révolution qui avait tout ébranlé, qui n'avait pas même épargné à la Péninsule la périlleuse perspective d'un schisme. Or, au sortir des révolutions, le premier besoin pour un peuple, c'est de ressaisir sa foi et ses croyances. Au milieu de la mobilité universelle, un instinct mystérieux le pousse vers ce qui est immuable. Cela était vrai pour l'Espagne, cela s'est trouvé peut-être bien plus vrai encore pour l'Europe après ses récentes com-

motions. C'est ce qui fait que ce livre de Balmès, écrit d'abord pour son pays dans la solitude des montagnes catalanes, mais où l'auteur embrasse déjà du regard un plus vaste horizon, devient à beaucoup d'égards l'expression d'une situation plus générale. Cette réhabilitation des notions chrétiennes a pour elle toute la faveur des circonstances qu'avait le *Génie du christianisme* au commencement de ce siècle. Seulement nous oserons dire, et on va bien le voir, que l'œuvre espagnole est d'un ordre bien autrement profond, bien autrement saisissant que l'œuvre française. Là où Chateaubriand ramenait à l'idéal religieux par l'imagination, en rallumant dans les âmes lassées et déçues le sentiment des poésies de la foi, en décrivant les merveilles des fêtes chrétiennes et en montrant ce qu'il y avait de ressources pour l'art, pour le génie littéraire, dans le christianisme, Balmès, moins grand écrivain assurément, va droit, pour ainsi parler, au nœud des problèmes de la civilisation : il recompose une philosophie de l'histoire qui n'a rien d'abstrait ni de superficiel, qui s'appuie au contraire sur les réalités les plus profondes, et qui vient projeter une lumière étrange sur les maladies et les crises des sociétés modernes.

Quel est donc ce livre du *Protestantisme?* quel est le mouvement d'idées qu'il exprime? La science a de nos jours, on le sait, mis en honneur un système qui va rechercher de siècle en siècle, dans le cours de l'histoire, toutes les protestations individuelles élevées au nom de la raison humaine, et qui fait de ces protestations partielles, successives, grandissantes, comme les anneaux divers de cette chaîne d'or de la civilisation. La réforme au XVIe siècle apparaît comme le couronnement de cette tradition d'indépendance, comme l'ère de l'émancipation définitive de l'esprit humain. Affranchissemens, protestations ou révoltes, c'est là le travail d'enfantement du monde moderne, si bien que chaque progrès prend le caractère d'une victoire sur le catholicisme. On ne remarque pas que ce progrès, réel dans les sociétés et que Balmès est loin de nier, peut coïncider avec ces mouvemens et ne point s'identifier absolument avec eux, qu'il peut tenir à une infinité d'autres causes entre lesquelles la prépondérance religieuse est justement au premier rang. — Dans ce qu'il a de plus élevé, de plus modéré et de plus vrai, ce système fait le fond de l'œuvre que M. Guizot a consacrée à pénétrer les mystères de la civilisation européenne. C'est contre ces idées et ces vues que le livre de Balmès était principalement dirigé d'abord, avant de devenir lui-même une étude distincte, une analyse originale, animée et complète de la civilisation de l'Europe.

La réforme est-elle l'ère de l'émancipation définitive de la raison humaine? En vérité, ce n'est point ainsi que Balmès laisse la ques-

tion posée; il en change les termes et la replace sur un terrain moins abstrait et plus réel. Il y a dans les sociétés européennes bien des élémens divers : il y a l'individu avec ses facultés qui se développent, avec son état qui s'élève graduellement; il y a la famille avec ses caractères nouveaux; il y a la société morale et politique avec ses conditions et ses lois; il y a une conscience publique qui se forme; il y a les rapports entre les hommes qui changent; il y a des institutions qui s'élaborent. Tout marche : quel est l'instrument puissant de ce mouvement? Jusqu'au XVIe siècle, le doute est impossible, c'est le catholicisme : la réforme n'est venue que lorsque les sociétés européennes étaient déjà toutes formées; mais même encore à cette époque, sur ces élémens divers, — l'individu, la famille, l'état social, les institutions politiques, — quelle est l'action du catholicisme? quelle est l'action du protestantisme? Quelles sont les tendances, quels sont les résultats des deux croyances? Quelles solutions offrent-elles des grands problèmes de la destinée humaine? — Ainsi le monde ancien avec son esprit, ses conditions sociales et sa décrépitude, — le monde nouveau naissant des ruines, le christianisme régénérant les âmes, disciplinant l'énergie barbare, animant de son souffle les institutions, conduisant comme par la main les peuples vers la virilité et la grandeur; — la civilisation scindée à un moment donné, ce déchirement moral contribuant à l'affaiblissement des croyances et frayant la route au despotisme moderne, tout-puissant au sein de sociétés énervées par le scepticisme et pulvérisées par les démocraties athées, — c'est là le drame que Balmès déroule d'une main vigoureuse. Tel est le spectacle qu'il offre aux méditations de quiconque sent palpiter en lui l'instinct des grandeurs de la civilisation et de ses douloureuses épreuves.

Aussitôt qu'on entre dans cet ordre de considérations, surtout dans un temps comme le nôtre, en présence de certaines sociétés défaillantes et d'autres sociétés qui semblent conserver leur consistance et leur vigueur, il est un fait qui s'élève devant l'esprit. Comment des pays catholiques vont-ils sombrer dans toutes les révolutions, et comment des pays protestans ne les ont-ils traversées que pour reprendre le cours d'une destinée victorieuse? L'Angleterre et les États-Unis ont montré ce que c'est que la liberté s'incarnant dans une race et s'alliant à l'esprit de conduite. On ne saurait méconnaître la part du protestantisme dans ce développement. Le protestantisme est-il cependant l'explication souveraine de cet éclat et de cette persévérance de fortune? N'y a-t-il point une multitude d'autres causes tirées de l'histoire, des traditions antérieures, du caractère de la race, de la situation géographique elle-même? Si le protestantisme est si bien la condition de la liberté politique, comment se fait-il que

la liberté fleurisse si peu en Allemagne, là justement où la réforme est née? Ce qui est plus vrai, c'est qu'il y a eu dans la vie de la race anglaise des miracles de contradiction, c'est que l'Angleterre s'est fait un protestantisme à son usage, d'un caractère national, qui est une foi religieuse sans doute, mais qui sert surtout ses intérêts, sa politique, ses desseins d'influence, son action particulière, et qui est devenu une des formes du patriotisme britannique. Considéré en lui-même, à un point de vue général, le principe protestant est autre chose. Sans tomber dans les exagérations de ceux qui prétendent découvrir une intime et mystérieuse solidarité entre le mouvement religieux du XVIe siècle et les sectes socialistes contemporaines, ne peut-on dire qu'un des résultats évidens de la réforme à coup sûr, c'est d'avoir porté une profonde atteinte à l'homogénéité, à l'unité de la civilisation et d'en avoir changé le cours? En inaugurant le règne du sens individuel dans le domaine religieux, elle a ouvert toutes les voies à un mouvement d'un autre genre où le protestantisme lui-même a disparu en quelque sorte, — mouvement plus vaste, philosophique, embrassant tous les pays, allant de la réforme de la religion à la réforme des gouvernemens, de la réforme des gouvernemens à la réforme des sociétés, et promenant sur toute chose un radicalisme destructeur? De là sont nées ces deux civilisations dont Balmès trace le parallèle : — l'une se maintenant et se défendant par la force d'un principe profondément enraciné encore dans l'âme des peuples, l'autre roulant dans son cours toutes les traditions de révoltes, de négations et de destructions.

On ne saurait certes confondre le protestantisme avec cette civilisation révolutionnaire. Il a laissé le monde moins armé contre elle; mais il lui reste en commun avec le catholicisme ce que n'ont pas les philosophies socialistes modernes, — le fonds chrétien : c'est là le lien des deux croyances, et ce lien, à bien dire, existe encore. Cela est si vrai, qu'il peut se trouver des esprits éminens, protestans et catholiques, — Balmès et Carlyle, par exemple, si bizarre que puisse sembler ce rapprochement, — qui, à cette lumière commune, se rencontrent parfois dans la manière de juger certaines tendances de notre temps. Quelque différence qu'il y ait entre ces esprits, il est des instans où ils semblent parler un même langage empreint d'une religieuse pénétration. Balmès n'eût point crié plus haut que Carlyle dans ces dernières années : « De l'autorité! encore de l'autorité! » Il se soulevait avec non moins d'énergie, dans *le Protestantisme*, contre les religions sensualistes, les mysticismes révolutionnaires et les philanthropies écœurantes. Quand il aborde quelques-uns des problèmes les plus actuels, pas plus que l'écrivain anglais l'écrivain espagnol n'a foi aux abstrac-

tions, aux apparences, aux mécanismes, aux formes politiques elles-mêmes. Sans doute il croit à la supériorité de la monarchie, et nul n'a démontré cette supériorité avec une plus vive éloquence; mais le complément de sa pensée, c'est que toutes les formes politiques, même les plus larges, sont possibles dans une société où il y a de la vertu, de la religion, de la morale. Sans cela, il ne reste plus que le despotisme, l'empire de la force, pour régir des hommes sans conscience et sans Dieu. Telle est donc l'alternative en face de laquelle Balmès jette à son tour les nations contemporaines: — le frein intérieur de la religion ou la force! Et il dit aux hommes modernes : « Méditez et choisissez ! N'oubliez pas cela, vous qui faites la guerre à la religion au nom de la liberté... Ne dites pas que nous condamnons le siècle et que le siècle marche en dépit de nous : nous ne rejetons nullement ce qu'il a de bon... Le siècle marche, il est vrai, mais ni vous, ni nous, ne savons où il va. Les catholiques savent seulement une chose pour laquelle il n'est pas besoin d'être prophète : c'est qu'avec des hommes mauvais on ne peut former une bonne société, c'est que les hommes immoraux sont mauvais, c'est que là où manque la religion, la morale se trouve sans base... »

Nous ne faisons que résumer ici quelques chapitres du *Protestantisme*, où ces vérités sont mises dans un jour saisissant. Il est évident aux yeux de Balmès qu'il y a dans les nations européennes quelque chose de faussé; il y a des lois morales qui ne s'accomplissent pas, il y a des justices qui ne sont point faites, il y a des ressorts brisés et qui n'ont point été remplacés; il y a des forces qui, en l'état où elles sont, n'ont pu être comprises dans le dessein primitif de la civilisation. Les sociétés ne savent comment faire face aux nécessités qui les pressent. « La propriété se divise et se subdivise de plus en plus, dit l'auteur, l'industrie multiplie ses produits d'une manière effrayante, le commerce s'étend sur une échelle indéfinie : c'est-à-dire que la société, touchant au terme d'une prétendue perfection sociale, est sur le point de combler les vœux de cette école matérialiste aux yeux de laquelle les hommes ne sont que des machines, et qui ne s'est point imaginé que la société pût se poser un but plus utile et plus grand... La misère s'est accrue dans la proportion même de l'augmentation des produits. Aux yeux de tous les hommes doués de prévoyance, il est clair comme la lumière du jour que les choses suivent une direction erronée, et que, si l'on ne peut y porter remède à temps, le dénoûment sera fatal... L'accumulation des richesses, fruit de la rapidité du mouvement industriel et mercantile, tend à l'établissement d'un système qui exploiterait au profit d'un petit nombre les sueurs et la vie de tous; mais cette tendance même trouve son contrepoids dans les idées de nivellement

dont une foule de têtes sont agitées, et qui, se formulant en différentes théories, attaquent plus ou moins ouvertement la propriété, l'organisation actuelle du travail et la distribution des produits... »

Quels sont les moyens de la société pour se préserver, pour diriger et contenir les masses? Sera-ce l'instinct conservateur des classes aisées? Mais ces classes elles-mêmes, que sont-elles? Elles n'ont rien de fixe et de stable; elles vivent au jour le jour, — ensemble de familles sorties hier de l'obscurité et de la pauvreté pour faire place demain à d'autres familles qui parcourront le même cercle. Elles se hâtent d'accumuler, non pour fonder la tradition d'un nom, d'une maison, mais pour jouir aujourd'hui même de ce qui est amassé aujourd'hui. Le vertige de la dissipation s'augmente du pressentiment du peu de durée des choses. Quant aux masses, il semble que les hommes de ce siècle ne connaissent que trois moyens de les conduire et de les maintenir : l'intérêt privé bien entendu, la force, et ce développement du bien-être, des jouissances matérielles, qui porte à la paix et fait tomber les armes des mains des multitudes. — L'intérêt privé! on peut faire des philosophies, des dissertations très honnêtes pour démontrer au malheureux qu'il est de son avantage de respecter ce qui existe, de sauvegarder dans la propriété des autres son bien, son travail, sa propriété. S'il n'y a point cependant une autre influence qui le relève et l'épure, qui tempère ses envies, ses haines, ses colères, qui attache un sens moral à ces inégalités dont il souffre, et les comble par la charité, combien de temps persuadera-t-on au pauvre que son intérêt est le même que celui du riche? — La paix obtenue par l'accroissement du bien-être et des jouissances! Oui, en effet, les cœurs et les bras peuvent être alors moins portés à la guerre civile. Qu'on réfléchisse cependant à ce qu'il peut y avoir de terrible dans des multitudes savamment échauffées, enivrées par l'ardeur des jouissances matérielles, exaltées par le sentiment de leur nombre; la pire des barbaries est celle qui naît de la corruption. Reste l'expédient suprême de la force. Si l'on y songe bien, depuis trente-cinq ans, sauf quelques incidens, la paix générale a régné. Les armées sont debout cependant, elles ont gagné en puissance, en discipline, en autorité. Quel est leur but, lorsqu'on fait tout pour éloigner les guerres entre les peuples? Elles n'en ont point d'autre que de suppléer à l'action morale absente; mais c'est un expédient de peu de durée. Il est donc vrai que la société ne peut continuer à vivre sans le secours et l'influence des moyens moraux, sans la présence d'un sentiment religieux puissant, — non pas « d'un sentiment religieux vague, indéfini, sans règles, sans dogme ni culte, qui ne servira qu'à propager des superstitions grossières parmi les masses et à former une religion de poésie et de roman dans les classes cultivées, » —

mais d'un christianisme effectif, pratique et efficace. « Si vous prétendez, poursuit l'auteur du *Protestantisme*, bâtir sur un autre fondement, gardez-vous d'une flatteuse espérance : votre édifice sera la maison construite sur le sable. Les pluies sont venues, le vent a soufflé, l'édifice s'est renversé avec fracas sur le sol. »

Ainsi parlait cet éloquent esprit bien avant les dernières catastrophes, dès 1842. Il marchait dans ces prévisions avec une sûreté que le monde a trop justifiée, et c'est ce qui fait de son livre autre chose qu'une œuvre ordinaire de controverse religieuse. Ce qui pèche dans le *Protestantisme*, c'est l'exécution. Balmès avait eu trop de rencontres avec cette ennemie qu'on a justement à son sujet appelée l'exterminatrice des styles, — la polémique. La prolixité est le piége de son talent; c'est le défaut d'une œuvre dont il serait facile et utile de condenser les pages. Ce qui frappe à travers cette prolixité elle-même, c'est le mouvement de la pensée, la fécondité des développemens, la multitude des aperçus. Balmès est de cette famille d'écrivains qu'on a nommés de nos jours des penseurs. Seulement il a de plus que beaucoup de penseurs contemporains, hélas! une certitude, un point d'appui. « Je marche, disait-il, une boussole dans la main. » Que manque-t-il en effet à bien des esprits rares et généreux? Justement cette certitude. Ils observent merveilleusement, ils promènent sur le monde moral un regard plein de sagacité, ils multiplient les conjectures ingénieuses et neuves, ils embrassent une grande variété de connaissances; mais cette activité n'est parfois que le mouvement d'une pensée qui s'enivre d'elle-même, et qui porte dans l'étude des choses intellectuelles une sorte de dilettantisme ardent et passionné. On pense pour penser, si l'on nous permet ce terme : c'est l'art pour l'art dans une autre sphère. Avec une foi sûre, avec un point de départ et un but précis, Balmès avait cette même ardeur de pensée, cette même fécondité de vues et d'observation. On sent en lui une intelligence pleine et abondante, où la vie afflue, alimentée par la croyance, et nul ne justifiait mieux cette parole qu'il laissait tomber dans l'intimité : « Un écrivain ne doit épancher, en laissant couler sa plume, que ce qui déborde du vase rempli jusqu'aux bords. » Il y avait dans cette nature des nuances singulières qui font son originalité; il y avait l'esprit qui suivait, analysait avec une pénétration pratique des plus rares les faits, les crises politiques qui se déroulaient autour de lui, et il y avait l'homme de méditation intérieure, d'oraison, qui s'échappait parfois en développemens pleins d'un sentiment profond sur la vertu du mystère, sur la puissance de l'unité, comme dans les *Lettres à un Sceptique* ou dans un fragment de ses écrits politiques, — *Consideraciones filosofico-politicas*. Il y avait enfin l'homme qui, en venant de discuter le mariage de la reine,

entre deux polémiques, ravi au spectacle des montagnes catalanes, du Monseny et du Tangamanent, proposait à un de ses amis, un chanoine de Vich, d'aller faire une retraite sur ces cimes mystérieuses, pour y méditer à l'aise, loin des bruits du monde, sur Dieu, sur l'âme humaine, sur la destinée morale des peuples, sur les sciences philosophiques. Le sens réel, l'élan mystique, ces deux traits presque opposés de la nature espagnole, se retrouvaient en lui, mais pour se fondre dans une originalité nouvelle.

Balmès était un penseur, disons-nous, et c'était aussi, — c'était surtout peut-être un moraliste. Dans la politique même, il a ce caractère : ce qu'il étudie, c'est l'homme bien plutôt que le mouvement abstrait des idées et des principes pour lesquels les intelligences s'enflamment en se trompant elles-mêmes parfois. Les constitutions, soit! dit le publiciste catalan, et il semble ajouter aussitôt : Quel est l'homme qui se meut et qui vit sous ces constitutions? Dans *le Protestantisme* encore, ce qu'il recherche le plus souvent, c'est le rapport des doctrines religieuses avec la nature humaine, avec ses inclinations et ses besoins. Mais le fruit le plus rare, le plus achevé peut-être de ce talent de moraliste, c'est le *Criterio*, — œuvre d'une analyse fine et juste que nous oserions signaler comme pouvant entrer dans l'enseignement. Le *Criterio* est un de ces livres que les enfans comprennent et où les esprits élevés se plaisent. Ce titre de *Criterio* est devenu en français *l'Art d'arriver au vrai*. Art de juger, art du bon sens, art d'arriver au vrai, — ces traductions diverses qu'un des commentateurs les plus zélés de Balmès essaie, — ne sont point infidèles. Seulement, ni le titre original, ni le titre traduit ne donnent l'idée de cette étude ingénieuse et délicate, de ce traité de l'entendement pratique. Nulle part peut-être ne se fait mieux sentir ce qu'il y a de saveur, d'observation réelle et de bon sens dans le génie espagnol, quand il s'en mêle. Comment l'homme peut-il se retrouver au milieu de toutes les influences conjurées pour obscurcir la vérité à ses yeux? quelle place ont les passions dans ses jugemens? quelles causes secrètes et de tous les instans mettent sans cesse à l'épreuve la fragilité de ses opinions et de ses impressions? Tel est le sujet du *Criterio*. Il y a des portraits dignes de La Bruyère, comme ceux de la vanité, de l'orgueil, des esprits faux, de l'homme ruiné, de l'homme d'esprit insolvable, du rustre opulent; parfois aussi l'observation revêt la forme d'un récit, d'une petite action, comme dans *un seul Jour de la vie*.

Voyez cet homme, il s'est levé heureux et content. C'était une belle matinée d'avril, l'air était pur, le ciel nuancé des plus vives couleurs; tout parlait d'une Providence bienfaisante; il est riche, ses serviteurs et ses amis l'entourent. Son regard tombe sur le livre de quelque

génie méconnu qui maudit le monde, la société, les hommes, Dieu lui-même. — Absurde exagération! dit-il. Non, la vertu et le bonheur ne sont point bannis de la terre. Voici cependant l'heure des affaires. Le soleil s'est déjà terni, la pluie est tombée à torrens. Notre homme heureux a été éclaboussé par un cavalier au passage; il rentre et il se trouve en face d'un malheur imprévu : il est à peu près ruiné. Il se rend près d'un ami, mais il est reçu avec froideur. Son regard rencontre de nouveau par hasard le livre qu'il lisait le matin, et il trouve que le génie méconnu pourrait bien n'avoir point tort, que la société est bizarrement organisée, que l'amitié et le désintéressement ne sont qu'un mot. Sa douce et judicieuse philosophie est en train de s'envoler, lorsqu'un autre ami vient pour le consoler, le secourir, mettre des fonds à sa disposition. Oh! alors tout change encore une fois. Qui avait donc osé croire que le désintéressement et l'amitié n'étaient que des mots sonores? Le soleil reprend son éclat, la Providence a des sourires, la vie est pleine d'espérances. Un seul jour a suffi pour faire décrire à la philosophie d'un seul homme un cercle complet.

Nous voudrions aussi citer l'histoire d'*une Opinion politique*. C'est un brave homme qui va du libéralisme à l'absolutisme, selon que le vent est à l'émeute ou à l'état de siége. Pour le moment, tout ami de l'ordre qu'il est, il s'est vu enfermer dans un cachot, pris sans doute pour un émeutier, et voilà son libéralisme qui reverdit dans l'air d'une prison. Il hait l'arbitraire, le pouvoir absolu; il n'a point assez d'amour pour la liberté et la constitution : « La foi politique est aujourd'hui très vive, poursuit avec une piquante ironie l'auteur; sera-t-elle de longue durée? — Attendons une émeute, les cris de la rue, un échec à son amour-propre : jusque-là comptez sur lui... » Si les livres ont leur destinée, cette œuvre d'une observation ingénieuse et sans fiel a bien la sienne. Balmès écrivait le *Criterio* en quelques jours durant l'été de 1843, retiré dans une maison aux environs de Barcelone, tandis que la ville, au pouvoir d'une poignée de révolutionnaires, soutenait un siége et un bombardement; il l'écrivait n'ayant d'autres livres avec lui qu'une Bible et l'*Imitation* : c'était le bagage qu'il avait sauvé de la tourmente.

Chose étrange! croirait-on qu'avec ses opinions, avec les tendances de son esprit, Balmès pût être accusé d'être presque un révolutionnaire? Cela lui est arrivé cependant au sujet de l'esquisse qu'il consacrait en 1847 à l'œuvre réformatrice de Pie IX. Depuis un an déjà, le nouveau pontife avait pris l'initiative de ces réformes qui ont si tristement abouti. Balmès observait ce mouvement, il se sondait lui-même; il finit par rompre le silence pour saluer une ère nouvelle dans la tentative du généreux pontife. Il n'en fallait pas davantage pour soulever parmi ses adhérens eux-mêmes cette tourbe d'esprits

étroits qui ne pardonnent point l'indépendance, et qui, parce qu'il était le défenseur du catholicisme et de la monarchie, avaient imaginé trouver en lui l'oracle de leurs passions et de leurs instincts d'immobilité. Balmès faisait l'expérience d'un de ces reviremens de faveur, d'une de ces inconstances d'opinion qu'il décrit avec une si spirituelle justesse dans le *Criterio*. Qu'un homme serve un parti, qu'il relève sa fortune par la simple éloquence d'un esprit fécond en ressources : tant qu'il ne froisse pas les préjugés du parti, c'est un grand homme, il réunit toutes les vertus et tous les talens, ses défauts sont soigneusement dissimulés; il est utile au parti dans le sens de ses passions, et c'est tout dire. Qu'il lui arrive un jour de dépasser la portée des intelligences vulgaires, qu'il ose être lui-même, qu'il déroute des préjugés invétérés : aussitôt il n'est plus rien, — il est moins que rien; c'est un transfuge. La veille encore, Balmès, écouté, considéré, renommé en Espagne, était la lumière et la force des opinions religieuses et monarchiques; le lendemain, il subissait l'injure de certains apostoliques espagnols qui ne voyaient dans Pie IX qu'un révolutionnaire déguisé en pape, et dans son apologiste qu'un sectaire nouveau. Les pamphlets se multipliaient contre l'auteur du *Protestantisme* et allaient fouiller parfois jusque dans sa vie privée. Parce que le produit de ses livres l'avait mis au-dessus de l'indigence de son origine, son désintéressement était mis en doute; parce qu'il avait osé croire qu'il y avait place pour la liberté dans le monde, ce n'était plus que le Lamennais de l'Espagne. Que répondait Balmès? Cette dernière accusation était la plus sensible pour lui et le jetait dans une émotion singulière. « Plutôt qu'un tel malheur, disait-il, j'espère que Dieu m'enverra une mort précoce. » C'était le même homme qui disait à ses amis : « Si je venais à faillir, à manquer à mon devoir, si mon intelligence tombait dans le crime, je sens qu'elle perdrait sa force. » Belle parole que tout écrivain, tout penseur devrait avoir toujours présente dans un temps où il se commet un si grand nombre de ces crimes d'intelligence, et où le sentiment de la responsabilité intellectuelle s'est si étrangement émoussé!

Et toutefois l'instinct des détracteurs de Balmès ne les trompait pas quand ils commençaient à pressentir en lui un homme qui n'était pas de leur bord, ou du moins qui comprenait tout autrement le dogme conservateur. Ce que l'auteur de *Pio IX* voulait proscrire du monde, ce n'était point la liberté elle-même, c'était l'usage qu'en fait l'athéisme révolutionnaire, c'était aussi le sens destructeur qu'il donne à ce mot de liberté. L'intelligence séparée de la foi lui paraissait complétement impuissante; mais il ne voyait pas non plus de civilisation là où il n'y a point la vie de l'intelligence. Si les principes moraux lui semblaient la première, la plus invincible loi d'une société, ils n'excluaient pas dans sa pensée les améliorations matérielles. Il résumait

lui-même ainsi la civilisation : « La plus grande somme de moralité, la plus grande somme d'intelligence, la plus grande somme de bien-être dans le plus grand nombre possible. » L'auteur du *Protestantisme,* en un mot, avait l'esprit assez large pour comprendre tous les progrès, tous les développemens légitimes; seulement, ces développemens et ces progrès, il les plaçait sous la sanction de la religion, parce qu'à ses yeux, comme aux yeux de tout homme qui pense, si les idées religieuses sont excellentes pour civiliser les sociétés qui se forment, elles garantissent de la dissolution les sociétés riches, prospères et florissantes; elles sont le sel préservateur qui empêche une civilisation de s'aigrir, selon le mot de Bossuet. L'écrit de *Pio IX* ne fait que compléter en ce sens tous les autres écrits de Balmès. Même après 1848, dans le peu de temps qu'il a vécu et lorsque l'événement eût pu ébranler sa confiance, il disait encore qu'il n'avait pas un mot à ajouter, pas un mot à retrancher dans son ouvrage.

Qu'on résume tous ces travaux du publiciste espagnol, qui, pour une existence si courte, pourraient être réputés immenses. Dans *le Protestantisme,* Balmès traçait tout un tableau de la civilisation européenne. Ses *Écrits politiques* sont l'histoire contemporaine de son pays en même temps qu'une analyse des plus vigoureuses de toutes les tendances, de toutes les formes politiques de notre siècle. Les *Lettres à un Sceptique* sont la réfutation des systèmes de Schelling, d'Hegel, de la philosophie française, et une étude animée des plus profondes, des plus délicates questions religieuses. Dans la *Philosophie fondamentale,* l'auteur entreprenait une œuvre singulière et remarquable, celle d'approprier la philosophie de saint Thomas aux besoins du XIXe siècle. Il avait écrit encore une *Philosophie élémentaire;* on a vu ce qu'étaient le *Criterio* et *Pio IX.* Toutes ces œuvres et quelques autres plus secondaires se succédaient dans un espace de huit années, — de 1840 à 1848. Doué d'une fécondité extrême de pensée, Balmès travaillait néanmoins encore souvent quatorze heures par jour, comme s'il avait eu hâte de remplir sa carrière. On ne vit point impunément de cette vie dévorante. Dès le commencement de 1848, Balmès sentait se développer en lui le germe d'un mal incurable. On lui conseillait le repos, l'air des montagnes natales, et il quittait Madrid, selon son expression charmante, « tel qu'un pauvre oiseau qui cherche inutilement à se débarrasser des grains de plomb qui l'ont blessé. » Il se réfugiait à Barcelone d'abord, puis à Vich; mais il ne pouvait plus vivre : sa frêle et nerveuse organisation s'était rapidement usée dans la méditation et dans le travail, et les injustices qui l'avaient assailli pour son *Pio IX* n'avaient fait qu'activer son mal. Balmès était atteint d'une phthisie arrivée au dernier degré. Son intelligence seule survivait encore pour tracer quelques réflexions sur la république française naissante. On pourrait dire qu'il

était emporté comme un soldat frappé sur le champ de bataille de la pensée. Dans les derniers temps qu'il passait à Vich, ne pouvant rien faire, n'ayant plus qu'à s'acheminer vers sa fin, il retrouvait encore de ces élans mystérieux vers l'infini que son âme nourrissait même dans la chaleur des luttes politiques. Il s'était placé dans une maison amie d'où son regard pouvait embrasser un vaste horizon. Du balcon de sa chambre, il voyait la rivière du Meder couler presqu'à ses pieds, la campagne de Vich dérouler ses tableaux, et se dresser au loin les sommets gigantesques du Monseny et du Tangamanent. Parfois il s'oubliait à contempler religieusement ce spectacle. « Que les athées viennent ici, disait-il, et devant ces merveilles ils ne seront plus athées, ils se retireront croyans! » C'est dans ces impressions, au milieu de toutes les pratiques religieuses et de la prière, que Balmès s'éteignait peu à peu et achevait de mourir le 9 juillet 1848. Par une rencontre singulière et mystérieuse, il mourait au moment même où venait de se poser loin de lui, parmi nous et sous sa forme la plus terrible, cette grande et suprême alternative que sa pensée avait entrevue : l'obligation de la loi religieuse et morale, ou la nécessité de la force! Le combat de juin venait de finir. Il ne faut point s'étonner que la mémoire de l'auteur du *Protestantisme* ait été l'objet d'honneurs exceptionnels au-delà des Pyrénées, que son oraison funèbre ait trouvé place dans les églises, que son pays natal lui ait érigé des monumens : c'était un grand esprit qui s'éclipsait, laissant un de ces vides qui ne se comblent pas.

Balmès est mort depuis cinq ans déjà. Bien des événemens se sont déroulés dans cet intervalle; bien des situations et des gouvernemens ont eu le temps de se transformer plusieurs fois. L'extérieur du monde en quelque sorte a changé. Au fond, les problèmes sont restés les mêmes à travers toute cette confusion contemporaine; ils sont les mêmes pour l'Espagne comme pour l'ensemble de l'Europe. Par la puissance d'une tradition respectée, la Péninsule garde toujours une force secrète de préservation contre l'excès possible des turbulences révolutionnaires; par l'esprit nouveau qui a plané sur le berceau de sa royauté rajeunie, elle est garantie de l'absolutisme, non peut-être de l'absolutisme comme fait passager et accidentel, mais de l'absolutisme comme institution. On peut multiplier les essais, tenter toutes les combinaisons : en définitive, ce double caractère prévaudra dans ce qu'il a d'élevé et de juste, parce qu'il est la loi du développement contemporain de la Péninsule, et il n'y a que la monarchie actuelle qui puisse résoudre ce problème épineux de la conciliation des besoins, des instincts modernes de la société espagnole, avec ses traditions politiques, religieuses et morales.

Quant à l'Europe dans son ensemble, bien plus que l'Espagne, depuis cinq ans, elle a subi d'étranges reviremens : elle a traversé

toutes les alternatives de la pitié et de la terreur, elle a parcouru le cercle des épreuves et des périls, flottant entre les menaces d'invasions barbares et les répressions gigantesques. Qu'y a-t-il d'étrange et d'instructif dans ce spectacle? Ce n'est point tel ou tel incident de guerre civile, telle ou telle violence isolée commise dans le désordre d'une révolution; ce qu'il y a de nouveau, ce n'est point l'ardeur des passions et des convoitises. Tout cela a pu se voir; il y a assurément des époques qui ont égalé la nôtre, des catastrophes comparables à celles dont nous avons été les témoins. Il n'est point nécessaire de se créer une sorte de vanité singulière du malheur. Les systèmes révolutionnaires eux-mêmes dans leur essence ne sont point neufs; ils ont été l'aliment des intelligences malades de tous les temps. Ce qu'il y a de plus nouveau, c'est cet ensemble de destruction préméditée et systématique pratiquée à l'égard d'une société tout entière; c'est le vice et le crime souvent érigés en théories et justifiés par les considérations supérieures du progrès de la civilisation. Voilà ce qui est assez nouveau, et c'est ce qui donne un intérêt plus rare et plus actuel aux œuvres comme celles de Balmès, qui ravivent les notions justes et saines, qui opposent aux théories destructives la théorie des éternelles vérités, à l'abri desquelles le monde a vécu. Ces fortes et généreuses reconstructions ne suppriment point le mal sans doute; elles n'empêchent point le crime et le vice d'exister : elles les contraignent à garder leur véritable nom et les empêchent de s'appeler la civilisation et le progrès; elles retracent la limite entre le bien et le mal à mesure qu'on s'efforce de l'effacer. Une autre lumière peut être facilement dégagée des œuvres de Balmès. Aussitôt qu'il est question de l'influence du principe religieux, il est des esprits très perspicaces qui aperçoivent tout de suite l'inquisition avec tout ce qui l'accompagne. Non, il ne s'agit point ici d'inquisition; seulement cette liberté de la pensée et de la conscience désormais acquise n'est point sans condition. Les peuples et les hommes sont bien libres de penser et d'agir comme ils voudront, mais il faut qu'ils sachent qu'ils ne sont pas libres de tout faire, ni même de tout penser impunément; il faut qu'ils sachent que toutes les fois qu'ils enfreindront les lois morales ils en porteront la peine, que toutes les fois qu'ils se laisseront précipiter dans les révolutions anarchiques et athées, ils se réveilleront sous le joug de la force et se heurteront au despotisme. En un mot, à côté de la liberté elle-même, c'est l'idée de la responsabilité manifestée sous toutes les formes, surtout sous la forme du châtiment, et résumée tout entière dans le mot du docteur espagnol : « Méditez et choisissez! »

CHARLES DE MAZADE.

DU

MOUVEMENT INTELLECTUEL

PARMI LES POPULATIONS OUVRIÈRES.

LES OUVRIERS DES MONTAGNES-NOIRES ET L'INDUSTRIE DES DRAPS.[1]

Tandis que dans les Cévennes et les Monts-Garrigues les mœurs industrielles gardent leur originalité, grâce à la dissémination et à l'isolement des centres du travail, une tendance contraire se produit dans les départemens de l'Hérault et du Tarn. Deux groupes distincts habitent cette région, peu visitée encore : l'un est fixé au milieu des montagnes de l'Hérault, et l'autre dans les Montagnes-Noires, sur les confins des départemens du Tarn et de l'Aude (2). Le caractère commun de ces deux groupes est un mélange de l'esprit méridional et de certaines influences empruntées au nord de la France. Les deux élémens semblent se disputer le terrain. La plus grande partie des ouvriers de ce vaste district sont enrôlés au service de trois villes manufacturières où règne une remarquable activité : Lodève et Bédarieux dans l'Hérault, Mazamet dans le Tarn. Quoique le travail y porte sur une même matière première, — la laine, — chacune de ces cités possède une physionomie fort tranchée, soit sous le rapport des applications industrielles, soit sous celui des mœurs et de

(1) Voyez les livraisons du 1er juin, 1er septembre, 15 octobre 1851, — 15 février, 1er août 1852, — 15 janvier, 15 août 1853.

(2) Dernier fragment de la chaîne des Cévennes, qui abaissent leurs sommets en descendant vers le sud, les Montagnes-Noires se développent sur un espace de 40 à 50 kilomètres, et décrivent un demi-cercle dont les cités de Saint-Pons et de Castelnaudary marquent les deux extrémités.

l'état des esprits. En réunissant aux singularités qu'on y observe quelques traits plus ou moins frappans, qui sont particuliers à quelques autres fabriques éparses dans le pays, nous arriverons à compléter le tableau du mouvement intellectuel parmi les populations laborieuses de l'antique Gaule narbonnaise.

I. — LODÈVE. — BÉDARIEUX. — MAZAMET.

Dans les manufactures de Lodève, de Bédarieux et de Mazamet, la laine est à peu près exclusivement employée à la fabrication du drap et de quelques étoffes analogues. La tâche des ouvriers de la draperie embrasse les manipulations les plus diverses, et il n'est pas sans intérêt d'en connaître au moins les principales. Après avoir été triées et lavées, les laines sont battues à diverses reprises pour les débarrasser des corps étrangers qu'elles peuvent contenir, et pour assouplir les filamens; puis on les graisse avec de l'huile, afin de les rendre plus coulantes. On procède ensuite à l'opération du cardage, qui a pour objet d'allonger les fils et de les réunir en larges rubans. La filature commence immédiatement après. Lorsque les fils sont sortis des mains des fileurs, ils sont dévidés et transformés soit en écheveaux, soit en bobines. Les ourdisseurs s'en emparent alors pour disposer les chaînes, qui sont remises aux tisserands avec les fils destinés à la trame. Voici maintenant l'étoffe tissée, mais nous n'avons pas encore du drap. Il faut que le foulage soit venu accroître la solidité du tissu et lui donner de l'élasticité en tous sens. On doit aussi dégraisser les pièces, en extraire les pailles qui s'y sont glissées et réparer les accidens qui ont pu se produire dans la fabrication. On passe enfin aux apprêts, c'est-à-dire à ces opérations qui ont pour but de mettre la marchandise en état d'être livrée au commerce. Ces derniers soins, en partie toujours indispensables, sont plus ou moins multipliés, plus ou moins minutieux, suivant la qualité des draps.

Quand on veut visiter la population industrielle que sa destinée voue à ces divers travaux dans les montagnes de l'Hérault, on quitte à Montpellier le réseau des chemins de fer du midi. Pour gagner Lodève, on suit d'abord une route montueuse et sauvage où la végétation devient de plus en plus rare. Quelques chênes verts rabougris et clair-semés croissent seuls sur des pentes rapides, au bord des précipices. A mesure qu'on s'élève, des monts inégaux dressent dans le lointain leurs sommets capricieusement découpés. Dès qu'on a franchi cette muraille, le tableau change : des vallées larges et fertiles se déploient au pied des montagnes; la route est bordée d'arbres magnifiques. Aux approches de Lodève, les hauteurs mêmes sont

cultivées jusqu'à leur sommet, et on pénètre dans la cité entre deux rideaux de verdure.

La ville est bâtie au sein d'un étroit vallon que traversent les deux petites rivières de la Lergue et de Soulondres. Autour du vallon se dresse un gigantesque amphithéâtre couvert de vignes, d'amandiers et de figuiers. Les maisons, qui auraient pu s'étendre sur un plus long espace en remontant la vallée, se sont serrées les unes contre les autres, de telle sorte que, sous un ciel pur et avec un climat très agréable, Lodève offre un assemblage de ruelles étroites, humides, sombres, où l'air se renouvelle avec peine, où la population semble s'être privée à plaisir de tous les charmes de la nature environnante.

Le développement de la fabrique lodévienne, — dont la première origine remonte à une époque éloignée, — est postérieur à l'introduction des métiers mécaniques dans les filatures, commencée en 1809. Aujourd'hui on compte dans la ville une quinzaine de grands établissemens, qui, à l'exception d'un seul muni d'une machine à vapeur, n'emploient que l'eau des torrens pour force motrice. Le tissage mécanique commence à y pénétrer. Sur une population de 11,000 habitans, la ville compte à peu près 4,000 ouvriers répartis dans des ateliers qui renferment jusqu'à 400 et 450 individus (1). Lodève circonscrit presque entièrement ses entreprises dans le cercle de la draperie militaire. Les capitaux, loin de manquer sur cette place, y excèdent les besoins, et ils appartiennent à ceux mêmes qui les font valoir. Pas une seule des maisons de Lodève ne serait embarrassée pour mettre 1 million de francs dans ses affaires, et quelques-unes peuvent disposer de moyens plus étendus; aussi les achats de matières premières se traitent-ils au comptant. Toujours créancière du gouvernement pour des sommes plus ou moins fortes, la fabrique ne doit jamais rien à personne, et les laines existent en magasin par quantités considérables.

Les fortunes manufacturières de Lodève, trop souvent regardées du dehors avec des yeux d'envie, ne sont pas des fortunes gagnées rapidement dans quelques fournitures urgentes; elles sont le fruit d'un âpre et long travail. Il se trouve sans doute en France d'autres districts manufacturiers où l'on a de même beaucoup travaillé sans avoir pu s'enrichir également; mais Lodève a eu les avantages de sa spécialité. La fabrique lodévienne a fait quelquefois de longs crédits, elle a répondu hardiment aux demandes qui lui étaient adressées dans des momens difficiles; puis elle a touché le prix de ses avances sans jamais avoir rien perdu.

(1) La durée du travail effectif varie suivant les saisons, mais sans dépasser le terme légal de douze heures; le salaire, généralement payé à la tâche, est pour les hommes de 1 fr. 25 cent. à 2 fr. 50 cent., et pour les femmes de 60 cent. à 1 fr. par jour.

Dépendant entièrement, quant au travail de ses ouvriers, quant à son existence même, de ses rapports avec le gouvernement, l'industrie de Lodève a pris soin d'approprier ses ateliers à sa fabrication spéciale; elle trouve dans les montagnes voisines des laines qui donnent un feutre extrêmement fort. De plus, la teinture en bleu, si importante pour l'armée, est dans ce pays d'une remarquable solidité (1). Ces circonstances sembleraient au premier abord devoir garantir contre toute atteinte le domaine du travail local. Cependant d'autres fabriques qui ont pris rang aux dernières adjudications du ministère de la guerre pourraient inquiéter plus tard les manufacturiers de ce pays, s'ils ne s'ingéniaient pas à profiter chaque jour de plus en plus des avantages de leur position.

Les conditions générales de la fabrique changent complétement à Bédarieux, à peine séparée pourtant de Lodève par quelques lieues. La route est, il est vrai, des plus difficiles. Après avoir suivi une délicieuse vallée sans issue, on gravit, par une suite de détours presque inextricables, une des plus hautes montagnes de la contrée, la montagne de l'Escandolgue. Aux environs de Bédarieux, les collines sont moins hautes, moins serrées et aussi moins pittoresques qu'autour de Lodève. Bien qu'on remarque à Bédarieux quelques larges et belles rues, il s'y trouve aussi des ruelles étroites, qui, dans une ville de dix mille âmes, présentent tous les inconvéniens des quartiers les plus décriés de nos grandes cités manufacturières. La rue Rougeoux, par exemple, et le groupe de ruelles aboutissant au carrefour appelé le *Plan du Rempart,* sont pour les familles ouvrières des asiles vraiment lamentables.

L'industrie de Bédarieux, qui fait vivre plus de cinq mille individus dans la ville et de nombreux travailleurs dans les campagnes, s'est complétement transformée depuis vingt à vingt-cinq ans. La confection des bas de laine, autrefois seul élément du travail de la fabrique, a complétement disparu : elle a cédé la place à la fabrication des draps unis et des étoffes de fantaisie dans le genre d'Elbeuf. A l'origine, on avait dû appeler de Normandie des ouvriers exercés au maniement du métier Jacquart, de même qu'Elbeuf avait tiré de Lyon ses premiers tisserands de la nouveauté. Maintenant on peut se passer de tout concours extérieur. Bédarieux possède à peu près en France le monopole des draps pour casquettes, et vend de 200 à 250,000 pièces d'étoffes par an pour cet unique article. Après la draperie proprement dite, le travail embrasse encore les flanelles et de légers tissus de laine et coton appelés *lainettes* ou *filoselles*. Un extrême bon

(1) Les laines sont teintes avant d'être filées pour toutes les couleurs, excepté l'écarlate, que les fabricans sont autorisés, par les cahiers des charges, à faire teindre en fil, à cause de son extrême délicatesse. Pendant longtemps, la couleur jonquille a été également teinte en fil; aujourd'hui on exige la teinture en laine.

marché distingue tous ces produits (1). Sans doute il ne faut pas demander ici la perfection de la draperie du nord de la France; mais les étoffes communes sont aussi une utile et lucrative spécialité.

Le travail des ouvriers de Bédarieux porte sur 500,000 kilos environ de laine par année, et donne lieu à 8 ou 9 millions de francs d'affaires. On compte dans la ville de 14 à 16 grandes maisons de fabrique. L'outillage des filatures semble un peu arriéré, quand on le rapproche de celui de nos établissemens de la Flandre, de la Champagne et de l'Alsace. Tous les appareils mécaniques sont mus par l'eau. Aucun atelier ne réunit plus de 150 à 200 ouvriers, en comptant les femmes et les enfans. Le tissage ne s'effectue qu'à bras, quelquefois en fabrique, le plus souvent au domicile du tisserand, surtout pour les articles unis. Les ateliers de Bédarieux sont en activité toute l'année, à moins d'obstacles matériels tenant à la sécheresse qui tarit la rivière de l'Orbe, sur laquelle les moteurs sont installés, ou bien à des pluies qui empêchent de sécher les draps.

Les produits fabriqués par les ouvriers de Bédarieux s'écoulent facilement. Les manufacturiers de cette ville exportent d'abord une assez notable partie de leurs draps unis soit dans le Levant, soit sur la côte septentrionale de l'Afrique. Les commandes du Levant arrivent par l'intermédiaire des commissionnaires de Marseille. Tandis que nos possessions d'Afrique deviennent un marché de plus en plus important pour Bédarieux, on s'y plaint au contraire que les débouchés orientaux tendent à se resserrer depuis une douzaine d'années (2). Les articles de nouveautés, les lainettes et les flanelles, se placent presque exclusivement à l'intérieur. Le cercle de la consommation embrasse tout le midi de la France et une partie de nos régions centrales. La célèbre foire de Beaucaire et surtout les foires de Toulouse, qui prennent chaque année une nouvelle extension, sont d'une extrême importance pour Bédarieux. Les étoffes de nouveautés viennent par masses à Paris, dans les maisons de confection d'habillement, obligées par leurs prix de vente de rechercher le bon marché. Presque tous les draps pour casquettes sont également consommés par les ateliers de la capitale, qui répandent ensuite leurs produits sur toute la surface de la France. L'étendue de ces débouchés assure le travail des ouvriers de cette fabrique. Son rapide développement atteste d'ailleurs en elle une remarquable aptitude manufacturière,

(1) Le prix des draps descend jusqu'à 4 fr. le mètre, il ne monte jamais au-dessus de 10 ou 12 fr.

(2) Les fabricans de Bédarieux réclament vivement contre des difficultés douanières soulevées à Marseille pour le calcul des *drawbacks*, c'est-à-dire pour la restitution, au moment de l'exportation, du droit perçu à l'entrée sur les laines étrangères. Ces réclamations ont été déférées, par l'intermédiaire de la chambre de commerce de Marseille, à l'autorité supérieure, juge de la question.

qui sait, sinon deviner, au moins suivre promptement la manifestation des goûts publics. Bédarieux ne tient néanmoins que le second rang parmi les cités industrielles du district montagneux où règne la fabrication des draps : la première place revient à Mazamet.

Située loin de toutes les routes commerciales, loin même du canal des Deux-Mers, à l'extrémité du département du Tarn, au pied de la Montagne-Noire, que la route suit depuis Saint-Pons, Mazamet n'était, il y a quarante ans, qu'une bourgade insignifiante où se fabriquaient seulement quelques grossières étoffes de laine. L'industrie en a fait rapidement une cité riche, active, ayant des relations étendues, et qu'on a pu surnommer, sans trop la flatter, l'Elbeuf du sud. Les familles ouvrières y composent au moins les deux tiers de la population, dont le chiffre dépasse déjà dix mille âmes. Quoique la ville soit assez resserrée, on n'y rencontre point de ruelles étroites et repoussantes, comme à Bédarieux et à Lodève; dans les prairies qui l'avoisinent du côté de l'ouest et du nord, elle pourra s'épandre en toute liberté à mesure que le travail y appellera une population plus nombreuse. Ici tout est nouveau, mais tout s'est élevé sans bruit. L'accroissement de Mazamet n'a pas eu, comme celui de Roubaix, Saint-Quentin, Saint-Étienne, un grand retentissement extérieur : de même que l'herbe croît sous les pieds de l'homme sans qu'il la voie pousser, de même s'est accrue la cité des Montagnes-Noires.

Les premiers pas de Mazamet dans la grande industrie sont postérieurs à 1830; mais à une époque plus lointaine, vers le commencement du siècle, alors qu'il se faisait tant de bruit dans le monde, des élans industriels énergiques s'étaient déjà manifestés sur ce sol. Douze hommes avaient alors formé une société de fabrication, et, par la réunion de leurs ressources, assez peu considérables isolément, ils avaient donné naissance à une force collective puissante. Ces douze argonautes qui, sans sortir de leur pays, cherchaient aussi la toison d'or, essayèrent de fabriquer quelques articles nouveaux et de modifier un peu les anciens; ils conduisirent leurs affaires de telle sorte, qu'au bout d'un court intervalle la plupart purent fonder chacun une maison particulière. Ce premier exemple donné, les destinées de la ville étaient fixées.

Dans la position géographique fort ingrate qu'occupe Mazamet, deux circonstances inhérentes au pays même secondèrent pourtant son essor. Parmi les rudes habitans des montagnes voisines, la main-d'œuvre était à bas prix; de plus, la nature offrait libéralement aux manufacturiers des chutes d'eau abondamment alimentées par les torrens. La petite rivière de l'Arnette, qui prend sa source au village de Pradel, et dont un canal a rendu l'usage facile, suffit pour mettre en mouvement tous les appareils de la localité.

Des conditions d'un autre ordre, indispensables pour assurer le

succès dans la carrière des affaires, — l'audace sans témérité, la ténacité sans entêtement, le désir infatigable de s'avancer dans la voie où l'on est entré, — tous ces instincts qui caractérisent à un si haut degré l'industrie anglaise se révélèrent dès le début au sein de la petite cité du Tarn. Une vive émulation, qui ne s'est jamais démentie, s'étendit des chefs d'établissemens aux ouvriers même. Chacun, en effet, se montre ici incessamment tourmenté de la crainte d'être dépassé par son voisin; chacun s'applique sans relâche à rehausser par de nouvelles conquêtes les améliorations déjà accomplies. En outre, les fabricans ne pensent point à quitter les affaires aussitôt qu'ils ont amassé une certaine fortune; ils restent sur la brèche jusqu'à la fin de leur carrière. Les professions libérales, qui honorent l'esprit, mais qui sont trop souvent environnées d'illusions funestes, n'exercent ici aucune séduction. Les chefs de maisons élèvent leurs fils pour la fabrique; l'esprit des affaires qu'ils tâchent de leur inculquer de bonne heure, ils le considèrent comme la meilleure partie de leur héritage. L'industrie est donc à Mazamet l'unique carrière ouverte à l'ambition et au talent.

Mazamet a encore eu ce bonheur d'avoir, pour l'initier aux larges procédés industriels de ce siècle, un fabricant distingué par sa vive intelligence, M. Houlès, dont le souvenir est également en honneur auprès des ouvriers et auprès des chefs d'établissement. C'est lui qui, en mettant sa ville natale en possession de nouveaux articles, a ouvert à son activité les voies les plus diverses et créé pour la population de nombreux genres de travail. Quelques centaines d'ouvriers sont occupés encore aujourd'hui à la fabrication des vieilles étoffes, premier noyau de cette manufacture, telles que les *cadis*, les *sorias*, etc., qui sont ou blancs ou teints en pièce. Un plus grand nombre s'attaquent aux flanelles, aux molletons, aux tissus appelés *tartans*, dans lesquels on tâche de calquer l'industrie rémoise (1); mais les tissus drapés et foulés sont le principal travail de la population. Dans aucune autre ville du midi, on n'a si largement appliqué l'art des tisserands de Lyon à la fabrication des lainages feutrés. Mazamet recherche d'ailleurs, comme Bédarieux, l'exploitation du genre le plus économique (2).

A mesure que s'étendait le domaine de la fabrique du Tarn, on perfectionnait aussi les instrumens de la production. On montait des filatures avec un matériel comparable à celui des belles usines de nos

(1) La teinturerie de Mazamet n'est point aussi perfectionnée que celle de l'antique cité de la Champagne; tandis qu'on teint les lainages de Mazamet comme la draperie, les teinturiers de Reims teignent leurs étoffes à la façon des soieries.

(2) Mazamet n'employait jadis que les laines les plus communes du midi; maintenant, avec sa fabrication si variée, elle consomme les laines d'à peu près tous les pays producteurs, sauf celles d'Allemagne et d'Australie, qui sont en général utilisées pour des tissus plus fins que les siens.

départemens septentrionaux. Inquiétés d'abord par l'installation des nouveaux appareils qui rendaient des bras inutiles, les ouvriers finissent par reconnaître que chaque progrès réalisé a pour résultat d'accroître la somme de travail. Où en serait l'industrie de la nouvelle cité, si elle avait répudié le concours des engins mécaniques? En face de la concurrence des autres villes manufacturières, les ouvriers de Mazamet n'auraient pas même pu conserver le fonds primitif qui leur servait à nourrir leurs familles (1).

Plus souvent occupés chez eux que réunis en atelier, les tisserands de Mazamet sont répandus dans un assez vaste rayon, et surtout dans les villages de la Montagne-Noire. Tous les fileurs, au contraire, travaillant en fabrique, se groupent dans la ville ou aux environs. Telle maison occupe soit dans ses établissemens, soit au dehors, 1,200 ouvriers, une autre 600, plusieurs 3 ou 400. Les salaires, dont la moyenne est de 1 franc 40 cent. pour les hommes et 55 cent. pour les femmes, paraissent faibles, si on les compare, sans prendre garde à la diversité des circonstances locales, aux salaires payés dans les villes du nord de la France qui fabriquent des tissus de nouveautés. Toutefois, en mesurant le prix de chaque chose et en tenant compte de la différence des besoins de la vie dans les deux contrées, on s'aperçoit que les tisserands de Mazamet gagnent un peu plus que ceux de Reims et d'Elbeuf.

A la différence de Bédarieux, qui exporte une partie de ses draps, Mazamet n'écoule hors de la France aucun de ses articles; mais cette ville est en rapport avec presque toutes les parties du territoire national. C'est la vieille Armorique, fortement attachée, on le sait, à toutes ses habitudes, qui reste le champ principal où se répandent les articles anciens de Mazamet. Le tissu nommé *cadi* n'a rien perdu sur le sol breton de la faveur dont il jouissait il y a cinquante années. Des commis-voyageurs, partis des bords de l'Arnette, ont soin de visiter périodiquement les petits marchands de la Bretagne, afin d'entretenir le goût public pour les produits des travailleurs de la Montagne-Noire. Les articles de fantaisie viennent à Paris en quantité considérable; mais pour les ouvriers de Mazamet encore plus que pour ceux de Bédarieux, les départemens du midi sont un marché d'une importance tout à fait capitale, et dont la ville de Toulouse peut être considérée comme le point central. L'usage des maisons de la cité des Monta-

(1) Les machines ne sont encore appliquées à Mazamet qu'à la filature et à quelques opérations secondaires de la fabrication des draps. Le tissage mécanique de la laine, dont l'avenir n'est plus douteux, y est inconnu, il en est de même du peignage mécanique des laines, aujourd'hui complétement installé sur d'autres points de la France; le peignage n'a pour les ouvriers de cette localité qu'une très minime importance. Si quelques filateurs traitent la laine peignée, c'est seulement pour des cliens du dehors; les articles de Mazamet n'emploient que la laine cardée.

gnes-Noires est du reste de porter leurs marchandises ou d'envoyer au moins des représentans pour faire des offres à toutes les grandes foires de nos départemens méridionaux. Ces habitudes commerciales, qui intéressent de si près les destinées du travail, tiennent à la fois au désir systématique des fabricans de se mettre en rapport direct avec les marchands en détail et à l'éloignement des voies habituelles suivies par le commerce. Pour réaliser le plus possible les conditions du bon marché, on s'applique à éviter l'emploi des intermédiaires; après avoir pris les matières premières à leur source, on porte soi-même les produits le plus près possible du consommateur.

Telles sont les singularités que présente la grande industrie des draps sous la main des travailleurs de Mazamet, de Bédarieux et de Lodève. La dernière de ces villes ne connaît guère que le drap de troupe. Bédarieux associe la fabrication des tissus unis pour l'exportation à celle des étoffes de nouveautés. A Mazamet, le tisserand s'attaque à peu près à tous les genres de lainages, et ne travaille que pour le marché intérieur (1). En dehors de ces trois cités et dans leur orbite, la même industrie apparaît encore sur divers points avec quelques caractères dignes d'être signalés.

Dans le voisinage de Lodève, par exemple à Villeneuvette, où la fabrication des draps pour l'armée fait vivre toute la population, composée de 400 personnes, le régime industriel se distingue très profondément de l'ordre établi dans les autres localités. La commune de Villeneuvette est tout entière dans la fabrique : église, mairie, maison du patron et maisons des ouvriers sont renfermées entre les mêmes murailles et appartiennent à un seul propriétaire. La place est entourée de murailles crénelées avec des redoutes de distance en distance; on y sonne la retraite et on y bat la diane comme dans une ville de guerre; une fois le pont levé et la poterne close, on ne saurait plus y rentrer. Située au milieu d'un vallon planté de vignes, d'arbousiers et de grenadiers, entourée de coteaux couverts de pins, cette fabrique a été créée en 1660; elle reçut à son origine les encouragemens de Colbert et une subvention votée par l'ancienne province du Languedoc. Jusqu'en 1789, on n'y travaillait que pour le commerce du Levant et des Indes (2); ce ne fut qu'après la révolution que la fabrication militaire remplaça la fabrication commerciale. Au-dessus de la principale des portes d'entrée, on lisait jusqu'en 1848, en vieux caractères dorés, ces mots, qui renouaient la chaîne des temps : *Manufacture royale*. Après la révolution de février, on y a substitué ceux-ci : *Honneur au travail*. Si l'inscription nouvelle rompt avec la

(1) A Bédarieux et à Mazamet, on fabrique aussi des draps de troupe, mais en une quantité relativement imperceptible.

(2) Colbert donnait à la compagnie qui avait fondé Villeneuvette une prime de 10 livres par chaque pièce de drap exportée.

tradition, elle s'accorde mieux que l'ancienne avec l'état réel des choses, et elle parle davantage à l'esprit des habitans de cette ruche laborieuse.

A trois ou quatre kilomètres de Villeneuvette, les ouvriers de Clermont-l'Hérault trouvent encore leur principale occupation dans les fournitures militaires; mais quelques maisons fabriquent en outre des draps unis pour le Levant et des étoffes communes pour l'intérieur. L'industrie se rattache donc d'un côté au genre de Lodève, et de l'autre au genre de Bédarieux. Dans le même département, à Saint-Chinian, les tisserands se rapprochent plus spécialement de la seconde de ces villes; on y fabrique ces grosses étoffes jaunâtres, ces espèces de castorines si recherchées par les populations maritimes du midi.

Dans le rayon de Mazamet, il existe une localité manufacturière qui comptait dans la fabrication longtemps avant la nouvelle cité industrielle du Tarn, et qui s'est vue rapidement effacer par sa jeune et vigoureuse rivale. Je veux parler de Castres, de cette ville bâtie ou plutôt suspendue sur la rivière de l'Agout, et dont les ouvriers, renommés pour leurs draps appelés *cuirs de laine*, jouissaient jadis en paix de leur réputation et des fruits de leur travail. Malgré d'honorables efforts pour améliorer les conditions de leur industrie, les fabricans n'ayant pas réussi à étendre le cercle de leurs affaires, les tisserands de la cité castraise tombent chaque jour de plus en plus sous la dépendance de Mazamet, qui en fait déjà travailler un certain nombre (1).

Je pourrais énumérer d'autres fabriques d'étoffes de laine ne dépendant ni de l'une ni de l'autre des trois villes maîtresses de cette industrie; mais le régime du travail n'y offre aucun trait saillant. En général même, l'état de ces manufactures reste stationnaire, quand la décadence n'y est pas manifeste. Ainsi, dans l'Aude, à Carcassonne, dont les draps noirs communs sont pourtant estimés, la fabrique n'ajoute plus rien depuis longtemps à son ancien domaine; à Limoux, deux ou trois cents ouvriers vivent précairement autour de petits ateliers manquant de capitaux. La situation est encore plus difficile à Chalabre, dans le voisinage de Limoux. La grosse draperie de Rhodez, de Saint-Geniez, d'Espalion et de Sainte-Affrique, dans l'Aveyron, reste circonscrite dans une étroite arène. La somptueuse cité de Montpellier, qui n'est pas une ville de manufactures, mais une ville d'université, se rattache néanmoins au mouvement industriel du pays par la fabrication des couvertures de laine, qui a lieu dans

(1) On confectionne toujours à Castres des cuirs de laine; j'y ai vu une étoffe d'un genre spécial, dont la chaîne est en fil de lin ou de chanvre, et la trame en fil de coton.

les environs sur une grande échelle. Cette industrie spéciale n'entraînant que de très minimes frais de main-d'œuvre, le bas prix des matières premières est une des principales conditions de sa prospérité. Comme Montpellier est assez favorisée sous ce rapport par le voisinage des montagnes, où paissent de nombreux troupeaux, l'industrie des couvertures paraît assurée d'y conserver son importance actuelle.

Dans le vaste territoire occupé par la seconde branche de la famille manufacturière du Languedoc, la variété n'est pas le trait distinctif du travail. Une fabrication consommant partout les mêmes matières, munie des mêmes moyens de force, y domine toute autre industrie. Et pourtant, quoique la besogne journalière se ressemble pour l'immense majorité des ouvriers, les mœurs et les caractères n'en présentent pas moins dans les principaux groupes des contrastes complets. Est-ce parce que les cités manufacturières sont séparées par des montagnes qui les isolent les unes des autres? Est-ce parce que l'industrie, n'y datant pas d'une même époque, n'a pu façonner également les habitudes? Bien que ces circonstances influent sur la situation, les différences signalées nous semblent pour la plupart provenir d'autres causes. A mesure que l'état industriel se développe davantage dans le midi, on tâche de plus en plus d'imiter les procédés de nos départemens du nord. L'uniformité dans le régime du travail est au bout de pareilles tentatives. En ce qui touche les mœurs au contraire, les diverses localités n'ont pas les mêmes raisons d'abdiquer leur physionomie originelle; leur caractère primitif s'épanouit avec tout le laisser-aller des instincts méridionaux.

II. — MOEURS ET CARACTÈRES.

Dans la plupart de nos contrées industrielles, quand on visite les grands centres du travail, on est volontiers attiré vers les populations laborieuses par une certaine naïveté de langage qui semble chez elles exclure la dissimulation, par un certain élan qui dénote la vivacité des impressions. Les ouvriers de Lodève font exception : c'est une des populations les moins avenantes qu'on puisse imaginer. Regardant avec défiance tout élément étranger à leur propre cercle, ils affectent un air revêche, provocateur et suffisant; ils semblent craindre incessamment qu'on ne fasse pas à leur importance une part assez large. Simples chez eux, ils ont l'ambition de compter au dehors, et ils le laissent voir assez brutalement. Il faut les connaître davantage, il faut avoir pénétré dans leur vie intérieure, pour leur accorder une sympathie qu'à première vue on se sent porté à leur refuser. On les trouve toujours très sensibles à la moindre mani-

festation dédaigneuse; on s'aperçoit du reste bientôt que ces âmes ardentes, en qui se révèlent certains instincts de la race espagnole, ont un réel besoin d'activité morale, activité qu'égare trop souvent la légèreté de leur nature.

A l'atelier, les ouvriers de Lodève ne manquent pas d'entrain, quand il faut terminer une besogne urgente; ils ont de l'habileté ou plutôt une extrême agilité de mains dans la fabrication traditionnelle à laquelle ils sont attachés, mais ils ne sont pas comme en d'autres contrées, en Alsace par exemple, essentiellement opiniâtres au travail : ils n'y sont poussés que par le sentiment des nécessités présentes. Toute prévoyance est inconnue dans leur vie domestique. Les incertitudes du lendemain ne leur inspirent presque jamais la pensée de se préparer d'avance à y faire face. Les femmes ne savent pas tenir leur maison, et un désordre repoussant règne presque toujours dans le logis de l'ouvrier. Les filles employées dans les manufactures consacrent, comme à Nîmes, la plus grande partie de leur salaire à des articles de parure. Quant aux jeunes ouvriers, ils remplissent tous les dimanches les nombreux cafés et cabarets de la ville, et y dépensent parfois en quelques heures une grande partie du gain de la semaine. Durant les jours ouvrables, on fréquente assez peu ces établissemens; les ouvriers ont l'habitude de se promener le soir par groupes sur le quai, appelé *Chemin-Neuf*, qui longe le torrent bruyant de la Lergue. Comme l'hiver ne dure que deux ou trois mois, il est assez facile pour eux de fuir leurs ruelles étroites et de passer en plein air leurs momens de loisir. Ils aiment d'ailleurs tous les divertissemens extérieurs et surtout les farandoles au son du fifre et du tambourin, danses nationales du Languedoc qui ont l'animation du fandango espagnol.

La population laborieuse de Lodève forme un noyau homogène d'autant plus serré qu'elle ne comprend aucun élément nomade. Si quelques familles sont venues du dehors, elles se sont implantées dans le sol. Les ouvriers du pays ne vont presque jamais travailler loin de la vallée où ils sont nés. Leurs habitudes sédentaires sont encore cimentées par des mariages précoces, qui, dès l'âge de vingt et un ou vingt-deux ans, fixent pour jamais la destinée des individus. Quand les enfans, garçons ou filles, commencent à travailler, ils continuent généralement à vivre jusqu'à l'époque de leur mariage dans la maison de leurs parens, auxquels ils abandonnent à titre de pension une partie de leur gain, en demeurant maîtres absolus du reste. Comme les denrées alimentaires, la viande surtout, sont d'un prix élevé à Lodève, on est contraint, dès que la famille devient un peu nombreuse, de s'imposer de dures privations.

Sous le toit domestique, les mœurs sont assez régulières. On ne compte dans la ville qu'un petit nombre de naissances illégitimes;

une faute trouve l'opinion publique implacable. Si une fille mal notée se rapprochait, dans une fête populaire, de ses anciennes compagnes, elle serait repoussée non-seulement avec dédain, mais encore avec violence. Un exil à Montpellier, exil qu'accompagne ordinairement une destinée fort triste, est le refuge ordinaire des réputations flétries.

Les habitudes religieuses forment encore à Lodève un frein contre la corruption des mœurs. Il n'y a plus là, comme à Nîmes, deux cultes en présence : la religion catholique règne seule sur les âmes; ses pratiques sont observées avec une remarquable ferveur; elles se transmettent héréditairement dans les familles. Si, durant la fougue de l'âge, les jeunes gens les négligent, ils ne tardent pas à revenir dans le sentier que suivaient leurs pères. En dépit des commotions contemporaines, les ouvriers de Lodève ont conservé sous ce rapport leurs traditions à peu près intactes. Vous les voyez toujours se presser le dimanche dans l'église paroissiale avec l'attitude du respect, couvrir d'*ex-votos* et de bougies un tombeau ou un calvaire, et remplir souvent les devoirs les plus intimes de la foi catholique. Vous les voyez suivre les processions, rangés en ligne, quelques-uns marchant nus pieds, l'encensoir à la main. Durant ces dernières années, dans les momens de la plus grande effervescence politique, on aurait défendu au péril de sa vie certains objets du culte particulièrement vénérés; on aurait craint de tomber soi-même frappé de mort, si on avait porté sur un signe religieux une main sacrilége; mais on n'en violait pas moins ouvertement les préceptes de la charité évangélique et de la résignation chrétienne. Le clergé, qui jouit à Lodève d'une omnipotence absolue quand il recommande le respect des formes extérieures du culte, le clergé, qui a su garder ici les ménagemens commandés par les circonstances, et faire une juste part entre les patrons et les ouvriers, perd son influence et devient suspect dès qu'il agite des questions étrangères au domaine de la foi.

C'est par les cérémonies qui parlent aux yeux que la religion exerce son empire. Le caractère de la population éclate surtout dans des confréries auxquelles les ouvriers sont affiliés en grand nombre et dans la vénération profonde qu'ils ont tous pour la mémoire d'un ancien évêque de la ville, saint Fulcran. Lodève possède deux confréries qu'on retrouve dans quelques autres villes des mêmes contrées : la confrérie des pénitens blancs et celle des pénitens bleus. Signe unique de distinction entre les deux sociétés, le costume consiste en une cape blanche ou bleue, garnie d'un large capuchon percé de deux trous à la hauteur des yeux, mais qu'on ne rabat plus guère par-dessus la tête et qu'on laisse tomber sur les épaules. Ces corporations, réservées exclusivement aux hommes, restent fidèles à leur origine religieuse dans toutes leurs manifestations. On se réu-

nit surtout pour fêter le patron de la confrérie et pour paraître en corps dans les grandes solennités du culte. La société crée en outre entre ses membres une sorte de parenté morale dont le domaine n'est pas très vaste dans la vie pratique, mais qui s'étend au-delà du tombeau. On assiste aux funérailles des membres décédés, et on fait célébrer pour les morts, à certaines époques de l'année, des prières publiques. Qu'il y ait de la rivalité entre ces deux confréries existant côte à côte et ayant un même objet, il ne saurait guère en être autrement; mais cette rivalité ne sort pas du cercle religieux : chacune des corporations s'efforce de l'emporter sur l'autre par la richesse de ses emblèmes; voilà le champ de leur éternel combat. Elles possèdent toutes les deux une croix qui fait leur gloire et qui n'a pas coûté moins de 8,000 francs. Cet éclat qui charme les yeux, des places d'honneur dans les cérémonies publiques qui flattent l'amour-propre des affiliés, contribuent puissamment à rallier les ouvriers autour de ces institutions.

La vénération tout à fait extraordinaire des classes populaires pour saint Fulcran remue les âmes plus profondément encore. De nombreuses légendes poétisées par l'imagination méridionale forment l'obscure histoire de cet évêque qui vivait au xe siècle (1). On garde pieusement la mémoire des prodiges qu'il a opérés durant sa vie, de son inépuisable charité pour les pauvres, de son zèle et de son courage à défendre les faibles et les opprimés contre les passions des puissans et des forts. Ce saint est représenté comme le patron, le soutien, le frère des malheureux. C'est à lui que s'adressent avec une confiance absolue, dans les calamités publiques comme dans les chagrins privés, les supplications des familles. On a composé en son honneur des litanies, des hymnes et des cantiques; on dit dans un de ces chants :

Saint Fulcran est notre frère
Et notre concitoyen.....
Il partage nos alarmes,
Attentif à nos besoins.....
L'indigent, sous ses auspices,
Voit finir tous ses soupirs.....

Combien ces mots sont propres à émouvoir ceux qui ont connu la misère! Aussi, quand arrive la fête de saint Fulcran, toute la population laborieuse est en émoi. Les ouvriers se chargent eux-mêmes des préparatifs, et ils s'en occupent avec une indicible ardeur, con-

(1) Vers le commencement du xie siècle, la vie de saint Fulcran a été écrite à la fois en vers latins et en prose par un abbé du diocèse de Viviers. Un des successeurs de cet évêque sur le siége épiscopal de Lodève a refait cette histoire trois cents ans plus tard. Enfin un autre évêque de la même ville a composé, il y a un siècle, un abrégé des deux anciennes compilations, en recueillant avec soin et en racontant, dans un style simple et familier, tous les faits propres à saisir l'esprit des masses.

vaincus que le saint pensera d'abord à ceux qui contribuent à honorer sa mémoire. Cette foi simple et touchante, cet attachement aux traditions locales, ce zèle pour le culte, ces aspirations vers le surnaturel, tiennent une place tout à fait prédominante dans la vie morale des ouvriers de Lodève. Voilà le pain des âmes, voilà l'aliment qui plaît le mieux aux esprits : par malheur, ces élans se mêlent à une ignorance souvent grossière. Vives et promptes de leur nature, les intelligences sont en général fort incultes. Quand on envisage même les classes les plus favorisées de la fortune, on s'aperçoit aisément que le goût de l'étude n'est pas très développé à Lodève, et que le niveau des connaissances est généralement peu élevé. Cette indifférence universelle a pu contribuer à ralentir le développement de l'instruction parmi les masses. Beaucoup de femmes d'ouvriers ne connaissent que le patois local, et les hommes sont incapables de soutenir en langue française une conversation un peu longue et un peu variée. Parmi les travailleurs des fabriques, la moitié tout au plus ont appris à lire; mais grâce à l'institution des frères de la doctrine chrétienne, on remarque depuis plusieurs années, dans la partie la plus jeune de la population, un progrès qui permet d'espérer pour l'avenir de meilleurs résultats. On peut d'autant mieux y compter, que les familles ouvrières semblent assez portées aujourd'hui à envoyer leurs enfans dans des écoles qui obtiennent toute leur confiance. La population pourra se relever ainsi peu à peu d'un abaissement intellectuel funeste à tous les intérêts.

Entre les ouvriers de Bédarieux et ceux de Lodève, on peut signaler quelques différences morales assez notables. Ces différences semblent s'expliquer par la condition si différente des deux fabriques. Il n'y a pas à Bédarieux comme à Lodève une démarcation infranchissable entre quelques fabricans millionnaires et tout le reste de la cité. D'ailleurs, en élargissant son domaine depuis trente ans, l'industrie de la première de ces villes a successivement modifié, sinon le fond des existences, au moins les perspectives que pouvait embrasser l'imagination des ouvriers. Lodève est demeurée au contraire immobile dans son ancienne spécialité, et rien n'y a diversifié l'horizon du travail. De plus, au lieu des efforts que nécessitaient à Bédarieux, de la part des manufacturiers, des applications nouvelles, les ouvriers lodéviens voyaient uniformément passer sous leurs yeux des fournitures militaires qui leur semblaient assurer sans peine aux fabricans d'infaillibles bénéfices.

Considéré dans son état normal, en dehors de faits récens et sinistres qui ne sont dans l'histoire de la ville qu'un douloureux épisode, le fond des caractères à Bédarieux est plus doux, plus inoffensif qu'à Lodève. Sous le rapport de la vie matérielle, la position est meilleure; les denrées de consommation étant un peu moins chères que

de l'autre côté de la montagne de l'Escandolgue, on s'y nourrit généralement mieux. Un peu plus d'aisance chez les familles ouvrières amène un peu plus de prévoyance dans les habitudes domestiques. Trop souvent, hélas! la disposition à l'économie se voit contrariée par le goût des ouvriers pour les cabarets et les cafés où ils s'entassent le dimanche. C'est à peu près là l'unique distraction à laquelle ils soient sensibles. Il faut mentionner cependant un plaisir d'un genre spécial qu'un certain nombre d'entre eux affectionnent passionnément : nous voulons parler du *braconnage*. Courir les montagnes avec un fusil sur l'épaule, chercher le gibier en fuyant les gendarmes, c'était pour eux un passe-temps favori avant que les circonstances politiques eussent entraîné un désarmement général. Nulle part les dernières dispositions légales relatives à la chasse n'avaient été regardées d'un œil plus haineux, nulle part elles n'avaient laissé dans les cœurs de plus profondes rancunes contre les agens chargés de les faire respecter. En dehors de ces courses hebdomadaires, aujourd'hui forcément interrompues, la vie habituelle, dans les jours de repos, présente une complète monotonie. La masse de la population ne laisse percer du reste dans ses divertissemens ni vices ni qualités dignes de remarque. Tout en fréquentant les cabarets, on ne s'enivre presque jamais; on dédaigne ces plaisirs en commun qui cimentent l'union des familles, mais on ne donne pas l'exemple de ces débauches, ailleurs trop fréquentes, qui dénotent une profonde altération du sens moral.

Les pratiques extérieures de la religion sont assez fidèlement observées à Bédarieux; il serait facile de compter les ouvriers qui s'abstiennent d'aller à la messe le dimanche. Un peu ébranlées en 1848, les habitudes anciennes ont bientôt repris leur empire. Cependant aucune assimilation n'est possible entre la population de Lodève et celle de Bédarieux. Ici, les cérémonies du culte, les traditions et les légendes religieuses occupent moins de place dans la vie et remplissent beaucoup moins les esprits; les âmes ne sont pas également imprégnées de ce mysticisme singulier qui, sous des dehors tout matériels, les livre sans cesse aux préoccupations de l'infini. A Bédarieux, on ne connaît pas les confréries de pénitens, du moins parmi les hommes. La ville renfermant une minorité protestante qu'on peut évaluer au huitième de la population, le culte réformé, dont l'idée seule bouleverserait les ouvriers de Lodève, y est régulièrement établi, et n'y suscite ni animosités ni divisions dans les relations privées. Les deux églises n'aspirent point à exercer de propagande l'une vis-à-vis de l'autre. S'il existe quelque différence relativement à l'instruction entre Lodève et Bédarieux, l'avantage appartient à cette dernière ville; on y trouve en effet un peu plus d'ouvriers sachant lire et écrire. Il est à regretter que les frères de

la doctrine chrétienne, favorablement accueillis par les familles de même qu'à Lodève, n'y soient pas plus nombreux; tant que les moyens d'instruction demeureront au-dessous des besoins, une partie de la population sera vouée à cette ignorance fatale qui laisse aux instincts toute leur brutalité originelle.

Les mœurs des ouvriers de Mazamet, récemment détachés des travaux agricoles, présentent un aspect plus primitif qu'à Bédarieux et à Lodève. Malgré le développement actuel de l'industrie, la vie quotidienne ne rappelle que de très loin les habitudes de ces populations du nord de la France qui sont nées, qui ont grandi dans les fabriques, et dont l'éducation et les goûts ont subi l'impérieuse influence d'une situation héréditaire. De même que les bûcherons ou les pâtres des montagnes voisines, les travailleurs de Mazamet sont généralement modérés dans leurs exigences et faciles à contenter. Le luxe extérieur, le goût pour la parure, par exemple, qui prélève ailleurs une si large dîme sur le gain de chaque jour, est fort peu développé parmi eux. Les occasions mêmes qui le provoquent, les divertissemens publics, les réunions où chacun cherche à briller, sont extrêmement rares. Le dimanche, les filles attachées aux fabriques ne recherchent pour distraction, après les exercices religieux, que de courtes promenades. Aussi y a-t-il de la retenue dans les mœurs. On ne cite pas beaucoup d'exemples de concubinage, et les enfans naturels sont fort peu nombreux. Comme à Lodève, comme dans toute cette région de la France, les ouvriers se marient de bonne heure, et les ménages sont généralement assez unis. Ce n'est pas à dire que les jours de repos se passent en famille : les femmes restent d'ordinaire au logis, et les hommes vont dans les cabarets. La règle municipale, très sévère pour ces établissemens, leur enjoint de fermer à huit heures du soir; mais dans l'application, une tolérance parfois abusive tempère la rigueur du principe. On commence à s'apercevoir ici qu'on s'éloigne un peu des contrées viticoles du Bas-Languedoc, où règne une remarquable sobriété; le vice si tristement répandu dans nos contrées du nord, l'ivrognerie, apparaît déjà de temps en temps dans la population des fabriques.

L'élément le plus accessible aux grossières séductions de l'ivrognerie comme à toutes les influences démoralisantes, c'est celui qu'ont appelé du dehors les progrès les plus récens de l'industrie. Ainsi les premiers tisseurs des métiers à la Jacquart ont apporté avec eux la funeste coutume de chômer le lundi. Les ouvriers étrangers n'ont ordinairement pour vivre que le produit de leur travail; parmi ceux du pays, au contraire, un bon nombre ont reçu en héritage quelque morceau de terre, et puisent dans une situation plus assurée d'utiles conseils de prévoyance et de modération. Grâce à la prospérité soutenue des manufactures, on ne rencontre point du reste à

Mazamet ces misères profondes qui désolent d'autres cités industrielles.

A l'intérieur des établissemens, certaines coutumes d'un caractère patriarcal tendent à rattacher les familles à ceux qui les emploient. J'ai vu les femmes employées au triage des laines et au bobinage apporter librement dans l'atelier leurs enfans qu'elles allaitent et qu'elles soignent sans être obligées de se déranger. Comme les nourrices sont placées dans des pièces à part qui ressemblent à des crèches d'un genre spécial, la tolérance accordée ne gêne personne. Ces femmes gagnent à peu près un sou de moins par jour que les autres ouvrières à cause des distractions et des inévitables pertes de temps que leur état entraîne. Tantôt les enfans sont tenus sur les genoux de leur mère, tantôt ils dorment sur un oreiller dans des paniers qui font l'office de berceaux; d'autres, un peu plus âgés, courent dans l'atelier ou se roulent sur les déchets de laine. On exige d'ailleurs que ces jeunes enfans soient proprement tenus. A mesure qu'ils grandissent, on les admet à prêter leur concours aux ouvriers adultes, et alors on interdit sévèrement à leur égard ces violences qui, en aigrissant les caractères, développent les mauvais penchans.

Presque tous les enfans d'ouvriers fréquentent aujourd'hui les écoles, soit celles des frères de la doctrine chrétienne, soit les classes d'enseignement mutuel. Jusqu'à ces derniers temps, l'instruction avait été fort négligée. Parmi les travailleurs adultes, il n'y en a pas plus d'un sur cinq qui sache lire, plus d'un sur dix qui sache écrire. A défaut de culture intellectuelle, la population ne se distingue pas par ces vives facultés naturelles qui suppléent parfois jusqu'à un certain point aux connaissances acquises : elle est d'un tempérament assez lourd, à peu près comme en Alsace. Le développement de l'instruction varie un peu ici suivant les cultes. Sur 10,000 habitans, 4,000 à peu près appartiennent au culte réformé. Tous les chefs d'industrie, excepté un, sont protestans, tandis que la majorité des ouvriers est catholique. Il y a moins d'instruction parmi ces derniers que parmi les familles laborieuses de la religion protestante, et les causes de cette différence viennent de circonstances toutes locales. D'abord les classes des frères de la doctrine chrétienne, qui sont les seules écoles des catholiques, ne remontent qu'à une époque très rapprochée. De plus, les protestans forment le noyau primitif de la population de Mazamet, où aboutit une rangée de villages du culte réformé situés au pied de la Montagne-Noire, à partir de Saint-Amand-la-Bastide. Or ces premiers occupans du territoire, jouissant de plus d'aisance que les derniers venus, ont pu donner plus d soins à l'instruction de leurs enfans. Des deux côtés, les habitudes religieuses exercent un assez grand empire. Sans être bien marqué, l'esprit de

division a néanmoins gagné du terrain entre les deux communions depuis quelques années; mais il n'enveloppe pas la vie de manière à devenir, comme à Nîmes, le trait le plus saillant des mœurs locales.

Parmi les travailleurs des fabriques disséminées çà et là dans le groupe des monts de l'Hérault et des Montagnes-Noires, les mœurs se rapprochent généralement des tendances qui prévalent dans l'une ou l'autre des trois cités industrielles les plus importantes. Ces analogies morales laissent percer toutefois de temps en temps des singularités dont il n'est pas toujours facile de se rendre compte. Ainsi, dans la ville de Clermont-l'Hérault, si voisine de Lodève, le sens religieux, au lieu d'être également vif et passionné, demeure assez profondément engourdi. De plus, comme les patrons ne sont pas des millionnaires, comme la fabrique de Clermont ne compte, à part trois ou quatre exceptions, que des maisons peu importantes, les ouvriers se mêlent souvent à leurs chefs dans la vie quotidienne. Il n'est pas rare de trouver le dimanche dans un café, assis à une même table de jeu, celui qui donne et celui qui reçoit le salaire. Si désirable que soit le rapprochement entre le patron et l'ouvrier, c'est ailleurs qu'on aimerait à le voir s'effectuer. Il est choquant que le premier coure la chance de regagner d'un coup de dé le maigre salaire payé la veille à ceux qu'il emploie.

A Villeneuvette, où la communauté ne renferme qu'un seul fabricant, propriétaire de la commune entière, je n'ai pas besoin de dire que de semblables familiarités ne sauraient se produire. Le lien de la subordination y est très solide, quoique en dehors de l'atelier il n'entrave point la liberté de l'individu. Sauf l'obligation de rentrer le soir à une heure fixe, ainsi que dans une place de guerre, chacun vit comme il l'entend et agit comme il le veut. On s'en repose sur certaines conventions entrées dans les mœurs pour garantir la régularité générale. Le jeu et l'ivrognerie ne viennent jamais porter atteinte à l'aisance des familles; il n'y a dans la commune qu'un seul café et un seul cabaret, qui ferment régulièrement leurs portes à neuf heures du soir. Dans un espace de trente années, on n'a vu qu'une seule naissance naturelle qui n'ait pas été suivie de légitimation; la communauté repousse l'individu qui ne réparerait pas sa faute par un prompt mariage. On a été plus loin : on a essayé de prévenir l'accroissement de la population au-delà des ressources locales et de résoudre ainsi la délicate question posée par Malthus. On s'était contenté d'abord de décider que la fabrique ne garderait pas ceux des ouvriers qui voudraient se marier avant un âge fixé. Qu'arrivait-il cependant? L'espérance de voir autoriser une union hâtive, quand il y avait un enfant à légitimer, aplanissait la voie qui conduisait au mal. On a donc pris le parti de renvoyer de la commune l'au-

teur même du scandale; il faut la simplicité des mœurs locales, il faut les tempéramens que peut apporter à la coutume la prudence du chef de l'établissement, pour que le remède n'entraîne pas les plus graves inconvéniens. Si, même à Villeneuvette, même dans cette sphère étroite et exceptionnelle, le problème de la population présente de telles difficultés, comment s'étonnerait-on qu'il soit insoluble pour la science économique dans les situations ordinaires? Ces règles diverses, qui résultent de l'usage, je le répète, bien plus que de prescriptions arbitraires, ne constituent pas un joug pénible pour les familles : on ne les sent même pas. Le séjour de Villeneuvette est particulièrement cher à ses habitans; ils n'abandonnent jamais la fabrique, ils l'aiment comme leur propre bien, ils en sont pour ainsi dire les colons partiaires.

Ce n'est pas par l'ignorance que le chef de l'établissement cherche à maintenir l'empire des idées traditionnelles, à préserver contre les attaques du temps cette constitution un peu féodale de l'industrie. Grâce à l'obligation imposée aux pères de famille d'envoyer leurs enfans à l'école, il y a plus d'instruction parmi les ouvriers de cette petite bourgade que parmi ceux de la plupart des villes des mêmes provinces. Dans tout ce groupe méridional, il faut le reconnaître, le développement des esprits se manifeste moins par les études élémentaires qui composent l'enseignement des écoles chrétiennes ou des écoles mutuelles que par l'essor naturel des imaginations. Quand on observe de près les ouvriers à Lodève ou à Bédarieux, à Montpellier ou à Carcassonne, on s'aperçoit que si la science acquise est parmi eux extrêmement bornée et souvent nulle, les âmes sont cependant remuées par des élans spontanés, illuminées par des éclairs instinctifs qui empêchent les facultés morales de tomber dans la torpeur. Nous avons fait remarquer avec quel scrupule les pratiques religieuses sont observées dans les trois principales cités industrielles du Tarn et de l'Hérault. Le même attachement se retrouve parmi les familles répandues autour des fabriques rurales. On dirait qu'on éprouve dans toute cette contrée l'influence de la capitale intellectuelle et littéraire du Haut-Languedoc, de cette belle cité toulousaine, où la foi reste si vivace, et où le culte aime à s'entourer de mystère. Là, dans les églises, une impénétrable enceinte enveloppe le sanctuaire, ainsi qu'en Espagne. Les vives intelligences méridionales percent les voiles et les ombres, et ne ressentent nullement ce besoin de voir tout à découvert, qui dans nos régions septentrionales enlève quelquefois au catholicisme une partie de son prestige, et qui n'a pas même laissé un tabernacle dans les temples protestans. Longtemps la religion se chargea seule de fournir un aliment à l'esprit des classes laborieuses du midi; mais voilà qu'au milieu de ce siècle, des enseignemens poli-

tiques sont venus solliciter aussi les intelligences et semer des germes jadis inconnus. Il faut rechercher quelle action ces nouveaux efforts ont exercée sur le mouvement intellectuel des populations ouvrières.

III. — ESPRIT POLITIQUE ET INSTITUTIONS.

A Lodève, où les masses sont portées à se passionner, les provocations qui suivirent la révolution de 1848 soulevèrent jusque dans ses profondeurs cette mer orageuse. La question des salaires avait d'avance préparé les voies à la politique. Les préoccupations des ouvriers à l'endroit de la rétribution du travail, quand elles ne se manifestent pas au dehors sous des formes illicites, sont sans contredit des plus naturelles et des plus respectables. Le travailleur défend son pain et celui de sa famille; il serait aussi injuste qu'absurde de lui reprocher de vouloir, comme dans toutes les professions, tirer le meilleur parti possible de son industrie. Par malheur, les faux pas sont faciles sur ce sentier glissant, surtout pour des agglomérations d'individus à qui toute réflexion est impossible. Dans une circonstance dont nous sommes déjà séparés par une dizaine d'années, les ouvriers lodéviens avaient fait *grève* au milieu de leur misère, pendant cinq à six mois, pour obtenir un salaire plus élevé. A côté du désir d'améliorer leur état, on put dès lors remarquer en eux contre les manufacturiers des ressentimens profonds, gros de ces désordres que nous avons vus éclater, et dont l'organisation même de l'industrie locale favorisait le développement. Dans presque toutes les autres villes industrielles de la France, de petits fabricans qui s'élèvent chaque jour forment des échelons entre la multitude des travailleurs et les grandes fortunes manufacturières. A Lodève, il n'y a rien entre quelques patrons millionnaires et les ouvriers vivant au jour le jour; aussi est-il bien plus facile d'égarer les idées populaires sur la situation relative des capitaux et des bras. On ne se rend pas compte, dans les rangs inférieurs, du temps, des peines et de l'économie que représente la richesse acquise. En l'absence de toute agriculture et de tout commerce dans ces montagnes, l'arène si hermétiquement close que forme la fabrique étant le seul moyen de faire fortune, la jalousie contre les fabricans ne s'est peut-être pas renfermée dans le sein de la population des ateliers. Cependant, sans nier que les meneurs du désordre fussent, dans les derniers temps, étrangers à la classe laborieuse, nous croyons que les ouvriers avaient puisé surtout en eux-mêmes, dans leur état précaire, dans des comparaisons inconsidérées, le sentiment funeste qui, sous le coup des excitations de 1848, les a poussés à des scènes fâcheuses.

Quiconque, après février, aurait vu Lodève pendant la journée

seulement ne se serait point douté des émotions qui bouleversaient les cœurs. Les rues étaient désertes, les ateliers, où les commandes de l'état entretenaient le travail, étaient remplis comme en des temps ordinaires. A l'intérieur même des établissemens industriels, aucune manifestation ne décelait des âmes ulcérées; mais le soir, dès qu'on avait quitté la fabrique, dès que la nuit arrivait, le tumulte commençait dans les rues. Un seul cri : *c'est notre tour!* résumait les sentimens des héros de ces émeutes nocturnes. La force des choses l'emporta sur l'égarement des meneurs : on n'essaya pas de réaliser l'impossible organisation de ce droit du hasard et de la force qui aboutit à la ruine générale. On aurait été bien embarrassé, s'il avait fallu donner à une telle pensée la forme de propositions précises et pratiques.

Dans une fabrique aussi concentrée que celle de Lodève, on pourrait croire que la masse des travailleurs nourrissait l'idée d'exploiter elle-même, par association, l'industrie locale, et, en s'emparant des capitaux des manufacturiers, d'entreprendre directement les fournitures militaires. Cette proposition, si profondément vicieuse qu'elle eût été et quant à son point de départ et quant à ses moyens d'exécution, aurait au moins donné un corps aux prétentions des agitateurs; mais elle ne surgit ni de la révolution de février, ni même des prédications postérieures du socialisme. Les ouvriers de Lodève n'étaient dominés que par le désir d'arriver enfin à la jouissance immédiate des biens dont ils se croyaient les seuls créateurs. Ils sentaient d'ailleurs la fausseté, la faiblesse et le péril de leur attitude, on n'en saurait douter; je n'en veux d'autres preuves que le soin qu'ils prenaient d'envelopper leurs manifestations dans les ténèbres. Trop peu nombreux, les manufacturiers n'avaient aucun moyen de résistance. Quelques-uns seulement, soit mauvais calcul, soit faiblesse, crurent pouvoir conjurer l'agitation en donnant dans leurs propres demeures des fêtes et des banquets aux travailleurs de leurs ateliers. Après le mois de juin 1848, lorsque l'autorité locale fut un peu reconstituée, les ouvriers lodéviens commencèrent à se modérer. Quoique l'ordre matériel ait fait depuis de notables progrès, quelques indices venaient naguère encore attester qu'une surface tranquille couvrait un sol toujours tourmenté. On put cependant se convaincre au mois de décembre 1851, alors que cette lave mal éteinte semblait prête à déborder de nouveau, combien il était facile, grâce à la crainte qu'inspire ici l'autorité, de prévenir les excès de la population lodévienne. Il suffit de la présence de quelques pelotons militaires pour empêcher des manifestations qui n'auraient pas manqué de se produire, si la foule avait été laissée à elle-même comme elle le fut à Bédarieux.

Certes, les déplorables égaremens des ouvriers de cette dernière ville y devaient paraître moins probables qu'à Lodève. La population n'avait pas des précédens propres à donner une égale inquiétude. Un changement qui mérite d'être remarqué s'était opéré en elle avant la révolution de février. En 1830, la classe ouvrière à Bédarieux était légitimiste; il eût été facile de la soulever alors avec le nom de Charles X ou de Henri V. Le développement des intérêts industriels, les élémens extérieurs qu'ils introduisirent dans la cité, avaient effacé si complétement ces anciennes impressions, que l'on en avait perdu jusqu'au souvenir en 1848. A cette époque, on était prêt à recevoir une impulsion en un sens tout opposé. Comme on n'avait pas d'ailleurs de ressentimens contre les manufacturiers, l'agitation manquait d'un but; mais l'influence socialiste, qui gagna plus tard du terrain dans le champ des convoitises populaires, vint fournir des prétextes au désordre. Ce n'est pas que les ouvriers en vinssent à répéter le cri de Lodève : *C'est notre tour;* non, ils entendaient seulement travailler moins et gagner davantage. C'était là pour eux l'*alpha* et l'*oméga* de la théorie socialiste. Tourmentée par ces désirs, la population s'imagina, au mois de décembre 1851, que le moment était venu de les satisfaire et d'anticiper sur les promesses qu'on lui avait prodiguées pour 1852. A l'exemple des paysans des environs de Béziers et sur la fausse nouvelle que toute la France était en feu, les ouvriers désertent bruyamment les ateliers, s'arment comme ils peuvent et vont s'emparer de la mairie. Il n'y avait d'autre force publique dans la ville que les gendarmes, qui soutinrent courageusement leur situation, mais qui ne pouvaient contenir un pareil débordement. Dans ce pays de braconniers, on nourrissait contre eux des haines d'autant plus violentes qu'elles avaient été plus longtemps comprimées. Les gendarmes furent les victimes choisies par l'émeute durant une nuit lugubre dont l'histoire s'est déroulée devant la justice. — On semblait rechercher cette volupté sinistre qu'offrent à certaines créatures et dans certaines occasions le mépris de la règle et la révolte contre l'ordre établi. En proie à ces hallucinations, les ouvriers se crurent un moment maîtres du présent et de l'avenir, et ils n'étaient pas en état de se demander ce qu'ils feraient de leur soudaine omnipotence.

Le lendemain de cette orgie sauvage, tout était déjà changé; le torrent avait épuisé sa fougue. On s'interrogeait avec inquiétude sur ce qui se passait en dehors de Bédarieux. Les bruits d'un soulèvement général, répandus et accueillis la veille, ne se confirmaient pas; chaque heure, en s'écoulant, apportait de nouvelles terreurs. Les ouvriers restèrent, pendant deux ou trois jours, dans cette anxiété croissante, impuissans à reprendre courage, maîtres embar-

rassés et mornes de la cité. Enfin on annonça que des forces militaires approchaient, et l'attroupement, déjà réduit, se dispersa de tous côtés. Affligeant spectacle! Voilà l'émeute telle que le socialisme l'avait préparée. Pas une idée ne s'échappe de l'agitation; il n'est point question de liberté ni de ces principes abstraits qui, s'ils n'absolvent pas les égaremens d'un jour, en modifient du moins le caractère. En plein XIXe siècle, en pleine civilisation chrétienne, on n'a sous les yeux que les plus sauvages instincts matériels mariés à une brutale ignorance.

Les ouvriers de Mazamet n'ont point subi aussi profondément que ceux de Lodève et de Bédarieux le contre-coup de nos agitations politiques. La révolution de février n'aurait probablement éveillé aucune émotion dans la Montagne-Noire, si la fabrique n'avait alors traversé une période critique qui devait être le point de départ de nouveaux progrès, mais qui pour le moment alarmait les masses et les prédisposait à l'agitation. On venait en effet d'importer les métiers *mull-jenny*, et les fileurs craignaient de voir arracher de leurs mains la plus grande partie de leur travail. Un mois s'écoula cependant avant que l'inquiétude des ateliers débordât sur la place publique. Le 24 mars 1848, des attroupemens se forment enfin dans les rues de Mazamet, et des menaces sont proférées contre les chefs d'établissement qui employaient les nouveaux mécanismes; mais l'arrivée d'un détachement militaire arrêta tout d'un coup des manifestations que n'avait accompagnées aucune violence matérielle. Le calme se maintint dès lors sans interruption jusqu'au mois de décembre 1851. Durant l'intervalle, les prédications socialistes n'avaient point épargné ces régions lointaines. Pour les ouvriers de Mazamet, irrités contre les appareils mécaniques, le socialisme voulait dire : *Abolition des nouveaux métiers*. Sans revêtir une forme déterminée, des promesses propres à flatter leurs convoitises les avaient mis peu à peu sous le joug des partis exaltés. Des rassemblemens se formèrent au mois de décembre 1851, dans les ateliers d'abord, puis dans les rues de la ville. Quelques individus isolés poussaient des cris hostiles aux fabricans, un plus grand nombre s'en prenait encore aux machines comme en 1848; la masse suivait l'émeute par le seul attrait du désordre. Un déploiement peu considérable de force militaire suffit pour rétablir l'ordre en quelques heures. On le voit, si la politique servait à agiter les ouvriers de Mazamet, ceux-ci tendaient sans cesse, par le poids de leur propre esprit, à ramener la question à un débat intérieur dans lequel les principes sociaux n'étaient pas du moins compromis.

Dans les autres fabriques drapières de cette même région du midi, les influences politiques ont eu un rôle moins actif. Ainsi à Clermont-l'Hérault, où il n'y avait en 1848, soit à la fin de février,

soit au mois de juin, que de fortes émotions, il se forma en 1851 des rassemblemens tumultueux qui se dispersèrent sans résistance aussitôt que parut la force armée. Les ouvriers de Castres, bien que très rapprochés de Mazamet, restèrent fidèles, en 1848 comme en 1851, sauf des émotions passagères, à leurs habitudes de calme et de docilité. La communauté de Villeneuvette n'a pas, à dire vrai, d'histoire politique. Si elle s'aperçoit des agitations contemporaines, c'est seulement pour songer à se prémunir contre des éventualités menaçantes. Quand des projets sinistres semblaient attendre, pour éclater, une date prochaine, Villeneuvette, avec ses créneaux et ses tourelles, se préparait à se défendre. La commune possédait un petit arsenal muni de soixante fusils que l'état lui avait confiés : quels indices dans de pareils préparatifs! On se voyait reporté au milieu des hasards du moyen âge, où la force sociale impuissante était obligée de laisser aux individus le soin de se protéger eux-mêmes. A Villeneuvette, les ouvriers, contens de leur sort, faisaient cause commune avec leur chef; le vieil adage « notre ennemi, c'est notre maître, » n'y trouvait point sa confirmation; mais cette individualité singulière, qui tranche sur le fond du tableau, et quelques autres situations exceptionnelles ne suffisent pas pour modifier l'aspect général de l'histoire politique des ouvriers des montagnes de l'Hérault et de la Montagne-Noire. Dans le mouvement des esprits comme dans les manifestations publiques, le caractère méridional domine avec ses entraînemens d'un jour et ses promptes défaillances. La réflexion cède la place plus visiblement peut-être qu'ailleurs à d'aveugles instincts.

Si, détournant les yeux des passions politiques, on les porte sur les institutions économiques existant dans le même groupe, on voit alors la réflexion se faire jour parmi ces masses si légères, si profondément imbues des tendances méridionales. L'organisation de Villeneuvette, par exemple, procède de combinaisons savantes qui remettent en mémoire les clans industriels de l'Alsace. Dans la petite communauté de l'Hérault, l'idée du clan est même réalisée dans des conditions plus complètes qu'à Munster ou à Wesserling. Le régime municipal y reçoit la profonde empreinte du système intérieur de la fabrique. La mobilité dans les fonctions y est inconnue; depuis l'empire, on n'y a compté que trois maires. En ce moment, le premier magistrat de la commune est en même temps le doyen du clan, et il occupe le fauteuil municipal depuis vingt années; c'est un ouvrier âgé de quatre-vingt-treize ans. Son successeur se trouve pour ainsi dire désigné à l'avance : ce sera l'adjoint, qui a lui-même dépassé sa soixantième année. On devine déjà par cette déférence pour la vieillesse que l'organisation de la communauté doit être calquée

sur le modèle de la famille. Le chef y garde en effet quelques-uns des attributs du patriarche et du père; mais son rôle n'est pas un rôle inactif. S'il confère des droits étendus, il impose de continuels devoirs; il prescrit, comme dans une famille, les sacrifices que réclame l'intérêt de chacun des membres de la communauté. La prévoyance s'est formulée dans des institutions qui offrent aux ouvriers des facilités de diverse sorte pour écarter les mauvaises chances de la vie industrielle. D'abord les familles laborieuses n'ont pas de loyer à payer; elles sont logées gratuitement dans des maisons convenablement disposées. De plus, on leur fournit la farine à prix coûtant, pour que chacune d'elles puisse, s'il lui convient de suivre l'usage local, faire elle-même son pain. On évite cependant avec soin que la prudence du patron ne dispense les ouvriers de toute initiative. Aucun avantage résultant des institutions intérieures n'est complétement gratuit; les cotisations demandées étant insuffisantes pour en couvrir les frais, la caisse de l'établissement se borne à combler le déficit. Ainsi chaque famille est obligée de payer un abonnement de 6 francs par an en vue des éventualités de maladie; la dépense s'élève à peu près au double du montant des abonnemens. Pour l'entretien des écoles, on verse mensuellement 60 centimes pour chaque enfant en âge de les fréquenter; il faut encore ajouter à la somme de ces subventions isolées un supplément d'environ moitié. Quand le travail devient impossible, on accorde des retraites, mais seulement pour aider les familles à porter un fardeau dont il ne serait pas moral de les décharger entièrement. Les retraites ne sont d'ailleurs payées qu'à un âge fort avancé, car il est extrêmement difficile de décider les vieux ouvriers à quitter l'atelier. On m'a montré un vieillard de soixante-quinze ans plié par l'âge qui se cramponne encore à son ouvrage, et ne peut se résigner à prendre du repos. Le maire actuel de Villeneuvette, qui jouit d'une pension depuis quinze années, avait travaillé jusqu'à soixante-dix-huit ans. Grâce à ces institutions, les pauvres et les mendians sont aussi inconnus dans la commune que les paresseux et les débauchés.

Nulle part, en dehors de Villeneuvette, les institutions économiques ne forment un ensemble aussi complet; toutefois il se produit des efforts partiels dignes d'attirer l'attention. On doit remarquer par exemple à Lodève des vestiges déjà anciens de l'esprit de corporation tel qu'il apparaît en Flandre. Dans la vieille église de Saint-Pierre, que notre première révolution a malheureusement détruite, chaque corporation avait son autel autour duquel elle rassemblait ses membres pour prier en commun dans certaines occasions déterminées. Cette tendance des intérêts de même nature à se réunir s'est manifestée de nos jours, soit dans l'établissement des tarifs de fa-

brication, soit dans diverses ébauches de sociétés de secours mutuels. Les tarifs, qui sont la règle admise par les patrons et par les ouvriers pour la rétribution du travail, n'offrent pas, dans une industrie toujours semblable à elle-même, comme l'industrie lodévienne, les difficultés insurmontables qui ont tourmenté la mobile fabrique de Lyon. La question ne s'est d'ailleurs pas posée sur les bords de la Lergue avec le même caractère qu'au confluent de la Saône et du Rhône. La première idée de ces conventions générales appelées tarifs remonte à plus de vingt-quatre ans. Les règles primitivement admises ont été depuis remaniées à diverses époques, notamment en 1845 et en 1848. De tels accords, quand ils sont volontaires de part et d'autre, n'ont rien que de très légitime. Si la loi punit les coalitions, c'est-à-dire le concert entre plusieurs individus pour peser sur la volonté d'autrui, elle garantit en termes énergiques l'exécution des conditions librement stipulées, et elle laisse à chacun la pleine faculté de donner ou de refuser son concours, suivant que la rémunération lui paraît ou non suffisante. Le tarif ne constitue pas un droit immuable, mais il forme de plus en plus à Lodève une institution intérieure de la fabrique, et comme de telles conventions, auxquelles les ouvriers attachent une importance capitale, intéressent le maintien de l'ordre public, elles ne sauraient être exécutées avec trop de scrupule et de fidélité.

Quant aux sociétés de secours mutuels, elles sont en quelque sorte annexées aux confréries des pénitens blancs et des pénitens bleus, sans se confondre aucunement avec elles. L'aide prêtée aux sociétaires malades consiste dans une allocation de 1 franc par jour pendant trois mois. Si modestes que soient ces associations de prévoyance, la politique ne les avait pas épargnées depuis la révolution de février. On les a dissoutes après les événemens de décembre 1851, mais on tolère leur intervention secourable jusqu'au moment où l'assistance mutuelle aura pu être organisée sur les bases plus fermes de la législation actuelle. Les fabricans doivent évidemment prêter un concours empressé à la réalisation d'une pensée qui tend à la fois au soulagement des misères privées et au maintien de la sécurité publique. On dit que la méfiance des ouvriers est un obstacle à la bonne volonté des fabricans; mais l'inertie de ces derniers n'était-elle pas antérieure aux manifestations du désordre? Les ressentimens qu'ont pu laisser les troubles de 1848 ne doivent pas paralyser une bienveillance qui est d'ailleurs la meilleure garantie pour l'avenir.

A Bédarieux, dans cette ville où l'essor de la fabrique est si récent, l'esprit de corporation ne se rattache pas à des souvenirs héréditaires. Cependant on y avait importé, même avant 1848, les sociétés de secours mutuels. Ces institutions ont su se préserver des at-

teintes de la politique, et elles n'ont pas été dissoutes comme à Lodève après le 2 décembre; mais elles auraient besoin de se développer sous l'égide intelligente de la fabrique.

La ville de Mazamet possède deux de ces associations, datant l'une de 1841 et l'autre de 1847, et qui ont toujours admis, comme dans le système de la loi nouvelle, des membres honoraires à côté des membres participans. L'une de ces sociétés est composée de catholiques, et l'autre de protestans. Dans le règlement de la société protestante, il est une disposition qui semble avoir été inspirée par le puritanisme des sociétés américaines de tempérance : *Nul ne sera admis dans la société,* dit-on, *s'il ne prend l'engagement formel de s'abstenir d'une manière absolue du cabaret et du café;* puis on ajoute, par manière de tempérament, « qu'un membre peut recevoir dans une auberge un étranger, pourvu qu'il en fasse la déclaration au surveillant de son quartier dans les vingt-quatre heures. » De telles règles doivent entraîner une surveillance perpétuelle sur les sociétaires. On n'a pas reculé devant cette conséquence, car un autre article porte que si un membre est vu dans un cabaret ou dans un café, il peut être dénoncé au bureau de la société, qui le cite à sa barre et lui applique les peines portées par les statuts. C'est ici, comme on le voit, l'enfance du règlement. Quand on débute dans le régime réglementaire, on craint toujours de ne pas établir assez d'entraves; on veut tout prévoir ou tout réprimer. Outre ces deux sociétés qui sont exclusivement réservées aux hommes, il en existe une autre pour les femmes constituée en 1847. On ne saurait trop applaudir à l'idée qui avait donné naissance à cette association, et qui, avant les facilités accordées depuis cette époque pour l'admission des femmes dans les sociétés mutuelles, cherchait à procurer des garanties à la branche de la famille industrielle la plus exposée aux atteintes de la misère.

La population de Castres, ayant précédé la ville de Mazamet dans l'industrie, l'a devancée également dans la pratique des institutions de prévoyance. Les associations castraises ressemblent encore davantage à celles du nord de la France; leur action se manifeste sous les formes les plus diverses. La société de Saint-François-Xavier déclare avoir pour but non-seulement l'amélioration du sort des ouvriers, mais encore le progrès intellectuel et moral de ses membres; elle admet le principe de secours en dehors du cas de maladie; elle consacre une certaine somme à des prêts gratuits. La société des *ouvriers castrais,* sous le patronage de saint Jacques, avait voulu, à son origine, combiner les avantages de la tontine et de la caisse d'épargne. La législation ultérieure sur les sociétés de secours mutuels et sur la caisse nationale des retraites a dû entraîner diverses

modifications dans les statuts, qui n'en gardent pas moins l'empreinte des intentions primitives.

Dans la phase qu'atteint aujourd'hui la vie industrielle de cette région de la France, ces premiers essais de l'esprit d'association forment un excellent point d'appui pour de plus larges applications des mêmes idées. En s'implantant de bonne heure dans nos provinces méridionales, avant que la production manufacturière y ait pris son complet développement, les institutions de prévoyance affaibliront les chances funestes mêlées aux avantages d'un accroissement désormais prévu du système industriel.

Le bien-être matériel des familles ouvrières dépend ici avant tout de la prospérité de l'industrie drapière. Sa situation jusqu'à ce jour se présente sous des auspices favorables; nos manufactures des Montagnes-Noires n'ont point connu les rudes épreuves économiques qui résultent des crises monétaires, d'une production exagérée, ou du contre-coup d'événemens extérieurs. Leurs marchés se sont agrandis aussi vite que leur fabrication; mais au milieu de la rivalité industrielle qui remplit notre époque, la draperie méridionale ne saurait sauvegarder son avenir qu'au prix d'efforts ininterrompus. Quelle ligne doit-elle suivre? vers quel but doit-elle s'avancer? On ne saurait le dire trop haut : l'erreur des manufacturiers serait ici de songer à marcher de pair avec nos cités du nord, Sedan et Elbeuf, où règne aussi la fabrication des draps, et de viser aux articles luxueux, aux étoffes superfines. Le Languedoc a une spécialité : la production à bas prix; qu'il se garde d'abandonner cette arène, moins exposée que la fabrication de luxe aux vicissitudes commerciales; mais, en s'y maintenant, il doit s'appliquer sans relâche à perfectionner les produits destinés à la grande consommation, et à réaliser de plus en plus l'alliance de la solidité et du bon marché. Sur son terrain, avec la main-d'œuvre à bas prix, avec les forces hydrauliques que lui offre libéralement la nature, la draperie méridionale est à peu près invincible. Ses marchés mêmes, c'est-à-dire les lieux où elle place communément ses produits, lui offrent des conditions particulières de sécurité : elle s'adresse, à l'intérieur, à celle de nos populations qui sont le moins mobiles dans leurs goûts, le moins agitées par les caprices de la mode. Quand elle exporte ses produits, c'est principalement dans le Levant, où les habitudes sont si tenaces et si uniformes. En dehors de la communauté de situation qui les unit, les diverses fabriques de ces contrées ont à soutenir entre elles une lutte qui suffirait pour les tenir en haleine. La décadence de quelques cités industrielles du midi témoigne assez haut que l'indolence est promptement suivie d'une ruine irréparable.

A l'habileté industrielle il faut aussi que les manufacturiers sachent

joindre, comme nous l'avons dit pour Nîmes, l'habileté commerciale. Jusqu'ici, ils semblent s'être plus préoccupés d'amoindrir les frais du placement de leurs produits, de supprimer tout intermédiaire inutile, que d'étendre à l'aide d'une action directe l'horizon même de leur clientèle. L'activité déployée dans cette voie trouverait cependant une récompense assurée. Comment, par exemple, le bon marché de ses tissus ne permettrait-il pas à une ville comme Mazamet de s'ouvrir au dehors des issues qui lui manquent encore?

Dans sa situation toute spéciale, Lodève a peut-être plus qu'aucune autre cité manufacturière du midi des motifs pour chercher à simplifier ses procédés de fabrication. Elle est menacée par la concurrence dans sa possession des fournitures militaires. Or avec la clientèle de l'armée disparaîtraient dans cette ville presque tous les élémens de travail, presque tous les moyens d'existence de la population laborieuse (1). Les mesures qui peuvent faciliter ou améliorer la fabrication prennent donc ici une importance capitale.

La région que nous venons de parcourir peut compter, on le voit, parmi les plus intéressantes de celles où se développe l'industrie française. L'instinct du travail s'y associe à des passions ardentes qui ne sont pas hostiles cependant à toute règle morale. Ce qui manque aux ouvriers du midi, c'est un contact plus fréquent avec le reste de la France. Le réseau de voies ferrées promis à ces régions sera un bienfait inappréciable, qui les ouvrira à la circulation des idées comme à la circulation des produits matériels. Le mouvement intellectuel parmi les classes populaires subira ici la loi qui lui est imposée en tout pays : il profitera des facilités offertes aux intérêts économiques.

A. Audiganne.

(1) Il serait à désirer, dans l'intérêt des ouvriers, que les commandes militaires pussent se répartir plus régulièrement sur tous les mois de l'année. Dans l'état actuel des choses, ces fournitures présentent, à côté de l'avantage d'un travail assuré, le désagrément d'un travail irrégulier. Les ordres arrivent subitement, et alors on se met à les exécuter avec une sorte de frénésie; puis à cet ardent coup de feu succèdent des chômages plus ou moins longs, toujours pénibles à traverser. — Il est certains grands travaux d'utilité publique qui amélioreraient singulièrement la situation de la place. On se plaint que, par suite du déboisement des plateaux voisins, les eaux des rivières diminuent sensiblement depuis quinze ou vingt ans. Le jour n'est peut-être pas loin où les appareils à vapeur, dont il n'existe qu'un seul aujourd'hui dans la fabrique, devront joindre aux moteurs hydrauliques leurs forces inépuisables; mais, bien que les gîtes houillers du Bousquet et de Graissessac, qu'un chemin de fer va bientôt réunir à Béziers, ne soient pas à une grande distance, comme il faut, pour les atteindre, gravir la rude montagne de l'Escandolgue, les transports du charbon sont extrêmement coûteux. Il a été question de percer les flancs de la montagne, dont la base n'a pas plus de quatre cents mètres d'épaisseur. Une telle entreprise mériterait de trouver un actif concours dans la fabrique de Lodève.

POÉSIE

LES TAUREAUX.

Sur les âpres sentiers du coteau basaltique,
J'entends crier le char de la Cérès antique.
Les blés étant semés, avant la fin du jour
Il ramène au hameau les outils du labour.
Sur le timon de frêne, un jeune bouvier celte,
L'aiguillon à la main, se dresse fier et svelte,
Dirigeant de sa voix qu'il adoucit encor
Ses taureaux accouplés comme au temps de Nestor.
Dans les plis de leur cou, le poil frémit et fume.
Les voilà dans la cour, le poitrail blanc d'écume.
Le maître alors paraît lui-même, et de sa main
Leur enlève le joug qu'ils reprendront demain;
Et sur leurs fronts touffus, pour effacer l'empreinte,
Un enfant les caresse et les frappe sans crainte.
Sous sa verge d'osier je me plais à les voir,
Dociles et joyeux, marcher vers l'abreuvoir;
Puis, libres et gardant un calme qui m'étonne,
Brouter avec lenteur l'herbe rare d'automne.
Alors au bord du pré je m'arrête, et souvent,
Jaloux de ce repos, je leur parle en rêvant :

Salut! ô vieux amis, vieux nourriciers de l'homme,
Qui depuis six mille ans creusez votre sillon,
Et subissez en paix le joug et l'aiguillon!
Des noms les plus sacrés il faut que je vous nomme.

Géans à qui suffit un peu d'herbe et de fleurs,
Qu'à la main d'un enfant un grain de sel amorce,
J'adore en vous voyant, ô vieux souffre-douleurs!
Deux attributs divins, la douceur dans la force.

Si vous sentiez l'orgueil, si, las de nos mépris,
Dans les champs du labour transformés en arènes,
Vous tourniez contre nous vos armes souveraines,
Les bouviers et les chars voleraient en débris.

Mais, soumis à la main qui frappe et qui récolte,
Comme si vous aviez quelque lointain espoir,
Vous tracez devant nous le sentier du devoir,
Et vous obéissez quand l'homme se révolte.

Laissez-moi donc flatter votre rude poitrail;
Je vous aime entre tous, ouvriers des vieux âges;
Votre exemple est offert aux plus forts, aux plus sages;
Soyez bénis, taureaux, symboles du travail!

Pour m'instruire avec vous, j'ai quitté les retraites,
Les bois qui me parlaient, animés par les vents;
C'est vers vous que me guide, entre tous les vivans,
L'esprit qui me choisit mes amitiés secrètes.

Vos pieds noirs et cambrés sont durs comme l'airain;
J'aime en un droit sillon leur pesanteur sacrée.
La force m'apparaît, une force qui crée,
Devant vos larges fronts à l'œil morne et serein.

Qu'un autre soit jaloux du coursier ou de l'aigle!
Je vois d'aussi près qu'eux l'inaccessible azur,
Quand, près de mes taureaux, je marche d'un pied sûr
Entre le bois de hêtre et la moisson de seigle.

Du pas lourd des grands bœufs, du bruit sourd des forêts,
J'écoute avec amour la lenteur cadencée;
C'est ainsi que je sens, dans mes instincts secrets,
Cheminer vers le but mes vers et ma pensée.

J'aime la majesté de votre doux sommeil,
Quand la splendeur du soir, dorant votre poil sombre,
Sur les prés rougissans où s'allonge votre ombre,
Semble aux cornes d'ébène attacher un soleil.

Vers l'astre qui descend tournant un front superbe,
Couchés en demi-cercle et fermant vos grands yeux,
Tandis que l'enfant joue entre vos pieds dans l'herbe,
Vous ruminez en paix, semblables à des dieux.

Vous êtes, comme ils sont, patiens et terribles,
Bienfaisans comme ils sont pour nous, ingrats mortels!
Et le sage Orient vous dressa des autels,
L'Orient qui voyait les vertus invisibles!

Mais l'esprit de nos jours, sombre ennemi du beau,
Et dont l'étroit savoir insulte à la nature,
De sa difformité posant partout le sceau,
A corrompu ta race, ô noble créature!

Dans ces monstres épais qu'il te donne pour fils,
Je cherche, hélas! en vain ta fierté disparue.
Lui déjà, dans son rêve, ô vieux roi de Memphis,
Il t'arrache aux honneurs de l'antique charrue!

Entends, au bout des prés, cet affreux sifflement :
C'est ton rival qui passe, et le monde l'acclame.
Doux et noble ouvrier, place au vil instrument,
Place au corps monstrueux qui vient détrôner l'âme!

Que l'esprit désormais passe dans le métal!
Mais, en donnant au fer la vitesse et la vie,
O pâle humanité, subis l'arrêt fatal :
A l'œuvre de tes mains tu seras asservie!

Accepte un joug plus dur que celui des taureaux;
Plus de soleil, d'air pur et d'horizons sans bornes;
Va pleurer longuement, dans les ateliers mornes,
Ce travail libre et fier qui faisait les héros !

Moi, tant qu'il restera quelque Celte aux mains rudes,
Du taureau de labour gardant le sang bien pur,
J'irai pour adorer, dans son chalet obscur,
L'antique liberté, fille des solitudes.

Disciple et confident des êtres dédaignés,
Je suivrai les troupeaux sur les sommets bleuâtres;
Là, docile aux accords par les bois enseignés,
Je veux goûter aussi la sagesse des pâtres.

Là, d'un siècle énervé je ressens moins le mal,
Je me crois un moment affranchi de ses chaînes,
Quand j'écoute, en mon rêve enivré d'idéal,
Mugir les grands taureaux à l'ombre des grands chênes.

VICTOR DE LAPRADE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 octobre 1853.

Pour tous ceux qui réfléchissent, pour tous ceux qui fixent sur le monde, sur notre pays en particulier, un regard clairvoyant et attentif, il n'est point douteux que nous entrons dans une période difficile, ou plutôt nous ne faisons chaque jour qu'avancer d'un pas dans une voie dont il ne nous est plus donné que de tempérer les embarras et les périls. Des préoccupations de la nature la plus diverse et également sérieuses sont venues remuer l'opinion publique, et la tiennent dans une continuelle perplexité. D'un côté, c'est une crise extérieure incessante, sorte de commencement d'incendie sur lequel tout le monde cherche à mettre le pied, et qui ne s'éteint pas, qui semble au contraire se rallumer à chaque instant; de l'autre, c'est l'incertitude qui existe sur les moyens réels de subsistance du pays. Il ne vient sans doute heureusement s'y joindre rien d'essentiellement politique, nous voulons dire rien qui tienne à la sécurité intérieure, au mouvement des partis, à la fermentation des passions; mais en vérité c'est bien assez pour une fois d'avoir tout ensemble la question d'Orient et la question alimentaire, — c'est-à-dire la plus grande affaire de politique extérieure qui ait surgi depuis cinquante ans et la crise la plus propre à émouvoir les populations, par cela même qu'elle met en doute leurs moyens de vivre. Peut-être d'ailleurs une telle situation, compliquée d'un double péril, est-elle d'autant plus faite pour peser sur le pays, qu'on s'y attendait moins et qu'on y était moins préparé. Parce qu'on avait retrouvé le calme et le repos au bout de quelques années de la plus violente confusion, il semblait presque que rien ne dût remuer dans le monde, et que la clémence féconde des saisons ne dût plus subir d'éclipses pour ne point troubler cette quiétude, un peu trop semblable à de la somnolence. Il n'en est malheureusement point ainsi, et ce sont les événemens qui se chargent de venir sommer la vigilance des gouvernemens et des peuples en leur offrant des épreuves d'un nouveau genre

à soutenir. En présence de ces épreuves, qui n'ont rien d'obscur ni d'équivoque aujourd'hui, il n'y a sans doute rien à exagérer, et il n'y a aussi, il nous semble, rien à dissimuler. Oui, il est bien vrai que les affaires d'Orient ne sont guère en voie d'arrangement malgré les efforts des gouvernemens français et anglais, et que les incertitudes nées de la crise des subsistances n'ont point perdu leur caractère sérieux. Chacune de ces questions se produisant seule aurait eu évidemment par elle-même une importance suffisante; leur coïncidence est une aggravation. S'il y a double embarras cependant, c'est une raison de plus pour envisager avec quelque sang-froid et quelque virilité cette crise complexe; c'est même, à vrai dire, le meilleur moyen de la traverser sans y rien laisser de nos intérêts ou de notre sécurité.

Où en est donc aujourd'hui l'affaire d'Orient? Elle suit son cours à travers toutes les complications qui se sont produites et qui se produisent à chaque instant. Selon l'habitude, les nouvelles se croisent et se multiplient. Tous les faits sont commentés, les résolutions des cabinets sont attendues et scrutées, et même on les divulgue souvent avant de les connaître, sur un simple indice. Encore une fois, on revient sur le passé et sur l'avenir de cette formidable question. Ce n'est pas qu'il y ait des incidens essentiellement nouveaux. La réalité est que les incidens actuels ne sont que la conséquence la plus logique de ceux qu'on connaît. C'est une situation qui se développe. Si la Russie s'établit dans les principautés danubiennes avec la pensée visiblement arrêtée de n'en point sortir de si tôt, il n'y a rien là qui ne découle entièrement de sa conduite antérieure. Si la Turquie, par un acte formel, accompli en ce moment, déclare la guerre à la Russie, elle ne fait que reconnaître et accepter un état de choses existant depuis trois mois déjà à son détriment. C'est là en effet qu'en est aujourd'hui la question d'Orient, et c'est là qu'elle en devait venir nécessairement après le refus de la Porte de souscrire à la note de Vienne et après l'étrange signification attribuée à cette note par M. de Nesselrode. Le complet insuccès de la médiation tentée par la conférence viennoise remettait tout en doute, laissait la Russie dans les principautés, ravivait les passions belliqueuses de la Turquie, et faisait à l'Angleterre et à la France un devoir de chercher à suivre les événemens de plus près, en franchissant les Dardanelles.

Telle est donc la situation au moment présent. De son côté, la Russie occupe les provinces moldo-valaques et songe moins que jamais à les quitter, sans nul doute. A quel titre et pour quel temps les occupe-t-elle? C'est là ce qu'il est désormais assez inutile de discuter. Ses intentions sont suffisamment claires; elles se décèlent par la nomination du prince Paskewitch au commandement de l'armée du Danube, par la déposition des hospodars et la création d'une vice-royauté qui serait confiée au prince Menchikof, en un mot par tous les actes qui signalent l'occupation russe. Si l'un de ces faits se confirme notamment, la substitution d'une administration russe au gouvernement des hospodars, on pourrait demander ce qui manquerait alors pour constituer une incorporation pure et simple des principautés à l'empire du tsar. Malgré des exagérations que le cabinet de Saint-Pétersbourg n'est point certainement intéressé à démentir, les forces de la Russie

dans les provinces moldo-valaques ne paraissent pas avoir dépassé jusqu'ici soixante mille hommes, et encore ces forces sont-elles chaque jour décimées par les maladies de tout genre; mais elles peuvent s'accroître, et dans tous les cas cela a suffi jusqu'à ce moment pour l'attitude défensive que se donnait la politique russe. L'empereur Nicolas sent bien que s'il lui a été facile d'envahir les principautés et de pousser jusqu'au Danube, il ne serait point aisé à l'armée ottomane de franchir ce fleuve pour l'aller combattre sur le terrain où il s'est placé. Chose étrange et bizarre interversion des rôles! c'est la Russie qui, envahissant le sol turc, a la prétention de ne point se départir d'une attitude de défense, et c'est la Turquie, réduite à revendiquer son territoire, qui a les apparences de l'offensive! La Turquie en effet, — et c'est là l'acte le plus récent, — vient définitivement de sommer la Russie d'évacuer les principautés. Le délai importe peu : que ce soit dans quatre semaines ou dans quinze jours, le fait n'en est pas moins le même. Cette résolution suprême a été le résultat d'une délibération solennelle d'un grand conseil national convoqué à Constantinople dans les derniers jours de septembre, — délibération où il n'y a eu, dit-on, que trois voix pour la paix, et qui a été sanctionnée par le sultan. Ce n'est point Reschid-Pacha, comme on l'a dit, mais bien son fils, qui est chargé de porter cette sommation au prince Gortschakof, commandant actuel de l'armée russe du Danube. On peut d'avance imaginer comment elle sera reçue. A cela d'ailleurs vient se joindre, assure-t-on, une nouvelle levée de cent cinquante mille hommes ordonnée par le sultan à l'appui de sa déclaration. Enfin, en même temps que ces faits s'accomplissaient, les flottes de France et d'Angleterre ont quitté de leur côté le mouillage de Besika et sont entrées décidément dans les Dardanelles. Ainsi toutes les chances sembleraient pour la guerre. Le sultan s'est vu contraint de céder aux passions qui l'environnent et un peu aussi à la force des choses. Les contingens turcs placés sous les ordres d'Omer-Pacha ont désormais un rôle plus décisif et une action toute tracée vis-à-vis des soldats russes. Seulement entre les deux armées il y a le Danube, qui n'est point facile à franchir; il y a aussi l'hiver qui est là, et qui n'est point une saison très propice à des opérations militaires, surtout dans de tels pays, et par-dessus tout il reste en Europe le désir de la paix luttant obstinément encore avec la fatalité d'une situation extrême, de telle sorte que, malgré sa gravité apparente, la résolution du sultan pourrait bien n'avoir point avancé considérablement la question. En réalité, elle ne fait que donner un nom à un état de choses existant déjà, comme nous le disions, et ce nom, c'est l'état de guerre. Les armées campées sur les deux rives du Danube sont dès ce moment des armées ennemies; il peut pourtant se passer quelques mois encore avant que l'une ou l'autre soit en mesure de tenter quelque entreprise décisive.

Ceci, comme on voit, joint à un besoin universel, laisse une assez grande place à des négociations nouvelles. Sans doute la guerre est possible, elle existe même en droit, et il est des momens où le mieux qu'on puisse espérer, c'est de la circonscrire en Orient; mais la paix aussi est possible, et c'est là toujours que peut s'exercer avec fruit l'action de l'Europe. Nous ne nous dissimulons rien cependant : pour que cette action fût efficace, il faudrait qu'on pût s'entendre; il faudrait se ranger à une politique commune, là où

les intérêts sont communs. La conférence de Vienne a essayé de formuler cette politique, et à la première difficulté rien n'est resté debout de l'œuvre qu'elle avait tentée. Or sur qui peut peser la responsabilité d'une telle impuissance? Dans cette déplorable affaire d'Orient, depuis qu'elle est venue éveiller en Europe de si vives anxiétés, l'action des divers gouvernemens est tout naturellement tracée. On comprend l'attitude de la Russie : elle obéit à une ambition qui va droit son chemin; on conçoit la politique de l'Angleterre et de la France, l'une et l'autre défendent un intérêt fort clair; mais s'il est un rôle mystérieux et difficile à définir, c'est celui de l'Autriche et de la Prusse. Il y a peu de temps encore, la Prusse et l'Autriche, à peu de chose près, avaient sur la question d'Orient la même pensée que la France et l'Angleterre. Ce que celles-ci avaient entendu par la note de Vienne, les deux grands états allemands l'entendaient aussi; ils ne s'associaient nullement, que nous sachions, aux interprétations de M. de Nesselrode. Qu'est-il arrivé pourtant? C'est que quand il s'est agi de maintenir le sens de cette note, c'est-à-dire quand l'accord des quatre puissances était le plus nécessaire et pouvait être le plus utile en interposant l'autorité d'une médiation européenne qui se fût adressée à la fois à la Russie et à la Turquie, alors la dislocation a commencé; alors se sont produites, à la place des conférences diplomatiques de Vienne, les entrevues souveraines d'Ollmütz; alors sont venues les tergiversations du roi de Prusse, qui, après avoir refusé de se rendre personnellement au camp autrichien, est parti soudainement, à l'insu, dit-on, de son conseil, pour retrouver l'empereur Nicolas à Varsovie.

Ce n'est pas que nous ne nous expliquions les démarches personnelles des deux souverains allemands. Ils ont espéré être plus heureux que la diplomatie et obtenir la paix du tsar; ils ont pensé que mieux que personne ils pouvaient faire valoir les considérations supérieures qui font en quelque sorte une loi pour tous d'un arrangement amiable. Nous serions tentés de croire que c'est là dans le fond tout le secret des entrevues qui viennent d'avoir lieu à Ollmütz et à Varsovie. Il se pourrait en effet qu'il ne se fût rien passé dans ces entrevues d'aussi décisif qu'on a pu le supposer, et que tout se fût borné à des efforts mutuels, — du tsar pour gagner les souverains allemands à sa politique, — des souverains allemands pour amener l'empereur Nicolas à des conditions moins excessives et plus équitables. Mettons que ni les uns ni les autres n'aient aussi complétement réussi qu'ils l'eussent désiré, c'est le plus probable malgré tout ce qu'on peut dire : qu'en résulte-t-il? Pour l'Autriche et la Prusse d'abord, une situation trop peu nette et peu digne de grandes puissances. Il ne suffit point de prétendre se renfermer dans une neutralité inactive et expectante; il est des momens où, à moins d'une abdication véritable, cette neutralité est impossible : c'est quand il se produit des questions qui touchent à un intérêt général, européen. Lorsque l'Autriche et la Prusse s'étaient réunies à l'Angleterre et à la France pour travailler en commun à une conciliation, c'est que, sans nul doute, elles avaient aperçu cet intérêt européen, et ce ne sont point à coup sûr les complications nouvelles qui l'ont fait disparaître. Comment les deux grands gouvernemens allemands, après avoir partagé l'opinion de la France et de l'Angleterre sur le sens réel de la note de Vienne et sur la nécessité de maintenir intacte l'in-

dépendance de l'empire ottoman, avoueraient-ils aujourd'hui leur indifférence pour les empiétemens de la Russie en Orient? D'ailleurs, même en restant neutres, l'Autriche et la Prusse se prononceraient encore plus qu'elles ne le pensent; — elles se prononceraient, disons-nous, tacitement pour la France et l'Angleterre, parce qu'il est bien évident que, si un intérêt profond ne les séparait pas de la Russie dans cette question, elles n'hésiteraient point à lui prêter leur appui et à la seconder de leur influence, de telle façon que leur politique, mélange singulier de résistance timide et de connivence indirecte, ne ferait qu'attester à la fois ce qu'elles ont à défendre et leur impuissance à prendre un parti. Ce n'est point là apparemment le rôle qui convient à deux puissances comme l'Autriche et la Prusse, et après avoir eu le bon esprit, comme on l'assure, de résister au tsar dans des entrevues réitérées, M. de Manteuffel ne devrait-il pas encore imprimer un caractère plus décidé à la politique du cabinet prussien qu'il dirige?

Quant à l'empereur Nicolas, les voyages qu'il vient de faire en Allemagne pourraient bien aussi être un symptôme de la situation fausse où il s'est engagé. Cette situation, il l'a sentie évidemment, puisqu'il a éprouvé le besoin de faire cesser, par une intervention personnelle, l'isolement où le plaçait la conférence réunie à Vienne. On a parlé des dispositions pacifiques manifestées par le tsar au camp d'Ollmütz; par malheur, c'est un mot sur lequel il faut s'entendre : la Russie parlait de ses dispositions pacifiques, lorsqu'elle envoyait le prince Menchikof porter ses ultimatums hautains à Constantinople; elle en parlait encore lorsqu'elle faisait entrer ses troupes dans les principautés; elle en parlait aussi récemment lorsque, sous l'apparence d'une transaction à l'occasion de la note de Vienne, elle maintenait toutes ses prétentions primitives; elle a même si bien fait, qu'elle a tué du coup cette malheureuse note, et que les négociations ne peuvent plus se renouer que sur des bases nouvelles. Tout cela ne fait que rendre plus claire et plus nette la politique de la France et de l'Angleterre. Heureusement les deux puissances, fussent-elles réduites à elles-mêmes, ne peuvent avoir qu'une pensée, et cette pensée consiste à épuiser tous les moyens possibles de pacification, en maintenant toutefois intact un principe auquel est liée la sécurité de l'Europe. Comme elles n'ont aucun intérêt d'ambition à satisfaire, elles se trouvent plus libres pour défendre avec modération et fermeté l'intérêt occidental; c'est là leur politique, aujourd'hui comme hier, demain comme aujourd'hui; c'est là assurément encore l'unique destination des flottes envoyées devant Constantinople, pour surveiller les événemens qui peuvent s'accomplir.

Un des côtés les plus curieux, on le sait, de cette longue et pénible crise, c'est le retentissement qu'elle a parmi les populations orientales, en dehors du cercle où s'agite le fanatisme turc. Nous avons montré quelquefois, par des témoignages singuliers, la vive impression que produisent les événemens actuels sur l'esprit de ces peuples. La crise, en se prolongeant, ne fait qu'entretenir et activer ce mouvement, où s'expriment et se confondent tous les vœux, toutes les espérances d'affranchissement, toutes les irritations contre le joug musulman; c'est la vie grecque qui se manifeste auprès de la décadence turque. Depuis longtemps déjà, ce mouvement se poursuit, et s'il y a un intérêt particulier à l'observer aujourd'hui, c'est parce que nous nous

trompons souvent, faute de connaître les tendances réelles des populations de l'Orient, parce que nous ne nous rendons pas un compte fidèle de ce qui s'agite dans ce monde mystérieux et renaissant; c'est ainsi qu'un écrivain grec, dans un recueil d'Athènes, — *le Spectateur de l'Orient*, — montre ce qu'il y a d'arbitraire dans les classifications que nous faisons des partis helléniques. Il n'y a point en Grèce, à proprement parler, de parti français, anglais ou russe, comme nous le disons quelquefois; mais il y a ce qu'on peut appeler un parti oriental et un parti occidental. Le premier, estimant au-dessus de tout la religion, tourne toutes ses espérances vers la Russie, qui est la protectrice de la foi orthodoxe, qui partage la haine du chrétien grec contre le drapeau de Mahomet, et qui veut rétablir l'empire de Byzance; le second, aimant les sciences, les arts, le commerce, incline vers l'Occident, où il retrouve quelque chose de l'ancienne Grèce. Ces deux tendances ne s'excluent pas; elles se fondent, se combinent, se viennent mutuellement en aide, et de ce dualisme naît la supériorité de la civilisation grecque, appelée à servir de milieu entre l'Orient et l'Occident, en participant des deux. De là aussi la destinée spéciale de la race grecque dans les combinaisons auxquelles doit donner lieu la vraie et juste solution de la question d'Orient. C'est à cette race qu'appartient la mission de relever, sur ce sol où elle a dominé, un empire civilisé et florissant à la place de l'empire en décadence des Osmanlis. Ce sol est à elle du droit de l'intelligence, du droit des malheurs que lui infligea la barbarie musulmane, du droit des combats qu'elle a déjà soutenus pour s'affranchir, enfin de ce droit imprescriptible d'une race qui conserve intact à travers les siècles le dépôt de sa foi, de ses traditions, de sa nationalité. Ce n'est point l'ambition, on le voit, qui manque à ces vues remarquablement exprimées. C'est là au reste un fier et viril sentiment. Seulement le difficile est de traduire tout cela en une politique pratique que l'Europe puisse adopter. Cela viendra sans doute; jusque-là, si l'Europe prête son secours à l'empire ottoman, si elle arrête ce vieil édifice sur le penchant de la ruine, ce n'est point la religion qu'elle défend en lui, c'est l'indépendance de l'Occident, et cette indépendance, les chrétiens grecs sont plus que personne intéressés à ne point désirer qu'elle périsse, parce qu'alors ils ne feraient probablement que passer d'une servitude à l'autre. Malgré les espérances de l'auteur grec, il n'est point sûr que le Cosaque, attachant son cheval aux colonnes du temple de Jupiter olympien, laissât autour de lui la liberté très florissante. Toujours est-il que de tels livres dénotent le travail des esprits parmi les populations orientales; ils montrent combien ces populations s'émeuvent et se préoccupent, sous l'empire de leurs instincts religieux et nationaux, d'une question dont le poids oppresse l'Europe depuis plus de six mois, et qui passe d'un instant à l'autre par des phases toujours nouvelles et toujours plus graves.

Cette question d'Orient vient aussi de donner lieu à une publication d'un autre genre, et qui mérite à tous égards d'être signalée. *La Vérité sur la question des lieux saints, par quelqu'un qui la sait*, tel est le titre de cet écrit, qui révèle en effet une connaissance approfondie du débat d'où est venue la crise actuelle. En dépit de la suscription de cette brochure, qui porte la date de Malte, nous ne doutons point qu'elle ne sorte des presses de Constantinople, et bien qu'elle soit anonyme, nous croyons qu'on en pourrait facilement dé-

couvrir l'origine. Évidemment l'auteur a eu à la fois les confidences des deux gouvernemens européens qui se trouvaient aux prises dans la question des lieux saints, la France et la Russie, et nous ne serions point étonnés qu'on eût nommé à ce propos l'ancien ministre ottoman Fuad-Effendi. On se rappelle avec quelle hauteur le prince Menchikof avait cru pouvoir traiter ce ministre en arrivant à Constantinople. Celui-ci se venge aujourd'hui de ce dédain en faisant connaître avec autant de mesure que de raison la politique devant laquelle il a succombé. C'est la conduite de la Porte que l'auteur s'est proposé de défendre, c'est aux reproches d'offense exprimés dans les circulaires de M. de Nesselrode qu'il a pour principal objet de répondre. Dans une analyse aussi substantielle que rapide des diverses phases de la négociation concernant les lieux-saints, il montre en effet catégoriquement que si la Porte a donné à quelqu'un le droit de se plaindre de ses procédés, ce ne saurait être à la Russie. Quand la France revendiquait en faveur des religieux francs de la Palestine les sanctuaires dont ils avaient la possession en 1740, cette puissance avait pour elle non-seulement le droit écrit, mais en quelque sorte le droit naturel lui-même. Elle agissait en effet en faveur de ses propres sujets ou d'étrangers volontairement enrôlés sous son protectorat, et en vertu d'un traité formel, celui qui est connu sous le nom de capitulation de 1740. La Russie au contraire, en essayant de s'entremettre dans le différend, n'avait aucun traité à alléguer, aucun de ses sujets à défendre. « Le gouvernement ottoman, fort de ces raisons, dit le publiciste dont nous signalons le témoignage, aurait pu tout d'abord refuser d'admettre une intervention quelconque de la Russie; mais, par déférence pour une puissance alliée et voisine, il ne voulut pas le faire. Prenant en considération la sollicitude qu'elle affichait pour la religion dominante de ses états, et cherchant toujours le moyen de concilier l'intérêt de toutes les parties dans une question qui au commencement semblait être exclusivement religieuse, il ne ferma pas l'oreille à ces représentations. » Il est un autre point que l'auteur a parfaitement saisi et mis en relief. On se souvient qu'au moment où les négociations semblaient toucher à leur terme, l'empereur Nicolas avait cru devoir adresser au sultan une lettre autographe où il faisait un crime aux ministres ottomans d'avoir reconnu en principe la validité du traité au nom duquel réclamait la France. « C'était la première fois, dit l'écrivain ottoman, qu'on voyait un souverain adresser à un autre souverain des reproches pour n'avoir pas méconnu ses engagemens solennels envers une autre puissance. » Bien que l'écrit dont nous parlons n'ait pour but que d'expliquer la politique de la Porte et de repousser les reproches qui lui ont été adressées par la Russie, il renferme implicitement la justification la plus concluante qui pût être faite de la conduite de la France.

La Russie ne trouvait donc dans la question des lieux-saints aucun prétexte légitime pour soulever la question plus vaste qui met aujourd'hui en danger la paix européenne. C'est sur elle seule que doit peser la responsabilité morale de la guerre qui semble sur le point de commencer. L'auteur de l'écrit que nous citons n'a point de peine à établir de quel côté sont les premiers torts. Depuis que cette brochure est publiée, un fait significatif est venu d'ailleurs attester les véritables intentions de la Russie. Cette puissance avait déclaré qu'en réclamant le protectorat religieux des sujets grecs de la Tur-

quie, elle ne voulait rien exiger qui ne fût compatible avec l'autorité du sultan, et le jour où la Porte a jugé nécessaire d'introduire dans la note de la conférence de Vienne des modifications propres à lui assurer à ce sujet les garanties désirables, on a vu le cabinet russe rejeter cette note avec un commentaire où il prétend cette fois ouvertement à une portion de la souveraineté d'Abdul-Medjid. La pensée de la Russie n'est donc désormais que trop claire. Ce fait nouveau et décisif donne une confirmation éclatante à la thèse soutenue par l'auteur de l'écrit dont nous parlons : — ce n'est point la Russie qui a respecté ses engagemens. En se rappelant la politique modérée suivie par l'empereur Nicolas en présence des dernières révolutions européennes, on ne sait comment expliquer le changement qui s'est opéré dans cette politique. On ne saurait se dissimuler que jusqu'à ce moment l'effet moral de la crise est tout entier pour la Turquie et ses alliés. La France y a gagné de rentrer d'une manière décisive dans le concert européen. La Porte, de son côté, en a profité pour montrer qu'elle conserve une certaine énergie de patriotisme qu'on lui contestait, et qu'elle est encore de force à défendre honorablement son indépendance. En terminant cet examen de la publication attribuée à Fuad-Effendi, nous ferons une dernière remarque : s'il existait dans l'empire ottoman beaucoup d'hommes tels que cet ancien ministre, les espérances que l'on a fondées sur les progrès de la civilisation en Turquie pourraient bien donner un démenti à ceux qui n'y voient que des illusions. Cet empire, qui se soutient dans le présent par de si louables efforts, pourrait sans doute compter encore sur un honorable avenir.

Cette crise d'Orient est une des épreuves où la France est engagée comme tous les pays qui ont un rôle politique dans le monde : c'est la grande affaire du moment; elle revient sans cesse et se retrouve naturellement au bout de toutes les pensées, non-seulement parce qu'il en peut sortir la paix ou la guerre, mais encore parce que, pour tous ceux qui ont le don de réflexion, c'est une question vitale dont la solution peut déplacer toutes les influences et affecter profondément les destinées de l'Occident. La France a sa part dans cette situation; elle a sa politique à suivre, ce qui suffirait, comme nous le disions, pour absorber le zèle et les efforts d'un gouvernement. Et cependant à peine quitte-t-on la crise d'Orient, qu'on se retrouve en présence de cette autre question, qui n'est pas moins sérieuse en un certain sens : la question des subsistances. La France a eu à traverser assurément des crises alimentaires de ce genre; ce qui caractérise celle-ci, c'est que tous les produits se sont trouvés atteints à la fois. Une sorte de funeste influence s'est communiquée à tout et est venue comprimer la maturité de toute chose. Il est facile de mesurer le degré du mal, quand on songe qu'il est des pays en ce moment où le produit des vignes sera certainement fort au-dessous du prix du travail. C'est un bonheur du moins qu'on ait aperçu tout d'abord la gravité de la crise, qu'on l'ait soupçonnée même avant de la connaître. La prévoyance a pu s'exercer; des approvisionnemens ont pu se faire au dehors. Le gouvernement, pour sa part, a pu agir dans la mesure de ses prérogatives. Aux mesures qu'il a déjà prises, il ajoutait récemment encore plusieurs décrets qui prorogent les dégrèvemens de droits sur les importations de grains et farines, et la suppression temporaire de la surtaxe de na-

vigation sur les importations faites par des navires étrangers. En même temps l'exportation des pommes de terre et des légumes secs a été prohibée. Ce n'est point en un jour sans doute que des mesures de ce genre peuvent produire leur effet; elles atteignent leur but insensiblement, en facilitant par tous les moyens les approvisionnemens intérieurs. Si elles ne produisent pas des baisses subites dans les prix des subsistances, elles conjurent du moins les hausses trop brusques qui ajoutent au mal réel le mal de l'imagination, et, par une lente influence, elles arrivent à adoucir les conditions alimentaires, chose humaine, utile et désirable aux approches d'une saison où la misère sévit souvent avec le froid. Ce qui serait utile aussi, c'est que, venant en aide au gouvernement dans les campagnes surtout où l'action administrative ne peut toujours atteindre, chacun agît dans sa sphère. Cet effort de tous ne serait point certes le moyen le moins efficace pour tempérer une situation difficile et toujours douloureuse, lors même qu'elle n'arrive point à être critique.

La vie intérieure d'un pays est ainsi faite, que tout s'y mêle chaque jour, les préoccupations les plus fugitives comme les préoccupations les plus sérieuses, les questions générales et tout ce qui touche aux hommes ayant eu ou ayant encore une figure dans le monde. Un homme éminent qui disparaît de la scène, c'est aussi un événement pour une société comme la société française, et c'est l'honneur de notre pays de le ressentir. Cette impression, elle s'éveillait naturellement ces jours derniers en présence de la tombe ouverte de M. Arago. Nul ne pouvait oublier la place que cet homme illustre s'était faite dans la science. M. Arago était né en 1786. Voué dès sa jeunesse à l'étude des problèmes scientifiques, il y avait toujours porté une activité singulière, qui s'était manifestée par de nombreux et remarquables travaux. Nous n'avons point à coup sûr à parler des découvertes qui ont illustré son nom. Ce qui l'a le plus popularisé peut-être, c'est la nature même de son talent. M. Arago a été ce qu'on nomme un vulgarisateur de la science. Bien des savans aiment à garder leurs secrets; ils en jouissent seuls dans le sanctuaire étroit des initiés. C'est le caractère de M. Arago d'avoir voulu mettre la science à la portée de tout le monde en divulguant ses procédés, en cherchant ses applications pratiques, en éclaircissant tous ses mystères par une parole élégante et facile, et il a réussi souvent, comme on sait, dans cette œuvre réputée presque impossible. C'est sa gloire d'avoir rendu la science accessible et intéressante, attachante même. Malheureusement M. Arago avait succombé à un piége redoutable. Homme de science, il s'était livré à la politique, et c'est ainsi qu'ajoutant à la juste popularité du savant la popularité moins sûre de l'homme de parti, il s'était vu porté au gouvernement provisoire en 1848 : merveilleux gouvernement, où il y avait des savans, des poètes, des historiens, des journalistes, — un peu de tout enfin, excepté des hommes d'état. Nous prendrons la liberté, même en présence de la mort, de ne point compter cette époque parmi les titres de gloire de M. Arago, bien qu'il fût d'ailleurs un des plus modérés des dictateurs de ce temps. C'est lui, on s'en souvient, qui fut réduit un jour à faire à M. Louis Blanc la singulière proposition de descendre dans la rue pour que chacun fît appel à ses partisans, et ce jour-là certainement il dut faire des réflexions amères sur le degré de civilisation où il avait contribué à con-

duire la France en si peu de temps. Ramené par les événemens à la science, il se croyait déchu peut-être, et il ne faisait que reprendre sa vraie place, qu'il n'aurait pas dû quitter. C'est là, à vrai dire, un penchant de notre siècle : on croit volontiers que l'intelligence, que la science même donne une aptitude universelle. Qu'arrive-t-il alors? C'est qu'il suffit d'avoir marqué par l'intelligence dans un genre quelconque, et même, hélas! d'avoir eu seulement quelquefois l'intention de marquer, pour se croire des titres particuliers à être ministre, ambassadeur, tout au moins préfet. Combien en avons-nous vu en 1848 de ces préfets, de ces ambassadeurs, de ces ministres! Malheureusement dans ces curées périodiques, où chacun prétend naturellement avoir le plus d'intelligence et par conséquent le plus de titres, il y a toujours quelque chose qui souffre : c'est l'intérêt du pays, c'est la tradition de sa politique. Les hommes passent en quelque sorte dans les affaires sans les connaître, ne sachant pas celles qu'il faut éviter, celles qu'il faut soutenir, et un beau matin nous nous réveillons en face de quelqu'une de ces grandes questions qui font leur chemin au profit des autres, à travers nos révolutions stériles et nos abatis de gouvernemens d'un jour.

S'il est un spectacle curieux et instructif, c'est celui des peuples contemporains au milieu de ces révolutions qui viennent périodiquement les transformer, ou plutôt les bouleverser. Quel caractère apportent-ils donc dans ces mêlées orageuses? Quelles tendances s'y dévoilent? quelles influences s'y manifestent et s'entrechoquent? C'est toujours le plus abondant sujet d'observations, et si dans ces mouvemens l'intelligence a souvent une grande place par ses excès et ses violences, c'est à l'intelligence droite et saine de porter la lumière dans cette confusion, d'en dégager l'idée juste et féconde du progrès véritable, de quelque pays qu'il s'agisse d'ailleurs. C'est ce que M. Saint-René Taillandier vient de faire pour les contrées d'outre-Rhin dans ses *Études sur la Révolution en Allemagne*. M. Taillandier avait d'autant plus de titres pour entreprendre une telle œuvre, qu'il nourrit la plus vive prédilection pour l'Allemagne. Il l'aime comme un esprit sérieux, sans illusion ni faiblesse; il la connaît, il a suivi longtemps son histoire, et toutes ses études, ses esquisses fidèles et justes, forment aujourd'hui le tableau le plus attachant et le plus vrai des révolutions morales, intellectuelles, politiques, par lesquelles est passée de notre temps la civilisation germanique.

Il faut bien le dire, ce n'était pas toujours une tâche facile de représenter avec vérité tout ce mouvement multiple et confus. On a vu ce qu'a été un moment l'Allemagne dans ces dernières années, avec ses émeutes, ses insurrections, ses tentatives de transformation, ses parlemens. M. Taillandier retrace une portion de cette histoire, presque actuelle, dans les chapitres qu'il consacre au parlement de Francfort, ce sénat solennel qui s'était institué pour créer l'unité de l'Allemagne, et qui est mort dans la plus glorieuse impuissance; mais on ne comprendrait rien à ces événemens de 1848 et 1849, si on ne recherchait comment ils se préparent dans l'histoire de l'Allemagne depuis 1815. Avant l'explosion politique, il y a eu l'explosion philosophique, il y a eu tout ce travail intellectuel si confus et étrange, qui est passé par toutes les phases pour aboutir en certains momens à l'athéisme le plus sordide. Or c'est là véritablement le sujet du livre de M. Taillandier. Son héros, c'est l'intelli-

gence allemande sous toutes ses formes, même les plus bizarres, même quand elle s'appelle M. Feuerbach ou M. Stirner. L'auteur n'écrit point une histoire, il décrit une situation, il analyse un livre, il peint un personnage, et dans ce cadre il fait entrer le mouvement des partis, la lutte des systèmes. Il n'est point certes nécessaire de dire que toutes les théories révolutionnaires et athées de l'Allemagne trouvent dans M. Taillandier un adversaire éloquent qui leur rend un mauvais service, car il les montre impitoyablement sous leur vrai jour. Combien d'autres pages ingénieuses et fortes, où l'auteur aide à pénétrer des caractères comme ceux du roi de Prusse actuel et de M. de Radowitz, où il ne laisse plus rien à dire sur des écrivains comme Louis Bœrne! Le portrait de ce dernier est une des plus heureuses inspirations de la critique élevée de M. Taillandier. Il y a du reste un fait qu'on peut observer dans ce remarquable livre, c'est que l'Allemagne, malgré l'apparence du plus vaste mouvement intellectuel, subit la loi commune de notre temps. Il y a bien des écrivains, il n'y a plus l'inspiration d'autrefois. Schiller, cette âme idéale, Goethe, cette intelligence puissante, Jean-Paul, Louis Bœrne, tous ces esprits d'élite dans des genres différens s'en sont allés successivement, et après eux il semble que ce soit une sorte d'invasion tumultueuse et assez stérile dans le domaine de l'art et de l'imagination. Aujourd'hui peut-être une inspiration plus pure et plus saine est-elle près de renaître, et ce serait certes un mouvement qui trouverait en M. Taillandier, de ce côté du Rhin, le plus compétent et le plus sympathique des auxiliaires.

La vérité est que partout, en France comme en Allemagne, il y a un besoin indicible de cette inspiration plus saine, et le plus clair symptôme de cette phase nouvelle dans la littérature, c'est la décadence des écoles d'il y a vingt ans, c'est l'oubli même dans lequel sont tombées quelques-unes des œuvres qui ont fait le plus de bruit. En réalité, l'école romantique, pour lui laisser son nom, est entrée dans l'histoire. S'il survit encore quelque chose qui s'appelle ainsi, il ne faut pas trop y croire : ce doit être quelque fantôme obstiné à ne point se plier aux conditions nouvelles. Ce qu'il y avait d'heureux dans l'inspiration qui se fit jour sous la restauration, on peut l'apercevoir aujourd'hui, comme aussi on peut voir ce qu'il y avait de puéril et d'excessif. Ainsi qu'il arrive toujours, l'école romantique a péri par elle-même, par ses propres excès, par toutes les violences faites en son nom à l'art et à la langue. Il en est résulté l'épuisement rapide des écrivains qui se sont jetés dans cette voie, la lassitude et l'indifférence du public, et enfin cet état de réaction où tous les esprits en viennent à rechercher d'autres élémens d'intérêt ou d'émotion. Ces idées, qui ne sont point nouvelles, l'auteur d'un petit livre de critique, intitulé *Portraits à la Plume*, les exprime à son tour. Il y aurait sans doute beaucoup à dire sur plus d'un de ces portraits qu'esquisse M. Clément de Ris. On pourrait y trouver la trace d'une assez curieuse incertitude de goût et de jugement. Ce sont bien plutôt quelques pages légères, écrites un peu sur tout le monde, que des analyses sérieuses des talens qu'il étudie; mais ce que nous voudrions remarquer comme un symptôme, c'est ce que dit l'auteur dans quelques mots de préface. Oui, il a raison quand il signale la nécessité pour l'esprit littéraire de se renouveler, de se retremper à quelque source fortifiante, de renouer les traditions de l'intelligence nationale. Il n'est point le

premier à le dire, et il est fort à souhaiter que cela devienne la pensée commune. Il est très vrai aussi que, dans une réaction de ce genre, rien n'est plus nécessaire qu'une critique vigilante et sûre, sympathique à tous les essais sérieux, inflexible pour toutes les aberrations du goût. Que disions-nous pourtant que l'école romantique est morte? M. Amédée Pommier n'est-il pas encore là avec son poème de *l'Enfer?* M. Pommier est un homme de bonnes intentions, son *Enfer* en est semé; malheureusement elles ne sauvent personne, comme on sait, un poète moins encore qu'un autre. Il serait difficile d'entasser dans quelques pages de poésie plus de trivialités et d'images informes. Rien n'égale l'assurance de M. Pommier, si ce n'est sa bonne foi; il pousse même la conscience jusqu'à faire précéder son nouveau poème d'une critique certainement fort juste. Alors pourquoi l'auteur n'a-t-il pas simplement supprimé son *Enfer?* Il n'y eût point perdu, et le goût eût moins perdu encore à cette courageuse immolation d'hémistiches rocailleux et bizarres.

Renouons le fil de la politique contemporaine. En dehors des événemens d'Orient, on conçoit qu'il y ait une certaine stagnation dans la plupart des pays que quelque intérêt rattache à cette affaire. Quant aux autres, simples spectateurs de cette crise, ils ont leur mouvement propre de travaux et d'intérêts dont le caractère reste en quelque sorte plus national. L'Espagne, on ne l'a point oublié, vient d'avoir son changement de ministère. Lorsque cette sérieuse modification du pouvoir s'est produite à Madrid, c'était une question de savoir quelle influence allait dominer. L'incertitude qui règne depuis longtemps dans la politique au-delà des Pyrénées n'était pas de nature à rendre cette question inutile. Aujourd'hui, sur bien des points du moins, le doute n'est plus permis. Le nouveau gouvernement n'a point tardé à manifester l'intention de revenir à des moyens plus modérés et un peu plus constitutionnels que ceux qui ont été mis en usage à Madrid depuis quelques mois. La première affaire que devait rencontrer devant lui le cabinet présidé par le comte de San-Luis, c'est celle du général Narvaez, qui était encore dans une sorte d'exil. Une décision spéciale est venue autoriser le duc de Valence à rentrer en Espagne, et certes, il faut le dire, c'est la plus heureuse pensée que pût avoir le nouveau ministère de Madrid. Il y avait en effet quelque chose d'étrange et de triste à la fois de voir un des plus illustres serviteurs de la reine Isabelle, celui qui a le plus contribué à sauver la paix de l'Espagne en 1848, mis en suspicion et relégué hors du pays. Des considérations spéciales d'ailleurs rendaient naturelle cette résolution de la part de M. Sartorius, puisqu'il doit en partie sa fortune politique au général Narvaez, qui le premier lui confia un portefeuille dans son ministère.

Mais la mesure la plus importante et la plus décisive du ministère espagnol, c'est sans contredit la convocation des cortès pour le 19 novembre prochain. Cette réunion des corps législatifs doit coïncider avec les couches de la reine Isabelle, et en outre le ministère annonce avoir à demander leur concours aux chambres pour « des mesures importantes faisant partie de son système politique et administratif. » Quelles sont ces mesures? C'est là ce qu'on ne sait point encore. Malgré tout, il se pourrait qu'on n'eût point abandonné complétement la pensée de modifier quelques points, sinon de la constitution même, du moins de l'organisation politique. La preuve en

est dans les bruits qui ont circulé sur un projet de réforme du sénat. Cependant il n'est point probable aujourd'hui que ce projet ou tout autre de ce genre dépasse certaines limites, et dans tous les cas ce seront sans doute les chambres elles-mêmes qui auront à le discuter et à le voter. Le fait essentiel et saillant, c'est la convocation des cortès. Ainsi cesse la situation anormale où se trouvait l'Espagne, ne sachant pas trop si elle était encore un pays constitutionnel ou un état absolu. Seulement il est permis de se demander encore si le cabinet nouveau est dans de parfaites conditions de force et de durée pour se présenter devant les chambres. Quoi qu'on fasse, il est bien évident qu'il aura toujours le caractère d'un cabinet composé en grande partie d'élémens purement conservateurs et ne contenant point les principaux membres du parti conservateur. Ce n'est pas que le comte de San-Luis n'ait un rang distingué dans le parti constitutionnel modéré de l'Espagne; mais il n'est point le seul, et malgré la souplesse de son talent et son habileté, il serait difficile que seul il soutînt la situation. L'isolement pour les hommes politiques est assurément un danger, et c'est dans des momens comme ceux où se trouve l'Espagne qu'il serait nécessaire de reconstituer un gouvernement uni et imposant, capable de donner une forte impulsion à tous les intérêts du pays. Ce gouvernement est-il aujourd'hui possible? C'est là une question après la dissolution des partis qui s'est produite dans ces dernières années. Dans tous les cas, le comte de San-Luis aura eu le mérite de rétablir l'empire des lois et des usages constitutionnels.

En attendant que les chambres se rouvrent à Madrid, les états-généraux viennent, il y a peu de temps, de reprendre leurs travaux à La Haye. A peine la session extraordinaire était-elle close, que la session ordinaire commençait, et c'est le roi lui-même qui l'inaugurait par un discours étendu qui ne pouvait d'ailleurs rendre que de rassurans témoignages de l'état du pays. Le roi de Hollande, dans son discours, a touché aux relations extérieures, à l'organisation des forces de terre et de mer, à la situation des colonies, à l'état de l'agriculture et de l'industrie; il a insisté plus particulièrement, et à bon droit, sur une œuvre considérable qu'il qualifie d'entreprise gigantesque : c'est le desséchement du lac de Harlem, travail commencé sous le règne de l'aïeul du roi actuel, et qui s'achève aujourd'hui. C'est donc sous de favorables auspices que s'est ouverte la nouvelle session. Les travaux législatifs ont bientôt commencé, et les deux chambres ont d'abord eu à répondre au discours royal. Leurs adresses, aujourd'hui discutées et votées, ne sont en réalité qu'une paraphrase du discours de la couronne. Les deux chambres seulement s'accordent d'une manière spéciale à solliciter du gouvernement la préparation des lois organiques indiquées par la constitution. Maintenant les états-généraux néerlandais en sont à leurs travaux habituels.

La session actuelle ne saurait évidemment avoir l'intérêt sérieux et animé que la question religieuse donnait à la session extraordinaire. Il lui reste l'étude des projets qui touchent à des intérêts moins élevés sans doute, mais qui ont aussi leur importance toute pratique. Le ministre des finances, M. van Doorn, a présenté aux états-généraux le budget de 1854, et d'après la loi financière, les dépenses de la Hollande doivent s'élever à 70,216,987 florins, tandis que les recettes seraient de 71,789,752 florins. Il y aurait ainsi

un excédant de revenu de plus de 1 million de florins. Voici donc une des lois qui appellent dès ce moment l'attention des états-généraux. D'après le discours royal, de nouveaux projets d'amortissement de la dette doivent être également présentés; enfin il reste un dernier projet qui vient d'être soumis à la deuxième chambre : c'est un contrat passé entre le gouvernement et la Société de Commerce. Cette société, comme on sait, est constituée en qualité de commissionnaire pour le commerce des colonies. Quant à la situation réelle des colonies, elle est matériellement favorable, et au point de vue politique il y a presque constamment des insurrections que les autorités néerlandaises ont à réprimer par la force. Voici cependant un fait curieux à constater : c'est une exposition qui a lieu à Batavia. Les étrangers accourent, surtout des Indes anglaises. Le gouvernement offre toutes les facilités possibles aux princes indigènes pour qu'ils viennent contempler ce spectacle, et c'est ainsi qu'après avoir fait le voyage d'Amérique pour voir l'exposition de New-York, on partira quelque jour d'Europe pour aller visiter celle de Batavia, moins belle à contempler sans doute que le pays merveilleux qui lui sert de théâtre et de décoration.

CH. DE MAZADE.

Aux États-Unis, les questions politiques s'effacent un peu pour le moment devant les questions d'un autre genre que soulève le progrès de plus en plus remarquable de la nation américaine dans la double voie des intérêts matériels et des travaux intellectuels. Tandis que l'Europe poursuit encore péniblement la solution des affaires d'Orient, les démêlés de l'Union avec l'Autriche paraissent marcher vers une conclusion. Peut-être ce résultat est-il dû à l'attitude prise dès le commencement de l'affaire par les représentans de la grande puissance américaine. Au lieu de jouer au plus fin, comme l'Europe a voulu le faire avec l'empereur de Russie, au lieu de rédiger des notes et des protocoles, et de s'exercer dans les genres les plus variés de la littérature diplomatique, les Américains, en vrais barbares, sont allés tout droit au fait : ils ont frappé, et il leur a été ouvert; ils ont obtenu la satisfaction la plus pressante, la mise en liberté de M. Kosta et son retour aux États-Unis. Les questions de politesse se régleront plus tard à la satisfaction de l'Autriche, il faut l'espérer, car il est juste d'observer que, dans cette affaire, le capitaine Ingraham s'était montré plus énergique que poli, et plus ardent à faire respecter les droits de sa nation qu'à respecter ceux des autres gouvernemens. Néanmoins il ne faudrait pas trop compter d'avance sur la politesse des Américains, car la réponse de M. Marcy au chevalier Hulsemann, récemment publiée, refuse même à l'Autriche cette faible satisfaction.

Pendant que le capitaine Ingraham exécute ainsi un peu brutalement ses mesures de vigueur en Europe, que font les Yankees dans leur propre pays? Là il ne manque pas de gens qui à l'heure présente désireraient marcher sur les traces glorieuses du capitaine Ingraham, et frapper à leur tour quelque coup décisif sur Cuba, sur le Mexique, ou sur tout autre territoire depuis longtemps convoité. Ce désir excessif d'énergie est encore stimulé par l'embarras des richesses. D'après des chiffres publiés récemment, l'excédant des recettes accumulé depuis plusieurs années dans les caisses du trésor se monte environ à 30 millions de dollars. Quels beaux territoires on pourrait acheter

avec cette somme! 150 millions de francs soulageraient un peu les finances de l'Espagne, et suffiraient amplement à liquider les dettes du Mexique. Toutefois nous ne croyons pas que cette ardeur de conquêtes et d'acquisitions (d'acquisitions encore plus que de conquêtes) se tourne en ce moment contre l'Espagne. La question de Cuba soulève encore de trop grandes difficultés. L'Angleterre tout récemment s'est prononcée trop formellement contre la note de M. Everett, par l'organe de lord John Russell; la France non plus ne laisserait probablement pas attaquer une nation amie et sœur sans lui porter quelque secours. L'Espagne elle-même est encore parfaitement capable d'opposer une résistance énergique. Mais le Mexique! personne ne s'intéresse à lui; il est incapable de se défendre; il est manifestement, et de son propre aveu, en pleine dissolution; il est évidemment dans la situation d'un débiteur rongé de dettes, à qui l'expropriation serait plus utile que nuisible. Rien n'empêche donc les États-Unis d'exproprier le Mexique de quelques-unes de ses provinces. C'est l'avis de M. Marcy, et très probablement cet avis sera écouté. Il faut s'attendre à voir d'ici à peu de temps le Mexique payer pour la troisième fois les frais de l'humeur belliqueuse des Yankees. Dans quelques mois probablement, ce malheureux pays aura encore perdu quelques-unes de ses provinces, peut-être même ne restera-t-il plus du Mexique que le nom!

Tandis que l'ardeur politique des citoyens de l'Union va ainsi de l'avant et réalise à la lettre sa fameuse devise populaire *go a head,* une ardeur d'un genre bien différent, plus noble certainement, et qui peut-être aura sur l'avenir des conséquences meilleures que cette soif de conquête et de luxe qui les dévore, l'ardeur littéraire, qui commence à peine, enfante, sinon des prodiges, au moins des œuvres recommandables. Nous n'avons, il est vrai, aucun produit littéraire américain à comparer avec cet hôtel merveilleux qui vient de s'ouvrir à New-York, et dont les journaux nous racontaient récemment les splendeurs : — nulle tragédie, nul roman, nul livre d'histoire ou de voyage qui puisse rivaliser avec les fontaines, les lustres, les cheminées, les dorures, les escaliers de ce caravansérail magique, de cet Alhambra, bâti non pour des sultans, mais pour des bourgeois et pour quiconque porte dans sa poche un nombre suffisant de dollars. La littérature américaine n'a pas cette année à nous offrir non plus un succès comme celui de l'*Uncle Tom's Cabin :* pareille bonne fortune n'arrive pas tous les ans même aux peuples au berceau et favorisés du sort; mais ni la hardiesse, ni la bonne volonté ne manquent aux écrivains américains. Ils tentent plus d'une voie et s'essaient dans plus d'un genre.

Qui croirait par exemple que la littérature du dilettantisme a ses disciples dans le Nouveau-Monde, et qu'il s'y trouve des auteurs capables d'écrire un voyage en Orient tout aussi bien que M. Théophile Gautier, ou de broder un feuilleton avec tout l'art de M. Jules Janin? Les modernes touristes de notre école orientale n'ont pas de couleurs plus vives, de phrases plus musicales, ni plus d'habileté pittoresque que M. Curtis, l'auteur de deux récits de voyage intitulés *Nile Notes* et *le Voyageur en Syrie.* Les canges du Nil, les hôtelleries du Caire, les bazars, n'ont pas de secrets pour M. Curtis, les *drogmans* égyptiens ne sont point capables de lui en imposer. Seulement M. Curtis diffère de nos voyageurs par la tournure d'esprit et le caractère; il est peu

admiratif, il est en revanche fort sceptique, trouve les populations orientales stupides, et n'a point honte de le dire. La danse et la musique si vantées des Orientaux le divertissent peu; il trouve la danse folle et la musique monotone et barbare. Il ne partage pas l'admiration de ses prédécesseurs anglais pour les *drogmans;* selon lui, ils sont tous fourbes, menteurs et voleurs. La cuisine n'est point de son goût. C'est folie, selon lui, que d'espérer la résurrection des races asiatiques : si elles doivent jamais sortir de leur torpeur, dit-il, ce sera sous le costume européen, en chapeau rond et en grosses bottes, non en babouches et en turbans. Il souffle sur les souvenirs des *Mille et une Nuits,* qui l'obsédaient en arrivant, et ne laisse au lecteur presque aucune illusion : les couchers du soleil sont beaux, le désert est immense, l'architecture égyptienne est colossale, et les pyramides valent leur réputation. Contentons-nous du paysage oriental, et renonçons à nos illusions sur l'humanité orientale.

Parmi les productions les plus récentes de l'Amérique, nous trouvons un petit drame fort singulier intitulé *Calmstorm le Réformateur, commentaire dramatique.* L'auteur anonyme de ce pamphlet insinue contre son pays une accusation qui nous a toujours paru assez fondée : il insinue que la tyrannie, pour n'y être pas ostensible et matérielle, pour n'y être pas personnifiée dans un homme ou une institution, n'existe pas moins en Amérique que dans les monarchies les plus tyranniques dont l'histoire fasse mention; l'arbitraire, l'injustice, la malice, s'y exercent tout autant que dans les autres pays du monde, et y ont revêtu une forme infiniment plus terrible, l'opinion publique. Malheur à celui qui s'avisera de contredire les préjugés des masses, qui se permettra d'attaquer leurs injustes intérêts, qui essaiera de faire prédominer sa raison sur celle d'une foule ignorante, passionnée et égoïste! Tous les atômes humains qui forment les foules vont se réunir contre lui pour l'écraser, le calomnier, le noircir; la justice ne le défendra pas, les politiques qui le redoutent le livreront eux-mêmes, la presse le calomniera. Ce petit opuscule, qui soulève encore beaucoup d'autres questions et sur lequel nous reviendrons prochainement, pourrait être invoqué comme une preuve du danger de la liberté illimitée et de la nécessité d'un contrôle supérieur à celui des multitudes. Pour nous, qui ne croyons pas à l'infaillibilité des foules, qui croyons que la démocratie n'est pas le dernier mot du progrès humain, qui ne croyons pas la démocratie une forme de gouvernement supérieure à toutes les autres, qui pensons que l'individu ne doit pas plus être abandonné à la merci des foules que les foules à la merci des individus, nous avons lu ce petit plaidoyer avec plaisir, et pour ainsi dire avec un sentiment de reconnaissance pour l'auteur anonyme qui l'a écrit.

De ce petit drame aux *Tanglewood Tales* de M. Hawthorne, il y a loin. M. Hawthorne a occupé ses récens loisirs à mettre en contes les fables de la mythologie grecque, comme Charles Lamb avait mis en contes les tragédies de Shakspeare. Rien n'est bizarre comme de voir les fables qui ont jadis enseigné la sagesse à l'humanité dans sa fleur sous la forme de contes propres à amuser les enfans de l'humanité dans son âge mûr. Hélas! ces fables ne sont plus que des fables, toute la sagesse qu'elles contenaient s'est depuis longtemps dissipée, comme l'odeur du parfum d'un vase depuis

longtemps vidé. Ce n'est plus gracieux, ni profond; c'est grotesque, bizarre, amusant, et ces vieux oracles de la sagesse ne sont plus que des contes à dormir debout et des rêveries chimériques. Les petits *Yankees* qui liront ces récits pleins d'*humour* (l'*humour*, la chose la plus contraire au génie de ces fables!) ne verront dans les aventures de ces dieux et de ces héros rien d'héroïque ni de vertueux. Tel est le sort des choses humaines : ces belles fables pleines d'un sens si profond, exprimé sous des formes si parfaites, sont aujourd'hui le délassement des enfans, et, après avoir servi de culte et de religion, elles servent aujourd'hui de jouets et de poupées.

Mentionnons encore, parmi les récentes productions de l'Amérique, un livre intitulé *Légendes de l'Ouest*, où l'auteur, M. Hall, a raconté les scènes de la vie des colons de l'ouest au commencement de ce siècle. « Il y a trente ans à peine, et tout est changé! des villes sont là où était la solitude, des bateaux à vapeur courent sur les eaux naguère libres des grands fleuves, des rail-ways traversent les déserts jadis immaculés. » Oui, tout change; mais pour l'heureuse Amérique le changement, c'est la vie qui se multiplie, la population qui se presse, les arts qui naissent, et la civilisation qui commence.

Ces germes, ces commencemens, ces essais de civilisation, nous les trouvons très heureusement racontés dans un récit de voyage récemment publié par une Suédoise célèbre, Mlle Frederika Bremer; son livre est un des plus intéressans que nous ayons lus depuis longtemps sur cet inépuisable sujet des États-Unis. Grâce à sa condition et surtout à son sexe, Mlle Bremer n'a vu et n'a pu voir que le beau côté de cette société; il lui était naturellement interdit de se mêler à la vie populaire, d'habiter longtemps avec les émigrans, les esclaves ou les Indiens, de s'égarer, une carabine sur l'épaule, dans les prairies de l'ouest, et de mener la vie sauvage et aventureuse. Elle ne pouvait voir que des classes cultivées et civilisées, des *clergymen*, des poètes, des écrivains, des gens de bonne société; elle ne pouvait passer que dans certains lieux, des bibliothèques, des salons. C'est ce monde restreint de la haute société américaine que Mlle Bremer nous décrit surtout dans ses trois volumes intitulés : *Foyers domestiques du Nouveau-Monde* (1), titre parfaitement choisi; car son livre n'est guère qu'un voyage autour des coins du feu de quelques notables familles américaines : seulement elle a vu tout ce que ce monde restreint pouvait lui montrer. Son livre est surtout plein de renseignemens sur la société littéraire, et principalement sur ce groupe d'écrivains distingués et singuliers qui habite le Massachusetts. Mlle Bremer est le premier voyageur qui nous ait donné autant de renseignemens sur le philosophe Emerson. Sa belle figure, sa gravité gracieuse, son air aristocratique, le mélange de gravité et de froideur qui le caractérise, nous sont minutieusement décrits, à contre-cœur souvent, dirait-on, et comme par quelqu'un qui s'est senti dominé et qui a fait sous ses efforts pour s'en défendre. Après lui apparaissent successivement M. Alcott, l'utopiste platonicien, le prédicateur de l'hygiène pythagoricienne, le rêveur le plus bizarre que les États-Unis aient encore produit; Théodore Parker, le prédicateur dont le christianisme par trop philosophique est loin de plaire à Mlle Bremer, très

(1) 3 vol. in-8°, à Londres, Arthur Hall.

ardente luthérienne; le poète Longfellow, les abolitionistes Charles Summer et Wendell Philipps, miss Lucy Stone la réformatrice, miss Lynch et miss Sedgewick les *poétesses*, M. W.-H. Channing, M. Nathaniel Hawthorne, etc. Mlle Bremer nous donne même des nouvelles des personnes remarquables des États-Unis qui en étaient absentes pendant son séjour; ainsi elle nous transmet l'écho de tous les bruits qui ont circulé sur miss Margaret Fuller, alors en Europe, et sur son mariage. Nous avons aussi un résumé des conversations sur les sujets du jour, sur l'assassinat du docteur Parkman, sur l'esclavage, sur la cour de Russie, que sais-je? Nous entrons avec elle dans les salons des marchands sottement orgueilleux de leur or, et dans les demeures des savans ou des artistes, dans les *meetings* et les assemblées populaires, dans les temples des différentes sectes. Le voyage de Mlle Bremer n'est pas d'ailleurs exclusivement consacré aux États-Unis; les mœurs et la société de Cuba y ont aussi leur place. Pour nous résumer d'un mot, ce voyage est un des plus intéressans que nous ayons lus, parce qu'il nous fait pénétrer à l'intérieur de la vie américaine, au lieu de nous décrire seulement le spectacle extérieur et le panorama des villes, et surtout parce qu'il est presque exclusivement consacré aux classes les plus éclairées, à la portion véritablement civilisée de ce monde au berceau.

ÉMILE MONTÉGUT.

GLOSSOLOGY (ESSAI SUR LA NATURE DU LANGAGE ET SUR LE LANGAGE DE LA NATURE), par M. Charles Kraitsir (1). — L'auteur de ce livre commence par se permettre un néologisme gratuit dès le titre de son œuvre, et il continue comme il a commencé. Sans souci pour les habitudes ou pour les susceptibilités du lecteur, sans aucun scrupule, il se permet toutes les extravagances de langage et toutes les autres libertés qui peuvent être à la convenance de son humeur. Nous ne savons pas quel est son âge; mais certainement il a quelques-uns des procédés et des caractères les moins aimables de la jeunesse. M. Kraitsir se pique d'être révolutionnaire : il annonce l'intention de choquer le plus possible les opinions d'autrui, et dès ses premières pages il se hâte tellement de se montrer, qu'à moins d'y être forcé, on n'est pas tenté de le lire jusqu'au bout. Il y a trop peu de chances qu'un écrivain ait un esprit réfléchi, quand il n'a pas fait la réflexion qu'un langage aussi agressif n'était pas de nature à gagner un auditoire à ses idées. Un pareil livre, en vérité, est bien propre à causer une profonde tristesse, car, nous en avons peur, il ne témoigne pas seulement contre l'auteur. Pour comprendre qu'il ait pu être écrit, on est obligé de supposer un public auprès duquel les violentes explosions sont étrangement en honneur.

Dégagée de toutes les déclamations qui l'enveloppent, l'idée de M. Kraitsir revient à peu près à ceci. Jusqu'à présent, la linguistique avait procédé comme les autres sciences naturelles. Elle était partie de l'état appréciable des langues, et d'après leur constitution organique, elle avait cherché à concevoir les genres ou types de mécanisme linguistique auxquels les divers idiomes pou-

(1) Un vol. in-12; New-York, George P. Putnam.

vaient être rattachés comme des espèces. Par cette voie, l'Allemagne surtout était arrivée à distinguer : 1° des langues *monosyllabiques* qui expriment seulement les notions essentielles, sans représenter phonétiquement leurs relations; 2° des langues *agglutinantes*, où les relations s'expriment au contraire très richement, mais par simple apposition, c'est-à-dire par une suite de syllabes ou de lettres que la racine s'accole, tout en restant elle-même invariable; 3° des langues *à flexion*, où la racine qui exprime l'idée essentielle se mobilise en quelque sorte, pour se fondre plus ou moins avec les signes des relations, au point de ne faire avec eux qu'un seul mot. Quant à la matière première des idiomes, en d'autres termes, quant à la question de savoir comment ont pu se former les racines qui expriment les notions, et qui, plus ou moins défigurées, sont aussi devenues les signes des relations, la linguistique s'était en général abstenue d'engager la science sur ce terrain. Elle s'était maintenue dans le domaine de l'histoire naturelle, en laissant à l'imagination la liberté de spéculer sur la cosmogonie de la parole.

M. Kraitsir, au contraire, a voulu baser la science elle-même sur l'explication qu'il donne à cette mystérieuse origine des premiers germes du langage. Non-seulement il prétend expliquer comment tels sons ont été choisis pour emblèmes de telles idées, non-seulement il croit pouvoir résoudre la question que la linguistique avait laissée de côté : il reproche encore à la philologie d'avoir fait ce qu'elle a fait. Du moins il montre un grand dédain pour la vieille science, qui se *préoccupe tant* de chercher à nos langues des origines historiques dans les racines du sanscrit ou de n'importe quel langage. A ses yeux, les origines historiques masquent le véritable mot de l'énigme; elles ne sont que des causes secondaires. Le seul point important, c'est de reconnaître que tous les idiomes, quelle que soit leur généalogie, procèdent également d'un unique langage naturel, ou, pour parler plus juste, d'une nécessité de nature, inhérente à l'être humain, et qui a dû forcer tous les premiers groupes d'hommes à se façonner, d'après la même loi, leurs moyens de langage. Bref, M. Kraitsir soutient qu'il existe un rapport nécessaire entre les notions et les sons, et son but est d'exposer comment la nature même de l'idée a entraîné partout la nature du mot chargé de la figurer. De la sorte, il ne fait pas seulement la chimie des langues, il veut nous révéler les secrets d'après lesquels se sont créés les corps simples du langage. — Ces secrets, tels qu'il les révèle, peuvent être ramenés à quatre grands principes. D'abord il établit (et c'est la partie la plus raisonnable de son système) que la valeur significative des racines réside exclusivement dans les consonnes qui les constituent, puis il soutient que les consonnes gutturales ont nécessairement servi à représenter les idées qui avaient plus ou moins de rapport avec la position intérieure du gosier et avec ses fonctions dans l'office de la parole; de même il soutient que les labiales et les dentales ont forcément figuré les autres idées plus ou moins analogues au rôle ou à la conformation des lèvres et des dents. Pour spécifier, il affirme que les gutturales ont été les symboles naturels des causes actives et des principes internes, comme les labiales ont exprimé les effets externes avec mouvement, et les dentales les effets au repos.

Quoique cette théorie soit à nos yeux très chimérique, nous ne voulons pas

dire que son côté illusoire lui enlève absolument tout mérite. Comme il s'agit ici d'une question que la science avait presque abandonnée, les conjectures même pouvaient avoir leur valeur; et si M. Kraitsir se fût borné à conjecturer de son mieux, s'il eût gardé suffisamment conscience de la nature réelle de ses suppositions, l'illusion eût pu servir d'assaisonnement aux considérations utiles. D'ailleurs M. Kraitsir est perspicace, et, sa théorie mise à part, nous aimons à reconnaître qu'il s'est montré habile à suivre dans les divers idiomes les évolutions des racines; mais ce qui passe toutes les bornes, ce sont les déclarations de guerre qui viennent soutenir les affirmations du linguiste. Suivant M. Kraitsir, ne pas croire à son langage de nature, c'est nier l'ordre providentiel qui gouverne l'univers; ne pas se convertir à sa foi, c'est conspirer contre le progrès du genre humain. A l'entendre, la seule chose urgente est d'en finir vite avec les grammaires officielles, avec les méthodes d'enseignement, avec toutes les vieilleries pédagogiques issues d'un aveugle respect pour la tradition, afin de refaire à nouveau toutes ces choses suivant les éternels principes du langage que M. Kraitsir nous annonce. Tant que cette tâche ne sera pas accomplie, tous les travaux des penseurs et toutes les tentatives d'amélioration (nous citons ses propres paroles) ne seront que du temps perdu! Qu'on applique, au contraire, la méthode glossologique, et désormais les hommes ne seront plus sujets à l'erreur. M. Kraitsir ne promet pas moins, car il commence par déclarer que toutes les races humaines sont égales en intelligence, et que tous les enfans apportent en naissant des facultés analogues : pour lui, toutes les erreurs des hommes s'expliquent entièrement par la faute des mots et des instrumens.

Sous tout cela, il est facile de reconnaître une logique et des prétentions qui sont loin d'être particulières à l'auteur de la *Glossologie*, et c'est précisément pour cela que nous avons tenu à les relever. La passion de l'absolu et de l'unité est si répandue de nos jours, et elle pousse en ligne si droite à la destruction universelle, qu'il est bon de la dénoncer partout où elle se rencontre. C'est au nom de la religion naturelle qu'on a sapé les religions nationales vraiment adaptées au caractère des nations; c'est au nom des besoins inhérens à tous les hommes, et avec la prétention de trouver des institutions excellentes pour tous les hommes, qu'on a renversé les institutions réellement conformes aux exigences des diverses sociétés. Maintenant c'est au tour de la linguistique de voir ses découvertes menacées par cette folie du jour. Depuis cinquante ans, elle travaillait à nous fournir un nouveau moyen pour démêler les origines spéciales des peuples, en distinguant les origines spéciales de leurs idiomes : voilà que la passion de l'unité se jette à la traverse pour chercher à confondre de nouveau ce qui avait été distingué. Elle ne veut plus reconnaître qu'une seule généalogie à tous les idiomes. En fait d'explications, elle ne veut rien tolérer en dehors des causes premières qui peuvent tout expliquer d'un seul coup. Certes il est bon et très bon de chercher à saisir les rapports des choses distinctes; mais, quand le besoin d'assimiler est poussé à ce point, il n'est plus qu'un retour vers la barbarie. Il indique des esprits qui sont trop étroits pour embrasser à la fois toutes les idées déjà formulées, et qui par fatigue ne songent qu'à réduire cette masse trop large aux dimensions de leur petite capacité.

Telle est la morale à tirer de la *Glossologie*, ou plutôt telle est une des vé-

rités qu'elle démontre le plus clairement, car elle en démontre encore plus d'une autre. Évidemment M. Kraitsir n'est qu'une unité au milieu des multitudes qui combattent au nom du rationalisme (comme on dit) pour inspirer le mépris du passé et pour ramener toutes les choses humaines à des principes philosophiques. Des méthodes rationnelles! ce sont là de beaux mots; mais ils ne servent qu'à duper l'intelligence, et la grammaire rationnelle que rêve M. Kraitsir est comme un exemple palpable de ce que vaudraient des institutions rationnelles suivant le sens donné à ce terme. Elle serait bonne sans doute pour répondre à la curiosité des esprits mûrs, elle serait propre à aider dans leur tâche ceux qui n'auraient plus à apprendre leur langue, et qui se donneraient précisément pour tâche de rechercher les analogies des divers idiomes; mais elle serait très mauvaise comme moyen pratique d'enseignement, comme manière de classer les formes d'une langue donnée pour la plus grande commodité de ceux qui ont à l'apprendre. Qu'est-ce à dire? Que les grammaires pratiques ont bien d'autres conditions à remplir que de se conformer aux principes abstraits de la spéculation, et que la logique se méprend du tout au tout quand elle s'imagine que les grammaires ou les institutions philosophiques sont précisément les moyens dont les hommes ont besoin pour répondre aux nécessités de leur vie. La spéculation a ses exigences, la pratique a les siennes, et le rationalisme, qui ne s'inquiète que des premières, est simplement l'art d'être exclusif et aveugle, l'art de résoudre toutes les questions sans tenir compte de leurs données réelles. Avec cette facile manière de raisonner, on arrive, comme M. Kraitsir, à mépriser profondément les vieilleries empiriques du passé, parce qu'on ne sait pas voir leurs raisons d'être et leurs utilités. Au nom de la raison abstraite, c'est le règne même de l'expérience que l'on tend à anéantir; et tandis qu'on croit continuer Bacon, tandis qu'on se permet d'insulter ceux qui mettaient le *dixit* d'un maître au-dessus de l'évidence des faits, on s'enfonce soi-même dans une nouvelle scholastique; car c'est aussi une crédulité d'aveugle que de mettre au-dessus de l'expérience les notions abstraites de l'esprit, et de croire quand même aux conséquences, et rien qu'aux conséquences, que le raisonnement en peut tirer. La vraie méthode positive est tout autre : elle consiste au contraire à croire, même en dépit de la raison, que les vieilles institutions et les vieilles grammaires n'ont pu naître sans causes; elle consiste à savoir que ces méthodes se sont produites, parce qu'il existait des tendances et des exigences de nature à produire des résultats de ce genre; elle consiste enfin à partir respectueusement des choses établies pour juger, d'après elles, des conditions que doivent remplir les choses à établir.

J. MILSAND.

On nous accuse quelquefois d'avoir peu de sympathie pour les jeunes poètes, et tout récemment on nous écrivait les lignes suivantes : « Vous avez été dur pour moi, monsieur, très dur; vous m'avez repoussé en me confondant avec bien d'autres; mais je suis constant, mais je ne me rebute pas aisément quand j'ai un but, et j'ai un but : c'est que mon nom soit un jour ou l'autre au bas des pages de la *Revue des Deux Mondes*, précisément parce que vous êtes rigoureux, et que votre rigueur s'adresse à la médiocrité. Moi

aussi, je hais la médiocrité. Je ne me donne pas à vous pour un grand poète, mais comme un poète sincère, si humble qu'il soit. » Nous avons cité ces lignes, bien qu'elles se rapportent à un incident dont nous n'avons gardé aucun souvenir, parce qu'elles expliquent assez bien notre manière de voir et de procéder. Ce n'est pas notre faute si les poètes contemporains ne nous offrent pas plus souvent l'occasion de faire connaître leurs tentatives; les conseils pleins de franchise que la critique a pu leur donner ici ne sont-ils pas même une preuve de l'intérêt qu'ils y inspirent? Et si nous recevions plus souvent des vers indiquant, comme ceux qui suivent, un heureux effort vers la poésie intime et familière, peut-être serions-nous bien près de nous entendre.

PAYSAGES DE CHAMPAGNE.

A MA MÈRE.

Vous partez, vous allez, d'une pleine paupière,
Revoir nos peupliers au bord de la rivière;
Nous les aimons tous deux; ils se baignent si beaux
Dans le bleu si profond et le calme des eaux!
Ce serait un bonheur de s'asseoir sous leur ombre,
De lire, de rêver, penché sur le flot sombre!
Le bois de l'autre rive où l'écho nous répond,
La vache qui mugit en passant sur le pont,
Tout cela me revient en un frais paysage,
Et la brise du soir m'inonde le visage.
Ce serait à présent le plus cher de mes vœux
De sentir cette brise effleurer mes cheveux,
De regarder couler à mes pieds, en silence,
Le penser sans effort, le flot sans violence;
Rester là plein d'oubli, puis, quand je serais las,
Quitter enfin la rive et fouler sous mes pas
L'herbe qui sous l'ombrage a gardé sa rosée;
Voir cette vieille vigne au levant exposée,
Dont le raisin mûrit pour la soif du passant!
Pendant du cep noueux, le pampre est jaunissant.
Je vous en aime mieux, ô tige vieillissante
Qui redonnez toujours, quand l'automne est récente,
La grappe plus exquise et le fruit plus doré!
Sur ces contrevens verts, le matin empourpré
A de plus beaux rayons à travers le feuillage;
Le moineau qui, sans peur, rôde sous le treillage,
— Prenez garde au pillard, ô brave jardinier! —
C'est la gaîté du lieu, c'est l'esprit familier :
Le passant, grâce à lui, la grappe à peine mûre,
Est frustré de *son bien* quelquefois, et murmure;
Et lorsque vient le jour où l'on doit vendanger,
Cueillir les beaux raisins qu'en file on sait ranger,
Voyez donc le malheur : le panier reste vide,
Et cela, maître Jean, grâce au pillard avide.

Mais n'importe; il m'amuse, et son babil me plaît,
Et j'aime à voir son nid au-dessus du volet.
Dans les sentiers voisins parfois je m'aventure :
Sous ses aspects divers, j'aime à voir la nature, —
Jamais loin. Je me tiens dans les champs d'alentour,
Et suis vite au manoir dont cent pas font le tour,
Puis je reviens encore au bord de la rivière,
Alors que, du couchant reflétant la lumière,
De son cours ralenti, de l'azur de ses eaux
L'or s'échappe et remonte en limpides réseaux;
Et là, bercé toujours de voluptés rêveuses,
J'écoute longuement le battoir des laveuses :
Le bruit qui se répète, allant au fil des eaux,
Sous le bois de la rive éveille les échos.
Oh! Dieu, qui me rendra les champs et le silence,
Le souvenir sans ombre et l'espoir sans offense,
Le verger plein d'oiseaux et de fruits mûrissans,
De gazon jusqu'au ventre et d'essaims bruissans,
L'insecte qui frémit, l'abeille qui picore,
Le moineau butineur qui chante dès l'aurore?

LE FACTEUR RURAL.

Toujours distribuant la joie et le chagrin,
De village en village allant chaque matin,
Portant au même seuil aujourd'hui l'espérance,
Et peut-être demain la mort, l'indifférence;
Puis le soir chaque jour au logis rapportant
De l'absence de l'homme un cœur libre et content!
Pour lui, les traits rians de la belle nature,
Les parfums plus subtils et le plus doux murmure!
L'alouette a pour lui sa charmante gaîté,
Les bois sous la rosée ont l'aspect enchanté.
J'aime à le voir de loin, marche toujours égale,
Aller demi-penché. La brise matinale
Semble aider à ses pas, et le chant quelquefois,
Éveillé dans son cœur, s'exhale dans sa voix.
Il me jette en passant quelque parole amie,
Poursuit en s'inclinant sa marche raffermie,
Puis disparaît à l'œil, laissant derrière lui
Son chant, moindre d'abord, bientôt évanoui.

CHARLES DES GUERROIS.

Les pièces qu'on vient de lire sont tirées d'un volume que l'auteur se prépare à publier. Un autre recueil doit le suivre, et nos encouragemens ne sauraient manquer à une inspiration qui cherche si résolument sa voie. On a parlé de nos rigueurs : contestera-t-on notre bienveillance?

V. DE MARS.

LA

GUERRE DU CAUCASE

LE PRINCE WORONZOFF ET LE PROPHÈTE SHAMYL.

I. *Der Caucasus und das Land der Kosaken* (*Le Caucase et le Pays des Cosaques*), von Moritz Wagner; 2 vol. Leipzig, 1848. — II. *Die Vœlker des Caucasus und ihre Freiheits-kaempfe gegen die Russen* (*les Peuples du Caucase et leurs Guerres nationales contre les Russes*), von Friedrich Bodenstedt; 1 vol. Francfort, 1849. — III. *Die Poetische Ukraine*, von F. Bodenstedt; 1 vol. Stuttgart. — IV. *Tausend und ein Tag im Orient* (*Mille et Un Jours en Orient*), von F. Bodenstedt; 2 vol. Berlin, 1851.—V. *Reise nach Colchis* (*Voyage en Colchide*), von Moritz Wagner; 1 vol. Leipzig, 1852.

« Toute la plage a retenti,... ils souffrent de tes douleurs, tous ces mortels qui habitent le sol sacré de l'Asie, et les vierges de Colchide, intrépides soldats, et le peuple scythe, qui occupe les bords du marais Méotide, et cette fleur de l'Arabie, ces héros dont le Caucase abrite les remparts, bataillons frémissans et tout hérissés de lances. » Il y a plus de deux mille ans que les chœurs d'Eschyle peignaient ainsi les peuples du Caucase, et il semble que rien ne soit changé. Aujourd'hui encore, comme au temps de Prométhée, la fleur de l'Arabie s'abrite sous les remparts des montagnes sauvages, et les ravins cachent un peuple de héros. Un autre trait qui avait frappé Eschyle, et qui a conservé pour nous toute sa force, c'est le caractère fabuleux de ce pays. Le Caucase, aux yeux du vieux poète, ce sont *les confins du monde*, c'est *le désert inaccessible;* si nous ne répétons plus ces paroles, tous les voyageurs qui visitent les gorges du Kasbeck, tous les savans qui essaient de pénétrer les secrets de ces peuples, vivantes images des antiques migrations des races, s'écrient

encore avec la *jeune fille aux cornes de génisse :* « Où suis-je? chez quel peuple? Quel est ce captif que j'aperçois enchaîné à ces rocs? » Ces rocs, où le titan vaincu continuait de braver Jupiter et prophétisait sa ruine, ces gorges et ces défilés formidables, où le prophète Shamyl tient la puissance russe en échec, sont demeurés la plus mystérieuse contrée de la vieille Europe.

Il est peu de questions aussi compliquées que les questions du Caucase; des intérêts de toute sorte se croisent pour l'Européen autour de ces forteresses naturelles qui séparent les steppes de l'Occident des plaines les plus fortunées de l'Asie. Ce sont d'abord les plus curieux problèmes de l'histoire des races humaines. A quelle souche appartiennent ces peuplades innombrables? A quelle famille de langues faut-il rapporter ces idiomes qui changent de tribus à tribus? Parmi ces peuples si différens de type et de langage, en est-il qui remontent, comme on l'affirme, aux premiers jours du monde? en est-il d'autres qui aient fait partie des invasions barbares des IVe et Ve siècles, et qui, depuis Attila, soient restés dans les belles vallées du Térek, au pied de ces grands monts, où des luttes séculaires les ont repoussés aujourd'hui? Tous ces points ont provoqué les plus courageuses explorations. Il y a en Danemark depuis la fin du dernier siècle, surtout depuis les travaux de ce Frédéric Suhm à qui Herder exprimait en de si nobles termes la reconnaissance du monde savant, toute une vaste expédition qui poursuit partout la trace des barbares, et jamais, on doit le dire, les origines orientales et scandinaves de notre moderne Europe n'ont été étudiées avec une plus féconde ardeur. Tout cela n'est rien cependant à côté de l'intérêt que présentent les explorations du Caucase. Si les conjectures des savans ne sont pas de vaines chimères, ce ne sont pas des traces douteuses et des vestiges à demi effacés, ce sont les barbares eux-mêmes, ce sont les héritiers encore vivans de l'arrière-garde d'Attila, que la montagne abrite depuis quinze cents ans dans ses vastes refuges, depuis la Mer-Noire jusqu'à la mer Caspienne. C'est là ce que Saint-Martin et Sylvestre de Sacy, Klaproth et Dubois de Poméreux, l'Anglais Stanislas Bell, l'Allemand Eichwald, le Russe Potocki, le Polonais Bronewsky, l'Arménien d'Ohsson et bien d'autres encore ont cherché dans l'isthme caucasien et dans les contrées qui s'y rattachent. Le grand ethnographe du Caucase, Guldenstaedt, leur avait frayé la voie dès le milieu du siècle dernier, et depuis lors toutes les difficultés de l'entreprise n'ont fait qu'aiguillonner l'ardeur et la curiosité de la science.

Ce n'est pas tout : cette contrée, qui offre de si riches problèmes aux érudits, attire aussi l'attention de l'Europe par l'émouvant spectacle de ses destinées présentes. Dans sa route vers l'orient, la Rus-

sie a rencontré les populations du Caucase. En vain par l'habileté persévérante de sa diplomatie a-t-elle soumis à son pouvoir les contrées que domine le versant asiatique, cette ligne de montagnes hérissées de guerriers intrépides est un continuel obstacle à ses desseins. Maîtresse de la Géorgie et de l'Imérétie, établie à Tiflis et à Koutaïs, la Russie ne possédera complétement ces riches vallées que le jour où les défilés du Caucase ne cacheront plus d'implacables ennemis toujours prêts à décimer ses troupes ou à brûler ses forts. Voilà le but qu'elle est forcée d'atteindre, et elle y marche avec cette patience obstinée qui signale les armées aussi bien que la diplomatie des tsars. Il n'y a pas d'humiliation ni de défaite qui puisse décourager sa constance. Les terribles barbares du Caucase ont résisté pendant des siècles aux Tatares, aux Turcs et aux Persans; depuis cinquante ans, la Russie les assiège, et c'est seulement dans ces dernières années, s'il faut en croire les témoignages les plus nombreux et les plus sûrs, qu'elle a obtenu des résultats peu apparens, achetés par des pertes cruelles. Bien plus, l'ardeur des Caucasiens a grandi avec la lutte; dans leurs guerres avec les Persans et les Turcs, ce n'étaient que des hordes sauvages; aujourd'hui, face à face avec la puissance moscovite, on dirait qu'un peuple nouveau s'est formé, un peuple uni désormais par de fortes passions nationales, exalté par l'enthousiasme religieux et commandé par des prophètes! Cependant la Russie avance toujours, et son opiniâtreté est indomptable. On a très bien dit que l'armée russe dans le Caucase avait trois ennemis à combattre, le climat, la montagne et le Tcherkesse; ceux qui tombent sous les coups de ce triple ennemi sont remplacés immédiatement avec une précision sinistre : chaque jour le bataillon décimé se complète, chaque jour la forteresse ébranlée répare ses brèches de la veille. Le chef illustre qui commande les opérations du Caucase, le vieux prince Michel Woronzoff, est avant tout un administrateur du premier ordre; c'est lui qui enlace les montagnards dans un réseau d'opérations lentes, mais certaines; c'est lui qui resserre d'année en année le théâtre où se déploie désormais avec plus d'éclat que de résultats solides l'héroïque enthousiasme de Shamyl.

Or tout cela se passe dans l'ombre et dans le mystère. Comment voir clair au sein de ces ténèbres? comment pénétrer dans ce tortueux labyrinthe? Les énigmes proposées à la science par le sphinx du Caucase ne sont pas plus obscures que l'histoire des luttes dont le Daghestan est le foyer. Un spirituel voyageur assure que les Tcherkesses et les Ossètes s'amusent singulièrement des efforts que font les philologues allemands pour expliquer leurs langues : on n'éprouve pas des difficultés moins graves, lorsqu'on veut se faire une juste idée de la situation des Russes et de la résistance des Caucasiens.

Ce n'est pas aux bulletins de la Russie qu'il faut demander des renseignemens complets; quant aux intrépides chefs du Daghestan, s'ils ont essayé de faire quelques emprunts à la civilisation, ils n'ont pas encore de documens officiels, et de rares proclamations revêtues du sceau de Shamyl sont les seuls renseignemens directs qui nous viennent du Caucase. On ne peut donc que s'adresser aux voyageurs et confronter les témoignages.

On a lu ici même de remarquables récits qui ont fait exactement connaître des détails fort curieux de cette pathétique histoire. L'Allemagne surtout est notre intermédiaire auprès de l'Europe orientale; les plus complets tableaux que nous ayons sur la situation générale du Caucase, sur l'armée russe et les cavaliers de Shamyl, sur les Cosaques de la plaine et les Tcherkesses de la montagne, ce sont deux écrivains allemands qui viennent de les tracer. Le premier, M. Maurice Wagner, est un naturaliste aventureux. Esprit grave, observateur spirituel, il sait voir avec impartialité les pays où le pousse son ardeur scientifique. Il a recherché de préférence les pays de montagnes, et ceux-là particulièrement où un dramatique intérêt rehausse l'intérêt de la science; avant de voir le Caucase, il avait accompagné nos officiers dans leurs visites aux Kabyles. Que de réflexions ingénieuses se présenteront naturellement à un observateur préparé de la sorte! Que de piquantes analogies il aura à signaler! que de contrastes aussi entre ces gorges de l'Atlas qu'ont parcourues au pas de charge nos intrépides colonnes et ces montagnes où vient se heurter pesamment la valeur taciturne du soldat russe! L'autre voyageur à qui nous demanderons nos renseignemens est M. Frédéric Bodenstedt. M. Bodenstedt est un cœur généreux et une imagination brillante; ce qu'il cherchait d'abord dans le Caucase, c'étaient les problèmes ethnographiques et les séductions de la poésie : or peu à peu il s'est donné tout entier à cette partie de ses prédilections. Il était parti en touriste; il lui a semblé bientôt qu'il revenait à son foyer natal. M. Bodenstedt est véritablement le poète du Caucase; dans tout ce qu'il écrit, prose ou vers, nouvelles ou récits de voyage, études d'histoire ou strophes enthousiastes, on voit toujours briller, comme des diamans, les cimes neigeuses qu'ont chantées Pouchkine et Lermontoff; il connaît les Cosaques de l'Ukraine, il a vu les Lesghes de Shamyl; il a demeuré longtemps dans la capitale de la Géorgie, et ses meilleurs camarades littéraires, ce ne sont pas des écrivains de l'Allemagne, ce ne sont pas les collaborateurs de la *Gazette d'Augsbourg,* à qui il a fourni souvent de si curieux travaux : ce sont les chanteurs circassiens et les théologiens de Tiflis, c'est l'aimable poète Mirza-Schaffy et le savant Abbas-Kouli-Khan. Voilà, ce me semble, des compagnons de voyage comme on n'en trouve pas tous les jours.

M. Wagner est exact et sérieux; M. Bodenstedt est à la fois très érudit et très spirituellement passionné. M. Wagner est assez sympathique à la Russie; M. Bodenstedt la hait. Nous avons donc entre les mains les informations les plus variées; nos guides sont instruits, brillans, ingénieux, et nous pouvons les contrôler l'un par l'autre.

I.

La longue ligne du Caucase s'étend, comme on sait, entre les deux mers qui séparent l'Europe de l'Asie. Inclinée d'un côté vers les côtes orientales de la Mer-Noire, elle se dirige au sud-ouest vers la mer Caspienne jusqu'à cette curieuse presqu'île d'Apschéron, contrée toute volcanique où vivent aujourd'hui encore, fidèles au culte du feu, les derniers disciples de Zoroastre. Au sud, ses contreforts se relient à la grande chaîne de l'Ararat; au nord, les lignes secondaires qui s'y rattachent vont se perdre dans les steppes de la Russie méridionale. Lorsque du milieu de ces steppes on jette les yeux vers le sud, la première ligne qu'on aperçoit est celle du Beschtau, formée de cinq montagnes, lesquelles, s'élevant toujours comme de gigantesques gradins, vont s'adosser à l'Elbrus ou Elborus, le plus haut des sommets du Caucase. C'est cette montagne, appelée en persan Kaf-Dagh, qui a donné son nom à la chaîne tout entière; ses cimes, couvertes de neiges éternelles, sont le siége des traditions fabuleuses et des légendes cosmogoniques : les Caucasiens ont surnommé l'Elbrus le grand padischa des esprits. Au nord-ouest de l'Elbrus, le long des côtes de la Mer-Noire, les plus hautes cimes sont le Pelaw-Tepesch et l'Oschten dans le pays des Abschases, l'Idokapas et le Schapsach dans le pays des Adighés. Suivez la direction contraire, marchez vers le sud en inclinant à l'est, vous arrivez au pays des sauvages Ossètes, auxquels Klaproth a consacré un des premiers de si précieuses études, et vous verrez grandir les lignes formidables du Kasbek. Si l'Elbrus est le plus haut sommet du Caucase, le Kasbek en est le centre. C'est là qu'est la grande communication de la Russie avec la Géorgie; c'est là, sur les flancs de la montagne, au milieu des neiges et des abîmes, que passe la route militaire complétement possédée aujourd'hui par les Russes, et qui, du nord au sud-est, traverse le Caucase tout entier. Entre le Kasbek et la mer Caspienne, les cimes les plus remarquables sont le Barbela dans le Daghestan, le Shah-Dagh dans la province de Kouba, le Baba-Dagh entre les villes de Shirvan et de Bakou, et enfin, tout au bord de la mer Caspienne, le Besch-Pannaki-Dagh.

De nombreux cours d'eau descendent de ces montagnes. C'est d'abord le Térek adoré de l'enfant du Caucase, le Térek qui arrose

les vallées les plus splendides et sur les rives duquel habitent, comme des apparitions merveilleuses, les plus poétiques légendes de ces barbares. Un Russe me contait dernièrement une histoire bien connue à Saint-Pétersbourg, et qui confirme tout ce que MM. Bodenstedt et Wagner disent de la poésie du Térek. Un jeune Tcherkesse, enlevé par des Cosaques, servait dans l'armée russe; beau, vif, intelligent, il était parvenu à un grade supérieur, et le tsar n'avait pas de serviteur plus dévoué. Chargé un jour d'une mission dans le Caucase, dès qu'il a revu le Térek, il ne s'appartient plus. Vainement l'honneur militaire, l'orgueil des épaulettes, le sentiment de la discipline le font-ils hésiter; il écrit au tsar que la voix du fleuve l'a appelé, et que ses pieds désormais sont liés au sol natal. Sa lettre, assure-t-on, naïve, touchante, passionnée, exprimait admirablement les combats d'une âme sincère et les séductions irrésistibles du beau fleuve circassien. Le Térek prend sa source au pied du Kasbek, se dirige vers le nord, puis à l'ouest, sépare la grande et la petite Kabarda, tourne brusquement à l'est, arrose le pays des Tchétchens ou Tschetschenzes, et après de longs tours et détours va se jeter enfin par plusieurs bras dans la mer Caspienne. C'est surtout depuis sa source jusqu'à la Kabarda que le Térek, se précipitant à travers les rochers, parcourt les plus sauvages et les plus belles parties du Caucase. Le Kouban est moins pittoresque, mais son cours est plus étendu. Sorti des marais qui baignent la base septentrionale de l'Elbrus, il se dirige vers Wladikawkas, et traversant la ville des Cosaques, Jekaderinodar, se divise en deux bras, dont l'un va se jeter dans la mer d'Azow et l'autre dans la Mer-Noire. Il faut nommer aussi un des principaux affluens du Térek, le Malka. C'est le long du Térek, du Kouban et du Malka que s'étendent les trois routes militaires du Caucase et cette ligne terrible de forts, de stations de Cosaques, de postes avancés, rompue plus d'une fois par Khasi-Mollah et Shamyl, mais reformée aussitôt par la constance tranquille du soldat russe et l'énergique ardeur du Cosaque.

La plus importante de ces routes est celle qui traverse le Caucase et assure à la Russie des communications certaines avec ses riches possessions asiatiques, la Géorgie et la Colchide. Elle se dirige de Jekaderinograd, en remontant le cours du Térek, jusqu'à Wladikawkas; là elle s'enfonce dans les montagnes, sépare le pays des Ingusches et celui des Ossètes, longe cette partie du Térek où les eaux du fleuve roulent au milieu des rocs et des abîmes, atteint l'étroit passage auquel les anciens donnaient le nom de Portes Caspiennes et qui s'appelle aujourd'hui Dariel (de *Der-i-Allah*, la porte de Dieu), descend en droite ligne au petit village de Kasbek, situé au pied de la montagne de ce nom, s'avance ensuite le long de l'Ara-

gua, et, traversant maintes bourgades sur les pentes méridionales du Caucase, entre dans la Géorgie et va aboutir à Tiflis. L'autre route, tracée à l'extrémité opposée de la chaîne, va d'Astrakhan à Kilsjar, parcourt le territoire des Kumik ou Koumouiks, longe quelque temps la mer Caspienne et s'arrête à la ville de Bakou. Ces deux routes, qui se déploient parallèlement, celle-ci dans la région orientale, celle-là dans la région occidentale du Caucase, sont reliées entre elles par un chemin couvert de forts qui s'étend de Jekaderinograd à Kilsjar. Ces deux villes forment ainsi le point central des communications de l'armée russe.

On voit par ce tableau que la chaîne du Caucase se divise en deux régions très distinctes, séparées par le défilé du Dariel. Les montagnes qui s'élèvent entre le Dariel et la Mer-Noire sont habitées par de nombreuses peuplades : les unes à peine connues, comme les Ubiches, hordes sauvages victorieusement retranchées derrière leurs abîmes; les autres réduites en ce moment à l'inaction, mais toutes prêtes à se soulever le premier jour où les exigences d'une autre guerre affaibliraient la ligne de forts qui les tient en respect; d'autres enfin, plus rapprochées de la plaine et accoutumées à des relations pacifiques avec la Russie. Ces peuplades, dont les plus importantes sont les Ubiches, les Ossètes, les Adighés, les Kabardiens et les Abschases, sont le plus souvent désignées sous le nom général de Tcherkesses ou Circassiens, quoique les Ubiches et les Ossètes parlent une langue toute différente et que les seuls Adighés soient proprement des Tcherkesses. — L'autre partie du Caucase, celle que baignent la mer Caspienne et le cours inférieur du Térek, est habitée par des peuplades plus nombreuses encore et plus sauvages. C'est là que sont les Ingusches, les Lesghes, les Kistes, les Kumiks et surtout les Tchétchens, sous le nom desquels on confond souvent ces races diverses, dont les langues et les traditions religieuses attestent néanmoins des origines absolument contraires. Si le mot Tcherkesse sert à désigner les Caucasiens du versant de la Mer-Noire, — les Tchétchens, pour ceux qui veulent simplifier ces questions semées de détails sans fin, représentent les Caucasiens de la mer Caspienne. Or la situation de ces deux peuples ne se ressemble en aucune manière; il n'y a entre eux ni affinité de race, ni ressemblance d'idiome, ni alliance pour une cause commune. On parle toujours des Tcherkesses du Caucase; on croit que ce sont là les belliqueuses populations qui luttent aujourd'hui contre les Russes. En Russie même, cette méprise est populaire, et il est bien peu de personnes pour qui le sultan Shamyl ne soit pas le sultan des Tcherkesses. Shamyl a visité une fois les Tcherkesses, mais il n'était à leurs yeux qu'un hôte illustre. C'est le Daghestan qui est le théâtre de son action; ce

sont les Tchétchens et les Lesghes qui ont salué en lui le successeur de Mahomet. Si l'on veut se rendre compte de ces obscures questions du Caucase, il faut d'abord connaître le terrain où se déploient ces luttes nationales, et éviter toute confusion entre les Tcherkesses et les Tchétchens. Chez les Tcherkesses, la guerre est finie depuis longues années; chez les Tchétchens, voilà plus de vingt ans que Khasi-Mollah et Shamyl déciment l'armée de la Russie. Les Tcherkesses ont peu de relations avec les hordes voisines : race chevaleresque et aristocratique, ils ont presque toujours combattu seuls, sans demander d'appui aux bandes féroces des Abschases et des Ubiches; — au contraire les Tchétchens, exaltés par le fanatisme et conduits par des chefs de génie, ont noué des liens entre les différentes races du Caucase oriental, et les hommes que Shamyl conduit au combat forment désormais une nation dont il est tout ensemble le sultan et le prophète. M. Maurice Wagner n'a vu que les Tcherkesses; plus savant et plus complet, M. Bodenstedt nous introduit aussi chez les Tchétchens. Partons de la Mer-Noire en compagnie de M. Maurice Wagner, et complétons avec M. Bodenstedt ses dramatiques récits.

Le voyage de M. Wagner l'a conduit des bords de la Mer-Noire jusque dans cette gracieuse ville de Tiflis, le plus riant séjour du monde pour se reposer des fatigues du Caucase. Il a suivi le cours du Kouban et du Térek, il a traversé le passage du Dariel, et il a pu comparer les fertiles plaines de l'Imérétie et de la Géorgie aux rudes pays qu'il venait de parcourir. C'est de Kertch, en Crimée, que M. Wagner se dirigea vers le Caucase. Des bateaux à vapeur sillonnent la Mer-Noire et portent le voyageur sur les côtes orientales, au milieu même du pays des Tcherkesses. Toutes ces côtes sont à moitié soumises. Les Russes y possèdent dix-sept forteresses occupées par les Cosaques de la Mer-Noire, et destinées surtout à empêcher les communications entre les Caucasiens et la Turquie. Gardez-vous cependant de vous mettre en route la nuit; attendez que la matinée soit déjà assez avancée; attendez que les Cosaques, d'une forteresse à l'autre, aient balayé la route. Bien que la lutte régulière ait depuis longtemps cessé, le postillon cosaque qui conduit les voyageurs à travers les steppes du Kouban ne part jamais avant neuf heures du matin, et il faut qu'avant le coucher du soleil il ait atteint la station où il passera la nuit.

Le voyage est étrange au milieu de ces steppes lugubres; étrange surtout est ce peuple du Kouban. Les Cosaques du Kouban ou de la Mer-Noire (on les appelle aussi les Tchernomorzes) sont, avec les Cosaques de la ligne, la plus belliqueuse et la plus libre de toutes ces races barbares que la Russie a enrôlées sous ses drapeaux. Occupés longtemps à de terribles luttes contre les Tcherkesses, obligés

aujourd'hui encore de les surveiller à toute heure, ils ont conservé l'impétueuse intrépidité de leurs ancêtres, tandis que les Cosaques du Don s'amollissent dans le repos. Redoutés du Tcherkesse, ils le sont presque autant du Moscovite. Si le mot Cosaque, au dire de quelques philosophes, signifie cavalier libre, les Tchernomorzes méritent parfaitement le nom dont ils sont fiers. C'est une formule très usitée chez eux : *Ja nä soldat, ja Kasak* (je ne suis pas soldat, je suis Cosaque). La Russie, qui a complétement discipliné les Cosaques du Don, est forcée de garder des ménagemens de toute sorte avec les Cosaques de la Mer-Noire. Comment les dompter en effet? La liberté leur offre mille refuges. Si les chefs exigeaient d'eux plus d'obéissance qu'ils n'en veulent accorder, si le joug de la discipline pesait trop lourdement à leur orgueil, ils n'auraient qu'à monter dans leurs bateaux; les vagues de la Mer-Noire, avec lesquelles ils ont lutté si souvent, les conduiraient aux côtes d'Anatolie. Au-delà du Kouban, la grande et la petite Kabarda s'ouvrent à eux, steppes immenses où des Circassiens soumis, il est vrai, mais toujours hostiles au Mosçovite, accueilleraient dans leurs rangs un frère nomade. Il leur resterait enfin, comme extrême ressource, la montagne même et l'amitié du Tcherkesse. Ces ennemis en apparence si implacables, faudrait-il beaucoup d'efforts pour les réconcilier? La Russie sait bien que non, et elle laisse au Cosaque tchernomorze toute l'indépendance dont il a besoin.

Au reste, les séductions de la vie civilisée feront plus pour enchaîner le Cosaque à la Russie que toutes les rigueurs de la discipline. S'il faut en croire M. Wagner, la vieille race des Cosaques de la Mer-Noire est en train de disparaître. C'est toujours une cavalerie légère d'une admirable audace, ce sont toujours ces tirailleurs intrépides que le duc de Raguse a vantés dans son *Esprit des institutions militaires;* ce n'est plus le fils d'Attila dont parle le poète des *Iambes,*

Le Hun, le Hun stupide à la peau sale et rance.

M. Wagner a rencontré à Fanagoria un officier dont la famille offre un remarquable exemple des transformations accomplies depuis un demi-siècle dans les rangs des Cosaques. Le père de cet officier était un chef célèbre, Wassily Iguroff, ignorant, fanatique, terrible dans la bataille et passionné pour les ducats d'or qu'il accumulait au fond de sa hutte. Lors des guerres de Napoléon, son grand âge l'avait dispensé du service; mais en 1812, quand il sut que les Français entraient en Russie, quand il vit le tsar appeler tous ses peuples à la défense de la foi orthodoxe, il partit entouré de ses enfans. Le petit-fils de Wassily, en racontant à M. Wagner les hauts faits du vieux Cosaque, semblait agité par mille réflexions soucieuses. Lorsqu'il eut

fini de peindre cette sombre et sauvage physionomie, il tomba dans une méditation profonde : le passé s'était relevé devant lui, et il le comparait avec tristesse aux choses présentes. « Mon grand-père était libre, disait-il à M. Wagner; il n'avait pas de grade, pas de croix, il combattait à sa guise; moi, je suis major, et deux croix brillent à ma poitrine. Jamais du moins je n'oublierai mon grand-père Wassily... Ce qu'il y a de plus triste pour les hommes de notre âge, ajouta-t-il avec un soupir, c'est de voir l'indifférence de nos enfans pour l'héroïque histoire de leurs aïeux. » Ces paroles s'adressaient comme un reproche à son fils, lieutenant de Cosaques, qui effectivement avait paru écouter avec un profond ennui cette iliade paternelle. La conversation changea bientôt après, et le fils du major, arrivé récemment de Saint-Pétersbourg, se mit à parler des modes nouvelles, des théâtres, des actrices françaises, des danses de Mlle Taglioni. Le grand-père Wassily, le major et le lieutenant représentaient trois phases bien distinctes de l'histoire des Cosaques : dans le fond, le vieux héros barbare, puis le Cosaque déjà discipliné, portant des croix, investi d'un grade, et cependant tourné avec un pieux respect vers un âge de liberté sauvage qui ne peut plus revenir, et enfin le Cosaque civilisé, jeune, brillant, dédaigneux du passé, un Cosaque ami des arts, et qui applaudit nos comédiens français de Saint-Pétersbourg!

La politique de la Russie vis-à-vis des Cosaques a toujours été de briser leur unité nationale. Dispersés sur des points éloignés, les Cosaques du Don ne connaissent plus les Cosaques de l'Ukraine. Sur la frontière même, ceux qui défendent la ligne du Caucase sont cantonnés depuis longtemps dans des forts, dans des *aouls* (1), dans de petites villes de quatre à cinq mille âmes. Ils n'ont plus de liens les uns avec les autres. L'hetman des Cosaques du Don est le fils aîné du tsar, l'héritier présomptif de la couronne, le grand-duc Alexandre-Nicolaewitch. Ce fait n'indique pas seulement, comme on pourrait le penser, l'importance qu'on attache à la soumission des régimens cosaques, il montre surtout combien les Cosaques du Don sont déjà façonnés à la discipline moscovite. Un jour viendra sans doute où un prince de la famille impériale pourra être hetman des Cosaques du Kouban; aujourd'hui il s'exposerait encore à des marques d'insubordination ou à des hardiesses de langage qu'il serait forcé de subir. L'hetman des Cosaques du Kouban est un homme de leur race, un Cosaque de la famille des Zaporogues, le lieutenant-général Sawadofsky. Sa résidence est à Jekaderinodar, ville cosaque de cinq mille âmes. La garnison n'a pas plus de huit cents cavaliers cosaques et cent cinquante hommes d'infanterie de ligne qui sont très souvent

(1) C'est le nom des villages du Caucase, chez les Cosaques comme chez les Tcherkesses.

renouvelés; les huit cents Cosaques, au contraire, sont presque tous mariés, ce qui ne les empêche pas d'être en selle au premier signal et de courir sus aux Tcherkesses. La ville est affreuse comme toutes les villes cosaques. La plupart des maisons, petites, étroites, sales, sont construites en terre; ce sont moins des maisons que des étables et des étables mal tenues, où bêtes et gens habitent ensemble au milieu d'un fumier qui infecte la ville. Heureusement les rues sont larges, et il y a çà et là de jolis jardins plantés d'acacias pour récréer la vue. On trouve aussi des maisons de bois, entre autres celle de l'hetman, qui attestent un certain goût d'architecture. Ce n'est plus tout à fait le genre des villes barbares dont parle Montesquieu, de ces villes de Crimée « faites pour renfermer le butin, les bestiaux et les fruits de la campagne. » Tout empreintes qu'elles sont d'une physionomie sauvage, les villes cosaques du Caucase portent déjà la trace des nouvelles mœurs. M. Wagner assure qu'il a trouvé la civilisation parisienne à Jekaderinodar : on y joue au whist, on boit du vin de Champagne sorti des caves de Reims, et les jeunes filles dansent nos quadrilles et nos valses avec une grâce française.

Les Cosaques tchernomorzes, que M. Wagner a visités le long des rives du Kouban, sont établis là depuis soixante-dix années. Ce sont les fils de ces Zaporogues qu'un ukase de Catherine II transporta vers la Mer-Noire en 1783. Au moment de l'émigration, ils étaient environ soixante mille; depuis lors, la peste de 1796, l'insalubrité du climat et les balles des Tcherkesses ont terriblement réduit ce nombre. Il s'en faut bien aujourd'hui que l'importance de la population soit en rapport avec l'étendue de la contrée. Les Cosaques mettent sur pied dix régimens composés chacun de mille hommes. Après trois ans de service, le soldat accroche sa lance dans la cabane et reprend la faux et la charrue; d'autres le remplacent pendant le même nombre d'années, et quand son tour est revenu, il quitte de nouveau la charrue pour la lance. Bien supérieurs aux Cosaques du Don et de l'Ukraine, les Tchernomorzes sont loin de valoir ceux de leurs frères qu'on appelle spécialement les Cosaques de la ligne. Ceux-là sont les plus belliqueux et les plus intrépides de tous. Limitrophes des Cosaques du Kouban, ils habitent les steppes comprises entre le Kouban et le Térek, au pied de ces montagnes du Daghestan où est concentrée désormais toute la guerre du Caucase. Il semble que les Cosaques en général mêlent à la fierté naturelle du cavalier nomade je ne sais quelle disposition à la mollesse. C'est la paix qui a énervé les Cosaques de l'Ukraine et du Don. Les Cosaques du Kouban et de la ligne, bien des symptômes l'attestent, ne garderaient pas longtemps leurs fières allures, si la guerre ne les tenait en éveil. Barbares aisément muselés, on dirait qu'ils ont été donnés à la Russie comme un mer-

veilleux instrument pour combattre d'autres barbares. La guerre du Caucase serait-elle possible sans eux? Et cependant on n'a pas à craindre que l'exaltation guerrière ne produise chez eux un esprit d'indépendance et de révolte : l'individu est fier, la masse est docile et maniable. Ces Cosaques si hautains, on les sépare de leurs frères, on les transporte loin de leur pays natal, et ils ne soupçonnent même pas qu'ils pourraient être une nation redoutée. La civilisation est là qui les prend dans ses piéges.

Parmi les barbares auxquels la Russie oppose la cavalerie cosaque, les Tcherkesses occupent le premier rang. Toutefois on est trop porté à croire que les Tcherkesses sont les seuls gardiens de ces forteresses imprenables où vient se briser l'élan du Tchernomorze. Les Tcherkesses sont réduits aujourd'hui à une sorte d'inaction; le jour où ils seraient complétement soumis, et ce jour est encore bien éloigné, on trouverait derrière eux les plus féroces hordes du Caucase. Suivez M. Wagner de Jekaderinodar jusqu'au Dariel, vous traversez le pays des Cosaques : au-dessus d'eux, sur la droite, au pied et sur les flancs de la montagne, voici les Tcherkesses et les nombreuses tribus qui sont comme les branches de ce tronc puissant; mais portez vos yeux plus haut, pénétrez plus loin par la pensée, voyez ces sommets désolés et ces gorges profondes, c'est là que vivent des peuples dont l'origine se rattache aux plus antiques migrations de la race humaine.

D'abord ce sont les Ubiches, dont le pays est aussi inconnu que le centre du continent africain. La grande carte du Caucase, dressée par l'état-major de l'armée russe, ne nous présente ici qu'un immense espace vide. Deux Européens seulement ont pu donner quelques renseignemens sur les Ubiches, le voyageur anglais Stanislas Bell et un officier russe, M. le baron de Turnau. Il y a quelques années, M. Bell, sur un navire qui lui appartenait, avait abordé aux côtes de la Mer-Noire, dans la direction du pays des Ubiches; il osa pénétrer chez eux, en ayant soin pourtant de ne jamais s'éloigner des côtes. Les Tcherkesses, avec leur imagination avide, avaient considéré M. Bell comme un diplomate anglais, et le bruit s'était répandu que l'arrivée de son navire présageait l'envoi d'une flotte qui aiderait les Circassiens à briser pour toujours la domination moscovite. Ce bruit, porté aussi chez les Ubiches, avait protégé M. Bell; on le reçut d'abord avec de grandes marques d'honneur. Il ne tarda pas cependant à s'apercevoir que les Ubiches étaient moins confians que les Tcherkesses : l'ambassadeur était prisonnier chez ses amis. Il essaya maintes fois de s'enfuir avec des Turcs venus pour acheter des esclaves, et n'y réussit enfin qu'à grand'peine. On comprend que M. Bell ait retiré peu de fruit d'une telle expédition. M. le baron de Turnau fut moins heureux encore. Le tsar, depuis quelques années, a essayé d'organiser des explora-

tions dans ces contrées mystérieuses, et d'y faire recueillir le plus de renseignemens possible sur la population et le climat. D'intrépides officiers, sachant la langue des Tcherkesses, prenaient le costume du pays et se lançaient hardiment au milieu des sanglantes aventures. Déjà plus d'un était parti et n'était pas revenu. M. de Turnau ne se laissa pas décourager. Il fit ses préparatifs avec autant d'adresse que de résolution. Il apprit d'abord la langue des Ubiches, il donna à son teint une couleur brune et olivâtre, il tailla sa barbe à la façon des Tcherkesses, il s'exerça à porter leur costume et à manier leurs armes. Un homme du pays, gagné à prix d'or, devait lui servir de guide. Tout réussit pendant quelques semaines : M. de Turnau avait déjà visité plusieurs tribus, lorsqu'un chef plus soupçonneux que les autres arracha au guide son secret et jeta dans un cachot l'audacieux envoyé du tsar. Les Ubiches sont cupides; ils demandèrent tout un bonnet circassien rempli de roubles pour la rançon de l'officier. Le gouvernement russe pensa qu'il était imprudent d'accoutumer les Caucasiens à battre ainsi monnaie, et que d'ailleurs M. de Turnau pourrait utiliser sa captivité dans l'intérêt de sa mission; il serait toujours temps de le racheter plus tard. Victime de ces calculs si cruellement égoïstes, le pauvre officier était menacé de mourir dans un souterrain humide, lorsqu'un jour, après de longs mois de souffrance, abattu, amaigri, désespéré, il fut sauvé tout à coup par un incident inattendu. Le chef qui retenait M. de Turnau avait insulté un de ses serviteurs. Celui-ci, pour se venger, résolut d'enlever à son maître l'esclave précieusement gardé comme une mine d'or. Il lui ouvrit pendant la nuit les portes du souterrain, et tous deux partirent au galop sur les meilleurs chevaux du chef. Ces sortes d'histoires, à ce qu'on assure, ne sont pas rares chez les Tcherkesses. Il y a un touchant poème de Pouchkine, *le Prisonnier du Caucase,* où le Moscovite est délivré par la jeune Circassienne qui l'aime, comme Chactas par Atala. Chez les Ubiches, les drames sont moins poétiques. De tous les étrangers qui ont visité ces sauvages, M. Stanislas Bell et M. le baron de Turnau sont les seuls qui aient échappé à la mort.

Les Ossètes sont plus connus que les Ubiches; malgré leur férocité brutale, ils sont moins portés à la guerre, et la Russie, grâce à certains ménagemens, n'a point à redouter leurs attaques. Les voyageurs peuvent aussi visiter le pays des Ossètes, en prenant, bien entendu, d'indispensables précautions. On vantait beaucoup trop autrefois l'hospitalité de cette peuplade. L'étranger n'a rien à craindre tant qu'il habite sous le toit de son hôte; mais, dès qu'il a quitté le seuil, il redevient une proie, et l'hôte lui-même l'égorgerait sans pitié à quelques pas de cette demeure où il vient de lui faire fête. Au reste, une faible escorte de gens du pays est une sauvegarde suf-

fisante. Bien des savans ont donc pu étudier de près cette tribu étrange dont l'idiome offre les plus curieux problèmes aux investigations philologiques. Les Tcherkesses appellent le Caucase *la montagne des langues;* de toutes ces langues d'origines si diverses, une des plus intéressantes est la langue des Ossètes, qui semble appartenir à la famille indo-germanique et se rattacher au sanscrit. Les Ossètes ont-ils reçu par la Perse quelques vestiges de cette vieille langue zende retrouvée par la prodigieuse sagacité d'Eugène Burnouf? ou bien est-ce par le nord qu'ils tiennent à la grande souche commune, et faut-il voir dans les Ossètes un débris des migrations germaines? C'est sur ce point que s'exerce l'aventureuse curiosité des philologues. Le savant Jules Klaproth, qui a visité les Ossètes, a consacré d'intéressans travaux à leur langue, et plus récemment M. le docteur Rosen, auteur d'une grammaire ossète et de plusieurs mémoires très estimés sur ces difficiles problèmes, a complété et rectifié en maints endroits le vocabulaire dressé par son devancier. Quant aux voyageurs qui ont donné sur l'état présent de ce pays les renseignemens les plus curieux, il faut citer au premier rang, outre Klaproth et M. le docteur Rosen, M. Kohl, M. Koch, professeur à l'université d'Iéna, et enfin M. Bodenstedt. M. Koch est un admirateur enthousiaste des Ossètes; M. Bodenstedt a l'avantage d'avoir comparé entre elles un grand nombre des populations caucasiennes, et son enthousiasme intelligent ne se prodigue pas au hasard. « Jamais je n'ai pu comprendre, écrit M. Bodenstedt, l'espèce de supériorité qu'on a prétendu attribuer aux Ossètes. J'ai habité leurs *aouls*, j'ai parcouru une grande partie de leur territoire, j'ai lu tous les ouvrages que voyageurs et savans ont publiés sur eux, et je me suis convaincu que, si les Ossètes se distinguent des autres populations du Caucase, c'est toujours à leur désavantage. Ils n'ont ni le sentiment poétique des Kabardiens, ni la loyauté chevaleresque des Adighés, ni le religieux patriotisme des compagnons de Shamyl. » M. Bodenstedt a raison : les brillantes peintures de M. Koch ne sont pas l'image de la réalité. Ce qui a attiré l'attention sur les Ossètes, ce sont les problèmes historiques dont quelques élémens se trouvaient réunis chez eux. En même temps que l'étude de leur langue emportait l'imagination au fond des premiers âges du monde, on voyait aussi dans leurs croyances religieuses les traces encore vivantes des plus anciennes transformations du genre humain. La religion des Ossètes est un mélange de paganisme oriental, d'islamisme et de christianisme. Introduit dans l'Ossétie par les missionnaires russes, le christianisme est la religion officielle du pays; mais ce christianisme n'a fait supprimer ni les pratiques musulmanes ni le culte des divinités primitives. Les Ossètes sacrifient aux idoles en

même temps qu'ils invoquent l'archange Michel et le prophète Élie, sans savoir d'ailleurs ce que ces deux noms représentent. M. Bodenstedt décrit certaines églises ossètes, expressif symbole de cette confusion. Construites sur les ruines des anciens autels, elles portent la double empreinte musulmane et chrétienne; derrière les images des saints et les arabesques du Koran, on aperçoit encore les grossières statues des dieux païens.

Les Abschases, les Kabardiens et les Adighés, trois branches principales de la famille tcherkesse, ont obtenu de vives sympathies qui paraissent mieux justifiées. Déjà, au XVIIIe siècle, le comte Potocki et le savant naturaliste Pallas, qui visitait le Caucase avec une mission du gouvernement russe, s'extasiaient sur cette généreuse race de chevaliers. Le célèbre M. David Urquhardt, dont l'opinion est plus suspecte en tout ce qui concerne la Russie, devait être un admirateur passionné de ces peuples du Caucase, qu'il appelle les protecteurs de l'empire anglais dans les Indes; on ne s'étonnera pas qu'il attribue au Tcherkesse le courage du montagnard, la distinction du *gentleman* et la candide simplicité de l'enfant. Ces exagérations plaisantes ont été assez aigrement contredites par un autre Anglais, M. Longworth, dont on a un curieux livre sur la Circassie : *A Year among the Circassians*. Il y a beaucoup à rabattre de l'enthousiasme de M. Urquhardt et des critiques amères de M. Longworth. M. Bodenstedt et M. Wagner me paraissent tracer une peinture plus fidèle de la réalité, lorsqu'ils sympathisent avec les Tcherkesses sans en faire le type idéal du genre humain. Quoiqu'il y ait certes bien des ombres au tableau, un peuple exalté par de fortes passions nationales et entretenu dans la simplicité du monde primitif doit présenter de nobles traits à un observateur impartial. Je ne parle pas seulement des cœurs généreux et poétiques comme M. Bodenstedt, M. Wagner est presque toujours du même avis, et les officiers russes eux-mêmes ressentent une sincère admiration pour les brillans cavaliers de la Kabarda et du pays des Abschases.

Les Adighés surtout, — les vrais Tcherkesses, — sont incontestablement la plus noble race du Caucase. Ils mêlent quelque chose de chevaleresque à la férocité naturelle du barbare. Leur constitution, aristocratique et libre comme celle des premiers Germains, entretient chez eux un certain sentiment de la règle qui ne nuit pas à la fierté. On sait combien le type de leur visage est beau. Leur religion, assez semblable à celle des Abschases, est un mélange de christianisme, d'islamisme et de paganisme, mélange moins grossier pourtant que chez les Ossètes; en Ossétie, c'est le christianisme qui domine, c'est l'islamisme chez les Adighés. Dans ses curieuses recherches sur tous ces peuples, M. Bodenstedt s'est convaincu que le

christianisme, introduit au ve siècle chez les Tcherkesses, s'y était maintenu jusqu'au XVIIIe siècle. Alors parut un homme, un chef intrépide et exalté, Scheick-Mansour, qui joua dans le Caucase à la fin du dernier siècle le même rôle qu'a repris aujourd'hui le prophète Shamyl. C'est en 1785 qu'il est pour la première fois question de Scheick-Mansour dans les traditions du Caucase. D'où venait ce fougueux prédicateur de l'islamisme? C'était, à en croire les Russes, un émissaire de la Turquie; payé par elle et investi de souverains pouvoirs, il avait mission de détruire chez les montagnards un christianisme mal affermi, et de les préparer ainsi à des luttes plus sérieuses contre les Russes. L'histoire très réelle de Scheick-Mansour est devenue un thème de légendes fabuleuses, et il est bien difficile de connaître aujourd'hui la vérité sur l'audacieux aventurier. Ce qu'il y a de certain, c'est que son nom est vénéré des Tcherkesses. Les poètes ont consacré son souvenir dans leurs vers, et transmis aux générations la gloire religieuse et guerrière du prophète. « Je chante, — dit un ami de M. Bodenstedt, le poète et théologien Kouli-Khan, — je chante Scheick-Mansour, le héros fort, le grand semeur du champ de la croyance. Sans tache dans la vie de chaque jour et terrible au milieu de la bataille, il a ouvert le chemin de la vérité à tous les peuples du Caucase, aux Tcherkesses et aux Kabardiens, comme aux Lesghes et aux Tchétchens. Sa langue répand les germes sacrés, ses yeux dissipent la nuit de l'erreur, son épée étincelante déroule les œuvres de la foi. De pays en pays, il s'avance en triomphe, fécondant le champ de l'islam avec le sang impur du Moscovite. Des bords de la mer Caspienne jusqu'au pays des Adighés, c'est lui qui fait flotter l'étendard de Mahomet! » Après six ans de guerres et de victoires, Scheick-Mansour tomba aux mains des Russes lors de la prise de la forteresse d'Anapa, en 1791, et mourut misérablement au fond d'un cachot dans l'île Szolowetzkoy. Les princes et les nobles de la nation des Adighés sont convertis depuis soixante ans à la religion de Scheick-Mansour; quant aux paysans, ils gardent encore, au milieu de leurs croyances nouvelles, certains dieux du paganisme primitif et maintes traditions chrétiennes horriblement défigurées.

Les Tcherkesses, en comprenant sous ce nom les Kabardiens, les Abschases et les Adighés, forment une population de six cent mille âmes. C'est du moins le chiffre indiqué par les statistiques russes. MM. Longworth et Bell portent ce chiffre à un million. Si les Tcherkesses étaient réunis sous un seul chef, il leur serait facile de rassembler sur un point une armée de vingt mille hommes, et dans l'organisation actuelle de la ligne du Kouban, il n'est pas une garnison qui pût leur résister. Heureusement pour les Russes, les Tcherkesses forment comme une république fédérative. Chaque tribu a sa con-

stitution féodale, ses princes, ses nobles, ses paysans, et s'inquiète assez peu de ce que fait la tribu voisine. M. Kupffer, président d'une commission scientifique qui accompagna le général Émanuel lors de l'expédition de 1829, écrit dans son rapport ces expressives paroles : « La terreur nous saisit à la pensée du péril qui menacerait la Russie méridionale, si les Tcherkesses étaient jamais réunis sous le commandement d'un seul maître. » Le jour où cette république féodale abandonnerait ses vieilles franchises à un dictateur fanatique comme Scheick-Mansour ou comme Shamyl, le jour où toute la ligne du Caucase serait en feu, où le cri de guerre du Daghestan serait répété par l'écho de Circassie, où les Tcherkesses d'un côté, et les Tchétchens de l'autre, presseraient l'armée russe dans le défilé du Dariel, — cette guerre déjà si sérieuse, quoique circonscrite aujourd'hui, prendrait des proportions bien autrement redoutables.

Il n'y a point d'hostilités, en ce moment, entre ces peuples et la Russie, mais le Tcherkesse est l'implacable ennemi du Cosaque, et si l'armée de la Mer-Noire tient les montagnards en respect, c'est à la condition de veiller nuit et jour. Sans cesse des villes et des forteresses on voit sortir des bandes de cavaliers qui vont balayer les routes. Ce ne sont pas seulement les gorges et les défilés qu'il faut explorer d'un œil perçant; il n'y a pas un buisson, pas une touffe d'herbe, pas un pli de terrain qui ne puisse cacher un Tcherkesse, accroupi ou ventre à terre, le fusil en joue, le doigt sur la détente, tout prêt à envoyer au loin une balle qui ne manquera pas son but et sûr d'une retraite voisine où on le cherchera en vain. Malgré cette fausse paix qui ne permet pas une heure de trève, les Tcherkesses sont admis dans les villes et sur les marchés de la Russie. Le prince Woronzoff n'a pas sur ce point les idées des généraux qui l'ont précédé dans le Caucase. Le général Sass, par exemple, dont les razzias ont laissé de si terribles souvenirs, ne connaissait d'autre procédé que l'extermination. On s'efforce aujourd'hui d'attirer le peuple des montagnes aux travaux de la paix, on voudrait les accoutumer aux transactions, faciliter l'échange de leurs produits, leur procurer enfin des avantages qui ouvriraient leurs cœurs à des sentimens d'amitié. Ce généreux système a soulevé parmi les officiers russes les objections les plus graves. La plupart de ces Circassiens qui fréquentent les marchés de Jekaderinodar, de Georgiesk, de Stawropol, de Wladikawkas, on assure que ce sont des espions. Depuis qu'on leur a donné un libre accès au milieu des Cosaques, ils savent de la façon la plus précise tout ce qu'ils ont besoin de savoir : la force de tel ou tel point, l'importance de la garnison, le côté vulnérable de la place, le chemin, la brèche, l'heure propice, rien ne leur échappe, et quand une invasion subite a lieu, elle frappe à coup sûr. Quoi qu'il

en soit, c'est un curieux spectacle de voir sur un marché russe les Cosaques auprès des Tcherkesses. On dirait des hommes de même race, mais les uns ont gardé toute leur fierté native, tandis que les autres la perdent de jour en jour. Le Cosaque est déjà un homme des villes; le Tcherkesse, à l'œil d'aigle, est le roi de la montagne.

Ces allures naïvement superbes qui distinguent le Tcherkesse, il les porte encore, assure-t-on, dans ces escadrons circassiens que le tsar a formés à Saint-Pétersbourg. A travers les rues de la capitale, au milieu de la foule qui admire son costume oriental et sa longue *schaschka* étincelante, le Tcherkesse enrôlé sous le drapeau du tsar marche aussi fièrement que s'il foulait le libre sol du Caucase. « Quand vous voyez dans les rues de Saint-Pétersbourg la foule s'écarter avec respect, dit un spirituel voyageur, soyez sûr qu'il y a là un officier des gardes ou un soldat tcherkesse. » Ce doit être bien autre chose encore sur les marchés de leurs adversaires, à quelques werstes de leurs montagnes. Il est impossible de ne pas être frappé de la supériorité de ces races barbares sur les peuples déjà soumis. M. Wagner, malgré les sympathies que la Russie lui inspire, est entraîné à des comparaisons peu flatteuses pour les soldats du prince Woronzoff. C'est surtout aux revues qu'il est intéressant d'examiner le Tcherkesse. Ses yeux ne perdent pas un mouvement du mousquet du Cosaque. On dirait qu'il en veut deviner les moindres perfectionnemens; la longueur du canon, la dimension du calibre, le jeu de la batterie, il voit tout, et il compare dans sa pensée l'arme de l'ennemi avec la sienne. Quand la parade commence, il ne se lasse pas de suivre ces masses énormes s'ébranlant à la voix d'un seul chef. Grave et impassible, il est manifeste cependant qu'il est captivé au plus haut point par ce spectacle extraordinaire. Quel est le résultat de ces méditations? Est-ce le vague soupçon d'un art supérieur qui l'étonne? est-ce un suprême dédain pour cette façon de régler l'impétueuse liberté de l'homme de guerre? Assurément il serait malaisé de le dire; mais celui qui observe à la fois et ce soldat russe si bien discipliné et cet enfant de la montagne perdu dans ses profondes rêveries ne peut s'empêcher de ressentir une sympathie ardente pour le libre cavalier circassien. Du côté de l'armée russe, si l'art est plus grand, l'homme ne vaut-il pas moins? Ici, point d'art, point de science, point de ces manœuvres compliquées où triomphe la géométrie militaire, mais comme toutes les forces de l'homme s'épanouissent au grand air de la liberté! Le seul aspect de ces Tcherkesses transporte l'imagination dans les temps héroïques. « A voir tant de noblesse unie à tant d'audace, je me représente ainsi, dit M. Wagner, un Cid Campéador, un Franz de Sikkingen, un chevalier Bayard! »

Une chose nuirait à cet air de chevalerie que tant de voyageurs ont admiré chez les Circassiens : ils sont féroces et implacables. On cite pourtant plus d'un trait qui atteste chez eux des sentimens de douceur et une certaine gratitude. C'est un chirurgien militaire qui racontait le fait suivant à M. Wagner. Un jour, après une sanglante mêlée, au moment où les Russes, demeurés maîtres du champ de bataille, séparaient les blessés et les morts, on trouva sur un monceau de cadavres un vieux Tcherkesse encore vivant qu'un Cosaque déjà tenait couché en joue. Le chirurgien le sauve et l'emmène avec lui. C'était un mollah, vénéré pour sa vieillesse, sa bravoure et sa piété; on le nommait Arti-Mollah. Soigné par la femme de celui à qui il doit la vie, il se rétablit peu à peu. Cependant il était toujours faible; l'âge et les blessures lui laissaient à peine la liberté de se mouvoir, et quand il sortait de la maison de son bienfaiteur, les Cosaques, ne le considérant pas comme un prisonnier ordinaire, ne le surveillaient que de loin. Un matin, on le vit se traîner au bord du Kouban, où il avait coutume de se réchauffer au soleil; là, il pria quelque temps, puis tout à coup, s'élançant dans le fleuve et nageant d'un bras vigoureux, il aborda promptement à l'autre rive et disparut dans la montagne. Il y avait cinq ans que le chirurgien n'avait entendu parler d'Arti-Mollah, quand un jeune Tcherkesse vint le trouver à l'hôpital et le supplia de se rendre dans son *aoul* pour soigner son grand-père. Le chirurgien avait souvent de ces visites-là, et plus d'une fois, en effet, il était allé guérir des Tcherkesses dans leurs villages; on l'y recevait toujours avec une hospitalité empressée; ses malades le payaient avec du miel, du vin, des fruits, des provisions de toute sorte, jamais avec de l'argent : les Tcherkesses, comme les Cosaques, aiment à entasser les ducats et les roubles. Le chirurgien, trop occupé ce jour-là, refuse d'aller où on l'appelle. Le jeune Tcherkesse insiste; il supplie, il conjure, et, voyant que ses prières sont vaines, il tire de sa poche une poignée de roubles qu'il fait briller comme un irrésistible appât aux yeux du Russe. Cette étrange insistance, ces argumens inaccoutumés, piquent la curiosité du chirurgien. Il fait seller son cheval, et, accompagné d'un soldat cosaque, il part avec le jeune homme.

La route était longue; déjà le Cosaque s'inquiétait, et le chirurgien lui-même, malgré l'air de sincérité qui l'avait ému chez le jeune Circassien, commençait à lui adresser des reproches : « Prends mon pistolet, lui dit le jeune homme en lui tendant ses armes, et au premier signe de la trahison que tu redoutes, tue-moi. » Ils arrivent enfin. Introduit dans la maison du prétendu malade, le chirurgien aperçoit sur un banc, auprès d'un feu de charbon, un vieillard qui se lève à sa vue, et, mettant ses deux mains sur son cœur d'une

façon solennelle, semble remercier le ciel d'avoir exaucé ses vœux. C'était Arti-Mollah. Le chirurgien sut bientôt que le camp retranché où il habitait serait attaqué et pillé le lendemain par les Tcherkesses. Arti-Mollah avait voulu l'arracher à une mort inévitable, et il avait employé cette ruse pour l'attirer chez lui. Volontairement ou non, hôte ou prisonnier, le chirurgien fut obligé de rester chez le vieux Tcherkesse pendant que ses amis et ses compagnons d'armes allaient être surpris avant le lever du jour. C'était là une singulière façon de pratiquer la reconnaissance; du reste, on eut pour lui tous les égards possibles : femmes et enfans le comblaient de soins et d'amitiés comme pour le distraire des pénibles pensées que cette révélation avait dû faire naître dans son âme. Le lendemain, au milieu de la nuit, on vit revenir les cavaliers vainqueurs. Ils poussaient des *hourras* formidables et rapportaient un riche butin, des fusils, des sabres, des bestiaux et bon nombre de prisonniers. Le Cosaque du chirurgien devint pâle comme la mort quand il aperçut sa femme et son enfant parmi ces malheureux. Son maître s'adressa à Arti-Mollah et offrit de payer leur rançon; mais l'inflexible Tcherkesse ne voulait pas; que devait-il en effet à ce Cosaque? Il fallut bien des instances et une rançon considérable pour le fléchir. Le chirurgien dut rester deux jours encore chez son hôte, et tous les amis du mollah vinrent lui rendre visite; parmi eux se trouvaient quelques-uns des plus célèbres chefs de Circassie, Sélim, Guz-Beg, Mansour-Beg et Dschimbulat, qu'on appelait le Lion du Caucase. Il partit enfin, reconduit par toute la famille avec un cérémonial solennel, et emmenant un magnifique cheval, présent d'Arti-Mollah. « Depuis lors, disait le narrateur à M. Wagner, je n'ai plus eu de nouvelles de mon vieil ami. Je sais qu'il vit encore, mais il s'est enfoncé plus avant dans la montagne depuis que son *aoul,* visité souvent par le général Sass, a pris rang parmi les tribus neutres. Il prêche toujours la guerre et la haine des Russes. Plusieurs fois je lui ai envoyé des messages afin de négocier avec lui des échanges de prisonniers. Il ne m'a jamais répondu. Sans doute le vieux Tcherkesse se considère comme délié envers moi de tout devoir de reconnaissance. Je lui ai sauvé la vie, il m'a arraché à une mort certaine : nous sommes quittes. Il ne voit plus en moi désormais que le Russe, l'ennemi, l'impur infidèle, et non l'homme qui l'a sauvé, le médecin qui l'a soigné, l'ami qui avait ressenti pour lui une véritable tendresse. »

Nous touchons aux frontières du pays des Tcherkesses; franchissons le défilé du Dariel et entrons en Asie; quel contraste! Voici les plus riches vallées succédant aux steppes lugubres. Voici la Mingrélie et l'Imérétie, dont le nom ancien, la Colchide, rappelle tant de poétiques souvenirs et de migrations fabuleuses. Voici la Géorgie,

convertie au christianisme dès le temps de Constantin le Grand, la Géorgie qui, pendant le moyen âge, surtout sous les glorieux règnes de David III et de la reine Thamar, était devenue un des plus puissans empires de l'Asie occidentale, et qui, depuis lors, envahie par Gengis-Khan au XIIIe siècle, ravagée par Tamerlan au XIVe, n'a échappé au joug des Turcs et aux cruautés des Perses que pour trouver un refuge, au prix de son indépendance, sous la domination moscovite. Quelles traditions aussi chez la race arménienne! elle possédait jadis l'Ararat, le bassin de l'Aras et tout le pays qu'arrosent le Tigre et l'Euphrate, heureuses vallées où les plus antiques traditions du genre humain placent naïvement le paradis terrestre. M. Wagner et M. Bodenstedt ont consacré deux ouvrages spéciaux à ces splendides provinces; le *Voyage en Colchide,* de M. Wagner, est un brillant appendice à son *Voyage dans le Caucase,* et quant à M. Bodenstedt, les plus gracieuses pages qu'il ait écrites sont un tableau familier de la Géorgie. Sous le titre de *Mille et un jours en Orient,* M. Bodenstedt nous raconte d'une plume charmante son séjour à Tiflis. Que de figures spirituellement dessinées passent et repassent sous nos yeux! Je recommande le sage de Gjandsha, Mirza-Schaffy, le poète et le sage, — le premier des sages, comme il l'explique lui-même à M. Bodenstedt en lui apprenant l'arménien. A côté de Mirza-Schaffy, il y a aussi le sage de Bagdad, Mirza-Yussuf, il y a surtout le théologien Kouli-Khan, et les entretiens du voyageur avec tous ces curieux personnages nous initient d'une façon ingénieuse à tous les secrets de la société géorgienne. Ces peintures humoristiques ne semblent-elles pas parfaitement appropriées à ce pays où les traditions chrétiennes et l'esprit oriental composent un si aimable et si singulier mélange? On passerait volontiers de longues heures à écouter M. Bodenstedt discuter avec le sage de Gjandsha; mais, tandis qu'on s'abandonne à ces loisirs, l'écho du Caucase nous apporte les cris de guerre qui retentissent du Dariel jusqu'à la mer Caspienne. Tiflis n'est qu'une halte dans notre voyage. Il est temps de quitter cette Colchide si brillamment décrite par M. Wagner, cette Géorgie qui a inspiré à M. Bodenstedt de si spirituels tableaux de genre. Shamyl, le second prophète d'Allah, entraîne à la guerre sainte les cavaliers du Daghestan; toute la Tchétchénia est en feu : c'est là qu'il faut suivre nos deux guides.

II.

Il y a longtemps que la lutte est ouverte entre les peuples du Daghestan et les conquérans moscovites; pour en retrouver les premières traces, il faut remonter au fond du moyen âge. M. Wagner

débrouille cette confuse histoire avec beaucoup de précision et de netteté. Cette lutte, qui devait être si longue et causer de si cruelles humiliations à l'armée russe, s'annonça d'abord heureusement. Au xe siècle, le grand-duc Swatoslaff s'empare d'une partie de l'ancien royaume du Bosphore; au xvie, le grand-duc Wassiljewitch envahit la région orientale du Caucase et établit des postes militaires le long de la mer Caspienne. C'est vers le même temps que les Russes entrent en relations avec les royaumes transcaucasiens. La Géorgie avait été ravagée déjà plus d'une fois par les Mongols et les Tatares; menacé de tous côtés par les puissances musulmanes, le roi Alexandre se résolut, en 1594, à prêter le serment de vasselage aux souverains moscovites. La Géorgie voulait se donner un protecteur; mais pendant un siècle et demi, occupé qu'il était à d'autres guerres plus urgentes, le protecteur si impatiemment attendu ne vint pas, et quand il put enfin répondre à l'appel suppliant des chrétiens de Tiflis, ce ne fut plus un protecteur, ce fut un maître.

A la fin du xviiie siècle, le roi de Géorgie, Héraclius, menacé par les Perses et les Turcs, est obligé de se livrer aux tsars; il signe un traité par lequel les rois de Géorgie, avant de monter sur le trône, s'engagent à faire confirmer leur pouvoir par la Russie. Pendant que les Russes s'avançaient ainsi au cœur de ces belles provinces, ils faisaient de médiocres progrès dans le Daghestan. Les pères de ces hommes qui combattent aujourd'hui sous les drapeaux de Shamyl avaient repoussé Gengis-Khan et Tamerlan; Pierre le Grand, vainqueur de Charles XII, se fit battre vers 1730 par le Shamyl de ce temps-là. C'était un chef musulman nommé Schamchal, qui prêchait aussi la guerre sainte, et qui, s'il fallait en croire les récits manifestement exagérés de Klaproth, aurait réuni une armée de quatre-vingt mille hommes. Ce que Schamchal avait fait au commencement du xviiie siècle, Scheick-Mansour le fit vers 1789; il réveilla par ses prédications fougueuses le fanatisme musulman, il détruisit le christianisme dans le Caucase partout où les prêtres arméniens l'avaient porté, et sema les germes de cette exaltation patriotique et religieuse qui aujourd'hui encore, après plus de cinquante ans, oppose un si terrible obstacle aux desseins de la Russie. Cependant les Russes s'établissaient de plus en plus dans les royaumes situés au sud du Caucase; une invasion des Perses, qui prirent et pillèrent Tiflis à la fin du dernier siècle, leur fournit une occasion de mettre la main sur cette riche proie, et l'année 1800 un ukase du tsar Paul incorpora la Géorgie à l'empire, « pour imposer un terme, disait le tsar, à l'anarchie qui désole ces contrées. »

Avec la conquête de la Géorgie commence la guerre régulière des Russes et des Tchétchens. Ce n'étaient jusque-là que des luttes

partielles, des expéditions spéciales tour à tour abandonnées et reprises; depuis que Tiflis est une ville russe, les tsars sont obligés de faire le blocus du Caucase. Le premier général qui ait organisé cette guerre obstinément poursuivie depuis un demi-siècle a laissé de nobles souvenirs. Le général Zizianoff, gouverneur de la Géorgie et du Caucase, était un homme aussi intelligent qu'intrépide. Au lieu de déposséder la dynastie régnante, il laissa à ces faibles souverains une ombre d'autorité, et accoutuma peu à peu les Géorgiens à changer de maîtres, sans blesser chez eux le sentiment national. Zizianoff, assassiné, en 1806, par des émissaires de la Perse, est aujourd'hui encore, de Koutaïs à Tiflis, l'objet d'une vénération profonde. Le plus habile de ses successeurs est incontestablement le célèbre général Yermoloff. Quand on interroge un Russe sur les illustrations militaires de son pays, le nom de Yermoloff est le premier. D'autres ont commandé des expéditions plus importantes et gagné plus de batailles; qu'importe? Les plus heureux faits d'armes sont loin de valoir l'action continue d'une grande âme; le sentiment public l'a bien compris. Par la dignité de toute sa personne, par la juste idée qu'il inspirait de son habileté et de sa puissance, Yermoloff a toujours paru supérieur aux plus brillans capitaines de la Russie. C'était surtout l'homme qui convenait à la guerre du Caucase. Conquérant et civilisateur, il exerçait sur les Tcherkesses une irrésistible séduction. Sa douceur soutenue par la force, sa générosité chevaleresque, son ardeur vraiment humaine à transformer les vaincus, avaient obtenu de merveilleux résultats. Pendant tout le temps qu'il a gouverné le Caucase, les Tcherkesses ont respecté les Russes. Une insurrection ayant éclaté dans le Daghestan, sous la conduite d'Amulad-Beg, il la dompta presque aussitôt; Amulad-Beg fut pris et rendu à la liberté. C'est Yermoloff qui a établi dans la Géorgie des colonies allemandes, afin d'initier les Orientaux aux secrets de la culture européenne. Les chefs du Daghestan étaient en relations avec lui; ils venaient le voir dans sa résidence de Tiflis, et ces hardis montagnards, qui se jetaient sans pâlir au-devant des canons russes, tremblaient devant Yermoloff, comme les plus fiers animaux du désert tremblent devant le regard du lion. Cette majesté imposante qu'il possédait naturellement lui permettait de relâcher sans péril les liens de l'étiquette; Yermoloff avait pour les simples soldats ces familiarités cordiales qui semblent le secret de nos officiers. Aucun général n'a su comme lui enthousiasmer le soldat russe et apprivoiser les Caucasiens.

L'administration du général Yermoloff est la période brillante de l'histoire de la Russie dans ses rapports avec les peuples du Caucase. Mis subitement à la retraite en 1826 par une de ces disgrâces si fré-

quentes dans les cours despotiques, le vieux lion du Caucase vit encore, et depuis vingt-sept ans qu'il a quitté le théâtre de sa gloire, il a pu suivre d'un œil attristé bien des fautes commises et bien des tentatives mal conçues. Ses deux successeurs immédiats ont été le comte Paskewitch et bientôt après le baron de Rosen. Le comte Paskewitch ne fit que passer dans le Caucase, et, s'il faut en croire des hommes bien informés, il est fort heureux pour sa gloire militaire qu'il n'ait pas eu le temps de faire les expéditions qu'il projetait. Son système, conçu avec une présomption inouïe et sans le moindre souci des conditions d'une telle guerre, l'eût exposé à d'infaillibles échecs. Quand le baron Rosen prit le commandement, tout le Daghestan était soulevé. Un successeur de Scheick-Mansour, un ardent prédicateur de la guerre sainte (son nom était Khasi-Mollah ou Khasi-Mohammed) venait de réunir une armée de Lesghes et de Tchétchens à la tête de laquelle il ravageait tout le pays russe.

Il faut se donner ici le spectacle des ressources que contient encore l'islamisme, surtout chez ces nations traquées de toutes parts, dont la destinée est de lutter sans relâche ou de périr. Ce n'est pas seulement un fanatisme grossier qui inspire les tribus du Daghestan; il y a chez ces barbares des écoles théologiques dont l'audace et la subtilité tiennent du prodige. Le sentiment national et le sentiment religieux unis dans une âme solitaire doivent produire sans peine une sorte d'exaltation mystique; depuis une trentaine d'années, il y a des mystiques de ce genre-là chez les Lesghes et les Tchétchens. Les doctrines des philosophes et des théologiens musulmans n'étaient pas inconnues aux ulémas du Caucase; le *sufisme* particulièrement, cette théorie de l'extase au moyen de laquelle certains sages arabes prétendaient entrer en communication avec Dieu, le sufisme avait pénétré çà et là dans ces contrées belliqueuses, et y était venu en aide aux ardeurs du patriotisme. A force de se plonger dans ces enivrantes rêveries, les ulémas du Daghestan en ont formé tout un système, espèce de religion nouvelle ou plutôt perfectionnement naturel de l'islamisme, forme supérieure de la loi de Mahomet, qui met d'accord les vieilles sectes d'Omar et d'Ali en les faisant disparaître toutes deux, et qui est aujourd'hui la base de l'état constitué par Shamyl.

Le premier qui ait formulé dans le Caucase la théorie musulmane de l'extase était un certain Hadis-Ismaïl, qui, vers 1823, révéla ses secrets à Mollah-Mohammed, lequel les transmit à ce Khasi-Mollah dont nous parlions tout à l'heure, et lui mit aux mains le glaive embrasé d'Allah. D'après l'enseignement d'Hadis-Ismaïl, les anciennes interprétations du Koran n'avaient plus de sens; Khasi-Mollah était lui-même la loi et la parole d'en haut; il conversait avec Dieu, et les

croyans devaient être toujours prêts à lui sacrifier leur vie. Ces croyans, c'étaient surtout les *murides* ou *murschides*, prêtres guerriers, intrépides lévites, gardiens suprêmes des révélations de l'extase. On comprend quelle dut être l'action de ce renouvellement de l'islamisme sur des peuples qui nourrissaient des haines séculaires contre les Moscovites, et qui n'attendaient qu'un signal pour se lever. Ce fut d'abord un enthousiasme tout religieux; le petit village de Jarach, résidence de Mollah-Mohammed, était visité par des milliers de pèlerins qui venaient s'initier à la doctrine de Hadis-Ismaïl; puis, quand l'heure propice eut sonné, la guerre sainte éclata. Dès le commencement, en mai 1830, la forteresse de Tarki faillit tomber au pouvoir de Khasi-Mollah; c'est à grand'peine et au prix de pertes cruelles qu'elle fut délivrée par le général Kahanoff. Les Tchétchens furent plus heureux à Kilsjar; ils se rendirent maîtres des faubourgs le 1er novembre 1831 et emportèrent un butin considérable. La Russie comprit qu'elle avait affaire à des ennemis qui venaient de doubler leurs forces. Dès que les affaires de Pologne furent terminées, on se hâta de renforcer l'armée du Daghestan; alors le baron de Rosen prit l'offensive, et porta le fer et la flamme dans ces petits villages des montagnes qui sont comme des nids d'aigles. Il y eut là de terribles engagemens. A Durwek, à Tschumkessen, à Hermantschuk, à Himry, villages tchétchens situés sur des rochers, on se battait de part et d'autre avec un acharnement furieux. A Hermantschuk, lorsque l'infanterie russe eut emporté le village à la baïonnette, un des principaux murides, Muley-Abdurrahman, se jeta avec quelques hommes dans une maison fortifiée, et là, chantant les versets du Koran au milieu des balles et des bombes, ils combattirent en désespérés; on n'en vint à bout qu'en brûlant la maison. Au moment où les murailles s'abîmaient sur lui et les siens, Muley-Abdurrahman chantait encore. A Himry, en octobre 1832, Khasi-Mollah mourut sur la brèche, de la mort des héros et des prophètes. Couvert de blessures, inondé de sang, tout prêt à rendre son âme vaillante au dieu des armées, il s'était jeté à genoux, et, invoquant Allah, il excitait de la voix ceux que ne pouvait plus enflammer son héroïque exemple. Ce combat d'Himry fut effroyable; les Tchétchens étaient cernés de toutes parts; les murides de Khasi-Mollah se firent tuer jusqu'au dernier.

Parmi les hommes qui étaient tombés à côté de Khasi-Mollah, il y avait un jeune muride nommé Shamyl. Frappé de deux balles et percé d'un coup de baïonnette, il gisait, privé de connaissance, au milieu des cadavres de ses compagnons : on le crut mort; comment s'est-il relevé? par quel miracle de ruse et de hardiesse a-t-il échappé aux vainqueurs? nul ne le sait; mais quelques mois après la catastrophe

d'Himry, Shamyl était le premier des murides auprès du nouvel iman Hamsad-Beg. Le règne de celui-ci ne fut pas long. Occupé à relever les forces des Tchétchens, Hamsad-Beg travaillait à dominer par l'ascendant religieux les autres populations du Daghesthan afin de les lier à sa cause, lorsque des rivalités intérieures, suscitées par la diplomatie russe, amenèrent tragiquement sa mort : il fut assassiné dans une mosquée en 1834. C'est à la mort d'Hamsad-Beg que commence la dernière, la plus dramatique période des guerres du Daghestan, celle qui dure encore, et qui, dans la prévision d'une rupture de la paix générale, excite aujourd'hui plus que jamais l'intérêt et la curiosité de l'Europe. Shamyl était un des plus fervens soutiens de la nouvelle secte religieuse; disciple chéri du maître, il était tombé dans ses bras sur la brèche sanglante d'Himry; nul mieux que lui ne pouvait recueillir l'héritage d'Hamsad-Beg et relever le drapeau de Khasi-Mollah.

Shamyl avait trente-sept ans quand il devint le chef des Tchétchens. Il est né en 1797, dans ce petit village d'Himry où il avait failli trouver la mort auprès de son maître. Il s'était signalé dans sa jeunesse par une gravité précoce, une fierté ardente et une indomptable volonté. Il voulait être le premier en toutes choses; faible de corps, il s'exerçait à endurer les plus cruelles fatigues, et quand un de ses camarades l'emportait sur lui dans les jeux et les combats de la jeunesse, il s'enfermait pendant plusieurs jours comme un vaincu qui pleure sa honte. Son esprit grandissait aussi ardemment que son corps. Il avait un précepteur nommé Dschelal-Eddin, qui joue un rôle important dans son histoire. Dschelal-Eddin, le seul homme auquel il se soit jamais soumis, lui fit lire avec soin le Koran et les philosophes arabes. Affilié à l'école des sufis, il développait chez son élève l'enthousiasme religieux, et le préparait aux grandes choses. Cette forte éducation a porté ses fruits; le jour où Shamyl a succédé à Hamsad-Beg, toutes les rivalités ont cessé, tous les fronts se sont inclinés devant le front du maître. Shamyl est bien le digne chef de la secte ardente qui l'a proclamé prophète; il est persuadé que ses actes et ses paroles sont le produit immédiat d'une inspiration d'en haut. De là cette exaltation, non pas fébrile, mais majestueuse et calme, qui lui donne un impérieux ascendant sur ses peuples. Il a des éclairs dans les yeux et des fleurs sur les lèvres, dit un des poètes du Daghestan. Il est de taille moyenne; ses cheveux sont blonds; ses yeux, couverts de sourcils noirs et épais, sont pleins de feu; sa barbe a blanchi de bonne heure, mais tout dans sa personne annonce une juvénile énergie. Malgré l'activité ardente qu'il déploie, il est d'une sobriété de cénobite. Il mange peu, ne boit que de l'eau, et dort à peine quelques heures. M. Bodenstedt affirme qu'il a trois femmes;

il n'en aurait qu'une selon M. Wagner. Tous ces détails ont été donnés par des prisonniers revenus du Daghestan. La résidence de Shamyl a été longtemps la petite forteresse d'Akulcho; je dirai tout à l'heure à la suite de quelles luttes sanglantes il a été obligé de chercher un autre asile. Il s'y était fait construire par des prisonniers russes une maison européenne à deux étages. C'est là qu'il régnait dans les premières années, pauvre, sans trésor, n'ayant rien pour solder ses troupes, nourri souvent par elles, mais aussi puissant par l'enthousiasme religieux que s'il eût possédé des millions. Les murides qui l'entourent sont prêts à se faire tuer sur un signe de sa main. Jamais chef dans le Daghestan n'a exercé une autorité comparable à la sienne. Scheick-Mansour lui-même, qui avait soulevé tout le Caucase, Scheick-Mansour, le héros fort, le grand semeur du champ de la foi, n'était qu'un guerrier illustre et respecté. Shamyl est tout à la fois le sultan et le prophète des Tchétchens. « Mahomet est le premier prophète d'Allah! Shamyl est le second prophète! » Tel est depuis 1834 le cri de guerre du Daghestan.

Le plus redoutable adversaire qu'ait rencontré Shamyl est le général Grabbe. Le général Golowin, qui avait succédé au baron de Rosen dans le commandement du Caucase, était fort opposé au système de guerre offensive; le général Grabbe au contraire, chargé des opérations militaires du Daghestan, brûlait d'aller chercher dans ses forteresses cet ennemi dont il voyait grandir l'influence et l'audace. Il écrivait sans cesse à Saint-Pétersbourg que son chef, résidant à Tiflis, ne pouvait connaître exactement les nécessités de la situation, et il demandait comme une grâce qu'il lui fût permis de faire une expédition dans les montagnes. Il voulait surtout attaquer cette forteresse d'Akulcho, où Shamyl avait établi le siége de son pouvoir. La forteresse prise, les Tchétchens, dispersés ou découragés, ne tarderaient pas à se soumettre. Il espérait d'ailleurs que ce terrible Shamyl tomberait mort ou vif entre ses mains, comme Khasi-Mollah sept ans plus tôt sur les remparts d'Himry. La permission fut accordée; c'était au printemps de 1839. La colonne du général Grabbe se mit aussitôt en route. Akulcho était à soixante werstes (environ quinze lieues) des postes les plus avancés. Après quelques jours d'une marche pénible dans les gorges, on arriva au pied du rocher où s'élevait la demeure de Shamyl. Pas un coup de fusil n'avait été tiré pendant la route; les Tchétchens réunis à Akulcho attendaient l'ennemi de pied ferme. Les Russes avaient cru que les canons et les obus auraient facilement raison des assiégés. La forteresse en effet fut bientôt démantelée; mais les Tchétchens n'avaient presque pas souffert. A l'abri dans les souterrains et les caves, ils en sortaient pour tirer à coup sûr. Malheur au soldat qui se montrait derrière les

retranchemens! une balle, lancée par un Freyschütz invisible, l'étendait sur la place. Le premier assaut coûta cher à la colonne du général Grabbe : sur quinze cents hommes qui tentèrent l'escalade, il n'en revint pas cent cinquante. Le général Grabbe ne se découragea pas. Un second et un troisième assaut, moins meurtriers que le premier, assurèrent aux Russes la possession de deux points importans. On se mit alors à miner le rocher. Étonnés de l'immobilité apparente de l'ennemi et effrayés du bruit de la sape, les assiégés étaient sortis de leurs retraites afin de découvrir ce qu'on préparait contre eux; les Russes profitèrent de l'occasion, et un quatrième assaut, énergiquement dirigé, donna la forteresse au général Grabbe. C'est le 22 août 1839 qu'eut lieu la prise d'Akulcho; le siége durait depuis près de quatre mois. Exaspérés par cette longue résistance, les Russes ne firent point de quartier. Après le massacre, on chercha partout, mais en vain, le cadavre de Shamyl. Il y avait dans les flancs de la montagne des cavernes où s'étaient retirés un certain nombre de Tchétchens; c'est de là que le hardi prophète et les siens s'apprêtaient encore à frapper de mort plus d'un infidèle. Qu'allait-il devenir cependant? Impossible de fuir ou de résister longtemps, toutes les issues étaient au pouvoir de l'ennemi. Les murides qui l'accompagnaient n'hésitèrent pas à sacrifier leur vie pour sauver le chef de la foi. Avec quelques solives trouvées dans la caverne, ils construisent une sorte de radeau, le jettent dans le fleuve Koysou, qui coule au pied du rocher, et s'élancent eux-mêmes du haut de la caverne sur l'embarcation flottante. A ce coup hardi, les Russes ne doutent pas que Shamyl ne soit là. L'ordre est donné de poursuivre le radeau; l'infanterie le suit sur les deux rives, et les Cosaques lancent leurs chevaux à la nage pour s'emparer du prophète. Or, tandis que toute l'attention des Russes était tournée de ce côté, un homme s'élançait dans le Koysou, et, traversant le fleuve à la nage, disparaissait dans les montagnes. Les Tchétchens du radeau avaient tous péri en se défendant, mais Shamyl était sauvé. Qu'on se représente l'apparition du prophète au milieu des populations qui venaient d'apprendre la ruine d'Akulcho! On le croyait enseveli sous les ruines, et tout à coup il ressuscitait d'entre les morts. N'était-il pas manifestement l'envoyé de Dieu? L'autorité de Shamyl n'a jamais été plus grande que depuis cette héroïque défaite.

Après la prise d'Akulcho, Shamyl résolut de prêcher la guerre sainte aux Tcherkesses. Il avait échoué en 1836 auprès des Awares, importante peuplade du Daghestan complétement soumise à la Russie; il espéra que les Caucasiens de la Mer-Noire se joindraient aux Caucasiens de la mer Caspienne, car tous ceux-là, les seuls Awares exceptés, étaient enrôlés sous sa bannière et formaient presque une

nation. Si les Tcherkesses pouvaient recommencer la lutte en même temps que les Tchétchens, quel coup terrible porté à la puissance russe! Shamyl visita les Ubiches et les Adighés; il fut reçu par eux avec honneur, mais il obtint de médiocres résultats. La haine de la Russie a beau être un lien puissant entre les populations des deux parties du Caucase, il y a des rivalités séculaires qui les séparent. La différence des idiomes est aussi un obstacle à cette communauté d'efforts que voulait provoquer l'ardent chef des Tchétchens. Shamyl, obligé de prêcher la guerre sainte en turc, fut compris seulement des chefs et des mollahs. Il revint de la Circassie, n'emportant que de vagues promesses et l'assurance d'une aversion irréconciliable pour la Russie. Il avait choisi pour résidence la forteresse Dargo, une place moins forte qu'Akulcho, mais située aussi dans une position presque imprenable. Le général Grabbe voulut l'y poursuivre encore. Les troupes expéditionnaires partirent de Girselaul au mois de mai 1842. Shamyl donna l'ordre aux Tchétchens de ne pas tirer un coup de fusil pendant que la colonne serait en marche; on la laissa s'engager dans les sombres forêts et les défilés tortueux qui avoisinent Dargo, puis elle fut cernée de toutes parts et à moitié anéantie. Ce désastre des Russes à Dargo est un des plus terribles échecs qu'ils aient subis dans le Caucase. On attendait à Girselaul le retour de la colonne, et déjà l'on avait fait maints préparatifs pour fêter les vainqueurs; ce fut un lamentable spectacle quand on vit arriver ces troupes où tant de rangs étaient vides. Le prince Tchernicheff, ministre de la guerre, en mission alors dans le Caucase, était précisément à Girselaul; il put voir ce lugubre tableau, il put entendre les cris des femmes et des enfans, les plaintes des officiers, les murmures des soldats. Des entreprises comme celle-là veulent être justifiées par le succès : quelques semaines après, le général Grabbe perdait son commandement.

Pendant que Shamyl grandissait ainsi dans le Daghestan, les Tcherkesses de la Mer-Noire, excités par le bruit lointain de ses triomphes, tentaient aussi quelques attaques contre les Russes. Déjà, avant le voyage de Shamyl en Circassie, vers 1836, quelques soulèvemens avaient eu lieu. Les Tcherkesses, qui n'avaient plus affaire au brillant et intrépide général Sass, le Lamoricière du Caucase, rompirent plus d'une fois la ligne de défense confiée à la garde des Cosaques. Le général Sass, enlevé subitement à ses fonctions comme Yermoloff, avait eu pour successeur le général Wiljaminoff, qui prétendait effrayer les Tcherkesses par des proclamations retentissantes et des gasconnades en style poétique. M. Wagner en cite une des plus curieuses, datée de 1837. « La Russie, écrivait le général, a conquis la France. Elle a mis à mort les fils de ce pays et emmené ses filles en

captivité. Quant à l'Angleterre, comment pourrait-elle venir au secours des Tcherkesses? C'est de la Russie qu'elle reçoit son pain de tous les jours. En un mot, il n'y a que deux puissances : Dieu dans le ciel et le tsar sur la terre, et si la voûte des cieux s'écroulait, la Russie serait assez forte pour la soutenir sur ses millions de baïonnettes. » Les Tcherkesses, dit M. Wagner, s'amusaient beaucoup de ces prétentieuses niaiseries, et les attaques nocturnes se renouvelaient sur plus d'un point. En 1840, quatre forteresses de la ligne tombèrent au pouvoir des Tcherkesses, qui se contentèrent de les piller. En 1843, après la victoire de Shamyl à Dargo, il y eut encore quelques prises d'armes; mais deux ou trois succès énergiquement remportés par les Russes réduisirent bientôt leurs adversaires à ce rôle d'hostilité passive que nous avons décrit.

La défaite du général Grabbe à Dargo ne fut pas seulement l'occasion de sa disgrâce, elle amena aussi la destitution du gouverneur général; le système d'occupation défensive prévalait à Saint-Pétersbourg. Le général Golowin fut remplacé par le général Neidhardt, officier allemand plus distingué par son habileté administrative que par ses talens militaires, et le commandement actif, enlevé au général Grabbe, fut donné au général Gurko. On devait, d'après les instructions du ministre de la guerre, se fortifier sur tous les points occupés, et renoncer pour longtemps aux expéditions aventureuses : quelques années de paix étaient nécessaires pour relever le moral de l'armée. L'audace de Shamyl en décida autrement. La fin de l'année 1843 est une des plus sanglantes périodes de l'histoire du Caucase. Le prophète envahit au mois de septembre le pays des Awares, dont les chefs, nous l'avons vu, sont les alliés du tsar. Il assiége la garnison russe, détourne l'eau qui l'alimentait, et la force de se rendre jusqu'au dernier homme. Un bataillon envoyé au secours est massacré tout entier. Alors le général Kluke de Klugenau s'élance au-devant de Shamyl dans l'Awarie avec des forces considérables. Shamyl le bat, le poursuit, l'oblige de se jeter dans la forteresse de Chunsak, et semble près d'emporter la place, quand le général Dolgoroucki, arrivant avec des troupes supérieures en nombre, délivre la garnison après plusieurs combats où la victoire, longtemps indécise, est chèrement achetée. Shamyl retourne sur ses pas; il ravage l'Awarie, emmène tous les habitans de gré ou de force, se réservant de convertir par ses prédications guerrières ceux qui étaient encore attachés à la Russie, et quelques semaines après, revenant à la tête d'une armée composée de Tchétchens, d'Awares, de Lesghes, de Kumikes, populations sans liens de race ou de langage, mais exaltées par un même fanatisme, il va mettre le siége devant la forteresse de Wnézapnaia ou Vnézapné. Les généraux Kluke et Dolgoroucki, qui com-

mandaient la place, la défendirent énergiquement; mais Shamyl ne se retira pas sans avoir fait subir de cruelles pertes à ses ennemis. Telle fut la fin de l'année 1843. Un administrateur habile ne suffisait pas à une guerre de cette nature; ce qu'il fallait, c'était à la fois la vigilance minutieuse du général Neidhardt et l'activité ardente d'un Sass ou d'un Grabbe. Au commencement de 1844, la lente circonspection du général Neidhardt compromit un succès préparé avec adresse. On avait enfermé Shamyl dans un défilé; à force de prendre ses précautions, Neidhardt envoya un jour trop tard l'ordre de commencer l'attaque, et Shamyl eut le temps de s'échapper. Ce fut la condamnation du général; remplacé peu de temps après par le comte (aujourd'hui prince) Michel Woronzoff, il alla mourir de douleur à Moscou.

Voilà neuf ans que le prince Woronzoff et le prophète Shamyl sont en présence; depuis cette époque, l'héroïque audace de Shamyl n'a pas faibli, mais la conquête russe, il faut le reconnaître, se développe de jour en jour avec une régularité magistrale. Depuis vingt ans, dit très bien M. Wagner, on avait envoyé à Tiflis des hommes éminens à divers titres; on n'avait pas encore trouvé le vrai gouverneur du Caucase. Aucun des généraux russes, depuis Yermoloff, n'avait paru embrasser toute l'étendue de sa tâche. Paskewitch, connu par ses campagnes contre les Perses et les Turcs, méritait sa réputation d'administrateur irréfléchi. Rosen, au contraire, ne se distinguait que comme un négociateur adroit. Golowin avait la dignité et le calme diplomatique qui plaisent aux Orientaux, mais ses facultés étaient médiocres. Neidhardt était l'homme le plus consciencieux et le plus intègre; pourquoi cette circonspection, cette vigilance de toutes les heures n'étaient-elles pas jointes à une activité ardente? Ce *pédant Allemand*, dont la scrupuleuse probité gênait plus d'un fonctionnaire, ce *pédant Allemand*, disaient-ils, ne fera jamais rien qui vaille dans une telle guerre, et l'extrême prudence du général, on le vit bien en 1844, justifiait ces murmures. A qui allait passer le commandement? Les uns disaient que le vieux Yermoloff, quoique affaibli par l'âge, serait rappelé sur le théâtre de ses triomphes; les autres pensaient que le ministre de la guerre, le prince Tchernicheff, prendrait pendant quelques années la direction des affaires du Caucase. Personne ne songeait au comte Woronzoff, gouverneur général de la Nouvelle-Russie, qui passait pour être fort mal en cour. C'était une opinion accréditée en Crimée que le général avait autour de lui, dans son état-major, dans son palais, à sa table, des espions chargés de rapporter au tsar toutes ses paroles, et qu'on n'attendait qu'un prétexte pour destituer un homme dont l'indépendance avait excité d'implacables inimitiés. La nomination du comte au gouvernement du Caucase fit tomber tous ces

bruits. Jamais depuis Potemkin, le favori de Catherine II, un sujet russe n'a été investi de pouvoirs aussi étendus que les siens. Le comte Woronzoff a reçu du tsar une autorité dictatoriale, et il commande toutes les provinces conquises entre le Pruth et l'Aras; il a conservé en effet, bien que gouverneur du Caucase, son gouvernement de la Nouvelle-Russie et celui de la Bessarabie. Le comte Woronzoff a droit de vie et de mort sur les indigènes; il peut nommer et destituer à volonté tous les fonctionnaires jusqu'au sixième grade; il peut distribuer les récompenses et les décorations à l'armée sans les faire confirmer par le tsar; il peut enfin livrer aux tribunaux les fonctionnaires et officiers de tout grade. Le tsar, comme on voit, a abandonné à son représentant la plus grande partie de ses priviléges autocratiques. Une telle faveur est sans exemple; le maréchal Paskewitch lui-même, quand il gouvernait la Pologne, n'avait pas une autorité comparable à celle du prince Woronzoff.

Les services rendus par le prince dans la Nouvelle-Russie justifient cette confiance extraordinaire. Un Français illustre, le duc de Richelieu, avait déjà transformé ces provinces et prêté à une civilisation naissante l'appui d'une volonté forte et d'une intelligence supérieure; le prince Woronzoff a continué et agrandi en Crimée l'œuvre du duc de Richelieu. Il n'était plus jeune lorsqu'il fut envoyé dans le Caucase, mais son activité ne s'était point ralentie. On dit même que ses admirateurs rêvent pour lui des fonctions plus importantes que celles de gouverneur du Caucase. Un Russe de Crimée le disait un jour à M. Wagner : — « c'est à Constantinople qu'est la vraie place du prince Michel Woronzoff. Il aime et connaît admirablement l'esprit des peuples orientaux. Nul ne serait plus propre que lui à réconcilier l'Occident et l'Orient, le christianisme et l'islam. » Le prince Woronzoff, il faut l'espérer, n'aura jamais l'occasion d'exercer ses talens sur les rives du Bosphore. M. Wagner, tout favorable qu'il est à la Russie, n'hésite pas à ajouter : « La Russie n'a pas encore *digéré* les conquêtes de Catherine; tant que la Pologne et le Caucase ne seront pas devenues des provinces toutes russes, aucun tsar ne songera à s'emparer d'une proie dont la conservation seule lui coûterait plus de sang que n'en ont coûté tous les agrandissemens de l'empire. » On nous pardonnera d'être moins facilement satisfaits : nous pensons que la transformation complète de la Pologne et du Caucase, si difficile que soit une pareille tâche, ne serait pas le début d'une période nouvelle où la Russie règnerait sur le Bosphore : il y a d'autres obstacles que ceux-là à des projets qui menacent l'Europe entière. Toutefois cette digression de M. Wagner a son prix, et les ambitieuses espérances des amis du prince Woronzoff sont un avertissement qu'il convenait de signaler.

Les immenses pouvoirs du prince Woronzoff lui ont surtout été donnés pour mettre un terme, s'il est possible, à l'épouvantable corruption des fonctionnaires de tous ordres. Déjà, à plusieurs reprises, on avait fait justice de bien des abus; c'est ainsi que, sous l'administration du baron de Rosen, son gendre, le général prince Dadian, apostrophé par le tsar au milieu d'une revue, fut dégradé publiquement et condamné à quitter son brillant uniforme pour endosser la casaque du simple soldat. Les désordres, la concussion, le pillage des caisses publiques, étaient presque passés à l'état de choses régulières. Le général Neidhardt, le plus intègre des généraux qui ont précédé le prince Woronzoff, était taxé de pédantisme parce qu'il voulait tout voir de près; mais le général Neidhardt était mal secondé. Armé de la souveraine autorité des tsars, le prince Woronzoff a procédé à son œuvre avec une résolution inflexible. L'étable d'Augias est aujourd'hui nettoyée en partie. Des centaines d'officiers ont été dégradés, et quelques-uns de ceux-là occupaient les positions les plus hautes; presque tous les fonctionnaires civils, préfets, sous-gouverneurs, administrateurs de districts, qui pillaient à la fois le trésor public et les malheureux indigènes, ont été traînés devant les juges sur les bancs des voleurs. Autant le prince se montre impitoyable pour les Russes prévaricateurs, autant il est bienveillant à l'égard des indigènes. La plupart des Adighés lui sont dévoués; il envoie des présens aux chefs, il leur donne même des secours en argent, et leur fournit, par maintes concessions habiles, le moyen de bien vendre leurs denrées sur les marchés moscovites. Il n'est pas rare de voir des chefs autrefois redoutés visiter le prince dans son palais de Tiflis et assister à ses fêtes. Quant aux Tchétchens, il a compris que ce serait une duperie de vouloir nouer des relations amicales avec eux; tant que Shamyl sera vivant, il ne faut pas s'attendre à voir cesser la guerre sainte.

A l'époque où le prince Woronzoff vint prendre le commandement du Caucase, Shamyl n'était plus le chef que nous avons vu succéder à Hamsad-Beg. Son autorité était immense. Les Awares, les Kistes, les Kumikes, d'autres peuplades encore, subjugués par l'éloquence entraînante du prophète, avaient oublié leurs vieilles haines pour s'associer aux Lesghes et aux Tchétchens. Naguère il ne gouvernait qu'un petit nombre de tribus; c'était maintenant un peuple tout entier. Pour arriver à ce grand résultat, que d'efforts il lui avait fallu, quelle habileté, quel génie politique! Shamyl n'est pas seulement un homme de guerre, c'est un législateur. Soumettre les princes des tribus, fonder une monarchie théocratique au milieu d'une barbarie féodale, réconcilier des peuplades hostiles, leur donner à toutes une seule croyance, constituer une armée régulière chez

des races de cavaliers indépendans, établir des institutions durables, créer enfin et organiser une nation, telle a été l'œuvre de Shamyl. Par sa doctrine religieuse, il a concilié les sectes d'Omar et d'Ali; par ses victoires, il a ébloui les montagnards des différentes races et dompté l'orgueil de leurs princes. Les tribus une fois associées à la même guerre religieuse, il les a réunies sous une même loi civile; les anciennes divisions de territoire ont disparu. Le pays que possède Shamyl est réparti en vingt provinces, et chacune de ces provinces est administrée par un gouverneur ou naïb. Ces naïbs n'ont pas tous un égal pouvoir : il en est quatre seulement, les amis les plus dévoués du prophète, qui ont un droit de souveraineté sur leurs sujets; les autres sont tenus de soumettre leurs décisions au contrôle du chef suprême. L'organisation de l'armée, chef-d'œuvre de précision ingénieuse, est admirablement combinée pour entretenir à la fois l'unité de la discipline et l'ardeur militaire. Chaque naïb fournit trois cents cavaliers à l'état, et voici de quelle manière le recrutement est réglé : il faut un cavalier pour dix familles; or la famille à laquelle appartient le soldat est dispensée de toute contribution tant que le soldat est vivant; l'équipement et l'entretien sont à la charge des neuf autres. Ces cavaliers doivent être toujours armés, toujours équipés, même la nuit, et prêts à monter en selle au premier signal. En 1843, la cavalerie de Shamyl s'élevait à cinq mille hommes.

Telle est l'armée permanente du Daghestan; mais à côté de celle-là il y a la milice, composée de la population ordinaire. Tous les habitans des *aouls*, de quinze ans à cinquante, s'exercent sans relâche à monter à cheval et à manier les armes; ils sont organisés pour défendre leurs villages en cas d'attaque, et au besoin pour suivre le prophète dans les expéditions lointaines. Chacun des cavaliers de la troupe régulière est le chef des dix familles qu'il représente. La garde particulière de Shamyl est de mille hommes; chacun d'eux reçoit trois florins par mois et une part déterminée dans tout ce qui est pris sur l'ennemi. Tous les *aouls* du Daghestan se disputent l'honneur de fournir quelques soldats à ce corps d'élite. Shamyl, qui sait le prestige du faste sur les imaginations orientales, ne quitte jamais sa demeure sans une escorte de cinq cents cavaliers. Le revenu de Shamyl n'était d'abord que le butin, dont le cinquième, d'après l'usage antique, appartenait au chef, et le reste était partagé entre les soldats. Depuis, des impôts ont été établis; la dîme de la récolte grossit tous les ans le trésor public. Les terres données autrefois aux mosquées pour le seul avantage des prêtres et des derviches ont été attribuées à l'état; les prêtres reçoivent en échange un traitement régulier. Quant aux derviches, ceux qui pouvaient porter les armes ont été incorporés dans la milice; les autres ont été chassés

du Daghestan. Shamyl a établi aussi des postes afin de transmettre rapidement les nouvelles; chaque village doit tenir toujours des chevaux prêts à partir, et des courriers munis d'un passeport revêtu du sceau du naïb parcourent ainsi de longues distances avec une célérité merveilleuse. Les récompenses accordées au courage sont des ordres et des décorations; elles consistent surtout en médailles d'argent ornées d'inscriptions poétiquement expressives. Les punitions infligées au lâche, au traître, au voleur, au meurtrier, sont consignées dans un code qui est l'œuvre du prophète. La peine de mort y figure sous trois formes différentes, selon le degré d'infamie que le juge a prétendu attacher au crime. Pour s'assurer l'obéissance dont il a besoin, Shamyl laisse croire à son peuple qu'il a des entretiens avec Allah. Ces visions ont lieu une fois par an; il s'y prépare par de longues retraites, par des jeûnes et des prières. Pendant ce temps-là, sa maison est gardée avec soin, et nul n'y peut pénétrer. Enfin la retraite est finie, le ciel s'est révélé à son prophète, et Shamyl, appelant autour de lui les prêtres et les naïbs, leur communique les volontés d'Allah!

On connaît maintenant les deux hommes que la guerre du Caucase met aux prises depuis bientôt dix ans. Le prince Woronzoff et le prophète Shamyl sont dignes de lutter ensemble. Investis tous deux d'une dictature extraordinaire, ils combattent tous deux pour une cause qui les passionne. Le prince Woronzoff se considère comme un des pionniers de la civilisation; Shamyl est le sauveur de la foi de ses pères et le rempart de la patrie menacée. De grands faits d'armes ont signalé cette période nouvelle. La première pensée du prince Woronzoff fut d'effacer dans le sang des Tchétchens l'humiliation infligée au général Grabbe; il fallait que la forteresse de Dargo fût détruite, et tel a été en effet le résultat de la brillante expédition de 1845. Après cet acte de vigueur, le prince Woronzoff, étudiant la tactique de son ennemi, résolut d'approprier l'attaque aux conditions de la lutte. Il n'y avait eu jusque-là que deux systèmes : la guerre défensive et les expéditions aventureuses. Une attitude simplement défensive, tout en refoulant les Caucasiens dans leurs montagnes, leur permettait de s'unir entre eux et de développer les institutions de Shamyl; les expéditions, on l'avait déjà vu, n'offraient que des chances bien incertaines; le soldat russe ne sait pas se battre sur ces pentes hérissées que gravissent si gaiement nos bataillons. L'important, c'était d'abord de détruire cette unité nationale qu'on avait eu l'imprudence de laisser croître; il fallait briser ces liens, il fallait aussi diviser l'armée de Shamyl, arriver subitement sur des points éloignés, et obliger les cavaliers tchétchens à se porter de plusieurs côtés à la fois.

Après la victoire de Dargo, le comte Woronzoff, élevé à la dignité de prince, eut une longue conférence à Sévastopol avec l'empereur

Nicolas; il exposa son système et demanda surtout qu'il fût pratiqué avec persévérance. Vouloir soumettre le Caucase par une seule et décisive expédition, c'était, disait-il, une chimérique entreprise à laquelle toutes les forces de la Russie ne suffiraient pas; on ne devait songer qu'à épuiser l'ennemi, et ce dessein exigeait, comme dit la fable, *patience et longueur de temps*. Le plan du prince Woronzoff, approuvé par le tsar, fut aussitôt et résolument suivi. Les colonnes mobiles qui avaient obtenu de si glorieux résultats en Algérie sous le maréchal Bugeaud commencèrent à sillonner le Caucase. Si le soldat russe, ferme à son poste, mais dépourvu d'élan, eût pu comprendre cette guerre comme notre brillante armée d'Afrique, le succès de ces colonnes eût été certainement plus rapide; il a été toutefois assez grand pour provoquer de la part de Shamyl une résistance désespérée. Ainsi en 1846, pendant que les colonnes préparaient de nouvelles expéditions, le prophète, appelant aux armes non-seulement ses troupes régulières, mais tous les cavaliers des *aouls*, abandonna le théâtre de la guerre, traversa deux lignes de forts, sans compter deux grands fleuves, qui rendaient son retour plus difficile, et envahit la Kabarda. Les Kabardiens sont des Tcherkesses et appartiennent par conséquent à la partie occidentale du Caucase; ce sont les Circassiens de la plaine, comme les Adighés sont les Circassiens de la montagne. Exposés de toutes parts aux armes russes, ils sont soumis depuis longtemps, et il est évident que Shamyl, en commençant par eux, voulait porter la terreur chez les tribus indécises. Jamais chef du Daghestan n'avait montré une plus téméraire audace. Shamyl avait, assure-t-on, vingt mille cavaliers sous ses ordres; c'était beaucoup sans doute, et il s'en faut bien qu'avant 1846 il ait pu mettre sur pied une troupe aussi nombreuse; sa cavalerie cependant pouvait être cernée en rase campagne par l'armée russe et anéantie d'un seul coup. Sa témérité lui réussit; il pilla les Kabardiens, brûla les moissons, enleva des centaines de captifs, et, ramenant sa troupe grossie d'une multitude de recrues qu'effrayaient ses violences, il traversa comme un coup de foudre les lignes russes épouvantées.

Shamyl, en quittant la Kabarda, avait annoncé qu'il reviendrait bientôt; mais on ne frappe pas deux fois de pareils coups. Depuis six ans, l'infatigable persévérance du prince Woronzoff enferme les Tchétchens dans un cercle de fer. Shamyl pourrait-il aujourd'hui, comme en 1846, rassembler vingt mille cavaliers? La chose est peu probable. Le prophète est toujours le chef vénéré dont la parole crée des héros, il a toujours, malgré l'âge qui s'avance, la jeunesse de l'enthousiasme et la virilité des résolutions; mais le théâtre de son activité s'est singulièrement rétréci. Que ce théâtre doive se rétrécir de jour en jour, comme le proclament les Russes, il est

permis d'en douter. Le cercle impitoyable que le prince Woronzoff trace autour de la Tchétchenia ne dépassera pas certaines limites, et Shamyl est protégé par des forteresses naturelles qui longtemps encore abriteront ses enfans. Il lui arrivera plus d'une fois de rompre les lignes russes, de détruire des forts, de recruter violemment des soldats chez les tribus soumises, comme il l'a fait au mois de juin 1850 malgré le général Dolgoroucki. Je crois même que, dans cette situation nouvelle, les annales du Daghestan auront plus de journées victorieuses à enregistrer; le territoire du prophète, moins étendu désormais, est à l'abri d'une surprise, et Shamyl est le maître de choisir l'heure et le lieu pour frapper. Ce qui paraît certain, c'est qu'il doit renoncer à la grande guerre, dont le rêve a été l'espoir et l'inspiration de toute sa vie. Prêtre visionnaire, prophète enthousiaste, législateur et guerrier, il semblait appelé par ses facultés puissantes à devenir le souverain du Caucase. C'était à lui de renouveler en l'agrandissant le rôle de Scheick-Mansour, et de faire régner une seule foi, un seul amour, une seule haine, des bords de la Mer-Noire jusqu'à la mer Caspienne. Une telle espérance ne lui est plus permise. Les bruits de guerre qui des rives du Bosphore retentissent aujourd'hui jusqu'à son camp ont-ils rendu ses chances meilleures? Ils ont du moins donné un nouvel élan à son audace. Il y a quelques mois à peine, Shamyl a fait essuyer aux Russes une des plus sanglantes défaites qu'ils aient subies depuis le commencement de la lutte : il leur a enlevé un matériel d'artillerie considérable et a reconquis, — je tiens ce fait d'un officier de l'armée du Caucase, — environ huit lieues de terrain. Si les Turcs portent vigoureusement la guerre en Géorgie, on ne peut nier que les Tchétchens n'aient un rôle important à remplir. Ce ne sera toutefois qu'un rôle de détail, et à moins qu'on n'en vienne aux dernières extrémités, les audacieux projets de Shamyl ne se réaliseront pas. La mission qui lui reste est assez belle : héroïque représentant d'une nation destinée à périr, il lui a donné de telles ressources, qu'elle peut encore vivre de longs jours. Gardien des portes de l'Asie, il arrête l'ambition moscovite, et tient en échec avec une poignée de braves l'empire immense qui prétend faire trembler l'Europe.

Il est difficile d'étudier ces guerres du Caucase sans être agité de mille sentimens contraires. Si l'on se place au point de vue de la vérité abstraite, on est bien obligé de désirer le triomphe de la Russie, ou tout au moins de le prévoir comme une chose qui satisfait la pensée. N'est-ce pas la Russie qui représente la lutte de la civilisation contre la barbarie, la lutte du christianisme contre la religion de Mahomet? Quelque intérêt qui s'attache à des héros comme Shamyl et ses compagnons d'armes, l'inflexible loi de l'histoire nous montre ici des races condamnées à disparaître au sein d'une race supérieure.

Ce même principe qui justifie nos conquêtes africaines, nous ne pouvons sans une injustice flagrante en refuser l'application à la Russie. Nous qui avons vaincu et pris le Shamyl de l'Atlas, nous ne pouvons souhaiter le triomphe définitif de l'Abd-el-Kader du Caucase. Ces objections que se fait notre esprit ont toute leur force, encore une fois, si nous ne quittons pas le domaine des abstractions; mais jetez les yeux sur la réalité, voyez quel est l'ennemi de Shamyl, voyez quel but poursuit cet ennemi et quels seraient les résultats de sa victoire. Un poète l'a dit :

Il est beau d'envahir une terre nouvelle;
Il est beau de soumettre un pays indompté,
Lorsqu'au milieu des rangs marche l'humanité,
Et quand tout cavalier au pommeau de sa selle
Porte avec soi la liberté.

Ce n'est pas là précisément ce que les Cosaques de la ligne portent au pommeau de leurs selles. Est-ce l'humanité du moins qui marche dans les rangs de l'armée russe? N'est-ce pas plutôt l'ambition, cette même ambition astucieuse et ardente qui arrête en ce moment le travail de la civilisation européenne? Cette seule réflexion suffit; les sympathies inspirées par le vaillant Shamyl n'ont plus besoin d'excuse.

Une autre idée a frappé un des écrivains à qui nous avons emprunté quelques-uns des traits de ce tableau. En voyant tous ces peuples barbares, Cosaques et Tcherkesses, les uns complétement soumis, les autres attirés par la civilisation et qui déjà fournissent des escadrons au tsar, M. Wagner a porté ses yeux encore plus loin; il a vu ce qui se passe en Sibérie; il a vu les sauvages de la Tatarie et de la Mongolie enrégimentés par les mêmes hommes qui ont assoupli les Cosaques et qui commencent à discipliner certaines tribus tcherkesses; il a embrassé ainsi d'un même coup d'œil le travail souterrain de la Russie dans les solitudes de l'Asie septentrionale comme dans les steppes du Caucase, et il s'écrie avec une singulière épouvante :

« Cet immense empire d'où sont sorties les plus grandes catastrophes qu'ait subies la société européenne a-t-il réellement achevé sa tâche, et la civilisation n'est-elle plus exposée de ce côté à l'un de ces effroyables ouragans qui bouleversent le monde de fond en comble? Que les prophètes d'Orient ou d'Occident nous l'apprennent; mes yeux ne savent pas lire dans l'avenir. Je dis seulement que ce Cosaque si utile et si industrieux remplit l'office de l'éléphant apprivoisé qu'on exerce à prendre et à apprivoiser les éléphans sauvages. Et déjà en effet, au fond de la Sibérie, des centaines de hordes belliqueuses, à demi muselées par des mains habiles, s'accoutument chaque jour à comprendre et à suivre les ordres retentissans partis des bords de la Néwa. Elles sont inscrites, ces hordes, sur les registres de l'armée, comme des recrues bonnes au service. Quelques milliers d'instructeurs venus des

contrées du Don ne se lassent pas de leur enseigner la manœuvre, et ils ont établi pour cela des stations jusqu'aux frontières de la Chine. Là, de tous côtés, on travaille depuis dix ans à dresser des cavaliers et à former des escadrons. Ce sont, on l'assure, de très pittoresques régimens, et un curieux touriste d'Europe ne perdrait pas sa peine en allant rendre visite à ces centaures velus. Patience pourtant! Tous ces exercices dans ces plaines d'où venaient les Mongols, c'est peut-être pour donner un jour à l'Occident le spectacle d'une magnifique parade et faire défiler devant l'Europe deux ou trois cent mille de ces bêtes fauves. Ah! comme le vent de Sibérie sifflait ce soir sur la steppe et poussait vers l'Occident de noirs escadrons de nuages! Un instant je crus voir, au milieu des ombres du crépuscule, ces barbares que l'Asie précipitera encore sur l'Europe énervée. Je crus entendre les Mongols enrégimentés pousser leur cri d'autrefois, l'épouvantable *halla* de Gengis-Khan, lorsqu'il partait pour ravager le monde à la tête des démons de la steppe. Il me semblait aussi que les tombeaux mongols s'ouvraient et que les spectres des ancêtres, se dressant du fond de leurs fosses, faisaient des saluts d'encouragement à leurs arrière-neveux. Effrayé de ces fantômes qu'évoquait mon esprit, j'abrégeai ma promenade, et je revins sous le toit de mon Cosaque. La tempête ne sifflait plus, je n'entendais plus la mélodie cosaque et mongole de *hourras* et de *hallas;* seulement le vent murmurait comme un avertissement lugubre, et me remettait en mémoire ces expressives paroles d'un écrivain slave, que je prie le lecteur de lire deux fois : — Nous autres Slaves, nous devons un sérieux avis à nos frères d'Occident. L'Occident oublie trop les contrées septentrionales de l'Europe et de l'Asie, ce berceau des peuples nés pour le carnage et pour la destruction. Qu'on ne croie pas que ces peuples aient disparu de la terre. Ils sont toujours là, comme une nuée chargée d'orages, n'attendant qu'un signe du ciel pour se ruer sur l'Europe. Non, ne croyez pas que l'esprit d'un Attila, d'un Gengis-Khan, d'un Tamerlan, d'un Suwarow, de tous ces terribles fléaux du genre humain, soit mort dans ces contrées. Ces contrées, ces hommes, et l'esprit qui les poussait, tout cela existe encore, tout cela existe pour tenir en éveil la civilisation chrétienne, pour l'avertir qu'il n'est pas encore temps de changer le fer des épées en socs de charrue et les casernes en hospices. »

Cette page, écrite en 1848 par un homme qui ne nourrit aucun sentiment de haine contre la Russie et qui ne pouvait prévoir la crise actuelle; cette page, qui éclate comme un cri d'effroi involontaire au milieu des savantes recherches d'un esprit sans passion, méritait d'être citée tout entière. Si les faits qu'elle contient sont exacts, il est bon que ce renseignement soit connu. Je l'ai citée surtout parce qu'elle indique très vivement un des aspects de la puissance russe. La Russie sait quel est l'immense prestige de l'inconnu, et elle est habile à s'envelopper de ténèbres. Le mystère, voilà un des secrets de sa force. Où en est sa fortune? Quel est l'état de ses finances? Quelle est l'importance de son armée? Personne ne le sait d'une façon précise, et tout cela est adroitement calculé pour laisser s'accroître à la faveur de l'ombre l'idée d'une puissance extraordinaire. Les

peuples s'accoutument à cette idée, et les imaginations travaillent. De grands événemens historiques sont venus en aide à cette politique des tsars. Un jour Napoléon, maître de l'Europe, veut frapper la Russie; il y entre, et malgré ses victoires il est forcé de battre en retraite au milieu d'effroyables désastres : nouveau symptôme qui trouble l'esprit des peuples et propage cette vague croyance à je ne sais quelle force irrésistible. Eh bien! ce prestige des choses cachées, ce mystère si soigneusement entretenu, quelques précautions que l'on prenne, il y a un point où il s'arrête. Nous avons apprécié sans passion le rôle de la Russie dans la guerre du Caucase, nous avons signalé la valeur des soldats et le mérite de plusieurs généraux; nous continuerons de parler avec franchise. Or voici plus de vingt-cinq ans que la Russie, sous les yeux de l'Europe entière, est tenue en échec par quelques milliers de Caucasiens. On ne sait pas exactement tout ce qui se passe au Caucase; il y a pourtant un fait certain, un fait que toutes les précautions des bulletins officiels ne sauraient atténuer : la Russie avance sans doute, mais elle avance lentement, péniblement; elle paie d'un sang précieux chaque pouce de terrain qu'elle envahit, et elle n'est jamais sûre le lendemain de sa conquête de la veille. C'est que cette mystérieuse destinée dont se prévaut la Russie, Shamyl l'ignore et ne s'en inquiète pas : confiant dans son droit, défendu par la forte nature qui l'abrite, il va droit aux Russes et il livre bataille. Il y a là une leçon qui ne doit pas être perdue. Certes, on ne peut le nier, la Russie pèse d'un grand poids dans la balance des intérêts européens; mais s'il arrivait que cette valeur fût exagérée par je ne sais quelle exaltation des esprits, les périls imaginaires seraient bien pires que les dangers réels. Accoutumons-nous à voir les choses telles que la vérité nous les montre. Il y a cent ans à peine, la diplomatie traitait le pays de Pierre le Grand et de Catherine avec trop de dédain; aujourd'hui on paraît tenté de lui accorder une importance qui détruirait l'équilibre des états. Entre ce dédain qui laissait grandir l'empire des tsars et ces vaines anxiétés qui en doubleraient l'action morale, il y a place pour une vigilance clairvoyante et active. Le jour où l'Europe sera résolue à faire son devoir sans faiblesse comme sans bravade, le jour où elle voudra savoir ce qui est et se rendre compte des choses possibles, le jour enfin où la Russie sera pour elle une grande et sérieuse puissance à coup sûr, mais non pas ce prestigieux adversaire dont les imaginations s'alarment, ce jour-là, — qu'elle soit obligée ou non à tirer l'épée du fourreau, — elle ne croira plus que la liberté du monde soit menacée, et elle ne verra plus se dresser sans cesse à l'horizon les fantômes qui troublent son repos.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

LE

MARÉCHAL BUGEAUD

ET LA

COLONISATION DE L'ALGÉRIE

SOUVENIRS ET RÉCITS DE LA VIE COLONIALE EN AFRIQUE.

Il y a plus d'un an déjà que l'Algérie reconnaissante élevait une statue à l'homme dont les travaux ont rempli le double champ de la vieille devise *ense et aratro*, et qui avait adopté cette devise comme cadre ou comme résumé de ses travaux. Le maréchal Bugeaud s'est partagé également entre cette double tâche de la conquête par l'épée et par la charrue; mais l'histoire ou du moins la chronique lui a, ce semble, été inégale. Le pinceau et la plume ont rivalisé d'ardeur à suivre la marche de nos colonnes et le sillon de l'épée, lit funèbre de tant de morts glorieux. Dans cette *Revue* même, que de pages animées ont redit les épisodes brillans, les faits héroïques, les courses sans fin devant lesquelles semblaient reculer sans cesse des horizons sans bornes, et les bivouacs du soir sous le dais mouvant dont les couronnait la fumée tiède encore du combat! Mais la conquête, dans le sens où l'avait comprise le maréchal Bugeaud, s'était fait aussi une autre armée, armée qui a ouvert aussi son sillon et qui l'a aussi comblé de ses morts, qui a également ses fatigues, ses privations et ses rudes labeurs, ses jours néfastes et ses triomphes, ses grandes luttes et ses héros, ses drames lugubres et sa gloire. Comme le soldat, le colon de l'Algérie a *combattu un bon combat*. Seulement le soldat a cet avantage, qu'il s'appelle légion et qu'il a pour ennemis des hommes : il combat sous les yeux de tous, excité par les regards de tous, contre un ennemi qu'il sait où frapper; l'honneur qu'il s'acquiert devient le patrimoine d'une grande famille intéressée à n'en rien laisser perdre, et les ennemis eux-mêmes raconteront sa gloire. Le colon est seul, aux prises non avec des hommes semblables à lui, mais avec toutes les forces de la nature, d'une nature sauvage,

ingrate et malfaisante jusqu'à ce qu'elle ait été domptée. L'ennemi qui doit venir, il ne le connaît même pas, sinon lorsque déjà il en a reçu le coup. Sera-ce la maladie, la sécheresse, les intempéries, les sauterelles, les bêtes féroces, l'épizootie ou la misère, toujours plus hâtive que la récolte? Derrière le soldat, il y a le gouvernement tout entier qui veille à ce que rien ne lui manque, soit en santé, soit en maladie. Derrière le colon, il n'y a personne. Si des crises extraordinaires ont obligé la colonie tout entière à se tourner vers l'administration comme vers une seconde providence, et l'administration à sortir de sa nature pour se faire nourrice de peuples, les peuples ont accusé leur nourrice de leur donner du pain quand ils avaient soif, de l'eau quand ils avaient faim, — et il n'en pouvait guère être autrement. Une administration n'a pas pour mission d'être la providence individuelle des familles, elle n'est pourvue de rien de ce qu'il faudrait pour cela, et avec toute la bonne volonté du monde, ce qu'elle s'efforcera de faire en ce sens laissera toujours beaucoup à désirer. En Algérie, pendant un temps, les colons en étaient venus à la compter au nombre de leurs fléaux, et peut-être la mettaient-ils au premier rang. Ces plaintes, poussées par des hommes aigris, attestaient en même temps de vives souffrances chez ceux qui les formulaient de cette manière — et l'impuissance naturelle de l'administration, bien plus que son incurie ou son mauvais vouloir. Absorbée par nécessité dans un rôle qui n'était pas le sien, celui de donner aux colons ce qu'elle ne leur devait pas, elle le leur donnait mal d'abord, et ensuite elle leur donnait plus mal encore ce qu'elle leur devait.

Le maréchal Bugeaud n'était cependant pas suspect d'indifférence pour la colonisation : elle était fille de sa pensée et de sa ferme volonté; elle se liait nécessairement dans son esprit à son plan de conquête, autre idée que nul autre avant lui n'avait osé concevoir ou su faire prévaloir. Cette idée au reste ne lui vint pas à lui-même de premier jet, ou du moins il fit plier une fois ses idées devant ses instructions, car ce fut lui qui, en attachant son nom au traité de la Tafna, accepta la mission de fonder l'empire d'Abd-el-Kader. C'était nous résigner à faire en Algérie la même figure qu'y avaient faite et que font encore au Maroc les Espagnols, éternellement bloqués dans leurs trois places de Ceuta, Melilla et Alhucemas. Hommes d'état et guerrier se fermaient les yeux, sans doute pour ne pas voir cette vérité plus évidente que le jour, et l'illusion dura peu. Une fois rappelé sur ce théâtre par la guerre qu'y avaient rallumée ceux-là même qui avaient le plus d'intérêt à la paix, le général Bugeaud n'y voulut reparaître qu'avec ses idées propres, qui étaient aussi des idées justes.

Il les avait naturellement justes et grandes quand ses préjugés ou ses passions leur laissaient le champ libre. Rien n'égalait la vivacité perçante de son coup d'œil, la netteté de son jugement, l'ingénieuse et originale lucidité de sa parole. Il savait beaucoup sans peut-être avoir beaucoup lu, mais il avait fait un choix excellent et il avait bien lu, avec l'œil d'un maître. Nulle matière ne lui était d'ailleurs absolument étrangère; il savait son temps comme il savait l'antiquité. Seulement cette dernière avait formé son esprit, l'autre ne l'avait que distrait. Aussi curieux que son compatriote Montaigne, il n'avait point passé devant les bruyantes écoles qui se sont tant multipliées et culbutées de nos jours, sans y jeter son regard par la fenêtre ou sans écouter

un moment aux portes. Ce bruit de nouveautés plus ou moins neuves, plus ou moins hardies, ne le choquait point d'ailleurs *à priori*. Il y avait dans son humeur primesautière et parfois fantasque un courant de témérité aventureuse et paradoxale qui se laissait attirer volontiers vers les singularités du dehors, sauf à rentrer aussitôt dans son propre lit. Je l'ai vu, pour l'anniversaire de la naissance de Fourier, assister à un grand banquet phalanstérien, où il se chargea de porter le toast traditionnel à l'abolition des armées destructives et à leur transformation en armées industrielles et productives. Cette pensée, analogue aux siennes par certains côtés, leur répugnait souverainement et invinciblement par d'autres; il l'avait à cœur cependant, et plus tard il la traduisit en actes où elle apparut plus transformée que les armées qu'elle devait abolir.

Avec une nature incontestablement supérieure, mais inégale, le maréchal Bugeaud était pétri de contrastes, et il les aimait. Il n'était jamais plus militaire qu'avec les gens ou dans les affaires qui ne l'étaient pas; il ramenait tout alors au type de la caserne. Dans un groupe d'officiers, il aimait à rappeler son titre de député et à discuter les travaux des chambres; partout et avec tous, il mettait une coquetterie particulière à faire apparaître le paysan consommé sous l'habit du maréchal de France. Il était volontiers haut et cassant avec les pouvoirs ou avec les gens qui par position ou renommée lui portaient ombrage, bonhomme avec les petites gens, rustique et de rude écorce avec tout le monde. Malgré tout, une grande simplicité de mœurs et une certaine magie d'intelligence lui conciliaient de prime abord l'affection des gens qui l'approchaient; mais chez tous ceux qui ne lui étaient pas enchaînés par les liens de la discipline, il supposait plutôt l'hostilité, parce qu'il ne pouvait plus supposer ni exiger l'obéissance. Il voyait volontiers un adversaire dans tout ce qui ne lui était pas un subordonné. Singulière méprise du besoin impérieux de dominer dans les âmes! Par cette disposition inquiète et ombrageuse, il étouffait sa domination partout où elle ne demandait qu'à s'implanter d'elle-même. Il n'aimait qu'une chose peut-être à l'égal de la guerre, c'était la discussion; mais il avait une antipathie égale à cet amour, c'était l'horreur d'être discuté. De là son aversion préventive pour ceux qui ne se sont pas interdit la faculté de raisonner et sa prédilection pour ceux qui ne savent qu'obéir.

Le maréchal avait de bonnes raisons d'ailleurs pour aimer à discuter tout haut ses propres idées, surtout devant un auditoire respectueux et soumis. La fermeté incisive de son bon sens, la sérénité lumineuse de son jugement, la sûreté de son coup d'œil et la merveilleuse simplicité des aperçus par lesquels il s'ouvrait au cœur des questions des jours inattendus pour les présenter en deux mots pittoresques réduites à leurs points essentiels, ces qualités, si nettes et si limpides chez lui lorsque aucune passion ne les venait troubler, lui donnaient au plus haut point la puissance de subjuguer les esprits et d'y imprimer ses pensées. Aussi a-t-il fait école en Algérie. Personne au reste avant lui n'avait compris cette guerre. Il aimait à l'expliquer, même devant les simples soldats, et il n'en laissait guère échapper l'occasion. Les troupiers lui portaient une affection respectueuse et pourtant familière. Rien n'était plus mérité. Nul capitaine, et c'est là la marque du véritable homme de

guerre, n'a poussé plus loin la sollicitude pour ses troupes, l'art de leur ménager les marches et les repos, de choisir leurs haltes et le soin d'assurer leur subsistance. Il y mettait même une sorte d'ostentation qui semblait dépasser la mesure nécessaire; mais chez un chef cet excès peut bien n'en être pas un, et il ne faut pas se hâter de l'attribuer à un zèle bruyant ou à une affectation de vaine popularité. Ce qu'il fait au-delà du besoin de la chose même, il le fait pour l'exemple et pour prévenir le relâchement chez les subordonnés. On raconte qu'un soir, au bivouac, il faisait déballer et ouvrir devant lui les caisses de biscuit, les visitant une à une, ni plus ni moins qu'un capitaine de compagnie. Le duc de Nemours, qui avait été envoyé en détachement, rejoint en ce moment la colonne et s'approche du maréchal pour lui rendre compte de sa mission. Ce dernier n'interrompt point son inspection minutieuse, et le prince lui rappelant qu'il avait un compte à lui rendre : « Eh! mon cher, s'écrie le maréchal, nous verrons cela tout à l'heure; vous voyez bien que je suis occupé. »

Avec ce système, le maréchal demandait beaucoup à ses soldats et en obtenait beaucoup. Ses colonnes ont passé des saisons entières en campagne sans rentrer dans leurs garnisons. Il leur faisait faire souvent jusqu'à quinze lieues par jour et davantage sans les excéder ni les rebuter. Un autre maréchal, son devancier, avait trouvé le moyen d'exterminer les siennes en les maintenant vingt heures sous les armes sans avancer de plus d'une lieue.

Les prodiges que le maréchal Bugeaud avait obtenus de ses soldats le conduisirent à une idée fausse dans la forme absolue qu'il lui donna, et fâcheuse par les applications qu'il fut entraîné à en faire. Cette idée est qu'une armée porte en elle tous les élémens d'une société, et qu'elle peut se suffire à elle-même. Ce qui est vrai dans cette pensée, c'est qu'une armée contient en effet des hommes provenant de toutes les professions ou industries, et que, dans des cas de nécessité exceptionnelle, elle peut transitoirement, à l'aide de ces hommes, pourvoir à quelques-uns de ses besoins les plus pressés, sans le secours des populations civiles. De là à être le type complet d'une société il y a loin. Ce qui le prouve, c'est que les sociétés se sont constituées uniformément en deux groupes : l'un militaire, chargé exclusivement de protéger et de défendre; l'autre civil, chargé de tout le travail nécessaire à la subsistance ou à l'aisance commune. Si l'armée était un type complet de société, les sociétés se seraient naturellement constituées en armées, puisque après tout l'état de défense était pour elles une nécessité de premier ordre et permanente. Le point de perfection de cette idée, qui a été essayée en effet, n'a point dépassé l'organisation des gardes nationales; mais ce n'est point là ce que le maréchal entendait par une armée. Il ne voulait point, comme certains rêveurs de 1789, que le tout absorbât la partie, il voulait que la partie contînt le tout. De là ce régime militaire imposé partout aux villes naissantes, non comme provisoire et inévitable en attendant mieux, mais comme excellent en soi; de là ces magistratures civiles confiées à des officiers devenus maires et juges de paix; de là ce plan de colonisation par villages composés de militaires non encore libérés du service, conservant leur organisation, leurs chefs, ne possédant rien individuellement que leur solde, et allant à la manœuvre de la charrue comme à l'école de bataillon, sur le commandement

du lieutenant ou du capitaine; de là enfin ces mariages par voie de recrutement pratiqué sur les orphelines des hospices de la mère-patrie. La critique a enchéri sans doute sur les circonstances de ces mariages; mais il faut convenir aussi que le fonds était riche et prêtait.

Un pareil système, conçu de cette façon absolue et appliqué en tout avec cette rigueur de discipline, allait tout droit à mettre partout les forces propres de l'organisme militaire aux prises avec la force des choses. Dire comment cette erreur du maréchal Bugeaud a pu servir la colonisation et comment elle lui a nui, comment elle l'a arrêtée pour longtemps peut-être; montrer les bonnes intentions ou les bienfaits de l'homme et les vices du système, c'est ce que feront suffisamment, sans même que nous le cherchions, les récits, les épisodes, les tableaux de colonisation africaine qui vont passer sous nos yeux. La soumission de la Kabylie, formellement décidée et entreprise, a ravivé en nous le souvenir de l'homme fort qui l'avait conçue, commencée, et à qui l'on ne permit pas de l'achever. Or, avec l'idée du maréchal Bugeaud, dont la pensée et l'œuvre militaire achèvent de s'accomplir en ce moment et trouveront assez d'historiens, nous avons senti revivre aussi dans notre mémoire cette autre partie de l'œuvre qu'il avait également commencée, et qui n'a pas encore été racontée. Peut-être cette tâche revient-elle naturellement à un homme qui, sans être colon lui-même, a pendant près de trois ans partagé la vie du colon, suivi ses travaux, étudié ses besoins, couché sous son toit, constaté ses maux, éprouvé ses fatigues, aspiré le venin de ses terres et failli deux fois succomber aux atteintes de ses plus redoutables maladies : toutes choses par lesquelles sa pensée s'est liée à ce pays de toutes les forces d'une affection grandie peut-être au prisme des souvenirs.

I.

Avant le maréchal Bugeaud, la colonisation ne consistait guère qu'en *villages-étapes*, bâtis autour des camps ou des postes militaires que l'on avait établis le long des routes pour protéger les communications entre le chef-lieu et les quelques villes de l'intérieur où nous tenions garnison. Quelques-uns de ces camps avaient aussi pour objet de couvrir les avenues d'Alger ou de garder les débouchés de l'Atlas dans la plaine. La population civile qu'on y attira par des concessions de terres et de matériaux de construction y vécut d'abord des petits commerces qu'entretenait la présence ou le passage continuel des troupes, et de l'entreprise des transports qu'elle effectuait pour le compte de l'administration militaire avec des bestiaux qui, le plus souvent, lui avaient été donnés par cette même administration. Ainsi se sont formés, dès les premières années de l'occupation, les villages de Vieux-Kouba, de Bir-Khadem, de Deli-Ibrahim, de Douéra, de Boufarik et du Fondouk. Aux portes d'Alger, les villages de Mustapha, Hussein-Dey, Birmandreis, El-Biar, Saint-Eugène, s'étaient formés en partie sous l'influence des mêmes causes, en partie par l'agglomération des maraîchers qui approvisionnaient chaque matin les marchés de la ville, ou par la multiplication des maisons de campagne provenant des Maures ou bâties par les premiers spéculateurs. La spéculation avait bien aussi acheté toutes les terres que les Maures avaient voulu vendre dans

le Sahel ou dans la plaine, et les Maures, persuadés que les chrétiens seraient promptement rejetés au-delà des mers, poussaient de leur mieux à la spéculation en vendant à vil prix tout ce qu'ils possédaient et ce qu'ils ne possédaient pas, souvent même ce qui n'existait pas. Beaucoup d'Européens se trouvèrent ainsi avoir dans la plaine des fermes qu'ils n'avaient pas vues, qu'ils ne devaient pas voir de longtemps, et dont les plus heureusement situées étaient celles qu'on pouvait aller reconnaître sous la protection d'un escadron. Ces fermes sont celles qui plus tard furent ravagées à deux reprises par Abd-el-Kader, qui en brûla ce qu'il put. Voilà à quoi, pendant dix ou douze ans, se réduisait ce que l'on appelait déjà néanmoins la *colonisation en Algérie*.

De 1842 à 1846, tout changea de face. Il est à remarquer que cette période est précisément celle du soulèvement général de l'Algérie et de la guerre acharnée engagée par Abd-el-Kader, puis rallumée par le célèbre aventurier connu sous le nom de Bou-Maza. Ce fut dans cet intervalle de luttes si actives que le maréchal Bugeaud, presque toujours en campagne, voulut fonder la colonisation, appela des colons de France, leur distribua ce sol pour lequel on se battait encore, leur bâtit des maisons, leur perça des routes, et fit plus en effet en trois années de guerre générale qu'il n'a été fait depuis lui en six ans de paix.

En 1846, la colonie commençait à prendre de la force et à se sentir assurée de l'avenir. On entrait dans une phase nouvelle, et le gouvernement lui-même le sentait. Il fit quelques réformes administratives, multiplia les *directions*, ce qui était affaiblir l'administration civile plutôt que la renforcer. Les colons, de leur côté, publiaient force brochures, et accréditaient des délégués auprès du gouvernement : ils réclamaient un système de garanties et d'institutions civiles. Tout ce bruit et les péripéties de la lutte non encore abandonnée par Abd-el-Kader attiraient fortement l'attention sur l'Algérie. Vers la fin d'octobre 1846, quatre membres de la chambre des députés arrivaient à Alger, mus par le désir d'étudier sur place les problèmes que donnaient à résoudre le fait accompli de la conquête et le fait ébauché de la colonisation. Une curiosité de même nature, mais concentrée sur un objet spécial, m'y avait fait arriver trois jours avant eux. Deux de ces députés m'étaient connus, l'un par des liaisons d'enfance que j'avais eues dans sa famille, l'autre par des relations de monde et de littérature. Ce dernier, M. de T..., voulut bien m'exprimer le plaisir que lui faisait éprouver la surprise d'une semblable rencontre hors d'Europe et dans ce vieux nid de pirates. — Malheureusement, ajouta-t-il, il faudra tout aussitôt nous quitter. Le maréchal veut nous faire voir l'intérieur du pays. J'aurais eu beaucoup de choses à voir auparavant; mais le jour du départ est fixé, les ordres donnés sur tout le trajet d'Alger à Oran. C'est un bien curieux voyage, n'est-ce pas, et une occasion unique de le faire? Mais j'y pense, puisque vous êtes venu dans ce pays pour y faire des études, peut-être vous serait-il agréable d'y ajouter aussi ce complément. Si la proposition vous plaît, je demanderai l'agrément du maréchal ainsi que l'autorisation de vous présenter.

J'acceptai avec d'autant plus de reconnaissance, que la proposition était des plus séduisantes, et que j'avais déjà une commission à remplir près du maréchal au nom d'un général qu'il aimait beaucoup et qui m'honorait d'une

affection presque paternelle, le brave général Négrier. Au jour dit, trois voitures nous emportèrent jusqu'à Blida. Nous ne nous arrêtâmes pas aux villages qui se trouvaient sur la route. Le but du maréchal, dans ce voyage, était de faire ressortir les avantages que son système d'administration et de colonisation militaires avait sur toute espèce d'institutions civiles. Or nous ne devions rencontrer l'administration que dans les territoires dits militaires, et la colonisation qu'au village de Beni-Mered, entre Boufarik et Blida. Jusqu'à Beni-Mered, nous ne mîmes donc pied à terre qu'à Boufarik pour jeter un coup d'œil sur les chevaux du haras pendant qu'on relayait. Boufarik méritait bien cependant d'être visité pour lui-même. Ce charmant village, conquis sur l'infection et sur la mort, n'a été longtemps qu'un champ d'hécatombes humaines. Situé, comme son nom semble l'indiquer (1), dans l'axe même de la plaine, c'est-à-dire au point où elle se sépare en deux plans inclinés, dont l'un remonte vers le pied de l'Atlas, et l'autre vers les collines du Sahel, Boufarik est le rendez-vous de toutes les eaux qui viennent de l'un ou de l'autre côté par écoulement ou par infiltration. Ces eaux, ayant qu'on leur eût percé des canaux, détrempaient le terrain, croupissaient et pourrissaient sur un sol éternellement fangeux. La position de Boufarik faisait de ce point néanmoins un lieu d'étape et la clé des communications de Blida avec le Sahel. Malgré toutes les conditions qu'il réunissait pour être un lieu extrêmement malsain, il se peupla lorsqu'on y eut établi un camp, et aujourd'hui ce village, sans égal dans l'Algérie, tout rempli de frais ombrages et d'eaux murmurantes, percé de larges rues qui, sous leurs dais de verdure, sembleraient être plutôt les allées d'un parc, est comme le miracle d'une transformation féerique et le plus encourageant exemple de ce que la puissance de l'homme peut arracher à cette nature d'Afrique si féconde et si revêche.

La fondation du village de Boufarik remonte à 1836 ou 1837. La date précise est déjà recouverte d'un voile difficile à percer. La population primitive a disparu tout entière. Les gens qui habitent aujourd'hui le pays ne peuvent donner de renseignemens positifs ou en donnent de contradictoires. Les cartons du commissariat civil ne contiennent aucun document administratif antérieur à 1840. L'autorité militaire qui commandait le camp ne s'occupait du village que pour y maintenir la police; elle donnait ou retirait arbitrairement les lots de terres ou de maisons sans garder trace de ce qu'elle avait fait. Les colons recevaient leurs concessions comme un soldat reçoit un billet de logement; ils les gardaient ou les quittaient sans que personne s'occupât d'eux. Les garnisons du camp se succédaient à chaque instant, et les chefs aussi. Point de traditions, point de registres, pas même pour l'état civil. Ce fut encore le maréchal Bugeaud qui songea à tirer Boufarik de ce chaos, en y plaçant, sous l'autorité trop mobile des chefs militaires du camp, une autorité civile permanente. Tout alors se fixa et commença à prendre une forme régulière. Le territoire, partagé en cent soixante concessions, fut distribué authentiquement entre autant de familles qui reçurent des titres de posses-

(1) *Bou-Farik*, le diviseur, le séparateur; mais, après tout, il se peut que ce nom, pris dans un sens purement mystique, ait été celui d'un vénérable marabout qui l'aura transmis au lieu qu'il avait habité.

sion. Il y eut des registres ouverts pour les mutations, registres difficiles à tenir d'ailleurs, car cette première génération de colons se composait surtout de chercheurs d'aventures plus nomades encore que les Arabes. Rien ne les pouvait fixer, pas même ce droit de propriété par lequel on avait espéré les allécher. Que leur importait une propriété nue, qui ne leur avait rien coûté à acquérir, et qui leur aurait coûté beaucoup de temps et de peine à convertir en chose utile à son maître? C'était pour eux comme un pis-aller dont ils se croyaient assez sûrs de pouvoir toujours retrouver l'équivalent quelque part. La mort ou l'épouvante achevait d'ailleurs d'enlever ou de disperser ceux qui auraient eu des intentions plus casanières. En sept ou huit ans, le personnel des concessions a été renouvelé au moins trois ou quatre fois. Quelques-uns de ceux que la terreur avait chassés au temps des grandes mortalités ont reparu plus tard, et ont pu redevenir concessionnaires à titre nouveau.

Les magnifiques plantations qui entourent ou sillonnent Boufarik datent de l'établissement du commissariat civil; elles ont coûté cher, ainsi que les premiers travaux de défrichement ou de desséchement. C'est alors qu'on a vu les populations, déjà maladives, fondre et disparaître comme les neiges de l'Atlas au soleil de juin. Chaque année, la mort emportait plus de victimes qu'elle ne laissait de survivans. En 1843, les choses en vinrent à cet excès que, sur 1,100 âmes de population fixe ou flottante, 800 succombèrent. La population flottante se composait d'ouvriers à gages employés aux travaux de construction, de culture ou de desséchement. On remarqua que le fléau sévit surtout contre cette classe, et on l'attribua soit à des habitudes de vie moins réglée, soit à l'usage assez général de coucher en plein air, à ciel ouvert ou sous un simple écran de roseaux étalés sur quelques bâtons. Boufarik devint la terreur de ceux qui avaient seulement à le traverser. On n'y passait que le cœur serré, comme sur un champ de carnage. Le camp fut évacué, et l'on ne prononçait plus le nom de ce lieu sinistre que pour y ajouter l'idée de nécropole. Des couches nouvelles de colons survenaient néanmoins pour remplacer les couches enfouies, et grâce à leur constance, ce lieu maudit est aujourd'hui un délicieux jardin. Les plantations multipliées à profusion, les canaux et rigoles de desséchement, les cultures continuées pendant plusieurs années, ont fait évanouir toutes les causes d'insalubrité, et la mortalité n'y est pas plus grande désormais qu'en France.

Le territoire de Boufarik est trop resserré pour sa population. Chaque concession avait été divisée en trois lots, dont un de ville et deux de campagne, ces derniers de quatre hectares chacun. Il y a 292 lots de ville, et le reste du territoire n'a pu fournir qu'à 160 concessions de huit hectares chacune, en deux lots séparés. Quelques colons à peine ont reçu les deux lots de terre qu'on leur avait promis. La plupart n'en ont qu'un, un plus grand nombre encore n'a que le lot de ville, et pourtant, parmi ces derniers, beaucoup étaient des agriculteurs, non des ouvriers d'art ou des commerçans, et ils n'ont dépensé leurs ressources à bâtir sur leur lot de ville que dans l'attente des terres qu'on s'était engagé à leur livrer. Il eût été facile d'arrondir le territoire de Boufarik et de satisfaire aux engagemens pris en distribuant aux colons la terre de Sidi-Abed, qui aujourd'hui a reçu une autre destination. On ne saurait blâmer le gouvernement de la sollicitude qu'il a montrée pour

l'établissement d'orphelins dirigé par le père Brumauld; mais il est à regretter qu'on n'ait pas cherché à récompenser les éminens services rendus par le révérend père et à le mettre à même d'en rendre de plus grands encore, sans nuire aux intérêts d'une population qui, elle aussi, a bien mérité, et sans manquer à des engagemens sur la foi desquels elle avait travaillé jusqu'ici. La superficie totale du territoire de Boufarik, ville et campagne, est de 1,409 hectares. L'adjonction de Sidi-Abed y en eût ajouté 500.

De Boufarik à Beni-Mered, il y a deux petites lieues. C'était là que nous devions rencontrer le système de colonisation du maréchal, celui que ses brochures et ses discours essayaient de faire prévaloir devant les chambres et devant le pays. Il faut dire à son honneur que si, sur ce chapitre, il était absolu et tranchant dans ses idées, il était on ne peut plus tolérant dans la pratique. Pour ce qui touchait aux systèmes de colonisation, il semblait, comme gouverneur général, n'en avoir épousé aucun. Il avait ouvert la lice à tout le monde, et ne s'était réservé que le droit de concourir. Ainsi, outre les systèmes du général Bedeau et surtout du général Lamoricière, qui s'était fait chef d'école dans sa province, il y avait dans la province même d'Alger, et sous les regards immédiats du maréchal, le système du comte Eugène Guyot, directeur de l'intérieur et de la colonisation. Ce système, qui a produit la grande majorité des villages, consistait à admettre les colons riches ou pauvres, à leur livrer sur place, pour une somme de 6 à 800 francs ou souvent à titre gratuit, les matériaux de construction d'une maison que chacun élevait à sa guise sur le lot qui lui était concédé. On leur prêtait en outre, autant qu'on le pouvait, des bœufs pris dans les parcs de l'administration militaire, des moutons de même origine, dont la laine et le croît restaient au colon, tenu seulement de représenter, lorsqu'il en était requis, un même nombre de têtes et un poids de viande sur pied égal à celui que les parcs lui avaient fourni. Diverses subventions en nature pour les semailles ou pour la subsistance du colon et quelques défrichemens opérés par l'administration complétaient les moyens d'assistance que le gouvernement mettait à la disposition du colon. Tous ces villages étaient protégés par un fossé d'enceinte et son revêtement, qui leur permettaient de se défendre contre une brusque irruption d'Arabes.

Un autre système était celui du colonel Marengo, qui livrait la maison bâtie et un certain nombre d'hectares défrichés. Ce nouveau mode s'adressait à des colons présumés plus riches. Ils trouvaient, en arrivant, le village tout construit et n'avaient qu'à s'installer, en payant 1,500 francs ou 3,000 francs, selon qu'ils prenaient une maison par moitié ou en entier. Toutes les maisons, bâties uniformément sur un égal espace de terrain, étaient en effet doubles, c'est-à-dire disposées de manière à pouvoir contenir deux ménages. Les maisons étaient rigoureusement alignées et espacées. L'intervalle qui les séparait devait servir de jardin, et chaque jardin se trouvait, comme la maison, coupé en deux parties égales, suivant l'axe qui partageait la façade. Cette uniformité géométrique rappelait peut-être un peu trop les habitudes militaires et donnait aux villages un aspect où manquait l'expression de la vie et de la spontanéité. Il y en eut trois bâtis sur ces données : Saint-Ferdinand, Sainte-Amélie, et, sur le trajet de l'un à l'autre, un hameau nommé le Mara-

bout d'Aumale. On réussit peu à remplir la partie du programme qui consistait à recruter des colons d'une catégorie un peu aisée. Quelques-uns payèrent en effet leur maison ou leur moitié de maison; ce fut le très petit nombre : tout le reste donna quelque à-compte et demanda du temps. La plupart ont sans doute renoncé aujourd'hui à achever le paiement, et le gouvernement à le recouvrer. Ils ont d'ailleurs reçu les mêmes secours que les colons du premier système. Le plan du colonel Marengo reposait tout entier sur une idée d'économie : il s'agissait de créer une colonisation qui, pouvant voler de ses propres ailes, ne coûtât rien à l'état. Les élémens ont manqué, et d'ailleurs, dans la population agricole jouissant d'une petite aisance, il eût été difficile de trouver assez de familles disposées à se *coupler* deux par deux dans ces incommodes petites maisons à deux compartimens symétriques. Trop de choses y étaient forcément en commun pour ne pas froisser les instincts de gens qui ont au plus haut point le goût et déjà quelque habitude de la propriété. Comme dernier expédient d'économie, le colonel Marengo avait supprimé dans ses villages le fossé et le revêtement d'enceinte. Il avait remplacé ce moyen de défense par des meurtrières percées dans les quatre faces des maisons, ce qui leur permettait de se défendre mutuellement en balayant, par une fusillade nourrie, la rue ou les jardins envahis : moyen très simple, auquel on aurait pu songer plus tôt, car il était suffisamment efficace contre des agresseurs arabes.

Il y eut aussi des entrepreneurs de pêche qui proposèrent de fonder des villages à la fois agricoles et maritimes, moyennant des concessions qui leur furent accordées, à Aïn-Benian, à Sidi-Ferruch et à Notre-Dame de Fouka. Les villages furent bâtis, si l'on peut appeler villages deux files de baraques blanches, composées d'une seule chambre, dans lesquelles j'ai vu pousser le palmier nain. A Sidi-Ferruch, on pêcha en effet, et la pêche put se soutenir pendant quelques années, grâce à l'énergie d'un homme doué d'un rare courage; mais on ne cultiva guère, et la pêche elle-même finit par succomber. A Aïn-Benian et à Notre-Dame de Fouka, il n'y eut ni pêche ni culture, et les vents et la pluie ou même les palmiers nains auraient fini par jeter à terre les baraques d'Aïn-Benian, si des charbonniers n'étaient venus en dernier lieu s'y installer pour exploiter les broussailles des environs.

Le maréchal ouvrait donc le champ libre à tous ces systèmes. Tout en parlant avec un sourire des *colons gants-jaunes* du système Lamoricière, il admit aussi les grandes concessions pour les colons à capitaux; toutefois son idée à lui, sa conviction profonde était que l'élément de colonisation le plus sérieux, le plus à portée, le plus facile à recruter, était dans l'armée. Il y avait beaucoup de vrai au fond de cette idée. L'armée fournissait en abondance des hommes jeunes encore, rompus aux fatigues, acclimatés, ayant pris goût au pays et élevés dans les travaux des champs; mais ces soldats ne sont généralement soldats que parce qu'ils n'ont pu trouver dans leur famille les 600 fr. nécessaires pour se faire assurer à la caisse des remplacemens : où prendraient-ils de quoi pourvoir aux premières et aux plus immédiates nécessités de leur installation dans la vie de colons? Là était le problème que le maréchal avait à résoudre. Il voulait à la fois récompenser l'armée, assurer à la colonisation un élément vivace, fort, et pour ainsi dire intarissable, enfin ménager autant

que possible les deniers de l'état. Il imagina pour cela de prendre dans l'armée d'Afrique des hommes ayant encore trois ans de service à faire, et par conséquent à la charge de l'état pendant ces trois années. Il les triait de manière à ce que les hommes d'un même village fussent un détachement du même régiment, conservant son numéro, ses chefs, l'esprit et les habitudes du corps, en un mot tout ce qui devait maintenir les hommes sous l'empire de leurs devoirs comme partie active de l'armée. L'emploi de leur temps seul était changé. Ce détachement formé, on lui assignait pour cantonnement le territoire du village qu'il avait à bâtir. Les magasins de l'état lui fournissaient les matériaux qu'il ne trouvait pas sur place, ou qu'il ne pouvait pas fabriquer lui-même. Ses petits ustensiles de soldat devenaient le premier mobilier de sa maison, que l'on complétait par une table et quelques chaises. Quant à son couchage, il y avait droit comme soldat, et les magasins de l'état le lui fournissaient encore. Le génie militaire lui construisait ses instrumens de labourage, et les parcs de l'intendance pourvoyaient au cheptel. Instrumens, bestiaux, terres, produits, tout était possédé en commun jusqu'à l'expiration des trois années. A ce terme, on liquidait la communauté; l'actif et le passif étaient répartis par portions égales sur la tête de chaque homme. L'état prélevait le remboursement de toutes ses avances, et chacun restait pour sa quote-part maître du surplus. Le soldat était redevenu citoyen et se trouvait propriétaire. Le sort lui désignait son lot.

On voit dans ce court exposé comment, en partant d'une idée juste, le maréchal a été conduit, par les difficultés d'application, à des combinaisons où l'utopie fait invasion par plus d'un côté. Trois villages furent formés sous l'empire de ce régime : Beni-Mered, dans la plaine; Maëlma, sur les dernières crêtes du Sahel et non loin du Mazafran; Aïn-Fouka, de l'autre côté du Mazafran, entre la mer et Koléah. De ces trois villages, le mieux situé et le plus prospère était Beni-Mered; aussi était-il le seul que le maréchal citât, le seul qu'il donnât comme le type réalisé de sa pensée, celui dont il se montrait réellement fier. Et pourtant ce fils aîné de ses affections, ce fruit accompli de ses théories n'était qu'une protestation vivante contre ces mêmes théories. L'histoire de Beni-Mered avait mis en relief ce qu'il y avait de faux et de forcé dans la condition de ces hommes, qui étaient encore soldats par leur solde, mais qui ne l'étaient réellement plus par leur position; ce qu'il y avait d'inconséquent surtout à appeler des gens à la propriété, à les mettre dans des conditions qui stimulaient sans cesse en eux cet instinct, pour les faire débuter par un long stage dans le régime de la communauté. Ces inconvéniens ne tardèrent pas à se manifester. A mesure que l'objet même de la propriété se formait et prenait du corps et de la valeur par le travail des soldats, les traditions de la caserne s'éteignaient, l'esprit militaire s'effaçait, pour faire place aux instincts de propriété, qui s'éveillaient d'autant plus que s'approchait davantage le moment où l'on pourrait mettre la main sur ces richesses que l'on créait chaque jour sans avoir le droit d'y toucher. — Ah! si j'avais ma part! de l'argent je ferais ceci, des terres cela, je mettrais à profit telle occasion qui ne se représentera plus, et je doublerais aujourd'hui mon avoir! — Un concert de malédictions s'élevait chaque jour contre cet odieux régime de communauté. Elles arrivèrent jusqu'au maréchal, qui se refusait

à les comprendre. Ce régime de communauté et la force d'unité qui résultait du maintien de l'organisation militaire étaient à ses yeux ce qui faisait le mérite du système au point de vue de l'intérêt des colons. Conçu dans le for de la bienveillance profonde et vraiment paternelle qu'il portait à ses soldats, ce système ne lui paraissait pouvoir être que souverainement bienfaisant. Les plaintes cependant s'accumulèrent tellement, le dégoût et le découragement les suivirent de si près, que le maréchal crut devoir intervenir lui-même. Il passa à Beni-Mered, rassembla les colons et leur dit :

— Eh bien! vous voulez donc la dissolution de la communauté?

— Oui, monsieur le maréchal.

— Et pourquoi la voulez-vous?

Il se mit alors à écouter leurs griefs, leur prêtant l'oreille avec ce calme patient et ce regard à la fois attentif et préoccupé de sa propre pensée qui produisait des jeux de physionomie curieux à observer dans une nature si impérieuse et si impétueuse. Après avoir tout entendu et tout réfuté en passant, il s'anima en reprenant une fois de plus la thèse des avantages inhérens au régime provisoire de la communauté : l'économie qui en résultait pour eux, le petit capital que cela leur amassait insensiblement pour le jour de la liquidation, et qu'ils dissiperaient sans même s'en apercevoir, s'ils le percevaient goutte à goutte; le besoin qu'ils avaient de s'unir en faisceau pour vaincre les premières difficultés de leur installation sur une terre nue; le peu de titres qu'ils auraient à l'appui d'un gouvernement dont ils auraient secoué la tutelle et méconnu les avis. Puis, après tous ces développemens, il revint à sa question :

— Vous m'avez bien entendu? Vous avez réfléchi?

— Oui, monsieur le maréchal.

— Voulez-vous toujours la liquidation de la communauté?

— Oui, monsieur le maréchal.

— Allez! vous êtes des ingrats! Pour vous punir, je vous la donne.

La communauté n'avait cependant guère plus que six mois de durée normale, et elle avait encore beaucoup de choses à faire, car elle n'avait même pas achevé de bâtir toutes les maisons; mais l'impatience était à son comble. Quelques jours plus tard, en effet, la dissolution fut effectuée par l'intendance en présence du conseil d'administration de la compagnie. Chaque soldat reçut quatre hectares défrichés, une maison ou 800 francs de matériaux, deux têtes de gros bétail et dix de bêtes à laine. La communauté avait reçu pour 7,000 francs de bestiaux; au moment du partage, elle en possédait pour 17,976 francs, et l'on en avait déjà antérieurement vendu pour une dizaine de mille francs qui avaient été le premier noyau du fonds commun. On vendit pour le partage, et à l'enchère, les instrumens aratoires, dont le produit fut également versé à la masse commune. Le décompte fait, chaque soldat eut à percevoir pour sa part 436 francs 55 centimes. L'intendance avait prélevé 2,350 francs pour le remboursement des effets de couchage, 845 francs pour les instrumens aratoires, et repris en nature les bestiaux qu'elle avait fournis. L'état semblait donc ne rester grevé d'aucune dépense extraordinaire, et là était le côté spécieux de cette combinaison économique; mais en réalité l'état avait eu à sa charge, sous le titre de soldats, pendant deux ans

et demi, soixante-sept concessionnaires qui, soldats de nom seulement, travaillaient pour eux et non pour lui. En outre, une somme d'environ 200,000 francs est réellement restée à la charge du trésor soit pour la construction de dix maisons, d'un fossé et d'un bout de mur d'enceinte qui furent mis en état par le génie militaire avant l'arrivée des colons, soit pour d'autres dépenses et faux frais. Malgré la magie des apparences, l'avantage de l'économie pour l'état se réduit donc dans ce système aux mêmes proportions que les avantages de la communauté pour les colons.

Le maréchal n'en conservait pas moins toute sa verdeur d'illusions deux ans après cette épreuve concluante. Aussi le cortége mit-il pied à terre en arrivant à Beni-Mered. Ce village, d'un aspect moins riant et moins frais que Boufarik, s'annonce bien néanmoins, et pouvait à beaucoup de titres justifier l'orgueil de son fondateur. A l'intérieur, tout respire l'aisance; les colons ont grandement fait prospérer leurs affaires depuis qu'on leur en a laissé le soin. A l'époque de cette visite, il y avait dans le village, et appartenant à divers colons, 49 chariots, environ 70 paires de bœufs, une vingtaine de chevaux et mulets, 300 moutons ou chèvres, 2,000 porcs, etc. Tout concourait à produire cette prospérité, terres magnifiques, eaux abondantes, route fréquentée, et enfin l'avantage inappréciable, dont avaient joui les colons pendant trois années, de n'avoir pas à prélever leur subsistance sur les produits de leur travail, et d'avoir toujours sous la main ce qui leur était nécessaire pour produire.

La colonne élevée à la mémoire de Blandan et de ses compagnons, dans l'axe même de la route droite qui va de Boufarik à Blida, donne de loin au village de Beni-Mered un certain aspect monumental. Un vaste bassin de fontaine entoure le pied de la colonne taillée en forme d'obélisque et revêtue d'une inscription qui en rappelle l'objet. Les maisons sont là aussi des maisons d'uniforme et à deux compartimens, ayant chacun son entrée dans une salle basse. Cette uniformité n'a rien d'égayant; elle est seulement rompue par les maisons de 26 colons civils qui ont été ajoutés en 1844 aux 67 colons militaires, et qui ont bâti comme ils l'ont voulu dans un coin séparé. Le maréchal montra tout en détail à ses hôtes, leur expliqua le mécanisme de son système, glissa un mot sur l'aveuglement des colons qui l'avaient méconnu, et sembla en appeler aux colons futurs, mieux éclairés par l'expérience.

A Blida, où nous devions coucher, nous laissâmes nos voitures pour ne plus les reprendre. Nous quittions le territoire civil pour entrer dans ce qu'on appelait le territoire mixte, mais qui était déjà le véritable pays arabe, pays sans routes, sans villages, sans ponts. Nous allions longer le territoire de ces fameux Hadjoutes, autrefois la terreur d'Alger, aujourd'hui réduits à rien, escalader ce formidable col de Mouzaïa où tant de sang français a coulé dans les premières années. Nous allions, avec une faible escorte, mettre un maréchal de France gouverneur général à la merci de populations frémissantes encore des convulsions qui n'avaient pas alors cessé d'agiter les extrémités reculées du pays. C'était exposer à de rudes tentations les fidélités douteuses. Ce petit grain de danger, presque chimérique d'ailleurs, ne déplaisait évidemment pas au maréchal; il aimait du moins à en voir l'idée lointaine miroiter dans les imaginations et à montrer avec quelle sécurité il pouvait braver les

hasards d'un voyage de cent cinquante lieues à travers les débris d'une insurrection qui achevait à peine de sentir le poids de sa main. Il éprouvait une jouissance contenue, mais visible, à donner la mesure de ses succès et de son ascendant, en jouant négligemment avec la crinière du lion récemment dompté. Nous le pûmes voir surtout à une rencontre que nous fîmes dans le col de Mouzaïa, coupe-gorge gigantesque qui, en tout pays et en tout temps, semblerait un rendez-vous donné par la nature à tous les entrepreneurs de mauvais coups. Les deux seules créatures humaines que nous y aperçûmes furent deux Français qui s'en revenaient à pied, seuls et sans armes, de Médéa à Blida. Le maréchal ordonna qu'on les fît approcher, s'arrêta et les interrogea, comme s'il eût voulu les intimider et les réprimander :

— D'où venez-vous? Où allez-vous?

— Nous venons de Médéa et nous allons à Blida.

— Comment cela? seuls? Et vous ne vous trouvez pas imprudens?

— Non, monsieur le maréchal.

— Vous savez bien cependant que des hommes isolés ne doivent pas s'aventurer ainsi; on vous en répète l'avis sous toutes les formes. Pourquoi n'avez-vous pas attendu un convoi?

— Nous étions pressés, monsieur le maréchal.

— Eh bien! allez donc, et prenez garde qu'il ne vous arrive malheur.

Toute preuve de la sécurité des routes, surtout à cette époque si rapprochée de la guerre, était un triomphe pour le maréchal et une joie d'ailleurs bien légitime. Il avait rendu les tribus responsables des crimes que les coupeurs de routes pourraient commettre sur leur territoire; il leur avait fait établir de loin en loin, le long des chemins, une ligne de postes chargés d'éclairer les environs pendant le jour et d'interdire le passage pendant la nuit aux voyageurs isolés. Les deux hommes que nous venions de rencontrer lui avaient adressé sans le vouloir et sans le savoir la flatterie qui pût le toucher le plus dans le fait même de cette imprudence dont il feignait de les tancer. Quatre députés pourraient donc rendre témoignage à la France du respect que le gouvernement inspirait déjà aux indigènes et de la confiance que les Européens avaient dans sa force. Cet incident fournit à la conversation pendant une partie de la route.

A Médéa, nous entrions en plein gouvernement militaire. L'excellence d'un système d'administration gratuite, de justice gratuite, était encore une thèse du maréchal. Cette thèse était formellement contredite par le vœu des populations, qui ne trouvaient pas qu'un commandant de place armé de tous les pouvoirs, administratif, judiciaire et exécutif, fût le meilleur des maires ou des sous-préfets parce qu'il ne percevait point d'émolumens à ce titre, ni le meilleur des juges parce qu'il jugeait sans frais. Tant de pouvoirs accumulés avaient en effet quelque chose de formidable, même entre les mains de l'homme le plus sage. La moindre erreur administrative du maire pouvait amener un débat devant le juge, qui alors jugeait par un côté dans sa propre cause, et qui tout aussitôt, comme chef de la force publique, se chargeait lui-même de l'exécution de son jugement : les fonctions d'huissier étaient en effet remplies par des gendarmes, et celles de greffier par un sergent. Avec quelle facilité, dans des circonstances pareilles, la justice elle-même de-

vait être prise pour la force mise au service de l'arbitraire! Et quel n'était pas le mérite des officiers qui, dans ce cumul redoutable de fonctions, savaient se défendre de tout arbitraire et de tout mouvement précipité! Ici encore le maréchal tentait la nature humaine et voulait la forcer. Il s'étonnait qu'on réclamât, il s'en irritait même. Il y voyait un esprit d'hostilité contre l'armée, esprit qui n'a jamais existé, je pense, et en Algérie moins qu'ailleurs. A Médéa, il était tout rempli de ces idées. Au dessert, il porta un toast à l'armée. Les développemens qu'il lui donna étaient gros de taquineries et presque de colères. Il parla des services de l'armée comme si quelqu'un les avait contestés. Il vanta sa discipline, sa résignation, son courage, vus avec ingratitude par les uns, avec indifférence par les autres. Il jeta çà et là des rapprochemens malveillans, des allusions aux colons, aux chambres, au gouvernement. Personne ne fut épargné. Avec beaucoup de tact et de finesse, M. de T... sut dans sa réponse éviter tout ce qui eût pu donner à un simple toast le caractère d'une polémique : il reprit l'éloge de l'armée, mais il sépara ce que le maréchal avait confondu, écarta les allusions, et après avoir jeté dans la péroraison quelques traits heureux, qui enlevèrent le maréchal lui-même, il finit en proposant un toast à l'union du civil et de l'armée. Le maréchal, très froncé au commencement de ce petit discours, s'était déridé peu à peu en l'écoutant, et après le toast porté, il dit en s'y associant de bon cœur : « S'il en est ainsi, je n'ai plus rien à dire. » Ces mots révélaient tout, car où le maréchal avait-il pris qu'il *n'en fût pas ainsi?*

II.

A partir de Médéa, nous disions adieu aux régions fréquentées, au rayon d'Alger. Plus d'étapes européennes, plus de camps, plus de villages, plus de villes pour la couchée, si ce n'est à des distances que l'on ne peut franchir en un jour. Nous allions cette fois coucher sous la tente, en pleine broussaille; aussi, quoique notre bivouac fût marqué chez le fidèle Bou-Alem, *bach-agha* du Djendel, deux compagnies d'infanterie furent commandées pour le service du camp. Le maréchal se donna et procura à ses hôtes le plaisir d'en passer la revue. Ces deux magnifiques compagnies de grenadiers et de voltigeurs étaient rayonnantes et ne paraissaient nullement préoccupées de la petite journée de quinze lieues qu'elles allaient avoir à faire par un affreux pays de montagnes. Après la revue, nous allâmes visiter les jardins créés par nos soldats soit pour leur approvisionnement de légumes, soit pour l'agrément des officiers. Dans toutes les garnisons de l'intérieur, l'armée s'est donné de ces jardins, qui souvent sont l'unique ornement de la ville. Il est vrai de dire qu'en Afrique, partout où l'armée a posé le pied, elle y a laissé un bienfait. Ce sont ces mérites très réels qui fournissaient au maréchal un argument pour sa théorie; aussi ne laissait-il échapper aucune occasion de montrer toutes ces créations militaires en témoignage de l'aptitude universelle de l'armée. Nous visitâmes donc aussi la caserne de Médéa et d'autres constructions élevées par les soldats. Le temps nous manqua pour aller visiter un vieil aqueduc, reste d'une construction romaine et qui s'aperçoit de très

loin, Médéa étant située sur un plateau fort élevé. Cette ville, dépeuplée et à demi détruite par Abd-el-Kader, a été à peu près achevée par les Français, qui l'ont reconstruite presque en entier.

Nos courses faites, nous rentrâmes pour le déjeuner. Nous étions au moment de quitter la table, lorsqu'un officier vint demander au maréchal ses ordres au sujet des deux compagnies d'escorte.

— Comment! s'écria le maréchal tout étonné; elles ne sont donc pas encore parties?

— Non, monsieur le maréchal.

— Mais c'est impossible! A quoi songe-t-on? Qu'on les fasse partir tout de suite.

— Monsieur le maréchal, les hommes n'ont pas mangé la soupe, et ils sont en train de la faire.

— En vérité, c'est inexcusable! Quelle heure est-il?

— Il va être dix heures, monsieur le maréchal.

— Dix heures! Ils devraient être maintenant à la halte! Est-ce raisonnable? Allons! qu'on se hâte de leur faire manger la soupe, et qu'ils partent aussitôt après!

Nous montâmes nous-mêmes immédiatement à cheval. Le maréchal ne parlait que de ses soldats, de leur journée de quinze lieues et de la marche forcée qu'ils auraient à faire pour rattraper le temps perdu. Nous n'avions pas marché une heure, qu'à chaque instant il se retournait pour les chercher dans l'espace que nous avions laissé derrière nous; mais rien ne paraissait. La structure montagneuse du pays nous dérobait parfois tout le chemin que nous avions suivi; parfois aussi un point culminant nous le rendait en panorama jusqu'à Médéa, qui déjà n'était plus qu'une petite masse blanche. Sur tous ces points, le maréchal arrêtait la marche et regardait. Nous faisions comme lui, et tous les yeux interrogeaient le vaste contour que nous avions parcouru. Enfin, vers une heure, à un détour du Gontaz, quelqu'un crut apercevoir dans le lointain une petite masse semée de points brillant au soleil : « Les voilà! » On se retourne, on regarde, on se montre mutuellement du doigt le point indiqué, on s'assure que c'est bien en effet de la troupe en marche, on distingue même la teinte rouge des pantalons.

— Enfin! dit le maréchal. Pauvres gens!

Et nous reprenons nous-mêmes notre marche jusqu'à une source où l'on mit un instant pied à terre pour donner aux chevaux le temps de souffler.

Deux heures après, nos fantassins nous avaient rattrapés et passaient devant nous, gais, alertes, et comme tout triomphans de nous laisser en arrière. Ils avaient déjà fait quelque chose comme sept lieues tout d'une traite, et certes il n'y paraissait pas. Les deux capitaines s'approchèrent du maréchal.

— Eh bien! comment vont vos hommes?

— Très bien, monsieur le maréchal.

— Ils ne sont pas trop fatigués?

— Pas le moins du monde, monsieur le maréchal.

— Pauvres gens! Il vous reste encore bien du chemin à faire. Vous allez bientôt leur faire manger la soupe?

— Pas encore, monsieur le maréchal; il n'est que trois heures.

— Il ne leur manque rien?

— Non, monsieur le maréchal.

— C'est bien. Allons, ménagez-les. Ils ont une rude journée à faire. Pauvres gens! En vérité, c'est une extravagance!

Ils disparurent bientôt en avant et se perdirent dans les lointains comme ils avaient fait en arrière. Vers cinq heures, nous débouchâmes dans une espèce de vallon où nous les retrouvâmes tout à coup autour de leurs feux et de leurs marmites déjà vidées pour la plupart. Quelques-uns grignotaient pour dessert et en se promenant le morceau de pain qui leur restait après la viande mangée. L'œil du maréchal entrait en quelque sorte dans tous ces groupes et y saisissait tout au passage avec une satisfaction marquée.

— Eh bien! dit-il encore aux deux officiers, ont-ils bien mangé? sont-ils un peu reposés?

— Oui, monsieur le maréchal.

— Laissez-les reposer encore, leur étape n'est pas finie; mais déjà il se fait tard...

Nous arrivâmes à notre bivouac et au pied de la maison de Bou-Alem un peu avant le déclin du jour. Cette maison, tout récemment bâtie, était la seule que nous dussions rencontrer entre Médéa et Miliana. Jugée d'après nos idées européennes, elle n'indiquait nullement la puissance et le rang du chef qui y réside; mais en pareil lieu, et comparée à la tente de poil de chameau, elle est un Louvre et un Versailles. C'est un parallélogramme composé de trois ailes étroites qui enferment une petite cour dont le quatrième côté est fermé par un mur où se trouve la porte d'entrée. Pas de jardin autour, pas un arbre pour lui donner un peu d'isolement ou d'ombrage; cette petite boîte de pierre jetée sur la croupe d'un mamelon, au beau milieu d'une broussaille, semblait n'être qu'un joujou oublié là la veille par quelque enfant. On a beaucoup excité les indigènes et surtout les chefs à se construire des maisons; on leur en a même bâti en assez grand nombre. C'est un intérêt de propriété qu'on a voulu leur créer pour corriger leurs instincts nomades et pour avoir au besoin par où les prendre. Ils ont fait ou se sont laissé faire; mais jusqu'à présent ils ne paraissent guère avoir compris la maison, et ils se bornent à camper sous la pierre, au lieu de camper sous la tente. C'est là, il est vrai, sous une forme inoffensive et douce, attaquer les mœurs d'un peuple dans ce qu'elles ont de plus intime. Il y faut du temps.

Bou-Alem nous fit les honneurs de sa maison comme si elle n'eût pas été une maison musulmane. Toutes les portes en furent ouvertes. Les femmes avaient été sans doute confinées dans une pièce à part ou sous quelque tente; mais le reste nous fut livré ou montré par le maître. Sa chambre à coucher devint notre salle à manger. Le maréchal, un peu fatigué de notre longue traite, s'assit ou s'étendit sur la large estrade matelassée qui servait de lit. Tant qu'on put distinguer à quelque distance, il demandait de moment en moment si l'on voyait paraître nos deux compagnies d'infanterie. Quelque officier de la suite sortait à chaque instant pour s'en assurer. On mit des Arabes en vedette. La nuit était venue, et le maréchal s'impatientait de plus en plus contre la méprise qui avait retardé le départ des deux compagnies. Le chemin, très difficile en plein jour, devenait en effet presque dangereux la nuit. Comme il coupait à angle droit tout le système de contre-forts que

le versant méridional de l'Atlas projette dans la vallée du Chelif, il était profondément sillonné par les ravins qui servent de lit aux torrens que la montagne envoie dans la vallée. Ce sont des montées et des descentes perpétuelles sur des pentes presque à pic, à travers des rocs qui affleurent ou des terres glaises rendues très glissantes lorsqu'elles ont été détrempées par le passage d'un certain nombre d'hommes ou d'animaux dans le lit du ruisseau. Ces circonstances ont au moins pour effet de rendre la marche extrêmement pénible et difficile, surtout pendant la nuit. Le maréchal était sur des charbons ardens

Bientôt nous vîmes arriver la *dhiffa*, c'est-à-dire le kouskous, les gâteaux au miel, toutes les friandises arabes, et une procession de moutons embrochés tout entiers sur de longs pieux qu'une file d'hommes portaient à peu près dans l'attitude du soldat qui a l'arme au bras. Ces moutons avaient l'air de sortir d'un abattoir incendié. Le maréchal mangea peu, et plus la nuit s'avançait, plus son inquiétude et son agitation augmentaient. Enfin on vint lui annoncer l'approche de l'escorte. Peu après, les deux capitaines se présentèrent eux-mêmes. Il les invita à se mettre à table ainsi que les autres officiers des deux compagnies. Il leur renouvela toutes les questions qu'il leur avait faites aux premières rencontres; puis il sortit, et nous le suivîmes, pour aller donner un coup d'œil au bivouac de nos fantassins. Le camp était déjà dessiné et installé, les tentes dressées. Les hommes chantaient ou se nettoyaient, et se livraient à d'autres petits soins de ménage et de toilette.

Ces tentes, inventées en Afrique, n'ont pas trois pieds de haut le long de l'arête qui en marque le sommet. Elles se composent tout uniment du sac de campement qu'on donnait originairement aux hommes pour s'envelopper pendant la nuit. Ce sac, qui ne couvrait que les parties inférieures jusqu'aux épaules, permettait à l'homme d'absorber par la tête et par les voies respiratoires toutes les influences malignes du serein, de la rosée et des autres émanations terrestres. Or ces émanations nocturnes ont été reconnues comme le véhicule le plus énergique de l'infection qui a fait tant de victimes. Un employé de l'administration militaire imagina d'ouvrir ce sac en deux, d'y coudre quelques anneaux ou quelques cordons, et, au moyen d'un long bâton couché sur deux autres plus courts et qui servent de montans, il construisit une tente, ou plutôt une espèce de toit en toile. Dans la pratique, plusieurs hommes s'unissent ensemble pour avoir une tente plus grande et mieux fermée. Les sacs qui ne servent pas à former la tente proprement dite servent de courtines pour en clore les deux extrémités. Quatre hommes couchés en travers reposent ainsi sous un abri aussi parfait que puisse l'avoir un soldat en campagne. Le maréchal ne tarissait pas sur le bienfait de cette invention. Il regrettait de n'en pouvoir nommer l'auteur, dont le nom lui avait échappé; « mais je le ferai rechercher, disait-il: c'est un homme que je dois faire récompenser. » Je ne sais s'il aura eu le loisir de tenir cet engagement qu'il prenait avec lui-même.

Cette invention, des plus simples, est en effet des plus méritoires en ce sens que, remplissant les conditions de la tente, elle n'en a pas les inconvéniens. Cette tente nouvelle est légère et portative. Elle n'augmente pas ce train de bagages, ces *impedimenta*, comme disait le maréchal après les anciens,

qu'une armée doit traîner après elle, — considération très importante dans un pays sans routes, sans ponts, où il fallait néanmoins tout porter avec soi et lutter d'agilité avec un peuple qui a son clocher et sa patrie sur la selle de son cheval. L'effort de génie du maréchal Bugeaud a été surtout d'alléger son armée. Il a rejeté bien loin les gros canons, les gros caissons, tous les gros charrois du maréchal Valée. Il n'avait point de carrés à enfoncer, ni de redoutes à enlever; une simple artillerie de montagne portée à dos de mulets devait suffire pour les grands jours. Avec son extrême bon sens, il a également rejeté le système de quelques généraux de cavalerie qui, à ce même point de vue du besoin d'alléger l'armée, voulaient que la guerre fût une guerre de cavalerie exclusivement, et reléguaient l'infanterie à la garde des places et des magasins. Le maréchal leur démontrait fort bien, d'abord que ce n'était point une guerre de cavalerie seulement, mais ensuite et surtout qu'une cavalerie obligée, comme on l'était presque toujours en Afrique, de porter avec elle son orge et sa paille serait plus lourde que l'infanterie même, parce qu'elle aurait plus d'*impedimenta;* qu'obligée aussi de garder elle-même ses bagages et ses ambulances, elle cesserait de pouvoir agir comme cavalerie, sans devenir apte aux services de l'infanterie. Quant à lui, il se représentait le rôle de l'infanterie dans cette guerre comme celui d'une forteresse mobile qui fait voyager avec elle ses magasins, et qui au besoin peut envoyer une partie de sa garnison faire des sorties sur l'ennemi. Dans ce système, l'infanterie, rendue aussi légère que possible, gardait d'abord le convoi, rendu lui-même très mobile par la substitution des bêtes de somme aux charrois. Du sein de cette forteresse, la cavalerie pouvait à volonté s'élancer, faire des pointes de dix, quinze, vingt lieues même suivant les circonstances, et se faire appuyer au besoin par une partie de l'infanterie qui, laissant le sac au convoi, n'emportait que ses armes et ses cartouches. A l'infanterie revenait d'ailleurs une partie essentielle des opérations de cette guerre, comme de découvrir et de vider les silos, raser les gourbis, quand il y en avait, détruire les oliviers, les figuiers et les autres plantations ou récoltes, toutes choses pour lesquelles le cheval est un compagnon inutile et gênant. Tout cela fait, on retournait au convoi, qui lui-même avait continué sa marche, et l'on se rejoignait à moitié chemin.

Par cette heureuse combinaison de moyens, chaque corps était en tout temps apte à rendre le maximum de services possible. La cavalerie était toujours et tout entière disponible et mobile. L'infanterie n'avait qu'à jeter son sac, qui venait lui-même la retrouver, pour devenir la plus légère des infanteries. Celle d'Afrique en marche était d'ailleurs extraordinairement chargée. Pour avoir le moins de convois et par conséquent le moins de mulets possible à conduire et à garder, on mettait sur le dos des hommes tout ce qu'on y pouvait mettre. Un fantassin portait d'abord son sac à vêtemens, allégé, il est vrai, de tous ceux dont on présumait qu'il pourrait se passer pendant l'expédition, son sac de campement ou tente, et sa couverture de laine, ses rations de vivres pour cinq jours, pain, riz, café, etc., soixante cartouches, les bidons, marmites et autres ustensiles pour la cuisine ou la provision d'eau, quelquefois même le bois nécessaire pour faire la soupe, enfin son fusil d'une main, et de l'autre les longs bâtons qui servent à dresser

la tente. Ces longs bâtons dans les rangs offrent même un spectacle assez étrange à des yeux qui n'ont pu voir de troupes qu'en Europe. Vu de derrière dans cet équipage, le soldat disparaît complétement. On n'aperçoit plus en quelque sorte qu'un ballot qui marche. Aussi les Arabes, assez enclins à dédaigner le fantassin, appelaient le nôtre à l'origine *âskeur djemel* (fantassin-chameau). Quoi qu'il en soit, c'est dans cet attirail que notre infanterie a poursuivi sans la laisser respirer la cavalerie d'Abd-el-Kader, a éreinté, cerné et acculé un ennemi qui semblait avoir des ailes, a exterminé ses tribus nomades, bien plus encore par la fatigue et l'épuisement que par le fer et le feu. Mais on a vu par quels moyens le maréchal était parvenu à faire, quand il le voulait, de cette infanterie si lourdement chargée, une troupe plus légère devant l'ennemi qu'à la parade. C'est de ces objets qu'il nous entretenait en cheminant dans la vallée du Chelif. « J'ai rendu, disait-il, l'armée française bien agile, et je crois avoir presque atteint, sous ce point de vue, le dernier terme où l'on puisse aspirer. Peut-être cependant y a-t-il encore quelque chose à faire... Je ne sais, il se pourrait que de l'infanterie montée, des mulets..... un mulet pourrait porter deux hommes..... » Il n'achevait pas. On voyait qu'il cherchait le moyen de conserver son infanterie fraîche, ou de pouvoir la faire marcher tout en la reposant, lorsqu'elle serait fatiguée; mais cela nécessitait des mulets de main et par conséquent allongeait les convois : voilà pourquoi sans doute ce qu'il laissait percer de ce projet restait à l'état inachevé de monologue avec sa propre pensée. On comprend combien, dans cette préoccupation constante, il devait priser l'invention du garde-magasin qui avait trouvé le moyen de fournir un logement de campagne aux soldats, sans même ajouter un mulet aux convois. « Cette invention, disait-il, a été le salut de l'armée. Elle nous a permis de tenir la campagne pendant des mois entiers sans voir nos colonnes fondre dans les ambulances. Aucun homme n'a rendu un plus grand service à son pays, à l'humanité. »

Du Djendel, nous devions aller coucher à Miliana. Nous n'avions donc plus besoin de notre infanterie pour la garde de notre camp cette seconde nuit. Nos deux compagnies retournèrent à Médéa, non sans mille recommandations du maréchal au commandant du détachement. — Ne vous pressez pas; faites-les bien reposer. Aujourd'hui vous avez le temps. — Nous-mêmes, à l'aube du jour, nous montâmes à cheval après leur avoir fait nos adieux et en jetant un dernier regard sur la maison si dépaysée de Bou-Alem, sur le misérable *douar* qu'elle dominait et sur nos tentes qu'on repliait.

Nous prîmes notre route vers la vallée que nous ne devions plus quitter jusqu'à Orléansville. Nous descendions tranquillement de mamelon en mamelon et d'ondulation en ondulation, à la lueur d'un jour encore incertain, lorsque tout à coup nous nous aperçûmes que nous avions une escorte d'un nouveau genre. Nous avions bien entrevu, dans la pénombre et en avant de nous, deux ou trois groupes de cavaliers bédouins qui semblaient nous servir de guides; mais ces cinq ou six hommes, qui peut-être étaient là comme curieux ou s'en allaient au marché voisin, ne nous avaient nullement donné à soupçonner le régal qui nous attendait. Voilà qu'au premier rayon de soleil, un ouragan de *bernous* se précipite sur nous au grand galop de cent

cinquante chevaux et vient nous décharger ses fusils dans les jambes. C'était le *goum* de Bou-Alem qui nous donnait ou plutôt qui se donnait la *fantasia*. Les Arabes ont pour cet exercice un goût furieux et désordonné, et je crois que leurs chevaux le partagent. Autrement, comment ces pauvres bêtes y tiendraient-elles? Les maîtres ne les ménagent pas, tant s'en faut. Dès la première volte, il n'y avait pas un de ces nobles animaux qui n'eût les flancs ruisselans de sang et la bouche remplie d'une écume ensanglantée. Se mettre au galop pour aller prendre du champ à quelque cent mètres, revenir à toute bride et s'arrêter court sous le nez de nos chevaux aussitôt le coup de fusil tiré, puis recommencer immédiatement, c'est là ce qu'ils firent durant toute la journée, et chaque cheval dut avoir couru au moins ses cinquante ou soixante lieues avant le soir. Le maréchal avait encouragé d'abord ces divertissemens par ses *sahha! sahha!* qui étaient la politesse obligée. Bientôt il en fut étourdi, et il commença à dire : Assez! assez! Mais comment faire entendre cela à des Arabes? Ils redoublaient au contraire, et des ordres formels, transmis régulièrement, ne les continrent qu'à moitié vers la fin du jour.

Tous les officiers de la garnison de Miliana s'étaient réunis en cavalcade pour venir au-devant du maréchal. Le général Levasseur était à leur tête. Ils nous rencontrèrent dans la plaine à deux ou trois lieues environ de Miliana. Bien longtemps avant d'y arriver, nous apercevions cette ville comme un petit point blanc à mi-côte du Zakkar, qui est un terrible pic de l'Atlas. Après une halte faite au camp du Marabout, situé au pied de la montée, nous commençâmes notre ascension en suivant cette fois une véritable route ouverte par nos soldats. Miliana est aujourd'hui une petite ville de construction presque entièrement française. La plupart des rues et des maisons mauresques ont disparu. Située comme elle est, et surplombée par le Zakkar, qui, à partir du mur d'enceinte, s'élève droit en pain de sucre au-dessus de toutes les autres montagnes de cette chaîne, on se demande comment une pluie de printemps ne suffit pas pour faire couler la ville dans la plaine. Au débotté, nous allâmes visiter un magnifique hôpital construit par l'armée et qui vaut à lui seul autant que toute la ville, puis nous revînmes dîner chez le général Levasseur. Malheureusement *les civils* troublèrent la fête. Ils formèrent une députation qui vint présenter au maréchal les hommages de la population et lui faire connaître ses besoins. Parmi ces besoins se trouvait celui d'un commissaire civil pour l'administration municipale et d'un juge de paix pour l'administration de la justice. C'était blesser Achille au talon. Quatre députés étaient là qui entendaient ce vœu officiellement formulé, en dépit de toutes les théories du maréchal, et qui en pouvaient rendre témoignage à la France. Le maréchal accueillit les envoyés à peu près comme il avait reçu les colons de Beni-Mered demandant la dissolution de la communauté, avec cette différence cependant qu'il ne leur accorda pas, en forme de punition, l'objet de leur demande. Il leur exposa sa théorie des avantages d'une administration gratuite et expéditive, d'une justice gratuite et fondée sur le bon sens, sinon sur la connaissance des lois; il leur reprocha leur ingratitude envers les officiers qui se dévouaient à une tâche pénible et étrangère à leur carrière, sans avoir rien à y gagner; puis il les congédia avec assez d'humeur.

Le lendemain de bonne heure nous reprîmes notre course. Nous redescen-

dîmes dans la vallée, non par la route, mais à vol d'oiseau et par une série de mamelons dans les gorges desquels le maréchal nous fit voir le lieu d'une embuscade qu'il avait tendue à 15,000 Kabyles au mois de mai 1842. Il avait masqué le gros de sa colonne par les plis du terrain, envoyant seulement le général Changarnier au-devant des Kabyles pour les agacer et les amener à ses fins. Le général Changarnier, qui avait avec lui le duc de Nemours, avait ordre de ne point tenir contre les Kabyles, mais de feindre une retraite, de manière à les attirer jusqu'à l'entrée d'un ravin tortueux qui allait déboucher dans la plaine. L'infanterie du maréchal, soigneusement cachée, couronnait des deux côtés les hauteurs du ravin; sa cavalerie tout entière était massée au débouché dans la vallée. Les Kabyles, une fois entrés dans cette souricière qui se serait refermée sur eux, eussent été fusillés d'en haut, à droite, à gauche et en arrière, et poussés ainsi jusqu'en bas, où la cavalerie les eût achevés. Pas un n'eût échappé. Le coup manqua, à ce que nous dit le maréchal, parce que le général Changarnier, au lieu d'exécuter strictement ses ordres, voulut à lui tout seul avoir raison des Kabyles, et les chargea avec une vigueur très intempestive. Il en tua une ou deux centaines, mais le reste échappa, et la journée fut manquée; l'insurrection du Dahra conserva le gros noyau de ses forces pour l'avenir. Le maréchal, qui ne les retrouva que trop en 1845, avait encore sur le cœur cette journée du 8 mai 1842. La vue du terrain si admirablement disposé ravivait amèrement ses regrets.

Nous passâmes le Chelif sur un pont en pierre, ouvrage des Turcs, le premier que nous rencontrions, et le seul, à ma connaissance, qu'ils eussent dans la province après celui de l'Arrach, tout près d'Alger, au pied de la Maison-Carrée. Notre bivouac était marqué à l'Oued-Rouina. Un détachement d'infanterie de Miliana nous y avait précédés, et cette fois nous nous gardâmes sévèrement. Nous étions au milieu d'un pays très dur à soumettre et à grand'peine pacifié. En face de nous, de l'autre côté du Chelif, nous avions les montagnes des Braz, indomptable et puissante tribu kabyle; derrière nous, l'énorme pâté montagneux de l'Ouarensenis, si fameux dans cette guerre, et dont les dernières racines venaient, sous forme de collines plus ou moins abruptes, se mirer dans le Chelif. Nos avant-postes furent établis à mi-côte sur ces collines, et pendant une partie de la soirée nous pûmes, à travers les hautes broussailles qui les cachaient, distinguer leurs feux, qu'on eût presque pris pour des étoiles.

Ce fut dans ce pays perdu, au milieu des bois de lentisques, de chênes verts et d'oliviers, que nous fîmes le lendemain une rencontre pareille à celle du col de Mouzaïa : deux ouvriers français qui s'en allaient tout seuls, à pied et sans même un bâton, d'Orléansville à Miliana, petit voyage d'agrément où, pendant deux jours et demi de marche, on n'a pour abri que le ciel, pour protection que le ciel et pour subsistance que ce que l'on emporte, ou des racines et des asperges sauvages! Ce soir-là, nous bivouaquâmes sur l'Oued-Fodda, autre nom fameux dans cette guerre, et qui semblerait viser à un autre genre de célébrité (1). Nous n'étions plus qu'à six ou sept lieues d'Orléansville.

(1) *Oued-Fodda*, rivière ou ruisseau d'argent. Nous n'y vîmes même pas d'eau.

Averti de notre arrivée, le colonel Saint-Arnaud, qui commandait la subdivision, vint au-devant du maréchal au milieu d'un brillant entourage d'officiers. Nous avions déjeuné avant de partir, et il n'y avait guère plus d'une heure que nous avions quitté notre bivouac, lorsque dans cette vaste plaine nous commençâmes à distinguer la petite cavalcade à deux ou trois lieues en avant de nous. C'était faire plaisir au maréchal que de commencer à nous faire les honneurs d'Orléansville par nous montrer le beau jardin et la pépinière que la garnison a créés et entretient à un petit quart de lieue de la ville, du côté de Miliana. Le colonel Saint-Arnaud nous y mena donc d'abord; mais nous savions déjà ce qu'on pouvait attendre en ce sens des soins de l'armée, et combien elle avait été ingénieuse à se procurer les facilités ou les agrémens de la vie. Outre son jardin, Orléansville avait aussi une ferme militaire, une véritable exploitation agricole. Cette ferme est située de l'autre côté du Chelif, qu'on traverse sur un pont de bois *à l'américaine*, construit également par l'armée. Des chevaux de rechange nous attendaient dans la ville, et on ne nous laissa que le temps de passer d'un étrier à l'autre pour nous faire faire cette nouvelle excursion.

Le maréchal cependant était souffrant, et la demande de la députation de Miliana lui avait laissé de l'humeur. Il en avait souvent parlé pendant la route. Au dîner, il y revint. Il ne comprenait rien à cette manie. — Que veulent-ils? Sont-ils fous? Ils ont besoin de nous à chaque instant; ils ne peuvent rien faire sans nous; en tout, pour tout, ils ont recours à nous, et les voilà qui veulent se séparer de nous! Où trouveront-ils dans l'autorité civile les ressources et l'assistance que leur fournit constamment l'autorité militaire? Voyons, colonel Saint-Arnaud, puisque nous en sommes là, dites-nous ce que vous avez fait ici pour la population civile.

Le colonel Saint-Arnaud, dont la modestie était mise en jeu, s'en tira par des saillies qui ne répondaient pas précisément aux intentions du maréchal. Il vanta la superbe organisation qu'il avait donnée à la milice, la rigueur disciplinaire qu'il y maintenait, la beauté vraiment militaire qu'il avait donnée à cec orps, et dont on allait juger à l'instant, si le maréchal en témoignait le désir. — Mais aussi, ajouta-t-il, à la moindre négligence, je les mets dans le silo la tête la première. Voilà ce que j'ai fait pour eux.

On ne pouvait pas tenir à une pareille conclusion, et le maréchal pas plus que les autres, quoiqu'il n'y trouvât pas son compte : il y eut un rire universel; chacun en riant étudiait cependant le rire de son voisin. Un commandant du génie, chef du service dans la subdivision d'Orléansville, rajusta les choses en disant : « Messieurs, le colonel Saint-Arnaud n'a pas voulu se rendre justice à lui-même; mais il m'appartient de dire ce qui a été fait ici par ses ordres en faveur de la colonie. » Il raconta alors comment beaucoup de colons n'avaient pu bâtir leurs maisons qu'à l'aide du travail des soldats et des matériaux militaires, dont l'avance leur était faite par le génie; que les fonds mis par le budget à la disposition du génie pour ses travaux de tout genre avaient souvent servi à venir en aide aux colons, qui, à la vérité, les avaient fidèlement remboursés; qu'à défaut de ces fonds, le colonel Saint-Arnaud les avait souvent assistés de sa bourse, et qu'en ce moment plusieurs étaient encore ses débiteurs; que les transports de marchandises ou de matériaux

appartenant aux colons étaient constamment facilités par les convois du train des équipages militaires, etc. — Eh bien! vous le voyez, dit le maréchal, que gagneront-ils à passer de la tutelle paternelle de l'autorité militaire sous celle de l'autorité civile? Sera-ce l'autorité civile qui leur prêtera ses bras pour bâtir leurs maisons, ou ses équipages pour y faire voyager leurs marchandises? Où prendrait-elle cette abondance et cette variété de ressources que l'organisation de l'armée lui permet de mettre sans frais à la disposition des colons? Que les faiseurs de théories qui les excitent à réclamer des garanties, des institutions civiles, viennent donc ici leur garantir d'abord la première de toutes les nécessités, celle de pouvoir subsister et s'établir dans le pays!

A cela on pouvait répondre : — Il est très vrai que l'armée peut faire pour les colons ce que ne pourrait pas l'autorité civile; mais est-il donc absolument indispensable que, pour leur prêter une assistance dont ils lui rendent d'ailleurs l'équivalent sous mille formes, elle soit investie du droit de les administrer et de les juger? S'il n'y a avantage réel ni pour les colons ni pour l'armée au maintien d'un état de choses contre lequel ils protestent, est-ce donc uniquement à titre de sujets que l'armée persisterait à les retenir sous sa juridiction, et la France non militaire doit-elle ici se ranger dans la catégorie des vaincus? Ce n'est pas ainsi que les Romains, nos maîtres en colonisation, et qui en ont laissé de si beaux vestiges en Algérie, entendaient la condition du citoyen romain transporté dans la colonie. La loi de Rome tout entière l'y suivait et l'y protégeait comme à Rome même, et le proconsul n'avait pas le droit de lui imposer d'autres juges ni d'autres sanctions que ceux de cette loi. *Civis Romanus ego sum!* On ne voit pas que cela ait nui à l'essor des colonies romaines. Le maréchal, qui était plein de cette étude et de ces souvenirs, aurait pu en faire l'application à la question présente. A Orléansville, tout les lui rappelait, jusqu'au nom arabe de ce site repeuplé par nous (1). La ville française est en effet bâtie au-dessus d'une ancienne ville romaine qui s'est ensevelie dans sa propre poussière. Le sol ancien se retrouve aujourd'hui sous les fondations de la ville nouvelle, et forme le fond des caves. On a mis à découvert de précieux vestiges de l'antiquité, entre autres une grande mosaïque de l'époque chrétienne et parfaitement conservée. On a dégagé entièrement la mosaïque; par malheur, les travaux en sont restés là. Rien ne la protége, et à l'époque où nous l'avons vue, l'excavation qu'on avait pratiquée pour la mettre à découvert était un cloaque où s'abritaient toutes sortes d'immondices.

Pendant le dîner, on nous annonça l'arrivée du commandant Féray, gendre du maréchal, qu'un bateau à vapeur avait transporté d'Alger à Ténès, et qui de Ténès était venu nous rejoindre à Orléansville en compagnie du lieutenant-colonel Canrobert, commandant supérieur du cercle de Ténès. M. de T..., avant de partir d'Alger, s'était réservé près du maréchal la liberté de ne pas l'accompagner jusqu'au bout. Les études qu'il avait à faire sur la colonisation des environs d'Alger, les rendez-vous qu'il avait aussi pris dans la province de Constantine et la prochaine rentrée des chambres, à laquelle il voulait être présent, lui faisaient une loi de ne point dépasser Orléansville. Le bateau à

(1) *El-Asnam*, les colonnes, les statues, ou, d'une manière plus générique, les sculptures.

vapeur qui avait amené le commandant Féray était celui même qui suivait de loin le maréchal dans ses expéditions, et qui se tenait sur les côtes à portée de ses ordres. Le maréchal le mit à la disposition de M. de T... et de deux autres députés qui se joignirent à lui. Quant à moi, j'avais promis à M. de T... de ne le point quitter, quoi qu'il fît, et malgré ses instances pour que je ne me privasse point du reste du voyage, je m'obstinai à rester le fidèle compagnon de sa fortune. La simple curiosité de voir du pays et de manger la *dhiffa* du grand chef Sidi-Laribi ne pouvait plus d'ailleurs lutter en moi contre l'abasourdissement et la fatigue de cette vie à cheval. Notre départ fut donc résolu.

A Orléansville, il y avait plus qu'un jardin et plus qu'une ferme; il y avait une chose d'extrême civilisation, un théâtre monté par le colonel Saint-Arnaud et construit en bois par le génie. Des sous-officiers y remplissaient l'emploi de jeunes premiers, les amoureuses étaient jouées par des femmes quasi-militaires de la population civile. La représentation qu'on nous y donna me fournit une occasion personnelle de constater comment d'échelon en échelon et de délégation en délégation l'omnipotence militaire finissait par devenir une poussière d'autorité extrêmement incommode pour ceux qui y étaient exposés. Pendant l'entr'acte, j'étais descendu prendre l'air au pied du monument. Un sergent en bonnet de police vint à passer par-là. Le sergent, qui devait être un personnage d'importance, peut-être le greffier du ressort, m'avait à peine aperçu, qu'il m'apostropha de sa voix la plus rude et dans les termes les plus militaires. — Allez-vous-en, me dit-il, et au plus vite, ou sinon je vous mets dedans. — Ceci me parut un peu fort, et pour me trouver en territoire mixte, je ne me croyais pas encore en puissance de sergent. — Eh ! qui donc êtes-vous, lui dis-je à mon tour, pour traiter ainsi les gens? Êtes-vous seulement factionnaire ? Non, puisque vous êtes sergent. Êtes-vous chef de poste? Non, puisque vous n'êtes pas en tenue de service. Passez donc votre chemin, et ne poussez pas la plaisanterie trop loin, ou sinon ce serait vous qui seriez mis dedans. — Le sergent se rappela alors que le maréchal était entré ce jour-là même dans la ville, entouré de quelques figures semblables à la mienne, et il se retira en balbutiant des excuses. Nous rîmes beaucoup le soir, M. de T... et moi, de cette petite aventure. Nous avions déjà commenté plus d'une fois ces divisions en territoires civil, mixte et arabe. — Je sais maintenant, lui-dis-je, ce que c'est qu'un territoire mixte : c'est un territoire mêlé de sergens.

Le lendemain, après avoir fait nos adieux au maréchal et à nos compagnons de voyage, nous prîmes le chemin de Ténès sous la conduite du lieutenant-colonel Canrobert. Ce voyage, affreux d'ailleurs, avait ceci d'intéressant, que nous allions traverser le principal foyer de l'insurrection du Dahra l'année précédente, et en compagnie de l'homme qui, avec le colonel Saint-Arnaud, avait eu sur les bras le gros de cette guerre. Le lieutenant-colonel Canrobert, aujourd'hui général de division, est un homme de moyenne taille, vigoureux, tout militaire et de la bonne race. Sa parole est sobre et peu bruyante, ses manières simples, son geste et sa contenance posés, mais pleins de décision. Comme chef militaire ou comme homme, son abord prévient et inspire tout d'abord la confiance.

Le Dahra (1) est une longue chaîne de montagnes qui s'étend entre la vallée du Chelif, depuis les environs de Mostaghanem jusqu'à Ténès, d'où elle se relie, par Cherchel, avec l'autre chaîne qui entoure le bassin de la Metidja. Nous avions à traverser le Dahra dans une partie qui n'est pas la plus élevée, mais qui n'est pas la moins tourmentée. On comprend en passant par là combien devait être dure cette guerre que nos soldats y ont eu à soutenir contre la race énergique et sauvage des Kabyles (2). Il y a cinquante kilomètres de Ténès à Orléansville; qui croirait qu'au beau milieu de ce vaste guêpier, un Français a eu l'audace d'établir une ferme où il a tenu bon pendant toute l'insurrection, sans en vouloir sortir lui-même et sans qu'un Kabyle y ait pu entrer? L'énergie de cet homme a été une ressource précieuse pour les détachemens qui tenaient la campagne entre Ténès et Orléansville, et qui trouvaient à la ferme des Trois-Palmiers des rafraîchissemens et un lieu de sûreté.

Cette ferme était située sur le territoire d'un des chefs les plus féroces du Dahra, le fameux Kobzili, dont le *douar* était à une portée de fusil de la ferme au moment de notre passage. C'était chez lui que le colonel Canrobert avait décidé que nous déjeunerions. Nous ne fîmes donc qu'une courte halte à la ferme; mais, peu enthousiaste de la cuisine arabe, j'y fis provision de saucisson et de quelques bouteilles de vin. Avant tout, et comme nous arrivions chez Kobzili sous les auspices du colonel, j'avais demandé à ce dernier si le vin et la viande de porc ne seraient pas un scandale qui violerait les lois de l'hospitalité. — Faites, faites, me dit le colonel; nous n'avons pas à ménager cet animal-là. — Il paraît en effet qu'à part l'hostilité déclarée dont on l'avait bien guéri, le mauvais vouloir de Kobzili à notre égard était tel que nous n'avions rien à perdre dans ses bonnes grâces. Il n'y avait qu'une politique à suivre avec lui, celle de le contenir par la terreur.

Nous arrivâmes donc à son *douar* ou plutôt à sa *dachra*, car il logeait dans le *gourbi* et non sous la tente, sans que rien fût disposé pour nous recevoir, quoique nous eussions été annoncés. Personne ne venait à nous. Les quelques figures que nous voyions passer d'un *gourbi* à l'autre semblaient ne pas s'apercevoir que nous fussions là. On fut en quelque sorte obligé de mettre en réquisition les premiers qu'on put attraper. Le colonel leur demanda où était Kobzili, et comment il se faisait qu'il ne se présentât pas. On répondit qu'il était parti à cheval le matin pour je ne sais quel marabout où les autres chefs de ce cercle devaient aller saluer le maréchal au passage. Ce zèle parut trop beau au colonel, qui connaissait l'homme et qui n'en crut rien. — Vous allez dire à Kobzili que je lui ordonne de se présenter sur-le-champ, et que, s'il ne le fait pas, ce sera moi qui me chargerai de le déterrer. En attendant, préparez-nous la *dhiffa*.

Nous avions, pour appuyer cette menace, une escorte d'une douzaine de chasseurs d'Afrique, superbe cavalerie d'ailleurs, et dont le prestige grandis-

(1) *Dahr*, *Dahra*, signifie *dos* en arabe.

(2) Les Français, en arrivant en Afrique, ont adopté, pour beaucoup de noms inconnus, l'orthographe des voyageurs ou géographes anglais, très rationnelle chez ceux-ci, très impropre dans notre langue pour reproduire les mêmes noms. C'est ainsi, par exemple, que nous avons écrit *Sidi-Ferruch* pour *Sidi-Ferredj*, et *Kabyle* pour *Kabaïle*.

sait singulièrement dans la circonstance. L'ordre du colonel dut être plusieurs fois répété. On feignit d'envoyer des émissaires de divers côtés; mais le déjeuner était servi, et nous étions en train de déchiqueter quelques poules étiques noyées dans des écuelles remplies de je ne sais quelle graisse indéfinissable, lorsque Kobzili parut. Il était en *temak* ou bottes arabes de maroquin rouge, comme un homme qui descend de cheval. Il baisa la main du colonel, fit tous les *salamaleks*, raconta qu'il s'était mis en voyage pour aller saluer le maréchal, mais qu'ayant appris en route l'arrivée du colonel dans son *douar*, il s'était empressé de tourner bride pour venir le recevoir. Le colonel lui répondit : C'est bien; mais qu'une autre fois je ne t'y prenne plus.

Kobzili était un petit homme trapu, aux épaules larges comme une porte cochère. On racontait de lui des histoires atroces, mais non plus que sa figure. Sa bouche contournée semblait une énorme balafre qui lui traversait une joue pour aller rejoindre la tempe. On disait qu'un accès de colère lui avait laissé cet ornement. Ses petits yeux jaunes et inquiets semblaient être ceux d'un jaguar qui épie sa proie. Dans un autre accès de colère, il aurait, à ce qu'il paraît, éventré une de ses femmes à coups de yataghan. Tout tremblait autour de lui, et l'on comprend facilement en effet ce que de pareilles passions, servies par une structure athlétique, devaient imprimer de terreur chez ceux qui avaient à en essuyer les orages. Il n'y avait pas d'atrocités qu'il n'eût commises pendant la guerre. Nous le regardâmes avec le genre de curiosité que peut inspirer une bête féroce réduite à l'impuissance de dévorer ses spectateurs.

Une chose bien remarquable avant d'arriver à Ténès est la gorge de l'Oued-Allalah. C'est une crevasse étroite, surplombée par des roches qui s'élèvent presque toujours verticalement à plusieurs centaines de mètres de haut. On fait quatre kilomètres dans cette ornière de titans. Peu de spectacles au monde ont une plus sévère et plus redoutable majesté. A l'entrée de cette gorge sont des mines de cuivre dont on nous montra des échantillons. L'autre extrémité s'évase un peu avant de déboucher dans la mer. Dans cet évasement, formant un petit vallon encaissé, sont quelques jardins et la toute petite ville mauresque du vieux Ténès. La ville française, plus élevée, est construite sur la falaise, et touche à la mer.

Le bateau à vapeur nous y attendait; mais le colonel Canrobert nous retint à dîner. Notre amphitryon et le commandant du *Caméléon* nous pressaient d'aller à Oran avant de retourner à Alger. Le commandant, allié du maréchal, y mit surtout les plus aimables instances : ses ordres étaient de mettre son bateau à la disposition de MM. les députés, et, quant à lui, il serait heureux de les mener partout où ils voudraient, n'ayant besoin de se trouver à Oran que pour l'époque où le maréchal y arriverait. Deux des trois députés n'avaient aucune objection; ils s'en remirent à M. de T..., retenu par le peu de temps qui lui restait pour tout ce qu'il avait à faire et par des raisons de famille qui exigeaient son retour à Alger pour le lendemain. On lui promit de lever cette dernière difficulté en envoyant la nuit même une caravelle qui serait le lendemain matin à Alger, et préviendrait les inquiétudes que l'ajournement de son retour pourrait faire naître. Cette offre levait la seule difficulté qui pût rester, et notre départ fut décidé. Une heure après, nous

nous séparions du colonel Canrobert, emportant la plus vive estime pour sa personne et le regret de la brièveté du voyage que nous avions eu à faire avec lui. Les roues fouettèrent l'eau, et nous voguâmes vers Oran.

Nous y fûmes reçus par le général Lamoricière, qui nous fit encore monter à cheval pour parcourir les environs, dont la plus grande curiosité était alors un village nègre, frère aîné des villages français qui n'y existent peut-être pas encore. Oran est bâti, comme Alger, sur une pente extrêmement abrupte. Rien d'aride et de nu comme l'immense plaine qui se déroule à partir du sommet. A droite, en tournant le dos à la mer, cette plaine est dominée par un pic élevé où l'on aperçoit un vieux fort espagnol qui faisait partie des défenses d'Oran; à gauche, à l'horizon, la montagne des Lions; en avant, rien. Il y avait cependant par-ci par-là quelques velléités de culture européenne. Nous allions à la recherche d'un champ labouré, comme s'il se fût agi d'une Amérique. M. Azéma de Montgravier, chef du bureau arabe d'Oran, mettait le plus aimable empressement à nous guider dans ce voyage de découvertes. M. de T... recherchait avidement l'entretien des officiers des bureaux arabes, hommes d'ailleurs fort distingués pour la plupart. Durant tout le voyage, il n'avait point quitté M. le commandant Durrieu, alors chef du bureau arabe de Médéa, ou M. de Salignac-Fénelon, chez qui nous avions logé à Miliana, où il remplissait les mêmes fonctions, et qui se joignit également à nous jusqu'à Orléansville.

Toute l'attention du général Lamoricière était alors tournée vers la frontière du Maroc, encore agitée par la présence d'Abd-el-Kader. On négociait en outre avec l'émir la remise des quelques prisonniers français qui n'avaient point été massacrés. Le dîner fut animé par l'arrivée d'un jeune officier de marine, agent actif de cette négociation, et qui, par une mer affreuse, s'était jeté dans une caravelle pour venir annoncer au chef de la division d'Oran que le colonel Courby de Cognord et ses compagnons venaient d'être remis au gouverneur espagnol de Melilla, près duquel ils attendaient qu'un bateau à vapeur les vînt chercher. Ce jeune officier, qui venait de passer plusieurs nuits sans dormir, portait encore en lui l'animation fiévreuse avec laquelle il s'était dévoué à cette pieuse tâche. Sa mission officielle remplie près du général, il eut à satisfaire l'avide curiosité des convives, qui ne se lassaient point d'écouter ou de provoquer ses récits sur l'état des prisonniers, sur le camp d'Abd-el-Kader, sur les voyages répétés que les vicissitudes des négociations lui avaient fait faire, nuit et jour, pendant plusieurs jours de suite, de Melilla à ce camp. Les prisonniers durent au concours très empressé du gouverneur de Melilla, au courage et à la brûlante activité du jeune officier de marine, M. Durand, de ne pas voir s'éloigner encore le jour de leur délivrance.

Nous partîmes d'Oran par le bateau de service ordinaire, ce qui nous donna occasion de faire escale sur les points intermédiaires de la côte pour y prendre et y remettre les voyageurs ou les correspondances. A Mostaghanem, nous trouvâmes la garnison sous les armes pour l'arrivée du maréchal, qui y était attendu. Le commandant du bateau à vapeur ayant mis obligeamment une heure ou deux à notre disposition, nous profitâmes des chevaux de troupe qui nous furent offerts pour parcourir la ville et ses alentours; mais bientôt

le canon ayant annoncé l'approche du maréchal, nous nous hâtâmes de redescendre à bord pour éviter la rencontre. La mer était grosse et le temps devenait de plus en plus mauvais. Il l'était déjà la nuit de notre départ de Ténès. Aussi, en repassant devant cette ville, M. de T... apprit que la caravelle n'avait pas pu prendre la mer pour porter sa lettre à Alger, ce qui le jeta dans une inquiétude et une agitation violentes. Heureusement la prolongation de son absence n'avait point été interprétée dans le sens sinistre qu'il appréhendait, et il était en effet plus naturel de l'attribuer aux hasards imprévus d'un voyage d'exploration comme celui-là. Un accident ou un malheur arrivé à la compagnie du maréchal eût été immédiatement connu à Alger par le télégraphe, et le lendemain par les estafettes des bureaux arabes. Dès le lendemain de notre arrivée à Alger, nous nous remîmes tous deux en campagne sur des chevaux de troupe, ce qui nous valut l'escorte de deux chasseurs pour les garder et d'un brigadier pour commander les hommes.

III.

On connaît les trois principaux systèmes qui ont été essayés pour la colonisation rurale de la province d'Alger. Des renseignemens historiques précis sur quelques villages pris comme type, un choix de tableaux ou d'anecdotes empruntés à la vie des colons pendant une observation de trois années, suffiront pour compléter cette chronique de *la conquête par la charrue*, au point où les choses en sont aujourd'hui.

Nous sortîmes d'Alger un peu au hasard, et guidés seulement par une carte de la colonisation que j'emportais avec moi. Quelques indications fournies à M. de T... nous mirent d'abord à la recherche d'une ou deux fermes situées dans la direction de Cheragas; nous débutâmes par ce village.

Cheragas a été fondé en 1842 (18 octobre), comme la plupart des autres villages : 1842, c'est la grande année de la guerre et la grande année de la colonisation; tous les plans et projets furent faits dès cette année, toutes les fondations décrétées ou préparées. Quelques-unes seulement éprouvèrent un retard d'exécution qui les ajourna à l'année suivante ou à l'année 1844. La population de Cheragas se composait originairement d'une colonie de Provençaux venus de Grasse. Sur cinquante concessions, le gouvernement ne s'en était réservé que quatorze pour des colons d'autre origine. De ces quatorze concessionnaires, il n'en resta bientôt plus que deux : on fut heureux de recourir encore à la ville de Grasse pour combler les vides. Plus tard, un agrandissement de territoire ayant permis de porter le nombre des concessions à soixante-six, puis à soixante-dix-sept, la ville de Grasse fournit de nouveau douze familles. Le village est donc presque en entier formé de gens qui ont une communauté d'origine, d'idées, d'affections et d'habitudes; c'est là un grand élément de force, et cette circonstance n'a pas médiocrement servi à donner immédiatement au village de Cheragas un caractère de cohésion, de stabilité, qui a porté des fruits rapides.

Ces colons arrivaient pourtant dans les mêmes conditions à peu près que ceux des autres villages. A part deux ou trois qui apportaient de petites avances, les autres avaient à peine sur eux quelque argent de poche. C'est avec cela

qu'ils furent déposés au milieu de la broussaille, où, pour toute installation, ils trouvèrent deux ou trois grandes baraques de bois, en forme d'A, que l'administration avait préparées pour les recevoir. Des matériaux de construction, bois, chaux, pierre, leur étaient en outre avancés jusqu'à concurrence d'une somme de 600 francs; mais, la plupart d'entre eux ne sachant pas employer ces matériaux, l'administration leur vint en aide, en leur livrant tout construits des cadres de maisons en bois qu'ils n'eurent qu'à remplir. Ils se façonnèrent ainsi des habitations auxquelles ils ne surent pas donner une grande solidité, et que le premier hiver endommagea fortement. L'administration en vint donc au parti, généralement adopté depuis, de porter à 800 fr. la valeur de ses avances en matériaux, et de faire construire les maisons par des entrepreneurs. Dans d'autres villages, l'avance des 800 francs de matériaux suffit, mais sur cette somme il n'y avait de matériaux que pour une valeur effective de 600 francs. Le surplus payait le transport, que les colons n'étaient pas libres d'effectuer eux-mêmes, l'administration ayant traité avec des entrepreneurs. Ce système, s'il avait l'avantage de la régularité, avait aussi l'inconvénient de la cherté, car l'administration payait 45 francs, rendu sur place, le mètre cube de chaux que le colon eût payé 30 francs, pris au four, et transporté ensuite lui-même à peu de frais.

La population de Cheragas était active et industrieuse; elle se procura promptement des ressources, soit en portant des légumes au marché d'Alger, soit en allant faire des défrichemens pour le compte d'autrui dans les fermes et maisons de campagne des environs. Elle fut peu ou point éprouvée par les maladies, et elle dut sans doute en très grande partie son état sanitaire à l'état moral où l'entretenait sa force d'unité. En 1846, cette population était arrivée à 454 âmes dont 139 hommes, 89 femmes, 168 enfans et 58 domestiques; elle avait élevé 87 constructions en pierre, dont 7 dans la campagne et 12 aux portes du village, en dehors du fossé d'enceinte, dont elle demandait la suppression. Elle entretenait en activité cinq tuileries ou briqueteries, un four à chaux, un moulin à eau. Plus de la moitié de son territoire était défriché et en culture. 16 concessionnaires avaient déjà leurs titres de concession définitive depuis deux ans, c'est-à-dire que, depuis ce temps, ils avaient rempli toutes les obligations et conditions auxquelles ils étaient tenus envers le gouvernement.

Cheragas est un très joli village, entouré de plantations qui lui donnent un air de vie; mais, pour être complet, il lui manque un clocher. L'arbre et le clocher, deux symboles, deux signes visibles qui rattachent l'homme à la terre et à la foi de ses ancêtres! Ajoutons-y le cimetière, autre lien des générations qui manque également aux campagnes de l'Algérie. La broussaille est le tombeau commun, et le chacal vient librement paître, sur l'asile des morts, la grappe insipide du palmier nain. Il n'y a point de philosophie qui ne soit frappée d'une telle lacune dans l'aspect de cette nature d'Afrique, mais surtout quand on y retrouve la nature cultivée et civilisée. Par quelle singulière émotion, cela nous fut révélé à M. de T... et à moi le lendemain de notre passage à Cheragas! D'Alger à ce village, on se croirait en Europe. Ces versans du Bouzaréah sont couverts d'habitations, de jardins, de cultures. On monte à El-Biar, espèce de faubourg d'Alger qui touche presque aux portes de

la Casbah, et où l'on n'arrive cependant qu'après une montée d'une heure à travers les sites les plus variés, et dont quelques-uns sont certainement au nombre des beaux spectacles qu'il y ait dans l'univers. D'El-Biar on redescend vers Cheragas par une pente douce et légèrement ondulée, sur une étendue de 8 kilomètres environ; mais des deux côtés la route est encore égayée par des plantations, des habitations ou des cultures. A Cheragas, on est au pied des revers occidentaux du Bouzaréah; avec la plaine de Staouéli commence le règne de la broussaille, de la nature inculte, âpre et sauvage. Rien de triste et de désolé comme l'immense bassin de cette plaine limitée au nord par la mer, au sud par le prolongement des collines du Sahel. C'est sur la crête de ces collines qu'on a établi stratégiquement la ligne de villages que nous avions à visiter ce jour-là même ou le lendemain. Nous en avions déjà vu quelques-uns, et nous étions sur la route d'Ouled-Fayet à Saint-Ferdinand, d'où nous voulions gagner Maëlma, situé à deux lieues de là. La nuit venait. Nous cheminions sur un plateau élevé d'où nous découvrions à droite la mer, et, entre la mer et nous, la plaine de Staouéli, image de l'abandon et de la désolation. Une triste broussaille, décharnée et calcinée par l'incendie que les Arabes y allument chaque année, bordait les deux côtés de la route et semblait tendre vers nous ses bras desséchés et noircis. Pas un bruit autre que celui de nos pas dans cette morne immensité, pas un objet dont la vue rappelât le monde des vivans. Tout à coup une bouffée de vent nous apporte un petit son aigu, lointain, presque imperceptible, un son complétement oublié et encore plus inattendu. Nous nous arrêtons, nous nous retournons, l'oreille et les regards tendus. L'*Angelus!* Oui, c'est bien cela; c'est l'*Angelus* sonné au couvent des trappistes! Que d'impressions ce jour-là dans ce coup de cloche!... et il me semble que je m'émeus encore plus que je ne voudrais en le rappelant.

A Cheragas, un prêtre du dehors dit quelquefois la messe dans un des quatre blockhaus qui flanquent le fossé d'enceinte, et qui a reçu la destination de chapelle. C'est là qu'en sont, quand ils en sont là, tous les villages, à l'exception de Deli-Ibrahim, de Sainte-Amélie, de Douéra, de Kouba, de Draria et de Boufarik, qui ont chacun une église. A Saint-Ferdinand, le colonel Marengo et son gendre, M. Cappone, ont construit, pour l'usage de leur famille et pour celui des habitans, une chapelle que Mme Cappone se plaisait à orner et à entretenir. Partout j'ai entendu les colons réclamer un clocher qui, comme ils le disaient, leur rappelât qu'ils sont des hommes et qu'ils ont un Dieu, ainsi qu'un coin de terre sainte qui pût distinguer leur sépulture de celle des bêtes sauvages dont ils sont entourés. Dans ces vastes broussailles d'Afrique, l'homme se sent trop petit, trop isolé, trop séparé de ses semblables, pour ne pas chercher ailleurs la dignité et la force dont il a besoin. On verra à quelles scènes navrantes cette lacune a quelquefois donné lieu.

J'ai déjà nommé Deli-Ibrahim parmi les villages de la première génération, génération toute militaire, ou plutôt cantinière, qui se formait autour des camps pour exploiter les besoins de l'armée; on lui donnait néanmoins ou elle prenait des terres, d'abord pour se loger et ensuite pour faire des foins. La fondation de Deli-Ibrahim remonte à 1832, lorsque le camp établi en ce lieu n'était qu'un poste avancé d'Alger. Les colons y vécurent, à l'origine, de leurs cabarets et des transports qu'ils effectuaient, avec des

bœufs de razzia, pour le compte de l'administration militaire. Plus tard, des besoins d'administration et de célérité firent proscrire les bœufs pour cet usage, ce qui obligea les colons de Deli-Ibrahim à vendre les leurs pour acheter des chevaux ou des mulets. Plus tard enfin, l'administration effectua par elle-même ses transports, et alors les colons furent obligés de demander leur subsistance à d'autres industries : ils se sont mis difficilement à l'agriculture. Depuis 1842, leur principale ressource consistait à faire du bois dans les broussailles de la plaine de Staouéli. De grands propriétaires et des agriculteurs très soigneux appartiennent néanmoins à ce village. L'un de ces messieurs y a établi un superbe moulin à vent. La présence d'une lieutenance de gendarmerie, d'un hôpital civil (aujourd'hui transféré à Douéra), d'une cure, d'un bureau de poste et d'autres petits états-majors entretenait à Deli-Ibrahim une certaine population commerçante en dehors de la population rurale proprement dite. Celle-ci ne se composait que de 50 concessionnaires, dont 8 à peu près étaient dans l'aisance, en ce sens du moins qu'ils ne devaient rien. L'importance actuelle de ce bourg est plus bourgeoise qu'agricole, et son importance agricole tient plus à ses grands propriétaires qu'à ses colons. C'est sur ce territoire que se trouve le premier établissement d'orphelins fondé par le père Brumauld sur des terres d'achat, non de concession. Le gouvernement n'est intervenu dans cette fondation que par des secours en nature et par une subvention de 21 francs par mois pour chaque enfant; on y comptait un certain nombre de petits Arabes rapportés d'expédition par les soldats qui les avaient trouvés au milieu des ruines de leurs douars, ou qu'on a ramassés après la mort de leurs parens dans les rues d'Alger.

Deli-Ibrahim est la tête de cette ligne de villages qui couronnent les hauteurs du Sahel à l'ouest d'Alger. Ouled-Fayet, qui vient après, se rapporte comme origine à la même famille que Cheragas : il a été fondé à la même époque et par les mêmes moyens, sauf l'homogénéité de la population. Le territoire a été divisé en 62 concessions de 8 à 10 hectares, mais elles n'ont pas été réparties entre un semblable nombre de concessionnaires. Quelques-uns d'entre eux ont retenu un certain nombre de lots. Deux propriétaires aisés du nord de la France sont établis à Ouled-Fayet, où ils luttent avec énergie contre les difficultés de la tâche. Quoique voisin de Cheragas, Ouled-Fayet est en effet dans des conditions bien moins favorables. Plus éloigné d'Alger, il a des débouchés moins faciles. Situé sur une crête, il a des terres plus arides, plus exposées à l'action furieuse des vents de mer. Les eaux y sont nulles pour la terre, rares pour les besoins domestiques, malgré une fontaine et un lavoir publics qui sont de fondation dans tous les villages. Malheureusement il est de fondation aussi que l'administration centrale, représentée par les ponts et chaussées, entretienne fort mal les conduits : ils crèvent, ils s'engorgent, et les fontaines tarissent sans que les réclamations les plus pressantes puissent triompher des lenteurs administratives. Sur ce point, de tous côtés les plaintes étaient unanimes. J'ai vu, pour ma part, Ouled-Fayet passer un été sans autre eau que celle de trois puits creusés par des concessionnaires, et l'aqueduc de Cheragas répandre pendant plusieurs mois son eau par le chemin. La conséquence de ceci, au point de vue administratif seulement, est qu'au lieu d'une dépense de 50 centimes qu'aurait

coûtés une réparation faite à temps, on finit par avoir à reprendre toute une maçonnerie pour la refaire à neuf, ce qui occasionne une brèche notable au budget. Une autre conséquence est que les colons, ne pouvant abreuver leurs bestiaux, sont obligés de les vendre à tout prix et d'interrompre leurs travaux. L'entretien de ces conduits devrait être laissé à la charge des villages, moyennant la constitution d'un budget communal formé de prestations en argent ou en nature, ou, au pis-aller, pris sur le budget de la colonisation, dont on détacherait ces dépenses. L'état et les colons y gagneraient. L'administration a par malheur toujours tenu trop étroitement les colons sous sa tutelle. En leur interdisant de rien faire, elle s'est condamnée à tout faire, ce qui est une autre façon de se condamner à ne rien faire, car tout reste à moitié fait, ou mal fait, ou fait à contre-temps, et l'argent se gaspille en pure perte. De là les inconvéniens que nous venons de signaler, de là l'obligation de devenir la mamelle des colons et de leur prodiguer ce qu'on ne leur devait pas, après leur avoir refusé ce qui leur était dû, ce qui est la première de toutes les nécessités de la vie : un peu d'air, de liberté, de spontanéité.

Au commencement de 1847, le maréchal Bugeaud a employé les troupes à des travaux de défrichement dans presque tous les villages du Sahel. C'était une satisfaction qu'il donnait à la fois à deux instincts presque opposés, quoique très réels chez lui : sa sollicitude d'agriculteur et de gouverneur pour la colonisation, qui était son œuvre; sa partialité pour l'armée, dont il voulait faire l'élément universel et le grand pivot de la colonisation. Il disait au colon avec une bonté sincère : « Je viens à ton secours parce que je vois que tu as de la peine à te tirer d'affaire, » et en même temps, se retournant vers la France, vers l'opinion, il leur disait : « Voyez où en serait votre prétendue colonisation civile sans l'armée! »

Le travail des soldats a certainement profité aux colons; mais, tout compte fait, et quoique ce travail ne fût payé que dix sols par jour, le même résultat aurait pu être obtenu à moins de frais par d'autres moyens. C'était l'avis des colons, qui trouvaient que les soldats n'extirpaient pas complétement le palmier nain ni les racines de la broussaille. C'était aussi l'avis de M. le comte Guyot, directeur de la colonisation, depuis préfet de l'Eure, qui trouvait très cher le prix que son budget avait dû payer (25,000 fr.), comparé à la besogne faite. Le travail du défrichement, pour être bien fait, demande une habitude et une sollicitude que le soldat n'y apportait pas et que l'on ne pouvait pas en conscience exiger de lui. Ouled-Fayet eut pour sa part à loger, pendant un mois, une centaine de soldats qui lui défrichèrent 52 hectares.

Au-delà d'Ouled-Fayet, les villages de Saint-Ferdinand, du Marabout d'Aumale et de Sainte-Amélie appartiennent au système du colonel Marengo, qui a déjà été exposé. Il faut ajouter qu'à chacun de ses villages le colonel Marengo annexait une grande ferme destinée à un colon plus aisé, dont l'argent aurait pu vivifier un peu le travail du village. On comptait mettre ainsi le capital à portée des bras et les bras à portée du capital. L'idée, bonne en elle-même, n'a pas réussi, je crois, pour avoir été appliquée en des lieux trop ingrats. Il n'y a pas de sac d'écus, si gros qu'il soit, qui ne reculât d'horreur à l'aspect des palmiers nains dont il aurait à venir à bout sur les terres où sont situées les fermes de Saint-Ferdinand, de Sainte-Amélie et surtout de

Maëlma, car on a donné une ferme aussi à ce dernier village, construit par le colonel Marengo, mais dans le système de colonie militaire du maréchal.

Saint-Ferdinand, plus éloigné encore qu'Ouled-Fayet de ses débouchés, plus avancé dans la région aride et sauvage de cette crête, plus isolé de tout mouvement et de toute ressource, était aussi dans une situation plus précaire. Sa ferme (la Consulaire), un moment occupée, se trouvait abandonnée sans avoir jamais produit l'effet voulu. Des 51 concessionnaires qui avaient primitivement peuplé ce village et son hameau, le Marabout d'Aumale, 23 étaient partis, 8 nouveaux étaient survenus; mais, par suite d'autres mutations, le nombre total se trouvait, en 1847, réduit à 29. Sur ce nombre, il n'y avait, il est vrai, que deux célibataires; tous les autres avaient une famille. Les colons travaillaient avec peu de courage, rebutés sans doute par les mauvaises conditions dans lesquelles ils étaient placés, et qui avaient fait émigrer la moitié d'entre eux. Ils n'avaient encore rien ajouté aux défrichemens qu'ils trouvaient tout faits en prenant possession de leur maison de 1,500 francs, et que le maréchal fit agrandir par les soldats au mois de mars 1847. L'intention sur laquelle reposait le système du colonel Marengo, c'est-à-dire celle de former une colonisation qui, composée de gens possédant un petit capital, pût se soutenir par elle-même, était complétement trompée. Pendant les quatre premières années (de 1843 à 1847), l'administration avait fourni aux colons leurs semences, qu'ils s'empressaient de vendre au lieu de les mettre en terre. Pour arrêter ce commerce, M. Cappone, gendre du colonel Marengo et maire de Saint-Ferdinand, prit le parti de ne distribuer les semences qu'au fur et à mesure des labours exécutés. Les colons de Saint-Ferdinand n'avaient du propriétaire que la prétention de ne vouloir pas travailler pour autrui, ce qui, comme on vient de le voir, ne les rendait pas plus actifs à travailler pour eux-mêmes. M. Cappone et le colonel Marengo avaient seuls accompli sur cette terre ingrate des prodiges d'industrie et de persévérance. Les résultats obtenus n'étaient cependant pas encourageans (1); mais il faut tenir compte de la nature sauvage et dure de ces terres, calcinées depuis des siècles par un soleil dont la broussaille ne les défend pas, balayées chaque année par des pluies torrentielles qui en emportaient l'humus et ne cessaient

(1) Voici un tableau résumant les frais et les produits de diverses récoltes sur un hectare de terrain à Ouled-Fayet :

FRAIS DE CULTURE DE 1 HECTARE 6 ARES DE TERRE FORTE ENSEMENCÉE EN BLÉ LE 10 DÉCEMBRE 1847 ET RÉCOLTÉE L'ANNÉE SUIVANTE.

Deux labours	60 fr.	» c.
Hersage	12	»
Semence (2 hectolitres à 25 fr. 60 c. l'un)	51	20
Engrais (en pains d'huile de lin)	82	»
Sarclage	10	»
Moisson	32	»
Battage (au fléau)	56	85
Transport à Alger de dix quintaux métriques de paille longue	15	»
Total des frais	319 fr.	05 c.

de creuser que lorsqu'elles rencontraient un sous-sol lisse, glissant et compacte comme du savon. C'est ce sous-sol qui, aujourd'hui travaillé par l'homme, remué, brisé par la pioche et la charrue, imprégné d'air, de lumière, d'humidité et du sel des engrais, protégé par des terrassemens ou des rigoles contre les ravages des pluies, va reconstituer un sol nouveau auquel on ne peut pas demander dès les premiers jours les fruits de l'avenir. Malheureusement, pour opérer cette transformation, on ne trouvera que des colons pauvres, des hommes de travail et de privations, auxquels il faudra toujours plus ou moins venir en aide. Bien peu d'hommes possédant un capital petit ou grand seront tentés de le sacrifier en le confiant à une terre qui ne le rendra peut-être qu'à leurs successeurs. Combien de fois les trappistes eux-mêmes, ces hommes d'une abnégation si complète et qui ne sèment point pour le temps, mais pour l'éternité, combien de fois, malgré l'appui énergique du gouvernement, ils ont été sur le point d'abandonner la partie pour retourner à leur morceau de pain et à leurs légumes de France! Honorons le courage des colons qui ont persisté, et ne nous hâtons pas de jeter la pierre à ceux-là même qui ont faibli. Sans parler des maladies et de la mort, il y a eu là des épreuves plus fortes que la dose de constance ordinairement donnée à la nature humaine, et parmi ceux qui se sont trouvés des plus faibles là-bas, beaucoup peut-être mériteraient encore d'être comptés parmi les plus forts d'ici.

Ce qui a aidé les colons à se soutenir, c'est le foin qui vient de lui-même en Algérie partout où la broussaille et le palmier nain lui laissent un peu de place. Quelques pluies d'hiver suffisent pour créer partout des prairies sauvages plutôt encore que naturelles, où le sainfoin, la luzerne et les autres plantes fourragères se développent avec une abondance qui tient du prodige et une admirable vigueur; mais en ceci encore le Sahel est bien inférieur à la plaine. Néanmoins le foin est pour lui comme une manne qui lui tombe du ciel. Aussi nous paraît-il inutile de compter cela comme culture et d'y consacrer un tableau. Qu'il suffise de dire qu'en 1847, l'administration mi-

PRODUITS.

19 hectolitres, à 17 fr. 60 c. l'un	334 fr.	40 c.
10 quintaux de paille longue livrés à l'administration militaire	100	»
	434 fr.	40 c.
8 quintaux de paille courte restés à la ferme, à 3 fr. l'un	24	»
Produit brut	458 fr.	40 c.
A défalquer pour frais	319	05
Produit net	139 fr.	35 c.

A Saint-Ferdinand, le produit net d'un hectare également ensemencé en blé, mais sans engrais, était encore inférieur à celui que nous tirons de l'exemple pris à Ouled-Fayet. — Pour un hectare d'orge, avec un seul labour, dans ce même village de Saint-Ferdinand, le total des frais donnait 158 fr., le produit brut 202 fr., ce qui laissait pour bénéfice net 44 fr. Cet exemple était pris sur des terres tenant au village, fumées et cultivées avec soin depuis leur défrichement, et d'une nature bonne et forte.

litaire payant 6 francs 50 centimes aux colons le quintal de foin pris sur place, l'hectare donnant 30 quintaux avait 90 francs de frais à supporter et en rapportait 195; bénéfice net, 105 francs (1).

Sainte-Amélie a la même origine que Saint-Ferdinand, appartient aussi à a formation du colonel Marengo, et se trouve à peu près dans les mêmes conditions. Seulement Sainte-Amélie est un peu mieux située; elle n'est point, comme Saint-Ferdinand, en vedette au haut d'une rampe découverte pour surveiller la plaine de Staouéli. Elle est plus en arrière, sur un plateau légèrement incliné vers le côté opposé, c'est-à-dire vers la Metidja, et entouré de vallons dont les terres fraîches sont moins rebelles à la culture. Autour de Saint-Ferdinand, il n'y a que des précipices. Sainte-Amélie n'en a pas moins éprouvé les mêmes vicissitudes que Saint-Ferdinand. Pour 54 concessions, elle ne comptait que 30 concessionnaires, dont 8 ou 9 avaient, il est vrai, des concessions doubles, ce qui portait à 38 ou 40 le nombre des concessions occupées. Les autres, ou n'avaient pas trouvé de preneurs, ou étaient redevenues vacantes par suite d'éviction ou d'expropriation. La ferme était inoccupée; la boulangerie, livrée pour le prix de 3,000 francs au concessionnaire, à cause de la construction du four, ne rapportait rien. — Si nous faisions vivre notre boulanger, me disait un colon, ce serait une preuve que nous ne pouvons pas vivre nous-mêmes. — Il voulait dire par là : Ce serait une preuve que nous n'avons pas de grains pour faire nous-mêmes notre pain. L'idée préconçue qui avait doté ce village d'une boulangerie reposait donc sur des données artificielles que l'expérience se refusait à consacrer.

(1) Une culture plus intéressante, parce qu'elle demande beaucoup de soins et qu'elle rapporte plus d'argent, est celle du tabac. En voici le tableau pour Saint-Ferdinand en 1847. Les frais d'engrais y manquent encore, ce qui indique assez à quels efforts désespérés sont réduits les courageux colons qui s'obstinent à lutter contre des conditions si ingrates. Le tabac exige, en effet, des terres très bien fumées et très ameublies, les deux conditions qui manquent le plus aux terres de Saint-Ferdinand, et dont la seconde ne s'obtient guère sans le concours prolongé de la première.

FRAIS DE CULTURE DE 1 HECTARE DE TABAC A SAINT-FERDINAND.

Deux labours et préparation de terrain	100 fr.	» c.
Plantage (25,000 pieds)	60	»
Deux binages	80	»
Écimage et ébourgeonnage	50	»
Cueillette et séchage	160	»
Mise en manoque et bottelage	40	»
Semis pour obtenir le plant	50	»
Total des frais	540 fr.	» c.

PRODUIT BRUT.

25,000 pieds, à raison de 15 feuilles par pied, donnant 375,000 feuilles, dont 500 font un kilogr., ce qui fournit au total 750 kilogr. au prix de 1 fr.	750 fr.	» c.
A déduire pour frais d'exploitation	540	»
Produit net	210 fr.	» c.

Il en était de même de la ferme, qui attendait encore son colon capitaliste. L'église seule remplissait sa destination et était desservie par son curé.

Plus on s'avance de Saint-Ferdinand vers Maëlma, à l'ouest, plus les coteaux se relèvent, plus aussi leurs pentes deviennent abruptes, leurs ravins déchirés et décharnés, leurs broussailles horribles et hérissées; mais Maëlma, à cause de cette élévation même, était un point éminemment stratégique, dominant d'une part la plaine de Staouéli, dont il est le poste avancé, et de l'autre les bords du Mazafran et les deux passages que nous y avons établis au moyen des ponts qui desservent la route d'Alger à Koleah par la Metidja et la seconde route d'Alger à Koléah par Staouéli. Aussi ce point avait-il été occupé par un camp avant de l'être par un village militaire. On a vu à Beni-Mered quelle était l'organisation de ces villages et sur quelles combinaisons le maréchal avait échafaudé son projet de colonisation par l'armée. Il n'y avait entre Beni-Mered et Maëlma d'autre différence que celle des localités; mais celle-ci était grande, Maëlma n'étant par lui-même et par le voisinage de Zeralda que la capitale de la fièvre et du palmier nain : aussi lui avait-on donné un docteur en médecine, quoique la population du village fût seulement de 29 colons militaires et de 8 civils, en tout 37. La fondation de Maëlma, un peu postérieure à celle de Beni-Mered, ne remontait qu'au mois de février 1843. Comme à Beni-Mered, la dissolution de la communauté s'y était faite avant le temps. La répartition des lots s'était faite alors au choix des hommes par droit d'ancienneté : singulier privilége de caserne quand on l'appliquait à trancher la question capitale de leur vie civile! Les lots de terre en effet étaient très inégaux, et il importait gravement de pouvoir choisir. Les premiers mariés ont reçu en outre 80 francs pour l'installation du ménage; les plus tardifs n'ont rien reçu. Cinq de ces colons militaires avaient abandonné leur concession aussitôt après leur libération du service. Il y avait deux sortes de maisons, de grand et de petit modèle, dix-neuf des premières et dix des autres. A la dissolution, elles furent aussi prises au choix par droit d'ancienneté.

Le quartier civil se composait de huit maisons semblables et construites d'avance. Le concessionnaire les devait rembourser au prix de 1,000 francs, qu'on réduisit plus tard à la moitié en considération de la pauvreté du village. Maëlma est un pays perdu et sans débouchés, car on ne peut considérer comme tels les bourgades de Koléah et de Douéra, qui produisent elles-mêmes ce qu'elles consomment de céréales et de fourrages, ou sont entourées de villages plus rapprochés. Jusqu'à ce que ces petites villes aient pris quelque importance, le seul marché de Maëlma est donc Alger, qui est à trois journées, aller et retour, pour les attelages de bœufs. On a vu ce que donnaient de produit net les blés et les orges du Sahel dans des sites meilleurs que celui de Maëlma. Trois ou quatre journées d'absence pour un homme et son attelage absorberaient le plus clair de son bénéfice. Maëlma est donc condamné à consommer ce qu'il produit, ou à ne produire que l'équivalent de sa consommation, c'est-à-dire à vivre de misère. Il n'est d'ailleurs sur aucune route de passage, celles dont il est doté du côté de Douéra et du côté du Mazafran ne servant qu'à son usage particulier.

Jamais je n'ai vu le palmier nain aussi fourré qu'autour de la ferme dont

on a doté les environs de Maëlma pour attirer une certaine circulation d'argent dans le village. Il n'y a que l'ambition du prix Monthyon ou d'une récompense céleste qui puisse déterminer un cultivateur aisé à entreprendre un défrichement semblable. Pour se créer là avec beaucoup de peine et de temps une terre médiocre, il aurait à dépenser plus d'argent que pour acquérir une excellente terre dont il lui serait permis de jouir tout de suite. Aussi la ferme reste-t-elle inviolablement tapie derrière son mur d'enceinte; mais à travers les fissures de la grande porte rouge qui donne entrée dans la cour, on voit le palmier nain s'épanouir au dedans comme au dehors et obstruer tellement les portes elles-mêmes, que l'acquéreur, s'il se présentait, ne pourrait plus pénétrer au-delà du mur d'enceinte que par une brèche ou par escalade.

Maëlma, dont le site élevé devrait être salubre, était infecté en partie par la barre du Mazafran, qui se jette ou plutôt s'infiltre dans la mer non loin de là, et par des amas d'eaux stagnantes formés dans les ravins profonds sur lesquels le village domine du côté de la plaine de Staouéli. On a ménagé un écoulement à ces eaux, et, pour n'en rien perdre, on a imaginé de les amener dans la fontaine de Zeralda, dont les eaux étaient rares. Zeralda n'avait pas besoin de ce renfort de peste. Ce pauvre petit village, assis non loin de l'embouchure du Mazafran, dans la vallée et à deux portées de fusil de la plage, sur la route d'Alger à Koléah par Staouéli, est certainement ce qu'il y a au monde de plus pauvre, de plus fiévreux, de plus cadavéreux. Une terre galeuse y nourrit à peine une chétive, mais tenace broussaille. Les eaux qui descendent des collines voisines balaient son territoire jusqu'à ce qu'elles viennent s'arrêter contre le rempart de sable que la dune leur oppose. Là, elles infectent la terre qu'elles n'amaigrissent plus, et elles la pourrissent sans la féconder. Les joncs, les sables, la fièvre, voilà, en dehors de la broussaille, le revenu le plus assuré du colon de Zeralda.

On a essayé de détruire ce foyer d'infection en l'enfermant circulairement dans un fossé profondément creusé et destiné à recevoir au passage les eaux qui s'y rendaient; mais en même temps on amenait dans la fontaine de Zeralda les eaux du marais de Maëlma, et d'ailleurs la grande cause d'insalubrité de ce canton est la barre de sable qui retient les eaux du Mazafran au moment où elles arrivent sur la plage, et qui les force à s'encaisser en détrempant par des infiltrations ou par des débordemens les terres basses et boisées qui se trouvent sur les deux rives.

Zeralda, qui mérite d'être cité comme type de l'extrême misère, appartient à la même formation que Cheragas, Ouled-Fayet et les autres villages de l'administration civile. Il se composait de 30 concessions de 15 hectares chacune : on avait cru devoir compenser la qualité par la quantité; mais après quatre années d'existence, 40 hectares à peine étaient défrichés. Tous les colons, à l'exception de deux ou trois, étaient arrivés là sans aucunes ressources. La plupart étaient Allemands, ce qui était un vice de plus ajouté à ceux du terroir et de sa configuration géographique, car en Algérie la race allemande réussit peu. Pour les faire vivre, on les employa aux terrassemens de leur grand fossé, au nivellement de leurs rues et de leur route. Le maire, homme de courage et qui avait quelques avances, les occupa aussi à ses dé-

frichemens, et c'est grâce à ses travaux surtout que le chiffre total des défrichemens du village avait pu s'élever jusqu'à 40 hectares. Un tiers des concessions était devenu désert; on ne voyait que maisons vides et fermées, les murs à moitié décrépis par les pluies, les volets descellés et pendans ou battant au vent. Que si vous vous informiez du sort de ceux qui les avaient occupées, on vous répondait : Celui-ci a abandonné, celui-ci aussi, cet autre également. Cinq familles étaient dans ce cas. Mais celle-ci? Morts. Et celle-ci? Morts. Et celle-ci encore? Orphelins; le père est mort. Quant aux vingt concessionnaires survivans, ils se mouraient, et je raconterai des funérailles.

Non loin de Zeralda, et à quelques pas de la route, on voit encore une grande baraque en bois qui a grisonné au soleil, et dont personne n'a jamais vu les portes ou les volets ouverts. La tradition du pays rapporte que cette baraque a été l'habitation de trois frères normands qui étaient venus s'établir là avant la fondation du village. Tous les trois y attrapèrent la fièvre. Le premier mourut, et les deux autres creusèrent sa fosse dans la broussaille; le second aussi mourut; celui-là encore laissait un survivant. Enfin le troisième mourut, et l'on ne sait dire par qui les portes et les volets ont été fermés. Ce n'est peut-être là qu'une légende, et je crois deviner à quelles fins administratives cette baraque aurait été dressée près de cette route (1); mais combien cette légende est sincère dans un tel pays, et comme elle en est l'histoire! Ne demandez pas aux vivans de Zeralda où sont les morts. Là chacun enterre les siens où il veut, et souvent le lendemain la mort l'emporte lui-même avec son secret.

Un matin, vers trois heures et demie, j'ouvrais ma fenêtre à Staouéli. Le jour s'annonçait à peine; l'air était frais et vif, et je contemplais, avec l'imagination plus encore qu'avec les yeux, les cimes embrumées de l'Atlas par-dessus la chaîne des coteaux d'Ouled-Fayet, de Saint-Ferdinand et de Maëlma. Bientôt les formes d'une charrette se dessinent sur la route de Koléah, qui traverse la concession des trappistes, et passe à quelque cent pas du monastère. Arrivée au bout de l'avenue, la charrette quitte la route et se dirige vers le couvent. Je me demandais ce qu'elle y pouvait venir faire à pareille heure, lorsqu'à travers les tons gris et froids du matin je crus reconnaître le maire de Zeralda. A mesure qu'il approchait, je constatais que ses traits étaient fortement contractés, son teint livide, ce que j'attribuai au froid matinal et à la fièvre, qui ne le quittait guère. Ses lèvres amincies laissaient voir ses dents serrées. Il marchait en avant, et tenait le cheval par la bride. Derrière la charrette venait un autre personnage, grand spectre osseux d'Allemand, au visage complétement décomposé par la fièvre, les yeux injectés de safran, et montrant aussi deux longues rangées de dents blanches qui se laissaient voir presque jusqu'aux deux coins des mâchoires entre ses lèvres contractées; une vraie tête de mort sur un squelette gigantesque, et, pour compléter la ressemblance, il portait, en guise de faux, une pioche sur l'épaule. La charrette était vide, à part une brassée de foin qui devait être là

(1) Elle ressemble beaucoup aux baraques que les ponts et chaussées ont construites sur bien des points pour remiser les outils et abriter les ouvriers, à l'époque où l'on faisait les tracés des routes ou les études de desséchement.

pour la provision du cheval. Le sinistre cortége s'arrêta sous ma fenêtre. Je saluai le maire de Zeralda, qui me répondit silencieusement par une inclinaison de tête, et je descendis pour causer avec lui.

— J'apporte mon fils, me dit-il d'une voix étranglée. Je n'ai pas pu me résoudre à le jeter dans la broussaille, et je viens demander aux trappistes la charité de me le laisser enterrer dans leur cimetière. J'ai d'ailleurs amené un homme pour le travail qu'il y aura à faire.

Je restai comme glacé d'horreur et de respect tout à la fois pour la situation et pour la démarche de ce père infortuné : ce voyage de trois lieues dans les sables et dans les ténèbres, cette piété furtive, cet appareil, et jusqu'à cette botte de foin, voile pieux et funèbre que la douleur du père, de la mère peut-être, avait ajouté à ceux de la nuit!

Cet enfant, âgé de neuf à dix ans, était fils unique. C'était pour lui sans doute que ses parens avaient apporté leurs petites épargnes en Afrique, alléchés par l'idée de se trouver tout d'abord propriétaires de 15 hectares de terre sans avoir eu à les payer. C'était un héritage tout fait qu'ils lui assuraient en un jour. Leur courage et le temps donneraient à cet héritage sa valeur. Pour qui maintenant vont-ils supporter les mécomptes, les fatigues, les gênes, les maladies qui ont enlevé l'héritier à l'héritage? J'avais vu plusieurs fois cet enfant. Sa mère, minée par la fièvre, l'amenait de temps en temps, tout fiévreux et le ventre ballonné, de Zeralda à Deli-Ibrahim, où il y avait un hôpital, des médecins, des secours. C'était un voyage de quatre lieues et demie que les deux malades faisaient à pied et par une route dont les sables rendent la plus grande partie très fatigante. Ils s'arrêtaient en passant à Staouéli pour respirer un peu, et s'asseyaient sur un banc de pierre près de la porte, les femmes ne pouvant pas pénétrer dans l'intérieur. Les bons pères s'empressaient, comme toujours, d'apporter aux voyageurs ce qui composait leur propre dîner : du riz, du lait, des légumes cuits à l'eau. La mère mangeait peu pour elle-même, mais elle tenait à *faire prendre des forces* à son pauvre enfant tout hâve, tout défait, tout gonflé par la fièvre. N'avait-il pas à se remettre en route après avoir déjà longtemps marché? Plus d'une fois j'avais eu occasion de lui dire : « Ne le faites point manger, madame; vous voyez qu'il n'a pas faim. Cette nourriture lui fera plus de mal que de bien. Faites-le boire seulement. Au lieu d'eau et de vin, le frère qui vous sert ira vous chercher à l'infirmerie de la tisane ou quelqu'un des rafraîchissemens qu'on tient préparés pour les malades. » La pauvre femme ne pouvait se persuader que son fils, déjà suffisamment abattu par la maladie, n'eût pas besoin de *prendre des forces* pour marcher.

Pour épargner au père des détails douloureux, j'allai trouver le révérend père abbé, et lui fis part de la demande qui lui était adressée. Il s'empressa de donner des ordres, et le cercueil de l'enfant fut apporté dans l'église et exposé à l'endroit même où l'on expose les religieux décédés pendant les vingt-quatre heures qui précèdent l'inhumation; il allait attendre là que les offices du matin fussent terminés et la fosse creusée. J'annonçai en outre au révérend père Régis que, pour lui causer moins de dérangement, le père avait amené de Zeralda un homme muni d'une pioche, mais que je doutais que cet homme, quoique charpenté en athlète, fût en état de remuer une pelletée

de terre. On lui adjoignit un religieux. Je les suivis jusqu'au cimetière. Le religieux seul en effet put travailler. Le grand Allemand s'exténuait et n'avançait point sa besogne. Un autre frère fut envoyé. Quand tout fut prêt, on récita les prières des morts sur le corps de l'enfant, et nous l'accompagnâmes jusqu'au pied de la croix qui, grâce aux trappistes, protége sa dernière demeure.

Je ne sortirai point du monastère de Staouéli sans dire un mot de cette fondation, l'une des plus intéressantes certainement qu'il y ait en Afrique, et celle où accourent tout d'abord les curieux d'Europe. Le monastère de la Trappe est assis dans la plaine de Staouéli, à environ 17 kilomètres d'Alger, et sur l'emplacement même du camp que Hussein-Dey avait formé en 1830 pour s'opposer à notre débarquement de Sidi-Ferruch. Les deux touffes de palmiers qui, dit-on, ombrageaient la tente du général en chef de l'armée du dey, ombragent aujourd'hui l'entrée du couvent. Un camp français y a été établi depuis sur la butte qu'occupe aujourd'hui le cimetière, butte dont le sol recouvre un grand amas de ruines, et sur le flanc de laquelle des travaux postérieurs ont fait découvrir les vestiges d'une ancienne église chrétienne.

La fondation de Staouéli fut provoquée en 1842 par le gouvernement, qui voulait inaugurer la colonisation sous les auspices d'un ordre religieux et agriculteur. Les négociations avec les chefs de l'ordre durèrent près d'un an. Enfin, le 20 août 1843, jour de Saint-Bernard, cette lumière et ce grand réformateur de l'ordre de Saint-Benoît, le révérend père Régis, aujourd'hui abbé mitré, alors seulement prieur de la communauté qu'il allait fonder, arrivait au pied des palmiers, après avoir bivouaqué dans la broussaille, où il s'était égaré la veille en les cherchant. Il débuta par y dire la messe en compagnie du père Brumauld, qui, plus ancien que lui en Afrique, avait voulu lui servir de guide. Toute l'installation consistait en un blockhaus resté là depuis le temps où le camp avait été évacué. On construisit une grande baraque pour recevoir provisoirement les premiers religieux qui allaient former le noyau de la communauté. Le génie militaire dressa, concurremment avec le père prieur, le plan de l'édifice permanent; le colonel Marengo amena ses condamnés militaires pour les travaux, et les constructions commencèrent.

La première pierre du couvent fut posée solennellement par le maréchal sur un lit de boulets ramassés dans la plaine de Staouéli. C'est aussi un obus qui est au couronnement de l'édifice, au haut du clocher, où il sert d'appui au pied de la croix qui surmonte le tout. Toutes les autorités d'Alger et l'élite de la société assistèrent à cette cérémonie. Bientôt les épreuves vinrent. Vingt-deux religieux, pères de chœur ou frères convers, avaient été appelés d'Aiguebelle, la maison mère. Ils logeaient dans la baraque, qui était en même temps leur réfectoire, leur dortoir, leur cloître et leur salle de chapitre. Le blockhaus avait été converti en chapelle ou plutôt en autel, car le chœur et la nef étaient la voûte des cieux. Les premiers défrichemens produisirent leur effet ordinaire. Deux religieux tombèrent malades, l'un mourut. Peu après, dix-sept furent atteints, puis tous, et avant l'expiration de la première année, dix étaient morts, dont sept en trois mois. Ce n'était pas tout. Les constructions avançaient, mais l'argent s'épuisait. Comme les murs extérieurs touchaient à leur couronnement, une violente pluie d'orage, comme on n'en voit pas en Eu-

rope, survient et abat cinquante mètres du mur de façade, malheur irréparable en ce moment, car tous les obstacles s'accumulaient. Un subside de 60,000 francs avait été promis par le gouvernement; mais des formalités de bureaux, ou je ne sais quelle autre cause, arrêtaient l'envoi des fonds. Un emprunt que s'était imposé la maison mère manquait par suite de l'intervention d'une autorité ecclésiastique qui voyait là une entreprise téméraire et d'un succès peu assuré : plus de ressources d'aucun côté; tous les religieux malades; les travaux de l'année détruits, et une caisse où il n'y avait même plus de quoi payer aux ouvriers la semaine commencée.

Alors le père prieur songea à ramener en France les débris de sa communauté, déjà à moitié renouvelée par les renforts que lui avaient envoyés diverses maisons de l'ordre. Le maréchal s'opposa à cette pensée. Il y a aux archives de Staouéli la copie d'une lettre magnifique qu'il écrivit à l'autorité qui avait empêché l'emprunt. Rien de simple, de digne et en même temps d'éloquent comme ce morceau. Les communautés ne meurent pas, et le temps viendra sans doute où l'histoire ecclésiastique de l'Algérie pourra recueillir bien des pièces intéressantes que toutes les convenances du moment retiennent dans l'ombre des archives. J'en donne dès à présent l'avis aux futurs historiens de l'Algérie, aux biographes du maréchal Bugeaud et aux chroniqueurs des maisons de l'ordre de Saint-Benoît, si jamais cet écrit doit tomber un jour à venir dans les mains des uns ou des autres. On battit monnaie comme on put, la maison royale envoya quelques dons; mais cela ne pourvoyait à rien qu'au besoin du jour, et les grandes difficultés continuaient de subsister. Le maréchal allait partir pour la France. Il dit au père prieur : « Venez avec moi; je me charge de votre affaire près du ministère, et vous vous arrangerez de votre côté avec les maisons de votre ordre. Le gouvernement vous y appuiera. »

Le révérend père, quoique malade, consentait bien à partir, mais en emmenant ses religieux; car comment les abandonner dans l'état où ils étaient tous, alités, sans ressources, et au milieu de ces difficultés de la fondation qui réclamaient à chaque instant la présence et la parole du chef? Le colonel Marengo s'en chargea. — Partez, lui dit-il, mon révérend père; ce sera moi qui vous remplacerai. Tous vos religieux sont malades, je les soignerai, et rien ne leur manquera. Je dirigerai vos travaux, et quant à l'argent, n'en ayez aucun souci : je sais où le prendre.

Il n'y avait pas à hésiter. Le révérend père partit donc avec le maréchal. Son voyage fut heureux : il ramena des religieux et de l'argent. Les travaux purent continuer et les avances du colonel être remboursées. Peu de temps après, la communauté eut enfin son installation complète, à part le cloître, qui ne fut fait qu'en 1846. Les tribulations ne touchaient pas cependant à leur terme. Les récoltes nulles de 1845 et de 1846, la récolte plus que médiocre de 1847, ne permirent pas aux trappistes de trouver leur subsistance dans les produits de leur travail. Le gouvernement, tout en leur continuant les prestations de vivres, les menaçait à chaque instant de les leur retirer, même en ne les fournissant qu'à titre d'avance. Le duc d'Aumale, pour sa bienvenue, leur accorda un répit, et la république également. Ce ne fut donc que la récolte de 1848 qui les remit à flot et les émancipa. Jusque-là ils continuèrent

à être éprouvés par les maladies. Sous ce rapport, les années 1846 et 1847 furent aussi désastreuses que les précédentes. C'est dans l'hiver commun à ces deux années que j'en ai vu pour mon compte mourir onze en peu de mois. La plupart des autres avaient une santé bien chancelante, et beaucoup ne passèrent pas l'hiver de 1847 à 1848.

Ce fut alors que moi-même je payai mon tribut. Une inflammation du foie, de l'estomac et des entrailles, contractée à Staouéli même, me mit aux portes de la mort, me retint trois mois au lit et trois mois en convalescence. Je fus admirablement soigné par deux religieux, le père et le frère hôteliers, qui, malades eux-mêmes, furent néanmoins toujours l'un ou l'autre présens à mon chevet tant qu'il y eut du danger. Ce n'était pas sans doute un des moindres prodiges de la foi religieuse que de voir deux santés ruinées user ce qui leur restait de forces à veiller de longues nuits près d'une vie agonisante. La convalescence, qui est encore une maladie, prêta une voix inaccoutumée à la reconnaissance et à l'admiration dont j'étais pénétré pour ces hommes évangéliques. Je ne leur ai point fait entendre cette voix, car ce n'est point de là qu'ils attendent leur récompense, et ces futilités mondaines ne sont pas faites pour eux; mais si, devant le monde, cette voix peut rendre témoignage, sinon à la gloire des trappistes, du moins à la gloire de la croix, qu'ils portent avec tant d'amour et qui les élève si haut au-dessus d'eux-mêmes, pourquoi ne pas dire au monde ce que je ne leur ai pas dit à eux? Voici donc comment de ma couche, que je ne quittais guère encore, je parlais au père hôtelier :

J'étais au lit, vous le quittiez à peine;
J'étais à bout, vous étiez faible encor;
Mon sang pâli tarissait dans ma veine,
La fièvre blême, hôte de cette plaine,
Avait du vôtre appauvri le trésor.

Et, près de vous, morne, en butte à la ligue
De tous les maux que puisse réunir
Ce climat d'or, — il en faut convenir, —
Je languissais plus que vous... La fatigue,
Les dégoûts, rien ne vous put prémunir
Contre une ardeur que Dieu devait bénir.
Vos soins ont mis à mon mal une digue;
Je n'en sais point qui vous pût retenir
Quand vous avez œuvre pie à fournir.
En vous voyant, de vous-même prodigue,
Suffire à tout, préparer et finir,
Porter, monter, descendre, aller, venir,
Tout deviner, prévenir tout, que sais-je?
Combien de fois tout bas j'ai souhaité
De dispenser la force et la santé!

Mais, hélas! que vous donnerais-je,
Quand vous avez la charité!

L'établissement de la Trappe à Staouéli a été la providence de cette route de Koléah par le Sahel et des villages des environs. Les mains de ces hommes,

qui manquaient de tout, étaient devenues comme le grenier de la misère. Outre les admirables travaux par lesquels ils ont transformé cette plaine si funeste, que d'autres bienfaits ne leur ont pas dus les alentours! Pendant les mauvaises années, des bandes d'enfans accouraient chaque jour de Deli-Ibrahim, qui est à une lieue et demie de Staouéli, d'Ouled-Fayet et de Saint-Ferdinand, qui sont à une lieue environ, de Sainte-Amélie et de Maëlma, qui sont à deux et à trois lieues. Ces enfans apportaient un bidon de fer-blanc qu'on leur remplissait de soupe ou de légumes cuits et qu'ils rapportaient à leurs parens. On distribuait ainsi régulièrement chaque jour jusqu'à trente soupes. Tout homme passant par la route n'avait qu'à sonner à la porte, on lui apportait à manger et à boire selon ses besoins. Les Arabes eux-mêmes profitaient parfois de cette hospitalité. Beaucoup d'ouvriers sans ouvrage s'abattaient sur la Trappe et y prenaient non-seulement un repas, mais un gîte dont ils usaient sans scrupule. Ceci amena bien vite un abus auquel on coupa court en envoyant ces hôtes, connus sous le nom de *colons familiers,* travailler aux défrichemens. On ne les gardait qu'à cette condition; mais ceci réglé, ils devenaient, comme leur nom l'indique, membres adoptifs de la *famille*. Quoiqu'on ne leur donnât pas d'argent, si ce n'est pour des ouvrages ou dans des temps extraordinaires, comme la fenaison, et qu'on se bornât à rajuster leur toilette avec des défroques provenant de l'intendance militaire, un certain nombre s'attachaient à cette vie et ne s'occupaient plus de chercher mieux ailleurs. La plupart, il est vrai, étaient des hommes faibles d'intelligence ou de courage, et qui, peu capables de gagner rigoureusement leur salaire sous l'œil d'un maître exigeant parce qu'il paie, trouvaient plus doux de se laisser aller à vivre au jour le jour et sans l'inquiétude du lendemain, moyennant un travail charitablement surveillé. Il y avait constamment à la Trappe une vingtaine de ces *colons familiers*. Staouéli devenait ainsi une véritable succursale du dépôt des ouvriers établis à Alger, et le révérend père abbé a plus d'une fois offert à l'administration de prendre ce dépôt à sa charge, si l'on voulait lui donner ce que l'on dépense pour le maintenir inutilement dans le faubourg Bab-Azoun.

Ces détails peuvent donner une idée de l'importance des services que l'établissement de Staouéli a rendus à ce coin du Sahel, de la vie qu'il lui a donnée. Ces services au reste ne s'arrêtent pas à ce qui a été dit. Les trappistes ont un moulin à eau, et pour une faible rétribution ils y admettent les grains des villages environnans; ils ont une forge et des ateliers de charronnage, et chaque jour ils sont la providence des attelages mis à mal au milieu de ces déserts par le mauvais état des chemins. Je ne sais comment sont aujourd'hui entretenues les routes; mais si dans l'origine on avait mis un grand zèle à en ouvrir de tous côtés, il est vrai de dire que, pendant les premières années, on les a complétement abandonnées à elles-mêmes, et quelques-unes avant de les avoir terminées. Ces dernières restant infréquentées, la broussaille toute seule s'est chargée de les rendre à leur état primitif en repoussant de plus belle, ainsi que cela est arrivé pour celle d'Aïn-Benian à Cheragas. On l'avait arrêtée juste à l'endroit où elle était indispensable, c'est-à-dire à la traversée de l'Oued-Beni-Messous, ravin abrupt et en précipice. Aussi jamais l'ornière d'une charrette n'a pu s'empreindre sur cette route, et au bout

de trois ou quatre ans, les broussailles l'avaient fait entièrement disparaître. On y avait dépensé 55,000 fr. pour l'amener en plaine d'Aïn-Benian jusqu'au bord du ravin.

Quant aux routes fréquentées, elles ne servaient guère, pendant l'hiver surtout, qu'à marquer la ligne où il fallait éviter de passer. En rase plaine et hors d'un pays cultivé, c'était un léger inconvénient. Les charrettes, pour éviter de s'engloutir dans les précipices bourbeux de la route, se jetaient à droite ou à gauche dans la broussaille, dont les branches formaient fascine sous les roues. Cependant il arrivait parfois que des terres labourées ou des accidens de terrain faisaient de la route l'unique passage, et il fallait bien y revenir, dût-on s'y briser ou y rester échoué jusqu'à l'été suivant, ce qui est plusieurs fois arrivé, et ce que je puis attester pour l'avoir vu. Sur la traversée du territoire de Staouéli, il y avait un de ces passages, mais là du moins il y avait du secours. Combien de fois les bons pères ont-ils eu à dételer leurs bœufs pour aller tirer de peine un équipage embourbé à une demi-lieue de là! Combien de fois ont-ils eu à envoyer des hommes munis de pioches et de crics pour le sauvetage d'un attelage coulé bas dans un océan de terre glaise délayée, ou pour le rajustement des timons rompus et des roues brisées!

Quelle page elles méritent dans l'histoire de la colonisation, ces routes dont les difficultés ont été un des plus grands obstacles qui aient éprouvé la constance des colons et qui aient achevé d'épuiser les ressources ou de surmonter les forces d'un grand nombre! Qu'on se figure des hommes perdus dans d'immenses solitudes qui les séparent de leurs semblables; ils ont jeté tout ce qu'ils possèdent dans le sein de cette terre, qui exige de longues avances et qui ne rend rien qu'à des époques déterminées. Cependant la faim arrive, sans se régler sur le mouvement des saisons et sans avoir à passer par les chemins de l'administration. La famille a recours alors à de petites industries secondaires. L'un fait des tuiles ou des briques, l'autre du charbon, l'autre du bois; l'on va porter cela à la ville prochaine, et l'on achète en retour les approvisionnemens dont la famille aura besoin pour la quinzaine ou le mois qui vient. Ici commence le procès avec la route qui vous dit : On ne passe pas! Mais la famille ne peut pas attendre. Coûte que coûte, il faut bien passer. On mettra dix jours, s'il le faut, à un voyage qui n'en demanderait que deux; mais, au risque même d'y perdre un bœuf ou d'y briser sa charrette, il faut que l'on passe, et l'on tente le voyage. Que d'exemples en ce genre on pourrait citer! J'en choisirai un. Un ancien officier de marine, démissionnaire par coup de tête collectif au temps des réactions politiques de 1822, est venu en Afrique après une longue carrière civile. On lui avait donné une concession de 800 hectares, à une demi-lieue de Zeralda, sur le bord même du Mazafran, lieu charmant, mais malsain. Autant l'autre revers de la colline est triste et désolé, autant l'étroite vallée du Mazafran en cet endroit est riche, plantureuse et enchantée. La famille de ce colon se composait de quatre enfans et de leur mère, race vigoureuse au physique, énergique et simple au moral. Deux de ces enfans moururent d'abord, une fille et un fils. Restaient deux superbes garçons, de dix-sept à vingt ans à l'époque où je les ai connus, chez qui une nature puissante dominait encore, comme

chez le père et la mère, les ravages souterrains, mais bien visibles d'ailleurs de la fièvre. L'un d'eux, à ce que j'ai appris, a depuis succombé. En attendant que sa terre domptée lui donnât des récoltes satisfaisantes et assurées, la famille vivait surtout du produit des beaux bois qui se trouvent sur la concession. Le vrai bois à brûler est très rare à Alger; on n'y brûle guère que des souches provenant des broussailles défrichées.

Un jour d'hiver, le père et l'un des fils, quoique malades, étaient allés porter à Alger la coupe de bois accoutumée; les besoins de la maison l'exigeaient impérieusement. Ils s'en revenaient par un temps affreux, rapportant les provisions attendues : deux feuillettes de vin, de l'huile, du grain pour faire le pain, mille autres denrées de ménage, une pharmacie complète dont toute la famille avait besoin, et un peu d'argent pour payer les ouvriers. Partis d'Alger avant le jour, ils étaient vers trois heures de l'après-midi en vue de l'abbaye; ils avaient fait quatre lieues. Les bœufs étaient exténués; eux-mêmes tremblaient de la fièvre sous leurs vêtemens collés à leurs os par la pluie battante. Il leur restait cinq lieues à faire pour arriver au milieu de la nuit, et à traverser un des plus mauvais passages de la route. Ils s'y engagent après en avoir évité ce qu'ils pouvaient en faisant un crochet dans la broussaille; mais à peine ont-ils fait dix pas, que le chariot s'enfonce jusqu'aux moyeux : bœufs, cheval, mule, tout s'arrête; pendant un quart d'heure, on les excite de la voix, du fouet et de l'aiguillon; rien n'y fait. Les bœufs finissent par se coucher. On se décide alors à leur donner du repos; on leur présente du foin, et pendant qu'ils mangent, on se met à déblayer comme on peut le devant des roues. Cette besogne faite, on essaie de se remettre en route. Coups de fouet recommencent; l'attelage s'épuise, mais n'avance pas. Un des bœufs crève à la peine; on le détèle et on le traîne sur le revers du chemin. Les choses en étaient là lorsque l'on apprit à la Trappe ce qui se passait. Trois paires de bœufs sont aussitôt envoyées en renfort. Des hommes emportent des pelles et des pioches pour frayer la voie des roues. On attèle les bœufs, les fouets résonnent, l'aiguillon joue dans les flancs; tout l'attelage donne un coup de collier avec ensemble et vigueur. La flèche du chariot vole en éclats. La nuit venait; il fallait bien tout remettre au lendemain, dernière contrariété, et la plus cruelle peut-être pour ces deux malades qui, après s'être dévoués pour les nécessités de la famille, envisageaient les inquiétudes et les privations que ce retard forcé allait y faire naître. Ils ne songeaient point d'ailleurs à eux-mêmes, et, dans l'état où ils étaient, il y eut lutte entre eux à qui passerait la nuit sous la charrette pour la garder des malfaiteurs. Je crois qu'ils s'accordèrent en l'y passant tous les deux, sous la pluie qui continuait, et avec la fièvre qui ne les quittait pas. Sans le voisinage de la Trappe, cette charrette était perdue, ainsi que celles que j'ai vues passer des saisons entières sur cette route même de Cheragas, et sur d'autres où elles avaient naufragé. Il est évident qu'elles appartenaient à des colons que cette perte ruinait si complétement, qu'il ne leur restait pas même les moyens d'en venir recueillir les débris.

Voilà un des faits qui portaient les colons à considérer l'administration comme cause de leur ruine. Un contraste singulier avec cette incurie à l'égard des chemins, c'est la rigueur réglementaire que les ponts et chaussées met-

taient à dresser procès-verbal contre le colon qui, pour franchir une différence de niveau entre son champ et la route, s'avisait de placer, sans autorisation préalable, quelques planches en travers. Ainsi l'administration des ponts et chaussées était absente pour entretenir ses routes, mais elle était présente pour ajouter des vexations aux fondrières et aux précipices qui les rendaient impraticables. Les colons avaient pourtant bien assez d'empêchemens et de difficultés à vaincre.

Je reviens à Maëlma, ou plutôt au récit de notre excursion, interrompu par des souvenirs qu'il m'était difficile de négliger en parlant de ce village. De Maëlma, M. de T... et moi allâmes coucher à Koléah après avoir visité le village d'Aïn-Fouka, situé au-delà de cette ville, sur le bord de la mer. Fouka est assis au haut de la côte en pente douce dont le bas est orné par ces vingt baraques si bien alignées qui devaient constituer le village maritime de Notre-Dame-de-Fouka. Aïn-Fouka est le troisième village fondé dans le système militaire du maréchal. Nous n'avons plus à y revenir. Mieux placé que Maëlma, moins bien que Beni-Mered, il était moins malheureux que le premier, mais bien éloigné de la brillante prospérité de l'autre. Nous visitâmes à Koléah le camp, le jardin des officiers, qui est un jardin délicieux, et enfin la mosquée et le tombeau des Embarek, famille sainte, puissante et illustre parmi les Arabes. Le dernier Embarek a été khalifa d'Abd-el-Kader. Des légendes pieuses et miraculeuses se rattachent à l'histoire de cette famille. Certaines reliques, telles qu'une chaîne de captif, avec son collier en fer, attestent aux yeux des indigènes la vérité de ces légendes. La mosquée et ses dépendances sont aujourd'hui en partie envahies par l'hôpital. Koléah domine de très haut la plaine dont il est séparé par le Mazafran, où l'on descend en contournant un massif de collines dont la plupart sont très boisées. Cette verdure de bon aloi, et plus élevée que la tête de l'homme, repose l'œil de la vue éternelle des broussailles. Nous quittâmes Koléah de bon matin, traversâmes le Mazafran à gué, et prîmes à travers champs la direction de Blida, la route droite qui existe actuellement entre cette ville et le gué de Koléah n'étant pas encore faite alors.

Nous avions pris un guide arabe qui nous aida beaucoup pour la traversée du Ferguen, vaste marais qui confine au Mazafran; mais une fois arrivés au fossé de l'*obstacle continu,* immense folie exécutée dans les premières années de l'occupation et qui est un plagiat de la muraille de la Chine, notre Arabe nous dit en étendant le bras : *Róah! guebala, guebala!* — Allez! tout droit, tout droit. — Après avoir longtemps suivi le parapet du fossé, nous nous aperçûmes que ce n'était point notre compte, et qu'il nous jetait beaucoup trop à droite, du côté de Boufarik. Voulant atteindre Blida par les villages de Joinville et de Montpensier, nous nous orientâmes alors, autant que nous le pouvions sans boussole, le nez de nos chevaux sur Blida, priant Dieu de nous épargner les marais qui nous barreraient le chemin et les ruisseaux encaissés dans des berges à pic. Un pli de l'Atlas, que nous prenions pour la gorge de l'Oued-el-Kebir, nous servait d'étoile polaire. Nous avions bien remarqué le matin, en descendant de Koléah, dans quelle position Blida se trouvait par rapport à certains grands enfoncemens remplis d'ombre ou à certains reliefs baignés de lumière. Malheureusement le soleil, en changeant.

de place, déplaçait un peu quelques-uns de ces effets, et nous avions de la peine à reconnaître nos points de repère. Cependant plus nous avancions, plus la gorge de l'Oued-el-Kebir devenait distincte, même pour des yeux encore peu familiarisés avec le pays. A part les accidens de terrains qui nous forcèrent plus d'une fois à courir des bordées à droite, à gauche ou même en arrière, nous commençâmes donc à être sûrs de notre route, et en effet vers trois heures nous arrivâmes à Joinville. Nous avions mis une dizaine d'heures à franchir un intervalle de cinq ou six lieues.

IV.

Les villages des environs de Blida se rattachent à un système stratégique qu'on voulait établir sur la ligne du pied de l'Atlas et au débouché des principales gorges, comme on en avait établi un sur les crêtes du Sahel. De cette manière, la colonisation tenait en première ligne les clés de la Metidja, et en seconde ligne celles de la plaine de Staouéli. Les garnisons de Blida, de Boufarik, de Douéra, de Bir-Khadem, de Koléah et de la Maison-Carrée formaient au centre et sur les ailes les points d'appui de ces deux lignes. Stratégiquement cette idée était un peu préférable à celle de l'obstacle continu. Les villages du Sahel auraient pu être mieux placés sous le rapport agricole, mais au pied de l'Atlas l'intérêt des cultures s'accordait merveilleusement avec la donnée stratégique. Terres excellentes et d'alluvion, situation un peu plus élevée et par conséquent plus salubre que celle du fond de la plaine, eaux courantes et abondantes prises au sortir des gorges qui les produisent, rien ne manquait. Il est donc à regretter que ce système, inutile désormais pour la défense, ne soit pas encore complété, du moins pour la prospérité de la colonisation. Les colonies agricoles envoyées de Paris en 1848 ont fait combler quelques lacunes au fond ouest de la Metidja, mais il en reste de très regrettables dans les positions les plus centrales.

Ces villages du pied de l'Atlas ne remontent pas au-delà de 1843. Malgré ce qui vient d'être dit des avantages de leur situation, et malgré cette circonstance, presque aussi heureuse, — que les défrichemens dans la plaine n'ont pas à lutter contre le palmier nain, — il ne faut pas croire que ces villages n'aient pas eu aussi des premières années fort dures. Leurs trois premières récoltes ont été détruites comme dans le Sahel, l'une par le sirocco (vent du désert), l'autre par les sauterelles, la troisième par la sécheresse de l'hiver. L'administration vint à leur secours en leur fournissant des bœufs et des semences, en leur achetant leurs fourrages; mais c'est là plus qu'une administration ne peut faire, et ces secours même donnaient lieu à de nouvelles plaintes. Quant aux achats de fourrage, c'était presque un sujet de guerre civile. Le colon, habitué à se sentir en tutelle, regardait à peu près comme un droit pour lui d'imposer ses foins à l'administration militaire, et celle-ci, tout en se proposant de venir au secours des colons, avait aussi à régler ses achats sur ses besoins; elle fixait la quantité de quintaux métriques qu'elle aurait à prendre et le prix qu'elle y mettrait. L'administration civile avait donc ensuite à établir, par l'entremise des maires, la quantité proportionnelle que chaque colon individuellement pourrait livrer. On voit quel nid

de querelles il y avait dans cette circonstance seulement. En outre, l'intendance militaire se réservait naturellement le droit de ne pas recevoir les yeux fermés tous les foins qui lui seraient présentés: elle rejetait, et c'était son devoir comme son droit, ceux qui, par leur mauvaise qualité, n'auraient pu lui être d'aucun usage; mais le refus d'une charretée de foin, c'était souvent la ruine d'un malheureux qui n'avait pas d'autre ressource, et qui allait avoir à payer les frais d'un transport inutile. De là des scènes de désespoir, des récriminations violentes, et pour le bien qu'elle avait voulu faire, l'autorité se trouvait comblée de malédictions.

Nous retrouvâmes dans la plaine le même concert de plaintes que dans le Sahel. L'administration était *pire que le sirocco, pire que la sécheresse et les sauterelles:* c'est en ces termes que l'on s'exprimait. Et cependant le maréchal Bugeaud était plein de sollicitude pour la colonisation, qu'il aimait comme son œuvre propre; M. le comte Guyot, directeur de l'intérieur et de la colonisation, avait épousé avec une ardeur infatigable et un dévoûment sans bornes la tâche de réaliser cette œuvre; mais la donnée première, consistant à concentrer toute la vie dans le gouvernement et à ne laisser au pays qu'une vie artificielle qui lui était infusée et mesurée par voie administrative, cette donnée était fausse. Que pouvait-on contre une donnée fausse? Néanmoins l'effort de volonté fut tel que la vie finit par pénétrer dans ce spectre galvanisé, et il a été plus fait alors en trois ans pour l'installation de la colonisation en Algérie qu'il n'a été fait dans les dix années qui se sont écoulées depuis. C'est que malheureusement le maréchal a été remplacé et que ses idées ne l'ont pas été; lui seul pouvait quelque chose contre ses idées.

A Joinville, nous retrouvâmes aussi les plaintes sur les eaux: non pas qu'elles manquassent, car il y avait au contraire de belles eaux courantes; mais elles couraient à ciel ouvert et arrivaient à Joinville après avoir traversé les jardins de Blida, où elles se chargeaient de détritus végétaux et animaux qui les rendaient insalubres. Les fièvres sévissaient, et on les attribuait en partie à cette cause, ce qui fournissait un chapitre de plus aux griefs. Enfin là aussi on se plaignait d'être séparé de Dieu après avoir été abandonné des hommes. Un colon, arrivé à Joinville avec 4,800 francs et neuf enfans, dont six seulement survivaient, me disait, non sans quelque amertume: — Point d'église! point d'école! nous sommes comme des animaux. Un vicaire de Blida ne pourrait-il pas du moins venir ici? Si nous avions une chapelle, *si nous avions une clochette, on pourrait se rappeler comment on a été élevé.*

Les villages du pied de l'Atlas appartiennent tous à la fondation de l'administration civile. Les habitans ont reçu pour 800 francs de matériaux et les mêmes secours que les autres colons; mais on ne leur a pas fait de défrichemens, leur sol ne leur opposant pas les mêmes obstacles que celui du Sahel. Les broussailles de la plaine ne se composent en effet que d'arbustes, tels que le jujubier, le lentisque, le chêne vert, bien moins difficiles à extirper que le palmier nain, et donnant en outre un produit immédiat comme combustibles. Le village de Joinville se composait de 50 concessions, réparties entre 35 concessionnaires. 14 de ces concessions avaient déjà subi, en 1847, une, deux et jusqu'à trois mutations, ce qui indiquait du malaise et une grande instabilité dans près de la moitié de la population. Pendant les trois premières années en effet, ces colons n'avaient pu vivre que du produit de leurs

fourrages. Ceux du petit village de Montpensier, voisin de Joinville et plus rapproché de Blida, avaient une ressource dont ils subsistaient presque tous : c'était le laitage. Montpensier pourrait être appelé la laiterie de Blida. Il se composait de 20 concessions, réparties entre 19 concessionnaires. 4 d'entre eux avaient jusqu'à 10 vaches; 3 autres en avaient 5 ou 6, et d'autres moins. Ces vaches donnaient en moyenne par jour de 3 à 5 litres de lait, qui se vendait à Blida 50 centimes le litre; on y payait le beurre 2 francs le demi-kilogramme. Ceux qui n'avaient pas de vaches, et ils étaient cinq ou six, travaillaient pour les autres concessionnaires, ou allaient faire des fagots dans la broussaille.

Dalmatie et Souma se trouvent de l'autre côté de Blida, vers l'est. Ils étaient la tête de la ligne qui devait se prolonger jusqu'au Fondouk, et qui aujourd'hui encore, malgré la fondation de l'Arbâ en 1848-49, est inachevée. *Pendent opera interrupta*. Dalmatie était un grand village de 300 habitans, dont 54 chefs de famille ou titulaires de concession. Le nombre des concessions même était de 56. Fondé un an après Joinville (septembre 1844), Dalmatie était cependant dans un état plus satisfaisant. Il avait eu une mauvaise année de moins à traverser, ce qui avait moins usé son courage, et en outre l'expérience fâcheuse de ses voisins l'avait sans doute tenu en garde contre les fascinations du renom qu'avait la terre des environs de Blida, et qui semblaient convier l'homme à s'épargner le soin d'aider cette terre à produire. La population de Dalmatie était laborieuse et paraissait satisfaite; elle se plaignait seulement d'avoir été excitée à étendre ses cultures par le gouvernement, qui lui avait promis la quantité correspondante de semences, et qui ne lui en avait donné que 50 litres pour deux ou trois hectares de terres préparées.

Souma, plus éloigné de Blida, se trouvait plus isolé, plus réduit à lui-même; en outre, par suite de l'inachèvement de la ligne des villages et de la route qui devait les relier, il occupait le fond d'une impasse. Aussi avait-on ajouté aux 54 concessions qui composaient le gros du village deux grandes concessions de 100 hectares et quatre fermes qui formaient hameau entre Souma et Dalmatie. Malheureusement l'un des grands concessionnaires habitait Paris, et remplissait peu la mission qui lui était échue de répandre de l'argent sur ce territoire. D'autres se plaignaient beaucoup de l'administration, qui n'avait tenu aucune de ses promesses, et qui les ruinait en les paralysant. Souma était le dernier village fondé, il ne remontait qu'à 1845; mais il y avait dans sa population, comme dans celle de Dalmatie, quelques hommes d'énergie. Après des épreuves pénibles, ces hommes ont mis leurs affaires dans une voie brillante. La terre ne leur refusait rien; il ne fallait que savoir la mettre en œuvre.

Outre les villages de fondation administrative, la Metidja, dans son centre surtout, contient un grand nombre de fermes et de propriétés particulières; mais elle est bien loin cependant d'être peuplée et colonisée comme elle pourrait l'être dès à présent, comme elle le sera certainement un jour. Ce magnifique bassin s'étend en fer à cheval sur une superficie de 1,200 kilomètres carrés ou environ 120,000 hectares. Là-dessus on compte 14,503 hectares de terrains marécageux, dont 7,632 hectares de marais permanens. De grands travaux de desséchement ont été déjà exécutés, mais pas toujours avec un soin judicieux. Dans un travail d'ensemble, on évaluait la dépense

moyenne de ces travaux par hectare à 460 francs pour les marais permanens, à 250 francs pour les terrains marécageux, à 3,500,000 francs pour le tout. Déjà en 1832 on avait dépensé 2 millions pour les desséchemens de la Metidja; mais ces travaux, assez mal conçus, ne furent même pas entretenus. En 1843, on songea à systématiser le desséchement général de la Metidja, et, de cette année à 1845, 804,163 francs 75 centimes furent dépensés en travaux préparatoires seulement. A ce prix, on avait exécuté un ensemble d'opérations qui embrassaient 25,000 hectares; on avait fait des levés ou tracé des lignes de nivellement dont le développement total était de 1,200,000 mètres. On portait à 2,710,500 francs le devis des dépenses qui restaient à faire.

Ce système général avait le tort de n'être nullement *systématisé*, en ce sens que, considérant chaque marais isolément, il s'attaquait aux effets et laissait subsister les causes. Un autre plan bien plus complet a été conçu par un ingénieur d'un grand mérite, qui a longtemps dirigé les beaux travaux du port d'Alger. Ce plan consistait à dessécher les marais en arrêtant au passage les eaux qui les entretiennent, et en réservant en même temps ces eaux pour les irrigations. On les arrêterait d'abord par un canal parallèle au pied de l'Atlas, et ensuite par l'endiguement des cours d'eau qui sortent de ses gorges, et que les pluies d'hiver font déborder sur toutes les parties basses. Des barrages mobiles retiendraient au contraire à l'entrée des gorges et dans le canal les eaux rares de l'été, et rien n'empêcherait que le gouvernement, par la concession de ces eaux, même à un prix très modique, ne s'assurât un revenu proportionné à ses dépenses. Ces grandes causes maîtrisées et tournées en bienfait, le système actuel et totalement insuffisant des rigoles d'écoulement suffirait pour qu'on se rendît maître des eaux qui détrempent certaines parties basses par suite d'infiltrations souterraines. Le gouvernement retrouverait d'ailleurs l'équivalent de ses dépenses dans la valeur des terres qu'il rendrait ainsi à la culture. Le lac Alloula à lui tout seul y figurerait pour 3,000 hectares. Dans l'état de rareté où sont aujourd'hui les terres disponibles pour la colonisation, un pareil avantage n'est point à dédaigner.

En 1848, l'administration a voulu se rendre compte de ce qu'elle possédait dans la plaine; voici ce qu'elle a trouvé :

1° Sur le territoire des Beni-Khelil	910 hect.
2° Ben-Salah (contigu au précédent)	600
3° Sidi-Abed (près de Boufarik)	500
4° Ben-Hamidan (près de la Maison-Carrée)	30
5° Ben-Koula (enclavé dans les Beni-Moussa)	15
6° Le Ferguen (marais sous Koléah)	1,000
7° Rassauta	2,320
On y ajoutait un territoire qui n'appartient pas à la plaine, mais qui y confine et qui offrait de grands avantages. On y a assis aujourd'hui le village de Castiglione. Nous l'ajouterons donc à ce recensement historique des richesses territoriales de l'administration en 1848; c'est :	
8° Bou-Ismaïl	700
	6,075 hect.

Mais sur ces 6,075 hectares, il n'y en avait en réalité de disponibles que 1,760 ou 1,060, en retranchant la terre de Bou-Ismaïl, qui n'appartient pas à la Metidja. La terre des Beni-Khelil avait été promise au khalifa Sidi-Ali à titre de compensation. Celle de Ben-Salah était occupée par la tribu des Beni-Mered, qu'on ne jugeait pas convenable d'évincer. Celle de Sidi-Abed était réservée pour les habitans de Boufarik, à qui l'on avait promis des terres qu'on ne leur avait pas encore données. La Rassauta était occupée par les Aribs et par les bestiaux de l'administration militaire. Le Ferguen était occupé également par les bestiaux de cette administration. C'était néanmoins sur ces deux terres que l'on comptait pouvoir se faire céder les 1,000 hectares que l'on portait à l'actif de la colonisation dans la Metidja. Tel était le bilan de l'administration civile, dont le territoire embrassait la portion de la plaine comprise entre le Hamiz et la Chiffa.

A l'est du Hamiz et à l'ouest de la Chiffa, on entrait dans le domaine de l'autorité militaire. Le duc d'Aumale, quelque temps auparavant, avait voulu se faire rendre compte de ce que l'on pourrait tirer de ce domaine au profit de la colonisation. — A l'est, sur le territoire des Issers, il y avait bien 6,000 hectares qu'on aurait pu occuper sans difficulté; mais à cause du voisinage de la Kabylie, on ne jugeait pas encore prudent d'étendre la colonisation de ce côté. On se rabattit donc sur le territoire des Hadjoutes, à l'ouest de la Chiffa. Ce territoire, compris entre la Chiffa, la mer, le Sahel des Beni-Menad et les montagnes des Soumata, comprend 49,423 hectares qui se divisent ainsi :

1° Tout le territoire des Hadjoutes proprement dits		38,760 hect.
2° Portion du territoire des Chenoua (tribu montagnarde).		3,635
3° Portion du territoire des Beni-Menad	(id.).	236
4° Portion du territoire des Souhalia	(id.).	6,792
		49,423 hect.

Sur ce chiffre, le gouvernement n'avait à prétendre que la part qui lui revenait comme héritier de l'ancien beylik et celle provenant des confiscations prononcées contre les tribus ou les particuliers qui avaient encouru le sequestre.

La première catégorie donnait un total de.	16,518 hect.
La seconde	10,662
	27,180 hect.

C'est là une grande ressource assurément; mais ces terres ont l'inconvénient d'être trop éloignées de tout. Avant que l'on aille les peupler, il faudra avoir une colonisation compacte au centre; il faudra que les routes non encore percées d'Alger à Cherchel, de Cherchel à Miliana, de Miliana à Alger et à Koléah par la vallée de l'Oued-Djer, aient vivifié toute cette région perdue; il faudra que ces petites villes, aujourd'hui insignifiantes, aient pris graduellement une certaine importance. Trois ou quatre villages au reste ont été fondés dans ces directions à l'aide des 50 millions votés en 1848 pour les colonies parisiennes. On les a mis autant que possible sur la ligne suivie par les convois militaires ou par les voyageurs qui circulent de l'un à l'autre des points qui viennent d'être nommés, et cela les aidera à se soutenir; mais la

grande agriculture ne viendra qu'avec les grands débouchés, et ceux-ci qu'avec des routes régulièrement percées et un commerce solidement assis dans les villes. Il importerait donc avant tout de rendre à l'agriculture des terres qu'on aurait sous la main, mais qui sont aujourd'hui envahies par les eaux, et qui à ce premier dommage ajoutent celui de rendre inhabitables les terres voisines, où elles répandent le venin des maladies et de la mort. Si sur les 120,000 hectares dont se compose la Metidja on en pouvait, par ce moyen, conquérir seulement 4 ou 5,000 dans le rayon d'Alger, de Blida et de Koléah, ce serait une grande conquête dont toute la plaine se ressentirait. Et si l'on venait à bout de terminer la ligne de villages du pied de l'Atlas en commençant par ce Rovigo dont les colons, tirés de France il y a déjà huit ans, sont morts de désespoir et de misère en attendant les terres promises, on compléterait le monument du maréchal Bugeaud, on rentrerait dans la tradition de ses idées grandes et justes, et j'ai suffisamment dit qu'il les avait naturellement ainsi, quand l'essor n'en était point gêné par des préventions ou par des préoccupations étrangères. La soumission de la Kabylie va sans doute simplifier la question de la colonisation des terres situées au-delà du Hamiz. Il faudrait s'empresser de peupler ces 6,000 hectares, qui feraient une magnifique bordure à la route de Dellys dans sa traversée de la plaine. Elle leur prêterait une vie qu'ils lui rendraient avec usure.

Si, en revenant de Blida à Alger, on quitte aux Quatre-Chemins la route nouvelle qui côtoie la plaine, pour prendre l'ancienne, qui continue tout droit en pénétrant dans le massif du Sahel, on a devant soi et à droite le principal noyau de la colonisation administrative, les villages parcourus jusqu'ici n'étant que ses postes avancés ou ses vedettes. Ces villages intérieurs du Sahel sont : Douéra, Cressia, Baba-Hassen, Draria, El-Achour, par où l'on rejoint Deli-Ibrahim; Saoula, par où l'on rejoint Bir-Khadem, situé sur la nouvelle route d'Alger à Blida, et enfin Kouba, tout à fait à la pointe orientale du Sahel. Ces villages, de fondation administrative, sont, à l'exception de deux ou trois, entremêlés d'une série ininterrompue d'habitations ou d'exploitations formant, sinon des villages compactes et ramassés comme les autres, du moins de véritables communes et un vaste massif de cultures. Dans cette catégorie de formation spontanée sont : Tixeraïn, Birmandreis, Idra, El-Biar, etc. Sous cette latitude, tout change : la terre est toute civilisée, la colonisation forme un réseau continu, les villages administratifs eux-mêmes perdent jusqu'à un certain point le cachet de leur origine. Ce cachet est, quant à l'aspect extérieur, la nudité et l'uniformité. Les villages où cette transformation commence sont Draria et El-Achour. Elle est complète à Saoula, à Bir-Khadem et même aussi à Kouba. Il n'y en a pas l'ombre aux villages qui marquent l'extrémité du rayon, à Douéra, à Cressia, à Baba-Hassen.

Douéra remonte, comme Deli-Ibrahim et Boufarik, aux temps mythologiques de la colonisation. Son origine se perd dans les fumées d'un camp. Une forte garnison, des casernes, un hôpital et les nombreux états-majors militaires ou administratifs qu'entraîne une pareille réunion de grands établissemens, lui donnèrent d'abord le caractère d'une petite ville plutôt qu'un caractère rural. Douéra était la clé militaire du Sahel et la sentinelle avancée d'Alger. Peu à peu ce rôle fut dévolu à des villes qui laissaient derrière elles l'Atlas et qui enfin arrivèrent sur la lisière du désert. La splendeur de Douéra

décrut, puis s'éclipsa tout à fait. Les états-majors militaires avaient disparu. La garnison était réduite à un lieutenant de gendarmerie et à ses deux ou trois brigades. Restaient les états-majors civils : un commissaire civil, un ingénieur des ponts et chaussées, un curé, un médecin, un directeur de postes. On était encore chef-lieu, mais il fallait bien se résigner à se faire village. Ce qui restait d'habitans se plaignit amèrement de n'avoir point de terres. Ils en avaient cependant, ou on leur en donna, ce qui ne fera jamais que Douéra devienne un second Boufarik. Rien n'est désert, silencieux et vide comme les immenses solitudes qui entourent ce chef-lieu, de quelque côté qu'on y arrive.

Son voisin le plus rapproché est le pauvre village de Cressia. Cressia est la sentinelle la plus avancée du Sahel vers la plaine, on pourrait dire la sentinelle perdue. Aussi lui a-t-on donné une grande caserne de gendarmerie, d'une construction fort élevée, afin de pouvoir servir de poste d'observation. Cette caserne est aujourd'hui convertie en chapelle protestante. C'est dire assez que Cressia est un village allemand en très grande partie. Il y a pourtant quelques colons du Languedoc. Cette triste population est isolée de tout, comme celle de Douéra, et noyée dans une mer de broussailles. Au moins les villages des crêtes du Sahel, du côté de la plaine de Staouéli, sont placés de manière à pouvoir s'observer les uns les autres : c'était là une condition stratégique; mais Cressia ne s'annonce à quelque distance que par sa caserne, et lui-même n'a rien à l'horizon que l'éternelle broussaille.

Je n'ai visité qu'une fois ce triste pays, qui n'est sur le chemin de rien. Avant d'y arriver, j'éprouvais déjà un serrement de cœur qui me pressait d'en sortir. J'entrai dans la maison du maire, qui était absent, mais dont la femme tenait une petite boutique d'épicerie. Je lui demandai quelques rafraîchissemens et je la fis causer. Je voulais savoir comment on pouvait vivre sur cette terre déserte de Cressia. Voici ce que j'appris. Le village se composait de cinquante-deux concessions de 7 à 12 hectares chacune. Il possède en outre un grand communal, c'est-à-dire une grande étendue de broussailles pour le pâturage des bestiaux. Néanmoins, sur seize colons à qui l'on avait distribué la veille 84 moutons, deux avaient refusé de les prendre, parce qu'ils n'avaient personne pour les garder. Je sus encore de la femme que le mari, qui avait alors trois hectares défrichés, en avait tiré 5 ou 600 francs de revenu tant en fourrage qu'en légumes, qu'il était allé vendre à Alger. L'année précédente, il avait semé dans un lot d'un hectare 1 kilogramme de maïs qui lui en avait rendu 2 quintaux, dont il avait engraissé un porc, et ce porc lui avait rapporté un bénéfice de 60 francs. En outre, au milieu du maïs, il avait semé 4 livres de haricots qui lui en avaient rendu 50, à 30 cent. l'une : produit 15 francs. Enfin une partie de ce même hectare était restée en fourrage et en avait donné pour 100 francs, sur lesquels il y avait à défalquer 25 fr. de frais. J'admirai la constance de ces pauvres et honnêtes gens, et, par la position du maire, jugeant celle des administrés, je n'eus pas le courage de pousser plus loin mes investigations. Quelle force de volonté n'ont pas des gens qui se dépaysent, passent la mer, changent de climat, et viennent braver de terribles fléaux pour chercher une vie si pénible et si peu fructueuse!

Baba-Hassen est plus rapproché d'Alger, et s'il touche au désert par le côté de Cressia, il confine presque à la zone civilisée par le côté de Draria; toutefois cette zone n'arrive pas encore jusqu'à lui. Quoique Baba-Hassen soit placé dans

des conditions un peu plus supportables que Cressia, on y sentait de l'amertume dans les cœurs; certains colons y donnaient cependant des exemples d'une énergie qui tenait du prodige. Un nommé Porcher, quoique dénué de ressources, voulait néanmoins défricher ses terres : comment vivre sans argent pendant cet intervalle? Trois mois durant, sa femme et ses enfans allaient à la chasse aux escargots, tandis que le père arrachait le palmier nain; trois mois durant, la famille vécut de cet unique aliment et de racines. Au bout de ce temps, exténué par ce régime, il dut renoncer à ses défrichemens pour aller travailler chez autrui, dans une ferme près de Bir-Khadem. Il y était depuis trois mois, lorsque ses voisins m'apprirent son histoire.

Un autre colon, nommé Pausson, est bien plus curieux à citer encore. Cet homme assez pauvre, assez dénué pour avoir le droit de mendier, s'il l'eût voulu, avait aussi tout sacrifié pour ses défrichemens. Pendant dix mois, il avait pu soutenir cette gageure en vendant pièce à pièce son mobilier d'abord, y compris son lit, sa vaisselle, sa marmite, puis ses vêtemens jusqu'à sa dernière chemise, puis enfin la moitié de ses instrumens de culture. Il en était là lorsque, la faim le prenant et toute ressource étant épuisée, il fut réduit pour vivre à aller reprendre en terre les pommes de terre qu'il y avait semées. Ce n'est là que la moitié de son histoire, qui me fut racontée par un colon chez qui j'avais demandé à coucher, et qui m'offrit pour lit tout ce qu'il pouvait m'offrir, c'est-à-dire une table sur laquelle on étendit un matelas. Pausson lui-même avait passé avec nous une partie de la soirée. Lui sorti, on parla de la lutte étrange que cet homme soutenait contre une position insoutenable, des audacieuses entreprises d'avenir qu'il se mettait sur les bras, lui qui n'avait pas même de lendemain, et de la prodigieuse fécondité d'inventions qu'il déployait chaque jour pour vivre d'abord, puis pour avancer d'un jour dans l'une ou l'autre de ces entreprises. A vrai dire, on le trouvait un peu étrange et chimérique, mais on n'en parlait d'ailleurs que dans les termes les plus honorables et avec considération pour son caractère. Une toute jeune femme surtout, très jolie, espiègle, mariée depuis huit jours à Alger, et qui était venue ce jour-là même avec son mari pour la visite de noces à ses parens, relevait sans méchanceté, mais avec gaieté, quelques petites singularités de détail qui achevaient de peindre le tour de génie de Pausson; par malheur, celui-ci était resté à regarder les étoiles à la porte; quand il entendit prononcer son nom, il écouta et il s'affligea de ce qu'il entendait. La misère donne parfois de fausses susceptibilités. Je payai ma dépense avant de me coucher, annonçant à mes hôtes que le lendemain je partirais au petit jour. A l'heure dite, en effet, je mettais le pied dans la rue, lorsque je fus arrêté par un homme qui était déjà en sentinelle à la porte, où il m'attendait, quoiqu'il ne sût pas que je dusse sortir de si bonne heure : c'était Pausson.

— Monsieur, me dit-il, on a cherché hier soir à vous donner de mauvaises impressions sur moi... Je vous ai attendu, monsieur, pour vous faire voir si je suis aussi maladroit qu'ils le disent; et si vous voulez bien entrer dans ma maison, où tout a été fait par moi, vous pourrez vous en convaincre par vous-même. Cela d'ailleurs ne vous détournera pas, car voilà ma maison.

Je regardai et ne vis pas de maison. Cependant, à quatre pas de là, il s'arrêta devant un mur percé de fenêtres sans croisées et d'une porte sans clôture. Des solives posées à hauteur d'un premier étage annonçaient que plus

tard il y aurait un étage et un plafond. Une autre charpente, dressée au-dessus de la première, dessinait la forme d'un toit qui n'existait pas encore. Pas un meuble, pas un chiffon, rien qui pût faire soupçonner que ce fût là l'habitation d'un être quelconque, et en effet il n'y avait pas là d'habitation. On y était sous le ciel et dans la rue. Pas un mur d'ailleurs n'avait reçu son crépi. Près de l'entrée, en dehors, se trouvait un rouleau de bois de caroubier long d'un mètre environ.

— Je vous ai dit, monsieur, que je construisais un moulin à huile; voici l'arbre de mon moulin. Prenez la peine d'entrer et de passer dans la cour: voici la pierre d'assise de mon moulin.

En effet, au milieu d'une cour toute petite et étroite, il y avait une dalle bien posée d'équerre.

— Voici la chaudière pour mon moulin.

Et en disant cela, il me montrait dans l'épaisseur du mur une niche semblable à celles où l'on met les poêles des salles à manger à Paris. Le bas de cette niche était rempli par le fourneau. Sur la tablette du fourneau se trouvait une poignée de vieux clous rouillés, tordus, de toutes les espèces et de toutes les formes. — Ce sont des clous pour mon moulin. Quand j'ai occasion d'aller à Alger, si j'ai un sou, j'achète comme cela une pincée de vieux fer, c'est toujours ça de fait.

— Très bien, lui dis-je; je vois qu'il vous faudra du temps pour achever votre moulin, mais je sais que vous êtes persévérant. Ce qui m'inquiète, c'est de savoir où vous logerez d'ici-là, car tout ici est à la belle étoile.

— Ah! monsieur, dit-il en souriant de l'air d'un homme qui ne se laisse pas prendre en défaut. Et rentrant aussitôt dans ce qu'il appelait la chambre, il va au mur du fond, ouvre une trappe en fer pratiquée à hauteur d'appui, et, se rangeant de côté pour me laisser voir : — Je vous avais dit, monsieur, que j'avais aussi construit un four, voyez-le. C'est là que je couche.

Ce four n'était nullement passé au lait de chaux, comme une chambre à coucher, mais au noir de fumée, comme un vrai four qu'il était.

— Vous cuisez donc aussi dans ce four?

— Oui, monsieur.

— Mais alors vous avez du grain, de la farine.

— Non, monsieur. Ce sont les autres qui viennent cuire à mon four.

— En ce cas, maintenant que vous avez tout vendu, et que vous avez été jusqu'à déterrer vos pommes de terre pour pouvoir manger pendant que vous faisiez vos défrichemens et que vous construisiez ce four, vous devez en tirer une petite ressource en en louant l'usage aux autres colons.

— Ah! non, monsieur, ils sont si malheureux!

Cette réponse et le ton de candeur qui l'assaisonnait me coupèrent la parole. J'aurais volontiers glissé quelque argent dans la main de cet homme bienfaisant qui n'avait pas de chemise sous sa blouse. Je craignis de l'offenser; mais je lui demandai son nom, qu'il me donna : Melchior Pausson. C'est lui-même qui m'en a dicté l'orthographe.

Draria, à une lieue en avant de Baba-Hassen, et El-Achour, entre Draria et Deli-Ibrahim, sont, à proprement parler, les deux derniers villages qui appartiennent à l'histoire de la colonisation. Les autres font en quelque sorte partie des jardins d'Alger. Ils n'ont pas eu à traverser les mêmes phases ni

les mêmes épreuves. S'ils ont été fondés par les mêmes moyens, on n'a pas eu à employer les mêmes moyens pour les soutenir. Ils ont eu presque tout de suite leur vie propre, indépendante de l'action administrative, et ils ont grandi absolument comme les Batignolles à côté de Paris. Nous ne nous sommes pas astreint d'ailleurs à un aride travail de nomenclature, et il n'entrait pas dans notre plan de donner une monographie de chaque village, comme si nous avions fait un guide de l'étranger en Algérie. Il est quelques villages que nous n'avons même pas nommés, ou qui ne l'ont été qu'en passant, tels que Douaouda, près de Koléah; Sidi-Ferruch, village maritime évacué; le Fondouk, dont l'histoire n'est plus rien, quand elle cesse d'être une nécrologie. Ce qui a été dit de Boufarik suffisait pour ce dernier point. Nous avons donc essayé de fixer sur des exemples les caractères généraux; nous sommes allé d'abord aux types, puis aux faits particuliers qui pouvaient avoir un intérêt à part, et quand nous n'avons rien trouvé, nous n'avons rien relevé. Ceci n'est pas non plus un tableau de la colonisation comme ceux que publie le gouvernement. Nous ne nous sommes servi de la statistique que lorsqu'elle nous a été nécessaire pour expliquer ou compléter l'exposé d'une idée ou pour faire ressortir un fait important. Nous n'avons voulu faire qu'une simple chronique de *la conquête par la charrue*, chronique prise sur le vif, sincère comme l'amour qui nous en a fait amasser les matériaux pendant deux ans, complète autant que nous avons pu la faire sans craindre de la faire trop longue.

Nous ne nous sommes d'ailleurs adressé qu'au passé. Nous avons di ce que la colonisation a été, non ce qu'elle est. Cela nous laissait dans les régions sereines de l'histoire, au point de nous ôter presque le besoin d'être impartial, et écartait même de nos opinions particulières jusqu'à l'apparence d'un caractère polémique. Nous savons au surplus quel essor a pris la colonisation grâce aux belles récoltes qui datent de 1849, ainsi qu'à quelques mesures qui ont ouvert des débouchés, et rendu le cours des choses au jeu naturel des lois économiques, l'administration à son vrai rôle en la débarrassant de ce système égyptien qui avait fait de Méhémet-Ali l'unique acheteur, l'unique vendeur, l'unique producteur même des richesses de son pays. Tout est donc changé, tout a grandi, tout est transformé. Peut-être n'est-il pas jusqu'au moulin de Melchior Pausson qui, aujourd'hui achevé, ne le mette bientôt à même de poser enfin un toit sur sa maison. Je n'ai donc plus rien à dire de Draria, sinon que ce village a dû voir redoubler la prospérité de ses carrières de pierre, ni d'El-Achour, sinon qu'il doit aujourd'hui confondre ses cultures avec les jardins de Tixeraïn.

Les villages que nous avions visités successivement nous avaient permis d'observer la vie coloniale en Algérie sous ses principaux aspects. La colonisation militaire et la colonisation civile nous avaient révélé tour à tour leurs inconvéniens et leurs avantages. Nous ne jugeâmes point nécessaire de prolonger notre excursion au-delà des villages du pied de l'Atlas. Le départ de M. de T... pour la France ne pouvait plus d'ailleurs être différé, et deux jours après notre retour à Alger, il s'embarqua pour Philippeville. Je le laissai partir seul, mais le séjour que je fis bientôt à Staouéli, au cœur même de la colonisation, rappela plus d'une fois mon attention sur les problèmes que

nous avions étudiés ensemble. Pendant longtemps encore, la colonisation en Algérie ne sera que le développement des créations ou des projets du maréchal Bugeaud; on peut même dire que sans lui il n'y aurait pas de colonisation dans l'Afrique française. Aussi, dans cette étude, n'ai-je poussé aucune de mes observations au-delà du printemps de 1847, époque où le maréchal quitta l'Afrique après avoir ouvert à ses successeurs une dernière voie par son expédition de Kabylie. Quoique bien ralentie depuis lors, la colonisation a fait cependant quelques progrès. D'abord elle est née en quelque sorte dans la province de Constantine et dans celle d'Oran, où il n'y avait encore que des villages routiers ou cantiniers et quelques ébauches ou projets d'ébauches de villages agricoles. Dans la province d'Alger même, les soins d'un directeur général intelligent et zélé, M. Frédéric Lacroix, ont fait reparaître un phénomène interrompu depuis quatre ans : la création de quelques villages. L'hiver de 1848-49 a vu fonder les villages de l'Arbâ et du Fort-de-l'Eau sans autre dépense de la part de l'état que les études et quelques travaux d'utilité publique. Ces villages, où l'on a laissé plus de marge à la spontanéité des colons, ont eu tout de suite un aspect de vie et une vie réelle qu'un heureux mouvement de saisons a d'ailleurs favorisée. A cet avantage ils joignaient celui d'être situés dans d'excellentes terres et composés d'anciens colons non encore pourvus de concessions attendues ailleurs ou dégoûtés de concessions ingrates, ou enfin voués jusque-là à travailler pour le compte d'autrui. Cela faisait une population très forte, à l'abri des erreurs ou des tâtonnemens de l'ignorance et des mécomptes de l'illusion. L'Arbâ est situé sur le territoire des Beni-Moussa et sur la route d'Aumale, à l'entrée des gorges de l'Oued-Djemâa. Il figurait déjà comme projet dans la ligne des villages du pied de l'Atlas, interrompue à Souma en 1845. Le Fort-de-l'Eau, plus rapproché d'Alger, est sur le bord de la mer, un peu au-delà de la Maison-Carrée, à l'une des extrémités du territoire de la Rassauta : il est entièrement composé de Mahonnais, population vigoureuse, laborieuse, que le voisinage des îles Baléares fait affluer à Alger, où ils exercent généralement la profession de jardiniers et de petits fermiers.

Grâce aux 50 millions votés en 1848 pour les colonies parisiennes, les territoires militaires, jusque-là impénétrables, ont à leur tour attiré des colons. Il n'y a plus une ville de l'intérieur ou du littoral qui n'ait maintenant un, deux et jusqu'à trois villages dans sa banlieue. La population primitive a presque entièrement disparu et a été remplacée par des travailleurs sortant généralement de l'armée. C'est un excellent élément. Réussira-t-on à l'implanter par des procédés réguliers et constans qui servent les progrès de la colonisation sans grever l'état? C'est là une question qui sera résolue tôt ou tard, il faut l'espérer. Il serait dans l'intérêt même de la colonisation, dans l'intérêt de l'émancipation des colons, que l'Algérie *fît ses frais*, c'est-à-dire qu'elle couvrît au moins les dépenses de son propre peuplement; mais si jamais ce but doit être atteint, il restera toujours au maréchal Bugeaud une place considérable dans l'histoire de la colonisation africaine. Dans cette œuvre pacifique comme dans celle de la guerre, c'est encore à lui que revient l'honneur d'avoir donné l'impulsion et frayé la voie.

A. Bussière.

VOYAGE DANS LE CIEL

***COSMOS*, par M. Alexandre de Humboldt.** [1]

Le *Cosmos* de M. Alexandre de Humboldt embrasse et résume tous les travaux qui ont valu à l'auteur une des premières renommées scientifiques de ce siècle. Nous voudrions essayer aujourd'hui de faire connaître une des plus remarquables parties de cet ouvrage; mais comment remplir dignement cette tâche sans rappeler d'abord l'ensemble d'études et de recherches que le *Cosmos* est venu couronner? Voyageur scientifique, M. de Humboldt a appris aux voyageurs à voir, à observer, à mesurer tous les phénomènes du monde physique, et pour plusieurs branches des connaissances humaines, il en a le premier révélé l'importance. Contemplateur, artiste et poète, il a senti, il a décrit la beauté des scènes de la nature, sans que le coup d'œil attentif du mathématicien et de l'astronome fît tort à la perception des merveilles des astres, des airs, des eaux et de la terre, considérée tant dans les montagnes, les rochers, les terrains qui en forment la substance que dans la végétation qui l'*habille*, comme dit Homère, et dans les animaux de toute espèce qui la peuplent. Qui ne connaît ses travaux de géographie astronomique, descriptive, politique et physique? Ses déterminations magnétiques ont ouvert la voie à tout ce que le XIXe siècle a fait pour étendre cet ordre de notions si important. On sait quelle a été sa coopération à l'établissement des observatoires magnétiques qui nous ont déjà tant appris sur le fluide qui circule comme un véritable fluide nerveux dans l'intérieur de la terre. Sa description des lignes de chaleur

(1) 4 vol. in-8°, librairie Gide, 5, rue Bonaparte.

égale, dont il a marqué la direction sur notre globe, s'est confirmée par d'innombrables applications à la connaissance des climats et à celle des productions de la terre comme aussi aux déductions théoriques et purement scientifiques de la météorologie. Voyageur ou expérimentateur sédentaire, M. de Humboldt n'a pas seulement rendu d'innombrables services à la botanique, à l'anatomie, à la zoologie : on lui doit de remarquables travaux sur la constitution physique de la terre étudiée dans sa force intérieure ou volcanique, dans ses mines et ses produits souterrains, et surtout dans l'aspect des terrains, des roches, des agglomérations qui en composent la surface et servent de base à la vie végétale et animale.

C'est encore M. de Humboldt qui nous a révélé un des faits les plus importans pour la connaissance de notre globe et de son état antérieur. — Tandis que les plantes, les animaux et toutes les organisations vivantes offrent, suivant les divers climats, les plus étonnantes variétés, il a reconnu que le sol des contrées qui les portent est le même d'un pôle à l'autre, dans le nouveau comme dans l'ancien continent, dans les îles comme dans les régions centrales, dans l'Australie comme dans l'Amérique du Nord. Au moment de ces formations terrestres, la nature était encore une, les choses n'avaient qu'un aspect :

Unus erat toto naturæ vultus in orbe.

Mais un des titres essentiels de l'auteur du *Cosmos* à la reconnaissance du monde scientifique, c'est, nous le répétons, d'avoir appris aux savans à voyager. Il a bien fait et a appris à bien faire. Le degré d'exactitude qu'il a atteint dans toutes les observations est suffisant, et c'est tout ce que comportent les difficultés du transport, les besoins du voyage lui-même et les déductions scientifiques qu'on devra tirer des observations. Appelé moi-même à donner des directions à des observateurs venus après lui, j'ai toujours été conduit, malgré le perfectionnement des instrumens de position, à leur donner ce conseil : Faites comme M. de Humboldt, et *aussi bien que lui,* si vous pouvez. — Apprendre aux autres à faire, c'est une véritable invention. L'auteur du télescope, du microscope, du sextant, l'auteur de la pile électrique n'ont-ils aucun droit sur toutes les découvertes que leurs inventions premières ont suggérées, et qui ne se seraient pas accomplies sans les *outils* qu'ils ont fournis à la science? L'esprit humain, si puissant pour saisir les analogies, est bien faible pour la connaissance de l'absolu. Il nous serait bien facile maintenant, comme Archimède, de trouver, sans l'entamer, la quantité d'or et d'argent contenue dans la couronne du roi Hiéron fabriquée par l'infidèle orfèvre Démétrius; mais trouver le moyen de reconnaître la fraude

sans endommager un travail exquis, voilà ce qu'Archimède seul pouvait imaginer, ce qui lui faisait crier : *Eurêka!* je l'ai trouvé ! En un mot et par une seule image, il est infiniment plus aisé d'allumer mille flambeaux à un premier flambeau allumé déjà que de donner la flamme à ce premier flambeau lui-même.

En jetant ce rapide coup d'œil sur les œuvres si variées dont le *Cosmos* nous offre le résumé, laisserons-nous oublier qu'attaché à la cour du roi Frédéric-Guillaume IV, qui lui témoigne une considération, on peut dire même une affection aussi honorable pour le souverain que pour le savant, M. le baron Alexandre de Humboldt mène la vie de courtisan dans la plus stricte acception de ce mot? Ainsi nous avons vu Cuvier et Arago donner une part de leur activité à la vie publique sans cesser d'être à la tête des sciences d'observation, l'un pour les sciences naturelles, l'autre pour les sciences mathématiques. Un grand honneur pour M. de Humboldt, c'est d'avoir été également initié et, qui plus est, *praticien* dans l'une et l'autre de ces grandes divisions qui se partagent les onze sections de notre Académie des sciences. L'auteur du *Cosmos* appartient à l'Institut de France comme associé étranger, et cette distinction est justement regardée comme la plus élevée où puisse atteindre une capacité scientifique, car ces associés, en très petit nombre d'ailleurs, sont choisis entre les sommités de tous les pays : ce sont les premiers entre les premiers de la science et de la renommée, *primi inter primos.*

Si l'on en juge par les dernières publications de M. de Humboldt, l'âge n'a point de prise encore sur cette vigoureuse intelligence (1). Le *Cosmos* embrasse et résume, nous l'avons dit, tous les travaux de l'illustre savant. L'idée du *Cosmos* est développée dans les deux premiers volumes, un peu trop fortement empreints peut-être de cette métaphysique allemande qui mêle aux notions positives des sciences d'observation un reflet du raisonnement métaphysique de l'âme qui reçoit ces notions. L'homme a toujours été le même : l'ancienne dissidence entre les dogmatiques et les empiriques, entre les spéculateurs théoriques et les observateurs, entre les platoniciens et les partisans d'Aristote, subsiste toujours, et quoique dans la connaissance de la nature les progrès récens des sciences aient donné gain de cause aux observateurs sur les *théoristes,* qui osaient espérer de deviner la nature, cependant, et à juste titre, la théorie et les spéculations sont rentrées dans la science, mais, bien entendu, en ne s'écartant pas du domaine de celle-ci, limité et conquis par l'observation. Dans les premiers volumes de l'ouvrage de M. de Humboldt,

(1) M. de Humboldt est né en septembre 1769, l'année même qui avait donné à la France Napoléon et Cuvier. Il vient donc d'accomplir sa quatre-vingt-quatrième année.

l'univers est considéré non-seulement au point de vue descriptif et infaillible, mais encore il est mis en relation avec l'âme de l'homme ou plutôt de l'humanité entière dans les divers siècles. Cette admission de l'histoire et de la métaphysique sur le terrain de la science observatrice n'a pas été goûtée par tous les esprits, soit que l'on craignît un retour vers la science dogmatique, soit que l'on fût frappé de la nouveauté seule. Cependant tout ce qui, dans cette partie du livre, appartenait à la science d'exposition pure et simple était au-dessus de tout reproche.

Dans le volume récemment paru, la science descriptive règne exclusivement, et le succès de l'ouvrage a été incontesté et universel (1). Le troisième volume du *Cosmos* surpasse, à notre avis, les deux précédens par la vigueur de style, par la profondeur de vues, par la flexibilité de la pensée, enfin par la solidité de déductions analogiques, qui en font un tableau des phénomènes célestes exposés suivant la science que l'on peut hardiment appeler *française*, c'est-à-dire sans aucun mélange de la métaphysique allemande ou, si l'on veut, platonicienne. Le quatrième, non encore traduit, contient l'exposé des phénomènes du globe terrestre, comme le précédent traitait des phénomènes du ciel. On peut dire que M. de Humboldt, l'un des fondateurs de la physique terrestre, est là sur son terrain plus encore que dans le domaine de la physique céleste.

C'est la partie astronomique du livre de M. de Humboldt qui appellera surtout aujourd'hui notre attention; mais avant de suivre l'auteur du *Cosmos* dans son exploration des espaces célestes, nous avons à dire un mot des vues philosophiques qui précèdent et amènent cette partie purement descriptive de son œuvre. On aura ainsi une idée plus complète de l'imposant ensemble auquel se rattache le tableau du ciel tel que nous essaierons de le tracer d'après M. de Humboldt.

I.

Dans le petit traité sur le monde, sur le *cosmos*, que l'on trouve dans les œuvres d'Aristote, et qui contient, notamment sur l'existence du continent américain, des vues d'une portée merveilleuse, le

(1) En Angleterre, l'ouvrage a été traduit par Mme Sabine, aidée des conseils et sous la direction de son mari, le colonel Sabine, illustre savant anglais, et de l'auteur même du *Cosmos*. En France, le premier volume et la première partie du troisième ont eu pour traducteur M. Faye, l'un de nos premiers astronomes français, qui a même fourni quelques additions ou renseignemens. Au moment où commençait la publication du *Cosmos*, M. de Quatrefages en faisait l'objet d'une étude dans cette *Revue* (1er juin 1846), et M. de Humboldt avait publié ici même l'introduction de son livre (1er décembre 1845).

précepteur d'Alexandre, le grand seigneur macédonien, s'exprime ainsi : « Bien des fois, ô Alexandre ! la philosophie m'a paru quelque chose de divin et de surnaturel, surtout lorsque seule, osant s'élever à la contemplation de la nature des êtres, elle a voulu dans cette partie chercher la vérité..... Le monde (*cosmos*) est l'ensemble du ciel et de la terre, et de toutes les substances de toute nature qu'ils embrassent l'un et l'autre. Ce nom de *cosmos* est dérivé de l'ordre et de l'arrangement de tous les êtres sous l'empire de la Divinité et sous sa conservation immédiate. »

Ce qu'Aristote appelle *philosophie* est ce que nous appelons *science*, et surtout la science appliquée à la connaissance de l'univers matériel. Tel est aussi le plan du livre de M. de Humboldt : c'est la contemplation du monde physique, non-seulement dans les lois qui le régissent, mais encore dans ses rapports avec l'homme comme habitant du monde, et avec l'âme comme percevant des sensations artistiques et métaphysiques au spectacle de l'univers.

C'est principalement au début de son ouvrage que M. de Humboldt a développé la grande idée qui en constitue l'individualité. Il y montre pour ainsi dire l'âme universelle de l'humanité grandissant avec la connaissance du monde et les conquêtes des sciences depuis la navigation des Argonautes jusqu'à celles de Christophe Colomb et de ses successeurs, depuis les premières contemplations astrologiques du ciel jusqu'à la science astronomique du XIXe siècle, depuis les informes et superstitieuses notions météorologiques des premiers âges jusqu'à l'établissement des observatoires météorologiques du monde entier, qui nous révèleront un jour ce que dans chaque contrée, chaque année, chaque saison, on doit attendre de jours chauds et froids, sereins ou pluvieux, calmes ou agités par les vents, avec d'utiles prescriptions pour les cultures, les récoltes, les travaux publics, les transports de subsistances, les voyages, l'hygiène publique, enfin tout ce qui constitue les mille rapports du climat avec l'homme.

C'est donc un exposé général des lois et des faits de la nature entière que nous offre le *Cosmos* dans sa première partie. « La nature, considérée rationnellement, dit M. de Humboldt, c'est-à-dire soumise dans son ensemble au travail de la pensée, est l'unité dans la diversité des phénomènes, l'harmonie entre les choses créées dissemblables par leur forme, par leur constitution propre, par les forces qui les animent; c'est le Tout (le grand *Pan*) pénétré d'un souffle de vie. Le résultat le plus important d'une étude rationnelle de la nature est de saisir l'unité et l'harmonie dans cet immense assemblage de choses et de forces, d'embrasser avec une même ardeur ce qui est dû aux découvertes des siècles écoulés et à celles du temps où nous vivons,

d'analyser le détail des phénomènes sans succomber sous leur masse. Sur cette voie, il est donné à l'homme, en se montrant digne de sa haute destinée, de comprendre la nature, de dévoiler quelques-uns de ses secrets, de soumettre aux efforts de la pensée, aux conquêtes de l'intelligence, ce qui a été recueilli par l'observation.... Interroger les annales de l'histoire, c'est poursuivre cette trace mystérieuse par laquelle la même image du *cosmos* — qui s'est révélée primitivement au sens intérieur comme un vague pressentiment de l'harmonie et de l'ordre dans l'univers — s'offre aujourd'hui à l'esprit comme le fruit de longues et sérieuses observations. »

Telle est la tâche qu'a voulu remplir M. de Humboldt, et les premiers chapitres du *Cosmos* nous offrent successivement des tableaux abrégés de la terre, du ciel, de la vie organique, des considérations sur l'étude de la nature, et un essai historique sur le développement progressif de l'idée de l'univers. A ces tableaux viennent s'ajouter plusieurs centaines de pages de notes dans lesquelles brille peut-être encore plus que dans le texte la prodigieuse érudition de M. de Humboldt. Il a tout lu, tout compris, tout extrait depuis plus d'un demi-siècle. Plusieurs de ces notes sont d'admirables matériaux qui n'ont point trouvé place dans la contexture de l'ouvrage. On peut citer entre autres la réhabilitation de la mémoire d'Amérigo Vespucci, homme d'une haute science et d'une grande probité, qui n'a jamais cherché à donner son nom aux terres découvertes à l'occident de l'Espagne. Ces terres, jamais ni lui ni Christophe Colomb n'ont su qu'elles étaient un nouveau continent, un nouveau monde, étant morts l'un et l'autre avec la croyance, universelle alors, qu'ils avaient touché à la partie orientale de l'Asie. C'est un hasard malheureux et l'obscurité comparative de Christophe Colomb qui ont été funestes à sa gloire. A propos de ces notes, il est un désir que nous devons exprimer. Nous voudrions voir tous les auteurs consciencieux qui écrivent sur des sujets sérieux faire part au public des matériaux souvent très précieux qu'ils ont recueillis sans les employer, et qui éviteraient à d'autres travailleurs la peine d'aller les chercher dans les livres originaux. L'érudition de *seconde main,* bien plus commune qu'on ne pense, n'a rien que d'avouable quand on n'y joint pas la mauvaise foi de vouloir faire croire qu'on a soi-même puisé aux sources originales.

La partie de l'œuvre de M. de Humboldt dont nous venons d'indiquer en quelques mots les grandes lignes soulève quelques questions sur lesquelles, nous l'avons dit, nous voudrions nous arrêter avant d'arriver à la partie plus rigoureusement scientifique. « Ceux, dit Bacon, le père de l'école observatrice moderne, qui ont traité des sciences, ont été ou dogmatiques ou empiriques : les dogmatiques, semblables aux araignées, forment des toiles sans force de la sub-

stance qu'ils tirent d'eux-mêmes; les empiriques au contraire, semblables aux fourmis, amassent des matériaux et les emploient tels qu'ils les trouvent. L'abeille fait mieux, car elle recueille de la substance sur les fleurs, mais elle sait l'élaborer avec un art qui lui est particulier. » Je pense qu'on ne peut pas assez s'étonner qu'il ait fallu tant de siècles pour comprendre qu'avant d'expliquer il fallait connaître, et que jamais la théorie ne pouvait deviner les faits, pas plus qu'on ne peut arpenter un champ avant de l'avoir sous les yeux. Peut-on voir sans une surprise profonde Descartes, cet admirable génie, le grand promoteur du *doute* et de l'examen comme *principe préliminaire,* bâtir de toutes pièces un système de la constitution intime de la nature et des mondes parfaitement en contradiction avec ses propres règles de raisonnement? Encore s'il eût donné ses tourbillons et sa matière subtile pour une conception hypothétique, une espèce de type mécanique de l'organisation de l'univers et des corps; mais il y croyait, il s'était persuadé à lui-même ses incroyables hypothèses, et malheureusement il y fit croire ses contemporains. Il fut empirique comme raisonneur, mais complétement dogmatique dans ses systèmes. Aussi, à part l'histoire de la science, ne vivra-t-il que par la portion de ses travaux qu'il estimait le moins, savoir ses découvertes mathématiques et physiques.

Le mot *nature,* qui pour nous désigne l'ensemble des êtres que l'observation fait reconnaître à nos sens, signifiait chez les Romains, d'après son étymologie, non point l'existence, mais bien la *naissance* des êtres. Telle est la signification du titre du fameux ouvrage de Lucrèce sur la *nature* (la *naissance*) *des choses,* où il tend à fixer des limites à ce qui peut naître et à ce qui ne peut pas naître. Chez les Grecs, le mot *physis,* que l'on traduit toujours par le mot français *nature,* remonte plus haut que la naissance des êtres et signifie *engendrement.* Ainsi chez nous l'idée de nature se rapporte à l'existence des êtres; chez les Latins, elle se rapportait à la naissance de ces mêmes êtres, tandis que chez les Grecs, elle était l'idée même de leur génération : on voit que le langage, le sens commun s'est de plus en plus rapproché de l'empirisme. Mais au fond comment concevons-nous l'existence des êtres?

L'école métaphysique française moderne a sagement renoncé à définir les premiers principes des êtres. Si une existence est isolée des autres, si une sensation est d'une nature particulière, comment la définir par d'autres sensations d'une espèce différente? Autant vaudrait exprimer un chemin en kilogrammes ou une valeur en mètres cubes! La pensée, accoutumée à triompher dans la comparaison des idées, dans l'analogie, éprouve une grande humiliation, quand elle vient se heurter contre la connaissance intime des choses,

contre l'*absolu*. Alors il faut ou plutôt il faudrait *savoir ignorer*, mais c'est à quoi il est bien pénible de se résoudre, surtout quand on a à soutenir une position scientifique acquise. Un Persan, à qui j'avais à son gré éclairci quelques doutes sur le système du monde, me demandait, comme un léger accessoire, de lui dire ce que c'est que l'âme! Beaucoup de ceux qui consultent les organes de la science sont un peu comme ce Persan, et les philosophes, soit dans leurs livres, soit dans leurs cours, sont toujours fort peinés de dire : *je ne sais pas*. Il me semble pourtant qu'on peut hardiment convenir de son ignorance, pourvu qu'on ait la certitude qu'aucun autre n'en sait plus que soi.

Comme l'occasion s'offrira de revenir quelque jour sur la classification, sinon sur l'essence intime des êtres matériels, je me bornerai à faire remarquer que l'on trouve, en tête de tous les traités de physique, la matière, l'espace et le temps comme premiers principes des êtres. Peut-on concevoir des êtres en dehors de ces propriétés générales? Peut-on, avec Berkeley, créer par l'intelligence un univers immatériel? Puisque les êtres physiques ne sont pour nous que l'idée qui nous rend leur existence sensible, cette idée ne pourrait-elle pas naître et exister dans la pensée, dans l'intelligence, dans l'âme, sans résulter d'une action et d'une sensation matérielles? Je laisse tout cela aux habiles, et, revenant à notre monde, conçu à l'ordinaire, je me demande à quelles dernières limites s'arrêtent les notions intellectuelles que nous avons sur la matière, l'espace et le temps. Voici, je crois, ce que l'on peut dire de plus simple sur cet objet, sans cependant se flatter d'avoir défini ce qui est indéfinissable.

La première perception de notre intelligence est celle de l'identité ou de la non-identité de deux êtres. Or l'être matériel qui agit sur nos sens, d'après sa définition empirique, diffère de notre pensée; cela lui constitue une propriété particulière, une existence à part qui peut sinon le *définir*, du moins le faire reconnaître. Ainsi l'être matériel se *distingue* par sa *non-identité* avec la faculté pensante, de laquelle évidemment nous devons partir. Voilà donc l'idée la plus *primitive* que l'on puisse avoir des corps, des substances matérielles, des êtres physiques. Cette idée, c'est que ces êtres sont distincts de la faculté pensante. Voyons pour l'espace.

Peut-on concevoir un corps sans lui attribuer tacitement ou explicitement une étendue, une place dans le monde, une largeur, une longueur, une épaisseur, des dimensions sensibles, et plus vulgairement un dessus et un dessous, un avant et un arrière, une droite et une gauche? Je laisse tout cela à l'école dogmatique; mais, ramenant tout à la notion admise d'identité ou de non-identité, disons que, dès que la pensée conçoit deux corps, on a l'idée de l'espace qui les

sépare par l'idée même de leur non-identité. Plus on creuse cette pensée, plus on reconnaît que si elle n'est pas une définition absolue, elle fournit au moins tout ce qu'il y a de plus de simple dans la conception de l'idée de distance, d'espace, d'étendue. Répétons donc : la notion de l'espace est la notion de ce qui différencie l'idée de deux êtres matériels coexistans.

Enfin le temps lui-même, regardé ordinairement comme si rebelle à toute définition, se ramène facilement aux notions les plus simples d'identité et de non-identité. Concevons un seul objet et pensons-y deux fois. La notion du temps sera la notion de ce qui différencie ces deux idées d'un même objet. Il est évident que les deux idées du même objet n'ont aucune autre distinction que leur successivité. La notion du temps est donc la notion de la non-identité de deux idées du même objet.

Ces définitions ou plutôt ces quasi-définitions de la matière, de l'espace et du temps, qui cependant, au fond, sont empiriques, c'est-à-dire fondées sur l'observation, vont nous servir de type pour d'autres définitions ou limitations des êtres dans la nature. Et d'abord rien de plus célèbre que la classification des êtres en trois règnes ou divisions : le règne minéral, le règne végétal et le règne animal. Plus récemment, on avait voulu réduire ces trois règnes à deux, savoir : le règne des êtres privés de la vie, ou règne inorganique, et le règne des êtres vivans, végétaux et animaux, sous le nom de règne organique. En raisonnant d'après la stricte règle de la philosophie empirique, qui admet comme ayant une existence spéciale, comme contenant un principe distinct, tous les objets qu'on ne peut ramener expérimentalement à l'identité, nous serons conduits à quatre ordres d'êtres de natures diverses, à quatre règnes de la nature, savoir : les trois anciens règnes minéral, végétal et animal, et de plus le *règne humain*, caractérisé par l'âme, l'intelligence, la pensée définie expérimentalement, comme étant ce que possède l'homme d'une race quelconque à l'exclusion de l'animal (1).

Quelques mots encore sur cette importante question. Dans les sciences d'observation, la mécanique, la physique, la chimie nous font connaître les propriétés qui distinguent les corps purement matériels : par exemple, le mouvement, la vitesse, le choc, la dureté, le poids, l'étendue, la chaleur, la couleur, la composition élémentaire, les réactions mutuelles. Là point de vie, point de reproduction, point de spontanéité, point d'organisation, point de mouvement volontaire.

Il n'en est pas de même si nous observons une plante : nous y reconnaissons tout de suite une organisation qui déroge à toutes les

(1) M. de Humboldt admet avec raison l'unité de l'espèce humaine.

lois de la mécanique, de la physique et de la chimie des corps purement matériels. Et comme nous ne pouvons pas ramener les uns aux autres les phénomènes des êtres organisés et ceux des corps bruts, nous devons reconnaître dans la plante un principe nouveau, — la vie, l'organisme ou tel nom qu'on voudra lui donner, — pourvu qu'il soit bien admis que la plante contient deux principes distincts, la matière et la vie, et que tandis que le règne minéral ne contient qu'un seul principe, soumis aux lois physiques, la matière, — le règne végétal en contient deux, la matière et le principe vital, soumis à de tout autres lois.

Par le même raisonnement, nous reconnaîtrons que, comme il y a dans les animaux des particularités tout à fait étrangères aux végétaux, et entre autres le mouvement, la spontanéité, la volonté, qui ne permettent pas de les confondre avec les végétaux, nous devons admettre en eux un nouveau principe que j'appellerai la spontanéité, la volonté ou l'instinct. Ce principe devra faire reconnaître le règne animal comme distinct des deux autres tant qu'on n'aura pas fait un animal avec une plante ou donné les sens et la volonté à un arbre. Ainsi, dans le règne animal, trois principes élémentaires distincts, savoir : la substance matérielle, la vie, et l'instinct.

Existe-t-il un quatrième règne? Évidemment oui. En effet, l'homme, par sa pensée, son intelligence, son âme, se sépare des animaux, et ce n'est pas seulement une différence en plus ou en moins comme dans les affections, les passions, les sensations, la mémoire, le jugement, que l'homme partage avec l'animal et qu'il ressent seulement dans un degré plus élevé, dans une sphère plus étendue. Tout le monde sent et convient qu'il y a dans la faculté pensante un principe que l'homme possède seul à l'exclusion de tous les animaux, et, répétant ce que je viens de dire pour la différence entre le règne végétal et le règne animal, tant qu'on n'aura pas réussi à donner l'intelligence à la brute, on devra reconnaître un principe à part dans l'homme, principe que nous nommerons intelligence, faculté pensante, âme, et qui fera de l'humanité entière un quatrième règne de la nature contenant quatre principes distincts, savoir : la substance matérielle, la vie ou l'organisation, l'instinct, enfin l'âme.

Nous n'avons point pour aujourd'hui à insister davantage sur la partie métaphysique du livre de M. de Humboldt, à fixer par exemple les limites que doit comprendre chaque branche des sciences d'observation. Ce sont là des questions qui veulent être étudiées à part, et il nous a suffi de poser quelques-uns des principes essentiels qui dominent cette partie théorique du *Cosmos*, dont le but est nettement indiqué dans les lignes suivantes : « Je crois avoir retracé, dit M. de Humboldt, dans sept chapitres qui forment une série de ta-

bleaux distincts, l'*histoire de la contemplation physique du monde,* c'est-à-dire le développement progressif de l'idée du *Cosmos.* Ai-je réussi à dominer un si vaste amas de matériaux, à saisir le caractère des phases principales, à marquer les voies par lesquelles les peuples ont reçu des idées nouvelles et une moralité plus haute? C'est ce que je n'ose décider... »

Nous arrivons maintenant au développement purement descriptif de la partie céleste du monde. Là nous aurons de la science d'observation, et, à la grande louange de l'auteur du *Cosmos,* plus complète que dans aucun ouvrage, même spécial, sur l'astronomie.

II.

Avec une hauteur de pensée qui domine la science des résultats de l'astronomie mieux que ne l'ont fait jusqu'ici les hommes spéciaux les plus éminens, l'auteur du *Cosmos* partage son sujet en deux sections : la science des étoiles d'une part, et de l'autre, celle du système solaire, en y comprenant le cortége des planètes, des satellites, des comètes, etc. Nous allons faire avec lui cet intéressant *voyage dans le ciel.*

De la partie de l'espace où nous sommes placés, nous n'apercevons sans doute qu'une petite portion des corps qui composent l'univers entier. Cependant, lorsqu'on dirige le télescope vers le ciel, on pénètre à des distances telles que l'on sent plutôt le besoin de revenir en arrière et de se replier vers notre soleil que de s'étendre par la pensée au-delà de cette limite si lointaine que nous atteignons déjà. Tâchons d'en donner une idée. Notre terre nous paraît immense par rapport à notre stature humaine. Cependant, si tous les habitans de la France se donnaient la main, ils en feraient aisément le contour, à peu près comme les voyageurs mesurent le tronc d'un arbre gigantesque par le nombre d'hommes qu'il faut pour l'embrasser. Ce contour est de 40 millions de mètres. Or le soleil est éloigné de notre terre de douze mille fois l'épaisseur de celle-ci, en sorte que si l'on mettait en ligne douze mille globes égaux en grosseur à notre terre, on comblerait l'intervalle qui nous sépare du soleil. La longueur de cette espèce de pont idéal dépasse tout ce que nous pouvons nous figurer en kilomètres et en distances itinéraires. En partant de l'homme, la terre est immense en ses dimensions; en partant de la terre au soleil, c'est une immensité de plus; mais du soleil au soleil le plus voisin, c'est-à-dire à l'étoile la plus voisine (car personne n'ignore aujourd'hui que les étoiles sont des soleils lointains affaiblis par la distance dans leurs dimensions et dans leur éclat), la distance est au moins deux cent mille fois la distance de la terre au soleil.

Comprenons maintenant, s'il est possible, la profondeur de l'espace qu'occupent autour de notre soleil toutes les étoiles qui nous environnent, depuis la première grandeur, c'est-à-dire le plus grand éclat, jusqu'aux petites étoiles de douzième, de quinzième ou même de vingtième grandeur; mais ce n'est pas tout : au-delà des plus petites des étoiles qui nous entourent, le ciel n'est pas vide; d'autres étoiles encore plus petites sont accumulées, et finissent en une faible blancheur qui limite circulairement la voie lactée. A quelle prodigieuse distance doivent être les dernières, qui ferment la perspective par leur accumulation, et qui, dans leur ensemble, forment ce que M. de Humboldt appelle si pittoresquement une île isolée dans le ciel? L'idée de nuage de soleils serait peut-être plus appropriée à l'objet présent. Quoi qu'il en soit, l'île céleste qui forme notre voie lactée n'est pas la seule. Les deux Herschel, père et fils, sir William et sir John, en ont catalogué environ 4,000, et l'on a conjecturé que, pour nous arriver du plus éloigné de ces amas d'étoiles visibles, la lumière, qui parcourt 300,000 kilomètres par seconde, mettait au moins 10,000 siècles!

Ces distances surpassent tellement la conception ordinaire de nos distances terrestres, qu'elles ne disent plus rien à notre pensée; seulement elles nous ôtent toute curiosité métaphysique de rechercher si au-delà il n'y a point encore des corps matériels existans, mais rendus invisibles par leur éloignement, ou par leur manque de lumière. Quant à l'existence de grands corps obscurs, et par suite sans relation possible avec nous, puisque la lumière est le seul mode de communication entre les étoiles et la terre, elle ne peut plus être mise en doute depuis qu'on a vu en 1572 une immense étoile briller quelques mois d'un éclat extraordinaire pour disparaître ensuite complétement, phénomène qui s'est reproduit plusieurs fois dans diverses constellations. Or notre soleil, que des données précises ne permettent pas de placer parmi les plus brillantes des étoiles, est environ un million et demi de fois plus volumineux que notre globe terrestre. Il y a donc des corps immenses actuellement invisibles pour nous, car il n'entre sans doute dans la pensée de personne d'imaginer que ces immenses étoiles temporaires, dont l'éclat a cessé, soit par une véritable extinction, soit par l'interposition d'un corps opaque qui nous les a cachées, se soient anéanties sur place; s'il est une donnée scientifique solidement établie, c'est que rien ne périt dans la nature. Toutes les forces physiques, chimiques, mécaniques, physiologiques, sont impuissantes à détruire aussi bien qu'à créer un atome de matière, un atome de chaleur, un atome de lumière ou d'électricité; elles ne peuvent de même ni détruire ni créer la moindre quantité de mouvement. Le mouvement d'un corps qu'on arrête passe

dans l'obstacle qu'il vient choquer, et la recherche du mouvement perpétuel est aussi chimérique que la création des montagnes par les moyens dont l'homme et la nature peuvent disposer, ou leur anéantissement par l'emploi des mêmes moyens.

Mais pour sortir de ces fatigantes assertions, qui constituent cependant le vrai côté positif de la science, imaginons que l'on dirige un grand télescope sur une des belles voies lactées du ciel, lesquelles sont ordinairement désignées sous le nom de nébuleuses, qu'elles doivent à leur aspect analogue au faible éclat de la voie lactée : alors on voit avec ravissement ce petit nuage blanchâtre et pâle se transformer magiquement en un amas de points brillans d'un éclat admirable, comme si l'une des montagnes de sable qui bordent l'Océan sur les côtes de France, et qui forment des dunes de 100 mètres de hauteur vers Dunkerque, sur les côtes de Bretagne, ou autour du bassin d'Arcachon, au sud de Bordeaux, avait eu chacun de ses grains de sable transformé en un ver luisant, et rayonnait dans chacun de ces points d'un éclat fixe et pur qu'on ne pourrait se lasser de contempler!

L'auteur du *Cosmos* passe en revue, d'une manière peut-être un peu trop rapide, les progrès opérés dans la construction des télescopes à verres achromatiques et à miroirs; il arrive jusqu'aux grandes lunettes de 14 pouces français d'ouverture qui sont à Poulkova près Saint-Pétersbourg, à Cambridge près Boston aux États-Unis, à l'observatoire de Paris; il mentionne les télescopes à miroir de William Herschel de 4 pieds anglais de diamètre et de 40 pieds de longueur, ainsi que ceux de 3 pieds de M. Lassell, près Liverpool, et enfin le gigantesque télescope de lord Rosse, de 50 à 60 pieds de longueur, avec un miroir de 6 pieds d'ouverture installé dans un bâtiment formant une espèce de tour allongée dont les murs, découpés par étages, ont plus de 60 pieds de hauteur. Ici se placent plusieurs détails intéressans sur l'éclat relatif des étoiles, sur leur scintillation, sur leur visibilité en plein jour par le télescope, sur la transparence supposée imparfaite des espaces célestes, sur les différences optiques reconnues par Arago entre la lumière émanée des solides, des liquides ou des gaz, sur la lumière directe et la lumière réfléchie, sur la vitesse de la lumière, sur l'éclat comparatif du soleil et des étoiles, et particulièrement sur le rapport de la lumière du soleil à celle de la pleine lune (ce rapport est celui de 800,000 à 1, c'est-à-dire que le soleil est près de un million de fois plus brillant que la lune dans son plein). M. de Humboldt indique, d'après sir John Herschel, que Sirius, la plus brillante étoile du ciel, est, à distance égale, 63 fois plus brillant que notre soleil. Nous sommes conduits ainsi, dit-il, à ranger notre soleil parmi les étoiles d'un médiocre éclat intrinsèque. Si l'auteur du *Cosmos* veut bien prendre

la peine de refaire le calcul de sir John Herschel (*Outlines of Astronomy*, p. 553), il se confirmera encore davantage dans son assertion, car il trouvera que c'est par une erreur de calcul qu'on est arrivé au nombre 63, tandis que le véritable résultat est le nombre 146 1/2, — en sorte qu'en définitive il faudrait accumuler la lumière de plus de 146 soleils comme le nôtre pour équivaloir à l'éclat de Sirius, l'un et l'autre étant supposés éclairer à la même distance.

Combien d'étoiles peut-on discerner sur la voûte entière du ciel à l'œil nu et avec le télescope? combien en a-t-on catalogué? combien y en a-t-il dans chaque ordre de grandeur? Sans nous astreindre à transcrire tout ce qu'il y a d'intéressant sur ce sujet dans le *Cosmos*, indiquons quelques nombres. D'après Argelander, il y a dans tout le ciel de 5 à 6,000 étoiles visibles à l'œil nu, sans instrument aucun, l'incertitude provenant du plus ou moins de faculté pénétrante de la vue de l'observateur. On regarde comme de sixième classe ou *grandeur* les dernières étoiles perceptibles à la vue naturelle. A mesure que l'éclat est plus faible, le nombre des étoiles augmente rapidement; ainsi on compte 20 étoiles de première grandeur ou éclat; de second éclat, on en compte 65; de troisième, 190; de quatrième, 425; de cinquième, 1,100; de sixième, 3,200; de septième, 13,000; de huitième, 40,000; enfin de neuvième, 142,000, ce qui fait un total de 200,000 étoiles. Que serait-ce si on allait à la vingtième grandeur! Le catalogue français de Lalande contient plus de 47,000 étoiles, et il y en a plus de 32,000 dans les zones de Bessel et d'Argelander calculées par Weisse, directeur de l'observatoire de Cracovie (1). Sur ces 32,000, 20,000 étoiles sont de neuvième grandeur. Avec son télescope de 40 pieds, sir William Herschel estimait à 18 millions le nombre des étoiles qu'on pouvait distinguer dans la voie lactée seule.

Mais, dira-t-on, quelle utilité y a-t-il à marquer exactement la place de tant d'étoiles? C'est aujourd'hui le même motif qui portait Hipparque, il y a deux mille ans, à former son fameux catalogue : c'est pour mesurer le très petit déplacement qu'éprouvent ces astres appelés à tort étoiles fixes. Une autre notion bien surprenante est résultée de ces comparaisons entre les petites variations de position des étoiles, c'est que notre étoile elle-même, le soleil, est en marche assez rapide vers un point du ciel situé dans la constellation d'Hercule, tandis qu'il s'éloigne sensiblement du point du ciel situé dans la région opposée. Enfin ces catalogues servent encore à reconnaître les étoiles nouvelles et les petites planètes, dont le nombre est aujourd'hui de 26.

Un résultat moins mathématique de l'observation des étoiles, c'est

(1) Suivant M. Hind (1853), nous avons aujourd'hui plus de 130,000 étoiles cataloguées.

la couleur qui prédomine dans la lumière de plusieurs de ces astres. Ainsi Arcturus dans la constellation du Bouvier, Aldébaran dans le Taureau, Antarès dans le Scorpion, sont des étoiles rouges; mais ce qui est bien plus curieux encore, Sirius, la plus brillante étoile du ciel, que toute l'antiquité, Ptolémée en tête, cite comme une étoile rouge, est maintenant du blanc le plus pur. Je préviens ici mes lecteurs parisiens, ou ceux qui habitent les grandes villes illuminées artificiellement, que le contraste des lumières artificielles, qui sont toujours rouges à un certain degré, fait paraître bleues les étoiles blanches quand on les observe dans le voisinage de ces lumières. La lumière blanche de la lune, reflétée dans les eaux des rues, éprouve le même effet. Lalande, le célèbre astronome, donne Sirius comme une étoile bleuâtre, erreur que ne faisait point Arago. Du temps de Tycho-Brahé, Sirius était d'une blancheur parfaite. M. de Humboldt fixe approximativement l'époque de son changement de teinte. La Lyre, le Cygne, le Cœur-du-Lion, la Vierge, sont des étoiles blanches; les jaunes sont le Petit Chien, l'Aigle, la Polaire et l'étoile marquée de la lettre grecque *béta* dans la Petite Ourse. Il ne faut jamais perdre de vue ici l'influence de la couleur bleue du ciel, qui, par contraste, rougit un peu toutes les étoiles. Ce serait donc dans les hautes montagnes, par les ciels noirs de ces lieux d'observation *optiquement* privilégiés, qu'il faudrait noter la couleur des étoiles. Il est de petites étoiles, observées par sir John Herschel au cap de Bonne-Espérance, qui sont comme de petites gouttes de sang. Dans les étoiles doubles, souvent les deux compagnes sont teintes de couleurs différentes. Dans certaines nébuleuses ou amas d'étoiles, tous les soleils sont de la même couleur, par exemple, tous bleus, tandis que dans la nébuleuse de Lacaille, près de la Croix-du-Sud, de puissans télescopes révèlent plus de cent étoiles diversement colorées, rouges, vertes, bleues, bleu-verdâtres; c'est un véritable écrin de pierres précieuses.

Nous abandonnons à regret l'auteur du *Cosmos* dans sa revue de la voie lactée, dont il trace la marche au travers des constellations célestes, avec ses embranchemens, ses rapports avec les nébuleuses distinctes et les divers sondages télescopiques exécutés dans son épaisseur. Une des plus remarquables particularités de cette immense nébuleuse, c'est un trou noir, un manque presque total d'étoiles qui signale une région située au sud de la croix australe, et précisément au milieu d'une des localités célestes où l'éclat de la voie lactée est des plus intenses. Ce trou noir, ce *sac à charbon*, fut observé dès les premières navigations d'Améric Vespuce. Lorsque l'observatoire du cap de Bonne-Espérance sera muni du puissant télescope que le gouvernement anglais doit faire construire pour l'observation du ciel

austral, nous apprendrons encore bien des choses sur ce ciel, plus pauvre en étoiles que notre ciel boréal, mais plus riche en curieux objets célestes, dont les théories attendent l'observation exacte, soit pour leur confirmation, soit pour leur abandon définitif.

On lit avec intérêt dans le tableau du ciel tracé par M. de Humboldt tout ce qui se rapporte à l'apparition des étoiles nouvelles et à leur disparition. Telle fut dans Cassiopée la célèbre étoile de 1572, *la Pélerine,* bien supérieure en éclat à Sirius et même à Jupiter et à Vénus. Elle se voyait en plein midi à l'œil nu, et souvent au travers de légers nuages. Son apparition dura dix-sept mois. En 1600, dans le Cygne, et en 1604, dans le Serpentaire, de pareilles *éclosions* d'étoiles brillantes et temporaires furent observées, comme dans l'an 134 avant notre ère parut l'étoile nouvelle qui, suivant Pline, engagea Hipparque à faire son célèbre catalogue. Les étoiles périodiquement variables d'éclat ne sont pas moins intéressantes à connaître. M. de Humboldt nous donne un précieux tableau de vingt-quatre de ces astres curieux. Mais que dire des étoiles qui, comme l'étoile Êta du Navire, varient brusquement de la quatrième à la première grandeur, et dont l'éclat est centuplé en une période assez courte d'années? Si, pour ces étoiles comme pour le soleil, la chaleur est en proportion de la lumière, que peut-il advenir des planètes qui circulent sous l'empire calorifique de ce soleil bizarre, et que doivent éprouver leurs habitans? L'auteur du *Cosmos* examine ce qu'une crise pareille survenant dans notre soleil produirait sur la terre. Il regarde cette crise comme parfaitement possible. « Pourquoi, dit-il, notre soleil serait-il différent des autres soleils? » Cela n'est pas rassurant pour l'avenir, quoique M. de Humboldt y voie avec plaisir ou plutôt y entrevoie une cause qui *suffirait amplement à expliquer les anciennes révolutions du globe.* Nous croyons que la marche de la concentration progressive de la matière terrestre, depuis son origine cosmogonique assignée par Laplace, suffit à expliquer toutes les révolutions géologiques du globe et même la force de réaction de l'intérieur à l'extérieur du globe, réaction si admirablement établie par l'auteur du *Cosmos;* mais il est agréable d'avoir l'émotion de la peur, quand le courage peut la surmonter sans trop de peine, et sans doute l'appréhension de l'extinction ou d'un centuplement de la chaleur de notre soleil ne troublera le sommeil d'aucun habitant de notre globe. Ce qui peut du reste tranquilliser le genre humain, c'est que dans les deux cent mille soleils, depuis la première jusqu'à la neuvième grandeur, il en est bien peu qui prennent ainsi *le mors aux dents...* Mais arrivons aux étoiles doubles.

Je me vois forcé ici de rappeler ce que c'est que l'attraction, cette grande loi de la nature, découverte par Newton, et qui ramène les

mouvemens célestes aux plus simples notions de la mécanique. Par exemple, la lune, cette fidèle compagne de la terre, qui la suit dans son mouvement annuel autour du soleil, en tournant autour d'elle sans jamais la quitter et sans jamais se précipiter sur elle, quelle cause peut la maintenir ainsi? Comment ne s'échappe-t-elle pas? comment ne tombe-t-elle pas? Comment aucun des pics, des rochers, des terrains que nous y voyons ne nous arrive-t-il ici-bas par la chute naturelle à tous les corps matériels et par suite pesans? (J'en excepte, avec l'antiquité, le lion de Némée, qui, d'un bond prodigieux, sauta de la lune dans le Péloponnèse.) En voici la cause très simple et intelligible à tous.

La lune, comme tout corps matériel voisin de la terre, tend à tomber sur la terre. C'est ce que pensa Newton, voyant dans un verger tomber une pomme d'un arbre élevé, arbre que dans sa pensée il grandit jusqu'à ce que la cime atteignît la région de la lune. Comme on ne peut raisonnablement assigner la limite où la pomme détachée de l'arbre cesserait de tomber, Newton en conclut que la lune avait, comme la pomme idéalement soulevée à cette hauteur, une tendance à tomber. Pourquoi donc ne tombait-elle pas?

D'autre part, la lune, au travers des étoiles, s'avance rapidement vers l'orient, quittant continuellement les étoiles occidentales et envahissant continuellement la région des étoiles orientales. Avec cette grande vitesse en avant, vitesse de un kilomètre par seconde, comment la lune ne s'élançait-elle pas dans les espaces célestes, laissant seule la terre, ou circulant sous son propre nom autour du soleil?

Tout le monde pressent l'explication. Autant le mouvement de la lune en ligne droite éloignerait la lune de la terre, autant son poids, sa chute vers la terre la ramène vers nous, en sorte qu'elle reste à la même distance. Ce simple balancement soutient notre satellite autour de nous et nous assure son éternelle société. Qu'on se figure un palefrenier, dans un manége ou sur un terrain ouvert, dressant un cheval qu'il fait tourner en le retenant à la longe. Autant, par sa marche devant lui, le cheval libre s'éloignerait à chaque pas de l'écuyer, autant à chaque pas il est ramené par l'effet de la longe, et il décrit ainsi un cercle parfait dont le centre est le point d'où part la force qui le captive. Ainsi tourne la lune autour de la terre.

Cette loi d'attraction, que Newton avait déduite des mesures françaises de la terre, expliquait non-seulement comment la lune circule sans la quitter autour de la terre, mais encore comment la terre elle-même circule sans le quitter autour du soleil, qui lui dispense la chaleur et la vie, comment aussi toutes les autres planètes et toutes les autres lunes de notre système solaire accomplissent des mouvemens analogues et suivent des routes semblables, dans des fins probable-

ment pareilles, et avec de pareils cortéges d'habitans et d'êtres sans doute vivans, sentans et pensans. Que dire maintenant de l'immensité de la nature, si chaque soleil est reconnu, par la plus naturelle de toutes les analogies, comme le centre de nombreuses planètes éclairées, échauffées, fécondées par les rayons de ces millions de millions de soleils? Que d'organisations, que de volontés, que d'âmes! Et ne peut-il même pas y avoir dans ces mondes des intelligences d'un ordre bien supérieur à la nôtre? « Près de ces êtres doués de ces facultés métaphysiques d'une autre nature, disait un naturaliste contemporain, l'homme pour l'intelligence ne serait que leur chien! »

Or, comme, même pour les planètes sœurs de la terre, nous ne pouvons jusqu'ici apercevoir leurs habitans, il est hors de doute que jamais nous n'arriverons à la connaissance des êtres habitant les planètes des soleils autres que notre soleil. Les planètes elles-mêmes de ces soleils lointains ne sont pas assez éclairées pour devenir accessibles à nos observations. Tout ce que nous apercevons dans les planètes solaires, et de même nature que notre globe, se borne à des effets de climats, de saisons, de météores analogues à ce que nous observons sur la terre.

Qui croirait que des étoiles, dont la plus voisine est deux cent mille fois plus loin que le soleil, peuvent nous fournir, comme la pomme tombant vers la terre, comme la lune circulant autour de la terre, comme les planètes circulant autour du soleil, peuvent nous fournir, dis-je, des exemples, des preuves de cette attraction universelle qui tend à précipiter l'un vers l'autre tous les corps matériels du monde, et qui les lie entre eux, de manière à les faire circuler dans des cercles éternels, en compensant, par le rapprochement dû à la chute, l'éloignement naturel que produirait le mouvement existant seul? Tel est le cas des étoiles doubles. Le télescope nous a révélé que plusieurs milliers des étoiles qu'à l'œil nu nous jugeons simples sont un assemblage de deux ou de plusieurs astres, très voisins entre eux; mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que plusieurs de ces groupes ne sont pas formés simplement par deux étoiles situées l'une devant l'autre. Dans un assez grand nombre de cas, les étoiles sont très rapprochées, et si elles ne se précipitent pas l'une vers l'autre, c'est qu'elles tournent circulairement de manière à compenser leur chute mutuelle par l'effet de leur mouvement progressif. Or on observe réellement ces mouvemens circulaires des étoiles doubles : on doit donc en conclure que l'attraction existe à ces limites du monde visible. Un examen plus attentif fait même conclure que la loi de ces actions est la même que dans la région voisine du soleil, à peu près comme un spectateur placé sur une colline où le vent qui le frappe fait tourner les ailes d'un moulin à vent conclut, en voyant

sur des hauteurs lointaines tourner d'autres ailes de moulin, que dans ces localités distantes il règne le même souffle de vent qui donne l'impulsion aux ailes du moulin le plus rapproché de lui.

Mais quelle curieuse chronologie que celle de ces étoiles révolutives! Si dans tel siècle, dans telle année, la petite étoile (au méridien) est, par exemple, au-dessus de la grande, seize ans plus tard elle sera à côté et à droite; seize ans encore plus tard, la petite sera sous la grande; puis seize ans encore après, elle sera à côté, mais à gauche; enfin, au bout de soixante-quatre ans, elle aura repris sa place au-dessus de la grande étoile. C'est un véritable cadran d'horloge où la petite étoile fait fonction d'aiguille.

De pareilles périodes se montrent depuis les périodes de quelques dizaines d'années jusqu'à des périodes de plusieurs siècles; ce sont des soleils tournant autour d'autres soleils voisins, et pour la chronologie ce sont ou ce seront des cadrans d'horloges séculaires célestes, infatigables et invariables, qui des limites du monde compteront à l'humanité intelligente les ans, les siècles et les centaines de siècles. Un astronome du temps de Charles-Quint, au milieu du XVIe siècle, s'excuse de pousser ses calculs jusqu'en 1600, comme si 1600 eût été pour les nations une époque inabordable. Qu'aurait-il dit des périodes de dix siècles et plus que l'on observe dans les étoiles doubles! Bien des hommes passeront, dit Bacon, et la science s'accroîtra. Dans l'état actuel de l'astronomie, l'esprit humain a déjà fait assez de progrès pour que les phénomènes qu'il observe ne lui jettent plus le reproche d'ignorance, et par ceux qu'il a expliqués, il peut légitimement espérer d'arriver à l'explication ultérieure de ceux dont la cause lui est encore inconnue. « Félicitons-nous, dit Sénèque, des découvertes que nous avons faites, et laissons la postérité apporter son contingent à la connaissance de la vérité. »

Dans le magnifique tableau que trace le *Cosmos* des richesses scientifiques de l'astronomie, tableau complet jusqu'à nos jours, j'ai beau essayer d'abréger mes indications, la matière est trop riche. Encore des étoiles; mais ce sont les amas connus sous le nom de nébuleuses. Voici à l'œuvre les télescopes des deux Herschel, de M. Lassell, du comte de Rosse; voici les lunettes de Saint-Pétersbourg, des États-Unis et de Paris qui sont aussi à l'œuvre pour distinguer une à une ces étoiles entassées par la distance comme les grains de blé dans un grenier ou les grains de sable dans le désert. Rien ne résiste à la puissance de ces moyens optiques. Tous ces petits nuages blanchâtres, même celui d'Andromède, donnent des signes de décomposition en étoiles; mais qui pourrait jamais, non pas nombrer, mais imaginer même le nombre de ces soleils? *Aussi nombreux que le sable, aussi nombreux que la poussière,* dit Homère;

mais tout le sable, toute la poussière des déserts de l'Afrique et de l'Asie centrale ne pourraient nombrer les étoiles des nébuleuses. Nous avons déjà dit que les deux Herschel en ont catalogué environ quatre mille. Que sera-ce quand on explorera le ciel des nébuleuses avec le télescope de lord Rosse, dont l'ouverture est celle de la prunelle de l'œil d'un géant dix à douze fois plus haut que la grande pyramide d'Égypte, et qui pourrait la tenir dans sa main!

Encore un exemple d'immensité; mais ici ce sont les siècles, et non les soleils, qui sont pour ainsi dire entassés. Tout indique dans le ciel que les élémens matériels ont marché progressivement vers une concentration de plus en plus prononcée. Les soleils se sont conglomérés aux dépens de la matière cosmique ou chaotique. Ces soleils se sont ensuite rapprochés en vertu de la grande loi de l'univers, l'attraction newtonienne, qui pousse incessamment l'une vers l'autre toutes les substances matérielles. N'y a-t-il donc point quelque trace de la marche de ces soleils se rapprochant entre eux jusqu'à ce que les mouvemens de circulation dont nous avons parlé plus haut viennent à balancer cette concentration progressive? Oui. Nous devons à lord Rosse lui-même le dessin de plusieurs nébuleuses en spirales, c'est-à-dire disposées par traînées lumineuses qui s'arrondissent en arrivant vers le centre à peu près comme seraient les étincelles d'une pièce tournante dans un feu d'artifice, si, au lieu d'être dirigées en dehors, ces étincelles étaient projetées vers le centre de la pièce tournante. Mais ici, au moment où se présente la question du temps nécessaire pour opérer les déplacemens qui ont donné naissance à ces dispositions d'ensembles d'étoiles, l'imagination recule effrayée. Il n'y a ni années ni siècles pour de pareilles durées. Que sont même les révolutions des étoiles doubles avec leur courte période de dix à douze siècles? Pour accomplir de tels mouvemens, il a fallu plus de milliers de siècles qu'il n'y a de soleils dans ces entassemens de soleils sans limite concevable. Beau thème pour ceux qui désirent comprendre ou peindre l'éternité!

Des métaphysiciens insatiables ont voulu dépasser encore ces limites du monde perceptible. « Nous imaginons, disent-ils, des existences de corps sans lumière, et dès lors non perceptibles à nos sens. La puissance créatrice dans la production et dans l'organisation de l'univers ayant toujours dépassé les bornes de l'intelligence de l'homme, il est évident que, puisque nous concevons d'autres existences que celles que nos sens nous révèlent, ces existences doivent être réalisées, et même qu'il doit en exister que nous ne concevons aucunement. » Je n'ai rien pour contredire à de telles théories. Passer par analogie de ce qui existe à ce qui est possible et du possible à l'inconcevable est permis en métaphysique; mais les sciences d'ob-

servation ont pour limites ce qu'on peut voir, mesurer, contempler, et ce que j'ai dit prouve suffisamment sans doute que, dans l'état actuel de la science céleste, les exigences les plus outrées doivent se trouver satisfaites pour l'espace, la matière et le temps. Alexandre trouvait la terre trop petite pour son ambition : il étouffait, dit Juvénal, dans les étroites limites du monde terrestre; mais quelle ambition scientifique pourrait trouver trop petit le monde matériel de l'astronomie?

Reposons-nous dans le système solaire, au milieu des planètes, des comètes, des satellites et de tout le domaine de notre étoile centrale. S'il y en a de plus brillantes, comme Sirius, comme la plus brillante du Centaure, et probablement comme Canopus et les autres étoiles de première grandeur, celle-ci nous suffit, et la nature terrestre, coordonnée à son éclat, à sa chaleur et à ses autres influences, péricliterait sans aucun doute, si nos rapports avec ce grand dispensateur des principes essentiels à la vie venaient à changer. M. de Humboldt a exposé amplement les curieuses particularités relatives à la constitution du soleil, à ses taches, à ses diverses enveloppes, à son noyau obscur, etc. Je n'en dirai rien, non plus que de cet anneau lumineux immense qui entoure cet astre, et qui nous reflète cette mystérieuse lueur qu'on appelle la lumière zodiacale. C'est au milieu de cet anneau matériel que Mercure, Vénus, la Terre et peut-être Mars circulent autour du Soleil. Je ne ferai pas non plus l'histoire de ces masses curieuses qui, sous le nom de *pierres tombées du ciel,* arrivent réellement des espaces célestes. Je me borne à déclarer que dans cette matière, dont j'ai fait une étude spéciale, rien n'a été écrit de plus complet, de plus positif, de plus convaincant, de plus conforme à toutes les lois physiques, chimiques et mécaniques du monde, que le chapitre du *Cosmos* sur les pierres météoriques, les globes de feu et les étoiles filantes. Voici du reste ce que je glane dans les chroniques de France après les riches moissons de M. de Humboldt; il s'agit des présages de la fin du règne de Charlemagne : « ..... Il y eut plusieurs éclipses de soleil les trois dernières années de sa vie..... On vit une tache à l'œil nu dans cet astre..... A Aix-la-Chapelle, la terre trembla et le palais fut ébranlé..... A son dernier voyage en Saxe, une lumière semblable à un flambeau ardent passa auprès de lui et effraya son cheval, qui tomba et lui donna une si violente secousse, qu'on trouva son épée, son javelot et son manteau à dix pas de lui..... » On ne dit pas si l'empereur fut blessé dans sa chute, mais voilà un globe de feu bien caractérisé. Que devaient penser les contemporains de Charlemagne de pareils météores, tandis qu'à peine aujourd'hui nous sortons de l'ignorance en ce qui concerne leur origine et leur nature? Une curieuse liste de toutes les

substances que les bolides ont amenées à la surface de la terre et l'absence d'élémens chimiques nouveaux prouvent que la nature des minimes petites planètes qui nous donnent ce qu'on appelle des *étoiles filantes* est la même que celle de notre terre, qui voyage dans les mêmes régions circomsolaires.

Les planètes sont considérées dans le *Cosmos* sous de nombreux points de vue, tous très intéressans. On y trouve une liste fidèle et impartiale des découvertes de corps planétaires depuis l'invention du télescope. M. de Humboldt nous donne l'ordre chronologique de ces brillantes conquêtes de la science. Cette liste pour les petites planètes situées entre Mars et Jupiter s'arrête à Irène, qui est la quatorzième dans l'ordre de leur découverte. La liste que j'ai donnée dans cette *Revue* (1) comprend vingt-trois planètes, dont huit ont été découvertes en 1852. Pour compléter ici l'énumération de ces corps célestes, dont le nombre est aujourd'hui de vingt-six, je dirai que, malgré la saison peu favorable en 1853 aux observations du ciel, les astronomes ont encore pu cette année ajouter trois planètes aux vingt-trois autres conquises à la fin de 1852.

Voici la liste de ces trois nouvelles petites sœurs de la terre :

1853.	Phocea.....	Chacornac II. Marseille.
1853.	Thémis.....	Gasparis VII. Naples.
1853.	Proserpine.	Luther II. Dusseldorf.

M. de Humboldt se montre très sobre de conjectures sur les influences météorologiques déterminées dans chaque planète par leur distance au soleil, le temps de leur rotation sur elles-mêmes, et l'inclinaison de leur équateur sur le plan de leur orbite. Il constate bien que dans la planète Mars, assez semblable à notre terre pour l'obliquité de son écliptique, on voit les neiges polaires s'accumuler et se fondre comme sur la terre, suivant que l'un ou l'autre pôle a la saison chaude ou froide; mais il ne parle pas du printemps perpétuel qui règne sur Jupiter, et de la fixité d'aspect qui doit en résulter. Cependant ce calme n'est pas complet, puisque quelques-unes des bandes de Jupiter ont disparu momentanément. La planète qui doit offrir les plus curieuses circonstances climatologiques, c'est sans contredit Vénus, qui, pour la grosseur, la masse, la distance au soleil, est presque exactement semblable à la terre. D'où vient donc que dans cette planète on n'observe point les mêmes circonstances météorologiques que dans Mars et sur notre globe? Le voici :

Vénus tourne très obliquement sur elle-même. Si nous prenons la terre pour point de comparaison, le soleil arrive l'été jusqu'au-des-

(1) Livraison du 15 janvier 1853.

sus de Syène en Égypte, ou de Cuba en Amérique. Pour Vénus, l'obliquité est telle que l'été le soleil atteint des latitudes plus élevées que celles de Belgique ou même de Hollande. Il en résulte que les deux pôles, soumis tour à tour à un soleil presque vertical et qui ne se couche pas (et cela à quatre mois de distance, puisque l'année de cette planète n'est que de huit mois), ne peuvent laisser la neige et la glace s'accumuler. Il n'y a point de zones tempérées sur cette planète : la zone torride et la zone glaciale empiètent l'une sur l'autre, et règnent tour à tour sur les régions qui chez nous composent les deux zones tempérées. De là des agitations d'atmosphère constamment entretenues et d'ailleurs tout à fait conformes à ce que l'observation nous apprend sur la difficile visibilité des continens de Vénus à travers le voile de son atmosphère, tourmentée incessamment par les variations rapides de la hauteur du soleil, de la durée des jours et des transports d'air et d'humidité que déterminent les rayons d'un soleil deux fois plus ardent que pour la terre.

Les satellites des planètes et notre lune, dont la géographie est maintenant plus avancée que celle de notre globe, fournissent au *Cosmos*, comme on peut le penser, une immense quantité de détails historiques, astronomiques et physiques.

Les comètes, qui semblent ne voyager, comme les planètes, autour du soleil que pour contredire toutes les lois et les analogies qui existent entre celles-ci, n'ont pas fourni à l'auteur du *Cosmos* un thème aussi heureux que le reste du système solaire. Ce n'est pas que le *Cosmos* ne garde encore ici, comme ailleurs, sa supériorité sur tous les ouvrages d'exposition qui l'ont précédé; mais l'ouvrage fondamental de M. Hind sur les comètes n'avait pas encore paru, et un grand nombre de curieuses notions qui y sont contenues n'ont pu trouver place dans le tableau tracé par M. de Humboldt.

Sénèque avait déjà remarqué que les comètes suivent des routes fort différentes de celles des planètes, et qu'elles abordent des parties du ciel étoilé interdites aux autres corps errans ou planètes. Un astronome n'en croirait pas ses yeux, s'il voyait la lune, Vénus ou Jupiter quitter le zodiaque pour aller éclipser les étoiles de la Grande-Ourse ou l'étoile polaire! ou bien si, au lieu de marcher annuellement vers l'orient, ces astres revenaient en arrière! C'est pourtant ce que font chaque jour les comètes. Le seul point de vue auquel je veuille les considérer ici en terminant ce tableau du système solaire, c'est de les distinguer en comètes solaires et en comètes étrangères, errantes de soleils en soleils. Et d'abord, malgré le tableau de six comètes à courtes périodes donné par M. de Humboldt, je n'en reconnais que trois définitivement acquises à notre soleil, car il n'y en a réellement que trois qui aient été vues plus d'une fois, savoir les co-

mètes de Encke, de Biela et de Faye. En y joignant la comète de Halley, dont la période est de soixante-dix-sept ans, et qui a plusieurs fois mêlé son histoire à celle de l'humanité, ce sont quatre comètes conquises et assurées par la science. La comète de M. Faye, découverte par cet astronome en 1843 à l'observatoire de Paris et revue au commencement de 1851, a présenté une obéissance si ponctuelle aux lois du calcul, que, suivant M. Hind, elle ne s'est pas écartée d'une heure du moment où son retour dans le voisinage du soleil avait été prédit par M. Le Verrier. Sans doute d'ici à peu d'années on sera fixé sur la nature de l'orbite de neuf à dix autres comètes, dont on peut voir la liste dans l'admirable ouvrage de M. Hind, et dont le retour est présumé d'une manière plus ou moins probable. De 1856 à 1860, nous saurons encore à quoi nous en tenir sur la grande comète qui hâta l'abdication de Charles-Quint, et qui met trois cents ans dans sa révolution solaire; mais, je le répète, jusqu'à nouveau progrès, les seules comètes de Halley, de Encke, de Biela et de Faye sont acquises irrévocablement au domaine du soleil. D'autres comètes de soixante-quinze ans ou environ, de trois mille ans, ou même de cent mille ans, comme la comète de M. Mauvais, calculée par M. Plantamour, sont réservées aux observateurs futurs.

Il est un grand nombre de comètes qui se meuvent dans des courbes à branches infinies, savoir des paraboles et même des hyperboles. Celles-ci, venant vers notre soleil des profondeurs de l'espace indéfini, y rentrent ensuite et arrondissent légèrement leur marche autour de tous les soleils dans la proximité desquels elles viennent à passer, jusqu'à ce qu'enfin elles arrivent si juste en face d'un de ces puissans amas de matière, qu'elles s'y incorporent en les abordant de front. Là se terminent leurs excursions vagabondes. Il va sans dire, en dépit de la cosmogonie de Buffon, que l'étoile heurtée par la comète n'est pas plus ébranlée que ne le serait la grande pyramide d'Égypte par le choc d'une sauterelle poussée par le vent du désert. Ainsi donc on peut dire que les comètes, si peu dignes d'attention par la petitesse *inimaginable* de leur masse, servent de moyen de communication entre les étoiles et notre système, et que telle comète qui vient s'imprégner des feux ardens de notre soleil dont elle rase la surface, comme l'ont fait les comètes de 1680 et de 1843, a subi *ou a pu subir* préalablement la même influence de Sirius, de Canopus ou de la brillante étoile Toliman du Centaure, ces trois rois de la voûte céleste. Ce qu'il y a d'incontestable, c'est que ces astres, pour le plus grand nombre, s'éloignent sans retour de notre soleil, d'où l'on tire la conséquence non moins sûre qu'ils arrivaient de régions situées bien au-delà de ce qu'on peut appeler le domaine de cet astre.

En résumé, la partie du *Cosmos* consacrée à la description du ciel

nous offre le tableau fidèle des résultats de l'astronomie au milieu du XIXe siècle. L'histoire des sciences nous a transmis cet acte remarquable de l'astronome Ptolémée d'Alexandrie, qui consacra, par des inscriptions gravées sur les parois intérieures d'un temple, les résultats de sa longue carrière d'observateur des mouvemens célestes. L'ouvrage de M. de Humboldt est aussi la consécration de toutes les conquêtes de la science, mais gravée dans un temple bien plus impérissable que ceux d'Égypte, dans la *typographie*, l'une de ces supériorités des peuples modernes sur ceux des siècles passés. On a reproché au *Cosmos* un peu de confusion dans sa richesse, mais des tables analytiques très détaillées facilitent les recherches, ou bien aident ceux qui ont lu l'ouvrage à le considérer au point de vue dont ils ont besoin. Ainsi le physicien, le géographe, le métaphysicien, le théologien, le philosophe, le poète même, le consulteront aisément en ce qui les intéressera. Il y aura des oracles pour tout le monde. Le *Cosmos* était un des ouvrages d'astronomie ou plutôt le seul des ouvrages d'astronomie moderne que citât M. Arago. Il rendait pleine justice aux efforts que son illustre confrère avait faits pour donner aux amis de la science des résultats positifs, exacts, clairement énoncés et tout à fait à jour pour la science la plus moderne. Nous nous bornerons à cet éloge de l'ouvrage de M. de Humboldt. Plus on feuillette cette riche collection de découvertes qui honorent l'esprit humain, plus on acquiert soi-même de notions importantes, et plus on peut atteindre d'aperçus nouveaux. Le *Cosmos*, comme tous les bons livres, vaut par ce qu'il est et par ce qu'il fera faire aux autres.

M. de Humboldt, suivant ses propres expressions, considère la France comme sa patrie adoptive. Ce n'est pas seulement en effet comme savant ou comme écrivain national (car la plupart des ouvrages de M. de Humboldt sont en notre langue) que l'illustre octogénaire a droit au titre de citoyen français. Dans des temps de calamités tristes à rappeler, on l'a vu accourir à la suite de l'invasion étrangère et protéger contre le pillage et la spoliation notre Jardin des Plantes et tous nos établissemens scientifiques, se montrant bien plus dévoué à la France que bien des Français d'alors. Espérons que l'illustre savant viendra encore une fois recueillir à Paris les témoignages de gratitude et de sympathie de la génération scientifique actuelle, à laquelle il a servi de guide et d'exemple, comme il servira de modèle aux amis des sciences d'observation. Sous ce point de vue, comme sous beaucoup d'autres, l'auteur du *Cosmos* restera, suivant l'expression de Pline, *le savant qu'on ne pourra jamais assez louer. Numquam satis laudatus.*

BABINET, de l'Institut.

DES

INFLUENCES ROYALES

EN LITTÉRATURE.

FRÉDÉRIC II.

Histoire philosophique de l'Académie de Prusse, par M. Bartholmèss.

Lorsque Napoléon appelait Talma à Erfurt, et faisait représenter les chefs-d'œuvre de la poésie française devant un *parterre de rois*, c'était l'image visible et matérielle de ce qui s'était passé cinquante ans plus tôt dans la région des idées. Grâce à son rayonnement inépuisable, à son irrésistible attraction, le génie français au XVIIIe siècle s'était créé un auditoire de princes et de souverains. Les rois de Prusse, de Suède, de Danemark, de Pologne, les princes d'Allemagne, l'impératrice de Russie, tous subissaient ou feignaient de subir cet ascendant universel, tous semblaient épris d'amour pour les idées libérales dont la France devenait le foyer. Ils entretenaient à Paris des correspondans littéraires chargés de les tenir au courant des petits vers et des gros ouvrages, résidens de nouvelle espèce auprès de cette nouvelle royauté. Eux-mêmes correspondaient avec nos grands écrivains et se disputaient l'honneur de les recevoir à leur cour. Jamais l'intelligence humaine n'avait reçu d'aussi éclatans hommages, et c'était à notre patrie qu'il était donné d'étaler ce grand spectacle devant le monde, compensation suffisante aux hontes de notre politique. Nous étions vaincus à Rosbach, nous signions le

traité de Paris, nous souscrivions au partage de la Pologne; mais par la pensée du moins la France régnait.

Il n'y avait guère alors en Europe qu'un gouvernement qui se montrât hostile à cet éclat nouveau, à cette popularité immense qu'obtenait partout la pensée française : c'était le gouvernement français; il emprisonnait les écrivains ou proscrivait leurs livres, et en cela il n'avait pas tort. Il voyait où le menait toute cette gloire. Persécuter à outrance eût été faire preuve de sagacité; mais que pouvaient ces résistances, entremêlées de faiblesses, contre cette coupable, qui trouvait partout de pareilles complicités ? « Voltaire se brouilla avec la cour de France, dit Goethe dans ses mémoires; mais les rois étrangers devinrent ses tributaires et ses vassaux »

I.

Celui qui le premier donna aux autres princes l'exemple de cette déférence si nouvelle alors pour la pensée fut en même temps le plus grand capitaine de son temps et le vrai fondateur de la monarchie prussienne, Frédéric II. Un savant, connu par de remarquables études sur Huet et Jordano Bruno, M. Bartholmèss, vient de nous donner une *Histoire de l'Académie de Prusse* depuis Leibnitz jusqu'à Schelling, mais particulièrement sous Frédéric le Grand. Cette histoire, écrite avec une érudition ingénieuse et solide, nous fournit l'occasion d'examiner le rôle que joua Frédéric au milieu de la littérature contemporaine.

Sa passion pour les lettres en général, et en particulier pour notre littérature, s'annonce chez lui de bonne heure et paraît le posséder tout entier, pendant qu'il n'est encore que prince royal, et que, confiné à Remusberg, il passe sa vie solitaire avec les livres, la musique et quelques amis. Dès l'âge de dix-neuf ans, il écrit à Fontenelle une épître flatteuse; mais il ne semble pas avoir eu avec lui des relations bien suivies. Cinq ans plus tard, il commence avec Voltaire et Rollin un commerce de lettres qui, sauf quelques interruptions, se poursuivra jusqu'à leur mort. La partie de cette double correspondance qui s'étend depuis 1736 jusqu'à l'avénement de Frédéric est fort curieuse. Frédéric alors a vingt-quatre ans, Voltaire quarante-deux ans, Rollin soixante-seize. Le ton du prince royal est celui d'un disciple soumis, plein d'admiration et de déférence, grave et réservé avec Rollin, familier et affectueux avec Voltaire, flatteur avec tous les deux.

A ce moment du siècle, les écrivains n'étaient pas encore habitués à voir l'héritier d'un trône faire vers eux les premiers pas, leur demander leur amitié, leur prodiguer les complimens. Encore moins

s'attendaient-ils sans doute à voir un prince les encourager « à faire la leçon aux souverains, à fouetter le vice ceint du diadème sur le dos des tyrans et des monstres dont fourmillent les annales de l'univers (1). » Aussi rien n'égale la joie et l'enthousiasme de Rollin et de Voltaire; ils promettent au monde un Trajan. Tous deux, du reste, sentent également dès le début que *Trajan* a déjà des prétentions d'homme de lettres, et veut être loué pour son style. Voltaire lui écrit : « Vous parlez français comme nos meilleurs écrivains; Louis XIV ne s'exprimait pas de même. » (Ce qui n'est que trop vrai, malheureusement pour Frédéric.) Quant à Rollin, il déclare que « le comble des vœux d'un auteur est de se voir estimé et loué par un prince d'un goût si délicat, et qui écrit dans une langue étrangère avec tant d'élégance, de justesse et de dignité (2). »

Le prince royal, on peut le croire, se trouvait infiniment plus à l'aise avec Voltaire qu'avec Rollin. Aussi ses lettres à ce dernier sont-elles courtes et rares; on peut y remarquer un petit manége qui ne prouve pas une parfaite simplicité. Frédéric y parle volontiers du *ciel* auquel il demande que « le Thucydide de notre siècle puisse voir prolonger le fil de ses jours comme ceux du roi Ezéchias. » Religieux de ton, biblique au besoin, on voit qu'il s'amuse de la naïveté du bon vieillard, et quand enfin Rollin, enhardi, se hasarde à toucher quelques mots de sa conversion qu'il espère (la conversion de Frédéric !), celui-ci lui répond qu'il a trouvé dans sa lettre « les conseils d'un sage et la tendresse d'une nourrice. » On sent que Frédéric a dû rire d'une espérance si mal fondée.

Dans le même temps, en effet, Frédéric faisait parade avec Voltaire d'une incrédulité telle que celui-ci se voyait contraint de la réfuter sur quelques points. Quoi qu'on en puisse dire, cette correspondance avec le prince royal fait honneur à Voltaire : ses conseils sur les devoirs des princes, ses discussions sur Dieu, sur la liberté de l'homme, ont un accent de conviction sincère qui ne saurait tromper. Plus tard, quand il aura vu dans l'intimité Frédéric devenu roi, le ton changera, deviendra trop souvent cynique ou bouffon; mais à cette première époque Voltaire a pris au sérieux ce rôle de Mentor et de directeur de conscience que le jeune prince lui a conféré. Quant aux louanges qu'il lui prodigue et dont on lui a fait un crime, il faut observer qu'à cet égard c'est Frédéric qui lui a donné l'exemple et

(1) Lettre de Frédéric du 4 juillet 1739.

(2) Voici un passage pris au hasard dans une des lettres de Frédéric à Rollin, on verra qu'il ne justifie guère de pareils éloges : « La vertu, dépeinte avec les vives et belles couleurs dont vous composez son coloris, trouve des attraits pour un chacun, et vous assurez son triomphe en diffamant le vice jusque sous l'appareil de la grandeur et de la plus splendide magnificence. »

qui renchérit sans cesse sur les flatteries de son correspondant. Si Voltaire traite Frédéric de Trajan et de Marc-Aurèle, s'il l'appelle *son adorable prince*, celui-ci n'est pas en reste; poètes et philosophes, tout est sacrifié à Voltaire, et Frédéric termine une discussion philosophique par cette phrase scandaleuse et ridicule : « S'il y a quelque chose dont je me puisse persuader, c'est qu'il y a un Dieu adorable dans le ciel, et un Voltaire non moins estimable à Cirey. » C'est un lieu commun de platitude d'identifier la Providence avec les puissans du monde; mais l'apothéose appliquée à un simple philosophe était vraiment une innovation. Et notez, dans cet échange de flagorneries, la différence des positions, qui excuse l'un et condamne l'autre. Un prince doué de quelque bon sens sait parfaitement combien il doit rabattre des complimens qu'il reçoit et dont une bonne partie s'adresse toujours à son rang plus qu'à sa personne; mais l'écrivain qui n'est rien que par lui-même, qui n'a d'autre puissance que celle de son génie, a le droit de considérer comme sincères les adulations qu'il reçoit d'un souverain; leur exagération même est un hommage que l'on rend à sa valeur personnelle, à l'influence que son génie lui a donnée sur l'opinion; fussent-elles intéressées et destinées à provoquer un retour de louanges, c'est toujours dire à l'écrivain : Vous pouvez donner la gloire. Tout prince que je suis, j'ai besoin de vous. — Je ne connais pas de compliment plus flatteur et moins suspect que celui-là. D'ailleurs, répétons-le, c'est Frédéric qui a donné le ton à Voltaire, et dans cet échange de flatteries souvent insipides, le premier, le principal coupable, c'est le prince : le poète n'est que son complice.

Vraiment les rôles sont intervertis; les faiblesses que d'ordinaire on caresse chez les princes, Frédéric les flatte chez l'écrivain. Il faut voir les fadeurs mythologiques qu'il adresse à Mme du Châtelet, et ses complimens peu délicats sur le bonheur que Voltaire goûte *dans les bras* d'Émilie. Avec une modestie inattendue, Voltaire proteste contre les suppositions du prince; je ne suis, dit-il, que l'ami de Mme du Châtelet, et ne suis plus d'âge à être autre chose :

> J'approche, hélas! de la nuit sombre
> Qui nous engloutit sans retour;
> D'un homme je ne suis que l'ombre,
> Je n'ai que l'ombre de l'amour.

Mais Frédéric insiste, déclare gracieusement qu'il n'en croit rien, redouble de galanterie avec la marquise : en même temps il s'attendrit avec Voltaire sur toutes les tracasseries que lui suscitent ses envieux, et quand Desfontaines ou tout autre sacrilége a osé porter les mains sur les tragédies de son ami, il se montre presque aussi ému que Voltaire, ce qui pourtant n'était pas aisé.

Sans doute l'espérance de faire de Voltaire un de ses prôneurs entrait pour quelque chose dans cette prodigalité de louanges et de caresses exagérées; mais dans l'enthousiasme du prince royal pour le génie de l'écrivain il y a une sincérité profonde qu'il est impossible de méconnaître. Voltaire parle quelque part de *l'harmonie préétablie* qui existe entre leurs intelligences; il a raison. Leurs esprits étaient faits l'un pour l'autre, et cela est si vrai, qu'après l'aventure de Francfort, lorsqu'ils recommencèrent à s'écrire après une brouille de plusieurs années (et ce fut Frédéric qui fit les premiers pas), jamais ils n'ont oublié leurs rancunes, jamais ils n'ont cessé de se les rappeler avec aigreur, et jamais pourtant ils n'ont pu renoncer à s'écrire, même pour se dire des duretés. « Vous êtes bien heureux, lui disait Frédéric à cette époque, d'avoir eu affaire à un fou amoureux de votre beau génie ! » Oui, *amoureux*, cela est vrai; cette passion pour le génie de Voltaire a survécu à toutes leurs querelles, à tous leurs torts réciproques; c'est que Voltaire était pour Frédéric la personnification la plus complète du génie littéraire tel qu'il le comprenait, et que son goût pour le poète se confondait avec sa passion pour les lettres, passion chez lui si vive à tout âge, et dans sa jeunesse exclusive de toutes les autres.

Quant à ses tirades philosophiques contre les oppresseurs de l'humanité, contre les conquérans, il y a quelque apparence qu'ici le futur Titus abusait un peu de la crédulité enthousiaste de son correspondant. Il trouve un moyen ingénieux de flatter les opinions de Voltaire : c'est de les exagérer. Le croirait-on? A l'égard du christianisme, il trouve Voltaire trop modéré! Quand le poète lui envoie son discours sur la loi naturelle, Frédéric lui adresse aussitôt des reproches, assurément inattendus, sur sa *condescendance pour la prêtraille*. Et pourquoi? Parce que le poète s'est servi de cette expression, *l'homme-Dieu!* Voilà une faiblesse que Frédéric ne saurait lui pardonner. — Autre méfait de Voltaire : dans son *Siècle de Louis XIV*, il a rangé Machiavel parmi les hommes illustres de la renaissance. Quel scandale! Frédéric ne se possède pas et s'écrie : « Quiconque enseigne à manquer de parole, à opprimer, à commettre des injustices, fût-il d'ailleurs l'homme le plus distingué par ses talens, ne doit jamais occuper une place due uniquement aux vertus et aux talens louables : Cartouche ne mérite pas de tenir un rang parmi les Boileau, les Colbert, les Luxembourg. Vous êtes trop honnête homme pour vouloir mettre en honneur la réputation flétrie d'un misérable coquin... » On pense si cette *vertueuse colère* arrache à Voltaire des cris d'admiration! Il se félicite d'en être l'objet, tout en faisant timidement observer qu'il n'a parlé que du *style* du Florentin; mais cette excuse ne suffit pas pour apaiser le prince royal, il revient

encore sur ce sujet : « Mon cher ami, votre plume doit regretter de s'être souillée de ce nom, » et aussitôt il prend la sienne pour protester contre les abominables doctrines du *Prince,* compose un livre bien vertueux, bien philosophique contre Machiavel, et charge Voltaire de le faire imprimer... Sur ces entrefaites, Frédéric devient roi, donne ordre d'arrêter la publication de son livre, et envahit la Silésie.

Frédéric avait alors vingt-huit ans. Rollin et Voltaire s'étaient trompés sans doute quand ils promettaient au monde un Marc-Aurèle : Frédéric fut autre chose assurément; mais ils ne se trompaient pas quand ils comptaient que les lettres trouveraient en lui un protecteur dévoué et fidèle, mieux qu'un protecteur, un ami.

C'est là en effet sa supériorité sur les autres protecteurs des lettres : il les a aimées pour elles-mêmes, indépendamment du profit qu'en espérait sa politique. Pour Auguste, le génie de Virgile et d'Horace fut surtout un instrument de domination; pour Louis XIV, la poésie n'était guère qu'un ornement de ses fêtes ou l'harmonieuse expression de ces louanges dont il ne pouvait s'assouvir. Sans doute le roi de Prusse comprenait très bien la puissance d'opinion qu'exerçaient déjà les écrivains, surtout les écrivains français, et que lui-même allait étendre en la reconnaissant. On en trouve une preuve frappante au début d'un de ses ouvrages historiques, *Histoire de mon Temps.* Dans le premier chapitre, qui est un tableau des forces de l'Europe à son avénement, l'historien consacre plusieurs pages à la littérature et aux sciences. La France y est représentée comme le vrai centre littéraire de l'Europe; ses écrivains sont pour lui une puissance avec laquelle il faut compter et dont il recherche l'alliance. Et pendant la guerre de sept ans, près de succomber sous le nombre, battu, traqué par les Autrichiens, les Russes et les Français, au moment de livrer une dernière bataille qui va décider de son sort et de celui de son royaume, se croyant perdu, c'est aux écrivains qu'il songe. Pendant une veillée remplie d'angoisses, il écrit une centaine de vers, « les meilleurs ou plutôt les seuls bons qu'il ait faits, » dit M. Villemain, et il les envoie, copiés de sa main, à Voltaire, avec lequel il est brouillé depuis plusieurs années : préoccupation étrange dans un moment pareil, mais qui suffit pour le peindre. Cette paix que dans sa fierté intrépide il s'obstine à ne pas demander à ses ennemis vainqueurs, il semble l'offrir à un écrivain (1). C'est déjà une chose remarquable que d'avoir reconnu une puissance supérieure à la force matérielle; ce respect, même intéressé, fait honneur à ce despote et à ce conquérant. Il y eut d'ailleurs autre chose chez Frédéric :

(1) La réponse de Voltaire est admirable (octobre 1757). Ce fut ainsi que se renoua entre eux une correspondance qui se poursuivit jusqu'à la mort de Voltaire.

il aima les lettres; il les aima jusqu'à la passion, jusqu'au ridicule. « Cet homme, disait de lui Voltaire dans un moment d'humeur, c'est César et l'abbé Cotin. » Mais cette passion obstinée et malheureuse pour les vers est précisément ce qui démontre sa sincérité. Cependant était-il d'une entière bonne foi quand il écrivait plus tard, en parlant de lui-même : « Je pense qu'en pesant les voix, les travaux du philosophe seront jugés supérieurs à ceux du militaire; » quand il disait à d'Alembert : « Je donnerais toutes mes victoires pour avoir fait *Athalie?* » Vraiment on serait tenté de le croire. Toujours est-il que des complimens sur ses écrits pouvaient le toucher beaucoup plus que l'admiration méritée par sa conduite politique et militaire. L'homme d'ailleurs est ainsi fait : a-t-il une supériorité constatée et reconnue; tranquille de ce côté, il se désintéresse des éloges dont il est sûr; sa vanité se déplace et se porte tout entière sur des prétentions moins justifiées et souvent assez puériles. Le prince de Ligne, dans le piquant récit qu'il nous a laissé de ses visites chez Rousseau et chez Voltaire, nous raconte que l'auteur de l'*Émile* paraissait surtout très fier de la propreté avec laquelle il copiait de la musique; quant à Voltaire, c'était son château de Ferney, c'était son jardin qu'il prétendait faire admirer : « C'est moi qui ai donné tous ces dessins, disait-il. Mon jardinier n'est qu'une bête; c'est moi qui ai tout fait! » Il était plus modeste quand il parlait de ses écrits.

Comme homme de lettres, Frédéric se montre fort chatouilleux et fort sensible à la critique. Diderot fait dans l'*Encyclopédie* un article où, après avoir versé à Frédéric auteur *ce boisseau d'éloges* dont parle Bayle, il a l'imprudence de mêler *un grain* de critique : « Ses poésies sont pleines d'idées, de chaleur, de vérités grandes et fortes. J'ose assurer que, si le monarque qui les écrivait à plus de trois cents lieues de la France s'était promené un an ou deux dans le faubourg Saint-Honoré ou dans le faubourg Saint-Germain, il serait un des premiers poètes de notre nation. Il ne fallait que le souffle le plus léger d'un homme de goût pour en chasser quelques grains de la poussière des sables de Brandebourg... Il n'a manqué à cette flûte admirable qu'une embouchure un peu plus nette. » — « De quel œil, dit M. Bartholmèss, Frédéric devait-il lire ces justes réflexions? Il les prit si mal, qu'il n'ouvrit plus aucun des volumes suivans de l'Encyclopédie, » et dans sa correspondance avec d'Alembert, toutes les fois que celui-ci lui parle avec éloge de son ami, le roi riposte par des épigrammes (1). Il avait ses *grammairiens*, auxquels il sou-

(1) Diderot ayant négligé, en revenant de Saint-Pétersbourg, d'aller rendre visite au roi de Prusse : « Pour l'invisible Diderot, écrit Frédéric à d'Alembert, je ne sais que vous en dire; il est comme ces anges célestes dont on parle toujours et qu'on ne voit

mettait ses écrits avant de les publier, et qui se chargeaient d'en chasser *les grains de sable du Brandebourg,* c'est-à-dire les fautes de langue et de style. Un de ces grammairiens, l'honnête Thiébault, nous a laissé dans ses *Souvenirs* le récit d'une scène qui prouve à quel point il savait Frédéric sensible à la critique. Un jour, dans un écrit que le roi lui montre, Thiébault veut lui faire effacer un solécisme; Frédéric résiste, se fâche, jette la plume avec colère... « Je suis persuadé, dit Thiébault, qu'il n'a pas été plus hors de lui lorsqu'il s'oublia au point de donner des coups de botte dans les jambes à un de ses ministres d'état. » Cependant Thiébault se rassure par cette pensée qu'il est Français, et que c'est avec ses sujets seulement que Frédéric se permet de ces *vivacités.* Il dissimule son émotion, raffermit sa contenance, et *l'air attristé, non abattu, avec le calme que donne la conviction que l'on fait son devoir et la voix d'un homme pénétré, mais inflexible,* il lui adresse une harangue de deux pages, dont il n'a pas voulu priver ses lecteurs, et où la fermeté inébranlable d'un académicien qui défend la grammaire est heureusement tempérée par les protestations de l'attachement le plus tendre et du respect le plus profond. Touché par tant d'éloquence, Frédéric cède enfin, renonce à son solécisme, et Thiébault, qui est encore étonné, en racontant cette scène, et de la magnanimité du roi et de sa propre audace, termine son récit par cette naïve réflexion : « Le roi fut en cette rencontre plus grand que je ne l'avais présumé, et je vis ce jour-là ce qu'il y a peut-être de plus rare dans l'histoire des rois, je vis un monarque qui sut se vaincre. »

Il est à croire que Frédéric ne sut pas toujours se vaincre, ou que ses *grammairiens,* à commencer par Voltaire, n'eurent pas toujours l'inflexibilité héroïque de Thiébault, car les fautes de français abondent dans ses ouvrages. On dit qu'il ne sut jamais bien sa langue maternelle, et il est certain qu'il n'écrivit jamais la nôtre qu'assez imparfaitement. Je ne parle pas seulement de la correction grammaticale, pas plus que de l'orthographe, qu'il a toujours ignorée; mais la propriété des mots, leur valeur exacte (1), et plus que tout cela, ce tour, cette allure, ce je ne sais quoi qui fait qu'une phrase est française, voilà ce qu'il n'a jamais bien su. Ces défauts sont frappans dans ses discours ou dans ses ouvrages historiques, où il vise au style soutenu. Sans doute ces écrits sont précieux à plusieurs égards; ils se lisent avec l'intérêt qui s'attache toujours aux pensées

jamais. Un de ses ouvrages me tomba naguère entre les mains. J'y trouvai ces paroles : « Jeune homme, prends et lis! » Sur cela, je fermai le livre, comprenant bien qu'il n'avait pas été fait pour moi, qui ai passé soixante ans. » (28 juillet 1774.)

(1) Il écrira par exemple qu'un roi doit être le *premier domestique* de son peuple. Évidemment ici l'expression a dépassé sa pensée.

d'un homme extraordinaire. Il est d'ailleurs impossible qu'un homme qui a fait de grandes choses les raconte sans communiquer à son récit quelques-unes de ses qualités. Qu'on y admire donc le grand capitaine, le politique habile, l'homme même, rien de mieux; mais Frédéric a voulu être et il est réellement autre chose : c'est un écrivain, et ce n'est pas lui faire injustice que de le traiter comme tel. Sec et écourté d'ordinaire, de temps en temps il vise au grand style et tombe dans la phrase : toute la monnaie courante du jargon philosophique alors à la mode est employée et prodiguée par lui sans scrupule; la vieille phrase ne lui répugne point. Quant aux impropriétés d'expression, elles pullulent dans ses écrits; qu'on ouvre au hasard l'un de ses ouvrages historiques, on ne trouvera pas deux pages de suite qu'on puisse supposer écrites par un Français.

Ce n'est pas qu'il reste Allemand dans ses écrits, ainsi qu'on l'a prétendu : on serait plutôt tenté de lui reprocher d'avoir en littérature le goût plus français que les Français eux-mêmes, ceux du XVIIIe siècle s'entend. C'est par son côté mesquin qu'il prend notre littérature. La mesure, la délicatesse, la légèreté, voilà les qualités qui le charment; la sèche poésie d'alors lui suffit; il ne demande ni plus de couleur, ni plus d'émotion, ni plus d'élévation et d'élan. Les petits vers de Voltaire, voilà quel devait être en poésie son idéal, et encore en comprenait-il la délicatesse, lui qui s'avisa un jour, sans penser à mal, de lui comparer Arnaud-Baculard (1)? S'il fait dans un de ses ouvrages un tableau de notre poésie au XVIIe siècle, il n'aura garde d'omettre ni Jean-Baptiste Rousseau, ni Chaulieu; il n'oublie que Corneille et Molière. Dans la littérature contemporaine, il ne paraît pas goûter ce qui est vraiment grand et neuf chez Rousseau, chez Montesquieu, chez Voltaire lui-même; mais il se préoccupe beaucoup des colifichets littéraires qui font l'amusement des Parisiens (2). Il est étrange qu'un homme qui a été souvent si grand par ses actions ait eu dans le goût tant de petitesse et de mesqui-

(1) D'Arnaud, par votre beau génie,
Venez réchauffer nos cantons...
Déjà l'Apollon de la France
S'achemine à sa décadence;
Venez briller à votre tour,
Élevez-vous, s'il baisse encore.
Ainsi le couchant d'un beau jour
Promet une plus belle aurore.

(2) Quand d'Alembert lui propose Suard comme correspondant littéraire à la place de Thiriot, qui se mourait, et que, par parenthèse, Frédéric payait fort inexactement, voici ce que le roi de Prusse répond à ce sujet : « Que le correspondant que vous me proposez m'envoie une feuille de sa façon, pour voir s'il me conviendra; *mais surtout qu'il n'omette pas les historiettes de Paris, si elles sont plaisantes.* »

nerie. Louis XIV n'avait pas pour les lettres le même amour, mais au moins avait-il dans le goût plus de grandeur et d'élévation.

Heureusement pour la réputation littéraire de Frédéric II, la seule partie de ses volumineux ouvrages que tout le monde connaisse est sa correspondance avec Voltaire et avec d'Alembert. Elle est mieux écrite que ses histoires. Là du moins il écrit en général simplement et naturellement, sans viser au style brillant et aux élégances académiques. Cette correspondance n'est pas seulement curieuse et intéressante par le fond, elle est d'une lecture facile, amusante, et répond suffisamment à l'insolente question que le père Bouhours posait au XVIIe siècle, et que Frédéric rappelle souvent en s'en moquant : *si un Allemand peut avoir de l'esprit.* Même en prenant le mot *esprit* dans le sens où l'entendait le jésuite, la correspondance de Frédéric eût pu le satisfaire, et ce qui le prouve, c'est que le voisinage des lettres de Voltaire et de d'Alembert ne nuit pas trop à celles de leur royal correspondant.

Le côté triste de cette correspondance, ce sont les doctrines désolantes, ce sont les plaisanteries cyniques qui y reparaissent trop souvent. On peut faire à ce sujet une remarque : c'est que, pendant plusieurs années, le ton de Voltaire reste décent, à peine répond-il à quelques plaisanteries assez légères de Frédéric; mais aussitôt qu'il a vu le roi à Berlin, le ton change brusquement, et sa première lettre après son départ contient déjà des grossièretés qui défient toute citation. Quoique Voltaire n'eût malheureusement pas besoin d'être provoqué à cet égard, il faut noter que presque toujours c'est le roi qui lui donne l'exemple (1). Il est certain que Frédéric fut pour beaucoup dans l'achèvement du déplorable poème qui pèse toujours sur la mémoire de Voltaire. « Croyez-moi, achevez *la Pucelle :* » cette fatale exhortation revient comme un refrain dans les lettres de Frédéric, jusqu'au moment où malheureusement le poète finit par y céder. Laissons cela, aussi bien que l'histoire de leur querelle, où les torts furent réciproques. Sans doute, Frédéric ne pouvait per-

(1) Il y a par exemple des vers déplorables sur la bataille de Rosbach que les ennemis de Voltaire ont cités assez de fois :

Nos blancs-poudrés sont convaincus
De tout ce que vous savez faire, etc.

On ne peut que les condamner sans doute au double point de vue du patriotisme et de la décence; mais ils ne sont qu'une réponse à des vers que Frédéric lui avait envoyés, et qui sont bien autrement repoussans. Ajoutons, comme circonstances atténuantes, que cette lettre ne fut écrite qu'un an et demi après Rosbach, que les *blancs-poudrés* dont il est ici question sont, non pas nos soldats, comme on pourrait le croire, mais les généraux de cour, nommés par Frédéric dans sa pièce (*Adieu, Turpin, Broglio, Soubise*), et que tout le monde chansonnait alors en France, comme on avait chansonné jadis l'infortuné Villeroy. On connaît la plaisanterie de Louis XV sur Soubise après Rosbach, double allu-

mettre à Voltaire de bafouer aux yeux de l'Europe Maupertuis, le président de son académie; mais faire brûler par la main du bourreau le pamphlet où Voltaire châtiait justement les opinions ridicules et parfois odieuses de Maupertuis était une vengeance indigne de Frédéric. Après tout, avouons que le premier tort fut du côté de Voltaire : ce fut, après s'être refusé pendant quinze ans aux sollicitations de Frédéric, qui l'appelait à Berlin, d'avoir cédé enfin, d'avoir cru possible une liaison si disproportionnée selon les idées du monde. D'Alembert, Rousseau, Diderot, furent plus sages à cet égard, et se dérobèrent à ces hautes protections dont ils voyaient tous les dangers.

Ce qui du reste pouvait faire illusion à Voltaire, ce n'étaient pas seulement les protestations d'amitié que lui avait prodiguées Frédéric, et qui paraissent en effet avoir été sincères, c'était aussi le ton d'égalité, de déférence même, que le roi prenait avec lui dans ses lettres; c'était aussi la tolérance parfaite avec laquelle il lui laissa toujours combattre ses opinions sans jamais paraître se souvenir de la différence de leurs positions. Cette tolérance, il faut le dire à l'honneur de Frédéric, ne l'abandonna jamais : il ne la porte pas seulement dans les discussions spéculatives, où la modération est encore assez rare, même entre des particuliers; mais il écoute sans se fâcher des avis parfois un peu vifs. Ainsi en 1749, quand ils n'en sont encore qu'aux douceurs, le roi, engagé dans une guerre sanglante qu'il avait provoquée, envoie au poète une ode contre la guerre: « Je croirais volontiers, lui écrit Voltaire, que cette ode est de quelque pauvre citoyen, bon poète d'ailleurs, lassé de payer le dixième et le dixième du dixième, et de voir ravager la terre pour les querelles des rois. Point du tout : elle est du roi qui a commencé la noise; elle est de celui qui a gagné, les armes à la main, une province et cinq batailles. Sire, votre majesté fait de beaux vers, mais elle se moque du monde. » A cette sortie, Frédéric se contente de répondre : « Ne vous étonnez point de mon *Ode sur la Guerre;* ce sont, je vous assure, mes sentimens. Distinguez l'homme d'état du philosophe, et sachez qu'on peut faire la guerre par raison, qu'on peut être phi-

sion à ses malheurs comme général et comme mari : « Tiens, ce pauvre Soubise! il ne lui manque plus que d'être content! » et le mot de la duchesse d'Orléans quand on disait devant elle que de victoires en victoires Frédéric pourrait bien venir jusqu'à Paris : « Ah! tant mieux; je verrai donc enfin un roi! » On sait combien cette guerre, suscitée par Bernis et Mme de Pompadour, était impopulaire en France. Tout en blâmant Voltaire, il ne faut pas oublier ce qui diminue la portée de sa faute. D'Alembert, du reste, est plus digne quand il félicite Frédéric de ses victoires, « excepté, dit-il, celle de Rosbach, dont votre majesté elle-même me défendrait de me réjouir. » Et pourtant il écrit à Voltaire : « Pour moi, comme Français et comme philosophe, je ne puis m'affliger de ses succès. Nos Parisiens ont aujourd'hui la tête tournée du roi de Prusse. » (11 janvier 1758.)

losophe par devoir et philosophe par inclination. Les hommes ne sont presque jamais placés dans le monde selon leur choix; de là vient qu'il y a tant de cordonniers, de prêtres, de ministres, de princes mauvais. » La réplique n'est peut-être pas trop bonne, mais elle est au moins bien modérée. Plus tard, après leur brouille et leur raccommodement, Voltaire, ranimant cette querelle éteinte, s'avise de publier dans ses *Questions sur l'Encyclopédie* un morceau où Maupertuis est fort mal traité. Toute la colère de Frédéric lui revient; il écrit à d'Alembert pour se plaindre amèrement de Voltaire, il écrit à Voltaire dans le même sens. Loin de s'excuser, celui-ci répond par une lettre très ferme, où il lui reproche durement ses défauts : « Vous vous êtes toujours fait un malheureux plaisir d'humilier les autres hommes, plaisir indigne de vous, etc. » Toute la lettre est sur ce ton. On s'attendrait à une rupture. — La réponse de Frédéric commence ainsi : « Je sais très bien que j'ai des défauts, et même de grands défauts. Je vous assure que je ne me traite pas doucement, et que je ne me pardonne rien quand je me parle à moi-même. » Et il continue avec autant de calme, tant qu'il ne s'agit que de ce qui lui est personnel; il ne reprend son aigreur que quand il en vient à parler de ce qui fait le sujet de leur querelle, et enfin termine par des complimens.

Cette modération, qu'il n'oublia qu'une seule fois, il eut encore à l'exercer envers Voltaire après sa mort. Beaumarchais, qui préparait l'édition posthume des *Œuvres de Voltaire*, fit proposer à Frédéric de détruire un fragment de prose trouvé dans les papiers de Voltaire, et où le roi de Prusse était très mal traité : c'étaient les *Mémoires*. Celui-ci refusa l'offre de l'éditeur et laissa même circuler l'ouvrage dans ses états. Pour comprendre tout ce que l'action de Frédéric eut de magnanime, qu'on se rappelle les imputations scandaleuses que contiennent ces trop charmans *Mémoires*. Quelques années auparavant, le roi avait adressé à l'Académie de Berlin un éloge de Voltaire, où, sans rappeler leurs querelles, il loue avec effusion les qualités de l'homme et le génie de l'écrivain.

II.

Ce goût si vif pour les travaux de l'esprit, ce respect sérieux pour la pensée et pour son indépendance, qui éclate dans la correspondance de Frédéric avec Voltaire et d'Alembert, se retrouve dans ses rapports avec les gens de lettres dont se composait l'académie fondée ou restaurée par lui à Berlin.

L'un de ses ancêtres, l'électeur Frédéric-Guillaume, avait donné l'exemple d'une hospitalité généreuse envers les Français que la ré-

vocation de l'édit de Nantes chassait de leur pays. M. Weiss, dans son histoire des *Réfugiés protestans*, nous a montré par quels services les exilés payèrent la protection bienveillante de Frédéric-Guillaume. Sous le patronage du grand-électeur et de son successeur, cette colonie, qui ne comprenait pas moins de vingt mille hommes, prospéra rapidement : des établissemens littéraires, dirigés par des émigrés français, furent fondés à Berlin et à Halle, et répandirent l'usage de notre langue que le savant Abbadie recommandait par ses écrits. A cent ans de distance, la Prusse devait s'ouvrir à d'autres réfugiés : c'étaient les jésuites; chassés de toute l'Europe, ils ne trouvaient d'asile qu'auprès de l'incrédulité tolérante de Frédéric II.

Cette bienveillance pour les étrangers, cet esprit de tolérance universelle se retrouvent dans une conception singulière de l'électeur Frédéric-Guillaume : c'était le projet d'une cité toute littéraire, composée uniquement de savans de toutes les nations et destinée à recueillir tous ceux qui ne trouvaient pas dans leur pays une liberté suffisante pour leurs travaux. Tous les cultes y devaient être admis, toutes les opinions librement professées. On espérait que les puissances de l'Europe s'engageraient à respecter, dans les guerres à venir, cet asile commun des arts, des sciences et des lettres. C'était là sans doute un plan chimérique; mais quand on pense que c'était au sortir de la guerre de trente ans, quelques années avant la révocation de l'édit de Nantes, que Frédéric-Guillaume rêvait cette utopie généreuse, il faut avouer que cet homme devançait son siècle, et le nôtre même, soit dit sans vouloir nous déprécier.

On voit que Frédéric II trouvait dans sa famille des traditions libérales auxquelles il lui suffisait de rester fidèle; mais son père lui avait donné un tout autre exemple : dur, avare à l'excès, n'aimant que l'argent, le vin et la parade, méprisant comme inutiles les sciences et les arts, ce roi caporal détestait chez son fils aîné ces goûts littéraires, qu'il ne comprenait point, et l'on sait avec quelle brutalité il le traitait, ainsi que ses autres enfans. Sa fille même, la princesse Wilhelmine, n'échappait point à ses violences : un jour il la lança à coups de pieds par une fenêtre qui s'ouvrait jusqu'au plancher; heureusement la reine la saisit au vol, et la retint par ses jupes. Sous ce brutal, la Société des sciences, que Leibnitz venait de fonder à grand'peine, aspirait uniquement à se faire oublier : les académiciens n'osaient paraître en sa présence, « craignant, dit M. Bartholmèss, de recevoir une de ces démonstrations dont le roi était si prodigue, telles que coups de poings, coups de pieds, coups de canne. » Voilà du moins un prince dont on pouvait dire sans flatterie qu'il traitait les gens de lettres comme ses enfans. Un jour pourtant, dans une débauche, ce vandale soupçonne que son académie peut ser-

vir à quelque chose : il lui vient à l'idée de savoir d'où provient la mousse du vin de Champagne qu'il boit, et il fait consulter l'académie. Celle-ci demande soixante bouteilles pour faire consciencieusement les expériences : « Ah ! qu'ils aillent au diable, dit le roi, j'aime mieux n'en rien savoir; pour boire mon champagne, je me passerai bien d'eux. » Voilà la seule velléité scientifique qu'on ait jamais remarquée en lui.

Frédéric II, qui arrivait au trône avec des dispositions toutes contraires, se hâta de compléter l'œuvre inachevée de Leibnitz en fondant une académie nouvelle où entrèrent les membres de l'ancienne société. Cette compagnie savante avait dès l'origine été conçue sur le plan encyclopédique que la convention réalisa chez nous dans l'organisation de l'Institut. Génie universel, Leibnitz y avait réuni toutes les branches des connaissances humaines, une seule exceptée, la philosophie. Frédéric en fit une classe, dont les attributions répondaient à celles de notre Académie des sciences morales et politiques. Le roi de Prusse n'avait pas peur des *idéologues*, et il ne semble pas qu'il s'en soit mal trouvé. On peut voir dans l'ouvrage de M. Bartholmèss quelle liberté d'opinions il laissa aux académiciens : despote partout ailleurs, dans le domaine de la pensée il admettait la liberté la plus complète. On le voit souffrir de l'académie non-seulement des contradictions et un esprit différent du sien sur des matières spéculatives, mais même des remontrances politiques. Au milieu de la guerre qui faillit emporter la monarchie prussienne en 1760, l'Académie lui transmet un projet de pacification envoyé par La Condamine; on y proposait au roi des conditions inacceptables. Il le repoussa avec fermeté, mais sans s'irriter aucunement de cette démarche. C'est ainsi qu'il tolérait de la part de l'Académie, comme le remarque très bien M. Bartholmèss, ce qu'il ne supportait pas dans sa propre famille. En effet, à la même époque, son frère bien-aimé, Guillaume-Auguste, se jetait un jour à ses pieds, le conjurant avec larmes de céder à la fortune. « Monsieur, lui répond durement Frédéric, vous partirez demain pour Berlin. Allez faire des enfans, vous n'êtes bon qu'à cela. » Son frère en mourut de chagrin.

Il faut le dire, l'Académie n'abusa guère en général de la liberté que lui laissait le roi, et dans une circonstance curieuse montra une prudence peu philosophique. D'après le conseil de d'Alembert, Frédéric avait fait proposer pour sujet de concours cette étrange question : Est-il permis de tromper le peuple ? Frédéric et d'Alembert n'envisageaient cette question qu'au point de vue religieux : l'Académie modifia le programme, et fit porter la question sur tous les genres de croyances, morales, politiques et autres; mais son audace n'alla pas plus loin. Quand vint le moment de décider du mérite des concurrens, elle couronna deux mémoires, l'un qui prétendait prouver

qu'on pouvait tromper le peuple, l'autre que cela était interdit par la bonne politique tout aussi bien que par la morale. Ce jugement de Salomon fit beaucoup rire; « mais, dit M. Bartholmèss, les académiciens, en réalité, auraient pu rire des rieurs, car ils ne faisaient autre chose que rappeler au règlement Frédéric même, que signifier au public que leur sphère devait rester celle de la spéculation indépendante, scientifique à la fois et pacifique, la sphère des études impartiales et sérieuses et non pas celle d'une polémique passionnée ou stérile. » Voilà, ce me semble, une singulière assertion : quoi ! des philosophes n'avaient pas le droit d'avoir une opinion sur une question de cette importance ! Et approuver à la fois le pour et le contre, c'était faire preuve d'impartialité ! N'était-ce point d'ailleurs se montrer bien maladroit? N'était-ce pas avouer qu'on ne prenait guère au sérieux les principes austères affichés par Frédéric dans son *Anti-Machiavel*, et qu'on voulait ainsi, par une décision équivoque, ménager à la fois les doctrines ostensibles du philosophe et les pratiques moins sévères du conquérant de la Silésie et de la Pologne? De plus habiles courtisans se seraient bien gardés au contraire de deviner sur ce point l'arrière-pensée du souverain.

Il est également difficile d'approuver, comme le fait l'historien de l'Académie de Prusse, la nécessité imposée par Frédéric à son académie de publier ses mémoires en français. Ici défendons-nous de la satisfaction d'amour-propre que nous éprouvons en voyant un grand esprit rendre un pareil hommage à notre littérature et à notre langue, et sachons reconnaître combien cette tentative singulière de substituer à l'idiome national une langue étrangère était tout à la fois contraire au patriotisme et au bon sens. Leibnitz s'était montré plus sage que Frédéric. Il invitait la société fondée sous son influence *à épurer la langue nationale, à étudier l'histoire du pays, à se pénétrer de sentimens allemands.* Quoiqu'il eût été en relation permanente avec la France, et qu'il eût écrit en français la plupart de ses ouvrages, il s'élevait avec une véhémence patriotique contre cette *manie de singer les Français*, que la mode avait propagée par toute l'Allemagne.

Frédéric, tout au contraire; élevé par des Français, sachant à peine l'allemand, il ne parle que notre langue, et exige que chacun l'imite autour de lui. « Le roi, dit Maupertuis, veut qu'une langue parlée et écrite par lui avec tant d'élégance soit la langue de son académie (1). » Permis aux académiciens allemands d'écrire, s'il leur plaît, dans leur

(1) C'est sans doute un fait très honorable pour notre littérature que cette académie ait proposé en 1782 pour sujet de prix cette question : *Des causes de l'universalité de la langue française* (ce fut un Français, Rivarol, qui remporta le prix); mais, on a beau dire, pour une académie prussienne, c'est montrer par trop de courtoisie à l'égard de l'étranger. En fait de patriotisme, un peu d'excès ne messied pas.

langue; mais leurs mémoires ne seront publiés qu'après avoir été traduits en français. C'était, dit-on, le seul moyen de les faire comprendre et connaître par toute l'Europe. Mais n'y avait-il pas, pour Frédéric, un intérêt bien plus important à donner enfin à son pays une littérature qui lui fût propre, et sans laquelle la nationalité d'un peuple est toujours incomplète? Et, en supposant que la langue allemande fût aussi informe que le prétendait Frédéric, n'était-ce pas éloigner indéfiniment le moment où elle se fixerait et prendrait rang parmi les idiomes littéraires que de lui interdire le domaine des sciences, de la philosophie et des arts? D'ailleurs, ce n'était pas à l'Académie seulement que Frédéric imposait l'usage exclusif de la langue française, il l'imposait encore aux professeurs et aux élèves de *son école civile et militaire;* l'allemand y était proscrit, on n'y pouvait parler que français, et « c'est ainsi, dit Thiébault, l'un des professeurs de cette école, c'est ainsi qu'on en usa pendant plusieurs années. » Singulière fantaisie d'un despote! Si la force des choses n'eût fini par triompher de sa volonté, l'élite de la jeunesse prussienne eût fini par ne pas savoir la langue de son pays!

C'est pourtant une chose grave que de renoncer à sa langue maternelle : une langue est le dépôt des traditions nationales, des sentimens politiques, religieux, domestiques, au milieu desquels on a été élevé; renoncer à sa langue, c'est en partie au moins oublier tout cela, c'est rompre jusqu'à un certain point avec le passé de son pays, avec les sentimens de ses concitoyens, avec le langage que notre mère nous a parlé dans notre enfance. Le génie du peuple, qui fait les langues, l'a bien senti : *langue maternelle,* ce mot dit tout; il exprime tous les sentimens pieux et tendres qu'on étouffe dans son cœur en adoptant un autre idiome. Les Romains disaient d'un homme qui parle trois langues : *il a trois âmes.* En effet, c'est changer d'âme que de quitter la langue de son pays, et je ne sais si ce changement se peut faire impunément.

Cette obstination de Frédéric est singulière chez un homme qui, à défaut d'autres sentimens tendres, aimait passionnément son pays. Il est vrai qu'à peine ce pays avait-il un passé; il ne datait que d'hier. Ses traditions et ses souvenirs appartenaient au moyen âge; or Frédéric était peu chevaleresque, et comprendre le moyen âge n'était guère dans la nature de son esprit. Français par l'intelligence, français du XVIIIe siècle, il n'avait rien de son pays, ni l'imagination rêveuse, ni la profondeur du sentiment, ni la foi; il n'avait de sa nation que cette ténacité patiente, cette force de volonté qu'il poussa jusqu'à l'héroïsme. Toute réflexion faite, on ne voit pas trop ce qui pouvait l'attacher à la langue de son pays; néanmoins son bon sens eût dû l'avertir de la folie de cette tentative, si son cœur n'y répugnait point. Pour lui démontrer combien cela était impossible, il suffisait de

son propre exemple; mais son amour-propre se fût refusé à comprendre cet argument. Les Français pourtant répétaient partout cette vérité cruelle, nous dit Goethe dans ses mémoires, et leur dédain pour cet *intrus* vengeait assez l'Allemagne, qu'il offensait par ses préférences. Son fameux discours sur la littérature allemande, composé dans ses dernières années, montre combien il était loin d'écrire notre langue aussi purement qu'il le croyait sans doute, après l'avoir pratiquée toute sa vie. « Parlons, dit-il, de la langue allemande, *laquelle je dis être diffuse, difficile à manier...* » En vérité, c'est bien la peine de renoncer à sa langue pour parler ainsi la nôtre après plus de quarante ans de prose et de vers français!

Dans ce discours, qui témoigne d'une médiocre connaissance de la littérature en général (1), et de notre langue en particulier, il veut bien, tout en déclarant que l'Allemagne n'a rien produit jusqu'alors, lui prédire de meilleurs jours. Ces jours étaient venus, la poésie allemande grandissait à côté de lui, en dépit de lui, et il ne s'en doutait pas, ou ne s'en apercevait que pour lui jeter l'insulte et le dédain (2). On lui en a fait un crime au-delà du Rhin. Ah! que c'était mal entendre les intérêts du pays, et que Schiller comprenait bien mieux ce que vaut la protection des princes, et combien on est heureux d'y échapper, quand il s'écriait avec orgueil :

« La muse allemande n'a point vu fleurir pour elle un siècle d'Auguste; les faveurs d'un Médicis ne lui ont point souri. Elle n'a point eu de glorieux patronage; ses fleurs ne se sont point épanouies aux rayons des faveurs princières.

« Éloignée du trône du plus grand des fils de l'Allemagne, du grand Frédéric, elle resta sans protection et sans honneur. C'est avec orgueil, c'est en sentant son cœur battre plus fort dans sa poitrine, que l'Allemand peut se dire : « Tout ce que je vaux, c'est à moi que je le dois. »

« Voilà pourquoi le chant des bardes de l'Allemagne s'élance d'un jet plus fier et roule plus librement ses flots. Voilà pourquoi, riche de sa propre abondance, jaillissant des profondeurs de l'âme, il se raille de la contrainte des règles. »

(1) Il prétend faire traduire *du latin* Épictète et Marc-Aurèle, lesquels, comme chacun sait, ont écrit en grec. Pour un philosophe, cette bévue vaut presque celle d'un ecclésiastique de nos jours, qui exigeait qu'on fît apprendre aux enfans le latin dans saint Paul, exigence difficile à satisfaire, puisque saint Paul a écrit en grec.

(2) On connaît sa phrase sur les débuts de Goethe : « Voilà un *Goetz de Berlichingen* qui paraît sur la scène, imitation détestable de ces mauvaises pièces anglaises, et le parterre applaudit et demande avec enthousiasme la répétition de ces dégoûtantes platitudes. » Goethe se contente d'écrire, à propos de ce jugement, qu'il ne s'en étonne nullement. « Un prince tout-puissant, qui mène avec un sceptre de fer des milliers d'hommes, doit trouver intolérables les productions d'une jeune tête libre et indépendante. D'ailleurs l'équité et la tolérance dans les jugemens ne sont pas la qualité dominante d'un roi : s'il la possédait, ce n'est pas là ce qui ferait sa gloire... Prenons-en notre parti, restons fidèles au vrai, et n'adorons que le beau et le sublime. » (Tome XXVII, p. 493, édit. de Stuttgart, 1840.)

Qu'on se figure un moment Frédéric *protégeant* la poésie allemande, y portant son goût faux et mesquin, lui imposant des *Henriade*, de sèches histoires, des tragédies décentes et régulières. Il n'eût pas fait violence sans doute au génie de la nation, mais chez quelques natures complaisantes peut-être l'eût-il faussé et perverti. Qu'on se félicite donc qu'il ait regardé ailleurs; tout s'est passé pour le mieux. En subissant l'influence de la pensée française, il en a étendu l'empire; par son exemple, il a semé partout les germes de cette philosophie qui contenait la révolution. En cela, il a été utile, parce qu'il a été non un protecteur, mais un disciple. Quant à la littérature allemande, il l'a servie comme il pouvait le faire, en l'oubliant. Nous avons sur ce point le plus précieux des témoignages, le sien. « Un jour, dit Mirabeau, j'osai lui témoigner des regrets de l'indifférence qu'il avait montrée aux lettres allemandes. » — « Mais, répondit Frédéric, qu'aurais-je pu faire en faveur des gens de lettres allemands qui leur valût le bien que je leur ai fait en ne m'occupant pas d'eux, en ne lisant pas leurs livres? »

Rien de plus curieux que cet aveu, rien de mieux justifié par le résultat. Comparez en effet la conduite de Louis XIV et de Frédéric à l'égard de la littérature de leur pays. L'un, animé des intentions les plus bienveillantes, trouve à son avénement la poésie française pleine de vigueur et de sève; il lui prodigue ce qu'on appelle les encouragemens et les faveurs, et en quelques années elle s'énerve et dépérit. Il l'avait prise florissante avec Corneille et Molière; il la laisse à Jean-Baptiste Rousseau. — Frédéric au contraire, tout préoccupé d'une littérature étrangère, ne songe même pas à celle de son pays; il l'ignore, elle n'existe pas pour lui, et cependant sous son règne vous voyez la poésie allemande, fille du génie national, naître, grandir, et, sous les yeux mêmes du vieux roi, qui s'obstine encore à la méconnaître, constater son existence et sa glorieuse fécondité. Quel enseignement dans ces deux exemples, et combien ils confirment la vérité profonde de ce mot qui les résume, de cette réponse de Frédéric à Mirabeau! Sans doute on ne peut guère lui savoir gré de ce service involontaire qu'il a rendu à son pays; mais, pour être involontaire, il n'en est pas moins réel, et pourquoi ne ferait-on pas un jour, par un calcul patriotique, ce que Frédéric a fait sans intention? La recette est simple, il ne s'agit que de n'en point abuser; mais, comme malheureusement il y a encore beaucoup de gens attachés ou par préjugé ou par intérêt au système contraire, il se passera bien du temps sans doute avant qu'on permette aux gouvernemens de mettre en pratique la théorie si libérale du despote prussien, et le génie littéraire sera toujours moins exposé aux inconvéniens de l'indifférence qu'aux périls des hautes protections.

EUGÈNE DESPOIS.

BEAUMARCHAIS

SA VIE, SES ÉCRITS ET SON TEMPS.

XII.[1]

BEAUMARCHAIS AUX APPROCHES DE LA RÉVOLUTION.

I. — LE MARIAGE DE FIGARO DEVANT LA CRITIQUE FRANÇAISE ET LA CRITIQUE ESPAGNOLE.

Un critique assez célèbre au commencement du siècle, qui a laissé quelques bonnes pages malheureusement mêlées à beaucoup d'autres d'un ton grossier et d'une extrême pauvreté d'idées, Geoffroy, après avoir gratifié Beaumarchais d'une bordée d'injures, résumait ainsi en 1802 son opinion sur *le Mariage de Figaro :* « Aujourd'hui qu'il n'y a plus ni princes, ni grands seigneurs, ni parlement Maupeou, aujourd'hui qu'on juge Figaro avec l'expérience de dix siècles, ce n'est plus qu'une méchante rapsodie, qu'un salmis de quolibets, de coq-à-l'âne, de calembours, de turlupinades, de jeux de mots. Cette débauche d'esprit, ce style dévergondé, excitent encore de temps en temps le rire de la farce, mais on les méprise après en avoir ri. » Il y avait cependant en faveur de Beaumarchais un argument qui déjà, en 1802, embarrassait un peu le dédaigneux critique. « C'est une chose plaisante, dit ailleurs Geoffroy, que la destinée des auteurs dramatiques : Beaumarchais, du côté de l'art, est assurément un des moins estimables;... cependant, *les Deux Amis* exceptés, toutes ses pièces sont restées, et, ce qui est plus heureux, elles se

(1) Voyez les livraisons des 1er et 15 octobre, 1er et 15 novembre 1852; 1er janvier, 1er mars, 1er mai, 1er juin, 15 juillet, 15 août et 1er octobre 1853.

jouent; *le Barbier de Séville* et *Figaro* sont même courus. Combien de poètes d'un mérite fort supérieur n'ont pas joui d'un sort aussi brillant! La Chaussée a quatre pièces restées au théâtre, on n'en joue jamais une seule, et La Chaussée, pour le ton, le goût et le style, pour toutes les parties de l'art, est infiniment au-dessus de Beaumarchais; mais la fortune littéraire de l'auteur de *Figaro* a de grands rapports avec sa fortune civile et politique; l'une a beaucoup influé sur l'autre, et toutes deux sont parties de la même source. Instruire, amuser les hommes, ce n'est rien : il faut les éblouir et les tromper. »

Comment Geoffroy, si peu rétif devant le succès en politique, ne comprenait-il pas que le succès en littérature, quand il se prolonge et se maintient, a bien aussi quelque valeur, et que si le mérite de Beaumarchais consistait à *éblouir* et à *tromper* les hommes, ce qui n'est pas déjà donné à tout le monde, ce ne serait point uniquement avec de *méchantes rapsodies* qu'il les aurait éblouis et trompés jusqu'en 1802? Que dirait-il donc s'il voyait en 1853 les hommes persister à se laisser *éblouir* et *tromper* par ces *méchantes rapsodies*, qui, quand elles sont bien joués, continuent à intéresser le public, non-seulement en France, mais un peu partout (1)? Il est certain que si l'intérêt qui s'attache à une satire politique a contribué d'abord à l'immense succès du *Mariage de Figaro*, ce n'est pas là ce qui soutient aujourd'hui cette comédie. Pour s'en convaincre, il suffit d'assister à une représentation et de voir combien cette partie de la pièce produit en général peu d'effet sur le public. Que de saillies mordantes, d'allusions fines et meurtrières contre des institutions ou des abus qui n'existent plus aujourd'hui, au moins sous la même forme, après avoir excité autrefois des applaudissemens frénétiques, passent maintenant inaperçues! Ce long monologue du cinquième acte, qui épouvantait Louis XVI et qui trouvait un si vif écho dans le parterre *roturier* de 1784, n'agit presque plus sur le parterre *démocratique* de 1853. Et cela se conçoit facilement : nous avons expérimenté depuis soixante-dix ans tous les genres d'aristocratie; chaque classe de la société a eu un moment où elle a dit comme Figaro : *Et moi, morbleu!* et où elle a plus ou moins accaparé à son profit le gouvernement et le trésor public. N'avons-nous pas vu naguère un bourgeois ingénieux usurper le titre d'ouvrier comme on usurpait jadis des titres de noblesse et arriver, grâce à ce stratagème, jusqu'au seuil de l'assemblée nationale, d'où il a été exclu, n'ayant pu produire ses *quartiers de prolétariat?* Un parterre qui a vu tout cela

(1) Les journaux nous apprenaient encore tout récemment qu'on représentait *le Barbier de Séville* aux conférences d'Ollmütz.

ne peut plus guère s'émouvoir des satires de Figaro contre ceux qui ont tout pour s'être *donné la peine de naître*. Que serait aujourd'hui un Montmorency qui n'aurait pas le sou à côté du dernier des roturiers qui aurait su, pour parler poliment, *gagner* quatre ou cinq millions à la Bourse?

Cependant ce monologue du cinquième acte n'est pas encore absolument mort. Il y a quelques passages qui vivent encore, et qui, depuis soixante-dix ans, ont de temps en temps cette bonne fortune de briller par leur absence, comme autrefois les effigies de Brutus et de Cassius aux funérailles de Junie. Geoffroy nous apprend qu'en 1802 on supprimait quelques-unes des plus *insolentes clabauderies* de Figaro, et spécialement le passage du monologue du cinquième acte relatif à la liberté de la presse. Seulement il paraît qu'on permettait à l'acteur Dugazon, chargé du rôle de Figaro, de remplacer le passage supprimé par un autre de son invention qui amusait assez peu Geoffroy, car il était spécialement dirigé contre le célèbre critique du *Journal des Débats*. « J'apprends, disait Figaro-Dugazon, qu'il s'est établi dans Madrid une multitude prodigieuse de journaux, *et que l'un d'eux fait fortune en dénigrant les plus grands poètes et les plus grands talens*. » « Le trait est court, dit Geoffroy à ce propos, mais vigoureux, éloquent, et même très convenable au caractère de Figaro : ce barbier était personnellement intéressé à crier publiquement contre un méchant journal qui faisait fortune dans Madrid en se moquant des farceurs de place et des méchans bouffons. » La censure actuelle, un peu moins sévère que la censure de 1802, se borne à supprimer juste le même passage du monologue, mais aucun acteur ne se croit permis d'y suppléer, et cette lacune subsiste comme un témoignage de la vitalité d'une pièce de théâtre qui, après *soixante-neuf ans* d'existence, après avoir perdu, par la ruine même de tout ce qu'elle attaquait, le prestige de hardiesse qu'elle empruntait à des faits qui ne sont plus, touche cependant encore par quelques points à des questions délicates qui ont survécu à la révolution. Certes, quand Figaro nous dit : « Les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours, » une déplorable expérience, qui se reproduit sans cesse parmi nous, répond tout aussitôt que cela n'est pas vrai, au moins pour la France, et que, malheureusement pour notre pays, les sottises imprimées engendrent des sottises en action qui mettent l'ordre en péril, et dont la liberté finit toujours par payer les frais; mais quand Figaro ajoute : « Sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur, » quel homme de bonne foi pourrait se dissimuler qu'il y a là quelque chose d'éternellement vrai, et que l'interdiction absolue du blâme porte une grave atteinte à la valeur morale de l'éloge?

C'est ainsi que la comédie de Beaumarchais, quoique fanée dans son ensemble sous le rapport politique, conserve encore, même sous ce rapport, une certaine *actualité*, en même temps qu'elle reste pour les hommes instruits un monument curieux d'une situation unique, et qui peut-être ne se reproduira jamais en France : celle d'un gouvernement offrant assez d'abus pour défrayer largement une comédie satirique, et trop confiant en lui-même ou trop faible pour empêcher un auteur audacieux et tenace de le traduire sur la scène. Ce caractère *aristophanesque* du *Mariage de Figaro*, qui contribue incontestablement à son originalité, quoiqu'il n'offre plus aujourd'hui les dangers qu'il présentait autrefois, ne laisse pas de susciter contre cette comédie beaucoup d'adversaires et parfois des adversaires assez inattendus. De ce nombre sont d'honnêtes bourgeois, qui certainement seraient furieux si, par un coup de baguette, quelque magicien leur rendait un beau matin l'ancien régime, avec ses colonels âgés de sept ans, son parlement Maupeou, ses lettres de cachet (1), ses mille priviléges et ses mille abus. Ces mêmes hommes pourtant, parce qu'ils aiment la paix, et parce que l'ancien régime n'a pu être détruit sans une secousse qui dure encore, sont disposés à ne voir dans *le Mariage de Figaro* qu'une coupable provocation au désordre et à l'anarchie. Il faudrait être conséquent : ceux qui admettent que la destruction de l'ancien ordre de choses était juste et nécessaire ne peuvent pas faire à Beaumarchais un crime d'y avoir concouru.

Une critique plus juste à mon sens est celle qui porte sur le défaut de moralité reproché au *Mariage de Figaro*. Il est certain que la comédie, destinée à fustiger le vice en riant, ne peut pas avoir l'austérité d'un sermon; il n'est pas moins certain qu'il y a dans Molière des situations aussi scabreuses et des mots aussi forts que dans *le Mariage de Figaro;* mais si Molière, avec la franche bonne foi du génie, ne recule pas devant tout ce qui lui semble nécessaire à la vérité du tableau qu'il veut peindre, on ne le voit point, comme

(1) C'est en vain qu'avec une vue superficielle du passé on essaierait de comparer le régime parfois rigoureux qu'a subi dans notre siècle la liberté individuelle avec le régime antérieur à la révolution; il n'y a pas de comparaison possible. Qu'on se souvienne seulement que sous Louis XV un ministre, le duc de La Vrillière, poussait l'impudeur jusqu'à permettre à sa maîtresse de vendre à prix d'argent des ordres d'arrestation signés en blanc de la main du roi. « La marquise de Langeac, dit le comte de Tocqueville dans son *Histoire du règne de Louis XVI*, faisait commerce des lettres de cachet, et jamais ne les refusait à l'homme puissant qui avait une vengeance à exercer ou une passion à assouvir. » Il n'était pas même toujours nécessaire d'être un homme puissant. M. de Ségur raconte dans ses *Souvenirs* l'édifiante histoire d'une jeune bouquetière qui, pour se débarrasser d'un mari jaloux, avait obtenu, moyennant dix louis donnés à Mme de Langeac, une lettre de cachet contre lui. Le même jour, le mari ayant eu la même idée que sa femme et ayant de son côté donné dix louis, chacun des deux époux fit enfermer l'autre.

Beaumarchais, rechercher avec une sorte de parti-pris, multiplier sans nécessité, caresser avec complaisance tous les mots, toutes les idées, toutes les situations qui ont un sens plus ou moins licencieux et brutal. Presque tous les personnages de Beaumarchais, Almaviva, Figaro, Chérubin, Basile, Marceline, la comtesse elle-même, quoique avec un peu plus de réserve, semblent dominés, on pourrait dire presque absorbés, par le même genre de préoccupations. Cette création de Chérubin, par exemple, qui a trouvé grâce devant des critiques d'ailleurs sévères pour Beaumarchais, est-elle bien vraie? Si Beaumarchais a pu chercher dans les souvenirs de son enfance à lui, très précoce et, on s'en souvient, très effrontée même pour le XVIIIe siècle, les principaux traits de cette figure, est-ce bien là une personnification exacte de la puberté en général chez les jeunes gens, non-seulement de treize ans, mais même de quinze et de seize? Ces ardeurs fougueuses, occasionnées par l'éveil des sens, ne sont-elles pas sans cesse combattues par je ne sais quelle retenue mystérieuse et naïve, non pas factice et grimacière comme celle de Chérubin, qui *ose* très bien dire à Suzanne en style de jeune roué : « Tu sais bien, méchante, que je n'*ose* pas *oser*, » mais sincèrement craintive, inquiète et même un peu *farouche?* Ceux-là même qui seront des don Juan ne commencent-ils pas presque tous par être plus ou moins des Hippolyte? Cette nuance, qui donnerait plus de grâce en même temps que plus de vérité générale au rôle de Chérubin, me semble à peu près absente, et cependant les païens eux-mêmes l'admettaient. Daphnis, dans le petit roman de Longus, s'il n'a pas la décence extérieure de Chérubin, présente certainement une physionomie plus craintive et plus innocente. Le petit Jehan de Saintré, ce Chérubin du moyen âge, offre toutes les nuances qui manquent à celui de Beaumarchais, et même au XVIIIe siècle on comprenait assez bien tout ce qui se mêle de poésie et de tendresse de cœur aux premières ardeurs de l'adolescence, pour accueillir avec transport un autre Chérubin, qui apparut, je crois, la même année que celui de Beaumarchais, et qui en est comme la contre-partie. Quand on s'était amusé à voir le page du comte Almaviva lutiner Suzanne, mettre en péril l'innocence de Fanchette et soupirer pour la comtesse, on lisait avec délices ce dialogue charmant entre Paul et Virginie qui commence ainsi : « Lorsque je suis fatigué, ta vue me délasse; quand du haut de la montagne je t'aperçois au fond de ce vallon, tu me parais au milieu de nos vergers comme un bouton de rose. Quoique je te perde de vue à travers les arbres, je n'ai pas besoin de te voir pour te retrouver; quelque chose de toi que je ne puis dire reste pour moi dans l'air où tu passes, sur l'herbe où tu t'assieds..... »

Quoique la pudeur ne fût pas le caractère distinctif de Beaumar-

chais, il ne laissait pas d'avoir le sentiment que sa pièce dépassait un peu la dose de licence accordée à une comédie; aussi le voit-on, comme les ingénieurs qui s'inquiètent surtout du côté faible d'une place, incessamment occupé à défendre le côté vulnérable du *Mariage de Figaro*. La grande affaire de sa préface est de prouver particulièrement que *le Mariage de Figaro* est empreint d'une *moralité profonde;* sa correspondance est remplie de lettres aux acteurs de Paris ou aux directeurs des théâtres de province, recommandant surtout de jouer la pièce *noblement,* de ne l'avilir par aucune *charge indécente*, d'éviter de pousser même *la gaieté* jusqu'à *l'effronterie.* Tout cela est très bien; mais, comme dirait Beaumarchais lui-même, tout cela est bon pour le discours, et il serait assez difficile de jouer *le Mariage de Figaro* avec une parfaite candeur.

S'il est vrai que la moralité d'une comédie consiste à rendre le vice ridicule, méprisable ou odieux, on serait assez embarrassé pour déterminer la moralité du *Mariage de Figaro*. On a loué quelquefois Beaumarchais de l'impartialité courtoise avec laquelle il avait dessiné la figure d'un grand seigneur libertin. Le comte Almaviva en effet, quoique déjoué dans ses projets de séduction, reste le personnage distingué de la pièce, non-seulement par le ton et la tenue, mais même par les sentimens. Et cependant c'est lui surtout qui représente le vice, de sorte qu'il ne faut pas avoir beaucoup d'imagination, étant donné le caractère de Suzanne, pour admettre que si Almaviva a perdu la partie ce jour-là, il ne tiendra qu'à lui, pour peu que sa fantaisie persiste, de prendre bientôt sa revanche sur Figaro. De son côté, Figaro, quant aux intentions, est évidemment l'honnête homme de la pièce : il défend sa fiancée contre la corruption, et contribue à ramener le comte vers sa femme; mais pour s'apercevoir de ses bonnes qualités, le spectateur a grand besoin d'y regarder à deux fois, tant cette physionomie est mélangée.

Figaro se sent si fier de sa supériorité sur tout ce qui l'entoure, qu'il met une sorte de forfanterie à se faire beaucoup plus roué qu'il ne l'est en effet. Par exemple, quand il dit de Basile : « Fripon, mon cadet, je t'apprendrai à clocher devant les boiteux, » il ne tiendrait qu'à nous de croire qu'il revendique le droit d'aînesse en friponnerie, et cependant ce n'est pas la friponnerie, c'est seulement l'intrigue qu'il aime de passion. De même, dans la scène si grossière avec Marceline, scène pour laquelle Beaumarchais a beau jeu de recommander aux acteurs la décence et la noblesse, lorsque Figaro, en retrouvant sa mère, lui dit : « Embrassez-moi le plus maternellement que vous pourrez; j'étais loin de vous haïr, témoin l'argent; » ce cynisme artificiel et forcé produit une si fâcheuse impression, que lorsque Beaumarchais veut mettre dans le cœur de Figaro un bon sentiment, dans

sa bouche des paroles émues et dans ses yeux des larmes sincères, le public se demande si ce n'est pas encore là une plaisanterie, et tandis que Figaro pleure réellement, le parterre éclate de rire. Nous avons eu occasion de constater plusieurs fois cet effet de scène, qui ne manque jamais, et qui certainement n'était pas dans les intentions de Beaumarchais.

Ce persiflage universel, accompagné d'une assez grande indécence de mots, d'idées et de situation, est évidemment ce qui constitue, au point de vue moral, le côté faible du *Mariage de Figaro*. Néanmoins, soit que notre siècle, avec ses belles prétentions d'austérité, n'ait guère plus de vertu que le siècle précédent, soit que la gaieté spirituelle et intarissable qui assaisonne tout cela ne laisse pas au public le temps de s'arrêter sur ce qui le choquerait, il est certain que les mots équivoques et les situations scabreuses ne nuisent pas au succès de la pièce. Nous avons vu quelquefois, à des représentations du dimanche, de très honnêtes figures de mères de famille s'épanouir et rire avec délices des saillies les plus risquées de Figaro ou des jeux de scène du cinquième acte, sans paraître s'étonner beaucoup de ce qu'il y a de grivois dans les uns, de choquant et d'invraisemblable dans les autres. Le public, dans son ensemble, est peut-être après tout beaucoup plus innocent que nous tous, qui faisons de la critique et qui, pour employer une expression triviale, mais juste, *cherchons des vers dans les cerises;* il s'amuse de ce qui lui semble spirituel et amusant, et il n'en demande pas davantage.

Considéré au point de vue de l'art et dans ses rapports avec la comédie antérieure à Beaumarchais, *le Mariage de Figaro*, quoiqu'il soit moins judicieusement *intrigué* et écrit avec plus d'inégalité et d'affectation que *le Barbier de Séville,* offre plus d'ampleur et plus d'originalité, en ce sens qu'il représente plus complétement cet instinct et ce goût d'innovation qui distinguaient l'auteur.

On l'a déjà très justement remarqué, ce qui caractérise la comédie entendue à la manière de Beaumarchais, c'est la *modernité,* c'est-à-dire l'exclusion, ou du moins, en ce qui touche Figaro, la transformation absolue de toutes les traditions et de tous les types de la comédie antique; ce qui la caractérise encore, c'est la fusion de tous les genres de comédie que Molière avait jusque-là traités séparément dans *le Misanthrope,* dans *l'École des Femmes* et dans *les Fourberies de Scapin,* un mélange parfois un peu incohérent, mais brillant et original, de tons et d'effets empruntés à la comédie d'intrigue, à la comédie de mœurs et de caractère et à la haute comédie. *Le Mariage de Figaro* offre des alimens pour tous les goûts; il y a de l'analyse philosophique, même dans les parties où, comme dit Sedaine dans une lettre à Beaumarchais, la philosophie prend des allures de

Polichinelle; il y a des traits de caractère bien sentis et vivement rendus, des effets de scène très intéressans et très habilement amenés, un dialogue peu châtié parfois ou prétentieux, mais souvent attrayant pour les esprits, même les plus difficiles, par la prestesse avec laquelle les deux interlocuteurs se renvoient le volant des saillies sans jamais le laisser tomber par terre. Il y a dans l'action générale un entrain, un brio empruntés à la comédie espagnole, qui font passer par dessus les invraisemblances. Il y a enfin des parties de grosse gaieté et de charge qui ne sont pas celles qui ont le moins de succès. Beaumarchais n'avait pas le dédain de ces esprits trop délicats qui répugnent à se servir de certains moyens; tout lui était bon : il voyait dans le public assemblé un grand enfant qui ne demande qu'à rire, et il ne se trompait guère. Depuis bientôt soixante-dix ans qu'on joue *le Mariage de Figaro,* la tirade sur *goddam* n'a jamais manqué d'égayer le parterre; le bégaiement de Brid'oison, les glapissemens de l'huissier criant : *Messieurs, silence!* dans la scène de l'audience, le langage pittoresque et grotesque de l'ivrogne Antonio, contribuent largement, pour leur part, à l'effet général.

Quoique ce rire de la farce, comme le nomme Geoffroy, ne soit pas plus à dédaigner chez Beaumarchais que chez Molière, où on le rencontre également, il est certain que si *la Folle journée* ne brillait que par là, elle perdrait beaucoup de son prix; mais ce comique un peu fort, combiné avec tout le reste, contribue à donner à la pièce un avantage inappréciable et incomparable que toute l'élégance, toute la correction possibles ne donnent pas toujours, et qui s'appelle la vie. Cet avantage permet à la comédie de Beaumarchais de ne s'inquiéter pas plus de notre critique modérée que du dédain fastueux des aristarques les plus érudits.

Une question beaucoup moins souvent traitée que les précédentes, et qui cependant se présente ici tout naturellement, est celle de savoir jusqu'à quel point Beaumarchais, dans ses *comédies espagnoles,* a tiré parti du théâtre espagnol. Il me paraît incontestable que ses emprunts se réduisent à peu de chose. Les caractères sont très peu espagnols; Almaviva ne ressemble guère à un *grand d'Espagne,* surtout à l'époque du *droit du seigneur,* si tant est que le *droit du seigneur* ait jamais existé en Espagne, ce dont je doute; même en prenant Almaviva comme une figure française, il y a quelque chose de singulièrement hétéroclite dans cette coutume plus ou moins authentique du *moyen âge* qui vient ainsi se planter au beau milieu d'une comédie tout imprégnée des mœurs du XVIIIe siècle. Cependant l'ensemble de ces figures diverses offre je ne sais quelle nuance légère d'étrangeté assez difficile à définir, qui tient peut-être moins aux personnages en eux-mêmes qu'à leur nom, à leur costume, à la

guitare, aux balcons et à d'autres accessoires de même nature, mais qui ne laisse pas de contribuer à leur donner une physionomie originale. Dans sa structure, *le Mariage de Figaro*, avec ses surprises, ses scènes de nuit et ses coups de théâtre, n'est pas sans analogie avec la comédie espagnole, surtout avec les pièces d'*intermèdes*, qui, on l'a vu dans les lettres écrites d'Espagne par Beaumarchais, l'avaient particulièrement intéressé. Le personnage principal, quoiqu'il dérive plutôt du Gil Blas français que du *gracioso* espagnol, présente cependant quelques traits qui le rapprochent de ce dernier type, ne serait-ce que le goût des proverbes et du bel esprit. Dans la comédie de Moreto intitulée : *No puede ser el guardar una mujer* (garder une femme est chose impossible), comédie qui présente quelques rapports de détail avec *le Barbier de Séville*, il y a un *gracioso*, Tarugo, qui n'est pas sans offrir une certaine parenté avec Figaro. Un critique distingué, en cherchant l'étymologie de ce nom de Figaro, qui, pris en lui-même, n'est point espagnol, l'a fait dériver du mot *picaro*, qui est à peu près synonyme de vaurien, et qui a donné son nom en Espagne à toute une série de romans dits *picaresques*, dont les héros sont des aventuriers. J'ai vainement cherché dans les papiers de Beaumarchais quelque vérification de cette étymologie. Ce qui me porterait à en suspecter la justesse, c'est que dans le manuscrit du *Barbier de Séville*, l'auteur, au lieu d'écrire Figaro, écrit constamment *Figuaro*. Ce nom que Beaumarchais a rendu si fameux, se serait donc d'abord présenté à son esprit sous une forme qui n'est pas celle adoptée plus tard par lui-même dans le texte imprimé, et qui nous éloigne un peu plus de l'étymologie de *picaro;* mais *Figuaro* n'étant pas plus espagnol que Figaro, la difficulté reste entière et la question aussi douteuse que pour le Tartufe de Molière, dont l'étymologie est également un peu incertaine. Peut-être serait-il plus juste de faire dériver ce nom de fantaisie adopté par Beaumarchais du mot espagnol *figura*, qui s'applique à des personnages de comédie et qui, transformé en *figuron*, est devenu le nom commun de toute une classe de pièces qui tiennent de la caricature.

Quelque opinion qu'on ait de cette étymologie, ce qui peut sembler bizarre au premier abord, c'est que de tous les pays où les deux comédies de Beaumarchais ont été traduites (1), l'Espagne est celui

(1) Elles l'ont été à peu près partout, car en même temps que le prince de Nassau constate, dans une de ses lettres, l'existence et le succès d'une traduction *polonaise* du *Barbier de Séville*, Gudin, dans son manuscrit, nous assure que *le Mariage de Figaro*, « traduit, dit-il, dans la langue de l'*Indostan*, a été joué dans cette langue sur ces mêmes rives où les Grecs allaient chercher la sagesse. » Beaumarchais, avec son caractère essentiellement français, paraît en général se soucier assez peu de ce qui s'écrit sur lui à l'étranger. Par exemple, je ne trouve nulle mention dans ses papiers qu'il se soit

où elles paraissent avoir eu le moins de succès. Un poète dramatique espagnol assez distingué, Garcia de La Huerta, à la vérité très hostile au théâtre français en général, parlant en 1785 d'une traduction espagnole du *Barbier de Séville,* s'exprime ainsi :

« Don Manuel Fermin de Laviazo a fait une traduction du *Barbier de Séville,* et quoiqu'il ait purgé cette comédie de ses impropriétés les plus grossières, quoiqu'il lui ait donné plus de mouvement en la réduisant en trois actes et qu'il en ait amélioré le style en convertissant en vers la prose *soporifique* (*soporifera*) de Beaumarchais, la pièce n'en est pas moins restée une comédie burlesque pleine de cette *platitude française* (*platitud francesa*) qui est intolérable pour les personnes de bon goût. »

Ce critique espagnol, on le voit, n'y va pas de main morte; il peut marcher de pair avec Geoffroy, il peut même se flatter d'être le premier qui ait découvert que la prose du *Barbier de Séville* était *soporifique.* Personne, à coup sûr, ne s'était encore avisé de lui reprocher ce défaut-là. Ce même La Huerta, après avoir déclaré que les comédies de Beaumarchais ne peuvent être *envisagées qu'avec le plus profond mépris,* accuse la critique française de n'avoir pas assez insisté sur les *fautes les plus essentielles,* parce qu'elle ne connaissait pas assez, dit-il, l'invraisemblance qui y règne. Et comme il veut bien nous signaler lui-même ces fautes *énormes,* je pense qu'on ne sera peut-être pas fâché de savoir en France ce qui choque épouvantablement un Espagnol, un peu entaché de pédantisme, dans les comédies de Beaumarchais, et d'abord dans *le Barbier de Séville.*

« Cette pièce, dit La Huerta, ne mérite pas qu'on se donne la peine d'en faire un examen complet et rigoureux. Il suffira, pour convaincre les plus obstinés, de mettre en relief quelques-unes des fautes si nombreuses qu'elle renferme, fautes qui sont moins excusables chez M. de Beaumarchais que chez tout autre, non-seulement parce qu'il a résidé quelque temps en Espagne, et même assez longtemps pour pouvoir éviter les erreurs qu'il a commises, mais encore parce qu'il se vante très hautement de connaître nos mœurs. Quel homme ne rirait, par exemple, pour peu qu'il connaisse les mœurs de l'Espagne, de voir un barbier qui, ayant une boutique ouverte à Séville, se présente dans la rue à sept ou huit heures du matin, heure *précise* à laquelle il doit *faire ses barbes,* avec la tournure et le costume d'un *majo,*

inquiété du drame allemand dans lequel Goethe le faisait figurer tout vivant. Ce n'est qu'en 1784, lorsque parut en France la première traduction de ce drame par Friedel, qu'avant d'en autoriser la publication, le censeur écrit à Beaumarchais pour lui demander s'il consent à ce que la traduction paraisse avec son nom. Beaumarchais, sans doute occupé d'autre chose, fait attendre longtemps la réponse, ce qui désole l'infortuné traducteur; il répond enfin pour demander qu'on change le nom de Beaumarchais, adopté par Goethe, en celui de *Ronac,* et le nom de son beau-frère Guilbert en celui d'*Ilberto.* C'est en effet avec ce travertissement que parut en France la première traduction du drame allemand de *Clavijo.*

avec une guitare en bandoulière, écrivant une séguédille, retouchant de temps en temps sa chanson avec un crayon et faisant de son genou un pupitre. Un tel être n'a jamais existé et n'existera jamais, et s'il était possible qu'un barbier tombât dans une semblable folie, il en serait bientôt puni, car il se verrait chassé de la rue par les cris des enfans du quartier, et peut-être à coups de pierres. C'est en vain qu'on dirait, pour sauver l'absurdité de cette situation, que la maison du barbier est *à quatre pas*, car s'il en est ainsi, il pourrait, de l'endroit où il est, la montrer au comte Almaviva, sans avoir besoin de lui donner des détails sur son enseigne. En outre, la plus grande inconvenance de la situation consiste dans l'inopportunité de l'heure adoptée par l'auteur, heure à laquelle même les aveugles qui gagnent leur vie en jouant de la vielle n'ont pas coutume de faire leur charivari. Et voilà pourquoi le barbier, même à sa porte, ne pourrait ni chanter ni jouer de la guitare, attendu que les gens du voisinage qu'il incommoderait l'obligeraient à se taire et à se retirer. »

« Ce n'est pas une moindre inconvenance de faire paraître en scène le comte Almaviva, titre qui n'existe pas en Espagne, et encore moins avec la qualité de *grand* que lui donne le poète prosaïque (1), de le faire paraître vêtu à l'espagnole, ainsi que Rosine, en même temps qu'on nous offre le ridicule barbier habillé en *majo*, synchronisme fort extraordinaire pour un Espagnol et pour tous ceux qui savent que le costume et même le nom de *majo* sont si modernes en Espagne, qu'on ne trouverait ce nom dans aucun ouvrage ayant cinquante ans d'antiquité. Voilà pourquoi l'Académie espagnole, en acceptant ce mot de *majo* dans le quatrième volume de son dictionnaire imprimé en 1737, l'a accueilli sans y joindre aucune autorité qui garantît son origine, apparemment parce qu'elle n'en a point trouvé, à cause de la *modernité* de ce mot, et c'est probablement par la même raison qu'elle a omis les mots de *maja, majeza,* et autres dérivés dont nous nous servons aujourd'hui, et qui n'étaient pas aussi usités en 1737 que maintenant. Il y a donc ignorance grossière chez ceux qui disent et pensent que l'habit de *majo* est le costume propre et caractéristique de notre nation, tandis qu'il est certain au contraire qu'il est le plus opposé à notre caractère grave et circonspect... Et dans tous les cas, ce costume n'étant point encore en usage à l'époque où l'on portait le costume à l'espagnole, c'est une inconvenance absurde de les unir et de les faire paraître en même temps dans une pièce.

« Les noms que Beaumarchais donne à quelques-uns des acteurs de ses comédies sont également très ridicules et très impropres. Le nom de Bartholo, dont il baptise un médecin, ne s'emploie en Espagne qu'entre gens de la plus basse classe ou dans le style le plus familier, parce qu'il est une espèce de diminutif de *Bartholome*, diminutif dont on ne se sert que pour exprimer le mépris ou la tendresse, d'où il résulte qu'il y a une ignorance *très coupable* (*muy culpable*) à supposer que le billet de logement dont il est question au second acte du *Barbier* a pu être adressé au docteur *Bartholo*

(1) Cette critique de La Huerta, qui consiste à reprocher à Beaumarchais d'avoir placé dans une comédie un grand d'Espagne sous un nom imaginaire, au lieu de lui donner un nom réel, semblera un peu extraordinaire en France. L'inconvenance pour nous consisterait bien plutôt à mettre en scène un nom réel.

tout court. A cette inconvenance correspond gracieusement celle qui consiste à appeler deux valets galiciens, l'un *L'Éveillé*, c'est-à-dire *el Despierto*, et l'autre *La Jeunesse*, c'est-à-dire *La Juventud*, noms qui appartiennent à la soldatesque française, ou à des domestiques de quelque hôtel de Paris, et non point à des valets galiciens, qui d'ordinaire s'appellent *Domingo* ou *Farrucho*. Il est certain qu'un *L'Éveillé* et un *La Jeunesse* font avec un docteur *Bartholo* l'assemblage le plus réjouissant.

« Malgré tous ces défauts et beaucoup d'autres également grossiers sur lesquels je ne m'arrête pas, parce que, pour les relever, il faudrait un épais volume, cette comédie, très applaudie à Paris et dans toute la France, est une des comédies modernes qui ont eu le plus de succès et se jouent le plus fréquemment. On doit en conclure que partout il y a un public vulgaire qui approuve les choses absurdes, et se passionne pour les ouvrages qui ont le moins de mérite. »

Quel terrible homme que ce pédant espagnol! Quel fanatique amour de la vraisemblance! On ne se douterait guère que cette critique nous vient du pays qui a produit les héros de tragédie ou de comédie

Enfans au premier acte et barbons au dernier.

Il est probable que si Beaumarchais a jamais lu ce foudroyant réquisitoire de La Huerta, il se sera contenté de recopier pour lui et de lui envoyer ce passage de la préface du *Barbier de Séville* : « Des connaisseurs ont remarqué que j'étais tombé dans l'inconvénient de faire critiquer des usages français par un plaisant de Séville, à Séville, tandis que la vraisemblance exigeait qu'il s'étayât sur les mœurs espagnoles. Ils ont raison; j'y avais même tellement pensé, que, pour rendre la vraisemblance encore plus parfaite, j'avais d'abord résolu d'écrire et de faire jouer la pièce en langage espagnol; mais un homme de goût m'a fait observer qu'elle en perdrait peut-être un peu de sa gaieté pour le public de Paris, raison qui m'a déterminé à l'écrire en français. »

Après avoir ainsi écrasé *le Barbier de Séville* dans la préface d'un des volumes de son *Théâtre espagnol*, La Huerta annonçait pour un prochain volume une critique du *Mariage de Figaro;* mais, au moment d'aborder cette tâche, il y renonce parce que la pièce est, suivant lui, *trop méprisable dans toutes ses parties.*

« Cette comédie est, dit-il, une continuation de la comédie du *Barbier de Séville*, elle est conçue dans le même esprit, et nous y retrouvons tous les personnages de cette dernière, excepté les deux Galiciens si bien baptisés *La Jeunesse* et *L'Éveillé* (1); mais les défauts du *Mariage de Figaro* sont *beau-*

(1) On voit que La Huerta ne peut pas digérer les deux faux Galiciens. Cependant il y a dans *le Mariage de Figaro* le nom de *Grippe-Soleil*, jeune berger andaloux, qui

coup plus énormes (*mucho mas enormes*) que ceux du *Barbier de Séville*. Les calomnies et les satires contre notre nation, l'oubli de la décence et de la vérité et l'abandon de toute vraisemblance sont les principales qualités qui décorent cette pièce. Pour ce motif, et comme d'ailleurs j'ai lu une lettre écrite à une dame espagnole qui réside à Paris par un habitant de Madrid, dans laquelle *le Mariage de Figaro* se trouve analysé et ridiculisé avec assez de grâce, et comme cette lettre circule en manuscrit parmi tous les gens de goût, je me crois dispensé du pénible travail de relire une aussi méprisable farce, et cependant cette comédie, *avec tous ses défauts, a ses partisans, même parmi nous*. Rien n'est plus commun que de voir des gens se permettre de juger ce qu'ils n'entendent pas. Plusieurs pensent que la poésie est chose si commune, que chacun peut apprécier ses productions comme s'il s'agissait des choux et autres légumes qui se vendent au marché (1). »

Cette appréciation de La Huerta ne peut pas être prise comme l'expression exacte de l'opinion de ses compatriotes sur les comédies de Beaumarchais, d'autant plus que La Huerta nous apprend lui-même que ces ouvrages comptent des partisans en Espagne. Cependant nous avons eu l'occasion de constater qu'ils n'ont pas eu de l'autre côté des Pyrénées autant de retentissement que dans plusieurs autres pays. Des Espagnols assez instruits que nous avons consultés ne connaissaient même pas *le Mariage de Figaro*. Ce fait s'explique assez bien quand on réfléchit que c'est précisément cette teinte espagnole très légère et plus ou moins exacte, appliquée sur un fonds d'idées et de mœurs françaises, qui, en donnant pour nous Français aux comédies de Beaumarchais une physionomie plus piquante, rend ce mélange beaucoup moins intéressant pour des Espagnols, choqués surtout de ce qu'il peut offrir d'hétérogène.

Quoi qu'il en soit, malgré les anachronismes qu'un Espagnol découvre facilement dans le costume de Figaro, et malgré les défauts plus graves que la critique française a pu reprocher à ce caractère, Beaumarchais en a fait une de ces créations qui restent dans l'histoire de l'art et dans la mémoire des hommes. Figaro vivra autant que Panurge, autant que Gil Blas. Il y aurait, ce me semble, un travail instructif et nouveau à tenter sur Figaro, il y aurait à comparer ce personnage à tous les personnages de même nature, à montrer que Figaro est en même temps le roi et le dernier des valets de comédie. Beaumarchais est arrivé juste à un moment où ce type traditionnel, représenté par l'esclave dans la comédie antique, et qui s'est continué à travers les siècles jusqu'à nos jours en se modifiant, avait absolument perdu toute signification. En lui donnant sa der-

doit être encore plus difficile à traduire en espagnol que celui de *La Jeunesse* ou de *L'Éveillé*.

(1) *Theatro Hespañol, por don Vicente Garcia de La Huerta*, préfaces des t. V et XIII.

nière forme, Beaumarchais a consommé en quelque sorte l'existence de ce type. Après Figaro, il n'y a plus et il ne peut plus y avoir de *valet de comédie.*

Contrairement à l'opinion de Diderot et à celle qu'exprime le savant M. Naudet dans la préface de sa traduction de Plaute, je crois qu'on pourrait prouver que ce personnage du *valet de comédie,* quoique né de l'esclave antique, n'est pas une importation purement artificielle, restée sans aucun rapport avec nos usages et n'ayant jamais eu rien de réel. De l'esclave antique au valet de comédie tel que l'a compris Beaumarchais, on pourrait noter toute une série de transformations où l'on verrait ce type s'adapter plus ou moins aux sociétés dans lesquelles il se produit. Il faudrait prendre l'esclave de la comédie antique dans les ouvrages de Plaute surtout, où cette figure est particulièrement caractérisée, puis le comparer avec l'*esclave* de cette comédie du IVe siècle retrouvée par M. Magnin et intitulée *Querolus,* dans laquelle se rencontre une figure d'esclave des plus curieuses comme expression de la chute imminente de l'esclavage. On étudierait ensuite cette même figure d'esclave, quand elle reparaît au XVe siècle transformée en valet, dans le premier essai dramatique plus ou moins calqué sur la comédie ancienne, dans la *Célestine.* On examinerait les figures de *valets* qui se rencontrent dans la comédie du XVIe siècle, dans les pièces de Larivey par exemple, où ces figures sont également imitées de l'antique, mais considérablement modifiées. On suivrait ce type dans les comédies d'intrigue de Molière; on le verrait s'altérer de plus en plus dans les comédies de Regnard, où le valet devient exigeant, insolent, jusqu'à traiter son maître de voleur quand ce dernier ne lui paie point ses gages, et surtout dans celle de Lesage. Ici Crispin *rival de son maître* est réellement sur le point de le supplanter auprès de sa fiancée, et, lorsque sa fraude est découverte, au lieu de recevoir, suivant l'usage immémorial, des coups de bâton, il entend le beau père lui dire, ainsi qu'à son camarade La Branche : « Vous avez de l'esprit, mais il en faut faire un meilleur usage, et pour vous rendre honnêtes gens, je veux vous *mettre tous deux dans les affaires.* » Le valet fantastique de Beaumarchais représente précisément ce valet qui va passer maître et entrer *dans les affaires.* En suivant ainsi à travers les siècles ce type de l'esclave du théâtre antique transformé en valet de comédie, on pourrait, je crois, démontrer non-seulement que cette figure qui représente la protestation éternelle de l'intelligence contre la force ou le privilége a toujours offert quelque rapport avec le milieu social au sein duquel elle apparaissait, mais encore que ses altérations successives répondent assez bien au mouvement qui a fait passer les sociétés de l'esclavage au servage, du servage à la domesticité héréditaire et

jusqu'à un certain point forcée, de celle-ci enfin à la domesticité librement choisie, librement quittée, où par le fait le domestique n'est plus guère que ce qu'on appelait en style révolutionnaire un *officieux*. La conséquence de ces transformations diverses, c'est que le *valet de comédie*, n'ayant plus à représenter cette lutte de l'intelligence opprimée par la servitude comme dans le monde antique, ou gênée dans son essor comme dans les sociétés aristocratiques, ne peut plus jouer sur le théâtre le rôle qu'il y jouait autrefois. Au lieu d'y représenter l'homme habile d'une comédie d'intrigue, il y joue aujourd'hui exactement le même rôle que dans la vie réelle, c'est-à-dire qu'il annonce les gens et apporte les lettres.

Cette donnée sur le *valet de comédie* ne peut être qu'indiquée ici; nous laissons à d'autres le soin de la vérifier comme nous l'avons vérifiée nous-même. Ce qui est certain, c'est que Beaumarchais a été assez heureux pour pouvoir rattacher un personnage de théâtre à une des crises les plus importantes de l'histoire humaine. Le souvenir de Figaro est intimement lié à celui de la révolution française, et il n'en faut pas davantage pour éterniser un nom.

II. — BEAUMARCHAIS A SAINT-LAZARE. — QUERELLE AVEC MIRABEAU.

Le Mariage de Figaro avait eu soixante-huit représentations presque consécutives avec un succès jusqu'alors inouï. Le chiffre de recette de la première représentation est de 6,511 livres; celui de la soixante-huitième est de 5,483 livres. En huit mois, du 27 avril 1784 au 10 janvier 1785, cette pièce avait produit à la Comédie-Française (sans y comprendre la cinquantième représentation donnée au profit des pauvres sur la proposition de Beaumarchais) une recette brute de 346,197 livres, sur lesquelles, tous frais déduits, il restait aux comédiens en bénéfice net 293,755 livres, sauf la part d'auteur de Beaumarchais, évaluée à 41,499 livres. On voit que si *le Mariage de Figaro* pouvait être discuté comme œuvre d'art, il offrait comme élément de recette une valeur indiscutable. A la vérité, la pièce était montée avec un soin extrême et jouée avec une rare perfection.

Tous les rôles importans étaient confiés à des artistes de premier ordre : Mlle Sainval, la tragédienne alors en vogue, sur les sollicitations de Beaumarchais, avait accepté le rôle de la comtesse Almaviva, dans lequel elle déployait un talent d'autant plus attrayant, qu'il était plus inattendu; Mlle Contat enchantait le public dans le rôle de Suzanne par la grâce, la finesse de son jeu, le charme de sa physionomie et de sa voix. Une très jeune et très jolie actrice, qui fut bientôt enlevée par la mort à la fleur de ses dix-huit ans, Mlle Olivier, dont le talent, dit un contemporain, était naïf et frais comme sa figure,

prêtait cette naïveté et cette fraîcheur au rôle un peu vif de Chérubin. Molé jouait le rôle du comte Almaviva avec l'élégance et la noblesse qui le distinguaient. Dazincourt donnait au rôle de Figaro tout son esprit en le dégageant de toute vulgarité. Le vieux Préville, qui ne plaisait pas moins dans celui de Brid'oison, l'avait passé au bout de quelques jours à Dugazon, qui le rendait avec plus de force et autant d'intelligence. Desessarts, avec sa rondeur, donnait du relief au rôle ici très sacrifié de Bartholo; les rôles secondaires de Basile et d'Antonio étaient également bien joués par Vanhove et Bellemont; enfin, par un caprice original, un tragédien assez célèbre, Larive, ne voulant pas que la tragédie fût représentée dans la pièce seulement par Mlle Sainval, avait demandé le petit bout de rôle de *Grippe-Soleil.*

Cette vogue immense d'une comédie aristophanesque, en inquiétant quelques esprits ou en choquant quelques consciences sincèrement timorées, réveillait naturellement aussi la foule des envieux, qui ne manque jamais, surtout quand le triomphateur aime à afficher son triomphe, et l'on connaît le faible de Beaumarchais. C'était donc au milieu d'un feu croisé de satires en prose et en vers que l'auteur du *Mariage de Figaro* poursuivait sa carrière, versant sur ses *blasphémateurs*, non pas des torrens de lumière, mais des torrens de gaieté et de quolibets également en prose et en vers (1).

Non contens de le chansonner, ses ennemis lui tendaient des embûches. S'il écrivait une lettre mordante à un de ses amis, le président Dupaty, qui lui demandait une loge grillée pour des dames *scrupuleuses* qui voulaient bien voir sa pièce, mais qui ne voulaient pas être vues, on faisait circuler la lettre en disant qu'il avait eu l'audace de l'adresser à un duc et pair, et il était obligé d'écrire au ministre de la maison du roi pour rectifier le fait. En pleine Académie, l'*austère* Suard (2), recevant comme directeur M. de Montesquiou,

(1) On a souvent cité quelques-unes des pièces satiriques dirigées contre *le Mariage de Figaro*. On connaît moins les ripostes de Beaumarchais. Voici, par exemple, un quatrain inédit de lui en réponse à une épigramme assez plate du poète Piis : il me semble que le quatrain de Beaumarchais n'est pas dépourvu de sel :

Ton Pégase, Piis, est tombé dans l'ornière,
De son temple le Goût te ferme l'*ostium*.
Au bon petit Jésus je fais cette prière,
Auge Piis ingenium.

(2) Nous n'avons point à attaquer Suard, mais comme il a attaqué Beaumarchais avec un véritable acharnement, et comme nous allons voir tout à l'heure que c'est lui qui a occasionné son emprisonnement à Saint-Lazare, on ne sera pas étonné si nous nous croyons obligé de constater tout d'abord ici qu'il y a dans les lettres de Diderot à Mlle Voland des détails sur Suard qui, s'ils sont exacts, feraient peu d'honneur à son austérité, car ils tendraient à prouver qu'il était de ceux qui sont d'autant plus sévères en théorie

en présence du prince royal de Suède, depuis Gustave III, qui voyageait sous le nom de comte de Haga, avait trouvé moyen d'intercaler dans son discours une tirade très vive contre *le Mariage de Figaro*, qui fut fort applaudie par ceux-là même qui la veille avaient applaudi à outrance la pièce de Beaumarchais. Après la séance, le prince royal de Suède, complimentant M. Suard, lui dit : « Vous nous avez traités un peu sévèrement, peut-être avec raison; mais, ajouta-t-il en riant, je suis si inaccessible à la raison, que je vous quitte pour aller entendre une troisième fois *Figaro*. — Beau fruit de mon sermon, mon prince! » dit M. Suard (1).

De son côté, l'auteur du *Mariage de Figaro*, comme pour sanctifier sa pièce, en consacrait le produit à des œuvres de charité.

« Je propose, écrivait-il au *Journal de Paris* du 12 août 1784, un *institut de bienfaisance* vers lequel toute femme reconnue pauvre, inscrite à sa paroisse, puisse venir, son enfant au sein, avec l'attestation du curé, nous dire : — Je suis mère et nourrice, je gagnais 20 sols par jour, mon enfant m'en fait perdre 12. 20 sols par jour font 30 livres par mois; offrons à cette nourrice 9 francs de charité; les 9 livres que son mari ne donne plus à l'étrangère, voilà 18 livres de rentrées. La mère aura bien peu de courage si elle ne gagne pas 8 sols par jour en allaitant, voilà les 30 livres de retrouvées..... Quand je devrais être encore traité d'homme vain, j'y mettrais tout mon *Figaro* : c'est de l'argent qui m'appartient, que j'ai gagné par mon labeur, à travers des torrens d'injures imprimées ou épistolaires. Or, quand les comédiens auront 200 mille francs, mes nourrices en auront 28 mille; avec les 30 mille de mes amis, voilà un régiment de marmots empâtés du lait maternel; tout cela paie bien des outrages. »

La Comédie-Française, ne voulant pas rester au-dessous du zèle de Beaumarchais, consentait de son côté à consacrer à l'institution des *pauvres mères nourrices* le produit entier de la cinquantième représentation, et Beaumarchais remplaçait tous les couplets de la fin par des couplets de circonstance qui ne figurent point dans ses œuvres.

SUZANNE.

Pour les jeux de notre scène
Ce beau jour n'est point fêté.
Le motif qui nous ramène
C'est la douce humanité.
Mais quand notre cinquantaine
Au bienfait sert de moyen,
Le plaisir ne gâte rien.

qu'ils se mettent plus à l'aise dans la pratique. (Voir les lettres de Diderot à Mlle Voland, t. II, p. 411 et 433.)

(1) Garat, dans ses *Mémoires* sur Suard, arrange autrement cette phrase du prince de Suède. Je choisis la version publiée par Mme Suard comme plus vraisemblable.

FIGARO.

Nous, heureux cinquantenaires
D'un hymen si fortuné,
Rapprochons du sein des mères
L'enfant presque abandonné.
Faut-il un exemple aux pères?
Tout autant qu'il m'en naîtra
Ma Suzon les nourrira.

Se tournant ensuite vers Brid'oison, Figaro lui disait : « A vous, monsieur le juge ! »

BRID'OISON. — E...est-ce qu'on peut chanter quand on est attendri?... D'a...ailleurs on ne m'a rien fait.

FIGARO. — Vous avez tant de facilité!

BRID'OISON. — C'est...est vrai, oui, pour qu'on vienne peut-être me dire après : « Plu...us bête encore que l'auteur. »

FIGARO. — Pourquoi pas?

BRID'OISON. — Au...au bout du compte, je m'en moque, moi, et...et je m'en vais vous dire sur tout ceci ma façon de penser. (Il chante en se frottant la tête, comme s'il composait :)

Que d' plaisir on trouve à rire
Quand on n' voit du mal à rien!
Que d' bonheur on trouve à s' dire :
L'on m'amuse, et j' fais du bien!
Que d' bel' chose' on peut écrire
Contre tant d' joyeux ébats!
Nos cri...itics n'y manq'ront pas... (*Bis.*)

En effet, les critiques n'y manquaient pas, car dès le lendemain on faisait circuler ce quatrain :

De Beaumarchais admirez la souplesse,
En bien, en mal son triomphe est complet :
A l'enfance il donne du lait
Et du poison à la jeunesse.

Cet institut en faveur des *pauvres mères nourrices* rencontra des obstacles qui tenaient probablement aux inimitiés soulevées contre l'auteur du *Mariage de Figaro*, et il ne put être établi à Paris; mais comme l'idée était bonne, elle ne resta point stérile : l'archevêque de Lyon, M. de Montazet, l'adopta. Il accepta bravement le concours et l'argent de Beaumarchais, et l'*Institut de bienfaisance maternelle*, qui, si je ne me trompe, existe encore à Lyon, sortit du *Mariage de Figaro*. Beaumarchais fut un de ses protecteurs les plus constans. En 1790, il envoyait encore à cet établissement une somme de 6,000 francs, et recevait en échange la lettre suivante, signée de trois des plus considérables et des plus respectables habitans de Lyon :

« De Lyon, du 11 avril 1790.

« Monsieur,

« Vous offrir la preuve du succès de l'*Institut de bienfaisance maternelle*, c'est vous entretenir de votre ouvrage. C'est chez vous, monsieur, que nous en avons puisé l'idée; ainsi le plan de l'établissement vous appartient. Vous l'avez aidé de vos généreux dons, et plus de deux cents enfans conservés à la patrie vous doivent déjà leur existence. Nous nous estimons heureux d'y avoir contribué, et notre reconnaissance égalera toujours les sentimens respectueux avec lesquels nous sommes, monsieur, etc.,

« Les administrateurs de l'*Institut de bienfaisance maternelle*,

« PALERNE DE SACY, CHAPP et TABAREAU. »

Tandis que Beaumarchais occupait ainsi l'attention publique par les moyens les plus divers, ses ennemis, Suard en tête, le harcelaient sans cesse par des articles anonymes insérés au *Journal de Paris*. Un jour qu'on lui demandait malignement, dans ce journal, ce qu'était devenue la *petite Figaro*, dont il est question dans *le Barbier* et dont il n'est plus question dans *le Mariage*, il répondit par une histoire très plaisamment racontée, dans laquelle la petite Figaro se trouvait être une enfant adoptée autrefois par le barbier espagnol, venue en France, mariée depuis à un pauvre ouvrier du port Saint-Nicolas, nommé Lécluse, lequel venait d'être écrasé par accident, la laissant avec deux enfans sur les bras, et il terminait en invoquant la charité de l'interrogateur pour la veuve Lécluse. Ce dernier fait était vrai, mais cette manière de déjouer les malices anonymes de Suard, en lui imposant une charité, déplut apparemment à celui-ci, et soit qu'il agît de lui-même, soit qu'il fût, comme on l'a dit, excité à poursuivre cette polémique par le comte de Provence, depuis Louis XVIII, qui s'en amusait, et qui même, à ce qu'on assure, prenait sa part dans la rédaction, il continua toujours, sous l'anonyme, à poursuivre Beaumarchais d'articles qui devenaient de plus en plus outrageans. L'auteur du *Mariage de Figaro* riposta d'abord avec sa gaieté ordinaire, puis enfin, fatigué de ce commerce, il écrivit, le 6 mars 1785, une dernière lettre dans laquelle il déclarait aux rédacteurs du *Journal de Paris* qu'il ne répondrait plus aux insulteurs anonymes, et pour exprimer avec toute l'énergie possible le cas qu'il en faisait, il employait cette antithèse très colorée, mais un peu étourdiment rédigée : « Quand j'ai dû vaincre, disait-il, *lions et tigres* pour faire jouer une comédie, pensez-vous, après son succès, me réduire, ainsi qu'une servante hollandaise, à battre l'osier tous les matins sur l'*insecte vil de la nuit?* » Suard étant, je crois, très mince de sa personne, pouvait à la rigueur prendre pour lui le dernier terme de cette antithèse, d'un goût hasardé; malheureusement pour Beaumarchais, qui pensait n'avoir affaire qu'à Suard, le comte de Provence, quoique

très gros, ayant, à ce qu'il paraît, pris sa part des attaques de Suard, se jugea également atteint par la redoutable antithèse, et porta plainte au roi son frère de l'insolence de Beaumarchais. Toutefois, comme il ne voulait pas avouer qu'il s'y était exposé, il prit le parti de dissimuler ce qui le blessait particulièrement, et comme il était fort spirituel, il persuada sans peine à l'excellent Louis XVI que le crime de Beaumarchais consistait, non pas à avoir parlé de l'*insecte vil de la nuit*, mais à avoir écrit ces mots de *lions et tigres*, qui, suivant lui, désignaient *évidemment* le roi et la reine.

Accuser quelqu'un d'avoir songé à comparer Louis XVI à un tigre et même à un lion, c'était à peu près l'accuser d'avoir voulu emporter dans sa poche les tours de Notre-Dame. Beaumarchais n'avait mis en avant les *tigres* que dans l'intérêt purement littéraire de son antithèse, et pour faire ressortir l'*insecte vil de la nuit;* mais Louis XVI, le meilleur des hommes, quoique avec des accès de vivacité qui se bornaient habituellement à une brusquerie de parole, Louis XVI était déjà irrité contre Beaumarchais. Le succès immense d'une comédie jouée en quelque sorte malgré lui, succès qui l'inquiétait comme roi et le scandalisait comme chrétien, le rendait disposé à accueillir l'accusation même la plus invraisemblable. Celle-ci le mit hors de lui. Sans quitter la table de jeu à laquelle il était assis, Louis XVI écrivit, — si l'on en croit l'auteur des *Souvenirs d'un Sexagénaire*, M. Arnault, — sur un sept de pique, au crayon, l'ordre d'arrêter immédiatement Beaumarchais, et à la rigueur joignant l'insulte, ce qui n'est jamais permis à un roi, il ordonna de le conduire, non pas dans une prison ordinaire, mais dans une prison à la fois ridicule et honteuse pour ses cinquante-trois ans, à Saint-Lazare, où l'on enfermait alors les adolescens dépravés.

Traiter comme un jeune vaurien un homme de l'âge et de la célébrité de Beaumarchais, un homme à qui on avait donné des missions de confiance, qu'on avait initié à des secrets d'état, qu'on avait chargé des opérations les plus importantes, qu'on savait à la tête d'une maison de commerce considérable, et dont le talent exerçait sur le public une attraction puissante, c'était plus qu'une injustice, c'était une faute des plus graves : c'était rendre manifeste à tous les yeux la pernicieuse influence qu'un pouvoir non contrôlé par des lois exerce à un moment donné, même sur le meilleur des souverains. — Cet acte révoltant d'arbitraire est le seul de cette espèce qu'on puisse reprocher à Louis XVI.

Telle est la légèreté du public parisien, qu'en apprenant d'abord dans la matinée du 9 mars 1785 que l'auteur du *Mariage de Figaro*, au milieu de son triomphe, venait d'être emprisonné la veille, sans qu'on sût pourquoi, avec les jeunes bandits de Saint-Lazare, on trouva

l'idée si extraordinaire, si bizarre, qu'il y eut presque un éclat de rire universel. Le lendemain, on se demandait le pourquoi de cette étrange incarcération, et, comme le gouvernement ne disait rien, n'ayant rien à dire, attendu qu'il lui eût été assez difficile d'avouer qu'on enfermait Beaumarchais à Saint-Lazare parce qu'on était porté à croire qu'il avait eu l'*intention* de comparer Louis XVI à un *tigre*, le public s'inquiétait et commençait à murmurer; le surlendemain, il murmurait hautement. « Chacun, dit Arnault, se sentait menacé par là, non-seulement dans sa liberté, mais encore dans sa considération. » Le quatrième jour, il y avait, parmi les jeunes gens surtout, un *hourra* général, et telle était l'effervescence, qu'Arnault, quoiqu'il fût alors au service du comte de Provence, nous apprend qu'il n'avait pu s'empêcher de rimer contre cet acte d'arbitraire une ode des plus hardies. Enfin, le cinquième jour, on fit sortir Beaumarchais presque malgré lui, car, dans son ressentiment de l'affront qu'il avait reçu, il voulait rester en prison jusqu'à ce qu'on lui eût déclaré son crime et donné des juges. Le mémoire inédit qu'il adresse de Saint-Lazare au roi est curieux comme expression d'une situation aussi embarrassante pour Louis XVI que pour Beaumarchais. Le lieutenant de police avait sans doute dit à l'oreille du prisonnier quelle était la véritable cause de la colère du roi; mais comment entamer ce sujet? Comment discuter seulement l'*exécrable démence* (c'est le mot de Beaumarchais) de l'intention supposée? Comment se défendre devant le roi d'avoir songé à l'assimiler à un tigre? « Comparant, dit Beaumarchais, les grands obstacles que j'ai dû vaincre pour faire jouer une faible comédie aux attaques multipliées qu'on dédaigne après le succès, j'ai pris les deux extrêmes de l'échelle comparative, et de même que j'aurais dit : « *Après avoir combattu des géans*, dois-je marcher *sur des pygmées?* » ou tels autres rapprochemens figuratifs, j'ai dit : ..... Mais quand on s'obstinerait à penser qu'il peut exister en France un être assez capitalement fou pour vouloir offenser le roi dans une lettre soumise à la censure et publiée dans un journal, ai-je donné jusqu'à présent des marques d'une telle démence, que l'on puisse hasarder sans preuve une pareille accusation contre moi? »

Quelques jours de réflexion firent sans doute comprendre au roi qu'il ne pouvait pas décemment admettre l'intention qu'on avait prêtée à l'auteur du *Mariage de Figaro*, et, revenant aux sentimens de bon sens et de bonté qui lui étaient si naturels, après avoir en quelque sorte fait prier Beaumarchais de quitter sa prison, il se plut à le dédommager de toutes les manières de cette honteuse détention de cinq jours. Grimm constate que presque tous les ministres assistèrent à la représentation de *Figaro* qui suivit la sortie de prison, et qui fut des plus brillantes. Ils eurent le petit désagrément d'entendre applaudir avec énergie cette phrase du fameux monologue :

Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant. M. de Calonne écrivit à Beaumarchais que le roi le tenait pour justifié et saisirait avec plaisir les occasions de lui donner des marques de sa bienveillance. Louis XVI le fit bientôt de la façon la plus noble et la plus digne d'un roi qui sent qu'il a eu tort : « *Le Barbier de Séville,* dit Grimm, a été représenté sur le petit théâtre de Trianon dans la société intime de la reine, et l'on a daigné accorder à l'auteur la faveur très distinguée d'assister à cette représentation. C'était la reine elle-même qui jouait le rôle de Rosine, M. le comte d'Artois celui de Figaro, M. de Vaudreuil celui du comte Almaviva, etc... A coup sûr, on ne pouvait pas faire à Beaumarchais une réparation plus délicate et plus flatteuse de l'affront qu'il avait reçu. »

A ces réparations délicates vinrent s'ajouter des témoignages plus substantiels de la bienveillance du roi; mais on a commis à ce sujet une erreur, basée sur une lettre publiée pour la première fois dans la petite édition in-18 de Beaumarchais que M. Ravenel a enrichie de notes intéressantes. Dans cette lettre sans adresse et qui porte la date de juin 1785, Beaumarchais semble dire qu'il a reçu du roi, depuis sa disgrâce, *deux millions cent cinquante mille livres* sur de longues avances dont il sollicitait le remboursement. Il y a là une erreur matérielle, soit que la lettre réimprimée par M. Ravenel d'après un journal ne soit pas authentique, ou soit que Beaumarchais ait eu à ce moment quelque intérêt à paraître avoir reçu en bloc cette somme de 2 millions et plus. Ce qui est certain, c'est qu'il n'a reçu à cette époque que 800,000 livres. On se souvient que depuis 1779 il était en instance auprès du gouvernement pour obtenir une indemnité au sujet de sa flotte marchande, sacrifiée aux opérations militaires de l'amiral d'Estaing. On se souvient qu'il avait reçu successivement pour cet objet 905,000 livres d'une part, et d'autre part, trois mois avant la représentation du *Mariage de Figaro,* 570,625 livres avec une lettre de M. de Calonne lui annonçant que ses répétitions ultérieures seraient réglées par un comité d'armateurs. Ce sont ces répétitions ultérieures qui furent réglées, assez longtemps après l'emprisonnement à Saint-Lazare, par un ordre du roi en date du 12 février 1786, à la somme de 800,000 livres, laquelle, jointe aux deux sommes précédentes, forme un total de 2,275,625 livres que Beaumarchais a reçues, on le voit, non pas en bloc, mais par portions et à plusieurs années de distance. Nous avons dû donner ces détails, afin que l'on comprenne bien que la somme reçue après la détention à Saint-Lazare n'était pas un don du roi déguisé sous forme d'indemnité, mais le complément d'une réclamation sérieuse, fondée, et depuis longtemps reconnue par le gouvernement (1).

(1) Nous devons aussi faire valoir à ce sujet un argument qui nous a échappé lorsque

Malgré les dédommagemens que la bonté du roi accordait à Beaumarchais, ce témoignage public, non-seulement de rigueur, mais de mépris, donné dans un moment d'aveugle colère, eut une fâcheuse influence sur la situation morale de l'auteur du *Mariage de Figaro* vis-à-vis de l'opinion. On l'avait vu pour la première fois subissant un outrage et obligé de se taire devant la qualité de l'offenseur; ses ennemis se sentirent plus encouragés à l'attaque, et bientôt son étoile, qui commençait à pâlir, le mit aux prises avec un homme non moins audacieux, mais plus jeune et plus redoutable que lui.

Deux habiles mécaniciens, les frères Périer, avaient entrepris de faire distribuer l'eau de la Seine dans tous les quartiers de Paris, à l'instar de ce qui se pratiquait déjà depuis longtemps à Londres, en établissant sur les hauteurs de Chaillot cette pompe à feu qui existe encore. Ils s'étaient adressés à Beaumarchais, qui, toujours porté vers les entreprises utiles et pouvant devenir fructueuses, leur avait fourni des fonds, les avait aidés à fonder une société dont il était un des principaux actionnaires et un des administrateurs. Les actions, tombées d'abord au-dessous du pair, avaient éprouvé en 1785 une hausse rapide et considérable. Quelques banquiers, ayant aventuré beaucoup d'argent en jouant sur la baisse, avaient un intérêt pressant à arrêter et à faire rétrograder ce mouvement. Mirabeau se trouvait alors à Paris au sortir des prisons où il avait traîné son orageuse jeunesse, n'étant guère connu encore que par son ouvrage sur *les lettres de cachet* et par le scandale de ses procès et de ses amours. Pauvre, pressé de mille besoins de luxe, il rôdait à travers cette société en décadence, *sicut leo rugiens quærens quem devoret*, ou, si l'on aime mieux, comme un chevalier errant cherchant aventures et coups de lance. Lié avec les financiers Panchaud et Clavière, qui lui prêtaient de l'argent et que la hausse des actions des *eaux de Paris* contrariait essentiellement, muni par eux de calculs plus ou moins exacts, il entra en campagne contre la société des frères Périer par une brochure éloquente, dans laquelle il prétendait éclairer la nation sur ses véritables intérêts, et lui démontrer *patriotiquement* que la pompe à feu de Chaillot était une entreprise détestable.

En sa qualité d'actionnaire et d'administrateur, Beaumarchais avait également un intérêt patriotique à démontrer le contraire. Il faut noter cependant que sa position était bien plus nette que celle de son adversaire, puisqu'il défendait à la fois sa chose et une opération incontestablement utile. A la brochure de Mirabeau il répon-

nous avons parlé des 3 millions donnés secrètement à Beaumarchais en 1776 et 1777 pour concourir aux fournitures américaines. N'est-il pas évident que si Beaumarchais n'avait pas rendu à M. de Vergennes un compte satisfaisant de l'emploi de ces 3 millions, il n'aurait pas reçu plusieurs années après, sous le ministère de ce même M. de Vergennes, millions en plus à titre d'indemnité?

dit par une brochure dans laquelle, contre son habitude, il se montrait parfaitement calme, modéré, occupé presque uniquement de réfuter les calculs de Mirabeau. Néanmoins, comme il est difficile de chasser complétement le naturel, il laissait échapper un calembour qui n'était pas d'un goût exquis; comparant les brochures de Mirabeau aux *Philippiques*, il les appelait des *mirabelles*, et de plus sa péroraison, sous une apparente courtoisie, laissait percer des doutes sur les motifs plus ou moins désintéressés qui avaient conduit la plume de Mirabeau. Il n'en fallait pas davantage pour faire bondir un lutteur qui ne demandait que plaie et bosse. La réplique ne se fit pas attendre; Mirabeau riposta par une seconde brochure dans laquelle, laissant à peu près de côté les *eaux de Paris*, il prenait l'auteur du *Mariage de Figaro* à la gorge, défigurait toute sa vie, et le secouait rudement au nom de la morale et de l'ordre public. Mirabeau, le ravisseur de femmes, défendant les bonnes mœurs contre Beaumarchais; Mirabeau, qui, au donjon de Vincennes, écrivait et faisait vendre sous l'anonyme de véritable ordures (1), reprochant à Beaumarchais la licence de ses écrits; Mirabeau enfin, le tribun futur qui devait invoquer les Gracques et Marius, demandant compte à Beaumarchais de ses attaques contre les *ordres* de l'état, m'a toujours paru un spectacle plus réjouissant qu'émouvant. Une circonstance suffira pour donner une idée de la bonne foi de Mirabeau dans cette polémique. Parmi les griefs allégués contre Beaumarchais, un de ceux sur lesquels il appuyait très vivement, c'étaient les relations de ce dernier avec Morande; l'amitié d'un tel homme était, disait-il, *un opprobre* pour l'auteur du *Mariage de Figaro*. Qu'on juge de la fureur de Morande en recevant à Londres le pamphlet de Mirabeau, quand on saura qu'il avait dans les mains les billets les plus charmans adressés à lui, Morande, par ce même Mirabeau, qui, peu de temps auparavant, se trouvant en Angleterre et ayant besoin du rédacteur du *Courrier de l'Europe*, l'invitait à dîner, se déclarait son meilleur ami et le courtisait de son mieux! Il faut être très éloquent pour se permettre de pareilles audaces. Ce fait, que j'ai eu occasion de vérifier moi-même, me porte à penser qu'il doit y avoir quelque chose de vrai dans un petit détail du manuscrit de Gudin, destiné à expliquer la cause primitive des attaques de Mirabeau.

« Le comte de Mirabeau, dit Gudin, ne subsistait guère que d'emprunts, il vint trouver Beaumarchais; l'un et l'autre ne se connaissaient que de réputation, la conversation fut vive, animée, spirituelle entre eux; enfin le comte,

(1) Il ne s'agit point ici de la *correspondance de Vincennes*, qui ne mériterait point cette qualification, et qui d'ailleurs ne fut pas publiée par Mirabeau, mais de plusieurs ouvrages cyniques tels que l'*Erotika Biblion*, *Ma Conversion*, etc., que Mirabeau, dans sa prison, écrivait pour se procurer de l'argent, et dont, par une tolérance assez bizarre, la police lui facilitait la vente.

avec la légèreté ordinaire aux emprunteurs de qualité, demanda à Beaumarchais de lui prêter une somme de *douze mille francs*. Beaumarchais la lui refusa avec cette gaieté originale qui le distinguait. — Mais il vous serait aisé de me prêter cette somme, lui dit le comte. — Sans doute, lui répondit Beaumarchais; mais, monsieur le comte, comme il faudrait me brouiller avec vous au jour de l'échéance de vos effets, j'aime autant que ce soit aujourd'hui; c'est douze mille francs que j'y gagne. »

Après la seconde brochure de Mirabeau, on s'attendait à une riposte de Beaumarchais. A la grande surprise du public, ce dernier garda le silence. Soit qu'il jugeât que la partie n'était pas égale et que ce joûteur était trop fort pour lui ou avait moins à perdre, soit qu'il éprouvât ce besoin du repos que l'âge fait sentir aux êtres même les plus batailleurs, il prit le parti de se taire. Agit-il prudemment? Cela est douteux, car on verra bientôt un nouvel adversaire s'autoriser de ce premier témoignage de prudence pour attaquer à son tour Beaumarchais avec une fureur sans égale.

Quatre ans avaient passé sur cette querelle entre Mirabeau et Beaumarchais, le premier était devenu le grand Mirabeau, lorsqu'un beau jour, en 1790, fatigué à son tour des orages de la vie, il écrit à Beaumarchais la lettre suivante :

« Mon écriture ne pouvant pas vous déplaire, monsieur, lorsqu'elle est accompagnée d'un procédé que vous ne désapprouverez pas, je prends le parti de m'adresser à vous-même pour un éclaircissement qui vous regarde plutôt qu'à des intermédiaires.

« Très voisin de l'âge et surtout de la disposition d'esprit où, moi aussi, je ne veux penser qu'à mes livres et à mon jardin, j'avais jeté les yeux, dans les biens nationaux, sur les *Minimes* du bois de Vincennes; j'apprends que vous y pensez, on dit même que vous avez couvert l'enchère; il n'est pas douteux que si vous désirez ce joli séjour, vous le paierez beaucoup plus cher que moi, parce que vous êtes beaucoup plus en état de le faire, et cela posé, je trouverais très désobligeant de hausser à votre désavantage le prix d'un objet auquel je ne pourrais plus atteindre. Veuillez donc me dire si l'on m'a bien instruit, si vous tenez à cette acquisition, et de ce moment je retire mes offres; si, au contraire, vous n'avez qu'une velléité légère ou seulement le désir civique de concourir à ce que les ventes s'effectuent, sauf à vous défaire ensuite d'un bien probablement trop voisin de votre belle habitation pour que vous comptiez en faire votre maison de campagne, je suis persuadé que vous aurez le même procédé pour moi que moi pour vous, et que votre concurrence n'exagérera pas le prix de cette acquisition.

« J'ai l'honneur d'être parfaitement, monsieur, etc. MIRABEAU (l'aîné). »

« Le 17 septembre 1790. »

Voici la réponse de Beaumarchais :

« Je vais répondre à votre lettre, monsieur, avec franchise et liberté. Depuis longtemps je cherchais une occasion de me venger de vous; elle m'est offerte par vous-même, et je la saisis avec joie.

« Tous les motifs que vous citez sont en effet entrés dans mon projet d'acquisition. Un autre plus puissant s'y joint, et quoiqu'il soit assez bizarre, il n'est pas moins celui qui m'a le plus déterminé. A l'âge de douze ans, prêt à faire ma première communion (vous riez?), je fus conduit chez ces minimes. Un grand tableau du *Jugement dernier* qui était dans leur sacristie me frappa tellement l'esprit, que j'y retournais très souvent. Un vieux moine fort spirituel entreprit sur cela de m'arracher au monde; il me prêchait toutes les fois sur le texte du grand tableau en accompagnant son sermon d'un goûter. J'avais pris fort en gré sa retraite et sa morale, et j'y courais tous les jours de congé. Depuis, j'ai toujours vu ce clos avec plaisir, et aussitôt qu'on a mis en vente les biens de nos pauvres tondus, j'ai donné l'ordre de couvrir les enchères de celui-là. Autant de motifs réunis me rendent cette acquisition fort chère, mais ma vengeance me l'est encore plus, car je ne suis plus aussi bon que je l'étais dans mon enfance. Vous avez envie de mon clos, je vous le cède et me départs de toutes mes prétentions sur lui, trop heureux d'avoir mis enfin *mon ennemi entre quatre murailles!* Il n'y a plus que moi qui le puisse après la chute des bastilles.

« Si dans votre colère vous êtes assez généreux pour ne pas au moins vous opposer au salut de mon âme, réservez-moi, monsieur, le grand tableau du *Jugement dernier*. Mon dernier jugement sur lui est que c'est un fort beau morceau et fait pour honorer ma chapelle. Vous vous serez vengé de moi comme je me venge de vous. Si vous avez besoin de bons renseignemens ou même de mon concours pour la facilité de votre acquisition, parlez, je ferai là-dessus tout ce que vous voudrez, car si je suis, monsieur, le plus implacable de tous vos ennemis, mes amis disent en riant que je suis le meilleur de tous les méchans hommes. BEAUMARCHAIS. »

Les remerciemens de Mirabeau ne se font pas attendre :

« Il faut que j'aie été ravi à moi-même hier, comme en effet je le fus, monsieur, pour n'avoir pas répondu aussitôt à votre aimable lettre. La candeur de l'âge que vous y rappelez ne s'y trouve pas moins que sa gaieté et sa malice, et jamais forme plus piquante n'assaisonna un meilleur procédé. Oui, certes, le tableau qui vous est resté si vivement empreint dans l'imagination dans le cours d'une vie qui vous a nécessairement distrait un peu du *Jugement dernier* est à vous, si je deviens propriétaire de ce clos, et mon ambition à cet égard s'augmente d'un vœu : c'est de vous y voir venir chercher les vestiges de la sacristie et avouer qu'il n'est point de fautes inexpiables ni de colères éternelles. MIRABEAU (l'aîné). »

« 19 septembre 1790. »

Une lettre aimable de Beaumarchais termine cette correspondance :

« Je suis plus touché, monsieur, de votre lettre que je n'ose me l'avouer. Permettez donc que je vous adresse le bonhomme que j'avais chargé de me nettoyer cette affaire. Il a été un des experts de la municipalité; il vous expliquera ce que votre emplette a d'utile et le parti que l'on peut en tirer, ce qui vous apprendra, si vous ne le savez déjà, jusqu'où vous pouvez enchérir.

« Puisque mon badinage ne vous a pas déplu, recevez l'assurance la plus

sincère d'un oubli total du passé. Faites une salle à manger de mon antique sacristie, j'y accepterai avec joie un repas civique et frugal. Grâce à la révolution, personne n'est plus humilié de n'en offrir que de ce genre, et nous sommes tous enrichis de ce qu'elle a retranché aux dépenses de vanité qui nous appauvrissaient sans véritable jouissance. Messieurs les bons faiseurs, devenez bienfaisans en mettant fin à votre ouvrage; il sera toujours excellent, pourvu que vous l'acheviez vite.

« Agréez les salutations du cultivateur, BEAUMARCHAIS. »

C'est ainsi que le temps apaise les colères les plus ardentes. Ce projet de campagne et de repos était une de ces chimères dont se berçait aux heures de lassitude l'imagination de Mirabeau; il n'eut point de suite : l'homme des combats devait mourir sur la brèche. Il nous a semblé que cette correspondance pacifique, où chacun des deux anciens ennemis apparaît avec ses véritables allures, offrait plus de sincérité et par conséquent plus d'intérêt que leur querelle.

III. — LE PROCÈS KORNMAN.

Dans ce combat avec Mirabeau à propos des *eaux de Paris*, Beaumarchais avait donné au public l'idée d'un lutteur qui commençait à faiblir. C'était encourageant pour ceux qui pouvaient éprouver le besoin de se faire un nom aux dépens du sien, et il ne tarda pas à se voir assailli par un nouvel adversaire. En février 1787, au moment où il s'occupait de la première représentation de son opéra de *Tarare*, on répandit dans Paris à un très grand nombre d'exemplaires une brochure assez volumineuse et des plus virulentes intitulée : *Mémoire sur une question d'adultère, de séduction et de diffamation* pour le sieur Kornman contre la dame Kornman son épouse, le sieur Daudet de Jossan, le sieur Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais et M. Lenoir, conseiller d'état, ancien lieutenant général de police.

Ce mémoire d'une forme inusitée, imprimé même sans nom d'imprimeur, contenant une dénonciation adressée au public et non à la justice, était tout simplement signé Kornman; mais le style annonçait une plume plus exercée que celle d'un banquier alsacien. L'affaire dont il s'agit ayant eu, en raison des circonstances et des personnes attaquées, un immense retentissement, il faut expliquer d'abord par quel tour de force un avocat alors inconnu, et désirant exploiter à son profit la célébrité de Beaumarchais, avait pu l'englober dans un procès en adultère, auquel il était parfaitement étranger et qui couvait depuis six ans. En octobre 1781, Beaumarchais, se trouvant à dîner chez le prince de Nassau-Siegen, avait été vivement sollicité par le prince et la princesse de s'intéresser au sort d'une jeune femme que son mari tenait depuis six mois enfermée dans une maison de force en vertu d'une lettre de cachet, et d'unir

ses démarches à celles qu'ils faisaient eux-mêmes en sa faveur. Rendu prudent par l'expérience, Beaumarchais, avant de se mêler d'une chose aussi délicate, demanda tous les renseignemens possibles. On lui montra une requête touchante que cette jeune femme écrivait de sa prison au président du parlement. Elle était étrangère, née en Suisse, orpheline de père et de mère, mariée depuis l'âge de quinze ans à un banquier alsacien, à qui elle avait apporté une dot de 360,000 francs. Elle avait deux enfans, et elle était enceinte d'un troisième. Les affaires de son mari étant en mauvais état, elle avait voulu préserver sa dot dans l'intérêt de ses enfans, et son mari l'avait fait enfermer comme coupable d'adultère. Elle niait faiblement la faute que lui reprochait son mari, et qui, à ce qu'il paraît, était réelle; mais elle réclamait le droit de défendre librement devant la justice sa fortune et son honneur, et demandait à ne pas être condamnée à périr de souffrance en accouchant dans un lieu où l'on enfermait des folles et des prostituées.

Pour achever de décider Beaumarchais, on lui montra de plus des lettres écrites par le mari à l'homme qu'il accusait d'avoir séduit sa femme, et on lui présenta le séducteur : c'était un jeune homme élégant, spirituel, de mœurs un peu légères, nommé Daudet de Jossan, qui était assez lié avec le prince et la princesse de Nassau, et qui était petit-fils d'Adrienne Lecouvreur et du maréchal de Saxe (1).

Daudet, par la protection du dernier ministre de la guerre, le prince de Montbarey, avait obtenu la place, alors importante, de syndic-royal adjoint de la ville de Strasbourg. Cette situation lui donnant une certaine influence en Alsace, Kornman l'avait reçu chez lui à Paris. Daudet était devenu amoureux de Mme Kornman, le mari en avait pris son parti, avait fait son ami de l'amant de sa femme, et avait utilisé son crédit auprès du ministre Montbarey jusqu'au moment où la retraite de ce ministre ayant fait perdre à Daudet sa place et son influence, l'époux débonnaire et complaisant s'était tout à coup transformé en Othello. A l'appui de son dire, Daudet présentait des lettres à lui écrites par Kornman et exprimant une tolérance tellement ignoble, que Beaumarchais n'hésita plus. Il courut chez les ministres, et, avec cette activité persévérante qu'il mettait à tout ce qu'il entreprenait, il obtint bientôt la révocation de la lettre de cachet et un ordre du roi enjoignant au lieutenant de police, M. Lenoir, de faire conduire la prisonnière dans la maison d'un médecin-accoucheur, où elle pourrait librement recevoir ses hommes d'affaires et discuter ses intérêts avec son mari. Ce dernier, voyant

(1) Le père de Daudet, directeur des greniers à sel de la ville de Strasbourg, avait épousé Françoise-Catherine-Ursule Lecouvreur, fille naturelle de la célèbre tragédienne et du maréchal de Saxe.

que sa femme lui échappait, essaya d'entrer en accommodement avec elle; cinq ans se passèrent ainsi, remplis par des tentatives avortées de réconciliation et par des commencemens de procès en séparation de biens. Dans l'intervalle, les affaires commerciales de Kornman allaient de mal en pis; il fut obligé de suspendre ses paiemens, et sa femme, à laquelle Beaumarchais, en raison même du premier service rendu, ne pouvait plus refuser des conseils, dut entamer contre lui des procédures à l'effet de garantir sa dot.

Les choses en étaient là, lorsque Kornman eut occasion de se lier avec le jeune avocat Bergasse, encore inconnu, ou plutôt connu seulement par l'extrême exaltation qu'il avait déployée dans des brochures en faveur des expériences magnétiques de Mesmer. Soit que Bergasse ait réellement ajouté foi aux récits plus ou moins fantastiques que lui faisait Kornman, soit qu'il ait vu là une belle occasion de se produire avantageusement, soit enfin qu'il ait été conduit par ces deux motifs réunis, toujours est-il que c'est lui qui détermina ce banquier à confier au public des détails qu'on aime généralement à tenir secrets. C'est sous l'impulsion du fougueux Bergasse que Kornman se décida à donner à son affaire tout l'éclat imaginable, en comprenant dans la même accusation sa femme et son complice présumé, Daudet de Jossan; le lieutenant-général de police, que Kornman soupçonnait aussi, à tort ou à raison, d'avoir été l'amant de sa femme, et qui, venant de quitter sa place, offrait l'avantage de pouvoir être attaqué utilement et sans danger; le prince de Nassau même, que Bergasse devait attaquer dans un second mémoire; enfin, mais surtout Beaumarchais, l'*affreux*, le *scélérat* Beaumarchais, qu'on présentait comme la cheville ouvrière du plus abominable complot contre toutes les lois divines et humaines.

Tel fut l'objet du premier mémoire publié au nom de Kornman, rédigé par Bergasse, et répandu par milliers dans Paris. Ce mémoire est parfois assez bien écrit, souvent chaleureux, souvent bouffi et incorrect, et surtout pompeux d'un bout à l'autre; mais, au point de vue de la logique, de la raison et du droit, il ne supporte réellement pas l'examen. C'est un véritable galimatias. Qu'y voit-on? Un mari qui raconte ou plutôt un avocat qui fait raconter à un mari, en style emphatique, avec une épigraphe en vers latins, les torts qu'il reproche à sa femme. Ce qui tendrait du reste à indiquer une certaine bonne foi chez Bergasse, au moins au début de l'affaire, c'est que, dans son exaltation continue, il oublie à tous momens qu'il revêt d'un style imposant des faits qui sont peu à l'avantage de son client. Il pourrait, par exemple, se dispenser de nous montrer ce mari poussant pendant un an la débonnaireté jusqu'à la tolérance la plus honteuse, pour faire ensuite enfermer sa femme aussitôt qu'il est ques-

tion de séparation de biens. Il pourrait se dispenser de faire avouer tout naïvement à ce mari que, s'il a attendu six ans pour faire du scandale, c'est que le lieutenant de police, qu'il accuse aussi d'être un des amans de sa femme, lui *avait promis une place dans les Indes.* Enfin n'est-il pas singulier qu'un mari, après avoir traîné sa femme dans la boue, après l'avoir accusée, non-seulement des désordres les plus graves et les plus multipliés, mais encore d'escroquerie et même de complicité dans je ne sais quelle histoire d'assassinat qui est un véritable roman, vienne conclure en définitive à ce qu'on lui laisse la femme et la dot, la dot apparemment parce qu'elle est bonne à garder, la femme parce qu'elle est, dit cet aimable mari, *plus égarée que coupable,* et qu'*il l'aidera à vivre environnée de l'estime qu'elle peut mériter encore!* Et cela pour arriver à appeler toute la rigueur des lois, non-seulement sur le suborneur ou les suborneurs, ce qui serait assez naturel au moins de la part d'un autre mari, mais sur Beaumarchais, contre lequel on n'articule aucun autre fait précis que celui d'avoir contribué à obtenir des ministres, en faveur d'une femme près d'accoucher dans une maison de force, la révocation d'une lettre de cachet! Pour que tout soit logique d'ailleurs dans les mémoires de Bergasse, on y lit les déclamations les plus ardentes contre les lettres de cachet.

Excité par l'exemple de Mirabeau, Bergasse le laisse bien loin derrière lui en excès de langage. Tout ce que la fureur peut inspirer d'expressions outrageantes et d'imputations flétrissantes, il le prodigue à Beaumarchais. Et comme si ce n'était pas assez de le qualifier « un homme dont la *sacrilége existence* atteste avec un éclat si honteux le *degré* de dépravation *profonde* où nous sommes *parvenus,* » dans un second mémoire, cet avocat, parlant en son nom, crie à Beaumarchais qu'il ne connaît pas, qu'il n'a jamais vu : « Malheureux! *tu sues le crime!* » En temps ordinaire et pour un public impartial, la réponse de Beaumarchais à de telles invectives eût été foudroyante, car il se contenta d'opposer, comme il disait, à du *Kornman-Bergasse* du *Kornman* tout pur, c'est-à-dire qu'à ce mari si pompeux de sensibilité, d'indignation et de vertu, à ce mari qui, par la plume de Bergasse, dissertait avec tant d'abondance sur la sainteté du lien conjugal, il opposa le mari réel, le mari écrivant, — pendant cette même année où la conduite de sa femme l'avait rempli d'indignation *dans son mémoire,* — à ce même séducteur détesté *dans son mémoire,* des lettres où il fait de ce suborneur son ami, son confident, son protecteur auprès des ministres, l'artisan de sa fortune, l'ami et la compagnie habituelle de sa femme. Il montra Kornman méritant par là le dilemme fort embarrassant que lui posa plus tard à l'audience l'avocat de Daudet : « Ou vous êtes le plus

atroce calomniateur, ou vous êtes le plus vil des époux; il vous faut choisir. »

Quant à Beaumarchais, après avoir ainsi constaté la moralité du plaignant, il ne lui fut pas difficile de démontrer jusqu'à la dernière évidence qu'il n'y avait aucun motif raisonnable de l'envelopper dans cette plainte en adultère (1). Malheureusement pour lui, le public s'inquiétait fort peu de savoir qui avait tort ou raison quant au fond de l'affaire, assez insignifiante par elle-même, mais qui l'emporterait dans cette guerre à mort qu'un nouvel adversaire déclarait à Beaumarchais; car, après l'éclat du premier mémoire, Bergasse, comprenant sans doute qu'il était peu décent pour lui de se soustraire à la responsabilité de ses attaques en empruntant le nom de Kornman, lorsque d'ailleurs tout le monde savait que ce mémoire était de lui, s'en était positivement déclaré l'auteur, et Beaumarchais l'ayant assigné, ainsi que Kornman, en diffamation au parlement, Bergasse eut à continuer le combat tout à la fois au nom de Kornman et au sien. Or il avait ici plusieurs avantages sur Beaumarchais. Jeune et à peu près inconnu, il n'avait ni ennemis ni envieux; doué d'un tempérament bilieux et d'une imagination très ardente, il avait une certaine emphase naturelle de style qui déjouait l'ironie de l'auteur du *Mariage de Figaro,* et la violence de ses périodes, souvent forcées, mais toujours ronflantes, ressemblait à l'entraînement d'une conviction. — Il n'était pas moins habile que violent, car, profitant des circonstances et des querelles du ministère et du parlement, qui suspendirent l'administration de la justice et firent traîner ce procès durant près de deux ans, il sut prendre exactement le même rôle qu'avait pris autrefois Beaumarchais au temps du procès Goëzman et associer cette querelle à toutes les préoccupations du jour. Le fond de l'affaire disparut ainsi sous les accessoires, et bientôt dans les mémoires de Bergasse il ne fut presque plus question de M. et de Mme Kornman, mais de l'exil du parlement et de la scélératesse de Beaumarchais, qu'il accusait d'être vendu aux ministres; de la liberté de la presse, des états-généraux, des droits de

(1) Beaumarchais étant un peu suspect en ce qui regarde les femmes, j'ai mis le plus grand soin à chercher dans ses papiers s'il avait réellement servi Mme Korman en chevalier *désintéressé.* Il m'a été démontré d'abord qu'il ne la connaissait nullement quand il avait contribué à la faire sortir de prison, et ensuite qu'en l'aidant plus tard de ses conseils dans ses débats d'intérêt avec son mari, il avait été pour elle un ami, et rien de plus. — Elle l'appelle dans ses lettres *mon cher papa,* et il me paraît en effet jouer auprès d'elle un rôle purement paternel. Ce serait donc précisément un des actes les plus louables, les plus désintéressés de la vie de Beaumarchais, qui lui aurait valu le plus d'insultes et le plus de tracas. C'est ce qui le fait s'écrier dans ses mémoires sur cette affaire : « Grand Dieu ! quelle est ma destinée ! je n'ai jamais rien fait de bien qui ne m'ait causé des angoisses, et je ne dois tous mes succès, le dirai-je?... qu'à des sottises ! »

la nation, et de *la scélératesse* de Beaumarchais, ennemi des droits de la nation. Tous les oisifs se mêlèrent naturellement à ce débat, qui fut une des grandes affaires du temps. Pendant les deux ans qu'il dura, il se publia près de quatre cents brochures à ce sujet, Bergasse y faisant entrer tous les noms plus ou moins impopulaires qui se rencontraient sous sa plume, et chaque personnage désigné publiant à son tour des réponses et des explications. Beaumarchais n'écrivit que trois mémoires dans l'affaire Kornman; ils sont incontestablement plus faibles que ceux qu'il écrivit contre Goëzman et autres. Il a ici tellement raison quant au fond du débat, qu'il ne sait pas se défendre sur les accessoires qu'on entasse pour l'en accabler. Vainement ses amis lui recommandent d'éviter les formes de la raillerie, qui ne prendraient pas, attendu que Bergasse a su monter l'affaire au ton d'une grande question de morale publique, dans laquelle il se pose comme défenseur de la vertu contre un *tas d'hommes pervers :* comme l'opinion incline à l'accepter dans ce rôle, il faudrait l'en dépouiller avec gravité et lui opposer une véhémence égale à la sienne; mais Beaumarchais commence à vieillir, il a des habitudes d'esprit auxquelles il ne peut plus renoncer. Non content de prouver qu'il n'y a dans tout ceci aucun reproche à lui faire, ce qui est très vrai, il se permet des quolibets sur Kornman qui gâtent sa situation, et prêtent le flanc aux philippiques austères de Bergasse.

Ce dernier d'ailleurs en prend fort à son aise sur le droit qu'aurait, suivant lui, le premier venu d'exploiter la réputation d'un homme célèbre en l'accablant d'outrages. « Je n'ai, dites-vous, écrit que des faits faux; j'ai donc encouru toutes les peines destinées à la calomnie : eh bien! dans cette supposition même (évidemment fausse), le sieur Kornmann m'aurait trompé, vous auriez le droit de l'attaquer et de demander justice de son imposture; mais moi, dont les intentions ont été si pures, la conduite si franche, le but si digne d'éloges, je serais toujours au-dessus de vos atteintes... Mais, dites-vous, nous vous poursuivons, non pas parce que vous avez rédigé les mémoires du sieur Kornman, mais parce que vous nous y avez peints sous les traits les plus odieux... C'est-à-dire, s'écrie Bergasse, que vous voulez qu'on me punisse de ce que je suis moi, et non pas un autre, de ce que je n'ai pas écrit avec vos facultés, mais avec les miennes... » Et comme les facultés de Bergasse sont essentiellement tournées à la virulence, après avoir, durant deux ans, accumulé toutes les insultes sur Beaumarchais, sur M. Lenoir, sur le prince de Nassau, etc., à la dernière audience il leur administre encore cette péroraison : « Qu'ils apprennent, ces pervers, que je ne cesserai jamais de les poursuivre; que tant qu'ils seront impunis, je ne me tairai pas; qu'il faut qu'on m'immole à leurs

pieds, ou qu'ils tombent aux miens. L'autel de la justice est dans ce moment pour moi l'autel de la vengeance, et sur cet autel, *désormais funeste*, je jure que jamais il n'y aura de paix entre nous...., que je m'attacherai à eux comme le remords à la conscience coupable. Et vous, qui présidez ce tribunal auguste, vous, l'ami des mœurs et des lois, vous dans lequel nous admirons tous, etc., etc., recevez mes sermens! » Les nombreux admirateurs de Bergasse trouvaient cela sublime.

Le parlement reçut les sermens de ce fougueux avocat pour ce qu'ils valaient, et quoiqu'il eût avec soin entremêlé sans cesse les flatteries envers ses juges aux invectives contre l'auteur du *Mariage de Figaro*, le parlement le déclara *calomniateur*, par un arrêt du 2 avril 1789; il le condamna envers Beaumarchais et chacun de ceux qu'il avait insultés à *mille livres* de dommages-intérêts avec défense de récidiver, *sous peine de punition exemplaire*. Kornman fut condamné aux mêmes peines, et de plus, vu les preuves de sa coupable tolérance, déclaré non recevable dans sa plainte en adultère contre sa femme et Daudet de Jossan.

Il fallut au parlement un certain courage pour rendre cet arrêt, car cette lutte si prolongée avait eu pour résultat de faire à Beaumarchais une impopularité effrayante. Assailli chaque jour de lettres anonymes furibondes, attaqué même une fois dans la rue, il ne pouvait plus sortir le soir qu'armé et accompagné. Bergasse, au contraire, était devenu pour un moment l'idole du public; cette foule qui encombrait la grande salle du parlement, cette foule qui, aux temps du procès Goëzman, portait Beaumarchais en triomphe, accueillit sa victoire avec des murmures, réservant pour son adversaire toutes ses sympathies et toute son admiration. Pourtant, dans cette affaire, la situation de Beaumarchais était incontestablement, en morale et en droit, plus nette que dans l'affaire Goëzman; mais, comme il avait autrefois un peu abusé peut-être de la faveur de l'opinion, la Providence voulait sans doute qu'il eût à subir toutes les amertumes de son injustice.

Le lendemain, les amis de Bergasse disaient que Beaumarchais avait acheté le parlement. Il l'avait si bien acheté, que je ne puis m'empêcher de transcrire ici un détail intéressant que je trouve dans ses papiers, et qui prouve que le vrai parlement n'avait rien de commun, sous le rapport de l'intégrité, avec le parlement Maupeou.

Dans cette cause célèbre, où figuraient les cinq ou six premiers avocats de Paris, débutait comme avocat-général un jeune magistrat de vingt-neuf ans, Dambray, qui fut depuis chancelier de France sous la restauration. Après les plaidoiries, à la dernière audience, Dambray avait eu à donner ses conclusions et à dégager la cause de

tout le fatras compliqué dont elle avait été surchargée. Obligé de parler pendant plusieurs heures et suffoqué par la chaleur, le jeune avocat-général s'était évanoui deux fois; après chaque défaillance, il reprenait son argumentation où il l'avait laissée, avec autant de présence d'esprit que si elle n'eût pas été interrompue; il la poursuivait avec une éloquence pleine de force et de lucidité. Sans s'inquiéter de la soudaine popularité de Bergasse ou de l'impopularité de Beaumarchais, il avait conclu pour la justice et dicté en quelque sorte à la conscience des magistrats l'arrêt qui venait d'être rendu.

Plusieurs jours après cet arrêt, Beaumarchais, éprouvant le besoin de satisfaire un mouvement de reconnaissance envers Dambray et ne sachant trop comment s'y prendre pour ne pas effaroucher sa délicatesse, fait remettre chez son portier une boîte contenant un superbe camée avec ce billet anonyme, et qu'il n'avait pas écrit de sa main :

DÉLIVRANCE DE LEGS.

« Ce portrait de Cicéron antique et gravé sur *péridot*, pierre fine de la première qualité après l'émeraude, était la bague chérie que portait toujours M. d'Émery, le plus célèbre antiquaire du XVIIIe siècle; en mourant, il l'a laissée en dépôt à l'un de ses amis, sous condition de la remettre à l'homme le plus éloquent qu'il rencontrerait : elle appartient sans conteste à M. Dambray.

« On a eu le respect de ne pas faire repolir la pierre, de crainte d'altérer la parfaite ressemblance de l'ancien Cicéron en la présentant au moderne. »

Le lendemain, Beaumarchais voit revenir sa boîte avec la lettre qui suit :

« On m'a remis hier au soir, monsieur, une petite boîte contenant un portrait de Cicéron fort artistement gravé sur une pierre fine *de la première qualité après l'émeraude*, à ce que m'apprend un billet beaucoup trop obligeant, dans lequel on porte la flatterie jusqu'à me comparer à l'orateur de Rome; je n'ai pu attribuer qu'à l'enthousiasme d'un plaideur qui a gagné son procès et qui ne me connaît pas un cadeau qui ne me convient sous aucun rapport. J'ai questionné mes gens pour en connaître l'auteur, et le récit de mon portier qui a reconnu votre laquais ayant confirmé mes premiers soupçons, je m'empresse, monsieur, de profiter de cette découverte pour vous prier de vouloir bien reprendre un bijou qu'une juste délicatesse ne me permet pas d'accepter.

« Sous quelque forme qu'un présent soit offert, il ne cesse pas d'être un présent, et jamais un magistrat ne doit en recevoir.

« J'ai l'honneur d'être, monsieur, etc. DAMBRAY. »

« Paris, le 25 avril 1789. »

Beaumarchais répond en protestant que le cadeau n'est pas de lui; mais le jeune avocat-général, convaincu du contraire, persiste dans son refus. Voilà comment Beaumarchais avait acheté le parlement qui

venait de condamner Bergasse. Il est vrai cependant, comme on l'a dit, que s'il gagna son procès devant la justice, il le perdit cette fois devant l'opinion et fit la fortune de Bergasse, qui, quoique déclaré calomniateur par un arrêt, dut à cette seule affaire une célébrité éclatante, et se vit du premier coup appelé à l'assemblée constituante, où sa célébrité ne se soutint pas.

La Harpe, tout en se déclarant *indigné des calomnies aussi odieuses qu'absurdes* dont Beaumarchais avait été si souvent l'objet, trouve abominable que ce dernier se soit permis de donner plus tard au personnage du traître, dans son drame de *la Mère coupable*, le nom irlandais de *Begearss*, destiné à rappeler celui de Bergasse, et qui en réalité le rappelle assez peu. La Harpe, qui portait dans les moindres querelles littéraires une rancune si âpre et si tenace, en parle ici bien à son aise. Quoi! un homme à qui vous n'avez jamais fait le moindre mal vous aura traîné pendant deux ans dans la fange et traité comme le dernier des scélérats, et on sera inexcusable de l'avoir transformé en traître de mélodrame sous un anagramme irlandais! « En vérité, dit avec raison Arnault à ce sujet, la vengeance était moins cruelle que l'outrage qui l'avait provoquée. J'ai connu, ajoute-t-il, Bergasse et Beaumarchais : rien de plus opposé que leur caractère; avides de renommée l'un et l'autre, ils l'obtinrent d'abord par des écrits publiés à l'occasion d'un procès; mais dans ses mémoires, Beaumarchais se défendait, et dans les siens Bergasse attaquait. Tourmenté par la bile, Bergasse, honnête homme sans contredit, était de l'humeur la plus morose. Rien de plus gai au contraire que Beaumarchais, qui était, quoi qu'on en ait dit, un fort galant homme et, de l'aveu de tout le monde, un des hommes les plus aimables qu'on pût rencontrer. »

Ce témoignage impartial d'Arnault écrivant quarante ans après l'événement nous permet au moins de conclure que, si en effet Bergasse était foncièrement un honnête homme, il se conduisit ici comme un homme méchant, ce qui n'est pas permis, même aux plus honnêtes gens. Sans raison et sans droit, par ambition de renommée, par violence de caractère, il poussa contre Beaumarchais la fureur jusqu'aux derniers excès de l'outrage et de la calomnie; il fit à sa réputation une blessure cruelle dont elle ne s'est jamais bien guérie, et lorsque la révolution éclata, l'auteur du *Mariage de Figaro*, qui aurait pu espérer d'être accueilli sous le régime nouveau avec quelque faveur, vit commencer pour lui la période de la décadence et de l'impopularité.

LOUIS DE LOMÉNIE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 octobre 1853.

Au moment où les événemens peuvent se presser en Orient, au moment où chacun les interroge avec anxiété pour savoir s'ils vont suivre leur cours, ou s'ils vont s'arrêter tout à coup devant quelque expédient suprême tenu en réserve par l'esprit de conciliation, résumons encore une fois les faits les plus récens dans ce qu'ils ont de plus caractéristique, d'incohérent même souvent et de contradictoire. La vérité est qu'il n'est point de jour où quelque changement de décoration ne survienne dans cette terrible question. La nouvelle de la veille n'est plus déjà celle du lendemain; les bruits se succèdent pour se détruire l'un l'autre. Ceux qui se croient le mieux informés risquent fort d'être en retard d'une dépêche, et naturellement les craintes varient comme les espérances. Oscillations singulières dont on ne se rendrait pas compte, si on n'en pénétrait le secret, si on ne savait d'où elles naissent et où elles tendent! Au milieu de toutes les alternatives par lesquelles est déjà passée la question orientale depuis qu'elle est devenue la plus puissante préoccupation de l'Europe, il y a deux tendances permanentes qu'il est facile de reconnaître : il y a ce qu'on pourrait appeler la logique des choses; il y a la fatalité des passions, des antagonismes; il y a en un mot cet amas de difficultés en apparence invincibles, qui semble inévitablement conduire à une guerre entre la Russie et la Turquie, et il y a en même temps la crainte d'une conflagration universelle qui domine les conditions du différend local et ramène incessamment à la paix. L'une de ces tendances se traduit en froissemens, en manifestes, en commencemens d'hostilités; l'autre se traduit en négociations, en médiations, en combinaisons toujours inutiles jusqu'ici et toujours reprises. L'imminence des conflits rappelle la diplomatie à l'œuvre dès que les faits deviennent trop pressans, et l'impuissance de la diplomatie, quand elle devient trop patente, ne laisse plus de place qu'aux incalculables conséquences d'une lutte déclarée. C'est ainsi qu'on va depuis six mois, flottant entre la

paix et la guerre, voyant chaque jour se rétrécir le terrain des arrangemens possibles et diminuer les moyens de conciliation, jusqu'à ce qu'enfin, par un suprême effort, il faille bien en venir à un dénouement; et plus on approche de ce dénouement, plus il semble qu'on voie ces deux tendances dont nous parlons se mêler, agir à la fois et se disputer la solution de cette périlleuse crise politique dont l'issue reste encore un mystère.

En ce moment même, par exemple, est-ce la paix, est-ce la guerre, qui triomphe en Orient? C'est la guerre et la paix tout à la fois, pourrait-on dire, tant il est difficile de caractériser la situation actuelle sur la simple apparence des choses. La réalité est qu'à l'instant où la guerre était définitivement proclamée entre la Russie et l'empire ottoman, les représentans des quatre grandes puissances occidentales à Constantinople faisaient une dernière tentative et obtenaient du divan un répit d'une semaine dans l'ouverture des hostilités. Comment ces faits se sont-ils produits, et quelle en est la signification réelle? Il suffit de les indiquer en les rapprochant de leur date. Il y a peu de jours, comme on sait, après six mois d'attente, d'incertitudes et d'efforts infructueux, la question d'Orient semblait décidément sortir du domaine des négociations et passer sur un autre terrain, sur le terrain de l'action. On a pu lire le dernier manifeste où la Sublime-Porte résumait ses griefs avant d'accepter la lutte. On connaît la lettre par laquelle le prince Gortchakoff était sommé, au nom du gouvernement ottoman, d'évacuer les provinces moldo-valaques. Placée sous le coup de l'invasion d'une partie de son territoire et en présence de l'insuccès trop évident de la médiation européenne, comment la Turquie aurait-elle pu agir autrement? Elle ne le pouvait sous peine d'abdication. Que manquait-il à cette situation pour constater un pur et simple état de guerre? Était-ce un engagement effectif entre les troupes des deux pays? était-ce le sang répandu? Dans le fait, cet engagement a eu lieu, et le sang a été versé, à ce qu'il semble. Une flottille russe ayant tenté de forcer le passage du Danube a essuyé le feu de la forteresse turque d'Isactcha, entre Reni et Ismaïl. Un lieutenant-colonel russe, trois officiers et un certain nombre de matelots ont été tués, sans compter les blessés, à la suite de quoi les Russes, assure-t-on, ont brûlé la forteresse d'Isactcha. C'est le 23 octobre que cet engagement avait lieu sur le Danube, bien que sur un point assez différent de la ligne principale d'opération des deux armées. Or, qu'on le remarque, c'est le 21 que se produisait à Constantinople le fait, révélé par *le Moniteur*, d'une tentative nouvelle faite auprès du divan par les représentans des grandes puissances. C'est le 21, sinon avant, que les ministres européens obtenaient du sultan l'ordre d'ajourner le commencement des hostilités jusqu'au 1er novembre, à moins que les hostilités ne fussent déjà ouvertes, auquel cas l'ordre devait être considéré comme non avenu.

Maintenant il découle de ceci un certain nombre de questions qui ne sont point sans importance. D'abord l'engagement qui a eu lieu sur le Danube, postérieurement à cette récente tentative, est-il de ceux qui annullent virtuellement l'ordre du sultan? On ne saurait hésiter sans nul doute sur le sens à donner à cette parole, si les ministres européens étaient en mesure de proposer un moyen sérieux et efficace d'arrangement. La paix d'une por-

tion du continent, du continent tout entier peut-être, ne saurait être à la merci d'un incident qui s'est passé en dehors même de l'action immédiate des chefs des deux armées. Mais les représentans de l'Europe à Constantinople possèdent-ils effectivement par devers eux tous les élémens d'une conclusion définitive et pacifique de ce déplorable différend? N'ont-ils pas eu au contraire à en référer à leur gouvernement respectif? Et dans ce cas, à quoi pourrait servir un laps de temps si court, qui est expiré déjà ou qui va expirer? D'un autre côté, cette courte et insuffisante suspension pourrait-elle être considérée comme le préliminaire d'une trève un peu plus longue laissée à une médiation plus décisive et plus heureuse? C'est là ce qu'on peut se demander, et ce que les événemens viendront promptement éclaircir sans doute. Aussi bien, quelque poids que doivent nécessairement avoir les circonstances nouvelles, elles ne nous semblent point changer essentiellement l'état de la question. C'est une phase de plus dans cette lutte entre les deux tendances que nous signalions, — entre la fatalité d'un différend qui, pris en lui-même, semble ne pouvoir se dénouer que par la guerre — et le besoin supérieur de la paix qui s'interpose sans cesse pour conjurer, ajourner ou faire cesser les conflits. Dans ces termes, les considérations que publiait, il y a quatre jours, *le Moniteur* ne sont point sans être encore applicables à la situation actuelle. Que disait en effet cette déclaration? Elle montrait les hostilités sur le point de s'ouvrir entre la Russie et la Turquie; elle représentait la France et l'Angleterre comme profondément intéressées à l'intégrité de l'empire ottoman et prêtes à suivre en commun les événemens par l'entrée simultanée de leurs flottes dans les Dardanelles; elle laissait voir enfin, en ce qui touche l'Autriche et la Prusse, une différence de jugement et de conduite plutôt qu'une différence d'intérêts, expliquant ainsi comment les puissances allemandes se séparent de l'Angleterre et de la France dans les démonstrations maritimes des deux gouvernemens, comment leur concours est naturel dans l'œuvre diplomatique qui peut rester à poursuivre encore : de sorte qu'en réalité, aujourd'hui comme hier et demain comme aujourd'hui, il y a toujours ce double fait, — un conflit local possible et un intérêt européen servant en quelque sorte de limite à ce conflit et le dominant à un moment donné. Il y a toujours en un mot une question turque et une question européenne. Quels que soient les incidens secondaires, c'est la considération supérieure qui est la raison et la clé de tout, plus manifestement encore dans la crise actuelle que dans les crises précédentes de l'Orient.

Ce qu'on peut dire de la Turquie au moment où la diplomatie cherche encore une fois à lui épargner les horreurs de la guerre, et quant à l'intérêt de sa préservation propre comme état souverain, c'est que lorsqu'elle s'est sentie en présence d'une lutte inévitable et imminente, elle s'y est résolue avec une certaine fermeté virile. Au milieu de toutes les causes d'impuissance et de ruine qui travaillent cette masse incohérente de l'empire des Osmanlis, il s'est retrouvé quelque chose de ce soulèvement de l'instinct national qui est l'honneur des peuples ayant beaucoup vécu par la guerre et espérant toujours se relever par elle. C'est le témoignage que rendent à la Turquie ceux qui la visitent en ce moment, et qui la voient à l'œuvre dans ses vastes préparatifs guerriers. Il ne faut point tout accepter sans doute, il ne faut pas se

prêter à toutes les illusions; mais enfin, engagée la première pour elle-même, la Turquie a cherché à se sauver par elle-même, fût-ce au risque de déranger parfois les combinaisons de l'Europe; elle a formé des armées nombreuses, les plus considérables peut-être qu'elle ait eues depuis longues années. L'une de ces armées, sous les ordres d'Omer-Pacha, occupe la ligne du Danube. Une seconde armée de réserve se forme à Andrinople pour protéger la seconde ligne de défense des Balkans, rempart de Constantinople en Europe; un troisième corps, sous les ordres d'Abdi-Pacha, est en Asie. A ceci il faut joindre les forces navales, également augmentées. Qu'on écarte toutes les exagérations, la Turquie a sans doute aujourd'hui au moins deux cent mille hommes sous les armes pour sa défense, et il n'est point certain que pour le moment la Russie puisse disposer de beaucoup plus pour soutenir la lutte.

Par malheur, quelque importante qu'elle soit, ce n'est point la plus grosse question pour la Turquie de lever des hommes et des contingens; il faut les payer et les faire vivre, ce qui est l'unique moyen de les tenir disciplinés. Le gouvernement turc y a réussi jusqu'ici, et, chose singulière même, là où les armées turques se trouvent concentrées, elles exercent, dit-on, moins de vexations que les armées russes; mais combien de temps cela durera-t-il? C'est le grand problème : aussi les finances sont-elles devenues une des plus sérieuses préoccupations du gouvernement ottoman. C'est l'explication de la rentrée au ministère de l'un des hommes d'état remarquables de la Turquie, de Safeti-Pacha, qui s'est déjà distingué par d'intelligentes opérations financières. A la rentrée de Safeti-Pacha se lie la pensée d'un emprunt à négocier en Europe, et même le ministre du commerce aurait quitté Constantinople pour se rendre en France et en Angleterre. Ainsi renaîtrait cette pensée d'un emprunt contracté en Europe, qui a si tristement avorté il y a quelque temps, et à laquelle la nécessité semble ramener les hommes d'état ottomans. Ce n'est pas seulement à titre d'expédient en vue d'une campagne que ce projet devrait être admis par le cabinet turc, c'est comme système politique, autant qu'emprunter puisse être un système. Nous n'avons point le dessein d'élever encore des hypothèses sur l'avenir de la Turquie; mais enfin il n'est point douteux que le plus sûr moyen de vivre pour elle, c'est de s'identifier le plus possible avec l'Europe, de se lier à elle par de nombreux et intimes rapports, de créer de ces solidarités d'intérêts souvent plus puissantes que les solidarités politiques et qui en sont le gage. C'est au même titre de pensée politique que les gouvernemens de l'Occident devraient aider à la réalisation du projet auquel revient le cabinet turc. Puisqu'on veut l'indépendance de l'empire ottoman, il faut bien que cette indépendance s'appuie sur quelque chose; quand elle s'appuiera sur des intérêts nombreux qui auront leurs ramifications en Europe, elle sera indubitablement une réalité plus forte et moins problématique qu'elle ne l'est actuellement. Cela n'exclut pas l'intérêt politique, cela ne fait que le corroborer au contraire. C'est ainsi que cet emprunt est un des élémens de la crise qu'il s'agit de conjurer aujourd'hui, au moment où elle semble être arrivée à son degré le plus extrême.

L'intervention toute récente des représentans des quatre cours alliées à Constantinople sera-t-elle plus heureuse que les précédentes tentatives de médiation? Rien ne serait véritablement plus désirable que le succès de cet

effort nouveau à l'heure actuelle, où les armées de la Russie et de la Turquie, bien qu'étant en présence, ne se sont point encore vues de trop près. Que peut-il arriver en effet, une fois les hostilités sérieusement engagées? Si la Russie est victorieuse, pense-t-on que le tsar, après avoir refusé jusqu'ici de modifier ses prétentions, consente à les modérer dans sa victoire? Et alors, qu'on y réfléchisse bien, quelle sera la situation de l'Angleterre et de la France, qui ont jugé les conditions du cabinet de Saint-Pétersbourg incompatibles avec l'intégrité de l'empire ottoman, c'est-à-dire avec la sécurité de l'Europe? Si ce sont les Turcs qui ont l'avantage dans une première campagne, si l'armée russe a des revers à supporter, pense-t-on qu'au point où en sont les choses, l'empereur Nicolas se résigne à une défaite? La Russie peut n'avoir point en réalité, dans ce moment, plus d'hommes prêts au combat que la Turquie; mais sa force et son avantage, c'est qu'elle peut les renouveler, et il ne faut point demander sérieusement si, rejetée dans ses frontières, elle se tiendrait pour bien condamnée par un premier combat. De toutes façons ainsi une médiation est de nature à devenir plus difficile à mesure que les événemens se développeront. Difficile aujourd'hui, elle peut devenir impossible dans la suite par la force même des choses. Ce sont là des considérations qui ne doivent pas certainement trouver indifférentes l'Autriche et la Prusse, — l'Autriche, qui doit bien attacher quelque prix à ne point voir les bouches du Danube passer exclusivement entre les mains de la Russie, la Prusse, qui est la première intéressée sans nul doute à ce qu'il ne soit point touché à la carte politique de l'Europe. En présence d'un intérêt commun si évident et si pressant, comment se fait-il donc qu'on n'ait abouti à rien jusqu'ici? C'est que chacun a eu ses vues, ses propositions, ses moyens d'arrangement; chacun a prétendu agir d'une manière distincte, et de cette différence d'action il est résulté une absence à peu près complète d'action efficace. L'Autriche et la Prusse, mues par des raisons propres, se sont tenues dans une réserve toute spéciale. L'Angleterre elle-même a quelquefois peut-être refusé de suivre la France, soit par des considérations intérieures, soit afin de ne pas trop se détacher de la Prusse et de l'Autriche et de conserver au moins l'apparence de l'union entre les quatre grands états de l'Occident : chose utile sans doute, mais à une condition, c'est que cette union se manifeste d'une manière active et décisive. Or voici incontestablement l'heure où cette action commune doit s'exercer avec autorité. Faut-il croire que l'Angleterre et la France, comme on l'a dit, ont réussi à trouver un moyen acceptable pour la Russie et pour la Turquie? Faut-il croire que la Prusse a mené à bonne fin la pensée d'une médiation nouvelle?

Le rôle de la Prusse d'ailleurs, dans ces derniers temps, n'est point sans offrir quelques particularités curieuses. Au moment où s'ouvrait la conférence d'Ollmütz, il s'était formé deux partis, à ce qu'il paraît, à la cour de Berlin : l'un, composé de la reine, du général de Gerlach, considéré comme le chef du parti féodal, et de plusieurs autres personnes influentes, poussait le roi à faire le voyage d'Ollmütz, où il avait été très pressé de se rendre par l'empereur Nicolas; l'autre, à la tête duquel se trouvait M. de Manteuffel, était formellement opposé à ce voyage. Or le roi de Prusse a une considération singulière pour son président du conseil. Qu'en résultait-il? C'est que, par

une de ces subtilités qui entrent parfois dans l'esprit si distingué du monarque prussien, Frédéric-Guillaume n'allait point à Ollmütz comme souverain, mais il allait peu après à Varsovie comme beau-frère du tsar, qui l'invitait à ce titre. Sous une forme ou sous l'autre, était-ce un moyen de compromettre la politique prussienne? Toujours est-il que le roi de Prusse ne s'engageait en rien. La preuve en est dans le voyage fait par l'empereur Nicolas à Potsdam, pour chercher à agir sur l'esprit de M. de Manteuffel; mais là encore le tsar rencontrait une résistance invincible. M. de Manteuffel s'en tenait à la politique de neutralité, et en même temps il nourrissait, dit-on, la pensée de provoquer une nouvelle conférence diplomatique en Allemagne. Ce que nous voulons noter surtout, c'est cette pensée universelle de nouveaux efforts pour empêcher la paix d'être entamée, si l'on nous permet ce terme. Quoi qu'il en soit, les gouvernemens, il nous semble, ne sauraient se faire illusion. S'ils sont décidés à n'intervenir à aucun moment d'une manière efficace entre la Russie et la Turquie, ils n'ont certes rien à faire de plus qu'ils n'ont fait. Si l'intégrité de l'empire ottoman n'est point un vain mot à leurs yeux, il faut qu'ils sachent que leur intervention est plus difficile aujourd'hui qu'hier, qu'elle sera plus difficile demain qu'aujourd'hui, si elle n'est point impossible, sans mettre en péril la paix du continent, — tandis qu'une action commune dans un moment opportun et décisif eût suffi sans nul doute pour tout sauver et tout empêcher.

Mais n'admire-t-on pas ce qu'il y a parfois d'ironie secrète dans les événemens? Tandis que ces faits se déroulent et agitent l'Europe, tandis qu'en Angleterre même il se tient une foule de *meetings* qui ne sont pas tous fort sérieux, les uns pour les Turcs, les autres contre les Turcs, voici un *meeting* beaucoup moins sérieux encore qui vient dire son mot sur les affaires d'Orient : c'est le congrès de la paix. Hélas! combien en faudrait-il de ce genre pour qu'on finît par ne se plus entendre dans le monde? Le congrès de la paix de cette année s'est tenu à Édimbourg, et M. Cobden y a figuré avec éclat. M. Cobden est un homme d'esprit gâté par une campagne heureuse contre les lois des céréales; maintenant c'est contre le bon sens qu'il s'escrime, et il y réussit parfois au-delà de ses désirs. Il veut établir la paix universelle, et il commence par demander que l'Angleterre intervienne en faveur de la Russie, si elle intervient dans un sens quelconque. Il faut tout dire cependant : M. Cobden n'est point sans voir juste quand il dit que rien de ce qui arrive n'eût été possible sans les défiances qui existent entre les gouvernemens les plus intéressés à agir en commun, de même qu'il a bien quelque droit de rappeler ses paris, tout humoristiques qu'ils fussent, engagés l'an passé contre ceux qui cherchaient sérieusement à précautionner l'Angleterre contre une descente de la France. Malheureusement M. Cobden a souvent une manière de servir les bonnes causes qui ne laisse point de les compromettre, ne fût-ce que par la compagnie dans laquelle il les place.

Ce ne serait point certainement se hasarder beaucoup, de supposer que les agitations soulevées par la crise extérieure des affaires d'Orient ont pu aller remuer plus d'une espérance dans les profondeurs des partis révolutionnaires. Toute difficulté qui s'élève dans la vie d'un pays ou de l'Europe en général semble une chance pour ces partis et une issue naturelle par où il leur sera

permis de rentrer sur la scène où ils ont régné un moment. Aussi parlait-on récemment d'une alliance nouvelle entre M. Kossuth et M. Mazzini, quelque peu refroidis l'un envers l'autre, comme on sait, par la dernière insurrection de Milan. Il n'est rien de tel que l'insuccès pour mettre la guerre civile entre les dieux de l'olympe révolutionnaire; il n'est rien de tel que la possibilité entrevue de quelque intervention nouvelle pour les réconcilier, et c'est là, il faut le dire, une manière particulière de rendre plus sensible l'intérêt qui s'attache au maintien de la paix de l'Europe. Faut-il voir un des épisodes de cette effervescence dans les arrestations qui viennent d'avoir lieu en France? Elles ne sauraient évidemment avoir toutes le même caractère, et il en est d'assez nombreuses qui ont été suivies d'une prompte mise en liberté. D'autres semblent plus sérieuses, et parmi celles-ci on compte, à ce qu'il paraît, l'arrestation d'un délégué de l'émigration de Londres, ancien commissaire de la république de 1848 dans ses premiers temps. Quoi qu'il en soit, c'est sur un certain nombre de points à la fois que des mesures de rigueur ont été prises et que des investigations ont été opérées. Si une pensée d'agitation a pu être conçue quelque part, elle contraste singulièrement à coup sûr avec l'état du pays, bien plus occupé de pourvoir à ses intérêts que de faire honneur à la mémoire de la république par la lecture clandestine de quelque brochure démagogique. Ce serait là, dans tous les cas, comme nous le disions, la conséquence d'une crise extérieure prolongée allant réveiller les passions militantes là où elles existent encore.

Veut-on voir une autre conséquence possible de cette crise dans un domaine différent? Si les complications actuelles s'aggravaient, elles auraient évidemment pour premier effet de porter un coup singulier à cet immense mouvement qui s'est fait sentir partout, dans l'industrie, dans le commerce, dans les finances. Récemment encore, le gouvernement publiait un relevé des recettes publiques depuis le commencement de 1853. Or que résulte-t-il de ce relevé? C'est que les revenus publics n'ont cessé de s'accroître, et que la présente année offre une augmentation assez notable sur l'an dernier. Le mois de septembre 1853 a produit sept millions de plus que le mois de septembre 1852. Le troisième trimestre de l'année courante a produit dix-sept millions de plus que la période identique de l'année dernière. Dans l'ensemble, les neuf premiers mois de 1853 ont donné 40 millions de plus que les neuf premiers mois de 1852, et comme les recettes dépassent les prévisions du budget, il y aura là sans doute de quoi combler le déficit qui existait. C'est là d'ailleurs un résultat suffisant. A un autre point de vue, ce n'est pas que toute augmentation dans les recettes de l'état soit d'une manière absolue le signe d'un progrès correspondant dans la richesse publique; mais c'est du moins le symptôme de cette grande activité d'affaires qui s'est manifestée depuis quelque temps.

Les questions matérielles ont en effet pris le dessus parmi nous, cela est évident. De l'agitation politique, on passe à l'agitation de l'industrie, et les spéculations les plus aventureuses ne sont pas celles qui effraient le plus souvent. Il y a bien des gens qui échangent les droits de l'homme contre des titres quelconques de chemins de fer. Il n'y a qu'une chose à laquelle on ne s'accoutume point : c'est de ne pas jouir de toute sécurité pour sa vie sur ces

chemins de fer dont on achète les actions pour son argent. Rien ne le prouve mieux que l'émotion causée par les accidens successifs qui ont eu lieu sur le chemin de Paris à Bordeaux. Ces accidens ont été assez sérieux et assez répétés pour que le gouvernement ait cru devoir intervenir, et restreindre le nombre des convois qui parcourent cette grande ligne. Que la compagnie fasse savoir qu'elle perçoit de grosses recettes chaque semaine, soit; mais il y aurait à se demander, si le gouvernement n'y veillait point, ce que deviendrait la vie des hommes livrée à un tel monopole, quand il sera partout organisé. Nous ne sommes point encore des Américains du Nord; nous n'avons point ce degré d'héroïsme des citoyens de l'Union qui se cotisent pour payer l'amende du capitaine de leur paquebot, afin qu'il parte sans subir l'inspection de police et qu'il devance un concurrent. Et, à vrai dire, cela nous rassure un peu, parce que cela prouve que nous ne sommes pas des industriels aussi enracinés qu'on le dit parfois. Nous avons le goût, l'esprit, le besoin de l'industrie, nous n'avons pas cette passion qui sacrifie tout, fût-ce la vie des hommes, à l'industrie elle-même. Nous voulons des chemins de fer, mais à la condition d'arriver. C'est bien assez d'être emporté à l'état de numéro, de colis humain, par la machine fumante. — C'est qu'après tout au-dessus de l'ardeur des choses matérielles il nous reste toujours l'intelligence, l'imagination, ce qui fait notre piége souvent, ce qui fait aussi l'éclat et le charme de notre civilisation.

C'est ce qui fait la supériorité et l'attrait toujours rajeuni des choses de l'intelligence parmi nous. Quand la vie intellectuelle est puissante et bien réglée, elle élève et elle éclaire une époque; elle n'est pas seulement une décoration brillante, elle est comme l'âme secrète et le ressort de tout. Quand elle a été altérée dans ses sources, atteinte dans son essence même, dans le fond des idées et dans la manière de les exprimer, il vient bientôt un moment où on sent le besoin de se demander la raison de ces altérations, et de retrouver un peu de cette vie juste et saine de l'intelligence dont on est sevré. Ce n'est pas seulement par l'instinct littéraire qu'on y est conduit, c'est encore parce que, dans un pays comme le nôtre, l'ascendant de l'esprit, le maintien de la civilisation intellectuelle est presque un intérêt politique. Alors on se sent pressé de secouer toutes les influences funestes; alors, par un retour salutaire, on se reprend à chercher comment pourront renaître des doctrines saines, des notions vraies; on se remet sur la trace des philosophies qui ne commencent pas par renier Dieu et par dénaturer l'âme humaine; on aperçoit ce qu'il peut y avoir de fécondité nouvelle dans la simplicité et la rectitude de l'imagination. La lassitude de toutes les falsifications systématiques de l'histoire ramène à la véritable histoire. En un mot, on sent de nouveau tout le prix d'une littérature bien pensée, bien inspirée, bien parlée. On ne saurait le nier, il y a depuis quelque temps en France comme un vague travail de retour vers des conditions intellectuelles meilleures. Ce n'est pas que ce mouvement soit bien prononcé, qu'il ait un but avoué et très net; on cherche, on hésite, on s'interroge, on revient sur bien des choses en philosophie, en littérature. Bien des esprits sont possédés de ce besoin de se relever virilement, de se remettre dans une route plus droite et plus sûre. L'auteur d'un livre intitulé *Premières Études de philosophie* a eu une idée qui n'est point sans ca-

ractériser un certain côté de la période actuelle. Il a eu l'idée, en donnant à son étude la forme autobiographique, de prendre un esprit malade ayant goûté à tous les systèmes, ayant subi toutes les influences, ayant demandé leur secret à toutes les sectes, — de ramener pas à pas cet esprit vers des vérités plus solides, et de le faire remonter par degrés jusqu'aux sereines hauteurs d'une science qui commence par avouer Dieu et les mystères du dogme religieux, pour pouvoir se promener plus librement et plus sûrement sur le monde. Que l'auteur applique cette analyse à lui-même ou à un autre, peu importe; l'intérêt est dans ce travail méthodique pour se refaire une conscience, pour retrouver l'une après l'autre les vérités d'une philosophie spiritualiste, trésors de la raison respectueuse et virile. Dans la voie du vrai et du bien, il y a d'ailleurs une logique comme dans la voie du mal; une fois qu'on est entré dans la première, les conséquences s'enchaînent vite, une vérité amène à l'autre; à mesure qu'on avance, les choses s'éclairent d'un jour plus juste, et l'esprit sent l'aiguillon des émulations généreuses qui font de cette recherche une sorte de drame intellectuel saisissant et instructif. Ce que nous disons ici, l'auteur des *Premières Études de philosophie* l'a-t-il réalisé complétement? Nous n'affirmerions pas qu'il ait fort enrichi la science par ses dénominations nouvelles de l'*autonomie* et de l'*hétéronomie* du savoir humain pour des choses qui pourraient s'appeler d'un nom plus simple. Ce qu'on pourrait dire, c'est qu'il y a dans son livre, au milieu d'une certaine confusion, plus d'une pensée ingénieuse et juste, plus d'une page remarquable écrite dans un style visiblement inspiré des philosophes français du XVIIe siècle. C'est là en effet un style qu'il faut, non pas imiter, mais étudier, comme il faut étudier tous les secrets de cet art savant et immortel qui a fait notre langue assez puissante pour régner sur le monde, et assez malheureuse pour que des démocrates encore aujourd'hui en Amérique trouvent dans son universalité même la raison d'en faire la langue prédestinée de l'esprit révolutionnaire. On conviendra du moins que ce n'est point à cela qu'avaient songé Bossuet et Pascal.

Quand nous disons qu'il serait facile de distinguer autour de nous les symptômes d'un travail mystérieux des esprits, cela veut dire que nous sommes dans un état de transition; mais le propre des momens de transition, c'est que tout s'y mêle,—le pressentiment de quelque chose de nouveau, le reflet de l'inconnu en quelque sorte, et les traces de toutes les influences qui ont régné longtemps. Ces traces sont encore nombreuses à coup sûr; elles se font sentir dans ce qui reste du drame, du roman, de la poésie de tous les jours; la fantaisie y a sa place, comme on sait. La fantaisie même a cela de particulier qu'elle séduit naturellement les plus jeunes esprits, et c'est une illusion singulière, car il n'y a de fantaisie véritable et féconde que chez les esprits qui ont en eux-mêmes quelque chose de puissant, qui sont familiarisés avec tous les mystères, avec tous les caprices de l'âme humaine; sans cela, ce n'est tout au plus que le jeu facile et puéril d'une imagination adolescente. Qu'est-ce donc, par exemple, que cette comédie de *Murillo*, représentée il y a peu de jours au Théâtre-Français? Nous ne demanderons point certainement si c'est par des ouvrages de ce genre que le Théâtre-Français prétend vivre. L'auteur lui-même, jeune encore, à ce qu'il semble, n'a point eu sans doute la pensée

de créer une œuvre d'une originalité littéraire bien saisissante. Ce n'est point qu'il n'y ait plus d'un vers gracieux et facile; mais enfin lorsqu'on fait une comédie, la première condition apparemment, c'est qu'il y ait un sujet, et quand on la place dans un pays, quand on la rattache à une date, quand on lui donne pour héros un personnage de l'histoire, c'est bien le moins qu'on y retrouve quelque chose de tout cela. Pourquoi la comédie de M. Langlé est-elle espagnole? Pourquoi l'action, si action il y a, est-elle au XVIIe siècle? Pourquoi l'auteur fait-il de Murillo un héros dégoûté de la vie, plaisantant avec la corde de pendu, s'enivrant et faisant des dithyrambes comme un fantaisiste contemporain, bernant les tuteurs d'une jeune fille et trouvant dans l'amour de cette jeune fille comme une révélation de son génie? Quand nous y joindrions les dialogues entre la vigne de Canaan et la vigne d'Espagne, cela ne donnerait point sans doute un caractère plus frappant à la comédie de M. Langlé. C'est une tendance singulière de quelques esprits, d'aimer à mettre en scène des hommes qui ont marqué dans les lettres, dans les arts. Un jour c'est Shakspeare, une autre fois c'est Molière, voici maintenant Murillo. On n'observe pas que rien ne prête au drame chez ces hommes qui ont vécu par le cœur, par l'esprit, par l'imagination, et que la seule manière de les représenter, c'est d'analyser leur vie intellectuelle et morale, de pénétrer le mystère de leur génie. Pourquoi ne point faire comme M. Marc Monnier, auteur du *Roi Babolein, comédie de marionnettes*, qui n'a point été représentée sur le Théâtre-Français? M. Marc Monnier n'y met point tant de façons: il place son drame à Fantasie; ses personnages sont le roi Babylas, Babolein le bûcheron, Babolette. Babylas trouve que c'est un sot métier d'être roi, et qu'il vaudrait mieux être bûcheron. Babolein trouve au contraire qu'il vaut mieux être roi. De là un échange entre les deux; mais bientôt Babolein se dégoûte de la royauté, Babylas n'est pas moins las d'être bûcheron et fait des émeutes pour renverser son remplaçant, et chacun finit par redevenir comme devant. Tout cela est écrit en vers lestes, quelquefois prosaïques, souvent piquans, et avec plus d'une irrévérence pour les poètes mendians et les penseurs amphigouriques. Au fond, c'est la vieille histoire redite par Horace: « Comment se fait-il que nul n'est content de ce qu'il a, etc.? » et c'est aussi un peu l'histoire de notre temps, où chacun a horreur de rester où Dieu l'a mis, et est dévoré de l'envie de prendre la place du voisin. Comme on voit, *le Roi Babolein* n'est point sans nous ramener aux choses modernes et à quelques-uns de ces traits qui deviennent universels, tant ils s'étendent à la vie de tous les pays.

Mais c'est encore ici de la politique. Or la politique actuelle se manifeste à bien d'autres traits touchant à des intérêts contemporains. Au milieu des rudes et laborieuses années que nous avons traversées, un des plus curieux spectacles à suivre, c'est celui des pays où le régime constitutionnel s'est maintenu, non sans avoir eu parfois à traverser de périlleuses épreuves sans doute, mais enfin sans y succomber. Dans le Piémont, le régime constitutionnel s'est maintenu sans trop d'efforts, bien que son institution fût récente encore. Il a eu à passer par des crises bien autrement graves en Espagne, et ce n'est que depuis peu, comme on sait, qu'il a retrouvé en réalité un commencement d'application par la convocation des cortès. Les cortès en

effet doivent se réunir le 19 de ce mois, et c'est alors que s'ouvriront inévitablement les débats politiques qui peuvent avoir une singulière influence sur la durée du cabinet actuel. Jusque-là, c'est l'action administrative seule qui se manifeste. Le ministère espagnol se sert de son pouvoir non-seulement pour gouverner, mais pour opérer des réformes qui certes en tout temps seraient réputées des plus importantes. L'un des membres du cabinet espagnol notamment, le ministre de la justice, M. Castro y Orozco, n'a entrepris rien moins que de réformer l'administration de la justice. Il est certain que la justice en Espagne, telle qu'elle est restée comme un legs de deux ou trois siècles d'abus, était devenue un véritable chaos. Les formalités innombrables, les frais énormes de procédure, les lenteurs incalculables étaient de nature à faire reculer devant toute action judiciaire. Les réformes du ministre de la justice de Madrid, qui semblent devoir s'étendre plus loin, portent jusqu'ici sur plusieurs points principaux. Par une instruction du 30 septembre, M. Castro y Orozco fixe un délai de huit mois pour le jugement des procès civils et simplifie diverses formalités de procédure. Quant à l'instruction des causes correctionnelles, un décret du 30 septembre également supprime la prison préventive pour les peines inférieures; pour un certain nombre d'autres peines, il établit le système de la liberté sous caution et en règle les conditions. Enfin, là où la prison préventive subsiste, un nouveau décret du 10 octobre stipule que la moitié du temps passé en prison par les inculpés leur sera comptée dans l'application de la peine définitive, en cas de condamnation. Le ministre de la justice atteindra-t-il son but? Rien n'est plus délicat, on le sait, que la réforme de la justice. M. Castro y Orozco nous semble un ministre philanthrope animé des intentions les plus généreuses, mais soulevant bien des questions graves qu'il retrouvera devant lui plus d'une fois assurément, parce qu'il ne suffit pas d'un décret pour les résoudre.

Au milieu de ses préoccupations administratives, le gouvernement espagnol a eu à recevoir définitivement le nouveau représentant des États-Unis, M. Soulé. C'est récemment que le ministre américain a été admis auprès de la reine Isabelle. Que disait-on cependant que M. Soulé arrivait en Europe pour soutenir tous les opprimés, et en particulier ceux de Cuba, — la magnifique possession espagnole dont on lui prêtait même la pensée d'aller négocier l'achat? En vérité, M. Soulé n'a rien laissé percer jusqu'ici de sa mission démocratique et commerciale, et la reine Isabelle n'est point sans lui avoir répondu avec une certaine hauteur qui s'adressait moins peut-être au ministre d'aujourd'hui qu'à l'auteur des discours d'il y a quelques jours.

Le Piémont comme l'Espagne va avoir aussi dans peu de jours son parlement ouvert; mais il vient d'avoir d'ici là une petite crise, heureusement rapide et qui ne saurait avoir aucune suite sérieuse. Il y a peu de jours, quelques rassemblemens tumultueux se formaient à Turin et allaient assaillir en quelque sorte l'habitation du président du conseil, M. de Cavour. Un certain nombre de turbulens pénétraient même jusque dans l'hôtel ministériel. Là se sont arrêtées les violences, et la fermeté des autorités publiques en a empêché le renouvellement. Du reste, la tranquillité générale du pays s'est retrouvée entière après comme avant cet incident. Quel était cependant le prétexte de ces manifestations? C'était, dit-on, la cherté du pain et des denrées

alimentaires. Nous disons que c'était le prétexte; au fond, le gouvernement et ses amis ont cru apercevoir dans ce mouvement la trace d'une coalition des partis extrêmes, du parti mazzinien et de ce qu'on nomme le parti clérical, cherchant à exploiter la question alimentaire, qui a sa gravité dans le Piémont comme dans bien d'autres pays. Au surplus, le pouvoir de M. de Cavour ne s'est trouvé nullement ébranlé de cette passagère effervescence soulevée contre lui. C'est la politique du président du conseil qui règne encore aujourd'hui à Turin sans conteste, et elle vient de se manifester par quelques actes qui ne sont pas sans signification. Le gouvernement piémontais a nommé un certain nombre de sénateurs, et parmi ceux-ci se trouvent deux illustres émigrés lombards naturalisés sardes, le comte Casati et le comte Borromeo. En outre, M. Ratazzi est entré au conseil comme ministre de la justice, à la place de M. Boncompagni. Il ne serait point juste sans doute d'attacher un sens politique trop tranché à cette modification ministérielle. Cette nomination n'a d'ailleurs rien de bien surprenant après l'appui que M. de Cavour avait donné l'an dernier à M. Ratazzi pour son élection à la présidence de la chambre des députés. Si nous remarquons cette introduction d'un nouvel élément libéral dans le cabinet de Turin, c'est parce que depuis quelque temps, il nous semble, M. de Cavour a laissé percer en plusieurs circonstances son antipathie contre le parti clérical. Or il faudrait prendre garde de ne point confondre sous ce nom, à côté de quelques hommes extrêmes, la masse du parti conservateur que la politique du président du conseil peut ne pas toujours satisfaire complétement. Trop abuser d'un certain libéralisme qui ne répondrait à rien dans le pays, c'est certainement un des piéges les plus dangereux pour le Piémont. M. de Cavour est un homme d'une intelligence trop vive et trop perspicace pour ne point savoir que le meilleur moyen aujourd'hui d'être vraiment constitutionnel, c'est d'être conservateur, et quand on est conservateur, de ne point craindre de s'appeler de ce nom. Il y a incontestablement en Piémont les élémens d'un grand parti tenant avant tout à respecter toutes les traditions du pays et ne demandant pas mieux en même temps que de coopérer aux réformes justes et sages. C'est là la véritable force de tout pouvoir appelé à diriger et à assurer les destinées constitutionnelles du Piémont. CH. DE MAZADE.

L'OCCUPATION RUSSE DANS LES PRINCIPAUTÉS DU DANUBE.

Le caractère nouveau que viennent de prendre les affaires d'Orient donne un intérêt particulier à tout ce qui peut éclairer l'opinion sur les faits qui ont précédé la récente déclaration de guerre de la Porte. Un voyageur de distinction, que le désir d'observer de près les événemens a conduit dans les principautés, a bien voulu nous communiquer les impressions qu'il a recueillies, et même, relativement à divers points d'une nature délicate, les confidences qui lui ont été faites sur les lieux mêmes. Parmi ces informations, nous choisissons celles qui nous paraissent les plus propres à donner une idée exacte de l'état présent des choses. En puisant dans ces notes abondantes et précieuses avec toute la confiance qu'elles nous inspirent, nous les repro-

duirons souvent dans leur texte même, afin d'enlever le moins possible à l'originalité piquante du récit que nous avons sous les yeux.

C'est le 2 juillet dernier que les troupes russes ont franchi le Pruth, pénétrant à la fois dans les deux principautés, mais pour se porter en presque totalité dans la Valachie, qui s'avance jusqu'au Danube sur une vaste étendue de terrain. Cette invasion des principautés par une armée russe n'était point un fait nouveau. Jamais cependant ce fait ne s'était présenté dans la même forme, avec le même caractère; jamais, ajouterons-nous, il n'avait été plus difficile de s'en rendre compte au point de vue du droit international. Sans doute, la situation légale des principautés laisse beaucoup à désirer et constitue au milieu des états de l'Europe moderne une véritable anomalie : elles sont à la fois vassales de la Porte Ottomane et protégées par la Russie; mais elles n'en sont pas moins partie intégrante de l'empire turc. Les traités les plus favorables à la puissance protectrice le reconnaissent et le proclament. Pour que les armées russes soient autorisées à franchir la frontière qui sépare la Moldo-Valachie de l'empire des tsars, il faut que des circonstances particulières se soient produites, et ces circonstances ont fait totalement défaut à l'occupation qui, en se prolongeant, vient de réveiller chez les Turcs leur vieil orgueil national.

Nous nous rappelons qu'en juillet 1848, lorsque le cabinet de Saint-Pétersbourg voulut expliquer l'entrée de ses troupes dans la Moldo-Valachie, il publia une circulaire où on lisait que « ces provinces n'ont politiquement d'existence, quant à la Russie, qu'en vertu des traités conclus entre elle et la Porte Ottomane, traités n'ayant eux-mêmes rien de commun avec l'ensemble des transactions sur la base desquelles est fondé le droit public de l'Europe. » Il est facile de reconnaître ici l'une des préoccupations constantes de la diplomatie russe, le désir de donner à toutes ses conventions avec l'empire ottoman, surtout à celles qui regardent les principautés, un caractère en quelque sorte privé, et de traiter dans ces occasions en s'isolant le plus possible du reste de l'Europe. Une portion quelconque de la Turquie peut-elle être placée ainsi en dehors du droit commun, et le bénéfice du principe de garantie générale contenu dans le traité de 1841 serait-il nul pour les principautés? Ce sont là autant de questions auxquelles la réponse ne serait point douteuse et que l'on devrait se poser, si les traités que la Russie elle-même invoque n'attestaient que le droit d'occupation est restreint à quelques cas rares et spéciaux que l'on n'a point eu à signaler dans la crise actuelle.

Les relations de la Porte Ottomane avec la Russie sont réglées par une série de traités dont les plus célèbres sont, par ordre de dates, ceux de Kaïnardji, d'Yassy, de Bucharest, d'Ackerman et d'Andrinople. Ainsi qu'on l'a fait souvent observer, chacun de ces traités marque un pas nouveau vers le but que la Russie s'est proposé dès l'origine de ses luttes avec la Porte, d'obtenir un droit de protectorat sur les principautés. Il ne s'agit d'abord à Kaïnardji que d'un droit d'intercession en faveur des deux provinces; plus tard, à Ackerman (acte séparé), le droit d'intercéder se transforme en droit de représentation, à Andrinople en droit de garantie; enfin, dans le règlement organique qui devient en 1834 la loi constitutionnelle de la Moldavie et de la Valachie, le droit de garantie s'appelle droit de protectorat.

Jusqu'à la conclusion de la paix d'Andrinople, il n'existe dans les conventions des deux pays aucune clause qui fasse allusion à un droit d'occupation armée. Le fait même de l'occupation n'est pour la première fois réglementé qu'à la suite de cette paix, sous la forme d'un acte spécial relatif au paiement des indemnités et frais de guerre, et à titre de gage jusqu'à l'entier acquittement de la dette consentie par la Porte vaincue. Aussitôt les engagemens de cette puissance remplis, conformément à diverses conventions négociées successivement à Saint-Pétersbourg, le droit d'occupation cessait, et les principautés furent évacuées.

La question ne s'est reproduite qu'en 1848, sous le prétexte de la révolution qui venait de troubler l'état intérieur des principautés. Alors, il est vrai, l'on a laissé voir l'intention de transformer le fait en usage, et l'on a obtenu de la Porte la convention ou *sened* de Balta-Liman. Cette convention, quoique révélant de la part de la Turquie un grand désir d'être agréable au cabinet de Saint-Pétersbourg, est loin cependant d'admettre qu'il puisse intervenir à toute heure et à main armée dans la Moldo-Valachie. Elle limite les seuls cas d'occupation aux bouleversemens révolutionnaires et aux abus d'autorité qui pourraient survenir dans les principautés. Encore est-il nécessaire, pour que l'occupation ait le caractère de la légalité, qu'elle soit déclarée utile d'un commun accord par la cour suzeraine comme par la cour protectrice.

L'occupation récente a donc eu lieu en dehors des stipulations des traités spéciaux conclus par la Russie avec la Porte aussi bien qu'en dehors du droit des gens européen. En effet, le cabinet de Saint-Pétersbourg n'a point caché que cette mesure avait pour objet direct de prendre une garantie contre la résistance opposée par le sultan à la revendication d'un protectorat religieux sur ses sujets de la communion grecque.

Par une curieuse rencontre de circonstances, le premier résultat de cette demande de protectorat religieux devait être de mettre aux plus rudes épreuves deux provinces de l'empire turc, et celles-là précisément qui sont déjà placées sous le régime du patronage qu'il s'agirait aujourd'hui d'étendre à la presque totalité des chrétiens de la Turquie.

A peine entré dans la Moldo-Valachie, le prince Gortchakof, général en chef de l'armée d'occupation, adressait aux habitans une proclamation destinée évidemment à les rassurer, mais qui n'atteignait qu'à demi son but. Ce général repoussait au nom de son souverain tout projet de conquête, toute intention de modifier les institutions du pays; il promettait que la présence de ses troupes n'imposerait à la Moldo-Valachie ni charges ni contributions nouvelles; il ajoutait que les fournitures en vivres seraient liquidées par les caisses militaires russes en temps opportun et à un taux fixé d'avance d'accord avec les gouvernemens des deux principautés. Malheureusement on savait, par une expérience douloureuse de situations analogues, qu'il y a dans la logique des circonstances une force supérieure aux plus belles promesses. Par les maux qu'elles avaient déjà connus en pareille occurrence, les principautés pressentaient ceux qui les attendaient encore. Avant de parler des souffrances qui devaient peser directement sur les particuliers, un mot d'abord de la pénible condition faite aux deux gouvernemens.

On sait quelles sont envers la Porte les obligations des gouverneurs placés

à la tête des deux provinces. Comment l'accomplissement de leurs devoirs de vassalité allait-il s'accorder avec les vues de la puissance protectrice campée en armes sur leur territoire? C'était là une question que s'étaient posée avec anxiété les hospodars dès le commencement de l'occupation, et que l'Europe n'envisageait point sans crainte de voir les difficultés déjà pendantes à Constantinople s'accroître encore de ce côté. Le doute ne devait pas durer longtemps. Il fut sans retard enjoint aux princes de suspendre toutes leurs relations avec la Porte et de cesser le paiement du tribut, signe presque unique du lien qui rattache les principautés à la Turquie. Les deux hospodars, en recevant de Saint-Pétersbourg cette injonction formelle, comprirent toute l'étendue de la responsabilité qui allait peser sur eux. Tous deux en furent consternés, l'un avec un mélange d'étonnement et de douleur qui marquait une plus grande droiture de sentimens, l'autre avec tout l'embarras d'un habile homme plus préoccupé des moyens de sortir de la difficulté qu'étonné de la voir surgir.

Il existe en effet une différence de caractère assez marquée entre les deux princes que les mêmes épreuves viennent de réduire ainsi aux mêmes expédiens. Élevés l'un et l'autre au pouvoir à la suite de la crise révolutionnaire de 1848, ils n'y sont point arrivés par les mêmes voies. L'un avait été mis en évidence principalement par l'honorabilité de ses antécédens et le désintéressement de ses vues, l'autre surtout par la culture et la finesse de son esprit. Tous deux en effet ont porté dans leur administration les aptitudes différentes qui avaient signalé leurs débuts. Le prince de Moldavie a travaillé avec autant d'ardeur que de conscience au bien du pays, en y sacrifiant, dit-on, sa fortune personnelle presque entière, au risque de se faire beaucoup d'ennemis dans la classe puissante qui vit des abus. Le prince de Valachie, sans méconnaître les besoins du pays, que sa perspicacité ne lui permet pas d'ignorer, n'a pas eu toujours la même énergie pour les satisfaire, croyant plus sage de ne pas lutter lorsqu'on n'est pas sûr de vaincre.

Les hospodars ont donc reçu avec des préoccupations très distinctes les ordres qui leur ont été adressés d'autorité, d'avoir à rompre toute relation directe et officielle avec la Porte Ottomane; mais, pour l'un comme pour l'autre, une pareille exigence était une véritable torture de conscience ou d'esprit. Telles sont les conséquences naturelles du protectorat, et nous doutons qu'elles soient de nature à faire envie aux autres populations chrétiennes qui auraient pu être tentées d'accepter le même régime.

Pour se convaincre que l'intention de l'autorité russe était de se substituer entièrement à la suzeraineté de la Porte, et successivement à tous les pouvoirs locaux, il eût suffi de voir l'attitude que le général en chef de l'armée d'occupation s'était hâté de prendre dans ses rapports officiels avec les hospodars. Les consuls de la cour protectrice à Yassy et à Bucharest eussent désiré que le vœu des deux gouvernemens allât au-devant de cette invasion armée, et que des députations des grands boyards fussent officiellement chargées de se porter sur le territoire russe, au quartier-général des troupes, afin de solliciter le prince Gortchakof de franchir la frontière. Si les hospodars surent résister à des insinuations aussi peu conformes à leurs sentimens et à leur dignité, ils ne purent du moins échapper à l'obligation de fêter avec solen-

nité l'entrée du général russe dans leurs capitales, et les églises d'Yassy et de Bucharest durent retentir des chants du *Te Deum* en l'honneur d'un événement si funeste au pays. A peine installé à Bucharest, le prince Gortchakof prit le pas dans toutes les occasions sur le prince Stirbey.

Une pareille situation était propre assurément à éclairer les hospodars sur la conduite qu'ils avaient à tenir pour échapper à de plus grandes humiliations. On pouvait donc s'attendre à ce qu'en faisant appel à leur loyauté, la Porte Ottomane trouverait en eux des dispositions marquées à rester fidèles à leur devoir. Ce fut en effet, on doit le croire, leur premier mouvement, en recevant la lettre de Réchid-Pacha, qui les invitait à continuer le paiement du tribut, ou à quitter le pays, en emportant avec eux la souveraineté locale qu'ils n'exerçaient plus librement.

On s'est demandé dans les principautés si ces ordres de la Porte n'ajoutaient point aux difficultés, déjà trop nombreuses, que les hospodars avaient à vaincre; mais pouvait-elle tenir honorablement une autre conduite? Conformément aux désirs de ses alliés, qui avaient foi alors dans le succès des négociations, elle s'était contentée d'une simple protestation en présence du passage du Pruth. Quand l'occupation prenait toute l'apparence d'une conquête, quand les hospodars recevaient l'ordre de se détacher d'elle, en cessant de lui payer le tribut, devait-elle accepter silencieusement cette nouvelle infraction aux traités? Les alliés de la Turquie pensaient en cette occasion comme elle, et l'on a lieu de croire que le même courrier qui transmettait aux hospodars l'invitation de Réchid-Pacha portait aux consuls de France et d'Angleterre l'ordre d'amener leur pavillon, dans le cas d'un refus d'obéissance de la part des princes, comme dans celui où, faisant passer le devoir avant l'intérêt, ils quitteraient les principautés.

Il serait impossible de retracer l'anxiété, l'agitation, les douloureuses hésitations dans lesquelles l'alternative posée aux hospodars les jetait naturellement. Sur le premier moment, le prince Stirbey, qui ne pouvait méconnaître la parfaite équité des invitations de la cour suzeraine, laissa croire que le sentiment du devoir l'emporterait. Dans cette chaleur du premier mouvement, il comprenait que telle était la conduite que lui prescrivaient l'honneur, la dignité et le respect de soi-même. Mais pouvait-il se maintenir dans de si excellentes dispositions en présence du langage que lui tenaient alternativement le commandant en chef de l'armée d'occupation et le consul-général de Russie? On assure que ni l'un ni l'autre ne voulait prendre sur lui de donner à l'hospodar l'ordre écrit de désobéir à la Porte; mais en rejetant sur le prince la responsabilité tout entière de sa décision, ils ne lui en laissaient point ignorer les conséquences possibles. Chose étrange! c'étaient les autorités russes qui invoquaient ici les traités. Dans leur opinion, la Porte n'avait point le droit de prononcer seule la déchéance des hospodars. On faisait toutefois valoir des argumens plus propres à agir sur l'esprit du prince de Valachie. On lui représentait que la Russie était forte, et qu'il n'était pas sans péril pour un prince placé sous sa protection de traverser ses desseins. Une disgrâce, en le frappant, rejaillissait dans l'avenir même sur sa famille. Au contraire, en se déclarant ouvertement pour la Russie, il n'avait que des faveurs à attendre de ce côté. Son avenir et celui des siens était assuré, car le

cabinet de Saint-Pétersbourg n'abandonne jamais ceux qui ont servi avec dévouement sa politique. — Que peut la Turquie dans les principautés? disait-on encore au prince de Valachie. Quelle récompense peut-elle offrir à la fidélité? N'est-ce pas, au contraire, en bravant son autorité, que Méhémet-Ali, Milosch Obrenovitch, George le Noir, qui n'étaient au début de leur carrière que des rebelles fameux, ont obtenu, de la puissance même dont ils avaient méconnu l'autorité, des honneurs, des dignités, le pouvoir qu'ils n'auraient jamais gardé, s'ils étaient restés fidèles? Il n'y a donc rien à espérer ni à craindre de la Porte, tandis que la Russie a en même temps le pouvoir et l'intention de récompenser ou de punir dans la mesure de ce que l'on aura fait pour ou contre elle. — Tel est le langage que l'on tenait au prince de Valachie, et que lui répétaient, avec toutes les variantes que pouvait leur inspirer leur zèle, les agens et les confidens valaques de l'influence qui dominait dans le pays.

Il eût fallu un caractère plus ferme que celui du prince Stirbey pour résister à de semblables considérations. On s'arrangea toutefois de manière à donner à la détermination de l'hospodar une couleur spécieuse. Comme les autorités russes avaient refusé de lui délivrer l'ordre écrit de désobéir à la Porte, on eut recours à de prétendues supplications du pays, ou du moins du corps qui est censé le représenter. Le divan valaque fut convoqué à l'effet de déclarer que le prince ne devait pas quitter la principauté. La résolution était prise, et la leçon faite à chacun des membres de ce conseil. Tant pis pour ceux dont la conscience y répugnait! On assure que l'adresse, qui devait être délibérée et votée après une prétendue discussion en règle dans le divan, était rédigée trois jours d'avance, par voie d'autorité supérieure, dans la forme définitive qu'il était enjoint d'y donner. On a prétendu toutefois, à l'honneur du prince Stirbey, que dans cet instant critique et décisif, saisi par un retour de conscience, il serait revenu aux premiers sentimens qu'il avait laissé éclater en recevant la lettre de Réchid-Pacha, qu'il aurait même fait connaître aux autorités russes son intention d'obéir à la Porte. Mais le vote du divan valaque était venu trancher la question; et après avoir répondu d'abord à Réchid-Pacha qu'il avait été sur le point d'obtempérer à l'invitation de la cour suzeraine, et qu'il n'était retenu que par l'émotion produite dans son conseil, le prince Stirbey écrivit à la Porte que le vœu du pays s'opposait décidément à son départ.

En Moldavie, les choses avaient suivi une marche analogue, sauf la sincérité plus grande que le prince Ghika avait apportée dans les diverses phases de l'incident. Ayant peut-être le sentiment du bien qu'il pouvait faire encore dans l'administration d'un pays auquel il paraît avoir consacré loyalement toute sa sollicitude, il ne croyait pas devoir dissimuler qu'il tenait au pouvoir, dont il était depuis trop peu de temps encore le dépositaire pour avoir accompli toutes les salutaires mesures qu'il avait projetées. Il est juste de le dire, le pays n'était pas moins sincère dans la crainte qu'il avait de voir échapper l'autorité à des mains plus pures que celles qui l'avaient depuis longtemps exercée en Moldavie. Il n'avait pas été nécessaire de travailler les boyards, le clergé et la bourgeoisie commerçante pour les décider à voter des adresses dans lesquelles ils suppliaient le prince de ne point abandonner le

pouvoir. Une autre considération devait agir encore sur les intentions du prince Ghika, c'était l'attitude de l'hospodar de Valachie et ses dispositions présumées à se conformer aux exigences de la cour protectrice. Les deux principautés sont liées non moins par la parité des situations et la communauté des intérêts que par l'unité d'origine et de langue. La plus puissante exerce naturellement sur la plus faible une influence considérable, et l'exemple de l'obéissance aux invitations de la Porte n'eût obtenu tout l'effet désirable que s'il eût été donné en même temps par les deux hospodars. Voilà du moins les argumens que font valoir les amis du prince Ghika pour justifier sa conduite. Ces explications sont loin d'être satisfaisantes, lorsqu'on se place au strict point de vue du devoir et du droit, et il serait dangereux d'encourager de semblables capitulations dans un pays où la mollesse des volontés est maintenant une plaie séculaire. Néanmoins, en voyant la plus honnête de ces volontés succomber ainsi, écrasée sous le poids des circonstances, on ne peut résister à de douloureuses réflexions sur le régime politique qui met ce pays à de si cruelles épreuves.

La Porte ne tira parti de l'attitude des hospodars que pour montrer une fois de plus sa modération. Elle était autorisée à prononcer leur déchéance; elle prit en considération la force supérieure qui pesait sur leurs résolutions. Il paraît en effet qu'elle aurait écrit en ce sens aux deux princes; elle n'a point du moins protesté ostensiblement contre leur séjour prolongé dans les principautés et leur persistance à conserver l'ombre de pouvoir qui leur reste. Cette ombre elle-même ne va-t-elle point leur échapper? L'état de guerre n'aura-t-il point pour conséquence de remplacer successivement toutes les autorités valaques par l'autorité militaire russe? Jusqu'ici, l'officier russe qui commande Bucharest pour l'armée d'occupation n'avait adressé ses communications au préfet de police valaque que sous une forme officieuse et courtoise. Depuis le jour où le prince Gortchakof a reçu la sommation d'Omer-Pacha, les invitations sont devenues des ordres, et ce n'est peut-être pas sans fondement que les feuilles publiques ont récemment parlé d'une administration russe, qui, sous un titre ou sous un autre, viendrait s'emparer du gouvernement des principautés : l'occupation ne ferait que prendre ainsi son véritable caractère.

Cette occupation, avons-nous dit, ne pèse pas moins sur les particuliers que sur le pays, et nous craindrions d'être taxés d'exagération, si nous reproduisions à ce sujet les plaintes que font entendre les Moldo-Valaques. On sait que les principautés présentent le spectacle d'une population généralement très pauvre sur un sol d'une admirable fécondité, car à peine demande-t-il quelque culture pour produire toutes les céréales en abondance; mais des circonstances constamment malheureuses, parmi lesquelles il faut compter au premier rang les nombreuses visites et les longs séjours qu'y a faits l'armée russe, n'ont jamais laissé le temps aux riches élémens de prospérité que renferme ce pays de se développer et de mûrir : on dirait un champ fertile dont la moisson serait toujours étouffée dès le printemps par une fatalité obstinée. A peine le pays délivré d'une occupation armée commence-t-il à respirer, qu'une nouvelle occupation survient et lui crée de nouvelles charges. L'occupation de 1848 avait eu lieu aux frais des principautés, et elle s'était

soldée pour la Moldavie et la Valachie par une dette considérable, qui, par l'impôt, retombait presque exclusivement sur la classe des paysans. Cette fois le prince Gortchakof avait annoncé que tout ce qui serait consommé sur le sol valaque serait payé par les caisses de l'armée russe. On avait néanmoins remarqué que la proclamation qui renfermait ces assurances était peu explicite sur deux points essentiels : d'abord les prix seraient fixés à l'avance d'un commun accord avec les gouvernemens des principautés, ensuite les fournitures seraient acquittées aux mains de ces gouvernemens « en temps opportun. »

Le prix qui a été choisi pour les approvisionnemens d'occupation est, comme on sait, celui de la fin de juin. Cette année la récolte en céréales a été admirable en Valachie, et les blés étaient, lors de l'entrée des Russes, à un taux très modéré, car les craintes que les pays de l'Occident commençaient à concevoir sur l'insuffisance de la moisson n'avaient point encore produit leur effet sur les marchés mieux approvisionnés de l'Europe orientale. Les producteurs moldo-valaques n'auraient toutefois souffert qu'indirectement de ces dispositions prises d'autorité, si l'état de l'embouchure du Danube à Soulina n'était pas venu apporter un obstacle naturel aux grandes expéditions que les propriétaires projetaient de faire pour l'Occident. On aurait pu facilement arrêter les progrès de l'encombrement de cette embouchure, si fâcheux à la fois pour le commerce des principautés et pour celui des pays de l'Europe qui avaient cette année besoin de suppléer à l'insuffisance de leur récolte. Il y a deux ans, la Russie s'était procuré en Angleterre une machine à draguer pour le curage de la barre; mais cette puissante machine, dont on était en droit de beaucoup attendre, si elle avait été employée avec toute l'activité nécessaire, a été plusieurs fois interrompue dans son travail sous divers prétextes, puis transportée à des endroits différens, sans aucune suite dans les opérations, sans la continuité qu'exige une pareille entreprise pour donner des résultats appréciables. Le commerce d'exportation pour les céréales, qui a ses principaux centres à Galatz et à Ibraïla, s'est donc trouvé cette année à peu près interdit aux navires européens. L'agriculture valaque, la grande et l'unique ressource du pays, a été ainsi paralysée par suite de circonstances que l'opinion générale se plaît à faire rentrer dans le plan d'occupation, et l'intérêt pousse aujourd'hui en Valachie des plaintes que le patriotisme n'aurait peut-être pas osé faire entendre.

En déplorant ces circonstances, les Moldo-Valaques pouvaient du moins conserver l'espoir de voir leurs avances remboursées *en temps opportun*. Mais que signifiait cette expression à double sens? Le gouvernement valaque ne devait pas tarder à l'apprendre. Déjà en avance de huit à dix millions de piastres, il s'est hasardé enfin à demander un à-compte de cinquante mille ducats au général Satler, intendant général de l'armée d'occupation. Le général Satler n'a point caché l'intention formelle où il était d'acquitter la dette réclamée, conformément aux engagemens pris avec solennité dans la proclamation du prince Gortchakof. En même temps toutefois que l'intendant de l'armée renouvelait ainsi les promesses du général en chef, le chargé d'affaires de Russie faisait auprès du gouvernement valaque une démarche ayant pour objet d'exiger le trimestre échu de la dette résultant de l'indemnité pour frais de l'occupation durant les trois annés 1848, 49 et 50. L'admi-

nistration valaque a donc pris dans la caisse centrale de Bucharest un million et demi de piastres qu'elle a versées aux mains du consul-général de Russie. C'est seulement quelques jours plus tard que le général Satler est venu à son tour faire aux autorités valaques un premier versement de trente mille ducats à valoir sur les huit millions de piastres avancés par le trésor public. Ainsi les Valaques sont et continueront d'être payés avec leur argent.

Nous ne dirons rien des avanies, qui ne pèsent pas moins directement sur les paysans et le petit commerce. On ne saurait exiger de l'administration militaire russe les manières de procéder qui sont devenues habituelles aux armées de quelques grands pays de l'Occident. Il serait injuste de demander au soldat russe, dans ses relations avec les paysans chez lesquels il est en quartier, les égards qui sont ordinaires au soldat chez les peuples où l'armée et la nation vivent en rapports sympathiques et familiers. C'est à ces causes, nous n'en doutons point, qu'il faut attribuer des actes tels que ceux qui consistent à parcourir les villes et les campagnes pour enregistrer les provisions faites sous chaque toit et en empêcher la vente, ou à emprisonner tout avocat assez courageux pour appuyer les plaintes que peuvent susciter des vexations trop fréquentes. Ce sont là des faits dont les hommes sont peut-être moins responsables que les mœurs, et nous n'en voulons point tirer de conséquences.

L'armée russe offre d'ailleurs une physionomie trop particulière pour que nous n'ayons point hâte d'en retracer les principaux traits. La guerre qui vient d'éclater comme résultat naturel de l'occupation des principautés donne aujourd'hui une importance de premier ordre aux défauts ou aux qualités de cette armée. Personne n'ignore combien les sentimens varient sur le chiffre des troupes russes envisagées en général. La différence en effet très grande qui existe entre l'effectif officiel et l'effectif réel est la cause des jugemens si opposés dont les forces militaires de la Russie sont d'ordinaire l'objet. Tandis que les uns, prenant à la lettre les chiffres produits par l'administration centrale, exagèrent outre mesure le nombre des hommes que ce pays peut mettre sur pied, les autres, frappés surtout de ce que ces données présentent d'exagéré, tombent assez souvent dans l'excès contraire. Il n'est pas étonnant que les mêmes exagérations en sens divers aient circulé en Europe sur l'effectif de l'armée d'occupation. Ainsi, tandis que les uns l'ont porté à cent vingt-cinq mille hommes, les autres l'ont réduit jusqu'à soixante mille. Les uns et les autres étaient également éloignés du vrai, et il paraît démontré que le chiffre précis de l'armée russe entrée dans la Moldo-Valachie est de quatre-vingt-quatre mille hommes.

Il est bien entendu que ce chiffre comprend les convois militaires, la garde des magasins, les malades et même les décès qui ont eu lieu depuis le passage du Pruth. Sur ces derniers points aussi, les opinions se sont fort partagées en Europe. Il est toutefois hors de doute que le nombre des lits occupés dans les hôpitaux est au-dessus de toute proportion avec ce qui arrive généralement dans l'état normal des choses. On n'évalue pas le chiffre des malades à moins de treize mille, et celui des décès est porté à trois mille. Ces données ne paraîtront point trop éloignées de la vérité, si l'on veut bien se rendre compte du régime auquel le séjour des principautés a soumis le

soldat russe au sortir des garnisons et des cantonnemens de son pays. Malgré l'ordre venu de Saint-Pétersbourg de distribuer de la viande cinq fois la semaine, le soldat de l'armée d'occupation est fort mal nourri. En 1848, on avait eu à Bucharest l'occasion d'observer un fait contre la vraisemblance duquel on s'était d'abord vivement récrié. On avait vu, disait-on, des soldats russes demandant l'aumône le long des rues et des places publiques. On peut aujourd'hui se donner à toute heure le même spectacle dans les promenades de Bucharest. Malgré les fournitures considérables demandées au gouvernement valaque et les approvisionnemens supplémentaires que l'on tire de Russie, c'est le paysan qui est généralement obligé de nourrir le soldat. Chaque maison ou plutôt chaque case contient, à côté du paysan et de sa famille, quatre ou six soldats logés pêle-mêle avec les animaux domestiques. L'administration militaire donne 25 paras (environ 23 centimes) par jour pour chaque soldat. Il est inutile de dire que la consommation du soldat russe dépasse cette modique allocation; mais cela ne fait point qu'il ait une nourriture solide, saine et régulière : il est à charge au paysan sans profit pour lui-même.

L'état particulier du climat, extrêmement chaud et sec cette année, comme par contraste avec celui de nos contrées, a puissamment contribué à développer les conséquences fâcheuses des mauvais logemens et de la mauvaise nourriture. La dyssenterie a sévi dans beaucoup d'endroits avec la plus grande violence; ailleurs, c'est le typhus qui règne, au grand effroi des paysans, car ils se rappellent encore en Valachie que le typhus y fut apporté en 1806 par les armées russes, et qu'il y causa les plus terribles ravages. On s'explique que dans ces conditions l'état sanitaire de l'armée russe laisse beaucoup à désirer.

Ce n'est pas qu'elle ne soit commandée par des généraux très entendus, de manières aimables et d'un esprit distingué. On ne saurait cependant leur attribuer des qualités très éminentes, et l'on s'accorde à penser qu'aussitôt que la guerre prendra un caractère sérieux, de plus grandes capacités militaires viendront diriger la marche des opérations. Il ne faudrait point d'ailleurs s'attendre à trouver dans les généraux de l'armée d'occupation des hommes remplis d'enthousiasme patriotique et religieux, tel que l'aurait été assurément un Souwarow dans une guerre entreprise sous le prétexte mis aujourd'hui en avant par le cabinet russe. Un semblable mysticisme n'est point l'affaire du prince Gortchakof, et ce n'est pas de lui qu'en pourrait venir l'exemple. Le soldat lui-même, dont l'imagination ne laissait pas d'être montée au moment du passage du Pruth, s'est depuis lors beaucoup refroidi. Les récits qui le passionnaient ont déjà vieilli. Il s'était persuadé d'abord qu'il marchait à la délivrance des saints lieux vendus aux Juifs par les Turcs. En le tenant depuis quatre mois pacifiquement campé dans les principautés, on lui a laissé croire que le péril du moins n'était pas pressant. Il ne doutait pas, en s'avançant naguère à marches forcées sur Bucharest, que cette ville ne fût au pouvoir des Turcs, et déjà mise à feu et à sang. Il s'est assuré par ses yeux que le véritable état des choses était bien différent. Aujourd'hui, c'est du massacre des chrétiens de la Bulgarie qu'il faut l'entretenir pour réchauffer son zèle attiédi. Quant aux chefs qui ne peuvent se faire illusion sur les vraies causes de la guerre, on se demande si l'amour-

propre national peut suffire pour leur faire oublier que le droit n'est point de leur côté. Les uns en effet paraissent envisager les éventualités avec la seule satisfaction de braves officiers qui trouvent l'occasion de se battre sans se soucier du motif, les autres avec un parfait scepticisme, d'autres encore, assure-t-on, avec une douleur qui ne se cache point, parce qu'ils ne se sentent pas soutenus par la grandeur et l'équité de la cause, par cette ardeur naturelle qu'inspirent les encouragemens de l'opinion dans une généreuse entreprise. Ces derniers ne peuvent contenir leurs plaintes et l'expression de leurs noirs pressentimens, et il nous a été rapporté par des personnes dignes de foi que l'un de ceux-ci était allé jusqu'à verser publiquement des larmes dans un salon de Bucharest. On avait déjà vu au reste l'expression de dispositions semblables à la veille de l'expédition malheureuse qu'un corps de l'armée d'occupation tenta, lors de l'insurrection de Hongrie, contre les troupes de Bem concentrées dans la Transylvanie méridionale.

Il n'appartient aujourd'hui qu'aux événemens de dire ce qu'il y a de vrai ou de faux dans ces pressentimens, et quelle tournure pourront prendre les opérations militaires; mais il paraît dès à présent probable que le poids de la guerre va d'abord peser sur les deux principautés. C'est sur elles que s'est consommée l'infraction aux traités contre laquelle la Porte réclame à main armée. Ce sont elles qui ont subi les charges et les avanies de l'occupation. Il ne leur manquait plus, pour connaître d'un seul coup toutes les calamités du protectorat, que de devenir le théâtre de la guerre entre la cour protectrice et la cour suzeraine.

Ici s'arrêtent nos informations en ce qui regarde les principautés. Après avoir séjourné à Bucharest, le voyageur distingué auquel nous empruntons ces détails a passé sur l'autre rive du Danube et visité aussi l'armée ottomane, qui attendait alors avec impatience la déclaration de guerre. Nous pouvons dire dès à présent que l'armée turque lui a laissé une impression favorable, qu'il l'a vue, dans toutes les positions importantes où il s'est rendu, payant exactement ce qu'elle consommait, pourvue de chariots suffisans pour les transports et tenue dans une juste discipline par le zèle de sa cause. Il ne se dissimule point les imperfections des troupes turques, ni les innombrables difficultés de la tâche qui leur est assignée; mais il voit dans le seul fait de cette armée si promptement mise sur pied un témoignage non équivoque de la vitalité de l'empire ottoman, et il s'en réjouit en pensant que le principe de l'intégrité de cet empire est de toute manière digne des efforts que l'Europe pourra faire pour le sauvegarder.

V. DE MARS.

LE CARDINAL MEZZOFANTI.

Esquisse historique, par M. A. Manavit; 1 vol. in-8°, Paris, Sagnier et Bray, 1853.

En 1849, Rome, bouleversée par les passions et le tumulte d'une révolution, vit s'éteindre obscurément un homme qui a été une des gloires de l'Italie moderne, le cardinal Mezzofanti. Ce nom réveille le souvenir du plus étonnant linguiste qui fut jamais, du génie le plus admirablement doué pour s'as-

similer tous les idiomes. L'histoire cite le roi de Pont, Mithridate le Grand, qui possédait vingt-deux langues différentes; Mezzofanti était parvenu à en connaître soixante-dix-huit et les parlait presque toutes avec facilité et avec une vérité d'intonation capable de produire la plus complète illusion sur sa nationalité. « Je ne me rappelle pas, dit Byron dans ses *Pensées détachées*, un seul des littérateurs étrangers que j'eusse désiré revoir, excepté peut-être Mezzofanti, qui est un prodige de langage; Briarée des parties du discours, polyglotte ambulant, qui aurait dû vivre au temps de la tour de Babel, comme interprète universel; véritable merveille, et sans prétentions encore! Je l'ai tâté sur toutes les langues dont je savais seulement un juron ou adjuration des dieux contre postillons, sauvages, forbans, bateliers, matelots, pilotes, gondoliers, muletiers, conducteurs de chameaux, *vetturini*, maîtres de poste, chevaux de poste, maison de poste, toute chose de poste, et pardieu! il m'a confondu dans mon propre idiome. »

L'illustre cardinal repose depuis cinq ans dans la tombe, et pas une voix ne s'était élevée pour nous raconter les détails de sa vie de prêtre et de linguiste, pour nous dire ce que fut cette organisation extraordinaire, où une puissance d'analyse portée au plus haut degré s'alliait à la mémoire la plus vaste, la plus tenace qui se puisse imaginer, et qui était servie par une incroyable flexibilité de l'instrument vocal. Cette tâche vient d'être remplie avec zèle, avec soin, par un des littérateurs les plus distingués que compte aujourd'hui la ville de Toulouse, et qui a voué un culte pieux à la mémoire de Mezzofanti, M. A. Manavit, auquel sont dues plusieurs publications importantes sur l'Italie religieuse. Ce travail n'était pas sans difficultés. Le cardinal, dans sa profonde modestie, n'a rien écrit sur les événemens de sa vie, sur sa famille, les fonctions publiques qu'il a exercées, non plus que sur les études qui n'ont jamais cessé de l'occuper. Les notices qui lui furent consacrées par la presse romaine sont très courtes et insuffisantes; mais grâce aux relations que l'auteur de l'*Esquisse historique* s'est créées dans la péninsule italique, visitée par lui à différentes reprises, et où il a d'ailleurs connu personnellement Mezzofanti, il a pu faire utilement appel à ses propres souvenirs, à ceux des amis et des anciens élèves de ce dernier, et recueillir une foule de faits et d'anecdotes qu'il a sauvés de l'oubli.

Le polyglotte pour lequel l'Allemagne, cette terre classique de la philologie, avait inventé, dans l'admiration qu'elle avait conçue pour lui, l'épithète de *Sprachenbandiger*, — le dompteur de langues, et que l'Italie surnommait *Pentecôte vivante*, Mezzofanti naquit dans cette noble cité de Bologne, aux origines incertaines, tant elles sont anciennes, célèbre déjà sous la domination étrusque et romaine, et dont les Gaulois Boïens firent la conquête en lui laissant son nom primitif de *Bononia*, — Bologne la docte, amoureuse des arts et des lettres, la patrie d'un grand pape, Benoît XIV, du Guide, de l'Albane, des trois Carrache, et de tant d'hommes remarquables. Ce fut le 17 septembre 1771 qu'il vint au monde. Il dut le jour à François Mezzofanti et à Gesualda dal Olmo, qui habitaient la paroisse, aujourd'hui supprimée, de *San Tommaso del Mercato;* il reçut au baptême les prénoms de Gaspard et Joseph. La maison où il naquit, voisine de celle d'où sortit le célèbre naturaliste Camille Ranzani, le savant élève de Cuvier, l'auteur des *Élémens de*

Zoologie (1), existait encore *strada dei Malcontenti*, au commencement de ce siècle. Sa famille, peu favorisée des biens de la fortune, jouissait de l'estime et de la considération publiques. Sous le toit paternel, tout respirait la simplicité, une piété douce, l'ordre et une économie convenable. A la fin du siècle dernier, les familles italiennes conservaient encore presque toutes ces mœurs patriarcales et cet esprit chrétien que les révolutions ont depuis profondément altérés, et qui avaient produit ces bienveillantes relations de chaque jour, que les prêtres et les moines entretenaient surtout dans les classes moyennes de la société. On se visitait, on se rendait de mutuelles prévenances; l'homme de Dieu venait s'asseoir au foyer domestique. Dans une des communautés de Bologne vivait un religieux, le père Jean-Baptiste Respighi, préfet des oratoriens, qui était dévoué à la famille Mezzofanti. Il prenait souvent dans ses bras le jeune Joseph, dont il devint plus tard le protecteur et l'ami. Son influence sur les destinées de cet enfant fut décisive et détermina son avenir. Lorsque le père Respighi, dans sa vieillesse, ferma les yeux à la lumière, il avait eu la consolation de voir son disciple élevé à la dignité de cardinal. Mezzofanti commença ses premières études de grammaire et de latin sous la direction de don Philippe Cicotti, prêtre de Bologne, et ses progrès furent si rapides, que son père, homme prudent, craignant que la carrière des lettres ne séduisît son fils et qu'elle ne fût pour lui, comme pour bien d'autres, stérile ou semée de difficultés, se montrait peu jaloux de ces progrès. Il voulut lui faire abandonner ses études pour l'engager dans une profession qui eût été bientôt lucrative; mais la Providence avait d'autres vues sur le jeune Joseph, et elle avait placé auprès de lui, au sein de sa famille, le père Respighi. En homme judicieux et dans l'abandon de l'intimité, il avait bien vite discerné la portée de cette précoce intelligence. Toutefois ce ne fut qu'après de longues instances que le père céda aux prières de l'ami, et laissa son fils sur les bancs du collége. Sans le crédit et l'intervention de l'oratorien, Mezzofanti n'eût été probablement toute sa vie qu'un modeste artisan bolonais. Rassuré sur son avenir, il se livra avec une nouvelle ardeur à l'étude. Il entra aux Écoles Pies, où ses succès et sa bonne conduite lui valurent les premiers grades et les premières récompenses. Déjà en lui perçait cette merveilleuse puissance de mémoire qui devait le rendre un jour si célèbre. A quinze ans, ses cours de rhétorique et de philosophie étaient terminés. Il avait ressenti cet attrait irrésistible qui le portait vers la science des langues, et il commença à s'y appliquer. De quinze à dix-sept ans, les excès du travail et des austérités trop rigoureuses et mal entendues compromirent gravement sa santé; les médecins appelés ordonnèrent un repos prolongé. Le jeune homme en profita pour consulter le ciel sur la carrière qu'il devait embrasser, et qu'il était aisé de prévoir. Celle du sacerdoce s'offrait tout naturellement à lui, comme réunissant les avantages de l'étude à l'habitude des pratiques religieuses, qu'il avait contractée dès l'enfance.

Sous le patronage du père Respighi, Mezzofanti fut admis au séminaire épiscopal de Bologne; sa réputation l'y avait précédé, et de nouveaux succès

(1) Les premiers volumes de cet ouvrage, qui devait en avoir dix-sept, in-8°, ont seuls paru; la mort du professeur Ranzani, arrivée en 1830, vint interrompre ses travaux.

la justifièrent en l'augmentant. Il obtint de continuer ses cours de grec sous l'habile direction du père Emmanuel da Ponte, jésuite espagnol réfugié à Bologne, et cette langue, au milieu de la variété d'idiomes et de dialectes qu'il posséda plus tard, resta toujours l'objet de sa prédilection. Le père Olivieri, dominicain, qui, à la fin du siècle dernier, était compté comme un des savans de Bologne, l'initia à la connaissance de l'hébreu. Mezzofanti y joignit celle de l'arabe et des langues vivantes les plus répandues. Un religieux de Blois, que les malheurs de notre pays avaient forcé de chercher un asile en Italie, fut son maître de français. Notre langue lui devint bientôt familière, et c'est une de celles qu'il parlait le plus volontiers et le mieux. La même supériorité qu'il apportait dans ses travaux de linguiste, il la manifestait dans ses études théologiques. Un vieil archi-prêtre de Porreta, dans le diocèse de Bologne, D. Gioachimo Monti, son ancien condisciple, se plaisait à raconter l'impression que faisaient sur les élèves du séminaire ces épreuves théologiques soutenues avec tant d'éclat par son compatriote. Le jeune et pieux savant fut promu au sacerdoce le 23 septembre 1797 par Mgr Giovanetti, alors archevêque de Bologne. Cette même année, le 15 décembre, il commença à professer un cours élémentaire d'arabe à l'université de cette ville : il était alors dans sa vingt-quatrième année. C'est la première période de son enseignement public; elle fut de courte durée. Dès sa première entrée dans les ordres sacrés, l'archevêque lui avait conféré deux bénéfices simples, dont la collation était dans ses attributions. Ces deux bénéfices réunis produisaient à peine 200 fr. de revenu. Mezzofanti, né sans fortune, trouva dans le père Antoine Magnoni un généreux appui. Ce religieux, ami de sa famille et qui avait deviné toute la valeur du jeune séminariste, lui constitua, par acte passé devant le notaire de l'archevêché, une rente annuelle à peu près équivalente au revenu de ces deux bénéfices. C'est avec ces faibles moyens pécuniaires qu'il put se soutenir jusqu'à ce qu'il eût reçu le sacerdoce. Dans la suite, il les accrut par les émolumens attachés à son enseignement, soit public soit privé.

On était à l'époque des guerres d'Italie. Les mémorables victoires de Napoléon Bonaparte dans la péninsule avaient rendu plus que jamais le nom français redoutable et glorieux. Conquise plusieurs fois, Bologne avait été successivement au pouvoir des Français et des Autrichiens, et ses hôpitaux, où affluaient les soldats étrangers blessés sur le champ de bataille, devinrent un théâtre où se déploya le zèle du jeune lévite, et où sa vocation de linguiste devint un apostolat. Rien de plus touchant que cette page de la vie de Mezzofanti sous la plume de son biographe. — Ces pauvres soldats, dit-il, qui ne savaient pas plus raconter leurs douleurs physiques au médecin chargé de les soulager que découvrir les plaies de leur âme au prêtre qui devait les guérir, et qui venaient, loin de leur patrie, mourir sans pouvoir déposer dans un cœur ami leur dernière pensée, devaient profondément attrister l'âme compatissante de Mezzofanti. Son intelligence et son cœur s'enflammèrent au chevet du lit de ces guerriers frappés dans les combats. La charité sacerdotale fit le reste; elle se montra ce qu'elle est toujours, douce, résignée, persévérante. L'ardeur qu'il mettait à remplir ses devoirs, la sollicitude qu'il témoignait à tous et sa parole entraînante lui gagnèrent bien vite la confiance des soldats et de leurs chefs. Ils se sentaient disposés à aimer celui qui leur rappelait si

bien la patrie absente, et qui leur parlait avec tant de vérité le langage de leur mère. Au milieu quelquefois d'intolérables douleurs que le cœur du prêtre savait charmer, ces braves mutilés s'abandonnaient à la résignation, au repentir, à l'espérance. La religion adoucissait l'amertume de leurs derniers momens.

Dans ce commerce de la charité et du dévouement, le linguiste acquit cette facilité de conversation et ces formes de langage simples et familières que les livres n'enseignent pas. Nommé en 1804 professeur de grec et de langues orientales à l'université de Bologne, il garda sa chaire jusqu'en 1808. A cette époque, les agitations du temps, les nouveaux orages qui vinrent fondre sur l'église et sur son chef suprême, en contristant son âme, lui firent préférer une studieuse retraite à l'enseignement public, et il devint professeur émérite; il en sortit en 1812 pour accepter la place de sous-bibliothécaire de la ville de Bologne, heureux de trouver dans ce dépôt littéraire toutes les ressources de la science, et dans le concours des étrangers qui le visitaient l'occasion de s'exercer à la pratique des langues vivantes. Deux ans plus tard, la main qui retenait la papauté captive à Fontainebleau lui rendit la liberté. Pie VII traversait en triomphe la Ligurie, le duché de Modène, et arrivait à Bologne, la seconde ville des états pontificaux. La position élevée qu'y occupait l'abbé Mezzofanti, sa fidélité à la papauté malheureuse et ses convictions politiques, sa renommée littéraire et l'auréole de vertu et de science qui ceignait son front, avaient rendu Pie VII désireux de le voir et de le connaître. Il demanda que Mezzofanti lui fût présenté, et après lui avoir fait l'accueil le plus gracieux, il lui offrit l'emploi de secrétaire du collége de la Propagande; mais le modeste bibliothécaire pria le pape d'agréer ses motifs de refus, fondés sur sa répugnance à briser les liens qui l'enchaînaient à sa ville natale, à ses amis, à ses habitudes et à ses travaux. Il obtint de Pie VII d'y rester fidèle. Vainement le pontife, rentré à Rome, insista de nouveau en lui faisant écrire par son ministre Consalvi; vainement Mgr Justiniani, délégué de la province, et Mgr Fieschi, son subdélégué, joignirent leurs efforts à ceux de Consalvi; rien ne put l'ébranler. Les raisons politiques qui lui avaient fait quitter l'enseignement public n'existant plus, il reprit le 18 avril 1814 sa chaire de langues orientales à l'université, dont il fut en même temps nommé régent (*rettore*). Le 15 août de la même année, il fut nommé bibliothécaire en titre. Il succédait dans ces dernières fonctions au père Pompilio Pozzetti, savant religieux des Écoles Pies, et l'un des littérateurs distingués de ce temps. Le père Pozzetti avait été bibliothécaire du duc de Modène et avait remplacé Tiraboschi, l'auteur de l'*Histoire de la Littérature italienne*.

Cependant la renommée du linguiste bolonais avait franchi les limites de la cité qui fut son berceau, et les honneurs et les distinctions venaient de tous côtés le surprendre dans son humble et paisible demeure. Tous les étrangers éminens par leur science ou leur rang social qui passaient par Bologne ambitionnaient de le voir et de l'entendre. Après la chute de l'empire français, lorsqu'il revenait occuper le trône qui lui avait été conservé, le roi Murat, en traversant Bologne, voulut s'entretenir avec l'illustre polyglotte, et lui offrit l'ordre royal des Deux-Siciles. En 1819, l'empereur d'Autriche, pendant son court séjour à Bologne, témoigna le même désir. Le monarque le reçut entouré des hauts dignitaires de sa cour et d'officiers supérieurs par-

lant les diverses langues et les dialectes des peuples qui composaient son vaste empire. L'abbé Mezzofanti fut l'objet de l'attention et des égards de tous; il leur répondit avec une rare présence d'esprit et une parfaite pureté de langage, dans l'idiome que chacun d'eux employait. L'empereur, pour lui témoigner son admiration, lui offrit à Vienne une noble existence. Mezzofanti refusa avec une respectueuse courtoisie. Le grand-duc de Toscane lui fit personnellement les plus vives instances pour l'attirer auprès de lui. C'est à grand'peine que ce prince, ami des lettres, put l'engager à accepter la décoration de l'ordre de Saint-Joseph, dont il devint grand-croix à sa promotion au cardinalat. Rien ne pouvait l'arracher à ses livres et à ses études favorites. En même temps, aucune occasion n'était négligée par lui pour accroître ses richesses linguistiques. Les Bolonais se rappellent que lorsque le neveu du célèbre médecin Uttini arriva dans leurs murs, du fond de la Suède, non-seulement il ignorait la langue italienne, mais encore nul ne paraissait moins propre que lui à la parler; il se trouvait privé de toute espèce de communication avec ses nouveaux compatriotes; la réputation du polyglotte lui avait fait espérer rencontrer en lui un maître habile; par malheur, Mezzofanti lui-même ne savait pas le suédois. Quelques livres que lui remit l'étranger et un exercice de quelques semaines suffirent pour lui en donner une pleine connaissance. En 1818, un Arménien de distinction vint à Bologne; il entra en rapports avec Mezzofanti, et ces relations valurent à celui-ci une conquête linguistique à ajouter à toutes celles qu'il avait faites déjà. Guidé par les conseils du docte père Mingarelli, chanoine de Saint-Sauveur, il avait étudié le copte et ses trois dialectes, pour l'intelligence desquels il trouva dans la suite de précieux documens dans les manuscrits de la bibliothèque du Vatican. Les événemens politiques avaient amené à Bologne de jeunes Hellènes; il apprit d'eux la pratique du grec moderne, qu'il déclarait ne pouvoir jamais devenir une langue classique et spéciale à cause de ses analogies multipliées avec le grec ancien, qui restera à l'égard du dialecte moderne ce qu'est la langue de Cicéron et de Virgile à l'égard du latin du moyen âge. Les révolutions des pays étrangers lui vinrent plus d'une fois en aide; des prêtres espagnols originaires de la Biscaye, réfugiés à Bologne, lui enseignèrent les élémens de la langue basque, dont la difficulté est proverbiale, et dans laquelle il se perfectionna plus tard à Rome avec l'aide d'autres ecclésiastiques de la même nation, et qu'une autre révolution condamnait à l'exil. Parmi les secours inattendus que lui fournirent ses propres compatriotes, on cite à Bologne le professeur Rosario, surnommé *il chirurgo mauro*, avec lequel il apprit le birman. On mentionne aussi une famille géorgienne qui vint s'y établir, et qui lui fut utile pour l'intelligence des dialectes du Caucase.

Mais c'est surtout dans son enseignement public à l'université que Mezzofanti déployait tous les trésors de son inépuisable érudition. Ses collègues s'inclinaient devant sa supériorité. Bologne s'honorait alors de maîtres habiles : Valeriani, Tommassini, Orioli et Schiassi, dignes de recueillir l'héritage que leur avaient légué Galvani, Monti, Zanotti et la célèbre Clotilde Tambroni. Quelques mots en passant au sujet de cette dernière, qui a clôturé l'ère des femmes professeurs à Bologne. Elle était née dans cette ville en 1758. On rapporte que dans son jeune âge elle travaillait à des ouvrages de broderie dans

un salon où son frère recevait des leçons de grec. Sans avoir l'air d'y faire attention, elle en profita mieux que lui, car un jour, comme il ne pouvait répondre à une question qui lui était adressée par son professeur, sa sœur le fit de manière à surprendre ce dernier. Ses parens chargèrent alors les deux jésuites espagnols Colomès et da Ponte de son éducation; ses progrès dans le grec lui permirent bientôt de lire des vers de sa composition dans cette langue à l'académie Degli Inestricati, dont elle devint membre. D'autres sociétés savantes de la péninsule s'empressèrent de se l'associer. En 1794, le sénat de Bologne nomma Clotilde professeur à la chaire de grec, qu'elle conserva jusqu'en 1798. Elle en fut alors privée pour refus de serment civique. Clotilde, dit-on, faisait son cours toujours voilée. Plus tard, le vainqueur d'Italie, Napoléon Bonaparte, fit réintégrer son nom sur la liste des professeurs; mais elle ne s'occupa plus que de sa vaste correspondance avec la plupart des érudits de l'Europe. L'un des plus grands hellénistes du siècle, d'Ansse de Villoison, disait d'elle : « Il y a en Europe trois hommes capables d'écrire comme la Tambroni, et quinze au plus qui puissent la comprendre. » Clotilde finit ses jours en 1817, laissant ses travaux manuscrits à son frère, qui eut, à ce qu'il paraît, l'intention de les publier; mais la mort l'en ayant empêché, ils sont restés jusqu'à présent inédits.

Parmi les hommes de mérite que formèrent les leçons de Mezzofanti et qui se sont fait un nom, il faut compter l'honorable bibliothécaire actuel de Bologne, M. le docteur Liberio Veggetti, qui succéda à son illustre maître; le chevalier Angellini, qui a fait paraître une traduction italienne de Sophocle justement estimée; Hippolyte Rosellini, le compagnon de Champollion en Égypte, auteur des *Monumenti dell' Egitto e della Nubia;* enfin le plus digne de ces élèves, le savant numismate et archéologue le père Cavedoni, aujourd'hui préfet des antiquités et du médailler de Modène, qui ne parle jamais qu'avec une profonde vénération de celui qu'il appelle encore son *ottimo ed esimio maestro.*

Le polyglotte dont nous avons suivi jusqu'ici la carrière dans la studieuse solitude de la bibliothèque de Bologne et dans la chaire de l'enseignement va nous apparaître maintenant sur un nouveau et plus vaste théâtre. Une renommée qui avait retenti jusqu'au dehors de la péninsule italique, un apostolat de charité exercé dans les temps les plus critiques et en quelque sorte au milieu du tumulte des camps, de longs et importans services rendus aux lettres et à l'instruction publique, en un mot toute une vie de savant et de prêtre dévoué frayait à Mezzofanti la route des honneurs qui s'était ouverte déjà devant lui, et d'où sa modestie l'avait détourné. Au mois d'octobre 1826, Léon XII avait institué le cardinal Capellari préfet du collége de la Propagande. Il avait voulu reconnaître les services rendus par le savant camaldule à la philologie orientale. De vives sympathies devaient entraîner Capellari vers le linguiste bolonais, et bientôt en effet commencèrent entre eux des relations directes et fréquentes. Le nouveau directeur de la Propagande l'employa dans plusieurs négociations qui avaient pour objet la prospérité du collége auquel il était préposé. A peine monté sur le trône pontifical, le 2 février 1831, Capellari (Grégoire XVI) écrivait au cardinal Oppizzoni, archevêque de Bologne, pour l'entretenir de celui qui jetait tant d'éclat sur le clergé de cette ville et sur son université.

Les agitations politiques dont la France devint le foyer en 1830 se propagèrent jusqu'en Italie. L'année suivante, Bologne se soulevait contre la domination papale. Nous n'avons point à retracer ici les phases et la péripétie de ce drame. Lorsque la paix fut rétablie, Mgr Oppizzoni rentra dans la ville, dont il était le premier pasteur, avec une mission réparatrice à remplir. Il chargea une députation de porter aux pieds du souverain pontife l'hommage de fidélité de la ville et de la province. Le plus illustre des enfans de la docte cité devait naturellement faire partie de cette députation; son nom s'était le premier présenté au cardinal-archevêque. Pendant les quelques jours que Mezzofanti passa à Rome, Grégoire XVI le nomma prélat, avec le titre de protonotaire apostolique non-assistant. Il lui déclara qu'il voulait le voir s'établir à Rome, et qu'il n'admettrait aucun refus. Il faut croire cependant que quelques résistances se produisirent encore, puisque Grégoire XVI aimait à répéter qu'il lui avait fallu soutenir un véritable siége pour décider Mezzofanti à quitter sa chère Bologne. Ce pontife disait, avec une certaine gaieté qui lui était familière, que le voyage du polyglotte à Rome était l'unique service que lui eût rendu l'insurrection bolonaise. Il l'appela successivement aux fonctions ecclésiastiques les plus honorables; en 1832, il le nomma chanoine de la basilique de Sainte-Marie-Majeure, quelque temps après premier custode de la bibliothèque Vaticane, et enfin chanoine de Saint-Pierre. Ces dignités n'étaient que le prélude de celles qui devaient les couronner toutes. Dans le consistoire du 12 février 1839, Grégoire XVI créa Mezzofanti cardinal de l'ordre des Prêtres, et lui assigna le titre de Saint-Onuphre. Le nouvel élu dut naturellement prendre sa place dans les congrégations de la Propagande, de l'Index, des Rites, des études et de l'examen des évêques *in sacra teologia e sacri canoni*, enfin dans la congrégation des affaires de la Chine; mais de tous les devoirs que ces titres divers lui imposaient, il n'en est aucun qui fût plus cher à son cœur, plus conforme à ses goûts et à sa vocation spéciale que celui de veiller sur les jeunes néophytes de la Propagande. Leurs examens, le soin de leurs études, les avis paternels à leur donner, les intérêts matériels du collége, des correspondances à entretenir avec les pays les plus éloignés, l'attiraient sans cesse dans cette académie de toutes les nations. Cependant sa présence n'y était jamais plus sollicitée, plus utile qu'aux approches de l'Épiphanie, où l'on célèbre la mémoire de l'initiation de toutes les races humaines à la révélation chrétienne. Pendant l'octave de cette solennité, la Propagande fait la *fête des langues*. Les élèves membres de cette académie, réunis de tous les points du globe, récitent leurs compositions oratoires ou poétiques en cinquante idiomes environ. Toutes ces compositions étaient remises au cardinal avant la tenue de la séance solennelle; il les corrigeait avec soin. La pensée des auteurs, la construction des phrases, les formes oratoires, le rhythme poétique, la cadence de ces vers, quelquefois sauvages, devenaient pour lui un thème d'observations lumineuses, toujours profitables à celui qui lui en fournissait l'occasion.

Au début de sa carrière sacerdotale, Mezzofanti avait recherché l'une des plus pénibles et plus obscures fonctions du ministère sacré, celle de confesseur. Prélat et cardinal, il continua de les exercer avec le même zèle, et on peut dire qu'il réunit en sa personne la charge de pénitencier de toutes les basiliques romaines. Aucun prêtre n'a dirigé la conscience d'un plus grand

nombre de personnes appartenant à plus de nations différentes; il se plaisait à accueillir les étrangers de distinction, comme ceux de condition plus modeste, qui témoignaient le désir de s'adresser à lui.

Dans le nombre des anecdotes, touchantes ou curieuses, qui donnent un vif intérêt au livre de M. A. Manavit, nous en choisirons deux ou trois, qui suffiront pour mettre en relief le talent du cardinal polyglotte.

Un jour, Grégoire XVI voulut se donner le plaisir d'une de ces conversations improvisées en divers idiomes, véritable assaut de linguistique que soutenait quelquefois Mezzofanti, et où il restait toujours vainqueur. Dans les allées tortueuses des jardins du Vatican et derrière des massifs de verdure, il fit cacher un certain nombre d'élèves de la Propagande. A l'heure de sa promenade habituelle, il amena avec lui Mezzofanti. Tout à coup, à un signal convenu, ces jeunes gens viennent en foule fléchir le genou devant le chef de l'église, et se relevant aussitôt, ils s'adressent à la fois, chacun dans sa propre langue, à Mezzofanti avec une telle abondance de paroles et une telle volubilité, que dans ce conflit de langages si dissemblables il paraissait impossible de rien discerner. Le polyglotte lutta d'habileté et de promptitude avec ses interlocuteurs; il répondit aussitôt à chacun d'eux avec élégance en autant de dialectes différens. Il laissa le pape dans l'étonnement et l'admiration d'une mémoire si vaste, si prompte, si sûre, et que la surprise la plus inattendue ne pouvait mettre en défaut.

Le second trait que nous ayons à reproduire ici est celui qui est relatif à la visite de l'empereur Nicolas dans la capitale du monde chrétien. Le monarque revenait de Naples, où la douceur du climat avait attiré l'impératrice malade. C'était dans les premiers jours de décembre 1845. On se préoccupait de l'entrevue du pape avec le tsar; on ne savait quel serait, des deux ou trois cardinaux sur lesquels se portait l'opinion publique, celui qui assisterait à cette entrevue solennelle et servirait d'interprète au souverain pontife. Grégoire XVI désigna le cardinal Acton par un choix dans lequel on crut entrevoir une sorte d'intention politique. L'empereur, qui occupait avec sa suite le palais Justiniani, visitait les monumens et les merveilles de Rome; le cardinal Mezzofanti en était une des plus rares. L'autocrate voulait le voir et converser avec lui. M. de Boutenieff l'invita par une lettre à venir présenter ses devoirs à l'empereur. Nicolas recourut encore à une démarche qui avait quelque chose de plus direct et de plus délicat. L'aide de camp de service auprès de sa personne écrivit au nom de son maître au cardinal. L'éminence se rendit auprès du puissant monarque, qui lui fit l'accueil le plus distingué et le plus bienveillant. L'entrevue fut assez longue : le tsar lui parla russe et polonais, et il avoua que le cardinal s'exprimait en russe avec autant de facilité qu'aucun de ses sujets; mais celui-ci ne pouvait rendre le même témoignage à l'empereur quant au polonais. Il disait que le tsar, malgré la grande habitude qu'il avait de cette langue, se trahissait dans quelques mots, et qu'il l'avait entendu parler par d'autres avec plus de perfection.

Le cardinal connaissait tous les dialectes en usage dans le sud-ouest de la France, ainsi que la plupart des patois de nos départemens. Les ecclésiastiques de la Basse-Bretagne conversaient avec lui en bas-breton. « Un jour, dit l'auteur des *Trois Romes*, ce cardinal demandait à un de nos amis de quelle province de France il était? — De la Bourgogne, répondit-il. — Ah!

vous avez deux patois bourguignons; lequel parlez-vous? — Je connais le patois de la Basse-Bourgogne, et le cardinal se mit à lui parler le bas-bourguignon avec une facilité capable de rendre jaloux tous les vignerons de Nuits et de Beaune. »

Une autre fois un prêtre, originaire du midi de la France, lui adressait ses hommages dans un de nos dialectes romans. « Monsieur l'abbé, lui dit Mezzofanti, vous n'êtes point de Toulouse, encore moins Provençal; mais vous n'êtes pas né bien loin de cette ville. » Effectivement cet ecclésiastique était de Montauban, et il s'adressait au cardinal dans le plus pur dialecte montalbanais. On peut concevoir tout ce qu'il fallait de sagacité pour distinguer les variétés de la langue romane, qui sont quelquefois peu tranchées, et qui devaient, ce semble, être à peine sensibles pour un Italien qui n'avait jamais quitté son pays.

Lorsque la révolution romaine vint apporter le trouble dans cette vie d'études et de calme qu'avait menée jusqu'alors le cardinal, comme sujet fidèle, comme prince de l'église, il s'associa à toutes les douleurs du pontife qui était allé demander à l'exil l'indépendance de son autorité et la sûreté de sa personne. Resté à Rome, témoin forcé des excès des révolutionnaires, de leurs attentats contre tout ce qui était pour lui l'objet d'un culte et d'un pieux dévouement, il sentit son âme se briser. Ses forces, épuisées par de longues veilles et vaincues par la douleur, allaient chaque jour s'affaiblissant. L'année 1849 s'ouvrait sous les plus tristes auspices; le cardinal ne sortait plus de ses appartemens. Au mois de février, une pleurésie aiguë se déclara; son état inspirait les plus vives inquiétudes. Des soins éclairés, que secondait avec une tendresse toute filiale sa nièce, Mlle Minarelli, conjurèrent d'abord le danger; mais le mal ne tarda pas à empirer, et il rendit le dernier soupir dans la nuit du 15 mars.

Le malheur des temps ne permit pas à sa famille et au clergé de la paroisse des Saints-Apôtres, à laquelle il appartenait, de rendre à l'illustre défunt les honneurs que comportait son rang. Son corps ne fut point exposé sur le lit funèbre, dressé dans la salle du trône des palais cardinalices, où on élève des autels pour la célébration des saints mystères. Dans la soirée du second jour qui suivit sa mort, ses restes mortels furent dirigés, au milieu d'un cortége *mezzo privato*, vers l'église de Saint-Onuphre, dont il était titulaire. La voiture qui portait le corps était précédée et suivie de domestiques à sa livrée, une torche à la main. Trois voitures de deuil suivaient, occupées par des chapelains, des camériers, le doyen et ses serviteurs, cortége bien modeste, et à Rome plus que partout ailleurs. Les religieux hiéronymites de Saint-Onuphre reçurent le précieux dépôt destiné à rester sous leur garde. Ils l'ont placé à côté des ossemens du Tasse. Le poète, après sa sortie des prisons de Ferrare, en 1595, était allé chercher un dernier abri et une suprême consolation à ses malheurs dans ce couvent, dont la position sur le mont Janicule est une des plus pittoresques de Rome. Le grand linguiste et le chantre immortel de *la Jérusalem délivrée* y reposent aujourd'hui réunis dans la mort.

Cette science des langues que posséda Mezzofanti à un degré unique, et qui semble l'effet d'une révélation surnaturelle, doit nous faire vivement regretter de ne posséder aujourd'hui aucun ouvrage de lui sur ce sujet. Quelle mé-

thode a-t-il suivie pour s'assimiler un si grand nombre d'idiomes? Comment a-t-il pu pénétrer si avant dans leur génie grammatical et littéraire, et retenir fidèlement et classer dans sa mémoire cette effrayante masse de mots, qu'il savait au besoin retrouver spontanément et coordonner sans confusion? C'est là un secret qu'il a emporté avec lui dans la tombe. Un écrivain italien qui, sous le voile de l'anonyme, a consacré quelques pages dans un recueil périodique, la *Civittà Catolica*, à apprécier le talent de Mezzofanti, après avoir dit qu'il parlait soixante-dix-huit langues, non compris une foule de dialectes, assure qu'il savait les retracer avec leurs caractères particuliers, et composer dans chacune d'elles des poésies. Or, dans tous les idiomes, la langue poétique est, comme on le sait, ce qu'il y a de plus intime, de plus artificiel, de plus difficile. Il nous apprend aussi que Mezzofanti, dans l'année qui précéda sa mort, lui avoua qu'il avait rédigé une *Esquisse des signes comparatifs des langues de Sem, Cham et Japhet*, où il indiquait la source commune d'où toutes tirent leur origine, et montrait les rapports plus ou moins rapprochés qu'elles ont entre elles pour la construction, la signification des mots ou les sons. Il lui dit qu'il avait ébauché une méthode simple pour apprendre et retenir sans difficulté un grand nombre d'idiomes. Le même écrivain ajoute qu'il ignore dans quelles mains sont tombés ces écrits. Un des élèves de Mezzofanti, que nous avons cité précédemment, le père Cavedoni, dans une communication particulière qu'il a adressée à M. A. Manavit, raconte que Mezzofanti lut en sa présence, dans une des séances de l'*Institut pontifical de Bologne*, un mémoire sur la langue des populations montagnardes qui habitent les *Sette Communi*, dans le Vicentin; cette langue, dont les origines forment une question controversée depuis le XVe siècle, serait, suivant l'opinion de quelques philologues, un reste des anciens Cimbres et Teutons. Ce mémoire n'a pu être retrouvé, quoique le procès-verbal de la séance où il fut lu en fasse mention. Suivant le même père Cavedoni, Mezzofanti avait composé un travail sur la philosophie des langues et sur la grammaire générale; mais, par une excessive délicatesse (*soverchia delicatezza*), il l'avait jeté au feu. Le polyglotte prétendait qu'il n'avait pas le temps de travailler pour lui, de parler pour les autres et d'écrire pour tous, et qu'un trop long labeur de cabinet, la plume à la main, nuisait à sa santé. La seule production qui nous reste, avouée par lui, est l'Éloge qu'il publia en 1819 de son ancien professeur de grec, le père Emmanuel da Ponte, et qui a été inséré dans le recueil des *Opuscules littéraires de Bologne*.

Le livre de M. A. Manavit est terminé par un document qui a aussi sa valeur, et qui est le complément naturel de la biographie qu'il a écrite : c'est le catalogue de la bibliothèque du cardinal. S'il est vrai, comme il le fait observer, que l'homme tout entier se révèle dans le choix de ses livres, que ses besoins intellectuels, ses principes, ses goûts particuliers se montrent à découvert sur les rayons de sa bibliothèque, on peut dire que celle de Mezzofanti est la fidèle expression de ce qu'il fut, un linguiste encyclopédique dans la plus large acception de ce mot.

ED. DULAURIER.

V. DE MARS.

ÉCRIVAINS MODERNES

DE LA FRANCE

M. VICTOR COUSIN.

Œuvres Littéraires, 3 volumes. 1852.
La Jeunesse de Madame de Longueville, 1 vol. 1853.
Du Vrai, du Beau et du Bien, 1 vol. 1853.

Né à Paris, le 28 novembre 1792, dans une famille d'artisans, Victor Cousin reçut l'instruction primaire dans les écoles gratuites de son quartier; son enfance se passa entre Notre-Dame et la tour Saint-Jacques. Son père était voltairien, sa mère pieuse : elle voulut que son fils fût baptisé à la cathédrale, par un prêtre non assermenté, et ne cessa d'entretenir et de développer dans son cœur le germe religieux qu'elle y avait déposé. Les premiers succès de l'enfant décidèrent sa famille à s'imposer de pénibles sacrifices pour compléter son éducation. En quittant l'école municipale, il fut placé d'abord chez un abbé Le Clerc, qui lui enseigna les premiers élémens de la langue latine. Ce digne abbé exerçait ses élèves à traduire le latin en français, et regardait comme inutile de les exercer à traduire le français en latin. Aussi, quand Victor Cousin fut envoyé au collége Charlemagne, pour suivre le cours complet des études scolaires et se mettre en état d'aborder les professions libérales, il se trouva d'abord à la queue de sa classe, car le sujet de la première composition était un thème, et l'abbé Le Clerc ne connaissait et n'enseignait

que la version. Étonné, honteux de son échec, Victor Cousin prit sa revanche la semaine suivante en version latine. Dès ce moment, il devint pour ses maîtres l'objet d'une prédilection marquée. M. Guéroult, à qui nous devons une traduction élégante et fidèle de morceaux choisis dans Pline l'Ancien, distingua le jeune élève et le protégea. En 1810, Victor Cousin obtenait, au concours général des colléges de Paris, le prix d'honneur (discours latin) et le prix de discours français. En vers latins, il n'eut pas même un accessit, quoique sa composition eût été remarquée. Le sujet ou la matière, comme on dit en termes universitaires, était tiré du poème des *Jardins* de l'abbé Delille. Il s'agissait d'exprimer le caractère poétique des ruines : or les vers de l'abbé Delille, traduits en prose latine, avaient subi quelques mutilations; l'ombre d'Héloïse et d'Abailard, qui errait dans ces alexandrins, avait disparu du programme proposé aux élèves de rhétorique. Victor Cousin, qui, dès les premières lignes, avait reconnu le poème des *Jardins,* n'hésita pas à ranimer l'ombre d'Héloïse et d'Abailard. La nièce du chanoine Fulbert et le disciple de Guillaume de Champeaux n'étaient pas du goût des juges préposés à l'examen des compositions. Cependant, sauf l'intervention de ces deux ombres profanes, la pièce méritait une couronne : on ne pouvait lui assigner le second rang; lui accorder un accessit, il ne fallait pas y penser. M. Guéneau de Mussy, l'un des juges, décida, pour simplifier la question, qu'il ne fallait pas nommer Victor Cousin.

Le gouvernement impérial pensait alors à ouvrir l'École normale. En recevant le prix d'honneur, Victor Cousin fut proclamé premier élève, admis de droit et sans concours. La direction de l'École fut donnée à M. Guéroult, l'enseignement de la littérature française à M. Villemain, l'enseignement de la langue grecque à l'abbé Mablini, la chaire de langue latine à M. Burnouf, et celle de philosophie à M. La Romiguière. Victor Cousin ne tarda pas à témoigner une vive affection pour les études philosophiques. La parole élégante et châtiée de M. La Romiguière, qui n'avait gardé des travaux théologiques de sa jeunesse que la souplesse et la pénétration, oubliant heureusement les discussions purement nominales et les subtilités scolastiques, — la parole de M. La Romiguière séduisit Victor Cousin, et fut pour lui le premier signe de sa vraie vocation.

L'année suivante, Royer-Collard fut appelé à professer l'histoire de la philosophie moderne à la Sorbonne; or les élèves de l'École normale étaient obligés de suivre les cours de la faculté. La voix austère de ce nouveau maître domina bientôt la voix de M. La Romiguière, qui, après quelques mois d'une lutte impuissante, se réfugia dans le silence. Dès ce moment, la vocation de Victor Cousin fut arrêtée sans retour : à l'âge de dix-neuf ans, il résolut de se vouer

à l'enseignement de la philosophie; mais son protecteur, M. Guéroult, en avait décidé autrement et le nommait répétiteur de littérature ancienne, c'est-à-dire lieutenant de M. Villemain. L'année suivante, M. Cousin, nommé professeur agrégé, était mis à la disposition des proviseurs de Paris pour remplacer les titulaires malades ou absens par congé, sans cesser pourtant d'appartenir à l'École normale comme répétiteur. Toutes ses tentatives pour aborder l'enseignement philosophique venaient échouer contre la volonté de M. Guéroult. L'élève de l'abbé Le Clerc parcourut de 1812 à 1814 tous les degrés de l'enseignement secondaire, depuis les classes de grammaire jusqu'à la rhétorique, sans jamais pouvoir enseigner la philosophie. Enfin M. Cardaillac, chargé de cet enseignement au lycée Bonaparte, étant tombé malade, le proviseur, M. Chambry, qui connaissait la prédilection de M. Cousin pour la philosophie, le désigna pour remplacer M. Cardaillac. Royer-Collard, appelé à la direction de l'instruction publique, nomma son jeune élève maître des conférences à l'École normale pour la philosophie, et lui confia bientôt sa chaire de la Sorbonne, où il avait exposé avec tant d'éclat les travaux de l'école écossaise.

A partir de cette année, il n'y a plus aucun incident dans la vie de M. Cousin. Il entre de plain-pied dans la carrière qu'il avait librement choisie et que M. Guéroult lui avait fermée avec tant d'obstination. De 1815 à 1820, il parle devant un auditoire fidèle et passionné qui recueille avidement toutes ses leçons. Partagé entre l'étude solitaire et l'enseignement public, il n'a rien à souhaiter. Écouté avec une attention religieuse, applaudi avec enthousiasme, il ne rêve rien au-delà de l'horizon universitaire. Condamné au silence par un pouvoir inintelligent et pusillanime, il emploie ses loisirs inattendus à traduire Platon, à recueillir les œuvres de Descartes, à publier les manuscrits inédits de Proclus; il se console de son inaction dans un travail assidu, car pour lui agir, c'était parler. Il avait besoin d'entretenir avec la jeunesse un commerce de chaque jour; il trouvait dans l'attention de son auditoire une excitation sans cesse renaissante qui doublait ses forces. L'étude solitaire, malgré le nombre de vérités nouvelles qu'elle lui révélait, ne lui offrait qu'un dédommagement incomplet. M. Cousin doit pourtant songer sans amertume au silence qu'il a gardé pendant sept ans, car s'il eût poursuivi sans relâche son enseignement de la Sorbonne, il n'eût trouvé qu'à grand'peine le temps d'aborder successivement toutes les époques de la philosophie. Ses loisirs, en élargissant le cercle de ses méditations, ont donné à son esprit une vigueur nouvelle. La vie active de l'enseignement, plus séduisante peut-être, qui récompense chaque nouvel effort par les applaudissemens, n'eût

pas été pour lui aussi féconde; en feuilletant l'histoire de sa pensée, il doit maintenant le comprendre pleinement.

Il y a parmi les faits que je viens de raconter un point sur lequel je crois utile d'insister. M. Cousin, compté aujourd'hui en France et en Europe parmi les plus célèbres et les plus habiles historiens de la philosophie, a débuté dans l'enseignement par la littérature. Contrarié dans sa vocation, il doit à la lutte même qu'il a soutenue pendant plusieurs années contre son premier protecteur, M. Guéroult, la partie la plus brillante, la plus populaire de son talent, le maniement de la langue, la faculté de produire sa pensée sous une forme à la fois abondante et fidèle. S'il eût débuté par l'enseignement de la philosophie, comme il le voulait, il est probable qu'il eût trouvé plus tard et plus difficilement le style à la fois limpide et coloré qui donne à ses idées tant de charme et d'autorité. Les études littéraires, en obligeant l'intelligence à sonder tour à tour les problèmes les plus divers, deviennent pour ceux qui s'y dévouent une excellente gymnastique. Fortifiées par cette épreuve, nos facultés peuvent s'appliquer avec succès à tous les ordres de connaissances. L'esprit, façonné par les études littéraires au maniement du langage, trouve dans le langage même un auxiliaire pour le développement et l'analyse de la pensée, car il ne faut pas oublier que l'art d'écrire et de parler ne sert pas seulement à l'expression des idées que nous avons conçues, mais bien aussi et non moins souvent à la détermination des idées encore confuses, à peine ébauchées au fond de notre conscience, et qui n'ont pas encore acquis pour nous-mêmes une complète évidence. Débutant par l'enseignement philosophique, M. Cousin n'eût sans doute pas apporté dans l'exposition de la science l'élégance et l'éclat qui ont si rapidement popularisé son nom. Il faut donc savoir gré à M. Guéroult de sa longue obstination. S'il eût cédé aux instances du jeune lauréat, l'histoire de la philosophie, réduite à l'intérêt de la science pure, privée du charme de la parole, n'occuperait pas aujourdhui dans l'éducation de la jeunesse une place aussi considérable. Tous les esprits se porteraient avec prédilection vers la science fondée à la fin du siècle dernier par Guyton de Morveau, Lavoisier, Berthollet, et dédaigneraient comme inutile l'histoire de la pensée. Grâce au talent littéraire de M. Cousin, cette histoire, qui domine toutes les autres, puisqu'elle les résume, a pris parmi nous le rang qui lui appartient.

Pour complaire à son protecteur, M. Cousin avait formé le projet de choisir dans les œuvres grecques des pères de l'église une série de morceaux remarquables à la fois par l'élévation de la pensée et le charme du langage. Ce que M. Guéroult avait fait pour Pline l'Ancien, M. Cousin voulait le faire pour saint Jean Chrysostome, pour saint

Grégoire de Nazianze. Il avait enrôlé dans son entreprise plusieurs de ses condisciples de l'École normale. Je n'hésite pas à croire que les études commencées et poursuivies pendant quelques mois pour l'accomplissement de ce projet ont exercé sur son esprit une influence très salutaire. La lecture des pères de l'église donne au raisonnement une souplesse, une ductilité dont ils possèdent seuls le secret. Ce projet, bien que demeuré inaccompli, a donc porté profit à M. Cousin.

Avant d'entrer à l'École normale, le jeune lauréat avait rencontré sur sa route une tentation puissante. M. Frochot, préfet de la Seine, qui l'avait souvent couronné, lui offrit de la part du ministre de l'intérieur le titre d'auditeur au conseil d'état. Exempté de la conscription par le prix d'honneur, M. Cousin eût été affranchi de l'obligation imposée à tous les auditeurs de posséder au moins 5,000 livres de rente. Pour venir en aide à ses débuts dans la carrière administrative, M. Frochot voulait le prendre comme secrétaire et lui donner un traitement de 6,000 francs. L'offre était séduisante. M. Cousin, malgré les instances de son père, eut le bon sens de refuser. Éclairé sur sa vraie vocation par les deux années passées à l'École normale, il renonça sans regret au bien-être immédiat, préférant avec raison une carrière plus modeste et moins lucrative, où il pourrait réaliser le plus cher de ses vœux.

Dans son enfance, au collége Charlemagne, il avait rêvé la vie militaire. Il ne concevait alors rien de plus beau qu'une épaulette et une épée, et préludait à l'accomplissement de son rêve en disciplinant ses camarades comme de nouvelles recrues. Sa mère avait eu grand' peine à le détacher de cette fantaisie guerrière, qui était alors partagée par la jeunesse presque tout entière. Il n'a gardé de ce premier rêve qu'un goût très prononcé pour les récits militaires.

Ainsi tous les obstacles semés sur sa route, loin de ralentir le développement de ses facultés, sont devenus pour lui comme autant d'aiguillons. Bien qu'il se plaise à répéter que ses études littéraires n'ont vraiment commencé qu'en 1840, et qu'il avait écrit jusque-là sans autre souci que la manifestation de sa pensée, sans se préoccuper de l'art d'écrire, il est évident que, le jour même où il est monté dans la chaire de Royer-Collard, il possédait déjà presque tous les secrets de l'orateur et de l'écrivain. Je veux bien croire que l'étude assidue des principaux monumens de notre littérature lui a révélé des secrets qu'il ignorait en 1815, mais je ne saurais admettre la date qu'il assigne à ses premières études littéraires. L'opiniâtreté de M. Guéroult, en le condamnant à l'enseignement des lettres antiques d'abord à l'École normale, puis dans les colléges de Paris, l'avait initié de bonne heure aux principes qu'il devait plus tard con-

trôler par des comparaisons multipliées et mettre enfin en pratique avec toute l'autorité d'un talent éprouvé. Le noviciat de M. Cousin dans les colléges de Paris avait préparé ses débuts philosophiques à la Sorbonne; l'analyse des procédés de la pensée n'a pas préparé moins sûrement ses études et ses travaux purement littéraires. Habitué depuis longtemps à la discussion des questions les plus délicates, à la solution des problèmes les plus ardus, quand il a voulu aborder l'expression des sentimens généraux qui forment le fond de toute littérature, il s'est acquitté sans effort de cette nouvelle tâche. Bien avant 1840 il parlait et écrivait très habilement, mais peut-être n'avait-il pas songé à se rendre compte des procédés qu'il suivait. En 1840, il s'applique avec un soin tout particulier à l'étude des écrivains français du XVIIe siècle, et son style porte l'empreinte de sa prédilection pour cette grande époque. Ramené à ces termes, le jugement de M. Cousin sur lui-même peut être accepté. Son style, depuis 1840, est devenu plus savant, plus pur, mais non plus limpide et plus éclatant. Il a senti de bonne heure toute l'importance de la clarté et le besoin impérieux de ne jamais présenter sa pensée qu'après l'avoir mise au net. Aussi je comprends très bien sa prédilection passionnée pour le XVIIe siècle de la France, car à aucune époque notre langue n'a possédé une telle clarté, une telle transparence. Naïve dans Froissard, fine et déliée dans Philippe de Commines, abondante et riche en images dans Montaigne et dans Rabelais, elle n'a trouvé la précision et la clarté qu'au XVIIe siècle. La langue du siècle suivant, tout en gardant ces deux qualités si précieuses, a perdu l'ampleur et la majesté que nous admirons dans le *Discours sur l'Histoire universelle* et dans l'*Histoire des Variations*. Il ne faut donc pas s'étonner que M. Cousin préfère le XVIIe siècle à tous les autres âges de notre littérature. L'instinct de son esprit l'avait toujours porté de ce côté, et ses premiers écrits sont là pour l'attester. Depuis 1840, il s'est appliqué à éprouver, à contrôler de mille manières les principes auxquels il obéissait depuis longtemps, et son instinct s'est transformé en volonté réfléchie. Il a discipliné son talent, et possède maintenant une méthode littéraire aussi bien qu'une méthode philosophique.

I.

Je laisse à d'autres le soin d'apprécier les travaux philosophiques de M. Cousin (1); je ne veux parler que de ses travaux littéraires. Cependant je ne crois pas pouvoir me dispenser de caractériser d'une manière générale son enseignement de la Sorbonne, et je choisirai,

(1) Voyez, sur les travaux philosophiques de M. Cousin, la *Revue* du 1er janvier 1850.

dans cette vaste série de leçons où se trouvent agitées les questions les plus diverses de la philosophie, celles que j'ai entendues, et qui ont été publiées sous le titre d'*Introduction à l'histoire de la philosophie*. Tous ceux qui ont assisté aux leçons de 1828 en gardent un vivant et fidèle souvenir. Jamais en France l'enseignement philosophique ne s'était montré avec autant de splendeur et de majesté. Le sujet choisi par le professeur n'était rien moins que l'histoire abrégée de la pensée humaine depuis l'origine des temps historiques jusqu'à nos jours. Le professeur reparaissait dans sa chaire après plusieurs années de silence. Deux mille auditeurs se pressaient dans la salle de la Sorbonne. M. Cousin avait mis à profit les longs loisirs que lui avait faits le ministère Villèle, et l'attente de son auditoire ne fut pas trompée. Il entreprit de raconter tout ce que l'homme avait pensé sur Dieu, sur la nature et sur lui-même, et ce récit, il sut l'animer et lui donner un intérêt presque dramatique.

Il y a dans cette *Introduction à l'histoire de la philosophie* une partie toute nouvelle, qui n'avait jamais été abordée en France avant les leçons de 1828 : je veux dire la partie orientale, qui éclaire d'un jour singulier toute la philosophie grecque. Il s'agissait de démontrer que l'esprit humain, sur tous les points du globe où la civilisation s'est développée, a passé par les mêmes épreuves. En d'autres termes, le professeur voulait prouver que les évolutions de la pensée humaine se réduisent à quatre dans l'Inde comme en France, dans la patrie des brahmanes comme dans la patrie de Voltaire, à savoir : le spiritualisme, le sensualisme, le scepticisme et le mysticisme. Cette proposition, qui n'a rien d'inattendu pour ceux qui ont étudié avec attention les lois générales de l'intelligence, n'avait jamais été présentée avec autant d'évidence et de clarté. Mettant à profit les beaux travaux de Colebrooke sur la philosophie indienne, M. Cousin initiait son auditoire à la connaissance de l'Orient. J'abandonne à des juges plus habiles et plus compétens la discussion des questions posées et résolues par M. Cousin dans son *Introduction à l'histoire de la philosophie;* je m'en tiens au côté purement littéraire de ce livre. Or il abonde en qualités qui méritent d'être signalées. Les problèmes les plus difficiles, les plus ardus, y sont exposés avec une netteté parfaite, et la lumière, distribuée d'une main généreuse, permet à tous les esprits attentifs de suivre sans effort la pensée humaine jusque dans ses aberrations les plus étranges. C'est déjà sans doute un mérite considérable, mais ce n'est pas le seul qui recommande l'*Introduction à l'histoire de la philosophie*. Il n'y a pas une page de ce livre qui ne soit vibrante et colorée, sans que jamais l'éclat des images enlève rien à la précision de la pensée : talent rare et singulier. Les questions les plus abstraites, qui, par leur nature même, semblent

répudier tous les attraits du style, s'animent dans la bouche de M. Cousin et prennent une forme toute poétique. Au lieu de créer des termes nouveaux pour des pensées nouvelles comme Kant et Hegel, il s'applique à dire ce qu'il sait dans la langue commune, en ayant soin toutefois de l'embellir par des comparaisons ingénieuses, par des images éclatantes, sans que jamais le rhéteur prenne la place du philosophe.

Comment M. Cousin est-il arrivé à dramatiser l'histoire de la pensée humaine? Comment a-t-il réussi à introduire dans ce sujet si aride en apparence un intérêt égal à celui qu'on trouve dans le récit des souffrances personnelles? Par un artifice qui paraît très simple, et dont personne pourtant ne s'était encore avisé. Il a pris l'humanité à son berceau, l'a suivie dans son adolescence, dans sa virilité, dans son âge mûr, et nous a dit ses illusions et ses espérances avec toute la sincérité d'un historien qui prend sa tâche au sérieux. Dans ce récit tour à tour imposant et douloureux, nous voyons l'homme aux prises avec la nature qu'il veut connaître et sonder, commençant par prêter une âme à toute chose, divinisant la matière, plus tard cherchant et croyant avoir trouvé la solution de tous les problèmes dans le témoignage des sens, puis rougissant de cette double exagération et se glorifiant dans le doute, plus tard enfin se réfugiant dans le mysticisme, c'est-à-dire abandonnant la science pure pour la rêverie et la vision. Certes, pour animer un tel récit, il fallait une singulière puissance de parole; tous ceux qui ont entendu les leçons de 1828 savent comment M. Cousin a rempli la tâche qu'il s'était proposée. Il a marqué d'une main sûre les limites mêmes de la pensée humaine. Appelant l'histoire en témoignage, il a prouvé que l'homme est condamné à passer éternellement par les quatre évolutions que j'ai indiquées tout à l'heure. Le style des leçons de 1828 est tout à la fois majestueux et simple, il y règne une élévation constante sans qu'on aperçoive jamais aucune trace d'emphase. L'abondance et la variété des images n'y produisent jamais la confusion, mais donnent à l'expression des idées plus d'énergie et de vivacité. Chose rare et merveilleuse, ces leçons, recueillies par la sténographie, ne perdent rien à la lecture de leur charme et de leur puissance. L'œil le plus attentif n'y découvre pas une pensée oiseuse, une épithète parasite. La parole telle qu'elle s'est échappée des lèvres, en se fixant sur le papier, a conservé tout son attrait.

L'*Introduction à l'histoire de la philosophie* a prouvé aux plus incrédules que l'éclat du style n'est pas incompatible avec la précision scientifique. Les esprits éclairés savaient depuis longtemps qu'il y a même parmi les géomètres de très habiles écrivains. Quoique les propriétés de l'étendue ne semblent pas se prêter aux artifices du style, il s'est pourtant rencontré des hommes qui, en parlant du

triangle et du cercle, du prisme et de la sphère, ont su mettre à profit toutes les richesses du langage. M. Cousin, en racontant les évolutions de la pensée humaine, a fait preuve d'une habileté rare. Comme splendeur, comme variété, le style de l'*Introduction à l'histoire de la philosophie* ne laisse rien à désirer. Non-seulement toutes les questions posées dans l'Inde, dans la Grèce, dans l'Italie, sont élucidées avec une sagacité qu'envieraient les plus habiles dialecticiens; mais encore la solution est présentée sous une forme vivante, qui se grave sans effort dans tous les esprits. Il est impossible de ne pas garder un souvenir fidèle de cet enseignement, tant l'auteur a pris soin de lui donner un caractère évident et persuasif. La quatrième évolution de la pensée humaine, celle qui semble devoir résister à l'analyse, le mysticisme, n'a pas trouvé dans M. Cousin un historien moins habile que les trois autres évolutions. Depuis le Gange jusqu'au Nil, il a suivi le mysticisme pas à pas et nous l'a montré dans tout l'orgueil de son ambition, dans toute son impuissance. En un mot, il a su introduire l'émotion dans l'analyse même de la pensée.

Le travail de M. Cousin sur Pascal est d'une nature toute philosophique, bien qu'il ait plu à l'auteur de le classer parmi ses œuvres littéraires. Le rapport présenté à l'Académie française sur la nécessité de faire une nouvelle édition des *Pensées*, philologique au début, change peu à peu de ton et n'est à proprement parler qu'une défense en règle de la liberté de penser. Je suis loin d'y voir un sujet de reproche. Il était difficile qu'un homme voué à l'enseignement de la philosophie depuis plus de trente ans se contînt dans les limites de la philologie pure. Toutefois, avant d'aborder la défense du libre examen, M. Cousin a relevé, dans les deux éditions des *Pensées* de Pascal qui ont servi de modèle à toutes les éditions postérieures, des infidélités de toute nature avec une patience et une sagacité qui lui font honneur. Je dis patience, car le manuscrit de Pascal, qui lui a servi de guide, est rempli d'abrévations et souvent très difficile à déchiffrer. L'édition *princeps* publiée en 1670 par les amis de l'auteur, c'est-à-dire par Port-Royal, offre des omissions, des altérations de sens, et même des interpolations de paragraphes entiers. L'édition publiée neuf ans plus tard par Bossut n'a réparé ces infidélités que d'une manière très incomplète. Je n'entreprendrai pas d'énumérer toutes les altérations de sens relevées par M. Cousin et démontrées sans réplique par des citations tirées du manuscrit autographe. Je me contenterai d'appeler l'attention sur un des chapitres les plus importans de Pascal, dont la vraie signification était ignorée avant le rapport présenté à l'Académie. Il s'agit, dans ce chapitre, de la règle des paris appliquée à l'existence de Dieu; en d'autres termes, l'ami

d'Arnauld et de Nicole, le pénitent du père Singlin, désespérant de trouver, soit en lui-même, soit hors de lui-même, les preuves de l'existence de Dieu, met la question à pile ou face. Les éditions de Port-Royal et de Bossut ne mettent pas sur le compte de Pascal cette étrange manière de résoudre le problème. Au lieu de laisser l'auteur parler en son nom, comme le manuscrit original, elles donnent à penser qu'il s'adresse à un incrédule endurci dont l'esprit repousse avec un égal dédain les preuves physiques et métaphysiques de l'existence de Dieu. M. Cousin, en effaçant l'interpolation de Port-Royal et en rétablissant quelques lignes retranchées sans doute par Nicole ou Arnauld, a rendu à ce morceau son véritable sens. Il est maintenant démontré jusqu'à la dernière évidence que l'esprit rebelle aux preuves physiques et métaphysiques de l'existence de Dieu n'est autre que Pascal lui-même. C'est Pascal qui met Dieu à pile ou face. C'est un Pascal tout nouveau qu'il était difficile de deviner ou d'entrevoir dans les éditions de Port-Royal ou de Bossut. La foi fondée sur la règle des paris est une foi singulière et n'a rien de bien consolant, il en faut convenir. C'est pourtant la foi de Pascal. Port-Royal, par respect pour sa mémoire, n'avait pas osé l'avouer; le manuscrit autographe ne permet pas l'ombre d'un doute. La restitution complète de ce chapitre est le point capital du rapport lu à l'Académie. La restitution du chapitre sur les deux infinis est assurément très curieuse, mais n'offre pas le même intérêt.

Chose étrange, l'homme qui n'avait pas craint de jouer l'existence de Dieu à pile ou face, dont la foi, bien que sincère, je veux le croire, était assise sur de si frêles fondemens, a commis dans sa vie un acte d'intolérance qui ne s'accorde guère avec la loyauté constante de son caractère, encore moins avec l'élévation constante de sa pensée. L'ardent adversaire des jésuites a dénoncé un capucin comme hérétique. M. Cousin a trouvé dans un manuscrit inédit le récit détaillé de ce triste épisode, qui jusqu'à présent n'était connu que d'une manière très vague. La foi chrétienne sans la charité est assez difficile à comprendre, car, dépouillée de ce divin caractère, elle ne peut plus invoquer l'Évangile, et pourtant Blaise Pascal est descendu une fois en sa vie jusqu'au rôle de dénonciateur. Il avait entendu, avec deux de ses amis, l'exposition d'une théologie nouvelle par le père Saint-Ange. Ce capucin était tout simplement un fou enivré de lui-même, dont la solitude, la méditation et l'orgueil avaient troublé les facultés. Nous avons le procès-verbal de ces conférences, rédigé et signé par Pascal et ses amis. Il n'y a pas un mot de raison dans la doctrine exposée par le père Saint-Ange; mais de pareilles divagations pouvaient-elles passer pour une attaque dirigée contre l'église? et d'ailleurs appartenait-il à Pascal, qui croyait parce qu'il voulait croire,

appartenait-il à cet esprit inquiet, dont la foi ne reposait pas sur une conviction réfléchie, de dénoncer à l'archevêque de Rouen les affirmations plus bouffonnes que dangereuses du père Saint-Ange? Dire que le nombre des hommes qui comparaîtront devant le tribunal de Dieu au jour du jugement dernier est représenté par la somme des élémens dont se compose le globe que nous habitons, est-ce là, je le demande, une hérésie bien dangereuse? N'est-ce pas tout bonnement une parole de fou? La plupart des affirmations du père Saint-Ange sont de la même force. Toutes les fois que Pascal et ses amis demandaient au capucin la preuve de ce qu'il avançait, il répondait invariablement et du ton le plus sérieux : « Tout cela est très clair quand on connaît mes antécédens. » Il voulait dire ses prémisses, mais il se gardait bien de les révéler, de telle sorte que ses auditeurs, réduits à la mineure et à la conclusion, étaient forcés de l'écouter sans le contredire. Le père Saint-Ange, dénoncé par Pascal, fut obligé de rétracter par écrit, comme maximes hérétiques, toutes les folies qu'il avait débitées sur la création et la fin du monde, sur les mystères de la foi chrétienne et sur la généalogie de Jésus-Christ, qu'il disait né, non pas *de* la famille de David, mais *dans* la famille de David. Grammaticalement parlant, il donnait une entorse au style de la Vulgate; c'était, aux yeux de Pascal et de ses amis, une énormité qui méritait les reproches les plus sévères. Une première rétractation acceptée par M. de Bellay, qui remplissait par intérim les fonctions épiscopales à Rouen, fut refusée par l'archevêque de Harlay, et le père Saint-Ange, sans essayer d'expliquer ses antécédens, abjura comme hérétiques et dangereuses pour la foi les opinions qu'il avait exprimées, non pas en public, mais dans sa chambre et devant trois personnes.

Si j'ai rappelé ce triste épisode, c'est qu'à mes yeux il jette un jour nouveau sur la foi de Pascal, tout aussi bien que la règle des paris appliquée à l'existence de Dieu. Un homme en effet dont la croyance reposerait sur de solides fondemens, qui trouverait dans le spectacle de l'univers, ou dans sa propre conscience, la démonstration de l'existence de Dieu, ne s'alarmerait pas si facilement en écoutant les rêveries d'un fou. Pascal, en dénonçant le père Saint-Ange, n'était pas seulement coupable d'intolérance, mais coupable aussi de pusillanimité. Il fallait qu'il fût bien mal assuré dans sa foi pour s'inquiéter de pareilles billevesées. Son accusation ressemblait à une défense; on eût dit qu'il voulait protéger sa conviction chancelante contre ces étranges nouveautés.

M. Cousin, pour établir le scepticisme de Pascal, ne s'est pas contenté d'une preuve unique, et pourtant cette preuve était victorieuse. Le chapitre sur la règle des paris ne laissait aucune prise à l'équi-

voque. M. Cousin n'a pas voulu s'en tenir là : il a sondé d'un regard sûr l'ensemble des pensées de Pascal, et a trouvé le scepticisme écrit à chaque page. Pascal, en effet, témoigne en maint endroit, je ne dirai pas de sa sympathie, mais de sa déférence pour les pyrrhoniens. Pour lui, le doute, mais le doute systématique et permanent, est la seule philosophie qui mérite quelque attention; or, comme le remarque très justement M. Cousin, si le doute contenu dans de certaines limites, je veux dire employé comme moyen d'étude, est souvent une épreuve salutaire et féconde qui mène à la vérité, le doute systématique et permanent n'est pas moins que la ruine complète de toute science. Pascal, comme on peut s'en convaincre par une étude attentive, n'avait pas appliqué son esprit à la philosophie d'une manière aussi suivie qu'aux problèmes mathématiques, et lorsqu'il entreprit ce genre d'investigation tout à fait nouveau pour son intelligence, il eut le tort très grave de vouloir soumettre les problèmes de la conscience humaine à la méthode des géomètres; les trouvant rebelles à cette méthode, il les déclara d'emblée parfaitement insolubles. Pour être conséquent jusqu'au bout, une fois engagé dans l'école pyrrhonienne, il aurait dû adopter les conclusions de Sextus Empiricus et mettre à néant la géométrie comme la philosophie elle-même, car Sextus Empiricus n'a pas traité Euclide avec plus de respect que les philosophes. C'est pour s'être trompé sur le choix de la méthode que Pascal est arrivé aux conclusions les plus désolantes, non-seulement sur la science, mais sur la foi elle-même. Après avoir déclaré d'une façon formelle que l'homme ne peut rien savoir par lui-même, il est arrivé désarmé devant la vérité révélée. Incapable, de son propre aveu, de rien comprendre sans le secours de Dieu, il ne s'est pas trouvé moins embarrassé en face de la foi enseignée par les prophètes et par l'Évangile. De quelque côté qu'on se range en effet, du côté de la théologie ou du côté de la philosophie, l'esprit, une fois familiarisé avec le doute universel, n'est pas moins imbécile devant la vérité révélée que devant la vérité démontrée. Toute religion, c'est-à-dire tout enseignement surnaturel, n'est acceptable pour l'intelligence qu'à la condition de contenir une part de vérités naturelles, c'est-à-dire de vérités démontrées par les seules lumières de la raison. La foi, c'est-à-dire la vérité révélée, n'est et ne peut être que le développement de la vérité découverte par l'homme livré à ses seules forces. S'il en était autrement, l'Évangile serait une énigme impénétrable; la tradition chrétienne trouverait dans l'intelligence une résistance invincible : ne rencontrant pas dans la conscience humaine un terrain préparé par l'étude philosophique, elle n'y déposerait qu'un germe infécond.

Voyez en effet ce qui est arrivé à Pascal, à l'un des esprits les plus

puissans dont l'histoire ait gardé le souvenir : quand il a voulu croire, croire d'une foi entière et sans réserve aux vérités révélées, habitué qu'il était depuis longtemps au doute universel, sa volonté ferme et résolue n'a pas suffi pour asseoir sa foi sur une base inébranlable. Sa croyance, au lieu de ressembler à la soumission, avait tous les caractères du désespoir. Il avait beau s'agenouiller et prier avec ferveur, il gardait dans son humilité même un reste de colère contre l'impuissance de sa raison. C'est ce que M. Cousin démontre admirablement dans une langue élégante et pure, avec une richesse d'argumens qui ne permet pas aux partisans de l'ancien Pascal, c'est-à-dire du Pascal apocryphe, de relever la tête et de renouveler la discussion. Si j'avais un reproche à lui adresser, ce serait d'avoir multiplié les argumens outre mesure, d'avoir prodigué l'évidence. La moitié des preuves qu'il apporte suffirait et au-delà pour établir la vérité qu'il veut démontrer. Il ne se contente pas de combattre et de vaincre ses adversaires, il les accable, et ne s'arrête pas même lorsqu'ils sont terrassés; il continue sa démonstration comme si tous les doutes n'étaient pas renversés, comme si toutes les objections n'étaient pas réfutées.

C'est un spectacle douloureux que l'âme de Pascal aux prises avec le pyrrhonisme. Il avait choisi comme un asile la négation de toute certitude, et lorsqu'il veut s'élever jusqu'à la science divine, la science humaine lui faisant défaut, il demeure attaché à la terre et s'épuise en efforts impuissans pour atteindre jusqu'à la vérité révélée. M. Cousin, en nous peignant les angoisses de cette âme à la fois malade et sublime, a rencontré des accens d'une véritable éloquence. Non-seulement il défend avec énergie la cause de la philosophie, il ne défend pas avec moins de bonheur et d'éclat la cause même de la religion, car il montre victorieusement qu'il n'y a pas de religion possible, de religion vraiment digne de ce nom, sans un peu de philosophie. Il va plus loin, et je me range à son avis : la foi est d'autant plus solide qu'elle est préparée par une étude plus approfondie de la conscience humaine. Arrivé à ce point de son argumentation, il trouve sous sa main des armes sans nombre; il n'a qu'à fouiller dans les pensées de Pascal comme dans un arsenal inépuisable. Que dit en effet le pénitent de M. Singlin lorsqu'il met Dieu à pile ou face? L'existence de Dieu ne vous est pas démontrée. Je ne trouve ni en moi ni hors de moi-même une preuve sans réplique, une preuve triomphante qui réduise le doute au silence, qui m'apaise et me console. Mais qu'ai-je à risquer? En pariant contre Dieu, j'expose le salut de mon âme; je parie donc pour Dieu, car en pariant pour lui, je gagnerai peut-être la béatitude éternelle. En récitant des prières, en plongeant ma main dans l'eau bénite, je m'*abêtirai*, je

serai peut-être sauvé. — C'est donc là le dernier mot de Pascal. Il foule aux pieds toute science humaine, il déclare la raison impuissante, il déchire en lambeaux la philosophie comme un chiffon souillé de boue; il l'insulte comme un drapeau déshonoré par l'orgueil et l'impiété, et, demeuré seul sur les ruines de la certitude, Dieu échappe à son esprit défaillant : sa foi n'est qu'un cri d'angoisse.

De quel côté se trouve l'impiété? Est-ce du côté de la philosophie, qui prépare l'homme à l'intelligence de la Divinité par l'étude de la conscience? N'est-elle pas plutôt du côté de Pascal, qui veut abêtir l'homme pour le soumettre à la foi? Est-ce honorer Dieu que de chercher dans la dégradation de la créature la source même de toute soumission au Créateur? Ce que Pascal appelle un acte de foi n'est-il pas tout simplement un blasphème? Que dit-il en effet? que signifie sa prière? — Les facultés que vous m'avez données ne me permettent pas de vous comprendre et de m'élever jusqu'à vous. Pourtant je veux croire en vous; je veux me ranger sous la loi que vous avez révélée. Quel parti prendre? Je n'ai pas le choix. Il ne me reste qu'un seul moyen de salut : je répudie le plus beau de vos présens, je répudie ma raison; je ferme les yeux pour apercevoir la lumière; je renonce à comprendre pour croire. — Quel encens plus grossier, je le demande, fut jamais offert à la Divinité? Et cependant la prière de Pascal n'a pas d'autre sens. Ou les mots de notre langue ont perdu leur valeur, ou sa foi, qu'il essayait de rendre fervente, n'était qu'une injure à celui qu'il invoquait comme un consolateur.

La doctrine de la grâce, exposée par saint Augustin et reprise par l'évêque d'Ypres, explique surabondamment l'aversion de Pascal pour toute philosophie. Cette doctrine, en substituant la volonté divine à la volonté humaine, ruine du même coup la liberté de pensée aussi bien que la liberté d'action. Selon saint Augustin et Jansénius, Dieu envoie la grâce à ses élus, et la grâce est la source unique des bonnes œuvres. La liberté d'action une fois abolie, il est évident qu'il n'y a plus de responsabilité morale. Les bonnes œuvres étant accomplies par Dieu lui-même et non par l'homme, on ne comprend plus ni le châtiment ni la récompense, car ceux qui ont mal vécu n'étaient pas libres de bien vivre, puisque la grâce leur manquait, et ceux qui ont bien vécu n'étaient pas libres de mal vivre, puisqu'ils avaient la grâce. Saint Augustin et Jansénius ont soin d'affirmer expressément que Dieu, pour envoyer la grâce, ne tient compte ni du mérite ni du démérite; sa prédilection n'a pas besoin d'être justifiée. Vouloir lui assigner un motif serait porter atteinte à la liberté divine. En présence d'une telle doctrine, quelle philosophie pourrait subsister? Une fois engagé dans cette voie périlleuse, Pascal était condamné fatalement à proclamer l'impuissance abso-

lue de la raison : une logique rigoureuse le conduisait à l'absurde.

Arnauld et Nicole, bien que jansénistes, étaient pourtant demeurés cartésiens, et c'est par respect pour Descartes qu'ils ont mutilé les *Pensées* de leur ami. Tout en adoptant la doctrine de la grâce, ils n'avaient pas renoncé à la philosophie : au prix d'une inconséquence, ils avaient sauvé leur raison. Les écrits de Nicole prouvent jusqu'à la dernière évidence que son admiration pour saint Augustin n'avait pas ébranlé sa foi en Descartes. Dans la *Logique* de Port-Royal, il défend éloquemment le fondateur de la philosophie moderne. Arnauld, malgré les instances réitérées de ses amis, qui voulaient l'obliger à renier son maître et lui reprochaient sa foi philosophique, n'a jamais abandonné la cause de Descartes. On avait beau lui dire que la liberté de penser ne pouvait se concilier avec la grâce, il persistait résolument dans son inconséquence. Fénelon et Bossuet, que personne n'accusera, j'imagine, d'impiété, sont demeurés, comme Nicole et Arnauld, fidèles à Descartes. En parlant de l'existence de Dieu, ils n'ont pas répudié les lumières de la raison. Ils croyaient à bon droit que l'homme livré à ses seules forces peut trouver en lui-même et hors de lui-même les preuves d'une cause première. Chrétiens fervens et convaincus, avant d'invoquer la révélation, ils cherchaient dans le spectacle de la nature, dans l'étude intime de la conscience, des argumens capables d'anéantir tous les doutes, et leur recherche n'était pas vaine. Le témoignage de ces deux évêques, ajouté à celui d'Arnauld et de Nicole, prouve clairement que la philosophie, je veux dire la philosophie spiritualiste, loin d'obscurcir le sentiment religieux, le développe et le féconde.

Les *Pensées* de Pascal telles que nous les connaissons maintenant, grâce à M. Cousin, hostiles à la philosophie, pourront difficilement être invoquées comme un argument victorieux en faveur de la religion. Elles garderont toujours dans l'histoire de notre langue une place très élevée. Pour la précision et la vigueur du style, Pascal n'est pas inférieur à Bossuet : au point de vue purement littéraire, c'est un homme de premier ordre; mais pour être juste, il ne faut pas craindre d'affirmer qu'il a mérité plus d'une fois le reproche d'incohérence. La gloire de l'écrivain demeure entière; celle du penseur est singulièrement entamée par la lecture attentive du manuscrit autographe. Il est désormais impossible de se faire illusion à cet égard.

Quelle eût été la forme du livre pour lequel Pascal avait rassemblé ces pensées? M. Cousin l'a recherché avec une curiosité diligente, et les renseignemens qu'il nous donne ne sont pas de pures conjectures. Quelques passages du manuscrit négligés par tous les éditeurs donnent à penser que l'*apologie de la religion chrétienne* n'eût pas été

un livre purement didactique. Le dialogue et la forme épistolaire auraient trouvé place dans cette vaste composition. L'auteur des *Provinciales*, qui maniait si habilement l'ironie, n'eût sans doute pas répudié l'emploi de son arme favorite. Il est un autre point digne d'attention et que M. Cousin a mis en pleine lumière : c'est que Pascal, dans les *Pensées* rassemblées pour l'apologie de la religion chrétienne, combat manifestement les doctrines qu'il a soutenues dans les *Provinciales*. En attaquant le probabilisme et la morale aisée des jésuites, il défendait la liberté de la pensée. Pour terrasser ses adversaires, il appelait la philosophie à son aide aussi souvent que la théologie, et certes, dans cette lutte mémorable, dans cette guerre ardente soutenue avec tant de courage, il a rendu d'éclatans services à la religion. Dans les dernières années de sa vie, il sapait à son insu l'édifice qu'il voulait rendre plus solide. Dédaignant l'auxiliaire qui lui avait donné tant de victoires, il multipliait à plaisir les difficultés de sa tâche. M. Cousin a traité cette question avec une rare habileté; il a opposé les *Pensées* aux *Provinciales*, et prouvé qu'elles se contredisent en maint endroit. Il y a vraiment deux hommes dans Pascal : la seconde moitié de sa vie ne s'accorde pas avec la première. On pouvait déjà l'entrevoir avant les révélations de M. Cousin; aujourd'hui il n'est plus permis d'en douter.

A mes yeux, le rapport présenté à l'Académie française est un service signalé rendu à notre littérature. L'abondance des preuves et la solidité de l'argumentation ne laissent rien à désirer. Il serait fort à souhaiter qu'un travail de même nature fût entrepris sur les principaux écrivains de notre langue. La méthode est trouvée, il ne s'agit plus que de l'appliquer. Parmi les hommes illustres du XVIIe siècle, Pascal n'est pas le seul dont les écrits ont subi des corrections officieuses. Il serait bon de continuer l'œuvre de restitution commencée par M. Cousin; mais, pour la continuer dignement, le zèle ne suffit pas : il faut y joindre un discernement sévère. Pour rétablir dans toute sa pureté le texte de nos grands écrivains, il faut faire un choix judicieux entre les différentes leçons que présentent les manuscrits : tâche délicate, qui exige à la fois l'érudition du philologue et la sagacité du philosophe. Si M. Cousin a si bien réussi à nous rendre le vrai Pascal, c'est précisément parce qu'il satisfait à cette double condition. Il signale les altérations de style avec autant de vigilance que les altérations de pensée. Une image effacée ne le blesse pas moins vivement qu'un argument dénaturé. Passionné pour son sujet, il l'étudie en tous sens et en sonde toute la profondeur après en avoir mesuré toute l'étendue. Il est rare de trouver réunies au même degré l'érudition et la sagacité. Sous la plume de M. Cousin, les questions les plus arides s'animent, s'agrandissent et s'élèvent. La restitution

complète d'une phrase mutilée par les éditeurs de Port-Royal réveille en lui tout un monde d'idées qu'il résume en quelques traits, ou qu'il développe avec une merveilleuse abondance. En nous parlant de la langue du XVIIe siècle, en nous rappelant l'alliance heureuse de la grandeur et de la sobriété commune à tous les grands écrivains de cette époque, il leur emprunte leur méthode et la met en œuvre. Il concilie le nombre et la précision, chose plus difficile qu'on ne le pense généralement. Trop souvent la précision est achetée au prix du nombre, ou le nombre au prix de la précision. Pour donner de l'ampleur à la période sans effacer les contours de la pensée, il faut avoir étudié profondément l'art d'écrire. M. Cousin le sait depuis longtemps, et son étude sur Pascal nous prouve une fois de plus qu'il connaît tous les secrets de cet art difficile.

Je regrette de ne pouvoir partager l'admiration de M. Cousin pour Jacqueline Pascal. Il y a certainement de l'élévation dans les quelques pensées qu'il a réunies avec un soin pieux; cependant à mes yeux elles ne justifient pas les éloges redoublés du biographe. Les vers improvisés ou composés à loisir par Jacqueline ne méritaient vraiment pas les honneurs de la réimpression, il eût mieux valu les laisser enfouis dans les recueils du temps. Ses lettres à son frère sont dignes d'attention, parce qu'elles nous peignent au vif l'état de cette âme malade, car, il faut bien l'avouer, l'âme de Jacqueline ne paraît pas moins troublée que celle de Blaise. Ses élans de piété n'expriment pas le bonheur que la religion promet aux fidèles, mais seulement le mépris absolu de toutes les joies du monde. Sa ferveur est une ferveur sans tendresse. Jacqueline se retire du siècle pour se réfugier en Dieu, et dans l'asile même qu'elle a choisi elle ne paraît pas avoir trouvé la paix qu'elle avait espérée. Nulle trace de regret, mais aussi nul signe de joie. Toutes ses pensées sont empreintes de résignation et d'austérité; j'y cherche en vain un témoignage de reconnaissance pour le Créateur; il y a loin de cette foi sombre à la foi enseignée par l'Évangile. Je ne parle pas du style de ses lettres, car la langue de Jacqueline ne mérite pas le nom de style, c'est une suite ou plutôt un enchevêtrement de périodes diffuses, embarrassées; M. Cousin remarque avec raison que Jacqueline ne possède pas les premiers élémens du style. Malheureusement la prolixité de ce langage n'est pas exempte de prétention. Non-seulement Jacqueline ignore complétement l'art d'écrire, mais elle manque de simplicité, ce qui rend le lecteur moins indulgent. Qu'elle écrive à son frère ou à sa sœur, elle prêche et paraît se complaire dans son sermon. Comment ne serait-on pas sévère pour l'ignorance sans naïveté? Cette correspondance n'offre donc qu'un seul genre d'intérêt : la peinture fidèle d'une âme encore plus troublée qu'exaltée par les enseigne-

mens du jansénisme. Sous ce rapport, elle mérite d'être étudiée.

J'arrive au morceau capital ou plutôt à l'œuvre unique de Jacqueline, que M. Cousin ne craint pas de placer, pour l'élévation, à côté des plus belles pages de Pascal. Il demeure bien entendu qu'il fait ses réserves pour le style. Il s'agit d'une *méditation sur la mort du Christ*. Le sujet avait été donné par Port-Royal; Jacqueline, par une faveur particulière, avait reçu *son billet*, quoiqu'elle ne fût pas encore entrée au couvent. Recevoir son billet, c'était recevoir un sujet de *méditation*. Elle rappelle successivement tous les épisodes de la mort du Christ et déduit méthodiquement tous les enseignemens renfermés dans chaque épisode. Certes il se trouve çà et là quelques grandes pensées, mais deux défauts me blessent dans ce morceau. En premier lieu, l'ordre adopté par l'auteur donne à cette méditation un singulier caractère de froideur; en second lieu, la plupart des divisions sont plutôt verbales que réelles. Quoiqu'elle ne sache pas écrire, Jacqueline développe ses idées à la manière des rhéteurs, séparant ce qui doit être réuni. A proprement parler, ce n'est pas là une méditation, mais bien plutôt un exercice d'esprit, un discours parfois éloquent, souvent ingénieux, mais plus souvent encore puéril à force de subtilité. La mort du Christ ainsi comprise, ainsi expliquée, impuissante à ranimer les conscience défaillantes, n'enseigne rien aux incrédules.

Il est probable que Port-Royal était fort content de ce morceau, puisqu'il a pris soin de le conserver. La joie et l'orgueil des religieuses se conçoivent sans peine, car Jacqueline avait parlé comme un disciple fidèle de Jansénius. Quant à M. Cousin, je comprends difficilement son admiration. Il y a, je le répète, dans cette prétendue méditation, trop peu de pensées vraiment dignes de ce nom, et trop de paroles vides que l'auteur paraît prendre pour des pensées. Au lieu de concentrer toutes les forces de son esprit sur la dernière scène de la passion et d'y chercher le sens intime et profond de la foi chrétienne, elle ne voit guère dans la mort du Christ que la justification des pratiques monastiques, et parle à peine de la charité. C'est-à-dire qu'elle omet tout simplement le côté le plus important de l'enseignement évangélique. Ainsi, de quelque manière qu'on envisage ce morceau, il me paraît malaisé d'y trouver un légitime sujet d'admiration.

Cependant, si je ne puis adopter l'opinion de M. Cousin, je crois qu'il a bien fait de résumer les traits principaux de la vie de Jacqueline, car la sœur n'est pas inutile à l'intelligence du frère. Gilberte Pascal, qui demeura dans le monde et devint Mme Périer, dont la foi sincère et profonde n'avait pas ce même caractère d'austérité, n'offre pas un intérêt aussi puissant. Je conçois donc très bien que M. Cou-

sin, après avoir épuisé l'étude de Pascal prise en lui-même, ait cherché dans la vie de Jacqueline le complément de cette étude. Passionné pour son héroïne, il a plus d'une fois exalté des pensées qui laisseront le lecteur indifférent. Toutefois je ne voudrais pas condamner d'une manière absolue son excessive indulgence : s'il eût été complétement désintéressé, peut-être n'eût-il pas recueilli avec un soin aussi patient tous les élémens de cette biographie. Pour ma part, je lui sais bon gré d'avoir mis sous nos yeux l'intérieur de la famille Pascal et de nous avoir révélé l'âme tout entière de Jacqueline. Il n'a rien négligé pour éclairer son sujet. Nous suivons d'année en année le développement intellectuel et moral de la jeune fille, depuis ses visites à la cour d'Anne d'Autriche jusqu'au moment où, saisie d'un invincible dégoût pour la vie du monde, elle supplie son père de lui ouvrir les portes du couvent. Les impromptus composés dans le cabinet de la reine amènent plus d'une fois le sourire sur nos lèvres, mais ils ne font pas grand honneur au talent poétique de l'auteur. Ils nous montrent combien il faut peu de chose pour occuper les courtisans et mériter leurs applaudissemens. Une flatterie, si puérile qu'elle soit, lorsqu'elle s'adresse aux têtes couronnées, les ravit en extase. Un sonnet sur la grossesse d'Anne d'Autriche, écrit par une fille de douze ans, passait alors pour un prodige de génie, et pourtant la manière dont Jacqueline a traité le sujet n'est pas moins étrange que le sujet lui-même. Les mouvemens de l'enfant dans le sein de sa mère sont pour elle un présage de gloire et de puissance. Ce poète qui jouait encore à la poupée prédit à l'Europe un roi victorieux — Tremblez, dit-elle aux rivaux et aux ennemis de la France, tremblez, car le roi qui va naître révèle dès à présent son génie guerrier. — Il n'en fallait pas davantage pour émerveiller les familiers de la reine. Une pensée si délicate et si ingénieuse leur semblait tellement au-dessus des facultés d'un enfant, qu'ils emmenaient Jacqueline dans une salle voisine du cabinet de la reine, et lui proposaient un sujet nouveau à traiter impromptu, pour s'assurer qu'elle était bien l'auteur du fameux sonnet. Jacqueline les contentait à l'instant, comme pourrait faire un improvisateur de profession, et ravis d'aise, ils la comblaient de caresses et de dragées.

Tous ces enfantillages sont racontés par M. Cousin d'une façon charmante. En biographe convaincu que rien n'est à négliger dans la vie d'un personnage important, il prodigue volontiers les détails, et je suis loin de m'en plaindre. Si le sonnet de Jacqueline n'est pour moi qu'une œuvre parfaitement insignifiante, et ne mérite pas même un instant d'attention, littérairement parlant, le rang des auditeurs qui l'ont applaudi lui donne un intérêt historique. A peine digne de figurer dans un album de famille où seraient avi-

dement recueillis les premiers bégaiemens poétiques d'un écolier, il se transforme en trait de comédie, lorsqu'il est récité devant une reine et porté aux nues par les gentilshommes de la chambre et les dames d'honneur. Peut être M. Cousin a-t-il franchi plus d'une fois les limites naturelles de son sujet, peut-être a-t-il raconté à propos de Jacqueline plus d'une anecdote qui ne se rapporte pas directement à la biographie de son héroïne : c'est une faute légère, et qui d'ailleurs n'est pas sans charme, car une anecdote bien racontée, utile ou inutile, ne manque jamais de nous intéresser. Or M. Cousin raconte très bien, il aime, il admire tous les grands esprits du XVIIe siècle, et comme, en nous parlant de Jacqueline, il se trouve naturellement amené à nous parler de ses illustres contemporains, je ne m'étonne pas qu'il abuse parfois de la digression. Il connaît si bien, il a étudié avec tant d'amour et de patience l'histoire de notre pays au XVIIe siècle, non-seulement dans la vie publique, mais dans la vie privée, que le lecteur lui pardonne volontiers ces causeries et ne songe guère à lui rappeler son point de départ. En pareil cas, les causeries n'ont pas besoin d'excuse; elles nous plaisent et désarment notre sévérité.

M. Cousin a étudié la vie de Mme de Longueville avec une prédilection toute particulière. C'est en effet une touchante destinée que celle de cette femme belle et ingénieuse, qui débute par la dévotion la plus fervente, se laisse entraîner par l'amour le plus dévoué, et finit par une pénitence de vingt-cinq ans. Il y a là de quoi exciter toutes les sympathies d'un homme capable de comprendre les faiblesses du cœur. Mlle de Bourbon était fille de la princesse de Condé, de celle-là même qui, sous le nom de Mlle de Montmorency, avait éveillé dans le cœur de Henri IV une passion si vive, et faillit engager le galant roi dans plus d'une extravagance. Élevée sévèrement, dans une piété austère, elle se lia de bonne heure d'une amitié ardente avec plusieurs filles de haute condition, réfugiées aux Carmélites de la rue Saint-Jacques, les unes au sortir même de leur jeunesse, les autres après avoir traversé les orages du monde. Elle trouvait dans cette amitié tant de charmes et de douceurs, que, malgré la richesse et le rang de sa famille, elle rêvait la vie claustrale comme le dernier terme du bonheur humain. Des témoignages nombreux et irrécusables prouvent que, dans tout l'éclat de sa jeunesse, elle refusa plus d'une fois de se produire dans le monde, résolue qu'elle était à finir sa vie au couvent des Carmélites; mais avant de trouver la paix profonde et sans mélange qu'elle avait espérée, elle devait passer par bien des épreuves.

La princesse de Condé, affable et bienveillante quand il lui plaisait de l'être, plus souvent fière et hautaine, inflexible dans ses résolutions, ne consentit jamais à retirer sa fille du monde. Mlle de Bourbon

dut enfin se rendre aux vœux de sa famille, à la volonté de sa mère, et fit son entrée à la cour. Ce fut dans un bal donné au Louvre, dont M. Cousin a retrouvé la date précise. Son début fut éclatant : ses beaux cheveux blonds, ses blanches épaules, sa taille élégante et souple, sa marche tout à la fois gracieuse et nonchalante, ses grands yeux d'un bleu azuré, sa bouche tour à tour dédaigneuse et souriante, lui conquirent tous les cœurs dès le premier jour. L'admiration et la flatterie s'empressaient autour d'elle. Le lendemain, elle était la reine de toutes les fêtes. Tous les beaux esprits du temps se réunissaient alors chez Mme de Rambouillet, dont le salon offrait le modèle accompli des belles manières et des conversations spirituelles et polies. L'urbanité dégénérait parfois en afféterie, les solides pensées, les sentimens généreux, cédaient parfois le pas aux saillies du bel esprit : Corneille était moins applaudi que Voiture; mais, à tout prendre, c'était une société pleine de grâce, et, comme on disait alors dans la langue du temps, un cercle de très *honnêtes* gens, c'est-à-dire très bien élevés, ne disant rien de trop, habitués à ménager tous les amours-propres, à flatter toutes les faiblesses, à se concilier la bienveillance de tous leurs interlocuteurs, sans acception de rang ou de qualité. Mlle de Bourbon fit merveille dans le salon de Mme de Rambouillet et devint bientôt l'arbitre de tous les débats littéraires. Obtenir son approbation était presque une preuve de génie; encourir son dédain passait pour un signe de médiocrité. Son esprit, dont la culture était demeurée fort incomplète, mais naturellement délicat et pénétrant, bien que nonchalant comme sa démarche, trouvait sans effort des reparties ingénieuses ou piquantes. L'ironie dans sa bouche n'avait rien de blessant, et venait presque toujours au secours de la raison. Bien que Mlle de Bourbon fût demeurée fidèle à ses chères carmélites, son jeune cœur fut enivré par les triomphes du monde, et son rêve de couvent s'évanouit bientôt. Sans distinguer personne parmi ses nombreux adorateurs, elle accueillit tous les hommages et gouverna sa cour avec la sérénité d'un souverain habitué dès longtemps au pouvoir.

Arrivée à vingt-trois ans, elle fut mariée par sa mère au duc de Longueville, âgé de quarante-sept ans, veuf et père d'une fille de dix-sept ans. Mlle de Bourbon n'avait pas été consultée; sa froideur pour son mari se transforma bientôt en répugnance, lorsqu'elle le vit continuer ses assiduités auprès de la duchesse de Montbazon, qui était sa maîtresse depuis plusieurs années. Il ne faut donc pas s'étonner qu'elle ait suivi la mode de son temps et pris un amant. La conduite de Mme de Longueville appelle l'indulgence des juges les plus sévères. Le prince de Marcillac, qui devint plus tard duc de La Rochefoucauld, était alors un des plus brillans seigneurs de la cour.

Mme de Longueville le distingua; éblouie par les sentimens généreux dont il faisait montre en toute occasion, ne devinant pas l'égoïsme profond caché sous ses belles paroles, sans que l'ardeur des sens fût pour rien dans cet entraînement, elle devint sa maîtresse, et résolut de s'associer sans réserve à sa destinée. M. Cousin a réfuté avec un soin pieux les accusations portées contre Mme de Longueville. Il a, je crois, démontré avec une pleine évidence le vrai rôle de cette femme, si puissante par son esprit et sa beauté, dans les troubles de la fronde. Plusieurs historiens avaient affirmé que, sans elle, le duc de La Rochefoucauld fût demeuré fidèle à l'autorité royale, qu'il s'était fait frondeur pour plaire à sa maîtresse. M. Cousin a établi par de nombreux témoignages que Mme de Longueville, étrangère à toute ambition, s'est dévouée à son amant, lui a toujours obéi, ne l'a jamais entraîné, qu'elle a risqué pour lui sa fortune et sa vie: aujourd'hui la réhabilitation est complète. C'est pour assurer le succès des intrigues ourdies par le duc de La Rochefoucauld que Mme de Longueville a mis ses diamans en gage et s'est livrée en otage aux bourgeois de Paris réunis à l'Hôtel-de-Ville. Toute sa conduite respire le plus parfait désintéressement. Si l'étude attentive de tous ses mouvemens, d'autres diraient de toutes ses équipées, durant la guerre de la fronde ne suffisait pas à l'établir, les calomnies dirigées contre elle par le duc de La Rochefoucauld, après leur rupture, seraient une preuve sans réplique. Un homme capable de traiter ainsi sa maîtresse n'a jamais pu se laisser entraîner par l'ascendant de la jeunesse et de la beauté. Il ne s'est pas dévoué, mais il a exploité le dévouement de celle qui s'était donnée à lui tout entière, et lors même qu'on négligerait ces calomnies, qui sont d'un si grand poids dans la question, à qui ferait-on croire que l'auteur des *Maximes* ait compromis son crédit, risqué sa liberté, pour plaire à une femme? Le duc de La Rochefoucauld, en écrivant ses *Maximes*, c'est-à-dire le code complet de l'égoïsme, peignait évidemment l'humanité, ou du moins croyait la peindre en ne prenant pour modèle que son propre cœur. Ayant fait sa paix avec la cour, il ne craignait plus d'avouer hautement son ingratitude envers sa maîtresse, qui l'avait si fidèlement servi. Il jetait le masque, foulait aux pieds comme des hochets d'enfant tous les beaux sentimens du prince de Marcillac, et révélait à nu toute la sécheresse de son âme. La lecture des *Maximes* achève l'apologie de Mme de Longueville.

M. Cousin, par un entraînement bien naturel et bien excusable sans doute, oublie un instant son héroïne pour nous parler de son frère le duc d'Enghien, qui fut plus tard le grand Condé. Plein d'admiration pour la bravoure, la résolution et le coup d'œil militaire de ce jeune et brillant capitaine, il prend plaisir à nous raconter la ba-

taille de Rocroy. C'est un hors-d'œuvre assurément, mais un hors-d'œuvre qui trouve son excuse dans l'admiration. Quant au parallèle que M. Cousin établit entre le duc d'Enghien et le général Bonaparte, je le verrais disparaître sans regret, car il n'ajoute rien à l'intérêt du récit et le refroidit plutôt qu'il ne l'anime.

Le biographe de Mme de Longueville nous retrace avec grâce, mais peut-être avec un peu trop d'indulgence, le débat poétique engagé entre Benserade et Voiture. Mme de Montbazon tenait pour Benserade, Mme de Longueville pour Voiture. La cour était divisée en jobelins et en uranistes : débat mémorable digne de la plume de Molière, que les beaux-esprits prenaient alors au sérieux, et que l'écrivain n'a peut-être pas jugé avec la pensée de notre temps. Benserade comparait son martyre amoureux à la misère de Job étendu sur son fumier, et se déclarait même plus malheureux que Job, tout cela dans un style prétentieux, tourmenté, mais d'ailleurs très prosaïque. Voiture, s'adressant à Uranie (peut-être voulait-il désigner Mme de Longueville), se plaignait de sa souffrance avec une afféterie qui passait alors pour la pure élégance; puis, après avoir dénoncé bien haut la cruauté de la beauté incomparable qu'il désespérait de fléchir, il terminait en disant qu'il chérissait sa douleur comme un trésor sans prix. Si j'avais à prendre parti pour les jobelins ou les uranistes, mon embarras serait fort grand, je l'avoue. Si le sonnet de Benserade ne m'agrée pas, le sonnet de Voiture ne me plaît guère. M. Cousin, en biographe dévoué, s'est rangé du côté des uranistes, c'est-à-dire du côté de Mme de Longueville. Il va même jusqu'à trouver dans le sonnet de Voiture une veine de sensibilité; je confesse que mes yeux n'ont pas réussi à l'apercevoir. La duchesse de Montbazon fut vaincue, et avec elle les jobelins; les uranistes, défendus par Mme de Longueville, furent proclamés gens de goût. Il y a sans doute un côté puéril dans ce débat poétique; pourtant je ne saurais blâmer M. Cousin de l'avoir raconté tout au long, car c'est un trait de mœurs qui ne devait pas être négligé.

Les biographies de Santa-Rosa et de Kant dans les dernières années de leur vie méritent une attention spéciale. Doué d'un esprit droit et d'un cœur ardent, Santa-Rosa a joué un rôle important dans la révolution de Piémont. M. Cousin, lié avec lui d'une étroite amitié, raconte au prince de la Cisterna tout ce qu'il sait de cet homme généreux et dévoué. C'est un des récits les plus touchans que je connaisse. Cependant je ne puis m'empêcher d'en blâmer le début, car ce début n'est rien moins que l'apologie absolue du succès, ou du moins, et la différence n'est pas grande, la condamnation expresse de tous les dévouemens que la victoire ne vient pas couronner. Si une telle maxime passait jamais à l'état de monnaie courante, le droit ne serait

plus qu'un vain mot, la force deviendrait la reine du monde, et j'espère bien pour ma part qu'il n'en sera jamais ainsi. Cette réserve faite, et je devais la faire, je me plais à reconnaître que tous les documens réunis par M. Cousin sur la vie de Santa-Rosa offrent un puissant intérêt. Maître absolu des destinées de son pays pendant quelques semaines, vaincu, condamné à mort, quoique le bon droit fût de son côté, Santa-Rosa vient se réfugier à Paris. Traqué par la police de M. de Corbière, interné dans la ville d'Alençon, il emploie les tristes loisirs de son exil à rechercher la forme de gouvernement qui se prête le mieux aux développemens, à l'affermissement, à la durée de la liberté. Ame généreuse, esprit de second ordre, il voit le but, mais il y marche lentement. Dans sa solitude d'Alençon, il se prend à regretter sa petite chambre de la rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel et ses longues conversations avec son cher Victor sur Platon, sur la théodicée, sur le sort de l'Italie, sur l'avenir politique de l'Europe. M. Cousin fait le voyage d'Alençon et discute avec Santa-Rosa les idées qui sont devenues plus tard l'argument philosophique du *Phédon*. Il achève en quelques jours ce morceau d'une sérénité si austère, un des plus beaux qui soient sortis de sa plume, et vient le lire à l'exilé. Santa-Rosa l'écoute avec une attention inquiète et s'afflige de ne pas retrouver dans l'explication du *Phédon* l'Évangile tout entier. Il oublie que l'Académie, placée entre le mosaïsme qu'elle ignorait et l'Évangile qu'elle ne pouvait prévoir, n'a pu exprimer sur la Divinité, sur la destinée future de l'homme, sur les châtimens et les récompenses, que des pensées incomplètes. Il essaie à plusieurs reprises d'entraîner son ami hors des voies de l'histoire, et de transformer Platon en père de l'église. M. Cousin résiste avec raison, et Santa-Rosa s'en afflige; puis la conversation change bientôt d'objet, et M. de Bonald est mis sur le tapis. La *Législation primitive* est commentée par les deux amis et réduite à sa juste valeur. Ce plaidoyer en faveur du gouvernement théocratique, parfois habile et spécieux, plus souvent encore verbeux et vide, est pour Santa-Rosa une lecture douloureuse, car le noble exilé voudrait concilier la foi la plus fervente et la plus sincère avec le développement le plus complet de la liberté politique. Demeuré seul après le départ de M. Cousin, Santa-Rosa songe à quitter la France et demande vainement à M. de Corbière un passe-port pour l'Angleterre. Enfin, après une lettre au ministre pleine de noblesse et de modération, il obtient la permission de quitter Alençon et arrive à Londres. Aux prises avec la pauvreté, il ne se décourage pas. Il écrit sans relâche pour les journaux et les recueils périodiques, mais il ne tarde pas à se lasser des mutilations imposées à sa pensée. Il quitte Londres plein de tristesse et va se réfugier à Nottingham. Il n'ose rien demander à sa famille,

car sa femme et ses enfans, qu'il a laissés en Piémont, ont à peine le nécessaire. Il donne des leçons d'italien; malheureusement Nottingham ne peut lui fournir un grand nombre d'élèves. Il commence à désespérer de l'avenir; le sort de l'Italie, dont il avait rêvé l'affranchissement, ajoute encore à la tristesse de sa vie précaire. Enfin un rayon inattendu vient éclairer sa solitude. Ne pouvant se dévouer pour son pays, où il ne peut rentrer sans s'exposer au dernier supplice, il veut se dévouer pour la Grèce, sœur aînée de l'Italie. Il demande à servir dans l'armée libératrice organisée par le comité philhellénique de Londres. Après bien des pourparlers, il réussit à partir. A peine arrivé en Grèce, il entrevoit l'inutilité de son voyage. Le gouvernement, qui accepte avec reconnaissance, avec empressement, les subsides du comité philhellénique, craint que ce nom trop connu ne soit pour les puissances européennes un sujet de défiance, et le pauvre exilé insiste en vain pour obtenir une épée : on lui offre un emploi dans l'administration. Condamné à l'inaction, il lutte quelque temps contre sa destinée; quelques mois plus tard, il mourait les armes à la main dans un combat obscur, et ses amis avaient peine à retrouver ses restes.

On ne peut se défendre d'un profond attendrissement au spectacle de cette vie si loyale, si généreuse et si brusquement tranchée. Les lettres de Santa-Rosa, que M. Cousin nous a conservées, ne sont pas moins touchantes que sa vie. Ou l'intérêt que ces lettres nous inspirent n'a aucun sens, ou l'émotion morale doit être pour nous un enseignement. Pourquoi sommes-nous saisis d'admiration en voyant cette belle âme se consumer, s'épuiser en efforts sans nombre pour le triomphe du droit sur la force? N'est-ce pas parce que nous reconnaissons en elle une incontestable supériorité sur les âmes vulgaires? Santa-Rosa n'a pas réussi; mais il avait pour lui la justice : il faut le plaindre et non le condamner. Il a vécu, il a combattu, il est mort pour le droit : aurons-nous le triste courage de lui reprocher sa défaite? Victorieux, il eût laissé une mémoire glorieuse; vaincu, qu'il lui reste au moins l'admiration et la sympathie de toutes les âmes pour qui la justice n'est pas un vain mot.

Il y a dans les lettres de Santa-Rosa plusieurs passages d'une tendresse un peu efféminée qui blesseront sans doute plus d'un lecteur français, car ils s'accordent mal avec le caractère viril de ses entreprises; mais, avec un peu de réflexion, on arrive à les comprendre. Mâle et intrépide en face du danger, Santa-Rosa oubliait dans la solitude et la prière ses instincts héroïques. Sa piété fervente nous explique le ton de sa correspondance. Partagé entre l'étude des problèmes politiques et la méditation religieuse, ce n'est pas merveille que l'amitié prenne parfois sous sa plume l'accent d'une passion plus

tendre. M. Cousin, en racontant la vie de Santa-Rosa, en recueillant ses lettres et jusqu'à ses moindres billets, a fait une œuvre sainte. En effaçant les premières lignes de ce touchant récit, il ferait un acte de justice. Les hommes d'une telle trempe sont trop rares pour qu'on ne les environne pas d'un respect sans réserve. L'égoïsme est à la mode, le dévouement est traité d'enfantillage et de duperie : les écrivains dont la parole est écoutée se doivent à eux-mêmes de rendre au dévouement le rang qui lui appartient. Si le succès est la mesure de l'habileté, il ne faut pas laisser croire qu'il soit la mesure de la justice. Que la foule se fourvoie et confonde deux notions si diverses, je le comprends sans peine; mais qu'un esprit élevé se méprenne comme la foule, je refuse de le comprendre. Ou l'histoire entière n'est qu'un pur exercice de mémoire, ou il faut estimer les entreprises humaines, non pas d'après le succès, mais au nom de la justice. C'est pourquoi je ne crains pas de recommander la vie de Santa-Rosa comme un des plus nobles exemples qui puissent être offerts aux générations futures.

M. Cousin a écrit avec un zèle religieux la biographie de Kant dans ses dernières années. Prenant pour guides deux amis intimes du philosophe de Kœnigsberg, il nous a montré son intérieur jusque dans ses moindres détails. Jamais pendule montée sur diamant ne fut réglée avec plus d'exactitude que la vie de ce grand esprit, qui avait embrassé l'universalité des connaissances humaines. Depuis les sciences mathématiques jusqu'aux sciences médicales, il avait tout approfondi, et s'était cantonné dans la philosophie comme dans la science des sciences. Ses découvertes en astronomie sont bien connues : il les rappelait parfois, mais toujours sans orgueil, car il ne rêvait qu'une seule gloire, organiser la science même de la pensée. Tous les momens de sa journée avaient un emploi déterminé. Les heures de son sommeil étaient comptées. La durée de ses repas était déterminée d'une manière inflexible. Comparée à la vie de Kant, la vie claustrale serait presque un caprice, car il n'abandonnait pas une heure à l'imprévu. Cette invariable régularité dans l'emploi du temps semblerait puérile, s'il s'agissait d'un autre esprit; mais en présence des monumens immortels qu'il nous a laissés, nous ne pouvons que nous incliner. Il avait déterminé d'avance ce qu'il voulait faire, non pas pour un jour, mais pour la série entière des jours qui lui étaient réservés. Absorbé dans l'étude de la conscience, après avoir parcouru le cercle entier des connaissances humaines, il trouvait dans la contemplation de la vérité un bonheur calme et sans mélange. Fidèle dans ses amitiés, il a pu cependant encourir parfois le reproche d'égoïsme, car il évitait avec un soin assidu tout ce qui pouvait troubler ses études. Étranger à toutes les passions qui sèment sous nos pas les orages et les déceptions, il

ne vivait que pour la vérité et semblait dominer toutes les faiblesses humaines.

Chose étrange, cet homme, dont l'intelligence avait tout embrassé, qui savait le passé tout entier, qui pouvait causer familièrement et d'une façon pertinente avec les astronomes, les théologiens, les naturalistes, les philologues, avait besoin de voir tous les jours le même clocher, la même tour, le même arbre. C'était par ce côté seulement qu'il se rattachait à notre pauvre nature. Cette vaste intelligence, la plus vaste peut-être qui ait éclairé l'humanité depuis le précepteur d'Alexandre, avait besoin, pour suivre son travail, de contempler tous les jours un spectacle uniforme. Supérieur à la foule par la profondeur et la variété de ses pensées, il se confondait avec la foule par la ténacité de ses habitudes. Pareil au paysan qui vient chaque jour s'asseoir devant sa chaumière pour se réchauffer au soleil, Kant entretenait dans son cabinet une température uniforme pendant toute l'année : pour la santé de son intelligence, il avait aboli les saisons. Appliquant sur lui-même ses connaissances médicales, il avait réglé avec un soin scrupuleux la quantité de mouvement et la quantité de repos qui lui convenait. Quand l'heure de sa promenade était venue, que le ciel fût azuré ou chargé de nuages, il sortait sans hésiter. Ni le tonnerre, ni la pluie battante ne l'arrêtaient. Il savait que ses membres avaient besoin de se mouvoir, et il se mettait en marche. Sa promenade accomplie, il rentrait chez lui pour penser à sa leçon du lendemain, car il ne voyait dans sa vie qu'une suite de devoirs. Ses repas n'étaient pas réglés moins sévèrement que son sommeil et ses promenades. Il dînait rarement seul, mais choisissait ses convives avec discernement. Il ne voulait avoir à sa table que des hommes capables, non-seulement de le comprendre, mais de l'intéresser. Habitué à sonder les vérités éternelles qui ne relèvent ni du temps ni de l'espace, qui dominent l'histoire tout entière, il recueillait cependant avec une avidité toute juvénile le récit des événemens contemporains. Doué d'une pénétration singulière, bien qu'il vécût habituellement dans la région des idées pures, il prévoyait et prédisait les choses du lendemain aussi habilement, aussi nettement qu'un homme étranger aux spéculations philosophiques et confiné dans le monde des faits. Quelque jugement que l'on porte sur les œuvres philosophiques de Kant, il est impossible de lire sans admiration l'histoire de ses dernières années, et quand on se rappelle que ses dernières années ont été pareilles à sa vie entière, l'admiration s'accroît encore. Il n'a connu qu'une passion, la science; il n'a eu qu'une volonté, l'étude, et tous ses jours se sont écoulés dans une paix profonde. L'obscurité d'un problème était sa seule douleur, l'évidence d'une solution sa seule joie. A-t-il vraiment vécu? Les philosophes diront oui; pour moi, je n'oserais l'affirmer, car si l'intel-

ligence tient une place immense dans la vie de l'homme, je ne crois pas qu'elle soit la vie tout entière. Comprendre, savoir et prévoir sont de grandes choses à coup sûr, mais aimer, espérer, regretter, souffrir, n'ont pas dans notre vie une moindre importance. Kant n'a jamais connu cette seconde moitié de la vie; aussi ses livres, admirables sous le rapport de l'ordonnance, semblent-ils inanimés. Il savait, il pensait, il prévoyait; il n'avait pas senti, il n'avait pas souffert, et la vérité prenait dans sa bouche un caractère glacé.

M. Cousin, en résumant les documens qui nous ont été transmis par deux biographes allemands, a évité avec soin toute discussion philosophique. Il avait dit ailleurs sa pensée sur les doctrines de Kant, il s'est renfermé modestement dans le rôle de narrateur et ne l'a pas oublié un seul instant. Sans multiplier les détails, comme l'a fait Boswell en nous parlant de Samuel Johnson, il a trouvé pourtant moyen de nous offrir un tableau fidèle et complet de la vie de Kant. Ce récit, écrit avec sobriété, forme un contraste frappant avec la vie de Santa-Rosa. Le patriote piémontais joue sa vie pour la liberté de son pays; Kant, qui comprenait toutes les vertus, n'a vécu que pour la vérité. Absorbé dans l'étude de la conscience humaine, cherchant avec une infatigable persévérance les idées premières qui dominent toutes les sciences, qui servent de loi à l'analyse du monde extérieur, aussi bien qu'à l'analyse de l'âme elle-même, il a prévu les révolutions qui devaient agiter l'Europe, et n'a pas interrompu un seul jour la tâche qu'il avait entreprise. Les hommes de cette trempe ne se comptent pas par centaines : je ne vois guère dans l'histoire que Newton qui puisse être comparé à Kant. Newton a trouvé le système du monde en y pensant toujours; Kant a suivi la même méthode : il n'a pas détourné au profit du plaisir un seul moment de sa vie. Il se croyait envoyé sur la terre pour étudier les lois de la pensée, et toute sa vie a été consacrée à l'accomplissement de ce devoir. Familiarisé avec la langue de Newton, après avoir fait ses preuves dans le champ de l'astronomie, il a quitté le monde visible pour le monde invisible, ne croyant point le second moins réel que le premier. Certes, il y a dans le spectacle d'une telle vie quelque chose de singulièrement imposant. Tant d'années, tant de méditations consacrées religieusement à l'étude de la pensée, donnent à Kant une physionomie à part. Il n'appartient à l'humanité que par l'intelligence, et s'en détache par le silence des passions. C'est une figure majestueuse et austère dont le souvenir ne peut s'effacer.

II.

Le dernier volume publié par M. Cousin, *Du Vrai, du Beau, du Bien*, nous offre la réunion des leçons faites à la Sorbonne en 1818, mais sévèrement révisées et condensées, et de plus un chapitre entièrement nouveau sur l'art français au XVIIe siècle. Il n'entre pas dans mon dessein d'analyser et de discuter toutes les leçons rassemblées dans ce volume. La première et la troisième partie de ce livre, *le vrai* et *le bien*, sont du domaine de la philosophie pure, et je ne voudrais pas m'aventurer sur ce terrain périlleux. Il est très difficile d'y marcher d'un pas sûr, lors même qu'on s'est préparé à cette épreuve par des études spéciales. L'intelligence complète des problèmes délicats posés et résolus par M. Cousin ne donne pas le droit de contester les solutions qu'il présente. Il faudrait, pour entreprendre une pareille tâche, quelque chose de plus que l'intelligence même de ces problèmes, je veux dire le souvenir fidèle des solutions présentées par toutes les grandes écoles philosophiques. A cette condition, mais à cette condition seulement, il nous serait permis, sans nous exposer aux reproches de présomption et de témérité, d'émettre un avis personnel. En comparant l'état de la pensée humaine sur ces problèmes épineux aux différentes époques de l'histoire, nous aurions l'espérance de prononcer un jugement éclairé. Un rôle plus modeste est le seul qui nous convienne en parlant de la première et de la troisième partie : il faut nous contenter de les caractériser sommairement.

Les leçons sur *le vrai, le beau* et *le bien*, publiées pour la première fois en 1838 par M. Adolphe Garnier, aujourd'hui professeur à la Faculté des lettres de Paris, avec autorisation de l'auteur, étaient au nombre de trente-huit; M. Cousin, en les relisant pour les réimprimer, a compris la nécessité de les présenter sous une forme plus concise. Plusieurs développemens, qui lui avaient paru utiles en 1818 devant l'auditoire de la Sorbonne, lui ont semblé inutiles pour le lecteur, et il les a supprimés sans regret: c'est une preuve de discernement que je loue sans réserve. Bien qu'il n'ait jamais rien dit, rien écrit à la légère, il ne s'est pas cru obligé de respecter comme définitive la première forme de sa pensée. Dans le temps où nous vivons, cet exemple de modestie littéraire mérite d'être cité, car parmi les écrivains les plus accrédités de nos jours, il y en a bien peu qui prennent au sérieux et mettent en pratique le conseil donné par l'ami des Pison, il y en a bien peu qui consentent à effacer ce qu'ils ont écrit pour chercher une expression plus transparente et plus précise. M. Cousin a eu le courage de remettre sur le métier les pages écrites depuis trente-cinq ans. Il n'a pas mutilé sa pensée, il n'a rien

retiré de ce qu'il avait avancé, rien nié de ce qu'il avait affirmé, rien altéré dans la substance même de ses doctrines; mais il a senti que le lecteur et l'auditeur sont deux personnes très différentes, et que le style d'un livre est obligé à plus de sobriété que le style d'un discours. Aussi ses leçons de 1818 ainsi condensées sont-elles très supérieures aux leçons publiées par M. Adolphe Garnier.

La première partie, qui traite du *vrai*, expose les conditions fondamentales de toute connaissance, les principes qui dominent tous les ordres d'étude, depuis l'analyse de la conscience humaine et des lois qui régissent le monde extérieur jusqu'à la notion de la Divinité et des rapports qui relient Dieu à l'homme et au monde. L'auteur passe rapidement en revue les opinions capitales qui se sont produites sur l'origine et la légitimité de nos connaissances. Il va du platonisme et du péripatétisme à l'école écossaise, en traversant la France et l'Allemagne, avec la sécurité d'un maître consommé. Je me borne à signaler les traits distinctifs de ce voyage à travers l'histoire. M. Cousin, en partant de Socrate pour arriver à Reid, aboutit au spiritualisme le plus élevé, et j'ajouterai au spiritualisme le plus compréhensif, car la doctrine de M. Cousin sur l'origine et le fondement de nos connaissances, soit en psychologie, soit en théodicée, n'accorde pas moins de respect au sens commun, remis en honneur par l'école écossaise, qu'aux idées pures développées avec tant de charme et d'éloquence dans les jardins d'Académus. Chemin faisant, l'auteur apprécie en quelques mots les affirmations de Locke et de Kant. Il fait dans ses affirmations la part de la vérité, la part de l'erreur. Il contrôle l'école allemande et l'école anglaise en les opposant l'une à l'autre. Il touche à tous les points importans de l'histoire, de façon à réveiller le souvenir du passé dans tous les esprits savans, et il excite la passion de l'étude dans tous les esprits initiés d'hier au culte de la science. Telle qu'elle est, cette première partie, dans son austère simplicité, offre une lecture salutaire et féconde. C'est tout à la fois un résumé de notions solidement établies, appuyées de preuves irrécusables, et un programme d'études à entreprendre : que peut-on demander de plus à des leçons sur le vrai renfermées dans un cadre aussi étroit?

La troisième partie, qui traite du *bien*, c'est-à-dire de la loi morale, plus développée que la première, s'adresse naturellement à des lecteurs plus nombreux. Bien que la psychologie et la théodicée soient les fondemens obligés de toute morale qui prétend au caractère scientifique, la plupart des lecteurs n'accordent à la psychologie et à la théodicée qu'une attention languissante : c'est un tort sans doute, mais il n'est pas permis de le nier. Le but de M. Cousin, en traitant du bien, a été de flétrir sans pitié la morale de l'intérêt, de chercher

et de trouver en Dieu même le principe de l'idée du bien. Ici encore l'histoire lui a prêté un puissant secours. Il a prouvé victorieusement que le sentiment du devoir ne saurait se confondre avec le sentiment de l'utile. Identifier ces deux sentimens ne va pas à moins qu'à dégrader l'homme jusqu'à la condition de la brute. Dans la morale publique ou privée, vouloir substituer l'intérêt à l'idée du bien et à l'obligation, conséquence nécessaire de cette idée, c'est tout simplement vouloir légitimer la violation de tous les droits et fouler aux pieds les notions les plus simples qui sont au fond de notre conscience. Le vol caché, le vol impuni, n'est plus un crime si l'intérêt sert le base à la morale. Trahir la patrie n'est plus un crime infâme dès que la trahison est richement payée. Le sens commun se révolte contre une telle doctrine, et pourtant elle a trouvé de nombreux, souvent même d'habiles défenseurs. A vrai dire, aux yeux d'un juge inattentif, cette doctrine monstrueuse paraît gouverner le monde; mais il s'en faut, Dieu merci, que la réalité réponde à l'apparence. Parmi ceux mêmes qui professent un culte fervent, un culte exclusif pour la morale de l'intérêt, il y en a plus d'un qui se calomnie par vanité. Les fanfarons de vice sont aussi nombreux que les fanfarons de vertu. Les apôtres de l'intérêt démentent bien souvent leurs paroles par leur conduite; ils se vantent de fuir le dévouement comme un danger, et ils se dévouent secrètement pour obéir à l'instinct invincible de leur cœur. Ils cachent leurs actions les plus généreuses, pour se soustraire au reproche de niaiserie; ils étalent avec emphase une sécheresse d'âme impénétrable à toutes les épreuves, et, se glorifiant dans leur mensonge, espèrent passer pour habiles. M. Cousin a justement flétri cette doctrine insensée, dont le règne, une fois accepté sans murmure, serait la ruine de toute famille et de toute société. La lecture attentive des pages qu'il a consacrées à la réfutation de ce principe mensonger ne laisse pas debout une seule objection. Non, il n'est pas vrai qu'il y ait gloire ou habileté à soutenir ou à pratiquer la morale de l'intérêt; aux yeux de toute intelligence éclairée, c'est tout simplement une sottise; pour tous les cœurs généreux c'est une honte, pour les égoïstes les plus entêtés c'est un mauvais calcul, car le mépris du droit engendre le mépris du devoir et compromet jusqu'au bien-être matériel, jusqu'aux joies les plus grossières dont les égoïstes veulent faire la règle suprême de la vie.

Des cinq leçons consacrées par M. Cousin à l'étude du *beau*, la première seule appartient à la philosophie pure, les leçons suivantes ont trait à des sujets d'une nature plus généralement accessible; aussi me trouvé-je à l'aise pour en parler. Voici dans quel ordre l'auteur a disposé la partie esthétique de son livre : « Du beau dans l'esprit de l'homme, du beau dans les objets, de l'art, des différens arts, et

enfin de l'art français au XVIIe siècle. » Dans la première leçon, il détermine à la fois l'idée du beau pris en lui-même, sans acception de forme, et les facultés qui servent à la perception de cette idée. Sur le premier point, il expose une doctrine que je crois parfaitement vraie; il démontre que l'idée du beau ne peut être confondue dans aucun cas avec l'idée de l'agréable. S'appuyant tour à tour sur la logique et sur l'histoire, il arrive sans peine à porter la conviction dans l'esprit du lecteur. Ce qui nous plaît, en effet, soit dans la nature inanimée, soit parmi les créatures vivantes, n'excite pas toujours en nous le sentiment de l'admiration. Or le sentiment de l'admiration atteste seul la vraie beauté; l'agréable n'éveille en nous qu'un sentiment beaucoup moins élevé, le désir.

M. Cousin remarque avec raison que la philosophie du XVIIIe siècle non-seulement a négligé l'esthétique, mais ne pouvait pas ne pas la négliger. Ce n'était point de sa part un oubli involontaire, une pure étourderie, mais un aveu formel d'impuissance. Comment Locke et Condillac auraient-ils entrepris l'étude du beau? Après avoir tenté d'expliquer la génération de toutes nos idées par la seule sensation, comment auraient-ils pu analyser le sentiment désintéressé de l'admiration que la beauté suscite en nous? Pour Locke et pour Condillac, le beau se confondait et devait se confondre avec l'agréable. La doctrine spiritualiste est seule capable d'entreprendre et de poursuivre avec fruit l'étude du beau, car seule elle distingue nettement le trouble des sens de l'émotion de l'âme. Le désir le plus ardent et le plus impétueux, en présence d'un objet agréable qui nous charme et nous attire, n'a rien à démêler avec le sentiment de la beauté. Quelquefois, il est vrai, le même objet peut exciter tour à tour le désir et l'admiration, mais ce n'est pas une raison pour confondre l'admiration et le désir. Dès que l'admiration nous envahit et nous domine, il n'y a pas place dans notre âme pour un autre sentiment. Dès que le désir s'éveille, le rôle de l'âme n'est plus qu'un rôle secondaire, et les sens reprennent leur empire. En un mot, il peut bien y avoir entre ces deux sentimens, admiration et désir, un rapport de succession, jamais un rapport de simultanéité. C'est ce que la doctrine spiritualiste a parfaitement compris, parfaitement expliqué. Aussi ne faut-il pas s'étonner que Platon ait consacré tant de pages éloquentes à l'analyse du beau dans la nature et dans l'art. Celui qui avait écrit le *Phédon* devait écrire le *Phèdre*, et pouvait seul l'écrire. Les grandes pensées exprimées dans *le Banquet* sur le type de la beauté souveraine qui se trouve en Dieu, ne pouvaient trouver place dans la doctrine de Locke et de Condillac. Tout ce premier point est traité par M. Cousin dans un langage lumineux et précis. Après avoir lu ce qu'il dit sur la conception générale du beau, il est impossible

de ne pas répudier avec dédain l'opinion vulgaire qui confond et identifie le désir et l'admiration. — Il n'a pas accompli moins heureusement la seconde partie de sa tâche : la détermination des facultés qui servent à la perception de la beauté.

Trois facultés sont nécessaires pour la perception complète du beau : la raison, le sentiment, l'imagination. — La raison réduite à elle-même, la raison sans le secours du sentiment et de l'imagination, perçoit une partie de la beauté, mais non pas la beauté tout entière. Elle comprend et affirme l'ordre et l'harmonie, mais l'ordre et l'harmonie ne sont pas les seuls élémens de la beauté. Ce que je dis de la raison, on peut le dire avec une égale justesse du sentiment et de l'imagination. Une sensibilité vive, une imagination ardente, nous révèlent plusieurs parties de la beauté; mais, privées du secours de la raison, elles ne perçoivent pas l'ordre et l'harmonie qui relient étroitement tous les élémens dont la beauté se compose. Ce n'est pas tout : les trois facultés nécessaires à la perception du beau se modifient mutuellement. La sensibilité tempère l'austérité de la raison, excite l'ardeur de l'imagination; la raison et l'imagination agissent à leur tour sur la sensibilité. Tous ces détails purement psychologiques sont présentés par M. Cousin avec une lucidité qui ne laisse rien à désirer.

La réunion et l'emploi simultané de la raison, du sentiment, de l'imagination, constituent ce qu'on appelle le goût. Le goût, qui a donné lieu à tant de vaines querelles, faute d'avoir été étudié dans les élémens dont il se compose, mérite pleine confiance, car les jugemens qu'il prononce ne reposent pas sur le seul témoignage des sens, comme le sentiment de plaisir que produit en nous un objet purement agréable, mais sur l'idée du beau absolu conçue par la raison et sur la conformité plus ou moins imparfaite des objets visibles avec cette idée. Ainsi tel objet qui nous plaît peut déplaire à d'autres; chacun de nous, en présence de cet objet, a le droit d'affirmer le plaisir ou le déplaisir qu'il éprouve; malgré leur contradiction, toutes ces affirmations sont également légitimes, car elles reposent exclusivement sur le témoignage des sens, et ce témoignage varie selon l'âge et le climat, selon la santé ou la maladie. Il n'en est pas ainsi des jugemens portés par le goût, car nous apprécions la beauté relative, c'est-à-dire la beauté des objets, d'après le type de la beauté absolue. La nature même du type que nous consultons donne à tous les jugemens prononcés par le goût un caractère d'universalité.

Tout en maintenant ce caractère d'universalité justement attribué par M. Cousin aux jugemens du goût, nous sommes bien obligé de faire une réserve, car il est manifeste que tous les esprits ne sont pas capables de comprendre ces jugemens. Puisque le goût est une

faculté complexe, puisqu'il n'y a pas de goût sans la réunion et l'emploi simultané de la raison, de la sensibilité, de l'imagination, il est clair que, pour comprendre et accepter les arrêts qu'il prononce, il faut posséder soi-même, au moins dans une certaine mesure, sinon par excellence, les trois facultés dont le goût se compose. Un homme doué d'une raison confuse, d'une sensibilité tiède, d'une imagination languissante, n'est pas capable de percevoir complétement la beauté; aussi ne faut-il pas s'étonner que les jugemens du goût le plus pur rencontrent souvent une résistance obstinée dans un tel esprit. Vantez-lui la beauté d'une statue grecque, de la Vénus de Milo par exemple, il pourra très bien ne pas partager votre admiration, car sa raison n'aura pas saisi l'harmonie des lignes. L'élégance et la souplesse du corps divin n'auront produit en lui qu'une émotion passagère; ne soyez donc pas surpris qu'il vous écoute avec indifférence ou avec incrédulité. La pensée la plus vraie, le jugement le plus équitable, ont besoin, pour être acceptés, de trouver dans l'intelligence qui les recueille des facultés à peu près pareilles, sinon égales, aux facultés qui les ont enfantés. C'est pourquoi le sentiment du beau, universel et absolu parmi les esprits d'une certaine classe préparés à cette perception par leurs dons naturels ou par une éducation intelligente et délicate, demeure à peu près inconnu parmi les esprits d'un ordre inférieur. Il n'y a là rien qui doive nous étonner : le contraire serait pour nous un sujet de surprise.

Après avoir défini l'idée du beau et déterminé les facultés qui perçoivent cette idée, M. Cousin aborde les objets qui l'expriment ou la réfléchissent d'une façon plus ou moins imparfaite. Parti de la conscience humaine, il arrive au monde extérieur, au monde des sens. Placé sur ce terrain nouveau, il cherche, dans tous les objets qui tombent sous la prise de nos sens, en quoi consiste la beauté de ceux qui excitent notre admiration. Il démontre sans peine que ni l'utilité, ni la convenance, pas plus que l'agréable, ne saurait se confondre et s'identifier avec la beauté. Il emprunte à l'industrie, à la vie usuelle, des argumens familiers qui élèvent cette démonstration au dernier degré d'évidence. Si le beau se distingue nettement de l'agréable, de l'utile et du convenable, si le sentiment qu'il excite en nous est toujours le sentiment de l'admiration, il reste à trouver la source même du sentiment que nous éprouvons. Or, en comparant tous les objets capables d'éveiller en nous cette émotion qui n'a rien à démêler avec le trouble des sens, nous voyons qu'ils possèdent deux caractères communs : l'unité, la variété, ou, si l'on veut, l'ordre et le mouvement. Depuis la fleur humide de rosée jusqu'au chêne séculaire à l'ombre duquel peut s'abriter un troupeau tout entier, depuis la jeune fille au regard voilé, aux lèvres souriantes, jusqu'au

guerrier dont le regard étincelant respire la passion du danger, tout ce qui excite notre admiration nous offre l'alliance de l'ordre et du mouvement, l'unité dans la variété. Supprimez l'unité, l'admiration s'évanouit et fait place à l'étonnement; au lieu d'un objet vraiment beau, nous n'avons plus devant nous qu'un objet bizarre, pareil à ceux qu'enfante le caprice. Supprimez la variété, l'admiration n'est pas moins promptement réduite à néant; la vie a disparu. L'unité sans la variété, c'est-à-dire l'ordre sans le mouvement, se réduit à la pure symétrie, et ne produit jamais en nous une émotion profonde.

Mais si la beauté du monde extérieur est la seule qui tombe sous la prise de nos sens, ce n'est pourtant pas la seule qui excite en nous le sentiment de l'admiration. Une série d'idées enchaînées par une raison puissante, exprimées dans une langue que l'imagination colore, n'est pas moins belle assurément qu'un champ dont les épis dorés frémissent au souffle de la brise. La peinture des passions humaines n'est pas moins émouvante que les plus grands spectacles de la nature. Homère et Newton nous offrent dans leurs œuvres immortelles un ordre de beauté tout aussi réel, tout aussi incontestable que la beauté des objets visibles. Priam aux pieds d'Achille redemandant le corps d'Hector n'éveille pas en nous une admiration moins vive que le paysage le plus sublime. Quel nom donner à cet ordre de beauté? C'est la beauté intellectuelle. Ici encore se vérifie la présence des deux caractères signalés dans la beauté physique : la réunion de l'ordre et du mouvement. Prenez à votre choix le système du monde exposé par le géomètre anglais, ou la colère d'Achille racontée par le poète grec; vous trouverez, d'une part, l'unité de principe et la variété des conséquences, l'attraction expliquant le mouvement des corps célestes, et, d'autre part, l'unité d'action et la variété des épisodes. Ainsi la beauté intellectuelle est régie par les mêmes lois que la beauté physique. L'ordre et le mouvement que nous admirons dans la fleur à demi épanouie se retrouvent dans l'Iliade.

N'y a-t-il pas un ordre de beauté supérieur à la beauté intellectuelle, comme la beauté intellectuelle est supérieure elle-même à la beauté physique? Une grande action, un dévouement héroïque n'excitent-ils pas en nous une admiration encore plus vive et plus profonde que les plus belles œuvres de l'intelligence? Léonidas aux Thermopyles, Socrate buvant la ciguë, nous émeuvent-ils moins puissamment que l'*Œdipe roi* ou *Hamlet?* Qui oserait le dire? Or Léonidas se dévouant pour le salut de sa patrie, Socrate donnant sa vie pour la vérité, représentent l'héroïsme du caractère. C'est donc un ordre de beauté qui n'a rien de commun avec le précédent; c'est la beauté morale. Et comme Dieu représente l'intelligence et la justice souveraines, c'est en Dieu même qu'il faut chercher l'idéal de la

beauté. La beauté physique, la beauté intellectuelle, la beauté morale, sont trois manifestations d'une même idée. Ne comprendre et n'accepter que la première de ces manifestations, c'est ne posséder qu'une notion évidemment incomplète de la beauté. Ne pas saisir en quoi la seconde est supérieure à la première, et la troisième à la seconde, c'est avouer tout simplement qu'on ne conçoit pas la supériorité de la pensée sur la forme visible, la supériorité de la volonté sur la pensée.

Toutes les idées que je viens de résumer sont présentées par M. Cousin dans un admirable enchaînement. Le principe de l'unité dans la variété une fois posé, il en déduit clairement toutes les conséquences. S'il n'a pas l'honneur d'avoir découvert ce principe, il a du moins le mérite de l'avoir choisi entre tous les principes proposés pour expliquer la beauté. Si l'école sensualiste était incapable de déterminer les facultés qui servent à la perception du beau, elle n'eût pas été moins inhabile à définir les trois formes sous lesquelles il se manifeste, — dans le monde des sens, dans le monde intellectuel, dans le monde moral. Il appartenait au spiritualisme seul de saisir et d'expliquer le beau dans ses expressions les plus diverses; c'est une tâche laborieuse qu'il a pleinement accomplie.

La vérité une fois aperçue, il ne suffisait pas de la montrer telle qu'elle s'était révélée aux yeux, à l'intelligence, au cœur; il fallait la montrer sous une forme vive et attrayante, il fallait concilier la rigueur de la démonstration avec le charme du langage. Heureusement l'auteur a compris ce double devoir. L'enchaînement des preuves n'enlève rien à l'élégance de sa parole. Il s'adresse à l'imagination en même temps qu'à la raison; il ne se contente pas de convaincre, il veut persuader. Évidente comme un théorème, son argumentation intéresse comme un récit. Il n'enseigne pas seulement ce qu'il sait : ému au spectacle de la vérité, il nous associe à son émotion. En un mot, c'est la pensée d'un philosophe exprimée par un poète. Ici se présentait un écueil facile à signaler, mais difficile à éviter. En essayant de nous offrir la vérité sous une forme éclatante, il courait le risque de sacrifier plus d'une fois l'évidence au charme du langage. Le lecteur exercé reconnaîtra sans peine qu'il ne s'est pas heurté contre l'écueil qu'il avait aperçu. Appelant tour à tour à son aide le témoignage de l'histoire et le spectacle de la nature, il enchaîne l'attention tour à tour par la puissance des argumens, par la délicatesse ou la splendeur des images. Il ne vise jamais à l'éloquence et la rencontre sur sa route comme la compagne obligée de la vérité. C'est un bonheur qui n'appartient qu'aux esprits naturellement élevés et fortifiés par de longues études. M. Cousin expose d'abord sa pensée toute nue, comme s'il voulait ne s'adresser qu'aux intelligences

d'élite; puis, prévoyant qu'il y aura parmi ses lecteurs plus d'une intelligence paresseuse ou rétive, il vient au secours de cette foule qui voudrait bien savoir, mais qui se laisse décourager par les formes sévères de la science. Il tend la main à la faiblesse et il l'élève jusqu'à lui. Son langage, qui tout à l'heure semblait presque impérieux, tant il s'appliquait à dédaigner tout ornement, attire et séduit peu à peu les esprits les moins empressés à recueillir la vérité. La pensée, qui d'abord s'offrait au lecteur avec fierté, se donnant pour ce qu'elle vaut et voulant être acceptée pour elle-même, s'humanise et se résigne à tous les artifices d'un orateur résolu à sauver son client. Il s'agit ici de rendre la philosophie attrayante sans rien enlever à la solidité de l'enseignement.

L'homme ne saurait se contenter de la perception du beau; pour peu qu'il soit doué d'une imagination vive, il éprouve le besoin de le reproduire : il sort du domaine de la psychologie pour entrer dans le domaine de l'art. A quelle condition peut-il tenter de reproduire le beau? Ici se présente une question souvent agitée et encore mal comprise, non-seulement par la foule, mais souvent même par ceux qui veulent se livrer à la pratique de l'art. La reproduction du beau doit-elle et peut-elle être une imitation littérale de la réalité? Il suffit de bien peser tous les termes de la question ainsi formulée pour en trouver la solution précise. Le devoir de l'art ne saurait dépasser sa puissance. Si l'art ne peut atteindre à l'imitation littérale, à la reproduction complète de la réalité, il doit évidemment se proposer une autre tâche. Qu'il s'agisse d'une rose ou d'une gazelle, il aura beau faire, il n'arrivera jamais à les copier fidèlement; il manquera toujours à la copie, si habile qu'elle soit, un caractère que la nature seule possède : la vie. Il faut donc chercher hors de l'imitation le but de l'art. S'il n'est pas donné à l'homme de copier la réalité et de lui donner l'apparence de la vie, il lui est permis du moins de saisir, de dégager l'idée exprimée par la réalité et de rendre cette idée plus sensible en la transportant dans le domaine de l'art : telle est en effet la tâche du génie. Depuis Homère jusqu'à Shakspeare, depuis Phidias jusqu'à Michel-Ange, depuis Raphaël jusqu'à Rubens, tous les grands artistes ont ainsi compris leur mission. Ils ont vu d'un œil pénétrant ce qu'ils voulaient reproduire, mais ils n'ont jamais essayé de le copier littéralement. L'attribut distinctif du génie n'est-il pas la puissance créatrice, et le génie n'est-il pas la condition indispensable de toute œuvre d'art capable de traverser plusieurs générations sans rien perdre de sa renommée? Appliquez cette théorie à l'histoire de la peinture ou de la statuaire, et vous la verrez se vérifier de point en point, quel que soit le siècle que vous aurez choisi pour l'éprouver. Que fait la peinture florentine à ses

débuts? Elle se propose d'exprimer le sentiment religieux. En possession d'une science incomplète, elle comprend cependant la nature intime de sa tâche; elle ne s'arrête pas à la réalité, elle essaie de la franchir et réussit dans son entreprise. Où trouver dans la réalité des têtes aussi pieuses, aussi ferventes, une expression aussi évangélique, aussi céleste que les têtes de Giotto et de fra Giovanni? Qu'ont-ils fait pour enchaîner l'admiration de leurs contemporains, à bon escient ou à leur insu, peu importe? Ils ont dégagé le sentiment religieux, exprimé par les têtes qui s'offraient à leurs yeux, et l'ont exagéré volontairement dans leurs œuvres, pour lui donner plus de relief et d'évidence. Désespérant, à bon droit, de pouvoir lutter avec la nature, ils ont renoncé à la copier pour l'interpréter.

C'est à ces termes en effet qu'il faut ramener toutes les créations du génie humain. Les plus belles, les plus grandes, les plus puissantes, ne sont qu'une interprétation de la réalité. Si la nature possède seule le secret de la vie, le génie à son tour possède seul le secret de l'interprétation. La philosophie peut bien expliquer en quoi consiste le rôle du génie dans le domaine de l'art, mais elle ignore et ne peut enseigner les procédés du génie. La transformation poétique de la réalité est soumise à des lois mystérieuses que les artistes inspirés n'ont jamais révélées, et qu'ils n'ont peut-être jamais songé à découvrir. La volonté n'intervient pas dans cette métamorphose, ou lorsqu'elle essaie d'intervenir, elle est presque toujours obligée d'avouer son impuissance; l'étude, la méditation, peuvent la préparer, mais ne la rendent jamais infaillible et nécessaire. Le génie est un don de Dieu, comme la force et la beauté : c'est une faculté privilégiée, dont la source ne sera jamais connue.

Si l'imitation n'est pas le but de l'art, comme l'a très bien démontré M. Cousin par le raisonnement et par l'histoire, l'illusion ne saurait être pour l'artiste, quel qu'il soit, un moyen d'assurer le succès. Depuis trente ans, on a fait grand bruit en France de la vérité locale et historique; les poètes qui se donnaient et se donnent encore aujourd'hui pour les disciples de Shakspeare et de Schiller ont cherché dans la vérité locale et historique le but suprême de la poésie dramatique. Les décorateurs et les costumiers se sont mis à l'œuvre avec une ardeur qui ne s'est pas ralentie. Nous avons eu des copies très habiles de palais et de cathédrales, d'armures et de pourpoints. Les poètes qui prétendaient renouveler la scène française, doués d'ailleurs de qualités brillantes, habiles à combiner les incidens, rompus au maniement du langage, n'avaient oublié qu'une chose : c'était de dérober à Shakspeare et à Schiller le secret de leur génie. Prenez à votre gré *Roméo* ou *le Roi Lear, don Carlos* ou *Wallenstein*, étudiez en tous sens ces œuvres puissantes et inspi-

rées : vous n'y trouverez jamais la réalité pure, mais la réalité transformée, agrandie, embellie par l'imagination. Le décorateur et le costumier, qui offrent aux yeux du spectateur la vérité locale et historique, ne dispensent pas le poète de sa tâche principale, de l'interprétation des faits qui s'accomplissent devant nous, ou qui nous ont été transmis par l'histoire. Si telle n'était pas en effet la tâche principale du poète, la mémoire se confondrait avec l'imagination, ne formerait avec elle qu'une seule et même faculté; inventer ne serait plus qu'un mot vide de sens, puisqu'il signifierait se souvenir.

L'enseignement explicite des vérités morales et religieuses est-il pour l'art un moyen de succès plus sûr que l'illusion? M. Cousin ne le croit pas, et je pense qu'il a raison. Toutes les fois que l'art, au lieu de se proposer l'interprétation de la réalité, a pris un caractère dogmatique et s'est mis au service de la morale ou de la religion, il a perdu sa puissance. La philosophie et la foi se suffisent à elles-mêmes et vivent par elles-mêmes; il faut que l'art possède et garde à son tour une vie indépendante, et relève d'un sentiment unique, le sentiment de la beauté. Les partisans de l'art dogmatique, c'est-à-dire de l'art servile, ont invoqué bien à tort l'exemple de la Grèce et de l'Italie. Eschyle, Sophocle et Euripide interprétaient librement l'histoire et la religion même de leur pays. Les œuvres tragiques représentées devant le peuple d'Athènes n'étaient rien moins qu'orthodoxes au point de vue du polythéisme. Je ne parle pas d'Aristophane, dont l'ironie mordante ne respectait pas plus les dieux que les hommes. Veut-on citer l'école romaine au XVIe siècle, l'argument n'est pas plus heureux. Raphaël, en peignant *le Parnasse* et *l'École d'Athènes*, n'a pas montré moins de puissance et de génie qu'en peignant les docteurs réunis pour discuter sur le mystère de l'Eucharistie. Les muses réunies autour d'Apollon ne sont pas moins belles que la sainte Cécile de Bologne ou la divine madone du palais Pitti. Le chef de l'école romaine, dans les sujets chrétiens aussi bien que dans les sujets païens, poursuivait toujours le même but, l'expression de la beauté. C'était son rêve, sa volonté de chaque jour. *Saint Pierre en prison délivré par un ange* ne l'en détournait pas plus que *le Triomphe de Galatée;* aussi le chef de l'école romaine occupe un des premiers rangs dans l'histoire de la peinture.

Il n'est donc pas vrai que l'art doive se proposer l'enseignement explicite des vérités morales et religieuses; mais comme le beau, qui n'est qu'une forme du vrai, élève infailliblement l'âme jusqu'à l'idée du bien, c'est-à-dire du devoir, et comme Dieu comprend et réunit toute vérité, toute beauté, toute justice, il suit de là que l'art sous sa forme la plus pure enseigne implicitement la morale et la religion.

Si le beau est le but suprême de tous les arts, il est évident que toutes les formes de l'imagination, depuis les arts du dessin jusqu'à la musique, jusqu'à la poésie, ont pour loi une certaine expression. Il y a dans les arts du dessin deux parts à faire : la peinture et la statuaire, qui sont considérées par la foule ignorante comme des arts de pure imitation, et l'architecture, qui échappe heureusement à cette définition incomplète. M. Cousin remarque avec raison que la peinture est généralement plus expressive que la statuaire : cependant il ne faudrait pas attribuer à cette remarque une valeur absolue, car des exemples nombreux viendraient la démentir. Le *Laocoon* trouvé dans les thermes de Titus, qui se voit aujourd'hui au Vatican, *la Famille de Niobé*, placée dans une des salles du palais des Offices à Florence, prouvent surabondamment que la statuaire n'est pas condamnée à l'expression de la beauté immobile. Sauf cette restriction, l'opinion de M. Cousin me paraît conforme à la vérité. Il est incontestable, en effet, que les moyens d'expression dont la peinture dispose sont plus nombreux que les moyens possédés par la statuaire. Ici pourtant j'éprouve le besoin de soumettre à M. Cousin une objection très grave : il paraît croire que la peinture, en raison même de ses nombreux moyens d'expression, est plus voisine de l'idéal que la statuaire. C'est, à mes yeux, une erreur radicale. La statuaire, qui exprime la forme pure, abstraction faite de la couleur, est plus voisine de l'idéal que la peinture, qui exprime la forme, plus la couleur. Si vous voulez une preuve à l'appui de mon affirmation, prenez la *Psyché* du musée de Naples, connue longtemps sous le nom de la *Vénus de Capoue*, dont la tête respire une pudeur divine, et comparez-la à la *Psyché* de la Farnésine. Quel est l'auteur de la *Psyché* de Naples? Personne ne le sait. Est-ce l'œuvre de Polyclète ou d'Ageladas? Peu importe. Ce qui est certain, c'est que ce fragment précieux ne vaut pas moins, sous le rapport de l'expression, que la *Psyché* de Raphaël, altérée dans son coloris par Carlo Maratta, mais dont nous possédons au Louvre un admirable dessin à la sanguine, reproduit avec une fidélité religieuse par Butavant.

Il n'est donc pas vrai que la statuaire, envisagée d'une façon absolue, soit moins expressive, c'est-à-dire moins voisine de l'idéal, que la peinture; Plutarque, Pausanias, Pline l'Ancien, sont là pour démentir cette affirmation. Comparez les assertions de Plutarque dans la vie de Périclès, celles de Pausanias dans la description de l'Attique, au trente-cinquième livre de Pline l'Ancien, qui traite de la statuaire et de la peinture antique, et vous verrez ce que pensaient la Grèce et l'Italie sur les moyens d'expression dévolus à la peinture et à la statuaire. La Minerve du Parthénon et le Jupiter olympien, dont il ne reste rien aujourd'hui, n'étaient pas, au dire de Plutarque et de

Pausanias, moins expressifs, c'est-à-dire moins voisins de l'idéal que les fruits de Zeuxis, les portraits d'Apelles et les compositions héroïques de Polygnote. J'invoque le témoignage de Plutarque, de Pausanias et de Pline, faute de pouvoir invoquer des témoignages plus décisifs, car le masque du Jupiter olympien placé aujourd'hui dans les galeries du Vatican n'est pas l'œuvre de Phidias. Ce masque, admirable d'ailleurs, serait tout au plus une réduction de l'original, et rien ne le prouve. L'œuvre de Phidias, faite d'ivoire, d'or et d'émail, paraît avoir péri à Constantinople à l'époque des premières croisades; quant à la Minerve, il n'en est pas resté une seule trace. La Pallas colossale de Velletri, que nous possédons au Louvre, la Pallas étrusque de la villa Albani que M. Ingres, dans un juste mouvement d'admiration, a fait mouler pour l'École des Beaux-Arts de Paris, ne peuvent nous donner une idée de la vierge sortie tout armée du cerveau de Jupiter et décrite par Plutarque et Pausanias. Cependant le témoignage de Plutarque, de Pausanias et de Pline l'Ancien, tous trois étrangers à l'étude spéciale de l'esthétique, suffit pour établir l'opinion de l'antiquité sur les moyens expressifs de la peinture et de la statuaire.

Le Sacrifice d'Iphigénie, de Timanthe, décrit par Pline l'Ancien, est à coup sûr un ouvrage très digne d'attention, et bien que nous ne possédions pas l'original, il est impossible de ne pas admirer la reproduction de cette œuvre sublime, détachée des murs de Pompeï et placée aujourd'hui au musée Borbonico. L'exécution très imparfaite de ce morceau n'enlève rien à sa valeur idéale, et réussit tout au plus à l'obscurcir. Il faut se rappeler en effet que Pompeï a été engloutie par l'éruption du Vésuve en l'an 79 de l'ère chrétienne, c'est-à-dire plusieurs siècles après l'âge d'or de la peinture grecque. Ainsi *le Sacrifice d'Iphigénie* que nous voyons aujourd'hui n'est très probablement que la réplique d'une réplique transmise d'âge en âge comme le profil d'une console ou d'une corniche. Envisagé au point de vue de l'expression, *le Sacrifice d'Iphigénie* mérite sans doute les plus grands éloges. Agamemnon, voilant son visage devant Calchas qui va immoler sa fille, est un trait de génie : tout cela est très vrai; mais Laocoon mourant avec ses deux fils, Niobé percée des flèches d'Apollon, avec sa nombreuse famille, pour expier ses blasphèmes contre Latone, n'offrent pas un tableau moins émouvant que *le Sacrifice d'Iphigénie.*

Arrivons à l'architecture. M. Cousin paraît croire que, dans cet art, dont le but est complexe, le sentiment de l'utilité nuit au sentiment de la beauté. C'est à mes yeux une erreur. Les Grecs, qui, dans tous les arts du dessin et dans la poésie même, peuvent à bon droit pas-

ser pour nos maîtres souverains, avaient défini l'architecture l'union de l'utile et du beau; ils avaient même créé pour l'expression de cette pensée un mot unique dont notre langue ne peut donner une idée. L'histoire entière de l'architecture justifie la pensée grecque. Tous les monumens vraiment importans expliquent leur destination par leur forme. M. Cousin ne semble pas s'en douter; il croit que le sentiment de l'utilité en architecture nuit au développement de la beauté. C'est une erreur. Depuis le Parthénon jusqu'à Notre-Dame de Paris, depuis Ictinus jusqu'à Maurice de Sully, tous les monumens ont exprimé et devaient exprimer leur destination. M. Cousin pense que les architectes, obligés de prendre l'utile en considération, se réfugient dans les frontons et dans les détails : je dois lui dire que les artistes qui se résignent à un tel parti ne comprennent pas la mission vraie de leur art. L'architecture n'a pas, comme la peinture et la statuaire, l'imitation pour point de départ. Dans la construction d'un palais, d'une forteresse ou d'une église, il est absolument impossible de séparer l'utilité de la beauté. Tout architecte qui méconnaît cette double loi de son art méconnaît son art. Celui qui se réfugie dans les frontons et les détails, comme le dit M. Cousin, ignore son devoir. Tout monument civil, religieux, militaire, qui n'exprime pas sa destination, est un monument manqué. C'est là un principe justifié à la fois par l'histoire et la théorie.

Passons à la musique. M. Cousin remarque avec raison que la musique, par la succession des effets qu'elle peut produire et le caractère indéterminé des sentimens qu'elle éveille, agit sur les sens plus puissamment que la peinture, la statuaire et l'architecture. Réduite à cette formule, son opinion est très vraie; cependant elle devient contestable dès qu'on veut la soumettre à l'épreuve de l'application. En effet, il attribue à la musique l'expression de deux sentimens, la tristesse et la joie. Or tous ceux qui connaissent l'histoire de la musique, depuis Palestrina jusqu'à Beethoven, en passant par Sébastien Bach pour arriver à Mozart et à Rossini, savent à merveille que la musique, loin de se trouver limitée dans l'expression de la tristesse et de la joie, exprime très bien et très nettement la colère et la jalousie. Le sentiment de la grandeur héroïque n'est pas étranger à la musique, Beethoven l'a prouvé surabondamment; la *Symphonie héroïque* du maître de Bonn suffirait pour le démontrer. Parlerai-je de Mozart? Le personnage de Zerlina suffirait à prouver que la musique n'est pas impuissante à expliquer la coquetterie. Parlerai-je de Donizetti? Le personnage d'Adina dans l'*Elisire d'amore* serait pour moi un nouvel argument. Parlerai-je de Bellini? Le personnage d'Amina dans *la Sonnambula*, confirmerait mon affirmation. Reste une ques-

tion plus délicate que M. Cousin tranche d'un seul mot. Il dit que la musique ne peut pas et ne doit pas exprimer des sentimens trop précis : cela est vrai; toutefois il faut tenir compte de Gluck et de Grétry, deux maîtres d'une valeur inégale sans doute, mais qui tous deux occupent un rang incontesté dans l'histoire de la musique. Or Gluck et Grétry, sans réduire la musique au rôle de déclamation notée, ont essayé, et souvent avec succès, de donner à la musique une expression précise. L'*Alceste* et *Richard Cœur de Lion* ont prouvé aux plus incrédules que Gluck et Grétry ne s'étaient pas trompés.

Je passe sous silence ce que M. Cousin dit de l'art des jardins, car c'est, à mon avis, un épisode sans importance dans la théorie générale de l'art. J'aborde la poésie. M. Cousin, essayant d'établir une hiérarchie entre les différentes formes de l'imagination, donne la prééminence à la poésie : je ne saurais le blâmer. Il est incontestable en effet que la poésie peut tracer la forme et les lignes des objets comme l'architecture, montrer la couleur, comme la peinture, sinon aux yeux, du moins à la pensée, et produire sur le cœur des effets successifs comme la musique. Cependant, et M. Cousin le dit avec une sagacité parfaite, les diverses formes de l'imagination humaine, c'est-à-dire de l'art, ne doivent jamais empiéter sur le domaine l'une de l'autre. L'histoire entière prend soin de démontrer la valeur de ce conseil. Que la peinture essaie de lutter avec la statuaire, elle produira les tableaux de David; que la statuaire essaie de lutter avec la peinture, elle produira les statues du cavalier Bernin; que la musique essaie de lutter avec la poésie, elle offrira à ses auditeurs des énigmes sans solution. Les plus belles symphonies de Beethoven, admirables en elles-mêmes par la mélodie des motifs et les combinaisons harmoniques, deviennent des rébus, si l'on tient compte du sens qui leur a été prêté par les interprètes ultrà-fervens, La poésie possède seule l'expression de tous les sentimens, depuis ceux qui sont attribués à la peinture et à la statuaire jusqu'à ceux que la musique exprime d'une manière victorieuse et toute-puissante. Je ne parle pas de l'architecture, qui n'a pas de formes à imiter, car je ne veux pas tenir compte des rêveries de Bernardin de Saint-Pierre, qui voyait dans les ogives de l'architecture gothique l'imitation des courbes intersectées que nous offrent les forêts; je parle de tous les sentimens que la forme, la couleur et le son peuvent exprimer. Or il est incontestable que Phidias, Raphaël, Mozart, c'est-à-dire les trois maîtres souverains de la forme, de la couleur et du son, ne dominent ni Homère, ni Sophocle, ni Shakspeare, ni Corneille, ni Molière. Ainsi M. Cousin a raison de proclamer la poésie le premier de tous les arts.

Le chapitre consacré par M. Cousin à l'histoire de l'art français au XVIIe siècle nous est un moyen sûr d'éprouver la valeur des principes exposés par lui dans les chapitres précédens. Ses idées générales, prises en elles-mêmes, me semblent très justes; je crois seulement qu'il n'a pas suivi une méthode parfaitement rationnelle dans la recherche des principes esthétiques. Si au lieu d'aller de la conscience humaine au monde extérieur il eût suivi une méthode inverse, et fût parti de l'observation du monde extérieur pour arriver à l'étude des phénomènes de la conscience, à l'analyse de l'impression reçue par l'âme humaine en présence du spectacle de la nature, j'ai lieu de croire qu'il ne se fût pas mépris comme il l'a fait en parlant d'une époque déterminée. J'ai rendu pleine justice à la sagacité qu'il a montrée dans la détermination des facultés qui perçoivent la beauté; j'ai accepté comme vrais les élémens de la beauté tels qu'il les définit dans le monde extérieur, dans le monde intellectuel et dans le monde moral; je comprends comme lui la mission générale de l'art. Si mon avis n'est pas le sien sur quelques points de détail, si je suis obligé de combattre et de nier sa théorie de l'architecture, j'accepte cependant comme vrais les trois quarts au moins de sa doctrine esthétique. Mais en présence d'une époque déterminée, lorsqu'il applique sa doctrine à des faits particuliers, je suis obligé de faire quelques réserves. En partant de l'âme pour arriver au monde, au lieu de partir du monde pour arriver à l'âme, M. Cousin a joué un jeu périlleux, et le péril qu'on pouvait tout au plus entrevoir tant qu'il demeurait dans la région des idées pures est devenu manifeste dès qu'il a tenté d'aborder l'histoire esthétique d'un temps et d'un pays déterminés. Alors se sont révélés tous les écueils semés parmi les idées préconçues, et quand je dis préconçues, je ne prétends pas dire que les idées exposées par M. Cousin sur la nature et la mission de l'art soient nées au hasard, je veux dire seulement qu'il les a prises de la main de ses devanciers, sans se donner la peine de les soumettre à l'épreuve du monde extérieur. Qu'est-il arrivé? et que devait-il arriver? Comme, au lieu de procéder du particulier au général, M. Cousin procédait du général au particulier, c'est-à-dire comme il pratiquait la déduction avant d'avoir vérifié l'induction, il ne pouvait guère arriver à une exacte estimation des faits particuliers, et en effet, en abordant l'histoire esthétique de la France au XVIIe siècle, ces principes, bien que vrais en général, prennent un caractère douteux dans l'application.

Tant que M. Cousin demeure dans la région purement littéraire, il a raison sur tous les points, il apprécie d'une manière parfaite Corneille, Racine, Molière, Boileau, Fénelon, Bossuet. Arrivant aux

artistes, il caractérise très bien le génie de Nicolas Poussin et de Lesueur, il comprend Claude Gelée; mais ses principes vont à la dérive dès qu'il aborde Mignard et Philippe de Champagne. Entraîné par sa prédilection pour la mère Agnès, la mère Angélique et ses chères carmélites de la rue Saint-Jacques, il juge les portraits de Philippe de Champagne, comme Mme de Staël jugeait les romans de Tieck, c'est-à-dire en y mettant ce qu'elle veut y voir. Philippe de Champagne n'est sans doute pas un peintre dépourvu de mérite : c'est un habile praticien, mais sans aucune importance dans l'histoire de son art. Mignard, malgré les éloges que lui a prodigués Molière dans le plus faible de ses ouvrages, dans *la Gloire du Val-de-Grâce,* n'est pas supérieur à Rigaud, dont l'histoire ne s'occuperait pas sans les admirables gravures de Drevet. Il ne peut sous aucun rapport entrer en comparaison avec Poussin et Lesueur. Quant à Philippe de Champagne, malgré son habileté matérielle, c'est un artiste vulgaire dans l'acception la plus sévère du mot. Passons à la statuaire. M. Cousin reconnaît et proclame le talent de Pierre Puget : c'est justice, et je ne songe pas à le blâmer. Pourquoi faut-il qu'il mette Jacques Sarrazin et Girardon à peu près sur la même ligne que Pierre Puget? Girardon possédait sans doute la pratique matérielle de son art, mais il ignorait complétement le côté idéal de la statuaire. Or M. Cousin entreprend la défense de l'art français au XVIIe siècle pour montrer la supériorité de l'art spiritualiste sur l'art matérialiste. Ici, je le crains bien, l'argument allégué va directement contre la thèse choisie par l'avocat. Il me paraît superflu de démontrer la supériorité de Jean Goujon sur Jacques Sarrazin. Pour les Anguier, ce sont plutôt des artisans que des artistes. Les ouvrages signés de leur nom que nous possédons au Louvre révèlent une étude assidue des procédés matériels de l'art, mais n'ont pas grand'chose à démêler avec le spiritualisme.

Nous ne pouvons non plus accepter Le Nôtre et Mansard comme de très grands architectes. Les deux ailes ajoutées par Le Nôtre au château des Tuileries de Philibert Delorme montrent amplement toute l'insuffisance de son imagination. Quant au château de Versailles, dont on a voulu faire un titre de gloire pour le nom de Mansard, conception très médiocre et qui donne tout au plus l'idée d'une immense caserne, je ne comprends pas qu'on essaie de lui assigner un rang élevé dans l'histoire de l'architecture. L'hôtel des Invalides, qui, malgré de nombreuses fautes de goût, n'est dépourvu ni de grandeur, ni d'élégance, n'a pas été conçu par l'auteur du château de Versailles.

Nous regrettons que M. Cousin n'ait rien dit de la musique au

XVIIe siècle. Quoique Lulli soit Italien, c'est en France qu'il a développé, je ne dirai pas son génie, mais au moins son imagination. Tous ceux qui ont pu comparer l'*Alceste* de Lulli à l'*Alceste* de Gluck savent tout ce qu'il y a d'élégant et de passionné dans la manière du maître italien. Le duo d'Alceste et de Caron est familier à tous les élèves de M. Delsarte; le moment où Alceste s'écrie pour fléchir Caron : « Une ombre tient si peu de place! » a été traduit par Lulli avec une éloquence que ni Gluck, ni Grétry n'ont jamais surpassée. Gluck est sans doute supérieur à Lulli dans l'ensemble de son *Alceste*, mais il n'a pas surpassé le caractère pathétique du duo d'Alceste et de Caron, écrit par le maître florentin. M. Cousin aurait dû appliquer jusqu'au bout la théorie qu'il avait exposée. Après avoir démontré, et c'était son droit, que les arts ne doivent, dans aucun cas, empiéter sur le domaine l'un de l'autre, il devait avoir à cœur de prouver qu'en France, au XVIIe siècle, toutes les formes de l'imagination vérifiaient sa théorie. J'ai donc peine à comprendre que M. Cousin, en parlant de l'art français au XVIIe siècle, ait passé la musique sous silence.

Malgré ces réserves, que je crois nécessaires et qui traduisent très fidèlement ma pensée, je me plais à reconnaître que l'esquisse esthétique présentée par M. Cousin renferme à peu près tous les élémens d'une doctrine complète. Pour donner à cette esquisse la rigueur qui lui manque, il s'agirait tout simplement de partir de la réalité pour s'élever jusqu'à la vérité, au lieu de suivre la méthode inverse, comme l'a fait M. Cousin. Observer, analyser les faits particuliers avant de formuler les principes généraux, qui doivent résumer les faits particuliers et en exprimer le sens intime et commun, telle est à mes yeux la seule méthode qui puisse aboutir à des conclusions vraies en esthétique aussi bien que dans toutes les autres branches du savoir humain. Éliminer l'induction et vouloir débuter par la déduction sera toujours une tentative imprudente et téméraire. Les principes les plus vrais sont pleins de dangers pour l'esprit qui n'a pas pris la peine de les vérifier. Il peut arriver alors à cet esprit, si éminent qu'il soit, d'affirmer une idée générale parfaitement juste, et d'invoquer comme argument à l'appui de cette idée générale des faits particuliers qui non-seulement ne sont pas contenus dans cette idée générale, mais qui la contredisent. Ainsi M. Cousin, parlant du beau idéal, dont il comprend toute l'importance, cite avec une prédilection marquée, et à plusieurs reprises, l'*Apollon du Belvédère* et la *Vénus du Capitole*. Or non-seulement ces deux ouvrages, très recommandables d'ailleurs, ne sont pas des ouvrages de premier ordre, tant s'en faut, mais encore ils sont empreints chacun d'un caractère

fort différent. L'*Apollon du Belvédère*, qui se voit aujourd'hui au musée du Vatican, n'est probablement qu'une réplique en marbre d'une statue exécutée primitivement en bronze : la *mènceur* du manteau me paraît militer en faveur de cette opinion. Mais laissons de côté la question d'original ou de réplique. L'*Apollon du Belvédère* peut-il se comparer aux figures détachées des tympans du Parthénon? Assurément non. Les pages écrites par Winckelmann, plus dignes d'un rhéteur que d'un vrai critique, ne sauraient changer la nature des choses. Placé en regard de l'*Ilissus*, du *Thésée*, de la *Cérès*, de la *Proserpine* et des *Parques*, l'*Apollon du Belvédère* n'est évidemment qu'un ouvrage de second ordre, une répétition d'un ouvrage populaire en Grèce, exécuté à Rome par un habile praticien. La prédilection de M. Cousin pour l'*Apollon du Belvédère* nous étonne d'autant plus qu'en 1815, avant ses leçons sur l'esthétique, le parlement anglais avait acquis de lord Elgin, moyennant 30,000 livres sterling, les débris du Parthénon, qui se voient maintenant au Musée britannique, et que dix ans plus tard, en 1825, c'est-à-dire vingt-huit ans avant le remaniement de ces mêmes leçons, le duc de Rivière, ambassadeur de France à Constantinople, envoyait dans notre pays la *Vénus de Milo*, inférieure sans doute à la *Cérès* et aux *Parques*, mais très supérieure à l'*Apollon du Belvédère*. J'ai peine à comprendre que M. Cousin, placé entre les tympans du Parthénon et la *Vénus de Milo*, s'en soit tenu à l'*Apollon du Belvédère*.

Quant à la *Vénus du Capitole*, nous ne pouvons l'accepter comme un type de beauté idéale. Ce que dit M. Cousin de la *Vénus du Capitole* s'appliquerait tout au plus à la *Vénus de Médicis*, placée dans la Tribune de Florence, ouvrage de second ordre dont le bras droit tout entier, célébré avec tant de pompe par les rhéteurs qui voudraient être acceptés comme des critiques sérieux, est restauré par un praticien moderne. Non-seulement la *Vénus du Capitole* ne s'accorde pas avec les principes exposés par M. Cousin, mais elle les contredit manifestement. Est-ce une œuvre grecque? Je ne le crois pas. Dans tous les cas, grecque ou romaine, elle n'appartient pas à la plus belle époque de l'art et ne saurait offrir un type de beauté idéale.

Les objections que je viens de présenter n'enlèvent rien toutefois à mon admiration pour l'esprit éminent qui a posé tant de questions difficiles et délicates, et qui, après les avoir étudiées sous toutes leurs faces, les a souvent résolues d'une façon décisive. Tel qu'il est, son livre sur *le Vrai, le Beau et le Bien* est encore un des plus solides enseignemens qui puissent être offerts à la jeunesse et à l'âge mûr. Il est fâcheux que M. Cousin, qui, de 1815 à 1820, de 1828 à 1830,

avait attiré et maintenu l'esprit de la génération nouvelle dans la région des idées pures, qui l'avait entretenue avec tant d'éloquence et d'entraînement du vrai, du beau, du bien pris en eux-mêmes, et des doctrines diverses où ces trois idées étaient manifestées avec plus ou moins d'évidence, ait abandonné sa chaire dans toute la force et la maturité de son talent, car en 1830 il n'avait que trente-huit ans. Il eût été bon et salutaire que sa voix, écoutée par la jeunesse avec tant d'empressement, continuât de retentir dans l'enceinte de la Sorbonne. L'apothéose des intérêts matériels eût peut-être été retardée; ce professeur habile et convaincu, que le général Foy, dans une visite à la Sorbonne, appelait si justement le prince de la jeunesse, eût tenu en laisse ou muselé les appétits grossiers qui dominent aujourd'hui, chez un trop grand nombre d'esprits, le vrai, le beau et le bien.

L'abdication philosophique de M. Cousin est une faute bien difficile à réparer, car la réunion d'une intelligence capable de comprendre tous les problèmes et d'un talent capable de rendre attrayante l'exposition de toutes les vérités est un accident bien rare dans l'histoire de la pensée. M. Cousin, en possession d'une parole vive et colorée, avait tiré l'histoire de la philosophie du domaine de l'érudition pure pour la transporter dans le domaine de la pensée publique. Ni Tennemann, ni Tiedemann, n'avaient jamais réalisé un tel prodige : ils n'écrivaient que pour les érudits; M. Cousin avait inspiré à la jeunesse, je ne dis pas le goût, mais la passion de la philosophie. Or cette passion, qui peut éloigner de la richesse et du bien-être matériel, mène aux idées généreuses, aux sentimens désintéressés, au dévouement, à l'abnégation, à plus forte raison au respect du droit, à l'accomplissement du devoir. La société gouvernée par de telles idées, par de tels sentimens, a plus de grandeur et de beauté. Il nous reste à souhaiter que M. Cousin reprenne, poursuive et achève comme écrivain la tâche qu'il a si glorieusement commencée comme professeur.

GUSTAVE PLANCHE.

DE LA

SCIENCE DES POISONS

CONSIDÉRÉE

DANS L'HISTOIRE

TRAVAUX D'ORFILA.

On serait tenté de croire que de très bonne heure, dans les soupçons d'empoisonnement, la justice a eu l'idée de faire examiner le corps des victimes et d'y rechercher le poison. — Une substance vénéneuse avait été introduite, disait l'accusation : quoi de plus simple que de voir s'il en était ainsi et de prouver à la défense qu'elle avait tort en extrayant le poison, ou d'infirmer l'accusation en établissant que la mort était naturelle? Cependant cette idée n'est simple qu'en apparence, et au fond elle est très complexe. Sans doute il est possible (et pourtant cela n'est pas sûr) que l'idée de rechercher la substance toxique dans les personnes qui avaient succombé se soit présentée à l'esprit lorsqu'il s'est agi de discuter une affaire d'empoisonnement; mais les moyens de traiter une pareille question ont longtemps fait défaut, et en vain aurait-on voulu, dans les temps anciens, opérer scientifiquement, comme on fait aujourd'hui, sur les accusations d'empoisonnement, et mettre sous les yeux des juges la pièce probante, c'est-à-dire cette substance accusatrice qui sort des entrailles du mort pour confondre le meurtrier, — ou bien réduire à néant des inculpations haineuses et aveugles, et trouver dans les symptômes et les lésions la marque incontestable d'une maladie spontanée. Ceci

dépasse infiniment le pouvoir scientifique des âges antérieurs, et suppose un avancement de la chimie et de la pathologie sans lequel le problème demeure absolument insoluble.

Tout est connexe dans les choses de l'histoire; pour répondre avec une suffisante certitude aux questions que pose la justice, il faut d'une part isoler chimiquement le poison, et pour cela des connaissances chimiques très précises sont nécessaires. D'autre part, il faut connaître la marche des maladies naturelles et de celles qui sont d'origine vénéneuse, et pour cela des connaissances étendues en pathologie sont requises. Or la chimie n'a pu naître et se développer que quand la physique se fut établie, car que serait une chimie sans notions préliminaires sur la chaleur, sur l'électricité, sur le magnétisme, sur le son, sur la lumière, sur la pesanteur? — et la pathologie n'a pu prendre consistance que quand les lois de la vie ont eu pour base les lois chimiques, car que serait une doctrine des êtres vivans où tout d'abord on ignorerait les compositions et décompositions élémentaires? On le voit, pour que le juge interroge, pour que le médecin réponde, un immense développement doit se faire, qui ne comprend guère moins que la totalité de l'évolution humaine ou l'histoire, — la science de la chimie et celle de la vie n'ayant atteint un point suffisant d'élaboration que vers la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci.

On donne le nom de toxicologie à l'ensemble des connaissances qui ont pour objet les poisons, comprenant les caractères chimiques qui les distinguent, les effets qu'ils produisent sur les corps vivans, les remèdes qu'on peut leur opposer, et enfin les moyens à l'aide desquels on les reconnaît dans le corps des personnes empoisonnées. Le mot même est un exemple remarquable du trajet que font les significations. Sans parler de la finale qui, synonyme de *doctrine*, provient d'un primitif grec voulant dire *cueillir, ramasser*, ce qui indique comment d'une idée purement physique on a fait une idée abstraite et purement intellectuelle; sans parler, dis-je, de cette finale, — *toxique*, qui signifie en grec poison, vient du mot qui exprime l'arc; par conséquent nous sommes reportés au temps où les peuplades grecques, placées encore à un état relativement primitif, empoisonnaient, comme font encore aujourd'hui plusieurs tribus sauvages, leurs flèches pour tuer le gibier ou les ennemis. Puis ce venin, destiné à la chasse ou à la guerre, est devenu le nom commun de tous les poisons; enfin, transporté dans la langue anglaise, *intoxication* a pris le sèns d'ivresse. En cet échantillon étymologique, on part de l'idée du mot *arc* pour arriver aux idées d'*empoisonnement* et d'*ébriété*, et l'on suit sans peine tous les degrés par lesquels l'acception primitive s'est transformée. C'est grâce à ce travail que,

dans les langues, des mots divers sont venus à signifier une même chose, ou que des mots identiques sont venus à représenter des idées tout à fait différentes.

On peut appeler poison tout ce qui, n'étant pas alimentaire, engendre, une fois introduit dans l'économie par une voie quelconque, une maladie plus ou moins grave. Pour qu'il y ait empoisonnement, il faut qu'il y ait pénétration de la substance toxique, il faut qu'elle se combine, d'une façon ou d'autre, avec un ou plusieurs des élémens qui constituent le corps vivant.

Ce seul énoncé suffit pour montrer combien les poisons sont, par la nature même des choses, voisins des remèdes. A la vérité, pris dans son ensemble, le remède contient une foule de choses très diverses qui ne sont liées l'une à l'autre que par la propriété commune de modifier en bien l'organisme malade; mais quand on les considère en un sens plus étroit et comme substance introduite dans le corps et destinée à y produire une action déterminée, les remèdes et les poisons se confondent tellement, que beaucoup ne diffèrent plus que par la dose, et quelques-uns des poisons les plus énergiques sont au nombre des remèdes héroïques. Il faut se faire une idée exacte de la situation des êtres vivans dans le monde qui les entoure. On ne peut en aucune façon se les figurer isolés; toute existence organique et vivante (ces deux termes sont synonymes, et à notre connaissance il n'y a point de vie sans organisation) suppose un milieu ambiant qui fournit les élémens nutritifs, dans lequel sont rejetées les substances usées par le mouvement vital, et dont la réaction entretient le jeu des fonctions. Ainsi la terre, l'air, l'eau et les forces qui y sont immanentes, chaleur, électricité, lumière, affinité chimique, fournissent le sol où vit tout ce qui vit, et pour étendre jusqu'au bout cette idée capitale, la civilisation progressive forme un dernier milieu artificiel, mais de plus en plus puissant, et créant, pour les sociétés et les individus, des conditions de développement, de santé, de maladie, qui y ont toutes leurs racines. Dans ce milieu général se trouvent des choses particulières qui affectent d'une façon particulière aussi les organismes vivans : ce sont les remèdes et les poisons. Là, rien ne s'est deviné : des propriétés (que nous appellerons à bon droit occultes) n'ont été révélées que par l'expérience, car aucun indice, avant tout essai, ne pouvait faire prévoir que l'opium assoupissait, que l'iode agissait sur le goître, que le mercure causait le tremblement, que le plomb amenait d'atroces coliques et la paralysie des membres, que la belladone dilatait la pupille, et tant d'autres phénomènes remarquables et spéciaux, trouvés par une recherche aveugle d'abord — et maintenant systématisée.

Donc, pour bien concevoir la position de l'être vivant et en parti-

culier de l'homme, on se le représentera comme en rapport non-seulement avec le gros des choses et l'ensemble cosmique où il est placé, mais encore avec une multitude de substances minérales, végétales, animales, qui ont une action directe sur lui. C'est par-là en effet que l'homme peut tant influer sur sa propre santé, sur sa propre conservation. Les influences générales ne sont pas à sa disposition; il ne régit ni la chaleur du soleil ni celle de la terre. Les modifications météorologiques ne lui sont pas plus soumises que les tempêtes qui ébranlent l'océan; tout au plus peut-il, par un travail bien conduit, restreindre les forêts, resserrer les marécages, développer la culture et diminuer ainsi les causes de destruction. Mais ces choses particulières dont j'ai parlé (et la chimie en accroît continuellement le nombre), ces choses salutaires ou funestes, suivant l'usage qu'on en fera, sont là remises à son jugement et à son savoir comme autant d'instrumens. Un célèbre médecin de l'antiquité, Hérophile d'Alexandrie, appelait les remèdes les « mains du médecin. » Toutes ces substances d'une action effective et spéciale sont, on peut le dire, autant de mains à l'aide desquelles on intervient dans la santé pour l'entretenir, dans la maladie pour la guérir.

Par un autre côté aussi, le poison tient de très près au remède, je veux dire par l'efficacité élective en vertu de laquelle l'un et l'autre modifient les parties vivantes. On se ferait une très fausse idée de cette action, si on se la figurait toujours sous l'image des acides ou des alcalis puissans. Ceci est une action qu'on peut appeler grossière et brutale; l'acide et l'alcali, en vertu de leurs affinités, séparent les élémens des tissus vivans, s'en approprient quelques-uns, et de cette façon les désorganisant, les livrent immédiatement à la gangrène et à la mort. Il est bien clair que dans ces cas, quand la puissance délétère a corrodé l'estomac et les intestins, la vie n'est plus possible; ce sont là de véritables blessures, et c'est comme le fer ou le plomb qui vient déchirer les organes. Mais dans beaucoup de circonstances les choses se passent tout autrement; la lésion locale est nulle ou de peu d'importance, et cependant les accidens les plus graves se manifestent : une profonde perturbation s'empare de toutes les fonctions, les rouages essentiels de la vie sont ou suspendus ou déconcertés, et tout se hâte vers une catastrophe.

D'où viennent ces effets formidables? De deux conditions qui sont connexes : la première, c'est que le poison va, par son contact et sa combinaison, exercer une action déterminée sur un élément — déterminé aussi — du corps vivant; la seconde, c'est que cet élément, ainsi modifié, modifie nécessairement à son tour celui avec lequel il a des rapports physiologiques, et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'organisme tout entier se trouve engagé dans cette série croissante de

troubles et de dérangemens. Dès qu'un élément anatomique du corps est changé en quoi que ce soit, ses propriétés le sont également; il produit sur les autres élémens une réaction différente de celle qu'il produisait auparavant; ceux-ci s'altèrent de proche en proche, et c'est de la sorte et par cet enchaînement fatal (car il tient à des propriétés inhérentes) que dans ces cas la maladie se généralise et vient porter son empreinte en tous les points du corps.

Au fond, l'action du remède n'est pas autre. Lui aussi, changeant la propriété de tel ou tel élément, engendre une série de changemens dont l'expérience a démontré l'utilité suivant les cas de maladie. Il faut donc descendre de la conception nuageuse qui mettait l'organisme entier en présence d'une substance et le soumettait pour ainsi dire à cet empire. Tous les termes intermédiaires faisaient défaut; le corps se présentait comme quelque chose sans connexion avec le poison ou le remède, qui semblaient posséder des propriétés directes sur la vie même. Pourquoi l'un agissait-il et pourquoi l'autre se laissait-il modifier? Nulle réponse ne pouvait être faite à ces questions, ou, pour mieux dire, on y faisait une multitude de réponses illusoires dont l'histoire formerait une bonne part des systèmes médicaux. On est sorti de cette situation si peu scientifique du moment qu'aux propriétés chimiques des substances actives et aux propriétés vitales des élémens anatomiques on a rattaché le point de départ du dérangement total. En un mot, entre l'action du remède ou du poison et la modification subie par le corps, on ne connaissait aucun rouage intermédiaire; tout paraissait immédiat. Or, dans le fait, tout est médiat, et ce n'est que par une succession d'engrènemens parfois, il est vrai, très rapide que les effets se généralisent.

Ici intervient la découverte essentielle d'Orfila, celle qui a donné une vraie originalité à ses recherches, et leur a imprimé le caractère de l'utilité à la fois théorique et pratique. Entre le contact du poison avec les surfaces digestives (car c'est par-là surtout que s'en fait l'introduction) et l'influence délétère qu'il exerce sur le système — se trouve une longue distance, une lacune qu'il s'agissait de combler. Le premier pas fut fait quand on reconnut que le poison ne restait pas immobile dans le lieu où il avait été déposé, mais qu'il était pris par les petites veines innombrables qui garnissent l'intestin, et de là charrié partout où le sang est porté. Un second pas, — et celui-là est dû à Orfila, — fut accompli quand on détermina davantage cette absorption générale, démontrant que non-seulement la substance toxique est transportée dans le torrent circulatoire, mais encore qu'en beaucoup de cas elle choisit un lieu d'élection et va s'accumuler en certains organes. Là elle demeure jusqu'à ce que la mort survienne, ou que, les forces et le traitement l'emportant, les dernières parti-

cules en soient éliminées. Le terme de la guérison est que définitivement tout le poison soit chassé par un travail inverse de celui qui l'avait introduit au sein de l'économie.

Ainsi, pour considérer l'empoisonnement en sa totalité, il faut y voir d'abord une introduction produite par la force absorbante des tissus, puis une élimination produite par la force décomposante de ces mêmes tissus. Il suffit de présenter ces deux faits, qui sont connexes, pour écarter toutes les idées qui ont si longtemps régné sur la finalité des opérations exécutées dans le corps vivant. Personne ne peut s'y méprendre : c'est une force manifestement aveugle, ou, en d'autres termes, nécessaire, qui détermine le transport à l'intérieur des substances toxiques; car, si elle n'était pas aveugle et nécessaire, si la moindre lueur de choix et d'élection s'y pouvait apercevoir, elle écarterait loin d'elle ce qui va en peu d'instans plonger le système entier dans les désordres les plus étranges et les plus funestes. Pour me servir du mot *nature* avec le sens faux et métaphysique qu'on lui donne souvent, la nature se prend à tous les piéges qu'on lui tend; on n'a qu'à lui présenter ce qui est le plus vénéneux et le plus mortel, elle l'absorbe aussitôt comme ce qu'il y a de plus inoffensif ou de plus sain, sauf à témoigner aussitôt son repentir par de graves perturbations, par des convulsions affreuses, par des lividités, des pâleurs, des hémorrhagies, symptômes très divers dont beaucoup ne font qu'aggraver le mal. Mais laissant de côté ce langage d'une philosophie qui n'est jamais plus en défaut que dans la contemplation des êtres vivans, le repentir ici n'est pas autre chose que le déploiement de nouvelles activités également aveugles et nécessaires.

Il fut un temps, dans l'évolution scientifique de l'humanité, où la *téléologie* (ou doctrine des causes finales) forma une conception d'un ordre très élevé, suffisant à rallier toutes les notions positives que l'on possédait, et leur assurant une rationalité qu'elles n'auraient pas pu recevoir autrement lors de leurs premiers rudimens. Le plus grand et le plus légitime usage qui en ait été fait se trouve dans les écrits de Galien, alors qu'il donnait de la solidité et un charme réel aux études physiologiques, laissant loin derrière lui les brutes et incohérentes idées de ceux qui, ne voulant pas prendre l'issue, alors ouverte, des causes finales, n'avaient rien pour se soutenir et se guider. Plus tard, dans l'époque moderne, on continua l'œuvre de Galien, mais avec un succès décroissant; car plus les faits s'accumulaient, plus ils devenaient incompatibles avec une doctrine qui n'est pas née sur le terrain positif. De tous côtés maintenant elle cède la place à une doctrine plus compréhensive, celle des conditions d'existence. Là est un champ immense et toujours réel, et la théorie qui s'y élève est à la fois pleinement solide, puisqu'elle n'a pour base que

l'expérience, et pleinement rationnelle, puisqu'elle systématise incessamment l'expérience incessamment acquise.

Cela a été dans tous les temps un sujet de controverse que de savoir si réellement la médecine possédait quelque efficacité pour la guérison des maladies, et quoique l'exercice de l'art ne discontinuât point parmi les hommes, toutefois cette perpétuité pouvait, pour bien des raisons, ne pas paraître un argument suffisant. Le doute se fondait sur les cas où les malades succombent, bien qu'ils soient traités médicalement, et sur les cas où les malades guérissent, quoiqu'ils ne reçoivent aucun soin médical. Comme chaque maladie est, à vrai dire, une expérience qui ne peut pas se recommencer, pour voir si, en employant un procédé différent, elle se terminerait autrement, il restait par ce côté une impossibilité de démontrer que la médecine eût aucune efficacité. Mais si l'on veut, considérant l'idée de poison, en écarter pour un moment tout ce qui s'y rattache de funeste et de destructeur, on comprendra que les substances toxiques fournissent une preuve irrécusable de la puissance des moyens à l'aide desquels on peut agir sur l'économie vivante. Au fond, il suffit de généraliser complétement cette notion et d'y voir, non pas ce qui exerce une action nuisible, mais ce qui exerce une action, quelle qu'elle soit. A ce point, le poison, c'est le remède. Or à qui saurait-il être douteux qu'à l'aide d'une foule de substances on produise dans le corps les changemens les plus variés et les plus considérables? Le scepticisme ne portera aucunement sur la possibilité de modifier gravement l'organisme; il ne peut porter que sur la possibilité de produire avec jugement, avec opportunité, ces modifications. La puissance est plutôt trop grande que trop petite, comme le montrent tant de poisons si promptement mortels sous la plus faible dose. On ne serait jamais embarrassé de causer chez l'être vivant les dérangemens les plus singuliers, mais on est souvent, en effet, très embarrassé pour rendre ces changemens profitables à l'homme malade. Ici, deux lumières interviennent, qui assurent la marche du médecin et lui apprennent à se servir avec utilité des moyens puissans qui sont à sa disposition : l'une, c'est l'expérience, qui a essayé les choses et montré les cas, les doses, les occasions; l'autre, c'est la connaissance du corps malade, laquelle dérive fondamentalement de la connaissance du corps en santé. Par cette étude, le médecin acquiert une clairvoyance singulière qui, dans mainte et mainte circonstance, lui permet de pénétrer en l'intimité des organes et d'apercevoir ce qui est pourtant caché à la vue. Quand il a ainsi déterminé le mal auquel il a affaire, il use avec fermeté et connaissance des moyens qui modifient profondément l'état des tissus et des fonctions.

Du côté de la pratique, la découverte d'Orfila porta immédiatement

des fruits, elle étendit notablement les moyens de retrouver les poisons et de constater les crimes. En effet, tant qu'on ne sait pas que plusieurs substances toxiques vont se loger dans l'intimité de certains tissus, il peut arriver, même au chimiste exercé et pourvu de toutes les ressources de l'analyse, de laisser échapper de véritables cas d'empoisonnement. Le malheureux qui a succombé est déjà dans le cimetière, les véhicules où le poison a été administré ont disparu, même les intestins et l'estomac n'en contiennent plus de traces, et pourtant il est encore possible de produire des témoins accusateurs capables de confondre le coupable qui se croit le plus caché. Indépendamment du véhicule qui portait le poison, par-delà les membranes qui l'ont reçu, on sait qu'il est déposé en des réceptacles connus d'avance, prêt à reparaître dès que les affinités chimiques, habilement utilisées, l'appelleront à la lumière.

Ceci est véritablement un bon thème pour montrer sans conteste combien la médecine des modernes l'emporte sur celle des anciens : non pas que je prétende en tirer vanité au profit des uns et aux dépens des autres, car personne plus que moi n'est persuadé que nous ne sommes quelque chose que grâce au labeur de nos aïeux, et que les générations ensevelies ont droit à un culte reconnaissant de notre part; mais c'est afin de faire voir comment les choses, par le progrès de la civilisation, se développent et s'améliorent; c'est afin de signaler sur ce terrain particulier la loi de l'évolution générale et de modifier le point de vue auquel on aperçoit toujours l'antiquité. Elle, elle est jeune; nous, nous sommes anciens, destinés à devenir jeunes à notre tour pour nos arrière-descendans, qui nous devront une part de leurs progrès et de leur civilisation. Si on avait proposé au plus habile médecin de la Grèce ou de Rome de décider en un cas donné s'il y avait eu ou non empoisonnement, il n'aurait pu répondre que de la façon la plus dubitative, n'ayant guère, comme le vulgaire, que des preuves morales à sa disposition. Nulle ouverture des corps, nulle connaissance des lésions anatomiques que produisent les maladies, nulle étude suffisante des symptômes et du diagnostic, nulle appréciation chimique des substances vénéneuses. Or c'est de tout cela que se compose l'histoire d'un empoisonnement. Comment donc faire pour le déterminer, si l'on manque de ces connaissances indispensables? Un empoisonnement était pour nos prédécesseurs un problème insoluble; il a fallu résoudre une foule de problèmes préalables avant de l'aborder; la puissance intellectuelle de l'homme collectif croît comme sa puissance matérielle, et ce qui à une certaine époque lui est interdit devient possible quand il s'est pourvu d'instrumens logiques supérieurs en efficacité à ceux dont naguère il pouvait se servir.

Orfila, par ses recherches spéciales sur des poisons particuliers et par son ouvrage sur la toxicologie, donna une forte et féconde impulsion à ces études, qui occupèrent à l'envi les médecins et les chimistes. Des luttes vives éclatèrent, des objections s'élevèrent, des difficultés surgirent, si bien qu'un moment on crut que cette doctrine, si laborieusement construite, allait devenir inutile, au moins en quelques-unes de ses applications devant les tribunaux. Ce fut quand on découvrit que le corps humain, qui, comme on sait, renferme une portion notable de fer, contient ou peut contenir, sans empoisonnement, certaines substances métalliques vénéneuses. Comment alors discerner, en un cas donné, si cette substance est là par le fait d'un crime ou d'un état naturel? Orfila s'employa avec ardeur à dissiper les doutes que suscitait cette complication inattendue du problème. De là, il fallut passer à l'examen du sol des cimetières, imprégné lui-même parfois de métaux toxiques. Or ces métaux peuvent pénétrer dans les corps qui y ont été ensevelis et qu'on exhume. Ces causes d'erreur ayant été signalées et éclaircies, Orfila laissa la toxicologie plus assurée en sa marche et en ses dires qu'il ne l'avait trouvée.

Les notions des anciens étant tout à fait rudimentaires, ils allaient chercher des preuves chimériques. Ainsi ils attachaient une grande importance aux taches et aux lividités; ils supposaient que le cœur, cet organe essentiel, devait porter des traces de l'action violente qui avait éteint la vie, et ils croyaient ou qu'il se couvrait de marbrures, ou qu'il devenait incapable de se consumer dans la flamme du bûcher funéraire. Que dire de pareils argumens? Quelle valeur auraient-ils devant les tribunaux? Et si on leur en a jamais accordé, à quelles erreurs n'ont-ils pas dû donner lieu? En cet état, la médecine était absolument impuissante à éclairer la justice; aujourd'hui elle est une de ses lumières, et cette différence constate tout le progrès accompli. Quelques exemples de ce qui se faisait ou se disait dans l'antiquité à ce sujet le feront mieux ressortir encore.

Des bruits d'empoisonnement coururent, on le sait, après la mort d'Alexandre. Ceux qui pensaient alors que la mort avait été naturelle alléguèrent comme une preuve non petite que le corps, étant resté pendant plusieurs jours sans aucun soin, à cause des discordes des généraux, n'avait présenté aucune trace de l'action d'un poison, bien que déposé dans des lieux chauds et étouffans. Ceci témoigne, non qu'Alexandre ne fut pas empoisonné, mais que les historiens qui invoquent de tels argumens sont sous l'influence de ce préjugé qui fit croire longtemps qu'un corps empoisonné cède plus vite à la putréfaction. Les observations positives n'ont aucunement justifié ces idées préconçues; la corruption inévitable de

tout organisme de qui la vie s'est retirée et qui est livré aux affinités chimiques peut survenir très vite dans des cas où aucun poison n'a été administré, et réciproquement elle peut, suivant les circonstances, tarder beaucoup, même quand un poison a donné la mort. Au reste, dire que le corps d'Alexandre resta sans se putréfier au sein de la chaleur et de l'humidité, c'est, par un autre côté aussi, obéir à ces chimériques notions qui élevaient hors de l'humanité les grands hommes et voulaient même accorder à leurs dépouilles inanimées une vertu d'incorruptibilité.

Les historiens anciens se sont partagés sur la question de savoir si Alexandre avait été victime d'embûches secrètes. Quand on vit ce prince conquérant de l'Asie venir expirer à Babylone à moins de trente-trois ans, il n'est pas étonnant que des bruits aient circulé sur une fin si prématurée. Des projets gigantesques occupaient cet esprit actif et ambitieux qui sortait à peine de la jeunesse. Des députations lointaines étaient venues le visiter dans la vieille cité de Bélus; il se préparait à faire le tour de l'Arabie, et on ne sait vraiment où il se serait arrêté si tant de puissance n'avait été soudainement arrachée à tant d'activité. On eut de la peine à penser que le hasard seul de la mort eût choisi cette victime de qui dépendait un si grand avenir. D'ailleurs des indices pouvaient conduire dans cette voie. Durant le cours de ces campagnes qui avaient mené Alexandre jusqu'à l'Indus, bien des haines s'étaient développées dans le cercle de ses plus intimes officiers, et, soit qu'il se fût livré trop hâtivement à des soupçons, soit que réellement des complots eussent été tramés contre lui, il avait plusieurs fois sévi. C'était, pour une raison ou pour une autre, une cour dangereuse, un service semé d'écueils, et il n'y aurait rien eu d'étonnant à ce que de secrètes vengeances eussent couvé auprès de lui.

Au moment de la catastrophe, un homme surtout se trouvait dans une situation menacée et par conséquent menaçante : c'était Antipater, commandant en Macédoine. Une grande victoire remportée sur les Lacédémoniens, qui avaient fait une diversion dangereuse au moment où Alexandre était au fond de l'Asie, porta très haut sa renommée et sa puissance. On prétendait que ses services avaient attiré sur lui, non la faveur, mais la haine et le soupçon; de plus, la mère du roi, qui était en querelles continuelles avec Antipater, ne cessait d'exciter l'esprit de son fils contre ce général. Aussi est-ce lui que la rumeur accusa de la mort d'Alexandre.

A ces présomptions générales, on ajouta des détails plus particuliers. Sur le moment, dit Plutarque, personne n'eut le soupçon d'un empoisonnement, mais on rapporte que, la sixième année, Olympias mit à mort beaucoup de monde et qu'elle fit déterrer les restes d'Io-

las, qui avait déjà cessé de vivre, comme étant celui qui avait administré le poison. Ceux qui disent qu'Aristote conseilla ce crime à Antipater, et que ce fut Antipater qui fit porter le poison, s'appuient d'un certain Agnothémis, qui prétendait le tenir du roi Antigone, et Antigone, comme on sait, fut un de ces généraux qui se disputèrent et se partagèrent l'empire d'Alexandre. Il paraît même qu'à Athènes les bruits d'empoisonnement trouvèrent un grand crédit, car au moment où cette ville, après la mort d'Alexandre, essaya de secouer le joug des Macédoniens, couronnant encore par quelques exploits glorieux cette dernière lutte pour sa liberté, Hypéride, un des orateurs qui tenaient avec Démosthènes contre le parti macédonien, proposa, dit-on, un décret pour que des honneurs fussent rendus à Iolas, qui avait délivré la Grèce de son formidable oppresseur. Cette croyance à l'empoisonnement pénétra loin dans l'opinion commune. Les livres sibyllins, apocryphes il est vrai, mais anciens, présentant comme futur ce qui était passé depuis longtemps, disent que le Mars de Pella trouvera, trahi par d'infidèles compagnons, la fin de son destin, et que, revenu de l'Inde, une mort cruelle le frappera dans Babylone, au milieu des festins.

On ne s'arrêta pas là, et on indiqua les moyens à l'aide desquels l'empoisonnement avait été pratiqué. A la vérité, comme on va le voir, nous touchons ici de tous côtés au récit populaire et à la légende. Il est en Arcadie, près d'un lieu nommé Nonacris, une source très froide que les Arcadiens assurent être l'eau du Styx. Il ne paraît pas que du temps d'Hérodote on eût attribué à cette eau des propriétés vénéneuses, car il en dit seulement que c'est un filet d'eau tombant d'un rocher dans un bassin, lequel est entouré d'un rebord en maçonnerie; mais plus tard des dires étranges circulèrent sur cette eau mystérieuse : on prétendait que, dépourvue d'odeur et de saveur, elle n'en était pas moins un poison très subtil, exerçant une action coagulante à l'intérieur. Bien plus, elle ne peut être contenue dans aucune espèce de vase, elle perce le verre, le cristal, les métaux, et on n'a trouvé, pour la contenir et la transporter, que le sabot d'un cheval. De telles propriétés visiblement chimériques sont relatées par Vitruve, par Sénèque, par Pline, par Pausanias. C'est cette eau merveilleuse qui fut choisie pour l'empoisonnement d'Alexandre, et l'on comprend maintenant comment Aristote est impliqué là-dedans; car, pour la légende populaire, il n'y avait que le philosophe — dont le savoir était aussi renommé que les conquêtes de son disciple — qui pût indiquer ce venin subtil et infaillible.

Ainsi préparé, le poison fut apporté par Cassandre, fils d'Antipater, à Philippe et à Iolas ses deux frères, qui étaient échansons du roi; mais alors, comme leur charge les obligeait de goûter les mets et les breuvages, comment se fit-il qu'ils n'aient pas été eux-mêmes

empoisonnés? Justin, qui croit à l'empoisonnement, rapporte qu'on leva ainsi la difficulté. Philippe et Iolas goûtèrent en effet d'abord le breuvage du roi, et ils n'ajoutèrent qu'ensuite le poison qu'ils tenaient dans de l'eau froide. C'est, comme il sera dit plus loin, l'artifice dont on se servit pour empoisonner Britannicus.

Manifestement, nous n'avons là que des contes sans consistance; mais il se pourrait que, quoique l'imagination populaire eût fait les frais des moyens par lesquels le crime fut commis, l'empoisonnement n'en eût pas moins été réel. Ceux qui y croyaient remarquaient que Cassandre par ses actions mêmes témoigna la haine qu'il portait à Alexandre, et de la sorte se dénonça comme celui qui avait tranché la vie de ce prince, car plus tard, ayant acquis la souveraine puissance, il se montra animé de sentimens très hostiles pour tout ce qui concernait son ancien souverain, égorgeant Olympias, laissant son corps sans sépulture, et rebâtissant avec ardeur la ville de Thèbes qu'Alexandre avait détruite.

Ces détails prouvent, comme on le sait d'ailleurs par toute l'histoire de ces temps de trouble, que ce n'étaient pas les scrupules de la morale qui auraient arrêté ces hommes puissans se disputant l'empire. Un empoisonnement et un meurtre ne leur coûtaient pas beaucoup. Cependant de pareilles présomptions ne suffisent en aucune façon pour assurer qu'Alexandre mourut, non par une maladie, mais par un poison. Aussi plusieurs ajoutent-ils qu'au moment où il vida la coupe présentée par Iolas, il ressentit une douleur aiguë. Soudain, dit Diodore, comme s'il avait reçu quelque coup violent, il gémit et, poussant de grands cris, fut emporté dans les bras de ses amis. Justin ajoute que ses douleurs étaient telles qu'il demandait un glaive pour s'ôter la vie, et qu'il redoutait le moindre attouchement de ceux qui l'entouraient. Toutefois les assertions de Diodore et de Justin ne sont aucunement confirmées par un récit officiel que nous avons de la maladie d'Alexandre.

Alexandre avait deux historiographes, Eumène de Cardia et Diodote d'Érythrée, qui consignaient jour par jour les événemens. Ce recueil fut publié; il était connu dans l'antiquité sous le titre d'*Éphémérides royales*. Des détails peu importans s'y trouvaient, comme le reste; ainsi nous apprenons dans ces *Éphémérides* qu'il arriva plus d'une fois au roi de Macédoine, après s'être enivré, de dormir deux jours et deux nuits de suite. Sa dernière maladie y a figuré, et des extraits concordans ont été conservés par Arrien et par Plutarque. Voici ce qu'ils disaient :

« Alexandre but chez Médius, où il joua, puis il se leva de table, prit un bain et dormit; ensuite il fit le repas du soir chez Médius, et il but de nouveau très ava t dans la nuit. C'était le 17 du mois de *dæsius*.

« Étant sorti de là (c'était le 18), il prit un bain; après le bain, il mangea

un peu et dormit dans le lieu même, parce qu'il avait déjà la fièvre. Il se fit transporter sur un lit pour faire le sacrifice, et sacrifia chaque jour, suivant les rites. Après le sacrifice, il resta couché dans l'appartement des hommes jusqu'à la nuit. Là, il donna des ordres aux officiers pour l'expédition par terre et pour la navigation; il enjoignit à ceux qui devaient aller par terre de se tenir prêts pour le quatrième jour, à ceux qui se devaient embarquer avec lui de se tenir prêts pour le cinquième. De là, il se fit transporter sur un lit jusqu'au fleuve, s'embarqua sur un bateau et se rendit dans le jardin royal, situé sur l'autre rive. Là, il prit de nouveau un bain et il se reposa.

« Le lendemain, il prit de nouveau un bain et fit le sacrifice ordonné. Étant allé dans sa chambre, il y resta couché et joua toute la journée aux dés avec Médius. Il commanda aux officiers de venir le trouver le lendemain matin de très bonne heure, puis le soir il prit un bain, fit le sacrifice aux dieux, mangea quelque peu, se fit reporter dans sa chambre, et déjà il eut la fièvre toute la nuit sans interruption.

« Le jour suivant, il prit un bain, et après ce bain il fit le sacrifice. Couché dans la salle de bains, il passa le temps avec les officiers de Néarque, écoutant ce qu'ils disaient de la navigation et de la grande mer.

« Le jour suivant, il prit un nouveau bain, il fit les sacrifices ordonnés. Il ne cessa plus d'avoir la fièvre, et la chaleur fébrile fut plus grande. Cependant il fit venir les officiers, et leur recommanda de se tenir tout prêts pour le départ de l'expédition par eau. Il prit un bain sur le soir, et après le bain, son état se trouva déjà fâcheux; la nuit fut pénible.

« Le jour suivant, il fut transporté dans la maison située près du grand bassin; il fit, il est vrai, le sacrifice ordinaire, mais il avait beaucoup de fièvre. Il resta couché; néanmoins, avec ses généraux, il parla des corps qui étaient privés de chefs, et leur recommanda d'y pourvoir.

« Le jour suivant, il fut porté avec peine au lieu du sacrifice, qu'il fit cependant; il ne donna plus aucun ordre à ses généraux sur la navigation.

« Le jour suivant, ayant beaucoup de fièvre, il se leva pour le sacrifice, qu'il fit. Il ordonna aux principaux de ses généraux de passer la nuit dans la cour, aux officiers inférieurs de la passer dehors, devant les portes.

« Le jour suivant, il fut transporté du jardin royal dans le palais; il dormit un peu, mais la fièvre n'eut pas de relâche. Les généraux étant entrés, il les reconnut, mais ne leur parla plus; il avait perdu la parole, et il eut une fièvre violente la nuit.

« Le jour suivant et la nuit, grande fièvre. Les Macédoniens le crurent mort; ils vinrent, en poussant de grands cris, jusqu'aux portes, et par leurs menaces ils forcèrent les *hétères* de les leur ouvrir. Les portes ayant été ouvertes, ils passèrent tous en simple tunique devant le lit.

« Le jour suivant, même état, et le lendemain le roi mourut vers le soir. »

Voilà le récit authentique. Est-il possible de l'interpréter médicalement? D'abord remarquons que, dans tout le cours de ce récit, il n'est question que de l'état fébrile du roi, et qu'on ne mentionne aucun autre symptôme que de la fièvre. On ne parle ni de douleur en un point du corps, ni de gêne de la respiration, ni de toux, ni de rien, en un mot, qui puisse indiquer une inflammation locale. C'est

donc une fièvre qu'eut Alexandre. Il y a dans la description que nous venons de citer assez de traits conservés pour qu'on puisse diagnostiquer, même rétrospectivement, quelle fut la maladie qui emporta le roi. Ce qui est caractéristique, ce sont les apyrexies du commencement. Une fièvre qui dure onze jours, qui offre à son début des intermissions et qui finit par devenir continue, est une de ces fièvres qui sont communes dans les pays chauds, et que plusieurs médecins de l'Algérie ont désignées sous le nom de pseudo-continues. Deux médecins ont déjà essayé de déterminer la maladie d'Alexandre; mais, s'appuyant sur un passage mal interprété de Justin, ils crurent que la maladie du roi n'avait duré que six jours, et d'ailleurs ils ne se rendirent pas un compte exact de la série des jours dans les *Éphémérides royales;* toutefois ce caractère intermittent les avait frappés. — Ainsi Alexandre est mort d'une de ces fièvres qui sont si communes en Algérie, en Grèce, dans l'Inde, et qui certainement règnent encore sur le bord de l'Euphrate. Dès lors, la question d'empoisonnement se trouve résolue; puisqu'il est établi que son affection fut une fièvre, il est établi par cela même que le poison et encore moins l'eau du Styx n'y furent pour rien.

Éphippus, dans son livre *sur la Sépulture d'Alexandre et d'Éphestion,* avait attribué la mort d'Alexandre à des excès de boisson. « Protéas le Macédonien, dit-il, était très grand buveur, jouissant néanmoins d'une bonne santé, car il était habitué. Alexandre, ayant demandé une large coupe, la vida avant Protéas. Celui-ci la prit, donna de grandes louanges au roi, et à son tour but la coupe de manière à s'attirer les applaudissemens de tous les convives. Peu après, Protéas, ayant demandé la même coupe, la vida de nouveau. Alexandre lui fit raison avec courage; mais il ne put supporter cet excès de boisson; il se laissa tomber sur son oreiller, et la coupe lui échappa des mains. Ce fut là que commença la maladie dont il mourut, maladie infligée par la colère de Bacchus, à cause qu'il avait pris la ville de Thèbes, patrie de ce dieu. » On déchargera Bacchus de toute intervention dans la maladie du prince. A la vérité, des excès de vin peuvent, débilitant l'économie, la rendre plus accessible aux influences morbifiques; mais Alexandre était dans un lieu où les causes qui produisent les fièvres intermittentes et rémittentes sont très puissantes; il venait de faire avec quelques vaisseaux une promenade dans les marais que forme l'Euphrate au-dessous de Babylone, et c'était là un ennemi dangereux contre lequel ne pouvaient rien son invincible phalange et ses victoires, mais duquel un médecin habile et actif l'aurait peut-être préservé.

Que fit-on pour combattre la maladie? Les *Éphémérides royales,* au moins dans les extraits qui nous ont été conservés par Arrien et Plutarque, omettent toute mention des médecins et des secours mé-

dicaux; elles ne parlent que des sacrifices qu'Alexandre fit régulièrement et des bains qu'il prit avec non moins de régularité tant que ses forces le lui permirent. Les sacrifices lui avaient été prescrits pour détourner la colère des dieux. Les cérémonies religieuses exercent une influence morale qui dans certains cas peut être salutaire; mais beaucoup de maladies, et entre autres les fièvres dont il s'agit ici, ne sont pas susceptibles d'être modifiées par ce genre d'action. Il ne resta donc des sacrifices auxquels Alexandre se soumit que la fatigue corporelle qu'ils lui imposèrent. Or toute fatigue, tout mouvement, tout effort tendent à aggraver le mal; le repos et la tranquillité sont recommandés expressément, comme une condition de succès, par les médecins qui ont écrit sur ces fièvres. Alexandre sacrifia le premier jour de sa maladie, il sacrifia encore le second, le troisième, le quatrième, quoiqu'il fût déjà dans un état fâcheux; le cinquième, il fut porté avec peine au lieu du sacrifice; le sixième, il accomplit encore la cérémonie malgré le mal qui l'accablait, et ce ne fut qu'après avoir ainsi persévéré jusqu'à l'extrême limite de ses forces qu'il cessa les sacrifices ordonnés. On peut prononcer avec certitude que dans l'état fébrile où il se trouvait, il ne se livra pas impunément à ces dérangemens et à ces efforts quotidiens, et que le danger qu'il courait déjà par l'effet seul de la maladie fut encore accru par les pratiques qui lui étaient imposées. Il ne faut pas porter un jugement plus favorable des bains qu'il prit avec constance pendant les six premiers jours de sa maladie; les bains ne font pas partie du traitement dont les médecins modernes usent dans les fièvres dont nous parlons, et on peut dire que les médecins anciens ne les employaient pas non plus dans des cas semblables; du moins Hippocrate ne veut pas qu'on y ait recours dans ces fièvres graves.

Diodore de Sicile est le seul qui parle de l'intervention des médecins; il se contente de dire qu'ils furent appelés et ne purent être d'aucun secours au roi. Nous ne savons pas quels moyens ils employèrent; mais il est certain que le genre de vie suivi par Alexandre dans sa dernière maladie tendit à multiplier les chances mauvaises et à rendre plus immanquable la terminaison funeste. Une maladie aiguë est toujours un grand péril à traverser; il faut que le malade n'empire pas sa condition par des fautes, il faut que le médecin use habilement des opportunités qui se présentent et des ressources que l'art lui fournit. Un bon médecin anglais ou français, habitué à traiter les maladies des pays chauds, aurait employé les émissions sanguines au début, si l'état général et local l'avait exigé; puis il aurait eu recours aux évacuans et au sulfate de quinine, et il aurait eu beaucoup de chances pour guérir son malade; — un bon médecin des temps hippocratiques aurait employé le même traitement, sauf le sulfate de quinine, et aurait été secourable encore, quoique notable-

ment moins que le médecin moderne; — mais le roi de Macédoine, dirigé uniquement par des conseils superstitieux dans cet extrême péril, succomba malgré sa jeunesse et sa vigueur.

Les soupçons au sujet de la mort d'Alexandre, soupçons d'ailleurs démontrés faux par la pathologie, ne sortirent jamais du cercle des rumeurs et ne donnèrent lieu à aucune recherche. Il n'en fut pas de même d'une autre mort prématurée que la clameur publique attribua au poison, je veux dire celle de Germanicus. L'affaire fut plaidée dans le sénat. L'accusé, avant sentence rendue, mit fin à ses jours. Germanicus avait été envoyé dans l'Orient. En même temps Pison reçut le commandement de la Syrie. Ce gouverneur montra contre Germanicus un esprit d'insubordination et de violence qui se porta aux dernières extrémités. Sa femme Plancine ne resta pas en arrière de son mari, et quand Germanicus eut succombé, Pison et Plancine témoignèrent la joie la plus odieuse, l'un renversant par ses licteurs les sacrifices offerts à Antioche pour le salut du jeune César, et l'autre quittant, à la nouvelle de la catastrophe, le deuil qu'elle portait pour la perte d'une sœur. Aussi, en présence de cette conduite aussi étrange que coupable, tout le monde à Rome crut que Germanicus était mort du poison, et on ne s'arrêtait pas à Pison, on supposait que celui-ci n'avait agi que par les ordres de Tibère, jaloux de la faveur singulière dont Germanicus jouissait parmi les Romains. La suite montra jusqu'à quel point allait cette haine de Tibère. La fière et vertueuse épouse de Germanicus, Agrippine, périt reléguée dans une île, après avoir eu un œil crevé d'un coup de bâton donné par un centurion. De ses deux fils aînés, Néron fut mis à mort dans une île, par la faim probablement, entraînant dans sa chute plusieurs personnages distingués et même leurs esclaves. C'est ainsi que Titius Sabinus, avec tout son monde, fut exécuté et jeté aux gémonies, et là, aux yeux d'une multitude assemblée, se passa un spectacle singulièrement touchant : le chien d'un de ces esclaves égorgés parce que leur maître était ami du fils de Germanicus ne voulut pas abandonner le corps du malheureux auquel il avait appartenu, et alla périr dans les flots du Tibre quand le Tibre emporta le corps inanimé. Quelle société que celle où l'on abandonnait tous ces cadavres des suppliciés au courant du fleuve qui traversait la grande ville! Le second fils, Drusus, mourut aussi de faim dans un réduit du palais. Ajoutons que, Pison ayant été condamné après sa mort par le sénat, Tibère adoucit l'arrêt et sauva complétement Plancine des suites de l'accusation.

Mais tant de cruautés exercées contre cette famille infortunée ne prouvent pas que Tibère en eût fait disparaître le chef. Dans les détails de l'affaire, on trouve que le palais où Germanicus gisait malade était rempli de toutes sortes de maléfices par lesquels la superstition

croyait alors, et crut longtemps après, abréger la vie. Ceci montrait beaucoup de haine de la part des ennemis du prince; les maléfices sont de vaines armes qui n'agissent que sur l'imagination, et il paraît pourtant qu'à ce titre, mais à ce titre seulement, Germanicus en souffrit. Un de ses lieutenans envoya à Rome, pour figurer dans le procès, une sorcière célèbre par ses maléfices et ses empoisonnemens; cette femme mourut dans le trajet, et on accusa Pison de l'avoir fait périr. Vitellius, un des accusateurs, allégua, pour prouver l'empoisonnement, que le cœur de Germanicus n'avait pu être consumé par le feu du bûcher. Il est difficile de croire à la réalité de ce fait; en tout cas, si le cœur ne fut pas consumé, cela tient à quelque hasard de la combustion, et il n'y a rien à en conclure pour la question de l'empoisonnement. De plus, les accusateurs ne savaient dire où et quand le poison avait été administré. Ils prétendaient à la vérité que Pison, dans un repas, couché au-dessus de Germanicus (on sait que les Romains mangeaient couchés), avait de sa main empoisonné les alimens du prince; mais cela ne paraissait possible à personne, au milieu de serviteurs étrangers, en présence de Germanicus et de tant d'assistans.

La défense alléguait le genre de maladie qui avait emporté le jeune prince; probablement elle fit valoir la durée du mal, l'amélioration momentanée qui s'était manifestée, et enfin les incompatibilités qu'elle crut apercevoir entre les symptômes et une affection causée par le poison. Ce qui est remarquable, c'est qu'on ne fit comparaître devant le sénat aucun médecin pour leur demander leur avis. En définitive, Germanicus, durant sa maladie, crut, et sa femme, ses amis, crurent avec lui qu'il succombait à un empoisonnement. Il leur fit promettre de poursuivre la vengeance de sa mort; mais devant le sénat les preuves positives firent défaut. L'accusé réfuta les allégations, et comme il ne nous a été conservé aucun détail sur la maladie, il est impossible de faire un pas de plus et de dissiper ou d'aggraver le soupçon qui pèse sur Pison et sur sa femme.

On voit par tout ce qui transpire de cette société ancienne, même à travers un si long espace de temps, qu'il y avait là des officines de poison, étroitement liées d'ailleurs avec la sorcellerie et la magie, qui étaient si curieusement cultivées dans le secret de la superstition romaine. Il est certain aussi que, malgré l'ignorance où l'on était de la chimie, ces ateliers de crimes savaient produire des poisons très énergiques. Senèque, dans une phrase acerbe pour les mœurs de son temps, donne à ces préparateurs le titre de grands artistes, et dit que leurs mixtures n'offensent ni le goût ni l'odorat. On a une preuve de leur puissance dans un empoisonnement qui n'est sujet à aucun doute, à savoir celui de Britannicus.

Les Romains avaient l'habitude de boire de temps en temps des verres d'eau chaude; cela faisait partie de leur régime, et montre combien les goûts et les usages changent de siècle à siècle et de peuple à peuple. Apporter cette eau au point juste de chaleur qui plaisait était une grande affaire pour les serviteurs, et Arrien, dans ses préceptes de morale, recommande aux maîtres de ne pas se livrer à des accès de colère contre l'esclave qui servait le breuvage trop chaud ou trop froid. Ce fut à l'aide de cet usage qu'on empoisonna Britannicus sans empoisonner le dégustateur. Les enfans de la maison impériale, avec quelques enfans des grandes familles romaines, mangeaient à une petite table où ils étaient assis; les parens mangeaient couchés à une grande table. Un serviteur apporte à Britannicus l'eau beaucoup trop chaude, il la repousse, on y verse de l'eau froide, mais de l'eau froide empoisonnée, et à peine a-t-il bu qu'il perd aussitôt la voix et la respiration. A ce spectacle, Agrippine fut frappée de consternation ainsi qu'Octavie, la sœur de la victime. Néron prononça les mots que Racine a mis dans sa bouche; mais ce qui est bien plus tragique que la tragédie, ce qui fait pénétrer bien plus avant dans l'abîme de cette cour si profondément vicieuse, après un court silence, le repas recommença avec une gaieté apparente et comme si de rien n'était. Sans doute on emporta Britannicus, et il acheva d'expirer tandis qu'on achevait de dîner. Toujours est-il qu'un effet très rapide fut produit et que le jeune homme tomba promptement en défaillance. Quelles étaient ces préparations vénéneuses qui attaquaient si rapidement les ressorts de la vie? Déjà on avait vu, sous le règne de Tibère, un chevalier romain, accusé du crime de lèse-majesté, avaler dans le sénat même du poison, et tomber mourant aux pieds des sénateurs. Des licteurs l'emportèrent en hâte dans la prison, et, quand ils voulurent l'exécuter, ce n'était plus qu'un cadavre. Parmi les poisons connus maintenant, il n'y en a qu'un petit nombre capables de causer une aussi prompte destruction. Plusieurs viennent de contrées qui alors n'avaient point de communication avec l'empire romain, et il ne reste guère que l'acide hydrocyanique auquel on puisse songer. Plusieurs fruits à noyaux le contiennent; il n'est pas impossible que ces grands artistes dont parle Sénèque aient réussi, dans leurs manipulations multipliées, à rencontrer quelques combinaisons meurtrières où cet acide avait place. C'est ainsi que les alchimistes, à force de chercher, de souffler, de fondre, de combiner, avaient mis la main sur des substances singulièrement actives et précieuses, telles que l'eau-de-vie, certains acides énergiques, le phosphore, etc.

Ceci n'est qu'un coin de la société romaine sous les premiers empereurs. A côté de l'habitude et de la facilité d'user du poison était

l'impossibilité véritable de retrouver les traces du poison et de convaincre les criminels. Ces deux choses sont connexes par le fait, mais elles le sont aussi par le fond même des choses et par une nécessité profonde qui tient aux lois même de l'histoire; en d'autres termes, à chaque degré de l'évolution de l'humanité correspond un certain degré déterminé de la moralité générale.

Dans de certaines époques d'une érudition mal digérée, on s'est souvent plu à imaginer que les peuples anciens avaient possédé des sciences très développées que les modernes ne faisaient que retrouver successivement. En considérant la chose d'une façon abstraite et avant toute enquête, il ne serait pas impossible qu'en effet des peuples antiques, par un travail semblable au nôtre, fussent arrivés à un point égal ou supérieur, et que quelque grand accident naturel, des inondations, des cataclysmes, des enfoncemens de continens, des déplacemens de mers, des pestes infiniment plus violentes que le choléra ou la mort noire du moyen âge, eussent détruit toute cette civilisation et l'eussent ramenée à l'état sauvage; mais rien ne prouve qu'il en ait été ainsi. Ce sont des jeux de l'imagination, et quand on en vient aux faits eux-mêmes, on ne trouve que la série historique connue, qui va, en remontant des peuples modernes, jusqu'aux époques les plus reculées de l'Égypte. Maintenant, si l'on veut, en quelqu'un des points de cette série, placer des sciences très avancées, on sera soudainement arrêté par un obstacle : c'est que ces sciences supposent un tout autre ordre de choses que celui au milieu duquel on prétend les intercaler. Que l'on donne, si l'on veut, aux Égyptiens sous les pasteurs ou sous des pharaons encore plus anciens la connaissance du système du monde, de la gravitation universelle et de la forme de la terre, et qu'on se demande à quelles conditions cela aurait pu être su : il fallait tout le développement mathématique jusqu'au calcul différentiel et intégral, il fallait tous les travaux sur la pesanteur, il fallait aller porter le pendule sous l'équateur. De plus, si un pareil travail avait été fait, des esprits assez curieux et assez sagaces pour pénétrer si loin dans les secrets du monde auraient étendu leurs regards sur la chimie, sur la biologie, sur la science sociale; tout se serait senti de cette élaboration générale, et quelque chose de semblable à notre civilisation aurait nécessairement apparu dans ces temps antiques. Or, comme rien de pareil ne s'y montre, il faut, remontant de proche en proche la chaîne des notions communes, dire que l'état des connaissances en astronomie et en mathématiques ne pouvait dépasser ce qui est indiqué par l'état de l'ensemble social.

Ces relations résultent des conditions mêmes qui font de la société un grand corps et qui ne permettent pas qu'une partie se développe

sans que toutes les autres éprouvent une évolution correspondante. Plus on les appréciera, plus l'érudition deviendra ferme et fructueuse. L'histoire a fait un pas considérable en recevant dans sa doctrine générale cette grande notion des rapports et des coexistences. Par une connexion toute naturelle, ce qui est vrai de la science ne l'est pas moins de la morale. Il y a aussi dans ce domaine des correspondances nécessaires et des niveaux successifs; il ne s'agit pas ici des actes individuels, car, sans doute, en tout temps et en tout lieu se sont produites les actions les plus héroïques et les plus criminelles; mais il s'agit de cette moralité collective, de cette opinion publique qui, suivant les époques, permet et défend. Or celle-là est sous la dépendance certaine de l'ensemble des choses sociales; elle n'est la même ni dans l'âge du paganisme gréco-romain, ni dans les siècles où l'église et la féodalité dominèrent, ni dans la période de dissolution révolutionnaire qui ébranla l'édifice du moyen âge. Comme la science croissante a pour effet de faire prévaloir les idées générales, la moralité croissante a pour effet de faire prévaloir les intérêts généraux, et celui qui descendra du monde antique au monde catholico-féodal et enfin au monde moderne verra que tel est, dans l'ordre du savoir et dans l'ordre du sentiment, le développement historique.

La nature, mère de toutes les bonnes choses, l'est aussi de toutes les mauvaises, produisant avec une abondance cruelle les poisons de toute espèce. Le règne minéral en offre de nombreux; une foule de plantes sont vénéneuses; plusieurs animaux sont pourvus de virus très dangereux; dans bien des maladies, certaines humeurs deviennent les véhicules d'empoisonnemens actifs; enfin la fermentation et la putréfaction, qui sont perpétuellement en jeu, donnent lieu à des émanations délétères. Ceci est l'image réelle et la cause profonde de ce qui se passe dans le monde moral, offrant, lui aussi, toutes sortes de choses mauvaises, qui sont les penchans malfaisans, les vices et les crimes. Mais de même qu'une sage industrie tend à réfréner les influences nuisibles qui abondent dans la nature, de même une sage morale tend à diminuer l'empire des penchans personnels et à augmenter celui des penchans généraux. A ce terme, il n'est pas besoin d'ajouter que, pour l'industrie qui améliore nos champs et nos arts comme pour celle qui améliore le monde social, la science est la grande ouvrière.

La médecine, qui est aujourd'hui une arme puissante dans les mains de la justice, n'est devenue capable de remplir un tel office qu'à force de travaux et de découvertes, et ces travaux, ces découvertes, longtemps l'opinion publique les lui a interdits. Dans l'antiquité, elle était privée d'une ressource essentielle, l'ouverture des corps de ceux qui ont cessé de vivre et l'examen des lésions qui ont

amené la mort. Des croyances vigilantes et sévères environnaient les dépouilles mortelles et les protégeaient contre la recherche scientifique, qui ne semblait qu'une curiosité impie et coupable. A la vérité, les rois grecs de l'Égypte permirent à l'école active et mémorable d'Alexandrie de porter la main sur le corps humain; mais bientôt cette anomalie, cette révolte contre l'opinion régnante, disparut, et le célèbre Galien, qui a composé des livres d'anatomie, excellent résumé de tout ce que les anciens surent en ce genre, n'avait jamais disséqué que des singes. Dans une pareille situation, il ne pouvait être question d'aller à la poursuite du poison introduit, et ceux-là même qui étaient le plus persuadés de l'empoisonnement de Germanicus, sa femme, ses amis, firent brûler le corps du jeune prince, détruisant ainsi tout moyen de constater un crime. Mais qui songeait alors que les particules vénéneuses pussent être retrouvées par une science profonde et un art subtil? Et qui ne voit aujourd'hui la singulière et étroite liaison de toutes les choses sociales? Tandis que les croyances théologiques du paganisme défendaient de toucher aux restes de la mort, par une concordance véritablement historique la science était hors d'état d'utiliser ces recherches, quand même elles eussent été permises; au fond, l'interdiction qui les frappait et l'impuissance scientifique étaient des faits de même ordre et de même date.

Ce fut au moyen âge et dans le courant du XIVe siècle que les papes, faisant taire les anciens scrupules, autorisèrent les dissections. Ainsi, dans sa seconde moitié, le moyen âge posséda ce qui avait manqué à l'antiquité païenne, la possibilité d'étudier, sans qu'il y eût souillure pour la conscience ni danger pour l'investigateur, la structure humaine sur l'homme même. On remarquera en même temps que cet âge fut adonné avec passion à l'alchimie, l'alchimie qui, chimérique sans doute en ses rêves de transmutation et de panacée, fut pourtant singulièrement féconde en faits positifs, en trouvailles singulières, en substances actives. L'alchimie, philosophiquement considérée, est un des caractères les plus saillans du moyen âge, un de ceux qui en marquent le mieux la force et la capacité progressive.

Le XVIe siècle, Vésale en tête, renouvelle l'anatomie, et de la sorte la médecine commence à s'approcher du moment et de l'état où elle pourra aborder le grand problème de la toxicologie. En effet, à côté de l'anatomie régulière et après elle se développe ce qu'on appelle l'anatomie pathologique, c'est-à-dire l'étude des traces que la maladie laisse dans le corps, des lésions qui ont rendu les organes impropres à leur office. Dans ces perquisitions, les poisons eurent leur place; il fut reconnu que la plupart altéraient de toute façon les

tissus vivans. Si dans ces altérations il y avait eu quelque chose de tout-à-fait spécial, le problème se trouvait résolu; la médecine n'avait aucun secours à emprunter pour déclarer que, dans telle et telle circonstance, il y avait ou n'y avait pas eu empoisonnement. Mais la chose n'est pas aussi simple; il est des maladies spontanées qui, dans les organes, produisent des lésions difficilement discernables de celles qui sont l'effet des poisons, et dès lors toute conclusion est atteinte d'une incertitude trop réelle pour qu'on y attache des arrêts de vie ou de mort.

Pendant que la médecine cheminait, l'alchimie, par une transformation dont ce n'est pas ici le lieu de rappeler l'histoire, était devenue la chimie, démontrant d'une façon péremptoire qu'aucune matière ne se perd, et se faisant fort de retrouver dans les corps composés les corps composans. Qu'on observe encore ici avec attention les coïncidences nécessaires de l'évolution historique : ce fut dans le courant du XVIIe siècle et particulièrement dans la seconde moitié du XVIIIe que la chimie se constitua; ce fut aussi à ce moment que la médecine se trouva en état d'user des nouveaux secours qui lui arrivaient. On peut le dire, dans tout le cours de son développement il ne s'était encore offert à elle nul événement qui la servît si bien dans ses recherches propres, et tout d'abord elle en usa pour se mettre à la trace du trajet que parcourent les poisons dans le corps. Ce qui avait été impossible à l'antiquité, au point qu'elle n'en dut pas même concevoir la pensée, se présenta comme un problème parfaitement soluble auquel on mit la main.

La solution a été obtenue; elle est pleinement générale et satisfaisante tant qu'il s'agit de poisons minéraux. Le métal n'est sujet à aucune décomposition ultérieure, et tel il est introduit dans l'économie, tel il se retrouve, après s'être mélangé aux boissons, aux alimens, aux humeurs, après avoir circulé avec le sang, après s'être logé dans les dernières profondeurs des organes. Mais il n'en est plus de même pour les poisons organiques, c'est-à-dire les poisons qui viennent des végétaux ou des animaux; ceux-là sont des substances composées, parfois très complexes; les élémens s'en dissocient facilement, et dès lors manque cette persistance, cette identité qui, dans les empoisonnemens métalliques, assure tellement les investigations. Devant ce nouveau problème, la chimie n'est restée ni inactive, ni impuissante; elle sait retrouver quelques poisons végétaux, mais elle est loin de les reconnaître tous, et là, en bien des cas, elle n'a plus que des présomptions en place des certitudes qu'ailleurs elle peut offrir à la conscience du juge.

Orfila eut plusieurs grandes occasions d'éclairer la justice, soit en montrant qu'en effet un poison avait été administré, soit en faisant

crouler l'accusation, comme il arriva dans un cas où un homme était soupçonné d'avoir causé la mort à l'aide de l'acide prussique. La sûreté des conclusions, la lumière portée dans le secret du crime, la tranquillité donnée à la conscience du juge, tout cela forme un résultat véritablement digne de louange, un résultat qui recommande une mémoire aux souvenirs.

Nous venons de suivre dans ses principales évolutions, et en insistant à dessein sur quelques épisodes trop négligés par les historiens scientifiques, une partie importante de la médecine. Dans les temps antiques, aux yeux de la science rudimentaire, le poison et le corps vivant sont en présence immédiate : le poison une fois introduit, l'homme succombe, par un effet, ce semble, de totalité qu'exerce la substance vénéneuse et par une agression directe sur la vie. Plus tard, l'examen faisant un pas, on s'aperçoit que maintes fois les membranes qui l'ont reçue sont altérées dans leur texture. Plus tard encore, on reconnaît que l'agent délétère est absorbé et pénètre dans le sang. Enfin, dans un dernier degré qui est le point actuel, marqué par Orfila, on poursuit la substance vénéneuse jusqu'à certains nids qu'elle va chercher de préférence et où elle demeure fixée. Cela est le fruit du travail médical : cause, symptômes, lésions de tissus, traitement — dans les limites du possible tout est recherché, retracé, déterminé. Aussitôt que ce travail médical, suffisamment poursuivi, donne des résultats sur lesquels on puisse compter, il s'étend à un domaine qui semblait complétement étranger, et il devient, en des circonstances essentielles, une lumière pour la justice. Néanmoins, tout en signalant les services rendus par les physiologistes et les médecins, il est évident qu'en cette voie ils n'ont rien pu sans le secours d'une autre science, la chimie, qui a procuré les moyens de suivre à la trace les substances introduites et de les dégager de leurs combinaisons. Ce fait d'histoire scientifique exclut l'antiquité de toute connaissance étendue de la toxicologie, surtout en ce qui concerne la recherche du poison. Ainsi, tandis que l'un analyse des acides et des alcalis, recueille des gaz, et pèse tout ce qui entre et tout ce qui sort, construisant la théorie de ces combinaisons et décombinaisons, travail moléculaire du monde entier; tandis que l'autre porte un œil curieux sur les dépouilles de la mort, dissèque des fibres, et suit le mouvement des fluides, établissant le système des notions relatives à la nature vivante, — voilà que du sein de ces investigations toutes spéculatives s'échappe un rayon de lumière qui assure la justice : vif et puissant caractère de la vérité abstraite qu'on ne peut ni trop chercher pour elle-même, ni trop apprécier pour les utilités attendues ou inattendues qu'elle fournit!

É. Littré.

LES

BUVEURS D'EAU

SCÈNES DE LA VIE D'ARTISTE.

I.

FRANCIS.

Il existait, il y a quelques années, à Paris une petite société qui avait entrepris de rétablir dans la vie d'artiste les traditions de travail indépendant et sérieux qui vont se perdant de plus en plus. Le but était louable : on verra si *les Buveurs d'eau* (c'était le nom significatif qu'avaient pris les associés) ne se méprenaient point sur l'efficacité des moyens à employer pour l'atteindre. C'est leur histoire même qui va répondre. Les récits que nous voudrions en détacher pourront montrer la vie d'artiste dans quelques côtés peu familiers au public. A ceux qui acceptent cette vie par désœuvrement ou par vanité, ils indiqueront plus d'un piége, plus d'un écueil caché sous les entraînemens de la vogue ou les séductions de l'industrie. A ceux qui ne reculent ni devant les salutaires lenteurs de l'étude ni devant les épreuves qu'elle impose, ils révéleront aussi le danger de certaines camaraderies qui ne sont le plus souvent que de stériles associations d'orgueils comprimés. Écrits par une plume qui aurait l'autorité nécessaire, ces récits, où l'imagination du romancier s'efface nécessairement devant le souvenir et l'observation, pourraient, on le voit, contenir quelques enseignemens.

I. — LE DÉBUT.

Le personnage qui tient la plus grande place dans notre premier épisode, entraîné dès l'adolescence par des relations de camaraderie, avait voulu suivre la carrière des arts malgré l'opposition qu'il avait rencontrée dans sa famille. Francis Bernier s'était livré à l'étude de la peinture. Brouillé, par suite de cette obstination, avec ses parens, qui n'étaient d'ailleurs pas en état de le subventionner pendant le temps de ses études, il ne tarda pas à se trouver en face de cette fameuse *vache enragée* qui, dans la langue du peuple, symbolise la misère. Habitué à l'aisance, choyé dans sa famille par la tendresse d'une mère qui prévoyait ses besoins et se montrait avec joie docile à tous ses caprices, Francis ne put s'empêcher de trouver la transition un peu brutale, lorsqu'il se trouva abandonné à ses propres ressources. Cependant la vaine gloriole, qui, bien plus que l'amour de l'art, est le mobile des esprits vulgaires et le véritable motif des vocations improvisées, retint Francis au moment où il allait retourner en arrière. L'entourage au milieu duquel il vivait lui vanta les charmes de cette vie hasardeuse, dans laquelle on trouvait seulement la véritable indépendance, et comme Francis mettait en doute les avantages d'une liberté qui était à la veille de le faire coucher à la belle étoile et qui lui rognait ses portions tous les jours, on lui fit comprendre que cette existence dégagée des servitudes matérielles était une source de poésie intarissable, une atmosphère propice aux développemens de l'imagination. Ces luttes quotidiennes avec les nécessités, on les lui présenta comme des épreuves naturelles, qui étaient au talent ce que la trempe est à l'acier. De même que le combat fait le guerrier, on lui fit entendre que cette existence faisait l'artiste; puis, comme il n'était pas absolument convaincu, on le grisa avec les chansons, avec les paradoxes malsains qui étourdissent si promptement les jeunes cerveaux.

Francis s'était d'abord effrayé de cette façon négative de vivre. Bientôt il finit par se réjouir et supporta gaiement les rudes épreuves de son apprentissage. Il travaillait du reste avec l'ardeur emportée de tous ceux qui commencent. De même que l'amour, l'art aussi a sa lune de miel. Les premières fatigues du travail ont le charme passionné des premiers jours de la possession. Dans cette période de fougue, les privations que Francis était obligé de supporter lui semblaient douces; il les considérait comme autant de sacrifices dont il serait amplement dédommagé plus tard.

Accueilli sans rétribution dans l'atelier d'un maître célèbre, Francis y travaillait depuis deux ans. Un jour, après la leçon, son maître

le prit à part. — Mon ami, lui dit-il, vous n'avez pas de fortune; mais quand vous êtes venu ici pour la première fois, vous paraissiez avoir bonne volonté : c'est à cette considération que je vous ai reçu dans mon atelier. Voici deux ans que vous y travaillez; c'est plus de temps qu'il ne me faut d'ordinaire pour formuler une opinion sur le compte d'un de mes élèves. Vous ne serez jamais un artiste. Vous agirez donc sagement en renonçant à la peinture. Vous êtes jeune encore; vous pouvez entreprendre une nouvelle carrière et y réussir, si vous y appliquez tout le courage que je vous vois dépenser inutilement depuis que je vous connais. A compter de demain, votre place sera prise dans l'atelier.

Le moment était mal choisi pour parler ainsi à Francis, qui se croyait au contraire dans une voie excellente. Il préféra donc supposer que son maître était las de le recevoir gratis dans son atelier. Cette révélation, qui devait l'arrêter, au lieu d'être un obstacle, lui devint au contraire un éperon. Pour acquérir une conviction qui le consacre à ses propres yeux, pour donner un démenti au doute qui l'assiége, il arrive quelquefois que l'artiste s'inocule une excitation passagère comme toute force factice, mais cependant suffisante pour produire une œuvre dans laquelle on sent palpiter quelque chose de la fièvre qui l'a inspirée. Ce fut ce qui arriva pour Francis. Il acheva en très peu de temps deux toiles qui formaient un contraste étrange avec ses productions ordinaires. C'était de la peinture tourmentée outre mesure, inhabile, grossière, tapageuse à l'œil; mais enfin c'était de la peinture. Les défauts et les qualités se montraient avec la même audace dans ces œuvres, qui n'étaient ni excellentes ni même bonnes; mais il était réellement impossible de passer sans s'arrêter, car elles accrochaient le regard. Beaucoup de gens, après examen, ne se rendaient pas compte de cette attraction, et pourtant ils l'avaient subie.

Dès lors Francis ne douta plus de sa vocation, et comment aurait-il pu en douter encore en entendant le bruit soulevé autour de lui par ses camarades? Ces groupes de jeunes gens, que des liaisons de hasard, de plaisir ou de sympathie réunissent autour d'une même espérance, qu'elle soit chimérique ou probable, sont très communs à Paris. On comprend ces associations; l'isolement est un mauvais conseiller de découragement : il est bon, après une journée de travail, de serrer quelques mains amies, de vivre quelques momens dans un centre d'esprits fraternels. Aux heures de faiblesse, on puise une force nouvelle dans la persévérance commune, et le soir, en rentrant dans sa solitude, on s'y trouve moins abandonné; l'œuvre quittée avec tristesse est revue avec plaisir. On s'endort gaiement au souvenir d'une causerie amicale qui a semé de bons rêves sous votre

oreiller; le lendemain matin, on se relève plus fort que la veille, — l'esprit plus sain, la main plus agile. C'est là le bon côté de l'association; mais, pour qu'elle produise ces utiles résultats, il faut que les membres qui la composent aient une valeur réelle, une intelligence sérieuse, et que leur sympathie procède avec une salutaire franchise. Rien de plus misérablement ridicule que les gens qui font de leurs œuvres une sébile à mendier l'éloge; rien de plus dangereux que les gens qui s'en montrent prodigues, c'est faire le généreux avec de la fausse monnaie. Malheureusement la franchise est rare. Les gens qui se connaissent le plus intimement, et qui entre eux devraient avoir leur franc-parler, semblent se ménager par un accord tacite; s'ils essaient quelques critiques, ils ont soin de les émousser, probablement avec l'espérance qu'on usera, le cas échéant, de la même précaution à leur égard. La vanité, c'est le mal de tous; il y en a qui en meurent, mais le plus grand nombre en vit.

Les amis de Francis poussèrent donc des cris d'admiration. Tant que le succès doit rester entre eux, les jeunes gens aiment volontiers ces glorifications à huis clos. Confondus dans une même obscurité, ils trouvent une sorte de satisfaction à proclamer le succès d'un des leurs. C'est une espèce de menace avec laquelle ils pensent inquiéter ceux-là qui possèdent déjà une réputation dans le public. — Quand le tableau de *** sera exposé, on verra un peu, disent les uns; quand le livre de *** sera publié, on verra un peu, disent les autres. — Le tableau est exposé, le livre se publie, et le plus souvent l'un n'est pas remarqué, l'autre n'est pas lu. Si le contraire arrive, si le public renouvelle avec un bruyant écho le succès préparé dans l'intimité de la camaraderie, il se produit alors un brusque revirement, et les camarades font la solitude autour du nouvel élu de la foule.

En attendant, les amis de Francis préparaient à ses pas un chemin pavé d'hyperboles. Où il aurait fallu dire : Ce n'est pas mal, ou seulement : C'est bien, on criait à la merveille, au miracle. On lui versait à pleine coupe le vin de l'enthousiasme frelaté. Pour dernier triomphe, le hasard voulut qu'un marchand entendît parler de ces tableaux. Il vint les voir. Le marchand avait la vogue parmi cette étrange clientèle pour laquelle les œuvres d'art ne sont ordinairement qu'un accessoire du mobilier, et qui abandonne à son tapissier le soin de lui choisir une *galerie* et une bibliothèque. Cet homme, qui faisait de bonnes affaires, grâce à ses nombreuses relations, avait une boutique placée bien en vue dans un riche quartier. L'exposition dans sa montre constituait une quasi-publicité. Il achetait volontiers à bas prix des peintures de rebut qui ne pouvaient avoir accès parmi les amateurs sérieux, mais dont il trouvait le placement

dans les boudoirs de la haute galanterie. Il aimait, disait-il, à lancer les jeunes gens auxquels il reconnaissait cette médiocrité souple et féconde qui produit vite et travaille sur commande. Ce mauvais lieu artistique avait des allures de mont-de-piété. Les jours où la nécessité marchait sur leurs talons, les artistes venaient y consigner des tableaux, contre lesquels ils recevaient une misérable avance. Si la somme n'était pas restituée au bout d'un certain temps, toujours très limité, la consignation demeurait la propriété du marchand, et c'était ce qui arrivait le plus souvent. Il ouvrait en outre des crédits pour des fournitures qui pouvaient être remboursées en œuvres d'art, et par ce moyen, chaque année, il devenait possesseur d'un grand nombre de tableaux destinés à l'exposition, avant même qu'ils eussent quitté le chevalet. C'était de l'usure déguisée en protection. Néanmoins, bien que tous ces piéges fussent connus, il ne manquait pas de gens qui venaient s'y livrer volontairement, et qui croyaient encore lui devoir de la reconnaissance.

Ce personnage était en train de faire une belle fortune; aussi tranchait-il de l'important : il prenait des attitudes de Mécène, faisait ses affaires en voiture, et ne marchait jamais sans avoir sur lui le filet d'or avec lequel on pêche les bonnes occasions. Quand il entrait dans un atelier, les tableaux tremblaient à la muraille, comme les meubles qui devinent l'approche de l'huissier. — Je prends vos tableaux, dit-il à Francis; c'est peut-être une affaire chanceuse. Vous n'êtes pas connu, mais vous avez une certaine manière extravagante qui me décide à traiter. Si on vous achète, je croirai que votre peinture est bonne, et je vous *donnerai* du talent. Voilà vingt-cinq louis. C'est une folie, mais je suis téméraire. Achetez-vous des habits pour venir me voir, — je tiens à ce que mes artistes soient bien mis, — et procurez-vous un fauteuil, que je puisse au moins m'asseoir quand je viendrai chez vous. Travaillez. Si vous vous mettez au *goût du jour,* je vous avancerai de l'argent sur des toiles blanches, et je vous les fournirai par-dessus le marché.

Le marchand prit les deux tableaux sous son bras, tira de sa poche la somme promise, la jeta sur la table avec son adresse et sortit, laissant Francis ébloui par le rayonnement des vingt-cinq pièces d'or. Les poètes, qui sont ordinairement les courtisans du mensonge, ont répété dans toutes les formes lyriques connues que la plus douce musique humaine était le son des premières paroles de la première femme qu'on a aimée. C'est là plutôt un madrigal qu'une vérité. Pour un artiste, surtout s'il est pauvre, si dans son obscurité patiente il s'est demandé cent fois, découragé en regardant son œuvre : — Toi qui dois me faire vivre, vis-tu toi-même? ai-je en moi le souffle qui anime les créations de l'art? et si je le possède, ai-je su te le com-

muniquer? — pour celui-là qui aux souffrances du labeur incertain a vu s'ajouter les fatigues, les privations, tous les maux qui s'engendrent et affaiblissent le corps, ce dur tyran de l'esprit, la plus douce musique sera celle du premier argent qu'il recevra en échange de son travail. Il y a tant de bonnes promesses dans cette mélodie intime de l'argent qui tombe pour la première fois entre les mains qui l'ont gagné, la somme ne pût-elle servir qu'à acheter des rubans verts à la muse de l'espérance!

Francis allait souvent stationner devant la boutique du marchand, pour observer l'effet que sa peinture produisait sur le public. Les opinions variaient selon la nature des gens composant les groupes, qui se renouvelaient. Quelquefois, si les critiques eussent eu des flèches, les deux toiles auraient été réduites en charpie. Dans d'autres instans, elles excitaient de bruyantes sympathies qui s'exprimaient avec une exagération tantôt raisonnée, le plus souvent ignorante. Le nom de Francis, inscrit sur un cartouche ajouté aux cadres, était répété avec dédain par les uns, avec intérêt par les autres, avec curiosité par le plus grand nombre. Mettre pour la première fois son nom dans la bouche d'un de ces flâneurs parisiens qui semblent avoir le don d'ubiquité, c'est jeter un cri à l'écho ou confier un secret à une femme. Trois jours après l'exposition de ses tableaux, Francis put aspirer avec délices les premières bouffées de la célébrité. Ayant donné son adresse dans une boutique située dans le voisinage du marchand de tableaux, pour que l'on portât chez lui l'acquisition qu'il venait de faire, le maître du magasin releva la tête en inscrivant son nom, et le complimenta à propos de sa peinture, qu'il avait vue en passant. Le lendemain, dans un café, il fut témoin d'une discussion engagée à propos de lui par deux jeunes gens qu'il reconnut pour des confrères. Enfin, peu de jours après, le marchand qui lui avait promis de lui *donner* du talent tenait sa promesse, et lui adressait un petit journal d'art contenant une réclame en faveur de ses œuvres. Francis courut chez ses amis en secouant la feuille imprimée, fier comme un soldat qui a conquis un drapeau. Sa joie trouva peu d'échos; ceux-là même qui s'étaient montrés le plus chauds à le louer mirent des sourdines à leurs félicitations; puis vinrent les restrictions du pédantisme qui parle à lèvres pincées et se montre avare de paroles, comme si chaque mot était perle ou diamant; puis les conseils d'amis, les poignées de mains qui n'osent pas encore se faire griffes, et sur cinq doigts n'en offrent qu'un; les sourires jaunes dans une bouche qui semble mâcher du citron vert; tous les faux-fuyans de manières et de langage au fond desquels se tord, rampe et siffle, comme un plat reptile caché dans les broussailles, la souple, lâche et venimeuse bête de l'envie, qui prépare son poison avant de mordre.

Bien qu'il fût peu expérimenté, Francis aurait pu trouver la véritable cause du changement qu'il remarquait parmi ses camarades; mais comme il craignait, en remontant à la source, de découvrir quelque raison vile à ce refroidissement, il préférait ne point y prendre garde, et continuait à les fréquenter, à leur témoigner la même amitié. Deux raisons bien différentes l'empêchaient de rompre des relations dans lesquelles, d'un côté du moins, la franchise avait disparu. — Où irai-je, se demandait Francis, si je ne vais pas chez eux? — Ah! l'habitude, lien invisible, auquel chaque jour ajoute un fil qui le rend plus fort, et contre lequel la volonté de l'homme est cent fois impuissante, quand il veut échapper à cette captivité morale!

Francis employa une partie de son trésor inattendu à éteindre quelques dettes; puis, riche encore de quelques louis, habitué à la sobriété, il pensa ne pas voir de longtemps la fin de cette fortune, et ne sut pas s'en montrer ménager. L'abstinence engendre la prodigalité. Tant de convoitises jadis réprimées, tant de désirs non satisfaits réclamèrent leur part de l'aubaine, qu'il fallut bien compter avec eux. Ces créanciers sont ordinairement ceux qu'on paie les premiers, et la nature elle-même leur accorde la primauté sur les autres. Aussi chacune de ses pièces d'or semblait avoir des ailes. Il ne pouvait pas en mettre une dans sa poche, qu'elle ne fût aussitôt dans sa main, et elle n'était pas plus tôt dans sa main, qu'elle n'y était plus. Les artistes n'ont pas les mœurs des fourmis: quand ils reçoivent de l'argent, ils ressemblent au marin qui descend à terre, et si on leur parle du lendemain, ils n'ont pas l'air de comprendre. C'est qu'en effet demain est un saint qui ne se trouve pas dans le calendrier de leur insouciance.

Dans les derniers jours de cette période financière, le jeune peintre contracta une liaison qui le détacha peu à peu de son ancien entourage, et aurait pu exercer une grande influence sur sa destinée d'artiste sans les précédens que nous avons fait connaître. L'histoire de cette liaison est curieuse à plus d'un titre; les personnages qui doivent y figurer représentent quelques aspects trop ignorés d'une vie dont les misères et les joies n'ont pas encore trouvé d'historien. C'est donc par l'histoire de Francis Bernier et de son ami que nous commencerons cette série d'épisodes dont la société des *Buveurs d'eau* doit former le sujet principal.

II. — L'HOMME AU GANT.

Dans les galeries du Louvre, à l'École des Beaux-Arts ou à la Bibliothèque, Francis Bernier avait rencontré plusieurs fois un jeune

homme avec lequel il avait échangé de ces petits services qu'on se rend entre voisins d'étude. La physionomie de ce personnage n'exprimait cependant rien qui, au premier examen, sollicitât la confiance. Il parlait fort peu, comme les gens qui abrègent les réponses pour qu'on leur ménage les questions; il ne repoussait pas la familiarité du voisinage, mais il paraissait peu disposé à l'étendre jusqu'à l'intimité. Quelquefois Francis l'avait vu dans la compagnie de trois ou quatre autres jeunes gens qui semblaient être de ses amis. Un jour, il remarqua que l'un d'eux apportait un petit paquet soigneusement enveloppé; son voisin le glissa avec précaution sous son vêtement, et presque aussitôt, quittant son chevalet, il s'éloigna avec son ami. Cette interruption n'était pas dans les habitudes de ce jeune homme, qui ne se dérangeait jamais de son travail pendant les huit heures consacrées à l'étude. Francis, qui l'avait suivi machinalement des yeux, fut pris du désir de savoir ce qu'il allait faire. Il le suivit de loin, et fut ainsi conduit dans la galerie des Antiques. Arrivés là, les deux jeunes gens se séparèrent. Celui qui avait apporté le paquet tourna dans la direction du vestibule par lequel on sort du Louvre, et celui qui l'avait reçu s'enfonça dans les salles du rez-de-chaussée. Francis l'aperçut de loin dans l'encoignure d'une salle déserte. Se croyant sans doute bien caché par un groupe derrière lequel il s'était assis, il jeta encore un regard autour de lui pour bien s'assurer de sa solitude, et tirant alors de dessous sa vareuse l'objet qu'on venait de lui apporter, il en défit l'enveloppe.

Francis, qui ne pouvait s'approcher davantage sans être entendu ou aperçu, n'aurait rien appris sans doute, mais le premier geste de celui qui était l'objet de cet espionnage fit bientôt connaître le motif de toutes ses précautions. Francis devint tout rouge et regagna précipitamment sa place, péniblement affecté de ce qu'il avait vu. Cinq minutes après, son voisin venait aussi se remettre à la besogne. Francis n'osait lever les yeux sur lui, tant il craignait de laisser découvrir dans sa physionomie quelque chose qui pût trahir cet acte de curiosité si tristement satisfaite. Le premier moment d'embarras passé, en examinant le voisin qui s'était remis au travail avec une ardeur nouvelle, Francis aperçut quelques miettes de pain qui étaient restées dans la grosse laine de sa cravate et dans l'étoffe de sa vareuse : ce détail n'avait plus rien à lui apprendre; mais ce qu'il avait appris en disait plus que tous les soupçons primitivement conçus à propos de la situation de ce jeune homme et de ses amis. Tous portaient, en effet, cet uniforme désolé qui atteste les indigences fièrement subies. Dans ces vêtemens, spectres d'une ancienne élégance, on lisait facilement les luttes quotidiennes de l'aiguille industrieuse

avec une vétusté qui était plutôt l'œuvre du temps que celle de la négligence. Ces chapeaux honteux, sans forme et d'une couleur indéterminée, on devinait qu'ils étaient touchés par des mains qui savaient saluer. Il y a entre les pauvres des classes intelligentes des affinités révélatrices qui les font se reconnaître tout d'abord; mais une instinctive pudeur les empêche de laisser voir qu'ils ont constaté leur triste fraternité. Ils semblent craindre de se blesser mutuellement par un aveu qui pourrait être pris pour une sollicitation, et ne cessent de dissimuler que lorsqu'ils se surprennent réciproquement en flagrant délit de misère. Les gens que le destin met à l'abri de la nécessité ignorent ces nuances et ne se doutent pas de tout l'orgueil que peut contenir une poche vide. Le morceau de pain apporté avec tant de précautions et dévoré en cachette dénonçait un de ces mystérieux drames que l'égoïsme du plus grand nombre aime à mettre en doute.

La pitié n'est pas brave tous les jours, et il est des spectacles devant lesquels elle se voile. Francis lui-même, qui croyait avoir traversé les plus dures épreuves, avait du moins été épargné par celle à laquelle il savait son voisin soumis. Le visage de ce jeune homme offrait, par un caprice de la nature, une ressemblance singulière avec le portrait peint par Titien et connu sous le nom de *l'Homme au gant*. S'il eût été vêtu de la même façon, en le rencontrant dans les galeries du Louvre, on aurait pu le prendre pour la résurrection du modèle qui avait posé pour ce chef-d'œuvre. Il n'ignorait sans doute pas cette particularité, remarquée de tous les habitués, et par un sentiment de coquetterie peut-être, il n'était sans doute pas fâché de la faire remarquer aussi aux étrangers qui visitent les galeries, car il travaillait presque toujours dans la travée dite de l'école italienne, où se trouvait placée la toile dont il était le vivant Ménechme. On l'avait donc surnommé *l'Homme au gant*, et il était souvent question de lui dans les conciliabules des jeunes femmes et des jeunes filles qui viennent au Louvre copier les maîtres, sous les yeux d'une mère ou d'une bonne.

L'homme au gant, qui avait intrigué Francis au point de lui faire commettre l'indiscrétion que l'on sait, excitait plus que jamais la curiosité de celui-ci depuis l'aventure du morceau de pain; mais cette curiosité, sentiment toujours répréhensible quand il n'a qu'un but frivole, était devenue presque excusable, alors qu'elle avait pour mobile un intérêt véritable qui avait hâte de trouver une occasion pour se manifester. Depuis quelques jours, Francis étudiait donc son voisin avec un soin particulier, appliquant tous ses efforts à tenter l'*abordage* de cette discrétion. Le jeune homme se tenait sur ses gardes, et toutes les fois qu'il voyait Francis disposé à franchir cette

limite qui sépare la causerie banale de la confidence, il se renfermait aussitôt dans un silence et une attitude qui déjouaient toutes les formes rusées de l'interrogation.

Une après-midi, un de ses amis vint le prendre, probablement pour un motif pressé, car il rangea ses affaires en toute hâte, oubliant sur la tablette de son chevalet une lettre qu'il avait tirée de sa poche et dont il avait pris l'enveloppe pour faire un *tortillon*, sorte de petites estompes que les artistes fabriquent eux-mêmes pour l'utilité de leurs dessins. Francis attendit que la fermeture des salles eût éloigné les travailleurs, et, prétextant un oubli, il obtint du gardien la permission de retourner à sa place; il s'empara alors de la lettre, et sortit du Musée sans avoir été aperçu dans ce nouvel acte d'indiscrétion. Ce qui le rassurait, c'est que sa conscience ne lui disait rien qui pût l'alarmer : il obéissait à un de ces pressentimens opiniâtres qui magnétisent l'homme, et lui font suivre avec sécurité, pour atteindre le but qui l'attire, des chemins qu'il eût évités en toute autre occasion.

Rentré chez lui, Francis ouvrit cette lettre; le premier regard qu'il y avait jeté lui avait appris qu'elle était de nature à lui révéler ce qu'il comptait lui demander. La date déjà éloignée, le froissement du papier, indiquaient qu'elle avait dû faire un long séjour dans les poches de son propriétaire. Voici ce qu'elle contenait :

« Paris, 25 janvier 184...

« Mon cher frère, pardonne-nous, si nous n'avons pas répondu plus tôt à ta dernière lettre, datée du Havre : c'est qu'il nous est arrivé un grand malheur, qui cependant n'a pas eu, grâce à Dieu, toutes les suites fâcheuses qui nous avaient fait trembler d'abord. Il y a un mois, grand'maman a fait une chute dans l'une des maisons où elle va travailler. On l'a ramenée chez nous avec un bras cassé. Juge un peu dans quel état nous étions tous : cet événement nous surprenait sans le sou, ce qui n'était pas bien malin. Pour ne pas nous mettre en peine, tu sais combien la mère est courageuse; elle essayait de nous persuader que cela ne serait rien. Elle s'opposa à ce qu'on fît venir un médecin, et prétendait se guérir avec de l'eau-de-vie camphrée. Elle demandait seulement qu'on lui fit brûler un cierge à l'Abbaye. Notre ami Soleil est parti pour faire brûler le cierge; moi, j'ai couru au plus proche médecin. C'était précisément le docteur ***, qui est notre voisin.

« Nous avons été deux ou trois fois à son amphithéâtre. Tu te rappelles comme il est dur, et les atroces plaisanteries sur lesquelles il aiguise ses instrumens, quand il opère. Au moment où je me présentais chez lui, il venait de rentrer de sa clinique et s'était mis à table.

Dix personnes attendaient qu'il voulût bien les recevoir; la porte était défendue, et deux laquais faisaient sentinelle. Impossible d'entrer. Il y avait du monde qui devait passer avant moi, quand le docteur serait visible : c'étaient peut-être deux heures d'attente. Il me semblait que j'entendais crier grand'mère. Juge de mon chagrin... J'aurais bien été chez un autre;... mais le docteur *** est le premier chirurgien de Paris. Tout à coup son secrétaire, je crois, sortit de la salle à manger, et, par la porte entr'ouverte en ce moment, je m'aperçus que cette pièce était de plain-pied avec un jardin. Je sortis aussitôt de l'antichambre, en disant au domestique que je reviendrais. J'avais mon plan. En passant dans la cour de l'hôtel, j'avais remarqué que le jardin possédait une entrée sur cette cour. Sans qu'on pût m'apercevoir, je me glissai dans le jardin, j'en fis le tour à moitié, j'arrivai devant la porte de la salle à manger, je l'ouvris lestement et parus tout à coup devant le docteur, que je trouvai installé en face d'une dizaine de plats, avec un domestique debout auprès de lui, la serviette sous le bras. Le docteur fit un saut, comme s'il avait vu le diable. Sa première colère tomba sur ses domestiques : il voulait tous les mettre à la porte; il criait, il jurait si haut, que les assiettes en tremblaient. Le pauvre diable qui le servait était plus blanc que sa serviette. Moi, j'étais fort calme et bien décidé à ne sortir qu'avec le docteur. Sa fureur ne m'épouvantait pas. J'ai eu affaire à un professeur de l'école qui était bâti comme ça, et je savais comment il faut procéder avec ces natures toujours en éruption de violence. Je racontai brièvement l'objet de ma présence, je m'excusai sur mon entrée insolite, et je conclus pour une visite immédiate. Tout en lui parlant, je n'avais pas l'air de croire un instant qu'il pût mettre obstacle à mon vouloir, qui s'était montré très impératif et pour cause. Je l'entendais rugir intérieurement, et je lisais dans ses yeux l'envie qu'il avait de me faire jeter par la fenêtre; mais comme nous étions au rez-de-chaussée, l'intention était puérile. Mon audace l'avait tellement confondu, que, pour ouvrir un courant à la fureur qu'elle lui causait, il découpait la nappe avec son couteau. — Monsieur, me dit-il enfin, je me serais cassé le bras moi-même, que je ne me dérangerais pas de mon déjeuner pour me secourir. Je me lève à cinq heures du matin, je passe la moitié des nuits; je donne depuis vingt-cinq ans les trois quarts et demi de mon temps à la science et à l'humanité. Je ne connais les plaisirs que de nom, et le monde que pour le traverser une lancette ou un bistouri à la main. C'est bien le moins qu'on me laisse libre pendant le temps de mes repas; vous ferez comme les autres personnes qui attendent dans mon antichambre et qui sont aussi pressées que vous.

« Le docteur avait dit la vérité, mais son petit discours était pré-

tentieux; il avait des attitudes de buste qui ne vont bien qu'au bronze, et heureusement pour tous, pour la grand'mère surtout, le docteur était encore en chair et en os. — Monsieur, lui répondis-je, les cliens qui vous attendent sont moins pressés que ma grand'mère; leur situation n'est pas dangereuse, puisqu'ils ont pu se transporter chez vous, tandis qu'il faut au contraire que ce soit vous qui veniez chez grand'mère. — Je passerai chez vous dans la journée, me dit-il, laissez-moi votre adresse. — Monsieur, répliquai-je sur le même ton d'assurance, ma mère souffre; une heure de retard, c'est beaucoup; j'ai promis de vous ramener. — Attendez au moins que j'aie achevé mon déjeuner, et tout en parlant, je voyais qu'il mettait les morceaux doubles. — Vos repas sont trop longs, lui dis-je moitié avec gaieté, moitié avec insistance; demandez le dessert, et allons-nous-en. — Je lui présentai en même temps son chapeau et sa canne. Il était stupéfié. — Au moins vous me permettrez de prendre mon café? — J'allais lui faire cette concession, mais je compris que c'était reculer. Avec de tels hommes, faire un pas en arrière, c'est perdre l'avantage de tous ceux faits en avant. Je le tenais entre le pouce et l'index, et il ne s'agissait plus que de serrer un peu. — On vous fera du café à la maison, lui dis-je. — Cette fois il n'y put tenir davantage et m'éclaboussa d'un éclat de rire qui eût été apprécié dans la grande hilarité olympique.

« Je l'emmenai par le même chemin que j'avais pris pour arriver jusqu'à lui. Ce grand homme, habitué à faire trembler tout son hôpital, riait comme un collégien qui fait une espiéglerie en sortant avec précaution de son hôtel. — Et mes cliens qui m'attendent! Bah! ils attendront. Est-ce que nous allons loin? — A deux pas, — lui dis-je. — C'est encore heureux! — Chemin faisant, le docteur m'avoua naïvement que si j'avais procédé par l'attendrissement et la supplication, il n'aurait pas quitté sa côtelette. — Vous avez trouvé le joint, — me dit-il. Et il continua comme s'il se parlait à lui-même : — Ah! la volonté, quelle force! Appliquée aux actions les plus ordinaires de la vie, c'est un levier sûr; appliquée à la science, c'est la moitié du génie. — Et appliquée à l'art? lui demandai-je curieusement. — Je ne sais pas, me répondit-il brusquement. Les artistes sont des organisations à part; tout le système humain est bouleversé en eux. Or tout ce qui s'éloigne de l'ordre ordinaire de la nature est un phénomène, et tout phénomène est une monstruosité. Le talent des artistes est une infirmité cérébrale. Voyez les fous! ils sont presque tous poètes. — Et les poètes? — Tous fous nécessairement. La poésie, c'est le délire soumis à des règles.

« Bien que je fusse agité par d'autres préoccupations, je ne pouvais m'empêcher d'être fier de cette familiarité chez un homme qui

un quart d'heure auparavant parlait de me faire jeter par la fenêtre. Comme nous étions arrivés à la porte de la maison, il s'arrêta brusquement, me lança un regard qui m'enveloppa de trouble, et me dit d'un air trop sérieux pour être sincère : — Vous connaissez le prix ordinaire de mes visites? — Il a, comme tu sais, la réputation d'être fort intéressé. Je restai d'autant plus étourdi, qu'il semblait attendre ma réponse pour continuer son chemin. — C'est très cher, — continua-t-il. Il fallait finir comme j'avais commencé. — Cela m'est égal, lui dis-je, car je ne pourrai pas vous payer. C'est ici, docteur. — Et je lui montrai l'escalier. Il arrêta encore sur moi son regard pesant; puis, rencontrant le masque de placide conviction dont j'avais revêtu mon visage, il prit la rampe et monta le premier, leste comme un chat. Au troisième étage, il s'arrêta pour souffler. — Combien de marches? demanda-t-il. — Encore soixante-dix. — Total, cent vingt, dit le docteur. J'ai perché plus haut. Et nous reprîmes l'ascension. Arrivé au petit escalier, il se retourna vers moi. — Vous ne m'aviez pas parlé de l'échelle. Parbleu! vous pouvez être bien sûr que je vais tâcher de raccommoder votre aïeule en une séance.

« Cette brutale façon de parler, si blessante pour un fils et surtout dans un pareil moment, car les plaintes de grand'mère commençaient à arriver jusqu'à nous, n'amenèrent aucun changement dans ma physionomie. Je devinais cet homme. Son œil aigu fouillait mon âme comme un scalpel, afin d'y sentir palpiter la colère qu'il me fallait contenir pour dévorer ce dur propos. Un mot, un geste qui eussent trahi la douloureuse émotion contenue au dedans de moi, le docteur échappait à cette influence du vouloir impérieux qui l'avait attiré, m'avait-il dit. Le jeu était cruel, mais je voulais gagner la partie. Pas un pli ne trembla dans mon masque d'impassibilité; seulement je sentais mes larmes comprimées me retomber dans la gorge à gouttes chaudes et précipitées. Enfin nous entrâmes; il était temps. Dès qu'il eut mis le pied sur notre seuil, le docteur devint tout autre. — Mon enfant, me dit-il tout bas, allez vous asseoir, tâchez de pleurer fort et longtemps, et cassez quelque chose, ça vous soulagera les nerfs. Savez-vous que je vous ai fait une plaisanterie dangereuse, surtout à quatre-vingts pieds du sol? Je suis content de vous; vous serez content de moi. Et maintenant, présentez-moi à *madame* votre mère, ajouta-t-il en retirant son chapeau. J'avais envie de lui sauter au cou; mais il n'aimait pas l'attendrissement. Ainsi tu vois, comme je l'avais bien deviné, c'était une expérience qu'il avait tentée : ne pouvant se faire payer sa visite, pour ne pas tout perdre, il se rétribuait en étude. Eux aussi, mon frère, les savans sont-ils donc malgré eux des égoïstes passionnés condamnés par leur tyrannique idole à *chercher* partout, comme marchait le Juif païen, toujours, tou-

jours? Le docteur s'approcha de grand'mère; comme elle voulait se lever de sa chaise, il l'obligea à se rasseoir et lui parla avec une voix si douce, que je ne savais pas si c'était bien lui qui parlait.

« Lorsqu'il eut constaté la fracture, il parcourut d'un regard l'intérieur où il se trouvait, et parut résumer notre situation en voyant l'âtre obscur, la muraille où l'humidité dégouttait en larmes jaunes, car nous étions aux plus mauvais et aux plus tristes jours de l'hiver. L'ouragan de décembre battait de l'aile aux fenêtres mal jointes. Misère et compagnie! disait sa grimace significative; puis, s'adressant à grand'mère : — Ma bonne dame, lui dit-il, votre affaire ne sera rien. — La pauvre femme joignit les mains comme pour le remercier de cette bonne nouvelle. — Seulement, reprit le docteur, vous en aurez sans doute pour un mois ou six semaines. Je vais vous donner un mot pour le directeur de l'hôpital dont je suis le médecin en chef. On vous placera dans la meilleure salle de mon service, et vos enfans auront l'autorisation d'aller vous voir tous les jours. Si vous n'êtes pas contente des sœurs, vous me ferez signe; je leur dirai deux mots. — En l'écoutant ainsi parler, bonne-maman était devenue toute pâle et nous regardait comme pour dire : Est-ce que vous allez me laisser partir? — Non, non, chère mère, vous n'irez pas! m'écriai-je en allant l'embrasser. — Qu'est-ce? demanda le docteur, qui ne comprenait pas, et qui s'étonnait de voir sa proposition accueillie par le silence et l'embarras. — Monsieur, lui dis-je, grand'mère ne veut pas nous quitter, et nous ne voulons pas qu'elle nous quitte. — Non, jamais de la vie, tant que j'aurai mes enfans debout autour de moi, je n'irai dans cet endroit-là, dit bonne-maman. Je serais toute seule au monde, et je me verrais à l'article de la mort,... j'aimerais mieux mourir dans la rue plutôt que de passer la porte d'un hospice. Rien que ce mot-là me fait frissonner. — Mais, reprit le docteur, vous vous faites à ce propos des idées exagérées... Ces sortes d'accidens sont longs et coûteux à guérir. Vous n'êtes pas raisonnable, et vos enfans non plus, ma bonne dame. — Je ne peux pas rester plus de huit jours sans travailler,... reprit bonne-maman; le bon Dieu le sait bien. Aussi il fera un miracle pour que je sois debout dans huit jours; il en fera un, bien sûr. — Dans ce moment Soleil rentra. — As-tu fait ce que j'ai dit, mon garçon? lui demanda grand'mère. — Oui, bonne-maman, répondit Soleil. J'ai allumé le cierge moi-même, et pendant qu'il brûlait, j'ai été dire *quelque chose* à la chapelle de votre patronne. — Le docteur haussa les épaules, et me prit à part : — Aidez-moi donc à décider votre grand'mère! me dit-il. C'est de la folie de vouloir rester ici. Voyez donc où vous êtes! — On vendra tout, lui dis-je, répondant à son idée. — Vous vendrez donc les murs alors! me dit-il en faisant allusion au dénûment qu'il avait

devant les yeux. — Je ne me charge que d'une chose, répondis-je, c'est de vous aider si vous voulez faire croire à grand'mère qu'elle n'en a pas pour longtemps. La seule idée d'une inactivité prolongée est plus dangereuse pour elle que sa blessure. Quant aux soins et à tout ce que nécessitera son état, grand'mère a cinq ou six petits-enfans qui se remueront. Lorsque la destinée nous envoie un grand malheur comme celui qui nous arrive, la Providence apporte des ressources sur lesquelles on ne comptait pas.

« — Et vous aussi, vous croyez aux petits cierges! murmura le docteur.

« — Plus bas, lui dis-je. Quand celui qui souffre conserve encore une étincelle d'espoir, que ce soit croyance ou superstition, ne soufflons pas sur cette chétive lueur qui épargne au moins l'horreur des ténèbres; c'est de l'impiété inutile.

« — Quoi!... reprit le docteur passant à une autre idée, vous êtes cinq ou six frères, et à vous tous, vous ne pouvez pas vous arranger pour que votre grand'mère puisse être dispensée de travailler! — Grand'mère n'a que deux enfans, et mon frère est absent; les autres sont des amis que nous appelons nos frères, et qui sont pour cette pauvre femme des enfans aussi tendres et aussi reconnaissans que nous. — Je viendrai tous les jours, — me dit le docteur. Il se rapprocha de grand'mère, lui parla en des termes empreints de cette persuasion convaincante avec lesquels un médecin ferait croire à un cadavre qu'il n'a pas cessé de vivre, et lui donnant le bras pour s'appuyer, il voulut l'emmener dans sa chambre à coucher. Je me mis devant le rideau qui sépare le cabinet de la salle commune. — Non, disait grand-maman en essayant de se dégager; non, ce n'est pas la peine... Je suis aussi bien ici. — J'étais devenu rouge. Le docteur vit cette rougeur subite et s'aperçut de l'embarras de tous. Avant que j'euse pu m'y opposer, il écarta le rideau et pénétra dans ce cabinet en disant : — Un médecin entre partout! — Grand'mère se détourna; Soleil, Olivier, qui venait d'arriver, et moi nous baissâmes la tête. Le docteur resta à peine une seconde dans le cabinet, mais cela avait suffi pour qu'il vît... Quand il reparut, il était encore plus embarrassé que nous, et bien qu'il n'aime pas le sentiment, pour sûr il cherchait son mouchoir. Il nous attira d'un coup d'œil au coin de la fenêtre; j'y allai avec Soleil. Il nous serra les mains et ne put que nous dire d'une voix altérée : — O mes enfans, mes pauvres enfans!... Puis, changeant tout à coup de langage, il fit un tour dans l'atelier, indiqua du doigt une toile accrochée au mur, et me dit avec vivacité : — Monsieur, j'achète ce tableau.

« Soleil me regarda avec son air étonné. C'était sa fameuse toile sur laquelle il se propose de peindre depuis un an ce fameux effet de

soleil qu'on ne pourra pas regarder en face. — Mais, dis-je au docteur, la toile est encore blanche. — Vous la barbouillerez avec ce que vous voudrez, des bonshommes, des vaches, des petites maisons, ça m'est égal, je n'aime pas la peinture. Faites votre prix. — Mais, monsieur, ce serait donc une aumône!... — Si bas que j'eusse parlé, le docteur m'avait entendu. Il frappa du pied avec colère en s'écriant : Ah! sale pavé de Paris, on ne peut pas y faire un pas sans être éclaboussé par l'orgueil! Voilà un petit bonhomme qui parlemente avec le sien, parce que j'ai parlé avec irrévérence d'un chef-d'œuvre qui est encore à faire. Qui songe à vous offenser? qui vous parle d'aumône? Et quand même cela en serait une, ajouta-t-il tout bas en m'indiquant la blessée par un regard rapide, avez-vous le droit de la refuser? Prenez donc vite. Et il déposa sur la cheminée un billet de deux cents francs qu'il avait pris dans sa poche, — à même, comme l'empereur prenait du tabac. — En voyant mon indécision, il reprit : Après ça, si vous ne voulez absolument vendre vos œuvres qu'à des admirateurs passionnés, gardez vos couleurs pour vous... et prenez l'argent qui est là. Je consens à sauvegarder... votre dignité. Pauvre enfant! comme vous faites inutilement une chose mesquine d'un grand sentiment! Je ne vous donne pas, je vous prête; vous me ferez un billet à quinze jours — ou à quinze ans; je vous prêterai à dix, à vingt, à trente pour cent. Vous aurez le droit de m'appeler usurier, ça vous épargnera les frais humilians de la reconnaissance. Monsieur, votre orgueil est-il content? le mien s'en moque; mais au moins, acheva-t-il de façon à n'être entendu que de moi seul, votre grand'maman ne couchera plus... par terre. — J'avais mérité la semonce, j'en conviens. Que veux-tu? quand je l'ai entendu qualifier de barbouillage une peinture que tu devais faire, — car ce travail t'avait été destiné dans ma pensée, — j'ai été blessé; mais ce n'était pas l'instant de le laisser paraître, j'avais eu tort.

« — Pardon, dis-je au docteur avec une confusion sincère; mais vous ne nous connaissez pas, et la misère hésite toujours devant le bienfait d'un inconnu. — Je ne suis pas un inconnu, répliqua-t-il fièrement, et toute méprise sur le sentiment qui dirige mes actions me blesse. J'avais conçu de vous une tout autre idée, je regrette que vous l'ayez démentie. — Encore une fois, pardon, lui dis-je avec supplication. — Soit, n'en parlons plus; mais écoutez un conseil, tâchez d'empoisonner ce méchant petit ver de vanité qui vous ronge... Allons, vous autres, reprit le docteur en s'adressant aux camarades, qui n'avaient pu entendre notre entretien, qu'on se mette en quatre. J'aurai à revenir ici, je ne veux pas m'exposer à attraper des courans d'air. Qu'on me bouche tous ces chemins du rhume avec de bons bourrelets. Je suis frileux, qu'on fasse flamber l'âtre. Que je voie de-

main, assise sur les cendres, une bonne marmite avec une volaille pour faire du bouillon à la grand'mère. Et surtout qu'on remplace ce que je viens de voir tout à l'heure dans ce cabinet par un bon lit, un vrai lit de chrétien. Pauvre femme, ajouta le docteur en se retournant vers maman, comment faisiez-vous pour dormir là-dedans? — Ah! monsieur, répondit-elle, j'ai si peu le temps de dormir. — Toute la courageuse existence de notre vaillante mère se révélait dans cette simple parole. Le docteur, qui possède cet esprit de rapide intuition commun aux natures supérieures, comprit le rôle qu'elle jouait auprès de nous. Il la regarda avec une expression d'admiration réelle et nous avec intérêt sans doute, mais son regard divinateur, comme s'il eût pénétré le secret de notre existence, semblait nous dire : Dans cette inquiétude, dans ces témoignages de tendresse, il y a autant d'égoïsme que d'amour réel pour celle qui vous appelle ses enfans.

« Oh! mon frère, tout le monde nous le jettera donc à la face, cet odieux reproche d'égoïsme? Quand donc viendra le jour où nous pourrons répondre autrement que par des paroles? Quand Dieu paiera-t-il par nos mains la récompense de ce dévouement? Et si ce jour-là venait trop tard? Si grand'mère mourait avant que nous l'ayons faite heureuse, quels remords! pourrions-nous les supporter? Je ne le crois pas. L'argent du docteur, venu si à propos, nous permit d'entourer grand'mère de tous les soins réclamés par son état. Une princesse n'aurait pas été mieux traitée. Grand'maman avait défendu que nos parens fussent instruits de son accident. Elle savait que maman voudrait la venir voir, et redoutait les scènes qui pourraient en résulter avec notre père. La nouvelle a pourtant été connue à la maison. Maman est accourue en faisant son marché et en cachette de notre père. Cela a failli faire une belle histoire. Ils ont manqué de se rencontrer, car le père était venu de son côté pour proposer à bonne-maman de l'emmener chez nous. Comme c'est triste à dire, mon pauvre frère, ce chez-nous où l'on ne va pas! Grand'mère était seule quand sa fille est venue. Elles causaient bien tranquillement, lorsque maman a entendu dans l'escalier la voix de son mari, qui demandait à une voisine où était notre porte. Elle s'est sauvée dans le petit grenier. Papa venait proposer à bonne-maman de la faire transporter chez lui. — Je suis bien ici, lui dit-elle, et je ne manque de rien. — Leur commerce va donc, à messieurs mes fils? a dit notre père. Alors ils devraient bien louer une autre boutique, puisqu'ils font de si bonnes affaires, a-t-il ajouté en faisant allusion au pauvre logis. Avant de se retirer, il a forcé grand'mère à accepter un peu d'argent qu'il glissa sous le traversin. — C'est à la condition que mes gueux de fils n'en auront pas un liard, dit-il. — Quand il fut parti, il y a eu une scène terrible entre nos deux mères. Grand'mère,

que la visite de son gendre avait doucement surprise, dit à maman : Ton mari m'a laissé de l'argent, je n'en ai pas besoin, et celui-là ferait peut-être faute dans votre ménage. Reprends-le. — Mais comme elle glissait dans la main de notre mère l'argent laissé sous le traversin, celle-ci poussa un cri et se mit à pleurer. Oh ! mon frère, je n'ose pas te dire pourquoi. L'argent *donné* par papa se composait de monnaies qui n'ont pas cours. C'étaient des pièces de nations étrangères qui n'avaient que la valeur de leur poids. Il les avait reçues, sans y prendre garde, de ses pratiques, et depuis longtemps il essayait vainement de les faire rentrer dans la circulation. Ne parlons jamais de cela, même à nos meilleurs amis, et ne nous en parlons pas à nous-mêmes. Ce sont là des choses qu'il faut oublier.

« Tous les membres de notre société se sont montrés excellens pour grand'mère. Elle avait toujours quelqu'un auprès d'elle pour lui tenir compagnie. Le soir même de l'accident, notre président est accouru pour mettre à notre disposition les fonds disponibles des cotisations communes. Il apportait une vingtaine de francs. Étant pourvu d'ailleurs, je l'ai remercié. Il a remis l'argent dans sa poche et m'a prié de lui prêter une petite somme pour acheter des gravures dont il a besoin. Je lui ai donné avec plaisir ce qu'il demandait, tout en lui faisant observer que, dans un cas de nécessité comme celui-là, il avait le droit de prendre sur les fonds de la société dont il était le dépositaire. Lazare m'a répondu qu'il avait déjà usé de cette ressource, et qu'il ne devait pas songer qu'à lui. Il prépare un tableau pour le Salon; mais j'ai bien peur qu'il n'ait ni le temps ni les moyens de l'achever. Pour en revenir à bonne-maman, son état ne nous a pas alarmés longtemps. Le docteur venait la voir tous les jours après son déjeuner. Il prenait son café à la maison, c'était le prix quotidien de sa visite. En arrivant, il nous disait en riant : Faites chauffer mes honoraires, et ne mettez pas trop de sucre. Chaque jour, on découvre en lui une de ces délicatesses qu'on ne soupçonnerait pas dans cette nature violente, emportée, et toujours prête à l'excès. Il s'est débattu aussi pendant bien longtemps dans l'obscurité avec les maux que nous connaissons. Il sait la peine qu'on a pour descendre d'un sixième à un entresol. Souvent il est pris par de misanthropiques retours sur son passé. On dirait surtout qu'il porte dans son âme des traces de cuisans souvenirs. Il a connu l'ingratitude; il sait notre histoire; il accepte l'esprit de notre association. Je lui ai lu notre acte, mais plusieurs passages lui ont fait lever les épaules. — Jeunes gens, nous dit-il, vous bâtissez sur le sable. Vos projets promettent trop pour que vous puissiez les accomplir. Dans ces sortes d'associations qui ont pour règle de s'aider les uns les autres, quand l'un commence à s'élever au-dessus du niveau commun, ceux qui se trouvent

au-dessous de lui ne peuvent s'empêcher de se demander pourquoi ils ne sont pas montés en même temps. Dans les échelles de camaraderie, celui qui a le plus de talent, c'est celui qui monte le premier, et il arrive un moment où les échelons trouvent leur rôle ridicule. Il faudrait arriver tous en même temps, mais c'est un miracle.

« J'ai protesté contre cette déplorable et décourageante manière de juger les choses. — Attendez, me dit le docteur; vous vivez dans un monde factice, dans un monde d'idées. Quand vous entrerez dans la vie réelle, vous verrez si je me suis trompé. Je ne veux pas vous retirer vos illusions, mais avant dix ans vous vous les retirerez vous-mêmes les uns aux autres.

« Au bout d'une quinzaine de jours, grand'mère allait beaucoup mieux et parlait de retourner à sa besogne. Il a fallu que le docteur se fâchât pour la retenir, car elle était encore loin d'avoir retrouvé l'usage de son bras. Une maladresse de notre concierge a failli lui faire commettre une imprudence dont les suites eussent été peut-être plus dangereuses que le premier accident. Pendant notre absence, on a remis à grand'maman une lettre dans laquelle une des personnes chez qui elle va travailler l'informait que son absence trop prolongée la mettrait dans la nécessité de la remplacer. Grand'maman avait à peine lu la lettre, qu'elle était habillée et se mettait en route pour aller reprendre son travail. Je suis rentré juste au moment où elle descendait l'escalier. Il fallait voir le docteur quand il a trouvé son appareil dérangé : j'ai cru qu'il allait tout casser dans la maison. J'ai trouvé une femme sur notre carré qui fera l'intérim de grand'mère; de cette façon, elle conservera sa place, à laquelle elle tient surtout, car c'est une des plus lucratives. Toi aussi, cher frère, tu retrouveras la tienne parmi nous, et meilleure que tu ne l'as laissée au départ. Tu trouveras le logis bien changé. C'est une serre-chaude maintenant. Comment donc, mais le luxe est représenté chez nous par un de ces grands fauteuils pour les blessés et les convalescens que le docteur nous a envoyé pour recevoir grand'mère quand elle quitte son lit! Le paresseux Soleil est toujours fourré dedans.

« Qu'ai-je encore à te dire? Ah! le propriétaire nous avait envoyé la couleur de son encre sous forme de congé; mais j'ai été payer deux termes, et il s'est fait excuser d'une mesure qui était, disait-il, une pure affaire de légalité. En apprenant que bonne-maman était soignée par le premier chirurgien de Paris, il a pris de nous une grande opinion. Il est monté l'autre jour à la maison pour avoir des nouvelles de la malade. Il a eu un mot charmant de fatuité immobilière : — J'ignorais que ma maison fût si haute, nous a-t-il dit. Sans doute à cause des embellissemens que nous avons faits, il a trouvé le loge-

ment agréable et mieux disposé qu'il ne le croyait; pourvu qu'il n'ait pas l'idée de nous augmenter! C'est dangereux d'embellir un appartement à ses frais; le propriétaire croit toujours qu'ils sont à son compte, et veut les rattraper sur les loyers. Il m'a quitté en me disant qu'il aurait peut-être de l'ouvrage à me donner : voudrait-il me faire repeindre son escalier?

« A ton retour, tu trouveras bien des petites choses que nous ne possédions pas de ton temps, entre autres une bonne lampe achetée à ton intention. Nous avons acquis comme cela divers objets de grande nécessité et qui nous semblent du luxe. Si tu savais comme ça nous paraît drôle d'acheter! pendant si longtemps nous avions fait le contraire. Aussitôt que tu seras revenu, il faudra te mettre au tableau du docteur. J'avais d'abord songé au *Bon Samaritain* de Rembrandt; cette copie eût été un à-propos. J'ai emmené le docteur au Louvre pour qu'il fît son choix. Son opinion à propos de Rembrandt est même assez curieuse. Comme je lui montrais deux ou trois des toiles dans lesquelles se révèle le plus puissamment le lumineux génie de ce maître, le docteur, peu habitué à saisir la forme dans ces ténèbres de bitume dont le centre est seul éclairé, s'est écrié : Bah! toujours la même chose! une cave dans laquelle on tire un pétard. Après s'être promené dans toutes les galeries, admirant de confiance, le docteur a fixé son choix sur un Boucher de la galerie française, — *Faunes et Bacchantes jouant dans les vignes,* dit le livret, et ne se servant pas des feuilles, a ajouté le docteur en riant beaucoup. Faites-moi une copie de ça. — Comment ton sévère pinceau s'arrangera-t-il de ce badinage?

« Cette fois je te dis bien adieu, c'est-à-dire au prochain revoir. Nous t'attendons dans quinze jours au plus tard. Quelques-uns des nôtres auront besoin de tes conseils pour leurs envois de l'exposition. On parle de belles choses entrevues dans les ateliers de quelques jeunes gens encore inconnus. Tant mieux, mille fois tant mieux, et bonne chance à ces nouveau-venus. Le succès est contagieux. Je t'embrasse sur les joues de grand'mère, qui vient de s'endormir dans son grand fauteuil, son chapelet entre les mains; elle a sur les lèvres une prière pour nous : Dieu l'entende! Pauvre sainte femme! penser que son meilleur temps sera justement celui où elle aura tant souffert!

« Adieu, ton frère et confrère, PAUL. »

« *P. S.* Au moment où je fermais cette lettre, j'en reçois une du docteur. Il m'a trouvé des leçons chez une de ses clientes, une étrangère très riche, qui vient passer l'hiver à Paris, et dont une chute de cheval a livré le pied mignon aux soins de notre bon docteur. J'irai demain chez cette dame qui entre en convalescence. »

III. — LE CONVOI DU DOCTEUR.

Francis relut plusieurs fois cette longue lettre qui l'initiait à une existence dont quelques côtés seulement lui avaient été révélés précédemment, mais vagues, incertains encore. Cette fois, tout était précis comme un procès-verbal. Tous ces navrans tableaux avaient tour à tour passé devant ses yeux, et lorsque la plume du narrateur avait reculé devant certains détails, Francis les avait complétés en frissonnant dans sa pensée. Entre ses plus mauvais jours et l'horrible misère de l'homme au gant et de ses amis, quelle différence! Tout le bénéfice de la comparaison était à son avantage. Cependant ces jeunes gens paraissaient accepter leur destinée comme une chose obligatoire. Pour arriver au but qu'ils s'étaient proposé, ils ne pouvaient prendre que ce chemin, et le suivaient tranquillement, comme en voyage on accepte les hasards d'une route que l'on sait périlleuse : pas de récriminations, pas de plaintes qui effraient et sèment la contagion du découragement; à peine un appel à la Providence, un courage égal et la même foi patiente dans un avenir commun. Et lui, pour quelques privations subies, pour quelques luttes misérables avec la nécessité, combien s'était-il lamenté, que de gémissemens sur la dureté du sort! Comme sa vanité était habile à se faire un piédestal de chaque épreuve endurée! Comme son courage de courte haleine avait oublié bien vite qu'on n'attendrit pas les obstacles, mais qu'on les franchit! A la fin d'une bataille qui avait été meurtrière, un soldat retrouvait un frère d'armes qu'il avait perdu dans la mêlée; encore ému par le péril qu'il avait couru, fier d'une blessure qu'il avait reçue devant ses chefs, il disait à son camarade : Tu ne t'es donc pas battu? nous ne t'avons pas vu au feu. — J'étais dans la fumée, répondit l'autre, et, montrant un grand trou dans sa poitrine, il étendit les mains, ferma les yeux et tomba. Combien en est-il ainsi qui combattent dans la fumée de la bataille de la vie, héros anonymes que nul deuil n'accompagne quand leur destinée s'achève, et à qui le fossoyeur creuse une tombe sans savoir même quel nom il doit inscrire sur la croix!

La curiosité sympathique qui avait poussé Francis à s'emparer de cette lettre se changea, après sa lecture, en une admiration passionnée; son enthousiasme l'entraînait dans une exagération qui grandissait au-delà de toute proportion humaine les figures de ce groupe d'inconnus. Le lendemain, Francis alla au Louvre de bonne heure pour être un des premiers arrivés; il replaça la lettre à l'endroit où il l'avait prise. Il s'était bien promis de forcer son voisin à s'ouvrir à lui, et de ne pas laisser écouler la journée sans être entré

dans l'intimité de ce jeune homme. Ses projets ne purent avoir de résultat : l'homme au gant ne parut pas dans la galerie ce jour-là. Vers le milieu de la journée, le même jeune homme qui avait apporté le morceau de pain vint enlever le chevalet, le tabouret et toutes les affaires appartenant au voisin. Francis s'étant risqué à lui demander si son compagnon ne devait plus revenir au Louvre, le jeune homme répondit que *son frère* n'y paraîtrait pas de quelque temps, et s'éloigna après avoir salué Francis.

Le soir, ayant retrouvé ses amis, le peintre leur fit la description de l'homme au gant, et leur demanda s'il n'était pas connu par quelqu'un d'entre eux, sans toutefois rien trahir des renseignemens qu'il possédait déjà. L'un des camarades de Francis déclara ne rien connaître du personnage en question; il l'avait eu pour concurrent dans un concours de l'école, et savait seulement qu'il avait failli entrer en loge. Un autre ami, ayant rappelé ses souvenirs, raconta à Francis que celui dont il parlait avait pendant quelque temps travaillé dans l'atelier d'un membre de l'Institut; il avait été renvoyé à cause d'un duel avec un jeune homme de bonne famille qui fréquentait l'atelier en amateur, et qui avait hasardé une plaisanterie sur le compte d'une de ses parentes, une vieille tante ou une grand'mère. Un troisième ami, remis sur la voie par ces détails, apporta aussi son contingent aux éclaircissemens que cherchait Francis. Par celui-là, il apprit que son héros s'appelait Antoine, et qu'il était, avec son frère, le fondateur et le membre le plus influent d'un petit club qui avait pris le titre de *Buveurs d'eau.* — On désigne ainsi, à ce qu'il paraît, une espèce de francs-maçons de l'art, continua l'ami avec une teinte d'ironie; on n'est admis dans leur compagnie qu'avec toute sorte de difficultés; ils vous soumettent à des épreuves très dures pour le pauvre monde. Il faut d'abord improviser, si l'on est peintre, un chef-d'œuvre comme *la Transfiguration* en vingt-cinq minutes; si l'on est sculpteur, un groupe comme le *Persée;* si l'on est poète, un poème comme l'Iliade. La besogne faite, on passe au scrutin. Si vous êtes reçu, on vous fait proférer toutes sortes de sermens sur des pinceaux, des plumes et des ébauchoirs disposés en croix. Le génie étant une faculté d'essence divine, on s'engage à ne le point profaner en se livrant à un brutal mercantilisme; en d'autres termes, il est défendu de gagner de l'argent avec ses œuvres. La cérémonie se termine par un grand verre d'eau qu'on avale, symbole ingénieux qui caractérise l'esprit d'une société où il n'y a que de l'eau à boire.

Dans ce grotesque résumé, Francis comprit la parodie d'une idée sérieuse qui devait être le fond de cette association, et ce qu'il venait d'apprendre, ajouté à ce qu'il savait déjà, aiguillonna encore la vivacité du désir qu'il avait de faire connaissance avec les buveurs

d'eau. L'opinion exagérée qu'il avait des buveurs d'eau faisait supposer à Francis que les membres composant cette petite église artistique possédaient tous un talent supérieur, et que sans doute ils ne voudraient admettre dans leurs rangs que des associés qui leur paraîtraient des égaux. Le suffrage momentané de ses amis lui avait été sensible sans doute; mais pendant qu'ils exprimaient bruyamment leur admiration, Francis se demandait intérieurement : « Quelle sera l'opinion de l'homme au gant et de ses amis sur mon compte? Me trouveront-ils digne d'être des leurs? » Il arrive souvent qu'un artiste distingue dans la foule un groupe, quelquefois même un être isolé, dont l'opinion le préoccupe beaucoup plus que celle de la multitude. Les anciens buvaient aux dieux inconnus; tel artiste, en commençant une œuvre, l'a consacrée votivement aux amis inconnus, et, quand elle arrive à la publicité, il est rare que celui à qui elle a été dédiée ne s'arrête pas devant elle, subitement attiré par un mystérieux appel qui lui dit : « Ne me reconnais-tu pas? Dans cette foule qui m'environne, c'est ton regard que j'attends, c'est ton approbation que je réclame. » Et si l'inconnu s'arrête, s'il regarde, s'il approuve, dans la même minute peut-être son approbation est ressentie, devinée magnétiquement par celui qui l'attendait comme une récompense du passé, comme un encouragement pour l'avenir.

Qu'il admît ou non l'existence de ces communications mystérieuses, espèces de courans dans lesquels s'échangent les sympathies isolées, Francis avait agi comme ceux qui y croient. Nous avons dit l'espèce de petit succès qui se faisait autour de ses tableaux et le petit murmure qui commençait à se faire autour de son nom. Ce résultat dépassait ses espérances. Il ne tarda pas à reprendre courage, à se dire que les buveurs d'eau pourraient bien se trouver fiers un jour de l'admettre dans leurs rangs. Il n'y avait du reste rien qui ne fût très réalisable dans cette supposition. Tous ceux qui commencent, quelle que soit d'ailleurs la branche de l'art à laquelle ils appartiennent, ne se préoccupent pas beaucoup de ceux qui continuent ou de ceux qui achèvent : ceux-là ont leur place prise et la défendent; mais, pour les débutans qui ont leur place à prendre, l'intérêt véritable est dans le nombre des concurrens qui chaque jour augmente, et surtout dans la valeur relative du nouveau-venu. Cette vérité est facile à observer et se justifie par l'empressement que tous les jeunes gens témoignent autour de l'œuvre d'un confrère qui pour la première fois se présente au jugement du public. Ce sentiment de curiosité inquiète n'est point blâmable. Toute lutte d'un artiste nouveau avec le public a un intérêt. Qu'il y ait chute ou succès, amis ou rivaux, chacun se passionne et attend avec impatience la décision du souverain juge. S'il condamne, les spectateurs s'écoulent tranquille-

ment, ceux-ci prenant parti pour le vaincu, ceux-là contre, le plus grand nombre avec indifférence. « Un homme à la mer! » disent-ils philosophiquement. Si au contraire il y a un vainqueur, alors toute la multitude se remue comme une fourmilière dans laquelle un oisif donne un coup de canne.

Les artistes si vains de ce titre ont parfois des accès de mesquine inquiétude. Ils ont toujours le mot progrès à la bouche dans leurs discours, et toutes leurs actions prennent le mot d'ordre de la routine. Ils parlent sans cesse de l'indépendance dans l'art, et s'ils étaient mis en demeure de formuler un code, ils seraient unanimes pour produire un traité d'une tyrannie draconienne. Si restreinte qu'eût été la première tentative de Francis devant le public, si modeste qu'en eût été l'écho, cela était suffisant pour que tous les *rapins* de Paris accourussent devant la vitrine où ses tableaux étaient exposés. Quelques-uns, connaissant le marchand, entraient dans sa boutique pour examiner ces peintures de plus près et se renseigner sur le compte de l'auteur. Était-il jeune? était-il riche? Quel était son maître? N'était-ce point un amateur comme on en rencontre quelquefois dans le monde, une de ces célébrités de salon à laquelle des triomphes d'album et des bravos gantés de blanc ont tourné la tête, et qui viennent faire une campagne de fantaisie dans le domaine de l'art, comme un dandy va faire un tour à Bade, disant au public : « Mon Dieu! oui, j'ai fait ça en m'amusant. Qu'est-ce que vous en pensez? Dites-le-moi franchement, et remarquez bien que ce n'est pas mon état? » A quoi le public répond souvent, avec la franchise demandée, que cela se voit très bien en effet.

Le marchand, interrogé ainsi à propos de Francis, répondait ce qui était, en ajoutant force amplifications. « Et venez encore dire que vous êtes malheureux, drôles! ajoutait-il. Clabaudez contre la destinée et contre le public qui ne sait pas ce qu'il veut! Il veut qu'on lui plaise, qu'on le satisfasse, qu'on s'ingénie à aller au-devant de ses fantaisies, et non pas, comme vous le faites les trois quarts du temps, à satisfaire les vôtres, qui lui importent peu. Toute bourse qui sonne est exigeante et en a le droit. Faites des concessions au public, sacrifiez au goût du jour, sans vous préoccuper s'il sera celui de l'année, et vous trouverez en moi un intermédiaire utile, complaisant, dévoué, pour mettre vos œuvres en circulation. Vous aurez un établissement bien achalandé, bien situé; on fera à votre peinture la toilette d'un beau cadre, on la mettra sur un beau chevalet, et on la montrera aux passans sous la lumière de quatre becs de gaz. »

Un jour, en passant sur le quai, Francis fut arrêté par le passage d'un convoi qui devait être celui d'un personnage important, car au milieu de la foule qui l'accompagnait, les curieux désignaient des

illustrations de toutes les classes de la société, et particulièrement les membres les plus célèbres de la Faculté de Médecine. L'attitude du cortége était silencieuse et recueillie. Ce n'était pas un mort vulgaire que ce char funèbre portait au lieu du repos. Ce devait être un de ces hommes dont le nom était appelé à vivre dans la mémoire humaine bien après que le temps l'aurait effacé sur la pierre de son monument, car ses funérailles avaient l'apparence d'une marche triomphale vers la postérité, et la physionomie générale de ceux qui formaient le cortége indiquait que la perte de ce défunt était un deuil public. Francis allait demander qui on enterrait là; mais tout à coup il se frappa le front comme un homme qui devine. Entre les derniers rangs de la file qui suivait le convoi, il venait d'apercevoir un groupe isolé, au milieu duquel marchait l'homme au gant donnant le bras à une vieille femme plus que simplement mise; un autre jeune homme, que Francis reconnut pour être le frère Paul, soutenait aussi les pas de la pauvre femme. Ces trois personnes, qui étaient peut-être les seules dont les vêtemens ne fussent pas d'une couleur conforme à la cérémonie, avaient, comme signe de deuil, enroulé un morceau de crêpe autour de leur bras gauche. Derrière eux marchaient cinq ou six jeunes gens, la tête nue et le visage grave. Francis comprit alors qu'il assistait aux obsèques du docteur ***, dont il avait appris le décès par les journaux, et il eut le pressentiment que les jeunes gens qui accompagnaient les deux frères et leur aïeule devaient compléter la société des buveurs d'eau. L'artiste tira son chapeau, traversa la chaussée, et prit rang derrière le groupe sans qu'aucune personne parût prendre garde à sa présence.

On arriva ainsi dans la rue de la Roquette, qui conduit au Père Lachaise. Comme on commençait à passer devant les marbriers et fournisseurs d'ornemens funèbres, qui sont très nombreux aux alentours des nécropoles, l'homme au gant, que nous appellerons désormais de son véritable nom d'Antoine, laissa la grand'mère au bras de son frère Paul, et vint se mêler à ses amis. Bien que Francis ne fût qu'à deux pas derrière lui, il ne l'aperçut pas. Antoine eut avec les buveurs d'eau une courte conversation, à la suite de laquelle Francis remarqua que chacun d'eux fouillait dans sa poche. Après avoir recueilli l'offrande commune, Antoine quitta les rangs, et Francis le vit entrer chez un marbrier. Peu d'instans après, Antoine vint reprendre sa place auprès de sa grand'mère; il avait à la main une grosse couronne d'immortelles. La pauvre femme parut étonnée; mais son fils lui dit quelques mots tout bas, et l'aïeule, se retournant du côté des buveurs d'eau, leur adressa un triste sourire de remerciement.

Quand on pénétra dans le cimetière du Père Lachaise, une grosse

pluie, qui menaçait depuis les premières heures de la journée, commença à tomber. Malgré l'état du temps, on n'abrégea aucun des détails de la cérémonie, et tous les honneurs funèbres furent rendus à la dépouille de l'homme illustre et utile que la terre allait recouvrir. Les buveurs d'eau et leur grand'mère s'étaient frayé un passage jusque dans le voisinage de la fosse, sur laquelle de belles paroles furent prononcées par des confrères qui avaient été les rivaux du défunt, car où commence la mort, la justice commence. C'est une des premières restitutions que fait l'éternité. Un homme dont l'éloquence était connue achevait une oraison funèbre, dans laquelle il retraçait en magnifiques images la vie glorieusement remplie du docteur. Il s'efforçait surtout de rappeler à la foule qui l'écoutait le caractère élevé du défunt. Après l'avoir montré grand, il le montrait humain; il indiquait la trace de ses pas dans les évangéliques sentiers de la charité. Faisant allusion aux fonctions publiques que le docteur avait exercées pendant sa vie, comme un vivant symbole de l'éternelle misère et de la souffrance éternelle, il évoquait la sombre figure du Lazare populaire, l'hôte des grabats où n'entre pas le jour, le patient inconnu de l'espérance; il le montrait, au réveil du lendemain, écartant les rideaux de sa couche moribonde et appelant d'une voix endolorie l'homme dont la parole lui donnait le courage, et qui ne pourrait plus lui répondre; il mettait en relief toutes les belles actions de cette existence trop vite accomplie; il ouvrait les mansardes des quartiers laborieux, et faisait voir le prolétaire couvrant d'un crêpe l'outil qui mettait du pain dans la main de ses enfans, et que la science du grand praticien avait replacé dans la sienne.

Au milieu de ces paroles, qui semblaient tomber d'une lèvre touchée par le charbon sacré, une apparition qui venait matérialiser les images de sa péroraison attira les yeux de l'orateur en même temps qu'elle troublait l'attention de l'auditoire. Une vieille femme, dont les sanglots avaient déjà été entendus plusieurs fois, parvint à s'échapper d'entre les mains de deux jeunes gens qui la retenaient; franchissant le vide formé autour de la fosse qu'on achevait de combler, elle plaça une couronne d'immortelles sur la croix provisoire qu'on venait d'y planter, et les vêtemens ruisselans de pluie, elle s'agenouilla auprès de la fosse, dans la boue, dans l'eau, joignit les mains et pria. — Messieurs, dit l'orateur en s'adressant aux spectateurs, déjà gagnés par une émotion puissamment excitée, que pourrais-je dire de plus qui valût ces larmes, cette couronne et cette prière? Suivons l'exemple que nous donne cette femme; — à genoux, messieurs, et prions avec elle. — Et l'orateur illustre, s'inclinant, fit un de ces gestes d'autorité qui lui étaient familiers. Toute la foule obéit. La scène avait un caractère de grandeur véritablement saisissante;

aussi, peu de gens échappèrent à l'impression qu'elle venait de causer, Francis moins que tout le monde.

Antoine et Paul allaient peut-être s'unir à l'acte de reconnaissance publique de leur grand'mère; mais l'aîné des deux frères fut distrait par une courte conversation qui était venue jusqu'à ses oreilles. L'orateur, son discours achevé, était rentré dans la foule et y avait rejoint un personnage qui semblait attendre ses ordres. C'était le sténographe chargé de recueillir ses paroles pour un journal. — L'épisode est dramatique, bien arrangé, dit le jeune homme en félicitant celui qui d'une tombe venait de faire une tribune. — Parfaitement, répondit l'orateur; mais je n'étais pas averti, et l'entrée de cette bonne femme m'a coupé le paragraphe final, qui résume tout le morceau. Je tiens à ce qu'on l'imprime; emportez donc ce feuillet, et ajoutez-le à votre travail, dit l'orateur en glissant une page manuscrite dans la main du sténographe, qui remercia et disparut.

Cette révélation fut un soufflet brutal donné à l'admiration que cette brillante oraison funèbre avait éveillée dans l'âme de l'aîné des deux frères, en même temps qu'une injure faite à la sincérité de leur douleur; leur grand'mère était prise comme une comparse de comédie funèbre. Cela pouvait donc arriver, que la terre du lieu saint fît concurrence aux planches de la scène. Antoine et Paul se regardèrent avec une égale tristesse. Dans leur rougeur commune, ils reconnurent le stigmate de la même insulte. Tous deux franchirent le cercle et s'approchèrent de leur grand'mère, qui priait toujours agenouillée.

— Retirez-vous, lui dit Paul d'une voix vibrante d'indignation, vous vous donnez en spectacle. — Et nous aussi, ajouta Antoine en essayant de la faire relever. — L'aïeule regarda ses deux petits-fils avec étonnement; elle vit leur figure bouleversée, toute rouge encore; la colère semblait brûler leurs lèvres. — *Est-ce* bien mes enfans qui me parlent ainsi? semblaient dire ses yeux encore pleins de larmes.

— Ne voyez-vous pas que tout le monde nous regarde? dit Paul.

— Que pense-t-on de nous? continua Antoine, qui jetait un regard courroucé vers les spectateurs.

— Ne suis-je donc pas venue pour qu'on me voie?... murmura la vieille femme. Vous avez peur qu'on nous regarde, vous rougissez,... vous êtes honteux,... tremblans,... comme si vous étiez surpris faisant une mauvaise action...

Un terrible éclair, dont le feu sécha ses dernières larmes, monta aux yeux de l'aïeule. — Retirez-vous, dit-elle en écartant les deux jeunes gens, je vous comprends... Pauvre homme, ajouta-t-elle en regardant la fosse, pardonne-moi si je n'achève pas ma prière! Mes fils l'ont interrompue, parce que ma reconnaissance les humilie. Tu l'avais bien dit, mon bienfaiteur, leur misérable orgueil a tué tout

ce qu'ils avaient de bon. Ton bienfait est encore chaud dans leurs mains, qu'ils ne s'en souviennent déjà plus.

— Ma mère, ma mère, s'écrièrent les deux jeunes gens d'une voix altérée, si vous saviez!

— Je sais, reprit la mère, que vous avez vos chapeaux sur la tête devant cette tombe encore fraîche. — Et d'un geste rapide, elle étendit ses deux mains, arracha le crêpe qui était au bras de ses deux enfans, en jeta les lambeaux en disant d'une voix étouffée : — Otez cela, mes fils; c'est assez de l'ingratitude sans le mensonge. Oh! mon Dieu, mon Dieu, s'écria-t-elle, vous maudissez ma vieillesse; vous ajoutez la douleur à la douleur. Mes enfans que j'aimais tant, mes enfans sont des ingrats! Ah! vous m'avez brisé le cœur, acheva-t-elle faiblement.

Cependant la foule commençait à se disperser; la solitude s'étant faite autour d'eux, Antoine et Paul purent expliquer à leur grand'-mère le véritable motif de leur conduite. Elle écouta leurs raisons, et son visage retrouva un peu de sérénité en voyant l'empressement qu'ils mettaient à se justifier du reproche d'ingratitude; mais son âme simple comprenait mal le mouvement d'orgueil qu'ils n'avaient pu réprimer. Dans un pareil jour et dans un pareil lieu, elle eût souhaité que ses enfans eussent fait comme elle abnégation de ce sentiment d'amour-propre qui les avait distraits de leur douleur. Néanmoins son cœur tendre reçut le contre-coup du chagrin qu'elle avait dû causer à ses petits-fils, et elle voulut s'excuser; mais ils lui fermèrent la bouche avec une caresse. On rejoignit le groupe des buveurs d'eau, qui s'étaient tenus à l'écart, et on reprit ensemble le chemin du retour.

Francis, abrité par un parapluie, se promenait dans les environs en ayant l'air de chercher son chemin. Il attendait que les buveurs d'eau passassent devant lui pour se rencontrer d'assez près avec Antoine, qui ne saurait alors s'empêcher de le voir et sans doute de le reconnaître. La rencontre eut lieu, comme Francis s'y attendait bien. Antoine marchait précisément en arrière du groupe et causait avec un de ses amis. La grand'mère et le frère Paul tenaient la tête. La pluie avait redoublé, et les terrains détrempés rendaient la marche très-pénible; aussi le moment était-il peu favorable pour aborder une conversation familière. Cependant, comme Francis ne pouvait pas choisir ses instans, il profita de l'occasion et songea à en tirer tout le parti possible. Accueilli assez froidement par Antoine, qui ne l'avait réellement point aperçu, ni dans le convoi, ni pendant l'inhumation, Francis lia péniblement les paroles les unes aux autres pendant tout le temps que l'on mit à sortir du cimetière. On ne disait rien, mais on parlait. A la barrière, des cochers, qui stationnaient sur le boulevard extérieur, voyant arriver plusieurs personnes, supposèrent qu'on

allait leur faire signe, mais on passa auprès des fiacres sans s'arrêter.

— Quel malheur que grand'mère ne puisse pas supporter le mouvement de la voiture! dit Antoine, comme pour répondre à l'étonnement que Francis avait laissé paraître en voyant que les buveurs d'eau continuaient la route à pied. Cette pluie qui ne cesse pas! — Francis souffrait réellement de voir cette pauvre femme exposée à ce déluge glacial. Il savait parfaitement à quoi s'en tenir sur le motif allégué par Antoine pour s'excuser auprès d'un étranger de n'avoir pas pris une voiture. — Monsieur, dit-il avec vivacité, permettez-moi de vous proposer mon parapluie, et veuillez le porter à madame votre mère, il la préservera toujours un peu pendant le temps qu'elle mettra à rentrer chez elle. — Antoine voulait refuser; mais Francis insista avec tant de cordiale simplicité, qu'il finit par accepter, et remercia Francis avec une effusion qui prouvait combien il était content qu'il eût eu cette idée. Il porta le parapluie à la grand'mère, qui se retourna en arrière pour remercier aussi. Francis la salua par une respectueuse inclination. — Mais, dit Antoine en revenant, vous, monsieur, vous allez être privé.....

— Je suis jeune, dit Francis. Il allait ajouter : Et bien couvert, mais il se retint.

— Alors, dit Antoine, comment vous remettre votre parapluie?

— Voici mon adresse.

Et il tira de son portefeuille une carte qu'il remit au jeune homme. Francis pensait qu'il allait la regarder, et se disposait à observer sur sa physionomie l'effet que produirait son nom; mais Antoine prit la carte, la glissa dans sa poche sans la voir, et remercia de nouveau.

On était arrivé sur la place de la Bastille. C'était là que Francis avait dit qu'il s'arrêterait. Il salua ses compagnons de route, s'inclina avec respect devant la grand'mère, et s'éloigna par un côté opposé à celui que suivaient les buveurs d'eau.

IV. — LES BUVEURS D'EAU.

Rentré chez lui, Francis fit la toilette de son atelier. Il savait que dans toute première entrevue qui a un but intéressé, l'influence des lieux n'est pas étrangère. Il pensait que l'intimité serait plus difficile à établir, si la première pensée d'Antoine en entrant chez lui l'obligeait à faire une comparaison qui donnât trop d'avantage à son intérieur. Il fit donc disparaître toutes les choses qu'il avait acquises récemment et qui donnaient à son atelier un aspect trop meublé; il cacha les quelques fantaisies de demi-luxe qui étaient sans utilité pour son travail, il retira des murailles les toiles commencées dont il avait constaté lui-même la faiblesse, il changea de place et exposa

dans une meilleure lumière celles qui lui semblaient de nature à lui attirer un compliment. Au bout d'une heure, toute apparence de recherche, toute préoccupation de bien-être domestique avaient disparu. Il avait calculé que cette mise en scène se chargerait de révéler tout d'abord à l'hôte qu'il attendait une conformité d'existence qui lui servirait de point de départ pour en arriver à ses fins.

Le lendemain dans la matinée, Antoine vint comme il l'avait promis la veille. Francis était bien en scène, comme on dit en termes de théâtre. Antoine avait parcouru d'un prompt regard l'atelier, et l'examen avait paru être favorable. Le premier quart d'heure fut employé en banalités; mais étant chez un confrère, la politesse exigeait qu'Antoine donnât quelque attention aux études qu'il avait devant les yeux. Antoine suivit l'usage, d'autant plus qu'il y avait sur le chevalet une toile qui était placée trop bien en vue pour qu'on ne devinât pas dans quel dessein. Antoine loua avec intelligence ce qu'il voyait. Quand une chose lui paraissait défectueuse, il la signalait, comme pour donner plus d'importance à ses éloges; mais on sentait l'embarras, l'indécision dans ses paroles.

Francis ne se méprit pas sur le compte d'Antoine. Celui-ci le payait, avec une apparence d'intérêt, d'un léger service qu'il lui avait rendu. — Les pieds lui brûlent chez moi, il voudrait déjà être dans l'escalier, et si j'avais une pendule, il regarderait l'heure, pensait Francis. Ce qui l'étonnait surtout, c'est qu'Antoine ne lui parlait point des tableaux récemment exposés par Francis. Dans tous les arts, les jeunes gens qui commencent à se produire ont la prétention qu'on doit connaître leurs œuvres, et qu'elles sont l'objet de la préoccupation générale. Aussi le silence que l'on conserve devant eux équivaut à la plus amère des critiques; l'ignorance équivaut à une injure. Ne pouvant admettre qu'Antoine ne connût pas ses tableaux, Francis en concluait que, s'il n'avait pas saisi cette occasion de lui complaire, c'est que son opinion n'était pas favorable, et intérieurement il trouvait que la société des buveurs d'eau, représentée en ce moment par Antoine, était bien difficile. Cependant on sortit de ce terrain vague. Francis eut l'adresse de glisser, à propos d'un maître dont on avait parlé, une critique dont il exagéra la violence avec intention. A la vivacité avec laquelle on lui répondit, il devina qu'il avait touché un ressort, et qu'Antoine, venu en visite officielle chez un étranger vis-à-vis duquel il voulait rester étranger, allait enfin se montrer ce qu'il était réellement. Antoine ne pouvait voir toucher à ses idoles sans les défendre, et il lui était impossible d'aborder une discussion d'art sans qu'il se passionnât. Une fois emporté, sa franche nature brisait tous les liens de la réticence, sa personnalité entière se révélait, non-seulement comme artiste, mais aussi comme homme.

Au ton dont son confrère avait commencé, Francis avait deviné que la séance serait longue. Il démasqua un placard, prit deux bûches et alluma du feu dans son poêle.

— Tiens, dit naïvement Antoine, vous avez donc du bois?

— J'ai séance toute cette semaine, et comme j'ai reçu quelque argent de deux tableaux, j'ai fait une provision de chauffage.

— Et nous allons causer, comme des bourgeois, le dos au feu?

— Pardieu, interrompit Francis, nous devrions bien compléter le proverbe, et nous mettre aussi le ventre à table.

— Mais, dit Antoine embarrassé...

— Quoi! répliqua Francis avec gaieté, pas de façons. Vous n'avez pas déjeuné sans doute aussi matin, moi non plus. C'est une besogne plus agréable quand on la fait à deux.

Antoine n'avait aucune raison pour refuser, et il en avait une pour accepter : il accepta. — C'est bien, dit Francis intérieurement, si la glace n'est pas encore brisée entre nous, au moins elle est fêlée. — Il héla son portier par la fenêtre, et un quart d'heure après Antoine et Francis réalisaient le proverbe bourgeois qui est si souvent une utopie pour les artistes pauvres. Derrière eux, le poêle ronflait, et devant eux la table était mise. La discussion interrompue reprit de plus belle. Les deux amis, — c'était le nom qu'ils se donnaient déjà, — causaient encore, comme la nuit arrivait. — Maintenant, dit Francis, allons dîner. Ce soir aussi vous êtes mon hôte. — Un seul mot peindra le degré d'intimité auquel ils étaient arrivés. Antoine, voyant que Francis le conduisait dans un grand restaurant, l'arrêta sur le seuil, et lui dit très franchement : — Vous allez faire des sottises; je ne veux pas être votre complice. Il vous en coûtera au moins vingt francs pour nous faire asseoir pendant une heure dans ces beaux salons où nous ne serons pas à notre aise pour parler, surtout des choses dont nous avons à parler.

— Baste, pour une fois! dit Francis.

— Non, vrai, continua Antoine, et puis au fait, je puis bien vous dire cela... j'aurais comme un remords de m'attabler là-dedans pendant qu'on jeûne à la maison. Faites mieux; allons dans un endroit modeste. En passant devant chez nous, je remettrai à mon frère quelques sous que vous allez me prêter. Demain, je vous les rendrai; j'ai à toucher un mois de leçons.

— Faites mieux encore, dit Francis; allons prendre votre frère et vos amis, s'il s'en trouve chez vous.

— Cela ne se peut. Vous seriez gêné, et eux de même. Quand ils vous connaîtront par moi, nous verrons. D'ailleurs, mon frère veut travailler ce soir; s'il a de quoi souper et devant lui quatre heures de feu, de lumière et de tabac, vous lui aurez rendu service.

Francis glissa une pièce d'or dans la main d'Antoine, qu'il accompagna jusqu'à sa porte. — Attendez-moi cinq minutes, dit celui-ci. — Pendant qu'il se promenait dans la rue, Francis remarqua que le frère d'Antoine sortait de la maison, accompagné de l'un des jeunes gens qu'il avait vus la veille au convoi. Peu de temps après, il les vit rentrer. L'un d'eux portait une falourde sur le dos, et l'autre avait un pain sous le bras. Francis se tint à l'écart pour qu'on ne le reconnût pas. Au bout de cinq minutes, Antoine était redescendu. — C'est moi qui vous mène, dit-il à Francis. — Et il le conduisit dans une espèce de brasserie où l'on mangeait. Si le repas se prolongea, ce ne fut point la faute des plats; Antoine s'était opposé à tout extra. Comme on se levait pour partir, Francis vit avec étonnement que son convive payait le garçon qui les avait servis. — Que faites-vous? lui demanda-t-il.

— Laissez, répondit Antoine. — Et quand ils furent dans la rue : — Voici votre monnaie, dit-il en rendant à Francis ce qui restait de la pièce d'or.

Le dîner payé, Francis calcula que les buveurs d'eau n'avaient pas dû prendre plus de deux francs sur le louis. — Vous ne m'avez donc pas compris tout à l'heure? dit-il d'un ton de reproche à son compagnon.

— C'est vous plutôt qui ne m'aviez pas compris. Je vous avais demandé quelques sous.

— Mais puisque cela ne me gêne pas... reprit Francis.

— Mais cela nous gênerait, nous! répliqua Antoine de façon à faire comprendre que toute insistance lui était désagréable. Et comme Francis allait hasarder une nouvelle objection : — Écoutez, continua-t-il, ma conduite a sa raison d'être. Vous avez vu avec quelle liberté j'ai agi avec vous. Nous sommes dans des termes que nous n'aurions pas prévus ce matin. La transition a été rapide; mais cette promptitude même est un gage de la franchise qui nous a mis la main dans la main. Le temps donnera un autre nom aux sentimens que nous pouvons avoir l'un pour l'autre. Le temps fait pour les amitiés ce qu'il fait pour les vins, qui se dépouillent en vieillissant d'une verdeur sèche qui empêche d'apprécier toutes leurs généreuses qualités. Quand l'habitude nous aura appris à nous connaître, nous perdrons aussi, naturellement et sans effort, tous les petits doutes, toutes les craintes qui suivent le premier pas que deux sympathies font au-devant l'une de l'autre. Et maintenant, mon cher ami, puisque vous paraissez y tenir, comme j'y tiens moi-même beaucoup de mon côté, allons voir vos tableaux. J'y aurais été déjà, si j'avais eu occasion d'aller dans ce quartier, car mon frère m'en a parlé comme d'une chose... heureuse.

On arriva devant la boutique de Morin. Antoine examina les tableaux et ressentit cette impression qu'on nomme *le coup de fouet;* mais il se remit de ce premier moment de surprise et jugea les deux toiles comme elles étaient jugées par les gens sérieux qui les avaient examinées.

— Eh bien! lui demanda Francis, que pensez-vous de mon début?

— Je ne peux pas vous vanter à propos de vos peintures. Elles m'ont surpris d'abord; mais ces deux toiles ne supportent pas un examen consciencieux. Les parties saisissantes, qui ont dû vous paraître des qualités, ne sont que d'habiles parodies, des défauts communs aux maîtres que vous suivez. Vous êtes tombé dans le piége éternel tendu par les chefs d'école. En regardant vos tableaux tout à l'heure, je me demandais si vous étiez en état de renouveler ce tour de force, et si vous retrouveriez cette habileté au premier commandement de votre volonté. Je vais vous dire une chose qui vous surprendra : je souhaite qu'elle vous manque, et qu'à la première tentative que vous ferez, vous en soyez réduit au tâtonnement, à l'essai, à l'étude enfin. Alors vous rentrerez dans la véritable voie; vos progrès étant le résultat de la recherche et non d'un hasard, vous en retirerez des profits durables que vous pourrez appliquer utilement et sérieusement. Vous allez me répondre que le sentiment et l'inspiration peuvent suppléer à l'étude; mais l'inspiration, quand il s'agit d'un premier début, se formule avec plus de naïveté. Dans ces circonstances, c'est l'idée impatiente qui n'attend pas qu'elle soit mûrie par le travail de l'art, c'est le diamant qui n'attend pas le lapidaire et se révèle diamant par sa première étincelle. Ce n'est pas là votre histoire. Vous n'êtes pas naïf, car votre peinture est pleine de ruses; vous n'êtes pas original, puisqu'on sent chez vous, et malgré vous peut-être, des préoccupations étrangères. Ces tableaux ne sont pas le résultat d'une inspiration; on l'aurait sentie dans vos œuvres précédentes. Qu'est-ce donc alors? Un accident; et cet accident sera heureux selon le parti que vous allez prendre.

Francis gardait le silence, mais il ne paraissait qu'à demi convaincu. — Morin, reprit Antoine, se connaît, on ne peut le nier, dans cet art d'à-peu-près qui lui procure une fortune : il veut faire de vous ce qu'il a fait de plusieurs. Il vous fera produire beaucoup; il vous entretiendra dans une apparence de bien-être que vous ne trouverez pas sûrement, si vous rompez avec lui. Il a des influences qui l'aideront à vous procurer des succès dont il aura besoin pour donner à votre nom une valeur commerciale, car c'est l'affaire importante pour lui; il vous lancera dans un monde qui est au monde ce que ses marchandises sont à l'art. Si vous refusez de produire pendant quelque temps, il s'offrira lui-même à bercer le hamac de votre

paresse, sûr que vous en sortirez bien vite pour arriver à son comptoir. Le familier, l'ami, le complaisant, auront disparu alors; vous vous trouverez en face d'un patenté qui vous ouvrira ses livres en vous disant que vous commencez à prendre trop de place dans la colonne de votre passif, et qu'il serait temps de rétablir la balance. Le temps où vous vous contentiez de peu, souvent même de rien, sera bien loin derrière vous; vous aurez pris goût aux plaisirs coûteux, aux satisfactions d'amour-propre, aux éloges stupides qui vous font rougir, mais que les faux artistes ont besoin d'entendre résonner autour d'eux pour travailler, comme les mules qui s'excitent au bruit de leurs grelots. Vous travaillerez alors sans relâche, et Morin ne vous laissera plus la liberté du caprice; il vous enverra le programme de votre tableau au coin de la toile. Puis un beau jour, quand il aura épuisé votre veine, il vous dira que vous baissez, il vous humiliera par les succès préparés à de nouvelles recrues qui auront plus tard le même sort que vous, et à la fin il vous proposera de vous rendre votre liberté, à moins qu'il ne vous plaise d'accepter un emploi de broyeur dans sa fabrique. Vous voudrez essayer de vous passer de lui; mais il arrivera que vous vous trouverez partout opposé à vous-même. On vous évincera précisément à cause de votre réputation compromettante. Vous vous reprendrez alors d'une belle passion pour les études graves; mais l'art, qui a horreur de ces adultères, vous renverra aux brocanteurs de bas étage. Vous tomberez sur la table des commissaires-priseurs, et vous serez péniblement adjugé entre un lot de ferraille et un lot de chiffons. Que ferez-vous alors, découragé, dédaigné, méprisé, trop avancé dans la vie pour pouvoir la recommencer, subissant à votre tour la pitié de ceux que vous avez connus autrefois obscurs, misérables, et que vous rencontrerez maintenant heureux et célèbres, possédant en réalité la chose dont vous n'avez eu que l'ombre, tandis que vous serez réduit à peindre des stations de la croix à cent francs la douzaine pour les fabriques d'églises villageoises?

Ces alarmans pronostics n'avaient pas réussi à persuader Francis. — Mais, dit-il à Antoine, il faut vivre cependant. — Ne viviez-vous pas avant de connaître Morin? répondit celui-ci. — Sans doute, répliqua Francis, mais ce n'était pas sans peine; je ne sais pas comment je ferais, si je devais recommencer une semblable existence. Pourtant, se hâta-t-il de dire, si j'étais soutenu, encouragé par l'exemple, si je vivais, comme vous, dans un milieu d'enthousiasme, au centre d'affections actives comme celles qui vous environnent, à cet incessant contact avec des intelligences fraternelles, j'acquerrais peut-être une foi qui me manque, j'en conviens, une persévérance qui résisterait à toute séduction dangereuse; mais je suis isolé :

j'avais des amis qui se sont détachés de moi; j'ai horreur de la solitude et de l'ennui. Alors, vous comprenez?

— Parfaitement, répondit Antoine; il faudrait que vous vécussiez au milieu de nous. C'est cela que vous vouliez me demander? Vous aurez entendu parler de notre petite réunion, et Dieu sait les quolibets qu'on fait pleuvoir sur nous : il est facile de médire de ce qu'on ne connaît pas, plus facile encore de ce qu'on connaît mal. Je vous dirai la vérité sur notre association. Si son esprit répond à l'idée que vous vous en êtes faite, mes amis et moi nous entreprendrons votre sauvetage; mais il faut que vous sachiez à quoi vous vous engagez en prenant place parmi nous.

Antoine expliqua alors longuement à Francis les mystères d'une existence que celui-ci connaissait déjà en partie. Il profila l'une après l'autre les figures de tous ses amis. Selon lui, tous n'avaient pas de talent encore prouvé. — Nous avons, disait-il, parmi nous des poètes dont la muse balbutie encore; mais elle balbutie juste. Il en est d'autres, reprit Antoine, et il se mit franchement du nombre, dont les œuvres déjà accentuées se montrent filles de bonne race. Quant à notre pauvreté, nous la subissons comme on accepte le froid pendant l'hiver; seulement notre hiver est rude, on ne peut le nier. Aussi notre espérance n'est-elle pas une poétique figure, comme la dépeignent les allégories : c'est une chétive compagne qui soupire ses consolations plutôt qu'elle ne les chante. Chez nous, les jours se suivent et se ressemblent, et il en est beaucoup depuis trois ans dont nous avons pu mesurer la longueur sur un proverbe très connu. Il y a pourtant des gens qui nous disent : Il est bon que les jeunes gens connaissent cette vie-là, cela leur trempe le caractère. — Oui, dans du vinaigre. — Pour nous, si nous avons échappé à cette amertume, par laquelle les gens les mieux doués trahissent involontairement leur malheur, c'est grâce à l'exemple de résignation que nous avons au milieu de nous, dans la personne de notre grand'mère.

Je vous dirai son histoire en deux mots, et vous ne pourrez vous empêcher d'admirer le rôle qu'elle joue parmi nous. Il y a trois ans, elle vivait chez nos parens, achevant tranquillement sa vie laborieuse dans le repos de la vieillesse, comme un bon ouvrier qui a fini sa journée. Un soir, comme nous ne voulions pas prendre l'état auquel notre père nous avait destinés, ayant appris que nous allions travailler dans un atelier de peinture, il nous dit à la fin du dîner : « Vous avez mangé mon pain pour la dernière fois; allez vivre ailleurs, et comme vous pourrez : vos malles sont faites. — Et la mienne aussi, dit notre grand'mère en se levant de table. Je pars avec mes petits-enfans. » Notre mère pleurait, mais la grand'mère était calme : elle monta dans sa chambre, fit un paquet de ses hardes et

nous rattrapait comme nous passions, pour n'y plus revenir, le seuil de la maison paternelle. — Pourquoi nous partions, où nous allions, qu'est-ce que c'était que l'art, — humble ignorante, elle ne le comprenait pas; tout ce qu'elle comprenait, c'est que nous serions seuls et que nous étions jeunes et faibles. Comment repousser cette tendresse? comment lui faire entendre qu'elle serait un embarras pour notre exil hasardeux? Hélas! nous n'avions rien compris. Deux jours après notre installation dans notre premier atelier, le véritable dévouement de cette âme héroïque se révéla dans toute sa simplicité : grand'mère avait cherché de l'ouvrage, et elle en avait trouvé. Elle avait paru bien vieille, mais, comme Antée retouchant la terre, cette laborieuse créature avait retrouvé de la force en touchant l'ouvrage. — Mes pauvres enfans, nous dit-elle, vous avez pris un état qui ne vous rapporte rien, mais qui vous plaît, c'est le principal. Moi, j'en sais un à la portée de tous les gens qui ont des bras, il nous aidera à vivre. Quand vous gagnerez de l'argent et que vous serez heureux à votre fantaisie, vous m'achèterez un grand fauteuil; je m'asseoirai dedans pour ne plus bouger, et je mourrai heureuse en regardant votre bonheur. — Nous voulions l'empêcher de travailler et l'obliger à retourner dans notre famille, mais nos supplications furent inutiles. Elle nous arrêta d'ailleurs par un mot : « Est-ce parce que vous rougiriez d'avoir une grand'mère qui travaille chez les autres? » nous dit-elle. Que répondre, sinon accepter ce dévouement?

Pendant les dix-huit mois qui suivirent notre départ de la maison paternelle, ce fut cette pauvre femme, dont l'âge serait deux fois celui de mon frère et le mien, qui nous fit vivre avec le gain de son travail; et maintenant encore, si le secours de ses bras venait à nous manquer, il faudrait peut-être que nous fissions à nos principes des concessions mortelles pour l'art; en un mot, nous serions forcés de rechercher aussi la protection d'un Morin. Or c'est à toute concession de cette nature que s'oppose l'esprit de notre société. Chacun dans sa spécialité se refuse parmi nous à faire autre chose que celle pour laquelle il se croit créé, et attend patiemment, pour produire l'œuvre qui signalera son avénement, qu'il ait réuni tous les élémens et acquis la force nécessaire. Il en est parmi nous qui seraient déjà en état de tirer de leurs travaux un bénéfice matériel de nature à apporter un soulagement non-seulement à leur position, mais à celle de tous, car dans notre famille rien n'est à un seul, tout se partage en entrant. Toutefois ceux-là, n'ayant pas derrière eux l'autorité d'un nom fait, seraient obligés de subir des prétentions inintelligentes, des conseils opposés à leur façon de comprendre, et, préférant se maintenir dans leur intégrité, ils attendent que leur jour soit venu. On nous taxe d'un orgueil cynique : ce sont propos d'ignorans ou de mal-

veillans. Notre orgueil n'est pas si niais qu'on le suppose. Nous accepterons, d'où qu'elle vienne, toute protection franchement offerte, toute sympathie qui, ne s'effrayant pas de l'apparence, ira au fond des choses et ne demandera pas à notre reconnaissance une attitude servile et un langage offensant pour nous-mêmes. Nous nous plions facilement aux nécessités d'une existence difficile, mais nous refusons de nous plier à une morale plus commode à pratiquer qu'à justifier. Nous ne sommes pas des puritains exagérés, et nous changerions très volontiers notre existence contre une meilleure, en tant que la métamorphose s'accomplirait sans préjudice de nos idées sur l'art. Nous sommes des hommes et nous sommes jeunes; cette séquestration en dehors des plaisirs et des jouissances de notre âge nous est souvent pénible; nous connaissons l'assaut des tentations, mais nous le repoussons, et ne pouvant les trouver ailleurs, nous plaçons nos jouissances et nos plaisirs dans notre travail même.

Voyant que Francis l'écoutait avec intérêt, Antoine voulut répondre devant lui à toutes les objections dirigées contre la société des buveurs d'eau. — On nous accuse d'égoïsme, continua-t-il, parce que nous laissons travailler notre grand'mère, qui est vieille; mais ce grand cœur donne un démenti aux accusations. Elle sait que son dévouement est la base de notre avenir, et sa face rayonne de fierté quand elle voit le courage que nous puisons en elle. Entre nous, nous nous aidons dans toute la mesure de nos moyens. Il y a un an, j'avais le désir d'aller faire un petit voyage pour étudier d'après nature : chacun de mes camarades s'est frappé volontairement de l'impôt d'une privation nouvelle; on m'a fait les frais de mon voyage. La plus grande franchise règne parmi nous. Nos opinions n'ont jamais qu'un visage. Nous sommes le plus possible d'humeur égale et gaie, parce que la tristesse ne sert à rien et que nous avons pour principe que tout ce qui est inutile est nuisible. Nous avons de grands défauts, qui ont pris le parti de vivre en bonne intelligence plutôt que de se quereller pour se corriger mutuellement. Nous respectons toutes les opinions qui touchent l'art, quoique opposées aux nôtres. Beaucoup parmi nous suivent un sentier différent, mais le but est le même, et tout en nous soumettant avec religion aux règles de l'association, chacun conserve son indépendance. Nous sommes cités dans nos familles comme des modèles de désordre; c'est à peine si l'on ose prononcer nos noms devant nos sœurs, et notre existence est unie, calme, moralement régulière : ce sont les habitudes d'une communauté, l'abstinence comprise. Nous évitons les nouvelles connaissances : une figure nouvelle, c'est le plus souvent un caractère nouveau, et nous craignons une dissonance dans notre harmonie. Au reste, on nous recherche peu, et nous nous occupons des autres encore moins qu'ils

ne s'occupent de nous. Malgré notre isolement, nous nous tenons au courant de tout ce qui se produit dans le monde de l'art. Chacun à son tour va aux nouvelles et nous les apporte. On lit les livres nouveaux, et quand une œuvre dramatique amène la foule dans un théâtre, on s'arrange pour que celui d'entre nous que ce succès peut intéresser assiste à une représentation. Ces rares plaisirs, on les perpétue le plus qu'on peut par le souvenir. Nous sommes comme les enfans qui ne sont pas habitués à avoir des joujoux : nous économisons nos joies et nous les faisons durer le plus possible; quand le son est éteint, on écoute l'écho. Doit-il quelque jour sortir quelqu'un et quelque chose de notre association? L'avenir le dira. Y aura-t-il jamais parmi nous un grand artiste? J'en doute. Quand nous faisons respirer nos muses, nous voyons qu'elles ont le souffle court. Nos productions ont le goût du terroir; jusqu'à présent, elles sont maladives. Aussi ne pensons-nous pas que nous enfanterons de grandes choses, mais nous pourrons en produire de sincères. Malgré les brouillons, les inutiles, les parasites, les saltimbanques et toute la dangereuse engeance qui s'est abattue dans l'art comme des sauterelles sur un champ, la formule définitive de l'art moderne se trouvera quelque jour. En attendant, il y a des gens patiens, utilement laborieux, convaincus autant qu'on peut l'être dans une époque d'incrédulité, vivant à l'écart du tumulte des faiseurs de théories, peu soucieux de triomphes puérils, et résignés humblement à leur rôle modeste. Nous sommes de ces gens-là; c'est notre mérite, et c'en est un. Voulez-vous le partager avec nous, maintenant que vous savez ce que nous sommes? acheva Antoine en regardant Francis.

— C'est mon plus cher désir, répondit celui-ci.

— Eh bien! fit Antoine, j'arrangerai votre réception; mais réfléchissez encore, car vous voyez par ce que j'ai dit que jusqu'à présent les bénéfices de notre association sont assez négatifs.

V. — LA RÉCEPTION.

Comme on était arrivé à une heure avancée de la nuit, les deux jeunes gens, qui avaient en causant remonté et descendu au moins dix fois la rue de l'Est dans toute son étendue, se séparèrent enfin, convenant de se revoir prochainement. Dès le lendemain, Francis reçut la visite d'Antoine. — Vous savez la nouvelle? lui dit celui-ci.

— Quelle nouvelle?

— Vos tableaux sont vendus.

— Comment le savez-vous? demanda Francis.

— Parce que je sors précisément de chez la personne qui les a achetés. J'étais là quand on est venu les livrer. Ils sont maintenant

dans le salon de cette princesse russe à laquelle je donne des leçons, et qui a été procurée à mon frère par le docteur ... A propos, interrompit brusquement Antoine, vous ne m'aviez pas dit que vous aviez déjà traité avec Morin pour aller peindre des dessus de porte dans la campagne d'un de ses cliens.

— Il n'a jamais été question de cela entre nous, dit Francis étonné.

— C'est pourtant ce que Morin a répondu à la princesse, qui désirait vous parler. Il a même dit que vous deviez déjà être parti.

— Pourquoi diable a-t-il inventé cela? se demanda tout haut Francis.

— La vente était conclue depuis quinze jours, fit Antoine. Seulement Morin avait obtenu de la princesse que les tableaux seraient laissés encore quelque temps en montre.

— Savez-vous combien elle a payé mes tableaux? demanda Francis.

— Assez cher, répondit Antoine en souriant; mais vous êtes mon ami, et je vous ai donné le premier coup d'épaule de la camaraderie en disant à la princesse que c'était bon marché. Morin a reçu quinze cents francs.

— Ah! je comprends maintenant, s'écria Francis, je comprends pourquoi il ne m'a pas parlé de cette vente, et pourquoi il craint que je ne me rencontre avec cette dame. Il veut que j'ignore l'énorme gain que lui rapporte sa première affaire avec moi.

— C'est bien possible, et surtout dans le caractère de l'homme, dit Antoine, et je pensais quelque chose de semblable. Au reste, j'ai certifié que vous étiez encore à Paris, et j'ai donné votre adresse à mon élève. Si cette dame veut vous faire une commande, comme cela est supposable, vous pourrez traiter sur un bon pied et jouer à Morin le tour de lui rogner son énorme escompte. La princesse est fort riche et ne regarde pas à l'argent : elle vous en a donné la preuve, ajouta Antoine.

Le mot siffla à l'oreille de Francis, et cette plaisanterie sur l'heureuse vente de ses œuvres lui déplut, mais il ne montra pas son dépit.

— Et vous pensez que cette dame a l'intention de me commander quelque chose? demanda-t-il.

— Peut-être veut-elle que vous lui fassiez deux pendans à votre *Printemps* et à votre *Hiver*. Au reste, maintenant qu'elle sait où vous trouver, elle vous fera demander. A propos, dit Antoine, nous vous invitons à dîner pour ce soir à la maison; on pendra la crémaillère pour votre réception. J'ai reçu mon mois de leçons chez la princesse. Le mois prochain ne sera pas si bon, car cette dame est forcée d'interrompre pour une quinzaine de jours : il lui est arrivé de Russie des parens qui lui prennent tout son temps.

— Est-elle jeune? demanda Francis.

— Elle est jeune, jolie et veuve, parfaitement polie. Elle fait de la peinture à peu près comme je ferais de la tapisserie, et oblige tous ses amis à prendre des billets pour des loteries où l'on gagne ses tableaux. J'en ai pris une fois, et j'ai eu la politesse de gagner. S'il y a un grain de vanité mondaine dans ces fantaisies, les pauvres en profitent. Son mari a été tué dans le Caucase, et depuis qu'elle est libre, elle use de sa liberté en femme qui a connu l'esclavage. Elle a d'excellent tabac, et elle brûle chez elle des parfums d'Orient.

— Et tout cela ne vous monte pas à la tête? demanda Francis.

— Si, dans les commencemens, parce que je n'étais pas habitué aux odeurs, mais je commence à m'y faire, répondit Antoine.

— Ce n'est pas cela que je voulais dire, fit Francis. Je vous demandais si, vous trouvant fréquemment en tête-à-tête avec une femme que vous dites jolie, familière et capricieuse.... Enfin est-ce que vous ne parlez jamais que de peinture?

— Nous parlons de toute sorte de choses, dit Antoine, et comme la princesse fait de l'opposition à son gouvernement, nous disons du bien de la Pologne. Pendant l'heure de la leçon, je suis le maître de la princesse, et tout uniment son serviteur très humble quand elle est finie. Vous m'inquiétez, ajouta Antoine en riant. Est-ce que vous auriez l'intention de demander la princesse en mariage? Ce ne serait pas là mon compte, car naturellement ce serait vous qui lui donneriez des leçons, et alors notre marmite deviendrait comme par le passé un vase de pur ornement.

Les deux jeunes gens se séparèrent en se serrant la main et prirent rendez-vous pour le même soir, où Francis devait être présenté à toute la société des buveurs d'eau. Francis, ayant à cœur la conduite de Morin à son égard, se rendit chez lui pour en avoir l'explication; mais aux premiers mots, celui-ci lui coupa la parole : — Je voulais vous ménager une surprise, mais vous ne m'en donnez pas le temps. Comme je ne néglige aucune occasion d'être agréable à mes artistes, vous auriez lu demain dans un journal : « Mme la princesse de ***, connue par son goût éclairé pour les arts, a fait l'acquisition des deux toiles de M. Francis Bernier qui attiraient ces jours passés la foule devant les splendides magasins de M. Morin, qui sont le rendez-vous ordinaire de tous les amateurs de Paris. » C'est court, mais c'est clair : tout le monde aurait eu son compte, et vous auriez eu le vôtre largement, et en autre monnaie, continua Morin; car, ayant vendu vos deux toiles beaucoup plus cher que je ne l'espérais, j'avais résolu de vous faire participer à l'aubaine. Il faut que tout le monde vive, mon jeune ami. — Et Morin glissa dans la main de Francis un fin et frissonnant papier que celui-ci mit tranquillement dans son portefeuille.

Francis, disposé par Antoine à se méfier de Morin, suspecta un piége dans la générosité de celui-ci, et ne tarda pas à en découvrir le motif quand il entendit le marchand lui commander deux pendans aux tableaux vendus.

— Je vous les achète d'avance, dit Morin.

— A quelles conditions? demanda Francis.

— Mais, reprit le marchand, il me semble que vous n'avez pas à vous plaindre des premières conditions que je vous ai faites? Quand je propose une affaire à un artiste, à lui d'accepter ou de refuser; mais, l'affaire conclue, je traite comme je l'entends avec mes cliens. Il est bien entendu que je gagne sur le marché, mais nous ne vivons pas dans les nuages : chacun vit de son état et cherche à en bien vivre.

— Alors vous ne devez pas trouver étonnant que je fasse comme tout le monde, dit Francis, et que je préfère, par exemple, traiter directement avec la personne qui désire avoir deux pendans aux tableaux qu'elle a achetés : en faisant l'affaire moi-même, je bénéficierai naturellement du gain que vous auriez fait sur moi. Vous l'avez dit vous-même : chacun vit de son état et cherche à en bien vivre.

— Mon cher monsieur, dit Morin, je suis allé vous prendre dans votre grenier, je vous ai mis en bonne posture, je voulais vous mettre dans une meilleure. Vous vous croyez déjà assez grand garçon pour vous passer de moi; à votre aise. La délicatesse avec laquelle j'ai agi avec vous me servira de leçon.

— Alors, dit Francis, j'aurai l'honnneur d'informer Mme la princesse de *** que je ne suis pas à la campagne, comme il vous a plu de le lui dire, et que je me tiens à sa disposition.

— Vous êtes parfaitement libre, dit Morin.

Francis revint chez lui, et de là se rendit à la maison d'Antoine, où il était attendu. Tous les buveurs d'eau y étaient réunis et l'accueillirent de telle façon qu'il se trouva promptement à son aise. On fit un repas modeste, mais cette simplicité était de la part des convives l'objet de plaisanteries qui donnaient à entendre que chacun d'eux n'était pas habitué à un semblable ordinaire. La réception de Francis s'accomplit sans aucune des formalités ridicules dont il avait entendu parler. On ne lui demanda aucun serment : seulement le président de la société, un peintre qui s'appelait Lazare, le prit à part et lui donna lecture de l'acte d'association. C'était, formulée en articles, la répétition de la profession de foi qu'Antoine lui avait faite la veille. Lazare lui fit relire une seconde fois l'article 5, qui était ainsi conçu : « Le but de la société étant principalement de maintenir chacun de ses membres dans la stricte intégrité de son art, aucun d'eux ne pourra s'en éloigner et se livrer à des produc-

tions dites de commerce, quel que soit d'ailleurs le bénéfice qu'il pourrait en retirer... »

— Mais, interrompit Francis, à quoi peut-on reconnaître qu'on s'éloigne de cette intégrité? Où s'arrête l'art? où commence le métier? Quand on a du talent, on le prouve dans toutes ses productions, et une œuvre ne perd aucun de ses mérites parce qu'elle a été payée.

— Il ne s'agit pas de cela, dit Lazare. Quand on a du talent, en eût-on même beaucoup, on risque de le compromettre en se livrant aux faciles improvisations, à l'inutile excès d'habileté, qui éloignent de l'étude sérieuse, pour un temps moins productive que les travaux frivoles dont le placement offre moins de difficultés. En faisant du *fac-simile,* on arrive à ne plus savoir faire du vrai, on commence par duper les autres, on finit par se duper soi-même. Voilà l'explication de notre article 5. Si vous n'avez pas compris, dit Lazare avec une apparence d'ironie, levez la main, je ne demande pas mieux que de répéter.

— J'adhère à cet article comme aux autres, répliqua Francis, et je connaissais déjà en partie toutes les clauses de votre contrat. Venir ici, c'était vous dire que je les acceptais.

— Alors, continua Lazare, il ne vous reste plus, si cela est actuellement dans vos moyens, qu'à verser la petite cotisation spécifiée par le dernier article. Ces fonds, qui malheureusement n'ont jamais le temps de se grossir, sont tenus à la disposition des membres qui prouvent en avoir besoin pour leurs travaux. Ils ne peuvent recevoir aucune autre destination, et les nécessités de la vie matérielle, si pressantes qu'elles soient, n'autorisent aucun de nous à y recourir. Ceux qui n'ont pu verser la cotisation aux époques convenues sont tenus à remplir les lacunes dès qu'ils en ont acquis les moyens. La caisse ne prête pas d'argent : elle refuserait quarante sous à vingt minutes d'échéance.

Comme c'était précisément le premier jour du mois, deux membres de la société, les seuls qui gagnassent régulièrement quelque argent, versèrent leur cotisation entre les mains du président-caissier. — Ceux qui ont quelque chose à me demander peuvent prendre la parole, dit Lazare, qui était aussi le caissier de l'association.

— Moi! j'ai quelque chose à demander, dit le peintre Soleil, qui habitait le même logis que les deux frères Antoine et Paul.

— Explique-toi, dit Lazare.

— Eh bien! fit Soleil d'un air très embarrassé,... je voudrais,... mais tu ne voudras pas...

— Quoi, quoi? fit le caissier impatienté, parle toujours.

— Eh bien! s'écria Soleil tout d'un trait, comme un homme qui

demande quelque chose d'énorme,... je voudrais quatre francs pour acheter du *cadmium*.

— Demande un million, va, pendant que tu y es, fit Lazare. Tu commences à devenir fatigant et ennuyeux avec tes couleurs de convention.

— Je ne peux pas m'en passer pour mes soleils couchans, insista l'autre.

— Eh bien! fais des soleils couchés.

Ce refus jeta le pauvre Soleil dans une tristesse moitié sérieuse, moitié comique. Il prétendait que l'absence de cette couleur fort coûteuse l'empêchait de travailler. — Oui, disait-il à Lazare, tu dis du mal du cadmium, parce que tu ne sais pas t'en servir; tu veux m'empêcher de me faire une position.

Et Soleil alla douloureusement s'asseoir dans un coin. Un éclat de rire général accueillit sa sortie.

— Donne-lui ses quatre francs, dit Antoine à Lazare, sans cela il s'obstinera à ne pas travailler.

Lazare desserra en rechignant les cordons de sa bourse. — Tiens, dit-il en appelant Soleil, voilà ton affaire.

— Serait-il vrai? s'écria celui-ci, et toute la joie d'un désir satisfait rayonna sur son visage.

Francis raconta ensuite à ses co-associés sa rupture avec le marchand et le motif de cette séparation. — Vous comprenez, dit-il, que j'aime bien mieux m'entendre avec les amateurs qui me commanderont de la peinture. Les règlemens ne s'opposent pas à ce que j'accepte des commandes? demanda-t-il avec une intention railleuse.

— Ma foi! c'est selon, répondit Lazare. Si on vous commandait des tableaux-pendules, je vous rappellerais à l'article 5; mais est-ce que les amateurs font déjà la queue dans votre escalier?

— Je n'en suis pas là, dit Francis en rougissant, mais j'ai l'espérance de placer deux pendans à mon *Hiver* et à mon *Printemps*.

— En effet, dit Antoine, je crois que la princesse avait le dessein de vous les demander. A propos, continua-t-il en montrant à Francis un pastel dont le verre était brisé dans un coin, si vous voulez voir le portrait de cette dame, le voici. Elle me l'a donné l'autre jour pour que je fasse une retouche à la robe, qui a été un peu effacée. C'est l'œuvre d'un de nos compatriotes qui s'est établi en Russie et qui y a fait fortune. Quant à moi, je ne lui confierais pas ma palette à nettoyer.

— Est-ce ressemblant? demanda Francis en regardant le portrait.

— Il faut être juste, fit Antoine, la chose a ce mérite. Qu'en dites-vous?

— C'est une bien jolie femme que votre élève, dit Francis. Il faut

avouer que ces types aristocratiques ont en eux quelque chose d'idéalement séducteur.

Au milieu de la soirée, la grand'mère revint de sa besogne. Elle n'était pas seule, un vieux soldat l'accompagnait. — J'ai rencontré le cantinier devant la caserne, dit-elle, et je l'ai amené pour qu'on fasse son compte.

— Ah! vous voilà, père 56e, dit Antoine. Qu'est-ce qu'on vous doit ce mois-ci?

— Voilà ma *taille,* dit le soldat en tirant de sa poche une carte comme celles qui servent à marquer les points au piquet.

— Soixante-six pains, dit Antoine, voilà seize francs cinquante. Savez-vous, père 56e, que nous avons eu une quinzaine déplorable! On trouvait toute sorte de choses dans le pain, excepté de la farine.

— J'ai ouï dire en effet, dit le soldat, que la manutention ne faisait pas son devoir avec l'armée; mais le ministre de la guerre a été faire un tour dans les bureaux des *riz-pain-sel* et leur a dit : « Je vous autorise à ne pas voler le gouvernement, qui est le père du soldat; j'entends trouver tous les jours sur ma table un échantillon des vivres militaires, et la première fois qu'il me tombera sous la dent une substance malveillante, comme qui dirait de la paille ou n'importe quoi, je vous envoie tous traîner vos guêtres devant un conseil de guerre! » — Paraîtrait, continua le soldat dans son langage pittoresque, que depuis ce temps-là la manutention nous envoie du vrai pain de gruau. Après ça, moi, ça m'est égal, je vends ce pain-là, je n'en mange pas. J'ai pris le boulanger du bourgeois.

Cette explication, qui révélait un nouveau détail de cette vie de misère, assombrit le visage de Francis. — Comment! vous en êtes réduits là? dit-il à Antoine en le prenant à part.

— A quoi? demanda celui-ci. Ah! au pain de munition! Mais depuis que ce brave ministre s'est fâché contre ceux qui altéraient les vivres, le pain est parfaitement bon, et puis, quand il est mauvais, on en mange moins : c'est encore une économie.

— C'est égal, dit Francis, c'est triste.

— Ah! dame! fit Antoine, il est certain que ça ne ressemble pas à l'abbaye de Thélème.

— Dites-moi, reprit Francis, me voici des vôtres, et vous m'avez dit hier : « Tout ce qui vient chez nous se partage en entrant. » Partageons.

Et il montra le billet de cinq cents francs qu'il avait reçu de Morin.

— Vous vous pressez trop, dit Antoine avec vivacité, d'appliquer à vous-même une formule qui n'est qu'une façon d'exprimer la fraternité qui règne entre nous. Si nous étions dans une mauvaise passe, je pourrais profiter d'une offre dont je vous remercie au nom de tous; mais nos petites affaires vont assez bien, et d'ailleurs vous aurez

besoin de cet argent pour vous. Peut-être serez-vous longtemps sans en gagner, maintenant que vous avez rompu avec Morin. Il faut donc songer à l'avenir et ménager vos fonds, pour que vos travaux, qui peuvent rester improductifs, ne se trouvent arrêtés que le plus tard possible. Avec une pareille somme, vous pouvez être votre maître pendant près d'un an, et un an d'études sérieuses vous serait bien profitable.

— Un an! dit Francis; c'est impossible.

— Mettons six mois alors, puisque vous aimez le luxe, dit Antoine en riant.

— Bah! s'écria Francis, je puis faire un peu de prodigalité, puisque je suis à la veille d'avoir une commande qui sera sans doute bien payée.

— A votre place, dit Antoine, au cas où je recevrais cette commande, je demanderais du temps pour l'exécuter.

— Mais je n'ai pas autre chose à faire.

— Si, dit Antoine, vous avez à faire des progrès.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr, reprit Antoine. Et pendant que je suis en train de vous donner des conseils qui ont votre intérêt pour but, je vous conseillerai de prendre un atelier dans un autre quartier que celui où vous habitez. Venez dans notre voisinage : cela vous sera plus commode pour nos relations, ensuite vous trouverez par ici des loyers moins chers et la vie à meilleur marché; mais le principal avantage que vous tirerez de ce changement, c'est que vous ne serez pas soumis quotidiennement aux tentations que vous pouvez rencontrer à chaque heure et à chaque pas dans le brillant et bruyant quartier où vous logez maintenant. Le spectacle du bien-être, alors même qu'on n'est pas envieux, fait encore paraître plus triste une existence destinée aux privations. Malgré soi, on subit l'influence du milieu; autant vaut qu'il soit favorable. Habitant par ici, vous vous épargnerez bien des comparaisons pénibles. En voyant des gens vivre à ne rien faire, on retrouve plus lourd à la main l'outil du travail qui vous fait à peine vivre.

— J'y songerai, dit Francis.

— Songez-y bientôt, acheva Antoine.

Comme il était fort tard, Francis se disposa à se retirer. Avant de partir, il alla serrer la main à ses nouveaux camarades.

— Ma foi! dit Lazare à ses amis quand le nouveau sociétaire fut sorti, voilà un garçon qui ne me va que tout juste : on dirait, à ses manières, qu'il prend tous les jours un bain d'empois. Il faudra s'occuper de le friper un peu.

VI. — LA PRINCESSE RUSSE.

Pendant le chemin, Francis résumait ses impressions de la soirée. A part Lazare, tout le monde l'avait accueilli avec une apparence de cordialité; mais il avait remarqué dans les paroles et les façons d'agir de ses co-associés quelque chose qui indiquait vaguement la protection. Il acceptait la franchise entre gens destinés à vivre familièrement, et cependant il eût souhaité que cette liberté d'opinion prît un peu plus de précautions pour s'exprimer. Deux ou trois fois dans la soirée on avait eu occasion de parler de sa peinture, et on s'était montré aussi prodigue de conseils, dont il ne contestait pas l'utilité, qu'on s'était montré avare de termes qui eussent au moins constaté une intention bienveillante. « Après tout, se dit Francis, je n'ai pas vu qu'ils fissent beaucoup de chefs-d'œuvre. » Et, se rappelant quelques passages des conversations qui avaient rempli la soirée, Francis se disait encore : « Ils ont beau protester, il y a dans l'esprit de chacun d'eux une source d'aigreur cachée sans qu'ils s'en doutent, un peu de déclamation dans leurs discours, et certainement de l'affectation dans leur simplicité. Des gens qui ne les connaîtraient pas et qui n'auraient pas vu ce qu'ils font seraient même autorisés à supposer que leur dédain pour de certaines œuvres a sa cause dans l'impuissance où ils sont d'en produire de semblables. Je ne dis pas que cela soit, ajouta mentalement Francis, comme pour protester contre une opinion offensante envers ses amis; je crois seulement qu'on pourrait le dire. »

Comme il rentrait chez lui, son concierge lui remit une lettre qui avait été apportée dans la soirée par un valet en grande livrée. — Je sais ce que c'est, dit Francis en montant son escalier quatre à quatre; il rompit le cachet, courut des yeux à la signature et n'en trouva pas. C'était un billet dans lequel la princesse *** lui demandait si ses occupations lui permettaient de venir lui donner des leçons. Elle le priait de répondre, afin qu'elle sût si elle devait conserver ou congédier son professeur actuel : pas un mot de plus. Francis demeura désappointé; il croyait à une commande de nouvelles peintures, et la princesse ne lui parlait même pas de ses tableaux qu'elle avait achetés. Ce désappointement l'atteignait dans ses intérêts d'abord, et le ton de la lettre le blessait dans sa vanité; ce n'était pas même une lettre, mais un billet strictement poli, six lignes de pattes de mouches élégantes, disant rapidement ce qu'elles voulaient dire, et pas de signature.

— Grande dame et Tartare par-dessus le marché! murmura Francis en froissant le billet; je ne lui répondrai seulement pas. — Il comprit cependant combien ce silence serait de mauvais goût, et il com-

mença par écrire sept ou huit lettres dans lesquelles il s'essayait à une impertinence sèche et digne. Il trouva enfin une forme de refus qui lui parut satisfaisante, et se promit bien de l'envoyer dès le lendemain. Il était tellement préoccupé de cette aventure, qu'il ne lui vint pas à l'idée un seul moment que le meilleur motif qu'il eût de refuser des leçons à la princesse, c'était Antoine : la pensée lui en vint seulement le lendemain au matin. Ce tardif souvenir modifia les termes de son refus; il écrivit une nouvelle lettre, et remplaça le ton dépité par celui du regret. Il ne précisait rien, mais il éveillait des doutes sur la véritable cause du refus : c'était un *non* qui paraissait fâché de ne pas dire *oui*.

Francis pensa qu'il serait plus convenable de faire porter cette lettre que de l'envoyer par la poste; puis il réfléchit qu'il avait justement affaire dans le quartier de la princesse et qu'il pourrait déposer la lettre à son hôtel. Il s'habilla, et, s'imaginant que le temps était fort beau, il fit quelque toilette. Quand il arriva dans la rue, le temps avait changé. Francis prit une voiture à une station voisine. Comme il remettait sa lettre au concierge de la maison que la princesse habitait, celle-ci sortait précisément en voiture; Francis l'aperçut à la portière, la reconnut aussitôt, et ajouta tout haut : — Cette lettre vient de la part de M. Francis Bernier. — La princesse, qui avait pu entendre, ne s'était pas arrêtée, et l'équipage était sorti du vestibule. Francis resta contrarié, mécontent de lui-même; sa conscience lui reprochait toutes ces hésitations, qui avaient fini par une capitulation.

Revenu chez lui, il essaya de travailler; mais il n'était pas en train. Au moment où il allait sortir, il vit entrer Antoine, et fut malgré lui embarrassé par sa présence. — Je viens vous annoncer, dit le buveur d'eau, que je vous ai trouvé rue Notre-Dame-des-Champs un atelier deux fois plus grand que le vôtre et moitié moins cher. Vous avez la vue sur des jardins, et vous serez à dix minutes de chez nous. L'atelier sera libre dans quinze jours. Je l'ai retenu et j'ai donné des arrhes.

— Vous avez eu tort, dit Francis avec vivacité; je ne connais pas cet atelier; il peut ne pas me plaire.

Antoine ne s'offensa pas de cette vivacité. — Tous les ateliers se ressemblent à peu près, dit-il, et pourvu que le jour soit favorable, cela suffit.

— Celui-là est trop haut, dit Francis.

— Comment! répondit Antoine en souriant, je ne vous ai pas dit l'étage; c'est au rez-de-chaussée.

— Trop humide alors.

— Ah! mon ami, répliqua Antoine, dites-moi donc tout de suite que vous ne voulez pas que nous soyons voisins.

— Je ne dis pas cela, fit Francis un peu impatienté; mais j'ai mes habitudes dans ce quartier.

— Mais depuis hier, insista Antoine, il est quelques habitudes auxquelles vous vous êtes engagé à renoncer.

— Ah! mon cher, répondit Francis, je commence à trouver un peu tyrannique une société qui empêche les membres qui en font partie d'habiter où il leur plaît; d'ailleurs je n'ai pas vu cet article-là dans ce qu'on m'a lu hier.

— Effectivement il manque, dit Antoine; mais c'est un tort.

— Comment trouvez-vous cela? demanda Francis en indiquant l'ébauche de la composition à laquelle il travaillait.

— Tiens, dit Antoine, une allégorie de *l'Automne!* Avez-vous déjà reçu la commande de la princesse?

— Non, dit Francis, la princesse m'a écrit; mais il ne s'agissait pas d'une commande. Ramassez un de ces papiers qui sont par terre, vous verrez de quoi il était question.

Antoine ramassa une des cinq ou six lettres écrites la veille par Francis. — Ah! dit le jeune homme avec une certaine émotion, la princesse désire prendre des leçons avec vous. Eh bien! j'ai agi en bon camarade, puisque je lui ai donné votre adresse.

— Mais vous voyez comment je lui ai répondu? dit Francis.

— Vous ne lui avez toujours pas répondu cela, puisque la lettre est encore ici.

— Celle-là et les autres n'étaient que des brouillons, répliqua Francis.

— Ah! et vous avez fait tant de brouillons pour répondre non? — Et Antoine regarda son co-associé avec une fixité inquiétante.

— Enfin, dit Francis en baissant les yeux, la princesse a mon refus entre les mains; vous pouvez être tranquille.

Antoine se retira moins tranquille cependant qu'il n'affectait de le paraître. Les deux jeunes gens avaient senti que quelque chose venait de se briser dans leur intimité de fraîche date. Francis demeura deux ou trois jours sans rendre visite aux buveurs d'eau, et comme aucun d'eux ne vint le voir non plus, cet éloignement réciproque fit naître une égale froideur chez l'un et chez les autres. — Antoine semble me bouder, et c'est mal, disait Francis en lui-même, car enfin j'ai agi loyalement et en bon camarade.

Un soir, il reçut une lettre signée de Lazare : c'était une convocation officielle à une séance extraordinaire de la société. Francis avait rencontré dans la journée un de ses anciens amis, qu'il avait emmené dîner avec lui : il arriva un peu tard chez les buveurs d'eau. — Nous vous attendions pour commencer la séance, dit le président Lazare. Nos réunions officielles sont fort rares, c'est le moins qu'on y soit exact.

— J'ai été retenu par un ami, dit Francis en s'excusant, et d'ailleurs j'habite un peu loin.

— Tous vos amis sont ici, arrivés avant vous, continua Lazare, et par conséquent aucun n'a pu vous retenir.

La séance levée, Francis se retira assez froidement.

— Et vos commandes? lui dit Antoine en le reconduisant.

— Mais, dit Francis, je ne les ai pas reçues, et je le regrette. Mon cher Antoine, quand vous verrez la princesse, tâchez donc de savoir au juste quelles sont ses intentions à mon égard.

— J'attends moi-même qu'elle me fasse prier de retourner chez elle, car elle n'a pas encore repris ses leçons, dit Antoine.

Quinze jours après cette soirée, c'est-à-dire un mois jour pour jour après l'interruption de ses leçons, Antoine reçut de la princesse un billet de forme affectueuse, mais qui renfermait un remerciement définitif. Le prix de douze cachets accompagnait cet envoi. Comme elle était arrivée précisément pendant l'absence d'Antoine, la grand'-mère avait distrait quelques francs de la somme qu'elle supposait être le paiement d'un travail. Dans la journée, Antoine avait précisément été voir Francis, auquel il voulait emprunter une gravure. Francis venait de rentrer au même instant; il était vêtu avec beaucoup d'élégance. Une paire de gants blancs était posée sur un meuble. Antoine n'avait pas encore dit un mot, que son odorat fut saisi par le subtil parfum de l'essence de rose. — Est-ce que vous êtes allé à Constantinople depuis qu'on ne vous a vu? demanda-t-il à Francis. — Et, s'étant approché de celui-ci, il reconnut que ce pénétrant parfum se dégageait de ses vêtemens. — Vous avez un habit qui sent la commande, ajouta le buveur d'eau.

— C'est vrai, répondit Francis... J'ai reçu des nouvelles.

— Moscovites? interrompit Antoine... Et la princesse vous a-t-elle dit si elle reprendrait bientôt ses leçons?

— Demain, murmura Francis.

Ce fut en rentrant chez lui qu'Antoine trouva la lettre de remerciement. Il devint très pâle quand on lui montra l'argent, et entra dans une véritable fureur en s'apercevant que la somme était entamée d'une douzaine de francs. — Il faut renvoyer cet argent tout de suite, avait dit Lazare, qui se trouvait en ce moment chez Antoine, et répondre à cette dame qu'un artiste n'est pas un domestique à qui on donne un mois de gages en le renvoyant. Bien que cela soit contre les règlemens, s'il me restait de l'argent en caisse, je te l'aurais donné; mais je suis à sec.

— C'est aujourd'hui le 1er novembre; Olivier et Léon recevront leurs appointemens : nous leur emprunterons, dit Paul.

— Malheureusement, reprit Lazare, c'est aujourd'hui fête de la

Toussaint. Nos amis ne seront payés que demain ou après peut-être, et il faut que les cent vingt francs soient renvoyés avant ce soir à la princesse.

— Que pourrait-on bien vendre? demanda Antoine. Tout à coup il aperçut Soleil occupé à se chauffer voluptueusement, les mains serrées contre le tuyau d'un poêle qui jetait une douce chaleur dans l'atelier. — Ote-toi de là, dit Antoine en troublant brusquement la béatitude de son ami, et il défit avec une tenaille les fils qui fixaient le tuyau au mur. — Mais pourquoi touches-tu au poêle? dit Soleil. Il va très bien pour la première fois qu'on l'allume.

— Aide-moi à l'éteindre, répondit Antoine, qui retirait les bûches à moitié consumées et les trempait ensuite dans un seau d'eau que lui avait apporté son frère.

— Comment, comment! on éteint le feu? demanda Soleil.

— On ne peut pas vendre le poêle tout allumé.

— C'est vrai, ajouta Lazare, on ne le paierait pas plus cher. — Et ayant compris l'intention d'Antoine, il disparut brusquement.

— On va... vendre le poêle! fit Soleil en joignant les mains.

— Si tu le permets, dit Antoine, et même sans ta permission.

Lazare remonta avec un marchand de bric-à-brac, qui parlementa longtemps avant d'offrir la moitié du prix que le poêle avait coûté. — Il n'aura pas fait long feu, celui-là, murmura tristement Soleil pendant que le marchand emportait son acquisition.

Deux heures après, la princesse recevait son argent avec un mot très digne, et le soir, en rentrant chez lui, Francis trouvait dans sa serrure un petit papier qui ne contenait qu'une ligne : « Nous avons l'honneur de vous informer que votre démission est acceptée. Le président de la société des B. D. »

— Ma foi, dit-il philosophiquement, je leur souhaite bonne chance; mais j'aime autant continuer mon chemin au milieu d'une route agréable que d'aller m'enfoncer volontairement dans des ornières. Quant au but, nous verrons plus tard qui d'eux ou de moi sera arrivé le premier. Leur article 5 est ridicule, et vouloir vivre en s'y soumettant, c'est essayer de nager avec une pierre au cou.

Que devint-il cependant après cette rupture avec les buveurs d'eau? Ce qu'il était prédestiné à être : un artiste médiocre, bon garçon au fond, peu prétentieux quand l'âge lui vint, et ne prenant sa réputation que pour l'erreur d'une vogue dont il profitait comme le plus honnête homme peut profiter d'une erreur qui en définitive ne fait de tort à personne. Quant à ses anciens associés, on les retrouvera dans la suite de ces épisodes, dont le véritable titre pourrait être *Scènes de la Vie de Misère.*

HENRY MURGER.

LE

NORD SCANDINAVE

DEPUIS CINQUANTE ANS.

LES RÉFORMES SOCIALES ET LA DERNIÈRE CRISE EN DANEMARK.

I. *Liden Krœnike om Kong Frederik og den Danske Bonde* (*Petite Chronique du roi Frédéric VI et du Paysan danois*), par le Dr Wegener; 1 vol. in-8o, Copenhague 1843. — II. *Fred. Reventlow's Virksomhed som Kongens Embedsmand og Statens Borger* (*Des Services rendus au Danemark par Reventlow comme administrateur et comme citoyen*), par Ad.-F. Bergsoe. — III. Écrits politiques de MM. Wegener, Œrsted, Nielsen, Sibbern, Schiern, Roerdam, etc., sur *la question de succession*, sur *la dissolution du Folke-Thing* et sur *le dernier message royal;* Copenhague et Aarhuus 1853. — IV. *Flyvende politiske Blade* (*Feuilles politiques volantes*), par Sincerus, 1853.

La vie politique du Danemark s'est développée en quelque sorte parallèlement à sa vie intellectuelle (1), et la fin du dernier siècle marque là aussi une ère de réformes et de tentatives dont le terme ne peut encore être prévu. Cette ère se partage facilement en deux périodes. D'abord le mouvement se développe presque sans obstacles : de grandes et belles réformes sociales amènent après elles des réformes politiques non moins bienfaisantes; mais bientôt de funestes complications paraissent, et une période plus agitée commence. Les obstacles naissent de deux côtés : la féodalité non détruite cherche à réagir contre les classes qui se sont élevées à la liberté politique; puis la diplomatie européenne intervient pour sa part, et, à propos d'une question de frontières agitée entre le Danemark et l'Alle-

(1) Voyez, sur le *Mouvement littéraire en Danemark*, la *Revue* du 1er décembre 1852.

magne, elle exerce sur les affaires intérieures du pays une pression qui entrave tristement les progrès de l'esprit public. De là une crise dont les dernières agitations se continuent en Danemark et forment les plus récens épisodes de son histoire sociale comme de son histoire politique.

Le système féodal et la diplomatie européenne, tels sont les deux ennemis que rencontre l'esprit d'indépendance et de progrès en Danemark : ces deux ennemis se soutiennent l'un l'autre et se prêtent un mutuel appui. A l'extérieur la question de succession au trône, à l'intérieur la question constitutionnelle, ont fourni également des armes aux partisans d'un passé qui ne peut plus revivre. La lutte contre les influences féodales secondées d'un côté par la diplomatie européenne, de l'autre par une fraction de la noblesse nationale, a fait ressortir à plusieurs reprises, depuis la fin du dernier siècle, l'énergique patriotisme des populations danoises.

Cette ligue des intérêts diplomatiques et du régime féodal, étudiée dans l'action qu'elle a exercée depuis cinquante ans sur cette nation si digne de nos sympathies, jette un singulier jour sur les obstacles qu'opposent encore en certains pays de l'Europe les traditions du passé au progrès politique. On entend répéter que l'Europe est bien vieille, et que si un souffle du dehors ne vient lui inspirer une nouvelle vie, elle a fini son temps. S'il en est ainsi, qu'a-t-elle fait du précieux, du court espace qu'elle avait à vivre, cette Europe délivrée à peine du servage, et dont aucune nation, sauf une peut-être, n'a pu, malgré tant de luttes et de sang versé, jouir pendant un siècle seulement d'un gouvernement libre bien affermi? Quel progrès ont fait sur notre continent le respect de l'équilibre européen et celui des nationalités, belles maximes inventées du reste il y a deux siècles à peine? S'il est vrai que le magnifique traité de Westphalie ait proclamé ces principes, et que de telles conventions soient réellement, comme l'a dit Montesquieu, la voix de l'humanité souffrante qui réclame ses droits, le respect de ces pactes solennels ne doit-il pas de jour en jour devenir plus scrupuleux et rendre l'intervention des traités mêmes moins nécessaire? En vérité l'Europe a encore beaucoup à faire, et toutes les promesses de sa civilisation moderne ne sont pas accomplies. Non-seulement sa carrière ne semble pas achevée, mais des liens funestes qu'elle aurait dû rompre la retiennent encore à quelques-unes des pires institutions du passé.

Voici un petit pays, le Danemark, qui a bien mérité, non pas seulement de la France, dont il a été dans ses dernières luttes le plus constant et le dernier allié, mais aussi de la société européenne tout entière. Il a, par une rare énergie, rejeté depuis quatre-vingts ans le servage et l'absolutisme; il s'est élevé tout récemment, il y a

quatre ans à peine, au rang des monarchies constitutionnelles. Il a accompli cette transformation, — annoncée et préparée par ses rois avant la révolution de 1848, — au milieu du trouble général de l'Europe, en présence d'une réaction presque universelle et sans tomber lui-même dans les excès démagogiques; mais parce qu'il n'a pas pu affranchir sa nationalité de tout contact avec les nationalités voisines ni rompre d'anciennes relations féodales qui ont failli déjà lui devenir mortelles, tout le résultat de ses longs efforts est menacé de ruine. Privé par ces liens étroits, restes du moyen âge, de toute liberté d'action, il est asservi au bon ou mauvais gré de la diplomatie européenne, et voit mettre en question, en dépit de la théorie de l'équilibre européen, en dépit de ses dernières victoires, ou bien sa constitution libérale, redoutée de quelques puissans voisins, ou bien son existence même, menacée dans l'avenir par une loi de succession malheureuse, — dans le présent par une combinaison regrettable qui équivaudra presque infailliblement à un sacrifice du Slesvig.

Ce n'est pourtant pas la vigueur d'une nationalité jeune et confiante dans son avenir qui manque au Danemark. Non, rien ici n'indique la décadence. Il faut voir dans la crise actuelle qui remplit les Danois d'une patriotique anxiété une des vicissitudes de la lutte engagée depuis un siècle par toute l'Europe pour assurer le triomphe des institutions conformes à l'esprit moderne. C'est là une difficile et longue révolution, mais dont aucune des nations de l'Europe ne saurait éviter, quand elle le voudrait, le dur travail, parce qu'elle est l'invincible loi de l'avenir, et nous devons souhaiter qu'aucune ne succombe parmi celles qui y apportent de notre temps de la constance et de l'énergie.

I.

Les réformes sociales sans lesquelles un peuple ne mérite pas d'être classé parmi les nations modernes se sont accomplies en Danemark vers la fin du XVIIIe siècle. On y peut dater de l'année 1788 l'abolition du servage; mais il est nécessaire, pour comprendre comment s'accomplirent dans cette partie de l'Europe une si importante réforme et celles qu'elle dut entraîner à sa suite, de savoir quelle avait été la marche du développement social en Danemark.

Le paganisme scandinave n'avait réellement connu que trois classes : — les chefs militaires, — les paysans, propriétaires du sol, — et les esclaves attachés à la glèbe. Le titre de paysan (*bonde*) rappelait une certaine idée de puissance et de richesse, et les paysans formaient la véritable aristocratie, appuyée sur les principes de l'hérédité et du droit d'aînesse. Le christianisme, en s'établissant chez les peuples du Nord au commencement du XIe siècle, condamna le

principe de l'esclavage, et par suite il se fit peu à peu, du XIIe au XIVe siècle, une distinction entre les possesseurs du sol. Comme les esclaves tout à l'heure liés à la glèbe pouvaient désormais la quitter, un certain nombre de propriétaires, incapables de cultiver seuls des domaines étendus, les partagèrent en lots assez restreints pour que leurs serfs en dirigeassent l'exploitation, sauf certaines conditions et redevances; mais ceux qui ne possédaient que de petits domaines, cultivés naguère à peu de frais grâce à l'asservissement de la classe inférieure, se trouvèrent incapables d'offrir à ces affranchis un paiement ou des conditions équitables, et se virent dans la nécessité de se mettre au service du grand propriétaire en prenant à ferme une partie de ses domaines. On comprend quelle fut la conséquence de ce régime, que la nécessité imposa aux possesseurs de petits domaines. Pendant que la dernière classe de la nation montait vers une condition plus indépendante et meilleure, celle des paysans était divisée; les plus puissans augmentaient leur richesse, s'unissaient au clergé catholique, prenaient des titres, des armoiries, un blason, formaient une noblesse; les inférieurs au contraire perdaient beaucoup de leur importance et de leur dignité, et se confondaient presque avec leurs anciens esclaves.

L'introduction de la féodalité germanique consacra cette inégalité, qu'elle rendit plus oppressive et plus odieuse; — celle de la réforme protestante au XVIe siècle augmenta le crédit et même les possessions de la noblesse, puisqu'elle sécularisa au profit des grands propriétaires ou de la royauté les biens immenses occupés jadis par l'église catholique, et qu'elle réunit en une seule les deux aristocraties ecclésiastique et laïque. Les nobles construisirent alors plus que jamais ces châteaux fortifiés d'où ils faisaient peser leur commandement sur une vaste étendue de pays, sans reconnaître aucun gouvernement supérieur à leurs volontés et à leurs caprices. La législation, modelée sur leurs intérêts, avait exagéré le principe féodal de l'hérédité jusqu'à ne pas permettre à l'héritier de vendre le domaine de famille, proclamé inaliénable. Les *paysans* (ce nom ne pouvait s'appliquer désormais qu'aux serfs et peut-être à quelques petits propriétaires bien peu sûrs du lendemain) étaient soumis de la sorte à une oppression régulière, légale, et qui semblait devoir être éternelle. Les guerres nombreuses du XVIIe siècle ne firent qu'augmenter le malheur des paysans en les entraînant aux frontières ou chez l'ennemi pendant que les cultures dont ils étaient responsables dépérissaient.

En Danemark comme en France, la royauté apparut aux populations opprimées comme une protectrice naturelle contre la puissance excessive de la noblesse. Dans les pays du nord de l'Europe comme chez nous, quoique bien plus tardivement, une classe moyenne s'é-

tait peu à peu formée; elle s'était recrutée parmi les petits propriétaires, parmi les artisans aussitôt que l'industrie s'était développée dans les villes; elle avait cherché de nouvelles forces parmi les gens instruits dans la législation, dans les lettres, dans les arts, dès que l'activité des relations civiles avait substitué une magistrature aux juridictions féodales, dès que les progrès de la civilisation avaient inspiré le respect et le goût de la culture intellectuelle et morale. Faire alliance avec cette classe moyenne, destinée à devenir, en élevant jusqu'à elle les classes inférieures et en se montrant la digne rivale de l'aristocratie, le fond même de la nation, — opposer à la noblesse la bourgeoisie et vaincre avec elle, telle fut la politique de la royauté danoise, tel fut le mot d'ordre de la révolution de 1660, accomplie sous l'inspiration de la monarchie française, et qui conféra à la couronne de Danemark la souveraineté absolue.

Toutefois ce pouvoir nouveau, longtemps encore inquiet du lendemain, après s'être élevé par le secours de la bourgeoisie danoise, n'osa pas continuer hardiment la même politique. Il avait ruiné en partie l'aristocratie féodale; il voulut, presque aussitôt après, rétablir une noblesse nouvelle dont il pût invoquer la reconnaissance et le dévouement, et il laissa revivre ainsi les droits et les prétentions des princes féodaux. De là l'amoindrissement de l'autorité royale dans les duchés, avec des complications aujourd'hui encore aussi funestes qu'elles le furent jamais, et l'oppression qu'exerça constamment jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, en dépit de quelques essais de réformes, la féodalité privée.

En 1784, à l'époque où le prince qui fut plus tard le roi de Danemark Frédéric VI arriva comme régent aux affaires, les paysans danois non propriétaires étaient soumis à une servitude pour laquelle le vocabulaire de la féodalité du Nord avait deux expressions différentes s'appliquant à des circonstances et à des conditions variables. Dans le Jutland septentrional et dans les îles, c'est-à-dire dans le vrai Danemark, cette servitude consistait surtout dans le *stavnbaand*, c'est-à-dire dans une obligation de résider toujours sur la même terre. Dans le Slesvig, où l'influence de la féodalité allemande avait dominé, le paysan était encore plus voisin des misères de l'esclavage antique, et son malheur était énergiquement traduit par le mot de *livegenskab*, propriété du corps, qui exprimait le droit exercé par le maître sur toute sa personne (1).

L'obligation de ne pas quitter le domaine avait été imposée aux paysans, parce que les propriétaires étaient tenus de fournir pour les

(1) Ces deux conditions du servage se retrouvaient d'ailleurs, en proportions diverses, dans toutes les provinces danoises.

besoins du service militaire un certain nombre d'hommes. Quand les paysans voyaient venir l'époque des enrôlemens, c'était à qui échapperait par la fraude ou la fuite, et plus d'une fois les propriétaires avaient été obligés de battre les environs de leurs domaines et de faire la chasse aux hommes pour fournir leur contingent. Le paysan était inscrit sur les rôles dès sa quatrième année, et jusqu'à vingt-quatre ans révolus, même après qu'il avait accompli son service, il dépendait du domaine d'où il était parti; lors de son retour, le propriétaire, qui devait lui confier un *gaard* ou champ, lui donnait le premier venu, souvent le plus mauvais de tous, et si le paysan refusait de le faire valoir à ses risques et périls, le maître pouvait l'enrôler une seconde fois pour servir de nouveau six ou douze années; puis la même misère l'attendait au prochain retour, avec la vieillesse de plus.

Quant au paysan du Slesvig, au *livegne*, il ne jouissait pas même des premiers droits naturels à l'homme : non-seulement il ne devait jamais quitter le lieu où il était né, mais il ne pouvait pas se marier sans l'autorisation du maître ni entreprendre aucun négoce; il n'avait pas de juges, il était châtié arbitrairement, traité comme bétail, acheté et vendu, soit aux enchères, soit au jeu, d'un coup de dés ou par le hasard des cartes. Aucune sécurité pour le petit lot qu'il essayait de cultiver, car le propriétaire divisait son bien en autant de *gaarde* qu'il lui semblait bon de le faire, et libre à lui d'ôter leur pain en un jour à vingt familles de paysans. Ainsi, pendant l'enfance, la dure corvée sous le fouet du contre-maître, puis la conscription et le service militaire sous quelque instructeur allemand qui ne lui épargnait ni les malédictions ni les coups, voilà quelle était pour le paysan du Slesvig la première moitié de sa vie; la seconde s'écoulait, pauvre et misérable, sur le *gaard* ingrat qui ne rendait pas, n'en pouvant mais, la redevance obligée. Et alors, pour que le paysan cultivât mieux dorénavant sa terre, on lui prodiguait les vexations et les supplices : c'était le cheval de bois (*trœhest*) sur lequel on l'attachait à califourchon, pendant quelques heures, avec de grosses pierres pendues aux deux pieds en guise d'éperons, comme on disait par plaisanterie; ou bien le carcan, instrument inévitable dans le matériel d'un manoir seigneurial sagement ordonné; ou enfin le cachot sombre et humide qu'on appelait spécialement le chenil (*hundehul*). Le paysan demandait-il justice? on le traduisait devant des tribunaux dérisoires où siégeaient, maîtres de son sort, les intendans, le sommelier et le cocher du propriétaire. Fuyait-il? on l'atteignait bientôt, on le marquait et on le condamnait aux travaux forcés. C'était pourtant la fuite qui offrait encore à l'opprimé le plus d'espoir, s'il n'avait ni femme ni enfans qu'il lui fût difficile d'emporter avec

lui, ou qu'il redoutât de laisser entre les mains du maître. Le malheur commun avait fait regarder par la population asservie ces exils volontaires comme sacrés, comme protégés par Dieu lui-même, ennemi de l'injustice. Toute maison de paysans s'ouvrait au fuyard, et lui offrait une périlleuse, mais secrète hospitalité. Beaucoup de jeunes paysans désertèrent ainsi et passèrent en Hollande, en Norvége, en Angleterre même, et les désertions devinrent si nombreuses, que les propriétaires se réunirent pour invoquer un changement de législation qui interrompît un mal si contagieux.

La terre, dit Pline, est mal cultivée par des bras à qui manque la liberté et qu'énerve le désespoir; *coli rura ab ergastulis pessimum est, et quidquid agitur à desperantibus.* Ne possédant à peu près rien en propre, sachant d'avance que le propriétaire pouvait doubler sa redevance ou choisir pour lui-même ses meilleurs, ses plus abondans produits, le paysan danois n'avait plus intérêt à soigner la terre. La meilleure partie de son blé lui était enlevée pour les voyages du roi et pour ceux du seigneur. Le temps était-il favorable pour faire la moisson? il fallait qu'il attendît, avant de couper les gerbes, qu'arrivât le percepteur de la dîme en nature; ou bien celui-ci, qui avait une longue tournée à faire, venait au village avant que les blés fussent mûrs, et il fallait que le paysan, sans tarder, apportât lui-même sa dîme, composée de son froment le plus mûr et le plus sec, puis on le chicanait, et, son blé n'étant pas bon, il devait en mettre plus, ajoutant à chaque mesure. Joignez à cela un système détestable de corvées qui prenait au paysan un temps précieux et l'éloignait de son champ; ajoutez enfin une mauvaise entente des jachères dans un pays où la terre a besoin d'être nourrie; de là peu de fourrages, une mauvaise nourriture, un amoindrissement notable du bétail : voilà dans quel cercle vicieux, funeste, mais inévitable, l'agriculture danoise pouvait s'exercer et se mouvoir. Le paysan ne songeait, on le pense bien, à aucune réforme, à aucune amélioration. « Il vaut mieux dormir très pauvre, disait-il, que pauvre se ruiner. » Accoutumé dès l'enfance à la pensée qu'il vivrait et mourrait sur le domaine où il était né, à moins qu'il ne préparât la révolte et la fuite, il se considérait comme étranger à tout le reste du monde et même à tout ce qui n'était pas compris dans le cercle étroit des coutumes et de la routine du *gaard.* Le bâton lui enseignait la servilité, et l'extrême misère, les mauvaises mœurs.

Telle était la condition des paysans danois en 1784; mais le jeune prince Frédéric allait gouverner le Danemark pendant cinquante-six ans, comme régent ou comme roi, et cette longue domination, terminée seulement en 1840, est devenue l'époque des réformes intérieures qui ont assuré au petit royaume de Danemark un rang si ho-

norable parmi les nations de l'Europe moderne. Quatre hommes d'un esprit éminent et d'un cœur généreux eurent la gloire de seconder Frédéric VI dans l'exécution de son œuvre. Ce furent : le second Bernstorf, neveu de celui que le grand Frédéric appelait l'*oracle danois,* et à qui ses paysans élevèrent une colonne; Reventlow, l'intime ami de ce sage ministre; puis leur ami commun Schimmelmann, ministre des finances, et enfin le procureur-général Colbiœrnsen, d'une éloquence antique, soit à la tribune, soit dans la polémique.

Déjà quelques propriétaires éclairés ou bienfaisans avaient accompli sur leurs domaines des réformes utiles à leurs paysans. Dès 1669 même, une commission avait été nommée, et quelques décrets promulgués en faveur des paysans fermiers (*fæstere*); mais ces tentatives de réformes, souvent interrompues, n'avaient été d'aucune efficacité. Plus récemment, la reine veuve, Sophie-Madeleine, les comtes Bernstorf et de Moltke avaient accordé beaucoup d'affranchissemens, aboli la corvée et la dîme en nature, et conclu des baux qui, améliorant le fonds, faisaient vivre à l'aise le cultivateur, assujetti à une redevance modique, et enrichissaient en même temps le propriétaire. Cependant les intérêts présens et même les droits des propriétaires s'opposaient à ce qu'une réforme radicale fût tentée. Il fallut donc que la royauté se mît à la tête d'un mouvement que les intérêts futurs du pays rendaient si désirable, et parce que tout pouvoir est fort qui se fait l'interprète des sentimens et des vœux légitimes de toute une nation, la royauté réussit dans son œuvre. Protectrice naturelle de tous les droits acquis, même de ceux qui semblaient excessifs ou opposés à des droits plus généraux, naturels et imprescriptibles, la royauté ne porta aucune atteinte violente ou perfide à la constitution ou aux règles établies pour la propriété privée; elle se contenta de faire une solennelle expérience aux yeux de tous sur les terres immédiates de la couronne. — La réforme royale commença dans les vastes domaines de Kronborg et de Frederiksborg. On abolit pour les paysans qui en dépendaient le nom et les conditions du servage; la corvée fut très exactement définie; d'arbitraire qu'elle était, on la rendit fixe, on la régla par des conventions dont l'exécution, surveillée par la loi, fut imposée au seigneur et au paysan; les dîmes devinrent moins oppressives; les terres furent partagées le plus équitablement possible, et on distribua de petits lots aux plus pauvres, aux plus dénués d'entre les paysans. Ceux qui appliquèrent avec zèle et succès les nouvelles conditions obtinrent même des concessions importantes de baux et d'héritages, et on leur prépara ainsi les moyens d'arriver non-seulement à la liberté civile, mais au rang de fermiers et presque de propriétaires libres, ne devant plus rien qu'à leur travail.

Ce fut le 15 août 1788, dans le château de Frederiksborg, que le comte de Reventlow, avec des larmes de joie, octroya publiquement à quinze paysans, au nom de Christian VII et du prince royal, ces titres de fermage qui devaient inaugurer en Danemark une époque toute nouvelle. Après une harangue prononcée par le chapelain du château, afin que la religion ne fût pas absente de cette solennité, Reventlow lui-même prit la parole. Il expliqua aux paysans quelle place tenait leur bonheur futur dans les préoccupations et dans les desseins de la royauté; il leur dit ce qui avait été fait déjà et ce qui restait à faire. Il ajouta que leur confiance et leur concours énergique étaient nécessaires à leurs protecteurs pour continuer et étendre leurs bienfaits : il importait que les méthodes conseillées vinssent promptement remplacer les vieilles et mauvaises méthodes. « Que bientôt, dit-il, nos pâturages offrent l'aspect de champs bien cultivés, que nos marais se changent en terres grasses et bien ensemencées! Il faut couper les broussailles, aménager nos forêts, détourner les eaux mauvaises, employer la roche aux clôtures. Je vois venir le jour, mes amis, où les *gaarde*, équitablement distribués entre vous, seront entourés de jardins potagers dans lesquels vous verrez croître choux, légumes, houblon, arbres fruitiers; le jour où les champs vous donneront une abondante récolte de trèfle, de pommes de terre et d'autres racines succulentes; le jour où fermier et laboureur (*gaardmand og huusmand*), au lieu de se regarder d'un œil jaloux, travailleront d'un cœur content l'un pour l'autre; le jour enfin où le garçon de ferme mettra son honneur à être le plus dur au travail, où la quenouille et le métier seront les plaisirs des longues et paisibles soirées d'hiver, où nul mendiant robuste ne vagabondera dans nos campagnes, mais où nul infirme aussi n'appellera en vain les hommes ses semblables au secours de son inévitable misère. » Après ces paroles, où se montraient les plus chères espérances de l'homme d'état qui a mérité le premier en Danemark d'être nommé l'*ami des paysans* (*bondeven*), le comte de Reventlow remit aux quinze paysans les baux accordés par le roi; il leur montra comment, devenus fermiers, ils vivraient dans une aisance honorée, il les engagea aussi à mériter par leur zèle et leur bon travail que le roi, selon son vœu, les fît propriétaires libres. Il termina en souhaitant que le bon exemple donné par eux à leurs compagnons de travail devînt fécond pour ceux-ci grâce à cette contagion du bien, plus puissante que celle du mal : souhait sincère sur ses lèvres et dans son cœur, mais qui en contenait un autre, celui de voir les grands propriétaires imiter les réformes entreprises par Christian VII.

Si la royauté danoise, respectant les droits acquis, les conventions consacrées par une légalité vicieuse, et ne voulant porter aucune

atteinte au droit de propriété, ne s'immisçait pas dans les traités conclus par les paysans avec leurs seigneurs, elle possédait cependant elle-même certains droits généraux qui correspondaient à l'impérieux devoir de protéger également tous les sujets du royaume et de ne pas se laisser ravir les rênes mêmes du gouvernement. Aussi, la même année 1788, la commission précédemment instituée en vue des réformes nouvelles fit-elle adopter par le roi des mesures générales dont la principale fut l'abolition du *stavnsbaand*. Il s'agissait pourtant ici d'un abus qui avait été plus d'une fois sanctionné par la loi. Nous avons dit qu'il consistait dans la puissance accordée aux propriétaires de retenir forcément sur le même domaine les hommes que le service militaire exigeait d'eux. Il semblait qu'il n'y eût qu'à supprimer l'obligation imposée aux propriétaires de fournir un certain contingent, et que par là même la tyrannie des maîtres cesserait d'être légale; mais un grand nombre d'intéressés soutinrent que la loi autorisant le *stavnsbaand* ne dépendait en rien des règlemens du service militaire, que l'abolition téméraire de cette loi ôterait des laboureurs aux champs et des soldats au pays, et que la commission n'avait pas été instituée par l'ordre du roi pour se mêler d'enrôlement et de milice. La commission répondit que la terre aimait qu'on la cultivât avec des mains libres, et que des soldats considérant le service militaire comme un devoir commun envers le pays, et non comme un fardeau particulier qu'il faut subir par le malheur d'une humble naissance, deviendraient pour la patrie des défenseurs plus zélés. Ces derniers argumens, qui étaient ceux de la justice et de la raison, l'emportèrent heureusement, et l'ordonnance du 20 juin 1788 supprima le *stavnsbaand* (1).

Il ne manqua pas alors de grands propriétaires qui jetèrent les hauts cris et prétendirent qu'on avait porté une injuste et odieuse atteinte à leurs droits imprescriptibles. Il n'en était rien en vérité; le gouvernement n'avait fait que modifier l'organisation du service militaire et transporter dans les mains de ses agens la direction et la responsabilité du recrutement, abandonnées à tort jusque-là aux

(1) Le texte même de la loi mérite d'être cité : « Attendu que l'ordre des paysans contient le plus grand nombre des habitans du Danemark, et que du zèle de cet ordre, de son courage et de son patriotisme dépend en grande partie la force publique, soit pour la défense nationale, soit pour le bien-être de tous, sa majesté ne croit pas pouvoir faire de son autorité royale un usage qui lui soit plus agréable à elle-même et plus utile au pays qu'en l'employant à entretenir les vertus civiles de l'ordre des paysans, à leur conserver leurs droits naturels et surtout ce droit de liberté privée dont ils sont jaloux et dignes tout aussi bien que le reste de la nation. » Désormais les propriétaires n'étaient plus obligés de fournir un contingent de jeunes soldats, et le service militaire était imposé à tous les paysans comme un devoir envers le pays et le roi. La loi ordonnait ensuite que le *stavnsbaand* serait immédiatement supprimé pour les paysans âgés de plus de

possesseurs de grands domaines. Il n'y avait là qu'une mesure d'administration que le gouvernement danois avait, sans aucun doute, le droit d'ordonner sans qu'on pût l'accuser de s'être illégalement immiscé dans les intérêts de la propriété privée. Le mécontentement n'en fut pas moins presque général, et il se traduisit en quelques endroits par de mauvais traitemens infligés par certains maîtres aux paysans que la misère retenait auprès d'eux. D'autres songèrent à supplier le gouvernement de retirer la loi qu'il venait de porter, et plusieurs propriétaires du Jutland septentrional se réunirent à cet effet.

Le prince royal, Frédéric, allait se marier; on résolut de s'adresser à son beau-père futur, le prince Charles de Hesse, lieutenant du roi dans les duchés, et d'invoquer son intervention. Un des mécontens, le chambellan Christian Frédéric Tœnne de Luttichau, rédigea en allemand une pétition qui reçut cent trois signatures, et qu'on envoya au prince Charles; mais plusieurs d'entre eux, craignant que le prince royal ne trouvât mauvais qu'on ne se fût pas adressé à lui, firent décider qu'une pétition lui serait aussi présentée. Le chambellan Beenfeld la rédigea au plus vite en danois, et comme le temps manquait pour l'envoyer à tous ses collègues, il eut l'idée et commit l'imprudence de copier toutes les signatures du factum allemand, en imitant même l'écriture de chaque signataire. Les deux rédacteurs furent députés auprès de chacun des deux princes pour lui adresser des félicitations à propos du mariage et la requête commune à propos des félicitations. Ils arrivèrent dans la ville de Slesvig, où le prince royal était venu lui-même et où le mariage devait être célébré le 31 juillet 1790. Ils se présentèrent d'abord au prince Charles et à la jeune princesse, qui prêtèrent peu d'attention à leurs vœux intéressés, puis au prince Frédéric, de qui ils reçurent cette seule réponse : « Je veux que le paysan soit libre sans que le propriétaire soit blessé dans ses droits. Le paysan sera libre; cela ne veut pas dire qu'il fera tout ce qui lui plaira. Le paysan qui manquera à ses engagemens ou à ses devoirs envers son propriétaire sera sévèrement condamné et puni; mais le paysan qui se croira victime d'une injustice

trente-six ans ou de moins de quatorze; les autres devaient jouir de leur nouvelle liberté aussitôt qu'ils sortiraient du service militaire, et tous, sans aucune exception, pourraient, à partir du 1er janvier de l'année 1800, chercher du travail et s'établir partout où il leur plairait. Quant au nouveau mode de recrutement, il fut décidé qu'on diviserait le pays en un certain nombre de districts, que les paysans seraient inscrits sur les rôles conformément à cette division, et que, dès l'âge de quinze ans, ils s'engageraient sur l'honneur à ne pas changer de district sans une permission écrite. Le recrutement serait d'ailleurs confié, non plus aux propriétaires eux-mêmes, mais à des officiers nommés par le roi; les jeunes gens de vingt ans accomplis partiraient les premiers, puis ceux d'un âge inférieur; le service devait durer huit ans, et nul ne serait retenu sous les drapeaux après sa trente-sixième année.

pourra réclamer et obtiendra justice. Justice sera rendue à chacun, sans acception de rang ou de personne. » Le prince termina en chargeant les deux députés de porter à leurs mandataires le témoignage de l'attention scrupuleuse et bienveillante qu'il accorderait toujours à leurs intérêts, et il prit congé d'eux sans leur donner plus d'espoir.

Là pourtant ne se termina pas ce curieux épisode de l'histoire des paysans en Danemark. Quand les fêtes des fiançailles royales furent terminées, le gouvernement fit examiner sérieusement et en détail la pétition présentée au prince royal. Les termes en étaient vifs et trop peu mesurés; on y attaquait article par article la loi nouvelle; on y blâmait énergiquement toutes les réformes exécutées ou tentées par l'initiative et sous l'influence du prince Frédéric et du comte de Reventlow; on y représentait la législation actuelle comme une continuelle attaque à tous les droits des propriétaires, et l'ancienne au contraire comme la seule juste et le seul moyen de salut. Colbiœrnsen, l'ardent défenseur des paysans, fit imprimer cette protestation en y joignant ses commentaires et ses réponses, et cette publication fixa l'attention publique sur une réaction que le sentiment général réprouvait à l'avance. D'ailleurs la pétition danoise, celle que le prince royal avait reçue, ne portait que cent trois signatures, tandis que le Jutland septentrional comprenait au moins quatre cents propriétaires. De plus, quand on voulut apprécier la valeur de ces adhésions, il se trouva que personne ne consentit à reconnaître sa signature. Plus d'un propriétaire dont le nom se trouvait cependant au bas du manifeste affirma qu'il n'avait donné à personne sa procuration, qu'il n'avait pas même vu cette pétition adressée au prince royal, et qu'il récusait la signature qu'on y avait apposée. Une instruction fut ordonnée, et les grands propriétaires du Jutland septentrional furent convoqués à jour fixe avec les deux chambellans Beenfeld et Luttichau, qui s'étaient chargés du message. Le principal auteur de la protestation, Luttichau, forcé de se rendre à la convocation royale, renouvela en termes peu modérés ses plaintes contre tous les actes du gouvernement, et prétendit que les lois et les priviléges de la noblesse avaient été violés. Le procureur-général Colbiœrnsen n'attendait que cette occasion pour le citer devant la haute-cour du royaume, et alors commença un curieux procès où étaient engagés la majesté royale, les priviléges de la noblesse et la sanction des lois nouvelles par l'opinion publique. Pendant quatre jours entiers, les plus habiles avocats plaidèrent, et le 7 avril 1791 la cour déclara que les paroles injustes et peu convenables prononcées par l'accusé étaient regardées comme non avenues, mais qu'en punition de sa révolte contre les lois, il paierait une amende de 1,000 *rigs-*

bankdalers (1), outre les frais du procès. Peu de temps après, il fut destitué de sa dignité de chambellan, vendit ses domaines du Jutland et passa en Allemagne. Beenfeld justifia comme il put les signatures qu'il avait copiées du manifeste allemand; quelques signataires firent amende honorable; il ne fut pas question des autres, et l'affaire fut ainsi terminée. L'opinion attribua toute la victoire au parti des réformes, représenté alors par la royauté.

Une réaction en appelle une autre en sens contraire. Celle par laquelle l'ordre des paysans voulut répondre à la protestation des grands propriétaires ne fut pourtant que l'expression de la reconnaissance publique, car, à l'exception d'une partie de l'aristocratie, la nation tout entière applaudissait à des réformes qui préparaient sans révolution aux différentes classes du Danemark une égalité civile conquise à peine à la même époque par la France à travers les massacres et la ruine. Quinze jours seulement après la conclusion du procès intenté au chambellan Luttichau, une souscription fut organisée pour élever un monument qui perpétuât la mémoire des ordonnances de 1788. Les travaux étaient déjà commencés, quand on apprit que le prince royal venait d'honorer encore le Danemark en ordonnant qu'après un laps de dix années les établissemens danois des côtes occidentales de l'Afrique cesseraient absolument tout commerce d'esclaves. Le 31 juillet 1792, jour anniversaire du mariage du prince régent, les corporations de la ville avec leurs douze bannières, l'artillerie bourgeoise et tous les paysans de la contrée se réunirent à la porte occidentale de Copenhague (*Vesterport*), sur la place extérieure où s'élevait déjà le piédestal de la nouvelle colonne. Des salves de canon annoncèrent l'arrivée du prince, qu'accompagnaient Bernstorf et Reventlow. Après lui avoir adressé quelques paroles, Colbiœrnsen lui présenta une médaille d'or sur laquelle ces mots étaient gravés : « En l'année 1792 après Jésus-Christ, les citoyens danois se sont unis pour élever à cette place une colonne de pierre en souvenir des bienfaits de leur roi Christian VII envers l'ordre des paysans, et en particulier de l'abolition du *stavnsbaand.* » Le prince royal prit cette médaille et la posa dans une ouverture pratiquée à la base du monument. Puis un des notables demanda et obtint la permission de déposer dans une autre ouverture la médaille qui avait été frappée vingt-quatre ans auparavant à l'occasion de la naissance du prince Frédéric. La dernière pierre du piédestal fut ensuite scellée au bruit des canons et des acclamations de tout un peuple qui suivit le prince jusqu'à son palais, à travers les fanfares et les fleurs. Cinq ans après, à la fin de 1797, fut terminée la co-

(1) Le *rigsbankdaler* vaut aujourd'hui 2 fr. 80 cent.

lonne qu'on voit encore aujourd'hui en face de la principale entrée de Copenhague. Quatre statues en décorent la base : l'une représente la fidélité avec un chien étendu à ses pieds; la seconde, qui figure le courage, tient des piques dans les plis d'un drapeau; la troisième représente les travaux du paysan et sa récompense; elle a une main posée sur une charrue, et tient de l'autre une corne d'abondance; la quatrième enfin est un symbole de l'amour de la patrie et porte une couronne civique. L'une des faces du monument porte cette inscription : « Notre roi a reconnu que la liberté civile inspire l'amour de la patrie et le courage de la défendre, le désir des lumières, le goût du travail et l'espoir salutaire du bonheur. » Sur l'autre face, on peut lire : « Le roi a ordonné que le *stavnsbaand* fût aboli, et que les lois sur l'agriculture fussent bien et dûment obéies, afin que le paysan libre pût devenir un bon, brave et intelligent citoyen. » Enfin le piédestal porte cette dédicace : « A Christian VII, roi de Danemark et de Norvége, les citoyens danois unis et reconnaissans, » et ces seuls mots significatifs en l'honneur du prince régent : « La base de ce monument a été posée en 1792 par Frédéric, fils du roi et ami du peuple. »

L'essor une fois donné à la liberté ne s'arrêta pas. Comme la condition des paysans du Jutland avait été améliorée par l'abolition du *stavnsbaand*, celle des paysans du Slesvig et du Holstein le fut par l'abolition du *livegenskab*. Le comte de Bernstorf ne vit pas ce beau résultat de ses efforts; il mourut le 21 juin 1797, laissant au comte de Reventlow la gloire de développer et d'achever ce que tous deux ensemble avaient commencé. Reventlow y travailla pendant trente années encore avec l'aide de la royauté. Il s'efforça de rendre la corvée moins onéreuse et moins tyrannique en la soumettant à des formes plus précises. Son but suprême fut d'engager par tous les moyens les grands propriétaires à suivre l'exemple de la royauté non-seulement par des concessions nombreuses à leurs paysans, mais par la vente même d'une partie de leurs domaines à ceux d'entre ces paysans à qui leurs économies passées ou des emprunts rendus faciles permettaient de devenir, eux aussi, propriétaires. Dans l'espace de vingt années, de 1786 à 1806, cent vingt-six grands propriétaires reçurent l'autorisation de vendre les terres où la loi les obligeait naguère de nourrir des paysans vassaux, et par suite, un quart environ des paysans danois devinrent, pendant cette période, non-seulement fermiers à vie (*livsfæstere*), c'est-à-dire usufruitiers pendant leur vie moyennant certains engagemens et certaines redevances annuelles, mais fermiers héréditaires (*arvefæstere*), c'est-à-dire pouvant léguer et vendre la ferme, sans pouvoir toutefois emprunter sur hypothèque, puisqu'ils devaient à perpétuité au véritable propriétaire

une redevance fixe annuelle, hypothéquée sur le *gaard* même. Ils devinrent même propriétaires proprement dits (*eiere* ou *selveiere*), c'est-à-dire maîtres de vendre la propriété et de la grever d'hypothèques. La même transformation s'opérait sur les terres royales et sur celles qui appartenaient à des fondations publiques, comme les hôpitaux, les écoles et l'université. Les pâturages et terres vagues furent vendus par petites portions à des prix meilleurs que les prix d'achat; cette vente fournit à leurs pauvres possesseurs les moyens d'acheter des terres plus productives, qui furent d'ailleurs mieux cultivées, la liberté profitant, comme l'influence d'un air plus pur, à la terre aussi bien qu'au paysan. Le progrès fut si rapide, que vers 1810 le Jutland septentrional et une grande partie du Slesvig étaient presque entièrement couverts de propriétés acquises par des paysans.

Avec l'accomplissement de la réforme territoriale finit la période brillante et pacifique de l'histoire du Danemark; nous arrivons ensuite aux agitations, aux crises intérieures que la société danoise eut à traverser depuis les premières années du XIXe siècle. Le parti féodal ne va rien négliger pour annuler les résultats qui avaient illustré les premières années de l'administration de Frédéric VI; la diplomatie européenne, de son côté, viendra prêter son appui à des prétentions qui menacent le Danemark à la fois dans le développement de sa liberté intérieure et dans le maintien de son indépendance au dehors.

II.

Le contrecoup des grandes guerres continentales et celui de la révolution de 1830 inaugurèrent par des complications sérieuses la nouvelle période de l'histoire du Danemark. Allié fidèle de la France, il se vit, comme on sait, gravement maltraité par l'Angleterre en 1801 et 1807, et il fut à deux doigts de sa perte. Il poursuivit néanmoins jusqu'en 1814 une lutte désintéressée pendant laquelle les paysans danois prouvèrent par leur patriotisme dévoué qu'ils étaient reconnaissans et par conséquent qu'ils étaient dignes des nouvelles institutions. Toutefois, les désastres d'une guerre si acharnée empêchant que la royauté pût donner suite à l'accomplissement de ses projets, on ne tarda pas à perdre même les bienfaits acquis. En 1807, les lois destinées à encourager la vente des domaines furent abolies, et en 1816 disparurent les banques instituées pour faciliter aux paysans les emprunts nécessaires. A la même époque, le roi déclara dissoute la grande commission de réforme instituée le 25 août 1786. Cette commission pouvait se rendre ce témoignage, qu'elle avait dignement accompli sa tâche. Elle avait attaqué le servage, elle l'avait presque

déraciné du sol danois sans porter aucune atteinte au droit de propriété; elle avait accompli une révolution sociale sans ruine et sans dommage pour aucun citoyen, — succès magnifique dont il fallait remercier ses deux principaux chefs, le généreux prince royal, devenu depuis 1808 le roi Frédéric VI, et Reventlow, le Colbert du Danemark.

Les embarras extérieurs que les premières années du XIXe siècle suscitèrent au Danemark n'empêchèrent cependant pas l'accomplissement d'un certain nombre de réformes économiques qui sont devenues pour ce pays, avec l'abolition du servage, consommée dans la période précédente, les bases de toute prospérité intérieure. Aménagement des forêts, digues contre l'envahissement des sables qui menacent toujours une partie des côtes du Danemark, remaniement de la division civile en *amter* ou départemens, réforme du système des impôts, instruction populaire, assistance publique, il n'est pas un seul de ces graves sujets qui n'ait attiré l'attention des ministres de Frédéric VI, et chaque branche de l'administration danoise vit encore aujourd'hui des principes mis en pratique à cette époque. Reventlow prit une grande part à ces changemens, et l'on retrouve avec respect, en lisant aujourd'hui ses rapports et ses exposés de motifs, l'empreinte de son bon vouloir, de son zèle patriotique et de son expérience. C'est toujours un beau spectacle que celui de l'homme d'état vouant toutes les forces de son intelligence et sa vie tout entière aux intérêts de son pays; mais un tel exemple est surtout magnifique, s'il s'agit d'un ministre dont l'âme soit restée généreuse, incorruptible, et si telle a été sa bonne étoile, qu'il ait pu susciter quelqu'une de ces grandes réformes sociales destinées à devenir les bases fondamentales des sociétés modernes, parce qu'elles satisfont à certains droits sacrés de l'humanité. Sa gloire n'appartient plus alors au seul peuple au milieu duquel il a vécu, mais à tous les peuples. Reventlow eut cette rare fortune, et vit s'accomplir en Danemark, sans révolution sanglante et sans déchirement intérieur, plusieurs de ces grands changemens pour lesquels nous avons subi tant de malheurs.

Reventlow était mort en 1827. Le reste du règne de Frédéric VI, jusqu'en décembre 1839, est rempli par les contrecoups de la révolution de 1830, qui eut un rapide écho en Danemark aussi bien que dans le reste de l'Europe; mais, chose singulière, elle rencontra ici pour auxiliaires les promesses des traités de 1815. Le roi de Danemark s'était alors engagé à donner des états provinciaux au Holstein; il ne retarda pas l'accomplissement de sa parole, car dès 1819 il appela autour de lui les notables du Holstein pour les consulter sur un projet de loi. Néanmoins, ces notables ayant exigé du roi une part im-

portante d'autorité législative et la résurrection d'anciens priviléges féodaux, le projet ne reçut pas alors d'exécution. On le reprit après 1830, et, afin que les provinces danoises ne fussent pas moins bien traitées que le duché allemand qui en dépendait, Frédéric VI voulut donner au Jutland et aux îles, ainsi qu'au Slesvig, une garantie pareille de liberté. Cette concession importante fut l'objet de l'ordonnance du 28 mai 1831. Le roi désigna lui-même des hommes expérimentés du royaume et des duchés pour venir, le 9 juillet de l'année suivante, à Copenhague, exposer leur avis sur la constitution des futurs états, et le 15 mai 1834 parut l'ordonnance qui les organisait définitivement. Les premières convocations eurent lieu dans la seconde moitié de 1835 et les premiers mois de 1836; les suivantes se succédèrent de deux en deux ans jusqu'en 1846.

Il faut insister sur cette création, car l'établissement des états provinciaux fut pour le Danemark, aussi bien que pour plusieurs pays de l'Europe, une concession dont le principe n'était autre que celui de la représentation nationale, et une transition naturelle vers la forme constitutionnelle et parlementaire du gouvernement. A ce titre, on peut dire que les états provinciaux marquent une des phases principales par lesquelles ont dû passer les institutions de l'Europe moderne. A peine avons-nous recueilli en France les documens relatifs à l'établissement de nos assemblées provinciales, dont l'histoire bien connue jetterait une lumière imprévue sur les progrès mal étudiés encore de nos libertés : nous pouvons du moins connaître celles de l'Allemagne, qui subsistent, et celles de l'Europe septentrionale, abolies depuis quelques années seulement. Il y eut en Danemark quatre assemblées d'états, une pour chacun des duchés, une pour le Jutland, une pour les îles. Les membres étaient nommés en partie par le roi, en partie par les grands propriétaires, par les villes et par les paysans. Ainsi le mouvement de 1830 avait amené en Danemark et en France un résultat identique, c'est-à-dire une participation plus grande de la nation en général et de la bourgeoisie en particulier au gouvernement. Toutefois il serait facile de démontrer par les chiffres que les grands propriétaires avaient une part d'influence dix fois supérieure à celle des habitans des villes et cent fois à celle des paysans. Cette inégalité entre les différentes classes d'une même nation s'explique en partie par cette pensée du législateur, que la propriété et la fortune doivent être les bases de la représentation nationale; cependant l'application, même rigoureuse, d'un pareil principe n'aurait certainement pas procuré aux grands propriétaires des avantages aussi exorbitans, car les paysans, grâce aux imposantes réformes que nous avons énumérées, possédaient dès lors en Danemark plus de la moitié du sol, et on a calculé que, suivant une répartition égale

et impartiale de la représentation selon l'état actuel de la propriété, les grands propriétaires eussent envoyé aux assemblées provinciales un nombre de députés huit fois moins grand. Il faut évidemment chercher la cause de cette inégalité dans les circonstances extérieures qui avaient alors modifié la politique du gouvernement danois. La révolution de juillet avait soulevé en Europe une première effervescence toute populaire d'où était née l'institution des états provinciaux, promise, au moins pour le Holstein, dès 1815; mais ces états ne s'étaient assemblés et leur institution n'avait été définitivement réglée qu'en 1834, c'est-à-dire au moment où l'Europe, ayant reconquis un peu de calme, était revenue en partie à ses anciens principes de gouvernement. Il se trouvait que la révolution s'était faite au profit des classes ayant en mains la propriété, et il n'est pas difficile de s'apercevoir, pour ce qui concerne le Danemark, que son gouvernement avait obéi à une réaction anti-démocratique, en conférant aux classes élevées une supériorité notable dans les nouvelles assemblées.

Du reste, les droits et la sphère d'action des états provinciaux étaient fort restreints. Les états étaient purement consultatifs; leur convocation n'était pas réglée d'avance, elle dépendait du bon plaisir du roi, qui toutefois permettait de les assembler tous les deux ans. Le roi fixait lui-même la durée de chaque session : elle était ordinairement de deux mois, délai fort insuffisant pour un examen sérieux des affaires, et qui ne permettait pas de délibérer sur les pétitions privées, lesquelles ne pouvaient être discutées qu'après les propositions royales. Ainsi constitués, les états provinciaux donnèrent pendant quatorze ans au Danemark, de 1834 à 1848, une représentation incomplète. Leur établissement n'était, ni par l'effet ni même par l'intention, en harmonie avec les sages et libérales réformes qui avaient récemment favorisé la cause des paysans et celle de la bourgeoisie; il avait même le tort d'introduire des divisions malheureuses dans un petit pays dont il fallait diriger tous les efforts vers l'unité. Toutefois ce fut pour le Danemark un sérieux essai de la vie parlementaire : la nation s'habitua à se voir représentée; elle commença à penser que les affaires ne devaient pas se passer de son intervention; le Danemark apprit à se servir de la tribune. Quelque lent et insensible qu'il puisse paraître, ce fut un progrès vers la liberté. Les réformes sociales avaient amené les réformes politiques.

Le règne de Frédéric VI avait été ainsi pour le Danemark l'époque précise d'une transition des institutions du moyen âge aux institutions communes à presque toute l'Europe moderne, et bien que l'abolition du servage et la mobilisation de la propriété ne fussent pas encore tout à fait consacrées par l'usage, cependant les principes

étaient posés, et l'exemple donné par le gouvernement sur ses grands domaines avait commencé à les faire passer dans la pratique. Le règne de Christian VIII, du 3 décembre 1839 au 28 janvier 1848, ne fut que le développement des germes contenus dans ces réformes sociales et politiques. Personnellement, Christian VIII était ami des institutions libérales. Gouverneur de la Norvége en 1814, quand nos propres malheurs accablaient le Danemark, notre dernier allié, il avait encouragé et soutenu la cause de l'indépendance norvégienne, et, de concert avec son secrétaire et ami Adler, il avait donné à ce pays la constitution presque républicaine qu'il a définitivement gardée. Il avait ensuite voyagé à Naples et en France, sympathisant partout avec le parti libéral, et fréquentant à Paris les salons du duc d'Orléans plus volontiers que ceux des Tuileries. Prince royal, il écrivait dans une lettre du 16 février 1837, que j'ai sous les yeux, que « le meilleur gouvernement pour l'Europe du XIXe siècle lui semblait être celui qui saurait combiner la responsabilité ministérielle avec la prérogative royale, » et il ne cessa, pendant tout le règne de son cousin, d'encourager le progrès politique du Danemark. Devenu roi absolu, il trouva en effet le fardeau trop pesant, protégea les états provinciaux, prit un vif intérêt à la prospérité si brillante alors des gouvernemens constitutionnels de l'Europe, s'attacha principalement à celui de la France qu'il aimait, et conçut, dès l'époque de son avénement, le projet de diriger le Danemark dans la même voie. Cette pensée le préoccupa sans cesse, et il voulut à son lit de mort confier à son fils la mission qu'il aurait lui-même accomplie, s'il avait plus longtemps vécu, — de donner au Danemark une sage liberté.

Il faut dire toutefois que si le règne de Christian VIII dirigea incontestablement le Danemark dans la voie constitutionnelle, il ne continua cependant pas de propos délibéré les réformes sociales auxquelles Frédéric VI avait fait faire un si grand pas. L'institution des états provinciaux avait tourné, nous l'avons dit, au profit de la grande propriété. Loin d'y contredire, le nouveau règne n'imposa pas à celle-ci de nouvelles concessions; aussi vit-on se former, dès l'année 1844, la société des *Amis des paysans* (*Bondevennerne*), qui se proposa d'abord uniquement de susciter par son intervention légale et pacifique le développement des institutions favorables à l'agriculture et à la transformation de la propriété au profit des habitans des campagnes, mais dont les prétentions devaient plus tard devenir si inquiétantes. En second lieu, on laissa subsister d'anciennes relations féodales qui créèrent pour le Danemark, outre les entraves intérieures détruites en partie par les Bernstorf, les Reventlow et les Colbiœrnsen, des embarras extérieurs consacrés et aggravés par les traités de 1815.

En présence de ces embarras, la noblesse du Holstein crut qu'elle pourrait conserver, augmenter même ses anciens priviléges et faire valoir des prétentions qui avaient grandi avec le temps. Il s'agissait dès lors de cette fameuse idée d'un état séparé de Slesvig-Holstein qui devait, disait-on, être indépendant du royaume de Danemark, et suivre tout entier un autre ordre de succession que celui qui régissait le royaume. Le danger avait été prévu par le prédécesseur même de Christian VIII : Frédéric VI avait entamé des négociations avec les grandes puissances intéressées au maintien de l'intégrité du Danemark; mais il mourut avant qu'elles fussent terminées. Christian VIII continua les négociations, et il publia en 1846 une *Lettre ouverte,* par laquelle il déclarait que le Danemark, le Slesvig, le Lauenbourg et le Holstein-Glucksbourg, parties intégrantes et inséparables d'un même état, se trouvaient et demeuraient incontestablement soumis à l'ordre de succession agnatique et cognatique à la fois, c'est-à-dire par les mâles et les femmes, proclamé par la loi royale de 1665. Pour la partie gottorpienne du Holstein, il y avait lieu d'espérer, disait-il, que par suite des négociations pendantes et fort avancées déjà, elle passerait au même héritier qui recevrait la première. Malheureusement, pendant qu'il cherchait à désarmer ainsi le *sleswig-holsteinisme,* Christian VIII, qui avait épousé en secondes noces la fille du feu duc d'Augustenbourg, avait le tort de céder à des influences de famille en confiant d'une manière impolitique le gouvernement des deux duchés réunis à l'un de ses deux beaux-frères. Cette union temporaire du Slesvig et du Holstein sous une même administration ne fut pas une des circonstances les moins favorables au projet des deux princes d'Augustenbourg, au moment où leur ambition était irritée par la publication de 1846. Comme Frédéric VI avait en 1834 opposé aux prétentions de la noblesse holsteinoise l'institution, démocratique dans son principe, des états provinciaux, ce fut alors que Christian VIII songea sans aucun doute à se faire une arme de la promesse d'un gouvernement constitutionnel. Les choses en étaient là quand la révolution de 1848 fit éclater la révolte des duchés et passer le Danemark d'un gouvernement absolu, au moins dans les formes, à un régime constitutionnel basé sur le suffrage universel. Toutefois la constitution nouvelle, promulguée le 5 juin 1849, ne put être appliquée immédiatement au duché de Slesvig, alors en pleine révolte, et cette clause y fut insérée : « Sauf à régler après la conclusion de la paix tout ce qui concerne le gouvernement du duché de Slesvig. »

La guerre contre les duchés se termina, on se rappelle avec quel succès et après quels héroïques efforts. Les Danois méritaient qu'une paix glorieuse et réparatrice leur rendît au moins le duché de Slesvig, disputé, envahi par les Allemands. Voici quelle solution la di-

plomatie européenne a fait éclore. — On rétablit d'abord le *statu quo ante bellum*. — Pour ce qui concernait le Holstein, personne ne s'en étonnait. Simple annexe de la monarchie danoise et faisant partie de la confédération germanique, il n'avait aucune raison de demander ou de subir les institutions que s'était volontairement données le Danemark; mais de quel droit défendait-on au Slesvig de participer à la constitution danoise, promulguée après le commencement de la guerre? Aussi n'était-ce là qu'une disposition transitoire. A la suite des protocoles de Londres et de Varsovie (2 août et 24 mai 1851) et des traités avec la Prusse et l'Allemagne, la publication royale (*Kundgiærelse*) du 28 janvier 1852 annonça au Danemark qu'un arrangement définitif avait été conclu de concert avec les grandes puissances. Que devenait le Slesvig, pour la possession, pour l'incorporation duquel on s'était battu?

Le gouvernement danois se décidait à abandonner les plans du parti des Danois jusqu'à l'Eider (*Eider-Danske*), qui, redoutant le contact de l'Allemagne, voulait étendre les institutions danoises au Slesvig, mais non pas au Holstein, simple annexe du royaume, et il adoptait la doctrine du *heelstat*, c'est-à-dire du parti qui voulait l'intégrité absolue de toutes les parties de la monarchie danoise, réunies, malgré leur nationalité diverse, sous des institutions communes. Le gouvernement danois s'engageait, par le même acte, à soumettre aux chambres dans le plus bref délai possible un projet de constitution commune pour toutes les provinces du royaume. Tout à l'heure le Danemark pouvait se plaindre d'avoir obtenu trop peu après toutes ses victoires, puisqu'on semblait détacher le Slesvig du royaume; maintenant la diplomatie européenne lui accordait trop en vérité, puisqu'on proposait une incorporation dangereuse du Holstein. Pour comble de contradiction, la publication royale, en attendant l'exécution de ces promesses, réglait le gouvernement de telle sorte, que la constitution danoise restait confinée dans le Danemark proprement dit, c'est-à-dire le Jutland septentrional et les îles. La diète danoise ne représentait ainsi que cette partie du royaume; certaines affaires étaient reconnues communes aux deux duchés de Slesvig et de Holstein, et traitées par les deux ministres de Slesvig et de Holstein-Lauenbourg. Ces deux ministres enfin n'étaient responsables qu'envers le roi; la responsabilité des autres ministres danois s'appliquait seulement à celles de leurs attributions qui concernaient le royaume proprement dit. Enfin chacun des duchés aurait une assemblée d'états provinciaux avec voix délibérative sur les questions qui étaient du ressort des anciens états.

Si telle devait être l'issue des efforts, des victoires même du Danemark, c'était, on le comprendra sans peine, une véritable, une cruelle

déception, car la forme du gouvernement absolu était ainsi rétablie dans le Slesvig, comme si le Danemark n'avait pas rejeté l'absolutisme; l'on instituait officiellement de la sorte entre les deux duchés une conformité d'institutions, — bien plus, une communauté de rapports qui allaient mettre sans cesse en présence l'esprit allemand, envahissant de sa nature, et l'esprit danois du Slesvig, affaibli par l'isolement et mutilé. Était-ce pour montrer aux Danois combien était chimérique le fantôme d'un Slesvig-Holstein? Ne prévoyait-on pas facilement qu'à l'invasion armée, repoussée énergiquement par les armes, succéderait, grâce à l'impuissance d'une administration isolée et d'institutions sans vigueur, l'envahissement plus redoutable, parce qu'il serait silencieux et caché, des mœurs et de l'influence allemandes? Enfin que devenait dans cette combinaison le rôle de la diète danoise, ne représentant qu'un tiers du royaume, en présence d'un cabinet dont une partie était responsable envers elle pour ce tiers du royaume seulement, tandis qu'une autre partie restait complétement irresponsable? On conçoit que les chambres danoises ne se résignèrent qu'avec peine à accepter cette déclaration, conforme aux vœux de la Prusse et de l'Allemagne. Elles songèrent du moins qu'il y avait à tant de périls une issue : la constitution commune, dont la prompte exécution était promise par le gouvernement. Il fallait donc attendre patiemment que l'œuvre en fût élaborée. Sans doute il semblait plus naturel et plus facile, comme le parti de l'Eider le souhaitait, d'étendre la constitution au Slesvig, et de laisser au Lauenbourg et au Holstein leurs anciennes institutions, mieux en rapport avec les institutions de l'Allemagne. Pourtant, puisque le gouvernement avait cru pouvoir s'engager à donner à toutes les parties du royaume une constitution commune, il parut qu'on devait, une fois l'accord ainsi conclu avec les grandes puissances, soutenir ses efforts, afin de faire participer les duchés allemands eux-mêmes à la constitution libérale du Danemark; mais ce dernier point contenait précisément la grande difficulté. Quoi! l'Autriche et la Prusse permettraient, susciteraient même en l'an de grâce 1853 un progrès aussi libéral que l'extension des institutions de 1849 au Holstein, duché allemand? Cela n'était pas vraisemblable, cela était impossible. Et cependant personne dans les chambres danoises n'admettait l'idée que le ministère voulût, pour la rendre acceptable, modifier la constitution dans un sens anti-libéral. Quel moyen restait-il donc d'organiser pour tous les états soumis à la royauté danoise une constitution commune?

Pendant que les chambres et le pays étaient tout entiers à ces tristes réflexions, craignant la durée, craignant l'issue d'un *statu quo* dont les conditions étaient si funestes, le ministère de son côté sem-

blait croire que, sauf la promesse du 28 janvier, à laquelle il aurait à songer dans un temps plus ou moins éloigné, toutes les difficultés étaient tranchées, puisqu'on était d'accord avec les cabinets étrangers. Il fallait donc se hâter de vider encore quelques engagemens envers les puissances, c'est-à-dire terminer l'affaire, pendante alors, de la succession, organiser d'avance une partie des rapports communs ou mutuels entre les diverses grandes provinces de la monarchie, changer, par exemple, la ligne de douanes, etc., tout cela avant d'organiser la constitution commune. Les chambres se trouvèrent d'un avis justement opposé, puisqu'à leur sens le plus pressé était d'accomplir la promesse faite au pays, et de faire cesser, — en réglant, d'accord avec la représentation nationale, les bases de la constitution commune, — une situation pénible et à tous égards périlleuse.

Telles étaient les dispositions mutuelles du ministère et des chambres, quand le message royal (*Budskab*) du 4 octobre 1852 vint proposer l'acceptation du prince Christian de Glucksbourg comme héritier de la couronne danoise aux lieu et place de la descendance féminine, et l'abolition des articles 27-40 de la loi royale du 14 novembre 1665, admettant à succéder les mâles et les femmes. Cette proposition, ainsi conçue, était le résultat des négociations engagées depuis le règne de Frédéric VI, continuées par Christian VIII et Frédéric VII. Aussi longtemps que vivraient le roi actuel et le prince héréditaire Frédéric-Ferdinand, son oncle, l'ordre de succession dans la monarchie danoise tout entière n'était sujet à aucune controverse; mais à la mort du prince, s'il ne laissait pas de postérité mâle, le maintien de l'intégrité serait menacé, parce que des doutes pouvaient s'élever quant à la succession dans certaines parties de la monarchie. — En présence de cette perspective, il était devenu indispensable de choisir pour successeur éventuel un prince qui devînt cessionnaire à la fois des *droits incontestables* et des *prétentions douteuses* aux différentes parties de la monarchie danoise.

Les *droits incontestables* étaient ceux de la maison royale danoise sur toute la monarchie, excepté une partie du Holstein (1), droits issus de la loi royale de 1665, qui appelait au trône, après l'extinction des mâles descendant de Frédéric III, premier roi héréditaire de la maison d'Oldenbourg, la descendance féminine. Après le roi ac-

(1) C'est-à-dire non-seulement sur les parties appartenant à la couronne danoise (*regnum Daniæ*), à savoir les îles danoises, le Nord-Jutland, le Slesvig ou Sud-Jutland, avec les dépendances et les colonies danoises, mais aussi sur toutes les autres possessions que les rois de Danemark avaient acquises ou devaient acquérir à titre de propriété particulière, à savoir le duché de Lauenbourg, et, dans le Holstein, les anciennes possessions allodiales des Schauenbourg et le district de Ploën.

tuellement régnant, Frédéric VII, et après le prince héréditaire Frédéric-Ferdinand, frère de Christian VIII, âgé de soixante-un ans et sans enfans, l'ordre de succession désignait évidemment la sœur du prince héréditaire, Mme la landgrave Louise-Charlotte de Hesse, et après elle ses enfans et leurs lignes dans l'ordre suivant : d'abord le prince Frédéric de Hesse, — ensuite sa sœur aînée, la princesse Marie, épouse du prince Frédéric d'Anhalt-Dessau, — et puis sa sœur cadette, Mme la princesse Louise, épouse du prince Christian de Glucksbourg.

Les *prétentions douteuses,* — portant sur la succession de la partie du Holstein qui avait formé jusqu'à la chute du Saint-Empire d'Allemagne le duché-fief de Holstein, à l'exception du district de Ploën, — étaient celles que mettaient en avant la maison royale de Danemark en vertu des dispositions de sa loi de succession, — le chef de la ligne principale, dite de Kiel, de la maison d'Oldenbourg, c'est-à-dire l'empereur de Russie, — enfin les princes apanagés séparément (*afdelte Herrer*) de la ligne collatérale de Sonderbourg, nommément les princes d'Augustenbourg.

Les argumens de la ligne de Sonderbourg étaient dénués de fondemens, car longtemps avant la dissolution de l'empire d'Allemagne elle avait cédé à la maison royale de Danemark ses possessions féodales et les droits dans le Holstein qui s'y rattachent. Elle avait cessé ensuite de demander l'investiture, condition indispensable sur laquelle reposait pour cette ligne tout droit de succession dans l'ancien duché-fief de Holstein. D'ailleurs les princes d'Augustenbourg avaient compromis leurs prétentions par des mariages inégaux et avaient perdu récemment encore toute apparence de droit par leur félonie contre leur légitime souverain (1).

Il n'en était pas de même des autres prétentions, et il était reconnu que l'empereur de Russie et le roi de Danemark possédaient, en leur qualité de chefs de famille, la faculté de régler par un commun accord le droit de succession dans l'ancien duché-fief de Holstein. En vertu de cette faculté, l'empereur de Russie signa le protocole de Varsovie du 5 juin 1851, par lequel il se déclarait prêt à renoncer à ses droits éventuels en faveur du prince Christian de Glucksbourg et de sa descendance mâle. Toutefois il était entendu que les droits éventuels des deux branches cadettes de Holstein-Gottorp seraient expressément réservés, et que ceux dont le chef de la branche aînée faisait l'abandon pour lui-même et pour sa descendance mâle renaî-

(1) Voyez la *Note diplomatique concernant l'affaire de la succession,* adressée aux cabinets de Berlin, de Londres, de Paris, de Stockholm et de Vienne (*Note betræffende Arvefælgespærgsmaalets Ordning*, etc.). Elle fait partie des actes diplomatiques qui ont été communiqués récemment aux chambres danoises.

traient dans la maison impériale de Russie à l'époque où la descendance mâle du prince Christian viendrait à s'éteindre.

Conformément aux dispositions de l'empereur de Russie, le roi de Danemark obtint, le 18 juillet 1851, les renonciations de sa tante la landgrave de Hesse avec celles du prince de Hesse et de la princesse Marie d'Anhalt-Dessau, fils et fille de la landgrave. La princesse Louise-Wilhelmine, sœur cadette de la princesse Marie, renonça même à ses droits en faveur de son mari le prince de Glucksbourg et de leur descendance mâle commune. De la sorte, après que le traité de Londres, signé par les grandes puissances le 8 mai 1852, eut reconnu et approuvé, sur la base de l'intégrité monarchique du pays, l'arrangement de famille adopté par le roi de Danemark, le message du 4 octobre 1852 vint présenter à la sanction des chambres danoises tout ce qui avait été conclu conditionnellement avec les cabinets européens, et cette affaire fut soumise à l'examen d'une commission nombreuse composée de membres de chacune des deux chambres.

Si le message n'avait contenu que la proposition d'approuver l'arrangement de famille désignant un candidat en faveur duquel l'empereur de Russie avait renoncé à ses prétentions, le vote de la commission aurait été unanime. Une telle combinaison sauvegardait évidemment l'avenir du Danemark, et le prince de Glucksbourg était d'ailleurs accepté de la nation autant pour son cœur vraiment danois et sa belle conduite pendant la guerre que pour les circonstances diplomatiques qui recommandaient son adoption; mais le ministère demandait en outre que les articles 27-40 de l'ancienne loi royale, seuls conservés par la constitution de 1849 et réglant l'ordre de succession en Danemark en faveur des mâles et des femmes également, fussent abolis. A cette condition seulement, suivant le ministère, on pouvait accepter les généreuses renonciations de la Russie, et quiconque voulait profiter des offres de l'empereur devait nécessairement voter le changement proposé dans la loi de succession danoise.

Une vive opposition se forma dès les premières séances de la commission contre l'interprétation donnée par le ministère aux actes diplomatiques, et la majorité de la nation partagea l'anxiété de ses représentans. Une foule d'écrits furent publiés pour et contre l'abolition de la loi royale par des hommes considérables, dont l'opinion ne pouvait manquer d'exercer une profonde influence, — par M. A. S. OErsted dans le sens du gouvernement, par M. Wegener et quelques autres dans le sens opposé. M. Wegener surtout fit circuler d'abord parmi les députés, puis dans le public, sous le titre modeste de *un Manuscrit*, un examen complet de la question, net, précis, lucide, d'une logique serrée et d'une perspicacité rare, qualités ha-

bituelles à l'auteur bien connu des recueils de documens concernant les Augustenbourg.

C'est dans le livre de M. Wegener que l'opposition parlementaire du Danemark puisa ses principaux argumens. La demande du ministère était, suivant elle, inutile et dangereuse : inutile, car dans les actes officiels et dans les pièces diplomatiques communiqués par le gouvernement à la commission (à moins qu'il n'y eût dans la série de ces documens quelque lacune), rien n'indiquait la nécessité prétendue d'abolir la loi royale, dont l'observation au contraire, sans cesse invoquée, expliquait seule les renonciations de la princesse de Hesse, de ses enfans et de la princesse Louise de Glucksbourg elle-même. Cette demande était dangereuse surtout, dangereuse à beaucoup de titres. — Vous assurez, disait l'opposition, qu'il est de toute nécessité d'établir pour tout le Danemark, au moment où le principe de son intégrité est reconnu, une seule et même loi de succession au trône. Cela est vrai : il est certainement fâcheux que la loi salique, observée dans une partie du Holstein, non consentie en Danemark, apporte un nouveau germe de division dans une monarchie déjà si partagée; mais pourquoi est-ce donc la loi de succession suivie dans une partie d'un duché simple annexe de la monarchie danoise qui doit, selon vous, l'emporter sur l'antique loi du royaume? Et pourquoi, si vous consentez ainsi à abolir en Danemark la succession par les femmes, acceptez-vous la réserve par laquelle l'empereur de Russie a déclaré que les prétentions des Gottorp revivraient lors de l'extinction de la descendance mâle du duc de Glucksbourg? Est-ce que par là vous n'enlevez pas toute garantie à la couronne de Danemark? Le duc de Glucksbourg, candidat accepté de l'Europe et de la nation, n'a pour le moment que deux jeunes fils; l'aîné a dix ans et le second huit. Ne se peut-il pas que ces deux enfans soient enlevés par la mort, et qu'arrivera-t-il par suite d'un pareil malheur, qu'il n'est assurément pas bien téméraire de prévoir? Ce jour-là, si la loi royale qui admet la descendance féminine n'existe plus, le trône du Danemark se trouve sans héritier; mais en même temps les prétentions des Gottorp, réservées par les derniers actes diplomatiques, revivent : une partie du Holstein a donc un héritier, et cet héritier est évidemment plus voisin de la couronne danoise que tout autre prince étranger. Ne viendra-t-il pas aussi un jour où le prince qui aura hérité d'une partie du Holstein sera, au nom du principe de l'intégrité danoise, désigné comme héritier de tout le Danemark? Et quel sera ce prince? Un fils de l'empereur de Russie ou l'empereur de Russie lui-même. Si vous échappez à ce danger-là, voici quel autre péril vous attend. Les princes de la maison de Gottorp ont conservé des prétentions sur le Slesvig. Ils les feront valoir très facilement quand

le reste de la monarchie se trouvera inquiété, divisé, affaibli par l'incertitude de la succession, et vous verrez, par cette issue encore, poindre ce Slesvig-Holstein que le Danemark a déjà renversé par les armes, mais que vous ne déracinerez que par de sages et fortes institutions données à toutes les parties de notre monarchie danoise.

Votre but, ajoutait l'opposition danoise par la bouche de M. Wegener, votre but est, dites-vous, d'éloigner du trône de Danemark cette multitude de prétendans dont les droits respectifs sont autant de germes de rivalités et de troubles civils. L'objection ne manquerait pas de gravité si vous refusiez de laisser revivre les droits des Gottorp; mais pourquoi, reconnaissant et admettant pour l'avenir les prétendans russes, écartez-vous pour toujours les prétendans danois des lignes féminines, plus voisins de la couronne et à tous égards moins redoutables? Quand notre monarchie se compose de plusieurs parties tout à fait distinctes et soumises, au moins jusqu'à présent, à des conditions de gouvernement et à des lois de succession différentes, combien ne devons-nous pas au contraire nous efforcer de grouper autour du trône le plus d'héritiers vraiment danois, de peur qu'une interruption malheureuse dans la lignée de nos rois n'ouvre la route à des ambitions étrangères dont le succès deviendrait la ruine de notre nationalité! Vous nous reprochez de prévoir les malheurs de trop loin. Nous répondons que nos conjectures ne portent pas sur un avenir bien éloigné, puisque la vie de deux jeunes princes, de deux enfans, exposée à tous les hasards, nous en sépare seule, et nous répondons aussi que, fussent-elles très lointaines, vous les devez trouver légitimes, étant appuyées, hélas! sur l'exemple de nos dangers tout récens et des complications actuelles.

Nous venons de résumer les raisonnemens sur lesquels s'appuya l'opposition danoise dans la question soulevée par le message royal du 4 octobre 1852. — La commission chargée d'examiner la question se composait de vingt-cinq membres. Le choix du duc de Glucksbourg fut admis et approuvé à l'unanimité; mais il n'en fut pas de même pour ce qui regardait l'abolition de la loi royale. Neuf membres votèrent pour le rejet de la proposition ou du moins pour qu'elle fût retardée jusqu'après la mise en pratique de la constitution commune promise à toute la monarchie danoise; sept furent d'avis que la proposition fût approuvée à la condition que l'acte officiel destiné à lui donner force de loi porterait cette clause expresse, qu'on respecterait le principe de l'intégrité de la monarchie, et que nul héritier ne recevrait le royaume de Danemark incomplet et mutilé. Ce premier échec inspira au ministère un vif mécontentement qu'il ne dissimula point. Une seconde défaite amena une rupture entre le cabinet danois et le parlement. Il s'agissait pourtant cette fois d'une

proposition à laquelle les chambres ne pouvaient refuser absolument leur concours; mais le souvenir du débat sur la loi royale n'avait évidemment pas cessé de dominer les esprits.

Le cabinet danois présentait un projet de loi sur les douanes comme conséquence de la publication du 28 janvier, et il invitait les chambres à le sanctionner par leur vote comme devant inaugurer l'accomplissement d'une précieuse unité. Le projet contenait deux parties bien distinctes, l'une portant sur plusieurs changemens de tarifs tendant à égaliser ceux du Holstein et ceux du Danemark, l'autre ayant pour but la translation de la ligne des douanes de l'Eider à l'Elbe, c'est-à-dire du nord au sud du Holstein. La première partie fut concédée et votée par le *Folke-Thing;* quant à la seconde, elle contenait une mesure d'une grande importance politique et commerciale. C'était un commencement d'exécution de la constitution commune, mais au profit du Holstein seulement. La translation de la ligne douanière à l'Elbe devait avoir pour résultat immédiat de rendre les rapports du Danemark avec l'Allemagne plus intimes et plus incessans que jamais. Là justement était le danger. — Suivez en effet, disaient les orateurs de l'opposition, le travail intérieur de l'Allemagne depuis dix années. Après beaucoup de vœux indiscrètement exprimés, après beaucoup de rêves impatiens dirigés vers l'unité nationale, on l'a vue se mettre à l'œuvre en 1848, et espérer un instant alors qu'elle parviendrait à l'unité politique. La tentative de Francfort a échoué complétement; mais depuis lors la Prusse n'a-t-elle pas adroitement compris que l'unité commerciale et industrielle, moins chimérique, conduirait sans doute au même but, et que dans l'œuvre générale elle saurait trouver son profit? Elle a formé premièrement le Zollverein en y attirant les états du centre de l'Allemagne; elle s'est alliée ensuite au Steuerverein, et s'est annexé de la sorte le groupe des états qui occupent le nord-est de l'Allemagne; elle entoure aujourd'hui du réseau de son union douanière les villes hanséatiques, qui s'y verront peut-être absorber dans un prochain avenir. Qui empêchera cette contagion de s'étendre au Holstein, si, par la translation de la ligne douanière, les relations du Danemark avec l'Allemagne se resserrent avant que les parties isolées de la monarchie danoise aient pu être rapprochées dans une organisation commune? — L'organisation intérieure du royaume devait donc passer, selon l'opposition, avant la question de la ligne douanière, et le projet du gouvernement fut rejeté par la seconde chambre à la majorité de 50 voix contre 45. Puisque le ministère avait présenté son plan comme une inévitable conséquence des négociations européennes, il était naturel qu'il ne cédât pas. Sans attendre que la discussion fût portée à la première chambre ou *Lands-Thing,* il fit prononcer par le roi la

dissolution du *Folke-Thing*, et de nouvelles élections furent annoncées pour la fin de février.

La nouvelle chambre se réunit le 7 mars dernier; mais il ne semblait pas qu'on eût beaucoup gagné par cet appel aux électeurs. Malgré tous les stratagèmes des *Amis des paysans*, alliés du ministère, M. Tscherning, la seule tête vraiment politique de ce parti, n'avait pas été réélu. Sa chute, accompagnée de celle de deux membres du cabinet, avait été un grave échec. Des 45 députés ministériels, 37 étaient réélus; des 50 de l'opposition, 35. Parmi les députés nouveaux, 10 étaient ministériels et 13 de l'opposition. On pouvait donc prévoir que la nouvelle assemblée serait composée à peu près comme la première. En effet, aussitôt qu'elle fut réunie, elle nomma pour son président M. Madvig, ancien ministre de 1848 à 1853, l'un des auteurs de la constitution, et pour l'un des deux vice-présidens M. Spandet, qui faisait aussi partie de la gauche. Enfin l'opposition s'y montra la même, et le ministère fit prononcer une seconde dissolution. Le péril devenait imminent, et il semblait qu'entre la résistance des chambres et la persistance d'un cabinet auquel le roi ne retirait pas sa confiance, une révolution seule pouvait décider; mais le patriotisme réfléchi de la nation danoise accepta une soumission devenue nécessaire. On se résigna à penser que le Danemark n'était pas assez fort pour lutter seul contre la volonté de quelques-unes des grandes puissances de l'Europe; les membres de l'opposition refusèrent un nouveau mandat et concoururent eux-mêmes à l'élection de députés ministériels qui acceptèrent enfin les propositions du gouvernement.

Telle a été l'issue de la crise. On peut dès aujourd'hui en indiquer les conséquences. En premier lieu, le triomphe des partisans du *heelstat* a déjà nécessairement amené d'une part cette séparation tant regrettée par le parti de l'Eider entre le Slesvig et le royaume de Danemark (Jutland et îles), de l'autre une révision de la constitution de 1849. Le gouvernement a présenté à l'examen des nouvelles chambres un projet de loi fondamentale pour le royaume, c'est-à-dire, ne l'oublions pas, pour le Jutland et les îles, car le Slesvig, le Holstein et le Lauenbourg continueront à être régis par leurs états provinciaux. Cette loi fondamentale ne doit point être confondue avec la constitution commune qui sera rédigée plus tard et qui embrassera toutes les parties intégrantes de la monarchie danoise, royaume et duchés. Par conséquent tout ce qui concerne l'armée, la flotte, l'administration générale des finances, des postes et des douanes, en est banni pour trouver place dans la constitution commune. D'après la loi nouvelle, la diète qui s'assemble à Copenhague, le *Rigsdag*, n'offre plus décidément qu'une représentation partielle et

locale, et ses membres ne sont plus les députés de la nation danoise, mais seulement du Jutland et des îles. La constitution de 1849 avait bien, à la vérité, réservé ce qui concernait le Slesvig, et de la sorte les députés des dernières chambres ne représentaient pas ce duché. Il y avait eu à cette exception de bonnes raisons : les Allemands occupaient le duché, et il était sage de ne pas régler son gouvernement pendant qu'il était en révolte ouverte; mais depuis lors est-ce que le Danemark n'avait pas reconquis cette province, et quel autre prix les insurgés eussent-ils attendu de leur succès que de voir ce duché séparé par ses institutions du royaume de Danemark? Restreinte dans l'étendue de son action, la diète de Copenhague, on n'ose plus dire la diète danoise, est destinée à perdre une grande part de son autorité et de son indépendance; elle ne se réunira plus, suivant le projet du ministère, que tous les deux ans, et les fonctionnaires élus ne pourront siéger qu'après avoir été acceptés par le roi. Une nouvelle loi électorale viendra enfin diminuer le nombre de ses membres et limiter les conditions du suffrage.

Le Danemark aura-t-il acheté du moins par un si grand sacrifice une véritable indépendance à l'égard des grandes puissances qui l'environnent? Non, l'influence de la Russie y est désormais considérable, et elle pèsera longtemps sur lui; dans le cas éventuel d'une guerre européenne, le Danemark serait nécessairement lié à la Russie : il n'est personne qui en doute dans le Nord. L'intervention allemande est-elle seulement éloignée ou annulée par celle de la Russie? Pas davantage, car le Slesvig, rapproché du Holstein, nous l'avons déjà fait voir, est une proie plus facile à l'invasion du langage et de la propagande de l'Allemagne. En vain la brutale agression de l'Allemagne a-t-elle été repoussée par les armes; grâce à une diversion puissante, elle atteindra, quoique vaincue, le but vers lequel ont tendu ses efforts. Aujourd'hui même, au moment de la réunion des états provinciaux dans les deux duchés, le prince de Noër et d'autres chefs de l'insurrection slesvig-holsteinoise sont à Hambourg; les grands propriétaires du Holstein ont enfin conservé avec leurs richesses une bonne partie de leurs priviléges, et ils ont recouvré leur ascendant passé.

Mais ce n'est pas tout, et la crise que le Danemark vient de subir laisse encore après elle une source funeste d'embarras intérieurs; je veux parler du compte qu'il faudra régler avec les *Amis des paysans* et du prix qu'ils demanderont pour leur éphémère alliance. Fondée en 1844 dans la seule intention de hâter l'accomplissement des réformes relatives à l'agriculture et à la constitution de la propriété, l'association des *Amis des paysans* n'a pas résisté à l'effervescence politique de 1848. Ses chefs, MM. Tscherning, B. Christensen et

J.-A. Hansen, ont voulu s'emparer des affaires, sans doute pour exécuter facilement et sans entraves les réformes qu'ils méditaient; mais cette ambition nouvelle les a jetés dans de nombreux écarts qui ont effrayé la nation. Après avoir obtenu déjà que le droit de chasse fût conféré à quiconque cultive le sol, que des conditions fort avantageuses fussent offertes aux paysans fermiers de l'état pour le rachat de leurs fermes, qu'il fût permis d'aliéner les fermes appartenant aux fiefs ou majorats, — quand les propriétaires enfin sont presque tous fort disposés à aller au-devant des paysans fermiers, et à leur vendre à des prix très modérés les fermes et terres en toute propriété, — les *Amis des paysans* veulent encore que l'état, faisant un pas de plus, mais un pas vers l'injustice, la violence et le flagrant mépris du droit de propriété, contraigne les propriétaires à vendre leurs domaines à des conditions fixées d'avance par le gouvernement lui-même, et l'on ne peut pas douter que les *Amis des paysans*, qui, dans les dernières discussions, ont apporté au ministère l'appoint de leurs voix, ne demandent bientôt pour récompense la vente forcée des grandes propriétés en Danemark. Qui ne comprend combien cette prétention peut faire naître de complications et d'embarras intérieurs? Les menaces que le pays, à tort ou à raison, croit distinguer pour l'avenir dans les espérances excessives des *Amis des paysans* effraient les possesseurs de terres, et pèsent ainsi d'une manière fâcheuse sur l'agriculture, une des sources principales de la prospérité du Danemark. De plus, elles excitent la résistance des grands propriétaires et réveillent les anciennes prétentions féodales, source première de l'hostilité constante des duchés.

Nous avons vu quels obstacles s'opposent à l'indépendance du Danemark et au sage règlement de ses institutions. Des relations féodales, reste malheureux du moyen âge, en même temps qu'elles multiplient et confondent jusqu'à les rendre inextricables les attaches des différentes parties de la monarchie danoise, suscitent à l'intérieur même du royaume, grâce à une imparfaite constitution de la propriété, l'ambition des fermiers, l'exaltation de leurs imprudens amis et la résistance des grands propriétaires. D'autre part, la nécessité européenne, puisque le mot a désormais passé dans la langue politique du Nord, enlève au Danemark toute liberté extérieure. Malheureusement tout se tient dans l'édifice d'un état, et le commun accord des réformes sociales et politiques est nécessaire pour qu'il y ait entre les diverses institutions d'un même pays une harmonie parfaite. On pourrait bien attendre du bon sens et du patriotisme intelligent dont le peuple danois a donné tant de preuves l'accomplissement des dernières réformes sociales qui lui sont nécessaires, s'il n'avait les mains liées par son ennemie du dehors, la né-

cessité européenne; mais cette ennemie est insaisissable parce qu'elle change de forme et renaît sans cesse : prussienne ou autrichienne l'an dernier, russe aujourd'hui.

A l'heure qu'il est, au nom de cette nécessité, le ministère danois, présidé par M. OErsted, refuse aux chambres le droit de discuter la constitution commune qui doit régir tous les états de la monarchie. Où en est donc, nous le demandons, le progrès constitutionnel dont le Danemark s'est tant réjoui, et de quoi a servi le sang répandu à Fredericia et à Idstedt? Ne parlez plus d'équilibre européen. Quoi! voilà une petite, mais héroïque nation qui, par ses progrès intérieurs, par ses réformes sociales, par son passage calme et digne de l'absolutisme à la liberté, par l'usage pur et sans excès de cette liberté, a mérité toutes les sympathies de l'Europe, et la diplomatie a permis qu'elle fût divisée, mutilée par d'ambitieux voisins et refoulée dans l'absolutisme! Quelle insulte à la mémoire de ceux qui sont morts sur les derniers champs de bataille! Quelle douleur pour ceux qui survivent, et pour ceux-là en particulier (car les ministres du Danemark sont apparemment tout aussi dévoués à leur pays que leurs concitoyens), pour ceux-là qui se trouvent obligés d'être, en pareille occasion, les instrumens de nécessités étrangères à l'intérêt national!

Pour ce qui est de son progrès intérieur et social, il faut que le Danemark ne compte que sur sa propre énergie. Quant aux dangers qui le menacent au dehors, la France, l'Europe occidentale tout entière n'est-elle pas solidaire avec lui? Est-ce un médiocre danger que celui qui s'accumule au seuil de l'Europe? Les progrès de la Russie au nord-est du continent, sur les bords de la Baltique et du Sund, pour avoir été plus silencieux et plus ignorés que sa marche vers Constantinople, ont-ils été moins sûrs et moins redoutables? C'est à l'Europe entière qu'il appartient de le décider; la cause du Danemark est la sienne, et il est permis de se tenir pour convaincu que la France en particulier ne l'oubliera pas.

A. Geffroy.

BEAUMARCHAIS

SA VIE, SES ÉCRITS ET SON TEMPS.

XIII.[1]

BEAUMARCHAIS PENDANT LA RÉVOLUTION.

I. — L'OPÉRA DE TARARE ET SES MÉTAMORPHOSES.

Au moment où Beaumarchais se vit obligé de descendre encore une fois dans l'arène judiciaire pour repousser les attaques de l'avocat Bergasse, il préparait, nous l'avons dit, la première représentation d'un opéra. Cet ouvrage, par son titre singulier de *Tarare*, par ce qui pouvait sortir d'étrange et de nouveau de la collaboration de Beaumarchais et de Salieri, le premier élève de Gluck, excitait vivement la curiosité publique. L'auteur du *Mariage de Figaro* conservait encore le privilége de faire à lui seul diversion aux plus grands intérêts du temps. « Dès que l'on fut instruit, dit la *Correspondance* de Grimm, que les répétitions de *Tarare* étaient commencées, notables, renvois de ministres, assemblées provinciales, tout disparut devant ce grand phénomène. *Tarare* devint l'unique sujet de toutes les conversations; partout on ne s'entretenait que de *Tarare.* »

Assailli à l'improviste par les *factums* de Bergasse au milieu des répétitions de son opéra, Beaumarchais écrit au ministre de la mai-

(1) Voyez les livraisons du 1er et 15 octobre, 1er et 15 novembre 1852, 1er janvier, 1er mars, 1er mai, 1er juin, 15 juillet, 15 août, 1er octobre et 1er novembre 1853.

son du roi, M. de Breteuil, pour demander la remise de cet ouvrage, « ne pouvant, dit-il, songer à amuser le public, quand il s'agit pour lui de défendre son honneur contre les plus injurieuses calomnies. » Le ministre s'oppose à la remise par une lettre de M. de La Ferté, dans laquelle, après avoir parlé d'une conversation qu'il a eue à ce sujet avec l'auteur de *Tarare*, il allègue l'impatience publique, qui est portée au comble, les intérêts de l'Opéra, qui a fait des dépenses énormes de mise en scène, « et enfin un succès que nous sommes fondés à regarder comme certain, qui ne peut qu'ajouter à l'éclat de la réputation littéraire de M. de Beaumarchais, ce qui sera déjà un premier triomphe sur ses adversaires. »

Devant cette insistance de M. de Breteuil, Beaumarchais dut céder, et la première représentation de *Tarare* eut lieu le 8 juin 1787. « Jamais, dit la *Correspondance* de Grimm, jamais aucun de nos théâtres n'a vu une foule égale à celle qui assiégeait toutes les avenues de l'Opéra le jour de la première représentation de *Tarare*. A peine des barrières élevées tout exprès, et défendues par une garde de quatre cents hommes, l'ont-elles pu contenir. » On voit que la puissance d'attraction de Beaumarchais sur la foule ne diminuait pas; elle était plutôt redoublée par l'éclat du nouveau procès dans lequel il se trouvait engagé. L'attente du public fut cette fois un peu trompée : *Tarare* excita beaucoup plus de surprise que d'admiration. Cependant cet ouvrage eut plus de succès qu'on ne l'a dit, et il a vécu plus longtemps qu'on ne le croit communément.

L'idée qui a donné naissance à *Tarare* est une idée dont l'exécution est manquée, mais ce n'est pas une idée vulgaire; elle offre au contraire un témoignage de plus de cet esprit hardi, chercheur, novateur, qui distinguait si essentiellement Beaumarchais. Faire marcher de front dans un opéra l'intérêt poétique, l'intérêt musical, l'intérêt dramatique, en y joignant l'attrait des décors, des machines, des coups de théâtre et des danses; en un mot, essayer avec une plus grande variété de moyens et beaucoup plus de mouvement quelque chose d'analogue à ces mélodrames sublimes de la Grèce antique, dans lesquels tous les arts réunis apportaient leur concours; « atteindre ainsi, dit Beaumarchais lui-même, à ces grands effets tant vantés des anciens spectacles grecs : » tel est le problème que se posa l'auteur de *Tarare*. Pour résoudre ce problème, en supposant qu'il puisse de nos jours être résolu, pour dépouiller la musique de la suprématie absolue qu'elle s'attribue dans un opéra et la réduire à n'être dans le drame qu'un embellissement de plus, il eût fallu d'abord que la poésie eût par elle-même une grande valeur. Or Beaumarchais était loin d'être poète, dans le sens véritable du mot; sa versification, sauf quelques excep-

tions rares, est en général des plus médiocres, et l'embarras qu'il éprouve à écrire en vers réagit sur l'idée même qu'il veut exprimer, l'affaiblit et l'écrase, si bien qu'on est tout étonné de voir l'auteur du *Barbier de Séville* dialoguer parfois dans *Tarare* avec une insignifiance qui touche à la platitude.

Non content de se tromper gravement sur ses aptitudes en écrivant en vers un ouvrage de longue haleine, Beaumarchais s'était en quelque sorte complu à s'imposer tous les genres de difficultés. Il avait prétendu faire un libretto d'opéra non-seulement poétique et dramatique, mais encore philosophique et même scientifique, en substituant à la mythologie grecque une mythologie nouvelle. « Les sciences exactes, dit à ce sujet M. Saint-Marc Girardin, qui a fait une critique très judicieuse et très fine de *Tarare*, les sciences exactes étaient alors de mode; chacun vantait leur netteté et leur certitude, chacun s'écriait qu'il n'y aurait de morale et de philosophie parfaites que lorsqu'elles se rapprocheraient de la géométrie. Beaumarchais s'imagina que la poésie gagnerait à se rapprocher de la physique (1). » Voici le canevas sur lequel fut brodé ce bizarre assemblage de féerie, de drame, de philosophie et de physique. En lisant le joli conte d'Hamilton intitulé *Fleur d'Épine*, Beaumarchais avait été frappé du nom grotesque de Tarare que le conteur donne au personnage principal, et de l'effet produit par ce nom sur ceux qui l'entendent prononcer. Outre que Tarare, dans le conte d'Hamilton, représente assez bien cette figure d'homme obscur, spirituel et adroit, luttant contre tous les genres d'obstacles et les surmontant par son habileté, genre de figure que l'auteur du *Mariage de Figaro* aima toujours à peindre à cause d'une certaine parenté avec la sienne, il lui sembla ici que ce nom de Tarare aurait le double avantage de donner du piquant à l'affiche et de faciliter les coups de théâtre dans la pièce, en l'employant de la même manière, mais dans un autre sens. Hamilton n'en tire que des effets comiques, tandis que Beaumarchais donne ce nom à un guerrier redouté d'un tyran, qui ne l'entend jamais prononcer sans entrer en fureur et sans se livrer à quelque acte de violence qui amène dans le drame une nouvelle complication. Ce nom d'ailleurs est à peu près la seule chose que l'auteur de *Tarare* emprunte à Hamilton; le reste de sa fable n'a plus rien de commun avec le conte de *Fleur d'Épine*. Il est tiré en grande partie d'un conte traduit du persan et intitulé *Sadak et Kalasrade;* mais comme Beaumarchais tenait à mettre dans son opéra plus de *philosophie* que le narrateur persan, il prit les choses de plus haut. Dans un prologue des plus étranges, il entreprit de montrer le *Génie de la*

(1) *Essais de Littérature et de Morale*, par M. Saint-Marc Girardin, t. Ier, p. 120.

reproduction des êtres ou la Nature occupé, de concert avec le *Génie du feu qui préside au Soleil amant de la Nature,* à créer des êtres. Ces deux génies fabriquent successivement les différens personnages qui figureront dans l'opéra. Après avoir hésité entre deux ombres pour savoir laquelle des deux sera roi, le Génie du feu *leur impose les mains,* fait de l'une l'*empereur Atar, roi d'Ormus, despote de l'Asie,* et de l'autre un soldat obscur. Ce soldat, qui sera Tarare, est destiné à représenter le triomphe de la vertu et de l'intelligence sur les dons de la naissance et du hasard. Il se verra aux prises avec la tyrannie d'Atar, qui lui enlève sa femme et veut le récompenser par la mort de la gloire qu'il a acquise en combattant pour lui ; il aura également à déjouer les astucieuses machinations du chef des brahmes. Par son courage, il surmontera tous les obstacles et s'élèvera du rang le plus obscur au plus haut degré de la faveur publique. Comme Figaro, mais avec beaucoup plus de vertu et beaucoup moins de gaieté, avec un turban et un sabre de plus, il défendra sa femme contre les entreprises du roi Atar, *homme féroce et sans frein,* dit le programme; mieux récompensé encore que Figaro, Tarare sera forcé par le peuple de monter sur le trône à la place du féroce Atar, qui se poignarde, le tout afin que ressorte avec plus de puissance la moralité du poème, résumée dans ces quatre vers philosophiques que la Nature et le Génie du feu reviennent à la fin chanter ensemble *majestueusement,* dit Beaumarchais, mais qu'ils ont dû avoir quelque peine à chanter *mélodieusement :*

Mortel, qui que tu sois, prince, brahme ou soldat,
Homme, ta grandeur sur la terre
N'appartient *point à ton état,*
Elle est *toute à ton* caractère.

Tel est le sujet à l'aide duquel Beaumarchais se proposa de réaliser son plan d'union intime et complète de la poésie, de la musique, du drame et de la danse dans un seul ouvrage. Le prologue est la partie de l'opéra la plus ambitieuse, mais en même temps la plus faible; c'est celle à laquelle Beaumarchais tenait le plus, et c'est celle qui est morte la première : à la troisième reprise de *Tarare*, sous la république, on supprimait déjà le prologue. On a peine à comprendre qu'un homme aussi spirituel que Beaumarchais ait pu se faire illusion au point de croire qu'il rendrait attrayant pour le public un dialogue scientifique entre la Nature et le Génie du feu créant des êtres suivant les lois de l'attraction et de la gravitation, ou mieux d'après la théorie des atomes crochus, et chantant des vers déplorables comme ceux-ci :

Froids humains, non encore vivans,
Atomes perdus dans l'espace,

Que chacun de vos élémens
Se rapproche et prenne sa place
Suivant l'ordre, la pesanteur
Et toutes les lois immuables
Que l'éternel dispensateur
Impose aux êtres, vos semblables.

Le ballet de ce prologue n'était pas moins étrange que la poésie, car il se composait en partie de *Vents déchaînés qui forment en tourbillonnant des danses de la plus violente agitation*. Malgré le fanatisme de son amitié pour Beaumarchais, Gudin nous dit naïvement dans son manuscrit : « Je ne lui dissimulai pas que je croyais impossible de mettre ce prologue en musique; mais, ajoute-t-il non moins naïvement, Salieri, formé à une école accoutumée à surmonter les difficultés, en vint à bout. » Ce dut être une rude besogne. Beaumarchais avait d'abord présenté son libretto à Gluck, qui disait, comme lui, que la musique tenait trop de place dans un opéra, mais qui trouva sans doute que Beaumarchais lui faisait la part trop mince ou trop difficile, et qui proposa son élève Salieri. Ce dernier était alors à Vienne, on le fit venir à Paris; Beaumarchais le logea chez lui, et le combla de bontés comme pour le dédommager de la tâche laborieuse qu'il lui imposait (1). Le compositeur ne put y suffire qu'en se sacrifiant. A force d'abonder dans son idée, que les exigences du musicien exercent en général dans un opéra une influence fâcheuse, non-seulement pour les paroles et les idées qu'elles étouffent ou allanguissent démesurément, mais encore pour l'effet d'ensemble et l'action qu'elles paralysent ou écrasent, Beaumarchais

(1) Vingt ans après l'époque où nous sommes et six ans après la mort de Beaumarchais, Salieri, conservant un vif souvenir de l'hospitalité si douce que lui avait donnée l'auteur de *Tarare*, écrivait de Vienne, en date du 5 octobre 1805, à la charmante fille de Beaumarchais, devenue Mme Delarue, une lettre de laquelle j'extrais quelques lignes qui se rattachent à l'époque de la composition de l'opéra dont il s'agit. Salieri m'y semble peindre avec une naïveté sincère et exacte tout ce qu'offrait de charme et de bonhomie la vie intime d'un des hommes les plus calomniés de son temps. Son jargon *franco-italien* donne, si je ne me trompe, quelque attrait de plus à ce petit tableau : « Vous êtes encore, écrit Salieri, devant mes yeux, madame, cette aimable enfant, cette jolie Eugénie, pleine d'esprit et de grâces. Je suis logé chez votre célèbre *papa* et votre adorable *mamma*, qui m'ont comblé de tant de faveurs et de *gentilesses;* nous deux nous sommes après midi au piano à jouer des sonates à quatre mains. A deux heures, M. ou Mme de Beaumarchais entre dans le cabinet et nous dit : « Allons dîner, mes enfans. » Nous dînons; je vais après un peu *à me promener*, à lire les gazettes au Palais-Royal ou à quelque théâtre. Je rentre de bonne heure. Quand M. de Beaumarchais n'est pas chez lui, je monte au second, dans *mon* appartement; je *mette* au lit quelquefois mon domestique, Allemand ivrogne; je me couche dans une chambre où je vois de mon lit, en travaillant, tous les jours l'aurore avec un céleste plaisir. Vers dix heures, M. de Beaumarchais vient chez moi, je lui chante ce que j'ai fait de notre grand opéra; il m'applaudit, m'encourage, il m'instruit avec une manière paternelle. Tout semblait si tranquille..... »

donna en plein dans un autre inconvénient; il dit à son compositeur : « Faites-moi une musique qui obéisse et ne commande pas, qui subordonne tous ses effets à la marche de mon dialogue et à l'intérêt de mon drame. » Salieri lui fit une musique tellement obéissante, qu'elle en devint insignifiante. « La musique de *Tarare*, dit un critique contemporain, n'ajoutera rien à la réputation de l'auteur; on l'a trouvée très inférieure à celle des *Danaïdes*. Le peu de chant qu'on y rencontre est du genre le plus facile et le plus commun; le récitatif, presque toujours insipide et d'une monotonie fatigante. Quelques chœurs sont d'un bel effet et offrent même quelquefois une mélodie qu'on regrette de ne pas retrouver dans le chant et dans les airs de danse. Deux ou trois morceaux, tels que celui de Calpigi au troisième acte, sont les seules choses vraiment agréables dans la musique de cet opéra (1). »

Et cependant cet opéra de *Tarare*, dont la musique était pauvre, dont la poésie était plus que médiocre, offrait dans sa structure originale, dans ses effets de scène inattendus, vifs et pressés, dans ce mélange de drame, de comédie, de féerie, de danse, de philosophie et de physique, je ne sais quel ensemble bizarre, qui ne laissait pas d'avoir sur le public une prise constatée par le critique même que nous venons de citer : « Cet ouvrage, dit Grimm, est une des plus singulières conceptions que je connaisse... L'auteur aura toujours le mérite d'avoir présenté dans cet opéra une action dont la marche ne ressemble à celle d'aucun autre, et d'avoir eu le talent d'y donner assez adroitement une grande leçon aux souverains qui abusent de leur pouvoir... Après avoir dit leur fait aux ministres et aux grands seigneurs dans sa comédie du *Mariage de Figaro*, il lui manquait encore de le dire de même aux prêtres et aux rois. Il n'y avait que le sieur de Beaumarchais qui pût l'oser, et peut-être n'est-ce aussi qu'à lui qu'on pouvait le permettre (2). »

(1) Ces couplets, que chante l'eunuque Calpigi : *Je suis né natif de Ferrare*, sont tournés d'une manière leste et originale; ils devinrent assez populaires pour qu'on en fît une parodie contenant une biographie très fausse et très méchante de Beaumarchais, qui se chantait sur le même air, et qui commençait ainsi : *Je suis né natif de Lutèce*. Dans ce même opéra de *Tarare*, on pourrait signaler encore quelques mélodies offrant une certaine nuance de lyrisme qui ne se soutient pas longtemps, par exemple, le passage qui commence par ces vers :

Ainsi qu'une abeille,
Qu'un beau jour éveille,
De la fleur vermeille
Attire le miel.

Je me souviens qu'une femme célèbre par sa beauté et sa grâce avait gardé dans l'esprit et dans l'oreille, après cinquante ans, le souvenir de cette mélodie, dont les vers sont d'un tour heureux qui se rencontre rarement sous la plume de Beaumarchais.

(2) *Correspondance* de Grimm. Juin 1787.

A la dix-huitième représentation de *Tarare*, en septembre 1787, Beaumarchais écrivait à Salieri, qui venait de repartir pour Vienne : « Enfin, mon cher Salieri, vous recevez donc votre superbe partition, je puis bien la nommer superbe, puisque nous sommes à la dix-huitième séance sans que le public ait cessé un moment de s'y porter en foule. Le 8 de ce mois, grand jour de Saint-Cloud, vous avez fait 4,200 francs, et l'an passé, à pareil jour, un excellent ouvrage n'a donné que 600 francs de recette.

Ah ! bravo, caro Salieri (1).

« Rappelez-moi au souvenir de ce géant qu'on nomme Gluck. »

En décembre 1787, la *Correspondance* de Grimm constate que la foule se porte encore à l'opéra de *Tarare* comme le premier jour. « Les spectateurs, dit le nouvelliste, que l'on voit se renouveler à chaque représentation de cet ouvrage, l'écoutent avec un silence et une sorte d'étourdissement dont il n'y a jamais eu d'exemple à aucun théâtre. »

Ceci rend bien l'impression de surprise et d'intérêt sans admiration que produisait ce bizarre ouvrage. Après un succès qui, on le voit, se prolonge assez longtemps, l'opéra de *Tarare* fut repris une première fois après la révolution, en 1790, à la suite de la fameuse fête de la fédération, qui attirait à Paris tous les patriotes des départemens. Beaumarchais y ajouta, sous le titre de *Couronnement de Tarare*, un acte presque entier, qui n'a jamais été publié et qui offre un témoignage singulier des préoccupations du temps : c'est la politique envahissant tout, même l'Opéra.

Dans le premier *Tarare* de 1787, le héros était tout simplement proclamé roi, avec cette recommandation de Calpigi :

Règne sur ce peuple qui t'aime,
Par les lois et par l'équité.

En 1790, Beaumarchais éprouva le besoin de faire de *Tarare* un roi constitutionnel et de donner à son intronisation en cette qualité tout l'éclat possible. Au cinquième acte donc, la scène changeait et représentait le *temple de Brahma*, où l'on voyait défiler le cortége suivant :

« MARCHE NATIONALE. — Soldats en bon ordre. Quatre membres de l'assemblée du peuple, — l'un militaire, le deuxième du collége des brahmes, le troisième un citoyen, le quatrième un cultivateur, — portent un autel élevé sur lequel est inscrit : *Autel de la liberté*.

« Quatre autres membres ainsi mêlés portent un grand livre avec cette inscription sur la couverture : *Livre de la loi*. Une grande couronne d'or est

(1) Allusion au refrain de la chanson de Calpigi dans *Tarare*.

posée sur ce livre. Deux autres portent le manteau royal pourpre à étoiles d'or; deux autres, le sceptre et la main de justice. Tout le reste marche ainsi confondu. Tarare et Astazie montent sur le trône.

« Après que Tarare a été couronné en cérémonie, tous les *ordres de l'état*, dit le livret, se prennent *sous le bras*, s'avancent en cercle ainsi confondus, et répètent en chœur avec enthousiasme :

Roi, nous mettons la liberté
Aux pieds de ta vertu suprême.
Gouverne ce peuple qui t'aime,
Par les lois et par l'équité :
Il dépose en tes mains lui-même
Sa redoutable autorité.

Ces deux derniers vers étaient destinés à constater le principe de la souveraineté nationale. Avant d'arriver à faire ses réserves, comme monarchiste ami de l'ordre et des lois, l'auteur de *Tarare* est naturellement obligé de se ménager la bienveillance des *patriotes avancés* par de grandes concessions aux idées du moment.

« Des *bonzes*, dit le livret de 1790, suivis de quelques *vierges brahmines* (1), s'avancent aux pieds du trône de Tarare et chantent :

Du culte de Brahma prêtres infortunés,
A vivre sans bonheur sommes-nous condamnés?

TARARE, se levant.

De tant de retraites forcées,
Que les barrières soient brisées;
Que l'hymen, par ses doux liens,
Vous donne à tous des jours prospères :
Peuple heureux, les vrais citoyens,
Ce sont les époux et les pères.

« Toute l'assemblée lève les mains en signe d'approbation. »

Voilà le mariage des prêtres accordé. Sur la question du divorce, Beaumarchais ne peut pas se montrer plus rebelle aux vœux des patriotes avancés. L'eunuque Calpigi, très indûment marié à Spinette, s'avance avec elle au pied du trône de Tarare. Ils chantent un duo demandant le divorce; Tarare répond par un *récitatif* accordant le divorce. Suit, dit le livret, *une danse pittoresque peignant le sentiment d'un divorce ou de gens qui se fuient et prennent d'autres engagemens.*

Une troisième question se présente, qui agite également les esprits en 1790 : c'est celle de la *liberté des nègres*. Cette question divise même les patriotes de l'assemblée constituante, dont plusieurs, Barnave en tête, redoutent pour la sécurité des colons un affranchis-

(1) Étrange idée d'associer des *bonzes* et des vierges *brahmines;* mais Beaumarchais n'y regardait pas de si près.

sement subit, tandis que Brissot et Robespierre font triompher dans les clubs la maxime : *Périssent les colonies plutôt qu'un principe* (1)! Beaumarchais se sent un peu embarrassé : l'affranchissement des nègres (et ceci peint l'esprit du temps) lui paraît une question sur laquelle il y a beaucoup plus à hésiter que sur la question du mariage des prêtres et du divorce. Voici comment il esquive la difficulté. Une députation de nègres du Zanguebar se précipite aux pieds de *Tarare* et peint les souffrances de la servitude sans demander précisément la liberté. Tarare se lève et chante *avec majesté :*

Plus d'infortunés parmi nous.
Le despotisme affreux outrageait la nature :
Nos lois vengeront cette injure;
Soyez tous heureux, levez-vous!

Ici le *majestueux* Tarare se conduit un peu en Escobar. Il dit : *Soyez tous heureux*, pour ne pas dire : *Soyez tous libres!* et après avoir ainsi éludé la question, il fait chanter et danser les nègres célébrant le *doux esclavage* que leur promet la bonté des blancs (2).

Après avoir ainsi accordé aux *patriotes* les plus ardens tout ce qu'il croit pouvoir accorder, l'auteur de *Tarare* éprouve enfin le besoin de venir en aide à l'autorité par une allusion à ces fréquentes émeutes qui de 1790 à 1791 mettaient à une si rude épreuve la vigilance de Lafayette et de Bailly. Voici le nouveau coup de théâtre destiné à traduire cette pensée :

(1) C'est une erreur complète, et pourtant assez accréditée, que l'opinion qui attribue ce mot à Barnave; il disait précisément tout le contraire.

(2) Il y avait là un couplet assez grotesque chanté par un nègre, couplet que Salieri, alors à Vienne, devait mettre en musique, comme tout le reste. En le lui envoyant, Beaumarchais y joint cet avis, qui nous prouve que, musicien lui-même, il intervenait fréquemment dans le travail du compositeur. « Voici, écrit-il à Salieri, quelques idées pour l'ariette du nègre Cette nation brûlée ne chante point comme les autres, elle a un chevrotement, une trépidation en chantant, qui exige que l'on s'en rapproche lorsqu'on veut la produire en scène. » Et il envoie un projet d'air noté par lui-même d'après un chant nègre. Citons pour les curieux ce couplet que Beaumarchais faisait chanter par un nègre du Zanguebar en 1790.

Hola! doux esclavage
Pour Congo, noir visage,
Bon blanc, pour nègre il est humain.
Nous, bon nègre, a cœur sur la main.
Nous pour blanc
Sacrifie,
Donner sang,
Donner vie,
Priant grand fétiche Ourbala
Pour bon grand peuple qu'il est là.
Ourbala! l'y voilà.....
(Montrant les spectateurs.)
L'y voilà! la, la, la, la, la.

« Un peuple en désordre, effréné, dit le livret, court et remplit la place. Un héraut d'armes se présente accompagné de plusieurs magistrats, s'oppose à sa course et lui dit :

Au nom de la patrie,
Qui vous presse et vous prie,
Rentrez dans le devoir : aux accens de ma voix,
Peuple, séparez-vous, pour la troisième fois.

CHŒUR DU PEUPLE en désordre.

Tout est changé. Quoi qu'on ordonne,
Nous n'obéirons à personne.

« Le magistrat fait un signal. — Marche de soldats armés, serrés en bataillon, avec une bannière portant ce vers en or sur un fond rouge :

La liberté n'est pas d'abuser de ses droits.

« Seconde marche d'un groupe de citoyens paisibles, bannière bleue avec ce vers en blanc :

La liberté consiste à n'obéir qu'aux lois.

« Troisième marche d'un groupe de jeunes cultivateurs des deux sexes couronnés de fleurs et portant des gerbes et des fruits. Bannière rose, avec ce distique de couleur verte :

De la liberté sans licence
Nait le bonheur, nait l'abondance.

« Quatrième marche d'un groupe de prêtres de la Mort précédés d'un tamtam ou cloche de l'Inde, suspendue, portée par deux prêtres, formant une espèce de tocsin. Bannière noire avec des lettres d'argent, et pour légende :

Licence, abus de liberté,
Sont les sources du crime et de la pauvreté.

« Urson s'est mis à la tête des soldats quand ils ont passé; Tarare se met à la tête des citoyens paisibles; Astazie s'est mêlée aux jeunes cultivateurs des deux sexes. »

« Cette marche imposante, dit le livret, fait *doucement reculer le peuple* : Il reparaît *modeste* à la fin de la marche générale, » et Tarare chante :

Mes amis, plaignons leur erreur;
Victime de quelque barbare,
Quand ce bon peuple est en rumeur,
C'est toujours quelqu'un qui l'égare.

L'opéra se terminait ensuite, comme dans le texte imprimé, par un grand coup de tonnerre, suivi de l'apparition de la Nature et du Génie du feu descendant du ciel sur le char du Soleil.

Ainsi arrangé au goût du jour en 1790, ce dernier acte de *Tarare* avait été présenté d'abord au maire de Paris, Bailly, qui, après l'avoir examiné, écrit à la fin du manuscrit la note suivante :

« Je ne vois pas d'inconvénient à permettre et à préparer la représentation de *ce couronnement*, sauf deux vers que M. de Beaumarchais m'a promis de changer et d'adoucir. BAILLY.

« Ce 28 juin 1790. »

On ne se douterait guère quels sont ces deux vers qui paraissent trop forts au maire de Paris. Si j'en crois une note de Gudin écrite en tête du manuscrit de *ce couronnement*, ce sont les deux vers suivans de l'ancien opéra qui servaient de transition à l'acte supplémentaire ajouté par Beaumarchais :

Nous avons le meilleur des rois,
Jurons de mourir sous ses lois.

Ainsi en juin 1790 la situation politique était déjà tellement tendue, que cet honnête Sylvain Bailly, monarchiste lui-même, et qui plus tard devait se montrer si courageux devant la mort, trouvait dangereux de risquer au théâtre deux vers qui pouvaient passer pour un éloge de Louis XVI.

Tarare, avec son supplément politique, devait être repris le jour même de la fête du 14 juillet; divers incidens firent retarder cette reprise jusqu'au 3 août. La pièce se produisit enfin à l'Opéra devant une foule énorme et au milieu d'un vacarme effroyable. Les colons d'une part, indignés de l'apparente concession de Beaumarchais; les négrophiles de l'autre, non moins indignés de ses réticences; ceux qu'on appelait alors les *aristocrates* et ceux qu'on nommait plus particulièrement les *patriotes* furent également mécontens. Chacun des partis en lutte se trouva blessé dans ses sympathies : les uns sifflèrent à outrance la scène du divorce et celle du mariage des prêtres; les autres, en applaudissant cette concession à l'esprit de l'époque, s'irritèrent des allusions contre l'émeute et des tirades monarchiques qui subsistaient encore dans *Tarare*, notamment de celle où le héros, dispersant les soldats qui veulent assassiner le sultan Atar, leur dit :

Oubliez-vous, soldats usurpant le pouvoir,
Que le respect des rois est le premier devoir?

Lafayette et Bailly furent obligés de faire intervenir la garde nationale pour rétablir l'ordre. Cependant le parterre en général était assez dans le ton des idées mixtes présentées par Beaumarchais, si j'en juge par cette lettre qu'adresse à l'auteur de *Tarare*, en date du 4 août 1790, un patriote nommé Rivière, modéré dans ses opinions, quoique très chaud dans son langage :

« Monsieur, écrit ce patriote à Beaumarchais, sans avoir l'honneur d'être connu de vous, j'ose prendre la liberté de vous dire que j'ai été on ne peut plus scandalisé hier, à la première représentation de la reprise de l'opéra de *Tarare*, du train abominable, des hurlemens, des sifflemens que se sont per-

mis de faire un tas de bandits échappés des prisons du Châtelet, payés pour jeter leur venin jusque dans les spectacles, ou bien un reste empesté d'aristocrates déchaînés contre tout ce qui peut contribuer au bien de l'état et à celui du peuple. De quelque classe qu'ils soient, j'aurais voulu les voir jeter par les fenêtres... »

Le patriote Rivière termine en déclarant que le *parterre finira par monter aux loges, et qu'il en fera lui-même la motion pour en faire l'exécution.* On voit cependant qu'il représente à peu près le juste-milieu du temps.

Malgré les clameurs des partis extrêmes, Beaumarchais maintint énergiquement *Tarare* à l'état monarchique constitutionnel, faisant même au besoin marcher l'huissier contre les acteurs quand ils se permettaient de modifier quelques détails, et la pièce resta au théâtre sous cette forme jusqu'au 10 août 1792, qui emporta la monarchie constitutionnelle.

Sous la république, après la terreur, l'Opéra voulut reprendre *Tarare.* Beaumarchais était à ce moment réfugié à Hambourg et placé malgré lui sur la liste des émigrés : il chargea Mme de Beaumarchais de s'opposer à cette reprise; mais l'Opéra insistant, il fallut capituler. Au grand désespoir de l'auteur, on lui enleva d'abord son prologue physique et métaphysique sur *la Nature et le Génie du feu créant des êtres.* Mme de Beaumarchais s'évertue à le consoler de ce malheur avec ces ménagemens délicats que les femmes d'esprit savent si bien employer en pareille circonstance. « Ce prologue, lui écrit-elle en septembre 1795, est d'une philosophie trop supérieure aux facultés des individus composant maintenant l'auditoire; le goût public a changé, l'esprit des spectateurs n'est plus le même, le sublime est en pure perte. » Mais si le sublime prologue était déplacé en 1795, le dénoûment monarchique constitutionnel de Tarare l'était bien davantage encore. Il fallut donc donner à cet opéra un nouveau dénoûment et le mettre à la *sauce républicaine.* En l'absence de Beaumarchais, c'est un de ses amis, Framery, qui s'en chargea.

Après que le sultan s'est poignardé, au moment où le peuple offre le trône à Tarare, celui-ci, devenu républicain, s'écrie :

Le trône! amis, qu'osez-vous dire?
Quand pour votre bonheur la tyrannie expire,
Vous voudriez encore un roi!

URSON.

Et quel autre sur nous pourrait régner?

TARARE.

La loi!
Sachez jouir d'un bien que le ciel vous prépare,
Affranchis d'un joug détesté,
Conservez votre liberté!

CHOEUR.
Vive à jamais, vive Tarare,
Qui nous rend notre liberté!

Il y avait d'autres modifications qui excitèrent des réclamations assez vives parmi les journaux du parti conventionnel. Par exemple, au moment où le peuple se soulève contre le tyran d'Ormuz, un citoyen chantait :

Sur le tyran portons notre vengeance,
Du long abus de la puissance
Tout le peuple à la fin est las.

Or Paris était à ce moment très dégoûté d'un pouvoir déjà vieilli, qui, après beaucoup de lâchetés et de crimes, de tyrannies subies ou imposées, ne se résignait qu'avec peine à céder la place à un pouvoir nouveau. « Les applaudissemens, écrit Mme de Beaumarchais, ont été prodigués aux changemens de la fin; mais ce n'est pas tout à fait dans ce sens que nous les voulions, car tout ce qui est dit au tyran d'Ormuz a été appliqué net à la convention. On a joué trois fois la pièce, et il y a une affluence prodigieuse. »

L'archéologue Millin, qui rédigeait alors le *Journal encyclopédique*, fit dans ce journal une sortie contre les applaudissemens anti-conventionnels qui avaient accueilli quelques-uns des vers que Framery avait ajoutés à *Tarare*. S'en expliquant avec ce dernier, il lui écrit :

« Je ne demande pas que les théâtres deviennent des cours de démagogie, mais je ne verrai jamais sans éprouver une juste indignation qu'on s'élève si légèrement et si facilement dans les spectacles contre la constitution qui nous coûte tant de sacrifices, et pour laquelle des milliers de nos concitoyens vont verser tout leur sang. Vous ne pouvez pas me faire un crime de penser que le retranchement de quelques vers peu saillans ne soit très peu important, et qu'il le soit beaucoup de ne pas exposer des principes coupables qui excitent des applaudissemens plus coupables encore (1). »

Cette troisième reprise de *Tarare* en septembre 1795 fut suivie d'une quatrième, qui eut lieu en novembre 1802, sous le consulat, après la mort de Beaumarchais : *Tarare* dut subir encore des modifications dont je n'ai pas retrouvé la trace. Enfin sous la restauration, en 1819, cet opéra reparut une cinquième fois sur l'horizon, mais considérablement mutilé, fondu de cinq actes en trois et rhabillé au goût du jour par je ne sais qui. Après avoir été monarchique purement et simplement, puis monarchique constitutionnel, puis

(1) Ceci se passait en septembre 1795, au moment de la promulgation de la constitution de l'an III, avec les décrets qui imposaient au peuple la réélection forcée des deux tiers des membres de la convention. On sait que ce sont ces décrets qui un mois après produisirent la journée du 13 vendémiaire.

républicain, l'opéra de *Tarare* redevenait beaucoup plus monarchique qu'à sa naissance. Au lieu de se tuer et de céder la place à Tarare, le féroce Atar, défendu par lui contre la colère du peuple, consentait à pardonner à ce héros tout le mal qu'il lui avait fait et tout le bien qu'il en avait reçu; il lui conférait le commandement de l'armée et lui restituait sa femme. Tarare se prosternait à ses pieds, lui jurait fidélité; le peuple faisait de même, et tout s'arrangeait le plus pacifiquement du monde.

« Tout ce qu'il y a de remarquable dans *Tarare* (dit à ce sujet un rédacteur de *la Minerve*, fort offusqué de ce dernier rhabillage) a été retranché; certains mots surtout paraissent avoir singulièrement choqué le poète de service, qui d'ailleurs n'a pas fait grâce à un seul trait philosophique. L'ouvrage de Beaumarchais ne saurait sans doute supporter l'examen sévère du bon goût : des scènes pleines d'intérêt, des situations extrêmement dramatiques, un dialogue parfois plein de hardiesse et de chaleur, ne font pas excuser de nombreuses inconvenances, d'étranges incorrections et trop souvent la barbarie du style; mais, par une mutilation sans mesure, sans goût, sans but, fallait-il faire, d'un ouvrage qui avait du moins le mérite d'être amusant, le plus ennuyeux drame qui ait paru depuis *Panurge* (1)? »

C'est en 1819 que s'arrête, je crois, définitivement, la série des reprises et des métamorphoses de l'opéra de Beaumarchais. On voit que cet ouvrage, malgré tous ses défauts, possédait cependant plus de vitalité qu'on ne le pense généralement. Pour fournir une carrière de trente-deux ans, avec une musique médiocre et une poésie des plus faibles, il a bien fallu que *Tarare* offrît une certaine puissance d'intérêt dramatique, une certaine originalité de construction reconnue par tous ceux qui ont vu représenter cet opéra, mais dont il est assez difficile de se faire une idée juste par une simple lecture. Quoi qu'il en soit, il n'est guère probable que *Tarare* ressuscite jamais une sixième fois. Sa dernière transformation l'a achevé, et, puisqu'il paraît décidément mort, nous laisserons en paix sa cendre pour suivre l'auteur au milieu des orages nouveaux que la révolution lui prépare.

II. — BEAUMARCHAIS APRÈS LA PRISE DE LA BASTILLE.

La journée du 14 juillet 1789 surprit Beaumarchais occupé à faire construire, juste en face et tout près de la Bastille, comme pour narguer ce château-fort, une superbe et charmante habitation. Il avait acheté de la ville, en 1787, toute la portion de terrain formant aujourd'hui la ligne gauche du boulevard qui porte son nom en arrivant par le boulevard Saint-Martin, en prenant cette ligne en face de la

(1) *Minerve Française*, t. v, 3 février 1819.

rue du Pas de la Mule et en la suivant jusqu'à la place de la Bastille. C'était un vaste rectangle allongé, d'environ un hectare de superficie, dans lequel il se proposait, comme dit Walter Scott, cet autre écrivain bâtisseur (1), « d'*exercer sur notre mère la terre sa puissance créatrice,* » et de faire une maison qui ne ressemblât pas plus aux autres maisons que *le Mariage de Figaro* ne ressemblait aux autres comédies. Il y parvint, mais en dépensant beaucoup d'argent. L'architecte Lemoyne lui avait fourni d'abord un devis qui faisait monter les frais à trois cent mille francs. Ce devis primitif se transforma peu à peu en une dépense de *un million six cent soixante-trois mille francs.* Fiez-vous donc aux architectes, surtout quand ils ont affaire à un homme d'imagination comme Beaumarchais, qui tient, dit-il quelque part, à faire *une maison qu'on cite,* et qui ne regarde pas de trop près aux conséquences coûteuses de chaque embellissement! Or, quand cette maison célèbre, de laquelle on peut dire *materiam superabat opus,* fut expropriée en 1818 pour cause d'utilité publique, la municipalité, qui tient peu compte de la valeur artistique des immeubles, paya celui-ci aux héritiers de l'auteur du *Mariage de Figaro* cinq cent mille francs. Là encore il faut bien reconnaître que ce Beaumarchais, si souvent décrié pour ses fructueuses spéculations, était plus artiste que spéculateur.

Mme de Beaumarchais nous a conservé, dans une lettre à une de ses amies, une conversation qui semble presque sténographiée entre le vainqueur d'Austerlitz et la fille de l'auteur du *Mariage de Figaro* précisément au sujet de cette maison, qu'il était déjà question d'abattre sous l'empire pour le prolongement du boulevard, et qui ne fut abattue que sous la restauration. Ce dialogue eut lieu en 1809 dans une fête donnée par la ville de Paris à l'empereur :

« Ce n'était pas, écrit Mme de Beaumarchais, un simple mouvement de curiosité qui portait ma fille à être de la fête; son but était de parler à l'empereur et de profiter de la circonstance, si sa majesté s'adressait à elle, pour lui présenter une pétition relativement à notre maison, menacée depuis trois ans d'être abattue, marquée pour l'être depuis l'année dernière, et dont le sort reste cependant toujours incertain. Ma fille a réussi; l'empereur lui a

(1) Beaumarchais et Walter Scott ne se seraient point entendus avec le bel esprit Voiture, qui dit dans une de ses lettres : « Nous autres beaux esprits, nous ne sommes pas grands édificateurs, et nous fondons sur ces vers d'Horace :

Ædificare casas, plaustello adjungere muros
Si quem delectet barbatum insania verset.

« M. de Gombaut et moi, avons résolu de ne point bâtir que quand le temps reviendra que les pierres se mettent d'elles-mêmes les unes sur les autres au son de la lyre. Je ne sais si c'est qu'Apollon se soit dégoûté de ce métier-là, depuis qu'il fut mal payé des murailles de Troie; mais il me semble que ses favoris ne s'y adonnent point, et que leur génie les porte à d'autres choses qu'à faire de grands bâtimens. »

adressé la parole. Voici une partie du dialogue : « Comment vous nommez-vous? — Je suis la fille de Beaumarchais. — Êtes-vous mariée? — A M. Delarue, un des administrateurs des droits-réunis et beau-frère du général Mathieu Dumas. — Avez-vous des enfans? — Deux garçons et une fille. — Votre père vous a-t-il laissé sa grande fortune? — Non, sire : la révolution nous a ruinés à peu de chose près. — Habitez-vous sa belle maison? » C'était justement le texte de sa réclamation qu'elle a saisi avec adresse et esprit en disant que c'était là l'objet qu'elle avait dessein de mettre sous les yeux de sa majesté; qu'elle et toute sa famille étaient lésées outre mesure par l'état de choses résultant du projet que le gouvernement paraissait avoir adopté; que depuis trois ans qu'il était question de démolir notre maison, nous avions perdu une grande partie des locataires, que nous avions dû suspendre toutes les réparations, ce qui causait un grand dommage à la maison et de grands dégoûts à la famille, etc. A quoi l'empereur a répondu : « Eh bien! on l'évaluera, votre maison, et on vous la paiera; mais elle a coûté une somme immense, et on ne paie pas les folies, etc. » Pendant tout le temps que ma fille parlait, comme c'était à voix basse, l'empereur se penchait et avait sa tête près de l'épaule d'ivoire de la dame, qui a terminé par donner sa pétition, dont elle s'était pourvue à tout risque. Ce qui nous fait grand plaisir, c'est que nous savons maintenant à quoi nous en tenir et que mes enfans agiront en conséquence. »

Si, au point de vue de la spéculation, Beaumarchais faisait, comme dit Napoléon, *une folie,* il réussit du moins à faire une maison qu'on allait visiter comme une curiosité. En arrivant par le boulevard, on rencontrait à gauche, à la hauteur de la rue du Pas-de-la-Mule, un mur surmonté d'une terrasse plantée d'arbres dans le genre de la terrasse du bord de l'eau au jardin des Tuileries. A l'extrémité de cette terrasse apparaissait au milieu des arbres un temple de forme ronde recouvert d'un dôme, sur le dôme un petit globe terrestre portant cette inscription : *orbi,* et traversé en forme de girouette par une grande plume dorée qui le faisait tourner à tous vents. Sur le fronton de ce temple, on lisait ces mots : *à Voltaire,* et au-dessous ce vers de la Henriade :

Il ôte aux nations le bandeau de l'erreur.

En longeant la terrasse, on arrivait devant la grille d'entrée qui donnait sur le boulevard, et qui s'ouvrait sur une immense cour sphérique au centre de laquelle était un rocher couvert de plantes grimpantes et surmonté de la statue du Gladiateur. D'un côté de cette cour était la maison offrant une façade en hémicyle, avec des arcades et des colonnes qui, à en juger par un dessin sur lequel je crayonne cette description, devaient former un ensemble imposant et original; de l'autre côté de la cour était l'entrée du jardin, fermée par une grille élégante. L'intérieur de la maison était arrangé dans le même style original et somptueux; on y remarquait des cuisines

souterraines, des caves immenses, d'élégans escaliers en spirales avec des rampes en acajou et des barreaux en cuivre, de grands appartemens décorés avec autant de goût que de magnificence, une salle de billard avec des tribunes disposées pour les spectateurs, un vaste salon complétement rond, éclairé par une seule et immense fenêtre et par une coupole à trente pieds d'élévation avec un parquet en mosaïque composé des bois les plus précieux, de beaux tableaux de Robert et de Vernet remplaçant les tapisseries et encadrés dans les panneaux, des cheminées en marbre de Carare soutenues par des cariatides que Beaumarchais avait fait venir à grands frais d'Italie, des portes en acajou dont le centre était en glaces. Dans le cabinet de l'auteur du *Mariage de Figaro* se trouvait un secrétaire qui à lui seul n'avait pas coûté moins de *trente mille francs;* il était tout entier en marqueterie figurant de délicieux paysages.

Le jardin avec ses terrasses, qui avaient permis de grands mouvemens de terrains, était dessiné et planté de manière à dissimuler l'espace limité qu'il occupait, et il paraissait beaucoup plus vaste qu'il ne l'était en effet; une grande allée à voitures le traversait tout entier pour aboutir à l'extrémité de la propriété. Des pelouses, des massifs, des masses de fleurs, les arbres les plus rares, de jolies fabriques disposées avec art de distance en distance, une pièce d'eau entourée d'ombrages, sur laquelle voguaient des nacelles, et qui était alimentée par une cascade tombant d'un rocher, partout des inventions plus ou moins singulières attiraient les regards des promeneurs. Par exemple, au milieu du jardin s'élevait un temple à Bacchus avec une petite colonnade à la grecque; comme ce temple était destiné aux collations, on lisait sur le fronton cette inscription en latin macaronique :

Erexi templum à Bacchus
Amicis que gourmandibus.

Ce temple était élevé sur un autre rocher, dont l'entrée sombre et mystérieuse cachait une officine gastronomique. Non loin se rencontrait un pont chinois avec ses clochettes obligées; à côté s'ouvrait un souterrain qui allait aboutir à l'extrémité du jardin en passant sous la pièce d'eau, véritable tunnel en pierre de taille, dans lequel on avait pratiqué une glacière, et qui se terminait par une arcade grillée donnant sur la rue Amelot. Au-dessus de l'arcade on lisait cette inscription :

Ce petit jardin fut planté
L'an premier de la liberté.

Dans les bosquets, on trouvait à chaque pas des traces du caractère expansif de Beaumarchais. Ici c'était un buste de son premier patron, Pâris-Duverney, avec ces vers :

Il m'instruisit par ses travaux;
Je lui dois le peu que je vaux.

Ailleurs c'était un petit monument funèbre élevé à la mémoire du président Dupaty, avec ces mots :

Et nous aussi, nous le pleurons.

Plus loin on rencontrait une statue de l'Amour ornée de ce distique paternel :

O toi qui mets le trouble en plus d'une famille,
Je te demande, amour, le bonheur de ma fille.

Sur le socle des deux statues réunies de Platon et de *l'Esclave cymbaleur,* on lisait :

L'homme en sa dignité se maintient libre, il pense;
L'esclave dégradé ne pense point, il danse.

Enfin, sous un berceau *solitaire,* Beaumarchais avait écrit une sorte d'adieu au monde, dont j'extrais seulement les quatre vers suivans :

Désabusé comme Candide
Et plus tolérant que Martin,
Cet asyle est ma Propontide :
J'y cultive en paix mon jardin.

Telle était la somptueuse et riante retraite que Beaumarchais préparait pour ses vieux jours. Comme il ne vint l'habiter qu'en 1791, et comme il était dans sa destinée d'attirer en tout l'attention de la foule, que d'ailleurs il ne détestait pas, malgré les amertumes dont elle était parfois accompagnée, sa maison fut pendant près de deux ans une sorte de monument public que les Parisiens de toutes les classes et les provinciaux qui venaient à Paris se croyaient tenus de visiter, si bien que le propriétaire dut faire imprimer des billets d'entrée qu'il accordait à quiconque les demandait poliment. Souvent même, quand la forme de la requête en valait la peine, l'auteur du *Mariage de Figaro* joignait au billet demandé quelques lignes de sa prose, toujours aimable et variée, suivant la qualité ou le sexe du demandeur.

Tantôt c'est le duc d'Orléans qui fait annoncer à Beaumarchais son intention de visiter son jardin, et à qui ce dernier écrit : « Pressez-vous, monseigneur, car mon jardin a déjà manqué d'être ravagé dix fois, et j'ignore ce que l'on me garde. » Tantôt c'est Mirabeau qui, après la réconciliation, vient en compagnie de Sieyès et de plusieurs autres députés accepter une collation dans le temple de Bacchus. Quelquefois c'est une jeune fille très aimable, Mlle Rose Perrot, par exemple, qui demande aussi à visiter le jardin.

« Monsieur,

« Je suis choisie dans ce moment par toute ma famille pour vous présenter une requête. Une requête! direz-vous. Oh! n'allez pas vous effrayer, elle se bornera à vous demander à voir votre jardin. On aurait bien pu charger quelqu'un qui vous eût demandé cette permission avec plus de grâce; mais on m'a rassurée en me disant que vous étiez indulgent, que vous aviez trop d'esprit pour laisser votre censure s'arrêter sur ma lettre, et que vous vous mettriez aisément à la place d'une jeune personne de seize ans obligée d'écrire à quelqu'un qui possède ce talent au premier degré. Je requiers donc votre indulgence pour me lire, votre complaisance pour acquiescer à ma demande, et je suis pour la vie votre servante,

« ROSE PERROT.
« Rue des Tournelles, nº 65. »

Beaumarchais est trop galant pour se contenter d'envoyer sèchement un billet d'entrée à cette jeune inconnue dont la formule *pour la vie* annonce autant de candeur que sa lettre annonce de gentillesse.

« Il est impossible, mademoiselle, lui répond-il, de demander la plus petite chose du monde avec plus de grâces. Heureux celui que vous jugerez digne d'en recevoir de vous de plus intéressantes! Mon jardinet est loin de mériter la faveur de votre visite; mais tel qu'il est, faites-lui celle de l'embellir : il m'en sera plus cher après, et votre compagnie sera la bienvenue. Je la trouve seulement un peu imprudente de ne pas réserver pour des objets plus importans l'intervention d'une jeune personne aussi spirituelle. On altère son crédit en l'usant à des bagatelles.

« Recevez avec bonté les complimens et les remerciemens respectueux de celui qui s'honore d'être, mademoiselle, votre, etc.

« BEAUMARCHAIS. »

C'est ainsi que l'auteur du *Mariage de Figaro* cherchait à se faire pardonner son jardin en l'ouvrant à quiconque voulait le visiter. Vaines précautions! Il allait se trouver lancé dans une de ces crises sociales où l'envie ne pardonne pas à la richesse, même quand elle est le fruit du travail. Comme pour ce Romain que Sylla proscrivait à cause de sa *maison d'Albe,* sa belle maison du boulevard ne devait être pour lui qu'un titre de plus à la proscription, une source intarissable de dénonciations, de persécutions et d'inquiétudes. Il était destiné à ne l'habiter qu'un instant pour y mourir au milieu de tous les soucis d'une fortune détruite, et, comme l'a très bien dit un de ses amis, « il ne devait trouver quelque tranquillité dans cet asile que pendant le peu d'années que ses cendres y ont reposé. » Aujourd'hui il ne reste même plus trace de cette maison, de ce jardin, de ces bosquets, de ces fabriques, de ces inscriptions, arrangés avec tant de soin et d'amour. Tout cela n'a pas même subsisté trente ans. C'était bien la peine de bâtir et de planter. La moindre feuille de

papier griffonnée par l'auteur du *Mariage de Figaro* a été plus durable que son monument.

Dès le 14 juillet, Beaumarchais eut le sentiment des dangers nouveaux qui l'attendaient. Il avait vu avec bonheur la convocation des états-généraux; il avait espéré qu'on arriverait ainsi sans trop de secousse à la régéneration de la France par une constitution limitant le pouvoir royal, et par la destruction des abus que lui-même avait pour sa part si vivement attaqués. Gudin nous apprend dans son manuscrit que sur ce point Beaumarchais se faisait plus d'illusions que lui et combattait fréquemment ses défiances. « N'alarmez pas, lui disait-il, les esprits que l'espoir fondé d'une grande amélioration peut soutenir dans l'étonnante carrière qui s'ouvre devant nous. » Se sentant sous le poids de l'impopularité violente que lui avait faite sa récente querelle avec Bergasse, l'auteur du *Mariage de Figaro* ne brigua point les fonctions de député, et se tint d'abord à l'écart, observant les événemens. Bientôt la folle résistance de la cour et d'une partie des ordres privilégiés aux justes prétentions du tiers amena ce premier coup d'état populaire qui devait inaugurer en France le régime désastreux de la force. Beaumarchais vit de sa maison, non encore achevée, tomber la Bastille. Dans le trouble de cette journée et de celles qui la suivirent, il figure comme président du district des Blancs-Manteaux, occupé d'assurer l'ordre dans son quartier et de préserver de la fureur du peuple quelques soldats désarmés, éternel et uniforme incident des révolutions! Le voici écrivant à un capitaine du régiment de Salis-Allemand, en lui renvoyant un de ses soldats, un billet dans lequel se peignent à la fois les agitations du moment et les vrais sentimens politiques de Beaumarchais, au moins à cette époque.

« Mercredi 15 juillet 1789.

« En rentrant chez moi, monsieur, j'ajoute au bien que j'ai été assez heureux pour accomplir d'empêcher que votre soldat ne parte en plein jour : il serait déchiré. Je lui fais donner une redingote et un chapeau de mes gens que vous me ferez repasser. Je lui fais ôter ses guêtres pour que rien ne le fasse reconnaître.

« Un grenadier des gardes françaises plein d'humanité me promet de le protéger jusqu'à la barrière.

« Dieu sauve le roi, le rende à son peuple, qui, à travers sa fureur, n'a pas perdu le saint respect de ce nom sacré! Tout le reste est à la débandade.

« Je vous salue, monsieur,

« CARON DE BEAUMARCHAIS,
« Présidant le district des Blancs-Manteaux en ce moment. »

Dans les jours qui suivent, Beaumarchais est chargé, sur sa demande, par le maire de Paris, de surveiller la démolition de la Bas-

tille, afin qu'elle s'opère sans obstruer le grand égout placé tout à côté et sans dommage pour les maisons voisines. Peu de temps après, il est nommé, par les électeurs de son district, membre du corps municipal, qu'on appelait alors la *représentation de la commune;* mais les dénonciations pleuvent déjà sur lui. Tous ses adversaires dans ses nombreux procès, spécialement dans le dernier, et tous ceux que sa richesse irrite le dénoncent aux fureurs des masses, comme tenant des propos inciviques, ou bien comme accaparant du blé ou des armes. Sa maison, placée à l'entrée même de ce terrible faubourg, quartier-général de l'émeute, se présente là comme une sorte de provocation insolente qui appelle naturellement les visites du peuple. Pour se débarrasser de ces visites dangereuses, Beaumarchais passe sa vie : tantôt à demander des visites officielles, soit des districts, soit de la municipalité, et à faire afficher dans tout le quartier le résultat de ces visites constatant uniformément qu'on n'a rien trouvé de suspect dans sa maison, tantôt à distribuer autour de lui le plus d'argent possible, car le désordre et la misère marchent en même temps, et à proposer à la municipalité toute sorte d'institutions charitables. A la vérité, il fait tout ce bien un peu bruyamment, sa main gauche n'ignore pas absolument ce qu'a donné sa main droite; mais qui pourrait lui en faire un crime, puisqu'il n'a que ce moyen de se protéger contre la plus injuste et la plus redoutable impopularité? Tous ces embarras, tous ces dangers personnels ne l'empêchent pas de suivre avec une vive attention la marche des affaires publiques et de dire son mot, toutes les fois que l'occasion s'en présente, avec une franchise qui n'est pas sans courage.

Pour apprécier le mérite de la lettre que nous allons citer, il faut se rappeler l'effet terrible que produisait alors une tragédie que personne ne lit plus aujourd'hui, mais qui, au début de la révolution, fut un véritable événement. Je veux parler de la tragédie de *Charles IX,* premier ouvrage de la fougueuse jeunesse de Marie-Joseph Chénier. On peut lire dans les *Mémoires* de Ferrières un tableau saisissant de l'enthousiasme presque sauvage avec lequel chaque soir un parterre déjà enflammé par les événemens accueillait ces vers ronflans et creux, mais sinistres, sonnant le tocsin contre les rois, les prêtres et les nobles, et entretenant au sein des masses le feu des colères et des vengeances. Non-seulement il eût été dangereux de siffler *Charles IX,* mais il n'était pas prudent de ne pas l'admirer, et cela est si vrai, que ce même Mirabeau, — qui, on s'en souvient, flagellait trois ans auparavant avec tant d'éloquence les railleries de Beaumarchais contre les *ordres de l'état*, — croyait devoir à l'intérêt de sa popularité de manifester publiquement son admiration pour une tragédie bien autrement révolutionnaire que *le Mariage de Figaro.*

C'est dans cette circonstance que Beaumarchais écrit au semainier du Théâtre-Français la lettre suivante :

« Paris, le 9 novembre 1789.

« En vous rendant grâce, mon cher Florence, de la place que vous m'avez fait garder hier aux Français, je voudrais m'acquitter envers vous et la Comédie par un avis utile à votre société.

« La pièce de *Charles IX* a certainement du mérite; elle est dans quelques scènes d'un effet terrible et déchirant, quoiqu'elle languisse dans d'autres et n'ait que peu d'action. On l'a mise au théâtre avec le plus grand soin, et il n'y a que des éloges à faire de tous les acteurs qui y jouent. Le contraste frappant des caractères du cardinal et du chancelier anime souvent un tableau que d'autres rôles affaiblissent; mais en me recherchant sur sa moralité, je l'ai trouvée plus que douteuse. En ce moment de licence effrénée où le peuple a beaucoup moins besoin d'être excité que contenu, ces barbares excès, à quelque parti qu'on les prête, me semblent dangereux à présenter au peuple et propres à justifier les siens à ses yeux. Plus *Charles IX* a de succès, plus mon observation acquerra de force, car la pièce aura été vue par des gens de tous les états. Et puis, quel instant, mes amis, que celui où le roi et sa famille viennent résider à Paris (1) pour faire allusion aux complots qui peuvent les y avoir conduits! Quel instant pour prêter au clergé, dans la personne d'un cardinal, un crime qu'il n'a pas commis (celui de bénir les poignards des assassins des protestans); quel instant, dis-je, que celui où, dépouillé de tous ses biens, le clergé ne doit pas être en proie à la malveillance publique, puisqu'il sauve l'état en le servant de ses richesses! Si les plans qu'on suppose à quelques brouillons de la cour avaient eu leur entier succès, si le clergé eût gagné le grand procès de sa propriété, je concevrais dans quel esprit on eût permis un tel ouvrage; mais dans l'état où sont les choses, j'avoue que je ne le conçois pas. Je n'entends pas blâmer ici l'auteur : son ouvrage était fait, il a dû vouloir qu'il fût joué. Ses motifs étaient purs sans doute, mais l'administration ne doit-elle pas veiller au choix du temps où tel spectacle doit être admis ou suspendu?

« Quant à vous, mesdames et messieurs, si vous ne voulez pas qu'on dise que tout vous est indifférent, pourvu que vous fassiez des recettes, si vous aimez mieux qu'on pense que vous êtes citoyens autant et plus que comédiens, enfin si vous voulez que vos produits se multiplient sans offenser personne, sans blesser aucun ordre, aucun rang, méditez le conseil que mon amitié vous présente, et considérez-le sous tous ses différens aspects. La pièce de *Charles IX* m'a fait mal sans consolation, ce qui en éloignera beaucoup d'hommes sages et modérés, et les esprits ardens, messieurs, n'ont pas besoin de tels modèles! Quel délassement de la scène d'un boulanger innocent pendu, décapité, traîné dans les rues par le peuple il n'y a pas huit jours (2), et qui peut se renouveler, que de nous montrer au théâtre Coligny ainsi massacré, décapité, traîné par ordre de la cour!

(1) On comprend qu'il s'agit ici du retour du roi à Paris après les journées des 5 et 6 octobre.

(2) C'était un boulanger nommé François que la populace venait de massacrer.

« Nous avons plus besoin d'être consolés par le tableau des vertus de nos ancêtres qu'effrayés par celui de nos vices et de nos crimes (1). »

Pour être hostile à ces évocations furibondes de nos anciennes guerres civiles, Beaumarchais, fils d'un protestant converti au catholicisme, n'en restait pas moins toujours animé d'un zèle ardent pour la liberté des cultes, et spécialement pour l'affranchissement légal des protestans. Aussi, lorsque l'assemblée constituante, en décembre 1790, eut restitué la qualité de Français à tous les descendans des Français expatriés pour cause de religion, Beaumarchais, enthousiasmé d'un discours de Barère sur la question, lui adresse la lettre inédite qui suit :

« Paris, ce 11 décembre 1790.

« Je ne puis me refuser, monsieur, au plaisir de vous remercier de celui que vient de me faire la lecture de votre beau discours sur la restitution des biens des protestans fugitifs du royaume; j'en ai le cœur gros et les yeux mouillés. Heureuse la nation qui peut s'honorer devant le monde entier d'un acte si juste et si magnanime, heureux l'orateur qui, chargé de l'auguste emploi d'éclaircir une pareille question, a trouvé dans son cœur les touchantes expressions dont vous avez orné votre logique!

« Quelque mal personnel que puisse me faire la révolution, je la bénirai

(1) Il nous paraît intéressant de mettre ici en regard de la lettre de Beaumarchais une partie au moins de celle de Mirabeau, dont nous venons de parler et qui est assez peu connue. Ces volte-face dans l'attitude des hommes sont toujours instructives. Voici à quelle occasion l'ancien adversaire du *Mariage de Figaro* intervenait en faveur de *Charles IX*. Après une quarantaine de représentations, la majorité des acteurs, reconnaissant l'influence dangereuse de cette pièce, l'avait laissée reposer, et refusait de la reprendre. Le jeune Talma, qui débutait alors, qui avait su donner beaucoup de relief au rôle sacrifié de Charles IX, et qui de plus posait un peu à cette époque en démocrate fougueux, insistait pour la reprise, et prétendait forcer la main à ses camarades en s'appuyant à la fois sur le public et sur Mirabeau, qui avait demandé cette reprise au nom des fédérés provençaux. C'est pour venir en aide à Talma que Mirabeau lui écrit la lettre suivante, en l'autorisant à la publier : « Oui, certainement, monsieur, vous pouvez dire que c'est moi qui ai demandé *Charles IX* au nom des fédérés provençaux, et même que j'ai vivement insisté; vous pouvez le dire, parce que c'est la vérité, et une vérité dont je m'honore. La sorte de répugnance que messieurs les comédiens ont montrée à cet égard, au moins s'il fallait en croire les bruits, était si désobligeante pour le public, et même fondée sur de prétendus motifs si étrangers à leur compétence naturelle; ils sont si peu appelés à décider si un ouvrage légalement représenté est ou n'est pas incendiaire;... ils m'avaient si *précieusement* dit à moi-même qu'ils ne voulaient céder qu'au vœu prononcé de la part du public, que j'ai dû répandre leur réponse.» Cette lettre, qui se terminait par quelques lignes plus dédaigneuses encore pour les acteurs, produisit parmi ces derniers une vive explosion contre Talma, qui la publiait; il fut décidé à une très grande majorité qu'il serait exclu de la société; mais le public prit fait et cause pour le jeune tragédien, la municipalité se prononça également pour lui, et après des scènes très orageuses le jeune Talma reparut dans *Charles IX*. (Voir à ce sujet l'*Histoire du Théâtre-Français depuis la révolution*, par Étienne et Martainville, t. Ier, p. 143 et suiv.)

pour le grand bien qu'elle vient d'opérer, et je vous aimerai toute ma vie (1), même sans vous connaître, pour le profond sentiment que vous avez versé sur cette importante matière. Depuis quinze, ans je n'avais pas cessé de travailler, de solliciter nos ministres pour adoucir le sort des infortunés protestans; bénie soit à jamais l'assemblée qui rappelle les fugitifs au rang de citoyens français! J'ai l'honneur d'être, etc.,

« BEAUMARCHAIS. »

Voici encore un témoignage inédit de la sollicitude de Beaumarchais pour la liberté des cultes. Celui-ci me semble piquant; on n'est pas accoutumé à se figurer l'auteur du *Mariage de Figaro* pétitionnant *très sérieusement* pour obtenir en faveur des fidèles de son quartier un plus grand nombre de *messes*, et cela en juin 1791, époque où ces sortes de préoccupations ne sont pas précisément à l'ordre du jour. Sa lettre est adressée aux officiers municipaux :

« Messieurs,

« Les citoyens de la Vieille-Rue-du-Temple et de plusieurs rues voisines se réunissent pour vous faire observer que l'éloignement de l'église de Saint-Gervais et Saint-Protais, leur paroisse, le peu de messes qu'on y dit mettent presque tous ceux qui gardent les maisons, pendant que les autres remplissent un des grands devoirs du chrétien, dans la nécessité d'y manquer fort souvent eux-mêmes. Les femmes, les jeunes personnes, toutes les âmes pieuses et sensibles pour qui les actes de religion sont un aliment doux, utile et même nécessaire, d'accord avec leur digne curé, se joignent à tous nos citoyens pour vous supplier d'ordonner que la chapelle intérieure des hospitalières de Saint-Gervais leur soit ouverte à l'heure du sacrifice, comme vous l'avez accordé aux citoyens des rues Saint-Denis et des Lombards, en leur faisant ouvrir celle des hospitalières de Sainte-Catherine. Notre digne curé se propose même, messieurs, d'augmenter le nombre des messes nécessaires à ce grand quartier, en en faisant célébrer une dans l'église des Blancs-Manteaux.

« Et moi qu'ils ont chargé de rédiger cette demande, quoique le moins dévot de tous, moi qui sens que cette faveur est devenue indispensable, tant pour la régularité des devoirs à remplir que pour faire cesser les propos indécens des ennemis de la patrie qui répandent partout que le civisme est un prétexte pour détruire la religion, je me joins à ma femme, à ma fille, à mes sœurs, à mes concitoyens, à toutes leurs familles pour obtenir de vous que tant de bons chrétiens qui demandent des messes en aient au moins leur suffisance. Nous recevrons cette justice comme une grâce signalée, laquelle honorera votre catholicisme autant que cette pétition honore le leur et le mien.

« CARON-BEAUMARCHAIS. »

« Au Marais, ce 28 juin 1791. »

(1) Il est probable que quatre ans plus tard le phraseur Barère, qui pérorait si gracieusement et si indignement en faveur de la guillotine, a paru moins aimable à Beaumarchais.

Cette lettre jure un peu avec la cérémonie du *mariage des prêtres de Brahma* dans le couronnement de *Tarare;* mais ces discordances sont assez dans la nature humaine, elles sont surtout dans le caractère de Beaumarchais et de son temps. Ce n'était plus ici le philosophe ou l'auteur dramatique, c'était le mari, le frère et surtout le père qui parlait. L'auteur du *Mariage de Figaro* adorait sa fille unique; il venait de la retirer du couvent, et s'il n'allait pas beaucoup à la messe, il n'était pas fâché qu'elle y allât pour lui. Cette bonne physionomie de père, si simple, si caressante, si joviale, qui fait aimer Beaumarchais, apparaît surtout dans une vieille ronde gauloise de sa façon, par laquelle il célèbre le retour de sa fille Eugénie sous le toit paternel. Cette ronde a déjà été signalée comme un morceau charmant par un excellent juge (1). C'est en effet peut-être la plus heureuse inspiration poétique de Beaumarchais. Le tour naïf des vieux chants populaires s'y retrouve avec un mélange gracieux d'aménité, de finesse et de gaieté. Pour rendre cela évident, il faudrait peut-être citer tous les couplets, attendu qu'ils se renforcent l'un par l'autre; mais, comme il y en a dix-huit et comme Gudin en a déjà publié quinze, nous n'en citerons que quelques-uns. Nous rétablissons toutefois dans son intégrité le titre de cette ronde que Gudin a mutilé on ne sait pourquoi; il est ainsi conçu :

Vieille ronde gauloise et civique chantée pour la rentrée d'Eugénie Beaumarchais de son couvent dans la maison paternelle, dédiée à sa mère et brochée par Pierre Augustin, son père, le premier poète de Paris — en entrant par la porte Saint-Antoine.

SUR L'AIR :

Oh! oh! s' fût-il, c'est la raison
Que je sois maître en ma maison.

Hier, Augustin Pierre,
Parcourant son jardin,
Regardant sa chaumière,
Disait d'un air chagrin :
Je le veux, car c'est la raison
Que je sois maître en ma maison.

Quelle sotte manie,
Du bonheur me privant,
Retient mon Eugénie
Dans un fatal couvent!
Je veux l'avoir : c'est la raison
Que j'en sois maître en ma maison.

Elle use sa jeunesse
A chanter du latin,
Tandis que la vieillesse
Me pousse vers ma fin.

(1) M. Saint-Marc Girardin dans sa notice sur *Beaumarchais*.

Tant que je vis, c'est la raison
Que je l'embrasse en ma maison.

Cette ronde, qui circula d'abord imprimée en brochure, eut des conséquences assez plaisantes. Il y avait plusieurs couplets qui traitaient la question du mariage de Mlle Eugénie, alors âgée de quatorze ans, entre autres ceux-ci :

Tous ces *beaux* que l'on nomme
Te lorgnent-ils déjà?
Dis-leur : Mon gentilhomme,
N'êtes-vous que cela?
Des parchemins et du blason
N'ouvriront point cette maison.

Si quelque autre plus tendre
Te fait contes en l'air,
Laisse-moi les entendre,
Car ton père y voit clair.
Je te dirai si c'est raison
Qu'il soit reçu dans ma maison.

Tel excellent jeune homme
Voit le ciel dans tes yeux,
Dis-lui : Bel astronome,
Parlez à ce bon vieux :
Il est mon père, et c'est raison
Qu'il ait un gendre à sa façon.

S'il a pour la tribune
Quelque talent d'éclat,
Qu'importe sa fortune?
Juge, écrivain, soldat,
Esprit, vertu, douce raison,
Voilà son titre en ma maison.

Ces couplets, en se répandant par le monde, répandirent en même temps l'idée que la fille unique de Beaumarchais, personne charmante et riche héritière, était à marier, et que son père ne voulait absolument tenir compte, pour lui choisir un époux, que du mérite des concurrens. Or, comme le nombre des gens qui n'ont que du mérite est toujours très considérable, Beaumarchais vit affluer chez lui, dans cette même année 1791, les demandes en mariage les plus singulières. Ici c'est un gentilhomme, mais qui ne fait aucun cas de son blason, qui méprise la fortune qu'il n'a plus, qui n'estime que la vertu, et qui aspire à épouser Mlle Eugénie et sa dot; ailleurs c'est un père parfaitement inconnu à Beaumarchais, qui le prie de lui garder sa fille pour son fils, lequel est encore au collége; plus loin, c'est un capitaine qui n'a que son épée, mais elle vaut un bâton de maréchal de France. Pour écarter poliment cette avalanche d'épouseurs vertueux et désintéressés, Beaumarchais écrit une lettre qui lui sert

à peu près pour tous, sauf quelques modifications, et dont voici un exemplaire adressé à l'officier pauvre, mais honnête et valeureux.

« Paris, ce 21 mai 1791.

« Quoique votre lettre, monsieur, me paraisse tirer son origine d'un simple babinage, comme elle est écrite avec le sérieux de l'honnêteté, je lui dois une réponse. On vous a trompé sur le compte de ma fille; à peine âgée de quatorze ans, elle est bien loin encore du temps où je la laisserai maîtresse de se choisir un maître, ne me réservant là-dessus que le droit de conseil. Peut-être ignorez-vous vous-même ce qui donne lieu à votre proposition. J'ai retiré depuis très peu ma fille du couvent : la joie de son retour ayant arraché une ronde à ma paresse, après avoir été chantée à ma table, elle a couru le monde. Le ton bonhomme et gauloisement civique que j'y ai pris, joint au badinage qui tient au futur établissement de ma fille, a fait penser à bien des gens que j'y songeais déjà pour elle; mais que Minerve me préserve de la faire engager avant l'âge où son cœur se donnera en connaissance de cause! Le couvent a bien fait son éducation physique : c'est à moi à faire son éducation morale avant de la livrer à son for intérieur en un cas aussi grave que celui qui enchaînera sa vie. Or ce n'est pas, monsieur, l'affaire de peu de mois, il y faudra des années.

« Ce que ma ronde a dit en badinant sera certainement ma règle pour éclairer son jeune cœur. La fortune me touchera moins que des talens et des vertus, car je veux qu'elle soit heureuse. Une longue suite d'aïeux est un mot qui vient de changer d'acception, aucun être vivant n'existe sans aïeux, et quant à ceux qui furent nobles, ils n'influeront plus désormais sur le sort de leurs descendans : chacun sera ce qu'il vaudra, ainsi le veut la loi, la constitution, la raison, ah! la raison surtout tant insultée dans nos institutions gothiques.

« Je vous envoie, monsieur, ma ronde un peu badine, et si vous la chantez, vous direz quelquefois : Ce bon vieux qui fit la chanson aimait bien sa fille, et ne radotait pas. Recevez mes remerciemens de toutes les choses obligeantes dont vous daignez me gratifier, et les salutations sincères du cultivateur

« BEAUMARCHAIS. »

On vient de voir par cette lettre que Beaumarchais fait très peu de cas des titres de noblesse; cependant, lorsque l'assemblée constituante les abolit et décrète que chacun sera réduit à son nom primitif ou supprimera sa particule, l'auteur du *Mariage de Figaro* parle de ce décret avec une raillerie à travers laquelle perce peut-être un peu de mauvaise humeur. Après cela, quoique ses parchemins, dont il avait *quittance*, fussent de date plus moderne que ceux de Mirabeau, il pouvait, lui aussi, sans trop de présomption, dire comme le célèbre orateur aux journalistes qui, pour obéir au décret, le nommaient Riquetti : « Avec votre Riquetti, vous avez désorienté l'Europe pendant trois jours. » Il aurait bien fallu également quelques jours au public pour s'habituer à retrouver Beaumarchais dans

Caron. C'est à sa femme, qui était alors aux eaux de Saint-Amand, que l'ex-secrétaire du roi transmet ses impressions sur le décret de la constituante par une lettre en date du 22 juin 1790, de laquelle j'extrais les passages suivans :

« Qu'allons-nous devenir, ma chère? Voilà que nous perdons toutes nos dignités. Réduits à nos noms de famille, sans armoiries et sans livrées! Juste ciel! quel délabrement! Je dînais avant-hier chez Mme de la Reynière, et nous l'appelions à son nez Mme Grimod, court et sans queue. Monseigneur l'évêque de Rhodez et monseigneur l'évêque d'Agen n'eurent de nous que du *monsieur*, chacun s'appelait par son nom, nous avions l'air de la sortie d'un bal de l'Opéra d'hiver où tout le monde est démasqué.

« J'écrivais ce matin à Mme la comtesse de Choiseul-Gouffier; je lui disais : « Jusqu'au 14 de juillet, madame, je vous donnerai, par respect pour vos droits, de la comtesse, mais après, vous m'en saurez gré, s'il vous plaît, ce sera pure courtoisie..... »

« Je vous envoie en propre original l'invitation d'un club femelle que j'ai reçue pour vous hier. J'ai répondu que vous étiez aux eaux, mais vous unissant d'intention, qu'au moins je le présumais, et j'ai adressé ma réponse à Mme la secrétaire..... Il me semble que le 14 sera la plus belle chose que l'on ait jamais vue (1). Mais Louis XIV, le 14, se verra dépouillé comme les autres grands. Plus d'esclaves à ses pieds dans la place des Victoires. Ah! c'est une désolation. Pour laisser au bon Henri IV ses quatre statues enchaînées, nous prétendons que ce sont quatre vices : on nous le dispute, mais nous n'en démordons pas.....

« J'ai démontré dimanche que je n'avais plus de possession qui eût le nom de Beaumarchais, et que le décret portait bien qu'on quittera les noms de *terre*, mais rien dessus les noms de *guerre*, et c'est sous celui-là que j'ai toujours vaincu mes lâches ennemis..... »

Tout à côté de cette lettre intime, où l'auteur semble parler, avec le sourire sur les lèvres, du 14 juillet et de tous les enthousiasmes du moment, j'en trouve une autre adressée au président de l'assemblée nationale, qui n'est rien moins que le plan d'un monument gigantesque que Beaumarchais propose de faire élever au Champ-de-Mars. « Au milieu de ce cirque immense, écrit-il, sur une estrade carrée de 210 pieds de face, j'*élève* une colonne triomphale de la hauteur de 148 pieds, à la base de laquelle on arrive par quarante marches de 120 pieds de longueur sur tous les côtés du carré, etc. » Tout le reste est dans ces proportions; j'y remarque entre autres agrémens « quatre corps de garde qui, reliés entre eux par des galeries souterraines, peuvent servir, dans les fêtes, de réserve aux gardes nationales et contenir sept ou huit mille hommes. » Cet embellissement civique me paraît indiquer que l'esprit d'ordre et de conservation n'abandonne jamais Beaumarchais.

(1) Il s'agit du jour de la fédération.

Quelquefois les anxiétés politiques de l'auteur du *Mariage de Figaro* s'expriment avec une chaleur sous laquelle on reconnaît un sentiment noble et sincère; c'est ainsi que dans les derniers temps de la constituante, au moment où cette assemblée se suicide avec tant d'imprudence et consume ses derniers jours au milieu de conflits misérables, Beaumarchais, écrivant, en date du 10 septembre 1791, à un des membres les plus honorables de la majorité, à Beaumetz, avec lequel il est lié, s'écrie :

« Qui aurait cru que la fin d'un aussi grand ouvrage serait déshonorée par les plus vils débats, et que nous donnerions ce triomphe à nos ennemis du dehors et du dedans, de voir la constitution près de s'écrouler à l'instant où l'on doit commencer à lui donner une exécution sérieuse? Misérable intérêt et plus misérable ambition qui rendent nos législateurs la risée de ceux qui se plaisaient tant à les respecter! Et M. de Bouillé, et M. de Calonne, et M. d'Autichamp relèvent l'espoir de leur parti en lui montrant les forces que nos divisions lui prêtent. Pendant que vous allez laisser toutes nos affaires dans le trouble, est-ce la législature d'avocats que nous vous fabriquons avec tant de cabales qui les rétablira? J'en sais trop pour ne pas mourir de chagrin de tous les maux que je vois prêts à fondre sur notre pauvre France! »

L'avenir n'apparaît pas toujours à Beaumarchais sous un aspect aussi sombre, à en juger par ce tableau plus riant qu'il adresse à un prince russe à Saint-Pétersbourg, en date du 12 novembre 1791. Peut-être aussi l'amour-propre national le porte-t-il à présenter les choses un peu plus en beau qu'il ne les voit.

« La révolution qui s'est faite chez nous, écrit-il, influe beaucoup sur la littérature. Les peuples libres en général perdent en grâce ce qu'ils acquièrent en force, et notre théâtre se ressent du nouvel esprit de la France. Tous occupés de grands intérêts et devenus à moitié républicains, nous ne pouvons plus nous plier à la mollesse littéraire convenable à l'ancien régime; mais, il faut l'avouer, pour redresser notre arbre, nous l'avons fait courber du côté opposé. Des mots durs qui font fuir les Muses sont dans la bouche de nos acteurs. Nous avons des châteaux-forts en place de palais, et pour orchestre des canons. Les rues tiennent lieu de ruelles : où l'on entendait des soupirs, on entend crier liberté; — et : vivre libre ou mourir, au lieu de : je t'adore. Voilà quels sont nos jeux et nos amusemens. C'est Athènes l'aimable qui s'est un peu changée en Sparte la farouche; mais l'amabilité étant notre élément, le retour de la paix nous rendra notre caractère, et seulement d'un ton plus mâle; notre gaieté reprendra le dessus. »

Tout en se livrant ainsi à l'observation et à l'appréciation des affaires publiques, Beaumarchais continue son commerce épistolaire avec les insulteurs, les quêteurs et les faiseurs de projets qui l'assiégent comme par le passé, non sans quelques nuances nouvelles qui tiennent à la licence du temps. Voici par exemple un petit échan-

tillon du degré d'effronterie qu'un coquin peut porter dans l'exercice de son métier; c'est un billet entre plusieurs du même genre que Beaumarhais reçoit en 1790.

« Monsieur,

« Je viens d'acheter un manuscrit qui a pour titre : *Confessions de M. de Beaumarchais*. Cette brochure pourra contenir à peu près cinq feuilles in-8°. Je suis prêt à la faire imprimer; mais j'aurais à me reprocher de rendre ce pamphlet public : il ne tend qu'à vous attirer un grand nombre d'ennemis. Je l'ai acheté six louis; plusieurs personnes m'en ont offert six de bénéfice, et si je le faisais imprimer, je ne sais la quantité d'argent que cela me rapporterait. Ainsi, monsieur, voyez si vous voulez vous en arranger avec moi. Faites-m'en l'offre que vous désirez, et vous pouvez compter sur mon zèle et ma discrétion.

« Comme je suis en marché pour le faire imprimer, je vous prie de me faire réponse pour mardi soir. S'adresser par lettre à M. Bunel chez Mlle Bondidier, marchande lingère, rue Comtesse d'Artois. »

Voici la réponse de Beaumarchais; elle est courte, mais expressive :

« Je ne donnerais pas six liards pour empêcher une infamie contre moi de voir le jour, mais je donnerai volontiers six louis à celui qui m'apportera les oreilles du coquin qui l'a composée et six autres louis pour celles du gredin qui va l'imprimer. Et comme toute peine mérite salaire, je viens de déposer la lettre du sieur Bunel, afin qu'il le reçoive de la justice nationale lorsque son libelle paraîtra.

« BEAUMARCHAIS. »

Plus loin, c'est un très habile homme, M. Simonnet, qui s'est livré à de savans calculs sur les chances de la loterie, et qui poursuit Beaumarchais de plans merveilleux pour lesquels il demande des fonds. L'auteur du *Mariage de Figaro* prend très bénévolement la peine de lui redresser l'esprit, ou de lui prouver au moins qu'il n'est pas sa dupe :

« J'ai passé ma vie, monsieur, lui écrit-il, à gagner à la loterie tout l'argent que je n'y ai pas mis, et je m'en félicite chaque jour. En jetant un coup d'œil critique et sévère sur ces affreux établissemens des loteries, pépinières assurées de tous les maux du peuple, qui ne servent qu'à remplir les prisons et les hôpitaux, j'ai trouvé que la loterie que l'on nomme si indécemment *royale*, et qu'on devrait nommer *infernale*, se combine de manière que la façon la moins funeste d'y ponter est certainement par extrait; mais que dans ce pontage même, si l'on mettait à chaque tirage 20 sous sur chaque numéro, l'on aurait dépensé 90 livres. On gagnerait toujours les cinq extraits ou cinq fois quinze mises, produit de leur bénéfice, c'est-à-dire 75 fr.; d'où il résulte que la moindre perte que l'on puisse faire à cet infâme biribi est de 15 sur 90 dans l'hypothèse même la plus favorable. Je vous plaindrais, monsieur, d'avoir la manie de ce jeu, si vous aviez des fonds à y mettre;

mais comme vous ne faites qu'en solliciter ailleurs, le seul danger que vous couriez est le chagrin d'avoir entraîné dans ces spéculations fâcheuses ceux qui auraient la simplesse de s'y livrer.

« Je vous salue, monsieur, avec franchise. CARON-BEAUMARCHAIS. »

Les *quémandeurs* purs et simples n'ont également plus les allures qu'ils avaient avant la révolution; repoussés, ils reviennent à la charge, écrivent des lettres d'injures, de menaces, et Beaumarchais, qui a déjà tant d'ennemis sur les bras et qui ne voudrait pas en augmenter le nombre, tout en donnant aux uns, passe une partie de sa vie à prouver aussi éloquemment que possible aux autres qu'il ne peut pas leur donner. Une lettre où il discute de son mieux avec un de ces impérieux emprunteurs nous fournira un tableau assez net de sa situation à la date du 1er mai 1792 :

« Puisque vous m'avez fait l'honneur, monsieur, écrit-il, de me supposer un peu de philosophie et de sensibilité, dont je fais *parade* dans mes écrits, je vais vous faire celui de vous prêter un peu plus d'équité que vous n'en montrez dans les vôtres, et je vous dirai : Comment un homme d'un aussi bon esprit ne sent-il pas que plus un homme s'est gêné pour se rendre humain et généreux, moins il peut lui rester de moyens pour faire la chouette à tous les infortunés qui, le regardant comme un but, y lancent leur boule ou leur palet? La foule des demandeurs qui s'adressent à moi est telle qu'il me faudrait dix secrétaires pour leur répondre, car un mot sec est loin de suffire au malheur : il lui faut des consolations, des détails, surtout des secours. Ne pouvant remplir ce douloureux office envers tous ceux qui m'écrivent, je gémis, je m'arrête, et pour tout résultat je n'ai plus que deux commerces au monde : des inconnus qui me demandent, des hommes injustes qui m'injurient, des fougueux qui me menacent sans m'avoir même jamais vu. Êtes-vous satisfait, monsieur, de m'avoir fait perdre mon temps pour vous dire des choses inutiles, moi qui en ai tant d'utiles à faire? Ayez pour moi, monsieur, la douce compassion que vous demandez pour vous-même, et vous cesserez d'injurier celui qui ne vous a fait aucun mal et n'a d'autre tort envers chacun que de ne pouvoir obliger tout le monde à la fois.

« Je vous salue. BEAUMARCHAIS. »

III. — LA MÈRE COUPABLE. — LES SOIXANTE MILLE FUSILS.

Au milieu des préoccupations et des inquiétudes si diverses dont nous venons d'esquisser le tableau, Beaumarchais trouvait le temps de se livrer aux deux passions qui ont tenu une si grande place dans sa vie, celle du théâtre et celle des affaires; il écrivait son drame de *la Mère coupable*, et il se chargeait de fournir au gouvernement français soixante mille fusils. Disons un mot du drame avant de parler de l'affaire des fusils, qui forme aussi une espèce de drame dont le héros va se trouver effroyablement victimé.

Achevée en janvier 1791, *la Mère coupable* fut lue en février et reçue au Théâtre-Français; mais à ce moment s'agitait encore avec une recrudescence d'animosité, entre les auteurs et les acteurs, l'éternel procès dont nous avons déjà rendu compte, et que la législative devait bientôt juger de nouveau, comme la constituante, en faveur des auteurs. Beaumarchais, chargé par ces derniers de défendre leurs intérêts, s'en acquitta avec une conscience qui amena une rupture entre le Théâtre-Français et lui. Une nouvelle troupe, qui venait avec son appui d'ouvrir un théâtre dans son voisinage au Marais, lui demanda sa pièce avec instance, et elle fut représentée pour la première fois sur ce nouveau théâtre le 6 juin 1792. Faiblement jouée d'abord, elle n'eut qu'un médiocre succès; reprise plus tard par les comédiens français, en mai 1797, elle réussit complétement, et elle s'est soutenue au théâtre jusqu'à nos jours, où le public la voit encore représenter avec intérêt.

Le style de *la Mère coupable* est souvent faible, incorrect et délayé : il est loin de valoir celui du *Barbier de Séville* et du *Mariage de Figaro;* mais le sujet de cette pièce, pris en lui-même, est à la fois très dramatique et d'une incontestable moralité. Dans l'épouse infidèle s'attacher surtout à mettre en relief la mère coupable, peindre une femme douée de sentimens honnêtes qui, pour un seul jour de faiblesse, vainement racheté par des années de repentir et de vertu, voit son existence tout entière abîmée, son repos à jamais troublé, et non-seulement son repos, mais celui de tout ce qui l'entoure; mettre en scène un jeune homme de vingt ans dont la naissance suspecte fait à la fois le supplice de sa mère, le supplice de l'époux qui n'est pas son père, et son propre supplice; montrer toutes les douceurs de la vie de famille empoisonnées par la contrainte, le soupçon, la défiance et la haine, jusqu'au moment terrible où le fatal secret qui pèse depuis vingt ans sur cet intérieur se dévoile pour nous laisser voir une femme, d'ailleurs estimable, écrasée sous le poids de la honte, prosternée, la rougeur au front, devant son époux, et réduite à redouter jusqu'au mépris de son fils : voilà certainement une conception qui ne manque ni d'élévation ni d'intérêt. La Harpe lui-même, beaucoup trop dédaigneux à mon avis pour ce drame, est obligé de reconnaître que l'idée en est bonne; mais non content d'insister sur les côtés faibles de la pièce, notamment sur cet amour entre Florestine et Léon, amour qui déplaît et qui choque, bien qu'il ne soit incestueux qu'en apparence, et que le public sache à quoi s'en tenir, non content de critiquer le caractère outré de Begears, de signaler les invraisemblances et les incorrections fréquentes, La Harpe ne fait grâce à rien : tout est absolument mauvais. « C'est, dit-il, une production *platement folle;* » il va jusqu'à trouver *inepte* une

scène des plus belles et des plus pathétiques, celle du quatrième acte, où la comtesse Almaviva, attérée par la découverte de sa faute, ne trouve pour répondre aux interrogations terribles du comte que des prières entrecoupées qu'elle adresse non pas à son époux, mais à Dieu. La Harpe nous assure qu'à la première représentation *tout le monde* riait de cette scène, suivant lui insupportable au théâtre, « où, dit-il, on ne dialogue pas un quart d'heure de suite avec Dieu quand il faut répondre à un mari. Rien ne fait mieux voir, ajoute-t-il très lestement, de quelles *bévues* un homme d'esprit est capable dans ce qui est étranger à son genre d'esprit. »

En vérité le mot de *bévue* nous semble ici pouvoir être retourné avantageusement contre La Harpe. Il nous paraît fort douteux que tout le monde ait ri de cette scène en 1792; mais ce qui est certain, c'est que personne n'en rit aujourd'hui. On juge avec raison que c'est une idée aussi vraie qu'émouvante, — étant donnée une femme honnête, sensible et pieuse, — de la montrer accablée par une révélation inattendue qui la dégrade aux yeux de son mari, ne trouvant aucune parole pour lui répondre et ne sachant que s'accuser devant Dieu, non pas un quart d'heure, comme le dit très faussement La Harpe, mais un instant, et par quelques phrases entrecoupées, très habilement mêlées aux phrases du comte qui lit avec fureur la lettre accusatrice. Cette scène, dans son ensemble, est assurément la plus belle de la pièce; elle ne manque jamais de produire sur le public une vive impression, et c'est peut-être à elle seule que le drame de *la Mère coupable* doit de s'être maintenu au théâtre jusqu'à nos jours.

Parmi les nombreuses lettres écrites ou reçues par Beaumarchais au sujet de ce drame, nous n'en citerons que deux. L'une est adressée à la veuve du dernier des Stuarts, à l'amie d'Alfieri, la comtesse d'Albany, qui se trouvait à Paris en 1791 et qui avait demandé à Beaumarchais de faire chez elle une lecture de *la Mère coupable*. Le billet de Beaumarchais offre, ce me semble, une sorte de petit résumé assez vif des qualités et des défauts de son style. Le voici :

« Paris, ce 5 février 1791.

« Madame la comtesse,

« Puisque vous voulez entendre absolument mon très sévère ouvrage, je ne puis pas m'y opposer; mais faites une observation avec moi : quand je veux rire, c'est aux éclats; s'il faut pleurer, c'est aux sanglots. Je n'y connais de milieu que l'ennui.

« Admettez donc qui vous voudrez à la lecture de mardi, mais écartez les cœurs usés, les âmes desséchées qui prennent en pitié ces douleurs que nous trouvons si délicieuses. Ces gens-là ne sont bons qu'à parler révolution. Ayez quelques femmes sensibles, des hommes pour qui le cœur n'est pas une

chimère, et puis pleurons à plein canal. Je vous promets ce douloureux plaisir et suis avec respect, madame la comtesse, etc., BEAUMARCHAIS. »

Le second billet est de Grétry, alors vieux, et qui paraît avoir eu le projet de mettre *la Mère coupable* en musique :

« Je ne rêve, écrit-il à Beaumarchais, qu'à votre *Mère coupable*. J'ai remarqué que la musique n'est jamais si bien placée et ne fait jamais plus d'effet que lorsqu'elle est rare. Voulez-vous que je choisisse douze places où vous rimerez votre prose, et voilà tout? Je vous réponds qu'on parlera un jour, si vous consentez à ma demande, de la colère d'Almaviva autant qu'on a parlé de la colère d'Achille. Si vous donnez cette pièce aux Italiens, elle peut avoir cinquante représentations de suite; si vous y ajoutez douze ou quinze morceaux de musique, tous capitaux et de genres différens, elle doit en avoir cent, et j'aurai fait de la musique sur un chef-d'œuvre digne du vieux (1)

« GRÉTRY. »

C'est dans le même temps où Beaumarchais donnait sa dernière pièce de théâtre qu'il s'embarquait dans une nouvelle opération patriotique et commerciale, qui devait bouleverser sa fortune et faire le tourment de ses derniers jours. La France, en 1792, manquait d'armes; il entreprit de lui en procurer. On a peine à comprendre qu'un homme de soixante ans, riche, fatigué par une existence des plus orageuses, commençant déjà à ressentir des atteintes de surdité, entouré d'ennemis et n'aspirant plus qu'au repos, ait pu se laisser induire à se charger de faire venir en France soixante mille fusils retenus en Hollande, dans des circonstances qui rendaient cette opération aussi dangereuse que difficile. En tenant compte du goût si prononcé de Beaumarchais pour les spéculations hasardeuses, pourvu qu'elles présentassent un certain caractère d'intérêt public, il faut surtout, je crois, chercher ici la cause de sa téméraire entreprise dans l'impopularité même qui le poursuivait alors. « Je lui disais, nous raconte à ce sujet Gudin dans son manuscrit, je lui disais qu'un homme sage, dans un temps de révolution, ne fait commerce ni d'armes ni de blé; mais ma prudence était trompeuse : dans ces temps de désordre et d'inquiétudes, on lui eût fait un crime d'avoir refusé d'acquérir les armes qu'on lui proposait. Son refus eût été réputé mauvaise volonté; il n'avait que le choix des dangers : il s'exposa au péril d'être utile à son pays. »

Au commencement de 1792, un Belge étant venu lui offrir pour la France soixante mille fusils provenant du désarmement des Pays-Bas, déposés en Hollande et vendus par l'Autriche, à la condition

(1) Cette idée de Grétry n'eut pas de suite; mais deux ans après, sous la république, on jouait *le Mariage de Figaro*, transformé en opéra et assez malheureusement versifié par Beaumarchais. J'ignore quel était l'auteur de la musique.

que l'acheteur les ferait passer aux colonies, Beaumarchais transmet la proposition au ministre de la guerre, de Grave, qui le charge de faire venir en secret les fusils, s'engage à les lui payer une somme convenue, et lui avance cinq cent mille francs *en assignats*, en lui faisant déposer en échange une valeur de sept cent cinquante mille francs en contrats sur la ville de Paris. Beaumarchais obtient la promesse que, s'il a besoin de plus d'argent pour faire arriver les fusils, on lui en remettra sur les deux cent cinquante mille francs de dépôt en plus qu'il laisse dans les mains du ministre. Le gouvernement s'engage encore à l'aider de tout son pouvoir à vaincre la résistance du gouvernement hollandais, qui, de crainte de se brouiller avec l'Autriche, s'oppose à la remise de ces armes. Toutefois le ministère, qui était aux prises avec bien d'autres difficultés, ne tarde pas à oublier les fusils. La guerre éclate bientôt avec l'Autriche et la Prusse : Beaumarchais n'en est que plus ardent à demander qu'on l'aide à vaincre la résistance de la Hollande, avec laquelle on est encore en paix; mais dans la dernière année de la monarchie de Louis XVI, les ministres se succèdent avec la rapidité de l'éclair. C'est en vain que Beaumarchais les assiége, — J'en ai *usé*, dit-il, en quelques mois quatorze ou quinze, — il ne peut en tirer ni leur appui en Hollande, ni l'argent promis sur son excédant de dépôt, pour faire venir ces malheureux fusils, et tandis qu'il s'épuise en efforts, ses ennemis répandent parmi le peuple le bruit que ces fusils sont chez lui, qu'il les a dans ses caves et les destine à faire égorger les patriotes. Il n'en fallait pas davantage pour le faire égorger lui-même.

L'ex-capucin Chabot, membre de l'assemblée législative, le dénonce à la tribune comme cachant des armes dans un lieu *très suspect*. Beaumarchais, toujours fidèle à son caractère, répond à Chabot qu'il sera, lui Chabot, vingt fois *plus suspect* que ce lieu, s'il ne l'indique. Le lendemain du 10 août, le peuple se porte en masse dans sa belle maison du boulevard, et la fouille du haut en bas sans cependant soustraire une épingle. Au milieu de cette scène affreuse, que l'auteur du *Mariage de Figaro* décrit longuement dans une lettre déjà publiée et adressée à sa fille, qu'il venait alors de faire partir pour Le Havre avec sa mère, on le voit conservant assez de sang-froid pour étudier ce peuple en rumeur et « admirer, dit-il, en lui ce mélange d'égarement et de justice naturelle qui perce même à travers le désordre. » Quelques jours après, quoiqu'il eût pris le soin de faire afficher partout, suivant son usage, que le peuple n'avait rien trouvé chez lui de suspect, il est arrêté et conduit à l'Abbaye le 23 août. Il y était encore le 30, c'est-à-dire deux jours avant les massacres de septembre, lorsqu'il prend tout à coup fantaisie au procureur de la commune, Manuel, de se souvenir qu'il a eu avec Beaumarchais

quelques démêlés dans lesquels ce dernier s'est assez spirituellement moqué de lui, et de penser que ce serait une noble vengeance d'aller le tirer de prison. Il faut ajouter, pour être exact, que c'est une femme à qui Beaumarchais avait rendu des services, et qui avait quelque influence sur Manuel, qui le détermina à cet acte de générosité. Toujours est-il que le 30 Manuel vient annoncer à son ancien adversaire qu'il est libre. Beaumarchais ne se le fait pas dire deux fois. Il sort, et le surlendemain les massacres commencent.

Il semblerait assez naturel que dans un pareil moment Beaumarchais laissât de côté ses fusils pour s'occuper spécialement de préserver sa personne; mais en devenant sourd, il a pris un peu de l'entêtement qui accompagne, dit-on, cette infirmité. Il veut bien consentir à se cacher, mais pendant le jour seulement, à quelques lieues de Paris; chaque soir, il revient à pied, à travers les terres labourées, pour éviter les mauvaises rencontres, et il va sommer les ministres de tenir les engagemens de leurs prédécesseurs et de le mettre à même d'obtenir de la Hollande les soixante mille fusils qu'il a promis à la nation. Il faut dire aussi, pour expliquer sa persistance, que d'une part cette opération dont on sait qu'il a été l'agent le constitue vis-à-vis du peuple à l'état de suspicion permanente jusqu'à ce qu'elle ait réussi, et que d'autre part il croit s'apercevoir que le ministre Lebrun cherche à exploiter sous main l'affaire à son profit, en lui laissant au besoin toute la responsabilité d'un échec. C'est là ce qui le rend tenace au point de fatiguer, d'excéder jusqu'à Danton, qui toutefois ne peut s'empêcher de rire en voyant un homme aussi compromis, qui ne devrait songer qu'à sa sûreté, s'obstiner, le lendemain des massacres de septembre, à venir chaque soir lui demander l'argent qu'on lui redoit sur son dépôt et une commission pour la Hollande.

Enfin on se décide à lui donner seulement un passeport, en lui promettant qu'on lui fera tenir en Hollande l'argent nécessaire pour faire lever l'embargo que le gouvernement hollandais a mis sur les fusils, et qu'il trouvera également des instructions chez le ministre de France à La Haye, qui devra prêter son concours à cette opération. Confiant dans cet engagement du ministre Lebrun, Beaumarchais part pour la Hollande. Ici commence pour lui une nouvelle odyssée, et c'est au milieu d'agitations toujours renaissantes que se passeront les dernières années de cette vie déjà si pleine. Au bout de quelques jours, Beaumarchais va se voir en même temps emprisonné à Londres par un créancier anglais et décrété d'accusation en France comme coupable de *trahison* et de *fraude* envers la république.

LOUIS DE LOMÉNIE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 novembre 1853.

Il est des instans, après que tout a été essayé pour conjurer une crise, où nul commentaire, nulle conjecture possible ne saurait égaler un acte. Les événemens, parlant par eux-mêmes, se mettent au-dessus des combinaisons les plus habiles, et se chargent de se faire leur place en jetant des élémens nouveaux dans les grandes situations politiques. C'est ainsi que tout l'intérêt qui s'attache aux affaires d'Orient n'est plus aujourd'hui à Vienne, à Paris, à Londres ou à Constantinople même, c'est-à-dire là où la diplomatie agit, négocie et multiplie les plans d'arrangement : il est sur les bords du Danube et en Asie, là où les armées sont en présence, là où on combat déjà, et où, d'un jour à l'autre, un choc décisif peut modifier singulièrement la face des choses. Pour le moment, c'est le poids de l'épée qui peut faire pencher la balance. Qu'est devenue la dernière tentative de conciliation qui se produisait récemment à Constantinople comme un expédient suprême à la veille de la lutte? Elle n'a pas même été une illusion. C'était sans doute le résultat de la fameuse entrevue d'Ollmütz, se manifestant par une dernière proposition diplomatique de l'internonce autrichien. Les représentans des puissances européennes ne se sont nullement refusés à demander un ajournement dans l'ouverture des hostilités. Par ce qu'il y a eu de peu sérieux et de peu décisif dans cette démarche nouvelle, l'Autriche a pu voir une fois de plus ce qu'il y aurait de peu efficace dans l'action isolée d'un gouvernement. La vérité est que si la question qui s'agite en Orient était un simple différend entre le sultan et le tsar, il n'y aurait point à intervenir, et la Russie pourrait justement revendiquer le droit de vider elle-même sa querelle; si c'est au contraire une question qui engage un intérêt européen, il n'est point d'arrangement, de palliatif qui se présente avec quelque chance sérieuse, s'il n'a été élaboré et adopté par l'Europe tout entière, disposée à le soutenir. Tandis que cette dernière et vaine tentative faisait un moment diversion à Constan-

tinople, les événemens marchaient d'eux-mêmes et se développaient sur leur théâtre naturel.

Ce n'est plus seulement une opération partielle et restreinte exécutée par les Russes sous le feu des canons d'Isactcha. Une portion de l'armée d'Omer-Pacha a franchi le Danube entre Oltenitza et Turtukaï. Les Turcs se sont heurtés contre un corps d'armée russe, et sont restés maîtres de la position d'Oltenitza après vingt-huit heures d'un combat sanglant, où les officiers russes semblent avoir particulièrement souffert. Par suite de ce combat, l'armée ottomane se trouverait campée dans la Valachie, à peu de distance de Bucharest, et Omer-Pacha aurait, dit-on, signifié au prince Gortchakoff un ultimatum qui consisterait dans la remise immédiate aux Turcs des forteresses des principautés, et dans l'évacuation la plus prompte possible des provinces moldo-valaques par les Russes; en d'autres termes, c'est la continuation de la guerre que propose le chef des forces ottomanes campé aujourd'hui sur la rive gauche du Danube. Il en est de même en Asie, où l'armée turque n'est point sans avoir obtenu, à ce qu'il semble, quelques avantages; elle est entrée en campagne par un combat heureux. Ainsi, partout où la lutte pouvait être engagée, elle existe; la guerre n'est plus simplement une éventualité, elle est un fait entre la Turquie et la Russie. Les gouvernemens européens n'ont plus à devancer les événemens, ils ne peuvent que les suivre en profitant des circonstances favorables pour renouer des négociations si malheureusement infructueuses jusqu'ici; il est seulement à craindre qu'ils n'aient à concilier des choses bien inconciliables, par cette simple raison que si la Russie réussit encore à vaincre les Turcs et persiste dans ses prétentions, c'est l'intérêt européen qui aura à lui faire face; et si ce sont les Turcs qui sont victorieux, ce sera l'orgueil froissé de la Russie qui se refusera à une transaction sous le coup d'une défaite. Quelle que soit cependant l'issue de ce conflit, il est un certain nombre de faits à constater, qui sont comme la moralité de la crise actuelle, et qui restent acquis à l'histoire contemporaine. En premier lieu, là où on ne soupçonnait que la décrépitude et la mort, on aura vu se développer des signes singuliers de vitalité et d'énergie; on aura vu un pays affaissé sur lui-même, comme la Turquie, se relever et retrouver quelque crédit par sa fermeté et sa modération. D'un autre côté, là où on pensait trouver un juste et intelligent esprit de conciliation, on aura rencontré une politique inflexible, soit qu'elle agisse de bonne foi, soit qu'après s'être engagée dans une situation fausse et inextricable, elle ne puisse consentir à revenir sur ses pas. Quant aux gouvernemens européens, dans l'impuissance même de leurs efforts, ils auront donné à coup sûr des témoignages assez manifestes de leur amour de la paix, comme aussi ils auront pu apprendre à quel prix et dans quelles conditions ils pouvaient sauvegarder les bases les plus essentielles de la sécurité occidentale.

Il n'est point certes indifférent de continuer à faire en quelque sorte la part de chacun dans cette crise délicate et redoutable, de marquer le vrai caractère de ces événemens qui commencent, et qui peuvent devenir le point de départ d'événemens plus graves encore. Que l'empereur Nicolas tienne à ne point abaisser la fierté de son pouvoir, qu'il ne veuille point humilier sa politique, rien n'est plus naturel; mais cela ne saurait aller jusqu'à changer les

faits, jusqu'à intervertir encore une fois les rôles et les situations,—et l'Europe ne saurait évidemment accepter la question d'Orient telle que la pose le dernier manifeste du tsar. Que résulte-t-il de ce manifeste publié après la récente déclaration de guerre? L'intention en est bien claire : c'est de mettre du côté de la Russie le bon droit, la justice, la magnanimité, la modération, le rôle défensif et jusqu'à l'appui moral des principales puissances de l'Europe, qui auraient « vainement cherché à ébranler l'aveugle obstination du gouvernement ottoman. » Or on a pu suivre jour par jour pendant huit mois les phases diverses de cette triste affaire. L'esprit d'équité et de conciliation de la Russie consiste dans la mission hautaine et impérieuse du prince Menchikoff; sa modération se réduit à prétendre imposer un protectorat que nul traité ne lui confère, et qui n'irait à rien moins qu'à rendre complétement illusoire l'autorité du sultan. Ce qu'elle appelle son attitude défensive, c'est l'invasion à main armée du territoire turc, le passage du Pruth et l'occupation des provinces moldo-valaques. Quant à l'intervention des puissances européennes, qui ne s'est manifestée ostensiblement que par la médiation de Vienne, nul n'a pu oublier qu'il a suffi des premières interprétations de M. de Nesselrode pour rendre la note de la conférence parfaitement inacceptable, non-seulement pour la Turquie, qui avait déjà refusé d'y souscrire, mais pour l'Angleterre et la France elles-mêmes, qui en avaient jusque-là recommandé l'acceptation au divan. Cela est si vrai, que le gouvernement français n'a eu qu'à rétablir simplement les faits dans un résumé publié au *Moniteur* pour opposer la réfutation la plus lumineuse au manifeste de la politique russe. Nous n'appellerons pas l'article du *Moniteur* le manifeste français; il laisse du moins voir avec assez de clarté comment le gouvernement de la France envisage la crise actuelle, de même qu'à un autre point de vue l'entrée simultanée des flottes française et anglaise dans le Bosphore a été, si l'on nous passe ce terme, un acte conservatoire nécessaire de la part de l'Europe au début de la lutte. La vérité qui est au fond de tout ceci, on ne saurait la dissimuler : c'est que si la guerre aujourd'hui demeure restreinte entre la Russie et la Turquie, si elle peut se poursuivre quelque temps encore dans ces conditions avec des alternatives diverses, elle peut aussi devenir sûrement, à un moment donné, la source d'un conflit plus grave et plus général en Europe. M. de Nesselrode, dans une circulaire récente qui a coïncidé avec le manifeste de l'empereur Nicolas, exprime la confiance que les états européens feront ce qu'ils pourront pour empêcher la guerre d'élargir ses limites, de prendre des proportions plus vastes. Cela dépend autant de la Russie que de l'Europe. En définitive, depuis huit mois, l'Europe ne fait point autre chose que de chercher à conjurer une collision, même restreinte : elle y a épuisé toute son habileté diplomatique; mais on ne peut sans doute attendre d'elle qu'elle s'abstienne là où elle voit une affaire d'équilibre général et de sécurité universelle, au cas où cet équilibre et cette sécurité se trouveraient tout à coup à la merci de circonstances plus impérieuses.

Les puissances européennes auront donc certainement encore à agir, à négocier, à s'interposer. Seulement, quelle sera la nature et la mesure de leur action? C'est ici que les événemens peuvent exercer leur influence. Toujours est-il que les cabinets n'ont point, il nous semble, d'autre conduite à se pro-

poser que de proportionner leur action aux événemens. La nomination du général Baraguey-d'Hilliers comme ambassadeur de France à Constantinople, à la place de M. de Lacour, ne saurait avoir un autre sens; l'Angleterre elle-même, dit-on, est sur le point de donner un successeur à lord Redcliffe. Maintenant faut-il chercher d'autres différences qui se seraient manifestées depuis peu dans les dispositions des deux gouvernemens restés les derniers en parfaite concordance de vues sur la crise d'Orient? Doit-on croire que le roi Léopold, dans son récent voyage à Londres, a eu assez d'influence sur le cabinet anglais pour modifier sa pensée, comme on l'a dit? Ce qu'il peut y avoir de vrai dans ces divers bruits n'est point très nouveau peut-être, et ne tient point à coup sûr au voyage du roi des Belges. Ce n'est point d'aujourd'hui qu'on sait qu'il y a dans le ministère anglais des tendances diverses, les unes plus décidées, d'autres qui le sont moins, les premières représentées par lord Palmerston, les secondes par le chef du cabinet lui-même, lord Aberdeen. En définitive, il y a quelque chose de très supérieur à ces nuances entre des hommes d'état obéissant à des traditions ou à des humeurs différentes : c'est l'intérêt commun qui a formé les rapports actuels de l'Angleterre et de la France, — et c'est ce qui nous fait ajouter que la politique des deux pays ne saurait cesser d'être identique dans le fond. Cette politique, mélange de modération et de fermeté, qui s'est manifestée déjà par l'entrée des flottes dans les Dardanelles, est aujourd'hui la plus ferme garantie de l'Occident. S'il est un fait propre à éclairer les deux peuples, ce sont les tentatives mêmes par lesquelles on cherche parfois à les diviser. Récemment encore, il paraissait à Bruxelles une brochure sortie d'une source à laquelle il ne serait peut-être pas difficile de remonter : *La Vérité sur le différend turco-russe*. Or quel est le double but de cette publication? C'est d'abord de faire l'apologie de la Russie dans l'affaire d'Orient, et en outre de jeter des germes de division et de froissement entre l'Angleterre et la France. Ces pages d'ailleurs ne laissent point d'être curieuses par la manière dont elles laissent percer par instant les vues et l'ambition de la Russie, sauf à faire rentrer à propos cette ambition dans les limites du droit actuel. — Ici, vous verrez que l'empire turc est mort, qu'il est honteux pour l'Europe de voir les saints lieux entre des mains musulmanes, qu'on ne saurait rien objecter contre la domination d'une puissance chrétienne en Orient;—plus loin, la Russie sera représentée comme n'ayant aucun dessein contre l'intégrité de l'empire ottoman. Au fond cependant, comme nous le disions, la véritable pensée, c'est de rompre le concert de l'Angleterre et de la France, en offrant à cette dernière la perspective de l'établissement de deux grands empires, l'un au nord-est, l'autre au sud-ouest de l'Europe, — après quoi l'annulation de l'influence anglaise devient l'entreprise la plus facile. Cela même n'est point nouveau : c'était le rêve de Tilsitt, qui a fini comme tous les rêves et qu'on ne recommencera pas, mais qui, ramené à propos, semble n'avoir d'autre objet que de ranimer de vieilles antipathies, de vieux souvenirs d'antagonisme.

C'est là, du reste, c'est dans ces divisions possibles, entretenues par bien des causes, qu'est peut-être le danger le plus sérieux pour l'Europe, tandis qu'une politique commune et ferme, nettement suivie par les quatre grandes puissances, — la France, l'Angleterre, l'Autriche et la Prusse, — serait indu-

bitablement le meilleur moyen d'ôter à la crise actuelle ce qu'elle a de plus périlleux. Chose singulière, c'est assez souvent au nom de la paix elle-même qu'on refuse d'agir en commun. Il semble qu'on redoute les conséquences d'une solidarité qui opposerait un ensemble de forces trop compactes aux desseins de la Russie; on voit au contraire une chance de paix dans ce qui peut avoir pour effet de diviser ces forces. Et ici qu'on nous permette de le dire: la paix est assurément un grand bienfait; elle se confond avec la civilisation elle-même. Qui oserait nourrir cette funeste pensée de livrer capricieusement aux chances de la guerre tant d'intérêts de tout genre, tant de travaux pour lesquels la sécurité est la condition première, tant d'institutions à peine rassises? Mais dans certains momens aussi n'est-il pas vrai que la paix n'est point la première considération? Dans tous les cas, la paix n'est sûre et durable que si elle s'appuie sur des bases solides de sécurité mutuelle. En ce sens, on peut ajouter que la paix ne saurait être un but, quelque prix qui s'y attache, pas plus que la guerre n'est un but. Dans des circonstances comme celles où se trouve l'Europe, la première question est celle de savoir quel est l'intérêt qui est en jeu. Est-ce une question de premier ordre pour le continent de savoir si la Russie pourra devoir à la chance des armes de conserver les principautés comme un gage matériel selon son langage, si elle absorbera, sous le nom de protectorat religieux, une prépondérance universelle en Orient? S'il n'en est point ainsi, s'il ne s'agit, qu'on nous passe le terme, que d'une querelle vulgaire de Turc à Russe, alors on est déjà trop intervenu, on a trop agi. S'il y a pour l'Europe une question essentielle, supérieure, vitale, alors la première considération est la question elle-même, et non la paix ou la guerre. Nous ajouterons que lorsque quatre grandes puissances, décidées à épuiser tous les moyens de conciliation, se montrent également décidées à rester solidaires dans la défense de ce qu'elles regardent justement comme la garantie de leur sécurité, toutes les chances sont pour la paix. Voilà pourquoi l'Autriche et la Prusse nous sembleraient mieux servir la paix par une action résolue avec l'Angleterre et la France que par une neutralité qui ne serait qu'une sorte d'aveu d'incompétence dans une des plus grandes questions qui puissent s'élever. Peut-être même ne serait-ce point tellement desservir la Russie que de lui offrir une occasion favorable de dénouer ces déplorables complications, surtout si, comme on l'assure, la mission du prince Menchikof, première cause de la crise actuelle, n'est rien moins que populaire à Saint-Pétersbourg. Dans tous les cas, la guerre existe aujourd'hui; elle existe sur le Danube et en Asie. On ne saurait évidemment se méprendre sur la portée des avantages obtenus par les Turcs. Après comme avant, l'Europe a son rôle à remplir par la voie pacifique, si elle ne veut pas avoir à le remplir dans quelques mois sur un autre terrain.

Lorsque de tels intérêts se débattent dans le monde, lorsqu'ils peuvent d'un jour à l'autre solliciter des résolutions décisives de la part des gouvernemens, il semble qu'ils ne doivent plus laisser de place à autre chose. Ces intérêts sont faits du moins pour ramener les esprits au sentiment des grandes réalités de la vie publique. Le goût des émotions politiques peut trouver là un aliment qu'il ne trouve plus guère dans les choses intérieures. Ce qui survit des années d'agitations que nous avons traversées, on en aurait

à peine l'idée, si quelque procès n'en venait parfois remettre sous nos yeux l'image bizarre et violente. Que pourrait-on dire du procès qui se déroule actuellement devant la cour d'assises, et qui approche du jugement? C'est un complot contre la vie de l'empereur, — triste et meurtrière pensée qui a toujours sa source mystérieuse dans quelque bas-fonds de société secrète. Il y a dans une cause de ce genre tout un côté juridique dont nous n'avons rien à dire, on le comprend; mais par quelle fortune singulière ces procès ramènent-ils toujours sur la scène, à titre de figure épisodique, quelque personnage de février? Soyez donc un homme d'état émérite, jeté un jour par le hasard d'une révolution dans un ministère, pour être pris en flagrant délit de divulgation des secrets diplomatiques, pour avoir à essuyer la juste semonce d'un magistrat et être obligé de convenir que vous avez eu tort!

Spectacle singulier que celui d'un temps de désordre moral et intellectuel, où toutes les notions se troublent et s'altèrent! Qu'en résulte-t-il? Il en résulte cette torpeur où on s'endort et d'où on ne se réveille que pour se livrer aux hallucinations, aux évocations magiques, aux merveilleuses danses de Saint-Gui des tables tournantes. Nous n'en sommes point quittes en effet avec les tables et leurs prodiges, et quel signe peindrait mieux une époque? Il est donc vrai qu'il y a des momens où la pauvre cervelle humaine ne peut résister à quelque souffle mystérieux qui passe dans l'air, et lui jette comme un aliment malsain quelque phénomène inexpliqué? Il y a un siècle, on allait au cimetière Saint-Médard pour se donner des émotions nerveuses; on se convulsionnait au tombeau du diacre Pâris; il y avait le miracle de l'épée qu'on cherchait à enfoncer dans la poitrine d'une jeune fille, mais qui n'entrait pas; il y avait le miracle du feu et du brasier ardent dont on s'approchait sans se brûler. Aujourd'hui ce sont les tables qui tournent, et non-seulement elles tournent, mais elles parlent, elles épèlent l'alphabet, elles prophétisent, elles révèlent le passé et l'avenir, elles sont l'incarnation de quelque personne morte qui se révèle tout à coup pour raconter ses joies et ses souffrances, — et une foule de spectateurs attroupés attendent avec une singulière émotion le miracle. Qu'il y ait dans tout cela les gens naïfs et ceux qui le sont moins, cela n'es pas douteux; mais ce qui est plus étrange, c'est de voir des membres du clergé se livrer, avec un zèle digne d'un meilleur but, à la magique expérience. Ils ne voient pas ce qu'il en peut coûter à la religion, sans compter le ridicule; ils ne voient pas quel mélange de matérialisme et de mysticisme il y a dans ces superstitions bizarres qui se retrouvent sous une forme ou sous l'autre dans tous les temps; n'importe, l'expérience n'en a pas moins eu lieu chez M. le curé d'Herblay, près Versailles. La table, non sans se faire prier pourtant, a fini par parler, et elle a avoué qu'elle était le démon. Par exemple, le démon n'entend pas le latin; il n'entend que le français. Sauf cette lacune dans son instruction, il a répondu très exactement, disant son nom au narrateur de la scène, de tout quoi il a été dressé procès-verbal pour être transmis solennellement à Mgr l'évêque de Versailles, qui se trouve ainsi mis en demeure de se prononcer, à moins qu'il ne préfère rire. N'est-ce point là en effet une occupation digne de prêtres? Lorsqu'on les convie à jeter les yeux sur leur siècle, à se mêler à lui pour le diriger, est-ce donc pour qu'ils en prennent le plus mauvais esprit, pour qu'ils se prêtent à ses crédulités, au lieu de

chercher le seul secret, le vrai et important secret, celui de transformer les âmes malades en leur faisant sentir la salutaire puissance des vérités religieuses. Après cela, nous le savons bien, il y a une foule de personnes naïves et de bonne foi qui ont soif de la vérité, qui demandent aux savans une explication, la plus petite explication. En vérité, il se pourrait bien que les savans se contentassent de leur répondre, comme M. Babinet l'autre jour à l'Académie des Sciences, par une spirituelle moquerie. Et puis, quand les tables tourneraient, quand elles parleraient, quand il y aurait là quelque phénomène singulier resté jusqu'ici sans explication, cela donnera-t-il un grain de bon sens à l'humanité? Cela lui procurera-t-il une force, une lumière, une vertu? Quant au côté surnaturel qu'on se plaît déjà à rechercher dans de semblables phénomènes, laissez donc! Si Dieu veut frapper le monde par ses miracles, il les accomplira sans votre fluide, et il ne commencera pas par prendre pour complice le ridicule.

Voici cependant qui ne laisse point d'être embarrassant, et qui dénote la singulière aptitude des tables à représenter tous les rôles! C'est le démon, à n'en point douter, qui a parlé, sous la forme d'une table, à M. le curé d'Herblay; mais il se trouve, d'un autre côté, que c'est Dieu qui est apparu sous la même forme à un ancien représentant socialiste, à M. Victor Hennequin, pour lui dicter tout un livre : *Sauvons le genre humain!* Quand nous disons Dieu, il est bien entendu que c'est un pseudonyme sous lequel certaines écoles désignent ce qui est pour elles l'âme universelle, l'âme de la terre. Or qu'ont inspiré les tables parlantes à M. Hennequin? Elles lui ont dit d'abord de sauver le genre humain, selon l'habitude. Qui ne sauve point le genre humain aujourd'hui? qui n'a point sa recette philosophique, mystagogique, démocratique? C'est pour cela sans doute que le genre humain est en si bonne voie! Mais quel est le moyen de salut de M. Hennequin? C'est ici véritablement que les tables parlantes nous semblent quelque peu manquer d'invention et de nouveauté, car enfin est-ce la peine de faire appel au mystère et au merveilleux pour livrer au monde un nouvel exposé de la doctrine fouriériste? Rien n'y manque, pas plus la *composite* que la *papillone* ou la *cabaliste*. Seulement, si nous comprenons bien, l'auteur pense que Fourier s'est trop préoccupé de l'avenir, pas assez du présent et de ses préjugés. L'avenir, c'est le règne du phalanstère. Pour le moment, notre pauvre monde tient à un peu de morale : il n'a point goût à l'inceste, pas plus qu'aux bacchans et aux bacchantes, ou aux bayaders et aux bayadères. En un mot, l'auteur trouve que la *papillone* joue un trop grand rôle dans les idées de Fourier, et il veut faire un peu la part de la conscience et de la volonté humaine dans le système, ce qui, mêlé aux théories fouriéristes, compose un assez bizarre assemblage. Il est pourtant un fait qui pourrait n'être pas d'un heureux augure pour le salut du genre humain, tel que l'entend l'auteur du nouvel exposé fouriériste : c'est que la même voix qui avait parlé par l'organe des tables à M. Hennequin lui avait dit qu'un éditeur viendrait lui acheter son livre au prix de cent mille francs, — et cet éditeur, hélas! homme de peu de foi, n'est pas venu! Il pourrait y avoir au fond de ceci un sens symbolique très profond : l'auteur a pensé sans doute qu'un exposé nouveau du fouriérisme n'aurait rien de particulièrement attrayant pour le public, et il a songé à le rele-

ver par la mode du jour, par l'histoire des tables qui tournent, et qui ne tournèrent jamais mieux, à coup sûr, que la cervelle d'où sortit l'idée phalanstérienne. C'est ainsi que s'enrichit la légende des miracles contemporains.

Quel signe, comme nous le disions, peindrait mieux une époque où on se lasse de tout ce qui est régulier et sain? Quel trait pourrait mieux caractériser un siècle qui a voulu vivre de tous les développemens de la raison positive et des intérêts matériels, de chemins de fer, d'industrie, de commerce, de jeux de bourse, et qui vient se heurter parfois aux crédulités les plus puériles et les plus grossières, qui a tout à la fois la fièvre des spéculations et la fièvre des mysticismes oiseux? Après tout, est-ce donc une alliance si nouvelle? et cela ne s'accorde-t-il pas naturellement au contraire? Dans ce temps que que nous rappelions, dans le XVIIIe siècle, n'a-t-on pas vu tout ensemble ou à peu de distance les miracles du cimetière Saint-Médard et les folies du système, de ce système dont M. A. Cochut raconte l'histoire avec un si singulier à-propos dans un essai sur *Law et son époque?* Les combinaisons financières de Law, ses expédiens, son génie réel, sa grandeur et sa décadence, l'ardeur fiévreuse de spéculation et de jeu soulevées dans toutes les classe par cette bizarre aventure d'un homme audacieux, — tout cela l'auteur le décrit d'un trait exact et piquant, qui pourrait à coup sûr plus d'une fois s'appliquer à notre temps. Ce n'est point une froide étude financière, c'est une esquisse morale et politique. Quand on a étudié dans les détails de sa vie la plus intime ce monde du XVIIIe siècle, quand on a vu ce mélange de tous les vices et de toutes les dépravations, cet oubli de soi-même dans les hautes sphères, cette émulation dans la corruption morale, ce déclassement universel des rangs, qui n'est jamais plus sensible que dans l'épisode de Law, par le renversement subit et l'élévation scandaleuse des fortunes, n'aperçoit-on pas le travail de décomposition qui s'opère déjà? C'est un côté du XVIIIe siècle sur lequel les *Nouvelles Lettres de la duchesse d'Orléans*, récemment publiées, jettent un jour singulier. Par elle-même, la mère du régent, la princesse palatine, est certainement un des caractères les plus originaux : rude femme, d'une nature droite et simple, sorte de bourgeoise dans une atmosphère de cour, n'entendant rien à la corruption raffinée qui l'environne et la peignant crument, froide par penchant et ayant avec cela des retours pleins d'une tendresse presque charmante vers l'Allemagne, sa patrie natale. La duchesse d'Orléans parle, elle aussi, de Law, non certes pour l'expliquer, mais pour montrer les femmes du plus haut rang acharnées après le hardi financier. Dans les lettres de la princesse palatine et dans l'ingénieux essai de M. Cochut sur Law, comme on voit bien une société destinée à périr et courant follement aux catastrophes! Cette société brillante et dépravée du XVIIIe siècle n'a eu qu'un bonheur, celui de trouver à la fin de féroces sectaires qui l'ont relevée par le martyre. Mise en présence de la proscription et de l'échafaud, elle a retrouvé quelques gouttes de son vieux sang pour les jeter noblement à la face de ses persécuteurs, et elle a su mourir avec honneur.

Mais enfin cela suffit-il pour une société de savoir bien mourir? Son premier devoir n'est-il point au contraire d'apprendre à vivre? Certainement il est moins aisé de faire ce rude apprentissage que de se laisser aller follement et négligemment sur la pente des décadences. Cela est vrai surtout dans des

temps comme les nôtres, où la vie sociale se compose de tant d'intérêts complexes luttant sans cesse entre eux, où l'incertitude semble une loi invincible, et où chaque peuple est condamné, sous peine de déchéance, à la recherche laborieuse de tous les moyens propres à améliorer la condition humaine. A travers tant de chances contraires, il s'opère bien encore après tout quelque progrès. On peut lire dans l'esquisse de M. Cochut sur Law l'épisode des déportés, ramassés un peu dans tous les coins de la France, pour aller peupler les solitudes du Mississipi, ou plutôt pour aller y mourir : c'était un procédé de justice un peu sommaire. Aujourd'hui la déportation est devenue tout un système pénitentiaire qui est en cours d'expérience. L'Angleterre, on le sait, est la première entrée dans cette voie par ses colonies de l'Australie. Chaque année, il part encore de ses rives des troupes de *convicts* pour Sidney. Que deviennent ces *convicts?* quel est le résultat du régime auquel ils sont assujettis? Leur vie nouvelle est-elle disposée pour favoriser chez eux une véritable régénération? Ce sont à coup sûr des problèmes du plus sérieux intérêt. Peut-être le meilleur moyen de les étudier n'est-il pas de s'attacher à ce qu'ils ont d'abstrait. Il peut jaillir bien plus de lumières d'un tableau animé de ces colonies lointaines, car là on peut voir vivre et agir les condamnés frappés par la déportation. C'est là au fond l'intérêt d'un livre de M. P. Merruau sur les *Convicts en Australie.* Sous la forme d'un récit de voyage, l'auteur suit un convoi de déportés depuis le moment où ils quittent l'Angleterre jusque dans l'Australie; il décrit leur vie à bord pendant le passage, leur organisation dans la colonie, leur existence nouvelle, en cherchant à éclairer, par des observations pratiques sur les mœurs des *convicts*, cette grande expérience de la déportation. Il en résulte une étude animée et variée, qui cache plus d'un détail instructif et sérieux sous une forme sans sévérité et sans prétention.

Chacune de ces œuvres qui se succèdent, — nouvelle ou déjà ancienne, éclairant quelque curieux épisode de l'histoire ou racontant quelque expérience contemporaine, — n'a-t-elle pas sa place dans l'ensemble de la littérature actuelle? Dans la diffusion même qui règne depuis longtemps, il n'est point sans intérêt de rechercher la direction des esprits, les goûts qui se décèlent, les tendances qui se forment. Ce n'est point d'ailleurs seulement dans un ordre de publications que peut s'exercer cette observation des symptômes littéraires; c'est dans tout ce qui vient au jour, dans tout ce qui porte l'empreinte de l'inspiration ou du travail, principalement dans les œuvres d'imagination. Or que devient l'imagination contemporaine? Quels sont ses fruits les plus actuels dans le roman, au théâtre? Bornons-nous aujourd'hui au drame, à la comédie. Ce qu'il y a de remarquable, c'est un effort assez sensible pour atteindre à quelque nouveauté; mais c'est au milieu des plus singulières incertitudes que cet effort lui-même se produit. L'absence d'une inspiration forte et nette n'est-elle point justement le caractère du drame que représentait récemment le Théâtre-Français, — *Une Journée d'Agrippa d'Aubigné?* Certes il n'est point de personnage plus saisissant que cet homme étrange emprunté par l'auteur, M. Foussier, au XVIe siècle. A lui seul, d'Aubigné résume toutes les passions et les originalités de son temps. Il est dans son genre de cette famille des Duplessis-Mornay, des Saulx-Tavannes, des Montluc. Entre le jour où enfant encore il quittait furtivement la maison

paternelle pour aller faire la guerre et le jour où il mourait à Genève à quatre-vingts ans, il n'a point cessé de lutter. Caractère étrange par sa fougue et son énergie, nature indépendante et fière, soldat et familier du roi de Navarre avant qu'il devînt Henri IV, religionnaire inflexible, d'Aubigné était encore un écrivain, — écrivain heurté et violent dans *les Tragiques*, ingénieux et mordant dans *le Baron de Fœneste*. Une sorte de mélancolie émouvante se révèle dans les derniers vers peu connus qu'il écrivait à Genève, avant de mourir, sur la fuite des ans et sur sa mort prochaine. Qui eût dit à ce fier religionnaire que de son propre fils naîtrait la personne qui devait le plus contribuer à la révocation de l'édit de Nantes, — Mme de Maintenon?

Ce n'est donc point le relief qui manque à un tel personnage. Seulement l'auteur du drame nouveau, M. Foussier, se heurtait ici contre un de ces inconvéniens dramatiques que nous signalions récemment, celui de faire agir et parler un homme qui a eu lui-même son style empreint de la plus forte originalité, comme tous ses actes portent la marque de son caractère. Otez à d'Aubigné ses libres et indépendantes familiarités avec Henri IV, le relief vigoureux de sa nature, ses saillies impétueuses; que restera-t-il? Il restera le d'Aubigné du drame nouveau, jeté dans une intrigue ordinaire. Or la fiction a le malheur de ne point égaler l'histoire. La vraie figure qu'on connaît apparaît à chaque instant derrière le personnage imaginé par l'écrivain. M. Foussier a incontestablement inventé quelques bonnes scènes nouées avec un art réel, il a semé dans son drame des vers ingénieux et vifs, plus d'une fois l'instinct dramatique et poétique éclate en un mot dans *Une Journée d'Agrippa d'Aubigné;* mais dans le style même n'y a-t-il point une trop visible affectation des formes essayées par le drame moderne, et qui ont si singulièrement vieilli en peu d'années?

Sans prétendre rivaliser avec le Théâtre-Français, il est une autre scène qui n'en a pas moins son attrait littéraire aujourd'hui, et qui a obtenu un double et long succès avec un proverbe de M. Octave Feuillet, *le Pour et le Contre*, et la dernière comédie de Mme Sand, *le Pressoir* : — c'est le Gymnase. Le charme du proverbe de M. Feuillet, c'est qu'il vous fait assister à quelque chose de très rare au théâtre, à une véritable conversation ingénieuse et piquante, naturelle et animée. Il semble que ce soit bien facile de faire parler des personnages, et cependant là peut-être plus encore que dans l'invention est l'écueil de la plupart des écrivains dramatiques. Quant au *Pressoir*, on le sait déjà, c'est encore une étude de paysans. En elle-même, l'étude est délicate et fine, et la délicatesse va peut-être ici jusqu'à la subtilité, — subtilité dans les sentimens comme dans le langage. Mais ne faut-il point convenir aussi que ces paysans ont lu les romans de Mme Sand? Ils s'en sont nourris, et cela est d'autant plus surprenant, qu'ils vivaient au XVIIIe siècle, époque où *le Pressoir* nous ramène. La comédie de Mme Sand ne se soutient pas moins par la grâce des détails et l'originalité de quelques caractères.

Rentrons dans la politique et dans l'histoire des divers incidens contemporains. Il y a aujourd'hui une certaine stagnation qui s'explique naturellement sans doute par la place que prend la question d'Orient dans toutes les préoccupations. Voici cependant le moment où la vie politique va renaître dans quelques pays. D'ici à peu de jours, le parlement piémontais va s'ouvrir

à Turin, et les chambres espagnoles vont commencer leur session à Madrid Le parlement anglais ne saurait tarder longtemps maintenant à reprendre ses travaux, et ces jours derniers le roi Léopold ouvrait solennellement la session du parlement belge. Du reste, dans son discours, le roi Léopold n'a pu que constater l'état de prospérité où se trouve la Belgique, l'accroissement de son commerce et de son industrie, le progrès de tous ses intérêts. C'est proprement un discours d'affaires qui ne touche nullement à la politique, et cela trouve son explication toute simple dans l'origine du cabinet belge actuel. Arrivé au pouvoir l'an dernier à un moment difficile au point de vue intérieur comme au point de vue international, il avait justement pour mission et pour but d'écarter toutes les questions politiques, afin de se livrer exclusivement au soin des affaires du pays. Chose étrange pourtant, il y a un an que le ministère belge naissait avec un caractère en quelque sorte provisoire, et cela ne l'empêche point d'exister encore. Il poursuit son existence comme par le passé, en évitant les questions politiques. Seulement ces questions ne renaîtront-elles pas d'elles-mêmes? Les partis ne se retrouveront-ils pas en présence et ne recommenceront-ils pas leurs luttes? En attendant, la Belgique jouit de son calme, et ressent un naturel orgueil de la réception brillante que le duc de Brabant vient de trouver à Londres. Le mariage du duc de Brabant avec une archiduchesse d'Autriche, là est le seul événement politique de ces derniers temps pour la Belgique, et c'est le seul aussi dont parle le roi Léopold dans son discours. Les chambres ont maintenant repris leurs travaux réguliers, et le premier acte de la chambre des représentans a été de renommer son ancien président, M. Delfosse. Tous les partis se sont rencontrés dans le même vote. C'est donc sous les plus calmes et les plus favorables auspices que s'ouvre la session du parlement belge.

La session des états-généraux hollandais est ouverte depuis plus longtemps. Interrompue pendant quelques jours, elle a été récemment reprise, et il ne serait point impossible qu'il ne surgît quelque discussion sérieuse où fût engagée la politique du cabinet de La Haye. Ce n'est plus aujourd'hui sur le terrain dangereux des passions religieuses qu'il peut avoir à soutenir la lutte, c'est sur le terrain financier. Déjà le budget a été l'occasion d'observations de plus d'un genre, et quelques députés ont reproché au ministère de tendre sans cesse à augmenter les dépenses. Le gouvernement a du reste répondu à ces diverses observations, en justifiant tous les accroissemens par les exigences du service public, par la nécessité de travailler à la rectification des fleuves, à l'amélioration des ports de mer, à la construction des prisons. Maintenant il vient de s'élever une question plus grave dans la seconde chambre des états-généraux; il ne s'agit plus d'une réduction de dépenses, il s'agit d'une réduction d'impôts. La situation favorable des finances hollandaises est le motif invoqué pour cette réduction. Un certain nombre de députés, parmi lesquels se trouve M. Thorbecke, ancien ministre de l'intérieur, ont fait récemment une proposition qui, parcertains points, touche à l'ensemble de l'état économique du pays, — qui demande notamment la suppression de l'impôt sur l'abattage et des taxes qui frappent l'entrée du bétail abattu. Diverses autres mesures sont proposées pour dégrever l'importation des denrées alimentaires, dont le prix s'élève aujourd'hui comme dans tous

les pays. Quel sera le sort de cette proposition? Elle a été renvoyée aux bureaux de la chambre, et elle donnera lieu sans nul doute à des débats sérieux, qui mettront dans tout son jour la situation financière de la Hollande. L'esprit de discussion peut s'exercer avec plus de profit pour le pays dans le domaine positif que dans le domaine où se sont agitées un moment, il y a quelques mois, les passions religieuses.

La question d'Orient, qui impose de si grands devoirs à l'Europe occidentale, est pour l'Europe orientale aussi, pour le royaume de Grèce en particulier, une épreuve des plus sérieuses. Depuis la guerre de l'indépendance, il ne s'est point présenté de conjoncture plus propre à agir sur l'imagination de ce peuple hellénique, si prompt à s'émouvoir. En revanche, jamais une situation plus délicate ne s'était offerte, et cette imagination, qui, à l'époque des grandes luttes nationales, a pu être un mobile aussi précieux que puissant, n'est aujourd'hui pour la Grèce qu'un embarras et qu'un danger. Il est évident que la neutralité la plus absolue est la seule politique qui convienne aux Hellènes, et la raison en est aussi saisissante que simple : c'est qu'en profitant sans réflexion des circonstances actuelles, pour hasarder quelque tentative d'insurrection, ils courraient au suicide par deux côtés à la fois. En contrariant la politique de l'Occident, ils s'exposeraient à de redoutables ressentimens, et en secondant la pensée de la Russie, ils n'obtiendraient qu'une amitié non moins périlleuse sous ses formes caressantes. Comment, en effet, les hommes qui essaient de pousser les Grecs aux aventures peuvent-ils ignorer, seuls dans le monde entier, que ce n'est point par un désir chevaleresque de rétablir l'empire de Byzance que la Russie aspire à la conquête de Constantinople?

Pour nier ce danger, il faut ou peu de bonne foi, ou une singulière aberration d'esprit. Nous ne voulons voir qu'un simple manque de jugement dans les publications qui se succèdent depuis quelque temps en Grèce pour engager ce pays dans la cause de l'empereur Nicolas, sous prétexte de réchauffer le patriotisme hellénique. C'est cependant là une qualification bien modérée pour caractériser les prédications aujourd'hui familières au journal d'Athènes *le Siècle*, et surtout les dithyrambes dont le poète Panajotis Soutzo remplit les colonnes de cet organe de l'influence russe. « Lorsque le glaive de l'orthodoxe Nicolas tombera sur le croissant de Mahomet, écriez-vous alors, nations : C'est ainsi que l'archange Michel combattait Satan au milieu des éclairs, de la foudre et des tremblemens de terre! » Voilà le ton ordinaire de M. Soutzo, et ces paroles sont extraites d'une tirade récente intitulée : *Que faut-il faire?* Ce qu'il faut faire, on le devine assez après un pareil exorde. « Vous n'avez rien à gagner, dit le Tyrtée fanariote, en demeurant simples spectateurs de la lutte; car si l'empire ottoman évite sa dissolution, et si la paix se rétablit, vous restez les uns esclaves de la Turquie, les autres dans votre état de marasme et de misère. Si, au contraire, vous prenez les armes à l'heure opportune pour recouvrer votre liberté, l'empire turc s'écroule, les armées russes assiégeant Constantinople... voilà qu'en peu de temps il s'élève un nouvel empire, et vous devenez les uns autonomes, les autres des plus fortunés! » Il n'y a que les poètes lyriques pour conclure avec cette ampleur et cette assurance, sans démonstration ni transition. — La guerre a lieu

entre le tsar et le sultan; deux grandes puissances occidentales sont aussi un peu de la partie : il n'importe à M. Soutzo. La France, l'Angleterre et la Turquie ne comptent point. Le tsar lui-même, l'archange Michel, avec ses canons et ses fusils orthodoxes, s'efface au dénoûment, pour laisser apparaître Byzance rétablie dans toute sa gloire au profit des Hellènes!

Ces visions débitées d'un ton de prophétie dans une phraséologie mystique propre à frapper l'esprit des masses devaient appeler l'attention du gouvernement hellénique. Il ne pouvait voir avec indifférence de semblables publications sans paraître les encourager, et il a compris, hâtons-nous de le dire, qu'un désaveu était devenu nécessaire. Son organe avoué, *la Semaine*, a donc répondu à ces folles excitations. « Nous honorons sincèrement M. Soutzo, dit le journal du gouvernement grec. Comme poète, il a enrichi notre nouvelle littérature, nous reconnaissons même que ses articles ont une certaine valeur poétique; mais qu'il nous soit permis de le considérer comme émettant des idées contraires aux vrais intérêts de la nation et aux principes de neutralité, ainsi qu'aux rapports amicaux que le gouvernement hellénique a maintenus et maintient toujours avec une puissance voisine et alliée. » A parler franchement, l'organe du ministère grec aurait pu, sans crainte de sortir des justes limites du vrai, s'exprimer en termes plus formels sur les déclamations imprudentes de M. Soutzo. Nous nous abstiendrions cependant de blâmer la modération que *la Semaine* a mise dans ce désaveu, si la même mollesse de pensée ne se laissait deviner dans la conduite du gouvernement hellénique, et si des symptômes fâcheux ne semblaient annoncer de sa part l'intention d'accorder plus que de raison aux passions d'un parti enivré aujourd'hui d'illusions funestes.

Il n'était pas à présumer que les napistes, si naturellement disposés dans les temps ordinaires à prêter l'oreille à tout vent du nord, resteraient indifférens et inactifs en présence des orages qui s'amoncelaient de ce côté de l'horizon. L'on se rappelle d'ailleurs que les encouragemens ne leur ont point manqué : on se souvient que, lors de l'arrivée du prince Menchikof à Constantinople, une nuée d'envoyés extraordinaires s'abattit sur tous les points importans de l'empire ottoman, et que la Grèce ne fut point oubliée. Quel était l'objet de ces missions? Il était facile de le pressentir d'après le but de celle du prince Menchikof lui-même. Les napistes ne s'y trompèrent point, et depuis lors ils ont pris une attitude et tenu un langage qui laissent assez voir les espérances dont on les a flattés. Leur activité remuante s'est toutefois ressentie des fluctuations des événemens. Le premier enivrement a été suivi d'un retour à des sentimens plus calmes. Après avoir fait des concessions importantes à ce parti au moment où l'Europe orientale croyait au triomphe de la diplomatie russe, le gouvernement grec a paru les regretter lorsqu'on a pu croire que la question se résoudrait autrement. Si, dans le premier cas, l'on avait nommé au commandement des troupes de la frontière un colonel dévoué aux intérêts des napistes, M. Scarlato Soutzo, dans le second l'on a confié cette mission délicate à un homme animé d'intentions plus modérées, le général Grivas.

Voici cependant que le gouvernement grec semble incliner de nouveau et d'une manière plus décidée vers le dangereux parti qui, dans son impatiente

ardeur de servir ce que l'on appelle la *grande idée*, n'est que le déplorable instrument d'une politique mortelle pour le pays. Une modification a eu lieu récemment dans le cabinet. Le ministre des finances, M. Christidès, et celui de la guerre, M. Spiro Milios, n'ayant pu s'entendre, assure-t-on, sur la marche à suivre dans les élections prochaines, ont mis la royauté à l'aise en se retirant simultanément l'un et l'autre; mais le résultat le plus clair de cette crise ministérielle a été de fortifier les influences napistes au sein du cabinet, en écartant le seul homme qui fût fermement décidé à opposer quelque résistance à ces périlleuses ambitions. Le ministre de la guerre, plus heureux que celui des finances, a su se faire remplacer à son gré et selon les vues de son parti : M. Spiro Milios a eu pour successeur ce même colonel Scarlato Soutzo, rappelé récemment de la frontière pour les dispositions peu pacifiques qui lui étaient attribuées.

Si l'on songe que des élections nouvelles se préparent en Grèce, et qu'elles vont être dirigées en ce sens, on ne peut nier que la situation n'ait de la gravité, et qu'elle ne mérite la plus sérieuse attention. Nous nous sentons portés à envisager l'état des esprits en Grèce avec indulgence, car on doit tenir compte, nous le comprenons, des excitations auxquelles ils sont en butte depuis six mois; mais il est bon de leur signaler des écueils contre lesquels ils risqueraient fort de se briser en persévérant dans la voie où ils s'engagent. Ceux-là seuls sont les vrais amis de la Grèce qui lui conseillent de s'abstenir de toute intervention dans le grand débat qui agite aujourd'hui l'Orient.

CH. DE MAZADE.

REVUE MUSICALE.

Les jours se suivent, dit-on vulgairement, et ne se ressemblent pas, ce qui nous paraît être une vérité au moins contestable en ce qui regarde la vie de l'esprit, où, depuis quelques années, les jours se suivent et ne se ressemblent que trop. En effet, il se produit depuis quelque temps dans l'empire de la fantaisie une sorte de réaction contre la spontanéité et la trop grande effervescence de l'imagination. Faut-il croire avec quelques esprits moroses et un peu pessimistes que tout est dit pour la fantaisie, et que la poésie a parcouru le cercle de ses incantations divines; qu'il ne peut plus y avoir dans les arts et dans la littérature que des combinaisons plus ou moins ingénieuses de formes et de sentimens connus, et que l'humanité ou du moins la civilisation européenne est entrée dans une phase nouvelle, dans l'âge de la maturité et des réflexions, où la faculté créatrice n'occupe plus que le second rang? Ou bien est-il plus juste de penser avec d'autres que l'homme est toujours le même, que son cœur est une source permanente et inépuisable d'inspirations, que les générations seules vieillissent et meurent, mais que l'humanité est éternelle, ainsi que l'amour et la poésie, qui passent de main en main avec le flambeau de la vie?

A former les esprits comme à former les corps,
La nature en tout temps fait les mêmes efforts;

Son être est immuable, et cette force aisée
Dont elle produit tout ne s'est point épuisée.

C'est ainsi que parlait déjà Charles Perrault au XVIIe siècle, où la question que nous agitons avait été posée en pleine Académie française entre les admirateurs exclusifs de l'antiquité et les défenseurs non moins passionnés des temps modernes. A vrai dire, la question est plus facile à poser qu'à résoudre, et sans nier que l'humanité ne soit éternelle comme la nature, et ne renaisse incessamment de ses propres cendres comme l'oiseau fabuleux, il n'est pas moins évident qu'il y a des civilisations et des formes de l'esprit humain qui s'épuisent et finissent par disparaître tout à fait. Sans doute que l'inspiration ne périt pas, mais elle se déplace, et va produire ailleurs des fruits nouveaux et différens. Au lieu de se manifester sous la forme d'un poème épique, d'un tableau de Raphaël ou d'une symphonie de Beethoven, elle ira illuminer le front d'un Buffon ou d'un Herschel, car, comme l'a très bien dit d'Alembert, l'imagination joue dans les sciences exactes et d'observation un plus grand rôle qu'on ne croit. Quel beau sujet d'étude ce serait que de préciser la part qui revient à l'intuition dans l'histoire des sciences positives!

La musique pourtant n'a point à se plaindre du siècle où nous vivons. Les cinquante années qui viennent de s'écouler ont été aussi fécondes en grands compositeurs qu'en poètes illustres et en penseurs vigoureux. L'Allemagne a produit Beethoven, Weber, Mendelssohn, Schubert, Spohr; l'Italie a vu naître Rossini, Bellini et Donizetti, et la France s'est enrichie successivement de Berton, Méhul, Lesueur, Nicolo, Boïeldieu, Hérold, Auber, Cherubini, Spontini et Meyerbeer. De Grétry à M. Auber comme de Gluck à M. Meyerbeer, on ne peut nier que la musique dramatique n'ait fait un pas énorme sous le rapport du coloris et du développement des situations. Si l'idée mélodique s'est amoindrie, si aucun compositeur moderne n'a pu atteindre à la sérénité suprême de Mozart, à l'accent pathétique et religieux de Gluck, à la vérité touchante et fine de Grétry, il est juste de convenir aussi que le final de *la Vestale*, celui du troisième acte de *Moïse* et le quatrième acte des *Huguenots* sont des conceptions grandioses, des peintures puissantes, tout à fait propres à notre temps. On peut affirmer que sans la révolution française, de pareils chefs-d'œuvre n'existeraient pas. Oui, cette ère de rénovation sociale a été aussi pour la musique une source de grandes et magnifiques inspirations. Par malheur, ce mouvement d'initiation paraît entièrement épuisé depuis quelques années, et, à la place des génies créateurs que nous venons de nommer et qui forment la génération héroïque de notre siècle, on a vu paraître en Italie Ricci et Verdi, en Allemagne Schumann, Gade, Wagner et Flotow, en France MM. Ambroise Thomas, Reber, Niedermeyer, Gounod, Félicien David et Masset. Entre les mains de ces musiciens plus ingénieux qu'inspirés, l'art a subi une fâcheuse altération. Pour ne parler que de la France, qui est encore le pays le mieux partagé, aucun homme important ne s'est emparé de l'attention générale et n'y a imprimé le sceau de sa personnalité.

Sans méconnaître le mérite et la distinction de M. Halévy, la vivacité de main et la bonne humeur de M. Adam, le soin que met M. Ambroise Thomas

à recueillir pieusement ses inspirations de courte haleine, sans nier le talent discret et un peu terne de M. Reber, le goût et la grâce élégiaque de M. Félicien David, les méditations trop prolongées de M. Niedermeyer, les tendances élevées de M. Gounod et les espérances que nous donne M. Masset, — on est cependant forcé de conclure que parmi ces compositeurs si diversement appréciés, il n'y a pas une idée originale qu'on ne retrouve déjà dans les grands maîtres qui les ont précédés et procréés. Je ne parle pas de M. Berlioz, qui n'est pris au sérieux que par les étudians allemands de première année, et qui depuis vingt-cinq ans court, comme le Juif errant, à la recherche d'un public impossible qui échappe constamment à ses étreintes. Non-seulement l'inspiration s'est amoindrie, éparpillée en petits effets qui accusent la stérilité et le labeur des nouveau-venus, mais la forme elle-même a perdu de l'ampleur et de la clarté qu'on trouve dans les œuvres consacrées. Cela étonnera peut-être quelques lecteurs de nous entendre dire que l'art d'écrire en musique, que le métier enfin n'est pas moins déchu que tout le reste, lorsqu'on voit proclamer chaque jour la science profonde du moindre compositeur de bluettes et de polkas-mazurkas, de M. Prudent par exemple! Il y aurait encore une bien curieuse question à traiter devant l'Institut; c'est à savoir : quelle a été depuis cinquante ans l'influence de la presse quotidienne sur les beaux-arts? Nous n'hésiterions pas à répondre : détestable. On pourrait nous dire : vous glorifiez le grand événement des temps modernes, vous vous réclamez de la révolution de 1789 comme d'une ère d'émancipation, et vous niez le progrès! — Eh! mon Dieu, répondrions-nous, nous admettons le progrès là où il est possible, dans les choses soumises à la réflexion et à la volonté de l'homme; mais il y a un coin mystérieux de notre âme que Dieu s'est réservé, où il agit tout seul par le moyen de la grâce et de l'inspiration qu'il fait descendre sur ses élus. Or, quand je vois des baladins, des improvisateurs sans vergogne, élevés chaque matin sur le pavois, prendre la place qui appartient au génie, ce fils consubstantiel de la pensée suprême, je nie le progrès et je prétends que les marchands ont envahi le temple du Très-Haut. Si l'art n'était pas une chose très-sérieuse, un moyen d'élever notre esprit, d'épurer notre cœur et de nous préparer à de plus hautes destinées, il ne serait pas digne vraiment d'occuper vingt-quatre heures un homme intelligent.

Depuis *le Juif errant* de M. Halévy, qui a eu la destinée que nous lui avions prédite, l'Opéra, qui ne prodigue pas les nouveautés, a donné *la Fronde*, ouvrage en cinq actes de M. Niedermeyer. L'issue de cette nouvelle tentative dramatique de l'auteur du *Lac* et de beaucoup d'autres mélodies pénétrantes n'a pas été un seul instant douteuse, et l'on a pu se convaincre une fois de plus qu'un musicien qui n'a chanté avec succès que l'hymne solitaire de la poésie lyrique n'a pas les qualités nécessaires au théâtre. Pindare, Horace, Lamartine, Byron lui-même, il l'a bien prouvé, les plus grands poètes lyriques ou *monotones*, dans la vraie acception de ce mot, qui aient existé, n'auraient point réussi dans une œuvre dramatique qui exige, avant tout, de la variété et de l'impersonnalité. Schubert, l'admirable mélodiste, n'a-t-il pas échoué au théâtre presque aussi complétement que M. Niedermeyer, qui est loin pourtant de posséder les qualités éminentes et l'originalité du compositeur allemand?

Après *la Fronde*, qui n'a eu qu'un petit nombre de représentations, on a donné tout récemment à l'Opéra *le Maître-Chanteur*, de M. Limnander, ouvrage qui, pour être en deux actes, n'en ira ni mieux ni plus longtemps. M. Limnander est un compositeur belge qui s'est fait connaître par deux opéras-comiques, *les Monténégrins* et *le Château de la Barbe-Bleue*. C'est un musicien instruit et parfois ému, qui vise volontiers au style, mais non pas sans effort. Ses idées manquent d'originalité, son instrumentation dépasse souvent le but et va jusqu'au mélodrame. *Le Maître-Chanteur*, dont le sujet est emprunté à l'histoire poétique de l'Allemagne du XVe siècle, ne vaut pas une analyse. Cet opéra renferme plusieurs morceaux estimables qui font honneur à M. Limnander, mais qui ne peuvent sauver un ouvrage où la vie et l'originalité brillent par leur absence.

A côté des opéras récemment représentés sur notre première scène lyrique viennent se placer des compositions plus légères, dont il faut bien dire un mot, si l'on veut suivre la musique moderne dans toutes ses manifestations. Un nouveau ballet sous le titre de *Jovita* vient d'être représenté pour les débuts de Mme Camille Rosati. La donnée n'en est pas très neuve, et M. Mazilier ne s'est point épuisé en frais d'imagination pour la conception de ce *scenario*, dont le sujet ramène des situations traitées cent fois par M. Scribe dans son théâtre d'opéra-comique. Les incidens de *Jovita* sont loin de relever la simplicité du canevas, et tout l'intérêt du nouveau ballet consiste dans l'apparition de Mme Rosati. Depuis qu'on ne chante plus en Italie, on y danse du moins, car les Bigottini, les Taglioni, les Ceritto, les Carlotta Grisi viennent toutes du pays qui produisait autrefois de grands compositeurs et des virtuoses incomparables. Mme Rosati, qui est de Bologne, s'est déjà présentée devant le public parisien dans une représentation de *la Tempesta* de M. Halévy au Théâtre-Italien. Un fâcheux accident survenu à Mme Rosati l'empêcha de continuer, et suspendit le cours de ses succès. Ce n'est point un talent bien original ni très correct que celui de Mme Rosati, mais elle a de la verve, une physionomie intéressante, expressive, où se peignent sans efforts les plus vives émotions de l'âme. C'est comme mime surtout que Mme Rosati a captivé les suffrages du public de l'Opéra, qui lui a fait l'autre soir un accueil de bon augure. La musique de *Jovita* facile, agréable et soigneusement écrite, est de M. Théodore Labarre, compositeur de mérite, qui a vécu *plus d'une semaine* dans la sympathie populaire, et dont tout le monde connaît les belles romances et le petit chef-d'œuvre : *Jeune fille aux yeux noirs*. M. Labarre n'a eu qu'un tort dans sa vie d'artiste, c'est de ne pas croire suffisamment à l'avenir de son talent.

Nous avons aussi, avant de quitter l'Opéra, à signaler la retraite d'un artiste dont le nom doit être sauvé de l'oubli, parce qu'il se rattache à une grande révolution musicale. M. Levasseur vient de faire ses adieux au public. Fils d'un laboureur de Picardie, l'artiste qui devait tenir si longtemps à l'Opéra le premier emploi de basse entra au Conservatoire en 1809 et fut admis, quelques années après, dans la classe de Garat. Il débuta à l'Opéra dans *la Caravane* de Grétry en 1813, et s'y fit remarquer par sa belle voix. Après un voyage fait à Londres en 1814, où il s'essaya dans l'opéra italien; après un autre voyage fait à Milan en 1821, où il rencontra Meyerbeer, qui

lui confia un rôle dans son opéra de *Marguerite d'Anjou*, M. Levasseur revint à Paris et chanta au Théâtre-Italien, à côté de Pellegrini, de Zucchelli, artistes de grand mérite, dont l'exemple fut très utile à M. Levasseur. La réputation qu'il s'acquit alors attira l'attention de Rossini, qui le fit engager de nouveau à l'Opéra, où il débuta dans *le Comte Ory* en 1828. En 1829, il chanta avec un très grand succès dans *Guillaume Tell*, dans *le Philtre*. Il créa en 1831 le personnage de Bertram dans *Robert le Diable;* en 1837, celui de Marcel dans *les Huguenots*, qui resteront ses vrais titres à l'intérêt de la postérité. Doué d'une belle stature, d'une voix de basse mordante et bien caractérisée, M. Levasseur est avec Mme Damoreau, avec Adolphe Nourrit, Ponchard, Martin et Duprez, l'un des meilleurs chanteurs dramatiques de la nouvelle école française.

Nous venons de résumer les principaux faits qui ont pu appeler sur les dernières représentations de l'Opéra l'attention du public musical. Au théâtre de l'Opéra-Comique, les morts vont vite, et les partitions s'y entassent les unes sur les autres avec une rapidité effrayante. Après *Marco Spada*, qui n'a pas quitté l'affiche, après *la Tonelli*, opéra en deux actes de M. Ambroise Thomas, qui n'a fait que paraître et disparaître, *le Nabab*, dont il a été déjà parlé dans cette *Revue*, est la dernière nouveauté importante qui se soit produite à ce théâtre vraiment heureux, où la reprise de *l'Épreuve villageoise* de Grétry fait regretter qu'on ne puisse pas récidiver souvent de pareilles tentatives. Puisqu'il faut absolument que M. Halévy fasse bon an mal an ses trois ou cinq actes de musique dramatique, tantôt dans le *grand*, comme on dit, et tantôt dans le *tempéré*, sans compter les petites distractions littéraires qu'il se donne pour l'amusement de ses confrères de l'Institut, il devrait au moins choisir avec plus de discernement les sujets qui doivent l'inspirer. Un mauvais vaudeville qui a traîné longtemps sur les petits théâtres des boulevards, où l'invraisemblance est poussée jusqu'à la niaiserie, valait-il l'honneur d'être mis en musique par un homme d'esprit? C'est bien la peine de faire de l'érudition de seconde main et de raconter des historiettes connues de tout le monde, pour se fourvoyer ensuite dans des poèmes aussi lamentables que *le Juif errant* et *le Nabab*. Nous ne raconterons pas les vicissitudes impossibles de ce lord anglais qui étouffe de satiété et qui hésite pendant trois mortels actes entre le suicide et la réconciliation avec sa femme, une cantatrice italienne des plus capricieuses, qui se trouve être en définitive la femme d'un autre. Encore, si le piquant des situations rachetait l'absurdité de la donnée, on s'en consolerait en disant avec Beaumarchais que ce qui ne peut pas être dit est bon à être chanté; mais c'est une succession de scènes *plaquées* que *le Nabab*, il n'y a là que des situations forcées et amenées tant bien que mal pour la plus grande gloire du musicien. Ici se trouve un *éternuement* en duo, là un aboiement de chiens avec accompagnement de chœur; plus loin, un solo de violon est exécuté par la voix sonore et douce de M. Bussine, imitation flagrante et puérile d'une scène du *Toréador* de M. Adam. Au troisième acte, un petit air gallois composé sur des intervalles autres que ceux qui forment notre gamme diatonique. Oh! la belle chose qu'un compositeur érudit! Nous lui dirions volontiers : *Lascia le donne e studia la matematica.*

Il nous reste peu de chose à dire de la musique du *Nabab*, si ce n'est qu'au

premier acte nous avons remarqué un joli point d'orgue confié à la voix agile, mais déjà fatiguée de Mme Miolan; au second acte, le solo de violon vocalisé par M. Bussine, et puis le finale, qui est arrangé avec habileté et dont la *stretta* est chaleureuse; enfin l'air gallois du troisième acte, qui doit faire le bonheur de M. Vincent, de l'Institut. *Le Nabab* nous paraît être un opéra conçu dans un nouveau style que nous qualifierons volontiers de genre anecdotique, où il n'y a pas besoin d'avoir des idées, mais seulement un peu d'adresse à *trousser* une phrase et à présenter avec agrément une succession de points d'orgue ingénieux.

Colette, opéra en trois actes, de M. Planard, musique de M. Justin Cadaux, a succédé au *Nabab* et ne lui fera pas longtemps concurrence; c'est encore une anecdote tirée de la vie de Sedaine, délayée en trois actes, mais avec infiniment trop de sensibilité. Il s'agit d'une jeune fille qui se dévoue, et dont l'action généreuse mériterait certainement le prix de vertu de l'Académie française. M. Justin Cadaux, qui s'est déjà fait connaître par deux petits actes, *les Deux Gentilshommes* et *les Deux Jakets*, dont la musique facile a été remarquée un instant, n'était pas de force à supporter le fardeau d'un ouvrage de trop longue haleine, car tel suffit au second rang qui s'éclipse au premier. Sa partition de *Colette* est faiblement écrite, mais on y trouve des mélodies agréables et naturelles. Il est grand temps que le nouvel opéra de Meyerbeer, *l'Étoile du Nord*, qu'on répète avec activité, vienne nous délivrer de tous ces tâtonnemens insignifians.

Parlons un peu du troisième théâtre lyrique, devenu le Théâtre-Impérial, où l'enthousiasme est monté à un tel diapason, qu'on peut craindre qu'il ne devienne dangereux à la santé publique. On sait que ce théâtre a été créé tout exprès pour faciliter les débuts d'un jeune compositeur plein d'avenir, de M. Adolphe Adam, membre de l'Institut et auteur du *Postillon de Lonjumeau!* Aussi l'infatigable et spirituel compositeur ne suffit-il pas à la besogne, et à peine a-t-il mis au monde un opéra en trois actes comme *Si j'étais roi* et *le Roi des Halles*, que vite il en conçoit un autre qu'il enfante avec aussi peu de douleurs. Sans doute ces nombreux enfans ne s'en portent pas mieux, mais ils vivent ce qu'ils peuvent, et la Providence fait le reste. Le dernier enfant de M. Adam se nomme *le Bijou perdu;* en voici la très courte histoire. Il y avait autrefois au XVIIIe siècle, cela va sans dire, un fermier-général nommé Coquillière, dont la femme avait un amant, ce qui était conforme aux meilleurs usages. Une montre, donnée par le fermier-général à sa femme et que celle-ci laisse emporter par le marquis d'Angennes, forme le nœud de l'intrigue. Cette montre, remise par le marquis au commissionnaire Pacôme, qu'il trouve sur son chemin et dont il a hâte de se débarrasser, excite la jalousie de Mlle Toinette, fleuriste de son métier et fiancée de Pacôme; cela donne lieu aux plus étranges quiproquos et aux scènes les plus invraisemblables qui se dénouent, à la satisfaction générale, par le mariage de Pacôme avec Toinette, qui a failli, sur ces entrefaites, devenir première cantatrice de l'Opéra. Sur ce thème fécond en allusions grivoises. M. Adam a composé une ronde en trois actes avec accompagnement de toute sorte d'instrumens, et surtout de petite flûte. Vous dire la joie et le bonheur de ce bon public du boulevard du Temple en écoutant cette musique guille-

rette, qui danse toujours sur les rhythmes très populaires de *six-huit* et de *deux-quatre*, est une chose impossible. C'est un succès fou qui doit faire le désespoir de ceux qui contesteraient encore la vérité de cet adage si profond : *Vox populi, vox Dei;* mais il faut dire aussi qu'indépendamment du poème et de la musique si dansante de M. Adam, *le Bijou perdu* offre une curiosité non moins piquante : c'est la cantatrice chargée du principal rôle.

Mme Marie Cabel n'est pas tout à fait une inconnue pour le public parisien. Née en Belgique, si je ne me trompe, elle s'essaya, il y a quelques années, à l'Opéra-Comique, où elle ne produisit qu'un effet médiocre. Mécontente de sa position, Mme Cabel demanda alors à résilier son engagement, et retourna à Bruxelles, où, pendant plusieurs années, elle chanta avec assez de succès. Après avoir brillé tour à tour à Lyon et à Marseille, elle fut engagée au troisième théâtre lyrique, situé dans cette région lointaine qui n'est plus la province, et qui n'est pas encore Paris. Mme Cabel n'est plus une très jeune personne. D'une taille élevée et bien prise, d'une physionomie agréable et douce, elle est bien à la scène, sans y être toutefois parfaitement à son aise. Ses mouvemens sont un peu raides et manquent de désinvolture. Mme Cabel possède une voix de soprano étendue et assez éclatante dans les notes supérieures, mais sourde et nasillarde dans la partie inférieure de l'échelle. Sa vocalisation bruyante, audacieuse et très incorrecte, est dépourvue de charme et de cette homogénéité dans l'enchaînement des sons qui distingue le talent exquis de Mme Miolan et celui des cantatrices qui ont fait de bonnes études. Mme Cabel prononce très mal; elle articule à peine les mots, et il résulte de son débit une sorte de *clapotage* mignard qui n'est pas toujours intelligible. Mme Cabel serait fort embarrassée, si on lui donnait à chanter de la musique qui exigeât du style, car elle ignore à peu près l'art de phraser et de se tenir debout sur une note lumineuse. Le son qu'elle lance violemment au dehors est labouré comme une balle mâchée, et ses gammes, ses arpéges et ses points d'orgue, d'un goût détestable, se déroulent, s'enroulent et s'enchevêtrent à l'aventure.

Qu'est-ce donc qui a valu à Mme Cabel cette vogue d'un instant dont elle doit être bien étonnée? Mon Dieu, les avantages de sa personne, les qualités brillantes de sa voix, de l'audace, *l'occasion et l'herbe tendre*, puis l'adresse de M. Adam, qui lui a préparé un petit triomphe dans un morceau fort heureusement trouvé. Nous voulons parler de la ronde du second acte : *Ah! qu'il fait donc bon cueillir des fraises*, qui consiste en une petite phrase bien rhythmée et longtemps préparée par des notes accessoires qui simulent l'élan et trompent l'oreille. Lorsque enfin la cantatrice s'élance sur cette phrase sautillante qu'elle fait attendre depuis si longtemps, la salle tout entière bondit d'enthousiasme, et le tour est fait. Si Mme Cabel ne se hâte pas de corriger les nombreux défauts de sa vocalisation, si elle ne modère les éclats de sa voix chevrotante et mal posée, si elle n'apprend à prononcer et à conduire aisément une phrase musicale dans *la carrière*, si elle n'abandonne au plus vite cette musique de casse-cou, ces notes piquées et ces violens coups de gosier qui l'exposent à s'étrangler chaque soir, nous lui prédisons une destinée encore plus courte que celle de Mme Ugalde, qui a dédaigné les conseils de la critique pour écouter les éloges extravagans d'une publicité éphémère.

Si des théâtres notre attention se porte sur une autre région du monde musical, nous n'aurons guère à constater que des pertes douloureuses. La mort vient d'enlever tout récemment un compositeur distingué, Onslow, dont le nom est plus connu des artistes que du public. Né à Clermont, dans le Puy-de-Dôme, le 27 juillet 1784, d'un père qui était le fils cadet d'un lord anglais et d'une mère, assure-t-on, qui descendait de Brantôme, George Onslow étudia la musique dès son enfance, comme un art d'agrément qui sied à l'éducation d'un fils de famille. Ce n'est que très tard, à l'âge de vingt-deux ans, après avoir résisté à la séduction des plus grands chefs-d'œuvre, qu'Onslow éprouva le désir de s'essayer lui-même, dans l'art de la composition. Il débuta par un quintette pour instrumens à cordes, sans autre préparation que la volonté d'imiter Mozart, dont il admirait par-dessus tout le génie. Il continua ainsi, pendant trente ans d'une vie pleine de loisirs, à produire un nombre assez considérable de *quintetti*, de quatuors et d'autres morceaux de musique instrumentale qui se répandirent d'abord en Allemagne et lui acquirent une renommée qui ne tarda point à pénétrer en France. En 1824, il fit représenter au théâtre Feydeau un opéra en trois actes, *l'Alcade de la Vega*, qui n'eut qu'un succès d'estime; en 1827, il donna *le Colporteur*, qui ne fut guère plus heureux, et en 1837, *le Duc de Guise*, qui ne reçut pas un accueil plus favorable. Onslow fut élu membre de l'Institut en 1842, où il succéda à Chérubini. On a osé rapprocher le nom d'Onslow de celui de Beethoven; de telles exagérations ne sont permises qu'à ceux qui ignorent aussi bien la langue dans laquelle ils s'expriment que le mérite de deux hommes qui sont l'un à l'autre ce que Shakspeare est à Casimir Delavigne. Onslow était un compositeur distingué qui avait l'instinct et le goût de la musique instrumentale, et dont les *quintetti* et les quatuors, qui forment la partie intéressante de son œuvre, se font remarquer par une bonne économie des effets, par la clarté des idées principales, le choix des modulations et l'heureux enchaînement des épisodes. Il n'avait ni le génie de l'invention, ni la science qui caractérise un vrai maître. La mort d'Onslow laissait une place vacante à l'Institut pour laquelle se sont présentés un grand nombre de candidats. Puisqu'il s'agissait de remplacer un compositeur qui a cultivé avec succès la musique instrumentale, genre très peu populaire en France, M. Reber, qui vient de fixer les suffrages de l'Institut, est peut-être le choix le plus convenable qu'ait pu faire l'Académie des Beaux-Arts. Il y a plus d'une analogie entre le talent d'Onslow et celui de M. Reber, que l'opéra du *Père Gaillard*, trois ou quatre symphonies, des ouvertures remarquables et un grand nombre de morceaux de musique de chambre recommandent suffisamment à l'attention des hommes sérieux.

La mort vient d'enlever aussi presque subitement l'un des artistes les plus généralement estimés qu'ait produits le conservatoire de Paris. Né à Paris le 17 mars 1785, Zimmermann fut destiné dès le berceau à la carrière qu'il a parcourue avec autant de persévérance que de succès. Fils d'un facteur de pianos, il entra au Conservatoire en 1798 et fut admis dans la classe de Boïeldieu. L'année suivante, il remporta le premier prix de piano contre son concurrent Kalbrenner, et en 1802 il eut le premier prix d'harmonie. Devenu élève de Cherubini, Zimmermann acheva son éducation musicale sous la

direction de ce grand maître, pour lequel il avait conservé une admiration profonde. En 1821, il fut nommé professeur de piano au Conservatoire, fonctions qu'il n'a cessé de remplir jusqu'en 1848. Il demanda alors à se retirer, et fut nommé par le ministre de l'intérieur inspecteur des classes de piano. Excellent musicien et harmoniste distingué, Zimmermann avait concouru en 1821 pour une place de professeur de fugue et de contre-point qu'il remporta sur ses nombreux adversaires, parmi lesquels se trouvait M. Fétis; mais, obligé de choisir entre ces nouvelles fonctions et celles de professeur de piano que les règlemens du Conservatoire déclarent incompatibles, Zimmermann, qui avait besoin de se créer une fortune, se résigna à l'enseignement du piano avec une ardeur qui ne s'est jamais ralentie. C'était un homme excellent, spirituel, éclairé, qui accueillait les artistes avec une extrême bienveillance, et dont la maison fut, pendant un temps, le rendez-vous de toutes les illustrations musicales. Zimmermann était enthousiaste des œuvres du génie et des talens de premier ordre. Il a formé un grand nombre d'élèves devenus célèbres, et parmi lesquels nous citerons surtout Alkan aîné, le meilleur professeur de piano qu'il y ait actuellement à Paris.

Quelle conclusion tirer de cette revue rapide du monde musical et des théâtres lyriques à la fin de 1853? Nous la formulerons en deux mots : c'est que nous sommes arrivés à l'une de ces crises intellectuelles et morales où les grands talens sont aussi rares que les grands caractères. Nous vivons encore un peu du patrimoine de nos pères en attendant que Dieu suscite un de ces hommes prédestinés qui font dire à la foule étonnée : *Fiat lux et voluntas tua!*

P. SCUDO.

LES COMÈTES DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Les pages que l'on va lire, écrites pour une des dernières séances publiques de l'Institut, se rattachent à une série de travaux où l'auteur aura occasion de revenir sur l'ensemble des questions relatives aux comètes. Quant à certaines influences mystérieuses dont il est dit un mot à propos des influences attribuées aux comètes, il y aurait encore là le sujet d'une étude spéciale qui l'occupera peut-être ici quelque jour.

Depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'aux travaux de Newton, en 1680, les comètes ont été considérées comme des présages de malheurs publics. Leur aspect si différent de celui des autres corps célestes, leur marche bizarre au travers du ciel et dans des régions inaccessibles aux planètes, leur courte apparition, tout concourait à les faire regarder comme des prodiges. « Tel, dit Homère, on voit briller un de ces astres que Jupiter aux pensées profondes envoie en présage soit aux expéditions maritimes, soit aux grandes armées de terre. L'astre est éclatant, et on en voit jaillir des traînées d'étincelles. » Virgile et tous les poètes latins, jusqu'à Claudien, qui a paraphrasé les vers d'Homère, se sont épuisés en épithètes funestes, et jusqu'au XVIIe siècle les comètes furent pour le genre humain le triste pronostic des maux dont la colère céleste menaçait l'humanité. Seul ou presque seul, le philosophe Sénèque opposa sa puissante logique aux idées superstitieuses de ses contemporains et de ceux qui avaient vécu dans les siècles antérieurs. Les comètes,

suivant lui, se meuvent régulièrement dans des routes prescrites par la nature, et jetant un regard prophétique vers l'avenir, il affirme que la postérité s'étonnera que son âge ait méconnu des vérités si palpables. Il avait raison contre le genre humain tout entier, ce qui équivaut à peu près à avoir tort, et pendant seize siècles encore la question ne fit aucun progrès, même dans ce XVIe siècle si hardi pour secouer le joug d'autorités bien autrement puissantes. Kepler lui-même après 1600, Kepler le libre penseur, le novateur astronomique, l'inventeur des lois qui règlent les mouvemens célestes, admit les pronostics et les influences cométaires; et cependant on ne peut pas reprocher une faiblesse superstitieuse à celui qui osait dire aux théologiens attaquant la doctrine de Copernic et de Galilée : Ne vous compromettez pas avec les vérités mathématiques. La hache à qui l'on veut faire couper du fer ne peut pas ensuite entamer même le bois.

Les observateurs du ciel, habitués à la grande régularité des mouvemens des astres, à ce calme, à cette paix qui caractérisent les régions célestes, ne pouvaient voir sans surprise et sans effroi des astres qui semblent éclore subitement dans toutes les régions du ciel, dont la forme et les appendices diffèrent en aspect des autres astres, qui semblent suivis ou précédés de traînées lumineuses souvent immenses, enfin dont la marche, contraire à celle de tous les autres corps célestes mobiles, se termine par une disparition aussi brusque que leur arrivée a été subite. Il n'est point étonnant que la crainte prît naissance entre l'étonnement et l'ignorance, tant il est naturel de voir des prodiges dans les choses qui paraissent extraordinaires et inexplicables.

Pour faire disparaître le prodige, il fallait donc avoir les lois du mouvement des comètes : c'est ce que fit Newton à l'occasion de la grande comète de 1680. Ayant trouvé que, d'après la loi de l'attraction universelle qu'il avait découverte, la marche de la comète devait être une courbe très allongée, il essaya, aidé de Halley, son collaborateur et son ami, de représenter mathématiquement la marche de l'astre nouveau, et il y réussit complétement. Halley s'empara activement de cette branche de l'astronomie, et reconnut plus tard que la comète de 1682 était tellement semblable, dans sa marche autour du soleil, à deux comètes précédemment observées en 1531 et en 1607, que c'était sans doute la même comète, qui dès lors devait reparaître vers 1750.

Par les travaux théoriques de Newton et par les calculs de Halley, la prédiction de Sénèque était accomplie : les comètes, ou du moins quelques-unes d'entre elles, suivaient des orbites régulières. Leur retour pouvait être prévu; elles cessaient d'être des existences accidentelles : c'étaient de vrais corps célestes à marche fixe et réglée. Le merveilleux cessait, ou plutôt il passait au génie qui avait percé le mystère de la nature; car, après la puissance créatrice et organisatrice du monde, le premier rang appartient à l'intelligence qui a pénétré la pensée du créateur.

Comme l'histoire de cette comète, qui porte le nom de Halley, se trouve curieusement mêlée à l'histoire des opinions et des événemens humains, il ne sera pas sans intérêt d'en tracer une légère esquisse depuis les siècles passés jusqu'à nos jours. Par sa dernière apparition en 1835, elle appartient essentiellement au XIXe siècle.

M. Hind, aidé des déterminations des cométographes anciens, des annales astronomiques chinoises traduites par Édouard Biot, et des travaux de M. Laugier, a pu suivre cette comète dans toutes ses apparitions jusqu'à l'an 12 avant notre ère. Depuis cette époque jusqu'en 1835, la comète s'est montrée vingt-quatre fois à la terre, ce qui fait une apparition tous les soixante-dix-sept ans. Voyons de quels événemens elle était témoin, et même presque acteur, en 1456, à l'une de ses apparitions. Les musulmans, avec Mahomet II à leur tête, assiégeaient Belgrade, défendue par Huniade, surnommé l'exterminateur des Turcs. La comète de Halley paraît, et les deux armées sont prises d'une égale crainte. Le pape Calixte III, frappé lui-même de la terreur générale, ordonne des prières publiques, et lance un timide anathème sur la comète et sur les ennemis de la chrétienté. Il établit la prière dite *Angelus de midi,* dont l'usage continue encore dans toutes les églises catholiques. Les frères mineurs amènent 40,000 défenseurs à Belgrade, assiégée par le conquérant de Constantinople, le destructeur de l'empire d'Orient. Enfin la bataille se livre; elle dure deux jours sans désemparer. Une mêlée de deux jours fait périr plus de 40,000 combattans. Les frères mineurs, sans armes, le crucifix à la main, étaient aux premiers rangs, invoquant l'exorcisme du pape contre la comète, et détournant sur l'ennemi la colère céleste, dont personne ne doutait alors qu'elle ne fût une manifestation. Quels rudes astronomes! Enfin, Mahomet II, grièvement blessé, se retire avec une immense perte, abandonnant dans sa fuite tout le matériel du siége, tandis que le vainqueur Huniade meurt des suites de la fatigue qu'il a éprouvée dans un combat, ou plutôt dans une boucherie humaine de vingt-quatre heures consécutives. Voilà de puissans effets d'opinions scientifiques!

Mais remontons plus haut dans l'histoire de cette comète. Elle apparaît au mois d'avril 1066. Les Normands ont à leur tête leur duc Guillaume, surnommé depuis le Conquérant, et sont prêts à envahir l'Angleterre, dont le trône a été usurpé par Harold, malgré la foi jurée à Guillaume. Personne ne doute que la comète ne soit le précurseur de la conquête. Nouvel astre, nouveau souverain. *Nova stella! novus rex!* Tel était le proverbe du temps. Je n'aurais que le choix entre les chroniqueurs qui disent unanimement : Les Normands, guidés par une comète, envahissent l'Angleterre. Ainsi l'un des rayons de la brillante couronne de la reine Victoria est emprunté à la comète de Halley.

Je dois à l'érudition obligeante du savant bibliothécaire de l'Institut la communication du *fac-simile* de la fameuse tapisserie de Bayeux, où la reine Mathilde, femme du conquérant, et sans doute aussi les femmes qui la servaient, ont dessiné les principales scènes de la conquête, avec des légendes en assez bon latin. On y voit Harold intronisé et recevant les hommages du clergé, de la noblesse et du peuple. Tout à côté une foule de gens tend les bras et les yeux vers une comète qui brille sur leur tête, et dans le même compartiment Harold sur son trône, soucieux, le corps et la tête penchés, reçoit des nouvelles de l'apparition céleste qui le menace. — Voilà qui est bien composé, me disait un membre de l'Académie française, qui suivait avec moi ce curieux dessin. — Ces idées d'influences cométaires, si chimériques aujourd'hui pour nous, étaient dans les siècles précédens d'importantes réalités qui

décidaient du sort des nations et des rois. — Encore un exemple de l'influence de la comète de Halley! Nous sommes en 837, sous le règne de Louis le Débonnaire, triste fils et successeur de Charlemagne. Pour abréger, je laisse parler un chroniqueur : « Louis était astronome. Ayant observé une comète en 837, il crut qu'elle lui annonçait de nouveaux malheurs, et tomba dans une mélancolie qui n'eut de fin que celle de sa vie. » Aujourd'hui, dire d'un personnage qu'il est astronome, ce serait précisément dire qu'il n'a aucune peur des comètes. Au reste, l'empereur Louis Ier survécut à l'apparition de la comète jusqu'en 840, et s'épuisa en fondations religieuses; il bâtit des églises et dota des monastères pour détourner de dessus sa tête la colère du ciel, évidemment manifestée par la comète de Halley, que nous allons retrouver encore en France au milieu du siècle dernier, sous le règne de Louis XV, faisant naître de bien autres préoccupations dans l'esprit public.

Halley avait calculé à grand'peine que l'action des planètes retarderait le prochain retour de la comète, et il l'avait prédit pour la fin de 1758 ou le commencement de 1759. Il fallait avec les formules mathématiques perfectionnées calculer exactement l'époque de ce retour. Clairaut entreprit et accomplit en maître la partie algébrique du problème; mais il restait la tâche immense de calculer numériquement les formules. Deux calculateurs eurent ce courage. C'étaient l'astronome Lalande et Mme Hortense Lepaute, qui, par parenthèse, a donné son nom à l'hortensia, rapporté des Indes par l'astronome Legentil. Pendant six mois, prenant à peine le temps de manger, les deux calculateurs mirent en nombre les formules algébriques de Clairaut, et, au mois de novembre 1758, celui-ci annonça publiquement le retour de la comète pour les premiers mois de l'année suivante. A quelques jours près, la comète fut exacte au rendez-vous, au grand honneur de la loi de l'attraction, comme à celui de Newton et de ses successeurs dans la souveraineté de la science. La comète rentra ensuite dans les espaces célestes, ajournant sa prochaine visite à l'année 1835; mais alors, nouveau changement dans l'opinion des savans et du public!

Tant que les comètes, depuis Aristote, Hipparque, Ptolémée, Tycho-Brahé, Kepler, Cassini, avaient semblé jeter à l'esprit humain un défi intellectuel et lui dire : Tu ne connais pas la loi qui me guide! — une attention anxieuse avait suivi leurs pas. En 1835, tout était connu. Le savant n'avait plus rien à apprendre, l'homme du peuple n'avait rien à espérer ni à craindre. Il n'y avait plus pour le premier un reproche d'ignorance, pour le second un péril de superstition. Tout le monde disait : Comète, que me veux-tu? Tout récemment, pour la troisième comète de cette année 1853, qui le 31 août brillait au couchant d'un grand éclat à huit heures du soir, par un crépuscule qui aurait éteint toute étoile ou planète, le peuple de Paris qui passait en foule sur les ponts jetait sur ce bel astre un regard de quelques instans en ajoutant : « C'est *sur le journal*, il y a trois mois qu'on la voit à l'Observatoire! » Je doute fort que la comète de Halley, à son prochain retour, excite davantage l'attention publique. C'est le *cui bono* de Cicéron, c'est-à-dire dans quel but d'intérêt s'en occuperait-on? Non, jamais plus les reines ne dessineront cette comète sur leurs tapisseries, car jamais plus elle n'aura donné le trône aux conquérans.

Combien y a-t-il de comètes dans le ciel? Autant que de poissons dans l'Océan, répondait Kepler. Ceux qui ne sont pas initiés au progrès des sciences ne se font guère l'idée du nombre de comètes qu'aujourd'hui, en plein XIXe siècle, on découvre dans le ciel. La présente année 1853, si rebelle aux travaux astronomiques, nous en a déjà donné quatre. L'année 1846 en a fourni huit. Tandis que les astronomes du siècle dernier en avaient observé soixante-quatre, les modernes, depuis 1801 jusqu'à 1851, c'est-à-dire dans la première moitié du XIXe siècle, en ont déjà catalogué quatre-vingts. Il y a à peu près en tout six cents comètes bien observées à partir du commencement de notre ère. Depuis quelques années, on en découvre en moyenne trois ou quatre par an. On voit donc que si l'on rattachait comme autrefois les événemens politiques et naturels à ces astres, ce seraient aujourd'hui les événemens qui manqueraient aux comètes, tandis que c'était le contraire dans le moyen âge. Les astronomes, ou plutôt les astrologues, parmi lesquels je regrette sincèrement de trouver Kepler, en étaient réduits à dire que les comètes ne faisaient souvent que déposer le germe des événemens qui se produisaient ensuite.

Jusqu'au commencement de ce siècle, la seule comète de Halley était reconnue périodique et avait été revue deux fois. Trois autres comètes semblables sont venues enrichir notre système solaire de trois nouveaux astres soumis au domaine de notre soleil comme les planètes : ce sont les comètes qui portent les noms de Encke, de Biéla et de notre compatriote et confrère M. Faye. Ces trois comètes sont les seules qui aient été revues deux fois. La dernière a même offert, suivant M. Hind, cette curieuse particularité, qu'elle est revenue au périhélie à l'heure même indiquée par les calculs de M. Le Verrier. Neuf ou dix autres comètes sont attendues à leur second retour, pour établir ou pour infirmer la théorie de leurs mouvemens autour du soleil : mais que dirai-je de la grande comète du XIXe siècle, attendue en 1848, et qui, à l'heure qu'il est, n'a pas encore reparu?

En 1556, une grande et belle comète apparaît. Charles-Quint, qui temporisait pour son abdication, n'hésite plus : c'est à lui seul que la comète s'adresse, comme au plus illustre de tous les souverains d'alors. Il espère que l'influence qui le menace comme tête couronnée n'aura plus de prise sur un homme privé, sur un moine. Il se hâte de se rendre en Espagne, au monastère où il doit encore vivre près de deux ans. Tout ceci n'a rien d'étonnant : c'est l'esprit, ce sont les croyances du siècle; mais au milieu du siècle dernier, on calcule cette comète de Charles-Quint, et on la trouve analogue à d'autres comètes qui, à trois cents ans de distance, se sont montrées dans le ciel. Toutes sont très brillantes, pourvues de traînées lumineuses ou queues immenses; l'aspect physique et la marche sont les mêmes. On calcule donc le retour de cette grande comète pour 1848. Point de contradicteurs; ce retour est inscrit dans tous les livres d'exposition scientifique. Plusieurs astronomes, un peu avant 1848 et depuis, cherchent inutilement cette précieuse comète de trois cents ans de révolution et qui serait une si belle acquisition pour notre système solaire; mais déjà 1848, 1849, 1850, 1851, 1852 et presque tout 1853 se sont écoulés, et nous n'avons point de nouvelles de l'astre tant attendu, tant espéré. Sans doute personne ne perdra l'appétit et le sommeil

à la triste nouvelle astronomique que je révèle ici; mais cependant, si les lois de l'attraction sont réelles, si ces lois qui dirigent la lune autour de la terre, les planètes et les comètes autour du soleil, les étoiles doubles elles-mêmes aux confins du ciel étoilé à des distances qui confondent l'imagination, sont vraies, pourquoi la comète de 1556 ne reparaît-elle pas? Le voici :

A côté de l'influence prépondérante du soleil se place l'action bien plus faible, mais cependant sensible, des planètes, comme Jupiter, Saturne, Uranus, Neptune, qui fausse un peu la régularité de la marche des comètes autour du soleil. Il restait donc, pour savoir à quoi s'en tenir sur le compte de la comète de trois cents ans, il restait, dis-je, à faire pour cette comète ce que Clairaut, Lalande et Mme Lepaute avaient fait pour la comète de Halley à son retour de 1769. Mais qui oserait tenter une entreprise si gigantesque pour une orbite parcourue en trois cents ans, tandis que pour soixante-dix-sept ans la difficulté des calculs était presque inabordable? M. Hind nous apprend qu'un astronome de Middelbourg, en Zélande, M. Bomme, animé par une de ces passions froides qu'on dit être encore plus énergiques que les passions ardentes, a entrepris et accompli ce travail herculéen avec *une immense dépense de temps et de labeur*. Le résultat a bien payé sa persévérance : il a trouvé que le retour de la grande comète du milieu de ce siècle serait retardé de dix ans, et qu'avec une incertitude seulement de deux ans, nous aurions la comète en 1858. L'incertitude provient des observations peu exactes de Fabricius, astronome de Charles-Quint, et sans doute plus actif à tirer des pronostics de la comète qu'à en fixer bien exactement la marche. Or, quand une fois ce bel astre aura été conquis, on ne le perdra plus, et tous les trois cents ans on recevra infailliblement sa visite. Attendons-le donc patiemment et sûrement de 1856 à 1860. Les faiseurs de revues théâtrales, qui spéculent sur tout ce qui attire l'attention de la société, peuvent, dès aujourd'hui, tailler leur plume et se préparer pour la comète de Charles-Quint. A ce propos, je dirai combien je fus frappé, en 1835, de la pauvreté d'imagination de ceux qui mirent sur le théâtre la comète de Halley, qui nous fait à peu près quatre visites en trois siècles. Quoi! pas une allusion aux nations qui précédemment avaient vu la comète, et que la comète avait elle-même frappées de ses rayons! Pas un souvenir du siècle de Louis XV, du siècle de Mahomet II, du siècle de Guillaume le Conquérant, du siècle de Charlemagne! Je disais hautement alors : si les savans ont le droit de n'avoir point d'imagination, ces auteurs dramatiques-là empiètent sur les droits de la science.

Sortons des moyens artistiques de second ordre, et voyons ce que trouvera la comète de Halley à son prochain retour sur la terre, en 1911. Sans doute, dans notre Europe, tout marchera sous les lois de la sagesse, de la raison et de la science; mais ce qui est bien plus certain, c'est qu'en Amérique, à cette époque, une ville de plusieurs millions d'âmes, comme autrefois Rome, Alexandrie ou Constantinople, ou comme aujourd'hui Londres, vérifiant les prévisions de M. Ampère fils, occupera l'isthme de Panama. Les États-Unis compteront cent vingt-cinq millions de citoyens, et au retour subséquent de la comète de Halley, vers 1988, ils en compteront comme l'Europe, qu'ils surpassent en étendue, en fertilité et en activité laborieuse, deux cent cinquante millions. Un astronome du milieu du XVIe siècle s'excusait

de pousser ses calculs jusqu'à 1600, comme à un futur incommensurablement éloigné. Depuis lors, trois siècles se sont écoulés. Dans la vie des nations, comme dans celle des sciences, 1800, c'est hier; 1900, c'est demain!

Au risque de paraître trop *scientifique*, je dirai en deux mots que les comètes, en perdant de leur influence populaire, en ont acquis une très grande et très nouvelle dans la science positive par les questions précédemment insolubles qu'elles nous ont permis d'aborder. Déjà, avec les perturbations du mouvement de la comète de Encke, on a pesé la planète Mercure; résultat inespéré! Plus tard, on vérifiera le poids déjà connu de la Terre au moyen de la comète de Biéla. Celle de Faye nous dira un jour la masse de Mars. Enfin M. Séguin, qui a donné la vie et la force aux locomotives, a entrevu et fait concevoir l'espérance que les comètes traversant, au hasard toutes les régions qui entourent le soleil, nous révéleraient par les dérangemens que leur marche éprouve l'existence et la quantité de cette matière chaotique qui circule avec les planètes autour de notre astre central et qui nous fournit ces curieuses masses météoriques appelées si justement *pierres tombées du ciel*. Ce sont de véritables échantillons du monde primitif avant que la matière solaire se fût conglomérée en planètes et en lunes, mais non pas en comètes, lesquelles sont des étrangères fixées au milieu des planètes, et qui n'ont avec elles aucun trait de ressemblance.

Les nations, affranchies des craintes superstitieuses qu'elles concevaient à la vue des comètes, sont-elles maintenant devenues plus sages et plus éclairées? Nous qui avons secoué le joug de l'astrologie, paraîtrons-nous aux yeux de la postérité plus exempts de préjugés que nos pères? Leurs croyances étaient fausses, mais non ridicules. J'ai bien peur, à voir l'interprétation qu'on a donnée à ce fait des tables tournantes, si curieux au point de vue de la physiologie et de la mécanique, que nos croyances ne soient jugées un jour et fausses et ridicules! « Comment pouvait-on croire aux comètes? me disait un homme de la classe *très éclairée* de la société. En vérité je serais tenté de donner un démenti à l'histoire! Adieu, on m'attend à une admirable soirée de tables intelligentes. Oh! ce sont de vrais prodiges que ceux-là! » Que dire à de pareilles convictions? Attendre que la fièvre se calme, que la frénésie s'en aille et que la raison malade entre en convalescence.

Si l'homme, pris en masse, est et sera toujours le même, avide de merveilleux et surtout d'émotions, il importe d'opposer à ces épidémies de crédulité passionnée l'influence d'un nombre considérable de têtes calmes et pensantes qui résistent à l'entraînement universel et veillent à l'honneur du bon sens public. C'est là une des importantes missions de la presse quotidienne, et dans la dernière éclipse de la raison (je dirais presque totale), la presse quotidienne n'a-t-elle rien eu à se reprocher? Les croyances astrologiques de nos aïeux nous font aujourd'hui sourire de pitié! Et cependant n'était-il pas plus noble de rattacher les destins des nations aux influences célestes des planètes et des comètes que d'aller demander des oracles à un meuble des plus communs, à un objet d'équipement, à un ustensile de cuisine? C'est rivaliser de fétichisme avec les races les plus dégradées de l'espèce humaine.

BABINET, de l'Institut.

LE PASSAGE DU NORD.

Grâce aux efforts persévérans de la marine britannique, le passage du Nord, dont l'existence est si longtemps demeurée problématique, dont la recherche a coûté tant de travaux et de souffrances, est découvert, et l'on rencontre aujourd'hui à Londres des officiers qui sont venus par mer, en passant au nord du continent américain, de l'Océan Pacifique dans l'Océan Atlantique. L'*hydrographic Office* de l'amirauté anglaise vient de publier une carte sur laquelle sont tracées par le *commander* Inglefield, l'un des intrépides argonautes de ce monde glacé, les routes qu'ils ont suivies et les terres qu'ils ont côtoyées. Nous avons sous les yeux un exemplaire de cette carte : elle ne se distingue point par l'élégante correction qui est un des caractères des travaux hydrographiques sortis de l'amirauté; c'est une lithographie dessinée à la hâte, comme le plan d'un champ de bataille le lendemain d'une victoire, et l'empreinte qu'elle porte de l'empressement de l'amirauté à mettre le pays au fait de circonstances glorieuses est elle-même un de ses mérites.

Ce qui frappe au premier aspect du plan de ces lointaines régions, c'est que la baie de Baffin, dont le rivage a longtemps passé pour une des bornes de l'Océan Atlantique, communique par un détroit qui prend successivement les noms de Lancaster et de Barrow, par une mer intérieure assez improprement appelée détroit de Melville, car elle est presque aussi large que longue, et par le détroit de Banks — avec la partie de l'Océan Glacial qui sépare l'Amérique de l'Asie. L'Amérique est donc une île moins avancée vers le nord qu'on ne l'avait cru jusqu'à présent, et au-delà, vers le pôle, sont d'autres terres dont les formes, l'agglomération et l'étendue demeurent un mystère. Tout ce que nous en savons aujourd'hui, c'est qu'elles sont déchirées en profondes échancrures.

La ligne suivie par les navigateurs anglais est comprise entre le 74e et le 75e degré de latitude nord; elle se tient à son milieu beaucoup plus près du dernier et le franchit même deux fois. On sait que la recherche du passage a été attaquée par l'est et par l'ouest, par la baie de Baffin et par le détroit de Behring. En 1852, les deux navires de découverte le *Resolute* et l'*Intrepid* sont venus prendre leurs quartiers d'hiver à l'île Melville, à peu près par 75 degrés de latitude nord et par 109 degrés de longitude ouest de Greenwich; ils y sont demeurés pris entre les glaces, et l'été de 1853 ne les a pas dégagés. Pendant que les recherches continuaient dans les mers qui se rattachent à la baie de Baffin, le capitaine Mac-Clure, commandant l'*Investigator*, après avoir passé le détroit de Behring, partait, le 31 juillet 1850, de la pointe qui ferme au nord la baie de Kotzebue, et marchait vers l'est en côtoyant des terres dont le rivage est plusieurs fois coupé par le 70e degré. Pointant au nord, il découvrait, le 7 septembre, une terre qu'il nommait *île Baring*, et, la laissant à l'ouest, il s'enfonçait dans le *canal du Prince de Galles*. Parvenu à l'extrémité de ce passage étroit, tout près du détroit de Melville, l'*Investigator* était enfermé dans les glaces, et ne recouvrait sa liberté que le 15 août 1851. Malheureusement il ne pouvait pas poursuivre sa route vers le nord, la mer demeurait barrée de ce côté; il redescendait donc le détroit du Prince de Galles, et faisant le tour de l'île Baring, en la laissant à tri-

bord, il rencontrait sur la côte occidentale un excellent mouillage, dans le voisinage d'un pays boisé et riche en gibier de toutes sortes. Cet Éden privilégié des terres boréales retint plusieurs jours l'équipage, et l'on ne parvint que le 21 septembre à la baie de Mercy, au nord de l'île. Là, le navire fut de nouveau pris par les glaces; il l'est peut-être encore, et ce ne fut que le 16 avril dernier que le capitaine Mac-Clure, après un séjour de dix-huit mois et vingt-cinq jours dans ce lieu de plaisance, partit en traîneau à la recherche de camarades et de nouvelles venus de l'est. Il traversa sur la mer glacée le détroit de Banks, et, avec l'aide de la Providence, arriva le 1er mai au quartier d'hiver du *Resolute* et de l'*Intrepid*. Il n'y a pas de langue qui puisse exprimer les sentimens de joie, de fierté et de reconnaissance pour la protection divine qui durent inonder l'âme des braves marins de l'*Investigator*, quand ils aperçurent la mâture des deux navires. Une autre joie leur était réservée. Tandis qu'ils s'applaudissaient d'une si heureuse rencontre, une partie de l'équipage du *Phénix*, envoyé d'Angleterre pour ravitailler le *Resolute* et l'*Intrepid*, arrivait en traîneau du cap Beechy, situé à une centaine de lieues à l'est, où les glaces avaient retenu le navire. Bientôt après, le capitaine Mac-Clure revenait à la baie de Mercy chercher les malades de l'*Investigator*, et atteignait avec eux le *Phénix*. Ce navire repartait le 2 juin pour l'Angleterre, où il est heureusement arrivé. C'est près de sa relâche, dans le détroit de Wellington, qu'a péri notre brave compatriote, le lieutenant Bellot.

Cette découverte fait le plus grand honneur à la courageuse obstination des marins anglais. Il ne faut pas se hâter de dire qu'elle ne profitera qu'à la science, et que les résultats utiles n'en seront jamais en rapport avec les peines qu'elle a coûtées ni avec la gloire qui doit en revenir à ceux qui l'ont accomplie. A ne considérer que l'électricité, combien ne voyons-nous pas aujourd'hui de recherches purement théoriques passer à l'état de faits pratiques, dont quelques-uns opèrent de véritables révolutions dans les relations du monde civilisé? Pourquoi n'en serait-il pas ainsi des découvertes de la géographie, et qui sait si, d'autres sciences aidant, ces régions, où semblent expirer la vie et la végétation, ne deviendront pas praticables? L'avare industrie de l'homme leur arrachera peut-être quelque jour, en perçant leur croûte de glace, des richesses minérales qui compenseront celles que leur refusent les autres règnes de la nature, et déjà, dit-on, les échantillons arrachés par les officiers anglais aux roches qu'ils ont accostées attirent l'attention des spéculateurs d'outre-Manche.

Il n'est pas dit d'ailleurs que le passage de l'*Investigator* soit le seul qu'on puisse trouver, et des indices très nombreux permettent d'espérer qu'il existe encore un passage sous le 70e degré, c'est-à-dire par la latitude du Cap-Nord. Celui-ci serait moins difficile à découvrir et surtout moins impraticable que l'autre. C'est peut-être pour cela qu'on l'a négligé : les solutions simples et sûres sont rarement les premières auxquelles on s'attache, et surtout les premières qui se présentent.

J.-J. BAUDE.

RECUEIL DES ACTES DIPLOMATIQUES DE L'EMPEREUR FRÉDÉRIC II ET DE SES FILS (1). — Le XIIIe siècle est une époque décisive et solennelle dans l'histoire

(1) 6 vol. in-4°, chez Franck, à Paris.

de la civilisation moderne. C'est à cette date en effet que se termine la grande lutte du sacerdoce et de l'empire, dont le résultat est de marquer sans retour la séparation du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel. En France, l'unité nationale s'établit en même temps que l'autorité se centralise. La féodalité, puissante encore, mais déjà bien affaiblie, s'incline devant le pouvoir royal. L'industrie s'organise en même temps que les communes se constituent définitivement. En Allemagne, la chute de la maison de Souabe modifie profondément la constitution du pays. A l'antique unité fédérative se substituent, avec l'avénement des Habsbourg, des monarchies et des principautés particulières. Les dernières traditions de l'empire de Charlemagne s'effacent et disparaissent, et la géographie politique de l'Europe se dessine sous un aspect nouveau. Un mouvement général de concentration s'opère au sein des nationalités mêlées depuis de longs siècles par les invasions barbares. L'Italie offre en germe toutes les idées qui doivent régner dans l'avenir. Elle est tout à la fois républicaine, féodale, monarchique, municipale, impériale, ecclésiastique, et elle essaie en vain, pour se constituer comme nation, les formes de gouvernement les plus contradictoires. La diplomatie, c'est-à-dire l'art de traiter par la discussion, et souvent aussi par la ruse, les intérêts des peuples qui jusque-là avaient été traités seulement par les armes, la diplomatie, disons-nous, commence à jouer un rôle important dans les affaires humaines. Enfin la politique, oubliée comme science depuis la chute du monde gréco-romain, reparaît pour la première fois dans la littérature avec le traité de saint Thomas, *De regimine principum*.

Dans ce tumultueux avénement de tant d'idées nouvelles, au milieu de cette transformation politique et sociale, il y avait place pour les grandes ambitions; elles n'y manquèrent pas en effet. L'un des princes les plus entreprenans dont l'histoire ait gardé le souvenir, l'empereur Frédéric II, rêva la monarchie universelle, et tenta de reconstituer l'empire de Charlemagne. Supérieur à son temps par la portée des intentions politiques, Frédéric II, qu'on peut regarder avec raison comme le précurseur couronné de Machiavel, se plaça, pour réussir, en dehors de tous les principes de la morale et du droit. Il fut, on peut le dire sans exagération, le premier athée du moyen âge dans le sens moderne du mot; mais sceptique à l'égard de sa propre incrédulité, il fit de la religion l'instrument de sa politique. Excommunié par Grégoire IX, déposé par Innocent IV, il se pose, par haine du saint-siége, en réformateur de la discipline ecclésiastique. Pour se ménager le prétexte de confisquer à l'occasion les biens du clergé, il va répétant sans cesse qu'il faut le ramener à la pauvreté évangélique. Il bat monnaie avec les vases sacrés et les trésors des églises. Il tente de se proclamer chef d'une communion indépendante, afin de concentrer dans sa main la double autorité de l'empereur et du pontife, et s'il échoue dans cette entreprise trop hardie pour son siècle, il ouvre du moins la voie où Wiclef, Jean Huss et Luther s'engageront sur ses pas, ce qui n'empêchera point les courtisans de le déclarer *saint* et de lui baiser les pieds comme au pape. Esprit fort et bel esprit, Frédéric s'entoure de philosophes, d'astrologues et de musulmans; il s'associe aux croisades pour tromper l'Europe chrétienne, et protège les sciences arabes pour faire obstacle à l'influence du saint-siége, en même temps qu'il fait brûler les hérétiques de la basse Italie, dans lesquels il craignait de trouver des vassaux rebelles. Enfin,

en glissant sans cesse à travers les principes les plus opposés, Frédéric ne prit qu'une seule chose au sérieux, l'ambition qui le poussait à vouloir dominer la chrétienté.

Dans la première moitié de son règne, c'est-à-dire jusqu'en 1235, ce prince audacieux et remuant resta l'allié de la France, et ce fut même en grande partie à Philippe-Auguste qu'il dut son élévation au trône d'Allemagne; aussi conclut-il plusieurs traités avec le vainqueur de Bouvines, avec Louis VIII et Louis IX. Durant cette période, il repoussa même les avances de l'Angleterre, qui déjà cherchait pour son commerce des débouchés en Allemagne; mais plus tard, il suivit une marche toute différente. Excité par le pape, il épousa une princesse anglaise, et sans tirer grand avantage de cette union, il prit vis-à-vis de la France une attitude sinon hostile, du moins peu bienveillante. On ne renouvela plus les anciens traités, et il perdit complétement les avantages de son alliance traditionnelle avec nos rois. Cette politique nouvelle ne fut pas sans influence sur la chute de sa maison, et par suite sur la destruction de l'unité fédérative de l'Allemagne.

On le voit par ce que nous venons de dire : il est peu de princes dans l'Europe occidentale du moyen âge qui aient joué un rôle plus important et plus original. Frédéric passa sa vie à intriguer, à négocier, à combattre, à voyager, et comme son règne ne marque pas une date décisive dans l'histoire générale du moyen âge et dans l'histoire particulière de la papauté, de l'Allemagne et de l'Italie, il a été par cela même l'objet de nombreuses études. Déjà nous avons eu occasion dans la *Revue* de nous occuper de Frédéric II, à l'occasion de l'excellent livre de M. de Cherrier : *Histoire de la Lutte des papes et des empereurs de la maison de Souabe.* Une récente et très importante publication nous ramène aujourd'hui vers cet intéressant sujet, et elle offre une preuve nouvelle que l'érudition française, dont les recherches sur notre histoire nationale ont été si actives dans ces dernières années, ne s'enferme point dans les limites de nos frontières, mais qu'elle tend de plus en plus à élargir le cercle de ses études. Cette publication entreprise par M. Huillard-Bréholles, sous les auspices et avec le concours de M. le duc de Luynes, n'est rien moins que le *Recueil des Notes diplomatiques de l'empereur Frédéric II et de ses fils*, auxquelles viennent s'ajouter un grand nombre des lettres des papes et des principaux personnages du même temps. Cet ouvrage qui ne comprendra pas moins de six volumes formant dix tomes in-4°, mérite à plus d'un titre de fixer l'attention du monde savant.

Par l'appui qu'il prête aux études historiques, et par des œuvres généreuses dont la publicité doit respecter l'honorable secret, M. de Luynes a montré quels services on peut rendre au pays par le noble emploi d'une grande fortune. Il ne s'est point borné aux encouragemens; il a payé de sa propre science, et il a pris un rang très-distingué entre nos archéologues et nos érudits. Parmi les publications dues à ses encouragemens et à sa science, nous citerons le bel ouvrage intitulé : *Recherches sur les monumens et l'histoire des Normands et de la maison de Souabe.* Les études auxquelles M. Huillard-Bréholles s'est livré à l'occasion de ce livre, en Italie et en Allemagne, pour joindre aux dessins un texte explicatif, avaient fait passer sous ses yeux une immense quantité de documens dont un grand nombre étaient

inédits. Il put reconnaître combien il restait encore à faire pour éclairer l'histoire de Frédéric II dans ses rapports avec l'Europe et la papauté, et c'est de cette première recherche qu'est sorti le projet du livre qui nous occupe. Déjà dans le XVIIIe siècle, des savans allemands, Schmincke et Murh, avaient formé le plan d'un recueil dont l'objet était aussi la réunion des actes émanés de l'empereur Frédéric II. Ce recueil resta toujours à l'état de projet. Un savant napolitain, l'historiographe Danielo, reprit en sous-œuvre la pensée de Schmincke, mais la mort le surprit avant qu'il eût pu mener son travail à bonne fin, et de plus les papiers qu'il avait rassemblés furent dispersés à sa mort. Enfin en 1849, M. Bœhmer de Francfort fit paraître un *Recueil d'actes impériaux* dans lequel figure l'indication de plusieurs documens intéressans, relatifs à la maison de Souabe; mais le recueil de M. Bœhmer n'est qu'un catalogue fort exact et fort bien fait, qui ne contient point les textes. Quoique plusieurs fois tentée dans l'espace d'un siècle, cette œuvre, toujours interrompue, va enfin recevoir une entière exécution. Trois volumes ont déjà paru, et comme les matériaux sont complétement réunis, il ne reste aucun doute sur l'entier achèvement du livre.

M. Huillard-Bréholles dit avec raison que les pièces diplomatiques sont la base de l'histoire, et que, lors même qu'une époque ou un personnage ont fourni le sujet de monographies justement estimées, c'est encore rendre service à la science que de rassembler les matériaux où les écrivains ont puisé, en ajoutant ce qu'ils ont omis, ou ce qu'ils n'ont point connu; et comme l'une des conditions des plus essentielles des grands recueils de pièces, c'est d'être aussi complets que possible, le savant éditeur a reproduit par des analyses sommaires les documens déjà publiés et imprimé textuellement les actes qui, jusqu'à ce jour, étaient restés inédits dans les divers dépôts scientifiques de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Angleterre et de la France. Ainsi disposés par ordre chronologique, ces actes s'éclairent l'un par l'autre; l'histoire se déroule dans la forme la plus sévère, la plus exacte; ce sont les morts eux-mêmes qui parlent, et le lecteur, transporté en plein XIIIe siècle, entend comme l'écho lointain de tous les bruits qui retentissaient dans les vastes domaines du César germain. De semblables travaux demandent de la part de ceux qui ont le courage de les entreprendre autant de savoir que d'abnégation; et nous ne faisons que rendre ici à M. Huillard-Bréholles une justice bien méritée, en disant que le *recueil* dont il poursuit la publication avec une si infatigable activité est sans contredit l'une des œuvres les plus importantes que l'érudition française ait produites dans ces dernières années.

CATALOGUE D'UNE PRÉCIEUSE COLLECTION DE LIVRES, MANUSCRITS, AUTOGRAPHES, DESSINS ET GRAVURES (1). — Il existait autrefois en Europe une classe d'hommes tout à fait exceptionnelle, qui appartenait à la fois à l'industrie et à la science, et qui les servait dignement l'une et l'autre par une infatigable activité. Cette classe, envers laquelle l'histoire des lettres, du reste, n'a point été ingrate, c'était celle des imprimeurs et des libraires érudits, qui, non contens d'éditer des livres, savaient aussi en écrire eux-mêmes, et qui, à défaut d'ouvrages originaux, mettaient leur gloire à tirer de l'oubli

(1) Bibliothèque de M. Ant.-Aug. Renouard. Paris, 1853, 1 vol. in-8°.

les chefs-d'œuvre de l'antiquité, ou à donner, des grands écrivains de leur temps, des éditions non moins précieuses par la correction des textes que par la beauté de l'exécution typographique. Les Alde en Italie, les Estiennes en France, se sont placés, dans le grand siècle de la renaissance classique, au même rang que les savans les plus illustres, et pendant longtemps ils ont servi de modèles aux libraires, quand les libraires ne se contentaient pas d'être de simples marchands de papier noirci. Fort heureusement pour l'honneur de la profession, il existe encore parmi nous quelques hommes qui sont restés fidèles aux vieilles traditions, et qui ont fait de bons livres et donné des éditions excellentes. Nous avons nommé MM. Brunet, Lefebvre et Renouard. On doit, on le sait, à M. Brunet l'une des œuvres bibliographiques les plus importantes et les plus exactes qui ait été publiée dans le XIXe siècle. On doit à M. Lefebvre la reproduction de nos classiques les plus célèbres, et l'un des premiers en France il a eu le mérite d'appliquer aux textes des grands écrivains modernes la méthode de corrections et d'annotations que les érudits du XVIe siècle ont appliquée aux écrivains de l'antiquité. Recherches patientes, sacrifices de temps et d'argent, M. Lefebvre n'a rien épargné pour rendre ses éditions vraiment dignes des hommes dont elles reproduisaient les œuvres; dans sa vieillesse honorable et toujours laborieuse, il n'a point failli à la mission qu'il s'était imposée au début même de sa carrière; mais par malheur, s'il a fait beaucoup pour l'honneur de la typographie française et pour les amis des bons livres, le succès commercial n'a point toujours répondu à ses efforts, ce qui semble prouver qu'en France le nombre des vrais amateurs est de jour en jour plus restreint. Comme éditeur, M. Renouard a également rendu aux lettres françaises de très-notables services. Sa belle édition de Voltaire, si précieuse par ses corrections, ses notes et son excellente table, est restée et restera longtemps encore, nous le pensons, la meilleure et la plus belle. Son *Pierre Corneille* n'est pas moins recommandable tant par la correction du texte que par les notes à la fois substantielles et concises qui l'accompagnent. Enfin, comme érudit littéraire, M. Renouard ne s'est pas montré moins infatigable que comme éditeur. En écrivant les *Annales de l'imprimerie des Alde* et les *Annales de l'imprimerie des Estienne*, il a en quelque sorte montré, par le côté le plus positif et le plus appréciable, le développement littéraire et scientifique de la renaissance. Alde l'ancien et son fils Paul Manuce méritent à tous égards, on le sait, d'occuper les premières places parmi ceux qui ont exercé l'art de la typographie. Depuis la première édition qu'Alde l'ancien publia en 1494 jusqu'aux dernières éditions faites par son petit-fils en 1597, la famille de ces imprimeurs célèbres s'occupa sans relâche, avec l'ardeur et la persévérance que peut seule donner une admiration enthousiaste, à tirer les écrivains anciens du chaos où les avaient plongés de longs siècles de barbarie. Non-seulement ils sauvèrent de la destruction un grand nombre de manuscrits, mais ils s'appliquèrent encore à les populariser, et à une époque où les livres étaient aussi chers que la soie ou les bijoux, ils parvinrent, à force de sacrifices et d'ingénieuses combinaisons, à les rendre, comme on dirait aujourd'hui, accessibles aux petites fortunes.

Les *Annales de l'imprimerie des Alde* présentent, pendant plus d'un siècle,

l'inventaire de tous les ouvrages qui sont sortis des presses de ces illustres typographes. Cet inventaire, beaucoup plus exact et plus complet que tous ceux qui avaient été tentés jusqu'alors, reproduit en détail le titre de chaque livre, et ce titre n'est pas copié, comme il arrive souvent, sur d'autres catalogues, mais sur des exemplaires de chacune des éditions. L'auteur y a joint la description de tous les volumes, des notes historiques, critiques ou philologiques sur les éditions *princeps*, en un mot, tous les renseignemens qui peuvent éclairer l'histoire de la typographie des XVe et XVIe siècles dans ses rapports avec l'histoire des sciences et des lettres. Les *Annales de l'imprimerie des Alde* seraient restées, pour l'histoire littéraire et bibliographique du XVIe siècle, un ouvrage en quelque sorte incomplet, si elles n'avaient été accompagnées d'un travail analogue sur une autre famille de typographes non moins savans et non moins dévoués, la famille des Estiennes. M. Renouard a donc écrit l'histoire de ces imprimeurs célèbres, qui n'ont pas donné moins de seize cents éditions, parmi lesquelles figurent en très-grand nombre des ouvrages très-importans de l'antiquité grecque et latine. Ces deux publications, accueillies avec une faveur toujours croissante, ont constitué chez nous une spécialité tout à fait à part dans l'histoire littéraire, et, comme le *Manuel du Libraire* de M. Brunet, elles peuvent être justement regardées comme le modèle le plus parfait de la science bibliographique.

M. Renouard ne s'est point contenté d'éditer ou d'écrire de bons livres; il en a formé pour lui-même une collection précieuse, qu'il n'a jamais cessé d'améliorer, et dont il a, pour la première fois, publié le catalogue en 1804. Depuis ce temps, il n'a jamais cessé d'augmenter et de perfectionner cette bibliothèque, dont la formation a été l'objet de sa constante sollicitude, et qui fait aujourd'hui le charme de sa vieillesse. Il vient tout récemment d'en publier ce qu'on pourrait appeler le catalogue définitif, et les éditeurs de ce catalogue ont pu dire avec raison que cette belle collection, fruit de soixante-dix ans de recherches, réunit aujourd'hui tout ce qui peut satisfaire un amateur délicat. Elle ne comprend pas moins de 3604 articles, parmi lesquels se trouvent des manuscrits et des autographes, des dessins originaux d'artistes célèbres, des raretés de toute espèce, des tirages uniques sur vélin, des exemplaires annotés par des hommes célèbres, en un mot une foule de ces richesses qui font d'une bibliothèque un véritable musée. Il suffit pour exemple de citer le manuscrit n° 50, désigné sous le titre *Preces piæ cum calendario*. Ce précieux volume, dû aux mains habiles qui ont illustré d'arabesques et de dessins les *Heures d'Anne de Bretagne*, est sans contredit l'une des œuvres les plus parfaites et les plus magnifiques même que nous ait léguées l'art de l'enlumineur et du miniaturiste, et cette œuvre peut rivaliser sous tous les rapports avec ce que nos grandes bibliothèques possèdent de plus précieux. Tous les amis des lettres et des arts sauront gré à M. Renouard d'avoir su, au milieu d'une vie si bien remplie, créer et conserver une telle collection, et surtout de l'avoir fait connaître au public.

CH. LOUANDRE.

V. DE MARS.

L'ÉGLISE D'ORIENT

La crise où est actuellement plongée l'Europe orientale appelle l'attention sur l'un des points les plus délicats de la situation de ces contrées, la question religieuse. Tour à tour les récens débats dont cette question a été l'objet nous ont montré les églises grecques de Turquie en contact soit avec le catholicisme dans l'affaire des lieux-saints, soit avec la Russie dans celle du protectorat réclamé par le tsar au nom de l'orthodoxie. Quels sont les véritables sentimens des chrétiens de la communion orientale en présence des discussions auxquelles ils viennent d'assister et des éventualités qui s'ouvrent pour l'empire ottoman? S'ils ont dans beaucoup d'occasions accepté un concours qui s'offrait, faut-il en conclure qu'ils se croient enchaînés par la reconnaissance, et qu'ils soient résignés à n'être que les instrumens passifs de la puissance qui se pose vis-à-vis d'eux en protectrice? Telle est la question à laquelle nous voudrions répondre en essayant de contrôler les tendances actuelles de l'église d'Orient par l'étude attentive des traditions, des influences populaires et des règles hiérarchiques qui la dominent.

Les chrétiens grecs nourrissent assurément une vive et séculaire défiance pour l'église romaine, nous l'avouons en le déplorant. Si l'église d'Orient n'a fait aucune conquête sérieuse par la prédication et le prosélytisme depuis qu'elle est séparée du saint-siége, du moins sa force sur la défensive est certaine; elle n'a pas perdu un pouce de terrain dans les combats qui lui ont été livrés quelquefois avec talent et toujours avec courage par les missions catholiques. Elle a opposé à leurs attaques une fermeté inébranlable, un système d'inertie et d'immobilité contre lequel la science et l'autorité de

l'église romaine sont venues jusqu'à ce jour se briser inutilement. Mais si l'on voit la communion orientale s'appuyer par instans sur celle de Russie pour mieux résister aux projets de conquête que l'on suppose gratuitement au catholicisme, s'ensuit-il que les églises de Turquie entretiennent pour l'église russe ces dispositions confiantes et dévouées que l'on est souvent porté à leur attribuer? Nous ne le pensons pas; la forme synodale de l'autorité ecclésiastique en Russie, la soumission absolue de cette autorité au pouvoir laïque, n'ont rien qui soit capable de séduire les patriarches d'Orient, et les doctrines mêmes de ces patriarches sur des points importans, tels que le baptême, ne sont point toujours en conformité parfaite avec celles du synode de Saint-Pétersbourg. Il est au reste des causes de désaccord plus puissantes que ces dissidences : ce sont les sentimens d'indépendance qui sont communs à toutes les églises grecques de l'empire ottoman, et qui, loin de les porter à rechercher dans une fusion avec l'église russe l'unité qui leur manque, les poussent au contraire à se subdiviser de plus en plus et à prendre chaque jour davantage ce caractère d'églises nationales qui est leur caractère essentiel : mouvement qui correspond d'ailleurs à celui que chacune des races chrétiennes de ces contrées accomplit politiquement sur elle-même.

Avant de nous demander quelles sont les tendances politiques des églises de Turquie, il est toutefois une question à résoudre : c'est de savoir en quoi ces églises, malheureusement séparées de la nôtre, peuvent s'en éloigner ou s'en rapprocher, quelles croyances font l'objet du désaccord, quel est en un mot le caractère de la résistance inflexible que les Grecs opposent depuis des siècles aux efforts répétés et toujours infructueux de la propagande romaine. Les passions humaines occupent une grande place dans l'histoire de la séparation des deux églises d'Orient et d'Occident. Ici cependant les dispositions individuelles de quelques personnages éminens ne suffisent pas à expliquer les mouvemens des peuples. L'ambition de Photius et celle de Michel Cérulaire n'auraient point eu le pouvoir de déchirer si profondément le monde chrétien, si des germes de division plus actifs que la volonté même de ces deux chefs de l'église de Constantinople n'avaient sommeillé antérieurement dans le cœur des populations. Ces germes de division, il n'est pas besoin d'aller les chercher dans les mystères de l'histoire; on les trouvera dans la puissance de l'esprit de race propre de toute antiquité aux nations de l'Europe orientale, et dont depuis quelques années la vitalité n'est plus douteuse. C'est le fait essentiel dont il est nécessaire de se pénétrer avant d'aborder l'étude de l'église d'Orient, car il explique à la fois ses dogmes théologiques, ses croyances populaires, sa hiérarchie, et contient peut-être le secret de ses destinées politiques.

I. — LE DOGME.

Dès les premiers siècles du christianisme, une grande lutte s'est engagée entre l'idée d'unité qui peu à peu se personnifia dans le pontificat romain et l'idée de nationalité qui perçait dans les patriarcats d'Orient pour s'incarner bientôt dans celui de Constantinople. Il semblait que le génie des deux civilisations latine et grecque fût aux prises sur le terrain religieux, — Rome avec son puissant instinct de centralisation, Constantinople au contraire avec cet esprit de fédéralisme qui est dans les traditions des Hellènes et qui a fait leur faiblesse aux jours mêmes de leur plus grande puissance. Après la chute de Rome, le génie latin a continué d'être le génie de la domination et de la discipline, comme le génie grec est resté le génie de la décentralisation et des libertés locales. Dans les contrées occidentales, surtout parmi les peuples qui avaient reçu la greffe latine, la suprématie religieuse de Rome s'est facilement établie; longtemps elle a pu empiéter jusque sur les prérogatives les plus essentielles des souverainetés nationales. En Orient, tout ce que le pape a pu obtenir avant la scission s'est borné au titre de premier entre ses pairs, *primus inter pares*. Si l'unité des deux églises a quelque temps existé dans les dogmes, elle n'a jamais été acceptée par les Grecs dans la liturgie ni dans les rites. Enfin jusqu'au XVIe siècle, où le monde germanique tout entier, préoccupé de questions de discipline, se laissa, de polémique en polémique, entraîner dans le protestantisme, l'Occident n'avait guère eu, en religion, à déplorer d'autre épreuve redoutable que la grande hérésie de Pélage, bientôt vaincue. En Orient au contraire, on avait vu les hérésies et les sectes se multiplier à l'infini avec Manès, Arius, Nestorius, Eutychès et tant d'autres. Un moment la plus audacieuse de ces hérésies, l'arianisme, qui niait la divinité du Christ, avait envahi tout l'empire de Byzance. L'autorité de la parole ne suffit pas pour en avoir raison. Longtemps même les doctrines d'Arius résistèrent avec avantage à la force. Encore ne furent-elles point étouffées dans la défaite de l'arianisme proprement dit, et elles se renouvelèrent sous d'innombrables formes. Mais le résultat le plus éclatant de cet esprit d'indépendance qui se révélait par tant de symptômes, ce fut la grande séparation qui s'opéra en dernier lieu entre l'église de Constantinople et celle de Rome, et dont l'Orient prit l'initiative.

On le sait, les questions de dogme mises en avant par les Grecs dans les débats qu'ils eurent à soutenir contre le saint-siége peuvent en dernière analyse se réduire à deux, celle de la procession du Saint-

Esprit et celle du purgatoire. Les Arméniens se distinguent toutefois de l'église grecque en ce sens que leurs doctrines sur l'unité de nature en Jésus-Christ laissent beaucoup à désirer. Il existe à cet égard chez les Arméniens eux-mêmes une obscurité qu'il est difficile de pénétrer. Tout ce que l'on peut dire à leur justification, c'est qu'ils mettent, à repousser toute solidarité avec les doctrines d'Eutychès, la même ardeur que les Grecs à décliner toute parenté avec l'arianisme. Au fond et lorsqu'on pousse à bout les théologiens de la communion orientale, on est surpris de voir combien peu ils tiennent à l'opinion que la troisième personne de la Trinité ne procède pas également des deux autres. Les premiers conciles, qui n'avaient pas d'ailleurs à se prononcer catégoriquement sur cette difficulté non encore soulevée, se sont bornés à répéter en substance les paroles du Christ dans saint Jean : « Lorsque sera venu le consolateur, l'esprit de vérité qui *procède du Père* et que je vous enverrai de la part de mon père, il rendra témoignage de moi. » L'église d'Orient, partant de ce principe que « les paroles du Christ suffisent complétement à l'expression d'une vérité quelconque, » s'attache surtout à déclarer que la formule sortie de la bouche divine ne peut être modifiée. On dirait qu'en principe il ne s'agit point à ses yeux de savoir si l'Esprit ne procède que du Père. Elle ne paraît préoccupée que de constater un fait incontesté dans l'église latine elle-même, c'est-à-dire que le Saint-Esprit procède du Père. Si l'on songe que la papauté a permis autrefois aux grecs-unis de la Pologne de réciter le symbole de Nicée sans l'addition du *filioque*, et que de son côté l'église d'Orient n'exige pas de rétractation officielle sur ce point de la part des catholiques qui entrent dans son sein, on voit que la distance qui sépare les deux églises est petite dans la question même qui a principalement servi de prétexte à leur scission.

Quant au purgatoire, la dissidence est peut-être encore moins marquée. L'idée du purgatoire est une des croyances les plus poétiques et les plus touchantes de l'église romaine. Cette église avoue que le mot de purgatoire n'existe ni dans l'Évangile ni chez les docteurs du christianisme primitif; mais elle soutient que l'idée n'est pas moins ancienne que le christianisme lui-même et qu'elle se rencontre à chaque pas chez les premiers pères. Il suffit à l'église d'Orient de ne point trouver le mot aux origines du dogme : elle repousse l'existence de ce lieu d'épreuves où l'âme repentante, mais non justifiée, achève de se purifier avant d'entrer dans la plénitude du bonheur promis. Ici toutefois la pratique rectifie jusqu'à un certain point le dogme. Sans croire en effet au purgatoire, l'église d'Orient admet un état transitoire que traversent nécessairement les âmes, celles des bons comme celles des méchans, dans l'attente du

jugement dernier. Enfin elle tient compte aussi de la condition spéciale de ceux qui sont morts dans la foi, sans une expiation suffisante des fautes commises. Elle en conclut que les prières des vivans peuvent leur être d'un grand secours. Dans quelle vue ces prières? Pour obtenir en faveur des morts une résurrection bienheureuse. Ce n'est plus là exactement la pensée de la prière des morts dans l'église latine; le but néanmoins n'est que modifié.

Il ressort suffisamment de ces considérations que les prétextes théologiques ne peuvent à eux seuls faire comprendre le déchirement qui s'est produit en religion entre le monde latin et le monde gréco-slave, et l'on risquerait de ne pouvoir jamais s'en rendre compte, si l'on ne remarquait l'attachement des populations orientales pour leur autonomie administrative, le besoin qu'elles ressentent de vivre selon des lois politiques et religieuses conformes à leur génie propre.

Les nations gréco-slaves, il est vrai, n'ont point toutes refusé également de rester unies avec Rome. Les Slaves du moins se sont partagés. Si la famille russe et les tribus bulgaro-serbes se sont livrées sans réserve à la communion orientale, les Polonais et les Tchèques de la Bohême, ainsi que les tribus illyriennes et une partie des Bosniaques, ont passé au latinisme. Cependant, aussitôt que l'on met le pied sur le sol slave, on est frappé de la situation difficile dans laquelle ces populations latinisées se trouvent placées vis-à-vis des autres peuples de la même race. C'est une des causes de l'isolement de la Pologne au milieu de la race slave. Que d'efforts n'ont point faits depuis quelques années ses écrivains pour détruire le préjugé séculaire qui la poursuit, et qui, après avoir éloigné d'elle les peuplades de la Russie méridionale, l'a privée en partie de la popularité qui aurait pu s'attacher à son triste destin! Combien de fois la Bohême, si savante et si active dans l'érudition slave, ne s'est-elle pas sentie paralysée dans sa propagande littéraire, grâce aux soupçons que ses antécédens latins éveillaient, soit chez les Russes, soit parmi les Bulgares et les Serbes! Enfin les Illyriens de l'Autriche méridionale, les Bosniaques de la Turquie, n'ont-ils pas souvent, par la même raison, rencontré des difficultés inattendues dans leurs rapports avec ces Bulgaro-Serbes qui pourtant parlent la même langue, ont les mêmes intérêts et nourrissent les mêmes espérances? Ainsi, par un préjugé enraciné, le latinisme est considéré parmi les Slaves comme un arbre étranger au sol national. Ceux qui osent se nourrir de ses fruits ou s'asseoir à son ombre sont tenus pour infidèles aux traditions et au génie de la patrie slave. Quant aux deux autres peuples les plus importans de la Turquie avec les Slaves, c'est-à-dire les Hellènes et les Arméniens, ils ont brisé presque unanimement avec Rome. Pour eux aussi, comme pour les Slaves, le latinisme est

une importation du dehors qui éveille toutes les susceptibilités du patriotisme.

Les essais de conciliation n'ont point été négligés. Une combinaison en même temps ingénieuse et naturelle a été tentée, non sans succès, pour rapprocher les deux églises. Quelques-unes des tribus gréco-slaves et arméniennes qui avaient d'abord été entraînées dans le mouvement de l'église grecque, ou qui étaient parvenues à s'y soustraire tout en restant fidèlement attachées à la liturgie orientale, ont formé avec Rome une alliance conditionnelle. Acceptant le dogme défini par le *filioque* et la croyance au purgatoire, elles ont consenti à reconnaître la suprématie pontificale, pourvu que le saint-siége les autorisât à conserver leurs rites, leur discipline, l'usage de la langue nationale dans la liturgie, la communion sous les deux espèces et, en quelques cas, le mariage des prêtres. Telle est l'origine des églises désignées sous le nom d'*uniates*. A y regarder de près, la véritable foi nationale des Slaves du midi et de ceux de l'occident serait la foi de ces églises. C'est celle qui fut prêchée parmi leurs ancêtres, et notamment sur les bords du Danube et dans l'éphémère empire des Moraves. C'est celle qui fut semée des Balkans aux Carpathes par les deux populaires apôtres slaves, Cyrille et Methode. Par malheur, elle était trop faiblement défendue pour se maintenir longtemps avec quelque autorité entre les deux influences qui se disputèrent bientôt l'empire du monde religieux : la foi orientale et le latinisme. Les uniates de la Turquie d'Europe ne se sont soumis à la souveraineté religieuse du saint-siége qu'en sauvegardant toutes leurs pratiques nationales, et il n'est peut-être pas un seul de ces peuples qui ne fût prêt à faire schisme, si l'église latine voulait hautement empiéter sur les priviléges qu'elle leur a concédés, tant le sentiment de la nationalité l'emporte chez eux sur toutes les autres considérations !

L'influence de l'esprit national sur les dogmes admis par les chrétiens d'Orient est telle que les Latins eux-mêmes de ces contrées ne sont point animés exactement du même esprit que Rome, et tout en acceptant ses rites aussi bien que ses croyances, ils ne les envisagent pas absolument sous le même jour que le fait l'église d'Occident. Ils sont loin sans doute de professer pour le saint fondateur de l'épiscopat romain et de la papauté la même mésestime que les Orientaux, aux yeux desquels il n'est que le plus faible des apôtres; mais s'ils admettent la mission spéciale de l'apôtre Pierre, les Latins du Levant se sentent néanmoins attirés de préférence, par un secret instinct, vers celui des disciples de Jésus qui semble représenter le mieux la charité et l'amour.

Cette croyance à la supériorité apostolique de saint Jean, à ses

destinées mystérieuses, fondée sur les dernières paroles de l'évangéliste lui-même, est très répandue chez les Polonais, et fait le sujet de l'une des plus intéressantes productions de la poésie contemporaine : la vision de *la Nuit de Noël*, du poète anonyme de la Pologne (1). Dans cette nuit mystique, où le christianisme de l'Occident expire, où la basilique de Saint-Pierre s'écroule, ensevelissant sous ses débris les vieux chrétiens et la vieille papauté, et où le Christ renaît pour ne plus mourir, c'est l'apôtre Jean qui prononce l'*Ite, missa est* de la dernière messe; c'est lui qui inaugure les temps nouveaux. Les ruines de l'ancien monde chrétien deviennent pour lui un trône éclatant, d'où il contemple le monde régénéré sous l'empire d'une morale plus pure et de la fraternité pratique. Cette idée sur la mission ultérieure de saint Jean se rattache, chez les Latins d'Orient, à la préférence qu'ils n'ont cessé de donner à la morale sur le dogme, tout en respectant profondément le dogme romain. Les influences traditionnelles et locales, moins puissantes sur eux que sur les chrétiens de la communion orientale, leur ont cependant imprimé ce trait particulier et distinctif au sein de la grande unité catholique.

En somme, à n'envisager que l'église grecque, on pourrait presque dire que la nationalité, si puissante dans les questions liturgiques, a elle-même formé le dogme de cette église. Qui n'a remarqué dans l'histoire de l'Orient en général, et dans celle des Gréco-Slaves en particulier, un penchant populaire au naturalisme? C'est une tradition nationale des Hellènes, ces apôtres séduisans du paganisme, qui, tout en dressant un autel au Dieu inconnu, n'avaient réellement adoré jamais que des dieux visibles. Dans leurs primitives croyances les Slaves, toute proportion gardée, se présentent sous un jour analogue. Leur mythologie, infiniment moins ornée, moins riche et moins savante que celle des Grecs, se résume, comme la mythologie grecque, dans le culte des forces connues ou inconnues de la nature. La théologie des uns comme celle des autres est dans leurs poètes. Il n'y a point d'exception à faire pour les Arméniens, les Syriaques, les Chaldéens, qui ont pourtant subi l'influence du mysticisme si cher à l'Asie. Aussi le christianisme n'a-t-il trouvé de théologiens véritables parmi les Grecs et les Slaves qu'aux premiers siècles de l'église, quand la doctrine avait besoin d'être exposée pour se répandre, et que de hardis hérésiarques s'élevaient de toutes parts pour ébranler les fondemens de la foi. Après cette époque de lutte qui enfanta le grand mouvement théologique du IVe et du Ve siècle, on vit bientôt les Grecs eux-mêmes, malgré leur goût bien connu

(1) Voyez *la Nuit de Noël* dans la *Revue* du 1er août 1846.

pour la dialectique, délaisser instinctivement la théologie. On eût dit que la métaphysique religieuse était épuisée chez ces peuples, et qu'ils craignaient de se rendre compte de leur croyance. Dans toute son histoire ecclésiastique, la Russie, parmi un grand nombre d'écrivains religieux, possède à peine quelques théologiens. L'église orientale semble avoir pour principe que les discussions théologiques sont inutiles et vaines, et que le texte des Écritures saintes suffit à la foi. Pendant que l'église romaine, voulant donner à ses dogmes la plénitude de la force par des définitions catégoriques et raisonnées, appelait à son aide toutes les puissances intellectuelles du génie latin à la fois métaphysique et pratique, l'église orientale, dominée par l'indifférence traditionnelle des Gréco-Slaves pour la théologie, s'est donc bornée à prendre ses croyances telles qu'elle les trouvait dans l'Évangile, sans vouloir les préciser ni les commenter. Telle est la raison philosophique et dogmatique du schisme, et elle a sa source dans la nationalité même.

II. — LES CROYANCES POPULAIRES.

Si la tendance propre à chacune des races de l'empire ottoman a pu agir sur le dogme des diverses églises au point de donner son empreinte aux principes mêmes de la croyance, on conçoit combien les traditions historiques ont dû influer de leur côté sur la manière dont les populations entendent et pratiquent le christianisme. Avant de recevoir l'Évangile, chacun des peuples de l'empire turc, et notamment les Grecs, les Slaves, les Valaques, les Arméniens, ont traversé des civilisations distinctes, et les souvenirs qui appartiennent à ces époques évanouies, mais non encore oubliées, ont d'autant plus de puissance, que sous l'empire d'une vie monotone et simple, presque toujours la même depuis des siècles, rarement de grands événemens sont venus frapper leurs imaginations. En l'absence d'un mouvement littéraire qui ne fait que commencer chez quelques-uns, et qui tardera peut-être longtemps encore chez les autres à se produire, la tradition orale est souveraine; l'image du passé, qui a été d'ailleurs pour la plupart une ère de gloire ou du moins d'indépendance, apparaît toujours rayonnante dans le lointain des temps. On doit donc retrouver chez chaque peuple chrétien de la Turquie un mélange partout sensible des croyances primitives avec les croyances religieuses modernes.

Parmi ces peuples, il en est un dans les conceptions duquel ce mélange du profane avec le sacré présente un caractère particulier

d'antiquité : ce sont les Moldo-Valaques. Partout dans leurs légendes on remarque encore aujourd'hui les traces frappantes du paganisme romain.

C'est dans le paradis valaque que se sont réfugiés de préférence les souvenirs païens du pays. Jupiter, Vénus et Mercure sont encore des noms familiers au paysan des principautés, et qu'il n'a pas cessé d'entourer d'un sentiment superstitieux. Ainsi, par exemple, à partir du Jeudi-Saint jusqu'à la Pentecôte, le jour de Jupiter, le *joi*, est fêté chaque semaine scrupuleusement. On invoque de bonne foi ce jour-là le dieu du tonnerre ; on le prie d'écarter la grêle, l'orage et la tempête. Quant au vendredi, il est célébré régulièrement et surtout par les femmes presque à l'égal du dimanche. On se gardera le vendredi de travailler avec des instrumens tranchans ou aigus, avec les ciseaux ou avec l'aiguille. Est-ce en mémoire de l'impérissable souvenir chrétien que ce jour rappelle ? Non, c'est en l'honneur du *vinire*, c'est-à-dire du jour de Vénus.

Quelquefois les traditions du paganisme se sont fondues d'une manière touchante avec les pratiques chrétiennes. C'est ce qu'atteste la fête que l'on appelle le *Scimt*, ou anniversaire du saint. Chaque foyer a son patron, son dieu lare, en l'honneur duquel on célèbre chaque année une poétique solennité. La famille entière y est invitée. Les amis, les voisins sont de la partie. Les aïeux morts y sont eux-mêmes en quelque sorte présens. Une place qui reste vide, et qui est marquée par un couvert devant lequel sont le vin, le sel et le pain symboliques, leur est réservée, et leur ombre est pour ainsi dire rendue visible à tous les yeux.

Les dieux du paganisme coudoyant à chaque moment les saints dans le paradis valaque, il était impossible que les hôtes chrétiens des demeures divines ne se vissent point à ce contact dépouillés de leur physionomie rude et sévère. Aussi a-t-on cherché les interprétations les plus légères aux choses même que l'on entoure du respect le plus profond. Il n'est aucune observance que les Moldo-Valaques pratiquent à l'égal de celle des quatre carêmes. Veut-on savoir l'origine de l'un de ces carêmes, celui de la Saint-Pierre ? L'apôtre aimait une jeune fille, pêcheuse de son état. Un jour qu'elle n'avait point trouvé de débit pour une pêche plus abondante que de coutume, elle rentre les larmes aux yeux, et pour consoler son amie, saint Pierre ordonne dès le lendemain un carême qui assure un marché certain à la jeune fille. La plupart de ces légendes toutes profanes se retrouvent en Autriche chez les Valaques du banat de Témesvar et de la Transylvanie; mais leur séjour est principalement dans la petite Valachie et dans quelques parties des montagnes moldaves, encore aujourd'hui

hantées par le demi-dieu de ces contrées, le conquérant de la Dacie, Trajan (1).

Chez les Serbes, qui n'ont point eu la même mythologie que les Moldo-Valaques, les dieux païens ne jouent point le même rôle. Néanmoins l'influence du paganisme est frappante dans la manière dont le peuple serbe envisage l'action des saints. Ainsi que l'a judicieusement remarqué M. Mickiewicz, on dirait que les poètes serbes, si élevés dans les sujets historiques et dans l'épopée, se sont attachés à rétrécir les idées religieuses en les rendant palpables et sensibles. Une de leurs légendes les plus populaires nous décrit un débat qui s'élève au ciel entre les saints, et qui a toute l'apparence d'une altercation entre les dieux de l'Olympe. La ressemblance est d'autant plus frappante, que saint Élie, la Vierge et saint Pantaléon, qui sont les héros de cette légende, sont investis de fonctions essentiellement mythologiques. En Serbie, le premier de ces bienheureux est généralement considéré comme le dieu qui porte le tonnerre. La Vierge dispose des éclairs et saint Pantaléon des nuages. Une discussion s'est donc engagée entre les habitans du ciel. « O Seigneur, s'écrie le poète, quel miracle étrange! Est-ce un tremblement de terre? est-ce la mer en grondant qui envahit le rivage? Non, il ne tonne pas, la terre ne tremble pas, ce n'est pas la mer qui gronde; mais ce sont les saints qui dans le ciel se disputent les bénédictions : saint Pierre, saint Paul, saint Nicolas, saint Jean, saint Élie, et avec eux saint Pantaléon. » La Vierge s'approche avec larmes de son frère Élie, maître du tonnerre, et lui raconte qu'elle arrive des Indes, où règne une grande corruption, « car les jeunes gens n'y respectent plus les vieillards, les enfans n'obéissent plus à leurs parens, les amis se citent mutuellement en justice, et les frères se défient en duel. » Élie, armé du tonnerre, répond qu'aussitôt que les saints vont s'être entendus pour partager les bénédictions, ils prieront le Seigneur de leur remettre les clefs du firmament. Ils fermeront les sept cieux et mettront les scellés sur les nuages, afin qu'il ne tombe aucune goutte de pluie ni de rosée, et qu'il n'y ait pas la nuit de clair de lune durant trois années entières. Quand les saints se sont partagé les bénédictions, qu'Élie, la Vierge et saint Pantaléon sont pourvus, que Pierre a pris le vin, le froment et les clefs du ciel, que Jean a choisi la fraternité et l'hospitalité, ils demandent les clefs des sept cieux, qu'ils ferment l'un après l'autre, et mettent leur ca-

(1) Les contes valaques du banat de Temesvar et de la Transylvanie ont été recueillis, il y a quelques années, par deux Allemands, MM. Arthur et Albert Schott, sous le titre de *Valachische Märchen*.

chet sur les nuages. Il ne reste aux Indiens en proie à la sécheresse et à la maladie qu'à se convertir et à solliciter leur pardon. L'on vient évidemment d'assister à une scène du paganisme, et n'étaient les noms des personnages, la tournure homérique du poème rendrait l'illusion complète.

Parmi les nombreuses et remarquables rapsodies qui forment le cycle du *prince Lazare*, le dernier grand représentant de l'indépendance nationale, nous retrouvons saint Élie qui, sous la forme d'un faucon, apporte au prince un message de la vierge Marie.

Quand les Serbes visent au surnaturel, ils ont, comme les Valaques, des génies propres à leurs traditions, qui ne sont pas sans action sur leurs esprits. De ce nombre sont les *vi'a*, êtres fantastiques, tour à tour amies ou ennemies de l'homme, mais toujours animées de sentimens slaves. On voyage rarement sans rencontrer ces gnomes qui se plaisent soit à vous conduire, soit à vous égarer. Les vila figurent constamment à côté de saint Élie et de la Vierge dans les croyances populaires des Serbes. Le recueil des poésies nationales de la Serbie, publié par M. Vouk Stephanovitch, renferme plusieurs de ces légendes où la vila est représentée sous sa physionomie à la fois patriotique et païenne.

Il existe dans les superstitions des Serbes un être essentiellement malfaisant, d'un ordre très inférieur aux vila, et qui ne laisse pas d'occuper également ou plutôt de tyranniser les imaginations. C'est le vampire, conception essentiellement slave et qui a parcouru les contrées du Bas-Danube avant de fréquenter les races germanique et celtique. La Serbie passe pour être de tous les pays slaves celui où le vampirisme a répandu le plus de terreur. Les grandes calamités, les épidémies, les disettes, ne manquent jamais d'être attribuées à cette action mystérieuse, et dans ce cas, malheur à celui qui peut être soupçonné d'avoir en lui le cœur du vampire sous l'enveloppe humaine! On le reconnaît à une pâleur particulière et à la transparence vitreuse du regard. L'effroi qu'il inspire met sa vie en péril, et la vengeance populaire s'acharne principalement sur son cadavre, car la puissance du vampire ne finit pas avec la vie mortelle. Toujours à la recherche des moyens de nuire, il quitte chaque nuit sa tombe pour obéir à une rage instinctive du mal. Veut-on en triompher? on coupera les jambes du cadavre, et l'on fixera le tronc dans le cercueil par un clou qui traversera le cœur.

Les Hellènes partagent avec les Slaves cette croyance bizarre au vampirisme. C'est chez eux que l'auteur du *Giaour* a pris les traits effrayans sous lesquels il dépeint le vampire. « Tu seras envoyé sur la terre sous la forme d'un vampire, pour apparaître, spectre hor-

rible, dans ton pays natal et y sucer le sang de toute ta race. Là, à l'heure de minuit, tu viendras boire la vie de ta fille, de ta sœur, de ta femme, en maudissant l'exécrable aliment dont tu es condamné à sustenter ton cadavre vivant et livide. » La fatalité est, en effet, un des élémens du vampirisme tel que le conçoivent les Grecs. Avant de succomber à l'instinct irrésistible du sang, le vampire lutte sur cette terre contre sa destinée. Cet être diabolique est connu en Grèce sous le nom de *vardoulaka*. On ne lui fait pas une guerre moins acharnée que chez les Slaves du Danube. Le voyageur Tournefort a raconté dans ses lettres ingénieuses et sensées une scène de ce genre, à la fois dramatique et burlesque, dont il assure avoir été témoin, et qui mit durant plusieurs jours toute une population en émoi. Le cadavre du malheureux accusé de vampirisme fut exhumé, exorcisé de toutes les manières, puis son cœur fut brûlé; mais comme les actes malfaisans que lui attribuait la crédulité populaire n'avaient point cessé, et que, sous l'impression d'une terreur croissante, la bourgade allait bientôt être déserte, les restes putréfiés du cadavre furent à leur tour livrés aux flammes.

En Grèce, la même superstition s'attache souvent aux excommuniés, — et l'on sait que l'excommunication étant une des sources du revenu des *papas* n'est point un fait rare. — Honnis durant leur vie, conspués partout où ils se présentent, s'ils ne cherchent pas à se purifier de l'anathème qui pèse sur eux, les excommuniés sont un objet d'épouvante, s'ils meurent dans l'impénitence. On n'admet point qu'ils puissent reposer paisiblement dans leur tombe. Ils la quittent pour errer à la faveur de la nuit, et, sans être poussés par la soif sanguinaire des vampires, ils se complaisent à tourmenter l'imagination de ceux qu'ils ont connus. Naguère on ne manquait jamais de les exhumer, de couper leurs membres en morceaux et de les faire bouillir dans du vin, — si toutefois la famille n'obtenait à prix d'or, des hautes autorités ecclésiastiques de Constantinople, que l'excommunication fût levée.

Les Hellènes comme les Valaques devaient conserver dans leurs croyances religieuses des vestiges de leur civilisation païenne. En dépit des invasions barbares et de la conquête ottomane, les merveilleux débris du paganisme couvrent encore les régions habitées par les Grecs, et rappellent sans cesse à leur mémoire les éclatans souvenirs de leur origine. Ces pays cependant ont été remués par le christianisme plus profondément que les principautés de la rive gauche du Danube. Les traditions païennes ont survécu comme l'aliment du patriotisme, comme le principal titre de gloire de la nation; elles ne se sont point amalgamées aussi singulièrement qu'en Vala-

chie avec les légendes chrétiennes. Il ne serait pas cependant difficile de retrouver dans les coutumes religieuses des Grecs des pratiques qui relèvent incontestablement du paganisme. Tel est l'usage de faire danser à certaines époques les images des saints comme des dieux familiers au son de la flûte et des timbales; telle est encore l'habitude d'avoir aux enterremens des pleureuses de profession, la tête échevelée, poussant d'affreux gémissemens, faisant mine de se déchirer le visage. Généralement aussi les fontaines sont dédiées aux saints comme autrefois aux nymphes. Enfin il reste dans les mœurs des Grecs chrétiens des traces de l'ancienne institution des sacrifices. Lorsque l'on jette les fondations d'une maison, l'on célèbre d'ordinaire une cérémonie religieuse destinée à appeler les bénédictions du ciel sur les travaux qui vont commencer. Il n'est pas rare que cette cérémonie soit suivie de l'immolation d'un mouton ou d'un coq dont on verse le sang sous la première pierre.

En Arménie, l'imagination populaire a subi des influences également issues du génie même de la nationalité, mais distinctes de celles qui ont agi sur les chrétiens de la Turquie d'Europe. Relégués au milieu des nations asiatiques, les Arméniens n'ont connu que passagèrement le paganisme gréco-romain. En revanche, ils se ressentent du contact de leur civilisation primitive avec les religions de l'Asie, avec les croyances de la Perse et le judaïsme. De là par exemple les superstitions relatives aux animaux dont la chair passait en Orient pour impure, et à cet égard les Arméniens se souviennent encore de l'énumération que le législateur hébraïque en a donnée dans les versets du *Lévitique*. On sait que ce peuple envisage comme un des faits essentiels de son histoire l'assertion de la *Genèse*, d'après laquelle l'arche se serait arrêtée sur la chaîne de l'Ararat. Tout en se rattachant ainsi avec orgueil aux secondes origines du genre humain, les Arméniens veulent aussi avoir été associés aux premiers commencemens du christianisme : ils regardent comme ayant appartenu à leur pays l'un des trois mages qui furent conduits par l'étoile miraculeuse à la crèche de Bethléem. Les Arméniens en effet ont embrassé avec le mélange de naturalisme et de mysticisme qui leur est propre les doctrines de l'Évangile. Aussi ne doit-on pas s'étonner de la familiarité étrange avec laquelle leur imagination, tout en se lançant à perte de vue dans le merveilleux, a traité par instans les sujets les plus sacrés. C'est dans cet ordre de créations que rentre le récit apocryphe de la vie de Jésus connu sous le titre de *Petit Évangile*. Bien que les légendes qui se rapportent à la conversion des Arméniens et à leur apôtre saint Grégoire l'Illuminateur soient beaucoup plus véritablement chrétiennes, elles sont empreintes du même esprit de familiarité, dont le mysticisme s'accommode d'ailleurs dans

les choses divines non moins volontiers que le naturalisme. Quant aux pratiques, il n'est point aujourd'hui sous le soleil une contrée où elles soient en quelques occasions aussi sévères. La vie ascétique des premiers chrétiens est restée populaire et nationale chez les Arméniens à côté de la science du bien vivre. En cela se manifeste encore l'union de deux tendances contraires qui se trouvent si souvent alliées chez les peuples asiatiques.

Reconnaissons donc dans les mœurs chrétiennes des peuples de l'Orient l'influence de leur nationalité individuelle. Indépendamment de la tendance au naturalisme qui a inspiré aux Moldo-Valaques, aux Serbes et aux Hellènes, une répugnance visible pour la théologie, et qui est devenue la raison essentielle du dogme de leur église, chacun d'eux (et les Arméniens ne font pas exception) a donc donné à ses croyances religieuses l'empreinte de ses traditions, de ses préjugés, de ses superstitions primitives. Ces légendes où l'on voit se confondre les élémens les plus divers attestent que le christianisme a dû, sur ce terrain, transiger avec les civilisations antérieures. Les préoccupations politiques qui se sont emparées à la fois de toutes ces races depuis le commencement de ce siècle ont eu pour effet d'ajouter à la force de cet attachement héréditaire pour les traditions qu'elles croient propres à leur nationalité.

Cet attachement, que peuvent à peine concevoir les pays dont l'existence repose sur un principe rationnel, est poussé aujourd'hui chez les chrétiens de la Turquie d'Europe jusqu'à l'engouement le plus enthousiaste. Les modernes évolutions de leur civilisation se sont accomplies au nom de leur langue nationale. Leurs espérances d'avenir sont fondées sur leurs souvenirs. Tout ce qui appartient à leur passé a été déclaré par eux inviolable. Les politiques ont été avant tout des érudits. On s'est complu à ressusciter les formes et l'esprit des temps primitifs, à prendre les légendes mêmes pour des modèles littéraires, pour la règle des écrivains du présent, et peu s'en faut, pour la véritable source d'inspiration des philosophes, des hommes d'état. En résumé, on peut le dire, l'esprit de nationalité domine aujourd'hui plus fortement que jamais les diverses races chrétiennes de l'Orient, qu'il tient depuis tant de siècles déjà séparées de Rome par les dogmes.

III. — LA HIÉRARCHIE.

C'est dans son organisation hiérarchique que l'église d'Orient porte au plus haut degré l'empreinte de cet esprit national que nous venons de reconnaître en traits si manifestes dans le dogme et dans les croyances populaires. La communion orientale n'admet point de chef

visible dans l'église universelle. Une autorité s'étend, il est vrai, sur toute l'église, c'est celle du concile œcuménique; mais cette autorité temporaire, intermittente de sa nature, n'est guère ici que nominale. L'église d'Orient ne compte en effet que sept conciles œcuméniques dans toute l'histoire, et l'ère des conciles s'arrête pour elle au second de Nicée, les autres n'ayant point à ses yeux le caractère d'universalité (1). L'on ne s'explique point comment elle s'y prendrait pour tenir aujourd'hui un concile œcuménique sans se contredire, ni comment elle voit encore dans les assemblées de ce genre la suprême et l'unique autorité ecclésiastique après un silence de tant de siècles. La juridiction des conciles n'est donc qu'un souvenir pour l'église orientale. Quant à une juridiction réelle, il n'en est point qui soit acceptée de toute la communion des fidèles. Il existe sans doute un ordre de préséance entre les hautes autorités ecclésiastiques qui gouvernent les principales divisions de cette communauté. Ainsi le patriarcat de Constantinople domine encore en principe ceux d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem. Le synode de Saint-Pétersbourg, qui tient lieu de l'ancien patriarcat de Russie, figure au cinquième rang, et vraisemblablement le nouveau synode de Grèce, récemment constitué, occupera le sixième. Ces patriarcats ou synodes sont en réalité indépendans les uns des autres, sauf la distribution du saint chrême, dont le patriarche de Constantinople s'est réservé le privilége, notamment vis-à-vis du synode hellénique. Ils n'embrassent point d'ailleurs toute l'église séparée. En dehors de leur compétence, il est d'autres patriarcats, regardés ou non comme orthodoxes, parmi les Arméniens et les Slaves, soit dans l'empire ottoman, soit dans son voisinage, tels par exemple que le patriarcat de Carlovitz pour les Serbes d'Autriche, et celui d'Etchmiadzin pour les Arméniens de Russie. Il est même à remarquer que, sans se distinguer très sérieusement des Grecs par le dogme, l'église d'Etchmiadzin n'entretient avec eux aucun rapport ni officiel ni officieux.

On sait que dans l'empire ottoman les chefs de l'église sont investis d'une portion considérable de l'autorité civile et judiciaire sur leur troupeau. Ne l'oublions pas, en effet, le régime du Coran n'a pas eu en Turquie pour les croyances chrétiennes les conséquences destructives que l'on pouvait redouter d'un peuple voué au prosélytisme armé. Si préoccupé qu'il parût de conquérir le monde à la foi musulmane, il l'était surtout d'étendre ses possessions territoriales et de gouverner sans peine. Il entrait d'ailleurs dans ses principes théo-

(1) Les sept conciles reconnus dans l'église grecque sont, par ordre de date : le premier de Nicée, le premier de Constantinople, ceux d'Éphèse et de Chalcédoine, le second et le troisième de Constantinople, enfin le second de Nicée.

cratiques de voir dans les chefs religieux les chefs civils des diverses sociétés chrétiennes qui se présentaient à ses yeux sur le sol conquis. A cet égard, l'église grecque obtint même un privilége exorbitant qu'elle n'a perdu qu'en 1830 : ses divers patriarches eurent la juridiction civile sur la plupart des petites communautés catholiques dispersées et comme perdues dans les vastes provinces de l'empire. Les *uniates* et les Latins n'avaient point, comme les Grecs, d'existence légale. La Porte ne les connaissait point. Dans tous les actes de leur vie civile, ils relevaient des patriarcats de la communion orientale, et n'avaient point d'autres intermédiaires officiels dans leurs rapports avec l'autorité supérieure ottomane. C'est depuis 1830 seulement que cette anomalie a cessé, et que les catholiques, sauf ceux d'Albanie, de Bosnie et de l'Archipel, dotés primitivement d'une organisation à part, ont été placés sous la juridiction du patriarcat arménien de Constantinople. A cette occasion même, on a vu se produire un fait qui, mieux encore peut-être que la subdivision des patriarcats de la communion orientale, montre combien est puissant chez les peuples de ces contrées le penchant à la décentralisation et à une sorte d'individualisme de race. Bien que le maintien d'une étroite unité fût dans l'esprit du catholicisme et dans l'intérêt évident des catholiques nouvellement constitués, une lutte sourde s'engagea sur-le-champ entre eux, en vue de substituer à cette unité la création d'un patriarche pour chaque race, et dès maintenant il existe en Turquie à peu près autant d'églises catholiques que de peuples attachés à cette communion. Sur ce terrain de l'Orient, l'esprit de nationalité l'emporte chez les Latins comme chez les Grecs.

Le trait frappant de la situation présente de la communion orientale, c'est l'accélération de ce mouvement traditionnel. On connaît les rapports actuels de l'église moldo-valaque et de l'église serbe avec celle de Constantinople. Après de longues vicissitudes où l'on a vu ces deux peuples consacrer une activité égale pour s'affranchir du gouvernement direct de la Porte et de la suprématie du patriarcat de Constantinople, ils se trouvent placés vis-à-vis de l'un et de l'autre dans une sorte de vassalité féodale qui n'a plus pour eux rien d'oppressif, et qui leur laisse une pleine liberté administrative. Ils ont des prêtres de leur race, parlant leur langue; ils ne sont plus livrés en fiefs à des métropolitains venus du Phanar. C'est le pays qui nomme son chef religieux, et le patriarche grec n'intervient que pour ratifier la volonté nationale en donnant son investiture. Cette situation équivaut presque à une indépendance religieuse complète. Elle n'est pas cependant considérée, dans les principautés du Danube, comme suffisante et définitive. De là les applaudissemens que les Serbes de Turquie ont donnés en 1848 à l'érection d'un patriarcat

slave à Carlovitz, parmi les Serbes de la Hongrie méridionale. Jusqu'alors l'archevêque de Carlovitz n'avait eu que le titre de métropolitain. Le désir de constituer plus fortement l'église nationale et d'avoir un point d'appui plus puissant pour lutter contre les Hongrois inspira la pensée de cette création. Le prélat qui occupe ce siége, le révérendissime Rajatchitch, rendait depuis des années d'éminens et populaires services au parti slave, envisagé par les Serbes de Turquie avec une très grande faveur. D'ailleurs l'archevêque Rajatchitch n'apparaissait point seulement en ces conjonctures comme un pasteur dévoué à son troupeau; il y avait en lui du prélat d'un autre temps, et il lui en eût peu coûté de déposer un moment le bâton pastoral pour prendre l'épée. Ces allures étaient propres à frapper le clergé batailleur de la Serbie. Enfin avant le règne de Milosch Obrenovitch, avant qu'il y eût un archevêque à Belgrade, les évêchés de la Serbie s'étaient quelque temps trouvés suffragans de celui de Carlovitz, et l'un des métropolitains de cette ville, Étienne Stratomirovitch, contemporain de Tserny-George, a laissé parmi les Serbes des souvenirs encore aujourd'hui très vifs. Toutes ces circonstances réunies devaient fixer l'attention des Serbes de Turquie sur l'érection du patriarcat de Carlovitz. Le mouvement qui les porte de ce côté est toutefois combattu chez eux par diverses considérations. Ils redoutent l'influence germanique, qui, après avoir montré en 1848 et 1849 les dispositions les plus amicales pour les Slaves, dont elle avait besoin, peut ne pas leur être toujours également favorable. Ils se demandent si le patriarcat de Carlovitz, création après tout révolutionnaire, est destiné à une longue existence. Dans le cas où l'Autriche, qui l'a reconnu dans la personne de Rajatchitch, le maintiendrait après lui comme moyen d'action sur les Slaves de Turquie, ce siége sera-t-il toujours occupé par un prélat sincèrement dévoué aux intérêts de la race, animé de sentimens slaves? Voilà des doutes qui se sont élevés à Belgrade sur une institution à laquelle on a cependant acclamé avec enthousiasme.

Le vœu des Serbes, il est facile de le comprendre, serait d'avoir un patriarcat national sur un sol à la fois slave et indépendant. C'est pourquoi, tout en applaudissant à la fondation de celui de Carlovitz, ils avaient dans les derniers temps mis en avant une autre conception. Ne voulant point aborder de front la question et demander la transformation de l'archevêché de Belgrade en patriarcat, ils avaient jeté les yeux sur le Montenegro. C'était avant la révolution qui en 1852 a opéré dans ce pays la séparation du temporel et du spirituel. Le chef militaire et civil des Monténégrins était en même temps revêtu du pouvoir épiscopal. Par la situation à la fois grande et indépendante qu'il occupait au milieu des tribus slaves de la Turquie, il

remplissait admirablement les conditions du patriarcat rêvé par les Serbes. La révolution monténégrine de 1852 a rendu cette combinaison impossible. L'évêque du Tsernogore n'est plus et ne peut plus être qu'un personnage secondaire, dépourvu de l'autorité morale suffisante pour répondre à l'ambition des Slaves de Turquie. Il ne reste plus qu'une ressource : c'est d'en revenir à l'idée d'un patriarcat de Serbie, et c'est aussi de ce côté que la force des choses a ramené les imaginations.

On conçoit que, portées ainsi à se soustraire à l'unité qui vient de Constantinople, les diverses églises de la communion orientale aient toujours eu peu de penchant pour celle qui leur était proposée de Rome. Toutes les fois que quelque tentative a été faite pour les y ramener, elle a été repoussée avec passion, et le catholicisme ne saurait donner signe d'existence en Orient sans que les alarmes s'éveillent. On en a vu un exemple lorsqu'au commencement de son pontificat le pape Pie IX crut devoir faire, sous forme d'encyclique, un appel aux chrétiens grecs. Cette démarche provoqua dans le clergé oriental, et surtout de la part des patriarches de Constantinople, d'Antioche et de Jérusalem, les plus vifs reproches, et les écrivains ecclésiastiques rivalisèrent de zèle dans la critique des doctrines émises par le saint père en faveur du principe de l'unité romaine. Cette défiance invétérée est tellement prompte à renaître, que dans la question des lieux-saints, où cependant le catholicisme ne revendiquait que d'anciennes possessions envahies peu à peu par les Grecs, ceux-ci ont témoigné les mêmes alarmes que si l'on avait pris contre eux l'offensive, et si l'on avait voulu empiéter sur leurs droits. Dans ces deux circonstances, à la vérité, les Grecs n'étaient pas abandonnés à leurs seules impressions. Une grande influence étrangère, qui tient à se montrer plus jalouse qu'eux-mêmes de leurs avantages, les encourageait à la résistance, et prenait la parole en leur nom. Si dans le premier cas l'on avait vu les écrivains russes se joindre au clergé grec pour réfuter l'encyclique du pape, dans le second le gouvernement russe lui-même est intervenu pour réclamer en faveur des Grecs beaucoup plus qu'ils ne songeaient à demander et qu'ils n'avaient besoin d'obtenir.

Comment la pensée qui se laisse apercevoir sous cette offre de concours est-elle appréciée par les chrétiens d'Orient? Ces peuples n'auraient-ils brisé tout lien avec Rome et ne chercheraient-ils à s'isoler de Constantinople même que dans l'intention de se rapprocher de Saint-Pétersbourg? S'il pouvait s'élever des doutes sur le véritable sens de cette tendance des églises de Turquie à l'isolement, la situation présente du patriarcat arménien d'Etchmiadzin aiderait à en apprécier la véritable portée. Etchmiadzin, ville de l'Arménie

russe, est, on le sait, la résidence du *katholicos* ou patriarche suprême des Arméniens. Ainsi la capitale religieuse de leur église appartient au territoire russe. Ce siége est occupé aujourd'hui par un prélat éminent, Nersès, dont le rôle a été considérable dans les événemens qui ont mis une portion importante du sol arménien aux mains de la Russie. Semblable en plus d'un point au vénérable Rajatchitch, le patriarche de Carlovitz, Nersès s'est élevé, comme lui, à la faveur d'un mouvement national. C'était à l'époque où les chrétiens d'Orient attendaient encore sincèrement leur émancipation de la Russie, et fondaient toutes leurs espérances sur une foi profonde en son désintéressement. Nersès s'était donc associé avec une entière confiance à la guerre faite par la Russie à la Perse, et à l'exemple des prêtres des anciens temps, il y avait pris une part active. Après cette guerre, dans laquelle il avait rendu d'éminens services au gouvernement russe, ayant cru pouvoir parler de garanties en faveur de l'église arménienne, il fut exilé sous prétexte d'une mission épiscopale dans la province de Bessarabie. On lui demandait de s'employer à la fusion de l'église arménienne dans l'église russe, et son exil eût cessé plus promptement, s'il eût consenti à se soumettre au synode de Saint-Pétersbourg. Ramené par la force des choses en Arménie et promu de même au patriarcat, il a toujours refusé de souscrire à une condition qu'il croyait contraire aux intérêts politiques de son troupeau, et il est allé jusqu'à menacer de transférer en Turquie le siége du patriarcat suprême des Arméniens, si les obsessions auxquelles il avait été en butte venaient à se renouveler. Ajoutons que cette attitude ne lui a point été inspirée par le désir puéril de maintenir les légères dissidences dogmatiques qui peuvent séparer son église de celle de Saint-Pétersbourg, mais par la pensée de sauvegarder le dernier rempart de la nationalité arménienne.

Les sentimens des Arméniens à l'égard de la Russie sont aussi ceux des chrétiens de la communion grecque, et l'attitude réservée que ceux-ci ont prise dans leurs rapports avec cette puissance depuis une mission célèbre en est un témoignage. Ils craignent d'être protégés, de peur d'être dominés, sachant bien que sous cette domination toute individualité disparaîtrait pour eux.

Les chrétiens de l'empire ottoman suivent par instans, en politique aussi bien qu'en religion, une ligne de conduite de nature à donner le change à ceux qui s'en rapporteraient aux apparences. Dans la condition où les événemens les ont placés, plus d'une fois ils ont senti ce besoin d'un appui du dehors, et c'est celui de la Russie qui, depuis un siècle, s'est le plus souvent offert. L'on ne saurait d'ailleurs méconnaître que les rapports de religion et même,

pour quelques-uns de ces peuples, les Slaves notamment, les rapports de race, favorisaient ces offres de service et les faisaient accepter plus volontiers; mais que l'on prenne toutes les insurrections chrétiennes qui se sont produites dans l'empire ottoman depuis un siècle, on n'en citera pas une seule où ait percé la moindre idée d'une annexion politique ou religieuse à la Russie. Est-ce au moment où l'idée de race acquiert un si grand prestige parmi les populations de la communion orientale, et que celles-ci paraissent avant tout préoccupées du besoin de se replier sur elles-mêmes pour y puiser une vie nouvelle, est-ce en un pareil moment qu'elles songeraient à contracter des liens plus étroits avec une nation dans le sein de laquelle elles se verraient bientôt absorbées?

Il ne faut point à cet égard que le mot de panslavisme fasse illusion. Ce mot présente plusieurs significations très distinctes, suivant le terrain où il est prononcé. En Russie, il renferme à la vérité une gigantesque pensée de conquête. Dans une partie de l'émigration polonaise, c'est la confédération démocratique des divers peuples slaves opposée au panslavisme unitaire et gouvernemental des Russes. Chez les Slaves d'Autriche et de Turquie, c'est un cri de désespoir que l'on ne pousse qu'avec effroi et douleur. Quand les Tchèques ou les Croates voient ou croient voir que le germanisme menace leurs libertés provinciales ou leurs idiomes, quand les Bulgaro-Serbes peuvent supposer que l'islamisme néglige leurs griefs, c'est alors qu'ils laissent échapper ce cri de panslavisme comme une dernière et lamentable ressource; mais à peine l'écho le leur a-t-il renvoyé, qu'ils en sont eux-mêmes effrayés et tremblent devant les conséquences d'un instant d'égarement, comme le bûcheron de la fable devant la mort qu'il a invoquée. Nulle part, en effet, le sentiment de l'individualité des races n'est plus sincère et plus fort que chez les Slaves du Danube, et à moins que, par un excessif oubli de leurs intérêts, on ne se plaise à les pousser à bout, il n'est pas à craindre que le panslavisme les séduise. L'idée de l'individualité des races est, chez les Bulgaro-Serbes aussi bien que chez les Hellènes, les Moldo-Valaques et les Arméniens, la sauvegarde de l'individualité des églises.

Ici toutefois une objection s'élève. Le morcellement qui doit résulter de cette tendance de chaque race à nationaliser son église ne pourrait-il pas devenir funeste en favorisant l'action même de l'influence étrangère que l'on redoute? Et le patriarcat de Constantinople, en conservant sous son administration immédiate les églises qui cherchent à se séparer de lui, ne présenterait-il pas à cette influence une barrière plus solide que ne pourraient le faire toutes ces

forces isolées? Il y a de sérieuses réponses à cette grave objection. A quoi en effet ont servi au patriarcat de Constantinople les pouvoirs souverains dont il a joui durant des siècles et en toute plénitude sur les peuples chrétiens de la Turquie d'Europe? A susciter contre son autorité des passions violentes, des défiances qui ne sont point éteintes et qui rejaillissent sur la race grecque elle-même.

On n'ignore point jusqu'à quel degré ces défiances sont poussées en Moldo-Valachie, et si les princes fanariotes en ont été les premiers auteurs par leur administration corrompue, les prêtres grecs qu'ils ont introduits à leur suite dans les principautés ont de leur côté puissamment contribué à les entretenir. Aujourd'hui l'église moldo-valaque est à demi indépendante; il ne reste plus d'autres traces de l'ancien état de choses dans l'ordre religieux que les monastères relevant du Mont-Athos ou du Saint-Sépulcre, et encore occupés par des moines de nationalité grecque. Ce fait suffit pour tenir en éveil la haine des Moldo-Valaques, et pour leur fournir un prétexte d'éternels reproches dans leurs rapports avec l'église de Constantinople.

Si chez les Serbes la réaction de l'élément national contre les Grecs a été moins passionnée qu'en Moldo-Valachie, c'est qu'ils avaient eu moins à souffrir de l'influence grecque; mais sans prendre les armes, comme l'ont fait les Moldo-Valaques en 1821, pour chasser les Grecs de leur pays, ils ont eu soin du moins, à la suite de leur insurrection contre les Turcs, de stipuler que leur église ne pourrait être désormais administrée que par des prêtres serbes, à l'exclusion des Grecs.

Quant aux Bulgares, bien loin de la condition politique des Serbes et encore livrés aujourd'hui au clergé grec, leur premier vœu, c'est de s'y soustraire. Ayant beaucoup à désirer dans l'ordre temporel, ils regardent néanmoins la réforme de leur église comme le premier pas à tenter vers une situation meilleure. Les imperfections de l'administration turque leur pèsent moins que les vices d'une administration ecclésiastique sans lien avec le pays, et qui trop souvent, comme les anciens pachas, ne voit en lui qu'une ferme en location à exploiter en l'épuisant. Sur qui les Bulgares font-ils retomber la responsabilité de leurs maux? Sur le patriarcat de Constantinople, en qui ils ne semblent voir que la plus acharnée de toutes les influences ennemies. Aussi a-t-on pu remarquer récemment, à l'occasion du firman délivré par la Porte aux patriarches grecs pour garantir leurs immunités, que les Bulgares n'ont point partagé la joie causée à Constantinople et dans l'Asie Mineure par cet événement, plus favorable en effet aux Grecs qu'aux Moldo-Valaques, aux Serbes et surtout aux Slaves de Bulgarie. Envisagé de ce point de vue, le patriarcat grec aurait ma-

nifestement beaucoup plus à gagner qu'à perdre en concourant à l'émancipation des diverses églises de Turquie, émancipation qui d'ailleurs, on l'a vu à l'occasion de celle de l'église du royaume hellénique, n'entraîne pas le rejet de toute suprématie ni une indépendance absolue, puisque le synode d'Athènes est obligé de prendre le saint chrême à Constantinople.

En somme, politiquement aussi bien que religieusement, les Grecs occupent vis-à-vis des autres chrétiens de l'empire ottoman une position analogue à celle qu'avaient les Magyars vis-à-vis des populations slaves et valaques de l'Autriche avant la révolution qui a brisé la puissance de la Hongrie. La comparaison est d'autant plus frappante, que, toute proportion gardée, il y a plus d'une ressemblance entre la constitution ethnographique de l'empire ottoman et celle de l'Autriche. Pour les Valaques et les Slaves de Turquie comme pour ceux d'Autriche, l'ennemi, ce n'est point le maître, ce n'est point la race gouvernante, l'Osmanli ou le Germain; c'est la race intermédiaire qui prétend ou prétendait jusque dans la dépendance conserver une domination oppressive sur les peuplades soumises dans des temps plus heureux. Il y a aujourd'hui, particulièrement dans le royaume de Grèce, un très grand nombre d'esprits qui, ne se rendant point un compte exact des dispositions des Slaves et des Moldo-Valaques, sont persuadés que, dans le cas d'une dissolution de la Turquie, les Hellènes seraient appelés à reconstituer l'empire de Bysance et à succéder à la suprématie des Turcs sur les autres populations chrétiennes de ces contrées. Ces esprits ne sont pas même éloignés de croire que c'est un droit qu'ils tiennent d'une sorte de supériorité de civilisation et de sang. Ainsi s'exprimaient également les Hongrois avant la terrible révolution qui est venue donner une si rude leçon à leur orgueil. Cette pensée de suprématie serait pour les Grecs la plus dangereuse des illusions; ils se briseraient comme les Hongrois contre l'idée de l'égalité des races entre elles, si chère aux imaginations parmi les Moldo-Valaques et les Slaves.

Du point de vue politique, c'est là une vérité frappante pour quiconque a observé de près le travail politique qui s'accomplit dans l'Europe orientale. Cette assertion n'est pas moins vraie dans le domaine des préoccupations religieuses et de l'administration ecclésiastique. Il viendra un moment où la suprématie religieuse du patriarcat de Constantinople pourrait n'être plus pour lui qu'un périlleux avantage, s'il ne tenait pas compte de l'esprit nouveau des peuples placés sous son autorité. Fermer les yeux sur cette nécessité, sous prétexte qu'elle ne serait pas urgente, ce serait ouvrir la voie aux

influences hostiles; ce serait fournir à ces influences, déjà trop puissantes, des prétextes d'intervention dans les affaires de la communion orientale en Turquie; ce serait exposer l'église de Constantinople à une destruction presque certaine au profit d'une église plus jeune et plus ambitieuse, à la fois instrument et mobile d'une politique envahissante. En se prêtant au contraire au mouvement qui porte les églises de Moldo-Valachie, de Serbie et de Bulgarie à se nationaliser de plus en plus, le patriarcat de Constantinople s'assurerait des alliés là où il ne trouve aujourd'hui que des sujets défians ou ennemis. L'intérêt est ici commun ainsi que le péril. Il s'agit pour chacune des populations chrétiennes de la Turquie du maintien de l'individualité nationale, qu'elles ont conservée sous la domination ottomane, et qu'elles perdraient sans nul doute sous une invasion russe.

Lorsqu'on étudie l'église d'Orient soit dans son histoire, soit dans sa condition présente, on voit toujours apparaître le besoin de nationalité. Au moment de la grande scission qui sépara la ville de Constantin de celle des papes, c'était le génie décentralisateur de l'Orient qui luttait contre le génie de l'unité transmis par Rome païenne à Rome catholique. Aujourd'hui cette pensée de décentralisation s'est généralisée : il n'est dans l'Europe orientale aucun peuple, si petit soit-il, qui n'en réclame le bénéfice. Chacun prétend ne relever que de ses traditions, en se donnant pour frontières, en religion aussi bien qu'en politique, celles de son idiome, qui pour tous est le vrai dépositaire de la vie nationale, l'arche sainte où sont renfermées les tables de la loi.

Il est malheureusement vraisemblable qu'il n'y a rien à gagner pour le catholicisme à ce mouvement des esprits; il est à craindre au contraire que le besoin d'associer plus étroitement que jamais les destinées de l'église à celles de la nation n'agisse sur la portion des Slaves et des Valaques restée catholique, en un sens favorable aux doctrines de l'église d'Orient. Les Latins de Bosnie, de Croatie et de Bohême pourraient se laisser un jour entraîner de ce côté, dans l'intention de se rapprocher des Serbes et des Bulgares, avec lesquels ils ont des liens de parenté et d'intérêt. L'existence d'une église uniate en pays slave aurait pu fournir un terrain propre aux transactions, et satisfaire peut-être aussi bien les Orientaux que les Latins, en les rapprochant; mais il ne reste aujourd'hui chez les Slaves que d'impuissans débris de l'œuvre de Cyrille et de Methode, et à défaut de ce terrain intermédiaire où les deux pensées extrêmes auraient pu se rencontrer, la communion orientale, on ne saurait se le dissi-

muler, a plus de chances que le latinisme dans l'effort que font les Slaves des Carpathes pour associer plus étroitement leurs espérances à celles des Slaves du Balkan. Si l'on doutait de ces tendances des Slaves latins à s'éloigner de Rome, il suffirait de signaler les récens travaux des historiens de la Bohême sur Jean Huss et sur ses doctrines, généralement considérées aujourd'hui comme une des grandes manifestations de la vie nationale de ce foyer du slavisme contemporain.

Mais s'il est à redouter que ce mouvement religieux, dirigé par l'esprit de nationalité, ne s'accomplisse au détriment de Rome, il y a du moins lieu de croire qu'il ne profitera pas à la grande puissance dont l'action menace l'Europe orientale d'une unité bien autrement redoutable que ne le serait l'unité romaine, même dans l'hypothèse d'un triomphe auquel elle est loin de songer. La papauté n'a jamais poursuivi dans ces contrées qu'une suprématie purement religieuse. Encore doit-on se rappeler qu'appréciant avec équité l'attachement des Orientaux pour les formes extérieures de leur culte et la discipline ecclésiastique de leurs églises, le saint-siége professe pour ces antiques traditions un respect qui limite aux seuls dogmes fondamentaux l'unité qu'il réclame. L'unité que recherche la Russie présente un autre caractère, et quand le gouvernement russe, à l'occasion de l'encyclique du pape ou de la question des lieux-saints, est venu entretenir les Orientaux de son zèle pour leur cause, ils étaient en droit de lui répondre que le danger est pour leurs églises beaucoup plus à Saint-Pétersbourg qu'à Rome. Le travail d'idées entrepris depuis quelques années par chacun de ces peuples pour conserver et raffermir leur individualité politique, religieuse et littéraire, semble avoir été inspiré par la vue même de ce danger. En se proposant de nationaliser de plus en plus leurs églises, les populations de l'Europe orientale ne semblent vouloir que se mettre mieux en mesure de défendre leur autonomie politique, et elles n'ignorent point quel est le véritable ennemi des destinées qu'elles rêvent. La politique actuelle de la Russie en Orient n'est pas faite d'ailleurs pour les rassurer. Protectorat religieux ou protectorat politique, elles ont pour l'un et l'autre les mêmes défiances, que leur inspire du reste le protectorat dont quelques-unes connaissent l'esprit pour en avoir subi le fardeau.

H. Desprez.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

SA VIE ET SES OUVRAGES.

VIII.[1]

RUPTURE DE ROUSSEAU AVEC Mme D'ÉPINAY, GRIMM ET DIDEROT.

Il y a dans la rupture de Jean-Jacques Rousseau avec Mme d'Épinay, avec Grimm et Diderot, avec le parti philosophique, deux points à considérer : il y a le récit de la rupture et ses causes particulières, il y a aussi ses causes et ses effets généraux. L'histoire de cette rupture et le détail de ses causes sont une enquête curieuse sur le caractère de Rousseau. L'étude des causes générales se rattache à toute l'histoire littéraire du XVIIIe siècle et à cette grande scission qui se fait dans le parti philosophique entre ceux qui s'approchent du matérialisme pour mieux éviter de rencontrer Dieu et la religion, et ceux qui se rapprochent du spiritualisme et de Dieu sans vouloir aller jusqu'au christianisme. Il y a peu d'athées et de matérialistes décidés dans le XVIIIe siècle, mais l'athéisme et le naturalisme ont beaucoup d'amis involontaires. Il y a aussi peu de chrétiens sévères et fervens dans le monde lettré du XVIIIe siècle, mais le christianisme et les idées religieuses y ont gardé aussi beaucoup d'amis involontaires. Le christianisme et l'athéisme sont pour ainsi dire les deux pôles opposés du

(1) Voyez les divers chapitres de cette série dans les livraisons de la *Revue* du 1er janvier, du 15 février, du 1er mai, du 1er août, du 15 novembre 1852, du 15 juin et du 15 septembre 1853.

monde lettré de ce siècle, et les idées penchent vers l'un ou vers l'autre de ces pôles selon leur nature et leur goût; il y en a peu toutefois qui se décident à toucher à l'un ou à l'autre. Ces divers degrés de rapprochement font les deux grands partis philosophiques qui divisent avec mille nuances la société du temps. Voltaire est dans l'un de ces partis, le parti le plus irréligieux sans être athée, Rousseau dans l'autre, et sa rupture avec Grimm et Diderot lui donna la liberté de prendre la place qui lui appartenait dans le parti qui défendait Dieu et le spiritualisme, et qui était religieux sans être chrétien. Étrange confusion d'idées propre à certains siècles où il est plus facile de savoir ce qu'on n'est pas que ce qu'on est.

Je laisse de côté aujourd'hui tout ce qui se rapporte aux causes générales de la rupture de Rousseau avec Grimm et Diderot et aux penchans de son esprit; je veux m'attacher seulement à l'histoire particulière de cette rupture, je veux en suivre les détails, afin de continuer à étudier de près le caractère de Rousseau. Comme je vais bientôt arriver à l'*Émile*, et que j'ai hâte de laisser l'homme pour n'avoir plus à m'occuper que de l'écrivain, je veux achever, par le récit détaillé de la rupture avec Diderot, le portrait moral que j'essaie de tracer.

I.

La rupture de Rousseau avec Diderot a deux époques et deux sujets différens : — d'abord la querelle entre Rousseau et Diderot à cause du séjour que Rousseau voulait faire à l'Ermitage pendant l'hiver de 1756 à 1757, — cette querelle est apaisée tant bien que mal par l'intervention de Mme d'Épinay; — ensuite la querelle à propos du voyage de Mme d'Épinay à Genève, quand Diderot veut que Rousseau accompagne celle-ci à Genève, que Rousseau s'y refuse, et qu'alors, se livrant à ses défiances, il accuse Mme d'Épinay d'avoir tramé un complot pour l'emmener à Genève, rompt avec Grimm, quitte l'Ermitage, et enfin se brouille sans retour avec Diderot. La première querelle est dans l'hiver de 1756-1757; la seconde, dans l'hiver de 1757-1758. Le printemps et l'été de 1758 sont remplis par la passion de Rousseau pour Mme d'Houdetot (1). 1757 et 1758 sont, comme on le voit, les deux années les plus orageuses de la vie de Rousseau.

(1) J'ai à réparer une erreur et une inexactitude que j'ai faite dans le précédent article : j'ai rapporté et rapproché le témoignage de Mme Broutain et le témoignage de mon parent M. Hochet sur les lettres de Jean-Jacques Rousseau à Mme d'Houdetot, et que Mme d'Houdetot avait brûlées. C'est de Mme Broutain que M. Hochet tenait l'histoire de ces lettres brûlées : cela ne fait donc pas deux témoignages, mais un seul. Ce n'est pas non plus à Eaubonne, comme je le dis, mais à Sannois que M. Hochet a vu Mme d'Hou-

Rousseau prétend dans ses *Confessions* qu'il y avait un complot de la part de ses amis de Paris, et surtout de la part de Diderot, « pour l'arracher de la solitude de l'Ermitage, à force de l'y tourmenter (1). » Ici distinguons soigneusement les sentimens des divers personnages. Grimm et Diderot blâmèrent tous deux l'établissement de Rousseau à l'Ermitage, Grimm par intérêt pour Mme d'Épinay, Diderot ne concevant pas que Rousseau pût se décider à vivre ainsi dans la solitude, ni surtout à passer l'hiver à l'Ermitage. Dès le printemps de 1756, au moment où Rousseau venait d'accepter l'offre que lui faisait Mme d'Épinay d'habiter l'Ermitage, Grimm avait dit à Mme d'Épinay : « Vous rendez à Rousseau un fort mauvais service de lui donner l'habitation de l'Ermitage, mais vous vous en rendez un bien plus mauvais encore : la solitude achèvera de noircir son imagination; il verra tous ses amis injustes, ingrats, et vous, toute la première, si vous refusez une seule fois d'être à ses ordres. Il vous accusera de l'avoir sollicité de vivre auprès de vous et de l'avoir empêché de se rendre aux vœux de sa patrie... Je vous jure que ce qui peut vous arriver de moins fâcheux dans tout ceci, c'est de vous donner un ridicule : on croira que c'est par air et pour faire parler de vous que vous avez logé Rousseau (2). » Mme d'Épinay rejeta bien loin les conseils de Grimm; elle le trouva même injuste envers Rousseau. « Je suis persuadée, disait-elle, qu'il n'y a que façon de prendre cet homme pour le rendre heureux : c'est de feindre de ne pas prendre garde à lui et de s'en occuper sans cesse. — Que vous connaissez mal votre Rousseau! disait Grimm à Mme d'Épinay. Retournez toutes vos propositions, si vous voulez lui plaire; ne vous occupez guère de lui, mais ayez l'air de vous en occuper beaucoup; parlez de lui sans cesse aux autres, même en sa présence, et ne soyez point la dupe de l'humeur qu'il vous en marquera... » Il ajoutait : « Au reste, je vous conseille très fort, madame, de travailler de loin à le détourner de passer l'hiver prochain à l'Ermitage. Je vous jure qu'il y deviendra fou; mais cette considération à part, qui ne laisse pas d'être forte, il serait en vérité barbare d'exposer la vieille Levasseur à rester six mois sans secours dans un lieu inabordable par le mauvais temps, sans société, sans distractions, sans ressource : cela serait inhumain (3). » Pour prévoir aussi bien quelle serait la conduite de Rousseau avec Mme d'Épi-

detot et M. de Saint-Lambert et s'est souvent entretenu avec eux, mais non pas des lettres de Rousseau ou de ses *Confessions*, car, ainsi que l'avait remarqué M. Hochet, Mme d'Houdetot et M. de Saint-Lambert, en véritables gens du monde, n'aimaient pas le bruit de roman que Rousseau avait fait autour d'eux.

(1) *Confessions*, livre IX.

(2) *Mémoires de Mme d'Épinay*, t. II, p. 280.

(3) *Ibid.*, t. II, p. 298-299.

nay, Grimm avait un grand avantage sur elle : il connaissait Rousseau et savait que chez lui, comme chez beaucoup d'hommes, l'orgueil était le principe de tout, tandis que Mme d'Épinay, à titre de femme, croyait qu'il y avait là seulement un cœur inquiet et malheureux, ce qui l'attirait.

Grimm croyait donc que Mme d'Épinay aurait à se repentir de sa bonté avec Rousseau, parce que celui-ci ne pourrait pas supporter la solitude et qu'il deviendrait fou; de plus, il trouvait qu'il y aurait de l'inhumanité à faire passer l'hiver à l'Ermitage à Mme Levasseur et à sa fille Thérèse. Ce sentiment-là était suggéré à Grimm par ces deux femmes qui ont eu sur la vie de Rousseau une si fatale influence, et d'autant plus grande que Rousseau ne s'en doutait pas. Les *gouverneuses* avaient grand'peur de passer l'hiver à l'Ermitage, seules et loin de tout commérage, loin aussi des cadeaux et des libéralités qu'elles avaient l'art d'obtenir des amis que Rousseau avait dans le grand monde. Elles allaient donc semer l'alarme chez les amis de Rousseau, se faisant plaindre et peut-être aussi se faisant dédommager d'avance. « Je n'ai pu gagner Rousseau pour l'engager à quitter l'Ermitage cet hiver, dit Mme d'Épinay; Mmes Levasseur n'osent lui marquer leurs craintes, parce qu'il leur fait entendre que si on le contrariait davantage, il s'en irait sans mot dire et les laisserait maîtresses de leur sort. MM. Grimm et Gauffecourt ont en vain, comme moi, épuisé leur éloquence. Il est certain que son humeur le gagne de jour en jour, et je redoute pour lui l'effet de cette solitude profonde durant six mois. »

L'effroi que les gouverneuses avaient de passer l'hiver à la campagne paraissait fort naturel aux gens du monde près desquels elles allaient se plaindre. Le monde du XVIIIe siècle n'aimait pas la campagne, et ce fut Rousseau qui lui apprit à l'aimer, et plus encore peut-être à la vanter qu'à l'aimer. Le goût de la campagne est un goût récent et qui ne vient qu'à certains momens de la société et de l'histoire. Je doute fort qu'en l'âge d'or on aimât beaucoup la campagne; on l'aime mieux dans l'âge de fer, parce qu'il est dans le cœur de l'homme d'aimer surtout ce qu'il n'a pas. Il faut pour aimer les champs être un peu las de la ville. Or, depuis le XVIe jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, la société et le monde étaient des plaisirs encore trop nouveaux et trop peu goûtés pour qu'on en fût déjà las : la ville l'emportait sur la campagne. La terre n'était que la propriété : elle faisait la fortune du riche, elle ne faisait pas son agrément. La meilleure campagne était celle qui rapportait le plus ou bien encore celle où l'on parvenait à vivre comme à la ville, et non pas celle qui était la plus riante aux yeux. Que faire à la campagne si l'on n'y avait pas les plaisirs et le monde de Paris? « Personne ne

venait me voir, dit Mme d'Épinay, qui avait quitté La Chevrette en plein été; j'allais me trouver exactement seule, et j'ai préféré venir à Paris rendre service à mes amis et m'amuser auprès d'eux (1). » Voilà l'amour de la campagne au XVIIIe siècle, avant les conversions vraies ou feintes que fit Rousseau.

Quand les amis de Rousseau le virent partir pour l'Ermitage et s'y séquestrer, ils dirent que c'était un caprice qui passerait bientôt; quand ils virent qu'il voulait y passer l'hiver, ils ajoutèrent que c'était une folie, et bientôt même, s'apitoyant sur les gouverneuses, que c'était une inhumanité. « La coterie holbachique prédisait hautement, dit Rousseau au commencement du neuvième livre de ses *Confessions*, que je ne supporterais pas trois mois de solitude, et qu'on me verrait dans peu revenir avec ma courte honte vivre comme eux à Paris. » Non-seulement il ne revint pas, mais il déclara qu'il voulait rester l'hiver à la campagne.

Qu'y a-t-il jusqu'ici dans tout cela? Rousseau veut passer l'hiver à l'Ermitage, et ses amis l'en dissuadent, parce que la campagne leur fait horreur en hiver, et ne leur plaît que médiocrement dans l'été. J'y trouve une sollicitude d'amitié un peu tracassière, mais je ne vois pas de complot contre Rousseau. Ici arrive Diderot avec sa sensibilité déclamatoire et théâtrale, avec son zèle bruyant, avec ses airs impérieux et ses phrases d'oracle. Rousseau a tort de prendre Diderot pour un conspirateur et un méchant; mais il aurait mille fois raison de le prendre pour le plus importun et le plus impatientant des amis.

Je ne veux pas faire ici le portrait de Diderot : je veux seulement expliquer comment Rousseau et Diderot ne pouvaient guère, avec leurs caractères et leurs habitudes, s'entendre et se supporter longtemps. Grimm dit dans une lettre à Mme d'Épinay : « J'admire que tout le monde ait des tracasseries avec Diderot. Depuis cinq ans que je suis son ami intime et qu'il est pour moi l'homme du monde que j'aime le plus, je n'ai jamais entendu parler de rien : c'est que, pour faire des tracasseries, il faut être deux, et que tous ces bavards ne font qu'abuser de sa franchise et de sa bonne foi (2). » Grimm a raison. Pour faire des tracasseries, il faut être deux, un *tracassant* et un *tracassable*. Or Grimm avait un grand bonheur : il n'était pas tracassable; mais cela ne prouve pas que Diderot ne fût pas tracassant. Il avait sa manière de l'être, et cette manière ne s'accordait pas le moins du monde avec la nature de Rousseau, le plus tracassable des hommes. Diderot, au fond, était bon et sensible; mais il s'était

(1) *Mémoires de Mme d'Épinay*, t. III, p. 118.
(2) *Ibid.*, t. III, p. 18.

habitué à mettre en dehors plus de sentimens encore qu'il n'en avait. Il y a des hommes, et c'est le grand nombre, dont la difficulté est d'égaler la parole à la pensée. Chez Diderot, au contraire, la parole allait au-delà de la pensée et de l'émotion. Il avait une nature éloquente et oratoire qui tournait tout en déclamation; il n'était point faux et hypocrite; il était comédien, et cela naturellement. Tout lui était une scène et une situation; il n'était jamais lui-même, et toujours dans un rôle; jamais à la ville, toujours au théâtre. L'acteur, sans le vouloir et sans le savoir, remplaçait l'homme. Ces natures-là sont plus fréquentes qu'on ne le croit. Comment s'arranger avec elles? Il faut faire ce que faisait Grimm avec Diderot, c'est-à-dire ramener toutes choses à la vérité, rabattre beaucoup des paroles, et ne s'en prendre qu'au sentiment, laisser l'acteur et aller à l'homme, ne point enfin abuser de ce que Grimm appelle amicalement la franchise et la bonne foi de Diderot, et de ce que j'appelle ce génie déclamatoire et bruyant qui, comme un écho, grossissait tout ce qu'il entendait, et, comme un microscope, agrandissait tout ce qu'il voyait. Grimm, qui avait l'oreille juste et l'œil perçant, à travers l'écho entendait le son exact, et à travers le microscope retrouvait la proportion juste; c'est par là qu'il n'était pas tracassable. Rousseau était tout le contraire; il avait dans l'imagination ce que Diderot avait dans la parole : il grossissait tout. Au lieu de comprendre, comme Grimm, que Diderot était un personnage d'optique qu'il fallait ramener à sa taille naturelle, il prenait Diderot au sérieux, croyait aux tragédies qu'il jouait, confondait l'acteur avec l'homme, et sortait pénétré d'admiration ou d'horreur, d'amour ou de haine, sans se dire jamais qu'il sortait du théâtre. Comment se le serait-il dit? La vie réelle n'existait pas pour Rousseau. Son imagination, toujours dans les extrêmes, lui faisait un monde peuplé de vertus de l'âge d'or, ou de méchancetés de l'âge de fer. Le malheur, c'est qu'avec tous ses amis Rousseau commençait par les croire de l'âge d'or, et finissait par les croire de l'âge de fer. Il ne vivait pas, il rêvait; seulement il y avait cette différence entre lui et Diderot, que, rêvant tous deux, l'un en dehors, si je puis parler ainsi, et l'autre en dedans, Diderot de ses rêves ne faisait que des phrases, et, la phrase faite, oubliait le rêve, tandis que Rousseau de ses rêves faisait des actions, et, une fois l'action faite, oubliait aussi le rêve, s'attachant à ce qu'il avait fait comme à une vérité. Quand ces deux rêveurs se rencontraient, quand la parole exagérée et bruyante venait heurter la pensée crédule et soupçonneuse, Dieu sait alors quels effets résultaient de cette rencontre. Rien ne gardait plus sa proportion naturelle. Où il y avait un conseil amical à donner, l'un faisait une tirade déclamatoire et sentimentale, et l'autre à son tour, où il

n'y avait qu'une déclamation de théâtre, voyait un complot ou une trahison. Nulle part ce défaut de justesse de ton dans l'un, et de justesse de jugement dans l'autre, n'est plus visible que dans l'histoire que nous racontons en ce moment.

Rousseau voulait passer l'hiver à la campagne, et ses amis ne le voulaient pas. Les gouverneuses surtout s'en effrayaient. Ce dissentiment n'avait rien de bien grave; il n'y avait certes pas d'*inhumanité* à vouloir rester l'hiver à l'Ermitage, et il n'y avait pas non plus de perfidie à vouloir que Rousseau vînt à Paris. Entre gens simples et sensés, deux ou trois mots eussent fini l'affaire : entre Diderot et Rousseau, les choses ne pouvaient pas se passer de cette façon simple et raisonnable. Diderot, dans la préface du *Fils naturel*, avait dit, à propos de je ne sais plus quoi : « Il n'y a que le méchant qui soit seul. » Rousseau lut cette phrase, et il s'imagina que Diderot, en l'écrivant, avait pensé à lui : pure vision d'une vanité et d'une imagination inquiètes! Diderot n'avait-il à penser qu'à Rousseau? N'y avait-il que Rousseau qui voulût être solitaire? Était-ce vivre en solitaire que de vivre à la campagne avec sa femme et sa belle-mère, à quatre lieues de Paris? Rousseau pourtant écrit à Diderot pour se plaindre. A cette lettre, qu'eût répondu un ami ordinaire, point déclamateur, point bruyant de paroles, point théâtral, un autre que Diderot enfin? « Mon ami, vous vous êtes mépris; je n'ai pas pensé à vous; vous n'êtes pas un solitaire. » Diderot répond : « Vous n'êtes pas de mon avis sur les ermites; dites-en tout le bien qu'il vous plaira; vous serez le seul au monde dont j'en penserai; encore y aurait-il bien à dire là-dessus si l'on pouvait vous parler sans vous fâcher. Une femme de quatre-vingts ans (1) ! » Il y a de l'emphase sentimentale dans cette exclamation : Une femme de quatre-vingts ans! C'est le style de Diderot. Rousseau aurait dû lui répondre que la mère Levasseur n'était pas ce qu'on appelle dans le monde, avec un sentiment de respect bien naturel, une femme de quatre-vingts ans : c'était une vieille commère bavarde et gourmande, qui, comme bavarde, regrettait ses caquets de Paris, et, comme gourmande, regrettait les douceurs qu'elle se faisait donner par les amis de Rousseau; mais Rousseau était l'homme du monde le moins capable de traiter les petites choses et les petites gens avec le sans-façon de la vérité. Il aimait mieux au besoin d'une commère faire une conspiratrice; il aimait mieux créer des complots que de voir des ridicules ou des petitesses. Aussi, dans ses *Confessions*, met-il la mère Levasseur dans le complot tramé contre lui par ses amis (2).

(1) *Confessions*, livre IX.

(2) « On avait besoin de la vieille pour arranger le complot. Il est étonnant que durant

Quant à la lettre de Diderot, au lieu de piquer le ballon avec une épingle, ce qu'il fallait toujours faire avec les phrases de Diderot, Rousseau se plaint à Mme d'Épinay que Diderot l'injurie. « Ma chère amie, écrit-il à Mme d'Épinay, il faudra que j'étouffe, si je ne verse pas mes peines dans le sein de l'amitié. Diderot m'a écrit une lettre qui me perce l'âme; il me fait entendre que c'est par grâce qu'il ne me regarde pas comme un scélérat, et *qu'il y aurait bien à dire là-dessus :* ce sont ses termes. Et cela, savez-vous pourquoi? Parce que Mme Levasseur est avec moi; eh bon Dieu! que dirait-il de plus si elle n'y était pas? Je les ai recueillis dans la rue, elle et son mari, dans un âge où ils n'étaient plus en état de gagner leur vie... Tout cela n'est rien, et je ne suis qu'un scélérat, si je ne lui sacrifie encore mon bonheur et ma vie et si je ne vais mourir de désespoir à Paris pour son amusement. Hélas! la pauvre femme ne le désire point; elle ne se plaint point; elle est très contente (1); mais je vois ce que c'est, M. Grimm ne sera pas content lui-même qu'il ne m'ait ôté tous les amis que je lui ai donnés. Philosophes des villes, vous me consolez bien de n'être qu'un méchant! J'étais heureux dans ma retraite : la solitude ne m'est point à charge; je crains peu la misère; l'oubli du monde m'est indifférent; je porte mes maux avec patience; mais aimer, et ne trouver que des cœurs ingrats! ah! voilà le seul mal qui me soit insupportable (2)! » Cette lettre, où Rousseau me semble se plaindre en déclamateur d'une déclamation, ne toucha pas beaucoup Mme d'Épinay. Rousseau en effet, en accusant Grimm, n'avait pas pris le bon moyen de se faire écouter. Elle essaya pourtant de calmer Rousseau; elle n'y réussit pas. Elle juge d'ailleurs fort bien la correspondance entre les deux philosophes, quoique avec un peu de complaisance pour Diderot : « La lettre que Rousseau a écrite à M. Diderot est remplie d'invectives et de mauvaises chicanes, tandis qu'il aurait eu beau jeu avec de la modération, car en effet celles qu'on lui écrit sont un peu dures. Il faut pourtant convenir qu'avec de la bonne foi, il n'y aurait jamais eu un instant de tracasserie à tout cela. Diderot, pour toucher son ami sur le sort de sa vieille gouvernante, a voulu sans doute lui mettre sous les yeux les reproches qu'il aurait à se faire, s'il lui arrivait malheur... L'imagination de Diderot lui a fait voir la bonne Levasseur malade, au lit de mort, faisant à Rousseau le discours le plus pathétique, et Rousseau n'ayant à opposer à ce tragique tableau que des raisons faibles et puériles... Dès lors

tout ce long orage ma stupide confiance m'ait empêché de comprendre que ce n'était pas moi, mais elle qu'on voulait ravoir à Paris. » *Confessions*, livre IX.

(1) La mère Levasseur mentait à Rousseau quand elle lui disait qu'elle était très contente de passer l'hiver à l'Ermitage.

(2) *Correspondance*, 1757.

il ne le voit plus que comme un ingrat, un assassin; il n'est plus digne de son estime. Il se persuade que tout ce qui peut arriver est arrivé, et il lui dit sans façon qu'il est un barbare. C'est un fort beau morceau de poésie que ces deux lettres de Diderot (1). »

Mme d'Epinay a raison, Diderot faisait un drame; mais j'avoue que, sans avoir l'inquiétude ombrageuse de Rousseau, je saurais fort mauvais gré à celui de mes amis qui ferait un drame de mes souffrances. Sans doute Rousseau eût bien fait de prendre froidement la poésie de Diderot; il eût même bien fait « de lui rire au nez pour toute réponse, » comme il se reproche dans les *Confessions* de ne l'avoir pas fait; mais je comprends qu'on n'aime pas à voir faire de la poésie sur son dos, pas plus qu'on n'aime le médecin qui fait des expériences de médecine à nos dépens. Êtes-vous mon ami? conseillez-moi, avertissez-moi, prenez part à mes peines; mais ne prenez pas mes chagrins ou mes embarras pour matière de discours français, ou bien j'aurai le droit de vous dire que vous êtes un grand poète qui aime mieux son art que son ami.

Ces réflexions m'amènent naturellement aux règles que Rousseau veut établir en amitié. Premièrement il veut que ses amis soient ses amis et non pas ses maîtres, dit-il; qu'ils lui rendent service sans prendre un certain air de supériorité qui lui déplaît. S'il survient une querelle et qu'il se mette lui-même en colère mal à propos, ses amis ne doivent pas s'y mettre à son exemple, ou bien ils ne l'aiment pas... En qualité de malade, il a droit aux ménagemens que l'humanité doit à la faiblesse et à l'humeur d'un homme qui souffre... Enfin il est pauvre, et cet état mérite encore des égards. « Tous ces ménagemens que j'exige, dit-il à Mme d'Épinay qu'il n'avait point encore accusée, vous les avez eus sans que je vous en parlasse, et sûrement jamais un véritable ami n'aura besoin que je les lui demande; mais, ma chère amie, parlons sincèrement : me connaissez-vous des amis (2)? »

« Me connaissez-vous des amis? » disait Rousseau à Mme d'Épinay. — Pouvez-vous avoir des amis? — Telle était la seule réponse que Mme d'Épinay avait à faire à Rousseau. Ce n'est pas que les maximes que Rousseau prétend établir en amitié soient fausses et injustes, gardons-nous de le croire. Les amis ne doivent être ni tyranniques, ni injurieux, ni vains, ni durs, ni insoucians : ils doivent supporter les défauts de leurs amis malades. Rousseau a raison; ce sont là vraiment les devoirs de l'amitié. Qu'est-ce donc que je reproche à Rousseau? Une seule chose, mais capitale, et qui rend l'amitié impossible : il érige en droits pour lui-même les devoirs

(1) *Mémoires de Mme d'Épinay*, t. II, p. 325.
(2) *Correspondance*, 1757.

qu'il impose à ses amis. Oui, je dois supporter la mauvaise humeur de mon ami malade, mais il n'a pas le droit d'avoir de la mauvaise humeur contre moi. Oui, quand mon ami a tort et qu'il se fâche, je dois être doux et indulgent avec lui, je dois le ménager; mais il n'a pas le droit d'avoir toujours tort et de toujours se fâcher contre moi. Oui, je ne dois pas être fier et vain des services que je rends à mon ami, mais il n'a pas le droit d'être particulièrement ingrat envers moi. L'homme a plus de devoirs qu'il n'a de droits, et tous les devoirs que j'ai envers mon prochain ne sont pas des droits que mon prochain a sur moi. C'est même, si nous y prenons garde, cet excédant des devoirs sur les droits qui maintient ici-bas la société morale. Nous voulons souvent détruire cet ordre établi de Dieu, changer en droits pour tous les devoirs du prochain envers nous. Ainsi l'aumône est le devoir du riche : nous en faisons le droit du pauvre. Je dois aimer mon prochain comme moi-même; mais le prochain a-t-il le droit de me dire : Aime-moi! A cela je suis tenté de répondre : Sois aimable! L'accomplissement des devoirs est une vertu; mais le prochain n'a pas le droit d'exiger que j'aie de la vertu à son profit, sans quoi la vertu des uns serait le péché des autres, ce qui n'est pas dans l'ordre moral; car de cette manière, si par vertu je nourris mon prochain, mon prochain deviendra paresseux; si je suis humble, mon prochain deviendra orgueilleux, — de telle sorte que le plus sûr moyen de rendre la société impossible, c'est de créer autant de droits dans ce monde qu'il y a de devoirs. Chacun alors en effet ne pensera plus qu'aux droits qu'il a, oubliant les devoirs, et ces devoirs exigés deviendront insupportables. Telle est l'erreur du code d'amitié que fait Rousseau. Il s'arroge comme droits tous les devoirs qu'il impose à ses amis, et parce que ses amis doivent être doux, indulgens, affectueux, tolérans avec lui, il croit avoir le droit d'être capricieux, fantasque, défiant et grondeur avec eux.

Le petit code d'amitié que Rousseau rédigeait à son profit m'a fait relire le *De Amicitiâ* de Cicéron. Je ne veux pas faire ici une comparaison entre le traité de Cicéron et la lettre de Rousseau. Je citerai seulement ce passage qui me semble fort bien s'appliquer aux deux caractères de Rousseau et de Diderot, et qui explique comment la durée de leur amitié était impossible : « Un ami, dit Cicéron, ne doit pas aimer à accuser son ami ou à l'entendre accuser... La bonne amitié ne doit pas seulement repousser les accusations contre nos amis, elle ne doit pas être soupçonneuse; elle ne doit pas croire aisément qu'un ami a manqué envers nous de foi et de tendresse (1). » Voilà pour Rousseau; voici maintenant pour Diderot : « Il faut aussi

(1) *De Amicitiâ*, ch. 18.

en amitié une grande douceur de façons et de paroles; jamais de hauteur ni de dureté. L'amitié doit toujours avoir une familiarité aimable et douce; rien de tendu ni de sévère; il faut qu'elle soit facile et avenante. » C'est cette douceur et cette facilité qui manquaient à Diderot. Il ne manquait pas au fond de bonté, il manquait de bonhomie. Le funeste penchant qu'il avait à mettre en scènes de théâtre et de roman tous les incidens de la vie ordinaire gâtait ses bonnes qualités. Il était tracassier afin d'être dramatique.

Cependant, grâce à l'intervention de Mme d'Épinay, la querelle de Rousseau et de Diderot s'était apaisée. Rousseau avait été à Paris voir Diderot; Diderot était venu à l'Ermitage. « Vous aviez bien raison de vouloir que je visse Diderot, écrit Rousseau à Mme d'Épinay, il a passé hier la journée ici. Il y a longtemps que je n'en ai passé d'aussi délicieuse. Il n'y a point de dépit qui tienne contre la présence d'un ami. » Mais il n'y a pas de réconciliation non plus qui ne laisse de trace, et bientôt survint une nouvelle querelle qui fut une rupture. Cette fois la rupture ne fut pas seulement avec Diderot, elle fut avec tous les anciens amis de Rousseau, avec Mme d'Épinay, avec Grimm, avec Diderot, avec tout le parti philosophique.

II.

Quelles étaient les dispositions d'esprit de Rousseau au moment de cette seconde querelle? L'hiver de 1756-57, cet hiver que Rousseau avait voulu passer à l'Ermitage en dépit de ses amis et de ses gouverneuses, était fini. Rousseau était réconcilié avec Diderot. Mme d'Houdetot était venue s'établir à Eaubonne, et la passion que Rousseau avait prise pour elle avait rempli son été; mais cette passion avait été malheureuse : Saint-Lambert était revenu, et, pour marquer son mécontentement à Rousseau, dormait impertinemment aux lectures que lui faisait celui-ci (1). Mme d'Houdetot était froide et sérieuse. C'était dans l'âme de Rousseau une première cause de dépit et d'amertume. Mme d'Épinay, quoiqu'elle eût pardonné à Rousseau l'indigne soupçon qu'il avait eu contre elle, d'avoir écrit une lettre anonyme à Saint-Lambert pour l'avertir de l'amour de Rousseau pour Mme d'Houdetot, Mme d'Épinay n'avait plus pour lui qu'une sorte de compassion sans affection, et Rousseau, qui se souvenait de l'avoir offensée, se sentait embarrassé avec elle. Enfin Grimm, qui avait suivi le maréchal d'Estrées en Allemagne comme secrétaire pendant la campagne de 1757, Grimm était revenu et régnait à La Chevrette, chez Mme d'Épinay.

(1) *Confessions*, livre IX.

Si j'étais le moins du monde disposé à croire que les amis de Rousseau conspiraient contre lui, je croirais volontiers avec Rousseau, dans ses *Confessions*, que Grimm était le chef ou l'inventeur du complot. Grimm en effet avait un grand tort envers Rousseau : il avait une clairvoyance impitoyable; il voyait tous les travers de Rousseau, comprenait mieux que personne quels devaient en être les effets, et en avertissait ses amis, Mme d'Épinay surtout; s'étant bien vite aperçu que Rousseau ne pouvait pas avoir d'amis, il ne l'aimait plus, et s'en garait comme d'un maniaque ou d'un fou. Cette conduite n'est pas celle d'un conspirateur aux yeux de quiconque sait les torts du caractère de Rousseau; mais aux yeux de Rousseau, qui naturellement ignorait ses propres torts, elle devait tout à fait avoir l'air d'une conspiration. La meilleure manière d'expliquer ce que je veux dire en ce moment est de prendre çà et là dans les *Mémoires de Mme d'Épinay*, si favorables à Grimm, quelques traits de la conduite de Grimm envers Rousseau. Cette conduite est toujours sage et sensée, mais elle n'est pas d'un ami. Grimm a toujours raison, soit dans ses jugemens, soit dans ses procédés avec Rousseau, mais il a durement raison.

Rousseau, réconcilié avec Mme d'Épinay, se reprochait souvent, soit comme une injustice, soit comme une maladresse, d'avoir accusé Grimm auprès de Mme d'Épinay. Il voulait, disait-il, une fois que Grimm serait revenu, réparer les torts qu'il avait envers lui. « Aidez-moi, aidez-moi, m'a-t-il dit d'un air pénétré, raconte Mme d'Épinay dans une lettre qu'elle écrit à Grimm, à retrouver un ami qui n'a jamais cessé de m'être cher. — Je lui ai promis de vous engager à l'écouter; je n'ai rien promis de plus, c'est à vous de faire le reste... Plus nous lui connaissons d'orgueil, plus sa démarche me paraît sincère; mais il a besoin d'être soutenu et encouragé (1). » On voit que Mme d'Épinay craint que Grimm ne soit froid et sec avec Rousseau, et ne le traite comme un homme avec qui il est décidé à rompre. Voyons le récit de la réconciliation que Mme d'Épinay tâchait de ménager entre Rousseau et Grimm. Ce sont toutes ces réconciliations successives, réconciliation avec Diderot, réconciliation avec Mme d'Épinay, réconciliation avec Grimm, qui amenèrent inévitablement la grande et suprême rupture.

Grimm, étant revenu à Paris, part pour Épinay avec Mme d'Épinay. « Rousseau nous y attendait, dit Mme d'Épinay. M. Grimm, que j'avais prévenu qu'il l'y trouverait, me prédit que leur explication se passerait en bavardage, et que Rousseau ne dirait pas un mot de ce qu'il devait dire. « Au reste, avait-il ajouté, s'il fait un pas, j'en ferai « quatre : vous pouvez y compter. » Grimm avait bien deviné. Rous-

(1) *Mémoires de Mme d'Épinay*, t. III, p. 129.

seau courut à lui en lui tendant la main, non comme quelqu'un qui a des torts et qui cherche à les réparer, mais comme un homme généreux qui tend la main à un coupable et qui pardonne. M. Grimm *le reçut avec le ton qu'il avait pris depuis longtemps avec lui.* Au bout d'une demi-heure, il se retira dans son appartement et y fut assez longtemps. Rousseau n'avait pas l'air à son aise. — Il se fait tard, me dit-il tout d'un coup; Grimm ne descend pas. Si je l'allais trouver, qu'en dites-vous, madame? — Tout comme il vous plaira, lui dis-je; mais si c'est avec la disposition où vous étiez lorsqu'il est arrivé, avec l'air de protection... — Pardieu, madame, vous êtes d'une tyrannie inconcevable; voulez-vous que j'affiche mes torts et mon pardon? Cela ne sera point. — J'ai cru, monsieur, que c'était le rôle qui vous convenait après avoir affiché votre injustice. Est-ce dans le silence de votre cabinet que vous l'avez accusé de vous avoir fait perdre le pain que vous vous efforciez de gagner (1)? Est-ce au fond de votre cœur que vous l'avez soupçonné de vous décrier?... — Il me tourna le dos brusquement et s'en alla dans le jardin. M. Grimm rentra, et ne voyant plus Rousseau, il me demanda en riant si j'étais contente de sa réception. — Non, assurément, lui dis-je. — Il me plaisanta sur la crédulité que j'avais mise à son repentir. — Je parierais, ajouta-t-il, qu'il ne se reproche pas davantage l'injure qu'il vous a faite. Le soir, Rousseau fut cependant trouver M. Grimm dans son appartement, lorsque tout le monde fut retiré. Il le complimenta sur son retour, il le questionna sur son voyage; puis, en se retirant, il lui prit la main en disant : Ah! ça, mon cher Grimm, vivons désormais en bonne intelligence et oublions réciproquement ce qui s'est passé. Grimm se mit à rire. — Je vous jure, lui dit-il, que ce qui s'est passé de votre part est le moindre de mes soucis. — Ils se séparèrent après cette belle explication, et Rousseau n'en eut pas moins le front de me dire le lendemain : — Vous devez être contente, madame, et Grimm doit l'être aussi. Je me suis assez humilié pour vous complaire à tous les deux; mais si cela doit me rendre le cœur de mon ami, je ne m'en repens pas. — Que l'on juge quel a été mon étonnement en apprenant le détail de cette prétendue humiliation (2)! »

Prenons maintenant le récit des *Confessions*. Rousseau raconte comment, vaincu par les raisonnemens et les instances de Mme d'Épinay, il avait fini par croire qu'il avait mal jugé Grimm et qu'il avait envers lui des torts graves qu'il devait réparer. « Bref, comme j'avais

(1) Ce mot s'explique et se vérifie par le passage suivant des *Confessions* : « Il m'ôtait même, autant qu'il était en lui, la ressource du métier que je m'étais choisi, en me décriant comme un mauvais copiste, et je conviens qu'il disait en cela la vérité; mais ce n'était pas à lui de la dire. » *Confessions*, livre IX.

(2) *Mémoires de Mme d'Épinay*, t. III, p. 131-132.

déjà fait plusieurs fois avec Diderot, avec le baron d'Holbach, moitié gré, moitié faiblesse, je fis toutes les avances que j'avais droit d'exiger; j'allai chez Grimm, comme un autre George Dandin, lui faire des excuses des offenses qu'il m'avait faites, toujours dans cette fausse persuasion qui m'a fait faire en ma vie mille bassesses auprès de mes feints amis, qu'il n'y a point de haine qu'on ne désarme à force de douceur et de bons procédés... Je m'attendais que, confus de ma condescendance et de mes avances, Grimm me recevrait, les bras ouverts, avec la plus tendre amitié; il me reçut en empereur romain, avec une morgue que je n'avais jamais vue à personne. Je n'étais point du tout préparé à cet accueil. Quand, dans l'embarras d'un rôle si peu fait pour moi, j'eus rempli en peu de mots et d'un air timide l'objet qui m'amenait près de lui, avant de me recevoir en grâce, il prononça avec beaucoup de majesté une longue harangue qu'il avait préparée et qui contenait la nombreuse énumération de ses rares vertus, et surtout dans l'amitié... Je tombais des nues, j'étais ébahi, je ne savais que dire, je ne trouvais pas un mot. Toute cette scène eut l'air de la réprimande qu'un précepteur fait à son disciple, en lui faisant grâce du fouet (1). »

Des deux récits, lequel croire? Je crois à tous les deux, car ils se ressemblent beaucoup plus qu'ils n'en ont l'air. Je crois volontiers à tout ce que dit Mme d'Épinay de l'orgueil de Rousseau et de ses effets. J'ai vu beaucoup de grands orgueils de nos jours, et le signe le plus caractéristique que j'aie observé chez les hommes atteints de cette manie de l'orgueil, c'est que, dans l'ordre moral, ils croyaient tout pouvoir et ne rien devoir. Ils ne niaient pas la morale; seulement ils s'y croyaient supérieurs, comme si la morale était une loi qui ne régnait que jusqu'à un certain degré de l'échelle humaine. Rousseau en était arrivé à ce point d'hallucination vaniteuse que tout ce qui était de lui lui semblait saint et sacré : la faute ne pouvait pas approcher de lui. Cependant, si je crois tout de l'orgueil de Rousseau, je crois tout aussi de la désaffection et de la malveillance de Grimm envers Rousseau. Les excuses furent faites avec un orgueil embarrassé; elles furent reçues avec une froideur insouciante et dédaigneuse.

Telles étaient les dispositions d'esprit de Rousseau quand vint l'incident qui amena la querelle : je veux parler du voyage de Mme d'Épinay à Genève.

Mme d'Épinay était fort souffrante, et ses amis la pressaient d'aller à Genève consulter Tronchin, qui était le médecin à la mode à cette époque et qui faisait, disait-on, des cures merveilleuses. Elle se décida à faire ce voyage. Rousseau prétend qu'elle voulait se faire

(1) *Confessions*, livre IX.

accompagner par lui; Mme d'Épinay prétend au contraire qu'elle n'a jamais songé à se faire accompagner par Rousseau, qui l'aurait fort embarrassée. « Un jour, dit Rousseau, Mme d'Épinay m'envoya chercher. En entrant, j'aperçus dans ses yeux et dans toute sa contenance un air de trouble dont je fus d'autant plus frappé que cet air ne lui était point ordinaire, personne au monde ne sachant mieux qu'elle gouverner son visage et ses mouvemens. — Mon ami, dit-elle, je pars pour Genève. Ma poitrine est en mauvais état; ma santé se délabre au point que, toute chose cessante, il faut que j'aille voir et consulter Tronchin. Cette résolution, si brusquement prise et à l'entrée de la mauvaise saison, m'étonna d'autant plus que je l'avais quittée sans qu'il en fût question. Je lui demandai qui elle emmènerait avec elle. Elle me dit qu'elle emmènerait son fils avec M. Linant (1), et puis elle ajouta négligemment : — Et vous, mon ours, ne viendrez-vous pas aussi? — Comme je ne crus pas qu'elle parlât sérieusement, sachant que, dans la saison où nous étions, j'étais à peine en état de sortir de ma chambre, je plaisantai sur l'utilité du cortége d'un malade pour un autre malade. Elle parut elle-même n'en avoir pas fait tout de bon la proposition, et il n'en fut plus question (2). »

Pourquoi Rousseau n'en est-il pas resté à l'idée qu'il a eue au moment même de la proposition, que cette proposition faite *négligemment n'était point sérieuse?* A ce moment Rousseau voyait bien et juste. Pourquoi n'a-t-il pas gardé ce point de vue simple et vrai? Trois choses l'en ont empêché : les commérages de la cuisine de Mme d'Épinay, sa manie ombrageuse et son orgueil inquiet et soupçonneux, enfin l'intervention bruyante de Diderot.

Voyons d'abord comment les commérages de la cuisine de Mme d'Épinay sont devenus, grâce à Rousseau, des calomnies auprès de la postérité. « Je n'avais pas besoin, dit Rousseau dans ses *Confessions*, de beaucoup de pénétration pour comprendre qu'il y avait à ce voyage un motif secret qu'on me taisait. Ce secret, qui n'en était un dans toute la maison que pour moi, fut découvert dès le lendemain par Thérèse, à qui Teissier, le maître d'hôtel, qui le savait de la femme de chambre, le révéla. » Rousseau s'arrête là et continue son récit après cette réticence qui dit tout. Un des derniers commentateurs et éditeurs de Rousseau n'a pas manqué d'ajouter en note que Mme d'Épinay allait à Genève pour y cacher une grossesse. Ainsi les propos de l'antichambre de Mme d'Épinay, recueillis et accrus par Thérèse, cette fille bavarde et menteuse qui était le vilain génie

(1) Le précepteur.
(2) *Confessions*, livre IX.

de Rousseau, voilà les fondemens de la calomnie qu'il jette, dans ses *Confessions*, à la tête de sa bienfaitrice; voilà comment la voix dénigrante des plus petites et des plus basses gens du monde, au lieu de mourir entre l'antichambre et la cuisine, arrive jusqu'à nous à l'aide de Rousseau, qui s'approprie la malice envieuse d'une domestique et s'en inspire pour être ingrat à son aise. Si la chose eût été vraie, c'eût encore été une indignité de la dévoiler : que dire quand elle est fausse, quand la fausseté en est évidente à tous les yeux, quand le commentateur et l'éditeur de Rousseau, qui a suppléé à la réticence indiscrète des *Confessions*, est forcé lui-même de remarquer qu'il y a lieu de douter? car enfin, dit-il en note, Mme d'Épinay part avec son fils, et M. d'Épinay lui-même conduit sa femme jusqu'à Genève et l'y installe. Voilà comment Mme d'Épinay essayait de cacher son état. Tout est donc invraisemblable dans le secret que la femme de chambre a révélé au maître d'hôtel, le maître d'hôtel à Thérèse, Thérèse à Rousseau, et Rousseau à la postérité. Le commentateur en convient; seulement, comme il est décidé à trouver Mme d'Épinay coupable afin de trouver Rousseau innocent, forcé de renoncer à une imputation, il en invente une autre plus affreuse, et n'absout Mme d'Epinay d'une faute que pour l'accuser d'un crime. Quelle manie calomnieuse! et pourquoi, bon Dieu? Pour expliquer que Rousseau a eu raison de ne pas accompagner Mme d'Épinay à Genève, comme s'il fallait que Mme d'Épinay fût coupable à la fois et d'une faute et d'un crime pour que Rousseau fût excusé de ne pas la conduire à Genève, comme s'il ne suffisait pas pour justifier Rousseau qu'il fût malade et hors d'état de voyager. Rousseau disant à Mme d'Épinay : « Je suis trop malade pour partir avec vous, » est un ami sensé et raisonnable que personne ne peut accuser, sauf Diderot, qui fait de la rhétorique sur toutes choses; mais quand Rousseau dit dans ses *Confessions* : « Je n'ai point voulu accompagner Mme d'Épinay, parce qu'elle avait fait une faute, » et quand le commentateur ajoute : « peut-être un crime, » en vérité, il y a là une fureur de calomnie que je ne comprends pas.

« Je ne voulais pas, dit Rousseau, servir de chaperon à Mme d'Épinay. » — Mais quoi? puisque son mari partait avec elle, puisqu'il la conduisait et l'installait à Genève, que fallait-il de plus? Rousseau avait-il la prétention d'être pour Mme d'Épinay un meilleur chaperon que son mari même? Je ne veux pas qu'on me prenne pour le chevalier de la vertu de Mme d'Épinay, et je n'ai pas besoin non plus de prouver que Mme d'Épinay était une Lucrèce, pour prouver qu'elle n'est coupable ni des manœuvres que Rousseau dit qu'elle faisait pour cacher sa faute et où elle voulait l'envelopper, ni de l'horreur que lui prête le commentateur de Rousseau. Mme d'Épinay

avait Grimm pour amant; tout le monde le savait; M. d'Épinay lui-même ne l'ignorait pas, et Mme d'Épinay n'en faisait ni mystère ni vanité. Le peu de secret qu'il y avait dans tout cela rend même d'autant plus invraisemblable le secret qui, selon Rousseau, était la cause du voyage de Genève; car enfin que voulait-on cacher? Une faute que tout le monde connaissait, et j'ajoute que tout le monde excusait, grâce à la facilité des mœurs du temps? — Les suites de la faute? Le mari protestait lui-même par sa présence contre une idée de ce genre. Pourquoi vouloir à toute force mettre des mystères ou des horreurs là où la vérité suffit pour tout expliquer? Une femme est malade depuis longtemps; les médecins de Paris ne la guérissent pas; elle quitte Paris pour aller consulter à Genève un grand médecin qui est à la mode, et pour changer d'air et de régime : son mari l'accompagne à Genève, l'y installe et revient ensuite à Paris pour ses affaires. Quoi de plus simple et de plus vraisemblable? Au moment de partir, elle dit à un de ses amis : « Pourquoi ne m'accompagneriez-vous pas? » La proposition est faite en riant et accueillie de même, puis on n'y pense plus. Quoi de plus simple encore et qui ressemble plus aux paroles qui se disent et s'entendent sans cesse dans le monde? Voilà toute l'histoire de ce voyage que Rousseau fait si mystérieux.

Comment Rousseau a-t-il donc cru que Mme d'Épinay tenait à ce qu'il l'accompagnât? comment sur cette idée s'est-il laissé aller à ses soupçons? Ici encore arrive Diderot, et sa lettre à Rousseau sur le voyage de Mme d'Épinay; mais cette lettre même de Diderot a une histoire différente dans les *Mémoires de Mme d'Épinay* et dans les *Confessions*.

« Pendant les derniers jours que Mme d'Épinay avait passés à la campagne, Rousseau avait paru redoubler d'attachement pour elle. La veille du jour où elle quitta Épinay, tandis qu'ils étaient seuls ensemble, on apporta à Mme d'Épinay ses lettres; il s'en trouva une pour Rousseau adressée chez elle : elle la lui remit. La lecture de cette lettre causa à celui-ci un mouvement de dépit si violent, que, se croyant seul, il se frappa la tête de ses deux poings en jurant. « Qu'avez-vous? lui dit-elle; quelle nouvelle vous met dans cet état? — Mordieu! dit-il en jetant à terre la lettre qu'il venait de déchirer de ses dents, ce ne sont pas là des amis; ce sont des tyrans! Quel ton impérieux prend ce Diderot! Je n'ai que faire de leurs conseils (1). » Mme d'Épinay ramasse la lettre, et elle en donne un extrait; mais comme dans les *Confessions* nous avons la lettre même de Diderot, c'est là qu'il faut la lire.

(1) *Mémoires de Mme d'Épinay*, t. III, p. 144.

« Je suis fait pour vous aimer et pour vous donner du chagrin (écrit Diderot à Rousseau). J'apprends que Mme d'Épinay va à Genève et je n'entends point dire que vous l'accompagniez. Mon ami, content de Mme d'Épinay, il faut partir avec elle; *mécontent, il faut partir beaucoup plus vite. Êtes-vous surchargé du poids des obligations que vous ui avez?* voilà une occasion de vous acquitter en partie et de vous soulager. Trouverez-vous une autre occasion dans votre vie de lui témoigner votre reconnaissance? Elle va dans un pays où elle sera comme tombée des nues. Elle est malade; elle aura besoin d'amusement et de distraction l'hiver. Voyez, mon ami. L'objection de votre santé peut être beaucoup plus forte que je ne la crois; mais êtes-vous plus mal aujourd'hui que vous ne l'étiez il y a un mois, et que vous ne le serez au commencement du printemps? Ferez-vous dans trois mois le voyage plus commodément qu'aujourd'hui? Pour moi, je vous avoue que si je ne pouvais supporter la chaise, je prendrais un bâton et je la suivrais. Et puis, ne craignez-vous point qu'on ne mésinterprète votre conduite? On vous soupçonnera ou d'ingratitude *ou d'un autre motif secret*. Je sais bien que, quoi que vous faisiez, vous aurez toujours pour vous le témoignage de votre conscience; mais ce témoignage suffit-il seul, et est-il permis de négliger jusqu'à certain point celui des autres hommes? Au reste, mon ami, c'est pour m'acquitter avec vous que je vous écris ce billet; s'il vous déplaît, jetez-le au feu, et qu'il n'en soit non plus question que s'il n'eût jamais été écrit. Je vous salue, vous aime et vous embrasse (1). »

J'ai souligné dans cette lettre de Diderot ce qui devait, étant lu par Mme d'Épinay, amener inévitablement entre elle et Rousseau une explication. Quant au mot de Diderot, « on vous soupçonnera d'ingratitude *ou d'un autre motif secret*, » il a trait à la passion que Rousseau avait pour Mme d'Houdetot. C'était là, disait-on dans le monde, le motif qui empêchait Rousseau d'accompagner Mme d'Épinay à Genève (2). Je fais cette remarque pour qu'il soit bien entendu que le motif secret dont parle Diderot ne se rapporte pas le moins du monde aux ignobles commérages du maître d'hôtel et de Thérèse. Je reviens maintenant à l'explication entre Mme d'Épinay et Rousseau. « Si vous êtes mécontent de Mme d'Épinay, écrivait Diderot, c'est une raison de plus de l'accompagner. » — « Mécontent de moi, monsieur! s'écria Mme d'Épinay lisant cette phrase; quels sont donc mes torts avec vous, s'il vous plaît? » — Rousseau revint comme d'un rêve et resta interdit de l'imprudence que la colère venait de lui faire commettre; il arracha la lettre des mains de Mme d'Épinay, et enfin, pressé de répondre : « C'est, dit-il, la suite

(1) *Confessions*, livre IX.

(2) Mme d'Houdetot voulait que Rousseau accompagnât Mme d'Épinay à Genève. « Elle me témoigna combien elle aurait désiré que j'eusse fait le voyage de Genève, prévoyant qu'on ne manquerait pas de la compromettre dans mon refus, ce que la lettre de Diderot semblait annoncer d'avance. » *Confessions*, livre IX.

de ces anciennes inquiétudes (1); mais vous m'avez dit qu'elles n'étaient pas fondées; je n'y pense plus, vous le savez bien. Est-ce que cela réellement vous ferait plaisir que j'allasse à Genève?... — Et vous vous êtes permis, lui dit Mme d'Épinay, de m'accuser auprès de M. Diderot? — Je l'avoue, répondit-il; je vous en demande pardon. Il vint me voir alors. J'avais le cœur oppressé; je ne pus résister à l'envie de lui confier ma peine. Le moyen d'avoir de la réserve avec celui qui nous est cher? — Vous trouvez donc qu'il en coûte moins, monsieur, de soupçonner son amie et de l'accuser sans vraisemblance et sans certitude? — Si j'avais été sûr, madame, que vous eussiez été coupable, je me serais bien gardé de le dire, j'en aurais été trop humilié, trop malheureux. — Est-ce aussi la raison, monsieur, qui vous a empêché depuis de dissuader M. Diderot? — Sans doute. Vous n'étiez pas coupable; je n'en ai pas trouvé l'occasion, et cela devenait indifférent. » Mme d'Épinay, indignée, voulut le chasser de son appartement. Il tomba à ses genoux et lui demanda grâce en l'assurant qu'il allait écrire sur-le-champ à Diderot pour la justifier. « Tout comme il vous plaira, lui dit-elle; rien de votre part ne peut plus m'affecter. Vous ne vous contentez pas de me faire la plus mortelle injure; vous me jurez tous les jours que votre vie ne suffira pas pour la réparer, et en même temps vous me peignez aux yeux de notre ami comme une créature abominable; vous souffrez qu'il garde cette opinion, et vous croyez que tout est dit en lui mandant aujourd'hui que vous vous êtes trompé. — Je connais Diderot, lui répondit-il, et la force qu'ont sur lui les premières impressions. J'attendais que j'eusse quelques preuves pour vous justifier. — Monsieur, reprit-elle, sortez! votre présence me fait mal. Je suis trop heureuse de partir; je ne pourrais prendre sur moi de vous revoir. Vous pouvez dire à tous ceux qui vous le demanderont que je n'ai point désiré que vous vinssiez avec moi, parce qu'il ne pouvait jamais nous convenir de voyager ensemble dans l'état où votre santé et la mienne sont réduites. Allez, et que je ne vous revoie pas (2)! »

Le récit de Mme d'Épinay a sur celui que fait Rousseau dans ses *Confessions* un avantage incontestable : il explique à merveille pourquoi Rousseau a quitté l'Ermitage. Mme d'Épinay lui ayant défendu de la revoir, il ne pouvait plus rester à l'Ermitage chez elle. Dans le récit des *Confessions*, au contraire, on ne comprend pas bien pourquoi Rousseau quitte l'Ermitage, sinon qu'il se brouille avec Mme d'Épinay parce qu'elle a voulu l'emmener à Genève. « Si j'eusse été, dit-il, dans mon état naturel après la proposition et le refus de ce voyage de Ge-

(1) La lettre anonyme qu'il avait accusé Mme d'Épinay d'avoir écrite à Saint-Lambert.
(2) *Mémoires de Mme d'Épinay*, t. III, p. 141-145-146.

nève, je n'avais qu'à rester tranquille, et tout était dit. » C'est vrai, s'il n'y avait pas eu l'explication que raconte Mme d'Épinay et que Rousseau passe sous silence. « Mais j'en avais sottement fait une affaire qui ne pouvait rester dans l'état où elle était, et je ne pouvais me dispenser de toute explication ultérieure qu'en quittant l'Ermitage, ce que je venais de promettre à Mme d'Houdetot de ne pas faire, au moins pour le moment présent. » Quelles raisons Mme d'Houdetot avait-elle donc données à Rousseau pour ne point quitter l'Ermitage? « Des raisons, dit Rousseau, toutes-puissantes sur mon cœur. » Je ne sais si je me trompe, mais il me semble facile, après tout ce que je viens de citer, de comprendre et de suivre la conduite de Rousseau, plus absurde encore qu'elle n'est méchante, et qui ne devient ingrate qu'à cause de la vanité qu'il met à se croire infaillible. Rousseau ne voulait pas aller à Genève avec Mme d'Épinay; Diderot là-dessus écrit à Rousseau qu'il est obligé d'honneur et de reconnaissance à accompagner Mme d'Épinay; Rousseau croit aussitôt qu'il y a un complot fait pour l'emmener à Genève : dans sa colère, il laisse voir à Mme d'Épinay la lettre de Diderot, et Mme d'Épinay y voit, non ce qui regarde Rousseau, mais ce qui la regarde, chose fort naturelle, c'est-à-dire que Rousseau l'a accusée auprès de Diderot. De là l'explication dont Rousseau ne parle pas dans ses *Confessions*, non plus que de la défense que lui fait Mme d'Épinay de jamais la revoir, ce qui équivalait à lui donner congé de l'Ermitage. D'un autre côté, Rousseau, congédié par Mme d'Épinay, ne voulait pas avoir l'air de recevoir le congé, il voulait le donner; de là son ardeur à grossir la querelle qu'il faisait à Mme d'Épinay d'avoir tramé un complot pour l'emmener à Genève. Ce complot créait un tort à Mme d'Épinay et donnait un grief à Rousseau contre elle.

La lettre de Diderot à Rousseau avait dû naturellement irriter Mme d'Épinay et amener l'explication qui fit la rupture. Cette lettre devait aussi irriter Rousseau et le jeter dans cette aveugle colère qui lui fit montrer la lettre de Diderot à Mme d'Épinay. Était-ce à cause du ton de pédagogue que prenait Diderot? Ce ton devait irriter Rousseau; mais il était ordinaire chez Diderot. Ce qui irritait surtout Rousseau et ce qui inquiétait sa vanité, c'était l'idée même du séjour à Genève avec Mme d'Épinay. Le sentiment qui lui rendait cette idée insupportable éclate dans une lettre à Saint-Lambert, où il se plaint que Mme d'Houdetot veuille aussi qu'il aille à Genève. « Quoi qu'il arrive, dit-il, je ne veux pas aller m'étaler dans mon pays à la suite d'une fermière générale (1). » Voilà, ne nous y trompons pas, le vrai mot de la situation. Toutes les raisons que lui donnait Diderot pour accompagner Mme d'Épinay l'en détournaient au lieu de l'y décider.

(1) *Correspondance*, 1757, p. 276.

Vous êtes l'obligé de Mme d'Épinay. — J'entends! on veut que je sois son valet, et cela dans mon pays même. — Mme d'Épinay n'a pas de relations à Genève; elle y tombe des nues. — Croit-on que j'aie à Genève une famille riche et puissante qui va entourer Mme d'Épinay? Eh non! elle verra que ma famille est composée de bonnes gens, mais de petites gens. Elle écrira à Paris que le citoyen de Genève est un petit bourgeois, et elle montrera à Genève que le grand écrivain de Paris n'a qu'une condition précaire et subalterne dans le monde. Je perdrai des deux côtés : à Paris le prestige de ma citoyenneté genevoise, à Genève le prestige de ma réputation littéraire.

En même temps, chose fort naturelle avec l'esprit inquiet et défiant de Rousseau, plus il craignait le voyage de Genève, plus il croyait au complot fait pour l'y entraîner. C'est par ces dispositions d'esprit qu'il faut expliquer la lettre que Rousseau écrivit à Mme d'Épinay dans les derniers temps du séjour de celle-ci à Paris, et qui hâta encore la rupture. « Je ne disconviens pas, dit-il, que le désir de m'avoir avec vous ne soit obligeant et m'honore; mais outre que vous m'aviez témoigné ce désir avec si peu de chaleur, *que vos arrangemens de voiture étaient déjà pris* (1), je ne puis souffrir qu'une amie emploie l'autorité d'autrui pour obtenir ce que personne n'eût mieux obtenu qu'elle. Je trouve à tout cela un air de tyrannie et d'intrigue qui m'a donné de l'humeur, et je ne l'ai peut-être que trop exhalée, mais seulement avec votre ami et le mien (Grimm et Diderot). Je n'ai pas oublié ma promesse (2); mais on n'est pas le maître de ses pensées, et tout ce que je puis faire est de vous dire la mienne en cette occasion pour être désabusé si j'ai tort... J'ignore comment tout ceci finira; mais, quoi qu'il arrive, soyez sûre que je n'oublierai jamais vos bontés pour moi, et que, quand vous ne voudrez plus m'avoir pour esclave, vous m'aurez toujours pour ami. »

Mme d'Épinay ne répondit pas à cette lettre; mais Rousseau poursuivant toujours ses deux idées fixes, toutes contradictoires qu'elles étaient l'une à l'autre, — d'une part d'accuser Mme d'Épinay d'un complot, afin d'avoir un grief contre elle, et d'autre part de tâcher de rester à l'Ermitage le plus longtemps qu'il pourrait, parce que cela lui était commode et doux, — Rousseau écrivit à Grimm une longue lettre qui répondait à sa double pensée, qui accusait et qui priait, qui commençait la guerre et qui offrait la paix : lettre pleine d'éloquence, parce qu'elle exprimait les défiances de Rousseau et son impatience des bienfaits reçus, toutes ses passions enfin; lettre

(1) Mme d'Épinay ne voulait donc pas emmener Rousseau : il le reconnaît.

(2) C'était la promesse de justifier Mme d'Épinay auprès de Diderot, promesse faite pendant l'explication qu'a racontée Mme d'Épinay. Cette lettre confirme ainsi le récit de Mme d'Épinay.

pleine d'habileté en même temps, parce que la passion et même la manie n'ôtent pas l'habileté. Citons quelques passages de cette lettre, ceux où éclate le plus cette ardeur d'être ingrat qui fait ici l'éloquence de Rousseau.

« Dites-moi, Grimm, pourquoi tous mes amis prétendent que je dois suivre Mme d'Épinay? Ai-je tort ou seraient-ils tous séduits? Auraient-ils tous cette basse partialité, toujours prête à prononcer en faveur du riche et à surcharger la misère de cent devoirs inutiles qui la rendent plus inévitable et plus dure?... Qu'est-ce qui peut m'obliger à suivre Mme d'Épinay? L'amitié, la reconnaissance, l'utilité qu'elle peut retirer de moi? Examinons tous ces points.

« Si Mme d'Épinay m'a témoigné de l'amitié, je lui en ai témoigné davantage. Les soins ont été mutuels et du moins aussi grands de ma part que de la sienne. Quant aux bienfaits, premièrement je ne les aime point, je n'en veux point, et je ne sais aucun gré de ceux qu'on me fait supporter par force. J'ai dit cela nettement à Mme d'Épinay, avant d'en recevoir aucun d'elle; ce n'est pas que je n'aime à me laisser entraîner comme un autre à des liens si chers, quand l'amitié les forme; mais dès qu'on veut trop tirer la chaîne, elle rompt, et je suis libre..... Venons à l'article de l'utilité. Mme d'Épinay part dans une bonne chaise de poste, accompagnée de son mari, du gouverneur de son fils et de cinq ou six domestiques. Elle va dans une ville peuplée et pleine de société, où elle n'aura que l'embarras du choix... Considérez mon état, mes maux, mon humeur, mes moyens, mon goût, ma manière de vivre, plus forte désormais que les hommes et la raison même; voyez, je vous prie, en quoi je puis servir Mme d'Épinay dans ce voyage et quelles peines il faut que je souffre, sans lui jamais être bon à rien. Soutiendrai-je une chaise de poste? Puis-je espérer d'achever si rapidement une si longue route sans accident? Ferai-je à chaque instant arrêter pour descendre, ou accélérerai-je mes tourmens et ma dernière heure pour m'être contraint?..... Je pourrais suivre la voiture à pied comme le veut Diderot; mais la boue, la pluie, la neige me retarderont beaucoup dans cette saison. Quelque fort que je coure, comment faire vingt-cinq lieues par jour? et si je laisse aller la chaise, de quelle utilité serais-je à la personne qui va dedans?...

« Je crois voir d'où viennent tous les bizarres devoirs qu'on m'impose : c'est que tous les gens avec qui je vis me jugent toujours sur leur sort, jamais sur le mien, et veulent qu'un homme qui n'a rien vive comme s'il avait six mille francs de rente et du loisir de reste. Personne ne sait se mettre à ma place et voir que je suis un être à part, qui n'a point le caractère, les maximes, les ressources des autres, et qu'il ne faut point juger sur leurs règles (1). »

Je disais, au commencement de ces études sur la vie et les ouvrages de Jean-Jacques Rousseau, que Rousseau me semblait souvent une sorte de sauvage transporté, par je ne ne sais quel hasard singulier,

(1) *Correspondance*, 1757, p. 271.

dans les salons du XVIIIe siècle. Dans la lettre à Grimm, je reconnais tout à fait ce sauvage moitié naturel et moitié affecté que j'essaie de définir. Rousseau dit qu'il est un être à part : il a raison; oui, il est à part, non pas seulement par son caractère et par son génie, mais par sa vie et par sa condition. Pauvre, il vivait avec des riches, chez des riches, et n'osait pas s'y faire servir. Il y a des pauvres qui se font hardiment parasites et commensaux : Rousseau n'avait pas cette intrépidité de mauvais aloi. Il y a des pauvres de bon sens qui ne prennent des riches que le plaisir de la conversation, qui causent avec les grands, mais ne vivent pas avec eux : Rousseau n'avait pas cette habile retenue; il se donnait tout entier du premier coup, quitte à se retirer brusquement tout entier au premier caprice. Il acceptait tout le premier jour : services, bienfaits, caresses, il était prodigue à recevoir, si j'ose ainsi parler; mais dès le lendemain il commençait à faire ses comptes, et tâchait de s'acquitter par le mécontentement. Il recouvrait l'indépendance par l'ingratitude; alors il sentait sa pauvreté et ses inconvéniens, mais c'était pour s'en faire des griefs; alors il parlait avec une emphase injurieuse de ses souliers qu'il nettoyait lui-même au milieu de vingt domestiques qui le servaient. Il y avait en lui toutes les sortes de pauvres : le pauvre timide et embarrassé, le pauvre envieux et ingrat, enfin le pauvre gourmé et déclamateur, ce qui est un genre de pauvre tout récent, et qui procède beaucoup de Rousseau. Ce sont tous ces pauvres, le bon et le mauvais, le vrai et le faux, que je retrouve dans cette lettre à Grimm qui est à la fois un chef-d'œuvre d'éloquence et d'ingratitude.

Cette lettre était faite évidemment pour le public, et elle pouvait lui faire illusion; mais, jugée par les amis de Rousseau et de Mme d'Épinay, par ceux qui avaient vu tout ce que Mme d'Épinay avait mis de bonté et de délicatesse dans sa conduite envers Rousseau, par ceux qui avaient même souvent averti Mme d'Épinay qu'elle gâtait Rousseau, comme on gâte un enfant, et qu'elle s'en repentirait, jugée par la société du temps, cette lettre devait l'indigner et l'indigna. Que veut en effet Rousseau, se disaient Grimm et Diderot, à parler si fastueusement de sa pauvreté et de ses inconvéniens? Sommes-nous des riches par hasard? Ne travaillons-nous pas pour vivre, comme il fait lui-même? Nous n'en vivons pas moins dans le monde, et nous y vivons de bonne grâce, sans mendicité et sans envie. Que ne fait-il comme nous? Nous avons parmi les riches et les grands des amis qui nous obligent, sans que nous nous hâtions d'être ingrats envers eux, pour prouver que nous ne sommes pas leurs valets. Voilà ce que devaient se dire Grimm et Diderot, Grimm surtout, indigné de voir Mme d'Épinay si mal récompensée de ses bienfaits. Il

écrivit donc à Rousseau une lettre violente, et dans cette déclaration de rupture Rousseau ne vit qu'un dernier témoignage du complot tramé depuis longtemps contre lui.

Il n'avait pourtant pas encore quitté l'Ermitage, et même il désirait tellement y rester pendant l'hiver de 1757 à 1758, qu'il écrivit de nouveau à ce sujet à Mme d'Épinay, alors à Genève, lui disant : « J'ai voulu quitter l'Ermitage et je le devais; mais on prétend qu'il faut que j'y reste jusqu'au printemps, et puisque mes amis le veulent, j'y resterai jusqu'au printemps, si vous y consentez (1). » Mme d'Épinay, informée par Grimm de sa rupture avec Rousseau (2) et décidée aussi à rompre avec lui après tant de mauvais procédés, lui répondit : « Puisque vous vouliez quitter l'Ermitage et que vous le deviez, je suis étonnée que vos amis vous aient retenu. Pour moi, je ne consulte point les miens sur mes devoirs, et je n'ai plus rien à vous dire sur les vôtres. » Le congé était clair et dur, plus dur même qu'il n'appartient à Mme d'Épinay. Rousseau quitta immédiatement l'Ermitage, et alla s'établir à Montmorency, dans une petite maison qu'il garda pendant un an, jusqu'en 1759, où il alla s'établir chez M. le duc de Luxembourg, au château de Montmorency.

La rupture était faite avec Grimm et Mme d'Épinay : restait Diderot, Diderot que Rousseau accusait depuis longtemps d'être un tyran, et qu'il soupçonnait déjà d'être un ennemi. Dans les derniers jours que passa Rousseau à l'Ermitage, Diderot l'y vint voir. Cette visite de Diderot était, si je ne me trompe, une sorte d'enquête que celui-ci venait faire. Il voulait savoir à quoi s'en tenir sur les griefs de Rousseau contre Mme d'Épinay; il voulait aussi s'expliquer pourquoi Saint-Lambert se plaignait de l'impertinence de Rousseau. Diderot avait intérêt à éclaircir ce dernier point. Rousseau en effet, vers la fin de sa passion pour Mme d'Houdetot, avait dit un jour à Diderot que Saint-Lambert avait tort de se plaindre de lui, attendu que sa passion pour Mme d'Houdetot avait toujours été honnête et pure, et qu'il ne lui avait même jamais avoué ses sentimens. Diderot, s'échauffant là-dessus, conseilla à Rousseau d'écrire à Saint-Lambert, de lui avouer sa passion pour Mme d'Houdetot et de lui promettre d'étouffer son amour, tout pur qu'il était. Rousseau jura qu'il écrirait la lettre, et il l'écrivit. A quelque temps de là, Diderot rencontre Saint-Lambert chez le baron d'Holbach; on parle de Rousseau. Saint-Lambert laisse

(1) *Confessions*, livre IX.

(2) « Quelques jours avant votre départ, j'ai reçu une lettre de Rousseau pour justifier la répugnance qu'il marquait à vous suivre. Elle est le comble de la folie et de la méchanceté. C'est pourquoi je n'ai pas voulu vous la faire lire au moment de notre séparation. Je lui ai répondu comme il le méritait et comme vous auriez toujours dû faire. » (Lettre de Grimm à Mme d'Épinay. *Mémoires de Mme d'Épinay*, t. III, p. 178.)

échapper quelques mots de mépris. Diderot s'étonne, et prenant Saint-Lambert à part : « N'avez-vous donc pas reçu, lui dit-il, une lettre de Rousseau? — De quelle lettre me parlez-vous? lui répond Saint-Lambert. Je n'en ai reçu qu'une à laquelle on ne répond qu'avec des coups de bâton. » Et Saint-Lambert apprend à Diderot que la lettre de Rousseau, au lieu d'être un aveu et une excuse à la fois héroïque et sentimentale, comme l'avait conseillé Diderot, n'est qu'un long sermon sur la liaison entre Saint-Lambert et Mme d'Houdetot. Diderot furieux écrit à Rousseau : point de réponse. Alors il vient à l'Ermitage chercher cet éclaircissement que Rousseau ne voulait pas lui donner.

Ici encore, comme toujours, deux récits.

« Diderot est allé hier à l'Ermitage afin de s'expliquer avec Rousseau, dit Grimm dans une lettre à Mme d'Épinay. Le soir, à son retour, il m'écrivit la lettre dont je vous envoie copie, car elle est belle et mérite d'être conservée. Ce matin, il est venu me voir et m'a conté le détail de sa visite. Rousseau était seul au fond du jardin. Du plus loin qu'il aperçut Diderot, il lui cria d'une voix de tonnerre et le visage allumé : Que venez-vous faire ici? — Je viens savoir, lui répondit le philosophe, si vous êtes fou ou méchant. — Il y a quinze ans, reprit Rousseau, que vous me connaissez. Vous savez que je ne suis pas méchant, et je vais vous prouver que je ne suis pas fou. Suivez-moi. — Il le mène aussitôt dans son cabinet, ouvre une cassette remplie de papiers, en tire une vingtaine de lettres qu'il eut cependant l'air de trier sur les autres papiers. — Tenez! dit-il, voilà des lettres de la comtesse, prenez au hasard, et lisez ma justification. Dès la première sur laquelle Diderot tombe, il lit très clairement les reproches les plus amers que lui fait la comtesse d'abuser de sa confiance pour l'alarmer sur ses liaisons avec le marquis, tandis qu'il ne rougit pas d'employer les piéges, la ruse et les sophismes les plus adroits pour la séduire. — Ah! certes vous êtes fou, s'écria Diderot, de vous être exposé à me laisser lire ceci. Lisez donc vous-même; cela est clair. Rousseau pâlit, balbutia, puis entra dans une fureur inconcevable, fit une sortie contre le zèle indiscret des amis et ne convint jamais qu'il eût tort. Connaissez-vous rien de comparable à cette folie? Aujourd'hui Rousseau fait un crime à Diderot de s'être expliqué avec le marquis, et l'accuse hautement d'avoir révélé son secret, ce qui est encore bien gauche, car il le force à le divulguer pour éviter de passer pour un traître. Voilà cet homme qui faisait un code de l'amitié. Il y a à lui pardonner toute la journée, et il ne passe rien aux autres. »

Voyons maintenant cette lettre de Diderot dont parle Grimm. Elle confirme le récit de Grimm, mais elle montre aussi la singulière exagération de paroles que Diderot mettait partout.

« Cet homme est un forcené. Je l'ai vu, je lui ai reproché, avec toute la force que donne l'honnêteté et une sorte d'intérêt qui reste au fond du cœur d'un ami qui lui est dévoué depuis longtemps, l'énormité de sa conduite, les pleurs versés aux pieds de Mme d'Épinay dans le moment même où il la

chargeait près de moi des accusations les plus graves (1); cette odieuse apologie qu'il vous a envoyée, et où il n'y a pas une seule des raisons qu'il avait à dire;... que sais-je encore? Je ne suis pas content de ses réponses; *je n'ai pas eu le courage de le lui témoigner;* j'ai mieux aimé lui laisser la misérable consolation de croire qu'il m'a trompé. Qu'il vive! Il a mis dans sa défense un emportement froid qui m'a affligé. J'ai peur qu'il ne soit endurci. Adieu, mon ami. Soyons et continuons d'être honnêtes gens. L'état de ceux qui ont cessé de l'être me fait peur. Adieu, mon ami, je vous embrasse bien tendrement, je me jette dans vos bras comme un homme effrayé. Je tâche en vain de faire de la poésie; mais cet homme me revient tout à travers mon travail. Il me trouble, et je suis comme si j'avais à côté de moi un damné. Il est damné, cela est sûr. Adieu, mon ami!... Grimm, voilà l'effet que je ferais sur vous, si je devenais jamais un méchant! En vérité, j'aimerais mieux être mort. Il n'y a peut-être pas le sens commun dans tout ce que je vous écris; mais je vous avoue que je n'ai jamais éprouvé un trouble d'âme si terrible que celui que j'ai. — Oh! mon ami, quel spectacle que celui d'un homme méchant et bourrelé! Brûlez, déchirez ce papier, qu'il ne retombe plus sous nos yeux; *que je ne revoie plus cet homme-là,* il me ferait croire au diable et à l'enfer. Si je suis jamais forcé de retourner chez lui, *je suis sûr que je frémirai tout le long du chemin.* J'avais la fièvre en revenant. *Je suis fâché de ne lui avoir pas laissé voir l'horreur qu'il m'inspirait,* et je ne me réconcilie avec moi qu'en pensant que vous, avec toute votre fermeté, vous ne l'auriez pas pu à ma place. Je ne sais pas s'il ne m'aurait pas tué. On entendait ses cris jusqu'au bout du jardin, et je le voyais!... Adieu, mon ami. J'irai demain vous voir; j'irai chercher un homme de bien auprès duquel je m'asseye, qui me rassure et qui chasse de mon âme je ne sais quoi d'infernal qui la tourmente et qui s'y est attaché. Les poètes ont bien fait de mettre un intervalle immense entre le ciel et les enfers. En vérité, la main me tremble. »

Dirai-je l'effet que me fait cette lettre? Elle me laisse froid. Diderot a beau s'y échauffer et s'y agiter; plus il se remue, moins il m'émeut. Singulière indignation, après tout, que celle de Diderot! Quand il est avec Rousseau, il est calme; il ne lui témoigne rien; il consent même à paraître dupe. Ce n'est que dans son cabinet qu'il s'emporte et qu'il tressaille. N'est-ce pas là le comédien qui ne prend la passion que lorsqu'il entre en scène? Encore un coup, je n'accuse pas Diderot d'hypocrisie. Avec Rousseau il était tranquille et raisonnable, parce que c'était l'homme qui était en jeu; mais aussitôt qu'il est rentré chez lui et qu'il a écrit, l'écrivain s'est mis de la partie; alors, grâce à son imagination, la visite de l'Ermitage s'est changée en scène de drame et de roman. Rousseau n'a plus été l'homme moitié malade et moitié méchant que nous connaissons; il est devenu un forcené, un damné! Ç'ont été les fureurs d'Oreste,

(1) Ces mots viennent confirmer encore le récit de l'explication entre Rousseau et Mme d'Épinay, dont Rousseau ne dit pas un mot dans les *Confessions*.

des cris affreux, que sais-je? il aurait tué Diderot! Je m'étonne même que Diderot ne se soit pas cru tué. Cependant rassurons-nous : Diderot n'a pas laissé voir l'horreur que lui inspirait *ce méchant et ce bourrelé;* il a attendu, pour ressentir toute cette horreur et pour l'exprimer, qu'il fût rentré chez lui et qu'il fût, comme le disait Rousseau dans la lettre à Grimm, les pieds au feu et bien chaudement enveloppé dans sa robe de chambre fourrée. Sommes-nous sûrs au moins qu'il ne reverra pas Rousseau? Oui, puisqu'il ne veut pas même revoir la lettre où il raconte qu'il a vu cet homme-là : à plus forte raison ne voudra-t-il pas voir l'homme lui-même! Non, Diderot ne répond de rien; il pourra revoir Rousseau, *il pourra être forcé de retourner chez lui.* Mais alors, grand Dieu! qu'arrivera-t-il? Ce qui arrivera! c'est que *Diderot frémira tout le long du chemin.* J'entends : il frémira avant, il frémira après, il sera calme pendant. Le drame ici, vraiment, touche à la comédie.

Rousseau, qui avait reçu son congé de Grimm et de Mme d'Épinay, et dont l'orgueil avait souffert, crut pouvoir prendre sa revanche avec Diderot et rompre avec lui le premier; il voulut même donner à cette rupture une grande publicité. Il venait de publier la *Lettre sur les Spectacles;* il écrivit dans la préface : « J'avais un aristarque sévère et judicieux; je ne l'ai plus, je n'en veux plus, et il manque encore bien plus à mon cœur qu'à mes écrits. » Et il ajouta en note ce passage de l'Ecclésiaste : « Si vous avez tiré l'épée contre votre ami, n'en désespérez pas, car il y a un moyen de revenir vers votre ami; si vous l'avez attristé par vos paroles, ne craignez rien, il est possible encore de vous réconcilier avec lui; mais pour l'outrage, le reproche injurieux, la révélation du secret et la plaie faite à son cœur en trahison, point de grâce à ses yeux : il s'éloignera sans retour. » Ainsi il accusait Diderot d'avoir révélé le secret de cette passion pour Mme d'Houdetot que tout le monde connaissait, et qu'il avait lui-même avouée à Saint-Lambert. Diderot ne répondit pas; mais, comme il le dit lui-même dans une lettre : « Nos amis communs ont jugé entre lui et moi; je les ai tous conservés, et il ne lui en reste aucun (1). »

Moins inquiet et moins défiant, Rousseau aurait-il pu rester lié longtemps encore avec Grimm, avec Diderot, avec la société philosophique du temps? La chose était difficile, Rousseau ayant les opinions et les sentimens qu'il avait. Son génie l'éloignait de l'école philosophique, et son caractère l'écartait du monde. En 1757, Rousseau écrivait à Mme d'Épinay, encore son amie : « Croyez-moi, ma bonne amie, Diderot est maintenant un homme du monde. Il fut un

(1) *Mémoires de Mme d'Épinay*, t. III, p. 199.

temps où nous étions tous deux pauvres et ignorés, et nous étions amis. J'en puis dire autant de Grimm; mais ils sont devenus tous deux des gens importans... J'ai continué d'être ce que j'étais, et nous ne nous convenons plus. » Non, Rousseau n'avait pas continué d'être ce qu'il était, non plus que Grimm et Diderot : ils avaient grandi, ce qui est le plus dangereux écueil des amitiés; car à mesure que les hommes s'élèvent, leurs sentimens et leurs idées, en se développant, risquent de se heurter. Entre gens obscurs et ignorés, dans le cercle de la vie privée les occasions de rencontre et de choc sont bien moins fréquentes que dans la vie publique; les froissemens aussi sont moins sensibles. Or ne nous y trompons pas : les philosophes du XVIIIe siècle, par l'ascendant qu'ils commençaient à avoir dans le monde, avaient, pour ainsi dire, déjà les avantages et les inconvéniens de la vie publique; ils étaient les orateurs, non de la tribune politique, qui n'existait pas, mais de cette tribune philosophique et sociale qui était partout où il y avait un salon. D'amis privés, les philosophes du XVIIIe siècle devenaient donc peu à peu des amis politiques, avec toutes les chances de zizanie et de désunion qu'a l'amitié politique. Combien n'avons-nous pas vu d'amis désunis par la politique à mesure qu'ils s'élevaient? Effet de l'ambition et de la jalousie! dira-t-on; non, en vérité : effet seulement de la diversité inévitable des idées et des sentimens développée et manifestée par la puissance des événemens. Personne ne résiste à sa vocation, quand la vocation est aidée par les circonstances; personne ne continue d'être ce qu'il était, et Rousseau, en 1758, n'était certes plus ce qu'il était avant le *Discours sur les arts* et le *Discours sur l'inégalité des conditions humaines*. Sa vocation contre l'école philosophique, qui en 1749 était déjà le penchant de son esprit, était devenue une sorte d'ascendant et de nécessité en 1758.

En comparant l'amitié entre Rousseau, Grimm et Diderot avec l'amitié politique, je crois avoir fait comprendre pourquoi elle n'a pas duré, pourquoi la rupture a eu tant d'éclat, et je crois en même temps m'être ménagé une excuse d'avoir raconté avec tant de détails ces brouilleries, qui paraissent peu importantes à n'en considérer que le sujet, mais qui, par leurs effets, sont pour ainsi dire les événemens politiques de l'histoire littéraire du XVIIIe siècle.

SAINT-MARC GIRARDIN.

LA SOCIÉTÉ

ET LES

GOUVERNEMENS DE L'HINDOUSTAN

AU XVIe ET AU XIXe SIÈCLE.

I.

LA VIE D'AKBAR ET LES RACES DE L'HINDOUSTAN.

I. *Ayin Akbery or the Institutes of the emperor Akber*, translated from the original Persian, by Francis Gladwin ; 2 vol. in-8°, Londres, 1800. — II. *The History of India*, by the honorable Mountstuart Elphinstone; 2 vol. in-8°, Londres, 1841. — III. *The History of British India*, by James Mill, with notes and continuation, by H.-H. Wilson ; 9 vol. in-8°, Londres, 1841-1849. — IV. *On the Aborigines of India*, by B. H. Hodgson, dans le *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1849. — V. *Some Conjectures on the progress of the Brahminical conquerors of India*, by H. Torrens, dans le *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1850. — VI. *Parliamentary Papers respecting India*, 1851-1853, etc.

I. — L'HINDOUSTAN DEPUIS LA CONQUÊTE DE BABAR JUSQU'A LA MORT D'AKBAR.

L'histoire de l'Hindoustan au XVIe siècle éclaire d'une vive lumière la situation actuelle de ce grand pays. Institutions politiques, institutions religieuses, tout a son origine dans le mouvement qui agita les sociétés hindoues à cette époque, et dont l'empereur Akbär fut la glorieuse personnification. Interroger les annales de l'Hindoustan au XVIe siècle, c'est reprendre la plupart des questions qu'aujourd'hui encore les Anglais ne réussissent à résoudre qu'en s'inspirant des souvenirs du règne d'Akbär, en continuant la politique de conciliation — entre les races et les religions — inaugurée par ce grand homme.

A dater du XIe siècle de notre ère, la domination plus ou moins ab-

solue d'une grande partie de l'Hindoustan avait passé, d'une dynastie de conquérans à l'autre, jusqu'à Bâbăr, cinquième descendant de Teimour, qui, envahissant ce malheureux pays pour la cinquième fois en 1525, détrôna la dynastie *pathane* ou afghane en la personne de soultân Ibrahim, défit en 1527 la confédération hindoue dont *radja* Sanga était le chef, et réussit enfin à se faire reconnaître souverain de la majeure partie de l'Inde centrale. Bâbăr lui-même, dans ses admirables mémoires, remarque que l'Inde avait été conquise deux fois avant lui par des princes musulmans, les *Ghaznevides* et les *Ghôrides,* mais à des époques où l'Inde était divisée en un grand nombre de petits états et avec des armées considérables, tandis qu'il avait à peine quinze mille hommes quand il envahit l'Hindoustan pour la première fois, et douze mille seulement quand il gagna la décisive bataille de Panipät, en 1525. Il était déjà maître du Pändjâb, et depuis vingt-deux ans de Kâboul; son autorité s'étendait dans le nord jusqu'à Balkh, quand il mourut à quarante-neuf ans, en 1530, laissant le trône à son fils aîné, Houmâyoûn.

Bâbăr, homme de grand cœur, aux proportions héroïques, poète et guerrier, aussi généreux que brave, aussi habile qu'entreprenant, ne fut cependant que le plus admirable des aventuriers. Il avait conquis l'Hindoustan, mais le temps et le génie lui avaient manqué pour affermir sa domination. D'ailleurs, quoique plus éclairé et plus humain que les premiers conquérans musulmans, il n'avait pas cet esprit de tolérance religieuse sans lequel une domination étrangère ne pouvait se faire accepter d'une manière durable. Aussi, dans l'appréciation des actes du souverain et du caractère de l'homme, faut-il soigneusement tenir compte du milieu dans lequel se mouvait cette intelligence d'élite; il faut avoir égard aux mœurs, aux habitudes, aux préjugés des deux races dont le choc ébranlait le monde asiatique; il faut se représenter l'Inde comme désorganisée, non-seulement par la conquête, mais par les luttes sanglantes et continuelles des descendans des premiers envahisseurs, Tourks, Moghols, Afghans.

Au milieu de ces convulsions incessantes, deux systèmes sociaux se trouvaient chaque jour en présence : deux grandes croyances luttaient sans cesse, l'une pour se maintenir, l'autre pour s'imposer par la violence. Le chef-d'œuvre d'un bon gouvernement dans un semblable pays eût été manifestement de réunir et de consolider sous une administration sage, ferme et bienveillante, ces deux élémens en apparence antipathiques, de manière à en former une unité politique et sociale qui eût des chances de durée. Bâbăr n'y songea probablement jamais; il voyait avant tout, dans le triomphe de ses armes, le triomphe de l'islamisme. Houmâyoûn, le fils de Bâbăr, n'était pas de force à entreprendre la réalisation d'une conception aussi hardie;

vaillant comme son père sur un champ de bataille, mais plus faible de caractère, moins bon, mais plus débonnaire, sachant bien moins juger les hommes et les choses, il laissa promptement se développer les germes de dissolution que le nouvel empire portait dans son sein. Dès son avénement, Houmâyoûn eut à lutter contre l'ambition de ses frères Kamrân, Hindâl et Mirza Askăry, contre la rivalité insidieuse de Bahâdour-Shâh, sultan de Goudjrât (Guzarate), et la rébellion des chefs afghâns que Bâbăr avait soumis. Parmi ces derniers se révéla son plus redoutable ennemi, Shère-Khân (depuis Shère-Shâh), grand homme de guerre et grand politique, aussi dangereux comme négociateur que comme général, toujours prêt à violer ses promesses pendant la paix, toujours habile à profiter des moindres fautes de son antagoniste pendant la guerre. Houmâyoûn put réussir à tirer une vengeance éclatante de Bahâdour-Shâh; mais son imprudent dédain de la mauvaise foi et des ressources de Shère-Khân, ressources toujours croissantes, ne tarda pas à lui coûter cher. Abandonné par ses frères ou mal servi par eux dans cette lutte inégale, il fut réduit à livrer deux fois bataille à Shère-Khân dans des circonstances défavorables, et fut battu.

Échappé miraculeusement à ces deux défaites désastreuses (1), il se vit contraint d'abandonner l'Hindoustan et de chercher un asile,

(1) Dans la première de ces batailles, l'empereur, sur le point d'être fait prisonnier, se jette à cheval dans le Gange; mais, avant qu'il ait pu atteindre la rive opposée, le pauvre animal, épuisé par les fatigues de la journée, enfonce, et l'empereur se fût noyé avec lui, s'il n'eût été secouru par un porteur d'eau qui traversait lui-même le fleuve sur son *machak* (outre) enflé d'air, et qui y donna place au prince fugitif. Houmâyoûn, dans le premier élan de sa reconnaissance, promit au porteur d'eau, son sauveur, qu'il le ferait asseoir, pendant deux heures, sur son trône, à Agra, qu'il pourrait, pendant ces deux heures, demander tout ce qu'il lui plairait, et que ses désirs seraient immédiatement exaucés. Le fidèle Djouher, l'échanson et l'historien de Houmâyoûn (*), assure dans ses mémoires que le porteur d'eau se présenta au palais aussitôt qu'il sut que l'empereur était heureusement arrivé à Agra, et que l'empereur tint parole. Il eût été curieux de savoir ce que le pauvre homme demanda pendant son intronisation de deux heures, mais Djouher n'en dit rien. — A la déroute de Kanaodje, le cheval de l'empereur avait été blessé; Houmâyoûn, obligé de fuir et de mettre de nouveau, s'il le pouvait, le Gange entre son ennemi et lui, monta sur un éléphant qu'il rencontra au bord du fleuve, mais dont le conducteur paraissait plus disposé à trahir le prince qu'à le servir. Houmâyoûn assena au *mahavat* un coup de sabre qui le précipita dans l'eau. Un eunuque dévoué, qui se trouvait derrière l'empereur, remplaça le mahavat sur le cou de l'animal et le guida au travers du fleuve; mais quand on atteignit la rive opposée, cette rive se trouva tellement escarpée, que l'empereur n'eût pu réussir à la gravir, si un hasard providentiel n'eût amené sur ce point quelques soldats de son parti qui, liant leurs turbans ensemble, en firent une longue écharpe à l'aide de laquelle ils parvinrent à le hisser sain et sauf sur la berge.

(*) *The Tezkereh al Vakiat, or private Memoirs of the Moghul emperor Humayun, written in the persian language*, by Jouher, a confidential domestic of his majesty, translated by Major Charles Stewart. London, 1832, in-4°.

d'abord dans le Pändjâb, puis dans le Sindh, où il espérait trouver l'occasion, soit de rallier à sa cause quelques-uns des petits princes dont les territoires bordent le bas Indus, soit de s'emparer de quelques points dont l'importance stratégique ou les ressources en vivres et en moyens de transport pourraient lui fournir une base d'opérations. Il erra pendant dix-huit mois dans ces contrées, tantôt négociant, tantôt assiégeant quelque bourgade fortifiée, ou assiégé lui-même dans son camp, tantôt enfin soutenant une guerre de partisans, rarement aidé par ses frères, plus souvent desservi ou trahi par eux, et cependant toujours prêt à leur pardonner. Ces agitations continuelles lui rendaient plus précieux encore les rares intervalles où il lui était permis de se reposer des émotions des camps, des intrigues politiques et des alarmes de l'ambition, dans les distractions de la vie privée et l'intimité de la famille. Pendant son séjour à Pât, dans la province de Sewestan, à vingt milles de l'Indus, localité de quelque importance à cette époque et qu'il avait fait occuper par son frère Hindâl, Dildâr-Bégăm, mère de ce jeune prince, donna une fête à l'empereur dans ses appartemens particuliers. Là se trouvaient réunies toutes les dames de la cour exilée, et parmi elles Hamyd (ou *Hamyda*) Bânou (1), fille d'un *sayed* (descendant du prophète) qui avait élevé le prince Hindâl : elle était à peine âgée de quatorze ans. Houmayoûn fut tellement frappé de la beauté de cette jeune personne et captivé par le charme de ses manières, qu'il prit immédiatement la résolution de l'épouser malgré la vive opposition du prince Hindâl, qui, plus jeune de onze ans que l'empereur (alors âgé de trente-trois ans), et probablement épris lui-même de la belle Hamyda, ne put cacher son extrême mortification. « J'avais cru, dit-il à Houmâyoûn, que vous étiez venu chez moi pour me faire honneur et non pour vous amouracher d'une jeune fille. Si vous faites ce mariage ridicule, je vous quitte. » Houmayoûn, offensé de la conduite de son frère, se retira à bord de la barge impériale, où Dildâr-Bégăm le suivit après avoir adressé de sévères remontrances à son fils, et d'où elle réussit à ramener l'empereur chez elle. Une réconciliation au moins apparente eut lieu entre les deux frères, et, sous les auspices de la Bégăm, le mariage de l'empereur avec la sultane Hamyda fut célébré dès le jour suivant.

Houmayoûn, après avoir échoué dans les négociations qu'il avait entamées avec Shâh-Houssein, prince du Sindh (2), se vit bientôt me-

(1) Nom propre qui se décompose ainsi : *Hamyd* (louable, glorieux), *Bânou* (noble dame).

(2) Shâh-Houssein *soultân*, de la famille d'Arghoum ou Arghoun, était l'un des descendans de Teimour. Son père, Mirza-Shâh-Arghoun, avait été quelque temps maître de Kâboul quand Bâbăr s'en empara en 1504. Le Sindh était considéré comme une dépendance de Kâboul, et Houssein conséquemment comme l'un des vassaux de l'empire.

nacé d'une attaque que la défection de quelques-uns de ses principaux officiers rendait plus redoutable. Il battit en retraite sur Outch, ville située près du confluent du Tchénab et du Sätledje, dans une plaine fertile, et qu'il avait traversée en venant du Pändjâb. Il y arriva après une marche longue et pénible dont les fatigues furent partagées par la nouvelle impératrice, alors enceinte de sept mois. Houmayoûn avait espéré trouver à Outch un bon accueil et des vivres; mais, après une halte de quelques jours et sur de vagues espérances d'un accueil plus hospitalier dans les états du radja Maldèo (de Marwâr), il se décida à s'enfoncer dans le désert qui sépare le pays des Daoudpouttras du Marwâr.

Ici commencent les rudes épreuves de cette troupe de fugitifs groupés par la destinée autour d'une jeune femme de quinze ans qui devait bientôt donner le jour au grand Akbär. Un passage des mémoires de Djouher suffira pour donner une idée de ce qu'ils eurent à souffrir dans cette mer de sable brûlant. « .... Le jour suivant, nous nous mîmes en route à midi et marchâmes *vingt-sept heures* sans trouver d'eau. Pendant cette marche désastreuse, beaucoup de nos gens moururent, et tous souffrirent horriblement. Il ne restait plus que quatre heures de jour, quand enfin, par la grâce de Dieu, nous arrivâmes à un petit bouquet d'arbres où nous trouvâmes un puits, un ruisseau d'eau courante et un petit étang. Là, le roi descendit de cheval et, se prosternant la face contre terre, rendit grâces au Tout-Puissant de cet inexprimable bienfait, puis il donna l'ordre de remplir immédiatement tous les *machaks* (outres à eau), de les charger sur des chevaux et de les envoyer à la rencontre des malheureux qui étaient restés en arrière (1). » En approchant de la capitale de Maldèo, Houmâyoûn expédia un *firmân* par lequel il mandait le prince radjpout auprès de sa personne. Le radja n'en tint aucun compte, et se montra beaucoup moins disposé à secourir l'empereur dans sa détresse qu'à le livrer à ses ennemis. Houmâyoûn dut se résigner à traverser de nouveau le désert, et, comme dernière ressource, il résolut d'aller chercher un refuge à Amärcote, résidence d'un petit prince radjpout, située dans l'ouest de Djodpour, à trois ou quatre milles de la branche est de l'Indus (2). La marche de la malheureuse

(1) Houmâyoûn alla lui-même au-devant des traînards, et rencontrant un marchand moghol, auquel il avait emprunté des sommes considérables, gisant sur la route et sur le point de périr de fatigue et de soif entre les bras de son fils, qui n'avait pas voulu l'abandonner, il eut l'odieuse et incroyable présence d'esprit d'exiger de ce malheureux quittance de sa dette en présence de témoins, avant de consentir à lui faire donner de l'eau pour se désaltérer.

(2) Amarcote, Amercote, Oumercote, etc. (*Amarakota*, « ville des immortels, ») immortalisée en effet par la noble conduite de *râna* Parsad, qui, seul parmi les vassaux de la couronne impériale, offrait l'hospitalité au souverain fugitif, et par la naissance

caravane fut plus pénible encore cette fois, marquée de plus de dangers et de fatigues. Arrivée à quelques lieues d'Amärcote, la colonne de marche se trouvait réduite à un petit nombre d'hommes et d'animaux, et la démoralisation était telle parmi les officiers de la suite de l'empereur, que l'un d'eux, voyant le cheval qu'il montait complétement épuisé, insista pour que la jeune impératrice lui rendît celui qu'il lui avait prêté. Houmâyoûn fit asseoir l'impératrice sur son propre cheval et continua la route à pied, puis sur un chameau de charge, jusqu'à ce qu'un autre de ses officiers vint lui offrir sa monture. Quelques heures après, l'empereur faisait son entrée à Amärcote, suivi de sept cavaliers seulement, et trouvait enfin dans ces murs hospitaliers une trève momentanée aux maux endurés par lui et par les siens.

La noble femme qui avait partagé les dangers, les fatigues et les privations de toute espèce que son royal époux venait d'affronter, était alors dans un état de grossesse très avancée. L'empereur, la confiant aux soins de la famille de râna Parsad, reprit la campagne d'après les conseils et avec l'aide de ce chef, qui mettait à sa disposition un corps de six à sept mille hommes de ses propres troupes ou de celles de ses alliés. Houmâyoûn était campé avec sa petite armée à vingt-quatre milles d'Amärcote, prêt à se porter, selon les circonstances, sur Tatta ou sur Kändahâr, quand il apprit l'heureuse délivrance de l'impératrice Märiäm-Makany (1) et la naissance d'un fils. Après s'être prosterné et avoir rendu grâces à la Providence, qui lui envoyait cette consolation au milieu de ses épreuves, Houmâyoûn reçut les félicitations des chefs qui lui étaient restés fidèles, et voulant, suivant l'usage, leur distribuer quelques présens dans cette mémorable occasion, il se trouva qu'il ne lui restait rien dont il pût disposer sans compromettre ses dernières ressources — qu'une poche de musc qu'il rompit en plusieurs morceaux. Il les distribua à ses amis en disant : « Voilà tout ce que je puis vous offrir à l'occasion de la naissance de mon fils. J'espère bien cependant que sa renommée remplira un jour le monde, comme le parfum de ce musc se répand aujourd'hui autour de nous. »

Ce fut dans ces circonstances que Bherâm-Khan, guerrier con-

d'Akbär. Amercote est aujourd'hui une place de peu d'importance, défendue par un petit fort en briques et qui a été en partie submergée lors du tremblement de terre et de la grande inondation de 1824. (Voyages de Burnes, vol. Ier, p. 314.)

(1) Ce titre de *Märiäm-Makany*, « une seconde Marie ou celle qui tient sur la terre la place de Marie, » paraît avoir été donné par l'empereur à Hamyd-Banou-Bégam à l'occasion de la naissance d'Akbär. Djouher la désigne cependant sous ce titre dès l'époque de son mariage avec Houmâyoûn. Elle le conserva sous le règne de son fils, car Abou'l-Fazl ne la nomme pas autrement.

sommé, conseiller intègre autant qu'habile, échappé au désastre de Kanaodje, parvint à rejoindre Houmâyoûn, qui l'accueillit avec la joie la plus vive, l'investit plus que jamais de sa confiance, et le nomma gouverneur du prince impérial.

Akbăr (Djällal-oud-dîn Mohammäd) naquit le 14 octobre 1542 (1). Il faut s'arrêter un instant devant cette date. En examinant attentivement la marche de l'esprit humain vers cette époque, nous avons été frappé du concours des tendances progressives qui, d'un bout à l'autre du monde civilisé, semblaient entraîner les peuples à des modifications plus ou moins profondes de leur organisation. On y remarque les symptômes d'une transition critique indiquée sur tous les points par une lutte, déjà commencée ou imminente, entre des principes ennemis. On peut prévoir que cette lutte embrassera non-seulement les croyances religieuses, mais les théories politiques, le développement industriel, le mouvement scientifique, qu'elle affectera jusqu'aux mœurs et aux habitudes des nations les plus fanatiquement vouées au *statu quo*. Au moment où l'étoile d'Akbăr se levait sur l'Orient, celle de Charles-Quint pâlissait dans l'Occident. La France allait se venger à Cérisoles de l'humiliation de Pavie, et se préparait à occuper sur la scène européenne le haut rang où devaient la porter Henri IV et Sully, ces amis du peuple. La plume satirique et mordante de Rabelais, protégeant par la vulgarité de la forme l'indépendance et la hardiesse de la pensée, immolait le passé aux instincts novateurs de la multitude. La société occidentale entrait manifestement et irrévocablement dans la phase révolutionnaire qui caractérise plus spécialement l'époque moderne. Rois, nobles, prêtres, les papes eux-mêmes, participaient instinctivement de ces tendances. Henri VIII se séparait de Rome avec éclat, mais Charles-Quint et François Ier s'en affranchissaient de fait comme lui. Les rois catholiques, sans s'arroger ouvertement une vaine suprématie spirituelle, étaient pour leurs clergés respectifs des maîtres non moins absolus, non moins indépendans du pouvoir papal que les princes protestans. Partout, en un mot, le pouvoir spirituel se subordonnait au pouvoir temporel; mais, tout en subissant cette humiliation nécessaire, il s'efforçait de sauver sa dignité par une coalition intime avec la monarchie, et pour organiser ce nouveau mode d'action, cette résistance implicite à la destruction dont il se voyait déjà menacé, il fondait, en 1541, la compagnie de Jésus. Ainsi cette institution célèbre

(1) Djouher fait naître Akbăr environ un mois plus tard, et lui fait donner par son père le prénom de *Bouddr-oud-Dîn* (pleine lune de la religion), au lieu de *Djällal-oud-Dîn* (gloire de la religion), qui est le prénom adopté par les autres historiens. Quoi qu'il en soit, Akbăr, par l'indépendance de ses opinions religieuses, fut loin de mériter ces titres aux yeux des bons musulmans.

commençait avec Akbăr, et elle devait, dans la dernière moitié du XVIe siècle, tenter à diverses reprises de conquérir à la foi catholique cette haute intelligence. A d'autres égards, les rapprochemens que nous indiquons ne sont pas moins significatifs. A l'extrémité de l'Occident européen, neuf années seulement avant qu'Akbăr vît le jour, Élizabeth naissait (1533) auprès d'un trône qu'elle devait occuper avec tant de gloire, et où elle s'assit presque en même temps qu'Akbăr montait sur celui de Delhy (1). Du règne de cette virile princesse allaient dater la grandeur maritime de l'Angleterre et le nouvel essor des entreprises commerciales qui ont si puissamment contribué à changer la face du monde. Le règne d'Akbăr allait créer l'unité politique de l'Hindoustan, et demander à la race hindoue, pour la première fois, son concours au développement d'une civilisation progressive. Enfin, par une coïncidence qui nous paraît merveilleuse, ces deux grandes existences, présidant à des peuples si différens de mœurs, de religion, de langage, séparés par deux continens et par l'immensité des mers, se trouvaient à leur insu liées par une chaîne mystérieuse aux destinées du même empire. Élizabeth, en signant, le 31 décembre 1600, cinq ans avant la mort d'Akbăr, la charte de la compagnie des Indes orientales, livrait l'héritage de ce conquérant législateur et les destinées de cent millions d'hommes au génie de la Grande-Bretagne. Remarquons en outre qu'au grand mouvement intellectuel et scientifique qui commençait en Europe avec Copernic, Kepler, Napier, Bacon, Descartes (2), correspond, dans l'Inde gangétique, comme nous le prouverons bientôt, un mouvement analogue, une véritable renaissance, dus à la puissante initiative du fondateur de l'empire moghol. Le doute religieux, philosophique et politique caractérisa cette époque dans l'Hindoustan comme dans l'Occident européen. Les arts et les lettres eurent leur part dans cette double régénération. La Chine entre, à la même époque, dans cette phase de transition qui fera passer aux mains des princes mantchous le sceptre de cet immense empire. Le Japon s'ouvre pour la première fois aux Européens, et le christianisme va, sous la prédication puissante de saint François-Xavier, y chercher des conquêtes qu'il ne saura pas conserver (3). Le monde entier est en pleine marche vers de nouvelles destinées.

(1) Akbăr montait sur le trône en 1556, Élizabeth en 1558. Élizabeth mourait en 1603, Akbăr en 1605.

(2) Copernic exposait le vrai système du monde en 1543. Napier naissait en 1550, Bacon en 1551, Kepler en 1571, Descartes en 1596. Akbăr eut aussi pour contemporains Montaigne, Giordano Bruno, Campanella, ces hardis penseurs.

(3) Les Portugais pénétraient au Japon en 1543. Saint François-Xavier y prêchait l'Évangile six ans après.

Houmâyoûn, réduit, par la révolte de ses frères et par une série non interrompue de revers, à chercher un refuge momentané en Perse, y fut honorablement accueilli par shâh Tahmas (1544), qui lui donna les moyens de rentrer dans l'Afghanistan à la tête d'une armée. Il ne tarda pas à s'emparer de Kâboul, où il eut le bonheur de retrouver son fils Akbăr, à peine âgé de trois ans, et tombé, dix-huit mois auparavant, au pouvoir de son oncle Kamrân. Dans le cours de la lutte acharnée qui s'engageait alors entre les deux frères, Kâboul fut repris deux fois par Kamrân, et deux fois le jeune Akbăr y fut encore son prisonnier (1546 et 1550). Que s'était-il passé dans l'Hindoustan pendant que les descendans de Teimour semblaient vouloir épuiser dans une lutte fratricide le sang qu'il leur avait transmis (1) ?

Du moment où Houmâyoûn avait été rejeté dans l'ouest de l'Hindoustan sans argent, sans troupes, sans alliances, il avait cessé d'être un objet d'appréhension sérieuse pour Shère-Shâh, qui ne s'occupa plus que de s'affermir sur le trône où il s'était assis. Il y réussit, malgré les guerres continuelles dans lesquelles il se trouva engagé, non-seulement parce que ses talens militaires et sa duplicité consommée lui donnaient un immense avantage sur tous ceux qui essayaient de lui tenir tête, mais parce qu'il était doué à un haut degré des qualités qui font le grand homme d'état et le sage administrateur. Une fois rangés, de gré ou de force, sous son autorité, les peuples se sentaient habilement et, jusqu'à un certain point, paternellement gouvernés; mais ce bien relatif n'avait d'autre élément de durée que la vie d'un homme, et l'usurpateur mourut cinq ans après l'expulsion du souverain qu'il avait détrôné. Sélim-Shâh, fils et successeur de Shère-Shâh, ne continua qu'imparfaitement son père pendant un règne de neuf années. A sa mort, arrivée en 1553, la confusion et l'anarchie désolèrent de nouveau l'Hindoustan; les ambitions rivales se disputèrent le sang et les sueurs des peuples opprimés, et l'empereur Houmâyoûn put entrevoir de son lointain exil que, de ce chaos politique, sortirait la restauration de sa race. Il faut lui rendre cette justice, qu'au milieu des plus rudes épreuves, pendant quinze années d'attente, de périls et de luttes, il ne désespéra jamais de l'avenir.

Après la soumission ou la mort de ses frères et libre désormais de

(1) Mirza Askăry était auprès de l'empereur depuis la prise de Kandahâr, tantôt prisonnier, tantôt surveillé de près. L'histoire le perd de vue à dater d'une réconciliation passagère des quatre frères, racontée par Djouher, et l'histoire fait bien. Hindâl, resté fidèle à Houmâyoûn, depuis qu'il l'avait rejoint sur la route de Kâboul, fut tué, dans une attaque de nuit, par les Afghans, en 1553. Kamrân, tombé au pouvoir de l'empereur peu de temps après, eut les yeux crevés et mourut à la Mecque, où il avait eu la permission de se retirer.

diriger toutes ses forces contre les princes afghans, Houmâyoûn retourna des frontières du Păndjâb à Kâboul, et l'année 1554 se passa en préparatifs pour l'invasion de l'Hindoustan. Au mois de janvier 1555, l'empereur se mit en marche avec son fidèle généralissime, Behrâm-Khan, à la tête de quinze mille hommes de cavalerie. C'était une bien petite armée pour une si grande entreprise; mais quinze mille hommes de bonnes troupes valaient mieux entre les mains du fils de Bâbăr que les multitudes indisciplinées que l'empereur afghan allait lui opposer. Comme il traversait l'Indus pour entrer dans le Păndjâb, on aperçut la nouvelle lune, ce qui fut considéré comme un présage des plus favorables. A quelques marches de là, au coucher de la lune, Houmâyoûn fit venir son fils, le fit asseoir vis-à-vis de lui, lut à haute voix plusieurs versets du Ḳoran, et, à la fin de chaque verset, souffla sur la figure d'Akbăr, s'imaginant placer ainsi le jeune prince sous la protection immédiate de Dieu et de son prophète (1). Akbăr ne tarda pas à justifier la confiance superstitieuse de son père, car, s'il faut en croire plusieurs des historiens du temps, à la bataille de Sirhind, qui fut livrée vers le milieu de 1555 et où les Afghans furent entièrement défaits malgré l'immense supériorité du nombre, ce héros adolescent (il était dans sa treizième année) paya si bien de sa personne, que les Moghols, animés par son exemple, semblèrent, selon l'expression persane, « avoir oublié qu'ils étaient mortels! » Houmâyoûn, à la tête de son armée victorieuse, s'avança sans retard au cœur de l'Hindoustan, et rentra enfin dans sa capitale de Dehly après seize ans d'exil. Il ne jouit pas longtemps de ce triomphe, acheté par de si longues et si cruelles épreuves : un peu moins de six mois après son retour, il fit une chute à laquelle il ne survécut que trois jours (2). Il n'avait pas encore complété sa quarante-neuvième année; il laissait le trône à un enfant, mais cet enfant était Akbăr.

Akbăr, envoyé dans le Păndjâb peu après la bataille de Sirhind avec son gouverneur, Behrâm-Khan, pour combattre les Afghans, qui s'étaient ralliés sous les ordres du prince Sicăndăr-Sour, y reçut la nouvelle de la mort de son père. Il prit possession du trône à Kallanour le 14 février 1556. Il était alors âgé de treize ans et quatre mois. Comme son grand-père Bâbăr, il entrait, à peine adolescent, dans la vie politique, au milieu des agitations d'une époque fertile en désordres et en excès de tout genre, et dans un moment où le

(1) Encore aujourd'hui, cette pratique superstitieuse est en grand honneur parmi les musulmans. Dans nos possessions de l'Algérie, les descendans de Fatma, fille de Mahomet, ont la réputation de guérir plusieurs maladies en *priant*, *soufflant* sur le front et *touchant* le visage.

(2) Houmâyoûn mourut le 21 janvier 1556.

grand nombre des ambitions en présence ne permettait plus de reconnaître d'autre droit que la force. Des trois ou, pour mieux dire, des quatre ou cinq prétendans qui s'étaient disputé la succession de Shère-Shâh ou de son fils Sélim (mort en 1553), il ne restait plus que Sicăndăr-Sour et Mohammăd-Adil-Shâh, plus connu sous le nom d'*Adili*. Ce dernier prince, incapable par lui-même, avait abandonné l'exercice du pouvoir suprême à son ministre Hémou, Hindou de basse extraction et d'un extérieur peu favorable, mais doué des qualités qui font les hommes d'état et les grands généraux. Behrâm-Khan, que la force des circonstances et son génie plaçaient dans une situation analogue à l'égard d'Akbăr encore enfant, trouvait dans Hémou un rival digne de lui. Le sort de l'Hindoustan dépendait désormais de l'issue de la lutte entre ces deux hommes. Agra et Dehly étaient tombées au pouvoir de Hémou, qui s'était fait donner le titre de *radja-vikramaditya*, et rêvait peut-être la restauration, en sa personne, du trône hindou de Dehly. Il se préparait à marcher sur Lahore, où il espérait écraser bientôt l'empire naissant d'Akbăr et porter le dernier coup aux prétentions obstinées de Sicăndăr-Shâh, quand Behrâm-Khan, rejetant les timides conseils des autres chefs et confiant dans la fortune de son jeune empereur, envoya ses vétérans à la rencontre du radja, sous les ordres de Khan-Zămân, nommé *sarrlashkar* (capitaine général) à cette occasion. Celui-ci n'hésita pas à livrer bataille avec des forces très inférieures dans ces mêmes plaines de Panipăt où Bâbăr avait, trente ans auparavant, conquis la couronne impériale. Les Afghans furent entièrement défaits (5 novembre 1556) malgré les efforts désespérés de leur intrépide général, qui, blessé d'une flèche dans l'œil, arrachait l'œil avec la flèche, et disputait encore la victoire. Hémou fut fait prisonnier, conduit à la tente d'Akbăr et décapité en sa présence et malgré lui par Bherâm-Khan, qui redoutait la clémence du jeune empereur. La mort d'Hémou, celle du prince Adili, tué peu de temps après au Bengale, et une nouvelle défaite essuyée par Sicăndăr-Shâh, qu'Akbăr contraignit à renoncer par capitulation à toute prétention au trône de l'Hindoustan, mirent fin à la guerre de succession.

A dater de ce temps, la restauration de la maison de Teimour put être considérée comme accomplie.

Behrâm-Khan, que ses talens militaires, sa haute intelligence et jusqu'à la sévérité despotique de son caractère avaient rendu l'instrument providentiel de cette restauration, conserva pendant trois ou quatre années l'influence illimitée qu'il avait acquise sur l'esprit de son pupille, mais il finit par en abuser, et ses prétentions exorbitantes lui aliénèrent l'affection de l'empereur, en même temps qu'elles soulevaient l'indignation générale. Akbăr prit soudainement

la résolution de s'affranchir d'une tutelle impérieuse, et, se rendant inopinément à Dehly, fit publier un édit qui enjoignait à tous les officiers du gouvernement de n'obéir qu'aux ordonnances émanées de son autorité (1560). Behrâm-Khan, après avoir vainement essayé de regagner la confiance de son maître, leva l'étendard de la révolte, fut battu par le jeune empereur, amené devant lui, implora et obtint le pardon de sa faute, avec l'autorisation d'entreprendre, aux frais de son indulgent souverain, le pèlerinage de la Mecque, et, au moment de s'embarquer, périt par le poignard d'un assassin. La fermeté, le jugement précoce, la force de volonté et les talens militaires déployés par Akbăr dans ces circonstances difficiles le firent juger digne du pouvoir suprême : sa générosité envers un rebelle dont il ne voulut jamais oublier les anciens services lui gagna les cœurs. Le nouveau règne se leva sur l'Hindoustan avec tout l'éclat d'un jour radieux.

Akbăr n'avait pas dix-huit ans quand il entreprit de gouverner seul et de faire face aux difficultés de toute espèce que rencontrait l'établissement de l'*empire moghol*. C'est une des anomalies les plus singulières de l'histoire que cette désignation appliquée à l'Hindoustan et aux pays voisins conquis par les Bâbérides. L'invasion de l'Inde par les Moghols, sous Tchinguiz-Khan, avait laissé des traces si profondes dans la mémoire des peuples, que, depuis cette époque, l'épithète de *Moghol* fut appliquée par les Indiens à tous les musulmans du nord, les Afghans exceptés. Bâbăr, grand-père d'Akbăr, était d'origine tourke, mais descendait de Tchinguiz-Khan par les femmes. Bien qu'il détestât et méprisât les Moghols, l'empire conquis par lui, perdu et reconquis par son fils, définitivement établi et agrandi par son petit-fils, s'est appelé, en dépit de Bâbăr et de ses descendans, « l'empire moghol. »

Akbăr avait à faire reconnaître et respecter son autorité par les chefs militaires, compagnons d'armes de son père et de son tuteur, à recouvrer la plupart des domaines de la couronne, à rétablir dans ses états une administration régulière, dont les élémens avaient disparu au milieu de tant de révolutions. L'énergie et l'activité d'Akbăr grandirent avec les exigences de cette situation. Les généraux qu'il employa d'abord montrèrent un esprit d'insubordination et des vues ambitieuses qui se manifestaient avec d'autant plus d'insolence, qu'ils avaient accompli avec des succès plus marqués la mission que leur confiait leur jeune souverain. Il étouffa ces prétentions naissantes tantôt par sa seule présence et l'autorité de sa conduite, tantôt par la force de ses armes, et lorsque des tentatives de rébellion prirent un caractère plus sérieux, un développement plus menaçant, il se montra si prompt et si habile à les combattre, si intrépide et si

impétueux dans l'action, si clément après la victoire, que toute opposition de cette nature cessa de se produire au bout de quelques années. A vingt-cinq ans, il était maître chez lui, et put songer à étendre sa domination au dehors.

De 1561 à 1568, Akbăr avait reconquis le Mâlwâ, chassé les Afghans d'Aoudh, réduit une partie du Marwâr, châtié ou ramené à l'obéissance les généraux réfractaires. Son attention se reporta bientôt sur le Radjpoutâna, dont l'importance politique et les ressources militaires étaient appréciées par sa haute intelligence. Bahâra Măll, radja d'Amber (aujourd'hui Djeypour), était déjà dévoué à ses intérêts et lui avait donné sa fille en mariage (1). Ce radja et son fils Bhăgwân-Dass figuraient parmi les principaux généraux de l'armée impériale. Akbăr résolut de placer également dans sa dépendance le puissant prince du Méwâr. La protection accordée par ce chef à l'ancien gouverneur de Malwa, Baz-Băhadour (2), et à un autre révolté fournit un prétexte plausible à l'attaque projetée. Les événemens vraiment héroïques de cette guerre, racontée en détail dans l'*Akbar Nameh*, d'Abou'l-Fazl, dans Férishta et dans les *Annals of Râjast'han*, de Tod, mirent en relief les traits distinctifs du noble caractère radjpout. Hommes, femmes, adolescens, combattirent avec la même ardeur pour la cause nationale, et lorsqu'il devint évident que l'antique capitale du Méwâr allait tomber au pouvoir d'Akbăr, le fatal sacrifice du *djouhar* fut résolu au moment prévu de l'assaut (3). Les guerriers revêtirent la robe jaune, symbole de leur détermination suprême de mourir pour la patrie; les portes de la ville s'ouvrirent devant ses intrépides défenseurs, et presque tous se firent massacrer dans les rangs moghols, après des prodiges de valeur, tandis que leurs femmes et leurs enfans, livrés aux flammes, échappaient ainsi aux insultes et

(1) Bahâra Măll parait avoir été le premier prince radjpout qui ait reconnu la suzeraineté des empereurs moghols. Il avait épousé les intérêts de Băbăr et accepté de Houmâyoûn le titre de *mansăbdar* (commandant) de cinq mille chevaux. Il est difficile de déterminer, avec quelque degré de précision, ce qui se rapporte aux alliances matrimoniales contractées par Akbăr et son fils Sélim (depuis Djahân-Guîr). Tod assure (*Annals of Rājast' han*, vol. II, p. 353) que la fille de Bhagwân Dass fut la première princesse radjpoutnie donnée en mariage à un prince musulman (Sélim), mais il avait dit auparavant (vol. Ier, p. 323) que l'empereur Akbăr avait épousé une fille de Bahâra Măll. Cette alliance est mentionnée par Férishta (traduction de Briggs), mais les noms du prince radjpout ne sont pas les mêmes. Il n'est pas douteux toutefois que Férishta ne fasse allusion aux princes d'Amber.

(2) Rebelle qui fit plus tard sa soumission, et auquel Akbăr accorda un généreux pardon.

(3) *Djouhăr*, — sacrifice des femmes et des enfans par le fer et par la flamme, dernière ressource du désespoir et du fanatisme de l'indépendance parmi les Hindous, pour soustraire leurs familles au joug de la servitude et l'honneur conjugal ou paternel à la flétrissure du viol.

à la souillure de l'étranger. Nous nous rappelons que nous avons vu, il y a dix ans à peine, chez un autre peuple à l'extrémité de l'Asie, se renouveler ces scènes de destruction volontaire sous l'empire des mêmes préoccupations fatales. Lorsque les Anglais, dans la dernière campagne de Chine, s'emparèrent de Tchinkyang-fou, place forte qui défendait les approches de Nanking, une grande partie de la garnison tartare, après une vive, mais inutile résistance, eut recours au suicide pour ne pas tomber aux mains des Européens. Le général en chef tartare se fit brûler vif dans son propre palais. Des femmes, des enfans, des vieillards, se coupèrent la gorge, se noyèrent dans les canaux, ou périrent par les flammes, s'aidant l'un l'autre dans cette œuvre de désespoir (1). Tchinkyang fut pillé par les troupes anglaises, et le spectacle que présentaient les rues de cette ville pendant les premières heures de l'occupation étrangère eût défié toute description. — Tels avaient été la prise et le pillage de Tchitore.

Irrité par une résistance obstinée, entraîné par son ardeur belliqueuse et par l'exaltation farouche de ses troupes, Akbär eut la lâcheté d'ordonner ou de permettre le sac de cette malheureuse capitale (mars 1568). C'est une tache à cette vie illustrée par tant d'exploits, et ce n'est pas la seule; mais Akbär, élevé dans les préjugés de la religion musulmane et les habitudes des conquérans ses ancêtres, mettait alors la gloire militaire et le carnage des *infidèles* au-dessus des triomphes pacifiques de l'intelligence. Il n'avait pas encore appris qu'il est de l'honneur et de l'intérêt d'un souverain de respecter l'infortune d'un peuple vaincu et de ménager le sentiment de sa nationalité. Il le comprit un peu plus tard, et s'efforça de cicatriser les profondes blessures infligées par son ambition à l'élite des races hindoues.

Akbär voulut éterniser le souvenir de la prise de Tchitore et de l'héroïque résistance de ses habitans. Il fit élever deux statues à la mémoire des jeunes princes, *par nobile fratrum*, qui périrent à la tête des braves Radjpouts dans cette occasion. On peut juger de l'impression que la vue de ces monumens devait produire du temps d'Akbär par le passage suivant d'une lettre de Bernier, écrite sur les lieux un siècle après le siége et la prise de Tchitore : « Je ne trouve rien de remarquable à l'entrée (de la forteresse d'Agra), si ce n'est deux grands éléphans de pierre qui sont des deux côtés d'une des portes. Sur l'une est la statue de Jémel (Djeimäll), ce fameux raja de Chitor; sur l'autre, celle de Potta (Pätta), son frère. Ce sont deux braves

(1) On peut lire les détails les plus émouvans sur la prise de Tchinkyang-fou dans l'ouvrage du capitaine Grandville G. Loch (de la marine royale) intitulé : *Closing Events of the campaign in China*, etc. Londres, 1843.

qui, avec leur mère encore plus brave qu'eux, donnèrent tant d'affaires à Ekbar, et qui, dans les siéges des villes qu'ils soutinrent contre lui, donnèrent des preuves si extraordinaires de leur générosité, qu'ils aimèrent mieux enfin se faire tuer dans des sorties avec leur mère que de se soumettre, et c'est à cause de cette générosité extraordinaire que leurs ennemis mêmes les ont crus dignes qu'on leur érigeât ces statues. Ces deux grands éléphans avec ces deux braves qui sont dessus impriment d'abord, en entrant dans cette forteresse, je ne sais quoi de grand et je ne sais quelle respectueuse terreur. »

Cependant la prise de Tchitore et celle des forteresses de Komälnèr et de Gogända, neuf ans après, ne suffirent pas pour réduire le Méwâr à l'obéissance. Les efforts héroïques, les talens et la persévérance du *ràna* Partâb (fils et successeur d'Oudé-Sing, chassé de Tchitore par Akbär) maintinrent pendant de longues années l'indépendance de cet état, et ce ne fut que sous le règne de Djähân-Guîr, après une lutte honorable et à des conditions qui garantissaient au prince du Méwâr des prérogatives exceptionnelles parmi les tributaires de l'empire, que l'héritier du noble Partâb et de son digne fils Oumra-Sing fut autorisé par ce dernier à se reconnaître vassal de l'empereur. Oumra-Sing lui-même abdiqua pour ne pas humilier dans sa personne la fière indépendance de sa race. Ce fut pendant sa lutte prolongée avec le vainqueur de Tchitore que Partâb fonda la nouvelle capitale du Méwâr, Oudeypour, occupée encore aujourd'hui par ses descendans. La maison royale de Méwâr fut la seule de toutes les familles suzeraines du Radjpoutana qui ne consentit jamais à s'allier par mariage avec les descendans de Teimour; elle se refusa même à toute alliance de cette nature avec les autres radjas, les regardant comme souillés par le mélange de leur sang avec celui d'une race étrangère. Akbär, loin de se laisser influencer par de semblables préjugés, encouragea au contraire, dans l'intérêt de sa politique, cette fusion intime des familles princières, destinées en apparence à être éternellement séparées par la différence des religions. Il eut deux impératrices radjpoutnies, l'une de la maison de Djeypour, l'autre de celle de Marwâr, et son fils aîné Sélim (depuis Djähân-Guîr) épousa également deux princesses des familles régnantes de Djeypour et Djodpour. L'historien d'Akbär et son ministre favori, Abou'l-Fazl, faisant allusion à ces alliances politiques, s'exprime ainsi (1) : « La polygamie a en général de grands inconvéniens; mais sa majesté, dans sa sagesse et sa prévoyance infinies, a trouvé le moyen de la faire servir au bien de l'état, car, en contractant des

(1) *Ayin-Akbäry*, vol. I, p. 45, édit. in-8°, London 1800.

mariages avec les filles des princes de l'Hindoustan et d'autres pays, il prévient les insurrections à l'intérieur et forme de puissantes alliances au dehors. »

La grandeur du caractère d'Akbăr, la sagesse de son gouvernement, sa générosité et sa bonté naturelles, le tact admirable qu'il sut mettre dans l'exercice de la domination qu'il avait imposée à ses nouveaux tributaires, les convertirent, longtemps avant la fin de son règne, en alliés fidèles et dévoués. On en trouve la preuve dans la fameuse lettre adressée à Aurengzèbe par l'un des princes radjpouts au sujet du *djézia,* capitation odieuse abolie par le grand Akbăr au commencement de son règne, et que la bigoterie d'Aurengzèbe voulait imposer de nouveau à tous les Hindous. On y trouve le passage suivant, qui honore à la fois l'esprit d'indépendance qui l'a dicté et la mémoire d'Akbăr : — « Votre royal ancêtre, Mohammăd Djăllal-oud-dîn-Akbăr, dont le trône est maintenant au ciel, a conduit les affaires de cet empire, pendant plus de cinquante ans, avec fermeté, sûreté et justice. Veillant sur la tranquillité et le bonheur de toutes les classes de ses sujets, qu'ils fussent sectateurs de Jésus ou de Moïse, de David ou de Mohammed, qu'ils fussent de la croyance brahmanique, ou de celle qui nie l'éternité de la matière, ou de celle qui attribue l'existence du monde au hasard, tous jouirent au même degré de sa protection et de sa faveur, et de là est venu que ces peuples, dans leur reconnaissance pour cette protection paternelle, lui ont décerné le titre de *tuteur de l'humanité* (*djaggat gourou.*) »

Pour se faire une idée exacte des avantages qu'Akbăr retira en effet de cette politique bienveillante à l'égard non-seulement des Radjpouts, mais des Hindous en général, il suffira de remarquer que dans le commandement de ses armées, dans le gouvernement de ses provinces, dans l'administration de ses finances, il employa constamment des Hindous, concurremment avec des musulmans, et qu'ils se montrèrent dignes de sa confiance. Mânn-Sing (d'Amber), neveu et successeur de Bahgwân-Dass, fut le plus brillant et le plus habile des lieutenans de l'empereur, dont il était beau-frère par l'alliance déjà mentionnée. Akbăr lui dut la moitié de ses triomphes. Avec ses fidèles et invincibles Radjpouts, Mânn-Sing porta la terreur des armes impériales des montagnes du Kâboul jusqu'à l'est du golfe de Bengale. Par lui, Orissa fut subjugué, Assam réduit au rang des états tributaires, Kâboul maintenu dans l'obéissance. Il fut successivement gouverneur du Bengale et du Băhar, du Dăkkhăn et du Kâboul. Radja Tădăr-Măll, à la fois chef militaire du plus haut rang, ministre et financier, introduisit, sous la direction de l'empereur, le système d'impôt foncier qui porte encore aujourd'hui le nom de cet homme d'état, et dont l'*Ayin-Akbary* nous a transmis tout le détail.

Plusieurs autres chefs hindous (1) coopérèrent à l'agrandissement de l'empire et à l'établissement des institutions qui devaient en assurer la durée.

A dater de la soumission de l'Hindoustan central et de la conquête du Goudjrât (en 1552), l'empereur fut libre de porter son attention sur les états du sud-ouest qui refusaient encore de reconnaître son autorité, et il dirigea ses forces de ce côté. Une fois maître du Bengale, il s'occupa de consolider sa puissance dans le nord. La conquête de Kachemyr, celle du Sindh (2), la soumission complète de l'Afghanistân l'y retinrent jusqu'en 1598. Ce fut à cette époque qu'il commença à mettre à exécution le plan qu'il avait conçu pour ranger de gré ou de force sous sa dépendance les états du Dăkkhăn, dont le voisinage et la condition politique compromettaient la sûreté de ses frontières dans le sud. Les souverains mahométans de ces états ayant rejeté les ouvertures qu'il leur avait fait faire (dès 1590) pour les déterminer à reconnaître sa suzeraineté, il résolut de marcher contre eux en personne, et quittant le Păndjâb à la fin de l'année 1598, après quatorze ans de séjour dans les contrées du nord et du nord-ouest, il rassembla une grande armée près d'Agra et envahit le Dăkkhăn en 1599. En 1601, il avait achevé de soumettre ses dangereux voisins, et à son retour à Futtehpour, en 1602, il prit par proclamation le titre d'empereur du Dăkkhăn. Ce fut l'apogée de sa gloire politique et militaire.

Akbăr régnait alors sur une étendue de pays bornée au nord par l'Himalaya et l'Hindou-Kosh, à l'est par le bas Himalaya et le Brahmapouttra, à l'ouest par les monts Soleymăn et la mer, au sud enfin par le Godavéry et le golfe de Bengale. Les principaux diamètres de cet immense quadrilatère n'avaient pas moins de trois cent soixante-quinze lieues du nord au sud, et de cinq cents lieues de l'est à l'ouest. Aurengzèbe étendit la domination moghole sur une partie du Dăkkhăn qui avait maintenu son indépendance du temps d'Akbăr, et sur quelques autres pays dans l'est de l'Hindoustan; mais l'intolérance religieuse de ce souverain, son égoïsme, qui lui aliénait les cœurs, et le défaut d'élévation de son caractère, qui rétrécissait ses vues politiques, ne lui permirent pas, malgré ses

(1) Dans la liste des *mănsăbdârs* qui nous a été transmise par Abou'l-Fazl, nous ne comptons pas moins de dix-neuf seigneurs hindous élevés par Akbăr à des *mănsăbs* de 1,000, 1,250, 1,500, 2,000, 2,500, 4,000 et 5,000 chevaux, sans compter les rangs inférieurs. Les princes du sang impérial avaient seuls des *mănsăbs* au-dessus de 5,000 chevaux. (*Ayin-Akbăry*, édit. citée, vol. Ier, p. 198 et suiv.)

(2) La mémoire d'Akbăr est en grand honneur dans le Sindh, et Burnes nous apprend qu'en remontant l'Indus, les bateliers *beloutchis* s'encourageaient à la manœuvre en chantant un chœur dont le refrain rappelait le nom et la gloire de ce conquérant. (*Travels*, etc., *new edition*. London 1839, vol. Ier, p. 46 et 47.)

grands talens, sa persévérance, ses immenses ressources et la durée de son règne, de continuer, comme l'avait fait son père, l'œuvre d'Akbăr et de maintenir les relations formées par ce grand prince avec les chefs hindous dans les conditions nécessaires à la consolidation de l'empire. Aussi le trône impérial était-il moins affermi à la mort d'Aurengzèbe qu'à l'accession de Djăhân-Guîr. Les musulmans de l'Inde affectent de regarder Alămguîr (Aurengzèbe) comme le plus grand des empereurs moghols, et le savant et spirituel Jacquemont se range à leur avis; mais Akbăr et son petit-fils shâh Djhân ont été les seuls empereurs de la race de Teimour vraiment populaires, et nous pouvons dire hardiment d'Akbâr qu'il valait mieux qu'Aurengzèbe et comme homme et comme monarque. Son règne et ses conquêtes ont un caractère de grandeur que l'on ne trouve, avant lui, que dans la vie d'Alexandre ou celle de Trajan, après lui que dans les exploits de Napoléon, et ce n'est pas seulement la grandeur de la scène, la variété dramatique des incidens, qui donnent ici à l'histoire un intérêt supérieur à celui du roman : c'est la volonté qui sur ce vaste théâtre a présidé, pour ainsi dire, aux événemens, au lieu de se laisser dominer par eux; c'est la réalisation d'une grande pensée au bout d'un demi-siècle de généreux efforts; c'est la création d'un empire où, malgré la diversité des races et des religions, tant de millions d'hommes se rangeaient pour la première fois à la voix d'un seul pour constituer l'unité politique et sociale que son génie avait rêvée. C'est en un mot la conviction irrésistible d'une immense difficulté vaincue qui nous frappe d'admiration et nous révèle toute la supériorité de l'intelligence qui dirigeait et faisait vivre d'une vie commune tous les peuples de l'Hindoustan au commencement du XVIIe siècle.

Les difficultés et les complications inhérentes à toute fin de règne (surtout dans un empire aussi récent et aussi vaste que celui qu'avait fondé Akbăr) occupèrent et attristèrent les dernières années de ce grand prince. Il fut d'ailleurs, comme homme, cruellement atteint dans ses plus chères affections. Il avait eu trois fils : les deux plus jeunes, *soultân* Mourâd et *soultân* Daniăl, moururent avant d'avoir atteint leur trentième année, victimes tous deux de leur intempérance. Le fils aîné, *soultân* Sélim-Shikôh, avait montré de bonne heure d'assez heureuses dispositions et une capacité supérieure à celle de ses frères; mais, cédant comme eux à une passion excessive pour le vin et l'opium, son caractère s'était ressenti de ces ignobles orgies : il était devenu irritable et cruel, et ses excès avaient attiré plus d'une fois sur lui les reproches de son père. Un parti considérable, à la tête duquel se trouvait Abou'l-Fazl, blâmait ouvertement sa conduite et contestait la légitimité morale de ses droits

à la succession d'Akbăr. Sélim résolut la perte du vertueux Abou'l-Fazl, qu'il regardait comme son plus redoutable ennemi et à l'influence duquel il affectait d'attribuer l'éloignement que l'empereur témoignait depuis longtemps pour la religion musulmane. Ce dernier motif, nous dit-il lui-même dans ses mémoires (1), le détermina à faire assassiner le digne ministre, l'ami de cœur de son illustre père. Abou'l-Fazl, chargé d'un commandement important dans le Däkkhăn, avait reçu l'ordre de se rendre en toute hâte à la cour, où l'empereur voulait conférer avec lui sur les circonstances difficiles créées en grande partie par la conduite déloyale de Sélim. Ce misérable conçut alors le plan qui devait assurer sa vengeance, et trouva un complice pour l'exécuter. Un radja du Boundail-Kănd, l'infâme Narsing-Déo, attendit Abou'l-Fazl à son passage, sur la route d'Agra, à peu de distance de Goualiăr, où ce grand homme, attaqué inopinément par des forces supérieures, périt avec sa faible escorte après une résistance héroïque. Sa tête fut envoyée à Sélim. Akbăr, en apprenant la mort d'Abou'l-Fazl, donna un libre cours à sa douleur : il passa deux jours et deux nuits à le pleurer, sans vouloir prendre aucune nourriture. Il envoya un corps de troupes à la poursuite de Narsing-Déo, avec ordre de se saisir de sa famille et de ravager son pays, mesures dont la violence, si étrangère à son caractère et à ses habitudes, témoignait assez de son indignation et de son désespoir (2). Aucun des historiens de cette époque ne nous a appris quel avait été le résultat des ordres donnés par Akbăr dans cette circonstance, mais il paraît certain qu'il ignora la part que son fils avait eue dans le meurtre de son fidèle Abou'l-Fazl. Plus désireux que jamais de ranimer dans l'âme de cet ingrat jeune homme les senti-

(1) Nous avons consulté les *Memoirs of the emperor Jahanguir, written by himself*, traduits du persan en anglais par le major David Price, l'*Histoire de Jehángir* de Francis Gladwin, Elphinstone, etc, et nous pensons qu'il est, en effet, impossible de douter que Djahân-Guïr ait commis cette détestable action; mais ce n'est pas dans l'autobiographie du meurtrier d'Abou'l-Fazl, telle qu'elle a été acceptée et traduite par Price, que nous puisons les élémens de notre conviction. Ces *mémoires* prétendus fourmillent d'inexactitudes, de contradictions, de mensonges palpables et d'absurdités telles que nous nous refusons absolument à croire que le manuscrit sur lequel Price a travaillé soit autre chose qu'un ramassis de notes extraites peut-être des *vrais mémoires*, mais mal copiées et cousues par la main la plus inhabile. Gladwin avait eu évidemment accès à des documens plus authentiques. Elphinstone a résumé avec sa supériorité ordinaire les travaux de ces orientalistes et les témoignages des historiens indigènes en ce qui concerne les règnes d'Akbăr et de Djahân-Guïr.

(2) Le *Mulakhas ul Tavarîkh* (abrégé d'histoire), publié à Calcutta, en 1828, par le comité d'instruction publique, dit que l'empereur, en apprenant la mort d'Abou'l-Fazl, envoya un de ses meilleurs généraux avec trois mille hommes de troupes, accompagnés par le fils d'Abou'l-Fazl, à la poursuite du meurtrier, leur enjoignant « de ne pas revenir sans la tête de ce mécréant, quelque méprisable qu'elle fût, comparée à un seul cheveu d'Abou'l-Fazl. »

mens qui convenaient au bonheur de sa famille, à sa dignité, à son honneur et à la tranquillité de l'empire, il ne négligea rien pour le déterminer enfin à se confier sans réserve à l'indulgence et à la tendresse paternelles. Sélima-Soultana-Bégăm, qui avait adopté Sélim depuis la mort de sa mère, fut envoyée près de lui à Allahabâd, et cette mission conciliatrice fut couronnée d'un plein succès.

Reçu en grâce par son père, déclaré héritier du pouvoir suprême, Sélim trouva bientôt moyen d'éluder la promesse qu'il avait faite à l'empereur de marcher contre le râna de Méwâr et de le réduire à l'obéissance : il prétendit que les ressources mises à sa disposition pour cette expédition étaient insuffisantes, et demanda l'autorisation de retourner dans sa vice-royauté d'Allahabâd, d'où il s'engageait à entreprendre la campagne projetée *à ses propres frais*. Akbăr y consentit de guerre lasse; mais instruit, peu de temps après, que son fils était retombé dans ses désordres accoutumés, convaincu que sa présence seule pouvait ramener le prince au sentiment de ses devoirs, il résolut de se rendre en personne à Allahabâd. Il s'embarqua donc sur la Djămna (1603), et rejoignit son équipage de camp, qu'il avait expédié en avant, à quelques marches d'Agra. Là, il reçut la nouvelle que sa mère, Măriam-Măkany, était tombée dangereusement malade, et que l'on désespérait de sa vie. Il se hâta de revenir sur ses pas, mais la vénérable impératrice avait déjà perdu l'usage de la parole, quand l'empereur arriva pour demander sa bénédiction. Elle expira cinq jours après, dans sa soixante-dix-septième année.

Ce nouveau malheur ébranla la résignation d'Akbăr aux décrets de la Providence. La mort du prince Daniăl, survenue à la fin de 1604 ou au commencement de 1605, acheva de briser cette grande âme, toujours avide d'affection. Celle qu'il avait vouée à Sélim malgré ses fautes était le seul point d'appui qui lui restât dans sa douleur. Sélim, à la nouvelle de la mort de sa grand'mère, avait hâté son retour à Agra, où il fut reçu par Akbăr à bras ouverts, en présence de toute la cour; mais une fois dans l'intérieur du palais, le souvenir des nombreuses offenses de Sélim l'emporta sur ce premier mouvement d'indulgence, et Sélim ne trouva plus dans Akbăr qu'un père et un souverain justement irrités. L'empereur lui ordonna les arrêts les plus rigoureux, lui prescrivit de s'abstenir entièrement de boissons spiritueuses et d'opium, et mit son pardon à ce prix. Sélim obéit avec toutes les marques d'un repentir sincère, et, au bout de quelques jours, Akbăr lui rendit la liberté, et le traita avec plus de tendresse que jamais. Cependant le coup était porté, la constitution de l'empereur ne put résister à ces chocs réitérés. Il ne fit que languir depuis cette époque, ne retrouvant qu'à de rares intervalles son énergie et son activité habituelles. Enfin, le 13 août 1605, Akbăr fut

saisi d'une fièvre violente qui le contraignit à garder le lit. Après avoir lutté deux mois contre la maladie, il expira le 13 octobre, âgé de soixante-trois ans. Les intrigues qu'on avait nouées depuis longtemps, dans l'espoir de le déterminer à désigner Khousroh comme son successeur au détriment du père de ce jeune prince, s'agitèrent encore autour du lit de mort de l'empereur. Elles échouèrent cependant devant le respect qu'inspirait jusqu'au dernier moment sa volonté. Les missionnaires portugais, qui se trouvaient alors à la cour, nous ont transmis un récit intéressant des principales circonstances qui se rattachent à ce grand événement, et comme ce récit est d'ailleurs conforme, dans son ensemble, au témoignage des historiens indigènes et peu connu, il convient d'en reproduire ici la substance.

« Ce grand et puissant monarque, dit le père Du Jarrie, mourut le 27 octobre de l'an 1605 (1), tel qu'il avait vécu, car comme l'on n'avait su quelle loi il avait suivie pendant sa vie, aussi ne sut-on à sa mort dans quelle croyance il mourait. Les pères furent avertis de sa maladie et l'allèrent voir un samedi, avec l'intention de lui dire ce qu'ils avaient résolu de longue main, pour le déterminer à faire une fin chrétienne (ayant recommandé au préalable l'affaire à Dieu); mais ils le trouvèrent parmi ses capitaines, si libre d'esprit et si peu malade en apparence, qu'ils ne jugèrent pas à propos de lui parler alors de la fin de cette vie et de l'acheminement à la vie éternelle, de façon qu'ils s'en retournèrent persuadés qu'on avait grandement exagéré le danger qu'il pouvait courir, comme cela arrive d'ordinaire quand un roi tombe malade. Mais le lundi suivant le bruit se répandit partout que le roi allait mourir, et que le *poison qu'on lui avait donné* commençait à opérer (2). Les pères, en apprenant ces nouvelles, se rendirent au palais; mais ils ne trouvèrent personne qui voulût se charger d'annoncer leur arrivée ou même parler d'eux à l'empereur, car les affaires étaient déjà plus entre les mains des seigneurs que de l'empereur même, ce qui fut cause qu'ils ne purent réussir à obtenir accès auprès de l'auguste malade. En ce temps-là, le prince Sélim n'osait paraître devant son père. Les uns disaient que c'était parce que l'empereur, soupçonnant Sélim de l'avoir fait empoisonner, se refusait à le voir; les autres prétendaient que le prince ne voulait pas entrer dans le fort d'Agra, où Akbăr se trouvait alors, dans la crainte que quelques-uns des *omrâhs*, ses ennemis, ne se saisissent de sa personne pour le priver de la couronne et la donner à son fils, que l'empereur affectionnait particulièrement. Ce qui paraît certain, c'est que le parti hostile à Sélim ne se crut pas assez fort pour pro-

(1) L'*Histoire des Choses plus remarquables*, etc., du père Du Jarrie, se trompe sûrement en assignant cette date à la mort d'Akbăr.

(2) Ces bruits d'empoisonnement ne paraissent avoir aucun fondement solide. On peut encore moins admettre la version de Manucci et autres (voyez l'*Histoire du Mogol*, du père Catrou, et les *Annals of Rajast'hân*, de Tod), d'après lesquelles Akbar aurait avalé, par méprise, des pilules empoisonnées destinées par lui à *radja* Mann-Sing. La loyauté et la noblesse du caractère d'Akbăr repoussent cette odieuse imputation. Elphinstone n'a pas même daigné faire mention de ces bruits de mort violente.

noncer sa déchéance, et que l'un des principaux omrâhs fut député vers lui pour lui promettre d'appuyer ses prétentions, pourvu qu'il s'engageât solennellement de garder la loi de Mahomet, et de ne faire aucun mal ni déplaisir à son fils, ni à ceux qui auraient prétendu l'élever à l'empire. Sélim, ayant accepté ces conditions, se rendit auprès de son père agonisant. Akbăr avait déjà perdu la parole, mais il eut encore assez de force et de présence d'esprit pour indiquer que l'on plaçât sur la tête de son fils son turban impérial, et faisant détacher son épée, qui était au chevet du lit, il ordonna par signes à son fils de la ceindre en présence des omrâhs. Cette investiture terminée, le prince se prosterna devant l'empereur, qui lui fit signe de la main qu'il pouvait se retirer, ce que fit Sélim, qui s'en retourna à son logis, suivi de grandes acclamations. Cependant Akbăr demeura là, agonisant, entouré de ses plus fidèles serviteurs, qui s'efforcèrent de lui rappeler qu'il devait recommander son âme à Mahomet, ce à quoi il ne parut nullement consentir : *seulement on aperçut qu'il faisait quelquefois ce qu'il pouvait pour prononcer le nom de Dieu....* Son fils et successeur se trouva présent lorsqu'il rendit l'âme (1). Son corps fut porté dans une bière, sur les épaules du nouvel empereur et de ses fils, jusques en dehors des portes du fort, dont on abattit un pan de muraille à cet effet, selon l'usage. »

Du fort d'Agra à Sikăndra, lieu désigné par Akbăr lui-même pour sa sépulture, le cercueil fut porté par les fils de Sélim et les grands de l'empire alternativement. Huit jours après (2), le 22 octobre, au lever du soleil, Sélim prit solennellement possession de l'empire, sous les titres de *Abou'l Mozaffer Nour-oud-dîne Mohammed Djahân-Guîr* (père de la victoire, lumière de la religion, Mohammed, conquérant du monde). Ce *conquérant du monde* se laissa gouverner despotiquement par une femme (3), et subit la loi d'un de ses généraux (4). Cependant l'impulsion puissante donnée par le génie d'Akbăr survécut à ce grand homme, et put encore entraîner vers

(1) Les *Mémoires* de Djăhân-Guîr contiennent un récit détaillé, mais évidemment inexact des derniers momens d'Akbăr. Les recommandations que Djăhân-Guîr place dans la bouche de son père mourant sont cependant touchantes et en harmonie avec la bonté et l'élévation d'âme qui distinguent éminemment ce grand caractère.

(2) Il est difficile de concilier entre elles les dates fournies par l'autobiographie, ou de les mettre d'accord avec celles qu'ont adoptées les divers historiens; mais il nous paraît probable que Djăhân-Guîr date son avénement du jour où son père l'investit du pouvoir en présence des omrâhs, c'est-à-dire du 10 au 12 octobre 1605. Il prit possession solennelle du trône impérial le 22 du même mois.

(3) *Nour Mahâl* (lumière du palais), depuis *Nour Jăhân Bégăm* (princesse lumière du monde).

(4) Mohabet-Khân. — S'il faut en croire Tod, Mohabet-Khân aurait été l'un des fils du radja Sagra, prince du Méwar, et converti au mahométisme. Les historiens musulmans et l'auteur du *Dabistân* assurent néanmoins, ainsi que les *Mémoires* de Djahân-Guîr, que ce grand général et ce politique consommé était fils de Ghôr-Bég, natif de Kâboul. C'est un point qu'il serait curieux d'éclaircir. Tod s'appuie du témoignage des Radjpouts dont Mohabet était certainement l'idole. (Voir *Annals of Rajast'hân*, vol. Ier, p. 331 et 355.)

un avenir glorieux reine, ministres et généraux. Les brillantes qualités du fondateur de l'empire moghol devaient d'ailleurs revivre en partie dans shâh Djâhân, fils et successeur de Djâhân-Guïr. Ce qui importe à notre but actuel, c'est de montrer comment Akbär connut et pratiqua le grand art de gouverner, comment aussi à la dernière heure les Anglais, héritiers de la domination fondée par Akbär, ont cherché à profiter de l'exemple qu'il leur a donné, et jusqu'à quel point ils y ont réussi. Cette comparaison de deux pouvoirs d'origine si différente, s'exerçant sur une pareille agglomération de peuples, à plus de deux siècles d'intervalle, doit être fertile en enseignemens.

II. — LES RACES DE L'HINDOUSTAN AVANT LE RÈGNE D'AKBAR.

S'il est vrai que, jusqu'à nos jours, tout grand changement dans le monde politique se soit plus ou moins résumé et comme incarné dans un homme, cela a été vrai surtout pour l'Orient. En même temps que la pensée collective de l'humanité s'y montre plus disposée qu'elle ne l'est en Europe à subir l'influence de l'imagination et le joug commode des habitudes héréditaires, elle s'incline devant le dogme de la fatalité. Il en résulte que la plupart des Orientaux, tout en admettant la nécessité de la concentration du pouvoir dans une seule main, s'inquiètent peu de la main qui l'exerce. Dans ce drame du despotisme où se jouent parfois leurs destinées, ils s'intéressent plus au rôle qu'à l'acteur; en d'autres termes, ils respectent moins le souverain que le trône sur lequel il est assis. Qu'un prince y soit appelé par sa naissance, qu'il y soit porté par la révolution ou par la conquête, pour peu qu'il se montre digne du commandement, les peuples obéissent sans hésiter. Si à la sagesse ou à l'habileté de la conduite la Providence a permis qu'il joignît la merveilleuse initiative du génie, il entraîne avec lui dans des routes nouvelles les races accourues à sa voix.

L'avenir des peuples, en Asie surtout, est donc lié comme fatalement au sort de certains chefs éminens qui ont mérité leur admiration ou leur reconnaissance. Le regard s'arrête avec une curiosité mêlée de respect sur ces hommes qui ont marché à la tête de leur siècle, et l'histoire leur demande compte de la mission qui leur a été assignée ici-bas. On ne les connaît bien toutefois qu'à la condition d'examiner soigneusement le milieu dans lequel ils ont vécu. Or, à côté des causes extérieures imprévues, des accidens étranges ou de l'indifférence politique qui amènent et sanctionnent, pour ainsi dire, les révolutions en Orient, un examen attentif nous montre, comme en Europe, l'action continue de cet esprit de liberté et de progrès, de cet admirable instinct de conservation, qui guident les nations au

milieu de leurs épreuves. Seulement ce phénomène, invariable au fond, revêt des apparences très-diverses, suivant le caractère des races et leurs habitudes, suivant les influences exercées par le climat et les circonstances locales. Il faut d'ailleurs juger les gouvernemens asiatiques d'un autre point de vue que celui où nous placent les tendances manifestes de l'Occident à discuter plus sérieusement de jour en jour le principe d'autorité. On se tromperait si l'on envisageait la soumission des Orientaux au pouvoir comme une soumission aveugle, excluant tout sentiment de dignité et toute revendication des libertés nationales. Les Hindous en particulier, qui nous ont été représentés comme voués depuis un temps immémorial à la vie contemplative, esclaves de leurs traditions superstitieuses et spectateurs presque impassibles du mouvement des autres peuples, sont loin de justifier la réputation d'insouciance et de servilité qu'on leur a faite. Les grands événemens qui se sont accomplis dans l'Hindoustan portent l'empreinte d'une nationalité vivace, peu disposée sans doute à étendre son influence au dehors par la conquête, subissant avec résignation l'invasion étrangère, quand celle-ci réussissait, après une lutte meurtrière, à s'emparer du gouvernement, mais jalouse de ses libertés municipales et maintenant ses coutumes antiques et ses pratiques religieuses avec une fermeté et une persévérance inébranlables.

Parmi les conquérans qui ont envahi l'Hindoustan avec l'intention d'y fonder une domination durable, deux seulement ont pleinement compris à quelles conditions la conquête devait satisfaire pour se faire accepter des peuples qu'elle avait soumis : Alexandre et Akbăr (1). Un seul, Akbăr, a réussi à fonder un grand empire qu'il a transmis à ses descendans, et quand cet empire dont leurs faibles mains ne pouvaient plus soutenir le poids s'est écroulé en ébranlant l'Asie entière, l'Angleterre en a recueilli les débris, que la France, déjà occupée de sa grande révolution, n'a pu lui disputer qu'un instant. L'Angleterre s'efforce aujourd'hui de reconstruire l'édifice impérial sur des bases puissantes; en creusant le sol politique, elle retrouve celles que le génie d'Akbăr avait posées, et reconnaît, après deux siècles d'hésitation, qu'elles sont les seules sur lesquelles puisse s'asseoir une domination étrangère. Ces deux faits, également remarquables, ont depuis longtemps appelé notre attention, et notre tâche, après avoir retracé les principaux événemens de la vie d'Akbăr, doit être de res-

(1) D'après la prononciation persane, il faudrait écrire *Ekber*, mais dans l'Hindoustan, siége de la domination de ce prince, son nom est universellement prononcé comme nous l'écrivons : Akbăr, avec le second *a* très bref. Au moins est-ce, dans notre conviction, l'approximation la plus grande qu'il soit possible d'atteindre en employant les lettres de notre alphabet.

saisir les anneaux de la chaîne qui unit l'Hindoustan du XVIe siècle, l'Hindoustan d'Akbăr, à l'empire hindo-britannique du XIXe siècle.

Notre point de départ sera l'étude du milieu où se sont accomplis les grands événemens auxquels a présidé l'intelligence d'un homme au XVIe siècle, celle d'une nation au XVIIIe et au XIXe. Ce rapprochement aura-t-il pour résultat de constater que l'instinct gouvernemental des Anglais a été moins favorable aux intérêts des peuples de l'Inde que le génie du prince asiatique qui s'était assis sur le trône de Dehly? Nous ne saurions l'affirmer; mais ce que nous espérons établir par les faits, c'est que l'étude du pays et des races avait été pour Akbăr, comme elle l'est aujourd'hui pour les Anglais, l'élément le plus important du pouvoir, le moyen le plus sûr de bien gouverner ces contrées destinées à subir le joug de la civilisation occidentale. Les ouvrages qui ont servi de base à nos recherches méritent plus particulièrement d'être consultés à ce point de vue; ils présentent un ensemble de renseignemens qu'on peut considérer comme les véritables données du problème, et dont nous avons pu vérifier l'exactitude sur le théâtre des faits accomplis.

Ce n'est que dans ces derniers temps qu'on a compris en Europe l'importance des recherches ethnographiques appliquées à la politique. Les Anglais, les Allemands, les Hollandais, les Français, ont marché avec ardeur dans cette nouvelle carrière. Les Anglais surtout, auxquels le concours des circonstances les plus merveilleuses a livré le sort de cette immense agglomération de peuples qui compose l'Hindoustan, ont senti la nécessité d'étudier l'organisation physique, le caractère, les mœurs, les traditions, les langues, les monumens des races diverses dont le respect et la soumission confiante sont indispensables au maintien de leur domination. Il faut reconnaître que les orientalistes anglais ont noblement défendu, depuis William Jones, la devise de leur adoption : *Ex Oriente lux;* mais le règne d'Akbär leur avait légué le premier exemple de ces investigations philosophiques dans l'immortel ouvrage d'Abou'l-Fazl, l'*Ayîn-Akbary,* qui résumait avec une supériorité incontestable les connaissances historiques et statistiques de ce siècle dans l'Orient, en même temps qu'il exposait un système de gouvernement dont les bases principales ont été adoptées par l'Angleterre, au XIXe siècle, pour l'administration de ses immenses possessions à l'est du cap de Bonne-Espérance.

La détermination précise des élémens dont se composait la population de l'Hindoustan lors des premières invasions des mahométans et celle des élémens additionnels introduits par la conquête ou par d'autres voies ne doit pas, remarquons-le bien, profiter seulement aux Anglais; elle se rattache à la solution du problème général de la dispersion et de la subdivision des races primitives, problème qui inté-

resse l'humanité tout entière. C'est vers ce double but que la science s'est frayé des routes nouvelles en recherchant désormais dans l'histoire des rois et des dynasties bien moins l'enchaînement des faits biographiques que la détermination des causes qui ont amené le progrès ou le déclin des races. L'origine de ces races diverses, la marche des principales d'entre elles au travers du globe, leurs divergences d'un même point de départ, leurs rencontres, leurs luttes, leurs alliances, leur fusion plus ou moins intime dans de certaines circonstances, tels sont les points de recherche, d'analyse et de discussion qui se présentent à la nouvelle école historique. — Quand on a eu l'occasion d'observer de ses propres yeux les caractères que présentent certaines agglomérations humaines et d'en étudier le détail, on n'a pas tardé à se convaincre qu'il n'est point de question ethnographique véritablement isolée. L'étude de la plus humble race intéresse en fait l'histoire de quelque grande famille humaine, et par suite l'histoire de l'humanité. Ainsi l'étude des races hymalayiennes nous fait remonter à l'histoire de ces hordes guerrières qui ont planté leurs étendards sur les murs de Pékin, de Dehly, de Vienne et de Moscou; ainsi nous sommes amenés à comprendre dans la grande famille mongolienne ou tourânienne (une des branches du grand tronc scythique) non-seulement les nomades de la haute Asie, Tourks, Mongols et Tangous, mais aussi (avec un grand degré de probabilité, si ce n'est avec une entière certitude) les Thibétains, les Chinois, les Indo-Chinois et les Tamouliens ou aborigènes de l'Hindoustan.

Les preuves de toute espèce qui ont servi à démontrer l'unité de la famille *iranienne* sont parfaitement applicables à la démonstration de l'unité de la famille *tourânienne*, et ici les difficultés, les contradictions apparentes sont beaucoup moindres que celles qui semblaient repousser le fait aujourd'hui admis, — que les Persans, les Hindous, les Germains, les Russes, les Anglais, les Irlandais, sont membres de la même famille, c'est-à-dire de la famille iranienne. Les premiers investigateurs ont beaucoup insisté sur les différences radicales des trois branches primitives du tronc scythique, tangouse, mongole et tourke; mais les recherches modernes tendent à les concilier. Les rapports de langue sont encore très contestables, mais les ressemblances physiques sont manifestes, et il est à remarquer que cet ensemble de traits caractéristiques se retrouve chez *tous les aborigènes* de l'Inde, en sorte que l'on peut reconnaître un type *quasi-scythique* à toutes les peuplades tamouliennes, depuis le *Carâry* et le *Vaygarou* dans le sud jusqu'au *Cosi* et au *Bhagarati* du nord, — physionomie décidément opposée à la figure *caucasienne* des *Ariens* de l'Inde ou Hindous. On peut donc regarder comme certain que les aborigènes de l'Inde sont *tous* venus du nord et du tronc

scythique; mais comme de toute antiquité les *passes* connues depuis Attock sur l'Indus et la vallée du Kachemyr jusqu'au cours inférieur du Brahmapouttra ont été fréquentées, ce n'est qu'à l'aide des plus amples et des plus minutieuses recherches que l'on pourra déterminer si les aborigènes de l'Inde doivent leur physionomie scythique aux Tangous, aux Mongols ou aux Tourks. On aura à se demander en outre à quelles époques, par quels points l'immigration a eu lieu. — Et ce que nous disons des Tamouliens, il faut le répéter à l'égard des races thibétaine et chinoise. A laquelle des trois grandes branches bien connues de l'arbre scythique faudra-t-il rapporter leur origine? Quand on réfléchit qu'on compte au moins cent passes dans l'Himalaya, et ses prolongemens depuis Guilguit (entre Kondouz et le petit Thibet) jusqu'à Tchittagong sur la baie du Bengale, et qu'il a dû s'écouler bien des siècles avant qu'aucune légende ou chronique pût nous aider à former une conjecture sur l'époque des premiers passages; quand on pense à la complication du mélange des races *primaires*, iranienne et touranienne, et de leurs dérivées dans l'Hindoustan, on comprend la variété et la difficulté des problèmes qui se présentent aux recherches ethnographiques, lorsqu'on prend pour point de départ ce massif gigantesque de l'Himalaya d'où rayonnent tant de peuples, et qui est peut-être le berceau de l'espèce humaine.

Les questions que soulève l'étude comparée des races *primaires* intéressent non pas seulement le philosophe et le moraliste, mais aussi et au plus haut degré l'homme d'état, car il en est d'un gouvernement qui se méprend sur le caractère des populations qu'il régit comme d'un père qui a mal jugé la constitution et les dispositions, les qualités et les défauts de ses enfans. L'auteur d'une curieuse étude sur les *Aborigènes de l'Inde*, Hodgson, cite un exemple frappant et tout récent du danger des théories gouvernementales, quand elles reposent sur des données inexactes. L'honorable M. Elliot, secrétaire-général du gouvernement suprême des Indes anglaises, parlant du perfectionnement des Hindous par la voie de l'éducation, maintenait formellement *l'impossibilité* d'en faire des hommes vigoureux et de bons citoyens, *par suite de l'infériorité relative de la race à laquelle ils appartiennent*, et il est indubitablement prouvé que la *race hindoue* et celle à laquelle appartient *M. Elliot lui-même* sont une seule et même race. Ce n'est là cependant qu'un des faits capitaux acquis à la science ethnographique, et les résultats déjà obtenus par cette méthode d'investigation patiente et scrupuleuse qui s'appuie sur l'étude des langues, des monumens et des usages, et sur les caractères physiques, ont une tendance manifeste à changer les idées reçues sur plusieurs grandes questions historiques. Ainsi, pour le dire en passant, Bunsen, dans ses savantes recherches sur

l'Égypte (1), déclare en propres termes « que la connaissance de Dieu, aussi bien que la connaissance du langage, parmi les Égyptiens, a ses racines dans l'antique Asie et dans l'ancien territoire arméno-caucasien, » et il ajoute que « *cette terre*, partie de l'*Aram* des premiers âges, est liée au royaume primitif de Babel; que les hiéroglyphes d'Égypte ne sont, dans l'histoire du monde, qu'une particularité encore existante du vieux temps de l'humanité aramite-arménienne, précisément comme l'Islande montre, encore existante, la Norvége du VIIIe siècle. » Les découvertes les plus récentes faites sur les bords du Tigre (2), dans ces couches gigantesques de ruines exhumées par les Botta, les Layard, les Rawlinson, paraissent confirmer ces vues hardies et rattacher les rameaux hindou et égyptien à une même souche ensevelie, pour ainsi dire, sous la poussière des siècles, mais que la critique monumentale éclairera bientôt d'un jour nouveau. Torrens, dans un intéressant mémoire sur la race brahmanique, se montre disposé (comme, avant lui, Vans Kennedy) à croire qu'il sera possible, en effet, de remonter à cette source antique et de prouver l'origine babylonienne du sanscrit et de la mythologie hindoue. Des inscriptions trouvées sur des dalles, sur des briques, sur des vases retirés de ces merveilleuses ruines, ont présenté des caractères ressemblant à ceux des *Làt*, et qui, déchiffrés pour la première fois par l'admirable sagacité de James Princep, semblent une forme ancienne du *dewanagri*. Guidé par ces indices et par les traditions et s'appuyant sur les recherches de Bunsen, Torrens a essayé de montrer comment on pouvait expliquer, d'un côté, les analogies ou plutôt les identités frappantes, de l'autre les différences extraordinaires que présentent les Égyptiens et les Hindous; de quelle nature ont été les relations qui sont indiquées entre ces deux grandes familles, originairement parties du même point; à quelles époques il convient de les rapporter; quelles routes ces familles ont suivies pour arriver, l'une en Égypte, d'où elle a rayonné, pour ainsi dire, sur le monde entier par la guerre, le commerce et les arts; l'autre dans l'Inde gangétique, où l'attendaient

(1) *Egyptens Stelle in der Weltgeschichte*, etc. (*Place de l'Égypte dans l'Histoire du Monde*), 3 vol. in-8°, Hambourg, 1845-46.

(2) « Le Tigre, dit notre savant ami F. Hoefer (*), est comme une ligne de démarcation entre les nations indo-persanes et les nations sémitiques ou araméennes. De ces deux grandes souches de peuples qui les premiers entreprirent la civilisation du monde, l'une étend ses ramifications au nord-ouest, l'autre au sud-ouest. Aux peuples indo-persans se rattachent, par leurs langues et leurs institutions, les populations de l'Europe. Les nations sémitiques se partagent l'Assyrie, la Syrie, l'Arabie, la Palestine, la Phénicie, et envahissent l'Afrique. Tel est le point de vue élevé qui domine l'histoire. »

(*) *Second Mémoire sur les Ruines de Ninive*, p. 7 et 8. Paris, Firmin Didot, 1850, in-8°.

d'autres destinées sous l'influence d'un climat différent et d'une nature plus poétique. Il reconnaît dans cette branche de l'émigration primitive la *race brahmanique* envahissant l'Hindoustan par le nord-ouest, après avoir fait, à Bamiân, une halte indiquée par les monumens (1), et traversant l'Indus pour s'établir d'abord dans la région comprise entre l'Himalaya et les monts Vindhya (2), puis occupant successivement tout le pays. Elle n'avait pas trouvé sa science et sa philosophie dans l'Inde; elle en avait apporté au moins le germe, des régions trans-sindhiennes, etc. Telles sont les principales propositions qui, dans l'opinion de Torrens, découlent nécessairement des faits archéologiques aujourd'hui connus.

Serrant la question de plus près encore en ce qui touche à l'histoire de l'Hindoustan, Hodgson, dans les mémoires dont il a enrichi, comme Torrens, le *Journal de la Société asiatique du Bengale*, fait remarquer que la population idolâtre de l'Inde se divise en deux grandes classes : les *Ariens* ou *immigrans*, et les *Tamouliens* ou *aborigènes*, et que *l'unité* de la *famille arienne*, depuis le pays de Galles, dans l'extrême occident de l'Europe, jusqu'au pays d'Assam, extrême orient de l'Inde anglaise (3), a été démontrée par les recherches linguistiques. Divers détachemens de cette grande famille se sont établis dans tous les climats compris entre l'équateur et le cercle arctique. Démêler l'affiliation de ces diverses races par l'étude critique des langues, malgré les altérations produites par la marche variée des civilisations, malgré les altérations non moins remarquables résultant inévitablement de l'influence des climats sur la constitution physique, telle était la tâche herculéenne qu'il s'agissait de mener à bien. Quant à la race *tamoulienne*, bornée à l'Inde, elle semblait offrir un sujet d'étude moins intéressant et moins utile. Cette étude embrasse néanmoins des questions de la plus haute importance. La plupart des Tamouliens sont aujourd'hui sujets britanniques : on les compte par millions. Ils s'étendent depuis le cap Comorin, au sud, jusqu'à la région des neiges éternelles; dans chaque contrée boisée ou montagneuse du vaste continent de l'Inde, il existe des centaines de milliers de ces créatures humaines qui, depuis trois mille ans au moins, suivant Hodgson, y vivent dans un état peu différent de celui dans lequel se trouvaient les Germains au temps de Tacite. Ils paraissent, à quelque point de leur *habitat* sporadique qu'on les observe, aussi supérieurs aux Hindous *ariens* par leur exemption de tous préjugés

(1) Voyez la description de ces monumens donnée dans l'*Ayîn-Akbăry*, et celle de Burnes (p. 156 à 163 du IIe volume de l'édition in-12), écrites à trois siècles de distance.

(2) Voyez *Lois de Manou*, liv. II, sl. 17 à 24, traduction de Loiseleur-Deslongchamps. Paris 1833, in-8°.

(3) Sur une zone de 90 degrés de longitude, ou de plus de deux mille lieues d'étendue.

enracinés qu'ils leur sont inférieurs en éducation et en savoir. « Que celui donc, dit Hodgson, qui étudie sérieusement les progrès de la société, qui veut remonter aux élémens des destinées humaines, au lieu de méditer laborieusement sur le passé, ou plutôt sur ce qui n'en est qu'une imparfaite esquisse, se donne pour tâche de tracer un portrait fidèle de ce qu'il a devant les yeux! » Les travaux de l'homme d'étude et de science profitent ici, nous le répétons, à l'homme d'état, car les enfans de ces races primitives furent les anciens possesseurs du sol, les premiers cultivateurs des parties les plus riches, les plus ouvertes, les plus fertiles de l'Hindoustan; ils en ont été violemment expulsés par l'usurpation de la race brahmanique. Un des grands objets de cette recherche est de déterminer *quand et dans quelles circonstances* la dispersion de ces premiers propriétaires du sol a eu lieu, et de recomposer, à l'aide des dialectes soigneusement comparés, des caractères physiques non moins soigneusement rapprochés, des croyances et des mœurs analysées dans la même intention, — de reconstruire, disons-nous, *l'unité* de la race *tamoulienne*. Il est à remarquer que ces races aborigènes vivent toutes dans les contrées sujettes à la *mal'aria* et *y prospèrent*. Pour toute autre race européenne ou native, le climat de ces contrées est mortel. Hodgson voit dans ce fait la preuve que les Tamouliens occupent les localités que nous indiquons depuis des milliers d'années.

Quels que soient, au point de vue ethnographique et philosophique, les résultats de ce nouvel ordre de recherches, il suffira à notre but actuel de constater que les races aborigènes de l'Inde, refoulées par l'invasion des races himalayennes ou caucasiennes dans les montagnes ou les forêts de l'intérieur, s'y sont maintenues de tout temps, qu'elles n'ont jamais été qu'imparfaitement soumises, et que les gouvernemens qui se sont succédé dans l'Hindoustan ont dû tenir compte de leur présence et de leur action politique. Cependant les causes perturbatrices et en même temps les élémens d'une vie nouvelle devaient venir du dehors, et ce fut encore par le nord-ouest, et à dater de la conversion de l'Asie centrale au mahométisme, que cette impulsion puissante atteignit l'Hindoustan.

A l'époque des premières conquêtes des Arabes et de l'annexion de la Perse à leur empire, les montagnes du Mékrân étaient habitées par les Béloutchîs; la chaîne des monts Soleimân et celle de Ghôr étaient dans la dépendance des Afghans; les plaines entre les montagnes et l'Indus étaient occupées par les Indiens. La première invasion de ces contrées remonte à l'an 44 de l'hégire, 664 de notre ère; d'autres expéditions eurent lieu, dans la suite, avec des succès divers, mais les Afghans, bien que convertis de bonne heure au mahométisme, ne furent soumis qu'au temps du sultan Mahmoud; encore

ne dut-on regarder cette soumission que comme partielle. Nommés *Afghans* par les Persans, ils se désignent eux-mêmes par le nom de *Poushtâneh* ou *Poushtawuh* (parlant le *poushtou*), d'où les Hindoustânis ont fait le mot *pathân*, sous lequel les Afghans sont connus depuis des siècles dans l'Hindoustan. Cette race, plus remarquable par la vigueur de sa constitution physique que par son intelligence, a cependant donné des souverains à la Perse, à Bălkh et à Dehly.

On ne sait rien des premières croyances religieuses des Afghans; mais leur voisinage de Bălkh et leurs antiques relations avec la Perse doivent faire présumer qu'ils étaient adorateurs du feu. Ils avaient envahi le territoire de l'Hindoustan, du côté du Păndjâb, dès l'an 63 de l'hégire; mais, par suite d'un arrangement avec le radja de Lahore, ils renoncèrent à leurs entreprises dans cette direction, et bornèrent leurs excursions pendant longtemps à la vallée du bas Indus. Les Arabes cependant, en même temps qu'ils dirigeaient une première expédition contre Kâboul, avaient poussé une forte reconnaissance jusqu'à Moultân, d'où ils ramenèrent beaucoup de prisonniers. Une expédition plus importante, et qui eut des résultats plus durables, les rendit maîtres du Sindh en 711, après quoi Moultân tomba entre leurs mains. Ils pensèrent probablement à étendre leurs conquêtes dans le centre de l'Hindoustan; mais ils rencontrèrent dans l'organisation, à la fois militaire et religieuse, du peuple hindou des obstacles plus sérieux que ceux qu'avait pu leur opposer la Perse, où la religion et le gouvernement ne se prêtaient aucun appui. Les prêtres des adorateurs du feu étaient sans influence sur le peuple et aussi méprisés des masses que les ministres du culte brahmanique étaient respectés de toutes les classes et intimement liés au gouvernement de leur pays. Aussi les musulmans, après une occupation de moins de quarante ans, furent-ils chassés des provinces qu'ils avaient conquises sur le bas Indus par la tribu radjpout de Souméra, et les Hindous s'y maintinrent pendant près de cinq siècles à dater de cette époque.

Les entreprises des Arabes sur un autre point eurent des conséquences d'une tout autre importance. Cinquante-cinq ans après la conquête de la Perse, ils traversèrent pour la première fois l'Oxus, et pénétrèrent dans le pays que l'histoire a désigné sous le nom de Transoxiane, et qu'ils nommèrent *Máwar oul Nahr* (littéralement : *au-delà de la rivière*). Ils occupèrent d'abord Hissar, vis-à-vis de Bălkh ; six ans après, ils étaient maîtres de Samarkănd, de Bokharā et du royaume de Kharizm (aujourd'hui Khiva). Enfin, au bout de huit années et après une lutte souvent indécise avec les Tourks, ils avaient étendu leurs conquêtes sur le royaume de Ferghana (aujourd'hui le Kokan) et au-delà du Sirr (*Iaxartès* des anciens), jus-

qu'au pied de l'Imaüs. Le mahométisme se propageait, par le glaive et par les efforts d'une prédication ardente, jusqu'au centre de l'Asie. La Transoxiane était occupée, à cette époque, par une partie des peuples que nous désignons en Europe sous le nom général de Tartares, et qui se composaient des trois grandes nations ou familles que nous avons déjà mentionnées : *Tourks, Mongols* et *Tangous;* mais il est peut-être impossible de déterminer d'une manière précise à laquelle de ces races les Arabes eurent affaire en réalité. Aujourd'hui les Mantchous (ou Tangous) sont à l'est; les Mongols ou Moghols au centre, les Tourks à l'Orient; mais la position relative des deux derniers a varié dans les temps historiques, et nous ne pouvons dire ce qu'elle a été dans l'antiquité. Toutes ces nations se rapprochaient par la plupart de leurs caractères physiques, par leur amour de l'indépendance et de la vie nomade, par leurs institutions patriarcales, par le culte qu'elles professaient pour les grands pouvoirs de la nature, et leur adoration du soleil, des astres, du feu. Formées en grandes monarchies et cependant sans cesse en mouvement dans leurs immenses territoires, ces hordes nomades étaient partagées en tribus qui se disputaient la prééminence. Telle de ces tribus est campée aujourd'hui sur les bords du Volga, que l'histoire retrouve peu de temps après sous la grande muraille de Chine; telle autre qui naguère occupait à peine une vallée dans les monts Altaï s'est accrue, dans quelques années, au point que la Tartarie tout entière est devenue trop petite pour elle! Ce que l'on peut affirmer, c'est que les Ousbegs, qui possèdent de nos jours la Transoxiane, les Tourkomans des bords de l'Oxus et de l'Asie-Mineure, les tribus errantes du nord de la Perse et les Ottomans ou Turcs de Constantinople, sont tous d'origine *tourke.* Ce qui est non moins certain, c'est que la tribu dont Tchinghiz-Khan était le chef immédiat était *moghole,* ainsi que la majeure partie de son armée. Enfin l'armée d'invasion de Teimourleng (Tamerlan) se compsait presque entièrement de *Tourks.* Il est très probable qu'à l'époque de l'invasion arabe, la masse de la population de la Transoxiane appartenait à cette dernière race.

Bien que convertis à l'islamisme, dont ils devinrent à leur tour les plus zélés propagateurs, ces peuples supportaient impatiemment le joug étranger : les révoltes y prirent un caractère d'obstination et de durée qui accéléra la chute de l'empire arabe. Moins d'un demi-siècle après la mort d'Hâroun-al-Rashîd, le Khorasân et la Transoxiane avaient cessé, pour toujours, de reconnaître l'autorité du commandeur des croyans. Les Arabes ne figurent désormais dans ces contrées que comme des colons ou des aventuriers, et on ne les rencontre dans l'Inde gangétique ou dans le Dăkkhăn que comme navi-

gateurs commerçant sur les côtes, comme marchands, ou bien comme soldats mercenaires au service des princes du pays.

A dater de l'année 860 de notre ère, ces agglomérations de tribus pastorales et guerrières qui s'agitent entre le Iaxartès et l'Indus, malgré la redoutable barrière du Caucase indien, passent sous la domination successive de chefs appartenant aux races principales qui viennent d'être signalées. Pendant des siècles, l'Afghanistan est le grand chemin et le point de rencontre hostile des nations que le flux et le reflux de ces races turbulentes forme, détruit, modifie sans relâche. Depuis Hérodote jusqu'à nos jours, l'histoire entend le bruit lointain de ce bouillonnement des peuples asiatiques, et recueille le récit étrange de leurs chocs réitérés; mais, si l'on en excepte la merveilleuse expédition d'Alexandre, aucune époque historique, dans l'extrême Orient, n'est aussi riche en événemens propres à affecter les destinées de l'espèce humaine que celle qui commence à Mahomet et se termine avec la vie d'Akbăr. Nous ferons remarquer que le lieu où se déroule l'exposition de ce drame immense qui a duré dix siècles est le même que les exploits d'Alexandre avaient immortalisé. De ce point critique (dont nous avons déjà signalé toute l'importance) (1), Alexandre rêvait à trente ans, et avec ses quelques milliers de vieux soldats européens, la conquête qu'accomplirent en cinq siècles les générations envahissantes que les Tourks, les Afghans, les Moghols, envoyèrent tour à tour dans l'Hindoustân! — C'est un grand spectacle sans doute et bien digne d'être étudié et médité, que celui que présentent les cultes, les alliances, les fusions partielles, les transformations graduelles de tant de peuples et la marche de l'humanité, résultante mystérieuse de ces forces convergeant à leur insu vers un but providentiel. Les altérations subies par chacun de ces peuples aux différentes phases de sa vie guerrière et politique, altérations qui ont atteint plus ou moins profondément non-seulement ses mœurs et ses croyances, mais jusqu'à ses caractères physiques, ont été en partie constatées par les historiens mahométans, et sont aujourd'hui l'un des sujets les plus intéressans des recherches de l'ethnographie philosophique. Les tribus tartares qui se sont mêlées aux peuples plus occidentaux ont perdu le rude aspect et la physionomie repoussante de leurs aïeux. La population des villes a plus changé que celle des campagnes. Les premiers musulmans qui s'établirent dans l'Hindoustân étaient des hommes athlétiques au teint animé, vêtus d'une courte tunique de gros drap, et chaussés de fortes bottes. Au temps d'Akbăr, ils étaient déjà d'une taille plus svelte, d'un teint beaucoup plus foncé, portaient de longues robes

(1) *Revue des Deux Mondes,* livraison du 15 mars 1840.

blanches plissées, de la plus fine mousseline, des pantoufles brodées, et les jambes nues. Sous Aurengzèbe, les différences entre les musulmans de l'Hindoustan et ceux de l'autre côté de l'Indus était telles sous tous les rapports, qu'Aurengzèbe lui-même ne parle des Persans, autrefois le modèle par excellence aux yeux des Hindoustanis pour les mœurs, les usages et le savoir-vivre, que comme d'un peuple de barbares.

A ces races il faut ajouter les élémens secondaires fournis par l'Europe ou l'Asie à la population de l'Hindoustan dès le temps où Bâbăr se préparait à enlever à la dynastie patane le sceptre de cet empire. Outre les mahométans, trois autres espèces de religionnaires avaient trouvé asile dans l'Inde du sud, et y avaient formé des établissemens dès les temps reculés : ce sont les guèbres, les Juifs, et les chrétiens connus sous le nom de chrétiens de saint Thomas, chrétiens syriaques ou *souryanis*. L'histoire de ces derniers remonte très certainement aux premiers siècles de notre ère, et offre des détails d'un haut intérêt; ils ont vécu sur la côte de Coromandel et sur celle de Malabar, protégés en général par les princes hindous, persécutés quelquefois par les brahmanes, et plus tard par les Portugais, qui les considéraient comme schismatiques nestoriens et les traitaient comme tels, mais ignorés des premiers souverains mahométans de l'Inde. Les Juifs qui étaient venus chercher un refuge dans cette partie de l'Orient avaient obtenu, vers la fin du ve siècle, l'autorisation du roi hindou de Kranganor (Malabar) de s'établir sous sa protection, eux, leurs femmes et leurs lévites, avec garantie de leur propre juridiction patriarcale et des priviléges pour leurs chefs. Ces chrétiens et ces Juifs formaient des colonies assez nombreuses (1). Ils ont, à diverses époques, fourni de bons soldats aux armées indiennes, et encore aujourd'hui les Juifs envoient d'excellentes recrues à l'armée de la présidence de Bombay. Quant aux guèbres, connus depuis longtemps plus particulièrement sous le nom de *parsis*, poursuivis par le glaive des Arabes comme adorateurs du feu et sectateurs de Zerdhust (Zoroastre), ils avaient cherché leur salut, vers 641, en partie dans la Perse orientale, difficilement accessible, dans le Kermân et dans Herât, en partie dans Ormouz (Ormus, Harmozia), sur le golfe Persique; mais la vengeance de Teimour, qui

(1) Leurs chartes d'établissement, avec le détail des immunités et priviléges qui leur furent accordés, gravées sur l'airain (ou sur une composition métallique analogue) en diverses langues, ont été copiées et envoyées en Europe par Claude Buchanan, qui visita ces curieuses colonies en 1807, mais elles n'ont pas encore été, que nous sachions, déchiffrées. La plus ancienne de ces plaques métalliques offre en regard une écriture cunéiforme semblable à celle de Persépolis ou de Babylone, et une écriture indienne d'un caractère inconnu comme celui des autres planches.

avait hérité de la haine des Arabes contre les guèbres (1), les atteignit partout où ils s'étaient réfugiés et les poursuivit jusqu'au-delà de l'Indus. Ceux d'Ormus ne purent y séjourner que quinze ans, mais ils avaient appris dans ce grand entrepôt du commerce de l'Orient l'art de construire et de diriger les vaisseaux, et ils transportèrent cette noble industrie à Diu, dans le Goudjrât, et de là à Urdwara, sur la côte de Bombay (2), où ils résidèrent pendant des centaines d'années. Plus tard, ils s'étendirent à Cambay, Sourât et Bombay, où ils prospèrent aujourd'hui au nombre de plus de cent cinquante mille familles, surtout comme constructeurs et négocians. Anquetil, l'immortel analyste du *Zendavesta*, nous a tracé un tableau de maître des mœurs et des opinions des parsis modernes. Quoiqu'ils aient beaucoup emprunté à l'asile qui les sauva des persécutions des mahométans, ils ont cependant conservé leur ancienne religion, et Urdwara, où leur feu sacré éternel, apporté de Fars, se conserve religieusement, est toujours la résidence des principaux ministres de leur culte. Par eux, le *zend* et le *pehlvi* sont devenus accessibles à la science dans leur sens, leur écriture et leur littérature, et les livres sauvés au moyen des relations secrètes entretenues par ces courageux exilés avec leur mère-patrie forment, depuis Anquetil, l'un des sujets les plus intéressans et les plus importans des recherches de nos orientalistes.

A côté des Juifs, des chrétiens, des mahométans et des parsis, les Chinois, les Malais, les Arméniens et les Abyssiniens s'étaient aussi établis sur différens points des côtes, mais plutôt en colonies éphémères ou en ramifications isolées. Les Malais s'étaient mêlés à plusieurs peuples de la côte de Coromandel, les Chinois s'y montraient ou s'y établissaient temporairement, comme sur d'autres points de l'extrême Orient, pour les besoins de leur commerce ou de leur industrie; ils s'étaient installés à China-Patnam (Madras). Les Arméniens pénétrèrent dans le Dăkkhăn, comme commerçans, par suite de leurs anciennes relations avec les Juifs et les chrétiens syriaques. Les Abyssiniens, venus d'abord avec les Arabes, soit comme esclaves, soit à leur solde, s'introduisirent aux cours des sultans mahométans sur l'Indus et le Gange, et y jouirent d'une faveur qui les éleva parfois aux plus hautes dignités; mais ce fut surtout dans le Dăkkhăn que les dynasties guerrières mahométanes, cherchant à augmenter leurs ressources militaires par l'enrôlement de troupes étrangères, employèrent ces aventuriers abyssiniens. Les conquérans tartares en

(1) Les musulmans les appellent *gueber's, gaber's* et *kâfer's*, c'est-à-dire mécréans, quelquefois aussi *mâgh* (μαγοι des Grecs, *magi* des Latins) ou *mages*.

(2) Par 20 degrés de latitude nord.

introduisirent aussi dans l'Inde et en firent leurs gardes du corps. Les Abyssiniens s'y rendirent redoutables par leur bravoure et leur sauvagerie. Ils devinrent mahométans, s'allièrent à des femmes indiennes, formèrent un peuple métis, différent par la couleur et le caractère des Arabes et des Hindous, dont ils se firent également détester. Quelques-uns d'entre eux devinrent chefs militaires, gouverneurs de provinces et même chefs de petites dynasties indépendantes, avec les titres de *sidy*, (seigneur) en arabe, et de *nawab* (1).

Enfin, en même temps que le sultan Bâbăr, par ses premiers exploits sur les frontières nord-ouest du Pändjâb, se préparait à la conquête de l'Hindoustan central, des métamorphoses nouvelles, inattendues, s'annonçaient sur le bord méridional de la côte de Malabar par l'arrivée des Portugais. Ainsi les destinées du peuple hindou devaient se modifier à la fois par l'action des races de l'Asie septentrionale et de l'Europe occidentale. Le premier débarquement de Vasco de Gama avait lieu le 20 mai 1498. En 1510, Albuquerque prit la ville forte de Goa et en fit la capitale de la vice-royauté de la couronne portugaise dans l'Inde. Ici, les Portugais se mêlèrent à la population indigène et prirent à leur solde des Malabares, des Canarais et d'autres tribus du Däkkhän; ici, comme élément de leur gouvernement colonial, ils introduisirent l'inquisition, cet épouvantail du catholicisme, qui, selon l'expression de Schlegel, semblable à un spectre noir, accompagne invariablement les deux nations de la péninsule pyrénéenne dans toutes les parties du monde. C'est de ce point remarquable et sous l'influence de ce tribunal redouté, interprète suprême à cette époque de la religion du Christ, que devaient partir les missionnaires jésuites, chargés, à trois reprises différentes, de tenter la conversion du grand Akbăr.

Tel était, au point de vue ethnographique, l'état de l'Hindoustan au moment où ce pays allait passer sous le sceptre des Bâbérides.

A.-D.-B. DE JANCIGNY.

(1) La grande confédération hindo-britannique compte même aujourd'hui plusieurs princes d'origine abyssinienne, le nawab de Sutchin, le sidy de Djindjira, etc.

L'ÉPOPÉE

DES ANIMAUX

I.

LA ZOOLOGIE FANTASTIQUE DES LÉGENDES.

I. *Le Bestiaire divin* de Guillaume, clerc de Normandie, trouvère du XIIIe siècle, publié par M. Hippeau. — II. *Le Physiologus*, par MM. les abbés Charles Cahier et Arthur Martin. — III. *Le Bestiaire maistre Richart de Fournival*, Bibliothèque impériale, fonds La Vallière, nº 84.

C'est une croyance générale, et pour ainsi dire une tradition native des temps fabuleux, que l'homme et les animaux, aux premiers jours du monde, partageaient paisiblement entre eux l'empire de la terre. Les tigres, dans l'âge d'or, jouent avec les agneaux, et, sur les gazons du paradis terrestre, les lions et les ours forment un cortége inoffensif au père du genre humain. Les aboiemens du chien, le chant des oiseaux, le sifflement des reptiles, ne sont que les dialectes de cette langue universelle des premiers âges qui établit entre les êtres une communauté de rapports et d'idées. Les animaux parlent, et l'homme leur répond. La poésie célèbre cette fraternité de toutes les créatures dans la première jeunesse de la terre, et la science antique elle-même, par son représentant le plus illustre, par Aristote, admet entre l'homme et l'animal une parenté mystérieuse, « des facultés communes, des facultés voisines, des facultés analogues; « quelquefois même elle admet la supériorité de ce dernier. « L'homme, dit en termes exprès le philosophe de Stagyre, a tantôt plus, tantôt moins que la bête, » et dans ces mots se trouve l'explication d'une

foule de légendes et de fables qui forment ce qu'on peut appeler l'histoire idéale des animaux.

Dans les temps antérieurs au christianisme comme dans le moyen âge, dans les traditions religieuses comme dans les traditions poétiques et populaires, les êtres inférieurs que les lois mystérieuses de la Providence ont placés près de nous sur cette terre apparaissent avec des caractères tout différens de ceux que leur assigne la science moderne. Ils vivent, comme nous, d'une vie intelligente et morale. Dans le paganisme, ils sont les amis et les confidens des héros et des dieux; dans la légende chrétienne, ils sont les amis et les serviteurs des saints. La Grèce et Rome leur prêtent l'esprit prophétique; l'Égypte les divinise et les adore; les auteurs des *Bestiaires* nous instruisent par leur exemple; les hagiographes nous édifient parleurs vertus. Enfin nous les trouvons partout, dans la littérature et dans les monumens de l'art, formant comme le peuple fantastique d'un autre monde et d'une création nouvelle, et de la sorte se continue à travers les siècles une œuvre étrange, où la science, la fantaisie, la tradition apportent chacune sa part d'erreur. Dégager cet élément merveilleux de l'élément réel auquel on le trouve mêlé, ce ne serait pas, nous le croyons, une tâche sans intérêt. Ainsi comprise, l'histoire des animaux telle que nous l'offrent les monumens divers de l'antiquité et du moyen âge devient, nous espérons le prouver, un chapitre curieux de l'histoire même de l'esprit humain.

Nous n'entreprendrons point ici de retracer en détail le rôle que les animaux jouent dans les croyances religieuses ou poétiques de l'Inde, de l'Égypte, de la Grèce et de Rome. Ce serait refaire pour la centième fois l'histoire des idolâtries antiques, et recommencer l'œuvre des mythographes sans la rendre plus complète ou plus précise. Nous voulons seulement nous renfermer dans le moyen âge : c'est à cette époque surtout que la zoologie, transformée par l'imagination des conteurs et des poètes, prend le caractère d'une conception morale ou religieuse. Toutefois, comme dans le passé toutes les choses se touchent et s'enchaînent, comme le moyen âge n'est souvent que l'héritier direct des souvenirs de la Grèce et de Rome, il est essentiel de jeter un coup d'œil rapide sur les temps anté-chrétiens pour faire mieux comprendre, dans notre civilisation elle-même, cette vaste épopée où figurent les hôtes sauvages des déserts et des forêts, les monstres de la fable et les dragons de la légende : épopée bizarre, écrite par les moines dans le silence du cloître, par les trouvères au milieu des désordres de la vie mondaine, et sculptée par des artistes barbares sur les chapiteaux de nos églises et le portail de nos cathédrales.

Longtemps négligée par l'érudition, la zoologie légendaire a fourni

dans ces dernières années le sujet de quelques publications intéressantes. Nous ne citerons que *le Physiologus* de MM. les abbés Martin et Cahier, le commentaire de M. Hippeau sur *le Bestiaire divin* de Guillaume le Normand, les recherches de M. de Reiffenberg sur les animaux des poèmes chevaleresques, et les belles études de M. Duchalais sur l'iconographie symbolique. Jusqu'à présent toutefois la question n'a point encore été traitée dans son ensemble; il y a donc, nous le répétons, un intérêt véritable à faire connaître, en la suivant à travers les différens âges, cette histoire étrange et variée, à montrer les lions du désert, les loups des forêts celtiques, les poissons, les reptiles, les oiseaux, figurant à côté de l'homme comme les acteurs intelligens d'un drame qui se joue, ainsi que les mystères du moyen âge, sur la terre, dans le ciel et dans l'enfer.

I. — LES ANIMAUX DANS LE MONDE ANTIQUE.

Depuis les temps fabuleux jusqu'aux époques les plus brillantes de la civilisation gréco-romaine, les sciences basées sur l'observation positive des faits semblent rester stationnaires. Seul dans toute l'antiquité, Aristote, en étudiant la nature, s'applique à pénétrer ses mystères; seul, et le premier entre tous, il décrit avec exactitude les mœurs des animaux, et il les classe d'après les règles d'une sorte de physiologie comparée; mais personne ne le suit sur les hauteurs où son génie l'élève (1). La science qu'il fonde, en pressentant la plupart des grandes découvertes de l'avenir, est comme étouffée sous les fables. Ses commentateurs, Élien, Ctésias, Pline lui-même, admettent sans examen et sans contrôle les faits les plus extraordinaires; on ne s'inquiète jamais de vérifier. Les êtres les plus connus eux-mêmes, les plus faciles à observer, deviennent l'objet des plus bizarres légendes. Le monde est complétement transfiguré par l'ignorance et la superstition populaires, et comme l'erreur elle-même a sa logique, il résulte de l'absence de toute notion positive que le rêve se substitue partout à la réalité; on marche sans cesse de merveilles en merveilles. Roi de la création, l'homme semble abdiquer son ancienne suzeraineté, humilier sa raison devant l'instinct, et oublier son âme pour prêter aux animaux ses facultés, ses sentimens, ses passions. Il se rabaisse en les élevant jusqu'à lui, et quelquefois au-dessus; puis, quand il a métamorphosé les êtres réels, il invente une foule d'êtres fantastiques dont l'existence impossible est acceptée par

(1) Voyez, pour l'appréciation d'Aristote comme naturaliste, Cuvier, *Hist. des Sciences naturelles;* Cuvier dit qu'il ne peut lire les œuvres du philosophe grec sans être ravi d'étonnement.

chacun comme un fait irrécusable. Enfin le polythéisme, consacrant toutes les rêveries, donne à son tour aux animaux l'esprit prophétique, le don des révélations mystérieuses, et, pour dernière folie, il va jusqu'à en faire des dieux. Il faut voir d'abord comment les croyances populaires, la poésie et la philosophie elle-même les ont pour ainsi dire humanisés.

D'après une tradition née du dogme de la métempsycose et naturalisée dans la Grèce par Pythagore et par Timée, les animaux ne sont que des hommes transformés qui gardent dans leur métamorphose le souvenir de leur premier état. Quelques philosophes leur donnent les trois âmes : l'*âme raisonnable*, l'*âme sensitive* et l'*âme végétative*, qui correspondent à ce que l'on a nommé plus tard la *vie intellectuelle*, la *vie organique* et la *vie animale*. Plutarque écrit un livre pour prouver qu'ils *usent de raison*. Les révélations mystérieuses de leur instinct étant souvent plus sûres que les opérations de notre intelligence, les poètes, aussi bien que les philosophes, les regardent comme nos premiers maîtres dans les arts et dans l'industrie. Nous avons appris de l'araignée à faire de la toile, de l'hirondelle à bâtir, du cygne et du rossignol à chanter. Instruite, comme ces oiseaux au gosier divin, des lois de l'harmonie, une cigale remporte le prix de la musique aux jeux pythiens. Les chevaux des Sybarites excellent dans les arts d'agrément. Leurs maîtres leur avaient appris la danse, et un jour qu'ils allaient dans une bataille charger les Crotoniates, ceux-ci, pour s'animer au combat, jouèrent de la flûte : au lieu de continuer leur charge, les chevaux danseurs, se dressant sur leurs pieds de derrière, désarçonnèrent tous les cavaliers sybarites et leur firent perdre la bataille (1).

Les faits de ce genre sont très nombreux dans les écrivains de l'antiquité, qui les rappellent de la meilleure foi du monde, sans chercher jamais à en constater l'authenticité. Ils ne devaient point d'ailleurs en être surpris, puisque des philosophes dont le nom était devenu le symbole même de la sagesse leur montraient des hommes dans les quadrupèdes, les oiseaux et les plus humbles insectes eux-mêmes. Du moment où la croyance universelle assimilait, par la raison et les opérations de l'intelligence, les bêtes aux hommes, on pouvait, sans inconséquence, leur en prêter le langage, car lorsque l'on pense, il est tout naturel que l'on parle, et il nous paraît très probable que les fabulistes, en faisant converser les animaux entre eux, se sont bornés à mettre en scène des traditions accréditées. Le renard d'Ésope peut sans invraisemblance discuter avec la cigogne, le rat citadin d'Horace peut philosopher à son aise avec le rat des

(1) *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. V, p. 150.

champs, lorsque l'histoire elle-même raconte de semblables prodiges. En effet, le jour où Tarquin fut renversé du trône, un chien se félicita hautement dans les rues de Rome de l'expulsion de ce roi. Au moment où Domitien était assassiné, une corneille optimiste dit à haute voix dans le Capitole : « C'est fort bien fait, tout est bien. » Lorsque Rome, opprimée par Othon et menacée par Vitellius, vit avec effroi la statue de la Victoire laisser échapper de ses mains les rênes d'or de son char, on entendit les bœufs de l'Étrurie causer entre eux des malheurs de l'empire. Enfin, sous le consulat de Lépidus et de Catulus, un coq parla dans la métairie de Galerius, sur le territoire d'Arminium, et Pline, en rapportant ce fait, dit qu'il est d'autant plus remarquable qu'on ne trouve point dans l'histoire d'autre exemple de coq qui ait parlé. Par un privilége extraordinaire de l'instinct, les bêtes apprennent et parlent sans effort la langue de l'homme, tandis que l'homme ne parvient que par une faveur toute spéciale des dieux à comprendre et à parler la langue des bêtes. On ne connaît guère dans toute l'antiquité que Tirésias, Hélénus, Cassandre, Apollonius de Thyane et Mélampus, qui aient possédé cette science merveilleuse. Apollonius l'avait acquise en mangeant le cœur d'un dragon des Indes, et des serpens en avaient donné les premières leçons à Mélampus. Ses esclaves, ayant un jour découvert dans un vieux chêne une couvée de reptiles, tuèrent le père et la mère et apportèrent les petits à leur maître, qui les fit élever avec un grand soin. Parvenus à l'âge de raison, les jeunes serpens se montrèrent pleins de reconnaissance pour l'homme qui les avait si bien traités, et un jour qu'il dormait profondément, ils s'approchèrent de ses oreilles, les caressèrent doucement de leur langue et lui perfectionnèrent tellement le sens de l'ouïe, en l'initiant en même temps aux secrets de la langue universelle, qu'à son réveil il fut tout surpris d'entendre ce qui se passait dans le conseil des dieux et de comprendre le langage de tous les êtres.

Jusqu'ici, on le voit, dans la zoologie fantastique de l'antiquité tout s'enchaîne avec une logique sévère. La bête a les trois âmes de l'homme; elle a donc les mêmes facultés, et comme conséquence de ce premier fait elle aura les mêmes passions. La science moderne, au contraire, — tout en reconnaissant qu'au point de vue purement physique, les instincts et les appétits matériels de l'homme et de la brute offrent souvent trop de rapports, — ne transporte pas cette analogie dans l'ordre moral : elle admet, sans pouvoir la comprendre et l'expliquer, une différence profonde et, pour ainsi dire, infinie; elle sent que le rayon mystérieux qui nous éclaire et nous échauffe n'a point touché la bête. C'est là ce que l'antiquité n'a jamais senti : celle-ci donne aux animaux, sans établir la moindre distinction, non-

seulement les passions qui nous troublent, mais même tous les sentimens moraux qui nous élèvent, tous les sentimens affectueux qui nous consolent. Phèdre, Oreste et Pylade, les victimes des orages du cœur, les héros des grandes tendresses, ont pour émules des volatiles ou des quadrupèdes. Pline rapporte sérieusement qu'une oie ressentit pour un jeune homme, nommé Égius, une passion des plus violentes, et qu'en Égypte un bélier fut amoureux jusqu'à la folie de la belle Glaucé, musicienne d'un grand mérite, attachée en qualité d'artiste à la cour du roi Ptolémée (1). Les chevaux, les dauphins, les aigles, donnèrent souvent des exemples d'un dévouement en amitié dont l'homme lui-même ne se montre que très rarement susceptible. Dans la ville de Sestos, on vit un aigle élevé et nourri par une jeune fille se jeter, quand elle fut morte, dans les flammes du bûcher qui devait la consumer et se laisser brûler avec elle. On vit également, sous le règne d'Auguste, un dauphin mourir du regret d'avoir perdu un jeune enfant auquel il s'était lié d'une amitié sincère. Cet enfant traversait tous les jours le lac Lucrin, pour aller de Baies à Pouzzoles suivre les leçons de son maître. Il avait accoutumé le dauphin à répondre au nom de Simon, et à quelque heure qu'il l'appelât des bords du lac, celui-ci accourait aussitôt, cachait comme dans un fourreau les pointes aiguës dont son dos était armé, et, portant doucement son ami à travers les eaux, il le conduisait chaque matin à son école, et le ramenait le soir. Un jour, l'enfant ne parut point à l'heure accoutumée, le dauphin l'attendit avec inquiétude, et, toujours fidèle au rendez-vous, il revint le lendemain et les jours suivans; mais le pauvre enfant était mort, et le fidèle animal ne tarda point à mourir lui-même.

De tels récits justifient, nous le pensons, ce que nous avons dit plus haut, — que les animaux, dans les idées antiques, sont complétement assimilés à l'homme. Quoique nous soyons à peine entré dans le sujet, le merveilleux y tient déjà une grande place. Tous les êtres réels se sont transfigurés, et cependant la fantaisie antique ne doit point s'arrêter là. Après nous avoir montré des cigales qui remportent des prix de musique, des serpens qui enseignent la langue universelle, des aigles qui se suicident, des bœufs qui parlent politique, elle invente des êtres nouveaux, et peuple la création de monstres, formés pour la plupart de parties discordantes empruntées aux espèces les plus dissemblables. L'antiquité, on peut le dire sans crainte d'exagération, a l'amour des monstres. Elle oublie presque toujours de décrire les types réels et vivans pour s'occuper de préférence de ceux qui n'existent pas. Les bois, les montagnes, la mer,

(1) *Histoire Naturelle*, liv. X, xxvi, 22.

les enfers même, sont remplis d'animaux terribles et hideux : ce sont les chevaux ailés, les dragons, les *crocottes* qui appellent les bûcherons par leur nom pour les dévorer, les griffons à la gueule pointue, oiseaux gigantesques à quatre pieds, portant des griffes de lion et des plumes rouges sur le dos; le *catoblépas*, dont le regard tue le guerrier le plus vigoureux; le *marticore*, que l'historien Ctésias représente avec trois rangées de dents superposées, une peau couleur de sang, des yeux verts, des oreilles d'homme, le corps du lion et une queue de scorpion avec laquelle il lance des javelines. Pline parle de poissons à tête de taureau et de cheval qui sortent chaque jour des mers de l'Arabie pour aller paître dans les champs. Dans l'Océan indien, cette mer des prodiges, le dos des baleines a une superficie de quatre arpens, et les anguilles du Gange sont longues de trente coudées (1). Des thons monstrueux se rangent en bataille pour barrer le passage à la flotte d'Alexandre, et les gardes prétoriennes livrent des combats acharnés à des serpens de mer, dont le sang rougit les flots dans une étendue de trente mille pas. Les onocentaures, les centaures, les hippocentaures, les satyres, les sirènes, confondent avec les formes de l'homme celles du cheval, du singe, du bouc, des oiseaux et des poissons. Les filles de Phorcys, dont parle Eschyle, sœurs au visage de cygne, n'ont à elles deux qu'un œil et une dent, et les Gorgones portent des serpens pour cheveux. Suivant une tradition qui s'est perpétuée jusque dans le moyen âge, la plupart de ces monstres avaient été engendrés dans le chaos, avant la formation de la terre, au moment où l'univers n'était encore qu'une masse d'eau ensevelie dans les ténèbres. Leur existence n'était point seulement attestée par la poésie ou la superstition populaire, elle était aussi certifiée par la science. Pline rapporte qu'on montrait à Rome, sous le règne de Claude, un centaure embaumé dans du miel, et les écrivains les plus éminens des premiers siècles du christianisme, tels que saint Jérôme, saint Justin, saint Cyprien, admettent l'existence de ces êtres fabuleux; ils croient reconnaître en eux des anges déchus condamnés à errer, jusqu'à la consommation des siècles, dans les forêts et les déserts.

Toutes les créatures hybrides dont nous venons de parler forment dans l'antiquité de nombreuses familles, et se trouvent dispersées sur tous les points de la terre. Il en est d'autres au contraire qui, composées également de lambeaux humains unis aux formes de la bête, ne sont représentées que par un seul individu qui meurt sans se reproduire, ou qui donne le jour à des monstres d'une nature toute différente. Telle est la Chimère, fille d'Erchidna, belle nymphe de la moi-

(1) Pline, *Hist. Natur.*, IX, II, 3.

tié du corps, et de l'autre horrible serpent; en s'alliant avec Typhon, vent terrible et furieux, elle devient mère de quatre enfans : Othos, le chien de Geryon tué par Hercule; — Cerbère, aux cinquante têtes; — l'hydre de Lerne, aux cent têtes toujours renaissantes; — une Chimère nouvelle, qui ne ressemble plus à sa mère, et qui, au lieu d'avoir comme elle une tête de nymphe sur un corps de serpent, a trois têtes, celles du lion, de la chèvre et du serpent, sur un corps de quadrupède. C'est l'occupation des héros, tels que Thésée, Hercule, Bellérophon, de détruire ces êtres formidables, comme ce sera plus tard l'occupation des saints d'enchaîner et de vaincre les dragons qui gardent les fontaines et les forêts celtiques. Si, dans la légende chrétienne, il est évident que le dragon représente le paganisme et le démon, on peut croire aussi que, dans les légendes païennes, les animaux monstrueux terrassés par les héros représentent les espèces nuisibles qu'il a fallu combattre pour permettre à la civilisation de s'établir.

Seul au milieu de ces monstres, le phénix, emblème du soleil, qui deviendra dans la symbolique chrétienne l'emblème du Christ et de la résurrection, apparaît avec le caractère de la douceur et de la beauté. Son existence est non-seulement attestée par les naturalistes, mais par les historiens les plus graves eux-mêmes. Tacite signale, comme un événement qui mérite d'être transmis à la postérité la plus reculée, son apparition sous le consulat de Paulus Fabius et de Vitellius, c'est-à-dire en l'an 34 de notre ère. « Suivant les uns, dit Tacite, il naît un phénix tous les cinq cents ans, suivant les autres tous les quatorze cent soixante et un ans. » Le premier se montra sous le règne de Sésostris; on le vit reparaître sous Amasis, puis sous Ptolémée, le troisième roi macédonien de l'Égypte. Cette fois il prit son vol vers Héliopolis, au milieu d'une foule d'oiseaux qui le suivaient, tout surpris de la beauté de son plumage et de l'étrangeté de sa forme. « Quand le nombre de ses années est révolu, ajoute l'historien romain, quand sa mort approche, le phénix construit dans sa terre natale un nid qu'il inonde d'un principe générateur; il en naît un oiseau, et son premier soin, lorsqu'il a grandi, est d'ensevelir son père. Pour accomplir le pieux devoir des funérailles, il agit avec une sagacité singulière; il se charge de myrrhe qu'il s'habitue à porter pendant de longs voyages, et quand il est assez fort pour le fardeau et pour la route, il enlève la dépouille de son père, la dépose et la brûle sur l'autel du soleil (1). »

Acceptées par les peuples comme des faits réels et incontestables, célébrées par la poésie, recueillies par l'histoire, toutes les fables

(1) Tacite, *Ann.*, liv. VIII, c. 18.

dont nous cherchons à montrer ici l'enchaînement reçurent de la religion elle-même une consécration nouvelle. On ne se contenta point de placer les animaux au même rang que l'homme, on les considéra comme des intermédiaires entre l'homme et les dieux, et l'on en fit des révélateurs et des oracles. Dans les expéditions aventureuses des héros ou les migrations des races primitives, ils sont souvent les conducteurs des armées et des peuples. Une troupe de loups guide au sommet du Parnasse les hommes échappés au déluge de Deucalion, et ceux-ci donnent, par reconnaissance, à la ville qu'ils bâtissent au sommet de cette montagne le nom de *Lycorie*. Ce sont des loups qui sauvent l'Égypte de l'invasion des Éthiopiens. Le pivert et le bœuf servent de guides aux colonies étrusques. Enfin des animaux indiquent aux fondateurs des villes l'emplacement qu'ils doivent choisir, comme la louve de Romulus et la laie blanche qui marqua pour Énée la situation de la ville d'Albe. Les animaux sont les véritables prêtres du prophétisme antique, et presque toujours ils parlent plus clairement que les oracles. Xanthe, l'un des chevaux d'Achille, prédit à son maître qu'il mourra devant Troie; un bœuf annonce au milieu du Forum les dangers prochains qui menacent la république romaine. Des fourmis déposent des grains de blé dans la bouche de Midas encore enfant, comme signe des richesses immenses qu'il doit acquérir un jour; des abeilles se posent sur les lèvres de Platon, endormi dans son berceau, pour annoncer que ces lèvres divines distilleront le miel de la sagesse et de l'éloquence; des serpens enlacent, à Salone, le jeune Roscius, et, dans toutes les grandes journées de Rome, des aigles, présages de la victoire, planent au-dessus des légions.

Les oiseaux, par leur éloignement de la terre, l'innocence de leur vie, la pureté de l'air qu'ils respirent, la faculté qu'ils ont de s'approcher du ciel, l'exquise délicatesse de leurs organes, sont initiés à des mystères que nos sens grossiers ne sauraient percevoir. Comme Mélampus ou les serpens, ils entendent ce qui se passe dans le conseil des dieux, et ils donnent leur nom à la science augurale, les mots *augur* et *augurium* dérivant, d'après Varron, d'*avium garritus*, le gazouillement des oiseaux, et d'après Festus, de leur contenance, *ex avium gestu*. Religion essentiellement cérémonielle, sans dogme et sans morale, le polythéisme, en consacrant toutes ces croyances, attribua aux animaux une initiation supérieure, et les fit les arbitres souverains de la destinée des empires. A Rome, les poulets sacrés ont plus d'influence sur les affaires que les consuls ou les empereurs. Pline le dit en termes formels : « Leurs repas sont des présages solennels; ce sont eux qui règlent chaque jour la conduite de nos magistrats, et leur ouvrent ou ferment leur propre maison. Ils donnent le

signal des batailles, annoncent la victoire et commandent à ceux mêmes qui commandent au monde (1). » Les dieux eux-mêmes ne dédaignent point d'interroger les oiseaux. C'est ainsi que Jupiter, mal renseigné sur le monde dont il était le maître suprême, eut un jour la curiosité de savoir où se trouvait précisément le milieu de la terre : il donna ordre à deux aigles de partir l'un vers l'est, l'autre vers le couchant, et de suivre leur route à travers les airs, en ligne droite, d'un vol toujours égal, jusqu'au moment où ils se rejoindraient tous deux. Les oiseaux obéirent. Après un long voyage, ils se rencontrèrent au Parnasse, au-dessus du sanctuaire de l'oracle de Delphes, et les habitans de cette ville, en mémoire de cette rencontre, consacrèrent dans le temple d'Apollon deux aigles d'or; car c'était là, d'après la tradition antique, que se trouvait l'ὀμφαλός, le nombril de la terre, le point central et sacré, le pays de Meath des Irlandais, le Midhyama des Hindous, le Midheim des Scandinaves, le Cuzco des Péruviens, la Palestine des Hébreux.

Après avoir placé les animaux dans les temples, en les revêtant du caractère sacré des oracles, le polythéisme les place dans l'Olympe, en compagnie des dieux. Ministre complaisant des vengeances ou des plaisirs de Jupiter, l'aigle qui veille auprès de son trône porte sa foudre ou ses messages d'amour, le serpent s'enlace autour du caducée de Mercure, le hibou dort sur le casque de Minerve. Les chevaux de l'Olympe se nourrissent d'ambroisie; Homère, qui les associe à l'immortalité des dieux, les peint comme plus légers que ces dieux eux-mêmes. Les divinités du polythéisme, symboles des passions, des vices des hommes, ou des forces productives de la nature, sont à leur tour symbolisées par des animaux, et quand elles se manifestent aux hommes, elles empruntent, comme Jupiter, la figure du cygne ou du taureau, comme Esculape la figure du serpent. Héritier direct des rois détrônés de l'Olympe, Satan, au moyen âge, revêtira comme eux les formes de la bête; les cornes du taureau reparaîtront sur le front maudit de ce proscrit de l'abîme, et sous la peau du reptile il représentera, aux pieds des saints, la mort et le péché, comme le serpent, aux pieds d'Esculape, représentait la santé et la vie.

Ce n'est point assez cependant pour le polythéisme, qu'un père de l'église appelle la *folie du genre humain*, d'avoir fait des animaux les confidens des dieux : pourquoi ne les placerait-on pas eux-mêmes au rang des divinités? C'est en effet ce qui arrive. Rome voue un culte aux sauterelles, et célèbre avec vénération, le 8 des calendes de décembre, la fête de ces étranges déesses, pour les rendre favorables aux récoltes de l'Italie. Les Phéniciens, les Cananéens, les

(1) *Histoire Naturelle*, liv. X, XXIV, 21.

Babyloniens poussent le fétichisme aux dernières limites, et l'Égypte épuise la superstition. Cette terre des sphinx emprunte la plupart de ses emblèmes religieux au règne animal; elle divinise les quadrupèdes, les reptiles, les oiseaux, et fait avec des monstres des divinités qu'elle adore. Elle donne à Anubis une tête de chien, à Osiris une tête d'épervier, à Isis une tête de vache, à Jupiter Ammon une tête de bélier, à Saturne une tête de crocodile; elle bâtit des temples, elle creuse des étangs, pour y loger ses dieux oiseaux, ses dieux quadrupèdes, ses dieux poissons. A Mélite, elle bâtit une tour pour un serpent, au service duquel elle attache des ministres, des officiers, des prêtres, qui viennent chaque jour déposer sur sa table la farine et le miel dont il se nourrit. Elle porte le deuil des chiens, des chats, des ibis, des chacals, des béliers; elle les embaume, place leur cercueil à côté du cercueil de ses rois, et, comme conséquence de cette glorification, elle leur immole des hommes, en déclarant passibles de la peine capitale ceux qui tuent les chats ou les oiseaux sacrés, justifiant par là le mot d'Aristote, que « l'homme est souvent moins que la bête, » et ce mot de Pascal : « Bassesse de l'homme jusqu'à se soumettre aux bêtes, jusqu'à les adourer ! »

Nous connaissons maintenant, par les traditions antiques, les premières sources de cette épopée des animaux dont les chroniqueurs du moyen âge furent les rapsodes, et dont nous voudrions réunir les monumens épars. La fantaisie domine ici l'observation, la légende domine la science; la civilisation gréco-romaine, immobile dans ses rêves, commence par identifier l'homme et l'animal, et, poussant jusqu'à l'absurde les conséquences d'une première erreur, elle finit par élever l'animal au-dessus de l'homme, travestit tous les êtres réels, et peuple le monde de monstres et de fantômes, sans que jamais, dans le cours de tant de siècles, l'ordre admirable de la nature l'élève, par le spectacle magnifique de la création, à la pensée d'un ordonnateur suprême. Dans le moyen âge, où nous allons entrer, on va sans doute encore retrouver bien des fables; mais du moins une grande idée, l'idée morale et religieuse, dominera toutes les folies de l'imagination. Les êtres réels seront défigurés comme dans l'antiquité, le monde se peuplera de monstres nouveaux, mais ces monstres eux-mêmes serviront à l'enseignement des hommes. Une vue générale de cette histoire apocryphe sera le prologue naturel du drame bizarre où la suite de ces études nous montrera les animaux figurant comme acteurs.

II. — LES ANIMAUX DANS LE MOYEN AGE.

Dans l'une des plus naïves et des plus bizarres productions de notre vieille littérature, *le Roman d'Alexandre*, on lit que ce héros, voulant savoir ce qui se passait au fond de la mer, y descendit dans une grande lanterne éclairée par des lampes, ce qui lui permit d'examiner en détail les profondeurs de l'abîme, à la grande surprise des poissons qui se pressaient en foule autour de lui. Émerveillé de ses observations sous-marines, il voulut aussi connaître ce qui se passait dans le firmament, et pour satisfaire cette nouvelle curiosité, il se plaça dans un grand panier couvert de cuir auquel il attacha des griffons. D'une main il tenait les rênes de ce singulier attelage, de l'autre une lance au bout de laquelle il avait mis de la viande et qu'il élevait au-dessus de la tête de ces coursiers d'un nouveau genre. Les griffons, en voulant saisir la viande, étaient forcés de s'élever toujours. Ils s'approchèrent ainsi du ciel, qu'on prit longtemps pour une espèce de tenture bleue dans laquelle les astres étaient fixés comme des clous d'argent sur une tapisserie. Fier de se trouver si près des dieux, plus haut que les aigles et plus loin que les nuages, le vainqueur de l'Inde contempla tout à loisir la voûte céleste, qu'il pouvait en quelque sorte toucher avec la main. Quand il eut terminé ses études astronomiques et cosmographiques, il tint sa lance baissée, et par l'appât de la viande, il força ses griffons à le ramener sur la terre.

Les savans du moyen âge, lorsqu'ils veulent observer la nature, procèdent à peu près comme Alexandre : c'est au monde fantastique qu'ils empruntent leurs guides, c'est en visionnaires qu'ils observent la réalité. Le moyen âge n'étudie point la création pour en pénétrer les secrets, car ce serait porter dans des mystères dont Dieu s'est réservé le mot une curiosité téméraire et impie. Il ne l'étudie point non plus pour chercher à étendre sa puissance; il connaît trop le néant des choses de la vie; en s'attachant au monde matériel, il se détournerait de sa fin suprême; seulement il sait par les livres saints que les animaux sont les témoignages vivans de la toute-puissance divine; il les a vus dans la Bible servir de texte à une foule d'allégories et d'interprétations morales, et devenir dans les écrivains de la primitive église les emblèmes des vices, des passions et des vertus. Il s'en occupe donc d'une part pour apprendre par les magnificences de la création à glorifier Dieu, de l'autre pour chercher des exemples et des règles de conduite. La science se trouve de la sorte complétement subordonnée à l'exégèse religieuse et à l'enseignement moral.

Dès le second siècle de l'ère chrétienne, on voit paraître sous le

titre d'*Hexæmeron* une foule de traités destinés à célébrer l'œuvre des six jours, à décrire les merveilles de la nature, à expliquer, comme on le dira plus tard, les *curiosités* des bêtes. Saint Justin, Papias, saint Théophile d'Antioche, saint Patène, saint Clément, saint Basile, saint Eustathe, Tertullien, Lactance, saint Augustin, saint Ambroise, s'exercent comme à l'envi sur ce sujet magnifique, mais ils le traitent en théologiens et nullement en naturalistes; ils prennent leur science toute faite dans les livres et les traditions antiques, et ils la donnent telle qu'ils l'ont trouvée, sans la contrôler et sans chercher à l'étendre. Ils admettent sans examen toutes les traditions, et comme le monde n'est pour eux qu'un vaste symbole, ils s'attachent, ainsi que le dit saint Augustin à propos de l'aigle usant contre la pierre son bec devenu trop long, à considérer la signification des faits et non à en discuter l'authenticité. Cette méthode, consacrée par les plus grands noms de la primitive église, fut respectueusement adoptée par le moyen âge. Personne ne s'occupa de la vérifier, à l'exception peut-être d'Albert le Grand, qui, dans son *Traité des animaux, des végétaux et des minéraux,* discute avec une certaine sûreté de critique quelques-unes des folles imaginations de son temps. Tous les écrivains qui depuis le Ier siècle de notre ère jusqu'au XVIe traitent du monde et des êtres qui le peuplent ne font que répéter des erreurs traditionnelles dont la plupart remontent aux âges les plus reculés de l'antiquité. Les faits réels empruntés à l'observation de la nature, qui peuvent se rencontrer dans leurs œuvres, y sont égarés et tellement travestis, qu'on a peine à les saisir. Depuis le *Physiologus,* qui malheureusement ne nous est connu que par le commentaire de saint Épiphane, et qu'on peut regarder comme le plus ancien livre chrétien composé sur le sujet qui nous occupe, jusqu'aux écrits d'Aldrovande, qui ressuscite le premier, en remontant à Aristote, les véritables traditions, la science reste immobile dans son ignorance et sa crédulité, ou plutôt il n'y a point de science, mais seulement un rêve qui se perpétue pendant de longs siècles, sans que personne cherche à faire la part de l'erreur ou de la vérité. Isidore de Séville, Hildebert du Mans, Raban-Maur, Vincent de Beauvais, Brunetto Latini, Herrade de Landsberg, Barthélemy de Glanvil, Bernard de Chartres, Honoré d'Autun, Osmons, Guillaume le Normand, dans le *Grand* et le *Petit Monde,* l'*Image du Monde,* le *Trésor,* le *Jardin des Délices,* les *Bestiaires* et les *Volucraires,* ne font que répéter les légendes et les fables que chaque génération se transmettait à son tour, et qui, reproduites par les encyclopédistes, les romanciers et les poètes, étaient toujours acceptées avec la même confiance et la même bonne foi.

Les nomenclatures zoologiques du moyen âge sont en général très

peu nombreuses; toutes les espèces sont confondues, et la division la plus naturelle qu'on puisse adopter au milieu de ce chaos, c'est encore, comme nous l'avons fait pour l'antiquité, de ranger d'un côté les animaux réels, et de l'autre les animaux fabuleux. Nous allons nous occuper d'abord de ceux qui nous sont connus, et l'on nous pardonnera, nous le pensons, la bizarrerie de certains détails, parce qu'ils sont indispensables pour faire comprendre le rôle que jouent les animaux dans la littérature, les monumens figurés, le blason, et même la jurisprudence du moyen âge.

Dans les légendes, les encyclopédies, les bestiaires, les mêmes individus reparaissent à la distance de plusieurs siècles avec les mêmes attributs, le même caractère, et leur histoire est toujours défigurée par les mêmes mensonges. Le lion, en sa qualité de roi, tient le premier rang, et se montre, à de rares exceptions près, avec les qualités qu'on attribue à ceux qui sont investis de la puissance souveraine. Il est fort, courageux, clément. Lorsqu'il est courroucé contre l'homme, il suffit que celui-ci se jette par terre, et fasse semblant de crier merci, pour qu'il lui pardonne. Toutes les bêtes reconnaissent sa suzeraineté et ses droits de préséance. Lorsqu'il veut les tenir éloignées de lui, il trace une ligne sur le sol, comme pour dire : Ne passez pas! et personne ne passe. Il est bon père, et ressuscite ses lionceaux rien qu'en soufflant sur eux, — époux fidèle, car la lionne seule a sa tendresse; mais comme il aime sans partage, il veut être aimé de même, et quand sa femelle le trompe, il la punit sévèrement. Symbole de la vigilance, il dort les yeux ouverts, et pour échapper aux chasseurs qui le poursuivent, il efface avec sa queue la trace de ses pas. Cependant, comme il faut toujours que quelque faiblesse se mêle aux plus grands caractères, il a peur des femmes, du feu et des coqs blancs. — La panthère, dont un naturaliste du moyen âge fait un serpent tacheté, exerce un charme irrésistible sur les animaux, et n'a qu'un seul ennemi, le dragon. Lorsque après une chasse elle s'est surabondamment repue, elle dort pendant trois jours, et quand, à son réveil, elle se met à rugir, il s'échappe de sa gueule une odeur tellement suave, qu'elle surpasse en douceur tous les autres parfums. Averties par ses rugissemens, toutes les bêtes des forêts, sortant de leurs retraites, se pressent autour d'elle pour s'enivrer de son haleine, et tandis qu'elles lui font cortége, le dragon, son ennemi mortel, se trouve comme suffoqué et s'enfonce dans les profondeurs de la terre. — L'éléphant, représenté comme le plus chaste des quadrupèdes, émigre au printemps avec sa femelle, pour se retirer aux abords du paradis terrestre, et se livrer dans la solitude aux douceurs de la lune de miel. Pendant quelques jours, il ne mange que de la mandragore, et plusieurs mois après ce voyage, quand sa fe-

melle est prête à mettre bas, elle va se plonger dans un étang ou dans une rivière, de peur que le dragon ne vienne dévorer sa progéniture. Pendant ce temps, l'éléphant fait le guet sur la rive, et quand le dragon se présente, il lui livre un combat désespéré. — Le renard, emblème de la finesse et de la ruse, invente une foule de procédés ingénieux pour attraper sa proie. Lorsqu'il a faim et qu'il ne trouve point à manger, il se roule sur de la terre rougeâtre, pour faire croire qu'il a reçu quelque grave blessure et qu'il est couvert de sang; puis il s'allonge sur le sol, tire la langue, retient son haleine, et d'un coup de patte il étourdit les oiseaux qui, le croyant mort, viennent s'abattre sur lui pour se venger en lui donnant des coups de bec. — Le *porphyrion*, lézard aimable et doux, s'attache à l'homme avec une tendresse incomparable. Il vit comme un ami sous son toit, s'associe aux infortunes conjugales des maris, et meurt de chagrin quand leurs femmes les trompent. — La belette connaît mieux que les plus habiles médecins les secrets merveilleux des simples, et non-seulement elle guérit ses semblables; mais elle les ressuscite, comme on le voit dans le *Lai d'Éliduc*. Un de ces petits animaux, blessé mortellement, rend le dernier soupir à côté de sa femelle. Celle-ci court vers un bois voisin, y cueille une fleur rouge qu'elle rapporte entre ses dents, et, la plaçant dans la gueule du mort, le rend immédiatement à la vie (1). En fait de qualités solides et de vertus sociales, le chien, le cheval ne le cèdent guère à l'homme. L'âne sauvage se distingue par ses connaissances astronomiques, comme le cheval par ses vertus guerrières. Chaque année, le 23 mars, il brait douze fois la nuit et douze fois le jour, pour annoncer que les jours sont égaux aux nuits. Le cerf renouvelle sa jeunesse en mangeant des serpens. Il sait découvrir avec un admirable instinct les fentes des arbres et des rochers où ils se cachent (2), et les tire à lui d'une telle force, avec son haleine, qu'ils se jettent entre ses dents et qu'il les dévore. Sa mort est infaillible, s'il reste trois heures sans boire après les avoir mangés; mais s'il trouve une fontaine, il rajeunit en un moment de plusieurs années. C'est là ce qui explique la longévité du cerf bien-aimé d'Alexandre, qui fut pris cent ans après la mort de ce héros, et l'âge merveilleux de celui que Charles VI, roi de France, tua en chassant dans la forêt de Senlis, et qui portait au cou un collier d'or avec cette devise : *Hoc Cesar me donavit*. Les souvenirs de l'antiquité tiennent encore une grande place dans ces récits merveilleux, mais ils se combinent avec des idées entièrement nouvelles; chaque animal est distingué par un vice ou une vertu, et nous verrons plus loin

(1) *Poésies de Marie de France*, 1832, in-8°, t. II, p. 474.
(2) Origène, *Homel.* XVII, *in Gen.* c. 5.

comment le moyen âge s'inspirera de cette donnée pour la transporter dans le symbolisme architectural et les enseignemens de la vie pratique (1).

Les oiseaux comme les quadrupèdes ont chacun son attribut particulier, sa qualité distinctive et pour ainsi dire sa vertu symbolique. L'aigle, roi comme le lion, occupe le premier rang parmi les habitans de l'air. Fier de son antique noblesse, il tient surtout à conserver la pureté de sa race. Au moment même où ses aiglons sortent de l'œuf, il éprouve leur vertu en les forçant à contempler le soleil. Ceux qui supportent, sans cligner la paupière, les rayons brûlans de cet astre sont regardés comme ses vrais enfans, et il les nourrit avec soin; mais il rejette comme indignes ceux qui baissent le regard, et il confie à la foulque le soin de leur éducation. Comme le cerf ou le phénix, il peut toujours à son gré recommencer sa vie. Lorsque, vieux et aveugle, il sent défaillir ses forces, il s'élève si haut vers le soleil, que ses plumes se consument et que les ténèbres de ses yeux se dissipent; puis, quand il s'est ranimé dans la chaleur et la lumière, il se laisse, du haut du ciel, tomber dans une fontaine où il se baigne quatre fois, et d'où il sort régénéré. Le pélican ressuscite ses poussins en les arrosant de son sang. La huppe nourrit ses vieux parens affaiblis par l'âge. La grue, tandis que ses compagnes dorment ou voyagent, fait le guet en tenant une patte en l'air, et dans cette patte une lourde pierre, afin de rester en garde contre les surprises du sommeil; c'est pour cela que la huppe deviendra l'emblème de la piété filiale, et la grue l'emblème de la vigilance.

Il arrive quelquefois que les mêmes animaux représentent en même temps le mal et le bien. Ainsi le serpent figure tour à tour le démon, la santé, la longévité, l'éternité, le changement des saisons,

(1) Le tableau que nous présentons ici est extrait de traités spéciaux sur la matière. Pour indiquer la source exacte de chaque chose, il eût fallu une note à chaque ligne. Nous devons donc nous borner à donner l'indication des ouvrages que nous avons consultés, en faisant remarquer que les mêmes faits se retrouvent presque partout. Voici quels sont les principaux de ces ouvrages : *Institutiones Monasticæ de bestiis; Hugonis de Sancto Victore opera.* Rothomagi, 1648, in-folio, t. II, p. 394, et seqq. — Barthélemy de Glanvil, *De Proprietatibus rerum*, reproduit dans le IXe livre d'un des romans d'Alexandre sous le titre de *Proprietez des bestes qui ont magnitude, force et povoir en leur brutalitez* (Bibl. impér., Saint-Germain, 138). — *C. Julii Solini Polyhistor.* — *Sexti Aviti opera.* Paris, 1643, in-4°. — *Sancti Isidori opera.* Paris, 1580, cap. XII, *De Pecoribus et Jumentis, de Bestiis*, etc. — *L'Image du Monde, ou le Livre de Clergie* (Bibl. impér., supp. franç., n° 660, seconde partie, *De la Diversité des gens et des bestes*, etc.). — *Le Bestiaire Maistre Richart de Fournival* (Bibl. impér., La Vallière, 81). — *Recueil de figures d'animaux* (*ibid.*, Saint-Germain, 114.) — Dans un recueil de *Traditions tératologiques* de M. Berger de Xivrey (Paris 1836), on trouve réunis aussi quelques ouvrages très curieux, tels que le traité du VIe siècle *De Monstris et Belluis*, et le texte grec de la lettre d'Alexandre sur les merveilles de l'Inde.

l'ingratitude et la prudence, de même que le crocodile figure la férocité et la sensibilité. C'est, dit le trouvère Guillaume, une bête fière, qui vit dans un fleuve qu'on appelle le Nil. Cette bête a quatre pieds, des griffes redoutables, et les animaux les plus terribles ne sont auprès d'elle que des hannetons. Lorsqu'elle rencontre un homme, elle l'attaque et le mange sans en laisser une bouchée : — *menjue lei; riens ni remaint;* — mais quand elle l'a mangé, elle passe le reste de sa vie à le pleurer :

> Mes toz jors mes apres le plore,
> Tant com il en vie demore.

Brunetto Latini prête au crocodile une sensibilité plus grande encore; il dit qu'il pleure l'homme en le mangeant.

La plupart des érudits qui de notre temps se sont occupés des bestiaires ou des traditions tératologiques se sont demandé quelle était l'origine de ces croyances, de ces récits bizarres, et s'il était possible de remonter aux faits réels qui ont pu leur donner naissance. On a même hasardé quelques explications : elles nous ont paru peu satisfaisantes, et nous sommes disposé pour notre part à penser que le plus sage est de s'en tenir à une simple analyse. S'il est évident qu'en certains points, cette zoologie fantastique n'est que l'expression confuse de faits mal observés, il nous paraît non moins évident que les caprices de l'imagination y tiennent la plus grande place. La science au moyen âge n'a point de base, et par cela même elle n'a point de limites. Chacun refait à son gré la création sans trouver de contradicteurs; que peut-on d'ailleurs demander à des hommes qui racontent sérieusement que les plumes du perroquet sont enluminées comme les vignettes d'un missel, et qu'elles se détrempent à la pluie; à des hommes qui croient reconnaître dans les phoques les débris de l'armée de Pharaon, et qui s'imaginent, avec une naïveté non moins étonnante, qu'il se forme sur le dos de la baleine des bancs de sable, que ces bancs se couvrent d'arbres et de verdure, et que les matelots, trompés par l'apparence, abordent sur l'énorme cétacé, en le prenant pour une île? « Ils y jettent l'ancre, dit le trouvère Guillaume, allument du feu, font cuire leurs alimens, et pour mieux assujettir leurs bateaux, ils fichent de longs pieux dans les sables; mais, quand la baleine sent le feu qui lui chauffe le dos, elle plonge rapidement et entraîne dans les profondeurs de l'abîme la nef et les marins (1). » On trouve partout, au rapport de Raoul Glaber, des monstres semblables, et comme preuve il raconte l'aventure de saint Brendan. Un jour, dit-il, que ce pieux ermite et quelques-uns de ses compagnons naviguaient autour

(1) *Bestiaire de Guillaume le Normand,* XXVI, *De Cete.*

des îles où ils avaient fixé leur retraite, ils aperçurent, à la tombée du jour, une terre inconnue vers laquelle ils cinglèrent dans l'intention d'y passer la nuit. Ils ne tardèrent point à prendre pied, et, après un frugal repas, ils se livrèrent aux douceurs du sommeil. Brendan seul, pasteur vigilant de la bergerie du Seigneur, ne dormait pas, et, tout en priant, il observait le cours des astres, quand tout à coup, au milieu du silence de la nuit, il sentit que l'île s'était mise en marche. Au point du jour, il assembla ses compagnons et leur dit : « Frères, rendons grâces au Créateur qui nous a préparé au milieu des mers un vaisseau qui n'a besoin ni de nos rames ni de nos voiles. » Ces paroles jetèrent l'étonnement dans leur âme, et ils reconnurent avec admiration qu'ils naviguaient sur le dos d'une énorme baleine. Ils ne perdirent point courage et attendirent quelque hasard heureux. Pendant plusieurs jours ils furent ainsi emportés à travers l'immensité, en avançant vers le soleil levant. Enfin ils arrivèrent à une île beaucoup plus belle que toutes celles qu'ils avaient vues jusqu'alors. Elle était habitée par des moines dont la vie était plus sainte que celle des autres moines, et peuplée d'oiseaux au plumage éclatant qui chantaient des cantiques. De retour en Irlande, saint Brendan fit part de sa découverte, et depuis lors ce monde merveilleux fut, comme les îles Fortunées, l'objet de nombreuses recherches. La tradition légendaire s'était imposée avec une autorité si grande, que, dans le XVIIIe siècle encore, on équipa en Irlande un vaisseau pour aller à la recherche de l'île merveilleuse; mais Dieu l'avait cachée si loin dans les brumes de l'Océan, qu'on ne la vit jamais reparaître à l'horizon, et le navire sans voiles et sans rames fut le seul qui toucha ses rivages.

Au milieu de ces récits, les notions positives recueillies par Aristote ont complétement disparu, et par un contraste singulier, tandis que les idées chrétiennes font invasion dans la zoologie, on voit en même temps le paganisme se perpétuer par une de ses superstitions les plus folles. Ce moyen âge, qu'ont ébloui les rayons du mysticisme, suit encore l'antiquité dans le labyrinthe de ses fables impies, et garde aux animaux leur caractère de prophètes et d'oracles. La science des augures persiste pendant de longs siècles en dépit des anathèmes de l'église, qui seule, dans la barbarie des vieux temps, défend la cause de la raison et de la dignité humaine. Suivant une tradition très accréditée, la science augurale fut fondée par Adam, qui savait les secrets du langage des bêtes, et perfectionnée par Noé, qui ne laissa sortir le corbeau et la colombe de l'arche qu'après s'être orienté d'après les principes de l'ornithomancie; elle passa de Noé à Cham, de Cham à Tagès et à Salomon, et se propagea dans le monde entier avec la double autorité d'une croyance religieuse et scientifique.

L'apparition de certains animaux fut considérée comme un présage infaillible de malheurs publics. Pendant les invasions des Barbares, quand des cerfs ou des sangliers s'approchaient d'une ville, c'était, disait-on, pour annoncer que cette ville serait bientôt changée en solitude, et que ses ruines serviraient de retraite aux bêtes fauves. Le vautour annonçait le carnage; les veaux à deux têtes signifiaient le schisme ou la guerre civile; les insectes, la stérilité et la famine; la chouette, les maladies et les pestes. Raoul Glaber raconte qu'en l'an 988 la ville d'Orléans fut témoin d'un prodige surprenant et terrible : « Une nuit que les gardiens de l'église de l'évêché s'étaient levés, comme à l'ordinaire, pour ouvrir les portes aux fidèles qui venaient en foule chanter laudes et matines, un loup, se jetant devant eux, entra brusquement dans l'église, saisit la corde suspendue à la cloche, et, l'agitant avec force, se mit à sonner le tocsin. Les assistans, interdits par cette apparition, poussèrent de grands cris, et, quoiqu'ils n'eussent point d'armes, ils parvinrent cependant à chasser de l'église le redoutable animal (1). L'année suivante, ajoute le chroniqueur, toutes les maisons et les églises même d'Orléans furent la proie des flammes, et personne ne doute que ce malheur n'ait été annoncé par le tocsin du loup (2). »

Ainsi, dans ce monde du rêve et de la fantaisie, le prodige est partout, et chaque fait se traduit en merveilles. Le prophétisme antique se réveille. Une imagination vagabonde et sans frein ressuscite tous les monstres de la fable, tous les animaux merveilleux de la poésie antique, les dragons, les marticores, les licornes, les griffons, les phénix, en un mot tous ces êtres hybrides dont le nom, entouré d'un nuage fatidique, a survécu aux civilisations qui les ont créés, et qui resteront longtemps encore, dans les croyances populaires, un sujet de terreur ou d'admiration.

Le dragon, le plus ancien et le plus redouté de tous les animaux imaginaires, le dragon est le roi des monstres, comme le lion est le

(1) Chronique de Raoul Glaber, livre II, ch. v.

(2) Quoique la condamnation des augures et des présages soit formellement exprimée à diverses reprises dans l'Écriture sainte, cette superstition est l'une de celles qui persistèrent le plus longtemps, et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que pour la défendre et justifier les traditions païennes, on invoquait encore l'Écriture en torturant les mots pour y trouver un sens qu'ils ne renfermaient pas. Ainsi on croyait reconnaître une allusion à l'instinct prophétique des poulets sacrés dans ce passage de Job : *Quis gallo dedit intelligentiam;* les *oscines*, c'est-à-dire les oiseaux qui instruisaient par leur chant, semblaient désignés dans ces mots de l'Ecclésiaste : *Avis cœli proferet vocem*, et ceux qui instruisaient par leur vol, les *præpetes*, dans la suite de ce même passage, *et ales indicabit rem.* L'église a toujours rejeté ces interprétations mensongères et maintenu la réprobation formelle prononcée par l'Écriture. Voir *Mém. de l'Académie des Inscriptions*, t. I, p. 294.

roi des quadrupèdes, comme l'aigle est le roi des oiseaux. Protée insaisissable, être indéfini qui participe de la nature de tous les êtres, tour à tour quadrupède, reptile, oiseau ou poisson, le dragon habite indistinctement l'air, la terre, la mer, les fleuves. « Il vole, il marche, il nage, » dit saint Grégoire. Brûlé, comme les damnés, par un feu que rien ne peut éteindre, il livre à l'éléphant des combats furieux pour se rafraîchir en buvant son sang. Il n'est pas plus gros qu'un lézard, ou il est long de trente coudées. Il a des ailes armées de griffes ou des nageoires armées de crocs aigus. Quelquefois il porte une tête d'homme avec un corps et une queue de lion, et à l'extrémité de cette queue une tête de serpent. Sa gueule vomit des flammes. Son haleine empoisonne les airs, flétrit les feuilles et les fleurs, tue les oiseaux et donne le vertige aux hommes. Il ne craint qu'une seule chose au monde, le tonnerre, parce qu'il en est souvent frappé; aussi, quand les enchanteurs ont besoin de ses services et veulent le dompter, ils imitent avec un tambour les roulemens de la foudre. Trompé par le bruit, le dragon se soumet sans résistance, et, apprivoisé par la peur, il sert avec la plus grande docilité tous les caprices de son maître. Comme le démon, il peut à son gré changer de forme et traverser avec la rapidité de la pensée les plus grandes distances. Il séduit les femmes, il enlève les jeunes filles, et une tradition accréditée dès la première race le donne pour amant à la femme de Clodion et pour père à Mérovée. Après avoir gardé dans l'antiquité le jardin des Hespérides et la toison d'or, il reparaît au moyen âge avec son rôle de sentinelle vigilante et terrible. Il défend l'entrée des cavernes où les enchanteurs enferment leurs trésors, et celle des forteresses où les géans enferment les jeunes filles. Quelquefois même, mais plus rarement, il se fait, en l'absence du mari, le défenseur de la vertu des femmes. C'est ainsi que, dans le poème d'*Alexandre*, de Thomas de Kent, on le voit se déguiser en autour pour prévenir le roi Philippe que sa femme Olympias l'a trompé avec le baron Nectanébus, nécromancien fameux qui, chassé de l'Égypte par des seigneurs jaloux, était venu se réfugier en Macédoine. On a vu qu'Apollonius avait appris le langage des bêtes en mangeant le cœur d'un dragon des Indes. Au moyen âge, le cœur et le sang du merveilleux animal communiquent encore aux hommes des vertus extraordinaires. Dans les *Niebelungen*, Sigefrid, fils du roi Sigemond, quitte le château de Xante, demeure de son père, pour traverser un bois ténébreux. Fatigué par une longue route, il se disposait à se coucher au pied d'un tilleul, lorsqu'un dragon se précipite sur lui; Sigefrid, qui n'avait point d'armes, saisit une branche de chêne et tue le monstre d'un seul coup. Débarrassé de ce redoutable ennemi, il se coucha sous les vertes ramées de la forêt, et en

ce moment un rossignol perché au-dessus de sa tête fit entendre un chant dont le sens était : « Celui qui se baigne dans le sang du dragon acquiert une peau aussi dure que l'écaille et insensible aux coups de la hache. » Sigefrid profita de la révélation, et le sang du monstre fut pour lui ce que l'eau du Styx avait été pour Achille.

Moins méchant que le dragon, mais très redoutable encore, le griffon, né de l'aigle et de la louve, participe à la fois du quadrupède et de l'oiseau; il a le corps du lion, la tête, les ailes et les serres de l'aigle. Par sa force et son envergure, il rappelle le roc des conteurs arabes. Il enlève un chevalier armé de pied en cap, un bœuf ou un cheval, avec la même facilité que l'épervier enlève une alouette, et ses ailes ont un tel ressort que le vent qu'elles produisent en s'agitant suffit pour renverser un homme. Il aime la viande fraîche et surtout le mouton.

Le *marticore* de Ctésias, métamorphosé par Brunetto Latini en *manicore*, porte une tête d'homme couleur de sang, un œil jaune, une queue de scorpion, et il se nourrit toujours de chair humaine. — La salamandre, fille dégénérée du serpent Python, vit au milieu des flammes, et quand les empereurs de l'Inde vont à la guerre, ils font fabriquer avec sa peau des habits incombustibles, afin de pouvoir sans danger passer à travers l'incendie au milieu des villes prises d'assaut. — Le basilic, que Pline avait déclaré le roi des serpens, porte en signe de souveraineté une couronne autour de la crête blanche qui surmonte sa tête. Le poison qu'il exhale envenime les arbres, fait tomber les oiseaux du haut des airs, et quand Alexandre, vainqueur de l'Inde, voulut se procurer un échantillon de cette dangereuse espèce, il fut obligé de faire fabriquer des cloches de verre pour abriter les chasseurs contre les exhalaisons du reptile. — Le phénix, revêtu d'une *robe de pourpre surdorée*, est toujours l'oiseau merveilleux dont parle Tacite. Il a des ailes de saphirs, de perles et d'émeraudes; seulement il ne se nourrit plus de myrrhe et d'encens, mais de graines de frêne; il n'est plus l'emblème du soleil, mais le symbole de la résurrection, et pour saint Jérôme, il est devenu la consolante image de l'immortalité. — La *caladre*, qui sera comme le phénix l'emblème de la résurrection, est un oiseau blanc avec des cuisses noires. Quand on le porte devant un malade, il indique, sans jamais se tromper, s'il doit vivre ou mourir; lorsqu'il le regarde en face, c'est un signe certain qu'il ne tardera pas à guérir; mais s'il détourne la tête, la mort est infaillible.

La licorne, cet animal favori du blason, qui supporte avec le lion couronné l'écusson d'Angleterre, la licorne est, comme le phénix et le dragon, le sujet des plus bizarres légendes. Tantôt elle se montre avec le corps d'un cheval blanc, une tête couleur de pourpre et des

yeux d'azur, tantôt avec une tête de cerf et une queue de sanglier, ou bien encore avec une tête de bœuf ou de chèvre barbue; mais quelle que soit sa physionomie, elle porte toujours au milieu du front cette corne merveilleuse, blanche à la base, noire au milieu, rouge à l'extrémité, dont on conservait au trésor de l'abbaye de Saint-Denis un curieux échantillon, envoyé, disait-on, par un roi de Perse à l'empereur Charlemagne. Plus précieuse que l'onyx et l'or, cette corne avait la propriété surprenante de servir de pierre de touche aux poisons, car, suivant la croyance universelle, la licorne était l'*ennemie du venin et des choses impures* (1). « Les naturalistes, disait encore en 1662 Vulson de la Colombière, rapportent que lorsqu'il se trouve dans un canton une de ces bêtes merveilleuses, toutes les autres vont boire de préférence à la fontaine où elle se désaltère. Dans la crainte que l'eau ne soit infectée ou corrompue, elles attendent que la licorne ait plongé sa corne dans l'eau et ensuite bu la première, après quoi elles n'appréhendent aucune corruption. » Instruit par cet exemple, l'homme se mit en quête de la corne merveilleuse pour faire aussi l'épreuve des poisons. La crédulité publique fut habilement exploitée, et l'on vendit à des prix exorbitans des vases et des manches de couteaux que l'on disait fabriqués avec cette matière précieuse. Les vases se brisaient en mille morceaux quand ils étaient mis en contact avec des breuvages impurs, et les manches de couteaux suaient du sang quand ils touchaient des viandes empoisonnées. Douce et féroce à la fois, la licorne aime à se reposer sous les arbres où les ramiers font leurs nids et à entendre le roucoulement des tourterelles; mais elle ne craint pas de combattre le lion et l'éléphant, et avant d'engager la bataille, elle aiguise sa corne sur une pierre. Sa force est si grande, que les chasseurs les plus intrépides et les plus adroits ne peuvent réussir à la prendre, et pour s'emparer d'elle ils sont obligés de recourir à la ruse. Ils font venir une jeune vierge dans les lieux qu'elle fréquente d'habitude. Aussitôt que la licorne aperçoit la jeune fille, elle va se coucher à ses genoux sans lui faire aucun mal, et elle s'endort paisiblement sur son sein. Les chasseurs s'approchent alors et la tuent sans peine; mais si la jeune fille a connu la séduction des sens, l'animal, qui découvre le poison dans l'âme des hommes aussi bien que dans l'eau des fontaines, évente le piége, et tue sans pitié celle qui voulait la tromper.

(1) Ambroise Paré raconte qu'il parla un jour à Chapelain, le médecin de Charles IX, de l'abus que l'on faisait de cette corne qu'on trempait dans le vase où buvait le roi. Chapelain répondit qu'il était parfaitement convaincu de l'impuissance de cet antidote. « Eh bien! lui répondit Paré, écrivez donc contre cette folie. — Je m'en garderai bien, reprit Chapelain; celui qui écrit contre les opinions reçues ressemble au hibou. Quand il se montre en quelque lieu bien apparent, tous les oiseaux lui courent sus et le déplument à coups de bec. »

Après avoir ainsi méconnu toutes les lois de la nature et travesti tous les êtres, l'homme, attiré de plus en plus par l'extraordinaire et l'impossible, crée dans sa propre espèce une foule de variétés monstrueuses. Le curieux traité *De Monstris* parle de femmes barbues qui habitent en Arménie, d'hommes moitié noirs et moitié blancs qui vivent sur les bords du Nil. Polyphème et les pygmées renaissent dans les géans et les nains des poèmes chevaleresques, — Hermès et Aphrodite dans l'androgyne : ici ce sont des femmes qui dorment, comme les marmottes, pendant six mois, et passent l'hiver sous la terre; là ce sont les Sciapodes (1), peuple sans tête, avec un pied si large qu'ils s'en servent comme d'un parasol pour se mettre à l'abri des rayons du soleil. Les Acéphales ont la poitrine et le dos semés d'yeux à double prunelle. Les femmes vaches portent une corne au nombril, de la barbe au menton, et les habitans de l'Éthiopie, moitié hommes et moitié pourceaux, passent leur vie à combattre les fourmis noires qui gardent les mines d'or.

Deux vieux livres fort recherchés des curieux et inconnus du public, la *Lettre de prestre Jean* (2) et la prétendue *Lettre d'Alexandre à Olympias,* résument d'une manière très pittoresque les principales notions du moyen âge sur la zoologie fantastique. Comme ces soldats romains qui, échappés aux tempêtes de la Germanie, parlaient à leur retour d'oiseaux inconnus, de poissons gigantesques, d'êtres indécis entre l'homme et la bête et de tout ce qu'ils avaient vu ou cru voir par frayeur, prêtre Jean et Alexandre évoquent dans leurs récits tous les êtres merveilleux. On dirait qu'à toutes les époques l'homme s'est senti comme à l'étroit sur cette terre, et que l'immensité de la création n'a point suffi à sa curiosité vagabonde. Dans l'antiquité, il veut reculer les limites du monde en cherchant l'Atlantide; dans le moyen âge, il crée des mondes nouveaux pour les peupler de fantômes. La foule, toujours attirée par le mystère et l'inconnu, suit les conteurs dans le pays des rêves, et la *Terre de prestre Jean* reste jusqu'aux premières années du XVIIe siècle la terre des prodiges. Ce nom, qui paraît pour la première fois au XIIe siècle et qui reste jusqu'à la fin du XVIe entouré d'un nuage fatidique, appartient, suivant la légende, à un prince dont l'empire était situé en Orient, aux environs de *Babylone la déserte.* Ce prince, qui s'intitule *roi tout puissant sur tous les rois chrétiens,* est supposé, dans l'ouvrage qui nous occupe, écrire à l'empereur de Rome et au roi de France pour leur donner

(1) Sur les Sciapodes dans l'antiquité et le moyen âge, voyez Pline, *Hist. Nat.,* VII, c. 2; — saint Augustin, *Cité de Dieu,* XVI, c. 8; Isid. de Séville, *Orig.,* XI, c. 3.

(2) Ce traité, plusieurs fois réimprimé, a subi dans son titre diverses variantes. On le trouve dans le curieux ouvrage de M. Ferdinand Denis intitulé : *Cosmographie et Histoire naturelle fantastique du moyen âge.*

des nouvelles de son pays, en offrant de leur céder, moyennant un tribut, la souveraineté héréditaire de ses états, et certes, dans la description qu'il en donne, il y avait de quoi tenter l'empereur et le roi, tout en les effrayant un peu. Les bêtes qui vivent sur la terre de prêtre Jean atteignent des proportions gigantesques : les lièvres y sont gros comme des moutons, les mouches y sont grosses comme des vautours. D'immenses troupeaux de bœufs à sept cornes, des ours blancs, des lions rouges, verts et noirs, peuplent les plaines, les montagnes et les forêts. Des oiseaux, nommés *yllerions*, portent des ailes tranchantes comme des rasoirs : ils vivent soixante ans, et, comme le phénix, ils ont la faculté de ressusciter; mais au lieu de se brûler pour renaître, ils se jettent à l'eau, se noient, et reparaissent bientôt dans la force et l'éclat de la jeunesse. Des vers, longs comme des boas, filent, pour prêtre Jean et pour sa femme, une soie magnifique, au milieu d'un immense brasier que quarante mille personnes entretiennent jour et nuit au sommet d'une montagne. Un serpent ailé à neuf têtes, qui ne dort qu'une seule fois dans l'année, garde, à une journée de marche du paradis terrestre, l'arbre de vie qui produit le saint chrême. Prêtre Jean, qui participe de la nature merveilleuse des sujets de son empire, est âgé de cinq cent sept ans, mais il ne ressent point les atteintes de l'âge, et il entreprend sans fatigue les expéditions les plus aventureuses. Chaque année, quand saint Thomas est venu prêcher le carême dans son royaume, il fait un pèlerinage au tombeau du prophète Daniel, avec dix mille clercs, autant de chevaliers, et deux cents éléphans qui portent, non plus des tours, mais des châteaux, pour exorciser et combattre les dragons qui guettent la caravane au passage; enfin, quand il entre en campagne, il se fait accompagner par des anthropophages qui se nourrissent de chair humaine *en rémission de leurs péchés*. Il lâche contre ses ennemis ces mangeurs terribles, qui les dévorent sans en laisser une bouchée, et, quand ils ont fini leur besogne, il se hâte de les licencier, de peur d'en être dévoré lui-même. Après avoir raconté tous ces prodiges, prêtre Jean termine sa description en disant que dans son royaume le mensonge est puni de mort.

Les récits d'Alexandre ne le cèdent en rien à ceux de prêtre Jean. Le héros macédonien rend compte à sa mère Olympias et à son précepteur Aristote de ses expéditions dans l'Asie; mais au lieu de parler des peuples qu'il a soumis, de Darius et de la bataille d'Arbelles, il s'occupe uniquement des animaux, des hommes sauvages et des géans qu'il a rencontrés sur sa route, et sa lettre, comme celle de prêtre Jean, est une véritable encyclopédie tératologique. Ce n'est point le sceptre de la monarchie universelle que le héros va chercher

à travers les sables du désert, il veut seulement accomplir un pèlerinage dans la *terre des heureux;* mais au moment même où il approche de cette terre divine, toujours interdite aux hommes, même aux plus grands, des oiseaux à figure humaine voltigent au-dessus de sa tête en criant : « Alexandre, il ne t'est pas permis d'aller plus loin; » malgré cette défense, il marche toujours, et à chaque pas il est assailli par des monstres. Des porcs sauvages gros comme des éléphans, des géans de vingt-quatre coudées avec des mains d'acier dentelées comme des scies, des puces avec des cornes, des grenouilles ailées, jettent le désordre dans les rangs de ses soldats; ses barons les plus braves sont emportés par des crabes, et ce n'est pas trop de tout son courage et de tout son génie pour échapper aux bêtes formidables qui viennent le combattre tour à tour.

Nous n'insisterons pas plus longtemps sur ces détails, qu'il serait facile de multiplier à l'infini, tant ils sont nombreux et surabondans. Les mêmes données se reproduisent sans cesse, les écrivains ne font que se copier les uns les autres. Il suffisait de rassembler ici les faits les plus saillans pour montrer quel était l'état de la science traditionnelle, et comment la nature était étudiée et comprise avant le XVIe siècle. Éclairé par les lumières d'une religion divine, le moyen âge n'avilit plus ses hommages en décernant l'apothéose aux animaux; mais il leur donne encore, en fait d'intelligence et de qualités extraordinaires, une part assez large pour qu'ils tiennent une place importante dans la littérature, dans la poésie et dans les arts, expression fidèle de ses croyances et de ses erreurs. Pour les imaginations éprises du merveilleux, il y avait là un élément fécond, et pour ainsi dire inépuisable. Le miracle permanent de la création s'offrait avec toutes ses splendeurs à des générations qui n'avaient point encore appris à douter. Une idée nouvelle et puissante planait au-dessus de toutes les fables antiques, au-dessus de tous les mensonges de la science; et cette idée, c'était celle de l'enseignement moral et religieux. Il nous reste à voir comment elle se manifeste dans cette vaste épopée, tour à tour chrétienne et profane, mystique et chevaleresque, satirique et morale, qui forme comme la contre-partie des mystères, et dont nous avons dû passer en revue les acteurs avant de pénétrer dans l'action même.

CHARLES LOUANDRE.

SCÈNES ET RÉCITS

DES ALPES

LA FILLOLE DES ALLEMAGNES.[1]

I.

On pourrait s'étonner que Genève eût donné son nom au Léman, dont elle n'occupe qu'un point extrême et presque imperceptible, si la célébrité de cette Rome du protestantisme, élevée si haut par l'intelligence, la probité et l'esprit de conduite, n'expliquait suffisamment une pareille usurpation. A vrai dire pourtant, le pays de Vaud aurait droit de réclamer à plus juste titre la propriété de ce beau lac, qu'il enveloppe presque tout entier de ses vignobles, de ses vergers, de ses villas et de ses bourgades. Le Léman semble lui appartenir par je ne sais quel rapport entre ses eaux riantes et la race qui habite ses rives. C'est le même charme attirant, la même facilité d'abord, les mêmes grâces un peu nonchalantes, et aussi, faut-il le dire? parfois la même mobilité. Là, comme sur le lac, des vents s'élèvent sans que rien les ait annoncés, des courans emportent sans qu'on puisse en deviner la cause : les variations des esprits sont à peine égalées par celles des ondes. C'est ainsi que, philosophe au com-

(1) *La Filleule du canton allemand;* — au pays de Vaud, on appelle *les Allemagnes* les cantons dans lesquels on ne parle pas français.

mencement du siècle sous l'influence de Voltaire et de Gibbon, la société vaudoise est revenue de nos jours à la foi vive et militante. — Nos pères s'étaient réduits à la prose, nous sommes retournés à la poésie, — me disait une spirituelle convertie de Lausanne. A peu près générale dans les classes que distinguent la culture et le loisir, la renaissance religieuse s'est moins développée cependant parmi les rudes laboureurs de la côte ou des plaines. Chez eux se retrouvent encore les inclinations sceptiques. On dirait qu'à mesure que la croyance s'exalte là-bas, ici l'esprit raisonneur se fortifie : redoutable contradiction qui explique bien des choses dans l'histoire de ces dernières années, et dont on pourrait craindre les conséquences, si la cordialité traditionnelle des mœurs vaudoises n'adoucissait tous les chocs, et si les plus grossiers n'éprouvaient l'influence de cette merveilleuse nature qui distrait l'homme malgré lui de ses amertumes ou de ses violences, et rassérène l'âme par les joies du regard!

Jamais cette splendide nature qui fait l'orgueil du bassin lémanique ne s'était montrée plus séduisante qu'au jour et à l'heure où commence notre récit. La nuit se préparait à descendre; les montagnes qui encadrent les eaux s'assombrissaient de plus en plus, et la Dent du Midi faisait étinceler ses pics neigeux aux dernières lueurs du soleil couchant. Le lac, déjà plongé dans l'ombre vers Villeneuve, s'illuminait du côté de Genève, et quelques barques, étendant à la brise leurs doubles voiles latines, sillonnaient de loin en loin son azur empourpré, comme de grands cygnes attardés qui se hâtaient de regagner leurs nids.

Sur une des routes penchantes et rocailleuses qui serpentent le long des vignobles au-dessus de Cully, une jeune fille d'environ dix-huit ans s'avançait de ce pas souple et égal qui révèle une vigueur exercée. Bien que sa chaussure couverte de poussière annonçât une longue marche, et qu'elle tînt sous le bras un paquet que l'on pouvait croire pesant, elle ne semblait éprouver aucune fatigue. Son costume la faisait connaître pour étrangère. Au lieu du vêtement sombre et étriqué des paysannes vaudoises, elle portait l'éclatant corsage de Berne, rehaussé par les agrafes et les chaînes argentées. Sa courte jupe laissait voir des jambes dont la forme robuste n'était point dépourvue d'élégance, et de son large chapeau de paille s'échappaient de longues tresses blondes terminées par une touffe de rubans. En y regardant de près, on eût remarqué plus d'un détail témoignant d'une pauvreté qui se respecte et n'a point voulu s'abandonner elle-même : l'étoffe du corset avait perdu sa première fraîcheur, le jupon de drap laissait voir la trame en plusieurs endroits, et le linge de la gorgerette, dont le voyage avait à peine altéré la blancheur, était d'un tissu grossier; mais si l'ensemble du costume

n'annonçait pas la richesse, il était du moins irréprochable sous le rapport de la bonne grâce et du goût.

La jeune voyageuse gravit une partie du coteau sans se retourner une seule fois vers le splendide spectacle qu'offrait en ce moment le lac, illuminé par le soleil couchant; son regard semblait errer incertain sur les habitations qui se dressaient çà et là, à chaque étage de la montagne. Elle était précisément arrivée à la lisière des vignobles, au point où commencent les guérets, les vergers et les pâturages; elle venait de s'arrêter au milieu d'un carrefour formé par trois chemins, comme si elle eût hésité sur la direction à prendre, quand une voix retentissante qui chantait un psaume se fit entendre à droite, et elle aperçut un vieillard descendant le sentier pierreux. Sa démarche avait une sorte de componction grotesque qui se retrouvait également sur son visage, dont les enluminures bachiques contrastaient étrangement avec ces saintes apparences. Il portait un costume peu différent de celui des paysans de la côte, mais qui avait lui-même une physionomie compassée et discrète. En France, on eût dit que le personnage tenait le milieu entre le marguillier et le magister.

Abraham Chérot n'exerçait pourtant ni ces professions ni aucune autre. Gratifié à sa naissance d'une main difforme, il s'était servi de « cette croix, » comme il l'appelait, pour se dispenser de tout travail et rester à la charge de la commune. Peut-être ses titres à cette faveur eussent-ils été plus sévèrement examinés, si Abraham n'avait su se faire protéger par des hommes justement honorés pour leur bienfaisance et leur foi. Nul ne parlait en effet mieux que lui ce langage qu'une préoccupation trop exclusive a fait passer du dictionnaire religieux dans le vocabulaire journalier des cantons, et qu'un écrivain suisse a spirituellement appelé « le patois de Chanaan : » innocent travers chez les gens de croyances vives, affectation intéressée chez Abraham, mais, en tout cas, habitude commune dont ce dernier avait su faire un lien ! Ainsi soutenu, il était devenu pensionnaire de la *grande maison* (1), qui, sur sa demande de vivre à la campagne, l'avait, selon l'expression vaudoise, « envoyé aux violettes. » Il jouissait là d'une liberté qui lui permettait de suivre ses goûts loin des regards trop sévères de ses protecteurs, et de trinquer indifféremment avec les *purs* ou avec les *profanes*, pourvu qu'il sanctifiât la libation par « quelques *paroles de vie*. »

C'était évidemment ce qu'Abraham Chérot venait de faire, et une certaine gaieté avinée perçait sous son masque puritain. La voyageuse ne s'en aperçut pas sans doute, car, le saluant avec déférence, elle lui demanda, d'un accent moins alémanique que n'eût pu le faire

(1) L'hôpital.

supposer son costume, la route qui conduisait aux Morneux. Chérot s'arrêta et jeta à la jeune fille un de ces regards en dessous qui dans certaines sociétés expriment la modestie et dans certaines églises la piété. — Les Morneux ! répéta-t-il, auriez-vous affaire par hasard, jeune fille, au cousin Jacques Barmou ?

— Il est votre parent, monsieur ? s'écria la Bernoise, dont le visage s'éclaira.

— Selon la chair, mais non selon l'esprit, reprit Abraham avec un soupir; Barmou n'a point dépouillé le vieil homme, et il attend les eaux de la régénération.

La jeune fille parut embarrassée. — Ah ! c'est donc vrai alors, ce qu'on avait dit à ma mère ! reprit-elle avec hésitation et presque en se parlant à elle-même.

— Le malin rôde autour des âmes comme un lion dévorant, continua Chérot, et le cousin Jacques a succombé aux embûches de la grande Babylone.

— C'est Paris que monsieur veut dire ? fit observer la voyageuse avec une ingénuité respectueuse. Oui, je sais qu'il a servi dans les régimens du roi de France, quand il ne comptait pas encore sur cet héritage légué par le grand cousin, et qui l'a fait riche.

— Sachez, jeune fille, qu'il n'y a de vraie richesse que dans la sanctification, répliqua solennellement Abraham ; je n'appelle point richesse les biens consommés dans le péché, et dont on ne sait point faire part à ses frères, — parmi lesquels je comprends nécessairement les cousins. Jamais Barmou n'a songé à reconnaître mes conseils par un témoignage de charité terrestre : je n'ai goûté ni à l'épi de son champ ni au raisin de sa vigne; mais ceux qui vivent du pain et du vin de l'esprit supportent l'injure sans se plaindre, car ils savent que « la vie est une vallée de larmes. »

Cette dernière maxime était le grand principe d'Abraham, le trait brillant et suprême par lequel il avait coutume de clore ses improvisations édifiantes. Après l'avoir émise, il fit une pause majestueuse, comme s'il eût voulu laisser le temps à la jeune fille d'en mesurer la profondeur. Celle-ci respecta un instant ce silence; mais comme le jour tombait rapidement, elle se hasarda à renouveler sa première demande. — Monsieur m'excusera, dit-elle, mais j'ai peur qu'il n'y ait encore loin jusqu'aux Morneux, et je voudrais arriver avant la nuit close.

— La nuit que vous craignez est la lumière, comparée à la nuit de l'âme, objecta gravement Chérot; mais êtes-vous donc attendue chez le cousin, jeune fille ? Qu'allez-vous y faire et qui êtes-vous ?

— Je gage que je le dirai, moi, interrompit tout à coup une voix.

Nos deux interlocuteurs se retournèrent et aperçurent un jeune

paysan qui venait de déboucher par la plus large des routes aboutissant au carrefour. Il conduisait une vache attelée à un de ces traîneaux, appelés *luges*, qui remplacent les chars à roues dans les rapides et étroits sentiers de la montagne. L'herbe fine dont le chemin était tapissé avait empêché d'entendre son approche.

— Ah! c'est François, dit Chérot. Tu connais donc cette jeune fille, toi?

— C'est-à-dire, reprit en riant le nouveau-venu, que je la vois à cette heure comme on voit la lune nouvelle à son lever, pour la première fois; mais j'ai pourtant idée que son nom est Martha Bartmaur, nièce et *fillole* du maître des Morneux. Ai-je deviné, voyons?

La jeune fille se récria. — Qui vous l'a dit? demanda-t-elle.

— Eh! la belle merveille! reprit Abraham, n'est-il pas en service chez Barmou? Il aura su qu'on vous attendait.

— Et puisque j'ai rencontré la *fillole*, c'est moi qui la conduirai au logis, ajouta François.

— A la bonne heure! dit solennellement Chérot; mais rappelle-toi, qu'elle t'est remise comme la brebis fatiguée au bon pasteur.

— Ne craignez donc rien, répliqua gaiement le jeune homme, on lui fera place sur la *luge*. Il y a justement là un coussin vert en son intention.

Il montrait sur le traîneau des tiges de maïs récemment coupées pour le bétail, et qu'il disposa de manière à ce que la jeune fille pût s'y asseoir. Elle le remercia, prit place sur la jonchée et souhaita le bonsoir à Abraham, qui, après l'avoir chargée de rappeler au cousin que « la vie est une vallée de larmes, » reprit sa route en entonnant un nouveau psaume. François s'était également remis en marche et cheminait près de sa vache en sifflant. C'était un garçon de vingt-cinq ans, grand, robuste, et dont le visage un peu haut en couleur avait l'expression ouverte habituelle aux physionomies vaudoises. Il ralentit bientôt le pas afin de se trouver près de la jeune fille, et renoua l'entretien en l'interrogeant sur la route qu'elle avait suivie.

— J'ai laissé la voiture à Bulle, répliqua Marthe.

— *Ava* (1)! et depuis là vous êtes venue à pied! s'écria François. C'est bien trop pour une pauvre alouette qui essaie ses ailes, sans compter que vous n'aviez peut-être jamais quitté le pays?

— Je n'étais point sortie de Gerzensée, répliqua la jeune fille avec émotion.

— Pour lors, ç'a été un grand crèvement de cœur, pas vrai? reprit François.

— Oui, oui, répliqua Marthe. Quand on laisse sa mère... et d'au-

(1) *Ava*, interjection plaintive du dialecte vaudois.

tres encore,... qu'on s'arrache de tous ceux qui vous tiennent, c'est une dure épreuve!... Mais il le fallait : mon oncle et parrain avait demandé à me prendre en service aux Morneux.

— Rapport à ce qui lui est dû? fit observer le jeune valet, qui baissa la voix. C'est-il pas cent écus de Brabant que votre père n'avait pu payer au maître?

— Cent vingt, dit la Bernoise, surprise qu'il connût ce détail.

— Et l'oncle a proposé de faire acquitter la dette par votre travail? continua François.

La jeune fille le regarda. — Eh! vous savez donc tout! s'écria-t-elle; d'où l'avez-vous appris?

— Ah! voilà!... reprit son conducteur, qui affectionnait, comme tous les Vaudois, cette vague expression derrière laquelle se réfugie la paresse d'esprit ou la prudence. — Toujours est-il que vous avez accepté?

— En remerciant Dieu et mon parrain, répliqua Marthe. Quand je devrais peiner jour et nuit, j'aurai trop de contentement si je puis soulever ce poids de dessus la fosse de mon père. Au moment de s'en aller vers Christ, c'était sa grande angoisse, et où qu'il soit à cette heure, la pensée d'être quitte envers l'oncle devra le soulager.

— Eh bien! c'est encore d'une fille brave, ce que vous dites là! reprit François touché du dévouement de la Bernoise; il n'y en a pas beaucoup qui aient comme ça le ressouvenir des morts. Dieu leur en tiendra compte.

La jeune fille ne répondit pas, et il y eut un moment de silence. Le valet de ferme continuait à marcher à côté de la *luge* en abattant avec son fouet les feuilles des buissons qui bordaient la montée; mais il jetait de loin en loin un regard vers sa compagne de route, et plus il la regardait, plus il sentait sa bonne volonté pour elle se changer en véritable sympathie. A vrai dire, Marthe eût prévenu un juge plus difficile. Il y avait dans ses traits, dans son port, dans ses mouvemens, je ne sais quoi de cordial et de pénétrant qui exerçait sur tous une irrésistible séduction. La blancheur nacrée de son front large et pur semblait se fondre dans l'or pâle de sa chevelure; son œil était d'un bleu profond, son nez droit, ses lèvres légèrement épaisses, mais admirablement encadrées dans l'ovale un peu large de son visage; sa taille élevée accusait une vigueur juvénile qu'adoucissaient la richesse des formes et la mollesse des contours. Elle semblait avoir enfin cette ignorance d'elle-même qui laisse à la beauté toute sa franchise et aux grâces tout leur développement.

Après une pause de quelques instans, elle reprit l'entretien par des questions sur la situation de la ferme des Morneux, sur son étendue, enfin sur les habitudes du propriétaire. — Ni ma mère ni moi n'avons revu l'oncle depuis le jour de mon baptême, ajouta-t-elle,

et nous ne savons que ce que nous ont appris quelques Vaudois de passage dans le Stockhorn; encore le plus souvent ne parlaient-ils que de son bien.

— Alors ils ont dû vous dire que c'était un homme terriblement *piastreux,* fit observer François. Il n'y en a pas beaucoup dans la contrée qui soient bons pour marcher à son attelée; mais aussi il est de ceux qui ne pavent pas les routes avec leurs écus, et qui aiment mieux, comme on dit, laisser confire leur argent.

— Ma mère m'avait avertie de la chose, reprit Marthe, et encore d'une autre...

— De laquelle donc?

— Elle m'a dit que de son temps l'oncle Jacques avait la parole haute, qu'il ne pouvait souffrir ni retard ni contradiction, et qu'il trouvait toujours l'ouvrage en arrière... Reste à savoir si l'âge l'a changé...

Son regard fixé sur son compagnon semblait l'interroger à cet égard. — C'est-à-dire... voilà! répliqua François, qui, satisfait de cette explication vaudoise, se mit à faire claquer son fouet; puis, voyant un nuage de tristesse passer sur le front de Marthe, il ajouta d'un ton d'intérêt : — N'allez pas pourtant prendre peur au moins. C'est vrai, le maître n'est pas trop commode; mais il ne faut pas croire non plus que ce soit un *garou!* Il a été baptisé dans son temps, quoi qu'il en dise. Et puis on sera là pour vous avertir et pour vous donner du réconfort. Soyez paisible, il n'y a pas pire que moi pour défendre ceux qui m'agréent.

— Que Dieu vous récompense pour vos bonnes intentions, François! dit la Bernoise. Soyez sûr que je ne les oublierai ni ici ni ailleurs.

L'émotion attendrie avec laquelle ces mots étaient prononcés gagna le jeune homme; il prit la main de Marthe en répétant ses assurances de bonne amitié, et s'asseyant près d'elle sur la *luge :* — Pour ne pas mentir, on a besoin d'une rude patience là-bas, dit-il, et sans les gages, j'aurais dit depuis longtemps au maître : Adieu! je t'ai vu! Mais, pas moins, on finit par prendre la chose en accoutumance. Je vous aiderai, comme on dit, des quatre fers. Seulement l'oncle ne doit pas savoir que nous nous accordons, et pour ça faut jamais...

Il s'interrompit tout à coup.

— Qu'y a-t-il? demanda Marthe.

— Regardez là-bas, derrière le *clédar* (1), murmura le valet en baissant la voix. C'est le maître!

La jeune fille se leva aussitôt pour courir à son parrain; mais elle fut subitement arrêtée par un juron qui la fit tressaillir.

(1) *Clédar,* barrière établie dans une haie.

— Vain nom de Dieu! voilà donc ce qui te retarde? cria Barmou à son valet; tu restes en route à faire le galant quand l'ouvrage appelle au logis? Je t'ai donné, il paraît, une *ermaille* et une *luge* pour carioler les *gracieuses* (1)?

— Je vous amène celle que vous attendiez, répondit François d'un ton de condescendance familière. Est-ce que vous ne reconnaissez pas votre *fillole?* Je l'ai rencontrée à la croisée des chemins qui demandait sa route au cousin Abraham.

— Ce qui fait que dès l'arrivée je me suis trouvée en famille, ajouta Marthe, qui s'approcha de Barmou pour l'embrasser.

Celui-ci la laissa faire en grommelant quelques injures contre Chérot; puis, s'adressant à François : — Et toi, un peu de hâte! continua-t-il; montre que tu as des jambes et un fouet! En route, *saint-lâche!* les bêtes attendent après leur fourrage.

A ces mots, le vieux paysan reprit lui-même le chemin du logis le long des champs, tandis que François forçait la vache à presser le pas. Marthe resta un instant incertaine de ce qu'elle devait faire; mais, voyant que son oncle ne l'encourageait par aucun signe à le suivre, elle prit le même chemin que la *luge,* honteuse et le cœur gros de l'accueil qu'elle venait de recevoir. Barmou la précédait de quelques pas de l'autre côté de la haie. A chaque détour du chemin, elle pouvait apercevoir son profil, qui se découpait sur le ciel déjà sombre. Les lignes en étaient singulièrement nettes et arrêtées, mais avec une expression de dureté railleuse qui, dès l'abord, repoussait. L'œil enfoncé brillait rond et petit sous des sourcils aux poils épars; la mâchoire dégarnie laissait se rejoindre le nez et le menton; une barbe rousse, entrecoupée par les marques livides de la petite-vérole et longue alors de huit jours, tachetait son visage; quelques mèches de cheveux fauves à demi grisonnans étaient collées sur ses tempes creusées. Maigre et petit de taille, le vieux paysan avait cette vivacité de mouvement qui annonce moins la vigueur que la fièvre de l'activité. Il était vêtu d'un habillement complet de mitaine jaunâtre blanchi sur toutes les coutures. Les rayons mourans du jour, qui laissaient dans l'ombre le chemin creusé sur la pente, éclairaient le champ plus élevé dont il suivait la berge, et l'enveloppaient d'une sorte de nimbe rougeâtre qui lui donnait je ne sais quoi de diabolique. Marthe ne pouvait détacher son regard de cette espèce de vision, et chaque fois que Barmou se retournait à demi de son côté, elle sentait son sang se figer de frayeur.

Après quelques détours au flanc de la montagne, tous trois aperçurent la toiture des Morneux, qui se montrait au-dessus d'un bou-

(1) *Une ermaille*, une vache. — *Les gracieuses*, les jeunes filles.

quet de cerisiers. A en juger par le nombre des appentis de service et par l'ampleur de la fosse à fumier qui s'étendait devant l'étable, le domaine devait être d'une notable importance pour le pays. Dès que le bruit du traîneau se fit entendre, un jeune garçon et une servante qui étaient accourus voulurent aider à dételer; mais Barmou les chassa.

— A votre ouvrage, fainéans! cria-t-il. Faut-il être quatre pour mettre un cheval à la longe? Voyez s'ils ne sont pas toujours à l'affût du rien-faire! autant de valets, autant de voleurs de pain!

Le jeune garçon et la Savoyarde n'entendirent pas ces derniers mots : dès le premier ordre du maître, tous deux s'étaient hâtés de rentrer. Jacques continua de maugréer tout en détachant du traîneau la vache que François conduisit à l'écurie, tandis qu'il prenait lui-même à brassée une partie du fourrage chargé sur la *luge* et le portait à l'étable. Marthe, restée debout à quelques pas et ne sachant que devenir au milieu de cette bourrasque, se décida à prendre le reste des tiges de maïs dont elle garnit les râteliers. Barmou la laissa faire sans rien dire, et gagna la maison, où elle le suivit.

Ce fut là seulement qu'il lui adressa directement la parole. Il attacha sur elle ses yeux gris, et après avoir paru jouir quelques instans de son embarras : — C'est donc toi enfin! dit-il d'une voix brève; ta mère s'est pourtant décidée à t'envoyer? Nom du diable! il était temps! Encore huit jours, et j'aurais retiré de vous mon bon vouloir, car c'est une grande grâce, sais-tu? que je vous fais à toutes deux de te prendre ainsi en paiement de ce que me devait le défunt.

— Ma mère l'a compris de même, et nous vous en remercions, répliqua timidement la jeune fille.

— A la bonne heure! reprit Barmou, nous verrons ta bonne volonté. La mère dit que tu es une vaillante travailleuse; mais je ne prendrai pas son dire pour caution, vu qu'elle a toujours été, pour son compte, un peu nonchalante.

— Ma mère! répéta Marthe étonnée.

— Oui, oui, continua le paysan; ça convenait à ton père, qui aimait de même à s'ébaudir. — Encore un fier *avale-royaumes,* celui-là (1)!

— Ah! par grâce, mon parrain, ne parlez pas ainsi, interrompit la jeune fille, dont les yeux se mouillèrent.

— Quoi donc! reprit Barmou en ricanant; est-ce que tu es une fille à superstitions? Pourquoi ne saurais-tu pas ce qu'il y a à dire sur ceux qui t'ont mise au monde?

— Parce que ce n'est pas à moi de les juger, répliqua Marthe avec une énergie émue, et qu'il y a un commandement qui nous ordonne d'honorer notre père et notre mère.

(1) *Avale-royaumes*, dissipateur.

Le paysan redressa la tête et cligna l'œil.

— Ah! oui-dà, tu te chausses chez ce cordonnier-là! dit-il d'un ton ironique; eh bien! tu sauras, la fille, qu'aux Morneux il n'y a de commandemens que les miens, que je dis ce qui me plaît, et qu'on m'écoute quand même; mais en voilà assez pour le quart d'heure, les autres t'apprendront comment on se gouverne ici. — Holà! hé! la Lise! est-ce que nous ne soupons pas aujourd'hui?

— Voilà! répondit la servante, qui arriva avec tout ce qu'il fallait, et commença à mettre le couvert en jetant à la nouvelle venue des regards mécontens. Marthe voulut l'aider; mais la Lise lui déclara sèchement qu'elle n'avait besoin de personne pour faire son ouvrage, et que la demoiselle devait prendre garde de gâter ses beaux atours. Le *boube* (bouvier), qui entra peu après, ne se montra pas plus accueillant : il alla s'asseoir près du foyer, alternativement occupé de regarder la Bernoise et d'échanger avec la Lise un rire moqueur. L'oncle Jacques observait du coin de l'œil la réception faite à l'étrangère. En même temps qu'il s'amusait de son malaise, il se réjouissait de ces annonces de malveillance qui le rassuraient contre la bonne entente de ses gens. Il était, en effet, de ceux qui pensent que l'accord des serviteurs fait la ruine des maîtres, et il avait toujours appliqué chez lui la maxime royale « diviser pour régner. » François, qui se présenta à son tour, sembla se mettre à l'unisson des autres, et ne vouloir donner aucune suite aux bonnes intentions précédemment annoncées. Il affecta de ne point prendre garde à la jeune fille, s'approcha de la fenêtre sans lui parler, et se mit à battre la charge sur le vitrage.

Enfin le souper fut servi, et chacun prit place, sauf Marthe, pour qui la Lise avait malicieusement négligé de mettre un couvert. Barmou, voyant qu'elle ne s'approchait point, lui demanda brusquement si elle refusait de souper avec les autres.

— Excusez-moi, répondit-elle timidement; mais je ne voyais point ma place.

— Ah! Jésus! c'est ma faute, s'écria la Lise, qui parut alors s'apercevoir de son oubli volontaire; je n'ai pas servi la demoiselle, et faut croire qu'elle n'a pas l'accoutumance de se servir elle-même.

Barmou sourit à la façon des loups qui se pourlèchent. — Allons! vas-tu déjà *guerrer* (1), la Savoyarde? dit-il d'un air hypocritement pacifique; tu sais bien que j'aime la paix! Ne tardons pas davantage, croyez-moi; faut jamais faire attendre les gourmandises.

En parlant ainsi, il avait gagné le haut bout de la table, où il s'assit. Le petit Baptiste, François et la Lise prirent également leurs places.

(1) *Guerrer*, faire la guerre.

Barmou commença par se verser un plein verre de salvagnin (1), dont il avait près de lui une bouteille, tandis qu'un pot de cidre coupé au tiers était placé devant les autres convives. Après avoir vidé son gobelet et fait claquer sa langue contre son palais, ce qui était une manière détournée et narquoise de vanter l'excellence du vin qu'il venait de boire devant ceux qui n'en buvaient pas, il s'empara de la grande fourchette de fer et mit la main au plat.

Dans ce moment, un geste d'avertissement adressé à Marthe par François fit lever les yeux au paysan, et il aperçut la jeune fille debout devant la place qui lui avait été assignée.

— Eh bien! qu'y a-t-il encore? demanda-t-il; pourquoi rester là, droite comme un échalas? Crois-tu par hasard que nous allons nous mettre en danse? Qu'attends-tu pour prendre ta nourriture?

— J'attends que mon parrain veuille bien prier Dieu de la bénir, répondit Marthe avec modestie.

La demande était si inattendue, elle heurtait tellement les habitudes établies aux Morneux par l'oncle Barmou, qu'il y eut un mouvement général. François haussa les épaules d'un air contrarié, la Lise se récria, et Baptiste fit entendre un rire bête que le vieux paysan interrompit par des imprécations. Aux paroles de Marthe, le sang lui était monté jusqu'aux yeux, et il s'était redressé comme une couleuvre blessée. — Ah! tu es donc aussi dans les *momières,* toi? s'écria-t-il. Le diable me torde, j'aurais dû m'en douter! ç'a toujours été le vice des femmes de la famille : ta mère et tes tantes apportaient partout leur Bible et leur chaufferette; mais apprends bien une chose, la Bernoise, c'est qu'ici il n'est pas question de vos farces. Tu n'es pas venue aux Morneux pour faire ton salut, je suppose?

— Pardonnez-moi, mon parrain, dit la jeune fille avec douceur, on peut le faire partout.

— Et moi, mille damnations! reprit le paysan, je te dis que tu es venue ici pour traire, pour filer et pour ranger la maison, ce que tu commenceras dès demain, pendant que la Savoyarde ira aux champs.

— C'est dit, répliqua Marthe avec soumission; mes forces et mon temps sont à votre service.

— Comme aussi ta volonté, entends-tu bien? ajouta Barmou, qui fixa sur elle des regards où brillait la colère. Écoute ceci : il y a quinze ans qu'aucun pasteur n'a mis le pied sur le seuil des Morneux, et je ne sais plus le chemin du temple. Je ne veux pas de fanatiques chez moi. Tu vois la Lise, qui est catholique, soi-disant; François, qui a été instruit au catéchisme huguenot, et le *boube,* qui

(1) Espèce de vin qui se récolte dans le canton de Vaud.

n'est rien du tout : eh bien! tous trois n'ont pour bon Dieu que *saint-travail* avec *sainte-pitance,* et c'est moi qui suis leur curé.

— Que Christ vous pardonne ainsi qu'à eux! dit Marthe avec une gravité pleine d'onction, mais moi, — qu'il en soit béni! — j'ai reçu une plus grande grâce, et si nous ne devons point prier ensemble, je prierai seule pour tous.

Barmou frappa la table du poing.

— Par les cinquante diables! ne t'en avise pas, s'écria-t-il, je ne veux entendre ni vos psaumes, ni vos oraisons.

— Aussi les répéterai-je tout bas, mon parrain.

— Pas même, pas même! interrompit le vieux paysan hors de lui; la male-mort me vienne! il ne sera pas dit que j'aurai souffert ici vos grimaces. Assieds-toi et mange sans patenôtres, ou bien enlève ton souper et détale.

— Ce sera à votre commandement, dit la jeune fille, qui prit tranquillement le morceau de pain placé devant elle et quitta la table.

— Cours donc! mauvaise *chante-pleure* (1)! s'écria Barmou en se levant à moitié, va demander qu'il te tombe de la manne pour manger sur le pouce. La Savoyarde, montre-lui le *moulin à prières* de la tante Isabeau, c'est la chambre qui lui convient.

II.

La pièce autrefois occupée par la tante Isabeau formait l'angle de la maison. Éclairée par deux fenêtres dont l'une regardait le lac, l'autre la montagne, cette chambre était depuis longtemps inhabitée. Sur le plancher s'étalaient des graines potagères, exposées là au soleil et gardées pour semence. Trois immenses armoires, renfermant, outre les vêtemens de la défunte, les réserves de linge, les provisions d'hiver et quelques poupées de lin, garnissaient une des parois; contre l'autre s'appuyaient le vieux lit à baldaquin avec ses rideaux de serge verte à ourlet rose, une commode surmontée d'une petite niche en verre, sous laquelle se dressait un bouquet de fleurs artificielles, et quelques chaises à fond de bois. Près de la fenêtre, on voyait un vieux fauteuil à bras, et devant le fauteuil, un petit guéridon sur lequel se trouvaient encore les lunettes de la vieille tante et le tricot que la mort était venue interrompre. Au-dessus, dans le trumeau, on avait suspendu un cadre de bois noir renfermant une de ces lettres ornées d'images symboliques et de guirlandes coloriées que les écoliers de la Suisse allemande adressent à leur famille le jour du nouvel an. Marthe s'approcha et y lut la signature de l'on-

(1) *Chante-pleure,* qui pleure et qui rit alternativement.

cle Louis, le *besson* (1) de sa mère, mort en Amérique depuis de longues années, mais dont le souvenir lui était cher et présent par tout ce qu'elle en avait entendu raconter. A côté, sur une petite étagère, elle crut reconnaître un livre — qu'elle prit vivement : c'était l'ancienne Bible de la famille. Sur les premiers feuillets, on avait soigneusement inscrit les principaux événemens domestiques, les naissances, les mariages, les morts, et la plume qui avait enregistré chacun de ces faits y avait ajouté un renvoi à des passages qui devaient servir d'actions de grâces ou de consolation. Les pages du livre saint, jaunies par le temps et frangées au bord, prouvaient que les mains de plusieurs générations aujourd'hui ensevelies dans la tombe les avaient successivement feuilletées. On trouvait là comme une trace du passage des ancêtres; c'était le mémorial de la famille, réduit à ce qui avait véritablement signalé ces humbles existences, créées dans l'obscurité, poursuivies dans le travail, terminées sous un rayon d'espérances immortelles.

La jeune fille se sentit saisie de respect, elle baisa le saint volume avec une vénération attendrie et l'ouvrit au hasard. Le *Livre de Job* se trouva sous ses yeux : elle se mit à lire lentement ce récit merveilleux du combat engagé entre Dieu et Satan, cette plainte de la foi aux prises avec les douleurs humaines. A mesure qu'elle lisait, une sorte d'exaltation intérieure relevait son courage; les paroles de la Bible agissaient sur elle comme ces cordiaux souverains dont quelques gouttes suffisent pour ranimer la vigueur abattue. Toutes les images de la maison paternelle se réveillaient autour de ces versets, lus tant de fois avec sa mère, expliqués si souvent par le pasteur de son village. Marthe croyait entendre leurs voix, elle se rappelait les circonstances de cette lecture, les commentaires édifians, les vaillantes résolutions. Le livre sacré était pour elle un sanctuaire où s'étaient réfugiés les souvenirs les plus purs, les plus encourageans et les plus chers : à côté de l'accent inspiré retentissaient les accens de toutes les fées de l'enfance et du foyer. Ses larmes, jusqu'alors retenues, coulèrent librement; mais, loin de l'affaiblir, elles la fortifièrent. Ramenée aux idées de résignation, les duretés dont elle venait d'avoir à souffrir ne lui parurent plus que des épreuves de peu d'importance. Elle jugea que Dieu l'avait suffisamment dédommagée en lui donnant, dans cette demeure sans croyances, la seule retraite où la foi des aïeux eût été conservée. Il lui sembla que l'âme de la tante Isabeau continuait à habiter avec elle la chambre écartée, qu'elle l'aurait pour compagne et pour protectrice. Aussi son cœur, qui avait d'abord fléchi par surprise, reprit-il sa force et sa

(1) *Besson :* ce mot est employé en Suisse comme en France pour indiquer un jumeau.

sérénité. La jeune Bernoise était à cet âge où l'on accepte sans marchander les tâches laborieuses, où, riche de vie, on donne volontiers son sang et ses larmes, où la couronne d'épines enfin est un supplice qui orne et une douleur qui relève.

Après une prière fervente, Marthe mangea presque gaiement le morceau de pain sec emporté du souper et se coucha, fermement décidée à tout supporter pour acquitter la dette de son père. Son ignorance soutenait sa bonne volonté, et lui donnait même espoir de rappeler l'oncle Barmou à de meilleures pensées. Avec plus d'expérience, elle eût su que les âmes endurcies étaient difficilement ramenées, que dans les conditions journalières les conversions étaient rares, et qu'il fallait, pour transformer les persécuteurs en apôtres, les éclairs miraculeux de la route de Damas; mais elle n'en était point encore arrivée à cette aride conviction qui arrête l'effort et éteint jusqu'au désir. Dans sa foi naïve, elle pensait que tous les cœurs doivent s'ouvrir sous les rayons de la tendresse et de la douceur.

Ainsi raffermie, elle se leva le lendemain dès le point du jour, descendit promptement et prit possession du domaine qui lui avait été assigné la veille par son parrain. Personne n'était encore debout; il fallut qu'elle se mît au fait de tout sans guide et sans conseil, mais ce fut pour elle le moyen de mieux voir et de s'instruire plus complétement. Lorsque la Lise parut, elle trouva, à son grand dépit, le ménage déjà fait et les vaches tirées. Ne pouvant s'en plaindre tout haut, elle saisit le prétexte de quelques modifications apportées aux arrangemens intérieurs pour se récrier contre les nouvelles venues qui prétendaient tout réformer et affectaient un zèle toujours de courte durée. Marthe lui répondit tranquillement que, d'après la volonté de son oncle, le ménage la regardait seule désormais, qu'en ayant la responsabilité, elle devait en avoir la libre direction, et qu'elle demandait à Lise de ne pas plus s'en inquiéter qu'elle ne s'inquiéterait elle-même des travaux des champs.

Barmou entra comme elle achevait ces mots, et la Savoyarde, qui avait des raisons particulières de se croire quelque crédit près du maître, se mit à crier que la Bernoise l'*insolentait,* et qu'elle ne se laisserait pas ainsi *marcher dessus* par une étrangère. Elle en eût dit davantage, si le vieux paysan, qui avait apprécié d'un coup d'œil la besogne faite, ne lui eût imposé silence en lui ordonnant brusquement d'aller rejoindre François au labour. La résistance suppose une force intérieure qui participe de la vertu; tout ce qui est corrompu s'affaisse ou se dissout : la servante avilie par une domination à laquelle elle n'avait rien su refuser rentra subitement dans ses habitudes serviles, et se hâta d'obéir.

Ainsi affranchie d'un contrôle humiliant, Marthe fit tous ses efforts

pour établir aux Morneux un ordre dont on avait depuis longtemps perdu la tradition. Il y a dans l'aménagement domestique quelque chose qui révèle nos goûts, nos habitudes, presque notre âge. Le soleil de la jeunesse et les brumes des années déclinantes jettent sur le foyer leurs lueurs ou leurs ombres. Marthe introduisit dans le rangement du ménage je ne sais quelle grâce champêtre qui semblait un reflet d'elle-même. Les plus belles faïences furent étalées sur les planchettes, des fleurs ornèrent les vases de porcelaine ébréchés posés sur le buffet; elle rangea sur la cheminée, entre les deux flambeaux de cuivre, les plus belles poires du fruitier, décoration agreste qui rappelait les vergers et symbolisait l'abondance. Les tables et les bancs furent cirés avec soin; les ustensiles les plus vulgaires devinrent, par l'éclat de leur propreté, de véritables ornemens du logis. Dès le premier regard, tout agréait; on se sentait à l'aise et disposé à rester. La laiterie ne fut pas moins habilement dirigée, et Barmou s'en aperçut, au bout de quelques jours, à l'augmentation et à l'amélioration des produits. La Lise avait cette activité brutale qui se dépense sans ordre, sans réflexion, et qui prend la fatigue pour le devoir accompli. Avec moins de mouvement et moins de bruit, la nouvelle servante fit mieux et davantage.

Le parrain de Marthe avait attendu la fin du premier mois en observant sans rien dire; il comprit la valeur de l'acquisition qu'il venait de faire, mais il n'en laissa rien paraître. Il avait pour principe que la politique du maître qui veut tenir ses gens en haleine doit être de se montrer toujours médiocrement satisfait, et que la louange est une avance faite à la résistance ou à la paresse. Aussi se promit-il bien de ne pas gâter Marthe en lui laissant soupçonner ce qu'elle valait, mais de chercher plutôt toutes les occasions de la prendre en faute. Il était d'ailleurs partagé entre deux sentimens contraires qui changeaient à chaque instant ses dispositions à l'égard de la jeune fille. Tandis que, d'un côté, sa bonne grâce, sa bonne humeur et sa science de ménagère le charmaient, de l'autre sa paisible assurance et son obstination de piété l'agaçaient jusqu'à la colère. Maître absolu dans son domaine, le vieux paysan s'était accoutumé à tout faire plier devant lui. L'attitude craintive de ses serviteurs était devenue à la longue une des conditions de son existence. Il avait besoin de faire peur, comme certaines gens de faire parade de leur force ou de leur beauté; il y mettait sa satisfaction, son point d'honneur. A l'exemple de Louis XIV, qui, pour essayer son air majestueux, se plaisait à regarder fixement ses valets de chambre jusqu'à leur ôter la parole, le père Barmou s'amusait de loin en loin à jouer l'emportement et à voir trembler ceux qui l'entouraient. C'était, avec ses affectations bruyantes d'incrédulité, son véritable orgueil,

l'air sous lequel il s'était produit dans le monde, et qu'il tenait à conserver comme l'expression de sa personnalité.

Ce caractère moitié réel, moitié factice, avait inspiré aux plus scrupuleux une sorte de terreur et aux autres une réserve dont le propriétaire des Morneux était secrètement ravi. La vanité humaine s'accommode de tout ce qui exhausse; quand on ne peut briller par la gloire, on accepte de se distinguer par la réprobation, et il y a dans la plupart des hommes quelque chose d'Érostrate. Or la jeune Bernoise lui refusait positivement cette satisfaction accoutumée : sa soumission restait également étrangère à la bravade et à la crainte. Marthe ne semblait point souffrir de l'absence d'approbation; elle subissait les reproches sans abattement et n'était évidemment occupée que d'accomplir son devoir avec simplicité. Barmou avait en vain tourné autour de cette âme pour y trouver un point vulnérable : la bonne grâce de Marthe le désarmait. Il avait fallu fermer les yeux sur le recueillement qui trahissait la prière de la jeune fille au commencement des repas, ne pas entendre ses expressions respectueuses lorsqu'elle parlait des choses de la religion, et feindre d'ignorer les causes de ses sorties du dimanche à l'heure du sermon. Cette dernière tolérance avait été la plus difficile à admettre par l'ancien soldat : elle contrariait trop ostensiblement les principes établis aux Morneux pour ne point prouver à tous que sa volonté avait cessé d'y être souveraine. Bien des fois Barmou avait été près de s'opposer ouvertement à ce qu'il appelait les momeries de Marthe; mais l'incertitude de la réussite l'avait toujours retenu. Il commençait à comprendre la difficulté de combattre ces âmes douces et sans révolte qui, solidement ancrées sur une foi, flottent dans l'orage sans jamais céder ni périr.

Un dimanche qu'il sortait vêtu de son meilleur habit et coiffé de son feutre neuf pour se rendre chez le notaire auquel il voulait parler de quelques *hommées* de prairies dont on annonçait la vente, il rencontra devant le seuil le cousin Chérot et Pierre Larroi, qui descendaient également au village. Larroi était un de ses voisins et, après lui, le plus riche paysan des alentours; il eût même occupé le premier rang sans un procès contre un parent bernois qui l'avait privé d'une portion de ses biens. Cet amoindrissement d'opulence avait empoisonné la prospérité de Larroi; moins riche, il s'était cru pauvre, et son ressentiment contre celui qui l'avait dépouillé s'était étendu à tous les gens de la même race. Quiconque venait des *Allemagnes* lui paraissait un ennemi; c'était une de ces haines maniaques pour lesquelles tout devient prétexte d'éclater. Barmou, qui savait sa folie, cherchait d'habitude à l'éviter; mais Abraham ne pouvait laisser échapper l'occasion de prouver sa parenté avec le richard des Morneux, et il salua Barmou de loin du titre de cousin.

— Adieu! adieu! répliqua Jacques en bon Vaudois pour qui ce mot signifie bonjour.

— Vous voilà endimanché de bonne heure, cousin, reprit Chérot; auriez-vous entendu par hasard le son des cloches, et descendez-vous vers la piscine où se distribue l'eau de la régénération? Les yeux aveugles commencent donc à voir la lumière depuis l'arrivée de la jeune parente?

Jacques fit un mouvement.

— La Bernoise! s'écria Pierre; c'est-il de la Bernoise que vous parlez, père Abraham? Qu'a-t-elle donc fait, dites?

— Elle a confessé tout haut la vérité, répliqua Chérot avec pompe; elle est descendue des Morneux à la maison de Dieu.

— Elle va au temple, vous voulez dire, reprit Larroi; au fait, je m'en souviens à cette heure. Ah bien! mais Jacques ne s'y oppose donc plus?

— Qu'importe l'opposition des *irrégénérés?* remarqua solennellement Chérot.

— Tais-toi, pinte baptisée! interrompit Barmou à bout de patience; ce qui se passe aux Morneux ne regarde ni toi ni les autres.

— Alors tu conviens de la chose? interrompit Pierre. Par ma vie! j'en étais sûr! Dès qu'on a ouvert sa porte à quelqu'un des *Allemagnes,* tout est fini!... A moi on m'a pris mon bien, à toi ton commandement! Bernoises ou Bernois, c'est toujours le malheur! Je gage que tu n'es plus le maître chez toi!

Les yeux de Jacques devinrent jaunes de bile. — Tu ne crois pas cela! dit-il dédaigneusement; non, mille dieux! tu ne peux pas le croire! Tout le monde sait que mes gens sont dans ma main comme ce bâton, n'allant qu'où les conduit mon désir.

Marthe sortait de l'habitation dans ce moment même, parée de son plus beau costume et tenant à la main son livre de psaumes.

— Ceci nous apprend que la créature descend aux sources de l'édification, dit Abraham en la montrant à son cousin.

— Voyons ce que tu vas faire, reprit Larroi, qui guigna Jacques. Si la Bernoise va au temple par ta franche volonté, c'est clair que tu es devenu un saint, sinon tu nous montreras comment elle t'obéit.

Barmou, qui se préparait à passer outre en haussant les épaules, s'arrêta brusquement. Le dilemme était trop péremptoire pour qu'il fût possible d'y échapper. Laisser partir Marthe, c'était évidemment donner prétexte au voisin de le rendre ridicule en répandant le bruit de sa prétendue conversion; mais s'il retenait la jeune fille d'autorité, il s'exposait à l'éclat d'une désobéissance qui compromettait gravement sa réputation de maître. Des deux côtés il y avait donc péril. Le vieux paysan le comprit sur-le-champ; il ne manquait au

besoin ni de finesse ni de ressources d'esprit : il résolut de tourner la difficulté. Marthe traversait la cour; il l'appela sans paraître prendre garde à son livre ni à son costume.

— Écoute un peu, toi, dit-il d'une voix qui n'avait que l'apparence de la rudesse : faut que je descende vers le village pendant que la Lise et François vont aux regains là-haut; rappelle-toi que je laisse la maison à ton *incombance*.

La jeune fille parut déconcertée.

— Mais, hasarda-t-elle, Baptiste est dans le *soli*.

— Le *boube!* répéta Barmou; est-ce que tu voudrais donc confier notre bien à la garde d'un pareil *idoine*, quand on a vu rôder les bouteurs de feu autour des *mazots?* Faut que quelqu'un reste au logis (1).

— On y sera donc! répliqua la jeune fille en jetant un regard de regret vers le clocher qui pyramidait au bas de la montagne; puisqu'il le faut, c'est que Dieu le veut. J'aurai l'œil sur tout, notre maître; vous pouvez sortir en paix.

A ces mots, elle rentra tristement, et Barmou, qui craignait quelque complication, se hâta de partir : ses deux interlocuteurs le suivirent.

— Hélas! soupira Abraham, qui avait regardé la jeune fille rentrer, j'aurais dû le prévoir : la chair est faible, et la cousine a cédé.

— Ce n'est pas toujours qu'on lui ait fait faire la chose d'autorité! objecta Larroi. Vrai Dieu! je ne te reconnais plus, Jacques; te voilà devenu le roi des agneaux.

— C'est bon! dit Barmou, qui pressa le pas pour rompre l'entretien.

— Non, foi d'homme! continua ironiquement Pierre, je vois qu'on avait raison de dire que la Bernoise devenait maîtresse aux Morneux.

— C'est-il bientôt fini? demanda le paysan, qui se contenait avec peine.

— Quand tu lui parlais tout à l'heure, ajouta Larroi, ta parole avait plutôt l'air d'une prière que d'un commandement.

— Ah! tonnerre du ciel! en voilà pourtant assez! s'écria Jacques, qui entra dans les vignes et pressa le pas pour éviter un plus long entretien, mais qui ne put s'empêcher d'entendre l'éclat de rire du voisin. Au fond, lui-même n'était pas satisfait de la manière dont il venait de se tirer d'embarras; il sentait que son omnipotence domestique était sérieusement compromise et sa réputation en péril. Il se dit qu'il avait été trop faible avec Marthe, qu'un peu plus de persistance l'aurait pliée comme les autres à la discipline des Morneux; mais il avait beau se le dire, quelque chose en lui protestait tout bas. Sans doute il pouvait placer la jeune fille dans l'alternative de se

(1) *Mazots*, cabanes élevées dans la montagne pour abriter le foin. — *Soli*, le grenier à fourrage. — *Incombance*, responsabilité. — *Idoine*, idiot.

soumettre ou de partir; néanmoins il prévoyait son choix et sentait l'impossibilité de la remplacer. Aussi, son intérêt aidant, commença-t-il à chercher des excuses à sa tolérance. Après tout, une si vaillante créature méritait bien qu'on lui passât quelque chose; la religion était son seul vice, et qui pouvait se vanter d'être parfait? Les gens raisonnables devaient se contenter de la plaindre. Barmou, lui, avait d'ailleurs toujours été pour la liberté de conscience, — quoiqu'il soutînt que l'homme n'en eût pas. C'était bien à des imbéciles comme Larroi de le soupçonner de conversion. Sa conduite prouverait au reste ce qui en était; on verrait s'il ne saisirait point, comme par le passé, toutes les occasions de jouer quelque tour au pasteur, s'il ne voterait point au conseil contre les dépenses pour le culte, s'il ne chanterait pas à la *pinte* (1) les plus hardies chansons du régiment!

Un peu relevé par ces belles résolutions, Barmou arriva chez le notaire; mais il était dit que ce jour-là tout lui deviendrait ennui. Il apprit que le morceau de pré qu'il convoitait venait d'être vendu à un de ses ennemis, grand chanteur de psaumes. Descendu pour le culte au premier son de la cloche, ce lecteur de Bible avait précédé notre homme de quelques instans, et avait conclu le marché aux meilleures conditions. — Son zèle pour Dieu lui est tourné à profit, fit observer le notaire en souriant.

Jacques secoua la tête. — Oui, oui, murmura-t-il; voilà nos momiers! le soin de leurs âmes n'apporte jamais de nuisance à leur bourse; tant plus ils ont de religion, tant plus ils aiment les gros intérêts!

Il sortit l'humeur aigrie et se dirigea vers la *pinte* de Mollard, où il espérait se décharger le cœur. C'était là que venaient le dimanche tous les esprits forts de Cully, qui, comme Rabelais, avaient adopté pour dieu la *dive bouteille*. Par malheur, le soleil, qui s'était montré brusquement après plusieurs jours de pluie, avait rappelé les fenaisons en retard aux compagnons habituels de Jacques, et ceux-ci, peu scrupuleux sur le repos du dimanche, étaient allés faucher dans la montagne. Barmou ne trouva à la *pinte* que quelques buveurs incurables abrutis par l'ivresse et incapables de lui faire une société ni un auditoire. Après avoir vainement attendu, il se décida à regagner les Morneux, mécontent de tout le monde, et ne voyant d'autre ressource que de prendre également sa faux et de monter aux hautes prairies; mais à mesure qu'il avançait, les cimes se chargeaient de nuées qui descendaient rapidement le long des pentes comme une avalanche brumeuse. Le ciel, de plus en plus couvert, prenait cette teinte d'un gris uniforme qui accompagne toujours le

(1) *La pinte*, le cabaret.

vouaret (1); une pluie fine et serrée grésillait déjà à petit bruit sur les larges feuilles des noyers. Le paysan comprit que le fauchage ne pourrait continuer ce jour-là, et qu'il était inutile de rejoindre la Lise et François aux *mazots*.

Sa seule ressource était de rentrer au logis; mais Barmou ne s'y résignait qu'à contre-cœur et avec une sourde colère. Sa vie de caserne lui avait fait perdre l'habitude du foyer, et lorsque, par un legs inattendu, il s'était vu tout à coup propriétaire des Morneux, il n'y avait trouvé ni le cercle de famille, ni les joies domestiques qui auraient pu le transformer et le retenir. La présence de la tante Isabeau, vieille, infirme et tout entière à Dieu, l'avait plutôt éloigné. Il s'était accoutumé à chercher au dehors ses distractions. En réalité, Jacques n'avait point ce qui constitue une demeure, c'est-à-dire un centre aimé qui sert de rendez-vous pour les cœurs, des souvenirs qui tiennent compagnie, des plaisirs familiers qui s'enlacent à tous les instans et constituent ce bonheur de vivre qui n'a point de nom. Pour lui, le logis des Morneux était seulement un réfectoire, un gîte et un atelier où, hors les heures de travail et de repos, il ne trouvait qu'ennui. Aussi, depuis bien des années, n'y avait-il passé une seule journée de loisir. Il avait fallu, pour l'y exposer, un concours de circonstances qu'il repassait avec dépit dans sa pensée, en se demandant ce qu'il pourrait faire de ces heures inoccupées et comment il atteindrait le soir.

Selon l'habitude des esprits chagrins, Barmou se mit alors à chercher instinctivement à sa mauvaise humeur un motif avouable. Il avait atteint ses premiers vergers; son œil commença à les fouiller en tous sens, dans l'espoir d'y découvrir la preuve de quelque oubli ou de quelque négligence dont il pût demander compte. L'orage qui grondait en lui ne voulait qu'une occasion d'éclater, c'eût été en même temps un soulagement et une occupation; mais son mauvais sort semblait le poursuivre jusqu'au bout. Les clôtures étaient en bon état, les jeunes arbres bien étayés, les pentes fauchées si régulièrement, qu'on eût pris le sol pour un tapis de velours. Cependant il se rappela quelques dégradations dans le *nant* (2) qui bordait ses prairies, et fit un détour de ce côté, certain que rien n'avait pu être réparé. Par malheur, le ruisseau amoindri s'était retiré dans son ancien lit, l'herbe avait recouvert les places momentanément envahies, et ne permettait même plus de les reconnaître. Le paysan courba la tête comme un homme vaincu, et se résigna à rentrer. Malgré son désir de trouver à reprendre, il fut frappé, en arrivant, de l'ordre et

(1) *Vouaret*, bise pluvieuse.
(2) *Nant*, petit val arrosé par un ruisseau.

de la propreté inaccoutumée des abords. La cour, autrefois encombrée par le fourrage vert ou par les instrumens de labour, était libre et balayée, les étables soigneusement refermées, la *conche* (bassin) de la fontaine pure de tous débris. On avait lavé et poli au sable les bancs placés devant la maison. Les vieilles caisses de la galerie, depuis longtemps envahies par les herbes parasites, étaient regarnies de giroflées et d'œillets; la vigne, autrefois éparpillée sur le mur de la grange, avait été dirigée sous les fenêtres, et commençait à les enguirlander d'un encadrement de verdure.

C'était la première fois que ces changemens, exécutés l'un après l'autre, se montraient à Barmou dans leur ensemble. Son œil en fut réjoui. Les Morneux avaient pris un faux air de chalet bernois. Il comprit que cette transformation était due tout entière à sa filleule. Ce qu'elle n'avait point fait, elle l'avait fait faire par son influence. Il y a dans l'ordre comme dans le désordre une espèce de contagion qui gagne de proche en proche. Nous avons tous un instinct d'association qui nous fait tendre à l'accord avec ce qui nous entoure; il faut que l'homme imite, s'il ne donne pas l'exemple. En voyant Marthe tout mettre à sa place, François en avait fait autant par sympathie, et la Lise par rivalité : l'une ne voulait point paraître inférieure, l'autre cherchait à agréer. Jacques ne put s'empêcher de penser qu'après tout l'influence exercée par la jeune fille tournait à son profit, et que son arrivée aux Morneux était à noter parmi ses plus heureuses chances.

Cependant la pluie augmentait; le paysan, qui commençait à la sentir à travers sa veste neuve, pressa le pas pour gagner l'auvent. Comme il y arrivait, son oreille fut frappée par des sons inaccoutumés. Marthe ranimait le feu dans la salle basse en fredonnant un de ces airs des Alpes dont les notes élevées ont je ne sais quel éclat de gaieté naïve et libre. La voix de la jeune fille se faisait remarquer par la justesse harmonieuse qui semble naturelle aux habitans de la Suisse alémanique et qui est si rare dans les pays de race romande, car pendant que les montagnes des petits cantons retentissent d'airs nationaux et que tous les pics vous renvoient quelques sauvages mélodies, le Jura neuchâtellois, la plaine de Genève et les riches campagnes de Vaud demeurent silencieuses. Là, jamais le chant n'accompagne le travail; l'homme courbé sur la terre qu'il laboure rêve ou médite sans épandre au ciel sa joie ni sa tristesse.

Aussi, depuis que Barmou habitait les Morneux, était-ce la première fois qu'il entendait un chant de femme. On eût dit que quelque oiseau étranger, entré par hasard dans cette demeure muette, y réveillait tout à coup des échos inconnus. Bien que l'ancien soldat fût peu accessible aux impressions poétiques, ce chant lui parut une

agréable nouveauté. Jacques s'approcha de la fenêtre et regarda dans la salle basse. Marthe s'occupait à préparer le souper, tout en entrecoupant ces soins domestiques de modulations folâtres. Il y avait dans son accent plus sonore, dans ses mouvemens plus vifs, dans ses traits épanouis, une expression d'ivresse qui prouvait que l'âme de la jeune fille venait de recevoir une de ces joyeuses secousses qui doublent la vie. Barmou comprit sans peine le motif de cette sorte de transport, lorsqu'il la vit s'arrêter tout à coup, tirer de son corsage une lettre, en relire quelques lignes et la baiser. Elle avait toujours accueilli de même les missives qui lui étaient arrivées timbrées du cachet de Berne, et qui lui apportaient des nouvelles de sa mère.

Le paysan avança la tête par la croisée ouverte, et frappant sur le vitrage : — Je t'y prends, nonchalante! cria-t-il de sa plus grosse voix; c'est à cela que tu t'occupes, pas vrai, quand le maître est dehors!

Au premier mot, la jeune fille s'était retournée en cachant le papier dans son corsage.

— Tu n'as que faire de le céler, continua-t-il en s'efforçant de garder son ton grondeur; j'ai vu que l'homme de la poste était venu.

— Il est vrai, répliqua la jeune fille, qui avait beaucoup rougi; mais mon parrain est mouillé...

— Cela me regarde, reprit le paysan en entrant. Ce sont des nouvelles de ta mère, hein?

— Oui... il y a de ses nouvelles, dit Marthe avec embarras; elle se porte toujours bien, grâce à Dieu!...

— Et à sa bonne constitution! acheva ironiquement Barmou. Mais en voilà un temps! Cette gueuse de pluie m'a percé jusqu'au linge.

— J'en avais peur, fit observer la jeune fille, et j'ai préparé à mon parrain de quoi changer : il trouvera tout sur le grand fauteuil.

— C'est bon, dit Jacques, satisfait au fond de cette attention, mais qui ne voulait point le laisser voir, on sait encore se servir soi-même. Vois donc comme ça tombe à cette heure! On dirait que toutes les *gouvières* (1) de là haut viennent de crever. Aux mille diables le temps et celui qui le fait!

Il sortit sur ce blasphème et alla reprendre son costume journalier. Lorsqu'il reparut, Marthe, qui avait jeté au foyer une poignée de sarmens, l'invita à s'approcher de la brillante flambée; mais le front de Jacques était aussi sombre que le ciel. Cette salle basse où il n'entrait que pour prendre ses repas ou se chauffer un instant avant l'heure du sommeil n'avait rien qui pût l'occuper ni le distraire. Il promena autour de lui des regards mécontens qui s'arrêtèrent tout

(1) *Gouvières*, mares.

à coup sur plusieurs livrets rangés dans le dernier compartiment du vaisselier.

— Dieu me damne! qu'est-ce encore que cela? demanda-t-il en les montrant du doigt.

— Ah! j'oubliais! dit Marthe, qui courut prendre les livrets. On vient d'apporter les comptes de la *fruiterie* pour qu'ils soient réglés par mon parrain; on les viendra reprendre ce soir.

Barmou éclata en malédictions. Nommé depuis quelques jours seulement caissier d'un de ces utiles établissemens qui, en concentrant les produits de toutes les vacheries d'un village, font jouir les plus pauvres des bénéfices de l'association, il subissait pour la première fois les charges de sa nouvelle fonction. Or, comme la plupart des hommes qui vivent dans l'action, étrangers à l'usage de la comptabilité ou de l'écriture, Jacques redoutait par-dessus tout la plume et l'encrier. Je ne sais par quelle infirmité cet esprit si vif perdait toute son activité dès qu'il était mis en présence du symbole écrit. A la vue du papier, il sentait son cerveau s'obscurcir, ses perceptions s'embarrasser; tout lui devenait laborieux jusqu'à la souffrance. Le seul aspect des livrets lui avait fait éprouver comme un avant-coureur de ce malaise; il les ouvrit et se mit à les feuilleter en parcourant es colonnes de chiffres d'un œil épouvanté.

— Mille millions de cordes pour les pendre! s'écria-t-il; le moyen de se reconnaître parmi toutes ces pattes d'araignée?

— Eh! mon parrain, faut pas vous faire un crèvement de cœur pour si peu! dit Marthe. Grâce à Dieu, je sais chiffrer, et j'ai réglé bien des fois les livrets de la *fruiterie* de Gerzensée.

— Tu pourrais vérifier les articles et régler le compte! fit Jacques.

— Tout de suite, répliqua-t-elle en riant. Veillez seulement au feu.

Elle était allée prendre la plume et l'écritoire sur la planchette et vint s'asseoir à la table, tandis que le paysan s'approchait du foyer. A la manière dont la jeune fille parcourut les livrets, il était aisé de voir qu'elle en avait l'habitude, et, tout en donnant à son parrain quelques instructions sur les soins que réclamait le souper, elle se mit à vérifier rapidement les comptes de la semaine. Barmou l'examinait avec une espèce d'émerveillement.

— Faut qu'une fée l'ait dotée le jour de sa naissance! murmura-t-il à demi-voix. Ça n'a pas l'air de lui coûter plus que de traire *la rousse!* elle vous cueille les chiffres à la volée! Par ma foi, c'est la male-vie si je n'en profite! A cette heure, faut que ce soit elle seule qui tienne ici la plume.

— A votre service, mon parrain, répliqua la jeune fille. J'ai fini. Mais descendez d'un cran la *servante,* si c'est votre bon plaisir (1).

(1) *La servante,* la crémaillère.

— Voilà, dit Barmou, qui, sans s'en apercevoir, passait du rôle de maître à celui de valet. Enfin Marthe se leva et l'appela pour signer.

— A la bonne heure! reprit Jacques, ravi d'avoir échappé à ce long et ennuyeux travail. Il y a plaisir d'avoir ainsi un secrétaire à commandement. Dieu me confonde! c'est péché à ta mère de n'avoir pas fait de toi un garçon. Tu aurais pu prétendre *au maroquin* (1).

— Eh! mon père (2), à quoi bon? s'écria Marthe en riant. Le grillet dort aussi bien sous son brin d'herbe que l'autour sur le plus haut sapin. J'ai idée d'ailleurs que ce que j'avais à faire d'autre aujourd'hui aurait grandement embarrassé un conseiller.

— Et qu'as-tu donc fait encore, *fillole?*

— Quelque chose que vous aimez d'enfance et que ma mère m'a appris en votre intention.

Elle était allée prendre au fond du buffet un plat couvert qu'elle posa sur la table.

— Que nous apportes-tu là? demanda le paysan intrigué.

— Vous ne devinez pas?

— Non, le diable me torde!

— Voyez!

Elle avait enlevé le couvercle, et Jacques aperçut un plat de gâteaux dorés que poudrait une neige sucrée.

— Par ma vie! ce sont des gauffres! s'écria-t-il émerveillé.

— A la cannelle et au cumin, ajouta Marthe. N'est-ce pas ainsi, mon parrain, que vous les aimez?

— Comment le sais-tu?

— Croyez-vous donc qu'on ne m'ait pas parlé de vous là-bas? Allez, allez, bien avant mon arrivée aux Morneux, je vous connaissais. On m'avait fait toute votre histoire.

— Si c'est vrai!

— Et même celle de votre bon chien Helve.

— On t'en a parlé! interrompit le paysan, dont les yeux brillèrent. Ah! c'était une bête comme on n'en voit pas souvent.

— Elle l'a bien prouvé le jour de la *vaudaire*.

— Ainsi ta mère t'a raconté la chose? Au fait, elle doit s'en souvenir mieux qu'un autre, vu qu'elle y a été à son *ranko*. Ah! tu ne sais pas ce que c'est que ce vent de foudre, devant lequel rien ne tient! J'étais alors *armaillé* dans les hautes pâtures du Pèlerin (3); ta mère, qui avait bien quinze ans, était venue me rejoindre.

(1) *Prétendre au maroquin,* c'est-à-dire au grand conseil.

(2) *Mon père!* exclamation suisse qui remplace : Mon dieu!

(3) Le Pèlerin, montagne du Jorat. — *Armaillé,* pâtre. — *Être au ranko,* à la mort.

— Avec la Henriette.

— On t'a aussi nommé celle-là?... Oui, une belle fille et un vrai bon cœur! Mais bah! la mort ne l'en a pas moins prise, et pourtant c'était une créature rudement brave, comme elle le prouva ce jour-là.

— En vous aidant à rentrer le troupeau?

— Vrai Dieu! elle allait sur les pentes à demi roulée par le vent, mais sans méchante peur et en se retenant aux arbres qui pliaient comme des joncs. Avec son aide, tout était en sûreté quand j'aperçus ta mère, jusqu'alors à l'abri derrière une butte, et qui regagnait le *mazot*. Elle arrivait à un tournant où s'engouffrait la rafale; je voulus lui crier, mais c'était déjà trop tard : le vent l'avait fauchée, et je la vis qui dévalait le long de la ravine. Encore dix pas, et elle arrivait au ressaut; l'abîme était au-dessous. C'est alors qu'Helve s'est jeté à son secours. Le temps de pousser un cri, il était à ta mère, l'avait saisie par sa jupe, et, cramponné à la terre, il la retenait... Quand nous sommes arrivés à elle, la bête était à bout de forces et tremblait sur ses pieds. Dans ce moment, vois-tu, je ne l'aurais pas donnée pour son poids d'écus de Brabant.

— C'est preuve de votre bon cœur, mon parrain, dit Marthe. Mais voilà la table servie et votre chaise à sa place.

— Pour lors, soupons, dit Barmou, dont l'humeur avait été insensiblement adoucie par le réveil de ces souvenirs de jeunesse. Voyons, *fillole*, mets-toi là. Par la bise! tu nous as préparé un vrai festin.

— Et quand donc y aurait-il fête au logis, si ce n'est aujourd'hui? répliqua Marthe.

Son parrain la regarda.

— Aujourd'hui! répéta-t-il, et à cause?...

— Vous ne savez pas! s'écria la Bernoise en frappant ses mains l'une contre l'autre avec une expression d'étonnement. Eh! mon père! avez-vous donc oublié?...

— Quoi? voyons!

— Que c'est votre propre jour de naissance!

Jacques tressaillit et replaça sur la table la fourchette qu'il tenait déjà.

— Malédiction! elle a raison! dit-il. Sixième de juin, c'est bien le jour. Et tu savais cela, toi? tu as voulu me fêter?

— N'est-ce pas mon devoir et mon plaisir? dit Marthe, dont le sourire respirait une franche amitié.

Le paysan lui saisit le bras.

— La fièvre m'étrangle! tu es une bonne fille! s'écria-t-il. Sais-tu que c'est la première fois que quelqu'un y pense, qu'il n'y a jamais eu fête ici pour moi? Eh bien! aujourd'hui il sera fait selon ton envie; nous nous donnerons du bon temps! et pour commencer,

allume un lumignon, je veux aller chercher un vieux fût que j'avais mis à coin (1). Allons, vite, je reviens d'abord.

Il prit la bougie des mains de Marthe, descendit au petit caveau et en remonta bientôt avec une bouteille couverte de poussière.

Parmi tous les produits qu'il obtient de sa terre, le vin a toujours été pour le paysan vaudois l'objet d'une préférence marquée; c'est sa joie et sa gloire. Il ne parle de ce qui concourt à cette récolte sacrée qu'avec une tendresse respectueuse. Ce sont ses *bonnes vignes*, ses *pauvres pressoirs*, ses *braves tonneaux*. Aussi l'exhibition de la vieille bouteille réservée d'une vendange choisie est-elle une sorte d'événement domestique qui ne se renouvelle qu'aux grandes occasions; elle n'a jamais lieu sans une sorte de solennité.

Barmou reparut marchant à petits pas et la bouteille appuyée à sa poitrine, comme s'il eût porté un enfant endormi. Il la posa doucement sur la table en la montrant à Marthe : — Ceci, vois-tu, dit-il en baissant la voix, c'est du vrai de la comète... Donne-moi ton verre. Du vin d'empereur!... Regarde cette couleur! ne dirait-on pas un rayon de soleil liquide?

La jeune fille déclara qu'elle n'en voulait point davantage.

— N'aie donc pas peur! dit Jacques, sans insister toutefois et en remplissant lentement son propre verre; ceci ne ressemble pas aux autres vins; c'est un baume pour le sang. Si les morts pouvaient en boire, ils se relèveraient de dessous terre.

Il avait élevé la liqueur au niveau de la lumière afin d'admirer sa limpide couleur d'ambre, puis il se mit à la déguster à petits coups avec une sensualité réfléchie. Pendant ce temps, Marthe, toujours alerte et attentive, avait rempli son assiette, entamé pour lui un nouveau pain de froment et mis à sa portée la galette de maïs. Barmou, qui la regardait faire avec complaisance, remua la tête.

— Eh bien! sais-tu? dit-il d'un ton plus amical qu'il ne l'avait jamais eu depuis longtemps avec personne; il y a des quarts d'heure où, quand je te regarde, tu me rappelles ta mère, une bonne créature après tout! — C'est, de mes sœurs, celle que j'ai toujours eu le plus à gré.

— Et elle vous le rendait bien! fit observer la jeune fille; ah! si vous saviez comme elle se souvient de tout l'autrefois!

— Je vois bien, je vois bien, reprit le paysan, qui remplissait de nouveau son verre d'un air pensif; elle t'a causé, pour sûr, de notre bon temps sur la montagne.

— Et aussi de vos mauvais jours! ajouta Marthe.

(1) *Mettre à coin*, mettre en réserve. — *Fût*, mot qui ne devrait s'appliquer qu'au tonneau, mais qui s'applique populairement à une bouteille.

— Ah! tu veux dire quand la fièvre m'a pris dans les alpages? Au diable! je n'y pensais plus. Oui, oui, ce fut une dure épreuve pour elle. Personne qui pût lui donner secours; ni médecin, ni remèdes. Et moi qui allais du mauvais côté... Pas moins, elle est restée ferme et fidèle à son devoir, et sans elle je serais plié à cette heure (1). Ton verre, *fillole,* que nous buvions à sa santé.

— Et à la vôtre, mon parrain.

— N'importe, poursuivit l'ancien *armaillé,* qui, une fois ramené aux images de la jeunesse, continuait à les rappeler avec complaisance; n'importe, la vie avait beau être rude là-haut, on n'en était pas plus malheureux pour ça! Le meilleur été que je me rappelle est encore celui que j'ai passé au Pèlerin avec ta mère et la Henriette. Le cidre était un peu aigre, le pain un peu dur; mais nous étions vifs comme des *grimpions* et gais comme des *laires.* Le soir, nous allumions des *ébaux* sur la roche pour danser des *coraules* à trois devant la flamme; la Henriette les savait toutes (2).

— Et il y en avait une surtout que vous aimiez plus que toutes les autres.

— La *coraule* de *la Bergère et l'Oiseau...* Ah! on te l'a dit? Oui, par ma vie! c'était plaisir quand les deux filles la chantaient, et pense que je ne l'ai plus entendue depuis, car ici ils ont tous oublié es vieilles chansons. Tu la saurais, toi? ajouta le paysan, dont les yeux brillèrent.

— Écoutez seulement. — Et la jeune fille se mit à chanter.

« Sur les sapins d'Éguenoire, j'ai vu un oiselet si beau! Ses plumes étaient noires et rouges; il chantait le jour et la nuit! Quand j'entends ce que dit sa douce voix, je sens mon cœur battre. Ah! je voudrais l'avoir prisonnier dans une cage pour l'entendre toujours chanter (3)! »

— C'est ça, c'est bien ça! interrompit Jacques bruyamment; par mon saint, je crois entendre la Henriette! Continue, *fillole,* continue; ta voix me fait rebrousser de vingt années!

Marthe acheva la chanson, et, après chaque couplet, son parrain l'interrompait en frappant la table de son verre, qu'il vidait et remplissait tour à tour. Enfin, quand elle eut fini, il se leva échauffé par le vin et par ses souvenirs.

— C'est dit! s'écria-t-il en embrassant la jeune fille; tu es ma mignonne, je te revaudrai le plaisir que tu viens de me faire. Quand

(1) Expression suisse pour dire *être enseveli.*

(2) *Grimpion,* le grimpereau; *la laire,* l'alouette. — *Les ébaux,* les feux de joie allumés dans la montagne. — *Les coraules,* les rondes dansées à la voix.

(3) La chanson de *la Bergère et l'Oiseau* est en patois des Ormonts. Nous nous sommes borné à en traduire un couplet.

j'entends cette chanson, ça me rappelle la montagne, ma jeunesse, la Henriette... Enfin, c'est bête à dire... mais ça me fait quelque chose! Aussi, tu vois, quand je suis arrivé ici ce soir, j'aurais voulu *faire des foudres* (1); je croyais que j'allais m'ennuyer comme une marmotte en hiver : eh bien! foi d'homme! tes histoires et tes airs, ça m'a ragaillardi.

— Faut-il vous en dire d'autres? demanda Marthe.

— Non; en voilà assez pour une fois, répondit Jacques, qui allumait sa pipe; on ne peut pas toujours chanter. Voyons, comment pourrions-nous bien finir la soirée?

— Mais comme vous la finissiez les jours de pluie dans les *mazots*, reprit la jeune fille. N'y a-t-il pas un jeu de cartes?

— Après?

— Nous pouvons jouer la *binoc*.

— Tú connais la *binoc?* s'écria Jacques émerveillé.

— Et je gage que je gagnerai mon parrain! dit Marthe en riant.

Barmou, qui s'était levé, se rassit vivement.

— Ah! tonnerre! c'est ce que nous allons voir. Vite, *fillole*, enlève la nappe et allume une clarté. Ah! tu joues la *binoc!* Alors nous allons nous amuser royalement. A la *pinte*, ils ne savent jouer que le piquet. Voyons, en place, et donne des féveroles pour marquer les points.

En un tour de main, la jeune fille eut tout préparé, s'assit devant son parrain, et commença la partie annoncée. Le paysan y mettait un entrain qu'elle ne lui avait jamais vu. Enhardie par sa bonne humeur, elle se laissa aller à une expansion tendrement familière. A chaque coup, c'étaient des exclamations et des rires auxquels Jacques s'associait franchement. L'ancien *armaillé* se sentait redevenu jeune; il se croyait encore dans le *mazot* de la montagne avec sa sœur et la Henriette. Pour compléter son contentement, soit hasard, soit inattention de Marthe. Jacques gagna coup sur coup plusieurs parties, ce qui ajouta à ses bonnes dispositions l'orgueil du triomphe. Il en vint à être assez content de lui-même pour être content de tout le monde. La soirée se prolongea dans une gaieté que renouvelaient sans cesse les contes de Marthe, et quand la grande pendule de la Forêt-Noire, qui occupait le coin de la salle basse, sonna dix heures, Barmou soutint qu'elle avançait, et il ne se décida qu'avec effort à interrompre le jeu pour souhaiter le bonsoir à sa filleule.

(1) *Faire des foudres*, expression vaudoise pour dire gronder très fort.

III.

L'essai qu'avait fait le maître des Morneux ne pouvait manquer de modifier quelque chose à ses habitudes. Lorsqu'il eut découvert qu'il pouvait trouver des distractions au logis, il y demeura plus volontiers. Ses visites à la *pinte*, sans cesser tout à fait, devinrent de plus en plus rares. Le voisin Larroi avait d'ailleurs parlé, et le paysan se trouvait exposé à des questions ou à des railleries qui lui étaient chaque jour plus importunes. Beaucoup de compagnons qui s'étaient résignés à sa royauté, tant qu'elle n'avait point été contestée, se retournèrent contre lui dès qu'ils la virent attaquée. Jusqu'alors Jacques avait roulé, au milieu des acclamations, sur le char du succès; il commença enfin à entendre, comme les triomphateurs romains, la chanson des soldats qui plaisantaient sa gloire. Il ne lui fallut pas longtemps pour s'apercevoir qu'il sortait toujours du cabaret mécontent, tandis que les soirées passées au logis lui laissaient le cœur gai et l'esprit satisfait. Il s'initiait ainsi insensiblement aux plaisirs domestiques. Le travail en commun autour de l'âtre, la causerie, les chants, la lecture, les cartes quelquefois, abrégeaient les plus longues soirées. Marthe en était la grâce et la vie. C'était elle qui trouvait toujours à renouveler les distractions. Son humeur égale rayonnait sur cet intérieur transformé, comme un doux reflet de lumière et de chaleur. Elle avait ce don d'assimilation qui force les âmes à se hausser au niveau de la nôtre, et qui établit autour de nous une sorte de température morale dont nous sommes le foyer.

Attentive à s'associer tout le monde dans cette espèce de révolution domestique, Marthe n'avait trouvé de résistance que chez la Lise, dont la jalousie grandissait en proportion de l'influence de la *fillole;* mais le peu de crédit de la Savoyarde s'amoindrissait de jour en jour. Barmou, François et le *boube* lui-même étaient de plus en plus sous le charme de la jeune Bernoise. Les deux premiers surtout le subissaient presque également, bien que chacun l'exprimât de manière différente. Chez le vieux paysan, c'était une sorte de condescendance bourrue et variable qui semblait toujours arrachée plutôt que volontaire. Au fond, Jacques était gagné sans être changé; il cédait à Marthe parce qu'elle avait su lui plaire et parce qu'il voulait agréer à son tour; mais il faisait cette concession de mauvaise grâce, comme un homme qui sent qu'il perd du terrain. En réalité, l'influence exercée par la jeune fille sur le maître des Morneux ne tenait pas seulement à l'attrait de sa personne, mais à la droiture et à la dignité naïve de son caractère. Habitué à tout plier sous sa violence, Barmou avait dû supporter les conséquences de sa tyrannie; comme tous les

despotes, il ne s'était trouvé entouré que d'êtres avilis ou silencieux. Quiconque se respectait et voulait qu'on le respectât s'était tenu à l'écart. Quant à François, dont la nature molle et insoucieuse avait fini par s'allanguir encore sous la dure autorité de l'oncle Jacques, il se ranima insensiblement sous l'action vivifiante de Marthe. Aussi mit-il à son service toute son intelligence et toute sa bonne volonté. Un signe, un simple désir de la jeune fille le faisait courir. Celle-ci finit par remarquer son pouvoir; mais, loin d'en abuser, elle cessa, dès qu'elle s'en fut aperçue, de rien demander au jeune valet. François avait beau l'exciter à user de lui, se faire son serviteur volontaire : Marthe se tenait de plus en plus sur la réserve, évitant de se trouver seule avec François et rompant toutes les explications qu'il s'efforçait d'amener. Le jeune paysan en conçut une tristesse qui se révéla d'abord par une langueur silencieuse, puis par des crises de mauvaise humeur qui faillirent provoquer deux ou trois fois une rupture entre lui et Barmou. L'entremise de Marthe avait seule réussi à la prévenir.

Cependant un nuage commençait à flotter sur la sérénité des Morneux, et devait tôt ou tard amener la tempête. Parmi les bons offices rendus par François à la jeune fille, il en était un qu'elle avait continué d'accepter : c'était la course hebdomadaire à la poste du village pour y réclamer la lettre qui lui arrivait à jour fixe et n'avait jamais manqué. Quel que fût le temps ou le travail, François trouvait une heure pour cette course, et la joie de Marthe le payait de sa peine.

Un soir qu'elle lisait une lettre ainsi apportée par le jeune garçon de ferme, celui-ci s'arrêta sur le seuil, les bras croisés. De temps en temps son regard plongeait de côté jusqu'au fond de la salle basse, et s'arrêtait sur Marthe avec une expression d'embarras irrésolu. La jeune fille continuait à lire; son visage, éclairé par le feu, trahissait successivement toutes ses émotions : elle semblait passer de la joie à l'attendrissement, puis revenir de l'attendrissement au sourire. Enfin, arrivée à la dernière page, elle poussa une exclamation, se pencha vivement pour relire comme si elle eût craint de s'être trompée; puis, pressant la lettre sur ses lèvres, elle se releva d'un bond. Ses yeux rencontrèrent alors l'œil de François qui l'observait, et elle rougit embarrassée.

— Il paraît que la lettre apporte de bonnes nouvelles? dit le jeune homme.

— Oui, oui; merci, François, répliqua-t-elle en cachant le papier et se remettant à ranger.

— Merci, *un tel!* voilà tout le paiement! fit observer le valet avec un peu d'amertume.

— Vous faut-il donc une révérence et un Dieu vous garde? dit la jeune fille gaiement; ce sera de grand cœur!...

— Non, interrompit François avec impatience; mais je devrais être à cette heure, mon fusil sur l'épaule, avec les voisins qui donnent la chasse aux brûleurs de *fénières*. D'avoir manqué mon service par amitié pour vous, n'est-ce donc rien, et n'ai-je pas bien mérité un peu de reconnaissance?

— Aussi avez-vous la mienne, répondit Marthe, et je voudrais qu'il vînt une occasion de vous en donner témoignage.

— Eh bien! elle est venue! répliqua vivement le valet, qui arrêta la jeune fille par le bras.

— Que voulez-vous dire? demanda-t-elle saisie.

Il regarda autour de lui.

— Il faut que tu m'écoutes cette fois! reprit-il tout bas en passant sans transition au tutoiement qu'il hasardait parfois dans les momens de familiarité intime; j'attends pour ça depuis trop de jours et trop de semaines...

— Pour lors, vous attendrez bien encore jusqu'à ce que je sois libre d'ouvrage, reprit la jeune fille, qui lui échappa; ne voyez-vous pas que rien n'est encore prêt pour le souper?

François la suivit. — Écoute-moi et ne t'inquiète pas du reste, ajouta-t-il vivement; ne sais-tu pas que je t'aiderai de bon cœur? Laisse à ma charge tout ce qui te fatigue.

— Croyez-moi, restons comme nous sommes, chacun à ses devoirs, répliqua sérieusement Marthe; on ne peut pas faire route avec tout le monde.

— Est-ce à dire que vous avez déjà choisi votre compagnon? demanda le jeune paysan avec vivacité.

Elle allait répondre, lorsqu'un éclair lumineux raya la nuit et illumina la salle basse. Elle poussa un cri de surprise en courant vers la porte. Des clameurs joyeuses retentissaient au loin, et toutes les hauteurs brillaient de feux mouvans qui se croisaient dans la nuit.

— Au nom du Seigneur! qu'est-ce que cela? demanda-t-elle.

— Ne le savez-vous pas? répondit le valet, qui était venu la rejoindre sur le seuil; ce sont les *boubes* qui brûlent leurs *alouilles* (1), et qui vont descendre en chantant pour quêter aux portes.

— Ils vont alors venir ici! s'écria la jeune fille; que pourrait-on leur donner?

— N'en ayez souci; les *boubes* ne se présentent que chez ceux qui se sont mariés dans l'année, à cette fin de leur souhaiter joie, santé et de beaux enfans.

— Alors c'est affaire à d'autres! dit Marthe, qui voulut rentrer.

Le valet l'arrêta par le bras.

(1) *Alouilles*, brandons allumés par les enfans le premier jour de carême.

— Pour ce soir, oui bien! dit-il à demi-voix; mais, si tu le veux, à la prochaine fête des brandons les *boubes* s'arrêteront ici.

— C'est bon! répliqua la jeune fille, qui feignit de prendre la chose en plaisanterie et qui voulut s'échapper; mais François la força de rester.

— Non, s'écria-t-il, je ne puis plus vivre ainsi; j'ai le cœur trop lourd. Je veux que tu me dises la vérité. Depuis que tu es arrivée, je suis ton galant du fond de l'âme; voilà le secret. Alors, dis-moi si ça t'agrée, et si tu veux être ma femme en tout honneur! Réponds tout de suite, réponds...

— C'est moi qui vais te répondre, interrompit une voix furieuse.

Et François se sentit brusquement repoussé par Barmou, qui avait traversé la salle à pas de loup et s'était approché dans l'ombre.

— Le maître! s'écria-t-il en reculant.

— Oui, le maître qui était là, répondit Jacques. J'ai tout entendu, vaurien. Nie donc, ose nier que tu parlais d'amour à la *fillole!*

— Pourquoi nier? reprit le valet résolument; il n'y a pas de honte, car je lui en parlais honnêtement et pour devenir son mari.

— Justement, c'est le pire, s'écria Barmou, dont cette excuse parut augmenter l'exaspération. Tu cherchais à l'*apigeonner,* mais c'est fini de rire; rappelle-toi que d'aujourd'hui je te donne ton compte.

— Oui, répliqua François, qui s'animait; je le prends. Aussi bien j'en ai assez de vos *gringeries*. Vous avez toujours eu le *foie blanc* (1), comme on dit; mais voilà déjà du temps qu'on ne peut plus faire façon de vous : il n'y a que Dieu qui saurait dire ce que vous avez.

— Mille perditions! tu veux me pousser à bout? s'écria Jacques en frappant du pied; faut que ça finisse, ou sinon...

— Ne vous fâchez pas, mon parrain, interrompit Marthe, qui avait paru jusqu'alors honteuse et hésitante, mais qui prit enfin son parti : François m'a parlé avec franchise et en tout honneur, je dois lui répondre de même.

— Oseras-tu bien devant moi? s'écria le vieux paysan.

— Laissez seulement, reprit la jeune fille avec une fermeté émue, personne n'aura à se plaindre! — Puis, regardant le valet : — Je vous remercie, François, dit-elle; votre amitié m'est à grande estime, et je vous en garderai toujours reconnaissance; mais je ne puis être votre femme. Cherchez ailleurs le contentement que vous méritez, et puissent toutes les bénédictions de Dieu être sur vous!

— Marthe! s'écria le jeune homme, qui avait changé de visage, ce que vous me dites là, est-ce donc à jamais et sans feintise?

(1) *Avoir le foie blanc,* c'est-à-dire être atrabilaire. — *Gringeries,* gronderies. — *Apigeonner,* câliner.

— Du plus vrai du cœur et pour toujours, répliqua la jeune fille.

— Tu entends? interrompit Barmou, dont le visage s'était éclairci, elle aussi te donne ton compte.

— Non, reprit vivement Marthe, qui tendit la main au jeune paysan; je lui ai parlé comme lui à moi, et nous resterons amis. Pas vrai, François?

— Vous pouvez en être sûre, répliqua celui-ci d'un accent altéré. Ce que vous venez de me dire est rude à entendre, mais vous avez été brave. Dieu vous récompense, Marthe!

Il serra la main de la jeune fille, reprit son chapeau posé sur une chaise et partit. Barmou le regarda s'en aller avec un méchant rire, puis, jetant un coup d'œil du côté de sa filleule, qui s'était remise à préparer le souper, il parut délibérer un instant avec lui-même. Enfin, comme s'il eût définitivement pris sa résolution, il referma la porte et s'approcha.

— Ainsi voilà une affaire réglée, dit-il gaiement, je suis débarrassé de ce *saint-lâche* de François, et toi aussi.

— J'espère bien le contraire, reprit Marthe, qui avait de l'attendrissement dans la voix, j'aurai toujours grande joie à le revoir.

— Possible, interrompit Jacques; mais, pas moins, tu le refuses aujourd'hui et plus tard.

— Il est vrai, mon parrain.

Il s'assit près du foyer et la guigna. — C'est peut-être que tu veux rester fille? demanda-t-il en baissant un peu la voix.

— Faites excuse, répliqua-t-elle sans oser lever les yeux, je n'ai pas dit cela, mon parrain.

— Ah! ah! reprit le paysan toujours plus réjoui, c'est donc seulement que tu ne te soucies pas de *marier* François (1)?

Elle fit de la tête un signe affirmatif.

— Et peut-être bien, ajouta Barmou, que tu entrerais volontiers en ménage avec quelque autre?

Elle répondit par un nouveau signe. Le vieux paysan approcha d'elle son visage. — Eh bien! dit-il en scandant ses phrases comme un homme qui cherche ses mots, ça peut se trouver, *fillole*, ça se trouvera, je m'en charge.

— Vous! s'écria Marthe.

— Pourquoi donc pas? reprit Jacques, dont les regards plongeaient dans les yeux de la jeune fille; seulement je ne te chercherai pas un traîne-guenilles comme François. Non, puisque tu n'as rien, il te faut un homme qui t'enrichisse et qui fasse un sort à ta mère.

— Ni elle ni moi n'avons d'ambition, objecta Marthe.

(1) *Marier* pour épouser, locution vaudoise.

— N'importe, il faut quelqu'un qui ait des *mazilles* (1). J'ai ton affaire.

— Comment, mon parrain?...

— C'est un particulier que tu connais, qui te veut du bien... dont tu fais ce qui te plaît... Hein! devines-tu?

— Seigneur! s'écria Marthe, ce n'est pas... ce ne peut pas être... Et son œil épouvanté se fixait sur le vieux paysan.

— Eh bien! pourquoi pas? répliqua-t-il avec un ricanement embarrassé. Au diable qui trouvera à y redire! Je ne m'en cache plus : il faut que tu sois maîtresse des Morneux.

La jeune fille ne put retenir un cri désolé, et se cacha le visage dans ses mains jointes.

— Qu'est-ce que c'est? demanda Barmou en tressaillant; ça ne te ferait-il pas plaisir, dis?

— Oh! pardon! balbutia-t-elle sans oser lever les yeux, je sens toute votre bonté, seulement.....

—Après! finis donc! s'écria le paysan, dont les sourcils se froncèrent.

— Ne soyez point mécontent contre moi, reprit Marthe d'une voix suppliante; ce n'est pas ingratitude, non, mais... c'est impossible.

Jacques fit un soubresaut.

— Impossible! répéta-t-il, et à cause?

— A cause... de mes engagemens, murmura la filleule.

— Que veux-tu dire? mille noms du diable! est-ce que tu serais promise?

Elle répondit un *oui* à peine articulé.

— Toi! promise! répéta Barmou. A qui? où cela? depuis quand?

— Depuis deux années, au fils du régent de Gerzensée.

— Et tu ne m'en avais rien dit?

— Parce que le mariage était encore loin. Aloïsius n'avait point d'école, et moi je devais rester ici.

— Et ta mère aussi ignorait tout?

— Ah! pouvez-vous le croire? s'écria Marthe presque offensée. Que Dieu vous pardonne, mon parrain ; ma mère n'est-elle point maîtresse de moi, et ne doit-elle pas choisir le chagrin ou la joie de mon cœur? C'est elle qui a dit qu'Aloïsius serait son fils.

— Ça ne peut pas être! s'écria le paysan avec violence; je gage que tu mens!

Les yeux de la jeune fille se remplirent de larmes.

— Comment mon parrain peut-il le croire,... dit-elle avec douceur, et quand m'a-t-il surprise parlant contre la vérité? Il verra ma correspondance, je puis tout montrer.

(1) Des *mazilles*, des écus.

Et comme si un souvenir traversait sa pensée

— Ou plutôt, ajouta-t-elle en tirant de son corsage la lettre remise par François, que mon parrain lise seulement ce que m'écrit ma mère, il verra comment elle m'annonce la visite d'Aloïsius.

— Il doit venir? demanda Barmou vivement.

— Il est en route, répondit Marthe.

— C'est-à-dire que tu lui as donné rendez-vous aux Morneux? interrompit Jacques exaspéré. Tu te regardes ici chez toi! Peut-être que tu as déjà mis des draps blancs à la chambre des étrangers?

Marthe voulut protester.

— ... Et tu crois que je laisserai les choses aller ainsi? continua le paysan, qui s'animait de plus en plus. Mille malédictions! tu me prends donc pour un *agnoti* (1)?

La jeune fille tendit vers lui les mains :

— Je vous en conjure, écoutez-moi, mon parrain...

— Au diable le parrainage! interrompit Barmou; je n'en veux plus. Je suis ton maître, entends-tu bien, rien que ton maître.

— Je le sais, dit la Bernoise, dont les larmes coulaient en silence.

— Alors sers-moi! reprit durement Jacques en lui montrant le couvert mis.

L'échec que le vieux paysan venait de recevoir l'avait jeté hors de lui-même. Sa colère n'était plus, comme d'habitude, à moitié jouée et volontaire; il la ressentait véritablement, elle le dominait en entier. Tout en mangeant, il jetait à sa filleule des regards courroucés, fermait les poings et murmurait de sourdes menaces. A vrai dire, le désappointement ne l'avait pas seulement atteint dans sa vanité : sans qu'il s'en aperçût, Marthe avait pris dans sa vie plus de place qu'il n'eût été sage de lui en donner. N'ayant jamais rencontré jusqu'alors la grâce attirante de la jeune Bernoise, il avait pour ainsi dire découvert la femme à l'âge où l'on n'a généralement rien à apprendre de ce côté. Ce cœur racorni s'était amolli peu à peu; mille sensations inconnues y avaient germé imparfaitement sans doute, mais assez cependant pour y tout changer. Arraché à son rêve tardif, Jacques se trouva partagé entre la honte de s'y être abandonné et la haine contre ceux qui l'avaient réveillé. Ses ressentimens s'adressaient tour à tour à sa sœur, à Marthe, à cet Aloïsius surtout, qui avait sur lui tant d'avantages dont il eût voulu le punir.

Le souper achevé, il se leva, alluma sa pipe et sortit sans parler à la jeune fille, qui se hâta de tout ranger et se dirigea à son tour, une lampe à la main, vers l'escalier extérieur qui conduisait à la vieille chambre de la tante Isabeau. Elle allait atteindre la première

(1) *Agnoti*, imbécile.

marche, lorsqu'elle entendit le bruit d'un pas rapide et d'un bâton ferré qui retentissait sur les pierres du chemin. Ce ne pouvait être ni Barmou ni François; un pressentiment lui traversa le cœur : elle leva la lampe et plaça une main entre ses yeux et le rayon pour mieux voir au loin. A la porte de la cour venait de paraître une ombre qu'elle crut reconnaître; elle murmura à demi-voix le nom familier de *Losi*, auquel on répondit par le nom de *Martha*, et le jeune régent (car c'était lui) s'élança de son côté avec un cri de joie.

Effrayée, elle éteignit vivement la lampe. — Vous! c'est vous enfin! s'écria en allemand le jeune homme, qui la serrait dans ses bras avec un attendrissement passionné.

— Silence, au nom du ciel, Losi! balbutia-t-elle en s'efforçant de surmonter sa propre émotion. Êtes-vous sûr que personne ne vous ait vu?

— Moi? Je ne sais, reprit Aloïsius; j'arrive, vous voilà, que m'importe le reste?

Et, la serrant sur son cœur, il baisait ses deux mains avec ivresse. Marthe, partagée entre la crainte et son trouble joyeux, l'attira vivement dans l'ombre, sous la galerie.

— Sur votre âme! plus bas! murmura-t-elle; on pourrait vous entendre!

— Mais que se passe-t-il donc? demanda le régent surpris. Au pied de la montée, j'ai voulu m'informer à un châlet de la route des Morneux, et, en entendant mon allemand, le maître du logis m'a chassé avec des menaces. A-t-on gardé ici un tel souvenir de Berne, que quiconque en arrive soit traité en ennemi (1)? Répondez, Martha, qu'y a-t-il enfin?

— Il y a que mon parrain ne veut pas vous recevoir, répliqua rapidement la jeune fille.

— Et pourquoi cela? Qui a pu le prévenir contre moi?

— Je vous l'expliquerai plus tard, dit Marthe avec un peu d'embarras; ce soir, c'est impossible... A chaque instant il peut venir...

— Eh! qu'il vienne! interrompit Aloïsius avec un mouvement d'impatience; je lui dirai ce qui m'amène.

— Non, non, pas aujourd'hui, Losi, pas maintenant, interrompit Marthe, de plus en plus agitée; redescendez à Cully; je parlerai à l'oncle Jacques, je le préparerai à votre arrivée, car la lettre de ma mère ne l'annonçait que pour demain.

— Il est vrai, Martha; mais j'étais si pressé de vous revoir! J'ai marché nuit et jour.

(1) Le canton de Vaud a subi longtemps la domination bernoise, qui y a laissé de pénibles souvenirs.

— Merci, Losi; que Dieu vous récompense de votre amitié! répliqua la jeune fille. Mais vous ne connaissez pas l'oncle Jacques : s'il vous rencontrait ici dans ce moment, je craindrais quelque violence.

— Il faudra voir, répondit Aloïsius, dont l'œil s'alluma; je n'ai l'habitude de céder ni aux brutalités ni aux menaces.

— Vous céderez à ma prière : au nom de tout ce que vous aimez, retournez au village.

— Eh bien! soit, dit vivement le jeune homme; mais alors descendez-y avec moi.

— Y pensez-vous, Losi? Je ne puis quitter les Morneux sans l'ordre de ma mère.

— Aussi je vous l'apporte, reprit-il en cherchant une lettre dans son portefeuille; tout est convenu avec elle; je dois vous ramener à Gerzensée.

— Mais la dette à l'oncle Jacques....

— Sera payée.

— Est-ce possible?

— Lisez, lisez vous-même. — Et il remit un billet à Marthe. — De toute manière vous devez quitter les Morneux. Pourquoi ne point partir sur-le-champ?

La jeune fille parut hésiter.

— Partir! répéta-t-elle; à cette heure..., sans avertissement..., c'est impossible.

— Alors laissez-moi tout expliquer à l'oncle Jacques.

— Pas ce soir, Losi, pas ce soir, reprit-elle en prêtant l'oreille; dans les dispositions où il se trouve, vous ne pourriez vous entendre, et il arriverait quelque malheur... Plus tard je vous expliquerai... Vous comprendrez tout.

— Ce que je comprends, dit le jeune régent avec amertume, c'est que vous avez plus de souci du mécontentement de votre parrain que de ma peine.

— Ah! ne le croyez pas, Losi!

— Je crois ce que je vois, Martha. Vous voulez que j'aie fait cette longue route seulement pour vous entendre me dire : — Partez!

— Mon Dieu! mon Dieu! il le faut! dit-elle. Au nom de votre tendresse pour moi, Losi, ne me jugez pas...; attendez que je puisse tout vous dire. Je n'ai jamais rien exigé de vous; aujourd'hui, croyez-moi, faites ce que je vous demande à mains jointes : ne restez pas plus longtemps aux Morneux...., retournez jusqu'à demain à Cully.

— A la bonne heure! répondit le jeune homme désespéré; puisque vous refusez de me recevoir et de me suivre, je repars; mais ne vous étonnez pas si vous ne me retrouvez pas demain où vous m'envoyez,

et si, une fois le visage tourné vers les montagnes de mon pays, je ne m'arrête plus en chemin.

— Hélas! vous pouvez me faire ce chagrin! répondit-elle douloureusement; mais, dussiez-vous me quitter le cœur refroidi et plein de colère, je vous dirais encore adieu.

— Adieu donc! répliqua Aloïsius, qui flottait entre le dépit et l'attendrissement.

La jeune fille saisit ses deux mains, et, les rapprochant de son cœur : — Oh! non, je me suis trompée de mot, reprit-elle avec une inexprimable tendresse; si vous m'avez jamais aimée, si vous m'aimez encore, Losi, nous ne devons point nous dire : Adieu! mais : Au revoir!

Et comme il allait répondre, elle tressaillit, redressa la tête, et, montrant l'entrée de la cour : — Cette fois je ne me trompe pas, continua-t-elle d'un accent bas et effrayé; on vient de ce côté; partez, Losi, il le faut, je le veux; demain nous nous reverrons.

Un bruit de voix et de pas retentissait en effet dans le chemin; il se rapprochait rapidement. Marthe posa la main sur les lèvres du jeune régent, elle l'entraîna dans l'ombre projetée par les bâtimens, tourna avec lui les granges, et, après lui avoir montré la sortie, elle le quitta brusquement pour éviter toute nouvelle explication, regagna l'escalier, et monta s'enfermer dans la chambre du pignon.

IV.

Le bruit dont l'approche avait déterminé la séparation des deux amans n'était autre que celui de la ronde de nuit qui venait de s'arrêter devant le verger des Morneux. La troupe se composait d'une dizaine de paysans qui parlaient très haut et tous à la fois, comme des gens qui viennent d'apprendre quelque importante nouvelle; la voix d'Abraham Chérot dominait toutes les autres.

— La vie est une vallée de larmes! s'écriait-il; humilions-nous sous les dispensations de la Providence!

— La Providence! dit Larroi, qui paraissait le plus agité de tous. Est-ce elle, dis-moi, qui a mis le feu à mes meules de foin?

— Et au *mazot* de Jérôme? dit François, qui avait rejoint la ronde.

— Et à la *fénière* de Récord? ajouta un troisième interlocuteur.

Barmou, attiré par les voix, sortit de l'étable et entendit ces derniers mots.

— Que dites-vous là? s'écria-t-il; les *bouteurs* de feu se seraient-ils déjà remis à l'ouvrage?

— Ne vois-tu point là-bas ce rouge dans le ciel? demanda Pierre en lui désignant un point de l'horizon.

— Oui bien, mais j'ai cru que c'étaient les *alouilles* des *boubes*.

— Eh bien! c'est la récolte de mon grand pré qui brûle! Quinze louis changés en cendre et en fumée! Ah! si seulement les auteurs de la chose pouvaient me tomber sous la main! Aussi vrai que je suis chrétien baptisé, je les tuerais comme des chiens!

En parlant ainsi, il avait soulevé machinalement son fusil, dont il examinait la batterie. François fit observer qu'on n'avait malheureusement aucun indice qui pût mettre sur la voie des incendiaires.

— Laisse-moi donc en repos! reprit Larroi en haussant les épaules; j'en ai, moi, des indices.

— Tu connais les coupables? demandèrent plusieurs voix.

— Eh! qui donc ce pourrait-il être, reprit le paysan, sinon les brigands des Allemagnes? C'est d'eux que nous vient tout le mal. Quand ils ne peuvent nous prendre notre bien, ils nous le brûlent.

— Pourtant, objecta François, dont la nature sympathique ne pouvait accepter les préventions haineuses du voisin, il y a parmi ceux de Berne des gens si braves!

— Oui, crois ça, pauvre idoine, répliqua Pierre en ricanant, tu sauras ce qu'il en est à l'expérience. Pour eux, le Dieu en trois personnes, c'est le trois pour cent. Ils n'aiment que ce qui leur rapporte. Tu seras leur mignon tant qu'ils te verront un *lard* à tuer, et qu'ils espéreront de toi une larmette de bon vin.

Ce dernier mot sembla réveiller Abraham.

— Grand-père (1)! pour ce soir, ils auraient raison, dit-il, vu qu'il fait bon frais. Un verre de jus de la côte nous échaufferait l'estomac, si Dieu nous faisait cette grâce!

Le regard qui accompagnait ce souhait ne s'était point tourné vers le ciel, mais vers Barmou, qui, dans cette circonstance, paraissait évidemment au pensionnaire communal l'intermédiaire obligé pour la grâce en question. La sombre préoccupation du propriétaire des Morneux l'avait seule empêché de prévenir la demande détournée d'Abraham, et il s'excusa de n'avoir point rempli plus tôt un devoir que l'hospitalité vaudoise place au premier rang. Dans ce pays de facile humeur et d'heureuse abondance, le vin vous accueille et vous rit dès le seuil; la main généreuse de l'hôte tend le verre à tout venant; il réjouit l'arrivée, prolonge l'entrevue, console la séparation.

Jacques, qui avait allumé une lanterne, s'achemina vers le cellier, suivi des paysans, qui laissèrent leurs fusils à la porte et pénétrèrent dans ce *sacrarium* domestique interdit aux femmes, comme chez les Romains. Plusieurs fûts énormes en garnissaient les deux côtés : ils renfermaient les réserves faites par Barmou sur les vendanges des

(1) Exclamation qui équivaut à Seigneur! — *Un lard*, un porc.

meilleures années dans ses vignes de Cully. La craie avait marqué au front des tonneaux une date qui indiquait l'âge de chaque vin, et avait diapré la poutre qui surmontait l'entrée de barres blanches destinées à constater les ventes récentes; c'est là le grand livre habituel des celliers vaudois. Barmou suivit l'espèce de couloir qui se prolongeait entre le double rang de futailles, en élevant avec un certain orgueil la lumière qui les éclairait. Il s'arrêta enfin devant un tonneau de moindre dimension, sur lequel était posé un seul verre. Il le prit, chercha le *guillon* ou petite vis de plomb plantée dans le fond du tonneau, et, le retirant avec soin, il fit jaillir dans le verre un filet de vin dont la couleur dorée sembla réjouir tous les yeux.

Le maître des Morneux et ses hôtes continuaient à *guillonner*, lorsque la Lise arriva des champs la hotte chargée de verdure pour sa chèvre favorite. Elle avait vu les flammes qui achevaient de dévorer les foins de Larroi, et avait été avertie de la réapparition des *bouteurs* de feu par les paysans qu'elle avait rencontrés. Or, pour elle comme pour beaucoup d'autres femmes, ces incendies, allumés par des mains toujours invisibles, avaient fini par prendre un caractère mystérieux qui en augmentait l'épouvante. L'imagination superstitieuse de la Savoyarde y entrevoyait l'intervention surnaturelle du grand ennemi. Aussi, en traversant les sentiers perdus des vignes et des vergers, avait-elle fouillé les ténèbres d'un regard inquiet, et pressé le pas jusqu'à ce qu'elle eût aperçu le toit des Morneux.

Lorsqu'elle arriva enfin haletante, elle promena rapidement les yeux sur l'ensemble des maisons dont les noires silhouettes se dessinaient dans l'ombre, comme pour s'assurer que l'invisible destructeur ne l'avait point précédée; mais tout était à sa place. Elle aperçut seulement la petite lumière qui brillait au cellier où retentissaient les voix des buveurs. Un peu enhardie, elle alla porter sa récolte à l'étable, et revint vers la maison en chantonnant, comme tous ceux qui cherchent à se rassurer. Tout à coup elle s'arrêta muette et saisie. Son regard, en se promenant sans intention autour d'elle, venait d'apercevoir une ombre qui se glissait le long de la fénière. Dans ce moment, Jacques sortit du cellier en l'appelant pour avoir une nouvelle lumière. La Savoyarde courut à lui.

— Sainte Vierge! ne criez pas, dit-elle à voix basse; il y a là quelque chose qui m'a fait peur.

— Quoi donc? demanda le paysan.

— Je ne puis pas dire, reprit-elle les yeux toujours tournés vers le grenier à foin; le fantôme a passé aussi vite que le *chanterai* de Dommartin (1).

(1) *Chanterai*, un lutin.

— Tais-toi, folle, reprit Jacques; je gage que tu as aperçu ton ombre sur le mur éclairé par la lune.

Mais comme il achevait ces mots, le bruit d'une branche morte brisée sous un pas furtif se fit entendre dans la direction indiquée, et quelque chose s'agita à l'entrée de la grange. Barmou saisit son fusil, qui était appuyé au mur, et s'avança résolument vers l'objet qu'il ne pouvait bien distinguer. A son approche, il le vit clairement se mouvoir, et crut reconnaître la silhouette d'un homme qui cherchait à tourner le pignon. L'idée des incendiaires, dont la présence venait d'être signalée par de nouveaux ravages, lui traversa l'esprit comme un éclair; il arma son fusil et cria : — Qui va là?

L'ombre resta silencieuse, mais hâta son mouvement.

— Mille dieux! répondrez-vous? ou je tire! répéta le paysan, qui mettait en joue.

Celui auquel il s'adressait s'élança vers l'angle de la fénière, et il allait disparaître. Le coup de feu partit, mais sans rien atteindre; la vision s'était évanouie. Cependant, au bruit de l'explosion, les buveurs réunis au cellier accoururent; quelques mots suffirent pour les mettre au fait, et tous se précipitèrent à la poursuite du fugitif. Pierre Larroi et Abraham Chérot restèrent seuls avec Barmou, qui rechargeait son fusil. Tous deux avaient si bien mis à profit le *guillonnage*, que leurs jambes n'obéissaient plus qu'avec peine à l'impulsion de leur volonté. Abraham, qui tenait encore à la main son verre vide, chantonnait gravement un psaume, tandis que Larroi, le teint enflammé et les yeux injectés de sang, faisait entendre d'effroyables imprécations contre le *bouteur* de feu dont on venait de soupçonner la présence.

— Attrapez-le! criait-il; amenez-moi le brigand! Je m'en charge. Il faut qu'il me rende mon foin, et le *mazot*, et les chalets des autres, ou je le guéris de la faim.

— Et de la soif, ajoutait Chérot, qui regardait son verre.

— Mais Dieu me damne! interrompit Barmou, dont les regards se fixaient depuis un moment sur le grenier à foin; voyez, voyez! ne dirait-on pas que la fénière fume?

— Et qu'elle flambe, fit Pierre; par la vie, Jacques, tu es brûlé!

Le paysan courut en criant vers le verger, où les hommes de ronde s'étaient éparpillés à la recherche de l'incendiaire; ceux qui se trouvaient les plus rapprochés l'entendirent et revinrent sur leurs pas, On dressa des échelles, Barmou s'élança sur la plus haute, et, aidé de François, il se mit à couper à la hache les charpentes enflammées, tandis que les autres paysans s'efforçaient d'éteindre le fourrage qui avait déjà pris feu. Ils y étaient encore occupés, lorsque le reste de la troupe arriva, traînant l'homme qu'on avait poursuivi.

C'était Aloïsius. Renvoyé par Marthe, le jeune régent n'avait pu se résoudre à partir ainsi et s'était caché dans la fénière, espérant de quelque heureux hasard l'occasion de revoir la jeune fille; mais l'arrivée de la ronde de nuit l'avait alarmé, et il venait de se décider au départ, lorsqu'il avait été aperçu par Jacques et poursuivi par ceux qui le ramenaient. A sa vue, la Lise et Larroi accoururent en répétant : — Voilà le *bouteur* de feu! Il est pris. — Mais Aloïsius, qui ne pouvait comprendre les violences dont il était victime, continuait à se débattre parmi ses conducteurs en s'efforçant de s'expliquer en allemand. Pierre, qui reconnut l'accent maudit, fit un mouvement comme s'il eût entendu le sifflement d'une couleuvre.

— C'est un gueux des Allemagnes! s'écria-t-il; ah! mort de ma vie! quand je vous le disais, que tout le mal venait de cette engeance! — Et, écartant les autres paysans, il se trouva en face du jeune régent que l'incendie éclairait en ce moment. Sa vue parut réveiller chez lui un souvenir.

— Attendez donc, poursuivit-il en faisant un pas vers Aloïsius et le forçant à relever la tête, je ne me trompe pas, c'est le vagabond qui m'a demandé ce soir, dans son langage de païen, la route des Morneux; je lui ai dit de passer son chemin, et un quart d'heure après le feu était à mes foins.

Cette nouvelle preuve apportée à la charge d'Aloïsius ne laissait plus de place au doute; il s'éleva un cri général d'indignation, tous les regards se fixèrent sur le prisonnier avec colère, tous les poings le menacèrent en même temps, toutes les voix réclamèrent un châtiment prompt et exemplaire. Les plus modérés demandaient qu'on lui liât les mains et qu'on le traînât chez le juge; mais Larroi imposa silence à tout le monde : sa demi-ivresse, jointe à la perte qu'il venait de faire et à la vue « d'un brigand des Allemagnes, » avait achevé de le mettre hors de lui.

— Un juge! à quoi bon! répéta-t-il en saisissant Aloïsius, c'est inutile : le Bernois est jugé! C'est lui qui a brûlé mes foins et le grenier de Jacques; ça suffit : quand il y a un chien enragé dans le pays, on le tue. Gare, vous autres!

Et prenant son fusil qu'il avait armé, il l'appuya à la poitrine du jeune régent; mais au même instant un cri terrible partit, une femme s'élança, et, traversant le groupe des paysans, vint tomber dans les bras d'Aloïsius : c'était Marthe, qui, attirée par le bruit, avait vu le danger du jeune homme et était arrivée à temps pour prévenir le coup qui le menaçait. Les paysans étonnés la regardèrent; Larroi lui saisit le bras.

— Arrière, la Bernoise! cria-t-il en s'efforçant de l'écarter.

— Non! répliqua Marthe les deux mains appuyées aux épaules

d'Aloïsius et le couvrant de son corps, vous ne tirerez pas sur quelqu'un qui ne peut se défendre,... qui ne vous a jamais fait de mal.

— Je te dis qu'il faut que je le tue! répéta Pierre.

— Alors tuez-nous ensemble, balbutia-t-elle avec égarement.

Larroi, que la colère rendait fou, souleva son fusil, mais ceux qui se trouvaient près de lui l'arrêtèrent.

— Il faut qu'on s'explique, répétèrent plusieurs voix; la Bernoise a l'air de le connaître.

— Je le connais, je le connais! reprit la jeune fille, c'est un compatriote, un ami!

— C'est un allumeur d'incendie! interrompit Pierre.

Marthe se retourna avec un cri.

— Lui! dit-elle, qui a dit cela?

— Moi! dont il a brûlé les regains.

— C'est impossible, reprit la jeune fille d'une voix tremblante; il arrive du Stockhorn, il n'est ici que depuis quelques heures.

— Et que venait-il y faire?

— Il venait... m'apporter des nouvelles de ma mère.

— Dieu me damne!... je gage que c'est le fils... du régent de Gerzensée,... interrompit Barmou, qui accourait haletant de l'incendie.

— En effet, répliqua Marthe en baissant les yeux.

— Dis donc tout de suite... que c'est ton promis..., balbutia le paysan, étouffé par la fumée et s'efforçant de reprendre haleine; on comprendra pourquoi tu le défends.

— Son promis! répéta François, qui arrivait. Ainsi elle était engagée avant de venir aux Morneux! Oh! pour lors je comprends...

— Qu'elle t'a refusé! achéva Barmou, parlant avec peine; possible, mais moi,.. il faut que je comprenne aussi... ce que l'amoureux des Allemagnes... faisait là...

— C'est facile à deviner, reprit François en jetant à la jeune fille un regard mêlé d'amitié et de tristesse; il attendait pour parler à sa promise.

Jacques voulut répondre; une toux convulsive lui coupa la parole.

— Reste toujours à savoir, fit observer Larroi, pourquoi, lorsque le voisin lui a tiré son coup de carabine et qu'il s'est enfui, le feu a pris à la fénière.

— La chose est claire, s'écria François; c'est le coup de carabine du maître qui a mis le feu!

— Oui, voici l'amorce, reprit la Lise, qui venait de relever un fragment de papier à demi consumé.

L'explication était si simple et l'examen la rendit si évidente, que tous les spectateurs durent s'y rendre; quelques-uns se hasardèrent

même à dire que les autres incendies avaient pu être allumés par hasard. Larroi fit un geste d'incrédulité.

— Et mes foins? reprit-il, et le *mazot* de Jérôme? c'est-il aussi le hasard qui y a mis le feu?

— Ce peut être au moins l'imprudence, fit observer Marthe; quand on promène la flamme sans mauvaise intention, on peut semer l'incendie; voyez plutôt là-bas!

Elle montrait une troupe de *boubes* qui descendaient la montagne en agitant des *alouilles* dont les flammèches se dispersaient au loin, emportées par le vent; on voyait les étincelles tomber en pluie enflammée le long des prairies, tourbillonner autour des toits et pétiller sur le feuillage des sapins. Les paysans ne purent retenir une exclamation.

— Par ma foi, voilà les vrais *bouteurs* de feu! s'écria François.

— La Bernoise a raison! s'écrièrent plusieurs voix. Ce sont les *alouilles* qui brûlent nos fourrages!

— Et nos *mazots!*

— Il faut les faire éteindre!

— Vite, en route!

Chacun chercha son fusil. La troupe se divisa en plusieurs bandes, et, sans plus de retard, se dispersa dans les sentiers de la montagne, tandis que Barmou retournait à la fénière incendiée.

Il redressa l'échelle au milieu de la fumée et des flammes malgré les observations de François, et recommença d'abattre à coups de hache les poutres brûlantes qui tremblaient. La Lise, épouvantée en le voyant entouré de débris qui croulaient l'un après l'autre, l'avertit vainement du péril : il ne voulut rien entendre. Sa colère avait besoin de s'exercer sur quelque chose, et il se remit à frapper. François, qui avait d'abord voulu lui prêter la main, redescendit en criant qu'il allait se faire écraser; mais Barmou lui répondit par une imprécation et redoubla ses coups avec une sorte de rage. Il continua quelque temps ainsi, faisant pleuvoir autour de lui les éclats enflammés de la charpente; enfin celle-ci, ébranlée de toutes parts, fit entendre un craquement sourd, et, s'abîmant tout entière, entraîna dans sa chute l'échelle sur laquelle se tenait le propriétaire des Morneux.

V.

Restée à l'écart et dans l'obscurité avec Aloïsius, Marthe se jeta dans ses bras. Elle venait de traverser des émotions trop fortes; son courage était à bout. Elle demeura quelques instans sanglotante sur

le cœur du jeune homme, qui lui-même ne pouvait que répéter son nom, mêlé à mille expressions de reconnaissance et de tendresse. Cet épanchement, dans lequel tous deux avaient oublié le monde entier, fut brusquement interrompu par la voix de François qui appelait Marthe. Bientôt le garçon de ferme accourut.

— Vite, vite, venez! s'écria-t-il haletant.

— Qu'est-ce donc? demanda la jeune fille.

— L'oncle Jacques...

— Il m'appelle?

— Non; mais il a voulu remonter aux charpentes de la fénière... J'ai eu beau l'avertir,... il avait l'air en male-rage.

— Eh bien?

— Eh bien! tout a croulé,... et une poutre, il paraît, l'a frappé dans le flanc.

— Dieu! Où est-il?

— Je l'ai porté sous l'auvent pendant que la Lise court chez le médecin.

La jeune fille saisie se précipita vers la porte du logis, où elle trouva Barmou à demi renversé sur le banc. L'obscurité ne permettait pas de distinguer ses traits; mais son haleine sifflante et sa toux convulsive suffisaient pour justifier les inquiétudes de François. Cependant, lorsque Marthe lui adressa la parole, il fit un effort et releva la tête.

— Que cherches-tu ici?... que veux-tu encore,... fille de malheur? murmura-t-il d'une voix étouffée. Viens-tu pour me braver.... avec ton promis des Allemagnes?

— Ah! ne le croyez pas! s'écria-t-elle en s'agenouillant près du blessé. Dieu sait si moi et Losi nous prenons part à votre peine.....

— Va-t-en! qui te retient?... Pars avec ton... amoureux! reprit-il.

Et comme elle s'efforçait de l'interrompre par des protestations de dévouement, il ajouta avec colère : — Tu ne veux pas?... Pour lors... c'est moi qui... te... laisserai!

Il essaya de se redresser; mais la douleur lui arracha un cri. Il chancela et serait tombé, si les bras de la jeune fille ne se fussent étendus pour le soutenir. François et Aloïsius accoururent; ils le transportèrent dans la maison presque privé de sentiment et le mirent au lit. Le sang qu'il vomissait à flots sembla d'abord le soulager; mais il fut bientôt repris d'étouffemens, et le médecin, qui arriva peu après, parut sérieusement alarmé. Ses prescriptions scrupuleusement suivies réussirent à ralentir le mal sans pouvoir le vaincre; les souffrances devinrent plus tolérables, mais le danger resta aussi menaçant.

Dès que Marthe s'était sentie nécessaire, il n'avait plus été question de départ. Occupée du malade nuit et jour, elle était devenue, comme on le disait dans le vieux langage, « sa servante de tendresse. » Barmou avait d'abord repoussé les soins de sa filleule, mais la douceur de la jeune fille avait fini par triompher de sa rancune; il s'était insensiblement accoutumé à cette pitié attentive qui lui apportait toujours un soulagement ou une consolation. Marthe avait peu à peu ressaisi son ancienne influence. Le vieux paysan reconnut malgré lui la toute-puissance de ces natures droites et simples qui marchent résolûment dans le devoir, portant au front, comme une couronne, le charme de leur dévouement. Il se rendit à la bonté secourable et caressante de Marthe comme il s'était autrefois rendu à sa grâce et à sa gaieté.

Assidue près de son chevet, elle lui avait d'abord parlé de guérison; puis, quand les remèdes s'étaient trouvés impuissans, elle avait reporté ses espérances vers Dieu. Elle avait prié à demi-voix pour le mourant, qui, à bout de courage humain, s'était senti ébranlé dans son incrédulité. La jeune fille s'en aperçut et lui parla doucement des suprêmes consolations. Ce n'était plus ici la rhétorique de Chérot, mais les exhortations d'une foi qu'échauffait l'amour. La langue dans laquelle Marthe parlait de Dieu au mourant n'avait pas besoin d'être apprise à part comme une langue étrangère; tout le monde pouvait l'entendre. Ses mots, au lieu d'être des énigmes pieuses, semblaient des flots sortis du cœur pour aller chercher le cœur.

Barmou la laissa dire, gagné d'abord par la douceur de l'accent, et bientôt le sens des paroles elles-mêmes sembla couler jusqu'à son âme. Mille réminiscences oubliées se réveillèrent, mille impressions perdues parurent se renouveler, d'abord faiblement, puis avec plus d'intensité. Comme il arrive souvent à ces heures extrêmes, l'être intérieur s'exalta dans un dernier effort. On eût dit que l'homme près de se dissoudre concentrait ses facultés, rallumait en lui des lumières éteintes et repassait d'un seul regard tous les horizons entrevus. Les pieux souvenirs de l'enfance et les chaudes aspirations de la jeunesse se succédèrent confusément dans ce rêve d'agonie. Le paysan, dont les forces s'éteignaient, se mit à reparler en mots entrecoupés de sa vie d'*armaillé* dans les alpages, de son chien Helve, de la Henriette et des rondes dansées autour des *ébaux*. Il voulut que Marthe lui chantât de nouveau, à demi-voix, les airs de la montagne; puis, redescendant de la jeunesse à l'enfance, il parla de la maison paternelle, des fêtes de la famille, du vieux pasteur de son village, de sa première communion. Marthe écoutait tout, répondait à tout

en s'efforçant de le ramener aux idées saintes par les douces images. Ce cœur endurci dans l'égoïsme et l'orgueil semblait se fondre insensiblement à son accent. Il s'ouvrit enfin comme le rocher sous la baguette de Moïse : deux larmes, les seules qui fussent sorties de ces yeux arides depuis plus de trente années, glissèrent le long de ses joues.

— Ah! ce n'est pas ma voix, c'est celle de Dieu qui se fait entendre au dedans de vous! s'écria Marthe. Ouvrez-lui votre cœur, et vous serez soulagé.

— Crois-tu qu'il se souvienne encore de moi? murmura Jacques très bas et d'un accent presque honteux.

— En pouvez-vous douter quand il vous envoie les pensées qui consolent? répliqua la jeune fille avec ferveur.

— Oui, reprit Barmou en se parlant à lui-même, on disait autrefois qu'il était toujours prêt à pardonner; mais si on se trompait, si je n'avais plus le temps de l'apaiser!... car je sens que je vais vers lui,... et quand je me rappelle,... Marthe! Marthe! j'ai peur!

La figure de Barmou prit une expression d'indicible épouvante, des gouttes de sueur coulaient sur son front, et tous les muscles de son visage frissonnaient. La jeune fille se rapprocha avec un élan de compassion.

— Du courage! cria-t-elle dans une explosion de tendresse. Priez celui qui peut tout, et il vous écoutera.

— Une prière! répéta le mourant en jetant autour de lui un regard effaré, une prière!... je n'en sais plus!

— Eh bien! ce sera moi qui la dirai, s'écria la jeune fille.

Et, se redressant sur ses genoux, elle commença à réciter lentement la sublime invocation qui résume toute la foi des cœurs simples : « Notre père qui êtes aux cieux! » Jacques avait fait un effort pour rapprocher ses mains endolories, et, redevenu enfant, il répétait après la jeune fille la prière oubliée, tandis qu'Aloïsius, le front découvert et la tête inclinée, s'y associait d'intention.

Le dernier mot prononcé, Barmou, qui avait fermé les yeux pour se recueillir, les rouvrit lentement. Une sérénité inexprimable s'était répandue sur tous ses traits. Il tendit les mains vers sa filleule. — Tu as été entendue, dit-il d'un accent entrecoupé; au repos qui s'est fait en moi, je reconnais que celui que tu as prié me pardonne. Ah! il fallait ceci pour me dompter. Tant que je sentais la force de la vie, je ne m'inquiétais pas de la mort. A cette heure, il me semble que Dieu est là derrière un nuage. Les autres m'en parlaient; toi, tu me l'as fait comprendre. Sois bénie pour ce que je te dois!

Puis, relevant les yeux vers Aloïsius : — Lui aussi a été bon pour

moi, ajouta-t-il; remercie-le de ma part; dis-lui que je lui demande de ne pas me garder rancune.

Le jeune régent, à qui Marthe transmit ces paroles, s'approcha vivement et se pencha vers le mourant avec des protestations que la jeune fille voulut traduire. — C'est inutile, interrompit Jacques, je vois dans ses yeux qu'il ne m'en veut plus. Grâce à Dieu, le bien qui me reste et dont tu seras seule héritière vous mettra tous deux hors de gêne, et quant à votre bonheur, je n'en ai point souci : chacun de vous sera la récompense de l'autre.

— Ne parlez pas ainsi, mon parrain! s'écria Marthe, qui sanglotait; il faut que vous viviez pour voir ce bonheur.

— Ne l'espère pas, ma fille, dit Barmou avec une douceur d'accent qu'elle ne lui avait jamais connue; ne le demande pas. Je me sens content de mourir; qui sait ce que je sentirais demain? Il vaut mieux que je finisse sur ce bon mouvement en vous laissant à tous un souvenir que vous aimerez.

Et, voyant qu'elle allait répondre : — Assez, continua-t-il d'une voix éteinte; ne me parle plus : j'ai besoin de repos.

A ces mots, ses yeux se refermèrent encore, et il sembla s'assoupir; mais au mouvement de ses lèvres les deux fiancés s'aperçurent qu'il redisait la prière dont Marthe venait de lui rendre la mémoire. Ce recueillement se prolongea assez longtemps. Enfin le soleil vint frapper les paupières du mourant; il rouvrit les yeux, sourit à sa filleule, et, regardant le ciel, il expira réconcilié.

Ainsi qu'il l'avait annoncé, son héritage suffit pour assurer l'avenir de la jeune fille et d'Aloïsius; mais tous deux voulurent retourner dans leur montagne, près de la mère de Marthe, et les Morneux furent laissés en fermage à François, qui, bien que marié et père d'une heureuse famille, ne parle jamais sans émotion de *la fillole des Allemagnes.*

ÉMILE SOUVESTRE.

BEAUX-ARTS

LES PEINTURES DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL ET DE L'HOTEL-DE-VILLE.

Nous vivons dans un temps étrange, au milieu d'inexplicables contrastes. Le mal et le bien sont partout; il n'est pas un instant du jour où nous n'ayons juste sujet de perdre ou de prendre courage, d'espérer ou de désespérer. Pour ne parler que de la peinture, n'est-elle pas tout à la fois en déclin et en progrès? Au *Salon,* cette bourse de nos peintres, la décadence est visible. On peut dire qu'à chaque exposition nouvelle l'art s'abaisse d'un degré. C'est le métier qui triomphe; l'esprit, l'adresse, le talent même, se prostituent à qui mieux mieux aux exigences de la mode et aux caprices de l'argent. Si quelques pieux adorateurs de l'étude et de la vérité persistent à protester, le vide est devant leurs œuvres. L'enthousiasme, les couronnes vont de droit au procédé, à la manière, au faire de convention, à de plates réalités, mesquinement traduites tantôt par un imperceptible pinceau, tantôt par une brosse gigantesque. Qu'espérer d'un tel art, ou plutôt d'une telle industrie? Eh bien! à quelques pas de là, sur les murs de quelques églises et de quelques monumens, cet art, ce même art apparaît dans sa dignité. On dirait que, loin du bruit, loin du trafic, plus à l'aise et plus libre, il recouvre une vie nouvelle. Des défauts, vous en trouvez assurément sur ces murailles, tout comme ailleurs; mais vous y trouvez les vertus du peintre, l'amour du beau et le culte du vrai, le respect de soi-même, le mépris des succès faciles. C'est un monde tout nouveau; on se

croit dans un autre siècle, au milieu d'une autre génération d'artistes.

Gardons-nous donc de tirer un trop sombre horoscope de la peinture d'aujourd'hui. Qui sait ce qu'en dira l'avenir? Ceux qui la déshonorent ne sont pas ceux qui vivront. Tous ces chefs-d'œuvre de pacotille seront oubliés dans quelque vingt ans d'ici; ils auront cédé la place à d'autres produits fabriqués sur de nouveaux patrons, et seront allés finir leurs jours dans le pays des tableaux hors de mode, aux États-Unis d'Amérique ou dans le fond de nos greniers. Ce qui vivra, ce qui portera témoignage de notre savoir-faire, ce qui donnera la mesure de nos artistes, ce sera cette série de peintures qui depuis douze à quinze ans se fixent sur nos murailles, tableaux qui ne voyagent pas, et qui pour la plupart sont aussi sérieusement conçus et exécutés que solidement établis. Bien des intrus se sont pourtant glissés, même en si bonne compagnie. Nous pourrions nous égayer aux dépens de certains barbouilleurs qui, dans ces derniers temps, ont bravement couvert de grotesques enluminures des chapelles tout entières à côté d'autres chapelles empreintes d'un chaste savoir et d'un sentiment exquis. Sur les parois de Notre-Dame-de-Lorette aussi bien qu'à Saint-Méry, les yeux sont offensés de ces choquantes disparates; mais cette ivraie, ces herbes folles disparaissent au milieu du bon grain. Ce qui domine en général dans ces peintures adhérentes aux murailles, si heureusement substituées aux tableaux suspendus, c'est un accent sincère, un goût élevé, une grande intelligence de composition. Il semble qu'à travailler ainsi sur un fond consistant et durable, sans changement possible ni de destination, ni de jour, ni d'aspect, la pensée se fortifie. Tous ceux de nos peintres qui avaient quelques talens ont grandi à cet exercice. Ils se sont vus forcés de prendre de grands partis, sans laisser-aller, sans caprice, après longue et mûre réflexion. Autre chose est avoir devant soi un public mobile et blasé, dont il faut étudier les goûts, flatter les appétits, autre chose avoir affaire à ce public permanent et sérieux, sans fantaisies, sans passions, qu'on appelle la postérité. Le plus insouciant des hommes pense bon gré mal gré à la postérité quand il est face à face avec ce mur que son pinceau va parcourir. Il ne consulte ni cote, ni tarif pour savoir si le *réalisme* est en hausse et l'*idéal* en baisse, s'il doit se faire flamand, hollandais, espagnol, archaïque, pastoral ou vaporeux : il ne cherche que le durable, par conséquent le vrai, ce qui tout naturellement le ramène au vieux sentier de notre école, à ces pures traditions de l'esprit français qui demandent à l'art non la puérile imitation de l'apparence des corps, mais l'expression de la pensée au moyen d'une juste et intelligente reproduction de la forme et de la couleur.

Ainsi la seule différence du *subjectile*, la seule substitution d'un

corps stable et immobile à un châssis, à un panneau portatif, exerce sur l'artiste une saine influence, l'aguerrit contre ses faiblesses, le détourne des penchans mercantiles et capricieux. Pour peu que nos édiles persévèrent dans cet heureux système, dans cet emploi de la peinture à l'ornement des édifices publics, il ne faut désespérer de rien. L'art peut encore subsister, malgré ces foires annuelles qui abaissent et faussent le goût. Il lui reste un refuge; l'étude, la pensée conservent un asile, et quelques œuvres suffiront, quelques œuvres ainsi créées à l'abri de la contagion, pour racheter dans l'avenir nos péchés, nos misères, et faire dire à nos neveux que nous avions encore dans les veines quelques gouttes du sang de Lesueur et de Poussin.

Ce qu'il faut regretter, c'est que ce genre de peinture n'ait pas recouvré plus tôt la faveur qui lui vient aujourd'hui. C'était il y a vingt ans, lorsque les hommes qui avaient marché avec tant d'éclat à la tête des arts sous la restauration étaient encore pleins de jeunesse, c'était alors qu'il fallait ouvrir ce champ nouveau à la peinture poétique et sérieuse. Comment penser sans chagrin que M. Ingres, par exemple, n'aura eu dans sa longue carrière qu'une seule occasion d'incruster une de ses pages dans un de nos monumens, et seulement sur un plafond, car on n'accordait alors à la peinture que des plafonds tout au plus? Comment ne pas regretter que M. Delaroche, lui aussi, n'ait eu qu'une fois la fortune de s'emparer d'une vaste muraille, et que cette fortune, M. Ary Scheffer ne l'ait même jamais eue? Qui pourtant plus que lui aurait gagné à pénétrer dans ces régions nouvelles, lui si riche de pensées, et dont la main paraît d'autant plus sûre qu'elle s'appesantit moins aux détails de l'exécution? Nous ne citons que ces trois noms pour abréger, parce qu'ils résument leur époque; mais bien d'autres, dans ce temps de vaillans efforts et de haute espérance, bien d'autres, leurs émules, ont eu le même sort, et, à leur grand détriment dans l'avenir, se sont résignés comme eux à ne faire que des tableaux. Que serait la peinture italienne, si l'Italie, dans son grand siècle, n'avait produit que des tableaux? Otez à Raphaël les *Stanze* du Vatican, il reste encore le roi des peintres, mais il descend de cent coudées.

Cette occasion, qui a manqué aux chefs de notre moderne école, occasion qu'ils peuvent encore faire renaître, puisque, Dieu merci, aucun d'eux ne nous a dit son dernier mot, elle s'est offerte à des hommes partis des seconds rangs et bientôt montés au premier. Ces hommes l'ont saisie avec une ardeur persévérante et un dévouement presque héroïque. L'un d'eux est mort à la peine, laissant une œuvre inachevée, mais déjà l'œuvre d'un maître. Dans cette seule chapelle de la Vierge, à Notre-Dame-de-Lorette, Orsel s'est fait un nom qui ne périra pas. Il avait deux grands dons que le ciel réserve aux vé-

ritables peintres, le don de l'expression vraie et le sentiment de la ligne harmonieuse. Cette chapelle est aussi suave aux yeux que féconde en pensées; c'est la tendresse onctueuse de l'école ombrienne unie à la justesse et à la mesure d'un esprit français. Il ne manquait à un tel homme qu'un peu d'audace et de feu, ou plutôt il lui fallait un peu moins de modestie, nous dirions presque d'humilité. Que d'essais, que d'études, que de préparatifs, avant qu'il se jugeât digne d'aborder son sujet! Ces innombrables croquis trouvés après sa mort, et en partie révélés au public par la main pieuse d'un ami, témoignent combien sa veine eût été abondante, si l'excès même de sa conscience ne l'avait comprimée. Quel contraste entre ce travail intérieur, absorbant toute une vie, et les outrecuidantes parades de quelques faiseurs d'aujourd'hui!

Nous ne saurions quitter Orsel sans prononcer au moins le nom de son ami, de son frère par le style et par le sentiment. Vis-à-vis de la chapelle de la Vierge, cette chapelle de l'Eucharistie, qui soutient si dignement une comparaison périlleuse, cette peinture, aussi douce, aussi touchante qu'un motet de Pergolèse, nous arrêterait malgré nous, si naguère, ici même, M. Perin n'avait reçu un juste et complet hommage que nos paroles jetées en passant risqueraient d'affaiblir (1). C'est à une œuvre plus récente et dans une autre église, c'est aux peintures de Saint-Vincent-de-Paul, que nous consacrerons quelques mots. Déjà même il se fait tard pour en parler; elles sont achevées depuis plus de trois mois, la critique a fait sa moisson, ne laissant après elle que de quoi glaner tout au plus. Aussi n'avons-nous dessein que d'adresser un remerciement public et à l'artiste persévérant dont les jeunes succès n'ont pas ralenti les efforts, et au maître courageux qui, presque au terme de la carrière, n'a pas craint de ressaisir ses pinceaux. Il faudra toutefois qu'à nos justes éloges se mêle quelque franchise : un compliment banal serait pour eux sans prix.

La première fois que nous vîmes ces peintures de Saint-Vincent-de-Paul, l'église était encore coupée en deux par des toiles : chaque artiste avait son domaine séparé. L'œil ne pouvait en même temps pénétrer dans la nef et dans l'abside. M. Picot travaillait à l'abside et M. Flandrin dans la nef. C'était un des derniers jours du *Salon*, nous sortions des *Menus-Plaisirs;* les tons diaprés et discordans de ce pêle-mêle de tableaux nous poursuivaient encore; nous étions comme étourdis de la bigarrure des idées, des genres, des méthodes; en entrant dans cette nef, nous sentîmes une impression de calme et d'harmonie. Ce n'était pas seulement un effet du contraste : le parti simple et grandiose adopté par le peintre nous avait saisi tout d'abord. On sait quel est ce parti, c'est la traduction pittoresque de cette idée :

(1) Voyez *la Chapelle de l'Eucharistie* dans la *Revue* du 1er janvier 1853.

l'Évangile prêché aux nations leur a ouvert la voie du ciel. Le mystique chemin qui de la terre conduit au paradis, voilà ce qu'a voulu représenter M. Flandrin. Au centre de sa composition, c'est-à-dire à l'entrée de l'église, sous le buffet d'orgue, les deux princes des apôtres prêchent la parole de vie, et à leur voix les gentils convertis se dirigent vers les palmes promises, dans un grave et religieux cortége, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Cette longue chaîne de personnages, marchant dans un ordre hiérarchique et divisée par groupes, forme un ensemble à la fois symétrique et accidenté qui remplit admirablement la large frise ménagée dans cette église entre deux rangs de colonnes superposées.

L'idée de cette procession de bienheureux et de bienheureuses est une réminiscence. C'est à Ravenne que l'auteur l'aura conçue, là du moins s'en trouve un exemple dans l'antique et curieuse basilique de *S. Apollinare Nuovo*. L'artiste du VIe siècle ne s'est mis en grands frais, comme on pense, ni d'ajustemens pittoresques ni d'attitudes variées. Lui aussi, c'est le chemin du ciel, c'est l'église triomphante et son pèlerinage vers le trône du Sauveur, qu'il a voulu représenter. Vingt-cinq figures de martyrs, tous à peu près vêtus de même, portant tous une couronne à la main, et séparés les uns des autres par une palme ou un rameau de fleurs, voilà le côté droit de la nef; vis-à-vis s'avancent dans le même ordre, et portant aussi leurs couronnes, vingt-deux vierges martyres; en avant sont les trois rois mages, qui déposent au pied du trône de Marie leurs dons et leur encens. Rien de plus simple que cette mise en œuvre. Ces figures à peine variées de pose, de costume et d'expression, se succédant une à une à intervalles à peu près égaux, c'est de l'art primitif, traditionnel, hiératique; mais au point de vue monumental, l'effet en est puissant. Toute cette frise est en mosaïque; le dessin, sans être pur, ne manque pas de grandeur, et le travail de la mosaïque, par la vigueur de ses reflets, par son aspect solide et consistant, répand une énergie qui lui est propre sur tout l'ensemble de la décoration.

Dans la basilique parisienne, on ne pouvait emprunter que l'idée; les moyens d'exécution devaient être tout différens. D'abord point de mosaïque et une église beaucoup plus grande et plus longue, dès lors nécessité de donner à ce cortége une tout autre importance et de le combiner tout autrement. Au lieu de figures isolées, anonymes, sans autre lien entre elles qu'une pensée commune qui les conduit au même but, ce sont des personnages de noms et de caractères différens, groupés et unis entre eux par certaines analogies, mais variés de pose, de mouvement et de geste aussi bien que d'âge et de costume. Voilà comment l'art moderne pouvait exprimer la pensée du mosaïste de Ravenne. En modifiant, en interprétant ainsi son

sujet, M. Flandrin se l'est approprié; il l'a complété et agrandi par cette prédication de l'Évangile devenue l'origine et le point de départ de la céleste procession. A Ravenne, la marche des martyrs et des saintes filles s'explique comme elle peut; on n'y regardait pas de si près. Du côté des martyrs, du côté droit, la frise commence par une représentation de la ville de Ravenne, avec ses tours, ses dômes, ses palais, tels qu'ils étaient au vr^e siècle, et vis-à-vis, du côté gauche, on voit la ville et le château de Classe, l'ancien port, le Pirée de Ravenne. Ces deux tableaux, quoique des plus grossiers, sont d'un grand prix archéologique, mais ils expliquent assurément le reste du sujet d'une façon beaucoup moins claire que les deux apôtres de M. Flandrin. La supériorité de composition est donc sans contredit du côté de l'imitateur, et, ce qui ne vaut pas moins, tout en usant des ressources que l'art moderne mettait à sa disposition, il a su n'en point faire abus. Là est le grand problème. Il est facile aujourd'hui de composer plus savamment, plus habilement qu'un Byzantin; ce qui est malaisé, c'est de savoir à la fois rajeunir la donnée traditionnelle et rester naïf, accentuer la composition et conserver l'aspect monumental, faire de la peinture, en un mot, sans trop faire œuvre de peintre, sans donner à ses figures ce degré de vie, de mouvement, de relief, cette puissance d'illusion, qui conviennent à un tableau et non à une décoration appliquée sur la face même d'un édifice.

Nous fûmes frappé, dès cette première visite, de l'heureuse façon dont ce problème est résolu dans l'œuvre de M. Flandrin. Chez lui, ce n'est pas une nouveauté : les leçons de son maître et sa propre nature l'ont guidé dans cette voie; mais à Saint-Séverin, son début, et même à Saint-Germain-des-Prés, son second coup d'essai, déjà si supérieur au premier, on peut dire qu'il poussait la vertu *jusques à la rudesse*. La naïveté tombait dans la raideur. Ici le progrès est notable. Ses contours sont plus souples, ses mouvemens plus libres, sans que sa peinture ait rien perdu de son austère solidité.

Mais plus nous nous félicitions de cette intelligente soumission de l'artiste aux conditions de son programme et de cette heureuse application de la peinture qui rappelle, en les adoucissant, quelques-unes des grandes qualités de la mosaïque, plus nous commencions à redouter que dans l'abside, qui nous était voilée, un autre système n'eût prévalu. Nous avions toute confiance dans le savoir et l'expérience de M. Picot; mais avait-il jamais rien tenté qui ressemblât aux peintures de cette nef? Pouvait-il subitement avoir tout oublié et tout appris? pouvait-il s'être assujetti sans réserve, sans restriction, à ces données conventionnelles qu'un fond d'or impose à la peinture? M. Picot, le peintre élégant et correct de *l'Amour et Psyché*, peignant sur un fond d'or et franchissant d'un seul bond l'espace ou

plutôt l'abîme qui sépare les conventions académiques des conventions archaïques, cela nous semblait un rêve, une chimère. Nous passâmes donc sous les toiles pour savoir à quoi nous en tenir, et à peine avions-nous levé la tête, que nos conjectures étaient vérifiées; mais en même temps, il faut le dire, nous fûmes désarmé par une véritable surprise. Ces figures, nous parlons des plus grandes, nous parlons des apôtres et de ces anges qui gardent fièrement le trône du Seigneur, ces figures ne sont ni conçues ni exécutées dans le style qu'aurait commandé le système adopté dans la nef; mais considérées à part, en elles-mêmes, comment n'en pas admirer le dessin vigoureux, le large caractère, la ferme exécution? Dans cette partie de son œuvre, M. Picot s'est surpassé lui-même. Au rebours de tous les hommes, la force lui est venue au déclin de la vie. Son plafond de l'Hôtel-de-Ville aurait pu laisser croire qu'il n'avait même plus la vigueur du peintre de *Psyché*, et pas du tout, voilà dans cette abside des figures qui feraient honneur aux plus habiles et qui mettent au défi les plus dispos, les plus vaillans. Nous n'en dirions pas autant de tout le reste de l'hémicycle : la frise notamment laisse tant à désirer! Entreprendre après Poussin d'exprimer les sept sacremens, et ne trouver que sept tableaux de genre, gracieux, coquets, aux contours ajustés, aux formes arrondies; jeter ces tableaux clair-semés dans cette frise qui porte et soutient tout l'ensemble de la composition, et qui par conséquent devrait en être la partie la plus pleine et la plus solide, c'est donner à la critique trop beau jeu contre soi. Mais malgré ces fautes incontestables, nous n'en maintenons pas moins que dans ce grand travail il y a des parties qui révèlent chez l'auteur une puissance de talent qu'on ne lui connaissait pas. Il a le droit d'en être fier, et ses nombreux amis ne sauraient se réjouir trop haut de le voir ainsi reverdir.

Mais si pour M. Picot c'est un bonheur d'avoir fait ce travail, est-ce un bonheur pour le monument que M. Picot en ait été chargé? De deux choses l'une : il fallait lui tout donner ou tout donner à son confrère. Comment n'avoir pas prévu l'inévitable disparate qui sortirait de cette association? Était-il besoin que les échafauds et les toiles fussent à bas, que l'œil pût pénétrer en même temps dans l'abside et dans la nef, pour avoir la certitude que deux talens si différens se nuiraient l'un à l'autre? De qui donc est venue cette belle invention de les avoir unis? A-t-on voulu faire un contraste, une antithèse? ou bien s'est-on flatté de satisfaire un peu tous les goûts? Si du moins de ces deux peintures l'une était franchement mauvaise, le remède serait aisé : on gratterait soit la nef, soit l'abside, et l'harmonie se rétablirait; mais comme à très bon droit chacun a ses défenseurs, comme il y aurait vandalisme et barbarie à nous priver de M. Flandrin, comme on se révolterait avec raison qu'on effaçât M. Picot, il faut les res-

pecter tous deux, et voilà pour l'éternité, ou du moins pour tout le temps que vivra cette église, entre deux œuvres antipathiques un indissoluble mariage!

Mieux vaudrait, puisqu'il n'y a pas accord, qu'il y eût complète dissonnance. Si M. Picot était resté fidèle à sa propre manière, s'il avait dit : Je ne comprends la peinture qu'avec un ciel et des nuages; il n'y a pas de fond d'or dans la nature; je repousse cette fiction. Je mettrai mes figures en perspective, je chercherai l'illusion, j'aurai des chérubins joufflus, un Christ assis sur la nue, sa croix de bois dans la main; en un mot je ferai des tableaux sur mur, des tableaux qui perceront la muraille. S'il s'était bravement tenu sur ce terrain, la disparate assurément serait encore plus tranchée qu'aujourd'hui : il y aurait entre les deux moitiés de l'église ce contraste complet et non dissimulé qu'on voit dans les édifices dont les diverses portions ont été construites ou décorées à des époques différentes; mais ce serait un parti franchement accusé. Le spectateur en penserait ce qu'il voudrait; il ne pourrait pas du moins se plaindre d'être trompé. Ce qu'il y a de pis, c'est de lui promettre une harmonie qu'on ne lui donne pas; c'est de chercher l'unité et de ne pas l'atteindre, c'est d'accepter les conditions, les lois de l'école traditionnelle, et de ne s'y soumettre qu'à moitié. Ainsi pourquoi ce Christ colossal? Parce qu'il est de tradition dans les anciennes basiliques, sur les mosaïques primitives, que le Christ ait trois ou quatre fois la taille des personnages qui l'entourent. Cette façon d'exprimer la grandeur morale par la grandeur matérielle et de proportionner la taille des personnages à leur degré de sainteté, c'est le procédé des enfans, et par conséquent des peuples et des religions au berceau. D'où vient qu'à Rome, à Ravenne, sur ces murs vieux de huit ou dix siècles, ces disproportions étranges, tout en nous étonnant, ne nous révoltent pas? D'où vient que peu à peu nous admettons ces données déraisonnables, et finissons par en ressentir une impression de respect et presque de terreur? C'est que dans ces naïves images tout est conventionnel, rien n'est imitatif. L'impuissance de l'artiste est la condition première de l'effet qu'il produit sur nous; l'excès de sa gaucherie nous avertit et nous empêche de hausser les épaules. Ce n'est point de la chair, ce n'est point de la vie, ce ne sont point des hommes qu'il a prétendu nous peindre : ce sont des signes représentatifs d'une idée. Ces signes, nos yeux s'y arrêtent à peine, c'est notre raison qui les perçoit, et bientôt nous laissons là les signes pour aller droit à l'idée, hors du monde des vivans, dans le champ de l'invisible et de l'infini.

Mais vous qui voulez aujourd'hui ressusciter ces traditions et qui croyez leur obéir, sachez que, pour être admis à faire de tels contresens, de telles bévues enfantines, il vous faut avant tout renoncer à

votre art, ou du moins savoir le déguiser. Si vous ne vous résignez pas à oublier votre palette, vos modèles, votre atelier; s'il vous est impossible de faire une figure sans la faire respirer, sans colorer ses lèvres et ses joues, sans mettre en saillie ses contours, sans assouplir ses draperies, alors changez votre programme, ne nous montrez pas ce Christ gigantesque et à ses pieds ce petit saint Vincent en soutane et en surplis, ce saint qui marche et s'agenouille, ce Dieu qui écoute avec bonté. Plus vous les rendez vivans l'un et l'autre, moins nous pouvons admettre que l'un n'ait que cinq pieds lorsque l'autre en a vingt. Cette disproportion ne serait tolérable que si nous apercevions clairement qu'elle n'est qu'un symbole. Pour cela, vous n'avez pas besoin de descendre aux barbaries byzantines; il ne faut que vous défendre de vos penchans à l'illusion. Le moyen terme, assurément, n'est pas sans difficulté : c'est un chemin qui côtoie, toujours à certaine distance, la naïveté primitive, chemin non frayé, plein d'écueils, où les plus souples et les plus habiles ne marchent pas d'emblée, où le secours d'un guide et un long exercice sont nécessaires à tous, et à ceux-là surtout qui, pendant quarante ans, n'ont compris et pratiqué que la peinture imitative.

Aussi nous souhaitons, si l'occasion, comme il faut l'espérer, s'offre encore à M. Picot de manier en grand cette peinture à la cire, dont avec tant de savoir et d'adresse il vient de faire un si heureux essai, nous souhaitons qu'on lui donne un monument où, libre et sans contrainte, il se laisse aller à la pente de ses études et de son talent. Qu'il s'établisse, pour n'en plus sortir, dans le domaine de la réalité, dans ce monde où les fictions elles-mêmes se piquent d'être naturelles, où les hommes et la Divinité sont à peu près de même taille; qu'il porte dans son œuvre nouvelle cette pensée ferme et ce faire vigoureux qui règnent dans presque toute la partie supérieure de son abside, et pour peu que le monument par son style ne le contrarie pas trop, nous lui garantissons un grand et légitime succès.

Quant à M. Flandrin, tant qu'il s'attachera de préférence aux sujets religieux et à la décoration des églises, nous avons peu de chose à lui souhaiter. Il est dans cette voie que nous indiquions tout à l'heure; il y marche avec aisance; c'est son chemin de nature et de prédilection. S'il inclinait jusqu'ici du côté du symbole, sans accorder à l'art tout ce qui lui appartient, dans cette frise il a fait un visible effort pour se tenir plus près de l'imitation. Nous l'en félicitons et l'inviterions même à risquer un pas de plus. Le danger n'est pas avec lui, comme avec M. Picot, que jamais il verse de ce côté. Ce n'est pas lui qui s'oubliera à donner trop de relief à ses figures; il se souviendra toujours que c'est une muraille qu'il décore, et nous applaudissons, sous ce rapport, à sa mesure et à sa sobriété; mais les physionomies, les yeux surtout de ses personnages, pourquoi les sacrifier

ainsi? Pourquoi les tenir dans ces tons neutres? Pourquoi, même avec le secours d'une lorgnette, est-il si difficile de découvrir un regard dans tout ce long cortége? Sans nuire à l'effet général, sans troubler ces silhouettes harmonieuses, le feu des âmes ne pouvait-il se laisser voir? Il est vrai que la distance est grande entre le sol et ces peintures : dix ou douze mètres environ! Raison de plus pour accuser un peu plus fortement les traits saillans, les traits qui parlent à l'esprit. Ce n'est qu'en montant dans les tribunes, dans les galeries portées sur ces hautes colonnes, qu'on pénètre complétement dans la pensée du peintre. A cette élévation, l'aspect est tout différent; ce qui d'en bas semblait vague s'explique et s'accentue. Un modelé délicat distingue et caractérise toutes ces têtes : elles disent toutes quelque chose; en un mot, M. Flandrin se montre là tout entier, habile à exprimer aussi bien qu'à composer, car il est peintre d'expression, et, malgré ses procédés d'école, il se rattache par ce côté à nos grands maîtres du XVIIe siècle. Mais ce n'est pas assez d'avoir ces qualités, il faut les faire voir. En se bornant à indiquer si finement l'expression de toutes ces têtes, M. Flandrin semble avoir par momens oublié que c'est du bas de cette nef que sa frise devait être vue.

Nous l'inviterions donc, dans sa prochaine campagne, à calculer plus hardiment ses effets, surtout si c'est encore à de telles hauteurs qu'il doit reléguer sa peinture. Le plus sûr serait d'éviter cette difficulté. Aussi faut-il souhaiter à M. Flandrin d'abord et avant tout un monument qui ne soit qu'à lui seul, un monument dont il gouverne la tête aussi bien que le corps, puis dans ce monument un champ pour sa peinture, non pas plus beau, plus étendu, mieux disposé que cette frise (il n'en trouverait pas), mais ménagé à une hauteur moins grande, ou, ce qui revient au même, dans un vaisseau moins étroit. Supposez quelque largeur de plus à cette nef de Saint-Vincent-de-Paul, aussitôt tout se rectifie pour le peintre et pour le spectateur : l'un n'a plus à se préoccuper de l'angle aigu et insolite sous lequel il sera vu, l'autre peut voir et contempler sans risquer de se tordre le cou.

Nous n'insisterons pas sur ce point, ne voulant pas nous engager dans un procès d'architecture avec un de nos maîtres en cet art. Nous sommes loin d'ailleurs de porter sur son église un jugement rigoureux. Plût à Dieu que ce pauvre Paris ne vît bâtir que de tels monumens et n'eût pas de plus justes griefs contre ceux qui l'embellissent! Dans cette église, la façade est peut-être la partie la moins heureuse. Ces deux tours sont un peu gauches, ce fronton est un peu banal, le tout ensemble manque de grandeur et d'harmonie. Mieux vaudrait qu'on entrât par le côté qu'on ne voit pas d'abord, par ce grand mur si sobrement orné qui termine carrément l'église du côté

du faubourg. Cette contre-façade est d'un style excellent selon nous; il faudrait peu de chose pour en faire une façade véritable, exprimant sincèrement l'économie intérieure du monument, un vrai frontispice de basilique, chose si rare, comme on sait, et presque inconnue même à Rome. Les faces latérales de l'église sont traitées dans ce même goût sévère et châtié, et quant à l'intérieur, s'il pèche par les proportions générales, il abonde en détails étudiés et rendus avec une recherche peut-être un peu trop savante, un peu trop archéologique, mais pleine d'intérêt. L'érudition a ses dangers, même en architecture. Elle détourne insensiblement l'artiste du but suprême de ce grand art, l'harmonie. Elle affaiblit en lui l'entente et le sentiment des effets généraux; elle lui conseille des imitations, souvent même des amalgames qui transforment en création bâtarde une pensée heureuse à son début. Le défaut capital de Saint-Vincent-de-Paul provient, à notre avis, d'une combinaison de ce genre. L'auteur a voulu tout à la fois faire une église très élevée, comme s'il eût adopté le style ascensionnel et pyramidal, le style à ogives, et ne pas perdre néanmoins l'occasion de faire une basilique et de reproduire tout ce que ses souvenirs et ses études lui rappelaient des édifices religieux de la Sicile et de l'Italie. Au lieu d'un vaisseau large, ouvert, d'une hauteur modérée, où la ligne horizontale serait restée dominante, il nous a donné une nef élancée, hardie, aspirant à l'effet perpendiculaire. Mais comme, pour rester dans les données antiques, il ne pouvait superposer plus de deux ordres de colonnes, il a fallu que ces deux ordres, et notamment le premier, prissent une extrême élévation. Or, quand on fait grandir une colonne, on est en même temps contraint de lui donner un embonpoint proportionnel. Il n'y a que les fuseaux du style à ogives qui se laissent allonger tant qu'on veut sans exiger un surcroît de volume; les classiques supports sont moins accommodans. Aussi qu'est-il arrivé? Pour avoir une église tout à la fois antique et moderne, pour fondre ensemble Sainte-Marie-Majeure et Saint-Ouen, il a fallu des colonnes si hautes et par conséquent si épaisses, que l'église en est comme encombrée. Tel est le diamètre de ces fûts, que, vus obliquement, ils forment une muraille, un massif entre les bas-côtés et la nef. Le plan de l'édifice, le plan par terre, a d'excellentes proportions, la largeur en est très suffisante; mais la hauteur du vaisseau combinée avec la grosseur des supports contrarie la vertu du plan et a le double inconvénient de produire cette apparence étroite et étouffée si peu conforme au style du monument, et de reléguer sa décoration principale, la frise peinte, à une hauteur qui ne permet ni de la voir sans fatigue, ni d'en apprécier tout l'effet.

Ce dernier résultat est certes bien contraire aux intentions de l'ar-

chitecte, car si quelque chose nous semble incontestable, c'est, après le savoir de M. Hittorff, son goût, nous dirions presque sa passion pour l'union de la peinture et de l'architecture. Il comprend mieux que personne combien l'entente intime et cordiale de ces deux arts les met en valeur l'un par l'autre. Donner large carrière au pinceau sera toujours la pensée première de tout ce qu'il construira. Aussi voudrions-nous qu'il construisît beaucoup, tant nous serions certain que la peinture y trouverait son compte. Que n'a-t-il, par exemple, bâti l'Hôtel-de-Ville, ou tout au moins ces grandes salles des fêtes inaugurées l'hiver dernier! Quelle occasion perdue! Comme il était facile dans ces immenses galeries de faire à la peinture sa juste part! Croit-on que l'architecte, en s'imposant la loi de réserver çà et là quelques grands et beaux espaces à hauteur convenable, s'en serait mal trouvé? C'est à lui-même avant tout qu'il eût rendu service. Au lieu de s'en tenir à ces banalités décoratives, qui, sans pitié pour le spectateur, se poursuivent de mètre en mètre toujours sur le même patron, il eût cherché des divisions, des repos, des motifs d'encadremens, des contrastes, des combinaisons variées. La gêne qu'il se fût donnée eût aiguisé son invention. Dans un tel monument, au cœur d'une telle cité, que de souvenirs à évoquer, que d'idées à répandre, que de moyens de peupler ces lambris! Quand on a le pouvoir d'user de telles ressources, quand on peut si richement, si noblement nourrir et récréer l'esprit en même temps que les yeux, est-il possible qu'on s'amuse à dresser ce régiment maussade de muettes colonnes, et à promener sans fin sur ces murs et sur ces voûtes cette éternelle répétition de l'or rechampi de blanc, et du blanc bordé d'or!

Mais non, dira-t-on, l'architecte n'a point proscrit la peinture; ne lui a-t-il pas donné place sur quelques dessus de portes et dans deux ou trois plafonds? Ne l'a-t-il pas admise enfin à un poste d'honneur, dans la grande et principale galerie? Soit; mais à quel étage et en quelles conditions! C'est au-dessus de la corniche, au-dessus des lustres, dans la courbe des voûtes, aussi haut que les yeux puissent atteindre; c'est là que, d'arcade en arcade, la face d'un pendentif a été réservée au peintre assez hardi pour exposer ses œuvres à si haute distance, et se soumettre aux exigences de cette forme triangulaire vingt-huit fois répétée. Avait-on sérieusement dessein de loger là de la peinture, ou bien n'avait-on pas songé d'abord tout simplement à couvrir ces pendentifs de quelque décoration à la brosse, comme ces bocages de guinguette, qui dans cette même salle, du côté de la rue, tapissent le fond des arcades? Ce qui semblerait indiquer que tels étaient les projets primitifs, c'est que pour couvrir de couleurs ces vingt-huit pendentifs et les vingt-huit pénétrations qui les séparent, en tout cinquante-six tableaux, dont la superficie

totale n'est pas moindre de cent quarante mètres carrés, le programme accordait, le croira-t-on? dix mois, pas davantage. Le travail était commandé dans les derniers jours de janvier; il fallait qu'il fût fini avant le 2 décembre, jour arrêté pour l'inauguration.

Eh bien! il s'est trouvé un artiste, un véritable artiste, qui n'a pas craint de tenter ce tour de force. Non-seulement il a eu le temps de composer et de peindre cinquante-six sujets en dix mois, mais jamais, à voir son œuvre, on ne se douterait que les heures lui aient été comptées. Ce n'est pas de l'improvisation, encore moins de la peinture de théâtre; il n'y a là ni pochade, ni mélodrame : c'est du dessin arrêté et réfléchi, de la peinture d'un tissu ferme et serré. Le temps sans doute ne fait rien à l'affaire, et la difficulté vaincue n'ajoute rien à l'art; mais il est certains efforts dont il faut tenir compte au talent. M. Lehmann a joué gros jeu; il doit s'en applaudir. Ce n'est pas que son œuvre, dans toutes ses parties, triomphe également des obstacles qu'il a bravés. A côté de compositions dont les heureuses lignes semblent écloses d'elles-mêmes et dont l'étude aurait peut-être altéré la fleur, il en est que la réflexion seule aurait suffisamment mûries. De là, dans ce vaste ensemble, quelque inégalité. Comment d'ailleurs tomber toujours juste, toujours avec le même bonheur dans ces encadremens irréguliers, étroits à la base, et ramenant bon gré mal gré la pensée pittoresque toujours aux mêmes combinaisons? Ces difficultés matérielles sont en peinture ce qu'est la rime en poésie. Il y a des vers, et des plus beaux, que nous ne devons qu'à la rime, ce qui n'empêche pas que nos poètes, et les plus grands, lui doivent bien quelques chevilles.

A cette uniformité de structure que M. Lehmann devait subir, il a eu soin d'opposer la variété des sujets. Il s'est donné pour thème l'histoire de l'humanité, depuis les premiers combats de l'homme contre la nature jusqu'aux dernières conquêtes de l'industrie, de la science et de l'art. Cette épopée, dont l'homme est le héros, prête à la grande peinture. On peut la trouver sévère pour une salle de bal; mais l'auteur a bien fait, selon nous, de rester sérieux même à côté des violons. L'allégorie mythologique, la cour de Terpsichore, l'eût entraîné, à moins d'un miracle, à la décoration subalterne, à la fadeur, à la monotonie : l'allégorie philosophique, la poésie de l'humanité, lui ouvrait une longue série de contrastes et d'oppositions. De tant de sujets si divers, les mieux réussis sont les plus simples, ceux qui offrent les personnifications les plus faciles et les plus claires. Le lieu commun pour les arts du dessin est un aliment éternel. Ils ont de tels secrets pour l'animer et le rajeunir! Ainsi l'homme combattant les animaux féroces, l'homme domptant les animaux domestiques, l'homme forgeant le fer, la femme filant le lin, — la moisson, la

navigation, l'étude, la poésie, l'astronomie, la justice, voilà les sujets qui ont inspiré à M. Lehmann les lignes les mieux senties, les expressions les plus vraies et les plus franches. Là tout s'explique du premier jet, sans commentaires; là rien n'est subtil ni tourmenté. D'autres sujets plus complexes manquent de développemens et sont comme gênés et rétrécis par les contours du pendentif; mais tous, et ceux-là même que nous ne préférons pas, sont pleins d'idées ingénieuses, d'heureux ajustemens, de motifs élevés.

C'est là l'honneur et le privilége de cette noble école de M. Ingres. Si les hommes qu'elle a produits sont tous plus ou moins empreints de certains défauts du maître, s'ils n'ont pas toutes ses grandes qualités, ils se distinguent du moins par une foi commune. Dans les routes diverses où ils sont engagés, on les reconnaît à leur culte du style, à leur goût du grand et du sérieux. Aussi c'est avec eux, c'est par eux qu'il est encore permis d'entretenir le feu sacré et de sauver la peinture, surtout s'ils ont la chance de recevoir quelquefois l'hospitalité dans nos temples et dans nos monumens.

Nous voilà revenus à notre thèse. Des occasions de *peinture murale* et un choix judicieux d'artistes, c'en est assez pour tenir tête à la mode et lutter contre le flot montant. Dans ces nobles épreuves, les talens grandiront, et nous aurons devant l'avenir des témoins qui feront oublier nos folies. Croit-on que M. Lehmann par exemple soit sorti de l'Hôtel-de-Ville tel qu'il y était entré? que ce court, mais laborieux commerce avec ce monument ne lui ait pas fait faire un grand pas dans son art? Si mauvaise que fût la part qui lui était laissée, il a eu bien raison de s'en saisir : jamais il n'eût fait telles choses en attendant l'inspiration, en rêvant à loisir, en se soumettant au goût de quelque riche amateur. Cette fièvre que donne un grand travail, cette stimulante mission d'attacher son nom même aux plus mesquines parties d'un pareil édifice, voilà ce qui l'a mis en verve et lui a donné l'occasion d'un succès. Nous lui souhaitons, à lui et à tous ses dignes émules, des occasions encore meilleures, des chances mieux préparées, des concessions plus libérales. C'est l'architecture avant tout qui doit les leur offrir, et c'est à elle que nos prières s'adressent plus encore qu'aux puissans du jour. Que nos Vitruves sachent donc que l'égoïsme est fatal à leur art, qu'en s'isolant, en voulant tout garder pour lui, il s'appauvrit et se glace; qu'au contraire il a tout à gagner en tendant la main à ses frères, et que dans cette grande famille des arts, comme dans toutes les familles, c'est l'union qui fait la force et le succès.

L. Vitet.

LA

BANQUE DE FRANCE

ET LE

TAUX DE L'INTÉRÊT

La Banque de France, qui passe à juste titre pour un des établissemens de crédit les plus solidement constitués, avait adopté dès le principe et a longtemps observé, dans ses transactions, des règles de conduite qui la plaçaient en dehors de la pratique européenne. Partout ailleurs, les caisses de prêt et d'escompte suivaient, je ne dis pas les oscillations, mais les mouvemens du marché; elles mesuraient les conditions du crédit aux circonstances, elles élevaient le loyer de l'argent lorsque l'argent devenait rare, et diminuaient le taux de l'intérêt quand les capitaux se trouvaient encore une fois abondans. Le commerce de l'argent obéissait ainsi à l'inévitable loi qui s'impose au trafic de toute marchandise : on constatait la valeur, on ne cherchait pas arbitrairement à la fixer.

Seule en Europe, la Banque de France a eu la prétention d'échapper à cette loi économique. Pendant plus d'un quart de siècle, elle a rendu à peu près invariable le taux de ses escomptes et de ses prêts. Les empires avaient beau s'écrouler, les révolutions se succéder et la paix remplacer la guerre : ces événemens, qui renversaient ou édifiaient les fortunes individuelles et qui changeaient périodiquement la situation du crédit public, du commerce et de l'industrie, trouvaient le conseil de la Banque inébranlable. Dans les jours néfastes aussi bien que dans les temps prospères, il maintenait comme une tradition et comme un principe le taux de 4 pour 100.

La Banque avait évidemment puisé dans les souvenirs des difficultés qui environnèrent son berceau des impressions qui ne s'accordent pas avec les

données de la science : elle se croyait appelée, non pas seulement à frayer les voies au crédit et à donner dans ces régions encore peu connues l'impulsion et l'exemple, mais de plus à fixer, pour ainsi dire d'autorité, le loyer des capitaux dans le pays. Son idéal était une sorte de taux normal de l'intérêt, indépendant des temps, des lieux et des personnes. Comme on avait commandé à la victoire, elle poussait l'illusion du privilége jusqu'à commander à l'argent.

On sait que l'intérêt, dans les prêts d'argent, se compose de deux élémens distincts : le loyer du capital, c'est-à-dire la prime que le capitaliste reçoit pour en céder temporairement l'usage, et la prime d'assurance, qui représente le risque couru par le prêteur. Le taux de l'intérêt s'élève ou s'abaisse, non-seulement parce que chacun de ces élémens est mobile, mais parce que la proportion suivant laquelle ils se combinent peut varier à l'infini. Aux époques les plus désastreuses, on emprunte à un taux relativement modéré avec un nom qui inspire confiance, tandis qu'un emprunteur dont la solvabilité paraît douteuse, même quand le marché regorge d'argent, n'en obtiendra qu'à des conditions exorbitantes. Ce que l'on appelle, en termes de banque, le papier de première valeur se négocie communément à 2 pour 100 par année, lorsque les emprunteurs ordinaires paient 3 1/2 ou 4 pour 100.

Cette échelle des valeurs a été complétement méconnue par la Banque de France. Elle ne s'est pas bornée à faire du loyer de l'argent une quantité fixe, elle a voulu encore annuler le risque, et, en n'admettant à l'escompte que les effets revêtus de trois signatures, atteindre à la certitude presque absolue du paiement. Il n'y a pas de théorie qui prévale contre la puissance des faits. En refusant de se faire assureur, la Banque n'a pas supprimé la nécessité de l'assurance. Son refus a tout simplement donné naissance à une industrie interlope : la troisième signature est fournie le plus souvent par une maison de banque moyennant une prime de 1/2, de 3/4 ou de 1 pour 100. Le service de l'escompte et en général les opérations de crédit se font ainsi moins directement et plus chèrement, le commerce ayant à subir et à rétribuer plusieurs intermédiaires.

Les plus mauvais systèmes peuvent être corrigés dans la pratique de chaque jour par l'intelligence et par la sagesse des hommes chargés de les mettre en œuvre. La Banque de France a fourni une longue et brillante carrière sous l'empire de règles qui auraient pu la perdre, et qui ont à peine arrêté son essor. Cependant il en est résulté quelques conséquences fâcheuses. En premier lieu, la Banque, mise en dehors des grandes affaires, n'a exercé pendant bien des années qu'une influence très limitée sur le crédit public. Joignons à cela que le taux immuable de ses prêts se trouvait rarement en rapport avec les circonstances : la limite de 4 pour 100, trop élevée dans les époques d'abondance, éloignait alors les emprunteurs solides, et ne laissait, pour remplir le portefeuille, que le rebut des valeurs; dans les momens de gêne, quand l'argent valait de 5 à 6 pour 100, les emprunteurs affamés se

ruaient comme des oiseaux de proie sur ce réservoir bien rempli, et travaillaient à le vider à tout risque. De là les embarras et les périls dont le spectacle nous fut donné en 1846. En 1846, la Banque se vit en pleine paix, sous un gouvernement non contesté, dans un pays riche et tranquille, sans autre cause occasionnelle qu'un déficit dans la récolte des grains, à la veille de suspendre ses paiemens en espèces. Les écailles tombèrent alors de ses yeux. L'irrésistible nécessité fit taire les préjugés et dissipa les illusions; on se décida à élever de 1 pour 100 le taux de l'escompte.

Le conseil de la Banque, gouvernement démocratique par excellence, semble avoir été jusqu'à présent tout aussi accessible que les gouvernemens despotiques à l'infatuation et à l'aveuglement. On ne l'a éclairé, dans les grandes occasions, qu'en lui faisant violence. Il fallut, en 1846, l'imminence d'une suspension des paiemens en espèces pour le déterminer à reconnaître que le loyer de l'argent, comme le prix de toute autre marchandise, devait suivre les variations qui venaient à se manifester dans le rapport de l'offre à la demande. Sans la révolution de 1848, la Banque marchanderait encore au public une valeur de circulation qui lui était indispensable, les coupures de 100 francs. Enfin c'est l'initiative du pouvoir constituant qui a étendu le bénéfice des prêts sur dépôt aux actions et aux obligations de chemins de fer.

La Banque de France ne s'est donc pas élevée d'elle-même à la hauteur de sa mission : elle a subi, plus qu'elle ne les a provoqués, les progrès et les réformes. La force des choses l'a faite ce qu'elle est, l'arbitre et le distributeur du crédit sur toute l'étendue du territoire, en sorte que, si elle n'égale pas la Banque d'Angleterre par la puissance des capitaux dont elle dispose, elle l'emporte par l'universalité de son privilége et par le nombre de ses cliens.

La seconde période de la Banque de France, la période du progrès, date de 1846. A cette époque, le faux principe de l'immutabilité de l'intérêt, déjà ruiné et déraciné par le temps, se vit emporté par la crise des subsistances. Le taux de l'escompte et des prêts fut élevé de 4 à 5 pour 100. La faculté que la Banque s'attribuait ainsi — de faire payer l'argent ce qu'il valait dans les temps calamiteux — impliquait le devoir d'en réduire le loyer aussitôt que l'horizon serait plus calme. Ces conséquences du système nouveau ne tardèrent pas à se faire jour; dès l'année 1847, et en face d'une récolte abondante qui ramenait l'aisance dans le pays, le taux de l'escompte et des prêts sur dépôt fut réduit à 4 pour 100. En 1852, après avoir traversé les épreuves révolutionnaires, la Banque jugea le moment favorable pour aller plus loin encore : elle donna le signal de l'abaissement de l'intérêt à 3 pour 100, et mit ainsi les conditions de crédit, pour le commerce français, au niveau de celles que présentaient au commerce étranger les Banques d'Amsterdam et de Londres.

Ce régime de faveur, qui, sans éperonner trop vivement l'activité nationale, en soutenait les forces, n'a guère duré plus d'une année. Vers le milieu

d'octobre dernier, la Banque, craignant les embarras que pouvait entraîner l'insuffisance de la récolte, alarmée sans doute aussi des proportions que prenait la question d'Orient, crut devoir donner un avertissement au public et entrer dans la voie des mesures restrictives : l'intérêt fut porté à 4 pour 100. Cette décision était prévue; la Banque, sans l'exagérer, faisait la part de la prudence. Aucune réclamation ne s'éleva contre un arrêt que commandait la situation du crédit.

Doit-on maintenant serrer encore plus le frein et imprimer un brusque temps d'arrêt à la machine commerciale? Faut-il réduire la durée des échéances et faire subir un nouveau renchérissement à l'escompte, le porter par exemple à ce que j'appellerai un prix de famine, à 5 ou même à 6 pour 100? Deux fois déjà le conseil de la Banque, appelé à délibérer sur cette grave question, a repoussé les suggestions de la peur. Le *statu quo* est maintenu jusqu'à présent, sauf quelques modifications qui ne semblent pas d'une très grande importance. Ainsi la Banque ne prêtera plus que 50 pour 100 de la valeur sur les actions de chemins de fer et 70 pour 100 sur les obligations, au lieu de 60 pour 100 dans le premier cas, et de 80 pour 100 dans le second. C'est là une question de pure garantie. La Banque prend ses sûretés comme elle l'entend, et la place de Paris ne sera pas sérieusement affectée par une mesure qui aura pour effet soit de réduire de 10 à 15 millions la somme de ces prêts, soit d'augmenter, dans la proportion de 15 à 20 pour 100, la valeur du gage. En vertu d'une décision plus récente du conseil, la Banque, quand on lui demande des espèces, ne rembourse plus ses billets qu'en or : c'est un droit que lui donne notre législation monétaire, dont elle n'avait pas usé tant que la monnaie d'or obtenait une prime sur le marché, et dont elle fait bien d'user depuis que la prime a passé du côté des monnaies d'argent. Il n'y a pas à craindre que les demandes du public épuisent sous cette forme la réserve métallique de la Banque, car les ateliers monétaires qui l'alimentent ont pris une très grande activité. La fabrication des pièces d'or, qui n'avait porté en 1852 que sur la faible somme de 27 millions de francs, embrassait déjà, pour les dix premiers mois de 1853, une valeur de 250 millions. L'Angleterre, comme on voit, ne réserve pas, pour défrayer la circulation du royaume-uni, tous les lingots qu'elle reçoit des deux hémisphères; les trésors de l'Australie et de la Californie commencent à s'épancher sur le continent européen.

J'entends dire que la Banque ne s'en tiendra pas là, et que l'on va remettre en délibération la question de savoir s'il convient d'élever l'intérêt à 5 pour 100, afin de restreindre par ce procédé indirect l'importance des prêts et des escomptes. Ce serait là une résolution désastreuse et surtout d'une rigueur à peu près gratuite, car aucune cause sérieuse ni profonde ne paraît la motiver. La Banque de France a reconnu le principe de la variabilité de l'intérêt, elle marche sur ce point à l'unisson du monde commercial; mais il ne faudrait pas apporter dans la pratique de cette vérité l'ardeur inquiète d'un néophyte. Le droit de donner le signal de la hausse ou de la baisse de l'ar-

gent lui est attribué pour marquer sur l'échelle du crédit l'inondation ou la sécheresse des courans qui représentent la richesse; mais quelle nécessité de traduire, par des arrêts qui peuvent paralyser ou lancer à toute bride l'industrie et le commerce, les moindres accidens de température qui surviennent dans ce vaste milieu?

En élevant la prime des prêts et de l'escompte, la Banque ne pourrait être déterminée que par l'un ou l'autre de ces mobiles : ou la convenance de mettre ses transactions en harmonie avec le taux courant de l'intérêt, ou le danger de voir diminuer sa réserve par l'exportation du numéraire et de rester en présence d'une circulation considérable de billets au remboursement desquels elle craindrait de ne pouvoir pas faire face dans le cas où les porteurs, pressés d'obtenir des espèces, viendraient assiéger ses guichets.

Ni l'une ni l'autre appréhension ne me paraît justifiée par la gravité des circonstances. Commençons par le taux de l'intérêt, et voyons ce qu'ont fait, en vue des embarras du moment, les grands établissemens de crédit. La Banque d'Angleterre a fixé le taux de ses prêts sur dépôt de valeurs ou sur effets de commerce à 5 pour 100, à peu près à la même époque sous l'influence de laquelle la Banque de France relevait l'intérêt à 4 pour 100. C'est là un fait considérable, surtout quand on réfléchit que le loyer de l'argent descend quelquefois dans la Grande-Bretagne à 2 ou 2 1/2 pour 100; mais on remarquera que le commerce anglais se trouve en 1853 dans une situation tout à fait particulière. Il ne souffre pas uniquement, comme le nôtre, de la crise des subsistances et du trouble que les complications politiques ont jeté dans les transactions; les Anglais portent la peine non pas seulement, comme nous, de l'attitude belliqueuse prise par l'empereur de Russie, mais encore des excès de la spéculation et des fautes de leur industrie manufacturière. Ils ont inondé de leurs produits, au risque de ne pas rencontrer d'acheteurs, tous les marchés du monde; ils se sont mis à découvert, s'il faut en croire leurs journaux, par des crédits à très longues échéances avec les marchands de l'Europe, de l'Amérique et de l'Asie. Une spéculation imprévoyante et effrénée a transporté par-delà les mers une grande partie des richesses du royaume-uni et n'a rien rendu encore en échange. Cette pompe aspirante a fait le vide autour d'elle. Pour le moment, l'Angleterre manque d'argent, — ce qui explique pourquoi les capitalistes qui en possèdent, et à la tête des capitalistes les banques, le font payer aussi cher.

Au reste, même dans la Grande-Bretagne, les embarras ne paraissent pas s'aggraver. On avait annoncé une nouvelle hausse de 1 pour 100 dans le taux de l'escompte, et cette prédiction, qui passait pour être l'écho d'une résolution déjà prise, ne s'est pas encore accomplie. L'*Economist*, journal compétent, disait récemment que le bon papier de commerce s'escomptait à 4 1/2, et la Banque d'Angleterre elle-même, qui doit payer en janvier prochain le dividende des annuités de la Mer du Sud, ayant offert le paiement par anticipation avec un escompte de 4 pour 100, n'a séduit qu'un petit nombre de porteurs. Cette démarche a prouvé que la Banque n'avait pas l'emploi de ses

capitaux à 4 pour 100, puisqu'elle allait au-devant des occasions de les placer à ce taux. D'un autre côté, le résultat de la démarche a démontré que le public n'était pas aussi affamé d'argent qu'on le suppose, puisqu'il a mieux aimé attendre deux mois que de payer un modique intérêt pour rapprocher l'heure de la jouissance.

A Francfort, on négocie le papier de commerce à des cours qui varient entre 4 et 5 pour 100; à Bruxelles, l'escompte s'obtient à 2 ou 2 1/2 pour 100; à Amsterdam, la Banque prend 3 pour 100, pendant que les banquiers se contentent souvent de 2 1/2. Ainsi le commerce des grandes places de l'Europe ne paraît pas éprouver les alarmes que l'on voudrait propager et exagérer à Paris; il semble même que les transactions s'opèrent partout avec une grande facilité, que les ressources ne diminuent pas, que la confiance se soutient, que les choses se passent, en un mot, à peu près comme si les peuples de l'Occident avaient à traverser une situation normale.

Ce phénomène atteste la puissance de la civilisation. Sept années à peine nous séparent de l'épreuve semblable qui affligea l'Europe en 1846. Avec quelle facilité cependant ne porte-t-on pas aujourd'hui le poids des embarras et des anxiétés sous lesquels on fléchissait alors! L'insuffisance de la récolte en 1853 a été peut-être plus générale, et pourtant le prix des grains se maintient à un taux comparativement modéré. La paix publique n'est pas troublée. La misère n'étale pas des spectacles aussi affligeans. On dirait que chaque nation, que chaque individu est plus riche en fermeté, sinon en ressources : les révolutions, en compensation du mal qu'elles font, nous ont appris à connaître nos forces et à supporter nos infirmités. En un mot, le monde se tient mieux.

Pourquoi nier, au surplus, les progrès de la puissance publique? La vapeur et l'électricité ont enfanté des merveilles pour nous depuis sept ans. Le télégraphe électrique, circulant le long des routes et traversant les mers, annulle en quelque sorte les distances pour les communications de la pensée. L'étendue des chemins de fer en exploitation est trois ou quatre fois plus considérable qu'en 1846, et les transports à bon marché nivellent les prix entre les grandes places de commerce. La marine à vapeur n'est plus le monopole des gouvernemens et crée déjà des flottes commerciales. L'agriculture sort de sa léthargie pour approprier à la production des denrées alimentaires les puissans engins de l'industrie. Le salaire s'ennoblit et s'accroît. Les capitaux se forment et s'accumulent dans une proportion inconnue jusqu'à ce jour. On calculait, en 1845, que la place de Paris, en absorbant les épargnes annuelles de la France, ne pouvait pas fournir aux placemens nouveaux plus de 10 millions par mois. En 1852 et en 1853, elle en a fourni plus de 20. Telle a été, telle est encore l'abondance des capitaux, qu'elle a défrayé non-seulement les entreprises utiles, mais encore les folies, et qu'elle amnistie l'imprévoyance.

L'argent n'est donc pas plus rare à Paris que sur les places étrangères. La Banque de France ne prête pas, il s'en faut, au-dessous du taux qui a pré-

valu sur le marché. En effet, cet établissement escompte aujourd'hui à 4 pour 100, tandis qu'en dehors de ses bureaux l'escompte est facile à 3 et demi pour 100 pour les effets de commerce, et à 3 pour les acceptations de banque. Sans doute, l'on paie aujourd'hui l'argent plus cher qu'il y a six mois, quand on emprunte à longue échéance : prenez des bons du trésor à un an, et vous recevrez un intérêt de 4 et demi pour 100; mais les capitaux flottans, ceux qui recherchent les placemens à court terme, se livrent encore à très bas prix. L'argent que l'on met en report donne rarement 3 ou 4 pour 100. Dans certains cas, il y a bénéfice à échanger pour quinze jours ou pour un mois des actions de chemins de fer ou des titres de rente contre des espèces. Les capitalistes paient une prime, au lieu de recevoir un loyer, pour garder, tout en les plaçant temporairement, la disponibilité de leurs capitaux. D'ailleurs, si la situation a changé depuis le jour où la Banque de France a élevé à 4 pour 100 le taux de l'escompte, c'est pour s'améliorer. A cette date, le cours de la rente 3 pour 100 restait au-dessous de 73 francs; il approchait de 75 francs ces derniers jours. Les actions des grandes lignes de chemins de fer sont cotées de 40 à 50 francs plus cher, ce qui veut dire qu'on les achète sur le pied d'un intérêt moins élevé. La confiance, qui modère le taux des profits en diminuant les risques, a pris un essor évidemment plus assuré. La Banque n'est donc pas poussée par l'opinion, ni portée par les faits, dans cette velléité d'aggraver les conditions du prêt et de l'escompte; elle aurait bien mauvaise grâce à sonner la cloche d'alarme au moment où la sécurité semble rentrer dans les esprits.

La Banque de France a le privilége d'émettre des billets au porteur qui sont remboursables, à présentation, en espèces, et qui, sur la foi de cette garantie, font dans la circulation office de numéraire. L'usage des billets de banque, d'abord peu répandu en France, et auquel semblaient répugner les habitudes du pays, a pris une très grande extension depuis quelques années. Pour montrer à quel degré ils ont remplacé la monnaie métallique dans les transactions de chaque jour, il suffira de rappeler que le maximum des émissions, qui n'excédait pas, en 1847, la somme de 337 millions, s'élevait, vers le milieu de septembre 1852, au chiffre presque fabuleux de 690 millions de francs. A la même époque, la circulation de la Banque d'Angleterre n'atteignait pas à 600 millions.

Les banques de circulation, pour donner une large base à leur crédit bien plus que pour parer aux remboursemens éventuels qui pourraient leur être demandés, tiennent constamment en réserve un approvisionnement considérable de métaux précieux, lingots ou espèces. Quelle doit être la proportion de l'encaisse métallique à la circulation fiduciaire, si l'on veut qu'une banque soit en mesure, dans les cas extrêmes, de faire face aux demandes du public? On a cherché à poser des règles dont l'expérience n'a pas tardé à démontrer l'insuffisance. Ainsi l'on croyait assez généralement qu'une banque d'émission se trouvait à couvert de tout péril, lorsque le numéraire en réserve représentait le tiers de ses émissions; mais il a bien fallu renon-

cer à ces vaines hypothèses depuis que l'on a vu les deux plus puissans établissemens de crédit, qui sont en même temps les plus grands réservoirs de métaux précieux, la Banque d'Angleterre et la Banque de France, dont l'encaisse égale quelquefois la circulation et descend rarement au-dessous de la moitié, faire de vains efforts, dans les crises commerciales de 1837 et de 1847, pour retenir les millions qui s'évaporaient entre leurs mains, et n'être sauvés que par un secours étranger d'une humiliante et désastreuse catastrophe. Il n'y a pas d'autre règle en ces matières qu'une prudence alerte qui mesure, sans perdre de temps, à leur origine, la portée des faits. Tout dépend en effet de l'intensité des crises. Tel établissement de crédit qui aura pris des mesures pour résister à une bourrasque commerciale sombrera dans une révolution. Les directeurs d'une banque doivent proportionner leurs ressources à la gravité du péril. Aucune combinaison scientifique ne peut remplacer pour eux le coup d'œil rapide et sûr qu'un général, avant l'action, jette sur le champ de bataille.

La situation de la Banque de France est-elle en ce moment de nature à inspirer quelques inquiétudes soit au conseil qui la dirige, soit au public? L'encaisse métallique a-t-il subi une dépression telle qu'il y ait lieu de concevoir des doutes sur la solidité de la circulation, même pour l'avenir envisagé à une certaine distance? Enfin, et en supposant qu'il faille s'occuper d'arrêter l'exportation du numéraire, une nouvelle élévation du taux de l'escompte serait-elle le moyen d'y pourvoir?

Le dernier tableau mensuel que la Banque ait publié remonte au 10 novembre. La situation que ce tableau accusait est loin d'avoir alarmé l'opinion publique. A peine *le Moniteur* l'avait-il fait connaître, que les actions de la Banque, recherchées plus que jamais à la Bourse, ont monté de 100 fr. en quelques jours. Les billets n'ont rien perdu de leur valeur et circulent accueillis avec la même confiance. Le crédit de la Banque n'a pas reçu la moindre atteinte et ne semble pas même menacé.

Le 10 novembre dernier, la somme des billets mis en circulation s'élevait à 655 millions, pour la garantie desquels l'encaisse présentait encore une réserve de 331 millions. Il n'entre pas dans mon sujet d'examiner tous les élémens de l'actif pas plus que ceux du passif; mais on jugera de l'étendue des services que rend aujourd'hui la Banque de France par ce seul fait, que le portefeuille renfermait des effets de commerce admis à l'escompte pour une valeur de 394 millions, et que les sommes avancées sur dépôt de rentes, d'actions et d'obligations de chemins de fer figuraient pour un chiffre de 145 millions : au total, environ 540 millions pour les deux chapitres. Les avances consenties à l'état depuis 1848 grossiraient encore ce compte de 70 millions.

La circulation de la Banque de France repose donc sur les meilleurs gages. Indépendamment de la réserve métallique qui les soutient, les billets représentent, jusqu'à concurrence de 400 millions, des engagemens commerciaux d'une solidité reconnue et à courte échéance, ainsi que des effets publics ou

des titres industriels sur lesquels on a prêté en moyenne les sept dixièmes de la valeur. Une réserve de 331 millions serait d'ailleurs en tout temps une garantie de premier ordre. Mais est-il à présumer que cette garantie diminue, et dans quelles proportions?

Le rapport de l'encaisse à la circulation a subi, depuis deux ou trois ans, des variations considérables. « La circulation, disait M. le gouverneur de la Banque dans son rapport du 27 janvier dernier, a constamment dominé les encaisses pendant les deux premières années de la révolution de février; mais au fur et à mesure que la stagnation des affaires se prolongeait et s'aggravait, les réserves métalliques se rapprochaient de la circulation. A la fin de 1849, la supériorité de la circulation se trouvait réduite à la faible somme de 6 millions. En 1850, les deux lignes se sont côtoyées pendant la majeure partie de l'année; dans le second semestre, deux écarts ont eu lieu et ont rendu à la circulation une supériorité de 60 et quelques millions. En 1851, les réserves ont pris le dessus; elles ont parfois surpassé la circulation de 90 millions. Pendant les trois premiers trimestres de 1852, ces deux lignes, prenant tour à tour le dessus, ont marché pour ainsi dire enchevêtrées l'une dans l'autre; mais à partir de la mi-septembre, la circulation a pris un essor marqué : elle s'est relevée de 610 millions à près de 690, c'est-à-dire d'environ 80 millions. A partir de la même époque, les réserves avaient décliné dans une proportion continue; de ces deux faits simultanés (la hausse de la circulation et la baisse des réserves), il s'ensuit qu'à la fin de l'année la supériorité en faveur de la circulation s'est relevée à environ 190 millions. »

A la fin de 1852, l'encaisse était encore de 500 millions. On le voit se maintenir à ce chiffre pendant les premiers mois de 1853; mais à partir du second semestre, la décroissance est rapide. Au commencement d'août, on comptait encore 480 millions à la réserve; le 8 septembre, il n'en restait plus que 452; le 13 octobre, 380, et le 10 novembre 331. En trois mois, la réduction avait été de 150 millions. Il est à remarquer que les réserves de la Banque d'Angleterre, pendant le mois d'octobre dernier, comparées avec celles du mois d'octobre 1852, ont subi une diminution correspondante, 6,134,902 livres sterling.

La diminution des réserves a eu pour première cause la reprise des affaires. En 1848, 49 et 50, les opérations commerciales ne se traitaient plus guère qu'au comptant; la société ne comptant pas sur l'avenir, chacun craignait de s'engager pour une échéance même prochaine. En 1850, la moyenne du portefeuille de la Banque à Paris était descendue à 29 millions. Le 24 décembre 1851, le portefeuille s'élevait à 127 millions pour Paris et le reste de la France; le 24 décembre 1852, à 284 millions; le 8 septembre 1853, à 294 millions; le 13 octobre, à 379 millions, et à 394 millions le 10 novembre. L'accroissement des escomptes avait été de 100 millions en deux mois. Comme la circulation des billets, au lieu de suivre un mouvement parallèle, s'est réduite dans l'intervalle d'environ 6 millions, il a bien fallu prendre les 100 mil-

lions — que le commerce a demandés en plus — sur la réserve des métaux précieux qui s'étaient accumulés improductivement depuis cinq ans dans les caves de la Banque.

Une autre cause, momentanément plus puissante, a concouru à faire de larges saignées aux réservoirs publics d'or et d'argent : je veux parler de la crise des subsistances. Si la France a pour sa part, afin de combler les vides de la récolte, dix millions d'hectolitres à demander à l'étranger, ces besoins extraordinaires et soudainement révélés ne pouvant pas donner lieu à un échange de produits, nous aurons, suivant l'estimation la plus modérée, 150 ou 200 millions à exporter en numéraire pour solder les achats de grains. L'Angleterre est dans le même cas; de là ces envois d'impériales ou de souverains que font les banquiers ou marchands de Londres à Pétersbourg, qui ont atteint la semaine dernière le chiffre de 8 à 10 millions de francs, la semaine précédente environ 7 millions, et que l'on annonce devoir s'élever encore cette semaine à la somme de 5 millions.

Le déficit de la récolte dernière paraît avoir été à peu près aussi considérable et plus général en Europe que celui de 1846. Comment se fait-il que les conséquences n'en aient pas été les mêmes? Et par exemple les exportations de numéraire n'exercent pas aujourd'hui sur le crédit des établissemens de banque l'influence désastreuse dont on a gardé le souvenir à Londres et à Paris. Par diverses causes que nous n'avons pas toutes énumérées, la sortie des espèces continue depuis plusieurs mois sur la plus grande échelle, non-seulement sans mettre en péril, mais même sans affaiblir gravement la circulation métallique. On le voit par la facilité avec laquelle la Banque d'Angleterre répare ses pertes. Ainsi, du 8 octobre au 22, sa circulation avait diminué d'environ 800,000 livres sterling; le 24 novembre, elle remontait de 870,000 livres, regagnant et au-delà le terrain qu'elle avait perdu.

Cela tient, indépendamment des forces que la France et l'Angleterre ont amassées depuis quatre ans pour tenir tête à l'imprévu, aux nouvelles sources de métaux précieux qui s'ouvrent pour nous, et qui commencent à couler jusque sur l'Europe. Nous avons aujourd'hui en surcroît, pour faire face aux embarras de la circulation, l'or qui est importé de la Californie et des terres australes. Les exportations, pour l'Australie tout au moins, ont neutralisé pendant quelque temps les importations. Il a fallu saturer d'or monnayé les contrées qui nous envoyaient l'or en lingots ou en poudre. L'Angleterre a expédié à Sydney, à Melbourne, à Adélaïde, des caisses de souverains jusqu'à concurrence de 250 à 300 millions de francs. Aujourd'hui ce courant semble refluer, comme refoulé par un courant contraire. La production de l'or dans le monde excédera, en 1853, de 5 à 600 millions celle de l'année 1846, en sorte que la demande peut prendre sans inconvénient des proportions extraordinaires. Nous n'avons pas plus à craindre aujourd'hui la disette des métaux précieux qu'il n'était raisonnable en 1852 d'en redouter l'engorgement. L'or en particulier manque si peu, que la Monnaie anglaise a frappé en 1852 des

souverains et des demi-souverains pour une valeur de 9 millions sterling, et que les pièces d'or monnayées à Paris durant les dix premiers mois de 1853 représentent, comme je l'ai déjà dit, la somme de 250 millions de francs.

L'argent est momentanément plus rare que l'or, il obtient une prime très forte dans le commerce, et l'on assure que les affineurs qui fondent des pièces de cinq francs pour en former des lingots d'argent fin font un bénéfice de 20 à 24 fr. par 1,000 fr. Cette prime s'explique principalement par les besoins qui se manifestent en Orient. La Chine et l'Inde en particulier attirent l'argent et l'achètent à tout prix. Les Chinois ont payé jusqu'à 7 shillings (8 fr. 50 c.) la piastre à colonnes, qui ne vaut pas intrinsèquement 4 shillings et demi. En une seule semaine, les paquebots anglais ont emporté dans cette direction 442,000 liv. sterl. (plus de 11 millions de francs) en lingots d'argent. Cet envoi avait été précédé de plusieurs autres, et l'Angleterre, ne trouvant pas dans les arrivages du Mexique et du Chili de quoi satisfaire les demandes extraordinaires de l'Orient, avait puisé dans les deux principaux réservoirs du continent, Amsterdam et Paris.

En résumé, tout ce mouvement d'espèces n'a rien qui doive inquiéter. Les demandes du Nord et de l'Orient vont bientôt se ralentir, si elles ne s'arrêtent. La Russie a déjà reçu, sous la forme d'avances ou de paiemens échus, la plus grande partie de l'or qui lui revenait pour solde des produits qu'elle a livrés ou qu'elle doit livrer encore. Les quantités d'argent que la Chine peut absorber sont limitées à la valeur des thés qu'elle envoie en Europe. Tout cela compose des sommes appréciables dès à présent, et nous ne courons pas le risque de nous trouver en face de ces terreurs qu'engendrent les approches de l'inconnu. Il n'y a donc pas lieu à combattre par tous les moyens, comme dans ces extrémités qui font naître la question de salut public, l'exportation du numéraire. Toutefois, en supposant que la Banque dût s'en préoccuper, elle n'y porterait qu'un remède douteux en élevant le taux de ses escomptes, et par suite, en provoquant sur le marché des capitaux, par l'influence décisive de son exemple, la hausse de l'intérêt. La Hollande est un des pays dont l'approvisionnement en métaux précieux a été le plus largement réduit dans cette crise; cependant la Banque d'Amsterdam n'a pas songé à modifier le taux de ses escomptes, qui reste fixé à 3 pour 100.

L'argent est une marchandise qui va, comme toute autre, où on la paie à plus haut prix. S'il ne fallait pour le retenir ou pour l'attirer qu'élever le loyer des capitaux, tout le monde emploierait cet expédient, et les peuples combattraient pour la possession des métaux précieux à coups de règlemens sur le taux de l'intérêt, comme ils combattent déjà pour la possession exclusive de certains marchés à coups de tarifs de douane portant prohibitions ou droits protecteurs. Sans doute, en serrant fortement l'écrou de la circulation, l'on peut amener un revirement momentané dans le cours du change. En écrasant par la hausse de l'intérêt toutes les valeurs de crédit, on peut déterminer l'étranger à se rendre acheteur, sur le marché français, d'actions

de chemins de fer ou de rentes; mais à quel prix obtient-on un pareil résultat? On lève une sorte de contribution sur la fortune publique pour se créer artificiellement des débiteurs, pour amener des remises, pour conserver ou recouvrer quelques parcelles d'or et d'argent. En vérité, le succès ne vaut pas le sacrifice.

Après tout, le commerce de l'or et de l'argent n'est pas plus compressible que tout autre trafic. Les préoccupations qui agitent sur ce point les établissemens de banque me semblent être une réminiscence des temps où les gouvernemens faisaient des lois pour empêcher la sortie des métaux précieux. Nous avons besoin de blé, et nous n'avons pour le payer que notre or ou notre argent; il faut bien consentir à retrancher de ces trésors accumulés les sommes que nous devons aux peuples plus fortunés qui nous envoient l'excédant de leur récolte. Au reste, le reflux des métaux précieux vers l'Occident ne se fera pas attendre. Déjà le change à Odessa tourne en faveur de l'Angleterre, et les mêmes symptômes se manifestent à Saint-Pétersbourg. Les nations qui ont reçu de l'or en échange de leurs blés viendront six mois, un an plus tard, échanger cet or contre nos vins, nos soieries, nos articles de goût et de mode. Les métaux précieux agiront comme levier de production et de consommation. En les répandant au dehors, nous ouvrons des marchés nouveaux pour notre industrie.

Si l'élévation de l'escompte n'est en ce moment ni nécessaire, ni utile à la circulation, en revanche cette mesure aurait pour le commerce et pour le travail les effets les plus funestes. Je ne parlerai pas de la dépréciation infaillible qui en résulterait pour toutes les valeurs de crédit; mais comment oublier que nous approchons de la fin de l'année, de l'époque à laquelle les opérations du moyen et du petit commerce se liquident, et qui est la plus chargée de paiemens? Cette liquidation sera peut-être laborieuse. Il n'y aurait ni prudence ni humanité à en aggraver les embarras. L'élévation du taux de l'escompte serait sans objet, si elle ne devait pas diminuer le nombre des emprunteurs et la somme des prêts. Or cette réduction opérée par la Banque aujourd'hui amènerait des catastrophes.

On comprend que le conseil de la Banque se soit préoccupé de la diminution progressive et continue de ses réserves. A côté et au-dessus des intérêts commerciaux qu'il représente se place l'intérêt de la circulation, dont il est le gardien. La Banque doit veiller avec un soin religieux au maintien de l'équilibre entre ses engagemens et ses ressources disponibles; mais cet équilibre n'est ni compromis ni menacé. Sa réserve métallique égale encore, ou peu s'en faut, le revenu d'un empire. Elle représente plus de 50 pour 100 de la circulation. C'est une base sur laquelle elle peut s'assurer, en se tenant, dans ses opérations, à une égale distance des illusions téméraires et de la peur.

LÉON FAUCHER.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 novembre 1853.

S'il est quelque chose qui fasse sentir le besoin d'avoir toujours en vue les grands côtés de la crise qui s'agite en Orient, de ne point mettre tout à fait ses opinions à la merci des événemens, c'est bien certainement la mobilité de ces événemens eux-mêmes, l'incertitude de tout ce qui vient des régions où ils s'accomplissent. Observez un moment en effet : depuis que les cabinets sont occupés à chercher le moyen de renouer des négociations toujours impuissantes, depuis qu'à ces négociations infructueuses la guerre a succédé définitivement, — une guerre sérieuse et pleine de périls entre la Russie et la Turquie, — quel est le jour où l'aspect des choses n'ait point changé, où il n'ait fallu revenir sur le fait de la veille pour le rectifier, l'interpréter ou l'expliquer? Cette incertitude s'accroît par l'éloignement du théâtre des événemens, par l'obscurité calculée sans doute dont s'enveloppent aujourd'hui les chefs des forces ottomanes et russes, et quelquefois aussi, on ne saurait s'y méprendre, par suite de l'intérêt qu'ont les spéculateurs européens à livrer à la circulation les nouvelles les plus contradictoires. On n'est d'accord souvent ni sur la date de certains engagemens, ni sur leur existence même, ni sur les lieux où ils se sont passés, ni sur le vrai nom de ces lieux. Au milieu de cette confusion singulière, que reste-t-il à faire, si ce n'est à tâcher de distinguer ce qui est incontestable, à faire la part des incidens qui peuvent nous ramener à la paix, comme aussi des incidens qui peuvent pousser la guerre à ses conséquences les plus extrêmes?

C'est aujourd'hui, comme on sait, sur un double théâtre, en Europe et en Asie, que se poursuit la lutte entre la Russie et la Turquie. Commençons par le Danube. Il y a quelques jours, les Turcs tentaient un coup des plus hardis en franchissant le fleuve et en prenant pied dans les principautés sur plusieurs points à la fois, en face de Turtukaï, à Giurgewo et à Kalafat; le résultat même semblait sourire à cet élan de l'armée ottomane. Le premier engagement avec les Russes, à Oltenitza, était tout en faveur des Turcs, et ceux-ci demeuraient maîtres de leurs positions; il ne restait plus, à ce qu'il semblait,

qu'à marcher sur Bucharest. Voici cependant que les événemens changent tout à coup. Au moment où un choc plus décisif devenait imminent, on a appris que les Turcs, après avoir détruit leurs retranchemens à Oltenitza, avaient repassé le Danube et se retrouvaient sur la rive droite du fleuve. Quel était le secret de ce mouvement de retraite que le passage du Danube ne faisait point pressentir? C'est ce que rien n'explique avec précision. Ce qui est certain, c'est que les Turcs se sont retirés volontairement et en bon ordre, sans avoir essuyé de défaite, sans être ni inquiétés ni pressés par les Russes. Peut-être Omer-Pacha n'a-t-il point voulu engager une bataille décisive avec des forces inférieures à celles qu'amenait le prince Gorstchakoff; peut-être a-t-il préféré reprendre ses positions antérieures, ne pouvant poursuivre des opérations plus sérieuses dans une saison trop défavorable. Dans tous les cas, le Danube se trouve être de nouveau la barrière entre les forces des deux empires. Des positions qu'elle avait prises sur la rive gauche, l'armée ottomane n'a gardé que celle de Kalafat, dans la petite Valachie, occupée encore par les troupes turques. Maintenant est-ce là que se concentrera pour le moment la lutte? ou bien les Turcs abandonneront-ils ce point comme les autres, si des forces russes considérables s'approchent pour le leur disputer? L'armée russe elle-même ira-t-elle attaquer les Turcs à Kalafat? On ne saurait évidemment rien pressentir à ce sujet, et les opérations de la guerre en Europe semblent plutôt sur le point d'être suspendues que d'être reprises avec plus de vigueur.

L'ouverture des hostilités en Asie a été le signal de quelques succès pour l'armée ottomane. Les troupes turques, après s'être emparées du fort de Chefketil, s'y sont maintenues avec énergie. Elles ont eu à repousser cinq attaques des Russes, et cinq fois elles sont restées maîtresses du terrain. Un bâtiment russe qui portait des troupes de débarquement et qui avait été atteint par l'artillerie ottomane a livré en sombrant un certain nombre de prisonniers. Par une circonstance singulière, ce bâtiment, — *le Foudroyant*, — était celui qui conduisait, il y a huit mois, le prince Menchikof à Constantinople, et qui restait toujours là à sa disposition, porteur des messages de guerre. C'est donc, comme on le voit, avec des chances inégales que s'ouvre la guerre dans son ensemble. Elle est plutôt heureuse que défavorable pour les Turcs; mais elle est encore sans résultat bien marqué. Seulement les premiers succès obtenus sur le Danube et en Asie ont eu pour effet d'entretenir et d'allumer encore plus l'élan national. Les bulletins de la victoire d'Oltenitza sont venus ajouter à la confiance des Turcs. Le gouvernement ottoman lui-même semble aujourd'hui suivre cette impulsion. Le sultan, par un *hat* impérial, a annoncé qu'il irait au printemps s'établir à Andrinople pour se rapprocher du théâtre de la guerre. En même temps, un des principaux hommes d'état de la Turquie, Fuad-Effendi, était envoyé comme commissaire extraordinaire au camp d'Omer-Pacha, sans doute pour y représenter la pensée politique du divan. Or, si l'on se souvient que Fuad-Effendi est justement l'homme dont l'arrivée du prince Menchikof à Constantinople détermina la retraite du ministère des affaires étrangères, on ne saurait voir évidemment dans sa mission actuelle le témoignage d'un esprit de concession et de faiblesse. En un mot, le gouvernement turc, poussé à l'extrémité terrible de la guerre, soutient avec fermeté le poids de cette situation et marche résolument à une lutte qu'il n'a point cherchée.

Mais d'un autre côté, quelle est l'attitude des puissances européennes? Qu'ont fait en particulier les puissances maritimes, comme M. de Nesselrode a appelé la France et l'Angleterre? Ici, au premier abord, peut-être trouverait-on autant d'incertitude qu'en ce qui touche les opérations de l'armée turque. Non point que cette incertitude existe probablement dans le fond, mais elle existe pour le public. Combien de fois n'a-t-on pas fait entrer les flottes de la France et de l'Angleterre dans les Dardanelles pour annoncer le lendemain qu'elles n'avaient pas quitté leur mouillage? Elles sont décidément aujourd'hui cependant dans les eaux de Constantinople, — et même cette entrée des flottes combinées dans les Dardanelles a donné lieu entre les deux marines à une de ces scènes où se peint tout entière la rivalité, l'émulation des deux peuples. La réalité est, et il n'en faut pas triompher, que la plus heureuse a été la flotte française dans ce passage plus difficile qu'on ne le pensait. Tandis que les vaisseaux anglais luttaient sans succès contre le mauvais temps, les vaisseaux français les devançaient en dépit de la mer, et allaient les attendre à quelques milles de Constantinople pour se présenter ensemble devant la capitale de l'empire ottoman; seulement, quand ils étaient rejoints plus tard par les vaisseaux anglais, ceux-ci passaient tout droit pour aller les premiers échanger un salut avec la terre et mouiller dans les eaux de la Corne-d'Or. De cette lutte singulière où tout l'honneur des procédés n'est pas du moins du côté des vaisseaux anglais, que faut-il conclure? C'est qu'avec deux marines de ce genre réunies, on peut beaucoup pour la paix du monde, et c'est la seule moralité qu'en doivent tirer les gouvernemens. Il n'y a donc plus d'incertitude aujourd'hui sur la présence des flottes combinées devant Constantinople; mais ici s'élève un autre sujet de doute : les deux flottes sont-elles entrées déjà dans la Mer-Noire ou vont-elles y entrer? Bien que la nouvelle en ait été plusieurs fois donnée et démentie, et justement à cause de cela, rien ne semble certain encore. Les deux flottes entrassent-elles dans la Mer-Noire, il n'y faudrait point sans doute attacher le sens qu'y attachait récemment le *Journal de Constantinople* en montrant les vaisseaux de la France et de l'Angleterre venant joindre leur pavillon au pavillon ottoman et figurant dans une action commune. Ce serait simplement une déclaration directe de guerre à la Russie, — et le jour où cet acte décisif s'accomplira, c'est que tous les moyens auront été tentés, repris, épuisés, pour terminer d'une autre manière ce malheureux différend. Or, quelque gravité qu'aient prise dans ces derniers temps les affaires d'Orient au point de vue européen comme au point de vue turc, on n'en est pas là encore heureusement.

L'interruption forcée des opérations militaires pendant l'hiver, et un peu de sagesse aidant, pourquoi n'arriverait-on pas à quelques préliminaires qui serviraient de base à une négociation plus efficace? A mesure que les événemens marchent et que le temps passe, il y a évidemment pour les puissances continentales un dernier effort à tenter, non-seulement pour leur intérêt, mais pour leur honneur, qui est bien aussi engagé à ne point laisser éclater une extrémité dont personne ne veut. Ces jours derniers encore, à l'ouverture des chambres prussiennes, M. de Manteuffel disait que le gouvernement du roi Frédéric-Guillaume continuerait « à diriger en tous sens ses efforts actifs et à faire entendre un langage aussi indépendant qu'impartial pour faire

triompher la paix et la modération dans cette question, grosse de conséquences. » Le triomphe de la paix et de la modération, c'est là en définitive le but de tout le monde, de tous les cabinets, — et le meilleur moyen de l'assurer, c'est encore l'action collective de l'Europe, seule capable de s'interposer avec autorité, de faire prévaloir une solution pacifique par le spectacle de son union. C'est une œuvre à laquelle ne saurait manquer le concours de M. de Manteuffel pas plus que celui de l'Autriche. Au surplus, les cabinets paraissent avoir aujourd'hui le sentiment de cette situation, et nous ne serions pas éloignés, assure-t-on, de voir se rouvrir à Vienne des conférences nouvelles, où se rencontreraient la Russie et la Turquie pour traiter d'un arrangement sous l'influence collective des quatre grandes puissances, de nouveau réunies pour concourir à la paix, ou pour l'imposer au besoin cette fois. Peut-être d'ailleurs les conditions actuelles ne sont-elles pas entièrement défavorables. La Turquie et la Russie se sont battues, il est vrai; elles en sont venues aux mains, assez pour avoir leur honneur intact, pour pouvoir figurer sur un pied d'égalité dans des négociations, mais pas assez, jusqu'ici, pour qu'il y ait des revers sérieux à venger, des plaies trop vives d'amour-propre à panser avec la victoire. L'empereur Nicolas lui-même a une heure décisive à choisir, celle où la guerre qu'il soutient perdrait le caractère d'une guerre avec la Turquie pour prendre celui d'une lutte contre l'esprit occidental, ainsi que le disent parfois certains publicistes russes. C'est là en effet le sens d'une brochure récente, écrite avec talent : *Quelques mots par un chrétien orthodoxe sur les Communions occidentales*. Aux yeux de l'auteur, le monde occidental périt, le catholicisme se débat dans son impuissance et son épuisement, le protestantisme ne va guère mieux; seule, la religion orthodoxe peut sauver et rajeunir le monde. Cela peut se dire sans doute dans des pages de philosophie religieuse, sous le sceau d'une foi ardente; mais cela ne saurait trouver place dans la politique. S'il en devait être ainsi, oh! alors, évidemment, ce serait une lutte gigantesque. S'il s'agit simplement d'un différend, quelque grave qu'il soit, à régler avec la Turquie, — non, l'empereur Nicolas lui-même, en souverain intelligent, ne saurait en faire le prétexte de la continuation d'une guerre qui, en finissant par se communiquer à l'Europe, aurait pour premier effet de rallumer toutes les conflagrations éteintes.

La question d'Orient semble devenir une de ces affaires difficiles, périlleuses, de solution toujours incertaine, avec lesquelles il faut bien s'arranger pour vivre, tout en cherchant de son mieux à interroger le secret des éventualités futures et en pesant les chances que chaque jour amène. Voici déjà huit mois et plus qu'elle dure, depuis l'apparition fameuse du prince Menchikof à Constantinople. Combien de fois ne s'est-on pas cru près du dénoûment! Ce dénoûment n'est point venu et peut-être ne devait-il point venir, parce qu'il n'est pas dans la nature de semblables questions de pouvoir être si aisément et si subitement tranchées, même par la guerre. Qui pourrait pressentir encore en ce moment le jour où la crise orientale s'apaisera, la manière dont elle sera résolue, les diverses phases nouvelles par lesquelles il faudra qu'elle passe avant d'aboutir à une composition qui ne sera elle-même qu'un attermoiement, une sorte de pierre d'attente de l'avenir? Et cependant, même sous l'empire de cette obsession universelle, il y a toujours un

ensemble de faits et d'intérêts d'un autre ordre qui suivent leur cours. Vous aurez beau avoir l'œil fixé vers l'Orient, il n'en reste pas moins le travail permanent des peuples et les événemens, les actes, les décisions qui sont du domaine de la vie quotidienne. Chaque pays en a sa part; chaque pays a son histoire, qui se compose des faits politiques les plus caractéristiques, du développement de ses intérêts, du travail de ses institutions, du mouvement des opinions et des esprits, des incidens qui laissent une trace quelconque. Voyez l'Europe au moment actuel : il y a des parlemens qui s'ouvrent, il y a des questions qui se posent, il y a des souverains qui s'éteignent, il y a des politiques qui changent, ou qui subissent l'épreuve des votes populaires; qu'importe le théâtre? c'est toujours le mouvement vrai, pratique et quotidien des peuples qui se laisse apercevoir. Et la France, elle aussi, a son histoire à coup sûr; elle a ses intérêts, que n'éclipse point le phénomène merveilleux des tables qui tournent, même avec tous les perfectionnemens que ce phénomène semble destiné à prendre de jour en jour.

La réalité à observer, c'est le point exact où en est aujourd'hui le pays en ce qui touche son alimentation. La crise alimentaire qui s'annonçait s'est-elle aggravée? N'a-t-elle point au contraire perdu de son caractère sérieux? Quelque menaçante qu'elle ait pu paraître un moment, elle ne semble point s'offrir maintenant sous les mêmes couleurs. Le gouvernement le disait dans un récent exposé du *Moniteur :* le déficit de la France en céréales est d'environ dix millions d'hectolitres. Plus de trois millions d'hectolitres de blés étrangers sont déjà entrés dans nos ports, et un assez grand nombre de navires viennent chaque jour combler le vide, ou cinglent du Levant et de l'Amérique vers nos côtes. Au fond, l'essentiel sans doute était que l'approvisionnement de la France se fît; mais ici se posait une question des plus graves, celle de savoir comment et dans quelles conditions cet approvisionnement pouvait se faire. Le gouvernement n'a point hésité à tout confier à l'action libre, régulière et naturelle du commerce privé. Nul n'a rendu plus palpable qu'il ne l'a fait par son dernier exposé ce qu'aurait de périlleux et d'impossible même l'immixtion de l'état dans les opérations du commerce. Imagine-t-on en effet l'état commerçant, requérant tout à coup trois ou quatre mille navires, allant chercher des blés au dehors, distribuant des grains sur toute la surface du pays, fixant des prix, ayant un personnel nouveau pour administrer son négoce, forcé de demander des ressources à l'impôt en grevant encore l'agriculture, ou à un emprunt en multipliant les causes de perturbation financière, et finissant par froisser tous les intérêts sans réussir même à atteindre son but! Que pouvait et que devait donc l'état? Il ne pouvait et ne devait qu'affranchir l'entrée des grains de tout droit, abaisser les barrières, aplanir les obstacles, faciliter l'alimentation du pays sous toutes les formes, comme il l'a fait par divers décrets, laissant le surplus au zèle de l'activité individuelle. Si, comme il faut le croire, cette activité, stimulée par les circonstances, suffit jusqu'au bout aux besoins les plus urgens de l'alimentation publique, une fois de plus le principe des transactions libres aura manifesté ce qu'il y a en lui de simple et naturelle efficacité. Ce qui est le plus frappant, et ce que le gouvernement rend plus sensible encore en s'étayant d'une lettre de Turgot, écrite en 1765 pour des circonstances analogues, c'est la peine et le temps qu'il faut à un principe comme celui de la

liberté des transactions pour triompher et devenir la règle pratique de la vie commerciale d'un pays. Il y a bientôt un siècle que Turgot écrivait. Tout ce qu'il disait dans ses minutieuses instructions adressées à ses agens de la généralité de Limoges, tout ce qu'il montrait de bienfaits attachés à la liberté des transactions, l'expérience l'a confirmé.

Ce principe règne aujourd'hui partout où est la civilisation, et le dernier ennemi qu'il ait rencontré, qu'il puisse rencontrer encore, c'est le socialisme, sous quelque masque qu'il se déguise. Le mot même de liberté commerciale, dépouillant son sens primitif et restreint, prend une signification plus générale, et s'applique désormais aux relations d'état à état en même temps qu'aux transactions entre les diverses parties d'un même pays. Seulement il y a ici à concilier la logique d'un principe absolu avec la nécessité d'assurer parfois à certains intérêts, à certaines industries nationales, une protection suffisante. C'est là, comme on sait, une grande question pour le commerce français; en d'autres termes, c'est la lutte depuis longtemps ouverte entre le protectionisme et le libéralisme commercial. Le gouvernement vient de faire un pas dans la voie des dégrèvemens de tarifs par le décret du 22 novembre, qui réduit les droits sur l'importation des houilles, des fontes et des fers étrangers, et qui fait disparaître, du moins en partie, l'inégalité choquante résultant du système des zones. Il suffit de quelques chiffres pour saisir l'importance du dernier décret. Les houilles, qui payaient jusqu'à 55 centimes les 100 kilos, paieront 33 centimes au taux le plus élevé. La fonte brute passe d'un droit de 7 francs à un droit de 5 francs, qui descendra à 4 francs en 1855. Les fers, qui payaient de 16 à 45 francs à l'importation, ne paieront en 1855 qu'un droit allant de 11 à 15 francs. Le gouvernement a agi modérément et partiellement, et c'est sans doute le moyen le plus sûr de donner un caractère pratique et efficace à la réforme des lois qui régissent le commerce. Qu'on réfléchisse cependant que les droits sur les fers, dans ce qu'ils avaient du moins de plus excessif, ont été d'abord établis provisoirement en 1814. Il en est de cet impôt comme de bien d'autres, du décime de guerre, par exemple, qui subsiste encore après plus de trente ans de paix. Quoi qu'il en soit, le décret récent, comme nous le disions, est un pas dans la voie des réformes commerciales.

Il y aurait à coup sûr en tout temps une gravité réelle dans des mesures de ce genre, qui modifient les conditions d'industries considérables et viennent en aide à la consommation universelle. Aujourd'hui c'est là que la politique se concentre, à vrai dire. Il est des momens, en effet, où la politique n'est plus politique, si l'on nous passe ce mot : elle est commerciale, industrielle, administrative. Plus le gouvernement absorbe de prérogatives, plus il est tenu de pourvoir par son autorité propre à tous les intérêts positifs du pays; plus il assume de pouvoir et de responsabilité, plus il lui est indispensable d'imprimer à l'administration une impulsion active et vigilante. Le correctif de l'omnipotence administrative, c'est l'intelligence des administrateurs. Par un penchant naturel, le gouvernement actuel est revenu à une institution qui existait déjà sous l'empire, ou du moins il tend à faire d'un des principaux corps de l'état l'usage qu'en fit autrefois l'empereur Napoléon. D'après un décret de ces derniers jours, les auditeurs au conseil d'état

vont recevoir une destination nouvelle; ils seront envoyés dans les ministères, dans les départemens, auprès des préfets, pour se façonner à l'intelligence des affaires, à la pratique administrative, au maniement de tous les intérêts desquels ils peuvent être un jour appelés à décider. Ce que la république avait voulu faire un moment par la création d'une école supérieure d'administration, le gouvernement cherche à le réaliser aujourd'hui sous une forme analogue à son principe et à ses tendances, et il n'est point douteux d'ailleurs que l'éducation administrative ainsi puisée dans l'étude quotidienne et pratique des affaires n'ait un caractère plus efficace que l'instruction théorique puisée dans une école.

Cette application sérieuse à un ordre de travaux peu éclatans peut-être n'est point hors de propos, non-seulement pour le présent, mais pour l'avenir. Il est certain que l'administration des départemens nécessite aujourd'hui un redoublement de zèle et de vigilance. On a pu le voir récemment par un fait. M. le préfet de la Seine constatait dans le budget du département un déficit permanent, d'où il résultait une dette qui s'élevait à plus de 7 millions. Ce qui était constaté pour le département de la Seine ne paraît pas être moins vrai pour tous les départemens, et cela s'explique d'une manière assez simple par la combinaison de ressources limitées et de dépenses incessamment accrues sous un nom ou sous l'autre. L'insuffisance des ressources affectées aux dépenses obligatoires a été couverte avec les ressources affectées aux dépenses facultatives; mais comme ces dépenses facultatives n'étaient pas en réalité moins obligatoires que les premières, et que les ressources attribuées à cette catégorie étaient déjà insuffisantes, l'excédant général des dépenses n'a fait que se développer. Il en résulte que les budgets départementaux non-seulement offrent le plus souvent un déficit, mais encore sont une fiction. Or c'est là une situation dont le péril n'a pas besoin d'être démontré. Est-ce la faute de la législation, comme on le dit? S'il en était ainsi, on ne saurait hésiter à la modifier. N'y a-t-il point aussi dans ce fait un peu de cette tendance universelle à ne point craindre les déficits, à tout entreprendre, sous le prétexte de l'utilité de la dépense, sans calculer les ressources, en comptant sur nous ne savons quel moyen merveilleux qui viendra tout pallier? Ce moyen merveilleux n'est pas aussi inconnu qu'on le pense; en définitive, c'est toujours celui qu'indique M. le préfet de la Seine, — un appel nouveau à l'impôt devenu nécessaire. C'est là assurément une question des plus sérieuses, faite pour appeler la sollicitude de l'administration et des conseils généraux eux-mêmes. Tâchons de ne point faire du déficit une sorte de condition normale de notre existence financière au milieu de tous les développemens de l'industrie, du commerce et de la richesse publique.

Il y a du reste un fait curieux à observer, c'est que la tendance qui se révèle dans une sphère particulière de la vie d'un peuple ne se concentre point exclusivement dans cette sphère; partout elle se fait sentir. Naissant d'une source unique, elle est à la fois dans la politique, dans les lettres, dans les arts. Cette disposition que nous signalons à dépasser sans cesse toutes les limites, à entreprendre, à agir, à s'engager au-delà de ce qu'on peut, — dépouillez-la de son sens spécial et financier, et cherchez-lui une application

intellectuelle : c'est la disproportion entre les ressources naturelles de l'imagination et ses exaltations factices, ses ardeurs déchaînées, qui à leur tour créent dans la vie de l'esprit un autre genre de déficit. La littérature contemporaine, elle aussi, elle surtout, a eu ce besoin d'aller en avant sans compter, sans rien calculer, sans s'assujettir aux prévoyances salutaires. Il s'ensuit qu'après avoir épuisé les sources du naturel et du vrai, elle en est venue à rechercher tous les sentimens extrêmes, les existences douteuses, tout ce qui n'a de nom dans aucune langue; elle fait vivre des mondes étranges, elle poétise des vulgarités en les relevant par une saveur particulière. Ce n'est point que l'art soit absolument seul coupable : l'art souvent n'est que le complice de certaines faiblesses répandues dans une société; l'imagination littéraire vient charmer et irriter ces faiblesses.

Comment *la Dame aux Camélias*, sous la double forme du roman et du drame, a-t-elle trouvé un si subit accueil? Comment s'explique encore le succès du drame de *Diane de Lys*, que le même auteur, M. Alexandre Dumas fils, vient de donner au Gymnase, en le composant de deux autres de ses romans, dont l'un est *la Dame aux Perles*? C'est qu'en vérité il est bien des personnes, bien des femmes principalement, qui ne sont point fâchées de voir ce que c'est qu'une courtisane, ou, comme dans *Diane de Lys*, de voir une femme environnée de tous les prestiges du rang, de la naissance et de la fortune, tout briser, tout secouer, pour se jeter aveuglément dans les luttes furieuses de la passion. Il y a assurément du talent d'un genre spécial dans *la Dame aux Camélias*, il y en a encore dans *Diane de Lys*, il y en a infiniment moins dans le roman de *la Dame aux Perles;* mais ce qui est le plus frappant, ce n'est pas le talent, c'est le monde même que peint l'auteur, et sous ce rapport les romans de M. Alexandre Dumas fils pourraient être un des élémens d'une étude curieuse sur notre temps. Il s'est formé de nos jours, en effet, un monde nouveau, étrange, dont il est presque impossible de tracer les limites. Ce n'est point le monde de la débauche grossière, — on y affecte des raffinemens singuliers et toutes les recherches de la vie élégante. Encore moins est-ce un monde où règne la distinction, — le luxe même y a une odeur particulière. C'est un mélange de tout cela, un composé de corruption et d'élégance apparente, de vice et d'éclat extérieur. C'est un milieu où s'agitent et se mêlent toutes les existences problématiques ou déclassées. Il y a des artistes souvent. Là ce qu'on nomme la passion humaine consiste à *se mettre ensemble*. Il y a des relations innomées, de même qu'il y a un langage spécial ressemblant à un argot. C'est ce monde que M. Dumas fils peint sans s'en douter peut-être. Les duchesses de ses romans sont des duchesses qui reçoivent entre une heure et cinq heures du matin les hommes qu'elles voient pour la première fois. Si ces duchesses avaient vécu véritablement d'une vie sociale supérieure, si elles étaient autre chose encore que des dames aux camélias, leur plus cruel châtiment serait de tomber dans ce monde; si elles avaient eu le malheur, par un caprice insensé de la passion, de s'y laisser entraîner, comme elles sentiraient un jour leur fierté première humiliée au milieu de cette atmosphère où rien n'ennoblit les luttes du cœur! Et ce serait là la vraie, la saisissante tragédie propre à ce genre de peintures.

Voulez-vous voir le contraste le plus frappant que puisse offrir l'art littéraire dans les reproductions de la vie humaine? Ouvrez et feuilletez lente-

ment un des derniers romans de Mlle Frederika Bremer, *le Foyer domestique*, qu'une Française, Mlle Du Puget, vient de naturaliser dans notre langue par la traduction. Mlle Bremer est une Suédoise célèbre qui a fait *les Voisins*, *les Filles du président*, et qui écrivait récemment encore des lettres sur l'Amérique. Au milieu des peintures outrées et des descriptions de mondes impossibles ou excentriques, le charme du roman dont nous parlons, c'est d'être nouveau par la simplicité, par le doux et pénétrant parfum qui s'en dégage. Peut-être manque-t-il à ces pages un peu de la concentration et de la rapidité de l'art français; la grâce des détails le fait oublier. Il y a sans doute dans *le Foyer domestique* le côté purement suédois, mais il y a aussi ce qui est fait pour toucher tous les esprits et tous les cœurs, — signe infaillible des œuvres qui ont quelque droit à entrer dans la littérature universelle. On a lu beaucoup les romans de Mlle Bremer en Angleterre; on devrait les lire en France, ne fût-ce que pour apprendre comment les plus simples tableaux peuvent intéresser. Le succès des romans de Mlle Bremer en Angleterre s'explique d'ailleurs. La touche de l'auteur du *Foyer domestique* a quelque chose de la manière anglaise, elle allie l'instinct de la réalité à une certaine poésie. Mlle Bremer fait vivre tous ses personnages dans leur originalité, dans leurs vraies et justes proportions : le sénéchal Frank, rude et forte nature; sa femme Elise, qui a bien, elle aussi, son heure où la passion est prête à parler; l'assesseur Jérémie Munter, ce bonhomme qui se cache pour aimer et faire le bien; Jacobi, le candidat en philosophie et le précepteur des enfans, et tous les enfans eux-mêmes, depuis Eva et Petrea jusqu'à Henri, qui a le nom de « premier né » dans la famille, et que la mère appelle « mon enfant d'été. » Ce n'est pas que le foyer n'ait ses épreuves et ses tragédies. Dans le foyer le plus calme, il y a la place vide laissée par les absens et occupée par la douleur. Dans l'âme la plus pure, il y a quelqu'une de ces visites mystérieuses de la passion; mais cette passion même, sans s'avilir, se résout en quelque sentiment doux et généreux. Puis il y a la destinée des enfans qui grandissent. Au bout de la vie du père de famille, quand ceux qui sont nés à peine seront des hommes, qui sera fidèle à l'appel? qui fera défaut dans le foyer? à quelle traverse aura-t-on échappé? C'est là ce qui fait l'intérêt du livre de Mlle Bremer, œuvre saine et charmante, poème de la vie domestique suédoise où se font reconnaître quelques-unes des grâces de la vie intime dans toutes les contrées.

La réalité des choses contemporaines nous ramène à un ordre de faits moins gracieux que ces délicats tableaux d'intérieur. Elle nous remet en présence des incidens publics qui caractérisent chaque pays en Europe et révèlent ses tendances et ses mouvemens particuliers. L'événement le plus grave à coup sûr pour la Suisse aujourd'hui, c'est la chute de M. James Fazy à Genève par suite des élections qui viennent de renouveler le conseil d'état de ce canton. Depuis sept ans déjà, M. Fazy était le chef, le dictateur de la république genevoise. Il avait été le principal auteur d'un de ces mouvemens révolutionnaires qui, dès 1846, préludaient en Suisse à la guerre du Sunderbund, et c'est ainsi qu'il jetait le fondement d'un pouvoir resté debout jusqu'à aujourd'hui. Du reste, M. Fazy a gouverné Genève avec tout le despotisme radical, et même souvent en se créant une sorte d'indépendance vis-à-vis des autorités fédérales. Pendant longtemps, M. Fazy a tenu grou-

pées autour de lui toutes les fractions du parti radical, et il y a puisé sa force. Bientôt cependant les divisions ont commencé de se manifester dans le radicalisme genevois. Les scissions sont allées en s'envenimant au point de laisser M. Fazy sans l'appui d'une portion de ses anciens partisans, et alors il s'est opéré de singulières modifications dans les divers partis aux approches des élections pour le renouvellement du gouvernement cantonal. M. Fazy, abandonné par une portion de ses anciens amis, s'est tourné du côté d'une fraction des catholiques genevois, de ce qu'on nomme les ultramontains, — il est même allé jusqu'à rappeler les jésuites, et cette fraction catholique a eu l'étrange condescendance de prêter son appui au plus fougueux promoteur de la guerre du Sonderbund, au dictateur radical de Genève. De leur côté, les radicaux dissidens, las de subir la dictature de leur chef, se sont tournés vers les conservateurs protestans et se sont alliés avec eux, formant ensemble une opposition puissante. Cette opposition avait une double force : elle s'appuyait sur le sentiment protestant froissé par l'ascendant que M. Fazy prêtait aux ultramontains, et sur le sentiment national, qui a eu à souffrir plus d'une fois des faveurs particulières du dictateur à l'égard de certains réfugiés. Ajoutons encore la lassitude réelle de ce régime de tyrannie démocratique. Ainsi les élections se présentaient dans ces conditions : d'une part M. Fazy et les catholiques ultramontains, de l'autre les conservateurs protestans et une fraction des radicaux. Ce sont ces derniers qui l'ont emporté dans le vote qui a eu lieu le 14 novembre. Sur près de dix mille votans, M. Fazy et la liste de ses candidats n'ont point obtenu au-delà de 4,700 voix; ses concurrens ont eu de 5,000 à 5,400 voix. Du reste, il faut le dire, dans le gouvernement formé par la coalition des conservateurs protestans et des radicaux désabusés, ceux-ci se sont fait la part la plus ample : ils composent la grande majorité du conseil d'état. Au fond, le caractère le plus saillant de ce vote, c'est le résultat qui a mis fin au régime personnifié par M. Fazy. Bien que les radicaux soient encore au pouvoir, le radicalisme a subi une défaite sur un des points les plus importans de la Suisse.

Le radicalisme ne règne point en Espagne, mais la situation politique de ce pays n'en a pas moins ses difficultés intérieures et ses périls d'un autre ordre. C'est le 19 novembre que les chambres devaient se rassembler et qu'elles se sont réunies en effet. Il n'y a point eu de discours d'ouverture de la reine Isabelle, à qui sa situation en ce moment, à la veille de ses couches, interdit de paraître dans ces cérémonies solennelles. Le cabinet s'est borné à ouvrir le parlement au nom de la reine, et son premier acte, le plus significatif, a été de retirer les projets de réforme constitutionnelle dont le congrès était resté saisi. Le ministère a en même temps présenté divers projets de lois, l'un sur une réforme du code pénal, l'autre tendant à sanctionner les concessions de voies ferrées déjà faites, et à établir un ensemble de dispositions législatives sur les chemins de fer; mais ce n'est là que le moindre trait de la situation actuelle de l'Espagne. La vérité est qu'en rouvrant le parlement, en retirant les projets de réforme constitutionnelle, le ministère présidé par le comte de San-Luis n'a nullement désarmé les oppositions de toute nuance. Déjà même ces oppositions se sont manifestées; elles se sont montrées dans la nomination des secrétaires du sénat, elles se laissent voir dans le congrès, et la presse n'est point la dernière à se faire l'écho de cette hosti-

lité, qui tend à prendre un caractère singulier de vivacité, si bien qu'en fin de compte, après quelques jours seulement, on en est déjà à parler de nouveau d'une suspension possible ou d'une dissolution des cortès. Et s'il en est ainsi, quand aucune discussion sérieuse n'a eu lieu encore, qu'arrivera-t-il lorsqu'une question importante ou délicate viendra passionner les esprits? Tant que les chambres n'étaient point réunies, on en faisait un crime au gouvernement; dès qu'elles sont en fonctions, ne reste-t-il donc plus qu'à fermer les portes de l'enceinte législative? C'est ainsi que tous les partis, sans s'en douter, par la manière dont ils pratiquent le régime représentatif, s'occupent à le discréditer. Il y a évidemment dans la situation de l'Espagne, depuis plusieurs années, un vice profond auquel il est grandement temps de remédier : ce vice, c'est l'absence de toute impulsion politique, c'est l'absence de force dans le pouvoir ministériel, c'est l'absence de toute cohésion dans les partis eux-mêmes. Bien loin de s'abandonner à une sorte de guerre intestine stérile, tous les hommes qui ont représenté à quelque degré l'opinion modérée en Espagne devraient consacrer leurs efforts à reconstituer ce parti. Ce qu'il y a de plus triste, c'est que tout se prêterait, au-delà des Pyrénées, à faire un grand gouvernement conservateur et libéral à la fois. Un sentiment monarchique tout puissant le rend facile, le besoin du pays l'appelle, les résistances révolutionnaires n'y mettent plus d'obstacle : il n'y a que les hommes qui manquent. Non qu'il n'y ait des hommes intelligens et d'un caractère élevé, mais ils ne savent point s'entendre et agir en commun. Et cependant l'Espagne est dans une situation où elle devrait pouvoir conserver toute sa liberté d'action, non-seulement dans son intérêt intérieur, mais encore dans la prévision des complications que pourrait faire naître l'événement malheureux qui vient d'avoir lieu dans un pays voisin, en Portugal.

Cet événement, qui peut être encore pour le Portugal l'occasion de nouveaux ébranlemens intérieurs, c'est la mort de la reine dona Maria da Gloria, qui laisse la couronne à son fils aîné, le prince dom Pedro d'Alcantara, encore mineur. La reine de Portugal est morte en couches; quoique jeune, — elle n'avait que trente-quatre ans, — dona Maria avait eu une destinée royale laborieuse. Elle s'était vue souvent au milieu de toutes les révolutions, qui avaient respecté sa couronne. En réalité, elle était pour le Portugal la personnification du régime constitutionnel. C'est en 1826 qu'elle était montée sur le trône, succédant à son père l'empereur dom Pedro, qui avait abdiqué la couronne de Portugal pour garder celle du Brésil. On sait comment il s'ensuivit bientôt une guerre civile, comment l'infant dom Miguel, frère de dom Pedro, et nommé par lui régent pendant la minorité de dona Maria, se servit de son autorité pour s'emparer de la couronne et se proclamer roi, comment enfin il fut rejeté hors du Portugal en 1834 par dom Pedro, accouru pour défendre les droits de sa fille. C'est à l'époque même de cette défaite de dom Miguel que la jeune reine avait été déclarée majeure, bien qu'elle n'eût point atteint l'âge fixé par la constitution, et depuis ce temps bien des mouvemens révolutionnaires s'étaient succédé jusqu'au dernier, qui date de 1851. C'est donc, on peut bien le dire, une destinée royale laborieuse prématurément tranchée aujourd'hui. Après la mort de la reine dona Maria, son fils, l'infant dom Pedro, a été proclamé roi de Portugal, et jusqu'à l'époque de sa majorité, c'est le père du nouveau souverain, le roi

dom Fernand, qui a été investi de la régence en vertu d'une loi spéciale faite en 1846. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que des partisans de dom Miguel ont imaginé de revendiquer en faveur de ce prince le droit d'exercer la régence. Ils se fondent sur un article de la charte de 1826. Combien de fois cependant cette charte a-t-elle été modifiée depuis! Le texte de la loi de 1846 sur la régence ne saurait d'ailleurs laisser de doute, et enfin il est permis d'ajouter que la première régence de dom Miguel l'exclut suffisamment d'une seconde; il ne saurait donc être élevé de prétentions sérieuses : la légitimité de dom Miguel comme régent vaut sa légitimité comme roi; mais cela suffit peut-être pour exciter quelques agitations nouvelles, d'autant plus faciles à provoquer pendant une minorité, et c'est le seul côté grave de ces prétentions dans la situation nouvelle faite au Portugal par la mort de la reine dona Maria.

Si l'Europe a la part principale dans le mouvement contemporain, si elle a, comme on vient de le voir, ses incidens, ses luttes d'opinions et d'intérêts, ses réactions, ses faits imprévus à côté même de la crise qui domine tout aujourd'hui, n'y a-t-il point en dehors de l'Europe tout un monde qui vit et qui s'agite, et dont la vie a des péripéties singulières? Qu'on jette de temps à autre un regard sur l'Amérique du Sud : ce sont des révolutions qui se poursuivent ou qui commencent, ce sont des insurrections qui se succèdent, ce sont des guerres qui éclatent, tout cela le plus souvent factice, artificiel, et ne faisant que suspendre le développement réel de ces contrées, si inutilement fécondes jusqu'ici. Les états même réputés les plus prospères ne sont point exempts de ces tribulations. Le Pérou est un de ces états, et il n'en a pas moins encore aujourd'hui sur les bras une guerre, une véritable guerre avec la Bolivie, sans compter quelques incidens intérieurs qui ne sont pas sans signification. Comment est née la guerre entre le Pérou et la Bolivie? La première cause est évidemment dans le mauvais vouloir de ce dernier état. Le Pérou avait un ministre dans la Bolivie, et ce ministre avait pour instructions principalement de réclamer l'exécution d'un article d'un traité de 1847, dit d'Arequipa, en vertu duquel le gouvernement bolivien s'oblige à mettre un terme à la fabrication d'une monnaie d'un aloi inférieur. Le Pérou y est d'autant plus intéressé, que, par suite des communications incessantes des deux pays, il est infesté de cette monnaie, qui jette la perturbation dans toutes les relations commerciales. La Bolivie objecte, il est vrai, que chaque état a le droit de battre monnaie comme il l'entend, et que c'est au Pérou de se préserver; mais le plus clair, c'est qu'il y a un traité international qui prescrit la suppression de la monnaie de faible aloi, et que la Bolivie ne continue pas moins à chercher dans cette opération singulière sa principale ressource. Quoi qu'il en soit, il y a quelques mois déjà, le gouvernement bolivien expulsait d'une manière assez brutale le ministre péruvien, M. Paredès, dont les réclamations devenaient plus pressantes; il en était de même du consul du Pérou à La Paz. De là une demande de satisfaction, des échanges d'ultimatums et une guerre de représailles commerciales qui finit par atteindre les intérêts des deux pays. La Bolivie a fait saisir des chevaux venant des provinces argentines et à la destination du Pérou, et le Pérou à son tour a fait saisir les marchandises boliviennes dans le port de transit d'Arica. En outre, des forces navales péruviennes sont allées occuper militairement Cobija, le seul port de la Bolivie sur l'Océan Pacifique. Le gouvernement péruvien, et ce n'est pas nous

qui imaginons cette analogie, a fait un peu comme l'empereur de Russie avec les principautés danubiennes : il s'est nanti d'un gage matériel en attendant les satisfactions morales qu'il réclamait. L'acte en lui-même sans doute n'était point fait pour apaiser la querelle, — pas plus en Amérique qu'en Europe. Aussi la guerre, déjà imminente, n'a-t-elle fait que se dessiner davantage, lorsque enfin le Chili vient d'interposer ou d'offrir sa médiation.

C'est sur ces entrefaites qu'un incident imprévu se produisait à Lima. Un homme d'une position élevée et d'une fortune considérable, jouissant d'une certaine popularité, ayant marqué d'ailleurs dans la politique de son pays, M. Angel Élias, adressait publiquement au président, au général Echenique, une lettre où il montrait sous le jour le plus triste la situation financière du Pérou. Il faisait sentir ce qu'il y avait de précaire dans une situation qui ne reposait que sur une ressource unique, celle du guano, — ressource elle-même destinée à tarir dans un temps donné. Le Pérou vient de procéder à la consolidation de sa dette intérieure, composée de tous les arriérés de la guerre de l'indépendance. M. Élias montrait, comme résultat de la manière dont s'était faite cette liquidation, une dette énorme qu'il portait à 4 ou 500 millions de francs. Il voyait, en un mot, dans cette opération une victoire de l'agiotage, qui était parvenu à s'emparer des titres plus ou moins valables des premiers intéressés. Il y avait sans doute de l'exagération dans la lettre de M. Élias. Peut-être aussi les vérités qui s'y mêlaient étaient-elles de celles qui se disent plutôt dans un conseil, surtout au moment d'une guerre. Quoi qu'il en soit, le gouvernement a répondu en faisant emprisonner l'auteur de la lettre. Ce n'est pas que le gouvernement péruvien tînt beaucoup à son prisonnier. La réalité est que M. Élias a pu s'échapper et se réfugier chez le chargé d'affaires de France. Celui-ci n'a même nullement déguisé la vérité au gouvernement, pas plus que son désir de faire embarquer le prisonnier évadé. M. Élias s'est donc embarqué, mais le gouvernement péruvien l'a fait suivre par un bâtiment de l'état jusqu'à Panama, pour s'assurer qu'il ne tenterait point de rentrer dans le pays, — et, ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'au moment où s'embarquait M. Élias, il y a eu une sorte d'émotion populaire, un commencement d'émeute pour le proclamer président. La meilleure explication de tous ces faits peut-être, c'est que l'époque de l'élection présidentielle va revenir, et que tous les partis comme tous les candidats se préparent à la lutte.

S'il en est ainsi sur les côtes de l'Océan Pacifique, les choses sont dans un état bien plus triste encore à l'extrémité opposée de l'Amérique, sur les rives de la Plata, à Buenos-Ayres et à Montevideo même. Quant à la République Argentine, on ne sait plus aujourd'hui où est le pouvoir, quelle espèce d'organisation a survécu aux révolutions récentes. Buenos-Ayres s'est fait une complète indépendance; mais le général Urquiza ne paraît pas moins rester avec l'appui des autres provinces et du congrès, toujours réuni à Santa-Fé. Des deux côtés c'est une égale impuissance. Urquiza vient de signer avec les agens de la France et de l'Angleterre des traités de commerce et de navigation; mais ces traités n'ont pas été reconnus par Buenos-Ayres. Les Américains ont inventé un mot pour désigner cet état de désorganisation complète : c'est l'état acéphale. La République Argentine jouit merveilleusement de l'acéphalie. Malheureusement pour elle, la République Orientale, qui avait eu un peu de

calme depuis la levée du siége de Montevideo en 1851, vient de retomber en ce singulier état; elle a eu en un mot sa révolution toute récente, et les circonstances qui ont accompagné cette révolution ne laissent point d'être caractéristiques. Il y a dans la République Orientale deux partis, les *blancs* et les *rouges*, ce qui n'a point du tout le même sens qu'en Europe. Les blancs étaient les partisans du général Oribe; les rouges étaient les hommes de la défense de Montevideo pendant le dernier siége. Or, lorsqu'il y a deux ans Oribe était rejeté dans la vie privée et que le parti de la défense triomphait, qu'arrivait-il? Le pays, dans les élections, nommait en grande partie des partisans du général Oribe; il élevait notamment à la présidence un des hommes les plus marquans de cette opinion, M. Giro, de telle sorte que le parti de la défense se trouvait, dans son récent triomphe, légalement dépossédé de l'influence politique; de là un ressentiment profond et une lutte sourde qui n'a cessé d'exister. Cette lutte devenait assez vive pour occasionner une émeute à Montevideo au mois de juillet dernier, et le président, dans un sentiment de conciliation, donnait place, dans le ministère, à deux hommes du parti de la défense, MM. Florès et Herrera y Obes; mais cela ne faisait que transporter l'antagonisme dans les conseils du gouvernement. Bientôt les nouveaux ministres réclamaient l'éloignement du général Oribe; ils demandaient à mettre à la tête des provinces des autorités de leur opinion. M. Giro cédait sur le premier point, résistait sur le second, lorsque enfin, cette lutte arrivant au degré de vivacité le plus extrême, le président était forcé de se réfugier sur un bâtiment français, et il s'organisait à Montevideo un gouvernement provisoire; ce gouvernement se composait du général Pacheco y Obes, du général Lavallega et du général Fructuoso Rivera, l'ancien rival d'influence de Rosas dans la Plata; seulement, auquel de ces trois généraux appartiendra aujourd'hui le pouvoir? Quel est celui qui pourra se promettre de ne point se voir renversé par les mêmes moyens qui l'auront élevé? C'est ainsi que les mouvemens se succèdent dans ces malheureuses contrées; c'est ainsi que les révolutions sont factices, que la paix elle-même est factice, que tout est factice, excepté l'inutile fécondité du sol et de cette riche nature dont personne ne s'occupe.

CH. DE MAZADE.

— M. Silvestre de Sacy vient d'éditer la traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*, par le garde des sceaux Marillac. Cette traduction a dans son vieux français des grâces inimitables, et nous devons savoir gré au libraire Téchener d'avoir publié cette traduction avec le soin et le luxe de bon goût que méritent les livres excellens et surtout les livres qui, comme l'*Imitation*, doivent servir de manuel et de bréviaire aux âmes pieuses et aux âmes élevées. On peut se résoudre à lire dans un exemplaire mal imprimé, et sur mauvais papier, un ouvrage qu'on ne lira qu'une fois; il faut mieux et plus pour les livres qu'on lit toujours. Il leur faut de la netteté, de l'élégance, le superflu enfin, toujours si agréable. L'*Imitation* de Marillac, publiée par M. Téchener, a toutes ces qualités; elle a surtout ce que, n'étant que littérateur et point bibliophile, j'estime plus que la beauté de l'impression et du papier, une préface de M. de Sacy qui est un morceau exquis de littérature, et surtout de cette littérature mêlée à la morale qui fait le charme de tout ce qu'écrit M. de Sacy. Mettant une préface à un livre destiné à l'âme comme est l'*Imitation*, M. de Sacy a écrit avec son âme ouverte et simple, en même temps qu'avec son esprit pénétrant et scrupuleux, et il n'a jamais été mieux inspiré.

SAINT-MARC GIRARDIN.

LE MÉDECIN DU LUBERON.

Je suivais, l'autre jour, la lisière des prés.
L'œil tourné vers nos bois par l'automne empourprés,
Recueillant pas à pas les douces harmonies
Que rend la fin d'octobre aux campagnes jaunies,
Voyant fuir les oiseaux en troupe à l'horizon,
Et la nuit approcher, — et tomber à foison
Des peupliers tremblans les feuilles détachées,
Qu'un faible vent de pluie à peine avait touchées, —
J'allais, quand tout à coup s'éleva lentement
Un sanglot dans les airs, un morne tintement :
Le glas des morts sonnait au clocher de Vitrolles;
Et tandis qu'il sonnait, j'entendis ces paroles
Qu'échangeaient en chemin, dans le calme du soir,
Deux laboureurs menant leurs bœufs à l'abreuvoir :

« Eh bien! mon vieux Simon, tu connais la nouvelle?
— Oui : Dieu nous l'a repris. Son âme était trop belle!
— C'est demain qu'on l'enterre.
— Hélas! nous y serons,
Jacques, tout le pays et tous les environs! »

Je compris, à ces mots, l'irréparable perte.
Celui que réclamait déjà la fosse ouverte,
Homme qui fut marqué du sceau des plus parfaits,
Vingt ans sur nos vallons épancha ses bienfaits.
Un ange était en lui qui rayonnait sous l'homme.
Aillaud de Castelet, que tout pauvre ici nomme,
Était un dernier fils des opulens seigneurs
Que jadis la contrée environnait d'honneurs.
On montre encore au loin les séculaires arbres,
Les étangs, les jardins, les châteaux de vieux marbres,
Qu'aux flancs du Luberon possédaient ses aïeux :
Matière à cent récits, chez nous, parmi les vieux.

Du patrimoine immense il n'hérita que l'ombre.
L'ouragan populaire aux ravages sans nombre,
Quand vint au jour l'enfant, avait passé par là.
N'importe, son esprit bientôt se révéla;
Humble et doux, mais brûlé de la soif de connaître,
Science et charité pétrirent tout son être.
Au grand art d'Hippocrate excellemment instruit,
Sans peine, il eût conquis la fortune et le bruit;
Paris le conviait à ses faveurs; le sage
S'exila de Paris, préférant son village :
— D'un médecin de plus Paris n'a pas besoin,
Et Vitrolles, dit-il, Vitrolles n'en a point!

Dans ce hameau, perdu vers les gorges prochaines
Du Luberon sauvage aux flancs couverts de chênes,
Lui qu'invitait la gloire, il enfouit ses jours.
Et là, vingt ans entiers, homme de bon secours,
A toutes les douleurs il porta l'assistance.

Il ne connaissait pas de saison, de distance.
Jour et nuit, chevauchant par les sentiers du mont,
Il allait à Menerbe, à Loris, à Beaumont,
A Reillane, à Grambois, qui sur le roc se dresse,
Partout où l'appelait quelque voix de détresse :
Depuis que sa science et son âme avaient lui,
Le pays tout entier ne réclamait que lui.

Docteur infatigable, en route avant l'aurore,
Par nos âpres chemins je crois le voir encore.
Des plaines aux coteaux, de la montagne au val,
Il cheminait, courbé sur un maigre cheval
Qu'à son trot l'on eût dit brûlant du même zèle.
Deux sacoches de cuir, qui pendaient à la selle,
Transportaient les juleps apprêtés de ses mains,
Les baumes indiqués pour tous les maux humains.
Je ne sais quel sourire illuminait sa bouche,
Si bon qu'à son aspect le mourant sur sa couche
Se relevait joyeux. Ainsi, toujours dispos,
De chaumière en chaumière il allait sans repos,
Bien souvent invoqué par le château lui-même,
Des pauvres avant tous ami tendre et suprême!
Ce n'est pas aux seuls maux des corps endoloris,
C'est aux chagrins des cœurs, aux besoins des esprits,
Qu'il versait à la fois les dons de sa science.
Les vieillards consultaient sa jeune expérience.
Des parens divisés il rattachait les nœuds;
Il faisait deux amis de deux voisins haineux.
Nos villages n'ont pas une mère, une veuve,
Pas un être vivant, à qui dans son épreuve
Il n'ait rendu l'espoir. Au lit de l'indigent,
En dictant le remède il ajoutait l'argent.
Le salaire accepté d'une villa princière
Allait aux humbles seuils, offrande nourricière.
Que de touchans récits ne vous ferait-on pas
Des bienfaits que semait cet homme à chaque pas!
Chez le pauvre, où de tout la mémoire tient compte
Aux heures de loisir sans cesse on les raconte.

On rappelle qu'un jour, au plus fort de l'hiver,
Entrant chez un vieillard malade et peu couvert,
De sa propre dépouille il vêtit sa misère,
Et revint sans habit, ainsi qu'un pauvre hère;
Qu'il rendit à la vie Arnoux, le bûcheron,
Qui, tombé d'un sapin, s'était brisé le front,
Et que, durant six mois, donnant somme après somme,
Le bon docteur nourrit cinq enfans de cet homme;
Comment il racheta Valentin, le conscrit,
Dont la mère pleurait jusqu'à perdre l'esprit;
Comment, par sa douceur, il rapprocha deux frères
Désunis et plaidant pour intérêts contraires;
Comment, une autre fois, près de Saint-Saturnin,
Le chasseur Amalbert, tout gonflé du venin
Qu'en lui d'un noir serpent avait mis la morsure,

Fut sur-le-champ guéri par sa pratique sûre;
Comment il maria Catherine Dufour
Au jardinier Marcel, qui se mourait d'amour; —
Et cent autres beaux traits encore, cent histoires
Qui jaillissent à flots de toutes les mémoires.

Un jour enfin, — c'était en septembre dernier,
Par un temps déjà froid, — la femme d'un meunier
Entra chez lui. — Monsieur, vous me voyez, dit-elle,
L'esprit tout occupé d'une crainte mortelle.
On m'apprend que mon fils, mon beau petit Gilbert,
Chez Marthe, sa nourrice, a, depuis peu, souffert.
J'irais, je volerais, hélas! vers ma chère âme;
Mais c'est à Mont-Furon qu'habite cette femme,
Et vous savez, monsieur, que, lui-même alité,
Mon mari tout un jour ne peut être quitté.

— Eh bien! ce cher enfant, j'irai le voir moi-même.
Aujourd'hui justement, il fait un temps que j'aime,
Répondit le docteur, et je pars ce matin.

Il partit en effet pour le hameau lointain.
A travers la montagne inculte, âpre, sauvage,
Il fallait accomplir un pénible voyage;
Il le fit. A son but parvenu vers le soir,
Ce que virent ses yeux était bien triste à voir.
Cloaque où dès le seuil le dégoût se hérisse
Est le vrai nom du lieu qu'habitait la nourrice.
Maigre, pâle, chétif, nu comme un vermisseau,
Sur un tas d'herbe humide, à défaut de berceau,
Le nourrisson criait d'une voix gémissante.
La femme tout le jour était restée absente.
Dans sa masure sombre elle rentrait enfin,
Image aux traits hideux du vice et de la faim.

Aillaud n'hésite point. A la nourrice amère
Il enlève l'enfant pour le rendre à sa mère,
Lui donne pour asile un pli de son manteau,
Et, montant à cheval, il repart aussitôt.

De la nuit cependant les ombres survenues
Tombaient, et l'horizon roulait d'épaisses nues.
Le saint docteur, veillant au fardeau précieux,
N'avait pas fait le quart du chemin, quand des cieux
La rafale à grand bruit soudain précipitée
Fondit sur la montagne ardue, inhabitée.
Assailli par l'orage, où se mettre à couvert?
Où chercher un abri? Le farouche désert
N'en présentait aucun. Partout la roche aride,
Partout la nuit opaque et le gouffre et le vide.
Aux lueurs de l'éclair qui d'instant en instant
Incendiait les cieux, le cheval hésitant
Interrompait sa marche au bord des ravins sombres.
Les loups des alentours hurlaient au sein des ombres.
Dans ce noir Luberon chargé d'antiques bois,

Le tonnerre et les vents mugissaient à la fois.
Le ciel y ruisselait, immense cataracte.
Quelle vie à cette heure en fût sortie intacte?
De lui-même oublieux pourtant, le médecin
Ne songeait qu'au dépôt serré contre son sein,
Au jeune ange battu par la fortune adverse.
Pour mieux le garantir du vent et de l'averse,
Il s'était de sa cape en chemin dépouillé,
Si bien que le petit fut à peine mouillé.
Mais lui, quand du voyage il atteignit le terme,
Quand, brisé, les habits collés à l'épiderme,
Il eut rendu l'enfant à son berceau natal,
Il se sentit dès lors atteint du coup fatal.
A quarante ans, un mal enflammait sa poitrine,
Plus fort que sa vigueur, plus fort que sa doctrine.
— Seigneur, dit-il, Seigneur! du pays que j'aimais,
De tous mes chers cliens prenez soin désormais!...

Tel était l'homme saint et digne d'auréoles
Que pleurait l'autre soir la cloche de Vitrolles.
Tandis qu'elle pleurait : — Ah! me dis-je tout bas,
Au convoi de demain je ne manquerai pas;
Il faut que la contrée y coure tout entière,
Et de pieux honneurs couronne cette bière.
Grande âme que l'amour brûlait divinement,
Austère sacrifice, éternel dévoûment,
Secourable science aux humbles répandue,
Une palme, à la fin, vous est certes bien due.
Dans ce malheureux siècle, où j'ai vu de mes yeux
Tant de plats histrions, de vils ambitieux
Gorgés d'encens stupide et de gloire bouffonne,
Seuls, hélas! nos martyrs seraient-ils sans couronne?

Voilà que, dans la nuit, un orage nouveau
Éclate, et que le ciel se fond encore en eau.
Triste et rude saison! Des bassins de la nue,
L'averse, au jour suivant, ruisselait continue;
Les chemins n'offraient plus que torrens débordés;
L'obstacle était partout dans les champs inondés.
L'homme qui, de sa vie écartant la louange,
Poursuivit quarante ans la mission de l'ange,
Dans le funèbre enclos, au retour de la nuit,
Fut humblement porté, sans cortége, sans bruit.
A peine deux voisins, un laboureur, un pâtre,
Virent-ils sur le corps le sol trempé s'abattre.

AUTRAN.

Novembre 1853.

LE CHEVALIER CÉSAR DE SALUCES.

Au milieu de cette lutte d'ambitions et de vanités dans laquelle se dépensent de nos jours tant de facultés précieuses, et d'où sortent tant de réputations usurpées, les existences qui se dévouent silencieusement au bien pour

le bien deviennent de plus en plus rares. C'est une de ces nobles vies qui vient de s'éteindre en Savoie, dans ce petit pays où peut-être, pendant trente-trois ans d'honorable paix, le plus de bien a été fait, le plus de bonheur moral et matériel donné aux peuples. Le chevalier César de Saluces fut le type le plus parfait de la vertu sans tache dans une activité constante et sans faste. Cette modestie, cet incessant labeur dans le bien n'étaient point forcés pour lui : outre les dons de l'intelligence, il avait tous les titres que donne la fortune. Il descendait d'une race souveraine, dont le berceau se cache dans la nuit héroïque des âges féodaux, et qui pendant six siècles a régné sur les belles vallées qui s'étendent au levant des Alpes. Par les vicissitudes de l'histoire, au milieu du XVIe siècle, cette race glorieuse dans la paix et dans la guerre cessa de régner, et cet événement faillit, au temps d'Henri IV, allumer une guerre européenne. Depuis lors, illustre aux premiers rangs de la noblesse du pays, auxquels ses anciens états étaient incorporés, — de cette noblesse piémontaise-savoyarde qui, mieux qu'aucune autre peut-être, a jusqu'à nos jours accompli sa mission sociale, — la race des Saluces a brillé par de continuels services.

Le père de M. César de Saluces, le comte Ange de Saluces, militaire distingué, grand-maître de l'artillerie, ne cessa de servir la monarchie de Savoie que lorsqu'en 1799 elle cessa d'exister. Savant remarquable, il fut, dans sa retraite, le fondateur de cette Académie des sciences de Turin, où brilla La Grange, et à qui l'illustration scientifique n'a pas manqué. Le comte de Saluces eut cinq fils et une fille. Sa fille, Deodata de Saluces, comtesse de Roero-Revel, morte en 1842, tint une place distinguée parmi les poètes de sa patrie. Bien qu'elle ait toujours renfermé sa noble vie dans le cercle des affections et des devoirs domestiques, son inspiration n'en souffrit pas. Dans son beau poème d'*Ipazia*, le talent vraiment viril de la comtesse Deodata a mêlé à une fable pleine d'intérêt l'analyse et l'appréciation brillantes des problèmes et des systèmes les plus subtils et les plus élevés des écoles d'Alexandrie. Des cinq fils du comte Ange, un mourut très jeune encore les armes à la main pour la défense de son pays; les quatre autres atteignirent la vieillesse; tous parvinrent aux plus hauts grades militaires, aux plus grands emplois de l'état. L'aîné, le comte Alexandre, pendant un certain temps ministre de la guerre, et à qui l'armée sarde dut beaucoup, fut un officier général d'un grand mérite, un organisateur habile, et dans son *Histoire militaire du Piémont*, il a montré un remarquable talent d'écrivain. En dehors des spécialités diverses de leurs emplois, l'influence toujours sage et bienfaisante de MM. de Saluces se fit longtemps sentir dans les affaires générales de la monarchie. La plus complète, la plus tendre union, un parfait accord d'intentions et de vues régnaient entre ces quatre frères. Ils vivaient, tous quatre depuis peu retirés des affaires, dans le repos noblement mérité d'une vieillesse honorée, lorsque la mort vint frapper parmi eux ses coups, qui devaient se succéder rapidement en suivant l'ordre des âges. En 1851 mourut le général comte Alexandre; en 1852, le général chevalier Annibal, et maintenant vient de succomber le lieutenant-général, devenu par la mort de ses deux aînés comte César de Saluces. De cette branche d'une si grande maison, il ne reste plus que le général chevalier Robert, en qui elle s'éteindra.

Peu après le retour, en 1814, du roi de Sardaigne dans ses états, le chevalier César de Saluces fut choisi pour organiser, puis pour diriger et commander l'Académie militaire. Il était naturellement désigné pour cette tâche par une instruction profonde et variée, jointe aux principes les plus solides, au plus noble caractère, si bien exprimé par sa belle et noble figure. C'est dans cet emploi que pendant plus de vingt ans il a, avec un zèle infatigable, sans faste et sans bruit, sans rechercher l'éclat, dévoué presque tous ses instans à la tâche importante et ardue de former les jeunes générations qui devaient recruter le corps d'officiers de cette armée piémontaise, dont l'excellence a dit assez combien était éclairée la pensée qui avait présidé à l'instruction de ses chefs. Dans un pays militaire comme était le Piémont, l'académie fournissait aussi sa quote part au recrutement d'autres carrières, et jamais pays ne fut mieux servi dans toutes les carrières que le Piémont à cette époque. Avec une justesse d'esprit parfaite, le chevalier César de Saluces avait assigné à chaque étude sa part légitime dans l'enseignement de l'école. Il y avait réuni, pour diriger sous lui cet enseignement, les hommes les plus distingués en Piémont dans les diverses spécialités qui se rattachaient à son plan. Il avait toutes les qualités qu'exige le commandement; il avait aussi toutes celles qui inspirent l'affection. Je ne pense pas qu'une seule personne ait eu avec lui des rapports suivis, qui ne lui ait gardé un attachement profond, et qui n'ait amèrement pleuré sa mort. Il était pour les élèves de *son* académie un père, et quelque chose de plus; on oserait presque dire qu'il y avait dans sa bonté, dans sa surveillance et sa protection incessante quelque chose de maternel. Plus tard, après leur sortie de l'école, il continuait à les suivre du regard, de ses conseils, et demeurait leur guide et leur appui.

La foi religieuse du chevalier de Saluces, sa piété, étaient profondes et réglaient sa vie comme sa pensée. Tolérant, indulgent à autrui, il était sévère pour lui-même. Dévoué à son pays, à ses rois, aux institutions traditionnelles, aux grands principes qui font prospérer les sociétés, son esprit sage et éclairé était ouvert à toutes les lumières, à tous les progrès réels; il les accueillait avec son amour actif pour le vrai et le bien. En 1830, le roi le choisit pour gouverneur des jeunes princes de Sardaigne, et dans cet emploi si important et épineux il apporta le zèle consciencieux, la sagesse éclairée qu'il avait apportés à diriger l'éducation de la jeune génération militaire. Il les y apporta avec tout le dévouement que cette âme chevaleresque et patriotique ressentait pour la vieille dynastie nationale. Il n'en conserva pas moins la haute direction et le commandement supérieur de l'Académie militaire. Ce double labeur ne l'absorbait pas tout entier : son intelligente activité s'appliquait encore en même temps à plus d'une fonction importante, à plus d'une entreprise utile. Il fut en 1819 secrétaire du conseil des ministres, puis directeur de l'Académie des beaux-arts, président de la commission des travaux d'histoire nationale, et son nom figura même modestement sur la liste des professeurs de l'université. Toutes les œuvres de charité, toutes celles qui avaient pour but un bien à faire, une amélioration à réaliser, l'avaient pour patron ou collaborateur actif.

Ce n'était pas seulement pour la jeunesse militaire, spécialement confiée à ses soins, que son intarissable bonté se déployait. Combien, en dehors de ses rangs, de jeunes hommes protégés et soutenus par la même main bienfai-

sante! combien à qui le chevalier de Saluces a ouvert la carrière et qui lui ont dû leur avenir! combien de mérites ignorés il a découverts, révélés et acheminés au but! M. de Saluces avait un goût vif, éclairé et délicat pour les beaux-arts et pour toutes les choses de l'esprit, pour la littérature et la poésie, qu'il cultivait avec un grand charme; il se servait de sa haute position pour patroner tous les talens qu'il découvrait autour de lui.

En 1838, le général de Saluces fit ses adieux à l'Académie militaire, cette institution, son œuvre, qui lui était si chère, en acceptant la charge de grand-maître de l'artillerie, qu'avait remplie son père, et que venait de remplir, avant de monter sur le trône, le roi alors régnant. Les honneurs qu'il méritait si bien, mais qu'il n'avait jamais cherchés, venaient à lui. En 1848, sentant le poids de l'âge et pour la première fois frappé par la maladie, il se retira de la vie active, que dans ce pays si heureux l'agitation et le bruit envahissaient aussi. Il demanda à la retraite un repos si bien gagné; il s'y occupa à mettre en ordre quelques-uns de ses travaux et à les préparer pour la publicité. L'un de ses écrits, *Souvenirs militaires des États sardes*, écrit en français, est prêt à paraître à Turin. La douleur des revers de son pays, des pertes de famille cruelles, les atteintes répétées de la maladie, troublèrent ce repos de l'homme de bien. Il passa une partie de l'été de 1853 retiré à la chartreuse de Collegno, près de Turin. Là, dans ses courses solitaires à travers ces admirables campagnes qu'il aimait tant, se recueillant en présence de cette riche et paisible nature dont il sentait si profondément le charme, il repassait dans sa pensée attristée les souvenirs de ceux qu'il avait aimés, mêlant sans doute aux regrets du passé la conscience d'une vie bien remplie et les espérances d'un saint avenir. Au commencement de l'automne, il voulut aller habiter le château de Monesiglio, antique manoir de sa famille à l'extrémité de l'antique marquisat de Saluces, et où par-dessus l'Apennin arrivent les brises de la Méditerranée. Là une plus douloureuse et plus grave atteinte de la maladie vint le frapper, et bientôt la mort se montra menaçante. Il fut ferme et doux devant elle, tel que la vie l'avait toujours trouvé. La religion, qui avait guidé sa vie, consola ses derniers instans, et le 6 octobre ce cœur si noble et si loyal cessa de battre. Sa dépouille mortelle repose avec celle de ses aïeux dans l'église de Saint-Bernardino, à Saluces, la vieille ville de sa maison.

Telle fut la vie de cet homme dont le caractère antique unissait aux vertus que l'on se plaît à attribuer aux vieux âges ce que peuvent avoir de bon les temps nouveaux. Le général César de Saluces était doux et fort, chevaleresque et éclairé, dévoué à la tradition des ancêtres et sympathique à tous les progrès vrais, qui ne peuvent être salutaires et solides qu'en s'appuyant sur cette tradition. Appelé par son mérite et sa naissance à tous les honneurs, le descendant des vieux marquis souverains avait consacré sa noble vie à des labeurs souvent modestes, toujours utiles. On peut dire de ce digne représentant d'une illustre famille ce qui fut écrit de celui même en qui il crut et espéra : *Pertransiit benefaciendo.*

F. DE SYON.

V. DE MARS.

ESCHYLE

ET LE

DRAME POLITIQUE DES GRECS

Un retour sérieux, une application plus générale aux études antiques serait un des bons symptômes de ce temps : on pourrait en conclure que les besoins moraux s'exaltent, et que le tourbillon industriel n'emportera point les idées. Remonter à l'antiquité, c'est nécessairement rentrer dans les régions idéales et méditatives où la destinée humaine, dépouillée des petites circonstances que le temps efface, se dessine graduellement dans son ensemble à la pensée de l'homme, et lui révèle, sous la lettre des traditions, des significations toujours mieux éclaircies. Sans doute quelques esprits prendront le change, et, renouvelant l'erreur de la renaissance, emprunteront à l'antiquité des formes mortes, des moules brisés : faute de comprendre, ils imiteront; mais, en somme, les allures et les tendances générales des études antiques seront tout autres aujourd'hui qu'il y a trois siècles. On observera le mouvement du monde ancien, parce qu'il tient au nôtre dans la chaîne des temps suspendue au trône de Dieu; on y verra l'identité d'une parole divine fractionnée entre les races, mais dont les races, en se réunissant, recomposent les mots épars, comme on restitue une inscription brisée. La poésie surtout, image à la fois des hommes du temps et de l'homme de tous les temps, s'y montrera, au moins chez les Grecs libres, non comme un errement capricieux du génie, mais comme une action nationale, religieuse, lumineuse; rayon passager, jet rapide, mais dont la lumière, projetée jusqu'à nous, ne s'éteindra plus. De même que l'homme n'est pas

connu si l'on n'a pas étudié les premiers phénomènes de sa vie et l'enfance de sa pensée, de même la société ne peut être comprise que si l'on remonte à ses sources, et c'est pourquoi il sera toujours nécessaire, pour la netteté des idées, de savoir échapper à la vie de plus en plus artificielle que les siècles nous font, pour respirer les souvenirs des premiers âges et nous rapprocher le plus possible du point de départ.

Après Homère (1), c'est Eschyle qu'il faut interroger sur l'esprit de la Grèce. Moins simple et moins vaste, plus moderne et plus intense, il s'appuie, avec une attitude plus prononcée et un regard plus austère, sur la même pensée fondamentale. L'étude que nous en essayons n'étant point purement littéraire, nous renoncerons, quoique à regret, à nous arrêter sur la considération du style, sur la puissance expressive d'Eschyle, et cependant, chez lui surtout, le langage est l'explosion de la pensée; on dirait que son émotion comprimée brise la langue d'Homère pour en réunir les débris en mots nouveaux compliqués comme des symboles, et dont l'image multiple se présente comme un groupe de marbre. Sculpture, peinture, musique, mouvement, le relief, la ligne, le rhythme, je dirais presque la danse sacrée de sa parole, rendent admirablement, par toutes les ressources de l'expression humaine, la nature et la vie particulière de ses ouvrages. D'une simplicité élémentaire dans la composition du drame, il le remplit quelquefois presque tout entier de lamentations lyriques, longues, obscures, monotones, — et telle est néanmoins la vibration magique qui tremble sur toutes ces cordes, qu'on se sent ému en même temps qu'étourdi, parce que sous le mot rude ou éclatant, sous la vétusté du mythe, sous l'image qui rayonne en passant, il y a toujours ou une prière, ou une indignation, ou une pitié. Dans les scènes purement humaines, la passion marche en avant sans détours, la séve dramatique suit avec toute sa force une fibre droite; il en résulte des effets moins variés, point de ces ondulations de développement qui, dans Sophocle, en allongeant le chemin, multiplient les aspects passionnés de l'âme; l'énergie, la promptitude, la saillie des caractères, la mesure dans la puissance, n'en élèvent pas moins quelques-unes de ces scènes au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer dans leur genre. Mais lorsque, tâtonnant dans les ténèbres de l'humanité, il vient à toucher quelque objet du monde surhumain, c'est alors surtout qu'Eschyle trouve des cris, des terreurs, des grondemens dont nous sentons la répercussion, malgré la distance qui nous sépare de ses Éuménides, de sa Cassandre et de son Prométhée. Cette foi frémissante au surnaturel, avec la liberté d'esprit qui porte

(1) Voyez, sur *Homère et la Philosophie grecque*, la *Revue* du 15 mars 1841.

la main jusque sur l'image des dieux, empreint tous ses drames comme d'un signe d'audace humaine se débattant dans l'infini. Pour enfanter de telles choses, il a fallu vivre dans un milieu approprié, contenant tous ces élémens, dans une société qui en était pétrie, — et la conception de ce milieu intellectuel est le véritable fruit qu'on doit recueillir de la lecture de ces poètes spontanés, fruit qu'ils ont formé en quelque sorte de tous les parfums de l'atmosphère dont ils vivaient.

I.

En étudiant Eschyle, c'est toujours par le *Prométhée* qu'il faut commencer. Si cette pièce n'est pas la première en date dans l'ordre des compositions du poète, elle est la plus rapprochée, par sa forme étrange, des représentations liturgiques dont la majesté y est restée empreinte; elle est aussi la première dans l'ordre chronologique des événemens nationaux dont l'œuvre entière d'Eschyle développait la série. Aucune d'ailleurs n'a été plus mal-comprise. Longtemps négligée à cause de sa grandeur même, elle a donné lieu ensuite, quand l'admiration réveillée en a voulu chercher l'intelligence, aux interprétations les plus arbitraires.

Les littérateurs français du XVIIIe siècle, préoccupés de régularité et de vraisemblance humaine, refusaient même d'admettre le *Prométhée* comme tragédie; ils n'y voyaient qu'une monstruosité à grand style. Ces personnages symboliques, ce dieu-prophète crucifié et foudroyé parmi les précipices des montagnes, et blasphémant un dieu plus puissant; l'Océan et ses filles qui viennent, suspendus au milieu des airs, l'admonester ou le consoler; la nymphe Io transformée en génisse, qui passe, poursuivie par l'ombre d'Argus, seulement pour s'entendre prédire les destinées de sa race, tout cela devait en effet dérouter Voltaire et La Harpe, très étrangers au système mythologique de la Grèce, dont Fréret avait pourtant commencé à sonder les rapports historiques.

Plus tard, des critiques allemands, préoccupés d'une théorie qui suppose que les mythologies ont été inventées avec préméditation pour envelopper des idées abstraites, ont cherché dans le *Prométhée*, comme dans toutes les autres croyances de l'antiquité, des allégories philosophiques. Selon Welcker, dont les savantes recherches sur les trilogies d'Eschyle, contestées sur bien des points, ont cependant répandu de précieuses lumières sur le génie du drame primitif, Prométhée serait la figure de la science ou de la sagesse humaine, qui, au moyen du feu dompteur des métaux, a créé les arts, et qui, luttant sans cesse contre la nature, se trouve engagé dans la guerre

éternelle des élémens, jusqu'à ce qu'il parvienne à unir les contraires, à établir l'équilibre et l'harmonie dans le mouvement désordonné des choses. A cette interprétation industrielle ou chimique, il est difficile de rattacher les tableaux immenses d'Eschyle : c'est mettre une idée bien pauvre sous une si riche image.

D'autres, s'autorisant de deux passages, de deux phrases incidentes de Tertullien, lesquelles n'ont pas précisément le sens qu'on leur donne, trouvent dans le Prométhée enchaîné sur la montagne, annonçant son rédempteur à venir, une image du Christ attaché à la croix et prédisant sa résurrection ou son ascension. Le mythe grec serait alors une espèce de prophétie analogue à celles qu'on attribuait aux sibylles; l'inspiration païenne aurait pressenti et même prévu le christianisme. Il est difficile de n'être point frappé de certains rapports entre la passion et la délivrance de Prométhée et la passion et l'exaltation du Christ; mais cette analogie tient à des raisons plus générales, tirées d'une loi de souffrance et de labeur imposée aux individus et aux peuples comme condition des avantages sociaux, et cette pensée n'est point particulière au christianisme: elle remplit toutes les religions et résume toutes les histoires à partir des origines mêmes de l'humanité.

L'œuvre d'Eschyle a enfin trouvé d'autres interprètes, qui, s'attachant surtout aux menaces de Prométhée contre Jupiter, lesquelles pourtant, dans le texte du poète, ne sont que conditionnelles, n'ont vu dans le Titan qu'un dieu promettant de renverser un autre dieu. Pour ceux-ci, le Prométhée est une allégorie de la succession des religions dans l'histoire de l'esprit humain, une image de la crise qui fait passer l'humanité dans une phase nouvelle. Le dieu ancien a fait son temps; un dieu nouveau, souffrant d'abord sous la tyrannie des persécutions, se prépare, au sein même de son supplice, à se transfigurer et à régner à son tour. De là, procédant par allusion à la situation actuelle de la philosophie et du christianisme, on a fait du poème d'Eschyle un poème contemporain de nos querelles; les adversaires du dogme chrétien se sont posés, comme lord Byron, en Titans destinés à clore le passé et à ouvrir un nouvel avenir à la foi humaine, de même que le Christ (*verus Prometheus,* dit Tertullien) avait clos le paganisme et ouvert l'âge moderne terminé par la révolution française. Attribuée à Eschyle, cette pensée est la plus fausse de toutes et un véritable contre-sens. Le Prométhée d'Eschyle n'entend nullement renverser un dieu ancien et usé; au contraire c'est un dieu nouveau, un usurpateur qu'il maudit, et dont il prédit la chute. Dès les premiers vers qu'il prononce, il a soin de le dire. Il le dit au ciel immense, aux vents ailés, aux sources des fleuves, à la mer infinie, à toute la nature, qu'il convoque au spectacle de ses

souffrances : « Voyez quelles tortures vont me déchirer et m'épuiser pendant des milliers d'années; voyez quel supplice le *nouveau roi* des dieux a inventé pour moi ! » — « Tu resteras là, — lui avait déjà dit Vulcain prêt à le clouer, — sur cette pierre, debout, sans sommeil, sans fléchir le genou; tu y pousseras de longs et inutiles gémissemens, car le cœur de Jupiter n'est pas aisé à fléchir, et tout *nouveau maître* est rude. » — « De *nouveaux pilotes* gouvernent l'Olympe, lui disent les Océanides, de *nouvelles lois* sont imposées arbitrairement par Jupiter, et tout ce qui était vénéré est anéanti. » — « Connais-toi toi-même, lui dit l'Océan, qui cherche naïvement à le convertir au nouvel ordre de choses; fais-toi de nouvelles pensées, puisqu'un *nouveau maître* s'est posé parmi les dieux. »

Ceci est aussi positif que piquant : il y a loin de cette réalité aux vastes synthèses qu'on imagine pour le compte du poète, qui n'est plus là pour s'en défendre; mais il s'en est en quelque sorte défendu d'avance en répétant si souvent la même pensée, et d'ailleurs cette pensée de résistance à une usurpation, à un culte récemment imposé, et par conséquent, selon les idées des anciens, à une conquête politique, est tellement le fond du sujet et la trame de toute la contexture, que plusieurs ont tiré de là une autre explication quelque peu mesquine, supposant qu'Eschyle avait exhalé toute cette colère contre la tyrannie de Pisistrate et de sa famille.

Sortons de ces hypothèses pour rentrer dans le texte même d'Eschyle. C'est dans ce texte analysé avec soin que doit reposer sa véritable pensée. En sa qualité de génie créateur, considéré dans sa patrie comme ayant tenté une espèce de révolution morale, puisqu'on l'accusait d'avoir révélé les mystères, c'est-à-dire d'avoir interprété trop librement le dogme intime de cette société, il a dû être obsédé d'une pensée principale, mère et inspiratrice de ses œuvres, et dont il faut retrouver partout le rayonnement, car c'est là le propre des esprits qui laissent après eux une longue traçe, c'est la condition de leur force et de leur influence. Si donc nous trouvons une pareille pensée dans la conception et dans tout le développement d'un de ses poèmes, si, dans tous les autres poèmes qui nous en restent, nous retrouvons cette même pensée comme fondamentale, et si de plus elle répond à l'esprit, aux nécessités et aux événemens de son époque, il faudra sans doute la reconnaître comme l'expression vraie de l'homme et du temps, et y subordonner toutes les interprétations. Or, cette pensée, nous la trouverons essentiellement historique, nationale, et puisée si avant dans l'esprit et dans la destinée de cette nation, qu'elle en résume d'avance toute la suite, ainsi qu'Homère. Et en l'interprétant, nous reprendrons, sinon le système, au moins la méthode de Fréret, comme justifiée par le texte d'Eschyle : mé-

thode nette et précise comme la raison française, mais dont la tradition savante a été trop longtemps interrompue par l'engouement pour les rêveries allemandes, et à laquelle il faudra revenir, si l'on revient sérieusement aux études antiques.

Qu'est-ce donc d'abord que Prométhée, selon Eschyle et la tradition reçue? Fils de Japet, père de Deucalion, c'est-à-dire de toute la famille hellénique, Prométhée est évidemment la figure, non d'une idée, mais d'une race. Ses actes ne sont pas allégoriques, mais politiques. C'est au nom et à la tête de cette race qu'il lutte contre Jupiter, qu'il négocie, qu'il ruse, qu'il cherche des alliés, qu'il est vaincu, qu'il se révolte de nouveau. Il est donc l'autorité dans cette race. Il se dit dieu; serait-il l'autorité sacerdotale? Ce qui semble le confirmer, c'est d'abord son nom, évidemment qualificatif : Prométhée, le prévoyant, le prophète; c'est ensuite qu'il se distingue lui-même des autres corps de la nation : il a consulté, sur la conduite à tenir en présence des prétentions de Jupiter, Thémis, la Justice, ou le conseil des magistrats, et *Ghê*, la Terre, le pays, comme nous dirions aujourd'hui, c'est-à-dire l'assemblée du peuple; mais les Titans, le corps des nobles, des guerriers, n'ont voulu rien entendre, et ont repoussé toute transaction. Et dans ce passage fameux où il raconte les services qu'il a rendus au peuple et à la civilisation, on ne saurait méconnaître l'action d'un sacerdoce, car dans toute l'histoire, ancienne et moderne, la civilisation des tribus sauvages est œuvre sacerdotale; ce fait est tellement universel, qu'on peut le poser comme loi dans la destinée humaine. — De quels maux, dit-il, de quelle ignorance n'a-t-il pas retiré les hommes! Il n'accusera point leur ingratitude, mais il veut raconter combien il les aimait; car avant lui, voyant, ils voyaient en vain; entendant, ils n'entendaient point; semblables aux ombres d'un rêve, leur esprit confondait tout dans une lueur vague; ils ne savaient ni se construire des maisons au soleil, ni travailler le bois; ils habitaient comme les fourmis dans de ténébreuses cavernes sous terre; ils ne savaient point prévoir le retour des saisons, et travaillaient sans intelligence, jusqu'à ce qu'il leur eût appris à définir l'année par le retour des astres. C'est lui qui leur a enseigné les nombres, chef-d'œuvre des inventions, les combinaisons des lettres, c'est-à-dire l'écriture, la mémoire, mère des sciences, ouvrière de toutes choses; il leur a enseigné les remèdes bienfaisans, et la religion, les présages, les augures, les signes qui manifestent la volonté des dieux dans les sacrifices, les utilités cachées sous la terre, l'airain, le fer, l'argent, l'or. Enfin, pour tout résumer, dit-il, en une courte parole, tous les arts sont, pour les mortels, sortis de Prométhée. On ne peut, ce semble, décrire plus clairement l'introduction par des prêtres missionnaires, — peut-être

phéniciens, puisqu'ils apportent l'écriture, — d'une civilisation plus avancée chez ces pauvres Pélasges ou *Iones* de la Grèce, ces mêmes *Iouni* vêtus de peaux et tatoués dont Champollion a lu le nom sur d'antiques monumens de l'Égypte. Ces prêtres avaient sans doute formé un corps de *prophètes* ou de *prométhées* indigènes dans leurs colonies, qui devinrent des cités. Quoi qu'il en soit, tout, dans Eschyle, représente Prométhée comme une autorité prépondérante chez les Titans, et rien ne saurait s'expliquer dans le drame sans l'intérêt de race qui domine entièrement l'action.

Maintenant qu'est-ce, dans Eschyle, que ce Jupiter, l'antagoniste de Prométhée, l'envahisseur que les guerriers indigènes repoussent, et qui finit par les emprisonner dans une région de l'ouest appelée le Tartare et par enchaîner leur prophète sur la montagne? Tout ce qu'en dit Eschyle le représente comme un dieu étranger, un usurpateur violent venu d'Égypte; c'est un culte étranger introduit par force, par conséquent une société étrangère, une invasion. Les premières aventures de ce dieu ne sont que la reproduction de celles d'Osiris, un peu modifiées par l'exigence des lieux, quand on a transporté cette histoire sur le sol de la Grèce. Poursuivi par Typhon, comme Osiris, jusqu'en Syrie, délivré par Rhéa et Hermès, comme le dieu égyptien par Isis et Horus, — de la Crète, dont les traditions égyptiennes sont empreintes dans le nom de Minos ou Ménès, il vint attaquer le Péloponèse par Lerne, autre localité pleine des souvenirs d'Égypte, et où, du temps de Pausanias, dix-huit siècles plus tard, il se célébrait encore des mystères si redoutables, que l'écrivain voyageur déclare n'oser point s'en expliquer. C'est aussi dans un canton du Péloponèse, à Sicyone, la plus vieille des cités cyclopéennes, par où l'art égyptien s'est introduit dans la Grèce, qu'Hésiode place la scène de la transaction essayée entre Prométhée et Jupiter. Pendant que celui-ci est à Lerne, une partie de la population, figurée par la nymphe Io, veut se joindre à lui; mais Inachus s'y oppose, appuyé par les dieux et les oracles indigènes, par Delphes et par Dodone. Ainsi le rapporte Eschyle, et c'est, comme on voit, la répétition du fait des Titans, qui ont aussi repoussé l'intrus. C'est en Égypte qu'Io, selon la prédiction que lui en fait Prométhée, ira le rejoindre pour l'épouser, et former dans le delta du Nil une colonie qui reviendra un jour avec Danaüs dans sa première patrie, dans la terre promise des Pélasges.

Le témoignage d'Eschyle est donc parfaitement clair; il ne confirme point l'opinion des indianistes modernes, qui voudraient faire dériver toute la civilisation grecque des bords de l'Indus ou du Gange, ni celle des anciens hébraïsans, qui l'expliquent aussi tout entière par la Judée ou la Phénicie. Sans rejeter ces élémens historiques, on

peut continuer à croire à l'influence principale de l'Égypte, si rapprochée et si puissante. Ainsi la pensée que le poète déroule dans le *Prométhée*, c'est la résistance des Iones ou Pélasges à une invasion égyptienne, résistance qui, en se prolongeant, devait se transformer, comme on le verra, en une lutte intellectuelle d'où naquit la philosophie au contact de la religion.

Cette donnée historique admise, rien de plus transparent que l'ensemble historique du mythe. Il s'y découvre même par momens un tel caractère de réalité politique, une si naïve vulgarité d'événemens, si j'ose le dire, qu'on croirait entrevoir germer un grain de comédie au milieu de ces imposantes scènes. Qu'on examine en effet avec attention l'exposé que fait Prométhée lui-même des causes antérieures qui ont amené son supplice.

A une certaine époque, lorsque le Jupiter des Curètes envahit le Péloponèse, la discorde et la colère se mirent entre les dieux ou génies de la contrée, c'est-à-dire probablement entre les diverses autorités ou classes de la nation. Il y eut une révolte, les uns voulant abandonner l'ancien dieu Kronos et se rallier à Jupiter, les autres soutenant que ce dernier ne régnerait jamais sur eux; mais une opinion mitoyenne avait été exprimée par Thémis (ou les magistrats) et par la Terre (ou le peuple), car Eschyle a soin d'avertir ici que ces mots sont symboliques, et résument « sous une seule image des significations diverses (1). » L'opinion de Thémis et de la Terre, c'est qu'il fallait triompher de l'ennemi, non par la force ni par la violence, mais par la ruse. Prométhée, embrassant, comme il dit, le parti le plus utile, essaya d'amener les Titans à cette opinion, sans pouvoir y réussir. Dans leurs pensées orgueilleuses, ils dédaignèrent ces adroites manœuvres et s'imaginèrent qu'ils vaincraient sans difficulté. « Alors, dit-il, il me parut que le plus sage, dans les circonstances, était de me ranger volontairement avec Thémis du côté de Jupiter, et par mon avis, le vieux Kronos fut enseveli avec ses partisans dans le noir et vaste abîme du Tartare. Et d'un tel service, le tyran des dieux m'a récompensé par ces cruels tourmens que vous me voyez souffrir, car, ajoute-t-il naïvement, il y a ce vice dans la tyrannie, qu'elle se défie de ses servitenrs. » Certes, jusqu'ici le beau rôle n'est pas du côté de Prométhée, et il est assez plaisant de se plaindre de ce qu'on se défie de lui, lorsque, après avoir conseillé la ruse contre Jupiter, il vient encore de trahir les Titans ses frères, qui n'ont pas voulu ruser. On sent là le courant le plus ordinaire des choses politiques, et si Eschyle n'avait pas eu dans l'esprit des traditions historiques admises et comprises sous ces formes fabuleuses, si surtout il avait conçu *a priori* son

(1) Πολλῶν ὀνομάτων μορφὴ μία.

principal personnage comme un type moral, il n'aurait jamais mis dans la bouche de Prométhée, pendant son supplice, une explication si peu tragique.

Cependant la suite répare bientôt la faiblesse de ces préliminaires. Jupiter, arrivé au gouvernement, procède aussitôt, comme de raison, à la distribution des fonctions et au partage du pouvoir; « seulement, ajoute Prométhée, il ne tint aucun compte des pauvres mortels; au contraire il résolut d'en détruire toute la race, et d'en créer une nouvelle. » Cela veut dire sans doute que, selon l'usage des antiques migrations conquérantes, il voulut introduire une population étrangère et coloniser les terres des vaincus. A partir de ce moment, Prométhée se transfigure en quelque sorte, et arrive à cette grandeur où Eschyle le montre dans les premières et les dernières scènes. « Moi seul, dit-il, j'osai; moi seul j'arrachai les mortels à la puissance qui les écrasait et les jetait aux enfers. Ils voyaient toujours la mort devant eux; pour les détourner de cette vue, je mis, je *logeai* dans leur cœur les espérances aveugles. » Jupiter leur avait ôté le feu pour les punir; cela veut-il dire la suppression du droit de cité et de la liberté du travail industriel au profit des nouveau-venus? Prométhée, dans Eschyle, leur rend le feu, « qui enseigne et alimente les métiers. » C'est pour cela qu'il est enchaîné sur cette montagne, c'est-à-dire qu'il est repoussé au loin vers le nord avec ses tribus, qui en redescendront un jour, ranimées par Deucalion, son fils, sous les noms d'*Hellènes*, de *Doriens*, d'*Achéens*, pour reconquérir la terre de leurs ancêtres. Prométhée devient donc ici, par la force et la signification des événemens, la figure de l'esprit libre et résistant d'une nation opprimée; son silence opiniâtre, pendant que la Force et la Violence le font enchaîner et clouer, exprime admirablement le silence séculaire d'un peuple qui ne meurt pas sous l'oppression; et lorsque ces exécuteurs sont partis, après nous avoir, pendant toute une scène, martelé l'âme de la rauque et rude parole de la tyrannie, — leur victime, retrouvant sa voix dans sa poitrine transpercée d'un coin de diamant, n'a qu'à appeler et prendre à témoin toute la nature, pour que toute la nature réponde et vienne gémir avec lui. Des coups d'ailes secouent l'air, des bruissemens s'approchent, le cœur des nymphes océanides, pleurant et frémissant, s'assemble, suspendu dans l'espace autour du rocher du supplice. Toutefois ces Océanides, qui semblent représenter historiquement les îles et les peuplades insulaires voisines de la Grèce, ne parlent pas seulement pour elles-mêmes, elles répandent aussi devant Prométhée les condoléances de toutes les nations qui leur *sont alliées par le sang*, et ceci est très digne de remarque, car quelles sont ces nations qui pleurent sur Prométhée, et qui, est-il dit, « souffrent de

sa souffrance? » Ce sont « celles qui habitent le sol de la sainte Asie, et les vierges Amazones, et les Scythes méotides, et la fleur des guerriers arabes, et ceux qui frémissent dans les retranchemens naturels du Caucase, » c'est-à-dire précisément les deux races ennemies de l'Égypte qui avaient fait l'invasion dévastatrice des Pasteurs, s'il est vrai qu'aux Pasteurs sémitiques, indiqués par Manéthon, il faille ajouter les Schéto trouvés par Champollion sur les monumens.

Ainsi tous les détails confirment cette signification de sujet national et anti-égyptien que nous donnons au *Prométhée*, et que nous retrouvons dans toutes les pièces d'Eschyle. Et ici nous hasarderons une autre remarque qui nous est suggérée par des observations présentées ici même, au sujet de la légende d'Attila (1). Il y a de ces analogies historiques qui en disent plus que tous les textes, et les siècles obscurs ne s'expliqueront jamais que par les siècles mieux connus, comme les phénomènes géologiques antérieurs à tout souvenir s'expliquent par les causes actuelles qui agissent dans la nature. M. Amédée Thierry remarque dans les mythes populaires des versions différentes ou opposées sur les mêmes sujets, des caractères contraires attribués aux mêmes personnages, selon l'inspiration des partis ou des nationalités. Ainsi les légendes sur Attila, qui procèdent de l'Italie, de la Gaule et de l'église, en font un fléau de Dieu, et les images les plus gigantesques y suffisent à peine pour exprimer ses ravages. Au contraire, sur le Rhin et le Danube, dans les *Niebelungen* en particulier, Attila devient un assez bon homme, inerte comme le Charlemagne des paladins, et cette extrême divergence des souvenirs laissés par un nom retentissant ne laisse pas de jeter un jour utile sur la formation des légendes populaires. C'est là du reste une observation tout aussi applicable à l'histoire, qui n'est trop souvent que la légende d'un parti, et ne déroulerait qu'un immense mensonge, si l'abondance des documens ne permettait aujourd'hui d'en contrôler une assez grande portion. Cependant, lorsque ces diversités ne portent que sur des détails ou l'appréciation morale des faits, elles deviennent elles-mêmes un fait instructif sur l'état des esprits qu'elles supposent.

Or la légende de Prométhée nous arrive aussi sous deux formes évidemment sollicitées par les deux tendances d'esprit qui animèrent la civilisation grecque. Dans la version d'Eschyle, la légende est nationale, héroïque, favorable au vaincu, haletante de rébellion. Dans celle d'Hésiode, elle est égyptienne, sacerdotale, insultante pour le peuple indigène, en quelque sorte enivrée de tyrannie. La *Théogonie*, attribuée au poète d'Ascrée, n'est qu'un chant de victoire et

(1) Voyez la *Revue des Deux Mondes* du 15 novembre et du 1er décembre 1852.

de conquête en l'honneur de Jupiter, les Titans y sont partout maltraités; mais Prométhée surtout y est vilipendé, et ses stratagèmes autant ridiculisés que dans Aristophane. Le côté ridicule qu'Eschyle n'a fait que toucher en passant pour satisfaire à la tradition, et qu'il se hâte de recouvrir de l'appareil d'un immense sacrifice, est seul en relief dans Hésiode, et le supplice n'est mentionné qu'en passant. Voyez en effet cette petite comédie introduite en épisode dans la grande guerre des Titans. Nous avons déjà vu dans Eschyle que Jupiter, vainqueur de Kronos, partagea le gouvernement et les terres entre ses partisans, et ne tint aucun compte des gens du pays. Hésiode raconte que Prométhée avait voulu tromper le maître des dieux à cette occasion. Un bœuf dépecé était à partager entre eux; on sait que dans toute l'antiquité mythique le bœuf figure la terre. Il y avait donc une négociation pour le partage de ce bœuf. Prométhée, voulant tromper Jupiter, « mit d'un côté la bonne viande grasse enveloppée dans la peau, et de l'autre rien que les os, recouverts, avec une astucieuse dextérité, d'une blanche couche de graisse. » N'est-ce pas à dire qu'il aurait voulu circonscrire le vainqueur dans quelque contrée rocheuse et stérile, et garder pour lui et les siens les bonnes terres de la plaine? « Alors, dit Hésiode, le père des dieux et des hommes lui adressa cette piquante parole : Fils de Japet, illustre prince, ô mon ami, que tu as mal fait les parts! Et comme l'adroit Prométhée, souriant en lui-même de sa ruse qu'il croyait réussie, invitait le glorieux Jupiter à choisir, celui-ci, indigné à la fin, enleva les couvertures trompeuses, vit les os blancs, et dit à Prométhée : Fils de Japet, le plus sage des sages, ô mon ami, tu n'as pas encore oublié les ruses de ton métier! » La conséquence de ceci fut que Jupiter irrité songea à exterminer toute cette race et à la remplacer par une autre. Ce symbolisme burlesque n'est-il pas bien comparable à la scène fantastique d'Aristophane, où Prométhée, méditant quelque nouveau tour contre Jupiter, s'en va au rendez-vous des conspirateurs sous un parasol, pour n'être point vu du ciel?

Revenons à Eschyle. Prométhée attend un rédempteur : voilà le secret de sa force. Du haut de son supplice, il menace son vainqueur et lui fait ses conditions. Il sait que Jupiter périra et comment il périra, et il le laissera périr, à moins qu'il ne transige, à moins qu'il ne se réconcilie avec lui Prométhée. « Il aura besoin de moi, dit-il, ce maître des dieux, tout brisé que je sois sous ces lourdes chaînes. Ni les mielleux accens de la persuasion ne me séduiront, ni les rudes menaces ne m'ébranleront, à moins qu'auparavant il ne me délivre de ces liens horribles et ne répare cet outrage... Il est violent, il fait la justice selon son intérêt; mais néanmoins il s'adoucira quand il se verra brisé à son tour, et, *couchant par terre* son intraitable orgueil,

il s'empressera de m'offrir alliance et amitié. » Il y a ici plusieurs idées importantes sur lesquelles il faut nous arrêter. Le nœud non-seulement du drame, mais d'une pensée historique qui se retrouve partout dans Eschyle, est dans cette transaction, dans cette alliance prévue entre Prométhée et Jupiter, entre l'Égypte et la Grèce; disons-le tout de suite, entre la liberté critique et l'organisation religieuse.

Et d'abord cette espérance d'un rédempteur n'est pas une invention poétique; elle a une valeur historique générale fondée sur les faits et sur les instincts de l'homme. C'est un phénomène commun des mécontentemens populaires, mais qui, dans certains états de la société où l'imagination est puissante, prend des proportions très grandes et devient une prophétie nationale. Le genre humain ne croit pas aux lois fatales qui feraient de la société un mécanisme roulant de lui-même; il croit au contraire à la puissance des individus doués de dons particuliers de la Providence et qui arrivent en leur temps. Je ne sais quelle ville d'Étrurie se laissa détruire par les Romains sous cette espérance, opiniâtre jusqu'à la dernière heure, d'un libérateur promis par les oracles. Les Gallois, refoulés par les Anglo-Saxons, attendirent pendant des siècles la résurrection du roi Arthur. Les paysans du Rhin espérèrent longtemps aussi le réveil de Frédéric Barberousse, endormi dans la caverne en attendant son heure. Nous avons vu, de nos jours même, les paysans de nos campagnes refuser longtemps de croire à la mort du grand trépassé de Sainte-Hélène et prédire encore son retour. Des esprits plus positifs, des praticiens de la politique, n'échappent pas à cet instinct qui cherche à se soulager par la prophétie. Avec quelle éloquence Machiavel, sortant tout à coup de ses considérations techniques, tire des misères mêmes de son pays un motif d'espérance, par l'attente d'un homme prédestiné au salut public! « De même, dit-il, qu'il était nécessaire, pour faire éclater la vertu de Moïse, que le peuple d'Israël fût esclave en Égypte, et pour manifester la grandeur et le courage de Cyrus que les Perses fussent opprimés par les Mèdes, et pour illustrer le génie de Thésée que les Athéniens fussent dispersés dans l'Attique, de même aujourd'hui, pour mettre en lumière la vertu d'une âme italienne, il était nécessaire que l'Italie fût amenée à sa situation présente, qu'elle fût plus esclave que les Hébreux, plus subjuguée que les Perses, plus dispersée que les Athéniens, sans chef, sans gouvernement, battue, dépouillée, déchirée, foulée, et qu'elle eût subi toutes sortes de dévastations... Restée comme sans vie, elle est dans l'attente de celui qui guérira ses blessures et cicatrisera ses plaies, depuis longtemps gangrenées. On la voit prier Dieu de lui envoyer quelqu'un qui la rachète (*che la redima*) de la cruauté et de

l'insolence des barbares... Que l'Italie voie enfin après si longtemps apparaître son rédempteur! et je ne puis dire avec quel amour il serait reçu dans toutes ces provinces qui ont souffert de ces déluges d'étrangers! »

Ce sentiment si énergique, pris dans les entrailles populaires, Eschyle lui donne un corps et l'introduit sur la scène. Cette figure étrange de la nymphe Io transformée en génisse, c'est l'avenir même qui passe sous les yeux de Prométhée. D'elle doit naître Hercule, le sauveur et le médiateur. Ne dirait-on pas que ce fantôme nous rejette bien loin en dehors de l'interprétation historique, et que pour le coup l'imagination va prendre toute la place? Il s'en faut de beaucoup; l'image d'Io nous ramène au contraire au sein des événemens de cette grande époque.

Io, avons-nous déjà dit, figure le peuple japétique des Iones; son nom est le même que celui d'Ion, héros éponyme de la race. Eschyle établit lui-même ce rapport en disant qu'elle donnera son nom au golfe ionique. C'est donc ce peuple même, pour qui Prométhée souffre, qu'il fait arriver aux pieds de Prométhée, lequel à cette vue reçoit l'esprit prophétique et raconte les épreuves que les Iones doivent encore subir avant leur délivrance. En dehors de cette signification, le mythe serait puéril et absurde, et ne concorderait pas avec ses propres suites; mais avec cette signification, tout ce qui a paru bizarre ou inexplicable aux interprètes s'éclaircit et se classe dans l'ensemble des événemens mythiques et même historiques. Io est transformée en génisse. On a voulu croire qu'elle ne paraissait pas en scène sous cette forme : et pourquoi pas, si les contemporains voyaient dans la génisse le symbole de la terre ou du peuple qui l'habitait, comme nous l'avons déjà remarqué? D'ailleurs les Grecs admettaient ces images symboliques, si communes dans leurs représentations religieuses et si multipliées par la peinture et la statuaire; pourquoi ne les auraient-ils pas admises au théâtre, où Eschyle met bien les Euménides avec leurs serpens, où Aristophane choisit pour personnages des oiseaux, des guêpes et des grenouilles? Quoi qu'il en soit, le fait est peu contestable. Io gémit de la perte de sa beauté; elle parle des cornes qu'elle porte au front. Ailleurs elle mugit de douleur; Argus l'a suivie à la trace de ses pas sur le sable; elle est piquée par un taon; en voilà bien assez. La crudité même de ce symbolisme détourne la pensée de l'idée d'un personnage réel et la force à reconnaître sous la figure un être collectif. Dès lors aussi il n'y a plus à s'étonner de ce long voyage d'Io, suivant toute la longueur de la péninsule, tournant jusqu'en Scythie, passant le Bosphore, traversant toute l'Asie antérieure, la Syrie, l'Arabie, pour arriver aux bouches du Nil. C'est tout simplement la migration d'une tribu qui s'en va, comme les Hébreux, prendre part à la grande

proie de l'Égypte ravagée par les Pasteurs, semblable à ces bandes qui, de la mer Caspienne ou de la Scandinavie, venaient prendre part à la destruction de l'empire romain dans un pareil cataclysme. Les détails géographiques un peu longs placés dans le récit du voyage d'Io, et qu'on a cru devoir justifier en disant que les spectateurs aimaient à cette époque les relations de voyages, n'ont plus besoin de cette justification singulière; ils rappellent les incidens de la migration, les rencontres vraies ou fabuleuses des Chalybes, des Amazones, des Gorgones, des Phorcydes, des Arimaspes, récits populaires qui se rattachaient au sujet. L'expédition s'arrêtera enfin dans la région triangulaire du Nil, où elle fondera une *grande colonie*. Là, par le simple attouchement de sa main souveraine, Jupiter lui rendra la raison et le repos; là Io enfantera le noir Epaphus, c'est-à-dire que de son alliance avec les autres peuplades résultera le règne d'Apophis, qui paraît en effet avoir voulu concilier en Égypte la population vaincue avec celle des conquérans, puisqu'il est le seul dont le nom se trouve inscrit comme Pharaon sur les monumens postérieurs. Cependant, à la cinquième génération, la tribu, venue de la Grèce, y retournera malgré elle pour échapper à l'oppression, ce qui se rapporte clairement à la réaction qui, sous les dix-huitième et dix-neuvième dynasties pharaoniques, finit par débarrasser l'Égypte de la présence des étrangers et par rétablir les vrais Égyptiens jusqu'aux embouchures de leur Nil. La ressemblance frappante entre cette suite de faits et l'histoire des Israélites, depuis Joseph jusqu'à Moïse, a été remarquée il y a longtemps, on a voulu même les identifier et tirer de la tradition grecque un témoignage en faveur de la vérité du récit mosaïque; mais à quoi bon? Ce récit n'a pas besoin d'une telle preuve : l'analogie vient de ce que l'événement fondamental, l'invasion des Pasteurs, fut une immense révolution à laquelle tous les peuples de la Méditerranée prirent part, de ce que tous ces divers envahisseurs furent tous également expulsés, de ce que tous par conséquent ont dû conserver des légendes identiques quant aux principales circonstances, — de ce qu'enfin cette révolution a dû engendrer quelque grande épopée qui se sera répandue, plus ou moins modifiée, chez tous les peuples qu'elle concernait, comme plus tard celles d'Attila et de Charlemagne.

C'est donc dans cette longue histoire à venir que le Prométhée d'Eschyle plonge son regard et qu'il aperçoit de loin sa délivrance. « De cette semence, dit-il, germera le fort, l'illustre par son arc, qui me déliera de cette torture : ainsi me l'a prédit ma mère Thémis, l'antique titanide. » Et alors il redouble ses défis et ses menaces : « Oh! qu'alors Jupiter sera petit, lui si orgueilleux aujourd'hui dans ses pensées! Il médite un mariage qui le renversera sans qu'il s'en doute du pouvoir et du trône, et nul autre que moi ne peut lui en-

seigner le moyen de détourner ce revers. Je sais la chose, je sais la manière. Et maintenant qu'il se repose, tranquille et confiant en ses vains tonnerres; qu'il secoue ses traits de feu : nul ne l'empêchera de tomber d'une chute honteuse et pitoyable, et il apprendra de son désastre combien il est différent de régner ou de servir. »

Jusqu'ici, pour faire ressortir cette indomptable volonté, qui, affaissée par momens sous la douleur, se redresse toujours, le poète a fait dire aux Océanides tout ce qui peut inviter à la résignation et à l'obéissance. Les Océanides ont représenté avec beaucoup de mesure et même de délicatesse l'humanité vulgaire, soumise avant tout à l'instinct commun de la conservation présente, cherchant le repos de la vie et se gardant bien d'acheter à ses dépens le bien public, surtout le bien d'un vague et lointain avenir. Quoique à la fin, généreuses malgré leur prudence terrestre, elles refusent d'abandonner Prométhée et s'exposent avec lui aux foudres de Jupiter, néanmoins pendant tout le cours du drame elles ont cherché à lui inspirer leur faiblesse, il y a même un chant de soumission aux choses établies, un hymne à l'indifférence pour les idées et pour les hommes, et ce chant naïf fait singulièrement ressortir le contraste entre la prudence vulgaire et ces ambitions plus hautes qui ne songent pas uniquement à prolonger leur vie au banquet des joies présentes.

« Oh! que jamais, disent-elles, oh! que jamais le maître suprême ne permette que ma pensée soit en opposition avec sa puissance; que jamais je n'oublie d'offrir aux dieux le banquet sacré des sacrifices, que jamais je ne les offense par mes paroles! Que cette volonté soit stable en moi et ne se dissipe jamais! Il est doux d'étendre longuement sa vie sur de confiantes espérances et d'alimenter son cœur de joies lumineuses. Mais toi, oh! je frissonne en te voyant rongé de tant de misères! Trop hardi devant Jupiter, tu révères trop l'humanité, ô Prométhée! Vois combien d'ingratitude pour le bienfait, ô ami! Dis-moi, où est la force, où est l'assistance de ces hommes d'un jour? Ne vois-tu pas cette race aveugle trébucher sans cesse, légère et inconsistante comme un songe? Jamais les volontés humaines ne dépasseront les volontés de Jupiter. Voilà ce que j'ai compris en voyant ton funeste sort, ô Prométhée. Oh! combien diffère ce chant, qui s'envole en ce moment de ma bouche, de celui que je chantais sur ton hyménée aux jours de tes ardeurs, lorsque par tes présens tu gagnas ma sœur Hésione, et l'emmenas épouse pour partager ta couche! »

Quelle grâce, n'est-il pas vrai, de faiblesse, de timidité, de regrets, dans ces gémissemens! L'humble instinct qui rase la terre ne se montre ici que pour mieux faire mesurer la hauteur du dévouement et les escarpemens de la volonté humaine.

Mais ni à ces sollicitations, ni à toutes celles qui les ont suivies, la victime ne s'est ébranlée; elle redouble au contraire ses menaces et ses prédictions mystérieuses, et Jupiter s'en inquiète à la fin. Il

envoie à Prométhée Hermès, l'interprète, le *Toth* égyptien, image et patron de la classe sacerdotale. Celui-ci vient le sommer d'expliquer ses énigmes séditieuses, et il parle avec l'insolence d'un serviteur qui ne suppose pas qu'on ose résister à son maître. « Or ça, l'habile homme, toi si amer et si haineux, toi qui ne crains pas d'offenser les dieux pour relever les hommes éphémères, et qui as dérobé le feu, mon père t'ordonne de dire ce que c'est que ce mariage dont tu fais tant de bruit et qui doit le faire tomber du pouvoir? Explique-toi sans énigme sur tous les points; ne m'oblige pas, Prométhée, à y revenir deux fois : tu sais que Jupiter n'est pas doux pour ceux qui agissent ainsi. » Prométhée, qui n'est plus cette fois en présence du souverain maître, mais d'un égal, change alors de ton; l'ironie et le dédain remplacent l'orgueil rebelle. « Ce discours, répondit-il, est noble, et digne, et plein de sens, comme il convient à un valet des dieux. Vous êtes de nouveau-venus dans le gouvernement, et vous croyez, comme de raison, habiter vos palais sans encombre. N'en ai-je pas, moi, déjà vu tomber deux maîtres? Eh bien! j'en verrai tomber un troisième, celui d'aujourd'hui, honteusement et vite. Ne trouves-tu pas que j'ai bien l'air de craindre et de vénérer les nouveaux dieux? Il s'en faut de beaucoup, il s'en faut de tout. Maintenant, reprends le chemin par où tu es venu, car tu ne me persuaderas rien de ce que tu viens me débiter. »

C'est ainsi que commence cette dernière et incomparable scène, dont les dialogues les plus serrés et les plus hautains de notre Corneille peuvent seuls donner une idée, mais sans égaler cet éclat de langage qui n'appartient qu'à Eschyle, et qui drape si dignement les proportions gigantesques du sujet. « Ce sont de semblables audaces, lui dit Hermès, qui t'ont déjà fait aborder à ce port de misère où te voilà. — Je ne voudrais pas, répond Prométhée, sache-le bien, échanger ma misère pour ta domesticité. Je trouve meilleur d'être l'esclave de ce roc que d'être le messager de ton père Jupiter. Voilà ce que méritent tes outrages. » Hermès, ému ou effrayé lui-même, cherche enfin à l'adoucir et lui décrit les nouveaux supplices auxquels il s'expose, le gouffre qui le tiendra enseveli pendant des années, le vautour qui viendra ronger ses chairs. Les Océanides se joignent à lui et recommandent de nouveau la résignation et la prudence; mais Prométhée : « Je savais d'avance ces nouvelles qu'il vient de me déclamer; mais il n'y a rien que de naturel, quand on est ennemi, à souffrir de la main de son ennemi. Tombent donc sur moi les dards tordus de la foudre! que le tonnerre et les vents sauvages déchirent l'air! qu'un souffle arrache de sa base la terre avec ses racines, et confonde en tournoyant les flots de la mer avec les célestes sentiers des astres! qu'il précipite dans les noires profondeurs du Tartare mon corps, emporté par les irrésistibles tourbillons du destin!

Au moins ne pourra-t-il pas me faire mourir! » Alors Hermès le déclare incurable dans sa folie, il invite les Océanides à se retirer pour que le bruit de la foudre ne leur fasse pas perdre l'esprit; mais elles, soulevées à leur tour par un mouvement héroïque, refusent et veulent partager le sort de Prométhée. La terre est secouée, l'air mugit, les éclairs éclatent, des trombes font tournoyer la poussière, et le dieu tombe dans l'abîme en invoquant sa mère, sans cesser de se prophétiser immortel et de protester contre l'injustice.

La transaction et la délivrance faisaient le sujet du *Prométhée délivré*, qui ne nous est pas parvenu. Selon Hésiode, toujours hostile, si Prométhée fut délivré, c'est que Jupiter le voulut bien. Quoique irrité encore, il fit le sacrifice de sa colère pour ajouter à la gloire de l'Hercule thébain; mais on a vu par la scène d'Hermès qu'Eschyle ne l'entendait pas ainsi. Ces deux forces se concilièrent par nécessité réciproque, et ce fut à Athènes que leur œuvre commune devait principalement s'accomplir. Ce fut en effet au bord du Céphise, selon la tradition athénienne, que Deucalion transforma les pierres en hommes, c'est-à-dire que la race de Prométhée se multiplia. Les Ioniens devinrent bientôt la population de l'Attique. Là aussi ce fut Prométhée qui d'un coup de hache fendit la tête de Jupiter, et en fit sortir Pallas tout armée : nouveau symbole, et l'un des plus ingénieux, qui exprime très bien que le culte et par conséquent la cité d'Athènes sont sortis de cette conciliation, un peu rude dans ses procédés. Dans les jardins de l'Académie, dans ce sanctuaire de la liberté d'esprit et d'interprétation des anciens dogmes, où tant d'idées furent remuées qui nous agitent encore, à l'entrée même de l'enceinte de Minerve, deux statues furent érigées en effet sur la même base, celle de Prométhée le supplicié et celle de Vulcain l'exécuteur, « et sur cette base, un même autel, dit Pausanias, leur était commun à tous deux; mais Prométhée occupait la première place sous la forme d'un vieillard, tenant de la main droite un sceptre; Vulcain, plus jeune, lui semblait subordonné. » Quelles images parlantes, et comme il est clair, par toutes ces circonstances, que les anciens attachaient à une foule de choses des significations qui nous échappent! Prométhée, Vulcain et Minerve, qui les domine et les unit, semblent ici former la triade locale d'Athènes. C'était aussi aux fêtes de ces trois divinités qu'on faisait la course des torches : les coureurs partaient, la torche allumée à la main, de l'autel de Prométhée; puis, en certains lieux de la ville, on se la passait, et celui-là était vaincu qui la laissait s'éteindre dans ses mains. Ainsi ce feu dérobé par Prométhée à ses vainqueurs, cette lumière de philosophie était considérée par ce peuple intelligent et poète comme un héritage confié à son génie, et qu'il devait propager et transmettre, comme il l'a transmis

en effet. Ajoutons que cette torche de Prométhée s'allumait sur l'autel de l'Amour, et un ancien remarque qu'ici l'Amour, placé qu'il était sous les yeux et dans un sanctuaire de la vierge divine, n'a plus sa signification ordinaire. Peut-être l'appellerait-on aujourd'hui la fraternité des peuples.

Quel sens donnerons-nous donc au *Prométhée* d'Eschyle? Quelle idée en extrairons-nous comme ayant été celle du poète, après avoir écarté les abstractions systématiques, après avoir cherché dans le texte même ce qu'il dit, en l'éclaircissant par sa propre suite et sa concordance avec lui-même, par les données historiques auxquelles la chronologie le rattache, par le culte et la popularité du principal personnage? La conclusion nous semble déjà d'elle-même sortie de ce que nous en avons dit. Le fait général et permanent de l'histoire de la société grecque, la lutte, — nationale contre les Orientaux, intellectuelle contre un culte exotique, — qui a été l'œuvre de cette société tant qu'elle a vécu, et qui résultait de sa situation et de ses commencemens, ce fait, pris à son origine et représenté sous les grandes formes mythiques que les peuples donnent aux événemens primordiaux de leur histoire, voilà le sujet et la signification du *Prométhée*. Si d'autres idées, plus générales et plus en harmonie avec les dogmes religieux, ressortent de ce poème comme de tous les autres, surtout lorsqu'on les considère dans leur enchaînement trilogique, c'est parce que le théâtre, sorti récemment des mystères, en imitait encore la forme hiératique; mais les faits nationaux n'en étaient pas moins le sujet immédiat. Né d'une famille aristocratique, Eschyle, avec Pindare, son contemporain, a toujours été considéré comme l'une des autorités les plus sûres pour les traditions reculées. Dans ces anciennes familles, il y avait des traditions plus positives que parmi le peuple, et entre les initiés on apercevait, sous le voile de la légende, des faits réels dont il était convenu de ne point parler au vulgaire, comme cela se voit très bien par les réticences fréquentes et volontaires d'Hérodote et des autres historiens; mais l'audacieux Eschyle soulevait le voile. Cette divulgation devenait d'ailleurs une nécessité du drame, car toute cette vieille mythologie n'est pleine que de la querelle des prêtres et des guerriers, tout autant que notre moyen âge; et comment d'aussi grands esprits qu'Eschyle auraient-ils omis précisément l'idée fondamentale de leurs sujets poétiques, celle qui de leur temps les enveloppait encore de toutes parts, celle qui enfin, après avoir quitté la robe des muses, continua le même travail sous le manteau des philosophes jusqu'à l'avénement du christianisme?

II.

Ce qui, au premier aspect, distingue surtout Eschyle de ses successeurs, c'est que, chez ceux-ci, l'art s'enrichit en altérant la tradition. Non-seulement ils s'affranchissent de la trilogie, mais l'ossature historique se recouvre chez eux, pour ainsi dire, de chairs plus savamment modelées; les mouvemens du drame, amenés de plus loin et avec une intention d'effet plus marquée, expriment si abondamment les phénomènes de la vie individuelle, que l'action plus générale de la nationalité et de la société n'y paraît presque plus, les lignes en étant trop grandes pour admettre tant de détails. Cela tient en partie au progrès de l'art, cela tient aussi à l'esprit du temps et au génie particulier du poète. Ni l'abondance des idées dramatiques, ni le plein développement des situations, ni la variété des tons et des caractères, ne font faute à Eschyle; il a la grâce et le gémissement aussi bien que la force et la terreur, et il nous semble que s'il l'avait voulu, si son époque l'avait demandé, il aurait pu s'étendre plus loin dans ce domaine, et le féconder aussi largement que Sophocle. Mais chaque moment de la durée d'une nation correspond à un point ou à un aspect particulier de la pensée que cette nation déroule; le moment d'Eschyle touchait encore, par l'invasion des Perses, aux luttes produites par les invasions légendaires; ce qu'on lui demandait, c'étaient, avant tout, ces grands souvenirs nationaux; la sobriété des développemens individuels lui était ainsi imposée; elle convenait d'ailleurs à la nature forte, sévère et patriotique de son génie. Il faut donc, si l'on veut pénétrer dans l'intimité de ce génie, se rappeler toujours que l'art, si noble et si riche qu'il soit, n'est pourtant chez lui qu'en seconde ligne : ce qui domine, ce qui se retrouvait partout dans la longue série des soixante-dix ou soixante-quinze légendes qu'il avait traitées, c'est l'unité historique. Partout une même base, partout une même conclusion. En nous efforçant d'éviter toute interprétation systématique, nous ne saurions parcourir l'ensemble des sujets d'Eschyle sans être frappé de cette unité de pensée qui éclate dans ses drames les plus divers. C'est véritablement une série historique nationale, comme celle de Shakspeare, mais avec une vue plus haute; partout on y retrouve la signification politique du *Prométhée* sous des formes plus claires et des faits moins symbolisés, et partout s'y rajeunit, persistante et opiniâtre, cette même idée de la nationalité défendue ou propagée sur le sol de la Grèce, en même temps qu'une religion et une civilisation supérieure y sont librement acceptées comme par une transaction finale.

Prenons d'abord, en suivant la chronologie, *les Suppliantes*, la seule pièce qui nous reste de la trilogie égyptienne : c'est la con-

tinuation historique de celle de *Prométhée*, puisqu'on y voit la descendance d'Io, cette *grande colonie* des Iones, établie naguère dans la *région triangulaire* du Nil, revenir à sa terre promise, au pays de ses ancêtres et de son brillant avenir, comme Prométhée le lui avait prédit. Ce n'est certes pas à ce mythe qu'il est permis d'appliquer le symbolisme aventureux qui part de l'abstraction. Tout s'y rapporte de trop près aux événemens de la dix-huitième et de la dix-neuvième dynastie des Pharaons, pour qu'on puisse en contester le fondement historique. L'expulsion partielle, successive, et les retours passagers des envahisseurs de l'Égypte, la puissante réaction de Rhamsès contre les nations étrangères, parmi lesquelles les Iones sont nommés par les monumens, les récits de Manéthon sur la révolte et la fuite de Danaüs, la conformité des récits bibliques, si remarquable qu'on a considéré Danaüs comme le Moïse de la Grèce, enfin les traditions grecques, et surtout celle d'Eschyle, deux fois écrite dans le *Prométhée* et dans *les Suppliantes*, impriment à cet épisode, quant à ses élémens principaux, une certitude à laquelle bien des événemens non contestés ne sauraient prétendre.

La première pièce de cette trilogie était intitulée *les Égyptiens;* elle exposait l'oppression de Danaüs et de sa tribu en Égypte. Il s'enfuit avec ses cinquante filles, que les cinquante fils d'Égyptus voulaient épouser par force, ce qui signifie, en langage mythique, que les Égyptiens avaient voulu réduire la race d'Io en esclavage, et c'était le temps en effet où ils traitaient de même la race de Jacob; il fallait des bras pour élever les énormes monumens de cette époque, dont tant de restes sont encore debout aujourd'hui. Ainsi, dans cette première partie, l'antagonisme entre la race grecque et la race égyptienne est assez clair; c'est le fond même du sujet, c'est l'*exode* de la tribu danaïde qui se dérobe, comme Israël, au joug d'un maître barbare.

Au début de la seconde pièce, — *les Suppliantes*, — les cinquante Danaïdes, débarquées sur la rive de l'Argolide, voient sur la mer les navires égyptiens qui les poursuivent, qui vont les atteindre, et comme Moïse, elles appellent leur dieu protecteur pour qu'il fasse périr dans les flots ces persécuteurs : « O Jupiter, sauveur et gardien des hommes purs, favorise d'un souffle bienveillant notre troupe suppliante, mais rejette dans la mer, avec ses chars aux rames rapides, cet essaim persécuteur d'enfans de l'Égypte, avant qu'ils ne mettent les pieds sur cette terre qui les repousse; que sous les coups d'une tempête battante, remplie de tonnerres et d'éclairs et de vents porteurs de déluges, ils ne trouvent devant eux que des flots sauvages et y soient engloutis! » Le roi d'Argos, Pelasgus, averti de l'arrivée d'une troupe inconnue, vient apprendre de Danaüs l'histoire d'Io et de leurs ancêtres communs; le peuple d'Argos prend, à l'unanimité des suffrages, envers et contre tous la protection de cette tribu parente. En

vain le héraut des Égyptiens avait commencé, comme Hermès dans *Prométhée,* par de fiers discours et des insolences : il ne tarde pas à être renvoyé beaucoup plus humble et chargé de paroles fort piquantes pour les Égyptiens, grands scribes et buveurs de bière, qu'Eschyle, ce semble, aimait à railler. — « Vous ne les enlèverez pas de force, dit le roi; voilà ce qu'un suffrage unanime du peuple a résolu. Ceci est cloué d'un clou qui a percé de part en part, et il ne sera pas arraché; ceci n'est pas écrit sur des tablettes, ni scellé dans des replis de papyrus, mais tu l'entends clairement d'une bouche libre. Et maintenant ôte-toi de mes yeux au plus vite. — Eh bien! sachez, répond l'Égyptien, que c'est une nouvelle guerre que vous choisissez; la victoire et la puissance seront aux hommes. — Eh bien! répond le roi, vous trouverez dans les habitans de cette terre des hommes aussi qui ne boivent pas du vin d'orge. » Et aussitôt il fait partir les Danaïdes « pour la ville bien ceinte et fermée d'un vaste travail de tours. » Ainsi la race d'Io est délivrée; elle rentre dans la famille pélasgique, dont elle était sortie, et la flotte égyptienne s'en retourne à travers les tempêtes invoquées contre elle. Le récit biblique analogue à celui-ci est la délivrance des Hébreux après le passage de la Mer-Rouge.

La troisième pièce, *les Danaïdes,* complétait la trilogie par la destruction des enfans d'Égyptus, à l'exception de Lyncée, qui, ayant respecté la virginité d'Hypermnestre, fut conservé par elle, l'épousa et fut établi dans le pays. Le vrai sujet de cette pièce finale de la trilogie était, comme on voit, une transaction. La Danaïde, accusée de n'avoir pas tué le dernier des Égyptiens, fut absoute par les juges d'Argos. Qui ne voit ici encore cette fusion intellectuelle qui arrivait toujours quand la liberté était sauve? Cette tribu des Danaïdes, longtemps acclimatée en Égypte, instruite, comme les Hébreux, dans la sagesse des Égyptiens, fut un des principaux agens de cette conciliation. La race sémitique, toujours iconoclaste, de peur d'altérer l'unité divine, avait repoussé absolument les formes hiéroglyphiques de la religion du Nil; elle n'en prit qu'en partie l'organisation sacerdotale. La race grecque au contraire, plus pénétrable et plus sensible à l'image extérieure, reçut volontiers et propagea les cérémonies mystiques; mais libre, elle exprima librement le culte par les arts, et fit sortir ainsi, par une autre voie, l'unité de l'Être divin de la multitude même de ses figurations. Toute cette trilogie égyptienne a donc un sens absolument identique au sens que nous avons développé dans celle de *Prométhée;* seulement le mythe, moins ancien, y a déjà revêtu des formes plus humaines. Guerre de races, oppression, résistance, communication d'idées, fusion des cultes, tout s'y trouve dans le même ordre et sous la même inspiration, malgré la diversité des sujets.

Après la trilogie égyptienne, voyons la trilogie thébaine. L'arène

est autre, mais c'est le même combat, car cette guerre de Thèbes porte encore au plus haut degré le caractère d'une guerre de religion. OEdipe, cet aventurier venu de Corinthe, possédée alors par la race éolique, a tué le sphinx, image hiératique de la théocratie étrangère, qui dévorait ceux qui ne parlaient point sa langue ou n'étaient pas initiés à ses mystères. OEdipe règne, mais les prêtres et les chefs, d'origine phénicienne, soulèvent contre lui des oracles et des terreurs superstitieuses : il est chassé. L'un de ses fils est adopté par le parti victorieux, l'autre s'en va soulever contre la ville sacerdotale les tribus helléniques d'Argolide, d'Étolie, d'Eolie et d'Arcadie. Voilà donc les deux partis bien classés comme dans les trilogies précédentes. La pièce d'Eschyle, d'une simplicité extrême, n'est guère qu'un portrait épique des sept chefs placés aux sept portes de la ville pour l'attaquer, et des sept guerriers thébains qui leur sont opposés. Cette magnifique description est assez connue; mais on n'en a jamais, que nous sachions, remarqué l'esprit, la pensée, qui est précisément celle que nous nous attachons à faire ressortir dans toute la poésie d'Eschyle. Tous les assaillans hellènes y sont représentés comme des héros impies, menaçans, insolens, qui méprisent les dieux comme Prométhée, et se déclarent hautement du parti de Typhon contre Jupiter; leurs adversaires sont tous des guerriers pieux, vaillans et modestes, Phéniciens des vieilles familles de Cadmus. Parmi les Hellènes, un seul est prêtre ou prophète, c'est Amphiaraüs; mais il est venu malgré lui, après avoir essayé d'étouffer ou d'entraver l'entreprise, et là même, sous les murs de la ville assiégée, il ne cesse de reprocher aux chefs leur injustice, leur impiété, recevant des insultes pour réponse. A la porte Prœtide, c'est Tydée qui frémit, qui crie, qui secoue le panache de son casque et les sonnettes de son bouclier, et accable d'outrages le sage prophète, l'accusant de caresser le destin et de temporiser avec la bataille par lâcheté. A la porte d'Électra, Capanée, autre géant, dit-il, plus grand que le précédent, exhale une jactance plus qu'humaine : que Jupiter veuille ou ne veuille pas, il prétend détruire la ville, et il compare les éclairs et les foudres du dieu aux rayons impuissans du midi. Le troisième des chefs hellènes défie le dieu de la guerre lui-même de l'empêcher d'escalader les remparts. Le quatrième porte sur son bouclier l'image de Typhon, l'antique ennemi du Jupiter égyptien. Le cinquième est un Arcadien qui jure que la lance qu'il tient lui vaut mieux qu'un dieu, et qu'il ravagera la ville en dépit de Jupiter; sur son bouclier, pour insulter aux assiégés, on a représenté le sphinx qui emporte un Thébain. Une fois cette observation faite, il nous semble qu'on ne peut plus relire *les Sept devant Thèbes* sans être frappé de cette peinture de deux partis, non accidentels et passagèrement formés, mais hostiles par le fond de leur être pour

ainsi dire, portant en eux la haine de race et la révolte religieuse, et formant ainsi un épisode intimement lié aux événemens essentiels de l'histoire humaine. La liaison, la continuité, la profondeur de ces événemens, ne nous frappent pas assez parce que nous n'en voyons pas la suite; combien ils nous paraîtraient plus importans, si nous avions les trilogies entières! Eschyle avait complété celle-ci par la catastrophe de Thèbes, qui arriva dix ans plus tard, et qu'il avait traitée sous le titre des *Épigones*. Ces *Épigones* ou descendans des sept chefs revinrent à l'attaque de Thèbes, et y détruisirent définitivement la domination phénicienne et sacerdotale. Ici encore c'est la fusion religieuse qui termine l'aventure; le dieu des Hellènes, Apollon, profita de la dépouille théologique, car l'oracle de Thèbes, représenté par Manto, qui signifie *divination*, fut, après la mort de Tirésias, transporté à Delphes. Thèbes entra ainsi à son tour dans cet ordre nouveau, dont la ville d'Athènes et l'autel de Minerve paraissent déjà, en ces temps reculés, marquer le centre intellectuel par un rayonnement de liberté.

Jusqu'ici nous avons vu, dans le *Prométhée*, une guerre de religion et de nationalité à la fois, puis dans la trilogie égyptienne la délivrance de la race vaincue et captive; à Thèbes, quelques siècles plus tard, c'était la théocratie encore constituée dans les cités, mais que l'insurrection des tribus guerrières vient dissoudre comme pouvoir politique. Voici maintenant, dans l'*Orestie* ou trilogie d'Oreste, que nous avons tout entière, un nouveau progrès dans cette démolition de la puissance théocratique : le droit de juger dans les causes criminelles lui sera enlevé à son tour et transporté au pouvoir civil et laïque, à l'Aréopage. C'est une grande époque dans le mythe et dans l'histoire, et qu'Eschyle a rendue avec non moins de vigueur que la guerre des Titans : sujet obscur et difficile, mais d'autant plus digne d'une étude sérieuse et hardie, car cette pièce des *Euménides*, si étrange dans son développement, si pleine de lueurs lugubres et de beautés austères, ne serait cependant dans son ensemble qu'une fantasmagorie absurde, terminée par un plaidoyer ridicule, si elle n'enveloppait une signification historique. C'est en nous guidant par les idées générales déjà déduites, c'est en suivant l'histoire dans son cours naturel, que nous pourrons constater cette signification.

Dès qu'on admet l'introduction en Grèce d'une théocratie égyptienne assez forte pour avoir produit ces types de prêtres et de prophètes si hardis devant les rois, qui tiennent tant de place dans la tradition mythologique, — dès qu'on la conçoit assez puissante pour avoir propagé ces mystères si longtemps vénérés, et qui terrifiaient encore les peuples à la naissance du christianisme, il faut nécessairement admettre aussi que des tribunaux religieux avaient complété ces institutions et sanctionné les préceptes. L'histoire moderne nous ap-

prend comment la logique des faits, la nécessité des temps, l'utilité publique, amenèrent cette introduction, très légitime en son temps, d'une puissance judiciaire théocratique venant en aide à l'enseignement chez des peuples désorganisés ou barbares. Or la judicature égyptienne avait ce caractère particulier, qu'elle jugeait les mœurs aussi bien que les actes. On sait que les rois eux-mêmes n'y échappaient point, qu'à leur mort au moins, s'ils avaient opprimé la justice, elle se redressait à la porte de leur tombeau, en face de leurs funérailles, qu'aujourd'hui encore on voit des noms et des figures de rois martelés sur les monumens où ils les avaient fait sculpter, que grands et peuple étaient soumis à ce jugement final, et l'on comprend sans peine l'impression terrible qui devait en rester dans les imaginations; mais cette terreur, toute religieuse, provenait surtout de ce que ces arrêts avaient leur sanction dans une vie future. Ce que le sacerdoce avait lié sur la terre était lié dans l'*Amenthi* ou l'enfer. Pour rendre cette idée sensible, on supposait que la procédure était renouvelée dans l'*Amenthi*, devant les quarante-deux jurés, en présence d'Osiris; les vices et les vertus étaient pesés, ce que les Grecs appelaient la *psychostasie* ou *pesée des âmes*. Il y avait l'accusation et la défense, comme dans la procédure des béatifications catholiques, qui est une espèce de psychostasie chrétienne. Toutes ces formalités étaient peintes sur le livre des prières, qui se trouve, plus ou moins abrégé, dans presque toutes les momies, surtout dans les plus anciennes, et que l'illustre Champollion a nommé le *rituel funéraire;* ainsi la terreur et l'espérance étaient déposées avec la prière dans le cercueil même du mort par la main de ses parens. Quelle coutume! quelle profondeur de gouvernement! et jamais institution destinée à dompter l'esprit humain a-t-elle poussé si loin ses racines dans tout ce que nous sommes, dans la vie et dans la mort?

Maintenant déroulons ce rituel funéraire, et en comparant les représentations des juges de l'Amenthi et les fonctions de leur tribunal avec quelques-unes des figurations connues des Euménides et les fonctions qui leur sont attribuées, nous trouverons sans peine que ces deux groupes n'en font qu'un, et que les altérations produites par le temps, la distance et l'esprit national, n'en déguisent que faiblement l'identité primitive. Nous remarquerons même qu'Eschyle, comme pour mieux dévoiler les origines qu'il connaît, se rapproche beaucoup plus qu'on ne le faisait en Grèce du tableau original. En Grèce, les Euménides étaient représentées au nombre de trois, quelquefois de deux ou de quatre, souvent sous un seul corps à plusieurs têtes, ou une tête et six bras; enfin la multiplicité était indiquée, mais vaguement. Eschyle en porta le nombre à cinquante, et c'est le nombre exact des divinités de l'Amenthi, comprenant les quarante-deux juges, les deux déesses qui introduisent l'âme du mort, Horus

et Anubis, qui manient la balance; Thoth, écrivant le résultat; Oms ou Cerbère, qui semble aboyer l'accusation; Osiris, qui juge, et le cynocéphale qui exécute. En outre les Euménides, dont on osait à peine prononcer le nom, n'étaient point encore représentées sous les formes affreuses qui ont prévalu depuis; au moins leurs statues n'avaient rien d'effrayant, selon Pausanias. Ce fut Eschyle qui inventa ces masques affreux, ces chevelures de serpens, qui causèrent tant d'effroi à la premièrere présentation; pourquoi, si ce n'est pour rappeler les formes symboliques des divinités de l'Amenthi, portant sur des corps humains des têtes de crocodiles, de chacals, de chiens, de serpens, d'hippopotames, d'éperviers, formes qui, n'ayant plus pour les Grecs les significations qu'y avait attachées l'écriture hiéroglyphique, ne leur laissaient que l'idée de la laideur infernale? Des monumens et des médailles confirment encore cette identité. De même qu'Osiris, dans les vignettes du rituel, porte le fouet et le sceptre à crochet, ayant devant lui la peau de panthère, le thyrse, la fleur du lotus, le chien Oms, et la clé ou croix ansée dans la main de Tmeï, — ces divers attributs se retrouvent épars sur les représentations grecques ou étrusques des Euménides. On les y voit accompagnées de chiens qui aboient ou coiffées de lotus ou d'un boisseau qui semble la mitre d'Osiris, ou vêtues d'une peau de panthère, ou armées de fouets, de crochets, ou une clé à la main. Leur culte aussi rappelait parfaitement le jugement de l'Amenthi avec ses terreurs et sa moralité; les sacrifices aux Euménides se faisaient la nuit, souvent dans des lieux souterrains; les prêtres se revêtaient de robes noires; les chants étaient des lamentations plaintives, sans instrumens, comme des supplications d'accusé. Dans tout le reste, un silence profond était imposé. Les gâteaux sacrés ne pouvaient être pétris que par des jeunes gens de bonne famille et sans reproche; les esclaves et tout ce qui était avili en était écarté : des hommes et des femmes d'une vie exemplaire pouvaient seuls figurer devant les augustes déesses, et cependant on dit, d'un autre côté, que les Eupatrides ne prenaient aucune part à ces cérémonies. Était-ce encore une protestation de la vieille noblesse titanique?

Une considération plus concluante encore, ce sont les fonctions de ces divinités vengeresses, si admirablement décrites dans l'hymne diabolique qu'Eschyle leur fait chanter sur le malheureux Oreste. Cette juridiction sacerdotale qui suivait le crime sur la terre et jusqu'au sein de la mort, ces nobles idées de justice éternelle revêtues de tant d'épouvantes, y sont exposées dans une incantation infernale avec un refrain qui rappelle celui des sorcières de Macbeth, avec un rhythme torrentueux qui roule comme un amas de pierres dans le lit du Styx, et que nous n'essaierons point d'imiter; il suffit d'y voir ce qui explique la magistrature que s'attribuent les Euménides :

« Tu ne réponds pas (disent-elles à Oreste)? Tu dédaignes ces discours, toi qui es à moi, nourri pour moi, voué à moi? Eh bien! tu seras ma pâture vivante, sans qu'il faille t'immoler devant un autel, et tu entendras ce chant qui va te lier. — Allons donc, formons la danse, puisqu'il faut prononcer au grand jour l'hymne des enfers, et dire quelle est notre fonction et notre pouvoir sur la destinée des hommes, et combien il nous plaît de faire droite justice.

« Celui qui tend des mains pures, notre colère ne le poursuit pas, et il traverse la vie sans atteinte; mais si un coupable, comme cet homme, cache des mains ensanglantées, nous sommes là, témoins qui nous levons pour les morts, et nous lui apparaissons sans pitié, vengeresses du sang. Mère qui m'enfantas pour rétribuer morts et vivans, ô Nuit, ma mère! écoute : Apollon me déshonore; il m'arrache cette proie, victime expiatoire, dévouée pour avoir tué sa mère! Mais sur ce maudit, je dirai ce cantique : délire, vertige, mort de l'âme! hymne des furies, qui lie l'intelligence, fait taire la lyre, dessèche les hommes!

« Car c'est le sort que m'a filé la destinée irrésistible, et dont elle m'enchaîne, d'accompagner les insensés qui ont commis un meurtre jusqu'à ce qu'ils descendent sous terre; et morts, ils ne sont pas encore entièrement délivrés. Mais sur ce maudit, je dirai ce cantique : délire, vertige, mort de l'âme! hymne des furies, qui lie l'intelligence, fait taire la lyre, dessèche les hommes!

« Dès notre naissance, ces fonctions furent les nôtres; mais nos mains ne touchent point celles des immortels; nul d'entre eux ne vient en convive communier avec nous; les blanches draperies ne furent point notre part ni notre héritage; notre part, c'est de démolir les familles quand le glaive a tué en trahison un ami ou un parent. Alors, lancées sur le coupable, si vaillant qu'il soit, nous éteignons sa jeunesse dans son sang.

« Nous courons en hâte, pour prévenir tout autre dans ce labeur et pour dispenser les dieux d'intervenir dans nos rites et de contrôler nos arrêts. Jupiter a repoussé avec dédain notre troupe sanglante et odieuse; c'est pourquoi nous nous abattons sur les coupables, pressant de tout le poids de nos pas les fuyards qui chancellent d'une longue course; pesante vengeance, et terrible à porter!

« Les gloires humaines, si hautes sous le ciel, se fondent sous terre et s'évanouissent misérablement dès que nous leur apparaissons sous nos vêtemens noirs, et que nous dansons sur nos pieds redoutés. Il tombe, et ne le sait pas, tant il est insensé dans sa perdition! Tant le châtiment qui plane sur l'homme épaissit les ténèbres autour de lui, et répand dans ses palais un obscur brouillard d'où sa voix sort gémissante!

« Or ceci reste et ne changera point : nous sommes les Vénérables, toujours actives et absolues dans nos fonctions, qui n'oublions pas les méchans, qui ne faiblissons jamais, fidèles à une charge sans honneurs, sans hommages, écartée du séjour des dieux, sous une lueur sans soleil, dans des lieux sans chemins et inabordables aux vivans et aux morts.

« Qui donc parmi les hommes n'éprouvera point le respect et la crainte en présence de cette institution divine, équitable et parfaite, qui nous est confiée? Notre vieille dignité nous reste, et le mépris ne peut nous atteindre quoique notre place soit sous la terre et notre triste soleil dans les ténèbres. »

Dans un autre chœur, cette magistrature morale prend un ton d'enseignement qui rappelle les formes simples et antiques de la sagesse orientale :

« Je dis cette parole, qui est vraie : L'orgueil est réellement fils de l'impiété; mais la santé de l'âme enfante le bonheur tant aimé, tant souhaité de tous. Et je dis, pour tout comprendre en un mot : Révérez l'autel de la justice, ne le foulez pas d'un pied athée pour un lucre; car la peine suivrait, la fin répondrait au crime. Que chacun honore ses parens et reçoive avec un respect hospitalier la visite de l'étranger! Ainsi, juste sans y être forcé, il ne sera pas sans bonheur; il ne succombera jamais entièrement. Mais je dis : L'audacieux transgresseur qui confond toute justice fléchira bientôt sous la force, quand l'adversité déchirera sa voile et brisera ses vergues. Il appelle, et n'est pas entendu dans le tourbillon qui l'entraîne. Dieu rit de l'homme violent, lorsqu'il le voit, lui qui ne s'y était jamais attendu, vaincu par la tempête insurmontable, et ne surnageant plus; il a brisé à jamais son bonheur d'autrefois contre l'écueil de la justice, et il périt ni regretté ni connu. »

Tous ces chants, rapides, serrés, parfois obscurs, mais toujours pleins d'élévation, roulent sur trois idées, toutes trois caractéristiques dans le sens que nous avons indiqué : la première, une juridiction terrestre et surnaturelle à la fois, qui poursuit dans ce monde et lie pour la vie future; la seconde, une inquisition morale, une haute censure, ancienne, non interrompue, devant laquelle les grandeurs humaines se fondent comme la cire; la troisième, une puissance vieillie, en quelque sorte reniée et repoussée par les dieux nationaux ou déjà nationalisés, une puissance qui se plaint en menaçant et qui sent son déclin, quoique redoutable encore. L'esprit du tribunal théocratique dont l'*Amenthi* était la transfiguration religieuse, dernier reste d'une organisation sacerdotale déchue, nous paraît respirer entièrement dans ces hymnes. Le nom seul de ce tribunal terrifiait; peut-être ce nom était-il le nom égyptien même de l'Amenthi, hellénisé par une légère déflexion, selon l'usage des peuples qui altèrent volontiers les mots réprouvés ou redoutés, et selon l'usage particulier des Grecs, qui ramenaient les dénominations étrangères à des racines de leur langue; les *Amenthides* seront ainsi devenues les *Euménides*, appellation adoucie et suppliante.

Quoi qu'il en soit, le vrai sujet de la pièce d'Eschyle, c'est la suppression du tribunal des Amenthides ou Euménides comme tribunal actif; son pouvoir est renfermé pour l'avenir dans le temple et devient une simple puissance morale agissant sur les consciences, et sa juridiction extérieure passe à l'Aréopage. L'Aréopage (colline d'Arès ou de la Lance) remonte très haut dans l'antiquité, et les souvenirs qui s'y rattachent dans ces temps obscurs se lient toujours à l'idée d'une de ces enceintes consacrées au jugement chez les peuples guerriers. C'est comme le Mallberg ou la colline du parlement, mais du parle-

ment barbare de nos conquérans saliques, où les juges siégeaient avec la lance. Du temps de Cécrops, Arès y avait été absous du meurtre d'un étranger; Céphale, de la tribu éolienne, y fut condamné pour avoir tué la fille du roi d'Athènes; l'Oreste d'Eschyle y est amené par Apollon lui-même; tout indique un tribunal national pour la classe guerrière. Eschyle dit lui-même : « Ceci sera désormais et à toujours le tribunal de l'*armée* d'Athènes. » L'aristocratie presque féodale va donc achever la destruction du régime théocratique, déjà désorganisé, en lui enlevant la juridiction criminelle et la censure publique, et c'est vers cette époque en effet que disparissent de la légende ces figures redoutées de prêtres et de prophètes qui accompagnaient les rois dans leurs expéditions, entravaient leurs desseins, les punissaient et les détrônaient quelquefois en faisant parler les dieux. Or voici sous quelles images le poète expose cet événement.

Oreste, poursuivi par les Euménides, cherche un asile à Delphes, dans le temple d'Apollon, le dieu indigène. La Pythie, qui venait adresser ses prières, d'abord aux dieux primitifs du pays, ensuite à ceux qui ont été admis postérieurement, voit tout à coup, autour d'un suppliant prosterné devant l'autel, des figures affreuses, étrangères, qu'elle ne connaît pas, et qui la font fuir. Cependant Apollon arrive lui-même, appelle Oreste du milieu de « ces vieilles exécrées, auxquelles ne s'allie ni dieu, ni homme, ni bête, habitantes des enfers, odieuses aux hommes et aux dieux. » Il l'envoie à Athènes, auprès de Minerve, pour demander d'autres juges. Les Euménides, éveillées par l'ombre de Clytemnestre qui demande vengeance, se lèvent en tumulte, voient que leur justiciable leur a échappé, accusent les *dieux nouveaux* qui s'emparent de tout pouvoir contre toute justice, favorisent les mortels malgré la loi divine, et détruisent les filles antiques du Destin. Apollon les chasse. Elles poursuivent Oreste jusqu'à Athènes, et le trouvent aux pieds de la statue de Minerve. Cette déesse arrive, vierge non engendrée, expression d'une pensée nouvelle produite par la réconciliation de Jupiter et de Prométhée, réunissant dans ses attributs la guerre et la science, l'héroïsme grec et la sagesse égyptienne. C'est à elle qu'il appartient d'apaiser ce conflit. Il est clair qu'ici la cause d'Oreste n'est que le prétexte ou l'occasion : les plaidoiries sont peu concluantes sur le fond; mais Minerve, refusant de juger elle-même, déclare qu'à l'avenir les causes criminelles seront jugées par l'Aréopage, auquel elle prescrit les règles qui en ont fait par la suite la force et la durée. Les Euménides s'indignent de se voir ainsi dépossédées; sans cesse elles reviennent sur cette idée, — que les divinités anciennes sont détrônées par des divinités nouvelles, que l'ancienne législation est détruite, que tout ira désormais au plus mal dans le monde : c'est le langage ordinaire des priviléges qu'on abolit. Minerve, avec une

longue patience et des invitations presque suppliantes, mêlées toutefois de quelques menaces, finit par les apaiser; elle leur a promis un temple, des cérémonies, des hommages; les Euménides, changeant de ton, n'ont plus que des bénédictions à répandre sur Athènes, et une procession publique les conduit vers l'enceinte, d'où elles ne sortiront plus. Ainsi, comme dans *Prométhée,* nous voyons ici des dieux nouveaux qui renversent des dieux anciens, et toujours en transigeant, de telle sorte que la puissance temporelle, — qu'on me permette ces expressions trop modernes, — étant enlevée, le spirituel reste seul pour se modifier avec le temps. Seulement ici ces dieux anciens et nouveaux sont les dieux considérés comme juges : c'est une révolution dans le droit de juger. Remarquons encore cette autre différence, que les dieux nouveaux, qui avaient subjugué Prométhée, sont devenus, après cinq siècles, les dieux anciens subjugués à leur tour.

L'unité de la pensée historique dans Eschyle nous semble maintenant assez démontrée. Il serait fort inutile de nous arrêter encore sur la tragédie des *Perses* pour en faire ressortir l'esprit national et l'antagonisme contre l'Orient. Si on examinait ensuite, parmi les pièces d'Eschyle perdues, celles dont le sujet peut être esquissé d'après les fragmens qui en restent, comparés d'ailleurs à la tradition connue, on découvrirait partout du premier coup d'œil ce même esprit. Par exemple, les trilogies qui se rapportent à l'introduction du culte de Dionyse-Bacchus en Thrace et en Béotie ne contiennent toujours que l'élément national qui repousse violemment le dieu étranger, et finit pourtant par l'associer aux dieux déjà établis. De celle de *Lycurgue* en particulier, on cite quelques fragmens où il est facile de reconnaître le langage hautain et les mépris de Prométhée, et néanmoins Lycurgue et Dionyse partagent à la fin les mêmes autels. Les sujets empruntés à la guerre de Troie dérivaient essentiellement de la même pensée. Dans *la Psychostasie* surtout, Eschyle devait, à en juger par tout le reste, donner carrière à sa verve anti-égyptienne. Quel tableau en effet, pour le poète de *Prométhée,* que l'âme d'Achille mise dans la balance du Destin avec celle de l'Égyptien Memnon! En vain celui-ci déploie au milieu des rudes guerriers hellènes le faste d'une civilisation plus avancée et plus riche; en vain il se vante de sa race originaire « des bords du Nil aux sept branches, dont l'onde sacrée féconde les épis nourrissans de Cérès : » il est néanmoins trouvé trop léger dans la balance fatale; le poids d'Achille et de la Grèce l'emporte, et sans doute Eschyle faisait bien comprendre, sous cette pesée mystique des deux âmes, la pesée des deux nations et l'apothéose de la plus jeune, de la plus hardie, de la plus progressive.

III.

D'où vient donc cette singulière unité de pensée dans des œuvres si diverses? D'où vient que les pièces d'Eschyle ne semblent toutes rouler que sur un même événement, divers par la forme, les noms, les caractères, les incidens, identique par sa cause et son résultat général? Y a-t-il là du hasard ou du système, et ne faudrait-il pas en chercher la raison, s'il y en a une? Heureusement cette raison est fort simple et fort claire : c'est qu'en effet l'événement qui a servi de matière à Eschyle et à la tragédie grecque dans son ensemble est un, quoiqu'il embrasse plusieurs siècles. Cet événement, c'est la formation de la nation grecque, période historique analogue, dans ses élémens principaux et par conséquent aussi dans un grand nombre de détails, à la période franque de notre histoire. La nation grecque s'est formée dans l'intervalle qui sépare l'invasion des Pasteurs en Égypte de la guerre de Troie. Thucydide remarque qu'avant cette dernière guerre les Grecs n'avaient encore rien entrepris en commun; ils n'avaient pas même un nom commun. C'était un flux de tribus de même famille, mais de dialectes différens; des associations guerrières pour la conquête, le pillage, la piraterie; des migrations, des incursions venant du nord pour s'évanouir au midi ou s'y retrancher dans quelques montagnes. Des cités relativement puissantes, consacrées par un culte et un sacerdoce, s'élevaient çà et là dans la péninsule. Fondées par des étrangers, Égyptiens ou Asiatiques, ces villes s'étaient acquis des territoires, attaché des peuplades, avaient remplacé les superstitions locales par une religion mieux organisée, étaient enfin devenues des états, et travaillaient à étendre la cité sur la tribu. De là une perpétuelle et sanglante querelle entre les villes, où dominait le sacerdoce, et la campagne, possédée par les chefs des peuplades.

La cité se défendait surtout par ses dieux, c'est-à-dire par les terreurs religieuses, les oracles, les légendes, l'interprétation des signes et des calamités publiques. Les chefs, tantôt domptés par la superstition commune, en appelaient aux passions et aux vengeances humaines; tantôt, rebelles et impies, ils s'attaquaient aux dieux mêmes. Le plus souvent ils se prévalaient des anciennes divinités indigènes pour expulser les divinités étrangères. Telle était la situation générale des temps mythologiques; mais comme les cités étaient indépendantes, diverses d'origine, et qu'aucune autorité ne reliait les cultes entre eux, cette querelle principale se fractionnait entre les états. Chaque cité avait ses révolutions à part, et des traditions particulières en sortaient. De là ces tragiques événemens qui, depuis la Thrace jusqu'à l'extrémité du Péloponèse, ont imprimé leur souvenir à chaque localité importante, et qui, dans leur infinie variété,

n'étant néanmoins que les épisodes d'un événement fondamental, n'ont tous qu'un même sens, qu'une même terminaison, et aboutissent à une même nationalité. Dans ce tumulte créateur, la poésie ne fut ni un jeu ni un métier, mais un instrument sérieux, une puissance nationale; elle fut l'histoire des tribus et des états, elle fut l'hymne patriotique, elle fut surtout la voix des sages et des conciliateurs. C'est pourquoi elle est restée longtemps l'expression de la vie de cette période historique. Elle y remontait sans cesse, comme on remonte à ses premiers jours quand on cherche à se comprendre soi-même; en y prenant la lutte primitive, elle la continuait et la menait à son but. Le drame, parlant à la foule, pouvait moins que toute autre poésie échapper à cette influence des choses; Eschyle la reçoit tout entière, et de là l'unité et la concentration de sa pensée.

Terminons par une dernière réflexion, pour achever d'éclaircir l'idée principale qui nous a inspiré cette étude. On a dû voir, ce nous semble, par cet exposé, que partout dans Eschyle se manifeste de la manière la plus éclatante l'énergie de la liberté humaine, telle qu'elle se développe dans la Grèce, avec ses plus hautes applications à l'état et à l'intelligence. D'où vient donc cette idée contraire, si généralement admise, que le dogme fondamental de la tragédie grecque, issue de la religion, c'est la fatalité? Selon cette hypothèse, tellement répandue, que nous l'avons tout d'abord acceptée sans examen, un destin aveugle, irrésistible, inexorable, aurait régné dans le culte et dans le drame, il aurait trouvé sa plus haute expression dans Eschyle même; l'homme n'y serait qu'un instrument passif ou une victime de cette nécessité de fer, et le fatalisme oriental aurait opprimé dans l'ancienne poésie toute liberté, toute personnalité. Cette opinion, formée peut-être d'abord sur quelques images exagérées de la puissance divine et de la loi universelle, a pris plus d'importance depuis qu'on s'en est servi pour étayer des systèmes. Les uns, voulant que la vie générale ne soit qu'une espèce de végétation spontanée de toutes choses, dans laquelle les êtres se forment et se complètent sous l'influence des milieux, sans qu'aucune volonté extérieure à eux-mêmes les domine, ont trouvé utile à cette doctrine panthéiste et fataliste de la montrer admise et agissante dans les religions de l'antiquité, qui semblait leur rendre témoignage. Les autres, cherchant à créer je ne sais quelle polémique négative en faveur du christianisme, croient devoir exagérer à plaisir les vices des sociétés antiques et en dénigrer les doctrines, sans distinction des temps, sans égard aux circonstances, comme si tant de peuples avaient pu vivre, tant de civilisations se développer, sans porter en elles les vérités essentielles à la vie et à la civilisation.

Il y a ici un malentendu qui corrompt l'interprétation de toute l'antiquité grecque, et qui amènerait un démenti à toute son his-

toire. Il n'est pas possible, à première vue, que cette société si libre, vive et volontaire, se soit formée sous la doctrine d'un quiétisme et d'une résignation fataliste; au contraire elle est tout entière, depuis son origine jusqu'à sa chute, une négation acharnée et tumultueuse d'un pareil dogme. Bien entendu que nous ne parlons pas ici de quelques abstractions de philosophes cherchant à formuler l'univers dans leurs écoles : nous parlons de la société dans son ensemble, exprimant ses idées par ses actions, ses mœurs, ses créations et ses destructions. Voyons la question sous ces deux aspects : y a-t-il dans le drame d'Eschyle en particulier ce qu'on appelle fatalité dans les faits? y a-t-il fatalisme dans l'homme?

Rien n'autorise à croire que le Destin ait été compris dans l'antiquité comme une puissance inintelligente, agissant par une nécessité initiale, continue, éternelle. Chez les Grecs, le Destin (Μοῖρα), c'est la *part* faite à chaque chose, la distribution, l'ordre général; chez les Latins (*Fatum*), c'est la chose dite, arrêtée, le Verbe qui gouverne; ces mots impliquent l'intelligence, la volonté, l'activité, triade divine. « Aveugle et sourd » veut en ce cas dire absolu, « qui ne dévie devant aucun obstacle, ne tient compte d'aucune considération particulière. » Il n'y a rien là qui répugne à la Providence chrétienne. Le mot chrétien de *providence* est beaucoup meilleur sans doute, car il exprime le principe intelligent et la volonté qui en procède, tandis que les mots anciens n'exprimaient que la force du résultat; mais cette Providence chrétienne n'en a pas moins sa portion de fatalité : elle a en elle-même des lois nécessaires qui dérivent de la nature divine. l'ordre physique qu'elle a établi est absolu, et, dans les événemens de la société, elle a enchaîné aux causes des effets presque toujours indépendans de la liberté humaine.

Il est vrai que certains faits, exposés avec des circonstances navrantes par les mythes antiques, inquiéteraient la raison sur les décrets de la Providence : ainsi OEdipe, qui ne connaît ni son père, ni sa mère, tue l'un dans une querelle, épouse l'autre, et un oracle l'avait prédit; mais cette question de prescience se pose aussi dans le christianisme, et si le désespoir d'OEdipe exprime énergiquement les répugnances de la nature et les lois essentielles de la famille, son ignorance invincible sauve la moralité. Chez les païens comme chez les chrétiens, la solution est dans une autre vie. OEdipe, après avoir apaisé les Euménides, est enlevé par les dieux, et son tombeau devient une puissance qui protége le pays où son expiation s'est faite. Souvent encore, pour exprimer certaines situations inextricables qui se rencontrent dans la vie, conséquences d'une première erreur ou d'un premier malheur, les tragiques emploient l'image du filet : l'homme est pris dans un réseau d'obstacles et poussé où il ne veut pas aller; mais qui ne reconnaît dans cette image frappante les phé-

nomènes les plus communs de la vie, même dans les conditions les plus humbles et les plus insignifiantes? Qu'une faute en amène une foule d'autres, qu'il y ait des générations de malheurs, comme il y a et parce qu'il y a des générations de fautes, qu'une fausse démarche conduise à des labyrinthes d'impasses, qu'une imprudence ferme toutes les voies, qu'une fois sorti du sentier, on passe de roche en roche, d'un marais à un précipice, — n'est-ce point là la vie telle qu'elle existe de fait? Mais cette fatalité en apparence aveugle et immorale ne l'est pas en réalité, ni chez les modernes, ni chez les anciens, parce que les uns et les autres ont considéré la vie comme un passage et une épreuve; pour les uns comme pour les autres, la lumière d'un monde supérieur vient éclairer ces ténèbres. Sans doute la loi morale était encore très imparfaite chez les Grecs aussi bien que chez les Hébreux, et les héros des temps mythologiques étaient mauvais casuistes; mais avec les notions de vertu et de crime qu'ils pouvaient avoir, ils entrevoyaient toujours au bout de leurs peines la justice divine, les criminels repentans pouvaient même par un effort, par une rupture à laquelle les dieux venaient en aide, sortir du filet terrible et fatal. On avait institué pour cela des expiations : Oreste, Alcméon, Achille et tant d'autres allaient se faire purifier dans un temple, quelquefois chez un roi patriarche revêtu de ce pouvoir sacerdotal, et ils rentraient dans la liberté de leur conscience.

Bien plus, n'y avait-il pas expressément des dieux-messagers, ou anges, chargés de garder, d'avertir, d'inspirer les hommes? Homère est plein d'exemples de ces messages : Hermès, Iris, Minerve, établissent une communication assidue entre la bonté suprême et la faiblesse ou l'égarement de l'humanité. Dans Eschyle, Apollon retire lui-même Oreste du milieu des Euménides. Les chœurs, on l'a souvent remarqué, sont comme une providence qui pressent, qui conseille, qui ramène sans cesse les personnages à la pensée des dieux et de la justice; c'est comme une voix inspirée, impersonnelle, voix du ciel s'exprimant par le peuple, écho des temples, enseignement, prière. Où donc est cette fatalité aveugle qui pousse au crime et détruit la moralité des actes? Quelques mots çà et là trop absolus, trop rudes, sur l'inflexibilité des décrets éternels, peuvent-ils effacer cet ensemble de tableaux qui présentent partout sur les premiers plans le dogme providentiel? La construction même des théâtres n'était-elle pas un témoignage matériel sous l'œil des spectateurs, puisqu'une estrade particulière y était établie pour l'apparition des dieux, dont l'intervention dans les événemens humains était de règle dans ces premiers temps? Aveugle donc, c'est-à-dire absolue dans l'ordre des créatures inférieures, la providence des anciens, comme la nôtre, loin d'étouffer notre âme sous des situations sans issue, dirige presque

toujours un rayon du dogme universel dans l'apparente confusion des événemens. Si de certaines complications terribles il sort de grands effets tragiques, ces effets ne sont point la doctrine; ils ne sont que l'un des termes du problème humain; l'autre n'est jamais loin, au moins dans les poètes qui, interprètes de la pensée commune qui est leur force, traduisent mieux que les philosophes la croyance d'une époque. — C'est à dessein que nous insistons sur cette opinion, d'abord parce qu'elle aboutit à une mauvaise philosophie, ensuite parce qu'elle favorise d'injustes et inutiles préventions contre le génie de l'antiquité, auquel il faut bien pourtant remonter toujours, en dépit de nos progrès et de nos vanités.

Maintenant, si la fatalité n'existe pas avec cet excès qu'on suppose dans les circonstances extérieures à l'homme, le fatalisme existera-t-il dans son âme? Le quiétisme fataliste est tellement étranger à la nature humaine, qu'il n'est jamais pratiquement qu'à l'état de tendance, et cela chez des peuples soumis à un ordre immobile et despotique, où chacun, ayant sa destinée arrêtée d'avance, n'a plus besoin de vouloir, et roule comme une machine engrenée aux habitudes faites : encore y a-t-il des démentis soudains à cette résignation; mais quant à la société grecque si aventureuse, rien de plus antipathique, rien de si étranger aux œuvres de son génie. L'individualité puissante qui s'organisa de si bonne heure en républiques troublées et fécondes est le fond de toutes ses poésies, le personnage de tous ses drames. On a dit que Prométhée enchaîné par Jupiter était un tableau fataliste où l'humanité passive résiste sans agir (1). « L'homme, dit-on, n'agit point véritablement dans Eschyle, ou du moins toute son activité se borne à se soumettre, à se résigner, à succomber sans faiblesse dans la lutte inégale. » Quoi! être vaincu comme Prométhée, c'est être passif? L'activité, la liberté n'est-elle que dans les bras? Prométhée lutte, il menace, il repousse les médiations, rejette les prières, dédaigne son propre supplice; il répond, comme Émilie dans *Cinna*, que son ennemi peut tout, qu'il peut ébranler la terre, l'enfer, briser son pauvre corps, mais non le tuer tout entier :

Mais le cœur d'Émilie est hors de son pouvoir.

Serait-ce là être passif? Le roi des Pélasges qui chasse les Égyptiens, les sept chefs, Oreste, Électre, portent-ils le caractère de la passivité? N'agissent-ils point? Sont-ils soumis, résignés à quoi que ce soit? Nous ne pouvons le croire. Leur âme, dira-t-on, est déterminée violemment par une passion invincible ou par une suggestion de quelque divinité, ils le disent eux-mêmes, accusent les dieux, s'excusent sur les inspirations et les tentations qui les ont poussés, et

(1) Dans un ouvrage d'ailleurs d'une grande érudition, les *Études sur les Tragiques grecs* de M. Patin.

tiennent un langage fataliste; mais qui ne voit que ce sont là des justifications forcées que la conscience troublée invente contre elle-même? Étéocle attribue aux dieux, au destin, à la fatalité, la fureur qui le porte au meurtre de son frère : n'est-ce pas l'excuse, aujourd'hui comme alors, de toute passion acharnée au crime? n'est-ce pas la conscience même du libre arbitre, qui se justifie précisément parce qu'elle s'accuse, la volonté qui, égarée mais non détruite, se nie, précisément parce qu'elle se sent et se condamne? Ces négations sont donc les plus vives des affirmations. Souvent d'ailleurs il y a combat intérieur : il y a donc liberté. Clytemnestre veut tuer son mari; aucun dieu ne l'y force : elle a ses passions, il est vrai, ou ses motifs, — le ressentiment du sacrifice de sa fille Iphigénie, l'amour d'Égiste; mais elle y pourrait résister, car elle s'examine, elle raisonne, elle se sent libre; elle devient criminelle moins par faiblesse de femme que par force de volonté. Dans Sophocle, il sera donné plus de place au jeu des facultés humaines, mais elles n'y seront point plus énergiquement actives. Ainsi tout le drame ancien, comme tout Homère, est un chant de liberté. Une certaine dose de vrai fatalisme ne s'y introduit que quand la passion, dans Euripide, semble l'emporter sur tout, quand le pathétique n'y est plus que dans la douleur, non dans la lutte contre la douleur : temps de décadence aussi, dans l'art comme dans la société.

C'est donc par une erreur complète qu'on rapporte à la fatalité non-seulement l'impression morale, mais encore la beauté et la grandeur esthétique des œuvres d'Eschyle, et qu'on en fait dériver tout son système dramatique, la simplicité de ses plans, les proportions gigantesques de ses personnages. Dans l'art comme dans la nature, le mouvement ne naît point de l'immobilité, ni la vie de la mort, ni la vérité dans les effets de la fausseté des croyances. Il sera bien plus vrai, selon nous, plus utile et plus philosophique de chercher la source du beau antique dans la part d'éternelle vérité qui fut communiquée aux anciens. Leur foi tenait à la foi du genre humain, dont le dogme implicite s'est éclairci peu à peu, mais toujours le même et universel. Le beau, alors comme aujourd'hui, ne fut que la splendeur de ces vérités. Qu'on parcoure l'une après l'autre toutes les scènes importantes dans toutes les pièces qui nous restent d'Eschyle : on y verra qu'au contraire l'effet tragique est produit par l'action réciproque de l'homme et de la Divinité, ou de l'homme contre l'homme; hors de là, il n'y a point de drame possible, parce qu'il n'y aurait ni mouvement, ni incertitude, ni danger, ni espoir. Cette passivité que l'on croit trouver dans Eschyle aurait éteint ses conceptions, prosterné ses personnages, aplati son style; Eschyle ne serait pas, s'il était fataliste, car, encore une fois, la passivité est stérile, et cette idée même est intraduisible en poésie.

Nos facultés se lient entre elles et sont solidaires; elles se développent en outre ou s'atrophient suivant que la société, par ses excitations, les réveille, ou par son apathie les endort. La liberté bouillonne dans l'âme d'Eschyle comme elle bouillonnait dans son pays à l'époque de cette invasion persique, dont le refoulement sauva tout l'avenir de l'Europe. Poser, dans de telles circonstances et dans de tels esprits, la fatalité despotique comme principe d'action, d'intelligence et d'art, c'est impossible. Sous ce principe, l'art d'Eschyle et de Sophocle serait resté enseveli dans les sanctuaires, avec ses mythes inexpliqués, terreurs et arcanes de gouvernement; l'art de Phidias serait resté, comme en Égypte, une écriture de pierre, mystérieuse et immuable, afin de rester un secret et une puissance pour quelques-uns. L'histoire étouffée se serait perdue, et il nous faudrait aujourd'hui déchiffrer et conjecturer la Grèce comme on déterre l'Égypte et Ninive; car si les Grecs avaient proclamé la passivité dans leurs œuvres, c'eût été parce qu'ils l'avaient dans leur âme, et dès lors ils n'auraient rien créé. Ils auraient adoré en silence comme des Indiens, ou rêvé de cosmogonies comme des brahmes. Loin de là : — la Grèce a créé et nous a laissé un héritage toujours fertile, parce que la liberté a été son dogme et sa vie. Et ce n'est point là un heureux accident, c'est une loi plus générale, et qui s'explique. Il y a un fait des plus importans, et qui vaut bien des raisons : c'est que tous les grands foyers de génie humain qui ont brillé dans l'histoire se sont allumés ou à la liberté publique, ou aux troubles publics. Ceux mêmes qui réprouvent ou les troubles ou la liberté y puisent leur force et leur élévation. Bossuet et Corneille ont leur racine dans les luttes religieuses et politiques qui les avaient précédés; Chateaubriand et De Maistre sont nés, par réaction, de la révolution française. C'est que si vous renfermez les hommes chacun chez soi, leur esprit se contracte à la longue à la mesure de leurs affaires ou de leurs plaisirs. Si au contraire la société élabore ou discute ses propres intérêts, la grandeur des choses élève les pensées, et comme tout se tient dans l'intelligence, toutes les questions sérieuses se remuent à la fois. Grossir quelques inconvéniens de la liberté pour les lui jeter à la tête, c'est plus facile que généreux. Les générations humaines ne sont-elles pas une seule famille qui ne meurt point, et qui a charge de fertiliser le champ divin à la sueur de son front? L'une d'elles a-t-elle le droit d'être égoïste pour une fausse tranquillité, et de se dérober aux conditions laborieuses que Dieu a mises aux progrès? Si nous devons tant aux fatigues du passé, ne devons-nous pas nos fatigues à l'avenir? Et pour ramener ces réflexions à Eschyle, le feu civilisateur n'est-il point dû à Prométhée souffrant?

LOUIS BINAUT.

LE ROMAN

EN 1853.

Je voudrais parler de l'état présent du roman, mais il faut faire un choix, et le choix n'est pas facile. Apprécier tous les romans publiés cette année! chose impossible, et qui n'intéresserait personne. Les pensées que j'aurais à exprimer s'effaceraient devant la multitude des détails que j'aurais à indiquer. Pour enchaîner l'attention du lecteur, je suis forcé de circonscrire le champ de mon examen. Il se présente un point de départ tout naturel qui me permet d'embrasser d'un regard les dernières œuvres qui offrent quelque importance.

Les promesses du roman n'ont pas été moins pompeuses que les promesses de l'école dramatique. Ces promesses, je me plais à le reconnaître, ont été suivies de gages nombreux, de gages éclatans : Prosper Mérimée, Alfred de Vigny, George Sand, ont inauguré dignement l'ère nouvelle. Aujourd'hui, nous sommes bien loin de ces promesses. La vérité historique, la vérité humaine que nous attendions, dont les premières lueurs nous avaient réjouis, sont à peu près oubliées. C'est à peine si les ouvriers qui ont remplacé les artistes comprennent ce magnifique programme. Si quelqu'un se hasarde à le rappeler, on le compare volontiers à l'apôtre prêchant dans le désert. Il faut pourtant, pour estimer les œuvres nouvelles, prendre comme pierre de touche les promesses dont je viens de parler, car c'est la seule manière d'exprimer une opinion précise et de ne pas demeurer dans les nuages.

Essaierai-je d'analyser les interminables récits qui aident les désœuvrés à tuer le temps? Tâche ingrate! Les auteurs, formés en

société commerciale, se riraient à bon droit de mon ingénuité, si je tentais de les juger d'après les lois littéraires. Uniquement occupés d'amuser le public, ils ne souhaitent rien de plus et se moquent de toutes les poétiques. Pureté de la langue, vraisemblance des incidens, dessin des personnages, logique des caractères, autant de billevesées qu'ils ont depuis longtemps vouées au mépris. Pourvu qu'ils tiennent la curiosité en baleine, leur ambition est satisfaite. Laissons donc en paix ces narrateurs infatigables qui se sont placés en dehors de la littérature; qu'ils poursuivent sans relâche l'exploitation de leur industrie : nous ne les troublerons pas dans leurs travaux, où l'art n'a rien à voir. Pour tracer une image fidèle du roman, c'est ailleurs que nous devons jeter les yeux. Nous prévoyons les plaintes de tous les ouvriers dont nous ne parlerons pas, et nous nous résignons d'avance, sans amertume et sans dépit, aux reproches qu'ils ne manqueront pas de nous adresser. Si nous avions le malheur de les craindre, nous n'arriverions à formuler qu'une pensée presque insaisissable; il vaut mieux accepter l'accusation d'injustice et passer sous silence les denrées qui se donnent pour des œuvres et qui encombrent le marché. Le public nous saura gré de nos omissions, car la discussion gagnera en précision, en clarté, en évidence, ce qu'elle perdra en étendue.

Pour discuter avec quelque profit, pour ne pas jeter au vent des paroles inutiles, il faut se trouver aux prises avec une idée nettement définie, clairement développée. Or, parmi les romans publiés chaque année, combien y en a-t-il qui satisfassent à cette double condition? Je laisse au public le soin de résoudre la question. Si les œuvres sérieuses, écrites de bonne foi, n'étaient pas si rares, la tâche de la critique serait infiniment plus facile : n'étant plus réduite à deviner l'intention de l'auteur, elle pourrait parler sans amertume et sans dépit; mais comment traiter avec indulgence, comment étudier avec attention, comment lire jusqu'au bout, sans impatience, des récits dont tous les incidens combinés au hasard semblent un défi porté à toutes les lois de l'intelligence? En parcourant ces pages improvisées avec tant d'insouciance, la critique ne sait vraiment où se prendre, et ce qu'elle a de mieux à faire, c'est de s'abstenir.

L'auteur d'*Indiana* et de *Valentine*, bien qu'il abuse de ses riches facultés, ouvre du moins un champ large à la discussion. Aussi est-ce pour nous un devoir d'étudier ses derniers romans. S'il ne développe pas toujours d'une manière très logique l'idée qu'il a conçue, il lui arrive rarement de ne pas intéresser. Il excelle dans la peinture du paysage, et ses personnages, sans être toujours vrais, sont tracés d'une main énergique. Lorsqu'il exprime des pensées para-

doxales, il trouve moyen de leur prêter un accent de vérité : il faut quelques instans de réflexion pour découvrir le piége tendu à la crédulité du lecteur. Il possède d'ailleurs une telle richesse d'invention, il y a dans son talent tant d'abondance et de spontanéité, que les esprits les plus sévères sont entraînés vers lui par une invincible sympathie. Tout en condamnant ses égaremens, tout en blâmant son goût pour la déclamation, ils étudient avec vigilance ses moindres tentatives. J'aimerais mieux, pour ma part, qu'il apportât plus de soin et surtout plus de prévoyance dans la conception et la composition de ses œuvres; telles qu'elles sont, elles méritent pourtant une sérieuse attention, et il est bien rare qu'il n'y ait pas dans ces œuvres un coin qui défie tous les reproches. Il raconte avec bonheur, et les incidens ne lui coûtent rien. Il y a dans la marche de son récit tant d'aisance et de rapidité, qu'il ne semble pas inventer, mais se souvenir.

L'auteur des *Mystères de Paris,* quoique placé bien au-dessous de l'auteur d'*Indiana,* possède cependant un don précieux, l'art d'exciter, d'enchaîner la curiosité. Malheureusement il sacrifie tout à l'exercice de cette faculté : pourvu que le lecteur soit tenu en haleine, peu lui importe de contenter les hommes sensés, les esprits délicats. Il y a dans son talent un mélange de raffinement et de brutalité qui blesse le goût, mais qui a fondé sa popularité. Par le raffinement, il s'adresse aux âmes que la mollesse a corrompues; par la brutalité, il plaît à tous ceux qui déifient les appétits les plus grossiers, et le nombre en est grand. Depuis la mort de Balzac, l'auteur des *Mystères de Paris* est parmi nous le peintre le plus émouvant de la réalité. Il ne recule devant aucun tableau, il se complaît dans l'expression des sentimens les plus hideux, et tout en réprouvant le choix des sujets, je suis forcé d'avouer qu'il sait donner à ses personnages le relief et la vie. Aussi la critique manquerait à sa mission, si elle ne tenait pas compte de cet écrivain très peu littéraire, mais dont l'action sur la foule ne peut être contestée. Cette action a-t-elle été salutaire? Je suis très loin de le penser, et c'est précisément parce que je la considère comme très dangereuse qu'il m'importe de la définir et de l'expliquer. Malgré ses allures de réformateur, M. Sue n'a corrigé personne, et je suis pleinement convaincu qu'il a semé dans bien des âmes des germes de corruption. C'est pourquoi il me semble utile d'étudier ses procédés. Je ne parle pas de son style, et pour cause : l'auteur des *Mystères de Paris* n'a point étudié les secrets de notre langue et ne paraît guère s'en soucier. Son but unique est d'émouvoir, et pour atteindre ce but, il ne craint pas de surexciter les sentimens les plus vulgaires, les passions les plus basses. Qu'il ignore le danger de pareils récits, ou qu'il en ait conscience, là n'est pas la question. Je n'ai pas à juger les intentions, mais les œuvres;

or ces œuvres, où se révèle souvent une imitation très habile de la réalité, sont à mes yeux des œuvres pernicieuses. Aussi me paraît-il opportun d'analyser et d'apprécier le dernier roman publié par l'auteur des *Mystères de Paris*. Le bien et le beau sont réunis par des liens étroits : en parlant au nom du goût, je parlerai au nom du devoir. Peindre la réalité dans ses moindres détails, se complaire dans l'analyse des passions les plus hideuses, est tout à la fois une offense aux lois poétiques et aux lois morales. Sans sortir du domaine de la critique littéraire, je me trouve donc amené à prononcer implicitement un jugement qui relève de la pure philosophie. Quelque dures que puissent paraître les conséquences d'un tel jugement, je ne songe pas à les répudier. L'union du bien et du beau est une vérité hors de toute contestation : il m'est donc impossible de toucher à la seconde question sans effleurer la première. Que l'auteur des *Mystères de Paris* ne s'en prenne qu'à lui-même, si, en signalant ses fautes de goût, je signale en même temps les aberrations morales qu'elles représentent : je suis obligé d'accepter la nature humaine telle qu'elle est.

Ces prémisses une fois posées, je ne crains pas que le lecteur se méprenne sur ma pensée. Ma sévérité n'étonnera personne, car les récits que le talent popularise sont puissans pour le mal comme pour le bien, et quand le danger frappe nos yeux, l'indulgence ne serait qu'une coupable faiblesse.

Je voudrais pouvoir louer *Mont-Revêche*, car personne plus que moi n'aime le talent de George Sand; mais, en conscience, je ne puis accepter ce récit comme une œuvre sérieuse. Assurément, plusieurs parties de ce roman se recommandent par des qualités éclatantes; mais, il faut bien l'avouer, ce n'est, à tout prendre, qu'une ébauche ingénieuse. Le héros de cette nouvelle conception, Dutertre, est un modèle accompli de tolérance et de sagesse; je crains seulement qu'il ne soit très difficile de rencontrer dans le monde des hommes pareils à ce type idéal. Marié pour la seconde fois, il endure, avec une magnanimité stoïque, toutes les persécutions dirigées contre sa nouvelle femme par l'aînée de ses filles. A parler franchement, Nathalie est tout simplement un monstre. Il serait difficile de trouver parmi les créatures vivantes une fille plus odieuse et plus misérable. Coquette et bas-bleu, Nathalie n'épargne à sa belle-mère aucune torture; elle ne néglige aucune occasion de la blesser, et dépense toutes les forces de son esprit pour la tourmenter à toute heure. L'auteur paraît avoir dessiné ce portrait avec une singulière prédilection: quel motif l'a guidé? Je l'ignore. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce personnage, souverainement odieux, tient dans sa composition une place considérable.

Il règne dans tout ce récit une telle imprévoyance, que tout sem-

ble marcher au hasard; aussi n'essaierai-je pas de raconter la fable imaginée par l'auteur. Ce ne serait pas seulement une tâche difficile, mais une tâche inutile, car la popularité de son nom lui assure de nombreux lecteurs. Tous ceux à qui je m'adresse connaissent le récit sur lequel je donne mon sentiment; je n'ai donc à exprimer que ma pensée, sans m'arrêter à caractériser les incidens de cette fable. Or une chose m'a frappé dans ce livre, tour à tour spirituel et vulgaire : c'est la réhabilitation, je pourrais dire l'apothéose de la femme virile. Chacun de nous se rappelle avec bonheur une des créations les plus charmantes de Walter Scott, Diana Vernon; c'est à coup sûr une des inventions les plus vraies du génie moderne. Diana Vernon, tout en portant parfois la hardiesse jusqu'à la témérité, n'abandonne pourtant jamais la grâce de son sexe. Or, j'ai regret à le dire, l'Éveline de *Mont-Revêche* laisse bien loin derrière elle Diana Vernon; elle ne se contente pas de la hardiesse, de la témérité : elle pousse le goût des aventures jusqu'au ridicule, jusqu'à l'extravagance. Avec la meilleure volonté du monde, il est à peu près impossible de s'intéresser à Éveline. Pour se faire aimer, elle imagine de prendre le costume d'un portrait de famille, et de parler à l'homme qu'elle aime sous les traits d'un fantôme. Ce tête-à-tête inattendu a déjà quelque chose de très singulier; mais comme elle ne croit pas avoir pleinement réussi, comme elle n'est pas sûre d'avoir conquis le cœur qu'elle veut gouverner despotiquement, elle se résout tout simplement à risquer ses membres pour terminer l'aventure : elle brise les vitraux d'une chapelle pour arriver jusqu'à son bien-aimé. Ici se place naturellement une observation que tous les lecteurs ont déjà devinée. Si la faiblesse et la pusillanimité sont pour l'homme une honte que personne ne songe à contester, la virilité chez les femmes n'est pas moins condamnable : c'est tout simplement le renversement des rôles légitimes.

Éveline sautant par une fenêtre et se foulant le pied est, à mon avis, une des plus tristes inventions qui se puissent imaginer, et j'ajouterai que c'est un ressort répudié par la raison; car le talent, si élevé qu'il soit, ne saurait changer la nature des choses, et tous les hommes qui ont franchi la limite de la jeunesse savent très bien que la femme est faite pour la défense, et qu'elle perd la moitié de ses charmes lorsqu'elle oublie son rôle naturel. Éveline, fût-elle cent fois plus belle, fût-elle pourvue de tous les dons qui excitent l'admiration et la sympathie, compromet tous ses droits à l'affection de l'homme qu'elle aime; car toute sa conduite est là pour prouver qu'elle n'a besoin d'aucune protection, et, je le demande, que signifie une femme qui se protége, ou qui du moins croit se protéger elle-même? Une femme qui escalade une muraille, qui s'habille en homme pour rendre son escalade plus facile, n'est tout au plus qu'un personnage

d'opéra-comique, et ne réussira jamais à exciter dans l'esprit du lecteur une vive sympathie. Il faut laisser aux femmes le rôle qui leur appartient, la force n'est pas leur apanage, et toutes les fois qu'elles essaient de se l'attribuer, elles jouent gros jeu. L'auteur de *Mont-Revêche*, si habile et si ingénieux d'ailleurs, me paraît avoir perdu de vue cette vérité si élémentaire; son Éveline, qui au début rappelle Diana Vernon, perd bientôt tous les attributs de son sexe. A mesure que le récit se développe, elle cesse d'être femme et ne réussit pas à se faire homme. A proprement parler, elle multiplie ses folies en pure perte; un homme sensé ne se croira jamais obligé d'épouser une fille qui se compromet sans nécessité. Éveline, au lieu d'entrer par la fenêtre, pourrait très bien entrer par la porte; elle pourrait dire à son père le choix qu'elle a fait, et son père ne manquerait pas de le ratifier. Au lieu de suivre la voie que lui trace la raison, elle épuise tous les moyens que le bon sens réprouve, et doit s'estimer trop heureuse de trouver dans l'homme qu'elle a préféré une âme assez délicate pour lui pardonner toutes ses folies. Plus je songe à cet incroyable personnage, plus j'ai peine à m'expliquer par quelle série d'idées l'auteur a été conduit à le créer. Je ne comprends pas qu'une imagination aussi riche, aussi féconde, ait conçu une femme telle qu'Éveline; car enfin, parlons franchement, c'est tout à la fois moins qu'une femme et moins qu'un homme : invention incomplète et boiteuse, que le goût répudie et que le talent ne saurait sauver; inspiration malheureuse, qui blesse toutes les âmes délicates, et que la richesse du langage ne réussit pas à excuser. Si j'insiste si longtemps sur les vices poétiques de ce personnage, c'est que l'auteur a plusieurs fois essayé de nous le faire accepter sous des noms différens.

Pour être juste, j'ajouterai que le personnage de Benjamine est une création charmante : ingénuité, grâce, fraîcheur, tout se trouve réuni dans cette adorable fille, qui comprend toute la perversité de Nathalie, toute l'étourderie aventureuse d'Éveline, et qui n'a qu'un seul but, une seule préoccupation, le bonheur de son père. Voilà une femme, une vraie femme, une créature vraiment digne d'affection, à qui tous les hommes seraient heureux de donner leur nom. Je me demande comment l'auteur qui a conçu Benjamine a pu concevoir en même temps Éveline et Nathalie, et je me déclare incapable de résoudre la question. On me dira peut-être qu'Éveline et Nathalie sont là pour servir de repoussoir à Benjamine : cet argument ne saurait me désarmer. Quoi qu'on puisse dire en effet, le poète n'est jamais bien reçu à nous présenter des personnages que le bon sens répudie comme trop odieux ou trop extravagans. J'admets, et tout le monde admettra sans doute, qu'il se rencontre des filles dénaturées dont le seul bon-

heur est de multiplier la souffrance autour d'elles; j'admets que l'orgueil suggère à certaines femmes la pensée ridicule de se faire hommes et de s'exposer à toutes les chances de la destinée virile : ces idées une fois admises, il reste à savoir dans quelles conditions on peut les produire, et je pense que l'auteur de *Mont-Revêche* n'a pas tenu compte de ces conditions, et qu'il nous a montré des personnages réprouvés par le goût et le bon sens. Parlerai-je du dénoûment? On le connaît : Éveline épouse l'homme qu'elle aime, et obtient un bonheur qu'elle n'avait pas mérité; Nathalie triomphe dans les salons de Paris par sa beauté, par son esprit, et réalise enfin le rêve de son orgueil; quant à Benjamine, elle épouse son cousin.

S'il faut dire toute ma pensée sur cette étrange composition, c'est quelque chose de tumultueux et de confus. Il y a des pages charmantes, trop tôt suivies de pages sans couleur et sans vie; c'est un mélange inouï d'inspiration et d'abattement. A côté d'une scène franchement dessinée, écrite d'un style vif et rapide, je trouve une digression languissante et oiseuse; mon esprit se partage entre l'admiration et le dépit. Je ne voudrais pas me montrer trop sévère envers un esprit si ingénieux, mais en vérité je ne saurais accepter sans protestation un écrit conçu avec tant d'imprévoyance. Le talent y est semé à profusion, je me plais à le reconnaître. Cet aveu une fois fait, je retrouve toute ma liberté pour affirmer que *Mont-Revêche*, malgré ses rares qualités, ne prendra pas place parmi les monumens durables de notre temps. C'est une ébauche et rien de plus, ébauche puissante, je le veux bien, mais enfin ce n'est pas un livre dans la véritable acception du mot, et ma sympathie même pour le talent de l'auteur m'oblige à le dire sans réserve.

Je retrouve avec joie dans les premiers chapitres de *la Filleule* toute la grâce, toute la fraîcheur, tout l'entraînement des premiers récits de l'auteur. Il me semble difficile de débuter plus heureusement. Toute l'enfance de Morenita est racontée avec un talent de premier ordre. Si le reste du livre était écrit du même style, avec la même simplicité, avec la même sobriété, ce serait tout simplement un chef-d'œuvre. Malheureusement le reste de la narration ne répond pas au commencement; les digressions se multiplient à l'infini, et le lecteur saisit à grand'peine l'enchaînement des pensées et des sentimens. Les conversations de Stéphen avec ses amis se prolongent sans raison et n'ont pas grand'chose à démêler avec l'action. Et puis, le dirai-je? il me semble que Stéphen et Anicée sont plutôt des anges que des créatures humaines. Une telle perfection a quelque chose de désespérant. Je consens volontiers à les admirer, mais je suis forcé d'avouer qu'ils ne peuvent m'intéresser longtemps, parce qu'ils n'appartiennent pas à notre nature. Les sentimens qui les animent, les

pensées qu'ils expriment sont tellement supérieurs à la vie commune, que je me sens accablé plutôt qu'attendri.

Grandisson, que le XVIIIe siècle déclarait impossible, devient presque vraisemblable si on le compare à Stéphen. Une seule passion domine son âme, mais une passion tellement pure, tellement chaste, que l'esprit le plus austère ne saurait songer à la condamner. L'amour de Stéphen pour Anicée est une conception dont le type ne se trouve assurément pas sur la terre. Chose étrange, que les plus habiles seraient fort embarrassés d'expliquer : cet amour, qui n'a rien de commun avec le limon dont nous sommes pétris, si constant, si désintéressé, que les séraphins pourraient seuls comprendre, si poétique dans son expression, qui se nourrit de lui-même, à qui suffit une lointaine espérance, finit par perdre sa grandeur, et nous semble presque ridicule. Notre admiration a beau demeurer la même, il nous arrive de sourire en lisant les lettres passionnées de Stéphen à Mme de Saules. S'il fallait à toute force trouver le mot de cette énigme, peut-être l'infirmité de notre nature suffirait-elle à la résoudre. En effet, pourquoi Stéphen et Anicée, qui tout d'abord ont excité notre admiration par la noblesse de leur caractère, perdent-ils une part de leur prestige? Parce qu'ils vieillissent, et que leur mutuelle exaltation n'est plus de leur âge. Ce n'est pas tout. Anicée a dix ans de plus que son poétique amant; or, si un homme de vingt-quatre ans peut aimer avec passion une femme de trente-quatre ans, cet amour n'est plus acceptable dix ans plus tard. Si Anicée eût répondu à l'amour de Stéphen lorsqu'elle gardait encore presque tous les charmes de la jeunesse, la durée de cet amour se comprendrait à merveille et n'aurait rien de fabuleux; mais attendre pour épouser Mme de Saules que les fils d'argent se mêlent sur son front aux fils d'or, en vérité c'est un héroïsme que la plupart des lecteurs refuseront de comprendre. Pour justifier la passion persévérante de Stéphen, il fallait absolument invoquer la puissance des souvenirs. C'est pourquoi cette nouvelle apothéose de la femme de quarante ans ne me semble pas heureuse. Personne ne comprendra que la ferveur de Stéphen ne s'attiédisse pas à mesure que l'objet de sa passion marche vers la maturité. Toutefois je n'entends pas nier tout ce qu'il y a de gracieux et d'exquis dans la peinture de cette passion à ses débuts. Mme de Saules est une charmante créature. Si elle ne se laissait pas adorer comme une madone, je lui pardonnerais son éternelle perfection.

Stéphen et Anicée occupent dans *la Filleule* presque autant de place que Morenita, qui est pourtant le principal personnage, et le lecteur a presque oublié la fille de la bohémienne, lorsqu'il la voit reparaître avec ses instincts sauvages, que les soins maternels de Mme de Saules n'ont pas réussi à étouffer. L'auteur a fait preuve d'un

rare talent en nous montrant cette nature indépendante, fière et passionnée, aux prises avec les lois de notre civilisation. L'amour de Morenita pour son tuteur, sa colère en apprenant que Stéphen ne peut l'aimer, qu'il n'aimera jamais que Mme de Saules, sont retracés avec précision, avec éloquence. — Notons en passant qu'une fille de quatorze ans, quoique bohémienne, n'a pas trop bonne grâce à grimper sur un arbre, fût-ce même pour jeter sur la tête de son tuteur une pluie de violettes. C'est une espièglerie d'assez mauvais goût, car Morenita est femme par le cœur, et de pareilles équipées ne conviennent qu'aux enfans. Cependant cette seconde partie offre encore un grand nombre de pages très dignes d'éloges.

Quant à la dernière partie, j'ai regret à le dire, elle touche trop souvent au mélodrame. L'affection de Morenita pour l'homme qu'elle croit d'abord être son frère, sa confiance illimitée tant qu'elle garde cette croyance, sa révolte en apprenant qu'elle a été trompée, pourraient nous intéresser, si elle ne finissait par se livrer à l'homme qu'elle a d'abord accablé de son mépris, et si, pour s'échapper du couvent, elle n'avait recours à un travestissement, à un tour de passe-passe qui serait tout au plus de mise en carnaval. Cette dernière partie du récit ne saurait être comparée aux deux premières. C'est grand dommage, car si de trop nombreuses digressions viennent briser la trame de la narration, *la Filleule* offre plus d'une scène racontée avec une naïveté charmante; si la fin répondait au commencement et au milieu, il suffirait d'enlever quelques pages pour contenter le goût des juges les plus délicats.

Les Maîtres Sonneurs sont une nouvelle tentative dans le champ de la simplicité absolue. Je crains fort que l'auteur ne soit engagé dans une fausse route. Il paraît croire que la langue parlée dans nos villes ne se prête pas à la simplicité, et pour régénérer l'art, pour lui rendre sa naïveté primitive, il se met à parler la langue du village. Ou je me trompe étrangement, ou ce n'est là qu'une puérilité sans profit pour l'art. Dans le nouveau récit, l'invention proprement dite tient très peu de place; en revanche, les incidens les plus vulgaires, les détails les plus insignifians, sont racontés dans un idiome singulier, qui sans doute n'appartient pas à la ville, mais qui ne me semble pas appartenir au village. Je trouve dans cette prétendue naïveté beaucoup plus d'affectation que de franchise. Les pensées mêmes que l'auteur s'est proposé de rendre contrastent d'une manière frappante avec l'intention qu'il annonce, car elles ne sont rien moins que simples. Les personnages analysent leurs moindres sentimens avec une sagacité qui ferait honneur aux casuistes les plus subtils, et quand ils ne parlent pas d'eux-mêmes, quand ils se mettent à parler de l'art, ils exposent des théories qui semblent empruntées aux uni-

versités allemandes. Pour retrouver la simplicité du langage, la première condition était de mettre en œuvre des pensées naïves, et c'est là précisément ce que l'auteur a négligé. Quand Brulette ne prend pas plaisir à désespérer tous ses amoureux, elle discute sur la musique avec une abondance et une finesse qui étonnent à bon droit chez une fille élevée au village. Elle reprend la vieille querelle de l'inspiration et de l'étude, qui ne promet pas de s'apaiser prochainement. A vrai dire, la question telle que la pose l'auteur des *Maîtres Sonneurs* me paraît insoluble et oiseuse. Personne n'a jamais contesté le caractère divin de l'inspiration, c'est une cause gagnée depuis longtemps. Quant aux dangers de l'étude, fussent-ils réels, et je ne le pense pas, il serait très inutile de les signaler, car je ne vois pas que l'étude prenne chez nous un caractère épidémique. Brulette, après avoir entendu un air de musette, raconte tout ce qu'elle a rêvé pendant l'exécution de ce morceau. Il y a certainement dans le récit de son rêve une grande richesse d'imagination; mais je doute fort que la musique puisse jamais tenir les promesses d'un pareil programme. La *Symphonie pastorale*, si justement admirée, ne peut soutenir la comparaison avec cet air de musette.

Et comme si l'inspiration n'était pas assez glorifiée, comme si l'étude n'était pas suffisamment convaincue d'impuissance, l'auteur expose à sa manière le mode mineur et le mode majeur. Aux plaines le majeur, aux montagnes le mineur : c'est un partage arrêté d'avance, et que nulle volonté ne saurait changer. Qu'on ne parle plus des intervalles ménagés dans la composition de la gamme pour expliquer la différence des deux modes : une telle théorie est bonne tout au plus pour les hommes d'étude; les hommes d'inspiration n'ont pas à s'inquiéter de pareilles vétilles. Mozart et Beethoven passent d'emblée à l'état d'énigmes, car ils maniaient avec une égale habileté le mineur et le majeur. Par quel étrange privilége ont-ils possédé tout à la fois le génie de la montagne et le génie de la plaine? Question délicate et ardue, qui mériterait d'être mise au concours. Comment ont-ils affronté impunément les dangers de l'étude? Autre question plus difficile encore, et que je n'essaierai pas de résoudre. Peut-être l'auteur n'a-t-il pas mesuré toute la portée de ses théories musicales, j'incline à le penser; peut-être n'a-t-il pas prévu toutes les conséquences qu'il serait permis d'en tirer : dans tous les cas, il affiche pour l'étude un dédain qui surprendra tous les lecteurs sensés, et pour l'ignorance un respect superstitieux qui n'obtiendra que le sourire.

Est-ce à dire que *les Maîtres Sonneurs* n'offrent aucun intérêt? Je suis loin de le penser. L'auteur de *la Mare-au-Diable* et de *la Petite Fadette*, lors même qu'il se fourvoie, garde encore le secret de nous attacher. Il y a jusque dans ses paradoxes un accent de franchise qui

nous séduit, et puis, quoi qu'il fasse, il retrouve toujours son talent de paysagiste. Il y a dans *les Maîtres Sonneurs* plus d'une page émouvante sur l'aspect des bois et des champs. En lisant ces descriptions si vraies, si variées, on respire à pleins poumons, la poitrine se dilate, et le lecteur oublie toutes les déclamations, toutes les théories musicales de Brulette, pour ne songer qu'à la nature qui est devant lui. Le paysage n'est pas d'ailleurs le seul intérêt que présentent *les Maîtres Sonneurs*. Huriel et sa sœur Thérèse sont dessinés avec franchise. Quant au *Grand-Bûcheux*, pour qui l'auteur ne cache pas sa prédilection, j'avoue qu'il est demeuré pour moi lettre close. C'est un maître sonneur de la première force, je le veux bien, qui a deviné le mineur et le majeur sans perdre son temps à étudier; mais son talent sur la musette ne suffit pas à expliquer la vénération qu'il inspire à sa famille et à ses élèves, car le *Grand-Bûcheux* n'est pas avare de leçons.

Qu'est-ce donc en somme que ce livre singulier? Un enfantillage, rien de plus. La route qui doit ramener l'art à sa primitive simplicité reste encore à trouver. *Les Maîtres Sonneurs* n'ont pas rapproché le but. J'aime à espérer que l'auteur renoncera prochainement aux locutions rustiques, et comprendra qu'il faut chercher ailleurs la régénération, le rajeunissement de l'art. C'est mon vœu bien sincère.

Quel but s'est proposé M. Sue en écrivant *Fernand Duplessis?* Qu'a-t-il voulu prouver? Et j'emploie à dessein cette dernière expression, car chacun sait depuis longtemps que l'auteur attribue volontiers à ses récits la valeur d'une démonstration. A-t-il résolu de mettre en pleine évidence l'égoïsme, qui assure le malheur d'un trop grand nombre d'unions? Si telle a été sa pensée, je reconnais que son livre l'exprime assez fidèlement, peut-être même la franchise de Fernand va-t-elle jusqu'à la brutalité. Il y a certainement dans cette confession d'un mari plus d'une page qui semble marquée au coin de la vérité; mais la vérité même, pour garder sa valeur poétique, ne doit pas se montrer à nous telle que nos yeux l'aperçoivent dans la vie de chaque jour. Or M. Sue ne paraît pas avoir mesuré l'intervalle qui sépare la poésie de la vie réelle : à côté d'une page qui révèle un observateur très attentif, il place sans hésiter une page qui soulève le cœur et provoque le dégoût. Je veux bien croire que plus d'un homme se marie avec la ferme résolution de ne voir dans sa compagne qu'un intendant ou une garde-malade; mais pour l'accomplissement même de cette résolution, il importe de ne pas exciter l'aversion dès le premier jour. Que fait pourtant Fernand Duplessis? Il ne néglige rien pour décourager le cœur de la femme qu'il a choisie, et sa méthode est si sûre, qu'il réussit pleinement. Le lendemain

de son mariage, il est pour sa femme un objet de haine. Il s'applaudit de son succès, et ne paraît pas craindre que la haine devienne du mépris. De la part d'un homme si fier de sa pénétration, c'est une imprudence qui a lieu de nous surprendre. Cette première épreuve acceptée, la suite du récit n'est pas difficile à prévoir. Pour que l'égoïsme se montre à nous dans toute sa monstruosité, il faut que la victime choisie par Fernand accepte sans révolte et sans murmure les tortures qui lui sont imposées, il faut qu'elle succombe sous le poids du malheur, et c'est en effet ce qui arrive : elle meurt en bénissant la mort qui la délivre.

Pour exposer dans toute sa crudité l'argument présenté par M. Sue sous la forme d'une narration, j'ai passé sous silence tous les épisodes de cette étrange confession; cependant ces épisodes méritent d'être mentionnés, car ils ajoutent encore au dégoût que Fernand nous inspire. Je n'insisterai pas sur l'inutilité parfaite de la première partie, car la vie de collége n'a rien à démêler avec la vie de ménage. Je n'appellerai l'attention que sur les scènes qui précèdent le mariage de Fernand. Pour clore dignement sa vie de jeune homme, après avoir usé, abusé de toute chose, notre héros trahit son meilleur ami. Et ne croyez pas qu'il cède à l'entraînement de la passion. Quand Fernand trompe Raymon, il est depuis longtemps mort à la passion : son cœur n'est plus que cendre. La trahison n'est pour lui qu'une saveur nouvelle ajoutée au plaisir des sens. Je ne prends pas la peine de rappeler toutes les aventures, toutes les bonnes fortunes de Fernand avant son mariage, parce que les unes sont grossières, et les autres banales; mais le dernier épisode de cette vie livrée à tous les vents doit obtenir une mention à part. Qui le croirait? M. Sue, craignant sans doute que son héros ne fût pas encore assez odieux, a cherché dans une combinaison toute nouvelle un moyen sûr de le river à notre mépris. Fernand, qui avant son mariage a pris la femme de Raymon et l'a vue mourir de honte et de désespoir, Fernand, une fois certain de l'aversion qu'il avait rêvée comme le fondement le plus sûr de la paix domestique, cherche dans la possession de la mère de Raymon une distraction nouvelle. N'est-ce pas là une merveilleuse invention? Devant ce dernier trait, il n'y a qu'à s'incliner. Quel goût délicat! quel ressort ingénieux! Si jamais homme a mérité le nom de fange, c'est à coup sûr Fernand. En vérité, j'ai peine à comprendre qu'un écrivain qui plus d'une fois a donné des preuves de talent se laisse entraîner à des aberrations si monstrueuses. S'il y a quelque part des hommes qui rêvent ou qui réalisent un tel avilissement, ce n'est pas au roman de nous les montrer : ils ne sont à leur place que sur les bancs de la cour d'assises.

Si M. Sue a voulu flétrir l'égoïsme, et je ne crois pas pouvoir lui

attribuer une autre intention, il a plus d'une fois perdu de vue le but qu'il s'était proposé. Chemin faisant, pour émouvoir le lecteur, il lui a présenté les tableaux les plus hideux, et le dégoût excité par ces tableaux est si profond, que le lecteur se demande à quoi sert cet amoncèlement de boue. C'est un étrange emploi du talent. Parlerai-je de la composition? Il n'y a pas trace de composition dans *les Mémoires d'un Mari*. Quoique l'auteur ait adopté la forme autobiographique, il s'en faut de beaucoup que le récit ait la simplicité d'un journal. Il y a des entretiens sans fin qui ne tiennent pas au récit, puis des digressions, des tirades ampoulées, qui ne blessent pas seulement le goût, mais fatiguent l'attention. Tout marche au hasard; il n'y a pas un chapitre qui ne puisse être déplacé à l'insu du lecteur, sans danger comme sans profit. Il est trop évident que l'auteur, en écrivant la première page, ne prévoyait pas comment il remplirait la seconde. Il s'est fié à son imagination, et sa présomption lui a porté malheur; j'aime à croire que, s'il eût réfléchi avant de prendre la plume, il nous eût épargné les scènes hideuses que l'improvisation ne saurait excuser.

Il me reste à parler d'un livre dont la foule a sans doute exagéré la valeur, mais qui cependant se recommande par un mérite assez rare de nos jours, je veux dire la simplicité. Il y a dans *la Dame aux Camélias* plusieurs scènes d'un intérêt très vif et très bien racontées. La sobriété du langage ajoute encore à l'émotion produite par le récit. Si c'est un roman, et l'opinion accréditée ne veut pas que ce soit un roman, il faut rendre justice à la vraisemblance de la fable, au rapide enchaînement de tous les épisodes. Réel ou inventé, peu importe, ce livre mérite une mention à part, parce qu'il émeut, et peint avec une déplorable fidélité toute une face de la société contemporaine. Il se trouve parmi nous des hommes qui s'attachent de préférence aux femmes perdues, comme il se trouve des femmes, d'ailleurs bien nées, bien élevées, entourées d'exemples excellens, qui se proposent pour tâche unique la régénération d'un homme dépravé. Sous ce double acharnement, il ne faut chercher qu'un vice unique : l'orgueil. M. Dumas fils, sans se préoccuper de cette question, s'est borné à raconter ce qu'il a dû voir ou savoir : il y a dans son récit un accent de sincérité qui n'appartient qu'au témoin oculaire ou à l'écrivain qui a recueilli d'irrécusables témoignages. Il serait facile de relever çà et là plusieurs pages où les sentimens exprimés manquent d'élévation et de délicatesse, où l'affection filiale et l'affection fraternelle sont profanées comme à plaisir par d'imprudentes comparaisons. Cependant, malgré ces taches qui frapperont tous les yeux exercés, *la Dame aux Camélias* ne peut être confondue avec les romans qui se publient chaque jour. Si les amours de Duval

et de Marguerite Gautier n'ont rien de poétique à leur début, elles se transforment dans la retraite de Bougival et perdent peu à peu la trace de leur souillure originelle; puis, l'agonie de Marguerite est si douloureuse et si cruelle, cette malheureuse fille, qui n'a jamais vécu que pour la splendeur et la vanité, est si durement châtiée dans la seule affection qu'elle ait ressentie, que les âmes les plus sévères lui pardonnent son passé de luxe et de fange, en voyant son corps épuisé, dont toute la beauté s'est évanouie. Ne parlons pas de *Manon Lescaut* à propos de *la Dame aux Camélias*, ce serait mal servir les intérêts du jeune écrivain; contentons-nous de lui dire qu'il ne manquera jamais d'obtenir la sympathie publique toutes les fois qu'il restera dans cette voie de simplicité.

Si maintenant je me demande quelle est aujourd'hui la physionomie générale du roman, je serai forcé d'avouer qu'il manque aux œuvres les plus applaudies deux genres de mérite dont l'importance ne saurait être méconnue : l'analyse des passions et le respect de la composition. Les romans dont j'ai parlé tout à l'heure offrent sans doute plusieurs parties très dignes d'attention; mais il serait difficile d'y trouver l'analyse d'une passion poursuivie avec persévérance. Quant à la composition proprement dite, les auteurs ne paraissent pas s'en préoccuper. Pourvu qu'ils étonnent ou qu'ils émeuvent, peu leur importe la disposition des scènes : on dirait que le hasard guide leur plume. Comme s'ils prenaient plaisir à contrecarrer les prétentions des dramaturges, qui veulent tout prévoir, les romanciers livrent tout aux chances de l'improvisation. Or qu'arrive-t-il? Les esprits les plus puissans ne jouent pas impunément ce jeu périlleux. Ils ont beau s'évertuer à l'heure du travail, ils ne produisent pas ce qu'ils seraient capables de produire s'ils consentaient à se placer dans d'autres conditions. Ils réussissent à écrire des pages ingénieuses ou pathétiques; mais ces pages mêmes nous charmeraient d'une manière plus sûre, nous attendriraient plus profondément, si elles étaient plus habilement préparées. On aura beau vanter la spontanéité du talent, on ne réussira jamais à détruire la puissance de la réflexion. Développer à la hâte une idée à peine entrevue, qui, couvée par la méditation, aurait pu se transformer, ne sera jamais une œuvre d'art. Les applaudissemens et les flatteries ne changeront pas la nature des choses. Sans l'analyse approfondie des passions, sans une composition ordonnée avec prévoyance, le roman n'est plus, pour me servir d'une locution vulgaire, qu'une manière de tuer le temps. Il sort du domaine littéraire et prend place à côté des cartes et du domino. C'est aux romanciers qu'il appartient de décider si ce rang leur convient et contente leur amour-propre.

Soyons juste pourtant, et n'imputons pas aux seuls romanciers la faute où ils sont tombés. Si depuis quelques années ils ont trop souvent négligé l'analyse des passions et la prévoyance dans la composition, le public a sa part de responsabilité dans cette double omission. Jamais l'engouement pour un talent justement populaire n'a été poussé aussi loin que de nos jours. Un succès éclatant devient une garantie d'inviolabilité. N'essayez pas d'avertir un écrivain applaudi lorsqu'il fait fausse route, on vous jette à la face l'accusation d'envie, et trop souvent la critique, pour se mettre à l'abri de ce terrible reproche, fait semblant de s'associer à l'engouement de la foule. Si le public et la critique n'avaient pas témoigné tant d'indulgence pour les moindres ébauches des romanciers, nous ne verrions pas s'accomplir ce qui se passe sous nos yeux; nous ne verrions pas le roman travailler avec acharnement à violer toutes les lois littéraires. Et qu'on ne m'accuse pas d'exagération, car j'ai prouvé en mainte occasion toute la sympathie que m'inspirent les talens laborieux et sincères. C'est au nom de cette sympathie que je prends la liberté de leur rappeler les conditions fondamentales du genre qui nous occupe. Qu'est-ce qu'un récit qui prend la forme biographique, au lieu de sonder tous les replis d'une action unique? Est-ce un roman dans la véritable acception du mot? Pour ma part, je ne le pense pas. Les romanciers paraissent croire que le nombre des incidens dispense de l'analyse des passions : c'est une erreur radicale, que la critique doit combattre en toute occasion. Quel que soit le talent de l'auteur pour la peinture du paysage ou l'invention des incidens, c'est toujours l'homme qui a droit à la première place dans le roman, comme au théâtre, comme dans toutes les formes de la pensée poétique. Or, une fois ce point accordé, et je ne crois pas possible de le contester, l'analyse de la passion domine de bien haut le paysage et les incidens. Plus les incidens se multiplient, plus l'homme s'amoindrit : à mesure que les incidens deviennent moins nombreux, l'homme reprend toute son importance, et condamne l'écrivain bon gré mal gré à l'analyse de la passion.

Ce que je dis aujourd'hui, je l'ai déjà dit plus d'une fois, et cependant je crois utile de le redire encore : l'engouement de la foule pour les romanciers qui ont su gagner ses bonnes grâces oblige la critique à se montrer de plus en plus sévère. Les conditions élémentaires que je rappelle, à défaut de nouveauté, se recommandent au moins par une incontestable évidence : l'étude de l'âme humaine est la substance même de toute poésie. Je n'apprends rien à personne en affirmant que le roman ne peut négliger cette étude sans manquer à sa mission; mais puisque la foule applaudit à outrance des récits où les passions humaines tiennent trop peu de place, je suis

bien forcé d'affirmer ce que tous les maîtres ont affirmé avant moi.

Quant à la composition, dont les romanciers semblent faire fi, je n'ai pas besoin d'en établir l'importance; c'est une cause plaidée depuis longtemps par des voix plus habiles que la mienne, et j'aurais mauvaise grâce à rouvrir un débat clos sans retour. Concevoir n'est pas composer. C'est pour avoir confondu ces deux momens de la pensée que tant d'esprits ingénieux ou puissans se sont fourvoyés. Entre la conception et la composition, il y a la même différence qu'entre apercevoir et regarder. Que les romanciers veuillent bien prendre la peine d'étudier les procédés de la pensée, et ils ne tarderont pas à comprendre tous les dangers de la méthode qu'ils ont adoptée. Pour eux, l'idée d'un récit équivaut à la composition du récit lui-même; ils croiraient se témoigner une injuste défiance, si, après avoir marqué le but où ils veulent arriver, ils traçaient la route qu'ils auront à suivre, c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'ils se contentent d'avoir aperçu l'idée d'une œuvre future, et dédaignent, comme une tâche au-dessous d'eux, la détermination et l'ordonnance des scènes qui doivent servir au développement de cette idée: — il y a dans une telle conduite un mélange de présomption et de gaspillage qui ne saurait être blâmé trop sévèrement. Les plus habiles sont à peine sûrs de toucher le but, et, avant de le toucher, combien de fois ne sont-ils pas condamnés à trébucher! Plus prudens, plus prévoyans, en dépensant moins de force, ils arriveraient d'un pas sûr au terme qu'ils ont marqué. Au lieu d'enfanter des œuvres éphémères, applaudies aujourd'hui avec fracas et demain oubliées sans pitié, ils établiraient leur renommée sur de solides fondemens.

Il semble qu'il n'y ait pas à hésiter, et pourtant les romanciers s'obstinent dans la voie périlleuse qu'ils ont choisie : ils multiplient leurs œuvres sans relâche, et leur renommée, au lieu de grandir, semble décroître en raison même de leur fécondité. Inutile avertissement : ils ferment les yeux à l'évidence; ils ne comprennent pas qu'un livre composé à loisir, exécuté avec un soin scrupuleux jusque dans ses moindres parties, a plus de chances de durée que la plus brillante improvisation. Ils redoublent d'activité, et il arrive un jour que la foule laisse passer leurs œuvres sans détourner la tête, et ne désire pas même en savoir le nom; alors viennent les reproches d'ingratitude, auxquels la foule répond par le silence et le dédain. Que les romanciers applaudis hier, oubliés aujourd'hui, ne s'en prennent qu'à eux-mêmes; chaque œuvre improvisée efface à leur insu une lettre de leur nom; c'est comme un flot montant qui bat et mine sans relâche leur popularité. Moins prodigues de leur pensée, résignés à toutes les lenteurs du travail, ils joueraient un jeu plus sûr. Plaise à Dieu que mes conseils soient recueillis par quelque oreille atten-

tive : j'ai grand'peur qu'ils ne soient emportés par le vent, et ce sera grand dommage, non pas pour moi qui ne suis que l'écho des vérités affirmées depuis longtemps, mais pour les romanciers eux-mêmes, qui n'atteindront pas le rang auquel ils auraient pu prétendre; car ce qui manque parmi nous, ce n'est pas le talent même, mais la prévoyance et la patience dans l'emploi du talent.

Reportons-nous par la pensée aux premières années du règne de Louis-Philippe, et comparons le roman de cette époque au roman d'aujourd'hui. Quelle splendeur et quelle obscurité ! Il y a vingt ans, le roman se prenait au sérieux et voyait dans la peinture de la passion le plus important, le plus élevé de ses devoirs. Il ne s'adressait pas à la curiosité, mais au cœur, à l'intelligence. Éclairé par les imitations maladroites d'*Ivanhoë*, il cherchait dans la nature humaine le moyen d'émouvoir et de charmer. C'était son âge d'or. Conçu à loisir, longuement médité, il marchait de pair avec les œuvres les plus délicates de la poésie. Il ne tentait pas l'improvisation, car il en comprenait tous les dangers; aussi la sympathie publique accueillait avec empressement ses moindres tentatives.

Aujourd'hui tout est bien changé : l'improvisation a remplacé la méditation, — et l'indifférence, la sympathie. Juste retour des choses d'ici-bas ! Est-ce que d'aventure l'intelligence française aurait fléchi? Je suis très loin de le penser. Seulement le métier a pris la place de l'art : il ne faut pas chercher ailleurs le secret de notre décadence. Ce qui nous arrive est arrivé maintes fois à d'autres nations, à celles même qui par l'excellence de leur génie semblaient destinées à ne jamais défaillir. Quand le précepteur d'Alexandre, dont l'intelligence avait embrassé toutes les connaissances humaines, dont la sagacité ne saurait être contestée, comparait l'*Héracléide* à l'*Iliade*, il signalait dans la littérature de son temps un vice pareil à celui que nous signalons aujourd'hui. Qu'était-ce en effet que l'*Héracléide*, d'après son témoignage ? Un poème purement biographique, c'est-à-dire un poème où la succession des événemens avait remplacé l'enchaînement des idées et des sentimens, où les personnages s'amoindrissaient sous la complication des incidens. — Or que voyons-nous aujourd'hui ? n'est-ce pas un vice pareil qui afflige notre littérature? La Grèce n'est pas demeurée sourde aux avertissemens du précepteur d'Alexandre, et s'est relevée. La France, après avoir gaspillé son intelligence en ébauches capricieuses, se relèvera comme la Grèce; elle abandonnera le métier, je l'espère, pour rentrer dans le domaine de l'art. Bon gré, mal gré, les romanciers comprendront qu'ils sont engagés dans une impasse, et qu'ils doivent revenir sur leurs pas, s'ils veulent retrouver la sympathie publique.

Mais à quelles conditions la retrouveront-ils? car il ne suffit pas

de signaler le mal, de toucher la plaie, de la sonder: il faut encore indiquer le remède. N'y a-t-il pas un choix à faire dans les sentimens humains? Tous les élémens de la vie réelle se prêtent-ils avec un égal bonheur, une égale docilité, aux tentatives de l'imagination? Tous les hommes de goût ont répondu d'avance. Pour effacer jusqu'aux dernières souillures du métier, pour ramener l'art à sa mission, à sa dignité, il faut absolument apporter dans le choix des sujets un discernement sévère. Sans tomber dans la pruderie, les romanciers doivent se rappeler, à toutes les heures de leur travail, l'éloge décerné à l'auteur d'*Ivanhoë* par le plus illustre de nos poètes lyriques, et ne pas chercher dans la peinture du vice la source de l'émotion poétique. Je ne dis pas qu'il faille à tout jamais bannir le vice du roman : le vice y a sa place marquée, parce qu'il fait partie de la nature humaine; mais il ne doit pas occuper la première place, comme il l'a fait depuis quelques années. Sans revenir aux traditions de miss Burney et de miss Edgeworth, le roman agira sagement en abandonnant les filles entretenues, qu'il a trop célébrées, pour les femmes chez qui la passion est aux prises avec le devoir, car c'est dans la lutte éternelle du devoir et de la passion que se trouve la source inépuisable de toute émotion poétique. Madeleine et Marie l'Égyptienne ont fait leur temps : ces deux types défient désormais tous les efforts de l'imagination. L'heure est venue pour le roman de rentrer dans la vie commune, et d'abandonner le boudoir des courtisanes pour le salon des femmes vraiment dignes d'affection : c'est à mes yeux la méthode la plus sûre pour dompter l'indifférence et retrouver la sympathie.

Ainsi les conseils de la critique se réduisent à deux points : apporter un discernement sévère dans le choix des sujets; substituer la méditation à l'improvisation. Si les romanciers les acceptaient sincèrement et se résignaient à les pratiquer avec franchise, l'art serait bientôt rajeuni et retrouverait son ancienne splendeur. Il est évident en effet qu'une fois résolus à ne pas traiter indifféremment toutes sortes de sujets, à ne pas se mettre à l'œuvre avant d'avoir déterminé le but qu'ils veulent toucher et la route qu'ils suivront, ils seront amenés par une pente insensible au respect de la langue. La pureté de la forme se mettra d'accord avec l'élévation des sentimens.

Si la critique voulait aller plus loin, elle méconnaîtrait la limite de sa puissance. Il lui appartient d'avertir les talens qui se fourvoient; il ne lui appartient pas de susciter des talens nouveaux. Cependant, avant d'abandonner la discussion, il convient, je crois, d'aborder une question qui touche à la nature même du roman. Quelle place la philosophie doit-elle tenir dans cette forme littéraire, qui semble se prêter aussi bien aux pensées les plus austères qu'aux

caprices les plus ingénieux? Le roman peut-il, sans oublier sa mission, affecter des prétentions dogmatiques? La réponse n'embarrassera que les hommes étrangers à l'étude de nos facultés. Quant à ceux qui les connaissent et qui ont réfléchi sur le rôle qui leur est assigné, ils affirmeront hardiment que l'art se dénature en se faisant dogmatique. Le roman peut, comme la comédie, toucher aux problèmes sociaux, mais à la condition de transformer la pensée en action et d'animer les argumens contradictoires. Si les personnages, au lieu de vivre d'une vie puissante, ne représentent que les différens termes d'un syllogisme, le roman et la comédie sont des œuvres mortes. Le plus habile maniement du langage ne saurait racheter ce vice radical. Je n'insiste pas sur cette affirmation, car des exemples trop nombreux en ont démontré la légitimité.

Pourvu donc qu'il s'interdise toute prétention dogmatique, le roman peut aborder une infinie variété de sujets. Il serait malaisé de dire où commence, où finit son domaine. Si pourtant nous jetons un regard en arrière, si nous prenons la peine d'étudier les ravages produits au commencement du siècle présent par des œuvres éloquentes, mais consacrées tout entières à la solitude, à la rêverie, nous sommes amené à penser que le roman doit se proposer aujourd'hui la peinture de la vie active plutôt que la peinture de la vie solitaire. *Obermann* et *René* ont énervé un trop grand nombre d'âmes; l'heure est venue de combattre cet énervement et d'enseigner à la génération nouvelle, avec le secours de l'imagination, qu'elle n'est pas faite pour une contemplation oisive, mais pour la pratique de la vie sociale. L'orgueil et l'égoïsme sont aujourd'hui des thèmes épuisés. Vivre, c'est lutter, et le roman ne doit pas l'oublier. Il faut glorifier la volonté, comme *Obermann* et *René* ont glorifié la rêverie.

Après avoir exposé nos regrets et nos espérances, avons-nous besoin d'ajouter que nous saisirons avec empressement toutes les occasions qui s'offriront à nous de saluer le réveil de l'art vrai? Le pessimisme n'entre pour rien dans nos jugemens. Nous espérons avoir prouvé que nous parlons au nom des idées qui nous semblent vraies sans acception de temps ni de personne. Nous ne blâmons pas le présent au nom du passé; nous ne louons pas les morts aux dépens des vivans. Dans la région des idées pures, l'impartialité n'est pas difficile, et c'est dans cette région que nous nous efforçons de demeurer.

Le roman, par sa nature même, est appelé à rendre de grands services, ou à causer de grands maux. C'est pourquoi il mérite l'attention vigilante de tous les esprits élevés. Il popularise le paradoxe et le mensonge aussi rapidement que la vérité. S'il lui est donné de panser bien des plaies, il est en son pouvoir de faire bien des bles-

sures, ne l'oublions pas. C'est, après la forme dramatique, la forme la plus populaire de la pensée; aussi convient-il de la surveiller.

Grâce à Dieu, la débauche n'a pas encore atteint tous les esprits. Il reste encore parmi nous plus d'un talent délicat, sévère pour lui-même, plein de déférence pour le public. Il y a dans cette phalange de quoi régénérer le goût des écrivains et le goût de la foule. La critique, si souvent accusée de se complaire dans le blâme, et parfois même dans la négation, serait heureuse de voir se réaliser ses vœux. Le blâme n'a jamais réjoui le juge qui prend sa mission au sérieux, et la louange chatouille les lèvres aussi bien que l'oreille. Que le roman rentre dans la voie de l'art, et nous serons des premiers à battre des mains. Qu'il anime au lieu d'énerver; qu'il encourage les passions généreuses, les nobles sentimens, au lieu de déifier les appétits les plus grossiers, et les paroles ne nous manqueront pas pour célébrer sa régénération. Aujourd'hui nous lui devions la vérité, et ce n'est pas notre faute si la franchise nous interdit la louange. Que les œuvres changent, et notre langage aura bientôt changé.

La partie la plus douce de notre mission est d'encourager les talens nouveaux, de tendre la main à ceux qui n'ont pas encore trouvé leur voie. Sévère pour les talens que la popularité environne, nous serons toujours indulgent pour ceux qui débutent dans la carrière, et nous espérons que le lecteur ne se méprendra pas sur nos intentions. A quoi servirait en effet l'indulgence envers ceux que la foule a pris sous sa protection? Les talens populaires ont droit à la sévérité : pourquoi leur refuser ce qui leur appartient? Mieux éclairés sur leurs véritables intérêts, au lieu de se plaindre, ils devraient remercier, car c'est un honneur et un bonheur que de susciter une discussion sérieuse. La complaisance et la flatterie n'ont jamais servi de fondement à la vraie célébrité. Tout homme vraiment amoureux de la renommée, vraiment résolu à la mériter, doit s'applaudir chaque fois qu'il voit son œuvre contrôlée, analysée dans ses moindres détails. Les plus beaux livres du monde risqueraient fort de tomber dans l'oubli, si la foule n'entendait retentir que les accens de la louange. Pour durer, pour défier l'oubli, les œuvres les plus savantes, les plus pures, ont besoin d'être discutées. Mais pourquoi sont-elles discutées? Parce qu'elles éveillent des idées nouvelles. C'est à ce prix seulement qu'elles peuvent attirer l'attention. Ai-je besoin maintenant d'expliquer pourquoi la critique garde si souvent le silence? Comptez les livres qui éveillent des idées nouvelles, et la critique n'aura pas à se justifier.

GUSTAVE PLANCHE.

CARACTÈRES

ET

RÉCITS DU TEMPS

LA BONNE FORTUNE DE BEN-AFROUN.

« On devra sans cesse médire les uns des autres, et si l'on admet un étranger dans la société, on dira publiquement tout ce qu'on peut avoir appris de ses péchés, sans être retenu par aucune considération. » Ainsi parle Machiavel dans son *Règlement pour une société de plaisir*, article IV, si j'ai bonne mémoire. Quelques personnes, réunies récemment dans une ville où l'on prend des eaux que je crois fort peu salutaires, suivaient avec conscience cette prescription du moraliste florentin. L'objet de leurs discours était la duchesse Thécla de Glenworth, qui venait d'apparaître la veille, après une absence de sept années, aussi belle qu'aux jours de ses triomphes les plus éclatans. Quelqu'un qui possède, comme dit encore Machiavel, une certaine expérience des hommes et des femmes écouta ces propos silencieusement, se retira, et, pris entre minuit et une heure par une de ces insomnies qu'on ne sait comment combattre, s'imagina d'écrire sur ce qu'il avait entendu. Voici l'œuvre de cette nuit inquiète amenée par une soirée médisante. Ou je me trompe, ou il y a là quelque chose qu'on ne trouverait point dans un récit composé avec des préoccupations littéraires. L'homme à l'insomnie avait connu la duchesse Thécla et n'en parlait qu'à lui-même; il ressemblait à Hoffmann écrivant sur

don Juan après avoir entendu d'une chambre d'auberge les mélodies de Mozart. Les sons qui avaient frappé ses oreilles avaient mis en branle tous les grelots de son imagination. Au moment où le silence venait de s'établir autour de lui, il élevait la voix à son tour; il continuait ou reprenait, pour mieux dire, un thème abandonné; seulement, si le motif était le même, quelle différence dans les variations!

Je pouvais donner également sur lady Glenworth ou la conversation du soir, ou le monologue de la nuit. J'ai préféré le monologue, parce qu'il me semblait plus vrai, plus élevé, plus saisissant; la médisance y était devenue observation, la calomnie en était absente, la tristesse s'y montrait parfois, et cette verve de la solitude, que ne remplace aucune excitation mondaine, y jetait souvent d'étranges clartés. Qu'on le lise du reste, et qu'on le juge. Je ne change rien au désordre nocturne dans lequel cette très réelle songerie s'est échappée d'une cervelle enfiévrée.

I.

J'ai retrouvé lady Glenworth avant-hier presque aussi belle qu'il y a sept ans. Dieu sait pourtant quel âge elle peut avoir; mais je ne veux pas m'attrister par des calculs qui me prouveraient à moi-même que je suis l'aîné de Chérubin à coup sûr, de Werther encore sans aucun doute, et peut-être bien de Lovelace. C'est toujours la même Thécla. J'ai reconnu ces cheveux d'un blond vénitien aux teintes chaudes, aux tresses abondantes et lourdes qui font songer du soleil et de l'onde; j'ai revu ces yeux noirs où brille continuellement un regard que l'on a comparé tantôt à la lampe de Faust, tantôt à une étoile amoureuse, ces yeux remplis d'un mystère si inquiétant et si irritant. Oui, le temps l'a vraiment épargnée, et c'est peut-être pour cela qu'il y a quelques heures elles l'ont traitée si durement. Le fait est que malheureusement tout était fondé dans ce qu'elles disaient avec tant de moquerie emportée. L'âme muette qui les écoutait le savait. Oh! cette dernière histoire surtout! Du reste, comme on l'a mal racontée!... Tout le monde riait... tout le monde n'a point ri quand elle s'est passée. La comédie est fausse comme la tragédie. Tout ce qui vit appartient moitié à la tristesse, moitié à la gaieté, comme cette terre appartient moitié à la nuit, moitié au jour.

Je ne me représente pas trop ce que Thécla pouvait être quand elle épousa le duc de Glenworth. Il y a des femmes qu'on ne se représente jamais jeunes filles. Elle m'a dit souvent qu'avant son mariage elle avait lu Goethe, Byron, Jean-Jacques, et composé une élégie sur Françoise de Rimini. Elle n'avait jamais connu sa mère, et son père, le vieux comte Mac-Breane, était un respectable fou. Il l'avait gâtée

autant qu'on puisse gâter ici-bas une créature du bon Dieu. Si elle avait envie d'un fruit mortel, il était le premier à le cueillir pour elle. Cependant elle m'a assuré, et je le crois, qu'il n'y avait pas eu dans sa vie, à l'époque où elle s'est mariée, le moindre attachement romanesque. Chez elle, l'incendie avait commencé par le cerveau, si l'on peut appeler incendie la flamme mystérieuse qui dévore cette froide nature sans l'échauffer.

Le duc de Glenworth alla se faire tuer aux Indes l'année même où elle l'épousa. Il était beau, comme le sont les Anglais quand ils se sont emparés en naissant de la beauté, et il ne vécut avec elle que trois mois. Eh bien! il ne lui laissa pas un seul souvenir de tendresse. Il l'avait froissée dans son orgueil, et l'orgueil était le souverain maître de cette fille du serpent. Thécla prit son mari en suprême dédain, parce que son mari ne lui sembla point avoir pour elle une superstitieuse adoration. Elle méprisait, avec une singulière candeur, tous ceux qui ne la regardaient pas comme une sorte de personnage surhumain, qui n'instituaient pas en son honneur, aussitôt qu'ils l'avaient vue, une religion à part formée d'amour et d'admiration. Glenworth lui parut le plus brutal et le plus inintelligent des hommes, parce qu'il s'était imaginé de la traiter tout simplement comme sa femme. Je ne saurais dire quelle expression prenaient ses lèvres lorsqu'elle parlait de lui. — Le duc de Glenworth, m'a-t-elle dit une fois, n'a pas même été une apparition dans ma vie. — Ainsi le mariage ne fut pour elle que le néant.

Elle était veuve depuis deux ans quand elle vint en France. Elle reçut à Paris un de ces accueils qu'on ne peut trouver que là. Je crois que Voltaire, après la tragédie d'*Irène*, ne fut pas plus choyé qu'elle. On disait que c'était une incarnation de l'esprit, une révélation de la beauté. Elle prolongea les jours d'un ministère en enlevant pendant trois mois, aux chefs des oppositions fashionables, l'attention des salons. On se demandait toutefois quel serait le possesseur de ce trésor, car un trésor ne peut pas rester sans possesseur : c'est une loi sociale. Thécla ne tarda pas à faire un choix, comme on dit, et ce choix eut l'approbation universelle. Moi-même, une fois dans ma vie, je partageai presque l'opinion du monde.

Il y avait à Paris, en ce temps-là, le prince Olivier de Trènes, celui qui a été récemment égorgé dans une émeute autrichienne. Olivier possédait à juste titre cette réputation d'élégance qui, de nos jours, est d'ordinaire un bien usurpé, et usurpé singulièrement. Légitimiste par mainte raison, il pensait que des sentimens chevaleresques doivent se montrer par un peu de chevalerie; il avait offert à sa foi politique autre chose que des attitudes, des paroles et de l'encre : il avait fait en Espagne la dernière et admirable campagne de Zuma-

lacarregui. Au sortir de l'armée carliste, il avait pris du service en Autriche, et, depuis quelques années, tantôt à Vienne, tantôt à Paris, il se livrait à l'immortel passe-temps que chacun sait. Il racontait sur tous les tons, aux filles d'Ève, la vieille histoire que le serpent a commencée. Toutefois ce n'était ni un chevalier de Valmont, ni ce fatal personnage dont l'imagination moderne a fait un ardent et désespéré penseur. Il ne demandait point aux femmes des jouissances de vanité, encore moins des satisfactions philosophiques; dans l'amour, il ne cherchait que l'amour, et cela suffisait à l'occuper.

Je n'oserai nier pourtant que, dans cette recherche, son cœur ne se fût un peu usé. Nul n'a su mieux que moi quel feu renfermait son âme; mais ce feu couvait sous des cendres tièdes qu'il se plaisait, je crois, à ne pas trop déranger. Aussi sa liaison avec Thécla fut-elle ce qu'elle devait être. Il se passa entre ces deux représentans des splendeurs mondaines un drame qui se joue assez souvent entre dignitaires de cette espèce : chacun des deux amans attendit que l'autre se mît à l'adorer. Lady Glenworth avait une qualité qu'on lui a refusée souvent, parce qu'elle la cachait d'habitude sous une excentricité pompeuse. Par instans jaillissait tout à coup de son intelligence, quand certains mots ou certaines situations la frappaient, de l'esprit, du véritable esprit, comme celui d'Hamilton. Un beau jour, elle se mit à rire en regardant Olivier, et dit tout haut ce que tous deux s'étaient dit tout bas. Olivier rit à son tour, et de cette commune gaieté naquit entre eux un sentiment nouveau qui n'était point l'amour, comme bien on pense, ni assurément non plus l'amitié.

C'était une sorte de familiarité moqueuse, une confiance mêlée d'ironie, une intimité à récréer sous la pierre du sépulcre les mânes de M. de La Rochefoucauld. Si Olivier se fût borné à ne pas l'adorer, Thécla aurait eu pour lui, comme pour son mari, un indicible dédain, et voilà tout; mais il avait eu la prétention d'être adoré d'elle : cela lui semblait une étrangeté qui méritait à jamais une place dans ses souvenirs. Toutes les fois qu'elle le voyait, elle le regardait comme un objet digne d'une particulière curiosité. Trènes étudiait avec plaisir, de son côté, cet égoïsme naïf, cette vanité sans mesure, cette fantaisie sans frein. Il l'appelait sans cesse Fausta, Mephistophela, dona Giovanna, quelquefois Sémiramis et Cléopâtre. « Vous vouliez donc, lui disait-il un jour, avaler mon pauvre cœur comme une perle précieuse? — Si votre cœur a jamais été une perle, répondit-elle en riant, il y a longtemps qu'il s'est dissous dans du vinaigre, comme le joyau dont vous parlez, et c'est du vinaigre seulement que j'ai gardé le goût. »

Voilà quel était à peu près le ton de leurs causeries. Du reste

obéissant tous deux à cet instinct qui fait qu'on aime mieux se regarder dans les miroirs où l'on se voit en laid que de ne pas se regarder du tout, ils ne passaient jamais une semaine sans se réunir; dans le monde, ils se recherchaient, et, la veille même du jour où commença l'aventure que je veux raconter, ils s'étaient isolés dans le coin d'un salon, pour se livrer à un entretien qui paraissait fort animé. Ils étaient chez la vieille marquise d'Escaïeul, qui avait fait cet hiver-là un énergique effort pour rajeunir sa société. Au grand scandale de quatre ou cinq vieillards, surnommés les juges d'Israël, qui passaient toutes leurs soirées chez elle depuis quinze années, occupés à faire comparaître tous les rois et tous les peuples devant la plus solennelle des tables de thé, elle avait introduit dans son salon un élément turbulent et nouveau. Elle avait convié le monde actif, le monde vivant, le monde *mondainant*, comme dirait Rabelais. Elle avait appelé ces étrangères à grand fracas qui passent comme les frégates à vapeur, lançant autour d'elles la fumée et traçant des sillons vite effacés, mais longs et brillans; elle avait rassemblé les hommes qui font courir, les femmes qui parient, et pourquoi cela? Je crois, moi, tout simplement parce que les âmes féminines ne vieillissent pas, parce que les douairières découvrent tout à coup qu'elles éprouvent près de leurs contemporains un prodigieux ennui. Ce qu'elle se disait, elle, c'est qu'elle voulait distraire son fils Valentin d'Escaïeul d'une grande passion.

Or Valentin, à cette époque, avait déjà bien près de quarante ans, et il était, ou du moins il semblait tel qu'on l'a toujours connu. Né après la mort de son père, il paraissait, comme les petits sauvages, avoir aspiré au berceau une âme domestique. C'était le vieux marquis d'Escaïeul revenu tout entier dans cette vie, avec ses cors à l'esprit, comme disait mon pauvre ami B..., qui l'obligeaient à marcher si lourdement, en employant des précautions si fastidieuses, à travers toutes les conversations. Il s'occupait toute la journée d'archéologie, et le soir il racontait ses découvertes du matin. On aurait juré que ce pauvre garçon devait être à l'abri de toutes les passions violentes : eh bien! l'on aurait fait un faux serment. Il avait été atteint dans son cabinet, comme Hippolyte dans ses forêts. Vénus s'était attachée à cette proie singulière, ainsi que le constatait précisément l'entretien d'Olivier et de Thécla.

— Je sais bien, disait le prince de Trènes à cette impitoyable femme, que Richelieu voulut mettre une bourgeoise à mal, que don Juan tint à honneur d'avoir une religieuse sur sa liste; mais, en vérité, ces illustres exemples ne peuvent pas vous excuser, et ce malheureux Valentin méritait de ne jamais sentir votre griffe. Du reste, torturez-le tant que vous voudrez, puisque vous avez eu ce bizarre

caprice, cela m'est fort indifférent, après tout; — mais il en est un autre.....

— J'arriverai tout à l'heure, répondit-elle, à celui qui excite votre intérêt; puisque vous avez nommé Valentin, il faut que vous subissiez ce que je veux vous dire à son sujet. Il a cette qualité dont vos hommes politiques reprochent l'absence à votre nation, car vous êtes Français, après tout, quoique vous serviez en Autriche : il a le respect. — Et comme Olivier souriait : — Oh! fit-elle, épargnez-vous, je vous prie, quelque plaisanterie de mauvais ton et de mauvais goût, vous savez de quel respect je veux parler. Il a pour tout ce que je dis et pour tout ce que je fais une admiration sans réserve; il s'incline devant ce que sa raison ne comprend point dans ma nature. Quand je suis sévère, il ne blasphème pas; quand je suis clémente, il se confond en actions de grâces...

— Bref, interrompit Olivier, il vous traite comme les prophètes traitaient Jéhovah; mais votre esprit ne l'inspire guère.

— Ah! vous y voilà, reprit-elle. Il n'a point d'esprit, n'est-ce pas? Vous autres Français, vous croyez avoir tout dit sur le malheureux que vous voulez perdre, quand vous avez lancé contre lui cette terrible accusation. Eh bien! vous n'êtes pas assez intelligens, messieurs les hommes spirituels, pour comprendre que cette qualité dont vous faites tant de cas est précisément ce qui vous nuit le plus auprès de ces belles étrangères dont vous faites tant de cas aussi. Votre esprit n'est qu'un mélange d'égoïsme et de moquerie; rien de plus fatigant que de sentir sous chaque phrase qu'amène la conversation votre pensée toujours en embuscade pour saisir la double occasion de se produire avec éclat et de jouer quelque mauvais tour à la pensée d'autrui. Aussi, quand nous rencontrons au milieu de vous quelque âme sérieuse et simple, semblant ignorer ou mépriser les jeux brillans et perfides dont vous êtes épris, nous sentons sur-le-champ une attraction et...

— Et voilà pourquoi, dit le prince de Trènes, vous daignez faire le malheur de Valentin. Je ne veux rien objecter, chère lady, à votre goût pour la simplicité; seulement, ce goût n'aurait-il point dû vous porter à ne torturer qu'un cœur à la fois?

— Je vous jure, fit lady Glenworth, que je n'ai usé d'aucune coquetterie vis-à-vis de votre ami. Je ne songeais pas à lui. Il m'a aimée d'une passion dont la sincérité et la violence m'ont touchée, mais qu'assurément je n'ai point provoquée. Maintenant que puis-je faire, après tout? Son amour lui donne-t-il un droit sur ma personne? Faut-il que je m'ensevelisse avec lui dans la solitude? En vérité, vous êtes étrange, et je vous mettrais presque au défi d'expliquer clairement ce que vous me demandez.

— Je vous demande, dit alors Olivier d'un ton qui devint sérieux, de ne pas le confondre avec tous ceux que leur mauvais sort pousse vers vous. Écoutez, Thécla : l'œil distrait, la main indifférente, vous jetez tous les soirs vos filets dans l'océan qui se brise à vos pieds, sans vous inquiéter des poissons que vous prendrez. Quand vous retirez, comme cela vous arrive d'habitude, toute une collection de goujons, quand vous avez une provision de Valentins, faites-les frire, accommodez-les comme vous voudrez, je vous les abandonne; mais vous connaissez la ballade allemande, les flots renferment de merveilleux secrets : vous pouvez ressembler à ce pêcheur qui prit une sirène. Eh bien! je vous en supplie, quand vous aurez arraché à ses fraîches retraites quelque créature mystérieuse, ne la mettez point avec vos poissons, rendez-lui sur-le-champ sa liberté, ou faites-lui une captivité qu'elle bénisse. Ne traitez point un être divin comme la gent muette et porte-écaille, ne confondez pas avec M. d'Escaïeul...

— Tenez, interrompit-elle, je crois que vous me le rendrez odieux. Malgré votre comparaison germanique, ce n'est pas plus un être divin que M. d'Escaïeul n'est un goujon. C'est un homme tout simplement qui m'aime beaucoup, j'en conviens, car je veux vous prouver que je suis juste, mais qui est emporté, violent, rempli d'insupportables exigences. Le voilà qui nous regarde là-bas d'un air furieux, et je suis persuadée qu'il songe à vous égorger vous-même, qui prenez si chaudement sa cause, parce que vous me parlez depuis trop longtemps. Et puis que voulez-vous? ajouta-t-elle en élevant au ciel un regard tout chargé d'orageuse tristesse, je sais bien que je n'ai pas été mise ici-bas pour donner à qui que ce soit le bonheur. Il faut que ma destinée s'accomplisse.

— Tra la la, murmura Olivier sur un air connu de don Juan. Ah! Thécla, s'écria-t-il, Dieu vous punira. Il inventera pour votre orgueil quelque châtiment effroyable. Il vengera mon pauvre Mendoce.

II.

Je viens donc d'écrire ce nom qui me rappelle tant de souvenirs que je désirais ne pas réveiller. Quelques personnes l'appelaient alors Mendoce, parce qu'il se nommait ainsi dans l'armée carliste, où il s'était battu de son mieux. C'était le nom que lui donnaient toujours Thécla et Olivier, je ne veux pas lui en donner d'autre aujourd'hui. C'est du reste le personnage de cette histoire dont assurément je veux le moins parler, et dont, sans aucun doute, je vais parler le plus. Il avait à peine alors vingt-cinq ans; son âme était pleine d'une expérience chèrement achetée et d'ignorances incroyables. Jusqu'au jour où il était parti pour l'Espagne, il n'avait point

quitté sa mère, qui était une brigande comme Mme de La Rochejacquelein. Il avait été élevé dans une fière et modeste habitation, moitié château, moitié ferme, où les balles des bleus avaient pénétré. Là il n'avait rien appris du monde dans lequel il devait vivre. En Espagne, la guerre lui avait révélé toute une partie de la vie; mais, s'il était initié à quelques grands mystères, il ignorait tous les petits secrets. Il savait comment on tue un homme, il ne savait pas comment on trompe une femme, et surtout comment une femme vous trompe.

Il avait connu à l'armée de don Carlos le prince de Trènes, et s'était pris pour lui d'une vive affection. Olivier, de son côté, l'aimait sincèrement. Ils avaient passé ensemble plus d'une nuit de bivouac dans ces causeries démesurées où les âmes, semblables à des alcyons, errent à travers des mers immenses, se suspendant tantôt à une vague, tantôt à une autre. Puis ils s'étaient baignés en même temps dans le péril et dans la rêverie. Ils s'étaient vus complétement, et ils avaient découvert que le hasard avait mis entre eux de singulières ressemblances. — Mendoce, disait quelquefois Olivier à Thécla, me représente un âge de ma vie, mon âge héroïque; j'étais ainsi avant d'avoir dit de ces mots et versé de ces pleurs qui font sortir de nous des vertus; j'étais ainsi avant qu'une science cruelle eût cloué à mes lèvres, comme une chauve-souris à la porte d'une taverne, cet oiseau des ténèbres : l'ironie.

— Je vous crois, répondit-elle, et c'est pour cela que je n'aimerai jamais votre Mendoce. Je sens avec horreur dès aujourd'hui, sous les emportemens de sa jeunesse, sous les violences de son amour, l'esprit qui maintenant vous domine. Je découvre toujours au fond de ses yeux, qu'ils attachent sur moi des regards tendres, irrités ou douloureux, quelque chose d'investigateur. Il y a en lui un personnage silencieux qui ne disparaît à aucune heure. Un jour, ce personnage parlera.

Elle avait raison, car ce personnage parle aujourd'hui; mais en vérité, à cette époque, c'était bien sans s'en douter que Mendoce la jugeait. Il l'avait aimée aussitôt qu'il l'avait vue : voici en quelques mots comment ce malheur était arrivé. Un soir, Olivier l'avait conduit chez la duchesse de Glenworth. — Je vous amène, avait-il dit à Thécla, un de mes amis qui est resté en Espagne plus longtemps que moi. Le capitaine Mendoce n'a pas voulu quitter la montagne tant qu'un buisson y a caché un fusil. Il a fait ces campagnes désespérées de Cabrera qui doteront notre siècle d'une belle et sanglante poésie. Vous qui aimez, madame, tout ce qui est hardi et étrange, vous vous intéresserez à cette existence que je ne m'attendais guère à voir traverser un jour votre salon. — Thécla en effet aimait le

bizarre; en véritable Anglaise, elle ne rencontrait jamais un lion sans lui offrir immédiatement une cage. Elle avait tourné ses yeux vers Mendoce, et Mendoce avait laissé son âme partir sur le doux regard qu'elle lui avait jeté.

Le soir même, en sortant de chez la duchesse, Olivier avait dit à son ami : — Écoute, tu es en ce moment au seuil d'un véritable jardin d'Armide. Si tu peux entrer dans cette demeure enchantée, comme il convient à un homme formé par la guerre, je ne veux point te retenir. Ces ravissantes hôtelleries sont des séjours où les jeunes gens n'ont qu'à gagner, quand ils les prennent pour ce qu'elles sont; mais si l'illusion est restée la maîtresse de ta vie, ne revois jamais lady Glenworth : cette femme serait pour toi une source de tortures. Si tu as encore de la jeune fille, redoute-la : c'est un vampire.

Quoiqu'il ne fût guère porté à la dissimulation alors, Mendoce ne dit point la vérité ce soir-là. — Mon cher Olivier, répondit-il, j'ai maintenant le cœur qui convient à mon visage brun et à mes longues moustaches. Je ne suis plus ce que tu m'as connu. Je ne crains pas d'être la victime des vampires, je craindrais plutôt de devenir un vampire moi-même.

Un mois après cet entretien, le lendemain du jour où Thécla avait eu avec Olivier la conversation que j'ai écrite tout à l'heure, Mendoce était chez son ami. Il disait d'une voix où l'on sentait des sanglots près de faire irruption : — Je ne puis plus vivre ainsi, je l'aime jusqu'à la folie, jusqu'à la mort; toi, le seul être qui me porte quelque intérêt en ce monde, toi, mon compagnon, mon frère d'armes, comme on dit, j'ai envie de te tuer par instans, quand je pense à ce que tu m'as raconté. Je sais que je suis pour elle ce qu'il y a de plus misérable, de plus vain, de plus désespérément ingrat, un jouet qui ne l'amuse plus, et je ne puis pas m'arracher de sa vie, où je n'ai pas de place. Je demande à Dieu un de ces miracles impossibles que rêvent les douleurs insensées. Je le supplie de transformer cette âme. Si tu savais ce que me fait souffrir cette nature froidement désordonnée...

— Et systématiquement capricieuse, dit Olivier. Je me l'imagine, mon ami, et tu me fais grand'pitié; mais tu guériras, j'en suis sûr. Allons ce soir chez elle; j'ai rencontré ce matin M. d'Escaïeul, et je crois, sur quelques mots qu'il m'a dit, qu'un incident nouveau va se produire dans la vie de Thécla : on n'éprouve plus la douleur au-delà d'une certaine mesure; tu le sais, toi qui as vu opérer des blessés...

— Oui, parce qu'on rencontre la défaillance ou la mort. Cette femme-là tuera mon cœur.

— Eh bien! dit Olivier, périsse ce que tu appelles ton cœur plutôt que tout le reste de ton âme!

Et il se rendit avec son ami chez la duchesse de Glenworth.

III.

Thécla était seule quand ils entrèrent. Elle était assise dans un grand fauteuil, auprès d'une table toute chargée d'albums et de keepsake; elle dessinait avec beaucoup d'attention une tête de martyr, d'après un dessin de Ribera placé devant elle dans la clarté d'une lampe. Cette tête, toute marquée de stigmates sanglans, où la douleur se montrait dans son appareil le plus sinistre, ne semblait éveiller en son esprit que des pensées d'un ordre fort calme.

— Trouvez-vous que je réussisse? dit-elle à Trènes en lui tendant la main sans détacher le regard de son dessin.

— Chère lady, répondit Olivier, vous me faites l'effet d'Hérodiade avec cette tête devant vous que vous contemplez de l'œil le plus indifférent. Oui, je trouve que vous avez parfaitement réussi; voilà des gouttes de sang qui me paraissent venues à merveille. Vous vous êtes donc décidée à rester ce soir chez vous? Je croyais que vous comptiez aller au bal chez votre ambassadeur.

— Je comptais en effet sortir ce soir; mais M. d'Escaïeul m'a demandé la permissiou de m'amener un de ses amis que j'ai grande envie de voir.

— Quel est donc cet homme assez heureux pour vous inspirer de la curiosité? dit impétueusement Mendoce. Probablement, ajouta-t-il avec une voix qu'il désirait rendre ironique, quelque savant qui a découvert un médaille nouvelle.

— Non, fit-elle d'un air distrait, ce n'est pas un savant, c'est un guerrier qui a conquis en Afrique une très éclatante renommée. Il s'appelle Ben-Afroun.

— C'est la première fois, repartit Mendoce, que j'entends ce nom.

— Il est plus connu cependant que beaucoup de noms des bulletins espagnols, répliqua-t-elle avec cette méchanceté bizarre, imprévue et implacable qui se trouve parfois tout à coup sur la langue des femmes.

Mendoce sentit des larmes monter dans ses yeux. Par un rapide mouvement d'esprit, il repassa dans sa mémoire toute une série de souffrances obscures et sacrées que venait d'outrager ce mot sans excuse : « O ma mère! dit-il en lui-même, comme on me traite! » car il venait de songer aussi, en cet instant d'angoisse et de détresse, à sa mère, qui était morte il y avait deux ans. Toutes les douleurs sont unies entre elles; la chaîne entière s'agite quand on ébranle un de ses anneaux.

Olivier jeta sur Thécla un regard qui vint tomber comme une flè-

che sur un bouclier d'airain. Peut-être allait-il dire quelque parole qu'il eût regrettée, quand M. d'Escaïeul entra.

Valentin était suivi d'un grand homme en bernouss café au lait, qui était le guerrier attendu. J'ai été frappé sans cesse, depuis que je parcours le monde, des ressemblances que les figures ont entre elles dans toutes les contrées. J'ai vu en Kabylie, j'ai vu au désert, le bourgeois français, le philistin allemand, l'homme qui est né pour la vie pacifique, les idées lentes et rares, les digestions souriantes, et qui, faute d'un bon carrosse ou d'un fauteuil à la Voltaire, s'accommode de son mieux sur le dos d'un âne ou dans le creux d'un rocher. Nous appartenons tous à la même famille, on ne peut pas le nier; les mêmes vertus et les mêmes vices amènent les mêmes expressions sur des visages qui ne se verront jamais. Ben-Afroun, quoiqu'il ne fût pas *khodja* dans son pays, avait un air qui se rencontre assez fréquemment chez les Arabes, celui d'un tabellion fort rusé. Ses petits yeux, séparés par un nez long et recourbé, semblaient deux guichets auxquels se montrait continuellement un esprit alerte et curieux. On ne peut pas dire toutefois qu'il fût précisément laid. Il avait une barbe assez bien plantée, ces dents d'une blancheur d'ivoire qu'on ne trouve qu'en Orient, une grande taille, de la santé et de la jeunesse; enfin il portait avec aisance un costume qui a une incontestable dignité.

M. d'Escaïeul semblait tout fier de son rôle de cornac. Le bon Valentin avait fait en Algérie un voyage scientifique de six semaines qu'il se plaisait à raconter. Il était persuadé que quelques excursions autour d'Alger, de Constantine et d'Oran lui avaient livré tous les secrets de l'Afrique. Il se proposait d'écrire un livre sur ce pays, qu'on ne connaissait pas, disait-il. Ben-Afroun, chez lequel il avait reçu l'hospitalité, venait de lui être adressé par un officier des bureaux arabes. Il saisissait toutes les occasions de produire ce vivant témoignage de ses instructives pérégrinations.

Il prit Ben-Afroun par la main, et le conduisant à la duchesse de Glenworth, qui se leva comme si elle eût reçu un prince du sang :
— Je vous présente, dit-il, milady, mon ami Ben-Afroun, qui appartient à une des plus grandes familles de l'Afrique, et qui exerce chez les Beni-Hadidi, dans le Tell algérien, un commandement important. Ben-Afroun est devenu le loyal serviteur de la France, dont il a été un des plus redoutables ennemis. Il a appris notre langue, comme vous allez pouvoir en juger.

Sur ces derniers mots, qui semblaient la fin d'une tirade apprise par cœur, Ben-Afroun prit la parole : — Madame, dit-il, je voudrais vous parler; mais vous m'avez donné deux coups de poignard, l'un aux yeux, l'autre au cœur, et me voilà privé de voix.

— Pourtant, fit Olivier, ce que dit là M. Ben-Afroun n'est pas tout à fait d'un muet.

— Ce n'est point surtout d'un sot, répliqua sèchement la duchesse. Je trouve, ajouta-t-elle, cette image des deux coups de poignard ravissante. Il n'y a vraiment que les Orientaux pour avoir dans leur langage habituel une semblable poésie.

— On ne peut nier, dit M. d'Escaïeul, que ce soit une race merveilleusement douée. Leur genre de vie, la beauté de leur ciel, l'aspect majestueux de leur pays, ne sont peut-être pas des conditions étrangères à cette richesse d'imagination. Du reste, madame, Ben-Afroun est aussi distingué comme poète que comme guerrier. Il a fait de très remarquables vers.

La duchesse ouvrit son album, et Ben-Afroun, qui semblait s'être préparé à cette épreuve, écrivit en arabe sur une page blanche ces mots qu'il traduisit ensuite immédiatement en français :

« Le guerrier croit que le bonheur est sur le dos des chevaux, le marabout croit qu'il est dans les pages des livres. Depuis que j'ai vu celle dont les yeux sont noirs comme la plume de l'autruche et dont la peau est blanche comme le lait de la chamelle, j'ai reconnu que les guerriers et les marabouts se trompaient; je sais où est le bonheur. »

Lady Glenworth eut pour ces vers les sentimens des femmes savantes pour le sonnet de Trissotin. J'ai pu souvent étudier, depuis cette soirée, l'effet des complimens sur les Arabes. Ben-Afroun savourait l'une après l'autre toutes les jouissances de la vanité. Il se livrait à ces rodomontades africaines qui dépassent, et de beaucoup, les rodomontades castillanes. Valentin, qui ne comprenait jamais rien à ce que sentait et méditait Thécla, semblait ravi des succès de son ami; Mendoce était envahi par une tristesse mêlée de colère.

— J'ai envie, dit-il tout bas à Olivier, de couper la tête à ce faquin qui ne parle que de têtes coupées. Je vais avoir quelque horrible chagrin. Il se passe ici quelque chose de terrible et de grotesque.

— Partons, dit Olivier, et du courage; le grotesque écrasera le terrible.

IV.

Olivier a-t-il dit vrai? Je n'en sais rien. Est-ce le grotesque qui a vaincu? En vérité j'ai regret d'avoir commencé cette histoire que j'ai presque envie de ne pas poursuivre. Ben-Afroun était devenu, au bout de quelques semaines, l'hôte permanent de la duchesse de Glenworth. Matin et soir, on le trouvait installé auprès d'elle dans

cette attitude de majestueuse paresse qui n'appartient qu'aux disciples du prophète. Il avait l'air de vous dire : « C'est ici que j'ai dressé ma tente et que je vais dorénavant contempler la fuite de mes jours. » Ce que Mendoce n'avait jamais pu obtenir avec la suprême énergie de son amour, il l'avait obtenu, lui, tout de suite et comme sans effort. Il avait fait bannir par Thécla son introducteur, ce pauvre d'Escaïeul, comme Grimm fit bannir Jean-Jacques par Mme d'Épinay. La manière dont il s'y prit fut même, je ne puis le nier, une ruse assez plaisante dont personne assurément n'aurait cru un Arabe capable.

Thécla peignait et faisait des vers. Elle aurait été une sœur trop effrayante de don Juan, si un petit bout de bas bleu n'eût point passé sous sa robe. Sa peinture et ses vers la mettaient au rang des mortels les plus simples. C'est un phénomène qui n'est point rare qu'une intelligence d'un aspect saisissant, étrange et grandiose, produisant, quand elle s'imagine de créer, des œuvres d'une prodigieuse insignifiance. Thécla présentait ce phénomène. Ses vers ressemblaient à ce que les *lakistes* ont jamais composé de plus fade; quant à ses peintures, on ne peut pas trop dire ce qu'elles rappelaient. C'étaient, surtout lorsqu'elle s'abandonnait à elle-même, les essais d'un écolier naïf, prêtant à tous les êtres créés, hommes, animaux et plantes, les formes de sa pensée enfantine. Son amour-propre jetait pour ses yeux, sur tout ce qui venait d'elle, ce magique éclat qu'un enchantement jetait pour les regards de tout un public sur le bossu du conte d'Hoffmann, sur le petit Zacharie dit Cinabre. On la trouvait dans d'heureuses extases relisant ce qu'elle venait d'écrire et contemplant ce qu'elle venait de tracer. Malheur à ceux qui n'entraient pas dans ses admirations! C'est ce que comprit Ben-Afroun.

Un soir il lui dit : — Ceux qui ne savent pas distinguer le beau sont aussi malheureux que ceux qui ne savent pas distinguer le bien; c'est un proverbe de mon pays. M. d'Escaïeul est malheureux.

Et comme Thécla lui demandait pourquoi :

— C'est parce qu'il nie les miracles de vos doigts et de votre bouche. Moi qui connais à peine votre langue, lorsque vous lisez des vers, je sens une harmonie semblable à celle des flûtes et des tambours qui célèbrent une fête nuptiale; quand je vois une de ces images du monde vivant que vous faites en quelques heures, je prie Dieu de ne point vous punir; je crains qu'il ne s'irrite de la lutte que vous engagez contre lui. Tandis que je pense ainsi, M. d'Escaïeul pense des choses qui ne sont pas d'un homme droit dans ses jugemens. Il m'a dit que votre poésie imprimait aux lèvres ces mouvemens qui annoncent l'ennui, et que votre peinture excitait l'âme à la moquerie en offrant aux yeux la création contrefaite.

— Ah! fit Thécla, M. d'Escaïeul trouve, en un mot, que ma peinture fait rire et que ma poésie fait bâiller? — Et, pour parler comme Virgile, *elle sentit au plus profond de son cœur l'injure de la forme méprisée*. Elle jura une haine de Junon à ce pauvre Valentin.

Je suis bien convaincu que cet honnête garçon n'avait alors proféré rien de semblable aux paroles que lui prêtait Ben-Afroun. Depuis, un long séjour en Afrique m'a appris qu'un des procédés habituels à la fourberie arabe est l'invention d'un propos injurieux qu'on livre comme une confidence à celui qu'il doit offenser. La ruse même dont il s'agit, malgré ce qu'elle a de singulièrement civilisé, ne peut étonner quiconque a vécu sous ces tentes où l'on trouve souvent une finesse à déjouer tous les diplomates européens.

Ben-Afroun avait voulu aussi essayer sa puissance contre Mendoce; mais je crois que cette âme silencieuse, où il sentait le feu d'un sombre courroux, l'effrayait un peu. Plus d'une fois, devant la duchesse, il joua un rôle qui dut le blesser vivement dans sa vanité guerrière. Mendoce, quand il avait le bonheur de le prendre en flagrant délit d'épopée fabuleuse, le traitait d'Espagnol à Maure. Il le pourchassait impitoyablement dans le pays du mensonge jusqu'à ce qu'il l'eût ramené, l'épée dans les reins, au sentier de la vérité. Malheureusement ces victoires du chrétien sur le musulman étaient des triomphes stériles. Ben-Afroun, lorsqu'il était seul avec Thécla, réparait tous les échecs que lui avait fait essuyer son rival. Il avait pour lui d'abord la puissance de la nouveauté, et puis une force plus durable, celle de la flatterie, de cette flatterie africaine, épicée comme la cuisine d'un *bach-aga*, qui seule pouvait convenir dès lors au palais blasé de lady Glenworth.

Il arriva donc que cet odieux Bédouin devint peu à peu pour Thécla *le Corsaire, le Dernier des Abencerrages*, que sais-je? l'homme poétique par excellence. La duchesse écrasait avec son sauvage tous les honnêtes gens de sa société. — Je ne puis me lasser, disait-elle, de contempler ces vêtemens flottans qui sont une évocation des âges bibliques. Quelle majesté, quelle noblesse dans ce costume! Vous autres, avec vos habits étriqués, vous ressemblez à des êtres condamnés par un mauvais génie à vivre sous des formes grotesques.

Olivier prenait plaisamment ces gracieusetés, qui faisaient pâlir Mendoce de colère. — Ma chère duchesse, lui disait-il, je ne me présenterai plus chez vous qu'en Bajazet, en Malèk-Adel, en Orosmane; je laisserai mon habit à votre porte, et j'entrerai dans votre salon en robe de chambre, car figurez-vous qu'au coin de mon feu je suis vêtu encore plus splendidement que Ben-Afroun. — Elle répondait à ces folies par un regard plein d'une ironie olympienne et par cette phrase,

qui revenait sans cesse sur sa bouche : — Les Français n'ont jamais rien compris à la dignité humaine.

Un beau jour, elle imagina de peindre Ben-Afroun. Mendoce n'oubliera jamais ce portrait, qui lui a sauvé la vie. De quelle manière? c'est ce que je vais raconter. Un matin il était venu chez elle : on lui dit qu'elle était sortie, et sortie avec son Arabe, qu'elle avait conduit au bois de Boulogne. Il pensa que peut-être elle allait rentrer, et voulut se livrer à la douloureuse fantaisie de l'attendre. Il pénétra dans le salon où d'habitude elle se tenait, et s'assit sur le fauteuil où elle était presque toujours assise. Tout à coup, dans ces lieux qui lui rappelaient tant de vifs et irritans souvenirs, il fut saisi au cœur d'une de ces douleurs ardentes, soudaines, sans merci, qui sont, dans l'orage des passions, l'atteinte imprévue des foudres invisibles. Un de ces poignards élégans, qui ont leur place entre les objets d'art, était près de lui, sur la table où Thécla mettait ses albums et ses fleurs. Il se leva pour saisir cette arme, que la Mort elle-même semblait, en cet instant, lui tendre par un mouvement de pitié. Au moment où sa main s'allongeait vers l'instrument de sa délivrance, son regard tomba sur un portrait.

C'était Ben-Afroun, tel assurément que pouvait seul le reproduire le pinceau de Thécla. Ces personnages naïvement rébarbatifs qu'une ruse, à laquelle les oiseaux du ciel se laissent toujours prendre, place dans les cerisiers, donneraient une juste idée de ce qu'était l'image du guerrier africain. Il y avait un bras surtout qui eût forcé n'importe quel esprit à l'étonnement : c'était un bâton d'une longueur démesurée, terminé par une pomme qui représentait une main d'où sortait une pipe. Involontairement, Mendoce s'arrêta et demeura en contemplation devant cette singulière effigie. Au bout d'un instant, au lieu du poignard qu'il avait déjà presque saisi, il prit son chapeau et sortit. Quand il fut dehors, il ne voulut pas s'avouer ce qui s'était passé dans sa cervelle; il se l'est avoué depuis, et le voici.

Ce n'est jamais vainement que le ridicule fait des apparitions dans notre vie. On ne peut pas se tuer devant le portrait d'un rival représenté comme l'était Ben-Afroun, surtout quand ce portrait est l'œuvre de la bien-aimée. Dans le triste roman que ma mémoire me raconte, cette histoire aurait pu faire un chapitre intitulé : « Comment un bras trop long dans la portraiture d'un Sarrazin empêcha le seigneur Mendoce de se tuer. » Mendoce, du reste, s'il échappa au suicide, y échappa défait et navré. Le mélange des sentimens qui l'oppressaient formait le plus triste, le plus misérable état où puisse se trouver une âme humaine. Si jamais j'inventais, je ne voudrais pas, à coup sûr, peindre ces complications, véritable écheveau de la fée Carabosse, que nous jette, avec un cruel sourire, la réalité.

V.

Peu de temps après cette scène, Olivier se rendit un soir chez la duchesse, qu'il trouva seule et en disposition mélancolique. Thécla ne dessinait pas, n'écrivait pas, ne lisait pas; elle était étendue sur une de ces chaises inventées pour les corps paresseux qu'habitent des âmes songeuses, et regardait alternativement ce que le logis renferme de plus pensif : un foyer où les flammes se livraient à leurs danses mystérieuses, une pendule qui faisait la triste besogne de toutes les machines destinées à constater le décès des heures. Olivier s'assit en face d'elle avec la solennité d'un médecin qui va prononcer une sentence. Il attacha sur ce beau visage, où se montrait la pâleur des incurables ennuis, un regard qui eut presque de la pitié, puis il débita le discours que voici :

— Ma chère duchesse, le monde est irrité contre vous. Ne m'interrompez pas pour me dire que c'est un dieu dont vous n'avez pas de souci. Qui n'appartient ni au cloître, ni à la tombe, ni à l'amour, appartient fatalement au monde, qu'on peut appeler la grande incarnation de toutes nos vanités. Quand le monde, dont les plus aveugles, les plus injustes colères ont tant de puissance, est juste par hasard dans son courroux, il est armé d'une autorité invincible. Je suis forcé de vous le dire, je le trouve juste aujourd'hui. Il ne veut pas qu'un de ses joyaux les plus précieux devienne le trophée d'un sauvage. Il vous crie : « Ne vous avais-je pas donné assez de liberté? Je vous ai permis de cueillir tous les fruits qui sont dans mon jardin, même ceux que le serpent recommande; pourquoi allez-vous chercher des fruits d'un aspect inconnu et d'un goût détestable dans des jardins étrangers? »

— Voilà de fort belles paroles, fit Thécla; mais, si je traite avec une égale indifférence le maître tout-puissant dont elles émanent et l'éloquent messager qui me les répète, que m'arrivera-t-il?

— Il vous arrivera, repartit Olivier, que vous serez sous le coup d'un interdit dont certainement vous souffrirez. Votre personne sera proscrite, votre maison abandonnée. On inventera contre vous mille persécutions ingénieuses, qui atteindront votre orgueil jusqu'en ses plus secrets asiles, en ses plus inaccessibles forteresses. Je sais fort bien que vous prendriez plaisir à encourir un de ces grands et poétiques anathèmes qui donnent à ceux qu'ils atteignent une majesté fatale; mais telle ne sera pas la réprobation dont vous serez frappée. On vous ensevelira dans l'oubli comme dans une tombe; seulement votre repos sera troublé de temps en temps par un imperceptible es-

saim de quolibets semblables à des vers qui viendront vous ronger dans les ténèbres. Je vous en supplie, évitez ces tourmens; maintenant, je crois, vous le pouvez encore. La tempête que vous avez déchaînée contre vous est formidable, mais elle est à son début. On appelle la guerre que l'on se dispose à vous faire la croisade contre Ben-Afroun. Chaque jour, de nouveaux croisés s'engagent. C'est la vieille marquise d'Escaïeul qui a joué le rôle de Pierre l'Ermite; son fils lui-même, que vous avez si durement traité, est sur le point de se laisser entraîner. Ceci est une funeste circonstance, car le spectacle d'un homme ouvertement soulevé contre une femme pour qui il a professé une certaine espèce d'affection est tout ce qu'il y a de plus insolite parmi nous, vous le savez, surtout quand cet homme a l'humeur débonnaire et l'honnête renommée de Valentin. Réfléchissez, chère duchesse, songez à la lutte qui vous menace et surtout à celui pour qui vous la soutiendriez.

— Olivier, dit Thécla en se levant tout à coup et en s'appuyant sur sa cheminée dans une attitude fière et rêveuse, je vais vous dire quelque chose que vous allez accueillir avec le plus sceptique de vos sourires et un déluge de paroles moqueuses : je crois que j'aime Ben-Afroun.

— Voilà un *je crois,* s'écria le prince de Trènes, qui est d'une merveilleuse réserve, d'une admirable prudence. « J'aime Ben-Afroun » eût été un mot beaucoup plus saisissant; mais, malgré votre intrépidité, Thécla, vous n'avez pas osé me jeter cette parole. Eh bien! madame, je ne vous dirai pas : Je crois; je vous dirai : Je suis sûr que vous n'aimez pas Ben-Afroun.

Alors de cette voix grave, recueillie, profonde, que l'on prend pour faire sur soi-même de complaisantes révélations, — Vous savez bien en effet, dit-elle, que je ne puis pas aimer comme aiment d'habitude les êtres faits de chair et de sang; seulement je puis éprouver parfois, et c'est alors ce que je nomme l'amour, une sorte de pitié tendre, profonde, infinie, pour ceux qui sont poussés vers moi par un sentiment vrai, simple et passionné. C'est ce sentiment que j'ai découvert chez Ben-Afroun. Il me disait encore hier : « J'aurais appelé insensé celui qui m'aurait prédit que je me mettrais à genoux devant une femme, et je suis à genoux devant vous; mais vous n'êtes pas une femme, Thécla : vous n'êtes même pas une houri; j'ai peur, par instans, que vous ne soyez un de ces esprits auxquels Dieu permet de prendre une enveloppe mortelle, et qui nous quittent tout à coup après avoir brûlé notre vie en la traversant. Souvent, quand je suis auprès de vous, il me semble que je suis dans une mosquée à l'entrée de la nuit. J'éprouve en même temps de la joie et de l'épouvante; ces nouveautés que vous avez fait connaître à mon cœur

sont devenues une nourriture dont je ne pourrais plus me passer : je mourrais, si on enlevait à mes lèvres ce pain du mystère. Comment ferai-je pour retourner dans mon pays?» Et j'ai vu des larmes dans ses yeux. Eh bien! pendant qu'il parlait ainsi, il se passait en moi quelque chose que je ne saurais décrire. Je sentis une sorte de plaisir mêlé certainement de tristesse, car c'était un plaisir que je goûtais de ces hauteurs solitaires où ma pensée est condamnée à vivre; c'était...

— C'était, interrompit Olivier, un sentiment bien connu, chère duchesse, quoi que vous en disiez; c'était, pour passer du romantique au classique, le sentiment de maître Corbeau que vous goûtiez du haut de votre arbre, tandis que maître Renard vous débitait sa harangue. Moi aussi j'ai fait une découverte, digne de M. de La Palisse, il est vrai : c'est que la flatterie est une magicienne qui opère des prodiges à la Circé sur les plus nobles, les plus intelligentes créatures où puisse se refléter l'image de Dieu. Pendant un instant, vous avez été corbeau et vous vous êtes conduite en corbeau. Personne, voyez-vous, n'échappe aux lois de la nature humaine. Quand l'amour est outragé, il dit à la vanité : « Venge-moi! » et la vanité le venge. Si Mendoce était encore ici, sous votre empire, attendant la mort ou le salut de vous, il y a quelque chose que je vous aurais caché; mais Mendoce est parti hier dans un si triste et si misérable état, que vous-même, l'auteur de sa souffrance, vous auriez vainement essayé de le guérir. Il a été à la poursuite des destinées violentes, et s'il rencontre ce qu'il cherche, votre souvenir troublera pour lui-même la paix de la dernière heure. Je serai donc sans miséricorde, et je vous lirai une lettre qui malheureusement est isolée, car, s'il en eût été autrement, l'œuvre de Montesquieu eût été dépassée de toute la distance qu'il y a entre la fiction et la vérité. Nous aurions eu des *Lettres arabes*, qui, à en juger par celle-ci, auraient, je crois, été piquantes.

« Ben-Afroun, cheick des Beni-Hadidi, au capitaine Fontevelle, commandant le cercle d'Aïn-Tovah.

« Je suis heureux de vous apprendre que jusqu'à présent Dieu semble avoir béni le voyage de votre serviteur. Ce qui m'appelait en France, vous le savez, c'était le désir de voir mon commandement affermi et agrandi. Dans quelques jours, je l'espère, j'aurai atteint mon but, et les Beni-Itoun seront forcés de m'obéir comme les Beni-Hadidi. Le plus puissant de tous les vizirs à qui le sultan des Français confie son autorité s'est déclaré hautement en ma faveur. Ce n'est pas un homme de poudre, c'est plutôt, je crois, un *taleb*.

Dieu ne lui a point donné la beauté : il serait risible sur un cheval, plus risible encore sur un chameau; mais, tel qu'il est, ce vizir, comme la plupart des hommes de son pays, recherche l'approbation des femmes, et c'est là ce qui m'a donné son appui. Soyez attentif à ce que je vais vous raconter.

« On m'a prévenu qu'en France les femmes disposaient de la pluie, du soleil et du vent. — Si vous voulez réussir, m'a dit un Français qui m'a semblé un homme sain dans ses jugemens, il faut vous rendre favorable une de ces divinités qui dirigent toutes nos pensées et toutes nos actions : quand vous aurez une femme derrière vous, jetez-vous hardiment dans la mêlée; jusque-là tenez-vous à l'écart, car vous lutteriez peut-être contre des gens que des femmes protégeraient, et vous seriez vaincu infailliblement. — Alors j'ai formé le projet de chercher un indispensable soutien, et le hasard m'a servi merveilleusement. Votre ami d'Escaïeul m'a conduit chez la duchesse de Glenworth, qui est ce qu'on appelle en France une lionne, c'est-à-dire une créature puissante, qu'on redoute, qu'on flatte et qu'on admire. On me prévint que justement le grand vizir désirait plaire à cette lionne.

« Mais comment allais-je lui plaire moi-même? C'est ce que je me demandais. Le Français que j'avais interrogé déjà vint encore à mon secours. « Quel charme emploient, dit-il, ceux d'entre vous qui veulent se faire obéir du sultan? » Je lui répondis : « La flatterie. — Eh bien! reprit-il, vous savez de quel philtre vous devez vous servir. » Je compris tout de suite la duchesse de Glenworth. Elle a la fierté du *djouad*, la gravité du marabout, la vanité du *taleb;* c'est pourtant une femme après tout, quoiqu'une femme assurément fort dissemblable de toutes celles que nous voyons dans notre pays. Sous les majestueuses apparences qui la recouvrent, on trouve cette substance fragile et légère, destinée à périr tout entière, dont Dieu a pétri la femme.

« Aussi, je fis d'abord agir sur elle tout simplement ce qui réussit chez toutes les femmes dans toutes les contrées. Je louai sa grâce, sa beauté, et je lui racontai ces histoires de guerre dont les êtres qui ne doivent pas quitter la tente se montrent toujours avides. Puis, quand je la connus mieux, je lui fis boire un breuvage plus compliqué. Je m'aperçus que ce qu'elle désirait surtout, c'était qu'on la regardât comme une créature dissemblable de toutes celles que Dieu a créées. Elle veut être parmi les femmes ce que le cheval Borak est parmi les chevaux; je la servis suivant son goût. Je lui dis que je n'avais vu encore ni dans la vie, ni dans le rêve, personne qui lui ressemblât. Je la comparais tantôt à un esprit de la lumière par l'éclat qu'elle répandait autour d'elle, tantôt à un esprit des ténèbres par

la crainte qui l'accompagnait. Je vis que cette dernière comparaison surtout la flattait. On m'a dit qu'en Europe le désir de ressembler à l'esprit du mal était une manie assez répandue, surtout parmi les gens qui cherchent à récréer le public par des compositions rimées, ou écrites dans le mode habituel du discours.

« Or la duchesse de Glenworth est ce qu'on appelle un bas-bleu, mot que je ne pourrais pas expliquer, mais qui signifie une femme à qui Dieu a donné le désir et refusé le pouvoir d'imiter soit les poètes, soit les savans. En apprenant que la duchesse était un bas-bleu, je me suis réjoui, car je me suis rappelé le proverbe : quand tu rencontres un personnage puissant sur un âne, dis lui : « Oh! monseigneur, sur quel beau cheval vous voilà! » Toutes les fois qu'elle me récitait ce qu'elle avait médité dans son esprit, je m'écriais : « J'ai peur de blasphémer, et cependant, il faut que je vous l'avoue, je ne sais pas si j'admire les paroles du prophète lui-même autant que vos paroles. » Ainsi je faisais, chaque jour, de nouveaux progrès dans son cœur.

« Dans son aveuglement sur elle, il lui arrivait sans cesse d'admirer, quand c'était sorti de ses mains, non-seulement ce que la raison, mais ce que les yeux mêmes condamnaient. Quelquefois elle cherchait à rendre sur le papier, avec des crayons et des couleurs, les objets qui l'entouraient. Ses efforts étaient toujours stériles. Un jour, c'est moi-même qu'elle voulut peindre, et je ne saurais dire à quoi mon image ressemblait. Le dernier de mes esclaves aurait dit : « Ceci n'a jamais été notre maître; ce n'est même point son haïk, ni son bernouss, ni sa pipe. » Eh bien! elle était persuadée qu'elle avait créé, comme Dieu, une personne vivante, et elle me croyait quand je lui disais : « Voilà bien le fils de ma mère! où donc avez-vous pris cet art merveilleux de mettre un second Ben-Afroun dans ce monde? »

« Enfin, le ciel m'a secondé; j'ai atteint ce que je poursuivais. Dans quelques jours, le vizir, qui veut être agréable aux femmes, m'aura fait accorder ce que je désire. Les Beni-Itoun seront forcés de baiser ma main et de tenir mon étrier. Alors je retournerai vers vous, et j'irai raconter sous la tente comment un enfant de l'Afrique a su s'emparer d'une fille de l'Europe. Mon récit réjouira mes compagnons pendant qu'ils boiront le café; peut-être quelques-uns d'entre eux douteront de mes paroles et me diront : « Dieu ne peut pas avoir fait une créature aussi crédule que celle dont tu nous parles; » mais je leur répondrai : « Vous ne pensez pas comme il faut, vous oubliez ce proverbe qui sera toujours vrai dans tous les pays et dans tous les temps : Quoique l'autruche mange le bois, le cuivre, le fer, ce n'est pas elle qui dévore tout; c'est la vanité. »

Quand Olivier eut fini sa lecture, il dit à lady Glenworth :

— Je tiens cette lettre de M. de Fontevelle, qui est arrivé hier à Paris, et qui m'a appris que ce matin même Ben-Afroun avait, grâce à vous, obtenu ce qu'il souhaitait. Ce que je viens de vous lire est une traduction (car je ne sais pas l'arabe) dont je crains bien de ne pas avoir le seul exemplaire. Cependant je suis à vos ordres, et, si vous le voulez, je m'emploierai pour que les confidences de Ben-Afroun ne courent point tout Paris.

Thécla garda un moment le silence. Elle était pâle; elle subissait un genre de supplice qu'elle n'avait jamais prévu. Imaginez-vous don Juan devant une vision bien autrement terrible que celle de ses victimes, devant l'apparition vengeresse du ridicule lui montrant le seul Tartare où il eût craint de tomber! Toutefois elle ne s'avoua point vaincue : elle releva la tête qu'elle avait involontairement baissée.

— Faites ce que vous voudrez, dit-elle; quant à moi, je vais voyager. J'irai au loin, car je sens ce qu'exprimait dans sa jeunesse un grand homme de votre pays : « Cette vieille Europe m'ennuie. »

Olivier fut sur le point de s'écrier : « Je ne pense point pourtant que vous alliez en Afrique; » mais il se tut, et fit bien.

Ici s'arrête ce récit que ne recommencerait pas assurément celui qui l'a écrit dans une heure de fièvre. Thécla en effet a voyagé, Dieu sait où; elle est revenue, Dieu sait pourquoi. Ses traits n'ont point changé, et je crois que son âme est toujours la même. J'ai dit qu'Olivier avait été tué. Ben-Afroun commande les Beni-Hadidi et les Beni-Itoun. Il a une admirable maison d'hôtes. On mange chez lui un couscoussou renommé, qui est souvent accompagné de nombreuses bouteilles de vin de Champagne, car c'est de tous les chefs arabes celui qui comprend le mieux notre civilisation. Qu'importe ce qu'est devenu Mendoce? Ce n'était pas de lui qu'il s'agissait. Je dirai tout simplement qu'il a perdu son cœur depuis sept années, ce qui est un accident beaucoup plus fréquent, mais de résultats heureusement beaucoup moins graves dans la vie usuelle que la mésaventure du célèbre Pierre Schlemil. Quand on a perdu son ombre, on ne peut pas entrer dans une auberge sans étonner tout le monde; quand on a perdu son cœur, on peut, sans étonner personne, se présenter dans tous les salons.

PAUL DE MOLÈNES.

L'ÉPOPÉE

DES ANIMAUX

II.

CYCLE RELIGIEUX ET MORAL.[1]

I. — LES ANIMAUX RÉELS DANS LES RÉCITS LÉGENDAIRES.

L'épopée des animaux a, nous l'avons dit, son cycle religieux et son cycle profane. La partie religieuse du vaste poème dont nous recueillons les fragmens épars commence dans les solitudes pour s'achever dans les cathédrales. Les pères du désert adoucissent d'abord les animaux; les moines viennent ensuite, et cherchent dans la création un reflet du monde surnaturel où les transportent leurs visions. Enfin la littérature fait servir les légendes léguées par les pères et les moines à l'enseignement moral; les artistes chrétiens les traduisent et les fixent dans la pierre des églises. Le monument épique est alors complet. L'unité d'action ne manque pas aux légendes si variées dont nous voudrions marquer ici l'enchaînement. C'est la conversion de l'animal, observée à ses différens degrés, qu'on y retrouve partout comme sujet principal. L'animal traverse les phases mêmes qu'on peut remarquer dans l'histoire des populations soumises à l'influence du christianisme; il subit tour à tour cette influence et se révolte contre elle. Enfin il est dompté, transfiguré par la fantaisie chrétienne, et sert à notre enseignement. De là dans cette histoire religieuse des animaux trois parties qui marqueront les divisions mêmes de notre travail.

(1) Voyez la livraison du 1er décembre.

Les ermites et les moines des vieux âges chrétiens, en s'éloignant des hommes pour se rapprocher de Dieu, en s'isolant dans les sables de la Thébaïde ou les vieilles forêts de la Gaule, se trouvaient perdus, comme les hommes primitifs dans la jeunesse du monde, au milieu des hôtes de la solitude. La nature étalait sous leurs yeux ses beautés éternelles, et ils en subissaient l'impression profonde. Les chevreuils et les cerfs bondissaient autour d'eux, sous les ombrages des bois celtiques. Les rugissemens des lions se mêlaient dans les déserts aux accens de leurs prières, et les voix mystérieuses de la création semblaient s'unir à leur voix pour célébrer les louanges de son auteur. En portant pour la première fois la hache au sein des forêts inaccessibles, ils assuraient l'empire de l'homme dans des lieux où les bêtes fauves avaient jusqu'alors régné sans partage. Les races paisibles et douces vivaient sans crainte auprès d'eux, parce que l'église leur avait appris à respecter la vie de tous les êtres; seuls, parmi les populations barbares qui les entouraient, ils ne se livraient point au plaisir cruel de la destruction, et, par leur charité qui s'étendait jusqu'aux bêtes, ils semblaient réaliser une fois encore les miracles de l'âge d'or. L'imagination des peuples fut vivement frappée de leur vie solitaire et sereine, de leur douceur, de leurs conquêtes sur la nature encore sauvage; elle les investit d'une autorité souveraine sur les animaux au milieu desquels ils vivaient, en donnant en même temps à ces animaux le sentiment de la soumission pour leurs personnes et du respect pour leurs vertus.

Les légendes de l'église d'Orient constatent ce premier travail de l'imagination populaire. Dans ces légendes, où brille du plus vif éclat la poésie du génie grec, le lion, le corbeau, l'onagre, la hyène, le crocodile, retrouvent la douceur du paradis terrestre. Les solitaires leur parlent, et les animaux les comprennent; ils leur reprochent des actions blâmables, et les animaux se corrigent. Il semble que les révélations de la conscience aient touché jusqu'aux monstres des déserts et qu'ils aient appris à discerner le mal et le bien.

Un jour que saint Macaire d'Alexandrie était assis à l'entrée de sa cellule, et qu'il s'entretenait avec Dieu, une hyène vint frapper de la tête contre sa porte, en tenant dans sa gueule son petit qui était aveugle. Le saint, devinant le motif de cette visite, étendit les mains sur le jeune animal et lui rendit la vue. La mère, après avoir témoigné sa reconnaissance par les mouvemens les plus expressifs, allaita son faon et l'emporta dans le désert. Le lendemain, à la même heure, le saint entendit encore frapper à sa porte et de la même manière que la veille; c'était la hyène qui cette fois apportait une grande peau de brebis qu'elle déposa aux pieds du solitaire, en exprimant par son attitude qu'elle le priait d'accepter cette peau à

titre de présent. « Je refuse ton présent, lui dit le saint d'un ton sévère, parce qu'il est le produit du vol. Pour avoir cette peau, il a fallu que tu la dérobes, et tu dois savoir que je ne m'enrichis pas du bien d'autrui. » Alors la hyène, baissant la tête et pliant les genoux, s'humilia profondément, et, tout en continuant de présenter la peau, elle marquait par son air qu'elle était touchée de ces reproches, et qu'à l'avenir elle se souviendrait de cette admonition. « Je vois que tu me comprends, dit saint Macaire, et je consens à recevoir ce que tu m'offres, pourvu que tu me promettes de ne plus retomber dans la même faute. » A ces mots, la hyène fit signe de la tête pour exprimer qu'elle prenait l'engagement de ne plus voler et d'obéir aux ordres du saint. Elle tint en effet sa promesse; plus sage que ne le sont ordinairement les hommes, qui ne s'amendent que par impuissance de mal faire, elle dompta ses instincts, et depuis ce temps elle ne déroba jamais la brebis du pauvre.

Il en fut de même des ânes sauvages qui ravageaient le jardin de saint Antoine. Ce grand cénobite avait placé sa cellule dans une petite oasis auprès d'une fontaine, et les onagres qui venaient boire à cette source foulaient aux pieds les légumes qu'il cultivait pour se nourrir. Antoine, en les voyant un jour arriver par bandes, s'approcha d'eux et leur dit : « Pourquoi me faites-vous du mal, à moi, qui ne vous en ai jamais fait? Éloignez-vous et ne revenez plus. » Les onagres, qui l'avaient écouté attentivement, témoignèrent par leur attitude les regrets qu'ils avaient de lui avoir déplu, et, craignant de l'affliger, ils ne revinrent jamais, à dater de ce jour, boire à la fontaine.

Lorsque Orphée, dans la fable païenne, apprivoise les lions et les tigres aux accords de sa lyre, il ne s'adresse qu'à leurs sens, et la fascination est toute matérielle. Dans les légendes chrétiennes, au contraire, les solitaires et les saints les apprivoisent par le sentiment moral et l'ascendant de la douceur et de la vertu; ils leur enseignent qu'il ne faut jamais faire le mal, que quand par malheur on a commis quelque dommage, causé quelque tort aux autres, on doit toujours une réparation. Aussi l'on peut dire, sans exagérer, que chaque maxime de la morale religieuse est confirmée par un apologue légendaire. Évagre, au livre VI de son *Histoire ecclésiastique*, raconte que le solitaire Zosimas, se rendant un jour à Césarée avec un âne qui portait son bagage, fit la rencontre d'un lion qui se jeta sur son âne et le traîna dans la forêt voisine. Le saint le suivit sans s'effrayer, et, quand il eut dévoré sa proie, il l'interpella en ces termes : « Comment veux-tu que je puisse continuer ma route? Je ne suis ni assez jeune ni assez fort pour porter mon bagage; il faut donc que tu t'en charges, et certes tu me dois bien ce dédommagement après m'avoir privé d'un serviteur fidèle qui m'accompagnait partout et allé-

geait mes fatigues. Crois-moi, renonce à tes instincts féroces, et viens avec moi jusqu'à la ville prochaine. » Le lion dressa la tête, ouvrit sa gueule souillée de sang, secoua sa crinière, fit résonner ses flancs sous le fouet terrible de sa queue, et, se traînant aux pieds de Zosimas comme un chien devant son maître, il lui montra qu'il était prêt à lui obéir. Le saint plaça ses bagages sur son dos, lui fit signe de le suivre, et arriva ainsi jusqu'aux portes de Césarée.

Les animaux n'attendaient pas toujours les remontrances des solitaires pour se montrer à leur égard complaisans et dociles. Vaincus comme les païens et les barbares par leur charité surhumaine, attendris par leur inaltérable douceur, ils se font les compagnons dévoués de leur solitude : ils les protégent, les nourrissent, les consolent dans leurs maladies, et leur rendent après leur mort les devoirs de la sépulture. Les corbeaux, qui nourrissaient le prophète Élie, apportent chaque jour à saint Paul pendant soixante ans le pain qui le fait vivre. Quand ce pieux ermite fut entré, suivant l'expression des hagiographes, dans la voie de la chair universelle, saint Antoine, son meilleur ami après Dieu, s'agenouilla près de son cadavre et versa des larmes plus amères que l'absinthe, parce qu'il n'avait point de bêche pour lui creuser une fosse. Deux lions qui passaient dans le désert virent cette grande douleur, et, s'approchant de lui aussi doucement que des colombes, ils se mirent à creuser la terre avec leurs ongles. Lorsque Antoine eut déposé le corps de son compagnon dans la fosse qu'ils venaient d'ouvrir, les lions rejetèrent doucement le sable sur le cadavre, et, leur besogne terminée, ils s'inclinèrent devant le saint pour lui demander sa bénédiction. Quand les chrétiens sont livrés en pâture aux bêtes du cirque, les lions se couchent à leurs pieds et les caressent, comme pour faire honte aux hommes de leur férocité. Clément d'Ancyre, Néophyte, Émilien, Sature, Perpétue, Félicité, voient expirer devant eux la cruauté des animaux les plus redoutables. « Ainsi, dit saint Eucher, les monstres des déserts et des forêts, qui devaient être les exécuteurs et les instrumens du supplice des chrétiens, devenaient par un prodige admirable les témoins de l'innocence des condamnés, et en portant respect à la piété de ces justes, ils prononçaient dans leur silence un arrêt contre l'impiété des méchans. »

Les vies des saints de l'église latine sont remplies de faits analogues; mais en général, dans l'Occident, l'intelligence des bêtes est beaucoup plus ouverte et leur intimité avec l'homme beaucoup plus grande. La plupart des personnages éminens en vertu ont chacun des animaux familiers qui les accompagnent comme des amis inséparables ou les servent comme des domestiques fidèles. Les hirondelles, qui cherchent pour abriter leur couvée le toit hospitalier

de ceux qui sont doux et paisibles, demandent, au retour de leurs longs voyages, le repos et la paix à la solitude des cloîtres, et vont annoncer aux anachorètes exilés dans les bois le retour du printemps. Un jour que saint Guthlac recevait la visite de son ami Wilfrid, deux hirondelles entrèrent dans sa cellule en faisant entendre des gazouillemens joyeux. Elles se posèrent sur ses épaules, sur sa tête, et le caressèrent doucement de leurs ailes noires. Wilfrid étonné dit à Guthlac : « O mon frère, comment avez-vous inspiré tant de confiance à ces filles ailées de la solitude? — Ne savez-vous pas, répondit Guthlac, que celui qui s'unit à Dieu dans la pureté de son cœur voit à son tour les êtres de la création s'unir à lui? Les oiseaux du ciel connaissent ceux qui ne se montrent pas dans la société des hommes. » Les hirondelles, à ces mots, agitèrent plus vivement leurs ailes, et poussèrent de petits cris si plaintifs et si doux, qu'on eût dit qu'elles voulaient parler et demander quelque chose. Le saint, qui comprenait leur langage, prit une corbeille de joncs et des brins de paille, posa la corbeille sur la terre, et aussitôt les oiseaux commencèrent à bâtir un nid qui fut bientôt achevé. Le saint le plaça sous son toit, et chaque année, le même jour, à la même heure, les hirondelles venaient lui demander une corbeille de joncs pour leur nid et un abri sous le chaume de sa cellule (1).

Tandis que les oiseaux se font les hôtes des ermites, les sangliers et les ours poursuivis par les chasseurs cherchent contre la fureur de l'homme un asile dans les lieux consacrés, et de la sorte se trouve exprimée par de poétiques légendes cette belle pensée du christianisme, que la demeure des saints est le refuge inviolable de la faiblesse contre la force. Pendant une chasse du roi Clotaire, un sanglier lancé par la meute et près d'être forcé vient se cacher dans la cellule d'un ermite; il se couche aux pieds du saint homme en élevant vers lui des yeux supplians. Touché de compassion en le voyant si doux, l'ermite étendit les mains en prononçant ces mots : « Prends courage. Tu as eu recours à ma charité, et tu ne mourras pas aujourd'hui. » Les chasseurs entrèrent bientôt : à la vue de cette bête fauve couchée tranquillement devant l'autel de la cellule, ils restèrent frappés d'admiration et allèrent chercher le roi Clotaire pour le faire jouir de ce spectacle merveilleux. Le roi, non moins surpris que ses compagnons, fit de grands présens à l'ermite et laissa le sanglier regagner paisiblement ses bois (2).

Non-seulement les saints et les moines apprivoisent, nourrissent et protégent les animaux, mais encore ils les guérissent de leurs mala-

(1) Apud Bolland., *Vita Sancti Guthlaci.*
(2) *Ibid.*, *Vita Sancti Dsicoli.*

dies et de leurs blessures, comme saint Blaise en leur imposant les mains, et ils les ressuscitent quelquefois. Ceux-ci, de leur côté, se montrent reconnaissans et rendent service pour service. De même que dans l'antiquité les piverts et les loups guidaient les colonies étrusques ou indiquaient aux fondateurs des villes l'emplacement qu'ils devaient choisir, de même les faucons, les aigles ou les colombes indiquent aux solitaires ou aux fondateurs des ordres religieux l'endroit que Dieu même a marqué pour leur cellule ou leur cloître. Saint Balderic, voulant se retirer dans la solitude, aperçut au-dessus de sa tête un faucon qui volait doucement et semblait l'inviter à le suivre. Il le suivit avec confiance, s'arrêta lorsqu'il le vit s'abattre, bâtit son ermitage à l'endroit même où il s'était posé, et donna à ce lieu solitaire, en mémoire de l'oiseau, un nom que les siècles ont respecté, celui de *Montfaucon*. Une colombe trace dans son vol circulaire le plan du monastère de Hautvillers. Enfin un cerf désigne au duc Anségise la place de l'abbaye de Fécamp en décrivant un grand cercle autour d'un arbre. Les animaux jouent un rôle analogue dans la découverte des reliques. C'est encore un cerf qui indique à Dagobert l'endroit où reposent les restes de saint Denis et qui révèle en Irlande le tombeau de saint Kellac.

Saint François d'Assise, qui appelait les poissons *mes frères* et les hirondelles *mes sœurs*, n'avait point, après la pratique des œuvres de la charité, d'occupation plus douce que de se trouver dans la compagnie des brebis, des oiseaux, des papillons, et de leur faire entendre de ferventes exhortations. « Ces créatures innocentes, disent les hagiographes, témoignaient par leurs mouvemens la joie qu'elles avaient de l'entendre, et après le sermon elles se servaient des industries que la nature leur avait données pour bénir et louer le Seigneur. » Saint Antoine de Padoue, prêchant à Rimini devant des hérétiques, s'aperçut qu'ils se bouchaient les oreilles pour ne point l'entendre. Il interrompit son discours et pria ses auditeurs de le suivre sur les bords de la mer, à l'embouchure de la rivière de Marecchia : « Poissons de la mer et des fleuves, dit-il en étendant la main sur les flots, sortez des profondeurs de l'abîme, paraissez sur la face des eaux pour écouter la parole de Dieu et confondre par votre attention la malice des impies. » Aussitôt on vit paraître, au-dessus des vagues qui venaient mourir doucement sur le rivage, une multitude innombrable de poissons qui se rangèrent en bel ordre, selon leurs espèces et leur grosseur, les petits en avant et les gros en dernière ligne. Le saint leur représenta les obligations qu'ils avaient à Dieu, dont la toute-puissance les avait tirés du néant : « Savez-vous, leur dit-il, poissons, mes frères, ce qu'il a fait pour vous en vous donnant pour demeure cette mer si tiède et si claire,

où les rayons du soleil vous éclairent comme dans un palais de cristal? C'est lui qui vous a revêtus d'écailles d'argent et qui veille sur vous lorsque dans vos jeux rapides vous les faites briller comme des perles à la surface des ondes. C'est lui qui vous a préservés du déluge quand les autres créatures étaient anéanties par sa justice et sa colère. Que de fois n'avez-vous point servi à manifester sa puissance! Poissons, mes frères, vous qui vous souvenez de ses bienfaits, bénissez-le suivant cette parole du prophète : Baleines et autres poissons, bénissez le Seigneur. » Les muets auditeurs du saint témoignèrent par leurs mouvemens que ce discours leur était agréable; ils baissèrent la tête pour exprimer qu'ils exécuteraient fidèlement ce qu'Antoine leur avait recommandé. « Ils ne voulurent point, dit le père Giry, se replonger dans l'eau qu'ils n'eussent reçu la bénédiction du saint. Alors cet admirable prédicateur, se tournant vers les hommes, leur fit un sanglant reproche de leur insensibilité, que cet exemple venait de confondre, et ils se convertirent. »

On voit dans d'autres légendes des oiseaux accompagner par leur chant les hymnes des saints. Une sauterelle, sur un ordre de saint François d'Assise, entonne un cantique aussi doux que celui de cet oiseau bleu qui répétait sur la terre les concerts qu'il avait entendus dans le ciel. Non contens d'associer leur voix aux hymnes des mystiques, les animaux pratiquent comme eux les œuvres de l'ascétisme le plus pur, et le jour du vendredi saint les oiseaux jeûnent jusqu'au lever des premières étoiles. Les bœufs et les chevaux s'agenouillent devant les reliques. Des abeilles, trouvant une hostie dans le jardin d'un monastère, lui rendent leurs hommages et la portent respectueusement dans leur ruche.

Il faudrait tout un volume, nous ne dirons pas pour analyser, mais seulement pour indiquer par leur titre les innombrables légendes où les animaux figurent comme acteurs à côté des moines et des saints. L'immense collection des Bollandistes en est remplie, et en passant du latin barbare des hagiographes aux vers plus barbares encore des trouvères, ces légendes gardent toujours la même invraisemblance, le même merveilleux et le même caractère d'allégorie morale. Nous citerons comme dernier exemple la naissance de sainte Anne dans le poème de *Genesis,* écrit au XIIIe siècle par le prêtre Hermann. C'est encore un gracieux symbole de cette charité merveilleuse que les légendaires et les poètes chrétiens prêtaient aux animaux pour corriger les hommes de leurs instincts cruels.

Suivant le prêtre Hermann, l'empereur Fanouel, qui possédait dans ses jardins *l'arbre de vie,* voulut un jour goûter les fruits de cet arbre. Il coupa l'un de ces fruits avec le couteau qu'il portait à sa ceinture, et il en essuya la lame sur sa cuisse. Au bout de quelques

mois, il s'aperçut que cette cuisse était enceinte du couteau avec lequel il avait coupé le fruit, et, dans le délai prescrit par les lois de la nature, il donna le jour à une petite fille charmante. Peu satisfait d'être *mère,* Fanouel ordonna à un chevalier de porter l'enfant dans un bois et de le *destrancher* d'un coup d'épée. Au moment même où le chevalier se disposait à exécuter cet ordre cruel, une colombe descendit du ciel et lui dit : « Frère, retiens ton bras et respecte cette enfant, car elle donnera le jour à la vierge au sein de laquelle s'incarnera le sauveur des hommes. » Émerveillé de ces paroles de la colombe, le chevalier remit son épée dans le fourreau, et, prenant l'enfant entre ses bras, il la déposa dans un nid de cygnes, ombragé de joncs et de roseaux. Un cerf qui errait dans les landes voisines prit l'innocente créature sous sa protection, et il la nourrit comme la biche qui, dans la légende de sainte Geneviève, sert de seconde mère au jeune prince de Brabant. Ce cerf portait sur ses ardillons des bouquets de fleurs, et aussitôt qu'il entendait l'enfant pleurer, il s'agenouillait près d'elle, baissait sa tête sur le nid, et la *repaissoit d'une flor* jusqu'à ce qu'elle se fût endormie. La jeune fille atteignit ainsi l'âge de dix ans sans sortir de son nid de cygnes et ne se nourrissant que de fleurs. Un jour que l'empereur Fanouel était en chasse, le cerf miraculeux passa devant lui, et il le blessa d'un coup de flèche. Le pauvre animal se réfugia en pleurant auprès du nid, et comme les chasseurs s'avançaient pour le tuer, l'enfant se dressa debout au milieu des touffes de joncs et leur ordonna de respecter celui qui avait protégé et nourri son enfance. « Qui donc êtes-vous, dit Fanouel étonné, vous qui habitez le nid des cygnes et vous nourrissez des fleurs qui poussent aux cornes des cerfs? — Je suis, répondit la jeune fille, celle que vous avez portée dans votre cuisse. Le chevalier à qui vous aviez donné l'ordre de me tuer m'a déposée dans ce lieu, et, moins cruels que vous, les hôtes de la solitude ont pris soin de ma faiblesse et de ma misère. » Fanouel, attendri jusqu'aux larmes, emmena sa fille dans son palais; il la maria à l'un des plus puissans chevaliers de son empire, après l'avoir fait baptiser sous le nom d'Anne, nom sous lequel elle donna le jour à la vierge Marie.

Les écrivains légendaires et les poètes, dans ces récits merveilleux, donnent, on le voit, une libre carrière à leur imagination. Ils s'inquiètent peu de la vraisemblance et des traditions orthodoxes, mais du moins ils restent toujours fidèles aux grandes traditions morales. L'apologue, tel que nous l'a légué l'antiquité, n'est souvent qu'une satire ingénieuse; la légende, telle que nous l'a léguée le moyen âge, est presque toujours le code d'une perfection idéale, et, n'en déplaise à notre civilisation tant vantée, à notre science et à

notre orgueil, ce qu'on peut encore aujourd'hui souhaiter de plus heureux, c'est que les hommes dans la vie sociale se conduisent comme les animaux dans les légendes dont nous venons de parler, car la poétique utopie de l'âge d'or serait réalisée. Le pauvre ne craindrait plus qu'on lui dérobât sa brebis; chacun, comme le lion de Zosimas, s'humilierait pour réparer ses torts. L'homme fatigué par le voyage de la vie, comme les hirondelles de saint Guthlac par leurs migrations lointaines, trouverait partout sur sa route l'abri du toit de chaume, et comme la jeune vierge au nid de cygnes, l'orphelin trouverait un père.

II. — LES ANIMAUX FABULEUX ET LES BÊTES DE L'ENFER.

Les êtres que nous avons vus jusqu'ici figurer dans les récits des hagiographes appartiennent tous au monde réel : ce sont des lions, des hyènes, des aigles, des corbeaux, des cerfs, des hirondelles, des chiens; seulement ils sont transfigurés par les écrivains qui les mettent en scène, et malgré la variété de leurs espèces et leurs instincts sauvages, ils représentent tous, en s'humiliant devant les hommes éminens en vertus, ce qu'on pourrait appeler les enfans régénérés d'un nouvel âge d'or; ils sont les amis des saints et les modèles des hommes. Il en est d'autres au contraire, qui, loin de s'adoucir, restent, comme Satan, endurcis dans le mal, et déclarent aux hommes et aux saints une guerre à outrance; ceux-là ne sont en général que des êtres de pure fantaisie, enfans des monstres païens défigurés par le moyen âge, et dont l'imagination des mystiques et des poètes peuple au gré de sa fantaisie la terre et l'enfer. Éclos du rêve et de la vision, ces êtres redoutables ne servent plus, comme la hyène de saint Macaire, les onagres de saint Antoine, les hirondelles de saint Gutlac, à instruire, à édifier les hommes, mais à les combattre, à les épouvanter dans ce monde et à les punir dans l'autre.

Au premier rang de ces bêtes terribles et fabuleuses apparaît le dragon, dont l'histoire forme dans la plupart des légendes un épisode inévitable, et qui représente, comme Satan, la cruauté, la haine de l'homme et l'endurcissement dans le mal. En reparaissant dans les traditions des temps chrétiens, les dragons conservent quelques-uns des attributs qui les distinguent dans les récits fabuleux de l'antiquité; ce sont des êtres d'une force prodigieuse, cruels, implacables, qui font le mal pour le seul plaisir de le commettre. La plupart du temps les écrivains les mentionnent sans les décrire; mais les vignettes des manuscrits, les sculptures des églises suppléent à leur silence, et dans les traditions religieuses les dragons se présentent presque toujours sous la forme du serpent combinée avec celle du

quadrupède et de l'oiseau. Leur corps est allongé comme celui des reptiles, couvert d'écailles et terminé par un dard ou une queue fourchue; deux pattes courtes et armées de griffes le supportent dans sa partie antérieure; deux ailes, disposées comme celles des chauves-souris et armées de griffes comme les pattes, sont placées derrière la tête à la hauteur des épaules. Cette tête, d'une grosseur démesurée, présente dans son ensemble le caractère de la férocité : elle est quelquefois garnie de cornes. La gueule, toujours béante, est armée de plusieurs rangées de dents, et lance des tourbillons de flamme et de fumée. Enfin l'imagination a réuni sur cette bête redoutable ce qu'elle a pu rêver de plus terrible, et le rôle qu'elle lui prête répond à cette physionomie menaçante. Le dragon habite ordinairement des cavernes inaccessibles, des forêts impénétrables; il rôde la nuit comme les loups pour surprendre et dévorer les troupeaux. Il ravage les moissons, empoisonne les fontaines, et se met en embuscade le long des chemins pour enlever les voyageurs et les emporter dans son repaire. Les hommes n'osent point le combattre, et la gloire de le vaincre est exclusivement réservée aux personnages éminens en vertu. Placés en présence de ce monstre, les saints perdent leur mansuétude; ils ne cherchent point à l'apprivoiser; ils le tuent, parce qu'en effet le dragon est l'incarnation vivante du génie du mal, et que rien ne peut toucher cette nature endurcie, image du pécheur rebelle à la grâce, emblème du paganisme ou emblème de Satan. A part saint George, qui employa contre le dragon de Beyrouth les armes des chevaliers, la lance, le bouclier et l'épée, les saints ne se servent d'ordinaire contre ces monstres que des armes spirituelles, et leur victoire n'en est pas moins assurée.

Quelques écrivains modernes, égarés par un faux système d'interprétation, ont cru voir dans cette bête fabuleuse l'image du débordement des rivières que l'intercession des prières de l'église faisait rentrer dans leur lit; mais il était beaucoup plus simple de s'en rapporter aux explications de la légende elle-même, sans obscurcir, par une science prétentieuse, la transparence de l'allégorie. En donnant le dragon pour étendard aux musulmans regardés comme les adorateurs du diable, en le plaçant à côté des hérétiques ou sous les pieds des apôtres qui ont renversé les autels des faux dieux, le moyen âge exprime clairement cette pensée, qu'il est pour lui l'image de l'idolâtrie; il sait que dans l'antiquité le dragon a prêté ses formes fantastiques aux idoles, que les hommes abusés par Satan l'adoraient à Babylone, à Mélite, en Phrygie, en Béotie et dans l'antre de Trophonius; et quand dans la Gaule on le fait vivre au bord des fontaines et dans les forêts, on se souvient évidemment des superstitions qui divinisaient les sources et les bois. Aussi trouve-t-on particulièrement les dragons

mentionnés dans les vies des saints qui les premiers ont apporté aux diverses peuplades encore païennes les lumières de l'Évangile. L'apôtre, en convertissant les hommes, commence presque toujours par les débarrasser d'un monstre qui ravageait leur pays. Lorsque saint Venne se présenta à Verdun, les magistrats et le peuple vinrent le prier de faire périr un reptile ailé qui vivait dans le creux d'un rocher à la porte de leur ville et répandait dans l'air une telle infection, que les animaux et les hommes qui passaient auprès de son repaire tombaient morts sur la place. Le saint ordonna un jeûne public pendant trois jours; le quatrième, il rassembla le peuple et le clergé, et se rendit, revêtu de ses habits pontificaux, dans la caverne habitée par le reptile (1); il y entra seul, et, passant son étole au cou du serpent, il l'étrangla à la vue du peuple sans éprouver le moindre mal du poison qui se répandit autour de lui. Cette légende se reproduit à peu près dans les mêmes termes sur tous les points de l'Europe. On voit partout le redoutable animal expirant sous l'imposition des mains et le bâton pastoral, ou traîné hors de la caverne par l'étole de l'évêque, et même par un simple ruban. Saint Pol de Léon dans l'île de Batz, saint Patrice en Irlande, saint Marcel à Paris, saint Amand à Maëstricht, saint Clément à Metz, remportent, comme saint Venne, d'éclatantes victoires sur des monstres dont le nom est resté souvent aussi populaire que celui des saints. A Rouen, c'est la *gargouille,* vaincue par saint Romain (2); à Metz, la *graouilly;* à Tarascon, la *tarasque,* que sainte Marthe étrangla avec sa jarretière; à Poitiers, c'est *la bonne sainte Vermine* ou *la grande gueule* (3); à Provins, la *lézarde.* Ce qui n'était à l'origine qu'une allégorie prit avec le temps le caractère de la réalité. Les villes du moyen âge célébrèrent, comme des fêtes solennelles, les jours anniversaires de la victoire des saints, et de même que dans les ovations romaines on traînait les vaincus après le char des triomphateurs, de même dans les processions commémoratives on porta les images de la gargouille, de la tarasque et de la lézarde à côté des reliques et des images des apôtres qui les avaient terrassées. L'art dramatique comme la liturgie s'empara de ces traditions merveilleuses. Après avoir symbolisé le paganisme dans la légende, le dragon, sur la scène barbare où se jouaient les mystères, symbolisa le royaume de Satan. L'enfer, dans les décorations scéniques du moyen âge, fut souvent représenté par

(1) *Histoire de Verdun,* 1745, in-4°, p. 61.

(2) Voir Floquet, *Du Privilége de la fierte de saint Romain.*

(3) *Du dragon de Metz,* par Alex. Le Noir. *Mém.* de l'acad. celtique, II. 1 à 20. — Salverte, *du Dragon et des Serpens monstrueux, Rev. Encyclop.,* 1826, mai et juin. — Bottin, *traditions des dragons volans, Arch. du nord de la France,* I, 97. — Ladoucette, *Du Graouilly de Metz,* etc.

une tête de dragon, dont la gueule béante, hérissée de crocs terribles, était peinte en rouge pour figurer le feu vengeur. C'était par cette gueule, au-dessus de laquelle brillaient de gros yeux éclairés par des lanternes, qu'on voyait sortir les diables; c'était par là que ces diables précipitaient à coups de fourches les damnés dans la vallée de douleur; enfin c'était par là que le Christ ressuscité appelait et tirait du fond des limbes les justes, qui, soumis à une expiation passagère, attendaient sa venue pour monter au ciel.

Comme ces vastes poèmes dramatiques du moyen âge, qui, embrassant la création tout entière, commençaient dans le ciel et finissaient dans l'enfer, les légendes ne s'arrêtaient pas aux limites étroites du monde et de la vie. Après avoir raconté les victoires remportées par les saints sur le monstre de l'idolâtrie, elles nous transportent tout à coup dans les sombres régions de la mort, et par une évocation nouvelle, elles nous montrent les animaux, nés de la terreur et du rêve, devenus dans le monde invisible les bourreaux des méchans.

C'était au moyen âge une croyance universelle que de la décomposition du corps des réprouvés s'engendraient non pas seulement des vers, mais une foule de bêtes malfaisantes, des scorpions, des crapauds, des serpens, qui vivaient dans les cercueils pour ronger les cadavres; ces cadavres conservaient la faculté de sentir et de souffrir, et ils renaissaient sans cesse sous les morsures éternelles qui les déchiraient, comme le foie de Prométhée sous le bec du vautour. Les damnés subissaient ainsi, dans leur âme et dans leur corps, un double supplice. On disait que Charles Martel, malgré le service qu'il avait rendu à la chrétienté en arrêtant les invasions des Sarrasins, n'avait pu échapper à la colère céleste à cause de ses impiétés et du tort qu'il avait fait aux églises, et qu'il était rongé au fond de son tombeau par un serpent monstrueux. Au XIIIe siècle, on racontait aussi, comme un exemple terrible des peines qui attendaient après la mort les blasphémateurs et les menteurs, qu'un bourgeois, Raoul de Crespi, ayant fait déterrer son père, vit avec terreur un reptile qui lui mangeait la langue. Tandis que l'âme des hommes vertueux quittait leur corps sous la forme d'une colombe blanche, l'âme des méchans, au contraire, se montrait sous la figure d'un animal hideux qu'on retrouvait souvent après de longs siècles au fond de leur tombe, repu et engraissé de leurs débris.

Interprète fidèle des croyances de son temps, Dante s'empara de ces traditions vengeresses, et mêlant dans sa poésie splendide, comme elles étaient mêlées dans la science du moyen âge, les fables antiques et les légendes populaires, il peupla la vallée de douleur des monstres du Tartare païen et des monstres des *Bestiaires*. Cerbère,

les minotaures, les centaures, les harpies, les *chelydres*, les *amphisbènes*, deviennent les auxiliaires des démons. Les reptiles surtout jouent un rôle effrayant au milieu de ces monstres. Dante nous montre les damnés les mains liées avec des serpens, qui, pour mieux les assujettir, enfoncent leurs queues et leurs têtes dans les flancs des coupables, et semblent ne plus former qu'un corps avec eux. Une couleuvre à six pieds s'élance sur un réprouvé, lui troue la poitrine avec ses pieds du milieu, saisit ses bras avec les pieds de devant et lui perce les flancs de sa queue, qu'elle ramène en replis serrés autour de ses reins. Les substances des deux êtres s'incorporent, mêlent leurs couleurs et se fondent l'une dans l'autre, comme si elles avaient été formées toutes deux d'une cire brûlante.

Ce n'est pas seulement l'œil de la vision qui révèle à Dante ces terribles merveilles; c'est la tradition tout entière et pour ainsi dire la voix de l'humanité. Le poète n'invente pas; il se souvient, il écoute et il chante. Le moine, le bourgeois, le tailleur d'images, connaissent, comme l'immortel proscrit de Florence, les hôtes redoutables de la vallée de douleur. Ils savent aussi, comme lui, sous quelle forme Satan trône dans l'abîme, sous quelle forme il apparaît sur la terre pour y tenter la faiblesse des hommes, saisir les âmes coupables ou présider les mystères du sabbat. Protée insaisissable, cet ange déchu parcourt l'échelle entière des êtres. C'est un lion, un céraste, un dragon, un hippocentaure, un crapaud couvert de plumes, un corbeau avec un bec d'oie, un bouc fétide; mais un arrêt terrible le condamne à reprendre toujours la forme sous laquelle il a séduit le genre humain. Écoutons Milton, qui chanta son supplice comme Dante a chanté celui des damnés. « Satan sent son visage s'effiler et s'amaigrir; ses bras se collent à ses côtés; ses jambes s'entortillent l'une dans l'autre jusqu'à ce que, privé de ses pieds, il tombe serpent monstrueux sur son ventre rampant. Il résiste, mais en vain; un plus grand pouvoir le domine; il est puni, selon son arrêt, sous la figure dans laquelle il avait péché. Il veut parler, mais, avec une langue fourchue, à des langues fourchues il rend sifflement pour sifflement, car tous les démons étaient pareillement transformés en serpens, comme complices de sa débauche audacieuse. Terrible fut le bruit du sifflement dans la salle remplie d'une épaisse fourmilière de monstres compliqués de têtes et de queues. »

Ainsi la légende parcourt la création tout entière. Elle nous conduit des déserts de la Thébaïde aux dernières profondeurs de l'abîme infernal, et dans cette longue épopée, elle suit toujours avec la même persistance la même pensée morale. Après nous avoir instruits par l'exemple des animaux, elle nous punit par eux, et l'enseignement, au milieu de ces rêves, jaillit toujours par quelque source inattendue.

III. — LES ANIMAUX DANS LES ALLÉGORIES MYSTIQUES ET MORALES.

Dans les récits des écrivains hagiographiques et des poètes, nous venons de le voir, les animaux réels ou fabuleux sont mis en scène et agissent comme des personnages dans un drame; mais, si important que soit leur rôle, ils n'y paraissent jamais que d'une manière épisodique. Nous allons maintenant, dans un genre de composition tout différent par la forme, mais au fond très identique par la pensée, les retrouver décrits et pour ainsi dire analysés et expliqués, pour adopter les termes consacrés par les théologiens au point de vue *historique, allégorique, tropologique* et *anagogique*.

Cette explication, nous devons en convenir tout d'abord, ressemble singulièrement à une énigme; mais c'est ainsi que le moyen âge expliquait toute chose, car il considérait le monde comme un vaste symbole, et au lieu de s'en tenir aux réalités apparentes, il cherchait sans cesse à s'élever, par la méditation, de la lettre à l'esprit, du fait à la signification, de l'objet matériel à l'enseignement moral. De là cette forme étrange, cet ascétisme ténébreux des singuliers traités de zoologie que le moyen âge nous a légués sous le nom de *Bestiaires*, œuvres bizarres, où les animaux sont tout à la fois décrits et défigurés avec la plus scrupuleuse attention, et dans lesquelles se confondent les fables les plus absurdes avec les préceptes les plus sages, les traits satiriques les plus vifs et les plus ferventes aspirations du mysticisme. C'est à cet ordre de productions qu'appartiennent le commentaire sur le *Physiologus*, attribué à saint Épiphane, le poème de saint Avit sur *la création*, poème composé dans les dernières années du ve siècle, le poème latin sur les animaux publié sous le nom d'Hildebert, évêque du Mans, et les *Institutions monastiques sur les bêtes* (*Institutiones monasticæ de bestiis*), de Hugues de Saint-Victor. Composés par des théologiens ou des moines, les ouvrages dont nous venons de parler s'adressaient exclusivement à ceux qui se livraient à l'étude de l'exégèse religieuse, à ceux qui, suivant les paroles des livres saints, s'absorbaient dans la contemplation des êtres et de la nature pour découvrir Dieu dans ses œuvres et chercher dans ce miracle permanent du monde de grands exemples et de salutaires leçons.

Longtemps renfermés dans les cloîtres, les traités de zoologie morale et religieuse se popularisèrent au moment même où la littérature commençait à se sécularisèr par l'usage de la langue vulgaire. Les XIIe et XIIIe siècles nous ont légué quatre *Bestiaires* qui ont pour auteurs Pierre le Picard, le trouvère Philippe de Than, le clerc Guillaume, et Richard de Fournival, fils du médecin de Philippe-Auguste

et chancelier de l'église d'Amiens vers 1260. Pierre le Picard et Richard de Fournival ont écrit en prose, les deux autres en vers de huit syllabes, et pour tout ce qui se rattache à la zoologie proprement dite, ils n'ont fait que recueillir les traditions qui avaient cours de leur temps ou traduire en langue vulgaire le commentaire de saint Épiphane, le poème de saint Avit, l'encyclopédie d'Isidore de Séville ou les autres ouvrages du même genre. Pour eux, la science n'est qu'un accessoire, et, comme saint Augustin, ils ne considèrent point la réalité, mais la signification des faits. Dans les *Bestiaires* en langue vulgaire, ainsi que dans les poèmes et les traités latins, on voit toujours, au ve comme au XIIIe siècle, figurer les mêmes animaux, réels ou fabuleux, tels que le lion, l'*aptalos*, la serre, la calandre, le pélican, le hibou, le phénix, le dragon, l'aigle, etc. Chaque bête a un chapitre à part, et ce chapitre lui-même se divise en deux parties distinctes, l'une descriptive, l'autre allégorique et interprétative.

Laissant de côté tout amour-propre littéraire, le trouvère Guillaume, au début de son poème, informe les lecteurs qu'il a tiré du latin le sujet de son livre. « Je vais parler, dit-il, des bêtes, non pas de toutes, mais de plusieurs. Je donnerai de belles moralités, je citerai de bons passages tirés des livres saints, j'enseignerai à chacun la voie qu'il doit suivre pour arriver jusqu'à Dieu, et par mes exemples j'instruirai les hommes qui *errent follement*; or écoutez ce que va vous dire le clerc Guillaume, né dans la Normandie. » Comme la plupart des moralistes, des théologiens ou des poètes de son temps, le clerc normand est loin d'être optimiste; il sait comme eux tout ce qu'il y a d'égoïsme et de dureté dans le cœur humain; il sait ce qu'il en coûte, même aux plus vertueux, de luttes et d'efforts pour faire un peu de bien, et il n'épargne à ses lecteurs ni les conseils ni les reproches. « O vous, dit-il, hommes et femmes que l'église a unis par les liens éternels du mariage, vous qui avez juré d'être fidèles, et qui tenez si mal vos sermens, instruisez-vous par l'exemple de la tourterelle. Dans les bois épais qu'elle habite, elle aime sans partage et veut être aimée de même. Lorsqu'elle perd sa compagne, il n'est point de saison, point de moment où elle ne gémisse. Elle ne se pose ni sur le gazon ni sous la feuillée, mais elle attend toujours celle qu'elle a perdue, et ne forme jamais de nouveaux liens. Elle n'oublie point son premier ami, et s'il meurt, le reste de la terre lui devient indifférent. O vous qui vivez dans le tourbillon de ce monde, apprenez de cet oiseau l'inviolable fidélité des regrets, et ne faites point comme ces maris qui, en revenant de l'enterrement de leurs femmes, s'occupent dès le soir même de les remplacer (1). »

(1) *Le Bestiaire divin*, c. XXXI.

Cette leçon que la tourterelle donne aux époux, la huppe la donne aux enfans, et mieux que l'homme elle accomplit un des plus beaux préceptes de la loi divine : *Père et mère honoreras.* Lorsque ses parens ne peuvent plus ni voir ni voler, et que, glacés par la vieillesse, ils restent immobiles dans leur nid, la huppe prend soin de les nourrir; elle les débarrasse de leurs vieilles plumes, les réchauffe doucement sous ses ailes, leur apporte une nourriture abondante, et leur dit avec tendresse : « Cher père et chère mère, autrefois vous avez pris soin de nous; aujourd'hui que vous ne pouvez vous suffire, ne vous inquiétez pas, nous vous rendrons service pour service. — Seigneur, ajoute le trouvère, vous nous donnez par ces miracles de la nature un grand enseignement; mais hélas! l'homme est si pervers, qu'il ne profite pas de cette leçon de l'oiseau, et cependant l'homme se vante de son intelligence (1). »

La salamandre, qui ne craint point l'ardeur des brasiers les plus ardens, et qui passe dans les flammes sans en être brûlée, nous enseigne à éteindre le feu de la luxure. L'autruche, qui oublie ses œufs dans le sable pour contempler son étoile, nous apprend à tourner vers le ciel toutes nos pensées. Quand les fourmis vont trottant dans les champs pour amasser leurs provisions, elles distinguent avec un instinct merveilleux l'orge, le seigle, l'avoine et le froment, et c'est toujours le froment qu'elles emportent; puis, avant de l'entasser dans leurs greniers, elles ont soin d'en fendre les grains, d'en enlever toutes les parties gâtées, et par cette sage conduite elles nous montrent que l'homme doit toujours s'appliquer à séparer l'ivraie du bon grain, c'est-à-dire à discerner le mal et le bien, et à retrancher de son âme toutes les parties gâtées, c'est-à-dire les vices qui la corrompent et la perdent pour l'éternité. — Plus rusé que la fourmi, le hérisson, lorsqu'il va chercher sa nourriture dans les vignes, remarque celles qui portent les plus beaux raisins, et il fait si bien, qu'il monte sur les ceps pour faire tomber les grains les plus mûrs. Il descend ensuite avec précaution, se roule par terre, pique les raisins avec ses dards, ses *brochettes*, dit Guillaume, et quand il s'en est chargé au point de ressembler à une grappe énorme, il retourne tout joyeux dans son trou et se repaît à loisir. Ce hérisson maraudeur est l'image du diable, qui vendange dans les âmes lorsque les hommes ne font pas bonne garde autour de leur vigne spirituelle (2).

Les sirènes, qui sont tout à la fois femmes, oiseaux et poissons, chantent si doucement, que les matelots s'endorment à leurs chansons, et lorsqu'ils sont bien endormis, les sirènes montent sur leur bateau

(1) *Le Bestiaire divin*, c. x, *De la Hupe.*
(2) *Ibid.*, c. xvi, *de Hériçon.*

et les tuent. Les hommes qui passent dans ce monde sont abusés de même par des illusions perfides, par la gloire, par le plaisir, le bien-être, la gourmandise. Ils s'endorment dans ces fausses délices, et le diable les tue. Les matelots prudens, quand ils entendent chanter sur les flots les femmes oiseaux et poissons, bouchent leurs oreilles et passent au milieu d'elles sans danger. Ainsi doit faire le sage; car pour échapper aux séductions du vice, il faut fermer ses yeux pour ne point le voir, et *estoupper* ses oreilles pour ne point l'entendre.

L'enseignement moral et religieux dans les *Bestiaires* n'est point toujours aussi formel, aussi direct. Il est quelquefois remplacé par une allégorie mystique. Le lion qui efface avec sa queue la trace de ses pas, qui vient au monde les yeux ouverts et qui ressuscite ses petits, c'est le Christ, qui déroba au démon sa venue dans ce monde et fut ressuscité par son père après être resté trois jours dans le tombeau. Le hibou représente les Juifs, parce qu'il vit comme eux dans les ténèbres. Le singe et le renard sont les emblèmes du diable, comme la colombe, d'après Hugues de Saint-Victor, est tout à la fois l'emblème des fidèles, des prédicateurs et des prélats vertueux. — « Trois colombes, dit ce grand écrivain mystique, sont mentionnées dans les saintes Écritures, celle de Noé, c'est-à-dire le repos; celle de David, c'est-à-dire la force; celle du Christ, c'est-à-dire le salut. La colombe, c'est l'église; son bec, divisé en deux parties, sépare dans la prédication les grains d'orge et les grains de froment, c'est-à-dire les préceptes de l'ancienne loi et ceux de la loi nouvelle. De l'œil droit elle se contemple elle-même, de l'œil gauche elle contemple Dieu, en même temps qu'elle saisit de chacun de ces organes le sens moral et le sens mystique caché dans les Écritures. L'amour du prochain et l'amour de Dieu sont exprimés par ses deux ailes : elle étend vers les hommes l'aile de la charité et vers le ciel l'aile de la contemplation. Les vives couleurs qui nuancent son plumage sont l'image du prédicateur. La longueur de ses ailes, c'est la parole divine; le son de l'argent, la douceur de cette parole; les plumes blanches expriment la pureté de la doctrine; les plumes couleur d'or, l'innocence du cœur, et la pâleur de l'or, la mortification des sens. » Rien n'échappe, on le voit, à la mystique imagination des écrivains qui nous occupent. Hugues de Saint-Victor décrit les animaux qui servent de texte à ses allégories avec la même minutie de détails que les naturalistes modernes. Emporté par le rêve de l'extase, il franchit tous les degrés de l'échelle mystique, et la création tout entière est un miroir où le Tout-Puissant reflète son image. L'allégorie cependant ne se maintient pas toujours à cette hauteur, et maître Richard de Fournival nous ramène brusquement sur la terre.

Malgré sa qualité de chancelier de l'église d'Amiens, maître Ri-

chard, on peut le croire en lisant ses œuvres, n'avait point *estouppé* ses oreilles en entendant le chant des sirènes. Comme les troubadours et les chevaliers, il s'était engagé dans le servage d'amour; mais au lieu de rimer des tensons pour attendrir la dame de ses pensées, il composa un *Bestiaire* en lui proposant, comme toujours, les animaux pour modèles. Cependant Richard sait que les filles d'Ève sont nées, comme leur mère, pour la perte du genre humain; il sait qu'elles sont perfides, cruelles, qu'elles se réjouissent des souffrances qu'elles ont causées; il ne leur épargne pas les invectives, et certes si l'amour est éternel, il n'en est pas de même de son vocabulaire. Depuis trois siècles environ, dans la littérature classique on compare invariablement la femme à une fleur, à une perle, à un astre; Richard de Fournival la compare à un crocodile, à un corbeau, à un loup. Encore donne-t-il la préférence au crocodile, car ce monstre sensible, comme nous l'avons vu, mange l'homme en le pleurant et se repent toute sa vie de l'avoir mangé, tandis que la femme ne fait que rire de ceux dont elle dévore le cœur et s'en tient rarement à une première victime. « Ne vous émerveillez pas, dit maître Richard, si je compare la femme à un corbeau, car la similitude est frappante. Que fait le corbeau quand il s'abat sur un cadavre? Il commence par lui ronger les yeux et lui ronge ensuite la cervelle. La femme ne prend-elle pas de même à ses amans la cervelle et les yeux? » Dans la seconde partie du livre de maître Richard, intitulée *Response du Bestiaire,* la donnée change complétement. Chaque comparaison est prise dans un sens contraire à celui que l'auteur lui avait donné d'abord, et il en résulte que l'exemple des bêtes, bien loin d'inviter les femmes à se laisser attendrir, doit au contraire les fortifier dans leur résistance et leur vertu.

Ainsi dans les légendes pieuses, dans la poésie et les traités zoologiques dont nous venons de parler, les animaux se montrent toujours comme nos maîtres en fait de moralité et de bons sentimens, et le moyen âge, dans son ignorance et sa crédulité, poursuit et atteint souvent un but plus élevé que celui de la science. En montrant comme fin suprême de l'existence de tous les êtres la pratique des lois éternelles de la justice, de la modération, de la charité, il fait de la création tout entière une école de sagesse, et des mystérieuses harmonies du monde matériel l'exégèse vivante des vérités divines proclamées dans l'Évangile. Nous allons voir enfin ces données supérieures recevoir dans les monumens de l'architecture une consécration nouvelle, et le portail des églises se dérouler comme le commentaire illustré du *Physiologus* et des *Bestiaires,* comme l'exégèse monumentale de l'enseignement écrit; car, ainsi que l'a dit l'auteur des *Institutions monastiques sur les Bêtes,* « la peinture et la

sculpture enseignent à la foule ce que les lettres enseignent aux savans, et l'ignorant se plaît à la simplicité des tableaux comme le sage aux mystères des livres. »

IV. — LES ANIMAUX DANS L'ART CHRÉTIEN.

Ainsi que la littérature et la science, l'architecture et les arts qui servent à la décorer s'inspirent d'une double tradition : l'une qui prend sa source dans le paganisme, se traduit par une imitation servile et irraisonnée de l'antiquité, et concourt uniquement à l'ornementation matérielle; l'autre, spiritualiste et symbolique, qui s'inspire, comme les *Bestiaires*, de la Bible et des pères, et suit pas à pas le développement de la civilisation religieuse. Cette dernière se révèle pour la première fois dans les catacombes et sur les tombeaux des apôtres et des martyrs de la foi nouvelle. Là tout est simple, expressif, rationnel, et il est hors de doute que dans cette première période l'enseignement symbolique était parfaitement compris et tout à fait populaire. Malheureusement, du VIIe au XIe siècle, l'art se dégrade en même temps que l'enseignement religieux se voile et s'obscurcit. Les artistes copient au hasard tous les modèles qu'ils rencontrent, excepté toutefois ceux que leur offre la nature, et en ce point ils procèdent exactement comme l'auteur du *Physiologus*, Guillaume le Normand, ou maître Richard de Fournival. Ils ont des cartons qui les dispensent d'inventer, de réfléchir, comme plus tard les prédicateurs auront des *sommes* où ils puiseront leur éloquence toute faite. Dans cette barbarie, la tradition symbolique s'efface; mais après l'an 1000, après cette année fatale, redoutée longtemps comme le terme de la vie de l'humanité, le monde entier, suivant l'expression du chroniqueur Raoul Glaber, secoua les haillons de son antiquité pour revêtir la robe blanche des églises. Les lettres se ranimèrent comme les arts, et bientôt l'architecture, expression fidèle de la pensée des mystiques, offrit sous une forme sensible un enseignement théologique et moral, complet et profond. La chute et la rédemption, le travail de l'homme sur la terre, la résurrection, le jugement dernier et le monde en adoration devant Dieu, telles sont, à l'apogée de l'art architectural du moyen âge, les idées génératrices des monumens figurés. La porte de l'église métropolitaine de Paris dite porte du Zodiaque en offre un exemple d'autant plus curieux que la pensée chrétienne s'y combine avec un symbole antique. Dieu, sous la figure de Jupiter, *le père des choses*, est représenté comme le centre universel, l'alpha et l'oméga, entre le char du soleil, le char de la lune, la terre, la mer et les douze signes du zodiaque. Le triomphe de la Vierge offre dans la même cathédrale une représentation analogue.

Marie, la mère immaculée, l'arche d'alliance, écrase la tête du serpent, et le monde, exprimé à la manière antique par les figures de la terre et de la mer, assiste au spectacle de cette grande et sainte victoire. La terre, sous les traits d'une jeune femme, porte des vases d'où sortent des plantes et allaite une jeune fille à genoux. La mer, figurée également par une femme, est à cheval sur un poisson; elle tient d'une main un navire, de l'autre un vase qui laisse échapper de l'eau. L'art dans ces emblèmes ne fait que traduire sur la pierre l'hymne magnifique : *Cœli enarrant gloriam Dei;* il reproduit, comme les auteurs de l'*Hexæmeron*, l'œuvre des six jours, pour glorifier le Créateur par le spectacle de la création, et s'inspirant tout à la fois de la Bible, des pères, des encyclopédies théologiques, des *Bestiaires*, il évoque, pour en faire une décoration et un enseignement, tous les êtres du monde visible et invisible tels qu'il les connaît par la science ou par la foi. La basilique chrétienne au XIIIe siècle est tout à la fois une chronique sacrée, un cantique d'actions de grâces et une encyclopédie; mais déjà, dans le siècle suivant, le mysticisme a replié ses ailes : l'idée symbolique se perd. Ce n'est plus dans les livres saints, mais dans les romans et les fabliaux, que les artistes vont puiser leurs inspirations. Les données profanes se multiplient dans le siècle suivant, et bientôt, sous la double pression de la renaissance classique et du prosaïsme sceptique de la réforme, tout se réduit à une simple ornementation.

Les nombreux travaux dont l'archéologie religieuse a été l'objet dans ces dernières années, l'étude comparée des monumens et des textes, ne laissent aujourd'hui aucun doute sur l'intention des artistes qui décorèrent nos basiliques et sur le sens d'un grand nombre d'emblèmes. Ces artistes n'inventaient pas; ils ne faisaient que transporter sur la pierre ce qu'ils avaient lu dans les livres, ce que la tradition universelle leur avait appris. Faute de connaissances suffisantes, l'école philosophique s'est scandalisée bien à tort de ce qu'elle appelait les sculptures barbares des monumens gothiques, et les réformés du XVIe siècle montrèrent également leur ignorance en demandant qu'on fît disparaître de tous les lieux où elles se trouvaient *les images des bêtes brutes faites par le caprice des peintres* (1). L'art en ce point était complétement indépendant du dogme; il ne demandait pas, comme le prétendaient à tort les protestans, un « culte de latrie » pour ses images. Pour lui, les représentations figurées étaient un enseignement qui, tout bizarre qu'il fût parfois, n'en exerça pas moins une influence utile. Les fidèles en effet retrouvaient sur le portail des églises, comme dans les drames sacrés connus sous le

(1) *Mémoires de Condé*, 1743, in-4°, t. III, p. 101.

nom de *mystères*, le tableau des grandes scènes historiques de leurs croyances; ils y retrouvaient, exprimés par des images sensibles, le monde du passé et le monde de l'avenir, la chute et la rédemption, et les monumens comme la nature elle-même n'étaient à leurs yeux qu'un *microcosme*, un abrégé de l'univers où se reflétaient la justice, la puissance et la bonté divines.

Les animaux devaient naturellement tenir une grande place dans des représentations où figurait la création tout entière; aussi les voyons-nous former une partie importante de la symbolique monumentale, et comme tout se touche et s'enchaîne dans le moyen âge avec une logique singulière, malgré les apparences extérieures du désordre et du chaos, ils reparaissent sur les monumens avec les mêmes caractères, les mêmes attributs que dans les légendes, les encyclopédies, les poèmes et les *Bestiaires*, — non pas comme une conception incohérente de la fantaisie individuelle, mais comme l'expression réfléchie de la tradition générale.

Placée sur la limite indécise encore du paganisme et de la foi nouvelle, la zoologie symbolique des catacombes adopte la plupart des représentations matérielles de l'antiquité : l'agneau, le paon, le coq, l'aigle, le phénix, le cerf, le cheval, le dauphin, le scarabée, reparaissent avec la même physionomie que dans les monumens du polythéisme; mais leur signification est complétement changée, et ils parlent pour ainsi dire une langue nouvelle. La régénération du monde, l'immortalité de l'âme, le triomphe des justes, la gloire des martyrs, la paix, la charité, l'enivrement de l'amour divin, telles sont, dans cet âge d'or du christianisme, les idées génératrices de l'art symbolique. Toutes ces images sont douces et consolantes. L'église, jeune et souriante, ne parle que des joies du ciel, et les animaux inoffensifs sont les seuls qu'elle offre aux yeux des fidèles, comme plus tard elle leur montrera l'enfer et le dragon, pour réveiller par la terreur les croyances attiédies.

Tout en prenant encore pour point de départ quelques-unes des données de la science antique, l'art s'inspire en même temps des livres saints et de l'exégèse des pères, et fait servir les attributs traditionnels à l'enseignement nouveau. Ainsi le cerf, qui d'après les écrivains païens se rajeunit en mangeant des serpens, devient l'emblème du Christ, qui régénère le monde en écrasant le tentateur. Le phénix qui se brûle, pour renaître, sur son bûcher parfumé, c'est l'âme qui, dégagée par la mort des liens de la chair, s'élève vers le Créateur, éblouissante comme l'oiseau merveilleux et tout embaumée du parfum de ses bonnes œuvres. La colombe, spiritualisée, n'est plus l'oiseau sensuel qui traînait le char de Vénus. Altérée, comme les chrétiens, de ce breuvage divin que le Sauveur a versé

aux hommes, elle est représentée sur les sarcophages des catacombes becquetant des raisins ou buvant dans une coupe. Quelquefois aussi elle paraît les ailes étendues et portant dans son bec le rameau d'olivier, gage de la réconciliation et de la nouvelle alliance. Le cerf, altéré comme la colombe de la parole divine, boit dans les eaux du Jourdain, le fleuve du baptême. L'agneau seul avec la croix indique le Sauveur; combiné avec l'image du bon pasteur, il exprime la communauté des fidèles. Le coq en compagnie de saint Pierre, c'est la vigilance; avec la palme, c'est le triomphe des chrétiens sur le démon, des martyrs sur la cruauté des bourreaux païens. Le cheval palmé comme le coq, c'est le fidèle qui a combattu vaillamment pour la foi et fourni glorieusement sa carrière. Le griffon, que les dieux dans les fables du polythéisme préposaient à la garde des trésors, reparaît quelquefois sur les tombeaux des catacombes, comme pour écarter ceux qui seraient tentés de les profaner. Le dauphin, l'animal sauveur qui recueillait dans les naufrages les matelots près de périr, et portait les âmes bienheureuses aux Iles Fortunées, exprime encore dans l'art chrétien l'idée de salut et de félicité extra-terrestre. Il en est de même du scarabée, qui peignait la faculté génératrice, toujours agissante et survivant toujours à la mort, et présidait à ce titre à toutes les cérémonies funéraires des hypogées. Dans les catacombes, il exprime la vie spirituelle et le Dieu fait homme, source de cette vie. Quant aux poissons, dans lesquels on a voulu, bien à tort, retrouver un lointain souvenir du culte de Dagon, le dieu phénicien, ils sont tout simplement, par leur nom grec, ἰχθύς, le monogramme du Christ, Ἰησοῦς Χριστὸς Θεοῦ Υἱὸς Σωτήρ.

On le voit par les exemples que nous venons de citer, le sens allégorique, dans les premiers temps, est toujours transparent et facile à saisir; mais, en avançant à travers le moyen âge, le symbolisme s'obscurcit et se complique. Les figures se multiplient à l'infini. On s'éloigne des types offerts par la nature pour s'inspirer de préférence des traditions tératologiques et de l'Apocalypse. Comme saint Jean dans sa vision de Pathmos, les artistes évoquent dans leurs rêves des dragons à sept têtes et à dix cornes, des léopards avec des pieds d'ours et des gueules de lions, des sauterelles avec des visages d'hommes, des cheveux de femmes, des queues de scorpions et des couronnes d'or. L'homme et la bête semblent, comme dans le zoomorphisme antique, se confondre et associer les élémens divers qui composent leur nature. Sur un grand nombre d'églises de l'Allemagne, sur la cathédrale de Strasbourg, dans les vignettes de plusieurs manuscrits du xe, xie et xiie siècle, et sur un tableau de fra Angelico, qui se voit à Florence, les évangélistes sont représentés portant, au lieu de leur tête d'homme, celle de l'animal qu'on leur donne pour attribut;

ainsi saint Marc est un homme à tête de lion, saint Luc un homme à tête de taureau, saint Jean un homme à tête d'aigle. Au temps de saint Bernard, ces étranges décorations se montrent partout; ce grand homme s'en effraie et veut les proscrire : « Que signifient, dit-il, dans les cloîtres ces monstrueuses figures? Sont-elles là pour troubler les moines dans leurs prières? Que nous veulent ces singes, ces lions, ces centaures, ces êtres moitié hommes et moitié bêtes?... Là ce sont plusieurs corps avec une seule tête, là plusieurs têtes sur un seul corps; c'est un quadrupède avec une queue de serpent, un serpent avec une tête de quadrupède. Ici c'est un cheval-chèvre, etc. (1). » Malgré les anathèmes du saint, tous les êtres hybrides du polythéisme et de la barbarie n'en continuèrent pas moins à envahir les monumens, et comme dans ce même temps la zoologie fantastique et symbolique était popularisée tout à la fois par les auteurs des *Bestiaires*, par les poètes, les encyclopédistes et les théologiens, tous les êtres du monde réel et du monde de la vision se montrèrent dans les églises avec la même physionomie, les mêmes attributs, la même signification que dans les légendes des hagiographes, les écrits des mystiques, les traités des naturalistes.

De même que, dans les écrivains ecclésiastiques, les hommes sont toujours partagés en deux classes distinctes, — les élus et les réprouvés, — de même dans la symbolique chrétienne les animaux peuvent se diviser en deux catégories, exprimant l'une l'idée du bien, de la vertu, de la pureté, l'autre l'idée du vice, de la dégradation, de l'impiété. Ceux qui appartiennent à la première catégorie forment le cortége du Christ et des saints, ceux qui appartiennent à la seconde le cortége de Satan, des infidèles et des impies; mais comme les *Bestiaires* attribuent souvent au même animal des instincts tout à fait différens, il en résulte que cet animal, dédoublé en quelque sorte, symbolise quelquefois le mal et le bien, les anges de lumière et les anges des ténèbres. Comme il serait impossible, en un sujet aussi vaste et aussi complexe, de nous arrêter à tous les détails, nous nous bornerons à citer ici quelques exemples, en choisissant, comme nous l'avons fait pour les traditions légendaires, ceux qui nous paraîtront les plus caractéristiques.

Dans la littérature mystique, l'un des principaux rôles appartient sans contredit à la colombe, qui intervient sans cesse comme une intermédiaire céleste entre l'homme et Dieu. La colombe se pose sur le berceau de Néophyte encore enfant, et prédit à sa mère les saintes destinées qui l'attendent; elle vole ceinte du nimbe au-dessus de la tête de saint Polycarpe au moment où le peuple le nomme évêque;

(1) Bernardi *Opera*, Paris, 1642, in-folio, t. III, p. 340.

elle apporte du ciel le voile monacal à sainte Aldegonde, la sainte ampoule à Clovis. Quand les confesseurs de la foi meurent dans la flamme des bûchers, c'est sous la forme d'une colombe que leur âme retourne vers le Créateur. Isaïe semble lui attribuer le don de la méditation : *Meditabor ut columba.* A travers le moyen âge, elle apparaît toujours avec une éblouissante et poétique auréole, et les mystiques endormis par l'extase lisent des noms mystérieux et sacrés sur l'azur changeant de ses ailes, comme on lisait le nom de la Vierge écrit avec de la poudre d'or sur les lis du jardin de Citeaux. Dans les monumens, elle garde exactement ce même caractère; elle représente la science supérieure, l'illumination divine, l'âme, la mort des justes, la pureté, et par cela même elle personnifie les apôtres, les saints, l'église, la descente de l'Esprit saint, l'Esprit saint lui-même, et le Christ. L'aigle, *mysticus ales,* l'oiseau de l'apothéose païenne, personnifie l'âme élevée au-dessus des choses terrestres, et comme les *Bestiaires* enseignent qu'il se rajeunit en montant vers le soleil, bien au-delà des nuages, les artistes en font aussi l'emblème de l'ascension et de la résurrection du Christ, conformément à ces paroles de saint Bonaventure : *Christus comparatur aquilæ et resurrectione et ascensione.* Il en est de même du pélican : on croyait au moyen âge qu'il se perçait la poitrine, non pour nourrir ses petits, comme le dit encore de nos jours une tradition populaire, mais pour les ressusciter sous l'aspersion de son sang, et à ce titre il est l'image de la charité, de la passion et de la résurrection du Sauveur. Cette signification est formellement exprimée par la légende qui se lit au-dessous de la figure du pélican, dans l'oratoire du château de La Barre :

Je suis d'une dive nature
Car quant je vœus (je vois) mourir les myens,
Vie leur rend par ma morsure;
Ainsi fit Jésu Christ aux siens.

Ici, on le voit, l'emblème zoologique est complétement d'accord avec la tradition littéraire, et s'applique avec exactitude aux personnifications mystiques. Il en est de même dans la partie qui se rattache à la personnification de Satan, des impies et des réprouvés. En effet, dans les écrivains ecclésiastiques et dans les *Bestiaires*, le diable est comparé à un aspic, à un loup, à une couleuvre, à un âne, à un hibou, à un crapaud, à un corbeau, à un bouc, et nous le retrouvons sur le portail et les chapiteaux des églises tantôt sous la forme de ces divers animaux, tantôt unissant le type dégénéré de l'homme au type des bêtes dont il a les grossiers instincts. On le voit souvent sous la figure d'un serpent à tête de femme, parce que le visage d'une belle fille, enté sur le corps d'un reptile, paraissait aux ar-

tistes l'expression la plus complète de la puissance de séduire, et qu'il rappelait en même temps par une seule image le tentateur et sa première victime. Un bas-relief de l'église de Sainte-Croix de Saint-Lô le montre avec une queue courte et une tête d'âne, occupé à rôtir des damnés qu'il retourne à coups de pioche dans une fournaise ardente, et sur la cathédrale de Fribourg il paraît avec une hure de sanglier. Représenté par le bouc ou le pourceau, il personnifie la gourmandise, la luxure, tous les plaisirs sensuels, et c'est pour cela qu'on le plaçait auprès de saint Antoine, qui avait vaincu tant et de si pressantes tentations. Le loup et l'ours à cause de leurs instincts féroces, le lion que l'Écriture dépeint rugissant après sa proie, paraissent aussi dans la sculpture comme des emblèmes secondaires du diable. Il en est de même des gargouilles et de tous les êtres bizarres qui se dessinent dans les parties extérieures des églises et forment un frappant contraste avec les anges et les saints du portail et des contreforts. La sirène dévorant un poisson, c'est le démon victorieux faisant sa proie du pécheur, tandis que le dragon aux pieds des saints, c'est le démon vaincu ou l'idolâtrie terrassée.

Les vices et les passions dans l'art chrétien sont, comme le diable, symbolisés par des animaux. Pris en général, ils sont figurés par des rats, parce qu'ils dévorent l'âme et rongent celui qui leur donne asile en son cœur, comme l'animal *ronge-maille* dévore et détruit tout ce qu'il touche. L'orgueil est désigné par le cygne, dont le plumage blanc recouvre une peau noire, — l'hypocrisie par l'autruche, que ses larges ailes semblent devoir porter au ciel, et que ses lourdes pattes retiennent sur la terre, — le scandale par le dragon à la tête de femme et aux pieds de cheval, — la rapacité et l'injustice par le griffon, — la prudence dans le mal par le hibou, etc. Après avoir montré par des images sensibles le vice et le péché, l'art exprimait encore par des images nouvelles la rémunération des œuvres et les châtimens, et la croyance qui faisait de certains animaux les bourreaux des damnés était trop générale, trop accréditée, pour ne point fournir de nombreuses inspirations. Ainsi à l'abbaye de Moissac on voit une femme, personnification de la courtisane impénitente, tétée par des crapauds; ailleurs ce sont des serpens qui rongent des moines impudiques. Dans l'église Saint-Sauveur de Dinan, un homme à cornes de bœuf est écartelé par des crocodiles fantastiques. Dans le tableau de l'enfer tel que le présente un chant populaire de la Bretagne, il est dit que la peau des damnés sera écorchée, leur chair déchirée par les dents des serpens et des démons, et l'on retrouve la vignette de cette légende sur les chapiteaux de plusieurs églises, entre autres sur l'un des piliers de Saint-Trophime d'Arles, où l'on voit des réprouvés dévorés par des lions, symbole du diable. Enfin,

sur la façade méridionale de la cathédrale de Chartres, on voit reparaître cette large gueule du dragon qui, sur les théâtres du moyen âge, représentait l'entrée de l'enfer, et dans laquelle des démons poussent les damnés à grands coups de fourche.

La décoration des tombeaux comme celle des églises offre de nombreux emblèmes zoologiques. A une époque très reculée et antérieurement au XIIe siècle, pour indiquer que les morts, au moment suprême, s'étaient réconciliés avec Dieu, on suspendait au-dessus de la dalle de pierre qui recouvrait leurs restes une colombe de métal ou de bois argenté ou doré, ce qui signifiait que leur âme s'était envolée vers les régions de l'éternelle béatitude. Sur la sépulture des guerriers qui succombaient dans un combat, on fixait une lance au sommet de laquelle planait une colombe, le bec tourné dans la direction du champ de bataille où ils avaient trouvé la mort. Un lion sur le tombeau d'un chevalier indiquait qu'il avait péri dans une expédition militaire; un lévrier, qu'il s'était éteint paisiblement en temps de paix. Le lion, pris comme signe du rang suprême, était aussi placé sur les monumens funéraires des rois, et on le retrouve comme image du démon vaincu sur ceux de quelques grands personnages de l'église. Combiné avec le dragon, il se rapporte encore au triomphe de la piété sur l'esprit du mal et le péché.

En rapprochant les emblèmes zoologiques dispersés sur les monumens du moyen âge, il est impossible de ne pas reconnaître qu'ils sont tout à la fois, comme nous l'avons dit, l'expression des croyances scientifiques, théologiques et populaires; mais tout en faisant une grande part à la simple fantaisie, il reste encore un ensemble de doctrines assez vaste pour que l'archéologie religieuse se lie d'une manière intime à l'histoire philosophique du passé. Il y a là le cachet original d'une grande civilisation, et comme si le moyen âge avait voulu y laisser l'empreinte complète de son esprit, nous y retrouvons encore, à côté des plus hautes aspirations de l'ascétisme, cette protestation cynique, impie, burlesque, qui, dans les traditions écrites, se révèle par le *Roman de Renart*. Sur un grand nombre de monumens religieux, les animaux, ainsi que dans ce roman célèbre, sont présentés comme une véritable contrefaçon de l'homme. Ils parodient ses actions, ses vices, ses talens. Le renard cultivateur de l'épopée satirique est remplacé sur la cathédrale de Chartres par une truie occupée à battre le beurre. Des singes grimaçans jouent de la flûte sur les chapiteaux des églises, des ânes pincent de la harpe, et des truies tournent le fuseau. Renart, le héros du roman, paraît à son tour, comme si *renardie* devait être représentée partout, et il se montre tel que nous le verrons dans le poème, habile à *engaignier*, hypocrite et trompeur, et revêtant même, pour mieux tromper, l'habit du prêtre

et du moine. A Amiens, parmi les statues de la cathédrale, il prêche, affublé de la coule monacale, un auditoire de poules qui l'écoutent le bec ouvert. Celle qu'il porte dans son capuchon semble indiquer qu'il en a déjà séduit plusieurs par son éloquence. Dans une église du comté de Somerset, on le voit pendu par une oie avec deux renardeaux qui glapissent au pied du gibet. Les artistes ne se contentent pas d'en faire un orateur, ils l'élèvent aux plus hautes dignités, en lui donnant la mitre et la crosse, comme les trouvères qui l'avaient élevé, à la cour du lion, au rang de premier ministre. Quant au clergé, pour qui l'art, ainsi que nous l'avons dit, fut toujours distinct et séparé du dogme, il ne se scandalisait nullement de ces tableaux bizarres, et il en tolérait même la mise en scène dans les cérémonies pieuses, comme on le voit par la procession qui se célébrait à Paris dans le cours du XIIIe siècle. Dans cette fête célèbre, un homme habillé de peaux de renard, couvert d'une espèce de surplis, se montrait au milieu des ecclésiastiques, la mitre et la tiare sur la tête. Sur le chemin qu'il suivait, on plaçait de la volaille, et de temps en temps il se jetait sur les poules à la grande satisfaction des assistans.

Ainsi, en comparant les monumens sculptés avec les monumens écrits, on trouve entre eux un rapport intime. *Le Bestiaire divin* du clerc Guillaume, *l'Image du monde* d'Omons, *le Miroir de la nature* de Vincent de Beauvais, et les traités du même genre que nous avons mentionnés dans la première partie de cette étude, sont, avec les livres saints, les véritables et les seuls guides de l'archéologue qui veut comprendre dans tous leurs détails les grands monumens de l'art du moyen âge. Les animaux que nous y voyons figurer correspondent exactement à ceux que nous ont fait connaître les récits hagiographiques, les poèmes religieux et les *Bestiaires*. Nous allons les suivre maintenant dans la littérature profane. Après les avoir vus les amis des saints, nous allons les voir les amis et les compagnons des chevaliers. Ils vont donner, dans l'épopée satirique, des leçons de malice et de bon sens, comme ils ont donné dans l'épopée religieuse des leçons de dévouement et de vertu ; enfin, par une transformation nouvelle, ils serviront, dans le blason, d'emblème à la vanité, comme ils servaient, dans l'architecture, de symbole aux plus hautes abstractions du mysticisme.

CHARLES LOUANDRE.

L'ÉCONOMIE RURALE

EN ANGLETERRE.

VI.

LES COMTÉS DU CENTRE ET DU NORD. — LE PAYS DE GALLES ET LES ÎLES. [1]

I.

En poursuivant notre voyage agronomique en Angleterre, nous sommes arrivés à la région du centre. Les premiers comtés qui s'offrent à nous à l'ouest de Londres sont ceux de Buckingham, de Berks et d'Oxford, qui n'offrent aucun trait bien saillant, et dont l'agriculture n'est ni au-dessus ni au-dessous de la moyenne.

Le Buckingham contient 190,000 hectares, et sa population n'est que de 150,000 âmes, ce qui révèle au premier abord en Angleterre un pays exclusivement agricole. Le partage des terres entre les diverses cultures, entre les grandes, les petites et les moyennes fermes, est à peu près égal; il en est de même des plaines et des collines, des terres fortes et des terres légères. Au milieu du comté est située la vallée d'Aylesbury, qui passe pour une des plus fertiles du royaume. Le sol de cette vallée est tout en herbages. Les fermes y sont plus grandes que dans le reste du comté; la rente y est aussi deux fois plus élevée. Un tiers à peu près de ces pâturages est consacré à l'engraissement des moutons, un tiers à l'engraisse-

(1) Voyez les livraisons du 15 janvier, 1er et 15 mars, 15 avril et 15 octobre 1853.

ment du gros bétail, un tiers à la nourriture des vaches laitières. Un des produits les plus estimés d'Aylesbury est une espèce magnifique de canards blancs, qu'on élève surtout dans les *cottages* des petits cultivateurs, et qui font, avec John Hampden, l'orgueil du comté de Buckingham.

Le Berkshire touche au comté de Surrey, en remontant la Tamise. La nature du sol y est très variée; à l'est, c'est le même terrain sablonneux et pauvre que dans les comtés de Surrey et de Hants : là se trouvent la forêt de Windsor et des étendues de landes incultes; ailleurs, ce sont des collines calcaires ou *downs*, de la même nature que ceux de Sussex et de Dorset, — et au nord de ces *downs*, une vallée renommée par sa fertilité, qu'on appelle la *Vallée du Cheval blanc*, parce qu'on a cru trouver la forme d'un cheval dans une des collines crayeuses qui la bordent. La principale industrie de la vallée est la fabrication du fromage qui passe dans le commerce pour fromage de Glocester. Les collines calcaires nourrissent des troupeaux de moutons qui appartiennent à l'espèce des *south-downs*, originaires de dunes analogues. Du côté de Faringdon, on engraisse beaucoup de cochons, la race du comté de Berks étant une des meilleures de l'Angleterre. On y trouve peu de grandes fermes et beaucoup de petites, il reste même quelques *yeomen* ou petits propriétaires cultivant eux-mêmes.

Parmi les novateurs, on parle avec éloges d'une ferme dirigée près de Reading, par sir John Conroy, gentilhomme nourri dans les camps et dans les cours, qui s'est adonné à la culture depuis quelques années seulement, et qui paraît avoir obtenu un grand succès. Cette ferme a 320 acres ou 128 hectares; sir John a commencé par un travail général de drainage et de défoncement qui lui a coûté 750 fr. par hectare; ce début doit faire juger de ce qui a dû suivre. Mais la ferme la plus célèbre du Berkshire est celle de M. Pusey, membre du parlement, président actuel de la société d'agriculture d'Angleterre. Cette ferme contient environ 150 hectares; toutes les parties de la culture y sont également soignées, mais on admire surtout ce qui est fait pour l'élève et l'engraissement des moutons. Le troupeau se compose de 800 têtes, dont moitié de brebis portières. L'hiver, il est nourri de racines, et l'été dans des prairies arrosées. Ces prairies sont ce qu'il y a de plus remarquable chez M. Pusey. Il a fait venir du Devonshire un irrigateur expérimenté; les travaux lui ont coûté environ 350 francs par hectare. Le produit paraît énorme, puisque sur une étendue de 2 acres ou 80 ares, il prétend nourrir pendant les cinq mois d'été 73 beaux moutons *south-down*, ou 90 par hectare. Les moutons sont enfermés sur les prairies dans des parcs : on déplace les parcs quand l'herbe est mangée, on

en ôte l'eau avant d'y mettre les moutons, et on l'y remet dès qu'ils sont sortis. M. Pusey affirme que, nourris ainsi et finis ensuite à l'étable avec des grains et des tourteaux, ils sont gras à un an et vendus à un haut prix pour la boucherie. Malgré ces beaux produits et ceux obtenus dans les autres branches, l'opinion générale est que M. Pusey ne fait pas de bénéfices. Il n'en rend pas moins de grands services à l'agriculture. Il est arrivé, tout le monde le reconnaît, à quadrupler le nombre des moutons engraissés et à doubler la quantité des céréales produites dans sa ferme; d'autres chercheront à obtenir des résultats semblables par des moyens plus économiques, et y réussiront probablement.

La rente moyenne dans le comté d'Oxford est la même que dans le Bucks et le Berks, et présente, suivant les districts, les mêmes inégalités. Nulle part peut-être dans la Grande-Bretagne, le sol n'offre tant de diversité. La rente des terres légères atteint en moyenne 100 francs; mais, l'argile d'Oxford étant au moins aussi tenace que celle de Londres, la rente des terres argileuses arrive à peine à 25. Quelques fermes ont même été abandonnées, depuis la baisse des prix, à cause des frais qu'elles exigeaient, et qui ne pouvaient être avancés pour le moment ni par les propriétaires ni par les fermiers. L'assolement suivi dans ces terres argileuses est encore l'ancien assolement triennal : blé, avoine, jachère; — dans les terres légères, c'est l'assolement de Norfolk, que la richesse accompagne comme toujours. L'ouest du comté en est la plus mauvaise partie. On y trouve, entre autres grandes propriétés, celle de Blenheim, appartenant au duc de Marlborough. Le château donné par la nation au vainqueur de Louis XIV passe avec raison pour un des plus beaux monumens de l'Angleterre; le parc a plus de 1,000 hectares, et les terres s'étendent bien au-delà. Pendant la dernière crise, presque tous les fermiers ont déserté, le duc actuel s'étant refusé à toute concession sur les rentes, et il a été forcé de faire exploiter lui-même par des agens. Cette conduite a été sévèrement jugée en Angleterre, où l'opinion impose aux *landlords* une grande bienveillance envers leurs fermiers; il est d'ailleurs plus que probable que le duc n'a pas fait ses frais. Le long de la Tamise et des autres rivières s'étendent d'excellentes prairies qui fournissent du beurre pour le marché de Londres. Entre le comté d'Oxford et celui de Buckingham s'élève encore une chaîne de collines calcaires ou *downs*, nommée les *chiltern-hills*.

En somme, quiconque veut voir comme un résumé de l'agriculture et du sol de l'Angleterre doit aller visiter le comté d'Oxford et ses voisins. D'autres motifs y attirent le voyageur : la ville d'Oxford est assurément une des plus curieuses des trois royaumes, et le château de Blenheim, avec sa magnifique collection de tableaux, mérite

d'être visité. On trouve dans ce comté comme un échantillon de toutes les cultures, de toutes les terres, de toutes les rentes, de tous les modes d'exploitation, et l'ensemble donne une moyenne conforme à la moyenne générale. Ajoutez qu'Oxford est aujourd'hui aux portes de Londres et qu'on y va en très peu d'heures par le chemin de fer. Il n'y a que l'Angleterre industrielle et commerçante qui y manque, et le voisinage de Londres et de Bristol n'en tient lieu qu'imparfaitement.

Le comté de Wilts se divise en deux parties fort distinctes, le nord et le sud. Les productions agricoles de ces deux moitiés diffèrent comme leur constitution géologique : le nord, formé de fraîches vallées où coulent les affluens de l'Avon, est un pays d'herbages et de vacheries; le midi, qui se compose de grands plateaux calcaires comme le Dorset, est une région à céréales et à moutons; on y trouve le fameux plateau connu sous le nom de *plaine de Salisbury*, où s'élève le monument druidique de Stone-Henge. Dans le nord, la rente monte jusqu'à 100 francs l'hectare et au-delà; dans le midi, elle tombe au-dessous de 50. Dans le nord, les fermes n'ont qu'une étendue plutôt petite que grande, de 25 à 100 hectares par exemple; dans le midi, elles sont immenses; on en trouve de 1,000 et 2,000 hectares; le plus grand nombre est d'environ 500. Les fermiers du nord, n'exploitant que de petites fermes, sont en général des hommes sans capital, travaillant par leurs bras et ceux de leurs familles; ceux du midi sont au contraire pour la plupart de riches spéculateurs, et cependant la prospérité du nord n'a pas reçu d'atteinte, tandis que le sud a été un des pays les plus travaillés par la crise.

C'est que dans le sud la culture des céréales avait pris trop de développement. La plaine de Salisbury présente à l'œil l'aspect d'un vaste désert où quelques fermes se cachent de loin en loin dans des plis de terrain, et où s'étendent à l'infini des champs de blé sans arbres et sans clôtures. Ces immensités maigres et brûlantes servaient uniquement autrefois de pâturages à moutons, mais le haut prix des grains avait peu à peu entraîné à les transformer en terres arables, et cette transformation, bien que lucrative au premier abord, n'avait pas toujours été judicieuse. C'est surtout à ces sortes de terres que pense Ricardo quand il affirme que l'on commence par cultiver en blé les bonnes terres, puis les médiocres, puis enfin les mauvaises, et que la demande croissant toujours avec la population, c'est la denrée le plus chèrement obtenue qui règle le prix du marché. Cet axiome mathématique, vrai au moment et pour le pays où il a été émis, a été démenti plus tard dans plus d'une circonstance. L'Angleterre est en train de le reprendre à rebours, en abandonnant successivement la culture des céréales dans les terres

mauvaises ou médiocres, et le sud du Wiltshire en sait quelque chose. C'est une détestable condition, en économie rurale comme en économie industrielle, que de produire plus chèrement que tout autre, même quand on commande accidentellement le marché, et le plus prudent est de ne pas s'y fier.

On paraît d'ailleurs avoir fait dans cette région une application excessive et mal entendue du principe de la grande culture. La grande culture est excellente quand elle diminue les frais de production, elle ne vaut rien quand elle les accroît. Il n'y a rien d'absolu dans ce monde. Les deux parties de l'Angleterre qui souffrent le plus sont le *Weald* de Sussex et le sud du Wiltshire; dans l'une, le mal vient principalement de ce que les fermes sont trop petites; dans l'autre, de ce qu'elles sont trop grandes. Le meilleur système de culture est tout uniment celui qui, dans une situation donnée, paie à la fois les meilleures rentes, les meilleurs profits et les meilleurs salaires; or ce n'est pas pour le moment l'état du sud du Wiltshire, avec ses fermes démesurées, car propriétaires, fermiers et ouvriers, tout le monde souffre; nulle part en Angleterre, les salaires ne sont plus bas, nulle part le nombre des pauvres n'est plus grand. Un des premiers remèdes indiqués est la division de ces vastes fermes qui exigent l'emploi d'un trop grand capital et entraînent des pertes notables de temps et de force; le second sera probablement la réduction de la sole de céréales et le retour à une économie rurale mieux appropriée à la nature du sol.

Un tout autre spectacle nous attend dans les comtés du centre proprement dits : ceux de Warwick, Worcester, Rutland, Leicester et Stafford. Placés entre la région de l'ouest ou des herbages et celle de l'est où domine l'assolement quadriennal, cette région présente l'heureuse association de ces deux systèmes; c'est le plus riche pays de culture de l'Angleterre.

Commençons par le comté de Warwick, où se révèle au premier abord la principale cause de cette grande prospérité rurale. Nous n'avons visité jusqu'ici que des pays exclusivement agricoles ou du moins peu industriels, où les débouchés abondent sans doute plus que dans les trois quarts de notre France, à cause du voisinage de l'immense ville de Londres et des nombreux ports de la côte, mais où la surexcitation que donnent les manufactures manque presque absolument. En mettant le pied dans le comté de Warwick, nous entrons dans la région industrielle, et nous nous trouvons, pour commencer, en face de Birmingham et de ses annexes. La population du comté a plus que doublé depuis cinquante ans : elle dépasse aujourd'hui deux têtes humaines par hectare. Les quatre cinquièmes de cette population se livrent à des travaux industriels, d'où il suit

qu'un hectare est sollicité à produire la nourriture de deux personnes, qu'un agriculteur qui porte ses produits sur le marché y trouve quatre consommateurs pour se les disputer, et que ces consommateurs, gagnant tous de forts salaires, ont de quoi payer les denrées qu'ils achètent un prix élevé. Comment l'agriculture ne prospérerait-elle pas dans de pareilles conditions?

Il ne faut pas s'imaginer que le sol du Warwick soit partout excellent. Tout le nord du comté était autrefois une immense lande couverte de bruyères et de bois, ce qu'on appelait une forêt. Aujourd'hui la moitié des terres est en herbages et l'autre moitié en terres arables, soumises, autant que possible, à l'assolement de Norfolk; un quart seulement du sol produit ainsi des céréales pour la nourriture de l'homme, et la fertilité de ce quart, ainsi que du reste des terres, est constamment accrue, non-seulement par l'engrais qu'y dépose une immense quantité d'animaux, mais par des masses d'engrais supplémentaires achetés dans les villes manufacturières, et transportés à peu de frais par les canaux et les chemins de fer qui traversent le pays. Il ne faut pas s'imaginer non plus que la grande culture domine dans le Warwick et dans les autres comtés industriels; la moyenne des fermes est d'environ 60 hectares; il y en a beaucoup plus au-dessous qu'au-dessus. Enfin ce n'est pas la longueur des baux qui a beaucoup influé sur le développement agricole; les fermes sont généralement louées à l'année; le *tenant right* lui-même est inconnu. Les fermiers n'en font pas moins de grands sacrifices pour améliorer le sol qu'ils cultivent, et bien que la rente ait doublé depuis 1770, ils ne se plaignent pas de leurs propriétaires. Tout s'arrange aisément quand on gagne de part et d'autre. Les salaires profitent à leur tour de cette prospérité; ils sont en moyenne de 2 fr. par jour de travail.

Un fermier de Warwick, dans les conditions les plus ordinaires, exploite une ferme de 60 hectares ou 150 acres, dont il paie 6,000 fr. de loyer, acquitte en outre les taxes qui s'élèvent à 1,500 fr., donne à ses ouvriers d'excellens salaires, et se fait à lui-même, sans beaucoup de peine et de souci, un revenu de 3,000 francs. Ce n'est pas sans doute un aussi grand seigneur que les opulens fermiers du Lincoln et du Norfolk; mais pour nous, Français, qui aimons avant tout la richesse moyenne, cette organisation rurale a quelque chose de plus satisfaisant encore, en ce qu'elle associe un plus grand nombre de familles à la prospérité commune. La terre est plus productive en somme; le produit brut et le produit net sont l'un et l'autre un peu plus élevés, et une population plus condensée jouit d'une aisance moyenne au moins égale. Une promenade dans ce riant comté est un enchantement perpétuel; les châteaux historiques de Kenilworth

et de Warwick, les bords pittoresques de l'Avon, donnent un attrait de plus à cette excursion, que peut couronner l'immense étude des manufactures de Birmingham; et pour que rien ne manque à ce résumé des merveilles de l'Angleterre, la grande ombre de Shakspeare vous accompagne dans ce pays, où il est né.

Dans l'état actuel de nos campagnes, il n'y a peut-être aucune partie de la France qui puisse soutenir la comparaison avec le comté de Warwick; notre sol n'est à peu près nulle part aussi soigneusement paré par la main de l'homme. Les Anglais connaissent d'ailleurs toutes leurs richesses, tandis que nous ne connaissons pas les nôtres. Il n'y a pas de paysage anglais un peu plus frais ou un peu plus fertile que les autres qui n'ait immédiatement sa renommée, et qui ne soit connu au moins de nom par tout le monde. Chez nous au contraire, que de riantes vallées, de plaines fécondes et de coteaux aux gracieux contours, qui étalent au soleil leurs splendeurs ignorées sans qu'aucun œil curieux vienne les visiter! Nos voisins sont fiers à juste titre des magnifiques châteaux qui peuplent leur île; mais, même sous ce rapport, nous ne sommes pas aussi inférieurs qu'on pourrait le croire : nos campagnes n'ont pas toujours été aussi désertées par les familles opulentes que depuis un siècle environ, et avant 1789 nous étions au moins aussi riches qu'eux en belles résidences rurales. Après toutes les démolitions accomplies tantôt par la rage révolutionnaire, tantôt par une sauvage spéculation, on pourrait encore, en cherchant bien, retrouver chez nous assez de châteaux des trois derniers siècles pour les opposer aux plus célèbres manoirs anglais; seulement les nôtres tombent en ruines, tandis que les leurs, conservés avec un soin religieux, agrandis de génération en génération, vénérés de tous comme un patrimoine national, restent debout et impérissables. Leurs ruines mêmes, quand ils en ont, ce qui est rare, sont entretenues avec amour; ils vont jusqu'à en simuler quand ils en manquent, et le goût des constructions dans le style aigu et tourmenté, qui a reçu le nom de Tudor, est poussé jusqu'au ridicule.

Ce que je viens de dire du Warwickshire s'applique également aux comtés de Worcester et de Leicester, ses voisins. La vallée de l'Avon se continue dans le Worcester avec les mêmes grâces et la même fécondité. Le Leicester est peut-être plus riche encore. C'est surtout dans les terrains de lias que les herbages réussissent, et il y a beaucoup de terrains de ce genre dans le Leicester. La petite ville de Melton-Mowbray est dans la belle saison le rendez-vous des amateurs de la chasse au renard; elle doit ce privilége à la configuration de son sol, légèrement accidenté, où de molles rivières, coulant à pleins bords, serpentent paresseusement au milieu de grasses prairies entrecoupées de haies; toutes les conditions exigées pour le

steeple-chase se trouvent réunies. C'est aussi dans ce comté que se fabrique le fameux fromage de Stilton, et que se trouve la ferme de Dishley-Grange, autrefois occupée par Bakewell, d'où est sorti le grand principe de la transformation des animaux domestiques, une des plus utiles conquêtes du génie humain. Malgré sa prospérité traditionnelle, le Leicester n'a pas été tout à fait à l'abri de la crise. Comme la plupart des pays d'herbages, il s'était endormi dans son succès; comme eux aussi, il s'était trop laissé envahir par la petite propriété et la petite culture : petits propriétaires et petits fermiers se sont trouvés également sans défense contre la baisse. Quelques changemens de personnes sont devenus nécessaires, et s'effectuent assez rapidement. Le petit comté de Rutland, qui n'a pas 40,000 hectares, ressemble en tout au Leicester.

Le comté de Stafford est peut-être le plus grand exemple qui existe en Angleterre, avec le comté de Lancastre, de la puissante influence que le voisinage de l'industrie exerce sur le développement agricole. Ce pays est naturellement aride et sauvage, à l'exception de la vallée de la Trent et de quelques autres. Les montagnes qui le traversent s'élèvent à 1,000 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer. Les districts industriels sont situés précisément dans les parties les moins fertiles; ils se divisent en deux groupes : les poteries au nord, qui s'approchent du comté de Lancastre, et les usines métalliques au sud, qui vont jusqu'aux portes de Birmingham. Grâce aux progrès sans exemple qu'ont faits et que font tous les jours ces industries, la population du comté est aujourd'hui de plus de 600,000 âmes sur une étendue totale de 300,000 hectares. Quand une pareille population est rassemblée sur un point, il faut que la terre soit bien rebelle pour qu'elle ne soit pas forcée de produire. Aussi la rente dans le Stafford s'élève-t-elle en moyenne presque aussi haut que dans les comtés de Worcester, de Warwick et de Leicester. Le seul produit des poteries est évalué par les économistes anglais à 1,500,000 liv. st., ou plus de 37 millions par an; les usines à fer produisent annuellement 600,000 tonnes; cette richesse reflue sur l'agriculture.

La grande propriété domine dans le Stafford, comme dans tous les pays originairement peu fertiles. Le duc de Sutherland, comme héritier des lords Stafford, le comte de Lichtfield, lord Willoughby, lord Talbot, lord Hatherton, le marquis d'Anglesea, sir Robert Peel, sont les plus grands propriétaires du comté. Les fermes sont généralement louées à l'année, et les fermiers le préfèrent, ce qui indique tout de suite d'excellens rapports entre le propriétaire et le tenancier. La crise s'est parfaitement passée; les propriétaires ont eu peu de concessions à faire, leurs fermes étant en général louées à un taux modéré, et les fermiers étant assez à l'aise pour supporter momentané-

ment une réduction de profits. Les salaires sont de 2 francs par jour de travail, et la taxe des pauvres, thermomètre infaillible de l'aisance des classes laborieuses, est très peu élevée; dans les domaines de lord Hatherton, il arrive souvent qu'il n'y ait pas un seul pauvre ayant besoin de secours. Dans tout le comté, le nombre des pauvres ne s'élève en moyenne qu'à 4 pour 100 de la population totale, tandis que dans le Wilts il monte à 16 pour 100. C'est encore l'assolement de Norfolk qui a produit cette prospérité. Partout où cet assolement se rencontre avec la grande propriété et le développement industriel, l'agriculture anglaise arrive à son apogée. Le Stafford y joint les bienfaits de l'irrigation, qui a transformé des pentes stériles en excellentes prairies.

Les principales fermes du pays sont celle de lord Hatherton, à Teddesley, qui n'a pas moins de 1,700 acres ou 720 hectares, celle du duc de Sutherland à Trentham, et enfin Drayton-Manor, résidence de sir Robert Peel. Il est assez curieux de voir comment sir Robert, grand propriétaire lui-même, a résolu pour ses affaires privées la question qu'il avait si résolument posée dans un intérêt public. Tout le monde se rappelle la fameuse lettre à ses tenanciers du 24 décembre 1849; le programme qu'elle contenait a été exécuté. Sir Robert a fait drainer presque toutes ses terres à ses frais, sous la direction de M. Parkes, à la condition que les fermiers lui paieraient 4 pour 100 de la dépense, ce qu'ils ont accepté; toutes les rentes ont été révisées, très peu ont été réduites, parce qu'elles étaient en général modérées, et pour tout dire en un mot, les fermiers à qui l'on a offert des baux les ont refusés; ils aiment mieux continuer à louer à l'année leurs fermes, que la plupart d'entre eux exploitent de génération en génération. Les propriétés de sir Robert Peel sont un modèle de bonne administration; l'excellent entretien des bâtimens ruraux, l'état des chemins, les travaux de nivellement et de drainage, la construction de bons cottages pour les ouvriers avec jardins attenans, tout annonce chez le maître la richesse et la libéralité; de leur côté, les fermiers, pleins de confiance dans leur *landlord*, n'hésitent pas à faire des avances à la terre qui la leur rend avec usure; partout les instrumens les plus perfectionnés, les semences les plus choisies, les pratiques les plus productives, partout aussi les plus belles récoltes et les plus beaux animaux; les journaliers eux-mêmes travaillent avec plus d'ardeur, sûrs qu'ils sont d'une sorte de providence qui veille sur eux et satisfait d'avance à leurs besoins. C'est là, comme chez le duc de Bedford, le duc de Portland, lord Hatherton, qu'on peut voir l'idéal du grand propriétaire anglais, qui se considère comme ayant au moins autant de devoirs que de droits, et qui fait tourner au profit de la population qu'il gouverne, comme

de la terre qui fructifie entre ses mains pour le plus grand bien de la communauté, la fortune dont il n'est en quelque sorte que le dépositaire.

Au nord des vertes plaines du Leicester, s'élèvent les premiers étages des montagnes qui forment les deux comtés de Nottingham et de Derby. Les montagnes proprement dites ne commencent que dans le Derby, et le Nottingham n'est encore qu'une série de collines plus ou moins élevées, mais qui participe déjà de la nature des hauteurs voisines. Dans les temps antiques, la forêt de Sherwood, célèbre par les exploits de Robin Hood, en couvrait la plus grande partie. Aujourd'hui la forêt a presque partout disparu devant les progrès de la charrue; mais ce qui avait causé l'abandon de ces immenses terrains, — la maigreur naturelle du sol, — est resté. Par un privilége particulier à l'Angleterre, la stérilité même de l'ancienne forêt a eu une conséquence heureuse : elle est demeurée la propriété d'un petit nombre de grands seigneurs qui s'y sont taillé à leur aise de beaux parcs et de vastes domaines. Ce canton s'appelle en Angleterre la *Duckery*, parce que nulle part on n'y trouve réunies autant de résidences ducales. Là sont les somptueuses habitations des ducs de Newcastle et de Portland, des comtes Mawvers et de Scarborough. Ajoutons que, dans le coin le plus reculé de la poétique forêt, non loin des vieux chênes encore debout qui passent pour avoir abrité Robin Hood, s'élève le monastère à demi détruit de Newstead, où est né et où a grandi lord Byron. Quiconque visite cette solitude comprend mieux comment s'est formé, entre les ruines où reviennent les fantômes des moines dépossédés et les bois solitaires où revivent les légendes des audacieux *outlaws*, le sombre génie qui en est sorti.

Le duc de Portland, le plus grand propriétaire de ces parages, est en même temps un des agronomes les plus passionnés de l'Angleterre. Dans sa longue et honorable carrière, — car il a maintenant plus de quatre-vingts ans, et il a eu la douleur de voir mourir avant lui le second de ses fils, lord George Bentinck, celui-là même qui avait pris un instant la direction du grand parti tory, — il n'a pas laissé passer un seul jour sans employer la puissance de son nom et de sa fortune à des améliorations agricoles. Grâce à lui, les environs de la petite ville de Mansfield ont changé de face et présentent aujourd'hui une riche culture, au lieu des landes qui les couvraient autrefois. Le plus remarquable de ses travaux est une gigantesque entreprise d'irrigation aux portes mêmes de Mansfield. Les eaux d'une petite rivière ont été détournées pour former un large canal qui arrose 160 hectares. Ce beau travail a coûté 1 million. Le produit brut qu'on en retire aujourd'hui est évalué à 6 ou 700 francs par hectare. On y fait deux coupes de foin par an, et le reste de l'année ces

prairies sont livrées à des brebis *south-down* qui y trouvent une nourriture abondante. Rien ne donne plus l'idée de la puissance et de la richesse que la ferme de Clipstone, dont elles dépendent et qui n'a pas moins de 1,000 hectares. Les bâtimens en sont grandioses, et l'immense cour pavée où un nombreux troupeau de bœufs écossais de la race d'Angus parque en plein air toute l'année, au milieu de monceaux de foin, offre un spectacle original et frappant.

Les domaines des ducs de Newcastle et de Portland se distinguent encore par un autre genre de culture, des semis et des plantations d'arbres de toute espèce. J'ai déjà dit que quelques grands seigneurs avaient entrepris de refaire artificiellement de véritables forêts où l'expérience du défrichement n'avait pas réussi; on peut voir là combien ces forêts, semées et plantées par l'homme, composées d'essences de choix, dégagées de toute végétation parasite, soigneusement éclaircies, cultivées enfin avec tout l'art possible, sont supérieures aux forêts naturelles venues au hasard.

Grâce à ces efforts intelligens, les mauvais terrains du comté de Nottingham sont arrivés à produire une rente moyenne de 80 francs, ce qui est énorme pour un pareil sol. Il est vrai qu'à l'action de la grande propriété entre les mains d'hommes dévoués au bien public est venue se joindre l'influence non moins bienfaisante de l'industrie. La ville de Nottingham, qui compte avec ses annexes une population d'environ 100,000 âmes, est le siége de nombreuses manufactures. La population totale du comté a doublé depuis cinquante ans. Dans le même laps de temps, la rente des terres a triplé. Partout ces deux faits marchent de front, et le second est la conséquence du premier. La vallée de la Trent, qui fait exception par sa fertilité avec le reste du pays, est d'une richesse extraordinaire. Près de Nottingham, la terre se loue jusqu'à 250 fr. l'hectare. M. Caird parle d'une ferme, située à près de deux lieues de cette ville, où l'on entretient 50 vaches laitières. Le produit annuel de chacune de ces vaches est de 500 fr. 20 hectares de pâturages les nourrissent l'été, et autant en prairies ou en racines l'hiver, d'où il suit qu'un revenu brut de 25,000 fr. est le produit de 40 hectares.

Le comté de Derby passe avec raison pour un des plus pittoresques de l'Angleterre; il est visité dans la belle saison par une foule de curieux. Le charmant village de Matlock, où sont des eaux minérales, et dont le site rappelle les plus belles vallées des Pyrénées, est comme le quartier-général des touristes. De là on fait des excursions dans tous les sens, tantôt sur le sommet des montagnes, tantôt dans le creux des vallons ou *dales*. La plus intéressante est celle qui conduit à Chatsworth, la magnifique résidence du duc de Devonshire; de véritables grandes routes, libéralement ouvertes à tous, traver-

sent l'immense parc et en font une promenade publique. Tout n'est pas bénéfice dans ces grandes propriétés. Quelque riche qu'on soit, c'est une lourde charge que l'entretien de cet admirable palais, de ces jardins et de ce parc fastueux, dont le public jouit plus que le maître. En Angleterre plus qu'ailleurs, on applique le fameux mot : *noblesse oblige;* on y respecte profondément les grands noms et les grandes fortunes, mais en leur imposant des nécessités de représentation qui peuvent finir par les ruiner. On peut prévoir le temps où il n'y aura plus de fortune privée suffisante pour entretenir Chatsworth, et alors, de deux choses l'une, ou ce Versailles de l'Angleterre disparaîtra, ou il deviendra une propriété nationale, ce qu'il est en réalité déjà par l'usage qu'on en fait. Il est vrai que le duc de Devonshire est en outre le propriétaire d'une grande partie du comté de Derby, ses propriétés ne s'arrêtent pas aux murs de son parc et s'étendent beaucoup au-delà. Le duc de Rutland a aussi dans le même comté de vastes domaines. Ce dernier possède entre autres tout le pâté de montagnes qui sépare le comté de Derby du comté d'York, et qui forme comme l'épine dorsale de l'Angleterre. La culture cesse forcément à ces hauteurs : on n'y trouve que des bruyères stériles qui s'étendent à perte de vue et qu'on appelle en Angleterre des *moors;* mais ces terrains incultes sont l'objet d'un autre genre de luxe : ils sont entourés de grands murs enfermant plusieurs lieues carrées, et peuplés de toute sorte de gibier.

Les montagnes, moins élevées, qui forment les trois quarts du comté, sont couvertes de pâturages. Le blé y vient mal; l'avoine est la seule céréale qui réussisse. C'est une contrée d'élève, comme en général les pays semblables; on y fait naître des bœufs à courtes cornes et des moutons Dishley qu'on vend ensuite aux fermiers de la plaine, qui les engraissent; on y fait aussi beaucoup de fromages qui, sans avoir la réputation de ceux des grasses vallées de l'ouest, trouvent un débit assuré. En un mot, ce pays ressemble beaucoup aux régions montagneuses du centre de la France, comme l'Auvergne et le Limousin; il en a tout à fait l'aspect, et les mêmes industries y sont usitées. Malheureusement, si les moyens sont les mêmes, la différence des résultats est grande : quand la rente atteint à peine 15 francs par hectare dans le centre de la France, elle dépasse en moyenne 60 francs dans les montagnes du Derby; mais aussi, quand nos départemens du centre manquent de débouchés, le Derby est sillonné de routes et de chemins de fer. On voit partout voler en sifflant les locomotives sur le flanc de rochers escarpés où la chèvre seule semblait pouvoir atteindre.

De nouveaux progrès vont s'accomplissant sans relâche sous une demande constante de produits. Parmi les fermes en avant du reste

du pays, on en cite deux, celle de Birchills, appartenant au duc de Devonshire, et celle de Stauton, exploitée par son propriétaire, M. Thornhill, toutes deux situées près de Bakewell. La ferme de Birchills a 120 hectares, et celle de Stauton 160. Ces deux fermes sont au nombre des plus grandes que renferme le comté. Beaucoup d'autres n'ont que 20 ou 30 hectares, et si le Derby est un pays de grande propriété, la moyenne et la petite culture y dominent. Les terres du duc de Rutland notamment sont toutes divisées en petites fermes. En somme, cette montagne, que la nature avait faite si improductive, est une des plus heureuses parties de l'Angleterre. L'industrie et l'agriculture y sont dans une juste balance. A ces deux branches de revenu viennent se joindre les dépenses de luxe qu'entraînent des résidences ducales, et le tribut que paient tous les ans à la beauté des sites les voyageurs et les baigneurs de Matlock. La grande propriété et la petite culture se combinent dans une harmonieuse association et se présentent toutes deux avec leurs avantages, la première en modérant le taux des rentes et en multipliant les dépenses utiles, la seconde en augmentant par le travail le produit brut du sol. La population est nombreuse, puisqu'elle ne compte pas moins d'une tête humaine par hectare, et aucune classe ne paraît souffrir, même depuis la baisse des prix. Le salaire moyen, ce signe caractéristique de la prospérité d'un pays, est de 2 fr. 25 cent. par jour.

II.

La région du nord, la dernière qui nous reste à parcourir avant de quitter l'Angleterre proprement dite, s'ouvre par le comté de Lancastre et le West-Riding du comté d'York. Tout prend ici des proportions colossales. Le comté de Lancastre n'a qu'une étendue de 450,000 hectares, et il contient une population de plus de 2 millions d'âmes, près de cinq têtes humaines par hectare. C'est le sud qui est la partie la plus industrielle et la plus peuplée; le port de Liverpool et la grande cité manufacturière de Manchester le couvrent tout entier de leurs ramifications. S'il n'y a pas au monde de contrée plus productive, il n'en est pas non plus de plus triste. Qu'on se figure un immense marais resserré entre la mer et les montagnes, une argile tenace à sous-sol imperméable partout revêche à la culture; qu'on y ajoute le climat le plus sombre, une pluie perpétuelle, un vent de mer froid et constant, et de plus une épaisse fumée voilant le peu de jour que laisse échapper le brouillard, une couche de poussière noire couvrant partout la terre, les hommes et les habitations, et on aura l'idée de ce pays étrange, où l'air et le sol ne semblent qu'un même mélange de charbon et d'eau. Telle est cependant

l'influence d'un débouché inépuisable sur la production, que ces champs si mornes, si déshérités, donnent en moyenne une rente de 100 fr., et que dans les environs immédiats de Liverpool et de Manchester la terre cultivée se loue jusqu'à 250. Il n'y a pas beaucoup de sols, parmi les plus favorisés du soleil, qui puissent se vanter de rapporter autant. C'est là surtout qu'on est tenté de s'écrier avec le poète latin devant ces prodiges : « Salut, terre de Saturne, mère féconde des moissons et des hommes! »

> Salve, magna parens frugum, saturnia tellus,
> Magna virùm!.....

C'était autrefois un pays de grande propriété et de grande culture; la grande propriété est restée, mais la culture s'est divisée avec le progrès de la population. Même encore, au milieu de cette foule compacte, il y a place pour de nombreux parcs de grands seigneurs; tels sont Knowsley-Park, près de Liverpool, appartenant à lord Derby, Croxteth-Park, à lord Sefton, Childwall-Abbey, au marquis de Salisbury, etc. Ces parcs enlèvent à la culture proprement dite de grandes étendues et commencent à soulever des murmures parmi les adeptes de l'école de Manchester. Une société s'est formée, sous les auspices du célèbre Cobden, pour acheter de grandes propriétés et les dépecer en petits lots; cette société compte déjà plusieurs milliers d'adhérens et plusieurs millions de souscriptions. En général, ce district populeux est le siége de l'esprit démocratique et bourgeois, je dirais presque de l'esprit révolutionnaire, si une telle expression était compatible avec la mesure que les Anglais gardent toujours dans leurs plus violentes agitations. On y parle sans beaucoup de cérémonie d'une transformation nécessaire dans la propriété comme dans l'influence politique, et si un pareil langage était tenu sur le continent, il annoncerait sans aucun doute des bouleversemens prochains. Heureusement les Anglais savent prendre patience et marcher pas à pas. En attendant, la grande propriété reste maîtresse du terrain, et cette activité industrieuse a jusqu'ici merveilleusement tourné à son profit.

Les propriétaires du Lancashire ont plus mauvaise grâce que d'autres à se plaindre de l'effet que peut avoir sur le taux des rentes la baisse des prix. Le mouvement d'opinion qui a fait triompher le *free trade* est venu, il est vrai, de Manchester et de Liverpool; mais avant de provoquer une réduction possible dans le revenu des propriétés, le voisinage de ces ateliers infatigables avait commencé par l'augmenter considérablement. Même en supposant une réduction de 10 ou de 20 pour cent, les propriétaires du Lancashire auraient encore beaucoup plus gagné que perdu. Lord Derby, l'ex-premier ministre,

celui qui a paru un moment destiné à revenir sur la mesure de 1847 et qui a fini par la consacrer, est précisément le plus grand propriétaire du comté de Lancastre, où vit encore le souvenir de son glorieux ancêtre Avant de céder comme ministre à la pression de l'opinion, il avait pris son parti comme propriétaire. Il avait réussi à éviter une réduction dans ses rentes en employant le grand moyen, le remède universel, le drainage. Un corps de près de 100 ouvriers a été employé constamment à drainer ses terres, sous la direction d'un agent spécial. L'intervention des fermiers n'est requise que pour charrier les tuyaux, et quand le travail est fait, ils sont obligés de payer annuellement, en sus de leurs rentes, 5 pour 100 de la somme qu'il a coûté. Tel est l'effet du drainage sur ces terres argileuses et sous ce climat humide, que tout le monde y trouve son compte, même lord Derby qui a fait malgré lui une bonne affaire.

Dans un rapport sur l'agriculture du Lancashire, on parle d'une ferme de 62 hectares qui achète tous les ans 2,000 tonnes d'engrais supplémentaire. Avec de semblables fumures, on peut avoir de bonnes récoltes. Les racines et les pommes de terre donnent surtout des résultats remarquables; sur certains points, on fait deux récoltes de pommes de terre par an; sur d'autres, les navets de Suède donnent communément 40 tonnes par acre ou 100,000 kilos à l'hectare. Cet engrais coûte de 6 à 7 fr. la tonne.

Les procédés qu'on emploie pour mettre en valeur les marais méritent d'être décrits. On commence par ouvrir de 10 en 10 mètres de profondes tranchées où les drains sont déposés; puis, on brûle les plantes de la surface et on rompt le sol par plusieurs labours en croix. Quand le tout est bien divisé, on répand de la marne au moyen d'un rail-way mobile, à raison de 300 à 400 tonnes par hectare. Le sol est si mou au moment de cette opération, qu'il est souvent nécessaire de mettre des pièces de bois sous les pieds des hommes et des chevaux pour les empêcher d'enfoncer. On répand encore des gadoues et des cendres, et on plante des pommes de terre; après ces racines, qui donnent ordinairement une ample récolte, l'assolement de Norfolk suit son cours. Le tout, drainage, marnage, construction de chemins et de bâtimens ruraux, coûte de 6 à 700 fr. par hectare. On a ainsi assaini plusieurs milliers d'acres, entre autres dans le *Chat Moss*, entre Liverpool et Manchester.

Le salaire moyen dans le sud du Lancashire est de 13 shillings par semaine ou 2 francs 75 cent. par jour de travail. C'est le plus élevé que nous ayons encore rencontré. Les baux de sept ans sont généralement usités, et les propriétaires qui trouvent des fermiers riches et habiles accordent aujourd'hui des baux plus longs.

Au-delà se trouvent les cinq comtés voisins de l'Écosse, ceux

d'York, de Durham, de Northumberland, de Cumberland et de Westmoreland, formant ensemble près de 2 millions d'hectares. Un tiers seulement de cette surface peut être facilement cultivé; le reste est hérissé de montagnes dont les sommets s'élèvent près de 1,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le plus méridional et le moins montagneux des cinq est celui d'York. C'est le plus grand comté d'Angleterre, et sans aucune proportion avec les autres, puisqu'il n'a pas moins de 1,500,000 hectares. Aussi le divise-t-on en trois parties, dont chacune est encore plus grande qu'un comté ordinaire, et qu'on désigne sous le nom de *ridings;* la cité d'York proprement dite forme un district à part au milieu des trois autres. Les *ridings* offrent des différences considérables sous le point de vue agricole comme sous tout autre.

L'Ouest-Riding est l'annexe du comté de Lancastre et comme lui un des pays les plus manufacturiers du monde. La population y est tout aussi condensée; il renferme les grandes cités industrielles de Leeds et de Sheffield, qu'il suffit de nommer, l'une aussi renommée par ses manufactures de laine, et l'autre par ses fabriques de fer et d'acier, que les cités du Lancashire pour les cotonnades. Auprès de ces puissantes métropoles de l'industrie britannique et des villes moins importantes, mais non moins actives, qui se pressent autour d'elles, l'agriculture ne peut être que florissante. La rente monte, dans le voisinage de ces centres de consommation, jusqu'à 250 fr. par hectare. Le salaire est peut-être un peu plus élevé encore que dans le Lancashire, il arrive jusqu'à 3 francs par jour de travail. Les herbages occupent presque tout le sol, et, comme dans tous les pays d'extrême population, l'entretien des vaches laitières et l'engraissement des bestiaux sont les industries dominantes. Beaucoup de fermes ont moins de 8 hectares; celles-là sont pour la plupart exploitées par des ouvriers tisserands, qui joignent le produit de leur culture à celui de leur industrie. Parmi les cultures les plus productives figure depuis peu le ray-grass d'Italie. M. Caird cite un champ de 3 acres ou 120 ares qui, coupé en vert, nourrit six chevaux de travail et cinq bœufs, sans compter les poignées d'herbe fraîche qu'on donne aux vaches deux fois par jour pour les traire. M. Caird porte jusqu'à 100,000 kilogr. de fourrage vert par hectare ou 40 tonnes par acre, valant au prix actuel 1,200 francs, ce qu'on peut obtenir d'un hectare de ce ray-grass cultivé avec soin.

L'Est-Riding est tout différent et presque l'opposé de l'ouest. Plus d'industrie, plus de villes, plus de petites fermes, plus de population surabondante; nulle part peut-être, la propriété n'est moins divisée. Le calme d'un pays exclusivement agricole succède, quand on passe l'Humber, à l'agitation d'un pays industriel. Ces contrastes sont

fréquens en Angleterre. Les *wolds* ou plateaux de l'Est-Riding sont la continuation de ceux du Lincoln. La grande culture y règne aussi en souveraine et en a triplé les produits depuis cinquante ans. On se plaint pourtant beaucoup dans cette région, et le *free-trade* y est peu populaire.

Dans le Nord-Riding recommence la région montagneuse. Il s'y trouve quelques vallées fertiles, mais l'ensemble forme un vaste plateau qui n'a pas moins de 160,000 hectares et qui s'élève de 1,000 à 1,500 pieds au-dessus du niveau de la mer; on l'appelle les *moors* du Yorkshire. L'industrie humaine a su en tirer un admirable parti. Montagnes et vallées, presque tout est en pâturages, et les races d'animaux qui s'y élèvent, chevaux, bœufs et moutons, ont toutes une grande réputation. Les chevaux de voiture les plus estimés de l'Angleterre viennent du Nord-Riding et tirent leur origine de la vallée de Cleveland; aujourd'hui la race s'en est répandue autour de leur vallée natale. Les moutons des montagnes du Yorkshire forment une race à part, qui a été améliorée d'après les principes de Bakewell, et qui alimente les principaux marchés du nord. Quant au gros bétail, c'est du Nord-Riding que sort aujourd'hui en plus grande quantité la célèbre race à courtes cornes. Elle est née sur le bord septentrional de la Tees, qui sépare le comté d'York de celui de Durham; mais depuis la mort des frères Collins, elle a passé la rivière, et on trouve aujourd'hui les plus beaux types sur l'autre rive. Il y a tout au plus une demi-douzaine d'éleveurs qui en ont en quelque sorte le monopole, et qui n'épargnent ni soins ni dépenses pour la conserver et la perfectionner encore. Ils y sont encouragés par le prix qu'ils en retirent. Il n'est pas rare de voir leurs taureaux se vendre de 2 à 400 livres sterling ou de 5 à 10,000 francs, et ils en louent pour une saison à des prix correspondans.

Le comté de Durham n'a que la moitié de l'étendue du Nord-Riding; sa population est cependant de plus du double; elle a atteint, au commencement de 1851, 411,000 âmes : c'est dire assez que le pays n'est pas seulement agricole; il tire sa principale richesse de ses mines de charbon, dont l'inépuisable produit s'exporte par Newcastle et les ports voisins. Les deux plus grands seigneurs du pays, lord Durham et lord Londonderry, ont gagné, depuis trente ans, des sommes énormes par l'exploitation de leurs houillères. On jugera des capitaux que cette exploitation met en mouvement par un seul fait : lord Londonderry a fait construire à ses frais un port pour exporter son charbon et un chemin de fer pour l'y conduire; le tout a coûté 8 ou 10 millions de francs. L'agriculture n'a encore suivi le mouvement que de loin. Les terres argileuses dominent avec leurs difficultés ordinaires; on suit encore sur ces terres l'antique assole-

ment triennal. De plus, c'est un pays de petite culture : les fermes sont en moyenne de 25 hectares, et les fermiers, rudes travailleurs qui font presque toute la besogne par eux-mêmes, ne sont pas assez riches pour prêter beaucoup au sol.

Avec les bas prix, ces petits fermiers, si économes et si laborieux qu'ils soient, ne peuvent pas vivre. Il faut donc, là aussi, une révolution; elle est commencée. Heureusement la propriété est moins divisée que la culture, et la plupart des propriétaires, à défaut de leurs fermiers, peuvent faire des efforts. Lord Londonderry, lord Durham, le duc de Cleveland, rivalisent en quelque sorte de générosité. Une grande partie des bénéfices réalisés dans les houillères passe maintenant en travaux de tout genre pour l'amélioration du sol. De tous côtés, on pose des tuyaux, on construit des étables, on transporte des masses nouvelles d'amendemens et d'engrais; dans quelques années, la face du pays sera changée. Tout n'est pas d'ailleurs à refaire, et dans quelques parties du comté, dans les terres légères déjà soumises à l'assolement de Norfolk, dans les grasses vallées à herbages, la culture est déjà riche et florissante. Il ne faut pas oublier que la race des bœufs courtes-cornes est sortie d'une des vallées du Durham.

Le petit comté de Westmoreland n'a pas tout à fait 200,000 hectares. C'est, — comme son nom l'indique, *Westmoreland, terre des landes de l'ouest,* — la région la plus montagneuse, la plus inculte et la moins peuplée d'Angleterre. On n'y trouve qu'un habitant pour 4 hectares; aussi la rente moyenne descend-elle à 35 francs, ce qui est encore considérable, puisque, les deux tiers à peu près étant sauvages, la rente des terrains cultivés doit être de 100 francs environ. L'agriculture fleurit dans les vallées, notamment dans celles d'Éden au nord et de Kendal au sud. Le Westmoreland est la Suisse de l'Angleterre, le pays des lacs tant célébrés par les poètes. Un chemin de fer mène en quelques heures de Manchester et de Liverpool au bord du lac de Windermere, le premier, le plus grand et le plus gracieux de tous. En sortant du tumulte et de la fumée des districts manufacturiers, on se trouve dans une riante solitude, où tout est calme, frais et pur; les eaux limpides, l'air vif et le sol vert succèdent aux eaux bourbeuses, à l'air épais et au sol noirci des marécages d'où sort le charbon. Un bateau à vapeur vous promène sur le lac long et étroit qui serpente comme une large rivière au milieu d'un paysage ravissant. Le Windermere n'a que quatre lieues de long sur un quart de lieue de large; c'est comme un diminutif des grands lacs des Alpes. A son extrémité, on débarque près du joli village d'Ambleside, où vous attendent d'élégantes voitures qui conduisent de gorge en gorge et de lac en lac jusqu'à Keswick.

C'est dans le sud-est du Cumberland que sont situées les plus hautes cimes de l'Angleterre proprement dite; là s'élèvent le Scarrfell, le Helvellyn, le Skiddaw, qui ne sont dépassés dans le reste de l'île que par les montagnes de Caernarvon, dans le pays de Galles, et par celles du nord de l'Écosse. Dans les creux formés par le temps au pied de ces masses rocheuses se trouvent les lacs qui font suite à ceux du Westmoreland. C'est la même nature, par suite la même rareté de cultures et d'habitans, aussi bien que la même beauté d'aspects. Il y avait autrefois au bord de ces lacs une population particulière de petits propriétaires qu'on appelait des *statesmen*. Chaque famille possédait de 20 à 40 hectares qu'elle cultivait depuis de nombreuses générations. On suppose que ces tribus devaient leur origine à une nécessité de défense : ce point étant très près de la frontière d'Écosse et très exposé aux incursions des maraudeurs écossais, les lords avaient fait, dit-on, de nombreuses concessions de terres sous la condition d'un service personnel, comme dans les clans des Highlands. Que cette supposition soit vraie ou non, les *statesmen* existaient encore en grand nombre au commencement de ce siècle. Un poète qui a beaucoup vécu au bord des lacs, Wordsworth, a décrit en termes charmans leur manière de vivre. On voudrait que ce portrait fût encore vrai; malheureusement il ne l'est plus. Les *statesmen* disparaissent rapidement devant la grande propriété; on voit encore çà et là leurs anciens cottages, mais ce sont des fermiers qui les habitent, et, chose remarquable, là où une famille de petits propriétaires n'avait pas pu vivre, quoique n'ayant pas de rente à payer, un fermier paie la rente et fait ses affaires. Les dettes, en s'accumulant par une cause ou par une autre sur ces petites propriétés, avaient fini par en absorber tout le revenu. L'attachement des familles de *statesmen* à leurs anciens usages, l'absence de capitaux mobiliers, l'ignorance, rendaient la terre moins productive entre leurs mains que dans celles de cultivateurs plus aisés et plus habiles. Rien ne peut arrêter cette décadence.

Dans les terres basses du Cumberland, les mines de charbon reparaissent; la houille qui en sort s'exporte tout entière pour l'Écosse et l'Irlande par les ports de Whitehaven, Workington et Maryport. Ce commerce fait vivre une nombreuse population, dont les besoins exercent sur l'agriculture leur influence ordinaire. Quels que soient les progrès que l'art de cultiver ait faits depuis un demi-siècle, ils n'ont pu aller aussi vite que la consommation, et les villes populeuses de la côte sont forcées de faire venir du dehors une partie de leur approvisionnement. Les fermiers voisins ont donc devant eux un débouché indéfini, et leur émulation est fortement excitée par la certitude du profit. La race courtes-cornes commence à se répandre

parmi eux, mais en général ils préfèrent acheter des bœufs écossais du Galloway pour les engraisser. Leurs moutons sont presque tous des cheviots ou des têtes noires; depuis quelques années, les métis cheviot et Leicester prennent beaucoup de faveur.

L'immense terre de sir James Graham, Netherby, occupe l'extrémité nord-ouest du comté, sur la frontière d'Écosse, au fond du golfe de Solway. Elle ne comprend pas moins de 12,000 hectares ou 30,000 acres d'un seul tenant, et passe avec raison pour une des mieux gouvernées du royaume. Sir James, un des premiers orateurs du parlement, un des hommes d'état qui semblent le plus dignes de prendre l'héritage de sir Robert Peel, est en même temps un administrateur habile de ses intérêts privés et un agronome du premier ordre. Le point de départ de ces améliorations a été la suppression des petites fermes et leur réunion en grandes exploitations. Le nombre de ces fermes, qui était en 1820 de 340 ou de 35 hectares en moyenne, est aujourd'hui de 165 seulement, ce qui donne une moyenne de 70 hectares. Cette réduction dans le nombre des fermiers a permis de choisir les meilleurs, ceux qui présentaient le plus de garanties par leur fortune, leur habileté et leur énergie. Sir James leur a offert des baux de quatorze ans au lieu de sept, suivant l'usage du pays. Un grand nombre de bâtimens devenus inutiles ont été démolis; on a arraché les haies qui subdivisaient trop les champs. Par ce moyen, on a obtenu des rentes qui s'élèvent dans les bons terrains jusqu'à 100 fr. l'hectare et qui atteignent en moyenne 70 fr., quoique le sol soit généralement marécageux. Sir James est un des plus résolus partisans du *free trade;* il a tenu à honneur de prouver que, dans les propriétés bien conduites, la baisse de prix ne devait pas amener forcément une réduction de rentes. Il n'a accordé aucune diminution sur ses baux, mais il a augmenté considérablement les travaux de drainage, qu'il fait faire à ses frais, sous la condition ordinaire que les fermiers lui paieront 5 pour 100 par an.

Plus on avance vers l'ouest et le nord, plus le drainage devient nécessaire et efficace. Il n'y a pas dans toute l'Angleterre de pays où il présente plus d'avantage que les terres basses du Cumberland. Ce fait tient à deux causes : la nature argileuse du sol et du sous-sol, et l'extrême abondance des pluies; il tombe 20 pouces anglais d'eau par an à Londres, 40 dans le comté de Lancastre, 47 sur la côte du Cumberland, et jusqu'à 160 dans les hautes vallées des lacs. Pour que toute cette humidité s'écoule, il faut un drainage plus puissant que dans le sud et l'est de l'île. On plaçait d'abord les drains à 2 pieds anglais environ de profondeur et à 20 mètres de distance, et on n'obtenait que des résultats insuffisans. Aujourd'hui les drains sont généralement placés à 4 ou 5 pieds anglais de profondeur, et

de 6 à 9 mètres de distance, et on a soin de n'employer que des tuyaux d'un pouce et demi de diamètre intérieur, quand un pouce suffit ailleurs; de cette façon seulement, on vient à bout d'assainir suffisamment le sol. On compte aujourd'hui dans le pays trente fabriques de tuyaux.

On appelait autrefois Northumberland tout le pays — au nord de l'Humber — qui contient aujourd'hui les cinq comtés du nord; ce nom ne désigne plus que le comté le plus septentrional de l'Angleterre. Le Northumberland occupe le versant oriental de la chaîne des Apennins britanniques, dont le Cumberland occupe le versant occidental, et se divise comme lui en deux parties, les montagnes à l'ouest, les plaines à l'est. La partie montagneuse est en général stérile. La chaîne des Cheviots, qui sépare l'Angleterre de l'Écosse, a seule d'assez bons pâturages; c'est là que s'est formée la race de moutons qui porte ce nom, et qui passe à bon droit pour une des richesses rurales de la Grande-Bretagne. On vante la beauté des vallées qui coupent ce pâté de montagnes, et surtout celle de la Tyne, qui suit l'ancienne muraille des Pictes et débouche dans la mer à Newcastle; la terre y est excellente et se loue un prix élevé.

L'agriculture des basses-terres du Northumberland jouit d'une haute réputation. Quand on fait en Angleterre un voyage agricole, tout le monde vous dit : *Allez dans le nord, visitez le Northumberland, et, s'il est possible, allez jusqu'en Écosse.* Pour l'Écosse, le conseil est bon; mais il n'en est pas tout à fait de même du Northumberland. Cette prédilection de l'opinion est fondée jusqu'à un certain point pour les terres légères qui servent d'intermédiaires entre la montagne et la côte; c'est là qu'est né l'assolement quinquennal, connu sous le nom d'assolement de Northumberland, qui n'est qu'une variante de celui de Norfolk : 1° turneps, 2° blé ou orge, 3° trèfle, 4° trèfle, 5° avoine. C'est là aussi qu'a commencé la culture des turneps en lignes, qui est aujourd'hui généralement adoptée par tous les bons cultivateurs; mais les terres argileuses qui s'étendent le long de la mer n'ont pas échappé à la crise. La grande propriété et la grande culture y dominent pourtant. Une bonne partie du comté appartient au duc de Northumberland; d'autres grands seigneurs et riches *landlords* y possèdent aussi de vastes domaines. Le célèbre parc de Chillingham, appartenant à lord Tancarville, est assez grand pour qu'une espèce particulière de bœufs sauvages s'y soit conservée. Les fermes sont en moyenne de 100 à 200 hectares, on en trouve de 500 et même de 1,000. Les fermiers passent en général pour des hommes riches; il en est qui exploitent plusieurs fermes à la fois.

Cet excès de concentration est ici ce qu'est ailleurs l'excès de division, — la principale cause du mal. Quelque riches que soient les fer-

miers du Northumberland, ils n'ont pas tous un capital suffisant pour les immensités qu'ils exploitent, et la baisse des prix, en portant sur des masses énormes de denrées, a eu pour eux des conséquences désastreuses. Il est à remarquer que cette province est la seule en Angleterre où la rente ait diminué depuis 1815; de 50 francs environ par hectare qu'elle atteignait à la fin de la guerre, elle était tombée à 40 avant la crise, et elle a encore baissé depuis. Le duc de Northumberland a accordé à ses fermiers, dans ces dernières années, une remise de 10 pour 100. Un autre grand propriétaire, le duc de Portland, a été plus loin; ses remises atteignent, dit-on, 25 pour 100. La nécessité de pareils sacrifices n'indique pas un état bien prospère. En même temps, ces puissans *landlords* font faire à leurs frais d'immenses travaux de drainage et autres, sous la condition ordinaire du 5 pour 100. A la faveur de ces améliorations, et sous la condition d'une division des trop grandes fermes, comme dans le Wiltshire, l'équilibre finira par se rétablir.

III.

Ici finit notre tour d'Angleterre, de cette portion souveraine des trois royaumes, cette île *sceptrée*, comme dit Shakespeare, *cette pierre précieuse enchâssée dans la mer d'argent:*

> This royal throne of kings, this sceptered isle,
> This precious stone set in the silver sea.

Avant de passer à l'Écosse et à l'Irlande, je ne dirai que quelques mots des pays annexes, comme la principauté de Galles et les îles. Le pays de Galles est cette presqu'île montagneuse qui s'étend, entre les deux embouchures de la Severn et de la Mersey, sur une étendue d'environ 2 millions d'hectares, et qui, fort analogue aux comtés de Cumberland et de Westmoreland, rappelle même, dans quelques parties, les pics les plus inaccessibles de la Haute-Écosse: partout ailleurs un pareil pays serait à peu près abandonné par les hommes; mais il abonde, comme la plupart des pays de montagne, en richesses minérales, et l'exploitation de ses mines et carrières par les capitaux anglais a suffi pour y créer un développement relatif.

Sous le rapport agricole, la presqu'île galloise peut se diviser en trois régions distinctes: la bonne, qui comprend les comtés de Flint, d'Anglesea, de Denbigh et de Pembroke; la médiocre, qui comprend ceux de Glamorgan, Caermarthen, Montgomery et Caernarvon; la mauvaise, qui comprend ceux de Cardigan, Radnor, Brecon et Merioneth. Dans le comté de Flint, le meilleur de tous, la rente atteint

la moyenne de l'Angleterre, 75 francs par hectare; dans celui de Merioneth, le plus stérile, elle tombe à 15 francs. La moyenne générale de la principauté doit être égale à peu près à celle de la France, bien que le sol et le climat soient incomparablement inférieurs. La population suit à peu près la même proportion. La moyenne est d'une tête humaine pour 2 hectares; dans le comté de Flint, elle s'élève jusqu'à 1 tête pour 80 ares, ou l'équivalent de la population anglaise, tandis que dans celui de Merioneth elle n'est plus que d'une tête pour 4 hectares, comme dans les départemens français les moins peuplés. Si les parties basses du pays sont aussi populeuses que les comtés anglais voisins, les parties montagneuses peuvent compter parmi les plus inhabitées de l'Europe. Ces déserts même ont fait depuis cinquante ans d'assez grands progrès comme culture; la terre y vaut de 500 à 1,000 fr. l'hectare en moyenne, c'est-à-dire autant que dans la moitié de la France.

C'est encore et toujours le bétail qui permet de tirer parti à ce point d'un sol si ingrat. Dans la région cultivable, l'assolement quadriennal s'étend chaque jour, et les races perfectionnées de l'Angleterre se naturalisent; dans les contrées incultes et abruptes, on trouve des espèces à demi sauvages de bœufs, de moutons et de chevaux, petites de taille, mais sobres et vigoureuses, qui savent chercher leur nourriture au milieu des rochers et des précipices. La viande des bœufs et des moutons gallois est très estimée; la seule île d'Anglesea importe tous les ans en Angleterre des milliers de ces animaux, qui traversaient autrefois le détroit à la nage, et dont on constate aujourd'hui le passage sur le pont de Menai. Les *poneys* ou petits chevaux gallois sont aussi assez recherchés.

Jusqu'à ces derniers temps, la condition générale de la population dans le pays de Galles a laissé beaucoup à désirer. Quoique réunie depuis longtemps à l'Angleterre, cette principauté a conservé sa langue distincte et son génie particulier. Les Gallois appartiennent, avec les Irlandais, à la race celtique, et comme s'il ne suffisait pas de cette origine pour les séparer profondément des Saxons, l'âpre configuration de leur sol achevait de les isoler. L'antique barbarie s'est maintenue longtemps parmi eux; les efforts des Anglais pour travailler à leur assimilation ont eu souvent, comme en Irlande, un résultat opposé. La coutume appelée *gavelkind* était la loi primitive du pays, c'est-à-dire que les terres se partageaient par égales portions entre les enfans, et cette législation avait couvert le sol de petits propriétaires pauvres. Il y a deux siècles environ, le gouvernement anglais a cru faire acte de bonne politique en y introduisant le droit d'aînesse et en y implantant artificiellement la grande propriété. Ces sortes de transformations, quand elles ne sont pas le pro-

duit libre et naturel des faits, sont toujours difficiles. Le progrès de la culture a été plutôt retardé qu'avancé par cette réforme prématurée; le système de fermage a eu beaucoup de peine à prendre, faute de capitaux et de lumières. La population dépossédée est tombée dans une pauvreté plus grande encore, des passions violentes ont fermenté dans son sein et se sont fait jour de temps en temps par de sinistres explosions. A l'apparition du chartisme, le pays de Galles a été une de ses forteresses, et l'insurrection de paysans de 1843, bien connue sous le nom original de *Rebecca et ses filles*, montre que le mal s'est perpétué jusque bien près de nous.

Des hommes barbouillés de noir, sous la conduite d'un chef, déguisé en femme, qu'on appelait *Rebecca*, apparaissaient tout à coup la nuit sur les points les plus éloignés, brûlant les barrières des routes, démolissant les *work-houses* et menaçant dans leurs demeures les propriétaires et fermiers. D'autres fois, la prétendue femme-chef prenait le nom de *miss Cromwell, fille aînée de Rebecca*, et sous ce nom redouté, résurrection confuse des vieux souvenirs révolutionnaires, se signalait par les mêmes exploits que sa biblique mère. L'Angleterre s'amusa d'abord de ces scènes, moitié terribles, moitié grotesques, qui avaient de grandes analogies avec l'insurrection des *demoiselles* dans nos Pyrénées, il y a quelque vingt ans. La terreur devint cependant si grande et si générale parmi ceux qui avaient quelque chose à perdre, qu'il fallut envoyer des troupes et nommer une commission d'enquête. Le calme se rétablit peu à peu, moitié de gré, moitié de force; mais l'enquête révé la desfaits pénibles, qui témoignaient d'une véritable détresse parmi les populations agricoles. — Voulez-vous savoir ce que c'est que Rebecca? répondaient les paysans gallois quand on les interrogeait sur leur chef; Rebecca, c'est la misère. Et en effet Rebecca n'était pour eux que l'expression symbolique de leurs griefs contre la domination anglaise. Partout dans leurs réponses on sent percer le ressentiment vague d'une nationalité opprimée. Tantôt c'est l'église anglicane dont les dîmes les écrasent, tantôt c'est le propriétaire anglais, le régisseur anglais, qu'ils regardent comme des étrangers vivant à leurs dépens. On y retrouve un écho affaibli des plaintes de leurs frères les Irlandais. Il eût mieux valu respecter leurs coutumes nationales, leur laisser leurs petites propriétés, comme on a sagement fait ailleurs, et renoncer à importer parmi eux l'organisation anglaise (1).

Heureusement le progrès continu de l'exploitation des mines et carrières a fini par atténuer ces souffrances, en donnant de l'occupation aux bras surabondans; le pays de Galles fournit maintenant à lui

(1) Voyez, pour plus de détails sur *Rebecca et ses filles*, la *Revue* du 15 septembre 1843.

seul le tiers environ du fer produit dans la Grande-Bretagne, et le fer n'est qu'une partie de son immense extraction minérale. Des voies de communication perfectionnées, et parmi elles deux chemins de fer, ont fini par percer ce massif de montagnes et par y ouvrir des courans d'importation et d'exportation. L'industrie agricole est devenue possible; le salaire, qui était tombé aussi bas qu'en Irlande, s'est relevé. Tout n'est pas fait sans doute, et les cantons les plus reculés cachent encore bien des misères; mais l'assimilation est en bonne voie et s'accomplit rapidement. L'île druidique d'Anglesea, ce dernier refuge de la religion et de la nationalité celtes, est maintenant réunie à la grande île par deux ponts, dont l'un, le célèbre pont-tube, véritable merveille de l'industrie moderne, fait partie du chemin de fer de Londres à Dublin. Partout se font sentir les signes d'une révolution bienfaisante. Tout s'améliore, même les races d'animaux les plus rudes et les plus agrestes. Ces moutons à la laine mêlée de poils, aux cornes droites, aux mœurs farouches, qui tenaient le milieu entre le mouton et le chamois, et qui donnaient tout au plus 10 ou 12 kilos de viande nette, augmentent peu à peu de poids et perdent leur jarre, soit par des croisemens avec des races écossaises, soit par de simples perfectionnemens dans leur régime; il en est de même des bœufs et des chevaux, qui gagnent de la taille et du volume sans perdre de leur rusticité. Un dernier pas reste à faire : la plupart des pâturages de montagne sont encore communaux, c'est-à-dire absolument négligés. Le jour où ils cesseront de l'être, le problème du pays de Galles sera résolu. Dans ses rapports avec l'Angleterre, ce pays est un mélange d'Écosse et d'Irlande : pendant longtemps, le mauvais côté, le côté analogue à l'Irlande, a prévalu; mais c'est décidément le bon, le côté semblable à l'Écosse, qui l'emporte.

Les petites îles qui dépendent de l'Angleterre prennent à leur tour leur part de la prospérité générale. On dit assez de bien de l'état agricole de l'île de Man, située au milieu du canal de Saint-George, entre l'Angleterre et l'Irlande, et qui est célèbre pour avoir formé autrefois un royaume à part. Quoique très montagneuse, elle nourrit 50,000 habitans, sur une étendue totale d'environ 60,000 hectares, dont la moitié seulement est susceptible de culture, et fournit encore un excédant de blé, d'orge et de bétail pour l'exportation. A l'industrie agricole les habitans joignent les produits de la pêche, de la navigation et de l'exploitation des mines. L'aisance y est assez générale. La plus grande partie du sol appartient à des petits propriétaires ou *yeomen* qui cultivent eux-mêmes. Cette division de la propriété et de la culture est très ancienne dans l'île de Man, et là du moins le gouvernement anglais a eu le bon esprit de ne pas la combattre.

Mais le triomphe de la petite propriété et de la petite culture, c'est, comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire, l'île de Jersey, qui touche à nos côtes. L'extrême richesse de cette petite île, qui n'a pas plus de 16,000 hectares et qui contient une population de 50,000 âmes, peut être attribuée en partie aux grandes dépenses qu'y a faites de tout temps le gouvernement anglais pour la défendre contre nous; mais la France aussi fait d'énormes dépenses dans l'île de Corse, qui a bien d'autres ressources naturelles que Jersey, et cette île est restée pauvre et improductive malgré tout ce qu'elle nous coûte. La population est douze fois plus condensée à Jersey qu'en Corse, et elle jouit d'une bien plus grande aisance. Guernesey et Aurigny rivalisent presque avec Jersey, et ce n'est pas sans raison qu'on les compte toutes trois parmi les plus beaux joyaux de la couronne britannique.

Nulle part, la différence actuelle entre un pays anglais et un pays français ne ressort plus péniblement qu'en comparant l'île de Jersey aux côtes françaises qui lui font face. Elle surgit à l'entrée d'un golfe dont les deux bras sont formés d'un côté par le département de la Manche et de l'autre par celui des Côtes-du-Nord. Climat, sol, produits, race d'hommes, tout est semblable. Ces deux départemens figurent parmi les plus prospères de France; celui de la Manche occupe le huitième rang sur quatre-vingt-six, et celui des Côtes-du-Nord le douzième, comme densité de population et de richesse, et cependant quand Jersey compte plus de 300 habitans par 100 hectares, la Manche n'en compte que 100, et les Côtes-du-Nord que 90, et la même disproportion se fait remarquer soit dans le produit brut, soit dans le produit net des cultures. Bien évidemment cette fois le contraste ne peut être attribué à la grande propriété et à la grande culture, puisque le sol est bien plus divisé à Jersey que chez nous : il faut absolument reconnaître que les véritables causes sont ailleurs. Ce coin de terre a joui sans interruption depuis plusieurs siècles d'une indépendance à peu près complète, et par suite, des deux plus grands biens de ce monde, la paix et la liberté; il n'a connu ni le mauvais gouvernement, ni les révolutions, ni les guerres, qui ont arrêté si souvent l'essor de ses voisins de France : il a été plus favorisé sous ce rapport que l'Angleterre elle-même, et son heureuse condition est la démonstration la plus éclatante de ce que j'ai essayé de prouver.

LÉONCE DE LAVERGNE.

DU

MOUVEMENT INTELLECTUEL

PARMI LES POPULATIONS OUVRIÈRES.

LES OUVRIERS DE LA PROVENCE.[1]

Bien que la Provence, au point de vue industriel, ne puisse rivaliser avec les grandes régions du nord et de l'est de la France, il y a là cependant tout un ensemble de fabrications auxquelles on ne saurait refuser une place considérable dans le mouvement du travail national. On ne rencontre plus ici des populations ouvrières groupées, comme au sein des montagnes de l'Hérault et des Montagnes-Noires, dans quelques villes manufacturières qui rappellent les agglomérations de la France septentrionale. L'élément industriel se présente mêlé tantôt à l'élément commercial et tantôt à l'élément agricole; mais, sous l'apparente monotonie qu'offre le pays provençal, qui vient peut-être de l'absence presque continuelle d'une végétation vigoureuse, le domaine de la production présente d'assez curieux contrastes. Les industries provençales sont d'ailleurs d'un genre particulier, et le régime en est encore très peu connu. Il n'est donc pas sans intérêt de rechercher comment les rudes exigences du labeur

(1) Voyez les livraisons des 1er juin, 1er septembre, 15 octobre 1851, — 15 février, 1er août 1852, — 15 janvier, 15 août et 15 octobre 1853.

industriel s'accommodent de la douceur du climat, et de voir quelles tendances développe la vie méridionale au sein des populations ouvrières.

I. — AVIGNON. — AIX. — MARSEILLE. — TOULON. — INDUSTRIES LOCALES.

Les industries les plus importantes et les plus caractéristiques de cet extrême midi de la France ont leur siége principal dans quatre villes dont l'aspect diffère profondément, — Avignon, Aix, Marseille et Toulon. Les deux premières de ces villes portent surtout dans leur physionomie l'empreinte d'un passé également mémorable. — Entourée, à la façon des cités orientales, de remparts crénelés qui l'isolent d'une plaine verdoyante, Avignon est silencieuse comme un palais abandonné, ou plutôt comme un couvent désert. Un moment illustrée par le séjour de la papauté, on dirait qu'elle reste inconsolable autour de la mystérieuse demeure de ses hôtes évanouis. Cependant sa position sur le Rhône, presque au confluent des voies ferrées du midi, la fécondité de ses campagnes, la multiplicité des forces hydrauliques répandues dans son voisinage, tendent à l'associer de plus en plus au mouvement économique de notre temps. — La cité d'Aix, qui a eu sa grandeur comme capitale des comtes de Provence, après avoir figuré déjà sous les Romains, — reléguée loin de la mer et du Rhône, laissée de côté par le chemin de fer, qui réunira bientôt Marseille, Lyon et Paris, — n'offre qu'une physionomie vague comme son rôle actuel.

Quel changement, quand on considère le chef-lieu du département des Bouches-du-Rhône, où déborde de tous côtés une vie exubérante! Tandis que nos autres grandes villes, Bordeaux, Rouen, Lyon, Nantes, ont entre elles certains traits de similitude, Marseille ne ressemble qu'à elle-même. Contemplés du sommet de ce bloc de rochers arides qui abrite son port, ses toits de briques figurent un immense tapis rougeâtre sur lequel le soleil du midi verse à torrens son éclat et sa chaleur. Point d'oasis de verdure où les yeux puissent se reposer; la campagne même est nue; les blêmes oliviers ou les amandiers au grêle feuillage qui entourent les nombreuses villas de la banlieue marseillaise ne suffisent pas pour en égayer l'aspect. A l'intérieur des murs, nul monument grandiose ne captive l'admiration; mais la mer est là, avec sa majesté. Elle se retourne en tous sens, comme pour embrasser la ville, au centre de laquelle elle vient emprisonner ses eaux dans un vaste bassin naturel. Dans son immense périmètre, Marseille renferme les plus étonnans contrastes : ici la solitude opulente des allées Meilhan et du cours Bonaparte, là l'ex-

trême animation de la Cannebière et des quais; plus loin, l'indigence entassée autour de la place de Linche et de la montée Saint-Esprit, dans des ruelles étroites renfermant des élémens viciés de plus d'un genre, et trop aisément oubliées au milieu du vaste cadre où tout annonce le travail et la richesse.

La dernière enfin des quatre villes industrielles de la Provence, Toulon, doit aux coteaux qui la défendent contre les vents du nord et aux plantes tropicales qui poussent dans les vallées voisines une physionomie encore plus méridionale que celle de Marseille. Au sortir des sauvages gorges d'Ollioules, on traverse des jardins où le grenadier et l'oranger balancent en plein vent leurs fleurs et leurs fruits. Resserrée par une enceinte étroite, dont l'agrandissement, longtemps ajourné, va recevoir enfin son exécution, cette ville ne jouit d'aucune perspective du côté de la terre. Si les regards veulent s'élever au-dessus des remparts, ils se brisent contre des coteaux blanchâtres, d'où rejaillit un soleil éblouissant. Quoique l'espace soit plus étendu du côté de la mer, les ouvrages qui défendent le port, les hauteurs qui font la sûreté de la rade viennent assez promptement limiter l'horizon.

La tâche des ouvriers de l'industrie dans ces quatre cités varie autant que le milieu où ils sont placés. Avignon est le centre de la production de la garance; Aix se distingue par ses huiles d'olive; Marseille règne sur l'importante fabrication des savons comme sur les industries accessoires, et renferme les ateliers qui sont le plus intimement associés au commerce maritime. A Toulon enfin, le travail est en contact immédiat avec la marine militaire.

La garance est aujourd'hui la principale source de richesse que possèdent Avignon et le département de Vaucluse. La production annuelle ne s'en élève pas à moins de 25 millions de francs (1). La garance est, comme on sait, une plante dont la racine contient une riche substance tinctoriale qui peut donner toutes les nuances rouges; elle vient en plein champ, comme la luzerne; sa tige et ses feuilles se dessèchent l'hiver, mais sa racine ne périt pas, et redonne naissance chaque printemps à des pousses vigoureuses. Originaire de l'Asie, suivant toute apparence, elle a dû être apportée en Europe dans des temps très reculés, puisqu'on la connaissait déjà dans les Gaules, sous les Romains. Depuis cette époque, elle ne semble pas

(1) La soie, dont la production occupait naguère le premier rang dans les richesses de Vaucluse, n'arrive qu'au chiffre de 18 millions de francs. On fabrique encore à Avignon des étoffes de soie, mais cette industrie, célèbre avant 1789, est en pleine décadence. Après avoir essayé de se relever durant les premières années de la restauration, elle s'est heurtée contre la concurrence de la cité lyonnaise, et le nombre de ses métiers est tombé rapidement, depuis 1825, de 8,000 à un millier tout au plus.

avoir jamais complétement disparu du sol français; mais elle n'y avait encore pris aucune importance industrielle, lorsque le comtat venaissin fut enfin doté de cette culture, dans la seconde partie du dernier siècle, par l'intelligente entreprise d'un étranger, Jean Althen, à qui la ville d'Avignon a récemment élevé une statue. Parmi les hommes qui ont enrichi un pays de quelque découverte utile, il n'en est guère dont l'existence ait été aussi tourmentée, aussi aventureuse que celle d'Althen, et dont l'histoire soit demeurée jusqu'à ce moment entourée de plus de ténèbres. Cet homme était né en Perse, dans un des villages de l'Arménie restés fidèles à la religion chrétienne. On raconte qu'il était d'une illustre origine et que son père avait représenté le gouvernement persan auprès de l'empereur Joseph Ier. Une révolution sanglante renversa tout à coup la fortune de sa famille. Althen vit massacrer et son père et ses frères aînés; s'il réussit à éviter la mort par la fuite, ce fut pour être capturé par un marchand arabe qui l'emmena en Anatolie, où il fut employé, comme esclave, à cultiver le coton et la garance. Au bout de quinze ans, il trouva enfin une occasion d'échapper à la vigilance de son rude patron, et il courut s'abriter à Smyrne, sous le drapeau du représentant de la France, refuge traditionnel dans ces pays des infortunes imméritées et des droits outragés. Grâce à l'appui des agens français, l'esclave fugitif put s'embarquer pour Marseille, où il aborda en 1739.

Althen avait alors une trentaine d'années; si l'on s'en rapporte au portrait placé au musée d'Avignon, sa figure fortement accentuée, que relevait encore son costume oriental, devait produire une favorable impression. Un mariage, qui lui apportait quelque bien-être, permit bientôt à l'exilé de commencer des recherches projetées depuis longtemps. Il vint à Versailles, où il reçut un accueil bienveillant du roi Louis XV. Esprit entreprenant et passionné pour ses idées, quoique mobile et peu réfléchi dans sa conduite, Althen était tourmenté par le désir d'acclimater en France le coton et la garance, qu'il avait cultivés durant son esclavage. Il commença par le coton, d'abord à Castres, et puis à Montpellier; mais très médiocrement aidé par les états du Languedoc, contrarié par la jalousie des fabricans d'étoffes de soie qui se crurent menacés dans leur industrie, et plus encore sans doute par le climat, il se vit forcé d'interrompre ses expériences. Soit que l'avoir de sa femme eût été consommé dans ces essais, soit que la perte en doive être attribuée à l'imprévoyance et à la prodigalité de l'ancien esclave, toujours est-il qu'Althen nous apparaît à ce moment de sa vie dénué de toutes ressources. Si la tradition, qui le représente étamant à Marseille, pour gagner son pain, des ustensiles de cuisine, est exacte, c'est à cette époque qu'elle doit s'appliquer.

Peu après, il est employé dans les établissemens levantins existant à Saint-Chamond, et il tente d'y cultiver la garance, qui devait valoir à son nom une immortelle renommée. Toutefois ce n'est pas dans les montagnes du Forez que la plante pouvait prospérer. Althen avait été frappé, dans ses voyages, de la ressemblance du sol et du climat d'Avignon avec le climat et le sol de l'Anatolie; c'est là qu'il songe à reprendre sur une plus grande échelle les tentatives faites à Saint-Chamond, et qui n'avaient produit que des résultats incomplets. Il parlait avec tant d'enthousiasme de ses projets, qu'il parvint, malgré son dénûment, à inspirer assez de confiance pour obtenir des terres à ensemencer. Les résultats de la nouvelle culture, commencée en 1756, furent constatés à Avignon en 1763 par des expériences publiques. Quoiqu'il ne prêtât pas une suffisante attention aux travaux d'Althen, le conseil de la cité lui accorda pourtant cinq louis d'indemnité et un privilége d'exploitation pour dix années. La garance franchit bientôt les limites de la concession. Althen eut la joie de voir sa conquête assurée, mais ce fut sa seule récompense. Il mourut en 1774 sous un toit d'emprunt, sans rien laisser que l'indigence à deux filles qui lui survécurent, et dont l'aînée sollicita vainement un peu plus tard la reconnaissance des habitans du pays venaissin, alors que le comtat n'appartenait pas encore à la France (1).

Avant de profiter aux fabriques, l'heureuse importation d'Althen devait procurer un élément considérable de travail aux ouvriers des campagnes de Vaucluse. La culture de la garance réclame en effet des soins longs et continus : il faut attendre la récolte dix-huit mois au moins; mais quand la plante est arrachée, la vente en est facile, et le prix se paie toujours comptant. La préparation industrielle, au moins celle de la garance proprement dite, est extrêmement simple : il suffit de réduire en poudre les racines desséchées, qui reçoivent le nom d'*alizaris* au moment où les fabriques s'en emparent. La trituration s'opère au moyen d'énormes rouleaux mis en mouvement, grâce à de nombreux canaux de dérivation, par les eaux boueuses de la Durance ou les eaux limpides et bleues de la Sorgue. La tâche des ouvriers est très pénible, soit à cause de la chaleur des salles où ils sont renfermés et de la poussière ténue qui les remplit, soit à cause

(1) J'ai sous les yeux une copie du testament de la seconde fille d'Althen, reçu par un notaire à l'hôpital d'Avignon *dans la salle des pauvres filles, où la testatrice se trouvait au lit malade*, le 26 février 1789. Elle dispose d'une rente de 60 livres et de ses *hardes* et *nippes;* c'était tout son avoir. Elle déclare ne pas savoir signer. Disons que le Persan Althen avait eu deux femmes, et qu'imbu des mœurs orientales, il ne s'était pas fait scrupule, quoique chrétien, d'épouser la seconde du vivant de la première. Sa seconde femme, qui lui survécut, mourut folle dans la maison des fous de l'Œuvre de la Miséricorde d'Avignon.

du déploiement de force musculaire qu'exigent certaines opérations, surtout celle qu'on appelle *l'entamage*. Un produit tiré de la même plante réclame des manipulations plus compliquées, je veux parler de la *garancine*, dans laquelle on est parvenu à concentrer sous un moindre volume, au moyen d'une saturation d'acide sulfurique, la propriété tinctoriale renfermée dans les *alizaris*. Datant à peine de vingt-cinq ans, cette fabrication a ouvert une ère nouvelle dans l'histoire de la garance. Malgré certains avantages qu'on attribue encore à la poudre primitive, la garancine a pris un immense essor (1).

Les manufactures de garance sont en activité durant sept à huit mois seulement chaque année, à partir de la mi-octobre. Les travailleurs qu'elles emploient, elles les empruntent à l'agriculture; mais ce ne sont pas d'ordinaire les cultivateurs des plaines qui suivent leurs produits jusque dans les fabriques; comme ils répugnent à ce travail, on est obligé d'aller dans les montagnes chercher des ouvriers qui consentent à quitter l'hiver leurs régions glacées, sauf à y remonter au temps de la moisson. Les ateliers marchent jour et nuit; la tâche nocturne de chaque homme revient deux ou trois fois par semaine. Les ouvriers logent ou plutôt campent dans les fabriques, où ils sont toujours à la disposition de leurs chefs. Ils gagnent en moyenne une somme de 70 à 80 francs par mois, sur laquelle la moitié suffit à leurs besoins. Une campagne de sept mois peut donc leur valoir 250 à 280 francs d'économie. Le domaine de leur travail paraît assuré contre la concurrence intérieure et extérieure, grâce à l'excellente réputation dont jouissent les produits de cette contrée (2).

Les ouvriers employés dans les fabriques d'huile d'olive reçoivent, comme ceux de la garance, la matière première des mains des cultivateurs du pays. Les oliviers croissent sur presque tous les points de la Provence, tantôt petits et rabougris comme aux environs d'Aix, où ils sont fréquemment atteints par les gelées, tantôt élevés et touffus comme dans les tièdes campagnes de Toulon et de Grasse. C'est à Aix qu'on obtient les produits les plus renommés. Les fruits se cueillent au mois de septembre, alors qu'ils sont encore verts,

(1) En 1852, les ouvriers de Vaucluse ont fabriqué 130,000 quintaux métriques de garance en poudre, et 75,000 de garancine. On s'occupe depuis quelque temps d'un produit intermédiaire appelé fleur de garance, qui figure pour 15,000 quintaux sur les états de la même année.

(2) La moitié de ces produits s'expédie en Angleterre et aux États-Unis; l'autre moitié se consomme soit en France, soit en Suisse, en Allemagne, en Belgique, en Italie ou en Russie. Placée dans un sol convenable, la garance s'accommode des climats les plus divers. Depuis sa réussite dans le Vaucluse, on la cultive chez nous en Alsace et dans les départemens de la Drôme et du Gard. On la trouve, au dehors, en Hollande, en Silésie, en Suisse, à Naples, dans le Levant, sur les bords de la Mer-Caspienne, etc.

quand on veut les destiner à la consommation en nature. Pour la fabrication de l'huile, on les laisse sur l'arbre jusqu'à ce qu'ils aient pris une teinte noire et luisante. Dans les districts où la production est considérable, on ne les ramasse qu'au fur et à mesure du besoin des fabriques, l'olive conservant sur les branches tous ses principes huileux, évalués à 25 pour 100 de son poids.

Les huileries ne fonctionnent qu'une partie de l'année, à dater du mois de novembre. La durée de la campagne, qui dépend de l'abondance des récoltes, se prolonge en certains districts six ou sept mois. A Aix, elle ne dépasse jamais 40 ou 50 jours. Ces ateliers, une fois ouverts, n'interrompent plus leur marche; les ouvriers y sont partagés en deux relais qui se relèvent de trois heures en trois heures, mode vicieux de diviser le temps qu'il est désirable de voir changer. On n'éprouve point dans les huileries, comme dans les fabriques de garance, l'incommodité de la chaleur et de la poussière; mais les vêtemens des travailleurs et les travailleurs eux-mêmes sont constamment imprégnés d'huile. Le salaire, qui se paie à la fin de la campagne, monte dans la ville d'Aix de deux à trois francs par journée. Ce chiffre ne suffit pas toujours pour allécher les ouvriers des environs; on est souvent obligé de recourir encore ici aux bras des montagnards.

Les produits des fabriques d'huile sont de divers genres et réclament plus ou moins de soins. Contrairement à la règle ordinaire en industrie, les meilleurs articles, ceux qui se vendent le plus cher sont ceux qui nécessitent le moins de main-d'œuvre. Ainsi on obtient l'huile vierge, c'est-à-dire l'huile de première qualité, en écrasant et en pressant légèrement les fruits. Pour la seconde qualité, il faut reprendre les olives déjà pressurées, les imbiber d'eau bouillante, enfin les soumettre à une seconde et très forte pression. L'huile qu'on en fait sortir, dite huile *échauffée*, est la marchandise de grande consommation (1). Le travail ne s'arrête pas là : après avoir séparé de l'eau l'huile qui surnageait à la surface, le résidu liquide contient encore de nombreuses molécules huileuses, et d'un autre côté, il reste des matières grasses assez abondantes dans la pâte des olives. Ce sont les ouvriers des huileries mêmes qui, à l'aide de divers procédés, tirent des liquides les dernières parties utiles qu'ils renferment, et en composent un produit exclusivement employé à l'éclairage. Quant à la pâte des fruits écrasés, elle est portée dans des ateliers spéciaux appelés *ressences*, où, après avoir été délayée et pressée de

(1) L'huile d'olive a quelquefois le goût du fruit : cela ne tient pas à la fabrication, mais au sol même. Les olives de certains districts laissent leur goût à l'huile, tandis qu'ailleurs elles n'ont pas cette propriété.

nouveau, elle fournit un corps gras employé dans certaînes fabriques de savon.

La fabrication du savon tient le premier rang parmi les industries marseillaises, soit à cause de sa propre importance, soit à cause des industries qui sont pour ainsi dire à sa solde. Elle comptait en 1852 44 établissemens représentant une valeur de 6 à 8 millions de francs, et dont la production annuelle atteint le chiffre de 40 millions. Aucune autre de nos industries n'a peut-être subi depuis trente-cinq années d'aussi profondes modifications que celles qui ont éprouvé la savonnerie; mais pour comprendre les changemens qui en sont résultés dans le travail, il faut savoir d'abord ce que c'est que le savon. Il n'est guère de produit plus usuel, il n'en est guère dont la composition soit moins connue des consommateurs. Le savon se compose de corps gras dont la nature a été transformée par des agens chimiques. Ces corps varient suivant les pays. A Paris, par exemple, pour la plupart des savons de toilette, on emploie les suifs et les graisses (1), tandis que c'est l'huile qui forme la base des savons de Marseille. On se sert de la soude pour dénaturer cette matière.

Les fabricans marseillais n'utilisaient jadis dans leurs laboratoires que la seule huile provenant du résidu des olives. Après l'avoir mélangée d'abord avec les extraits de diverses graines oléagineuses, ils ont fini par y substituer totalement les huiles tirées du lin, de la sésame et des graines qu'on importe d'Afrique sous le nom d'arachides. En même temps, a soude naturelle a été remplacée par la soude artificielle, en sorte que les élémens essentiels du savon sont complétement changés. On fabrique à Marseille le savon blanc, mais surtout le savon *marbré* ou *bleu pâle,* dont la consommation est si générale, et qui fait le fonds de la fabrication provençale (2).

Le régime intérieur des savonneries marseillaises, modifié en 1848, conserve encore une physionomie tout à fait originale. Les ouvriers, dont le nombre ne monte jamais au-dessus de 40 par chaque fabrique, sont placés sous la direction d'un contre-maître et forment une sorte de tribu désignée sous le nom d'*équipage.* Ils ne travaillent que le jour, mais ils prennent leurs repas dans l'atelier, et souvent en com-

(1) On emploie aussi l'huile de palme, qui donne un excellent produit quand la fabrication est loyale, et l'huile de coco, qui permet de vendre le savon à un bon marché fabuleux; mais à ce bas prix le consommateur ne gagne rien, car avec l'huile de coco le savon peut absorber de l'eau jusqu'à 65 pour 100 de son poids, tandis que le chiffre de 35 pour 100 est le chiffre de la fabrication ordinaire.

(2) Personne n'ignore à quelles fraudes a donné lieu dans notre temps la fabrication du savon. Rien de plus facile, en général, que de mêler aux pâtes des matières inertes qui donnent du poids à la marchandise; mais, circonstance favorable à la fabrique de Marseille, le savon marbré se refuse à ces mélanges frauduleux, qui ne permettraient pas aux veines bleues de se former.

mun. On leur fournit gratuitement le charbon et l'huile. Avant 1848, l'*équipage* couchait dans les manufactures; cet usage avait frayé les voies, sous le rapport de la durée du travail, à de fâcheux abus auxquels une loi spéciale a mis fin. Il vaut infiniment mieux, surtout dans une industrie marchant toute l'année comme celle-ci, que les ouvriers puissent trouver le soir, après le travail, un asile rafraîchissant sous le toit domestique. Ces réformes modifient peu à peu la composition du personnel des savonneries : tandis qu'on n'y rencontrait guère autrefois que des travailleurs descendus des montagnes, on y voit maintenant des hommes recrutés dans le pays même. La besogne des ouvriers qui donnent des veines au savon bleu pâle, et qu'on appelle *madreurs*, est la seule qui soit véritablement pénible. Debout sur une planche horizontalement posée au-dessus d'immenses cuves en ébullition, à demi nus, enveloppés de vapeurs, les *madreurs* doivent remuer incessamment, à l'aide d'un long bâton garni de fer, une lave épaisse et pesante. Pour empêcher la perche de glisser entre leurs mains humides, ils portent des gants de toile qu'ils plongent à tout moment dans des sacs de plâtre moulu. Ces ouvriers gagnent 4 francs par jour, chiffre que nul autre n'atteint dans ces usines, à l'exception pourtant des coupeurs chargés de diviser en morceaux les pains de savon, et qui ont besoin d'un coup d'œil exercé et sûr (1).

De la savonnerie dépend immédiatement le sort des ouvriers de la soude factice et de ceux des huiles de graines oléagineuses. Les premiers sont disséminés dans une vingtaine d'établissemens situés aux environs de la ville, et dont les produits montent à 6 ou 8 millions de francs. La belle découverte qui a fait du sel marin, combiné avec l'acide sulfurique, la base de la soude artificielle, et qui date d'environ soixante ans, est due, comme on sait, à un Français, le chirurgien Leblanc, dont le nom demeure inscrit désormais dans nos fastes industriels à côté de celui des Denis Papin, des Berthollet, des Philippe de Girard. Avant la découverte du chirurgien Leblanc, on tirait d'Espagne la plus grande partie de la soude naturelle employée dans les arts (2).

Les établissemens où les ouvriers triturent les graines oléagineuses absorbent le chargement annuel de 4 ou 500 navires frétés pour le transport de ces matières, et fournissent en moyenne pour 20 millions de produit. Les huileries marseillaises sont montées sur un très

(1) Ces derniers, quand ils sont fort habiles, touchent jusqu'à 4 fr. 50 cent.

(2) Disons, pour mieux faire comprendre l'importance de la découverte de Leblanc, que les fabriques de soude de Marseille produisent annuellement 250,000 quintaux métriques de soude, au moins autant de sel de soude, et environ 5,000 barriques de sulfate de soude; l'acide sulfurique employé dans leurs opérations nécessite 8,000 tonneaux de soufre apportés de Sicile.

grand pied et pourvues des appareils mécaniques les plus perfectionnés. Ce ne sont plus, comme à Aix pour les huiles d'olive, des ateliers temporaires. Quoique les ouvriers qui viennent en partie du Piémont aient l'habitude de retourner chaque année chez eux passer quelques semaines, les huileries n'arrêtent jamais leur mouvement; elles suppléent, au besoin, à leurs auxiliaires absens par quelques travailleurs inoccupés de la soude ou du savon. Du reste, la population des huileries se renouvelle fréquemment. Au bout de quelques années de leur dur métier, qui leur vaut en moyenne 2 fr. 25 cent. par jour, les manœuvres venus des campagnes rentrent définitivement sous leurs chaumières.

Toute l'activité industrielle de la cité marseillaise ne se circonscrit pas dans la riche industrie savonnière et dans ses annexes; il y a d'autres branches de travail, telles que la raffinerie du sucre, la construction des appareils mécaniques, la tannerie, que leur importance ne permet pas de passer sous silence. Les raffineries de Marseille donnent lieu à un mouvement de 60 millions de francs, dont une vingtaine en droits de douane. Formant des agglomérations plus nombreuses que les fabriques de savon, elles ne comprennent jamais moins de 50 personnes; il s'en trouve près de 500 dans une seule de ces usines, qui est peut-être la plus vaste et la mieux outillée du monde entier. Une fois admis dans ces établissemens, les ouvriers sont à peu près assurés de ne point manquer d'ouvrage. Plus mobile, la population des ateliers de constructions mécaniques se compose, environ pour moitié, de compagnons faisant ce qu'on appelle le tour de France. Le nombre total de ces ouvriers soit à Marseille même, soit dans le rayon de cette ville, dépasse le chiffre de 3,000; leur travail est alimenté par les besoins croissans de la navigation à vapeur dans le bassin de la Méditerranée. On ne compte guère moins d'un millier d'individus dans les tanneries, qui mettent en œuvre des masses de peaux brutes apportées des côtes barbaresques et de l'Amérique du Sud, et qui sont constituées dans des conditions vraiment manufacturières.

Au lieu de la diversité industrielle dont Marseille offre le spectacle, Toulon ne possède guère qu'une seule arène. A peu près exclusivement rétribué par l'état, le travail y est soumis à un régime qui contraste avec celui de l'industrie privée. Les ateliers dépendant de la direction des constructions navales comptent environ 3,500 ouvriers, ce qui permet de supposer que 12 ou 15,000 individus vivent des salaires payés par la marine. Un dixième d'entre ces travailleurs sont gradés sous le nom de contre-maîtres ou d'aides-contre-maîtres, et chargés de surveiller les opérations; un autre dixième appartient à la catégorie des apprentis. Les professions qu'on peut appeler mari-

times, celles de calfat et charpentier de navires, englobent 1,350 personnes. Les ateliers des machines à vapeur et des chaudières en renferment 615, et il est question d'en créer de nouveaux (1). Le salaire moyen de l'ouvrier du port de Toulon, qui est de 2 fr. 35 cent. par jour, ne diffère pas sensiblement de celui des ouvriers marseillais. Il est vrai qu'au bout de vingt-cinq ans de travail pour le compte de l'état, on a droit à une retraite, mais cette retraite est extrêmement minime. Un avantage plus sérieux pour les ouvriers, c'est qu'ils sont à l'abri des vicissitudes ordinaires de la vie industrielle; les chômages se réduisent pour eux à de rares et courtes interruptions de travail, lorsque les crédits budgétaires sont trop engagés. Au premier abord, le régime disciplinaire dans les ateliers de l'état paraît soumis à des prescriptions plus minutieuses que dans les établissemens privés; au fond, il y est moins rigoureux. L'intérêt particulier suggère des précautions qui échappent en général aux représentans de l'intérêt public. Un mot peut résumer, sous ce rapport, le parallèle entre les ateliers de l'état et les ateliers libres : dans les premiers, on tend à se contenter d'un peu moins que le règlement n'exige; dans les seconds, au contraire, on s'efforce d'obtenir un peu plus.

Aux différences existant dans le travail des diverses catégories d'ouvriers de la Provence correspondent des dissemblances morales qui éclatent même au milieu des traits si saillans communs à toute la population laborieuse du pays.

II. — MOEURS ET CARACTÈRES.

Le rapport si souvent observé entre les tendances morales et les influences du sol ou du climat ne se manifeste nulle part d'une manière plus frappante que chez les ouvriers de la région provençale. Les instincts matériels s'y développent sous l'influence d'une température ardente; on aime avec passion tout ce qui flatte les sens, on recherche tous les plaisirs avec une ardeur singulière. Cette disposition se révèle à chaque pas dans la vie des masses; on la voit éclater notamment au sein des fêtes patronales appelées tantôt *romérages* et tantôt *vogues*, qui sont plus multipliées ici qu'en aucun autre district de la France, et toujours extrêmement suivies; il est d'usage de les faire annoncer pompeusement au son du fifre et du

(1) Sur les 3,000 forçats retenus encore au bagne de Toulon en 1852, malgré les transportations opérées, un millier était au service des chantiers de construction. L'entière suppression des bagnes, en enlevant ces auxiliaires, reconnus d'ailleurs si dangereux, aura pour inévitable résultat d'augmenter le nombre des ouvriers libres, surtout celui des simples manœuvres, la besogne la plus grossière étant précisément celle qu'on impose aux forçats.

tambourin dans un rayon assez étendu, par des commissaires spéciaux. La moindre municipalité se met alors en grandes dépenses : on installe des jeux nombreux et variés; on distribue aux vainqueurs de ces tournois des prix qui laissent souvent percer la bizarrerie du goût local. L'entrain et la gaieté ne manquent jamais dans ces assemblées. La joie se répand au dehors par de vives et bruyantes explosions; mais, signe remarquable, il ne semble en résulter entre les individus aucun lien vraiment sympathique. Tandis qu'en Flandre, dans de semblables réunions, le plaisir individuel paraît s'accroître du plaisir commun, — on dirait, chez les Provençaux, que chacun songe seulement à soi et se divertit isolément.

Les fêtes patronales sont le rendez-vous des sociétés chantantes, très populaires en Provence, presque toujours composées d'ouvriers, et qui prennent habituellement le nom de *chœurs,* en y ajoutant une qualification distinctive. Ainsi les ouvriers d'Aix composent les chœurs des *Sans-Souci,* des *Philistins,* des *Renaissans.* Lorsqu'un concours s'ouvre dans les *romérages* entre des compagnies venant d'ordinaire de différentes communes, c'est l'autorité municipale transformée en jury qui prononce entre les combattans. Les sociétés chantantes ont, pour leurs réunions habituelles, des espèces de cercles appelés *chambrées.* Durant nos temps de division, on a vu quelquefois les chambrées, envahies par les passions politiques, dégénérer en clubs que l'autorité locale a dû interdire; mais la plupart sont demeurées fidèles à leur caractère primitif. Chaque chambrée a ses statuts et son chef d'orchestre. On s'étonnera sans doute que dans ce pays, où il existe un patois fort usité parmi les masses, les chœurs ne fassent presque jamais entendre des chants en langue vulgaire. Lors du passage du chef de l'état à Aix, en 1852, il fut impossible, malgré des efforts réitérés, d'organiser des chants patois. Les poèmes de tout genre ne sont pourtant pas rares dans cet idiome provençal, divisé en nombreux dialectes, et qui, à Marseille, se ressent encore de l'origine phocéenne de la cité, et rappelle un peu le langage de ce peuple dont le poète a dit :

Graïs dedit ore rotundo
Musa loqui.

Les chansons mêmes sont très nombreuses dans le patois provençal. La plupart célèbrent le plaisir ou l'amour, mais le plaisir et l'amour représentés sous des images très sensuelles et toujours assez vulgaires. La poésie locale manque d'un goût délicat et fin. Dédaignées par les chœurs, ces rapsodies ne s'entendent que dans des réunions plus familières, ayant moins de prétentions à l'art. Dans les sociétés musicales, on chante des fragmens de nos opéras et de nos

opéras-comiques, ou des morceaux en français mis en musique par des compositeurs indigènes. Malgré ces emprunts, les cercles chantans de la Provence conservent l'originalité de leur caractère, grâce au goût musical particulier à leur pays, et grâce au vif sentiment du plaisir qui s'y trouve associé.

Cet amour pour les divertissemens a pénétré jusque dans les habitudes religieuses, profondément enracinées d'ailleurs parmi les masses. Non-seulement on recherche l'exagération des formes extérieures, on mêle encore aux manifestations pieuses des réjouissances toutes profanes. La fête de Noël, par exemple, célébrée en Provence avec une remarquable ferveur, n'en est pas moins un signal de plaisir. La veille au soir, dans les villes comme dans les hameaux, les membres épars de chaque famille ont l'habitude de se rassembler autour de leur chef et de passer à se divertir la moitié de la nuit. On commence la soirée par une cérémonie traditionnelle nommée la *bénédiction du feu*. Le plus jeune des enfans prend un rameau de laurier qu'il trempe dans du vin, et, après avoir fait le signe de la croix, il asperge le foyer embrasé de manière à en amortir la flamme. Peut-être y a-t-il dans cet usage une mystérieuse allusion au cœur de l'homme où il faut aussi, tout en conservant l'ardeur qui féconde la vie morale, tâcher d'amortir le feu des passions sensuelles (1). Les pélerinages à diverses chapelles, renommées par les grâces qu'on y obtient, offrent également un double caractère. On assiste à la messe, on fait brûler des bougies autour d'une image vénérée, on suspend des ex-voto aux murailles du temple; puis, quand on se croit quitte avec le ciel, on consacre au plaisir le reste de la journée. Le pélerinage se transforme en *romérage*.

La naïveté provençale semble se complaire en outre à prêter à des idées sérieuses les expressions les plus burlesques. Les cérémonies qui accompagnent la fête de saint Éloi en sont un exemple. Le saint orfévre du VIe siècle, sous le patronage duquel sont placées dans le nord de la France certaines sociétés d'ouvriers en métaux, est dans le pays d'Aix, on ne sait pourquoi, le patron des rouliers et des palefreniers, et par une extension abusive celui des chevaux, des mulets et des ânes. Quand arrive sa fête, on amène dès le matin ces animaux en grand appareil sur le parvis des églises. Après la messe, un prêtre se présente sous le porche du temple, un goupillon à la main, et il bénit à la fois les animaux et leurs maîtres. Certes il y a une idée que la religion admet, que mille traditions du moyen âge avaient consacrée, dans cette bénédiction des instrumens animés mis

(1) La nuit du 24 décembre est une des occasions où se font entendre sous le toit familier des chants dans l'idiome populaire; il existe de nombreux noëls en patois.

par Dieu même au service de l'homme pour l'aider dans son travail; mais l'attitude des cortéges donne toujours à la cérémonie un aspect risible. Toutes les scènes bouffonnes et un peu excentriques s'accordent avec les inclinations provençales. Ce côté des mœurs des familles s'épanouit avec une liberté particulière dans les petites maisons de campagne appelées *cabanons* ou *bastides*, situées autour des villes, et que la population ouvrière affectionne passionnément. Chaque dimanche, on s'y rend en compagnie plus ou moins nombreuse. Des chansons ont pour objet de célébrer le *cabanon*, l'air qu'on y respire, les divertissemens qu'on y trouve. Le temps s'y passe à peu près comme dans les *mazets* des Garrigues, autour de Nîmes.

Ces traits communs à toutes les populations provençales laissent encore place dans chaque groupe industriel à quelques lignes particulières qui nuancent plus ou moins fortement la vie locale. A Avignon, les ouvriers des fabriques de garance, ceux des fabriques d'huile à Aix, ceux qui triturent les graines oléagineuses à Marseille, forment de petites colonies qui conservent tout à fait intacte leur physionomie originelle. Instrumens passifs d'industries très monotones, ils se résignent, sans songer à s'en plaindre, au rôle qu'ils ont temporairement accepté; mais le travail des champs reste leur occupation préférée. On voit même souvent, parmi les ouvriers de la garance, ceux qui sont du pays prendre à ferme une pièce de terre et prélever sur les courts instans de leur repos le temps de la cultiver. A la fin de la campagne industrielle, les travailleurs descendus des montagnes regagnent avec une joie indicible leur village, à peine débarrassé des neiges. Dans cet élan qui les ramène vers leurs cimes natales se résume à peu près toute l'activité de leur esprit. Il s'y mêle pourtant une autre pensée très ardente chez eux, c'est l'ambition de posséder un jour un lambeau de cette terre si tristement engourdie durant l'hiver, mais si resplendissante sous les rayons du soleil d'été. Ce désir que l'avenir trompera peut-être est fréquemment la cause de leur expatriation. Quelquefois aussi ces exilés volontaires, fidèles aux traditions de la famille, se proposent de venir en aide à des parens chargés d'enfans et malheureux. Accoutumés depuis leur naissance à se contenter de peu, ils ne s'amollissent point au sein des villes, et ils restent généralement sobres et économes. Certains chefs d'établissement, à Aix, par exemple, sont dans l'usage de distribuer aux ouvriers, à la fin de la saison, une indemnité extraordinaire qu'on appelle *étrennes*, parce qu'elle arrive vers le premier jour de l'an. On consacre habituellement cette somme à un banquet; mais chacun est libre de retirer son argent, et les ouvriers pères de famille s'abstiennent de la fête. On devine bien que

la culture intellectuelle doit être à peu près nulle chez les simples manœuvres, dont tout l'art consiste à pulvériser la garance ou à écraser les graines oléagineuses. Le plus grand nombre ne savent pas lire; cependant, là comme partout, la situation semble s'améliorer un peu, au moins pour les ouvriers qui ne viennent pas de districts trop lointains, et l'instruction commence à étendre son rayon lumineux sur la génération qui s'élève.

C'est au milieu de la population marseillaise que se montrent plus vivement tous les signes essentiels du caractère provençal, avec sa naïveté pittoresque, ses élans soudains et sa personnalité sans détours. Deux influences rivales se disputent ici la vie des hommes, deux influences qui n'exercent un pareil empire dans aucune autre ville du midi. S'agit-il d'animosités religieuses comme à Nîmes, de combinaisons politiques ou sociales comme naguère à Lyon? Nullement, mais d'une lutte constante entre les affaires et les plaisirs. Chaque individu semble regretter tour à tour le temps donné à ses intérêts au préjudice de ses jouissances, et les heures consacrées à ses satisfactions personnelles au détriment de ses affaires. Dans cette brûlante arène ouverte à tant de spéculations industrielles ou commerciales, où tout semble dressé comme dans une hôtellerie pour des gens qui passent, chacun est préoccupé d'arriver au but, — la fortune, — mais à la condition qu'il lui sera permis de se détourner de temps en temps sur la route pour se livrer aux plaisirs. Au sein du tourbillon de ces jalouses tendances, il reste peu de momens pour la famille. Les hommes comptent les minutes passées dans leur logis; ils ont des cercles où ils se réunissent et qui sont à la fois des lieux d'amusement et des succursales de la Bourse. Nulle part, les femmes ne demeurent chez elles aussi souvent seules. En même temps qu'elle est extrêmement remplie, la vie marseillaise est circonscrite dans un cercle étroit, où les satisfactions de l'esprit trouveraient difficilement une place. Les influences étrangères aux préoccupations habituelles ne se produisent que par soubresauts, sans modifier le courant ordinaire des choses. Les ouvriers marseillais participent plus ou moins, suivant qu'ils sont plus ou moins indépendans, mais toujours en une assez forte mesure, à ces penchans, qui sortent, dirait-on, du sol même de la cité. Cependant ils vivent sobrement, au moins chez eux; ils y sont forcés d'ailleurs par la cherté des denrées alimentaires. Il n'en est pas ici comme dans d'autres régions du midi, dans la vallée de la Garonne, par exemple, où l'abondance abaisse le prix des marchandises les plus usuelles. Les salaires sont, il est vrai, plus élevés à Marseille qu'à Toulouse; mais la différence ne suffit pas pour égaliser les conditions de l'existence journalière. Les ouvriers pourtant, il faut le dire, car cette

remarque dévoile un trait de caractère, les ouvriers aiment mieux une ville comme Marseille, où ils gagnent davantage et où la vie est plus coûteuse, qu'une cité où le bas prix des articles de consommation vient réduire le taux des salaires. Pourquoi? C'est qu'un gain plus fort laisse l'individu plus maître de lui-même. Il est plus libre de s'arranger comme il l'entend, et, au moyen de certains calculs et de volontaires privations, il se voit toujours, en fin de compte, plus d'argent disponible.

L'esprit naturellement vif, bien que peu ouvert, de la population marseillaise recevrait assez facilement la semence de l'instruction, si le temps n'était dévoré par les habitudes de la vie locale. Il ne serait pas juste néanmoins de dire que les parens négligent tout à fait pour leurs enfans la culture intellectuelle. Sans y accorder une suffisante attention, ils profitent des facilités offertes par les libéralités municipales. Les *Frères Maristes*, dont la maison principale est à Lyon, et qui sont les frères ignorantins d'une grande partie de la France méridionale, ont à Marseille des écoles très fréquentées. En fait de développement intellectuel, le premier rang parmi les ouvriers appartient aux raffineurs. Le goût de l'instruction est très visible chez eux. Les jeunes gens et même les adultes qui n'ont pas appris à lire et à écrire fréquentent les classes du soir. La sécurité de leur état industriel profite à leur intelligence.

Quand on passe de Marseille à Toulon, on croirait, à voir le contraste frappant qui distingue les habitudes des deux villes, pénétrer dans un autre pays. Tandis que, dans la cité commerciale des Bouches-du-Rhône, chacun a l'air pressé et semble craindre de ne pas arriver assez tôt, personne à Toulon ne se hâte, comme si le terme était assuré. C'est qu'à Marseille on court après une fugitive divinité qui ne revient guère sur ses pas; on est obligé à de continuels efforts pour élargir chaque jour sa propre route et dépasser ses compétiteurs. Dans le port militaire de Toulon au contraire, on obéit à des règles stables; on est classé, numéroté, tarifé. Il dépend beaucoup moins de l'individu d'agrandir son horizon et de changer sa place. On le sait, hélas! l'idée d'un devoir à remplir est pour la majorité des hommes un stimulant moins énergique que l'attrait d'un avantage matériel à réaliser.

Sous l'influence d'un climat plus uniforme que celui de Marseille, la population ouvrière de Toulon est plus amollie. Sans doute elle est capable d'un effort vigoureux, mais à la condition qu'il ne durera pas longtemps : elle aime le repos par-dessus tout. Parmi les ouvriers du port, on peut évaluer à un dixième le nombre de ceux qui s'abstiennent chaque jour de se rendre aux ateliers. Quelquefois, je ne le nie pas, ces absences couvrent un calcul intéressé. Ainsi, à l'é-

poque des longues journées, quand les moyens de travail abondent dans la ville ou dans les environs, on demande l'autorisation de s'éloigner pour quelques jours, et on s'en va travailler pour le compte des particuliers, afin de gagner davantage; le plus souvent néanmoins ces chômages volontaires n'ont d'autre cause que le désir de s'abandonner à une oisiveté complète. L'imagination des ouvriers, naturellement un peu contemplative, quoique sans délicatesse, se complaît dans l'inaction du corps, qui laisse carrière aux rêveries. Est-ce là une population essentiellement pervertie? Non; c'est une population qui ne sait point lutter contre son penchant naturel. Ses écarts fréquens, il les faut moins imputer à la corruption du sens moral qu'au défaut d'énergie; mais cette impuissance de trouver en soi-même un frein contre ses propres entraînemens a pour résultat de porter aux mœurs domestiques une atteinte funeste. Le lien de la famille n'est pas très solide, et, par une anomalie singulière, il n'y a guère de pays où l'on soit plus empressé de le former. Les ouvriers se marient fort jeunes, puis ils traitent avec une incroyable légèreté les devoirs de leur nouvelle condition. Désunion dans l'intérieur des ménages et quelquefois même rupture complète, telles sont les suites immédiates de cette indifférence, qui, dans une ville comme Toulon, aboutit trop facilement à ouvrir un abîme devant les femmes délaissées.

Les logemens étant fort chers dans l'étroite enceinte de la ville, beaucoup d'ouvriers toulonnais vont habiter les faubourgs extérieurs ou les villages environnans. Là même ils n'ont souvent qu'une chambre et un cabinet pour une famille de cinq ou six personnes. L'état des ménages ne choque pas à la première vue; comme les ouvriers sont dans l'usage de consacrer toutes leurs ressources au moment du mariage à des achats d'ameublement, on remarque plutôt dans leurs habitations un certain luxe extérieur, auquel les femmes attachent un grand prix. L'ardeur du climat impose aussi des soins particuliers; mais ces apparences cachent un dénûment réel. On a tout sacrifié à ce qui frappe les yeux. Poussé à l'excès, le goût pour la parure prélève encore une dîme ruineuse sur les revenus des familles. Les produits du travail suffisent-ils toujours aux luxueux atours des femmes? Question délicate dont ne semblent pas s'inquiéter la plupart de ceux qui auraient qualité pour cela. Les hommes eux-mêmes sont plus préoccupés de leur toilette qu'en aucune autre ville de France.

Faut-il indiquer d'autres sources de dépenses superflues? Le Toulonnais aime hors de chez lui les parties de plaisir et les repas coûteux. Tandis que quelques ménages s'en vont passer le dimanche au *cabanon*, nombre d'ouvriers quittent leur famille pour faire des promenades soit à la campagne, soit en mer. D'autres remplissent les

cafés, où la dépense monte d'autant plus vite que le vin, dont le prix est peu élevé dans ces pays, y est communément dédaigné. La musique plairait à cette population, qui possède à un degré remarquable le sentiment de l'harmonie; mais c'est précisément chez elle que les sociétés chantantes avaient été le plus détournées de leur objet. Combien il serait désirable qu'on pût cultiver et diriger ces dispositions, qui fourniraient d'utiles moyens d'employer les heures de loisir!

III. — INSTITUTIONS. — ESPRIT POLITIQUE.

Il reste à nous demander comment, dans cette Provence, des esprits à la fois aussi vifs et aussi nonchalans ont accueilli les idées de prévoyance et d'association, si fécondes en elles-mêmes quand elles sont dégagées des périlleuses exagérations qui, dans le milieu de ce siècle, sont venues les dénaturer.

Ceux qui n'ont pas étudié les associations mutuelles de prévoyance dans toute la variété de leurs applications seraient tentés de croire qu'elles exigent entre leurs membres une complète similitude de situation jointe à un rapprochement continuel. Cette dernière condition manque dans celles des industries de la Provence qui utilisent le concours d'ouvriers du dehors, avec des intermittences plus ou moins longues dans le travail. Le personnel des fabriques d'huile et des fabriques de garance semble se prêter fort peu aux combinaisons de la mutualité. On se demande en outre si, là même où se rencontrent les conditions les plus favorables à la formation des sociétés de secours, les populations de la Provence, naturellement peu patientes, voudront se plier au régime d'institutions qui intéressent un avenir plus ou moins éloigné, plus ou moins incertain. Dans un pays aussi favorisé sous le rapport du climat, l'homme sentira-t-il suffisamment l'aiguillon de la nécessité pour s'imposer de prévoyantes économies? N'est-il pas à craindre que l'impétuosité des instincts individuels ne rende impossible l'agrégation volontaire et durable des intérêts? Ces questions se présentent d'elles-mêmes dans la cité marseillaise, où les ouvriers sont nombreux et en général très rapprochés les uns des autres. Au sein de cette vaste agglomération, la vie industrielle est assez développée cependant pour mettre en lumière la solidarité non pas absolue, mais partielle, des situations. C'est en outre une condition favorable que la tendance innée de la population marseillaise à se grouper et à former des cercles. Grâce à ces circonstances locales, on a pu triompher des obstacles que les inclinations générales des Provençaux semblaient devoir opposer aux idées de prévoyance collective.

Un premier essai avait eu lieu à Marseille vers le commencement de ce siècle; les esprits méridionaux étant portés à l'imitation par cette vivacité d'imagination qui se trouve jointe en eux à tant d'indolence, cet exemple eut bientôt des imitateurs. L'élan donné était si fort, qu'en aucune autre ville de France on n'a vu s'opérer, durant le dernier demi-siècle, en matière d'institutions d'assurances mutuelles contre les éventualités de la maladie, un mouvement plus remarquable qu'à Marseille. Au commencement de l'année 1853, 138 sociétés de secours, comprenant environ 11,000 individus, y étaient en plein exercice. Des associations aussi multipliées ne sauraient, il est vrai, renfermer chacune un grand nombre de membres; il n'y en a que 7 qui en comptent plus de 100. Dans deux ou trois, ce chiffre descend jusqu'à 10, le plus souvent il flotte entre 40 et 80. Quelques-unes seulement sont particulières à tel ou tel corps d'état; la plupart reçoivent des individus de diverses professions. Presque tous les ouvriers de Marseille font partie d'une de ces compagnies. Il se présente ici une singulière similitude entre cette ville, assise sous le ciel brillant et chaud du midi, et une cité des extrémités de la France septentrionale où la population est vouée à la pratique des industries textiles, si différentes des fabrications provençales : je veux parler de Lille. Là comme à Marseille, à côté du besoin de se réunir, on rencontre chez les ouvriers cet esprit d'éparpillement qui, en multipliant trop les groupes, énerve un peu la puissance de l'association. De plus, dans les deux villes, les institutions mutuelles, à part une ou deux exceptions, sont placées sous le patronage d'un saint et portent une profonde empreinte religieuse. Seulement en Provence on attache encore plus de prix que dans la Flandre aux signes extérieurs. Il est facile de s'apercevoir aussi que l'esprit de corporation est moins ancien dans le midi que dans le nord. Moins expérimenté, il est plus pétulant et plus minutieux; il s'entoure de restrictions et de pénalités sévères; il se complaît dans l'épanouissement d'une hiérarchie souvent excessive.

Tous ces caractères existent au plus haut degré dans une des associations marseillaises qui efface toutes les autres par le nombre de ses membres et l'étendue de ses ressources. Bien qu'elle n'appartienne pas au domaine de l'industrie proprement dite, elle peut seule nous initier complétement aux mystères et aux caprices de l'assistance mutuelle parmi les ouvriers provençaux. J'entends parler de la société des portefaix, qui comptait, d'après des relevés officiels recueillis à la fin de 1852, un effectif de 2,195 membres. Placée sous le triple patronage de saint Pierre, de saint Paul et de Notre-Dame-de-Grâce, elle a été organisée sur ses bases actuelles par un acte de 1816, révisé en 1849 sans modifications essentielles. Les dis-

positions des statuts ne se renferment pas dans le cercle de l'assistance : elles réglementent l'exercice de cette profession des portefaix dont il est facile de comprendre l'importance dans un port où se chargent et se déchargent chaque année, pour la navigation au long cours et sans parler du cabotage, six ou sept mille navires (1).

Les portefaix associés ont voulu se réserver un signe qui les distinguât de *toute personne faisant métier*, comme le dit avec dédain leur règlement, *de transporter des effets ou des marchandises*. Ce signe, c'est le sac qu'ils ont sur le dos et sur lequel repose la charge. Tout étranger à l'association doit se servir d'un simple coussin ou *pailler*. Le règlement de 1816 prononce une amende de 30 fr. au profit de la caisse des portefaix contre quiconque usurperait le privilége du sac. Le code pénal, il est vrai, ne venait pas à l'appui de cette défense; mais une aussi forte corporation avait le moyen de la faire respecter. Sans refuser d'ouvrir ses rangs à de nouveaux postulans, la société n'est point désireuse de ces affiliations. Elle impose aux étrangers un droit d'admission de 1,000 francs, tandis que les fils des sociétaires ne paient que la somme insignifiante de 8 fr. On est si sévère quand il s'agit d'opposer un rempart à l'envahissement du dehors, qu'on n'a pas voulu qu'un père de famille nouvellement admis pût, avec ses 1,000 francs, acquérir au moins à ses fils le privilége de ne verser eux-mêmes que la plus petite redevance. Ceux de ses enfans qui sont nés avant sa réception sont obligés de verser 500 francs; encore n'est-ce que d'hier que la taxe a été pour eux réduite de moitié.

L'association des portefaix assure à ses membres des secours temporaires en cas de maladie et des pensions dans la vieillesse. Le secours, non compris les honoraires du médecin et le prix des médicamens, est de 1 franc 28 centimes par jour pour les adultes et de 64 centimes pour les enfans, qui peuvent être reçus dès l'âge de dix ans. Les pensions, payables à l'âge de soixante-dix ans, ont été fixées à 5 fr. par semaine. Les ressources de la société sont considérables; elles proviennent d'abord du droit d'admission, et puis d'une taxe qui est une véritable taxe du revenu et consiste dans un prélèvement de 3 pour 100 sur le gain journalier de tous les sociétaires. Ce mode de taxation si équitable n'a jamais donné lieu à aucune contestation. Dans le total des recettes de la société montant à 77,333 francs en 1852, une somme de 50,555 francs représentait le produit de la taxe du revenu, ce qui permet d'établir que la totalité des salaires perçus par les 2,195 portefaix marseillais associés, adultes et enfans, s'est élevée à 1,685,166 francs 65 centimes, et par

(1) Le jaugeage de ces navires dépasse un million de quintaux métriques.

individu à la moyenne assez faible de 767 francs 70 centimes par année, ou 2 francs 10 centimes par jour. Quant aux dépenses, sur un total de 53,056 francs, les retraites avaient absorbé 23,000 fr. et les subventions aux malades, 14,037 francs (1). En fin de compte, la société se trouvait à la tête de 232,000 francs, placés soit à la caisse d'épargne, soit au comptoir national d'escompte, soit sur la ville de Marseille.

L'administration de la communauté est confiée à un comité électif de huit dignitaires qui reçoivent le nom religieux de *prieurs;* il y a auprès d'eux un conseil, dont ils font eux-mêmes partie, composé de 86 membres, et en qui réside l'autorité suprême. Le maintien des prescriptions disciplinaires est confié soit aux *prieurs*, soit au conseil, suivant l'importance des faits. Il faut remarquer, parmi les dispositions se rapportant à l'ordre moral, celle qui interdit, sauf le cas d'urgence et sous la réserve d'une autorisation spéciale, le travail du dimanche, celle qui prononce une amende discrétionnaire contre le portefaix infidèle à ses commettans, et l'exclusion absolue contre celui qu'un tribunal aurait condamné pour vol. Ainsi, outre les avantages matériels qu'elle procure, l'association des portefaix a ce mérite de tendre à propager les habitudes d'ordre et de moralité. Son côté faible, comme institution économique, tient à son esprit éminemment exclusif. Fondée sur le principe de la corporation entendue dans le sens le plus étroit, elle forme une réunion militante, toujours prête à combattre quiconque semble vouloir empiéter sur son domaine.

Une pareille tendance se révèle avec quelques traits spéciaux dans deux autres compagnies marseillaises, taillées sur le modèle de la grande association qui représente ici l'idéal de l'assistance mutuelle. Il s'agit de la société des ouvriers corroyeurs et maroquineurs, sous le patronage de saint Simon et de saint Jude, et de celle des ouvriers tanneurs et corroyeurs, sous le seul patronage de saint Jude. Instituées toutes les deux après 1848, elles sont issues d'une association plus ancienne, dite de saint Claude, qui, tout en étant composée en majorité de tanneurs, ne repousse pas les ouvriers des autres professions. Les deux sociétés sorties de ce tronc principal n'en avaient formé d'abord qu'une seule; elles se sont depuis profondément divisées. Un chef d'établissement ne peut pas employer simultanément des ouvriers de l'une et de l'autre. De même il est indis-

(1) Cette partie du budget des portefaix en 1852 renferme quelques détails curieux : la fête patronale a coûté 1,715 fr.; on a dépensé 408 fr. pour les cierges et bougies dans les processions, 231 fr. pour réparer les écussons de saint Pierre, de saint Paul et de Notre-Dame-de-Grâce; les médecins et pharmaciens ont reçu 6,413 fr., le notaire et l'avoué, 170 fr.

pensable, sous peine de ne pouvoir trouver de travail, qu'un ouvrier étranger à la ville se fasse recevoir, en arrivant, dans l'une des deux. Ces compagnies s'ouvrent, du reste, très facilement aux nouveaux venus, qu'elles semblent même se disputer; mais elles considèrent l'espèce de contrainte morale exercée sur un compagnon arrivant du dehors comme indispensable à leur propre existence, et comme une raison de sécurité en ce qui concerne les rapports avec les fabricans. Notons, comme indice de l'esprit local d'organisation, que la société de saint Jude a institué une sorte de tribunal composé de 8 membres qui portent le nom d'*experts*, et qui ont mission de juger souverainement du mérite d'un travail, en cas de contestation avec un chef d'industrie. Ces experts sont les prud'hommes ou plutôt les amiables compositeurs de la profession. La même compagnie exempte expressément du paiement de la cotisation ordinaire les associés sans travail, tout en leur maintenant leur droit au secours en cas de maladie (1).

Les autres sociétés marseillaises ne sont pas constituées sur le principe de la corporation, et elles ne sauraient dès lors former des unités aussi compactes que les associations des portefaix et des tanneurs. La surveillance y est plus difficile en matière de recettes et de dépenses; mais leur esprit est plus réellement libéral. Ces sociétés ont pu, grâce à des efforts d'un genre spécial, résister aux germes de désunion si prompts à s'introduire dans des groupes mélangés. On a demandé un moyen de cohésion à la création d'un patronage collectif tiré du sein même des sociétés diverses, et organisé dans des conditions merveilleusement appropriées au besoin local. Durant une période qui s'étend du commencement de ce siècle à 1820, et qui représente la première phase de l'assistance mutuelle dans la cité marseillaise, c'était l'autorité publique elle-même qui exerçait une tutelle officieuse sur les institutions de prévoyance. La direction morale de ces groupes fut remise en 1820 à la société de bienfaisance de la ville, qui la conserva jusqu'en 1842. Cette société reconnut alors qu'il serait plus utile aux intérêts de l'œuvre de confier la surveillance à un comité dont elle provoqua la création sous le nom de *grand conseil des sociétés de secours mutuels*. Les membres de ce comité, au nombre de 12, sont nommés par les présidens de toutes les sociétés existantes. Le président du grand conseil est en outre investi du droit de désigner 6 membres suppléans. Le conseil a pour mission d'organiser les sociétés, de les installer, de vérifier leurs comptes, d'approuver leurs délibérations, de juger en dernier ressort les con-

(1) Quelques chiffres donneront une idée de l'état financier de ces associations. La *Société de saint Simon*, qui compte 111 adhérens, possédait à la fin de 1852 un capital de 4,661 fr.; les *Enfans de saint Jude*, au nombre de 60, n'avaient en caisse que 1,478 fr.

testations qui n'auraient pu être aplanies dans le sein de chacune d'elles, etc. Depuis sa création jusqu'en 1852, c'est-à-dire en dix années, il a procédé à l'établissement de 70 compagnies nouvelles. Les associations placées sous son égide, considérées en bloc, dépensent par année 180,000 francs, et possèdent des fonds montant à 500,000 francs. Quoique chaque groupe ait conservé son existence propre, le grand conseil a réussi à mettre tous les règlemens en harmonie les uns avec les autres, il en a fait disparaître les anomalies plus ou moins choquantes qu'à l'origine l'ignorance des fondateurs y avait entassées. Grâce à son action, la discipline morale est devenue plus forte sans être jamais oppressive. Il y a sous ce rapport une sorte de solidarité entre les sociétés marseillaises : un membre exclu de l'une d'elles ne peut être admis dans aucune autre. Le grand conseil remplit à Marseille une tâche analogue à celle qui a été confiée pour toute la France, par le décret du 26 mars 1852, à une haute commission dite commission supérieure d'encouragement et de surveillance. Malgré les conditions déjà réalisées dans la cité marseillaise, le nouveau régime, tel qu'il résulte de l'acte de 1852, n'en présente pas moins des avantages manifestes aux ouvriers de cette ville : il est à désirer qu'il se concilie avec le maintien du grand conseil.

Après la révolution de février, les prédications du socialisme vinrent échouer contre la puissante organisation des sociétés marseillaises. Il est un fait digne de remarque que nous avons observé non-seulement à Marseille, mais dans tous les centres industriels du pays : plus une localité était restée étrangère à l'idée de l'association réalisée dans des institutions mutuelles de secours, et plus il a été facile à la théorie socialiste d'y égarer les classes populaires. Il n'existait point d'ailleurs, en 1848, à Marseille et dans les autres cités de la Provence, de ces haines profondes des ouvriers à l'égard des patrons, que les partis politiques avaient si perfidement attisées dans d'autres régions du pays. Aussi les fabricans ne furent-ils pas inquiétés par des démonstrations menaçantes. Sur ce sol, où l'on entre en ébullition et où l'on s'attiédit avec une égale facilité, le contre-coup des émotions contemporaines se manifesta sous des aspects très variés. La population avignonnaise, par exemple, est dans la vieille habitude de vivre divisée en deux partis inconciliables : l'un s'attache à la tradition, l'autre s'ouvre à l'influence des événemens qui s'accomplissent. Des deux côtés apparaissent des tendances tout italiennes; on dirait qu'un souffle échappé de la lutte des guelfes et des gibelins circule encore dans l'ancienne cité papale. Toutes les impulsions venues du dehors éprouvent, par suite de ces circonstances, des modifications qui en altèrent le sens et la portée. Les ouvriers n'ont jamais eu, dans les querelles locales, qu'un rôle secondaire. Quand la multitude, par exemple, s'enivrait en 1815 des

plus sinistres excès, elle traduisait en actes des ressentimens qui couvaient dans une partie des classes élevées. Après la révolution de février, l'agitation, un moment répandue dans la ville, ne puisait pas son principal élément de force matérielle dans le sein des travailleurs de l'industrie; elle avait surtout pour appui la corporation des portefaix, justement renommés ici pour leur humeur bruyante, et dont quelques-uns furent alors promus aux fonctions municipales. Comme les rapports qui naissent du travail n'avaient pas été altérés dans l'esprit des masses, le foyer de l'agitation se refroidit assez rapidement.

La secousse, qui fut un peu plus longue à Marseille et à Toulon, s'y révéla par un autre signe, — le désir des ouvriers de s'affranchir de toute obéissance envers leurs chefs. L'action collective supposant nécessairement une hiérarchie, rien n'était plus vain qu'un pareil entraînement : il avait pour inévitable résultat de paralyser le travail en rendant incertain l'accomplissement des tâches individuelles. Le désordre industriel finit par amener à Marseille une lutte armée sous le retentissement de l'insurrection parisienne du mois de juin. Un très petit nombre des ouvriers des fabriques prit part à cette triste émeute, qui fut promptement comprimée. A Toulon, l'autorité réelle fut un instant assumée par les ouvriers du port, organisés en garde nationale. Impatiens de tout frein, ils voulaient commander à leur tour : ils chômaient en masse quand cela leur convenait; mais aucun but défini ne répondait à ces manifestations désordonnées. Aussi, dès que les excitations venant du dehors furent un peu contenues, dès que le pouvoir central reconstitué put soutenir l'action de ses représentans, l'arsenal maritime rentra peu à peu dans l'ordre accoutumé.

Les événemens de décembre 1851 n'excitèrent de soulèvement ni à Toulon, ni à Marseille, ni dans les autres villes de la Provence. Il y eut cependant alors dans cette contrée, on s'en souvient, une explosion terrible, qui témoignait que le sol avait été miné dès longtemps; mais d'où partit cet éclat? Où les passions sauvages qui s'attaquaient au principe même de la civilisation chrétienne avaient-elles leur foyer? Disons-le : dans la Provence, comme dans le Languedoc et dans le reste de la France, le drapeau de cette insurrection ne fut pas arboré par les ouvriers des industries manufacturières concentrées dans les grandes villes. Ce fut une partie de nos populations rurales les plus étrangères au mouvement intellectuel du pays qui parut surtout en proie à des aveuglemens sans nom. En face de cet irrécusable témoignage des faits, nous pouvons répéter ici avec une entière confiance que, dans les temps où nous sommes, le développement des intelligences populaires est le meilleur rempart qu'on puisse donner à l'ordre social. Nous avons vu quels secours étaient assurés à ce développement dans nos principales cités industrielles;

nous avons vu aussi que ces villes, autrefois centres d'agitation, devenaient de plus en plus des foyers de travail et d'instruction. La cause de la civilisation et du progrès est donc en définitive triomphante; mais il importe qu'en s'appliquant à propager la culture intellectuelle, on ne néglige pas non plus l'instruction religieuse et morale, la seule qui garantisse pleinement l'ordre et le repos des régions où prospère depuis quelques années l'industrie française.

Quant à la Provence en particulier, elle possède dans la spécialité de son domaine industriel quelques garanties particulières. Nulle part, les industries locales ne paraissent avoir une base plus solide.

Tantôt les matières premières mises en œuvre dans les fabriques sont produites sur les lieux mêmes, tantôt elles sont tellement encombrantes, qu'elles ne pourraient supporter les frais de transport sur un autre point du territoire. L'importante cité marseillaise, où abondent tant d'élémens de prospérité, se trouve en outre, comme lieu d'arrivage, admirablement placée pour faire subir les manipulations préliminaires aux matières brutes venant du dehors et destinées à nos fabriques. Seulement ce serait, à notre avis, une erreur funeste que de sortir de cette arène spéciale et de prétendre acclimater ici, par des moyens factices et comme en une serre chaude, des productions d'une nature plus manufacturière. Que la Provence, que Marseille prennent aux pays du nord, à la Flandre et à l'Alsace, leurs procédés mécaniques, rien de mieux, pourvu qu'elles ne songent pas en même temps à leur disputer le patrimoine des industries textiles. Vainement on a dit que Marseille avait l'avantage de recevoir de première main et à moindres frais les laines et les cotons, vainement on a fait valoir que le gigantesque ouvrage qui conduit les eaux de la Durance dans cette ville, en créant des forces hydrauliques considérables, est venu faciliter l'essor industriel de son territoire (1). Jamais le climat des rivages méditerranéens ne conviendra aux fabriques de tissus qui assurent la prospérité de Lille, de Rouen, de Reims et de Mulhouse. Où prendrait-on d'ailleurs un personnel approprié aux besoins de pareils ateliers, lorsqu'on est obligé déjà, pour tous les travaux un peu rudes, de recourir à la population des montagnes? Chaque contrée en France a son rôle, et concourt sous une certaine forme à l'œuvre de la civilisation générale. La Provence n'a point à s'écarter de la voie industrielle qu'elle s'est ouverte : il doit suffire à son ambition de l'élargir et de la féconder.

A. Audiganne.

(1) On sait que ce canal, dont la construction fait honneur à la science moderne, a près de 156 kilomètres de longueur, et traverse 20 kilomètres de souterrains et de nombreux aqueducs, dont l'un, celui de Roquefavour, étonne surtout par sa hardiesse.

PHYSIQUE DU GLOBE

Physical Geography, by Mary Somerville, third edition, 2 vol. London, John Murray.

L'auteur de l'ouvrage que nous prenons aujourd'hui pour guide dans une exploration météorologique du globe est une dame anglaise d'une haute considération. Par une étonnante aptitude d'esprit, ou plutôt de génie, et par une stricte économie du temps, Mme Somerville, tout en remplissant les devoirs de l'épouse et de la mère de famille, a pu atteindre à des connaissances si élevées et si variées dans les mathématiques et dans les sciences d'observation, qu'on serait tenté de croire que ses études ont employé exclusivement une vie entière séquestrée comme celle de nos anciens bénédictins, une vie dont la lecture et la mémoire seraient les seuls élémens. Mme Somerville, sans aucune prétention, a tout étudié à fond. Son *Traité du Mécanisme des cieux* prouve qu'elle a compris tous les travaux mathématiques de notre célèbre Laplace, auteur du fameux ouvrage qui porte le nom analogue de *Mécanique céleste*. Peu de personnes, même d'une grande force dans les calculs transcendans, ont pu suivre Laplace dans ses belles recherches théoriques. Newton disait : « Il se rencontre dans mon livre (*les Principes*) *des chapitres qui pourraient arrêter trop longtemps un lecteur même mathématiquement exercé,* » et il conseille de les passer à la première lecture, pour choisir spécialement ceux qui se rapportent au système du monde; à plus forte raison aurait-on pu être détourné de lire et de comprendre la *Mécanique céleste* de Laplace. Mme Somerville a fait plus, elle en a donné une nouvelle rédaction avec les calculs simplifiés en plusieurs cas, et

formant un ensemble qui a son plan spécial et sa propre originalité. Pour ajouter à l'idée qu'on peut se faire du travail de Mme Somerville, nous dirons que le célèbre géomètre américain Bowditch s'est fait un nom honorable dans la science en donnant de *la Mécanique céleste* une traduction anglaise augmentée du développement de toutes les difficiles formules dont l'ouvrage est hérissé, et dont Laplace était loin d'avoir exposé clairement et commodément pour le lecteur les filiations et les transitions. Au moment où Mme Somerville publia son livre, *le Mécanisme des cieux*, l'ouvrage de Bowditch n'avait point encore paru.

Le second ouvrage dé Mme Somerville, sur *la Connexion des Sciences physiques*, a été traduit en français par Mme Tullia Meulien, interprète fidèle et instruit de plusieurs ouvrages sur les sciences d'observation exposées descriptivement. Ce second ouvrage, composé sur le modèle de l'*Exposition du Système du monde*, où Laplace a réuni le résultat de toutes les recherches astronomiques, pèche, comme le fameux ouvrage dont Mme Somerville a suivi le plan, par une trop grande accumulation de faits et de résultats qu'il était impossible de développer convenablement dans l'étendue d'un seul volume. L'astronomie physique, la météorologie, l'optique, le magnétisme du globe, tous les résultats de la physique proprement dite sont enregistrés ou plutôt nommés dans *la Connexion des Sciences physiques*. Cet exposé, que le progrès des sciences dont il offre le tableau abrégé rend forcément de jour en jour plus incomplet, n'en offre pas moins une prodigieuse masse de connaissances utiles, en même temps qu'il fixe par ses diverses éditions le bilan de la science à l'époque de chaque réimpression.

Dans son dernier ouvrage, intitulé *Géographie physique*, Mme Somerville s'écarte un peu du cadre que l'on est tacitement convenu en France d'embrasser sous ce titre. C'est non-seulement une description physique de la terre considérée dans ses continens et ses mers, dans ses climats chauds et froids ou tempérés, excessifs ou mitigés par les courans atmosphériques, dans son arrosement par les pluies, par les neiges, par les rivières, dans les influences météorologiques des vents, des tempêtes, de la foudre et de toutes les puissantes influences de l'électricité, de la lumière, de la chaleur. — Ce livre contient encore une partie considérable de descriptions analogues à celles que l'on trouve dans les *Tableaux de la Nature* et dans les voyages de M. de Humboldt. Les diverses régions du globe y sont dépeintes avec la mention des plantes, des arbres, des insectes, des poissons, des reptiles, des oiseaux et des quadrupèdes vivans et fossiles qui peuplent chaque contrée, ou qui, engloutis dans les précédentes convulsions de la surface terrestre, ont laissé dans leurs

débris le tableau de la nature vivante des âges antérieurs à l'homme, comme la cendre ou plutôt le sable volcanique de Pompéi ou d'Herculanum nous a conservé la vie romaine au commencement de notre ère. Plus de la moitié de l'ouvrage de Mme Somerville est consacrée à ces tableaux ou énumérations de la nature vivante, qui introduisent dans son livre un élément un peu plus dramatique que les simples météores. Cet élément l'entraîne un peu, il est vrai, au-delà du domaine spécial de la géographie physique. Les descriptions de la nature vivante trouvent place ordinairement dans les traités complets de géographie avec ce qui se rapporte à la race humaine entière, à ses divisions, et à tout ce qui constitue les diverses agglomérations du genre humain suivant la politique, la religion, les arts, la civilisation, etc. Mme Somerville n'exclut expressément de son livre que cette dernière partie de la géographie; malgré cette exclusion, elle n'en a pas moins dépassé les limites de la géographie physique proprement dite. Cette géographie, comme l'astronomie physique, doit être le développement et l'explication des phénomènes observés dans le vaste champ de la surface du globe. Ces phénomènes sont les *expériences de physique* de la nature : un orage électrique, une tempête où le vent parcourt 160 kilomètres à l'heure; une aiguille aimantée dont la pointe, au milieu des océans ensevelis sous une brume impénétrable aux rayons du soleil, va chercher le nord et guide le navigateur au sein des ténèbres; enfin les mille jeux de la lumière : l'arc en ciel, l'aurore, le bleu polarisé du ciel : — toutes ces brillantes conquêtes de l'esprit humain pendant vingt à trente siècles, voilà la géographie physique, mais avec la condition de s'élever de l'observation des faits à l'intelligence de la cause qui les produit.

Après avoir constaté que toutes les notions, d'ailleurs fort intéressantes, que l'ouvrage de Mme Somerville contient sur la géographie de l'histoire naturelle sont exposées avec un rare bonheur de clarté et d'intérêt, malgré la difficulté de la nomenclature peu littéraire des noms des plantes et des animaux, nous nous arrêterons, dans notre voyage physique sur la surface de notre globe, à ce que la terre, les eaux, l'atmosphère et les agens énergiques connus des physiciens sous les noms de *chaleur*, d'*électricité*, de *magnétisme*, de *lumière*, offrent aux regards de l'observateur qui parcourt notre planète du nord au sud et de l'orient à l'occident, au travers des terres, des océans et des glaces qui s'en partagent la surface. Ainsi, à proprement parler, la géographie physique devrait être l'application des lois de la physique aux observations recueillies sur la terre. Les glaces polaires aussi bien que la température excessive de la mer des Indes, les contrées pluvieuses comme les Alpes d'Europe et les plaines sans pluies du Pérou ou de l'Afrique occidentale, les ouragans de la

mer des Indes et le calme comparatif du Grand-Océan, tout a une raison d'être, et à côté du fait bien observé, la science doit en placer l'explication.

A la première inspection d'un globe terrestre, la prédominance de l'eau sur la terre frappe les yeux. La terre n'occupe qu'environ un quart de la surface totale du globe, et c'est du côté du nord presque exclusivement que se trouve accumulé tout ce qui, sous le nom de continens, a échappé à l'invasion des eaux. Si l'on place Londres ou même Paris au centre d'une moitié du globe, cette moitié contiendra presque toute la terre habitable. Mais pour sortir de ces données arides, supposons un voyageur partant de France et marchant à l'ouest vers Le Havre, Brest ou Bordeaux, et sillonnant en tout sens la mer qui limite à l'ouest l'ancien continent : il reconnaîtra l'Océan Atlantique franchi la première fois par le hardi Colomb. Ce sera pour lui une profonde vallée submergée allant d'un pôle à l'autre et remplie d'eau salée à une hauteur ou profondeur qui va quelquefois à 10 kilomètres. Cette belle nappe d'eau que le commerce a tant utilisée, et qui voit sur ses deux rivages opposés les races qui tiennent le premier rang dans l'espèce humaine, s'étend d'une manière sinueuse entre l'ancien et le nouveau monde. Bientôt l'observateur reconnaîtra les deux grands continens américains, qui sont bien petits relativement à ce qu'imaginait Christophe Colomb, qui croyait avoir atteint l'extrémité de l'Asie. Colomb, pas plus qu'Améric Vespuce, n'a jamais cru autre chose. Pour eux, l'Océan Pacifique n'existait pas! Ceux qui donnèrent le nom d'Amérique à quelques-unes des terres découvertes depuis peu ne se doutaient guère qu'ils faisaient à ce nom l'honneur de désigner un nouveau monde distinct de l'ancien. Et cependant l'Océan Pacifique, dont on ne tenait pas compte, a plus d'étendue à lui tout seul que tous les continens réunis de l'ancien et du nouveau monde, même en n'y comprenant pas la mer des Indes.

Après avoir reconnu cet océan presque sans limites, le voyageur atteindra les côtes de la Chine et fixera les bornes du Grand-Océan à ces côtes, aux îles de la Sonde et à la Nouvelle-Hollande; puis, franchissant un des passages à l'ouest, il se trouvera dans l'Océan Indien, qui n'est pour ainsi dire qu'un demi-océan, puisqu'il s'arrête au nord à l'Asie méridionale, et que, comme l'Atlantique et le Pacifique, il ne va pas d'un pôle à l'autre. Enfin, après avoir longé la côte orientale de l'Afrique et atteint le cap de Bonne-Espérance, il remontera le long de la côte opposée, pour regagner l'Europe en marchant du sud au nord.

On sait que le Portugais Magellan a rendu son nom célèbre par le premier voyage exécuté autour du monde. Après avoir marché à l'ouest et atteint l'Amérique, il la côtoya en descendant au sud jus-

qu'au redoutable passage qui porte le nom de détroit de Magellan, et dans lequel les navigateurs aujourd'hui se hasardent rarement : ils préfèrent passer au sud et au large en vue du cap Horn; mais Magellan ignorait que plus bas la mer était libre, et il aborda le Pacifique en venant de l'Atlantique, chose alors réputée impossible, car on croyait que l'Amérique descendait au sud jusqu'au pôle et formait une barrière infranchissable. De là, remontant vers le nord et ouvrant ses voiles au souffle complaisant des vents alisés, Magellan atteignit le méridien des îles aux épices, but de l'expédition espagnole, car il s'agissait d'en prendre possession en y arrivant par l'ouest, suivant les droits alors reconnus. Ayant péri dans ces parages, son vaisseau et ses compagnons suivirent, pour regagner l'Europe, la route ouverte par le grand Vasco de Gama, qui, en arrivant dans l'Inde par le cap de Bonne-Espérance, changea la face du commerce et du monde en privant de leurs causes de prospérité Alexandrie, Venise et quelques autres villes méditerranéennes. On dit ordinairement que Magellan n'a point accompli entièrement son voyage de circumnavigation. C'est une erreur. Magellan, avant d'entreprendre d'atteindre le méridien des Moluques par l'ouest, était venu précédemment dans ces mêmes parages par le chemin ordinaire, en sorte qu'en le prenant au moment de son départ des Moluques pour l'Europe et en le suivant jusqu'à son retour dans les mêmes parages, où il fut tué, on trouve qu'il a réellement fait le tour entier de la terre. Comme probablement l'expédition espagnole qu'il commandait ne contenait aucun des Portugais avec lesquels il s'était primitivement rencontré aux Moluques, on peut lui attribuer l'honneur exclusif d'avoir *lui seul*, à l'époque de sa mort, traversé tous les méridiens du globe terrestre.

Le voyageur que nous supposions tout à l'heure inspectant les trois grands océans appelés Atlantique, Pacifique et Indien, devra, pour compléter sa connaissance des mers du globe, faire le tour des glaces polaires du sud, en suivant l'Océan Glacial antarctique par une mer toujours ouverte; enfin, saisissant une des occasions favorables où la Mer Glaciale du nord brise ses glaces, il côtoiera le dôme solide qui recouvre le pôle nord en suivant d'abord la mer qui longe l'extrémité septentrionale de la Russie et de la Sibérie. Laissant à droite le détroit de Behring, il continuera sa circumnavigation polaire en passant au sud de l'île Melville, comme l'ont fait récemment les marins de l'*Investigator*, si du moins la mer est libre alors de ses glaces continues. Voilà donc en réalité cinq océans : l'Atlantique, le Pacifique, la mer des Indes, et les deux Mers Glaciales du sud et du nord. Nous les retrouverons bientôt en parlant des courans maritimes.

Nous supposerons encore que la même exploration se soit étendue

aux continens, et que, prenant pour guide les belles cartes physiques de Johnston, on ait sous les yeux ou dans la mémoire la disposition des chaînes de montagnes, soit montagnes de roches, soit montagnes volcaniques, ainsi que les bassins des fleuves, des lacs; et comme le terrain de plusieurs contrées contient en dépôt les débris des êtres vivans qui, à des époques antérieures, ont vécu à ciel ouvert dans ces mêmes contrées, nous supposerons au besoin qu'on puisse reconstruire la nature animée à chacune de ces époques.

Cela posé, occupons-nous d'abord des phénomènes que présente la terre prise dans son ensemble. Après avoir répété que la terre, les eaux, l'atmosphère et les agens ignés de la chaleur, de la lumière ou de l'électricité sont la nature entière, voyons ce que nous dit l'état de la première de ces quatre grandes divisions du globe.

L'aspect superficiel de ce monde est celui d'une vaste ruine produite par une rupture de la croûte rocheuse du globe qui forme les continens, rupture qui, en occasionnant la dépression des terrains actuellement noyés par la mer, a fait surgir d'autres terrains primitivement noyés. Ainsi, au moment de la dernière catastrophe, les terrains occupés aujourd'hui par l'Atlantique étant descendus au-dessous du niveau de la mer, les terrains aujourd'hui à sec de l'Europe sont alors sortis de dessous les eaux et ont paru à ciel ouvert. Les couches qui forment le sol de l'Europe, s'enfonçant graduellement sous l'Atlantique, vont reparaître dans l'Amérique, et dans l'intervalle elles forment le fond du bassin des mers sur une étendue de 6,000 kilomètres. Nous en dirons autant des autres mers et des autres terrains découverts; mais on trouvera peut-être difficile d'admettre que la France, que la localité de Paris aient servi de fond à une mer actuellement déplacée. En consultant les archives du monde primitif déposées dans les carrières gypseuses de Montmartre, on est tout surpris de trouver que trois fois cette contrée a été le fond d'un océan sans nom pour nous. En effet, voici l'ordre des dépôts qui recouvrent à Paris le terrain primitif, lequel ne contient aucune trace d'êtres vivans : 1° une couche de dépôt d'animaux marins; 2° au-dessus une couche de débris d'animaux terrestres : c'est la première époque où le sol de Paris ait fait partie d'un continent à ciel découvert; 3° une seconde couche d'animaux marins indiquant que le sol, par une catastrophe, s'était enfoncé de nouveau sous la mer et recevait des dépôts d'animaux maritimes; 4° une seconde couche d'animaux vivant dans l'air, et dont plusieurs espèces (l'homme excepté) sont analogues à nos espèces actuelles; 5° encore une invasion de la mer et des dépôts maritimes; 6° enfin retour du sol à la clarté du ciel et dépôts actuels progressifs de nos animaux et des hommes de notre époque. Mais, dira-t-on, en est-il de même partout? Le même

nombre de retours de l'océan a-t-il eu lieu? Évidemment non. Il y a trop d'eau et trop peu de terre pour que la ruine d'un continent qui s'enfonce sous l'océan puisse faire reparaître à ciel ouvert tout ce qui faisait naguère le fond des mers, et, pour citer des exemples, le sol argileux de Londres n'atteste que deux invasions de la mer. Les premiers débris maritimes sont couverts par des débris d'animaux vivant dans l'air, puis vient une couche marine, puis la couche actuelle en voie de formation avec les êtres vivans actuels, hommes et animaux. A Vienne en Autriche, il y a une couche de plus qu'à Paris d'animaux ayant vécu dans l'air. Ainsi les Anglais actuels ne feront un jour partie que de la deuxième couche fossile, les Français seront dans la troisième, et les Autrichiens dans la quatrième. Bien d'autres indices tiennent le même langage à l'observateur. Par exemple, les pierres meulières et certains grès des environs de Paris, qui, dans cette contrée, ne sont recouverts par aucune autre roche, sont, à Vienne, recouverts par une couche additionnelle de terrains plus récens.

La catastrophe qui a donné à la terre, considérée dans son ensemble, l'aspect d'une vaste ruine, a surtout imprimé son mode d'action sur la forme du sol et sur les montagnes. Toutes celles qui ne sont pas volcaniques sont formées de couches rocheuses violemment soulevées par un bord et portées à plusieurs centaines de mètres d'un côté, tandis que de l'autre elles s'enfoncent sous le sol à des profondeurs immenses. Les côtes des continens, dentelées de la manière la plus bizarre, les petites îles qui sont les sommets des montagnes que portaient les contrées englouties par la mer, enfin les mille brisures des pics qui couronnent les chaînes qui partagent les bassins des fleuves, tout porte le cachet d'une catastrophe, et même, chose rassurante, d'une catastrophe très récente; car évidemment ces catastrophes successives, d'après le témoignage des dépôts qu'elles ont produits, n'ont eu lieu qu'à des intervalles de temps immenses.

Le lecteur est sans doute curieux de connaître une ou deux de ces dates écrites dans les faits physiques. Bien entendu que l'âge du monde ne peut être fixé ni à la seconde ni à la minute comme les révolutions des astres, guidés par la loi de Newton. Voici un exemple : j'habite, je suppose, sur la côte méridionale de la France, au milieu des sables du bassin d'Arcachon. J'observe que de temps en temps une violente tempête rejette sur la côte une petite colline longitudinale de sable qui borde la mer. Peu à peu je m'aperçois que, le vent d'ouest qui domine en France jetant toujours du côté de la terre le sable qui était du côté de la mer, la petite colline de sable appelée dune marche vers l'intérieur des terres avec un déplacement

de *un* mètre par an. Si maintenant je marche en m'éloignant du rivage, je trouve toute la contrée hérissée de dunes semblables jusqu'à une assez grande distance de la mer. Toutes reçoivent le vent d'ouest du côté de la mer, et leur sable de ce côté étant rejeté de l'autre côté par-dessus leur crête, toutes marchent comme celle du rivage, de 1 mètre par an, vers l'intérieur du pays. Pour le dire en passant, ce beau fait de la nature physique est un horrible fléau pour ces contrées; car ces dunes non-seulement envahissent les terrains cultivés, mais, en arrêtant l'écoulement des eaux, elles poussent devant elles des marécages aussi malsains qu'infertiles. Pour terminer mon calcul, je supposerai que de ces dunes la plus avancée dans les terres soit à 6,000 mètres du rivage. Comme nous avons admis que ces dunes s'avançaient de 1 mètre par an en s'éloignant de la mer, quel est celui qui n'en conclura pas tout de suite que la première dune est sortie de l'océan par une tempête qui a eu lieu il y a six mille ans; que c'est à cette époque qu'a pris naissance l'ordre actuel des choses, puisque si cet état eût précédé, il se fût produit une ou plusieurs dunes de formation plus ancienne, qui par suite auraient marché en tête des autres par l'influence du vent d'ouest? Les atterrissemens du Tibre depuis les temps historiques, comparés à la somme totale des atterrissemens antérieurs, donnent, à quelques siècles près, la même date. Il en est de même de l'âge qu'indiquent les détritus que les pluies et les gelées détachent des rocs à faces abruptes, et dont la quantité sert à calculer depuis combien de temps ces dépôts sont en voie de formation.

La première objection qui se présente aux esprits sérieux à qui l'on énonce ces curieux mouvemens des continens, et qui les pousse d'abord à l'incrédulité, c'est la conclusion forcée que, si l'on admet ces catastrophes mécaniques, il faut de toute nécessité admettre que le sol des continens repose sur un noyau fluide; car, si l'intérieur de la terre était solide, on ne pourrait pas supposer ces déplacemens subits, qui font reparaître au jour ou qui noient des continens entiers.

Et d'abord, la mobilité des continens est on ne peut mieux constatée par les redoutables crises connues sous le nom de tremblemens de terre. Alors dans les terrains mal équilibrés, présentant des couches contrastées et peu solides, la rechute qui s'opère fait onduler le sol comme les vagues d'une mer agitée par une *tempête de fond* (sans l'influence du vent). En 1755, il périt à Lisbonne soixante mille personnes. Après la première destruction produite par la chute des maisons, le feu prit en mille endroits par les foyers domestiques alors allumés et mis en contact avec les débris combustibles des maisons. Quelques instans après, le sol du Tage, au-dessous de la ville, fut soulevé, et le fleuve, arrêté par cette barrière et transformé en un

vaste lac, noya toute la partie basse de la ville. Plus tard, le fond du lit du fleuve reprit son niveau, et les eaux arrêtées, s'élançant vers la mer, firent tous les ravages d'un torrent. Ajoutons que l'homme ne se montra pas plus compatissant que la nature. La famine et le brigandage désolèrent la cité décimée. Une livre de pain fut payée plusieurs livres d'or, et on fut obligé d'établir autour de l'enceinte de la ville un cordon de potences.

La France, d'après l'inclinaison graduée de sa surface vers l'océan, est très peu sujette aux tremblemens de terre. On aurait peut-être pu dire la même chose à Lisbonne avant 1755; mais, dans tous les lieux qui ont éprouvé ces catastrophes, on peut écrire, comme auprès de Naples : *posteri, posteri, vestra res agitur!* c'est-à-dire : « O générations futures, vous aurez votre tour! »

En voyant la terre trembler au même instant du nord de la Laponie jusqu'au sud de l'Espagne, depuis l'embouchure du Rhin jusqu'à celle du Danube, qui se refuserait à croire la terre en état de fluidité? Cependant il y a encore d'autres vérités plus extraordinaires.

Non-seulement la terre est fluide, mais elle l'est par la chaleur : c'est une masse fondue par la chaleur, analogue à la fonte de fer qui coule dans des fourneaux embrasés par des soufflets chargés de plusieurs milliers de kilogrammes. Ce fait étonnant se démontre tout à fait mathématiquement. Lorsque l'on s'enfonce sous la surface de la terre, on trouve que, dans les terrains même les plus éloignés des volcans, la température croît graduellement à mesure que la profondeur augmente. En calculant ce que serait cette chaleur à une profondeur de 60 kilomètres, on trouve qu'à cette profondeur toutes les matières de l'intérieur de la terre seraient en fusion, et qu'elles y sont réellement. Tout le monde sait que les eaux des ruisseaux et des fontaines qui tombent au fond des puits naturels très profonds formés entre les fissures des roches en ressortent à l'état d'eaux bouillantes ou thermales par leur contact avec les parois profondes des roches, d'autant plus chaudes qu'elles sont plus enfoncées au-dessous du sol. Les eaux du puits de Grenelle, dans Paris, venant de 5 à 600 mètres, ont presque la température des bains, et dans les mines profondes règne perpétuellement la température de l'été.

Voilà de grandes présomptions. Voici la matière fondue elle-même. Lorsque, par suite des convulsions du sol dans les tremblemens de terre et dans les changemens de forme du noyau terrestre, il se fait de vastes fentes dans le fond rocheux du continent, on voit affluer de dessous ces couches pierreuses ce qu'on appelle de la lave : c'est la matière fondue même qui porte les couches continentales. Cette matière fluide de feu, plus lourde que le sol du continent, le fait flotter sur elle, à peu près comme on voit, en brisant la glace d'un

étang, l'eau qui porte la glace se faire jour par les fissures et déborder momentanément au-dessus. Ce phénomène s'observe en mille endroits du globe, et, dans les volcans ouverts par le fond, on voit la lave en état de fusion offrir un échantillon de l'état de l'intérieur du globe. Partout où une brisure de la surface terrestre présente une ligne de rupture, on reconnaît une chaîne de volcans et d'ouvertures fournissant temporairement de la lave qui refait, en se solidifiant, une soudure à la fente du terrain, comme quand l'eau qui s'élève au-dessus de la glace brisée d'un étang vient à se geler elle-même. Il est à remarquer que la nature de cette lave est partout identique, comme il convient à la substance fluide dont le globe est formé à l'intérieur. Ce qui vient d'être dit répond donc à deux des plus importans chapitres de la physique du globe, savoir les tremblemens de terre et les volcans, sans compter la cause bien simple des eaux thermales.

Enfin, sans recourir à ces grandes crises de notre globe, heureusement fort rares dans ce pays, nous voyons la mobilité du sol se trahir par le soulèvement considérable et continu des côtes de la Baltique. En France, sur l'Atlantique, j'ai constaté ce soulèvement graduel depuis Calais jusqu'à Bayonne. Les anciens marais salans de l'Aunis cessent de recevoir la mer par suite de l'élévation du terrain, qui fait dire à tort que la mer se retire. A Rochefort, les cales de construction des vaisseaux qui ont été placées du temps de Louis XIV sont maintenant à un mètre au-dessus de celles qui ont été établies de nos jours. Plusieurs îles, et notamment celle de Noirmoutiers, feront dans peu partie du continent, tandis qu'au temps d'Henri IV une mer agitée rendait le passage en bateau périlleux sur ces points. En d'autres localités, le sol s'abaisse et plonge de plus en plus dans la mer, comme on l'observe en Grèce, dans l'Inde et en quelques endroits de la côte occidentale de l'Italie.

Jusqu'ici nous n'avons aucun instrument bien précis pour rendre manifestes les mouvemens du sol qui nous porte. Quand nous en aurons un, il est probable que, outre les secousses accidentelles et considérables des couches intérieures du monde, il ne se passera pas une saison, une position du soleil et de la lune agissant sur les marées, amenant un léger changement dans la forme extérieure du globe, qu'il ne nous en donne de précieuses indications. M. d'Abbadie, correspondant de l'Institut à Urrugnes, au sud-ouest de la France, établit, à grands frais de science, d'argent et d'activité observatrice, un magnifique instrument qui nous révélera bien des mystères de la terre intérieure. Attendons. Newton disait : « Si Barrow avait vécu, nous saurions. » Or M. d'Abbadie est jeune, plein de zèle scientifique et d'expérience consommée. Attendons et espérons.

J'ai choisi à dessein, parmi les résultats de la science qui se rap-

portent à la constitution de notre globe, ceux où l'on voit les objets que nous considérons ordinairement comme les plus solides prendre un grand nombre de mouvemens, soit les mouvemens subits qui amènent des catastrophes ou générales ou circonscrites, soit les mouvemens qui se développent lentement avec le cours des siècles accumulés. La conclusion est que, l'ordre actuel de la nature sur la terre étant de date très récente, et les diverses catastrophes antérieures ne s'étant produites qu'à des intervalles de temps fort longs, on peut assurer que d'ici à une longue série de siècles aucun bouleversement général n'aura lieu. Pendant une durée incommensurable d'années et de siècles, l'Europe et les États-Unis seront séparés par l'Atlantique, et marcheront, il faut l'espérer du moins, fraternellement dans les voies de la civilisation et du progrès physique et moral; mais enfin, lorsque l'an 1854 sera dans le passé à une distance telle que son existence même paraîtra fabuleuse, le noyau intérieur de la terre, devenu trop petit par le retrait, suite d'un refroidissement graduel, laissera s'abîmer la voûte que forment les continens actuels, et les parties les plus élevées s'enfonceront plus encore que les autres. Un échange d'état aura lieu, comme il a déjà eu lieu plusieurs fois, entre la terre et la mer. L'océan roulera ses flots sur l'Asie, l'Afrique, l'Europe et les deux Amériques, tandis qu'une partie du fond des océans actuels sera mise à sec et formera, pour ce nouvel état de la surface terrestre, les continens et la terre habitable. — Quels en seront alors les habitans? Si l'homme est un hôte nouveau pour la terre et ne date que de la dernière révolution générale, cette future révolution n'introduira-t-elle point un être vivant aussi supérieur moralement à l'homme que celui-ci l'est aux animaux qui l'avaient devancé sur la terre? Ici, comme toujours, lorsque l'imagination est appelée à jouer un rôle, les théories ne manquent point. Il est fort aisé de constituer de toutes pièces un univers inconnu et qui n'offre aucun contrôle gênant aux idées que l'on s'en fait; mais, dans la science positive, il faut s'arrêter à la limite des faits et des inductions qu'on en tire immédiatement; pour le reste, il faut *savoir ignorer*.

Passons des phénomènes de la terre à ceux des eaux, et prenons pour exemple les courans maritimes et l'arrosement du globe, qui, comme on sait, a presque autant d'influence que la chaleur du soleil sur les productions du sol. Nous voyons les eaux d'entre les tropiques marcher à l'ouest, de l'ancien monde vers le nouveau. Ce grand courant, après avoir rempli le golfe du Mexique, déborde au nord, et, longeant le banc de Terre-Neuve, il revient vers l'Europe à la hauteur de l'Angleterre et de la Norvége, pour redescendre vers l'Afrique, en côtoyant l'Espagne, et rentrer, par un circuit continu, dans le grand courant des tropiques, dont cette masse d'eau avait

tiré son origine. Le temps de cette circulation des masses océaniques est d'environ trois ans et demi. Il résulte de ce courant, célèbre sous le nom de *gulf-stream*, que le passage d'Europe aux États-Unis, où l'on va contre le courant, est sensiblement plus long que le retour, où le courant favorise la marche des navires. On peut tirer de ce phénomène bien d'autres conséquences plus importantes. D'abord ces eaux chaudes, portées dans de hautes latitudes, y tempèrent le froid résultant de la faiblesse et de l'obliquité des rayons solaires; mais ce qui est surtout frappant, c'est la différence de climat à égalité de latitude entre l'Amérique du Nord et l'Europe. Pour celle-ci, les vents dominans qui viennent de l'ouest passent sur les eaux chaudes du *gulf-stream*, et lui font un climat d'une bonté exceptionnelle. L'orge est cultivée même aux environs du cap Nord, tandis que les contrées américaines situées à la hauteur de l'Angleterre sont soumises à des froids si rigoureux, qu'ils les rendent stériles. L'embouchure du fleuve Saint-Laurent, située à la même hauteur en latitude que celle de la Seine, est plusieurs mois de l'année obstruée par les glaces, et la navigation est interrompue. A Boston, dont le climat, d'après sa position géographique, devrait être celui de Perpignan et de l'extrême sud de la France, les étangs d'eau douce gèlent chaque hiver à plus d'un mètre d'épaisseur. Au reste, l'active et industrieuse nation des États-Unis a su mettre à profit ces effets de la rigueur du climat. La glace des étangs dans le voisinage de Boston est débitée en blocs analogues à nos pierres de construction, à nos grès et à nos marbres. Ces blocs de glace, amenés dans des *magasins de glace* par des chemins de fer construits exprès, y attendent trois ou quatre cents vaisseaux de commerce, espèces de glacières flottantes où la glace, préservée de la fusion par des revêtemens de sciure de bois, de feuilles de maïs ou de roseaux, voyage sur le globe entier, et va se vendre à un prix modique à Calcutta même, en vue des neiges éternelles de l'Himalaya, après avoir impunément traversé deux fois l'équateur et ses feux brûlans. Plusieurs fois les navires à glace de Boston sont venus à Liverpool, à Londres et au Havre. Je tiens de M. l'amiral Baudin, l'un des honneurs de la marine française, que ce singulier commerce, qui ne date pas d'un demi-siècle, n'est pas un des moins lucratifs de l'industrie américaine. N'est-il pas prodigieux qu'il soit plus facile et plus économique de consommer dans la métropole de l'Inde la glace formée à plusieurs milliers de kilomètres que d'en tirer des cimes neigeuses qui sont, pour ainsi dire, à l'horizon? Voilà bien la nation qui a pris pour devise : *En avant et tête basse* (*go a head*)!

Un circuit analogue au circuit du *gulf-stream* s'observe dans le sud de l'Atlantique et fait descendre une partie des eaux intertropicales vers le midi, en longeant les côtes orientales de l'Amérique du

Sud; mais comme la pointe de l'Amérique, qui brise en deux parts le courant des eaux d'entre les tropiques, est bien au-dessous de l'équateur, la quantité des eaux chaudes qui se déverse au midi est bien moins considérable que celle qui forme le courant du nord, le *gulf-stream*. Et comme on peut dire la même chose des circuits analogues du Grand-Océan, il en résulte que la terre au sud est bien plus froide qu'au nord, à latitude égale. Ce fait important, dont on a été chercher la cause dans les hypothèses les plus bizarres, est la chose la plus simple du monde. Dans le partage des eaux chaudes des tropiques, le nord se trouve privilégié, voilà tout. Il n'est pas besoin d'aller jusqu'à dire que le ciel du sud est plus froid que le ciel du nord, ce qui est du reste peu exact, car il est moins serein, et par suite il perd moins par communication rayonnante avec les espaces célestes.

Encore quelques mots sur cette importante histoire des courans de la mer : le vaste Océan Pacifique roule aussi vers l'occident entre les tropiques ses eaux, chaudes des feux du soleil équatorial. Ces eaux rencontrent l'obstacle des îles de la Sonde et de l'Australie ainsi que l'obstacle des parties méridionales de l'Asie. Comme dans l'Atlantique, la plus grande partie de ces eaux remonte au nord en longeant les côtes de la Chine et du Japon par un vrai *gulf-stream* asiatique, qui, sous l'influence des vents d'ouest, donne à la Colombie un climat presque aussi favorisé que celui de notre Europe, tandis qu'une faible portion descend au sud en suivant les côtes de l'Australie, pour faire un circuit méridional qui, comme le circuit du nord, revient sur lui-même, longe l'Amérique occidentale du sud au nord, et rejoint le courant des tropiques. Ici comme dans l'Atlantique, l'eau chaude qui se déverse au nord étant en bien plus grande quantité que celle qui vient tempérer le froid des latitudes méridionales, la balance des températures penche de plus en plus en faveur de l'hémisphère nord.

Pour compléter l'énumération de ces circuits maritimes, il faut y ajouter un faible circuit qui, dans le petit Océan Indien, porte au sud, le long de l'Afrique et de Madagascar, les eaux tropicales de cette mer, qui retournent ensuite le long de la côte occidentale de l'Australie. Nous ferons remarquer que la partie supérieure de la mer des Indes, comprise entre l'équateur et l'Asie, n'ayant aucune issue pour ses eaux, soumises à l'influence d'un soleil vertical, est, comparativement aux autres mers qui ont un écoulement régulier, une nappe d'eau bouillante dont les rivages subissent, dans l'été, d'intolérables chaleurs. On frémit en pensant à la consommation d'hommes qu'a coûtée l'établissement du gigantesque empire anglais dans l'Inde contre cet ennemi cent fois plus terrible que la guerre, le climat! En

Amérique même, où la race anglo-saxonne semblerait devoir être acclimatée dès longtemps, la vie moyenne est bien moins longue qu'en Europe, et l'on a expliqué, d'une manière à mon gré assez contestable, *l'audace* américaine et le génie entreprenant de la nation en remarquant que sur un nombre d'hommes égal aux États-Unis et en Europe, il y a bien moins de vieillards dans le Nouveau-Monde que dans l'ancien. Au reste, là comme ailleurs, c'est le fait qui est tout, et quand un résultat est bien constaté, les raisonneurs ne manquent pas pour démontrer après l'événement qu'il devait en être ainsi.

Voilà donc déjà cinq circuits océaniques, savoir : deux dans l'Océan Atlantique, deux dans l'Océan Pacifique et un cinquième dans la mer des Indes. Si l'on y ajoute deux petits circuits qui contournent les glaces du pôle sud et celles du pôle nord par les deux mers glaciales, on aura un ensemble complet de sept courans de circulation pour toutes les mers du monde. La circulation des eaux chaudes et des eaux froides, l'influence de ces courans sur la navigation, sur la pêche, sur la santé des équipages, font de l'étude de ces circuits une partie importante de l'art nautique, dont les travaux du lieutenant américain Maury ont avancé la connaissance; mais il nous est impossible de ne pas remarquer que c'est à M. Duperrey, de l'Institut de France, qu'est due la première carte d'ensemble des courans du globe, carte d'après laquelle nous avons nous-même établi les sept circuits océaniques déjà mentionnés. Pour finir par un exemple de l'influence des courans, si nous supposons un voyageur qui se rend des Antilles à la Jamaïque, il mettra autant de semaines pour son retour de la Jamaïque aux Antilles qu'il a mis de jours pour son voyage des Antilles à la Jamaïque.

La question de l'irrigation du globe, que nous choisissons après celle des courans et des circuits océaniques, est plutôt une question d'atmosphère qu'une question relative à la météorologie des eaux. Nous allons suivre la marche de ce précieux *élément*, pour parler le langage de l'antiquité, depuis la surface des mers d'où il s'exhale sous forme de vapeur jusqu'à son arrivée sur le continent, où il se condense en pluies et en neiges pour couler ensuite au travers des continens sous forme de rivières et de fleuves et revenir enfin aux mers d'où il tirait son origine, après avoir servi à l'irrigation des contrées peuplées, aux communications commerciales, et même, comme moteur mécanique, dans diverses applications de la force à l'industrie. Pascal appelait les rivières navigables, parcourues à la descente, *des chemins qui marchaient.* Dans les rivières à marées, par exemple dans la Seine, de Rouen au Hâvre, le chemin marche alternativement dans les deux sens, circonstance que les peuples envahisseurs de cette partie de la France, peuples à la fois guerriers,

cultivateurs et négocians, avaient su apprécier plusieurs siècles avant que le nom d'économie politique eût été prononcé.

S'il est un phénomène naturel fréquent, usuel, presque vulgaire, c'est la précipitation de l'eau atmosphérique, ou la pluie. Aucun pourtant n'a été plus tardivement expliqué d'une manière satisfaisante. Il est vrai qu'il y a pour ainsi dire plusieurs sortes de pluies, dont quelques-unes proviennent d'orages et semblent avoir, comme la grêle, une origine électrique; mais ici considérons la pluie ordinaire, celle qui, dans nos heureux climats européens, ne tombe ni en assez grande abondance pour noyer le sol, comme cela a lieu entre les tropiques, ni en assez petite quantité pour laisser le sol infertile par suite de sécheresse. — Oui, me disait un homme du monde à qui je posais cette condition, j'entends : il s'agit de la pluie dont on se garantit avec un parapluie ordinaire.

Par une loi physique aussi nette dans ses résultats qu'elle est obscure dans sa théorie, toute masse d'eau recouverte d'air exhale continuellement dans cet air, sous forme invisible, une quantité de vapeur d'autant plus grande que cette eau est plus chaude, et l'on conçoit quelle masse de vapeur doit être portée dans l'atmosphère entière, dont les trois quarts reposent sur des océans, sans compter les lacs, les étangs, les rivières et les marécages (*swamps*), qui occupent encore une partie notable des continens. Ainsi aucune difficulté quant à l'approvisionnement de l'atmosphère en eau, ou plutôt en vapeur d'eau. L'atmosphère n'est pas seulement de l'air pur, c'est un mélange d'air et de vapeur d'eau. Dans une atmosphère qui n'a pas une quantité d'eau suffisante, comme dans le souffle du vent sec du désert appelé *seimoun* ou *khamsin*, les plantes et les animaux périssent. Pour les habitans de la Grande-Bretagne, habitués à une constitution de l'air fort humide, les vents secs de l'est, qui soufflent au printemps et qui produisent sur nos blés ce qu'on appelle les *hâles d'avril*, sont un fléau intolérable, qui bannit tout bien-être hygiénique et pousse au suicide les caractères sujets à une mélancolie sombre, au *spleen*. A Paris, la quantité d'eau que contient l'air est juste la moyenne entre la sécheresse extrême et l'extrême humidité. A ce point de vue comme à celui du *spleen*, au physique comme au moral, suivant l'expression banale, le séjour de Paris semble plus sain que celui de Londres. Quant à la gaieté française, à l'esprit français, je me garderai bien de lui assigner une cause météorologique; cependant le bien-être individuel relatif à la santé ne peut être sans influence sur la sociabilité d'un peuple.

Revenons à notre question de la pluie. Quelle est la cause qui exprime de l'air l'eau qu'il contient en vapeur, à peu près comme la pression de la main exprime l'eau d'une éponge humide? C'est le

froid; mais ce froid, quelle en est la cause, et comment, par une chaude journée d'été, par un soleil tropical, le ciel tout à coup se charge-t-il de nuages et se fond-il ensuite en un de ces déluges de pluie qu'on appelle averses?

C'est encore une loi physique bien constatée, que l'air, comme tout autre corps que l'on comprime, s'échauffe par la compression et se refroidit au contraire quand il se dilate. Si on comprime au fond d'une petite pompe dite *briquet à air* l'air que contient ce petit espace, il met le feu à l'amadou qu'il enveloppe. Réciproquement, l'air, en se dilatant, éprouve un refroidissement considérable. Si on laisse échapper d'une cavité humide de l'air très comprimé, cet air se dilate en s'échappant, et l'humidité qu'il contient se manifeste par un dépôt d'eau, et même souvent de glace, qui se fixe sur les corps avoisinans. Or dans l'état naturel de l'atmosphère, toute masse d'air qui sera mécaniquement portée dans des régions supérieures, soit par le vent glissant de bas en haut sur la pente des montagnes, soit par les courans ascendans de l'air, soit par le conflit de deux masses d'air allant à la rencontre l'une de l'autre, toute masse d'air, disons-nous, portée dans des régions supérieures, sera par cela même déchargée du poids d'une partie de l'air supérieur, et par suite augmentera en volume et baissera en chaleur. J'ai fait après bien d'autres l'expérience imaginée par Pascal, savoir de porter au sommet du Puy-de-Dôme des vessies incomplétement remplies d'air, et qui, au sommet de la montagne, étaient pleines et tendues à cause de la dilatation de l'air intérieur, moins pressé là-haut qu'il ne l'était dans la plaine. Même pour la petite hauteur des coteaux de Meudon, de l'air porté subitement du niveau de la Seine à l'entrée la plus élevée du bois se dilaterait de manière à se refroidir de un à deux degrés centigrades. C'est du reste ce qui explique en partie le froid du sol sur les hautes montagnes. Tout courant d'air qui monte le long de leurs flancs se dilate à mesure qu'il est moins pressé par l'air supérieur; cette dilatation entraîne un grand refroidissement, et le contact de cet air devenu froid refroidit le sol dont il suit les pentes. Si cet air contient de l'humidité, ce refroidissement précipite l'humidité sous forme de pluie ou de neige. De là ces amas d'eaux qui partent des contrées montagneuses et ces neiges qui en couvrent les sommets plusieurs mois de l'année ou même perpétuellement.

Supposons un observateur placé au sommet du Puy-de-Dôme et contemplant de là cette belle vallée dite Limagne d'Auvergne. S'il s'élève un vent arrivant de la vallée et portant vers la montagne l'air clair et transparent de la plaine, voici ce que remarquera le spectateur. A mesure que les masses d'air sans nuage poussées par le vent contre les flancs de la montagne s'élèveront, elles se dilate-

ront, et par suite se refroidiront. Ce froid condensera en partie la vapeur contenue dans l'air de la plaine, et par suite cet air, d'abord transparent, passera à l'état de brouillard ou de nuage. En continuant de monter, la dilatation et le froid feront des progrès, et une pluie abondante s'échappera de ce même air, si clair dans la plaine. Enfin, s'il atteint le sommet du Puy-de-Dôme, le refroidissement sera tel qu'il se versera de la neige sur les points culminans. *Il neige sur les hauteurs,* disent proverbialement les Grecs modernes, et ce proverbe, ils l'appliquent principalement à la teinte blanche que l'âge donne aux cheveux : Χιονισε στα βουνια.

De même que l'ascension d'une masse d'air humide dans l'atmosphère la transforme en nuage ordinaire, en nuage pluvieux ou en nuage donnant de la neige, l'abaissement d'une masse d'air nuageuse, la compression et la chaleur qui en sont la suite, lui rendent d'une manière pour ainsi dire magique sa transparence ordinaire et lui ôtent toute assimilation à un nuage ou à un brouillard. Ainsi l'on voit quelquefois du sommet des Pyrénées se précipiter vers les plaines françaises des masses de nuées qui semblent devoir couvrir d'un sombre voile tout l'éclatant paysage qui étincelle aux rayons du soleil d'août; mais à mesure que ces masses menaçantes se précipitent vers le pied des monts, elles se compriment, s'échauffent et prennent la plus belle diaphanéité. Les pics pyrénéens versent des torrens de sombres nuages, et la plaine reçoit un air pur et transparent.

Encore un autre fait dont j'ai été témoin au sommet du Canigou, le plus élevé des Pyrénées orientales, et dont j'ai eu plus tard l'explication. — Je dirai en passant qu'il ne faut en voyage se laisser préoccuper par aucune théorie; il faut garder toute son attention pour bien voir; plus tard, les raisons d'un fait bien observé seront recherchées dans le calme du cabinet. — Or voici ce qui se passait au sommet des Pyrénées : un vent violent poussait l'air de France vers l'Espagne; nulle part de nuages, excepté un petit filet, à peine épais de quelques mètres et pas beaucoup plus large, qui, malgré la violence du vent qui semblait devoir l'emporter, restait obstinément fixé sur le point où je l'observais. Ce filet de nuage était si nettement terminé, que je pouvais y mouiller la moitié seulement du crayon que je tenais à la main. Le secret de ce curieux phénomène, c'est que l'air était tout juste assez humide pour devenir nuage à la hauteur en question; plus bas, c'est-à-dire avant comme après avoir atteint cette hauteur, il reprenait sa transparence. C'est pourquoi avant et après ce passage le nuage disparaissait. Ce n'était point, en réalité, une masse d'air fixe qui formait le petit nuage; c'était l'air, transparent partout ailleurs, qui, en atteignant ce sommet, perdait momentané-

ment sa transparence par le froid dû à la dilatation, et, remplacé par un nouvel air qui subissait la même influence, semblait perpétuer le petit filet nuageux.

Appliquons ceci à l'arrosement des continens, et, pour ne pas rester dans les généralités, prenons notre France pour exemple. Les vents d'ouest prédominans amènent sur la France l'air humide de l'Atlantique. Si ce vent glissait simplement sur la surface assez basse des contrées limitrophes de la mer, cela n'occasionnerait pas une élévation bien grande des masses d'air océaniques; mais en touchant le sol inégal du continent, cet air est retardé dans sa marche, et l'obstacle qu'il fait à l'air qui le suit force ce dernier à s'élever comme le long d'une colline. Les masses qui arrivent successivement s'élèvent par le même mécanisme, et le refroidissement ainsi déterminé produit la pluie, et donne naissance aux cours d'eau qui, sous les noms de Somme, de Seine, de Loire, de Charente, de Garonne, ramènent à l'océan les eaux fournies par les courans d'air qui reposaient sur ce même océan. Mais si nous suivons ces vents d'ouest jusqu'aux Alpes, c'est alors que l'effet de l'élévation qui produit la dilatation, et de la dilatation qui produit le froid, et du froid qui précipite l'eau, que toutes ces actions, dis-je, se déploieront sur une échelle grandiose. Ces vents d'ouest, forcés de céder leur eau, donnent immédiatement naissance à deux grands fleuves, le Rhône et le Rhin. Au sud de ce grand massif, l'air chaud des plaines de la Lombardie, poussé contre les flancs des Alpes suisses et tyroliennes, dépose les eaux qui doivent alimenter le Pô et ses affluens du nord, ainsi que tous les cours d'eau alpestres descendant vers le sud. Du côté nord de la chaîne alpine, le vent de nord-est, qui accoste les mêmes montagnes, y dépose les sources du Danube et de ses premiers affluens. En général, la forme géographique du terrain, combinée avec les vents dominans, détermine l'irrigation naturelle d'un pays, — et réciproquement le système hydraulique d'un pays peut donner des indications sur sa constitution géographique. Autrefois il ne pleuvait jamais dans la basse Égypte; mais depuis que des plantations y ont été faites, l'obstacle présenté aux masses d'air par ces aspérités du sol les a soulevées et a produit le refroidissement et la pluie. On ne peut plus, comme autrefois, conserver à Alexandrie les céréales sur les toits des maisons. On s'explique aussi par la même théorie comment la Meuse, cette rivière dont le bassin a une si petite étendue, est cependant si considérable. C'est que les forêts qui couvrent les collines environnantes arrêtent et soulèvent l'air amené de la mer par les vents d'ouest, et déterminent des pluies abondantes, que l'état boisé du bassin ne permet pas à l'air de réabsorber. Tel est sans doute le mot de l'énigme : c'est ce que les observations météorologiques nous apprendront plus tard.

On a calculé la puissance motrice déployée par la nature dans le soulèvement des eaux de la mer, dans la distribution des eaux sur les continens. La mobilisation d'une pareille masse effraie la pensée. Il faudrait, pour la produire, y employer le travail de toute l'humanité pendant des centaines de siècles. C'est pourtant ce que fait la nature pour ainsi dire en se jouant, sans efforts, sans résistance, par un travail aussi muet qu'irrésistible.

A mesure que l'on s'élève dans l'atmosphère, l'air est de plus en plus froid, et surtout il est excessivement sec. La vapeur d'eau semble ne pouvoir monter jusqu'à ces grandes hauteurs. Aussi tout accident qui ramène cet air froid et sec vers la plaine produit un effet auquel on est loin de s'attendre. D'abord cet air froid, en se comprimant, prend une très forte chaleur, et comme il est sec au point de n'être pas respirable sans danger à cette température, il produit les effets connus du simoun, qui sans doute a pour cause une masse d'air ramenée du haut de l'atmosphère par quelque contre-courant de trombe aérienne. Il est fatal aux animaux et aux plantes par sa trop grande chaleur, jointe à son extrême sécheresse. Dans une circonstance analogue, une masse d'air, se précipitant des montagnes de Candie vers les plaines de Famagouste, marqua son passage par la destruction et le dessèchement de tous les arbres fruitiers et sauvages qui se rencontrèrent sur la ligne qu'elle suivait. On ne dit pas l'effet qu'elle produisit sur les animaux.

Les vents, ces courans aériens de l'océan atmosphérique sans rivages, offrent mille applications naturelles des lois de la mécanique, de la physique, de l'hydraulique; mais ici, que choisir, n'ayant pas des volumes pour tout dire? — Parlons des modestes brises de terre et de mer qui le matin poussent au large le bateau des pêcheurs, et le soir le ramènent au port. Nous sommes en France, au sud de Perpignan, à Collioure, près de ces vallées où les fours à briques sont alimentés par des piles de fagots de romarin et de lavande, saines et hygiéniques vallées qui faisaient autrefois déserter aux Romains leur brûlante et malsaine Italie. — Nous faisons aujourd'hui, je n'ose pas dire stupidement, tout le contraire! — Là, point de marée. Les pêcheurs tirent leur barque sur le rivage, comme les matelots d'Homère, sans crainte que l'océan vienne les enlever à la pleine mer. Toute la nuit, la terre s'est refroidie, et l'air qui reposait sur elle a subi le même refroidissement. L'air de la mer ne s'est pas autant refroidi, car, à mesure que les gouttes d'eau de la surface se refroidissent, elles s'enfoncent et laissent la place à l'eau plus chaude d'au-dessous. L'air de la mer pose donc toujours sur un fond plus chaud que l'air de la côte, et il reste plus léger que l'air froid de la terre. Celui-ci, l'emportant par son poids, se précipite vers la mer souvent dès le milieu de la nuit. C'est la brise de terre. Le pêcheur, au ma-

tin, tend sa voile et part. Lorsque ensuite la chaleur du jour a pesé sur la contrée, la terre, qui n'est pas aussi facilement pénétrée que la mer par les rayons de lumière et de chaleur du soleil, s'échauffe bien davantage, — et souvent de bonne heure dans l'après-midi les couches moins chaudes de la mer, l'emportant en poids sur les couches d'air qui reposent sur les grèves et sur les rivages brûlés d'un soleil ardent, envahissent la terre, et font la brise de mer, qui le soir ramène à la côte les barques chargées de poisson. Le moment qui amène le premier souffle de cette salutaire brise de mer, appelée dans le pays la *marinade*, est pour toute la nature un moment solennel. Tout bruit, tout mouvement avait cessé; tout se taisait, jusqu'aux insectes. Le voyageur observateur sentait la curiosité même s'éteindre dans cet accablement, pareil à ceux qui, pour plusieurs semaines, suspendent la vie dans l'Inde, en rendant également pénibles et les mouvemens du corps et les opérations de la pensée. Toute la nature attendait, écrasée par le poids d'un air embrasé. Au premier souffle de la brise de mer, tout renaît, tout vit, tout est joyeux; un bien-être universel se répand dans toute la contrée, et l'on conçoit alors le *kief* des Orientaux. Si, comme on l'a dit bien des fois, l'homme est bien petit auprès des forces de la nature, il lui importe d'autant plus d'en connaître les lois, pour en éviter les effets dangereux, ou même pour les faire servir à son avantage. « Monsieur, me disait le chef d'une petite troupe de bohémiens errans du pays (*gitanos*), à qui j'arrachais avec peine quelques paroles de renseignemens près de Salces, à l'heure du plus grand paroxisme de la chaleur, croyez-moi, attachez votre cheval à cet olivier et couchez-vous à l'ombre. Avant une heure, la *marinade* se lèvera, et vous continuerez votre route; vous n'en serez que mieux, votre cheval et *vous*, et vous arriverez plus tôt. » Je n'ai pas besoin de dire que je suivis son conseil. Ce bohémien me paraissait alors plus sensé que l'empereur Auguste élevant à Narbonne un temple au vent d'ouest (*Zephyrus*), pour obtenir de lui qu'il lui soufflât un peu moins violemment dans les oreilles. Au reste, on peut dire que les Romains ont été de pauvres observateurs : qu'ont-ils légué à la postérité scientifique?

Je consacrerai quelque jour une étude spéciale à nos connaissances sur l'aimantation du globe terrestre, qui se rattache à la théorie des agens impondérables, la chaleur, la lumière et l'électricité; j'en ferai autant pour l'électricité et les orages de foudre dont l'aspect est si imposant, l'origine si simple, et les appareils préservatifs si faciles à établir. Aujourd'hui, pour terminer ce type des notions actuelles de géographie physique, je présenterai la théorie de la chaleur rayonnante, qui appartient à la fois à la chaleur et à la lumière, deux agens impondérables de la nature.

Tous les corps voisins l'un de l'autre s'envoient des rayons invisibles de chaleur, et font des échanges continuels qui réchauffent les plus froids et refroidissent les plus chauds jusqu'à ce que la température se soit égalisée entre eux. Si l'on porte dans une chambre bien close un boulet rouge, on sent et on voit à la fois sa chaleur et sa lumière; mais la première de ces deux propriétés subsiste encore après l'autre, et le boulet est devenu invisible longtemps avant que la main ou le visage cesse de ressentir à distance les effets de la chaleur qu'il conserve encore. Il y a donc un rayonnement invisible de chaleur obscure. Ainsi, quand nous nous promenons la nuit par un ciel serein, notre corps fait rayonner sa chaleur vers le ciel, qui ne lui en renvoie que bien peu en échange, d'où naît un refroidissement très vif qui se fait sentir même au milieu de la zone torride où le docteur Oudney est, à la lettre, mort de froid nocturne. Or, de même que la lumière rejaillit des corps blancs brillans, polis, et par conséquent ne les pénètre pas facilement, nous jugerons que la même chose a lieu pour les rayonnemens analogues de la chaleur, et nous admettrons que la surface des corps blancs, brillans, métalliques, polis, éclatans, arrête la chaleur à son entrée et à sa sortie des corps. Il est très difficile de faire pénétrer la chaleur rayonnante d'un foyer dans une cafetière d'argent bien polie, tandis qu'un liquide chaud qu'on y verse y conserve longtemps sa chaleur, qui ne peut franchir de l'intérieur à l'extérieur l'obstacle de la surface polie.

De même, les vêtemens blancs, le terrain sablonneux, les arbres à écorce blanche, laissent moins facilement pénétrer et sortir la chaleur et la lumière. La neige par sa blancheur préserve de la gelée les blés qu'elle recouvre, et si on altère sa teinte par de la cendre ou du charbon, tout gèle au-dessous. Les premières fleurs des arbres fruitiers, qui sont d'un blanc éclatant, se défendent par leur couleur des fâcheuses influences de la saison peu avancée. Les hommes de cabinet portent toujours des robes de chambre blanches, pour conserver la chaleur du corps; la nature blanchit à un certain âge les cheveux de l'homme et les poils des animaux; enfin plusieurs oiseaux, tels que la perdrix des Pyrénées, changent tout à coup à l'entrée de l'hiver la couleur de leur plumage et deviennent tout à fait blancs. On observe la même chose pour les lièvres du Nord, qui sont fauves l'été et qui deviennent tellement blancs l'hiver, que le chasseur est obligé de les viser aux yeux, qui sont alors rouges comme dans tous les albinos. Cette transformation du pelage est souvent très rapide, et l'on a vu un rat de l'espèce appelée rat arctique ou rat polaire, exposé dans sa cage sur le pont d'un vaisseau hivernant dans les glaces du Nord, changer en une nuit de couleur, et passer du fauve foncé au blanc pur. Les habitans du Nord sont à peu près tous blonds; ils

s'habillent invariablement de vêtemens blancs. La nature et l'expérience leur donnent les meilleurs préservatifs contre la perte de la chaleur. Dans les zones plus tempérées, les pelages et les habits sont plus variés. Déjà en Espagne la race à cheveux noirs domine exclusivement; les habits du peuple y sont de couleur foncée, pour ne pas concentrer la chaleur du corps et lui laisser une issue facile. Enfin, pour les races noires de l'Afrique intertropicale, la nature a semblé vouloir permettre le plus possible la sortie de la chaleur intérieure du corps. Il est vrai de dire que, par là même, un nègre exposé aux rayons directs du soleil souffre plus qu'un blanc, parce que sa peau noire laisse un plus facile accès aux rayons calorifiques du soleil; mais c'est à lui de chercher un abri, tandis que s'il eût été blanc, il eût succombé à la chaleur concentrée produite par l'action vitale et retenue par l'obstacle de sa peau blanche.

Je n'ai pas besoin de dire que ce qui arriverait à ce nègre blanchi par hypothèse arrive malheureusement à un nombre infini de vrais blancs, pour lesquels le climat trop chaud des tropiques est mortel. On m'a souvent fait la question : Quel est le meilleur, d'un vêtement blanc ou d'un vêtement noir? C'est selon la circonstance. Voulez-vous voyager en plein air? prenez un vêtement blanc, comme le font les nègres, pour éviter la pénétration des rayons directs du soleil. Saussure conseille au voyageur observateur des habits de couleur claire, qui le jour ne laissent point trop pénétrer la chaleur du soleil et qui la nuit conservent la chaleur du corps. En un mot, le blanc habille plus, c'est-à-dire isole davantage le corps du chaud et du froid extérieur. Par contre, tout homme qui, le soir d'un jour chaud, voudra goûter la fraîcheur d'une nuit étoilée devra s'envelopper de vêtemens légers et noirs; mais gare les rhumatismes nerveux, fléau des climats excessifs! La plupart des Orientaux, Arabes, Persans, Turcs du midi, comme les Marocains et les Espagnols mêmes, préfèrent, par des masses de vêtemens ou par de vastes manteaux, s'isoler de l'air extérieur ou chaud ou froid, et je pense qu'ils ont raison. « Ce qui garantit du froid, disent nos voisins du midi, garantit tout aussi bien de la chaleur. » Si les casques de nos intrépides pompiers n'étaient pas brillans, s'ils étaient teints en noir, ils s'échaufferaient d'une manière fatale au rayonnement des incendies. Les Romains avaient déjà remarqué qu'on se brûle en touchant une barre de fer noir échauffée par les rayons d'un soleil d'été; je noterai que, sans le fait de la brûlure, ils auraient peu remarqué cet effet physique.

Par une particularité des plus curieuses, tandis que les rayons de chaleur du soleil traversent nos vitres et en rendent l'usage impossible dans les climats chauds, les rayons de chaleur terrestre sont arrêtés par le verre. Ainsi, quand au printemps un jardinier habile

veut hâter la maturité d'un fruit ou d'un légume, il le couvre d'une cloche de verre ou d'un châssis vitré. La chaleur du soleil traverse le verre et vient échauffer la plante et le terreau où elle végète; mais, une fois fixée dans le sol, cette chaleur ne peut plus ressortir au travers de la cloche ou du vitrage, qui devient, suivant l'expression d'un de mes auditeurs, une vraie souricière de rayons. La température s'élève beaucoup sous cet abri physique. Il y a tel cas où elle pourrait même s'élever trop haut et nuire à la plante. Aussi voit-on, à l'heure de midi, les jardiniers soulever par un bord les cloches, qui, suivant leur expression, *forcent* les cultures. Les glaces de nos serres et les vitrages doubles produisent des effets analogues. L'expérience avait donc beaucoup appris sur les agens physiques à ceux qui employaient ces agens-là; mais il est heureusement passé, le temps où Bacon jetait aux raisonneurs dédaigneux de l'expérience ces paroles sensées : Allez dans les ateliers, vous y trouverez plus de vraie philosophie que dans les écoles !

Quelques faits curieux vont appuyer ce que je viens d'avancer. Saussure, le grand physicien des Alpes, entreprend de concentrer la chaleur par des vitres : il couvre une boîte à fond noir de plusieurs glaces. Cette boîte est elle-même placée dans une autre, qui la préserve du contact des courans d'air. Un vase d'eau est placé dans la boîte intérieure, et l'eau y devient bouillante. Plus récemment, sir John Herschel, *soutenant,* comme dit Homère, *la grande renommée de son père et la sienne propre,* s'exile pour plusieurs années au cap de Bonne-Espérance avec sa nombreuse et charmante famille. Il fait pour le ciel austral ce qu'il avait fait pour notre ciel du nord, il compte les étoiles doubles, les nébuleuses et les amas d'étoiles, dans cette région où notre compatriote l'abbé Lacaille, astronome de premier mérite, avait été faire, quatre-vingts ans plus tôt, d'autres observations qui ont fait honneur à la France, et qui viennent d'être réimprimées aux frais du gouvernement britannique. On est au mois de décembre, c'est-à-dire dans la saison chaude pour cette contrée du globe. Tout le monde se plaint de la chaleur. Sir John Herschel, aussi bon physicien qu'astronome éminent, a l'idée de répéter plus en grand l'expérience de Saussure. Une boîte noire d'acajou d'une dimension considérable, et recouverte d'une *seule glace non mastiquée,* est placée dans un châssis ordinaire de jardinier, garni lui-même d'une seule vitre non mastiquée. Le thermomètre monte à l'eau bouillante et dépasse même de beaucoup ce terme de chaleur. Alors l'illustre physicien père de famille invite ses amis et ses enfans à un déjeuner où le soleil du solstice d'hiver remplacera les fourneaux ordinaires. Une pièce de bœuf assez forte avec des légumes et des assaisonnemens (je n'ose pas dire en bon français un *bœuf à la mode*) est introduite

dans la boîte, et elle en ressort au bout d'un temps convenable parfaitement cuite et fournissant *un régal agréable aux invités.*

Notre art de fabriquer les verres ardens n'a point encore fructifié pour remplacer par le soleil le bois qui manque à bien des contrées brûlées par un ciel sans nuages, et je me suis souvent étonné que dans les voyages d'Asie et d'Afrique une lentille à échelons n'ait pas paru un meuble fort utile dispensant souvent de provisions de bois ou de charbon difficiles à se procurer. A bord des vaisseaux, un grand appareil ardent serait certes utile et économique dans bien des cas. Dans les cours de physique, c'est une expérience qui attire toujours l'attention que celle de mettre un vase de fer-blanc au foyer d'un miroir ardent et de montrer sans feu de l'eau bouillant à gros bouillons.

Un des phénomènes les plus curieux de la nature, c'est la rosée, dont la production a lieu par les nuits *calmes* et *sereines*, quand les étoiles brillent de tout leur éclat. Ce n'est qu'avec la théorie de la chaleur rayonnante, et depuis moins d'un demi-siècle, qu'on a rendu raison de ce curieux dépôt d'humidité. Tout le monde sait que si, dans une étuve humide, on introduit un corps froid, il se dépose immédiatement de l'eau à sa surface. Les cristaux que l'on apporte au dessert sur nos tables l'hiver se ternissent momentanément de rosée. Il reste donc à savoir comment les corps terrestres sur lesquels la rosée se dépose se refroidissent pour provoquer le dépôt de l'humidité de l'air. Cette cause est évidemment le rayonnement vers les espaces célestes des corps terrestres placés dans un lieu découvert. Un corps de teinte foncée, par exemple une table d'ardoise, rayonnera beaucoup, se refroidira de même, et provoquera un abondant dépôt. Une tablette de marbre blanc se mouillera bien moins, une plaque de métal ne se mouillera pas du tout, car celle-ci ne rayonne que très peu. La circonstance du calme de l'air est essentielle, car si l'air était agité, il viendrait continuellement rendre par son contact de la chaleur aux substances soumises au rayonnement nocturne. Voilà donc le type de l'étude actuelle de la nature : découvrir, par un petit nombre de faits, les lois de la nature, et ensuite, par ces lois, rendre compte des autres phénomènes analogues. — Ces paroles sont de Newton. Dans la théorie de la chaleur rayonnante et dans ses mille applications, les physiciens modernes ont honorablement suivi les idées de ce puissant génie, auquel le nom de *grand*, dont on fait quelquefois précéder son nom, a cessé depuis longtemps d'ajouter aucun relief. Il est aussi inutile de dire le grand Newton que de dire le brillant soleil.

Nous avons déjà reproché à l'excellent ouvrage de Mme Somerville d'avoir introduit dans la géographie physique des notions de

géologie, de minéralogie, de botanique, d'histoire des animaux, qui semblent appartenir à la géographie ordinaire d'exposition ou à l'histoire naturelle. Ces notions, fort intéressantes en elles-mêmes, sont écrites d'un style si clair et si élégant, qu'il serait injuste de ne pas reconnaître qu'aucun autre ouvrage n'a aussi bien traité ces déductions de la science comparée. Voici un fait important qui ressort de l'énumération des espèces végétales et animales de chaque localité : c'est que, parmi toutes les acclimatations possibles, un très petit nombre a déjà eu lieu, et nous croyons qu'il n'existe aucune autre preuve plus forte de l'état tout à fait moderne de la surface actuelle de notre globe. Avant Lucullus, la cerise était inconnue dans l'Europe occidentale; l'abricot et la canne à sucre sont venus avec les croisades, la pomme de terre sous Louis XVI, presque à la fin du siècle dernier. On m'objectera qu'un célèbre écrivain fait, sous Louis XIV, dévaster par un sanglier un champ de pommes de terre : à cela je réponds qu'à l'imagination tout est permis pour *faire de la couleur locale;* mais ce chapitre des anachronismes botaniques nous mènerait trop loin de la géographie physique.

On aura dans le quatrième volume du *Cosmos* de M. de Humboldt un volume consacré uniquement à cette branche spéciale de la géographie. Le mérite de cet ouvrage pourra être différent de celui de Mme Somerville, mais il ne détruira pas la valeur du livre de la savante et modeste Anglaise. Il y a quelque chose de plus précieux qu'une pièce d'or, ce sont deux pièces d'or. Nous avons dit que, *sous la pression* non pas du *temps*, mais de l'*espace*, et par l'introduction de descriptions d'histoire naturelle locale, qui serviraient utilement de conclusion aux cartes physiques de l'atlas de Johnston, plusieurs parties de la *Géographie physique* avaient été réduites à un simple sommaire insuffisant. La théorie de l'arc en ciel est de ce nombre; l'auteur, qui est une mathématicienne de premier ordre, semble ne pas savoir tout ce que les travaux analytiques de l'illustre Airy et les expériences de MM. Galle, Miller, etc., ont ajouté à la théorie de ce brillant météore. Il en est de même de l'heureuse explication de l'anthélie due à M. Bravais. Toutefois, nous le répétons, dans le cadre trop restreint de deux petits volumes, comment renfermer des matériaux qui en exigeraient au moins le double? La *Géographie physique* de Mme Somerville vaut par ce qu'elle contient, sans préjudice de ce qu'une revue attentive des progrès de la science pourra introduire dans une nouvelle édition. Celle-ci est déjà la troisième, et certes une et même plusieurs réimpressions attendent encore cet intéressant et consciencieux ouvrage.

BABINET, de l'Institut.

FRA ANGELICO DA FIESOLE

SES NOUVEAUX BIOGRAPHES

ET

SES DISCIPLES EN TOSCANE.

I. — *Galleria dell' Accademia delle Belle Arti*, gravée sous la direction de M. Perfetti; Florence 1843-1847. — II. *Memorie dei più insigni Pittori, Scultori e Architetti domenicani*, par le père Marchese; Florence 1846. — III. *San Marco, illustrato nei dipinti del B. Giovanni Angelico*, par le même; Florence 1853.

Le temps n'est pas fort loin de nous où l'on dédaignait de remonter dans l'étude de l'art italien au-delà du siècle de Jules II et de Léon X, comme si aucune œuvre antérieure n'eût mérité d'être rapprochée des œuvres appartenant à la seconde phase de la renaissance. La régénération de la peinture et du goût à Florence ou à Rome semblait s'être accomplie sous une influence soudaine et par le seul fait de deux ou trois hommes miraculeusement inspirés : messies de l'art en quelque sorte, qui n'avaient pas eu de précurseurs. Cette ignorance systématique des premiers développemens de la peinture italienne n'est heureusement plus de mise aujourd'hui; il se produit en Italie même un mouvement curieux, qui aura pour résultat, nous l'espérons, de remettre en pleine lumière tous les points d'une histoire dont aucune phase n'est à négliger. Lorsque les chefs-d'œuvre du XVIe siècle ne nous apparaîtront plus isolés des essais qui les précédèrent, ils ne perdront rien de leurs droits à une immortelle admiration; ils auront seulement une signification nouvelle, une origine plus vraisemblable, et peut-être l'intelligence plus complète de ces chefs-d'œuvre ne sera-t-elle pas sans influence sur les destinées de l'art contemporain. Quant à l'histoire de la peinture, elle gagnera certainement à élargir ainsi son horizon. L'ancienne école florentine fera mieux comprendre Raphaël, qui fut l'harmonieux résumé d'une succession déjà longue de découvertes et de progrès. Il ne sera plus permis de méconnaître

dans les Donatello et les Verocchio les dignes maîtres de Léonard, et d'oublier ce que le plus indépendant des disciples, Michel-Ange lui-même, dut aux exemples de Luca Signorelli. *Le Jugement dernier* de la cathédrale d'Orviéto annonce et explique en effet la fresque de la chapelle Sixtine, comme certaines parties des *Essais* de Montaigne s'achèvent et prennent leur forme définitive sous la plume toute-puissante de Pascal.

Les grands peintres du XVIe siècle trouvèrent dans les travaux de leurs devanciers mieux que des erreurs à éviter; ils y trouvèrent aussi des leçons. C'est ce qu'il est permis de dire à présent sans crainte de scandaliser personne. Bien plus : auprès de beaucoup de gens, un pareil aveu ne serait déjà qu'une confession incomplète de la vérité. Dans le domaine des arts comme ailleurs, le propre des réactions est d'aboutir vite à l'exagération de leur principe. Dès qu'on se fut occupé des maîtres italiens primitifs, on n'accepta plus d'autres modèles, et, par un retour violent de l'opinion, on ne vit plus que les témoignages de la décadence de l'art là où chacun avait admiré les signes éclatans de sa renaissance. En Allemagne, toute une école s'est constituée qui prétend réduire les conditions de la peinture à l'imitation des formes et du style adoptés au moyen âge : noble école d'ailleurs, profondément spiritualiste et dont M. Overbeck est le chef respecté. L'entraînement n'a pas été aussi général en France, ni l'intolérance aussi manifeste. Pourtant, parmi les théoriciens de l'art comme parmi les artistes eux-mêmes, ce système rétrospectif a rencontré bon nombre de partisans; en ce qui concerne la décoration des édifices religieux par exemple, il a maintenant presque force de loi. Enfin, il n'est pas jusqu'à l'école anglaise, ordinairement si immobile dans ses tendances, qui ne se soit émue à son tour et n'ait eu ses *préraphaélites*. Les jeunes peintres qui s'intitulent ainsi ne se contentent pas de répudier le passé, et, — ce qui serait plus légitime encore, — les principes actuels de l'art national; ils nient les progrès faits en Italie après le Pérugin, tandis que des historiens et des critiques célèbrent à l'envi les maîtres dont les *préraphaélites* travaillent à s'assimiler la manière.

Seule, l'école italienne demeurait jusqu'ici en dehors du mouvement, bien qu'elle parût plus intéressée qu'aucune autre à y participer. Aujourd'hui elle y entre, non par des créations originales, mais par d'importans travaux historiques. Florence est le principal théâtre de ces études. C'est à Florence que nous voudrions nous placer pour apprécier, en regard des tentatives de l'école de peinture contemporaine, les recherches nouvelles sur l'art du XVe siècle en nous aidant de la publication qui les résume le mieux.

I.

Il y a quinze ans, dans cette ville de Florence où les artistes de tous les pays venaient s'informer et se convaincre, personne parmi les artistes nationaux ne songeait à prendre parti ni pour les peintres du moyen âge, ni pour les peintres de la renaissance; chacun jugeait suffisant de donner raison à M. Benvenuti, médiocre continuateur de David, transformé en chef d'école; à M. Bezzuoli, pâle talent dont toute l'originalité consiste dans le mélange du style académique français avec les habitudes de mise en scène du théâtre italien moderne. On applaudissait à *l'Entrée de Charles VIII*

du prétendu maître, sans prendre garde même aux infidélités historiques les plus évidentes, sans s'étonner le moins du monde que M. Bezzuoli eût négligé les monumens de l'époque, qui de toutes parts lui offraient des renseignemens, pour étudier à la Pergola le geste et le costume de ses héros. Dans un autre ordre de sujets, les exemples du passé semblaient plus méconnus encore. A l'exception de M. Marini, dont la manière un peu débile révèle au moins le respect des traditions, les peintres qui avaient à représenter quelque scène religieuse ne cherchaient des leçons ni sur les murs des cloîtres, ni dans les tableaux des galeries : tout se bornait pour eux à l'imitation du modèle vivant, à l'application des principes indigens du classicisme contemporain. La coupole de l'église San-Lorenzo à Florence, décorée par M. Benvenuti, la chapelle peinte à Santa-Croce par M. Sabatelli, montrent en quelles mains était tombé l'héritage des grands maîtres et ce qu'était devenue la peinture religieuse aux lieux mêmes où s'étaient succédé les plus beaux témoignages de sa gloire.

Cette indifférence qu'affichaient les artistes toscans pour leurs nobles aïeux, les historiens de la peinture la partageaient il y a bien peu d'années encore. La plupart des écrits publiés en Italie sont loin d'exprimer une vénération sérieuse pour les travaux de l'école primitive. De rares indications chronologiques, quelques anecdotes d'une authenticité douteuse, voilà les seuls secrets que l'on consentît à livrer sur les origines de la peinture italienne. En revanche, les détails relatifs aux artistes de la décadence abondaient dans ces écrits. Tout restait à dire sur les chefs de l'école : on n'avait su nous parler que de leurs successeurs dégénérés, et comme si ce n'était pas assez des injustices de l'histoire, quelques-uns de ces peintres secondaires, l'Albane et le Guide par exemple, devaient au hasard d'un nom euphonique le privilége d'attirer les hommages traditionnels de la poésie.

Beaucoup de points restaient donc à éclaircir dans cette histoire si compliquée des écoles italiennes, beaucoup d'erreurs subsistaient qu'il était plus que temps de détruire. La lumière commence à se faire, au moins en ce qui concerne les progrès successifs de l'école toscane. De l'autre côté des monts, on semble avoir enfin compris qu'il appartenait aux descendans des maîtres de rechercher les titres de ceux-ci, et, comme pour poser d'abord la question dans ses termes formels, une association de graveurs publia, il y a quelques années, à Florence, la série des tableaux conservés à l'Académie des Beaux-Arts. On sait que la collection de l'Académie offre les spécimens de l'art florentin à toutes les époques. Reproduire de telles œuvres, c'était transcrire les annales mêmes de cet art, c'était aussi résumer en quelques traits l'histoire nationale tout entière, car les grands artistes et le caractère de leurs travaux répondent en Toscane, plus manifestement que partout ailleurs, aux diverses phases du développement social. L'essor de Cimabue coïncide avec les premiers élans de la civilisation. Expression exacte de la religion et des mœurs contemporaines, les peintures de Giotto respirent une sombre grandeur, et plusieurs générations d'élèves continuent l'austère manière du maître jusqu'à l'époque où l'énergie de la foi disparaît avec la rigueur des institutions politiques. A ce moment l'art se modifie, mais sans se transformer encore complétement. Il a une physionomie plus familière, une allure moins obstinément raide dans les œuvres des peintres nés à la fin du XIVe siècle;

celles de Masaccio introduisent le goût du mouvement et de la vie; enfin, lorsque le culte de l'antique est devenu une seconde religion de l'état, lorsque l'influence des platoniciens amis de Laurent s'exerce en regard de l'autorité de Savonarole, la correction du style vient s'ajouter à l'élévation du sentiment. Bien peu après s'ouvre une période nouvelle où les maîtres du XVIe siècle luttent entre eux de chefs-d'œuvre; mais, au milieu des bouleversemens politiques, l'école est, elle aussi, livrée à l'anarchie. L'unité des tendances ne se retrouve plus dans les créations de fra Bartolommeo, d'Andrea del Sarto, de Michel-Ange. Elle reparaît, — on sait à quel prix, — chez les élèves de ce grand homme, asservis à son joug comme à celui des Médicis. Puis durant cinquante années les murailles des églises et des palais de la Toscane se couvrent de compositions avant tout fastueuses, au style enflé, aux formes excessives : témoignages sans nombre de l'abaissement de l'art, de la corruption des mœurs de la patrie et de l'opulente vanité de ses tyrans. La décadence de la peinture suit d'un pas égal la décadence nationale, et lorsque, sous les derniers Médicis, Florence énervée s'endort dans la sensualité, l'art achève de se matérialiser et tombe par l'abus du procédé dans l'extravagance, l'opprobre et la mort.

S'il suffit d'examiner les planches gravées d'après les tableaux de l'Académie pour concevoir une idée générale de la marche de l'école florentine, on ne saurait néanmoins trouver dans ce recueil tous les élémens nécessaires à l'étude approfondie de chaque époque. Les notices qui accompagnent les estampes ne contiennent que des indications succinctes, des aperçus dépourvus parfois de justesse et le plus souvent de nouveauté, et ce qui a trait en particulier aux peintres primitifs n'est pas de nature à relever beaucoup leur mérite. N'importe : la voie était ouverte et l'attention rappelée en Italie sur des œuvres si longtemps, si injustement négligées. Une critique plus sagace et des investigations plus patientes allaient achever de mettre en relief ce que l'on venait de dévoiler à demi. Encore quelques efforts, et les vrais promoteurs de la renaissance rentraient en possession de leur gloire.

Parmi ces illustres oubliés, fra Angelico da Fiesole méritait d'être rendu l'un des premiers sans doute à l'admiration et au respect. Jamais artiste ne se révéla dans des ouvrages plus sincères, et peut-être aucun des grands maîtres ne se montre-t-il aussi ingénument spiritualiste, aussi profondément convaincu. Comment ce talent si pur a-t-il pu être méconnu pendant tant d'années! comment le souvenir d'une pareille vie se réduisait-il, même à Florence, au souvenir de quelques faits sans vraisemblance ou sans valeur, et n'a-t-on pas le droit de s'étonner qu'un des hommes qui honorent le plus l'art italien ait attendu jusqu'à ce jour le tribut payé de tout temps en Italie à des artistes médiocres? Quoi qu'il en soit, des mains pieuses ont enfin recueilli les matériaux d'une biographie complète de fra Angelico. Dans le monastère où avait vécu celui-ci et que les chefs-d'œuvre de son pinceau ornent encore, un autre fils de saint Dominique a étudié sous sa double physionomie cette chaste figure. En publiant ses *Mémoires sur les artistes dominicains* et bien peu après *le Couvent de San-Marco*, le père Marchese vengeait d'une longue indifférence la mémoire d'un saint religieux de son ordre et restituait sa place à l'un des chefs de l'école toscane.

Quoi de plus juste et de plus opportun? Remettre sous les yeux des artistes

florentins les créations admirables de fra Angelico, et proposer en exemple à des hommes volontiers au repos une vie si bien remplie et si féconde, c'était, en ressuscitant le passé, travailler utilement à réformer le présent. C'était faire implicitement le procès aux habitudes actuelles de l'école, c'était aussi, pour le père Marchese, renouer dignement les nobles et laborieuses traditions des anciens cloîtres; car dans les couvens de l'Italie aussi bien que dans les ateliers, une sorte de langueur intellectuelle avait succédé depuis longtemps à cette prodigieuse activité qui influença si puissamment la vieille civilisation italienne. La publication des ouvrages du père Marchese est donc un fait notable. C'est une louable tentative pour remettre en communication intime l'esprit du cloître et l'esprit séculier. Peut-être gagneront-ils beaucoup l'un et l'autre à s'associer plus étroitement et à se confondre dans un même mouvement de retour vers le passé. En tout cas, et quel que puisse être le succès des efforts de l'auteur des *Mémoires sur les artistes dominicains* et de *San-Marco*, — efforts très peu encouragés, dit-on, à Florence, et qui auraient eu pour l'écrivain des conséquences au moins imprévues, — une lacune considérable dans les annales de l'art florentin a été comblée, la vie d'un grand peintre a été retracée avec un soin consciencieux, et lors même que les travaux du père Marchese demeureraient sans action sur l'avenir de l'école toscane, ils auront servi du moins à rajeunir ou à confirmer sa vieille gloire. Pour que nous puissions à notre tour apprécier l'importance du rôle de fra Angelico dans l'histoire de cette école, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur les commencemens de la peinture à Florence et sur les travaux accomplis par les prédécesseurs immédiats du maître.

Après la première impulsion donnée à l'art par Cimabue et si puissamment continuée par Giotto, les productions des peintres florentins présentèrent longtemps un aspect à peu près uniforme, comme si les élèves des deux maîtres et leurs propres disciples avaient jugé tout progrès désormais impossible. L'un de ces artistes, et le seul de l'époque qui ait écrit sur la peinture, Cennino Cennini, nous a laissé un traité qu'il n'a composé, dit-il, au terme de sa vie, que pour initier quiconque veut devenir peintre aux découvertes de Giotto, découvertes léguées par celui-ci à Taddeo Gaddi, qui à son tour en confia le secret à Agnolo, maître de Cennini. Ce sont donc les enseignemens mêmes de Giotto que, près d'un siècle après la mort du chef de l'école, Cennini propose à une quatrième génération d'élèves. A ses yeux, toute réforme tentée dans l'art ne serait guère moins blâmable qu'une hérésie religieuse, et, n'admettant pas qu'il y ait chance de salut pour un artiste en dehors des principes actuellement établis, il met fin à son livre en priant « Dieu, la sainte Vierge et l'évangéliste saint Luc, premier peintre chrétien, de permettre à ceux qui liront ce traité de l'étudier avec fruit et d'en retenir à jamais les préceptes. »

Cependant les disciples de Giotto n'avaient pas tous, malgré leurs scrupules et leur foi dans l'infaillibilité du maître, imité les formes de son style sans quelque modification involontaire. Une sorte de variété s'était parfois introduite dans l'unité des œuvres de l'école. A côté des peintures de Simone Memmi, de Taddeo Gaddi, peintures exécutées, il est vrai, sous le regard même de Giotto, celles de Puccio Capanna, de Stefano Fiorentino et de quelques autres laissent voir les indices d'une certaine émancipation; mais nulle

part ces écarts de la règle commune ne dégénèrent en insubordination formelle : jamais, chez les membres de l'austère famille des *Giotteschi*, — pour nous servir de l'expression consacrée en Italie, — l'oubli des dogmes fondamentaux n'aboutit directement au schisme. Seul entre tous, Andrea Orgagna poussa presque jusqu'à la révolte ses tentatives d'indépendance, et se sépara de ses contemporains par l'originalité de sa manière. Tandis que ceux-ci figuraient des saints dans un ordre et des attitudes invariables, ou qu'ils traitaient suivant les données de composition traditionnelles des sujets tirés des livres sacrés, il osa concevoir à un point de vue nouveau et philosophique l'enseignement de la religion par la peinture. Son *Triomphe de la Mort*, au Campo-Santo de Pise, n'offre en effet ni le tableau des scènes du Calvaire, ni les types ordinaires des apôtres de la foi. Dans cette allégorie étrange, on vit pour la première fois les passions, les misères et les vertus humaines exprimées par des personnages pour la plupart sans nom historique, sans consécration de sainteté : œuvre à la fois admirable et repoussante, où le goût pour les réalités les plus effroyables se mêle à des aspirations sublimes, où rayonnent l'idéal et la poésie, où l'horrible, l'immonde même, n'a pas de voiles. Rien n'arrête l'audace de cet âpre pinceau. Il use de tous les contrastes, il veut tout définir et tout peindre, depuis la farouche énergie du désespoir, dans un groupe de misérables implorant la Mort, qui se détourne d'eux, jusqu'aux voluptés de la vie chez de jeunes seigneurs dont les visages rians vont blémir sous la faux. Ici, quelques cavaliers, que les hasards de la chasse ont conduits dans un coin de forêt où gisent des cadavres rongés par de hideux reptiles, contemplent d'un œil épouvanté ce spectacle de la décomposition à ses degrés divers, et songent en frissonnant à ce qui adviendra d'eux-mêmes. Là, des religieux et des ermites attendent dans la piété de leurs méditations, et les regards tournés vers le ciel, que l'heure soit arrivée où ils appartiendront à la Mort. Enfin, au-dessus de ces scènes terrestres, des anges transportent les âmes devant le juge qui décidera du sort de leur éternité. Dans le *Triomphe de la Mort*, comme dans ses autres ouvrages, Orgagna ne se montre pas seulement novateur par la pensée; l'ampleur inusitée de sa touche et la souplesse de son style attestent aussi des progrès d'un autre ordre, et assignent à ce hardi talent une place à part parmi les héritiers de Giotto; mais comme Orgagna n'eut pas d'imitateurs, il ne fit que discontinuer momentanément les traditions et la manière vénérées. La chaîne se renoue bientôt aux mains d'Agnolo Gaddi et du Giottino, à qui le respect du nom de son aïeul et le souvenir de son maître imposaient comme un devoir le strict maintien des doctrines primitives.

Ainsi, jusqu'à la fin du XIVe siècle, les peintres florentins semblent tous animés du même esprit et dévoués à la même cause. L'expression de ce dévouement varie seule et rarement, suivant les inclinations particulières; mais ce qu'on veut toujours avec une même passion, c'est suivre la voie tracée d'abord par les réformateurs, et afin de la défendre contre tout envahissement, maîtres et élèves s'associent dans un long et ardent effort. Si, pour déterminer le caractère d'une pareille entreprise, il était permis de réunir deux groupes d'hommes séparés par la différence des âges et des travaux, mais rapprochés du moins par leurs convictions énergiques, nous oserions comparer ces artistes de foi profonde aux jansénistes français du XVIIe siècle, et voir dans la

vieille école florentine une sorte de Port-Royal de la peinture italienne. Rigide fondateur de la secte, Cimabue n'en est-il pas à quelques égards le Saint-Cyran? Par l'importance de son rôle et son attitude de chef, Giotto mérite, comme Arnauld, d'être reconnu grand entre les hommes d'élite qui l'entourent. L'élan d'Orgagna, et ce qu'il garde d'irrégulier et de personnel sous la discipline, ont quelque analogie avec l'emportement de piété et la soumission fougueuse d'Antoine Lemaistre. Enfin, parmi les personnages secondaires, il n'est pas jusqu'au modeste Fontaine dont on ne puisse retrouver le type dans Cennino Cennini. Par un sentiment de vénération pour la gloire de ceux qui furent leurs maîtres, ces deux humbles disciples ne songent, en prenant la plume, qu'à propager les enseignemens qu'ils ont reçus, et si, en écrivant ses *Mémoires*, Fontaine s'attendrit au souvenir des vertus et des talens d'Arnauld et de Sacy, il y a aussi quelque chose de touchant dans le respect avec lequel Cennini dédie son livre « à la mémoire de Giotto, le meilleur peintre qui fut jamais, — à celle de Taddeo, qui eut l'honneur d'être son filleul et son élève, — à la mémoire d'Agnolo de Florence, digne des leçons de ces grands artistes. »

A l'époque où Cennini s'efforçait ainsi de conserver intact le dépôt qui lui avait été confié, quelques jeunes peintres essayaient de se créer d'autres règles, ou plutôt ils n'acceptaient les règles anciennes qu'à condition d'en assouplir et d'en développer le sens. Dans les travaux de ces nouveaux maîtres, l'art religieux n'avait plus pour élément unique la majesté des intentions et du style. Quelque chose de tendre et d'ému commençait à se substituer à l'austérité inflexible des *Giotteschi*, et sans perdre leur élévation accoutumée, les productions de l'école florentine respiraient une sorte de grâce sévère et une délicate simplicité. Au commencement du XVe siècle, le progrès était manifeste dans tous les arts. Déjà, sous le ciseau de Ghiberti et de Donatello, naissaient quelques-uns des chefs-d'œuvre qui ont immortalisé le sculpteur des portes du Baptistère et le sculpteur du *Zuccone* et de *Saint-George*. Brunnelleschi, étudiant à Rome les monumens antiques, préparait avec une application opiniâtre la régénération de l'architecture, et trouvait dans l'entêtement de son génie le secret de compléter l'entreprise d'Arnolfo di Lapo, entreprise dont l'achèvement avait été jugée impossible, et que couronna pourtant le dôme prodigieux de la cathédrale de Florence. Masolino da Panicale peignait dans l'église del Carmine ces fresques que l'on admire encore même à côté des fresques de Masaccio et de Filippino Lippi. Peintre bizarre, mais profondément savant, Paolo Ucello, en exécutant ses tableaux monochromes, enrichissait l'art d'une découverte nouvelle et précisait les règles de la perspective, tandis que le moine camaldule Lorenzo cherchait au fond de son couvent de Santa-Maria-degli-Angeli à ajouter les finesses du coloris à la fermeté du dessin.

Cependant les œuvres d'un autre religieux commençaient à émouvoir Florence plus qu'aucune de celles qui s'étaient produites à cette époque. Le suave talent de fra Angelico venait de se révéler dans des morceaux empreints d'un sentiment pathétique tout nouveau, d'une incomparable délicatesse : au moment où s'ouvrait pour l'art florentin une seconde ère de progrès et d'éclat, le nom d'aucun peintre ne semblait promis à la gloire plus sûrement que celui du jeune dominicain. C'est qu'en effet ce nom résume et

personnifie mieux que tout autre les tendances et le mouvement de l'école après les derniers efforts de résistance des *Giotteschi*, avant les premiers succès de la révolution encouragée par les Médicis. Tel est le rôle du maître dont le père Marchese nous a raconté les travaux. Nous connaissons maintenant le milieu où s'est produit fra Angelico : c'est sa vie même qu'il faut interroger.

II.

Fra Angelico da Fiesole, ou plutôt Giovanni Guido, était né en 1387 à Vicchio, petit village du Mugello, situé à vingt milles de Florence et voisin du hameau où Giotto avait vu le jour cent onze ans auparavant (1).

Le père de Giovanni était laboureur, et peut-être, comme le berger de Vespignano, l'enfant de Vicchio se livra-t-il d'abord à quelques obscurs essais d'imitation, tandis que paissaient les chèvres confiées à sa garde. Qui fut pour lui un autre Cimabue? C'est ce qu'on ignore et ce qu'il est même impossible de conjecturer; mais ne serait-on pas autorisé à dire que l'aspect du pays où s'écoula l'enfance des deux grands peintres eut sur le caractère de leur talent une action positive, bien que d'espèce fort dissemblable? Les lignes robustes, l'effet imposant des montagnes du Mugello, auront laissé dans l'âme de Giotto, accessible surtout au sentiment de la majesté divine, des images éternelles de grandeur et de force, tandis que, plus portée à adorer Dieu dans sa mansuétude qu'à l'envisager dans sa colère, l'imagination de Giovanni s'est pénétrée de la poésie plus douce que respire aussi cette nature. Dans ces belles vallées de l'Apennin qu'habitent à la fois les aigles et les cygnes, où l'un n'avait contemplé que cimes altières et vastes solitudes, l'autre devait se plaire aux lieux fleuris et abrités; mais, diversement sollicités par l'idéal, tous deux reçurent au sein de la même contrée des impressions qui ne s'effacèrent plus.

Cette influence des souvenirs est surtout sensible dans les ouvrages que Giovanni produisit à Florence au commencement de sa carrière. Ce fut en ornant de miniatures des livres de chœur et des missels, qu'il annonça d'abord l'onction de sa pensée et la finesse exquise de son talent. On sait l'extension qu'avait prise en Italie, antérieurement au XVe siècle, l'art de la peinture sur vélin, art d'origine allemande, dit-on, ou peut-être française, comme celui de la peinture sur verre. Les Oderigi da Gubbio, les Franco Bolognese, dont parle Dante, s'y étaient autrefois distingués, et depuis lors nombre de

(1) Les rares biographes de fra Angelico, et Vasari entre autres, se méprenant sur le sens de l'addition à son nom de ces deux mots *da Fiesole*, y ont vu une indication suffisante du lieu de naissance du peintre. Le père Marchese fait justice de cette erreur en publiant pour la première fois une pièce tirée des chroniques manuscrites du couvent de San Domenico à Fiesole, couvent où Giovanni reçut l'habit et où il passa une grande partie de sa vie. Cette pièce porte expressément, avec la date de la vêture : *Iohannes, Petri de Mugello, natus iuxtà Vicchium*, etc. Les mots *da Fiesole* ne doivent donc rappeler que le long séjour fait par l'artiste dans le monastère construit au pied de la ville. Quant au surnom d'*Angelico*, qui caractérise à la fois le génie et les vertus de fra Giovanni, « il lui fut imposé, dit le père Marchese, par la vénération des peuples. » Reste à savoir s'il faut entendre ici par « peuples » les contemporains ou la postérité.

grands maîtres ne l'avaient pas jugé indigne des prémices ou de la maturité de leur génie. Plus qu'aucun autre, Giovanni devait être séduit par un genre de travail qui lui laissait toute liberté pour retracer les objets aimés de ses premiers regards, les oiseaux, les insectes diaprés, les arbrisseaux et les fleurs, hôtes ou parure de la contrée natale. Aussi les pages qu'a embellies sa main offrent-elles un mélange singulier de naïveté et de puissance, un témoignage également expressif des goûts ingénus de l'enfance et des aspirations déjà sublimes de la virilité. Des scènes de la Passion, des figures de saints, traitées avec une véritable grandeur, ont pour cadre des guirlandes le long desquelles se jouent des chardonnerets, des lézards, des papillons; des plantes délicates fleurissent au pied de la croix ou autour du sépulcre. On dirait que par l'alliance de ces moyens sans corrélation apparente, l'artiste a voulu faire un double appel à la dévotion des hommes, et qu'en regard des souffrances auxquelles un Dieu se condamna pour nous, il a jugé bon de montrer les joies pures et les richesses innocentes qu'il nous donne.

Après ces doux essais, qui reflètent à la fois les premières lueurs de son imagination et les instincts de sa piété, Giovanni osa entreprendre des travaux plus considérables, bien que d'une dimension assez restreinte encore, et il peignit pour les autels de plusieurs églises des dyptiques, des tabernacles, dont on conserve quelques fragmens à Florence et dans d'autres villes de la Toscane. Sa réputation s'étendit rapidement, et si à cette époque il avait recherché avant tout l'éclat des succès et la fortune, « il lui était facile, dit Vasari, de vivre dans une situation brillante et de gagner ce qu'il aurait voulu; » mais, soit que la pratique de l'art tel qu'il le comprenait lui parût incompatible avec la vie dans le monde, soit que quelque mystérieuse douleur l'eût surpris au début de cette vie même, il se réfugia à vingt ans dans un cloître, et reçut en 1407 l'habit de dominicain.

Peut-être a-t-on lieu de s'étonner que Giovanni ait choisi pour entrer en religion la règle de saint Dominique, puisque les hommes soumis à cette règle devaient, dans la pensée du fondateur, se consacrer spécialement à la prédication. Il est permis de dire toutefois que lui aussi travaillait à évangéliser les peuples dans le langage qui lui était propre, et que, par la portée de ses œuvres, il justifiait son titre de *prêcheur* aussi bien que le plus éloquent de ses frères. Nombre d'artistes d'ailleurs avaient précédé Giovanni dans l'ordre des dominicains, et à Florence même fra Sisto et fra Ristoro, les savans constructeurs de Santa-Maria-Novella, avaient dès le XIIIe siècle donné un exemple qu'allaient suivre dans les siècles à venir tant de peintres, d'architectes et de sculpteurs. Les *Mémoires* du père Marchese, en recueillant ces noms inégalement célèbres, prouvent qu'à toutes les époques et dans tous les pays les artistes de profession rencontrèrent parmi les fils de saint Dominique des maîtres, des rivaux ou des élèves. Depuis fra Bartolommeo, dont les conseils achevèrent de former Raphaël, jusqu'au Français Guillaume de Marcillat, l'un des plus habiles peintres-verriers de son temps; depuis l'architecte fra Giocondo, qui poursuivit la construction de Saint-Pierre de Rome, jusqu'au Flamand frère François, qui termina le Pont-Royal à Paris, bien des talens se développèrent dans des asiles pareils à celui que Giovanni s'était choisi.

Le nouveau dominicain et son frère aîné Benedetto, qui avait comme lui

renoncé au monde (1), furent d'abord envoyés à Cortone, d'où ils revinrent au bout d'une année habiter le monastère de San-Domenico, bâti depuis peu au pied de la colline de Fiesole. Saint Antonin y avait précédé fra Giovanni, et ce fut dans cette retraite que les deux jeunes gens, honneur futur de l'épiscopat et de l'art florentins, se lièrent d'une amitié qui dura autant que leur vie. Pendant son premier séjour à San-Domenico, fra Angelico da Fiesole, — nous le nommerons dorénavant ainsi, — peignit pour l'église du couvent plusieurs tableaux, dont l'un, représentant la Vierge entourée de saints dominicains, se voit encore aujourd'hui dans le chœur. Œuvre de la jeunesse du maître, cette peinture est, sous le rapport du dessin et de la couleur, inférieure sans doute à celles qu'il exécuta plus tard; néanmoins le sentiment exquis qui caractérise l'ensemble de sa manière se révèle déjà ici sans effort, sans nulle hésitation. En général, les tableaux de fra Angelico n'ont pas tous le même mérite, à ne considérer que le travail matériel; mais comme ils émanent d'une inspiration toujours égale, ils n'offrent entre eux d'autre différence que celle qui résulte de l'expérience plus ou moins grande des ressources de la palette. Dès ses premiers essais, l'artiste avait trouvé le style qui convenait le mieux à l'expression de sa pensée. Il ne fit ensuite qu'épurer les formes de ce style, et fort contrairement à Raphaël, à Andrea del Sarto, à d'autres grands maîtres qui prirent à tâche de se démentir aux-mêmes et de renier leur foi primitive, il demeura, dans tout le cours de sa vie, invariablement fidèle aux mêmes principes, au même idéal, à la même méthode d'exécution. Aussi est-il difficile, à cause de cette uniformité même, d'assigner aux divers tableaux de fra Angelico une date certaine : on ne peut qu'essayer de la fixer en subordonnant l'ordre des travaux du peintre à celui de ses déplacemens successifs. Qu'importe après tout la solution de ces questions chronologiques? Quand il resterait démontré que les tableaux qui ornent aujourd'hui les églises de Pérouse et de Cortone ont été peints de 1410 à 1418, parce que, durant cette période, les dominicains de Fiesole, expulsés du territoire de la république, trouvèrent dans ces deux villes un asile contre la persécution; quand, d'autre part, on réussirait à prouver que le *Couronnement de la Vierge*, placé au musée du Louvre, est, ainsi que la plupart des œuvres capitales du maître, d'une date postérieure à celle de son retour à Fiesole, nous ne voyons guère ce que le succès de pareilles recherches ajouterait à la gloire de fra Angelico. Les *Mémoires* du père Marchese témoignent à cet égard d'un excès de scrupule, et si opportun que parût être au point de vue historique un classement méthodique des travaux successivement accomplis, il eût été plus à propos encore de déterminer leur physionomie générale et d'insister sur leurs beautés. Il semble que le père Marchese ait voulu avant tout retrouver et produire des titres, et rappeler aux peintres contemporains les principes de l'art par des faits plutôt que par des leçons d'esthétique. Un conseil donné sous cette forme réservée à des es-

(1) Ce Benedetto fut un miniaturiste distingué, si l'on en juge par quelques ouvrages qui lui sont attribués, et que possède le couvent de San-Marco à Florence. Il paraît qu'en outre il excella dans la calligraphie. « Fra Benedetto était plus habile qu'aucun autre à écrire des livres de chœur notés pour le chant, » dit la chronique de San-Domenico de Fiesole.

prits indifférens ou prévenus perd en partie son autorité, et court risque de n'être compris qu'à demi. Le talent de fra Angelico, tout intelligible qu'il est, a au premier abord un caractère de vétusté qui peut amener quelque méprise, et le mieux eût été d'expliquer ce talent, au lieu de le proposer presque sans commentaires en exemple.

Lorsqu'on examine attentivement les œuvres de fra Angelico, on reconnaît dans toutes, à quelque moment qu'elles aient été produites, une extrême simplicité de procédé, une virginité de touche et d'expression qui atteste la merveilleuse délicatesse du pinceau, en un mot un goût d'exécution si sobre, que cette exécution même a quelque chose d'immatériel. Peintre spiritualiste par excellence, fra Angelico, en traçant chacune de ses figures, cherchait moins à représenter les formes palpables d'un corps qu'à faire pressentir une âme sous une enveloppe transparente pour ainsi dire, et le dessin et le coloris, au moyen desquels il a traduit sa pensée, offrent non l'imitation exacte, mais l'image des couleurs et du dessin réels. Aussi les sujets qu'il traite de préférence appartiennent-ils à un ordre surnaturel, à une sphère de sentimens au-dessus du fait humain et de la vie : le *Couronnement de la Vierge* par exemple, — scène céleste qu'il a peinte vingt fois peut-être en variant sans cesse l'aspect et les détails, et *le Jugement dernier*, où la place qu'il réserve à l'expression de la béatitude est toujours beaucoup plus grande que la place laissée à l'esquisse des châtimens. En faisant ainsi deux parts inégales, l'artiste mesurait bien ses forces, et se montrait docile aux inclinations de sa piété. Cette imagination aimante se refusait aux conceptions terribles; ce regard, constamment tourné vers le ciel, ne pouvait s'abaisser sur les hôtes de l'enfer sans se souvenir encore des visions angéliques, et si effrayans qu'ils veuillent paraître, si monstrueuses que soient leurs formes, les démons de fra Angelico gardent je ne sais quelle physionomie placide que les damnés à leur tour ne peuvent dépouiller au milieu des flammes. Mais que l'on jette les yeux sur les autres parties du tableau : tout émeut le cœur et ravit l'intelligence, tout est grâce, poésie, amour. Michel-Ange le disait, et certes on ne soupçonnera pas chez lui la partialité d'un disciple : « Il faut que ce bon moine ait visité le paradis, et qu'il lui ait été permis d'y choisir ses modèles. » Comment en effet expliquer par l'étude de la réalité ces créations si déliées et si pures, et ne croirait-on pas que ces types éthérés ont été révélés à l'extase? Quelle autre origine attribuer, par exemple, au *Jugement dernier* que possède aujourd'hui l'Académie des Beaux-Arts à Florence, œuvre incomparable, plus digne qu'aucun tableau de l'époque d'être reproduite par le burin, et que cependant les graveurs de la *Galerie de l'Académie* ont cru pouvoir exclure de leur publication?

Bien que les tableaux de fra Angelico aient avant tout un caractère de beauté abstraite et une apparence presque immatérielle, les conditions positives de l'art ne laissent pas d'y être soigneusement observées. Les lignes générales, peu exactes il est vrai quant aux proportions relatives des groupes, attestent dans la partie architecturale une connaissance profonde de la perspective, et ce mérite, fort ordinaire aujourd'hui, était assez rare encore au XVe siècle pour que l'on sache gré à l'artiste de l'avoir eu l'un des premiers. Le coloris, plus harmonieux en général que le coloris des peintres de l'époque, a aussi plus de vérité et de délicatesse, et si le dessin manque d'ampleur,

il est, dans les draperies surtout, d'une finesse et d'une précision inimitables. Je me trompe : on réussira peut-être à s'assimiler ce goût de dessin, et depuis quelques années plus d'une tentative en ce genre s'est accomplie non sans succès; mais en imitant ainsi fra Angelico, qu'aura-t-on fait de plus que de copier les surfaces de sa manière? Se sera-t-on pour cela approprié le fonds même, le sentiment dont cette manière n'est que l'expression naïve? et parce qu'on aura ajusté des figures conformément aux exemples du maître, devra-t-on se tenir pour inspiré comme lui? N'accusons pas toutefois trop sévèrement ce zèle d'imitation; dans quelques cas, il est autorisé pour le moins par la perfection absolue de certains types et par l'impuissance où l'on est de trouver ailleurs des modèles. Ainsi le moyen de représenter des anges sans adopter comme une tradition authentique en quelque sorte la tradition de fra Angelico? Fra Angelico est le peintre des anges comme Raphaël est le peintre des vierges. Tout artiste qui prétendra dénaturer les formes déterminées par les deux maîtres court risque d'ôter à son œuvre sa signification essentielle, et de nous montrer seulement de beaux jeunes gens ailés ou une chaste jeune fille là où nous aurions voulu reconnaître les esprits bienheureux et la Madone?

Le *Jugement dernier* et les autres tableaux que le pieux artiste peignit probablement pendant son séjour à Fiesole ne sauraient, quelle que soit leur perfection, donner une idée complète de ce talent et en accuser toute la portée. Fra Angelico, nous l'avons dit, n'eut qu'une méthode et demeura jusqu'à la fin de sa vie fidèle aux convictions de sa jeunesse; mais dans l'exécution de peintures murales, cette méthode devait se modifier quelque peu en raison même des lois du travail, et les fresques du maître, tout en rappelant ses œuvres précédentes pour le fond des intentions et le style, sont touchées d'une main plus énergique et avec une sûreté de pratique plus évidente. Cette seconde phase du talent de fra Angelico date du moment où celui-ci vint avec ses frères s'installer à Florence.

Vers la fin de 1436, les dominicains de Fiesole avaient une seconde fois quitté leur couvent, mais non plus comme au commencement du siècle pour l'exil et la persécution; ils allaient prendre possession de la vaste demeure que leur offrait la libéralité intéressée de Côme de Médicis, jaloux d'enchaîner par la reconnaissance des hommes dont l'ascendant eût pu être funeste au succès de sa politique. Côme avait dans ce dessein sollicité et obtenu du pape Eugène IV la permission de donner aux religieux de Fiesole les terrains de San-Marco, où se trouvait déjà un monastère que l'un des plus célèbres architectes de l'époque, Michelozzo Michelozzi, eut ordre de réédifier. Certes, en construisant à grands frais cette retraite qu'il croyait ne peupler que d'amis, le *père de la patrie* ne se doutait pas qu'il préparait un asile au plus redoutable ennemi de sa famille, au *terribil frate* à la voix duquel le peuple devait un jour chasser les Médicis. Cependant il n'y avait pas encore de Savonarole parmi les dominicains; personne ne devinait les projets de Côme, cachés sous sa munificence, et l'on ne voyait en lui qu'un protecteur zélé, un bienfaiteur de ses concitoyens. Conduits par saint Antonin, alors prieur, les religieux de Fiesole vinrent donc s'établir au couvent de San-Marco, et l'édifice n'était pas complétement terminé, que fra Angelico entreprenait la série des fresques qui le décorent : travail immense et qui cependant fut mené à fin en quel-

ques années, sans le secours d'aucun aide et sans faire obstacle à l'achèvement d'un nombre considérable d'autres peintures.

Les talens et la fécondité prodigieuse de fra Angelico l'avaient depuis longtemps déjà rendu célèbre, mais les fresques (1) de San-Marco mirent le sceau à sa réputation. Les tableaux de lui qu'on avait vus jusque-là étaient en général d'une dimension restreinte, et la proportion des figures n'y dépassait pas d'ordinaire un pied ou deux; il ne s'était pas encore essayé dans la peinture murale, si ce n'est en de fort rares occasions, à Cortone et à Fiesole. Néanmoins, en traçant sur les murs de son couvent des figures d'une proportion tantôt presque égale, tantôt supérieure à celle du corps humain, en usant à peu près pour la première fois de moyens matériels qui nécessitent un assez long apprentissage, il prouva avec éclat que cette tâche nouvelle n'avait ni déconcerté sa pensée, ni intimidé son pinceau. La plupart des cellules de San-Marco, les dessus de porte du premier cloître et jusqu'à des corridors obscurs sont ornés de compositions variées à l'infini, bien que les mêmes sujets les aient le plus souvent inspirées. *Le Crucifiement, l'Annonciation, le Couronnement de la Vierge,* — ce sujet aimé entre tous, — telles sont les données que choisit ordinairement fra Angelico et qu'il rajeunit avec une incroyable abondance d'idées et de sentimens; mais de toutes ces fresques la plus importante, si ce n'est la plus belle, est celle qui couvre une des parois de la salle du chapitre, et qui représente le supplice et la mort du Christ.

Au pied de la croix se groupent en première ligne les saints personnages témoins, selon l'Évangile, de l'agonie du Sauveur, puis les fondateurs d'ordres religieux et une multitude de saints de tous les temps et de tous les pays que, par un sentiment de vénération qui justifie l'anachronisme, fra Angelico a réunis sur le Calvaire. Tous les regards sont tournés vers le Christ, tous les visages expriment la douleur et la foi; mais cette expression de la ferveur et de la désolation communes se modifie suivant le caractère ou le génie de chacun. Violente sur les traits de saint Jérôme, elle semble méditative sur ceux de saint Thomas d'Aquin; saint Augustin écrit d'une main passionnée sous ce sang qui l'enseigne, à côté de saint François adorant en extase les plaies divines dont il porta les marques. Graves et recueillis, des docteurs de l'église étudient le mystère qu'il leur appartiendra d'expliquer, tandis que baignés de larmes ardentes, saint Romuald, saint Gualbert et d'autres anachorètes vouent à la pénitence leur vie d'abord profane et dissipée. Ne croirait-on pas, à voir ce tableau si profondément pathétique des scènes suprêmes de la Passion, que fra Angelico a épuisé là toutes les ressources de son imagination, et qu'il ne lui restera plus qu'à se copier lui-

(1) Nous employons ce mot faute d'autre, dans le sens de peinture sur mur et non dans son sens littéral. On sait que la fresque est un genre de peinture exécutée sur un enduit frais, *a buon fresco*. La plupart des ouvrages de fra Angelico à San-Marco étant peints en partie ou retouchés *a tempera*, — sorte de gouache sur un fond sec, — ne sont pas, à proprement parler, des fresques. Il est permis cependant de les qualifier ainsi en s'autorisant de l'usage : usage général même en Italie, et auquel se sont presque toujours conformés en pareil cas les historiens de l'art, depuis Vasari jusqu'au père Marchese.

même, lorsqu'il entreprendra encore une fois de traiter un pareil sujet? Rapprochez cependant du *Calvaire* de San-Marco *la Déposition de Croix*, aujourd'hui dans la galerie de l'Académie, et, sauf l'analogie du style, vous ne reconnaîtrez rien de ce qui a frappé vos yeux. Pas une figure, pas un geste qui n'ait un accent imprévu, une intention entièrement neuve. Dans les deux compositions, fra Angelico n'avait à représenter que des disciples en pleurs autour du cadavre de leur maître : de ce principe uniforme il a su tirer les effets les plus dissemblables, également justes pourtant et si hautement significatifs, qu'envisagée isolément, chacune de ces interprétations paraît la seule possible et la seule vraie.

A l'époque où fra Angelico venait de terminer les vastes travaux de San-Marco, la chapelle peinte par Masaccio dans l'église del Carmine fut ouverte au public : événement immense dans l'histoire de l'art florentin et qui produisit tout d'abord une sensation si profonde, que les fresques de l'artiste dominicain furent délaissées par ceux-là mêmes qu'elles avaient le plus enthousiasmés. Chacun proclamait la supériorité de l'œuvre nouvelle; cette célébrité naissante devait éclipser toutes les autres, et l'admiration dégénérant bientôt en engouement: on aurait volontiers déshérité de leur gloire les grands peintres, quels qu'ils fussent, prédécesseurs ou contemporains de Masaccio. Loin de se plaindre des succès de son rival et d'accuser l'inconstance ou l'injustice de l'opinion, fra Angelico exprima l'un des premiers et aussi hautement qu'aucun autre son admiration pour ces chefs-d'œuvre. Il fit plus : illustre depuis longtemps et beaucoup plus âgé que l'auteur des fresques del Carmine, il se mêla aux jeunes artistes qui allaient en foule les étudier, et, comme le plus obscur d'entre eux, il travailla dans cette chapelle où tant de générations de peintres devaient se succéder après lui. Touchant désintéressement du génie, noble exemple de soumission au progrès, qui du reste n'est pas unique dans les annales de la peinture italienne! Ainsi, dans le siècle suivant, Garofolo quitte l'école dont il était un des chefs à Ferrare pour se faire élève à son tour, et vient, âgé de cinquante ans, demander des leçons au jeune Raphaël.

Un tel acte de modestie était d'ailleurs, chez fra Angelico, conforme aux habitudes de toute sa vie. Malgré la réputation qu'il avait acquise, malgré l'affectueuse estime de Côme, qui s'était réservé à San-Marco une cellule où il venait souvent s'entretenir avec lui, il demeurait le plus humble religieux de son couvent. S'adressait-on à lui pour obtenir la promesse de quelque travail, il en référait au prieur, sans la permission duquel il ne commençait jamais rien. Indifférent à la célébrité personnelle et ne voulant que concourir par ses talens au développement de la foi, il ne signait aucun de ses tableaux : peu lui importait que l'œuvre fût louée, pourvu que l'émotion qui l'avait fait naître se communiquât au spectateur. Aussi comme le procédé disparaît dans ces productions de l'âme! comme on y sent avant tout la prière et pour ainsi dire les tremblemens de la ferveur! Il est de tradition à San-Marco que fra Angelico s'agenouillait pour peindre les figures du Christ et de la Vierge, et que, s'absorbant dans une contemplation idéale, il entrevoyait à travers ses larmes le type que retraçait sa main. Vraie ou non, la tradition est vraisemblable. C'est à genoux que ces peintures paraissent

avoir été faites; et, si calme au premier abord que soit l'exécution, si réservés que se montrent l'expression et le style, le tout a je ne sais quoi de pénétrant et d'agité qui vibre comme l'accent de la passion, comme le cri sorti du cœur.

Le pape Eugène IV, qui, lors du concile tenu à Florence, s'était arrêté deux jours au couvent de San-Marco, voulut que le Vatican s'enrichît des merveilles du pinceau qu'il avait admiré, et il appela à Rome fra Angelico en le chargeant de décorer de fresques sa chapelle particulière. L'artiste quitta aussitôt ces murs qu'il avait illustrés et que, cinquante ans plus tard, fra Bartolommeo acheva de consacrer par de nouveaux chefs-d'œuvre; il dit adieu à saint Antonin, à ses frères qu'il ne devait plus revoir, et se rendit aux ordres du souverain pontife. A peine arrivé à Rome, il se mit au travail, et afin d'en abréger la durée, il employa pour la première fois le secours d'une main étrangère. L'habileté de la sienne n'avait pas faibli cependant; mais il fallait complaire aux désirs impatiens d'Eugène IV, pressé de jouir d'une œuvre dont il ne lui fut pas donné d'ailleurs de voir l'achèvement. Ce fut donc avec l'aide de son élève Benozzo Gozzoli que fra Angelico peignit cette suite de sujets tirés de la vie de saint Laurent et de la vie de saint Étienne qui ornent la chapelle dite de Nicolas V, parce qu'elle ne fut terminée que sous le pontificat de celui-ci.

Cette chapelle est voisine des fameuses *stanze* où Raphaël apparaît dans l'éclat de sa puissance et de sa gloire, et que tout voyageur s'empresse de visiter à l'exclusion de ce qui les entoure. Il n'est pas juste pourtant que ces peintures du plus célèbre des maîtres en fassent négliger d'autres plus modestes, mais dignes aussi d'attention et d'étude. D'ailleurs sacrifier absolument fra Angelico à Raphaël, c'est se montrer plus dédaigneux que Raphaël lui-même, puisqu'il lui arriva plus d'une fois d'empruter des inspirations au peintre de San-Marco, emprunts soigneusement dissimulés, il faut le dire, et que le grand artiste ne tentait qu'avec une réserve prudente. En butinant quelque peu dans les œuvres de fra Angelico, Raphaël n'a jamais osé aller jusqu'à ces larcins manifestes qu'il a commis envers d'autres peintres moins capables de se défendre; il savait trop bien que contrairement à la morale sociale qui réprouve un larron avec moins de rigueur qu'un meurtrier, il faut dans les beaux-arts ôter la vie aux gens qu'on vole.

Fra Angelico avait apporté à l'exécution des travaux commandés par le pape une telle assiduité, qu'il n'avait pas voulu les interrompre même pendant la saison des fièvres auxquelles on est plus exposé au Vatican que dans tout autre quartier de la ville. Sa santé, profondément altérée par cette application excessive, exigeait qu'il allât chercher sinon du repos, au moins un air plus pur, et, après la mort d'Eugène IV, il se rendit à Orvieto pour peindre une chapelle dans la magnifique cathédrale que tous les artistes éminens étaient alors appelés à décorer. Fra Angelico d'ailleurs, en restant à Rome, eût-il été sûr de retrouver chez le successeur d'Eugène IV la protection toute particulière dont l'avait honoré celui-ci? Le nouveau pontife, il est vrai, se nommait Nicolas V, et les peintres, comme les savans et les poètes, devaient être, on le sait, les bienvenus auprès de ce Léon X du XVe siècle; mais le protégé du dernier pape pouvait croire que le temps de la faveur

était passé pour lui, tant cette faveur avait été éclatante et diversement signalée. Eugène IV en effet ne s'était pas contenté de témoigner une estime sans réserve pour les talens du peintre : celle que lui inspiraient les vertus du religieux s'était traduite en plus d'une occasion par des actes non moins significatifs. Un jour même, dit-on, le souverain pontife songea à revêtir de la dignité d'archevêque de Florence l'artiste dominicain, et celui-ci, détournant sur l'un de ses frères les effets de cette haute bienveillance, obtint à force d'instances que saint Antonin fût appelé à ce siége que lui-même ne se jugeait pas digne d'occuper (1).

Pendant le court séjour que fra Angelico fit à Orvieto, il peignit à fresque quelques compartimens dans les voûtes de la chapelle dont les murs furent un peu plus tard décorés par Luca Signorelli. Rappelé à Rome par Nicolas V, il termina ses travaux du Vatican, en entreprit d'autres dans une partie du palais qui n'existe plus aujourd'hui; puis, usé par les fatigues et la maladie, il languit quelques mois et mourut, à l'âge de soixante-huit ans, au couvent des dominicains de Santa-Maria-della-Minerva. Il n'avait formé que peu d'élèves, et deux seulement semblent avoir cherché à perpétuer sa manière, si tant est qu'on puisse appeler manière ce qui fut chez lui l'expression presque involontaire du sentiment. L'un, Benozzo Gozzoli, aida de ses conseils Léonard de Vinci et dut lui transmettre, outre ses propres enseignemens, les enseignemens qu'il avait reçus : en sorte que rattaché par une tradition de suavité et de grâce au peintre de San-Marco, l'immortel auteur du *Cénacle* ajoute une nouvelle gloire au nom de celui qui se trouve ainsi son maître par-delà le tombeau; l'autre, Gentile da Fabriano, travailla longtemps à Florence, à Rome et à Venise, où il donna des leçons à Jacopo Bellini, père et maître de Jean. Celui-ci eut à son tour pour élèves Giorgione et Titien. On peut donc dire que l'école vénitienne, bien qu'elle démente singulièrement son origine par le caractère de ses œuvres, procède en ligne directe de fra Angelico.

III.

La gloire qui avait environné fra Angelico sembla d'abord devoir lui survivre. Elle reçut même une consécration nouvelle du titre de *beato* qu'on ajouta à ce nom vénéré; toutefois quelques années s'étaient écoulées à peine que l'on commençait à ne garder du *bienheureux* d'autre souvenir que celui de ses vertus. En vain l'épitaphe de Santa-Maria-della-Minerva célébrait son génie en le comparant, assez malencontreusement il est vrai, au génie d'Apelles; dès la fin du XVe siècle, on en était venu à dédaigner presque les tableaux qui avaient inspiré ces éloges. Un peintre-poète, doublement médiocre du reste, mais qui eut le bonheur d'être le père de Raphaël, Giovanni

(1) Le père Marchese, sans nier ouvertement ce fait, le regarde comme douteux, en dépit des affirmations de Vasari. Ce qui reste certain, c'est que la proposition, si elle fut faite, vint d'Eugène IV, et non, comme le dit Vasari, de Nicolas V. Le simple rapprochement des dates prouve l'erreur de l'historien. Saint Antonin devint archevêque de Florence en 1446, par conséquent sous le pontificat d'Eugène IV, Nicolas V n'ayant été élu qu'en 1447.

Sanzi, dans son panégyrique de Frédéric, duc d'Urbin, qualifie simplement de « religieux ardent au bien » l'artiste éminent que vingt ans auparavant un autre poète n'hésitait pas à rapprocher de Cimabue et de Giotto (1). Puis, lorsque parurent les grands peintres du XVIe siècle, l'attention publique acheva de se détourner des maîtres de l'ancienne école. Les brillantes nouveautés qui venaient de se produire devinrent la proie d'une foule d'imitateurs qui travaillèrent à exagérer dans leurs pédantesques copies les formes du style inauguré par Michel-Ange, à substituer partout l'affectation au naturel, l'étalage du procédé à l'expression du sentiment et le faste de la manière à l'élévation de la pensée. A cette époque moins que jamais, fra Angelico devait trouver des admirateurs; il en rencontra un pourtant parmi les plus effrontés apôtres de cet art matérialiste. Vasari, oubliant que sa plume démentait ici son pinceau, se prit de zèle pour la simplicité et la grâce personnifiées en fra Angelico, « talent merveilleux, écrivait-il, et qu'on n'a jamais assez loué; » après quoi le biographe retournait à ses tableaux et continuait de tout son cœur à populariser le faux goût. Il y réussit mieux qu'à remettre en honneur les fresques de San-Marco et les autres peintures du doux maître.

A partir du XVIIe siècle, ces beaux ouvrages tombèrent dans un discrédit si complet, que beaucoup d'entre eux furent altérés sans scrupule par ceux-là mêmes qui auraient dû les conserver avec le plus de respect. Ainsi, dans ce couvent de Florence où fra Angelico avait entassé ses chefs-d'œuvre, on laissait s'anéantir ou l'on profanait ces précieuses reliques. Pourquoi, soit dit en passant, le père Marchese, après avoir si justement déploré les mutilations qu'a subies la fresque de la salle du chapitre au temps de l'occupation française, n'accuse-t-il pas aussi le badigeon qui, à une autre époque, a envahi la partie inférieure de *la Transfiguration,* et le fâcheux pinceau auquel on a livré, pour les rajeunir, dix ou douze autres fresques des cellules? Avant d'être insulté par les Vandales du dehors, fra Angelico, il faut en convenir, n'avait guère été mieux traité par ses compatriotes; l'auteur des *Mémoires* oublie un peu trop de signaler ce fait. Quand il mentionne, par exemple, certain projet de champ de manœuvre imaginé par quelques officiers français et tendant à raser le couvent de San-Marco, il se rit fort de l'ignorance « des barbares venus pour civiliser l'Italie. » Rien de mieux; mais était-il moins *barbare,* ce Paul III qui, au lieu de s'en tenir à l'intention, détruisait, au Vatican, toute une chapelle peinte par fra Angelico et la remplaçait par un escalier? Enfin a-t-on fort bonne grâce à se montrer si sévère lorsqu'on est soi-même si peu à l'abri des reproches, lorsqu'on a devancé l'étranger dans la voie de l'injustice et qu'on a tant tardé à le suivre dans celle des réparations? Qui sait même? Sans les exemples donnés par l'Allemagne et par la France, peut-être l'indifférence pour fra Angelico et les maîtres de l'école primitive durerait-elle encore en Italie. Il est certain du moins que les Italiens ont été les derniers à proclamer leur admiration pour ces nobles maîtres, et si le

(1) Domenico da Corella, dans son poème héroïque *de Origine urbis Florentiæ :*

Angelicus pictor. . . . . .
Nomine non Iotto, non Cimabue minor.

mouvement qui s'opère aujourd'hui en Toscane dans l'art et dans la critique a le mérite de l'à-propos, à coup sûr on ne lui reconnaîtra pas le caractère d'une révolution spontanée.

Au surplus est-ce bien d'une révolution qu'il s'agit, et ce mouvement, si faible encore, doit-il aboutir à une régénération complète de l'école? Il faut souhaiter qu'à Florence artistes et écrivains secouent résolument le triste joug qu'ils acceptaient naguère; mais jusqu'à présent on peut craindre qu'il n'y ait au fond de leurs tentatives une arrière-pensée d'éclectisme favorable en même temps aux fausses doctrines de l'art moderne et aux principes de l'art ancien. Or on ne peut servir à la fois les dieux de MM. Benvenuti et Sabatelli et le dieu de fra Angelico; on ne saurait promener son admiration des maîtres du XVe siècle à M. Bezzuoli sans perdre, chemin faisant, tout sentiment du juste. Le tort des nouveaux réformateurs est leur timidité. Ils commencent à renaître à la vraie foi, mais ils n'osent pas encore lancer l'anathème, et pourtant si jamais erreurs durent être hautement condamnées, ce sont celles qui ont régi l'art toscan depuis le commencement du siècle et relégué presque au dernier rang l'école qui remplissait autrefois le monde de sa gloire.

A Munich, à Paris et plus récemment à Londres, les peintres qui ont pris pour modèles les maîtres italiens primitifs, et particulièrement fra Angelico, se sont, nous l'avons dit, abandonnés sans réserve à leur zèle de réaction, et tout d'abord l'imitation absolue de la vieille manière florentine a été érigée par eux en système : système dangereux, puisqu'il tend à remplacer l'inspiration personnelle par des inspirations de seconde main, la naïveté sincère par l'affectation de la naïveté et le sentiment par l'archéologie, mais qui du moins a cela de bon, qu'on ne peut se méprendre sur le sens et la portée de l'entreprise. A Florence, la réaction en est encore à l'état de symptôme et ne s'est manifestée que dans quelques ouvrages où l'on reconnaîtrait plus de bonne volonté que de détermination, des aspirations plutôt que des principes. Ceux des peintres qui seraient le plus tentés de rompre avec la tradition moderne semblent s'effrayer de leur révolte et ne viser à rien de plus qu'à une sorte de compromis entre le style académique et le style des œuvres du XVe siècle.

On peut voir un spécimen de cette manière ambiguë dans les tableaux peints par M. Louis Mussini, directeur actuel de l'académie de Sienne. Le talent de M. Mussini est sérieux, bien intentionné, sans nul doute, et beaucoup plus digne d'estime que la chétive habileté des *professori* florentins; mais, tout en procédant des exemples des anciens maîtres, ce talent n'accuse pas très franchement son origine. Si l'on prétend remettre en honneur ces exemples, si longtemps méconnus, il faudrait d'abord les suivre soi-même sans tergiversation, sans scrupule, et ne pas renier en partie les croyances qu'on veut inspirer aux autres. Nous ne demandons ni à M. Mussini, ni à ceux de ses compatriotes qui cherchent, comme lui, à restaurer le culte des vieux chefs-d'œuvre, nous ne demandons à personne de peindre des pastiches : tâche peu honorable pour les copistes et le plus souvent désavantageuse aux modèles. Nous voudrions seulement que les nouveaux convertis avouassent plus courageusement leur foi, et qu'ils ne s'en tinssent pas à des

velléités de réforme, à des témoignages douteux de leur aversion pour le mal et de leur ardeur pour le bien. Un chef qui saurait persuader ces esprits un peu indécis et les rassurer en se compromettant le premier achèverait de déterminer et activerait bientôt le mouvement qui s'opère à demi dans l'école toscane; malheureusement ce chef n'a pas surgi encore, et les jeunes peintres, ne trouvant pas à s'abriter sous une autorité puissante, se contentent de tâter l'opinion, au lieu de la conquérir et de la maîtriser. Parmi les sculpteurs du moins, un homme existait, il y a quelques années, autour de qui pouvaient se grouper les talens nourris de principes étrangers au classicisme contemporain. Bartolini, grâce à la haute situation qu'il avait su se faire, était en mesure d'encourager et de diriger vers un même but les tentatives isolées : aujourd'hui encore le statuaire siennois, M. Dupré, quoique très inférieur à Bartolini, aurait jusqu'à un certain point le droit de prendre cette attitude de maître; mais en peinture, qu'y a-t-il eu et qu'y a-t-il? Le seul peintre qui ne craigne pas de refuser toute concession aux exigences académiques, le seul qui se propose ouvertement de renouer la tradition de fra Angelico, M. Marini, produit trop peu pour que ses travaux aient sur la marche de l'école une action décisive, et, il faut le dire aussi, la science n'est pas toujours chez lui au niveau des intentions. Plus convaincu qu'aucun de ses compatriotes, il n'a pas sur eux une grande supériorité de talent, et bien que les *madones* qu'il a peintes attestent un sentiment pur, un respect profond pour les conditions spiritualistes de l'art, elles trahissent trop souvent l'insuffisance de la pratique et l'irrésolutiou de la main. La place que M. Mussini n'a pas prise encore, faute de décision et de principes très fixes, M. Marini l'occuperait, si l'habileté de son pinceau égalait le radicalisme de ses opinions; diversement incomplets l'un et l'autre, ces deux artistes ne peuvent aspirer au rôle de réformateurs souverains. Ils participent avec honneur à la réaction commencée, ils contribueront peut-être à son succès, mais ils ne semblent pas appelés à exercer sur l'art une influence principale et à le régénérer par la seule puissance de leur initiative.

On peut donc dire que l'école de peinture en Toscane est seulement disposée à entrer dans une voie meilleure. En dépit de quelques essais relativement hardis, elle attend que le goût général l'autorise à étudier de plus près les œuvres de fra Angelico et l'art au XVe siècle; jusqu'à présent, elle n'a voué à ces œuvres qu'une admiration assez timide et un amour un peu distrait. L'école de gravure au contraire n'hésite pas à concentrer sur elles toute son attention, et reproduit, de préférence à tout autre modèle, des tableaux qui, il y a quelques années à peine, paraissaient indignes d'occuper le burin. Raphaël, qui n'avait cessé à aucune époque d'inspirer les graveurs, Raphaël lui-même semble dépossédé de ses priviléges, ou, si l'on songe encore à transporter sur le cuivre quelques-unes de ses compositions, on choisit celles qui, par le fond des tendances et par le style, rappellent le plus directement la manière des peintres primitifs : *la Vierge au Chardonneret* par exemple, récemment gravée par M. Nocchi, et la fresque de Sant'Onofrio, si opportunément retrouvée aux premiers jours de la réaction, si bien faite pour servir du même coup la gloire du grand artiste et la cause de ses aïeux. La planche à laquelle travaillait M. Jesi, et que la mort de cet habile graveur vient de laisser inachevée, devait clore dignement la série des estampes d'a-

près les maîtres du XVe siècle. Elle eût été la conclusion et le couronnement d'une œuvre dont la *Galerie de l'Académie* est en quelque sorte la préface et le *Couvent de San-Marco* le début : début qu'il faut encourager parce que, malgré certaines imperfections assez graves, il ouvre à l'art du burin une route nouvelle et l'isole des influences matérialistes qu'il subissait depuis Morghen. Certes il serait malaisé, en traduisant fra Angelico, de se laisser aller aux séductions de la *manœuvre*, de trouver dans ces contours si subtilement tracés, dans ce modelé si délicat, un prétexte suffisant pour entrecroiser des tailles énergiques ou faire montre de *beau grain*. Ici, tout ce qui tendrait à accuser le procédé doit être au contraire écarté avec un soin scrupuleux. Le travail aura le caractère d'un dessin sur cuivre plutôt que le caractère d'une gravure, à proprement parler; mais, si simple en apparence que soit une pareille tâche, il faut pour la remplir allier à la sûreté du goût l'extrême finesse du sentiment, et savoir s'abstenir, dans l'exécution, d'une curiosité minutieuse aussi bien que d'un mode d'interprétation trop large. Les planches qui accompagnent le texte du père Marchese satisfont-elles à toutes ces conditions? Nous ne le pensons pas, et pourtant, eu égard à la difficulté de l'entreprise, elles méritent des éloges sérieux.

Les fresques de San-Marco, telles qu'on les retrouve dans les pièces gravées par MM. Livy, Chiossone et autres élèves ou collaborateurs de M. Perfetti, ont perdu sans doute beaucoup de leur beauté intime : elles ne permettent de saisir que la partie pour ainsi dire extérieure du génie de fra Angelico, et ne révèlent plus tous les secrets de son âme; mais peut-on exiger des lentes évolutions d'un instrument rebelle le jeu libre et l'allure rapide du pinceau? Peut-on surtout demander à une œuvre de seconde main de nous rendre au vif l'émotion ressentie par l'auteur de l'œuvre originale, et n'est-ce pas quelque chose que d'avoir reproduit sans altération fort sensible la physionomie générale et les formes de celle-ci? Les estampes d'après les fresques de San-Marco ont au moins ce mérite de fidélité matérielle. Les artistes qui les ont gravées, quelques autres encore, au premier rang desquels il convient de citer M. Buonajuti, semblent vouloir prendre pour objet à peu près unique de leurs travaux les tableaux de fra Angelico : dans l'intérêt de leur talent comme dans l'intérêt du maître et de l'art lui-même, il faut désirer qu'ils ne renoncent pas à ce projet. A mesure que l'étude des modèles qu'ils ont choisis leur deviendra plus familière, ils ajouteront à l'habileté qu'ils possèdent déjà un instinct plus pénétrant du sens secret de ces modèles; ils populariseront, au grand profit de tous, des ouvrages trop peu connus jusqu'ici et de nobles enseignemens.

Si les peintures de fra Angelico retrouvent en effet la popularité qui leur est due, la gravure aura puissamment contribué à ce progrès du goût, mais les écrits du père Marchese y auront eu aussi une part considérable. L'auteur des *Mémoires* et du *Couvent de San-Marco* n'a pas seulement voulu rassembler quelques documens authentiques et faire justice, preuves en main, des erreurs où étaient tombés les biographes de fra Angelico; il a cherché encore à déterminer les traits principaux et les qualités essentielles de ce chaste génie. On doit regretter, nous l'avons dit, qu'il n'ait pas accompli jusqu'au bout cette seconde partie de sa tâche, et qu'il ait été parfois beaucoup trop succinct dans ses aperçus; il faut reconnaître néanmoins qu'en rapportant

les faits il ne s'est pas toujours interdit les considérations générales, ou les appréciations de détail. Cette méthode d'exposition mérite d'être signalée, parce qu'elle est à peu près contraire à la méthode suivie jusqu'ici par les compatriotes du père Marchese. Chose étrange en effet, les Italiens, qui ne pèchent pas d'ordinaire par excès de réserve dans l'expression de leurs sentimens et par le laconisme du style, semblent se départir complétement de leurs habitudes quand ils écrivent sur l'histoire de l'art. On dirait qu'ils craignent d'émettre leur opinion, et que, au lieu de définir les divers caractères du talent, ils se proposent seulement de cataloguer des œuvres.

Les écrits du père Marchese laissent voir une ambition plus haute, et l'on ne peut qu'applaudir à cette tendance nouvelle, à ces efforts pour éclairer le récit des lumières de la critique : efforts réels, quoique timides encore, et non sans influence peut-être sur la marche de l'école, mais qui auraient eu une utilité plus positive, si l'auteur avait ouvertement rattaché au temps présent l'étude qu'il a faite sur le passé. On devine l'intention secrète du père Marchese sous la réserve de son langage. Il est permis de supposer que cet hommage à la mémoire d'un grand peintre est aussi une forme de critique à l'adresse des peintres contemporains, mais pourquoi laisser seulement pressentir ce qu'il importait de dire en termes précis dans l'intérêt de tous? pourquoi ces conseils détournés et ces encouragemens indirects? N'y avait-il pas une conclusion à tirer de l'analyse des travaux de fra Angelico? En traitant de cette gloire que trois siècles d'oubli n'ont pu détruire et qui renaît aujourd'hui plus radieuse que jamais, n'était-il pas à propos de nous rappeler que si les formes de l'art peuvent et doivent varier en raison des idées, des institutions et des mœurs de chaque époque, les principes et le fond même de l'art sont immuables? Ni les turbulens succès des imitateurs de Michel-Ange, ni l'éclectisme des Carrache, ni les tentatives des *naturalisti*, ni les systèmes les plus absolus et les plus adoptés par la mode, n'ont réussi à changer les conditions de beauté et de durée dans les œuvres de la peinture : il n'y a que l'idéal qui les fasse vivre; c'est à ce titre que les tableaux de fra Angelico subsistent, et qu'ils resteront pour les artistes des exemples immortels. Puisse-t-on à Florence achever de comprendre en quoi ces exemples obligent, puisse la vieille tradition florentine se réhabiliter dans l'esprit de tous, et le zèle de ceux qui essaient de la remettre en honneur ne pas demeurer infécond! Si les écrits du père Marchese n'accusaient qu'une activité intellectuelle se rejetant en arrière pour se donner un objet, il n'y aurait lieu de voir dans de pareils travaux, quelque estimables qu'ils soient, qu'une tendance purement scientifique, sinon même un caprice d'érudit : on ne saurait compter beaucoup, dans l'intérêt de l'art moderne, sur les résultats de ce retour accidentel vers les choses d'autrefois; mais comme ils semblent, à côté d'études spéculatives, révéler une arrière-pensée pratique, comme en outre la publication de ces ouvrages coïncide avec un mouvement de l'école pour sortir de l'ornière où elle se traîne depuis si longtemps, on a quelque droit d'espérer qu'ils seconderont l'espèce de renaissance qui se prépare, et qu'à défaut d'une réforme complète ils introduiront du moins dans les habitudes actuelles de l'art florentin une réforme partielle et un progrès.

HENRI DELABORDE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 décembre 1853.

Les faits sont venus heureusement et promptement confirmer ce que nous disions des premiers, il y a quinze jours, sur la tournure nouvelle qu'étaient sur le point de prendre les affaires d'Orient. Le rétablissement d'une action commune entre la France, l'Angleterre, l'Autriche et la Prusse n'est plus une simple éventualité aujourd'hui; c'est une réalité attestée par les déclarations officielles, et qu'attesteront mieux encore, sans nul doute, les actes pour lesquels a été justement renoué cet accord nouveau entre les puissances de l'Occident. C'est le 5 décembre qu'a été signé à Vienne entre les quatre cours le protocole destiné à rapprocher et à confondre leur politique, et ainsi se trouvent fortifiées les chances de la paix en présence des chances de conflagrations qui grandissaient singulièrement. Quoi qu'il arrive maintenant sur le double théâtre où s'agite la lutte commencée entre la Russie et la Turquie, il y a à l'Occident un contre-poids dans la résolution à laquelle viennent de s'arrêter l'Angleterre, la France, la Prusse et l'Autriche. En définitive, la base de cette résolution, sans qu'il soit besoin d'autre traité, c'est la convention de 1841; il ne manque que la Russie, dont le rôle a changé, et qui se trouve précisément menacer l'œuvre à laquelle elle a elle-même coopéré. Lorsque cette crise commençait et laissait déjà pressentir toute sa gravité, les gouvernemens de l'Europe voyaient bien qu'il y avait pour eux un devoir commun à remplir dans l'intérêt de la sécurité générale du continent. Ils voyaient bien qu'un conflit où était engagée une question de souveraineté et d'indépendance pour l'empire ottoman était naturellement du ressort de tous les cabinets. De là était née la pensée de la première conférence de Vienne, de là était née aussi la note un moment proposée à l'acceptation de la Russie et de la Turquie. Malheureusement, on sait le peu de fortune de cette note : elle disparut un jour, laissant à demi dissoute la conférence qui l'avait élaborée. Qui avait soufflé sur elle? Un peu tout le monde, en cherchant à l'interpréter de trop

près. Comment expliquer cet insuccès, qui touchait à l'impuissance? C'est que peut-être l'heure n'était point aussi manifestement venue. Malgré tout ce qu'il y avait de sérieux dans le conflit entre la Russie et l'empire ottoman, l'Autriche et la Prusse ne s'en rendaient point un compte aussi net que l'Angleterre et la France, ou elles hésitaient davantage à se prononcer. Peut-être aussi les souverains allemands, rattachés par des alliances plus intimes à l'empereur Nicolas, attendaient-ils quelques fruits d'une intervention directe et personnelle. Depuis, les circonstances se sont aggravées, l'opinion publique en Allemagne est allée chaque jour en se dessinant dans le sens des intérêts du continent. Les entrevues royales d'Ollmütz et de Varsovie ont eu lieu, et si rien n'a été obtenu de l'esprit de l'empereur Nicolas, il est vrai aussi de dire que de son côté le tsar n'a point réussi à détacher l'Autriche et la Prusse de leur véritable politique; l'événement le démontre aujourd'hui. L'empereur de Russie n'avait même, dit-on, reçu aucune assurance sur la durée et la portée de la neutralité de l'Autriche. Enfin la guerre s'est définitivement allumée sur tous les points entre les armées russes et ottomanes, les flottes de la France et de l'Angleterre sont entrées dans le Bosphore, de jour en jour la possibilité d'une conflagration devenait plus évidente; c'est ainsi, imaginons-nous, que tous les gouvernemens, en présence des catastrophes inévitables qui devaient résulter de cette situation, ont été ramenés au sentiment de leur véritable mission et de leurs vrais intérêts, désormais placés sous la sauvegarde de la résolution du 5 décembre. C'est maintenant aux cabinets de rendre cette résolution décisive et efficace, quelque difficulté qu'ils doivent rencontrer d'ailleurs au milieu des prétentions opposées qu'ils ont à concilier et des irritations qu'ils ont à apaiser.

La première chose, sans doute, serait de savoir à quel point en sont aujourd'hui les hostilités, dans quelle situation réciproque le protocole de Vienne trouve la Russie et la Turquie. Si cette situation est fort différente de ce qu'elle était à l'époque de la première conférence de Vienne, elle n'a point sensiblement changé depuis les premiers incidens qui ont signalé le commencement de la guerre. Au fond, jusqu'à ce jour, les chances étaient à peu près les mêmes, plutôt favorables à la Turquie qu'à la Russie. Sur le Danube, depuis le combat d'Oltenitza et la retraite de l'armée ottomane sur la rive droite du fleuve, nul engagement sérieux ne s'est produit. Les Turcs se sont avancés, dit-on, à une marche de Kalafat, qu'ils n'ont cessé d'occuper, et ont élevé un camp fortifié. Il n'en est point cependant résulté de choc entre les forces ottomanes et les forces russes. Les deux armées sont plutôt dans une attitude d'observation que de lutte acharnée. Quant au passage du Danube par les Russes eux-mêmes, c'est une opération peu probable tant que le prince Gortchakof ne pourra point disposer de forces plus considérables. L'acte récent le plus décisif de l'empereur Nicolas est l'envoi du général Budberg comme commissaire extraordinaire pour gouverner les principautés à la place des hospodars, qui se sont retirés, comme on sait. S'il n'y a point non plus en Asie de collision s'élevant au rang d'une bataille, il y a du moins une série de combats partiels heureux pour les Turcs. C'est ainsi que les Russes paraissent avoir échoué de nouveau devant le fort de Chefketil. Quelques avantages ont été également obtenus par les forces ottomanes sur les frontières de la Géor-

gie, à Bayezid, à Ardahan, et les plus récentes nouvelles laissaient les Turcs sur le territoire russe, maîtres du fort d'Akiska et coupant la route de Tiflis. Ce qu'il y a de plus grave dans la guerre portée sur ce point, c'est qu'elle touche à un des côtés les plus vulnérables de la Russie, en allant ajouter aux difficultés de la lutte permanente que les armées du tsar soutiennent dans les contrées du Caucase. Mais si les Turcs sont heureux dans leurs combats de terre, la fortune ne semble pas également leur sourire sur la mer. Il n'est plus douteux aujourd'hui qu'ils viennent d'essuyer une défaite de nature à porter un coup singulier à leur force navale. La rade de Sinope, sur les côtes de l'Asie Mineure, a été le théâtre d'un combat des plus graves, où, en une heure, une division de la flotte russe a détruit treize bâtimens turcs; le commandant même de cette portion de la flotte ottomane, Osman-Pacha, a été fait prisonnier. De cette division navale turque rien n'est resté; la dernière frégate, que les Russes ramenaient à Sebastopol, a dû être abandonnée à la mer. Comme on voit, un rude revers vient balancer les succès partiels qui ont couronné les premiers efforts des armes ottomanes. C'est donc dans ces conditions que l'intervention nouvelle de l'Europe agissant en commun trouve la lutte engagée entre la Russie et la Turquie, et l'échec que viennent d'éprouver les Turcs ne sert qu'à mieux motiver cette intervention, à lui donner un caractère de nécessité plus invincible.

Mais si l'intérêt le plus évident de l'Europe consiste à faire tomber les armes des mains des belligérans pour sa propre préservation, si l'intervention actuelle des quatre grandes puissances de nouveau réunies se fonde justement sur cet intérêt auquel se rattache la sécurité du continent, quels seront les moyens proposés? Quelle est la pensée véritable de cette intervention collective? Quelle sera la mesure de son action dans les circonstances diverses qui peuvent naître de cette phase nouvelle? Ce sont autant de questions qui s'offrent naturellement à l'esprit, et que très certainement la diplomatie a dû résoudre avant de se saisir de nouveau de cette grande affaire. Quant aux moyens préliminaires proposés pour en venir à un arrangement définitif, à travers toutes les versions qui ont pu circuler, ce qui semble le plus probable, c'est que les gouvernemens se sont mis d'accord pour offrir à la Russie et à la Turquie d'entrer dans un congrès où seront débattues toutes les difficultés se rattachant aux dernières complications, et où seront réglées les relations générales de l'empire ottoman avec l'Europe. Or la première condition pour que cette œuvre puisse s'accomplir librement et fructueusement, c'est la signature d'un armistice qui suspende les effets de la guerre et empêche les prétentions de varier suivant les chances d'un combat heureux. C'est là un motif puissant évidemment; mais il y en a un autre encore, ce nous semble : c'est que la France et l'Angleterre ne pourraient laisser longtemps se prolonger une situation où leurs escadres mouillées devant Constantinople verraient se renouveler le spectacle des luttes navales dans la Mer-Noire et des désastres de la flotte turque, tandis que leur diplomatie, à Vienne ou ailleurs, s'efforcerait de défendre la suprématie du sultan sur son empire. Il y aurait là visiblement une contradiction trop singulière. Il pourrait en résulter qu'au bout de toutes les négociations on n'en serait pas moins réduit à un suprême conflit, seulement dans des conditions infiniment

plus désavantageuses. Quant à la pensée même de l'intervention actuelle de l'Europe, elle ne saurait être douteuse pour qui réfléchit aux précédens de cette question redoutable, au caractère si grave et si puissant qu'elle a pris dans ces derniers temps. Cette pensée, c'est celle qu'exprimait sans détour le nouvel ambassadeur français à Constantinople, M. le général Baraguey-d'Hilliers, en présentant ses lettres de créance au sultan; c'est celle qu'émettait *le Moniteur* en annonçant la signature du protocole de Vienne : « Maintenir l'intégrité territoriale de l'empire ottoman, dont l'existence indépendante dans les limites que les traités lui ont assignées est devenue l'une des conditions essentielles de l'équilibre européen. » A mesure qu'elle s'est déroulée, la question d'Orient a changé bien souvent de face; par bien des côtés encore elle touche à l'inconnu. Cependant il y a aujourd'hui un point invariable et fixe sur lequel s'appuie la politique européenne, c'est le maintien de l'intégrité et de l'indépendance de l'empire ottoman, et même, ainsi que le faisait remarquer le général Baraguey-d'Hilliers dans son discours au sultan, le mérite des complications récentes, c'est d'avoir posé nettement cette question.

Or, si les quatre grandes puissances sont d'accord sur ce point, pense-t-on qu'il n'y ait aucune autorité dans leur parole, quand elles diront ensemble : Tout ce qui est incompatible avec l'intégrité territoriale et l'indépendance politique de l'empire ottoman est frappé de nullité par nous? « Constater d'avance, comme le dit *le Moniteur*, que la guerre actuelle ne saurait en aucun cas entraîner des modifications dans l'état de possession que le temps a consacré en Orient, n'est-ce pas en restreindre le champ et ramener le différend survenu entre le cabinet de Saint-Pétersbourg et la Sublime Porte à des termes qui permettront à la diplomatie européenne d'exercer une action efficace et de rétablir, sous la garantie collective, une paix solide entre la Russie et l'empire ottoman? » Telle est la question aujourd'hui. Le mérite du nouveau protocole de Vienne, c'est d'avouer une politique commune propre à fortifier les chances pacifiques là où il n'y avait qu'une action isolée, distincte, risquant toujours d'engendrer la guerre, c'est de tracer des limites, en admettant d'ailleurs dans ces limites toutes les conditions honorables qui peuvent faciliter une transaction. Il peut y avoir à nos yeux un résultat plus considérable, si la diplomatie atteint son but : c'est que l'Europe, en couvrant de sa garantie collective l'indépendance de l'empire turc vis-à-vis des autres pays, a le droit d'étendre la même garantie à la civilisation et à la condition des chrétiens de l'Orient vis-à-vis du pouvoir musulman. Quelque grand du reste que soit ce but, quelque utile que soit l'œuvre actuellement entreprise par la diplomatie, cela ne veut point dire qu'elle réussisse subitement, qu'elle n'ait des difficultés terribles à surmonter. Ces difficultés peuvent venir de la Russie, de la Turquie elle-même. Tout le monde en pressent la nature; mais assurément la garantie collective de l'Europe est un assez grand avantage en faveur de la Turquie, pour que le gouvernement ottoman cède à des conseils de paix exprimés avec quelque décision par ses alliés. Quant à la Russie, comment n'admettrait-elle pas une composition sur un principe admis par elle-même? Comment s'obstinerait-elle à poursuivre une guerre qui ne peut plus avoir de résultat décisif pour elle, ou qui ne pourrait en avoir qu'en mettant l'Europe entière sous les armes? Il est permis encore de croire

que chez un souverain comme l'empereur Nicolas l'intelligence et la prudence sont assez fortes pour dominer les entraînemens d'un jour. En définitive, il n'y a plus d'autre alternative que de se prêter aux combinaisons proposées par l'Europe, ou de risquer une conflagration générale où la Russie resterait seule. Le mot de cette situation est le secret de demain.

Et tandis que sur ce point les faits se pressent ou s'arrêtent alternativement, interrogés tous les jours avec anxiété par tous les esprits pour savoir ce qui va sortir de ce conflit obsédant, tandis que nous observons dans leur mobilité ces événemens d'Orient, qui résument les questions les plus sérieuses de politique générale, les préoccupations de l'Europe, ses intérêts de sécurité et peut-être ses périls, est-ce donc qu'il n'y ait point d'autres signes propres à caractériser notre temps, les phases morales ou politiques de notre pays à un point de vue différent? Oui, sans doute, en France aujourd'hui, la politique, ramenée à des conditions invariables et bornées, après s'être trop complu dans les espaces sans limites, est peu féconde en événemens et en surprises. L'élection d'un député nouveau, avec une majorité quelconque, ne saurait être évidemment considérée ni comme un événement ni comme une surprise. Il est même des instans où l'on ne peut plus compter beaucoup de ces mesures dues à l'initiative du gouvernement, et qui touchen. à l'organisation administrative ou aux intérêts positifs et matériels du payst C'est à peine en ce moment si on pourrait noter les dispositions qui maintiennent jusqu'au mois de juillet 1854 les réductions de droits sur l'entrée des grains étrangers et les facilités accordées au transport de certaines denrées alimentaires. Cela ne veut point dire que dans ce silence même des événemens intérieurs et en dehors du domaine des intérêts matériels, il ne se produise souvent de ces faits qui, pour n'être point strictement politiques, ont encore leur valeur et leur signification. Il y a les faits qui semblent rouvrir à nos yeux les pages de toute une histoire, en montrant les retours qui s'accomplissent. Il y a les faits qui sont l'indice du travail et des tendances générales des esprits après les commotions profondes. Il y a les faits qui, des sphères de la littérature et des arts, laissent tomber comme une lumière nouvelle sur le cours des choses. Quand les événemens se taisent, un certain nombre de discours prononcés dans des conditions bien différentes ont leur place parmi les signes du temps. La vie politique et morale d'une société ne se compose pas toujours heureusement de coups de foudre et de coups de théâtre. Elle a ses nuances, ses symptômes et aussi ses révélations mystérieuses.

Le fait le plus propre à remettre en quelque sorte debout devant nous notre histoire passée dans toute son éloquence, n'est-ce point l'inauguration récente du monument élevé au maréchal Ney? A la place même où tombait, il y a trente-huit ans, cet illustre homme de guerre, il obtient aujourd'hui une statue. Étrange destinée! Voilà un homme qui pendant vingt années parcourt tous les champs de bataille de l'Europe; son courage se montre égal à toutes les entreprises de la guerre et à tous les périls. L'un des premiers parmi les soldats de ce temps, il associe son nom aux gloires d'Elchingen, d'Iéna, d'Eylau, de Smolensk, de la Moskowa, bravant mille fois la mort. Il se trouve cependant qu'un jour il va tomber, d'une manière tragique et vulgaire à la

fois, sous le feu d'une exécution militaire. Qu'apercevez-vous dans l'intervalle de cette gloire et de ce malheur? Il y a 1814 et 1815, l'écroulement de l'empire, deux révolutions successives, deux changemens de gouvernement, une transformation radicale de la France et de l'Europe. C'est dans cette tempête que disparaît Michel Ney, pour se relever aujourd'hui dans l'image immobile qui le représente. Qui donc a dit le mot, le vrai mot de cet acte de réparation, qui est l'accomplissement d'un décret du gouvernement? Est-ce M. Dupin dans sa harangue? Avocat du maréchal en 1815, M. Dupin avait bien des titres sans doute pour figurer dans une telle cérémonie. N'ayant pu par malheur gagner la cause de la vie pour Ney, il s'est cru intéressé à gagner la cause de sa gloire; seulement il ne s'est point aperçu que c'était une cause depuis longtemps gagnée, pour laquelle il n'était nullement nécessaire de paraître en avocat et de plaider, d'autant plus que quand on plaide, c'est d'habitude en présence de contradicteurs. Le maréchal Ney fut-il légalement jugé? le tribunal devant lequel il comparaissait était-il compétent? l'illustre accusé n'était-il pas couvert par des capitulations? Grandes questions au sujet desquelles M. Dupin a cru devoir rouvrir son dossier, en même temps qu'il se croyait obligé de parler d'un gouvernement tombé — dans un langage qu'on ne parle plus. Chose singulière, là où l'ancien homme politique parlait en avocat ou en sous-lieutenant de l'armée de la Loire récemment mis à la réforme, c'est le soldat, c'est M. le maréchal de Saint-Arnaud qui a parlé en homme d'état, avec un sentiment élevé. Le maréchal Ney, a dit simplement et noblement M. le ministre de la guerre, est tombé « victime des discordes civiles et des malheurs de la patrie. » C'est qu'en effet si Ney était doué de toutes les vertus militaires, il avait aussi cette inexpérience des crises politiques qui fait qu'on se perd facilement dans un tel tourbillon; voilà pourquoi M. le ministre de la guerre a pu dire de lui que ses erreurs étaient de son temps et des circonstances, que sa gloire et ses services n'étaient qu'à lui. Le plus grand hommage qui pût être rendu au maréchal Ney, c'était de dire que son âme se troubla comme celle de Turenne et de Condé, qu'il fit des fautes comme eux et qu'il les expia plus qu'eux, que ses malheurs enfin sont venus ajouter à sa destinée « ce je ne sais quoi d'achevé » dont parle Bossuet. C'est ainsi qu'on fait la part de tout, qu'on peut honorer les hommes sans faire de leur mémoire et des honneurs qu'on leur rend une injure pour qui que ce soit, — outre que M. le maréchal de Saint-Arnaud, avec l'instinct du soldat, a su ne point insister sur ces faits de l'invasion qui pèsent au sentiment national, et dont s'accommode encore l'éloquence de M. Dupin. C'est ainsi, ajouterons-nous, qu'on peut tirer des malheurs passés la leçon du présent et de l'avenir pour les hommes comme pour les gouvernemens.

Le mérite justement de notre temps, à un point de vue supérieur, et le mérite de tous les temps qui suivent de longues agitations, c'est de se prêter à des conditions plus équitables, de substituer dans les jugemens un sentiment de conciliation et de justice aux aigres suggestions des passions. Au milieu des luttes, des divisions, des scissions qui finissent par rendre une société impuissante, en la laissant énervée et désarmée, comment ne naîtrait-il pas bientôt de cette situation même un esprit nouveau tendant à rapprocher certaines

forces du monde moral? Un des plus curieux spectacles est celui de ce travail dans toutes les régions où il s'accomplit d'une manière éclatante ou mystérieuse. Ce n'est point à coup sûr le hasard qui réunissait récemment à peu de distance deux faits d'une nature bien différente, et qui tous deux cependant vont droit au même but. Il y a peu de jours encore, Mgr l'archevêque de Paris instituait et faisait célébrer une fête des écoles. L'objet de cette fête, c'était de rapprocher la religion de la science, et de rendre leur alliance plus palpable par une cérémonie religieuse. La science et la foi, le prélat parisien les montrait venant de la même source, se prêtant une aide mutuelle et ayant les mêmes fins. Presque au même instant, M. Cousin ajoutait une préface à une édition nouvelle de son livre *Du Vrai, du Beau et du Bien*, et dans ces pages, au nom de la philosophie, il saluait le réveil de la foi dans les âmes religieuses, il rendait le plus sérieux et le plus éloquent hommage au christianisme. Pensez-vous qu'il n'y ait là qu'une coïncidence, l'inspiration accidentelle de deux hommes se rencontrant dans le même langage? N'y a-t-il point au contraire l'indice de ces tendances qui naissent dans les sociétés éprouvées? N'est-ce point l'expression de ce besoin qu'ont les intelligences de s'éclairer à la double lumière de la foi et de la science? Il faut laisser les esprits exclusifs et violens faire leur triste guerre à ces transactions, aller droit où les pousse leur instinct chimérique, prétendre détruire la philosophie par la religion, ou la religion par la philosophie. Les uns et les autres vont assurément contre leur but, et ne font qu'ajouter au désordre moral et intellectuel, en creusant de leur mieux un abîme entre deux puissances faites pour agir ensemble sur les hommes. Ce qui est dans le besoin commun aujourd'hui, c'est cette sorte de concordat entre la religion et la science, et ce n'est pas trop de ces deux forces réunies pour rendre une direction aux intelligences, pour les remettre sur la trace des vérités obscurcies, pour relever les caractères, pour travailler en un mot, comme le dit M. Cousin, à la grandeur morale de l'humanité. Là est le point par lequel de telles manifestations touchent à l'état moral de la société; elles révèlent un mal devenu profond, et elles indiquent le seul remède possible, qui consiste à fortifier les cœurs, à assainir les idées, à réchauffer les convictions, à développer les germes de cette vertu morale qui sait se soumettre sans servilité et rester libre sans révolte.

Cette action fortifiante n'appartient pas seulement à la religion et à la science, elle appartient aux lettres aussi, — et où pourrait-elle mieux trouver sa place que dans la chaire du professeur, dans cette communication avec un auditoire accessible à toutes les impressions justes et salutaires? Ici encore se retrouvent les cours récemment ouverts à la Sorbonne par M. Saint-Marc Girardin et M. Nisard. Le rare mérite de M. Saint-Marc Girardin, c'est de se tracer une carrière et de la parcourir avec une familière aisance, avec une sûreté de maître, en multipliant les points de vue, les appréciations et les diversions ingénieuses. Ce n'est point qu'il ne se pose à lui-même les plus sérieuses questions. De quoi s'agissait-il l'autre jour par exemple? Il s'agissait de savoir quel est le rôle des lettres, ce qu'elles sont par rapport au développement des sociétés politiques, ce que les gouvernemens peuvent pour elles par leur protection. En réalité, comme le dit M. Saint-Marc Girardin,

e n'est point en les administrant, en les pensionnant, que les gouvernemens peuvent donner aux lettres une vigoureuse impulsion; c'est par le bien qu'ils font à la société elle-même, par le degré de vitalité qu'ils lui donnent. C'est ainsi que Henri IV, Richelieu, Louis XIV ont fait le XVIIe siècle : la liste des pensionnés de Richelieu et de Louis XIV peut sembler bizarre; mais ils ont fait mieux : ils ont créé en quelque sorte le sol puissant où a pu s'élever le génie d'un Corneille ou d'un Molière. Et ne craignez point qu'au milieu de ses développemens littéraires M. Saint-Marc Girardin néglige les aperçus spirituels, les portraits piquans : voyez ce Pomponius Atticus de l'ancienne Rome, de la Rome qui passe de la république à l'empire. Pomponius Atticus est l'homme d'un temps où la vie publique s'efface, et où il ne reste plus que la vie privée sous le sceptre impérial. Aussi se garde-t-il bien de toute passion politique; il est l'ami de tout le monde, et cherche à prospérer à travers les guerres civiles et les proscriptions, qui ne le touchent pas; les emplois publics eux-mêmes, il ne les recherche point; il les fuit comme peu lucratifs sans doute ou comme compromettans. En un mot, dit spirituellement M. Saint-Marc Girardin, « il ne fut rien et fit des affaires. » C'est ainsi que les souvenirs de l'antiquité romaine viennent se mêler aux souvenirs du XVIIe siècle dans ce discours, qui finit par établir l'indépendance des lettres vis-à-vis des gouvernemens et des révolutions, pour les rattacher au destin de la société elle-même.

Est-ce le même genre d'inspiration qu'on retrouve dans le discours par lequel M. Nisard inaugurait récemment son cours? Autant M. Saint-Marc Girardin aime les diversions, autant le nouveau professeur d'éloquence aime, on le sait, à se rattacher à un point fixe. La situation de M. Nisard était peut-être d'ailleurs plus difficile : il succédait à M. Villemain. Venant après l'auteur du *Tableau de la littérature au moyen âge*, que pouvait-il faire, si ce n'est de recueillir ses traditions, en essayant de faire autrement, surtout en restant lui-même? M. Nisard est un esprit sérieux et volontiers dogmatique, qui aime les lettres, qui sent ce qu'il y a en elles de moral, et qui l'exprime avec une conviction élevée. Il a son idéal, on ne l'ignore pas; il a son ancre enfoncée dans le XVIIe siècle, et encore, pourrait-on dire, dans certaines parties du XVIIe siècle. De l'étude qu'il a faite de la littérature de ce temps, il a tiré une règle qui a la foi de son esprit, et en dehors de laquelle rien ne semble exister. Pourtant n'est-ce pas beaucoup dire que de répéter le mot de Royer-Collard : « Je ne lis plus, je relis? » M. Nisard ajoute même : « Je suis de cette humeur-là. Le plaisir qu'on goûte à lire les chefs-d'œuvre, n'est-ce pas celui de l'absent qui rentre chez soi? On relit pour se retrouver. » Bien heureux assurément ceux qui se sentent de la maison et qui se retrouvent eux-mêmes dans un tel cercle, dans une telle famille! Mais enfin si ce n'est qu'une humeur, comme le dit M. Nisard, faudrait-il l'ériger en théorie, en système? Ce système, au surplus, ne laisse point d'avoir ses inconvéniens, car il peut arriver alors qu'on attribue à Mme de Staël, comme l'a fait M. Nisard, ce qui appartient à M. de Bonald, — le fameux axiome que tout le monde connaît : « La littérature est l'expression de la société. » S'enfermer dans une doctrine sévère et exclusive, cela peut servir à prémunir l'esprit, à le fortifier en certains momens; mais pourquoi ne point reconnaître aussi

que l'inspiration humaine peut revêtir bien des formes, et qu'il peut y avoir quelque intérêt à observer dans leur diversité les mouvemens du monde intellectuel? Le vivant exemple de ce genre d'interprétations littéraires, c'est la manière même de M. Villemain, que M. Nisard a caractérisée du reste avec talent. Inaugurant un enseignement très différent, le nouveau professeur a mis son zèle et son esprit à faire revivre encore une fois les souvenirs du maître, et à faire ressortir toutes les ressources de cette éloquence si pénétrante et si vive.

Il s'est trouvé cependant que M. Villemain ne voulait laisser à personne le soin de le rappeler à ses contemporains. Au moment où M. Nisard, montant dans sa chaire de la Sorbonne, rappelait l'éclat de son passé littéraire, l'éloquence de son enseignement, l'auteur de *Cromwell* préparait lui-même et mettait au jour une publication nouvelle. M. Villemain, Dieu merci, ne fait pas de mémoires, mais il écrit ses *Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature*. Une esquisse sur M. de Feletz et quelques salons de la restauration, le récit d'une visite du général Foy à la Sorbonne en 1825, par-dessus tout des souvenirs sur M. de Narbonne, dont l'auteur fut le confident et l'ami : tels sont les élémens de ce livre nouveau, où se retrouve la supériorité d'esprit de M. Villemain, son goût rare, sa parole diserte et élégante, qui sait tout dire et tout faire comprendre. Quand on se souvient des événemens à travers lesquels s'est déroulée la carrière de M. de Narbonne et du caractère de l'homme lui-même, on ne saurait s'étonner de l'attrait qui s'attache aux pages de M. Villemain. Ministre du roi Louis XVI en 1792, émigré et errant en Europe, aide-de-camp de l'empereur en 1809, M. de Narbonne était partout un homme d'un esprit supérieur, joignant la sagacité politique et souvent la hauteur des vues à l'élégance et à la grâce du monde d'autrefois. Il n'était pas seulement un homme d'esprit, il avait l'âme indépendante; même en ayant un maître, il savait être libre. Quand l'empereur dépouillait le pape et l'amenait captif à Fontainebleau, il ne craignait pas de blâmer ouvertement cet acte de violence. La campagne de Russie ne trouva pas en lui un improbateur moins décidé. Ajoutons que l'empereur aimait cette indépendance, accompagnée d'ailleurs d'affection et de dévouement, si bien qu'il disait un jour naïvement à un sénateur qu'il lui avait fallu aller chercher un vieux courtisan de Versailles pour entendre quelques mots de vérité.

C'est ainsi que M. Villemain peint M. de Narbonne, et, par les confidences du libre serviteur, il fait pénétrer par momens jusque dans l'âme orageuse et indomptable du maître. L'histoire ne reproduit souvent que les côtés extérieurs et éclatans des événemens, elle n'en montre pas les côtés intimes. A l'aide des confidences de M. de Narbonne et de quelques fragmens d'un journal de Duroc, M. Villemain laisse voir un de ces momens saisissans dans l'empire, celui où s'agite la question de la guerre de Russie. Arrivé à Vitepsk, l'empereur hésite encore, environné de conseils, notamment de ceux de M. de Narbonne, assiégé de pronostics. S'il se fût arrêté, le destin de l'Europe eût changé peut-être; il fut emporté, et il revint dans un ouragan de glace et de sang. C'est là du reste un moment caractéristique à plus d'un point de vue. Tout en était venu à irriter l'empereur, il blessait les hommes, souvent même sans le vouloir; il s'indignait de la publication d'un fragment de l'épis-

tolaire Balzac qui semblait s'appliquer à lui. Il était mécontent des autres, et il ne s'apercevait pas que c'était de lui-même qu'il était mécontent, ou s'il le sentait, il ne se l'avouait pas. Il ne se rendait pas compte d'une vérité, c'est que le génie n'est plus heureux quand il dépasse toutes les limites. Dans sa jeunesse, tout avait souri à sa fortune, parce qu'il avait pour complice l'intérêt et le vœu de la France qu'il comblait. Le jour où il resta seul avec son génie se débattant contre l'impossible, il fallait qu'il fût vaincu. C'est la leçon de l'histoire, c'est cette vérité toute de bon sens qui semblait parler souvent par la bouche de M. de Narbonne, quand il rappelait à ce génie qui le subjuguait le possible et le réel, et M. Villemain a eu grandement raison de fixer ces entretiens, ces confidences d'un homme qui voyait les piéges, qui les montrait et qui n'en restait pas moins dévoué.

Si la littérature est l'expression de la société, en même temps qu'elle fait revivre l'histoire ou qu'elle pénètre dans le monde mystérieux de l'âme humaine, comment ne reproduirait-elle point parfois quelques-uns de ces épisodes qui prennent leur place dans le mouvement général de la civilisation, et où va s'employer l'activité d'un peuple? La transformation de l'Afrique française est assurément un de ces épisodes. L'œuvre de la conquête et de la civilisation a déjà suggéré plus d'un travail précieux. Littérairement et indépendamment de bien d'autres mérites, nul peut-être n'a mieux réussi que M. le général Daumas à donner une idée de l'Algérie, du caractère arabe, des mœurs de toutes ces populations, de l'originalité même de la nature africaine, comme de tous les accidens qui peuvent se rencontrer sur ce sol, où la civilisation campe encore à peine. M. le général Daumas continue cette œuvre instructive et pleine d'intérêt dans un livre nouveau sur les *Mœurs et Coutumes de l'Algérie*. On n'en est point à remarquer ce qu'il peut y avoir d'accent et de couleur dans le style d'un soldat qui écrit ce qu'il sait, ce qu'il a vu, ce qu'il a senti. C'est ainsi que M. le général Daumas, familiarisé avec tous les secrets de la vie africaine, décrit ces tribus, ces populations du Sahara, du Tell, de la Kabylie, — et ses peintures, en étant une lumière pour la politique, ont l'intérêt du roman. Dans le fond, sondez cette organisation des tribus africaines qu'analyse M. le général Daumas, pénétrez dans cette vie, observez cette ténacité religieuse, ces mœurs profondes, ces usages parfois touchans : là est le secret de la résistance jusqu'ici opposée à tous les efforts de la civilisation. Il n'est pas douteux, ainsi que l'indique M. Daumas, qu'il serait très périlleux de ne point tenir compte de cette puissance des mœurs arabes, de cette organisation presque insaisissable souvent des tribus de la Kabylie. Il faut en un mot respecter dans une certaine mesure cette indépendance, la concilier du moins avec ce qu'exige la sécurité de notre domination, et c'est là le trait politique à côté des récits d'un intérêt plus littéraire qui composent le livre de M. le général Daumas.

Jetons maintenant un regard sur quelques-uns des pays dont la situation offre quelque incident nouveau en dehors des préoccupations qui s'attachent aux affaires d'Orient. Il y a peu de temps, nous parlions du Piémont et d'une crise ministérielle qui venait de se produire. Plus récemment, c'est une crise parlementaire qui a éclaté à l'improviste, et qui a eu pour conséquence la dissolution de la chambre des députés. Des élections viennent d'avoir lieu en ce

moment même, et la chambre nouvelle doit se réunir le 19 décembre. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que cette dissolution de la chambre élective n'a été nullement l'effet d'un incident propre à cette chambre même. C'est un vote du sénat, hostile au ministère, qui a servi de motif à cette mesure. Le président du conseil, M. de Cavour, justement préoccupé de la situation financière du Piémont, avait préparé diverses lois, dont l'une avait pour but de confier à la banque nationale le service de la trésorerie de l'état. C'est cette dernière loi qui, après une discussion animée, était rejetée par le sénat le 18 novembre. Quelque grave que fût cet échec, le cabinet de Turin n'aurait-il pas dû hésiter à en venir à la ressource extrême d'une dissolution, lorsqu'en réalité le vote du sénat avait un caractère plutôt financier que politique? Ceci n'est plus aujourd'hui qu'une question rétrospective. En présence de l'opposition d'un des corps de l'état, le ministère piémontais a voulu consulter le pays, et le pays a répondu maintenant. Le résultat de la plupart des élections est connu; or ce résultat change-t-il la situation respective des partis? Une majorité considérable est acquise au ministère; mais cette majorité existait déjà. D'un autre côté, l'opposition radicale a gagné quelques voix, et si l'opposition cléricale ne s'est point accrue numériquement, elle sera, à ce qu'il semble, représentée dans la nouvelle chambre par des hommes plus importans. Au fond, on le voit, la situation n'a pas essentiellement changé; seulement la politique du cabinet de Turin a reçu une solennelle sanction du pays. C'est là sans doute ce que voulait M. de Cavour. Aujourd'hui, dans quel sens se servira-t-il de cette force que vient de lui donner le vote populaire?

Si on l'observe bien, le Piémont est toujours dans une situation des plus délicates et des plus difficiles. Ce ne sont pas seulement ses finances qui sont grevées d'un déficit chaque jour croissant. Il y a des problèmes non moins graves; il y a toutes les questions qui touchent aux relations du pouvoir civil et du pouvoir religieux. Depuis quelque temps, ces questions ont sommeillé quelque peu, à la suite du rejet que le sénat fit l'an dernier de la loi sur le mariage civil. Aujourd'hui le cabinet de Turin ne manque pas d'amis indiscrets qui le représentent comme décidé à reprendre la lutte après s'être fortifié par le suffrage populaire. S'il en était ainsi, ce serait là le véritable péril pour le pouvoir de M. de Cavour, et non-seulement pour le président du conseil, mais peut-être pour le Piémont. Malgré toutes les excitations qui peuvent l'entourer, il est peu présumable encore que M. de Cavour se jette aventureusement dans de telles tentatives. Ce qui est plus probable, c'est qu'il tient à la réalisation de ses plans financiers et économiques, et en définitive il n'est point impossible que le seul résultat des élections dernières ne soit d'assurer à ces plans un peu plus de succès.

Il y a dans tous les cas un fait à observer, c'est le calme dans lequel se sont accomplies les élections générales en Piémont. Cette régularité n'est point malheureusement ce qu'il y a de plus caractéristique dans la manière dont fonctionne la vie constitutionnelle en Espagne. Ce que nous pressentions récemment n'a pas tardé à se réaliser. A peine les cortès étaient-elles réunies, que déjà on pouvait considérer leur suspension comme prochaine. Cette suspension est aujourd'hui un fait accompli. Il ne reste plus qu'à se demander si elle sera suivie d'une dissolution, et si une chambre nouvelle

sera convoquée. Quel a été le motif sérieux ou le prétexte de l'acte par lequel le cabinet espagnol a suspendu les chambres? A Madrid, comme à Turin, c'est dans le sénat que s'est formée l'opposition la plus vive contre le ministère; il faut l'observer néanmoins, c'est dans des conditions bien moins explicables que le sénat espagnol est allé au-devant d'un coup qui était facile à prévoir. C'est au sujet d'une loi sur les chemins de fer que la lutte a éclaté entre le cabinet et le sénat. Le cabinet avait présenté la loi au congrès; de son côté, le sénat avait été saisi par quelques-uns de ses membres d'une proposition sur le même objet. Le ministère n'a pu qu'inviter le sénat à ajourner la discussion et le vote de la proposition en présence de la loi émanée de l'initiative du gouvernement. De là est née une lutte de prérogatives que le sénat a tranchée en sa faveur par un vote, et que le cabinet a tranchée à son tour par la suspension des chambres. Dans le fait, il est bien évident que l'opposition du sénat espagnol reposait sur autre chose que sur la question de savoir si une proposition individuelle serait discutée avant une loi du gouvernement. La vérité est qu'on ne voulait pas que le cabinet actuel restât au pouvoir. Le président du conseil, le comte de San-Luis, a eu beau montrer qu'il avait pris à l'opposition son programme, le rappel du général Narvaez, la convocation des cortès, la suspension de toute décision sur les biens du prince de la Paix, etc.; il n'en a été ni plus ni moins. Ce qui est bien mieux, c'est qu'il a été montré que le cabinet avait fait tout ce qu'il avait pu à son avénement pour faire accepter les premiers emplois dans l'armée à un certain nombre de généraux. Le cabinet espagnol peut voir aujourd'hui quelle utilité il y a à prendre le programme des oppositions. Ce qu'il y a de plus triste, c'est cette situation où un ministère ne peut pas se présenter devant les chambres sans être immédiatement exposé à une hostilité systématique, et où le parlement ne peut pas rester ouvert un mois sans être frappé de suspension. Tout cela s'enchaîne, tout cela est le fruit des passions personnelles qui ont envahi la politique en Espagne, et cet état singulier, où tout est possible et où rien n'est possible, est de nature assurément à faire réfléchir les hommes intelligens et sensés que compte encore la Péninsule. Pour le moment, la question est de savoir quel usage fera le gouvernement actuel du pouvoir discrétionnaire qu'il a ressaisi comme les cabinets précédens, après avoir essayé de faire autrement qu'eux. Fera-t-il des élections nouvelles? laissera-t-il les chambres indéfiniment suspendues? On conviendra qu'en fait de régularité politique il serait possible d'atteindre à mieux que cette indéfinissable situation, qui se prolonge pourtant depuis deux ans pour l'Espagne.

La Hollande sait heureusement se préserver de ces péripéties. La seule question qui l'ait agitée pendant l'année est la question religieuse, née de l'organisation de la hiérarchie catholique. Légalement résolue depuis plusieurs mois, n'excitant plus dans le pays l'émotion qu'elle a un moment provoquée, elle se réveillait cependant, il y a peu de jours, dans les états-généraux à l'occasion de la discussion du budget des cultes. Ce n'est pas sur le fond même que ces récens débats ont porté. Il s'agissait de savoir la vérité sur un point resté des plus obscurs. La cour de Rome avait-elle communiqué au gouvernement néerlandais son intention de procéder à l'organisation du culte catholique, ainsi qu'elle l'affirme? Cette communication préa-

lable n'avait-elle point été négligée au contraire, ainsi que l'attestent les anciens ministres de La Haye? Là était la question. Le fait est que, provoqué à donner de nouveaux renseignemens, le ministre actuel du culte catholique, M. de Lightenveldt, qui a fait l'été dernier un voyage à Rome, a déclaré qu'à ses yeux il n'était point douteux que la communication préalable n'eût été faite par la cour de Rome. Cette conviction, M. de Lightenveldt la puisait dans tout ce qu'il avait vu à Rome ou dans ses bureaux. Tout avait servi à lui démontrer que la communication avait eu lieu. Une lettre de l'internonce à La Haye, d'une date antérieure à l'organisation catholique, en faisait mention. Il existait dans les bureaux du ministère même une note sur laquelle étaient portés les chiffres probables des dépenses que l'érection de nouveaux évêchés allait entraîner. On comprend la gravité des paroles de M. de Lightenveldt après les accusations portées contre la cour romaine au moment où elle avait organisé le culte catholique en Hollande. Il se trouvait en définitive que le saint-siége avait rempli une formalité à laquelle il n'était même pas rigoureusement tenu. Il est vrai de dire que, répondant aux assertions de M. de Lightenveldt, les anciens ministres, M. Thorbecke, M. van Bosse, M. Strens, ont à leur tour nié qu'aucune communication leur eût été faite. Or, la discussion une fois engagée dans cette voie d'assertions contradictoires, que pouvait-il en résulter? Rien sans doute. C'est au public de peser les témoignages. Quant à la chambre même où ce débat s'agitait, sur la proposition de M. Groen, elle n'a pu que passer outre, en réduisant la question à un malentendu involontaire. Au fond cependant, l'impression dernière qui doit résulter de cet incident a sa gravité, puisqu'il montre qu'une assertion douteuse a pu avoir sa part dans l'agitation religieuse qui a existé un moment en Hollande il y a quelques mois. CH. DE MAZADE.

REVUE MUSICALE.

La réouverture du Théâtre-Italien a eu lieu cette année avec un certain éclat. Un nouveau directeur, M. Ragani, a succédé à M. Corti, qui a dû se retirer d'une entreprise difficile. En s'efforçant d'acclimater à Paris la bruyante musique de M. Verdi, dont s'est affolée depuis vingt ans la pauvre Italie, M. Corti a commis une faute qui devait ruiner tous ses projets. C'est en vain qu'il a essayé de lutter contre la légitime indifférence des *dilettanti*, restés fidèles à la bonne école italienne. M. Ragani a su mettre à profit l'expérience de son prédécesseur : il s'est entouré d'abord de tout ce qui nous reste encore d'artistes capables de chanter un morceau sans efforts et sans contorsions prétendues dramatiques, et il a inauguré la saison tout bonnement par un chef-d'œuvre consacré, la *Cenerentola* de Rossini ; aussi le public est-il accouru en foule à cette fête qui lui promettait des plaisirs exquis dont il est sevré depuis si longtemps. Après la *Cenerentola* et l'Alboni, est venue la *Lucrezia* de Donizetti avec Mario, qui a reparu avec plus d'avantage dans *I Puritani*, de Bel-

lini. Il est à souhaiter cependant que M. Ragani ne se fasse pas d'illusion sur l'accueil plus ou moins bienveillant qui a été fait à l'ensemble de son personnel. Excepté Mlle Alboni et M. Mario, tout le reste ne peut être considéré que comme formant le cadre d'une troupe qui a besoin d'être renouvelée presque intégralement. M. Tamburini sera le premier à reconnaître qu'il n'y a pas de souvenirs qui puissent résister longtemps au spectacle d'une *voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint*. Quant à Mme Parodi, qui s'est essayée dans la *Lucrezia* de Donizetti, et à Mme Frezzolini, qui a chanté le rôle d'Elvira des *Puritani*, ce sont évidemment deux cantatrices de mérite, qui ont le tort d'être venues à Paris un peu trop tard.

Que pouvons-nous dire de nouveau sur Mlle Alboni, si ce n'est qu'elle a eu la fantaisie de devenir comtesse Pepoli, ce qui lui a été aussi facile que de chanter *un' aria di bravura!* C'est toujours la même voix limpide, douce, *pastosa*, d'une facilité admirable, qui se déroule sans efforts, sans grimaces, et vous enchante l'oreille, quoi qu'elle dise et quoi qu'elle fasse; au demeurant, la meilleure fille du monde, qui ne veut de mal à personne, et qui vous fait les *rimproveri* les plus amers avec un sourire sur les lèvres qui vous désarme et qui semble vous dire : *Ne croyez pas que ce soit pour tout de bon que je sui fâchée!* Mme de Staël disait de M. de Lally-Tollendal que c'était le plus sensible des homme gras : on ne pourrait pas en dire autant de Mlle Alboni; mais qu'importe? Une seule note de cette voix du bon Dieu ne vaut-elle pas tous les cris que poussent à l'envi ces pauvres créatures qui sortent tous les ans des forges du Conservatoire? Il y a si longtemps qu'on nous fabrique des voix de toute espèce, comme on fabrique des nez et des palais d'argent, qu'on est bien heureux d'entendre enfin un organe naturel, qui a le parfum du thym et du serpolet.—Qu'est-ce que cela prouve? diront quelques maniaques qui s'intitulent des psychologues et qui vont cherchant la pierre philosophale, c'est-à-dire une espèce humaine dépourvue de sensibilité; cela ne prouve absolument rien, pas plus que l'amour et la beauté. Mlle Alboni chante comme un oiseau qui gazouille au lever de l'aurore; son doux ramage est un *certo non so che* qui vous charme comme la vue d'une fleur, celle d'un paysage enchanté, comme le murmure d'un ruisseau limpide, le souffle du zéphyr, le son d'une cloche lointaine, comme le regard d'une femme élégante et belle qui ne vous est rien et qui vous dit simplement avec l'organe d'une Mlle Mars ou d'une Mme Récamier : *Bonjour, monsieur; comment vous portez-vous?* Quand on a entendu Mlle Alboni chanter le rondeau final de la *Cenerentola :*

Nacqui all'affanno,

on est tenté de dire à toutes les cantatrices dramatiques qui ne sont pas, comme la Pasta ou la Malibran, des femmes de génie ce que Rivarol disait à sa maîtresse, qui voulait apprendre à lire :

Ayez toujours pour moi du goût comme un bon fruit,
Et de l'esprit comme une rose.

M. Mario a beaucoup voyagé depuis qu'il a quitté Paris en 1847, et on ne voyage pas impunément et sans laisser un peu de toison aux épines du che-

min. Aussi la voix suave du jeune ténor a-t-elle perdu quelque chose du timbre pénétrant qui la caractérisait autrefois; elle s'est épanouie outre mesure, et les notes *blanches*, comme on dit dans les écoles, se sont beaucoup trop multipliées aux dépens d'accens plus virils. M. Mario, dont la manière a toujours été entachée d'un peu d'afféterie, ne s'est point corrigé d'un défaut qui est inhérent à toute sa personne; mais tel qu'il est, avec ce mélange de grâce et de mignardise, M. Mario est encore le chanteur le plus agréable qu'il y ait actuellement en Europe. Il a été fort bien dans *les Puritains*, particulièrement dans la romance du troisième acte, où il a conquis tous les suffrages.

Mlle Alboni, M. Mario et M. Rossi, qui joue le rôle de don Magnifico, et dont la voix de basse manque un peu de mordant, comme le talent de distinction, voilà à peu près tout ce qu'il y a de réellement intéressant dans la troupe de M. Ragani. Nous ne pouvons faire d'exception pour Mme Frezzolini, dont nous sommes loin pourtant de méconnaître la grâce et les élans pleins d'émotion. Les chœurs vont à merveille sous la direction de M. Alary, et l'orchestre mériterait également des éloges, s'il ne précipitait parfois un peu trop les mouvemens. Par exemple, le *quintetto* du premier acte de la *Cenerentola* et le duo des deux basses du second acte du même ouvrage ont été littéralement mis en poussière par la rapidité avec laquelle on les a exécutés. Le rhythme n'est plus reconnaissable au milieu de ce tourbillon sonore, qui n'a d'autre avantage que de couvrir l'impuissance de M. Tamburini. Puisque la nouvelle direction du Théâtre-Italien a obtenu ce grand résultat d'éveiller les souvenirs des *dilettanti*, et de les ramener à ce rendez-vous de bonne compagnie, qu'ils avaient déserté depuis 1848, il faut persévérer dans la même voie, qui est la seule bonne. Point de musique de M. Verdi d'abord; les chefs-d'œuvre de Mozart et de Rossini, deux génies de la même famille; l'adorable *Matrimonio segreto* de Cimarosa, un ou deux opéras de Paisiello, *le Roi Théodore*, par exemple, et *la Serva padrona*, qu'il ne faut pas confondre avec l'opéra de Pergolèse qui porte le même titre; les délicieuses partitions de Donizetti et de Bellini, les *Cantatrici villane* de Fioravanti, etc., tel doit être le répertoire du Théâtre-Italien, s'il veut ressaisir la domination et diriger le goût de la France, qui a grand besoin d'une pareille école.

A l'Opéra, où Mlle Rosati a été toujours charmante dans le nouveau ballet de *Jovita*, on a eu la bonne idée de reprendre *le Comte Ory* de Rossini, chef-d'œuvre de grâce, d'invention mélodique et d'harmonie exquise, qui ne devrait jamais quitter le répertoire. C'est à M. Boulo qu'on doit cette bonne fortune de réentendre une partition dont chaque mesure vaut son pesant d'or. Que les temps sont changés depuis l'année 1828, qui vit naître *le Comte Ory*, précurseur de *Guillaume Tell!* Nous avons bien vieilli depuis lors, tandis que la musique du *Comte Ory* est plus jeune que jamais, parce qu'elle est sortie d'une source immortelle. M. Boulo est suffisant dans le rôle si difficile du comte Ory, et la belle voix de M. Obin fait très bien ressortir la partie du gouverneur. En attendant *la Nonne sanglante* de M. Gounod, on prépare les débuts de Mlle Cruvelli, définitivement engagée à l'Opéra, et dont l'apparition sera tout un événement.

Rien de nouveau à l'Opéra-Comique, où l'on attend avec impatience le nouvel ouvrage de M. Meyerbeer. Au troisième théâtre lyrique, où *le Bijou*

perdu excite toujours l'enthousiasme de M. Adam, on vient de représenter un tout petit acte, *Georgette*, dont la musique est d'un jeune compositeur belge, M. Gevaert. Il y a du talent dans cette petite partition, et plus de talent même que d'invention. L'orchestre est fort bien traité, bien qu'on y remarque trop de petits dessins et des modulations plus nombreuses qu'il n'en faut dans la musique dramatique. Il nous a paru aussi que M. Gevaert abuse du style syllabique, c'est-à-dire de cette espèce de récitatif mesuré qui sert à préparer l'éclosion de l'idée mélodique, et qui, sous la main de Mozart, de Cimarosa, de Rossini et aussi de M. Auber, est devenue une source d'effets admirables. Mais ce ne sont là après tout que des accessoires qui doivent aboutir à une forme mélodique bien arrêtée, expression dernière du sentiment. M. Gevaert a trop de talent pour ne pas comprendre l'utilité de notre observation.

Les concerts ne seront pas moins nombreux cette année, à ce qu'il semble, que les années précédentes. Déjà la société de Sainte-Cécile a donné l'exemple par une première séance qui a eu lieu le 27 novembre. On y a exécuté l'ouverture du *Mariage de Figaro* de Mozart, la symphonie en *la* de Beethoven, des fragmens de *la Passion*, par Sébastien Bach, et une ouverture de *Manfred*, de la composition de M. Schumann. M. Robert Schumann est au nombre des trois ou quatre musiciens allemands qui s'efforcent, depuis une quinzaine d'années, de constituer une nouvelle école où l'art de Haydn, de Mozart, de Beethoven et de Mendelssohn subirait une transformation qu'il est bon d'apprécier en quelques mots.

Né en Saxe, à Zwickau, en 1810, M. Robert Schumann, qui est maintenant fixé à Düsseldorf, a cultivé dès son enfance et avec une ardeur égale la musique et la poésie. Après avoir étudié le droit à Leipzig, où il eut de fréquentes occasions d'entendre exécuter les œuvres de Sébastien Bach, après un voyage fait en Italie, en 1829, où il rencontra Paganini, qui lui inspira une vive admiration, M. Schumann retourna dans la ville où il avait fait son éducation littéraire et s'y fixa. C'est en effet à Leipzig que M. Schumann a publié ses premières compositions, parmi lesquelles on remarque une sonate pour piano intitulée : *Florestan et Eusebius*, qu'il dédia à Mlle Clara Wick, virtuose habile sur le piano, qu'il a épousée depuis. Trois symphonies, plusieurs quatuors et *quintetti* pour instrumens à cordes, un grand nombre de petites pièces pour le piano, et beaucoup de chansons qui sont loin des mélodies de Schubert, un opéra, *Genoveva*, qui n'a eu que trois représentations, etc. : telles sont à peu près les œuvres qui ont valu à M. Schumann, dans une très petite portion de l'Allemagne, une renommée bruyante, et qui est contestée d'ailleurs par la grande masse des connaisseurs.

Si toute la musique de M. Schumann ressemble à l'ouverture de *Manfred*, qui a été exécutée par la société Sainte-Cécile, nous ne sommes pas surpris qu'on refuse à ce musicien le titre de génie original qui lui a été décerné par une coterie de faiseurs de systèmes. En Allemagne plus qu'ailleurs, on se paie facilement de fausses théories dans les arts, et il n'y a pas de pauvretés qu'on ne puisse y faire passer à l'ombre d'une prétendue philosophie nouvelle. M. Schumann, qui a fait lui-même de la critique dans la *Nouvelle Gazette musicale* de

Leipzig, où il a déployé le zèle et l'âpreté d'un néophyte, est au nombre de ces esprits aventureux qui s'imaginent qu'on peut faire de la musique sans idées, en accumulant des accords et des effets de sonorité. Il vise au pittoresque, à la profondeur psychologique, et, en poursuivant ces chimères, il manque le vrai but de l'art, qui est de saisir l'imagination et d'intéresser le cœur par une forme musicale bien arrêtée, qui vive de sa propre vie, sans avoir besoin d'être commentée par un professeur d'esthétique. M. Schumann, qu'une poignée de littérateurs a voulu poser en rival de Mendelssohn et même de Beethoven, est sans doute un homme de mérite, un esprit subtil, un compositeur plus ingénieux qu'inspiré, un de ces artistes de la décadence enfin qui exagèrent les défauts des maîtres et gaspillent les conquêtes d'Alexandre. Oui, les Richard Wagner, les Schumann, les Berlioz, etc., tous ces musiciens hybrides qui ne sont ni oiseaux, ni chauves-souris, demi-poètes et quasi prosateurs, mélange hétérogène de critique et de compositeur, sont les enfans abâtardis de la vieillesse de Beethoven, dont ils admirent par-dessus tout les infirmités. C'est ainsi que les élèves de Michel-Ange, en exagérant les défauts de leur maître, ont perdu l'art italien. Remercions toutefois M. Seghers et la société qu'il dirige avec tant d'intelligence de nous faire connaître successivement les œuvres des nouveaux compositeurs qui prétendent, comme Sganarelle, avoir déplacé le cœur humain.

Dans une représentation solennelle qui a eu lieu récemment à l'Opéra, où Mlle Rosati a pris congé du public parisien, qui l'a si bien accueillie, on a remarqué, entre autres hors-d'œuvre dont se composait le programme de la fête, un morceau de musique instrumentale de M. Meyerbeer intitulé *la Marche aux flambeaux* (*Fackeltanz*). Ce morceau, qui a été fort bien exécuté par l'orchestre de M. Adolphe Sax, sous la direction de M. Mohr, a été composé à Berlin pour une fête de la cour. Il est d'usage antique et solennel, dans les cours du Nord, qu'au mariage d'un prince ou d'une princesse de la famille royale, chacun des fiancés, un flambeau à la main, fasse le tour de la salle, le prince donnant le bras à une dame, et la princesse à un seigneur de la cour. Les deux fiancés changent de partner et parcourent ainsi le même espace jusqu'à ce qu'ils aient accordé à chacun des assistans la même faveur. Le morceau de musique qui s'exécute pendant la marche de cette *théorie* nuptiale doit être *à trois temps*, d'un mouvement modéré, et exécuté par des instrumens à vent. Telle est la donnée qui était imposée au compositeur, et à laquelle M. Meyerbeer a dû se conformer. Si le thème de la *Marche aux flambeaux* n'est pas aussi saillant qu'on pourrait le désirer, il est traité de main de maître et ramené plusieurs fois avec une puissance de coloris digne de l'auteur de *Robert le Diable* et des *Huguenots*.

La saison musicale, qui s'annonce assez modestement, paraît cependant devoir être assez bruyante, car M. Liszt se dispose encore à faire des siennes. Mécontent du repos qu'on lui laisse à la cour de Weimar, s'apercevant que l'Europe peut vivre sans trop s'occuper de lui, déçu dans son ambition de compositeur et d'écrivain, voyant que ses livres sont aussi peu goûtés que les œuvres de ses amis MM. Berlioz, Wagner, Schumann, etc., le célèbre pianiste se prépare à frapper un grand coup et à finir comme il a commencé,

par du bruit. A cet effet, M. Liszt vient de faire construire un piano monstre qui doit lui coûter, assure-t-on, cinquante mille francs, et sur lequel il pourra frapper impunément sans craindre de briser autre chose que le tympan de ses auditeurs. C'est à Paris que M. Liszt viendra d'abord essayer l'effet de sa nouvelle invention, et puis il s'en ira à travers le Nouveau-Monde, passant de l'Amérique du Nord à l'Amérique du Sud, franchissant les Grandes-Indes, touchant à la Chine, où il jettera les germes d'une nouvelle civilisation musicale, traversant l'Asie en laissant à droite la Mer-Noire, etc... — Et puis, seigneur, que ferons-nous? — Nous retournerons à Weimar jouir en paix du fruit de nos conquêtes. — On connaît la sage réponse de l'ami de Pyrrhus, qui fut aussi dédaignée du roi d'Épire qu'elle le serait de M. Liszt.

Pendant que M. Liszt persiste dans son impénitence finale, un autre pianiste, M. Thalberg, revient à de meilleurs sentimens. Ce grand artiste, qui a moins abusé que son rival des effets de prestidigitation, s'aperçoit, un peu tard, il est vrai, qu'il en est de l'art de jouer du piano comme de l'art de chanter, où les tours de force mènent droit à la barbarie. Aussi, pour remédier autant qu'il est en lui au mal qui frappe toutes les oreilles, M. Thalberg vient de publier un ouvrage plein d'intérêt sous ce titre : *L'art du chant appliqué au piano*. Dans une préface fort bien sentie, M. Thalberg proclame cette vérité incontestable et trop longtemps méconnue, que l'art de chanter est le même pour tous les instrumens, et qu'en s'éloignant de ce principe, les pianistes modernes ont sacrifié à une fausse théorie, où la sonorité et la difficulté vaincue étouffent l'idée mélodique et la véritable expression. Bach, Haydn, Mozart, Clementi, Hummel, Beethoven, Weber, Mendelssohn, Chopin, tous ces génies créateurs de la bonne musique de piano témoignent de cette grande vérité, — que le mécanisme doit être l'humble serviteur du sentiment. Dans un choix de morceaux empruntés aux plus grands maîtres et transcrits pour le piano avec une fidélité scrupuleuse, M. Thalberg s'efforce de montrer l'évidence du principe qu'il a émis dans sa préface. A la bonne heure, à tout péché miséricorde ! M. Thalberg avait beaucoup à se faire pardonner de la critique, puisqu'il a enfanté M. Prudent et toute une école de tristes imitateurs dont il serait temps de faire justice. P. SCUDO.

XXIVe ANNÉE DE LA REVUE DES DEUX MONDES.

Dans les choses d'un certain ordre, rien ne se fonde vite et facilement. Pour nous, nous avouons sans peine qu'il nous a fallu vingt ans pour asseoir, pour établir sérieusement notre modeste édifice. La *Revue des Deux Mondes* date du lendemain de 1830, et ce n'est qu'à la fin de 1849 qu'elle est arrivée à la fondation réelle et se suffisant à elle-même. En fouillant dans nos souvenirs et dans nos papiers de ces vingt années, nous y trouvons qu'elle avait dès lors usé successivement les forces de trois sociétés, qu'elle s'était annexé trois recueils périodiques qui lui avaient apporté leur clientèle à desservir, qu'elle avait enfin absorbé un capital de plus de 500,000 francs, sans compter les recettes considérables qu'elle avait encaissées pendant cette période de vingt ans.

Pourtant la *Revue des Deux Mondes* avait commencé avec une jeune et brillante pléiade de poètes et de romanciers qui naissaient en quelque sorte en même temps qu'elle, qu'on ne retrouvera pas de longtemps et qu'on n'a jamais pu réunir ailleurs, — avec un groupe de critiques, d'historiens, de politiques et de savans presque tous déjà célèbres ou qui le sont devenus depuis, — avec une pensée et un plan enfin, sinon nettement formulés et clairement définis d'abord, du moins arrêtés en partie dès l'origine, modifiés et dégagés, il est vrai, par l'expérience.

Cette rare réunion de talens ne suffit pas cependant pour fonder définitivement la *Revue des Deux Mondes,* car il ne faut pas croire qu'une *Revue* soit fondée parce qu'elle paraît à sa date, parce qu'elle fait même parler d'elle pendant cinq, dix ou quinze ans : il faut assister à ses luttes, à ses embarras de chaque jour, pour savoir ce qui remet à chaque instant son existence en question.

Il fallut, avec le concours de tant d'éminens écrivains, l'œuvre du temps, des adjonctions bien diverses aussi, en sollicitant successivement toutes les notabilités et tous les talens jeunes et distingués qui se sont élevés depuis, et qui ont tour à tour figuré ici avec éclat; il fallut même des séparations douloureuses, que devait amener une résistance nécessaire aux prétentions ou mieux (qu'on nous permette le mot) aux invasions de l'esprit, tout aussi dissolvantes que celles de la force. Le champ d'une *Revue* nous a toujours paru un centre élevé et tempéré tout à la fois, où la littérature et l'art, la science et la politique (l'une de ces quatre choses n'est pas moins nécessaire que l'autre à la formation et à la solidité de l'œuvre commune), doivent se rencontrer et vivre ensemble sur le pied de la plus parfaite égalité, sans voisinage dominateur et absorbant, sans coterie ou parti qui les tiraille et prétende se les subordonner. Or sait-on bien ce que dans un semblable milieu peuvent enfanter d'incidens critiques les efforts contraires, les exigences ou les ambitions personnelles, — sans parler des habiletés de la finance littéraire, qui a bien pu quelquefois faire irruption, mais qui n'a jamais pu prendre terre ici? Et un jour il faudra bien raconter quelques-unes de ces singulières péripéties, puisque d'autres ont essayé de les dénaturer aux yeux

du public. On ne soupçonne pas d'ailleurs (et il est bon d'en avertir de loin en loin le lecteur) ce que peut valoir d'agressions de toute sorte — à une *Revue* qui a réussi à se consolider — la triste nécessité où l'on est quelquefois d'opérer certains divorces (1).

Après cela, qu'on juge des difficultés, des incertitudes et des mécomptes de cette vie littéraire et politique de vingt ans, avant que la *Revue* eût conquis son existence propre et indépendante! Aussi avons-nous pu écrire récemment les lignes suivantes que nous reproduisons ici, parce qu'elles sont vraies de tous points : — Les établissemens littéraires durables se comptent partout, principalement en France, où, depuis un quart de siècle, tant de recueils périodiques ont essayé de se fonder pour disparaître bientôt après (2). C'est le mérite et le caractère de la *Revue des Deux Mondes* d'avoir su durer et s'établir sur une forte base au milieu des tentatives éphémères de toute sorte qui se sont produites en dehors d'elle. C'est peut-être aussi que la *Revue des Deux Mondes* n'a jamais consenti à se faire l'instrument d'une coterie ou des passions du moment, l'organe étroit d'un parti ou de quelques hommes : elle a toujours eu l'ambition d'être un foyer ouvert à toutes les idées généreuses et vraies, un centre où tous les esprits sérieux, réfléchis, distingués, pussent se joindre et se retrouver. Elle n'a jamais hésité non plus à employer les ressources mêmes qu'elle tirait de son succès à des développemens nouveaux qui pussent fortifier et agrandir sa base d'opérations. L'*Annuaire des Deux Mondes, histoire générale des divers États*, que la *Revue* a, depuis

(1) Ne s'est-il pas même trouvé récemment un écrivain (qu'un peu plus de mémoire eût préservé de cette faute) pour diriger contre nous une campagne en règle jusque dans les journaux russes? C'est à propos d'une de ces violentes sorties dont nous avions été l'objet cette fois dans des journaux français, qu'un de nos anciens collaborateurs, dont nous avons vu avec regret l'éloignement, disait si bien (nous ne l'avons pas oublié) et si éloquemment : « Il s'est élevé depuis lors toute une race sans principes, sans scrupules, qui n'est d'aucun parti ni d'aucune opinion, habile et rompue à la phrase, âpre au gain, au front sans rougeur dès la jeunesse, une race résolue à tout pour percer et pour vivre, pour vivre non pas modestement, mais splendidement; *une race d'airain qui veut de l'or*. La reconnaissez-vous, et est-ce assez pour vous marquer par l'effigie cette monnaie de nos petits Catilinas? Que le public qui voit les injures sache du moins à quel prix on les a méritées. Ce qu'à toute heure du jour un recueil qui veut se maintenir dans de droites lignes se voit contraint à repousser de pamphlétaires, de libellistes, de *condottieri* enfin, qui veulent s'imposer, et qui, refusés deux et trois fois, deviennent implacables, ce nombre-là ne saurait s'imaginer. » (*La Revue des Deux Mondes en* 1845, par M. Sainte-Beuve, livraison du 15 décembre 1844.)

(2) On en pourrait citer jusqu'à vingt, peut-être même un par année. — Pour assurer cette existence indépendante dont nous parlons à un établissement littéraire comme la *Revue des Deux Mondes*, il lui faut au moins six ou sept mille souscripteurs, et ce n'est qu'après plus de vingt ans d'une existence non sans éclat, que la *Revue* a pu enregistrer ce chiffre de protecteurs éclairés et d'amis sympathiques des lettres sérieuses. La plupart des recueils périodiques en France, sauf la *Revue Britannique*, n'ont jamais pu dépasser ou même atteindre mille abonnés bien assurés après plusieurs années d'une vie laborieuse. En 1834, nous prîmes aussi la direction de la *Revue de Paris*, qui avait fait tant de bruit à son origine : eh bien! elle avait, après six ans d'existence, environ sept cents abonnés, et quand elle cessa de paraître en 1845, elle en avait neuf cents!

1850, ajouté à ses livraisons de chaque quinzaine, en augmentant néanmoins de plus en plus l'étendue et la variété de celles-ci, sans augmente en rien son prix d'abonnement, en est un témoignage irrécusable, et peut-être ne se passera-t-il pas un temps bien long avant qu'une autre annexe vienne s'y joindre également (1). Sa prospérité, chaque année croissante, permet maintenant à la *Revue* d'envoyer des missions littéraires dans les pays étrangers, afin d'en mieux étudier l'esprit, la situation et les hommes éminens. Elle peut aussi, certaine qu'il sera entendu, faire un appel à toutes les illustrations du monde des lettres, de la politique et de la science en Europe et en Amérique, pour en obtenir un concours qui sera toujours honorablement reconnu. Tous ces avantages, toutes ces relations considérables, il faut de longues années pour les conquérir, et c'est seulement lorsque la durée et la notoriété ont pu vous les assurer, qu'il devient loisible de les féconder et de les étendre encore dans l'intérêt d'un recueil et de ses lecteurs.

Ceci est maintenant l'objet de nos soins, et d'après ce qui nous arrive de points bien divers, nous pouvons donner l'assurance à nos lecteurs que les résultats en seront précieux pour eux et pour nous; mais Dieu nous garde de l'ambition ordinaire des programmes! Ce n'est pas nous qui voudrions promettre ce que nous ne pourrions donner; encore moins consentirions-nous à faire bon gré mal gré figurer dans nos rangs des écrivains qui ne seraient pas réellement liés avec nous par d'anciens rapports d'amitié ou de collaboration, par un but longtemps poursuivi ensemble, ou même par des intérêts communs. Nous voyons bien que souvent ailleurs on s'empare, sans y être autorisé, de noms liés exclusivement avec nous par des conventions écrites. Ces procédés ne sont pas les nôtres, et par dignité nous les repousserions, à défaut d'autre sentiment. On se contentera donc ici de promettre itérativement des travaux déjà annoncés, qui n'ont pu trouver place dans nos livraisons de 1853, avec quelques œuvres nouvelles en partie dans nos cartons. En fait d'agrandissemens, nous essaierons prochainement de faire plus de place à la science, que de nouvelles adjonctions de collaborateurs nous aideront à traiter avec compétence et d'une façon agréable et utile. Nous allons aussi reprendre, pour la poursuivre plus fréquemment, notre série de portraits, confiés au talent si distingué de M. Charles Gleyre et gravés par d'habiles artistes, sous la bienveillante direction de M. Henriquel Dupont, qui vient d'ajouter une grande page, *l'Hémicycle du Palais des Beaux-Arts*, à tant d'autres travaux, l'honneur de son nom.

F. BULOZ.

(1) Nous aurions déjà réalisé ce projet sans les complications politiques qui ont menacé e menacent encore la paix de l'Europe.

V. DE MARS.

TABLE DES MATIÈRES DU QUATRIÈME VOLUME.

SECONDE SÉRIE DE LA NOUVELLE PÉRIODE. — OCTOBRE. — NOVEMBRE. — DÉCEMBRE.

LE THÉATRE EN FRANCE EN 1853, par M. GUSTAVE PLANCHE..... 5

LA CONVENTION ET LE GOUVERNEMENT RÉVOLUTIONNAIRE (*Histoire de la Convention*, de M. de Barante), par M. L. VITET, de l'Académie Française. 27

BOLINGBROKE, SA VIE ET SON TEMPS, dernière partie, par M. CHARLES DE RÉMUSAT, de l'Académie Française..... 58

PROMENADE EN AMÉRIQUE. — LE MEXIQUE. — II. — Les Antiquités, les Mines et l'Avenir du Mexique, par M. J.-J. AMPÈRE, de l'Académie Française. 87

BEAUMARCHAIS, SA VIE, SES ÉCRITS ET SON TEMPS, D'APRÈS DES PAPIERS DE FAMILLE INÉDITS. — XI. — Les Largesses de Beaumarchais et *le Mariage de Figaro*, par M. LOUIS DE LOMÉNIE..... 118

HISTOIRES D'ARMORIQUE, par M. A. BRIZEUX..... 164

QUESTION DES SUBSISTANCES. — Du Tarif des Bestiaux, par M. C. LAVOLLÉE. 171

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. 183

PROMENADE EN AMÉRIQUE. — LE MEXIQUE. — III. — De Mexico à Paris, par M. J.-J. AMPÈRE, de l'Académie Française..... 201

L'ÉCONOMIE RURALE EN ANGLETERRE. — V. — La Vie agricole des comtés du sud de la Grande-Bretagne, par M. LÉONCE DE LAVERGNE..... 232

XENIA DAMIANOWNA, SCÈNES DE LA VIE RUSSE, par Mme E. DE SPERANSKI. 263

PRODUCTION ET COMMERCE DU COTON. — LE COTON EN ALGÉRIE, par M. ANDRÉ COCHUT..... 293

UN PRÊTRE PUBLICISTE EN ESPAGNE. — Don Jaime Balmès, sa Vie et ses Œuvres, par M. CHARLES DE MAZADE..... 319

LES POPULATIONS OUVRIÈRES EN FRANCE. — Les Ouvriers des Montagnes-Noires et la Draperie, par M. A. AUDIGANNE..... 352

POÉSIE. — LES TAUREAUX, par M. VICTOR DE LAPRADE..... 382

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. 386

REVUE LITTÉRAIRE AMÉRICAINE, par M. E. MONTÉGUT..... 399

LA GUERRE DU CAUCASE. — LE PRINCE WORONZOFF ET LE PROPHÈTE SHAMYL, par M. SAINT-RENE TAILLANDIER..... 409

LE MARÉCHAL BUGEAUD ET LA COLONISATION DE L'ALGÉRIE, Récits, Scènes et Souvenirs de la Vie coloniale en Afrique, par M. A. BUSSIÈRE..... 449

VOYAGE DANS LE CIEL. — Le *Cosmos* de M. de Humboldt, par M. BABINET. 507

DES INFLUENCES ROYALES EN LITTÉRATURE. — II. — Frédéric II, par M. EUGÈNE DESPOIS..... 532

BEAUMARCHAIS, SA VIE, SES ÉCRITS ET SON TEMPS. — XII. — Beaumarchais aux approches de la révolution, Lutte avec Mirabeau et Bergasse, par M. L. DE LOMENIE..... 550

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. 585

L'OCCUPATION RUSSE DANS LES PRINCIPAUTÉS DANUBIENNES..... 596

LE CARDINAL MEZZOFANTI, par M. E. DULAURIER..... 606

ÉCRIVAINS MODERNES DE LA FRANCE. — M. VICTOR COUSIN, par M. Gustave Planche. 617
TOXICOLOGIE. — DE LA SCIENCE DES POISONS CONSIDÉRÉE DANS L'HISTOIRE. — Travaux de M. Orfila, par M. E. Littré, de l'Institut. 665
LES BUVEURS D'EAU, SCÈNES DE LA VIE D'ARTISTE. — I. — Francis Bernier, par M. Henry Murger. 688
LE NORD SCANDINAVE DEPUIS CINQUANTE ANS. — Les Réformes sociales et la dernière Crise en Danemark, par M. A. Geffroy. 738
BEAUMARCHAIS, SA VIE, SES ÉCRITS ET SON TEMPS. — XIII. — Beaumarchais pendant la révolution et ses derniers ouvrages, par M. L. de Loménie. 770
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. 806
REVUE MUSICALE, par M. P. Scudo. 819
LES COMÈTES DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE, par M. Babinet, de l'Institut.. 827
LE PASSAGE DU NORD, par M. J.-J. Baude. 834
L'ÉGLISE D'ORIENT, par M. H. Desprez. 841
JEAN-JACQUES ROUSSEAU, SA VIE ET SES ŒUVRES. — VIII. — Rupture avec Mme d'Epinay, Grimm et Diderot, par M. Saint-Marc Girardin. 865
LA SOCIÉTÉ ET LES GOUVERNEMENS DE L'HINDOUSTAN AU XVIe ET AU XIXe SIÈCLE. — I. — L'Empereur Akbar et les Races de l'Inde, par M. A.-D. de Jancigny. 893
L'ÉPOPÉE DES ANIMAUX. — I. — Zoologie fantastique des légendes, par M. Ch. Louandre. 929
SCÈNES ET RÉCITS DES ALPES. — I. — LA FILLOLE DES ALLEMAGNES, par M. Émile Souvestre. 954
BEAUX-ARTS. — LES PEINTURES DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL ET DE L'HOTEL-DE-VILLE, par M. L. Vitet, de l'Académie Française. 1002
LA BANQUE DE FRANCE ET LE TAUX DE L'INTÉRÊT SUR LES PLACES DE L'EUROPE, par M. Léon Faucher. 1016
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. 1028
LE MÉDECIN DU LUBERON, par M. Autran. 1042
LE CHEVALIER CÉSAR DE SALUCES, par M. de Syon. 1045
ESCHYLE ET LE DRAME POLITIQUE DES GRECS, par M. L. Binaut. 1049
LE ROMAN EN FRANCE A LA FIN DE 1853, par M. Gustave Planche. 1085
CARACTÈRES ET RÉCITS DU TEMPS. — LA BONNE FORTUNE DE BEN-AFROUN, par M. Paul de Molènes. 1105
L'ÉPOPÉE DES ANIMAUX. — II. — Cycle religieux et moral, par M. Ch. Louandre. 1126
L'ÉCONOMIE RURALE EN ANGLETERRE. — VI. — Les Comtés du centre et du nord, le pays de Galles et les îles, par M. L. de Lavergne. 1153
LES POPULATIONS OUVRIÈRES EN FRANCE. — Les Ouvriers et l'Industrie de la Provence, par M. A. Audiganne. 1179
PHYSIQUE DU GLOBE. — *Géographie physique* de Mme Somerville, par M. Babinet, de l'Institut. 1204
FRA ANGELICO DA FIESOLE. — Ses nouveaux biographes et ses disciples en Toscane, par M. H. Delaborde. 1229
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE.
REVUE MUSICALE, par M. P. Scudo. 1262
LA XXIVe ANNÉE DE LA REVUE DES DEUX MONDES. 1268

FIN DE LA TABLE.

AP
20
R5
n.pér.
ser.2
t.4

Revue des deux mondes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY